

The Library
of the
University of North Carolina



Endowed by The Dialectic
and
Philanthropic Societies

THE LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF
NORTH CAROLINA



ENDOWED BY THE
DIALECTIC AND PHILANTHROPIC
SOCIETIES

BUILDING 100 100

CT143
.M5
t.43, c.2

Univ. of
North Carolina

*~~This book must not be
taken from the Library
building.~~*

--	--	--	--

BIOGRAPHIE
UNIVERSELLE

ANCIENNE ET MODERNE.

XLIII.

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE HENRI PLON, IMPRIMEUR DE L'EMPEREUR,
RUE GARANCIÈRE, 8.

BIOGRAPHIE UNIVERSELLE

(MICHAUD)

*no 65.
Plan*

*CT143
M5
t. 43
C. 2*

ANCIENNE ET MODERNE,

ou

HISTOIRE, PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE, DE LA VIE PUBLIQUE ET PRIVÉE DE TOUS LES HOMMES
QUI SE SONT FAIT REMARQUER PAR LEURS ÉCRITS,
LEURS ACTIONS, LEURS TALENTS, LEURS VERTUS OU LEURS CRIMES.

NOUVELLE ÉDITION,

REVUE, CORRIGÉE ET CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉE D'ARTICLES OMIS OU NOUVEAUX

OUVRAGE RÉDIGÉ

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES ET DE SAVANTS.

On doit des égards aux vivants; on ne doit aux morts
que la vérité. (VOLTAIRE)

TOME QUARANTE-TROISIÈME.



PARIS,

CHEZ MADAME C. DESPLACES,

ÉDITEUR-PROPRIÉTAIRE DE LA DEUXIÈME ÉDITION DE LA BIOGRAPHIE UNIVERSELLE,

RUE NEUVE DES MATHURINS, 38,

ET

LEIPZIG

LIBRAIRIE DE F. A. BROCKHAUS.

Univ. of
North Carolina

UNIVERSITY OF CHICAGO
JOURNAL OF THE HISTORY OF IDEAS



Digitized by the Internet Archive
in 2014

BIOGRAPHIE UNIVERSELLE.

V

VAU (LOUIS). Voyez LAVAU et LEVAU.

VAUBAN (SÉBASTIEN LE PRESTRE DE), maréchal de France, naquit le 1^{er} mai 1633, à St-Léger de Foucheret, près de Saulieu, en Bourgogne, d'Urban le Prestre et d'Aimée de Carmignol. Son père mourut au service, laissant une fortune dérangée, une veuve qui le suivit de près, et des enfants sans ressource. La terre de Vauban fut mise en séquestre, et celui qui devait en illustrer le nom se vit orphelin dès l'enfance, sans protecteur et sans appui. M. de Fontaines, prieur de St-Jean, à Semur, le recueillit, lui apprit à lire, à écrire, à calculer, et lui donna les premiers éléments de géométrie. Vauban vécut ainsi jusqu'à sa dix-septième année, avec des compagnons rustiques, dont il partageait les jeux et souvent les travaux. Des courses dans les montagnes, de violents exercices le rendirent agile et robuste. C'est au milieu d'une population livrée à une vie laborieuse et pénible qu'il reçut ces premières impressions qui se renouvelèrent plus tard, et le déterminèrent à s'occuper du projet de soulager le peuple, dont il avait connu la misère. L'indépendance où le laissait vivre le prieur de St-Jean finit par l'ennuyer. Il se sentait appelé à d'autres destinées. Le souvenir de son père, l'exemple de ses oncles, de ses frères, de tous ses parents qui, au nombre de onze, étaient sous les armes, lui faisaient honte de son oisiveté. Seul, ne prenant conseil que de lui-même, il s'échappe, à peine âgé de dix-sept ans, et se rend à pied à l'armée espagnole, dans le régiment du grand Condé, qui le reçut comme cadet. Il dut bientôt à sa bravoure autant qu'à sa naissance le grade d'officier. Faisant marcher de front l'étude et le service, il acquit rapidement de l'instruction, réfléchit sur les diverses parties de l'art militaire, et se décida pour celle qui exigeait le plus de connaissances et dans laquelle l'art funeste de détruire les hommes peut être soumis en quelque sorte à l'art de les conserver. Il devint ingénieur, et comme le dit avec autant d'élégance que de justesse un auteur digne de l'apprécier : « Les « travaux des fortifications souriaient à son génie, et les dangers des sièges plaisaient à son courage (1). » Ce fut à Clermont qu'eurent lieu

ses premiers travaux en cette qualité. Comme il s'occupait des fortifications de cette place, il fut appelé au siège de Ste-Menehould. Au moment de l'assaut, il se jette dans la rivière et la traverse à la nage sous le feu de l'ennemi, étonné de son audace. Cette action hardie le fit connaître; son nom retentit dans le public, et ce fut ainsi que ses parents apprirent pour la première fois de ses nouvelles. Ayant été arrêté par un parti de royalistes, il fut conduit à Mazarin, déjà instruit de ses exploits. Ce ministre l'accueillit d'autant mieux, qu'il ne voulait pas laisser dans les rangs des ennemis de l'Etat un officier de ce mérite. Vauban, d'ailleurs, séduit par l'éclat des lauriers de Condé, n'avait eu d'autre motif que d'en cueillir sous ses drapeaux. Mazarin obtint pour lui une lieutenance dans le régiment de Bourgogne. Bientôt Vauban va rejoindre le chevalier de Clerville, l'ingénieur le plus renommé de ce temps. Il assiège et reprend avec lui Ste-Menehould, puis Stenay, où il reçoit une blessure, et trois mois après, reparait sous les murs de Clermont. C'est dans cette ville qu'il obtint (1655) le brevet d'ingénieur, objet de tous ses vœux. Plein d'ardeur, il dirige dans la même année, sous les yeux de Clerville, les attaques de Landrecies, de Condé, de St-Guislain. Étonné de ses succès, le maréchal de la Ferté lui en fait voir de plus grands dans l'avenir et lui donne une compagnie dans son régiment. Mazarin lui accorde une gratification et lui adresse des éloges qui ne sont pour lui que l'obligation d'en mériter de nouveaux. Il s'expose à Valenciennes, à Montmédy, est blessé plusieurs fois et continue de s'exposer encore. C'est à vingt-cinq ans (1658) qu'il trouve l'occasion d'essayer les inspirations d'un génie qui commençait à se développer; et il peut les écouter et les suivre dans la direction des sièges de Gravelines, d'Ypres et d'Oudenarde, qui lui furent confiés. Il ne s'y livre toutefois qu'avec cette méfiance de soi-même qui accompagne toujours le vrai mérite, mais qui nuit quelquefois aux élans du génie. Six années de paix ne sont point pour Vauban six années de repos : les Anglais venaient de céder à la France Dunkerque, Fort-Louis et Mardick (1662). Louis XIV, sentant l'importance de ces places et

(1) Allent, *Histoire du corps du génie*, t. 2, p. 45.

voulant en faire le boulevard de l'Etat contre les Espagnols qui possédaient l'Artois, jugea Vauban propre à seconder ses vues. Il lui confia le projet des ouvrages et la direction des travaux nécessaires pour l'exécuter. Vauban justifia ce choix et sut concilier les intérêts du commerce avec la défense des places, au moyen d'un canal de communication qui pouvait au besoin remplir ce double objet. La guerre ayant recommencé en 1667, Vauban réduisit à capituler la plupart des places de la Flandre. Après avoir disposé les travaux de Cherbourg qu'il était chargé de fortifier, il passe à Douai. Une balle le frappe à la joue et lui laisse une cicatrice honorable, que le Brun et Coysevox ont su reproduire, le premier dans le portrait, et le second dans le buste de ce grand homme. Cette blessure ne l'empêche point de conduire le siège de Lille. Louis, témoin de ses succès, le nomma lieutenant de ses gardes, ajoutant à cette faveur une pension, et, ce que Vauban estimait davantage, un éloge public. Quelques glorieuses que fussent ces conquêtes, le roi n'y mettait de prix qu'autant qu'elles seraient durables : l'art de les conserver, en améliorant les places fortes enlevées à l'ennemi, et en lui opposant de nouvelles barrières, fut confié à Vauban. Ses talents et leur heureux emploi lui avaient déjà donné une telle célébrité, que rien en ce genre ne se faisait, ne se projetait même, sans qu'il fût consulté. Juge de ses maîtres, il est appelé par Louvois à donner son avis sur les projets de Clerville et de Mesgrigny pour prendre les places de la Franche-Comté, conquête aussi rapide que glorieuse. Chargé de tous les travaux de la Flandre, Vauban fut nommé gouverneur de Lille. C'est alors qu'il fit construire le plan en relief de cette place et de la citadelle, chef-d'œuvre de l'art, qui fut envoyé au roi (1), et placé dans la galerie du Louvre. Autour de ce relief, le premier de tous, se groupèrent, dans un court espace de temps, les plans des autres places. Telle est l'origine de cette belle galerie de plans en relief qu'on voit aux Invalides. Le mérite et les talents de Vauban étaient devenus si précieux, que sa présence eût été nécessaire à la fois sur tous les points. Pendant qu'il créait la frontière du Nord, Louvois lui donnait l'ordre de visiter les places du Midi. Ce ministre, étant chargé d'une négociation auprès du duc de Savoie, l'emmena avec lui; et il étudia les places de Verrue, Verceil, Turin, Pignerol, et fit des plans pour les fortifier. Il retourna bientôt en Flandre et poursuivit les travaux de Dunkerque avec une infatigable activité. Trente mille hommes y furent employés : Louis XIV fut témoin de l'ordre merveilleux qu'il établit. Les troupes passaient successivement du camp aux travaux, des

travaux au camp; on se relevait de quatre en quatre heures, sans qu'il y eût le moindre trouble. Vauban ne se contentait pas de pratiquer son art; sans cesse il lui faisait faire de nouveaux progrès; enfin il le porta bientôt à sa plus grande perfection. Le système des inondations, ce grand moyen de défense, était incomplet et nuisait même souvent à ceux qu'il devait garantir; Vauban en fit disparaître tous les inconvénients et il en augmenta l'utilité. Attentif aux moyens de conserver les hommes, il ménagea entre l'inondation et la place de vastes terrains, où l'on pouvait pendant le siège cultiver des légumes et faire paître des bestiaux. Il parvint en outre à tenir à volonté les fossés secs ou pleins d'eau. Au milieu de ces travaux, Louvois l'invita à rédiger son système sur l'attaque des places; et ce fut ce qui lui donna occasion de composer le *Mémoire pour servir d'instruction dans la conduite des sièges*, titre de son premier ouvrage. Il y signale les fautes commises jusqu'à lui, indique les moyens de les éviter, et propose d'heureuses innovations, telles que le développement des tranchées, les feux croisés, l'usage du canon pour commencer la brèche, et celui des boulets creux pour disperser les terres. Il termine en établissant la nécessité de consacrer une troupe spéciale pour le service du génie et pour les travaux des sièges. Lorsque les Hollandais formèrent, en 1673, une ligue contre Louis XIV, ce monarque transporta chez eux le théâtre de la guerre, et suivit son armée, accompagné de Vauban, qui dirigea les principaux sièges et fit raser ou fortifier les places conquises. L'année suivante, Maëstricht étant menacé, le prince d'Orange accourut pour garantir cette ville; mais elle venait d'être investie quand il arriva : on fit plusieurs projets d'attaque; celui de Vauban fut préféré. Contre l'usage, qui mettait les travaux sous les ordres de l'officier général de tranchée, il fut exclusivement chargé de leur direction, ne recevant d'ordres que du roi. C'est devant cette ville qu'il inventa le système des parallèles et qu'il fit subir à la théorie des attaques d'utiles modifications. Le treizième jour la place capitula. Son importance attira toute l'attention du créateur de la défense des places : pour conserver celle-là, il fit un projet vaste, admiré du grand Condé. Mais pendant qu'il mûrissait ce plan, on avait besoin de lui pour prendre Trèves. Faisant marcher de front les méditations lentes du génie et l'activité de l'exécution, il court sous les murs de cette ville, reconnaît les fortifications, trace le plan d'attaque, et sans attendre la reddition dont il avait déterminé l'époque, va rejoindre le roi, qui le demandait pour visiter les places de la Lorraine et de l'Alsace. Les alliés de Louis XIV sentirent alors qu'en l'aidant à accroître sa puissance, ils finiraient par se donner un maître : ils l'abandonnèrent, et le monarque se vit forcé de renoncer

(1) Ce premier plan fut fait par un nommé Sauvage. En 1815, les Prussiens, au mépris des conventions, enlevèrent vingt et un reliefs qui étaient ceux des places de la frontière, depuis Dunkerque jusqu'au Fort-Louis sur le Rhin.

à une partie de ses conquêtes. Menacé de toutes parts, il se hâta de fortifier les ports de la côte et de les mettre en état de repousser l'attaque de la flotte hollandaise, redoutable à cette époque. Après avoir indiqué les ouvrages défensifs, particulièrement de l'île de Ré, qui était le point le plus exposé, Vauban en confia l'exécution à d'habiles ingénieurs, parcourut les places de Flandre, se rend auprès du roi, qui envahissait la Franche-Comté, et dirige le siège des principales villes. Apprenant que les ennemis, battus à Senef par Condé, investissaient Oudenarde, il court se jeter dans cette place et repousse les assiégeants, qui sont obligés de se retirer. Le roi, pour le récompenser de tels services, le nomma brigadier de ses armées (1674). L'année suivante, les chances de la guerre réduisirent à la défensive Luxembourg et Condé, jusqu'alors agresseurs et victorieux. Vauban parcourut la ligne des places fortes, prêt à se jeter dans la plus importante. Pour défendre les autres, il donna à des ingénieurs habiles des instructions écrites, et semble ainsi se multiplier lui-même. Il dépose dans ces instructions le fruit de son expérience, prévoit les différentes combinaisons, et par des maximes générales, met tout le monde à même de les déjouer. Toujours animé de l'amour de l'humanité, dans un métier où l'on ménage peu la vie des hommes, il prescrit tout ce qui tend à la conservation du soldat. Ce fut surtout dans cette campagne (1675), qu'il montra toute la noblesse de ses sentiments, et combien il était exempt de jalousie. Cohorn, son rival dans l'art des sièges, mécontent du prince d'Orange, offre ses services à la France, et fait connaître une de ses inventions, dont on pourrait tirer le plus grand parti. Vauban, consulté, l'approuve et conseille d'accueillir Cohorn (*voy. COHORN*). Pendant que les troupes prenaient des quartiers d'hiver et se reposaient des fatigues de la campagne, Vauban surveillait les travaux. Louvois voulut qu'il fortifiât Alost; mais il détourna le ministre de ce projet, en démontrant les inconvénients des places isolées, qui n'empêchent jamais une invasion et forcent à y jeter des troupes qu'on laisse ainsi dans l'inaction. Il fit également sentir au ministre l'avantage de la possession d'Aire, de Condé, de Valenciennes, et prépara le siège de ces places. Afin d'empêcher leurs garnisons de profiter de l'inondation pour se secourir, il s'en empara au moyen de galiotes et de batteries flottantes. Le succès répondit à ses vues. Au siège de Valenciennes, il voulut attaquer en plein jour et lutta contre les maréchaux de Schomberg, de Luxembourg, de Lorges, de la Feuillade. Louvois, MONSIEUR, et Louis XIV partageaient l'avis de ces généraux, qui préféraient l'obscurité pour protéger les assiégeants. Vauban insiste (1), le roi se rend, et Valenciennes est pris. Cambray demande plus

d'efforts : un officier veut brusquer l'attaque d'un ouvrage avancé : Vauban s'y oppose : « Vous « perdrez, dit-il à Louis XIV, qui était de l'avis « de l'officier, tel homme qui vaut mieux que le « fort. » On passe outre; et les assaillants sont taillés en pièces : « Une autre fois je vous croi- « rai, » dit le monarque. Cependant, impatienté de la résistance des assiégés, ce prince veut donner l'assaut et propose de ne point faire grâce aux 3,000 assiégés. Les généraux gardaient le silence; Vauban seul représente au roi que son projet est contraire aux lois de la guerre, que la place serait prise plus promptement à la vérité : « Mais, Sire, ajouta-t-il, j'aimerais mieux avoir « conservé 100 soldats à Votre Majesté, que d'en « avoir ôté 3,000 aux alliés. » Louis abandonne son projet, et la cour admire la noble franchise de Vauban. Pendant cette campagne, il avait reçu un brevet de maréchal de camp, avec une pension et une gratification de vingt-cinq mille écus. Aucun siège important ne se fit désormais sans son intervention. Le maréchal d'Humières et Gréqui le demandèrent à la fois : le premier pour le siège de St-Guislain, le second pour celui de Fribourg. En l'accordant au maréchal, le ministre lui recommanda, au nom du roi, de ne point permettre que Vauban s'exposât, parce que sa conservation était une affaire d'Etat. Il alla jusqu'à prier d'Humières d'employer son autorité pour l'empêcher de conduire la tranchée. « Vous « savez, dit Louvois dans sa lettre, quel déplaisir « aurait le roi s'il lui arrivait accident. » Témoignage flatteur pour Vauban, honorable pour le prince et pour son ministre. La prise de Gand (1677) suivit celle de St-Guislain; et bientôt le roi fit investir Ypres. On voulut, pour seconder l'impatience de Louis, exposer l'armée : « Vous « gagnerez un jour, lui dit Vauban, mais vous « perdrez 1,000 hommes. » Le chevalier de Clerville, commissaire général des fortifications, étant mort (1677), le roi donna sa charge à Vauban. Celui-ci la refusa par un motif, dit Fontenelle, qui l'eût fait accepter à tout autre : c'étaient la fréquence et l'intimité des rapports que donnait cette place avec les ministres. Louis XIV lui ordonna de remplir, comme un devoir, les fonctions qu'il lui avait confiées pour récompense de ses talents et de ses services. Déjà Vauban était inspecteur, sous les deux ministres Louvois et Colbert, des places que chacun avait dans son département. Comme commissaire général, il eut la direction de toutes. Ces ministres étaient jaloux l'un de l'autre : plaire à tous les deux était une entreprise difficile. Sans se le proposer, Vauban y parvint par sa franchise et l'amour de ses devoirs. Il conquist leur estime et fit même servir leur rivalité aux intérêts de l'Etat. Après la prise d'Ypres, il se rend à Dunkerque, fait couper le banc de sable qui barrait l'entrée du

(1) Son motif était d'empêcher qu'une partie des assiégeants ne tirât sur l'autre, que la nuit ne favorisât la pusillanimité des

lâches, et surtout que les méprizes et le défaut d'accord ne fissent manquer le plan d'attaque.

port, assure les manœuvres d'eau et termine le bassin. Colbert et Seignelay le félicitent de ce que la France aura, grâce à son zèle, un port de plus. « Vous allez, lui écrivent-ils, augmenter la puissance du roi sur mer, autant que vous l'avez fait sur terre, en dirigeant tant de sièges et construisant tant de forteresses. » Bientôt l'on vit sortir en même temps de ce port, jusqu'alors abandonné aux pêcheurs, l'escadre de Jean Bart ; des vaisseaux armés par les corsaires, fléaux du commerce anglais, et les premières galiotes à bombes, qui furent préparées pour la ruine d'Alger. Ayant mis ainsi les travaux de toutes les places de la frontière du Nord en pleine activité, Vauban passe au Midi, reprend les projets de Toulon, l'agrandit, y donne les plans d'un arsenal, parcourt la côte, établit à Perpignan le centre de la défense et de l'offensive de cette frontière ; lie entre eux tous les postes de la chaîne des Pyrénées orientales, choisit une position d'où l'on puisse dominer à la fois toutes les vallées, et y construit Mont-Louis. Cette forteresse achevée, il retourne au nord, y complète le système de défense par le fort de Neulay, près de Calais, par des écluses pour former les inondations ; par le fort Lakenoque, assez heureusement situé pour protéger la communication d'Ypres avec Menin, et couvrir Cassel. Cette première ligne était interrompue entre l'Escaut et la Meuse ; Charlemont remis en état et Maubeuge construit achèvent ce système, et sont liés à Philippeville, place insuffisante pour défendre cet intervalle. Enfin les places neuves de Longwy, Sarrelouis, Thionville, Bitche, Phalsbourg, Belfort, Lichtemberg, Haguenau, Schelestadt, ferment les Vosges, attachent l'Alsace à la France, et assurent la conquête de cette province. Huningue, favorable à l'offensive, s'élève près de Bâle, et protège avec Landskroon, la frontière du Rhin et celle du Jura. Fribourg, l'une des portes de l'Allemagne et la clef des montagnes Noires, est rendu inexpugnable par de nouveaux forts. Après avoir mis en activité tant de travaux, Vauban retourne au Midi, ajoute de nouveaux ouvrages à Besançon, à Pignerol ; parcourt les Pyrénées occidentales, et rédige un plan de défense conforme à celui qu'il avait créé à l'orient de la chaîne. Bayonne est sa place de dépôt, St-Jean-Pied-de-Port son point d'appui dans les montagnes ; le fort d'Andaye est construit pour battre l'embouchure de la Bidassoa. Dans tous ces projets, il tâche de concilier avec l'intérêt de l'Etat celui du commerce et des citoyens, en améliorant les ports de Bayonne et de St-Jean-de-Luz. L'année suivante (1684), il s'occupe des côtes et donne ses soins à St-Martin de Ré, à Brcuage, à Rochefort, à Brest, et protège leurs rades par de nouveaux forts. A peine ces immenses travaux étaient tracés que Louvois demande Vauban à Colbert. Il s'agissait de Strasbourg, ville libre, qui, d'après les traités,

devait rester neutre ; mais les magistrats favorisaient les Autrichiens, leur livraient passage, et sur ce point la ligne de défense était interrompue. Le seul remède était de s'emparer de cette ville et de la fortifier. La violation des traités en donnait le droit. Louvois en devient le maître par ruse, et Vauban, qui devait l'assiéger, en augmente la force, et par une citadelle, par le fort de Kehl, par les redoutes du Rhin, il assure à cette place la possession des deux rives du fleuve et de ses îles. Pour hâter ces travaux et diminuer la dépense, il creuse le canal de la Bruche, et les matériaux arrivent des Vosges aux portes de la ville. Cassel éprouve bientôt le même sort. La place était en mauvais état : pour la réparer, Catinat fit un projet qu'il soumit à Vauban, son ami, son compagnon d'armes, et qu'il appelait son maître : « S'il entre, écrit-il, va-t-il en lui envoyant ce projet, s'il entre du sens réprouvé dans mes plans, faites-moi une correction en maître et, par charité pour votre disciple, supprimez tout ce papier barbouillé. » Le maître était aussi modeste que le disciple. Quel exemple et quels noms que ceux de Catinat et de Vauban ! Rien n'arrête celui-ci ; il semble que tous les jours de sa vie doivent être marqués par quelque service. Le port d'Antibes, la citadelle de Belle-Ile, les jetées de Honfleur, les ports d'Ambleteuse et de St-Valery, enfin un grand nombre de forts sur les frontières continentales sont, en moins de deux années (1682-1683), construits ou réparés par ses soins. Mais la paix, que le traité de Nimègue avait rendue à l'Europe, finit en 1683, et ce fut alors qu'on dut apprécier toute l'activité de Vauban, qui n'avait pas perdu un seul instant. Au premier bruit de guerre, tout est prêt sur tous les points ; il n'est pas une issue pour l'ennemi, étonné de voir une enceinte fortifiée de toutes parts, et dont il ne lui est plus permis de s'approcher. L'armée française entre en Belgique : après quatre jours de tranchée, Vauban prend Courtray, et bientôt ses efforts se dirigent contre Luxembourg, contre cette redoutable place, regardée comme imprenable par sa situation sur une masse de rochers, par les nombreux ouvrages qui la défendent. Ce siège important est précédé de tous les préparatifs nécessaires : soixante ingénieurs sont mis sous les ordres de Vauban, qui les divise en quatre brigades. Une reconnaissance exacte de la place était indispensable, mais difficile et dangereuse. Aucun péril ne peut arrêter Vauban. Toutes les nuits il s'avance lui-même jusqu'à la palissade, soutenu par des grenadiers couchés ventre à terre. A l'une de ces reconnaissances, il s'aperçoit qu'il est découvert. Au lieu de se retirer, il fait signe de ne pas tirer aux ennemis, qui le prennent pour un des leurs, et ils n'en doutent plus quand ils le voient s'avancer vers eux. Vauban sonde le glacis ; cette opération faite, il revient à pas lents et doit la vie à ce mélange de présence

d'esprit et de témérité. Le résultat fut pour lui de connaître le point accessible, et il feignit de croire qu'il y en avait d'autres, afin de diviser et de laisser la garnison. Malgré cette ruse, il lui fallut, pour prendre la place, épuiser toutes les ressources de son art. C'est à ce siège qu'il inventa les cavaliers des tranchées, qu'il changea la marche des sapes et la rendit plus sûre et moins coûteuse; car il pensait toujours à ménager le sang du soldat. Luxembourg pris, Vauban fit des travaux pour en augmenter la défense et en assurer la conservation. Il fallait ensuite déterminer le site d'une nouvelle forteresse qui rendît maître du cours de la Moselle, dominât plusieurs défilés et commandât au pays; en un mot une forteresse offensive. Vauban visite les lieux, choisit un site qui réunit toutes les conditions désirées, et Mont-Royal est construit. Il manque cependant encore une place pour couvrir l'angle de l'Alsace et de la Sarre et fermer les défilés des Vosges: Landau est créé pour remplir ce double objet. Vauban construit en même temps le fort Louis dans une île du Rhin. Concurrément à ces travaux, il faisait élever le magnifique aqueduc de Maintenon, pour recevoir l'Eure, qui devait être divisée afin d'arroser Versailles, monument d'une entreprise qu'on n'acheva pas. Toujours occupé des intérêts du royaume, de sa gloire et du bien de l'humanité, il s'élève à de hautes considérations, embrasse d'un coup d'œil les côtes, les ports, les rades, leurs besoins, leurs ressources, et rédige un projet général de défense et d'amélioration, projet vaste et qui ne pouvait être exécuté qu'avec le temps, mais qui, traçant la marche à tenir, signalant les points sur lesquels l'attention devait être toujours éveillée, était utile même avant l'exécution, parce que, suivant les occasions et les besoins, on pourrait toujours le consulter avec fruit. En parcourant ainsi la France, il conférait avec les gouverneurs et les intendants, provoquait leur zèle, laissait des tableaux à remplir, pour connaître le dénombrement des provinces, et semait ainsi les éléments d'une statistique du royaume. Le ministre accueillit cette idée et prescrivit des mesures analogues pour les colonies. Un des plus beaux monuments du siècle de Louis XIV venait d'être construit dans le Midi: c'était le canal de la jonction des deux mers, projet hardi et sublime conçu par Riquet (voy. Riquet). Vauban alla visiter ce magnifique canal (1686). A sa vue, il s'écria que c'était le plus grand et le plus bel ouvrage de ce genre qu'on eût entrepris. Langage noble, qui fait voir combien ce grand homme était au-dessus de l'envie. Etant consulté, il proposa des perfectionnements que le roi fit exécuter. La simple énumération des travaux de Vauban dépasserait les bornes qui nous sont prescrites. L'indication des progrès qu'il a fait faire à l'art dont il peut être regardé comme le créateur demande le

concours d'une plume exercée et d'un homme consommé dans la connaissance de cet art. C'est à ce double titre que nous allons laisser parler Allent: « Louis XIV fait construire trente-trois « places neuves et bâtir de nouveaux ouvrages « dans trois cents forteresses (1661-1705): Vau- « ban dirige ces immenses travaux. Un meilleur « relief, un tracé plus simple, des dehors plus « vastes et mieux disposés, telles sont les seules « modifications qu'il ait faites d'abord dans le « système en usage. Deux grandes idées brillent « toutefois parmi ces améliorations, celles de « placer des lunettes et des ouvrages à corne au « delà du glacis et de construire des camps « retranchés sous les places. Mais c'est dans les « applications qu'il révèle une science peu con- « nue jusqu'à lui, celle de tirer du sol même et « des eaux une défense simple et peu coûteuse, « et cet art plus grand de coordonner les places « à la nature du terrain, à celle du pays, aux « routes de terre et d'eau, aux opérations offen- « sives et défensives des armées; en un mot, de « donner aux Etats des frontières. Vauban tâcha « de ramener la défense et l'attaque à cet équi- « libre, détruit au 15^e siècle par l'invention des « bouches à feu, rétabli dans le 16^e par la forti- « fication moderne, et que venaient de rompre « une seconde fois le nouvel art des sièges, le « ricochet, les progrès de l'artillerie et cet usage « introduit par Cohorn, au second siège de Na- « mur (1695), de traîner devant une place jusqu'à « trois cents bouches à feu. Aux ravages de la « bombe et du ricochet, il oppose des souter- « rains et, comme à Bèfort, des traverses vou- « tées. Dans ses forts sur les côtes, dans les « redoutes de Luxembourg et dans les tours bas- « tionnées de ces dernières places, il abrite sous « des casemates quelques feux de canon ou de « mousqueterie. Au lit de la mort (1707), il dicte « son *Traité de la défense* et montre tout ce que « la prévoyance dans les approvisionnements « des travaux additionnels et surtout un sage « emploi de l'artillerie, des mines, des eaux et « des troupes peuvent ajouter de force et de « valeur aux fortifications. » La guerre ayant recommencé, on voulut préluder à la campagne par l'attaque de Philipsbourg, dont Vauban avait augmenté les fortifications en 1676. Il allait pour ainsi dire combattre contre lui-même. Secondé de quarante ingénieurs, il dirige les attaques. La place ne se rendit qu'après vingt-deux jours de tranchée ouverte. Dix ingénieurs furent tués et quatorze blessés: c'étaient les plus instruits. Vauban resta chargé presque seul de cette périlleuse entreprise. « Dieu nous le conserve, écri- « vait un des généraux à Louvois; car il n'y a « que lui capable d'approcher une place comme « celle-ci. » Louis XIV, sachant qu'un mot de sa main serait la récompense la plus flatteuse pour Vauban, lui témoigna par écrit sa satisfaction: « Vous savez, il y a longtemps, lui dit-il, ce que

« je pense de vous et la confiance que j'ai en « votre savoir et en votre affection ; si vous êtes « aussi content de mon fils (le Dauphin) qu'il l'est « de vous, je vous crois fort bien ensemble ; car « il me paraît qu'il vous connaît et vous estime « autant que moi. Je ne saurais finir sans vous « recommander absolument de vous conserver « pour le bien de mon service. » Ce fut à ce siège que Vauban imagina le tir à ricochet, dans lequel le boulet, lancé avec une charge plus faible, fait une suite de bonds et va frapper plusieurs fois, le long d'une branche d'ouvrage, l'artillerie et les troupes. Ce fut encore dans cette occasion qu'il reproduisit, avec plus d'instances que jamais, le projet d'organiser un corps de sapeurs. « Je suis las, disait-il à Louvois, de tout « faire au hasard et d'avoir à chaque nouveau « siège de nouveaux sapeurs à former. » Louvois refusa d'abord : Vauban ayant insisté, le ministre se rendit ; mais les événements forcèrent d'ajourner. Au siège de Frankenthal, le Dauphin, enchanté de Vauban, le pria de choisir 4 canons parmi les 1,000 bouches à feu que son art avait conquises. On y mit les armes du roi et celles de Vauban, avec une inscription indiquant que ce don était la récompense de ses services. Louis XIV se trouvait dans une position difficile (1689). On commençait à se fatiguer de la guerre. Le désordre des finances ôtait les moyens de recruter l'armée. Vauban, Catinat, Fénelon, rapprochés par une estime réciproque, gémissaient des malheurs de l'Etat, et ils étaient persuadés que le rétablissement de l'édit de Nantes était la mesure la plus propre à les faire cesser. Aussi modeste, mais moins timide que ses deux amis, Vauban se chargea d'en faire la proposition, et il l'accompagna du tableau touchant des maux qu'il avait vus dans ses courses ; mais il n'obtint que quelques adoucissements, que le système des conversions annula bientôt. Au siège de Mons (1691), à celui de Namur (1692), il dirigea les attaques sous les yeux du roi. A celle du fort Guillaume, on vit un spectacle intéressant. Ce fort était l'ouvrage de Cohorn, seul rival qu'eût Vauban, et ce rival y commandait en personne avec son propre régiment. La défense et l'attaque furent dignes de l'un et de l'autre ; mais le génie de Vauban l'emporta, et le fort se rendit (1). Quoique l'attaque de Namur en devînt moins difficile, il fallut sept jours de tranchée ouverte devant la ville et vingt-deux devant le château. Après avoir perdu 4,000 hommes, Namur capitula. Les courtisans, qui avaient accompagné le roi, s'ennuyaient de la longueur du siège : Vauban brava leurs murmures et, préférant à leurs suffrages la vie du soldat, modéra même l'ardeur des assiégeants. Louis XIV le dédommagea en l'admettant à sa table, hon-

neur exclusivement accordé à la haute naissance. A la bataille de Steinkerque (1692), les Français jetèrent spontanément leurs mousquets pour se servir des fusils pris aux ennemis ; Vauban contribua à cet échange, et voulant le rendre plus avantageux, il imagina son fusil-mousquet, dans lequel la mèche servait au défaut de batterie ; bientôt après il l'arma de la baïonnette. Le duc de Savoie menaçant le Dauphiné, Vauban y fut envoyé, et il fit les plans de tous les ouvrages nécessaires à la sûreté de cette frontière, ainsi qu'à celle du comté de Nice et du Piémont. Briançon fut amélioré, Fenestrelles fortifiée et la forteresse de Mont-Dauphin construite. Vauban connaissait l'esprit du Français et savait qu'alors il préférerait un signe d'honneur à la fortune. C'est d'après ses avis que Louis XIV fonda l'ordre de St-Louis (1693). La première idée de cette institution lui appartient, et il fut au nombre des sept grand-croix à la création. Vainqueur du prince d'Orange à Nerwinde, le maréchal de Luxembourg revint à Fleurus couvrir le siège de Charleroy. Toutes les fortifications de cette place étaient l'ouvrage de Vauban, et les ennemis les avaient entretenues avec soin. La reprise lui coûta vingt-sept jours de tranchée ouverte : il y mit en œuvre toutes les ressources de son génie. Les Anglais, qui commençaient à dominer sur la mer, menaçaient nos ports de leurs flottes redoutables (1694), et dans tous les dangers on avait recours à Vauban. Il visita les côtes, et prévoyant que cette situation pourrait être d'une longue durée, il dressa des instructions sur les moyens de diminuer dans les ports les ravages des boulets rouges et des bombes. Pendant que les rigueurs de l'hiver tenaient les deux partis dans l'inaction, il s'occupa de l'ensemble de la situation de la France. Affligé de voir les ennemis conserver leur supériorité et dans l'impuissance de la leur enlever, il rédigea des mémoires sur les moyens d'en atténuer les effets, sur les places qui paraissaient le plus exposées, et les mesures à prendre pour les garantir ; sur les camps retranchés, dont il conseille l'usage après en avoir démontré l'utilité. C'est à la même époque qu'indigné des exactions en usage pour lever les impositions, il rédigea la *Dixme royale*. La paix de Ryswyck suspendit le cours de nos malheurs (1697). Comme elle changea les limites de la France, Vauban eut de nouveaux travaux à prescrire. Il fit sur les frontières un voyage de plusieurs années, détermina partout le système de la défensive et de l'offensive, attachant à ses vues militaires des projets utiles au commerce, à l'agriculture et au développement des richesses de l'Etat. Le perfectionnement des ouvrages hydrauliques ; les moyens de construire des bassins, des jetées, des écluses de chasse et de dénicement ; les relations des ports avec l'intérieur ; la possibilité de rendre navigables jusqu'aux moindres rivières, de constater tous les canaux qu'on

(1) Vauban isola le fort du château par une tranchée intermédiaire ; profitant de la faute qu'avait faite Cohorn d'avoir trop éloigné et mal soutenu cet ouvrage.

pouvait ouvrir, etc.; tels sont les objets dont s'occupa cette âme active, qui semblait ne pouvoir trouver de repos que dans la sécurité et le bonheur de la patrie. Le roi, pour récompenser tant et de si grands services, donna à Vauban le bâton de maréchal de France (1703). Sachant d'avance l'intention du monarque, il tâcha de l'en détourner; expose que c'est nuire au bien du service; qu'il ne pourra plus diriger de sièges, parce que le grade auquel le roi veut l'élever ne lui permettra pas de servir sous un général; enfin il plaide contre lui-même avec cette chaleur que met un homme jaloux à desservir son ennemi. Louis s'étonne d'être, en quelque sorte, forcé d'exiger l'obéissance pour une faveur objet de tant d'ambition. Après l'avoir reçue avec tant de modestie, Vauban montra bientôt combien son refus avait été sincère. Louis XIV, voulant que l'élève de Fénelon le fût aussi de Vauban dans l'art des sièges, envoya le maréchal diriger le siège de Brissach, sous le commandement du duc de Bourgogne. C'était encore une des places que lui-même avait construites. « Monsieur le « maréchal, lui dit le jeune prince, vous allez « perdre votre honneur devant cette ville : ou « nous la prendrons, et l'on dira que vous l'avez « mal fortifiée; ou nous échouons, et l'on dira « que vous m'avez mal secondé. — Monseigneur, répondit Vauban, on sait comment j'ai « fortifié Brissach; mais l'on ignore et l'on saura « bientôt comment vous prenez les places que « j'ai fortifiées. » Les assiégés capitulèrent le treizième jour. Ce fut le dernier siège que fit Vauban. Sa gloire causait de l'ombrage. Il offrit au jeune prince son *Traité de l'attaque des places*, comme s'il eût voulu donner l'exemple avant le précepte. Le duc de la Feuillade, se trouvant chargé du siège de Turin, ne voulait écouter personne et repoussait avec hauteur les meilleurs avis. Louis XIV, qui comptait plus sur son dévouement que sur son habileté, fait venir Vauban et ne lui dissimule pas ses inquiétudes. Celui-ci voit au premier coup d'œil les vices du projet d'attaque et s'offre comme simple volontaire pour aller diriger le siège sous les ordres de la Feuillade. « Mais vous ne pensez pas, lui dit le « roi, combien vos fonctions seraient au-dessous « de votre dignité? — Sire, ma dignité est de « servir l'Etat; je laisserai le bâton de maréchal « à la porte, et j'aiderai peut-être la Feuillade à « prendre Turin. » Ce dernier, à qui les offres du maréchal furent soumises, les rejeta avec dédain et répondit désobligeamment qu'il comptait bien prendre Turin à la Cohorn. Après soixante-quinze nuits de tranchée et plusieurs assauts, il fut obligé de lever le siège et ne sut ni prendre la ville ni se joindre à l'armée, dont son ignorante obstination avait amené la défaite. Vauban, désespéré des revers de la France et de l'inaction à laquelle le condamnait la dignité dont il venait d'être revêtu, déplorait des hon-

neurs qui enchaînaient son courage et s'affligeait d'une récompense qui l'empêchait de servir. Toujours dévoré de l'amour du bien public, il met en ordre l'immense collection de matériaux, de projets, de plans qu'il avait recueillis ou conçus dans le cours d'une vie si laborieuse. La levée des troupes, la stratégie, les fortifications, tout ce qui compose l'administration militaire, la marine, les finances, le régime intérieur, la religion même, avaient été l'objet de ses méditations. Il forme de ces matériaux douze volumes in-fol., qu'il intitule *Mes oisivetés* (1), titre modeste donné par le génie aux productions d'un talent qui s'appliquait à tout (2). C'est au milieu de ces travaux que la mort vint le frapper, le 13 mars 1707. Il la reçut avec cette résignation que donnent une longue habitude du courage, la certitude d'avoir rempli ses devoirs et le témoignage d'une conscience exempte de tout reproche. Rien n'égalait son dévouement au roi, si ce n'est la franchise avec laquelle il lui disait la vérité. Louvois trouva souvent cette franchise importune et fut obligé de l'endurer. Tel était Vauban : « Le premier des ingénieurs et le « meilleur des citoyens (3); un Romain, qu'il « semblait que le siècle de Louis XIV eût dérobé « aux plus heureux temps de la république (4). » Terminons par l'opinion d'un homme tellement avare de louanges qu'il voudrait recourir après celles que la vérité lui arrache. « Vauban, le plus « honnête homme de son siècle, dit le duc de « Saint-Simon, le plus simple, le plus vrai, le plus « modeste, avait fort l'air de guerre, mais en « même temps un extérieur rustre et grossier, « pour ne pas dire brutal et féroce; il n'était « rien moins : jamais homme plus doux, plus « compatissant, plus obligeant; mais respectueux « sans nulle politesse et le plus ménager de la « vie des hommes, avec une valeur qui prenait « tout sur lui et donnait tout aux autres. Il est « inconcevable qu'avec tant de droiture et de « franchise, incapable de se porter à rien de « faux, ni de mauvais, il ait pu gagner, au point « qu'il fit, l'amitié et la confiance de Louvois et « du roi. » Le maréchal de Vauban ne laissa que deux filles; ainsi la famille de ce nom qui existe est d'une branche collatérale. Le 26 mai 1808, les ministres de la guerre et de la marine, accompagnés de plusieurs maréchaux de France et de M. le Pelletier d'Aulnay, ancien officier général, petit-fils de Vauban, se rendirent à l'église des invalides pour déposer le cœur du maréchal, qui y reste placé sous son buste, en face du tombeau de Turenne. Carnot, le général

(1) Les *Oisivetés* ont été publiées en 1843, Paris, Corréard, 4 vol. in-8°.

(2) D'après le calcul qu'on a fait, Vauban aurait travaillé à trois cents places ou forteresses anciennes; construit trente-trois nouvelles, conduit cinquante-trois sièges et se serait trouvé à cent quarante actions de vigueur.

(3) Voltaire, *Siècle de Louis XIV.*

(4) Fontenelle, *Eloge de Vauban.*

Dembarrère et Noël ont fait l'éloge de Vauban (1). Allent à fait un récit fort exact et fort étendu des actions de ce grand homme dans l'*Histoire du corps du génie*, et nous ne pouvions puiser à meilleure source. La notice des écrits de Vauban serait aussi étendue que celle de ses travaux, et toutes deux ne pourraient qu'être incomplètes. On les divise en trois sections. La première comprend les mémoires sur les sièges, les places et les frontières, les canaux et les rivières navigables. Rappelons l'objet des principaux : 1° *De l'importance dont Paris est à la France et soin que l'on doit prendre de sa conservation*. La désastreuse campagne de 1706 faisait conseiller au roi d'abandonner sa capitale et de se retirer derrière la Loire. Vauban prouve qu'on doit garder Paris et qu'on peut s'y défendre : il appuie son projet d'un plan des fortifications que cette ville est susceptible de recevoir (2). 2° *Fragments d'un Mémoire sur la navigation générale de la France*. Vauban mourut en le faisant. On a de lui un travail du même genre sur toutes les côtes de France. 3° *Projets ou mémoires sur la navigation à établir dans les provinces du Nord ; sur les canaux de Bourgogne, du Nivernais, du Charolais ; sur le moyen de joindre par un canal la Moselle à la Meuse ; sur le perfectionnement du canal des deux mers et son prolongement*. La seconde section renferme les traités généraux ou œuvres militaires. Ce sont : 1° *Instruction pour la conduite des sièges* ; 2° *le Traité de l'attaque des places* ; 3° un autre pour leur défense (3) ; 4° un *Traité des mines* ; 5° un *Traité des fortifications de campagne* ; 6° *le Directeur général des fortifications* ; 7° une *Instruction pour servir au règlement*

du transport et du remuement des terres ; 8° *le Livre de guerre ou des cinq principales actions militaires* ; 9° *des Mémoires militaires sur les défauts de notre infanterie, les moyens de la rétablir, etc.* ; 10° *Moyens d'améliorer nos troupes* ; 11° *Mémoire concernant la levée des gens de guerre* ; 12° *Méthode infailible de procurer pour la défense de l'Etat tel nombre d'hommes dont on aura besoin* ; 13° *Moyen d'empêcher les abus dans la manière de faire subsister les armées* ; 14° *Mémoires sur les mineurs et sapeurs*. Enfin, dans la troisième section sont comprises les œuvres diverses. Nous devons signaler : 1° *la Dixme royale*. Ce projet fut imprimé en 1707 (deux fois) et 1709 (4) ; mais on n'osa point y joindre le mémoire qui le termine et qui est intitulé *Raisons secrètes et qui ne doivent être exposées qu'au roi seul, qui s'opposeraient à l'établissement du système de la dixme royale*. Ces raisons sont le long chapitre des abus et des gens intéressés à les maintenir (voy. SAINT-PIERRE). Une quatrième édition de ce projet a été publiée par M. Daire en 1843, dans la *Collection des économistes*, mise au jour par l'éditeur Guillaumin. 2° *Mémoires sur le rétablissement de l'édit de Nantes*. Il y en a trois. Vauban y démontre la nécessité de rétablir l'édit de Nantes et de maintenir la tolérance religieuse. 3° *Mémoire sur les limites de la puissance ecclésiastique dans les choses temporelles* ; 4° *Mémoires de statistique* ; 5° *Mémoires sur le commerce des Provinces-Unies* ; 6° *Mémoire concernant la course, les privilèges dont elle a besoin, les moyens de la faire avec succès sans hasarder d'affaires générales* ; 7° *Etat des affaires extraordinaires faites depuis 1689 jusques et y compris 1706*. Noël, dans son éloge de Vauban, rappelle beaucoup d'autres mémoires sur les sciences économiques, la culture des forêts, les finances (voy. RENAULT-ELIÇAGARAY), la marine militaire et marchande, la population, la géographie, diverses branches de l'histoire et les mathématiques. On a imprimé, sous le nom du maréchal de Vauban, un *Testament politique* qui est de Bois-Guilbert (voy. ce nom). Les Italiens ont reproché à Vauban de s'être approprié diverses méthodes de fortifications de Marchi (voy. MARCHI et PAGAN). D-M-T.

VAUBAN (ANTOINE LE PRESTRE, comte de), petit-neveu du précédent, lieutenant général des armées du roi, connu aussi sous le nom de seigneur de Puy-Vauban, né en 1659, entra dans le service militaire en 1672 avec le grade de lieutenant dans le régiment de Normandie. En 1674, il assista dans le génie au siège de Besançon, puis fut successivement nommé bri-

(1) L'Académie de Dijon ayant, en 1763, proposé pour sujet de prix l'éloge de Vauban, le prix fut décerné à Carnot (voy. ce nom). L'Académie française proposa, en 1785, l'éloge de Vauban pour sujet de prix. Ce fut à cette occasion que Lacroix, détracteur de Vauban, publia sa *Lettre à l'Académie française*, 1786, in-8° (voy. LACROIX). Vers le même temps parurent des *Mémoires pour servir à l'éloge du maréchal de Vauban*, par le chevalier de Cured, 1786, in-8°. Le prix n'était pas encore décerné en 1788, lorsque, à la séance publique du mois d'août, Gaillard lut des réflexions sur Vauban. Le prix fut remporté en 1790 par Noël ; son ouvrage a été imprimé, ainsi que celui de J.-A.-L. Sauviac, qui avait aussi concouru. Un *Eloge de Vauban* par A.-L. d'Antilly, qui avait concouru pour le prix de l'Académie française en 1787, a été imprimé en 1788, in-8°. MM. Vial et Reverony St-Cyr ont fait jouer, le 20 juin 1826, sur le théâtre de l'Odéon, un drame intitulé *Vauban à Charleroy*, qui n'a eu que quelques représentations. Entre autres ouvrages relatifs à l'illustre maréchal, nous citerons une *Notice* de M. Amanton, Dijon, 1829, in-8° (tirée seulement à 50 exemplaires) ; la *Notice historique* de M. G. de Chanbray, Paris, 1845, et l'écrit de M. Augoyat : *Abregé des services du maréchal de Vauban, fait par lui en 1703, publié avec un supplément*, Paris, 1839, in-8°. Un littérateur connu par une très-bonne *Histoire de Louvois*, M. Camille Rousset, a été chargé, en 1864, par le ministre de la guerre, d'écrire l'histoire de Vauban d'après les pièces officielles conservées dans les archives du ministère.

A. B.—T et B.—N.—T.

(2) Ce *Mémoire*, tiré de l'ouvrage intitulé *Oisivelés*, a été imprimé pour la première fois à Paris, en 1821, avec l'*Eloge de Vauban* par Fontenelle. Les *Mémoires sur Landau et Luxembourg* ont été mis au jour par M. Augoyat, Paris, 1841, in-8°.

(3) M. Augoyat a donné, en 1829, Paris, in-8°, une nouvelle édition du *Traité de l'attaque des places*, entièrement conforme au manuscrit présenté par Vauban au duc de Bourgogne ; et le baron de Valazé, une nouvelle édition du *Traité de la défense des places*, Paris, 1829, in-8°, augmentée des agenda du maréchal sur l'attaque et la défense, et de ses notes critiques sur les discours de Deshoulières, relatifs à la défense.

(4) La *Dixme royale* pose d'une manière plus ou moins explicite, entre autres principes, que le souverain doit protection égale à tous ses sujets ; que le travail est le principe de toute richesse, et l'agriculture le travail par excellence ; que l'impôt doit frapper avec une égalité proportionnelle les revenus de toute nature qui existent dans l'Etat ; que les taxes indirectes nuisent à l'entretien du peuple, au commerce et à la consommation ; que le menu peuple qu'on accable et qu'on méprise est le véritable soutien de l'Etat. « Telles sont, observe M. Eug. Daire, les vérités principales qui dominent le livre de Vauban, et qu'il développe avec une sorte d'onction militaire, si l'on peut s'exprimer ainsi. »

gadier des armées du roi, maréchal de camp (1702), lieutenant général et gouverneur de Béthune (1704). Il servit à la défense de Lille en 1708, et, en 1710, il se distingua dans celle de Béthune, siège de son gouvernement en chef, où il tint contre les ennemis pendant quarante-deux jours de tranchée ouverte. En 1714, il fut chargé de faire en chef le siège de Barcelone, sous les ordres du maréchal de Berwick. Enfin, il assista dans le cours de sa carrière militaire à plus de quarante-quatre sièges, attaques ou défenses de places, villes, citadelles ou châteaux, et à un grand nombre d'autres actions. Moréri ajoute que le général Vauban a vu périr de son temps plus de six cents ingénieurs, et qu'il reçut plus de douze ou quinze blessures, dont plusieurs mirent sa vie en péril. Antoine de Vauban suivit son oncle, le maréchal, dans de nombreuses opérations de guerre; il l'accompagna notamment dans ses visites aux places fortes et l'aida dans ses projets de fortifications. Antoine de Vauban est mort en avril 1731. Ce fut lui qui demanda et obtint que la terre de St-Sernin en Mâconnais, avec incorporation de la seigneurie de Boyer, fût érigée en comté de Vauban; ce qui lui fut accordé par lettres patentes du mois d'août 1725. Z.

VAUBAN (JACQUES-ANNE-JOSEPH LE PRESTRE, comte DE), né à Dijon, le 10 mars 1754, petit-fils du précédent, montra de bonne heure un goût très-prononcé pour les armes. Il entra, en 1770, comme sous-lieutenant dans les dragons de la Rochefoucauld et passa bientôt dans le régiment de Chartres comme capitaine, puis dans la gendarmerie de Lunéville, où il fut sous-lieutenant. Il suivit ensuite Rochambeau en Amérique comme son aide de camp et fut envoyé en France, en 1782, avec des dépêches de ce général. Il devint alors colonel en second du régiment d'Agenois, et peu de temps après, le duc d'Orléans, dont il était chambellan, le fit nommer colonel du régiment d'infanterie de son nom et chevalier de St-Louis le 13 juin 1784. A l'époque du départ de Louis XVI pour Varennes, le comte de Vauban émigra avec la plus grande partie des officiers de ce corps, et il se rendit à Ath, puis à Coblenz, où le comte d'Artois le nomma son aide de camp. Ce fut en cette qualité qu'il fit la campagne de 1792. L'année suivante, il accompagna ce prince en Russie, où il fut témoin de la belle réception que lui fit l'impératrice Catherine. Il alla ensuite en Angleterre et s'embarqua au printemps de 1795, avec l'expédition destinée pour les côtes de Bretagne. Chargé de commander, sous M. de Puyssie, un corps de chouans qui devait manœuvrer sur les derrières de l'armée républicaine, il fut prévenu par les troupes de Hoche, et, trompé par de faux signaux, il se vit obligé de rétrograder, au moment du désastre de Quiberon, où il pensa périr. Il remplit ensuite différentes missions dans la Vendée et à

l'île Dieu, auprès du comte d'Artois. Revenu à Londres, il se hâta de retourner en Russie; mais, arrivé dans cette contrée au moment de la mort de Catherine, il y fut, comme la plupart des Français, victime de la versatilité de Paul I^{er} et bientôt obligé de s'éloigner. Il revint alors en France et séjourna quelque temps à Paris, avec le consentement de la police, qui l'arrêta néanmoins en 1806 et le retint longtemps prisonnier au Temple. Ses papiers ayant été saisis, on y découvrit le manuscrit de ses *Mémoires historiques pour servir à l'histoire de la guerre de la Vendée*. Le gouvernement de ce temps-là ne pouvait pas faire une découverte qui lui fût plus agréable; il se hâta de publier ces *Mémoires* sous le nom du comte, qui y accusait, avec beaucoup d'amertume, la plupart de ses compagnons d'armes à Quiberon et même ses anciens maîtres. On crut assez généralement alors que cette publication n'était qu'une manœuvre de la police impériale pour discréditer la cause des Bourbons. Cependant le livre fut reproduit avec beaucoup d'affection après le retour de ces princes en 1814, et il en parut une seconde édition pendant les cent-jours (1). Quant à l'auteur, il fut mis en liberté peu de temps après la publication de la première édition et se retira dans le Charolais, où une partie de ses biens lui fut rendue. Il habitait encore cette contrée à l'époque du retour des Bourbons. Il crut alors devoir venir à Paris pour y présenter ses hommages aux princes qu'il avait longtemps servis; mais, n'ayant pu être admis à cet honneur, il en conçut un tel chagrin qu'il retourna malade dans son pays et y mourut le 20 avril 1816. M—Dj.

VAUBAN (PIERRE-FRANÇOIS LE PRESTRE, comte DE), frère du précédent, lieutenant-colonel, chevalier des ordres de Malte et de St-Louis, né à Dijon le 13 août 1757, entra au service militaire à seize ans, dans le régiment de Colonel-général, et partagea plus tard les fatigues, les soins et les revers de l'armée de Condé. Vauban couvrit dans ses rangs le grade de lieutenant-colonel et la croix de St-Louis. Après la dissolution des corps qui la composaient, il fit partie d'un régiment de nobles émigrés à la solde du gouvernement anglais, et passa sept ans à Lisbonne avec le grade de simple capitaine. Il rentra en France dans le courant de l'an 11. Possesseur d'une fortune minime, le comte de Vauban dut se contenter d'exercer à Chalon-sur-Saône, pendant quelques années, les modestes fonctions de contrôleur de l'administration des postes. Cependant le gouvernement royal, auquel il avait dévoué ses efforts, ne le vit jamais au nombre de ses solliciteurs. Le comte de Vauban mourut, à Pa-

(1) Malgré ces réimpressions, l'ouvrage du comte de Vauban est devenu fort rare. De Beauchamp en a cité et réfuté quelques passages dans la préface de la quatrième édition de son *Histoire des guerres de la Vendée*. Les auteurs de la *Bibliothèque historique* en ont rapporté et commenté, avec beaucoup de malignité, de longs fragments dans leurs tomes 9 et 10, année 1819.

ris, le 7 février 1845, ne laissant de son mariage qu'une fille, madame la baronne de Rivoire, femme d'un esprit distingué. — *Antoine-Jean-Baptiste* le Prestre, vicomte de VAUBAN, chevalier de St-Louis, frère des précédents, né à Neuville (Ain) le 7 septembre 1758, fut successivement sous-lieutenant au régiment de Chartres-cavalerie (1775) et capitaine au régiment de la Reine-cavalerie (1779), d'où il passa avec le même grade au régiment d'Orléans-infanterie, dont son frère aîné avait le commandement en 1785. Il émigra, ainsi que ses frères, en 1791 et fit la campagne de 1792 sous les ordres du duc de Bourbon. En mars 1793, il fut nommé major au service de la Russie et fit en Italie toutes les campagnes de Souvaroff. De retour en France, en 1800, le vicomte de Vauban entra dans l'armée impériale en 1809 comme capitaine dans le régiment de chasseurs de montagnes (Basses-Pyrénées), mais il quitta le service dès le mois de septembre 1810. Il vécut dès lors dans la vie privée et mourut, à Dijon, le 26 septembre 1832, laissant de son mariage avec mademoiselle Anne de Poligny une fille et un fils, *Edmond-Sébastien-François-Joseph*, comte de VAUBAN, né le 19 mai 1805 à Besançon, depuis général de brigade et membre du comité des fortifications. Z.

VAUBERT (Luc), auteur ascétique fort estimé, naquit à Noyon, en Picardie, le 8 octobre 1644. Se destinant à l'état religieux, il entra à dix-huit ans, le 21 septembre 1662, chez les jésuites, et fit son noviciat à Paris. Suivant l'usage général de la compagnie, on l'employa à l'enseignement, et après avoir enseigné les humanités, il fut nommé professeur de rhétorique, puis de philosophie. Vaubert fut admis à la profession solennelle des quatre vœux, et les prononça le 2 février 1678. Alors il se livra à la prédication, et remplit dans son ordre plusieurs emplois importants; ainsi il fut recteur, puis préfet des pensionnaires au collège Louis-le-Grand, à Paris. Il employa ses talents et son zèle à composer des ouvrages de piété. Il mourut à Paris, le 5 avril 1716. On a de lui : 1° *Serenissimo duci Enguensis post captum Limborgum et liberatam obsidione Hagensam carmen*, Parisiis, 1673, in-4°. Le P. Vaubert avait aimé et cultivé la poésie; néanmoins, l'ouvrage cité est le seul qu'il ait publié en ce genre. 2° *Exercices de piété pour les associés de l'adoration perpétuelle du saint sacrement*, Paris, 1699, plusieurs fois réimprimé; 3° *Traité de la communion, ou Conduite pour communier saintement*, Paris, 1704, Urbain Coustelier, gros vol. in-12; 4° *Instruction sur la fréquente communion*, réimprimé à la suite des *Entretiens avec Jésus-Christ*, par le P. du Sault, 1836, in-12. Cet ouvrage a été réuni à l'ouvrage intitulé *Sacramentalische*, etc., en 1728. 5° *La dévotion à Notre Seigneur Jésus-Christ dans l'Eucharistie*; 2° édition, Paris, 1706, 2 vol. in-12; plusieurs fois réimprimé dans le 18° et même dans le 19° siècle.

Cet ouvrage a été traduit en italien par le P. Bertolli, servite. 6° *Le saint exercice de la présence de Dieu*, divisé en trois parties : première, Dieu présent partout; deuxième, ce que c'est que l'exercice de la présence de Dieu; troisième, méthode pour converser avec Dieu. Cet ouvrage a eu plusieurs éditions; les plus récentes sont celles de Lyon, Rusand, 1829; puis, 1833, format in-24. Il a été aussi traduit en italien. Le P. Vaubert a corrigé avec soin les *Entretiens avec Jésus-Christ*, du P. du Sault. Dans le premier volume de leur *Bibliothèque des écrivains de la compagnie de Jésus, ou Notices bibliographiques*, etc., in-4°, les PP. Aug. et Al. de Backer ont indiqué les titres et toutes les éditions des œuvres du P. Vaubert, principalement d'après M. Qué-rard. B—D—E.

VAUBLANC (VINCENT-MARIE VIÉNOT, comte de), homme politique français, naquit à St-Domingue, le 2 mars 1756, d'une famille noble, originaire de la Bourgogne. Il vint en France à l'âge de sept ans, fut admis à l'école de la Flèche, qui venait d'être récemment annexée à l'école royale militaire, et entra dans ce dernier établissement au bout de quelques années. Il y forma des liaisons plus ou moins étroites avec divers personnages devenus célèbres depuis à divers titres, tels que le comte de Champagny, le général Hédouville, le général Marescot et plusieurs autres. Vaublanc fut admis comme sous-lieutenant dans le régiment de la Sarre, que commandait le duc de la Rochefoucauld, et dont un de ses oncles était lieutenant-colonel. Il tint successivement garnison à Metz, à Rouen et à Lille; puis il obtint des lettres de service pour St-Domingue, où l'appelaient quelques affaires de famille, et partit pour cette colonie. Il rencontra, à bord du vaisseau qui l'y transportait, madame de Fontenelle, dont le mari, gentilhomme normand, avait été attaché comme aide de camp au maréchal de Saxe. Des rapports affectueux s'établirent bientôt entre Vaublanc et cette dame, qu'accompagnaient ses deux filles; le jeune officier demanda la main de la cadette; il l'épousa et la ramena en France, en 1782, avec une fille âgée de deux ans. Peu de temps après, Vaublanc acheta une propriété sur les bords de la Seine, près de Melun, avec l'intention de s'y consacrer exclusivement à l'agriculture, aux lettres et aux arts, lorsque la convocation des états généraux vint donner un autre cours à ses destinées. Elu secrétaire de la noblesse au bailliage de Melun, il se fit remarquer par l'énergie de son caractère et fut appelé aux fonctions de membre, puis de président du conseil général de Seine-et-Marne, et de président du directoire de ce département. Un escadron de dragons en garnison à Nemours s'étant, vers cette époque, révolté contre ses chefs, Vaublanc s'y rendit avec le lieutenant-colonel du régiment, il convoqua la municipalité de la ville et le directoire du district; et, aidé du

concours de ces autorités et de l'officier supérieur qui l'avait accompagné, il réprima la rébellion, fit mettre aux fers ou en prison dix des plus mutins, et rétablit les officiers dans la plénitude de leur commandement. Au mois de septembre 1791, Vaublanc fut élu député à l'assemblée législative. Au moment de son élection, il promit solennellement non-seulement d'être fidèle à la constitution acceptée par le roi, mais encore de combattre de toutes ses forces les opinions dangereuses qui menaçaient la France d'une entière subversion. Il prit place parmi les royalistes constitutionnels, tels que Pastoret, Quatremère de Quincy, Matthieu Dumas, Raymond, Becquey, Beugnot, etc., et son énergie ne se démentit point sur la scène périlleuse où il était appelé à figurer. Il dénonça courageusement le despotisme des administrations municipales et s'opposa à ce qu'il fût dressé une liste des officiers émigrés qui, plus tard, dit-il, deviendrait pour eux une table de proscription. Il s'efforça également de garantir les prêtres insermentés des persécutions dirigées contre eux. Ces actes de fermeté n'empêchèrent point toutefois Vaublanc de payer tribut au langage et aux passions du temps. Il insista vivement et à plusieurs reprises pour que l'assemblée votât des mesures rigoureuses contre les princes émigrés. Il fut élu, le 14 novembre, à la présidence de l'assemblée législative, et se trouva chargé, en cette qualité, de rédiger un message au roi, pour lui faire retirer en l'intimidant le *veto* qu'il avait apposé au décret du 9 de ce mois sur les émigrés. Le but secret de Vaublanc, en prêtant son concours à cette démarche, était, dit-on, de provoquer la formation d'une armée royaliste, capable de contenir le parti jacobin, dont la force augmentait de jour en jour, et l'on ajoute qu'il eut dans cet intérêt plusieurs conférences particulières avec les ministres de Louis XVI. Quoi qu'il en soit, l'assemblée fut tellement satisfaite de son travail, que, par une dérogation formelle à ses usages, elle voulut qu'il en fût donné lecture au roi par Vaublanc lui-même. Le ton de ce manifeste était sec et impérieux : « La nation, disait-il, attend « de vous des déclarations énergiques; qu'elles « soient telles, que les *hordes des émigrés* soient à « l'instant dissipées. » En rendant compte à l'assemblée de la réception de son message, Vaublanc eut soin de faire remarquer que « le roi s'était « incliné le premier, et qu'il n'avait fait que lui « rendre son salut ». Amené vingt-cinq ans plus tard à s'exprimer sur cet incident à la chambre des députés, Vaublanc motiva sa conduite par le désir de calmer la faction démagogique qu'exaspérait toute espèce de prévenance envers l'infortuné monarque : « Deux mille personnes, dit-il, « assistaient à nos séances; les factieux nous « entouraient, la fureur les animait et les poignards étaient dans leurs mains. » Il convient d'ajouter que Vaublanc ne fut d'ailleurs, en cette

circonstance, que l'organe de la députation qu'il présidait. Dans un rapport qu'il fit au nom du comité d'instruction publique sur les récompenses nationales, le 28 janvier 1792, on remarque encore cette concession étrange aux préjugés de l'époque : « Longtemps les Français ont été de « grands et faibles enfants; ils ne sont des hommes « que depuis la révolution. » L'impartialité nous fait une loi de reconnaître que Vaublanc effaça ces faiblesses par des actes d'un dévouement inébranlable à la cause de l'ordre. Il défendit énergiquement, mais sans succès, le ministre de Lessart contre les attaques de l'abbé Fauchet, et contribua à empêcher que Bertrand de Molleville ne fût décrété d'accusation par l'assemblée. Il repoussa vivement aussi l'amnistie proposée en faveur de Jourdan et des autres assassins de la glacière d'Avignon; mais ses efforts échouèrent contre la tolérance systématique du parti girondin, et son impuissance lui arracha cette exclamation prophétique, qui excita une vive rumeur : « Vous accordez l'impunité aux assassins; je vois « la glacière d'Avignon s'ouvrir dans Paris. » Vaublanc s'éleva avec force, à cette occasion, contre l'existence des clubs, auxquels il imputa tous les malheurs de la France et la compression qui pesait sur l'assemblée elle-même. Peu de jours après, il demanda et obtint un décret d'accusation contre Marat. Quand les girondins, de plus en plus fidèles à leur tactique, accusèrent le général Lafayette d'avoir violé la constitution et compromis la sûreté de l'Etat, Vaublanc fit preuve d'un grand sens politique en défendant en lui le dernier obstacle qui s'opposait aux débordements de l'anarchie. Il exposa avec beaucoup de détail et d'exactitude les mouvements de son armée et de celle du maréchal Luckner, rétablit la vérité des faits (1) et démontra pleinement que la conduite de Lafayette avait été en tout point conforme aux inspirations de la prudence et du patriotisme. Son discours (8 août) produisit un grand effet sur l'assemblée, qui en ordonna l'impression. Au sortir de cette séance, Vaublanc fut poursuivi par les huées et les menaces de la multitude, à laquelle il sut imposer par son courage et son sang-froid. Il parvint, avec quelques autres députés menacés comme lui, à se réfugier au corps de garde du Palais-Royal, d'où ils s'évadèrent par une fenêtre (2). Le lendemain, il signala cet attentat à l'assemblée, en demandant l'éloignement immédiat des fédérés et des Marseillais, qui servaient d'instrument à cet odieux système d'intimidation; mais les girondins firent encore écarter sa proposition. Dans la journée du 10 août, Vaublanc, signalé particulièrement aux fureurs des anarchistes, courut de nouveaux dangers; un coup de sabre dirigé contre lui fut détourné par un jeune officier du génie. Ce jeune militaire portait un nom

(1) *Souvenirs du général Matthieu Dumas*, t. 2, p. 214.

(2) *Ibid.*, p. 454.

qu'il a illustré depuis par son dévouement à une éclatante infortune; il s'appelait Bertrand. L'établissement de la convention fut le signal de la dispersion de tous les partisans du gouvernement royal. Vaublanc n'échappa qu'à la faveur d'une vie errante, au milieu de privations, d'angoisses et de périls sans nombre, aux proscriptions révolutionnaires qui, jusqu'au 9 thermidor, ne cessèrent de menacer ses jours. Cependant il ne voulut point quitter la France. Les circonstances l'appelèrent bientôt à reparaitre sur la scène politique. Lors du mouvement insurrectionnel des sections de Paris contre la convention, il présidait la section Poissonnière; il y remplit un rôle actif et fut condamné à mort par contumace, ainsi que MM. Delalot et Quatremère de Quincy, par la convention militaire que la commission avait instituée pour juger les chefs du parti vaincu. Presque au même instant, le département de Seine-et-Marne l'élisait député au conseil des Cinq-Cents; mais ce ne fut qu'à la fin d'août 1796 que ses amis Borne et Pastoret réussirent à faire annuler le jugement rendu contre lui. Aussitôt après, il vint siéger à l'assemblée. Lorsqu'il alla prêter, selon l'usage, le serment de haine à la royauté, tous les assistants furent attentifs; l'un d'eux, au moment où il prononçait la sinistre formule, lui ayant crié : « Plus ça haut ! — Et vous, plus bas ! » répondit Vaublanc sans se déconcerter. Sa conduite et ses discours, éclairés par une amère expérience, ne furent qu'une longue et vive opposition aux idées démagogiques et à l'administration corrompue du directoire. Le club des Jacobins ayant entrepris de se reformer, il profita de cette occasion pour demander la dissolution de toutes les sociétés de ce genre, et l'obtint par un décret que sanctionna le conseil des Anciens. Il dénonça le ministre de la marine comme accordant des subventions au *Républicain des colonies*, journal d'une démagogie effrénée. Le 21 juillet 1797, il se prononça avec une extrême énergie contre ce qui restait encore des institutions révolutionnaires, et fit un éloquent tableau de toutes les calamités que la révolution française avait déchaînées sur la France. Quelques jours après, il défendit les droits des Conseils contre les empiétements du directoire, et fut nommé membre de la commission des inspecteurs chargés d'opposer des mesures de résistance aux entreprises du pouvoir exécutif. Il eut une grande part aux résolutions malheureusement insuffisantes qui furent concertées dans cet intérêt. On voit aussi, par ses *Mémoires*, qu'il noua vers cette époque des négociations secrètes avec Carnot, pour le rattacher à la cause royaliste, et qu'elles échouèrent surtout par la crainte qui obsédait ce général de ne pouvoir se faire pardonner son vote régicide. Il en fallait moins sans doute pour que Vaublanc fût compris dans la grande proscription du 18 fructidor. C'était la quatrième dont il était atteint; il

échappa par la fuite à la déportation qui le menaçait, passa en Suisse, puis en Italie, et ne reparut en France qu'après la révolution du 18 brumaire. Il fut à cette époque élu membre du corps législatif par le sénat conservateur; il y remplit les fonctions de questeur. Le collège départemental de Seine-et-Marne le désigna comme candidat au sénat. Un homme d'un caractère aussi fortement trempé que Vaublanc ne pouvait être négligé par le gouvernement de Napoléon. Le 1^{er} février 1805, il fut nommé préfet du département de la Moselle, puis décoré du titre de comte et du grade de commandant de la Légion d'honneur. Vaublanc justifia ces faveurs par son zèle pour le régime impérial (1) et fit aimer son administration par la droiture qu'il y déploya et par l'expérience intelligente dont tous ses actes furent empreints. Il fit l'épreuve de cet intérêt dans une conjoncture critique de sa vie. Vers la fin de 1813, l'armée de Mayence s'étant repliée à l'intérieur par suite du désastre de Leipsick, la ville de Metz se trouva encombrée de soldats blessés et malades, et ne tarda pas à devenir un foyer d'infection. L'actif administrateur établit plusieurs hôpitaux, les visita régulièrement plus d'une fois par jour, et ressentit bientôt les atteintes du fléau qu'il s'appliquait à conjurer. Il fut à toute extrémité. La ville entière lui prodigua, à cette occasion, des témoignages de la plus honorable sympathie. Vaublanc recouvra la santé, et le gouvernement de la restauration, dont il embrassa la cause avec ardeur, le maintint dans ses fonctions. Le 27 décembre 1814, Louis XVIII le créa grand officier de la Légion d'honneur. Frappé dès les premiers mois de 1815 d'un mouvement inaccoutumé dans le régiment des grenadiers de l'ex-garde impériale qui tenait garnison dans la ville de Metz, il crut devoir se rendre à Paris pour faire part de ses observations à l'abbé de Montesquiou, alors ministre de l'intérieur; mais il n'obtint de lui et de Louis XVIII qu'une attention distraite, et ses utiles avis furent malheureusement négligés. A la nouvelle du débarquement de Napoléon, Vaublanc exhorta la garde nationale de Metz à demeurer fidèle au roi, et il prit, de concert avec le brave maréchal Oudinot, gouverneur de la division, toutes les mesures propres à retenir la population dans le devoir. La ville de Metz fut déclarée en état de siège, et les habitants reçurent l'invitation de s'approvisionner pour trois mois. On a prétendu que les dispositions de Vaublanc s'étaient modifiées à la suite du 20 mars, et qu'il avait écrit à Carnot, ministre de l'intérieur, pour demander à être maintenu dans sa préfecture de la Moselle. Cette supposition a paru accréditée par une lettre de Carnot, que Vaublanc lui-même cite dans ses *Mémoires*, et où ce ministre lui fait entrevoir le retour prochain de la faveur impériale, dans l'es-

(1) *Mémoires du comte Miot*, t. 2, p. 221.

poir, ajoute-t-il, que son dévouement à Napoléon « sera bientôt aussi pur, aussi entier qu'il « l'était pour les Bourbons ». Mais cette lettre, bien que regrettable, ne saurait sembler suffisante pour autoriser une telle imputation. Ce qu'il y a de certain, c'est que les dispositions favorables de Carnot n'existaient point dans les hautes régions du pouvoir. Une note hostile à Vaublanc fut insérée dans le *Moniteur*, et un aide de camp du ministre de la guerre partit pour Metz, avec ordre de s'assurer de sa personne. Informé à temps, Vaublanc sortit furtivement de la préfecture, monta sur un cheval tout sellé qu'on tenait à sa disposition, et se rendit à Luxembourg, où il fut accueilli avec beaucoup d'égards par les chefs de l'armée autrichienne. Il partit ensuite pour Gand, où s'était retiré Louis XVIII. Vaublanc prédit à ce monarque qu'il serait de retour à Paris avant deux mois, et il lui remit plusieurs mémoires sur la situation intérieure de la France. Il rentra à sa suite, après la chute du gouvernement impérial, et fut nommé successivement conseiller d'Etat, puis préfet des Bouches-du-Rhône. Vaublanc inaugura son arrivée à Marseille par un acte de courage et d'humanité. Cinq à six cents individus, signalés comme bonapartistes ou révolutionnaires, étaient détenus dans les prisons, et l'autorité n'osait les mettre en liberté, dans la crainte de les exposer aux violences populaires. Vaublanc prononça leur libération en présence des principaux fonctionnaires du département, et cette mesure, hardie dans les circonstances, s'accomplit sans le moindre désordre. Le nouveau préfet se fit également remarquer par l'énergie pleine de dignité avec laquelle il résista aux prétentions inconsidérées des troupes étrangères. Lorsque Louis XVIII put rompre avec le ministère que le parti révolutionnaire lui avait imposé par l'entremise des alliés, il appela (25 septembre) à la tête de son conseil le duc de Richelieu, avec le portefeuille des affaires étrangères, et confia celui de l'intérieur au comte de Vaublanc. Ce choix, qui lui fut inspiré surtout par Monsieur, comte d'Artois, fit naître d'assez vives répulsions dans le parti constitutionnel, et M. de Richelieu donna, dit-on, l'ordre de surseoir à l'expédition de la dépêche qui mandait à Paris le nouvel élu; mais il était trop tard (1), et Vaublanc, accouru sans perdre de temps, prit possession de son portefeuille. Des dissentiments très-vifs ne tardèrent pas à éclater au sein de ce cabinet, dont les vues politiques étaient loin d'être homogènes. Le comte de Vaublanc et le duc de Feltre, ministre de la guerre, marchaient ouvertement dans le sens de la chambre des députés; le duc de Richelieu, influencé par les insinuations de Pozzo di Borgo et du parti constitutionnel, ne s'avancait qu'avec une extrême

réserve sur un terrain qui lui était imparfaitement connu, et M. Decazes commençait à pratiquer cette politique mobile et indécise qui ne cessa depuis lors de le rendre suspect au parti royaliste. Le comte de Vaublanc fit preuve d'une grande activité dans son administration; mais toutes les mesures dont il en marqua le cours n'exercèrent pas une influence également heureuse sur l'opinion publique. On lui reprocha d'avoir réorganisé l'Institut sur des bases tout à fait arbitraires, pour en éloigner ceux de ses membres qui s'étaient compromis dans les cent-jours par leur conduite ou leurs discours, et pour leur substituer des hommes plus connus par leur dévouement au gouvernement royal que par leurs titres scientifiques. Cet acte d'absolutisme n'empêcha pas que Vaublanc ne fût élu plus tard membre libre de l'Académie des beaux-arts, dont il avait exclu le conventionnel David. On lui fit également un grief d'avoir licencié l'école polytechnique, dont les élèves, par la turbulence de leurs opinions politiques et l'indiscipline de leur conduite, donnaient de l'ombrage au gouvernement. Mais cette mesure n'eut qu'un effet temporaire : l'école, licenciée le 13 avril 1816, fut réorganisée le 4 septembre suivant. Le premier discours que Vaublanc prononça à la chambre des députés eut pour objet la défense du projet de loi sur la liberté individuelle; on y remarqua le passage suivant, qui excita de vifs applaudissements : « L'immense « majorité de la France veut son roi... Ces acclamations sont universelles en France, » reprit l'orateur, « mais il se trouve une minorité factieuse, ennemie d'elle-même, qui ne peut « vivre que dans le trouble : c'est cette minorité « si faible et pourtant si dangereuse, qu'il faut « surveiller sans relâche et comprimer par de « fortes lois. » La correspondance politique de Vaublanc avec les préfets était en tout point conforme à son langage. Il ne cessait de leur prêcher l'*action*, et Louis XVIII appelait son dévouement un dévouement à perdre haleine. Remarquons toutefois que l'esprit de réaction dont Vaublanc se constituait ainsi l'apôtre le plus déclaré fut exempt de toute animosité personnelle, et que, à la différence de quelques autres, il ne déshonora par aucune passion haineuse ou vindicative l'ardeur de ses sentiments royalistes. Lors de la discussion de la loi d'amnistie, il contribua à faire limiter le nombre des proscriptions et à préserver de la confiscation les biens des régicides et des fauteurs du 20 mars. On a fait la remarque que, pendant toute la durée de son administration, ce ministre si ardemment noté comme réactionnaire par le parti libéral ne déplâça que *vingt-deux préfets*. Vaublanc fut moins heureux dans la suite de sa carrière législative, et ne conserva de crédit sur la chambre des députés que par l'appui de Monsieur, qu'il avait fait placer à la tête des gardes nationales de

(1) *Histoire de la restauration*, par un homme d'Etat, t. 3, p. 135.

France, et à qui il communiquait tous les actes importants de son administration. Ce fut à l'occasion d'une de ces luttes parlementaires qu'il prononça ces paroles souvent répétées depuis : « Je sais fort bien que le gouvernement représentatif n'a pas été inventé pour le repos des ministres. » Son élocution, généralement ampoulée et dogmatique, manquait de précision et de netteté. Les débats qui s'élevèrent au sujet de la loi électorale furent le prétexte ou l'occasion de sa disgrâce. A la suite d'un exposé de motifs assez embarrassé, Vaublanc présenta à la chambre des députés un projet qui établissait deux degrés d'élection : les collèges cantonaux, composés de fonctionnaires publics et des soixante plus imposés, nommaient des candidats, parmi lesquels choisissait définitivement le collège électoral du département, également formé des principaux fonctionnaires publics, des soixante-dix plus forts contribuables et d'un supplément d'électeurs désignés par les collèges de canton parmi les citoyens payant trois cents francs et plus de contributions directes. Ce projet divisait les députés en cinq séries déterminées par le sort, dont chacune cessait ses fonctions d'année en année. Malgré l'esprit monarchique qui respirait, pour ainsi dire, dans chacune de ses dispositions, la majorité de l'assemblée accorda peu de faveur à ce projet, que le rapporteur, de Villèle, battit en brèche sur tous les points; il y substitua le renouvellement quinquennal et intégral, et des collèges à deux degrés, avec des électeurs à vingt-cinq francs. Son plan, beaucoup moins convenable à l'administration, mais infiniment plus favorable à la grande propriété, obtint une assez forte majorité à la chambre élective. Mais la chambre des pairs vit dans l'œuvre du ministère une violation formelle des droits consacrés par la charte, et dans le système de la commission le dessein de constituer une sorte d'aristocratie au profit exclusif de la propriété, et repoussa l'une et l'autre proposition. Cependant, comme une loi d'élection était indispensable, de Villèle fut invité par le ministère à proposer un nouveau projet. Il se borna, dit-on, à demander que pour le prochain renouvellement quinquennal on fit usage des listes électorales qui avaient servi à la formation de la chambre actuelle, et Vaublanc fut chargé de présenter cette proposition; mais le côté droit se plaignit vivement qu'aucune précaution n'y eût été spécifiée contre le renouvellement partiel de l'assemblée jusqu'à la prochaine session. De Villèle, rapporteur du nouveau projet, combla cette lacune, qui n'était pas sans importance dans l'état d'antagonisme où se trouvaient la chambre et le ministère. Il proposa par forme d'amendement de déclarer que les collèges électoraux ne pourraient être appelés à aucune autre élection qu'à celles qui seraient nécessitées par une dissolution de la chambre. Cet amendement, qui excluait le renouvellement

partiel et quinquennal, fut repoussé par M. De-
cazes comme inconstitutionnel; mais il fut, au grand étonnement de la chambre, appuyé par Vaublanc, et prévalut à une très-forte majorité. Cette défection éclatante aigrit encore les dissentiments qui existaient depuis longtemps entre Vaublanc et quelques-uns de ses collègues, et qui avaient fini par dégénérer en hostilités déclarées. Il quitta le ministère le 7 mai 1816, avec de Barbé-Marbois, et fut remplacé par Lainé. Il reçut le titre de ministre d'Etat et celui de membre du conseil privé. Vaublanc ne reparut plus qu'en 1820 à la chambre, où il fut envoyé par le collège départemental du Calvados, à la suite des modifications qu'avait subies la loi électorale. Il ne cessa de siéger à l'extrême droite, de défendre, par ses discours et ses votes, les principes monarchiques, et de combattre le côté gauche comme en état d'hostilité permanente contre la royauté. A la session de 1821, il vota pour les six douzièmes provisoires et repoussa vivement l'insinuation de Stanislas de Girardin tendant à faire considérer l'offre du château de Chambord au duc de Bordeaux, comme un témoignage officiel sollicité par les agents du gouvernement. A propos de la discussion de la loi sur les donataires, il insista pour que l'on songeât à indemniser les émigrés, et rappela la proposition formulée en 1814, à ce sujet, par le maréchal Macdonald. Il fit rejeter aussi une réduction de vingt mille francs demandée par la commission du budget sur les encouragements destinés aux lettres et aux arts. Le 29 juin 1821, il fit un rapport au nom d'une commission spéciale, sur la prorogation de la censure des journaux, qu'il combattit comme inconstitutionnelle et arbitraire, et conclut contre le projet, qui fut néanmoins adopté. A la session de 1822, il fut élu l'un des vice-présidents de la chambre, et obtint le même honneur dans la plupart des sessions suivantes. Il fut encore nommé rapporteur du projet de loi sur la prorogation de la censure, mais ce projet fut retiré par le ministère Villèle, peu de jours après son installation. Lors de la discussion de la loi des douanes, qui eut lieu à la session suivante, Vaublanc prit la parole avec chaleur dans l'intérêt de la prospérité coloniale, vrai moyen, dit-il, d'avoir une marine bonne et imposante, et insista pour la diminution des droits imposés aux sucres des colonies. A l'exemple de quelques-uns de ses collègues, il combattit la proposition de traduire à la barre de la chambre le procureur général Mangin, pour ses accusations prétendues calomnieuses contre plusieurs députés du côté gauche. L'année d'après, à propos du budget des douanes, Vaublanc attaqua assez vivement le système d'administration agricole, commercial et industriel du ministère, et profita de cette occasion pour demander l'établissement d'un entrepôt dans les Antilles françaises. Le 14 mars 1823, il déposa une proposition tendant à faire

nommer par la chambre un comité spécial chargé d'examiner l'état du commerce et de l'industrie, et d'en faire un rapport. Cette proposition ne fut pas admise; mais les idées que Vaublanc développa à cette occasion obtinrent une certaine faveur et ne furent pas sans influence sur la création postérieure du conseil du commerce et des manufactures. Aux élections générales de 1824, Vaublanc fut réélu par le collège départemental du Calvados: il parla dans cette session en faveur du projet de loi sur la septennalité, et soutint que cette mesure était également favorable aux libertés publiques et à l'autorité royale. L'avènement de Charles X n'apporta aucun changement notable dans sa situation politique. Il fut rapporteur du projet de loi sur la liste civile de ce prince, et se prêta volontiers à l'inspiration conciliante qui porta le nouveau roi à y assurer par des dispositions spéciales une position de fortune incommutable au duc d'Orléans et à sa famille. Vaublanc prit part, en qualité de commissaire du roi, à la discussion de la loi sur l'indemnité des émigrés. On le vit avec intérêt, dans cette circonstance, s'unir à un député de la gauche, M. Basterrèche, pour glorifier le courage civil, vertu bien autrement rare et estimable que la valeur militaire, cet objet presque exclusif des hommages de la multitude. Dans la discussion du budget de 1827, il répondit à B. Constant, qui réclamait l'immovibilité pour le conseil d'Etat, que si ce principe était admis, la responsabilité ministérielle ne serait plus qu'un vain mot, que les conseillers d'Etat se croiraient à l'abri de la direction des ministres, et que ceux-ci ne pourraient être raisonnablement engagés par leurs avis. Le retrait du projet de loi sur la police de la presse ayant donné lieu à la proposition la Boëssière, dont l'objet était de veiller à ce que l'honneur de la chambre ne fût pas attaqué impunément, il fut nommé rapporteur de cette malencontreuse proposition et membre de la commission qui en devint le produit; mais son mandat, terminé par la dissolution de la chambre, en 1827, ne fut pas renouvelé. Le comte de Vaublanc avait perdu de son crédit auprès de Charles X durant l'administration de M. de Villèle. Ce ministre, avec lequel il était depuis longtemps en opposition ouverte, avait obtenu du roi la suppression des libres entrées dont jouissait Vaublanc, ainsi que quelques autres conseillers intimes. Malgré cette apparence défaveur, le bruit courut plusieurs fois de son retour aux affaires, où les exhortations du prince de Talleyrand, dit-on, inclinaient à le porter. On prétendit que Charles X lui-même en témoigna plus d'une fois l'intention, et que, au milieu des embarras qui l'assaillaient, il regretta souvent que le système électoral de Vaublanc n'eût pas été adopté. Nés avec la restauration et grossis dans son cours, ces embarras avaient sollicité dès longtemps la prévoyance politique

de l'ancien ministre. « Depuis sept ans, disait-il en 1822, le gouvernement n'a travaillé qu'à s'affaiblir, et c'est une vérité incontestable que tous les gouvernements faibles doivent pérorer. » Quelques mois avant les ordonnances de juillet 1830, Vaublanc avait adressé à Charles X, par l'entremise de M. de Chabrol, ministre de la marine, un mémoire où se trouvaient indiquées diverses mesures propres à détourner la crise qu'il appréhendait. Les plus importantes consistaient en une convocation extraordinaire des principales notabilités de la France pour délibérer sur les conjonctures actuelles, et l'établissement du gouvernement dans une ville forte du Nord, où l'on eût attendu que l'exaltation des esprits de la capitale vint à se calmer. Tout porte à croire que ce mémoire ne fut pas remis au roi. Il est douteux, au surplus, que les mesures proposées par Vaublanc eussent réussi à conjurer les périls qui menaçaient la monarchie. Vaublanc fut rendu momentanément à la vie publique par une des ordonnances du 25 juillet, qui l'appela à participer aux délibérations du conseil d'Etat, avec MM. Franchet, Delaveau, Forbin des Issarts, Castelbajac et plusieurs autres royalistes, que l'ardeur de leurs opinions en avait fait écarter précédemment. Il ne fut point d'ailleurs dans la confidence du coup d'Etat projeté, et ne devina l'emploi de mesures extraordinaires qu'à la physionomie préoccupée de Charles X, qu'il vit à St-Cloud quelques instants avant l'adoption définitive de cette grave détermination. La révolution de 1830 devint pour le comte de Vaublanc le signal d'une retraite absolue. Mais cette retraite fut laborieuse, comme l'avait été la vie entière de cet homme d'Etat. Malgré ses infirmités, qui croissaient avec l'âge, il en consacra les loisirs à d'utiles études sur des questions d'économie politique et d'administration. Ce fut ainsi qu'il publia, en 1833, un *Essai sur l'instruction et l'éducation d'un prince au 18^e siècle*, Paris, in-8°, ouvrage écrit pour le duc de Bordeaux, plein de vues estimables et de considérations judicieuses, et plusieurs autres opuscules politiques. Vaublanc chercha de nobles délassements dans l'art de la peinture, qu'il cultivait non sans succès, et se livra avec ardeur à son goût passionné pour l'équitation, exercice auquel il n'avait jamais renoncé, même pendant la courte durée de sa carrière ministérielle. Il donna également l'essor à son penchant inné pour la poésie, et fit paraître successivement le *Dernier des Césars* (1819-1836, in-8°), épopée où le mérite d'une noble conception est rehaussé par une versification pure, animée, abondante en images; et des tragédies, dont les principales ont pour titre : *Soliman II*, *Attila*, *Aristomène*, etc. Ces essais dramatiques, qui présentent des qualités analogues au poème épique dont nous venons de parler, ont été recueillis en 1839 en un volume in-8°, tiré seulement à deux cents exemplaires. En 1833, Vau-

blanc publia des *Mémoires sur la révolution de France* (Paris, 4 vol. in-8°), et en 1838, deux volumes de *Souvenirs*, dans lesquels il reproduisit un grand nombre de faits et d'aperçus empruntés à la première de ces publications. Le comte de Vaublanc est tout entier dans ces deux ouvrages, où, à travers un sentiment exagéré de personnalité, on distingue des vues hautes et utiles, des particularités intéressantes et bien observées, et quelques vérités politiques fortement exprimées. Vaublanc se montre favorable en toute circonstance à la liberté de la presse, qu'il regarde comme entrée dans nos habitudes et dans nos mœurs, et ne cesse de recommander la modération et la tolérance envers les partis même dont il veut qu'on réprime avec vigueur les entreprises ou les écarts : dispositions qu'on ne saurait trop honorer chez un homme que l'animosité contemporaine s'est plu à signaler comme un partisan outré du pouvoir absolu, et dont la qualité la plus incontestable fut un grand courage personnel, accompagné d'une foi opiniâtre et souvent excessive dans les idées et les impressions qui lui étaient propres (1). Le comte de Vaublanc mourut à Paris, presque entièrement aveugle, le 21 août 1845, dans sa 90^e année, sans laisser aucune fortune. De son mariage avec mademoiselle de Fontenelle, il n'avait eu qu'une fille, mariée en premières noces à M. Segond, officier du génie distingué, qui périt au siège de Saragosse. Un fils unique, qu'il avait laissé, succéda plus tard au nom et aux titres de son grand-père; mais il ne lui survécut que quelques mois. La veuve de ce militaire a épousé en secondes noces M. Potter, gentilhomme anglais, dont la famille s'est fait honorablement remarquer dans l'Eglise et dans les lettres.

A. B—ÉE.

VAUBLANC (JEAN-BAPTISTE-BERNARD VIENOT, chevalier DE), frère du précédent, naquit à St-Domingue le 17 septembre 1761. Il fut élevé à l'Ecole militaire de Paris et retourna sous les tropiques, où il fit, à seize ans, sa première campagne. Il prit part à la guerre de l'indépendance, et reçut du gouvernement américain des concessions territoriales en reconnaissance de son concours. Il revint en France en 1793, fut nommé adjudant général par Pichegru, et fit partie en cette qualité de l'armée du Rhin. Napoléon lui conféra le grade de général de brigade. Lors de la création des inspecteurs en chef aux revues, le duc de Feltre le proposa au gouvernement pour remplir ces fonctions, et ce choix fut justifié par l'intégrité sévère et la remarquable activité que Vaublanc déploya dans leur exercice. Il

fut employé, en 1808, dans la guerre d'Espagne et de Portugal, et rendit, à l'aide de ces qualités précieuses, de grands services à l'armée française et aux populations. En 1812, Vaublanc fut appelé à faire partie de l'expédition de Russie, et se mit en route sans tenir compte des instances de sa famille et des exhortations du maréchal Berthier, qui le pressaient vivement de prendre quelques semaines de repos. Il organisa avec zèle la vaste administration qu'il était appelé à diriger. Vaublanc pénétra dans Moscou à la suite des victoires de la grande armée; mais le succès de nos armes ne lui faisait pas illusion sur le caractère aventureux de cette gigantesque expédition : « Quelle serait ma folie d'être venu jusqu'ici, écrivait-il en France, si les motifs les plus légitimes ne m'y avaient conduit ! » Quelques tableaux précieux qui ornaient son salon, sauvés de l'incendie de cette capitale, restèrent quelques jours après ensevelis sous les neiges, et cette désastreuse retraite anéantit aussi les matériaux d'un grand ouvrage où Vaublanc avait déposé les fruits de sa longue expérience dans l'administration militaire. Mais elle devait lui coûter plus encore. Parvenu aux portes de Wilna à travers mille périls et des souffrances infinies, Vaublanc succomba le 19 décembre 1812, ayant partagé, dit un biographe, les entreprises et les désastres de l'empire, mais jamais sa gloire ni son opulence. Il laissa plusieurs enfants; l'un d'eux, écrivain distingué, auteur de *la France au temps des Croisades* (Paris, 1844, 1849, 4 vol. in-8°), après avoir été auditeur au conseil d'Etat pendant la restauration, a été appelé au poste de grand maître de la maison de S. M. la reine de Bavière.

A. B—ÉE.

VAUBOIS (N. comte), général et législateur français, naquit à Château-Vilain. Entré de bonne heure dans l'artillerie, il était capitaine au commencement de la révolution. Pendant que beaucoup d'officiers de noble extraction comme lui passaient à l'étranger, Vaubois resta en France et y sollicita de l'emploi dans l'armée qui allait être appelée à défendre le sol de la patrie. Il en fut récompensé par un rapide avancement. En 1793, il fit partie de l'armée des Alpes; employé ensuite au siège de Lyon, il emporta les redoutes des Brotteaux. Revenu à l'armée des Alpes, il enleva vaillamment le 14 septembre 1794, et à la baïonnette, le poste des barricades que défendaient les Piémontais. Il commandait le centre de l'armée lorsque, le 21 octobre 1795, il chassa l'ennemi d'Argentara et le poursuivit à plusieurs lieues au delà. Placé, l'année suivante, sous les ordres du général Bonaparte, il prit Livourne le 29 juin, et le 3 septembre il débûqua l'ennemi du pont de la Sarca; le lendemain, il força les Autrichiens dans le camp retranché de Mori. Le 5 il marcha sur Pavie dont le colonel Dessaux, commandant l'avant-garde, traversa le pont sous le feu de l'ennemi et délivra l'adjudant général

(1) On doit encore à Vaublanc divers ouvrages ou opuscules politiques ou économiques de moindre importance, dont on trouvera la liste dans la *France littéraire* de M. Quérard, et notamment : 1° *Rivalité de la France et de l'Angleterre*, depuis la conquête de l'Angleterre par Guillaume, duc de Normandie, en 1066, jusqu'à la rupture du traité d'Amiens par l'Angleterre en 1803, 1808, in-8°; 2° *Sur le commerce de la France*, 1822, 1824 et 1828; 3° *Fastes mémorables de la France*, 1838, in-8°; 4° *Contes et mélanges de littérature*, 1840, in-8°, etc.

Leclerc, que l'on emmenait prisonnier. Le 2 novembre, au combat de St-Michel, Vaubois donna de nouvelles preuves de sa valeur, et quelques jours après (le 17), au combat d'Arcole, ce fut lui qui tint en échec, près de Trente, le général Davidovitch. Il continua pendant vingt-quatre heures les Autrichiens; mais épuisé par un ennemi renforcé par des troupes nouvelles, il dut se retirer derrière le Mincio, après avoir perdu quelques centaines d'hommes. En 1798, il reçut du général Bonaparte le commandement de l'île de Malte, qui comptait alors une population de cent mille hommes, qu'il fallait contenir avec 4,000 soldats seulement. Un si petit nombre de soldats suffisait à peine à la défense de la place. Déjà Vaubois a dignement répondu aux sommations qui lui étaient faites par l'étranger, lorsqu'il apprend qu'un complot est tramé contre les Français, que l'on se propose tout simplement d'égorger. Il s'arme avec les siens, les conjurés s'avancent: Vaubois fond sur les uns qu'il disperse et tue ou fait fusiller les autres. Il mitraille ensuite les conjurés du dehors attirés par le bruit du canon tiré en réjouissance de cette victoire qu'ils supposaient remportée par leurs complices. Bloqué pendant deux ans, Vaubois s'attacha à donner le change, par des divertissements, aux privations auxquelles lui et ses soldats étaient en proie. Ce ne fut qu'après d'inutiles tentatives pour faire connaître en France sa position désespérée, après avoir perdu la moitié de sa garnison, enfin, après avoir repoussé huit sommations, qu'il capitula avec les honneurs de la guerre. Pendant qu'il défendait si héroïquement la place, il était élevé à la dignité de sénateur, et le décret du 14 juin 1804 le comprit parmi les grands officiers de la Légion d'honneur. Devenu comte et titulaire de la sénatorerie de Poitiers, il prit part aux actes du sénat jusqu'à la restauration. Le 1^{er} avril 1814, il vota la déchéance de Napoléon et le rappel des Bourbons. La première restauration fit de lui un chevalier de St-Louis. Il ne fut donc pas compris parmi les pairs créés pendant les cent-jours; mais il fut élevé à la pairie au second retour de Louis XVIII, et se fit remarquer dès lors parmi les membres de cette assemblée attachés à l'opinion libérale. Il continua de siéger à la chambre des pairs après 1830 jusqu'à sa mort, arrivée le 14 juillet 1839.

Z.

VAUBONNE (le marquis DE), né dans le comtat Venaissin, en 1645, d'une famille noble, entra au service de France dès sa jeunesse, et s'expatria bientôt, à la suite d'une affaire d'honneur. Il entra alors au service de l'empereur d'Allemagne, et y obtint un avancement rapide. En 1703, il commandait, dans le Trentin, un corps de cavalerie, à la tête duquel il s'opposa à la marche du duc de Vendôme. Il fut fait prisonnier l'année suivante, à Trano, et envoyé à Alexandrie. S'étant ménagé des intelligences parmi la garnison de cette place, il tenta de la

faire passer sous la domination du duc de Savoie; mais son complot ayant été découvert, il fut enfermé dans un cachot, puis transporté en France. Il obtint ensuite son échange et reprit son service. Se trouvant, en 1708, à la prise de Gaëte par le général Thaun, il y reçut une blessure grave et passa pour mort. Il guérit cependant, et servit encore avec beaucoup de distinction. En 1713, il était lieutenant général de cavalerie, et il commandait un corps de 20,000 hommes devant Fribourg, lorsqu'il fut obligé de se retirer à l'approche du maréchal de Villars. Deux ans plus tard, il passait par Rome, allant prendre le commandement du royaume de Naples, lorsque, dans un accès de démence, il se précipita d'un troisième étage dans la rue, et mourut un quart d'heure après, le 12 août 1715. M—D J.

VAUBRIÈRES (DE), écrivain du 17^e siècle, que nous ne trouvons mentionné dans aucun de nos dictionnaires historiques, fut d'abord professeur à l'université de Heidelberg et ensuite maître de mathématiques des pages de Jean-Isidore, cardinal de Bavière, évêque prince de Liège. Il occupait cet emploi lors de la publication de son premier ouvrage, intitulé *Principes d'éducation pour la noblesse, concernant les bonnes mœurs et la religion*, etc., Liège, B. Colette, 1751, petit in-8°, dédié à messeigneurs les trois états du pays de Liège et comté de Loos. A la fin du volume, qui a près de 600 pages et qui n'est guère qu'une compilation, l'auteur dit que, si le public n'agréait pas son ouvrage, il garderait le silence; mais que, dans le cas contraire, il produirait un second ouvrage dans lequel il développerait le troisième objet de l'éducation de la jeunesse, qui est l'étude des sciences, etc. Il paraît que le livre eut un certain succès, puisque, en 1761, il en parut, aussi à Liège, une nouvelle édition en trois volumes in-8°, dans laquelle de Vaubrières développa sans doute son troisième objet. On a encore de lui : *Dissertation succincte et méthodique sur le poème dramatique, concernant la tragédie et la comédie, où l'on fait précéder le poème épique et succéder différents autres genres de poésie qui ont rapport au drame*, Nuremberg, J.-A. Lökner, 1767, 2 vol. in-8°. Pour une dissertation succincte, deux volumes de ce format, c'est beaucoup. Au reste, nous ne connaissons cette production que par la citation qu'en fait la *France littéraire* de M. Quérard; mais il ne semble pas que de Vaubrières ait prêché d'exemple en ce qui concerne la poésie, à en juger du moins par une pièce de sa façon insérée dans ses *Principes d'éducation* et qui a pour titre : *le Paganisme tourné en ridicule*. Elle se compose de treize quatrains, dans lesquels le poète ne respecte ni la rime, ni la mesure, encore moins les lois du langage. Nous ne pouvons dire en quelle année mourut de Vaubrières.

B—L—U.

VAUCANSON (1) (JACQUES DE), mécanicien, na-

(1) D'après une récente découverte, le nom de l'éminent méca-

quit à Grenoble, le 24 février 1709, d'une famille d'artisans honorés, et dont le chef était gantier. Son goût pour la mécanique se déclara dès sa plus tendre enfance. Sa mère, femme d'une piété sévère, ne lui permettait d'autre dissipation que celle de venir avec elle, le dimanche, chez des dames d'une dévotion égale à la sienne. Pendant leurs pieuses conversations, le jeune Vaucanson s'amusait à examiner, à travers les fentes d'une cloison, une horloge placée dans la chambre voisine. Il en étudiait le mouvement, s'occupait à en dessiner la structure et à découvrir le jeu des pièces dont il ne voyait qu'une partie. Cette idée le poursuivait partout. Enfin il saisit tout d'un coup le mécanisme de l'échappement qu'il cherchait depuis plusieurs mois. Dès ce moment, toutes ses idées se tournèrent vers la mécanique. Il fit en bois, et avec des instruments grossiers, une horloge qui marquait les heures assez exactement. Il composa, pour une chapelle d'enfant, de petits anges qui agitaient leurs ailes, des prêtres automates qui imitaient quelques fonctions ecclésiastiques. Le hasard fixa son séjour à Lyon. On y parlait alors de construire une machine hydraulique pour donner de l'eau à la ville. Vaucanson en imagina une qu'il n'osa proposer par modestie; mais, arrivé à Paris, il vit avec une joie difficile à peindre que la machine de la Samaritaine était précisément celle qu'il avait imaginée à Lyon. S'apercevant de tout ce qui lui manquait de connaissances en anatomie, en musique, en mécanique, il employa plusieurs années à étudier ces sciences. Le flûteur des Tuileries lui fit naître l'idée d'une statue qui jouerait des airs, et imiterait les opérations d'un joueur de flûte. Les reproches d'un oncle, qui traitait ce projet d'extravagance, en suspendirent l'exécution. Ce ne fut que trois ans plus tard que Vaucanson s'en occupa, pendant une longue maladie. Il y réussit au point que, sans correction, sans tâtonnement, la machine résulta de la combinaison des pièces qu'il avait fait exécuter à divers ouvriers, chargés séparément des différentes parties de l'automate. Aux premiers sons que le flûteur rendit, le domestique de Vaucanson, qui se tenait caché dans l'appartement, tombe aux genoux de son maître, qui lui paraît plus qu'un homme; et tous deux s'embrassent en pleurant de joie. A cette machine succéda bientôt un automate qui jouait à la fois du tambourin et du galoubet. Enfin on vit deux canards qui barbotaient, allaient

nicien, auquel cette notice est consacrée, s'écrirait *Vocanson*. Il paraît en effet que l'acte de baptême, copié par un savant de Grenoble, M. Pilot, sur les registres de la paroisse St-Hugues, est ainsi conçu : « Le 25 février 1709, j'ai baptisé Jacques, né « d'hier, fils du sieur Jacques Vocanson, marchand gantier, et « de demoiselle Dorothee Lacroix, mariés; étant parrain, etc... » Le père a signé, en présence des soussignés, *Vocanson*, et puis deux autres *Vocanson*, sans doute de la famille. Il semble donc qu'il y ait peu de doute à conserver sur la véritable orthographe du nom. Mais jusqu'à présent on a toujours écrit *Vaucanson*, et nous croyons devoir consacrer l'orthographe la plus usitée, sinon la plus vraie.

E. D—s.

chercher le grain, le saisissaient dans l'auge et l'avalait. Ce grain éprouvait dans leur estomac une espèce de trituration, et passait dans les intestins, suivant ainsi tous les degrés de la digestion animale. En 1740, Vaucanson résista aux offres du roi de Prusse, qui cherchait à rassembler dans ses Etats tous les hommes illustres dispersés en Europe. Peu de temps après, le cardinal de Fleury l'attacha à l'administration, en lui confiant l'inspection des manufactures de soie. Il ne tarda pas à perfectionner le moulin à organiser (1). Dans un voyage qu'il fit à Lyon, il se vit poursuivi à coups de pierres par des ouvriers en soie, parce qu'ils avaient ouï dire qu'il cherchait à simplifier les métiers. Il se vengea spirituellement de cette persécution. « Vous prétendez, « dit-il à ces Vandales, que vous seuls êtes capables « d'exécuter un dessin? Eh bien! j'en chargerai « un âne. » Il construisit en effet une machine avec laquelle un âne exécutait une étoffe à fleurs. Il mit fin par là à une discussion où l'on faisait valoir auprès du gouvernement l'intelligence peu commune que devait avoir un ouvrier en étoffes de soie, dans la vue d'obtenir, en faveur de ces fabriques, quelques-uns des privilèges que l'ignorance accorde souvent à l'intrigue, sous le prétexte si commun et souvent si trompeur du bien public. La machine construite à cette occasion par ce grand artiste n'a pas été perdue, et on la peut voir au Conservatoire des arts et métiers, à Paris, avec une partie du dessin qu'elle exécutait; et c'est encore dans cette galerie que se trouve le dépôt de modèles que Vaucanson lui légua. Etablie d'abord rue de Charonne, cette précieuse collection fut mise après la mort de Vaucanson sous la direction de Vandermonet. Vaucanson s'occupait en secret d'une idée à l'exécution de laquelle Louis XV s'intéressait : c'était la construction d'un automate dans l'intérieur duquel devait s'opérer tout le mécanisme de la circulation du sang; mais il fut dégoûté par les lenteurs qu'éprouva l'exécution des ordres du roi. Voltaire fit alors sur lui les vers suivants :

Le hardi Vaucanson, rival de Prométhée,
Semblait, de la nature imitant les ressorts,
Prendre le feu des cieux pour animer des corps.

(1) Il imagina des machines propres à donner à volonté de l'apprêt aux diverses espèces de soie, à rendre cet apprêt égal pour toutes les bobines ou tous les écheveaux d'un même travail, et pour toute la longueur du fil qui formait chaque bobine ou chaque écheveau. Il imagina de plus les instruments nécessaires pour exécuter avec régularité et d'une manière uniforme les différentes parties de ces machines. Ainsi une chaîne sans fin donnait le mouvement à son moulin à organiser; il inventa une machine pour former la chaîne de mailles toujours égales; elle est regardée comme un chef-d'œuvre. Il ne tendait qu'à donner aux mouvements des grandes machines cette précision et cette uniformité si nécessaires pour la régularité de leurs effets. Il voulait substituer dans ses moulins des pièces en bois à celles qu'il avait été obligé de mettre en fer, mais de manière que cette substitution ne nuisît pas à la perfection du travail. Il a donné, dans les Recueils de l'Académie des sciences, dont il était membre, plusieurs mémoires sur son moulin à organiser et la description de quelques autres mécanismes utiles aux arts. Il possédait à un degré très-rare le talent de décrire les machines avec clarté et précision. Il avait un coup d'œil sûr, et il s'exprimait avec sincérité; aussi se plaignait-on souvent de son jugement, on l'accusait même de partialité et d'envie.

Attaqué depuis plusieurs années d'une longue et cruelle maladie, il conserva toute son activité jusqu'au dernier moment. Il s'occupait encore à la fin de sa vie à faire exécuter la machine qu'il avait inventée pour composer sa chaîne sans fin. « Ne perdez point de temps, disait-il aux ouvriers; je ne vivrai peut-être pas assez pour expliquer toute mon idée. » Enfin, il termina sa carrière le 21 novembre 1782. Il fut retenu au lit pendant les dix-huit derniers mois de sa vie, par une complication de maux très-douloureux, et ses parents désirèrent alors qu'il donnât quelques marques de retour à la religion : ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'on put le déterminer à se confesser. On lisait cette épitaphe sur sa tombe dans l'église de Ste-Marguerite : *Bonis omnibus pietate, caritate, verecundia flebilis*. C'était en effet un bon père de famille et véritablement un homme de bien (1). Vaucanson avait fait pour la Cléopâtre de Marmontel un *aspic automate*, qui sifflait en mordant le sein de la reine. « Que pensez-vous de cette pièce? dit un voisin à un autre. — Je suis de l'avis de l'aspic, » répondit celui que l'on interrogeait. L'éloge de Vaucanson comme membre de l'Académie des sciences a été composé par Condorcet.

Z.

VAUCCEL (PAUL-LOUIS DU), ami et agent d'Arnauld et de Quesnel, né à Evreux, vers 1640, s'était d'abord destiné à la profession d'avocat; mais l'abbé Feydeau (roy. ce nom) l'entraîna dans une autre carrière. Du Vaucel suivit cet abbé quand il alla, en 1665, se fixer dans le diocèse d'Aleth. Ils demeurèrent quelque temps ensemble. Pavillon, évêque d'Aleth, s'attacha ensuite du Vaucel, qui le servait dans sa correspondance et dans les affaires que lui suscitait sa résistance aux ordres du roi touchant la régale. Le secrétaire fut exilé à St-Pourçain, en 1677, et passa en Hollande, en 1681; Arnauld y était déjà, ainsi que plusieurs autres ecclésiastiques et séculiers attachés à sa cause. Du Vaucel demeura quelques mois à Delft avec le docteur, qui le crut propre à remplir une mission importante. On voulait avoir à Rome un agent actif, intelligent, discret, qui, par sa prudence et sa réserve, ne donnât point d'ombrage et qui servît néanmoins avec zèle les intérêts du parti. Du Vaucel avait toutes ces qualités; il partit pour Rome, en 1682, et y demeura sous le nom de Valloni. Il entretenait avec Arnauld une correspondance assidue, comme on le voit par le grand nombre de lettres de ce docteur qui lui sont adressées

dans le recueil qui en a été publié. Cette correspondance mystérieuse montre quels étaient le dévouement et l'activité de du Vaucel; on en trouve encore une autre preuve dans le recueil intitulé *Causa Quesnelliana*, 1704, in-4°. Parmi les papiers saisis chez Quesnel lorsqu'il fut arrêté à Bruxelles, il y avait beaucoup de lettres de l'infatigable agent, qui y est nommé tantôt Valloni, tantôt le prieur de St-Louis, quelquefois le sieur de la Rue, Teodoro, etc. Du Vaucel, ayant été obligé de quitter Rome, voyagea en Italie et dans d'autres pays pour les intérêts de la même cause. Il se trouvait à Maëstricht en 1715, et y mourut le 22 juillet. Tous ses écrits sont anonymes; il donna une édition des *Statuts synodaux d'Aleth*, 1674, in-12, et du *Traité de la régale* de Caulet, 1681, in-4°. Lui-même composa un traité latin sur la régale, 1689, in-4°, et dressa une *Relation de ce qui s'était passé touchant la régale à Aleth et à Pamiers*, 1681, in-12. Il avait recueilli des mémoires pour la vie de Pavillon, et il a écrit contre Molinos, contre Sfondrate, contre les rites chinois. Il avait laissé en manuscrit des remarques sur les *Actes du concile de Constance*, par Schelstrate, et sur le *Traité des libertés gallicanes* de Charlas. Enfin on lui attribue des remarques sur le plaidoyer de Talon, en 1688, contre la bulle d'Innocent XI sur les franchises, et une justification de cette bulle, in-12 de 179 pages.

P—c—r.

VAUCHELLE (ANDRÉ-JEAN), administrateur français distingué, naquit à Versailles, le 28 janvier 1779. Il se trouva dès sa jeunesse au milieu d'une période où la France luttait contre l'Europe coalisée, et toutes les forces du pays étaient tournées du côté de la guerre; il fallait administrer les services que réclamaient de si grands efforts, et Vauchelle se consacra à cette carrière. Après avoir travaillé dans les bureaux du ministère et avoir donné des preuves de son intelligente activité, il fut, à l'âge de vingt-deux ans, nommé l'un des adjoints aux commissaires des guerres que créa le premier consul et dont le nombre fut fixé à trente-cinq. Après cinq ans de service en Allemagne, il passa à l'armée de Naples en qualité de sous-intendant de première classe. Il resta près de dix ans dans ce pays, attaché à l'armée qu'avait levée Murat et montant de grade en grade jusqu'à celui d'inspecteur aux revues. La catastrophe qui mit fin au pouvoir du beau-frère de Napoléon amena Vauchelle en France; mais ses longs services auprès d'un prince fort antipathique aux Bourbons ne le recommandaient guère à la bienveillance du gouvernement nouveau. Toutefois sa capacité était trop notoire pour qu'on ne reconnût pas la convenance de l'employer; mais ce ne fut qu'avec un rang bien inférieur à celui qu'il avait occupé à Naples. En 1824, il fut nommé professeur d'administration militaire à l'école d'état-major, et nul ne pouvait mieux que lui

(1) Vaucanson, par son testament, avait donné son cabinet de mécaniques à la reine, qui ne parut pas faire grand cas de ce legs. On suggéra à cette princesse l'idée d'en gratifier l'Académie des sciences; mais les intendants du commerce ayant réclamé les machines relatives aux manufactures, il en résulta des discussions par suite desquelles cette précieuse collection a été dispersée et perdue pour la France. Le flûteur, le joueur d'échecs, etc., ont passé en Allemagne. Ce qui en est resté en France se trouve, ainsi qu'il a été remarqué ci-dessus, au Conservatoire des arts et métiers.

remplir ces fonctions. La révolution de juillet lui ouvrit une carrière plus brillante; les hommes du premier empire furent alors l'objet d'une faveur marquée: Vauchelle fut nommé intendant à Strasbourg. En 1841, il entra au conseil d'Etat; l'année suivante, il fut envoyé en Algérie, chargé d'une mission extraordinaire. Les rapports qu'il fit frappèrent l'attention des plus hauts personnages, et l'administration des affaires de l'Afrique au ministère de la guerre lui fut confiée; il ne resta pas longtemps chargé de ces fonctions. La vieillesse arrivait, et en 1844, âgé de soixante-cinq ans, il prit sa retraite, et il vint s'établir à Versailles. La confiance des habitants de cette ville l'appela aux fonctions de maire en 1848. C'était un poste difficile; Vauchelle avait trop de dévouement pour ne pas s'empresse de le remplir; mais, lorsque les temps furent devenus plus calmes, il se retira et ne participa à l'administration des choses publiques qu'en restant membre du conseil général de Seine-et-Oise. Il mourut plus qu'octogénaire, au mois de février 1860. Il avait déposé les fruits de l'expérience de sa vie entière dans son *Cours d'administration militaire*, livre très-justement estimé et qui, publié en 1831, a obtenu, en 1833, une 3^e édition.

Z.

VAUCHER. Voyez VAULCHIER.

VAUCHER (JEAN-PIERRE-ETIENNE), botaniste distingué, instituteur d'un rare mérite, prédicateur éloquent, naquit le 17 avril 1763, à Genève, où il est mort le 5 janvier 1841. Son père, originaire du Val-de-Travers, dans la principauté de Neuchâtel, maître charpentier et entrepreneur de bâtiments, jouissait de quelque aisance, ce qui permit à Vaucher de suivre la carrière des études, où il entra après avoir travaillé quelque temps à l'atelier, et où il ne tarda pas à se distinguer. Il embrassa la vocation pastorale et fut consacré au saint ministère en 1787. Mais bientôt survinrent les secousses politiques qui ébranlèrent tant de positions, et Vaucher dut soutenir sa famille en se vouant à l'éducation de la jeunesse. C'est ainsi qu'il fut mis en rapport avec un jeune Zuricois, qui fut plus tard le célèbre Escher de la Linth, dont il devint l'ami après avoir été son instituteur. Il ouvrit bientôt une maison d'éducation, comme il y en avait plusieurs à Genève pendant les années de sa réunion à la France et depuis sa restauration. Parmi les élèves de Vaucher, il y en eut deux qui furent appelés, par la suite des événements, à de hautes destinées et qui, dans leur position élevée, lui ont témoigné une haute reconnaissance: nous voulons parler de S. M. Charles-Albert, roi de Sardaigne, et du comte Alexandre Walewski, diplomate et homme d'Etat. Malgré les soins qu'il donnait à ses élèves, Vaucher remplissait encore les fonctions de pasteur dans l'Eglise réformée, où il se distingua par la chaleureuse autorité de ses prédications, et celles de

professeur d'histoire ecclésiastique à l'académie, dont il fut recteur de 1818 à 1820. Enfin, dès sa jeunesse, Vaucher cultiva avec ardeur la botanique, à laquelle il dut ses plus douces jouissances, qui charmaient ses loisirs durant sa vie active et qui fut sa consolation dans les années de la vieillesse. Il fit de bonne heure des recherches sur les plantes cryptogames et publia, en 1803, son *Histoire des conferves d'eau douce*, Frémellis, Rostoes, etc., 1 vol. in-4^e, accompagné de gravures dues au burin de sa femme, ouvrage qui obtint les suffrages des naturalistes les plus éminents; il inséra divers mémoires relatifs à quelques infusoires, aux tubulaires, aux équisétacées, à la salvinie, à la chute des feuilles, à la sève d'août, à d'autres points de physiologie végétale, aux sèches du lac Lemman, etc., dans le Journal de physique, le Bulletin philomatique, les Annales du muséum, les Mémoires de l'académie de Munich, ceux de la société de physique et d'histoire naturelle de Genève. Il composa pour la Bibliothèque universelle de Genève des notices nécrologiques intéressantes, où il rappelle les travaux scientifiques, la vie active et désintéressée, les nobles qualités de son ami Escher de la Linth et du professeur Marc-Auguste Pietet. Il publia, en 1826, une *Monographie des orobanches*, accompagnée de planches coloriées, dessinées aussi par sa femme, qu'il eut le malheur de perdre la même année. Dès lors, il renonça à ses fonctions de pasteur et à sa carrière d'instituteur, afin de se consacrer uniquement à la rédaction d'un ouvrage considérable pour lequel il avait rassemblé de nombreuses observations, et où il se proposait d'exposer la vie des végétaux, les phénomènes successifs qu'ils présentent dans leur germination, leur floraison, leur fécondation, la dénomination des graines, etc. Cet ouvrage, dont un premier volume avait paru en 1830, fut publié plus complet à Valence, chez Marc Aurel frères, en 1841, en 4 volumes grand in-8^e, sous le titre d'*Histoire physiologique des plantes d'Europe*; il renferme une foule de remarques nouvelles sur un sujet qui n'a pas encore suffisamment attiré l'attention des botanistes. Un choix des sermons de Vaucher publié par les soins de ses fils, sous le titre de *Souvenirs d'un pasteur genevois*, et précédé d'une notice biographique, a paru à Genève, en 1842, in-8^e.

Z.

VAUCHOT. Voyez PRUDENT.

VAUCLUSE. Voyez FAUCHE.

VAUDCHAMP (JEANNE), devenue la compagne de l'abbé Delille, le traducteur de Virgile, avait pour père un musicien de salon de la petite ville de St-Dié, en Lorraine. Jeanne, son aînée (qui dut naître de 1765 à 1767), apprit un peu, très-peu de musique; mais bientôt, trouvant sa ville natale un théâtre trop étroit pour son humeur aventureuse, elle se rendit à Paris, où d'abord elle chercha des ressources dans ce

qu'elle avait appris de musique. Elle gagna le pain du jour en jouant de la guitare. Ainsi faisait-elle un jour, en mêlant à sa musique une danse sans doute séduisante, entre la colonnade du Louvre et la façade de St-Germain l'Auxerrois, quand Delille vint à passer. C'était en 1786. Il s'entretint avec elle, et le lendemain Jeanne Vaudchamp venait, franchissant le seuil du collège de France, achever à loisir près de l'académicien la conversation ébauchée la veille au soir. Puis cette conversation se renoua avant la semaine écoulée. On vit encore revenir l'infatigable interlocutrice quelques jours après, et on ne la vit plus ressortir que de loin en loin et comme de chez elle. Elle avait, en ce peu de temps, conquis au collège le droit de cité : le poète l'avait fait consentir à la prendre pour gérer sa maison, où régnait quelque aisance. Delille unissait aux émoluments de sa chaire ses jetons de l'Académie et ses rentes comme titulaire de l'abbaye de St-Séverin (une sorte d'abbaye *in partibus*, une sinécure), qu'il devait à la délicate intervention du comte d'Artois. Cependant l'état politique de la France réagit sur la vie intérieure de Delille. Dès 1789 et 1790, les sours rugissements de l'orage effarouchèrent les muses, à bien plus juste titre encore la muse inoffensive du poète. Il en vint à ne pas être sans courir lui-même quelques risques. Déjà il avait dû comparaître devant le tribunal révolutionnaire, et il n'avait, dit-on, dû son salut qu'à la saillie d'un citoyen compagnon maçon. Suivant alors le conseil de Jeanne Vaudchamp, il alla chercher un asile dans la ville natale de sa compagne, à St-Dié, et dans sa famille. Quand de la Lorraine il passa en Suisse, elle l'accompagna (1796); quand de Bâle il se rendit à Brunswick, elle le suivit à Brunswick (1798), et lorsque enfin Londres lui sembla le séjour préférable à tous, celui qu'il n'abandonnerait que pour rentrer en France à la suite d'une restauration, les rivages de la Tamise le virent comme l'avaient vue les plages du Rhin et les bords de l'Ocker. Auprès de Jeanne était une de ses sœurs, la plus jeune, qui rendait le service de rajeunir un peu la maison, de faire bonne garde en cas de collatéraux et d'être un peu demoiselle de compagnie. Revenu en France après la paix de Lunéville, Delille rentra d'abord dans sa chaire du collège de France; puis, suivant les conseils de Jeanne Vaudchamp, il reprit avec ardeur ses compositions poétiques, la *Pitié*, Milton, etc. Seulement il paraît que son influence dégénéra en tyrannie, qu'elle tenait le poète en une sorte de charte privée. Plus tard, lorsque Delille toléra qu'elle s'appelât madame Delille (1806-1813), bien qu'il semble certain qu'il n'y ait eu aucune union légale entre Delille et mademoiselle Vaudchamp, elle l'enfermait lorsque, par exemple, il tardait à livrer la copie, contre la remise de laquelle le libraire, obligé parfois de faire la sourde oreille

aux demandes incessantes d'argent, lâchait le billet de cinq cents. Elle imposait au rival de Virgile, à l'interprète de Milton, au chantre des *Trois Règles*, cent vers avant déjeuner, deux cents vers avant dîner; comme des assiégés qui tardent trop à se rendre, s'il n'arrivait qu'aux deux tiers, qu'aux trois quarts de sa tâche, elle le prenait par les vivres, elle le privait d'un plat; ce qu'elle lui ôtait de meringues, elle le passait à sa sœur Dilette. Si, tentant de se révolter, il supportait vaillamment le martyre des martyrs, le jeûne, pendant quelques heures et se refusait carrément à lâcher la copie commandée, elle le battait. Et c'est un trait de plus à joindre à ceux qui composent la physionomie du poète que la sérénité, la mansuétude par lesquelles il répondit constamment aux injurieuses boutades de son irascible compagne. Plus il avançait en âge, plus il l'idéalisait en chaque coin de ses œuvres, et par cela même la recommandait aux respects de tous. En prose et dans le langage familier de tous les jours, c'était son Antigone, puisque, devenu aveugle, il eut besoin de s'appuyer sur elle. A la mort du poète, Jeanne Vaudchamp tint tête à des héritiers venus d'Auvergne : elle avait fait sa main, et d'ailleurs elle produisit une donation entre-vifs et en bonne forme, une preuve qu'elle n'avait négligé aucune précaution utile. Au surplus, elle se faisait gloire du mérite de l'élégant traducteur de Virgile et se l'incarnait pour ainsi dire. Jeanne Vaudchamp survécut encore dix ans à Delille, mort en 1813, loin de l'opulence, mais loin de la gêne. Elle semblait avoir senti l'honneur du nom que l'illustre mort l'avait autorisée à porter en l'incorporant à son œuvre; sa vénération pour cette grande mémoire devint un culte. En approchant du dernier jour, elle exprimait souvent le vœu qui avait été celui du poète, de reposer auprès de sa cendre. Ce vœu fut exaucé. Elle disait un jour en parlant de l'empereur Napoléon : « Cet homme-là n'aura jamais un hé-mistiche de nous. » Le fait est que c'est elle seule qui a empêché le célèbre poète de céder aux inspirations que devaient nécessairement faire naître en lui les glorieux exploits du grand capitaine.

Z.

VAUDONCOURT (FRÉDÉRIC-FRANÇOIS-GUILLAUME, baron DE), général et écrivain français, originaire de Vienne, en Autriche : ce n'est pas que ses parents fussent Allemands; mais, Lorrains tous deux, ils voyageaient en Allemagne, et d'étape en étape, ils étaient arrivés dans la capitale de l'Autriche au moment où naquit Frédéric-François-Guillaume (24 septembre 1772). Ses études classiques ne furent point écourtées; il les poussa jusqu'en philosophie, et la trace resta toujours visible de cette élégante et forte éducation première. C'est à Metz qu'il termina ses cours de collège. Il avait dix-sept ans alors, la révolution éclatait. Après un court passage à l'école d'artillerie de cette ville, il fut envoyé à

Paris, où bientôt il fut nanti d'un poste très-subalterne au comité de la guerre. Mais il n'y resta que quelques mois, et dès qu'en 1794, il fut procédé à l'organisation des bataillons de volontaires, il se présenta, fut incorporé dans le bataillon de la Moselle, et peu de temps après (19 septembre), il recevait l'épaulette de lieutenant. On voit qu'il n'avait pas encore dix-neuf ans accomplis. Il passa, l'année suivante, au premier corps franc de la Moselle, qu'était en train d'organiser son père, et il en reçut le commandement en second. Ce corps ne resta pas longtemps inerte : les événements marchaient ; les Prussiens, un peu moins prompts, finirent aussi pourtant par se mettre en route et passèrent la frontière. Thionville fut menacé, tandis que le gros de l'armée, sous le généralissime ennemi, s'avancait vers Verdun et l'Argonne. Le corps franc de la Moselle fut chargé du ravitaillement de la place attaquée, et quand, le succès ayant couronné ses efforts, il eut fait son entrée dans la ville, il prit part à la défense, qui, comme on sait, fut bien conduite et aboutit à la levée du siège. Guillaume de Vaudoncourt, dans cette partie de sa première campagne, se fit remarquer dans deux sorties : dans l'une, il détruisit, aux environs de Cattenom, un convoi de vivres qui allait atteindre le camp ennemi ; la seconde, qui fut poussée jusqu'à Sierck, où se trouvaient les émigrés, amena la destruction d'un autre convoi plus important encore à faire disparaître.... c'étaient des boulets et de la poudre. Le siège levé, le corps franc revint à Metz, où la reconnaissance publique lui vota une couronne civique. Il repartit bientôt pour rendre aux Prussiens invasion pour invasion, et il fit la campagne de la Sarre (toujours en 1792 ou plutôt pendant l'hiver de 1792 à 1793). Il alla se joindre ensuite à l'armée de Custine, qui manœuvrait le long du Rhin, et prit une part des plus vives à l'affaire d'Altstadt. Là, Vaudoncourt, au milieu de l'engagement, eut à prendre le commandement à la place de son père, qu'un coup de feu venait d'atteindre, et il se maintint devant des forces ennemies fort supérieures dans une position très-importante, couvrant deux ponts à la conservation desquels l'avait préposé Custine. La même année le vit passer au corps des Vosges, sous le général Sully, qui le mit à la tête de l'avant-garde. Le jeune officier y déploya plus brillamment que jamais le sang-froid et l'intrépidité qui ne l'abandonnaient jamais. Il surprit, au mois de juin, toute la ligne des avant-postes prussiens devant Deux-Ponts, les refoula dans la ville et réduisit le général prince de Hohenlohe à s'établir en arrière. En juillet et en août, Hombourg, la forte position du Karlsberg et Landstahl furent enlevés par Vaudoncourt, toutes opérations de nature à ouvrir aux armées de la Moselle et des Vosges la route de Mayence, bloquée par l'ennemi, et à faciliter la délivrance de

la place. Enfin, en septembre, le 14, fut livrée la bataille de Pirmasens. C'est Vaudoncourt qui, marchant en tête de son avant-garde, ouvrit le passage à toute l'armée ce jour-là ; il fut prodigue de sa personne et ne reçut pas moins de six blessures : aussi fallut-il le relever du champ de bataille ; encore n'est-ce pas par des concitoyens qu'il fut relevé, ce fut par des mains prussiennes, et il resta plus d'un an prisonnier de guerre. La perspective de la paix de Bâle enfin amena la reddition des prisonniers (1795). A peine eut-il remis le pied sur notre sol qu'immédiatement il reprit du service dans la nouvelle armée qui cherchait à se réemparer de Mayence : il y figura comme capitaine d'état-major. Nous ne le retrouvons après cela qu'à l'armée d'Italie en 1796 et 1797. Là s'ouvre pour lui une sphère d'activité nouvelle : une stratégie plus brillante et plus savante accumule comme par enchantement victoire sur victoire et le fait plus rapidement avancer de ville en ville ; il s'initie pratiquement à la carte de cette Italie supérieure qu'il connaîtra si bien un jour et dont l'histoire contemporaine sera retracée de sa main. Le général en chef l'avait distingué ; il avait reconnu de prime abord en lui et la science de l'officier d'artillerie et le talent de l'organisateur, en quelque sorte hérité de son père. Lors donc qu'après les préliminaires de Léoben il jugea l'instant venu de donner une organisation régulière et permanente à l'armée cisalpine, Vaudoncourt fut un de ceux sur lesquels il jeta les yeux pour coopérer à la réalisation de ce plan : il le nomma, le 8 septembre 1797, major d'artillerie, et quelques mois après, il avait sous ses ordres comme commandant en chef tout le personnel et le matériel de l'artillerie de cette armée. Sa vaillance et son zèle ne faiblirent pas pendant les mauvais jours qui suivirent : il ne tint pas à lui que la bataille de Magnano ne fût un succès éclatant, et quand, après l'événement, il se fut rabattu sur Peschiera, où il s'enferma, toujours commandant l'artillerie, son exemple et ses habiles dispositions contribuèrent à la vigoureuse défense de la place et certainement la prolongèrent : il ne put l'impossible cependant, et la majorité du conseil de guerre, au bout de quarante jours, décida que l'on se rendrait ; non-seulement Vaudoncourt opina en sens contraire, mais il rédigea une protestation, qui fut rendue publique, contre la reddition. C'était en 1799. L'année suivante, il se chargeait, pendant le siège de Gènes, où Masséna, numériquement très-inférieur, avait sur les bras les Autrichiens du côté de la terre et de l'autre la flotte britannique, d'une délicate et périlleuse mission de service, et il réussissait à rendre au premier consul un rapport écrit de Masséna. Nommé colonel après Marengo, il fut désigné pour l'expédition complémentaire en Toscane ; il acheva sa campagne de 1800 comme commandant en chef de l'artillerie cisalpine. La

paix signée, l'année suivante, à Lunéville ne le rendit pas à la France : le premier consul trouvait bon qu'il demeurât en Italie, où le gouvernement cisalpin le nomma directeur général du matériel de l'artillerie, ce qui mettait en ses mains, d'une part, l'établissement des arsenaux, des fonderies, des manufactures d'armes; de l'autre, la direction supérieure de l'armement des places. Tout fut organisé sur le pied français : la république cisalpine devait devenir une autre France. Pour consolider l'œuvre préparatoire, le premier consul pensa, dès 1802, à se tenir sérieusement en garde devers le Pô et l'Adige. Vaudoncourt eut part à toutes les mesures prises en ce sens, mesures dont l'initiative partait de Paris, et on le vit successivement ou simultanément membre de la commission de défense (1802), membre du comité de législation militaire (1803) et directeur organisateur du dépôt de la guerre établi à Milan. L'événement justifia ces prévisions : l'année même où Napoléon, devenu empereur des Français, recevait la couronne de fer, l'Autriche, toujours à la solde de l'Angleterre, en même temps qu'agitée par ses vieilles ambitions et ses vieilles rancunes, non-seulement déclarait la guerre à la France, mais envahissait la Cisalpine. Bien que les événements décisifs aient eu lieu en Allemagne d'abord (Ulm, etc.), puis dans les Etats héréditaires, cette arche sacrée des prétendus Habsbourg, les frontières de la Vénétie furent le théâtre de quelques engagements. L'archiduc Jean y commandait les ennemis; il conduisait de bonnes troupes : la diversion n'était pas mal imaginée. Elle n'aboutit pas, comme on sait, et l'armée franco-italienne, après avoir culbuté ses adversaires, franchit les Alpes juliennes et planta ses drapeaux sur les hauteurs du Sömmering. Commandant de l'artillerie italienne et directeur général des parcs de l'artillerie française, Vaudoncourt eut sa part de gloire et parfois de danger d'un bout à l'autre de cette campagne, au delà comme en deçà des monts; il eut ensuite à commander l'artillerie du siège de Venise (au commencement de 1806), et c'est lui qui fut chargé de prendre possession de la place. La paix rétablie, on supprima la direction générale de l'artillerie cisalpine; mais le gouvernement ne cessa d'utiliser le talent organisateur de Vaudoncourt. C'est à lui que fut confiée l'organisation de l'artillerie à cheval. Il eut ensuite le commandement de ce corps qu'il venait d'organiser, et à cette position il joignit le commandement de l'école d'artillerie et la direction de l'arsenal. Jusqu'ici Vaudoncourt ne s'est fait voir à nous que comme militaire : 1807 va nous le montrer sous une autre face. C'est l'année où la Prusse, écrasée dans ses provinces allemandes, va traîner la lutte dans ses provinces slaves, et où Friedland va continuer l'éna. Mais avant d'en arriver là, il faudra se mesurer avec les Russes; Frédéric-Guillaume

était seul en 1806 : en 1807, Alexandre I^{er} l'appuie. Alexandre, bien conseillé, avait formé le plan, pour opérer une diversion, de diriger sur la Calabre un noyau de Moscovites qui provoquerait l'insurrection du pays. Malheureusement pour la réussite de l'entreprise, Napoléon en fut instruit, et par ses ordres, que lui transmit le prince Eugène, Vaudoncourt alla chercher en Orient les éléments d'une diversion : il parcourt la Bosnie, dont il voit, les uns après les autres, les divers beys et les fait entrer dans ses vues; il flatte le pacha de Scutari; il excite, par l'espoir d'un territoire de plus et par la certitude d'une proie facile, le fameux Ali-Pacha, dont la célébrité comme les relations avec l'Europe ne datent vraiment que de l'époque de cette mission. Pachas et beys fondent tout à coup sur Corfou, sur Ste-Maure, et déjouent les projets des ennemis de Napoléon. Eylau et Friedland mettent sur l'entrefaite Français et Prusso-Russes aux prises; puis, sur le radeau de Tilsitt, s'embrassent les deux souverains, entre qui désormais se partage l'Europe chrétienne. L'épisode italique de la guerre de Prusse est terminé : l'ambassadeur Vaudoncourt a joué au mieux son rôle dans cet épisode. Aussi, l'année suivante, est-il nommé adjudant général, soit en récompense de ses récents services, soit surtout parce qu'une nouvelle guerre, parce qu'une quatrième attaque de l'Autriche est déjà prévue par l'empereur. Le printemps de 1809 réalise la prévision. C'est dans cette mémorable année, marquée en traits ineffaçables pour l'Autriche par le désastre de Wagram, que Vaudoncourt déploya tout ce qu'il possédait d'activité, de sang-froid, de tact militaire. Il remplissait les fonctions de chef d'état-major de l'armée d'Italie. Le 22 avril, un pont de bateaux ayant été jeté sur l'Adige par ses ordres, il força, non sans opiniâtre résistance de l'ennemi, le passage du fleuve et s'établit avec 1,500 hommes sur la rive droite, donnant ainsi l'exemple à d'autres corps, qui s'empressèrent de l'imiter, d'où il résulta, pour les Italiens et les Français, un avantage important. Quand, un peu plus tard, il fut clair que l'on ne pourrait le conserver, l'affluence des Autrichiens augmentant sans cesse et même étant au moment de mettre les nôtres en danger, Vaudoncourt engagea deux fois la lutte avec la division autrichienne Goldschmidt, que chaque fois il refoula en lui tuant beaucoup de monde, et par ce double succès, il couvrit la position capitale de Rivoli, laquelle mettait à l'abri de danger les colonnes en retraite, c'est-à-dire toute l'aile gauche. Le mouvement rétrograde ne pouvait durer. La marche en avant reprit bientôt. Vaudoncourt prit part à cette foule de petites affaires quotidiennes de la Brenta, de Tarvis, de Malborghetto, de St-Michel, préludes de la bataille de la Piave et de l'entrée dans l'archiduché d'Autriche. Il se signala particulièrement à la bataille de Raab, et quand Raab

nous eut ouvert ses portes, il en fut nommé gouverneur. L'archiduc Jean vint mettre le siège devant la place; il la défendit avec succès. Le vice-roi d'Italie ou l'empereur lui témoigna sa satisfaction de cette utile série de beaux faits d'armes par le brevet de général de brigade, par le titre de baron du royaume d'Italie et par une dotation en Tyrol. Les paisibles années 1810 et 1811, bien que vides de guerres italiennes, ne furent pas pour lui des périodes de repos : il fut chargé de diverses missions d'organisation, d'inspection, de commandement. En 1812, il quitta l'Italie pour faire partie, sous le prince Eugène, du 4^e corps de la grande armée napoléonienne, qui va vaincre à Borodino, Stagno, à Moscou, et périr dans les neiges qui séparent le Kremlin du Niémen. Vaudoncourt, toujours avec le prince Eugène, qui, pendant la désastreuse retraite, mérita si bien de la France et de l'armée, avait, à la suite de tant de fatigues et au milieu de tant de malades, puisé les germes du typhus; il s'alita dès qu'on fut à Vilna, et il fallut l'y laisser. Les Russes ne tardèrent pas à s'emparer de sa personne, et il resta prisonnier jusqu'à la paix. De retour en 1814, il fut compris parmi les généraux mis en non-activité. Aussi, pendant les cent-jours, il fut prompt à reprendre du service. De général de brigade il passa général de division, et Metz le revit chargé, cette fois, d'organiser la garde nationale. Il se tira de cette mission avec la même célérité. Les Messins le portèrent à la présidence de la confédération de la Moselle. Ce choix même lui valut d'être mis en jugement dès l'année qui vit revenir les Bourbons, et il fut condamné à mort par contumace. Vaudoncourt était depuis cinq ans auprès du prince Eugène à Munich, où il s'était rendu après un court séjour en Angleterre, quand éclatèrent les événements de Naples en 1820 et ceux du Piémont en 1821. Il fut choisi par le prince (ou plutôt c'est lui qui, plus que tout autre, avait donné au prince l'idée de ce plan) pour aller se mettre à la tête des forces militaires du nouveau gouvernement piémontais et tenter le rétablissement du ci-devant royaume d'Italie en faveur du vice-roi, dont le nom était en ces parages plus populaire que jamais. L'empereur Alexandre adhéra positivement à ce premier remaniement des traités de 1815. Le moment était favorable : le prince de Carignan par sa défection s'était placé dans l'impossibilité de conduire une entreprise hostile à l'Autriche. Vaudoncourt se rendit donc, muni des pleins pouvoirs du prince, à Turin, et un premier succès sembla d'abord en garantir d'autres; il obtint le commandement général de l'armée piémontaise. Malheureusement cette armée était trop faible numériquement et d'une organisation impossible, vu le peu de temps qu'on avait; les Autrichiens firent éprouver un échec au général qui commandait la colonne de

Novare. Mais ce n'est pas tout : l'échec de Novare sans doute était fâcheux; toutefois ce n'était pas un mal irrémédiable. Mais les membres du gouvernement désespérèrent promptement : ils se dispersèrent; l'armée fut licenciée. Vaudoncourt, sans soldats, n'avait plus qu'à se retirer. Ce ne fut pas chose facile. Après beaucoup de fatigues et de dangers pourtant et à force de présence d'esprit, il put atteindre Gènes, et de là il fit voile pour l'Espagne. Il y resta jusqu'à l'expédition française (1823); mais, quoique n'en pouvant voir le but qu'avec répulsion, il ne rechercha ni n'accepta de porter les armes contre le drapeau français. Après le rétablissement de la monarchie, il reprit encore le cours de ses pérégrinations, et il revit l'Angleterre. Cette expatriation du reste allait désormais n'être que de courte durée. L'amnistie du 28 mai 1825 le mit à même de rentrer en France dès qu'il le voudrait; il se hâta d'en profiter. Toutefois il fut radié des contrôles de l'armée et mis à la réforme. La lutte des trois jours n'était pas encore terminée, en 1830, qu'on vit son nom figurer sur la liste des généraux qui se ralliaient au mouvement. La démarche n'était pas sans risque encore; il commandait les quartiers des Tuileries et du Roule, à l'avant-garde de l'armée parisienne. Mais il ne se montra pas plus sympathique à la royauté de juillet qu'à la branche aînée des Bourbons. Il en résulta qu'il ne garda point de commandement à Paris : on l'envoya dans les départements du Finistère et de la Charente : il s'agissait d'organiser en ces lointaines provinces la garde nationale. Il eut le temps d'en mettre sur pied une des plus belles à Brest. Mais il fut d'abord mollement secondé; puis on lui signifia d'ajourner, et ensuite, quand il eut obtempéré à l'ordre reçu, on remit de jour en jour à l'employer, de telle sorte qu'en fait il ne fut pas même mis en disponibilité; il fut derechef mis à la retraite. Il est mort le 2 mai 1845. L'histoire contemporaine doit à cet honorable et habile officier général plusieurs productions, que recommandent surtout l'abondance et l'exactitude des renseignements de visu. Ce sont quatre monographies des campagnes finales de la période impériale et une biographie qui témoigne de la gratitude et du talent de l'auteur. En voici les titres : 1^o *Mémoires pour servir à l'histoire de la guerre entre la France et la Russie en 1812*, Londres, 1816, in-4^e, pl., auxquels il faut joindre sa très-remarquable *Relation impartiale du passage de la Bérésina par l'armée française en 1812*, Paris, 1815, in-8^e; 2^o *Histoire de la guerre soutenue par les Français en Allemagne en 1813*, 2 vol. in-4^e; 3^o *Mémoires sur la campagne du vice-roi en Italie en 1813 et 1814*, Londres, 1817, in-4^e, atlas; 4^o *Histoire des campagnes de 1814 et 1815 en France*, etc., Paris, 1826, 5 vol. in-8^e; 5^o *Histoire politique et militaire du prince Eugène Napoléon, vice-roi d'Italie*, Paris, 1827 et 1828, in-8^e. A ces ouvrages, qui

tous roulent sur des sujets presque de notre âge, puisque la génération en train de s'éteindre les a tous vus, doit s'en ajouter un d'un tout autre genre, non moins curieux, quoique n'ayant rien d'actuel, c'est *l'Histoire des campagnes d'Annibal en Italie pendant la seconde guerre punique, suivie de l'Abrégé de la tactique des Romains et des Grecs, etc.*, Milan, 1813, 3 vol. in-4°, atlas.

P—OT.

VAUDOYER (ANTOINE-LAURENT-THOMAS), architecte, naquit à Paris le 21 décembre 1756. Après avoir remporté le premier grand prix en 1783, dont le sujet était une *ménagerie*, il devint successivement membre du conseil des bâtiments civils et membre de l'Académie des beaux-arts, où il succéda en 1823 à Peyre. Il fut architecte de l'Institut, et secrétaire archiviste de l'école des beaux-arts. On lui doit quelques ouvrages dont voici la nomenclature : *Idées d'un citoyen français sur le lieu destiné à la sépulture des hommes illustres de France*, 1791, in-12. — *Restauration des piliers du Panthéon français, présentée au ministre de l'intérieur le 1^{er} pluviôse an 6*, Paris, an 6, 1798, in-4°. — *Description du théâtre de Marcellus à Rome, rétabli dans son état primitif, d'après les vestiges qui en restent encore, mémoire joint aux plans, coupes, élévations et détails mesurés à Rome*, Paris, 1812, in-4°. — *Grands prix d'architecture et autres productions de cet art*, Paris, 1802, 4 vol. in-fol., de 120 pl. chacun (avec la collaboration de MM. Van Clinputh, Detournelle et Baltard). — *Funérailles de M. Poyet. Discours*, Paris, 1824, in-4°. — *Institut de France. Funérailles de M. Thibault*, Paris, 1826, in-4°. — Enfin, *Discours nécrologique prononcé, sur la tombe de Jean Rondelet, le 29 septembre 1828*, Paris, 1829, in-4°. Vaudoyer mourut à Paris en 1846 et fut remplacé à l'Institut par M. Lesueur.

B. DE L.

VAUDREUIL (PHILIPPE DE RIGAUD, marquis DE), fils du marquis de Vaudreuil qui fut tué à Luzara sur le champ de bataille, en 1702, entra dès sa jeunesse dans la carrière des armes, fut nommé, en 1689, gouverneur de Mont-Réal, s'y distingua par son courage, la fermeté de son administration, et fut nommé, en 1703, gouverneur de tout le Canada, emploi qu'il conserva jusqu'à sa mort, qui eut lieu à Québec le 10 septembre 1725. Il eut pour successeur dans ce gouvernement le chevalier de Beauharnais, et plus tard le marquis de Vaudreuil, son fils, lieutenant général, qui défendit si bien cette colonie contre les Anglais, en 1756, et succéda dans le commandement au marquis de Montcalm, qu'il avait très-bien secondé dans ses différentes expéditions, et particulièrement à la prise du fort Choueguen.

Z.

VAUDREUIL (LOUIS-PHILIPPE RIGAUD, marquis DE), fils du précédent, né en 1723, avait à peine atteint sa dix-huitième année lorsque son père le fit entrer dans la marine. Il commandait, en 1756,

la frégate *l'Aréthuse*, et fut chargé d'escorter un convoi considérable revenant du Canada. La guerre était déclarée à l'Angleterre; et Vaudreuil, après une heureuse navigation, se trouvait en vue des côtes de France, lorsqu'il découvrit 1 vaisseau et 2 frégates ennemis. Aussitôt il fait signal à la flotte de forcer de voiles vent arrière; et lorsqu'il la croit hors de danger, il laisse arriver sur les deux frégates et va leur présenter le combat. L'action durait déjà depuis une heure avec une intrépidité sans exemple de la part de *l'Aréthuse*, lorsque l'arrivée du vaisseau anglais, rendant la partie trop inégale, força le marquis de Vaudreuil, blessé dangereusement, d'amener son pavillon. La bravoure qu'il avait montrée dans ce combat lui mérita, en Angleterre, l'accueil le plus honorable. On lui laissa son épée, et quelque temps après il fut renvoyé, sans échange, dans sa patrie. La guerre de 1778 lui procura de nouvelles occasions de se signaler. Au combat d'Ouessant (27 juillet), il commandait le *Fendant*, de 74 canons, et faisait partie du corps de bataille sous les ordres du comte d'Orvilliers. Au commencement de l'année 1779, le roi lui ayant confié le commandement d'une escadre de 2 vaisseaux, 2 frégates et 3 corvettes, le chargea d'aller s'emparer du Sénégal. Arrivé, le 30 janvier, devant le fort St-Louis, Vaudreuil l'obligea bientôt de se rendre. Cette expédition terminée, il croisa dans ces parages et fit pour huit millions de prises sur les Anglais. Ensuite il alla joindre l'armée navale aux ordres du comte d'Estaing et participa au combat qui fut suivi de la prise de la Grenade. A son retour en France, le roi lui fit offrir le commandement de St-Domingue. « Je ne puis accepter cette proposition, répondit-il au ministre; en temps de guerre, le poste d'honneur, pour un officier de la marine, est sur un vaisseau. » En 1780, Vaudreuil fut chargé d'escorter un convoi nombreux, destiné pour les Antilles. Rencontré dans sa route par l'escadre anglaise aux ordres de l'amiral Kempenfelt, il sut lui échapper par une manœuvre habile et entra à la Martinique sans avoir perdu un seul bâtiment. L'armée du comte de Guichen étant arrivée sur ces entrefaites, Vaudreuil se rangea sous son pavillon; et il participa, sur le *Fendant*, au combat que cet amiral livra à Rodney (17 avril 1780). A la funeste journée du 12 avril 1782, Vaudreuil commandait l'avant-garde de l'armée sous les ordres du comte de Grasse. Son pavillon était arboré sur le *Triomphant*, de 80 canons. Trop éloigné pour prendre part au combat, il ne put en empêcher les suites désastreuses (*voy. Grasse*). Ayant ensuite rallié 15 vaisseaux sous son commandement, il se rendit à St-Domingue, sans être inquiété par l'amiral Rodney. La paix de 1783 le ramena dans sa patrie, et il fut nommé lieutenant général et grand-croix de St-Louis. Elu, en 1789, député de la noblesse du bailliage de Castelnaudari aux états généraux, il siégea au

côté droit et prit souvent la parole sur les affaires relatives à la marine. Dans la nuit du 5 au 6 octobre 1789, où le roi et sa famille coururent de si grands dangers, Vaudreuil donna les preuves du plus généreux dévouement. En 1791, il passa en Angleterre. Rentré en France après le 18 brumaire (1800), il vécut à Paris dans la retraite la plus profonde et y mourut le 14 décembre 1802.

— *Joseph-François-de-Paule*, comte DE VAUDREUIL, de la même famille, né à St-Domingue le 2 mars 1740, fit la guerre de sept ans comme aide de camp du prince de Soubise et comme officier supérieur de la gendarmerie. Il parvint ensuite au grade de lieutenant général, fut nommé grand fauconnier de France et eut beaucoup de succès à la cour. En 1782, il accompagna le comte d'Artois au siège de Gibraltar. Après le 14 juillet 1789, il quitta la France avec ce prince, se rendit avec lui à Turin et l'accompagna ensuite dans différentes contrées jusqu'à son retour, en 1814. Le marquis de Vaudreuil fut alors nommé pair de France et gouverneur du Louvre, et il mourut dans cette charge en janvier 1817. H—Q—N.

VAUDREUIL (JEAN-LOUIS DE RIGAUD, vicomte DE) était le cousin issu de germain du comte Joseph-François-de-Paule de Vaudreuil dont l'article précède. Il naquit en 1762, et dès l'enfance fut destiné à la carrière des armes. A quinze ans, il entra au service dans le régiment de Dragons-Dauphin, que commandait son cousin plus haut nommé, lequel, ainsi qu'on peut le voir, était son aîné de vingt-deux ans. C'était au moment où Louis XVI allait prouver, autrement que par des paroles, sa sympathie à l'égard des colonies anglo-américaines en révolte contre la métropole. Le jeune officier partit avec les troupes françaises envoyées au secours de la cause de l'indépendance, et servit en qualité d'aide de camp du chevalier de Chastellux; il eut part à bon nombre d'engagements importants, et partout sa bravoure fut celle de sa nation et de sa race. Il fut décoré de l'ordre de Cincinnatus. Peu de temps après son retour, il fut nommé colonel (1795); il n'avait alors que vingt-trois ans. La révolution française imprima un autre cours à sa destinée; ayant émigré alors en Allemagne, il fut de ceux qui, en 1792, envahirent la France à la suite des Prussiens. Vaudreuil, à cette époque, était aide de camp de Monsieur, qui ne l'envoya pas porter beaucoup d'ordres au travers des escadrons. Le résultat de cette campagne est connu : il tourna à la gloire de la France révolutionnaire. Deux ans et plus ensuite se passèrent sans que l'émigration fit quelque entreprise nouvelle. L'expédition de Quiberon fut combinée plus vaillamment que sagement, et l'histoire en a enregistré l'issue désastreuse. Le vicomte de Vaudreuil avait été dans l'intention d'y prendre part, et dans ce but il avait fait voile d'Allemagne en Angleterre, accompagné du régiment de Choiseul; mais le ministère anglais fit surgir

des entraves à leur prompt départ, et le coup de foudre qui mit brusquement fin à l'expédition rendit inutile autant qu'impossible tout mouvement ultérieur. Le vicomte, après cet échec, qui pour si longtemps ajournait les espérances des champions de la légitimité, alla rejoindre Louis XVIII en Ecosse, où déjà se trouvaient plusieurs des autres membres de sa famille et notamment son cousin. Jeune encore, puisqu'il ne comptait que trente-cinq ans à peine, il vit son dévouement arrêté par une autre cause : une maladie cruelle, qui affaiblit ses forces physiques et morales. Il survécut peu de temps à la seconde restauration des Bourbons et mourut le 20 avril 1816. P—OT.

VAUDREUIL (ALFRED, vicomte DE), deuxième fils du précédent, né le 1^{er} janvier 1799 en Ecosse, profita remarquablement des soins donnés à la partie sérieuse de son éducation, et se familiarisa de bonne heure, tant par la conversation de son père, qui n'avait point oublié son séjour en Amérique, que pour avoir résidé lui-même dans un pays constitutionnel, avec les idées libérales. De retour en France après le 30 mars 1814, il se décida provisoirement à suivre comme ses ancêtres la carrière militaire, et entra de prime abord aux chevaliers-légers, puis après les cent-jours (pendant lesquels il avait quitté le sol français pour revoir l'Angleterre), il passa des chevaliers-légers dans les hussards de la garde royale (octobre). Mais il n'y resta pas longtemps et entra dans la diplomatie en qualité d'attaché. Naples fut le lieu de son début (1816). Nommé ensuite secrétaire de légation, il résida successivement à la Haye et à Cassel. Plus tard, nouvel avancement : le secrétaire de légation devint secrétaire d'ambassade, à Londres d'abord, où l'on élaborait la coalition dont le résultat fut la grande victoire de Navarin, ensuite à Lisbonne (en 1827), où par intérim il remplit les fonctions de chargé d'affaires. Rien de moins facile à démêler et plus encore à mener à bonne fin que les négociations alors pendantes entre don Miguel, alors le maître de fait du Portugal, et la France, qui ne demandait qu'à l'appuyer contre l'Angleterre et les léonistes, mais qui souhaitait voir son absolutisme marcher dans des voies plus conformes à l'esprit moderne et qui n'aliénassent pas de lui ses sujets les plus fidèles. S'il n'y réussit qu'en partie, le ministre des affaires étrangères n'en apprécia pas moins le talent d'observation, la justesse de jugement, la finesse de vues, la solidité de plan, enfin la netteté en même temps que la grâce de rédaction dont le jeune diplomate offrait le modèle. C'est alors qu'il épousa mademoiselle Collet, la fille aînée du directeur général de la Monnaie de Paris. Il se rendit ensuite à Londres, en 1828, avec le titre de premier secrétaire de l'ambassade française; et comme tel, il contribua à calmer les défiances anglaises relativement à notre première expédition en Algérie. Après la

révolution de 1830, Vaudreuil prit la résolution de continuer à servir toujours la France, sans examiner quel principe et quel homme la gouvernait, d'autant plus que la monarchie restait debout et qu'il n'y avait changement que de branche et non de dynastie. Mais presque en même temps le prince de Talleyrand vint à Londres en qualité d'ambassadeur extraordinaire de la royauté nouvelle. Le vicomte Alfred de Vaudreuil fut chargé alors de la légation de Weimar, création récente alors et où tout était encore à faire. Il s'y rendit sans retard et réussit dans sa mission au delà de tout ce qu'il devait espérer. Tout lui plut dans la ville que l'on appelait l'Athènes du Nord ; il plut lui-même, tant par lui que par ses entours. Les lettrés et les penseurs se pressaient à ses soirées ; Goëthe, malgré son grand âge et ses infirmités, Goëthe, dont la fin dès lors était imminente, aimait à passer des heures entières à s'entretenir avec le représentant de la France. Le vicomte Alfred ne s'endormait pas dans ce succès, et bientôt un poste plus éminent, l'ambassade de Munich, étant venu à vaquer en 1832, c'est lui qui fut désigné pour aller en remplir les fonctions en qualité de ministre plénipotentiaire. Il n'arriva qu'en décembre de cette année, et déjà, réussissant en cette nouvelle résidence non moins qu'à Weimar, ayant eu l'art de captiver l'affection et la confiance du souverain de la Bavière, sans compromettre en quoi que ce fût soit les intérêts, soit la dignité de la France ; très-instruit d'ailleurs de tout ce qui touchait à l'Allemagne, tant par ses études récentes depuis son séjour à Weimar que par les voyages qu'il avait faits en cette région pendant les moments de relâche qu'il savait se créer, il avait aplani à la satisfaction du cabinet de Paris les principaux obstacles qui nuisaient à l'entente des Tuileries avec Munich, lorsqu'une maladie, dont la gravité ne fut pas immédiatement aperçue, l'enleva à son pays le 3 novembre 1834. P-or.

VAUDREY (CLAUDE-NICOLAS), général français, né le 25 octobre 1784, à Dijon, entra, à l'âge de dix-huit ans, à l'école polytechnique. Deux ans après, il passait à l'école d'application, et à l'âge de vingt-deux ans, il était envoyé, comme lieutenant d'artillerie, au corps d'armée qui occupait la Calabre. En 1809, il fit la campagne d'Autriche et tomba au pouvoir de l'ennemi. La campagne de 1813 lui offrit l'occasion de se signaler ; sa vigoureuse conduite à la journée de Dresde lui fit obtenir le grade de chef d'escadron. Quoique blessé et le bras en écharpe, il resta inébranlable à son poste pendant la campagne de 1814. L'année suivante, à Waterloo, il dirigeait l'artillerie du 3^e corps ; elle rendit de grands services, et elle eut beaucoup à souffrir pendant cette terrible journée. Licencié avec l'armée de la Loire, Vaudrey, que l'inaction tourmentait, rentra au service en 1817 ; mais ses sentiments bonapartistes (comme l'on disait alors) n'étaient

pas un mystère, et il resta mal noté pendant le règne des Bourbons. Le gouvernement de juillet le nomma colonel, et en 1836, il commandait à Strasbourg le 4^e d'artillerie ; ce fut alors qu'il attira sur lui les regards de l'Europe par la part qu'il prit au mouvement prématuré qui eut lieu dans le but de proclamer l'empire. Vaudrey avait été un des chefs de cette tentative audacieuse ; il avait fait tout ce qui dépendait de lui pour entraîner son régiment. Traduit devant la cour d'assises du Bas-Rhin, il fut acquitté, ainsi que tous ses coaccusés ; le gouvernement le mit d'office à la retraite, et pendant douze ans, il resta dans l'obscurité. L'élection à la présidence du gouvernement français du prince qu'il avait servi avec tant de zèle le rappela à un rang élevé. Le nouveau chef de l'Etat voulut s'appuyer sur le dévouement éprouvé de ce vieux serviteur ; il le choisit pour un de ses aides de camp, le nomma général de brigade et lui confia successivement le gouvernement du Louvre et du château des Tuileries. Le rétablissement de l'empire fut pour Vaudrey l'occasion de faveurs nouvelles : il devint général de division, sénateur et grand officier de la Légion d'honneur. Il mourut au château de Cessey, le 11 mars 1857, âgé de 73 ans. Z.

VAUGE (GILLES), né à Béric, au diocèse de Vannes, entra dans l'Oratoire en 1687. Après avoir enseigné les belles-lettres d'une manière très-distinguée dans plusieurs collèges, il professa la théologie au séminaire de Grenoble, où il s'acquitta la confiance du cardinal le Camus et de M. de Montmartin, son successeur. Après la mort de ce dernier prélat, il se retira à l'institution de Lyon, continua de mener une vie très-pénitente et y mourut le 28 octobre 1739, avec la réputation d'un excellent théologien et d'un directeur des âmes très-éclairé. On a de lui : 1^o Le *Catéchisme de Grenoble*, souvent réimprimé ; 2^o le *Directeur des âmes pénitentes*, 2 vol. in-12 ; le second volume, qui est du P. Molinier, est moins estimé que le premier ; 3^o *Traité de l'espérance chrétienne contre l'esprit de pusillanimité*, Paris, in-12 et in-16 ; ouvrage solide, dont la troisième édition est de 1732. Il a été souvent réimprimé et traduit en italien par Louis Riccoboni, Venise, 1736, in-12. Le traducteur le dédia au duc d'Orléans par une épître en français, qui ne se trouve qu'à la tête de l'exemplaire présenté à ce prince. 4^o Deux dialogues sur la constitution *Unigenitus*, à laquelle l'auteur n'était pas favorable. T—D.

VAUGELAS (CLAUDE FAVRE DE), l'un de nos plus célèbres grammairiens, était le second fils d'Antoine Favre (voy. ce nom), habile jurisconsulte, et naquit à Chambéry vers 1585 (1). Etant venu dans sa jeunesse à Paris, il obtint une place

(1) A Bourg en Bresse, en 1545, suivant Palissot ; mais c'est une double erreur. La seconde peut être attribuée à une incorrection typographique.

de gentilhomme ordinaire de Gaston, duc d'Orléans, qui le fit ensuite son chambellan. L'attachement qu'il portait à ce prince ne lui permit pas de l'abandonner dans ses disgrâces ; mais étant mal payé de ses gages, il fut obligé de contracter des dettes dont il ne put jamais se libérer. Outre la baronnie de Peroges, en Savoie, il jouissait, sur la cassette du roi, d'une pension de deux mille livres, que son père lui avait fait accorder en 1629 et qui formait le plus clair de son revenu. Le cardinal de Richelieu ayant fait supprimer cette pension, sans doute pour le punir de son zèle pour les intérêts de Gaston, Vaugelas se trouva dans une situation fort embarrassée. L'étude, qui jusque-là n'avait guère été pour lui qu'un délassement, vint le consoler des caprices de la fortune. Habitué de bonne heure à réfléchir sur ses lectures, il avait acquis une connaissance approfondie de la langue et s'était fait la réputation de la parler très-correctement, genre de mérite fort rare à cette époque. C'est à ce titre seul qu'il fut admis à l'Académie française, lors de sa fondation (1). Assistant assidûment aux séances, toutes consacrées alors à des discussions grammaticales, il notait avec exactitude les points sur lesquels on ne pouvait s'accorder et achevait de les éclaircir. Telle fut l'origine de ses *Remarques sur la langue française*, ouvrage qu'il s'empressa d'offrir à ses confrères, lorsqu'ils eurent arrêté de s'occuper du dictionnaire. L'Académie, ayant reconnu que tous ses membres ne pouvaient prendre une part active à ce travail, présenta Vaugelas au ministre pour le mettre à la tête de cette grande entreprise, et en même temps demanda que sa pension fût rétablie. Il alla remercier Richelieu, qui lui dit en l'apercevant : « Eh bien, vous n'oublierez pas « dans le dictionnaire le mot de *pension*. — Non, « monseigneur, répondit-il, et encore moins ce- « lui de *reconnaissance*. » Vaugelas était un des oracles de l'hôtel Rambouillet, où il n'était pas moins assidu qu'à l'Académie. S'étant formé dans sa jeunesse principalement par la lecture des ouvrages de Coeffeteau (*roy. ce nom*), il conserva longtemps pour cet écrivain une admiration excessive. Il faisait tant de cas de son *Histoire romaine*, qu'il ne pouvait presque concevoir de phrase qui n'y fût employée (2). Dans la suite, il reconnut cependant qu'il pouvait choisir un meilleur modèle, et il refit entièrement sa traduction de *Quinte-Curce*, après avoir lu celle d'*Arrien*, par Perrot d'Ablandcourt. Il avait composé quelques vers italiens, qu'on estimait beaucoup ; mais il ne put jamais réussir à en faire de français, du moins de supportables (3). La douceur

(1) Vaugelas fut reçu le vingt-deuxième.

(2) Balzac disait plaisamment qu'au jugement de Vaugelas il n'y avait point de salut hors de l'histoire romaine.

(3) On en a la preuve par les imprévu rapportés dans l'*Histoire de l'Académie* ; le premier commence par ce vers singulier :

Empêché d'un empêchement.

de ses mœurs, sa probité scrupuleuse et ses talents lui méritèrent de nombreux amis, parmi lesquels on cite Faret, Voiture, Chapelain, Conrart, etc. Il mourut presque subitement d'un accès à l'estomac au mois de février 1650 (1), à l'âge de 65 ans. Ses manuscrits ayant été saisis par ses créanciers, l'Académie fut obligée de plaider pour avoir le travail qu'il laissait sur le dictionnaire. On lui donna pour successeur le fécond Scudéry (*roy. ce nom*). Vaugelas, dit Pellisson, était fort dévot, civil et respectueux jusqu'à l'excès, particulièrement envers les dames, pour lesquelles il avait une extrême vénération. Il craignait toujours d'offenser quelqu'un, et le plus souvent il n'osait, pour cette raison, prendre parti dans les questions que l'on mettait en dispute (*Histoire de l'Académie française*). La gloire de Vaugelas est d'avoir épuré notre langue, que Malherbe avait renouvelée. Boileau le nomme « le plus sage de nos écrivains » (*Réflexions critiques sur Longin*). Quoiqu'on lise peu ses ouvrages aujourd'hui, son nom passera jusqu'à la dernière postérité. On a de lui : 1° *Remarques sur la langue française*, Paris, 1647, in-4° ; il y en a quelques-unes de puériles : « Mais, dit Pellisson, la matière en est très-bonne pour la « plus grande partie, et le style excellent et mer- « veilleux ; mais encore il y a dans tout le corps « de l'ouvrage je ne sais quoi d'honnête homme, « tant d'ingénuité et tant de franchise, qu'on ne « saurait presque s'empêcher d'en aimer l'au- « teur. » La préface passe pour un chef-d'œuvre en ce genre. Les *Remarques* de Vaugelas furent critiquées par Dupleix et par la Mothe le Vayer (2) ; mais elles trouvèrent un grand nombre de partisans et de défenseurs parmi nos meilleurs grammairiens, tels que Patru, le P. Bouhours, etc. On les a souvent réimprimées. La meilleure édition est celle de Paris, 1738, 3 vol. in-12, avec les notes de Patru et de Th. Corneille (*roy. ce nom*). Pellisson annonçait que Vaugelas avait laissé des matériaux tout prêts pour un second volume. Ce fut ce qui décida sans doute Aleman, avocat de Grenoble, à publier les *Nouvelles Remarques de Vaugelas*, Paris, 1690, in-12 ; mais ce recueil, à peu de chose près, ne roule que sur des phrases absolument surannées, même du temps de Vaugelas ; en sorte qu'on peut raisonnablement croire que c'est le rebut de ses premières remarques (*Histoire de l'Académie française*, par d'Olivet). On en a tiré quelques articles les plus intéressants pour les joindre à l'édition de 1738. 2° *Quinte-Curce, de la Vie d'Alexandre*

(1) D'Olivet, sur l'autorité de Guichenon, préfère cette date à celle de 1649, que donne Pellisson.

(2) Scip. Dupleix publia : *Liberté de la langue française dans sa pureté*, ou *Discussions des remarques de Vaugelas*, Paris, 1651, in-4°. La critique de le Vayer est intitulée *Lettres touchant les nouvelles Remarques sur la langue française*, Paris, 1647, in-8°. Les *Observations de l'Académie française sur les Remarques de Vaugelas*, Paris, 1704, in-4°, n'en sont point une critique, mais une réimpression avec quelques notes, dans lesquelles on indique les mots surannés et les changements arrivés dans la langue depuis les cinquante dernières années.

le *Grand*. Vaugelas avait travaillé trente ans à cette traduction, la changeant et la corrigeant sans cesse. Elle fut publiée, pour la première fois, par les soins de Chapelain et de Conrart, Paris, 1653, in-4°, et il s'en fit presque sur-le-champ une seconde édition. Patru ayant retrouvé ensuite une copie de cette traduction, beaucoup meilleure, la fit imprimer en 1659, in-4°, et cette édition a servi de base à toutes celles qui ont paru depuis. Balzac a dit, dans son style emphatique : « Si l'Alexandre de Quinte-Curce « est invincible, celui de Vaugelas est inimitable. » Malgré cet arrêt, on a de meilleures traductions de Quinte-Curce (*voy.* ce nom); mais on ne doit point oublier que celle de Vaugelas, publiée dix ans avant les *Lettres provinciales*, est le premier ouvrage écrit dans notre langue avec une pureté continue (*voy.* Palissot, *Mémoires sur notre littérature*). On peut consulter, pour plus de détails, l'*Histoire de l'Académie française*, par Pellisson et d'Olivet, et les *Mémoires* de Niceron, t. 19, p. 294-303. Le portrait de Vaugelas a été gravé, mais on ignore le nom de l'artiste qui nous a conservé ses traits.

W—s.

VAUGEOIS (GABRIEL), antiquaire de mérite, naquit à l'Aigle en 1752. Au sortir du collège, où parmi ses condisciples il avait compté Brissot et Péthion, il étudia le droit, et il entra dans la magistrature. La révolution interrompit momentanément sa carrière; mais dès qu'un commencement d'ordre fut rétabli, la carrière se rouvrit pour lui sans difficulté. Sous l'empire, il fut président de la cour criminelle de Namur; sous la restauration, il fut quelque temps député. Mais ce qu'il préférerait à la politique et à la législation, c'était la science. Il cultivait la physique et la chimie, la géologie et la minéralogie, et pour se perfectionner dans ces sciences, ou du moins dans les deux dernières, il voyageait loin et de sa résidence et de son pays : en Auvergne, en Vivarais, en lieux divers qui contenaient des volcans éteints. Il visita aussi la Suisse et la Savoie (1820). Plus tard, la passion de l'archéologie, à laquelle dès les premiers temps il avait sacrifié, domina celle des autres sciences, que jamais cependant il n'abandonna ou n'oublia complètement. Ce changement eut lieu surtout lors de sa retraite légale de la magistrature. Membre de l'académie de Caen, et pendant longtemps un des plus assidus aux assemblées périodiques, il y fut souvent chargé de rapports sur les questions relatives soit à l'une, soit à l'autre de ses spécialités. Il fut aussi de l'académie celtique, au moins à titre de correspondant. Son caractère doux et liant l'avait rendu cher à tout ce qui l'entourait, même à ses confrères en archéologie. Il est mort à l'Aigle en 1839. Parmi les mémoires et notices qu'on doit à sa plume, nous citerons de préférence les suivants : 1° *Lettre à M. Eloi Johanneau sur la pierre du diable, à Namur, et sur l'étymologie du nom de cette ville,*

avec la réponse de M. E. Johanneau (dans les *Mémoires de l'acad. celtique*, t. 3, 1809); 2° *Mémoire sur les pierres couplées de la forêt de St-Sever* (dans les *Mémoires de la société des antiquaires de Normandie*, t. 2, 1825); 3° *Coup d'œil sur quelques-unes des voies romaines qui traversent l'arrondissement de Mortagne* (mêmes *Mémoires*, 1830); 4° *Notice abrégée du journal d'un voyage archéologique et géologique fait en 1820 dans les Alpes de la Savoie et dans les départements méridionaux de la France* (dans les *Mémoires de la société des antiquaires français*, t. 3, 1821). — Un romancier de l'ancienne école, du même nom de VAUGEOIS (Hippolyte), a publié, sans y mettre son nom et avec un collaborateur également anonyme, le *Brigand de Langerooze, ou les Ruines mystérieuses, par les deux ermites de Langerooze* (Paris, 1814, 3 vol. in-12). Vaugeois seul publia l'année suivante le *Brigand saxon, ou les Souterrains du comte de Honstein* (ou plus exactement Hohnstein); *Aventures d'un jeune officier revenant des prisons de la Bohême*, Paris, 1825, 2 vol. in-12.

P—OT.

VAUGHAN (JEAN), légiste anglais et l'auteur de l'illustration de sa maison, naquit au commencement du 17^e siècle, aux environs de Transcoed, dans le pays de Galles, où, depuis deux ou trois générations, sa famille jouissait de quelque considération. Il fit d'excellentes études de droit, et de bonne heure il passa pour jurisconsulte très-docte et pour avocat très-habile. Elu ensuite membre de la chambre des communes pour 1640, au début du conflit entre le roi et le parlement, Vaughan se plaça d'emblée parmi les fauteurs, sinon parmi les champions de l'omnipotence monarchique, et comme s'il se fût agi de stricte légalité, alors que la royauté avait de nombreux empiétements à se reprocher, il vit dans toutes les garanties que la juste défiance des parlementaires faisait souscrire au prince autant de crimes de lèse-majesté; puis, la collision engagée, il se sépara de ses collègues. Il fit plus, et protestant à sa façon contre le régime triomphant, il ferma son cabinet pendant l'interrègne, c'est-à-dire pendant que Cromwell régnait. Au retour des Stuarts (1660), Vaughan reprit son siège au parlement, en même temps que le roi sa couronne, et de plus, pour l'indemniser de ce que, par sa longue abstention, il avait manqué de gagner, le gouvernement de la restauration le nomma « lord-chief de justice (à peu près premier président) aux common pleas ». Toutefois il ne s'associa point aux vengeances politiques, et on ne saurait lui reprocher d'avoir rempli le rôle qui a stigmatisé Jefferies. Sa mort eut lieu en 1774, précisément à mi-distance du retour et de la seconde expulsion de la dynastie antipathique aux Anglais. De son fils Edouard, qui lui non plus ne vit pas tomber les Stuarts (car il mourut en 1683), avant même que Jacques II montât sur le trône pour en tomber),

naquit Jean II, qui fut le premier lord Vaughan (1695), en même temps que baron de Fethers et vicomte de Lisburn, au comté d'Antrim (Irlande), et dont les deux fils, Jean III et Wilmot, portèrent successivement ces titres. Le vicomte Wilmot II (le fils de Wilmot) devint comte en 1776. C'est probablement à cette famille, mais comme cadets ou issus de cadets, que se rattachent et l'économiste B. Vaughan et l'historiographe Ch. Richard Vaughan. — Le premier était, s'il faut s'en rapporter aux assertions du titre d'un de ses ouvrages, membre du parlement. L'on a de lui : 1° *Des principes du commerce entre les nations*, traduit en français par Gérard de Rayneval, Paris, 1789, in-8°; 2° un ouvrage non imprimé en anglais, mais qui, traduit d'abord, à ce qu'il paraît, en allemand, passa ensuite de l'allemand en français par les soins du ministre protestant Blachon, et dont voici le titre : *De l'état politique et économique de la France sous la constitution de l'an III*, Strasbourg et Paris, an 4 (1796), in-8°. — Quant à Ch.-Richard VAUGHAN, c'était un membre distingué de l'université d'Oxford. Il visitait le nord de l'Espagne au printemps de 1808, au moment où commençait la lutte qui suivit l'entrevue de Bayonne. Il passa de cinq à six semaines à Saragosse, dînant souvent chez Palafox (c'est lui qui nous l'affirme : « Introduced to D. Joseph Palafox, at whose table « I lived »), et s'enquit avec un soin spécial de tous les détails du siège de Saragosse, ce qui lui fut d'autant plus facile que son ami le brigadier général Doyle lui remit force notes sur cet événement, et que d'ailleurs il accompagna deux fois comme volontaire les petites razias de Palafox sur les frontières de la Navarre. Il eut pourtant bientôt assez de la guerre, et nous le trouvons à Londres au mois de janvier 1809, vociférant contre les ambitieux Français par la publication de sa *Relation du siège de Saragosse*, Londres, in-8°, dont il eut grand soin d'annoncer que la vente se ferait au bénéfice des infortunés Aragonais, et qui compta dans l'année même au moins six éditions. Du reste, il faut reconnaître que, quoique émanant visiblement de cet esprit jaloux duquel ont tant de peine à se départir les Anglais à l'endroit de la France, la narration de Vaughan contient des faits plus que des déclamations et qu'il se montre appréciateur calme des probabilités de l'avenir en terminant sa préface par ces mots, en parlant des Espagnols : « Qu'ils puissent tomber, ce n'est pas impro-
bable; mais tant qu'ils ne désespéreront pas
« d'eux-mêmes, les vrais amis de l'Espagne doi-
« vent ne pas en désespérer; arrive que pourra
« comme dénoûment, c'est justice, il faut l'avouer,
« que de perpétuer le souvenir de cette éner-
« gique leçon sur ce qu'offrent de ressources le
« patriotisme et le courage. » — Edouard-Thomas VAUGHAN, septième fils du baronnet sir Henry Halford, membre de la chambre des communes

pour Leicester, fit ses études au collège de la Trinité de Cambridge, prit des grades en 1796 et années suivantes, fut présenté par les soins du chancelier à l'église de St-Martin de Leicester en 1802 et à celle de Foston en 1812, et, nanti de ce double rectorat, vécut dès lors paisiblement, prêchant rarement, écrivant peu. Toutefois il réunit en un superbe volume in-8° deux sermons exceptionnels, double spécimen de son éloquence. En ce temps-là, un autre ministre était ainsi que lui recteur de Kibworth, et portant un assez beau nom, James Beresford, lequel voyait un nombreux auditoire se presser autour de sa chaire; Vaughan, ne pouvant lui contester le talent de l'élocution, l'attaqua sous le rapport du dogme, qui, dit-il, n'était pas celui des maîtres de la sagesse; et, pour éclairer la religion des fidèles, il mit au jour deux nouveaux opuscules ayant pour titre, l'un : *Ce que c'est que le clergé calviniste* (The calvinist clergy defined); l'autre : *la Doctrine de Calvin maintenue, ou Lettre à James Beresford*, etc. Enfin l'on trouve encore de lui, en tête des œuvres complètes du rév. Thomas Robinson (vicaire de Ste-Marie de Leicester), 1815, une relation (*memoirs*) de la vie et des écrits de ce personnage. Edouard-Thomas Vaughan mourut en 1829. Z.

VAUGIRAUD (Le comte, PIERRE-RENÉ-MARIE DE), vice-amiral, naquit aux Sables-d'Olonne, en 1741, de l'une des plus anciennes familles de l'Anjou. Il était le second de trois frères, dont l'aîné, le marquis de Vaugiraud, officier aux gardes françaises, fut arrêté après le 10 août 1792, et massacré à l'Abbaye, le 3 septembre. Le dernier des trois avait péri en revenant de l'Inde, lors du naufrage du vaisseau *le David*. Le comte, alors chevalier de Vaugiraud, entra dans la marine royale en 1755. Il s'embarqua l'année suivante sur l'*Evéillé*, et se trouva à la prise du vaisseau anglais *le Greenwich*. Nommé enseigne en 1762, il se fit remarquer par son activité et son courage; même pendant la paix, il sut encore se rendre utile à bord de l'escadre d'évolution commandée par d'Orvilliers (*voy.* ce nom), qui appela sur lui la bienveillance du roi. La guerre lui fournit des occasions de se distinguer d'une manière plus brillante. En 1779, il servait sous les ordres du même amiral, sur le vaisseau commandé par M. Duchaffault, qui dirigeait l'arrière-garde au combat d'Ouessant. Ce brave marin tomba dans les bras du chevalier de Vaugiraud, et, forcé par sa blessure de quitter le pont, le chargea de commander ses manœuvres de manière qu'on ne s'aperçût pas de son absence. Vaugiraud justifia sa confiance, et reçut les éloges de toute l'armée. Rentré à Brest, l'incendie du *Roland*, arrivé dans le port, le mit à même de montrer la plus rare intrépidité. Le roi lui fit écrire une lettre fort honorable. Deux fois dans sa vie le même événement devait faire éclater en lui le même courage et le même dévoue-

ment. Peu de temps après l'incendie du *Roland*, il fut nommé au commandement d'une frégate : il se préparait à mettre à la voile, lorsque le projet d'une descente en Angleterre fit réunir, sous les ordres du comte d'Orvilliers, les flottes combinées de France et d'Espagne ; et cet amiral le fit choisir pour major en second. On connaît les causes patentes et secrètes du peu de succès de cet armement. Lorsque Duchaffault en prit le commandement, après M. d'Orvilliers, Vaugiraud fut nommé major général, avec le rang de capitaine de vaisseau. Bientôt on le choisit pour remplir encore les fonctions de major général sur la flotte du comte de Grasse. Cette armée navale devait relever, aux Antilles, celle du comte de Guichen, ravitailler les îles françaises et escorter un convoi de deux cents voiles. Toutes ces opérations réussirent, et le chevalier de Vaugiraud concourut à leur succès. Ce fut alors qu'une circonstance terrible attira sur lui les regards de toute l'armée. Tout à coup, au milieu de la flotte qui se trouvait à l'ancre devant la ville du Cap à St-Domingue, le feu prit à bord de l'*Intrépide*. L'équipage effrayé, sourd à la voix du brave officier qui le commandait, se mutinait, quittait déjà le vaisseau ; aucune manœuvre ne semblait possible. L'armée, la ville entière, dans la stupeur, attendaient le moment de leur destruction. Major de l'armée, compagnon d'armes et ami du commandant de l'*Intrépide*, Vaugiraud demanda au comte de Grasse la permission d'aller périr avec lui, ou de l'aider à sauver la flotte. Il vole au bâtiment qui vomissait des torrents de flamme, force les fuyards à y rentrer avec lui, unit sa voix à celle du capitaine, prescrit lui-même les manœuvres ; le feu s'approchait de la soute aux poudres ; enfin l'*Intrépide* s'ébranle, s'éloigne, il échoue à la côte ; les deux braves officiers font embarquer l'équipage et sortent les derniers. Cinq minutes après, l'*Intrépide* sauta avec une explosion qui ébranla toute la ville ; mais d'assez loin pour faire juger seulement du péril affreux auquel elle venait d'échapper. Dans cette même campagne, le comte de Grasse ayant fait voile pour la baie de Chesapeake, et revenant aux Antilles, soutint, le 12 avril 1782, contre l'amiral anglais Rodney, ce combat sanglant et malheureux, où la flotte française perdit plusieurs vaisseaux, et vit prendre la *Ville de Paris*, que montait l'amiral. Le carnage y fut affreux, le sang inondait les entre-ponts ; Vaugiraud, blessé deux jours avant, ne cessa de remplir son devoir avec une bravoure et un dévouement qui furent reconnus unanimement par le conseil de guerre chargé de juger la conduite des principaux officiers dans cette malheureuse affaire. Le roi lui adressa de nouveau une lettre très-honorable, accompagnée du brevet d'une pension de douze cents livres. Après la paix de 1783, Vaugiraud commanda en second une escadre d'évolution. En 1789, il montait, depuis un an, un

bâtiment en station à la Martinique, lorsque des mouvements insurrectionnels se manifestèrent dans cette colonie. Il seconda de tous ses efforts le gouverneur, M. de Vioménil ; et tous deux parvinrent à arrêter quelque temps les désordres de la révolution. Il revint en France bientôt après, et se retira dans ses foyers, en Poitou, où la fureur révolutionnaire l'environna de menaces et de dangers. Au moment du départ de Louis XVI pour Varennes, la liberté et la fortune du comte de Vaugiraud, comme celles de tous les gentils-hommes ses parents et ses voisins, furent tellement compromises, qu'ils entreprirent de se défendre les armes à la main : réunis au château de la Proutière, appartenant à MM. de Lézardière, ils y furent attaqués, et résistèrent courageusement pendant toute une nuit. Mais le feu ayant été mis au château, ils se virent forcés à la retraite, au moment où les paysans allaient s'armer pour les défendre. Cet événement fut la première donnée sur laquelle le chevalier de la Rouarie conçut le projet de l'insurrection de la Bretagne et de l'Anjou. Le comte de Vaugiraud, plein de confiance dans la justice de sa cause, vint porter ses plaintes à l'assemblée nationale, qui, loin de l'écouter, rendit contre lui un décret de prise de corps. Il en évita les suites en émigrant avec son fils et sa famille. Arrivé à Coblenz, il seconda le comte d'Hector dans l'organisation du corps de la marine en compagnies ; et dès que la campagne s'ouvrit, il prit le commandement de celle qui fut chargée d'accompagner les princes français, dont il partagea les fatigues et les dangers. Au licenciement de l'armée de Condé, le comte de Vaugiraud fut envoyé en Angleterre pour se rendre ensuite dans la Vendée, et y porter les ordres du roi ; mais cette mission fut différée, et il resta à Londres jusqu'au départ de l'expédition de Quiberon. Sa réputation comme marin le fit choisir pour diriger, sous les rapports nautiques, les mouvements de l'escadre de sir John Warren, et pour indiquer les points les plus propres à opérer la descente. Les opérations qu'il conseilla pour le pilotage de la flotte furent regardées par les Anglais eux-mêmes comme les preuves d'une grande habileté. Lorsque les désastres de cette expédition et le refoulement de l'armée royale sur la presqu'île de Quiberon ne laissèrent plus d'autre parti à prendre que d'essayer de sauver les braves qui se défendaient encore, Vaugiraud courut vers l'amiral anglais, obtint de lui la direction de huit chaloupes canonnières, avec lesquelles il vint s'emboîser vis-à-vis du travers de la presqu'île, et commença un feu si terrible, qu'il arrêta les républicains assez de temps pour sauver l'artillerie et plusieurs compagnies. C'est ce fait honorable que les journaux du temps, répétés aveuglément par plusieurs écrivains, ont dénaturé, en supposant que ces chaloupes anglaises tiraient sur les émigrés. Le comte d'Artois s'é-

tant rendu à l'*Isle-Dieu*, Vaugiraud y fit les fonctions de capitaine de port, et retourna avec le prince en Angleterre. Son fils unique resta dans la Vendée, et mourut de fatigue, peu de temps après. En 1814, Vaugiraud revint en France. Il avait à peine eu le temps d'y revoir sa famille, une fille qui lui restait et les enfants de son malheureux frère, lorsque le roi le nomma vice-amiral et gouverneur de la Martinique. Son nom y était déjà chéri. Son arrivée y causa la joie la plus vive; mais le retour de Napoléon, en 1815, le mit dans la position la plus critique. Déjà quelques observations que la justesse de son esprit et tant d'années d'expériences lui rendaient faciles lui avaient fait entrevoir qu'il n'aurait guère à compter sur l'appui de la plupart de ceux qui l'entouraient, les habitants de la Martinique paraissant vouloir suivre le sort de la France, et reconnaître de nouveau comme elle la dynastie impériale. La Guadeloupe venait de s'insurger; et des vaisseaux de la station avaient mis à la voile avec le pavillon tricolore. Les troupes se montraient incertaines. Des émissaires arrivaient à la Martinique. Sur ces entrefaites il reçut le titre de gouverneur général des Antilles, avec des pleins pouvoirs donnés par le roi. Sans perdre un moment, il déclara sa ferme résolution de conserver le drapeau blanc jusqu'à la mort, et il fit, le 23 mai, avec les Anglais, une convention en vertu de laquelle il leur livra, le 5 juin suivant, le principal fort de cette colonie, le Port-Royal. Puis il donna le choix aux troupes de renouveler leur serment ou de s'embarquer pour la France. Celles qui chancelèrent furent mises à bord d'un vaisseau, qui leva l'ancre sur-le-champ. Enfin la Martinique ne fut pas replacée sous le sceptre de Napoléon. La chambre des députés de 1815 applaudit à la conduite du comte de Vaugiraud; un de ses membres proposa qu'une récompense publique, proportionnée à la grandeur du service qu'il venait de rendre, lui fût décernée. Cependant la Martinique avait encore besoin d'être tenue par une main ferme. Des dépenses excessives, une administration en désordre, des abus enracinés altéraient sa prospérité. Vaugiraud ne craignit pas d'attaquer ouvertement toutes ces déprédations, et de mettre un terme à tant d'abus. Il poursuivit ses plans avec fermeté, et rétablit l'état financier de la colonie; mais on a reproché à son administration d'être dure, inquisitoriale et tyrannique. Les plaintes qui s'élevèrent contre lui devinrent si vives, que le gouvernement, qui prenait alors une allure un peu plus libérale, crut devoir procéder à son rappel. En vertu d'un usage tombé en désuétude, mais qu'on fit revivre à cette occasion, le comte de Vaugiraud fut rappelé comme ne pouvant rester plus de trois années à la colonie. Il venait d'y perdre la compagne de sa vie: une longue et pénible traversée avait abattu ses forces. Un coup non moins douloureux l'attendait en France. Le

ministère ordonna une enquête sur sa conduite. Cette enquête ne présenta rien que d'honorable: mais on la fit traîner en longueur; on défendit au comte de Vaugiraud de paraître devant le roi jusqu'à ce que la commission eût prononcé. Le vieux guerrier, qui avait bravé pendant une longue vie la mort et tous les genres d'infortune, ne put supporter un pareil malheur. Tous les soins de sa famille, tous les secours de l'art furent inutiles; il succomba à sa douleur et s'éteignit, le 14 mars 1819, dans les bras d'une religion consolatrice, en bénissant le nom du roi. On a publié, en 1822, *Rapport au roi sur le gouvernement de la Martinique et de la Guadeloupe*, par le comte de Vaugiraud, précédé de la *Biographie de cet amiral*, in-8°. Sa famille a désavoué cette publication faite à son insu, et dans laquelle plusieurs inconvenances se remarquent aisément. Le comte de Vaugiraud ne laissait qu'une fille. Ses neveux, fils et petits-fils de son frère, massacrés le 3 septembre, servaient tous le roi dans divers postes. Le seul d'entre eux destiné au service de mer, Léon de Vaugiraud, y annonçait déjà un officier très-distingué. Après de longues courses, il a succombé, à la fleur de l'âge, sur les côtes d'Espagne. Sa mort a éteint, dans la marine française, un nom dont ses annales conserveront du moins l'honorable souvenir. L-S-E.

VAUGONDY. Voyez ROBERT.

VAUGUYON. Voyez LAVAUGUYON.

VAULABELLE (ÉLÉONORE TENAILLE DE), dont le père, officier d'état-major à l'armée d'Espagne, fut tué dans la campagne de 1808, et le grand-père, Jean-Baptiste de Vaulabelle, fut maréchal des logis de la 2^e compagnie des gardes du corps du roi Louis XVI, naquit à Châtel-Censoir (Yonne), le 12 octobre 1801. Après avoir fait d'excellentes études, il embrassa la carrière des lettres et débuta par sa collaboration avec le poète Méry dans une épître en vers à l'empereur *Sidi-Mahmoud*, qui fut publiée sous le nom seul de ce dernier (1825, in-8°). Il travailla ensuite à la rédaction de plusieurs journaux: le *Nain*, le *Courrier de la Jeunesse*, le *Journal des Enfants*, dont il fut un des fondateurs, le *Figaro*, l'*Europe littéraire*, ainsi qu'à celle de plusieurs journaux politiques, dont la partie littéraire lui fut confiée. Deux romans: *Un Enfant* (3 vol., 1833), les *Femmes vengées* (2 vol., 1834) et un recueil de contes moraux pour les enfants, intitulé *les Jours heureux* (1 vol., 1836), furent successivement publiés par lui et furent remarqués. Il aborda en même temps le genre dramatique, dont il fit bientôt l'unique objet de ses travaux: dans l'espace de vingt-six ans, de 1833 à 1859, il composa soixante-dix pièces, dont quelques-unes en collaboration de différents auteurs, qui, pour la plupart, eurent un réel succès. Nous citerons, parmi les plus applaudies, *Clémentine*, les *Trois Dimanches*, l'*Ami de la Maison* (au Théâtre-Français), le *Mari de ma Fille*, le *Mari à l'essai*, la *Polka en*

province, *Colombe et Perdreau*, *Un Petit de la mobile*, *la Propriété c'est le vol*, *les Grenouilles qui demandent un roi*, *les Représentants en vacances*, *le Bourgeois de Paris*, *la Dot de Marie*, *Vénus à la fraise*, *les Contes de la mère l'Oie*, *Turlututu*, *Florian*, etc. Eléonore de Vulabelle tint un rang distingué parmi les écrivains les plus remarquables de l'époque de 1830. Son talent, comme journaliste, comme romancier et comme auteur dramatique, aurait attiré sur lui une certaine célébrité, si, caractère libre et fier, son dédain de la foule, son aversion pour le bruit, son amour pour la retraite et le travail, ne l'avaient porté à fuir la publicité avec autant de soin que d'autres en mettent à la rechercher; il a vécu solitaire et silencieux. Son recueil des *Jours heureux* est le seul livre peut-être qu'il ait signé de son nom. Ses romans furent publiés sous le pseudonyme d'*Ernest Desprez*, et toutes ses pièces de théâtre sous celui de *Jules Cordier*. Esprit élevé et profondément libéral, il ne montrait de passion qu'envers l'improbité, la persécution ou l'abus de la force, et répondait habituellement à qui lui demandait quel parti politique il avait adopté : « Le parti des vaincus. » Un des journaux les plus répandus et les plus accrédités disait, en annonçant la mort de Vulabelle : « Cet homme « de bien, doublé d'un homme d'esprit, ce phi-
« losophe content de peu, ce vrai sage, a compté
« les succès éclatants par douzaine, sans vouloir
« jamais que son nom fût jeté au public. C'est à
« lui principalement que, depuis dix ans, les Pa-
« risiens ont dû tant de joyeuses soirées : *La*
« *Propriété c'est le vol*, une satire si spirituelle,
« *le Bourgeois de Paris*, une comédie si comique;
« et ce vaudevilliste mordant, ce gai conteur
« était aussi un érudit, et même un véritable sa-
« vant, mais avec tant de modestie, avec si peu
« d'envie de faire paraître ce savoir, qu'il a
« échappé au plus grand nombre. Disons encore,
« à son honneur, que cet excellent esprit, aussi
« peu soucieux de la fortune que de la renommée,
« repoussa toujours leurs avantages en homme
« satisfait de son lot et qui s'en contente. » Eléonore de Vulabelle, dont l'érudition était en effet profonde et peu commune, ne bornait pas ses travaux aux productions légères, dont la nomenclature précède; des objets plus sérieux occupaient son esprit. Depuis longtemps il amassait les matériaux d'un dictionnaire historique de tous les mots de notre langue, devant présenter leur origine, leur étymologie et leur transformation à travers chaque siècle. Mais la mort est venue interrompre une entreprise aussi utile et aussi précieuse. Il n'a laissé qu'une immense quantité de notes dont lui seul pouvait faire usage. C'est à tort que certaines biographies contemporaines, entre autres inexactitudes, le prénomment *Matthieu*. Son acte de naissance porte le seul prénom d'Eléonore. Il avait pour frère aîné Achille de Vulabelle, auteur de l'*His-*

toire des deux Restaurations, représentant du peuple et ministre de l'instruction publique en 1848; et pour frère cadet, Hippolyte de Vulabelle, tué par accident le 12 janvier 1856, lequel, d'un esprit également distingué, n'a rien publié. Par une singularité fort remarquable, ces deux frères, Hippolyte et Eléonore, sont morts, l'un et l'autre, le jour du mois où ils étaient nés. Le dernier, comme il est dit au commencement de cet article, né le 12 octobre 1801, est mort le 12 octobre 1859. Z.

VAULCHIER (MATTHIEU) et non pas Vauchier ou Vaucher, traducteur, était né dans le 16^e siècle à Arlay, près de Lons-le-Saulnier. Il joignait à des connaissances assez étendues pour le temps beaucoup d'esprit, de prudence et le courage d'un soldat. Il sut mériter la bienveillance de l'empereur Charles-Quint, et reçut de ce prince, avec la charge d'un de ses rois d'armes, le surnom de *Franche-Comté*. Il se signala dans les guerres contre les protestants d'Allemagne, et ne quitta Charles-Quint qu'après son abdication. On ignore l'époque de sa mort. Il a traduit de l'espagnol en français le *Commentaire* de don Louis d'Avila (*voy. ce nom*) de la *Guerre d'Allemagne*, Anvers, 1550, in-8°. C'est de la même famille que descend le marquis de Vaulchier, directeur général des postes. W—s.

VAULTIER (MARIE-CLAUDE-FRÉDÉRIC), littérateur français, naquit à Barbey le 22 février 1772. Il avait fait de brillantes études lorsque éclata la révolution française. Il sympathisa particulièrement avec le parti girondin, et surtout avec ceux de ce parti qui vinrent se réfugier à Caen après la journée du 2 juin 1793. Son existence ne fut cependant pas mêlée aux grandes agitations politiques d'alors. Elle se concentra plutôt dans les études et les préoccupations du savant. Vaultier fut professeur à la faculté des lettres de Caen et doyen de cette faculté; enfin il fut membre de l'académie de cette ville, l'une des plus laborieuses de la province. Il mourut le 21 janvier 1843. On a de lui : 1^o une remarquable thèse soutenue en 1812 devant la faculté des lettres de Paris pour l'obtention du grade de docteur et intitulée *De la traduction*. Cette dissertation, imprimée pour la première fois en 1812, in-4^o, et insérée dans le *Bulletin de l'instruction publique et des sociétés savantes de l'académie de Caen*, 1842, offre des points de vue neufs et d'un grand intérêt, mais dont quelques-uns sont contestables. Vaultier est de cet avis que le traducteur est dispensé moins encore de penser que d'inventer. Suivant le système dominant alors, il est pour la fidélité relative de la traduction à laquelle on a dû, au dernier siècle surtout, tant de pâles versions des chefs-d'œuvre. 2^o *Causarum causa Deus*, autre thèse, même année, in-4^o; 3^o *Recherches historiques sur l'ancien pays de Cinglais du diocèse de Bayeux*, Caen, 1837, in-8^o; 4^o *De la poésie lyrique en France aux 14^e et 15^e siècles*,

1840, in-8°; 5° *Analyse rythmique du vers alexandrin*, 1840; 6° *Notice sur la vie et les travaux littéraires de M. l'abbé Delarue*, Membre, 1842, in-8°. Vaultier a publié en outre l'*Histoire de la prairie de Caen*, par le même académicien; 7° *Histoire de la ville de Caen depuis son origine jusqu'à nos jours, contenant la description de ses monuments*, etc., Caen, 1843. Vaultier a pris, de 1825 à 1840, une part active aux travaux de l'académie de cette ville, qui a fait de lui un juste éloge. Z.

VAULTRIN. Voyez VALTRIN.

VAULX-CERNAY (PIERRE, moine DE) embrassa jeune la vie religieuse dans l'abbaye de ce nom, au diocèse de Paris. Il était neveu de l'abbé Gui, l'un des plus ardents promoteurs de la guerre contre les Albigeois, mort évêque de Carcassonne, l'an 1223. Il accompagna son oncle dans la croisade des Latins contre les Grecs, dont le résultat fut l'élévation de Baudouin, comte de Flandre, sur le trône de Constantinople (voy. BAUDOUIN); et il le suivit également dans l'expédition contre les Albigeois. Il prit une part active à cette entreprise par ses démarches et ses prédications. Ayant vécu dans l'intimité de tous les chefs de cette guerre mémorable, personne n'était plus en état que lui d'en écrire l'histoire. Il offrit au pape Innocent III la dédicace de son ouvrage, qui commence en 1206, et finit en 1218, à la mort de Simon de Montfort, tué devant Toulouse. On reproche à l'auteur sa partialité pour Simon de Montfort, son zèle ardent contre les Albigeois, et son dévouement aveugle à la cour de Rome: c'est lui reprocher d'avoir eu les opinions de son siècle. Ses récits sont pleins de chaleur et d'intérêt; on sent qu'il écrit avec conviction, et son livre est un de ceux qui font le mieux connaître les temps déplorables où il a vécu. L'*Histoire* de Pierre de Vaulx-Cernay fut publiée, pour la première fois, à Paris, en 1615, in-8°, par les soins de Nicolas Camusat (voy. ce nom); Duchesne l'inséra depuis dans sa *Collection* des historiens de France, t. 5, p. 554, avec quelques corrections tirées d'un manuscrit de l'abbaye de St-Martin des Champs; et enfin D. Tissier la réimprima dans le tome 7 de la *Bibliotheca cisterciensis*, d'après un manuscrit de l'abbaye de Long-Pont. Cette édition passe pour la plus exacte; mais M. de Cambis en possédait un manuscrit qui diffère en beaucoup d'endroits des imprimés, et dont les leçons lui paraissent meilleures, parce qu'il le regarde comme une copie faite sur le manuscrit autographe (voy. le *Catalogue des manuscrits* de Cambis). L'histoire de Pierre de Vaulx-Cernay a été traduite en français par Arnaud de Serbin, Paris, 1565, in-8° (1), et plus récemment par M. Guizot, sur l'édition de Tissier. Cette tra-

duction, précédée d'une notice sur l'auteur, et suivie de plusieurs documents historiques, forme le tome 13 de la collection des *Mémoires relatifs à l'histoire de France*, depuis la fondation de la monarchie jusqu'au 13^e siècle, Paris, Brière, 1823 et années suivantes. W—s.

VAUME (JEAN-SÉBASTIEN), l'anti-vacciniste, naquit en 1746 à Arlon, en Belgique. Un parent, médecin du roi (Louis XV), le fit venir à Paris, où il suivit les cours des maîtres les plus habiles; il travailla sous Moreau à l'Hôtel-Dieu, et sous Sabatier aux Invalides; et finalement, avant d'avoir pris tous ses grades, il fut placé, d'abord en qualité d'élève, puis comme chirurgien aide-major (1773), à ce qu'on nommait l'armée de Corse, sous Marbeuf. Ce gouverneur ou général eut à faire campagne pour conquérir son gouvernement. Vaume se signala par son activité pendant cette première période de la domination française dans l'île génoise jadis, et, en récompense, il échangea son modeste titre d'aide-major contre la position de chirurgien en chef de l'hôpital militaire d'Ajaccio. L'Etat voulait qu'en dehors des fonctions inhérentes à sa place, le chef de la santé propageât l'inoculation de la petite vérole. Vaume s'acquitta de cette tâche avec autant de succès que de zèle. Un fait curieux à remarquer, c'est que la famille Bonaparte fournit à la liste des inoculés de Vaume un notable contingent. Il quitta la Corse pour retourner en Belgique, en 1776, à Louvain, où il fut proclamé docteur en même temps qu'il s'attacha au prince de Ligne comme chirurgien-major de son régiment et fit avec lui la campagne de 1778. La fièvre putride sévissait alors dans toute l'armée. Vaume imagina un traitement plus rationnel, plus suivi, plus complet, et cependant plus simple de l'affection dont on déplorait les ravages. C'est, à quelques perfectionnements près, celui qu'on suit aujourd'hui. Classé dès lors par l'estime publique parmi les praticiens les plus experts, il put trouver à Bruxelles une nombreuse clientèle, et il s'y fixa, probablement avec l'idée de ne jamais quitter cette ville. Aussi le trouve-t-on souvent mentionné avec le titre de membre du collège de médecine de Bruxelles. La révolution des Pays-Bas vint changer sa résolution, et, en 1792, on le vit reparaître à Paris et s'y établir. Il avait au préalable obtenu le titre de médecin de l'hôpital du Roule. Puis il commença par mettre au net le résultat de ses observations de 1778, augmentées et corroborées de tout ce que quinze ans ou plus de pratique avaient pu lui fournir, et il en forma celui de tous ses ouvrages dont la science même contemporaine peut encore lui savoir le plus de gré: le *Traité de la fièvre putride*. S'exagérant ensuite un peu les dangers de l'initiative particulière dans la thérapeutique, etc., il imagina qu'il fallait contraindre en quelque sorte les praticiens à n'employer que des modes curatifs uniformes, et il eut le mal-

(1) Il en existe deux traductions antérieures à celle de Serbin, restées manuscrites; la plus ancienne est anonyme; la seconde, de Guill. Pellicier (voy. ce nom), est conservée à la bibliothèque de Paris, sous le n° 6945.

heur de divulguer dans son *Code médical* les utopies qui tendaient à imposer au médecin une sorte de consigne médicale. Ses confrères s'étant naturellement révoltés contre cette prétention exorbitante, l'humeur de Vaume ne fit que s'aggraver; n'admettant point d'autre procédé que l'inoculation, il s'éleva surtout contre la vaccine, et pendant quelque temps il soutint une acerbe polémique en ce sens. Enfin, pourtant, il s'aperçut bien qu'il ne lui restait de partisans que ceux aux yeux desquels « vacciner, c'est tenter Dieu »; et comme, après tout, ce n'étaient pas là, lui-même le sentait, des suffrages scientifiques, il se reposa de guerre lasse. Il bouda de même, mais moins ostensiblement et moins longtemps, la thérapeutique issue du système de Broussais. Il fut plus heureux, et tout le monde se fit un devoir de rendre justice à ses efforts, lorsque, à force de varier les préparations d'hydargyre, dans le but d'en obtenir qui sortissent tous leurs effets sans produire d'inconvénients, il arriva aux dragées mercurielles, dont l'emploi s'est popularisé si généralement et si vite. Il est mort vers 1840. Voici la liste méthodique des publications petites ou grandes du docteur Vaume. 1° (sur la vaccine), *Réflexions sur la nouvelle méthode d'inoculer la petite vérole avec le virus des vaches*, Paris, an 8 (1800), in-8°; 2° *Les dangers de la vaccine démontrés par des faits authentiques consignés dans quelques mémoires et dans différentes lettres adressées au comité médical et central établi à Paris, pour faire des épreuves sur le nouveau genre d'inoculation*, Paris, an 9 (1801), in-8°; 3° *Nouvelles preuves des dangers de la vaccine, pour servir de supplément et de conclusion à tout ce qui a été publié contre ce nouveau genre d'inoculation*, Paris, an 11, in-8°; 4° *Traité de l'inoculation de la variole et méthode pour faire cette opération avec facilité et avec un succès constant*, Paris, 1825, in-8°. (Ce n'est qu'une brochure de 48 pages) 5° (Dernier ouvrage de polémique, mais sur un sujet tout autre.) *Réflexions sur la canthari-sanguis-mause*, Paris, 1823, in-8°. (Ce n'est, comme le précédent, qu'un opuscule; il n'excède pas 16 pages.) 6° *Traité de la fièvre putride, précédé d'une dissertation sur les remèdes généraux et d'un plan pour former un code complet de médecine et de chirurgie pratiques, d'après l'observation et l'expérience, dont l'utilité est circonscrite aux habitants qui sont entre les 43° et 60° degrés de latitude nord et les 7° et 40° de longitude de notre hémisphère*, Paris, 1796, in-8°; 7° *Traité de médecine pratique sur les remèdes généraux et sur la fièvre putride*, Paris, 1799, in-8°; 8° *Rapport sur la société d'agriculture de Tours et sur l'enseignement public*, 1793; 9° *Tableau élémentaire d'histoire naturelle à l'usage de l'école centrale du département d'Indre-et-Loire*, Paris, an 7 (1799), in-8°; 10° *Dissertation sur le mercure, ses préparations et ses effets sur le corps de l'homme*, Paris, 1812, in-12. On trouve dans cette courte disser-

tation un rapide aperçu des faits en même temps concis et certains sur les propriétés et les manipulations du mercure. P—OT.

VAUMORIÈRE (PIERRE D'ORTIGUES DE), littérateur médiocre, né vers 1610 à Apt en Provence, était fils d'Annibal d'Ortignes (voy. ce nom) et d'une demoiselle de Barras (1). Ayant hérité du fief dont il prit le nom, il vint à Paris, où ses manières aimables le firent accueillir. Il avait la passion du jeu, ainsi que sa femme (2); et comme il était rarement favorisé de la fortune, il se trouva ruiné en peu de temps. C'est alors qu'il se vit obligé de chercher une ressource dans l'exercice de ses talents naturels. S'étant mis aux gages d'un libraire, il tenta d'imiter les longs romans que la Calprenède avait mis à la mode, et fut assez heureux pour ne point paraître trop inférieur à son modèle. Vaumorière était membre de l'académie qui s'assemblait chez d'Aubignac (voy. ce nom). Cependant « sa moindre qualité, dit « mademoiselle de Scudéry, était son bel esprit : « il brillait partout; mais il était encore plus « honnête homme qu'il n'était homme de let- « tres.... Il n'avait rien à lui; tous ceux qui le « connaissaient étaient plus maîtres de son bien « que lui-même. Il disait toujours que l'argent « et le cœur ne sont bons que quand on les « donne : à quoi il ajoutait que c'était un moindre « mal d'être dupe que de craindre toujours d'être « dupé. Dans un âge fort avancé, il conservait « tout le feu et les agréments de la jeunesse. Il « avait le secret de ranimer la conversation; il « parlait bien, il écrivait encore mieux. » Vaumorière n'eut point d'autre ennemi que Richelet, qui l'a fort maltraité dans son *Dictionnaire*, notamment au mot *Elargir*, où il lui reproche d'avoir été mis en prison. C'est sans doute pour dettes qu'il avait été arrêté. Il mourut fort pauvre au mois de septembre 1693. Outre la continuation du *Faramond* de la Calprenède, dont il donna les cinq derniers volumes (voy. CALPRENÈDE), on a de Vaumorière : 1° *Le Grand Scipion*, Paris, 1658, 4 vol. in-8°; 2° *Histoire de la galanterie des anciens*, ibid., 1671, 2 vol. in-12. Cet ouvrage est devenu très-rare. M. de Paulmy nous apprend qu'il l'avait inutilement cherché pour en donner l'analyse dans la bibliothèque des romans (voy. *Mélanges tirés d'une grande bibliothèque*, t. 2, p. 63). 3° *Diane de France*, ibid., 1674, in-12; 4° *Mademoiselle de Tournon*, ibid., 1679, in-12; 5° *Mademoiselle d'Alençon*. Cette nouvelle et la précédente ont été réimprimées, par erreur, dans le recueil des *OEuvres* de madame de Villeglé. 6° *Adélaïde de Champagne*, ibid., 1680 ou 1690, 4 vol. in-12; 7° *Agatis, reine de Sparte*, ibid.,

(1) Voy. la *Biblioth. française* de Goujet, t. 15, p. 275-280.

(2) Elle a dans le *Grand dictionnaire historique des Précieuses*, par Somaize, un article (t. 2, p. 177) sous le nom de *Varsamine*. C'est, y est-il dit, une illustre précieuse de la ville de Lescaille (Digne); elle passe six mois de l'année à Athènes (Paris), c'est la femme de Grèce (France) qui a le plus de passion pour le jeu, aussi bien que *Varsamine*, son mari.

1685, 2 vol. in-12; 8° *L'Art de plaire dans la conversation*, ibid., 1688, in-12; troisième édition, 1698, même format. Suivant mademoiselle de Scudéry, jamais personne n'avait porté cet art au même degré que Vaumorière. On peut donc présumer que son livre contient quelques préceptes utiles. 9° *Harangues sur toutes sortes de sujets, avec l'art de les composer*, ibid., 1688, in-4°; 1693 et 1713, même format. La troisième édition est augmentée de l'*Eloge* de Vaumorière, par mademoiselle de Scudéry, d'une *Dissertation* sur les oraisons funèbres, par l'abbé du Jarry, et d'un grand nombre de nouvelles harangues tirées de différents auteurs. Suivant l'abbé Goujet, le discours préliminaire de Vaumorière mérite encore d'être lu; à l'égard des harangues, il en est peu où l'on ne trouve de l'esprit, du goût et un style assez pur (*Biblioth. française*, t. 2, p. 440). Gibert a fait de cet ouvrage, aujourd'hui presque entièrement oublié, le sujet d'une longue analyse critique dans les *Jugements des savants qui ont traité de la rhétorique*, t. 3, p. 222. 10° *Lettres sur toutes sortes de sujets*, avec des avis sur la manière de les écrire, ibid., 1689, 2 vol. in-12; cinquième édition, 1714; compilation utile, mais surpassée depuis longtemps. On trouve une notice sur Vaumorière dans les *Mémoires* de Nicéron, t. 35. W—s.

VAUQUELIN, né en 1726, n'eut pour maîtres que le ciel, la mer et son père, qui, dès l'âge de dix ans, le fit entrer dans la marine et l'embarqua sur le bâtiment qu'il commandait. Son premier fait d'armes fut de soutenir un combat très-vif, en 1745, contre une frégate anglaise, qui les attaqua dans les parages de la Martinique, et qu'il contraignit de s'éloigner. Le courage et le sang-froid dont il fit preuve dans cette action, son patriotisme et la connaissance qu'il avait acquise des côtes d'Angleterre déterminèrent, dix ans plus tard, le ministère à le charger de reconnaître les ports de la Grande-Bretagne. Il s'acquitta de cette mission avec tant de zèle et d'habileté qu'on le jugea capable de porter des renforts et des munitions à Louisbourg, et qu'on lui confia le commandement de la frégate *l'Aréthuse*. « Je sais, mon fils, lui écrivit son père à ce sujet (1755), je sais ce que vous pouvez et ce que j'ai droit d'attendre; la carrière s'ouvre pour vous : allez commander l'*Aréthuse*. Son-gez, quand vous monterez votre frégate, qu'elle doit vous servir de tombeau, ou être le berceau de votre gloire. » (*Voy. Merc. de Fr.*, avril 1764). Non content d'avoir rempli sa mission avec succès, Vauquelin voulut s'associer à la gloire de défendre la colonie; et voyant le parti qu'on pouvait tirer d'une baie devant laquelle devait passer l'ennemi, il s'y embossa dans une excellente position. Les Anglais ayant réuni tous leurs efforts pour le contraindre à l'abandonner, trois fois il vit son équipage se renouveler sous le feu de l'ennemi, et son bâtiment fut rasé

comme un ponton avant qu'il songeât à chercher un abri sous le canon de la place. Ne voulant point attendre que sa reddition le mît à la discrétion du vainqueur, il fit promptement réparer sa frégate et offrit ensuite au gouverneur de traverser la flotte anglaise pour aller solliciter des secours dans la mère patrie. Cette entreprise hardie, consentie avec peine, fut couronnée du plus heureux succès. Vauquelin mit en défaut les plus fins voiliers envoyés à sa poursuite, et eut la gloire de leur échapper. L'amiral anglais Boscaven se plut dans la suite à lui rendre justice en présence des officiers de la marine française dont les vaisseaux tombèrent en son pouvoir par suite de la capitulation de Louisbourg, du 26 juillet 1758 : « Je ne sais, leur dit-il, quel est l'habile homme qui commande l'*Aréthuse*, et qui m'a échappé; mais je gagerais que c'est un routier marchand, car il sait bien son métier. Si un de mes capitaines de frégate en eût fait autant, mon premier soin en arrivant en Angleterre serait de solliciter pour lui un brevet de capitaine de vaisseau. » Vauquelin, à son retour dans sa patrie, méritait sans doute une semblable récompense; mais la noblesse avait seule alors le droit de prétendre au commandement dans la marine royale. Le gouvernement lui donna cependant des marques d'estime en lui confiant encore la conduite de 3 frégates. Dans cette nouvelle expédition, en dépit de la vigilance de la station anglaise, il remonta le fleuve St-Laurent, et après y avoir mis ses frégates à l'abri de tout danger, il vola, avec une partie de ses équipages, au secours de la place de Québec, en 1759. Ce renfort, très-utile pour le service de l'artillerie, prolongea quelque temps la résistance des assiégés, qui, après soixante-quatre jours de bombardement, se trouvant réduits à leurs propres forces et n'ayant plus l'espoir d'être secourus, furent obligés de capituler le 18 septembre. Dès la malheureuse journée du 13, Vauquelin, prévoyant que la place ne tarderait pas à succomber, prit la résolution de sauver ses frégates. Il réussit d'abord à s'échapper de la place avec quelques braves qui le suivirent, et dès que le moment lui parut propice, il mit à la voile. Déjà il était parvenu jusqu'à l'embouchure du fleuve St-Laurent, lorsqu'il se vit enveloppé par des forces trois fois supérieures. Il n'hésita pas néanmoins à engager l'action, et se battit avec intrépidité; mais bientôt ses avaries furent telles, que son vaisseau se trouva hors d'état de manœuvrer. Déterminé à s'engloutir dans les flots plutôt que de se rendre, il permit à son équipage de se sauver dans les chaloupes, et resta seul sur son bâtiment auquel il avait fait mettre le feu. Ravi d'admiration à cette vue, le commandant anglais envoya à bord du vaisseau de Vauquelin, et l'on parvint à le sauver, malgré lui, de la mort à laquelle il s'était voué. Ce trait d'intrépidité fit passer enfin par-dessus les con-

sidérations de naissance, et Vauquelin fut promu, en 1763, au grade de lieutenant de vaisseau. Mais des ennemis secrets, jaloux de son élévation, mirent en jeu les plus basses intrigues pour le noircir auprès du gouvernement. Il venait de remplir une mission importante dans les Grandes-Indes, et il s'en était acquitté loyalement et avec succès; au lieu des témoignages de satisfaction auquel il s'attendait à son retour, il se vit condamné à garder les arrêts dans son domicile. Rendu à la liberté au bout de quatre mois, il se proposait d'aller se justifier devant le roi et rendre compte de sa conduite, lorsqu'il perdit la vie sous un fer assassin, et fut trouvé percé de coups, sans qu'on ait jamais pu découvrir les auteurs de ce crime. Ainsi périt, à l'âge de 37 ans, un marin dont la valeur promettait à la France un digne héritier des Jean Bart et des Duguay-Trouin.

M—G—R.

VAUQUELIN (LOUIS-NICOLAS), célèbre chimiste, né le 16 mai 1763, à St-André-d'Hébertot, village de la Normandie, passa les premières années de sa jeunesse près de son père, qu'il aidait dans le travail des champs, autant que pouvait le lui permettre son jeune âge. Il existait à Hébertot une école publique pour les enfants du village, fondée par le petit-fils du chancelier d'Aguesseau, seigneur de l'endroit. Vauquelin fréquenta cette école et ne tarda pas à s'y distinguer par une application telle qu'il fut bientôt en état de seconder son maître comme répétiteur. Ses progrès dans l'instruction religieuse ne furent pas moins rapides, et le curé du village, duquel il recevait cette instruction, conçut pour lui une affection dont il ne cessait de lui prodiguer journellement les témoignages. A quatorze ans, Vauquelin quitta ses parents et vint à Rouen, où il entra chez un pharmacien comme garçon de laboratoire. Ce pharmacien faisait un cours de chimie auquel, tout en s'occupant de sa besogne, le jeune garçon ne manquait pas d'assister. C'est ainsi que se manifesta en lui un goût prononcé pour une science à laquelle il devait, par la suite, faire faire de si grands progrès. Mécontent de quelques procédés de son patron et encouragé par quelques-uns de ses élèves dont il avait su se faire des amis, il se décida à venir à Paris, avec la recommandation du curé d'Hébertot qui, l'adressant au prieur de l'ordre des Prémontrés auquel appartenait ce même curé, faisait de son mérite le plus grand éloge. Il fut très-favorablement accueilli par ce vénérable ecclésiastique, et trouva également une bienveillante protection chez madame d'Aguesseau, dans les propriétés de laquelle travaillait habituellement son père. Pendant les trois premières années de son séjour à Paris, Vauquelin fut employé dans plusieurs pharmacies et, en dernier lieu, chez Cheradame, où l'un de ses camarades, nommé Prempain, lui donna des leçons de langue latine, dont il sut profiter avec cette facilité qu'il apportait dans

tous les genres d'études. Il trouva aussi dans un M. Dubuc, qu'il avait connu à Rouen et qui alors habitait Paris, un savant herborisateur dont les connaissances en botanique lui furent très-profitables. Cheradame avait pour cousin le célèbre Fourcroy, qui venait fréquemment chez lui et y voyait l'élève Vauquelin, dont il entendait souvent faire un grand éloge. L'idée lui vint de s'attacher ce jeune homme, et après s'être assuré de sa vocation bien déterminée pour la chimie, il l'engagea à venir demeurer avec lui pour le seconder dans ses travaux. Vauquelin accepta cette offre avec empressement et quitta la maison Cheradame pour venir habiter chez Fourcroy, dont il ne tarda pas, par son zèle, son assiduité et la douceur de son caractère, à gagner l'estime et l'amitié, ainsi que celle des sœurs de ce savant, dont une demeurait avec lui. Dans une grave maladie qu'il fit alors, il reçut de ces dames les soins les plus empressés. Pendant le cours de ses études en chimie, Vauquelin ne négligea pas de poursuivre celles de la physique et de l'histoire naturelle, qu'il poussa à un très-haut degré; il trouva même le temps de faire, sous la direction d'un ancien prêtre, une année de philosophie et se fit recevoir *maître ès arts*. Cependant le jeune élève de Fourcroy, devenant de plus en plus l'ami de son maître, devenait aussi son émule, et celui-ci, le jugeant fort en état de le suppléer dans le cours qu'il faisait à l'Athénée, l'engagea à faire ce cours; mais Vauquelin, se défiant de son extrême timidité, n'osait aborder cette redoutable épreuve. Enfin, sur les instances pressantes de son protecteur, il s'y détermina et se présenta tout tremblant devant son auditoire. Cette première leçon de celui qui devait un jour devenir un habile professeur fut pleine de trouble, d'hésitation, et ce n'est qu'en balbutiant qu'il put exprimer les choses les meilleures et les mieux conçues. Du reste, ceux qui ont connu Vauquelin savent que toute sa vie il a conservé ce caractère de timidité qui le gênait pour parler en public. Lorsqu'il commençait un cours, il éprouvait un pénible embarras qui ne se dissipait entièrement qu'après quelques leçons et lorsqu'il s'était un peu familiarisé avec ses auditeurs. Ce premier pas fait, et se voyant soutenu par les marques d'approbation et d'encouragement que lui donnait l'assemblée, Vauquelin continua ses débuts et devint tout à fait le remplaçant de Fourcroy dans son cours de chimie à l'Athénée. L'intimité de ces deux savants s'accrut de jour en jour, ils ne travaillaient plus qu'ensemble, et les résultats des recherches auxquelles ils se livraient étaient publiés dans des mémoires, sous le nom collectif de Fourcroy et Vauquelin. En 1792, Vauquelin, qui s'était fait recevoir pharmacien et dirigeait la pharmacie de M. Goupil, rue Ste-Anne, fut assez heureux et l'on peut même dire assez courageux pour sauver, au risque de sa propre vie, celle d'un pauvre soldat

suisse qui, échappé au massacre des Tuileries, était parvenu à se soustraire à la fureur populaire. En 1793, par suite des événements révolutionnaires qui l'avaient forcé de quitter Paris, Vauquelin fut nommé pharmacien de l'hôpital militaire de Melun, et l'année suivante (1794) ayant été appelé à Paris, il fut nommé professeur de chimie adjoint à l'école centrale des travaux publics, qui, en septembre 1795, prit le nom d'école polytechnique. Les professeurs titulaires étaient Fourcroy et Guyton de Morveau. A peu près à la même époque, on réorganisa l'école des mines, projetée par le cardinal Fleury, et instituée en 1783. Vauquelin reçut le titre d'inspecteur des mines, et fut chargé de faire dans cette école un cours de *docimasia*; il fut logé dans l'établissement. Pour la première fois, Vauquelin, qui avait toujours demeuré chez les autres, eut un logement à lui, et, plein de reconnaissance des bontés qu'avaient eues pour lui les sœurs de Fourcroy, il disposa de la plus grande partie de son appartement en faveur de ces deux dames, qui vinrent demeurer avec lui et ne le quittèrent qu'à leur mort. En cette même année (1795), Vauquelin fut nommé membre de l'Institut national dans la classe qui porte aujourd'hui le nom d'Académie des sciences. En 1804, lorsque l'ordre de la Légion d'honneur, créé en 1802, reçut l'extension que lui donna l'empereur Napoléon, Vauquelin en reçut la décoration, et vers la même époque, il fut nommé directeur de l'école spéciale de pharmacie, qui venait d'être organisée. En ce même temps encore, il fut attaché à la Monnaie de Paris, en qualité d'essayeur de la garantie des bijoux d'or et d'argent. A la mort de Darcet (1801), Vauquelin avait été nommé professeur de chimie au Collège de France, mais bientôt après, Brougniart père, membre de l'Institut et professeur au jardin des plantes pour la chimie appliquée aux arts, étant décédé, il obtint cette chaire sur la présentation unanime de l'Institut, de l'administration et des inspecteurs des études. Cette nomination le força d'abandonner la chaire du Collège de France, qui fut occupée par un de ses élèves. Ce cours de chimie appliquée aux arts, auquel le nouveau professeur apporta le tribut des connaissances étendues que lui avaient fait acquérir ses longues études et ses savantes recherches, et dans lequel on recevait de sa bouche un enseignement qu'on ne trouvait dans aucun ouvrage connu, avait une durée de trois ans et offrait le plus grand intérêt aux personnes instruites qui le suivaient assidûment. Malheureusement pour la science, ce cours n'a pas été publié. En 1811, Fourcroy ayant succombé à une attaque d'apoplexie, et la place de professeur de chimie à l'école de médecine se trouvant par là vacante, Vauquelin se présenta pour l'obtenir au concours qui fut ouvert à cette école, mais il eut, sans combattre, la gloire de triompher, car tous ses concurrents

se retirèrent du concours. Il fut, peu de temps après sa nomination, reçu docteur en médecine, sur le développement d'une thèse ayant pour objet l'analyse des matières entrant dans la composition du cerveau de l'homme et de celui des animaux. Vauquelin conserva cet emploi jusqu'en 1822, époque à laquelle il fut révoqué conjointement avec plusieurs de ses illustres confrères, de Jussieu, Dubois, Pelletan, Pinel, Desgenettes, Chaussier, Lalleman, le Roux et Moreau. Cette disgrâce, si peu méritée et due sans doute à l'esprit de réaction qui dominait alors, affecta profondément Vauquelin, mais elle affecta peut-être plus encore celui qui en avait été la cause, car, au dire de quelques personnes, le chagrin qu'il en ressentit altéra sa santé au point de hâter l'instant de sa mort, qui précéda celle de Vauquelin. Lors de la création de l'Académie royale de médecine (1820), Vauquelin en avait été nommé membre (section de pharmacie), et souvent cette docte assemblée eut à s'applaudir de cette nomination. En 1827, le roi lui conféra le cordon de St-Michel. Enfin, en 1828, le département du Calvados le choisit pour l'un de ses députés. Il fut un des membres de cette chambre qui se distinguaient par leur assiduité; il n'était point orateur, mais son esprit droit et éclairé, son désir extrême de voir le progrès s'accomplir sans désordre et sans anarchie, son dévouement sans bornes aux intérêts de son pays en faisaient un digne et loyal député. Cet homme si supérieur et si recommandable par son mérite et ses talents était simple et modeste; sa vie était celle d'un patriarche. La lecture et le travail occupaient tous ses instants; cependant l'amour de la science n'avait pas absorbé toutes les facultés de son esprit, et la littérature ancienne et moderne lui offrait des charmes. Horace et Virgile étaient ses auteurs favoris; il les possédait complètement et souvent en faisait les citations les plus heureuses; il avait également pour la bonne musique un goût prononcé que son ami et compatriote Boieldieu n'avait pas peu contribué à lui donner. De retour dans son pays natal, il fut atteint d'une grave maladie à laquelle il succomba le 1^{er} octobre 1829, emportant les regrets de tous ceux qui avaient eu le bonheur de le connaître et surtout de ses nombreux élèves, qui l'aimaient comme un père. Il en est peu qui n'aient trouvé en lui un appui et un protecteur. Nous citerons à cette occasion une anecdote à laquelle le personnage qui y donna lieu ajoute un certain intérêt. En 1808, Bonaparte, après le désastre de Baylen, ordonna que les Espagnols résidant à Paris et qui pouvaient inspirer des craintes fussent arrêtés et conduits dans divers dépôts. L'exécution suivit l'ordre de près, et environ soixante Espagnols furent conduits à la préfecture de police pour être de là dirigés sur différents points. L'un d'eux, qui était venu à Paris pour étudier la chimie et qui suivait le

cours de Vauquelin. n'ayant dans la capitale aucun protecteur sur lequel il pût compter, réclama l'appui de son professeur. Dès le lendemain matin, avant six heures, Vauquelin, en costume de membre de l'Institut, était à la préfecture pour réclamer et se porter garant du jeune Espagnol, qui fut immédiatement rendu à la liberté. Sans cet empressement que mit le généreux professeur à s'occuper du jeune étranger qui réclamait son assistance, la France aurait peut-être compté un savant de moins, car le jeune Espagnol dont il s'agit était Orfila, qui s'est acquis depuis une réputation européenne (*roy. ORFILA*). Vauquelin appartenait à un grand nombre de sociétés savantes de France et de l'étranger, et particulièrement à la société royale de Londres, à la société de pharmacie de Paris, à la société philomatique dont il fut, en 1788, l'un des fondateurs; à la société d'agriculture, à celle d'encouragement, et enfin à la société de chimie médicale; il a fait un grand nombre d'élèves distingués, parmi lesquels MM. Bouchardot, Caventou, Chevreuil, Payen, etc., etc. L'auteur du présent article fut lui-même un des élèves les plus assidus de cet illustre professeur. Vauquelin avait été aussi le maître du célèbre Humboldt. Il est peu d'hommes dont la carrière ait été aussi fructueusement remplie que l'a été celle du savant dont nous racontons la vie; il en est peu surtout dont les recherches et les travaux aient autant contribué aux progrès d'une science sur laquelle repose le succès d'une foule d'industries. Vauquelin n'a pas laissé d'ouvrages complets sur la science à laquelle il a consacré sa vie entière; il n'a publié *ex professo* que le *Manuel de l'essayeur*, 1812, 1 vol. in-8°; nouvelle édition revue et augmentée, par Ad. Vergnaud, Paris, 1835, in-18; mais il doit sa haute réputation aux belles analyses qu'il a faites, soit en collaboration de Fourcroy, soit isolément, à ses expériences publiques, à plusieurs découvertes d'une haute importance et aux mémoires qu'il a publiés dans les *Annales de chimie*, dans le *Journal des mines*, dans les *Annales du Muséum*, dans le *Journal de physique* et dans l'*Encyclopédie méthodique*, ou qu'il a lus à l'Académie des sciences. Ces mémoires sont très-nombreux. Nous citerons les titres des plus remarquables : 1° *Sur la nature de l'alun* (*Annales de chimie*, 1797); 2° *Sur la nouvelle substance métallique contenue dans le plomb rouge de Sibérie, découverte par lui et à laquelle il a donné le nom de chrome* (*Annales de chimie*, 1798); 3° *Sur la terre de Brésil (glucine), substance inconnue jusqu'à lui*, *ibid.*, 1798; 4° *Deux mémoires sur l'urine*, en collaboration avec Fourcroy (*ibid.*, 1799); 5° *Sur l'eau de l'annios du fumier de vache* (*ibid.*, 1800); 6° *Sur le verre d'antimoine* (*ibid.*, 1800); 7° *Observations sur l'identité des acides pyromuqueux, pyrotartreux, pyroligneux, et sur la nécessité de ne plus les particulariser*, en collaboration de Fourcroy (*Annales de chimie*); 8° *Sur les*

pierres dites tombées du ciel (*ibid.*, 1803); 9° *Sur le platine*, en collaboration de Fourcroy (*ibid.*, 1804); 10° *Sur la présence d'un nouveau sel phosphorique terreux dans les os des animaux*, en collaboration de Fourcroy (*ibid.*, 1803); 11° *Examen chimique pour servir à l'histoire de la laite de poisson*, en collaboration de Fourcroy (*ibid.*, 1807); 12° *Analyse de la matière cérébrale de l'homme*, thèse soutenue pour le doctorat en médecine, 1812; 13° *Expériences sur le daphne alpina* (*Annales de chimie*); 14° *Analyse de l'urine d'autruche et expériences sur les excréments de quelques autres familles d'oiseaux*, en collaboration de Fourcroy (*Annales du Muséum d'histoire naturelle*), 1811, t. 17; 15° *Analyse d'une matière bleue produite accidentellement dans les fours de la fabrique des glaces de St-Gobin, concluant à ce que cette matière n'est autre que l'outremer factice, susceptible de remplacer avec une immense économie l'outremer de lapis-lazuli*. A cette nomenclature des premiers travaux de Vauquelin, on doit en ajouter d'autres encore, faits postérieurement, et qui présentent une moins grande importance, savoir : 16° *Analyse du salsodaveda*. 17° *Observations sur une maladie des arbres analogue à un ulcère et qui attaque spécialement l'orme*; 18° *Nouvelle méthode d'analyser les fers et aciers*; 19° *Analyse du laiton, précédée de quelques réflexions sur la précipitation des métaux, les uns par les autres et leur dissolution*; 20° *Combustion des végétaux; fabrication du salin et de la cendre gravelée*; 21° *Expériences sur les alliages de plomb et d'étain avec le vinaigre, le vin et l'huile*; 22° *Analyse de la gadolinite; exposé sur quelques propriétés de l'yttria qu'elle contient*; 23° *Expériences relatives à l'action de l'hydrogène sulfuré sur le fer, par laquelle on prétend qu'il se forme de l'acide muriatique*; 24° *Note sur les eaux sures des amidonniers*; 25° *Expériences qui démontrent la présence de l'acide prussique presque tout formé dans quelques substances végétales*; 26° *Expériences sur le suint, suivies de quelques considérations sur le lavage et le blanchissage des laines*; 27° *Expérience sur la célite, dans laquelle on a trouvé un métal nouveau*; 28° *Note sur l'existence du platine dans les mines d'argent du Guadalcanal*; 29° *Mémoire sur la meilleure méthode pour décomposer le chromate de fer, obtenir l'oxyde de chrome, préparer l'acide chromique, et sur quelques combinaisons de ce dernier*; 30° *Table exprimant les quantités d'acide sulfurique à 66°, contenues dans les mélanges d'eau et de cet acide à différents degrés de l'aréomètre*; 31° *Instruction sur les moyens de distinguer les différentes sortes d'étain qui se trouvent dans le commerce*; 32° *Mémoire sur le palladium et le rodium*; 33° *Mémoire sur l'iridium et l'osmium*; 34° *Description d'un effet destructeur de l'urine sur le fer, et résultats utiles de la connaissance de cet effet*; 35° *Examen d'un procédé pour faire servir de nouveau la potasse employée dans la lessive*; 36° *Sur l'acide benzoïque contenu dans les urines des quadrupèdes herbivores,*

sur le moyen de l'en extraire; 37° *Expériences sur la congélation des différents liquides par un froid artificiel de 40° au-dessous de zéro, Réaumur*; 38° *Découverte de l'iode dans le règne minéral*. CH.

VAUQUELIN. Voyez DESYVETAUX et FRESNAYE.

VAUTHIER (JULES-ANTOINE), peintre d'histoire et lithographe, élève de Regnault, naquit à Paris en 1774. En 1801, l'année où M. Ingres remportait le grand prix de Rome, dont le sujet était les *Ambassadeurs envoyés par Agamemnon à Achille*, Vauthier remporta le second prix, mais il n'est pas allé plus loin. Ses principaux ouvrages sont : *Abraham répudiant Agar*; le *Lévite d'Éphraïm* (1802); une *Famille en voyage surprise par des lions* (1806); *Pierre Corneille au moment de commencer les Horaces*; *Henri IV chez la veuve Leclerc* (1814); *St-Louis faisant enterrer les morts après la destruction de Sidon* (1822). On doit encore à cet artiste une grande partie des dessins que renferme le 3^e volume du *Musée royal* publié par Bouillon; les *Figures d'après l'antique*, dans la collection du musée par Filhol; les *Mouvements de sculpture*, dessinés au trait; les *Sculptures des monuments d'Athènes* (lithographies); enfin plusieurs planches des *Mouvements inédits* publiés par Raoul Rochette. Vauthier, artiste laborieux, qui ne s'est pas élevé bien haut, mourut au surplus à Paris, du choléra, en 1832, dans la force de l'âge. B. DE L.

VAUTIER (FRANÇOIS), né à Montpellier en 1592, y fit ses études, et y reçut le bonnet doctoral. Il devint, peu de temps après, premier médecin de la reine Marie de Médicis. Ses connaissances, l'agrément de sa personne et son éloquence vraiment entraînante, lui donnèrent un si grand ascendant sur cette princesse, qu'on l'accusa de la gouverner, et qu'il ne tarda pas à devenir odieux au cardinal de Richelieu. Ce ministre, abusant de son pouvoir, fit enfermer Vautier dans les prisons de Senlis, puis à la Bastille, où toutes communications lui furent interdites depuis 1634 jusqu'en 1643, année de la mort de Richelieu. Une captivité de douze ans, aussi pénible et aussi arbitraire, n'altéra pas les facultés de Vautier; et il reparut à la cour dès que ses fers furent brisés. Il s'y vit entouré d'amis, et jouit d'une haute considération. Elevé au titre de premier médecin de Louis XIV, il réclama, en cette qualité, la surintendance du jardin des plantes, qui y était attachée primitivement, mais qui, depuis la mort de Guy de la Brosse, était passée entre les mains de Bouvard de Fourqueux, parent de ce fondateur du jardin. La demande, poursuivie au parlement, fut accordée par arrêts du conseil, en date des 14 juillet 1646 et 28 mars 1647. Cependant Bouvard de Fourqueux fils conserva sa place jusqu'à l'époque où Vallot se la fit rendre (voy. VAILLOT). Pour se venger de cette injustice, Vautier retint tout le pouvoir administratif et ne laissa à son rival qu'un vain titre sans fonctions. On conçoit que l'administra-

tion dut être mauvaise; et elle le fut réellement. Les fonds destinés à l'entretien du jardin, à l'achat des plantes, furent détournés. Toutes les fautes étaient du fait de Vautier: elles furent cependant imputées à l'intendant, et décidèrent, plus tard, à révoquer les lettres patentes du 30 juillet 1643, qui donnaient cette charge à Bouvard de Fourqueux. On doit à Vautier plusieurs améliorations. La plus remarquable fut celle de substituer un cours d'anatomie aux leçons insignifiantes que l'on donnait alors dans le jardin, sous le nom de l'intérieur des plantes. Il était aussi habile médecin qu'homme d'esprit; mais il avait beaucoup d'opiniâtreté dans ses opinions et dans ses entreprises. Il fut le premier à employer les préparations chimiques, les émétiques antimoniaux, le quinquina, etc.; ce qui irrita contre lui une foule de praticiens, et surtout Gui Patin, qui poursuivit à outrance et même calomnia ouvertement ceux qui recouraient à ces remèdes. Vautier vécut dans le célibat, et fut tonsuré. Il mourut, en 1652, victime, s'il faut en croire Gui Patin, son antagoniste, de l'antimoine, qu'il faisait entrer dans toutes ses prescriptions, et qu'il recommandait avec une sorte d'enthousiasme. T. D. B.

VAUTIER (JEAN-BAPTISTE-DOMINIQUE), littérateur belge, naquit à Dieuze, le 14 avril 1792. Il était fils d'un pharmacien de l'armée d'Égypte, lequel avait contribué à l'organisation des hôpitaux militaires sur la terre des pharaons. A douze ans, le jeune Jean-Baptiste vint à Bruxelles avec sa mère, pour y profiter du bénéfice du décret qui lui accordait une place dans le lycée de cette ville. Il y étudia avec ardeur les sciences exactes, vers lesquelles d'ailleurs on dirigeait alors de préférence la jeunesse, à cause de leur affinité avec l'art de la guerre. Le 21 septembre 1811, et en vertu d'un arrêté du grand maître de l'université, il débuta dans l'enseignement par les modestes fonctions de deuxième maître élémentaire, avec la qualification d'élève désigné pour l'école normale, section des mathématiques, ce qui lui valut l'exemption de la conscription militaire, si difficile à éviter en ce temps-là. Ainsi pourvu — modestement pourvu — il continua ses études favorites, et avec son traitement, qui était loin d'être considérable, il trouva le secret de venir en aide à sa mère, retirée alors à Lunéville. Venu à Paris à la chute de l'empire, dans laquelle le lycée de Bruxelles faillit être entraîné, Vautier, à la manière de Chapelle et de Bachaumont, communiqua à un ami ses impressions. Il n'était pas trop enchanté du séjour dans cette capitale, où il trouvait « trop de tumulte » et de folie » et où, à son jugement, assez fondé, « on ne jouit pas de la vie » que l'on y dissipe « pour courir après ce fantôme vulgairement nommé plaisir ». Il concluait, encore avec une certaine sagesse, que « Paris n'est point fait « pour le sage ». Cependant il revint reprendre

à Bruxelles son modeste emploi, qu'il quitta ensuite pour professer la sixième, c'est-à-dire la grammaire. Mauvais solliciteur, il n'aspirait guère plus haut; il réussissait d'ailleurs à exposer ses éléments. Dans les intervalles, il écrivait quelque page de prose ou de vers dans le goût de l'écrivain qu'il préférait, l'auteur de *Candide*. Ce qui ne veut cependant pas dire qu'il eût du penchant pour les débauches d'esprit auxquelles Voltaire se laissa trop aller. Mais c'était la manière finement satirique du maître qu'il aimait. La réunion de la Belgique à la Hollande fit de Vautier un publiciste. Il commença par une guerre secrète, puis ouverte contre les tendances antifranchaises qui alors se faisaient jour autour de lui, et il combattit vaillamment pour la langue de Racine et de Boileau. En 1817 il rédigea seul une *Revue* hebdomadaire à laquelle il confiait ses observations souvent piquantes et marquées au coin de la saine critique. Le tout resta manuscrit jusqu'à la fin de la même année. Il écrivit alors pour le *Mercure belge* l'article des théâtres. A lui aussi était confiée l'importante section des logoglyphes et des énigmes. Cependant les coulisses ne convenaient pas trop à Vautier, aussi bien ne les jugeait-il que de loin; ce qui, au moins, devait lui laisser son impartialité. Ainsi disposé, il ne pouvait être que rigoureusement classique. Le 13 décembre 1817, encore, il fut nommé régent. C'était un avancement également classique, car il était bien lent. Le 29 août 1819, il monta encore et devint régent de cinquième au lycée devenu l'Athénée. Le 27 septembre 1824 il rentra dans la littérature proprement dite par le titre de régent de seconde. Placé, cinq ans plus tard, dans l'obligation de professer en hollandais ou en flamand, il se démit de ses fonctions, en compensation desquelles on l'appela à une chaire de langue et de littérature françaises qu'il occupa jusqu'en 1845. Sa haine de l'idiome flamand dégénéra bientôt en opposition prononcée contre le gouvernement, et il devint le poète de la révolution de 1830. Ses *Chants patriotiques*, Bruxelles, 1830, in-18, avec cette mention (*ne se vend pas*) contrastent par leur impétuosité avec l'habituelle modération de Vautier. Aussi le voit-on plus tard faire des efforts pour les retirer de la circulation. Comme tous ceux qui font les révolutions, il eut sa part (pas trop sollicitée au surplus) des emplois publics, et le 27 septembre 1830 il fut nommé administrateur de l'instruction publique. Le 5 octobre il fut appelé à faire partie de la commission d'enquête chargée de constater les ravages des troupes hollandaises lors de leur attaque sur Bruxelles. Mais il lui arriva aussi de se prendre de dégoût à la vue des ambitions sans frein et des semblants de patriotisme de nombre de vainqueurs. Il rentra alors dans la solitude de ses fonctions professorales, dont il ne sortit qu'à de rares intervalles, de 1834 à 1845 pour juger le concours

de poésie française; de 1835 à 1837 pour être suppléant au jury d'examen; enfin en 1840 pour être membre de la commission administrative de l'école primaire modèle. Il s'occupa particulièrement, durant cette période, des moyens de perfectionner le mode d'enseignement de l'Athénée. Il écrivit aussi dans diverses revues ou recueils, tels que le *Recueil encyclopédique belge*, le *Libéral*, l'*Artiste*. Ses articles étaient consacrés à l'examen des publications nouvelles. Sa critique, ainsi qu'on le peut voir dans ses œuvres choisies, était large et ferme, et son style rapide et élégant. Le 27 août 1845, Vautier fut nommé inspecteur des athénées et des collèges. Il mourut à Ixelles le 23 février 1846. Un savant éminent, M. de Reiffenberg, prononça, à ses obsèques, des paroles de juste et sincère regret. R-LD.

VAUTRÉ (Victor, baron de), maréchal de camp, commandeur de la Légion d'honneur, etc., naquit le 12 mai 1770, à Dompierre, dans l'ancienne Lorraine, d'une famille honorable. Il entra à vingt et un ans dans la compagnie de piquet des gardes du corps du roi, et fut, le 10 août, un des défenseurs du château des Tuileries contre l'attaque des révolutionnaires. Il survécut au massacre des bataillons royalistes, mais il ne put s'évader de Paris et fut arrêté le 13 et conduit à la Force, où il occupa un cachot situé immédiatement au-dessous de la chambre qu'habitait la princesse de Lamballe. Vautré fut assez heureux encore pour se soustraire aux vengeances politiques. On se borna à lui faire prêter serment de fidélité à la république sur un monceau de cadavres gisants à l'extrémité de la rue St-Antoine, et il fut enrôlé dans l'église de St-Paul pour se rendre aux frontières. Il obtint successivement le grade de lieutenant et celui de capitaine dans une compagnie formée des volontaires de sa section, et prit part en cette qualité aux campagnes de Champagne et de Belgique, et aux sièges de Namur et de Viviers-l'Agneau. Après la défaite de Nerwinde, il fut embrigadé dans le régiment de Rouergue et chargé provisoirement du commandement de trois compagnies. Vautré fut blessé par un boulet au siège de Quesnoy et fait prisonnier de guerre. Il revint en France à la reddition de cette place, en novembre 1795, et fut nommé aide de camp du général Veza, puis employé à Marseille en 1796 et 1797, dans l'état-major du général Willot, d'où il passa, en 1799, à celui de l'armée d'Italie. Le 24 septembre 1801, il fut nommé chef de bataillon par le général en chef, puis aide de camp du général Charpentier, et reçut le commandement d'un bataillon du 18^e régiment de ligne. Vautré prit une part honorable aux campagnes de 1805 et de 1806, et se distingua notamment à la bataille d'Austerlitz, où son régiment enleva le plateau de Sokolnitz au pas de charge et en perçant plusieurs fois les lignes russes. Il reçut la croix d'honneur à cette occasion. L'année suivante, à

Eylau, son bataillon fut littéralement écrasé par l'ennemi, et, peu de mois après, au combat d'Heilsberg, il eut un cheval tué sous lui et fut blessé de deux coups de feu. Ayant reçu l'ordre de chasser les Russes d'un bois occupé par eux, il exécuta ce mouvement avec intrépidité, et réussit à rejoindre son régiment en traversant, à la tête de 250 hommes seulement, les postes ennemis, qui s'élevaient à plus de 15,000 hommes. Lors de la grande revue que passa Napoléon le 12 juillet 1807, Vautré fut présenté par le maréchal Soult à l'empereur, qui le nomma major à la suite. Deux ans plus tard, par décret impérial du 29 janvier 1809, il reçut une dotation de deux mille francs en Westphalie. Le prince Eugène, qui commandait l'armée d'Italie, plaça Vautré à la tête d'un régiment composé de 24 compagnies de voltigeurs. Il justifia ce témoignage de confiance par l'intrépidité dont il fit preuve au passage de la Piave, où ses voltigeurs protégèrent presque à eux seuls le passage de toute l'armée. Il se distingua également aux combats de St-Daniel et des montagnes de Malborghetti, et fut cité avantageusement dans les rapports du général Desaix. Ces exploits furent récompensés, le 17 août 1809, par le grade de colonel du 9^e régiment d'infanterie légère, par la croix d'officier de la Légion d'honneur (22 août 1812), et plus tard par le titre de chevalier de l'empire avec une dotation de deux mille francs. Au combat de Witepsk, Vautré eut deux chevaux tués sous lui ; c'est avec son régiment que le prince Eugène, à la bataille de la Moskowa, enleva la grande redoute russe qui tenait en échec l'armée française. Vautré, à son entrée dans la redoute, fut blessé d'une balle qui lui ouvrit le péricrâne ; il eut l'épaule droite traversée par un biscaïen, et fut renversé de son cheval par un boulet qui lui causa une forte contusion à la tête. Cette brillante action fut la dernière à laquelle il prit part. Il fut fait prisonnier le 8 décembre 1812, au passage de la Bérézina, et ne rentra en France qu'au mois de septembre 1814. — Les princes de la maison de Bourbon accueillirent Vautré comme un vieux serviteur ; il fut replacé à la tête de son ancien régiment, qui prit le nom de Bourbon, et alla tenir garnison à Calvi, où il se trouvait lors du retour de Napoléon en France. Vautré demeura fidèle au gouvernement royal, et réussit, par la fermeté de ses dispositions, à garder le drapeau blanc jusqu'au 20 avril. Cette conduite courageuse lui attira une dénonciation de la municipalité de Calvi, par suite de laquelle il fut arrêté à son débarquement à Toulon et conduit à la citadelle de Grenoble, où il demeura soumis, pendant plusieurs jours, au secret le plus rigoureux. Sa captivité ne prit fin qu'à l'entrée des troupes alliées à Grenoble. Il fut immédiatement nommé au commandement de la légion de l'Isère, et s'appliqua sans relâche à l'organisation de ce corps, dont il put prendre

les éléments dans une population généralement hostile au gouvernement restauré. De graves et sanglantes épreuves attestèrent bientôt à quel point il avait réussi dans cette mission d'honneur et de fidélité. Exalté par les déceptions personnelles que lui avait fait éprouver le gouvernement des Bourbons, Didier (*roy.* ce nom) avait réussi à organiser dans le département de l'Isère une vaste conspiration dont le succès, soit qu'il eût le duc d'Orléans ou Napoléon II pour objet (car ce point est demeuré encore incertain), était fondé sur une circonstance habilement calculée. Les légions de l'Isère et de l'Hérault, qui tenaient garnison à Grenoble, devaient se porter à la fin d'avril sur le passage de la princesse Caroline de Naples, qui traversait la France pour épouser le duc de Berry, et cette évacuation momentanée allait dégarnir d'une partie de ses forces l'une des régions de la France où l'empire et la révolution comptaient le plus de partisans. La garnison actuelle de Grenoble se composait de 700 hommes environ, y compris 20 artilleurs et 60 chevaux. Didier s'était ménagé de nombreuses intelligences dans l'intérieur de la ville et parmi les officiers à demi-solde qui habitaient le département (1). Une partie de la garde nationale devait se déclarer en sa faveur, et les douaniers eux-mêmes, corps influent chez les habitants des campagnes et généralement composé d'anciens militaires, étaient pour la plupart engagés dans l'insurrection, dont la consistance eût été puissamment grossie par un premier succès. La nuit du 4 au 5 mai 1816 fut définitivement fixée pour la prise d'armes des insurgés. A Vizille, à Eybens, à Bourg-d'Oisans et surtout à la Mure, foyer principal de l'insurrection, tout se mit en mesure dès la pointe du jour ; les femmes surtout se faisaient remarquer par l'ardeur de leurs excitations ; on se plaisait dans la répétition de ce jeu de mots sanguinaire, « qu'il y aurait le lendemain quinze « mille *joueurs de boules* sur la grande place de « Grenoble. » Le sens de ces sinistres pronostics parut surabondamment fixé par la remarque qui fut faite, le lendemain de l'échauffourée, de certaines traces blanches crayonnées sur les maisons des royalistes les plus signalés, et, dans les casernes mêmes, sur la porte des logements de plusieurs officiers. Cependant, durant la même journée, une inquiétude vague et générale régnait dans Grenoble. Les autorités civiles et militaires manquaient d'informations précises, mais chaque moment leur apportait quelques demi-confidences dont la répétition croissante faisait pressentir une explosion imminente. L'ad-joint de la Mure, qui s'était dirigé par les mon-

(1) Giovanini, ancien commandant de la gendarmerie de l'Isère, remplissait les fonctions de chef d'état-major de Didier. Il fut tué à la première rencontre sur la route d'Eybens. On trouva à sa bouche la moitié d'une liste des conjurés qu'il n'avait pas eu le temps d'avaler. Elle était tellement nombreuse que le colonel Vautré crut devoir la détruire dans l'intérêt des familles qu'elle compromettrait et dans l'intérêt même de la cause royale. [Documents inédits.]

tagnes pour avertir le préfet, avait rencontré les colonnes insurgées', et le hasard le plus extraordinaire venait de livrer au général Donnadiou (voy. ce nom), commandant la division, militaire ardent, brutal, mais ferme et capable, l'un des chefs du complot, dans les rues mêmes de Grenoble. Un autre hasard, également inespéré, celui d'un dîner chez le général, avait préservé le colonel Vautré du péril d'être arrêté par les insurgés du dedans, au moment même où devait éclater l'agression du dehors. Le général Donnadiou concentra ses forces sur la place Grenette, prit d'habiles dispositions, et fit marcher un détachement d'environ 100 hommes des voltigeurs de l'Isère et de la légion de l'Hérault à la rencontre des insurgés, dont la première colonne s'avancait dans la direction de la porte de Bonne. Mais ce détachement, intimidé par la bonne contenance de l'ennemi, se replia bientôt en désordre, et le général prescrivit au colonel Vautré de se porter de suite au-devant des rebelles. Vautré ne se trouvait que depuis quelques minutes en mesure d'exécuter cet ordre, par suite du retard fortuit ou calculé apporté à la délivrance des cartouches nécessaires. Il disposait au plus de 80 hommes; mais dans le nombre se rencontraient 30 grenadiers soldats éprouvés, résolus, intrépides, commandés par un brave capitaine appelé Friol. Ces militaires s'ébranlèrent au pas de course et se trouvèrent à la porte de Bonne en face des insurgés enhardis par la retraite des chasseurs. Le colonel Vautré poussa le cri de *Vive le roi!* et s'élança à leur tête sur les montagnards, au nombre de 4 ou 500, les culbuta et les mit en fuite en leur tuant 7 hommes. A quelque distance, sur la route d'Eybens, la cohorte fidèle rencontra Didier lui-même qui, sans paraître déconcerté de l'échec de son avant-garde, engagea un nouveau combat à la tête d'environ 300 hommes. Cette colonne, qu'il avait négligé de garnir ou de faire précéder de tirailleurs, fut promptement dispersée en laissant quelques morts. A ce moment, Vautré fut rallié par un détachement de dragons de la Seine que le général Donnadiou avait envoyé pour le soutenir; une troisième colonne, qu'ils rencontrèrent à peu près à une demi-lieue, eut le même sort que les deux précédentes. Le colonel remarqua que les feux de signaux allumés sur plusieurs points des montagnes voisines avaient insensiblement disparu. A la pointe du jour, il entra à Eybens, d'où il se rendit presque immédiatement au village de la Mure, dont il désarma les habitants. Cette répression énergique, opérée si promptement avec le concours d'un si faible détachement, dans une contrée où le gouvernement royal comptait tant d'ennemis, et sur le lieu même où, quinze mois avant, le colonel Labédoyère avait, par sa défection, préparé le fatal succès des cent-jours, fit un grand honneur au zèle et à la résolution du colonel Vautré, et

préserva la ville de Grenoble et la contrée entière d'une imminente conflagration. Sa rentrée à Grenoble, le 6 mai, à la tête de sa troupe, eut tous les caractères d'une véritable ovation. Un grand nombre de personnes notables vinrent à sa rencontre; la joie d'une partie de la population fut portée jusqu'au délire; la plupart des maisons furent pavoisées de drapeaux blancs, et ces démonstrations s'étendirent à tous les militaires composant le faible groupe qui avait donné l'exemple d'une si éclatante et si salutaire répression (1). Ce triomphe fut l'apogée de la vie jusqu'alors si martiale, si irréprochable de ce brave militaire. L'histoire doit envisager avec moins de faveur les événements qui restent à rapporter. Le colonel écrivit le lendemain une lettre répandue à profusion par la voie de la presse, où il racontait avec exaltation son succès de la porte de Bonne, et s'applaudissait d'avoir « ordonné à « ses braves grenadiers d'égorger cette canaille à « coups de baïonnette et aux cris de *Vive le roi!* » Puis, arrivant aux détails de son expédition de la Mure : « J'ai fait venir, disait-il, une partie « du peuple sur la place, et j'ai dit que je ne sa- « vais pas si je ne les ferais pas tous fusiller et « brûler leur ville.... Pensez-vous, ai-je ajouté, « que j'aie eu besoin de ces 90 hommes pour « exterminer les brigands qui ont marché sur « Grenoble? Il ne m'a fallu que 22 grenadiers. « Eh bien! vos pères, vos enfants, sont pour la « plupart morts aux portes de Grenoble. Allez-y « voir leurs cadavres. » A cette triste publication, qui accusait moins les passions personnelles de son auteur que celles d'un temps de réaction et de vengeance, le colonel Vautré unit un tort plus grave, celui d'accepter la présidence du conseil de guerre formé pour juger les rebelles qu'il avait combattus et dispersés. Cette fausse position devait amener de déplorables incidents. Les avocats des accusés se plaignirent du peu de faveur avec lequel ils furent entendus, et des entraves que des juges naturellement prévenus apportèrent à la liberté de la défense. Suivant une relation accréditée et qui ne paraît pas avoir été démentie, le président du conseil troubla plusieurs fois, par de véhémentes et injurieuses apostrophes, les explications présentées au nom des 30 malheureux que le sort des armes avait fait tomber entre ses mains, et dont la vie, dévouée à une immolation prochaine, réclamait ce reste d'égards que l'humanité commande même aux plus implacables ennemis. Vingt et un accusés furent condamnés à mort; sur ce nombre, cinq furent recommandés à la clémence royale par le conseil lui-même, avec un empressement auquel nous aimons à rendre hommage. Mais le ministère repoussa à la majorité de cinq voix

(1) Tous les faits qui précèdent sont extraits de notes inédites rédigées par le colonel de Vautré à l'époque même des événements de Grenoble. Le rapport confidentiel dans lequel ces faits se trouvaient consignés fut mis sous les yeux du roi Louis XVIII par M. le duc de Duras.

contre deux (celles de M. de Richelieu et de M. Lainé) la recommandation des juges militaires, et les murs de Grenoble furent ensanglantés à trois reprises de vingt et une exécutions capitales. Didier, qui, après avoir combattu avec courage sur la route d'Eybens, avait été surpris et saisi sur le territoire sarde, expia à son tour, le 18 juin, la conception criminelle qui était devenue fatale à tant d'infortunés. — Le conseil général de l'Isère reconnut les services du colonel Vautré par le don d'une épée portant ces mots : *Fidélité, courage, nuit du 4 au 5 mai 1816*. Le roi les récompensa le 12 mai, par le titre de baron ; deux mois plus tard, le 17 juillet, Vautré fut promu au grade de maréchal de camp et nommé au commandement du département de l'Aveyron, d'où il passa successivement à ceux de l'Ain et du Morbihan. Au mois de novembre 1820, il cessa d'être employé dans un service actif et fut porté sur la liste des inspecteurs généraux d'infanterie. En remettant le 30 de ce mois à Bordeaux, en cette qualité, au 41^e régiment de ligne le drapeau de ce corps, il lui dit « qu'après l'amour de tous les Français pour leur « roi, les baïonnettes étaient le premier soutien « du trône des Bourbons, la garantie de la tranquillité publique et de la prospérité du royaume ». Vautré tint un langage semblable en s'adressant, dans une solennité analogue, peu de temps après, à Toulouse, au 49^e régiment de ligne, qu'il y avait organisé. Il reçut, le 1^{er} mai 1821, le cordon de commandeur de la Légion d'honneur, mais il n'obtint pas le grade de lieutenant général, et ce mécompte lui causa une irritation profonde. C'est dans cette disposition d'esprit que le surprirent les événements de juillet 1830. Il se rallia au nouveau gouvernement avec un empressement dont on devait s'étonner après le rôle qu'il avait joué sous le gouvernement de la branche aînée. Il sollicita l'avancement qu'il n'avait pas obtenu de la Restauration. Il adressa au maréchal Soult et à Casimir Périer, président du conseil, et publia en 1831 plusieurs lettres dans lesquelles il s'exprimait sans ménagement sur le régime qu'il avait si vaillamment servi, et s'aliéna ainsi les sympathies du parti royaliste, sans se concilier la faveur du nouveau gouvernement. Le général de Vautré fut mis à la retraite en 1832, et mourut à Paris le 8 mai 1849, à 79 ans, laissant, avec le souvenir d'un salubre exemple, celui d'une regrettable défaillance, dont le caractère même de ces services passés eût dû, de lui plus que de tout autre, ce nous semble, écarter péril.

A. B—ÉE.

VAUVENARGUES (LUC DE CLAPIERS, marquis DE), moraliste célèbre, né à Aix en Provence, le 6 août 1715, d'une famille noble, entra à dix-sept ans, en qualité de sous-lieutenant, dans le régiment du roi, et fit ses premières armes en Italie, dans la campagne de 1734. Il n'avait rapporté du collège qu'une connaissance superficielle

de la langue latine ; et ce n'est pas dans le tumulte des camps, au milieu des distractions orageuses de la guerre, qu'il pouvait songer à réparer des études imparfaites, en remontant laborieusement aux sources premières de l'instruction. La nature, qui l'avait si richement partagé sous le rapport des qualités de l'âme et des dons de l'esprit, ne lui avait donné qu'une constitution excessivement faible. Il avait courageusement supporté la campagne d'Italie : celle d'Allemagne, en 1741, acheva de ruiner sa santé. Rentré en France après la mémorable retraite de Prague, où les maladies, la faim et les fatigues de tous les genres se réunirent pour accabler l'armée française, Vauvenargues, à peine âgé de vingt-six ans, et promu au grade de capitaine, fut obligé de se retirer du service. Alors il tourna ses idées et ses projets du côté de la diplomatie, et demanda à servir de sa plume, dans les négociations, le monarque qu'il ne pouvait plus servir de son épée dans les combats. Sans fortune et sans autre protection que son mérite personnel, il écrivit directement au roi et au ministre des affaires étrangères, pour leur exposer ses désirs et sa situation. Les deux lettres restèrent sans réponse. Vauvenargues en adressa une seconde au ministre ; et ses biographes l'ont conservée comme un modèle de la franchise noble et courageuse avec laquelle peuvent et doivent s'exprimer quelquefois le sentiment de ce que l'on est et la conviction de ce que l'on vaut. On y lit, entre autres choses remarquables : « J'ai « passé, Monseigneur, toute ma jeunesse loin des « distractions du monde, pour tâcher de me « rendre capable des emplois où j'ai cru que mon « caractère m'appelait ; et j'osais penser qu'une « volonté si laborieuse me mettrait du moins au « niveau de ceux qui attendent toute leur fortune « de leurs intrigues et de leurs plaisirs. » Cette lettre obtint de M. Amelot une réponse favorable, et de ces promesses vagues qui ne compromettent jamais l'autorité, parce qu'elles ne l'engagent à rien, mais qui flattent et amusent pour un temps l'espoir du solliciteur. Vauvenargues était retourné dans le sein de sa famille, pour y attendre paisiblement l'effet plus ou moins éloigné des promesses du ministre, lorsqu'il fut frappé d'une petite vérole de l'espèce la plus maligne, qui le défigura entièrement, et, ce qu'il y eut de plus fâcheux, le laissa dans un état d'infirmité et de souffrance sans remède, et presque sans relâche. C'est alors qu'éloigné pour toujours des emplois publics, et séquestré d'une société frivole et légère qui ne voit que l'écorce et s'avise rarement d'aller au delà, notre jeune philosophe rentra tout entier dans cette belle âme où son heureux naturel lui avait ménagé tant de ressources contre l'injustice des hommes et la bizarrerie des événements. C'est dans la solitude la plus absolue, dans le silence du plus profond recueillement, que son esprit s'éleva à cette hauteur de concep-

tions morales qui l'a si honorablement placé à côté des Pascal, des la Bruyère et des la Rochefoucauld. Comme le premier de ces hommes à jamais célèbres, ce fut dans les courts intervalles des plus vives douleurs qu'il donna à sa pensée le plus brillant essor, qu'il écrivit ses plus belles pages; et, comme lui, il expira à la fleur de l'âge. Que ne nous est-il permis d'ajouter un trait de plus, et de compléter le parallèle, en disant que Vauvenargues mourut aussi comme Pascal! Mais ce philosophe, si intimement convaincu de l'existence de Dieu; cet écrivain si sage, à qui la religion paraissait être un sujet trop grave pour que l'on se permit d'en parler légèrement; qui désapprouvait hautement les écrits où l'on attaquait la religion établie, et qui par conséquent ne l'a jamais attaquée lui-même directement ou indirectement; Vauvenargues n'était pas persuadé des dogmes chrétiens. Sa religion était le pur déisme, si toutefois l'on peut donner le nom de religion à cette mysticité philosophique qui semble n'admettre un dieu que sous l'expresse condition qu'il fera tout pour l'homme, sans en exiger rien qu'une froide et stérile contemplation. On attribue cependant à Vauvenargues, et l'on a recueilli dans ses Œuvres, une *Méditation sur la foi*, suivie d'une *Prière*, et quelques autres fragments du même genre, où respirent les sentiments les plus religieux. Mais ce ne sont, ont prétendu ses amis, que de simples essais, des *imitations*, où lui-même se jouait du sujet qu'il traitait. Nous ne le pensons pas, et nous croirions outrager, en le supposant, la mémoire de Vauvenargues. Disons plutôt, et nous serons probablement plus près de la vérité: c'est de bonne foi qu'il rendait un hommage volontaire aux vérités de la religion, et sa plume suivait alors l'inspiration de son cœur: si la pente de son siècle, si les hommes qui l'entouraient, égarèrent sa candeur dans de fausses routes, du moins n'eut-il pas à se reprocher d'avoir cherché jamais à ébranler dans les autres des croyances qu'il regardait comme la base de l'harmonie sociale, du repos et du bonheur des Etats. C'est un trait qui le distingue honorablement des philosophes ses contemporains. Il obtint cependant et conserva leur estime et leur amitié. Voltaire, surtout, ne parlait de Vauvenargues qu'avec la plus tendre vénération; et l'on sait qu'il rendit à la mémoire de ce respectable ami l'hommage le plus touchant, dans l'*Eloge funèbre* des officiers morts pendant la guerre de 1744. Le premier fruit des loisirs philosophiques de Vauvenargues, quand il eut forcément renoncé à la carrière des armes, fut l'*Introduction à la connaissance de l'esprit humain*, publiée en 1746: sujet vaste, cadre immense, qui demandait le génie d'un autre Pascal, mais qui excédait de beaucoup les forces d'un aussi jeune écrivain. En reconnaissant toutefois l'insuffisance des moyens, la critique ne put s'empêcher d'admirer

un ouvrage où l'énergie d'une belle âme et la pénétration d'un esprit supérieur sont si profondément empreintes. Il y a de grandes lacunes, sans doute, et quelques erreurs même, dans cette trop rapide esquisse de l'esprit humain; mais quel autre ne se fût pas égaré, comme Vauvenargues, et plus que lui peut-être, dans cet effrayant abîme de l'homme, en essayant d'y pénétrer, privé du seul flambeau capable d'en éclairer les profondes ténèbres? Les *Réflexions sur divers auteurs* annoncent, en général, un esprit juste, un critique désintéressé, qui cherche la vérité de bonne foi et l'énonce franchement quand il pense l'avoir trouvée. Quelques paradoxes s'y mêlent à des vérités utiles, à des observations fines et judicieuses; Corneille, par exemple, et Molière ne sont pas jugés par Vauvenargues comme ils l'avaient été avant lui; comme il est probable qu'ils le seront dans tous les temps; mais on ne peut qu'applaudir à ses opinions sur Bossuet, Fénelon, Pascal, la Fontaine, etc. Notre écrivain philosophe a risqué aussi quelques *caractères*, après Théophraste et la Bruyère: mais son pinceau n'a ni la fermeté du premier, ni l'agrément du second. Les *Maximes* sont la partie de ses écrits qui a obtenu, et qui méritait le plus de succès; et la raison en est bien simple: plus variées, plus fécondes que celles de la Rochefoucauld, elles embrassent un cercle beaucoup plus étendu, présentent partout l'homme sous un jour moins défavorable; et si elles le montrent quelquefois tel qu'il est, c'est-à-dire vicieux par faiblesse ou par intérêt, elles lui laissent du moins l'espoir, et lui offrent les moyens de devenir meilleur, ou de supporter plus patiemment les inconvénients inséparables de sa nature et de sa position sociale. Voltaire faisait un cas particulier des *Maximes* de son jeune ami. Il en cite quelques-unes dans l'Eloge dont nous avons parlé, et il ne connaît guère de livre, dit-il, qui soit *plus capable de former une âme bien née et digne d'être instruite*. Il n'est pas un honnête homme qui n'en doive porter le même jugement; et l'écrivain qui avait dit avec tant de vérité que les *grandes pensées viennent du cœur* aurait pu ajouter qu'elles y retournent nécessairement, quand elles sont présentées avec le ton qui les persuade et l'énergique concision qu'elles grave d'une manière ineffaçable. Ce n'est pas que le style de Vauvenargues soit exempt de défauts, et ne pèche quelquefois par l'impropriété du terme ou la tournure de la phrase: mais il se distingue en général par la fermeté et la vigueur; ce qui ne l'empêche pas d'emprunter quelquefois les plus riantes couleurs de la poésie. Ici, *la vertu naissante* s'offre à lui avec la grâce des *premiers jours du printemps*. Plus loin, *les feux de l'aurore ne sont pas si doux que les premiers regards de la gloire*. Ailleurs, *les regards affables ornent le visage des rois*. Ce peu d'exemples, qu'il nous eût été facile de multiplier, suffisent pour prouver que la sérénité d'une belle

âme se peint naturellement dans tout ce qu'elle exprime. La conquête d'un homme et d'un écrivain tel que Vauvenargues était bien capable de flatter l'ambitieux prosélytisme des philosophes du dernier siècle; aussi n'ont-ils rien négligé pour la faire de son vivant : mais Laharpe a victorieusement vengé sa mémoire d'un honneur qu'elle ne réclamait point, il a réfuté sans réplique les titres injurieux sur lesquels on s'efforçait de l'appuyer; et ce service, ou plutôt cet hommage, Laharpe l'a également rendu à la vraie philosophie, dans la personne de Fontenelle, de Montesquieu, de Buffon et de Condillac, dont les noms figuraient sans preuve, mais non pas sans intention, à la tête des novateurs du 18^e siècle. La première édition des ouvrages de Vauvenargues parut à Paris, en 1746, in-12, sous ce titre: *Introduction à la connaissance de l'esprit humain, suivie de réflexions et de maximes*. L'auteur en avait préparé une seconde édition, qui parut l'année même de sa mort (1747), publiée par les abbés Trublet et Séguier. Vauvenargues annonce dans sa préface les additions et les corrections nombreuses dont elle a été l'objet. Mais ne l'ayant pas terminée lui-même, il ne put y insérer, par exemple, l'éloge du jeune de Seytres-Caumont, son ami, ouvrage qu'il chérissait et qu'il regardait comme ce qu'il avait fait de mieux. Une troisième édition parut, en 1797, 2 vol. in-12, à Paris, par les soins de de Fortia d'Urban (voy. ce nom), à qui les manuscrits de l'auteur avaient été remis par M. Fauris de St-Vincens, qui les tenait du frère de Vauvenargues. On y retrouve la seconde édition, avec des variantes et des notes. Il y a 122 pages d'opuscules entièrement nouveaux, parmi lesquels l'Eloge de Caumont n'a point été oublié. Une notice sur l'auteur se trouve au commencement du premier volume, et une autre plus étendue à la fin du second, avec une lettre de Marmontel destinée au nouvel éditeur. La table des matières, faite sur le modèle de celle que l'éditeur avait composée pour son édition de la Rochefoucauld, est dressée avec beaucoup de soin. De Fortia, ayant été obligé de partir de Paris lorsque l'on imprimait les dernières pages, en confia la direction à son ami M. le baron de Ste-Croix, qui supprima une partie de son travail, et composa une préface qu'il signa du nom de Fortia, quoiqu'elle fût entièrement de lui. Cette préface était principalement destinée à déprécier une quatrième édition que publiait en ce moment M. Couret de Villeneuve. Une cinquième fut publiée à Paris en 1806, 2 vol. in-8°, par Suard, qui donna une notice sur la vie et les ouvrages de Vauvenargues, et reproduisit les notes de Voltaire, en y ajoutant celles de l'abbé Morellet. Il n'a guère fait que copier l'édition de de Fortia et sa table des matières, où il n'a pas même corrigé de légères fautes d'impression. Il a cependant fait quelques additions fournies par M. de Villevielle et qui furent vivement critiquées dans

le *Journal des Débats*, comme indignes de Vauvenargues. Ces additions se retrouvent dans l'édition publiée par Belin, en 1821, in-8°, des œuvres de la Rochefoucauld et de Vauvenargues, qui reproduit celles de de Fortia. Les éditeurs de la collection des *Prosateurs français* ont publié, en 1818, sous le titre de *Supplément*, tout ce qui restait d'inédit des écrits de Vauvenargues. Ce supplément se compose de dix-huit *Dialogues*, de plus de cent *Pensées diverses*, d'environ trois cents *Paradoxes*, *Réflexions* et *Maximes*; d'un grand nombre de *Caractères*, d'un *Eloge de Louis XV*, etc. Toutes ces additions ont été reproduites dans la belle édition de Brière, Paris, 1821, 3 vol. in-8°. M. Gilbert a publié, en 1857, une édition nouvelle de Vauvenargues, en y joignant des écrits jusqu'alors restés inédits. Les critiques les plus accrédités ont fait l'éloge de ce travail. Voir les notices de M. Ste-Beuve, dans les *Causeries du lundi*, t. 14, et de M. Nisard dans la *Revue européenne*, février 1859; ce dernier s'exprime ainsi : « L'édition donnée par M. Gilbert peut être regardée comme définitive; il n'est dépenses de soins et d'argent qu'il ait épargnées. Un court et substantiel avertissement fait connaître la richesse de la publication nouvelle. Vauvenargues était encore mal connu, le texte était en beaucoup d'endroits inexact. On avait, par une négligence à peine croyable, reproduit la première rédaction au lieu du texte définitif. M. Gilbert a tout rétabli; il a donné le vrai texte et renvoyé la première rédaction au bas des pages en façon de variantes. » Ajoutons que, l'éloge de Vauvenargues ayant été mis au concours par l'Académie française, le prix fut, en 1856, décerné à M. Gilbert (1). A-D-R et F-A.

VAUVILLIERS (JEAN) naquit à Noyers, en Bourgogne, vers 1698. Après avoir commencé ses études au collège de cette petite ville (2), il vint les achever à Paris par les conseils de son oncle Bénigne Grenat, professeur de rhétorique au collège d'Harcourt, et dut à ses succès sa nomination à la chaire de troisième au collège de Dormans-Beauvais. Il passa ensuite à celle de seconde et succéda, en 1746, au célèbre Crévier, dans la chaire de rhétorique qu'il occupa dix années. Les infirmités de l'abbé Vatry, lecteur de grec au collège royal, l'ayant forcé de renoncer à l'enseignement, Vauvilliers lui fut donné pour coadjuteur survivancier et prit possession, le 27 juin 1757, par un discours très-éloquent sur ce sujet : *Littérat*

(1) Il n'existe point de portrait de Vauvenargues; il est même de notoriété publique à Aix que jamais il ne s'est laissé peindre. L'Académie d'Aix proposa l'*Eloge de Vauvenargues* pour sujet d'un prix, qui fut remporté par M. Charles de St-Maurice. Son ouvrage a été imprimé à la tête des *Œuvres posthumes de Vauvenargues*, 1821, in-8°. A. B.-T.

(2) Ce collège, tenu par les doctrinaires, avait été fondé par la comtesse de Soissons et a été détruit par la révolution. Il se glorifiait d'avoir fait en tout ou en partie l'éducation de l'abbé Treuvé, théologal de Meaux sous Bossuet, des frères Grenan, de Jean Vauvilliers et de beaucoup d'autres hommes qui se sont distingués dans les lettres ou dans l'administration publique.

græcas, a quibus nostrarum litterarum progressio exorta est, esse retinendas. On avait déjà de ce professeur un discours fait, par ordre de l'université, en octobre 1745, sur la bataille de Fontenoy, et qui pour la pureté du style, la fécondité et l'élévation des pensées pourrait aller de pair avec les meilleures oraisons latines. Il a été imprimé in-4°, 1746, sous ce titre : *Ludovico victori moderato, oratio in collegio Dormano Bellovaco habita.... a Joanne Vauvilliers, Nuceriensi litterarum professore.* On lui doit aussi l'édition grand in-8°, 1752, du *Schrevelii Lexicon græco-latium*, auquel son fils eut quelque part. Vauvilliers mourut le 20 juillet 1766. G—RD.

VAUVILLIERS (JEAN-FRANÇOIS), célèbre helléniste, fils du précédent, naquit à Paris, le 24 septembre 1737. Sous les auspices et la direction de son père, il se livra dès ses premières années à l'étude du grec et du latin et avec un tel succès que bientôt il se mit en état de suppléer son père. Il eut, pendant quelque temps, une place à la bibliothèque du Roi et fut nommé, en 1766, lecteur et professeur de grec au Collège royal de France. Son *Essai sur Pindare* (1) et son *Examen du gouvernement de Sparte* (2) marquèrent son rang parmi les savants et lui ouvrirent les portes de l'Académie des inscriptions et belles-lettres en 1782. L'*Essai sur Pindare* offrit, pour la première fois, une traduction poétique de cet auteur (voy. MASSIEU); les notes grammaticales et les dissertations qui l'accompagnent prouvèrent, ainsi que l'*Examen du gouvernement de Sparte*, combien cet helléniste avait de sagacité dans la discussion, de profondeur et de finesse dans le jugement, de facilité et d'élégance dans l'expression. Heyne, dont les connaissances furent si vastes, a loué, surtout dans l'*Essai sur Pindare*, le goût et l'élégance (3). — Le tome 46 des Mémoires de l'Académie des inscriptions contient quatre dissertations de Vauvilliers sur Pindare : la première traite de la quatrième Isthmique; la seconde, de la huitième Néméenne; la troisième, de la quatrième Néméenne; la quatrième, de la septième Olympique. Ces services rendus à la littérature grecque le firent désigner par l'Académie pour travailler aux notices des manuscrits de la bibliothèque. Les notices des manuscrits des tragédies d'Eschyle, insérées dans les tomes 1^{er} et 3^e, sont de lui; mais l'ouvrage qui a le mieux établi sa réputation d'helléniste est l'édition de Sophocle, qu'il continua après la mort de J. Capperonnier (4). Cette édition, dont le texte, soigné par Capperonnier, n'est que la répétition de celui de Johnson, mérite d'être recherchée à cause des notes, qui sont toutes de Vauvilliers et

qui annoncent une grande connaissance de la langue et du rythme. Quoiqu'un savant célèbre (Brunck), dans un commentaire hérissé d'injures latines, ait traité Vauvilliers d'ignorant et lui ait prodigué les épithètes les plus outrageantes, les lecteurs sans passion n'en ont pas moins rendu justice à l'éditeur de Sophocle, et ils ont regretté que les lettres appelées *humaniores* n'eussent pas mis plus de douceur dans le cœur d'un homme qui avait passé dans leur commerce une grande partie de sa vie. Le savant éditeur de la bibliothèque de Fabricius (Harles) a défendu Vauvilliers et expliqué les motifs d'une animosité que Brunck poussa jusqu'au scandale (1). Vauvilliers a encore donné des *Extraits des divers auteurs grecs, à l'usage de l'école militaire* (1768, 6 vol. in-12); — une *Lettre sur Horace*, adressée aux auteurs du *Journal des Savants*, 1767, in-12; — le texte de l'*Abrégé de l'histoire universelle* (Duflos), 1787-1790, in-8°, avec figures; — des *Vies pour le recueil des portraits des hommes et des femmes illustres de toutes les nations* (Duflos), 1787, in-fol.; — des notes pour l'édition du Plutarque d'Amyot, publiée par Cussac, et plusieurs oraisons funèbres, panégyriques et discours, tant en français qu'en latin (2). On a cherché inutilement dans ses papiers un travail fort étendu sur Thucydide, dont il s'occupait depuis un grand nombre d'années et qui est annoncé dans la préface de Sophocle, p. iij, et dans les notes sur *Electre*, v, 830, p. 36, t. 1^{er}. Il avait aussi promis une dissertation sur l'écriture homérique, dans ses notes sur la tragédie d'*Oedipe à Colonne*, v, 137, t. 2, p. 2. Mais la révolution vint arrêter le cours de ses travaux. Nommé président du district de Ste-Geneviève, puis électeur et premier député suppléant de Paris aux états généraux (3), il ne tarda pas à être appelé à la présidence de la commune et enfin à la place de lieutenant de maire, et comme, dès le mois de juillet 1789, l'assemblée des électeurs s'était emparée des fonctions du prévôt des marchands, Vauvilliers se trouva tout à coup, au milieu de la disette réelle ou factice, chargé des subsistances. Ce fut un spectacle assez extraordinaire que celui de l'approvisionnement de cette capitale remis en des mains accoutumées à feuilleter des manuscrits grecs; mais cet homme était doué d'un jugement sain, d'une grande activité et de beaucoup de force de caractère. Il se servit, pour les achats, d'habiles intermédiaires, et il eut bientôt assuré la provision de Paris pour plusieurs jours : il fit garnir, à l'aide de ce superflu, les marchés

(1) T. 2, p. 224.

(2) *De græcarum litterarum præstantia et utilitate oratio inauguralis*, 1766, à la fin de l'*Essai sur Pindare*. — *Ludovici XV, regis Galliarum dilectissimi, laudatio funebris, jussu et nomine collegii regii dicta a J.-F. Vauvilliers, etc.*, Paris, 1774, in-4°. — *Idylle sur la naissance de Mgr le Dauphin*, Paris, 1781, in-4°, etc.

(3) Il refusa d'user de son droit pour siéger à l'assemblée constituante, à la première vacance qui eut lieu dans la députation de Paris, et ce fut l'avocat Lavigne, ex-oratorien, qui y entra comme second suppléant.

(1) Paris, 1772, in-12.

(2) Paris, 1769, in-12.

(3) *Studium, judicii elegantiani, grammaticum acumen.* (Voy. Heyne, v, cl., *Pindarum*, p. 109.)

(4) *Sophoclis tragædiæ septem, etc. Editionem curavit J. Capperonnier, etc. Eo defuncto, edidit, notas, præfationem et indicem adjecit J.-F. Vauvilliers, etc.*, 1784, 2 vol. in-4°.

des provinces voisines, et par ces ingénieux expédients ramena la confiance, rétablit la circulation des subsistances et en fit baisser le prix. Ce ne fut pas sans périls qu'il réussit dans ses projets. Il lui fallut plusieurs fois haranguer la multitude. Un jour sa voix éloquente arracha des mains des assassins un malheureux boulanger de la rue Notre-Dame; un autre jour, seul, sans défense, il se présente au milieu des habitants du faubourg St-Antoine, armés de sabres et de piques, et leur fait abandonner un convoi de farines qu'ils se disposaient à piller, bien qu'elles fussent destinées à la consommation du lendemain. Dans une autre occasion, il tint tête à un nombreux rassemblement qui voulait arrêter le départ pour Rouen d'un bateau de farines variées que l'administration des subsistances avait échangées avec des amidonniers contre d'autres farines de meilleure qualité. Bailly venait de promettre au peuple de faire rapporter la décision qui avait été prise. Vauvilliers arrive, se fait écouter, et sa fermeté, non moins que ses explications, calme la populace, qui ne met plus d'opposition au départ du bateau. Il ne montrait pas moins d'énergie hors de la sphère de ses fonctions. A l'assemblée de la commune, il s'élevait avec force contre les propositions révolutionnaires. Ainsi, il combattit de tout son pouvoir l'organisation primitive de la garde nationale, à la composition de laquelle étaient appelés les prolétaires. Lorsque Brissot fit, à l'hôtel de ville, sa première proposition pour l'abolition de l'esclavage des noirs, Vauvilliers, se montrant à la fois homme d'Etat et érudit, invoqua les témoignages de l'histoire et s'éleva aux plus hautes considérations sur le droit public intérieur des peuples tant anciens que modernes. Enfin, lorsque Danton et Legendre voulurent faire établir à la commune un comité des recherches, il lutta corps à corps avec eux, et d'une voix prophétique il dit : « Vous voulez de nouveaux éphores, « des censeurs d'office, des inquisiteurs à gages, « qui bientôt seront vos tyrans et les nôtres! « vous aimez les Danton, les Legendre, les comités des recherches! eh bien, vous en aurez à « satiété, de toutes les couleurs, dans tous les « coins de la France! A qui vous en prendrez-« vous, lorsque vous en serez les premières vic-« times? » Quoiqu'on eût introduit dans la salle des personnes étrangères qui n'avaient pas droit de voter, il y eut autant de suffrages pour le rejet de la motion de Danton qu'il y en avait eu pour l'adoption; mais Bailly, qui présidait et qui voyait avec un dépit secret l'ascendant que prenait Vauvilliers, annonça qu'il départageait les voix et donnait la sienne pour l'établissement du comité des recherches. Lorsqu'il s'agit de faire prêter le serment de fidélité à la constitution civile du clergé, Vauvilliers fut prévenu qu'il était désigné pour aller, en qualité de commissaire, exiger ce serment dans une des paroisses

de Paris : il s'affranchit de cette tâche en envoyant sa démission de membre de la municipalité de Paris et rentra au collège royal. Il se crut toutefois obligé de prendre la défense de l'antique foi de l'Eglise catholique sur la hiérarchie et publia un ouvrage plein de science et de piété, sous le titre de *Témoignage de la raison et de la foi contre la constitution civile du clergé*, 1791, in-8°. Il y rassembla les décrets des conciles, les passages des Saints-Pères, les décisions des plus habiles théologiens. Cet ouvrage eut deux éditions. Mais bientôt on étendit aux personnes chargées de l'enseignement la mesure qui exigeait le serment du clergé, et le collège royal fut nommé désigné dans le décret. Vauvilliers n'hésita pas à donner sa démission, bien qu'il fût sans fortune, et sur la proposition d'un de ses confrères, prêtre qui depuis épousa sa servante, il reçut l'ordre de quitter le collège avant le coucher du soleil (1). Un de ses amis, l'avocat Blonde, qui habitait le cloître St-Benoît, lui donna l'hospitalité; il y demeura jusqu'après le 10 août. Dans cette journée, Vauvilliers avait endossé l'habit de garde national et avait couru au château des Tuileries pour s'y joindre aux défenseurs du roi; mais la retraite de Louis XVI au sein de l'assemblée rendit un tel zèle inutile et ne fit que compromettre ceux qui l'avaient manifesté. Forcé de chercher un asile, Vauvilliers se sauva à Corbeil, où son frère dirigeait les magasins de subsistances. Cet asile ne le protégea pas longtemps : arrêté par ordre du comité révolutionnaire, il dut sa liberté aux courageuses sollicitations de sa belle-sœur et à la pitié reconnaissante du secrétaire du conventionnel Musset, qui retrouva dans le royaliste détenu son ancien professeur. Rentré dans sa famille, il reprit ses travaux littéraires et s'occupa spécialement d'un grand ouvrage politique qu'il avait commencé depuis plusieurs années. Mais on vint encore une fois l'arracher à ses études favorites, et cette fois il ne s'en plaignit point; il s'agissait du bien public : une nouvelle disette menaçait Paris et les départements; on jeta les yeux sur l'homme qui avait si bien administré les subsistances en 1789 et 1790. Vauvilliers répondit à l'appel qui lui fut fait par le ministre Benezech, et il accepta la direction de ce service en qualité d'*agent supérieur du ministre de l'intérieur pour les subsistances*. Les fournisseurs dont il s'était servi vinrent lui offrir leur coopération. Son activité et l'emploi des moyens qui déjà lui avaient réussi ramenèrent en quelques semaines la confiance et la sécurité. Le danger passé, on voulut exiger de lui le serment de haine à la royauté. C'était lui demander sa démission : il la donna et retourna à Corbeil. Il publia alors une petite brochure intitulée *Questions sur les serments, en particulier sur celui de haine à la royauté*, 1796. Cepen-

(1) Il est juste de dire que Gail, son suppléant, qui lui succéda dans sa chaire, fut étranger à ces vexations.

dant, il accepta, peu de temps après, un logement à Paris chez madame de Lamoignon : voulant y faire imprimer son traité politique, il lui devenait indispensable d'habiter cette ville. Ce fut vers la même époque que, sur une simple note trouvée chez M. de la Villehurnois, il fut impliqué dans la conspiration dont ce dernier et l'abbé Brottier furent accusés d'être les chefs. Cette note était ainsi conçue : « Nommer Vauvilliers directeur général des subsistances, que « personne ne peut mieux administrer que lui. » Sur ce chef, le directoire le traduisit devant le conseil de guerre, d'abord comme embaucheur, puis le garda comme témoin nécessaire au procès. Le conseil se déclara incompétent. Enfin le directeur du jury, auquel il avait été envoyé, le déchargea de toute accusation. Désespérant de le faire condamner, le directoire, en le traduisant, à divers titres, devant des tribunaux différents, voulait prolonger son arrestation et l'empêcher d'être élu à l'un des conseils législatifs. Mais, malgré son absence, la ville de Corbeil l'avait choisi pour un de ses électeurs ; s'étant présenté en cette qualité à l'assemblée électorale de Versailles, il y fut nommé, à une grande majorité, membre du conseil des Cinq-Cents. Dans ce poste aussi honorable que dangereux, Vauvilliers ne démentit point l'opinion qu'on avait de lui. Il eut souvent occasion d'y faire remarquer son éloquence, sa sagesse et ses vertus politiques et religieuses. Ce fut sur son rapport que la famille Anisson-Duperron obtint la restitution des presses, caractères et autres meubles de l'imprimerie royale, dont la république s'était emparée. On peut citer particulièrement ses discours *sur les finances, sur le serment, sur la liberté indéfinie des cultes, sur les armées, sur les entreprises et les usurpations du directoire, sur la nécessité de classer et de fixer tous les pouvoirs* (dans le système du gouvernement adopté à cette époque) et son opinion *sur le divorce*. Dans toutes les discussions, il se montra fidèle aux vrais principes : toutefois, il ne se fit point illusion sur l'inefficace résistance de la saine majorité des deux conseils ; l'indécision et les lenteurs de la réunion de Clichy ne pouvaient, suivant lui, lutter contre l'activité et l'ensemble des combinaisons du directoire secondé d'ailleurs par le chef victorieux de l'armée d'Italie. Il n'en demeura pas moins attaché à ses amis et fut compris dans la liste de déportation du 18 fructidor. Ce ne fut qu'à la faveur d'un déguisement qu'il put y échapper et gagner la Suisse. Peu de temps après, le directoire menaça d'envahir cette contrée, et Vauvilliers dut chercher un autre refuge. Se rappelant l'accueil que lui avait fait Paul I^{er}, lorsque, voyageant sous le nom de comte du Nord, ce prince avait visité l'Académie des inscriptions et entendu la lecture de quelques traductions de Pindare, il lui écrivit pour avoir la permission de se retirer dans ses Etats, et

reçut bientôt par un courrier l'invitation de se rendre en Russie, sa nomination à l'académie impériale des sciences de St-Petersbourg et les moyens de subvenir aux dépenses de la route. Il s'arrêta à Mittau, pour rendre ses devoirs à Louis XVIII, qui venait de s'y établir. A St-Petersbourg, l'empereur lui fit compter la première année de son traitement, et si l'on joint à cette munificence les témoignages de considération qu'il reçut de ses confrères à son installation, qui eut lieu immédiatement, on doit concevoir qu'après une tempête aussi orageuse, il dut se croire rendu au port. Il apprit la langue russe et se mit en mesure de faire imprimer son manuscrit sur les sociétés politiques ; mais la rigueur du climat ne tarda pas à agir sur sa santé, affaiblie par tant de chagrins. Ni les témoignages d'intérêt que lui donna l'empereur Alexandre, ni les soins touchants que lui prodigua un compatriote, M. l'abbé Nicole, ne purent le sauver. Il termina, le 23 juillet 1801, une vie dont les seize dernières années avaient été un modèle d'édification. G—RD.

VAUX (NOEL JOURDA, comte DE), maréchal de France, naquit en 1705, au château de Vaux, diocèse du Puy, d'une branche très-pauvre de l'ancienne et noble famille de Jourda, originaire du Gévaudan, qui s'était établie en Velay. Entré au service en 1724 comme lieutenant au régiment d'Auvergne, il servit aux sièges de Pizzighitone et du château de Milan ; capitaine en 1734, il se trouva à l'attaque du château de Colorno et fut blessé aux batailles de Parme et de Guastalla. En 1738, il passa en Corse et commanda, en 1739, à Corte, avec un détachement de 200 hommes de son régiment. Attaqué au couvent de Guersamani par 2,000 Corses, il fut blessé de deux coups de feu ; mais il réussit à garder le poste. Le régiment d'Auvergne ayant été envoyé en Bohême, en 1743, le comte de Vaux se distingua à la défense de Prague : détaché avec 800 hommes au chemin couvert de la place, il y repoussa plusieurs fois l'ennemi et ne la quitta qu'à la fin du siège. Les preuves de courage et de talent qu'il y donna lui valurent le commandement du régiment d'Angoumois. Employé, en 1744 et 1745, dans l'état-major de l'armée, il se trouva aux sièges de Menin, d'Ypres, de Furnes, au combat de Rietzvaux, au siège de Fribourg, à la bataille de Fontenoy ; se signala aux sièges de Tournay et de Dendermonde et couvrit, avec 1,500 hommes, celui d'Oudenarde, place dont le roi lui donna le commandement en récompense de ses services. Lorsque le maréchal de Saxe entreprit le siège de Bruxelles, le comte de Vaux, à la tête de 5,000 hommes, fut chargé du passage du canal de Vilvorde. Il fit 200 prisonniers dans les redoutes, établit un pont sur le canal, et lors de l'investissement de la place, il fut détaché à l'un de ses faubourgs, à deux cents pas des fossés, qu'il couvrit de redoutes.

Après la prise de la ville, le maréchal de Saxe le chargea d'en porter la nouvelle au roi, qui le nomma brigadier, et il servit en cette qualité aux sièges d'Anvers, de Namur, et à la bataille de Rocoux. On lui confia, en 1747, l'investissement du Sas-de-Gand : il fit, avec 6,000 hommes, toutes les dispositions pour commencer ce siège, s'empara d'un fort et fit 200 prisonniers. Un éclat de bombe l'atteignit au siège de Berg-op-Zoom. Détaché au village de Vouet avec les volontaires de Bretagne, il y fut attaqué par 10,000 hommes, qu'il força à la retraite, ce qui le fit nommer au commandement en second de la Franche-Comté. Envoyé en Corse pour s'y mettre à la tête des troupes, il fut fait lieutenant général et employé à l'armée du maréchal de Broglie. Il assista à la bataille de Corbach, fut chargé de la défense de Friedberg et commanda une colonne qui attaqua les redoutes de Cassel et en chassa les ennemis. Au mois d'août suivant, il eut ordre d'attaquer l'arrière-garde d'un corps de 10,000 hommes et la mit en déroute. A la fin de cette campagne, le commandement de Göttingue lui fut confié. Investi dans cette place par l'armée du prince Ferdinand de Prusse, il fondit, à différentes reprises, sur les troupes qui s'étaient postées dans les villages voisins, en tailla en pièces une partie, fit l'autre prisonnière et obligea enfin le prince Ferdinand de lever ce siège, après lui avoir enlevé près de 3,000 hommes en différentes sorties. En 1761, il eut un cheval blessé sous lui à Filangshausen et ses habits furent criblés. L'armée eut à peine passé le Weser qu'il fut détaché avec 6,000 hommes pour pousser l'ennemi au delà de l'Ems, et lorsqu'on résolut d'assiéger Wolfenbüttel, il fut chargé de reconnaître la place. Au commencement de 1762, il servit au corps de réserve du comte de Lusace; mais ce corps ayant rejoint le gros de l'armée, le comte de Vaux retourna à Göttingue. Bientôt après, il fit éclater de nouveau sa valeur au combat de Johannisberg et à celui qu'il livra, avec le marquis de Poyanne, aux troupes légères des ennemis. Employé, en 1763, dans les Trois-Evêchés, il fut nommé commandant en second de cette province et commandeur de l'ordre de St-Louis, en 1764. Le comte de Vaux fut envoyé en Corse, en 1769, pour y commander en chef, et trois mois suffirent pour soumettre cette île, qui jusque-là avait opposé une résistance invincible. On trouve dans les *Mémoires* de Dumouriez des détails sur cette campagne ou plutôt sur cette conquête de la Corse, et ce général, auquel on ne peut refuser une grande science militaire, donne de justes éloges au comte de Vaux. Après la réduction de la Corse, il fut employé successivement dans la généralité de Paris, dans les divisions de Provence et d'Alsace, et au camp de Vossieux. En 1779 et 1780, il commanda l'armée des côtes de Bretagne et de Normandie et passa ensuite au

commandement du comté de Bourgogne. Enfin les preuves de talent et de courage qu'il avait données pendant près de soixante ans, dans dix-neuf sièges, dix combats et quatre batailles, lui méritèrent la dignité de maréchal de France, que Louis XVI lui conféra le 14 juin 1783. Envoyé en Dauphiné pour y apaiser les premiers ferments de la révolution, le maréchal de Vaux mourut à Grenoble, le 14 septembre 1788. Observateur zélé de la discipline, sévère, mais juste et humain, désintéressé, ennemi de ce faste qui corrompt une armée autant qu'il l'embarrasse, le maréchal de Vaux donna toute sa vie l'exemple des vertus militaires et surtout d'une scrupuleuse probité. Après avoir commandé l'expédition destinée pour l'Angleterre, il demeura encore, en 1781, à la tête des troupes rassemblées en Bretagne. A la fin du premier mois de service, le trésorier de l'armée lui apporta la même somme qu'il lui avait comptée l'année précédente pour le mois correspondant : « Il ne m'en faut que la moitié, dit le comte de Vaux; n'ayant plus les mêmes dépenses à faire, je n'ai plus besoin du même traitement; » et il écrivit sur-le-champ dans ce sens au ministre de la guerre. Celui-ci lui répondit qu'il avait mis sa lettre sous les yeux du roi, et que Sa Majesté voulait qu'il reçût la somme entière comme témoignage de la satisfaction qu'elle avait de ses services. « Je ne puis accepter, » écrivit le comte, cette marque de bonté du roi, et ce sera le seul ordre de Sa Majesté auquel, dans tout le cours de ma vie, je me serai cru dispensé d'obéir. » Le maréchal de Vaux mourut sans laisser de postérité masculine : il n'avait que deux filles, les marquises de Vauborel et de Fougères. Il ne reste de sa maison que deux branches cadettes, les Jourda de Vaux du Rhuillier et les Jourda de Vaux-Foletier. — *Alexis de Vaux du Rhuillier*, jeté sur la plage de Quiberon, en 1795, par cette fatalité dont tant de Français furent victimes, voyant à ses côtés son frère aîné blessé à mort, quoique perdant lui-même son sang par suite d'une blessure, le porta à la nage jusqu'au vaisseau et revint combattre dans les rangs de ses camarades. — *La Vie de Robespierre*, publiée à Augsbourg, en 1795, nous fournit un autre trait relatif à un jeune membre de la famille Vaux-Foletier. « Dans le carnage qui eut lieu à Lyon, après le siège, un enfant « avait paru toucher les agents de Robespierre : « *Jeune citoyen, lui dirent-ils, c'est sûrement ton « père qui t'a séduit; abjure ses principes, et tu « auras la vie. — Mon père ne m'a pas séduit, « répond le jeune Vaux-Foletier; il va mourir « pour son Dieu et pour son roi. Je sers la même « cause, et je m'estime plus heureux de mourir avec « mon père que de vivre parmi vous.* » Les bourreaux attachèrent cet enfant par le bras au bras de son père, et ils furent conduits au supplice.

G—RD.

VAUXCELLES (SIMON-JACQUES (1) BOURLET, abbé DE), littérateur, né en 1734 à Versailles, de parents attachés au château, se distingua dans ses études, et suivit les leçons de Coffin et de Lebeau, au collège de Beauvais, où il eut pour condisciples Delille et Thomas, avec lesquels il se lia d'une amitié dont le temps resserra encore les nœuds. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il ne tarda pas à se distinguer par son talent pour la chaire. L'oraison funèbre du comte d'Eu, prince de Dombes, qu'il prononça en 1756, devant la cour, lui valut le titre de prédicateur du roi; et peu de temps après, il fut pourvu de plusieurs bénéfices. Il entreprit, en 1770, un voyage en Italie, où il réussit fort bien (2). Riche des connaissances qu'il avait puisées dans la fréquentation des savants et dans l'examen des chefs-d'œuvre des arts, il revint à Paris, où il partagea son temps entre les devoirs de son état, la culture des lettres et la société des hommes les plus aimables et les plus spirituels. Il voyait souvent Saint-Lambert et Diderot, quoiqu'il fût bien éloigné d'approuver leurs opinions. « C'était bien, dit-il en parlant de Diderot, le bon homme le plus immoral en propos, le raisonneur le plus débridé, le plus à la houzarde que Dieu eût créé quand il voulut donner un ridicule à la philosophie humaine (3). » L'abbé de Vauxcelles, trop paresseux ou trop sage pour ambitionner la gloire que procurent les lettres, se contenta de déposer dans les journaux le fruit de ses réflexions. C'est ainsi qu'il a publié, dans le *Mercur* et dans le *Journal de Paris*, une foule de morceaux non moins remarquables par l'élégance et la pureté du style que par la justesse des vues et la profondeur des pensées. Lorsque M. le comte d'Artois eut acquis la bibliothèque de l'Arsenal (voy. PAULMY), il en nomma l'abbé de Vauxcelles l'un des conservateurs. La révolution interrompit, bientôt après, le cours de ses études. Il concourut, après le 9 thermidor, à la rédaction de la *Quotidienne*, puis, avec Laharpe et Fontanes, à celle du *Mémorial*, et partagea leur proscription, au 18 fructidor (4 septembre 1797). Ayant échappé à la déportation, et obtenu, après le 18 brumaire, l'autorisation de rester à Paris, il reprit ses travaux littéraires avec d'autant plus d'activité qu'il se trouvait obligé de chercher une ressource dans ses talents. Il mourut, le 18 mars 1802, à l'âge de 68 ans, laissant la réputation d'un littérateur aimable, doué d'un goût sûr et d'un esprit juste et délicat. Laharpe l'avait surnommé le *Chaulieu de la prose*. Outre les articles qu'il a publiés dans les journaux, on cite de lui : 1° *Eloge de d'Aguesseau*, Paris, 1760, in-8°. Ce discours, présenté au concours de

l'académie française, n'eut pas le prix (voy. THOMAS), mais Duclos et Mairan invitèrent l'auteur à le faire imprimer. 2° *Panegyrique de St-Louis*, ibid., 1761, in-4° et in-8°; 3° *Oraison funèbre de Louis, dauphin de France*, prononcée à la cathédrale de Sens, en 1766 : elle est restée manuscrite; 4° *Oraison funèbre de Louis XV*, 1774, in-4°; 5° *Discours prononcé à la fête des bonnes gens*, 1776, in-8°; 6° *Discours aux enfants du duc d'Orléans*, sur la mort de leur aïeul (Louis-Philippe-Xavier), 1786, in-8°. Ce morceau est écrit avec une sensibilité douce et un abandon plein de grâce. 7° *Opuscules philosophiques et littéraires*, la plupart posthumes ou inédits, Paris, 1796, in-12. Il y a des exemplaires format in-8°, papier vélin. L'abbé de Vauxcelles est l'éditeur de ce recueil (1), dont les différentes pièces sont précédées de courtes notices très-piquantes. 8° *Necrertiana*, ou Lettres sur les mélanges de madame Necker, ibid., 1798, in-8° (2); 9° une édition des *Lettres de madame de Sévigné*, ibid., 1801, 10 vol. in-12, avec une Vie de cette dame et des réflexions sur ses Lettres, morceau charmant, qui a passé dans des éditions plus récentes (voy. SÉVIGNÉ); 10° une édition de l'ouvrage de Fénelon : *De l'éducation des filles*, in-12, avec un discours préliminaire; 11° un *Commentaire* sur les *Oraisons funèbres* de Bossuet, 1805, in-8°. L'abbé de Vauxcelles avait fait, pendant quinze ans, sa lecture habituelle des chefs-d'œuvre de Bossuet, qu'il trouvait toujours égal et souvent supérieur aux plus célèbres orateurs de l'antiquité. 12° Des *Notes* sur le premier volume des *Mémoires secrets* de Duclos, insérées dans le tome 6 des *Œuvres complètes*, édition d'Auger. Il a eu part à l'*Esprit de l'Encyclopédie*, 12 vol. in-8°; et avec Gence, à l'édition du *Dictionnaire de l'Académie française*, 1798, 2 vol. in-4°. On trouve dans la *Correspondance* de Grimm, 3° part., t. 4, p. 494, un fragment d'un *Dialogue en vers* de Vauxcelles, *Sur les dangers de la satire*, dédié à Rivarol (voy. ce nom). Quelques biographes lui attribuent la traduction, que d'autres donnent à Jansen, du *Dialogue sur les médailles*, par Addison (voy. ce nom). W—s.

VAUZELLES (JEAN-BAPTISTE DE), né à Brioude en 1792, entra dans la magistrature et devint procureur du roi à Tours à l'époque de la restauration. Un personnage occupant un rang élevé dans l'administration militaire ayant été l'objet de plaintes assez sérieuses, le magistrat dut entamer des poursuites; l'individu qui se trouvait menacé avait des protecteurs influents;

(1) Ce volume, assez rare, contient : *Réflexions sur le bonheur*, par madame Duchâtelet; *Anecdote sur le roi de Prusse*, par Thomas; *Entretien d'un philosophe avec la maréchale de...*, par Diderot; *Du bonheur des sots*, par Necker; le *Bonhomme*, conte moral ou histoire scandaleuse; le *Vrai philosophe*, par Dumarçais; les *Femmes*, par l'abbé Galiani, et enfin le *Supplément au Voyage de Bougainville*, par Diderot. La notice qui précède l'opuscule de Necker est de Sauret.

(2) Il a paru, en 1808, un recueil in-8° sous ce titre : *Esprit de madame Necker*, par B. D. V.

(1) D'autres biographes le nomment Simon-Jérôme ou Simon-Jérémie.

(2) C'est l'expression de l'abbé Galiani dans une lettre à madame d'Épinay, du 7 avril 1770.

(3) *Avertissement sur le Supplément au Voyage de Bougainville*.

le ministre de la justice écrivit au procureur du roi de ne pas donner suite à cette affaire. Vauzelles refusa de manquer à ses devoirs; le résultat de ce conflit fut qu'il quitta ses fonctions judiciaires. Il consacra à de fortes études les loisirs qui lui étaient faits. L'injustice dont il était victime fut d'ailleurs réparée: en 1829 il fut nommé conseiller à la cour royale de Caen. En 1830, il passa à la cour d'Orléans et après y avoir siégé plus de dix-huit ans, il en devint le premier président. Le 18 janvier 1853 il fut élevé au rang d'officier de la Légion d'honneur. Après une carrière honorablement et utilement remplie, il s'éteignit au mois de septembre 1859 laissant quelques écrits que nous allons indiquer: *Essai d'un traité sur la justice universelle, ou les sources du droit*, 1824, in-8° (cet essai est suivi de la traduction de quelques opuscules de Bacon, d'une vie de ce philosophe et d'un discours préliminaire); — *des Jésuites et de la cour de Rome par le chancelier Bacon*, 1826, in-8° (livret contenant la traduction de ce qui, dans les écrits de Bacon, se rapporte à la célèbre compagnie; il fut provoqué par une assertion de M. Berryer qui avait représenté Bacon comme favorable aux jésuites); *Procès de Bacon devant la chambre des pairs*, en 1621, Paris, 1826, in-8° (c'est un fragment d'un grand travail sur Bacon auquel travaillait de Vauzelles et qu'il a publié en 1833, sous le titre de *Histoire de la vie et des ouvrages de François Bacon de Verulam, suivie de quelques-uns de ses écrits, traduits pour la première fois en français*, Strasbourg, 1833, 2 vol. in-8°). On voit que la biographie et le rôle intellectuel de Bacon ont été l'objet presque constant des études de Vauzelles; il avait dirigé son attention de ce côté pendant la période de repos où il se trouva lors de son éloignement momentanée de la magistrature. B-N-R.

VAVASSEUR (le P. FRANÇOIS), poète latin et littérateur, né en 1605 à Paray, dans le Charolais, embrassa la règle de St-Ignace, enseigna les humanités et la rhétorique dans différents collèges, et fut ensuite chargé d'expliquer l'Écriture sainte à Bourges. Ses supérieurs l'appelèrent à Paris pour remplacer au collège de Clermont le P. Pétau (voy. ce nom), et il s'acquitta de ces nouvelles fonctions de manière à diminuer les regrets que faisait éprouver la retraite de son prédécesseur. Il possédait le grec et l'hébreu (1); mais il s'était attaché surtout à l'étude de la langue latine, qu'il écrivait et parlait avec une rare élégance (2). Dès 1637, il avait donné des preuves de son talent pour la poésie latine dans une paraphrase du livre de *Job*, dont il se fit une

seconde édition l'année suivante. Des harangues, quelques pièces de vers, mais principalement son poème intitulé *Theurgicon seu de miraculis Christi*, achevèrent de le faire connaître d'une manière avantageuse. La vivacité de son caractère l'entraîna dans de fréquentes disputes littéraires, et il ne put rester étranger aux tristes querelles du jansénisme. En répondant au docteur Arnauld, qui lui avait attribué par erreur deux pamphlets anonymes (1), il fit rejallir sa mauvaise humeur sur tous les écrivains de Port-Royal, auxquels il reproche un ton tranchant et la forme exagérée de leurs éloges et de leurs critiques. Il attaqua Godeau, évêque de Grasse, parce qu'il avait été favorable au *Petrus Aurelius* de St-Cyran (voy. ce nom); mais tout l'esprit qu'il montra dans cette occasion ne peut l'excuser d'avoir jeté des doutes sur la conduite d'un prélat aussi respectable. Vavas seur se piquait d'exceller dans l'épigramme: aussi ne pardonna-t-il point au P. Rapin, son élève, d'avoir dit, dans ses *Réflexions* sur la poétique d'Aristote, qu'aucun poète moderne ne lui semblait avoir réussi dans ce genre. Feignant de n'avoir pas reconnu l'auteur des *Réflexions*, il releva très-vivement ses erreurs; et la dispute se serait prolongée entre les deux confrères, si le président de Lamoignon ne se fût interposé pour les réconcilier (voy. RAPIN). Le P. Vavas seur mourut à Paris, le 16 décembre 1681, à l'âge de 76 ans. L'abbé d'Olivet dit qu'il a été le meilleur humaniste de son temps (2). C'était un fort bon critique, homme d'esprit et de goût, écrivain pur et éloquent, mais comme poète il manque d'imagination. Ses *Poésies* furent publiées par le P. Lucas, son confrère, Paris, 1683, in-8°, précédées d'une courte notice sur l'auteur, tirée en partie de la *Bibl.* du P. Southwel, et de quelques vers à sa louange; mais ses *Œuvres* ont été recueillies en 1 volume in-fol., Amsterdam, 1709, sous ce titre: *Fr. Vavassoris opera omnia, antehac edita, theologica et philologica; ad quæ accesserunt inedita et sub ficto nomine emissa*. Ce volume contient: 1° *De ludicra dictione liber*. C'est un traité contre le style burlesque, que les ouvrages de D'Assoucy et de Scarron avaient mis à la mode. Le P. Vavas seur l'entreprit à la prière de Balzac, son ami (3), auquel il le dédia. La première édition est de Paris, 1658, in-4°. Celle de Leipsick, 1722, in-8°, est augmentée par J.-Chr. Kapp. Coupé a publié une traduction abrégée de cet ouvrage dans les *Soirées littéraires*, t. 18, p. 160-210. Le but de Vavas seur est de prouver que les anciens n'ont jamais employé le style burlesque; et suivant

(1) Il a fait une plaisante bévue dans la préface de son *Commentaire sur le livre de Job*, pour n'avoir pas compris le titre hébreu d'un livre du rabbin Moïse Maïmonide. Voy. Nicéron, t. 14, p. 137.

(2) Lorsqu'il entendit parler du projet de Ducange de recueillir les mots de la basse latinité: « Il y a plus de soixante ans, dit-il, que je m'étudie à n'employer aucun des mots qu'il a recherchés. »

(1) *Triumphus catholicae veritatis, sive Jansenius damnatus; et Calaghanus, natione hibernus, an satyrus ille qui nuper in lucem prodit*. Le premier est du P. Phil. Labbe; mais on n'a pas encore découvert l'auteur du second.

(2) *Hist. de l'Acad. française*, t. 1, p. 322, édit. in-12.

(3) Balzac a publié une *Dissertation sur le style burlesque*, adressée au P. Vavas seur; c'est la 29° de ses dissertations critiques. Parmi ses lettres, on en trouve plusieurs à Vavas seur, qui témoignent la haute estime qu'il avait de ses talents.

lui, c'est une raison suffisante pour le proscrire (1). 2° *De epigrammate liber*, Paris, 1669, 1672, in-12. Il paraît n'avoir composé ce traité de l'épigramme que pour avoir l'occasion de critiquer la dissertation de Nicole sur le même sujet (voy. NICOLE). 3° *Observationes de vi et usu quorundam verborum cum simplicium tum conjuntorum*, publié par le P. Lucas, à la suite du recueil de poésies cité plus haut. Ces remarques, qui annoncent un grammairien consommé, ont été réimprimées par Jean Ketel, dans les *Scriptores selecti de elegantiori latinitate comparanda*, Amsterdam, 1713, in-4°. 4° *Orationes*; ces harangues ou discours sont au nombre de douze, dix sur des sujets profanes, et deux sur des sujets sacrés; 5° *De forma Christi dissertatio*, Paris, 1649, in-8°, contre Nicol. Rigault (voy. ce nom). Il établit par des textes sacrés que si Jésus n'était pas d'une beauté remarquable, il n'était pas non plus d'une laideur repoussante. 6° *Corn. Jansenius suspectus*, ibid., 1650, in-8°; 7° *Anton. Godellus, episcopus Grassensis, an elogii Aureliani scriptor idoneus; idemque utrum poeta?* Constance (Paris), 1650, in-8° (2); ce petit volume très-rare contient une lettre de *Paulus Romanus* à *Candid. Hesychius*, et la réponse d'*Hesychius* à *Paulus Romanus*. « J'appellerais, dit d'Olivet, ce petit « écrit une satire très-ingénieuse, et même « assez solide, si la censure ne portait que sur « les vers de M. Godeau; mais comme sa per- « sonne y est attaquée, je l'ai traité de libelle; « et par cette raison je supprime le nom du cri- « tique, qui a été le meilleur humaniste de son « temps » (*Hist. de l'acad. franc.*, art. Godeau). 8° *Ad Anton. Arnaldum dissertatio de libello supposito*, ibid., 1653, in-8°; 9° *Jobus brevi commentario et metaphrasi poetica illustratus*, ibid., 1637, in-8°, souvent réimprimé dans divers formats; 10° *In Oseam prophetam commentarius*. C'est le seul ouvrage de Vavas seur qui fût resté inédit. Le P. Lelong ne le cite pas dans la *Biblioth. sacræ*. 11° *Theurgicon sive de miraculis Christi libri 4*, Paris, 1644, in-4°, ibid. (Hollande, Elzevir), 1645, in-12, jolie édition très-rare; 12° *Elegiarum et Heroicorum liber; Epigrammatum libri quatuor*; 13° *Remarques sur les nouvelles réflexions du P. Rapin touchant la poétique*, Paris, 1675, in-12 de 121 pages, très-rare. Le P. Vavas seur a publié quelques *Lettres* du P. Perpinin, savant jésuite espagnol (voy. ce nom). Il avait le projet de donner une édition du *Promptuaire* d'Harmenopule (voy. ce nom), et l'on trouve quelques-unes des remarques qu'il avait laissées sur cet auteur dans le supplément au

Thesaur. juris de Meermann. Outre les auteurs cités, on peut consulter les *Mémoires* de Nicéron, t. 27, p. 132-52; le *Parnasse français* de Titon du Tillet, p. 360, et la *Bibliothèque des auteurs de Bourgogne*. W—s.

VAVIN (ALEXIS), homme politique français, naquit le 2 septembre 1792. Il fit de bonnes études à l'issue desquelles il s'appliqua spécialement au droit et devint notaire à Paris. Il appartenait au parti constitutionnel qui, attaché à la charte de Louis XVIII, combattit les atteintes dont elle était l'objet. Aussi salua-t-il l'avènement d'une dynastie nouvelle, celle de 1830, qui lui paraissait devoir concilier l'alliance de l'ordre et de la liberté. En 1837, Vavin, âgé alors de 45 ans et retiré du notariat, crut devoir se présenter comme candidat à la députation, mais sachant qu'un jurisconsulte distingué, en même temps élégant écrivain, M. Berville, se présentait concurremment avec lui, il donna une preuve d'honorable abnégation en se retirant devant cette candidature. Deux ans plus tard, il entra à son tour à la chambre élective comme député du onzième arrondissement de Paris, où il était justement populaire. Son mandat fut renouvelé en 1842 et 1846, et la révolution de février n'empêcha point ses anciens commettants, à eux joints les électeurs du suffrage universel, de se faire représenter à l'assemblée constituante d'alors par Vavin. On ne saurait s'empêcher d'applaudir à l'expression de sa pensée politique telle qu'on la pouvait lire dans une de ses circulaires électorales, quoique antérieure à sa dernière nomination. « Le pouvoir, dans les temps « d'orages, disait-il, doit être soutenu, car l'a- « narchie est une calamité dont le résultat peut « être la ruine des nations. Le pouvoir, dans les « temps de calme, doit être soumis à une sage « critique, et s'il le faut approuver lorsqu'il agit « conformément aux intérêts du pays, c'est un « devoir de l'arrêter par une opposition ferme et « légale lorsqu'il les oublie ou quand il veut « empiéter sur les libertés publiques, car le des- « potisme est incompatible avec la sécurité des « citoyens, le développement de l'industrie et la « véritable gloire de la patrie. » Telle était la probité politique de Vavin que ce fut lui que le gouvernement de 1848 chargea de liquider l'ancienne liste civile, et il s'acquitta avec la plus scrupuleuse intégrité, unie à la plus minutieuse impartialité, de cette tâche considérable. Le document dans lequel il consigna les résultats de ce grand travail est un des plus instructifs que l'on puisse consulter sur cette matière. Ce ne fut cependant pas sans quelque appréhension que Vavin se chargea de cette délicate mission : « Je « ne suis pas des vôtres », disait-il à ceux qui la lui voulaient confier, « et vous regretterez sans « doute de m'avoir confié des fonctions si impor- « tantes. — Vous n'êtes pas des nôtres, lui ré- « pondait-on, nous le savons, peu nous importe.

(1) Ainsi Vavas seur oublie ou il excuse le *Margites*, la *Batrachomyomachie*, les turlupinades d'*Aristophane*, les rusticités de *Théocrite*, le sel grossier de *Plaute*, les quolibets de *Cicéron*, les mauvaises plaisanteries de *Pétron*, les facéties trop peu délicates de l'*Apocoloquintose*, etc. Il va jusqu'à louer un morceau de l'antiquité intitulé *Marcus Grunnius corocotta porcellus*, qui n'est autre chose que le testament d'un pourceau dicté par lui-même, pièce du comique le plus bas.

(2) C'est une réimpression; l'édition originale est de 1647.

« Pour cette liquidation et pour cette administration, nous voulons un honnête homme qui ait l'intelligence et l'expérience des affaires : par ce motif vous nous convenez. » Il remplit donc ce mandat qui honorait aussi ceux qui le lui confiaient, et il le remplit gratuitement, ainsi qu'il en exigea la déclaration dans un journal. C'est un des organes avancés de la presse d'alors, le *Moniteur des clubs*, qui lui rendit cette justice. « Le citoyen Vavin, lisait-on dans cette feuille, ne perçoit point d'appointements, et cependant il travaille dix-huit heures par jour. Nous mentionnons cet exemple pour l'édification des citoyens. » Ce fut le 31 décembre 1851 qu'il remit au ministre des finances le volume de ce compte rendu, c'est-à-dire qu'il rendit à l'empire le dépôt que lui avait confié la république. Pour toute récompense, il demanda qu'on assurât la situation des anciens employés de la liste civile, dont il disait avec un sentiment de louable humanité qu'il n'avait fait à aucun d'eux l'injure de le remplacer par un autre. A l'assemblée constituante comme à l'assemblée législative, dont il fit également partie, Vavin se fit remarquer par une modération politique qui était dans son caractère et dont on vient de voir l'expression; ainsi s'explique sa tendance à voter alors avec la droite, plutôt qu'avec l'autre côté de la représentation du pays. Cependant, c'est sur sa demande que, le 15 mai 1848, la question de Pologne fut mise à l'ordre du jour. Il vota néanmoins (12 janvier 1849) la proposition à laquelle le député Râteau attacha son nom, et qui avait pour objet de faire prononcer la dissolution de l'assemblée constituante avant le vote des lois organiques. Vavin se prononça aussi pour l'expédition de Rome, pour la loi du 31 mai 1850, limitative du suffrage universel; enfin, pour la révision de la constitution. Au 2 décembre 1851 il fit partie de la réunion dite du dixième arrondissement, laquelle protesta contre le coup d'Etat. Depuis, il ne prit plus part aux affaires publiques. Seulement il se présenta, mais sans succès, aux élections de 1857, quoiqu'il eût obtenu huit mille suffrages. En 1863, alors qu'on voulait encore faire de lui un représentant du pays, il se retira comme il avait fait au début de sa carrière politique, devant la candidature d'un remarquable écrivain, M. Prévost-Paradol, qui cependant ne fut point nommé. Vavin mourut à Paris regretté et digne de l'être, le 5 décembre 1863. R—LD.

VAYER (LA MOTTE LE). Voyez MOTHE.

VAYER (ROLAND LE). Voyez BOUTIGNY.

VAYRAC (l'abbé JEAN DE), né dans le village de ce nom, en Quercy, fit un séjour de vingt ans en Espagne, et se rendit à Paris vers 1710. Il avait l'esprit caustique, si l'on en juge par une anecdote qui se trouve dans quelques recueils. Un jour qu'il s'était mis à couvert de la pluie sous une porte cochère, la voiture d'un petit-maître s'arrêta devant lui pour quelque répara-

tion; le petit-maître envoya son laquais lui demander à quelle bataille son chapeau avait été percé? « A celle de Cannes, » lui dit l'abbé en lui appliquant de bons coups de sa canne sur les épaules. Le petit-maître, voyant maltraiter son laquais, se fâcha et dit à l'abbé : « Savez-vous à qui vous avez affaire? — Oh! très-bien, dit l'abbé. — Qui suis-je? — Un sot. » Nous avons de l'abbé de Vayrac un grand nombre d'ouvrages historiques, qui ne sont pas sans mérite, quoiqu'ils aient été écrits avec trop de précipitation. Voici les principaux : 1° *L'état présent de l'empire*, Paris, 1711, 1 vol. in-12. L'auteur prend l'engagement, dans son discours préliminaire, de ne rien avancer qu'il ne prouve par de solides raisons ou par des autorités authentiques, sans qu'aucun motif de politique ni d'intérêt soit capable de lui faire trahir la vérité; mais il était trop léger et trop peu appliqué, suivant le jugement d'un contemporain, pour tenir son engagement. 2° *Lettres et mémoires du cardinal Bentivoglio*, Paris, 1713, 2 vol. in-12; 3° *Maximes de droit et d'état*, Paris, 1716. Elles sont dirigées contre les princes légitimés. 4° *Histoire des révolutions d'Espagne*, Paris, 1719, 4 vol. in-12, et depuis 5 vol. in-8°; 5° *Etat présent de l'Espagne*, Paris, 1718, 4 vol. in-12. L'abbé de Vayrac était très-capable d'écrire sur l'Espagne, parce qu'il connaissait bien ce pays, et qu'il avait beaucoup d'esprit et d'érudition; cependant il n'a pas fait tout ce qu'il pouvait faire. Au sujet de ce dernier ouvrage, on lui a adressé cinq reproches, dont il croyait s'être bien lavé dans sa préface, mais qui subsistent en entier. 6° *Lettre au sujet de Guillaume, fils d'Etienne, comte de Blois*, 1722, dans le *Mercure*; 7° *Journal du voyage du roi (Louis XV) à Reims... avec la description des fêtes données à Sa Majesté à Villers-Cotterets*, etc., Paris, 1722, dans le *Mercure* du mois de novembre et séparément; 8° *Dissertation historique, topographique et critique sur la véritable situation d'Uxellodunum, dont il est parlé dans les Commentaires de César, avec un plan dressé sur les lieux*, Paris, 1725. Après avoir détruit les systèmes de ses adversaires, l'abbé de Vayrac soutient qu'*Uxellodunum* n'est autre que le *Pech d'Ussolum*, près de Vayrac, en Quercy. L—B—E.

VAYRASSE D'ALAIS. Voyez ALLAIS.

VAYRINGE (PHILIPPE) (1), habile mécanicien, né le 20 septembre 1684 à Nouillonpoint, village de Lorraine, de parents pauvres et obscurs, s'enfuit, à l'âge de dix ans, pour se soustraire aux mauvais traitements de sa belle-mère. Son dessein était d'aller en pèlerinage à Rome; mais il en fut détourné par ses camarades, et il entra chez un serrurier de Metz, qui lui promit vingt sous par mois. Il demanda la permission de faire une serrure; et il réussit assez bien dans ce premier

(1) Il est mal nommé *Vaisinge* dans les *Mémoires de l'Académie des sciences*, ann. 1726, et *Varinge* dans le *Traité d'hortologie* par Lepaute.

essai pour que son maître crût devoir augmenter ses gages. Après une année d'absence, il revint dans son village, et fut placé chez un de ses beaux-frères, à la fois armurier et taillandier, afin d'apprendre cette double profession. Il vit alors, pour la première fois, une horloge, et l'ayant examinée attentivement, il conçut si bien l'assemblage et le rapport des différentes pièces, qu'il en fit une pareille dans l'espace de quelques semaines. Désirant se perfectionner par les voyages, il se rendit à Nancy, où il travailla à la grille de l'église des Bénédictins. L'entrepreneur, charmé de ses dispositions, le prit en amitié, et lui enseigna les éléments du dessin. Un jour qu'il regardait à sa montre, Vayringe le pria de la lui confier, et l'ayant démontée, il en dessina chaque partie avec beaucoup d'exactitude, se réservant d'en construire une semblable, quand il en aurait le loisir. Son assiduité au travail et sa bonne conduite lui procurèrent un mariage plus avantageux qu'il ne pouvait l'espérer. Avec la dot de sa femme, qui était de treize mille francs barrois, il établit une boutique d'horlogerie, bientôt la plus achalandée de Nancy. Dans un voyage qu'il fit à Paris, pour quelques emplettes, il eut l'occasion de voir chez un de ses confrères la machine à fendre et à diviser les roues; et dès qu'il fut de retour, il en exécuta une plus parfaite sous tous les rapports. Nommé horloger de la ville, ses appointements, joints aux bénéfices de son commerce, lui permirent enfin de se livrer à son génie inventif. « Mon penchant pour la mécanique, dit-il naïvement, m'engagea à composer divers modèles qui me firent naître la chimérique idée du mouvement perpétuel. Je fis plusieurs tentatives vaines à cet égard; mais en y travaillant, je réussis à faire quantité de mouvements fort simples, et entre autres celui d'une horloge, qui allait huit jours avec trois roues, et qui cependant sonnait les heures, les demies et la répétition, et de plus marquait la révolution et les phases de la lune. Je fis aussi une montre qui répétait les heures et les quarts avec les seules roues du mouvement, etc. » En 1720, ayant été admis à présenter ses ouvrages au duc de Lorraine Léopold, ce prince en fut si satisfait qu'il le retint à Lunéville, avec le titre de son mécanicien et un traitement honorable. L'année suivante il fut envoyé à Londres pour y faire exécuter, sous ses yeux, divers instruments de physique, dont le duc de Lorraine voulait enrichir son cabinet. Vayringe profita d'une circonstance si favorable pour apprendre de Desaguliers (*voy. ce nom*) la géométrie, l'algèbre et l'usage de toutes les machines de physique. De retour à Lunéville, il exécuta sur-le-champ une pendule à équation et un planisphère d'après le système de Copernic, deux chefs-d'œuvre supérieurs à tout ce qu'on avait vu jusqu'alors en ce genre. Il reçut de Léopold la commission flatteuse de porter le planisphère

à Vienne, où il fut accueilli avec la plus grande distinction. L'empereur lui donna, à son départ, une chaîne d'or et une bourse de ducats. Il serait trop long de détailler toutes les machines utiles et ingénieuses que Vayringe exécuta depuis pour les cours de Lunéville et de Vienne, où il fit plusieurs voyages. Nommé, en 1731, professeur de physique expérimentale à l'académie de Lorraine, il eut le plaisir de voir toute la jeune noblesse s'empresser d'assister à ses leçons. Comblé de témoignages d'estime, et l'on peut dire même d'amitié par son souverain, rien ne manquait au bonheur de Vayringe. La cession de la Lorraine à la France devait en être le terme. Le roi Stanislas, si justement surnommé le Bienfaisant, ne négligea rien pour retenir dans ses nouveaux États un artiste dont il appréciait le rare mérite; mais celui-ci avait résolu de suivre ses anciens maîtres en Toscane, et il fut impossible d'ébranler sa détermination. Il se rendit cependant à Paris, sur la demande du lieutenant de police Hérault; et il lui remit le dessin avec le devis d'une machine aussi simple qu'ingénieuse pour élever deux cents pouces d'eau sur la butte de Ste-Geneviève. Ayant visité la machine de Marly (*voy. RANNEQUIN*), il proposa de doubler le volume d'eau qu'elle fournissait, en remplaçant les rouages, dont le bruit était si désagréable, par trois mouvements pareils à ceux qu'il avait établis dans les bosquets de Lunéville. On voulut en vain le fixer à Paris par les promesses les plus brillantes. Il refusa les offres plus magnifiques encore des actionnaires des mines de Pompéan, auxquels il avait indiqué le moyen de se débarrasser des eaux qui menaçaient à chaque instant de noyer leurs ouvriers; et il rejoignit le duc Léopold à Bruxelles, d'où il ne tarda pas à se rendre par mer en Italie. A son arrivée à Florence, il s'empressa de rouvrir son cours de physique, mais à peine daigna-t-on lire le programme dans lequel il rendait compte de ses principales expériences, et il se vit forcé d'interrompre ses leçons, faute d'élèves. Dans ses loisirs, il fit un petit voyage à Gravina, ville située au milieu des marais, et où règne presque constamment une fièvre épidémique. Il y tomba malade, et revint à Florence, où, après avoir languï dix-huit mois, il mourut le 24 mars 1746, à l'âge de 62 ans. Les restes de l'Archimède lorrain furent ensevelis avec pompe dans l'église des Barnabites. Jameray Duval (*voy. ce nom*), son compatriote et son ami, et comme lui un exemple de ce que peut le génie quand il est joint à la patience et à la vertu, a consacré sa mémoire par un monument en marbre décoré d'une épitaphe. On peut consulter, pour plus de détails sur ce mécanicien distingué, la *Bibliothèque de Lorraine*, par D. Calmet, où l'on trouve, p. 987-999, la vie de Vayringe, écrite par lui-même, ou composée sous son nom par Duval. L'abbé Desfontaines parle de ce célèbre mécanicien dans ses *Observa-*

tions, t. 10, p. 280, à l'occasion de la machine de M. Dupuy pour élever les eaux. W—s.

VAYSSE DE VILLIERS (REGIS-JEAN-FRANÇOIS), laborieux membre de l'administration des postes, était de Rodez. Sa famille, bien posée dans la magistrature, le destinait à la même carrière; et, bien qu'avant même de quitter le collège il eût donné quelques signes d'une vocation que quelques juges auraient nommée poétique, il dut partir pour Toulouse, afin d'y suivre les cours de droit. Né en 1767, il n'était pas encore étudiant de troisième année quand la révolution vint, dès 1789, porter l'incertitude dans ses paisibles exercices de l'école. Bien qu'épris des grands principes qui chaque jour gagnaient du terrain et se réalisaient dans la pratique, il n'y trouva pas prétexte pour désertir les bancs; il tint bon vaillamment un an encore, jusqu'à la désorganisation de l'école, et il subit les examens et conquit les diplômes qui devaient le mettre à même de débiter au barreau. Il y parut en effet, mais pour défendre, ainsi que le faisait son compatriote Flaugergue, plusieurs royalistes qu'attendait l'échafaud. Il se tint ensuite à l'écart et ne reparut que pour conseiller une sorte d'utopie politique : l'union des royalistes et des girondins. On le voit ensuite, au plus fort de la Terreur, répondant à la délation d'un jacobin qui requiert son expulsion immédiate de l'assemblée populaire de Rodez par une énergique profession de foi, dont tous les articles sont en opposition flagrante avec les maximes du parti triomphant. Quand ensuite le Midi résolut d'envoyer un bataillon par département contre les montagnards, il apposa sa signature à la résolution au bas de celle de Flaugergue. Ce dernier ayant été mis hors la loi, Vaysse dut encore chercher un asile contre la proscription. Heureusement les poursuites contre lui ne furent point poussées avec le dernier acharnement, ou du moins, la tourmente perdit bientôt pour lui de sa violence; seulement il vint vivre dans l'obscurité à Paris. Après le 9 thermidor, Vaysse publia le *Contre-poison des jacobins*, feuille périodique qui ne vécut pas au delà de trois numéros. Sa nomination d'inspecteur des postes suivit cet essai de publicité. Laisant là la politique, il ne donna plus de soins qu'à ses fonctions ou à des travaux que lui facilitaient ses fonctions, les entremêlant de délassements littéraires à sa portée. Il atteignit ainsi la fin de l'empire, époque à laquelle sa retraite lui fut donnée, bien qu'il fût encore dans l'âge de l'activité, bien qu'il eût à peine vingt ans d'exercice (1794-1814). Il n'en vécut que plus dévoué de jour en jour au culte des lettres et de la science, et sa réputation de littérateur et d'homme de goût devint sérieuse et incontestée. Il est mort dans un âge avancé vers 1840. Voici la liste à peu près complète des productions de Vaysse de Villiers. 1° *Ode sur les inondations de l'an 10*, Paris, 1803, in-8°; 2° *Ode sur les tremblements de*

terre de la Sicile et de la Calabre arrivés en 1783, Paris, 1821, in-8°; 3° *Ode à l'antique Rome*, Paris, 1822, in-8°; 4° *Ode au soleil*, Paris, 1823, in-8°; 5° *Description routière et géographique de l'empire français*, Paris, 6 vol. in-8°; 2° édition avec additions qui la complètent, sous le titre de *Géographie complète de la France par ordre de routes*, Paris (chez Renouard), 1829, in-8°. C'est un des ouvrages les plus utiles, les plus exacts que l'on possède sur le sujet; on le consulte encore tous les jours avec avantage, bien qu'évidemment la révolution introduite par les voies ferrées dans l'ensemble du système routier de la France en ait dû restreindre l'usage. C'est le fruit d'un travail de vingt années pendant lesquelles l'inspecteur des postes usait de sa position pour voyager six mois par an, consacrant les six autres au dépouillement et à la rédaction de ses notes. Aussi les journaux et surtout les recueils scientifiques se firent-ils tous un devoir de signaler et de recommander ce beau monument de statistique en même temps que de géographie. 6° *Recueil complet des groupes, statues, bustes, thermes, perspectives monumentales de Versailles*, etc., etc., Paris, 1828-1829, in-4° oblong, faisant suite à la *Géographie complète de la France*; 7° plusieurs brochures anonymes, contemporaines, ainsi que leur titre l'indique, de l'un ou l'autre règne de la restauration, par exemple, sous Louis XVIII : *l'Opinion impartiale d'un capitaliste sur la réduction des rentes*, in-8°; sous Charles X, la *Lettre confidentielle à un journaliste, par un ami du roi, de la charte, du repos*, in-8°, etc. Z.

VEAU DE LAUNAY (PIERRE-LOUIS-ATHANASE), docte polygraphe, natif de Tours, s'était promis de suivre la carrière du droit, et, reçu licencié, fit d'abord son stage, fut inscrit sur le tableau des avocats en sa ville natale et plus d'une fois y porta la parole. La révolution donna un autre cours à sa carrière, et lors de l'établissement des écoles centrales, il obtint à celle d'Indre-et-Loire la chaire d'histoire naturelle, qu'il remplit plusieurs années. Ces écoles à leur tour ayant été sinon abolies, du moins soumises à un mode d'organisation tout nouveau qui ne souriait plus à ses idées, il se fit médecin. Le soin de sa clientèle cependant ne l'absorbait pas à tel point qu'il n'eût du temps, beaucoup de temps, à donner aux sciences physiques, à l'archéologie, à la littérature, qu'il avait toujours aimée. Il était membre d'un grand nombre de sociétés savantes, parmi lesquelles celle de Tours, la Société du musée, la Société d'agriculture, la Société des sciences et belles-lettres, laquelle avait en lui le plus exact comme le plus infatigable des secrétaires. De plus, il était membre du Lycée des arts de Paris. Il vit la première et la seconde restauration, il n'en vit pas la fin, la mort l'ayant frappé. Voici, à deux ou trois interversions près, la liste en même temps chronologique et métho-

dique des productions de ce savant. Pièces relatives au droit : 1° *Discours prononcé au bailliage de Tours*; 2° *Mémoires et plaidoyers*; 3° *Fragments d'un Commentaire sur la coutume de Tours*, Tours, 1787, in-8°. Travaux relatifs aux sciences : 4° *Tableau élémentaire d'histoire naturelle à l'usage de l'école centrale d'Indre-et-Loire*, Tours, 1799, in-8°; 5° *Manuel d'électricité*, 1809, in-8°, figures; 6° *Lettre sur l'usage de l'alcali-fluor*. Opuscules archéologiques (tous deux insérés au tome 4 des *Mémoires de l'Académie celtique*): 7° *Notice sur la pile de Mars* (monument antique attribué aux Romains et situé sur la rive droite de la Loire entre Tours et Langeais); 8° *Notice sur un dolmen appelé pierre de minuit* (monument druidique situé à trois myriamètres sud-ouest de Blois). Œuvres littéraires, les deux premières, dramatiques et en prose, les deux autres, poétiques, ou du moins en vers : 9° *Le corps de garde national* (comédie ou un acte), Tours, 1790, in-8°; 10° *Stéphanin ou le mari supposé* (opéra-comique en un acte), Tours, 1791, in-8°; 11° *Voltaire, et autres poésies*, Tours, 1780; 12° *Épître d'un père à son fils sur le bonheur* (présentée à l'Athénée de Toulouse, en pluviôse an 11), Paris, 1816, in-8°. Z.

VEAUX (ANTOINE-JOSEPH), général français, né à Seurre le 18 septembre 1764, entra au service dès sa première jeunesse comme simple soldat, et devint officier au commencement de la révolution. Il fit alors avec distinction plusieurs campagnes, et fut nommé général de brigade le 10 mars 1797. Employé en 1800 à l'armée des Grisons, il fit partie de la division Vandamme, et, chargé de masquer le mouvement de Macdonald sur la vallée de l'Adige par le Val de Camonica, il réussit dans cette mission, mais après les plus grandes difficultés. Employé ensuite sous les ordres du maréchal Mortier dans la Poméranie, il attaqua le général suédois Cardell à Unkermunde et le força à s'embarquer sur des chaloupes canonnières, après lui avoir fait cinq cents prisonniers et pris quatre pièces de canon. Créé baron et commandant de la Légion d'honneur en 1804, il obtint, peu de temps après, le commandement du département de la Côte-d'Or, et fut présenté le 10 février 1811 à l'empereur, comme membre du collège électoral. Se trouvant à Auxonne lors de l'invasion des alliés, en 1814, et voyant cette place compromise, il en prit le commandement de son chef, prépara tous les moyens de défense, et réussit à la sauver. Mis à la demi-solde après le rétablissement des Bourbons, il continua d'habiter cette contrée; il alla au-devant de Napoléon lors de son retour, en mars 1815, eut avec lui une longue conférence à Châlons, et fut nommé lieutenant général et commandant de la dix-huitième division militaire. Ce fut en cette qualité qu'il publia des proclamations, et signa différents actes publics. Il fut ensuite nommé membre de la chambre des représentants par le département

XLIII.

de la Côte-d'Or, et se montra dans cette assemblée, notamment le 4 juin, un des plus chauds partisans de Napoléon. Il demanda ensuite un congé pour aller à Dijon, et se trouvait dans cette ville, au mois de juillet, quand les Autrichiens s'en approchèrent. Il se rendit alors avec son état-major à l'armée de la Loire, et il envoya de Moulins sa soumission au roi. Sa nomination fut néanmoins annulée, et le 18 août 1816 il fut traduit à la cour d'assises de Dijon, avec plusieurs autres habitants de cette ville, comme ayant contribué au renversement du gouvernement royal. Acquitté par le jury, ainsi que les autres accusés, le général Veaux se retira à Aloxe, près de Beaune. Il était à Dijon, dans le mois de septembre 1817, en qualité d'électeur, pour y concourir aux opérations de l'assemblée électorale de la Côte-d'Or, lorsqu'il se donna lui-même la mort d'un coup de pistolet, par suite d'une aliénation mentale, qui s'était déjà manifestée en plusieurs occasions. Z.

VECCHIA (PEDRO DELLA), peintre vénitien, né dans cette ville en 1605, y mourut en 1678; il travailla dans l'atelier d'Alessandro Varotari, mais il s'appliqua surtout à imiter le style des anciens maîtres, le Giorgion, le Titien et le Pordenone. Il peignait avec une telle facilité que souvent il se dispensait de commencer par dessiner, et il se plaisait surtout à représenter des corps de garde et des scènes militaires. On prétend que son surnom *della Vecchia* vient de son habileté à imiter ou à restaurer les peintures anciennes. Le musée du Louvre possède un portrait dû au pinceau de ce maître; il représente un homme avec le costume du commencement du 16^e siècle, coiffé d'une toque à plumes et l'épée à moitié sortie du fourreau. La figure, vue à mi-corps, est de grandeur naturelle. Ce tableau acheté en 1776 au prix (alors assez élevé) de deux mille livres, a été signalé dans les inventaires et les notices des tableaux du Louvre comme étant regardé comme un portrait de Bayard, mais M. Frédéric Villot a montré que rien ne justifiait cette supposition. Il en existe une copie à Vienne dans la galerie du Belvédère. Z.

VECCHIA (PIERRE), issu d'une famille noble de Padoue, embrassa la vie religieuse et se fit bénédictin à l'abbaye du Mont-Cassin, le 30 novembre 1646. Après avoir fait des études solides, il se livra à la prédication et le fit avec le plus grand succès dans toutes les villes d'Italie. Il jouissait aussi d'une grande considération dans sa congrégation, qui le fit abbé du monastère de Casino. Le pape Innocent XI l'éleva à la dignité épiscopale et lui donna le titre de l'évêché de Città-Nova, en Istrie (1). Le 6 mars 1690, il fut transféré à Andria, dans la Pouille, par Alexan-

(1) Peut-être ne fut-ce qu'un titre honorifique dont le pape voulait récompenser Vecchia, car, d'après Richard, *Dictionnaire des sciences ecclésiastiques*, depuis Marc, vingt-deuxième évêque de Città-Nova, transféré en Tarentaise en 1433, il n'y a plus eu d'évêque sur le siège de Città-Nova.

dre VIII; puis, l'année suivante, le pape Innocent XII le transféra à Melfi (1). Vecchia mourut à Naples, le 7 juin 1695. Cet évêque, savant et zélé, a beaucoup écrit; mais, comme Dupin, dans sa *Bibliothèque des écrivains du 17^e siècle*, et Legipout, dans *Historia rei litterariæ, O. S. B.*, ainsi que les dictionnaires historiques, n'ont parlé ni de lui ni de ses œuvres, nous donnerons la liste de ses productions littéraires d'après dom François, qui malheureusement ne met presque jamais le titre des ouvrages qu'il indique: 1^o *Méthode pour composer et bien parler*, Venise, 1622; 2^o *Idée de l'éloquence*, Venise, 1663; 3^o *Explication de l'épître aux Romains*, Venise, 1664; 4^o *Discours d'un supérieur à ses religieux*, Padoue, 1664, 2 vol.; 5^o *Panegyrique de St-Maur*, Venise, 1668, in-4^o; 6^o *Traité de la divine providence*, Padoue, 1670; 7^o *le Temple de la Paix*, Brescia, 1670; 2^e édit., 1678; 8^o *l'Homme de compagnie, ou la Manière de vivre en bon politique et en bon chrétien*, Brescia, 1670; 9^o *Traité de l'Eglise militante et triomphante*, Bologne, 1680; 2^e édit., Rome, 1683; 10^o *Manuel des prélats, ou Directoire des pasteurs*, Venise, 1684, in-4^o; 11^o *Panegyriques*, Venise, 1682, in-4^o; 12^o *Traité de la doctrine chrétienne*, Bologne, 1683; 13^o *Exhortation à l'étude des sciences divines*, avec un remerciement au pape Innocent XI de l'érection du collège de St-Anselme, Rimini, 1687; 14^o *Règles pour bien vivre, traduites en italien du latin de St-Bernard* (c'est le traité *De modo bene vivendi*), Bergame, 1674; 15^o *Modèle de l'édifice intérieur*, traduit du même St-Bernard, Brescia, 1673. Vecchia avait, en outre, traduit et publié à Brescia, en 1677, un ouvrage de St-Jean Chrysostome. La bibliothèque du Mont-Cassin fait mention de plusieurs autres ouvrages en tous genres que Vecchia a laissés manuscrits. B—D—E.

VECCHIETTA (LORENZO DI PIERO), sculpteur et fondeur, né à Sienne en 1482, exerça d'abord le métier d'orfèvre et enfin s'adonna à la sculpture et à l'art de fondre le bronze. La supériorité de ses talents lui fit bientôt confier l'exécution du tabernacle en bronze du maître-autel de la cathédrale de Sienne, ainsi que les ornements en marbre qui subsistent encore aujourd'hui. Cet ouvrage excita l'admiration de ses contemporains et lui acquit une grande et juste réputation, par les beautés dont il brille dans toutes ses parties. Il exécuta en outre un *Christ nud*, en bronze, de grandeur naturelle, tenant en main la croix, pour la chapelle des peintres siennois, dans l'hôpital de la Scala. Le baptistère de St-Jean n'étant point encore terminé, il y travailla à quelques figurines en bronze et finit quelques ouvrages du même métal que le Donatello y avait jadis commencés. Ce fut lui enfin

(1) Richard, *loco citato*, qui dit que Vecchia était de Venise, donne en effet ce prélat pour le trente-neuvième évêque d'Andria, et ajoute lui-même que *peu après il fut transféré à Melfi*. Or, à l'article Melfi il ne parle point de Vecchia, et sa nomenclature contredit ce qu'il avance ici.

qui conduisit à terme ce baptistère, où il plaça quelques figures en bronze fondues autrefois par Donato, mais qu'il termina avec une rare perfection. Il exécuta également, dans la loge des officiers de la banque, deux statues en marbre, de grandeur naturelle, des *Apôtres St-Pierre et St-Paul*, travail plein de délicatesse et d'un grand goût de dessin. Il cultiva aussi la peinture avec succès; on voit encore un de ses tableaux à l'huile dans l'hôpital de la Scala de Sienne et une fresque sur la porte de l'église St-Jean. Comme peintre, sa réputation n'a point égalé celle qu'il mérita comme sculpteur. Il pêche par la dureté du style, défaut commun à la plupart des artistes de son temps. Vecchietta mourut en 1540. P—s.

VECCHIETTI (JEAN-BAPTISTE), savant orientaliste, né à Cosenza, en 1552, embrassa l'état ecclésiastique et fut chargé par le pape Clément VIII de plusieurs voyages apostoliques en Perse et en Egypte, dont il a écrit la relation, qui est restée manuscrite à la bibliothèque de Nanni, à Venise, sous le titre de *Relation de la Perse*. Ce savant mourut en décembre 1619. — VECCHIETTI (Jérôme), son frère, entra également dans les ordres et se livra avec beaucoup d'ardeur à l'étude de la théologie et de l'histoire sacrée. Il composa un ouvrage considérable de chronologie intitulé *De anno primitivo ab exordio mundi ad annum julianum accomodato et de sacrarum temporum ratione*, partagé en huit livres, Augsbourg, 1621 ou 1623, in-fol. Cet ouvrage, dans lequel on crut trouver des opinions erronées sur la chronologie sacrée et sur l'institution de l'eucharistie, fut réfuté par Cappelli (*voy. ce nom*) et brûlé d'après une sentence de l'inquisition. Vecchietti, condamné à une détention perpétuelle, se rendit volontairement en prison et y mourut à l'âge de 80 ans. Il avait composé une vie de son frère Jean-Baptiste, dont le manuscrit est resté dans la bibliothèque de Nanni. Morelli l'a publiée à la suite du catalogue des manuscrits de cette bibliothèque, imprimé à Venise, en 1760. Z.

VECCHIO DI SAN BERNARDO. *Voyez* MENZOCCHI.

VECCUS, patriarche de Constantinople, fameux par son zèle pour la réunion des Eglises grecque et latine, s'était de bonne heure fait connaître par son érudition et son éloquence. Sa vertu égalait ses talents et sa modestie n'avait d'égale que sa vertu. Sa haute stature, sa noble physionomie ajoutaient encore au respect et à l'admiration. Aussi la voix publique le désignait-elle comme digne des fonctions les plus élevées. Il était revêtu de celle de *chartophylax*, c'est-à-dire gardien des archives de Ste-Sophie. Michel Paléologue, qui le connaissait et l'estimait personnellement, le nomma chancelier et chef de la justice dans toute l'étendue de l'empire. Plus tard (en 1269), il fut envoyé comme ambassadeur à St-Louis, au sujet de la réunion des deux

Eglises, et se rendit à Tunis, en Afrique, où était alors ce prince. Mais la mort allait frapper ce pieux monarque, et Veccus n'eut que le temps de lui remettre les lettres et les dons de l'empereur. Au reste, il paraît qu'à cette époque il ne croyait pas à la légitimité de la réunion ; car, trois ans après, l'empereur, à la sollicitation du pape Clément IV, ayant engagé le patriarche Joseph et quelques évêques à reconnaître la suprématie de l'Eglise romaine, Veccus répondit au nom du premier que les dogmes des Latins différaient essentiellement de ceux des Grecs, et que chez eux le schisme était en même temps hérésie. Paléologue, irrité de se voir contrarié publiquement par un homme dont le nom était d'un si grand poids, le fit enfermer dans la tour d'Anemas, sous prétexte qu'il s'était acquitté avec lenteur et négligence de son ambassade auprès de St-Louis. Des murmures éclatèrent partout, et Paléologue, obligé de lui rendre la liberté, adopta une marche plus raisonnable et plus juste à son égard. Il lui envoya des livres choisis sur le schisme et la réunion. Veccus les médita, et il fut tellement frappé des preuves qu'il y trouva de l'orthodoxie des Latins, principalement dans les écrits de Nicéphore Blemmides, qu'il voua sa vie à la défense du système qu'il avait repoussé auparavant et devint le partisan le plus ardent de la réconciliation des deux Eglises. Cette réconciliation s'opéra en effet au deuxième concile général de Lyon, en 1274, et Veccus y fut député par l'empereur. Cependant l'immense majorité des Grecs persistait à voir des hérétiques dans les Latins, et le patriarche Joseph fomentait en secret cette opposition patente au vœu de l'empereur. Il fut déposé et, quatre mois après, remplacé par Veccus (1275). Dans ce poste éminent, le nouveau patriarche se fit admirer de tous les hommes sages par ses vertus, sa douceur et sa simplicité, et il publia un grand nombre d'écrits lumineux contre les schismatiques. Mais des ennemis puissants, à la tête desquels était la princesse Eulogie, intriguaient en secret contre lui et le calomniaient auprès de l'empereur. Trop crédule ou peut-être jaloux en secret d'un homme qui l'éclipsait et qui lui rappelait trop sévèrement ses devoirs, il se déclara hautement contre lui. Veccus, prévoyant sa disgrâce prochaine, rédigea sa démission et la lui fit présenter. L'empereur feignit d'abord de refuser et ensuite donna son consentement. Mais l'absence du patriarche fut courte : des nonces du pape vinrent à la cour de Constantinople se plaindre de ce que la réunion était illusoire. Paléologue, pour se justifier, leur montra dans les fers les premiers personnages de l'Etat, opposés à l'union, et rétablit Veccus sur son siège (1280). Il en resta paisible possesseur jusqu'à l'avènement d'Andronic au trône. Ce prince, tout différent de son prédécesseur, était gouverné par l'impérieuse Eulogie, ennemie achar-

née des Latins et de Veccus. Le savant patriarche fut donc déposé de nouveau, et Joseph sortit du cloître de Périblepte pour remonter sur son siège. Veccus, traité d'abord avec égard par le jeune empereur, s'en vit ensuite négligé et fut relégué avec une modique pension dans un monastère au fond de la Bithynie. Il y passa plusieurs années dans l'obscurité, avec Constantin Méliteniotès, et mourut en 1298, de misère suivant les uns, de vieillesse ou de maladie selon les autres. — Veccus avait composé un grand nombre d'ouvrages ecclésiastiques. Tous roulent sur le même sujet, sur celui qui occupa toutes ses pensées, la réunion et le schisme. Quelques-uns de ces traités nous ont été ravis par l'injure des temps ; mais il est facile de croire que la substance de chacun d'eux se trouve dans ceux qui nous restent. Voici la notice complète de ceux qui ont survécu au naufrage : 1° *De l'union et de la concorde des Eglises de l'ancienne et de la nouvelle Rome*, en grec, avec une traduction latine de Léon Allatius, dans sa *Grèce orthodoxe* (Græcia orthodoxa), Rome, 1652, in-4°, t. 1^{er}, p. 61-224. Il y attaque violemment Photius, premier auteur de la scission des deux Eglises. 2° *Traité de la paix ecclésiastique*, par Veccus. Il y démontre par l'histoire seule l'absurdité du scandale. On peut lire d'amples extraits de cet ouvrage dans Allatius, *De ætatibus ordinum*, p. 165-169, et *De purgatorio*, p. 591-626, ainsi que dans Beveregius, *Magn. synodic.*, p. 273-292. 3° Douze chapitres sur la procession du St-Esprit, imprimés dans la *Grèce orthodoxe*, t. 1^{er}, p. 225-359 ; 4° *Epître sur la profession de foi à Jean XXI*. On la trouve en latin, chez Allatius, *De l'union* (De consensu), liv. 2, ch. 15, § 5, p. 747-752. On ignore si ce morceau fut originairement écrit en grec ou si Veccus, s'adressant au chef de l'Eglise latine, dicta en latin. 5° *La Sentence synodale*, en grec, dans la *Grèce orthodoxe*, t. 1^{er}, p. 366-374 ; 6° *Testament*. Cet ouvrage, composé dans l'exil, contient une célèbre déclaration de foi relativement au St-Esprit et à la manière de laquelle il procède. Il existe imprimé dans les notes du P. Poussines sur Pachymère, et grec-latin dans Allatius, *Grèce orthodoxe*, t. 1^{er}, p. 375-378 ; *De l'union*, liv. 2, ch. 15. 7° *Epître à Alexis Agallien sur la procession du St-Esprit*. Cet Alexis Agallien était un diacre de la grande église de Constantinople. La lettre se distingue par beaucoup de modération et de sagesse. On la trouve dans la *Grèce orthodoxe*, t. 1^{er}, p. 360-365. 8° *Eclaircissement sur l'accord de tous les livres et écrits de Veccus*. Cet ouvrage, où il essaye de montrer que depuis qu'il a commencé à écrire sur la réunion des deux Eglises il n'a pas varié un seul instant, est adressé à un certain Théodore, qui n'est pas, ainsi qu'on le croit ordinairement, Théodore Xiphilius, économe de la grande église, mais Théodore, évêque de Sugda. Veccus avait pro-

mis au premier de ne jamais écrire sur le dogme, et il est visible qu'il n'avait pas tenu sa promesse. D'ailleurs il a adressé un autre ouvrage (voy. plus bas n° 12) à l'évêque de Sugda, et il semble plus probable que, sur un sujet de controverse, il ait écrit deux fois au même individu. L'*Eclaircissement* se trouve dans la *Grèce orthodoxe*, t. 2, p. 1-10 (de l'édition de Rome, 1659). 9° *De l'injustice soufferte par Veccus quand on l'a chassé de son siège*. Ce morceau, inséré dans la *Grèce orthodoxe*, à la suite de l'*Eclaircissement* (t. 2, p. 11-36), est un exposé fidèle : 1. de la conduite qu'il a tenue pendant son patriarcat; 2. des points de croyance sur lesquels les Latins s'éloignent des Grecs. Il y démontre de nouveau que ces points sont loin d'être fondamentaux et ne doivent pas nuire à l'unité. L'ouvrage fut composé pendant sa seconde disgrâce et dans sa retraite de Bithynie. 10° *Apologie et réfutation*, etc., Allatius, *Grèce orthodoxe*, p. 36-83; 11° *Apologetiques où l'on prouve qu'aucun des usages des Grecs n'est détruit par l'acceptation de l'union avec les Latins*, ibid., p. 84-94; 12° *Trois livres sur ce point de doctrine : Que le St-Esprit procède du Père et du Fils*. A Théodore de Sugda. Ils se trouvent : 1. dans la *Grèce orthodoxe*, p. 95-116, 117-132, 133-148; 2. dans le livre *Du purgatoire* (De purgatorio) d'Allatius, à la fin, p. 827-856 (édition de Rome, 1652, in-8°); 3. dans la lettre d'Allatius à Boineburg sur l'union des deux Eglises, publiée par Barthold Nihusius, en latin, Mayence, 1655, in-8°. 13° *Quatre livres à Constantin Méliténiotès* sur le même sujet, *Grèce orthodoxe*, p. 149-168, 169-186, 187-201; 202-214; 14° *Deux livres sur l'ouvrage de l'évêque de Chypre et sur ses nouvelles hérésies*. Cet évêque niait que le St-Esprit procédât du Père et du Fils. L'ouvrage est adressé à Théodore de Sugda. Il se trouve dans la *Grèce orthodoxe*, p. 215-251, 252-286. Nicolas Comnène, dans ses *Prénottations mystiques*, p. 356, fait mention d'un troisième livre sur le même sujet, et Veccus lui-même en parle, *Grèce orthodoxe*, t. 2, p. 7. 15° *Réfutation des Remarques d'Andronic Camalès sur les témoignages écrits touchant le St-Esprit* (*Grèce orthodoxe*, p. 287-511). Andronic Camalès avait été drangar-vigla (préfet des vigiles), sous Manuel Comnène. 16° *Treize prescriptions sur les paroles et les pensées des Sts-Pères relatives à la procession du St-Esprit*, *Grèce orthodoxe*, p. 512-641. On les trouve en latin dans les *Opuscula aurea* de Pierre Arcadius de Corcyre, Rome, 1630 et 1691, in-4°. — Outre ces ouvrages principaux, Allatius parle encore de quelques chapitres sur le St-Esprit et sur les hérésies nouvelles, et Nic. Comnène et quelques autres (*Prénott. mystiq.*, p. 14) mentionnent, comme étant de lui, quatre discours synodiques, un autre discours sur son inauguration, un autre encore sur l'union de l'Eglise, une épître encyclique, une épître parénétique sur l'union et un morceau sur la tête de St-Ménès. P—OT.

VECELLI (TIZIANO). Voyez TITIEN.

VECELLI ou VECELLIO (FRANÇOIS), peintre, né à Cadore, en 1483, était frère et élève du Titien, dont son style se rapproche beaucoup. Destiné d'abord au métier des armes, les premières années de sa jeunesse furent perdues pour les arts, et ce n'est qu'à force d'assiduité et d'études qu'il put réparer en partie cette perte. Il existe un assez grand nombre de ses peintures dans l'église de St-Sauveur de Venise; une très-belle *Madeleine aux genoux de Jésus-Christ ressuscité*, à Oriago, sur les bords de la Brenta, et une admirable *Nativité de Notre-Seigneur*, à St-Joseph de Bellune, qui avait toujours passé pour un des beaux ouvrages du Titien, jusqu'à ce que son véritable auteur ait été découvert, d'après des documents authentiques, par le savant prélat Doglioni. Mais le tableau qui excita la jalousie même du Titien est celui dans lequel François a représenté, dans l'église de St-Vit de Cadore, le saint titulaire, en habit militaire, au milieu d'autres saints. C'est alors que son frère, craignant de trouver en lui un rival dangereux, lui conseilla d'abandonner la peinture pour se livrer au commerce. Ses nouvelles occupations ne l'empêchèrent pas cependant de peindre encore quelquefois pour ses amis, et plusieurs de ses ouvrages ont été attribués au Giorgione. Il s'amusait aussi à faire des cabinets d'ébène, qu'il ornait de figures d'architecture. Il mourut dans un âge fort avancé, mais avant son frère. — Horace VECELLIO, neveu du précédent, fils et élève du Titien, naquit à Venise et se montra, comme peintre de portraits, digne de marcher sur les traces de son père. Il avait fait aussi pour le palais du sénat un très-beau tableau d'histoire, qui a péri lors de l'incendie de ce palais. Il est vrai que ce tableau, qui représentait une bataille, avait été retouché par le Titien. Vecellio le peignit en concurrence avec Paul Véronèse et le Tintoret. Il accompagna son père dans ses voyages à Rome et en Allemagne. Mais la passion de l'alchimie le détourna tout à fait de son art, et il perdit, à la poursuite de la pierre philosophale, son temps et sa réputation. Atteint de la peste, qui éclata à Venise en 1576 et à laquelle son père avait succombé, il en fut lui-même victime dans un âge très-peu avancé. — Marco VECELLIO, né à Cadore, en 1545, est, après le Titien, dont il était le neveu et l'élève, celui qui a fait le plus d'honneur à sa famille. Il accompagna son oncle dans tous ses voyages, et il reçut de ses contemporains le surnom de *Marco di Tiziano*. Dans la composition pure et simple, dans le mécanisme de la peinture, il fut l'habile imitateur de son maître; mais il ne sut pas comme lui animer ses figures et exciter l'intérêt du spectateur. Toutefois on le chargea d'orner plusieurs des salles du palais du sénat, à Venise, de tableaux et de portraits de différents sénateurs, qui s'y voient encore aujourd'hui. Il existe

aussi plusieurs de ses tableaux d'autel à Venise, à Trévise et dans le Frioul ; le plus remarquable est une vaste composition qui décore l'une des paroisses de Cadore, berceau de sa famille, et qui représente, dans le milieu, un *Crucifix* ; de chaque côté sont deux sujets tirés de la vie de Ste-Catherine, vierge et martyre : l'un est sa *Dispute*, l'autre son *Martyre*. Marco mourut en 1611. — *Tiziano* VECELLIO, fils du précédent, surnommé *Tizianello*, pour le distinguer de son grand-oncle, florissait dans les premières années du 17^e siècle, lorsque la manière commença à s'introduire dans l'école vénitienne. Les ouvrages qui existent encore de lui à Venise, dans l'église patriarcale, aux servites et ailleurs, dénotent un goût tout à fait différent de celui de ses pères. Ses formes sont plus grandes et moins grandioses ; son pinceau est franc et plein, mais il manque de suavité, nouvelle preuve de ce que peuvent l'exemple et la mode sur l'éducation même. Cependant les artistes estiment de lui ses portraits et ses têtes de caprice coiffées d'une manière bizarre. Il peignait encore en 1648. — *Fabrizio* VECELLIO, d'une autre branche que les précédents, s'est fait connaître par un excellent tableau qui orne la salle du conseil de Piève et qui fut payé seize ducats d'or, prix considérable pour cette époque. Il mourut en 1580. — *César* VECELLIO, son frère, longtemps oublié dans l'histoire des peintres, quoique Lintiaï, Vigo, Candido et Padola conservent plusieurs de ses tableaux, est plus connu comme graveur. On croit que c'est lui qui a exécuté en bois les gravures qu'on attribue communément au Titien. Il a publié à Venise, où il faisait sa résidence, deux ouvrages de gravures, dont l'un est extrêmement rare aujourd'hui, sous ce titre : *Ogni sorta di mostre di punti tagliati, punti in aria*, etc. L'autre est une suite de feuilles in-8^o, gravées d'une pointe spirituelle et savante, publiée à Venise, en 1590, sous ce titre : *Degli abiti antichi e moderni di diverse parti del mondo, libri fatti da Cesare Vecellio*. Dans une réimpression qu'on en fit en 1664, pour donner plus de prix à l'ouvrage, on attribua le dessin des figures au Titien, et l'on qualifia César frère de ce grand peintre. Mais cette double assertion n'est qu'une ruse de libraire. César mourut vers 1600. — *Thomas* VECELLIO, autre peintre de la même famille, est connu par une *Nativité* et une *Cène de Notre-Seigneur*, que l'on conserve dans l'église paroissiale de Lozzo et dont les historiens font l'éloge. Il mourut en 1620. P—s.

VEDDER (DAVID), publiciste écossais, naquit en 1790. Il écrivit dans les revues anglaises et composa divers poèmes, dont le premier en date fut la *Communion des covenanters*. Vinrent ensuite les *Esquisses des Orcaïdes, des légendes et des pièces lyriques*, Edimbourg, 1832, in-12. Ce volume est dédié à Allan Cunningham. Il fit paraître dans la même année : *Mémoire sur Wal-*

ter Scott, avec des notes critiques sur ses écrits. Enfin on a de lui : 1^o *Poèmes, légendes, morceaux lyriques et descriptifs*, 1842, in-8^o ; 2^o *Livre d'étrennes pittoresque*, Edimbourg, 1848, in-4^o ; 3^o *l'Histoire de Raynaud le Renard*, avec les dessins de Gustave Cadlod, 1852, in-4^o. Vedder mourut en 1854. Z.

VEDEL (DOMINIQUE-HONORÉ-MARIE-ANTOINE), général français, naquit le 2 juillet 1771, à Monaco ; mais il appartenait à la France par son origine, et sa famille, longtemps habitante de cette partie du Languedoc qui devint le département du Gard, avait fourni des militaires ; aussi prit-il du service dès sa treizième année (le 6 mars 1786) ; officier dès 1787 ; lieutenant en 1791 ; capitaine en 1792, il fit en cette qualité sa première campagne du Nord, contre les Autrichiens. Il vit le feu pour la première fois à l'affaire de Winton. Lorsque plus tard les Anglais débarquèrent en Corse, Vedel y fut envoyé à la tête d'une compagnie franche ; et bientôt il fut investi du commandement de tout ce qu'il y avait dans l'île de compagnies semblables. Le service était des plus actifs. Sa troupe fut chargée de servir l'artillerie des villes dont les Anglais formaient le siège. Vedel et les siens se distinguèrent surtout à Calvi, par l'habileté comme par l'opiniâtreté de la défense. Les ennemis avaient fait brèche ; et non-seulement la brèche était praticable, mais nos batteries étaient démontées. L'assaut eut donc lieu ; mais accueillis avec une remarquable vigueur, les Anglais tournèrent leurs efforts sur d'autres points de l'île. Nous retrouvons ensuite Vedel en Italie, lors des glorieuses campagnes de 1796 et 1797. Il y déploya sa vaillance et son intelligence accoutumées au passage du Pô, à celui de l'Adda, aux deux affaires de Lonado et de Salò. De plus, il fut chargé de plusieurs missions importantes, et reçut à lui seul, preuve de la confiance qu'avait en lui l'illustre général en chef, la tâche d'aller en Tyrol à la recherche de la division Augereau. Cela ne se pouvait qu'en s'enfonçant à l'intérieur de la partie orientale de la province, et après avoir ou forcé le passage, ou passé à la sourdine entre des colonnes autrichiennes. Les circonstances l'amènèrent au premier parti. Un gros détachement d'Autrichiens voulut lui barrer le passage ; infanterie et cavalerie furent culbutées en peu d'instants ; il enleva de plus leur poste de réserve, et de tous les antagonistes, 400 restèrent prisonniers de guerre en ses mains. Poussant plus loin après ce succès, il arbora le drapeau français à Feltre, puis sur les murs d'Udine, où nul n'avait encore pénétré. La division Augereau, à laquelle il s'était ainsi mis à même de donner la main, ayant débouché du Tyrol, il se rabattit sur le gros de l'armée. On sait quels événements suivirent tant de hauts faits d'armes, dont, il est aisé de le voir, Vedel eut une bonne part. Les préliminaires de Campo-Formio donnèrent d'abord l'espoir de la paix ;

puis, à peine Bonaparte parti, Bonaparte en Egypte, l'Autriche fit massacrer les plénipotentiaires français, et la guerre recommença. Le 11 septembre 1798, il opérait sur Sanguinetto, n'ayant avec lui que 25 chasseurs à cheval, une diversion favorable au mouvement général de l'armée, et il atteignait ce village après avoir, avec des forces numériquement si faibles, combattu trois escadrons échelonnés sur la route. La bataille de Rivoli suivit bientôt. Vedel y commanda l'artillerie de la 7^e demi-brigade légère, et par ses manœuvres hardies et savantes, il s'empara de la chapelle San-Marco, poste important, clef de position, que le général autrichien tenta vainement de reprendre. Chargé ensuite d'aller, à la tête des grenadiers de la division Grenier, attaquer les retranchements autrichiens, à la gauche de Bussolengo, il déploya dans l'exécution de cet ordre l'entrain le plus vif, la valeur la plus opiniâtre et, par sa vigueur décisive comme par l'intelligence de tous ses mouvements, il mérita d'être mentionné dans l'ordre du jour de l'armée. Le grade de chef de demi-brigade fut la récompense du dévouement et du courage qu'il venait de faire éclater en cette journée, où il eut une jambe cassée et fut laissé pour mort pendant plusieurs heures. Un peu plus tard, Vedel passe avec sa demi-brigade à l'armée des Grisons, dont les mouvements se lient toujours à ceux de l'armée d'Italie, mais qui n'en forment pas moins, pour le moment, un corps à part. Les événements marchent, le général en chef d'Egypte a fait sa réapparition en Europe, Paris a vu le 18 brumaire, et l'Italie a vu Marengo. Vedel, le 10 novembre 1800, est un des 400 hommes d'élite qui, sous les ordres du général de brigade Veaux, marchent sur les redoutes autrichiennes au mont Tonal, et défendent les passages de Val-di-Sole. Après l'inexécution de la clause du traité d'Amiens par laquelle le cabinet de St-James avait promis de rendre Malte à la France, il fit partie du camp de Boulogne, et bientôt après il fut compris dans le 5^e corps d'armée que commandait Lannes. Il eut part à la prise d'Ulm; c'est lui qui s'empara des redoutes avancées, parmi lesquelles, notamment, celle de Frauensberg était un point d'extrême importance pour le succès de la journée. Ce succès, il est vrai, il faillit le compromettre en voulant le pousser trop loin, sans assez tenir compte des circonstances. Voyant les défenseurs de la redoute opérer la retraite, il lança ses artilleurs; en changeant la retraite en déroute, ceux-ci purent, avec les fuyards, franchir les portes de la place et, secondés par les tirailleurs du 51^e de ligne, faire 1200 prisonniers qu'on désarma sur-le-champ et dont les armes furent disposées sur place en faisceaux. Mais 7 à 8,000 ennemis qui se trouvaient dans les bastions, voyant que le colonel Vedel n'était pas soutenu, tombant sur leurs armes qu'ils avaient

à deux pas d'eux, recommencèrent la lutte avec l'avantage du nombre et l'assurance d'un prompt renfort au cas où le besoin s'en ferait sentir. Cerné de toutes parts, Vedel resta prisonnier. Heureusement il fut, au bout de quelques jours, compris dans un cartel d'échange, et il ne tarda pas à coopérer derechef à l'exécution des grands plans de l'empereur. Le 30 novembre (trois jours avant Austerlitz), il tint seul avec son régiment la campagne en présence de l'armée russe, qui venait s'adjoindre aux Autrichiens. Le jour même de la bataille, il fut chargé d'aller se poster à Santon, point singulier de la ligne stratégique, où il devait servir de pivot à la gauche de l'armée. Il eut, soit pour en prendre possession, soit pour s'y maintenir, une force de 5 à 6,000 Russes à contenir. Il fit mieux, il les repoussa, et l'empereur le nomma général de brigade. C'est en cette qualité qu'il fit la campagne de Prusse. Il a part à la bataille de Saalfeld; le 10 octobre 1806, il se signale dans les plaines d'Iéna. L'empereur, en ce jour où la lutte devient capitale, a voulu retenir sous ses ordres immédiats et comme partie de sa réserve la brigade de Vedel, en attendant que sa garde arrive, conduite par Lefebvre, et, quand cette dernière est là, Vedel, par ses ordres, va renforcer successivement plusieurs points, ou menacés, ou trop peu garnis dans les commencements; Vedel enlève plusieurs positions à la droite de l'ennemi, lui fait nombre de prisonniers et le poursuit au galop jusqu'aux portes de Weimar. Le 26 décembre suivant, à l'affaire si chaude de Pultusk, la brigade Vedel se signale encore, et enfonce les deux premières lignes russes. Ce ne fut pas sans payer son succès de quelques pertes: Vedel lui-même fut atteint de deux blessures, l'une au genou gauche, en dépit de laquelle il continua de donner ses ordres avec la même sérénité, toujours sur le champ de bataille; l'autre, par un coup de biscaien qui le renversa sur le sol: heureusement la fusillade et la canonnade allaient faiblissant; la victoire s'était prononcée en faveur des Français. Vedel fut nommé gouverneur de Nogat et de la place de Marienbourg, ce qui, vu les circonstances et l'imminence d'hostilités nouvelles, constituait un poste important. Grâce à des mesures habilement combinées, il sut en peu de temps relever les fortifications de la place et pourvoir à l'approvisionnement de l'armée, cantonnée aux environs, après la journée d'Eylau. Mais à ces opérations d'administrateur ne se bornèrent pas ses services en cette mémorable année. Relayé à Marienbourg, où, dorénavant, l'essentiel étant accompli, les difficultés étaient devenues minimes, il reprit un commandement actif et fut chargé d'organiser et commander par intérim la seconde division du corps de réserve qu'avait sous ses ordres le maréchal Lannes. On le vit, à la bataille de Gustad, poursuivre les Russes à la tête de cette division, dont toutefois

il dut bientôt abandonner le commandement au général Verdier, venu de Naples, mais en conservant celui de sa brigade, qui comprenait le 3^e de ligne et le 12^e léger. Le 11 juin, un beau fait d'armes le recommanda de nouveau à la faveur impériale : un ordre lui vint le 10, à dix heures du soir, d'après lequel il faut qu'il chasse les Russes de leurs redoutes, où tout le jour ils ont tenu contre toutes les attaques; il part au plus vite, se trouve le matin devant les redoutes et, après un court intervalle de repos, procédant à l'attaque, il emporte, non sans peine, non sans perte, non sans deux blessures encore, mais enfin il emporte à la baïonnette toutes les lignes et tous les forts des Moscovites, qui, trop décimés pour tenir longtemps, prennent le parti d'évacuer Heilsberg. Ce mouvement et ce succès furent un des préliminaires de la décisive bataille de Friedland, qui, quatre jours après, acheva de réduire la puissance prussienne, et inspira à la Russie, vis-à-vis de la France, des sentiments momentanément plus pacifiques. Vedel eut bonne part aussi de l'honneur de cette sanglante journée; chargé d'aller renforcer le centre, il fit plusieurs manœuvres décisives, il tint la ligne d'attaque depuis l'aurore jusqu'à onze heures du soir, et à diverses reprises il fut félicité par l'empereur en personne, dont l'œil avait suivi tous ses mouvements. Aussi fut-il nommé général de division. Il reçut en même temps les insignes de commandeur de la Légion d'honneur. Il avait été créé comte de l'empire lors de l'institution des majors. Le traité de Tilsitt avait rendu la paix à l'Europe septentrionale et orientale; la grande armée s'était dissoute, Vedel était de retour en France. Mais à peine assoupie au delà de l'Oder, la guerre allait être portée au delà des Pyrénées. Du Nord, où momentanément nos troupes n'avaient que peu de chose ou rien à faire, Vedel avait été avec sa division dirigé sur l'Espagne, immédiatement après la fameuse entrevue de Bayonne (2 mai 1808), et il faisait partie du corps central qui, sous Moncey et Murat, occupait la Nouvelle-Castille. Du 15 au 20 mai, ordre vint d'aller s'assurer du midi de l'Espagne, où tout était encore tranquille à la surface, bien que l'incendie fermentât dans les flancs du volcan, et de s'établir à Cadix, précaire asile des débris de notre flotte, trahie par la fortune à Trafalgar. Trois divisions, sous un général de division faisant en quelque sorte les fonctions de commandant d'un corps d'armée, devaient former le noyau de la force d'opération à laquelle on comptait que, d'une part, viendraient se joindre au moins les trois régiments suisses échelonnés à Tortose, à Carthagène, à Malaga; que, de l'autre, Kellermann, de son quartier d'Elva, serait à même de prêter la main. C'est Dupont qui commandait ainsi : Vedel n'avait, sauf le cas de circonstances exceptionnelles, qu'à suivre ponctuellement des ordres donnés. Dupont partit en tête,

n'emmenant que la division Bardou, laquelle, se composant de 12,000 hommes au plus, surpassait en nombre, à elle seule, le total des deux autres. Vedel n'en comptait que 6,000, et Frère, le troisième divisionnaire, que 4,000; et il enjoignit (de concert sans doute avec le quartier général de Madrid) à ses subordonnés de rester, le premier à 80 ou 90 kilomètres de Madrid, en deçà pourtant de la chaîne marianique (à Tolède); le second au nord de Vedel et tout près de la capitale. De quelque part que vînt l'ordre et quel que pût en être le mérite au point de vue militaire, il est clair que Vedel ne pouvait qu'obéir. La disposition d'ailleurs eût été irrépréhensible si la guerre qui se préparait eût été la guerre normale, si les insurrections ne se fussent à chaque heure succédé de proche en proche, et si les trois régiments suisses n'eussent non-seulement abandonné le drapeau français, mais passé à l'ennemi. Voilà ce dont ne se doutèrent ni Dupont ni le gouvernement de Madrid. Nul ordre nouveau ne survenant de quelque part que ce fût, Vedel resta près d'un mois immobile dans sa position. Dupont, tandis que les 11 ou 12,000 hommes de ses deux divisions supplémentaires étaient retenus dans l'inertie, ne s'emparait que péniblement de Cordoue, ne recevait de tous côtés que des nouvelles alarmantes au plus haut degré; puis, il le fallait bien, se résolvait à regagner la chaîne Létique. Soit sur ses instances, soit spontanément et d'après ce qu'il avait aperçu et appris le long de la route, Savary, qui venait d'arriver à Madrid, enjoignit aux divisions Vedel et Frère d'avancer, pour opérer leur jonction avec Dupont, ou pour communiquer par aides de camp et concerter les mouvements. Vedel s'acquitta merveilleusement de sa part d'action, tandis que la division Gobert, substituée à celle de Frère, venait bivouaquer à San-Clemente. Parti de Tolède, il s'avancait hardiment dans les anfractuosités de la sierra Morena, ripostait énergiquement à la fusillade de 4,000 Espagnols embusqués au milieu des rochers. Il n'avait pourtant que 1,000 hommes de plus qu'eux et que 11 canons ! C'était bien peu, certes, pour compenser le désavantage de la position et l'ignorance des lieux. Cet engagement si bien conduit eut lieu le 20 juin; le lendemain, Vedel déboucha sur Baylen, où, comme on l'a dit plus haut et comme il le devenait de plus en plus urgent, Dupont aurait dû se rendre à l'instant en bon ordre, heureux d'avoir ainsi autour de lui, au lieu de 11,000 soldats qui n'étaient pas tous valides et pas tous sûrs, 16,000 concentrés que bientôt la division Gobert (elle ne tarda pas en effet) allait porter à 20,000, et qui, par le fait seul de leur nombre, se garantissaient mutuellement leur fidélité ! Il est vrai que les récentes instructions de Savary à Dupont semblaient exprimer la confiance qu'il garderait la vallée du Guadalquivir. Quant à Vedel, il s'installe solidement à Baylen,

et il a ses avant-postes en avant de cette ville, au bac de Menjibar. Maître de tous ces points le 21 juin au matin, il l'était encore le 15 juillet suivant. Ce jour-là, pour la première fois depuis vingt-trois jours que les 20,000 Français étaient tous dans l'Andalousie, mais mal liés entre eux et trop à distance les uns des autres, les Espagnols attaquèrent, au nombre de 35,000, dont 20 sous Castanos et 15 sous Reding, et ils purent assaillir en même temps et Andujar et le bac de Menjibar. Vedel repoussa vigoureusement ceux qui lui tombèrent sur les bras et se maintint, comme de son côté, Dupont tint tout le jour, plus laborieusement, il est vrai; car sous Andujar surtout se portaient les grands coups. Mais le soir le commandant en chef requérant des renforts, Vedel se met en route avec toute sa division à peu près, n'en laissant à Gobert, déjà le moindre de tous en forces, que trois ou quatre compagnies. C'était trop peu au cas où Reding renouvellerait ses attaques sur les avant-postes de Baylen. Et c'est ce qui ne manqua pas; tandis que, devers Andujar, Castanos était refoulé par les 16,000 hommes de Dupont secondé par Vedel, les Suisses de Reding, flanqués d'un gros d'insurgés, jouaient de bonheur à Menjibar. Un coup de fusil à bout portant avait abattu le brave Gobert, qui, loin de rompre d'une semelle, commençait à voir plier les bandes hostiles. Dufour, qui avait pris le commandement à la place du mort, mais que l'ennemi, encouragé par ce qui venait d'avoir lieu, pressait derechef, ne put que rétablir l'ordre dans ses rangs, et s'attacher à couvrir Baylen même. Quant au bac de Menjibar, il dut se résoudre à l'abandonner pour se consolider sur un espace moindre. Au total, c'était un échec pour les Français, mais de fort minime importance, Reding n'ayant osé poursuivre et se contentant de rester en observation. Malheureusement, Dupont, toujours mal renseigné, vu l'éloignement, apprend dans cette journée du 16 que des insurgés battent la montagne (devers Berça et Linares), et il ne sait rien des événements de Menjibar; il expédie à Gobert l'ordre de se porter sur eux. Qu'arrive-t-il? Dufour, qui naturellement prend l'injonction pour lui, ne laisse qu'un assez faible détachement à Baylen et court du côté de la Caroline. Ce n'est pas tout, Dupont, averti enfin de l'affaire de Menjibar, renvoie Vedel à Baylen; mais là Vedel, qui ne trouve (le 17 au matin) qu'un mince noyau de troupes et à qui la panique générale certifie que l'insurrection occupe tous les défilés voisins, et que Dufour, parti afin de nettoyer la montagne, doit être lui-même en péril, se porte de même hors de Baylen, afin de le sauver. Baylen est donc découvert, et Dupont n'en sait rien ou ne le saura que trop tard. Le 18, en effet, Reding revient à la charge avec force, et cette fois c'est Baylen qu'il attaque, tandis que Castanos fait mollement, et uniquement comme diversion,

une démonstration sur Andujar. Baylen, ainsi qu'on pouvait et devait le prévoir, est emporté; et 18,000 Espagnols, tous de troupes régulières, s'y agglomèrent. Vedel, en laissant ce point essentiel de l'itinéraire à suivre si mal garni de défenseurs, pour courir où des informations, au moins légères, lui signalaient un plus grave péril, est-il à l'abri de reproche? C'est une question. Quoi qu'il en soit, dès qu'il apprend la véritable situation du corps de Dupont, il prend toutes les dispositions pour recommencer la lutte, et à la communication que viennent lui faire d'une suspension d'armes deux parlementaires de Reding, il répond qu'il n'en sait rien et continue ses préparatifs. Mais un aide de camp de Dupont vient lui intimer l'ordre de ne rien entreprendre. Aussitôt il forme en conseil ses officiers supérieurs et leur demande leur avis: des vingt-quatre qu'il a réunis, quatre seulement sont pour qu'on ne tienne aucun compte de prescriptions extorquées par la contrainte et pour qu'on reprenne le feu. Vedel accède au vœu de la majorité, il se laisse paralyser, mais momentanément, car il se hâta d'exécuter l'ordre qu'il reçut ensuite d'aller couvrir Madrid; en armes toute la nuit, il dérobe sa marche à l'ennemi, il impose par sa ferme contenance aux hordes qui voudraient lui barrer la route. Déjà l'on a dépassé la Caroline, déjà l'on touche Ste-Hélène; mais déjà aussi, par suite des menaces faites à Dupont, de l'égorger ainsi que tous les siens, un contre-ordre est survenu; plein de peur que la colonne qui s'éloigne n'obtempère pas assez vite, une injonction plus impérative encore prescrit de suspendre la marche et rend le général responsable de tout ce qui peut s'ensuivre. Il faut l'avouer, l'alternative était embarrassante, désobéir et rendre inévitable à peu près le massacre de 3 à 4,000 Français, ou, fidèle au principe de l'obéissance, ajouter aux pertes déjà certaines celle des 4,000 hommes sous ses ordres immédiats! Cette fois encore, comme le 18, Vedel n'osa décider par lui-même: il consulta ses officiers; le parti de l'obéissance l'emporta, et par l'humiliante capitulation de Baylen, non-seulement la division Barbou, que guidait Dupont en personne et qui se trouvait cernée, demeura prisonnière de guerre; les deux autres, à peu près intactes encore, rendirent leurs armes et furent dirigées sur Cadix, où, suivant les conventions, elles devaient être embarquées pour Rochefort. Mais violant le droit des gens, la junte de Séville, à l'instigation des Anglais, déclara nulles les promesses de Castanos, en partie désavouées; les soldats de Vedel, de Dupont, qui n'avaient été ni cernés ni battus, sauf l'échec du 20, à Menjibar, demeurèrent prisonniers de guerre, ce qui veut dire allèrent périr de soif et de faim à Cabrera, ou pourrir sur les pontons de l'Angleterre. Les trois généraux n'éprouvèrent pas cette atroce rigueur, et bientôt furent reconduits à Toulon. Mais les ménages-

ments mêmes dont il furent l'objet achevaient d'aigrir encore Napoléon, et Vedel faillit passer devant le conseil d'enquête qui, le 17 février 1812, s'assembla pour juger Dupont. L'empereur, dans les premiers moments (août 1809), n'avait parlé de rien moins que de faire fusiller tous les généraux « complices » de l'acte de Baylen. Ces explosions d'un trop légitime courroux cédèrent, avec le temps, devant les faits; et certainement les deuxième, troisième et sixième chefs d'accusation qu'articula Regnault de St-Jean d'Angely contre Dupont n'étaient que l'expression de l'opinion finale de Napoléon, plus calme et mieux instruit (*roy. DUPONT DE L'ETANG*). Ils imputaient au malheureux vaincu de Baylen d'avoir, le 19 juillet, « exercé sur Vedel une autorité qui « ne lui appartenait plus, et paralysé ce général « qui eût sauvé ses troupes; » d'avoir « flotté « du 19 au 20 dans une honteuse incertitude, « ordonnant aux divisions Vedel et Dufour tantôt la reddition, tantôt la retraite; » d'avoir « (le 19) étendu à deux divisions libres et victorieuses la trêve conclue avant leur arrivée; » enfin d'avoir « notifié, le 21, aux généraux de « celles-ci un traité signé le 22 ». Admettre tous ces faits, c'était acquitter Vedel de toute imputation de trahison, d'incapacité, d'inertie. Dupont fut donc injuste lorsque, dans sa défense, il accusa Vedel de nombreuses désobéissances et en vint à dire : « J'ai trop longtemps ménagé le « général Vedel, les fautes du général Vedel sont « l'origine de tout. » Dupont n'est pas plus juste (les détails ci-dessus le prouvent) quand il ajoute : « La capitulation eût été avantageuse, si la division Vedel eût mis à profit *réel* l'ordre de départ que je lui avais donné à temps. » Destitué le 1^{er} mars 1812, Vedel fut réintégré honorablement en 1813, et alla commander une division en Italie. De retour en France, au commencement de 1814, il fut détaché avec 4,000 hommes pour aller renforcer Dessaix, lequel lutta en brave, mais péniblement, contre les Autrichiens, que favorisait l'inconcevable mollesse d'Augereau, en vain stimulé par les véhémentes adjurations de l'empereur. Vedel tint aussi longtemps qu'il fut possible de tenir. Il défendit énergiquement, avec des forces inégales, le passage de la Durance; un peu plus tard, il livra aux Autrichiens, à Romans, un combat qu'on pourrait presque dénommer bataille, tant il y coula de sang, et tant chefs et soldats y déploierent la bouillante intrépidité des beaux jours de la république. Mais l'issue en fut douteuse. En 1814, Louis XVIII donna à Vedel la croix de chevalier de St-Louis, et Dupont, devenu ministre, le nomma inspecteur général de la 8^e division militaire, et un peu plus tard, à la suite d'un remaniement du personnel, lui conféra le commandement du département de la Manche (2^e subdivision de la 14^e division militaire, chef-lieu Caen). C'est en cette position que le trouva Napoléon.

l'éon au retour de l'île d'Elbe. Vedel, malgré ses vieux griefs, voyant dans l'empereur l'homme de la patrie, se rallia, sans longs délais, et accepta le commandement de la division entière. Caen devint alors sa résidence. Toute cette division alors était des premières en importance, vu son accessibilité par mer et sa proximité relative de Paris. Jusqu'à la nouvelle de la bataille de Waterloo, il maintint la Normandie et particulièrement le Calvados dans l'obéissance. Mais, quelques jours après le grand désastre, des royalistes débarquèrent à Bayeux : le duc d'Aumont était à leur tête; Vedel y courut avec 2,000 hommes, plus 6 pièces de canon, et quelques coups de feu furent échangés, quelques prisonniers furent faits de part et d'autre, puis l'on s'observa. Le duc eut l'art de persuader à son adversaire que les Anglais allaient débarquer en forces, et il lui fit ainsi souscrire une convention par laquelle il s'engageait à laisser l'armée royale entrer à Bayeux, à se retirer à deux lieues à l'intérieur et à rendre les officiers qu'il avait pris. Vedel commença par ne faire que lentement ses préparatifs d'évacuation; puis bientôt, ne voyant ni Anglais, ni navires portant leur pavillon, il dénonça la convention au duc d'Aumont, et lui signifia que, s'il ne s'embarquait au plus vite, il allait tomber sur lui avec ses hommes et son artillerie. D'Aumont riposta par une contre-sommation au général Vedel de mettre bas les armes. Presque au même instant une députation des notables de Bayeux conjurait le général d'ouvrir les portes au duc, s'il voulait éviter une collision et des malheurs : la population, en ébullition depuis la veille, étant décidée à les ouvrir elle-même. Bientôt enfin survint la nouvelle que le drapeau blanc flottait à Caen, dont était sortie la garnison. Vedel ne s'occupa plus alors que de mettre obstacle aux désordres qui tendent toujours à se produire à la faveur d'une révolution, et à laisser le pays en bon ordre au successeur dont il prévoyait la prochaine venue. En effet, il fut révoqué au mois de juillet suivant, et bientôt après il vit son nom sur la liste des généraux mis en disponibilité par une ordonnance royale. Il prit sans grande peine, à ce qu'il paraît, son parti des loisirs obscurs que cette mesure lui faisait. Il ne se mêla ensuite à aucune des entreprises tentées contre les Bourbons. Cette attitude invinciblement inoffensive n'empêcha pas, bien qu'il fût loin encore de ses soixante ans, le gouvernement de Charles X de changer sa disponibilité en retraite. Après la révolution de 1830, il fut compris dans le cadre de réserve que créa l'ordonnance du 15 novembre de cette année. Il y figura jusqu'en 1841, c'est-à-dire jusqu'à sa soixante-dixième année exclusivement, et mourut en 1848. Le général Vedel a publié : *Précis des opérations militaires en Espagne, pendant les mois de juin et juillet 1808, avant la capitulation du général en chef Dupont, à Baylen et à An-*

dujar, suivi de pièces justificatives, Paris, 1823, in-8°. P—OT et R—LD.

VEDRIANI (Louis), historien, né à Modène en 1601, dans une classe obscure, fit dans sa jeunesse le métier de forgeron, suivant une tradition populaire, d'autant plus probable, que ce ne fut qu'à l'âge de plus de quarante ans qu'il entra dans la congrégation de St-Charles, à Modène, où il se consacra tout entier à des recherches historiques, jusqu'à sa mort, arrivée en 1670. Il avait publié les résultats de ses travaux dans divers ouvrages estimés et véritablement utiles pour l'histoire, mais écrits sans correction et souvent inexactes, si l'on en croit Tiraboschi, qui s'en est cependant beaucoup servi pour sa *Bibliothèque modenaise*. Nous ne citerons que les principaux, savoir : 1° *Recueil des peintres, sculpteurs et architectes de Modène*, Modène, 1662, in-4°; 2° *Souvenirs des martyrs, confesseurs et saints natis de Modène*, ibid., 1663, in-4°; 3° *Vies et éloges des cardinaux de Modène*, ibid., 1663, in-4°; 4° *Histoire de Modène*, ibid., 1667, in-4°; 5° *Recueil de cent aventures plaisantes* (publié sous le nom de Philadelphie Denys), 1665, in-8°. Z.

VEEN (OTTO VAN), en latin *Otto Venius*, peintre, naquit à Leyde, en 1556, d'une des premières familles d'Amsterdam. Son éducation répondit au rang qu'il occupait dans la société; et l'on se plut à cultiver les dispositions qu'il manifestait pour le dessin. A l'âge de quinze ans, on le mena à Liège, auprès du cardinal de Groosbeeck, alors prince-évêque de cette ville. Il fut reçu avec amitié, et bientôt après envoyé à Rome, avec des lettres de recommandation pour le cardinal Maduccio, qui le plaça dans l'école de Frédéric Zuccherò, lequel tenait, à cette époque, le premier rang en Italie. Le maître s'attacha bientôt à son élève; et en peu de temps le jeune artiste se fit remarquer par des ouvrages qui établirent sa réputation. Après sept années d'une étude assidue, il se rendit en Allemagne, où l'empereur le prit à son service. Les électeurs de Bavière et de Cologne lui firent aussi les offres les plus brillantes pour se l'attacher. L'amour de la patrie l'emporta sur tous les avantages qu'on lui présentait. Il revint dans les Pays-Bas, où il se fixa. La province était alors gouvernée par le prince de Parme, qui l'honora d'une estime particulière, et lui accorda le titre d'ingénieur en chef et de peintre de la cour d'Espagne, deux places qu'il remplit avec distinction. A la mort de son protecteur, il choisit Anvers pour son séjour, et embellit les églises et les édifices de cette ville d'une foule de tableaux qui sont encore un de ses principaux ornements. La ville d'Anvers le chargea, à cette époque, des dessins et de la construction des arcs de triomphe qui furent élevés pour l'entrée de l'archiduc Albert. Ce prince fut tellement frappé de la beauté de ces travaux, qu'il appela Van Veen à Bruxelles et le nomma intendant de la monnaie, emploi qui ne

l'empêcha pas de se livrer à ses travaux ordinaires. Il fit alors le portrait de l'archiduc et celui de l'infante d'Espagne, fille de Philippe II. Ces deux portraits furent donnés à Jacques I^{er}, roi d'Angleterre, qui y attachait le plus grand prix. Louis XIII voulut en vain l'appeler à sa cour : il résista aux offres de ce monarque. Parmi les tableaux les plus remarquables qu'on doit à son pinceau, la cathédrale d'Anvers en possédait deux : la *Cène* et *Jésus-Christ au milieu des pêcheurs convertis*. Il s'en trouvait un au musée du Louvre, représentant la *Résurrection de Lazare*, qui a été rendu, en 1815, aux commissaires des Pays-Bas. Mais ce musée possède un tableau représentant l'artiste et sa famille, qui a été acheté en 1835, dans une vente publique, pour un prix très-modique (240 fr.). D'ailleurs, l'œuvre de Veen n'a guère quitté les Pays-Bas, et ce n'est que dans les églises et les musées de Belgique qu'on peut l'étudier. Le musée de Bruxelles possède cinq tableaux, celui d'Anvers dix. Van Veen cultivait avec un égal succès l'histoire et le portrait. Gracieux dans ses airs de tête, dessinant exactement, surtout les extrémités, il se fait encore remarquer par le jeu de ses draperies. Son génie est facile et abondant, quoique sage : on peut même dire qu'il a le premier entendu et réduit en principe le grand art des lumières et des ombres; mais, malgré son séjour en Italie et l'étude des plus beaux modèles, il n'a jamais pu se défaire de ce goût du pays dont les ouvrages des plus fameux peintres flamands, tels que Van Dyck et Rubens lui-même, offrent l'exemple. Historien et poète, il ne se distingua pas moins comme auteur que comme peintre. Ses ouvrages les plus remarquables sont : 1° *Bellum Batavorum cum Romanis ex Cornelio Tacito*, lib. 4 et 5, Anvers, 1612, in-4° obl. (voy. ST-SIMON), avec 40 estampes gravées d'après ses dessins (1); 2° *Q. Horatii Flacci emblemata, cum notis latine, italice, gallice et flandrice*, Anvers, in-4° (voy. GOMBERVILLE). Cet ouvrage renferme 103 planches, qui ont été gravées par C. Boel et son propre frère Gilbert Van Veen. 3° *Vita S. Thomæ Aquinatis, 32 imaginibus illustrata*. Les planches sont gravées par le même artiste. 4° *Conclusiones physicae et theologiae, notis et figuris dispositæ*, etc. Les gravures qui ornent cet ouvrage sont encore dues aux mêmes artistes. 5° *Historia hispana septem infantum Laræ, cum iconibus*. Les 40 planches qui font l'ornement de cet ouvrage ont été gravées par Antoine Tempesta. 6° Différents livres d'emblèmes, tels que *Amorum emblemata*, 1608, in-4°; *Amoris divini emblemata*, 1615, in-4°. Mais le plus beau titre d'Otto Van Veen à la reconnaissance de la postérité, c'est d'avoir été le maître de Rubens. Ce

(1) C'est là de l'imagerie sérieuse, très-italienne dans ses préoccupations et dans son style, car presque à chaque scène l'œil s'étonne de rencontrer des attitudes, des gestes, des draperies qu'il n'est pas accoutumé de rencontrer chez les artistes de Flandre.

peintre mourut à Bruxelles, le 6 mai 1629 (et non en 1634, comme on l'a souvent affirmé); cette date est donnée par des documents authentiques. Il laissait deux filles, dont l'aînée, nommée Gertrude, est connue par plusieurs beaux tableaux, et par le portrait de son père, qui a été gravé avec une inscription en vers latins du savant Erycius Puteanus (Henri Dupuy). — *Gilbert VAN VEEN*, frère d'Otto, naquit à Leyde vers 1566, et s'adonna à la gravure au burin. Son style a beaucoup de rapport avec celui de Corneille Cort. A en juger par quelques-unes de ses estampes, il est probable qu'il accompagna son frère en Italie. En 1612, il s'établit à Anvers, où il publia plusieurs ouvrages d'après son frère Otto. Les têtes de ses figures ont de l'expression, et les extrémités en sont rendues avec précision et dans un style qui fait honneur à son talent. Parmi ses portraits, on estime particulièrement ceux d'*Ernest, duc de Bavière*, du sculpteur *Jean de Bologne*, et d'*Alexandre Farnèse*. Son chef-d'œuvre est la gravure d'une frise, en cinq feuilles, d'après Balt. Peruzzi, représentant la *Promesse de mariage d'Isaac et de Rebecca*. Sur l'une de ces cinq feuilles, qui sont destinées à être collées à la suite l'une de l'autre, se trouve le portrait du peintre, dans un médaillon. Cette estampe est un ouvrage capital et rare. L'auteur mourut à Anvers, en 1628. P—s.

VEGA (CHRISTOPHE DE), médecin espagnol, dont le nom a survécu tant dans l'histoire politique que dans celle des sciences médicales, avait été médecin de don Carlos, ce fils de Philippe II dont la fin déplorable est encore voilée de nuages, et il fut un de ceux qui mirent cette mort sur le compte d'une fièvre chaude, que compliquaient souvent du moins des accès de frénésie. C'est lui sans doute aussi qui l'avait guéri des suites de la chute qu'il avait faite dans l'escalier de l'Escorial, mais qui n'avait guéri que le corps, témoin (s'il faut en croire les récits vulgaires) l'affaiblissement mental qui fut toujours depuis ce temps l'apanage du prince. Les amateurs de chroniques secrètes et de mémoires regretteront sans doute qu'il ne nous ait pas transmis sa relation de la maladie et de la mort de don Carlos : cette relation probablement ne coïnciderait pas de tout point avec celle que fit courir l'autorité d'alors ; et, quelle qu'elle pût être, nous serions plus sûr d'approcher de la vérité sur le fond et sur les détails du fait. Quant au point de vue scientifique, nous nous contenterons de remarquer que, professeur à l'université d'Alcala de Hénarez, il est regardé comme un des restaurateurs de la médecine des Grecs. Il connaissait à fond leurs usages, dont il se constitua en partie le commentateur, et peut-être est-on fondé à lui reprocher de les avoir trop fidèlement suivis, et d'avoir trop peu donné à l'indépendance et à l'initiative des idées. C'est du moins le caractère trop constant de ses ouvrages, qui sont au nombre de cinq,

savoir : 1° *Commentaria in Hippocratis Prognostica*, additis annotationibus in *Galenii commentarios*, Salamanque, 1552, in-fol.; Alcala, 1553, in-8°; Lyon, 1558, in-8°; Turin, 1569, in-8°; Venise, 1579, in-8°; 2° *De curatione carulacurum*, Salamanque, 1552, in-fol.; Alcala, 1553, in-8°; 3° *Commentaria in libros Galeni de differentiis febrium*, Alcala, 1553, in-8°; 4° *De pulsibus et urinis*, Alcala, 1554, in-8°; 5° *De methodo medendi libri tres*, Lyon, 1565, in-fol.; Alcala, 1580, in-fol. — Un autre VEGA fleurit de même au 15^e siècle, fut de même nanti d'une chaire de médecine, joignit de même la réputation de savant à celle de praticien expérimenté, commenta de même Galien. Il se nommait *Thomas-Rodrigue de Véga*; mais, natif d'Evera, il professa dans Coïmbre (toujours en Portugal), et il ne laissa rien sur Hippocrate, témoin la liste suivante et ce nous semble complète de ses œuvres : 1° *Commentarior. in Galenum tomus primus, in quo complexus est interpretationem artis medicæ et librorum sex de locis affectis*, Anvers, 1564, in-fol.; 2° *Commentarii in libros duos Galeni de differentiis febrium*, Coïmbre, 1577, in-4°; 3° *Practica medica : accedit tractatus de fontanellis et cauteriis*, Lisbonne, 1578, in-8°.

D—v.

VEGA (GARCILASO DE LA), capitaine espagnol, gouverneur de Cuzco, né à Badajoz, de la maison de Vargas, accompagna au Pérou, en 1535, don Pedro d'Alvarado, en qualité de capitaine d'infanterie, se jeta dans le parti des Pizarre, fut fait prisonnier par Almagro, et ayant recouvré sa liberté, suivit Gonzale Pizarre dans son expédition des Amazones, où il se distingua par son courage. Il eut en récompense le premier département d'Indiens à Chuquisaca, nommé Tapacocois, lequel valait quarante-huit mille ducats de rente. Lorsque Almagro le jeune se révolta, Garcilaso passa du côté des royalistes, fut nommé capitaine de cavalerie, et reçut une blessure dangereuse à la bataille de Chupas, où les rebelles furent défaits. Il flotta ensuite entre le parti royaliste et celui de Gonzale Pizarre, qu'il abandonna tout à fait, en 1546, pour passer sous les drapeaux du président la Gasca. Fidèle depuis au parti royaliste, Garcilaso fut nommé par l'audience de Lima gouverneur de Cuzco et intendant de la justice. Il se fit aimer par une administration paternelle, fonda des établissements utiles, notamment un hôpital pour les Indiens; épousa une *Loya* ou princesse du sang des Incas, et mourut à Cuzco, en 1559, avec la réputation d'un des conquérants du Pérou les moins cruels et les plus habiles. B—p.

VEGA (GEORGE, baron DE), officier d'artillerie autrichien, naquit, en 1754, à Sagoritz, dans le duché de Carniole. Ses parents, sans fortune et Slaves d'origine, portaient le nom de *Veha*, qui, dans leur langue, signifie *bondon de tonneau*, et qu'il changea en celui de Véga. Il étudia au collège de Laybach, et fit des progrès rapides dans

les mathématiques. Nommé ingénieur en Carniole, puis en Hongrie, ce fut dans ce dernier emploi que Joseph II eut occasion de le connaître et d'apprécier ses talents. Ce prince le plaça d'abord, comme lieutenant, au second régiment d'artillerie, où il fut assez longtemps professeur de mathématiques. Il fit, avec ce corps, les premières campagnes contre les Français, et se distingua dans plusieurs occasions, notamment en 1796, où il fut nommé major, puis lieutenant-colonel, chevalier de l'ordre de Marie-Thérèse et baron de l'empire. Il était ainsi dans la plus brillante position et destiné à parvenir aux premiers rangs de l'armée, lorsqu'il périt de la manière la plus funeste. Le 27 septembre 1802, on trouva son corps sur les bords du Danube. Il avait quitté son logement le 17 du même mois, sans que l'on sût où il dirigeait ses pas. Neuf années se passèrent avant que l'on pût connaître la cause de sa mort. Ses envieux cherchèrent à accréditer le bruit que, dans un moment de mélancolie, il s'était jeté lui-même dans le fleuve; et quelques biographes ont adopté fort légèrement cette assertion. Ce n'est qu'en 1811 que la vérité a été découverte. A cette époque, un soldat de l'artillerie, qui, pendant la campagne de 1809, avait logé chez un meunier, près de Rusdorf, devant les lignes de Vienne, se retrouvait de nouveau dans le même logement au commencement de 1811. Comme il s'occupait de mathématiques, il dit qu'il avait besoin d'un *rapporteur*. Ayant expliqué au meunier ce que c'était, celui-ci lui dit qu'il en avait un, et il se hâta d'aller le chercher. Le soldat loua beaucoup cet instrument, et le meunier lui en fit présent. Un officier à qui le soldat le montra, ayant vu que le nom de Véga y était gravé, essaya de rapprocher les circonstances de la mort du malheureux colonel avec la demeure du meunier. Celui-ci fut arrêté; il se contredit dans ses premiers interrogatoires, et finit par faire l'aveu suivant: « J'avais un cheval que le colonel Véga me proposa de lui vendre, parce qu'il en avait un parfaitement pareil. Il revint plusieurs fois à la charge, ajoutant chaque fois à ses premières offres. Je refusais toujours, parce que mon cheval me convenait, et que je ne voulais pas m'en défaire. Le 17 septembre 1802, le colonel revint me presser de nouveau, en m'offrant une somme considérable; et il tira devant moi sa bourse, que je vis pleine de ducats. Cet or excita ma cupidité. Je feignis de consentir au marché. En allant à l'écurie, il fallait passer sur un petit pont. Ayant cédé le pas au colonel, comme par politesse, je le frappai par derrière avec un morceau de bois, sur la tête, avec tant de violence, qu'il tomba sur ses mains. L'ayant achevé, je pris son argent, sa montre, son étui de mathématiques, et je jetai le corps dans le Danube. » Après un tel aveu, le meurtrier fut condamné à mort et exécuté. Véga était un mathématicien du premier rang. Il était membre de

plusieurs académies, entre autres de celles de Göttingue, d'Erfurt et de Berlin. Il a publié : 1° *Cours de mathématiques à l'usage du corps d'artillerie de l'armée impériale* (all.), Vienne, 1786 à 1800, 4 vol. in-4°; 3° édit., 1802, in-fol.; 2° *Manuel logarithmo-trigonométrique* (all.), Leipsick, 1793, in-4°; 2° édit., 1800; 3° *Collection complète des grandes tables logarithmo-trigonométriques* (all.), Leipsick, 1794, in-fol. Une autre édition de cet ouvrage a paru en 1797, 2 vol. in-8°, et il en a été publié à Londres, en 1853, une traduction anglaise. 4° *Manuale logarithmico-trigonomicum, matheos studiosorum commodo in minorum Vlacii, Wolfii aliarumque hujus generis tabularum logarithmico-trigometricarum, mendis passim quam plurimis scatentium, locum substitutum. Editio secunda, aucta et emendata*, Leipsick, 1800, in-4°. Cette seconde édition, qui a été suivie d'une troisième, en 1814, est dédiée à Jos. de Maffei, évêque de Buntzlau en Bohême. Dans sa préface, Véga témoigne à ce prélat une vive reconnaissance pour les leçons de mathématiques qu'il avait reçues de cet excellent maître, au collège de Laybach. L'ouvrage est divisé en quatre parties. Dans l'introduction, l'auteur explique les propriétés des logarithmes. La seconde et la troisième partie contiennent les logarithmes ordinaires et les logarithmes trigonométriques. Dans la quatrième, il donne la résolution des triangles rectilignes et sphériques; la table des longitudes des arcs circulaires, des tables pour comparer les poids et mesures des différentes contrées; le système métrique de France; celui des poids et mesures de l'Autriche. 5° *Introduction à la chronologie* (all.), Vienne, 1801, in-8°; 6° *Système naturel des mesures, des poids et des monnaies*, Vienne, 1803, in-4°. G—v.

VEGA (GARCILASO DE LA), poète et historien. Voyez GARCIAS-LASO.

VEGA CARPIO (FÉLIX LOPE DE). Voyez LOPE.

VÉGÈCE (FLAVIUS-VEGETIUS-RENATUS), le plus célèbre des auteurs qui ont écrit en latin sur l'art militaire, florissait vers la fin du 4^e siècle, sous le règne de Valentinien II, auquel il a dédié son ouvrage. La qualité d'homme illustre, jointe à son nom dans les manuscrits, prouve qu'il appartenait à une famille d'un rang distingué. Quelques auteurs lui donnent le titre de comte. On conjecture qu'il habitait Constantinople. L'ouvrage que nous avons de lui est intitulé *De re militari libri quinque*. C'est, comme il nous l'apprend lui-même (liv. 1, chap. 1), un extrait de ce qu'il avait trouvé de plus intéressant sur la discipline des Romains dans les écrits de Caton le Censeur, de Corn. Celse, de Frontin et de Paterne, ainsi que dans les ordonnances d'Auguste, de Trajan et d'Adrien. Il en forma une espèce d'histoire militaire, dans le désir de rendre un nouvel éclat aux vertus guerrières. Il traite, dans le premier livre, des levées et des exercices des nouveaux soldats; dans le second,

de la légion, de son ordonnance, des chefs et de leurs fonctions, ainsi que des armes. Le troisième livre roule sur les grandes opérations de la guerre, principalement sur la tactique. Le quatrième concerne l'attaque et la défense des places; et le cinquième la marine. Il existe deux éditions sans date de Végèce: l'une, in-fol., est imprimée avec les caractères dont Ketelaer et Gérard de Lempt se servaient à Utrecht, en 1473; et l'autre, que Dibdin croit plus ancienne, est imprimée avec les caractères de Cæsar et Stoll, à Paris (voy. le *Man. du libr.* de M. Brunet). Parmi les autres éditions de Végèce, on distingue celles de Valart, Paris, 1762, in-12, et de Schwebel, Nuremberg, 1767, in-4°, et Strasbourg, 1806, in-8°. Outre la *Traduction* française ou l'imitation de Végèce par J. de Meung (voy. ce nom), il y en a une de Nicol. Wolkyr, Paris, 1536, in-fol., fig. en bois; et une troisième par J.-J. de Walhausen, Amsterdam, 1616, in-fol., fig. Elles sont toutes deux très-rare (1). Celle de Bourbon de Sigrais, Paris, 1743, in-12, est enrichie d'une préface excellente et suivie de notes philologiques (2). Elle a été réimprimée à Amsterdam, en 1744; Paris, 1759, in-12, et en 1767, avec l'édition de Schwebel, citée plus haut. Enfin Bongars a donné une traduction de Végèce, Paris, 1772, in-12, avec des notes; Turpin de Crissé (voy. ce nom), des *Commentaires* très-étendus et fort estimés sur cet auteur; et Galitzin (voy. ce nom), un *Essai* sur son quatrième livre. Végèce est le premier des auteurs du recueil: *Veteres de re militari scriptores*, publié, pour la première fois, à Rome, en 1487, in-4°. Cette édition fut suivie de celle de Bologne, 1496, in-fol., rare et recherchée. On fait encore cas de celle de Leyde, 1607, in-4°; publiée par P. Scriverius, avec les notes de Stewechius (3) et de Modius; et de celle de Wesel, 1670, in-8°, qu'on joint à la collect. *Variorum*. Ce recueil a été traduit en français par Nicol. Wolkyr, cité plus haut. Enfin une traduction de Végèce accompagnée du texte figure avec les *Stratagèmes* de Frontin et quelques autres anciens écrits, dans un volume publié en 1849, de la collection des auteurs latins, mise au jour sous la direction de M. Nisard. — VÉGÈCE (*Publius*), que l'on a souvent confondu avec le tacticien, malgré la différence de leurs prénoms, est auteur d'un traité de l'art vétérinaire, intitulé *Artis veterinariæ, sive mulo-medicinæ libri quatuor*. La première édition est celle de Bâle, 1528, in-4°, avec une préface d'Herman Neuenar (voy. ce nom). J. Sambuc en a donné une meilleure; Bâle, 1574, in-4°; la plus correcte et la plus estimée est celle qu'on

doit à J.-M. Gesner, Manheim, 1781, in-8°. Les deux premiers livres traitent des symptômes des maladies du cheval et des moyens curatifs que l'on doit employer; le troisième de la médecine des bœufs, et le quatrième de la composition des remèdes. Cet ouvrage fait partie du recueil intitulé *Rei rusticæ scriptores*; et il a été traduit par Saboureux de la Bonnéterie, dont la traduction forme le sixième volume des *Anciens ouvrages relatifs à l'agriculture* (voy. SABOUREUX). Il en existe une autre plus ancienne, par Bernard de Poymoncler, Paris, 1563, in-4°, et une version italienne a été imprimée à Venise, 1543 ou 1544, in-8°. W—s.

VEGIO. Voyez MAFFÉO.

VEGNI (LÉONARD), architecte et inventeur italien, naquit à Chianciano, en octobre 1734. Il fit de bonnes études et manifesta de grandes dispositions pour les mathématiques, la numismatique et pour les beaux arts en général. Devenu propriétaire après la mort de son père, qui était loin d'encourager ses goûts artistiques, d'une portion de terre située au lieu dit les *Bains de St-Philippe*, sur le mont Amiala, il sut tirer un remarquable et curieux parti du tartre que déposaient les eaux. Ayant en effet observé que cette matière blanchâtre retenait l'exacte empreinte des arbres, branches et fruits sous lesquels elle venait à se placer, Vegni imagina que jetée en creux elle produirait le même effet; et il songea à appliquer cette découverte à l'art plastique. La chose fit du bruit dans le monde artistique européen. Mais doué d'une humeur peu sédentaire, Vegni laissa St-Philippe pour aller étudier l'architecture de Lelli à Bologne. Il se prit ensuite de goût pour les langues, le grec, l'hébreu, le français, enfin pour les antiquités et la science des chartes. Un séjour de deux années qu'il fit en Toscane le ramena à la recherche des moyens de perfectionnement de la découverte qu'il avait faite. Des hommes illustres, des voyageurs de diverses nations, vinrent visiter Vegni; et ses tartres étaient expédiés dans les contrées les plus lointaines. Les académies les plus éclairées s'occupèrent des tartres de St-Philippe; et Vegni reçut d'elles à cette occasion des diplômes approbatifs. Mais le goût de l'architecture le reprit. Il se disposait à publier les œuvres inédites de Palladius, quand la mort l'empêcha de donner suite à ce projet. Il fut frappé d'apoplexie en 1801. Vegni n'avait pu se décider à se fixer quelque part d'une manière définitive, et il avait décliné les offres bienveillantes de souverains tels que Pie VI, Léopold I^{er}, Catherine II, qui tous voulaient l'attirer dans leurs Etats. Partageant néanmoins son temps entre Chianciano et St-Philippe, il écrivit, pour divers *Magasins* et *Revue*s, des articles agronomiques, philologiques et relatifs aux beaux-arts. Il respectait les grands, mais se montrait peu soucieux de se soumettre au faste et à l'étiquette. Z.

(1) Bourbon de Sigrais les avait cherchées inutilement dans les bibliothèques de Paris (voy. sa Préface).

(2) Il devait y joindre aussi des notes militaires; mais des obstacles imprévus l'empêchèrent de les donner. Il les a refondues dans ses différents ouvrages (voy. BOURDON).

(3) J'ai trouvé, dit Bourdon, dans Stewechius une érudition immense que je n'y cherchais point, et une grande adresse à éluder toutes les difficultés qui m'embarrassaient: il avait la tête plus grammaticale que militaire. Préface.

VEIGA (EUSÈBE DE), astronome, était né, le 1^{er} juin 1718, à Revelles, dans le diocèse de Coïmbre. A l'âge de quinze ans, il prit l'habit de St-Ignace, et après avoir achevé ses études, il fut nommé professeur de mathématiques au collège de Lisbonne. Lorsque les jésuites furent bannis du Portugal, le P. Veiga se rendit à Rome, où ses talents le firent bientôt connaître. Le duc de Sulmone l'ayant nommé directeur de l'observatoire qu'il avait fait construire dans son palais, le P. Veiga put se livrer à son goût pour l'astronomie, et pendant plusieurs années il concourut à la rédaction des *Effemeride astronomiche*, ouvrage fait sur le plan de la Connaissance des temps. On ignore les motifs qui le déterminèrent à interrompre ce travail utile. Nommé recteur de l'hôpital royal des Portugais à Rome, il se retira dans cette maison, et il y mourut, le 9 avril 1798, à l'âge de 80 ans. On a de lui : 1^o *Planetario lusitano explicado com problemas... para uso de nautica e astronomia em Portugal, e suas conquistas*, Lisbonne, 1758, in-8^o. On y trouve l'observation d'une éclipse de soleil faite à Lisbonne par le P. Veiga, le 28 octobre 1753. Cet ouvrage a été réimprimé avec des additions. 2^o *Planetario romano, cioè Effemeride astronomiche*, Rome, 1786-1794, 8 vol. in-8^o; 3^o *Trigonometria spherica*, ibid., 1745; 4^o des *Cartes de l'Orénoque* et du fleuve de Ste-Madeleine; la première, dans l'*Histoire de l'Amérique* du P. Gelli, et la seconde dans la *Persa americana* du P. Ant. Giuliani; et enfin une *Carte* des quatre parties du monde, dressée par l'ordre du roi de Sardaigne, et offerte par ce prince à l'académie de Sassari. On trouve une courte notice sur le P. Veiga dans Caballero, *Bibl. scriptor. soc. Jesu supplementum*, p. 274. W—s.

VEIMARS (LOEVE). Voyez LOEVE VEIMARS.

VEINANT (ALEXANDRE-AUGUSTE), littérateur et bibliophile français, naquit à Paris le 30 juillet 1799; sa vie ne paraît avoir rien offert de remarquable; elle s'écoula dans les paisibles fonctions d'un emploi au ministère des finances. Son goût pour la vieille littérature française l'amena à donner des réimpressions, tirées à petit nombre, de divers ouvrages devenus fort rares. Il fut l'un des principaux éditeurs de la collection de poésies, romans, etc., publiés en caractères gothiques par le libraire Silvestre, et il a dirigé, parfois avec un autre bibliophile distingué, M. Giraud de Savines, la publication d'une trentaine de livrets curieux, parmi lesquels nous citerons le *Rousier des dames* par Desmarius de Masan, le *Voyage du puy Saint-Patrick* et la *Chasse du lièvre* par Isaac Habert. On assure que, pour donner à ces réimpressions toute l'exactitude possible, il poussait le soin jusqu'à collationner les épreuves deux fois et lettre à lettre, une fois de gauche à droite et une autre fois de droite à gauche. En 1850, il prit part, avec d'autres amis des livres, à la rédaction de la *Bibliotheca scatologica*, produc-

tion où un vaste savoir bibliographique se cache sous le masque d'une bouffonnerie rabelaisienne. En 1858, Veinant anagrammant son nom en celui de Gustave Aventin, fit paraître, dans la *Bibliothèque elzevirienne*, une édition fort bien faite (et accompagnée d'une notice et de notes), des facéties qui portent le nom de Tabarin. Il préparait un travail semblable pour un autre auteur joyeux, pour Bruscombille, mais il ne put l'achever. Il mourut le 4 mars 1859, laissant les matériaux de divers écrits bibliographiques non terminés. Il avait fourni des articles à plusieurs journaux consacrés à la science des livres. C'est surtout comme bibliophile que Veinant s'est fait remarquer; nul plus que lui n'a eu le goût des livres rares et curieux. Avec des ressources fort modestes, il avait formé une collection précieuse. Il cherchait toujours avec une infatigable activité, avec une patience à toute épreuve; il lui est arrivé souvent d'acquérir, à un prix minime, un volume rare dont il faisait un très-beau livre, car il était doué d'un talent remarquable pour la restauration des bouquins. « Il fallait voir avec quel soin il enlevait la vieille reliure, lavait et encollait les feuillets, les réglait à l'encre rouge, une encre d'un beau rouge pâle dont il avait le secret. Il fallait voir avec quel soin il pliait et ajustait les feuillets, avec quel goût il indiquait aux relieurs les plus habiles la couleur du maroquin et les ornements qui convenaient à chaque volume. On peut affirmer que tout volume qu'il a fait relire est un volume parfait. » Ainsi s'exprime l'auteur d'une notice sur Veinant, insérée en tête du catalogue de la vente faite au mois de janvier 1860 des livres formant le cabinet de cet amateur. Les prix élevés qu'atteignirent la plupart de ces volumes montrent avec quel empressement les connaisseurs les plus délicats s'en disputèrent la possession. Z.

VEIT (VENCESLAS-HENRI), compositeur de musique, naquit à Kzepnitz en Bohême, le 19 janvier 1806. Il dut ses premières leçons de piano au maître d'école de son village; il suivit ensuite les cours du gymnase de Leitmeritz, s'appliquant surtout à la musique. En 1821 ses parents l'envoyèrent à l'université de Prague, mais leur mort l'obligea à abandonner les cours universitaires, et il dut donner des leçons pour vivre. Plus tard, cependant, il étudia le droit, et, en 1831, il entra dans la magistrature. Ses œuvres musicales gravées consistent : 1^o en quintettes pour deux violons alto et deux violoncelles op. 1 et 2; 2^o quatuor pour deux violons et deux violoncelles op. 3, 4, 5 et 7; 3^o *Nocturne pour le piano*, op. 6; 4^o *Ave maris stella* à trois voix et orchestre op. 9; 5^o six quatuor pour quatre voix d'hommes; 6^o plusieurs cahiers de chant avec accompagnement. Il est mort en Bohême en 1864. Z.

VEITH (LAURENT-FRANÇOIS-XAVIER), né à Augsburg, le 3 décembre 1725, fit ses études dans

cette ville, et entra chez les jésuites à Dillingen. Il prononça ses derniers vœux en 1760, fut reçu docteur en théologie, et après avoir enseigné la rhétorique et la philosophie, occupa une chaire d'Écriture sainte et de controverse à Ingolstadt. Le bref de suppression de la société, en 1773, l'ayant forcé de renoncer à cet emploi, il devint professeur de théologie au lycée catholique d'Augsbourg. Veith était aussi simple dans ses mœurs que laborieux et savant; au milieu de ses travaux, il mena constamment une vie pauvre et ne voulut jamais rien relâcher de ses austérités. Sa dévotion tendre fut exposée à des scrupules qu'il n'eut point la force de surmonter. Ce théologien mourut à Augsbourg le 9 octobre 1796. Ses ouvrages, tous en latin, sont : 1° une dissertation sur la primauté et l'infaillibilité du pape, 1781, in-8°; réimprimée à Malines, 1824; 2° le *Système de Richer réfuté*, 1783, in-8°; réimprimé à Malines, en 1825. Pie VI félicita l'auteur par un bref du 13 février 1784. 3° *Dissertation sur la double délection*, 1785, in-8°; 4° des avis et des règles, *Monita et regulæ*, pour ceux qui veulent étudier l'Écriture; 5° *Scriptura sacra contra incredulos propugnata*, Augsbourg, de 1789 à 1795, huit parties, réimprimées à Malines, 1824, 5 vol. in-12. Cet ouvrage valut à l'auteur un bref de satisfaction du pape, sous la date du 1^{er} juin 1790. Veith passe successivement en revue tous les livres de l'Écriture, et répond aux difficultés des incrédules; la fin paraît moins travaillée, et sur l'Apocalypse, par exemple, l'auteur traite quelques questions qui sont ou superflues ou même déplacées. Feller annonça plusieurs fois avec éloge dans son journal les ouvrages de Veith. On trouve une notice sur ce théologien dans le *Journal allemand de religion, de politique et de littérature*, et il en a paru un extrait à la tête de l'édition du *Scriptura sacra*, donnée à Malines en 1824. Nous avons aussi consulté l'article Veith dans le *Supplément à la Bibliothèque des écrivains jésuites*, Rome, 1814, in-4°.

P—C—T.

VELA (BLASO NUNEZ), de la ville d'Avila, inspecteur des ports de Castille, sous Charles-Quint, fut le premier auquel ce monarque conféra le titre de vice-roi du Pérou. Nuñez Vela fut chargé d'y faire des réformes et de réprimer les conquérants espagnols, qui tendaient sans cesse à l'indépendance. Il s'embarqua, en 1543, décidé à employer la rigueur et l'autorité pour faire plier sous le joug de l'empereur des hommes d'une avidité insatiable, et qui avaient toujours vécu dans une espèce d'anarchie. Arrivé à Lima, il proclama les ordonnances de Charles-Quint, et en prescrivit impérieusement l'exécution. Le mécontentement fut général parmi les Espagnols : ils se révoltèrent, et se donnèrent pour chef le frère de Pizarre (voy. GONZALE PIZARRE). Le vice-roi, abandonné par ses propres gardes, fut livré aux rebelles, qui le firent embarquer pour l'Es-

pagne; mais délivré en mer par le capitaine du vaisseau qui le portait, Vela, qui, dans son infortune, avait conservé toute sa fierté, prit le commandement du vaisseau, débarqua à Tumbez, y arbora l'étendard royal, et se vit bientôt à la tête d'un corps d'armée. Forcé cependant de faire une marche rétrograde de huit cents lieues, pour éviter les forces supérieures de Gonzale Pizarre, il rassembla de nouvelles troupes dans le Popayan, et vint de là présenter la bataille à son ennemi, sous les murs de Quito, où il fut vaincu et tué le 18 janvier 1546.

B—P.

VELASCO (GRÉGOIRE HERNANDES DE), poète espagnol, naquit à Tolède vers le milieu du 16^e siècle. Tout ce qu'on sait de lui, c'est qu'il fut prêtre et docteur en théologie. On ignore même en quelle ville il florissait, ainsi que l'année de sa mort. Son nom fait conjecturer qu'il appartenait à une des plus nobles maisons d'Espagne. Il a laissé des traductions en vers, que les critiques de sa nation placent au premier rang. Le poème latin de Sannazar : *De partu Virginis*, alors très-répandu et très-admiré, fut le premier ouvrage dont Velasco publia une traduction libre ou imitation en octaves, Tolède, 1554. *El Parto de la Virgen* reparut, en 1569, à Madrid, in-8°; et on l'a depuis réimprimé souvent. En plusieurs endroits, le traducteur s'éloigne hardiment de son texte, sans qu'on lui sache mauvais gré de tout ce qu'il ajoute de son propre fonds. En général, la franchise et le coloris de son style donnent à son imitation l'air d'un ouvrage original, mérite qu'on ne retrouverait pas au même point dans la latinité élégante, mais timide de Sannazar. Quelques scrupules de convenance ont aussi déterminé plusieurs des changements adoptés par Velasco (voy. SANNAZAR). Il s'essaya ensuite sur Virgile, dont il traduisit la première et la quatrième églogues. Sedano les a insérées, avec de grands éloges, dans son *Parnaso español*, ainsi que le *Parto de la Virgen*, t. 1 et 5. Enfin il donna, en 1585, in-8°, à Alcalá, une traduction de l'*Enéide*, qui obtint le plus grand succès, et dont on a diverses éditions publiées successivement à Tolède, à Madrid, à Anvers et à Saragosse. On peut dire de cette traduction, comme de celle du même poème par Annibal Caro, qu'elle tient plus du génie de la poésie moderne qu'elle ne reproduit celui du modèle antique, et qu'elle offre un meilleur ouvrage considérée en elle-même que dans son rapport avec l'auteur original. La versification de Velasco est pleine et harmonieuse. Son expression, sauf les défauts habituels du style espagnol, est pure et classique. Lope de Véga, qui introduit Velasco le premier dans sa revue des poètes contemporains, intitulée *Laurel de Apolo*, célèbre par des éloges vivement sentis l'élégance et la pureté de ses traductions.

V—G—R.

VELASCO (le P. NICOLAS DE), cordelier espagnol, n'est connu que par le rôle qu'il a joué

dans la conspiration du marquis d'Ayamonte (*voy.* ce nom), au 17^e siècle. Il était dévoué depuis longtemps aux intérêts de cette noble maison, et il avait su captiver la bienveillance de son protecteur par son esprit d'intrigue et surtout par sa docilité. D'accord avec le duc de Medina-Sidonia (*voy.* ce nom) pour faire déclarer l'Andalousie indépendante, Ayamonte cherchait l'occasion d'instruire de ses plans le roi de Portugal, qui devait l'aider à les exécuter. Trop surveillé pour oser faire lui-même une démarche qui pouvait le compromettre aux yeux du ministère espagnol, il choisit le P. Velasco pour remplir cette mission délicate. Le cordelier, ayant reçu les instructions nécessaires, se rendit à Castro-Marino, première ville du Portugal, sous le prétexte d'y traiter de la rançon d'un Castillan prisonnier. Il y fut arrêté comme espion, ainsi qu'on en était convenu, conduit chargé de chaînes à Lisbonne et jeté dans une prison, où il fut traité fort sévèrement en apparence. Au bout de quelques jours, on feignit d'avoir acquis la preuve de son innocence, et il lui fut permis de rester à Lisbonne pour terminer l'affaire qui l'avait amené en Portugal. Profitant de la liberté qu'il avait d'entrer tous les jours au palais, il s'acquitta de la commission dont il était chargé sans exciter le moindre soupçon parmi les émissaires espagnols. Le roi lui promit un évêché pour le récompenser de ses soins. Dès lors le P. Velasco, se regardant comme un personnage, ne quitta plus le palais. Les courtisans, jaloux de son crédit, qui s'accroissait chaque jour, observèrent de plus près ses démarches, recueillirent les paroles échappées à sa vanité et finirent par se convaincre que sa captivité n'avait été qu'un prétexte pour l'introduire à la cour. Il y avait alors dans les prisons de Lisbonne un Castillan nommé Sanche, créature du duc de Medina-Sidonia et ancien payeur de son armée. Instruit de la faveur du P. Velasco, il lui écrivit pour demander sa protection. Le cordelier, flatté de montrer son crédit, sollicita la liberté du Castillan et l'obtint. Il alla lui-même le tirer de prison et lui proposa de le faire comprendre dans un passe-port que le roi venait d'accorder à quelques domestiques de la duchesse de Mantoue qui retournaient à Madrid. Le rusé Castillan feignit un grand éloignement pour retourner dans une ville où il serait exposé sans cesse aux tracasseries et peut-être même aux rigueurs du premier ministre, ne pouvant rendre ses comptes à raison de la perte de ses papiers; il ajouta que son projet était de se fixer dans l'Andalousie, près du duc de Medina, son patron, assez puissant pour faire sa fortune. Le P. Velasco crut avoir trouvé l'homme qui lui convenait le mieux pour informer le marquis d'Ayamonte du résultat de sa négociation et lui rapporter ses nouveaux ordres. Cependant il voulut s'assurer de sa fidélité avant de lui confier des secrets dont

il sentait toute l'importance. Mais Sanche, en flattant sa vanité, gagna si bien sa confiance que Velasco finit par lui avouer le motif de son séjour à Lisbonne et par lui remettre des lettres pour le marquis d'Ayamonte, qui ne laissèrent aucun doute sur ses projets. Sanche courut alors à Madrid porter les lettres au duc d'Olivarez, et c'est ainsi que la conspiration fut découverte. Le roi fit grâce au duc de Medina, mais le marquis d'Ayamonte porta sa tête sur un échafaud. Quant au cordelier Velasco, il quitta la cour de Lisbonne pour rentrer dans un couvent, où il mourut peu de temps après (1641). W—s.

VELASCO (FRANCISCO DE), général espagnol, né vers le milieu du 17^e siècle, d'une ancienne famille castillane, entra dès sa jeunesse dans la carrière des armes et fut nommé vice-roi de Catalogne sous le règne de Charles II. En 1695, il fut chargé du commandement de l'armée que la cour de Madrid envoya contre le duc de Vendôme pour faire lever le siège de Barcelone, et il échoua dans cette entreprise (*voy.* Louis de VENDÔME). A l'avènement de Philippe V au trône d'Espagne, Velasco se déclara franchement pour ce prince, et il défendit sa cause avec beaucoup de courage, en 1704, lorsqu'il fut sommé de rendre Barcelone à l'archiduc Charles. Il soutint un long siège devant les flottes et les armées réunies des Anglais et des Impériaux que commandaient le prince d'Armstadt et lord Peterborough. Obligé enfin de se soumettre, il ne rendit la place qu'en janvier 1706, lorsqu'elle manquait de tout et que les habitants étaient près de se soulever en faveur de l'Autriche. François de Velasco fut ensuite gouverneur de Ceuta en Afrique et de Cadix. Il mourut à Séville, en 1716, dans un âge avancé. M—D J.

VÉLASQUEZ (DIÉGO), fondateur des plus anciennes villes de l'île de Cuba, dont il fut le premier gouverneur, naquit de 1460 à 1470 à Cuellar, ville de la province de Ségovie en Espagne, et accompagna Christophe Colomb dans son second voyage. Il partit avec lui de Séville le 25 septembre 1493, et, après avoir visité une partie des îles Antilles, il s'arrêta à St-Domingue, qui portait alors le nom d'*Ile espagnole* (*Isla española*), et s'y établit. Barthélemy Colomb, frère de l'illustre navigateur génois, ayant été nommé par celui-ci capitaine général des Indes (1496) pendant son absence, Vélasquez fut attaché à sa maison et obtint son estime et sa confiance. Il jouit de la même faveur auprès de Nicolas de Ovando, qui, en 1501, avait succédé à Bobadilla dans le gouvernement de St-Domingue, et il était alors considéré comme l'un des principaux capitaines de la colonie. Plusieurs caciques s'étant révoltés en 1503, Ovando le chargea de pacifier la province de Haniguayaga. Vélasquez eut bientôt réduit les Indiens, dont il fit le cacique prisonnier. On commença ensuite par ses ordres, et pour les tenir en bride, la

construction d'une ville ou forteresse qu'il appela *Salvatierra de Zabaña* (1), et ce dernier nom devint plus tard celui de toute la province. Il fonda dans le même temps les villes de *Vaquino*, de *San-Juan de la Maguana*, d'*Azua*, et *Ovando*, pour lui témoigner sa satisfaction, le nomma son lieutenant dans ces quatre villes et dans celle de *Vera Paz*, que Rodrigo Mexia de Trillo avait fondée dans la province de Guahaba. En 1508, D. Diégo Colomb, fils de l'amiral, fut rétabli dans une partie des privilèges de son père, avec le titre d'amiral des Indes, et il arriva à St-Domingue pour en exercer les fonctions. Vélasquez, à cette époque le plus riche et le plus estimé des anciens habitants de l'île, renommé par son expérience et adoré de tous les Castellans qui avaient servi sous lui, fut choisi par Diégo Colomb pour commander l'expédition qu'il se proposait d'envoyer à la conquête de Cuba, qu'on supposait encore un continent, et pour y fonder une colonie. Plusieurs personnes de distinction de St-Domingue voulurent prendre part à l'entreprise, et l'on donna seulement à Vélasquez 300 hommes pour faire la conquête d'une île qui a plus de trois cents lieues de long et qui était extrêmement peuplée. Il est vrai que ses habitants n'étaient pas plus aguerris que ceux de St-Domingue et qu'ils n'avaient fait aucun préparatif pour résister à leurs nouveaux ennemis, quoiqu'ils dussent s'attendre depuis longtemps à leur invasion. Les Espagnols n'éprouvèrent de résistance que de la part du cacique Hatuey, qui s'était enfui de St-Domingue et avait formé un établissement à l'extrémité de la côte orientale de Cuba. Il les attaqua à leur débarquement; mais ses soldats furent bientôt mis en déroute et lui-même fut fait prisonnier. Suivant la coutume barbare du temps, Vélasquez le considéra comme un esclave qui avait pris les armes contre son maître et le condamna à être brûlé. Lorsqu'il était près de monter sur le bûcher, un moine franciscain, qui cherchait à le convertir, lui vantait les douceurs ineffables du paradis, où il serait certainement admis s'il voulait embrasser la foi chrétienne. « Y a-t-il des Espagnols dans ce paradis dont vous me parlez? » lui demanda le cacique. Après un moment de silence, le moine lui répondit : « Oui; mais seulement ceux qui ont été vertueux et bons. — Les meilleurs d'entre eux, répliqua avec indignation le cacique, ne peuvent avoir ni vertu ni bonté; je ne veux point être placé dans un lieu où je pourrais me trouver avec un individu de cette race maudite, » et il se précipita dans les flammes. Cet exemple terrible frappa d'une telle épouvante les habitants de la province de Maycí, où résidait le cacique Hatuey, qu'ils se soumirent sans résistance. Pamphile Narvaez, né comme

Vélasquez dans le district de Cuellar, apprenant qu'il était pressé par les Indiens, lui amena un corps d'archers en 1512. Il en fut bien reçu et eut la mission de faire des découvertes. Vélasquez venait de fonder Baracoa, la première ville de Cuba, lorsque quelques Espagnols, qui résidaient dans cette île et qui étaient mécontents de lui, ayant appris que des juges chargés de recevoir les appels venaient à l'île espagnole, résolurent de leur porter des plaintes contre son administration. Fernand Cortez, que Vélasquez avait amené de l'île comme son secrétaire, osa se charger de cette mission délicate. Le gouverneur de Cuba, qui en eut avis, irrité de son ingratitude, donna ordre de l'arrêter, en manifestant l'intention de le faire pendre si on parvenait à le saisir. Cortez se réfugia dans une église, d'où on l'arracha (1). Traduit devant les alcades, il fut condamné à des peines très-rigoureuses, dont Vélasquez lui fit grâce à la sollicitation d'Andrés de Duerdo, qui avait partagé avec lui les fonctions de secrétaire du gouverneur et qui les exerçait encore. Il poussa plus loin la magnanimité; car il tint sur les fonts baptismaux un fils de Cortez, qu'il appela toujours depuis son compère, et il lui assura une part considérable dans la répartition des Indiens de la ville de Santiago, dont il le créa alcade ordinaire. La même année, Vélasquez se maria avec la fille du *contador* don Christobal, né comme lui à Cuellar. Les noces furent célébrées avec pompe; mais six jours après son épouse avait cessé d'exister. Quoiqu'il éprouvât un vif chagrin de cette perte, il n'en continua pas moins de s'occuper avec activité du gouvernement confié à ses soins. Aidé de Narvaez, de Grijalva et de Barthélemi de las Casas, il avança la découverte, la conquête et la pacification de l'île, qu'il gouverna avec sagesse comme lieutenant de don Diégo Colomb, quoiqu'il reconnût peu l'autorité de son supérieur et qu'il cherchât à se rendre indépendant. Sous son administration, Cuba devint l'un des établissements espagnols les plus florissants, et beaucoup d'habitants des autres colonies y furent attirés par la réputation du gouverneur. Vélasquez fonda les villes de la Trinité, du St-Esprit, de Puerto del Principe, de San-Salvador, et Carenas, qui a depuis acquis tant d'importance sous le nom de la Havane. En 1514, il envoya Narvaez à la cour pour obtenir de nouveaux privilèges, et l'année suivante il confia une semblable mission au trésorier Michel Pasamonte. Il chargea en même temps celui-ci de remettre au roi une carte de l'île de Cuba, qu'il avait fait dresser, et dans laquelle on avait indiqué avec assez d'exactitude les montagnes, les rivières, les vallées, les ports, etc. (2), et demanda d'être

(1) *Zabaña*, dans la langue des naturels, signifie *pays de plaine*, et, en effet, tout le pays est plat et magnifique, du moins dans la partie qui avoisine la mer.

(1) Gomara et après lui Orellana prétendent que Vélasquez était irrité contre Cortez, parce que ce dernier avait refusé d'épouser Catalina Suarez, qu'il paraissait avoir séduite, et avec laquelle il se maria néanmoins peu de temps après.

(2) Antonio de Leon Pinelo consacre un article à cette pre-

autorisé à achever de réduire Cuba et à conserver le gouvernement sans être obligé de rendre compte à don Diégo Colomb. Comme Cuba est située à l'ouest des autres îles qui étaient occupées par les Espagnols, et que la mer qui baigne ses côtes dans cette direction n'avait pas encore été explorée, plusieurs officiers et soldats qui avaient servi sous Pedrarias, dans le Darien, aimant mieux tenter une entreprise qui pouvait leur faire acquérir promptement d'immenses richesses que de se livrer à la culture et à la fabrication du sucre, dont les résultats devaient être beaucoup plus longs, s'associèrent pour entreprendre un voyage de découvertes. Ils persuadèrent à François Hernandez de Cordova, riche planteur de Cuba, distingué par son courage, de se joindre à eux, et ils le choisirent pour leur commandant. Vélasquez non-seulement approuva leur projet, mais se réunit à eux pour le mettre à exécution. Les vétérans du Darien se trouvant dans une extrême indigence, Vélasquez et Cordova avancèrent l'argent nécessaire pour acheter trois petits bâtimens, pour les approvisionner de toutes les munitions de guerre et de bouche, de tous les objets d'échange, et cent dix hommes furent embarqués à bord. L'expédition fit voile de Santiago de Cuba le 8 février 1517 et se dirigea vers l'ouest, d'après le conseil du pilote Antoine Alaminos, qui avait servi sous Christophe Colomb et qui avait souvent entendu dire à ce grand navigateur qu'en allant dans cette direction on ferait des découvertes importantes. Vingt jours après leur départ, ils aperçurent le cap Catoche, pointe orientale de cette vaste péninsule, qui conserve encore le nom de Yucatan que lui donnaient les naturels. Les Espagnols débarquèrent; mais ils reconnurent bientôt que les habitants de cette presqu'île étaient plus aguerris et plus rusés que les autres tribus avec lesquelles ils avaient eu des relations. Après avoir perdu une grande partie de son monde, Cordova fut obligé de retourner à Cuba, où il expira en arrivant. Quoique le résultat de cette expédition n'eût pas été favorable, cependant, comme elle avait fait découvrir, à peu de distance de Cuba, un vaste pays qui paraissait fertile et habité par un peuple infiniment plus avancé dans la civilisation que les autres Américains, et qu'on y avait trouvé quelques ornemens en or, un grand nombre d'Espagnols résolurent d'entreprendre une nouvelle expédition, et Vélasquez, qui désirait se distinguer par quelque service important, encouragea leur ardeur et même équipa à ses frais quatre vaisseaux pour leur voyage. Deux cent quarante volontaires, parmi lesquels il s'en trouvait plusieurs aussi distingués par leur rang que par leur fortune, s'embarquèrent sous le commandement de

Jean de Grijalva (1), jeune homme plein de mérite et de courage. Il partit de Santiago de Cuba le 8 avril 1518 et suivit d'abord la même route que Cordova. Jeté au midi par la force des courants, il aborda à l'île de Cozumel, de là à Potonchan, sur la côte opposée de la péninsule, et enfin, en se dirigeant à l'ouest, dans un pays très-peuplé, riche et fertile, auquel il donna le nom de *Nouvelle-Espagne* et que les naturels appelaient *Mexique*. François de Montejo, l'un de ses officiers, débarqua le premier sur cette côte, où il eut une entrevue avec les envoyés de Montézuma, qui gouvernait cet empire, et qui, sur la nouvelle de l'apparition de soldats étrangers (2), avait ordonné qu'on prit des informations sur leur compte. Lorsque Grijalva fut arrivé à une petite île, à laquelle il donna le nom de St-Jean de Ulloa, il dépêcha Pedro de Alvarado, l'un de ses officiers, à Vélasquez pour lui rendre compte des importantes découvertes qu'il venait de faire, et, après quelques autres excursions, il se détermina à retourner à Santiago de Cuba, où il arriva le 26 octobre, après une absence de six mois. A peine Alvarado eut-il rendu compte à Vélasquez de ce qui était arrivé, que celui-ci, transporté de joie d'un succès qui surpassait si fort son attente, envoya en Espagne Martin Benito, son chapelain, avec des échantillons de ce que produisaient les pays découverts par ses soins, pour demander une augmentation d'autorité, afin d'être en état d'en faire la conquête. Sans attendre le retour de son messager ni même l'arrivée de Grijalva, qu'il blâmait pour n'avoir pas exécuté ses ordres en fondant une colonie, il commença à préparer un nouvel armement assez puissant pour l'entreprise qu'il se proposait et à la tête de laquelle il voulait placer un autre officier. A cette époque, le caractère des Espagnols était si audacieux, et ils étaient si avides de projets hasardeux lorsqu'ils offraient quelque espoir de bénéfice, que Vélasquez eut en peu de temps à sa disposition un nombre considérable de soldats. Mais il n'était pas si facile de trouver un commandant convenable pour une expédition d'une si haute importance, et le caractère de Vélasquez, qui avait le droit de nomination, augmentait encore la difficulté. Quoiqu'il eût une ambition démesurée et qu'il ne fût pas dépourvu de talents pour gouverner, il n'avait ni le courage ni la vigueur et l'activité d'esprit indispensables pour conduire l'armement qu'il préparait. Dans cette situation embarrassante, il forma le plan chimérique non-seulement de terminer les plus grands exploits par un lieutenant, mais de s'assurer à lui-même la gloire des conquêtes qui seraient faites par un autre. Il voulait pour l'exécution de ce projet un commandant doué d'une rare intrépidité et de talents

mière carte de l'île de Cuba, dans son *Epitome de la bibliotheca orientat*, etc., t. 2; *Historias generales de las islas del mar oceano*, p. 583.

(1) Orellana prétend qu'il était neveu de Vélasquez; Herrera ne parle pas de cette parenté.

(2) Il avait été instruit du voyage de Cordova.

supérieurs, parce qu'il savait que ces qualités étaient nécessaires pour assurer le succès; mais en même temps, par suite de cette jalousie si naturelle aux petits esprits, il désirait que cette personne fût si docile et si obséquieuse qu'elle se soumit sans réflexion à ses moindres volontés. Mais lorsqu'il en vint à l'exécution, il s'aperçut que les qualités qu'il voulait trouver réunies dans le même individu étaient incompatibles; car ceux qui étaient distingués par leur courage et leurs talents avaient des sentiments trop élevés pour être dans sa main des instruments passifs, et ceux qui paraissaient plus maniables n'avaient pas la capacité requise pour un tel commandement. Cette circonstance augmenta ses craintes et sa perplexité. Il délibérait depuis longtemps sur le parti qu'il avait à prendre lorsque Amador de Lares, trésorier royal de Cuba, et de Andrés Duero, son propre secrétaire, les deux personnes en qui il avait le plus de confiance, lui proposèrent le jeune Fernand Cortez, qu'il connaissait déjà, et ce choix ne fut pas moins fatal à Vélasquez qu'heureux pour l'Espagne. On peut voir à l'article de Fernand Cortez que Vélasquez ne tarda pas à s'en repentir et à révoquer son lieutenant, qu'il voulut même le faire arrêter, et que lorsque ce grand homme eut pénétré dans l'intérieur du Mexique, il envoya contre lui (1520) Pamphile de Narvaez à la tête d'un corps de troupes (1). Mais Cortez sut attirer à son parti les soldats qui devaient opérer sa ruine, et il suivit le cours de ses succès (2). La jalousie que Vélasquez avait conçue contre son rival, qu'il considérait toujours comme un subordonné rebelle, et le chagrin qu'il éprouva en apprenant que le roi l'avait nommé capitaine général et gouverneur de la Nouvelle-Espagne, malgré les efforts des amis nombreux qu'il avait à la cour, et particulièrement de l'évêque Fonseca, président du conseil des Indes, dont il devait épouser une parente, lui occasionnèrent une maladie dont il mourut en 1523, suivant Fernand Pizarre Orellana (3) (*Varones illustres del nuevo mundo*, cap. 5, p. 102), et en 1524, suivant Herrera (*Decada* III, cap. 10, p. 192). Il laissa par son testament, pour des œuvres pies, deux mille ducats, que le roi d'Espagne (Charles-Quint) fit donner, avec l'autorisation du pape, à la fabrique de l'église cathédrale de Cuba. Ce sou-

verain témoigna un vif chagrin en apprenant la mort de Vélasquez et déclara qu'il perdait un excellent serviteur qui avait obtenu son estime. Une élogie fut composée sur sa mort; elle se termine par cette épitaphe destinée à être placée sur son tombeau :

*Qui nunc augusto componit membra sepulchro,
Prospera sors vivo munera magna dedit.
Sed quando fuerat capturus maxima dona
(Quas fecit) fortes eripuerit manus.*

D—z—s.

VELASQUEZ (JACQUES-RODRIGUEZ DE SILVA y), peintre, chef de l'école gallo-espagnole de Madrid, naquit à Séville, le 6 juin 1599, et manifesta de bonne heure ses rares dispositions. Il fut d'abord élève d'Herrera le Vieux; mais la dureté de son maître le dégoûta de ses leçons, et il l'abandonna pour François Pacheco, qui sentit bientôt tout le mérite d'un pareil élève, et se plut à l'initier dans tous les secrets de la peinture. A ses excellents préceptes, Velasquez joignit ceux d'un maître plus puissant encore, la nature, qu'il étudia avec ardeur et qu'il ne cessa jamais de consulter. Il s'était attaché, pour cela, un jeune paysan qui le suivait sans cesse, auquel il faisait prendre mille attitudes diverses, qu'il faisait rire et pleurer, et qui était pour lui un modèle toujours subsistant. C'est par cette méthode qu'il acquit, pour la ressemblance et pour la facilité à peindre les têtes, un talent que nul artiste peut-être n'a poussé aussi loin que lui. Il ne borna point là ses études: les fleurs, les fruits, les poissons, les objets de nature morte, exercèrent aussi ses pinceaux, et il peignit avec succès des intérieurs, des bambochades dans le genre des Flamands. Parmi ses productions les plus remarquables en ce genre, on cite le *Marchand d'eau de Séville*, une *Adoration des bergers*, et les *Buteurs* ou *Borrachos*, réunion de rustres que préside un ivrogne déguisé en Bacchus. Ses talents engagèrent Pacheco à lui donner sa fille en mariage. Il s'enthousiasma alors des ouvrages de Louis Tristan, et s'efforça de s'approprier sa couleur brillante et la vivacité de ses conceptions. Il se rendit, en 1622, à Madrid, où il mit à profit son court séjour pour étudier les belles collections de cette capitale, du Pardo et de l'Escorial. Il y revint l'année suivante; et le portrait qu'il fit du chanoine Fonseca eut un tel succès à la cour, que le roi l'admit à son service et le chargea de faire aussi son portrait. Il représenta le prince couvert de son armure et monté sur un cheval magnifique. Le roi, un jour de fête, ayant permis que l'on exposât ce portrait devant l'église de St-Philippe-le-Royal, il excita un si grand enthousiasme que le peuple le reporta en triomphe au palais. Lors du concours qui eut lieu pour l'érection du monument destiné à consacrer l'expulsion des Maures, Velasquez obtint la palme. En 1628, Rubens, avec lequel il était en correspondance, vint à Madrid, et lui inspira le désir de visiter l'Italie. Le roi, qui, dans la crainte de le

(1) Vélasquez voulait même marcher en personne contre lui, si l'on en croit Herrera; mais l'audience de l'île espagnole, ayant eu avis de sa résolution, le détermina bientôt à y renoncer en lui faisant observer que sa présence était absolument nécessaire à Cuba, où, par sa prudence et sa vigueur, il était parvenu à établir la bonne harmonie entre les Espagnols et les Indiens et à faire fleurir la colonie. Il avait été nommé gouverneur à vie de toutes les terres qu'il découvrirait, avec de très-grands privilèges, le 13 novembre 1618, c'est-à-dire cinq jours avant que Cortez mit à la voile.

(2) Herrera reproche à François Lopez de Gomara sa partialité pour Cortez, dont il était le chapelain, et il paraîtrait, d'après le premier de ces écrivains, que Vélasquez avait beaucoup de reproches à faire à son rival, qui lui devait sa fortune et qui le paya d'ingratitude.

(3) Cet écrivain l'appelle le bon Vélasquez et dit qu'il fut vivement regretté de ses amis.

perdre, avait plusieurs fois refusé de le laisser partir, lui donna enfin son assentiment; et, en 1629, Velasquez s'embarqua pour Venise, où il se mit à étudier et à copier les chefs-d'œuvre du Titien, du Tintoret et de Paul Véronèse. Parmi les nombreuses copies qu'il fit à Venise, il ne faut point passer sous silence celles du *Calvaire* et de la *Cène*, d'après le Tintoret, dont il fit hommage au roi à son retour en Espagne. Arrivé à Rome, ses études d'après Michel-Ange, Raphaël et l'antique furent peut-être plus actives encore, et employèrent si entièrement son temps, qu'il ne fit de plus que son *portrait* pour son beau-père, les *Forges de Vulcain* (où l'on peut reprocher un air trop vulgaire donné à Apollon), et son admirable tableau de la *Tunique de Joseph*. Rappelé à Madrid par l'ordre du roi, il ne voulut pas quitter l'Italie sans avoir vu, à Naples, Joseph Ribera, qui soutenait alors dignement, dans cette ville, la gloire de l'école espagnole. Le roi, pendant son absence, ne s'était laissé peindre par aucun autre, et pour lui témoigner son estime, il lui fit établir un atelier dans le palais, et s'en réserva une seconde clef pour aller visiter l'artiste quand il le voudrait. Velasquez fit alors le *portrait de l'Infant don Balthazar Charles, auquel le comte duc de San-Lucar, son grand écuyer, enseigne à monter à cheval*, et le *Modèle du cheval de la statue équestre du roi*, dont l'exécution fut confiée à Pierre Tacca, et qui est une des plus belles productions de l'art. Comblé des bontés du comte-duc d'Olivarez, il voulut lui témoigner sa reconnaissance en faisant son *portrait*. Ce ministre y est représenté couvert d'une riche armure damasquinée en or, la tête couverte d'un chapeau orné de longs panaches, et tenant en main le bâton de commandement : monté sur un cheval que l'artiste avait choisi parmi les plus belles races d'Andalousie, il semble se précipiter au combat. Dans le fond, on voit le choc des deux armées, et l'on ne saurait trop admirer la beauté, le feu, le mouvement des chevaux, l'ardeur des combattants et la vérité de l'action. Cet ouvrage est regardé, en ce genre, comme un des plus admirables que la peinture ait jamais produits. C'est alors qu'il fit également le *portrait de l'amiral Paréja*, qui venait de recevoir l'ordre de partir pour une mission importante. Lorsque ce *portrait* fut terminé, le peintre le plaça dans un des coins de son atelier. Le roi étant venu, selon sa coutume, adressa la parole au *portrait*, feignant de le prendre pour l'amiral lui-même, et se tournant vers le peintre, il lui dit avec bonté : « Velasquez, tu m'as trompé. » En 1642, le roi étant allé en Aragon pour apaiser les troubles de cette province, Velasquez reçut l'ordre de l'y accompagner. L'année suivante eut lieu la disgrâce du duc d'Olivarez : l'artiste qu'il avait protégé ne manqua point à la reconnaissance, et les témoignages qu'il en donna prouvèrent que la noblesse de son caractère répondait à l'éminence

de son talent; le roi, loin d'en être offensé, le nomma encore pour le second voyage qu'il fit en Aragon. De retour à Madrid, il exécuta le *Portrait du roi*, faisant son entrée à Lérída, environné de sa suite et au milieu des acclamations de tous les habitants; celui du *Cardinal infant don Fernando*, et un autre *Portrait du roi*, destiné à servir de pendant au précédent, où ce prince est représenté en habit de chasse, armé d'un fusil, et suivi de chiens courants. Ces deux *portraits* sont des chefs-d'œuvre de naturel et d'expression. Il fit aussi ceux de la reine *Elisabeth de Bourbon*, sur un joli cheval nain blanc et à tous crins, et de l'*Infant don Balthazar Charles, courant au galop*; il termina, à la même époque, pour le Retiro, la *Prise de Breda par don Ambroise de Spinola*, tableau connu sous le nom de *las Lanzas*, parce qu'un bataillon de piquiers espagnols y occupe une grande place; et pour l'oratoire de la reine, un *Couronnement de la Vierge*. En 1648, le roi l'envoya une seconde fois en Italie, pour y choisir les modèles nécessaires aux études de l'académie des beaux-arts qu'il avait l'intention de fonder à Madrid. Le voyage de Velasquez en Italie fut comme une espèce de triomphe : les artistes, les savants, les princes lui firent l'accueil le plus honorable. Arrivé à Rome, le pape Innocent X s'empressa de lui donner audience, et lui commanda son *portrait*. Ce *portrait* renouvela ces prodiges de l'art que l'on raconte de celui de Léon X, par Raphaël, et de Paul III, par le Titien, c'est-à-dire qu'il trompa l'œil des spectateurs, qui crurent que c'était le pape lui-même. Il en fut récompensé magnifiquement par le souverain pontife, et il exécuta en outre les *Portraits du cardinal neveu, Panfili, de deux camériers et du marjodome du palais*. Il fut admis alors en grande pompe parmi les membres de l'académie de St-Luc. Lors de son premier voyage en Italie, il avait commandé un tableau à chacun des douze peintres les plus célèbres de cette contrée, à cette époque, parmi lesquels se trouvaient le Guide, le Dominiquin, le Guerchin, le Poussin, André Sacchi, Piètre de Cortone, Sandrart, etc. Pendant son second séjour il trouva ces tableaux terminés, et les remporta à Madrid, où ils furent placés dans les différents palais du roi. Rappelé en Espagne, il se hâta de s'y rendre avec toutes les richesses qu'il avait recueillies en bustes, en statues, en tableaux, en dessins, achetés à grand prix. Le roi, pour le récompenser, lui accorda la charge de premier maréchal des logis du palais. Cet emploi ne l'empêcha pas de continuer à se livrer à la peinture; et c'est en 1656 qu'il mit le comble à sa réputation en exécutant son fameux tableau de famille représentant *Marie-Marguerite d'Autriche, infante d'Espagne, à la fleur de son âge*. Parmi les nombreux personnages que renferme cette composition, Velasquez s'y est représenté lui-même occupé à peindre : un miroir, placé devant l'artiste, re-

produit le sujet qu'il peint. Rien n'approche de la perfection, de la grâce, de l'éclat et de la beauté de ce tableau, connu sous le nom de *las Meninas*, ou les filles d'honneur, à cause des jeunes personnes attachées au service de l'infante. Lucas Giordano étant venu, pendant son séjour à Madrid, voir ce tableau, et le roi Charles II lui ayant demandé ce qu'il en pensait, il répondit : « Sire, c'est la théologie de la peinture ; » voulant dire par là que comme la théologie est la première des sciences, ce tableau était le plus beau qui existât. Le roi, pour récompenser tant de mérite, ayant donné à Velasquez le choix d'un des trois ordres de chevalerie d'Espagne, il choisit celui de St-Jacques, et en reçut le titre et l'habit le 28 novembre 1658. C'est pendant cette même année qu'il fit pour l'empereur d'Allemagne les portraits du prince des Asturies, de don Philippe Prosper et de l'infante Marguerite. En 1660, les fonctions de sa charge de premier maréchal des logis du palais l'obligèrent de se rendre à Irun, afin d'y préparer les logements du roi, qui se rendait dans cette ville pour y remettre l'infante Marie-Thérèse destinée à épouser Louis XIV. C'est lui qui arrangea, dans l'île des Faisans, la maison dans laquelle les deux monarques eurent leur entrevue. Mais les fatigues qu'il éprouva pendant ce voyage altérèrent tellement sa santé, qu'à son arrivée à Madrid il tomba malade, et mourut le 7 août 1660. Ses funérailles furent magnifiques. Les grands, les chevaliers de tous les ordres, et un nombreux concours d'artistes y assistèrent. La douleur que ressentit sa veuve fut si vive qu'elle succomba au bout de sept jours : elle fut inhumée auprès de lui dans l'église de St-Jean. Voici le jugement que Raphaël Mengs porte de ce grand artiste, dans sa *Lettre à don Antonio Ponz* : « Quelle vérité dans les ouvrages de Velasquez ! Qu'il a « supérieurement bien entendu l'effet de l'air « ambiant interposé entre les objets pour en faire « connaître les distances ! Quelle école pour tout « artiste qui vient étudier dans les tableaux des « trois époques de ce maître la méthode qu'il a « suivie pour arriver à une aussi excellente imitation de la nature ! On y voit combien ce « peintre, dans sa première manière, s'est restreint à la scrupuleuse imitation des objets, en « finissant toutes les parties et en leur donnant « toute la vigueur qu'il croyait voir dans ces « objets mêmes ; mais cette sévère exactitude l'a « fait tomber dans un style qui n'est pas exempt « de dureté et de sécheresse. Dans sa seconde « manière, on remarque une touche plus facile « et plus spirituelle, et l'on sent qu'il a imité la « nature non telle qu'elle est en effet, mais telle « qu'elle paraît être. Enfin, dans sa dernière « manière, il semble que sa main n'a eu aucune « part à l'exécution de ses ouvrages, et que tout « y a été créé par un pur acte de sa volonté. Son « tableau des *Pileuses*, ainsi que ses beaux por-

« traits, en sont un exemple admirable : c'est, « sans contredit, le plus beau temps du talent de « ce maître. » Sans suivre les traces d'aucune école en particulier, il s'éleva par son génie à un style qui lui fut propre. C'est une imitation scrupuleuse de la nature, c'est une entente de la magie du clair-obscur, c'est une touche mâle et fière qui le mettent dans une classe à part. Ce n'est point la beauté des Grecs, ni celle de l'école romaine, mais du moins c'est toujours la nature elle-même. Si l'étude qu'il fit, pendant son séjour en Italie, des chefs-d'œuvre de l'antiquité, de Michel-Ange et de Raphaël, n'éleva point son style jusqu'à l'idéal, c'est qu'il était déjà dans un âge trop avancé pour pouvoir se dépouiller des habitudes qu'il avait contractées ; mais s'il manqua de grandiose, son dessin fut toujours exact, et personne ne l'a surpassé dans la peinture des chevaux et des autres animaux. Dans le portrait, on ne peut lui comparer que le Titien et Van Dyck. Le musée du Louvre renferme quatre tableaux et deux dessins de Velasquez. Les tableaux sont : 1^o le *Portrait de l'infante Marguerite-Thérèse, fille de Philippe IV, roi d'Espagne, et de Marie-Anne d'Autriche, son épouse* ; 2^o le *Portrait à mi-corps de don Pedro Moscoso de Altamira, doyen de la chapelle royale de Tolède, depuis cardinal* ; 3^o une *Réunion de portraits* ; les personnages représentés dans ce tableau sont au nombre de treize ; ils passent pour être des artistes célèbres contemporains de Velasquez ; 4^o une *Vue du palais de l'Escorial*. Les dessins sont : 1^o le *Portrait d'un cardinal*. La figure est dessinée au crayon noir ; le fond à la plume et lavé. 2^o *La Mort de St-Joseph ; il est assisté par la Vierge et le Sauveur* ; dessin de forme cintrée à la plume et lavé. Le même établissement a possédé cinq autres tableaux de ce maître : 1^o le célèbre tableau de la *Robe de Joseph* ; 2^o le *Portrait du roi Philippe IV à cheval* ; 3^o la *Famille de Velasquez* ; 4^o le *Portrait d'un Espagnol avec un chien de chasse* ; 5^o le *Portrait de l'archiduchesse Marie-Anne, fille de Ferdinand III et épouse de l'empereur Ferdinand IV*. Les deux premiers tableaux ont été repris, en 1815, par l'Espagne, et les trois derniers par l'Autriche. Le musée de Madrid renferme plusieurs des plus belles productions de Velasquez. La galerie nationale à Londres possède la *Chasse au sanglier*, composition magistrale, mais qui a été restaurée de façon à défigurer le travail primitif. Diverses collections particulières en Angleterre, notamment celle du duc de Wellington, conservent des œuvres de Velasquez, et on en a vu un certain nombre dans le musée espagnol formé au Louvre par le roi Louis-Philippe et qui, étant la propriété de ce prince, a été rendu à sa famille et vendu aux enchères à Londres, en 1832. Il est juste, d'ailleurs, d'observer que les attributions à Velasquez insérées dans divers catalogues sont souvent très-contestables et très-peu fondées. Un amateur anglais, qui a fait de

l'histoire des arts dans la Péninsule, l'objet d'études attentives, M. W. Stirling, membre de la chambre des communes, a publié en 1855, sous le titre de *Life and Works of Velasquez* (Vie et œuvres de Velasquez), un livre bien écrit et rempli de détails intéressants sur tout ce qui concerne le grand peintre castillan. P—s.

VÉLASQUEZ (ALEXANDRE-GONZALEZ), peintre et architecte, né à Madrid en 1719, fut un des élèves les plus renommés de l'académie de cette ville. A l'âge de dix-neuf ans, il fut chargé de peindre les décorations du théâtre du Retiro, et s'y distingua par ses talents, comme peintre, comme architecte et comme versé dans la perspective. En 1744, on lui confia la direction des travaux de peinture et de sculpture qui s'exécutaient à St-Ildefonse. Il fut ensuite occupé, pendant trois années, à faire les plans et les élévations du palais d'Aranjuez. En 1752, il fut élu, par l'académie, sous-directeur de la classe d'architecture; et en 1762, il obtint le même grade dans celle de peinture. Enfin, en 1766, le roi, sur la proposition de l'académie, créa pour lui une classe de perspective. Lorsque le comte d'Aranda fit réformer les théâtres, il y eut une exposition générale des décorations; et celles qu'avait exécutées Alexandre excitèrent une admiration universelle. Il avait deux frères, Louis et Antoine, qui l'aiderent dans la plupart de ses ouvrages. Louis surtout lui fut d'un grand secours : il se chargeait des figures, et Alexandre des ornements. C'est ainsi qu'ils décorèrent toute l'église des carmélites déchaussées de Madrid, la voûte de l'église des religieuses du St-Sacrement, etc. Alexandre peignit seul, dans l'église de St-Just et chez les bernardines de Madrid, nommées *las Ballecas*, et termina, dans le palais royal de Madrid, de concert avec Guillaume Langlois, quelques ouvrages d'après les dessins de Raphaël Mengs. Madrid renferme de lui, comme architecte, plusieurs monuments qui font honneur à son talent. Il a formé un grand nombre d'élèves habiles, et il est mort le 21 janvier 1772. — Antoine-Gonzalez VÉLASQUEZ, frère du précédent, né à Madrid, en 1729, reçut en Italie son éducation pittoresque. Arrivé à Rome avec une pension du roi, il entra dans l'école de Corrado Giacinto, où il fit de rapides et de solides progrès. Il fut chargé de peindre les fresques qui ornent l'église des trinitaires de Castelli, à Rome. Cet ouvrage lui mérita des éloges universels, que confirma son tableau de *David recevant l'onction sacrée*, dont il fit hommage à l'académie. Il revint en Espagne en 1753, et peignit alors la coupole de la chapelle de Notre-Dame del Pilar, dans la cathédrale de Tarragone, dont il avait fait l'esquisse à Rome. Cet important travail consolida sa réputation. De retour à Madrid, il partagea plusieurs des travaux de ses frères Louis et Alexandre, et peignit, conjointement avec eux, les voûtes du monastère de *las Salesas*,

couvent royal de jeunes demoiselles; celles de l'Incarnation, l'église paroissiale de St-Just et du Pasteur, et enfin le couvent des religieuses de Ste-Anne et de *las Descalzas*, autre monastère royal. Il a aussi exécuté une Assomption pour Cuenca. En récompense de ses talents, Charles III lui accorda, en 1757, le titre de son peintre et en 1765, la place de directeur de l'académie de peinture, qu'il ne remplit activement qu'en 1785. Ces fonctions ne l'empêchèrent pas de se livrer à de nombreux ouvrages à fresque et à l'huile, qui justifiaient constamment les faveurs dont il était comblé. C'est surtout par ses peintures à fresque qu'il a mérité sa réputation. Peu de peintres de son pays ont possédé à un aussi haut degré que lui la grâce et la facilité. Il avait une imagination féconde; et il a laissé un nombre prodigieux d'ébauches, d'esquisses, de croquis et de dessins de tous genres, parmi lesquels on vante la belle esquisse pour la *Fondation de l'ordre de la Toison d'or*, qui a été gravée par Salvador Carmona, célèbre graveur, son contemporain. Il mourut le 18 janvier 1793, laissant trois fils : don Zacarias-Gonzalez, don Castor et don Isidore, qui cultivèrent, tous, les arts avec succès, et soutinrent l'honneur de leur famille. — Louis-Gonzalez VÉLASQUEZ, frère d'Alexandre et d'Antoine, naquit à Madrid en 1715, et reçut de son père, sculpteur, qui n'était pas dépourvu de talent, les premiers principes du dessin. Il se fit remarquer par ses progrès à l'académie, et fut chargé, avec son frère Alexandre, des décorations des rues et de celles du théâtre du Retiro, lors du couronnement de Ferdinand VI. En 1752, il peignit à fresque la coupole de l'église de St-Marc; et le roi, en récompense de ce grand et bel ouvrage, qu'il mit plusieurs années à terminer, le nomma sous-directeur de l'académie, et lui accorda, trois ou quatre ans après, le titre de peintre de son cabinet. Cet habile artiste mourut le 24 mai 1764. P—s.

VÉLASQUEZ DE VELASCO (LOUIS-JOSEPH), marquis de Valdeflores, littérateur et antiquaire espagnol, naquit, à Malaga, le 5 novembre 1722, le même jour et la même heure que son père était né, dix-neuf ans auparavant. Il apprit le latin dans l'espace de vingt mois, et fut placé au collège de St-Michel, à Grenade, où il étudia la logique sous les jésuites, puis, pendant trois ans, la jurisprudence. De retour à Malaga en 1739, il apprit, dans le collège des clercs mineurs, la philosophie d'Aristote et la théologie ecclésiastique, jusqu'à ce que, fatigué de ces études, il se livra à celles qui flattaient davantage son imagination. En 1743, il fut admis, sous le titre de chevalier damoiseau de la mer, dans l'académie poétique du Trépied, qui se tenait chez le comte de Torre-Palma, à Grenade. En 1745, il reçut de Rome le grade de docteur en théologie. Il vint, pour la première fois, à Madrid, et fut moins empressé de se présenter à

la cour que d'y fréquenter les gens de lettres. Il revint dans cette capitale en 1750, et fit partie de l'académie poétique qui se rassemblait chez la marquise de Sarria, où se rendaient, comme poètes, la duchesse douairière d'Arcos, le duc de Bejar, le comte de Saldaña, etc. En avril 1751, il fut reçu membre de l'académie de l'histoire; et au commencement de l'année suivante, le marquis de la Ensenada, qui s'était déclaré son protecteur, lui fit obtenir la décoration de l'ordre de St-Jacques, et le chargea de la direction d'un voyage ordonné par le roi Ferdinand VI pour recueillir tous les anciens monuments de l'Espagne. Vélasquez venait de publier : 1° *Essai sur les alphabets des caractères inconnus, que l'on voit sur les plus anciennes médailles et autres monuments de l'Espagne*, Madrid, 1752, grand in-4°. Cet ouvrage, plein d'une judicieuse érudition, fut écrit et imprimé par ordre de l'académie de l'histoire, et valut à l'auteur le titre de correspondant de celle des inscriptions et belles-lettres de Paris. Il y donne l'explication et la représentation en une suite de planches gravées de vingt-cinq alphabets antiques, particulièrement de ceux des peuples qui ont successivement habité l'Espagne avant les Arabes; il donne ensuite un grand nombre de médailles conservées dans les cabinets les plus précieux du royaume. Ses autres ouvrages imprimés sont : 2° *Origine de la poésie castillane*, Malaga, 1754, in-4°. Après avoir donné une idée de la poésie latine, arabe, provençale, portugaise, galicienne et basque, l'auteur divise la poésie castillane en quatre âges : le premier jusqu'au règne de Jean II, le second jusqu'au 16^e siècle; le troisième, qui comprend ce siècle, l'âge d'or de la littérature espagnole; et le quatrième, depuis le commencement du 17^e siècle, époque si fatale en Espagne et si brillante en France et en Angleterre, pour les lettres, les sciences et les arts. Il cite les poètes qui ont contribué aux progrès ou à la décadence de la poésie castillane, et n'en compte que deux dignes d'être distingués à l'époque où il écrit. Feutry a donné un extrait de cet ouvrage dans le *Journal étranger*, février 1755, et l'a réimprimé dans les *Nouveaux opuscules*, p. 99-192 (1). 3° *Annales de la nation espagnole depuis les temps les plus anciens jusqu'à l'entrée des Romains*, Malaga, 1759, in-4°. Cet ouvrage est puisé uniquement dans les sources originales et dans les

monuments contemporains. 4° *Conjectures sur les médailles des rois goths et suèves d'Espagne*, Malaga, 1759, in-4°. On y trouve l'explication de cent trente-six médailles des Goths et de trois des Suèves, qui servent à éclaircir plusieurs points de l'histoire d'Espagne. 5° *Notice du voyage d'Espagne, entrepris par ordre du roi, et d'une nouvelle Histoire générale de la nation depuis les temps les plus anciens jusqu'en 1516*, Madrid, 1765, in-4°. C'est le résultat de la commission dont Vélasquez avait été chargé, et qui aurait eu plus de succès si le plan du marquis et de ses collaborateurs eût été entièrement adopté. Le prospectus en fut publié, la même année, sous le titre de *Collection des monuments contemporains de l'histoire d'Espagne*, etc.; et Vélasquez en écrivit plusieurs volumes in-fol., qui sont conservés à l'académie de l'histoire. Le marquis Vélasquez de Valdeflores ne s'était pas tellement occupé de matières d'érudition qu'il n'eût trouvé le temps de plier son esprit et son style à des sujets plus légers et plus gais. Dès l'année 1763, il avait publié un ouvrage dont la sixième édition parut sous ce titre : 6° *Collection de différents écrits relatifs à la galanterie, avec des notes, par Liberio Veranio*, recueillies par D. Louis de Valdeflores, contenant plus de vérités inédites que la première édition, plus d'allégories sans but que la seconde, plus de riens agréables que la troisième, plus d'impertinences que la quatrième, plus de choses originales que la cinquième, Cortejopolis, l'an 64 de l'ère vulgaire de la galanterie à la française, avec la permission que l'auteur s'est donnée de dire les vérités du jour avec une élégante indiscretion. Cet ouvrage contient les *Eléments de la galanterie*; l'*Exercice des nuditos* (1) et l'*Apologie des Eléments de la galanterie*. C'est une satire très-fine non-seulement des ridicules de ce qu'on nomme galanterie, mais de plusieurs usages à la mode, des abus de pouvoir, etc. Elle fut probablement la source des persécutions que le marquis éprouva bientôt. On lui attribua des écrits séditieux qui furent publiés à l'occasion de la fameuse émeute de 1766. Arrêté par ordre du roi, la même année, il fut conduit d'abord au château d'Alicante, puis renfermé dans celui d'Alhucemas, en Afrique. Il ne recouvra sa liberté qu'en janvier 1772, et se retira, avec sa mère et ses frères, dans une maison de campagne près de Malaga, où il mourut d'apoplexie peu de mois après. Ses livres et papiers, qui avaient été saisis lors de son arrestation, lui furent rendus en partie, le reste ayant été perdu. Il a laissé manuscrits : *Apologie de la religion chrétienne contre les impies de ce temps*; *Histoire critique des calomnies fulminées par les païens contre les premiers chrétiens*; *Leçons gongoriniennes* : c'est une critique du style obscur et romantique de l'école fondée

(1) Plusieurs critiques, entre autres Bouterwek, ont blâmé la division adoptée par Vélasquez, comme l'ayant obligé à intervertir l'ordre chronologique des écrivains espagnols. On regrette aussi que l'auteur, trop préoccupé des maximes de la critique française, donne trop peu d'attention et accorde peu de justice à des poètes tels que les Lope, les Calderon, qui, malgré leurs défauts, n'en sont pas moins la gloire de la nation espagnole. Le professeur Dièze, de Göttingue, donna une traduction allemande de cet ouvrage, en y joignant un grand nombre de notes très-utiles pour l'histoire de cette littérature, Göttingue, 1779, in-8°. Ce travail et le soin que le savant Dièze prit d'enrichir d'un grand nombre de livres espagnols la bibliothèque de Göttingue, dont il était administrateur, ont sans doute été d'une grande utilité au professeur Bouterwek pour la composition de son estimable *Histoire de la littérature espagnole*.

(1) Ce nom signifie en espagnol *petits nœuds*, et par abréviation *petits nuds*. Mais il est difficile de traduire précisément l'allégorie de l'auteur.

par le poète Gongora (voy. ce nom); *Critique des écrits d'Arnohe* (voy. ce nom); *Dissertation sur une médaille de Tarragone, représentant Tibère et Drusus*; *Histoire de la ville de Malaga*; *Essai sur l'histoire universelle*; *Géographie de l'Espagne*; *Théorie des médailles d'Espagne*; *Mémoires historiques sur la Barbarie*; *Description du royaume de Tunis*; *Description du royaume de Maroc*; *Connaissance et usage de monuments antiques originaux et contemporains de l'histoire d'Espagne*; *Histoire naturelle d'Espagne*, incomplète; *Discours sur les découvertes faites en divers lieux du royaume de Grenade*; *Connaissances humaines*; *Poésies diverses*, la plupart satiriques, avec des notes marginales. A—r.

VELASQUEZ CARDENAS Y LÉON (JOACQUIN), savant géomètre et astronome du Mexique, né le 21 juillet 1732, dans cette contrée, à la métairie de Santiago Aubedocla, près du village indien de Tizicapan, ne se forma, pour ainsi dire, que par lui-même, et devint, dans le dernier siècle, le géomètre le plus distingué que la Nouvelle-Espagne ait eu depuis l'époque de Siguenza. A l'âge de quatre ans, il communiqua la petite vérole à son père, qui en mourut. Un oncle, curé de Xaltocan, se chargea de son éducation et le fit instruire par un indien, homme de beaucoup d'esprit naturel, et très-versé dans la connaissance de l'histoire et de la mythologie mexicaines. Velasquez apprit à Xaltocan plusieurs langues indiennes, et l'usage de l'écriture hiéroglyphique des Aztèques. Il est à regretter qu'il n'ait rien publié sur cette branche intéressante de l'antiquité. Placé à Mexico, au collège Tridentin, il n'y trouva presque ni professeurs, ni livres, ni instruments; avec le peu de secours qu'il put obtenir il se fortifia dans l'étude des mathématiques et des langues anciennes. Un heureux hasard fit tomber entre ses mains les ouvrages de Newton et de Bacon. Il puisa dans les uns le goût pour l'astronomie, dans les autres la connaissance des méthodes philosophiques. Pauvre, ne trouvant aucun instrument à Mexico même, il se mit à construire des lunettes et des quarts de cercle. Il fit en même temps le métier d'avocat, occupation qui, au Mexique comme ailleurs, est plus lucrative que celle d'observer les astres. Ce qu'il gagna par son travail fut employé à acheter des instruments en Angleterre. Nommé professeur à l'université, il accompagna le *visitador* don Jose de Galvez dans son voyage à Lasonora. Envoyé en mission à la Californie, il profita de la beauté du ciel de cette péninsule pour y faire un grand nombre d'observations astronomiques. Il y observa, le premier, que dans toutes les cartes, depuis des siècles, par une énorme erreur de longitude, cette partie du nouveau continent avait été marquée de plusieurs degrés plus à l'ouest qu'elle ne l'est effectivement. Lorsque l'abbé Chappe arriva en Californie, il y trouva déjà établi l'astronome mexicain. Velasquez s'était fait construire, à

Ste-Anne, un observatoire en planches de mimosa. Ayant déjà déterminé la position de ce village indien, il apprit à l'abbé Chappe que l'éclipse de lune du 18 juin 1769 serait visible en Californie. Le géomètre français douta de cette assertion jusqu'à ce que l'éclipse annoncée eût lieu. Velasquez lui seul fit une très-bonne observation du passage de Vénus sur le disque du soleil, le 5 juin 1769. Il en communiqua le résultat, le lendemain même du passage, à l'abbé Chappe et aux astronomes espagnols don Vicente Doz et don Salvador de Medicea. Le voyageur français fut surpris de l'harmonie que présenta l'observation de Velasquez avec la sienne. Il s'étonna, sans doute, de rencontrer en Californie un Mexicain qui, sans appartenir à aucune académie, et sans être jamais sorti de la Nouvelle-Espagne, faisait autant que les académiciens. En 1774, Velasquez exécuta le grand travail géodésique sur la Cordillère de la Nouvelle-Espagne. Le service le plus essentiel que cet homme infatigable ait rendu à sa patrie est l'établissement du *tribunal* de l'école des mines, dont il présenta le projet à la cour. Il finit sa carrière laborieuse le 6 mars 1786, étant le premier directeur général du *tribunal de mineria*, et jouissant du titre d'*alcalde del corte honorario*. B—p.

VELBRUCK (FRANÇOIS-CHARLES, comte de), né, le 11 juin 1719, d'une ancienne famille, dans une terre près de Dusseldorff, n'a point été placé par la Providence sur un théâtre qui l'ait mis à même d'exercer une grande influence sur son siècle; mais élu prince-évêque de Liège, le 16 janvier 1772, il fit le bonheur d'un demi-million d'hommes confiés à ses soins, et son administration mérite d'être citée comme modèle. C'est à ce titre que nous croyons devoir lui consacrer quelques lignes. De nombreux établissements de bienfaisance, des hospices, des dépôts de mendicité, des écoles, des académies pour l'encouragement des lettres, des sciences et des arts, signalèrent son règne, qui ne dura guère que douze années. Ce prélat mourut à Liège le 30 avril 1784. Velbruck aimait à s'entourer d'artistes, de gens de lettres, et il avait lui-même l'esprit très-cultivé. La plupart de ses mandements, entre autres le premier qu'il fit, et dans lequel il développa ses pensées et ses projets, en fournissent des preuves incontestables. Il fut en quelque sorte le créateur de Spa, qui devint bientôt le rendez-vous de toute l'Europe. La société d'émulation, fondée par lui, plaça son buste dans la salle de ses séances, et son éloge funèbre y fut prononcé par le poète Reynier, secrétaire perpétuel : c'est une brochure in-4° de dix pages, Liège, 1785. ST—r.

VELDE (ISAÏE VAN DEN), peintre, naquit à Leyde vers l'an 1597, et fut élève de Pierre Deneyn. Il se fit une réputation très-distinguée par ses tableaux de batailles. Il habita successivement Harlem et Leyde, et ses ouvrages furent toujours

recherchés et payés fort cher. Les sujets qu'il aimait à représenter étaient des rencontres de cavaliers ou des attaques de voleurs. Il dessinait ses figures avec esprit, et plusieurs peintres ont eu recours à lui pour peindre celles qu'ils introduisaient dans leurs tableaux (1). Il cultiva aussi la gravure à l'eau-forte, et l'on a de sa main une soixantaine de pièces exécutées avec beaucoup d'intelligence et de fermeté. Mariette en a dressé le catalogue, mais ils ne les a pas toutes connues. Les plus remarquables sont : 1° un *Paysage* qui représente l'entrée d'un village avec beaucoup de figures, et sur le devant une foule de paysans occupés à boire et à manger, in-fol., 2° *Paysage* où l'on voit une route et un pont; sur le premier plan, sont une tour ronde et un vacher qui garde ses vaches avec sa femme, in-4°, 3° *Paysage* orné de ruines et de maisons rustiques, petit in-fol.; 4° *Paysage* avec des chaumières et une bergerie. — Jean VAN DEN VELDE, frère du précédent, naquit à Leyde vers 1598. Il excellait à peindre des paysages, des kermesses, des scènes rustiques; mais c'est comme graveur qu'il est plus spécialement connu. Il employait tour à tour, dans son travail, la pointe, le burin, et produisait les effets les plus piquants de clair-obscur. Il opérait de deux manières tout à fait opposées. Dans la première, qu'il réservait pour le paysage, il se servait de l'eau-forte, et exécutait d'une manière libre et peu terminée. Dans la seconde, qui était pour les sujets finis, il se servait presque exclusivement du burin, ne s'aidant de la pointe sèche que dans quelques parties. Ses gravures sont remarquables par une grande netteté. Il sut tirer parti avec intelligence des lumières naturelles et artificielles. Parmi ses portraits, au nombre de douze, on distingue celui d'Olivier Cromwell, dont la planche, préparée par la manière noire, est gravée avec la pointe sèche : ce portrait, grand in-fol., est très-rare; ainsi que celui de Jean Torrentius. Ses sujets divers et ses paysages sont très-nombreux; Huber et Rost, dans le Manuel des amateurs de l'art, se bornent à indiquer les plus remarquables, au nombre de quatre-vingt-dix-huit. Jean vivait encore en 1677. — VELDE (Guillaume Van den), surnommé *le vieux*, dessinateur, naquit à Leyde en 1610. Fort jeune encore, il embrassa le métier de marin, et fit, en cette qualité, plusieurs voyages sur mer. Il étudia en détail la construction et la manœuvre des vaisseaux; quoiqu'il n'eût pour maître que son génie, on vit tout à coup sortir de sa main de beaux dessins sur papier, représentant toutes sortes de navires. Entendait-il dire qu'on allait livrer un combat

naval, il s'embarquait sans autre but que d'être témoin de l'action et d'en rendre toutes les circonstances avec plus d'exactitude. Les Etats de Hollande firent équiper pour lui une petite frégate, avec ordre au capitaine de se transporter dans toutes les positions que Van den Velde lui prescrirait. On le vit alors s'engager dans le fort d'un combat naval, et aller jusqu'au milieu de la flotte ennemie pour examiner ses manœuvres. L'amiral Opdam ne put s'empêcher d'admirer le courage de l'artiste; il l'invita à dîner sur son bord pendant le combat, et il n'y avait qu'un instant que Van den Velde l'avait quitté quand le vaisseau amiral sauta en l'air. En 1666, il fut chargé par les Etats de dessiner le combat qui eut lieu, en vue d'Ostende, entre les flottes anglaise et hollandaise, sous les ordres de Monck et de Ruyter. Chaque mouvement de cette action, qui dura depuis le 11 jusqu'au 14 juin, fut reproduit avec une exactitude si grande, que les Etats purent se servir de ses dessins pour connaître les manœuvres et la conduite des officiers de la flotte. Sa réputation se répandit bientôt dans toute l'Europe. Le roi Charles II l'appela à sa cour, et le prit à son service; et il jouit de la même faveur sous le règne de Jacques II, successeur de ce prince. Il fit, pour ces deux monarques, un grand nombre de dessins, où l'on ne saurait trop admirer l'exactitude avec laquelle il a su rendre tout ce que la mer a de majestueux et de terrible. Il dessinait ordinairement sur du papier blanc, sur des toiles imprimées en blanc ou sur des papiers collés sur toile. Jamais personne n'a manié la plume avec autant de facilité, d'art et d'intelligence. Sur la fin de ses jours, il essaya de peindre; mais il fut obligé d'y renoncer. Il mourut à Londres le 16 décembre 1693, et fut enterré dans l'église de St-Jacques. — Guillaume VAN DEN VELDE *le jeune*, fils du précédent, naquit à Amsterdam en 1633. Son père lui apprit à dessiner les marines; mais ayant été appelé à la cour d'Angleterre, il confia, pendant son absence, le jeune Guillaume aux soins de Vlieger, peintre estimé. Van den Velde fut bientôt en état de se passer de maître. Quelques marines qu'il envoya à son père frappèrent ce dernier d'étonnement : il les montra au roi Jacques II, qui s'empressa de faire venir le jeune artiste à sa cour, avec une pension considérable. Les travaux qu'on lui ordonna occupèrent dès lors tous ses loisirs. Il fut chargé de peindre les actions les plus mémorables des flottes anglaises, pour être placées dans les maisons royales. Malgré ces travaux multipliés, il trouva encore le temps de peindre quelques tableaux pour de riches amateurs, qui les lui payèrent fort cher. Sa vogue devint si grande en Angleterre, que, non contents de posséder l'artiste, les amateurs firent rechercher à grand prix, sur le continent, tous les tableaux que Van den Velde y avaient exécutés; ce qui leur donna une valeur extraordinaire, et les a rendus très-rares hors de

(1) Les tableaux de ce maître sont rares. Le musée du Louvre n'en possède pas un seul. M. Six van Hildeghom, à Amsterdam, en conserve un d'un grand mérite, une *Fête de village*, datée de 1625, et à laquelle assiste le prince Maurice. « Les paysages » d'Isaïe Van den Velde, dit M. Charles Blanc, sont doublement « intéressants; outre qu'ils sont fort pittoresques et pleins de « motifs heureux, ils renferment de très-utiles renseignements « sur les costumes d'alors. »

l'Angleterre. Il est vrai que cette vogue est bien justifiée par le mérite de ses ouvrages. Sa couleur est d'une transparence, d'une finesse et d'une légèreté qui n'ôtent rien à sa vigueur; les tons en sont chauds et dorés. Il dessinait les vaisseaux et les frégates avec une précision, une exactitude et une élégance peu communes. Il excellait surtout à représenter l'agitation des vagues et leur brisement contre les rochers. Ses ciels sont clairs, et ses nuages touchés avec une si grande légèreté, qu'on croit les voir passer dans l'air. Ces diverses qualités le firent regarder, de son temps, comme le plus habile peintre de marine que l'on eût vu jusqu'alors, et il a conservé sa réputation (1). Le musée du Louvre a possédé quelques tableaux de ce maître : 1° une *Mer calme couverte de vaisseaux*. Des pêcheurs profitent de la descente de la marée pour prendre les poissons qu'elle abandonne. 2° *Bâtiments en pleine mer*. L'un d'eux lâche une bordée de tribord et de bâbord. 3° *Marine en temps calme, couverte d'un grand nombre de bâtiments*. Quelques-uns portent le pavillon hollandais. 4° *Temps calme sur mer, barques et vaisseaux à trois mâts*. Ces tableaux ont été repris en 1815 par le royaume des Pays-Bas, mais en 1852 le musée a acheté, à la vente du baron de Varange, pour la somme de onze mille cinq cent cinquante francs, une petite marine; M. Villot (*Notice des tableaux du Louvre*) croit pouvoir aussi attribuer à Guillaume Van den Velde un petit tableau représentant une escadre hollandaise au mouillage, tableau qui a d'ailleurs beaucoup souffert et qui porte les traces de nombreux repeints. Observons d'ailleurs que les auteurs de l'*Histoire des peintres* pensent que la *Marine* que possède le Louvre est une œuvre de Simon de Vlieger. Le musée d'Amsterdam possède six tableaux dont trois sont des productions capitales; on en trouve deux à la Haye, deux à Munich, quatre dans la galerie de Dulwich Collège près de Londres; le château d'Hamp-ton-Court en a huit; la galerie formée par sir Robert Peel en compte également huit, et il s'en trouve cinq dans la galerie Bridgewater. Guillaume Van den Velde mourut fort riche, à Londres, le 6 avril 1707 (2). — **Adrien VAN DEN VELDE**, l'un des plus grands paysagistes qu'ait

produits la Hollande, naquit à Amsterdam en 1639. Même avant d'avoir eu des maîtres, il composait déjà des tableaux. Ces rares dispositions décidèrent son père à céder à un penchant auquel il s'était jusqu'alors vainement opposé. Il le plaça chez Wynants, qui fut frappé du goût et de l'exactitude avec lesquels il avait appris de lui-même à dessiner des chèvres, des moutons et des vaches. Sous un aussi habile maître, le jeune Adrien ne tarda pas à faire les progrès les plus rapides. Wynants se plut à lui donner tous les secrets de son art, et lui apprit surtout, ce qui est le point le plus essentiel pour un artiste, à bien étudier la nature. Enfin, par les sages conseils de son maître, il ne passait pas un jour sans aller dans la campagne, son crayon en main, dessiner d'après nature des vues, des animaux, des arbres, les différents effets de la lumière, les nuages; et tant qu'il vécut il n'abandonna point cette méthode. Il n'avait pas borné ses études au seul paysage : il en fit une toute particulière de la figure, ce qui ajouta un grand prix à ses propres ouvrages, et lui permit encore d'en orner les paysages de plusieurs artistes du premier mérite, tels que Ruysdael, Holbema, Moucheron, Vander-Heyden, et même de son propre maître, qui, jusqu'à ce qu'il eût reconnu qu'il pouvait sans crainte profiter du talent de son élève, avait employé le pinceau de Wouwer-mans. Dans le choix de ses sujets, dans l'agrément de ses scènes, aussi bien que dans l'excellence de sa couleur, il est difficile de trouver un artiste qui lui soit supérieur; et comme la nature était constamment son modèle, ses compositions firent un nouveau prix de leur vérité. Sa touche est libre et sûre. Ses arbres sont pleins de nature et bien dessinés, son feuillage est exprimé avec soin et avec esprit. Ses ciels surtout sont particulièrement remarquables par leur éclat; il avait observé avec une étude approfondie les effets de la lumière sur chaque objet différent, et il a su en reproduire les divers accidents avec un talent rare, soit qu'elle se joue à travers les branches des arbres, ou sur la surface des eaux, soit qu'elle se promène sur les troupeaux ou sur les différents plans de la scène. Mais quoique Adrien soit surtout connu comme paysagiste et peintre d'animaux, il n'a pas craint de traiter en grand quelques sujets d'histoire; et le succès avec lequel il l'a fait prouve qu'il n'eût pas moins bien réussi dans ce genre. On voit dans l'église catholique d'Amsterdam une *Descente de croix* dont les personnages sont grands comme nature, et qui renferme une foule de beautés. Il a peint, avec un succès non moins réel, une suite de sujets historiques tirés de la Passion de Jésus-Christ. Quoique toutes les compositions de ce maître soient terminées avec un soin qui n'en exclut

(1) « Avec les moyens les plus bornés Van den Velde a produit de ravissants tableaux, aussi piquants à l'œil que doux pour la pensée, et ces tableaux font la joie de ceux qui aiment la peinture, les délices de ceux qui aiment la mer. Le secret de ces impressions, c'est la vérité, la vérité poursuivie, rendue avec amour. Grâce aux plus persévérantes études, Van den Velde a possédé au plus haut degré possible chacune des parties dont se compose le talent d'un peintre de marines.... Les Anglais professent pour ce maître une admiration qui n'a pas de bornes. L'illustre Joshua Reynolds disait qu'il pourrait naître un autre Raphaël, mais qu'on ne verrait jamais un autre Guillaume Van den Velde. » (Charles Blanc.)

(2) M. J. Smith, dans son *Catalogue raisonné* des ouvrages des peintres les plus éminents, porte à deux cent deux le nombre des tableaux connus de Van den Velde; les sept huitièmes sont dans les galeries privées de la Grande-Bretagne. En France, on en a vu passer quelques-uns aux enchères; à la vente Erard, en 1832, il s'en est trouvé cinq; le plus important : *Vue du Zuyderzée, temps calme*, a été payé vingt mille francs. A la vente de la col-

lection du comte Perregaux, en 1841, un *Combat naval*, œuvre du plus grand mérite, s'est élevé à vingt-deux mille cent francs.

pas la chaleur, que ses figures soient parfaitement dessinées, que ses animaux soient remarquables par leur caractère, par la vie qui les anime, par la vérité de leurs allures et de leurs habitudes; lorsque l'on songe en outre qu'il a enrichi de figures une quantité considérable de paysages d'autres artistes, il est évident qu'il a dû être infatigable au travail, et qu'il peignait avec une facilité extraordinaire, puisque, n'ayant vécu que jusqu'à trente-trois ans, il a pu exécuter tous les ouvrages que l'on connaît de lui. Ses tableaux sont extrêmement recherchés, et l'on paye des prix exorbitants ceux que l'on peut trouver. On en fait surtout une grande estime dans les Pays-Bas, où il est regardé comme un des peintres flamands les plus éminents. Le musée du Louvre possède d'après la dernière notice publiée par M. Frédéric Villot six de ses tableaux; trois représentent le même sujet d'une manière différente : un paysage avec des animaux; les autres sont : la *Famille du père*; un *Canal glacé*; *Promenade d'un prince de la maison d'Orange sur la plage de Schevelingen*; *Paysage et animaux*. Dans le lointain on voit une hôtellerie. Le même établissement a renfermé cinq autres tableaux de ce maître, qui ont été rendus, en 1815, au roi des Pays-Bas. Adrien forma plusieurs élèves, parmi lesquels le plus distingué fut Thiéri Van Berghen. Van der Velde mourut à Amsterdam le 20 janvier 1672. On a de ce maître une vingtaine d'estampes gravées d'une pointe ferme et spirituelle, et dans lesquelles on retrouve les qualités qui distinguent ses tableaux. Il marquait ses pièces des lettres initiales de son nom A. V. V. Ce sont vingt et une estampes représentant : 1° *Des vaches qui paissent et d'autres animaux*; au nombre de quinze; 2° *Le berger dormant*, morceau très-rare; 3° *La place d'un bourg*; 4° *La halte de deux chasseurs*. Ces deux pièces sont extrêmement rares. 5° *Le paysan et la paysanne*; 6° *Le paysan à cheval*, extrêmement rare; 7° *Paysage, en partie bordé par une rivière*. Jusqu'à présent on ne connaît que deux épreuves de ce morceau : l'une était dans le cabinet Rigal, vendu à Paris en 1817, l'autre appartient au roi des Pays-Bas. Bartsch n'en a pas parlé.

P—s.

VELDE (CHARLES-FRANÇOIS VAN DER), né à Breslau le 17 septembre 1779, remplit en Silésie différentes fonctions de magistrature, et se distingua dans les lettres, particulièrement dans le genre du roman, de manière à mériter le nom honorable de Walter Scott allemand. Il commença sa carrière littéraire en 1809, par de petites pièces qu'il faisait insérer dans les journaux. Il travaillait en même temps pour les théâtres de Breslau, de Vienne, de Prague et de Magdebourg, et fit jouer, entre autres pièces : *l'Armée qui porte le ravage*, et le *Théâtre des amateurs*. Mais n'obtenant que peu de succès au théâtre, il se livra tout entier à la composition de ses romans,

et s'il est loin d'égaliser dans ce genre l'homme célèbre auquel on lui a fait l'honneur de le comparer, on peut dire qu'il lui est quelquefois supérieur par des tableaux de mœurs fort exacts et fort touchants, et surtout par un style simple et correct. Depuis 1817, il travaillait pour le *Journal du soir*, et cette feuille lui dut la vogue qu'elle eut dès ce moment. Cet écrivain estimable fut enlevé aux lettres dans le mois de mars 1824, par une mort prématurée. Les œuvres de Van der Velde ont paru à Dresde, en 14 volumes in-8°, 1823; seconde édition, 18 volumes. On a traduit en français : 1° *Naddoek le Noir, ou le Brigand des Pyrénées*, 1825, 3 vol. in-12; 2° *Wlaska, ou les Amazones de Bohême*, 1826, 3 vol. in-12; 3° *les Anabaptistes*, 1826, in-12; 4° *les Patriciens*, 1826, in-12; 5° *Arwed-Gyllenstierna*, 1826, 2 vol. in-12; 6° *l'Ambassade en Chine*, 1827, in-12; 7° *Christine et sa cour*, 1827; 8° *la Conquête du Mexique*, 1827; 9° *Contes et légendes historiques*, 1827, 4 vol. in-12; 10° *les Hussites*, 1827; 11° *Paul de Lascaris ou le Chanelier de Malte*, 1827, 2 vol. in-12; 12° *Théodore, le roi d'été ou la Corse en 1736*, 1827. Ces divers ouvrages, traduits par A. Loeve-Weimars, forment la collection des *Romans historiques de Van der Velde, traduits en français*, collection qui comprend 16 volumes.

G—Y.

VELDECK ou VELDIG (HENRI DE), l'un des plus anciens *minnésingers* ou poètes allemands, était originaire de la basse Allemagne, et vécut, au commencement du 13^e siècle, à la cour des princes de Thuringe et de la basse Saxe. Il assista, en 1206, au fameux combat littéraire de Wartbourg. Les poésies par lesquelles il a illustré l'époque des princes souabes sont : 1° *l'Enéide*, qui est moins une traduction du poète latin qu'une imitation de l'ouvrage publié en langue française ou provençale par Chrestiens de Troyes, sous le titre de *Roman de l'Eris et l'Enéide mis en rimes*. Le manuscrit se trouve dans les bibliothèques de Gotha, de Vienne et de Dresde. Il a été publié dans le *Recueil* de Muller, Berlin, 1784, et plus récemment en 1852 par Ettruneller. On y compte 13,331 vers. Dans la préface est une dissertation curieuse : *De antiquissima Aeneidos versione germanica Henrici de Veldeck ante sexcentos fere annos eoneinnata, ejus codex manuscriptus asservatur in bibliotheca duois Saxo-Gothani*. D'après ce qu'on y lit, Veldeck avait terminé son travail lorsque Louis, landgrave de Thuringe, épousa une fille du landgrave de Clèves. La princesse, à qui l'auteur avait présenté son ouvrage, le garda avec si peu de soin qu'il fut égaré pendant neuf ans. Veldeck, ayant eu le bonheur de le retrouver, le revit et le mit au jour vers l'an 1180. Si nous l'avions tel qu'il est sorti des mains de Veldeck, cet ouvrage serait la plus ancienne production des troubadours allemands; et nous y trouverions leur langue et leur manière d'écrire telles qu'elles étaient à la fin du 12^e siècle; mais le

plus ancien manuscrit, celui de Gotha, n'a été transcrit que vers la fin du 14^e siècle. Celui de la bibliothèque de Vienne n'est que de l'an 1474; et il n'est point facile de discerner ce que les copistes peuvent avoir changé ou ajouté, afin de le rendre plus intelligible à leur siècle. 2^o *Ernest, duc de Bavière*, poème épique, qui se trouve en manuscrit à la bibliothèque de Gotha. Veldeck assure qu'il en prit le texte dans un ouvrage latin qui est probablement *Carmen de varia Ernesti, Bavaria ducis, fortuna*, publié par Martène, dans son *Thesaur. anecd.*; t. 3, p. 335; et par Eckard, dans son *Comment. de reb. Franc. Orient.*, p. 510. Ce poème, dans lequel Veldeck a chanté les entreprises guerrières et les infortunes d'Ernest, fut accueilli avec grande faveur. Ces infortunes sont devenues si populaires en Allemagne, que les enfants mêmes apprennent à les chanter. 3^o *Légende du bienheureux St-Gervais, évêque de Maëstricht*, 4 chants qui se trouvent dans la collection de Manassen et à la bibliothèque du Vatican. Veldeck est un des minnésingers qui ont le plus contribué à l'illustration de l'époque que l'on appelle période des empereurs souabes. C'est l'âge d'or de la poésie allemande : elle fleurit et disparut avec ces princes. La gloire des minnésingers est un phénomène étonnant dans l'histoire. On en cherche la cause dans les différentes circonstances du temps, et surtout dans les croisades. L'Occident s'était jeté sur la terre sainte : les croisés, revenus de l'Orient, en racontaient des choses merveilleuses ; et leurs récits enflammaient tous les esprits romanesques. De la Provence, les chants des troubadours passèrent en Allemagne, et les minnésingers y trouvèrent des modèles à imiter. C'est à Veldeck que commence cette suite de poètes souabes qui, pendant plus de deux cents ans, ont compté parmi eux des princes, des rois, des empereurs. En 1206, Hermann, landgrave de Thuringe, rassembla, dans son château de Wartbourg, les minnésingers les plus renommés. Il les engagea dans un combat littéraire où brilla Veldeck, et que l'un d'eux a décrit sous le titre de la *Guerre de Wartbourg*. G—Y.

VELEZ. Voyez GUEVARA.

VELLA (JOSEPH), né à Malte en 1751, chapelain de l'ordre, et faussaire littéraire, est connu à ce dernier titre. Devenu prêtre et se trouvant à Palerme, en 1782, il accompagna Mohammed ben Othman dans la visite que cet ambassadeur marocain fit à l'abbaye St-Martin. Ayant appris de Louis Moncada, gentilhomme sicilien, que depuis longtemps on croyait posséder un manuscrit arabe, qui remplissait une lacune de près de deux siècles dans l'histoire de la Sicile, pendant le moyen âge, il imagina, après le départ de Mohammed, de dire que cet Africain avait trouvé dans la bibliothèque de St-Martin un manuscrit contenant la correspondance entre les gouverneurs arabes de la Sicile et leurs maîtres les souverains de l'A-

frique. Un prélat, Airoidi, archevêque d'Héraclée, ajouta foi à cette fable et pria Vella de traduire en italien le précieux manuscrit. Or, le Maltais ne savait d'arabe que ce que lui en avait enseigné un Turc au service du prince de Cassaro. Toutefois, il supposa avoir établi une correspondance avec Mohammed, et bientôt après il annonça la découverte à Fez d'un second exemplaire du manuscrit de l'abbaye de St-Martin, mais plus étendu ; puis la découverte d'un autre ouvrage qui servait de continuation à celui-ci, et qui était relatif à la domination des Normands en Sicile ; enfin une suite de médailles confirmatives du contenu des manuscrits. Airoidi pourvut à toutes les dépenses que la publication de l'ouvrage exigeait. Sous les auspices du prélat parut, en 1789, le premier volume du *Codice diplomatico di Sicilia sotto il governo degli Arabi, pubblicato per opera e studio di Alfonso Airoidi*, etc. C'était une traduction italienne faite par Vella du manuscrit arabe ; Airoidi y avait ajouté des notes et une longue préface ou introduction. Cinq autres volumes virent le jour ; le sixième, qui est de 1792, devait être encore suivi de deux autres. A l'apparition du premier, des doutes furent élevés par beaucoup de savants, l'abbé Grégorio en particulier, sur l'authenticité du texte original. Airoidi résolut de le faire imprimer, et pour cela il acquit de Bodoni une fonte de caractères arabes. Vella, loin d'être effrayé par les doutes manifestés sur le *Codice diplomatico*, fit paraître à Palerme, en 1793, aux frais du roi de Naples, le premier volume de deux éditions, dont la principale, dans le format in-folio, contenait le texte arabe avec la traduction italienne du prétendu manuscrit découvert à Fez, et intitulé *Kitab divan Mesr*, ou *Libro del consiglio d'Egitto*. On imprimait le second volume, lorsque, après plusieurs examens, l'imposture devint évidente aux yeux les plus fascinés. Les savants allemands et français entrèrent dans l'arène. Tous, moins l'orientaliste Tychsen, signalèrent ce faux littéraire auquel Vella, pour faire diversion, en ajouta un autre, qui consistait à annoncer la découverte d'un *Code normand*, qui résolvait en faveur de la prérogative royale les privilèges féodaux dont les seigneurs réclamaient le bénéfice. Comme à la date de cette prétendue découverte, la royauté, entraînée par l'esprit du temps, méditait d'en finir avec la féodalité, on fit fête à Vella et on le chargea de traduire et de publier la prétendue charte normande. Cependant Airoidi avait fait venir à Palerme un savant orientaliste viennois, pour se faire rendre compte du mérite et de la valeur des découvertes de Vella. Malheureusement pour celui-ci, après une consciencieuse investigation, et comparaison faite des manuscrits prétendus découverts par Vella, Hager les déclara de pure invention. Vella finit par avouer lui-même ce qu'il avait fait ; il fut, en 1796, condamné à quinze ans de prison ; le bénéfice de St-Pancrace,

une pension qui avait été accordée à Vella, et ses autres biens furent, sauf une rente alimentaire de trente-six onces d'or, adjugés au fisc jusqu'à remboursement des dépenses faites par le trésor royal pour le *Kitab*, etc. Ce qui était imprimé du second volume fut détruit; et ce qu'il y a de singulier, c'est que le jugement fut porté par ce même Alphonse Aïroldi qui avait été si longtemps sa dupe. Vella est mort en 1814 dans l'obscurité et le mépris. M. J. Hager a donné sur ses deux publications désignées aussi, l'une, sous le titre de *Code martinien*, l'autre, sous celui de *Code normand*, une brochure allemande, dont la traduction française est intitulée *Relation d'une insigne imposture littéraire, découverte dans un voyage fait en Sicile, en 1794*, par M. le docteur Hager, Erlang, 1799, in-8°. Silvestre de Sacy, qui a rendu compte de la relation, etc., dans le *Magasin encyclopédique*, 5^e année, t. 6, p. 330-356, a fourni de *Nouveaux renseignements* sur l'affaire de Vella dans le même journal, 6^e année, t. 5, p. 328-339. Z.

VELLÉDA ou VELÉDA, la plus célèbre des prophétesses de la Germanie, appartenait à la nation des Bructères, mais exerçait une influence en quelque sorte magique sur toutes les peuplades barbares disséminées le long des deux rives du Rhin. On sait par Tacite et par quelques autres écrivains que les Germains s'accordaient à trouver dans les femmes quelque chose de céleste, et que, dans les affaires les plus importantes, ils se soumettaient à leurs décisions comme à des oracles. Aussi leurs villages et leurs huttes roulantes étaient remplis de prêtresses qui, les unes par intervalles, les autres continuellement, prétendaient dévoiler les mystères de l'avenir. Velléda vivait à peu près au milieu du 1^{er} siècle de l'ère chrétienne, en 70, lorsque la Gaule presque tout entière se souleva à la voix de Civilis. Elle n'avait pas attendu les progrès de la rébellion pour se déclarer, et dès la première levée de boucliers, animée d'un enthousiasme patriotique et sauvage, elle annonça la défaite totale et l'anéantissement des Romains, qui, déchirés déjà par les guerres civiles qui suivirent la mort de Néron, ne pouvaient opposer que de faibles digues à la fureur des Gaulois et des Belges. Les premiers succès des troupes révoltées, la défection de Classicus et de Tutor, l'entrée triomphante de Civilis à Vetera Castra justifièrent dans les commencements son audacieuse prophétie et lui concilièrent la confiance des alliés. Par elle les Caninéfates et même les Ubiens, anciens et fidèles alliés des Romains, se laissèrent entraîner dans la coalition formée contre les Romains. Civilis, après la prise de Vetera, lui avait livré, avec des dépouilles magnifiques, plusieurs officiers ennemis de la plus haute distinction, et dans la suite les Germains s'étant emparés par surprise de la plupart des vaisseaux de Petilius Cerealis, ils envoyèrent par la Lippe la trirème prétorienne

à Velléda. Enfin, dans toutes les circonstances, on voit le nom de Velléda uni à celui de Civilis, même dans le langage des ennemis, comme si l'autorité suprême eût été partagée entre eux, et que le guerrier ne pût rien sans la prophétesse ou la prophétesse rien sans le guerrier. Cependant les efforts des Gaulois pour reconquérir leur indépendance ne furent pas longtemps couronnés par la victoire, et les armées romaines, qui naguère étaient occupées à s'entre-détruire, ayant enfin reconnu Vespasien et se réunissant contre les ennemis étrangers, les eurent bientôt battus et forcés à la paix. Velléda joua encore un grand rôle en cette occasion : c'est à elle que Cerealis s'adressa principalement pour réussir à pacifier les Gaules; et celle qui, en faisant parler les dieux, avait décidé à prendre les armes tant de peuples à peine connus les uns des autres, les leur fit poser de même au nom de la divinité. Il paraît néanmoins qu'à une époque postérieure Velléda appela de nouveau ses concitoyens à la liberté, car elle fut prise par Rutilius Gallicus et menée en triomphe à Rome. Depuis cet événement, l'histoire ne fait plus mention d'elle. Velléda vivait seule et célibataire : elle ne se laissait jamais apercevoir au peuple, ni même aux généraux, avec lesquels elle n'avait de communications qu'au moyen de ministres chargés de cette seule fonction. Une tour élevée lui servait de sanctuaire, et c'est dans cet asile qu'elle rendait ses oracles. Horace Vernet a fait un beau tableau qui représente Velléda dans l'attitude de l'inspiration. Le caractère prêté par Tacite à cette prophétesse a fourni à l'auteur des *Martyrs* un des épisodes les plus brillants de son poème, liv. 8 et 9. — Voir Tacite, *Hist.*, liv. 4 et 5; *Esprit militaire des anciens Germains*, p. 152. P—OT.

VELLEIUS. Voyez PATERCULUS.

VELLEJUS (ANDRÉ-SÉVERIN), historiographe et conseiller de Frédéric II, roi de Danemarck, né dans le bourg de Vedèle, en Jutland, fut d'abord prédicateur de la cour. Ayant manifesté du goût pour l'étude de l'histoire, il fut pourvu d'un canonicat à Ripen et put se livrer tout entier à des recherches historiques. C'était un des hommes les plus savants de son temps. Il mourut le 13 février 1616, à l'âge de 74 ans. Il est le premier qui ait tiré des manuscrits et publié *Adami Bremensis historia ecclesiastica*, avec des notes, Copenhague, 1579, in-8°. Il a encore publié : 1^o *Vie des souverains pontifes romains, en vers danois*, Copenhague, 1571, in-8°; 2^o *Saxon le grammairien, traduit en langue danoise*, Copenhague, 1575, in-fol.; réimprimé en 1610; 3^o *Descriptio Islandiæ, per Gudbrandum episcopum Islandiæ communicata*, ibid.; 4^o *Oratio funebris in obitum Frederici II, cum chronologia rerum, imperante hoc rege, ab 1533 ad 1588 gestarum*, Copenhague, 1588, in-4°; 5^o *Septem sapientium Graciæ aphorismi*, Sora, 1590, in-8°; 6^o *Vita Sunonis Tiuffveskæg*, Sora, 1642, in-8°; 7^o *Cen-*

turia cantilenarum danicarum, de priscis Danorum regibus et rebus gestis, Copenhague, 1643, in-8°. Ce recueil de chants populaires est très-précieux pour l'histoire de Danemarck et pour la connaissance des mœurs et des idiomes de chaque siècle. G—Y.

VELLERON. Voyez CAMBIS.

VELLUTELLO (ALEXANDRE), littérateur lucquois, était né dans les premières années du 16^e siècle. Dans sa jeunesse, s'étant passionné pour Pétrarque, il forma le projet d'écrire la vie de ce grand poète; mais avant de l'exécuter, il voulut visiter Avignon, se flattant d'y recueillir, sur le séjour de Pétrarque en cette ville, des renseignements inconnus à ses devanciers et de parvenir enfin à connaître l'origine de la belle Laure. D'Avignon il se rendit à Vaucluse, et partout il visita les archives publiques et consulta les personnes qu'il jugea le plus capables de lui donner les éclaircissements dont il avait besoin. Des recherches faites avec tant de zèle n'aboutirent qu'à lui procurer des notions vagues et fausses sur l'objet de son voyage. De retour en Italie, il publia les *Sonnets* de Pétrarque, Venise, 1525, in-4°, avec des notes et la vie de l'auteur. Cette édition fut reçue avec empressement par les nombreux admirateurs de Pétrarque, et la presse la reproduisit dix ou douze fois dans un petit nombre d'années (voy. la *Biblioteca d'eloquenza* de Fontanini, t. 2, p. 24). La *Vie de Pétrarque*, par Vellutello, devint la source unique où puisèrent tous ceux qui faisaient de ce poète et de ses ouvrages l'objet de leurs travaux, et probablement elle jouirait encore de cet avantage si l'abbé de Sade n'en eût pas relevé les erreurs dans ses *Mémoires sur Pétrarque* (voy. SADE). Vellutello est l'éditeur d'une comédie d'Aug. Richi : *I tre Tiranni*, Venise, 1533, in-4°. Il nous apprend dans la préface que cette pièce, composée à l'imitation des meilleurs poètes grecs et latins, fut représentée en présence de Charles-Quint et de sa cour, aux fêtes de son couronnement. On lui doit encore un *Commentaire sur la Divine Comédie de Dante*, Venise, 1544, in-4°; réimprimé plusieurs fois, notamment avec celui de Landino (voy. ce nom), ibid., 1564, in-fol. On a cité, à l'article DANTE, les meilleures éditions de ce commentaire, dont les Italiens font beaucoup de cas et qui réellement est fort utile pour pénétrer le sens de plusieurs passages obscurs de ce fameux poème. W—S.

VELLUTI (DONATO), auteur d'une célèbre *Chronique de Florence*, naquit en cette ville, le 16 juillet 1313. Il était d'une ancienne famille originaire d'un Castello di Semifonte, dans le Valdelsa, détruit en 1202 par les Florentins, après une longue guerre. Cette famille, qui, ainsi que le reste de l'aristocratie, soutenait sa noblesse par de grandes affaires de commerce, fut une des premières à construire un palais remarquable sur la Via Maggio de Florence; les

noms de la *Via dei Velluti* et de la *Via de' Vellutini* attestent encore en cette ville leur antique illustration. Le père de Donato, nommé Lamberto, obligé de s'absenter souvent pour ses affaires ou pour celles de l'Etat, confia la première éducation de son fils à quelques-unes de ses parentes. L'enfant, âgé de dix ans, fut un jour détourné et enlevé par des voleurs et conduit à Lucques. Cette ville était alors en guerre avec Florence et gouvernée par Castruccio Castracani, auquel les ravisseurs remirent le jeune Donato. Malgré les haines nationales, il subsistait quelque amitié entre Castruccio et les Velluti; le seigneur de Lucques interrogea le jeune Donato, fut charmé de ses réponses et le fit promptement ramener dans sa famille. En 1329, Donato, âgé de seize ans, alla étudier à Bologne, et après un long séjour dans cette ville, étant sur le point d'y recevoir le doctorat en jurisprudence, il en partit sans pouvoir se présenter pour ce grade, par suite de l'interdiction que le saint-siège lança contre les Bolognais. Il alla continuer ses études du Digeste à Careggi, près Florence, où il profita des leçons de Ugo Altoviti. De retour à Florence, il vécut quelque temps très-retiré; ensuite un seigneur de ses parents le fit juge à Colle, quoiqu'il n'eût point la qualité de docteur. Donato se distingua honorablement dans ces fonctions, et il y joignit l'enseignement des Institutes, sur lesquelles il se chargea d'ouvrir un cours public. Plus tard, il s'établit à Florence et y acquit une grande considération comme jurisconsulte. Le duc d'Athènes, ayant usurpé le pouvoir suprême, le plaça le premier au nombre des *Priori di libertà*, magistrature importante et difficile à exercer en de pareils temps; il le nomma également avocat des pauvres. Mais Donato ne fréquentait pas le palais du maître et n'usait de son crédit que pour d'utiles réclamations. Le duc fut chassé; la cité adopta de nouveaux règlements, entre autres sa division par quartiers, conservée encore aujourd'hui et qui fut souvent d'une grande utilité politique; le collège des *Priori* subit de sages réformes, et tous ces changements furent en grande partie l'ouvrage de Donato Velluti. Le reste de sa vie fut partagé entre l'exercice de sa profession de jurisconsulte (*savio*) d'une foule de grandes maisons et la gestion de beaucoup d'emplois. Il fut gonfalonier ou officier supérieur dans une partie de la garde urbaine, et en 1350, il devint gonfalonier de justice, dignité du premier ordre. Son expérience et son savoir le firent charger très-fréquemment de missions délicates, soit pour traiter des intérêts de la république avec les Etats voisins, soit pour intervenir comme arbitre au nom de la seigneurie de Florence dans une multitude de querelles entre différentes villes ou entre des familles puissantes. Ces démêlés, toujours renaissants, ne laissaient pas manquer d'occupation les juristes conciliateurs, mais ils les

exposaient souvent à d'assez grands dangers personnels; ils les détournaient d'ailleurs des soins de leur clientèle ordinaire et leur coûtaient de grandes dépenses. Velluti, après avoir maintes fois éprouvé ces inconvénients, éluda les missions lointaines dont on voulait le charger, entre autres une ambassade à Avignon auprès du pape; des douleurs de goutte le retenaient chez lui, il entreprit sa *Chronique* à l'âge de cinquante-quatre ans, à l'aide de ses papiers de famille et de ses souvenirs. Trois ans après il mourut, le 1^{er} juillet 1370, comme il entrait de nouveau dans les fonctions de gonfalonier de justice. Il avait été marié deux fois et avait eu quatre enfants de chaque union, dont six fils. Ses descendants tinrent longtemps un rang honorable à Florence et ont passé depuis à Naples. Les mémoires de Velluti restèrent inédits jusqu'au 18^e siècle, et les diverses copies qui s'en firent furent prises sur un manuscrit endommagé, altéré même à dessein dans quelques passages par les scrupules de l'un des descendants de l'auteur, qui crut devoir effacer, entre autres choses, une anecdote curieuse sur la transmission héréditaire des vengeances personnelles dans les familles, dont ces temps offraient beaucoup d'exemples. Pendant le 17^e siècle, ces mémoires furent lus et mentionnés avec éloges par plusieurs des savants qui rendirent tant de services à la langue toscane, et ils furent déclarés *texte de langue* par la Crusca. Enfin Domin. Marie Manni, imprimeur et critique célèbre, en publia une édition très-soignée, et adoptée comme faisant autorité, sous ce titre : *Cronica di Firenze di Donato Velluti, dall' anno 1300, in circa, fino al 1370*, Florence, 1731, in-4°. Manni donne, en tête de l'ouvrage, une préface étendue et intéressante et le fait suivre par un fragment d'une autre chronique de François di Durante, dont il convient de dire ici quelques mots. L'auteur, né en 1323, est resté peu connu; mais ce fragment est remarquable par un témoignage sur un usage singulier du clergé à cette époque: c'est une description du mariage spirituel contracté par l'évêque de Florence à son avènement avec l'abbesse de St-Pietro Maggiore: il lui donnait un anneau et couchait la nuit dans un lit somptueux que les religieuses lui offraient dans leur monastère. De son côté, il faisait présent à l'abbesse d'un cheval avec son harnais. Pour revenir à la *Chronique* de Velluti, il nous reste à observer qu'elle offre surtout l'histoire des aïeux de l'auteur et la sienne propre; mais que les principaux événements historiques s'y mêlent d'une manière très-intéressante, relevés par le mérite et la naïveté de ce style tant admiré des Toscans dans leurs plus anciens monuments littéraires. V-G-R.

VELLY (PAUL-FRANÇOIS), historien français, naquit à Crugny, près de Reims, le 9 avril 1709, quelques-uns disent 1711; mais cette seconde date est moins probable. Son père avait exercé

plusieurs professions; on l'avait vu tour à tour ou à la fois médecin, chirurgien, apothicaire, notaire, huissier et bailli. Le jeune Velly fit ses études au collège de Reims, que tenaient les jésuites, et entra dans leur société en octobre 1726. On ignore en quelles villes ils l'envoyèrent remplir les fonctions de professeur; mais on sait qu'en décembre 1740 il quitta leur compagnie, non sans conserver cependant des relations avec plusieurs d'entre eux. Il fut même, quand il revint à Paris, en 1741, employé dans leur collège de Louis-le-Grand en qualité de précepteur. Pour se délasser de ce service et se mettre en état de s'en affranchir un jour, il se livrait à des études sérieuses et se préparait à prendre place parmi les écrivains. Il ne débuta pourtant dans cette carrière qu'en 1753, par la traduction (1) d'un opuscule satirique de Swift (*voy. ce nom*) sur la guerre terminée en 1713 par le traité d'Utrecht. Les jésuites s'empressèrent d'annoncer cette version dans leurs *Mémoires de Trévoux* (décembre 1753), en louèrent excessivement le style et déclarèrent que le traducteur était *capable de quelque chose de mieux*. En effet, l'abbé Velly avait entrepris un bien plus grand ouvrage. On ne lisait presque plus les histoires générales de la France rédigées avant le milieu du 17^e siècle. On s'apercevait même que Mézerai (*voy. ce nom*) s'était souvent dispensé de remonter aux sources de nos anciennes annales, et on pouvait le regretter d'autant plus qu'il eût été fort capable d'y puiser avec clairvoyance et discernement. Daniel, tant prôné en 1713, n'avait déjà plus qu'un petit nombre de lecteurs: Longuerue et Voltaire avaient signalé ses erreurs, accusé sa partialité; on se plaignait encore plus de la négligence de sa diction, de la monotonie de son style, et ces défauts choquaient ou rebutaient à tel point qu'on ne lui tenait point assez compte des recherches laborieuses par lesquelles il avait, l'un des premiers, porté quelque lumière dans l'histoire si ténébreuse de la dynastie mérovingienne. Les matériaux d'un corps d'annales, plus complet et plus exact, venaient d'être fournis par dom Bouquet dans huit volumes du *Recueil de relations et de pièces originales*, imprimés de 1738 à 1752: on dut croire que Velly avait exploité une mine si féconde lorsqu'on le vit mettre au jour les deux premiers tomes d'une nouvelle *Histoire de France*, en 1755, l'année même où une seconde édition de celle de Daniel, augmentée par Griffet, commençait à paraître. Cependant tous les règnes mérovingiens tenaient, avec ceux de Pépin et de Charlemagne, dans le premier tome (in-12) de Velly, et le second finissait à l'an 1108, époque de la mort de Philippe I^{er}, quatrième roi capétien. C'était beaucoup de rapidité: ces deux volumes essuyèrent des

(1) *Le Procès sans fin, ou l'Histoire de John Bull*, par le docteur Swift, à Londres, chez Nourse, 1753, 248 pages in-12.

critiques, auxquelles l'auteur répondit dans la préface du troisième, où l'histoire est continuée jusqu'à la mort de Philippe II ou Auguste, en 1223. Les trois suivants ont pour matière les règnes de Louis VIII, St-Louis, Philippe III et Philippe le Bel. L'auteur travaillait au huitième, il en avait rédigé les 226 premières pages quand il mourut d'un coup de sang, le 4 septembre 1759, âgé, dit-on, de 48 ans; mais il faut dire 50, s'il était né, comme on l'assure, le 9 avril 1709. Il avait négligé le régime et les précautions que lui conseillaient ses amis, avertis par l'extrême rougeur de son visage des périls dont son tempérament le menaçait. Sa gaieté naturelle les lui dissimulait, et son ardeur pour le travail l'entraînait à les affronter. Ceux qui le connaissaient le regrettèrent vivement; car il était sensible à l'amitié, et ses mœurs, aussi pures qu'aimables, commandaient l'estime en inspirant l'affection. On ne sait pas de quelle fortune il jouissait: on dit seulement que les libraires Desaint et Saillant lui payaient quinze cents francs par volume de son histoire. Les huit premiers tomes de cet ouvrage ont eu, chez les mêmes libraires, une deuxième édition in-12 en 1761 et 1762. La troisième est en quinze volumes in-4°, qui ont été publiés de 1770 à 1789 et qui comprennent les continuations, par Villaret, depuis la deuxième année du règne de Philippe de Valois, en 1329, jusqu'à l'an 1469, sous Louis XI, et par Garnier (*roy. ce nom*), jusqu'en 1564, sous Charles IX. On y joint l'*Avant-Clovis* de Laureau, la table de Rondonneau, une *Collection de portraits*, en 8 volumes in-4°, et un *Atlas géographique*, en 2 volumes in-fol. Les éditions in-12 n'ont pas ces deux derniers appendices; mais, lorsqu'elles comprennent tous les autres articles, le nombre des volumes s'élève à trente-cinq. Fantin des Odoards en a fait vingt-six autres, destinés à continuer Garnier. Un plus estimable travail a été entrepris, en 1819, par Dufau, qui, reprenant l'histoire générale de la France à l'an 1564, l'a conduite jusqu'à la mort de Henri IV, en 1610 (6 vol. in-12, outre un tome d'*Avant-Clovis*). Mais nous revenons aux livres de Velly lui-même et aux jugements qui en ont été portés. L'abbé Lebeuf (*Journal de Verdun*, 1755 et 1759) releva rigoureusement, et néanmoins sans malveillance, quelques détails inexacts, des noms de lieux, de personnes, de dignités mal écrits ou mal expliqués. Lebeuf était peu satisfait du plaidoyer, assez étrange en effet, que l'auteur avait composé en faveur de la reine Brunehaut et refusait de reconnaître le nom de cette princesse dans celui des anciennes chaussees qui traversent des parties du royaume. Une critique plus amère et bien moins juste parut sous le titre de *Lettre importante*; elle roulait sur de prétendues fautes de chronologie et sur la qualification de patrice attribuée à Charlemagne. Les journalistes de Trévoux (décembre

1755), tout en traitant avec de grands égards leur ancien confrère, lui reprochèrent de n'en avoir point assez montré pour le clergé et pour les moines. Sa réponse à ces observations diverses, imprimée à la tête de son tome 3, est écrite avec humeur; elle n'est pas d'un très-bon goût. Il eût été plus honorable d'avouer naïvement quelques erreurs aussi réelles que légères et de se défendre avec modération sur d'autres articles très-soutenables. Les expressions dont il s'était servi en parlant de Ste-Geneviève et de St-Germain et l'usage qu'il avait fait à plusieurs reprises du mot *destinée* provoquèrent (*Journal de Verdun*, 1763) des réflexions fort sévères, dont l'auteur était l'abbé Jean-André Mignot, grand chantre d'Auxerre (*roy. ce nom*). On se récria ensuite contre ce qu'il disait, dans ses tomes 3 et 4, sur l'autorité des états généraux et des parlements (1). D'une autre part, Nonnotte prétendit qu'il copiait l'*Essai sur les mœurs des nations* de Voltaire, et qu'ayant un jour écrit à ce poète pour savoir à quelle source était puisée certaine anecdote, il en avait reçu cette réponse: « Qu'importe qu'elle soit vraie ou fausse? Quand on écrit pour amuser le public, faut-il être si scrupuleux? » La vérité est que Voltaire n'a eu aucune correspondance avec Velly. Celui-ci, d'ailleurs, s'il a quelquefois consulté l'*Essai sur les mœurs*, était loin d'en adopter aveuglément tous les récits: il contredit, par exemple, celui qui concerne les vêpres siciliennes, et à ce propos, il appelle Voltaire « un peintre inimitable en tout, mais principalement dans les portraits d'imagination », paroles qui ne semblent pas destinées à louer ce grand écrivain comme historien. De son côté, Voltaire, en avouant qu'il y a des morceaux bien faits dans Velly, trouve qu'en général son style est au-dessous de son sujet, et qu'il n'a point assez profité de l'avantage d'être venu le dernier et d'avoir à sa disposition plus de matériaux qu'aucun de ses prédécesseurs: il blâme particulièrement un discours prêté à Bondocdar (*roy. BÉARS*), et dans lequel ce soudan parle « des nobles champs du dieu Mars ». De tous les juges de Velly, le plus intraitable a été Mably, qui n'a pas craint de s'exprimer en ces termes: « Il a voulu prendre une autre route, rendre compte de nos lois et peindre nos mœurs; mais il a tout confondu par ignorance. Il attribue à la première race des usages qui n'appartiennent visiblement qu'à la troisième: son histoire est un chaos, où tout est jeté, mêlé, confondu sans règle et sans critique; en un mot, je vois un historien qui s'est mis aux gages d'un libraire, et dont la stérile abondance fait la richesse. » Palissot le trouve au contraire fort éclairé; mais il renou-

(1) *Lettre à l'abbé Velly* sur les tomes 3 et 4 de son *Histoire de France*, au sujet de l'autorité des états et du droit du parlement de vérifier les édits, etc., par le président Rolland (*roy. ce nom*), 23 pages in-12.

velle contre lui les plaintes des rédacteurs du *Journal de Trévoux*. Un savant critique l'a, dans cette *Biographie* même (voy. GARNIER), déclaré *superficiel*, en lui accordant toutefois de l'esprit et du goût. Nous croyons devoir aussi des éloges à son talent, à la clarté, à la douceur et même à l'élégance de sa diction. Il a rendu notre histoire plus lisible, quoique son style manque ordinairement d'énergie et que les couleurs n'en soient jamais bien vives. Il règne quelque monotonie dans les tours, et l'on pourrait reprendre çà et là des expressions outrées ou fausses. Le fond de l'ouvrage n'est pas sans mérite et suppose au moins quelque travail : l'auteur redresse Baillet, critique Rapin Thoyras et le contredit un peu trop, selon Voltaire; il corrige Daniel et donne des conseils à son éditeur Griffet; il profite des ouvrages modernes, de l'*Esprit des lois*, de l'*Essai sur les mœurs des nations* et surtout des Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres; mais on est forcé d'avouer que son érudition et sa critique sont presque toujours d'emprunt : ce n'est pas sans raison que Meusel et d'autres étrangers lui reprochent d'avoir trop négligé les sources. Il y avait plus de parti à tirer de la collection de dom Bouquet. Velly n'avait point fait assez de recherches pour éviter les omissions et les erreurs : faute d'études, il est resté quelquefois plus crédule qu'il n'avait envie de l'être. On devrait lui savoir beaucoup de gré du soin qu'il a pris de retracer les origines, les institutions, les mœurs, s'il régnait un peu plus d'exactitude, de précision et de méthode dans ces importantes parties de son ouvrage. Mais nous n'aurons aucune sorte de restriction à mettre aux éloges que méritent la droiture de ses intentions, sa véracité, sa franchise; il dit toujours ce qu'il croit vrai; il n'omet que ce qu'il ignore et n'altère que ce qu'il sait mal. Ses récits ne sont dominés, déterminés d'avance par aucun système, et s'il n'a point les avantages de la véritable et profonde science, il n'a pas les travers de la fausse. Peut-être ne possédons-nous rien encore qui puisse remplacer, pour le plus grand nombre des lecteurs, ceux de ses volumes qui concernent les premiers rois capétiens jusqu'à Charles IV inclusivement. Voyez des notices sur Velly dans l'*Année littéraire*, 1760, t. 3, p. 259; à la fin du 3^e tome de la *Bibliothèque historique de la France*, p. cv; les observations de Gaillard sur l'*Histoire de France* de Velly, Villaret et Garnier, etc. D-N-U.

VELSER. Voyez WELZER.

VELTHEIM (AUGUSTE-FERDINAND, comte DE), membre de la société royale de Londres et de celle de Helmstadt, naquit le 18 septembre 1744, au château de Harbke dans le duché de Magdebourg. Comme il avait de bonne heure annoncé des dispositions pour l'étude de la minéralogie, ses parents lui firent faire, pendant deux ans, un cours de cette science, à l'université de Helm-

stadt; et en 1762, ayant été placé à la chambre des finances du duc de Brunswick, il fit, avec son père, un voyage en Allemagne, pour visiter les mines et les salines. A son retour, en 1766, il fut nommé sous-inspecteur des mines dans le Hartz. C'est en remplissant avec zèle les fonctions de cette place qu'il écrivit : 1^o son traité de *Minéralogie*, publié depuis à Brunswick, 1781, in-fol. En 1779, affligé par la mort de son épouse, il quitta sa place pour se retirer dans ses terres. Depuis il racontait souvent avec attendrissement qu'une collection très-précieuse de minéraux lui ayant été offerte pour son cabinet, mais que ses moyens ne lui ayant pas permis alors d'en faire l'acquisition, son épouse lui avait donné ses bijoux, et ne lui avait point laissé de repos qu'il ne les eût vendus pour pouvoir payer cette collection. Le duc de Brunswick lui proposa une place de ministre à son conseil; et en 1790, l'impératrice Catherine le nomma inspecteur général des mines et salines de la Russie, en Europe et en Asie. A ces offres séduisantes, il préféra la vie tranquille qu'il menait à Harbke et fit, pour ses domaines. 2^o Des *Règlements contre les incendies*, publiés à Helmstadt, 1794, in-4^o. On les cite comme des modèles de sagesse sur cet objet. Son père avait commencé à établir le grand parc de Harbke, qu'il planta d'arbres étrangers. Le fils l'augmenta; et ce parc devint la pépinière de l'Allemagne. Il en publia la description sous ce titre : 3^o *Pépinière d'arbres forestiers, tirés en grande partie de l'Amérique septentrionale et d'autres contrées, plantés dans le parc de Harbke*, Brunswick, 1795, 1^{er} vol. de la 2^e édit., in-8^o, avec planches. Les deux derniers volumes parurent en 1800. Chaque espèce d'arbres avait son carré, qui portait le nom d'une province d'Amérique. On y trouvait le *Canada*, la *Floride*, la *Virginie*, etc. La montagne appelée le *Liban* possédait des cèdres de la plus grande beauté. Ils ont été détruits pendant un hiver rigoureux. Ce beau parc, ouvert au public, est la promenade des habitants de Helmstadt. En 1798, Veltheim fut arraché à ses paisibles occupations, ayant été nommé député du duché de Magdebourg, pour aller prêter foi et hommage entre les mains de Frédéric-Guillaume III, qui l'éleva au rang de comte. Dans ses dernières années, il recherchait surtout la conversation d'un ami qui partageait avec lui ses études archéologiques. Il lui permit de traduire en français : 4^o son petit *Traité sur le vase de Barberini* ou de *Portland*, qu'il avait publié en allemand, Helmstadt, 1794, in-8^o. La traduction française parut, avec des notes savantes, aussi à Helmstadt, 1801. Le château de Harbke était un point de réunion pour les étrangers, et surtout pour les professeurs de l'université de Helmstadt, qui y trouvaient une bibliothèque nombreuse et choisie, un cabinet de minéraux et de fossiles, des collections de tableaux, de gravures, etc.

Ennemi des spéculations métaphysiques, Veltheim parlait avec dédain de la philosophie de Kant, qui, selon lui, n'est autre chose qu'un recueil de sophismes maladroitement enchaînés. Il avait applaudi avec enthousiasme aux commencements de la révolution française, mais les violences des 5 et 6 octobre 1789 le jetèrent dans une autre extrémité; et depuis ce moment il montra la plus forte répugnance non-seulement pour ce qui se passait en France, mais encore pour tous les Français en général. Il ne trouvait point contre eux d'expressions de haine et de dédain assez véhémentes. Dans cette disposition, il publia : 5° *Lettres sur les manufactures où l'on écrit les livres à la mode, sur les orateurs de la révolution et sur les néologues*, Helmstadt, 1793. Veltheim se permit, dans ces *Lettres*, les personnalités les plus inconvenantes contre ses anciens amis, Mauvillon et Campe. Elles reparurent depuis, dans le *Recueil de ses OEuvres*. Campe, un peu plus ménagé, n'y était représenté que comme un puriste plus ridicule que dangereux. La géologie était l'étude favorite de Veltheim. Il avait conçu le plan d'un grand ouvrage sur la *Formation de la superficie de la terre dans ses temps primitifs*. Il n'en a publié qu'un morceau, sous ce titre : 6° *Formation du basalte et ancien état des montagnes en Allemagne*. Ce petit traité a eu un grand nombre d'éditions, ainsi que les deux suivants : 7° *Défauts que l'on pourrait éviter dans les forges de fer en Allemagne*; 8° *Réformes dans la minéralogie*, Helmstadt, 1793; 9° *Sur la méthode des anciens pour liquéfier les minéraux et sur celle qu'employa Annibal pour fondre les roches des Alpes*; 10° *Sur les vases murrhins ou Vasa murrhina*, 1791, in-8°. Il croit que ces vases sont faits avec une pierre particulière à la Chine. 11° *Des montagnes de Ctésias qui produisent l'onyx, et du commerce des anciens dans les Indes orientales*, Helmstadt, 1791, in-8°. Il prétend qu'on doit chercher ces montagnes au delà de l'Inde. 12° *Sur la statue de Memnon, l'émeraude de Ncron, et sur la méthode des anciens pour tailler la pierre et le verre*, Helmstadt, 1793, in-8°; 13° *Sur l'Hydrophane des modernes et sur le Pantarbas des anciens*. L'étude de l'histoire était un délassement pour Veltheim. Il a publié sur l'histoire moderne : 14° *Anecdotes sur la cour de France, en particulier dans les temps de Louis XIV et du régent, tirées des Lettres de la princesse Charlotte-Elisabeth, veuve de Philippe I^{er}, duc d'Orléans*, Strasbourg et Brunswick, 3^e édit., 1795, in-8°. Le petit traité suivant eut une grande vogue : 15° *Sur la défense d'exporter les grains hors du duché de Magdebourg*. Les *OEuvres* réunies de Veltheim parurent sous le titre de *Recueil de traités historiques, archéologiques et minéralogiques*, Helmstadt, 2 vol. grand in-8°. L'auteur vécut encore assez pour jouir de la faveur avec laquelle le public accueillait cette collection, faite avec autant de soin que de jugement. Quoique

Veltheim sût parfaitement les langues savantes, il n'a écrit qu'en allemand. Il mourut à Brunswick, le 2 octobre 1801. G—Y.

VELTHUYSEN (LAMBERT), en latin *Velthusius*, théologien protestant, né à Utrecht en 1622, y étudia, avec un succès éclatant, la philosophie, la théologie et la médecine, et pratiqua quelque temps cette dernière science; mais il paraît qu'il y renonça de bonne heure pour se livrer exclusivement aux spéculations de la théologie et de la métaphysique. Il devint le plus savant controversiste cartésien de la Hollande. Ses concitoyens l'élevèrent à plusieurs dignités importantes de la magistrature; et en 1668, il fut député par les chefs de la ville aux assemblées ecclésiastiques. Le zèle avec lequel il défendit leurs droits et la ténacité qu'il mit à empêcher que rien n'eût lieu, dans l'assemblée, contre la police extérieure et les intérêts de l'Etat, lui firent beaucoup d'ennemis. Ne pouvant accuser sa conduite, ils attaquèrent ses écrits, et déférèrent, comme impies, hétérodoxes et subversifs de toute discipline ecclésiastique, plusieurs passages d'un livre sur le devoir des pasteurs. Ces tracasseries, dans lesquelles il eut pour antagoniste le célèbre Voët, n'amènèrent d'autre résultat que la destitution de Velthuysen, en 1674. Il mourut à Utrecht, en 1685, âgé de 63 ans. Il avait publié, cinq ans auparavant, à Rotterdam, une édition complète de ses *OEuvres*, dédiée à son frère Werner Velthuysen, et intitulée *Lamb. Velthusii opera omnia duab. partibus*, Roterod., Leers, 1680, in-4°. De ces deux parties, la première contient neuf ouvrages, savoir : 1° un *Traité de la justice divine et humaine*; 2° une *Dissertation sur l'usage de la raison dans les controverses et questions théologiques, et principalement dans l'interprétation de la sainte Ecriture*; 3° un *Traité moral sur la pudeur naturelle et la dignité humaine*; 4° *Doctrine sur la grâce et la prédestination, d'après une nouvelle méthode*; 5° *Devoirs du pasteur*, etc.; 6° *Traité de l'idolâtrie et de la superstition* (ces deux ouvrages, originairement écrits en hollandais, y sont traduits en latin); 7° *Examen de cette question : Est-il permis à un prince chrétien de tolérer le moindre mal dans ses Etats* (traduit du hollandais en latin); 8° *Traité des articles fondamentaux de la foi chrétienne*; 9° *Essai de rétorsion de l'accusation calomnieuse intentée à l'auteur contre l'accusateur*. La seconde ne comprend que les six ou sept écrits suivants : 1° *De l'origine de la philosophie, d'après les bases de Descartes, avec un Appendice sur Dieu et l'âme*; 2° *Dissertation, en forme de lettre, sur les principes du juste et du beau*; 3° *Dissertation sur le fini et l'infini*, etc.; 4° *Démonstration du repos du soleil et du mouvement de la terre, pour Descartes contre Jean Dubois*; 5° deux *Traités médico-physiques, l'un sur le foie, l'autre sur la génération*; 6° *Traité du culte naturel et de l'origine de la mortalité*, etc. La plupart de ces ouvrages avaient

été publiés auparavant, par exemple, les *Traité médico-physiques* à Utrecht, 1657, in-12; la *Dissertation sur l'usage de la raison*, ibid., 1668, in-12; le *Traité de la pudeur*, etc., ibid. 1676, in-4°. Dans tous ces écrits, l'auteur déploie une érudition immense, un grand sens, une modération rare et un amour de la vérité aussi admirable que peu commun. Il est fâcheux que sa méthode ne soit pas plus nette et plus constante; son style, trop souvent prolixe et lourd, rebute plus qu'il n'intéresse. Velthuysen prend la défense de Descartes, et laisse voir partout des opinions calquées sur celles de ce grand homme. Cette similitude est visible dans les livres *sur le beau et le juste*, imitation du *Citoyen* de Hobbes, mais dans laquelle il s'éloigne des corollaires sombres et désolants du politique anglais, et substitue à son pessimisme égoïste des principes plus conformes au vrai et au bon. Il faut convenir néanmoins que la lecture de cette imitation ne laisse pas dans l'esprit des idées lumineuses et précises. Les traités sur l'usage de la raison, sur la grâce et sur l'idolâtrie, méritent d'être consultés. L'examen de cette question : « Un prince « peut-il légitimement, etc. (voy. ci-dessus) » est un paradoxe audacieux, traité avec talent. Le traité de la pudeur contient d'excellentes choses; c'est le plus détaillé et le plus méthodique de tous. Il y passe en revue toutes les infractions qu'il est possible de faire à cette loi naturelle : la séduction, la fornication, l'adultère, la polygamie, le divorce; parle du mariage avec grandeur et autorité, et discute le problème des vœux du célibat. Toutes ces parties se lisent avec plaisir : c'est une grande idée que d'avoir uni dans le titre, comme elles le sont dans la réalité, la pudeur et la dignité humaine, dont cette vertu est le plus bel apanage. Aucun des ouvrages de Velthuysen n'a été traduit en français. On trouve un éloge de cet auteur dans Gaspard Burmann, *Trajectum eruditum*. P—OT.

VELTWYCK (GÉRARD), orientaliste et homme d'Etat, était né vers la fin du 15^e siècle, à Ravestein, ou, selon d'autres, à Utrecht, d'une famille d'origine juive. Ayant terminé ses études d'une manière brillante, il se consacra d'abord à l'enseignement, et devint, en 1528, recteur des écoles de Louvain. L'empereur Charles-Quint, instruit du mérite et de la capacité de Veltwyck pour les affaires, le fit l'un de ses conseillers, et lui confia diverses négociations, dont il s'acquitta très-bien. Nommé en 1545, ambassadeur près de Soliman, il conduisit à Constantinople Hugues Favoli, qui se trouvait alors à Venise, et qui décrit ce voyage en vers latins (voy. FAVOLI). On a la harangue de Veltwyck à Soliman, et la relation de son ambassade, dans une lettre qu'il adressa de Constantinople au chancelier Nicol. de Granvelle (voy. ce nom). Ces deux pièces sont imprimées dans les recueils du temps. En 1549, il fut nommé trésorier de l'ordre de la Toison

d'or, et il mourut à Vienne en 1555. L'étude approfondie qu'il avait faite de l'hébreu et du chaldaïque a contribué beaucoup à étendre sa réputation en Europe. On a de lui un poème en vers hébreux : *Schévilé tohn*, c'est-à-dire les Sentiers du désert, Venise, Bomberg, 1539, in-4°. C'est une critique des rites judaïques, dont l'auteur fait voir la futilité. Le catalogue de la bibliothèque de Leyde lui attribue encore un autre ouvrage intitulé *Derech emnua*, c'est-à-dire le Chemin de la foi, Padoue, 1563, in-4°. W—S.

VENANCE (JEAN-FRANÇOIS DOUGADOS, plus connu sous le nom de), capucin, est le seul peut-être des enfants de St-François qui se soit adonné avec succès à la poésie. Il naquit à Carcassonne, le 12 août 1763, de parents obscurs et vivant de leur travail : mais l'intelligence et la vivacité d'esprit qu'il manifesta dès son enfance lui attirèrent la bienveillance d'un militaire distingué, qui prit soin de son éducation. Il lui en témoigna depuis sa reconnaissance en adressant la plus considérable de ses compositions à la fille de cet homme généreux. M. de Puységur, alors évêque de Carcassonne, et depuis archevêque de Bourges, lui permit d'embrasser l'état ecclésiastique; mais le goût décidé qu'il avait pour la poésie le porta à se jeter dans un cloître, où il espérait trouver plus de loisir pour s'y livrer sans distraction. Il se présenta chez les capucins, et fut envoyé d'abord à Béziers, où il composa quelques cantiques, et ensuite à Toulouse, où il se trouva sous la direction du fameux Chabot, avec lequel il se brouilla bientôt, et dont la haine jalouse a été regardée comme une des principales causes de sa mort. De là, il passa à Rhodéz, portant alors le titre de *capucin clerc étudiant*; et en 1785, il résida au couvent de Notre-Dame d'Orient, dans le diocèse de Vabres. C'est là qu'il composa son voyage poétique, qui, publié sous le titre de la *Quête du blé*, commença à le faire connaître. Son élégie *sur l'ennui*, envoyée, en 1788, au concours des jeux Floraux, lui valut l'honneur d'être agrégé au musée de Toulouse et à plusieurs autres académies. Cette dernière pièce fut insérée dans le *Journal général de France*. La réputation naissante de l'auteur fixa l'attention de M. de Ballainvilliers, intendant de Languedoc, qui l'appela à Montpellier. Là, il adressa à l'épouse de ce magistrat une pièce de vers très-agréables, intitulée la *Teillée*. M. de Cambis, commandant de la province, s'intéressa pour lui auprès du cardinal de Bernis, son parent, et obtint la sécularisation du jeune poète, qui n'était pas encore engagé dans les ordres sacrés. Devenu libre, il alla à Nice, auprès de madame de Lubomirska, qui lui donna une pension de mille écus, avec le titre de son secrétaire. Mais il la quitta bientôt pour rentrer en France, où la révolution venait d'éclater; il en embrassa les principes avec chaleur, et vint d'abord à Sorèze, puis à Perpignan, où il fut nommé professeur d'éloquence. Il pro-

nonça, en cette qualité, l'éloge funèbre de Mirabeau. Peu après, la guerre s'étant déclarée entre la France et l'Espagne, il prit les armes, et parvint au grade d'adjudant général. Envoyé à Paris pour exposer le dénûment de l'armée, il s'y trouvait lors du 31 mai 1793. Il favorisa l'évasion de plusieurs girondins, entre autres, de Biroteau, député des Pyrénées-Orientales à la convention, qui depuis périt à Bordeaux. Cette action généreuse ne pouvait être pardonnée par les hommes qui dominaient alors. Il fut arrêté, par ordre du comité de salut public, à Perpignan, où il était retourné, conduit à Paris, et livré au tribunal révolutionnaire, qui le condamna à mort. Il fut exécuté le 12 janvier 1794, n'ayant pas encore accompli sa 30^e année. Ses *Oeuvres* ont été recueillies et publiées au profit de sa mère, par Aug. de la Bouisse, 1810, 1 vol. in-18. L'*Ennui* et la *Quête du blé* sont les pièces les plus distinguées de ce recueil. Cette dernière avait été imprimée en 1786. En 1808, un M. de F.... en réclama la propriété comme auteur, et alla même jusqu'à soutenir que Venance était un être imaginaire. L'éditeur a établi, sans réplique, et l'existence et les droits de celui-ci. Aux preuves qu'il a données, l'auteur de cet article peut joindre son témoignage particulier. Il atteste qu'il a connu Venance à Montpellier, en 1788; que, dès cette époque, il a eu en son pouvoir une copie manuscrite de la *Quête*, et que Venance en était reconnu comme l'auteur, sans réclamation. « Ces « poésies, dit un critique distingué (Auger, « *Journ. de l'Emp.* du 16 septembre 1812), ont « peu de variété dans les idées et de poésie dans « l'expression, mais une mélancolie douce et une « négligence qui n'est pas sans charme. » A la suite des poésies, on trouve des réflexions écrites par l'auteur, pendant qu'on le transférait à Paris. On y remarque de la chaleur et une piquante ironie.

S—RD.

VENANCE. Voyez FORTUNAT.

VENCE (HENRI-FRANÇOIS DE), l'un des meilleurs commentateurs de la Bible, était né vers 1676, à Pareid en Voivre, dans le Barrois. Après avoir fait d'excellentes études, il embrassa l'état ecclésiastique et prit ses degrés en Sorbonne. Nommé précepteur des jeunes princes de Lorraine, il remplit ce poste important de manière à se concilier l'estime de ses augustes élèves; et en récompense de ses soins, il obtint la prévôté de l'église primatiale de Nancy. S'étant chargé de surveiller l'édition de la Bible du P. de Carrières (voy. ce nom), qui fut imprimée à Nancy, de 1738 à 1743, en 22 volumes in-12, l'abbé de Vence y ajouta six volumes d'*analyses et de dissertations sur les livres de l'Ancien Testament*, et deux volumes d'*analyses ou explications des Psaumes*. Il s'occupait de revoir et de perfectionner ce travail, quand il mourut à Nancy, le 1^{er} novembre 1749, à l'âge de 73 ans. Dom Calmêt, dont il a souvent combattu les opinions, dit qu'il joignait à une

vaste érudition une critique sage et lumineuse. Les éditions de la Bible publiées par Rondet (voy. ce nom) renferment quelques-unes des dissertations de l'abbé de Vence. Dans l'édition d'Avignon, 1767-73, 17 vol. in-4°, connue aussi sous le nom de *Bible de Vence*, on trouve de lui, t. 1^{er} : *Dissertations* sur la révélation et l'inspiration des livres sacrés, sur la canonicité des livres saints; — t. 8 : *Analyse* du Cantique des cantiques selon le sens spirituel; — t. 17 : *Dissertation* où l'on examine ce que l'on doit entendre par le canon des anciennes écritures; *Dissertation* où l'on examine si Esdras est l'inventeur des points qui servent de voyelles dans l'hébreu; et si l'on doit lui attribuer la *Massore*, et ce qu'on appelle la *Cabale*. Dom Calmêt nous apprend que l'abbé de Vence a publié des *Remarques sur quelques endroits du Dictionnaire de Trévoux*, brochure de sept pages: mais il n'en indique ni la date, ni le format; et malgré toutes les recherches que nous avons faites, nous n'avons pu découvrir cet opuscule.

W—s.

VENCESLAS 1^{er} (SAINT), duc de Bohême, naquit, en 907, du duc Vratilas et de la princesse Drahomire. Sa mère étant païenne, Ste-Ludmille, son aïeule, pria le père de lui confier son petit-fils, afin de l'élever dans la religion chrétienne. Elle mit le jeune prince au collège de Budecz, où il se rendit habile dans les sciences et dans les exercices qui convenaient à son illustre naissance. Fidèle aux instructions qu'il recevait de son aïeule, il chercha surtout à acquérir les connaissances qui font le véritable chrétien. Il évitait soigneusement tout ce qui aurait pu ternir la plus belle des vertus. Il n'avait que treize ans lorsque la mort lui enleva son père, en 920. Drahomire, s'étant emparée de la régence, commença par redemander Venceslas à Ludmille; elle craignait que sa belle-mère, en gardant près d'elle l'héritier du duché, ne cherchât à prendre de l'autorité, et qu'elle ne mît obstacle aux desseins qu'elle-même avait formés. Ludmille rendit ce précieux dépôt et se retira à Tétin, que Borzivoy, son époux, lui avait assigné pour douaire. Là elle se préparait à la mort, prévoyant que sa belle-fille ne tarderait pas à la sacrifier. En effet, deux assassins, envoyés par Drahomire, pénétrèrent de nuit dans la chambre de la sainte veuve. Ludmille leur fit de douces, mais inutiles représentations: l'ayant arrachée de son lit, il lui accordèrent, sur ses instances, quelques moments pour offrir sa mort à Dieu; mais ils lui refusèrent la grâce qu'elle demandait de périr par le glaive, à l'exemple des anciens martyrs; ils pendirent la princesse dans sa chambre (1). Drahomire, n'étant plus retenue par aucun frein, fit éclater, une fureur barbare contre les chrétiens. D'après

(1) Godescard place le martyre de Ste-Ludmille plus tard et dans d'autres circonstances. Le récit que nous donnons s'accorde mieux avec les faits historiques de cette époque. Voy. entre autres l'*Histoire chronologique de Bohême*, en allemand, par Pubitschka.

ses ordres, les églises furent abattues, et l'exercice public de la religion chrétienne prohibé. Cette princesse révoqua les lois que Borzivoj et Vratisslas avaient portées en faveur du christianisme; les magistrats qui le professaient furent destitués, et leurs fonctions confiées à des païens. Plusieurs chrétiens, connus par leur attachement à la religion de Jésus-Christ, furent massacrés. Mais Venceslas, ayant atteint, en 923, sa dix-huitième année, fit assembler les principaux seigneurs de la Bohême, auxquels il déclara qu'il voulait gouverner par lui-même et porter remède aux maux qui affligeaient ses Etats. Drahomire avait ses partisans; ils se soulevèrent. Venceslas, les ayant soumis, invita sa mère à se retirer à Luczko, aujourd'hui Saatz, qui appartenait à la princesse, et l'assura qu'après avoir rétabli l'ordre et la tranquillité, il la ferait revenir avec les hoïneurs dus à son rang. Venceslas, ayant ainsi obtenu la paix dans son intérieur, donna tous ses soins aux affaires du gouvernement. Aussitôt les prêtres exilés furent rendus à leurs fonctions, le christianisme cessa d'être persécuté, les gibets furent détruits; enfin toute la vie de ce prince ne fut qu'un enchaînement de vertus, et personne ne fut puni de mort pendant toute la durée de son règne. Il envoyait souvent au marché pour faire acheter à ses frais les enfants et les jeunes païens que l'on y exposait en vente, selon les mœurs barbares de ce temps, et il les faisait baptiser et élever chrétiennement. Il cultivait lui-même à Mielnick une vigne qui avait appartenu à Ste-Ludmille, et il en faisait le vin pour la messe que l'on célébrait dans sa chapelle. Il préparait aussi de ses mains le pain pour la consécration. Le corps de Ste-Ludmille avait été enseveli à Tétin, où les fidèles se rendaient de toutes parts pour honorer son tombeau. Venceslas l'envoya chercher, et il alla lui-même au-devant de cette relique, qui fut portée en procession à Prague, et déposée dans l'église de St-Georges, près du duc Vratisslas, fils de la sainte. L'évêque de Ratisbonne, dans la juridiction duquel se trouvait alors la ville de Prague, y envoya son évêque suffragant, qui consacra l'église, et fit la déposition du corps. Depuis cinq ans, Venceslas était occupé à rétablir l'ordre en Bohême, lorsqu'en 930 il s'éleva des nuages entre Henri I^{er}, empereur d'Allemagne, et lui. Il paraît que ces différends tenaient au tribut que les empereurs d'Allemagne avaient imposé aux Bohémiens et que dans ces temps de trouble on avait négligé d'acquitter. Les chroniques disent que Henri porta la guerre en Bohême; mais elles ne donnent aucun détail. Il paraît que Venceslas, depuis cette époque, aida l'empereur Henri dans les guerres qu'il eut à soutenir contre les Saxons, les Hongrois et les peuples slaves, et qu'en plusieurs rencontres, entre autres à Mersebourg, il soutint la gloire de ses armées. C'est probablement en 935 qu'il assista à la diète que l'empereur

avait convoquée à Erfurt, et c'est là, selon quelques chroniques, que l'empereur lui conféra le titre de roi, avec permission de mettre une aigle dans ses armes. Ce fut peu de temps après son retour d'Erfurt que Venceslas périt de la manière la plus funeste. Il avait eu la faiblesse de rappeler Drahomire, et de concert avec cette méchante femme, son frère Boleslas avait invité le prince à venir à Buntzlau, pour célébrer avec lui la fête de St-Côme et de St-Damien, dans l'église consacrée en leur honneur. Venceslas y alla malgré tous les avertissements qui lui furent donnés. Après la messe, Podevin, un des seigneurs qui l'accompagnaient, le pressa encore de monter à cheval et de s'échapper. Venceslas refusa obstinément; et le lendemain, de grand matin, il se rendit à l'église pour y faire sa prière. Boleslas, qui le suivait, fit fermer les portes, se jeta sur son frère, et lui porta deux coups d'épée. Venceslas le désarma, et l'ayant terrassé, il lui rendit généreusement son épée, disant qu'il lui donnait la vie. Boleslas appela aussitôt ses complices; et tous fondirent sur le malheureux Venceslas, qui fut traîné hors de l'église, et assassiné devant la porte. C'était le 28 septembre 935. Quelques auteurs assurent que Boleslas avait invité son frère au baptême d'un fils qui venait de lui naître; que le duc fut assassiné à la table du festin, et que depuis, l'enfant porta le nom de *Strachyquas*, ce qui, dans la langue de ces temps, signifiait *horrible repas*. En 939, Boleslas, dit le *Cruel*, permit de transférer le corps de son frère de Buntzlau à Prague, où il fut déposé dans l'église de St-Vit, que Venceslas avait fait bâtir. Ce prince a été mis au rang des saints martyrs. L'empereur Othon I^{er}, voulant venger sa mort, s'avança contre la Bohême, et lui fit une guerre fort longue, mais dont les détails sont peu connus. Ce ne fut qu'en 950 que Boleslas se réconcilia avec le chef de l'empire. G—y.

VENCESLAS II; duc de Bohême, fils du duc Sobieslas, neveu du roi Vladislav II, succéda, en 1191, à Frédéric et à Conrad, ses oncles. Ce prince, depuis dix-huit ans, vivait dans l'exil, passant de la Moravie en Hongrie, ou en Pologne. Comme le duc Frédéric son oncle était odieux à la nation bohémienne, il forma contre lui un parti puissant, et en 1183, il s'avança jusque sous les murs de Prague, dont il se serait emparé s'il avait eu plus d'audace. Par ses irrésolutions, il donna à Frédéric le temps d'appeler à son secours Léopold, margrave d'Autriche, et Albert, archevêque de Saltzbourg. Venceslas effrayé se retira en Moravie, près du duc Conrad, qui, en 1189, succéda à Frédéric dans le duché de Bohême. Ce prince étant mort, en 1191, Przemislav et Venceslas se mirent sur les rangs pour lui succéder. Celui-ci, appuyé par Henri, évêque de Prague, fut reçu dans la capitale du duché et proclamé souverain. Il avait à peine gouverné pendant trois mois, lorsque; chassé par Przemislav, il

s'enfuit à Bamberg pour implorer la protection de l'empereur Henri, dont les lettres effrayèrent tellement Przemislav qu'il abandonna Prague et se retira en Moravie. Venceslas, s'étant mis en chemin pour rentrer en Bohême, fut arrêté et jeté en prison par le margrave de Lusace. Succombant aux peines de la captivité, et voyant approcher ses derniers moments, il établit tuteur de son fils Zbignee le prince Henri, évêque de Prague. Ce prélat convoqua les états du royaume, qui, malgré ses instances, rejetèrent le jeune prince Zbignee, et le choisirent lui-même pour leur souverain. Après la mort de Henri, Zbignee, trompé par de faux amis, tomba dans le piège qu'on lui tendait; Vladislav et Przemislav, ses parents, lui firent crever les yeux, et en lui s'éteignit la descendance de Venceslas II. G—v.

VENCESLAS III, roi de Bohême, le second des Ottocares, fils du roi Przemislav II, naquit en 1205, de la reine Constance, sœur de Béla, roi de Hongrie. Dans les démêlés survenus entre Othon et Philippe, qui prétendaient tous les deux à l'empire d'Allemagne, Przemislav, après plusieurs changements, avait enfin embrassé le parti du dernier, et Philippe, reconnaissant de l'appui que la Bohême lui fournissait, accorda sa fille Cunégonde au jeune Venceslas, qui n'avait alors que cinq ans. La princesse, qui était du même âge, fut envoyée à Prague, pour y être élevée jusqu'à ce que le mariage pût être célébré. En 1226, Przemislav, du consentement des grands du royaume, déclara Venceslas son successeur, ce qui fut confirmé par l'empereur Frédéric II. Il est dit dans l'acte de confirmation : « Henri, margrave de Moravie, les magnats et les nobles de la Bohême nous ont exposé que, d'après la volonté et le consentement de notre bien-aimé Przemislav Ottocare, roi de Bohême, ils ont élu pour leur roi Venceslas, fils aîné du roi de Bohême, nous suppliant de vouloir bien agréer et confirmer cette élection, ce que nous faisons par les présentes, en confirmant les privilèges que nous avons déjà accordés à la Bohême. » En 1228, l'archevêque de Mayence vint à Prague, pour donner l'onction royale à Venceslas et à la reine Cunégonde. Dès l'année suivante, Venceslas parcourut à la tête d'une armée tout le duché d'Autriche jusqu'aux frontières de la Hongrie, et revint à Prague, chargé de dépouilles. Przemislav, qui, pendant cette expédition, était tombé dangereusement malade, mourut dans les premiers jours de janvier 1230, et Venceslas régna seul en Bohême. Frédéric, duc d'Autriche, voulant venger l'insulte qui lui avait été faite, vint mettre le siège devant Wéthau, sur les frontières de la Bohême et de la Moravie. Venceslas accourut à la tête de ses troupes, et par ses ordres les habitants sonnèrent le tocsin pendant la nuit dans toutes les églises. Frédéric effrayé prit la fuite; Venceslas le poursuivit; arrêté par une place forte, il reçut de Frédéric un défi à un

combat singulier. Le roi se trouva au lieu donné; et comme Frédéric ne parut point, il poussa ses ravages jusque dans le cœur de l'Autriche. La Moravie n'ayant point de prince, Venceslas donna cette province à son fils Przemislav, qui fut mis sous la tutelle de la reine Constance. Le marquis de Brandebourg s'étant rendu à Prague pour demander des secours contre l'archevêque de Magdebourg, Venceslas lui accorda un corps de troupes assez considérable. On en vint aux mains; l'archevêque, que les autres prélats de Saxe accompagnaient, fut complètement défait, et ne se sauva qu'avec peine; l'évêque de Halberstadt resta sur la place (1240). Les évêques d'Allemagne, indignés, accusèrent près de l'empereur Frédéric II Venceslas, qui s'était rendu à la diète de Bamberg. Ils le représentèrent comme un prince inquiet, qui cherchait par des entreprises téméraires à troubler la paix publique en Allemagne; ils engagèrent l'empereur à annuler les privilèges qu'il avait accordés à Przemislav II, père de Venceslas; à reprendre les domaines qui lui avaient été cédés, et à soumettre de nouveau la Bohême au tribut qu'elle acquittait autrefois. « Les plaintes, disent les annalistes bohémiens, furent répétées avec force, à la suite d'un de ces repas de diète où l'on buvait sans mesure, en vidant les calices destinés à ces dîners de cérémonie. » L'empereur, échauffé par le vin et par ces rapports pressants, prit Venceslas à part, et lui fit de vifs reproches. Le roi répondant avec fermeté, Frédéric le repoussa de la main. Venceslas, indigné, saisit l'empereur de la main gauche, et de l'autre tira l'épée, en jurant qu'il allait venger cette insulte dans son sang s'il n'obtenait satisfaction. L'empereur effrayé fit ce que le roi demandait. Comme Venceslas se rendait à son logement, l'abbé de Fulde, qu'il rencontra, lui frappa rudement sur l'épaule, en lui disant : « Si j'étais empereur, je saurais bien comment « vous traiter. » Vogirius, capitaine des gardes du roi, répondit pour son prince en appliquant à l'abbé un soufflet de toutes ses forces, et en lui disant : « Puisque tu es si mal élevé, apprends « de moi le respect que tu dois à un roi. » Venceslas partit aussitôt sans prendre congé de l'empereur. Des amis communs intervinrent; et la paix se fit entre les deux princes. Peu de temps après, Frédéric invita même Venceslas à son mariage avec la sœur du roi d'Angleterre; et en cette occasion il ne négligea rien pour lui montrer que tout était oublié. Le duc d'Autriche ayant méprisé l'autorité impériale, Venceslas fut chargé par Frédéric de venger cette insulte, et il s'empara de Vienne, qu'il garda jusqu'à ce que le duc d'Autriche se fût soumis. Cette expédition fut aussi honorable qu'utile pour Venceslas, par les impositions qu'il lui fut permis de lever sur le pays conquis. Malheureusement il donnait plus qu'il ne recevait. Ne sachant garder aucune mesure dans ses libéralités, il était toujours forcé

d'emprunter et de lever impôts sur impôts. Quand il se voyait dans l'impossibilité de remplir ses obligations, il faisait prendre chez les juifs, ou il commandait d'autres exactions. Des magnats ayant voulu lui faire des représentations, il les avait fait jeter en prison. Les mécontents émigraient en Moravie; et le jeune Przemisl, qui n'était plus retenu par les avis de la reine Constance, son aïeule, morte en 1240, se laissait entraîner par des conseils perfides. On le proclamait roi : la Bohême mécontente l'attendait; et il n'avait qu'à se montrer pour prendre la place de son père. Henri, margrave de Messen, offrait ses troupes au jeune prince, qui osa hautement se soulever contre son père. Udalrick, duc de Carinthie, se hâta d'amener des secours à Venceslas, son beau-frère, qui eut bientôt mis en fuite les révoltés. Le jeune Przemisl vint se jeter aux pieds de son père, qui, sans se laisser toucher par ses larmes, le fit garder en lieu sûr. Venceslas eut à peine rétabli l'ordre et la soumission dans sa famille, qu'il reçut du dehors les nouvelles les plus effrayantes. Les Tartares, s'étant emparés de la Russie, avaient dirigé une armée sur la Pologne, une autre sur la Hongrie. La première avait ravagé les palatinats de Sandomir, de Cracovie et une partie de la Silésie, et s'était arrêtée à Liegnitz, devant un corps de braves, commandé par le duc Henri, beau-frère de Venceslas. Le roi s'avançait à la tête des Bohémiens : mais on n'attendit point son arrivée; et le 13 avril 1241 fut livrée la bataille de Liegnitz, une des plus brillantes, mais aussi une des plus malheureuses que la valeur chrétienne ait eue à soutenir contre les barbares. Les Tartares, quoique vainqueurs, au lieu d'aller en avant, se jetèrent sur la Moravie. Venceslas envoya, pour défendre Olmutz, un général qui, dans une sortie, surprit les Tartares et les défit complètement. Béta, leur chef, resta sur la place; et les restes de l'armée allèrent se joindre à l'aile gauche, qui ravageait la Hongrie. Venceslas, craignant de nouveaux événements, faisait rétablir et garnir les places fortes en Bohême et en Moravie. Il mit en liberté Przemisl, son fils, et lui rendit son apanage, en lui disant que dans des circonstances si difficiles il saurait sans doute mériter son pardon. Mais bientôt de nouvelles inquiétudes vinrent encore troubler la paix intérieure du royaume. Un seigneur bohémien, après avoir fait violence à une jeune juive, l'étrangla. Le malheureux père se vengea en usant de représailles, et le roi ne crut point devoir punir ce dernier meurtre : la noblesse se souleva, en l'accusant de favoriser les juifs et la populace. Les conjurés firent de nouvelles ouvertures à Przemisl, qui, sans les trahir, ne leur donna point d'espoir. Ayant été découverts, ils furent punis du dernier supplice. L'évêque de Prague, que le roi soupçonnait, reçut la défense de sortir du palais épiscopal. Le clergé s'étant soulevé, Venceslas céda. Il fit construire

des églises et des hôpitaux, et la tranquillité se rétablit. Frédéric, duc d'Autriche, paraissait ne point ressentir les malheurs communs. A peine les Tartares s'étaient-ils retirés, qu'il entra dans la Moravie pour la ravager. Ayant été repoussé, il provoqua Venceslas à un combat singulier, qui devait avoir lieu le 27 novembre 1244, à Schecz, sur les frontières de l'Autriche et de la Moravie. Dans sa lettre de défi, ce prince donnait à Venceslas le choix de se présenter au lieu du combat et au jour donné, ou de signer un acte qui commençait par ces paroles : « Moi, Venceslas, roi de Bohême, je ne suis point né légitimement; je suis fils d'une créature publique, ce que j'atteste et attesterai à jamais pour moi et pour mes successeurs. » Le roi répondit à ce cartel grossier, comme il le devait, en se mettant en marche à la tête de son armée; il se trouvait à Schecz au jour indiqué, et après avoir attendu pendant deux jours, il s'avança jusqu'au Danube et ravagea une partie de l'Autriche. Le duc Frédéric ayant péri en 1246, dans un combat contre les Hongrois, sans laisser d'héritiers, sa succession devait échoir à la princesse Marguerite, sa nièce, fille de Léopold, frère aîné de Frédéric. Udalrick, prince de Carinthie, neveu de Venceslas, tenta de s'emparer du duché vacant; mais il fut pris et mis en prison. Les Etats d'Autriche, se voyant de tous côtés menacés par des voisins inquiets et puissants, déclarèrent qu'ils s'en rapportaient à la décision du roi Venceslas. Ce prince leur proposa son fils Przemisl, qui, ayant épousé la princesse Marguerite, fut proclamé souverain du duché d'Autriche (1252). Béla, roi de Hongrie, prétendit que l'Autriche lui appartenait, le dernier duc Frédéric étant mort en combattant contre lui. Sous ce prétexte, il se jeta sur la Moravie, la dévasta, et se retira avec un riche butin. Dans les premiers jours d'octobre 1253, le roi Venceslas se refroidit dans une partie de chasse; on le ramena à Prague, où il mourut au bout de trois jours. On cacha soigneusement sa mort, jusqu'à ce que l'on eût fait venir les seigneurs qui lui avaient prêté, et qui retenaient en gage des places fortes du royaume. Ce prince, qui aimait passionnément la chasse, y avait perdu un œil dès le commencement de son règne. Przemisl, apprenant la mort de son père, se hâta de prendre des mesures pour s'assurer la possession de l'Autriche, et surtout celle de la Carinthie, qui avait refusé de le reconnaître. Il n'arriva à Prague qu'un mois après (*voy. OTTOCAR II*). G-Y.

VENCESLAS IV, vulgairement surnommé *le Vieux*, roi de Bohême et de Hongrie, naquit vers l'an 1270, d'Ottocare Przemisl, dit *le Victorieux*, et de l'impérieuse Cunégonde, sa femme. Docile aux conseils de cette dernière, Ottocare avait levé l'étendard de la guerre contre l'empereur Rodolphe de Habsbourg (*voy. OTTOCAR II*), et il avait perdu à Laa, près de Vienne, la victoire et la vie (26 août 1278). Ce fut au milieu de ces

circonstances orageuses que Venceslas, alors âgé de huit ans, monta sur le trône, si c'est être sur le trône que de vivre, avec le titre de roi, tantôt en tutelle, tantôt dans les fers. Rodolphe, vainqueur, marchait à la tête de troupes nombreuses sur la Bohême, incapable de faire la moindre résistance, lorsque Othon, marquis de Brandebourg et cousin du jeune prince, accourt, occupe Prague, met en sûreté les trésors amoncelés par Ottocare, puis s'avance au-devant de l'armée autrichienne. Rodolphe alors feint la magnanimité, renonce à toute prétention sur la Bohême, et dans une conférence tenue à Coulonges sur l'Elbe, reconnaît Venceslas roi, et Othon régent, à condition qu'ils abandonneront définitivement la Carinthie, la Styrie et l'Istrie, déjà ravies à Ottocare ; l'alliance stipulée précédemment entre Venceslas et Gutha, autrement Judith, fille de Rodolphe, est confirmée. Cependant le marquis de Brandebourg, en arrachant à Rodolphe la riche proie qu'il convoitait, avait bien moins travaillé pour son parent que pour lui-même. A peine la régence fut-elle remise entre ses mains, qu'il affecta les manières les plus tyranniques. Il accabla le peuple d'impôts, traita les grands du pays avec dédain et hauteur, viola les privilèges de toutes les villes, et fit peser le joug sur le roi même et sur sa mère. Les choses en vinrent au point que des plaintes furent adressées à l'empereur. Rodolphe, peu disposé à donner raison au régent, lui envoya l'ordre de gouverner d'une manière moins vexatoire. Irrité de la réprimande, celui-ci quitte la Bohême, mais en y laissant pour la gouverner des officiers allemands, fidèles imitateurs de sa sévérité, et après avoir enfermé Venceslas et sa mère dans la citadelle de Prague (1281) : les ordres donnés à leur égard étaient tellement rigoureux, que l'évêque de Prague s'étant présenté pour rendre visite aux deux augustes captifs, on refusa de l'admettre. Cette détention arbitraire indigna tellement plusieurs seigneurs, qu'ils résolurent de la faire cesser, et formèrent une ligue pour la délivrance de la mère et du fils. Mais la conspiration fut connue avant d'éclater ; et Othon, arrivant en toute hâte du Brandebourg avec des troupes, disperse les conjurés, met garnison dans la citadelle, et confie le prince à l'évêque de Brandebourg, qui le garde avec non moins de sévérité. La reine seule obtint la permission de sortir quelquefois du château de Prague, et de se promener avec les princesses ses filles ; mais jamais ses prières ne purent procurer le même avantage à son fils : au contraire, le marquis, importuné de ses sollicitations, emmena le jeune prince à sa cour, sous prétexte de l'élever. Cependant il consentit à laisser le gouvernement aux seigneurs, qui formèrent un conseil de régence. L'évêque de Prague, Tobie, et le préteur Thibault en furent les chefs. Enfin Venceslas atteignit sa majorité (1288) ; et Othon, n'ayant plus

de prétexte pour le retenir, le renvoya dans ses Etats, après l'avoir armé chevalier. Il lui fallut d'abord ratifier la cession de l'Autriche, de la Styrie, de la Carinthie et autres fiefs de la succession de Frédéric le Belliqueux. Il épousa ensuite Gutha, à laquelle il avait été fiancé du vivant de son père, et obtint comme électeur la charge de grand échanson (1270), octroyée jadis, et puis retirée (1274) à Ottocare. Quelques années se passent, et tout à coup un hasard inattendu lui offre deux sceptres presque au même instant. Depuis 1289, la Pologne était en proie à l'anarchie. Henri le Bon, de Breslau, et Boleslas, de Mazovie, s'étaient disputé le trône. A peine vainqueur, le premier était mort ; et deux autres rivaux, Vladislas Lokeitek, duc de Cujavie et de Syravie, et Przemislas, duc de la Grande-Pologne, combattaient pour son héritage. Sur ces entrefaites, Gryphine, veuve de Leszko le Noir, un des derniers souverains de cette malheureuse contrée, appelle Venceslas, et lui annonce qu'il a été élu dans une diète de Posnanie. Le roi de Bohême assemble d'abord ses seigneurs à Prague, demande s'il doit accepter la couronne que les Polonais lui déferent ; et sur l'affirmative, il marche contre ses rivaux. Vainqueur de Przemislas, il est vaincu par Lokeitek. Mais un autre Przemislas, duc de Poméranie, triomphe et se fait couronner. Un coup de poignard, dirigé, dit-on, par un envoyé d'Othon de Brandebourg, le renverse. Lokeitek reparait, se fait réélire, se fait chasser de nouveau. Venceslas est couronné dans Gnesne, après avoir promis solennellement de n'établir nul impôt sans le consentement des états, et d'épouser Richscha, fille de Przemislas. Peu de jours après, en effet, il reçoit la main de cette princesse. Il achève ensuite à l'aide du comte de la Lippe, le meilleur de ses généraux, de ruiner le parti de Vladislas, le chasse de la Grande-Pologne, et s'empare même de son duché de Cujavie. L'intérieur du royaume n'occupe pas moins ses soins. Il rétablit l'ordre, fait fleurir la justice, institue un sénat, et enfin retourne en Bohême, comblé des bénédictions de ses nouveaux sujets. Malheureusement il avait en partant confié l'administration civile à trois gouverneurs, dont l'un était son frère naturel Nicolas, duc de Troupeau, et qui devaient recevoir des ordres du comte de la Lippe. Le caractère noble et généreux de celui-ci ne put empêcher que les autres n'irritassent les seigneurs et le peuple par leur arrogance et des exactions continuelles. Cependant Venceslas, en arrivant dans ses Etats, y trouve le nonce du pape qui l'attendait, afin de l'engager dans la querelle de Boniface VIII contre Philippe le Bel, roi de France : il s'y refusa nettement. L'irascible pontife en fut piqué au vif, et pour se venger, il enjoignit au roi de Bohême de quitter le sceptre de Pologne. Il eut bientôt une nouvelle occasion de manifester son ressentiment. Charles Martel et André le Vénitien, tous

deux compétiteurs du trône de Hongrie, étant morts, l'un en 1295, l'autre en 1301, plusieurs seigneurs hongrois offrirent le sceptre à Venceslas, comme descendant de leur ancien roi Béla IV. Venceslas refusa pour lui-même; mais il proposa à sa place son fils et son héritier présomptif. Les députés hongrois acceptèrent l'échange et emmenèrent le jeune Venceslas, auquel ils donnèrent le nom de Ladislas. A cette nouvelle, Boniface fulmine contre l'irrégularité d'une élection faite sans son consentement, proclame qu'à lui seul et au saint-siège appartient le droit de désigner un souverain à la Hongrie, réprimande Venceslas, et lui ordonne d'envoyer dans six mois à Rome des ambassadeurs munis de toutes les instructions nécessaires, se réservant de juger ensuite si l'élection est valide. Venceslas se refuse à cette démarche humiliante et nie les droits du pontife sur la Hongrie. Alors celui-ci annule tout ce qui s'est fait, déclare la couronne de Hongrie héréditaire et non élective, et l'adjuge à Marie, reine de Naples. Celle-ci la destinait à Charobert, son petit-fils, issu du mariage de Charles Martel avec Clémence de Habsbourg, et par conséquent neveu de Rodolphe et cousin d'Albert, alors empereur. Il était naturel que ce prince prît parti dans la querelle : aussi vint-il, suivi de Hongrois, d'Autrichiens, de Germains et de Bulgares, ravager la Bohême, et s'achemina-t-il vers Budweis, du côté des mines d'argent. Mais les ouvriers qui travaillaient aux mines empoisonnèrent les eaux du voisinage, et Albert vit périr ses soldats, victimes d'affreuses douleurs d'entrailles. Il reprit le chemin de ses Etats, laissant la Bohême en paix. Néanmoins Venceslas ne put encore jouir d'un repos acheté par tant de fatigues. Le mécontentement était au plus haut degré en Pologne, et des députés vinrent se plaindre solennellement à Prague des crimes de leurs triumvirs. Les faits étaient si graves que le roi en destitua deux. Il fut ensuite obligé de reprendre les armes. La conduite de son fils en Hongrie avait tellement aigri le peuple et les grands, que quelques-uns se révoltèrent sans que personne songeât à prendre son parti et à le défendre, et qu'il fut obligé de se renfermer dans le château de Bude, et d'y soutenir un siège. Son père vint l'en dégager (1305). Il survécut peu à ce dernier exploit et mourut la même année, emporté par une fièvre lente, et priant l'empereur d'être le protecteur de son fils. Il avait alors 35 ans. C'est Venceslas le Vieux qui est le héros de la tragédie de Rotrou intitulée *Venceslas*. Le sujet de la pièce est tout entier d'imagination; et il n'y a de vrai dans tout l'ouvrage que le caractère de ce prince.

P—OT.

VENCESLAS V (ou, selon quelques-uns, VENCESLAS III), surnommé *le Jeune*, fils de Venceslas IV et de Gutha ou Judith de Habsbourg (*voy.* l'article précédent), naquit en 1289 ou 1290. Il était âgé de douze ans lorsque des députés hon-

grois, envoyés par ceux des seigneurs qui ne voulaient point un roi de la main du pape, offrirent le sceptre à son père. On sait que celui-ci, déjà chargé des couronnes de Pologne et de Bohême, refusa pour lui-même (1302), mais proposa de transférer à son fils la dignité dont on voulait le revêtir. Les députés accédèrent à cette proposition; et le jeune Venceslas, parti avec eux, fut, au bout de quelques jours, couronné à Albe Royale, sous le nom de Ladislas, qu'il substitua à celui de son père. Mais bientôt sa légèreté et son amour excessif pour les plaisirs firent chanceler son trône encore mal affermi, et diminuèrent le nombre de ses partisans, tandis que Charobert, son compétiteur, fils de Charles Martel et de Clémence de Habsbourg, voyait augmenter les siens de jour en jour. Il faut dire aussi que le cardinal d'Ostie, légat du pape, intriguait continuellement en Pologne et près de l'empereur Albert; que l'inconstance naturelle aux Hongrois favorisait merveilleusement les tentatives de corruption qu'il étendait même en ce pays. Bientôt il fut décrié dans l'opinion; bientôt on prit les armes contre lui, personne ne les prit en sa faveur. Quelques-uns seulement agissaient; mais presque tous applaudissaient, et tous laissaient faire. Abandonné universellement, le jeune imprudent n'eut d'autre ressource que de se jeter dans la citadelle de Bude et d'implorer le secours de son père. Celui-ci entra en Hongrie à la tête d'une armée, le dégagea et l'emmena en Bohême, portant avec lui le diadème dont il avait été décoré trois ans auparavant. La mauvaise fortune n'avait point changé le caractère faible et irrésolû du prince. Son père étant mort peu de temps après, il monta sur le trône (1305); mais il y apporta la même insouciance, le même faste, la même soif des plaisirs. La Hongrie semblait lui tendre les bras, et il pouvait aisément ressaisir la couronne : l'absence avait déjà effacé ou fait oublier ses fautes. Charobert, d'ailleurs, n'avait de partisans déterminés que parmi les champions de la suprématie papale, fort peu nombreux en Hongrie. Venceslas, au lieu de suivre des chances si favorables, vendit, moyennant de grosses sommes, le diadème qu'il avait rapporté de Bude à l'ambitieux Othon de Brandebourg, qui avait acheté les suffrages des électeurs hongrois. En même temps, il prétendit conquérir la Pologne, qui lui était dévolue, disait-il, à titre d'héritage. Dès le commencement de son règne, en effet, il s'était fait appeler roi de Pologne; mais cela n'empêchait pas que Ladislas Lokeitek, qui, sous le règne de son père, avait erré misérablement de province en province, n'eût réuni des forces nombreuses, pris plusieurs châteaux du palatinat de Sandomir, parcouru la province de Cracovie, et enfin remis la couronne sur sa tête. Excité par quelques conseillers généraux, à la tête desquels brillait le comte de la Lippe, le jeune prince se mit à la tête de ses

troupes pour se faire reconnaître, et prit le chemin de la Grande-Pologne, pensant qu'à sa vue tout rentrerait dans le devoir. Malheureusement il s'arrêta quelque temps à Olnütz pour attendre des renforts; et là, tandis qu'il donnait des festins et des fêtes, ne songeant qu'aux plaisirs et semblant avoir perdu de vue son entreprise, il fut assassiné par un gentilhomme thuringien, nommé Conrad Potenstein, en 1306. Le meurtrier, arrêté sur un escalier, fut aussitôt déchiré en pièces par les officiers qui entouraient le roi, et ne put indiquer ses complices ou ses instigateurs. On dit, dans le temps, qu'un époux déshonoré par ce prince voluptueux avait conduit le coup; mais il semble plus naturel de chercher les auteurs du crime dans la maison de Habsbourg. Venceslas mourait à peine âgé de 16 ans, et sans postérité; en lui s'éteignait la race antique des Przemislav Ottocare : deux filles seulement et la veuve de Venceslas le Vieux vivaient encore. Rodolphe d'Autriche, second époux de celle-ci, fut un de ceux qui prétendirent à la couronne de Bohême, et le grand chambellan Béchin ayant osé parler en sa faveur, Crussina, riche bohémien, lui répondit publiquement : « Comment osez-vous nommer ici l'assassin de « nos rois ? » P—OT.

VENCESLAS VI, empereur d'Allemagne et roi de Bohême, surnommé tantôt *l'Irrogne* et tantôt *le Fainéant*, naquit en 1339, de ce Charles I^{er} ou Charles IV (de Luxembourg), dont on a répété souvent qu'il avait ruiné sa maison pour arriver à l'Empire, et l'Empire pour relever sa maison. Fils aîné de ce potentat ambitieux, il porta, dès son enfance, le titre de marquis de Brandebourg, que dans la suite il céda à son puîné Sigismond, et à l'âge de dix-sept ans (1376), il fut présenté par son père à la candidature de l'Empire. Un manifeste fut publié, dans lequel l'Empereur s'étendait sur la nécessité de conserver l'Empire dans une maison puissante et riche, telle que la sienne, et sur la sagesse dont Dieu avait doué de jeunes princes de l'âge de son fils, par exemple, Salomon, Joas, et plus récemment Othon III et Henri IV. Toutes ces raisons, appuyées de la promesse formelle de cent mille florins à chacun des électeurs, déterminèrent ceux-ci à faire le choix désiré par le souverain; et Venceslas fut proclamé dans une diète tenue d'abord à Rentz et ensuite transportée à Francfort, roi des Romains, ce qui était synonyme d'héritier présomptif de l'Empire. Mais comme quelques difficultés pouvaient encore survenir, du moins de la part du saint-siège, le jeune monarque, par ordre de son père, fit hommage de sa couronne au souverain pontife, et lui envoya des ambassadeurs chargés de pleins pouvoirs pour offrir, discuter, promettre et faire tout ce qui serait nécessaire pour sa promotion à l'Empire. Cette conduite indisposa violemment les grands, généralement ennemis de la cour de Rome. D'autre part, le pape se pressa

peu de se concerter avec l'ambassade du jeune roi. Rien ne s'opposa cependant à l'accomplissement de ses vœux; et quelque temps après (1378), Charles IV étant mort au retour d'un voyage en Brabant et en France, voyage dans lequel son fils l'avait suivi, celui-ci hérita non-seulement du diadème légalement héréditaire de Bohême, mais encore du trône électif de l'Empire. Conformément aux dernières intentions de son père, il donna aussitôt le marquisat de Brandebourg à Sigismond, son frère puîné; et au cadet Jean la Lusace, avec les duchés de Swicnitz et de Gorlitz. Le nouvel Empereur apporta d'abord aux affaires publiques beaucoup d'attention et manifesta les desseins et les vues les plus sages. Il diminua les impôts, défendit d'en ajouter de nouveaux sans le consentement des Etats, promit d'obéir aux constitutions de l'Empire, ôta au commerce une partie de ses entraves, et convoqua à Nuremberg une diète, qu'ensuite il transféra à Francfort. On espéra un instant voir renaître les beaux jours de Henri VII. Mais bientôt l'illusion s'évanouit à l'aspect de mille actes de faiblesse, de versatilité, d'avarice, de barbarie et de débauche. Il avait créé vicaire du royaume d'Italie Josse, marquis de Moravie, avec injonction formelle d'examiner l'élection des deux papes qui, nommés en même temps, se disputaient le siège de St-Pierre. Bertrand de Thélis, qui fit cet examen à la place de Josse, n'osa décider, et les renseignements qu'il avait recueillis furent soumis à la diète. Là, une grande contestation s'éleva; et tel fut le peu de force et d'ascendant de Venceslas, que la question, de plus en plus indécise, ne fut pas même tranchée par son jugement, et que, tandis qu'il embrassait l'obédience d'Urbain VI, les évêques de Bavière, d'Autriche et de Lorraine se rangèrent du côté de Clément VII. Bien plus, les deux papes soutinrent leur querelle par la voie des armes; et Clément, repoussé, alla siéger dans Avignon, tandis que son rival régnait en Italie. Ainsi commença le schisme d'Occident, qui dura quarante ans, et qui ne fut terminé que par l'autorité du concile de Constance. Peu après, Venceslas donna une autre preuve d'impéritie et de légèreté en confirmant une des extorsions les plus condamnables des grands feudataires sur l'Empire. Charles IV, son père, après avoir acheté la voix des électeurs pour le faire élire roi des Romains, s'était trouvé hors d'état de payer les cent mille florins promis à chacun d'eux; et pour se soustraire à leurs importunités, il leur avait cédé plusieurs des revenus de l'Empire, tels que des droits sur divers objets, des forts, des villes, des châteaux, etc., ce qui, du vivant même de l'Empereur, avait fait dire qu'il arrachait bien des plumes à l'aigle germanique. Venceslas, par lettres confirmatives de 1379, consentit à ce que désormais ces domaines, ces droits et ces revenus ne pussent être revendiqués par l'Empire, et sanctionna à perpétuité des usurpations scanda-

leuses fondées sur le trafic des consciences, et tendant à rendre les vassaux indépendants du suzerain. Cependant la peste ravageait la Bohême. Venceslas s'éloigna de l'Allemagne centrale, et se retira à Aix-la-Chapelle. C'est là qu'il acheva de se corrompre et qu'il donna pour la première fois un plein essor à son goût pour la magnificence, les longs festins et la volupté. Il enrichit de vils favoris, affecta le mépris et l'ingratitude à l'égard des ministres qui voulaient le rappeler à lui-même, et abandonna complètement les affaires. Dès lors, le désordre et la confusion régnèrent partout. Des hordes de brigands infestèrent les provinces et les mirent à contribution. De leur côté, les seigneurs se rendirent indépendants dans leurs terres, ou se coalisèrent, sans attendre et sans même demander l'autorisation impériale, contre les dévastateurs universels; les villes de Souabe formèrent une confédération pour garantir leur territoire du pillage. Ces désastres et ces mesures humiliantes pour le chef de l'Empire n'ouvrirent point les yeux du monarque. Revenu dans son royaume (1383), il y afficha le même luxe et la même mollesse. L'archevêque de Prague ayant osé hasarder un avis au nom de toute la Bohême, il lui défendit de sortir de son palais; et peu s'en fallut qu'il ne se portât à des mesures encore plus rigoureuses contre un prélat universellement respecté. La clameur publique ne fit que l'aigrir davantage; et bientôt son humeur devint tellement atrabilaire et sombre, qu'un grand nombre de seigneurs désertèrent sa cour et se renfermèrent dans leurs châteaux. Irrité de cet abandon, il eut recours à la force pour faire cesser ces hostilités passives, et appela des espèces de compagnies franches, nommées les Tard-Venus et les Lieufards. Ceux-ci, brigands sans foi et sans honneur, accoururent plutôt pour piller le pays que pour y rétablir l'ordre; et en effet, quand ils eurent dévasté la Bohême, ils passèrent en Hongrie. La seule affaire pour laquelle il renonça un peu à son apathie ordinaire, était la soumission de tous ses peuples au pouvoir spirituel d'Urbain VI; mais ses efforts étaient souvent accompagnés de violence et de cruauté. Les chanoines de Toul ayant reconnu pour évêque un partisan de Clément, il fit piller et raser le palais épiscopal; et le chapitre fut obligé d'aller chercher un asile à Vaucouleurs. Bientôt il cessa de s'occuper même des contestations religieuses, et s'ensevelit plus profondément que jamais dans un abîme de débauches honteuses. Sans cesse ivre ou exténué de voluptés, il ne songeait ni aux alliances matrimoniales ou aux ligues offensives et défensives formées par les princes, ni aux murmures sourds des peuples accablés d'impôts et de charges nouvelles nécessitées par la prodigalité de la cour. Un coup de tonnerre le tira de cette léthargie. Robert, comte palatin, qui sous le règne précédent avait été forcé de donner pour sa rançon presque

tout le haut Palatinat, s'était allié aux ducs Etienne, Frédéric et Jean de Bavière; et leur ayant persuadé de redemander le marquisat de Brandebourg, qu'Othon, leur oncle, avait cédé à Charles IV, moyennant la somme de cent mille florins, mais qui n'avait jamais été payée, il entra avec eux en Bohême, et arriva aux portes de Prague, sans presque trouver de résistance. L'Empereur, dépourvu de forces et près de tomber entre les mains des feudataires rebelles, souscrivit à toutes leurs demandes et donna au comte Robert le haut Palatinat; aux ducs Etienne, Frédéric et Jean, plusieurs places fortes de ses Etats, en nantissement et en attendant qu'il eût acquitté les cent mille florins promis par son père (1384). Les quatre années suivantes se passèrent en petites guerres dans l'intérieur de l'Allemagne. Les Autrichiens et les Suisses recommencèrent les hostilités. Strasbourg vit son territoire ravagé par le marquis de Bade, et lui rendit ces dégâts avec usure. La diète d'Egra (1388) ne put apaiser ces troubles. Les villes de Souabe reçurent dans leur alliance celles du Rhin et de la Franconie, qui formèrent ainsi la *grande ligue*. Pendant ce temps, les Polonais faisaient de fréquentes incursions en Silésie et jusqu'en Bohême; mais le prince, tranquille au fond du palais, disait qu'il ne voyait point reluire leurs armes. Devenu cruel après avoir été voluptueux, il faisait de l'exécuteur des hautes œuvres son ami et son confident, l'appelait son compère, tenait son fils sur les fonts de baptême, inventait de nouvelles agonies, faisait construire à Visegrad des bains cachés sous des trappes, envoyait à la mort le confesseur de la reine, parce qu'il refusait de lui révéler le secret de la confession, et faisait massacrer par une populace fanatique des milliers d'Israélites. C'était en 1390. Le peuple qui, depuis deux ans, ne cessait de persécuter en détail la race, selon lui, maudite de Dieu, brûla le jour de Pâques la synagogue de Prague. Venceslas, renchérissant sur la multitude et croyant se rendre agréable par une injustice qui ne portait que sur une nation proscrite, déchargea la noblesse et les villes impériales de ce qu'elles devaient aux juifs. Aussitôt les habitants de Spire passèrent au fil de l'épée tous ceux qui étaient alors dans leurs villes, et ne réservèrent que quelques enfants qu'ils baptisèrent. Puis tous les Allemands, comme de concert, ressuscitèrent contre ces infortunés l'ancienne et absurde accusation qu'ils avaient empoisonné les fontaines. Mais ici la scène change. Venceslas, qui a reçu des sommes considérables, des promesses immenses pour sauver les jours de ces parias européens, entreprend leur apologie, et les condamne seulement à sortir de l'Empire. En vain la masse fanatisée crie que cette peine est trop douce, et demande du sang; il favorise leur retraite en Lithuanie et en Portugal. Cet acte, sans contredire le plus beau de sa vie, excita cependant l'in-

dignation et mit le comble à la haine publique. Quatre ans après (1394), une conspiration redoutable se forma, et les magistrats de Prague, à la tête de tout le peuple, le saisirent et le jetèrent dans un cachot, où il resta pendant quatre mois la plus horrible captivité. Au bout de ce temps, on lui permit l'usage des bains, et grâce à une femme qui lui fit traverser l'eau dans un batelet, il se sauva dans un fort voisin et de là au château de Ziebrok, où il resta quelques mois. Enfin il revint à Prague, accompagné d'une garde nombreuse, et remonta publiquement sur le trône. Mais ses fureurs, encore plus insupportables qu'auparavant, devinrent telles que les grands du royaume appelèrent à leur secours Sigismond, son frère, roi de Hongrie. A peine ce prince eut-il mis le pied en Bohême que toute la population se rangea sous ses drapeaux; Prague même ouvrit ses portes, et Venceslas, retiré dans Bern, offrit à son frère d'abdiquer et le trône de Bohême et celui de l'Empire, pourvu qu'il eût la vie sauve et une pension. Sigismond fit parade de générosité et dit qu'il n'était venu que pour l'engager à mieux gouverner, et qu'il le reconnaissait pour son empereur et son roi; mais il eut soin de se faire contraindre par le peuple à accepter la régence et à enfermer son frère; puis, pour assurer ses jours, il l'entoura d'une garde nombreuse et le fit transférer à Krumlow et de là à Vienne, dans une forteresse située sur le Danube, sans que personne sût en quel endroit il était prisonnier (1397). Cependant Venceslas a encore l'adresse de s'évader, et traversant le fleuve sur la barque d'un pauvre pêcheur qui avait facilité son évasion, il parvient, à la faveur d'un déguisement, à la forteresse de Visigrad, où vingt soldats embrassent son parti, s'empare du gouverneur, et attirant les magistrats de Prague dans la forteresse, sous un prétexte spécieux, les met aux fers et rentre sans obstacle dans sa capitale. Les autres villes de Bohême suivirent l'exemple de celle-ci, et le prince, deux fois dépossédé, prit pour la troisième fois les rênes de son royaume, sans rien craindre de Sigismond, qui défendait alors ses Etats contre les Turcs. Pendant la seconde réclusion de Venceslas, on s'était universellement occupé, dans l'Allemagne, de mettre fin au schisme qui désolait l'Eglise. Venceslas, à peine libre, conçoit l'idée d'aller à Reims et d'y avoir une conférence avec le roi de France. En vain les grands de l'Allemagne, en vain Boniface lui-même, Boniface, le successeur d'Urbain et le seul pape qu'il reconnaît, cherchent à le dissuader. Il accomplit ce voyage, et entamant la discussion à la suite d'un repas magnifique que le roi de France lui a donné, au milieu des fumées de l'ivresse, il en passe par tout ce qu'il veut et approuve qu'on exige la cession de Boniface (1398). Mais les événements ultérieurs arrêterent la suite de cette affaire et le schisme se pro-

longea encore vingt ans. L'année suivante (1399), l'empereur, de retour en Bohême, épousa la princesse Sophie, fille du duc de Bavière. Ce mariage, célébré avec une magnificence extraordinaire, devint le signal de nouvelles prodigalités. A partir de cette époque, Venceslas ne mit plus de bornes au luxe de sa maison, et pour subvenir à ces dépenses exorbitantes, il n'est point de mesures iniques, ignobles ou vexatoires devant lesquelles il reculât. Il ne se borna plus à augmenter les impôts : il rendit vénales les charges et les dignités de l'Empire, vendit à Galéas Visconti la souveraineté de la Lombardie, dissipa l'argent que Boniface lui avait envoyé pour se faire couronner à Rome, et enfin, créant une nouvelle jurisprudence, fit porter contre ceux qui l'avaient livré à son frère des accusations auxquelles il n'était possible d'échapper qu'au prix de l'or. Il en vint même au point de faire peser ces incriminations sur des bourgs, des châteaux et des villes entières. Prague, Budweis et Pilsen en furent les victimes principales; mais, ayant voulu étendre ce système aux villes de la Lusace et de la Misnie, il y trouva la cause de sa perte. Les deux marquis de ces provinces résolurent de le faire déposer par les électeurs réunis, et ils y parvinrent. Une première diète eut lieu à Boppard, petite ville sur le Rhin, et l'on y agita la question de savoir si l'Empereur serait déposé ou s'il lui serait enjoint de se choisir un administrateur. Dans une seconde, qui eut lieu à Francfort-sur-le-Mein, on se décida pour la dernière proposition. L'Empereur, ainsi qu'on le pense bien, refusa d'obéir. Les électeurs alors indiquèrent une troisième diète à Landstein, lui ordonnèrent d'y comparaître, et, après l'avoir inutilement attendu dix jours, ils le déclarèrent solennellement déchu du pouvoir souverain, et, sans connaître encore le vœu des Etats de l'Empire, nommèrent pour lui succéder d'abord Frédéric de Brunswick, puis, celui-ci ayant été assassiné avant que sa nomination fût connue, Robert, comte palatin du Rhin (22 août 1400). Ainsi rabaissé au rang de prince du saint-empire, Venceslas refusa de reconnaître le jugement de la diète et protesta solennellement, à la face de l'Europe, contre l'arrêt qui le dépouillait de la souveraineté impériale. Le Brandebourg, la Souabe, Gènes, Milan, Ferrare et leurs territoires, le pape et les cardinaux d'Avignon le reconnaissaient encore. Aix-la-Chapelle refusa de recevoir son rival, qui fut obligé de se faire couronner à Cologne. La France resta neutre. Cependant il avait offert de prendre son roi pour arbitre dans toute cette affaire; mais la faiblesse intellectuelle de Charles VI et la rivalité de ses oncles empêchèrent qu'on ne parvint à un résultat définitif. Au reste, comme, toujours fidèle à son caractère ordinaire, le prince dépossédé se contentait de prendre le titre d'empereur sans rien faire pour

en soutenir les droits, on s'accoutuma bientôt à ne plus songer à lui. Cependant il ne renonça à ses prétentions que l'an 1410, après l'élection de Sigismond; et lorsque cette année les électeurs divisés eurent nommé, d'une part Sigismond et de l'autre Josse de Brandebourg, l'Allemagne comptait trois empereurs, comme l'Eglise trois papes, Benoît XIII, Grégoire XII et Jean XXIII. Réduit à ses Etats héréditaires, Venceslas montra la même indolence et la même férocité. Ses barons conspirèrent encore contre lui, et le peuple les favorisait de tous ses vœux; mais à la nouvelle de ce qui se préparait, il parut en Bohême avec une armée et surprit tellement ses ennemis, pour qui tant de célérité était chose nouvelle, qu'ils posèrent les armes et se soumirent ou s'enfuirent en Hongrie, implorant le secours de Sigismond. Celui-ci le leur accorda et prit des mesures pour faire arrêter Venceslas, qui, dans l'espoir d'échapper à une nouvelle captivité, allait souscrire aux conditions les plus dures et peut-être le déclarer son héritier au royaume de Bohême, quand les Hongrois mêmes se révoltèrent et l'empêchèrent de suivre ses projets (1403). Les dernières années de son règne furent ensanglantées par l'hérésie de Jean Huss. Nommé recteur de l'université de Prague et confesseur de la reine (1409), ce disciple de Wiclef trouva un puissant protecteur dans Venceslas; mais le supplice auquel il fut condamné pendant la tenue du concile de Constance (1415) excita l'indignation de ses partisans, qui, vers 1418, se rassemblèrent en armes, au nombre de quarante mille, sous les ordres de Jean Ziska et Nicolas de Hussuetz. Ils ne parlaient d'abord de rien moins que de déposer le roi et d'en choisir un à la pluralité des voix. Ils se contentèrent ensuite de l'amener de son château de Visigrad à Prague pour y entendre leurs réclamations, et lui demandèrent des places de sûreté. Venceslas temporisa; mais la révolte n'en éclata qu'avec plus de force, et Ziska annonça hautement l'intention de venger la mort de Huss sur ses assassins. L'ex-empereur mourut, l'année suivante, au milieu des circonstances les plus orageuses. Les hussites, maîtres de presque toute la Bohême, venaient d'emporter Prague et d'en égorger les magistrats et les prêtres. A cette nouvelle, la cour de Venceslas fut dans la consternation. « Je l'avais bien prévu », s'écria le grand échançon. A ce mot, le roi se jeta sur lui, un poignard à la main; mais au même instant une attaque d'apoplexie, causée par la colère, le renversa, et il mourut au bout de dix-huit jours, âgé de 58 ans, après avoir porté vingt-deux ans le titre de roi des Romains et quarante et un ans celui de roi de Bohême. Il ne laissa point de postérité, et après quelques mois d'interrègne, Sigismond, son frère, déjà empereur, lui succéda. Tous les historiens s'accordent à peindre Venceslas comme un Sardanapale, un Néron, un

Copronyme. Voué à une mollesse infâme, il passait sa vie à table et parmi ses femmes, roulant sans cesse de l'ivresse à la débauche et de la débauche à l'ivresse. Fier de son apathie, lorsque les villes et les princes l'engageaient à visiter les provinces, il répondait : « Je suis empereur et vous sujets; c'est à vous de vous déranger si vous avez besoin de moi. » Une seule fois, cédant à des avis réitérés, il entreprit un voyage en Allemagne : toutes ses opérations se réduisirent à voir un tournoi à Cologne. Insensible aux pleurs et aux plaintes de ses sujets, il affectait de donner des bals et des jeux au milieu de la famine. Sa violence allait jusqu'à la barbarie. On prétend qu'il avait lui-même dressé un chien énorme à étrangler, sur un signe, ceux qui se présentaient à lui, et que Jeanne, sa première femme, ayant osé lui faire quelques représentations, périt de cette manière. Une de ses concubines, la femme qui l'avait aidé à fuir de sa première prison, avait seule le pouvoir d'adoucir ses fureurs. Cependant quelques écrivains, plus amis peut-être du paradoxe que de la vérité, ont dit que ce prince fut au moins autant à plaindre qu'à blâmer; qu'entraîné à de fausses démarches par un frère perfide, qui lui suscitait des ennemis, menacé et deux fois emprisonné par ses sujets, son caractère naturellement facile et doux put s'aigrir et le porter soit à des vengeances trop sévères, soit à des débauches capables de l'étourdir et de lui faire oublier ses malheurs. C'est ainsi que Walpole a fait un livre, *ex professo*, pour justifier Richard III de tous les crimes que l'histoire lui impute, et que Linguet, préludant à ce mot connu d'un homme trop célèbre : « Tacite ? il a calomnié Tibère ! » s'attache à atténuer les forfaits du fils de Livie. Mais on sent que ces jeux d'esprit ne peuvent qu'amuser un instant et ne changent point la conviction des siècles et la conscience du genre humain.

P—or.

VENCESLAS DU BUDOWA se fit chef de la secte des utraquistes, Bohémiens protestants qui, dans le 17^e siècle, recevaient la communion sous les deux espèces, prétendant qu'elle était de droit divin. Venceslas tenait, sur les événements qui regardaient son parti, un journal en latin, dont le manuscrit se trouve à Prague dans les archives du royaume. Dobner en a extrait et publié (1) le passage où l'auteur rend compte de la rupture qui éclata en 1608 entre l'empereur Rodolphe II et son frère l'archiduc Mathias. Les deux frères se trouvaient chacun à la tête d'une armée; l'archiduc à Czaslaw, où il avait convoqué une diète, et l'empereur à Prague, où il avait rassemblé les états de Bohême. Venceslas, profitant des circonstances, parla, au nom des utraquistes avec tant de force et d'audace, que l'empereur leur accorda à peu près tout ce qu'ils désiraient.

(1) *Diarium anonymi, ap. Dobner, Monumenta historica Bohemica*, Prague, 1768, t. 2, p. 301.

Ce prince fut également forcé de reconnaître les prétentions de son frère, qui après cela reprit le chemin de la Hongrie avec son armée. Le journal de Venceslas révèle des circonstances curieuses sur ces événements : l'auteur y peint vivement les troubles de la Bohême, l'agitation qui régnait à Prague et dans les Etats du royaume, les inquiétudes, les allées et venues du nonce apostolique et de l'ambassadeur d'Espagne, qui s'étaient donnés pour médiateurs, et enfin la convention que Mathias arracha à la faiblesse de l'empereur. Le journal est suivi des actes qui furent échangés et arrêtés en cette circonstance.

G—Y.

VENDEL-HEYL, par abréviation VANDÈLE (LOUIS-ANTOINE), helléniste de mérite et professeur distingué, naquit à Paris en 1791, mais évidemment, ainsi que l'indique son nom, était d'origine hollandaise. Deux ou trois volumes, émanés de la célèbre école hollandaise de Hemsterhuys, Lennep et Scheid, en lui tombant sous la main, non-seulement lui donnèrent le goût de la langue grecque, mais firent naître en lui la ferme résolution de l'apprendre à fond et de suivre en cette étude d'autres voies que celles dont s'était contentée l'université au 18^e siècle : il s'imposa l'obligation d'écrire en grec, c'est-à-dire, tout euphémisme mis de côté, qu'il s'imagina de s'exercer au thème grec. Il fut admis, en 1812 au plus tard, comme répétiteur à l'école Ste-Barbe. Aimé de ses élèves, il fut un de ceux qui contribuèrent à ressusciter l'étude de la langue d'Homère et de Périclès. L'université ne tarda pas à s'approprier Vendel-Heyl. En 1816, il fut envoyé au collège royal d'Orléans, et il y resta trois ou quatre ans. Sa solidité d'instruction, sa clarté de parole n'y furent pas moins appréciées qu'à Ste-Barbe. Il fut reconnu par ses supérieurs que sa place véritable était à Paris. La création du collège St-Louis ayant eu lieu sur l'entrefaite, de douze à quinze chaires qui se trouvèrent à donner, il en eut une, la quatrième d'abord, plus tard la troisième et quelque temps après la seconde. Vendel-Heyl, dans sa chaire, ne fut pas exclusivement un savant helléniste, c'était aussi un homme de goût, et les traits, soit historiques, soit archéologiques, dont il accompagnait ses leçons étaient pour beaucoup dans l'attrait auquel près de lui se laissait aller son auditoire. Les événements de juillet 1830 dérangerent cette existence si paisible. Beau-frère de Boblet, le libraire des saint-simoniens, non-seulement Vendel-Heyl s'était pénétré des idées du saint-simonisme, mais encore, quand, après la secousse des grandes journées, ses disciples, qui jusque-là n'avaient été que des libres penseurs isolés et pacifiques, ne sortant de leur cabinet que pour méditer entre frères, crurent le moment venu de se mettre à l'action et de déployer un drapeau, missionnaire un peu trop ardent, il crut pouvoir et devoir en sa chaire même proférer des maximes, dévelop-

per des points de vue qui prépareraient les jeunes esprits confiés à sa tutelle à devenir un jour les adeptes de la doctrine naissante. Ces inopportunes excursions hors du strict domaine des langues anciennes alarminèrent singulièrement et non sans cause, il faut l'avouer, proviseur et censeur. Il en fut référé au ministre, et Vendel-Heyl dut donner sa démission pour échapper à la révocation. Accédant à des propositions liées à des idées d'enseignement plus originales, plus sages et plus fécondes que celles auxquelles jusqu'ici s'est enchaîné l'Etat, il s'embarqua, en 1839, en qualité de professeur particulier d'histoire, à bord du vaisseau *l'Oriental*, qui partait de Nantes comme allège flottant pour faire le tour du monde. Il traversa l'Atlantique, vint doubler heureusement le cap Horn, et débarqua au Chili, où les recommandations dont il se trouvait porteur, ou dont il fut l'objet sur place, décidèrent sur-le-champ le gouvernement à l'attacher à ses établissements d'instruction publique. Il fut pourvu d'une chaire à Valparaíso, sa capitale. Est-ce aux antiquités et à l'histoire, est-ce au grec qu'il dut initier les jeunes Chiliens ? Nous l'ignorons. On nous a certifié que sa position lui rapportait au moins de six à huit mille francs vers 1853. Vendel-Heyl ne devait pas revoir sa patrie : ses os reposent à Valparaíso, où il s'éteignit très-peu d'années, nous dit-on, après avoir regu les nouvelles de la dernière collision de Nicolas avec la Turquie, c'est-à-dire évidemment de 1853 à 1856. — Vendel-Heyl a-t-il fourni quelque lustre de littérature ou d'enseignement à la presse américaine ? Il serait difficile de répondre à cette question. En France il a beaucoup produit, dans une seule spécialité, il est vrai, dans celle qu'il possédait si bien. Le plus gros ouvrage auquel il ait mis son nom, c'est la révision du Dictionnaire de Planche, intitulé *Dictionnaire grec-français, nouvelle édition, sur un plan entièrement nouveau, augmenté de plus de quinze mille notes, d'après les travaux de la critique moderne, et formant un dictionnaire complet de la langue grecque*, par L.-A. Vendel-Heyl et Alexandre Pillon, Paris, 1836, in-8°. L'ouvrage qui reste ensuite réellement son titre d'honneur et le livre caractéristique de l'aptitude qui le recommande à la mémoire des hommes de l'enseignement, c'est un *Cours de thèmes grecs* en deux parties qui parurent successivement et qui chacune eurent plusieurs éditions : la première partie surtout, comme la plus facile, en comptait déjà cinq dès 1830 ; la seconde en avait trois en 1831. Ce n'est cependant ni la mieux travaillée ni la mieux réussie. Mais c'est celle qui embrasse et la syntaxe et les idiotismes. Les deux parties présentent au plus haut degré ce dont les élèves ont le plus besoin, une gradation parfaite de toutes les difficultés à vaincre et un choix de phrases typiques, de sentences et d'anecdotes, débarrassé de la vieille rouille et des inélégances

dont étaient hérissés les manuels à thème latin d'autrefois. En tête du cours de Vendel-Heyl était un *Abrégé de grammaire grecque* qui, même après Burnouf, avait sa raison d'être, sinon pour la lexicologie, du moins pour la syntaxe. Vendel-Heyl fut, tant qu'elle dura, une des colonnes de la *Bibliothèque grecque-latine-française* que commença, mais que n'acheva pas la maison Poileux, et dont la spécialité consistait à présenter réunis en un même volume texte original et traduction française sur la page de gauche, traduction interlinéaire sur celle de droite, le tout suivi de quelques notes indispensables. Des vingt et quelques volumes que comprend la collection, douze sont de Vendel-Heyl, savoir : deux latins (le *Cornelius Nepos*) et dix grecs, lesquels contiennent chacun une tragédie. Eschyle à lui seul en remplit sept, il est complet ; les deux autres grands tragiques sont représentés, l'un par le *Philoctète* et l'*Electre*, l'autre par l'*Iphigénie en Aulide*. L'*Eschyle* (1834-1836) nous offre ceci de particulier qu'il porte à sa suite un petit lexique des mots jusqu'à ce temps inexplicables qu'on rencontre dans cet auteur. Tout mince qu'il est, cet appendice est important ; il tient lieu de longues notes ou les abrège ; il était nécessaire. Quant à la traduction, comme sens elle est fidèle ; mais ce n'est pas Vendel-Heyl qui pouvait rendre la sombre énergie, le mouvement et la couleur du vieux brave de Marathon. Il est plus à la hauteur avec ses deux rivaux. Nous indiquerons encore deux livres que recommande le nom de Vendel-Heyl. L'un est le *Conciones grec, annoté pour le baccalauréat ès lettres, avec traduction très-littérale en regard du texte*, Paris, 1836-1839, 13 livraisons grand in-18. L'autre est un *Narrationes* dont voici le titre, non tout au long, mais dans ce qu'il a d'essentiel : *Narrations choisies des meilleurs auteurs latins, Valère-Maxime, Aulu-Gelle..., Velleius Paterculus..., Suétone, Tacite, précédées de sommaires et accompagnées d'analyses*, Paris, 1833, in-12 ; ou, avec traduction française, 2 vol. in-12, même année. Nous laissons de côté nombre d'opuscules encore, mais qui présentent de plus en plus le caractère non-seulement scolaire, mais élémentaire et compilatoire, à plus forte raison quelques productions moins importantes, telles que son discours sur la tombe de Charles Boblet, son beau-frère, le 20 mai 1832, etc., etc. P—OT.

VENDELIN. Voyez WENDELIN.

VENDOME (CÉSAR duc DE), appelé *César Monsieur*, fils aîné de Henri IV et de Gabrielle d'Estées, naquit dans le mois de juin 1594, au château de Coucy en Picardie, et fut reconnu par des lettres de légitimation du mois de janvier suivant (1). Créé duc de Vendôme, en 1598, et gouverneur de Bretagne, il fut fiancé, la même

année, à la fille unique du duc de Mercœur, la plus riche héritière du royaume. Par le contrat de mariage, son beau-père lui céda le gouvernement de Bretagne, et Henri IV lui fit don du duché-pairie de Vendôme, ancien apanage de la maison de Bourbon qu'il venait de réunir à la couronne. Cette cession portait atteinte à l'aliénabilité du domaine, et le parlement s'y refusait ; mais Henri leva toutes les difficultés en mettant cette note au bas des lettres de jussion : « Croyez que « faisant ce que je vous demande pour mon fils « vous me serez très-agréables, et d'autant que « c'est chose que j'ai fort à cœur et que j'affec- « tionne. » Ce prince mit le comble à ses faveurs en donnant, en 1610, rang à son fils immédiatement après les princes du sang. La tendresse de ce prince pour cet enfant était si grande, qu'il songea, dit-on, aux moyens de lui assurer sa couronne, s'il n'avait pas d'héritier. Ainsi on ne doit pas être surpris que le duc de Vendôme ait été l'un des chefs des mécontents qui cherchèrent à troubler la France, sous le prétexte que le mariage de Louis XIII avec une infante d'Espagne était contraire au bien de l'Etat. Retenu, par ordre de la reine mère, dans son appartement au Louvre (1614), il parvint à s'évader, et s'enfuit dans son gouvernement de Bretagne, qu'il tenta de soulever. La reine, voulant prévenir une guerre civile, souscrivit, par le traité de Ste-Menheould (15 mai), à toutes les conditions des mécontents : mais le duc de Vendôme persista dans sa révolte, et continua d'entretenir des intelligences avec le prince de Condé. Sommé de licencier ses troupes, il répondit qu'ayant pris les armes pour venger la mort du roi son père, il était décidé à y sacrifier sa vie et ses biens. L'approche de l'armée royale et la défection de ses partisans l'obligèrent bientôt à changer de langage ; et il s'empressa de se rendre aux conférences de Loudun, où furent discutés les moyens d'achever la pacification du royaume. La guerre ayant été résolue contre les réformés, il leur prit, en 1622, Clérac, dont il rasa les fortifications, contint avec une poignée d'hommes la garnison de Montauban, et contribua à la réduction de Montpellier. Engagé par le grand prieur de France, Alexandre, son frère, dans la conspiration de Chalais contre Richelieu (voy. TALLEYRAND), il se proposait d'en attendre le résultat en Bretagne. La crainte d'éveiller les soupçons le força d'accepter l'invitation que lui fit le roi de se rendre à Blois, où se trouvait alors la cour. « Sire, dit-il à Louis XIII, je suis venu au premier commandement de Votre Majesté, pour « lui obéir et l'assurer que je n'aurai jamais « autre dessein ni volonté que de lui rendre « très-humble service. — Mon frère, répondit « le monarque, j'étais en impatience de vous « voir. » Pendant le souper, il lui proposa de l'accompagner à la chasse du côté d'Amboise : « Je ferai, dit César, ce que Votre Majesté me

(1) Ces lettres sont très-curieuses à lire. Dreux du Radier les a données dans son sixième volume des *Reines et Régentes de France*.

« commandera ; mais je suis venu en poste, et je suis las. — Je vois, reprit le roi, que vous voulez voir vos amis ; je vous laisserai faire vos visites. » Deux jours après, dans la nuit (13 juin 1626), le duc de Vendôme fut arrêté avec son frère. Ils étaient couchés dans la même chambre, et profondément endormis. Après avoir entendu la lecture de l'ordre du roi : « Eh bien, dit le duc à son frère, ne vous avais-je pas annoncé « en Bretagne qu'on nous arrêterait ? — Ah ! s'écria le grand prieur, je voudrais être mort et « que vous y fussiez. » Ils furent conduits au château d'Amboise, puis à celui de Vincennes, et traités avec beaucoup de rigueur. Le grand prieur y mourut le 8 février 1629 (1) protestant de son innocence, à moins que ce ne fût un crime d'avoir tenté de détourner Monsieur (Gaston d'Orléans) d'épouser mademoiselle de Montpensier. Le duc de Vendôme ayant fait au contraire tous les aveux qu'on lui demandait, et s'étant démis de son gouvernement de Bretagne, sortit de prison au bout de quatre ans. Il ne lui fut accordé qu'une modique pension pour aller vivre obscurément dans les pays étrangers. Il obtint du service en Hollande et commanda les volontaires à la bataille de Lillo (1631). Ayant négocié sa rentrée en France, il vécut tantôt dans son château d'Anet, tantôt dans celui de Vendôme, où il put quelque temps se croire oublié. En 1641, il fut accusé d'avoir tenté de faire empoisonner le cardinal de Richelieu. Sur le premier mot, il offrit au roi de se justifier de cette absurde imputation : mais réfléchissant que son innocence pourrait bien ne pas le garantir de la prison, il s'enfuit en Angleterre. Son procès fut instruit, et il aurait été condamné, si le cardinal n'eût pas donné au roi le conseil de se réserver de prononcer sur cette affaire. César de Vendôme ne revint en France qu'après la mort du cardinal. Regardé comme l'un des chefs du parti des *importants*, il fut enveloppé dans la disgrâce du duc de Beaufort son fils. Ayant reçu l'ordre de sortir à l'instant de Paris avec sa famille, il s'en excusa sur ce qu'il était malade ; mais la reine, qui désirait le voir éloigné, lui fit offrir sa litière pour le conduire au lieu de son exil (*Mémoires de madame de Motteville*, t. 1, p. 190). Il ne tarda pas à rentrer en grâce, et fit sa paix avec le cardinal Mazarin, dont il avait d'abord rejeté les avances. En 1650, il reçut les provisions de gouverneur de Bourgogne, et quelques mois après, la reine se démit, en sa faveur, de la charge de grand-maître, chef et surintendant général de la navigation et du commerce de France, dont la survivance fut accordée au duc de Beaufort. Le duc de Vendôme contribua beaucoup à la pacification de la Guyenne, et enleva Bordeaux aux mécontents (1653). Il mit en fuite

(1) Il était né à Nantes en 1598, et fut inhumé dans un caveau de l'église du collège de Vendôme, que son frère César avait fondé.

la flotte espagnole devant Barcelonne, en 1655. Ses infirmités l'obligèrent de passer ses dernières années dans l'inaction, et il mourut à Paris le 22 octobre 1665, à l'âge de 71 ans. Son corps fut transporté à Vendôme et inhumé dans le caveau des Bourbons de l'église St-Georges. Son cœur fut donné à l'église de l'Oratoire. C'était, suivant le Vassor (*Histoire de Louis XIII*), un mince capitaine, qui ne sut jamais se faire craindre ni se faire estimer. Selon madame de Motteville (*Mémoires*, t. 1, p. 126), il avait beaucoup d'esprit, et c'était là tout le bien qu'on en disait. On a de lui quelques lettres imprimées en 1614, relatives aux troubles de Bretagne. Il avait eu de son mariage avec Françoise de Lorraine, duchesse de Mercœur, deux fils : 1° Louis, duc de Mercœur, marié à Laure Mancini (*voy.* l'article suivant) ; 2° François, duc de Beaufort (*voy.* ce nom) ; et une fille, Elisabeth, mariée à Charles-Amédée de Savoie, duc de Nemours, qui fut tué en duel à Paris, le 30 juillet 1652, à l'âge de 28 ans. Le portrait de César, duc de Vendôme, a été gravé dans tous les formats. W—s.

VENDÔME (Louis, duc DE), fils aîné du précédent, naquit en 1612 et fut connu sous le nom de duc de *Mercœur* jusqu'à la mort de son père. Il fit ses premières armes en 1630, dans l'expédition que Louis XIII dirigea lui-même en Piémont, et servit ensuite en Hollande, où il se trouva à l'affaire de Lillo, sous les yeux de son père. Depuis il se distingua au siège d'Hesdin, à celui d'Arras et surtout le 2 août 1640 à l'attaque des lignes françaises, où il fut blessé d'un coup de feu. Après la retraite de son père en Angleterre, il s'éloigna de la cour et n'y reparut qu'après la mort du cardinal de Richelieu. En 1649, il leva un régiment de cavalerie de son nom (Mercœur) et fut nommé vice-roi et commandant des troupes françaises en Catalogne. Il reprit Castel-Léon sur les Espagnols ; mais n'ayant pas assez de forces pour se maintenir, il demanda des secours, et, n'ayant pu en obtenir, il résigna sa vice-royauté en 1631. Ce ne fut qu'après avoir épousé, en 1651, Laure Mancini, l'aînée des nièces de Mazarin, qu'il entra tout à fait en faveur et devint commandant de la Provence, où il apaisa des troubles et se rendit maître de Toulon. En 1656, Louis XIV lui donna le commandement de l'armée de Lombardie, conjointement avec le duc de Modène, et ils résistèrent de concert aux attaques réitérées du cardinal Trivulce. Le roi le créa, en 1661, chevalier de ses ordres. Du reste, c'était un général médiocre et de peu d'esprit. Ayant perdu sa femme en 1656, il embrassa l'état ecclésiastique et fut créé cardinal en 1667. Le pape Clément IX le nomma son légat à *latere* en France, et ce fut au nom de ce pontife qu'il tint le Dauphin sur les fonts de baptême. Il mourut à Aix en 1669.

M—D J.

VENDÔME (LOUIS-JOSEPH, duc DE), fils aîné du

précédent, naquit en 1654 et porta jusqu'à la mort de son père le nom de *duc de Penthièvre*. Son éducation ne fut pas très-soignée sous le rapport de l'instruction, et il ne montra jamais beaucoup de goût pour les sciences et les lettres. Il débuta dans la carrière des armes comme simple garde du corps, marchant à la suite de Louis XIV dans l'invasion de la Hollande en 1672. Il fit ensuite les dernières campagnes de Turenne et fut blessé au combat d'Altenheim, dans la retraite qui suivit la mort de ce grand homme. Nommé brigadier des armées du roi en 1677, ce fut en cette qualité qu'il fit la campagne de Flandre, sous le maréchal de Créquy, et qu'il se distingua aux sièges de Condé et de Cambray, ce qui lui valut, l'année suivante, le brevet de maréchal de camp. La paix de Nimègue ayant enfin rendu le repos à l'Europe, le duc de Vendôme se retira dans son château d'Anet, où il se livra sans réserve à son goût pour tous les genres de plaisirs. Nommé gouverneur de la Provence, en 1681, il alla prendre possession de cette charge; et les états de la province lui ayant offert, selon l'usage, une somme d'argent considérable, il la refusa avec un noble désintéressement. Nommé lieutenant général et chevalier des ordres, en 1688, il se distingua dans quatre campagnes successives, aux sièges de Mons et de Namur, au combat de Leuse, et surtout à celui de Steinkerke, où le maréchal de Luxembourg, ayant été surpris par les Anglais, ne parvint à les repousser qu'à la suite de trois charges sanglantes, dirigées principalement par le duc de Vendôme et son frère, qui y donnèrent des preuves d'intrépidité (*voy.* LUXEMBOURG). En 1693, le duc de Vendôme fut envoyé en Italie, sous les ordres de Catinat, et il contribua très-efficacement à plusieurs victoires de ce maréchal, surtout à celle de la Marsaille, où il commandait l'aile gauche de l'armée française. Louis XIV lui accorda alors rang au parlement, au-dessus des pairs; et il fut créé général des galères, sur la démission du duc du Maine : mais une faveur plus importante fut le commandement en chef de l'armée de Catalogne, où Vendôme arriva dans le mois de juin 1695, pour remplacer le maréchal de Noailles. Après avoir fait lever le siège de Palamos et culbuté la cavalerie espagnole, que commandait le prince de Hesse-Darmstadt, il investit Barcelone et commença un siège au succès duquel Louis XIV mettait beaucoup de prix. On avait en conséquence donné à Vendôme des moyens considérables; et la place fut investie par terre et par mer : mais elle était bien approvisionnée, défendue par une forte garnison; et tout annonçait que l'opération serait longue et difficile. La cour d'Espagne, qui tenait beaucoup à la conservation de ce boulevard de ses frontières, envoya une armée nombreuse sous les ordres du vice-roi de Catalogne, François de Vélasco, pour attaquer les assiégeants. Le duc de Vendôme, informé de ce

projet, résolut de le prévenir. Ne laissant dans ses lignes que le nombre de troupes nécessaire pour contenir la garnison, il marche, pendant la nuit, contre Vélasco, le surprend au point du jour, et le met dans une déroute complète. Cette victoire fut bientôt suivie de la prise de Barcelone, qui capitula le 10 août 1695; et ces événements amenèrent la paix de Ryswyck. Vendôme retourna triomphant dans sa délicieuse retraite d'Anet, et il n'en sortit qu'à l'époque de la guerre de la succession d'Espagne. Chargé alors d'aller réparer, en Italie, les fâcheux résultats de l'impéritie de Villeroi, il prit le commandement de l'armée des deux couronnes, et se trouva, pour la première fois, avec le nouveau roi Philippe V, auquel il inspira, dès ce moment, une grande confiance. Ce prince lui avait amené de Naples de nombreux renforts; et Vendôme se vit à la tête d'une armée de beaucoup supérieure à celle des Impériaux : mais ceux-ci étaient commandés par le prince Eugène, le plus entreprenant et le plus fécond en ressources des généraux de ce temps-là. Ces qualités n'étaient pas, il faut le dire, celles de Vendôme : tous les contemporains s'accordaient à le représenter comme incapable de méditer et de préparer de longue main une opération, et surtout comme dépourvu de la vigilance et de l'activité qui peuvent seules en assurer le succès. Il est difficile d'expliquer comment un tel homme s'est fait une assez grande réputation dans un siècle où brillèrent tant d'illustres guerriers; et l'on ne conçoit pas mieux comment il a pu réellement obtenir des succès importants; mais on ne peut nier qu'à son excessive incurie, à son insurmontable paresse, il joignait un coup d'œil excellent, une valeur à toute épreuve, un sang-froid imperturbable dans les plus grands périls, et que par des avantages si grands dans un général, il réparait souvent les malheurs qu'avait causés son imprévoyance. Dans cette campagne de 1702, il débuta de la manière la plus brillante, poussant devant lui l'armée impériale, battant son arrière-garde à Ustiano, à San-Vittoria, et faisant lever le blocus de Mantoue. Mais bientôt, retombé dans son indolence, il se relâcha des précautions qu'il avait d'abord prises; et après avoir marché sans reconnaître le pays, même sans être précédé d'une avant-garde, il allait établir son camp sur le canal du Zero, dans la plaine de Luzara, lorsque le hasard fit découvrir, cachée derrière ce même canal, toute l'armée du prince Eugène, qui avait passé le Pô sans que l'on s'en fût aperçu, et qui était près de fondre sur les Français, désarmés et occupés à dresser leurs tentes. Toute l'armée de Vendôme était perdue sans ressource, si sa sécurité eût duré un quart d'heure de plus. Dès qu'il est averti, il saisit, au premier coup d'œil, tous les avantages et les difficultés du terrain, forme ses troupes, les mène au combat, et fait si bien qu'après de longs et sanglants efforts de part et d'au-

tre, la victoire reste indécise, dans une journée où l'ennemi croyait marcher à un triomphe assuré (15 août 1702). Philippe retourna en Espagne aussitôt après; et persuadé qu'il avait assisté à une victoire, il donna l'ordre de la Toison d'or à Vendôme. Resté à la tête de l'armée confédérée, ce général pénétra dans le Tyrol, obtint divers avantages sur le comte de Stahrenberg, et se rendit ensuite en Piémont, pour y combattre le duc de Savoie, qui venait de se séparer de la France. Il désarma 3,000 hommes des troupes de ce prince, alors réunis à l'armée française, et il lui enleva plusieurs places, entre autres celle de Verrue, qui capitula après un long siège. Mais bientôt, obligé de marcher à la rencontre du prince Eugène, qui venait au secours du duc de Savoie, il le rencontra sur l'Adda, où fut livrée, le 16 août 1706, la bataille de Cassano, si sanglante, si indécise, et dans laquelle, comme à Luzara, le hasard et la valeur française suppléèrent à l'imprévoyance du général. Vendôme, qui d'abord s'était laissé tromper sur le point d'attaque, fit de si bonnes dispositions au Paradiso, qu'il força le prince Eugène à tenter le passage du fleuve d'un autre côté : mais il se troubla ensuite tellement, il agit si peu de concert avec son frère le grand prieur (*voy.* l'article suivant), qu'il ne put opposer à l'armée impériale, sur le pont de Cassano, que des corps séparés, combattant sans ensemble et presque sans direction, dans un cul-de-sac où la victoire pouvait seule les soustraire à une ruine absolue. C'est ainsi que cette bataille a été représentée par les meilleurs juges, par Feuquières et par Folard lui-même, quelque admirateur que ce dernier fût du duc de Vendôme, qui l'avait fait son aide de camp. Ce général montra plus d'habileté, quelques mois après, en surprenant l'armée impériale dans ses quartiers d'hiver à Calcinato : mais dans cette circonstance il manqua encore d'activité, et n'ayant pas poursuivi rapidement un premier avantage, il laissa échapper l'occasion d'en obtenir de plus considérables. Ce fut son dernier exploit en Italie. Destiné à remplacer Villeroi après tous ses désastres, il fut envoyé en Flandre, en 1708, pour y commander les débris qui venaient d'échapper à la défaite de Ramillies : mais ne connaissant pas le pays, se trouvant en présence de Marlborough et du prince Eugène, et peu d'accord avec le duc de Bourgogne (*voy.* BOURGOGNE), il essuya toutes sortes de revers, et perdit la bataille d'Oudenarde, si funeste pour la France dans les circonstances fâcheuses où le royaume se trouvait. Sans adopter sur cet événement toutes les assertions de Saint-Simon, qui a traité Vendôme avec beaucoup de sévérité, on ne peut nier que ce général ne fût dans cette occasion aucune disposition pour empêcher la jonction du prince Eugène avec Marlborough, ni pour opérer la sienne avec le maréchal de Berwick, qui lui amenait des ren-

forts, ni enfin pour résister à une attaque qu'il devait prévoir. Il n'est pas moins vrai que ses troupes, prises au dépourvu, et venant l'une après l'autre en colonnes sur le terrain, n'eurent pas le temps de se former. Le désordre de la retraite, exécutée pendant la nuit, fut encore plus grand; et l'armée française y fit des pertes immenses; enfin Vendôme mit le comble à ses torts en parlant à l'héritier du trône, au milieu d'un conseil de guerre, avec la dernière arrogance, et en rappelant à ce prince, de la manière la plus dure, *qu'il* (le prince) *n'était venu que pour obéir*. C'était se condamner lui-même; mais ses partisans ne persistèrent pas moins à dire que les ordres du jeune duc avaient fait tout le mal; qu'ils avaient empêché les meilleures résolutions; et ils répétèrent avec plus de violence encore ces accusations contre le petit-fils de Louis XIV, lorsque les alliés entreprirent le siège de Lille, et qu'ils s'emparèrent de cette place, en présence de 100,000 Français, qui ne firent rien pour les en empêcher (*voy.* EUGÈNE et BOUFFLERS). Les partisans de Vendôme étaient surtout appuyés par le Dauphin, père du duc de Bourgogne, qui avait le tort incroyable d'être jaloux des succès de son fils. Dès que cette déplorable campagne fut terminée, Vendôme parut à la cour de Meudon, et il y fut accueilli avec beaucoup d'empressement. Il jeta en même temps dans le public une espèce de mémoire justificatif, où la plupart des faits étaient défigurés et rapportés d'une manière tout à fait injurieuse au duc de Bourgogne. Ce fut par tous ces moyens et par l'influence d'un parti nombreux que, malgré ses défaites, Vendôme conserva une grande réputation d'habileté; enfin ce fut ainsi que, un an plus tard, lorsque la couronne d'Espagne fut près d'échapper à Philippe V, lorsque ce prince, obligé de quitter sa capitale, n'eut plus d'espoir que dans les secours de la France, il ne vit de moyen de salut que dans la valeur du vainqueur de Luzara, et il le demanda avec beaucoup d'instances à Louis XIV. Ce monarque se hâta de faire partir le duc, et il envoya en même temps en Espagne tous les secours dont il put disposer. Au nom de Vendôme, tous les débris échappés à la défaite de Saragosse se réunirent; un grand nombre de volontaires accoururent de toutes les parties de l'Espagne pour se ranger sous les drapeaux de Philippe V; et bientôt l'archiduc d'Autriche, son compétiteur, se vit obligé de quitter Madrid devant le petit-fils de Louis XIV, qui y fit sa rentrée à côté de Vendôme, le 3 décembre 1710, au milieu des cris de *Vive Philippe V! vive Vendôme!* Trois jours après, tous deux quittèrent cette capitale; ils poursuivirent avec une admirable rapidité l'armée de Stahrenberg, et forcèrent à capituler le général Stanhope, qui, après s'être tenu maladroitement trop éloigné de l'armée dont il commandait l'arrière-garde, s'était, plus maladroitement encore, enfermé dans la mauvaise

place de Brihuega, où il mit bas les armes avec 5,000 Anglais. Ce succès important fut bientôt suivi de la victoire de Villa-Viciosa, que Vendôme remporta sur Stahrenberg lui-même. Cette victoire, quoique longtemps disputée, fut tout à fait décisive; et cette époque du petit-fils de Henri IV est réellement très-brillante : c'est la plus belle de sa vie. Cependant il était malade, souffrant de la goutte, et déjà d'un âge avancé : ce fut dans cet état qu'on le vit déployer plus d'énergie et d'activité qu'il n'en avait montré dans toute la force de sa jeunesse. Toujours à cheval, et se donnant à peine le temps de prendre un léger repas, il força en quelque sorte le jeune roi à suivre son exemple. Dans la soirée de la victoire de Villa-Viciosa, tous deux n'avaient que leurs manteaux pour coucher sur le champ de bataille. Ce fut alors que Vendôme dit avec tant de grâce au jeune monarque : « Je vais donner à Votre Majesté le meilleur lit sur lequel un roi ait jamais pu coucher; » et faisant apporter tous les drapeaux et les étendards pris à l'ennemi, il les arrangea en sa présence. Revenu triomphant à Madrid, avec le roi, qui lui devait sa couronne, il y fut comblé d'honneurs, et admis au rang de premier prince du sang : mais il refusa généreusement toutes les sommes d'argent qui lui furent offertes; et peu de temps après, voulant achever son ouvrage, il partit pour la Catalogne, afin de soumettre quelques corps d'insurgés qui tenaient encore pour l'Autriche. Ce fut dans cette expédition qu'il mourut subitement au milieu de ses triomphes, à Tignaroz, le 11 juin 1712. Philippe V ordonna que toute l'Espagne prit le deuil, et il le fit enterrer à l'Escorial, dans le tombeau des infants d'Espagne. Vendôme avait épousé, en 1710, Marie-Anné de Bourbon-Condé, qui mourut en 1718. Peu d'hommes ont donné lieu à des opinions plus diverses; peu de guerriers offrent dans leur carrière de quoi établir des jugements aussi contradictoires. Avant de commander en chef, il avait montré quelque habileté, et surtout cette bravoure qui le distingua toujours. Dans sa première campagne en Catalogne, il brilla par l'audace, l'activité, et il obtint de beaux résultats : mais en Italie, où il avait, par le nombre, une grande supériorité sur le prince Eugène, il profita peu de cet avantage, ne déploya aucun plan, aucune combinaison hardie; et, dans les deux occasions les plus importantes, ne dut qu'au hasard d'échapper à une défaite absolue et dont on n'eût pu accuser que son imprévoyance. A Oudenarde, où il était également supérieur par le nombre, il se laissa prévenir, malgré des avis réitérés, et il voulut combattre lorsqu'il n'était plus temps; il attribua tous les torts à l'héritier du trône; et quoique ce prince ne fût venu que pour obéir, comme il le lui dit avec tant d'insolence, il rejeta sur lui toutes les suites de sa propre indécision, de son impéritie; et son parti, qui ne laissait pas d'être nombreux, fit retentir

ses plaintes jusqu'aux oreilles du roi et nuisit beaucoup au duc de Bourgogne dans l'esprit de Louis XIV. On resta persuadé, à la cour et dans le public, que Vendôme était un grand général, et ce fut l'opinion de toute la France autant que celle de Philippe V, qui le conduisit presque aussitôt en Espagne, où l'on crut qu'il était le seul homme capable de replacer la couronne sur la tête du petit-fils de Louis XIV. Ses opérations dans cette contrée sont dignes d'éloge sous beaucoup de rapports. Contre sa coutume, il y déploya de l'activité. Il fut admirablement secondé, il est vrai, par les troupes, et surtout par les généraux espagnols; et il eut le tort de ne pas reconnaître assez ce qu'il devait à la valeur du comte d'Aguilar, qui lui fut indignement sacrifié par la cour. Si les talents militaires de Vendôme ont pu être jugés diversement, toutes les opinions sont d'accord sur le scandale de ses mœurs et de sa vie privée. D'un cynisme et d'une malpropreté dégoûtante, il cachait à peine ses goûts honteux. Personne n'a contesté son désintéressement et sa bonté; mais cette bonté et ce désintéressement n'avaient souvent pour principe qu'une faiblesse déplorable et qui tournait presque toujours au profit des intrigants et des fripons dont il était sans cesse entouré. Le désordre de sa maison était tel que le secrétaire de ses commandements, Campistron, a dit que l'on courait toujours risque d'y mourir de faim ou d'indigestion. Ses domestiques le volaient ouvertement. L'un d'eux lui ayant dit un jour qu'il allait le quitter, ne pouvant plus voir piller aussi effrontément : « N'est-ce que cela ? lui dit Vendôme, eh bien, *pille comme les autres !* » A ses derniers moments, lorsqu'il fut près d'expirer des suites d'une indigestion (1), ces misérables vendirent jusqu'au matelas sur lequel il était couché. Dans son château d'Anet, comme dans son état major, il passait sa vie au milieu des hommes les plus méprisables, leur sacrifiant les meilleurs officiers, et souvent ses devoirs les plus impérieux. L'un d'eux était notoirement vendu aux ennemis de l'Etat, et leur livrait le secret des plus importantes opérations. Le moyen de succès le plus assuré auprès du duc était d'afficher une grande liberté dans sa conduite et dans ses propos. Ce fut par là que le fameux Alberoni sut lui plaire et s'en fit un protecteur très-zélé. Fort populaire et presque familier avec ses inférieurs et surtout avec les soldats, il était fier avec ses égaux, et il tirait surtout beaucoup de vanité de son origine. Philippe V lui ayant témoigné son étonnement de ce qu'il avait tant d'esprit et de valeur, quoique son père en eût peu montré, il répondit au monarque : *Mon esprit vient de plus loin.* On sait que Louis XIV n'aimait pas Vendôme, qu'il ne l'employa jamais que faute de pouvoir faire mieux; et l'on a dit

(1) Pour avoir mangé trop de poisson.

que cet éloignement venait surtout de ce que les princes n'aimaient pas les bâtards de leur maison : mais aucun de nos rois n'eut plus de raison que celui-là d'être indulgent pour ce genre de scandale ; il est plus probable que le monarque détestait dans Vendôme ses goûts infâmes et son irrégion. C'est sans doute à cause de cette opinion connue du souverain que les historiens contemporains ont peu parlé d'un homme aussi remarquable. Voltaire lui a donné de grands éloges, par les mêmes motifs, peut-être, qui empêchèrent Louis XIV de l'estimer. L'académie de Marseille proposa, en 1781, pour sujet du prix d'éloquence, l'*Eloge de Vendôme*. Le prix fut remporté, en 1783, par M. de Villeneuve, commis à l'hôtel des fermes. L'ouvrage, imprimé in-8°, a pour épigraphe *Optime is laudaverit qui fideliter narraverit*. MM. Dieulafoy et Gersain ont fait représenter, sur le théâtre du Vaudeville, le 17 juin 1807, *les Pages du duc de Vendôme*, pièce en un acte, imprimée la même année in-8°. De cette pièce, M. Aumer a fait un ballet joué à l'Opéra le 8 octobre 1820, et imprimé la même année in-8°. MM. Mennechet et Empis ont donné sur le même théâtre, le 5 décembre 1823, *Vendôme en Espagne*, drame lyrique en un acte, imprimé in-8° (ouvrage de circonstance). On a publié, pour le même motif et dans la même année : *le Duc de Vendôme en Espagne, précis historique de sa vie et de ses dernières campagnes, par un ancien militaire*, in-8°. M—D j.

VENDÔME (PHILIPPE DE), frère du précédent, né le 23 août 1655, fut reçu chevalier de Malte dans son enfance, et fit ses premières armes, en 1669, sous le duc de Beaufort, son oncle, qui périt si malheureusement au siège de Candie (voy. BEAUFORT). Le jeune chevalier donna, à ce siège mémorable, des preuves d'un grand courage, et il fit ensuite la campagne de Hollande, où Louis XIV commanda son armée en personne. Etant resté en Allemagne, sous les ordres de Turenne, après le départ du monarque, il eut part à la victoire de Sintzheim. Il fit les campagnes de Flandre avec le grade de colonel, fut nommé maréchal de camp en 1691, et ne se distingua pas moins que son frère aîné à la prise de Namur, ainsi qu'aux combats de Leuse et de Steinkerque. Devenu grand prieur de France et lieutenant général en 1693, il passa à l'armée d'Italie et concourut à plusieurs victoires dans le Piémont, notamment à celle de la Marsaille, sous le maréchal de Catinat. Il suivit encore son frère en Catalogne, en 1697, et contribua beaucoup, par sa valeur, à la défaite de Vélasco et à la prise de Barcelone. Il retourna ensuite en Italie, où il fut chargé du commandement de la Lombardie, pendant que le duc de Vendôme s'emparait des places du Piémont. Il contraignit alors les Impériaux, par différents avantages, à repasser l'Adige et à évacuer le Mantouan, repoussa toutes leurs tentatives pour

secourir la Mirandole (voy. FOLARD), et leur fit essuyer un échec considérable auprès de Castiglione, le 31 janvier 1705. Mais tous ces lauriers semblèrent bientôt effacés par la conduite du grand prieur à la bataille de Cassano, où cependant il ne fit que suivre les ordres de son frère, en s'éloignant du Ritorto, que devait attaquer le prince Eugène, et en se tenant éloigné du combat, parce que le duc ne lui envoya point d'ordre d'y venir. On ne peut nier que cette excuse ne fût militairement très-bonne ; cependant elle ne fut pas admise. Traité avec beaucoup de dureté par son frère, et disgracié par la cour, le grand prieur perdit tous ses bénéfices, qui étaient considérables, et il se retira à Rome, où il ne lui resta pour vivre qu'une pension du roi, de vingt-quatre mille francs. Après cinq ans de séjour en Italie, il revenait en France avec le consentement de Louis XIV, lorsqu'il fut arrêté à Coire en Suisse, par le conseiller Mesner, qui se vengea par là de ce que son fils était retenu prisonnier en France. La cour de Versailles réclama contre cette violation du droit des gens : le conseiller, qui s'était sauvé en Allemagne, fut condamné à mort pour cet abus de pouvoir ; et le grand prieur, rendu à la liberté, se hâta de revenir en France, où il rentra dans la faveur du roi, et recouvra ses bénéfices. A la mort de son frère, il n'héritait point du duché de Vendôme, en raison de ses vœux comme chevalier de Malte, et ce duché fut réuni au domaine de la couronne. Rétabli dans son palais du Temple, il s'y livra à tous les genres de plaisirs, y réunit très-nombreuse compagnie et se fit remarquer par la licence de ses mœurs, dans le temps de la régence, où tout fut si licencieux. Du reste ce prince aimait et protégeait les lettres et les arts. La Fare, Chaulieu, Palaprat, vécurent dans son intimité, et souvent ils éprouvèrent sa bienfaisance. Ce fut à lui que J.-B. Rousseau adressa sa belle ode septième, à l'occasion de son retour de Malte, où il s'était rendu, en 1715, pour y prendre le commandement des troupes destinées à combattre les Turcs. Mais l'attaque que l'on redoutait de la part de ces derniers n'eut pas lieu, et le grand prieur se hâta de revenir dans son palais du Temple, où il mourut le 24 janvier 1727. L'esprit de ce prince était plus cultivé que celui de son frère, et il avait plus de moyens de succès dans le monde. Le caractère de ces deux hommes célèbres fut d'ailleurs d'une grande ressemblance : tous deux aimèrent beaucoup la table, et tous deux eurent l'habitude de rester longtemps au lit, même dans leurs campagnes, où ils auraient eu besoin de la plus grande activité. C'étaient de vrais épicuriens, et sous quelques rapports, au moins pour la valeur et le goût des plaisirs, de dignes petits-fils de Henri IV. M—D j.

VENDÔME. Voyez GEOFFROI et MATTHIEU.

VENDRAMINI (JOHN), graveur anglais, d'origine

italienne, naquit à Roncade en 1769. Venu à Londres après avoir reçu les premières notions de l'art dans sa ville natale, il se perfectionna sous Bartolozzi, dont il suivit les leçons jusqu'au moment où cet artiste quitta l'Angleterre. Il se forma alors à lui-même une manière. En 1803 il se rendit en Russie, séjournant une partie de l'année à Moscou et une autre partie à St-Petersbourg. Il s'acquit la faveur de l'empereur, qui lui confia de nombreuses commandes, et le gratifia d'un diamant de la valeur de 5,000 roubles. La noblesse russe suivit l'exemple de la cour, et Vendramini devint l'artiste à la mode. Toutefois Vendramini voulut retourner en Angleterre, puis en Italie. Mais on lui refusa un passe-port. C'est alors que le duc de Serra Capriola le fit passer pour un courrier de dépêches, et il put ainsi s'échapper. Revenu en Angleterre, il y poursuivit, avec la même activité et le même succès, sa carrière d'artiste. Alors parurent de lui une *Vision de Ste-Catherine* d'après Véronèse, un *St-Sébastien* d'après l'Espagnolet, une *Léda* d'après Léonard de Vinci. Puis ce fut une *Résurrection de Lazare* d'après le tableau de Sébastien del Pionibo pour la galerie nationale. Son dessin était d'une remarquable correction. Et il avait une telle sûreté de coup d'œil que souvent il gravait sur le tableau même sans recourir au dessin. Vendramini mourut en 1839. Z.

VENDRAMINO (ANDRÉ), doge de Venise, successeur de Pierre Mocenigo, au commencement de l'année 1476, maintint la république de Venise en paix, à l'époque où les deux Etats voisins, le duché de Milan et la république de Florence, étaient bouleversés par les plus redoutables conjurations. Son règne ne présente rien de remarquable. Il mourut le 6 mai 1478, et eut pour successeur Jean Mocenigo. S. S.—1.

VENEGAS (MICHEL), jésuite espagnol du dernier siècle, fut missionnaire au Mexique et en Californie; il rendit de longs services à son ordre dans l'administration de cette dernière contrée, et ne cessa de recueillir d'utiles documents sur la géographie du pays et sur l'histoire des missionnaires européens qui parvinrent à le soumettre au milieu de dangers et de souffrances continuelles. Après sa mort, un religieux de sa société, le P. André-Marc Burriel, recueillit ses manuscrits, mit en ordre et publia, sans se nommer lui-même, l'histoire du P. Venegas, sous ce titre : *Noticia de la California y de su conquista*, etc., Madrid, 1757, 3 vol. in-4°. Cet ouvrage ne tarda pas à être traduit en anglais, et c'est sur cette traduction que fut publiée en français l'*Histoire naturelle et civile de la Californie*, traduite par E. (Eidous), Paris, 1767, 3 vol. in-12. On trouve dans ce livre des détails peu connus sur les travaux de la mission et sur les mœurs des habitants de la Californie. Il est suivi d'un supplément donné par l'éditeur espagnol, et contenant des extraits relatifs aux mêmes pays,

empruntés aux histoires et voyages de Gomara, Viscaino, Jean de Torquemada, Woode Rogers et Anson. V—G—R.

VENEL (GABRIEL-FRANÇOIS) naquit, en 1723, à Combes, diocèse de Béziers, où sa famille était établie depuis longtemps. Sa thèse pour prendre le grade de bachelier, soutenue à l'âge de dix-huit ans, annonça par les principes hardis, mais lumineux, qu'il y avance, sur l'abus des purgatifs et contre les vertus des corps terreux, un homme qui ne s'en tiendrait pas à la routine de ses maîtres. Après son cours fait à Montpellier, il alla à Paris, où il se livra, par prédilection, à la chimie. Il fut d'abord disciple de Rouelle, ensuite son ami, puis son rival, et l'objet de la jalousie de ce savant. Rouelle l'appela le *démon du Midi*, pour marquer son habileté à deviner les secrets dont il n'avait parlé qu'énigmatiquement à ses disciples. Le duc d'Orléans plaça Venel à la tête de son laboratoire, ce qui lui procura les plus grandes facilités pour suivre son goût favori. Il choisit pour objet de ses premiers travaux l'analyse des végétaux. Ses essais dans ce genre, qui annonçaient des idées neuves, une méthode heureuse, eurent l'approbation de l'Académie des sciences. Ainsi que l'analyse des eaux de Seltz, les Mémoires sur ces objets sont insérés dans le recueil des savants étrangers. C'est dans ces mémoires qu'on trouve aussi la première découverte de l'acidité de l'air fixe. Venel s'associa aux encyclopédistes : les articles qu'il leur fournit prouvent des connaissances; à commencer du troisième volume, presque tout ce qui concerne la chimie, la pharmacie, la physiologie et la médecine est de lui. En 1753, il fut chargé, par le gouvernement, de faire l'analyse des eaux minérales du royaume, conjointement avec Baym. Il continua ses courses et ses travaux pour cet objet jusqu'en 1756, que le paiement des fonds destinés à cette dépense fut suspendu à cause de la guerre. Reçu, en 1758, membre de la société royale de Montpellier, il y lut des dissertations très-intéressantes sur la manière de séparer l'acide nitreux de sa base par le moyen du soufre; sur la couleur verte des plantes, etc. Il introduisit dans l'université la nouvelle manière d'enseigner, plus philosophique que l'ancienne, il répandit le goût de la bonne chimie. Devenu professeur de médecine à Montpellier, à la même époque, il commença ses cours par la matière médicale; il répandit les principes d'Hippocrate, il se déclara avec aigreur contre la fureur de médicamenter et de saigner souvent. Ennemi de l'esprit de système, il attaqua vigoureusement la méthode de Boerhaave, absolument théorique. Borné à l'instruction, il se livrait peu à l'exercice de la médecine, si ce n'est lorsque l'amitié ou la charité l'exigeait. On lui avait cependant reconnu beaucoup de talent pour la pratique, et on l'a vu suivre avec le plus grand succès, dans le traitement de diverses maladies, les idées qui lui

étaient particulières. Il fut chargé, par les états de Languedoc, de faire des expériences sur la houille ; elles furent heureuses : il détruisit les préjugés populaires contre cette substance, et il en accrédita l'usage. Son ouvrage parut en 1774, sous le titre d'*Instruction sur l'usage de la houille*, de cette production si nécessaire dans une province où le bois est très-rare, et où les manufactures en consomment une très-grande quantité. Tous les matériaux de son grand ouvrage sur les eaux minérales étaient prêts : il s'occupait de les mettre en ordre, lorsqu'il mourut à Montpellier, le 29 juin 1775, des suites d'un ulcère à la jambe. Il avait un juste et vif discernement, un coup d'œil prompt, rapide et sûr. La partie du style intéresse dans ses écrits ; la force, l'énergie y dominant ; on y voit des traits saillants, que son imagination lui fournit à propos ; mais il était trop dogmatique et tranchant dans ses décisions. Il était lié de correspondance avec les savants de tous les pays, surtout de la capitale. Son éloge a été composé par de Ratte. On a de lui un *Précis de matière médicale*, Paris, 1787, 2 vol. in-8°, publié par Carère. Z.

VENEL (JEAN-ANDRÉ), né sur les bords du lac de Genève le 28 mai 1740, eut Cabanis et Tronchin pour premiers maîtres dans l'art de guérir. S'étant établi, en 1769, à Yverdon, il érigea, dans les bains de cette ville, une école de sages-femmes, et composa pour elles un livre classique. Lorsqu'il eut assuré le succès de cet établissement, il s'occupa d'un autre objet. Un enfant né avec les jambes tout à fait courbées en dedans fut confié à ses soins, et il eut le bonheur de le guérir. Ayant observé que cette partie de la science était encore bien imparfaite, il prit, en 1779, la résolution de retourner à Montpellier, et d'aller s'asseoir de nouveau sur les bancs, pour entendre des leçons d'anatomie, dirigées uniquement vers son objet. De retour dans le pays de Vaud, il s'établit à Orbe, et opéra des cures si heureuses, qu'on lui amenait des malades de tous les pays voisins. Les difformités dans les jambes disparaissaient par ses soins, et il rendait à cette partie du corps, avec plus ou moins de bonheur, une direction convenable. Afin d'avoir sous les yeux tous ses malades, il ouvrit à Orbe une maison de santé, où il suivait leur traitement avec assiduité. Quand on lui amenait un enfant malade, il faisait prendre un modèle en plâtre de la partie difforme, et il en faisait prendre un autre après la guérison. La vue de ces modèles réunis donnait du courage aux malades. Venel profita de ses loisirs pour publier : 1° *Nouveaux secours pour les corps arrêtés dans l'œsophage, et description de quatre instruments propres à retirer les corps par la bouche*, Lausanne, 1769, in-12 ; 2° *Instruction sur l'usage de la houille, plus connue sous le nom de charbon de terre*, Avignon et Lyon, 1775, in-8° ; 3° *Essai sur la santé et sur l'éducation médicinale des filles*

destinées au mariage, Yverdon, 1776, in-12 ; 4° *Description de plusieurs nouveaux moyens mécaniques propres à prévenir, à borner, et même à corriger, dans certains cas, les courbures latérales, et la torsion de l'épine du dos*, Lausanne, 1788, in-8°. On trouve dans cet ouvrage de Venel les résultats de son art, qui, comme on voit, s'étendait à la structure de tout le corps humain. Afin que son établissement se soutînt après sa mort, il forma deux médecins qui devaient marcher sur ses traces. Parmi les instruments dont l'invention ou le perfectionnement lui appartient, on ne doit point oublier celui qu'il a fait pour arracher les dents. Venel mourut au milieu de ses malades le 9 mars 1791. G-Y.

VENERONI (JEAN VIGNERON, connu sous le nom DE) naquit à Verdun en 1642. Ayant fait une étude particulière de la langue italienne, il se la rendit tellement propre, qu'il réussit à tromper, même sur son origine, les hommes les plus instruits. Après avoir italianisé son nom, il vint à Paris, où il se donna pour Florentin et se fit annoncer comme maître d'italien. La pureté de son langage et la clarté de ses principes lui procurèrent bientôt un grand nombre d'élèves. On le regarde, à bon droit, comme un des auteurs de ce temps-là qui, par la facilité de leur style, ont le plus contribué à répandre en France le goût de la littérature italienne. Il fut secrétaire interprète du roi. L'époque précise de sa naissance et de sa mort n'est pas connue ; mais, d'après les dates des diverses publications de ses ouvrages, on a lieu de conjecturer qu'il a fourni une assez longue carrière. Veneroni traduisit en français les *Lettres de J.-F. Loredano*, poète et littérateur vénitien, Bruxelles, 1708, in-12, et les *Lettres du cardinal Bentivoglio*. Il publia ensuite une traduction italienne de *Fables choisies* tirées de divers auteurs français, accompagnées du texte, et dont il parut en même temps une autre version allemande par Nickisch, Augsburg, 1709, in-4°, fig. de Kraus. Ces ouvrages furent très-utiles, en ce qu'ils facilitèrent l'étude de la langue italienne aux jeunes Français. Mais les productions les plus importantes de Veneroni, celles qui ont consacré son nom à la reconnaissance des philologues, sont : 1° *le Maître italien*, in-12, 1710, grammaire dont on a fait successivement tant d'éditions en différents formats. On a prétendu que ce livre était du fameux Roselli, dont on a imprimé les aventures en forme de roman, et qui, lors de son passage en France, l'aurait vendu pour une modique somme à Veneroni : celui-ci l'aurait publié sous son nom, en y ajoutant seulement quelque chose à son gré. Mais ce récit ne mérite aucune croyance. 2° *Dictionnaire italien-français et français-italien*, in-4°, 1708, dont Placardi donna, en 1769, une nouvelle édition révisée, Paris, 2 vol. in-4°. Il a été effacé par celui d'Alberti, qui est à la fois plus clair et plus abondant ; mais il a eu du moins le

mérite d'ouvrir la route difficile que celui-ci a parcourue depuis avec tant de succès. 3^e *Dictionnaire-Manuel* en quatre langues, français, italien, allemand et russe, Moscou, 1774, in-8°. Le privilège pour l'impression du *Maître italien dans sa dernière perfection, nouvellement revu, corrigé et augmenté*, est du 15 janvier 1708; la quinzième édition de cette grammaire, qui n'était d'abord qu'un petit in-12, est de Lyon, 1778, in-8°, revue sur les éditions données par Minazio et Ch. Placardi. Le privilège pour la réimpression des *OEuvres de Veneroni* est du 26 juillet 1720. M-G-R.

VENETTE (JEAN DE), romancier et chroniqueur, était né vers 1307 (1), dans le village près de Compiègne dont il porte le nom (2). Ayant embrassé la vie religieuse dans l'ordre du Carmel, il y fit ses études avec succès, et sut mériter l'estime de ses confrères. En 1339, il fut élu prieur du couvent de son ordre, à Paris, et l'année suivante il fut désigné pour y expliquer les livres des *Sentences* de P. Lombard (voy. ce nom). Il assista depuis à la plupart des chapitres généraux de l'ordre, à Lyon, à Milan, à Metz, à Toulouse, à Ferrare, etc. Mais son séjour le plus ordinaire fut Paris, où il nous apprend qu'il demeurait dans le couvent de la place Maubert. Il jouissait sans doute d'une certaine réputation comme prédicateur : c'est ainsi qu'on peut expliquer ses fréquents voyages en Champagne, à Troyes, à Reims, à Châlons, etc. Il rendit aussi plusieurs visites à Pierre de Nantes, évêque de St-Pol de Léon, retenu dans son lit, à Chilly, près de Longjumeau, par une maladie dont il dut la guérison miraculeuse à l'intercession des trois Maries. J. de Venette mourut en 1369. Il est auteur d'un assez grand nombre d'ouvrages; le plus connu de tous est le *Roman des Trois Maries*, en rime française; cependant il n'a point été imprimé (3). On en conserve deux copies à la bibliothèque de Paris, sous les numéros 7581 et 7582; il en existait une troisième dans le cabinet du duc de la Vallière (voy. son *Catalogue*), et il est plus que présumable que ce ne sont pas les seules. Dans les quarante mille vers dont cet ouvrage se compose, on en trouverait à peine deux bons. Les *Maries* sont la mère du Sauveur. Marie Cléophas et Marie Salomé, que l'auteur, d'après une ancienne tradition, croyait toutes trois filles de Ste-Anne, mais de pères différents. Il déclare qu'il a tiré ses récits de l'Evangile, et d'un autre livre *authentique* qu'il ne désigne pas; mais il a beaucoup puisé dans des sources fabuleuses, et il a semé sa narration d'une infinité de détails pris dans les mœurs et dans les usages de son siècle. C'est là précisément ce qui rend aujourd'hui son ouvrage très-curieux. Ste-Palaye

en a donné l'extrait dans les *Mémoires de l'Académie des inscriptions*, t. 13, p. 520-33; l'abbé Goujet n'a pu que l'abrégé dans la *Bibliothèque française*, t. 9, p. 146-55. Jean Droyn a mis en prose le roman de Venette, et cette espèce de version a été publiée plusieurs fois dans le 16^e siècle (voy. DROYN). Mais le traducteur a fait subir de nombreux changements à l'ouvrage original. C'est d'après la version de Droyn que l'abbé d'Artigny a donné, dans les *Nouveaux mémoires de littérature*, t. 6, p. 237-91, le *Recueil des principaux endroits du roman des Trois Maries*. Voy. aussi les *Mélanges extraits d'une grande bibliothèque*. Il est bien prouvé maintenant que J. de Venette est l'auteur de la *Seconde Continuation* de la *Chronique* de Guillaume de Nangis (voy. ce nom). Elle s'étend de 1340 à 1398, et suivant D. Félibien, elle mérite d'être estimée comme l'un des meilleurs monuments que l'on ait de ce temps-là. Le style se ressent, il est vrai, de la barbarie du siècle; mais l'auteur montre beaucoup de jugement (*Histoire de l'abbaye de St-Denis*, p. 284). On lui reproche cependant sa partialité pour les moines, dont l'ambition et la conduite peu régulière excitaient déjà les plaintes des pasteurs : mais il lui était bien difficile de se défendre d'un sentiment de bienveillance pour ses confrères. D. d'Achery a publié la continuation de Venette dans le *Spicilegium*, t. 11, p. 785-920; et on la retrouve dans le tome 3 de l'édition in-fol. de ce recueil important. Ste-Palaye en a donné l'analyse dans les *Mémoires de l'Académie*, t. 8, p. 569-75. Les autres ouvrages de Jean de Venette sont : 1^o *Chronicon carmelitarum liber unus*, imprimé dans le *Speculum carmelitanum*, Venise, 1507, in-fol. On n'en trouve qu'un extrait dans l'édition de ce recueil, Anvers, 1680, t. 1, p. 202. 2^o *Adnotationes ad quartum librum Regum*; 3^o *De officiis divinis liber unus*; 4^o *Concionum synodaliu liber*; 5^o *Liber determinationum theologiarum*. Outre les auteurs déjà cités, on peut consulter la *Biblioth. carmelitana* du P. Cosme de Villiers, t. 2, col. 131-36. W-s.

VENETTE (NICOLAS), docteur en médecine, et professeur d'anatomie et de chirurgie à la Rochelle, naquit dans cette ville vers 1632, et y mourut en 1698. Il ne s'était fixé dans sa ville natale qu'après avoir voyagé en Portugal et en Italie. Sa vie n'offrant rien de remarquable, nous allons donner une idée de ses œuvres : 1^o *Traité du scorbut et de toutes les maladies qui arrivent sur la mer*, la Rochelle, 1671, in-12. Venette, qui n'a point mis son nom à cet ouvrage, regarde comme cause fréquente du scorbut l'usage continuel des fèves et des pois secs. Les maladies chroniques, qui abattent les forces, disposent aussi beaucoup à cette affection, qui, suivant l'auteur, a son siège dans le sang, et non dans la rate, comme on l'avait prétendu mal à propos : car, d'après sa propre expérience, sur cinq cents scorbutiques à peine s'en trouva-t-il huit dont la rate

(1) Il dit lui-même dans sa chronique qu'en 1315, que commença une grande famine, il était âgé de sept à huit ans.

(2) On le trouve aussi nommé *Fillon*, qui semble plutôt un sobriquet qu'un nom de famille (Voy. Ste-Palaye et Goujet).

(3) L'édition de 1473, in-4^o, citée par quelques biographes, est imaginaire.

fût plus volumineuse que de coutume. Après avoir donné une bonne description du scorbut, Venette passe au traitement, dans lequel il fait entrer l'usage du riz, du vin, de la bière; il conseille les acidules lorsque les malades vivent au milieu d'un air chaud, l'hydromel, la moutarde et le cresson quand la température atmosphérique est froide: il admet les scarifications des gencives tuméfiées et l'application des sangsues, mais il rejette les purgatifs drastiques: il aurait dû comprendre l'émétique dans cette proscription. Lors du siège de la Rochelle, le scorbut ayant attaqué un grand nombre d'individus, Venette en triompha par un abondant usage de moutarde. Il combattait les ulcères de la bouche avec la décoction de tamarin et l'alun, etc. On ne peut reprocher à ce traité que le défaut de l'époque, c'est-à-dire une polypharmacie outrée. 2° *Observations sur les eaux minérales de la Rouillasse en Saintonge, avec une dissertation sur l'eau commune*, la Rochelle, 1682, in-8°; 3° *De la génération de l'homme, ou Tableau de l'Amour conjugal*, Amsterdam, 1687, in-12, sous le nom de Nic. Salonici, Vénitien, Parme, (Hollande), 1689, in-12 (1); ouvrage fréquemment réimprimé sous le propre nom de l'auteur, à Paris, Cologne, Hambourg, Lyon, 2 vol. in-12, traduit en allemand, Leipsick, 1698, Königsberg, 1738, in-8°; en anglais, Londres, 1703, 1712, in-8°; en hollandais, Amsterdam, 1695, in-8°, la Haye, 1737, in-8°. Quelques auteurs attribuent cette production à Charles Patin, mais sans preuves. Elle a beaucoup d'analogie avec le traité de Sinibaldi intitulé *De hominis generatione decatheucon*, imprimé à Rome en 1642, in-fol. Le *Tableau de l'Amour conjugal* n'a probablement dû sa vogue qu'au style lubrique dans lequel il est écrit; car l'anatomie en est très-superficielle, et la physiologie fort erronée. En parlant des maladies des parties externes, l'auteur donne des conseils auxquels la chasteté ne préside pas toujours. Ses opinions concernant la stérilité, les moyens aphrodisiaques et anti-aphrodisiaques, sont loin d'être sanctionnées par l'expérience. Après avoir examiné les bons et les mauvais effets du rapprochement des sexes, il traite des taches de naissance, de l'impuissance et de la ridicule et immorale institution du congrès. Il n'oublie ni les philtres qui peuvent inspirer l'amour, ni les remèdes qui passent pour avoir la vertu contraire. Enfin il décrit, d'après son expérience même, les propriétés exhalantes de l'opium. Le *Tableau de l'Amour conjugal* peut être considéré comme un livre populaire, une espèce de roman médical, rempli d'erreurs et

d'histoires indécentes. Il a été apprécié avec une juste sévérité dans les ouvrages de MM. Jannet et Ch. Nisard sur les livres populaires, ce qui ne l'a pas empêché d'être réimprimé un très-grand nombre de fois et de l'être encore journellement. 4° *Traité des pierres qui s'engendrent dans les terres et dans les animaux, où l'on parle des causes qui les forment, de la méthode de les prévenir, et des abus qu'on commet pour s'en garantir et les chasser hors du corps*, Amsterdam, 1701, in-12, fig. Dans cet ouvrage, qui contient peu de faits, Venette émet une théorie fort ridicule sur les pétrifications; il indique les aliments et les boissons qui peuvent favoriser la formation des pierres, ou s'y opposer. Ce qu'il y a de plus raisonnable dans ce livre, aujourd'hui complètement oublié, c'est le rejet du petit nombre des médicaments appelés improprement lithontriptiques. 5° *Traité du Rossignol*, Paris, 1697 et 1707, in-12. C'est le résultat de ses observations sur un rossignol qui lui tenait compagnie dans son cabinet. 6° *Traité de la taille des arbres*, Paris, in-12; 7° *De potu gentium*, et quelques autres petits écrits sur divers objets. Venette avait aussi traduit Pétrone; mais sa version n'a point été publiée: seulement le vocabulaire qu'il avait composé pour faciliter l'intelligence de cet auteur parut à Amsterdam en 1696. R—D—N.

VENEZIANO (ANTONIO), peintre, ainsi nommé du lieu de sa naissance, vit le jour vers l'an 1310 et fut élève d'Agnolo Gaddi. Baldinucci le fait naître à Florence; mais les raisons qu'il en donne ne paraissent pas assez fondées pour infirmer ce que dit Vasari. Après avoir surpassé son maître, il obtint des travaux dans les principales villes d'Italie. Il s'était déjà fait connaître à Venise par des ouvrages qui excitèrent l'admiration de ses contemporains, mais qui ont péri dans l'incendie du palais ducal, en 1573. Ses rivaux, envieux de son talent, tâchèrent de l'atténuer et parvinrent à l'empêcher d'obtenir la récompense qui lui était due. Irrité d'une pareille injustice, il se rendit à Florence, où il exécuta plusieurs tableaux dans l'église du St-Esprit, dans celle de St-Etienne et à St-Antoine du Pont-alla-Caraja, qui n'existent plus. Appelé à Pise, il fut chargé de terminer, dans le *Campo Santo*, les peintures de la vie de St-Ranieri, que Simon Memmi avait précédemment commencées. Il représenta, dans le premier tableau, le *Départ du Saint de Joppès*; dans le second, le *Saint montrant à son hôte le démon sous la forme d'un chat*; dans le troisième, sa *Réception à table par les chanoines de la cathédrale de Pise, dans le costume religieux de leur temps*; enfin dans le quatrième, la *Mort et les funérailles du Saint*. Ces peintures sont encore un des ornements du *Campo Santo*. De retour à Florence, il peignit à Nuovoli, en dehors de la porte al Prato, un *Christ mort*, l'*Adoration des mages* et le *Jugement dernier*, et dans la Chartreuse, quelques peintures qui n'existent plus.

(1) Cette édition et celle de 1687 se joignent à la collection des Elzévir, quoique ces célèbres typographes y soient demeurés tout à fait étrangers; les bibliophiles les recherchent, et ils convoient aussi les exemplaires en grand papier de l'édition de Londres (Paris), 1751, 2 vol., que le frontispice annonce comme augmentée de remarques importantes par M. F. P. D. E. M. (François Planque, docteur en médecine).

Malgré ses succès dans son art, il finit par l'abandonner pour se livrer sans distraction à l'étude de la chimie et de la botanique, pour lesquelles il avait un penchant si décidé que Dioscoride était sans cesse entre ses mains. Il professa longtemps la médecine avec une grande vogue ; mais, attaqué de la peste qui désola Florence en 1383, il y succomba, victime de l'esprit de charité avec lequel il prodiguait ses soins à ceux qui étaient atteints de ce fléau. Comme peintre, il est certainement un des artistes les plus recommandables de son époque par l'exactitude de son dessin, par la sagesse de sa composition, la variété des têtes, l'heureux agencement de ses draperies, l'harmonie de son coloris et le scrupule avec lequel il imitait la nature. Il avait un procédé particulier pour peindre à fresque, supérieur à celui qu'employèrent ses contemporains et les artistes qui sont venus après lui ; car ses ouvrages se sont conservés d'une manière qui étonne encore aujourd'hui, lorsque l'on considère depuis quel long espace de temps ils sont exécutés. Il forma plusieurs élèves, parmi lesquels les plus célèbres sont Paolo Uccello et Gherardo Starnina. P—s.

VENEZIANO (DOMINIQUE), peintre, né à Venise, en 1420, fut élève d'Antonello de Messine, qui, pour lui donner une preuve éclatante de son amitié, lui apprit le secret de la peinture à l'huile, que lui-même tenait de Van Eyck, inventeur de cet important procédé, qui devait changer toute la face de l'art. Après avoir exécuté un grand nombre de travaux dans sa patrie, puis à Lorette et dans d'autres endroits des Etats de l'Eglise, notamment à Pérouse, où, en 1454, il était en grand crédit, il se rendit enfin à Florence. L'admiration générale qu'il excita éveilla la jalousie d'André del Castagno. Celui-ci, cachant l'envie qui le dévorait, feignit pour Dominique une vive amitié ; il parvint à gagner la sienne et à en obtenir le secret de la peinture à l'huile. Pour en demeurer l'unique possesseur, une nuit que Dominique donnait une sérénade à sa maîtresse, en chantant sous sa fenêtre, accompagné de son luth, André le frappa d'un coup de stylet, dont il expira sur-le-champ. L'assassin sut si bien cacher son crime que plusieurs innocents furent accusés et punis sans que jamais le soupçon tombât sur lui. Ce ne fut qu'au moment de sa mort qu'il avoua son forfait. Dominique est compté parmi les premiers artistes de son époque pour le dessin, la perspective et l'art des raccourcis, qu'il porta à une perfection inconnue jusqu'alors. Ses meilleurs ouvrages ont péri. Il ne reste plus de lui qu'un seul tableau à S^{te}-Lucie de' Magnuoli et quelques sujets historiques sur l'escalier, exécutés avec le plus grand soin, ainsi qu'un *Christ entouré de plusieurs saints*, peint sur le mur du monastère degli Angeli. Il mourut vers l'an 1476. — Augustin VENEZIANO, graveur, dont le nom de famille était de' Musis,

XLIII.

naquit à Venise, vers 1490, et vint se perfectionner dans la gravure sous la direction de Marc-Antoine Raimondi, dont il fut un des meilleurs élèves. Pendant la vie de Raphaël, Augustin s'associa avec Marc de Ravenne, élève, comme lui, de Marc-Antoine. Après la mort de ce grand artiste, ils se séparèrent et travaillèrent chacun pour son compte. Lors du sac de Rome, arrivé en 1527, Augustin alla chercher un asile à Florence, dans l'intention de s'attacher à André del Sarto, auquel son talent ne plut point. Cela n'empêche pas qu'il n'occupe un rang très-distingué parmi les graveurs de cette époque. Il égale souvent Marc-Antoine pour la finesse de son burin ; mais il lui est inférieur pour la correction du dessin. L'œuvre de ce maître est un des plus difficiles à compléter, surtout en bonnes épreuves, ce qui provient des retouches que les marchands d'estampes ont fait subir à la plupart des planches des artistes de ces temps reculés. Augustin marquait régulièrement les siennes des initiales A. V., en y ajoutant la date de l'année. On n'en trouve pas qui remonte au delà de 1509, ni qui aille au delà de 1536. Huber et Rost, dans le *Manuel des amateurs de l'art*, citent de ce graveur huit portraits, vingt-huit sujets sacrés, vingt-six sujets historiques ou mythologiques et cent trente-huit sujets de sa composition. On peut voir, pour plus de détails, le *Dictionnaire des artistes* de Heinecke, t. 1^{er}, p. 605. Aug. Veneziano mourut à Rome, vers 1540. P—s.

VENIERO (ANTOINE) fut élu doge de Venise le 21 novembre 1382, pour succéder à Michel Morosini. On peut lui reprocher d'avoir hâté par son impolitique la ruine des deux maisons de la Scala et de Carrare, qu'il livra, l'une après l'autre, à Jean Galeaz Visconti, puissant seigneur de Milan, et d'avoir permis que ce prince, en conquérant Vérone et Padoue, étendit ses frontières jusqu'aux bords de l'Adriatique et en vue des clochers de Venise ; mais un heureux hasard mit aux conquêtes de Visconti les bornes que Veniero n'avait point su poser. François Carrare, par sa vigueur, les Florentins, par leur héroïsme, chassèrent Visconti du rivage des lagunes, et le successeur de Veniero put ajouter aux domaines de la république les Etats que celui-ci avait abandonnés au plus redoutable ennemi des Vénitiens. Veniero mourut le 23 novembre 1400 et fut remplacé par Michel Teno. S. S—i.

VENIERO (FRANÇOIS), élu doge de Venise le 11 juin 1554, pour succéder à Marc-Antoine Trevisani, fut témoin oisif des grandes révolutions de l'Europe, de l'abdication de Charles-Quint et de la nouvelle guerre suscitée par Paul IV. Au milieu des intrigues les plus actives de l'Italie, il réussit à faire oublier deux ans sa république. Il mourut le 2 juin 1556. Laurent Priuli lui succéda. S. S—i.

VENIERO (SÉBASTIEN) commandait à Corfou pour Venise pendant la guerre où cette répu-

blique perdit le royaume de Chypre. Des secours avaient souvent été promis aux Vénitiens par toutes les puissances chrétiennes, pour les aider à repousser les forces ottomanes; enfin Philippe II donna ordre à don Juan d'Autriche, son frère naturel, de se joindre à eux avec 18 galères. Sébastien Veniero, déjà âgé de soixante-dix ans, fut donné par le sénat pour commandant à la flotte vénitienne, forte de 108 galères et de 8 galéaces. Les chrétiens rencontrèrent les Turcs, le 7 octobre 1571, devant Lépante, et dans la bataille qui a illustré cette côte, aucun général ne montra une intrépidité et une vigueur égales à celles du vénérable Veniero. Son collègue, Augustin Barbarigo, fut tué dans le combat; 43 galères, qui tombèrent au pouvoir des Vénitiens, furent le seul fruit de cette insigne victoire. La jalousie des autres généraux empêcha Veniero de s'emparer de Ste-Maure, comme il en avait le projet. Jacques Soranzo, son ennemi, l'accusa auprès du sénat de n'avoir pas su tirer parti de ses avantages; mais les Vénitiens rendirent justice à leur vieux général: ils lui donnèrent le commandement du golfe, et le doge Louis Mocenigo étant mort, les électeurs, d'un consentement unanime, dès le premier jour de leur assemblée, le 11 juin 1577, nommèrent Sébastien Veniero pour lui succéder. Pendant son règne, un incendie consuma le palais ducal et détruisit un grand nombre de tableaux du Titien, de Gian Bellino et de Pordenone, le 20 décembre 1577. Veniero mourut au mois de mai 1578. Nicolas de Ponte lui succéda. S. S—r.

VENIERO (DOMINIQUE), littérateur célèbre, était né vers 1517, à Venise, d'une famille patricienne, moins illustre par sa noblesse que par le grand nombre d'hommes de mérite qu'elle a produits. Elève de Bapt. Egnazio (voy. ce nom), savant humaniste, son goût naturel s'accrut et se fortifia dans les entretiens de Bembo (voy. ce nom), son ami le plus cher. Il n'avait que vingt-cinq ans lorsque Paul Manuce lui dédia, par une épître pleine d'éloges, qu'il est rare de mériter à cet âge, les *Lettere volgari di diversi nobilissimi uomini* (1). Dominique était entré de bonne heure dans la carrière des emplois publics; mais ses infirmités le forcèrent de l'abandonner. En 1549, une maladie nerveuse le priva de l'usage des jambes, et quoiqu'il n'eût encore que trente-deux ans, la médecine ne put parvenir à lui rendre la santé. Sa maison devint dès lors une sorte d'académie, où les poètes et les hommes les plus instruits venaient lire leurs vers ou discuter des questions littéraires. Dominique fut, en 1558, avec Badoaro (voy. ce nom), le fondateur de l'*académie vénitienne*, si célèbre pendant le reste du 16^e siècle. La poésie avait le pouvoir de charmer ses douleurs, et dans l'intervalle de ses souffrances, il composait des vers qui, de l'avis

des meilleurs critiques, se distinguent éminemment par la vivacité des images et le choix des expressions. Il avait entrepris une traduction des *Métamorphoses* d'Ovide, *in ottava rima*, et l'on regrette qu'il ne l'ait pas achevée. L'auteur de la *Jérusalem délivrée* avait tant d'estime pour Veniero qu'il lui demandait des conseils; Muzio, dans son *Arte poetica*, loue la délicatesse de son goût. Cependant Tiraboschi lui reproche d'avoir le premier, en Italie, depuis la renaissance des lettres, composé des *acrostiches* et donné, dans quelques-uns de ses sonnets, le funeste exemple de ces recherches de mots, aussi pénibles pour le lecteur qu'elles ont dû l'être pour le poète (voy. la *Storia della letteratura ital.*, t. 7, p. 1157). Dominique Veniero mourut le 16 février 1582. Ses poésies, éparses dans les *Raccolte* de Dolce et de Ruscelli, ont été réunies enfin par l'abbé Serassi, Bergame, 1751, in-8°. Le savant éditeur les a fait précéder d'une notice exacte et détaillée sur l'auteur. — VENIERO (François), frère aîné du précédent, s'attacha particulièrement à l'étude de la philosophie et y fit de très-grands progrès. Ghilini dit que François est l'un des plus sublimes génies, des plus grands philosophes et des plus habiles politiques que Venise ait jamais produits (*Teatro d'uomini letterat.*, t. 1^{er}, p. 65). Il remplit avec prudence et intégrité les divers emplois qui lui furent confiés. Dans ses loisirs, il recueillit des antiquités et en forma un cabinet, cité par En. Vico comme un des plus précieux de Venise (*Discorsi sopra le medaglie*). Il s'occupait des moyens de rendre sa première splendeur à l'académie de Padoue, fondée et dotée en partie par ses ancêtres, quand il mourut, au mois d'octobre 1581, dans un âge avancé. On a de lui : 1^o *Discorsi sopra i tre libri del Aristotele, dove tratta dell' anima*, Venise, 1555, in-8°; 2^o *Dialogo della volontà humana*; 3^o *Discorsi sopra i libri della generazione e corruzione d'Aristotele*, Venise, 1579, in-4°. Notre de Thou parle avec éloge de cet écrivain. — VENIERO (Laurent), frère aîné des précédents, fut l'élève et l'ami du trop fameux Pierre Arétin. Il déshonora sa plume en composant, dans la manière de son maître, deux petits poèmes : la *Put... errante* et la *Zaffetta* ou le *Trentuno*; son but, dans ces deux ouvrages, est de tourner en ridicule Angiol. Zaffetta, fameuse courtisane dont il avait à se plaindre; mais qu'il punit trop cruellement des torts qu'elle pouvait avoir eus à son égard. Il n'a point rougi de s'en déclarer lui-même l'auteur, en y mettant son nom (1);

(1) Voy. la *Vie de l'Arétin*, par Mazzuchelli, p. 242. On y trouve aussi, p. 98, quelques détails sur la fameuse *Zaffetta*, maîtresse de l'Arétin. Magné de Marolles, dans son travail bibliographique resté manuscrit (voy. MAROLLES), prétend que le nom de *Zaffetta* signifie en langage vénitien fille d'un sbire, et que Veniero ne l'emploie que comme une injure. Mazzuchelli ne dit rien de semblable, et il paraît que Veniero désigna cette courtisane par son véritable nom ou du moins par celui sous lequel elle était connue généralement. — Elle portait aussi le nom d'Angela. La *Zaffetta* a d'ailleurs été réimprimée en 1862 à petit nombre et avec une notice bibliographique qui renferme des détails curieux.

(1) La première édition de ce recueil est de 1542, in-8°; les suivantes sont augmentées.

cependant on les a souvent attribués à l'Arétin et même à Maffeo Veniero, son fils, qui n'était point né lors de la publication de ces ouvrages. Ces deux poèmes *in ottava rima* furent imprimés à Venise, en 1531 et 1538, in-8° (voy. des détails assez étendus dans la dernière édition du *Manuel du libraire* de M. Brunet). Un éditeur resté inconnu les a reproduits avec quelques autres pièces du même genre, en 1651, in-8°, sous le nom de Maffeo Veniero, archevêque de Corfou, et décorés du portrait de ce prélat. Ce volume, qui porte l'indication de Lucerne et le titre de *Poesie dal fuoco di diversi autori*, est tellement rare qu'on n'en connaît qu'un ou deux exemplaires. Depuis longtemps tous les bibliographes ont fait justice de cette imputation calomnieuse et qui n'a pas, comme on vient de le dire, la moindre apparence de vérité. Laurent était mort au mois d'octobre 1550. — VENIERO (Maffeo et Louis), fils de Laurent, héritèrent des talents de leur père pour la poésie, mais ils en firent un meilleur usage. Maffeo, le plus célèbre des deux, embrassa l'état ecclésiastique et fut pourvu de l'archevêché de Corfou. Dans sa jeunesse, il cultiva la poésie lyrique et dramatique avec un égal succès. Tiraboschi cite l'*Idalba*, tragédie de ce prélat, comme une des meilleures pièces que le théâtre italien offre dans le 16^e siècle. Imprimée à Venise, en 1596, in-4°. elle l'a été depuis en 1610, in-12, et plus récemment dans des recueils. Parmi les meilleures productions de Maffeo, dans le genre lyrique, on distingue une *canzone* à la louange de St-François d'Assise, Florence, 1585, in-4°; Venise, 1589, et insérée par Salvestro de Poppai dans sa *Raccolta*, Florence, 1606, 1607 et 1609, in-4° : la *Strazzoza*, chant, en langage vénitien, très-fameux, est insérée dans les *Capitoli burleschi d'incerto autore*. La plupart des *rime* de Maffeo étaient restées inédites ou se trouvaient disséminées dans les recueils du temps. Apostolo Zeno témoignait le désir de les voir réunies par quelque homme de goût (notes sur la *Bibl. d'élog.* de Fontanini). L'abbé Serassi s'est chargé de ce soin, en joignant les *rime* de Maffeo et de Louis à celles de leur oncle Dominique (voy. ci-dessus). W—s.

VENINO (IGNACE), le plus grand prédicateur de l'Italie au 18^e siècle, était né le 10 février 1711, à Como, dans le Milanais. Après avoir terminé ses études, il entra chez les jésuites en 1728, et ayant embrassé la carrière de la chaire, il ne tarda pas à se placer au premier rang des orateurs sacrés. Une diction naturelle et élégante, un débit plein de charme, de l'élévation dans les idées, de l'ordre et de la clarté dans les preuves, une dialectique vive et pressante, toutes ces qualités réunies lui procurèrent les succès les plus brillants. Les principales villes de l'Italie se disputèrent l'avantage de posséder le P. Venino et firent de vains efforts pour le retenir. L'âge ayant affaibli ses forces, il obtint de ses supé-

rieurs la permission de se retirer à Milan, où il fut nommé recteur du collège de Brenta. L'empereur Joseph II, après la suppression de l'institut, le confirma dans ce poste honorable, qu'il remplit jusqu'à sa mort, arrivée le 25 août 1778. Ses sermons (*Prediche Quaresimali*) furent publiés à Milan, 1780, 1 vol. in-8°, par le P. Ant. Carli, qui les mit en ordre et les fit précéder d'une préface. Les *Panegyriques* du P. Venino parurent dans la même ville, en 1782. Ces deux recueils ont été réimprimés plusieurs fois à Venise, in-8° et in-4°. On trouve une courte notice sur Venino, par le P. Caballero, dans le *Supplément. Biblioth. Soc. Jesu*, p. 276. W—s.

VENIUS (OTTO). Voyez VEEN.

VENTENAT (ETIENNE-PIERRE), de l'Académie des sciences de France, naquit à Limoges, le 1^{er} mars 1757. Destiné dès son enfance à l'état ecclésiastique, il entra à l'âge de quinze ans dans la congrégation des chanoines réguliers de Ste-Geneviève. Ses études en philosophie et en théologie furent très-brillantes et lui méritèrent la place de répétiteur des élèves les moins avancés. Comme il annonçait les plus belles dispositions pour la chaire, ses supérieurs le sollicitèrent de se faire prédicateur ; mais des succès certains en ce genre le flattèrent moins que les investigations scientifiques. Il demanda à passer au service de la bibliothèque, pour s'y livrer tout entier à la vie studieuse. En 1788, il fut envoyé en Angleterre pour y faire des acquisitions bibliographiques ; dans le nombre, il remarqua plusieurs beaux ouvrages sur les plantes. Cette partie de l'histoire naturelle lui sourit ; il visita les établissements et les jardins les plus renommés de la Grande-Bretagne, et à trente ans il fut décidément botaniste. De retour en France, après un naufrage qui entraîna la perte de toutes les richesses qu'il rapportait en livres et en plantes et qui faillit lui coûter la vie, il s'attacha à Lhéritier, qui l'habitua à bien décrire une plante et lui donna le goût des ouvrages à gravures. En 1792, Ventenat voulut prendre place parmi les savants, en combattant la théorie de Hedwig, dans une *Dissertation sur les parties des mousses qui ont été regardées comme fleurs mâles et comme fleurs femelles*, in-8°, qu'il fit suivre, trois ans après, d'un *Mémoire sur les meilleurs moyens de distinguer le calice de la corolle*. Ces deux sujets étaient au-dessus de ses forces : il ne s'était point assez occupé de physiologie végétale et d'observations suivies sur les nombreuses espèces de mousses. Cependant, en 1796, il donna un cours de botanique au lycée de Paris, et l'année suivante, il en publia les leçons sous le titre de *Principes de botanique développés au lycée républicain*, 1 vol. in-8°, ouvrage au-dessous du médiocre, que l'auteur chercha à supprimer, mais qu'il ne put empêcher d'être traduit en allemand, Zurich, 1802. Nommé bibliothécaire en chef de la bibliothèque du Panthéon et peu

de temps après membre de l'Institut, il publia son *Tableau du règne végétal*, Paris, 1799, 4 vol. in-8° : c'est la traduction un peu délayée du *Proemium* du *Genera plantarum* de Jussieu, mais auquel il a su ajouter des remarques intéressantes sur les propriétés, l'usage, l'histoire et l'étymologie du nom des plantes. Tout ce qui a rapport aux fonctions des diverses parties du végétal y est faiblement traité. Le véritable cachet de Ventenat est la botanique descriptive : il le reconnut bientôt après, et dès lors il ne songea plus qu'à fixer l'attention de l'homme du monde et du savant, en unissant à un texte fort bien fait de belles figures gravées avec soin et imprimées en couleur. Il ne dessinait pas ; mais il avait le coup d'œil sûr : aussi lui doit-on le mérite du pinceau et du burin des artistes qu'il employa. Ces livres, d'un si grand luxe, sont peu utiles à la science proprement dite ; mais ils le sont aux arts, qu'ils ramènent à la nature, qu'ils élèvent vers le beau ; on leur doit d'avoir perfectionné les planches de nos livres usuels. Le premier ouvrage de Ventenat, dans ce genre magnifique, est la *Description des plantes nouvelles ou peu connues du jardin de J.-M. Cels* (voy. CELS), Paris, 1800, 1 vol. in-fol., traduit en allemand, 1802. Il fut immédiatement suivi de trois autres : 1° le *Jardin de la Malmaison*, Paris, 1803 à 1805, 2 vol. in-fol., dont le fini laissa bien loin derrière lui tout ce que la France et l'étranger vantaient de mieux en ce genre ; 2° le *Choix de plantes*, Paris, 1803 à 1808, 1 vol. in-fol. ; 3° le *Decas generum novorum*, Paris, 1808, in-fol. Les soins minutieux que Ventenat mit à l'exécution de ces quatre grands ouvrages, joints à l'irritabilité de son caractère et à la faiblesse de sa santé depuis son naufrage, le rendirent fort sujet aux fluxions de poitrine. Les eaux de Vichy ne purent le soulager, et il revint mourir, presque subitement, à Paris, le 13 août 1808, âgé de 51 ans. Pendant la révolution, et à l'exemple de plusieurs génovéfains, Ventenat se maria. Il occupera toujours une place distinguée parmi les botanistes que Linné appela iconographes. Ses descriptions de plantes sont très-exactes et enrichies d'observations curieuses. Il a publié plusieurs mémoires intéressants dans les *Actes de l'Institut*, dans les *Annales botaniques* d'Usteri et dans le *Magasin encyclopédique* ; les plus estimés sont la *Monographie des tilleuls*, le *Genre Phallus* et le *Genre Strelitzia*. Il a laissé inédite une Flore des environs de Paris, in-12, qu'il aurait accompagnée de dessins et rendue plus utile et plus complète que les ouvrages publiés jusqu'ici, sans pouvoir faire totalement oublier la Flore de Thuillier, dont Ventenat avait relevé les erreurs. On trouve dans le *Journal de botanique*, octobre 1808, une notice nécrologique sur Ventenat.

T. D. B.

VENTIDIUS (PUBLIUS) BASSUS, général romain, célèbre par ses talents militaires et par les varia-

tions de sa fortune, était d'Asculum (aujourd'hui Ascoli), ville capitale des Picentins, et avait sans doute pour père Ventidius, un des chefs les plus illustres des Latins pendant la guerre sociale. Pris avec beaucoup de ses compatriotes lors du sac d'Asculum par Pompée (1), l'an de Rome 645 (avant J.-C. 89), il fut mené en triomphe. Cette humiliation extrême donna lieu de dire qu'il était de basse extraction, quoique probablement sa naissance fût des plus distinguées. Orphelin et en bas âge, il végéta longtemps, en proie à l'indigence et aux premiers besoins. Il exerça d'abord le métier de lecticaire ou porteur de litière. Il entra ensuite dans la milice en qualité de simple soldat et se distingua par sa bravoure. Enfin il entreprit des fournitures de mulets pour les équipages des officiers et pour les transports, et il alla exercer ce ministère peu brillant à la tête de l'armée de César dans les Gaules (vers l'an de Rome 697, avant J.-C. 57). Ce général, habile à connaître les hommes, démêla les talents de Ventidius et le tira de cette triste position en lui donnant un emploi dans l'armée et lui confiant quelques entreprises importantes. Le succès avec lequel Ventidius s'acquitta de toutes ces commissions et les services qu'il ne cessa de rendre pendant la guerre des Gaules augmentèrent l'estime de César au point que, lorsque la toute-puissance fut entre ses mains, il le nomma sénateur (en 46 avant J.-C.), tribun du peuple (45) et préteur (44 pour l'an 43). L'assassinat de César ayant ruiné de ce côté toutes les espérances de Ventidius, il s'attacha à la fortune d'Antoine, et pendant le cours de l'an 43, qui fut si fertile en intrigues et en événements de toute espèce, il profita de l'influence que lui donnait sa charge de préteur pour servir les intérêts de celui-ci et faire réussir toutes ses prétentions. Pendant la guerre de Modène, ne pouvant opérer de réconciliation entre les optimates, dupes et partisans d'Octave, d'une part, et Antoine, de l'autre, il sortit de Rome avec un tribun en charge et deux tribuns désignés, suivi de deux légions qu'il avait levées dans les colonies de César. Arrêté dans sa route par Hirtius et Octave, il fit retraite vers Asculum et leva une troisième légion dans le Picénum, où il commandait en maître absolu. Cependant il lui fut impossible d'aller porter à propos des secours à Antoine, pressé par l'armée consulaire, et la ruine de ce général était certaine, si, après la bataille de Forum Gallorum (*Castel-Franco*) et la levée du siège de Modène, Ventidius eût consenti à se réunir au parti d'Octave ou si le jeune héritier de César avait voulu déployer ses forces contre lui. Mais le but d'Octave n'était pas d'anéantir d'abord la puissance de son ennemi. Satisfait de l'avoir vaincu et de s'être rendu redoutable à un adversaire dédaigneux, il se

(1) Cn. Pompeius Strabo, père du grand Pompée, et alors consul.

réconcilia avec lui, et le second triumvirat commença. Antoine exigea que le consulat fût la récompense de la fidélité et du courage de Ventidius, et Octave abdiqua la dignité qui lui avait été conférée après la mort de Vibius et d'Hirtius, en faveur du partisan le plus décidé de son rival. Cette nomination, contraire à toutes les règles et qui donnait à un préteur, l'année même de sa préture, le rang et le titre de consul, excita les murmures des patriciens. Des vers furent répandus dans le public, où l'on reprochait au nouveau dignitaire la bassesse de son origine et de ses anciennes fonctions. « Venez, disait le poète, « auspices, augures, venez; un prodige nouveau « se présente : l'étrilleur des mulets est consul ! » Ventidius resta encore quatre ans en Italie, et pendant la guerre de Pérouse (41 avant J.-C.), il fut, avec Pollion, le principal lieutenant d'Antoine; mais, après la conclusion du traité de Brindes, il fut envoyé en Orient, et là il s'acquitta par ses exploits une gloire immortelle. Les Parthes, fiers de la victoire de Carrhes et du désastre de Crassus, retenus un moment par la crainte des armes toujours victorieuses de César, animés de nouveau à l'aspect des guerres civiles qui déchiraient l'empire romain, avaient envahi les provinces romaines du voisinage. La Syrie, la Judée, le midi de l'Asie Mineure étaient occupés par les armes de ces barbares, lorsque Ventidius parut et changea subitement la face des choses. Le célèbre transfuge Labienus, général des Parthes, s'enfuit sur-le-champ jusqu'au mont Taurus. Ventidius le suivit et campa sur une hauteur, affectant les dehors de la timidité et refusant un combat qui, s'il se fût donné en plaine, offrait des chances favorables aux Parthes, forts surtout par la cavalerie. Ceux-ci eurent alors l'imprudence de l'attaquer sur les collines où il s'était posté. Ils furent taillés en pièces, et l'Asie Mineure, évacuée, reentra au pouvoir des Romains. Une seconde victoire suivit de près la première et rendit aux Romains la Syrie. L'île d'Aradus seule refusa de recevoir le vainqueur; mais les forces des habitants étaient trop inégales, et après des prodiges de valeur, ils succombèrent. L'année suivante fut signalée par une nouvelle bataille, plus sanglante encore que les précédentes. Trompés par de fausses indications, que Ventidius lui-même avait données à un traître nommé Channée et que celui-ci avait transmises furtivement à l'ennemi, les Parthes passèrent l'Euphrate au-dessous de Zeugma. Presque tous périrent. Pacorus, héritier présomptif de l'empire, resta lui-même sur le champ de bataille. La Mésopotamie, ouverte et sans défense, semblait une proie offerte au vainqueur. Enfin l'empire des Arsacides pouvait devenir une province romaine; mais Ventidius craignit d'irriter la jalousie déjà visible d'Antoine, et s'arrêtant à l'instant où une ample moisson de gloire brillait devant ses yeux, il

rendit l'armée à son général et revint à Rome, où il triompha le 28 décembre, exemple éclatant des caprices de la fortune et des singularités des destinées humaines, qui font un triomphateur du captif conduit jadis chargé de chaînes devant le char de triomphe. Ventidius passa le reste de sa vie éloigné des affaires. Il mourut universellement regretté, et les dames romaines portèrent son deuil. Dion Cassius et Josèphe lui imputent quelques traits d'avarice. C'est l'unique reproche que l'histoire laisse peser sur sa mémoire. P.-O.

VENTURA (JOACHIM) naquit à Palerme, en Sicile, le 8 décembre 1792, de don Gaud Ventura, baron de Raulica, et de dona Catherine Gatinelli. Doué d'une grande facilité et d'une vive intelligence, il commença ses études de très-bonne heure, et il les termina à l'âge de quinze ans. Mais dès lors il résolut de renoncer au monde, et il entra dans la compagnie de Jésus, qu'un bref de Pie VII avait rétablie pour le royaume de Naples seulement. Ventura, après être entré chez les jésuites de Palerme, s'y attira la considération de ses supérieurs, qui lui confièrent aussitôt la chaire de rhétorique. Les révolutions qui amenèrent le règne passager de Murat bouleversèrent le royaume de Naples tout entier; la maison des jésuites fut fermée. Ventura ne voulut pas rester dans le monde, et entra dans l'ordre des théatins. Aussitôt ordonné après son engagement chez les théatins, il se livra à la prédication avec un succès remarquable. Apte à la composition comme au ministère de la chaire, il se donna aussi aux travaux du cabinet, et se fit bientôt connaître du public par des ouvrages utiles. Le premier qui sortit de sa plume fut un plaidoyer en faveur de son ordre et même de tous les instituts religieux, car il parlait pour tous dans la *Causa dei regolari al tribunale del bon senso*. Dès lors il fut remarqué dans le monde savant comme publiciste et comme orateur. On publiait à Naples une *Encyclopédie ecclésiastique*, dont les feuilles religieuses en France parlèrent avec éloge; le P. Ventura en était l'âme, ou du moins un des plus actifs collaborateurs. Il fut nommé censeur de la presse et membre du conseil royal de l'instruction publique du royaume de Naples, malgré la loi qui défendait aux Siciliens d'exercer de telles fonctions hors de la Sicile. Quoique son caractère et ses fonctions semblassent le livrer uniquement par goût et par devoir aux travaux de l'administration et aux compositions purement littéraires, il était pourtant entraîné aux méditations plus sérieuses des sciences et de la métaphysique, et il compta bientôt parmi les philosophes religieux les plus distingués de l'époque. A la paix continentale (1814), la restauration, en France et ailleurs, amena une sorte de révolution dans les idées et même dans les esprits. Bientôt quelques hommes parurent dominer par la puissance de leur intelligence. Entre ces hommes on doit en citer un, l'abbé de

la Mennais, qui alors, non-seulement en France, mais aussi dans toute l'Europe, semblait voir l'admiration extasiée devant son génie. Le P. Ventura partagea cet enthousiasme, qui était dans sa nature et dans ses dispositions d'esprit. Il avait assurément des connaissances plus variées, plus de science que la Mennais, mais il ne rougissait pas alors de suivre un homme qui avait une réputation si brillante. Il devint donc un des adeptes du nouveau maître ; on ne l'ignora point en France et on lui en sut gré. Ventura, philosophie distingué lui-même, adopta-t-il le témoignage de l'autorité générale comme unique base des preuves de la vérité ? Il est certain qu'il estimait cette preuve à la haute valeur qu'elle a en effet, sans peut-être la regarder comme *criterium* exclusif. Ardent propagateur de cette nouvelle philosophie éclose en France, et qu'il qualifiait de philosophie catholique, il contribua largement à l'importer en Italie, et il encouragea la traduction de l'*Essai sur l'indifférence en matière de religion*. Il était également rempli d'admiration pour des hommes tels que M. de Bonald, Joseph de Maistre, etc. Il traduisit en italien l'ouvrage de ce dernier, intitulé *Du pape*, et le livre si profond du premier sur la *Législation primitive*. Il était parvenu aux fonctions de procureur général de son ordre, qui conduisaient ordinairement à la première dignité. Le pape avait voulu, dit-on, lui confier la direction du *Journal ecclésiastique de Rome*. Il consentit seulement à être collaborateur de cette feuille, à laquelle cependant il ne donna, a-t-on écrit, que quelques articles sur l'action civilisatrice de la France. Cette petite remarque restrictive, à laquelle il n'était peut-être pas étranger, n'est point juste. Ventura donna au *Journal ecclésiastique* d'autres matériaux, entre autres, en 1825, un article fort remarquable *Sur la disposition actuelle des esprits en Europe par rapport à la religion*. Ce titre montre la relation du sujet avec celui que traitait un ouvrage si célèbre à son apparition. Cet article parut aussi en divers recueils, fut tiré à part, et révélait dans son auteur un rare esprit d'observation. Après la mort de Pie VII, le P. Ventura prononça son éloge funèbre. Léon XII le nomma à la chaire de droit public ecclésiastique dans l'archigymnase romain, et par une distinction ou exception infiniment honorable, due aux écrits que le savant religieux avait déjà publiés, il le dispensa de la loi du concours. On lui confia, en outre, une mission habituelle et très-honorable, en le nommant membre d'une commission de censure avec Orioli et le capucin Micara, tous deux devenus ensuite cardinaux, et avec le camaldule Maure Capellari, qui fut plus tard le pape Grégoire XVI. Ventura fut, après cela, aumônier de l'université. Il se démit du professorat, amené, dit-on, à cette mesure par d'odieuses accusations. En quoi consistaient ces accusations, si elles ont existé, et en quoi étaient-elles odieuses ? N'était-ce

pas déjà le fruit de quelques préventions contre lui à cause de son affection marquée pour le parti mennaisien qui commençait à vouloir tout soumettre à sa direction ? Ventura a passé pour un des rédacteurs du *Mémorial catholique*, organe de la nouvelle école, et Ventura avait la satisfaction de s'y voir exalté. Il donnait aussi déjà prise à la critique par des formes singulières dans ses écrits. Lorsqu'il publia le premier volume de l'ouvrage intitulé *De methodo philosophandi*, il le dédia à Chateaubriand, dont il latinisait le nom en l'appelant le vicomte *Castribriantii*, et lui disait que c'était lui « qui avait relevé dans sa « nation, par ses écrits, la religion abattue, et « qu'il travaillait par ses efforts politiques à la « faire fleurir de plus en plus. » Si le P. Ventura perdit sa chaire au collège de la Sapience, il ne perdit pas la considération dont il jouissait à Rome ; on dit même que deux cardinaux allèrent chez lui pour le détourner de se démettre ; on a ajouté que le pape, n'ayant pu vaincre sa résistance, voulut du moins que le mot *spontané* fût mis dans la dépêche, et que Ventura jouît à titre de pension de la moitié de ses appointements. Il venait d'être nommé consultant (1828) de la congrégation des Rites quand il publia son *Cours de philosophie*. Le souverain pontife lui confia des commissions politiques : il réconcilia avec le saint-siège Chateaubriand, ambassadeur de France, dont les imprudences ou les prétentions avaient mécontenté le saint-père, qui ne voulait plus le voir. Ce fut par son influence que fut conclu le concordat de Rome avec le duc de Modène ; et même, à la prière de celui-ci, il fut question de promouvoir à l'épiscopat le P. Ventura, mais Léon XII voulut le garder près de lui. Dans le corps religieux auquel il appartenait, il jouissait toujours de la même considération, et les théatins l'éluèrent à l'unanimité général de l'ordre, le 28 février 1830, dans la session du chapitre général qui eut lieu alors sous la présidence du cardinal Albani, secrétaire d'Etat. Il s'occupait toujours à des compositions sérieuses qui le faisaient placer depuis longtemps déjà au rang des plus remarquables écrivains de son siècle, et il faisait un cas spécial lui-même de ceux dont la France avait droit de s'enorgueillir. Il l'avouait, et il le prouvait d'ailleurs par ses œuvres. Ainsi le traité *De jure ecclesiastico*, qu'il avait édité à Rome en 1826, n'était pas strictement un manuel de droit ecclésiastique, mais on pouvait y voir aussi un manuel de philosophie religieuse, car il y avait réuni et classé en ordre les doctrines de de Maistre, de Bonald, de l'abbé Robert de la Mennais, de Haller, de St-Victor. Les discussions philosophiques avaient, en effet, un attrait particulier pour lui, et il était un des panégyristes et même un des apôtres de ce qu'on appelait la philosophie catholique. Dès 1825, il développa dans une séance de l'*Académie de la religion catholique* cette proposition : « La raison

« humaine n'a pu et ne pourra jamais avoir une « parfaite connaissance de la religion hors du « catholicisme. » On ne peut douter qu'en s'attachant à cette école qu'il voyait, en France, agiter quelques esprits et parler avec tant d'ardeur en faveur des prérogatives de l'Eglise, de la liberté du catholicisme, Ventura n'ait été animé des intentions les plus louables, sans tomber pour cela dans les excès de cette école. Au mois de janvier 1831 ou plus tôt, il faisait la visite des maisons de son ordre. De retour à Rome, il se hâta de lire les premiers numéros de l'*Avenir*, que publiait l'abbé Robert de la Mennais (roy, ce nom), et il ne put s'empêcher d'écrire aux rédacteurs les impressions qu'il avait éprouvées. Ils ne jugèrent pas utile ou prudent d'insérer la lettre d'un homme qui avait pourtant été exalté dans le *Mémorial catholique*, revue produite par leur école, mais elle se trouve dans la *Gazette de France*. Cependant ses rapports avec la Mennais lui attiraient à Rome des désagréments qu'il regarda à la fin comme des persécutions, et le mirent dans le cas de quitter la cour pontificale pour vivre libre dans la retraite. Cette retraite fut fort fructueuse pour un homme aussi travailleur et aussi capable que l'était Ventura. Il se livra à l'étude de l'Ecriture sainte et des saints Pères; il lut surtout St-Thomas d'Aquin, et il donna, en 1839, le fruit de tant de lectures dans un ouvrage intitulé *Beautés de la foi*, et formant 3 volumes in-8°. Il ne se bornait pas aux occupations du cabinet, car ce fut dans le même temps qu'il fit avec succès des prédications solennelles à St-Pierre de Rome, à l'église St-André della Valle. Dans cette dernière église, qui appartient à son ordre, il prêcha onze ans de suite l'octave de l'Epiphanie. Préoccupé de l'idée qui a été partagée par tant de personnes, celle du danger de voir dominer l'esprit païen par l'usage exclusif des auteurs païens dans l'enseignement des collèges, il entreprit aussi à Rome, et à l'époque dont nous parlons, une publication d'un choix d'extraits des ouvrages des Pères de l'Eglise et des poètes sacrés, qu'il donna sous le titre de *Bibliotheca parva, seu gratiosa et elegantiora opera veterum SS. Ecclesie Patrum ad usum juventutis christianarum litterarum studiosæ*. Imitée en France, cette tentative a excité une polémique ardente entre des hommes respectables, tous animés des meilleures intentions, et même tous d'accord pour le fond de cette question. L'élection du pape Pie IX, le 1^{er} juin 1846, fut une époque doublement remarquable pour toute l'Europe. En même temps elle fut une phase nouvelle dans la vie du P. Ventura, qui trouva dans le pape un ami et un protecteur, et qui eut, dit-on, l'honneur de lui donner des conseils. Nous avons mentionné ci-dessus les prédications réitérées que, pendant plusieurs années, le P. Ventura fit à l'église de sa communauté durant l'octave de l'Epiphanie. Un jour il eut un suppléant illustre,

qui n'avait pas choisi peut-être sans motifs personnels la chaire de St-André della Valle. Le mercredi, 13 janvier 1847, clôture des exercices spirituels qu'il présidait, Ventura voyait un auditoire nombreux autour de la chaire qu'il devait occuper, lorsqu'il se fit un mouvement extraordinaire... Pie IX, désirant se faire entendre des fidèles, venait remplir la place du célèbre théatin! Celui-ci fut encore, sans doute, la cause du choix du pontife, quand il ordonna que, pendant trois jours (du 24 au 27 du même mois), il y eût des exercices de prédication et de prières en faveur de la nation irlandaise qui fut en ce temps-là fort éprouvée. L'année 1847 vit toute l'Italie en fermentation. Le P. Ventura embrassa ardemment le parti du mouvement, auquel l'engageaient les idées qui depuis quelques années dominaient en lui. Ses allures, ses prédications l'avaient rendu populaire, et il sut un jour tirer un parti avantageux de ces dispositions des masses en sa faveur. Le lundi, 17 juillet 1847, une multitude de ces hommes de désordre qu'on reconnaît dans les révoltes populaires était assemblée auprès d'une maison voisine de l'église St-André; dans cette maison on supposait être caché l'agent de police Minardi, contre lequel s'élevaient des ressentiments dont on avait tout à craindre. Le gouverneur, Mgr. Morandi, se rendit sur les lieux et ne put rien obtenir pour la dispersion de la foule. Quelques personnes s'empressèrent alors d'aller chercher à son couvent le P. Ventura, qui fait ouvrir les portes de l'église; on allume les cierges, il expose le saint sacrement, monte en chaire, et sa prédication éloquente à une telle heure (il était onze heures du soir) produisit un effet magique sur l'effervescence de cette multitude, qui fut dès lors calmée. Remarquons en passant qu'un tel succès n'eût pas été peut-être aussi facile ailleurs, et même aujourd'hui le serait-il sur le peuple romain? Un événement remarquable de l'année est encore lié à la vie du P. Ventura, la mort du célèbre agitateur de l'Irlande, O'Connell, enlevé lorsqu'il se rendait à Rome. Le P. Ventura, qui avait déjà prononcé à Rome l'oraison funèbre de l'illustre Irlandais, la prononça encore à Paris; il s'éleva à une grande hauteur, et il obtint un véritable succès. Il en voyait et en citait lui-même la preuve dans le produit de la quête qui se fit à cette occasion et qui s'éleva à cent mille francs. Entre les témoignages flatteurs dont il fut l'objet à cette occasion, il convient de citer celui de l'évêque de Digne, Mgr. Sibour. A Rome, Ventura était devenu l'homme des révolutionnaires modérés. Quelque temps après qu'il eut obtenu ce succès populaire dans le panégyrique d'O'Connell, ils le prièrent de parler dans un service funèbre en l'honneur des victimes du siège de Vienne. Il le fit à leur satisfaction, et il y parla aussi de manière à intéresser la foule en faveur du pape. Quoiqu'il avançât dans le chemin glissant de la

popularité, il tenait toujours à être prêtre fidèle à la religion et au digne pontife qui l'attachait par tant de liens. Au mois d'août 1847, il chercha à consoler la Mennais qu'on lui disait en proie à des agitations intérieures. A la fin de l'année 1847, les événements les plus graves approchaient aussi, et Ventura n'était pas de ceux qui s'en préoccupaient le moins. En février 1848, il publia deux brochures politiques. La première avait pour titre : *La question sicilienne résolue suivant les vrais intérêts de la Sicile, de Naples et de l'Italie*, et était dédiée à don Roggieri Settimo, chef du mouvement palermitain. L'auteur s'y prononçait ouvertement pour la séparation totale de la Sicile. La seconde brochure du père Ventura, lancée pour sonder l'opinion, avait pour titre : *Opinion sur une chambre des pairs dans les Etats pontificaux*. L'auteur s'y prononçait purement et simplement contre la formation d'une chambre des pairs. Il soutenait qu'une telle assemblée « serait non-seulement inutile, mais un danger, » et que, voulant un corps intermédiaire entre « le souverain et les représentants du peuple, il » n'y a rien de mieux à faire qu'à rétablir le « sacré collège dans ses anciennes attributions et » d'en faire le premier corps de l'Etat ». La première de ces deux brochures n'aura peut-être pas été sans influence sur la révolution qui éclata bientôt après en Sicile. Le nouveau gouvernement sicilien, qui avait et qui connaissait toutes ses sympathies, le nomma ministre plénipotentiaire et commissaire extraordinaire à la cour de Rome. Il n'accepta, dit-on, cette mission d'un gouvernement insurrectionnel qu'avec le bon plaisir du pape; toujours est-il qu'il accepta ces fonctions. Pendant quelques mois, Ventura sembla se tenir à l'écart ou dans le silence, mais, vers le milieu du mois de septembre, le bruit courut à Rome qu'il allait publier un écrit sur la Sicile. Ce fut alors qu'il publia un mémoire sur l'*Indépendance de la Sicile* et un autre sur la *Légitimité des actes du parlement sicilien*; puis un gros volume intitulé *Mensonges diplomatiques*. Si Ventura avait gardé le silence durant les mois précédents, il n'avait pas, néanmoins, été dans l'inactivité, ce que d'ailleurs ses idées et sa nature ne lui auraient pas permis dans de telles circonstances. On a dit que, d'accord avec le célèbre abbé Rosmini (voy. ce nom) et d'illustres représentants des divers Etats italiens, il préparait, vers le mois de mai, une confédération italienne, laquelle eût eu le pape pour président, et il a prétendu que l'aveuglement de l'abbé Gioberti, et l'ambition du roi de Piémont, Charles-Albert, firent échouer ce projet. Il avait poussé le pape à donner une constitution au peuple romain; mais, suivant lui, le pape s'y décida trop tard. Quoi qu'il en soit, le régime constitutionnel fut établi à Rome, et on sait tous les malheurs qu'il y amena. Le pape n'eut d'autre ressource que de s'échapper; il partit furtivement le 24 no-

vembre 1848, et se retira à Gaëte, ville fortifiée du royaume de Naples, et située assez près des limites de l'Etat pontifical. On sait que les cardinaux et une partie de la diplomatie étrangère allèrent l'y rejoindre. Ventura resta à Rome, tandis que l'abbé Rosmini, avec lequel il s'honorait d'avoir des rapports, alla aussi à Gaëte. Rosmini refusa le ministère de l'instruction publique dans le nouveau gouvernement, et Ventura, de son côté, refusa la candidature à l'Assemblée constituante, quoiqu'il ait prétendu être autorisé par le pape à l'accepter. Il crut pouvoir, dans de telles circonstances, imprimer le discours funèbre qu'il avait prononcé en l'honneur des victimes de Vienne, dont nous avons parlé plus haut. Il y joignit une préface et une *Note sur la fuite du pape*, mais il semblait craindre le jugement du public, et ne se hâta pas de les lui livrer. Néanmoins l'opuscule parut sous ce titre : *La religion et la démocratie*. Il a été traduit en français par l'abbé A. Leray, Paris. 1849, in-12. Le jour de Pâques 1849, les membres du gouvernement révolutionnaire de Rome ordonnèrent la célébration d'une messe solennelle, à laquelle triumvirs, fonctionnaires civils et militaires, durent tous assister. A l'autel réservé au pape seul, dans la basilique St-Pierre, un prêtre nommé Spola, qu'on dit du diocèse de Vercell, officia à la place de Pie IX, assisté du père Gavazzi et du père Ventura. Le père Ventura était là quand les colonels, généraux et officiers prêtèrent, devant l'autel, serment à la république romaine. Il accompagna encore, avec Gavazzi, l'abbé Spola se rendant processionnellement à la façade de l'église St-Pierre, d'où le pape a coutume de bénir solennellement la ville. Effrayé cependant de la situation de Rome, Ventura quitta cette ville le 4 mai. En passant à Palo, il demanda à voir Oudinot, général en chef de l'armée envoyée par la république française pour délivrer Rome de ses oppresseurs et la rendre au souverain pontife. Il était chargé par les triumvirs Mazzini, Armellini et Saffi de dire au général que la journée du 30 avril n'était qu'un malentendu (1), qu'il était peut-être encore possible de concilier les choses si Oudinot consentait à faire une déclaration établissant d'une manière nette et précise que la France n'imposerait aucun gouvernement aux Etats romains. Le général répondit qu'il croyait avoir assez fait connaître la pensée de son gouvernement, pensée toute libérale. Qu'après ce qui avait eu lieu (le 30 avril) il avait, à coup sûr, le droit de se montrer sévère; que cependant il était encore prêt à entrer à Rome en ami, comme intermédiaire entre l'anarchie et le despotisme menaçant les populations. Il ajouta qu'en agissant ainsi il croyait agir dans

(1) Dans cette journée du 30 avril 1849, des Français avaient été attirés dans un guet-apens par la fourberie des républicains romains, qui en avaient tué et blessé quelques-uns et arrêté les autres.

le véritable intérêt du peuple romain. Oudinot indiqua ces particularités dans sa dépêche au ministre des affaires étrangères. Ventura se rendit à Civitavecchia. Quoiqu'il partit alors pour une sorte d'exil volontaire, il n'avait pas abandonné les doctrines qu'il professait, et quelque temps après, le *Monitore romano* contenait les lignes suivantes extraites d'une lettre de sa main : « Quant au pape, j'ai soutenu, il est vrai, à une certaine époque, comme moyen de résoudre la question, la république avec la présidence du pape *pro tempore*. Mais l'homme d'Etat prudent et sincère doit faire le sacrifice de son opinion quand il la voit en opposition avec le vœu public du peuple. Or, dans les Etats romains, le vote libre du peuple s'est catégoriquement prononcé pour une séparation absolue entre le spirituel et le temporel ; pourrais-je avoir la folie de faire triompher une opinion contraire à ce vote ? Il y a quelques mois la chose était possible ; maintenant elle ne l'est en aucune façon ; il n'y faut plus songer. Ceux-là mêmes qui auraient dû la vouloir ne l'ont pas voulue ; tant pis pour eux. Aujourd'hui le clergé doit renoncer absolument à toute participation, même indirecte, au gouvernement temporel de l'Etat. Aujourd'hui sa seule occupation doit être de prêcher au peuple libre, et par la parole et par l'exemple, la vraie doctrine de l'Eglise, afin de prévenir tout égarment, afin d'empêcher le grand mouvement qui ébranle, qui renverse tout, et qu'aucune force humaine ne saurait arrêter, de devenir protestant ou voltairien, de chrétien qu'il a été et qu'il est encore. » Après l'entrée des Français et le retour du pape à Rome, la position de Ventura eût été fort gênée dans cette ville. Sa place naturelle était une retraite dans l'une des maisons de son institut. Il avait toujours aimé la France, il en fit le lieu de son exil volontaire, et, muni probablement de la permission de ses supérieurs, il vint habiter la ville de Montpellier, où il fut accueilli par l'évêque, et où il passa deux ans. Peu après son arrivée, il y apprit que son discours funèbre pour les morts de Vienne était condamné à Rome. Cette nouvelle dut lui causer plus de peine que de surprise ; mais il se soumit aussitôt au jugement porté, et il le fit en des termes si édifiants que cette pièce forme encore une des plus belles pages de sa vie. Il n'y eut plus ensuite qu'un incident à signaler dans la vie de Ventura depuis ce retour à l'orthodoxie. On se montra fort affecté à Rome de ce qui pouvait n'être qu'un oubli des convenances. La *Gazette du Midi* publia un jour l'analyse d'un sermon de Ventura, d'après laquelle le prédicateur n'aurait pas craint de se vanter du haut de la chaire, devant un nombreux auditoire, d'avoir une fois reçu en confession les secrets de la conscience du souverain pontife ! A Montpellier, Ventura ne se livra pas seulement au ministère

de la chaire, il composa aussi un ouvrage sur le séjour de St-Pierre à Rome. Il est intitulé *Lettres à un ministre protestant*, 1859, 1 vol. in-12. Il y répond à un ministre de Genève qui avait renouvelé cette banale objection si souvent présentée par les siens, et qui consiste à nier le séjour et l'épiscopat de St-Pierre dans la capitale du monde. En 1851, Ventura vint s'établir à Paris, où l'on peut croire que se portaient ses projets et ses désirs. C'est à dater de son séjour dans la capitale qu'il signa son nom *Ventura de Raulica*. Sa science et ses connaissances étendues le mirent en relation avec les hommes les plus distingués, avec les mathématiciens comme avec les littérateurs. Pendant les dix dernières années de sa vie, qu'il a passées à Paris, il s'est, comme à Montpellier, uniquement donné à la composition d'ouvrages nombreux et à la prédication. Il fut bientôt appelé à exercer ce ministère, et il devait prêcher à la métropole, aux exercices de l'Adoration perpétuelle, le 2 décembre 1851, lorsque les troubles occasionnés par le coup d'Etat de ce jour firent momentanément fermer l'église. Il a occupé souvent les chaires de St-Louis d'Antin et de la Madeleine, où quelques incorrections d'expression et de langue n'empêchaient pas qu'il fût goûté. Il a même prêché une station à la chapelle impériale des Tuileries, où il montra, dit-on alors, une certaine énergie. Ventura revit alors l'abbé Robert de la Mennais, avec qui il avait encore au moins des causeries, mais ils étaient loin de s'accorder sur tout. — L'humanité est grosse d'un grand avenir, d'une religion nouvelle, lui disait la Mennais vers 1852. — Vous vous trompez, lui répondit Ventura : je lui ai tâté le poulx, à l'humanité, elle n'est pas grosse, elle est atteinte d'une hydropisie. Dans la préface de quelques-uns des livres de Ventura, et notamment dans celle de ses *Conférences*, on lit quelques traits sur sa propre histoire. On y verra, par exemple, que le pape, à qui l'on demandait quel homme il regardait comme le plus savant, après un instant de réflexion, répondit que c'était le père Ventura, et qu'il ne connaissait personne plus instruit que lui et l'abbé Rosmini. Ces aveux ou ces révélations s'écrivaient sous les yeux de Ventura. Une notice biographique, rédigée par lui-même et confiée à un ami pour un certain journal, fut insérée avec des modifications. Depuis lors, Ventura ne voulut plus voir cet ami, auquel il avait cependant des obligations littéraires, et qui n'était pas l'auteur des mutilations de l'autobiographie. Depuis quelques années, Ventura allait se délasser et chercher quelques loisirs à Versailles ; c'est là qu'il a été atteint de la maladie dont il est mort, le 2 août 1861, après avoir reçu les derniers sacrements. Ses obsèques eurent lieu le 5, au milieu d'un concours assez nombreux, vu l'heure matinale, et qui se grossit de l'église cathédrale, où le corps fut d'abord porté, jusqu'à l'église des

pères capucins, auxquels il fut confié. L'évêque de Versailles célébra lui-même la messe, et il avait témoigné un dévouement admirable au célèbre défunt pendant tout le cours de sa maladie. Dans le cortège funèbre, on voyait plusieurs hommes distingués, Italiens, Polonais, etc., et parmi eux M. Méglia, internonce du saint-siège à Paris, ainsi que le révérend père Cirino, procureur général de l'ordre des théatins, qui était député pour assister son illustre confrère, auquel le pape Pie IX envoyait une indulgence plénière dans cette extrémité. Le père Cirino a reporté à Rome le corps de Ventura, qui reposera définitivement au milieu de ceux qu'il n'aurait jamais dû quitter (1). Outre les ouvrages mentionnés ci-dessus, on connaît encore du père Ventura : 1° *la Femme chrétienne ou Biographie de Virginie Bruni*, écrite par le T. R. P. Ventura de Raulica, ancien général des théatins, consultant de la sacrée congrégation des Rites, examinateur des évêques et du clergé romain, traduite par madame de B***, Paris, 1851, in-12 ; 2° *la Raison philosophique et la raison catholique*, 1852, in-8°. Cet ouvrage est précédé d'une introduction, par l'abbé Hippolyte Barbier. 3° *Les femmes de l'Evangile*, 1853, in-12 ; 4° *la Femme catholique*, 1854, 3 vol. in-8° ; 5° *De la vraie et de la fausse philosophie*, en réponse à une lettre du vicomte Victor de Bonald, in-8° ; 6° *Essai sur l'origine des idées*, 1853, iii-8° ; 7° *Ecole des miracles ou les OEuvres de la puissance et de la grandeur de Jésus-Christ*, 1854-1858, 3 vol. in-48 ; 8° *la Tradition et les semi-pélagiens de la philosophie ou le Semi-rationalisme décollé*, ouvrage renfermant de nouveaux et amples développements sur la nature et les forces de la raison ; sur les principes des connaissances humaines ; sur la loi naturelle ; sur la nécessité de la tradition et de la révélation divines, et sur les effets de l'enseignement philosophique actuel dans les établissements dirigés par les rationalistes soi-disant catholiques, in-8°. C'est en ce volume surtout que le père Ventura montre clairement à quelle école philosophique et religieuse il appartient. 9° *Le pouvoir politique et chrétien, discours prononcés à la chapelle impériale des Tuileries pendant le carême de l'année 1857*, précédé d'une introduction, par M. Louis Veuillot, in-8° ; 10° *Essai sur le pouvoir public*, pour faire suite au *Pouvoir chrétien*, 1857, in-8° ; 11° *Traité sur le culte de la Ste-Vierge, la mère de Dieu, mère des hommes*, Lyon, 1852, in-12 ; 12° *Gloires nouvelles du catholicisme, ou Eloges funèbres, vies et exemples de quelques grands catholiques décédés dans la première moitié de ce siècle*, ouvrage traduit de l'italien sous la direction de l'auteur, in-8° ; 13° *Exposition des lois naturelles dans l'ordre social*, in-8°. L'ouvrage intitulé *la Raison philosophique et la raison catholique* a eu, depuis, deux autres volumes, contenant,

comme le premier, une suite de conférences religieuses. Aucun des ouvrages de cet écrivain fécond n'a subi les censures de l'Eglise, si ce n'est l'opuscule qu'il publia sur les morts de Vienne, et dont voici le titre tout entier : *Discorso funebre per morti di Vienna, recitato il giorno 27 novembre 1848, sulla insigne chiesa di S. Andrea della Valle, dal R. P. D. Gioacchino Ventura, con Introduzione e Protesta dell'autore*. Le décret de l'Index est du 30 mai 1849 (1), mais il ne fut approuvé par Pie IX, à Gaète, et promulgué que le 6 juin suivant. On a dit, mais à tort, que Ventura avait écrit contre le pouvoir temporel du pape dans son *Journal de Gènes*. Le portrait du célèbre théatin a été gravé ; on le trouve en tête du volume intitulé *le Pouvoir politique et chrétien*.
B—D—E.

VENTURE DE PARADIS (JEAN-MICHEL), diplomate et orientaliste français, naquit à Marseille en 1742. Il était fils d'un ancien consul en Crimée et dans d'autres contrées du Levant. Du collège Louis-le-Grand où il entra d'abord, il entra à l'école des Jeunes de langue. Il s'y familiarisa si bien avec l'arabe et le turc, qu'il put être attaché à quinze ans à l'ambassade de France à Constantinople. En 1764 il alla en qualité d'interprète à Sayd en Syrie, et en 1770 il passa au Caire en qualité de second drogman de Digeon. Il ne quitta l'Egypte, où il rendit de nombreux services à la politique et au commerce de la France, qu'à la mort de Mohammed-Abou-Dahab, en 1776. Il retourna en France pour rendre compte au cabinet de Versailles de l'état de choses dans lequel les divisions entre les beys plaçaient l'Egypte. Mais à peine arrivé à Marseille, il dut accompagner le baron de Tott, chargé d'inspecter les établissements français dans le Levant. Cette mission entreprise en avril 1777 dura deux ans. En 1779, Venture partit pour Tunis, où il resta cinq ans, en qualité d'interprète chancelier du consulat de France. De Paris, où il fut ensuite rappelé pour y remplir l'emploi de secrétaire interprète pour les langues orientales, il fut envoyé à Alger à l'effet d'y renouveler les traités entre la France et la régence, et y terminer les différends survenus entre les deux pays. Il revint de nouveau à Paris en 1790, mais en 1793 il partit en qualité de secrétaire interprète avec l'ambassadeur de France à Constantinople, Sémonville. Ce diplomate ayant été arrêté en Suisse par les Autrichiens, Venture, qui l'avait attendu à Venise, se rendit à Constantinople où il l'attendit encore jusqu'en 1797. De retour en France en 1797, cette fois avec l'ambassadeur turc Aly Effendi, il y reprit son ancien titre et en même temps pro-

(1) Il est à remarquer que c'est le même jour et par le même décret que furent condamnés : *la Costituzione secondo la giustizia sociale, con uno appendice sulla unita Italia*, d'Antoine Rosmini Serbati ; — *il Gesuita moderno*, de Vincent Gioberti. Rosmini se soumit de suite, et sa soumission est louée dans le décret. Ventura se soumit au mois de septembre, dès que le décret lui fut connu... Gioberti ne se soumit pas du tout.

(1) Il est inhumé au pied de la chaire de l'église St-André

fessa la langue turque, à l'école spéciale des langues orientales vivantes. Cependant l'heure du repos n'était pas venue pour lui, et lorsque l'armée d'expédition pour l'Egypte fut formée, il en fut nommé le premier interprète; puis il suivit Bonaparte en Syrie. C'était au moment où il venait d'être nommé membre de l'Institut d'Egypte, qu'il atteignit de dysenterie pendant le siège de St-Jean d'Acre, il fut soigné par les moines du couvent de Nazareth; transporté ensuite sur un brancard lors de la retraite de l'armée sur l'Egypte, il mourut en route dans le courant de mai 1799. Il fut regretté du glorieux chef de l'armée française, et il connaissait parfaitement les mœurs et les usages de l'Orient. Il a fait paraître, dans le *Magasin encyclopédique* de Millin, trois opuscules: le premier, intitulé *Séance à Ramlah*, traduit des *Mekamat de Hariri*; le deuxième ayant pour titre *Discours de prééminence entre la bougie et le vin*; le troisième, *Anecdote sur le mariage du khalife Al-Mamoun, avec Bouran Dokht*, 1815, publié par Langlès. Parmi ses ouvrages manuscrits nous citerons: 1° *Passe-temps chronologiques et historiques ou Coup d'œil sur les règnes des khalifes, des rois et des sultans d'Egypte*, traduit de Mery ben Yousof al-Haabali, avec un discours préliminaire. Il a paru un extrait de cet ouvrage dans la *Chrestomathie* de de Sacy. 2° *Tableau de l'Egypte, ou Abrégé géographique et politique de l'empire des Mamelouks*, traduit de Khalib ibn Schahin al-Zaïri; 3° *Grammaire berbère et française*, in-fol.; 4° *Dictionnaire berbère et français*, grand in-fol.; 5° *Kitab al Djeman*, abrégé d'histoire universelle, traduit de Abou Abd'Allah Seïd el Hardj Mohammed al-andalousi, avec le texte in-4°; 6° *Gazavat Aroudj Uvé Khaïr Eddyn*, traduit de l'arabe, in-fol. C'est l'histoire de deux corsaires turcs (les Barberousse). 7° Un carton de notes diverses.

Z.

VENTURI (POMPÉE), commentateur du Dante, né à Sienne le 21 septembre 1693, entra chez les jésuites en 1711, enseigna la philosophie à Florence pendant deux ans, et la rhétorique successivement à Sienne, à Prato, à Florence et à Rome, jusqu'en 1746. On lui laissa alors le repos dont il avait besoin pour terminer de grands ouvrages qui sont néanmoins restés inédits. Sa santé étant tout à fait dérangée, ses supérieurs l'envoyèrent à Ancône, pour qu'il y respirât un air plus pur; mais c'était trop tard, et il y mourut aussitôt après son arrivée, le 12 avril 1752. Ses ouvrages sont: 1° *Dante, con una breve e sufficiente dichiarazione del senso letterale, diversa in più luoghi da quella degli antichi commentatori*, dédié à Clément XII, Lucques, 1732, 3 vol. in-8°; Vérone, 1749, in-8°; Venise, 1739 et 1751, in-8°. Ce commentaire n'est complet que dans l'édition de Vérone et dans la dernière de Venise. Après un long oubli, le goût pour le poème du Dante se réveilla au commencement du 18^e siècle, et ce fut alors que les pères Ven-

turi, Bettinelli et Zaccaria, jésuites, firent tous leurs efforts pour le décrier. Le commentaire de Venturi parut anonyme dans les premières éditions. Laissant à l'écart le sens allégorique et le sens moral, il n'explique que le sens littéral, qui est ordinairement assez clair. Il place toujours un correctif à côté des invectives du poète contre la donation de Constantin, contre plusieurs papes, et contre les désordres de l'Eglise. Lombardi, qui a publié son travail soixante années après celui de Venturi, a réfuté plusieurs assertions de celui-ci. 2° *Orazione funebre detta nelle solenni esequie del M. Rev. Mons. Luigi Maria Strozzi, vescovo di Fiesole, etc.*, 1736.

UG—1.

VENTURI (JEAN-BAPTISTE), physicien, né en 1746, à Bibiano, dans le duché de Reggio, fut envoyé au séminaire de cette ville, où il eut pour maître Spallanzani. Il n'avait que vingt-trois ans lorsqu'il fut nommé professeur de métaphysique et de géométrie dans ce même séminaire. Ses collègues, voulant se l'attacher de plus en plus, l'engagèrent à entrer dans le sacerdoce, et il eut le tort de céder à leurs sollicitations, puisque, n'ayant aucune vocation pour le ministère sacré, il y renonça bientôt. En 1773, il fut nommé à la chaire de philosophie de Modène, et il eut parmi ses élèves le comte Paradisi, qui a paru avec éclat dans la carrière politique et dans la littérature. Le petit Etat de Modène était alors gouverné par un ministre éclairé, le marquis Rangone, qui ajouta à la chaire de Venturi la place d'ingénieur du gouvernement. Une contestation très-vive s'étant élevée, en 1788, entre deux particuliers, au sujet d'un partage d'eau pour l'irrigation, Venturi fut entraîné à y prendre part. L'écrit qu'il fit paraître dans cette affaire est plein de force et de raison. En 1796, lorsque les Français envahirent l'Italie, Venturi fut envoyé à Paris auprès du comte de San-Romano, qui négociait avec le directoire pour conserver l'état de Modène à la famille d'Este. N'ayant pu y réussir, il resta en France, comme simple particulier, afin de se livrer aux sciences qu'il chérissait. Vivant dans la société des Fourcroy, des Lacépède et des Haüy, il ajouta beaucoup à ses connaissances en chimie et en minéralogie. C'était le temps où la découverte de Galvani donnait lieu à de nombreuses expériences sur l'électricité animale. Venturi assistait aux séances de l'Institut, où il lut divers mémoires. Il donna aux *Annales de chimie*, au *Journal des mines*, et au *Magasin encyclopédique* quelques extraits d'ouvrages scientifiques. Comme il passait une grande partie de son temps dans les bibliothèques, outre le travail qu'il y fit sur les manuscrits de Léonard de Vinci, il y copia deux anciens manuscrits grecs fort précieux. Sa passion pour les livres rares augmentait de jour en jour. Il en acheta un grand nombre qu'il envoya en Italie, s'efforçant de compenser, selon ses moyens, les objets de sciences et d'arts que les Français en enlevaient

dans le même temps. De retour dans sa patrie, il fut nommé membre du corps législatif de Milan; et lorsqu'on établit une école du génie à Modène, il en fut nommé professeur. Mais après le renversement du gouvernement républicain, en 1799, le duc de Modène le fit incarcérer, et ce fut en vain que de sa prison il adressa à la junte de gouvernement un mémoire justificatif. Il ne recouvra la liberté qu'après la bataille de Marengo. Alors il fut élu professeur de physique à l'université de Pavie, puis décoré de la croix de la Légion d'honneur et de celle de la Couronne de fer; enfin, il fut chargé d'affaires du royaume d'Italie à Berne, place qu'il occupa pendant douze ans. Les mœurs simples de l'Helvétie convenaient parfaitement à sa manière de vivre, et surtout à son excessive économie. En 1813, sa santé commençant à décliner, il obtint une pension de retraite, et se rendit dans sa patrie, où il fut accusé deux ans plus tard, lors du retour de l'ancien duc, d'avoir causé un incendie dans un grenier à foin. Il composa, pour se justifier, deux mémoires qui furent imprimés, et il fut absous par les tribunaux. Venturi consacra ensuite tout son temps à la révision de ses divers écrits, n'épargnant rien pour les rendre de plus en plus exacts par des recherches et des soins très-pénibles, allant souvent à pied d'une ville à l'autre, afin d'y vérifier les sources et les monuments. Dans ses voyages, il n'avait pour tout bagage que ses livres et son dîner, qu'il mettait dans sa poche (1). Il s'occupait d'une nouvelle édition de son *Optique* lorsqu'il mourut, le 10 septembre 1822 à Reggio. Cette ville lui avait donné des titres de noblesse en inscrivant son nom au Livre d'or. Venturi était de l'institut de Bologne et de celui du royaume Lombard-Vénitien. Il laissa à ses héritiers une riche bibliothèque, un recueil précieux de gravures et un musée d'histoire naturelle. Ses principaux ouvrages sont : 1° *Risposta a quanto è stato scritto contro la Relazione sulle irrigazioni del territorio di Castelnovo Gherardini*, 1788; 2° *Indagine fisica su i colori*, Modène, 1801. Ce mémoire valut à l'auteur un prix donné par la société italienne des sciences. 3° *Commentari sopra la storia e le teorie dell' ottica*, t. 1, Bologne, 1814, in-4°. La dédicace de ce livre honore également le talent et le cœur de Venturi. La vie de l'abbé Bonaventure Corsi, son maître, y est heureusement entremêlée à l'hommage qu'il rend à sa mémoire. 4° *Dell' origine e de' progressi delle odierne artiglierie*, Reggio, 1815, in-4°. Ce sujet avait occupé Venturi dès sa première jeunesse. Ses fonctions d'ingénieur, ses études sur les manuscrits de Léonard de Vinci, et ses travaux comme professeur à l'école du génie, contribuèrent ensuite à lui faire approfondir cette matière, et dans cet écrit, plein d'érudition, il paraît réellement avoir

(1) Il avait toujours pour cela, même lorsqu'il était à Milan, des poches doublées en fer-blanc.

épuisé le sujet. 5° *Memoria intorno alla vita del marchese Gherardo Rangone*, Modène, 1818, in-4°. C'est un éloge du gouvernement d'Hercule III d'Este. 6° *Memorie e lettere inedite o disperse di Galileo Galilei*, Modène, 1818, 2 vol. in-4°. On y trouve un *Traité inédit sur les fortifications*, dont Viviani parle dans sa Vie de Galilée; des tercets (*capitolo*), en style badin, tirés d'un exemplaire très-fautif. Venturi les donne comme inédits, tandis qu'ils étaient imprimés, depuis 1811, dans les *Classiques italiens*, Milan, t. 13, p. 374. 7° *Elogio di Lodovico Castelvetro*, Modène, 1778. L'auteur parle de cette bruyante polémique, à laquelle Caro et Castelvetro se laissèrent entraîner pour une vétillerie grammaticale. Il se déclare pour Castelvetro, et devient éloquent lorsqu'il raconte ses malheurs. 8° *Storia di Scandiano*, Modène, 1822. On y trouve des Notices biographiques sur les hommes célèbres des Etats de Modène. Ce fut le dernier travail de l'auteur. Il a publié pendant son séjour à Paris plusieurs écrits en français, entre autres : 1° *Considérations sur la connaissance de l'étendue que nous donne le sens de l'ouïe*, Paris, an 4 (1796), *Magas. encyclop.*, seconde année, t. 3, p. 29; 2° *Essai sur les ouvrages physico-mathématiques de Léonard de Vinci, avec des fragments tirés de ses manuscrits*, Paris, an 5 (1797), in-4°, fig., lu à l'Institut de France. UG—1.

VENTURINI (JEAN-GEORGE-JULES), né à Brunswick en 1772, entra fort jeune au service de son prince, fit toutes les campagnes de la révolution française comme officier du génie, et servait comme capitaine de cette arme en 1799. Nommé ensuite architecte dans le département de la marine, il mourut, le 28 août 1802, après s'être fait remarquer, pendant une si courte carrière, par des ouvrages très-savants sur l'histoire de l'art militaire, savoir : 1° *Nouveau jeu de tactique militaire, agréable et utile, destiné aux écoles militaires* (allemand), Schleswig, 1798, in-8°, avec planches; 2° *Livre élémentaire sur la tactique appliquée, ou sur la science militaire, avec des exemples pris sur le terrain* (allemand), Schleswig, 1800, seconde édition, 7 vol. in-8°, avec plans et cartes. Cet ouvrage est dédié à Frédéric-Guillaume III, roi de Prusse. L'introduction présente à grands traits un tableau de la science militaire. Le premier volume traite de la partie matérielle : troupes de différentes armes; état-major; habillements; armes; magasins; artillerie; hôpitaux; campements; cantonnements. A ce volume sont jointes cinq planches, représentant divers mouvements stratégiques, et les environs de Paderborn, donné comme centre des mouvements qui se font sur le Wésér, le Niémen, la Nelde, l'Emmer et la Lippe. Le second volume traite des positions et des mouvements théoriques. Dix-sept planches y sont consacrées à des applications. On y trouve toutes les hypothèses de terrain. Les opérations se font sur le Wésér et la Werta; et le centre ou pivot est à Minden. Dans le troi-

sième volume, après avoir exposé la théorie de l'attaque et de la défense, l'auteur applique ses principes. Le quatrième volume est consacré au développement des mêmes principes, et à l'emploi des différentes positions. Dans le cinquième volume, l'auteur expose la *Dialectique*, la partie la plus élevée dans la théorie militaire. Le sixième volume est tout consacré à la pratique, et divisé en deux parties. Dans la première, il donne le plan d'une campagne qui aurait pour but la défense de la Westphalie; dans la seconde, un plan d'attaque dirigée contre la Hollande. Ce volume est accompagné de cartes et de plans qui forment une bonne topographie des deux contrées dont il s'agit. Enfin, le septième présente de nouveaux développements sur les deux grandes opérations proposées pour la défense de la Westphalie, et l'attaque dirigée du côté de l'Allemagne contre la Hollande. Cet ouvrage mérite d'être traduit en français et médité par les hommes de l'art. 3° *Système mathématique appliqué à l'art militaire* (allemand), Schleswig, 1801, in-8°; 4° *Revue critique de la dernière campagne du 18^e siècle* (allemand), Leipsick, 1801, in-8°; 5° *Observations critiques sur la dernière campagne du 18^e siècle* (allemand), Brunswick, 1802, in-8°; 6° *Livre élémentaire de la géographie militaire des contrées du Rhin* (allemand), Copenhague, 1802, 2 vol. in-8°. Tous ces derniers ouvrages sont relatifs aux guerres contemporaines que l'auteur avait soigneusement observées. L'auteur a traduit du français en allemand : *La France avant la Révolution, sous le rapport de son gouvernement, avec un tableau des mœurs sous le gouvernement de Louis XIV*, Brunswick, 1795, in-8°. G—Y.

VÉNUSINUS (JONAS-JACQUES), savant danois, né dans l'île de Huéna, était, en 1600, pasteur d'une église réformée et professeur de physique à Copenhague. En 1602, il obtint la chaire d'éloquence et d'histoire, et le roi Christiern IV le choisit pour son historiographe. En 1607, il fut nommé président de l'académie royale de Sora, où il mourut le 30 janvier 1608. C'était un des savants les plus distingués de son temps. On a de lui : 1° *L'Imitation de Jésus-Christ*, traduite en langue danoise, Copenhague, 1599, in-8°; réimprimée en 1626 et 1675; 2° *Dissertatio de historia*, Copenhague, 1601, in-4°; 3° *De beatitudine hominis*, Copenhague, 1604, in-4°; 4° *In Timæum Platonis*, Copenhague, 1602 et 1603; 5° *De fabula quæ pro historia venditur*, Copenhague, 1605, in-4°; 6° *De comparanda eloquentia*, Copenhague, 1606, in-4°; 7° *Disticha in reges Daniæ latina, cum horum iconibus*, Copenhague, in-fol. Rudbeck, dans son *Atlantique*, cite souvent un manuscrit de Vénusinus sur l'histoire, lequel doit avoir été transporté en Suède. Selon lui, notre auteur avait acquis une connaissance profonde de l'histoire de Danemarck. Mais malheureusement plusieurs de ses manuscrits, qui étaient conservés précieusement dans la biblio-

thèque de Copenhague, ont péri dans l'incendie de 1728. G—Y.

VENUSTI (MARCEL), surnommé *le Mantuano*, de sa ville natale, naquit à Mantoue, en 1515, et fut élève de Pierino del Vaga, à la gloire duquel aucun de ses condisciples ne contribua plus que lui. Il était doué d'un mérite si incontestable que son maître s'en fit aider dans tous les grands travaux qu'on le chargea d'exécuter tant à Rome qu'à Florence, et qu'il obtint toute l'estime de Michel-Ange. Il peignit deux tableaux d'autel, représentant l'*Annonciation*, d'après les dessins de ce grand maître, dont il adopta le style, mais sans jamais l'affecter. Ces deux tableaux furent placés, l'un à St-Jean de Latran, l'autre à la Paix. On cite encore de lui plusieurs tableaux d'appartement, qu'il a exécutés également d'après les dessins de Michel-Ange, tels que les *Limbes*, dans le palais Colonna; *Jésus-Christ allant au Calvaire*, dans le palais Borghèse, et quelques autres productions. Mais le plus célèbre de ses ouvrages est la copie du *Jugement dernier* de la chapelle Sixtine, qu'il fit pour le cardinal Farnèse et que celui-ci envoya à Naples, dont elle est un des plus beaux ornements. Quoique doué du génie de l'invention, ainsi que le prouvent de nombreux tableaux de sa composition, ce qui a fait particulièrement la gloire de Venusti, c'est le talent supérieur avec lequel il a su revêtir de tous les charmes de la peinture les idées de Michel-Ange, notamment dans les sujets de petites dimensions. On admire l'exquise élégance de son dessin, le grandiose de ses compositions, la vigueur de son coloris, la propreté et le fini de son pinceau. Le Mantuano mourut en 1576. P—S.

VENUTI (NICOLAS-MARCEL), antiquaire italien, naquit à Cortone, en 1700. Après de solides études, faites à Bologne et à Sienne, il fut élu conservateur de l'ordre de St-Etienne. L'infant don Carlos, depuis roi des Deux-Siciles, le préposa ensuite à la garde de ses bibliothèques et de la galerie Farnèse, et il le chargea en particulier de surveiller les fouilles qui se pratiquaient à Herculaneum. Venuti s'acquitta avec zèle de cette mission; puis il publia une *Description des premières découvertes faites dans l'antique cité d'Herculaneum*, Rome, 1749, in-4°, et Venise, in-8°. Cet ouvrage, le premier de ceux qui allaient être publiés en grand nombre sur cette matière, est riche en précieux détails. Le premier aussi il fut traduit en plusieurs langues étrangères. Il valut à l'auteur le titre de marquis, que lui conféra le roi de Naples. Revenu à Cortone, Venuti fut accueilli avec enthousiasme par ses compatriotes. De son côté, il contribua avec ardeur aux travaux de la société botanique de sa ville natale, où l'on se montra fort sensible à sa mort, survenue en juillet 1755. Il a paru dans la même année un éloge latin de Marcel Venuti, qui avait pour auteur Louis Coltellini,

de Florence. On peut encore consulter sur ce savant l'*Histoire littéraire d'Italie* du P. Zaccaria.

VENUTI (RIDOLFINO), l'un des plus célèbres et des plus laborieux antiquaires du 18^e siècle, frère du précédent, naquit en 1705, à Cortone, d'une famille patricienne, moins illustre encore par l'éclat de son rang que par le grand nombre d'hommes distingués qu'elle a fournis (1). Ridolfino montra de bonne heure des dispositions rares pour l'étude. Après avoir terminé ses cours, il embrassa l'état ecclésiastique et vint à Rome perfectionner ses connaissances par l'examen des monuments et par la fréquentation des artistes et des savants. Ses premiers ouvrages, en attestant ses progrès dans les différentes branches de l'archéologie, étendirent sa réputation jusque dans les pays étrangers, et les plus célèbres académies de l'Europe s'empressèrent de se l'associer. Il fut nommé, par le pape Benoît XIV, président de la commission des monuments antiques et garde du cabinet du Vatican. Le pape Clément XII se proposait de l'élever à de nouveaux honneurs, quand il fut frappé par une mort imprévue, le 30 mars 1763, à un âge qui faisait espérer de le voir jouir encore longtemps de la gloire qu'il s'était acquise par ses travaux. En 1800, son buste de marbre fut placé au Panthéon par les soins du chevalier Dominique Venuti, son neveu et l'héritier de ses talents. Outre une foule de dissertations, dans les Mémoires de l'académie de Cortone, dont il fut l'un des fondateurs (2), dans le *Giornale romano* de Pagliarini, qu'il rédigea de 1742 à 1744, et enfin les notes dont il a enrichi le *Museum Cortonense*, 1750, in-fol., et la seconde édition du *Museum Capitolinum*, les principaux ouvrages de Ridolfino sont : 1^o *Osservazioni sopra un' antica iscrizione, aggiunta al museo Corsini*, Rome, 1733, in-4^o. Cette inscription se trouvait sur un autel antique, découvert la même année. 2^o *Dissertazione sopra un cameo di myl. Walpole rappresentante l'ostracismo de' Greci*, sans date, in-4^o; 3^o *Collectanea antiquitatum romanarum centum tabulis incisarum et notis illustratarum*, Rome, 1736, grand in-fol. obl., ouvrage recherché. Les gravures sont d'Antoine Borioni et les explications de Ridolf. Venuti. Quelques-unes de ses remarques ayant été critiquées par J.-Chr. Scarfo, le savant antiquaire lui répondit par un opuscule que son frère Philippe (voy. l'article

suivant) fit imprimer à Paris, en 1740, in-4^o. 4^o *Antiqua numismata maximi moduli ex museo Alex. card. Albani in Vaticana biblioth. translata*, Rome, 1739-1744, 2 vol. in-fol.; fig., rare et recherché. C'est la notice détaillée des médailles acquises par Ridolfino pour le cabinet du Vatican. 5^o *Numismata romanorum pontificum a Martino V ad Benedictum XIV aucta et illustrata*, ibid., 1744, in-4^o; 6^o *Ragionamento sopra un frammento d'un antico diaspro intagliato*, ibid., 1747, in-4^o, fig.; 7^o *Osservazioni sopra il fiume Clitunno del suo culto*, etc., ibid., 1753, in-4^o, fig., dissertation pleine de recherches curieuses; 8^o *Spiegazione de' bassirilievi che si osservano nell'urna sepolcrale d'Aless. Severo*, ibid., 1756, in-4^o, fig.; 9^o *Marmora albana, sive conjecturae in duas inscriptiones gladiatorias collegii Silvani*, 1756, in-4^o; 10^o *la Fawla di Circe rappresentata in un antico bassorilievo di marmo*, ibid., 1758, in-4^o; 11^o *De dea Libertate ejusque cultu apud Romanos et de libertinorum pileo*, ibid., 1762, in-4^o; 12^o *Accurata e succineta descrizione topografica delle antichità di Roma*, ibid., 1763, 2 vol. in-4^o; 2^e édit., 1803. La seconde édition est augmentée des découvertes faites depuis la mort de Ridolfino. Le premier volume est orné de son buste, d'après celui qu'on voit en marbre au Panthéon, avec l'inscription placée au-dessous, par l'abbé Gaetano Marini, bibliothécaire du Vatican. Cet ouvrage est l'un des meilleurs que puissent consulter les archéologues pour se faire une juste idée de toutes les richesses que Rome possède en antiquités. 13^o *Accurata descrizione topografica ed istorica di Roma moderna*, ibid., 1766, 2 vol. in-4^o. C'est une suite de l'ouvrage précédent. Elle ne parut qu'après la mort de l'auteur. 14^o *Vetera monumenta quae hactenus in calimontanis et in aedibus Mathaeorum observantur, collecta et notis illustrata*, ibid., 1779, 3 vol. in-fol. Ce bel ouvrage, que Ridolfino laissa incomplet, fut achevé et publié par Amaduzzi (voy. ce nom) (1). W—s.

VENUTI (PHILIPPE), antiquaire et littérateur, frère des précédents, naquit à Cortone, en 1709. A l'exemple de Ridolfino, il embrassa l'état ecclésiastique et consacra ses loisirs à la culture des lettres et des différentes branches de l'érudition. Ayant été pourvu d'un canonicat de St-Jean de Latran à Rome, il fut, en 1739, chargé par son chapitre de l'administration des revenus de l'abbaye de Clérac, dans la Guienne (2). Il vint en France avec des lettres pour Montes-

(1) Philippe VENUTI, de Cortone, se fit une réputation comme philologue dès la fin du 16^e siècle. Il est auteur d'un *Dictionnaire italien et latin*, Venise, 1574, in-8^o, réimprimé plusieurs fois dans divers formats et avec des additions. On lui doit en outre la traduction en italien d'une partie de l'*Énéide* de Virgile, des *Remarques* sur les *Georgiques* du même poète, ainsi que sur les *Épîtres familières* de Cicéron, et enfin un opuscule intitulé *Osservazioni da esprimere tutte le parole latinemente secondo l'uso di oratio*.

(2) Sur des médailles puniques trouvées dans l'île de Malte; — sur les jeux ascoliens; — sur l'origine de Cortone; — sur des médailles Pantaleres; — sur des pierres gravées du marquis Locatelli, etc.

(1) Pour compléter la notice des ouvrages de Ridolfino, nous empruntons les titres de quelques-uns de ses opuscules cités à la fin du second volume de sa description des antiquités de Rome, mais sans indication de date : *Epistola academiae etruscae ad cardinal. Quirinum*, in 4^o; — *Ragionamento sopra il piano di Roma*, in-fol.; — *Osservazioni sopra due greche iscrizioni appartenenti ad ebrei ellenisti*, in-4^o; — *Osservazioni sopra alcune iscrizioni appartenenti à soldati pre'oriani*, in-4^o; — *Oratio de laudibus Leonis X*, in-8^o; — *Agro Romano di P. E. chinardi accresciuto*, in 8^o; — *Risposta al marches. d'Argens in difesa della pittura italiana*, in-8^o; — *Virgilio vindicato*, in 4^o.

(2) Henri IV, après son abjuration, avait fait présent de cette abbaye au chapitre de St-Jean de Latran.

quieu, qui l'accueillit dans son château de la Brède et lui rendit toutes sortes de bons offices (1). En 1741, il remporta le prix proposé par l'Académie des inscriptions, sur ce sujet : *Déterminer combien de fois le temple de Janus a été fermé depuis la naissance de Jésus-Christ et en quel temps cette cérémonie païenne a cessé d'être en usage*. En 1743, il y fut admis dans la classe des associés étrangers. Peu de temps après son départ de Rome, une cabale s'était formée contre lui dans son chapitre et travaillait à le faire rappeler. Venuti, qui se plaisait en France, pria Montesquieu de s'employer pour lui procurer quelques bénéfices dont les revenus pussent, en cas d'événement, le mettre à l'abri de toute inquiétude. L'auteur de l'*Esprit de lois* fit à ce sujet plusieurs démarches près de l'évêque de Mirepoix, chargé de la feuille des bénéfices (voy. BOYER); mais ni les talents de l'abbé Venuti, ni le service qu'il venait de rendre à la religion par son excellente traduction italienne du poème de Louis Racine (voy. ce nom) ne purent toucher l'inflexible prélat. Cependant Venuti trouvait dans le goût de l'étude l'oubli des tracasseries auxquelles il était en butte. En 1745, il avait été chargé de composer les inscriptions et de diriger les fêtes que la ville de Bordeaux offrit à madame la Dauphine. En reconnaissance de ses services, les jurats lui firent présent d'une bourse de jetons, de velours brodé. Devenu membre de l'académie de Bordeaux, il se montra fort assidu à ses séances et y lut plusieurs dissertations très-intéressantes sur les antiquités de la Guienne. Malgré les instances de Montesquieu pour le retenir, il prit, en 1750, le parti de retourner à Rome. Il obtint, peu de temps après, la prévôté de Livourne. Sur la fin de sa vie, il se retira dans sa famille à Cortone et y mourut en 1769. Il était membre de la plupart des académies et des sociétés littéraires d'Italie. Outre des traductions *in versi sciolti* de la tragédie de *Didon* de Lefranc de Pompignan, du poème de la *Religion* et du *Temple de Gnide* (2), on connaît de lui : 1° des dissertations dans le Recueil de l'académie de Cortone : sur les instruments (*coli vinarii*) dont les anciens se servaient pour clarifier le vin, t. 1^{er}, p. 84; — sur les chapelles (*tampietti*) des anciens, t. 2, p. 244; — sur le temple de Janus (3), t. 4, p. 93; — et sur le nectar et l'ambroisie, t. 5, p. 76; — une dissertation sur le cabinet de Cicéron, dans le tome 2 des Mémoires de la société colombaire de Florence. L'abbé Arnaud en a donné la traduction abrégée dans le tome 4 des *Variétés littéraires*. 2° *Il Trionfo letterario della Francia, poemetto in terza*

rima, Avignon, 1750, in-8°. C'est une sorte d'apothéose des savants et des poètes que la France possédait à cette époque. 3° *De cruce Cortonensi dissertatio*, Livourne, 1752, in-4°; 4° *Dissertationes sur les anciens monuments de la ville de Bordeaux, les gabrets, les antiquités et les ducs d'Aquitaine, avec un Traité historique sur les monnaies que les Anglais ont frappées dans cette province*, etc., Bordeaux, 1754, in-4°, fig. Ce volume, dont le fils de Montesquieu (voy. SECONDA) fut l'éditeur, est le recueil des dissertations communiquées à l'académie de Bordeaux par l'abbé Venuti; elles sont pleines de recherches curieuses, et plusieurs points de notre histoire encore obscurs y sont éclaircis d'une manière satisfaisante. On trouve l'analyse de cet ouvrage dans le *Journal des Savants*, février 1755, p. 111-115. 5° *Expositio duodenorum numismatum, antehac ineditorum, ex gazophylacio Ant. de Froy angli; Apud Labronis portum* (Livourne), anno periodi julianæ 6473 (1760), in-4°, fig., ouvrage savant, mais dans lequel les érudits ont signalé quelques erreurs. W—s.

VERA (don PÉDRO DE), conquérant de la Grande-Canarie, non moins célèbre par sa perfidie et ses cruautés que par l'étendue de ses talents, naquit vers l'an 1440, à Xérez de la Frontera, en Andalousie, d'une des plus illustres familles de cette province. Vera était le nom de sa mère; don Diego Gomez de Mendoza, son père, appartenait par la naissance à la maison des seigneurs de Hita et Buytrago. Pedro remplit dans sa ville natale l'emploi d'alguazil et celui d'alferez-mayor. Ensuite il fut nommé alcade de Ximena par le roi Henri IV, et l'on voit, d'après une lettre de ce prince, qu'il était revêtu de cette charge en 1470. Plus tard il prit part aux querelles du marquis de Cadix, son parent, avec plusieurs seigneurs; alla, suivi de ses vassaux, attaquer la forteresse de Médina et fit preuve à ce siège d'une intrépidité extraordinaire. L'Andalousie était alors un théâtre sanglant de rivalités, de discordes et de guerres. Isabelle et Ferdinand, qui régnaient sur presque toute l'Espagne, craignant qu'au milieu des révolutions de tout genre qui troublaient le midi de leur empire Vera ne fût puni de ses exploits, saisirent avec joie l'occasion de l'envoyer à la Grande-Canarie, avec le titre de gouverneur et capitaine général, en remplacement de Juan Rejon, qui s'était rendu odieux par le meurtre juridique de Pedro Fernandez del Algaba. Il débuta par faire arrêter son prédécesseur, et pendant que l'on conduisait celui-ci en Espagne, il confisqua ses biens, dont il s'appropriâ la plus grande partie (fin de l'année 1480). Il augmenta ensuite le mécontentement par le stratagème dont il se servit pour faire sortir de la ville de Ciudad Real de las Palmas un grand nombre de Canariotes, auxquels il avait persuadé de s'embarquer sur un de ses vaisseaux, pour conquérir l'île de Téné-

(1) Parmi les *Lettres familières* de Montesquieu, on en trouve six adressées à l'abbé Venuti; ce sont les suivantes : 3, 6, 32, 34, 36 et 37.

(2) C'est par erreur qu'on lui a attribué la traduction *in versi* du *Télémaque*, 2 vol. in-4°. Cette traduction, souvent réimprimée, est de Flaminio Scarselli.

(3) C'est la dissertation couronnée par l'Académie des inscriptions, dont on a parlé plus haut.

riffe, et que le bâtiment transporta en Europe. S'il faut en croire quelques historiens, entre autres Nuñez de la Pegna (liv. 1^{er}, ch. 12), les Canariotes, soupçonnant la ruse inique du gouverneur, avaient exigé de lui un serment sur l'hostie; mais celui-ci, avant de se parjurer, avait obtenu de son chapelain qu'il lui présenterait une hostie non consacrée. Quoi qu'il en soit, le but de cette fourberie, qui était de faire disparaître des îles Fortunées les indigènes, indigna la population au point que ceux des naturels qui s'étaient établis parmi les Espagnols et qui avaient leur domicile à Réal de las Palmas désertaient les uns après les autres et allaient rejoindre leurs compatriotes armés. La domination de Ferdinand ne comptait déjà que trop d'ennemis et d'antagonistes dans l'île. Mais Vera, excité par les obstacles, entreprit, malgré le nombre peu considérable de ses troupes, qui n'allaient pas à 600 hommes, de réduire tous les habitants. Il marcha d'abord vers les éminences du district des Arucas, vainquit en combat singulier Dorramas, guanartème ou chef de cette peuplade, et tailla en pièces tous les soldats qu'elle lui opposa. Il s'empara ensuite avec la plus grande facilité de tout le territoire de Telde, Satautejo, Moyas, se porta sur Gualdar et, afin de mettre à l'abri ses conquêtes, fit construire le fort de l'*Agaète*, dont la défense fut confiée à Fernandez de Lugo. Un échec dans les défilés de Tirajana et les brillants faits d'armes d'un chef ennemi nommé Bentaguya n'empêchèrent point qu'il ne poussât de plus en plus ses conquêtes. En 1482, il reçut des renforts et fut vaillamment secondé par le jeune Hernando Pezarra, qui s'empara de la ville de Gualdar, placée au milieu de l'île et destinée, en quelque sorte, à en être la métropole. Le guanartème Tenesor Semidan, fait prisonnier et envoyé en Espagne, s'y convertit au christianisme et se fit baptiser. Les Canariotes élurent à sa place Tazarté, et sous ce capitaine intrépide, ils firent des prodiges de valeur. Cependant Vera gagnait toujours du terrain, et malgré les difficultés que lui offrait la nature d'un pays montueux, coupé de bois et de précipices, il posséda, à la fin de l'année 1484, Titana, Amodar, Fataga, en un mot toutes les places fortes de l'île. L'année suivante vit enfin s'accomplir l'entreprise. Il était parti, le 8 avril 1483, de Réal de las Palmas avec plus de 1,000 hommes, jurant de ne point revenir sans avoir soumis les insulaires au joug de l'Espagne, et il marchait sur le fort d'Ansité, refuge de toute la nation pendant l'hiver de 1482, lorsque don Ferdinand, autrefois Tenesor Semidan, ancien guanartème de Gualdar, qui, en se convertissant au christianisme, s'était attaché aux Espagnols, persuada, par son éloquence, à ses compatriotes de mettre bas les armes et de ne point tenter une folle résistance. Ceux-ci jetèrent spontanément leurs épées et leurs dards, tandis

que leurs chefs, Bentejui et le Faycan de Telde, se précipitaient de désespoir du haut des rochers dans la mer (29 avril). Tel est au moins le récit de presque tous les historiens. Cependant Nuñez de la Pegna, au lieu d'attribuer la soumission définitive à la négociation de l'ex-guanartème et à la condescendance des habitants, suppose une bataille sanglante entre 60,000 Canariotes d'une part et 800 Espagnols de l'autre, bataille qui fut précédée d'une confession et d'une communion générales dans l'armée chrétienne, et dont il semble rapporter le gain à l'intervention de la Divinité. Après ces événements mémorables, don Pédro de Vera ne s'occupa plus que de consolider la domination espagnole dans la Canarie, et pour y parvenir, il commença par faire partir un grand nombre des indigènes, que l'on transplantait en Europe. Il répartit ensuite les terres entre les gentilshommes et les soldats qui l'avaient aidé dans la conquête, attira des îles voisines et principalement de Ténériffe, Gomera et Lanzerote, plusieurs habitants riches et industrieux; fit venir de Madère des cannes à sucre, pour en populariser la culture; transporta de Rubicon (capitale de l'île Lanzerote) à Réal de las Palmas le siège épiscopal des Canaries; obtint des rois Ferdinand et Isabelle divers privilèges pour l'île qu'il gouvernait; en un mot, il jeta les fondements de la prospérité et de l'opulence d'une grande colonie et se montra aussi habile administrateur que grand guerrier. Telles étaient ses occupations lorsque les habitants de Gomera, une des Canaries, se révoltèrent contre leur gouverneur Hernando Pezarra. Vera courut à son secours et les soumit en peu de temps. Mais Hernando, à qui son danger n'avait point fait ouvrir les yeux, continua de tyranniser les peuples et lassa leur patience au point qu'un complot se forma entre les principaux Gomériles et qu'ils l'assassinèrent (novembre 1488). Ils se déclarèrent ensuite indépendants, poursuivirent la veuve du gouverneur et la réduisirent à se renfermer dans la citadelle, où elle en était aux dernières extrémités quand le terrible Vera se présenta pour la délivrer. Vaincre aurait été pour lui l'affaire de peu d'instant. Mais il préféra employer la perfidie et offrit aux rebelles une amnistie générale, à condition qu'ils se rendraient sur-le-champ. Ceux-ci eurent la faiblesse de le croire. A peine furent-ils sans armes que l'implacable gouverneur condamna à mort tous les hommes au-dessus de quinze ans. Tous périrent par divers supplices, malgré les prières et le menaces de l'évêque don Juan de Frias : les uns furent pendus, les autres rompus ou mutilés; d'autres furent noyés en masse dans la mer d'Afrique. Les femmes et les enfants furent presque tous exportés et vendus. Cependant les plaintes des victimes ou plutôt de Juan de Frias, leur défenseur, arrivèrent au pied du trône, et Ferdinand et Isabelle rappelèrent Vera; mais il est

probable que ce rappel eut moins pour but de lui témoigner du mécontentement que de le soustraire à la haine des insulaires et même de ses compatriotes. En effet, ils l'employèrent dans la guerre contre les Maures Grenadins, et après le siège et la reddition de Grenade (1492), ils le comblèrent de nouvelles marques d'amitié et d'honneurs. Enfin il fut nommé capitaine général, gouverneur des Canaries; mais son grand âge l'empêcha d'accepter cette charge. Il mourut quelques années après à Xérez et fut enterré dans le couvent de St-Dominique de cette ville, qu'il avait fondé pour la sépulture de sa famille. Il ne faut point admettre le récit de ceux qui prétendent qu'il mourut de la lèpre, après avoir été longtemps enfermé par les ordres du roi et en demandant pardon à Dieu de ses crimes. Il avait été marié à dona Béatrix de Hinojosa et en avait eu six fils, dont le second, Fernando de Vera, est célèbre par des couplets satiriques qu'il fit contre son propre père, le gouverneur de Canarie. Voyez sur ce général, outre Nuñez de la Pagna déjà cité, Viera, *Noticias de la Hist. gen. de las islas de Canaria*, t. 2, p. 64-138; Fernand del Pulg., cap. 64; Haro, *Nobil. genealog.*, lib. 3, cap. 14, p. 481, et Georg. Glas, *History of the Discovery and Conq. of the Canary. Voy.* aussi *CABEZA DE VACA*).

P—OT.

VERA (CEVERIO DE), arrière-petit-fils du conquérant des Canaries, vécut longtemps en Amérique et prit du service dans l'armée espagnole. A quarante ans, il entra dans l'état ecclésiastique, reçut les ordres et resta encore quelque temps en Amérique. Revenu dans sa patrie, il y occupa quelques emplois de peu d'importance; ensuite il passa à Rome, où il fut acolyte du pape Clément VIII, visita les lieux saints, et enfin après avoir, en quelque sorte, fait le tour du monde, moufuta à Lisbonne, en odeur de sainteté, en 1606. On a de lui une *Relation* de son voyage de la terre sainte (*Viage de la tierra santa*: description, etc.), Madrid, 1597, in-8°, et un *Dialogue contre les pièces de théâtre usitées en Espagne*, dédié à don Alphonse Moscoso, évêque de Malaga, 1605. Ces ouvrages n'ont point été traduits en français. Voyez Jorge Cardoso, *Hagiolog. Lusitan.*, 20 avril.

P—OT.

VERA (don JUAN-ANTONIO DE), y FIGUEROA y ZUNIGA, comte de la Roca, historien et diplomate, né dans la Catalogne, en 1588, fut chevalier de l'ordre de St-Jacques, commandeur de la Barra, gentilhomme de la bouche de Philippe V, membre du conseil suprême de la guerre et de celui des finances, ambassadeur extraordinaire auprès de la république de Venise et d'autres Etats d'Italie. Les fonctions administratives dont il fut chargé et sa longue résidence dans diverses cours étrangères ne l'empêchèrent pas de cultiver les lettres et de s'y faire un nom. Il mourut à Madrid, le 20 octobre 1658. On a de lui : 1° *El Embaxador*, Séville, 1620, in-4°; traduit en

italien, Venise, 1646, in-4°, et en français par Lancelot, sous ce titre : *le Parfait Ambassadeur*, Paris, 1635, in-4°; Leyde, 1709, 2 vol. in-12; 2° *Vida de santa Isabella de Portugal*, Rome, 1625, in-8°; 3° *El Fernando o Sevilla restaurada, poema heroico escrito en los versos de la Jerusalem liberada del Tasso*, Milan, 1632, in-4°; 4° *Resultas de la Vida de don Fernand Alvarez de Toledo* (troisième duc d'Albe), Milan, 1643, in-4°. 5° *Epitome de la Vida y Hechos del emperador Carlos V*, Milan, 1645, in-16; 2° édit. augmentée, Madrid, 1654, in-4°; Bruxelles, 1656, in-4°. Cet ouvrage a été traduit en français par Duperron le Hayer, Paris, 1662, in-4°; édition revue et corrigée, Bruxelles, 1663, in-12. 6° *El Rei don Pedro defendido (llamado el Cruel, el Justiciero, y el Necesitado, rei de Castilla)*, Madrid, 1648, in-4°. L'auteur y entreprend inutilement de justifier ce prince des crimes que l'histoire lui reproche. 7° *Vida de nuestra Señora*, Saragosse, 1652, in-8°.

A—T.

VÉRAC (CHARLES-OLIVIER DE SAINT-GEORGE, marquis DE), militaire et diplomate, également distingué dans ces deux carrières, naquit le 10 octobre 1743, au château de Couhé-Vérac, en Poitou. Son père, son aïeul, son bisaïeul avaient été lieutenants généraux de cette province, où sa famille occupait le premier rang, et il était destiné à l'être lui-même. En 1757, il entra dans le service dans les mousquetaires, et en 1761, il obtenait d'entrer en campagne, au milieu de la guerre de sept ans, en qualité d'aide de camp du duc d'Havré, dont il avait épousé la fille à l'âge de seize ans. Il se distingua par sa valeur à l'armée, y fut blessé au bras dans la journée de Willinghausen par le même boulet qui tua le duc d'Havré, son beau-père; et en récompense de ses valeureux services, il fut nommé, en 1767, colonel du régiment des grenadiers de France; en 1770, il fut promu au grade de mestre de camp, et bientôt après reçut la croix de chevalier de St-Louis. La carrière militaire était alors le début de toute la noblesse, et l'on ne voyait aucun diplomate qui n'eût d'abord porté l'épée. Mais la diplomatie était la carrière pour laquelle le marquis de Vérac se sentait le plus de goût et d'aptitude. En 1772, il fut envoyé en qualité de ministre plénipotentiaire à la cour de Hesse-Cassel; puis en 1774, à la cour de Danemarck; puis en 1779, à celle de St-Petersbourg, qui avait pris depuis quelque temps une place importante dans les affaires de l'Europe. Il avait rapporté de cette cour de Russie, encore nouvelle alors, des renseignements, des récits et des peintures de mœurs et d'événements qui le rendirent fort intéressant à son retour, car il excellait à raconter. Du reste, les archives diplomatiques conservent la preuve de l'application qu'il avait mise à découvrir, défendre, prévoir pour l'avenir les intérêts de la France dans ce lointain et puissant empire qui s'élevait. Il en

fut rappelé en 1784, et fut nommé ambassadeur en Hollande, et transporté des quais de la Néva aux rives du Zuyderzée, où la tâche fut différente et peu facile entre les deux nuances gouvernementales qui divisaient les Provinces-Unies. Il n'hésita pas à se prononcer contre l'agrandissement et la consolidation de la maison d'Orange, que l'Angleterre et la Prusse soutenaient, et il ne craignit pas d'agir auprès des états généraux pour retirer au stathouder le gouvernement de la Haye, ce que sa cour désapprouva et ce qui fut l'occasion de son rappel. Son indépendance et sa conviction ne voulurent point s'effacer devant ce qu'il regardait comme l'intérêt de la politique française. Qui peut blâmer de pareils sentiments ? Il resta quatre ans *sous la remise*, selon l'expression du temps, et en 1789, il fut chargé d'aller remplacer M. de Vergennes en Suisse, en qualité d'ambassadeur. Mais que d'événements allaient tout détruire en France et tout bouleverser en Europe ! Après les journées de juin 1791, qui avaient ramené de Varennes le roi captif à Paris, le marquis de Vêrac envoya sa démission, partit pour Lindau, d'où successivement il se rendit à Venise, Florence, et revint à Ratisbonne; mais dès le premier jour il avait été inscrit sur la liste des émigrés, et par conséquent tous ses biens furent confisqués et vendus. Il rentra en France en 1801, et y vécut dans la retraite, jusqu'à ce qu'en 1814 les destinées de la France y ramenassent ses anciens rois. Louis XVIII reconnut alors la fidélité et les services du marquis de Vêrac, en l'élevant au grade de lieutenant général, et en lui donnant les grandes entrées de la cour. Le marquis de Vêrac, retiré de la vie active, consacra ses dernières années à sa famille et à une société intime dont il faisait le charme par son esprit et ses souvenirs. Il termina sa carrière le 28 octobre 1828. Z.

VÉRAC (ARMAND-MAXIMILIEN-FRANÇOIS-JOSEPH-OLIVIER DE ST-GEORGE, marquis de), pair de France, grand officier de la Légion d'honneur, fils du précédent, naquit à Paris, le 1^{er} août 1768. Destiné comme ses aïeux à la carrière des armes, il débuta à l'âge de quinze ans dans les gardes du corps; passa, en 1786, sous-lieutenant dans les carabiniers royaux, y reçut le grade de capitaine en 1788. Sa carrière naissante fut brisée par la révolution. S'étant rendu à Soleure, auprès de son père, ambassadeur en Suisse, il y trouva le baron de Breteuil, ancien ministre de la maison du roi, qui y résidait avec sa famille depuis les premiers jours de l'émigration. Le baron de Breteuil avait la confiance et les pouvoirs de Louis XVI, et était seul confident, au dehors, du voyage de Varennes, dont le but n'était pas pour le roi de sortir de France, mais de se rendre à Montmédy, afin de pouvoir régler, de concert avec la nation, ses destinées et celles de la monarchie. Rien de plus honorable pour le jeune Olivier de Vêrac que le choix que fit alors de lui M. de

Breteuil pour être son secrétaire, l'aider dans sa correspondance avec le roi et l'étranger, l'envoyer même porteur de dépêches à Paris, au péril de sa vie, l'initiant ainsi à des secrets qu'ignorait son père, et à un rôle auquel il se livra avec le mouvement passionné de son âme. On connaît le tragique dénouement de cette retraite de Louis XVI, sur laquelle on fondait tant d'espérances. Lorsqu'on apprit la nouvelle de l'arrestation du roi, le jeune homme crut un instant perdre la raison de douleur et de désespoir. Mais il demeura au même poste, associé aux efforts que continua de faire M. de Breteuil pour sauver le roi et la reine. Il fut constamment initié aux confidences que ces malheureux souverains, prisonniers dans leur capitale, parvenaient quelquefois à adresser à leurs serviteurs. Après le supplice de Louis XVI, de Vêrac, dans l'exaltation de ses regrets, prit du service à l'étranger, puis, s'étant calmé, et n'étant nominativement porté sur aucune liste d'émigrés, il rentra en France, en 1799. En 1810, il épousa mademoiselle de Noailles, fille du général vicomte de Noailles, qui venait de périr, en 1804 (*voy. Louis-Marie DE NOAILLES*). De Vêrac, en 1807, avait été l'objet d'une rigueur personnelle, et exilé en Belgique, par l'Empereur, qui le mit pendant plusieurs années sous la surveillance des autorités administratives. Après l'abdication de Fontainebleau, il salua, avec enthousiasme, le retour des Bourbons, qui n'avaient pas perdu le souvenir de son dévouement à Louis XVI. Il fut nommé chevalier de St-Louis, le 24 août 1814; membre du conseil général de Seine-et-Oise, le 30 septembre de la même année, et pair de France, le 17 août 1815. Entré dans la vie publique, son esprit éclairé et judicieux ne le fit pas hésiter sur la nécessité de marcher avec franchise dans la voie du gouvernement représentatif dont la restauration venait de doter notre pays. Aussi fut-il un des membres les plus décidés et les plus intelligents du parti modéré qui formait la majorité de la pairie, et qui fut connu plus tard sous le nom de *centre droit*. On aura tout dit sur sa couleur politique, en disant qu'il était ami intime du duc de Richelieu, et partageait ses opinions. Il le servit activement dans sa ligne de conduite, et entre autres, contribua beaucoup à son rapprochement avec M. de Villèle. Il tint constamment une place importante dans l'illustre assemblée, par la part qu'il prit aux questions qui s'y traitaient, au travail des commissions, aux transactions des partis, et il porta le même esprit et la même influence dans les conseils généraux et les collèges électoraux qu'il présidait toujours, également apprécié par les hommes politiques et par la cour, où il tenait une place marquante, comme grand officier de la Légion d'honneur et gouverneur du château de Versailles. C'est dans cette situation que la révolution de 1830 le surprit; il la vit avec une amère douleur, mais la

chambre des pairs ayant été conservée, il y resta, professant la maxime qu'il ne faut pas se séparer volontairement du pays, quand on occupe une position indépendante, où l'on peut encore empêcher le mal et faire le bien. Il y prêta, en effet, son appui aux mesures qui pouvaient affermir l'ordre et repousser la révolution, sans faire pour cela le sacrifice de ses sentiments et de ses opinions. Il protesta vivement contre la proposition de l'abolition du deuil national du 21 janvier, et éleva encore quelquefois la voix dans l'assemblée pour réclamer en faveur de ce qui était juste et utile au pays. Du reste, il ne vécut réellement plus qu'en homme privé, conservant jusqu'à la fin cette chaleur du cœur, cet esprit sage et éclairé, animé et charmant, qui l'avaient toujours distingué. Il mourut le 13 août 1838, à l'âge de 90 ans. — *César de VÉRAC*, frère aîné du précédent, fut marié très-jeune à mademoiselle de Vintimille, fille du comte de Vintimille, chevalier d'honneur de madame la comtesse d'Artois, qui obtint pour son gendre la survivance de cette place. Le comte de VÉRAC suivit la princesse en émigration, servit à l'armée des princes, et reentra en France quand les circonstances le permirent. Il fut nommé, à la restauration, gentilhomme d'honneur de Monsieur, comte d'Artois, et plus tard, un des quatre chambellans de Charles X, qui lui donna le cordon bleu à la première promotion. César de VÉRAC mourut le 10 février 1838. — *Gabriel de VÉRAC*, troisième fils du marquis de VÉRAC (Charles-Olivier), et frère du précédent, fut chevalier de Malte et chevalier de St-Louis. Il servit à l'armée des princes et en Espagne, et mourut à Paris, le 10 mars 1839. Z.

VERANZIO (ANTOINE), archevêque de Gran, en Strigonie, primat et vice-roi de Hongrie, célèbre par les missions diplomatiques qu'il a remplies près des premières cours de l'Europe, naquit d'une famille illustre, le 20 mai 1504, à Sebenico en Dalmatie. Il se trouvait près de son oncle Pierre Bérilas, évêque de Wesprim, lorsque ce prélat fut cruellement mis à mort par les Turcs (1520). Un autre de ses oncles, Jean Statiléo, évêque de Transylvanie, qui était en grande faveur à la cour de Hongrie, l'appela près de lui pour l'élever avec un de ses frères. C'est là que le jeune Antoine écrivit la vie de son oncle Bérilas, qui, un siècle plus tard, a été publiée à Venise (*voy. TOMKUS*). Il fut envoyé à Padoue, à Vienne et à Cracovie, pour y continuer ses études. Etant revenu à la cour de Hongrie, il se fit bientôt connaître de l'évêque Etienne Broderic et de Martinusius, depuis cardinal, qui étaient les ministres influents du roi Jean Zapolya I^{er}. Depuis l'an 1528, ce malheureux monarque employa Véranzio dans plusieurs missions délicates près des princes voisins, le nomma son secrétaire, et lui donna la prévôté de Bude. Véranzio, qui devait ces deux places à la recommandation de

Broderic, témoigna sa reconnaissance à son protecteur par une pièce en vers latins qu'il lui adressa. Le roi l'envoya en Transylvanie, comme son commissaire, avec ordre de remplir les fonctions épiscopales, à la place de son oncle Statiléo, nommé ambassadeur de Hongrie près de François I^{er}. Il profita de son court séjour en cette province pour y faire des recherches sur les monuments des Romains; et l'on voit dans ses manuscrits un grand nombre d'inscriptions qu'il y découvrit. Il était revenu près du roi, lorsque ce prince fut assiégé à Bude (1530) par le comte de Togendorf, général de Ferdinand I^{er}. Après la levée du siège, il fut deux fois envoyé vers Sigismond, roi de Pologne, beau-frère du roi; deux fois vers la république de Venise; ensuite vers les papes Clément VII et Paul III. Plus tard, il retourna pour la troisième fois vers le roi Sigismond. Il fut aussi député deux fois vers François I^{er}, et il se trouvait, en 1533, près de Henri VIII, roi d'Angleterre. C'est dans ces derniers voyages qu'il connut Erasme et Mélanchthon. Le comte Fr. Draganich, que l'abbé Fortis vit à Sébénico, dans son voyage en Dalmatie, a conservé (1) une lettre d'Erasme à Véranzio, et un petit poème grec que celui-ci adressa à Mélanchthon. De retour en Hongrie, Véranzio fut envoyé deux fois vers Ferdinand I^{er}, mais il échoua dans sa mission. En mourant (1540), le roi Jean nomma Martinusius, qui était son premier ministre, et la reine Isabelle pour tuteurs de son fils Jean Zapolya II. Véranzio, alors à la cour, rendit compte de ce qui se passait à Jean Statiléo son oncle. Les deux lettres qu'il lui écrivit sont restées manuscrites dans les archives de sa famille. Isabelle l'envoya, pour la huitième fois, en Pologne (1543), vers le roi Sigismond. Il peignit, devant la diète, la position de cette reine malheureuse en termes si touchants que toute l'assemblée fondit en larmes. Sa harangue fut imprimée à Cracovie. Il fut encore, la même année, envoyé vers le roi Ferdinand, qui, par l'accueil qu'il lui fit, chercha à gagner un homme si précieux. Alors la rupture avait déjà éclaté plusieurs fois entre la reine Isabelle et Martinusius. Ce ministre, dont rien ne pouvait satisfaire l'avarice, exigea que Véranzio remit entre ses mains les bénéfices qu'il possédait en Transylvanie et en Hongrie. Celui-ci, après avoir rempli une neuvième mission en Pologne, pour la reine Isabelle, prit congé d'elle et retourna à Sébénico, prévoyant les malheurs qui allaient fondre sur la Hongrie, et ne pouvant les empêcher. En 1549, Ferdinand, qui, après l'abdication d'Isabelle et de son fils Jean II, avait été couronné roi de Hongrie, le nomma évêque des Cinq-Eglises et conseiller d'Etat. En 1553, il l'envoya vers Ali-Pacha, beiglerbeig de Bude, et peu après il le nomma, avec François Zay, son ambassadeur en Turquie.

(1) *Viaggio in Dalmazia*, Venise, 1774 (*voy. FORTIS*).

Véranzio fut obligé d'accompagner Soliman I^{er} (voy. ce nom), qui faisait la guerre aux Persans, et pendant cinq ans il suivit son quartier général, ce qui lui fournit l'occasion de recueillir des notions intéressantes sur les Turcs, sur leur gouvernement et sur les contrées qu'il parcourut. Busbeck, qui était attaché à l'ambassade, allait et revenait du quartier général turc à Vienne, où Véranzio retourna (1558), après avoir conclu une trêve avec la Porte. En 1567, Maximilien II l'envoya de nouveau à Constantinople, et en peu de temps il réussit à conclure avec Sélim II une paix avantageuse pour la chrétienté. Pendant son séjour à la cour ottomane, ce savant rassembla des manuscrits précieux, dont il ne reste plus que la traduction des *Annales turques*, qu'il avait découvertes à Angora. Sa famille conserve le manuscrit de cette version avec ses autres papiers à Sébenico; c'est de là que Leunclavius a tiré son Histoire, ses Annales et ses Pandectes sur l'histoire des Turcs, ouvrages que les savants désignent sous le nom de *Codez Veranzianus*. Véranzio, nommé archevêque de Gran ou de Strigonie, primat de Hongrie, vice-roi du royaume (1569), couronna l'archiduc Rodolphe roi de Hongrie. Le discours qu'il adressa au prince au nom des Etats fut imprimé à Venise. Il mourut le 15 juin 1573, peu de jours après avoir reçu une lettre du pape Grégoire XIII, qui lui annonçait qu'il venait de le nommer cardinal. Sa famille conserve de lui, en manuscrit, les ouvrages suivants : 1^o *Vita Petri Berislai* (voy. plus haut); 2^o *Iter Buda Hadrianopolim*; 3^o *De situ Moldaviæ et Transilvaniæ*; 4^o *De rebus gestis Johannis regis Hungariæ libri duo*; 5^o *De obitu Johannis regis Hungariæ, Epistolæ ad Johannem Statilium, episcopum Transilvanum, datæ dum idem Statilius in Gallia oratorem ageret*, 1540; 6^o *Animadversiones in Pauli Jovi Historiam, ad marginem ipsius Jovi*; 7^o *De obsidione et interceptione Budæ, ad Petrum Petrovich*; 8^o *Vita F. Georgy. Utisseny* (cardinal Martinusse); 9^o *Collectio antiquorum epigrammatum*; 10^o *Multa ad historiam Hungaricam sui temporis*; 11^o *Otia, seu Carmina*, avec des lettres de Paul Manuce et de Palearius; une pièce en vers latins que Seccerwitz publia à Vienne, sous le titre de *Veranzius*, pour célébrer sa seconde ambassade à Constantinople. En 1797, la Dalmatie étant menacée par les armées françaises, on fit transporter à Vienne les manuscrits de Véranzio, avec les archives de sa famille. Le savant Kovachich, chargé de mettre en ordre ces papiers précieux, en a publié le catalogue sous ce titre : *Elenchus chronologicus actorum partim originalium authenticorum, partim autographorum, partim apographorum, ex archivo Verantiano Draganchiano*. Les pièces les plus importantes sont celles qui ont rapport à l'ambassade de Constantinople, en 1556 et 1557. On trouve dans les *Otia* ou *Carmina* de Véranzio quelques petites pièces qui font croire que, dans sa jeunesse, il

n'a point veillé sur sa conduite avec toute la sévérité que commandait son état. Il possédait à un degré éminent le talent de la parole, et à une grande pénétration dans les affaires il joignait des avantages extérieurs qui ont puissamment contribué aux succès de ses missions diplomatiques. — VÉRANZIO (Fauste), neveu du précédent, évêque *in partibus* de Canadium, tomba en disgrâce auprès de la cour de Hongrie, parce que, dans la collation des bénéfices ecclésiastiques, il l'avait compromise avec celle de Rome. Il a publié : 1^o un *Dictionnaire en cinq langues*, Venise, 1595; 2^o *Logica nova, suis instrumentis formata et recognita*, Venise, 1616, in-4^o; 3^o *Machinæ novæ, addita declaratione latina, italica, gallica, hispanica et germanica*, Venise, in-fol. Les planches de ce dernier ouvrage sont en grand nombre : on n'y trouve pas seulement des machines, mais des ponts, des églises et d'autres constructions curieuses, qu'il avait eu occasion d'observer dans le cours de ses voyages. Afin de rendre plus utile ce traité pratique de mécanique, il explique chaque manière ou construction dans les cinq langues qu'il connaissait. Sa logique fut, dans le temps, vivement critiquée, et elle méritait de l'être. Il a laissé en manuscrit : *Regulæ cancellariæ regni Hungariæ*. Il avait aussi écrit une histoire de la Dalmatie, laquelle, d'après une disposition assez singulière de son testament, fut mise avec lui dans son tombeau.

G—v.

VÉRARD (ANTOINE), le plus célèbre des libraires parisiens à la fin du 15^e siècle. Ainsi que le fait très-bien observer l'oracle de la bibliographie contemporaine, le savant auteur du *Manuel du libraire*, on lui doit la publication de plus de deux cents éditions d'ouvrages français, parmi lesquels se trouve un bon nombre de ces chroniques, de ces mystères, de ces productions poétiques, de ces romans de chevalerie, objet aujourd'hui de l'ardente convoitise des bibliophiles, et dont le prix, augmentant sans cesse, arrive à des chiffres extraordinaires. On manque de détails exacts sur la biographie de ce laborieux éditeur, on ne sait pas même au juste à quelle époque il commença le cours de ses productions. Le plus ancien livre avec une date certaine qui se présente sous son nom, c'est le *Décameron* de Boccace, traduit par Laurent du Premier Fait, et que la souscription signale comme achevé le 26 novembre 1485. La demeure de Vérard est indiquée comme étant sur le pont Notre-Dame, et cette indication persiste jusqu'à l'an 1499, époque où ce pont s'écroula. Echappé à cette catastrophe, le zélé libraire se transporta près le carrefour St-Séverin, mais il y séjourna peu de temps, car dès le mois de septembre 1500, on le trouve domicilié rue St-Jacques, près le Petit-Pont. Trois ans plus tard (septembre 1503), il était logé devant la rue Neufve-Nostre-Dame; tous les livres qu'il publia depuis portent cette adresse, mais ils s'arrêtent

à l'an 1512, et ce fut sans doute l'époque de sa mort. Un passage du privilège du troisième volume des *Chroniques de St-Denis*, publiées en 1514, par le libraire Guillaume Eustace, établit qu'il n'existait plus en août 1514. Il eut pour successeurs Barthélemy Vêrard, et plus tard Antoine Vêrard, mais ils bornèrent leurs publications à quelques volumes. Parmi les ouvrages qui portent le nom et l'adresse de Vêrard, nous mentionnerons les *Grandes Chroniques de France*, dites *Chroniques de St-Denis*, 1493, 3 vol. in-fol.; — le *Mystère de la Passion*, joué à Paris dernièrement, 1490; — le *Mystère de la Résurrection de Nostre Seigneur*, composé par maistre Jehan Michel, et joué à Angiers triomphalement; — *L'homme pecheur*, par personnages, joué en la ville de Tours, vers 1494; — le *roman et les prophéties de Merlin*, 1498, 3 vol. in-fol.; — *Lancelot du lac*, 1494, 3 vol. in-fol.; — *Gyron le courtois*; — *Tristan, fils du noble roy Meliadus de Leonnois*, 1486, in-fol.; — *Ogier le Danoys, qui fut l'un des douze pers de France*; — *Milles et Amyes*. Tous ces volumes, lorsqu'il s'en présente de beaux exemplaires dans les ventes publiques, se payent fort cher; il en est qui ont été adjudés à mille francs et plus. Vêrard a fait tirer d'un grand nombre de ses éditions des exemplaires de choix, sur peau vélin, souvent ornés de miniatures; ces exemplaires très-précieux, offerts à des rois, sont, pour la plupart, conservés à la bibliothèque de Paris. Un laborieux érudit, M. Francisque-Michel, a réuni depuis longtemps des matériaux pour écrire l'histoire de la vie et des travaux de Vêrard, mais ses recherches sont encore restées inédites. Un écrivain de mérite, M. Jules Renouvier (*voy. ce nom*), a publié, en 1859, une curieuse notice sur les gravures en bois dans les livres d'Antoine Vêrard. Elles sont parfois assez négligées et moins satisfaisantes que celles qui décorent les publications de quelques autres éditeurs parisiens de cette époque. Les *Heures*, que multipliait alors la typographie, n'offrent généralement dans les volumes portant le nom de Vêrard que des figures médiocres, des bordures lourdement tracées et sans variété. B—N—T.

VERAU (AUGUSTIN), dominicain, natif de l'île Ténériffe, et lecteur de philosophie au couvent des bénédictins d'Orotara, était un des humanistes les plus habiles de son temps. Aux îles Canaries, on le surnommait le Grec, à cause de la connaissance profonde qu'il avait de cette langue. En se faisant dominicain (1768), il changea son nom de Dominique en celui d'Augustin, sous lequel il est connu. Il se distingua particulièrement par le zèle qu'il mit à améliorer les méthodes d'enseignement, et introduisit dans les cours de philosophie une logique et une physique raisonnables, soutint des thèses sur le système de Copernic, et fit plusieurs expériences sur la pesanteur et l'élasticité de l'air. Dans ses dernières années, il devint fou. On a de lui, entre

autres ouvrages, tant de grammaire que de poésie: 1° une grammaire latine (*El arte pequeño de gramatica latina*); 2° une prosodie latine (*Arte metrica o poetica latina*); 3° le Cicerone espagnol et latin (*Nomenclator castellano y latino*); 4° l'Alectoro-machie (*Alectoro-machia*), poème héroï-comique latin, composé à Ciudad de Laguna, en 1758. Il existe encore de lui beaucoup de poésies latines manuscrites, estimées des auteurs qui les ont connues. Aug. Vêrau imite le style d'Ovide et a beaucoup de sa facilité et de son esprit. P—OT.

VERAZZANI ou VERAZZANO (JEAN), navigateur florentin, né, vers la fin du 15^e siècle, d'une famille noble, fut employé par François I^{er} à faire de nouvelles découvertes dans la partie septentrionale de l'Amérique. Les auteurs varient sur la date de son départ; mais on voit, par une lettre qu'il écrivit au monarque français, qu'il était en mer avant le mois de juillet de l'année 1524, puisque, le 8 de ce mois, il avait déjà essuyé une tempête qui l'avait obligé de relâcher dans un port de Bretagne; et en effet, le 17 janvier de la même année, il était parti, avec la frégate la *Dauphine* qu'il commandait, d'un roc désert sous lequel il avait jeté l'ancre proche de Madère. Après avoir essuyé une grande tempête, il aborda sur les côtes de quelques parties de l'Amérique septentrionale; il les parcourut depuis le 30^e degré de latitude jusqu'à Terre-Neuve, et eut même connaissance de la *Nouvelle-France*. Les plantes, les hommes et les animaux lui offrirent des beautés inconnues. Sa lettre renferme une description assez curieuse des sauvages qu'il trouva dans ces contrées. Ses découvertes pouvaient même passer pour très-importantes alors, puisqu'il visita plus de sept cents lieues de côtes. Les sentiments sont partagés sur la fin de cet homme habile et courageux. Les uns le font tomber au pouvoir de quelques sauvages cruels, qui le mirent à mort avec plusieurs de ses compagnons, et firent rôtir leurs cadavres pour les manger. D'autres, avec moins de vraisemblance, le font mener prisonnier à Madrid, où, selon eux, il fut pendu. On conserve à Florence, dans la bibliothèque de Strozzi, une description cosmographique des côtes et de toutes les contrées que Verazzani avait parcourues, et l'on y voit qu'il avait cherché un passage par le nord pour arriver aux Indes orientales. La relation de son voyage, qu'il avait envoyée au roi de France, se trouve dans la collection de Ramusio et dans l'*Histoire générale des voyages* (*voy. CARTIER et LESCABOT*). M—LE.

VERBEECQ (PHILIPPE), peintre et graveur à l'eau-forte dans le goût grignoté, naquit en Hollande, vers 1599. Ses ouvrages comme peintre sont pour ainsi dire inconnus. Il n'en est pas de même de ses gravures: comme il les exécutait dans un goût qui approchait de celui de Rembrandt, beaucoup d'amateurs ont rangé ses pro-

ductions parmi celles de ce dernier. Mais Yver et Gersaint ont démontré que c'était à tort, attendu que sur les pièces qu'il a gravées il a mis son nom ou son chiffre. D'ailleurs la date de sa dernière pièce (1639) prouve que cet artiste était antérieur à Rembrandt. On ne connaît de lui que les morceaux suivants, qui sont très-recherchés: 1° *Esaü vendant son droit d'aînesse*, grand in-fol.; 2° sujet inconnu, représentant un *Homme à genoux devant un roi d'Orient*, assis sur son trône, ayant derrière lui une femme qui tient un jeune homme par la main, in-4°, avec le nom du graveur; 3° un *Berger* assis au pied d'un arbre, pièce ovale avec la marque du graveur, et la date de 1619; 4° un *Buste d'une jeune femme*; elle est vue de face, les yeux baissés, coiffée d'une toque en fourrure, ornée de plumes; ce portrait, avec nom d'auteur et date de 1639, est exécuté sur un fond blanc; 5° le *Buste d'un homme* vu des trois quarts, portant moustaches et cheveux longs, et coiffé d'un turban orné d'une plume; pendant de la pièce précédente, et avec la même date; 6° *Figure d'un jeune homme debout*; il est représenté de face; sa tête ressemble à celle qui a été décrite sous le numéro précédent. La forme en est ovale et porte le nom du graveur et la date de 1639. On peut voir, pour de plus grands détails, le *Supplément au Catalogue de Bartsch*, p. 139. P—s.

VERBIEST (Le P. FERDINAND), célèbre missionnaire et astronome, était né vers 1630, à Bruges, suivant Lalande (*Bibliog. astronom.*, p. 318), ou, selon d'autres auteurs, près de Courtray. Ayant embrassé la règle de St-Ignace, il fut destiné par ses supérieurs aux missions de la Chine, où il se rendit en 1659, avec le P. Couplet (*voy.* ce nom). Il s'y consacra d'abord à la prédication de l'Evangile dans la province de Chen-si; mais le P. Adam Schall, instruit de ses talents, le fit venir à Péking, et ne tarda pas à l'associer à ses travaux astronomiques. Pendant la minorité de l'empereur Khang-hi, une violente persécution s'étant élevée contre les chrétiens, le P. Verbiest partagea le sort de ses confrères et fut jeté dans une obscure prison. Le P. Schall, président du tribunal des mathématiques, fut remplacé par un mandarin dont le seul titre à cette marque de confiance était sa haine contre les jésuites. Le calendrier impérial se trouva bientôt dans un tel désordre que Khang-hi enjoignit à ses ministres de consulter les missionnaires sur le moyen d'en corriger les erreurs. Le P. Verbiest, amené devant ce prince, n'eut pas de peine à montrer que l'astronome chinois n'était qu'un ignorant; et l'empereur l'établit dans la place dont le P. Schall avait été si injustement dépouillé. Les missionnaires se sont étendus avec complaisance sur le récit des épreuves qu'avait subies le P. Verbiest, parce que la manière dont il s'en était tiré avait eu momentanément pour eux les plus heureuses conséquences. Toutefois ces épreuves, qui con-

sistaient à annoncer la longueur de l'ombre d'un gnomon, ou le lieu précis du soleil pour un jour et aux heures données, ne supposaient rien de plus qu'une connaissance assez exacte des premiers éléments de l'astronomie. Dès qu'il fut installé dans son nouvel office, le P. Verbiest s'occupa de fournir l'observatoire de nouveaux instruments astronomiques, qui furent exécutés sous sa direction; mais ayant quitté l'Europe avant l'époque où les Cassini, les Halley, les Picard firent faire tant de progrès à la science, il ne put pas leur donner toute la perfection désirable (1). L'empereur voulut recevoir du P. Verbiest des leçons de mathématiques; et ce prince, charmé de plus en plus des talents du missionnaire, lui fit apprendre la langue tartare, afin de pouvoir l'entretenir plus facilement et sans le secours d'un interprète. Le jésuite se rendit bientôt fort habile dans cette langue; et si l'on en croit le P. Duhalde, il en composa même une grammaire (2). En 1681, il fut chargé par l'empereur de diriger la fabrication de canons de fonte, pour remplacer les anciennes pièces qui se trouvaient hors de service. L'opération réussit, malgré le défaut d'intelligence ou la mauvaise volonté des ouvriers qui travaillaient sous ses ordres, et il eut le bonheur de pouvoir offrir à l'empereur un parc de trois cents pièces, la plupart de campagne. L'empereur, après avoir vu l'effet de cette nouvelle artillerie, se dépouilla d'une veste fourrée de martre, d'un grand prix, et de sa robe de dessous, et les donna au P. Verbiest, comme une marque de sa satisfaction; et quelques mois après, sur la présentation du tribunal des Grâces, il le revêtit d'un titre d'honneur. Le pieux missionnaire n'employait son crédit que pour procurer de nouveaux avantages à la religion; et il ne désespérait pas de la voir s'établir jusque dans les provinces les plus reculées de l'empire. Aussi reçut-il du pape Innocent XI un bref dans lequel le souverain pontife approuvait sa conduite à la Chine, blâmée par les missionnaires dominicains (*voy.* SCHALL). Il offrit, en 1683, à l'empereur, le *Calcul des éclipses de soleil et de lune pour deux mille ans*, formant 32 volumes de cartes, avec leur explication. Ce beau travail lui valut de nouvelles faveurs de la part de Khang-hi. Le P. Verbiest facilita l'admission à la Chine du P. Lecomte et de ses compagnons, et leur procura l'autorisation de se rendre à Péking; mais il ne goûta pas la satisfaction de les y recevoir. Une courte maladie l'enleva, le 28 janvier 1688, le lendemain de la mort de

(1) *Voy. la Description de l'observatoire de Péking*, par le P. Lecomte, dans les *Nouveaux mémoires de la Chine*, lettre 3. Voyez aussi Duhalde, édit. in-4°, t. 3, p. 341.

(2) Duhalde ajoute que cette Grammaire tartare du P. Verbiest fut imprimée à Paris (*Voy. Description de la Chine*, t. 3, p. 94); mais on ne la trouve citée dans aucun catalogue. Il se pourrait que cette Grammaire fût celle qui a été imprimée dans la Collection de Thévénot, sous le titre de *Elementa linguæ tartaricæ*, et dont quelques personnes doutent que le P. Gerbillon soit l'auteur.

l'impératrice mère. Ses funérailles, retardées, par ordre de l'empereur, jusqu'au 8 mars suivant, furent célébrées avec une pompe extraordinaire. Le P. Lecomte en a consigné la relation détaillée dans ses *Nouveaux Mémoires sur la Chine*, t. 1, lettre 2. Le P. Verbiest avait adopté le nom chinois de Nan-hoai-jin, et le surnom de Thunpe. Ce sont les noms qu'on lit à la tête des ouvrages qu'il a composés en langue chinoise. Th. Sig. Bayer en a donné une liste détaillée (*Miscellanea Berolinensia*, t. 6, p. 180 et suiv.), laquelle a été réimprimée avec quelques additions dans le *Diction.* de Moréri, édition de 1759. Mais le catalogue le plus digne de confiance est celui qu'on trouve dans le Ching-kiao-sin-teng, ouvrage chinois qui a servi de base au *Catalogus Patrum soc. Jesu*, du P. Phil. Couplet. Les livres composés par le P. Verbiest se trouvent presque tous au cabinet des manuscrits de la bibliothèque de Paris; ils sont de deux sortes. Les uns sont relatifs à la théologie; et l'auteur, remplissant les fonctions auxquelles il s'était primitivement dévoué, y traite, pour l'instruction des Chinois néophytes, de l'eucharistie, de la pénitence, de la rémunération du bien et du mal. Les autres livres, en bien plus grand nombre, roulent sur des sujets de physique et d'astronomie. Dans ce nombre, on distingue : 1° *Yi siang tchi* (Des figures et des instruments d'astronomie), 14 livres, avec deux livres de planches, sous le titre de Yi-sing-thou; 2° *Nian khi choue*, ou notice sur le baromètre (et non sur le thermomètre, comme l'a écrit le P. Couplet); 3° une mappemonde ou planisphère terrestre, dont il existe plusieurs éditions en formats différents l'un de 66 p^o sur 58 p^o, et auquel se doivent joindre deux livres d'explications; 4° plusieurs planisphères : ces planisphères ont servi de base à ceux du P. Grimaldi, et par conséquent à tout ce que nous savons sur l'uranographie des Chinois; 5° astronomie perpétuelle, ou tables pour les éclipses et les autres phénomènes célestes, offertes à l'empereur Khang-hi, et formant 32 livres; 6° deux livres d'observations célestes, et un troisième contenant la défense de la doctrine astronomique des Européens, contre les attaques des prétendus astronomes du tribunal des mathématiques; 7° *Liber organicus astronomiæ europææ apud Sinas restituta, sub imperatore sino tartarico Cam-hy appellato*, 1668, petit in-fol. Ce n'est autre chose que le recueil des planches du *Yi-siang-tchi* (ci-dessus n° 1), qu'on a fait précéder d'un discours latin de 9 feuillets, gravés et imprimés à la manière chinoise. L'abrégé du même ouvrage parut sous ce titre : *Compendium latinum proponens XII posteriores figuras Libri observationum nec non priores VII figuras Libri organici*. On possède l'ouvrage et l'abrégé à la bibliothèque de Paris, et il s'en trouve aussi des exemplaires dans les cabinets de quelques curieux. Le texte amplifié et commenté a été publié de nouveau en Europe, par

les soins du P. Couplet, sous ce titre : *Astronomia europea sub imperatore tartaro-sinico Cam-hy appellato ex umbra in lucem revocata*, à R. P. F. Verbiest, etc., Dillingen, 1687, petit in-4°. Ce volume, assez rare, contient une des planches du *Liber organicus*, celle qui représente l'observatoire de Péking; et il est terminé par le *Catalogus Patrum soc. Jesu*, dont on a parlé précédemment. C'est dans ce livre qu'on peut chercher non des notions sur l'état de l'astronomie à la Chine avant les jésuites, mais une histoire complète et détaillée de la révolution opérée dans la science par les opérations du P. Verbiest. Les *Relations des deux voyages* que le P. Verbiest fit dans la Tartarie à la suite de l'empereur, en 1682 et 1683, ont été recueillies par le P. Duhalde, dans la *Description de la Chine*, t. 4, p. 74-87. Elles avaient été imprimées séparément, Paris, 1685, in-12, et ensuite dans le *Recueil des voyages au Nord*. Duhalde cite du P. Verbiest un *Traité de la fonte des canons*, en chinois, accompagné de 44 planches (*ibid.*, t. 2, p. 49); une traduction des *Tables astronomiques*, et une autre du *Missel romain*, adressées toutes les deux au pape Innocent XI, et qui doivent être conservées à la bibliothèque du Vatican. On a un portrait du P. Verbiest, représenté dans son habit de président du Tribunal, ou, pour mieux dire, du bureau des mathématiques, dans Duhalde, t. 3, p. 87. M. Ch. Carton a publié à Bruges, en 1839, une notice biographique sur le P. Verbiest. A. R.—T et W—s.

VERCELLONI (JACQUES), médecin piémontais, né à Sordevolo en 1676, étudia à Turin, à Montpellier, se rendit à Rome en 1699, fut quelques années médecin de l'hôpital de St-Jacques, et quitta cette ville pour s'établir à Asti. On a de lui quelques ouvrages estimés : 1° *De glandulis œsophagi conglomeratis et humore vero digestivo*, Asti, 1711, in-4°; 2° *De pudendorum morbis et lue venerea tetrabiblion*, Asti, 1716, in-8°; Leyde, 1722, in-8°; 1742, in-8°. Jean de Vaux a fait une traduction française de ce dernier, et il l'a publiée à Paris, en 1730, in-8°. S—1.

VERCI (JEAN-BAPTISTE-MATTHIEU), historien, né à Bassano en 1739, débuta dans la carrière des lettres par une nouvelle édition du recueil de Marucini contenant les *Poésies choisies des poètes de Bassano*, du 13^e siècle, qu'il compléta et augmenta de la vie de chaque auteur, Venise, 1769, in-4°; et par la publication des *Poésies et Epîtres latines de Lazare Bonami*, 1770, un vol. in-8°, avec un commentaire latin sur sa vie. Voici la notice de ses divers ouvrages : 1° *Abrégé historique sur Bassano*, Venise, 1770, in-4°. Il eut dans la suite le bon esprit de désapprouver lui-même cet écrit, et de démentir ce qu'il avait dit d'abord, d'après le préjugé national, sur l'antique et fauleuse origine de cette ville. Il publia, à ce sujet, une lettre anonyme, à laquelle il feignit de répondre dans sa *Dissertation sur l'état de Bassano*

au 10^e siècle (Venise, 1772, in-12), où l'assertion contraire était établie sur des preuves incontables. Il existe en manuscrit, dans la collection Novelleto, une autre dissertation de Verci, intitulée *Notices relatives à l'état de Bassano*; c'est un abrégé de l'histoire de cette ville depuis le 10^e siècle jusqu'à son assujettissement à la domination de Venise. 2^e *Histoire de Deli*, ou Aventures curieuses d'un Turc, Venise, 1771, in-8^e, roman dans le goût de ceux de Chiari; 3^e *Notices sur la vie et les ouvrages des écrivains de Bassano*, Venise, 1775, 2 vol. in-12; 4^e *Notices sur la vie et les ouvrages des peintres, sculpteurs et graveurs de Bassano*, Venise, 1775, in-8; livre utile aux amateurs des beaux-arts, par les notices qu'il renferme, par les recherches sur les *Artifices* de Jacopo dans l'art de peindre, tirées en partie des œuvres inédites de J.-B. Volpato, peintre et écrivain du 17^e siècle, compatriote de l'auteur; 5^e *Eloge historique de Barthel. Ferracino*, ingénieur célèbre, Venise, 1777, in-8^e: refait en 1779, et augmenté de nouvelles notices. Tiraboschi l'inséra en entier, cette même année, dans son journal littéraire de Modène. Mais on ne trouve pas dans cette réimpression la belle élégie latine de l'abbé Gaspard Tommasi, recteur du séminaire de Feltre, sur la construction du pont de Bassano. 6^e *Lettre sur les échecs*, Venise, 1778, in-8^e. Ce jeu formait le plus agréable passe-temps de l'auteur. L'opuscule a pour but d'exposer l'histoire du jeu et son origine, et d'en indiquer les règles les plus nécessaires; il se termine par la nomenclature des écrivains qui en ont traité jusqu'à l'époque de sa publication. 7^e *Histoire des Ezzelin*, Bassano, 1779, 3 vol. in-8^e, ouvrage plein d'érudition, remarquable par une critique judicieuse, et offrant un ensemble précieux de recherches diplomatiques et historiques, tirées de l'obscurité des siècles. Les rédacteurs de l'*Art de vérifier les dates* en ont donné un extrait à la fin de cet ouvrage, édition de Paris, 1783-87, in-fol. Toutes les vicissitudes de cette célèbre famille, depuis Ezzelin, qui vint en Italie en 1036, à la suite de l'empereur Conrad II, qui lui fit don des fiefs d'Onora et de Romano, jusqu'à Alberic, frère d'Ezzelin V, le tyran, qui périt si misérablement avec sa femme et ses enfants, dans le château de San-Zenon, en 1260, sont racontées avec soin, discutées avec une sage critique, et appuyées d'irréfragables documents. Cet ouvrage répand un grand jour sur les mœurs, le génie, les entreprises des guerriers qui jouèrent un rôle important dans les révolutions d'Italie, surtout dans celles de la Lombardie, au moyen âge. 8^e *Épître sur les monnaies de Vérone, et particulièrement sur celles qui furent frappées sous les Ezzelin*, in-8^e. Cet opuscule, écrit en latin, a été inséré dans le recueil *De monetis Veronensibus*, Vérone, Carattoni, 1779, et reproduit dans une traduction italienne, en tête du tome 10 du recueil de Zanetti, *Delle mo-*

nete e zecche d'Italia. 9^e *Notices sur quelques évêques de Vicence, tirées des archives de Bassano*, in-12, sans date. Elles sont insérées dans la *Nuova raccolta Calogeriana*, et parurent en 1782. Quoiqu'il semble que cet ouvrage doive traiter des évêques de Vicence, il ne traite, en effet, que du fief de Bassano, auquel les archiprêtres de cette ville eurent beaucoup de part, et dont la rénovation avait lieu pour chaque prélat élevé à la cathédrale de Vicence. Viennent ensuite quelques fragments sur l'histoire du pays, et l'antiquité de l'église archiepiscopale. 10^e *Dissertation sur les monnaies de Padoue*, avec une *Lettre sur les Marches de Carrare*, in-4^e, sans date. Elle est comprise dans le tome 3 du recueil de Zanetti, imprimé à Bologne en 1783, in-fol. Il paraît qu'à l'époque où l'auteur la composa il avait l'esprit exaspéré par des malheurs domestiques; car il se permet, à la fin de sa lettre, une sortie virulente contre les Marches de Carrare, sortie qu'il renouvela depuis dans la préface de son Histoire de la Marche Trévísane. 11^e *Lettre apologétique de F. G. à Jules Trento, sur quelques points du Prodrôme Asolan*, Trévise, 1784, in-8^e. Les disputes asolanes ont occupé un grand nombre d'écrivains, et se trouvent rapportées d'une manière assez agréable et spirituelle dans le *Giornale de' confini d'Italia*, par P. Contini. Elles occupèrent aussi beaucoup notre auteur, qui jugea à propos de publier cet opuscule sous un autre nom que le sien. 12^e *Histoire de la Marche Trévísane*, Venise, 1786-90, 20 vol. in-8^e. Cet ouvrage, le plus considérable de ceux qu'il a produits, est précédé d'une dissertation historique sur les événements arrivés dans la Marche Trévísane, depuis les temps de Charlemagne jusqu'à l'extinction de la famille des Ezzelin. L'histoire, qui commence à 1260, est conduite jusqu'au 15^e siècle. Quoique Verci ait consulté les auteurs contemporains et des chroniques et documents longtemps ensevelis dans les ténèbres, cet ouvrage réussit beaucoup moins que son premier écrit sur les Ezzelin. Outre les productions dont nous venons de parler, l'infatigable Verci fit un grand nombre de traductions d'ouvrages français. C'est lui qui a traduit en italien le *Dictionnaire historique* de Chaudon; et sa traduction a eu plusieurs éditions; la dernière est de 1796, imprimée à Bassano, 22 vol. in-8^e. Il a ajouté à l'ouvrage français un grand nombre d'articles nouveaux, particulièrement d'auteurs et de personnages italiens, et il s'est associé comme collaborateur dans cette entreprise l'excèsite François Carrara. Mais comme il avait choisi une assez mauvaise production française, il n'a fait de la traduction qu'un ouvrage peu estimé, et qui donna lieu en Italie à beaucoup de controverses et de critiques. Parmi les différents manuscrits qu'il a laissés inédits, on remarque une *Vie des impératrices romaines*, qu'il s'était proposé de publier, et à laquelle il avait consacré

beaucoup de soins et d'application. Verci, dont la vie fut très-agitée, avait écrit ses *Mémoires*; mais ils n'ont pas paru. Il mourut en novembre 1795, à Rovigo, où il était allé passer l'automne pour se délasser de ses travaux. Il était à peine âgé de 56 ans. Le comte Joseph Perli Remondini paya un tribut d'estime publique à sa mémoire, et composa son inscription tumulaire. M-G-R.

VERCINGÉTORIX, célèbre chef gaulois, antagoniste de César, était du pays des Arvernes. On ignore comment se passèrent ses premières années. Son éducation sans doute fut toute guerrière; mais avec le génie militaire, la nature avait placé dans son âme le germe des talents politiques et des hautes vertus civiles. Sa position sociale dut encore les développer. Celtille, son père, avait longtemps exercé sur les républiques de la Celtique une espèce de dictature bien voisine de la royauté, puis avait été immolé à la vengeance ou aux soupçons de ses concitoyens, dans le moment où il allait usurper le diadème et le titre de roi. Une telle vie et une telle mort fixaient naturellement l'attention sur le fils; et le jeune orphelin avait hérité de tout le crédit de son père. De plus, un grand événement mûrissait sa raison et faisait fermenter en secret son courage. C'était le temps où César entraînait dans les Gaules, et soumettait successivement les peuplades isolées de ces vastes régions. Immobile et muet pendant les rapides conquêtes du héros latin, Vercingétorix, qui sortait de l'adolescence, se contenta de gémir en silence sur l'asservissement de sa patrie. Mais à peine le vainqueur se fut-il éloigné de sa proie pour se rapprocher de l'Italie et de Rome, qu'il prit les armes, et fit retentir dans les Gaules les cris de liberté. Les Carnutes s'étaient déclarés les premiers; et sous la conduite de deux chefs intrépides, Cotuate et Cotunedun, ils massacrèrent les Romains dans Genabum (Gien). Mais peut-être eussent-ils en vain pris l'initiative sans l'activité et l'adroite politique de Vercingétorix. A la nouvelle du soulèvement des Carnutes, usant avec adresse du prestige d'un nom populaire, le jeune fils de Celtille rallie autour de lui ses amis, ses clients et un grand nombre de partisans de l'indépendance. En vain Gobanition, son oncle, et quelques autres des principaux de la république, n'osant tenter les chances douteuses d'une lutte avec César, ou humiliés de ne point diriger ce grand mouvement, lancent contre lui un décret de bannissement. L'exilé rassemble des forces nouvelles, rentre dans Gergovie, chasse ses ennemis, et, proclamé roi par l'enthousiasme de la multitude, envoie de tous côtés des ambassadeurs aux cités et aux peuples de la Gaule. Presque tous reçoivent avec transport ses invitations; les Senonais, les Parisii, les Pictones, les Cadurces, les Turones, les Aulerques, les Andégaves, les Lemovices et les Armoricaains, se rassemblent sous ses drapeaux, et forment une confédération dont il est,

XLIII.

à l'unanimité, nommé généralissime. Aussi prudent qu'audacieux, le jeune chef commence par lier de nœuds indissolubles à la cause commune tous les peuples qui ont accepté son alliance, en se faisant livrer, à titre d'otages, les citoyens de la première distinction; et il épouvante les autres par la dévastation de leur territoire et les supplices qu'il fait subir aux plus opiniâtres. Il partage ensuite ses troupes en deux corps; et confiant l'un à Luctérius, guerrier hardi et entreprenant, qui marche aussitôt contre les Rutheni (habitants du Rouergue), il s'avance, à la tête de l'autre, chez les Bituriges (habitants du Berry), qui, à l'exemple des Eduens, leurs alliés, refusent de prendre parti dans la guerre de l'indépendance. Ces deux attaques simultanées réussissent presque en même temps; et tandis que le généralissime, parcourant en tout sens les campagnes des Bituriges, qui appellent vainement les Eduens à leur secours, les force à combattre dans ses rangs, le lieutenant détermine les Rutheni à secouer le joug, pénètre chez les Nitiobriges et les Gabali qui lui livrent des otages, et menace la province romaine. Aux premières nouvelles de l'insurrection, César était parti de la Cisalpine. Il arrive à Narbonne, rassure les habitants et la garnison, approvisionne la ville et met le pays à l'abri d'un coup de main. Luctérius s'arrête, hésite, enfin recule. Tandis qu'il fait sa retraite, César, à la tête des troupes qu'il a ramenées d'Italie, vole vers le nord-ouest, franchit les Cévennes, et tombant au milieu des Arvernes étonnés, porte partout le fer et le feu. Vercingétorix revient alors sur ses pas, cédant aux prières de ses compatriotes. César l'avait prévu; et laissant le jeune Brutus pour faire face à l'ennemi, il se rend en toute hâte à Vienne, se met à la tête d'un corps nombreux de cavalerie, court à Langres, où sont encore deux légions, réunit chemin faisant les troupes éparses çà et là sur la route, et enfin se trouve à la tête de forces considérables avant que l'ennemi puisse seulement avoir des nouvelles de son dessein. Au reste, il paraît qu'il ne songeait pour le moment qu'à ressaisir dans les Gaules une attitude imposante : l'hiver n'était pas achevé, et il eût préféré le passer en paix, afin de prévenir la défection des alliés, et de préparer les approvisionnements. Mais Vercingétorix avait deviné son projet et ses craintes : décidé à égarer César même en activité, il repassa chez les Bituriges, laissant aux Arvernes un corps de troupes pour surveiller les mouvements du jeune Brutus, et mit le siège devant une autre Gergovie, qui appartenait alors aux Boiens, peuplade helvétique vaincue par César, et ensuite transplantée, selon les règles de la politique romaine, dans une contrée étrangère, sous la surveillance d'alliés étrangers. César fut contraint de quitter ses quartiers d'hiver, et de courir à la rencontre de l'ennemi. Résolu de sauver les Boiens, et espérant qu'à force de célé-

18

rité il échappera aux dangers qu'il redoute, il part. La scène change. En deux jours, Vellaunodunum capitule ; Genabum est prise, pillée, réduite en cendres ; Noviodunum ouvre ses portes ; les aigles romaines menacent la capitale des Bituriges. Vercingétorix ouvrit alors le seul avis qui pût assurer le triomphe des Gaulois et anéantir l'armée de César : c'était de tout incendier, de tout détruire. Les Romains savaient la guerre ; ils pouvaient bien prendre des villes, gagner des batailles ; mais comment créer des vivres ? On obtempéra en partie au vœu de Vercingétorix : les villages, les fermes étaient livrés aux flammes ; vingt villes brûlèrent en même temps ; mais les habitants d'Avaticum demandèrent grâce pour leur ville, l'ornement, le sanctuaire et le boulevard de la Gaule, disaient-ils, et promirent de la défendre. Vercingétorix, après avoir longtemps refusé, y consentit à regret. Levant alors le siège de Gergovie, il suit César à petites journées : et, campé à seize milles d'Avaticum et des tentes romaines, il ravage le pays, éclaire toutes les démarches des ennemis, tend des embuscades ; et paralysant ainsi toute l'activité du génie de César, il consume son armée par l'inaction et la famine. Le blé manqua plusieurs jours dans le camp, et César parlait déjà de lever le siège ; mais ses vétérans s'indignèrent de sa proposition, et malgré des obstacles de tout genre, poussèrent les travaux avec tant d'activité, que les assiégés, incapables de tenir plus longtemps par eux-mêmes et désespérant de voir Vercingétorix risquer une bataille pour les dégager, résolurent de fuir pendant la nuit. Malheureusement les Romains escaladèrent les murailles mal gardées, à l'instant où ils allaient exécuter ce dessein, et en firent un carnage épouvantable. De quarante mille qu'ils étaient, huit cents seulement échappèrent et se réfugièrent sous les tentes de Vercingétorix. Loin de perdre courage ou de fuir les regards de son armée, au récit de cette horrible catastrophe, celui-ci convoque ses troupes et les victimes échappées au massacre ; et après avoir rabaissé le facile courage des Romains, qui ne doivent leur triomphe qu'à la tactique, il rappelle qu'il s'est toujours opposé à ce qu'on sauvât, à ce qu'on défendît Avaticum ; il décrit les ressources qui restent encore ; il jure que dans peu la Gaule entière sera pour eux. En effet, tandis que César repose ses troupes et s'approvisionne, son rival réunit de nouvelles forces, et fait entrer dans la confédération presque tous les peuples qui jusque-là sont restés paisibles spectateurs de la lutte. Les Eduens mêmes, ces fidèles alliés des Romains, délibèrent. Cependant César s'enfonce dans le pays des Arvernes et s'avance vers Gergovie, décidé à se battre en chemin. Mais le pont de l'Elaver n'existe plus, et l'armée ennemie se déploie paisiblement de l'autre côté du fleuve. Enfin il passe et arrive sous les murs de la ville

qu'il veut prendre : il voit alors, au-dessus de sa tête et sur la crête des montagnes qui dominent le plateau environnant, Vercingétorix avec ses Gaulois ; sur chaque pointe, à chaque angle, dans chaque gorge, sont postés des détachements ; à chaque instant des nuées de flèches contraignent ses opérations. Les succès, les revers se balancent ; mais il vient d'être battu, lorsqu'une révolution qui éclate chez les Eduens augmente le trouble dans son armée et le contraint à la retraite. Les Eduens sont infidèles : Eporédorix, Litavicus, Viridomare se sont joints aux rebelles ; Bibracte est entre leurs mains, et reçoit un conseil général de la confédération gauloise ; Noviodunum, où sont les magasins, le trésor, est prise et pillée ; les rives de la Loire sont bordées d'ennemis ; il ne s'agit de rien moins que de reléguer les Romains en deçà de la province romaine, ou de les détruire totalement. César, alors, par un prodige de hardiesse et de génie, au lieu de rebrousser vers la Cisalpine, remonte vers les contrées septentrionales de la Gaule, et opère sa jonction avec Labiénus, un de ses lieutenants, qui se soutenait difficilement chez les Parisii et les Bellovaques, mais qui pourtant venait de battre complètement le vieux chef andégave Camulogène. En même temps, il fait des levées dans les Germaniques, et répand adroitement le bruit qu'il fuit dans ce pays. Vercingétorix, trompé par de fausses apparences, poursuit César à grandes journées, et renonçant au système qu'il a suivi dans toute la guerre, il engage la bataille sur les confins de la Séquanaise et des Lingons. Là fut prêté, par les cavaliers gaulois, ce fameux serment de ne point rentrer sous leurs toits, de ne point embrasser leurs femmes, leurs pères, leurs enfants, qu'ils n'eussent deux fois traversé à cheval les rangs romains. Tous se signalèrent en effet par des prodiges de valeur ; mais la tactique des Romains l'emporta. Une foule de Gaulois resta sur le champ de bataille ; les trois chefs principaux des Eduens tombèrent entre les mains de César, et Vercingétorix, à la tête de quatre-vingt mille hommes et de quelque cavalerie, s'enferma dans Alise, ou, pour mieux dire, à mi-côte de la montagne où était située Alise, résolu de se défendre jusqu'à la dernière extrémité : mais il n'avait d'approvisionnements que pour trente jours ; et ne voulant plus en venir à une bataille avec des forces trop inégales, il envoya dans toute la Gaule les cavaliers qui l'avaient suivi pour rassembler des secours et le dégager. Pendant les trente et quelques jours que ceux-ci employèrent à remplir leur mission, il n'est point d'efforts que ne fissent les assiégés et les assiégeants. Tout ce que le courage, le patriotisme, l'amour de la gloire peuvent oser et souffrir, fut osé, fut souffert. César enferma dans ses lignes de circonvallation une armée de 80,000 hommes ; Vercingétorix harcela et troubla chaque jour son

ennemi. Enfin 200,000 Gaulois parurent et rendirent l'espérance aux assiégés; ceux-ci multiplièrent de nouveau leurs efforts, et firent trois sorties générales en trois jours, tandis que leurs compatriotes prenaient en queue l'armée romaine. Mais César était partout; et tels furent son bonheur et son habileté, que non-seulement il empêcha les deux corps ennemis de se joindre, mais encore qu'il remporta une victoire décisive, et que ceux des auxiliaires qui ne restèrent point sur la place ne trouvèrent leur salut que dans une prompte fuite. Le lendemain Alise ouvrit ses portes, et Vercingétorix, avec les autres chefs gaulois, fut livré à César. Il se présenta armé de pied en cap, montant un cheval magnifique et richement orné; et après avoir caracolé autour du vainqueur, il descendit, ôta ses armes et se prosterna à ses pieds. Si, comme l'avance Dion, il espérait obtenir sa grâce, il se trompa. César le fit jeter en prison: après avoir languï six ans dans le silence et l'obscurité des cachots, il orna le triomphe de son vainqueur (46 avant J.-C.), et fut étranglé. Ainsi finit l'épisode le plus brillant de la guerre des Gaules; ainsi périt, à la fleur de son âge, le plus habile capitaine qu'eût eu à combattre César. Patriotisme, génie, courage, sagesse dans le conseil, promptitude dans l'exécution, constance inflexible dans les revers, ascendant irrésistible sur les masses, Vercingétorix possédait toutes les qualités qui font le héros. S'il n'eût point eu pour adversaire l'homme le plus étonnant de l'antiquité, il eût sans doute rendu son pays à l'indépendance. Avec lui s'évanouirent tous les grands projets des Gaulois. César acheva rapidement la ruine des rebelles; ses lieutenants étouffèrent sans peine les révoltes partielles qui suivirent; et ce ne fut que cent trente ans après que Civilis et Tutor essayèrent encore en vain de soustraire les Gaules au joug des Romains (1).

P—OT.

VERCRUYSE - GOETHALS (JACQUES - JOSEPH - IGNACE-HYACINTHE), érudit belge, naquit à Courtray, le 12 août 1759. Il était issu d'une famille renommée depuis trois générations pour la fabrication du linge de table damassé. Il fit presque toutes ses études chez les jésuites de sa ville natale; puis il alla étudier la philosophie à l'université de Louvain. Destiné à l'état ecclésiastique, il étudia aussi la théologie. Au sortir de l'université, il se rendit à Bruges pour y apprendre le commerce, auquel il s'adonna jusqu'en 1790. Rentré dans sa famille et marié, il prit des mains de son beau-père la direction d'une vaste et belle fabrique de fil à dentelle, qu'il rendit prospère. Lorsque les troubles révolutionnaires agitèrent la Flandre, c'est à Vercruysse-Gœthals que les archives de Courtray durent leur conservation. Il alla plus loin dans ses investigations conser-

vatrices, et il acheta à Tournay, par exemple, pour trente-deux centimes la célèbre édition xylographique de l'Apocalypse de St-Jean, dont la Belgique ne possédait que deux exemplaires. A Anvers, il acquit le manuscrit de *Li Muisis*, dont le libraire Bincken voulait faire des couvertures. Riche de nombreux trésors bibliographiques, Gœthals fit paraître pour la première fois dans l'almanach de Courtray et en flamand un ouvrage intitulé *Annotations chronologiques au sujet des événements survenus à Courtray et aux environs, tirées d'un grand nombre d'auteurs et de manuscrits contemporains*, Courtray, sans date, in-12. Quelques années plus tard (1814-1815) parut une nouvelle édition du même ouvrage, augmenté, sous le titre d'*Annales de la ville et de la châtellenie de Courtray, tirées de plusieurs auteurs et manuscrits*, Courtray, 2 vol. in-8°. Vercruysse-Gœthals s'y est montré simple, mais exact et consciencieux. Cependant on a remarqué qu'il ne citait pas assez souvent ses sources. En 1817, il commença la publication de la chronique *Li Muisis*, dont l'acquisition avait été si curieuse. En voici le titre: *Chronicon ægidii Li Muisis abbatii S. Martini Tornacensis nunc primum ex autographo editum cura Jacobi Gœthals Vercruysse cortracensis*, grand in-8°. Cette chronique offre un récit plein de faits peu connus, mais intéressants. Il en a été publié un extrait, traduit dans les *Chroniques, traditions et légendes de l'ancienne histoire des Flandres* de M. Delpierre, Bruges, 1834, in-8°. Vercruysse-Gœthals aidait de ses lumières et de son expérience ses confrères en érudition, parmi lesquels M. Voisin, qui lui a consacré une notice biographique, publiée dans l'*Annuaire de l'académie de Bruxelles*, et M. de Reiffenberg, qu'il renseigne pour sa notice sur Ducq, peintre d'histoire (voy. Ducq), insérée dans la *Biographie universelle*. En même temps qu'il continuait ses recherches historiques et généalogiques, Vercruysse-Gœthals fournissait des articles littéraires à de nombreux journaux. Il correspondait activement avec les savants belges et étrangers, parmi lesquels Van Praet, qui lui envoyait de Paris les ouvrages qui ne se trouvaient point dans les bibliothèques de la Belgique. Il prit peu de part aux affaires publiques. Il fut néanmoins membre de l'institut des Pays-Bas, de la société des beaux-arts de Gand, des antiquaires de la Morinie, etc.; enfin correspondant de la section d'histoire de l'académie des sciences et belles-lettres de Bruxelles. Sa riche bibliothèque, composée de douze mille volumes imprimés et de trois cents manuscrits, d'abord destinée à sa ville natale, est devenue la propriété des sœurs de charité de la même localité. Il mourut le 6 septembre 1838.

Z.

VERDIÉ (MESTE), c'est-à-dire maître Verdié, poète bordelais du commencement du 19^e siècle. On a de lui les quatre pièces suivantes: 1^o *Lou sabat d'aou Médoc, ou Jacoutin lou débinaeyre dam*

(1) Bièvre a intitulé une de ses facéties *Vercingetorix* (voy. Bièvre). Il existe une tragédie du *Siège d'Alise* par Thomassin de Mont-Bel (voy. ce nom).

Piarille lou boussut (en berses), Bordeaux, sans date, in-8° de 15 pages, chez J. Lebreton; réimprimé par E. Mons, Bordeaux, sans date, in-8° de 12 pages; 2° *Antony lou dansaney, ou la Rebue des Champs Elysées de Boudeou*, Bordeaux, sans date, in-8° de 12 pages, chez J. Lebreton; réimprimé par E. Mons, Bordeaux, sans date, in-8° de 12 pages; 3° *Cadichoune é Mayan, ou les Doyennes des Fortes-en-gule d'aou marcat : dialogue recardey en patois bourdelés*, Bordeaux, sans date, in-8° de 8 pages; réimprimé par E. Mons, Bordeaux, sans date. Est-il aussi l'auteur de la pièce française imprimée à la suite de ses œuvres, et intitulée *le Procès du carnaval, ou les Masques en insurrection*, comédie-folie en un acte et en vers, par M. Verdier, Bordeaux, sans date, imprimerie de E. Mons, in-8° de 16 pages. La *France littéraire* de M. Quérard, t. 10, p. 101, donne la liste de plusieurs autres productions de Verdié, toutes peu importantes. O. M.

VERDIER (CÉSAR), né à Morières (1), près d'Avignon, le 24 juin 1685, fit ses études dans sa patrie, puis se rendit à Montpellier, pour y apprendre la chirurgie. Après y avoir pris les leçons de Nissole et de la Peyronie, il vint à Paris, où il eut pour maîtres Duverney, Arnaud et Petit. Reçu maître en chirurgie en 1724, Verdier fut, en 1725, nommé démonstrateur d'anatomie aux écoles de chirurgie. Il excellait à préparer des pièces anatomiques et avait une volubilité de langue extraordinaire. Ses leçons étaient très-suivies, et souvent il donna des secours pécuniaires à ceux de ses élèves qu'il savait être dans le besoin. Après vingt-cinq ans de professorat, il se démit de sa chaire en faveur de J.-J. Sue (né en 1710, mort en 1792), oncle de P. Sue (voy. ce nom), et mourut quelques années après, le 19 mars 1759. On a de lui : 1° *Abrégé d'anatomie du corps humain*, 1725, 1729, 1739, 1752, 1759, 1764, 1768, 2 vol. in-12. Cette dernière édition est augmentée et corrigée par R.-B. Sabatier. Les éditions nombreuses de ce livre et plus encore la réimpression donnée par Sabatier déposent de son utilité et de son mérite pour le temps. Ce n'est toutefois qu'un extrait de l'anatomie de Winslow (voy. ce nom), et il est presque oublié aujourd'hui, malgré le jugement favorable qu'en porte notre collaborateur Chaumeton, à l'occasion de la traduction allemande par Deisch (voy. DEISCH). 2° Des notes dans l'édition de l'*Abrégé de l'Art des accouchements*, par madame Bourgeois, 1759, in-12; 3° des mémoires, dans ceux de l'académie royale de chirurgie : *Observations sur une plaie au ventre et sur une autre à la gorge*; — *Recherches sur les hernies de la vessie*. Morand pense que ce dernier morceau passera longtemps pour un chef-d'œuvre. Le *Dictionnaire historique de la Provence et*

du comtat Venaissin prétend que l'on attribue à Verdier un *Traité de la phlébotomie*, in-12, revu et corrigé par Martin. Le *Traité de la phlébotomie et de l'artériotomie*, par Martin, est de 1744, in-12, et nous n'osons nous en fier ici au *Dictionnaire de la Provence*, etc., qui fait évidemment erreur en donnant comme une édition de l'*Abrégé de l'Anatomie* de Verdier le *Traité complet d'anatomie*, par R.-B. Sabatier, 1775, 2 vol. in-8°.

A. B.—T.

VERDIER (JEAN), né le 25 avril 1735, à la Ferté-Bernard, dans le Maine, fut avocat, médecin, instituteur. Il avait été médecin du roi de Pologne Stanislas. Après la mort de ce prince, il vint à Paris et, vers 1770, y fonda, dans le voisinage du jardin du roi, un établissement orthopédique. Il y joignit une maison d'éducation. Le nombre de ses écoliers augmentant beaucoup, il abandonna sa maison pour le redressement des difformités; mais la gymnastique faisait partie de l'enseignement qu'on recevait chez lui. Verdier était très-aimé de tous ses élèves, et ses affaires prospéraient, lorsque, vers 1785, la maison qu'il occupait faisant partie d'un terrain acquis pour l'agrandissement du jardin du roi, l'établissement particulier fut détruit. La révolution, qui arriva quelques années après, acheva sa ruine. Pendant la détention de Louis XVI, Verdier fut quelque temps chargé de lui donner des soins. On l'envoya, en 1794, à Compiègne, à l'occasion d'une épidémie qui y régnait et qu'il fit cesser. Lors de la création de l'école normale, où professaient Volney, B. de St-Pierre, Laharpe, Lagrange, etc., Verdier fut nommé élève par le district du lieu de sa naissance. A l'établissement de l'académie de législation, il y professa la médecine légale. Il est mort à Paris, le 6 juin 1820. On a de lui : 1° *Essai sur la jurisprudence de la médecine en France*, 1763, in-12; 2° *Jurisprudence générale de la médecine en France*, 1763, 2 vol. in-12; 3° la *Jurisprudence particulière de la chirurgie en France*, 1764, 2 vol. in-12; 4° *Recueil de mémoires et d'observations sur la perfectibilité de l'homme par les agents physiques ou moraux*, 1772, in-12; 5° *Recueil deuxième, contenant un nouveau tableau d'éducation physique*, 1774, in-12; 6° *Cours d'éducation à l'usage des élèves destinés aux premières professions et aux grands emplois de l'Etat*, 1777, in-12; 7° *Mémoire à consulter sur les fonctions et les droits respectifs des trois classes des institutions établies en France pour les trois ordres de l'Etat*, 1779, in-12, écrit à l'occasion du procès qui lui fut intenté pour l'ouvrage précédent et qu'il gagna; 8° *Calendrier d'éducation et d'économie, faisant partie du cours d'éducation*, 1788, in-12; 9° (avec son fils, voy. VERDIER-HEURTIN ci-après) *Journal de médecine populaire, d'éducation et d'économie*, in-8°. Le premier cahier est de germinal an 7. Il n'en a paru que huit. 10° *Tableaux analytiques et critiques de la vaccine et de la vaccination*, 1801, in-8°. L'auteur n'est point partisan

(1) Le *Dictionnaire universel* écrit Molières; le *Dictionnaire des sciences médicales, biographie*, t. 7, dit Morières; nous avons suivi le *Dictionnaire de la Provence et du comtat Venaissin* (voy. C.-F. ACHARD).

de la vaccine. 11° *Tableau analytique de la grammaire générale appliquée aux langues savantes*, 1803, in-12; 12° *l'Art d'étudier et d'enseigner les langues française et latine, séparément et conjointement*, 1804, in-12; 13° *la Crânomanie du docteur Gall anéantie au moyen de l'anatomie et de la psychologie de l'âme*, 1808; 14° *Calendrier des amateurs de la vie et de l'humanité, ou Avis sur l'asphyxiatrique, la médecine des asphyxiés ou trépassés*, 1816, in-12; 15° *Plan d'osthautéropie, nouvel art de traiter les difformités organiques par des exercices appropriés et de nouvelles machines élastiques et mobiles*; 16° *Introduction à la connaissance des plantes*, à la tête de plusieurs éditions du *Bon Jardinier*; 17° *Discours sur l'éducation nationale, physique et morale des deux sexes*, 1792, in-8°; 18° *Système de la langue latine, pour en rétablir l'usage particulier par la double traduction*, in-12; 19° *l'Art de discourir grammaticalement, ou Grammaire générale du discours purement grammatical*, in-12; 20° *Recueil des mots variables français et latins*, in-12; 21° *l'Art poétique d'Horace, corrigé en cent vingt endroits du texte, avec une nouvelle traduction, des analyses, etc.*, 1804, in-12; 22° *Poème séculaire d'Horace, augmenté d'une strophe, corrigé d'après le texte, traduit en français et comparé avec le sublime cantique de Moïse sur le passage de la mer Rouge*. Dans les dernières années de sa vie, Verdier s'était beaucoup occupé de la chronologie sacrée, et il avait découvert, dit-on, « une foule d'erreurs dans la traduction du livre sacré et l'existence de deux personnages du nom d'A-dam à deux époques différentes ». Il avait, vers 1764, réuni des matériaux pour la *Jurisprudence particulière de la médecine et de la pharmacie*; mais l'autorité s'opposa à la publication de ces ouvrages. A. B.—T.

VERDIER (SUSANNE ALLUT, dame) naquit à Montpellier, le 19 janvier 1745. Son père la conduisit à Paris à l'âge de douze ans et lui fit faire les mêmes études qu'à son frère. Elle ne s'y distingua pas moins que lui et en rapporta la connaissance des langues anciennes et de la plupart des langues modernes, un goût pour la littérature, puisé dans la lecture des ouvrages classiques de tous les âges et de tous les pays, et un talent remarquable pour la peinture et pour la musique. Les fruits de ces germes, développés ensuite par une culture assidue, ont été recueillis par ses enfants, dans l'instruction à la fois solide et variée que, sans distinction de sexe, elle voulut leur donner elle-même. Entraînée par un penchant inné pour la poésie, la jeune Allut bégaya secrètement des vers dès l'âge de dix ans; mais elle ne hasarda la confiance, même à son père, des fruits de sa verve enfantine que deux ans plus tard, lorsque, pénétrée d'horreur de l'attentat contre la vie de Louis XV, elle exprima ses sentiments dans une petite élégie. Son mariage avec un riche négoc-

iant d'Uzès fixa sa résidence dans cette ville. Son mérite poétique brille surtout dans l'idylle de la *Fontaine de Vaucluse*, placée par Laharpe au rang des plus beaux morceaux de la poésie française et qui lui a fait dire :

Et Verdier, dans l'idylle, a vaincu Deshoulières.

Les mêmes caractères sont empreints dans celles des compositions de madame Verdier qui se rapportent aux événements de sa vie et reçoivent un charme tout particulier de l'expression des sentiments réels dont elle était profondément pénétrée : telles sont ses touchantes épîtres sur la naissance de son premier enfant; sur la vie religieuse, embrassée par une de ses amies; sur la mort de son mari, qui lui fut enlevé à la fleur de l'âge; sur la mort de sa fille; sur celle de son frère, égorgé par le tribunal révolutionnaire; sur les malheurs de la France pendant le règne de la terreur, etc., etc. Quelques-unes de ces pièces ont été imprimées dans les *Almanachs des Muses* de 1775, 1777, 1785, 1786, 1787. On trouve dans la *Notice des travaux de l'académie du Gard*, pour 1807 et 1810, des fragments étendus des *Géorgiques languedociennes*, poème en quatre chants, le plus considérable et le dernier des ouvrages de madame Verdier. Elle l'eût sans doute perfectionné si elle avait eu le temps d'y mettre la dernière main; mais, quoique cette production laisse beaucoup à désirer, sous le rapport de l'invention, de l'ordonnance, du rythme, du choix et de la proportion des épisodes, riche comme elle l'est en descriptions de pratiques agricoles particulières aux contrées méridionales, remarquable par le mérite de la difficulté vaincue heureusement dans la peinture des objets les plus rebelles à la poésie, elle sera toujours pour l'auteur un beau titre de gloire. Couronnée trois fois aux Jeux Floraux avant la destruction de cette académie, madame Verdier en fut nommée *maître* à sa restauration. Elle appartint aussi à celle des Arcades de Rome et du Gard et à l'athénée de Vaucluse. Elle mourut à Uzès, le 27 février 1813. V. S. L.

VERDIER (le comte JEAN-ANTOINE), général français, naquit à Toulouse, le 2 mai 1767. Engagé dans le régiment de la Fère, en 1785, il était sous-lieutenant en 1792, capitaine en 1794 et bientôt après aide de camp d'Augereau. De l'armée des Pyrénées-Orientales, où il était alors, date son premier exploit : il prit, l'épée à la main, en tête d'un bataillon de chasseurs de la Drôme, le camp retranché de Llers, où se tenaient 4,000 Espagnols, avec 80 bouches à feu. La reddition du fort de Figuière en fut la suite, et Verdier fut justement promu, le 25 novembre 1795, au grade d'adjudant général chef de brigade. A l'armée d'Italie, où il fut envoyé, l'année suivante, il emporta, avec une remarquable valeur, la redoute de Meledano, ce qui le fit nommer général de brigade. A la bataille d'Ar-

cole, Verdier fut blessé et mis hors de combat. A peine guéri, il prit part à tous les combats qui marquèrent la fin de cette campagne. Il suivit le général Bonaparte en Egypte : à la bataille des Pyramides, Verdier était à la tête d'une brigade de la division Kleber. En Syrie, devant St-Jean d'Acre, il fut des premiers à monter à l'assaut de la place ; il surprit les postes, pénétra jusqu'au point indiqué. Mais on sait que les assaillants ne vinrent pas à bout des obstacles qui se rencontraient sur d'autres points, et il fallut abandonner non-seulement cette place, mais, quelques jours après, la Syrie. Déjà le général en chef appréciait Verdier : il le nomma gouverneur de Damiette, par où, en effet, l'ennemi devait déboucher. Cette prévision se réalisa le 17 septembre 1799. Ce jour-là les Turcs, conduits par Sidney Smith, débarquèrent au nombre de 8,000 au Bogas de Damiette. Verdier, qui n'avait que 1,000 hommes, marche contre eux, en tue les deux tiers et emmène le reste, avec 10 pièces de canon. Cet exploit fut récompensé d'un sabre d'honneur. Mais ce combat mémorable dit de Menzalech ne put empêcher les Anglo-Turcs de s'avancer : ils avaient pour eux le nombre, et les Français durent se renfermer dans le Caire. Verdier s'y défendit avec une bravoure qui lui valut un nouveau grade, celui de général de division. C'est alors que Bonaparte, retourné en France et devenu premier consul, l'appela à commander une division en Italie, sous les ordres de Murat. Puis il passa au commandement des troupes françaises en Etrurie, et de là il alla avec son corps d'armée occuper la Pouille, placée sous les ordres de Gouvion St-Cyr. Il commanda une division dans la guerre contre l'Autriche, en 1801. Il fut ensuite envoyé en Toscane ; puis dans le royaume de Naples, où, marchant avec Régnier jusqu'à Reggio, il poussa en Sicile l'armée napolitaine. En 1807, il fut appelé à la grande armée sur la Vistule : le 10 juin de cette année, il prit à la bataille d'Heilsberg une redoute, y fit de nombreux prisonniers ; puis il se fit remarquer (les bulletins en témoignèrent) à la sanglante journée de Friedland. Après la paix de Tilsitt, ce brave général fut envoyé en Espagne : il commandait le corps chargé d'opérer au nord. En Galice, où il vit descendre des Anglais, il soutint le combat de Logrono, fit le premier siège de Saragosse, lorsque le départ du roi Joseph de Madrid et la malheureuse affaire de Baylen, suivie de la retraite des Français sur l'Ebre, le contraignirent à son tour d'évacuer la capitale de l'Aragon, au moment où il s'était presque entièrement emparé de la place. L'armée ayant ensuite repris l'offensive, il marcha avec elle et entra dans Madrid, qui ne fit qu'une faible résistance. Après quoi, il assiégea Gironne, qui tomba en son pouvoir, ainsi que plusieurs autres places réputées inexpugnables. Il laissa ensuite à Augereau le commandement

de l'armée de Catalogne et alla prendre sa place au sein de la grande armée, aux prises alors avec la Russie et son indomptable climat. Il eut part à tous les engagements : Jakabowo, Klialisli, Dresla, Svolna et Polotsk, où, tout blessé, il ne continua pas moins de donner ses ordres. En 1813, Verdier commanda le corps d'armée franco-italien. Blessé de nouveau au combat d'Aca, il se fit soutenir par son aide de camp, le capitaine Lebrun de Rabot, et continua d'examiner la position et de donner ses ordres. C'est en cet état qu'il fut rencontré par le prince Eugène, qui lui adressa ces paroles, qui l'appréciaient si dignement : « Eh quoi ! mon cher général, c'est donc tous ces jours votre tour ! » Dans un ordre du jour, publié ensuite, le vice-roi témoigna à Verdier combien il était satisfait de sa belle conduite. Le 8 février 1814, à la bataille du Mincio, Verdier, avec 5,000 hommes seulement, résista tout un jour sur les hauteurs de Mozenbano à l'attaque de 18,000 Autrichiens, qu'il contraignit, le soir même, de repasser le fleuve. Il obtint à cette occasion, sur la demande même du prince, le grand cordon de la Légion d'honneur, que les circonstances empêchèrent Verdier d'avoir effectivement. Le roi Louis XVIII confirma les décorations françaises obtenues par le général Verdier et, de plus, le nomma chevalier de St-Louis. L'année suivante, il le fit grand-croix de la Légion d'honneur. Dans les cent-jours, il fut appelé à la pairie et nommé commandant de la 8^e division militaire, ayant pour chef-lieu Marseille. Il était dans cette place lorsque, au premier moment de la défaite de Waterloo, le peuple arbora la cocarde blanche aux cris de *Vive le roi !* Verdier tenta d'apaiser cette effervescence ; mais, voyant ses efforts infructueux et sachant Toulon menacé d'une irruption de l'escadre de lord Exmouth et d'une invasion d'un corps austro-sarde du côté de la terre, il pénétra dans la place avec les troupes dont il disposait, et Toulon fut ainsi sauvé d'un nouveau désastre. Verdier fut mis à la retraite en vertu de l'ordonnance du 1^{er} août 1817. Les événements de 1830 le firent replacer dans le cadre de réserve. Il mourut le 30 mai 1839. — Sa femme, la comtesse VERDIER (le mari était comte depuis le 19 mars 1808), suivit le général dans quelques-unes de ses campagnes. Elle se signala surtout en Egypte, où on la vit sauver des blessés français, qu'elle allait chercher sous le feu des Arabes. C'est elle qui, dans le désert, ranimait par d'encourageantes paroles les guerriers que désespérait l'action meurtrière d'un soleil dévorant et d'un sable sans fin. Son nom est inséparable de la gloire du brave et digne général dont elle fut la compagne. Z.

VERDIER (MARCEL), peintre distingué, naquit en 1818. Elève d'Ingres, dont il est facile de reconnaître chez lui les qualités solides, il sut pourtant ne pas s'asservir à sa manière. Animé de

cet esprit d'indépendance qui naît de la défiance des traditions et des règles arbitraires et qui va cherchant le vrai, le beau dans toutes les voies, il avait compris de bonne heure qu'épris d'un maître, fût-ce Raphaël, fût-ce l'immortel Vercelli, on tombe en servage dès qu'on s'attache exclusivement à l'imiter. Il résolut donc, au lieu de jeter en passant un coup d'œil superficiel aux productions des écoles qui se sont successivement fait place au soleil, de s'imprégner successivement des procédés et des traditions du plus grand nombre possible d'entre elles, sans toutefois s'y vouer jamais exclusivement. Point d'exclusivité, telle fut donc sa devise. Ce point de vue si riche, si neuf et si juste amenait, comme corollaire, des études éclectiques nécessairement très-vastes; Verdier les eutima hardiment, les poursuivit vaillamment, assez pour que rien de capital n'échappât à ses explorations toujours pratiquées le pinceau à la main. Il devint ainsi peut-être l'artiste qui, de tous ses contemporains, a le mieux possédé l'histoire de l'art, du moins quant à la peinture; et, incontestablement, il s'acquittait une manière qui lui est propre. On reconnaît dans presque tout ce qu'il a fait, même en se jouant, de l'énergie sans exagération, de la grâce sans mollesse; il entend à merveille le coloris, et, à la précision du dessin, à la justesse des contours, il joint la magie des teintes qui séduisent et parlent soit au cœur, soit à l'imagination rêveuse. Idéaliste en même temps qu'exact reproducteur des réalités, il excellait dans le portrait: c'est qu'effectivement il transfigure et néanmoins il laisse toujours reconnaissables ses personnages; de plus, il les fait vivre et respirer: on croit voir leurs impressions du moment, leurs aspirations de toujours se répercuter sur leurs physionomies; la toile est une révélation, le visage est une épopée où le spectateur lit avec le présent le passé, presque l'avenir de l'homme d'Etat, du magistrat, du guerrier, de la jeune fille ou jeune femme qu'il représente. L'on admire sa *Madeleine repentante*; évidemment, ce n'étaient pas là encore les derniers mots du peintre: toujours cherchant le mieux, son talent gagnait tous les jours. Mais il n'en était pas ainsi de sa santé: l'excès du travail, ou, pour nous exprimer plus exactement, le trop-penser le minait. Il succomba au mois d'août 1856. M. H. Francingues a consacré à cet artiste un article dans l'*Art du 19^e siècle*, 2^e année, accompagné d'un portrait.

D—M.

VERDIER-DUCLOS (THOMAS-DENIS), frère de Jean Verdier et oncle de Verdier-Heurtin, était né à la Ferté-Bernard, le 30 septembre 1744. Il se livra aussi à l'art de guérir, et après avoir servi comme chirurgien dans les armées en Corse, vint exercer la médecine et la chirurgie dans sa patrie, où il fut médecin de l'Hôtel-Dieu, depuis 1788 jusqu'à sa mort. Il remplit d'autres fonctions publiques, et il était, en 1787, maire de

sa ville natale. Il fut successivement, de 1790 à 1799, juge de paix, juge au tribunal civil du district, juge au tribunal criminel de la Sarthe, directeur de jury et président de canton. Depuis 1800, il renonça à ces places et s'en tint à son état. Il est mort le 9 février 1813. On a de lui: 1^o *Breviarium medici clinici*; 2^o *Histoire d'une symphyséotomie pratiquée avec succès pour la mère et pour l'enfant*, 1787, in-8^o. Il a laissé une foule de mémoires sur des objets d'administration publique, dont les uns ont été communiqués au comité de santé de l'assemblée constituante, les autres à l'administration départementale. C'était lui qui avait, en 1789, rédigé le cahier des demandes de son bailliage pour les états généraux, et ses idées, approuvées par ses concitoyens, se trouvent aujourd'hui consacrées par le droit public français.

A. B—T.

VERDIER-HEURTIN (JEAN-FRANÇOIS), fils de Jean Verdier, naquit à Paris, le 14 septembre 1767. Après avoir servi en qualité de chirurgien dans les armées de la république, il revint exercer la médecine à Paris, se fit recevoir docteur en 1804, fut nommé médecin de l'un des arrondissements de cette ville, destitué et remplacé dans un autre arrondissement. Il est mort le 24 mai 1823. On a de lui: 1^o *Discours sur un nouvel art de développer la belle nature et de guérir les difformités au moyen d'exercices aidés par les machines mobiles de M. Tiphaine*, 1784, in-8^o; 2^o des articles de jurisprudence de la médecine, dans le *Dictionnaire de médecine de l'Encyclopédie méthodique*; 3^o (avec son père) le *Journal de médecine populaire*, etc. (voy. ci-dessus le n^o 9 de l'article J. VERDIER); 4^o *Discours sur le devoir et le besoin d'aimer*, 1800, in-12; 5^o *Discours et essai aphoristique sur l'allaitement et l'éducation physique des enfants et dissertation sur un phœtus trouvé dans le corps d'un enfant mâle*, 1804, in-8^o, ouvrage qui a été quelquefois attribué par erreur à son père; 6^o *Mémoire et réclamation présentés à M. Frochot, préfet de la Seine*, 1805, in-4^o, à l'occasion de sa destitution. Il obtint, comme on l'a dit, sa réintégration.

A. B—T.

VERDIZZOTI (JEAN-MARIE), poète et littérateur, était né vers 1530, à Venise, d'une famille patricienne. Il fit, dans sa jeunesse, de l'art du dessin son principal amusement; mais quoique ses essais annonçassent des dispositions très-remarquables, il n'aspira point à prendre rang parmi les peintres dont les talents répandaient alors tant d'éclat sur l'école vénitienne. Plus tard, il devint l'ami du Titien et reçut des leçons de ce grand maître, auquel il servait de secrétaire pour sa correspondance avec les souverains qui se disputaient l'avantage de posséder quelques-uns de ses ouvrages. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, Verdizzoti fut pourvu d'un bénéfice dans le Trévisan. Les lettres et les arts occupèrent tour à tour ses loisirs. Il peignit un grand nombre de tableaux de petite dimension

représentant des paysages, dans lesquels il introduisit des figures d'hommes et d'animaux, touchées avec esprit, et qui rappellent la manière de son maître. Verdizzoti mourut, vers 1607, dans un âge fort avancé. Comme littérateur, on a de lui plusieurs opuscles, dont J. Stringa, chanoine de St-Marc, a donné les titres dans ses additions à la *Venezia descritta* de Sansovino (*voy.* ce nom). Quoique fort longue, cette liste est incomplète, parce que l'auteur a publié depuis de nouveaux opuscles. Outre quelques petits poèmes latins, un entre autres sur la mort du Titien, les *Arguments de l'Orlando furioso* dans l'édition de Venise, 1566, in-4°, et l'édition des *Rime* de Jérôme Molino, précédées de la *Vie* de l'auteur, *ibid.*, 1573, in-8°, on citera de Verdizzoti : 1° la traduction *in ottava rima* du second livre de l'*Enéide*, Venise, 1560, in-8°; 2° *Cento favole morali de' più illustri antichi e moderni autori greci e latini, scelte et trattate in varie maniere diversi volgari*, etc., Venise, 1570, in-4°. Chaque fable est ornée d'une jolie estampe en bois gravée par l'auteur d'après ses propres dessins. Cette édition rare et recherchée des curieux a été reproduite, en 1575, avec un nouveau frontispice. Parmi les autres éditions de ce recueil, les amateurs font encore quelque cas de celle de Venise, 1577 ou 1595, in-4°. 3° Les *Vies des saints Pères*, avec le *Pré spirituel*, traduites en italien, Venise, 1576, in-4°, souvent réimprimées. L'édition de 1589 est ornée de figures. Verdizzoti n'a fait que revoir et retoucher une ancienne traduction de cet ouvrage. 4° *Genius*, Venise, 1575, in-4°. Ce poème, dont le sujet est l'enthousiasme poétique, est dédié à Cl.-Corn. Frangipane. 5° *Il Boemondo ovvero dell' Acquisto d'Antiochia, poema eroico*, *ibid.*, 1607, in-4°. Ce volume ne contient que le premier livre.

W—s.

VERDUC, nom d'une famille de médecins. Le premier (*Laurent*), natif de Toulouse, fut reçu maître en chirurgie à Paris. Il se fit ensuite remarquer par son habileté pratique et par l'excellence de son enseignement médical. On lui doit : *Manière de guérir les fractures et les luxations par le moyen des bandages*, Paris, 1685; et 1711, in-12, 3^e édition. C'est un livre extrait en partie d'Hippocrate, avec des additions tirées des expériences modernes. Dans une édition intermédiaire (1689), l'auteur traite des plaies produites par les armes à feu. Ce praticien mourut à Paris le 18 juillet 1695. — VERDUC (Jean-Philippe), fils du précédent, médecin comme lui et chirurgien de St-Côme, mourut dans un âge peu avancé. On lui doit : 1° les *Opérations de la chirurgie, avec une pathologie de la chirurgie*, Paris, 1693, 1704, 1703, in-8°, et Amsterdam, 1739, in-8°; 2° *Ostéologie nouvelle, avec le squelette du fœtus*, Paris, 1690, 1693, in-8°. L'auteur y établit que les os sont nourris par le sang et non par la moelle. 3° *Suite de la Nouvelle ostéologie, contenant*

un traité de myologie raisonnée, Paris, 1698, 1711, in-12. Cette seconde édition contient une dissertation, tirée en partie de Borelli, et relative à la marche des hommes et des animaux, le vol des oiseaux et la natation des poissons. 4° *Pathologie de la chirurgie*, Paris, 1710, in-12; Amsterdam, 1714, 1717, in-8°. C'est une 4^e édition, mais séparée, de la 2^e partie des *Opérations de la chirurgie*. 5° *Traité de l'usage des parties*, Paris, 1698, 1711, in-8°, publié par le frère de l'auteur (*voy.* l'article suivant). Verduc a fait des expériences curieuses sur les effets de l'ablation totale ou partielle du cerveau. — VERDUC (Laurent), frère du précédent et comme lui adonné à la science médicale et chirurgicale. Il fut maître en chirurgie et se livra avec habileté aux démonstrations anatomiques. Il mourut le 6 février 1703. Il a laissé : *le Maître en chirurgie, ou Abrégé de la chirurgie de Guy de Chaulieu*, Paris, 1691, 1699, 1704, 1716, 1731, in-12. L'ouvrage fut d'abord publié sous le nom de Laurent Verduc le père. On y trouve un précis de physiologie, un examen des maladies chirurgicales et un abrégé d'ostéologie, le tout, bien entendu, suivant les connaissances souvent peu sûres de l'époque.

Z.

VERDY DU VERNON (ADRIEN-MARIE-FRANÇOIS, chevalier DE) fut maréchal des logis des gardes du corps du comte d'Artois et devint ensuite chambellan du roi de Prusse, puis membre de l'académie de Berlin. Il écrivit sur l'art militaire et sur les origines de certaines maisons souveraines de l'Allemagne. On a de lui, suivant M. Quérard, *France littéraire* : 1° *Encyclopédie militaire*, par une société d'anciens militaires et de gens de lettres, Paris, 1770-1772, 12 vol. in-8°; 2° *Hommage à la vertu guerrière, ou Eloges de quelques-uns des plus célèbres officiers français qui ont vécu et qui sont morts sous le règne de Louis XV*, Hambourg, 1779, in-12; et Strasbourg, 1797, sous cet autre titre : *Eloges de quelques-uns des plus célèbres guerriers français*, etc.; 3° *Recherches sur les carrousels anciens et modernes*, Cassel, 1784, in-8°; 4° *Essai de géographie, de politique et d'histoire sur les possessions de l'empereur des Turcs en Europe*, par M. L. C. D. M. D. L. D. G. D. C. D. M. L. C. d'A., pour servir de suite aux mémoires du baron de Tott, Londres, 1785, in-8°; 5° *Réflexions sur l'éducation des jeunes gens destinés à l'état militaire*, précédées d'un discours sur la nécessité de perfectionner l'art de la guerre, Berlin, 1788, 1792, in-8°; 6° des Mémoires insérés dans le recueil de l'académie de Berlin et dont voici la liste : 1° *Dissertation sur l'origine du bailliage de l'ordre de St-Jean de Jérusalem dans l'électorat de Brandebourg* (1788-1789); 2° *Discours sur la manière d'écrire l'histoire* (1790-1791); 3° *Essai sur la manière d'écrire l'histoire du règne de Frédéric II, roi de Prusse* (*ibid.*); 4° *Mémoire sur la vente de la baronnie d'Herstal à l'évêque de Liège* (*ibid.*); 5° *Recherches*

sur les possessions de la maison royale de Prusse, électorale de Brandebourg, etc., en deux mémoires (1794-1796); 6° Examen raisonné de l'origine de l'ancienne et sérénissime maison landgraviale de Hesse (1797); 7° Généalogie historique, diplomatique et raisonnée de la maison des anciens comtes de Hohenzollern et en particulier de la branche de cette maison qui a formé celle des bourgraves (sic) de Nuremberg, devenue électorale de Brandebourg et royale de Prusse (1798); 8° Maison des premiers comtes de Hohenzollern (1799-1800); 9° Maison des premiers bourgraves de Nuremberg (id., id.); 10° Remarques sur Levin de Schulenburg que l'on croit, par tradition, avoir été le premier heym-meister de l'ordre de St-Jean de Jérusalem dans l'électorat de Brandebourg et dont quelques auteurs ont parlé comme tel (1802); 11° De la constitution des troupes chez les Gaulois et des armes qui leur étaient propres (id.); 12° Recherches sur l'ancienneté et les illustrations de la sérénissime maison de Hesse, avec cinq tableaux chronologiques (1803). Z.

VERE (Le chevalier FRANÇOIS), général anglais, petit-fils de Jean Vere, comte d'Oxford, naquit en 1554. Destiné à la profession des armes, il servit d'abord dans le corps de troupes anglaises qu'Elisabeth envoya au secours des Etats-Généraux, sous le comte Leicester. La bravoure que Vere montra, en 1588, au siège de Berg-op-Zoom, attaqué par le prince de Parme, lui valut le titre de chevalier, qui lui fut conféré par lord Willoughby, successeur de Leicester. L'année suivante, d'après la demande des Etats-Généraux, il vola au secours de la ville de Bergh vivement pressée par l'ennemi, et parvint à y introduire les provisions dont elle manquait. La même année, il tenta avec le même succès une entreprise semblable, quoiqu'il n'eût qu'un petit nombre de soldats. Après avoir encore secouru, en 1590, le château de Lickenhooven et repris la ville de Butrick dans la principauté de Clèves, il s'empara de Zutphen par un stratagème dont il raconte lui-même les détails dans les Mémoires qu'il a laissés. Vere assista ensuite, avec le comte Maurice, au siège de Deventer, et contribua à la défaite du duc de Parme devant le fort de Knodsenburgh, situé près de Nimègue. Hume rapporte qu'en 1596 Elisabeth confia à sir François Vere le commandement de la place importante de Flessingue, le préférant à Essex, qui avait demandé cet emploi pour lui-même. Il quitta bientôt les Pays-Bas, et fut employé dans une expédition contre Cadix. De retour en Hollande, en 1597, il se distingua à la bataille de Turnholt, à la tête des Anglais auxiliaires qu'il commandait avec sir Robert Sidney, et contribua puissamment à la victoire. Il fut nommé, peu après, gouverneur de Brill, l'une des places qui restaient en dépôt entre les mains des Anglais, et conserva en même temps le commandement des troupes auxiliaires au service des Etats. En 1599, Phi-

lippe II ayant menacé l'Angleterre d'une nouvelle invasion, Vere reçut l'ordre de se rendre à Londres, et il y demeura jusqu'à ce que les craintes qu'avaient fait naître les préparatifs de l'Espagne fussent dissipées. Au commencement de l'année 1600, il eut des discussions avec les Etats-Généraux, qui avaient, en son absence, diminué le nombre des hommes dont les compagnies auxiliaires étaient composées : il continua néanmoins de les commander. Il se trouvait devant Nieupoort lorsque l'archiduc Albert, général en chef des troupes espagnoles, entreprit d'en faire lever le siège. Ce prince avait déjà taillé en pièces un corps de 800 Ecossais chargé de lui intercepter les passages, et une bataille paraissait inévitable : elle fut résolue à la suite d'un conseil de guerre dans lequel Vere proposa d'attendre l'ennemi sur le terrain où l'on était. L'influence qu'il exerçait sur le prince Maurice, commandant en chef l'armée des Etats, fit adopter son avis, et après un combat sanglant où il fut blessé à la cuisse, les Espagnols furent complètement défaits. Placé à la tête des troupes des Etats qui se trouvaient aux environs d'Ostende, Vere s'enferma dans cette place, le 11 juillet 1601, et résolut de la défendre jusqu'à la dernière extrémité, quoiqu'il n'eût que 1,700 hommes, et que les Espagnols fussent plus de 12,000. Pendant le siège, il fut renforcé par douze compagnies anglaises, et creusa un nouveau port qui lui fut très-utile. Le 14 août, il fut blessé à la tête, et obligé de se retirer en Zélande, où il resta jusqu'au 19 septembre. Il vit à son retour à Ostende que la garnison avait reçu un nouveau renfort de troupes anglaises. La nuit du 4 décembre, les Espagnols donnèrent un assaut terrible et si imprévu, que Vere accourut aux tranchées sans avoir eu le temps de se vêtir ; il repoussa l'ennemi, après lui avoir tué 500 hommes. Les assiégés étaient, à cette époque, dans la plus grande détresse : Vere, sachant que les Espagnols se préparaient à donner un nouvel assaut, feignit, pour gagner du temps, de vouloir entrer en négociation ; mais ayant reçu des renforts dans l'intervalle et l'assurance de nouveaux secours, il rompit brusquement. L'archiduc, furieux, menaça de passer toute la garnison au fil de l'épée, et livra un nouvel assaut, le 7 janvier 1602 ; mais Vere le repoussa complètement. L'ennemi avait tiré, ce jour-là, deux mille deux cents coups de canon, et cent soixante-trois mille deux cents depuis le commencement du siège ; aussi restait-il à peine quelques maisons sur pied dans toute la ville, qui n'offrait qu'un amas de ruines. Après une résistance de huit mois, Vere, comblé de gloire, remit le commandement à Frédéric Dorp ou Van Dorp, que les Etats-Généraux avaient nommé pour lui succéder, et il retourna en Hollande. Il se rendit ensuite en Angleterre pour obtenir de nouveaux secours, et il venait de les conduire lui-même dans les Pays-Bas, lorsqu'il apprit la

mort d'Elisabeth. Il proclama Jacques I^{er} son successeur, dans la place de Brill, et revint en Angleterre, où le nouveau roi le confirma dans son gouvernement. La paix ayant été conclue en 1604, Vere entra dans la vie privée; et il mourut le 28 août 1608. Elisabeth faisait le plus grand cas des talents et de la bravoure de Vere, qu'elle considérait comme le meilleur général de son temps. Il s'occupait aussi de littérature, et il a laissé des *Mémoires* ou *Commentaires* sur les actions auxquelles il avait pris part; ils ont été publiés en 1657, par Guillaume Dillingham, Cambridge, in-fol., avec les portraits de sir François Vere, de son frère Horace, dont l'article suit, de Jean Ogle, des cartes et plans, etc., et des additions de Jean Ogle, de Henri Hexham, d'Isaac Dorislaus et de l'éditeur. D—z—s.

VERE (le chevalier HORACE), frère cadet du précédent, né en 1565 à Kirby-Hall, dans le comté d'Essex, se distingua aussi dans la carrière des armes. A l'âge de vingt ans, il accompagna son frère dans les Pays-Bas, où il combattit avec valeur. Il se trouvait, en 1600, à la bataille de Nieuport, où les Anglais et les Hollandais furent vainqueurs, et il seconda sir François Vere dans les opérations du siège d'Ostende. Il commanda ensuite les troupes auxiliaires envoyées par Jacques I^{er} au secours de l'électeur palatin. Vivement pressé par le célèbre Spinola, il fit une retraite savante, et s'empara de Sluys. A la mort de son frère, il lui succéda dans le gouvernement de Brill et dans le commandement des forces anglaises au service de la Hollande. Il aida, en 1618, le prince d'Orange à se défaire de la secte des Arminiens; mesure violente qui amena la chute du grand pensionnaire Barneveldt. Lorsque, en 1620, l'électeur palatin Frédéric V leva des troupes en Angleterre pour s'emparer de la couronne de Bohême, ce fut Vere qui les commanda, de même qu'il défendit le plus longtemps possible Mannheim, qu'il rendit enfin à Tilly en 1623. En récompense de ses services, à l'avènement de Charles I^{er}, sir Horace Vere fut élevé à la pairie, sous le titre de baron de Tilbury, et mourut le 2 mai 1635. Il avait épousé la veuve de Jean Hoby, et ce fut aux soins de cette dame, aussi distinguée par son mérite que par sa piété, que le parlement confia la garde des plus jeunes enfants de Charles I^{er}. Clarke en fait un grand éloge dans ses vies publiées en 1684. Sir Horace Vere était si estimé, qu'on publia, après sa mort, un recueil de poésies dédiées à sa femme, contenant des élégies destinées à célébrer sa mémoire, Londres, 1642, in-8°. — VERE (Robert DE), comte d'Oxford, favori de Richard II, fut créé, par ce souverain, marquis de Dublin, et ensuite duc d'Irlande. Ces faveurs excitèrent contre lui la haine des nobles, et malgré l'appui de Richard, le duc d'Irlande fut obligé de fuir. Il se retira dans le Cheshire, où il assembla quelques forces; mais mis en déroute par le duc de Glou-

cester, il se réfugia dans les Pays-Pas, en 1388, et y mourut quelques années après. D—z—s.

VERE (JAMES), auteur anglais, fit, à Londres, le commerce de la soie, et acquit une fortune considérable, dont il appliqua une partie au soulagement des malheureux. Il mourut à Edmonton, le 29 août 1779. On a de lui un volume intitulé *Recherche physique et morale sur les causes de cette inquiétude et de cette maladie intérieure de l'homme, dont se sont plaints tous les âges*, 1778, in-8° (et in-4°, tiré à douze exemplaires). L.

VÉRÉLIUS (OLAUS), l'un des premiers antiquaires qu'ait eus la Suède, naquit le 12 février 1618, à Ragnisdorp, dans le diocèse de Linköping (Ostro-Gothie), où son père était ministre. Après avoir reçu de lui les premières leçons, il continua ses études à Linköping, à Dorpat et à Upsal; il fut choisi, en 1648, pour accompagner dans leurs voyages deux jeunes Suédois appartenant aux premières familles du royaume, et visita avec eux le Danemarck et le Holstein. Il se trouvait à Munster lorsque la paix fut signée entre la Suède et l'empire germanique. Il se rendit alors dans les Pays-Bas, en Suisse, à Rome et à Paris, où il passa une année entière. Etant revenu, en 1651, dans sa patrie, avec ses élèves, enrichi par les connaissances qu'il avait acquises, il fut nommé professeur d'éloquence à l'université de Dorpat, par la reine Christine, qui, l'année suivante, l'appela à Upsal, pour lui confier la questure de l'université. En 1662, il obtint la chaire des antiquités nationales, et fut désigné, en 1666, antiquaire de la Suède, assesseur dans le collège royal des antiquités nationales, et enfin, en 1676, nommé bibliothécaire en chef de l'université, place distinguée qui ne se donne qu'à d'anciens professeurs pour récompenser de longs et importants travaux. Il mourut le 1^{er} janvier 1682, laissant un grand nombre d'ouvrages savants, qui attestent également son activité et l'étendue de ses connaissances. Les plus remarquables sont : 1° *Epistola ad Benedictum Oxenstierna*, Upsal, 1644, in-4°; 2° *Monumentum memoriæ Laurentii Paulini, archiepiscopi*, Upsal, 1646, in-fol.; 3° *Oratio panegyrica de pace Sueo-Germanica*, Leyde, 1649, in-fol.; 4° *Memoriæ comitis Axelii Oxenstierna, regni cancellarii magni*, Upsal, 1655, in-fol.; 5° *Ad illustrand. dominum Axelium Posse*, Stockholm, 1651, in-fol.; 6° *Gothrici et Rolfi Westrogothiæ regum historia lingua antiqua gothica conscripta; quam c. MS. vetustissimo edidit, et versione notisque illustravit Olaus Verelius antiq., patr. prof. Accedunt Johannis Schefferi argenteratensis notæ politicæ*, Upsal, 1664. Cette histoire des rois Gothrick et Rolf est tirée d'un ancien manuscrit islandais, en regard duquel Vérélius a placé la traduction suédoise. Après le texte viennent ses observations, celles de Jean Scheffer de Strasbourg, un glossaire par Vérélius pour l'intelligence du texte islandais, et

quelques monuments runiques, avec quarante-huit planches, par Barée, un des amis de Vérélius. 7° *Herrauds och Bosa saga, hoc est Herraudi et Bosæ historia, cum nova interpretatione juxta antiquum textum gothicum, e veteri MS. edita et notis illustrata*, Upsal, 1666. Comme dans l'ouvrage précédent, en regard du texte islandais Vérélius a aussi mis la version suédoise avec un glossaire à la fin. 8° *Fragmentum historiæ Olai Tryggvasonii per Oddum Munk, lingua veteri gothica concriptum, publicatum cum notis brevibus*, Upsal, 1665, in-8°; 9° *Historia Hervoræ, lingua veteri gothica seu islandica, cum interpretatione suecica et annotationibus*, Upsal, 1672, in-fol., dédié au roi Charles XI et à la reine Hedwige Eléonore. Dans un glossaire placé à la fin, Vérélius explique en latin les expressions difficiles du texte islandais. 10° *Auctarium notarum in Hervarar saga, Olao Rudbeckio inscriptum*, Upsal, 1674, in-fol.; 11° *Disputatiuncula de Fanin, ad Olaum Rudbeckium*, Upsal, 1674, in-fol.; 12° *Manuductio compendiosa ad Runographiam scandicam antiquam recte intelligendam*, Upsal, 1675. Cet ouvrage élémentaire sur la runographie scandinave est en latin, avec la version suédoise en regard. Trente monuments runiques y sont expliqués, et les alphabets grec, gothique ou ulphilanien et scandinave, sont placés l'un à côté de l'autre et comparés entre eux. 13° *In obitum Johannis Stiernhok*, Stockholm, 1676, in-fol. 14° *Notæ in epistolam defensoriam Johannis Schefferi argentoratensis de situ et vocabulo Upsaliæ, anno 1677, mense julio scriptæ, et per professores binos ipsi oblatae*, Upsal, 1681, in-fol. Cet ouvrage polémique fut sévèrement censuré, et la lecture en fut défendue sous peine de mille thalers d'amende. 15° *Annotationes scriptis Caroli, episcopi arosiensis excerptæ, ex Mss. membranaceo vetusto, nunc primum in lucem prolatae*, Upsal, 1678, in-fol. Ces notes ont, ainsi que les précédentes, rapport aux discussions qui s'élevèrent entre Vérélius et Scheffer au sujet de la situation du temple qui a donné son nom à la ville d'Upsal. Voy. sur cela : *Prolegomena monumentorum ecclesiæ veteris sueo-gothicæ*, par Erich Benzell, archevêque d'Upsal. Les amis de Vérélius virent avec peine le peu de mesure qu'il mit dans ses attaques contre un ancien ami, pour un sujet si peu important. Les contemporains de Vérélius, pleins de respect pour l'étendue de ses connaissances, l'appelaient : *Filium Ariadnæum antiquitatum patriæ et patrem eloquentiæ*; mais ce savant tenait à ses opinions, sans vouloir faire une concession. Il prétendait que les Goths, qui prirent et saccagèrent Rome dans le 5° siècle, n'étaient autres que des Suédois, et que le gouvernement devait chasser honteusement tout Suédois qui oserait nier un fait historique aussi clairement démontré. Les ouvrages suivants ont été publiés après la mort de Vérélius. 16° *Index linguæ veteris scytho-scandicæ, sive gothicæ, ex vetusti ævi monumentis ad*

maximam partem manuscriptis collectus atque opera Olavi Rudbeckii editus, Upsal, 1691, in-fol.; 17° *Dissertatiuncula de hierarchia, quam edidit, suaque præfatiuncula ornari curavit Andreas Gæding*, Joenköping, 1722, in-8°, et traduit en suédois, Revel, 1724, in-8°; 18° *Epitomarum historiæ sueo-gothicæ libri quatuor et Gothorum rerum extra patriam gestarum libri duo, e manuscriptis, una cum auctoris Vita ac catalogo scriptorum, nec non hypomnematibus ac præfatione Rhyzelii, eruti*, Stockholm, 1730, in-4°; 19° *Vereliana, seu Verelii varia opuscula*, Linköping, 1730, in-8°. On a trouvé dans les manuscrits de Vérélius trois volumes de lettres et des traités sur différents sujets. G—Y.

VERELST (SIMON), peintre flamand, né à Anvers en 1664, s'adonna d'abord avec habileté à la peinture des fleurs et des fruits; il se rendit ensuite à Londres, et des noblemen l'ayant chargé de faire leurs portraits, il s'en acquitta d'une façon médiocre, mais des éloges intempestifs flatèrent sa vanité; il se crut supérieur à Van Dyck et aux premiers artistes, et sa tête s'exaltant de plus en plus, il devint complètement fou. Un traitement bien dirigé lui rendit l'usage de la raison, mais quand il voulut reprendre le genre dans lequel il avait d'abord réussi, il ne retrouva plus son habileté. Sa mort eut lieu à Londres, à une époque qui n'est pas bien connue; quelques auteurs la fixent à 1710, d'autres à 1721. Le musée du Louvre possède de cet artiste un portrait de femme, signé, et qui a longtemps été regardé comme celui de mademoiselle de Fontange, attribution d'ailleurs douteuse. Z.

VEREMOND. Voyez BERMUDE.

VEREYCKEN (GODEFROY), né à Anvers en 1558, fit de bonnes études dans sa patrie, vint à Paris, obtint un emploi dans l'enseignement, et se livra lui-même avec beaucoup d'ardeur à l'étude de la philosophie et de la médecine. Il se rendit ensuite à Toulouse, y fut reçu docteur en 1586, et retourna bientôt à Anvers, où il pratiqua la médecine avec succès, pendant plus de quarante ans. Il contribua à l'établissement du collège des médecins de cette ville; et vers la fin de sa vie il se retira chez son fils, à Malines, où il mourut en 1635. On n'a de lui qu'un ouvrage intitulé *De cognitione et conservatione sui*, Malines, 1625; ibid., 1633, in-12. Dans ce traité, de peu de valeur aujourd'hui, l'auteur signale un singulier usage observé de son temps par le peuple, dans l'intention de préserver les enfants des maladies auxquelles avaient succombé leurs parents. Si, par exemple, ceux-ci étaient morts poitrinaires, on enlevait le poumon et on le plaçait sur les pieds du cadavre, que l'on enterrait ainsi. R-D-N.

VERGANI (ANGE), grammairien italien, né dans la seconde moitié du 18° siècle, était, suivant les uns, du Piémont même ou des environs de Gênes, selon les autres, d'Avignon, où l'italien avait non moins cours que le français, et qu'ha-

bitaient quantité de familles italiennes. Celle de Vergani, la finale l'indique assez, était de ces dernières. Il était assez fréquent alors que des jeunes gens mal dotés de la fortune, mais ayant reçu le bienfait d'une éducation scolaire dont le point de départ était l'étude des deux langues, allassent utiliser hors de leur cité natale, en France surtout, ce qu'ils savaient et pouvaient apprendre à d'autres mieux que personne. Telle fut la voie que suivit Vergani. Nous ne le suivrons pas dans ses diverses pérégrinations (à Lyon, en Lorraine et ailleurs), pas plus que dans ses situations distinctes, tantôt à la veille de commencer ou commençant une éducation particulière, tantôt revenant aux leçons en ville. S'exprimant parfaitement en notre langue, lucide, bref, s'entendant à merveille à simplifier les difficultés, il formait rapidement des élèves, et à son école l'apprentissage de la langue était de bonne heure attrayant, au lieu de n'offrir que ronces et épines. La renommée de cet enseignement simplificatif, s'il nous est permis d'user du terme le plus apte à peindre la chose, le fit admettre à donner des leçons d'italien à qui voulait les prendre au collège de la Marche. La révolution, en disloquant l'Université de Paris, ainsi que tant d'autres institutions du passé, dérangerait l'existence si paisible de Vergani. On assure que, sans prétendre émigrer le moins du monde, l'ex-professeur du collège de la Marche passa le détroit et qu'il ne reparut en France que lorsque la réorganisation du pouvoir, au 18 brumaire, et les suites de la victoire de Marengo eurent fait renaître le culte de Cimarra et de Paësiello. Le collège de la Marche exista longtemps encore après la chute du trône; seulement il changea de nom et s'appela *Collège des Colonies*, où l'on admit des élèves de couleur venus d'Amérique, pour prouver que la différence de couleur n'avait aucune influence sur les *capacités intellectuelles*. L'ex-professeur d'italien fut gardé comme professeur d'anglais. C'est à la nécessité de parer au déficit des leçons qu'est due l'idée qui vint alors à Vergani de publier des ouvrages d'enseignement. Il commença modestement en 1804 par un remaniement de la vieille et infiniment trop vantée grammaire de Veneroni. Bientôt, comprenant que la grammaire retouchée n'était pas de vente facile et courante, il donna d'autres éléments en son propre et privé nom. Puis, ce nom ayant conquis dans sa sphère une certaine renommée, vint l'ère des compilations, un peu plus lucratives pour lui et fort lucratives pour les libraires. Il lui fut même demandé (car il possédait l'anglais et il avait enseigné sinon l'anglais à des compatriotes, du moins l'italien à des Anglais, sans l'intermédiaire du français) d'élaborer ou plutôt de décorer de son nom des éléments de grammaire anglaise analogues à ceux de sa grammaire italienne. Le produit de ces ouvrages donna à Vergani quelque aisance.

Il mourut vers 1813 à Paris. Voici la liste des publications qu'on lui doit, et dont il serait inutile ou fastidieux de détailler au grand complet toutes les réimpressions ou contrefaçons, les unes pures et simples, les autres avec modifications : 1° *Grammaire de Veneroni, simplifiée et réduite à vingt leçons avec des thèmes, des dialogues et un petit recueil de traits historiques en italien, à l'usage des commençants*, Paris, an 8, in-12; 2° édit., an 9, etc., etc. Bientôt il ne fut plus nécessaire, pour la vente, de garder inscrit en tête le nom du pseudo-florentin de Verdun, et il disparut du frontispice : c'était justice. A Vergani reviennent de droit toutes les menues améliorations qui caractérisent son livre. Vergani peut être nommé le Lhomond de la grammaire italienne. Perretti donnait vers le même temps une grammaire à coup sûr plus minutieuse, plus philologique; Biagioli, un peu plus tard, en élaborait une plus considérable et que certes l'appendice prosodique met hors de pair. Mais il s'agissait de savoir grâce auquel des trois grammairiens un élève au bout d'un temps donné saurait le plus d'italien et s'acquitterait le moins mal soit d'un thème, soit d'une version; il nous semble que l'avantage ne resterait ni à l'un ni à l'autre des deux rivaux de Vergani. 2° *Grammaire anglaise simplifiée et réduite à vingt et une leçons*, nombreuses éditions dont seulement les premières par Vergani lui-même, les 4° et 5° et beaucoup d'autres par Hamonière, 1814, 1820, 1825, 1829, 1833, 1836 et les dernières, depuis 1843, par Salder qu'on pourrait qualifier de Briccolani du Vergani anglais. 3° Trois petites chrestomathies italiennes, savoir : 1. *Racconti istorici messi in lingua italiana*, etc., bien moins pâteux que les nouvelles de Franc. Soave, etc., très-fréquemment réimprimées, rééditées, réamplifiées (4° édit., par Peranesi, en 1841; autre encore par Zirardini en 1849, le tout in-12); 2. *Nuova scelta di favole, novelle lettere e poesie italiane, con un trattato della poesia ital.* (poésie en cette occasion ne signifie guère qu'art de versifier); Vergani compense ici la langue que quelques juges seraient tentés de reprocher à son premier livre en le mettant en parallèle avec la grammaire de Biagioli; 3. *Bellezze della poesia italiana, tratte dai più celebre* et posthume; avec un traité de la poésie italienne et de courtes notes à l'usage des étrangers, par Pianesi, 1818, in-12; 4° une chrestomathie anglaise, une seule : l'*English institutor, or useful and intersaining passage in prose selected from the most eminent english writers and designed for the use and improvement of those who learn that language*, Paris, an 9 (1801), in-12; et 2° ou 3° édit., 1812. Z.

VERGANI (PAUL), écrivain et philosophe italien, dut naître vers 1753 dans le Piémont. Sa famille tenait de loin, et dans un rang un peu inférieur, à l'organisation judiciaire du pays. Il fut voué de bonne heure à l'état ecclésiastique : mis au

séminaire, il étudia plus attentivement qu'on ne le fait d'ordinaire l'histoire d'abord, le droit canon ensuite, mais non l'histoire de l'Eglise tout simplement, car il y joignit l'histoire profane, et non le droit canon tout seul, car avec la science, essentielle aux yeux de ses chefs spirituels, il fit marcher parallèlement la science du droit civil. Devenu docteur en théologie, il avait reçu les saints ordres, quand ses travaux lui faisant souhaiter d'habiter une grande capitale, et son savoir ayant été connu du sacré collège, il reçut du saint-père la dignité de chanoine de St-Jean de Latran. C'est dans cette position modeste, mais sûre, qu'il composa les trois premiers des ouvrages dont on va trouver la note un peu plus bas, et qui lui donnent un rang dans cette école de moralistes et légistes philosophes grâce auxquels l'Italie, au 18^e siècle, n'a guère moins contribué que la France à la réforme de la jurisprudence. Les deux premiers furent très-goutés, et tous eurent, comme on le verra, les honneurs de la traduction française. Il s'ensevelit ensuite, bien qu'approfondissant toujours, dans un long silence, une solitude volontaire de trente ans. Les événements de 1811 et de 1812, en déterminant, à la suite de l'enlèvement de Pie VII, la dispersion des chanoines de St-Jean de Latran, amenèrent à Paris l'abbé ou, comme le porte souvent le titre de ses livres, le docteur Paul Vergani; il reprit la plume, aidé parfois par son ami, notre collaborateur Tabaraud, et il s'entreignit vers 1820, sans avoir revu l'Italie. Voici la liste chronologique de ses écrits : 1^o et 2^o *Traité de la peine de mort*, 2^e édit., Milan, 1780 (traduit par l'avocat Cousin, avec un *Discours sur la justice criminelle*, Paris, 1782, in-12); 3^o *De l'énormité du duel* (également traduit par Cousin, qu'on reconnaît sous son initiale C... et à son titre de membre des arcades de Rome); 4^o *La législation de Napoléon le Grand considérée dans ses rapports avec l'agriculture*, Paris, 1812, in-8^o; 5^o *Essai historique sur la dernière persécution de l'Eglise*, revu par Tabaraud, Paris, 1814, in-8^o; 6^o *Discussion historique sur un point de la vie de Henri IV*, Paris, 1818, in-8^o. Z.

VERGARA (NICOLAS DE), surnommé le *Vieux*, né à Tolède vers 1510, se distingua comme peintre d'histoire, peintre sur verre et sculpteur. Quoiqu'il ne paraisse pas qu'il ait jamais quitté sa patrie, son grand goût de dessin, la délicatesse de ses accessoires, la beauté de ses formes, tout décele dans ses ouvrages un artiste nourri des préceptes des écoles de Florence et de Rome. En 1542, le chapitre de la cathédrale de Tolède le nomma son peintre et son sculpteur; et, pendant trente-deux ans, il dirigea, à ce double titre, les travaux de peinture et de sculpture de ce monument. Il exécuta lui-même une partie des peintures des vitraux qui étaient tous à refaire; le reste fut continué et terminé par ses deux fils, Nicolas et Jean. Il mourut à Tolède, le 11 août

1574. — *Nicolas DE VERGARA*, dit le *Jeune*, né à Tolède vers 1540, fils et élève du précédent, se distingua ainsi que lui comme peintre, sculpteur et architecte. Il aida son père et son frère Jean à peindre les vitraux de la cathédrale de Tolède, vaste opération dont l'exécution dura près de quarante ans, et qu'ils terminèrent d'une manière satisfaisante pour le chapitre, et glorieuse pour eux. Son père avait obtenu qu'il le remplaçât dans l'emploi que le chapitre lui avait confié; la manière dont il dirigea tous les travaux, tant de peinture que de sculpture, justifia complètement un pareil choix. Il avait contracté une étroite amitié avec Fernandez Navarrete el Mudo; et lorsque ce célèbre artiste vint à Tolède pour recouvrer la santé, ce fut dans la maison de Vergara qu'il descendit, et ce fut entre ses bras qu'il rendit le dernier soupir. Vergara mourut à Tolède, le 11 décembre 1606. — *Joseph VERGARA*, peintre, né à Valence en 1726, n'était âgé que de sept ans lorsqu'il concourait d'après le modèle vivant dans l'école d'Evariste Muñoz. Il se forma aussi en copiant les estampes de l'Espagnole. Il prit ensuite du goût pour la manière de Coypel, et mit tant d'ardeur dans ses études qu'il tomba dangereusement malade. Revenu à la santé, il étudia la manière de Paul de Mateis avec la même application et le même succès. Doué d'une ardeur infatigable pour son art, il tenta tous les genres, il essaya tous les procédés; peignant à l'huile, à fresque, en détrempe. Le nombre de ses portraits est immense, et la plupart des villes de la province de Valence et toutes les églises de cette ville possédaient quelques-unes de ses productions. Parmi les plus remarquables, on cite les peintures à l'huile, dont il a décoré sa propre maison; son tableau de *Mentor et Télémaque*, dont il fit hommage à l'académie de Ste-Barbe de Valence, fondée par ses soins en 1752, et qui depuis a été transféré à l'académie de St-Fernand; et une *Conception de la Vierge*, placée dans la bibliothèque du couvent de St-François. Ses tableaux se font remarquer en général par une excellente couleur et un dessin correct, mais qui manque de style; défaut qui provient du goût régnant de l'époque, de sa première éducation, et de l'âge avancé auquel il connut et put étudier l'antique. Il a laissé sur les peintures de son pays quelques notes qui ne sont pas sans intérêt. A sa mort, arrivée le 9 mars 1799, il était directeur de l'académie de St-Charles de Valence. P—s.

VERGARA (CÉSAR-ANTOINE), numismate, était né vers 1680, dans le royaume de Naples, d'une famille d'origine espagnole. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, le cardinal J.-B. Spinola le nomma son chapelain, et lui fit obtenir quelques bénéfices. Les autres circonstances de la vie de Vergara ne nous sont pas connues. On a de lui : *Le Monete del regno di Napoli da Raggerio a Carolo VI, raccolte e spiegate*, Rome, 1715, grand

in-4°. Quelques bibliographes citent une seconde édition, Rome, 1716, petit in-fol.; mais il est probable que les exemplaires avec cette date ne diffèrent des premiers que par le frontispice. Cet ouvrage est assez rare en France. Fontanini en parle avec peu d'estime, prétendant que l'auteur n'avait pas fait des recherches suffisantes pour se procurer les renseignements nécessaires (voy. la *Bibl. d'élog.*, t. 2, p. 205); mais Apostolo Zeno prouve que la mauvaise humeur de Fontanini contre Vergara vient de ce que celui-ci n'a point admis le droit de suzeraineté des papes dans le royaume de Naples. W—s.

VERGÈCE (ANGE), habile calligraphe, était né dans l'île de Crète. Son écriture grecque était si belle, qu'elle servit de modèle à ceux qui gravèrent les caractères de cette langue pour les impressions royales, sous François I^{er}. Ce monarque, qui avait fait venir Vergèce de Venise, lui fit dresser le catalogue des manuscrits de sa bibliothèque, dont le nombre n'allait pas, en 1544, au delà de deux cent soixante. Les poinçons et matrices, ouvrages de Garamond, après avoir été regardés longtemps comme perdus, ont été retrouvés depuis à l'imprimerie nationale, par le savant de Guignes. Henri II fit copier par Vergèce le *Cynegeticon* ou poème de la chasse, d'Oppien, pour Diane de Poitiers. L'exemplaire, relié, portait d'un côté les armes du roi, de l'autre le portrait de sa maîtresse. C'est d'après les caractères de cet Oppien que Robert Estienne fit graver les siens. On dit que le proverbe *écrire comme un ange* fut fait pour Vergèce, qui vécut jusque sous le règne de Charles IX. Au talent de si bien écrire, Vergèce joignait quelques connaissances. Il traduisit du grec en latin le traité de Plutarque : *De fluviorum et montium nominibus*, Paris, Ch. Estienne, 1556, in-8°. Voy. le *Dict.* de Bayle, qui a écrit *Vergerius*; et celui de Prosper Marchand, au mot VERGÈCE. Z.

VERGEN. Voyez NAUCLERUS.

VERGENNES (CHARLES GRAVIER, comte de), né à Dijon le 28 décembre 1717, était fils d'un président à mortier au parlement de cette ville, et sortait d'une famille du barreau qui était entrée assez récemment dans la magistrature. Un oncle de sa belle-sœur, M. de Chavigny, qui fut successivement envoyé de France à Gènes, en Espagne, en Angleterre, puis ambassadeur en Portugal, à Venise et en Suisse, protégea son début dans la même carrière, et l'emmena avec lui à Lisbonne en 1740. Lorsqu'en 1743 la France voulut placer la couronne impériale sur le front de l'électeur de Bavière, elle envoya M. de Chavigny à Francfort, auprès de la diète d'élection. Le chevalier de Vergennes l'y accompagna. Les revers de nos armes en Bohême, la défection de Frédéric II, mirent Charles VII et l'ambassade de France dans une situation fort critique. Enfin cet empereur mourut, et M. de Chavigny fut

envoyé à Lisbonne avec son élève. Les deux cours de la Péninsule étaient en discussion relativement à Montevideo et à la colonie du St-Sacrement, et elles avaient soumis ces différends à l'arbitrage du cabinet de Versailles. De volumineux mémoires embrouillaient la question : chargé de l'éclaircir, le chevalier de Vergennes la résuma en quatre pages; et son travail plut singulièrement au marquis d'Argenson, par sa clarté et sa simplicité. Peu d'années après (en 1750), le jeune diplomate fut nommé ministre du roi auprès de l'électeur de Trèves. Par un enchaînement de circonstances, ce poste était devenu un des pivots de la politique, l'électeur étant, comme évêque de Worms, codirecteur du cercle du haut Rhin, et comme prévôt d'Ellwangen, le premier du banc des prélats du cercle de Souabe. L'impératrice reine travaillait, dès ce moment, à faire élire roi des Romains son fils Joseph, encore enfant, et elle comptait sur le suffrage de l'électeur pour avoir la majorité. Le chevalier de Vergennes parvint à rendre ce prince indécis dans ses résolutions; et les lenteurs qui s'ensuivirent firent échouer ce projet pour l'instant. Cet échec ne rebuta point la cour de Vienne; et, à son instigation, le duc de Newcastle, premier ministre du roi d'Angleterre, qui désirait maintenir la dignité impériale dans la maison d'Autriche, profita d'un voyage de George II dans ses Etats d'Allemagne pour y rassembler les ministres de tous les électeurs, ce qui fit donner à cette réunion le nom de congrès de Hanovre. Frédéric II recommanda instamment à Louis XV de n'y envoyer qu'un ministre aussi habile qu'intègre, aussi ferme dans ses principes que réservé dans son langage. Le roi ayant choisi le chevalier de Vergennes, Frédéric applaudit à un tel choix; et en effet, ce ministre déploya à Hanovre tout le talent d'un négociateur consommé vis-à-vis du duc de Newcastle, qui tour à tour employait la menace et la ruse. En définitive tout se réduisit à des discussions sans résultat. George II, fatigué de débats inutiles, retourna subitement à Londres, et le congrès fut dissous. Bien que le chevalier de Vergennes eût traversé le duc de Newcastle dans ses projets, celui-ci ne put s'empêcher de rendre justice à sa capacité. Le duc espérait soustraire la négociation à sa vigilance, en amenant l'électeur palatin à traiter secrètement avec Marie-Thérèse. L'acte allait être signé à Mannheim, lorsque le chevalier de Vergennes y arriva (1753). Le roi l'y envoyait pour contenir l'électeur et son ministre, gagnés par l'Angleterre. Son succès fut tel, qu'il empêcha la signature du traité, et que M. de Wreden, ministre palatin, fut forcé d'aller à Versailles, pour y justifier sa conduite. L'intention du roi était de laisser le chevalier de Vergennes dans ce poste, et de rappeler le marquis de Tilly, qui, dans ces circonstances, avait montré peu de fermeté. L'électeur aimait Tilly, et ne le craignait pas : il estimait

Vergennes, mais il le redoutait ; il pria instamment qu'on lui laissât le premier. D'ailleurs, dans ces entrefaites, une mission plus importante vint à vaquer. Le comte Desalleurs, ambassadeur en Turquie, mourut presque subitement le 21 novembre 1754 : il était initié dans la correspondance secrète que Louis XV entretenait depuis quelques années avec ses ambassadeurs à l'insu de ses ministres et de son conseil ; et il importait à ce prince et aux directeurs de cette correspondance que les papiers du comte Desalleurs ne tombassent point en des mains indiscrètes. Le chevalier de Vergennes avait été admis à ce secret, et comme ni la durée de ses services ni sa naissance ne semblaient l'appeler à une ambassade de première classe, on prétend que son parent, Chavigny, imagina un expédient pour faire agréer ce choix. Le comte Desalleurs laissait en mourant des dettes considérables, dont, à la vérité, une partie avait pour cause le service du roi et le désir de soutenir la dignité de l'ambassade. Chavigny fit entendre au marquis de Puitsieux, ministre des affaires étrangères, que le ministère pourrait payer ces dettes sans augmenter la dépense. Il s'agissait de n'avoir à Constantinople qu'un envoyé extraordinaire ou ministre plénipotentiaire, auquel on ne donnerait qu'une partie du traitement affecté à l'ambassade, et d'employer ce surplus à l'extinction des dettes du comte Desalleurs ; et il proposa son parent pour remplir cette mission à ces conditions. Que l'anecdote soit réelle ou qu'elle soit supposée, on fit partir en toute hâte le chevalier de Vergennes, sur un bâtiment marchand, pour Constantinople, où il arriva dans le courant du mois de mai 1755, avec le baron de Tott (*voy.* ce nom). On avait laissé l'option entre le titre d'envoyé extraordinaire et celui de ministre plénipotentiaire. La Porte admit le second de ces titres. Mais peu de mois après, sur la demande qu'il en fit faire au roi, au nom du Grand Seigneur lui-même, et sur l'observation que le caractère d'ambassadeur avait plus d'influence sur le succès des affaires, le chevalier de Vergennes en fut revêtu : l'alliance du roi avec Marie-Thérèse (1756) et l'accession de la czarine à ces traités rendirent fort difficile la situation de cet ambassadeur. L'Angleterre et la Prusse pressaient la Porte de se déclarer contre les deux impératrices, dont l'union avec la France fournissait aux envoyés de Frédéric II et de George III un texte fécond pour jeter l'alarme dans les conseils du Grand Seigneur. M. de Vergennes réussit à lui faire garder la neutralité, en lui persuadant que les liaisons des deux princesses avec Louis XV étaient de leur part un engagement indirect de ne point attaquer la Porte, qu'elles savaient être l'alliée de la France. La paix de 1763 mit fin à ces intrigues et à ces obsessions. Mais la mort d'Auguste III, roi de Pologne, et l'élection de Poniatowski firent naître de nouveaux sujets

de troubles. Catherine II, qui avait fait élire ce dernier, imposa des sacrifices à sa reconnaissance. Une partie de la nation exaspérée s'arma pour s'y soustraire ; la czarine, voulant défendre son ouvrage, inonda la Pologne de ses troupes. La Porte, qui avait garanti à la république l'intégrité de ses possessions, était sans doute intéressée à en empêcher le démembrement ; mais elle balançait à prendre un parti. Le duc de Choiseul accusait la timidité du chevalier de Vergennes de l'incurie du divan, et prétendait que le *casus fœderis* était arrivé. Argent, promesses, menaces, il voulait que cet ambassadeur mît tout en œuvre pour faire déclarer la guerre à la Russie. Celui-ci en calculait les conséquences désastreuses pour l'empire ottoman, et ne remplissait qu'avec répugnance les instructions du cabinet. Un événement imprévu produisit ce qu'il n'avait pas pu ou peut-être pas voulu obtenir. L'irruption de quelques Cosaques à Balta fournit au baron de Tott, que le duc de Choiseul avait envoyé en Crimée, l'occasion d'exciter la vengeance du khan des Tartares, et força le Grand Seigneur de lever l'étendard de la guerre. La déclaration en fut faite le 30 octobre 1768. La dépêche qui en donnait la nouvelle à Versailles se croisa avec le courrier porteur des lettres de rappel de M. de Vergennes, qui fut remplacé par St-Priest (*voy.* ce nom). Pour excuser sa précipitation, le duc de Choiseul se rejeta sur la considération qui devait résulter du mariage que venait de faire M. de Vergennes avec la veuve d'un chirurgien de Péra, nommé Testa. Néanmoins, en quittant Constantinople, il emporta les regrets du divan et du commerce français au Levant. Une députation de la nation lui fit hommage d'une épée d'or. Il rapporta à Versailles l'argent qu'on lui avait envoyé pour faire déclarer la guerre, et dont, comme on vient de le voir, il n'avait pas eu besoin, et se retira en Bourgogne dans sa terre de Toulangeon. Ce ne fut qu'à la chute du duc de Choiseul qu'il sortit de cette retraite pour être envoyé en Suède. Le duc de la Vrillière, qui tenait par *interim* le portefeuille des affaires étrangères, le laissa maître de rédiger lui-même ses instructions. Frédéric-Adolphe était mort le 12 février 1771, et avait laissé à son fils Gustave III un royaume agité et divisé entre deux partis connus sous le nom des *Bonnets* et des *Chapeaux* ; le premier sous l'influence de la Russie et de la Prusse, et le second feignant de suivre les directions de la France, ou du moins en recevant des pensions sous prétexte d'un attachement jusque-là fort stérile. Depuis l'année 1754, le cabinet de Versailles avait payé d'énormes subsides sans fruit pour sa politique, ni même pour l'autorité royale suédoise. La faiblesse du feu roi avait fait échouer les divers projets conçus par la France pour étendre ses prérogatives. Tous les sacrifices qu'elle faisait dans ce but n'aboutissaient qu'à substi-

tuer, pour quelque temps, une faction à une autre, et à protéger un gouvernement plus que républicain. C'est dans cet état de choses que le chevalier de Vergennes arriva à Stockholm au mois de juin 1771. La diète de cette année fut, comme les précédentes, livrée à l'intrigue et à la corruption; et Gustave fut au moment de voir les deux factions, bien que divisées entre elles, se réunir contre lui, malgré les sommes considérables que l'ambassadeur de France répandait dans les différents ordres pour les lui concilier. Cette situation difficile ne fit que continuer en 1772 : des quatre ordres de l'État, trois, le clergé, les bourgeois et les paysans, étaient vendus à la Russie, et insultaient publiquement le monarque, tandis que les nobles traversaient sourdement tous ses desseins. D'un autre côté, Vergennes le peignait à sa cour comme un prince naturellement porté aux choses romanesques, et il exprimait des doutes sur la sincérité de la déclaration par laquelle ce prince avait annoncé n'être point dans l'intention de changer la forme du gouvernement. On peut donc dire qu'il existait entre eux une sorte de réserve et même de défiance. Cependant le besoin de secours fit que le roi de Suède confia à l'ambassadeur de France ses plans de révolution, et toujours celui-ci, craignant de compromettre son caractère et sa propre sûreté, les jugea impraticables, et les présenta comme tels au duc d'Aiguillon. Le cabinet de Versailles ne l'en autorisa pas moins à donner au roi de Suède l'argent nécessaire pour l'accomplissement de ses plans. Enfin Gustave III se hâta de frapper le coup décisif, le 19 août 1772. On connaît les détails de cette révolution qui détrôna en Suède le pouvoir populaire. Bien que jusqu'à l'événement M. de Vergennes eût regardé l'affaire comme un coup de tête (1), on lui attribua à Versailles le mérite de la direction, et il fut, à cette occasion, nommé conseiller d'Etat d'épée. Il est juste de dire que le caractère mobile et impétueux du monarque autorisait les craintes du diplomate, et que ce dernier, pendant le reste de sa mission, chercha par de sages conseils à affermir le pouvoir que Gustave avait si heureusement ressaisi. A l'avènement de Louis XVI au trône, Vergennes fut appelé au ministère des affaires étrangères (juillet 1774) (2). Une des premières négociations qui marquèrent son entrée fut le renouvellement des traités avec la confédération helvétique. Le roi de France était allié de quelques cantons, et n'était qu'en paix avec les autres. Ces distinctions, de même que la con-

clusion de traités séparés, parurent vicieuses au nouveau ministre. Il réunit dans une seule et même alliance tous les cantons, soit catholiques, soit protestants. Ce fut son frère, le marquis de Vergennes, qui suivit cette négociation, dont les actes furent signés à Soleure, le 28 mai 1777. Des événements d'une grande importance se préparaient dans l'Amérique septentrionale, et devaient féconder en quelque sorte l'avenir des plus graves résultats. Le cabinet de Versailles n'y vit qu'une occasion propice pour humilier un empire rival; et une jeune noblesse, imbuée des principes de la philosophie moderne, fut la première à répondre aux cris de liberté poussés au delà de l'Atlantique, et à solliciter comme une faveur la permission d'aller combattre dans les rangs des colons insurgés contre leur métropole. Le ministère de Louis XVI fut, pour ainsi dire, entraîné par l'opinion même de la cour à signer une alliance avec les députés des États-Unis, le 6 février 1778. Sans doute le traité du 3 septembre 1783 effaça la tâche de celui de 1763; sans doute la diplomatie française, en faisant établir la ligue maritime du Nord connue sous le nom de *Neutralité armée*, en armant l'Espagne et la Hollande contre l'Angleterre, plaça celle-ci dans une situation difficile. Mais le déficit causé par cette guerre et les principes de liberté et d'égalité rapportés d'Amérique et en peu de temps inoculés à toute la nation creusèrent l'abîme dans lequel la monarchie et le monarque furent bientôt engloutis. On ne peut que déplorer l'imprévoyance des ministres qui conseillèrent à Louis XVI de s'engager dans une querelle aussi contraire à la saine politique et aux vrais intérêts de la royauté. La succession de Bavière avait fourni au comte de Vergennes une occasion plus sûre de procurer au roi un ascendant qui ne devait compromettre ni sa couronne ni sa conscience. Malgré les engagements qui, depuis 1756, liaient la France à l'Autriche, ce ministre sut, par sa marche habile et prudente, contenir l'ambition de Joseph II, garantir les droits de l'héritier légitime, et maintenir la balance germanique dans les négociations qui eurent lieu à Teschen, sous la médiation du baron de Breteuil et du prince Repnin, et qui furent terminées par le traité du 13 mai 1779. Grâce aux mêmes soins, deux ans après la guerre d'Amérique, des différends survenus entre l'empereur et les Provinces-Unies furent également soumis à l'arbitrage de Louis XVI, et arrangés par un traité signé à Fontainebleau, le 10 novembre 1785. Le traité de commerce négocié avec l'Angleterre, en 1785 et 1786, fut un des derniers travaux du comte de Vergennes. Nommé, après la paix de 1783, président du conseil des finances (1), il avait senti que cette place lui im-

(1) On prétend même que, plusieurs jours avant le 19 août, il avait mis sa vaisselle et ses effets précieux en dépôt chez l'ambassadeur d'Espagne.

(2) Il dut cette brillante fortune au vieux comte de Maurepas, principal ministre, qui estimait ses talents et qui le croyait *bonhomme*. Il lui dut aussi les impressions favorables, source de l'entière confiance que le monarque témoigna plus tard au comte de Vergennes, et qui résista aux plus fortes attaques. Il disait plaisamment qu'il avait appris dans le séraï à braver les intrigues de cour.

(1) Comme il conserva en même temps le portefeuille des affaires étrangères, son nouveau titre lui donna en quelque sorte le rang de premier ministre, mais sans attributions spéciales, et

posait le devoir de surveiller le commerce et l'industrie, et de protéger l'agriculture : il avait pensé que la continuité du système prohibitif perpétuait les haines nationales, et dépravaient les populations respectives, en offrant une sorte de prime à la fraude, au détriment de la perfection des fabriques, et au profit du monopole et de la routine. Mais il n'avait pas calculé que les immenses capitaux de la Grande-Bretagne lui permettaient momentanément des sacrifices à l'aide desquels elle pouvait, en peu d'années, anéantir notre industrie et faire fermer nos manufactures. Ce traité, qui fut l'objet de si vives controverses tant en Angleterre qu'en France, fut signé le 30 janvier 1786. Celui que le comte de Vergennes fit conclure avec la Russie, le 30 janvier 1787, offrait à la France des avantages moins problématiques, surtout dans la mer Noire. Un grand nombre de conventions relatives à l'abolition du droit d'aubaine, au règlement des limites avec les Pays-Bas et les États germaniques, à la punition réciproque des délits forestiers, et autres, commis sur les frontières, attestaient sa vigilance pour les intérêts du royaume et le maintien des rapports de bonne intelligence entre la France et ses voisins. Peu de ministres ont été plus laborieux, et ont porté, dans la conduite et dans la discussion des affaires, plus de méthode, de rectitude et de connaissances positives ; et lorsque sa correspondance, ayant perdu ce degré d'intérêt politique qui force de la tenir secrète, pourra sans inconvénient être publiée et entrer dans le domaine de l'histoire, on ne craint pas d'assurer qu'elle supportera la comparaison avec celle des d'Ossat, des Jeannin, des d'Estrades, des Servien et des Torcy. Si le comte de Vergennes ne doit pas être regardé comme un grand homme d'État, il sera toujours considéré comme un des hommes supérieurs de cette époque (1). Le soin qu'il eut de s'entourer d'hommes habiles et éminemment versés dans toutes les branches

de la science politique, tels que les Rayneval et les Pfeffel, prouve son discernement. Il céda peut-être trop aux influences de la cour dans les présentations qu'il fit pour plusieurs ambassades ; et cependant il savait, il avait même éprouvé qu'il suffisait d'opposer aux recommandations d'une auguste protectrice le bien de l'État pour que, sur-le-champ, elle se désistât de ses demandes. Aussi, en général, l'exécution ne répondit pas toujours aux instructions émanées de son cabinet ; et comme s'il était dans la destinée des hommes les plus honnêtes de payer le tribut à la faiblesse humaine, on prétend que, par un sentiment de rivalité trop commun, il écarta des conseils quelques sujets capables, et qu'il s'occupa trop de l'avancement de ses proches (1). Peut-être se faisait-il illusion sur le degré d'aptitude des uns et des autres. Les manières de ce ministre étaient graves, et semblaient parfois pédantesques. Il s'enveloppait des formes diplomatiques, même avec les ambassadeurs de famille. « Je cause avec M. de Maurepas, disait « le comte d'Aranda ; je négocie avec M. de Vergennes, » mot qui caractérise bien la légèreté du premier et la gravité du second. En général, sa politique fut temporisante : servant un prince timide, et n'ayant pas lui-même cet ascendant qui entraîne, il avait probablement senti la nécessité d'une marche circonspecte et systématique. Lié par les traités de 1756, il sut contenir l'ambition inquiète de Joseph II, sans manquer aux égards dus au frère de la reine ; il sut arrêter les effets du système de convenances, et ménager à son souverain le noble rôle d'arbitre et de médiateur des rois. La seule faute politique qu'on puisse lui reprocher est l'alliance avec les Anglo-Américains : encore son cœur ne fut-il pas complice de l'erreur de son esprit ; car il aimait sincèrement le monarque et la monarchie : aussi avait-il inspiré une telle confiance à Louis XVI, que longtemps après la mort de ce ministre, qui pourtant lui avait conseillé d'assembler les notables, espèce d'avant-coureurs des états généraux, le roi demeurait persuadé qu'il eût empêché la révolution. Le comte de Vergennes ne vit pas même l'ouverture de la première assemblée des notables. Il mourut le 13 février 1787, laissant une fortune de deux millions, après avoir été vingt-quatre ans ambassadeur et treize ans ministre. On trouve quelques écrits de Vergennes dans l'ouvrage intitulé *Politique de tous les cabinets de l'Europe* (voy. FAVIER). Rulhières a publié un morceau assez curieux sous ce titre : *Le comte de Vergennes* (voy. RULHIÈRES). On a aussi : *Portrait du comte de Vergennes, 1788*, in-8°, sans indication de ville. L'auteur anonyme ne l'a peint que comme ministre, et n'a dit que peu de

c'est un bonheur pour sa gloire, car on l'aurait accusé du mauvais état où, quatre ans plus tard, se trouvèrent réduites les finances que Calonne administrait sous lui. A—T.

(1) Vergennes n'avait pas reçu de la nature un génie extraordinaire, mais une physionomie heureuse, un caractère énergique. Sa conversation n'était ni entraînante ni persuasive ; mais il suppléait à ces désavantages par une extrême souplesse, par une politesse froide, une adroite circonspection, une grande austérité de principes, un goût décidé pour la vie retirée et une excellente routine. Pour éviter les fautes de ses prédécesseurs, il se fit un système constant d'abaisser l'orgueil et la puissance des Anglais, de ménager l'Autriche et la Prusse, de se défer de la Russie, de soutenir l'Espagne, de tenir Rome en respect, de solder la Suède et la Suisse, de protéger la Turquie, d'abandonner la Pologne comme pomme de discorde entre les trois puissances copartageantes, de gagner les Hollandais et de surveiller les colonies. Son usage, son moyen de politique le plus habituel, était de ne jamais répondre catégoriquement. Il cachait son défaut de sincérité sous un air de candeur et de simplicité ; jouait avec ses enfants, dansait en petit comité, racontait longuement et sans grâce les particularités de son séjour en Turquie ; et affectait une extrême indifférence pour les satires et les chansons dirigées contre lui. Avec ce caractère il joua un rôle en Europe ; mais sa réputation a déchu après sa mort, et son nom ne sera jamais cité parmi ceux des grands ministres. Toutefois, il a laissé l'idée d'un homme sage, probe, laborieux, ami de la paix, religieux, suffisamment instruit ; tout cela ne fait pas un mérite supérieur, mais un tel homme ne doit pas rester sans éloge. A—T.

(1) On vit, à la même époque, son frère le marquis de Vergennes, ambassadeur ; son beau-frère Vivier, ministre plénipotentiaire à Hambourg ; son neveu Cachet de Montezan, ministre plénipotentiaire à Munich ; et son cousin le baron de Corberon, ministre plénipotentiaire à Deux-Ponts.

mots sur ses ambassades en Turquie et en Suède. Il le traite d'ailleurs avec une impartialité un peu sévère. Le même auteur, par une contradiction singulière, se montre ennemi de la Chalotais, et partisan de l'indépendance américaine. On a une Vie ou plutôt un Eloge de ce ministre, par de Mayer, Paris, 1789, 1 vol. in-8°. G—RD.

VERGENNES (CONSTANTIN GRAVIER, comte DE), fils aîné du précédent, naquit à Constantinople en 1761, alors que son père était ambassadeur de France près la Sublime Porte. Il entra au service en janvier 1777, en qualité d'enseigne dans les gardes françaises. En 1782, il accompagna en Angleterre le diplomate Rayneval, qui s'y rendait en vue de négocier la paix. L'année suivante, Vergennes devint colonel et commandant des gardes de la Porte, et en 1786, il eut le commandement du régiment dauphin (dragons). Nommé, en 1787, ministre plénipotentiaire à Coblenz, il y servit la cause royale avec assez de zèle pour qu'on le rappela en 1791, en même temps que l'abbé de Kintzinger, son secrétaire. C'est au comte de Vergennes que les émigrés durent le bon accueil qu'ils reçurent de l'électeur de Trèves. Rappelé de la cour électorale, il se vit attacher, par l'électeur lui-même, la cocarde blanche à son chapeau. Mais ce qui doit surtout être rapporté, c'est que Vergennes, sa mère et son frère engagèrent pour 300,000 fr. de diamants à l'effet de tirer d'embarras les princes émigrés. En 1792 il fit la campagne de cette année à la tête de la compagnie de la Porte devenue compagnie de l'institution de St-Louis. Etabli en Hollande après le licenciement, il fut obligé, lors de l'invasion de ce pays, de se retirer à travers les glaces du Zuyderzée, pendant que sa mère et sa fille, ne pouvant le suivre, étaient emprisonnées. Rentré en France en 1802, il trouva ses propriétés vendues. Il entra alors dans les eaux et forêts en qualité d'inspecteur. En 1814 il redevint commandant des gardes de la Porte et Louis XVIII lui confia, à lui et à sa famille, le drapeau de la compagnie donné à ce corps par Louis XVI en 1785. En 1818, Vergennes, devenu maréchal de camp, fut compris dans le cadre de l'état major-général de l'armée. Il fut admis à la retraite en 1829. La perte qu'il fit alors de son fils unique abrégua ses jours. Il mourut au commencement de 1832. — Louis-Charles-Joseph Gravier, vicomte DE VERGENNES, frère du précédent, né à Constantinople le 17 mars 1765, entra au service en 1779 en qualité d'enseigne dans les gardes françaises, fut successivement capitaine au régiment de Languedoc (dragons) (1782), au régiment de chasseurs des Vosges (1788) et colonel en second du régiment de Bassigny (18 mars 1788). Il émigra en 1790, fut nommé l'année suivante commandant de la cinquième brigade des mousquetaires et fit en cette qualité la campagne de 1792. Après s'être attaché au service de l'Angleterre en qualité de

capitaine dans le régiment de Viomenil, de 1794 à 1797, il reentra en France en 1802, et, comme son frère, fut contraint, par suite de la perte complète de la fortune de sa famille, à accepter un emploi dans l'administration forestière. En mars 1815, Louis XVIII le nomma commandant en second des gardes de la Porte dont son frère avait le commandement en premier. Le 31 octobre de la même année il fut nommé commandant du département du Puy-de-Dôme. Le vicomte de Vergennes a rempli les fonctions de juge dans le procès des généraux Drouet d'Erlon, Cambronne, Bonnaire, etc. Il est mort au mois de février 1821. Z.

VERGER (PIERRE-VICTOR), humaniste et traducteur français, naquit à Pont-l'Évêque le 7 janvier 1792. Membre de l'université, licencié ès lettres, il entra en septembre 1840 à la Bibliothèque de Paris comme simple auxiliaire, puis il devint employé de 3^e et de 2^e classe. Il travailla en particulier, avec le savant M. Naudet, à la rédaction du catalogue des ouvrages de la bibliothèque. Verger mourut le 25 novembre 1849. On a de lui : 1^o *De Napoléon et des Bourbons ou de la nécessité de nous rallier à notre Empereur magnanime pour le bonheur de la France entière*, Paris, 1815, in-8°; 2^o *Dictionnaire universel de la langue française, rédigé d'après le Dictionnaire de l'Académie et ceux de Laveaux, Gallet, Boiste, Mayeux, Wailly, Cormon, etc. Ouvrage enrichi de plus de 3,000 mots qui ne se trouvent dans aucun dictionnaire du même format, et d'un grand nombre d'acceptions omises dans les autres dictionnaires*, Paris, 1822, 2 vol. in-8°; et 1826, 2^e tirage, portant avec le nom de Verger celui de Charles Nodier, qui n'y a joint qu'une préface; un 7^e tirage a eu lieu en 1836; 3^o *Dictionnaire classique de la langue française, avec des exemples tirés des meilleurs auteurs français, et des notes puisées dans les manuscrits de Ricarol; ouvrage renfermant 60,000 mots, publié et mis en ordre par quatre professeurs de l'Université*, Paris, 1827-28, in-8°; et 1834, 1835, nouveau tirage, qui, par suite d'opposition du premier éditeur, ne porte pas le nom de l'auteur. Des vicissitudes de librairie transformèrent encore cet ouvrage en *Nouveau dictionnaire de la langue française*, par une société de professeurs sous la direction de M. Vallery, 1834-35, et en *Dictionnaire abrégé de la langue française, comprenant, sans exception, tous les mots de la langue écrite ou parlée, tous les termes d'arts et métiers et tous les mots adoptés dans les nouvelles nomenclatures scientifiques*, revu et corrigé, etc., avec une préface par Vivien. Une décision judiciaire obligea les éditeurs Pourrat, poursuivis par les frères Didot, à la suppression de ce titre. 4^o *Satire Ménippée de la vertu du catholicon d'Espagne et de la tenue des Etats de Paris*, avec des notes tirées de Dupuy et le Duchat et un *Commentaire historique et philologique*, par Ch. Nodier, Paris, 1824, in-8°; 5^o *Dictionnaire de la fable ou mythologie*

grecque, latine, égyptienne, celtique, etc., Paris, 1829, in-32; 6° *Dictionnaire portatif de l'antiquité sacrée*, Paris, 1830, in-12; 7° *Des traductions* : 1. *Brutus ou dialogue sur les orateurs illustres*, trad. de Cicéron dans le Cicéron latin-français de Fournier, 1815 et années suiv.; 2. *Traité de la nature des dieux*, traduit du même (t. 22 et 23 de la collection précitée); 3. *Les nuits d'Aulugelle*, même recueil, 1820, 3 vol. in-8°; 4. *Le livre des prodiges d'Obsequens* (1825 et 1843) et *les distiques moraux de Dionys*, Paris, 1825, in-12; 5. *Histoire romaine de Tite-Live*, dans la bibliothèque latine-française de Panckoucke, 1830, en collaboration avec Liez et Dubois; 6. *Epigrammes de Martial*, avec le texte en regard (même bibliothèque); 7. *Mémorial de Lucius Ampelius*, 1843, in-8°.

Z.

VERGER. Voyez SIBOUR.

VERGER D'HAURANNE (Du). Voyez BARCOS et ST-CYRAN.

VERGERIO (PIERRE-PAUL), l'un des plus grands littérateurs de son siècle, surnommé l'ancien, pour le distinguer de son homonyme dont l'article suit, était né, vers 1349, à Capo d'Istria, d'une famille illustre, mais déchu de sa splendeur. Il fit ses premières études à Padoue, et s'étant rendu fort habile dans l'éloquence et la philosophie, il alla suivre à Florence les leçons de Fr. Zabarella (voy. ce nom), savant jurisconsulte, et depuis cardinal. Vergerio, quoique fort jeune encore, trouva des ressources dans cette ville par l'enseignement de la dialectique. Ses talents et sa docilité lui méritèrent l'affection de Zabarella, qui le conduisit à Rome, où il lui procura quelques emplois honorables, mais peu lucratifs. Il revint avec son maître à Padoue, et y fut pourvu de la chaire de dialectique, qu'il remplit de 1393 à 1400, avec beaucoup de succès (Papadopolo, *Hist. gymn. Patavin.*, t. 1, p. 284). Dans l'intervalle, il avait fait un voyage à Florence avec Zabarella, chargé d'une mission de la cour de Rome. Il profita de son séjour en cette ville pour apprendre du célèbre Eman. Chrysoloras (voy. ce nom) les éléments du grec; et il se passionna tellement pour cette belle langue que, depuis, il ne laissa passer aucun jour sans lire quelques morceaux de ses meilleurs auteurs. De retour à Padoue, il reprit l'étude de la jurisprudence, et le 5 mars 1404, il reçut le laurier doctoral dans les facultés de droit et de philosophie. Vergerio avait alors cinquante-cinq ans. François de Carrare, seigneur de Padoue, lui confia l'éducation de ses enfants; et ce fut pour eux qu'il composa le petit traité: *De ingenuis moribus*, dont nous parlerons bientôt. La protection de ce prince ne le tira point de l'état de gêne et de misère où il avait toujours languï; mais habitué dès l'enfance aux privations, il les supportait sans se plaindre: s'il désirait de la fortune, ce n'était que pour en faire part à ses parents, qui ne montraient pas le même courage

contre l'adversité. Il accompagna le cardinal Zabarella, légat au concile de Constance. Pendant la session de cette assemblée, il eut la douleur de perdre son principal protecteur, qui voulut lui donner un dernier témoignage d'affection, en lui léguant une partie de sa bibliothèque. Vergerio s'attacha depuis à l'empereur Sigismond, suivit ce prince en Hongrie, et y mourut vers 1419. On a de lui : 1° *De ingenuis moribus*. Cet opusculé fut imprimé pour la première fois (1) avec d'autres petits traités du même genre, Milan, 1474, in-4°, et dans la même ville, en 1477. On en cite deux éditions de Brescia, de 1485, trois de Florence, et une de Venise, dans le 15° siècle; et il a été réimprimé plusieurs autres fois en Italie, dans les premières années du 16° siècle, avec des commentaires, qui ne servent guère qu'à embrouiller le texte de Vergerio. 2° *Petrarchæ vita*, dans le *Petrarchus redivivus* de J. Tomasini (voy. ce nom); 3° *Vitæ principum Carrariensium*; publiées pour la première fois, dans le tome 6 du *Thesaurus antiquitat. Italiæ*, par Burmann (voy. ce nom), et depuis, par Muratori, dans le tome 16 des *Rerum italicar. scriptores*. Cette histoire finit à l'année 1356. 4° *Orationes et epistolæ variæ historicæ*; à la suite de l'histoire des princes de Carrare, dans le recueil de Muratori. L'invective de Vergerio: *De Virgilio statua, Mantuæ eversa per Carol. Malatestam*, avait été publiée par Mich.-Ange Biondo, Venise, 1540, in-8°; par dom Martène, qui la croyait inédite, sous le nom de Guarino de Verone, dans l'*Amplissim. collectio*, t. 3, col. 868; et par Schelhorn, sous celui de Léon. Arétin, dans les *Amœnitates litterar.*, t. 3, p. 225; mais enfin Muratori restitua cette pièce à son légitime auteur. Il reste beaucoup d'ouvrages manuscrits de Vergerio : 1° une traduction latine de l'*Histoire d'Alexandre* d'Arrien, qu'il entreprit à la demande de l'empereur Sigismond, à la bibl. du Vatican. Apost. Zeno en a publié la préface d'après un manuscrit de l'abbé Brunacci, dans les *Dissertaz. Vossiane*, t. 1, p. 54. 2° Des *Harangues*, des *Poésies latines*, et cent quarante-huit lettres formant 1 volume in-fol.; 3° des *Notes* sur son *Histoire des princes de Carrare*; 4° un *Recueil de sentences*, extraites du *Timée* de Platon; 5° *De statu veteris et inclytæ urbis Romæ*, dans la bibl. des princes d'Este; 6° une *Comédie* latine, intitulée *Paulus*, dans la bibl. Ambrosienne. Sassi en a publié le prologue dans l'*Histor. typograph. mediolanensis*, etc., p. 393, et Zeno l'a reproduit dans les *Dissert. Voss.* 57. Jean du Tillet a donné, sous le nom de Vergerio, un *Abrégé de Quintilien*, Paris, 1564, in-8°; mais il n'est pas certain qu'il en soit l'auteur. Zeno désirait que quelqu'un se chargeât de publier le recueil des ouvrages de

(1) C'est d'après Apostol. Zeno, p. 57, que nous donnons cette édition pour la première. M. Brunet, dans son *Manuel du libraire*, en cite deux sans date, l'une sans chiffres, réclames ni signatures, par Adam (de Ambergau), vers 1472, et l'autre de Rome, vers 1474, in-4°, imprimée par Laver.

Vergerio; surtout ses lettres, qui sont très-instructives et pleines de détails curieux. Outre Zeno, il faut consulter la *Storia letterat.* de Tiraboschi, t. 6, p. 723-28. Les autres biographes qui ont parlé de cet écrivain sont inexactes et incomplets.

W—s.

VERGERIO (PIERRE-PAUL), fameux apostat, était de la même famille que le précédent, et naquit à Capo d'Istria, vers la fin du 15^e siècle. Ayant achevé ses études à l'académie de Padoue, il y reçut le laurier doctoral dans la faculté de droit, et, en 1522, y fut pourvu de la chaire du notariat. Il remplit aussi dans cette ville les fonctions de vicaire du podestat, et se fit à Padoue ainsi qu'à Venise la réputation d'un habile avocat et d'un très-honnête homme. C'est le témoignage que lui rend Bembo dans une lettre à Gabrielli, du 10 décembre 1526. Vergerio s'était marié; devenu veuf au bout de quelques années, il rejoignit, à Rome, l'un de ses frères (1), qui jouissait de la faveur du pape Clément VII, et ayant pris l'habit ecclésiastique, parvint bientôt à mériter les bonnes grâces du pontife. La capacité qu'il montrait pour les affaires détermina le pape à l'envoyer avec le titre de nonce à la cour de Ferdinand, roi des Romains. Il partit, en 1532, pour l'Allemagne, chargé de s'opposer de tout son pouvoir aux progrès du luthéranisme. Trois ans après, il fut rappelé par le pape Paul III, qui désirait avoir de sa bouche des renseignements certains sur la situation des esprits en Allemagne; et il y retourna pour annoncer la convocation prochaine d'un concile général, qui mettrait fin aux dissensions religieuses. Dans ce second voyage, étant passé à Wittemberg, il eut avec Luther une entrevue sur laquelle Fra-Paolo donne des détails assez piquants, mais de pure invention, selon Pallavicini et Bayle. Il revint en Italie en 1536, fut envoyé, la même année, près de l'empereur Charles-Quint, alors à Naples; et à son retour de cette nouvelle mission, fut nommé d'abord évêque de Modrusch, dans la Croatie, puis de Capo d'Istria. Si l'on en croit Vergerio lui-même (*voy. ses Retrattazioni*), il n'était point encore dans les ordres. Il reçut, le même jour, les quatre ordres mineurs, le sous-diaconat, le diaconat et la prêtrise, et fut sacré par son frère (Jean-Baptiste Vergerio) évêque de Pola. Dans les premiers temps de son épiscopat, il en remplit tous les devoirs avec beaucoup de zèle, instruisant les peuples confiés à ses soins, et cherchant, du moins en apparence, à les prémunir contre les nouvelles erreurs. En 1540, il vint en France avec le cardinal Hippolyte d'Este; et l'année suivante, il fut envoyé par François 1^{er} à la diète de Worms, où, si l'on en croit ses adversaires, il tint une conduite plus qu'équivoque.

(1) *Aurelio* VERGERIO, mort à Rome, au mois d'août 1532, dans un âge peu avancé, avait un talent remarquable pour la poésie. Jér. Muzio parle avec éloge, dans son *Arte poetica*, d'une composition dramatique d'Aurelio, en dix actes ou deux soirées.

De retour en Italie, ayant trouvé la cour de Rome prévenue contre lui, il se retira dans son diocèse. L'examen plus approfondi qu'il fit alors des questions agitées par les réformateurs accrut ses préventions contre certaines pratiques condamnées par Luther. Il instruisit de son changement l'évêque de Pola, son frère, qu'il n'eut pas de peine à séduire; et tous les deux, chacun dans son diocèse, commencèrent à parler contre la vertu des indulgences, etc. Dénoncé pour ces faits à Rome, il demanda la permission de se justifier devant le concile de Trente; mais les Pères refusèrent de l'y admettre (février 1546), et il fut renvoyé devant le nonce, Jean Della Casa, et le patriarche de Venise, chargés de lui faire son procès. Vergerio, n'ayant pas jugé prudent d'obéir, erra dans différentes villes, d'où il visitait secrètement son diocèse et celui de son frère, pour ranimer le courage de leurs partisans. L'évêque de Pola mourut subitement en 1548: Vergerio fut persuadé qu'il était mort empoisonné. Informé d'ailleurs qu'Annibal Grisoni, son compatriote et son ennemi le plus acharné, venait de recevoir avec le titre d'inquisiteur général la commission de le poursuivre, il sortit de l'Italie le 1^{er} mai 1549, et se retira dans le pays des Grisons, où il remplit, ainsi que dans la Valteline, les fonctions du ministère évangélique. Il profita de son crédit sur les habitants pour favoriser les levées de troupes que la France y faisait à cette époque. Ce fut alors qu'il commença d'exhaler son ressentiment contre la cour de Rome, dans une foule d'opuscules empreints de tant de fiel que Vergerio fut désapprouvé même par les protestants. Appelé par le duc de Wirtemberg à Tubingue, en 1553, il en reçut un accueil plein de bienveillance, quoique ce prince blâmât l'amertume de son zèle. Il fit, dans l'intérêt de sa cause, plusieurs voyages en Prusse, en Hongrie, en Pologne, et mourut à Tubingue, le 4 octobre 1565, dans un âge assez avancé. Les attaques de Vergerio contre l'Eglise romaine lui suscitèrent des adversaires, dont les principaux furent Jérôme Muzio, Jean Della Casa, le cardinal Hosius et Hippol. Chizzuola. Della Casa, non moins emporté que Vergerio, écrivit contre lui une invective (1), dans laquelle il le traite comme le dernier des scélérats, l'accusant même d'avoir empoisonné sa femme. Les ennemis de Vergerio s'accordent à lui reprocher d'avoir, en secret, professé les principes de Luther, depuis la naissance de cette secte; de sorte que suivant eux il n'aurait été, trente ans de sa vie, qu'un fourbe et un imposteur. Mais le judicieux et impartial J.-Ren. Carli (*voy. ce nom*), dans une *Vie* très-détaillée de Vergerio, composée sur des documents authentiques, a prouvé que ce prélat n'embrassa réellement le luthéranisme

(1) Cette pièce était restée en manuscrit. Ménage, en ayant obtenu une copie du savant Magliabecchi, la fit imprimer à la suite de l'*Anti-Bailliet*. *Voy. p. 455* de l'édition in-4^e.

que lorsqu'il eut été forcé par ses ennemis de s'exiler de l'Italie (voy. cette *Vie* dans les *Œuvres* de Carli, t. 15, édition de Milan, in-8°). Tous les opuscules de Vergerio sont très-rares, parce qu'ils ont été supprimés rigoureusement, et que d'ailleurs la plupart n'étant que de quelques feuillets, il a dû s'en perdre beaucoup d'exemplaires; fort recherchés autrefois, ils sont aujourd'hui délaissés. Le P. Nicéron en porte le nombre à cinquante-cinq; mais la liste qu'il en a donnée dans le tome 38 de ses *Mémoires* est incomplète. On se contentera d'indiquer ici ceux que recherchent encore quelques curieux : 1° *Le otto difensioni del Vergerio, ovvero trattato delle superstitioni d'Italia e dell' ignoranza de' sacerdoti*, Bâle, 1550, in-8°. Cette édition fut publiée par Cel. Curion (voy. ce nom); mais dans la suite Vergerio le dénonça au sénat de Bâle comme auteur d'un livre hérétique, et ils devinrent ennemis irréconciliables. 2° *Il Vergerio a Papa Giulio terzo, che ha approvato un libro del Muzio intitolato le Vergeriane* (1551), in-8° de 195 pages; 3° *Concilium non modo Tridentinum, sed omne papisticum, perpetuo fugiendum esse omnibus piis* (Berne), 1553, in-4° de 47 pages. La réimpression de Tubingue n'a presque aucune valeur. 4° *Retrattazioni del Vergerio*, 1556, in-8° de 55 pages. Dans cet écrit adressé aux habitants du diocèse de Capo d'Istria, l'auteur désavoue tout ce qu'il a dit et enseigné pendant son épiscopat. 5° *De oratione, et usu sacramentorum et cænæ Domini*, Tubingue, 1559, in-8° de 64 pages. Le P. Nicéron n'a point connu cet opuscule. 6° *Postremus catalogus hæreticorum Romæ conflatus anno 1559, continens alios quatuor catalogos*, etc., Pfortzheim, 1560, in-8°; 7° *Primus tomus operum Vergerii contra Papatum*, ibid., 1563, in-4° de 401 feuillets. Ce premier volume du recueil des opuscules de Vergerio n'a pas eu de suite. L'article donné par Bayle à Vergerio, dans son *Dictionnaire*, est inexact; mais on y trouve des détails et des renseignements curieux. Il a paru, en 1856, à Brunswick, un travail fort étendu de M. Sixt sur Vergerio; il forme un volume de 618 pages. W—s.

VERGEZ (JEAN-MARIE), lieutenant général français, né le 11 janvier 1757, à St-Pé (Hautes-Pyrénées), et sous les drapeaux depuis 1778, avait porté onze ans, sur mer et sur terre, le havre-sac du soldat ou quelque humble épaulette, quand la prise de la Bastille fit prendre la fuite à presque tous les gentilshommes ses supérieurs. Vergez fut alors au nombre de ceux qui pouvaient espérer. Il passa comme simple fusilier à la garde nationale mobilisée. Dès l'année 1792, il coopéra à la campagne sur la frontière septentrionale. Le 9 février 1793, il est nommé capitaine au premier bataillon de chasseurs des montagnes. Bientôt, dirigé sur l'armée des Pyrénées occidentales, il est chargé par le général du commandement des éclaireurs de la colonne; et il justifie sa confiance, non-seulement en elevant deux

drapeaux à l'ennemi le jour de la prise de Marsa, mais en éteignant deux mèches allumées par les vaincus pour faire sauter le fort qu'ils évacuaient: c'était sauver partie du corps vainqueur qu'effectivement l'explosion aurait détruit. Même légèreté de mouvements, même réussite à la prise de Tolosa: l'ennemi en se retirant emmenait son artillerie: Vergez, avec les siens, tombe comme la foudre sur le cortège fugitif, met la main sur les mulets et reste maître des bouches à feu, canons, obus et coulevrines (1795). Même année, à l'automne (vendémiaire an 3, disent les rapports), lorsque la valeur française enlève Llabery, Vergez, cette fois encore, comme s'il y avait en lui une faculté divinatrice spéciale à l'effet d'éventer les éléments explosibles, avise quatre mèches qui brûlent au fond de barils défoncés à quelques pas d'un énorme magasin de poudre, et conserve ainsi le dépôt à l'armée victorieuse et la vie à des centaines peut-être de ses camarades. L'année suivante, il était, sous Hoche, à l'armée de l'Ouest dite des côtes de l'Océan, et mis à la tête des carabiniers, il eut une part décisive à l'achèvement de la première guerre de la Vendée. C'est lui qui fit prisonnier l'indomptable Charette, après avoir tué de sa main les deux chefs qui l'accompagnaient et l'avoir blessé d'un coup de pistolet d'abord, d'un coup de sabre ensuite. Cet exploit valut à Vergez, le 18 thermidor suivant (5 août 1796), le grade de chef de bataillon. L'Ouest tranquille pour l'instant, c'est en Italie que Vergez reçut ordre de se rendre: il y passa la fin de l'année et les deux années suivantes, moitié dans l'inaction amenée par la paix de Campo-Formio et ces vaines négociations de Rastadt que l'Autriche dénoua par l'assassinat des plénipotentiaires français (voy. ROBERJOT, MONNIER, JEAN DE BRY), moitié dans les expéditions de Rome et du royaume de Naples. Mack, par une audacieuse violation de la foi des traités et avec des forces quintuples, avait contraint les 16,000 Français du patrimoine de St-Pierre à quitter la capitale, où bientôt (5 frimaire an 7 ou 25 novembre 1798) entra le roi Ferdinand IV, qui, trente-deux jours plus tard (7 nivôse ou 27 décembre), devait, chassé de Naples après l'avoir été de Rome, s'embarquer pour Palerme avec la reine Caroline (voy. ce nom) et le favori Acton. C'est surtout dans l'intervalle de cette entrée à cette fuite que Vergez avec le reste des forces françaises trouva l'occasion de se signaler. Il faisait partie de cette colonne de renfort si impatiemment attendue de Terri par Macdonald, lorsque les Napolitains s'étaient portés de Calvi sur Otricoli pour intercepter les communications de l'armée française, et qui, dès qu'elle déboucha, fut dirigée sur Osteria: là et sur vingt points aux environs (l'Osteria di Vaccone, l'Osteria di Correzze, etc.) fut livrée ce qu'on appelle la bataille de Catalupo, dont les résultats furent la retraite ou plutôt la fuite de Mack, la rentrée

victorieuse des Français dans Rome et 11,000 prisonniers (25 frimaire ou 15 décembre). Vergez, dans cette journée, à la tête d'un détachement, s'empara de deux pièces de canon sur la colonne napolitaine qu'il avait à combattre. Moins de cinq mois après (17 floréal ou 5 mai 1799), Macdonald le nommait provisoirement aux fonctions de chef de brigade. Mais en ce moment les affaires militaires tant d'Allemagne que d'Italie avaient cessé d'être en voie de prospérité, les dangers de nos armées au contraire étaient immenses et croissaient tous les jours. L'attentat sans nom de Rastadt avait été commis, l'Autriche avait envoyé l'archiduc Charles avec 60,000 hommes rejoindre et commander ce qui lui restait de forces entre les Treize Cantons et l'Adriatique; Catherine II avait souscrit à ses supplications qu'appuyait la Grande-Bretagne, et 90,000 Russes descendaient avec Souvarof de l'Adige vers les Alpes. Vergez paya alors vaillamment de sa personne. Le 24 prairial (toujours en l'an 7), il fut blessé d'un coup de feu à l'épaule droite à la prise de Modène; puis, le 9 fructidor, pendant la bataille de Chiavari, ce fut le tour de la hanche droite, qu'atteignit également un coup de feu. Il se rétablit de l'un et de l'autre accident; et le 15 brumaire an 8 il exécutait devant Novi, à la tête d'un escadron, une charge dont l'effet était de couper en deux la ligne de l'ennemi, et prenait toute leur artillerie (cinq canons et six caissons): ce succès partiel devint général, et l'avantage de la journée resta aux Français, grâce au mouvement si vivement conduit par Vergez. Trois jours après avait lieu la révolution du 18 brumaire, et bientôt (15 floréal ou 4 mai 1800) le premier consul le confirmait dans son grade de chef de bataillon. Plus tard, il le fit colonel du 12^e de ligne et officier de la Légion d'honneur. Il l'employa ensuite à la troisième division du camp de Bruges, puis à la première campagne contre les Prussiens. Là il se couvrit d'une gloire nouvelle, mais il fut blessé pour la troisième fois en chargeant à la tête de son régiment. Napoléon reconnut ses services en le nommant l'année suivante (1807) général de brigade. Ce fut le terme de son avancement sous l'empire, bien qu'il eût, depuis ce temps, fourni plus d'une fois, notamment en 1810 et dans la guerre d'Espagne, la preuve qu'il était toujours l'agile et intrépide officier de la république: ainsi le siège et la prise de Lérida (14 mai) eurent en lui un vigoureux auxiliaire; ainsi le 10 juin, attaqué par 1,800 Espagnols, il en tua 400 et fit 217 prisonniers dont 19 officiers; premier succès dont le résultat fut la prise de Teruel. En 1823, Charles X le promut au grade de lieutenant général; mais évidemment ce ne fut là qu'un grade honorifique. Le lieutenant général Vergez est mort à Paris le 20 juin 1831.

P—OT.

VERGI. Voyez VERGY.

VERGIER (JACQUES), né à Lyon, le 3 janvier

1633 (1), fut envoyé à Paris pour y achever ses études et fit son cours de théologie à la Sorbonne, où il prit le grade de bachelier. Ses parents le destinaient à l'état ecclésiastique, et Vergier en porta quelque temps l'habit: on l'appelait l'abbé Vergier; mais cet état n'étant pas de son goût, il se lança dans le monde, où il eut bientôt des amis et des protecteurs. Employé dans l'administration de la marine, il fut nommé, le 2 octobre 1688, écrivain principal au Havre; il eut, depuis 1690, le titre de commissaire de la marine et remplit ces fonctions à Dunkerque. Après vingt-six ans d'exercice, il se démit de sa charge et vint se fixer à Paris, en 1714; il fut assassiné dans cette ville, au coin de la rue du Bout-du-Monde, aboutissant dans la rue Montmartre, dans la nuit du 17 au 18 août 1720 (2): il reçut un coup de pistolet dans la gorge et trois coups de poignard dans le cœur. On attribua plusieurs causes à ce crime: les uns prétendirent qu'il avait été commis par ordre du duc d'Orléans, régent, blessé d'une parodie de la dernière scène de *Mithridate*, attribuée faussement à Vergier; d'autres crurent que c'était une affaire de jalousie ou même une méprise. L'un de ses assassins, le chevalier le Craqueur, camarade de Cartouche, qui fut rompu le 10 juin 1722, avoua que l'intention de ses complices était de voler Vergier; mais qu'ils en furent empêchés par un carrosse qui passa dans le moment. La réputation que Vergier s'était acquise par son talent poétique décida à recueillir ses productions, et une édition de ses *Œuvres diverses* parut à Amsterdam (Genève (3) ou Rouen), 1726, 2 vol. in-12; une édition de Paris (Amsterdam) parut en 1727, 2 vol. in-8°; une édition de la Haye, 1731, a 3 volumes in-12; c'est de la même année qu'est l'édition d'Amsterdam, en 2 volumes in-12, avec un supplé-

(1) Jusqu'à présent tous les dictionnaires historiques, éloges, notices, etc., ont fait naître Vergier en 1657. Voltaire seul, dans son *Siècle de Louis XIV*, disait 1675; mais c'était par une transposition de chiffres, qui, depuis la première édition de 1751, a été copiée et répétée par tous les éditeurs jusqu'en 1820. M. Lequien, dans son édition des *Œuvres de Voltaire*, est le premier qui ait mis 1657. Cette date de 1657 n'est toutefois qu'une *error communis*, mais elle ne fait pas droit. Bregnot du Lut, notre collaborateur, a trouvé, en 1823, sur les registres de la paroisse St-Pierre et St-Saturnin de Lyon, à la date que nous donnons, l'acte de baptême d'un Jacques Vergier, fils de Hugues Vergier, maître cordonnier, et c'est peut-être à cause de cette circonstance du métier, prétendu ignoble, du père de Vergier, que le fils ne laissa pas de renseignements précis sur sa naissance; ainsi Vergier aurait eu la même faiblesse que son ami J.-B. Rousseau, de rougir de ce qu'on appelle bassesse d'extraction.

(2) Les éditeurs des *Œuvres de Vergier*, de 1726, disent que Vergier fut assassiné en 1722, sans indiquer le jour; les éditeurs de 1727 et de 1731 le font mourir le 16 août 1720; enfin les éditeurs de 1750 et de 1780 mettent sa mort au 10 juin 1722. La lettre de Brossette à J.-B. Rousseau, du 10 septembre 1720, paraît lever tous les doutes. Brossette dit que le jour de la mort de madame Hacier a été un jour malheureux pour les gens de lettres, car M. Vergier fut enlevé du monde le même jour, ou plutôt la nuit suivante. Il est bon de remarquer que cette lettre, où Brossette parle de la peste de Marseille, est, par une singulière et inconcevable faute d'impression, datée de 1717 (au lieu de 1720) dans le tome 2 des *Lettres de Rousseau*, 1750, 5 vol. petit in-12.

(3) D'après un passage de la *Bibliothèque française*, t. 8, p. 332, il y eut en 1726 deux éditions, l'une de Rouen, infâme pour l'impression; l'autre de Genève; cette dernière porte l'indication d'Amsterdam.

ment de 200 pages pour chaque volume : on y a joint un petit cahier de 64 pages, intitulé *Don Juan et Isabelle, nouvelle portugaise, par M. Vergier*, 1731, in-12. L'édition de 1731 des œuvres de Verdier reparut en 1742, avec de nouveaux frontispices. En 1750, on publia, sous la rubrique de Lausanne, celle en 2 volumes in-12, auxquels on mit de nouveaux frontispices en 1753. La plus jolie édition est celle de Londres (Paris, Cazin), 3 vol. in-18. C'est une réimpression fidèle de l'édition de Lausanne; comme toutes les autres cependant, elle laisse beaucoup à désirer : le texte est souvent défiguré; plusieurs choses sont à expliquer; quelques pièces admises et conservées dans le recueil ne sont pas de Vergier, entre autres le *Rossignol*, qui a pour auteur J.-B. Lantini, mort en 1695 (*voy.* son article). Vergier avait fait ou fait faire de nombreuses copies de ses poésies, et en les envoyant à chaque personne, il y ajoutait une épître. Brossette espérait recevoir de la famille tous les ouvrages de Vergier, « écrits de sa main et « trouvés chez lui après sa mort ». On ne sait ce qu'est devenu ce manuscrit. Vergier n'a fait qu'un très-petit nombre de contes (1), mais ce sont ses principaux titres au souvenir de la postérité. Laharpe, qui en trouve plusieurs plaisamment imaginés et narrés avec agrément et facilité, reproche cependant à l'auteur la longueur, la monotonie, le prosaïsme. Malgré ces défauts, Vergier a, dans son genre, la première place après la Fontaine; imitateur faible, mais naturel, dit Voltaire, il est à l'égard de la Fontaine ce que Campistron est à Racine. Il excellait à faire des parodies et des chansons de table. J.-B. Rousseau, dans sa lettre à Brossette du 28 octobre 1720, dit : « Nous n'avons peut-être rien dans « notre langue où il y ait plus de naïveté, de « noblesse et d'élégance que ses chansons de « table, qui sont aussi ce qu'il a fait de meilleur « et qui pourraient le faire passer à bon droit « pour l'Anacréon français; nous les chantons « tous les jours ici avec milord Cadogan, » etc. On est aujourd'hui un peu plus difficile; on est choqué, à la lecture, de l'emploi fréquent des vers de neuf et de onze syllabes et même de vers de dix qui ont la césure à la cinquième. Les airs sur lesquels étaient faites les chansons de Vergier ont vieilli et sont presque tous oubliés; tout cela est au désavantage de Vergier; mais le jugement de J.-B. Rousseau doit toujours être d'un grand poids. C'est à Vergier que sont consacrées les troisième, neuvième, dixième, onzième, douzième et treizième des *Lettres bourguignonnes*, etc., par M. Amanton, Dijon, 1823, in-8°, avec un *fac-simile* de la signature de Vergier. A. B—T.

VERGILE ou VIRGILE. *Voyez* POLYDORE.

(1) *Zéila, ou l'Africaine*, conte en vers, que l'on présente quelquefois comme un ouvrage de Vergier, imprimé séparément, est dans l'édition de 1731 de ses *Œuvres*, t. 2, p. 106-114.

VERGINIUS-RUFUS (Lucius) naquit dans les environs de Côme, l'an 14 de J.-C. et la dernière année du règne d'Auguste. Fils d'un simple chevalier romain, il parvint par sa valeur et par sa capacité au premier rang de l'armée et fut nommé consul en l'an 816 de la république (63 de J.-C.), sous le règne de Néron. Il commanda les légions de la Germanie sur le haut Rhin, lors de la révolte de Vindex (*voy.* ce nom), l'an 69 de J.-C. Il vainquit ce chef des Gaulois et fut proclamé empereur par les légions qui étaient sous ses ordres; mais il refusa l'empire et persista dans ce noble refus, même lorsque, après la mort de Néron, elles le lui offrirent de nouveau. Cependant Galba avait été proclamé en Espagne, et Verginius ne le fit reconnaître par ses troupes que lorsque le nouvel empereur eut été nommé par le sénat. Il se rendit alors à Rome, où il fut reçu avec beaucoup d'égards, mais retenu en quelque sorte comme otage. Sous Othon (an 70 de J.-C.), il fut encore une fois honoré du consulat, et il servit ce prince jusqu'à ses derniers moments. Après sa mort, les légions lui offrirent de nouveau l'empire, et il résista à leur empressément avec la même prudence et la même générosité; mais ces mêmes soldats, qui l'avaient proclamé empereur, se croyant méprisés, voulurent ensuite l'égorger sous les yeux de Vitellius, et ils l'accusèrent d'avoir tenté de faire assassiner ce prince par un de ses esclaves. Enfin, dit un historien, cet illustre Romain brava plus de dangers pour éviter la puissance souveraine que l'ambition n'en affronte pour l'obtenir. Dans cette occasion, ce fut Vitellius lui-même qui le défendit contre la fureur des soldats. Verginius vécut ensuite dans la retraite sous Vespasien, Titus et Domitien, honoré des bons empereurs, souffert des mauvais et faisant tous ses efforts pour rester ignoré. Il s'occupait beaucoup de littérature et ne s'éloignait de sa retraite que pour des devoirs indispensables, jusqu'à ce que son ami Nerva, devenu empereur, le rappela sur la scène. Nommé encore une fois consul, en l'an 850 de la république (97 de J.-C.), il mourut dans la même année, à l'âge de 84 ans. Ses funérailles se firent avec beaucoup de pompe, aux dépens du trésor public, et son éloge fut prononcé par l'historien Tacite, qui lui avait été substitué dans le consulat. « La fortune, toujours fidèle à Verginius, « gardait pour dernière grâce un tel orateur à « de telles vertus. » Pline le Jeune, de qui ces paroles sont tirées, avait eu Verginius pour tuteur. Il en fait un grand éloge dans plusieurs de ses lettres, où il l'appelle *Virginus*. M—D j.

VERGNE (LA). *Voyez* FAYETTE et TRESSAN.

VERGNES (JEAN-PAUL), général français, naquit à Tonneins, le 19 avril 1755. Après de solides études, il entra dans le génie militaire, le 31 janvier 1773. Il était capitaine en 1786. Au commencement de 1792, il fut employé, à raison de

ses connaissances spéciales, dans l'armée de Rochambeau. C'était au moment où, les Prussiens ayant envahi la Champagne, on songeait à garantir Paris d'une surprise. Vergnes fut chargé de la reconnaissance d'une ligne de défense qui pût arrêter l'ennemi. Il indiqua les hauteurs de Juvigny comme pouvant recevoir un camp retranché. Dans un mémoire à l'appui de ce plan, il fit connaître les avantages de cette position et en particulier comme devant empêcher les Prussiens de s'emparer de Villeneuve-St-Georges, dont la prise pouvait compromettre la capitale. Il concluait en conseillant de marcher à l'ennemi une fois que l'on aurait ainsi mis Juvigny en état de défense. Nommé adjudant général, Vergnes fut envoyé en cette qualité au quartier général de l'armée de l'intérieur, à Châlons, où, au commencement de 1792, il organisa 18,000 hommes de troupes nouvellement levés. Il fut chargé ensuite de procéder à l'organisation de l'armée du Nord. Cette habileté, jointe à une remarquable activité, fit appeler Vergnes à seconder le ministre de la guerre dans la formation de neuf armées, destinées, comme elles le firent, à repousser les armées étrangères. Chef d'état-major de l'armée des côtes, dans les premiers mois de 1793, il eut à établir des signes de reconnaissance sur toutes les côtes et à construire les fourneaux destinés au tir des boulets rouges. Ses services lui valurent, le 5 mars de la même année, le grade de général de brigade. Il se signala ensuite dans les guerres de la Vendée, surtout au siège mémorable de Nantes. Il était difficile de traverser cette époque sans être mis en suspicion : Vergnes fut suspendu le 14 octobre. Rentré dans la vie privée, il reparut cependant en 1809 à la tête des gardes nationales appelées à repousser l'agression des Anglais sur les côtes de Flandre. Depuis, le général Vergnes ne fit plus partie des cadres de l'armée, et nous ignorons l'époque de sa mort. Z.

VERGNIAUD (PIERRE-VICTORIN), l'un des chefs du parti girondin et l'un des plus grands orateurs de nos assemblées politiques, naquit en 1759, à Limoges, où son père était avocat. Il suivit d'abord la même profession, dans cette ville ; mais, voulant paraître sur un plus grand théâtre, il alla s'établir à Bordeaux et se plaça bientôt par son talent à la tête du barreau, alors si distingué, de cette capitale de la Guienne. Doué de cette extrême facilité qui s'allie presque toujours à un caractère indolent (1), il ne devait qu'à la nature cette éloquence passionnée, cette improvisation brillante, ce débit entraînant, qui, plus tard, lui valurent des succès à la fois si éclatants et si funestes. Comme tous les jeunes avocats de sa province, Vergniaud adopta avec

ardeur les principes de la révolution et fut nommé membre de l'administration du département de la Gironde, puis député à l'assemblée législative en 1791. La ville de Bordeaux se faisait alors remarquer par son exaltation révolutionnaire. Ses députés étaient tous plus ou moins pénétrés de l'idée d'établir la république : la plupart étaient des orateurs distingués ; aucun ne disputait à Vergniaud la palme de l'éloquence : eux-mêmes le proclamaient le chef de leur parti ; cependant il n'en fut jamais le meneur. Il avait toutes les qualités de l'orateur, mais aucune de celles qui font l'homme d'Etat. L'amour des plaisirs et surtout le goût de la paresse le tenaient dans une sorte d'engourdissement, dont il ne sortait qu'en se faisant violence : son réveil était terrible pour les adversaires de son parti, et, selon l'expression d'un contemporain, la foudre de Mirabeau se rallumait dans les mains de Vergniaud. Madame Roland, dans ses *Mémoires*, lui reproche avec amertume cette indolence, qui fut si préjudiciable à la faction des girondins ; elle l'accuse d'égoïsme philosophique, de mépris poussé trop loin pour les hommes ; elle regrette qu'un talent tel que celui de Vergniaud « n'ait pas été employé avec l'ardeur d'une âme dévorée de l'amour du bien public et la ténacité d'un esprit laborieux ». Paganel, dans son *Histoire de la révolution*, représente cet orateur comme doué d'une âme généreuse, étranger à toute ambition personnelle, ne parlant jamais que quand une conviction profonde et les dangers de son parti lui en faisaient une loi : « Représentez-vous, dit-il, un homme que d'autres hommes entourent et entraînent, qui ne cherche pas une issue pour s'échapper, mais qui restera là, si le cercle se rompt et le laisse libre. Tel était Vergniaud parmi les girondins. Les meneurs l'associèrent à leur ambition et ne parvinrent jamais à le rendre ambitieux pour lui-même.... Il sommeillait dans l'intervalle de ses discours, tandis que l'ennemi gagnait du terrain, cernait la république et la poussait dans l'abîme avec ses défenseurs. » On ne saurait dire aujourd'hui quelle marche aurait prise la révolution si les girondins eussent montré plus d'esprit de suite et de prévoyance, et, pour ne parler que de Vergniaud, il eût été appelé à jouer un rôle bien plus important, si, puissant comme il l'était par la parole, il eût déployé autant d'esprit de conduite que de véhémence, autant d'habileté que d'exaltation. Dès les premières séances de l'assemblée législative, il se signala par la violence de ses attaques contre la monarchie. Couthon et Chabot ayant demandé, l'un, que le fauteuil du roi dans l'assemblée fût abaissé au niveau de celui du président, l'autre, que les dénominations de *Sire* et de *Majesté* fussent abolies, Vergniaud appuya vivement cette motion. Selon lui, le corps législatif, représentant la *nation souveraine* dans l'exercice

(1) On cite un trait curieux de son insouciance. Un client vint lui proposer une affaire importante. Avant de répondre, Vergniaud, effrayé de la grosseur du dossier, ouvrit sa caisse, reconnut que pour le moment il possédait assez d'argent et refusa de se charger de l'affaire.

de ses droits, ne pouvait donner au pouvoir exécutif des qualifications qui emportaient l'idée de souveraineté. L'assemblée vota la proposition avec transport ; mais cet acte d'hostilité contre le pouvoir royal, fait sans aucun prétexte et avec un oubli volontaire de toute décence, excita des murmures universels et parut précipité, même à ceux qui voulaient aller encore plus loin. Le décret fut rapporté dès le lendemain (6 octobre 1791). Dans la discussion importante qui s'engagea, quelques jours après (21 octobre), sur les émigrés, Vergniaud et les girondins, persuadés que le meilleur moyen de s'assurer la faveur du peuple était de l'exalter dans ses craintes, se livrèrent aux déclamations les plus violentes contre les pros crits. Vergniaud demanda que, si dans six semaines ils n'étaient pas rentrés en France, ils fussent irrévocablement privés de leurs traitements, de leurs pensions et de leurs droits de cité. Ce fut surtout contre les princes français qu'il dirigea ses traits les plus acérés. L'assemblée différa d'adopter les propositions du fougueux orateur : ce triomphe était réservé à Guadet ; mais l'élévation de Vergniaud à la présidence au milieu de cette discussion fut, de la part de la majorité, une approbation tacite des sentiments qu'il venait de professer (29 octobre). Les girondins, engagés en quelque sorte par leurs premières démarches, ne devaient pas s'arrêter dans la carrière des lois révolutionnaires. C'est de la présidence de Vergniaud que date le décret qui séquestra les biens des princes français et qui condamna à mort les émigrés. Le roi refusa de le sanctionner. Lorsque le ministre Duport du Tertre voulut exposer à l'assemblée les motifs de ce refus, Vergniaud, qui présidait, lui imposa silence, en lui disant d'un ton sévère que la constitution accordait bien au roi le *veto*, mais non la faculté d'en développer les motifs. Bientôt, pour arriver à leur but, les girondins crurent avoir besoin de la guerre contre les puissances. Ce fut Brissot qui imprima ce mouvement à son parti, et Vergniaud suivit avec ardeur cette direction : dans toute occasion, il appelait la guerre. Rien ne paraissait plus facile que de familiariser avec ce fléau les imaginations ardentes des législateurs qui présidaient alors aux destinées de la France. L'assemblée portait sans cesse des regards curieux et inquiets sur toutes les démarches des puissances. Le ministre de Lessart crut calmer ses inquiétudes en communiquant les réponses faites par les différentes cours de l'Europe à la lettre où Louis XVI leur notifiait qu'il avait accepté la constitution. La réponse de l'empereur Léopold ne satisfait point l'assemblée, qui désirait qu'elle fût plus précise. On invita le roi à faire des réquisitions aux princes allemands au sujet des rassemblements des émigrés (29 novembre). L'Empereur les défendit dans les provinces belges, et le roi, s'étant rendu à l'assem-

XLIII.

blée le 14 décembre, prononça sur ce sujet un discours qui fut généralement applaudi : déjà l'assemblée elle-même montrait moins d'inquiétude. Le parti de la Gironde réveilla les alarmes : Vergniaud compara, dans un discours véhément, les dispositions actuelles des Français à celles des Athéniens au temps de Philippe. Il employa avec habileté tous les reproches que Démotène avait adressés à l'indolence de ses compatriotes dégénérés. Le 27 décembre, il proposa une adresse au peuple, dans laquelle il établissait que la nation ne pourrait se soustraire à l'esclavage où l'on voulait la replonger autrement que par la guerre. Cette adresse fut envoyée aux départements pour accompagner l'envoi du discours du roi. Dès ce moment fut détruit le salutaire effet qu'avait produit cette démarche du monarque. Chaque jour l'assemblée exigeait de nouvelles communications diplomatiques, et le ministre de Lessart, qui faisait tous ses efforts pour conserver la paix avec les puissances, se voyait en butte aux accusations de la Gironde et des jacobins. Sa correspondance confidentielle avec le prince de Kaunitz, au sujet des rassemblements d'émigrés, devint une arme que lui-même eut l'imprudence de fournir à ses ennemis (janvier 1792). Déjà précédemment (3 décembre) l'abbé Fauchet avait porté contre lui une dénonciation très-violente : le 17 février, ce député proposa un décret formel d'accusation. Le comité diplomatique de l'assemblée fut chargé de faire un rapport à ce sujet ; mais le professeur Koch, appuyé de quelques hommes modérés, qui étaient membres de cette commission, différa ce rapport dont il était chargé, sous prétexte d'avoir besoin de quelques renseignements. Il espérait éloigner l'orage qui grondait sur la tête du ministre ; mais Brissot ne le permit pas ; il se chargea seul, et sans l'intermédiaire du comité, de faire passer le décret d'accusation. Cependant son discours n'avait point assez de véhémence pour entraîner les esprits, lorsque Vergniaud soutint que, pour porter un décret d'accusation, les preuves n'étaient pas nécessaires, et que des présomptions suffisaient. Bientôt, s'abandonnant au mouvement le plus violent et le plus irrésistible : « Ce n'est plus ma voix, s'écria-t-il, que « vous allez entendre ; c'est une voix plaintive, « qui sort de l'épouvantable glacière d'Avignon. « Elle vous crie : Le décret de réunion du Com- « tat à la France avait été rendu au mois de « septembre dernier ; s'il nous eût été envoyé « sur-le-champ, peut-être qu'il nous eût apporté « la paix, et qu'il eût éteint nos funestes divi- « sions ; peut-être qu'en devenant Français nous « eussions abjuré l'esprit de haine ; nous n'eus- « sions point été victimes d'un massacre abo- « minable.... mais M. de Lessart a gardé ce « décret pendant deux mois dans son porte- « feuille, et dans cet intervalle nos dissensions « ont continué ; dans cet intervalle, de nou-

21

« vœux crimes ont souillé notre déplorable « patrie. C'est notre sang, ce sont nos cadavres « mutilés qui demandent vengeance contre ce « ministre (1). » Rapportant ensuite la fameuse phrase de Mirabeau sur la St-Barthélemy, il terminait par des imprécations et des menaces qui présageaient les funestes journées du 20 juin et du 10 août : « De cette tribune où je vous parle, « dit-il, on aperçoit le palais où des conseillers « pervers égarent et trompent le roi que la « constitution nous a donné, forgent les fers dont « ils veulent nous enchaîner et préparent les « manœuvres qui doivent nous livrer à la mai- « son d'Autriche. Je vois les fenêtres du palais « où l'on frame la contre-révolution, où l'on « combine les moyens de nous replonger dans les « horreurs de l'esclavage. Le jour est venu où « vous devez mettre un terme à tant d'audace, à « tant d'insolence, et confondre enfin tous les « conspirateurs. L'épouvante et la terreur sont « souvent sorties, dans les temps antiques et au « nom du despotisme, de ce palais fameux : « qu'elles y rentrent enfin au nom de la loi; « qu'elles y pénètrent tous les cœurs; que tous « ceux qui l'habitent sachent que notre consti- « tution n'accorde d'inviolabilité qu'au roi (2); « qu'ils sachent que la loi y atteindra, sans distinc- « tion, tous les coupables, et qu'il n'y a pas une « seule tête convaincue d'être criminelle qui « puisse échapper à son glaive. » Ce discours fut applaudi avec fureur. De Vaublanc voulut en vain présenter quelques observations en faveur de de Lessart; le décret d'accusation fut rendu à une immense majorité (10 mars). Les girondins, par cette victoire, obtinrent l'avantage d'imposer au roi un ministère tout républicain. Dès ce moment, ils poussèrent plus que jamais à la guerre; ce n'était pas seulement l'espoir d'humilier, par des triomphes et des conquêtes, les puissances protectrices de la cause des Bourbons, qui inspirait ces pensées belliqueuses aux girondins : ils se flattaient d'opérer une révolution dans les mœurs par le moyen de l'enthousiasme militaire. Ce fut le 20 avril que Louis XVI, dominé par ses nouveaux ministres, vint proposer à l'assemblée de déclarer la guerre au roi de Bohême et de Hongrie. La Gironde était à l'apogée de sa puissance; mais la Montagne avait une popularité qui s'accroissait chaque jour par les excès dont elle offrait l'appât à la multitude. Pour ne pas perdre tout crédit auprès des jacobins, les girondins étaient dans la nécessité de

(1) Au milieu de ces exagérations, il y avait quelque chose de vrai dans l'allégation de Vergniaud contre le ministre. Trente-deux jours s'écoulèrent entre le 14 septembre, où fut prononcé le décret de réunion du comtat à la France, et le 16 octobre, époque des massacres de la Glacière. Mais aussi par quelle insouciance, par quelle fatalité les commissaires chargés d'opérer cette réunion ne furent-ils nommés que le 6 octobre, et ne reçurent-ils leurs commissions que le 11? On ne peut pas supposer que le ministre fût d'accord avec Verninac (voy. ce nom). Peut-être un peu plus d'activité dans les bureaux du ministre aurait prévenu une grande effusion de sang.

(2) Ces derniers mots désignaient évidemment la reine.

paraître approuver des crimes et des fureurs qui se trouvaient en opposition avec les principes de Vergniaud et de la plupart de ses collègues. Ce fut par cette lâche et inhabile politique que, le 19 mars, on le vit appuyer de tous les prestiges de son éloquence le décret d'amnistie demandé par le prêtre Bassal en faveur des assassins d'Avignon. Vergniaud ne les défendit pas précisément, comme l'ont avancé quelques biographes; mais, ce qui était à peu près la même chose, il soutint qu'ils ne pouvaient être poursuivis sans les plus grands dangers pour l'Etat, et que d'ailleurs il y aurait injustice à punir ces malheureux, en ménageant les individus du parti opposé. Toujours acharné à la poursuite des nobles et des prêtres, il soutint que c'étaient eux qu'il fallait accuser de ces attentats et de toutes les calamités qui désolaient la France. Les 9 et 23 avril, il dénonça de nouveau les prêtres et pressa le décret qui devait bientôt les condamner à la déportation. En appuyant de telles propositions de loi, Vergniaud et les girondins étaient assurés d'avance que Louis XVI, prince religieux, ne les sanctionnerait pas; mais c'était précisément parce qu'ils comptaient sur la résistance du monarque qu'ils cherchaient à le mettre dans le cas d'user de la faible arme du veto, assurés qu'elle tournerait contre lui. De là cette série de mesures révolutionnaires, provoquées, réclamées sans cesse par les girondins, et dont le but véritable était d'environner Louis XVI de périls, d'humiliations et d'embarras, afin de le forcer à abdiquer une couronne chancelante et avilie. Ils espéraient par là éviter le danger d'une attaque à laquelle ils seraient contraints d'appeler les chefs sanguinaires d'une population dangereuse. Vergniaud, que, dès l'année 1791, on avait entendu provoquer la déchéance du monarque, suivit avec ardeur cette tactique, qui, par un effet tout contraire à ce qu'il en espérait, ne fit que hâter les journées du 20 juin, du 10 août et des 2 et 3 septembre. Le 29 mai, il vota pour le licenciement de la garde constitutionnelle du roi, et cette mesure fut décrétée après une discussion des plus orageuses, dans laquelle les révolutionnaires et les constitutionnels se renvoyèrent mille invectives et mille menaces. Après cette victoire, les girondins, croyant n'avoir plus qu'à frapper un dernier coup pour renverser le trône privé de tous ses défenseurs, firent proposer à l'insu du roi, par le ministre de la guerre Servan, dévoué à leur parti, la formation d'un camp de 20,000 hommes. Ils espéraient, par le moyen de cette milice départementale, achever la révolution sans avoir besoin d'appeler la populace de Paris, dévouée aux jacobins. Ce décret, vivement combattu par ceux-ci, fut adopté le 8 juin. Les gardes nationaux de Paris, indignés de ce qu'on admettait d'autres qu'eux-mêmes à la défense de leur ville, se prononcèrent contre cette mesure. Huit mille

citoyens signèrent une pétition pour en demander la révocation. Vergniaud attaqua les pétitionnaires avec véhémence : il affecta de les couvrir de mépris et représenta leur démarche comme ayant été dictée par la cour. Quelques jours après, le général Lafayette, qui commandait une armée sur la frontière, adressa à l'assemblée une lettre dans laquelle il s'efforçait de la faire rougir des atteintes qu'elle avait portées à la constitution. Il parlait avec mépris et avec menace des jacobins. La lecture de cette lettre répandit dans l'assemblée une sorte d'épouvante. Guadet s'efforça de détruire cette impression en soutenant qu'elle n'était pas du général Lafayette. « Il n'y a, dit-il, qu'un César ou un Cromwell qui ait pu l'écrire. » Ce système fut soutenu par Vergniaud. Toutefois, les constitutionnels obtinrent, à une assez faible majorité, que la lettre fût renvoyée à l'examen des comités ; mais elle ne contribua qu'à faire éclater l'insurrection du 20 juin, pour laquelle tout se disposait. Sous prétexte de présenter à l'assemblée une pétition, la populace la plus abjecte se présenta en armes à l'assemblée. Des députés constitutionnels, entre autres Ramond et Dumolard, s'indignèrent de ce qu'on affectait de voir des pétitionnaires paisibles dans un ramas de séditeux armés. Guadet et Vergniaud parurent s'offenser de pareils soupçons exprimés sur les intentions du peuple. Ce dernier convint que la manière dont se présentaient ces pétitionnaires était peu légale ; mais il ajouta qu'il est des cas où la loi doit être violée. « C'est ainsi, » observe un historien, que le parti de la Gironde « obtint de l'assemblée législative qu'un rassemblement armé fût introduit dans son sein. » L'année suivante et presque à la même époque, une armée de pétitionnaires, composée « en grande partie des mêmes hommes, vint « demander à la convention le supplice de Vergniaud, de Guadet et de tous les républicains « les plus recommandables, et l'obtint. » Les séditeux, au nombre de plus de huit mille hommes et femmes, munis d'armes et d'instruments de toute espèce, défilèrent, tambour battant, dans la salle. Santerre marchait à leur tête, vomissant des injures contre les émigrés, contre les prêtres et contre le roi. Le rassemblement se porta ensuite aux Tuileries. Le palais du monarque fut forcé, la majesté royale méconnue. La vie du roi et de la reine parut menacée ; mais les détails de cette scène ne peuvent trouver place ici (voy. les articles LOUIS XVI, MARIE-ANTOINETTE, PÉTHION, etc.). Aucune catastrophe sanglante ne devait marquer cette journée, que, selon l'expression de Santerre, le peuple avait choisie pour avertir et non pour frapper. L'assemblée, au reste, nomma une commission pour se transporter aux Tuileries et pour prévenir les malheurs que l'on commençait à craindre. Vergniaud était au nombre des commissaires, avec

Isnard et Merlin de Thionville. Ils eurent beaucoup de peine à traverser la foule et à pénétrer jusqu'au roi. Ils lui témoignèrent le dévouement de l'assemblée nationale. Cependant Vergniaud n'était pas sans inquiétude : il entendait quelques provocations sanguinaires. Il voulut parler, on ne se montra point disposé à l'écouter. Il fut obligé de monter sur les épaules d'un homme pour se faire entendre. Sa harangue amena le peuple à une singulière réflexion : « Que venons-nous faire ici ? » dit cette populace. Bientôt après, sur l'injonction du maire Péthion, le peuple se retira. Le 28 juin, lorsque Lafayette vint à la barre demander, au nom de son armée, la punition des attentats commis contre le roi jusque dans son palais, Vergniaud, appuyant une motion de Guadet, attaqua de nouveau le général avec une grande véhémence. Il le compara encore à Cromwell, à César passant le Rubicon. Le décret d'accusation proposé par les deux orateurs fut mis aux voix et rejeté à une grande majorité ; mais le départ de Lafayette rendit inutile ce triomphe passager du parti constitutionnel. Cependant les suites de la journée du 20 juin furent en tous points fatales au parti de la Gironde, qui avait ordonné ce mouvement. On peut même assigner à cette époque la fin de sa puissance réelle. La tourbe des jacobins s'indignait d'avoir été appelée à une insurrection sans résultat, c'est-à-dire sans effusion de sang. Les chefs de la Montagne ne pouvaient pardonner aux girondins d'avoir monté ce coup sans leur participation. L'intervalle qui s'écoula entre le 20 juin et le 10 août fut marqué par les sourdes intrigues de ces deux partis, dont chacun négociait avec la cour pour accabler ses adversaires. C'est alors que les trois chefs de la Gironde, Vergniaud, Guadet et Gensonné, firent faire au roi quelques ouvertures par l'intermédiaire d'un peintre nommé Boze. Ils offraient d'arrêter l'insurrection près d'éclater si le monarque consentait à rappeler les trois ministres de leur choix et s'il se résignait à tenir sous eux une conduite subordonnée et passive. Ces conditions étaient formellement exprimées dans un mémoire signé par ces trois députés ; mais ceux qui les ont accusés d'avoir demandé des sommes considérables ont, sans aucun fondement, calomnié la mémoire de Vergniaud et de ses deux collègues, qui, sous le rapport du désintéressement, est inattaquable. On a remarqué qu'à l'époque où ces propositions furent faites les discours et les journaux des girondins changèrent de couleur et parurent empreints de doctrines que les constitutionnels n'eussent pas désavouées. Avant cette négociation, Vergniaud s'était surpassé lui-même par la violence de ses agressions contre la cour. Le 21 juillet, il avait fait voter une déclaration au roi portant que le salut de la patrie exigeait la formation d'un nouveau ministère. Peu de jours après, il fit naître

avec une perfide adresse la question de la déchéance du roi, dans un des discours les plus éloquentes qu'il eût jamais prononcés. Après avoir fait l'énumération des atteintes qu'il accusait le monarque d'avoir portées à la constitution, il s'écria : « O roi, qui sans doute avez cru avec « le tyran Lysandre, qu'il fallait amuser les « hommes par des serments, ainsi qu'on amuse « les enfants par des hochets; qui n'avez feint « d'aimer les lois que pour parvenir à la puissance qui vous servirait à les braver; la constitution, que pour qu'elle ne vous précipitât « pas du trône, où vous aviez besoin de rester « pour la détruire; la nation, que pour assurer « le succès de vos perfidies en lui inspirant de la « confiance; pensez-vous nous abuser aujourd'hui avec d'hypocrites protestations? » L'orateur, reproduisant, sous une nouvelle forme, les reproches qu'il avait déjà faits au monarque, terminait ainsi : « La constitution vous laissait-elle le choix des ministres pour notre bonheur « ou pour notre ruine? Vous fit-elle chef de « l'armée pour notre gloire ou pour notre honte? « Vous donna-t-elle enfin le droit de sanction, « une liste civile et tant de grandes prérogatives « pour perdre constitutionnellement la constitution et l'empire? Non, non, homme que la générosité des Français n'a pu émouvoir, homme « que le seul amour du despotisme a pu rendre « sensible, vous n'avez point rempli le vœu de « la constitution : elle peut être renversée, mais « vous ne recueillerez point le fruit de votre « parjure.... Vous n'êtes plus rien pour cette « constitution que vous avez si indignement violée, pour ce peuple que vous avez si lâchement « trahi. » Aucune des invectives de Vergniaud ne resta sans réponse : Dumas surtout les repoussa avec beaucoup de talent et de véhémence; mais il ne put empêcher que la déchéance ne fût mise en question. L'assemblée paraissait suffisamment entraînée à prendre cette mesure décisive, lorsque les girondins, à cause des négociations qu'ils avaient engagées avec la cour, laissèrent languir cette attaque. Ils la reprirent avec vigueur lorsqu'ils virent, à l'approche du 10 août, que les jacobins se disposaient à une sanglante insurrection. Ceux-ci espéraient qu'elle irait jusqu'au régicide : les girondins désiraient borner la victoire à la déchéance du monarque. Ce fut Vergniaud qui, dans cette terrible journée, présida l'assemblée nationale : ce fut lui qui, lorsque le roi et sa famille vinrent chercher un asile au sein de la législature, adressa au monarque ces paroles sinistres : « L'assemblée nationale connaît tous ses devoirs; elle regarde « comme un des plus chers le maintien de toutes « les autorités constituées. Elle demeurera ferme « à son poste : nous saurons tous y mourir. » Bientôt le bruit se répand que les défenseurs du château, un instant victorieux, vont se porter contre l'assemblée : des coups de fusil viennent

frapper les croisées de la salle : « Nous sommes « forcés, » s'écrient plusieurs députés. L'épouvante est à son comble : les uns veulent fuir, d'autres aller au-devant du danger; Vergniaud seul conserve quelque sang-froid : « En place, « en place, s'écrie-t-il, nous devons mourir à « notre poste. » Mais le faible Louis XVI, en se laissant arracher l'ordre pour les Suisses de ne plus tirer, s'est arraché la victoire à lui-même. La populace entre dans la salle, demandant à grands cris la déchéance : Vergniaud, qui n'occupe plus le fauteuil, monte à la tribune, et au nom d'une commission extraordinaire dite des vingt et un, propose de décréter la suspension provisoire du pouvoir exécutif. La présence du roi lui inspira quelques paroles de commisération, qui plus tard devaient lui être reprochées comme un crime par les montagnards : « Je « viens, dit-il, vous présenter une mesure bien « rigoureuse; mais la douleur dont vous êtes « tous pénétrés m'assure que vous jugerez « bien elle est nécessaire au salut de la patrie. » Le décret était en douze articles : il fut adopté sans discussion. Après un considérant dans lequel, entre autres griefs calomnieux, on imputait à Louis XVI une guerre entreprise en son nom contre la constitution et contre l'indépendance nationale; les principaux articles portaient la formation d'une convention nationale pour assurer la souveraineté du peuple, le règne de la liberté et de l'égalité, la suspension provisoire du pouvoir exécutif, la détention du monarque et de sa famille dans le château du Luxembourg. Le cinquième article annonçait le projet de décret sur la nomination du *gouverneur du prince royal*, ce qui prouve que les girondins, satisfaits d'avoir détruit le pouvoir de Louis XVI, ne voulaient pas immédiatement établir la république, comme ils s'en vantèrent après l'événement : il paraît qu'ils voulaient une régence dont ils auraient été les chefs (*voy. PÉTHION*). Ils terminèrent cette longue et déplorable séance en formant un ministère de leur choix, et dans lequel furent compris Roland, Servan et Clavière. Ils avaient l'air de s'assurer les fruits de la victoire; mais les véritables triomphateurs étaient les jacobins et surtout les membres de cette redoutable commune, qui s'était formée à l'hôtel de ville pendant que le sang coulait aux Tuileries. Le 11, l'assemblée était cernée, et on demandait à grands cris la mort du roi, qui était toujours placé dans la loge du logographe : à ces clameurs répondaient les motions des montagnards qui siégeaient dans l'assemblée. Vergniaud, qui présidait encore ce jour-là, ne put s'empêcher de s'écrier plusieurs fois avec une profonde douleur : « Grand Dieu! quels canibales! » Dès ce moment, le parti des constitutionnels cessa d'exister : les girondins essayèrent vainement de conserver quelque dignité à l'assemblée et d'établir la puissance des lois;

vainement ils s'efforcèrent d'arrêter les usurpations de la commune de Paris. Cette Gironde, qui avait si souvent entraîné l'assemblée contre son vœu, lorsqu'il s'agissait d'attaquer la cour, ne pouvait plus maintenant obtenir des mesures vigoureuses contre la commune de Paris, que cette assemblée haïssait, mais qu'elle redoutait davantage. Déjà la commune annonçait l'intention de proscrire le ministre Roland, de faire poursuivre comme des traîtres Vergniaud, Guadet, Gensonné et Brissot. La majorité de l'assemblée était plongée dans la stupeur, et ses membres ne songeaient qu'à leurs propres périls. Vergniaud cependant s'honora par quelques motions courageuses. Les 23 et 26 août, il s'opposa à la déportation générale des prêtres non assermentés. Il combattit également la formation d'un corps de *tyrannicides*, proposée par Jean de Bry. Dans la séance du 30, appuyé par Henri Larivière, il fit en vain le tableau des usurpations de la commune : l'assemblée se contenta de faire à cette autorité illégale l'injonction d'être plus circonspecte sur les mandats d'amener. Cet acte, en avertissant la commune qu'il était temps de frapper des coups décisifs, hâta les massacres de septembre. Vergniaud resta muet pendant ces affreuses journées. Au massacre des prisons de Paris succéda celui des prisons d'Orléans, où le ministre de Lessart trouva la mort. « Sans doute, dit Lacretelle, c'est une atroce calomnie que d'imputer aux girondins la moindre part à des meurtres dont ils avaient horreur ; mais quel profond repentir Brissot, Guadet et Vergniaud même ne durent-ils pas avoir de la cruelle activité avec laquelle ils avaient rempli les prisons d'Orléans ? » Le 16 septembre, profitant habilement de l'occasion que lui offrait une discussion ouverte sur la manière languissante dont se poursuivaient les travaux du camp de Paris, Vergniaud donna un libre cours à l'indignation que lui avaient inspirée les forfaits des septembriseurs. « Les proscriptions passées, s'écria-t-il, le bruit des proscriptions futures, les troubles intérieurs, ces haines particulières, ces arrestations arbitraires, ces violations de la propriété, enfin cet oubli de toutes les lois ont répandu la consternation et l'effroi. L'homme de bien se cache : il fuit avec horreur ces scènes de sang ; il est des hommes, au contraire, à la fois hypocrites et féroces, qui ne se montrent que dans les calamités publiques, comme il est des insectes malfaisants que la terre ne produit que dans les orages. Ces hommes répandent sans cesse les soupçons, les méfiances, les jalousies, les haines, les vengeances ; ils sont avides de sang : dans leurs propos séditieux, ils aristocratisent la vertu même, pour acquérir le droit de la fouler aux pieds ; ils démocratisent le crime, pour pouvoir s'en rassasier sans avoir à redouter le glaive de la justice, » etc. L'assemblée entendit avec en-

thousiasme ce discours, dont la haute éloquence empruntait une nouvelle force des honorables sentiments qui alors animaient l'orateur. Le parti girondin sembla se relever un instant. Dès le lendemain, le vol du garde-meuble fournit à Vergniaud un nouveau prétexte de tonner contre la commune de Paris, dans un moment où elle pouvait disposer de sa vie. Il se surpassa lui-même et produisit surtout un effet inexprimable lorsqu'il en vint à ces paroles : « Les Parisiens aveuglés osent se dire libres ! Ah ! ils ne sont plus esclaves, il est vrai, des tyrans couronnés ; mais ils le sont des hommes les plus vils, des plus détestables tyrans ! Il est temps de briser ces chaînes honteuses, d'écraser cette nouvelle tyrannie. Il est temps que ceux qui ont fait trembler les hommes de bien tremblent à leur tour. Je n'ignore pas qu'ils ont des poignards à leurs ordres : eh ! dans la nuit du 2 septembre n'ont-ils pas voulu les diriger contre plusieurs d'entre nous ? dans leurs listes de proscription, n'ont-ils pas désigné au peuple plusieurs d'entre nous comme des traîtres ? Et ma tête aussi est proscrire ! La calomnie veut étouffer ma voix ; mais elle peut encore se faire entendre ici, et je vous en atteste, jusqu'au coup qui me frappera de mort elle tonnera de tout ce qu'elle a de forces contre les crimes et les scélérats ! » Vergniaud concluait en demandant que la commune fût déclarée responsable de la vie des prisonniers, ce qui fut adopté. Cependant les élections avaient lieu pour la convention : si les candidats montagnards eurent la majorité dans Paris, les girondins obtinrent dans les départements un grand nombre de nominations. Vergniaud fut réélu par le département de la Gironde, et à la formation du bureau de la convention, il fut nommé secrétaire avec Brissot, Guadet, Condorcet, etc. Plus tard il fut élu membre du comité de constitution. Toute la faveur de la majorité parut d'abord se tourner vers les girondins. Dès la première séance, la guerre éclata entre eux et les montagnards ; mais ces derniers eurent presque toujours l'avantage. Ce n'est pas que Vergniaud ne se fit encore remarquer par son éloquence entraînante ; mais la position de la Gironde n'était plus la même : sous l'assemblée législative, son système était d'attaquer et de détruire ; sous la convention, elle avait à défendre, à conserver, et cette tâche était plus difficile. Les rapports honorables sous lesquels Vergniaud se montra dans cette nouvelle carrière auraient sans doute fait oublier que, dans sa lutte précédente contre le trône, il avait été l'accusateur de Louis XVI, si les attaques et les votes mêmes de la Gironde n'avaient entraîné la mort du roi. Il importe de dire toute la vérité sur les girondins : trop faible pour arrêter les crimes des jacobins, qu'elle condamnait, cette faction voguait, pour ainsi dire, à la remorque de la Montagne, dans cette mer de sang qu'a fait couler la con-

vention. Aussi abusés dans leur politique qu'indécis dans leurs sentiments généreux, Vergniaud et ses collègues avaient commencé la révolution sans en prévoir les résultats; ils votèrent la mort du roi, avec le projet de le sauver. Plus conséquents du moins étaient les montagnards, qui, marchant droit à leur but, commettaient le crime ouvertement, quelques-uns avec une farouche conviction et sans remords peut-être. Mais les girondins ont toujours marché sans ordre et sans plan, sans montrer jamais aucun courage d'action. Toute leur énergie était en paroles, qui n'avaient pour résultat que d'avertir leurs adversaires de se tenir en garde. Inhabiles à prévenir aucun des forfaits utiles aux jacobins, les girondins en ont assumé la complicité par les faux calculs d'une politique pusillanime : ils détestaient les excès; mais la peur les retenait dans la carrière du crime. En arrivant à la convention, Vergniaud et ses amis avaient espéré vaincre leurs adversaires en popularité par la proclamation de la république; le jacobin Collot-d'Herbois les prévint en la faisant décréter dès la première séance. Ce coup de parti déconcerta les girondins; mais ils n'en furent que plus animés à saisir tous les prétextes d'attaquer Robespierre et ses partisans. Dès le 25 septembre, le même Vergniaud, qui avait fait amnistier les assassins d'Avignon, poursuivit avec la plus grande énergie les égorgeurs de septembre et surtout le sanguinaire Marat. Une profonde indignation prêta de nouvelles armes à son éloquence. Occupant la tribune après Marat, il parut en ressentir une honte que partageait toute l'assemblée : « Qu'il est pénible pour moi, dit-il, de « remplacer à cette tribune un homme tout dé- « goûtant de calomnies, de fiel et de sang ! » Malgré tout l'effet que produisit le discours de Vergniaud, sa motion fut écartée par l'ordre du jour. La majorité de la convention était toujours disposée à écouter les girondins; elle les approuvait; mais rarement ils emportaient ses délibérations. On se défiait avec raison de leur force réelle, et eux-mêmes n'en auraient pu trouver que dans les décrets de cette assemblée. De là le rejet de la proposition faite par Buzot et appuyée par Vergniaud, tendant à appeler autour de la convention un corps chargé spécialement de sa garde et composé de jeunes gens que les départements eussent choisis avec l'attention la plus sévère. Ce projet se discuta lentement : les jacobins l'attaquèrent, et voici comment un historien, témoin de ces débats, résume cette discussion : « Paris est aujourd'hui tranquille, disait Robes- « pierre. — Le sang versé au 2 septembre fume « encore, répondait Vergniaud. — Tout respecte « l'autorité de la convention. — Vous, vous la « dénoncez chaque jour dans vos séditieuses « assemblées, dans vos feuilles sanguinaires. — « Le peuple de Paris est calomnié par un tel « décret. — Il gémit comme nous sous les assas-

« sins qui l'oppriment. — Vous voulez créer une « tyrannie. — Nous voulons nous soustraire à « la vôtre. — Vous établissez une garde préto- « rienne. — Mais vous, vous commandez à une « horde de brigands. — La convention est gar- « dée par l'amour du peuple. — La commune « de Paris est entre elle et le peuple. » Ce peu de paroles, extraites des discours des orateurs, fait assez connaître la situation respective des deux partis. Jusqu'aux débats fameux qui précédèrent le procès de Louis XVI, la convention offrit chaque jour l'aspect d'une arène où les deux partis se disputaient avec fureur. Les plus petits objets comme les plus importants donnaient lieu à ces discussions orageuses. Il serait trop long de rappeler les circonstances qui inspirèrent quelques beaux discours à Vergniaud. On peut lui reprocher de n'avoir pas, malgré les fréquentes interpellations de Louvet, appuyé l'accusation de ce député contre Robespierre (29 octobre). Voici comment Louvet s'exprime, à ce sujet, dans ses *Mémoires* : « Salles, Barbaroux, Buzot et moi, nous ne ces- « sions de dénoncer la faction d'Orléans. Guadet, « Péthion et Vergniaud ne nous secondaient que « faiblement.... Digne et malheureux Vergniaud, « dit encore ce député, pourquoi n'as-tu pas « plus souvent surmonté ton indolence naturelle ? « et surtout pourquoi, lorsqu'ils environnaient la « représentation de mille embûches mortelles, « pourquoi tes yeux ont-ils refusé de voir ? Après « le 10 mars, ils se fermaient encore; ils ne se « sont ouverts que le 31 mai, hélas ! et trop « tard ! » Il retrouva cependant son énergie pour appuyer la proposition de Salles (*voy.* ce nom), qui demandait que le roi eût la faculté d'appeler au peuple du jugement à intervenir contre lui (31 décembre). Le discours que Vergniaud prononça en cette circonstance est sans contredit son chef-d'œuvre. Il fit d'autant plus d'impression qu'il fut entièrement improvisé. A travers quelques concessions qu'exigeait l'esprit du temps, on y démêle l'intention évidente de sauver les jours du roi. Il était impossible de le défendre plus habilement dans la position où il se trouvait. Vergniaud annonçait les événements qui suivraient la mort de Louis comme si le livre de cette terrible histoire eût été ouvert sous ses yeux. Jamais il n'avait déployé avec plus d'éclat ces images qui donnent à son éloquence un caractère tout particulier. Après avoir montré la guerre avec tous ses fléaux, épuisant la France si la convention, par la mort de Louis XVI, attirait sur la patrie la vengeance des rois de l'Europe, il ajoutait : « Craignez qu'au milieu de ces « triomphes la France ne ressemble à ces mo- « numents fameux qui, dans l'Égypte, ont vaincu « le temps : l'étranger qui passe s'étonne de « leur grandeur; s'il veut y pénétrer, qu'y trou- « vera-t-il ? des cendres inanimées et le silence « des tombeaux ! » Mais tout ce que le génie du

Dante a pu concevoir de plus sombre semble au-dessous de la terrible image par laquelle Vergniaud terminait son admirable improvisation. S'adressant aux citoyens de Paris qui, après avoir été les instruments de l'élévation de Robespierre, allaient devenir les esclaves et les victimes d'une poignée de brigands, il s'écriait : « Quelles seraient vos ressources ? quelles mains « essuieraient vos larmes et porteraient des secours à vos familles désespérées ? Iriez-vous « trouver ces faux amis, ces perfides flatteurs, « qui vous auraient précipités dans l'abîme ? Ah ! « fuyez-les plutôt ! redoutez leur réponse : je « vais vous l'apprendre. Vous leur demanderiez « du pain, ils vous diraient : *Allez dans les carrières disputer à la terre quelques lambeaux sanglants des victimes que nous avons égorgées !* Ou : « *Voulez-vous du sang ? Prenez, en voici ! Du sang « et des cadavres, nous n'avons pas d'autre nourriture à vous offrir !* » Quelques jours après, Vergniaud vota la mort de Louis XVI. Une faible et illusoire modification accompagnait ce vote. Il demandait, ainsi que l'avait fait le député Mailhe, que la convention examinât, après le jugement, s'il n'était pas de l'intérêt public que l'exécution en fût différée ; mais il déclarait son vote pour la mort indépendante de cette demande (1). Il présidait l'assemblée le jour de la condamnation, et ce fut lui qui prononça la sentence. Il le fit, il est vrai, d'une voix émue et après avoir engagé ses collègues, au nom de l'humanité, à garder le plus profond silence. Il avait voté pour l'appel au peuple, il vota contre le sursis à l'exécution, dernier moyen qui eût pu produire le même résultat que l'appel au peuple. Cette lâcheté tardive ne put faire oublier aux jacobins la courageuse harangue dans laquelle Vergniaud les avait démasqués. Aussitôt après le supplice de Louis XVI, ils mirent autant d'acharnement à poursuivre les girondins que ceux-ci en avaient mis, avant le 10 août, à poursuivre l'infortuné monarque. Vergniaud, durant cette lutte, sortit plus d'une fois de son apathie par des mouvements d'une éloquence sublime ; mais ni lui ni ses amis ne surent jamais agir. Le 10 mars, des pétitionnaires, excités par les montagnards de l'assemblée, vinrent demander sa tête, ainsi que celle de Gensonné et de Guadet. La veille, les girondins auraient été assassinés sur leurs bancs par les brigands des tribunes, si, avertis à temps de ce complot, ils ne s'étaient abstenus de se

rendre à la séance du soir. Trois jours après, Vergniaud dénonça cette conspiration à l'assemblée et obtint un décret portant nomination de douze membres pour défendre la convention dans ses périls. C'est dans ce discours qu'il comparait la révolution à *Saturne dévorant successivement tous ses enfants*. C'est là encore qu'on trouve cette suite de belles images : « Un tyran « de l'antiquité avait un lit de fer sur lequel il « faisait étendre ses victimes, mutilant celles « qui étaient plus grandes que le lit, disloquant « douloureusement celles qui l'étaient moins « pour leur faire atteindre le niveau. Ce tyran « aimait l'égalité, et voilà celle des scélérats qui te « déchirent, ô peuple, par leurs fureurs ! L'égalité « pour l'homme social n'est que celle des droits ; « on te la représente sous l'emblème de deux « tigres qui se déchirent ; vois-la sous l'emblème « plus consolant de deux frères qui s'embrassent. Celle que l'on veut te faire adopter, fille « de la haine et de la jalousie, est toujours armée « de poignards. La vraie égalité, fille de la nature, au lieu de les diviser, unit les hommes « par les liens d'une fraternité universelle.... Ta « liberté ! des monstres l'étouffent et offrent à « ton culte égaré la licence. La licence, comme « tous les faux dieux, a ses druides, qui veu- « lent la nourrir de victimes humaines.... » Mais c'était en vain que Vergniaud avait, pour la centième fois, recommandé à la majorité de renoncer à cette faiblesse qui perd tous les gouvernements, pour s'armer de l'énergie qui les sauve. Ses efforts ne firent encore cette fois qu'accélérer les coups des jacobins. Par décret rendu le 8 avril, la convention, sur la proposition de Marat, ôte à ses membres le privilège de l'inviolabilité. Robespierre s'empresse de faire usage de l'arme que ce décret lui fournit contre les girondins : il accuse Vergniaud, Guadet, Brissot, etc., comme complices de Dumouriez et d'Orléans. Vergniaud fit, à cette accusation, une réponse si vive et si lumineuse que les tribunes elles-mêmes restèrent interdites et n'osèrent soutenir le dénonciateur. Quelques jours après, des pétitionnaires se présentent de nouveau à l'assemblée et demandent, au nom des sections de Paris, la proscription de vingt-deux députés à la tête desquels se trouve Vergniaud. Cette pétition fut improuvée par la convention ; mais la Montagne n'en avait pas moins désigné ses ennemis à la fureur du peuple (20 avril). Dès ce moment, les vingt-deux députés ne virent plus passer un jour sans entendre leur proscription réclamée par de nouveaux pétitionnaires. Le parti girondin reçut le dernier coup dans la journée du 31 mai, où l'on vit les jacobins des sections demander à la convention la mise en accusation des vingt-deux et la suppression de la commission des douze. Vergniaud, dans cette occasion, ne montra ni la même éloquence que Guadet, ni le même courage que Rabaud-St-Etienne. En pré-

(1) L'embarras qui règne dans la rédaction de son vote dénote une conscience troublée. « J'ai voté, disait-il, pour que le décret « fût soumis à la sanction du peuple. Dans mon opinion, les « principes et les considérations politiques de l'intérêt le plus « majeur en faisaient un devoir à la convention. La convention « nationale en a décidé autrement. J'obéis : ma conscience est « acquiescée. Il s'agit maintenant de statuer sur la peine à infliger « à Louis. J'ai déclaré hier que je le reconnaissais coupable « de conspiration contre la liberté et la sûreté nationales. Il ne « m'est pas permis aujourd'hui d'hésiter sur la peine. La loi « parle d'est la mort ; mais en prononçant ce mot terrible, in- « quiet sur le sort de ma patrie, sur les dangers qui menacent « même la liberté, sur tout le sang qui peut être versé, j'exprime « le même vœu que Mailhe, etc. »

sence des brigands qui assiégeaient toutes les parties de la salle, il proposa que tous les membres prêtassent le serment de mourir à leur poste. Cette insignifiante motion fut adoptée d'enthousiasme; mais le serment fut à peine prêté que, sous différents prétextes, une foule de députés quittèrent la salle. Cependant les adresses sanguinaires des sections et les motions des montagnards se succédaient sans interruption, aux applaudissements tumultueux des tribunes. Vergniaud demanda plusieurs fois, mais inutilement, qu'elles fussent évacuées. Lui-même sortit de la salle pour reconnaître les dispositions de la multitude. Il rentra, peu de temps après, avec un air de confiance et annonça que, parmi les citoyens dont la convention était entourée, le plus grand nombre se montraient pleins de respect pour elle. Il proposa, au grand étonnement des deux partis, que l'assemblée décrêtât que Paris avait bien mérité de la patrie. Les jacobins accueillirent ce décret avec une insolente allégresse; mais rien ne put désarmer leur fureur. Le procureur de la commune (l'Huillier) vint encore demander la proscription des vingt-deux. Valazé et Vergniaud s'opposèrent en vain à ce que l'assemblée délibérât sur cette pétition : en vain il sortit un instant de la salle avec plusieurs de ses amis, pour ne point prendre part à une telle délibération et pour aller se mettre sous la protection de la force armée; Robespierre, qui avait demandé la parole pour appuyer la pétition, n'était pas d'humeur, comme il le dit lui-même, à perdre ce jour *en vaines clameurs et en mesures insignifiantes*. Cependant son discours, qui se prolonge en phrases embarrassées, fatiguel l'auditoire. « Concluez donc, » s'écrie Vergniaud, qui venait de rentrer au milieu des vociférations des tribunes. Alors Robespierre reprenant : « Oui, dit-il, et je vais conclure contre vous; » puis il demande que l'assemblée décrète d'accusation tous ceux qui ont été désignés par les pétitionnaires. La journée se termina sans qu'aucune mesure eût été prise contre les girondins. Mais le 2 juin, une nouvelle insurrection arrache à la convention un décret d'arrestation contre eux (*voy. COUTHON*). Insouciant pour son existence comme il l'avait été pour les plus grands intérêts politiques, Vergniaud ne chercha point à fuir comme plusieurs de ses collègues (1); il fut d'abord détenu chez lui sous la garde d'un gendarme. Le 5 juin, il adressa au comité de salut public une lettre par laquelle il le pressait, dans

(1) Voici, relativement à l'arrestation de Vergniaud, quelques détails dont nous garantissons l'authenticité. Vergniaud, qui était célibataire, demeurait dans la rue de Clichy, avec Ducos et Boyer-Fonfrède, ses collègues, et leurs jeunes épouses. Le 2 juin au soir, un Avignonnais, qui, loin de partager les anciennes opinions de Vergniaud, avait personnellement à lui reprocher l'amnistie des assassins d'Avignon, mais qui estimait ses talents qu'il regardait comme une barrière à la tyrannie croissante de Robespierre, alla le trouver, lui offrit un asile dans son appartement et l'y emmena presque de force. Vergniaud y passa la nuit. Il aurait pu y rester plus longtemps sans crainte d'être découvert, puisqu'il n'y avait aucune liaison, aucune intimité connue entre

les termes les plus énergiques, d'accélérer son rapport, et demandait la poursuite des auteurs des événements des 31 mai, 1^{er} et 2 juin. Il demeura plusieurs mois dans son domicile sous la surveillance de son garde, ayant même la permission de sortir avec lui. Un jour cet homme lui témoignait ses inquiétudes sur la possibilité où il était de s'évader. Vergniaud lui répondit que, s'il en avait l'intention, il le dédommagerait des pertes qu'il lui causerait; « mais, ajouta-t-il, je ne veux point m'échapper : si je l'avais « voulu, j'en aurais trouvé dix fois le moyen. » Drouet et Couthon, dans la séance du 8 juillet, présentèrent cette réponse comme une tentative de séduction envers le gendarme et demandèrent que Vergniaud fût déclaré traître à la patrie; mais cette proposition fut rejetée. Le même jour. Saint-Just, au nom du comité de salut public, avait lu un rapport par lequel il concluait à la mise en accusation de Vergniaud, de Gensonné et de Guadet. Il est curieux de voir en quels termes et pour quels motifs on les accusait de royalisme. Le grand crime de Vergniaud était de n'avoir fait suspendre le roi, au 10 août, que pour le soustraire à la fureur populaire. Saint-Just lui reprochait surtout la douleur qu'il avait manifestée dans son maintien et dans ses paroles en prononçant cette suspension. « Vergniaud, qui tenait ce langage, ajoutait le rapporteur, a-t-il deux cœurs? l'un qui s'afflige « de l'abaissement du trône, l'autre qui est l'ami « de la république? » Quelques jours après, cette discussion ayant été reprise (15 juillet), Billau-Varenes prononça, contre les girondins, un long discours, qu'on peut regarder comme un nouvel acte d'accusation. Il insistait principalement sur les négociations qu'ils avaient entamées avec la cour. « Ce qui démontre leur « royalisme invétéré, dit-il, c'est la proposition « faite le 10 août, par Vergniaud, d'envoyer à « Louis XVI une députation, d'abord de soixante « membres, puis de deux cents. » Au milieu de déclamations absurdes ou furibondes, on trouve cependant ce passage, qui caractérise assez bien la politique indécise des girondins et particulièrement de Vergniaud : « Telle est la fausseté de « ces hommes qu'après avoir employé toutes les « ressources de l'éloquence pour soustraire Louis « le dernier à l'échafaud, ils ont eux-mêmes voté « la plupart pour son supplice.... Vergniaud oublie ses peintures dégoûtantes de proscriptions « et de cadavres entassés dans les fossés pour y

lui et son hôte. Mais inquiet, irrésolu, taciturne, il était dans un état d'abattement et de consternation indigne du grand caractère qu'il avait déployé en tant d'occasions, et, loin de rappeler l'audacieux tribun, l'éloquent orateur, il ne montrait que la pusillanimité d'un homme très-ordinaire. Le lendemain, il voulut absolument retourner chez ses deux amis, qui n'avaient pas encore été compris dans le décret d'accusation. L'Avignonnais, un peu revenu de la haute opinion qu'il avait conçue du personnage, insista faiblement pour le retenir et le fit reconduire par son fils dans la rue de Clichy, où il fut arrêté le lendemain. C'est le fils de l'Avignonnais lui-même qui a rédigé cette note, en en attestant la vérité.

« précipiter le tyran de sa propre main... » Cependant Vergniaud avait été incarcéré avec Brissot dans le palais du Luxembourg, au grand scandale des jacobins, qui auraient voulu qu'ils fussent jetés dans un cachot et qui prétendaient que, dans cette superbe prison, ils se reposaient et jouissaient *presque du fruit de leurs crimes* (1). Malgré les réclamations continuelles des montagnards, le procès des girondins, qu'on avait retardé jusqu'à l'organisation du nouveau tribunal révolutionnaire, ne commença qu'après le procès de la reine. Les montagnards gardaient Vergniaud et ses collègues comme otages, jusqu'à ce que les mouvements contre-révolutionnaires de Lyon, de Toulon et de Bordeaux fussent apaisés. Enfin leur acte d'accusation, rédigé par Amar, fut présenté, le 23 octobre, à la convention. Cette pièce offre encore des détails bien remarquables. Là se renouvelle à chaque paragraphe l'accusation de *royalisme*; c'est surtout la présidence du 10 août qui fournit les principaux griefs contre Vergniaud; son émotion à la vue du roi captif, son opposition à ce que les membres des assemblées constituante et législative fussent exclus de la convention, les registres de la liste civile déposés sur le bureau, la déchéance définitive du roi prononcée au lieu de la suspension; on l'accusait encore d'avoir parlé en faveur de Dumouriez; d'avoir, ainsi que les autres girondins, fait battre les soldats de la république par Valence et massacrer les républicains dans la Vendée. On lui reprochait, à lui particulièrement, de s'être déchaîné à la tribune contre Paris; d'avoir annoncé que les départements feraient scission avec cette capitale; d'avoir professé la doctrine du fédéralisme, en déclarant que les députés n'étaient que les ambassadeurs de leurs départements, etc. Le procès des girondins commença le 23 octobre. Les accusés se défendirent avec autant d'habileté que d'énergie. Vergniaud surtout prenait, en répondant à ses accusateurs, un ton d'indifférence dédaigneuse qui fit la plus profonde impression sur l'auditoire. Lorsque, dans sa déposition, Fabre-d'Églantine imputa aux girondins le vol du garde-meuble, il s'écria : « Je ne me crois pas réduit à l'humiliation de me justifier d'un vol. » Interpellé sur quelques lettres qu'il avait écrites à Bordeaux : « Depuis mon arrestation, répondit-il, j'ai écrit plusieurs lettres : dire que, dans ces lettres, je fis l'éloge de la journée du 31 mai serait une lâcheté, et pour sauver ma vie, je n'en ferai point. Je n'ai pas voulu soulever mon pays en ma faveur; j'ai fait le sacrifice de ma personne. » Cet intérêt général qu'excita Vergniaud ne laissait pas que d'alarmer les jacobins. On en voit la preuve dans ces paroles qu'Hébert prononça, le 27 octobre, à la société des jacobins, en parlant des autres girondins :

« Ceux-là n'en peuvent échapper; mais il n'en est pas de même d'un phénix qu'on veut faire renaître de ses cendres : c'est Vergniaud. Déjà plusieurs dames aimables s'intéressent à lui, publient qu'il se défend comme un ange, et qu'il oppose de bonnes raisons à ses accusateurs (1). » Vergniaud et ses collègues avaient tellement effrayé l'odieux tribunal par l'énergie de leurs réponses qu'il eut la lâcheté de s'en plaindre à la convention, et sur la proposition de Billaud-Vareannes, cette assemblée décréta qu'ils seraient jugés révolutionnairement. Dans la même séance, une députation de la société des jacobins était venue demander que les jurés du tribunal révolutionnaire pussent, pendant le procès, déclarer être assez éclairés et par suite clore les débats. Osselin avait converti cette demande en une motion qui fut adoptée. En conséquence, le 30 octobre, les débats furent fermés et la sentence de mort prononcée. Tandis que Valazé se perceait d'un poignard, les autres condamnés firent entendre les cris de *Vive la république!* Les juges, effrayés, quittèrent précipitamment leurs sièges. On ramena les accusés en prison : ils furent exécutés le lendemain. Vergniaud s'était muni d'un poison sûr; il refusa de s'en servir pour accompagner son jeune ami Ducos à l'échafaud. C'est ainsi qu'il termina, le 31 octobre 1793, sa brillante, mais orageuse carrière, à l'âge de 35 ans (2). D—R—R.

VERGNIAUD (HENRI), parent du précédent, naquit à Limoges en 1760 ou tout au commencement de 1761, et, reçu avocat, il exerça au barreau de cette ville. Il n'eut aucune part aux événements de la première ni même de la seconde phase de la révolution; mais il commença vers 1794 à se mêler à la vie politique, et fut député par St-Domingue au conseil des Cinq-Cents, où il prit peu de part aux débats politiques. Mais il utilisa son passage à Paris en contractant des liaisons qui ne demeurèrent pas infructueuses : il s'acquitta notamment dans Lucien Bonaparte un ami qui, plus tard, aurait été, s'il l'eût voulu,

(1) Les débats ne révélèrent aucune circonstance nouvelle sur la direction secrète de la politique des girondins. Aucun d'eux ne nia la négociation entamée avec la cour, par l'entremise du peintre Boze. Les dépositions établirent que, durant l'assemblée législative, Guadet, Genoué et Brissot allaient, avant l'ouverture de la séance, se concerter chez Vergniaud. Un fait assez singulier qui fut déposé par le témoin Desieux, jacobin de Bordeaux, c'est que, dans une fête brillante donnée chez Talma, les girondins avaient voulu assassiner Marat, qui avait osé s'y présenter sans être invité. Vergniaud repoussa cette calomnie; mais il ajouta que l'impression d'horreur qu'avait répandue dans cette réunion l'arrivée subite de cet homme avait causé une grande inquiétude aux femmes.

(2) La société d'agriculture, des sciences et des beaux-arts de Limoges ayant proposé pour sujet de prix d'éloquence l'éloge de Vergniaud, la médaille d'or fut donnée, le 24 mai 1809, à M. Gédéon Genty de Laborde, alors étudiant à l'école de droit de Poitiers. Son ouvrage a été imprimé à Limoges, chez Dalesmes. Il n'existe point de collection des discours de Vergniaud. On en trouve quelques-uns dans le *Choix de rapports, opinions et discours prononcés à la tribune nationale*, etc., première série, Paris, 1818-1825, 24 vol. in-8°, y compris la table. *L'Histoire parlementaire et vie intime de Vergniaud*, par M. Touchard-Lafosse, effleure à peine un sujet qui réclame encore un travail approfondi. A. B—T.

(1) Ce propos atroce fut tenu à la société des jacobins.

son protecteur. Il ne profita, ostensiblement du moins, de cette bonne volonté que pour faire ériger sa ville natale en chef-lieu de cour d'appel. Pour lui, il ne demanda ni simple bonnet de conseiller, ni place quelconque au parquet, encore moins de présidence. Nous ne croyons pas non plus qu'il ait recherché les titres de maire ou d'adjoint : il trouvait que c'était bien assez d'assister aux sessions du conseil municipal. Il n'en vécut ni moins vénéré, ni moins tranquille, ni moins longtemps : il était dans sa 83^e année lorsqu'il mourut, le 13 juin 1844. Z.

VERGY (ANTOINE DE), comte de Dammartin, s'attacha à Jean Sans-peur (roy. ce nom), duc de Bourgogne, et fut blessé en 1419, lors de l'assassinat de ce prince, qu'il accompagnait à l'entrevue de Montereau-fault-Yonne. Il suivit le parti des Anglais contre le Dauphin, et fut créé maréchal de France par le roi d'Angleterre, qui, pendant la maladie de Charles VI, prenait le titre de régent du royaume. Il devint ensuite capitaine général de la Bourgogne et du Charolais, et chevalier de la Toison d'or. En 1423, il défit les troupes de Charles VII, à Crevant près d'Auxerre, et se trouva, en 1432, à la bataille de Bulgneville, où René d'Anjou (roy. ce nom) succomba et fut fait prisonnier par Antoine de Lorraine, comte de Vaudemont, son compétiteur, dont Vergy avait embrassé la cause. Il mourut en 1439, sans laisser de postérité, quoiqu'il eût été marié deux fois. — *Guillaume de Vergy*, sénéchal de Bourgogne, mort après l'an 1272, était l'époux de Laure, fille de Mathieu I^{er}, duc de Lorraine. Cette dame, supposée veuve avant même qu'elle fût mariée, est l'héroïne du roman de la *Comtesse de Vergy*, dont l'auteur (voy. Adrien de VIGNACOURT) place les aventures à la cour d'Eudes III, duc de Bourgogne, qui avait épousé, en 1199, Alix de Vergy, morte en 1251. P—RT.

VERGY (ANTOINE DE), archevêque de Besançon, était de la même famille que les précédents, l'une des plus illustres du comté de Bourgogne (1). Conduit, dans son enfance, en Espagne, il y fut placé près de l'archiduc Charles (2), et sut se concilier la faveur de ce prince, qui depuis tenta de le rappeler à sa cour, par l'offre des plus brillants emplois. Il n'avait que quatorze ans quand il fut postulé pour le chapitre de Besançon, le 10 octobre 1502 ; et en attendant qu'il eût atteint l'âge fixé par les canons, le haut doyen fut chargé de l'administration du diocèse. Il fit son entrée solennelle à Besançon en 1513, et reçut l'onction épiscopale le jour de la Pentecôte 1517. Dès qu'il eut pris possession de son siège,

il s'occupa de défendre les privilèges de son église, attaqués en même temps et par les citoyens de la ville et par le parlement de la province. Les gouverneurs de Besançon ayant refusé de reconnaître l'indépendance des tribunaux ecclésiastiques, l'archevêque mit la ville en interdit, et se retira dans son château de Gy, où il tint, en 1520, un synode, dont les statuts ont été publiés. En 1529 il choisit pour coadjuteur Pierre de la Baume (roy. ce nom), que les protestants avaient forcé d'abandonner le siège épiscopal de Genève ; et avec l'aide de ce prélat, il réussit à arrêter les progrès de l'hérésie dans son diocèse. Le parlement de Dole s'étant élevé contre l'abus que les tribunaux ecclésiastiques faisaient de l'excommunication (1), l'archevêque dénonça le premier président Hugues de Marmier, dans les termes les plus violents, et fit parvenir sa plainte à l'empereur, alors à Tolède. Charles-Quint approuvait la conduite de son parlement : mais, par suite de son affection pour Antoine de Vergy, il tenta des moyens de conciliation. Des commissaires furent nommés de part et d'autre ; leurs prétentions réciproques éloignèrent tout rapprochement ; et ce ne fut qu'après la mort de l'archevêque et de Pierre de la Baume que cette grande querelle fut terminée par un concordat du 12 août 1538, inséré dans les Ordonnances du comté de Bourgogne, liv. 6, ch. 6 (roy. J. PETREMAND). Antoine de Vergy était mort le 20 décembre 1541, laissant la réputation d'un prélat plein de zèle et très-charitable. Son épitaphe, que l'on voyait dans l'église St-Etienne, le qualifie : *Remedium pauperum*. W—s.

VERHAEGEN (PIERRE-THÉODORE), homme politique belge, naquit à Bruxelles en 1800 ; il se consacra au barreau, y acquit de la réputation et se fit connaître comme partisan des idées libérales. Après la révolution de 1830, les électeurs du district de Bruxelles le choisirent pour député suppléant au congrès national. En 1837, il entra à la chambre des représentants. L'antagonisme des deux grands partis qui divisent la Belgique était dès lors nettement dessiné. Verhaegen se rangea parmi les adversaires les plus constants des prétentions cléricales, et il ne laissa échapper aucune occasion de les combattre. On remarqua la chaleur avec laquelle, peu de temps après son entrée à la chambre, il combattit la disposi-

(1) La *Généalogie* de cette illustre maison a été publiée par Duchesne (roy. ce nom), in-fol. Elle a fourni un cardinal, plusieurs prélats, un maréchal de France (voy. l'art. précédent), des gouverneurs de Bourgogne, six chevaliers de la Toison d'or, etc. Elle s'est éteinte en 1602, par la mort de Claude de Vergy, gouverneur et capitaine général du comté de Bourgogne.

(2) Depuis Charles-Quint.

(1) Les deux prélats, dit Ferdinand Lampinet, entrèrent en grands démêlés avec le parlement de Dole, au sujet de leurs justices ecclésiastiques dont ces prélats voulaient que les jugements s'exécutassent sous peine d'excommunication ; à quoi le parlement s'opposait, remontrant que l'excommunication, qui nous prive de la communion des fidèles et de l'usage des sacrements, est la plus grande de toutes les peines, et néanmoins qu'on l'encourait pour une somme de trois livres et encore moins, quand, après une sentence de l'officialité, on n'en avait pas fait le paiement : d'où suivaient de si grands abus dans cette province, que l'on y avait vu, dans le même temps, quarante mille excommuniés, et dans les villages, des femmes portant le gonfanon dans la procession parce que tous les hommes se trouvaient excommuniés pour des affaires de néant. *Bibl. séquan.* mss., in-4°, t. 2, fol. 92 verso. Dunod ne s'explique pas aussi clairement dans son *Histoire ecclésiastique de Besançon*.

tion qui élevait le traitement de l'archevêque de Malines au-dessus de celui des ministres. Il prit une part active à l'établissement de l'université de Bruxelles, dont il fut un des premiers administrateurs, se trouvant ainsi un zélé antagoniste de l'université catholique de Louvain, où dominaient d'autres doctrines. Il serait long et il y aurait peu d'intérêt à rappeler les nombreux débats où intervint Verhaegen, les propositions qu'il apporta à la tribune et qui ne furent pas toujours accueillies; la chambre, où dominait alors une majorité antilibérale, repoussa ses demandes pour la radiation sur la liste du jury des citoyens illettrés et pour l'application du code public aux verdicts relatifs aux délits de presse et aux crimes politiques. Son opposition contre le ministère Nothomb fut énergique, et en 1847, la majorité s'étant déplacée, les libéraux triomphants le choisirent pour vice-président de la chambre, comme un de leurs chefs les plus distingués. Peu de temps après, la révolution de février vint ébranler l'Europe entière; une agitation dangereuse se manifesta en Belgique, quelques radicaux montrèrent la prétention de républicaniser le pays; le peuple belge maintint un roi qui l'avait gouverné avec sagesse, et Verhaegen se montra défenseur zélé de la monarchie et des idées conservatrices. Le socialisme fut de sa part l'objet d'attaques vigoureuses, mais les convictions libérales de l'ancien avocat n'en restaient pas moins intactes, et lorsque vinrent ces débats si chaleureux sur les institutions charitables, il lutta avec vigueur contre les prétentions des catholiques. Une de ces révolutions pacifiques, fréquentes dans les contrées où domine le régime parlementaire, ayant renversé le ministère libéral que dirigeaient MM. Frère-Orban et Rogier, Verhaegen se trouva remplacé dans les rangs de l'opposition, et toujours réélu par les électeurs de Bruxelles, il continua de combattre, comme il le faisait depuis vingt-cinq ans, les prétentions du parti antilibéral. Il mourut en 1863. Z.

VERHEYDEN (FRANÇOIS-PIERRE), peintre et sculpteur, naquit à la Haye en 1657. Ayant perdu son père de bonne heure, il fut placé chez Jacques Nomans, sculpteur et architecte du roi Guillaume III, qui se plut à cultiver les rares dispositions que cet enfant montrait pour le dessin. Il ne tarda pas à se distinguer comme sculpteur; et, en 1671, il modela une partie des figures et des ornements destinés aux arcs de triomphe qu'érigea la ville de la Haye pour célébrer l'entrée du roi Guillaume dans ses murs. Il fut ensuite chargé, avec le sculpteur Lecoq et un grand nombre de peintres de l'embellissement de la maison royale de Bréda. Les relations continuelles qu'il avait avec ces peintres lui firent naître l'idée de s'essayer dans leur art: après avoir quelque temps travaillé en secret, il leur communiqua ses ouvrages, qui excitèrent leur admiration. Verheyden laissa alors le ciseau pour

s'adonner exclusivement à la peinture. On le blâma de vouloir exercer, à l'âge de quarante ans, un art qu'il n'avait jamais cultivé, et d'en abandonner un dans lequel il avait obtenu de véritables succès. Sans se laisser détourner par ces reproches, il se mit à copier les plus belles productions de Sneyders et d'Hondekœter; puis, se livrant à son propre talent, il surprit tous les artistes en exécutant et en composant lui-même des tableaux d'une vaste dimension, représentant des chasses au cerf, au sanglier, animées par une multitude de chiens, et rendues avec un feu extraordinaire. Il ne réussit pas moins à peindre les volatiles, dans la manière d'Hondekœter. Peu de peintres ont su rendre avec autant de vérité et de légèreté les poils et les plumes des animaux, ainsi que leurs habitudes, leurs allures et leurs mouvements; et l'on ne peut douter qu'il n'eût surpassé les peintres les plus habiles en ce genre, s'il fût entré plus tôt dans la carrière. A ce mérite il joint celui, non moins grand, d'une bonne couleur et d'une parfaite harmonie. Il mourut à la Haye, le 23 septembre 1711, laissant, d'un premier mariage, six enfants, dont l'aîné, peintre et sculpteur, mourut cinq jours après son père, et dont le plus jeune, nommé Matthieu, exerça la peinture avec succès. P—s.

VERHEYEN (PHILIPPE), l'un des plus célèbres anatomistes de son siècle, naquit en 1648 dans le Brabant, et travailla jusqu'à l'âge de vingt-deux ans avec son père, qui était laboureur. Le curé du lieu, remarquant en lui d'heureuses dispositions pour les sciences, l'engagea à commencer ses études. Verheyen s'y livra avec tant d'ardeur, qu'en 1677 il était en théologie, se disposant à embrasser l'état ecclésiastique. Mais une inflammation qui survint à une de ses jambes ayant forcé les médecins à l'amputer, il se vit par là exclu de l'état auquel il aspirait, et s'appliqua à l'étude de la médecine, où il eut des succès si remarquables, qu'en 1689 il obtint à l'université de Louvain la chaire d'anatomie, à laquelle on joignit, en 1693, celle de chirurgie. Il mourut dans ces fonctions, le 28 janvier 1710. Ses principaux ouvrages sont: 1° *Compendii theoriæ practicæ pars 1 et 2, quarum illa præcipuos affectus capitis, hæc thoracis breviter explicat*, Louvain, 1683, in-8°; 2° *Corporis humani anatomia, in qua tam veterum quam recentiorum anatomicorum inventa methodo nova describuntur, ac tabulis æneis representantur*, Louvain, 1693, in-4°; seconde édition avec de nouvelles observations et figures, Bruxelles, 1710, in-4°; 3° édit., Amsterdam, 1731. Ce manuel d'anatomie, classique de son temps, eut un grand succès. On y trouve les opinions des anciens et les découvertes des modernes, expliquées avec plus de soin que n'avaient fait ses prédécesseurs. Le style est clair et parfois élégant. Ce livre, traduit en allemand, et publié à Königsberg, 1744, in-8°, a longtemps servi de manuel pour les commençants dans les

universités d'Allemagne. Néanmoins il a été l'objet de plusieurs critiques souvent fondées; mais Haller a y loué l'exactitude de la plupart des descriptions. 3^e *Supplementum anatomicum, sive anatomiae corporis humani liber secundus, in quo partium solidarum libro primo descriptorum usus et munia explicantur. Accedit descriptio anatomica partium fetus et recenter nato propriarum. Item controversia de foramine ovali inter auctorem et D. Mery, Bruxelles, 1710, in-4^o. Ces trois ouvrages ont été réimprimés à Naples, 1717, in-4^o. 4^o *Vera historia de horrendo sanguinis fluxu ex oculis, naribus, auribus et ore R. P. Joan. B. Onraet, Soc. Jesu, et de miraculosa ejusdem sanatione per intercessionem S. Francisci Xaverii, cum annotationibus brevique discursu de essentia miraculi et de cultu sanctorum*, Louvain, 1708, in-12. Voy. l'éloge de Verheyen dans le *Journal des savants*, année 1710, p. 109. Z.*

VERHOECK (PIERRE), peintre et poète hollandais, à peu près également médiocre dans ces deux arts (*ut pictura poesis*), naquit à Bodegrave le 4 septembre 1633, et passa la plus grande partie de sa vie à Amsterdam, où il mourut le 20 septembre 1702. Brouerius Van Niedeke a publié le recueil de ses poésies, en 1 volume in-4^o, Amsterdam, 1726. Dans le nombre on distingue sa tragédie de *Charles le Téméraire*. M—on.

VERHOEVEN (MARIENE), canoniste néerlandais, naquit à Uden le 10 décembre 1810. Lorsqu'il fut en état de commencer ses études, il dut se rendre au séminaire de Mayence à cause de l'interdit que le gouvernement hollandais faisait peser alors sur les établissements d'instruction religieuse. Au sortir de ses études, il se rendit à Bonn avec Klée, qui venait d'être appelé à une chaire universitaire. De là il se rendit à Cologne, puis à Rome, où il s'appliqua spécialement à l'étude du droit canon. Le 22 août 1834, Verhœven reçut le grade de docteur en droit à l'université de la *Sapience*, et le 10 mai 1835, il devint protonotaire apostolique. Au mois d'octobre de la même année il fut nommé professeur extraordinaire de droit canon à l'université de Louvain récemment fondée, et en 1842, il fut nommé professeur ordinaire. En 1848, il fit dans l'unique intérêt de sa santé un nouveau voyage en Italie; deux ans plus tard, le 18 janvier 1850, Verhœven mourut laissant la réputation d'un canoniste distingué. Il s'était montré professeur et écrivain remarquable. On a de lui, outre un opuscule dans lequel sont soulevées plusieurs questions canoniques touchant à la célébration de la messe: 1^o *Sur les droits et les devoirs du clergé séculier et régulier*, Louvain, 1846, in-8^o; 2^o un article critique inséré dans la *Revue catholique* au sujet de l'*Eloge des travaux et de la vie de Van Espen*, par un organe du ministère public. Z.

VERHUELL DE SAVENAER (l'amiral, comte CHARLES-HENRI), marin renommé, que se disputent

la Hollande, sa patrie de fait, et la France, sa patrie adoptive, naquit le 11 février 1764, à Dœttichem, au pays de Gueldre. Sa famille était des mieux posées de la province, et cela depuis des siècles, soit dans la magistrature, soit dans les armées de terre et de mer. Son aïeul maternel était commandeur de l'Ordre teutonique. Il avait un frère aîné dans la marine, lequel parvint à la position de capitaine de haut bord. La vocation maritime n'était pas moindre chez lui; mais on lui fit prendre parti d'abord dans le service de terre, en qualité de cadet. Il méritait ce titre à tous égards, n'ayant alors que onze ans (1775). Quatre années après, ses idées s'étaient fixées, et ses instantes prières pour obtenir sa translation du régiment à n'importe quel navire de l'Etat eurent pour résultat son embarquement comme élève sur une frégate de quarante-quatre que commandait le célèbre capitaine, depuis amiral, Kingsbergen (1779). Il ne pouvait être à meilleure école. Dès 1781, sa frégate fut employée à diverses croisières dans la mer du Nord, et il fit en quelque sorte en arrivant son premier apprentissage de la guerre, la Hollande s'étant alliée à la France en faveur des colonies anglo-américaines, et toute voile hollandaise, dès lors, étant sans cesse sur le qui-vive. Le 5 août 1781, il fut acteur en cette sanglante affaire de Doggerbank, en vain livrée par Parker à Zoutman, et qui ne prit fin que parce que, de part et d'autre, les amiraux virent leurs navires désarmés hors d'état d'exécuter les manœuvres qu'ils commanderaient. La frégate sur laquelle se trouvait Verhuell avait constamment figuré sur la ligne de bataille, et les traces n'en étaient que trop visibles; les deux tiers de l'équipage étaient ou tués ou blessés, Verhuell lui-même avait sa blessure, mais combattait et commandait toujours, remplissant, vu l'urgence, les fonctions de second. Lui seul et le capitaine, après le combat, se trouvaient assez valides pour continuer à présider le service. Zoutman se hâta, en conséquence, de le nommer provisoirement à cette place de lieutenant de frégate, dont il devenait indispensable qu'il continuât à remplir l'office; et comme il n'agissait qu'en vertu de pouvoirs préalables, le gouvernement, sur son rapport, ne balança pas à reconnaître sa nomination et, de plus, le décora de la médaille que reçurent tous les officiers signalés pour leur participation à ce grand fait d'armes naval. La guerre, on le sait, ne prit fin qu'en 1783, par le traité de Versailles; si les deux années qui séparent de cet événement la terrible collision de la mer Baltique furent moins fécondes pour Verhuell en périls imminents, elles n'en exigèrent pas moins de vigueur et d'activité: il tint la mer presque sans interruption, et fit partie de maintes croisières; dans une de celles auxquelles il prit part, au nord de l'Ecosse, il eut à conduire, à commander la corvette qu'il montait, le capitaine étant tombé

malade. La paix signée et les bonnes relations rétablies avec la Grande-Bretagne, assez longtemps il eut l'air de ne faire que des campagnes pacifiques, tout au plus un peu laborieuses, dont quatre dans la Méditerranée, deux dans la mer du Nord. C'est durant cette période de sa carrière maritime que Verhuell vit éclater une révolte à bord, qu'il fut chargé de réprimer. L'insurrection durait déjà depuis plusieurs jours, et elle était triomphante; tous les officiers avaient été emprisonnés; heureusement ils n'avaient été privés que de la liberté, car si les rebelles avaient poussé leur attentat plus loin, nul doute que la répression eût été plus difficile, l'impossibilité d'un pardon fermant la porte à l'hésitation et au repentir. Même dans la position actuelle, pourtant, la mission de Verhuell était scabreuse. Il s'en tira comme si de sa vie il n'eût eu qu'à dompter des émeutes. Deux officiers, quelques matelots dévoués, une compagnie d'élite, voilà ses compagnons; une chaloupe, voilà son moyen de transport; un silence profond, voilà son auxiliaire... Il s'approche inaperçu, donne en s'élançant le premier sur le navire le signal de l'abordage, et sur-le-champ entame la lutte avec les rebelles qu'il trouve sur le pont et que d'autres viennent joindre : l'engagement se généralise, mais bientôt il est visible que les assaillants vont l'emporter, la démoralisation gagne les insurgés, en moins d'une demi-heure force est restée à la justice, et ceux des meneurs qui survivent attendent à leur tour, dans les fers, ce qui sera ultérieurement décidé de leur sort. La rapidité d'exécution, la netteté, la sûreté de coup d'œil dont tout porte ici l'empreinte, furent hautement appréciées et par les marins et par l'administration de la marine. Mais l'estime ne se traduisit que par des missions nouvelles : tantôt c'est un corps de canonniers qu'il est chargé d'organiser, tantôt ce sont les côtes de la Guyane qui doivent être l'objet d'une exploration de sa part; puis, l'exploration finie et comme corollaire, comme complément de l'œuvre dont il a si bien jeté les bases, ce sont des croisières qu'il s'agit d'échelonner dans le voisinage des colonies hollandaises de l'Amérique. Au commencement de 1795, il fut nommé capitaine de vaisseau, mais le brevet ou ne fut pas signé à temps par qui de droit, ou ne lui fut pas expédié : le fait est qu'en cette année 1795, il n'avait d'autre position officielle que celle de 1784, et qu'il était simple lieutenant de marine lorsque, comme la plupart de ses camarades, il donna sa démission, bien que par cette boutade il interrompît et faillît compromettre sa carrière. C'était le moment où, sous la pression de la république française, naturellement et fortement antistadhoudérienne, les Provinces-Unies devenaient république batave (1795). Il se retira alors quelque temps à la campagne; et il ne reparut même pas quand, fait capital pour ses convictions et ses tendances,

la révolution du 12 juin 1798 vint, enrayant le principe démocratique, substituer dans la république batave, aux furibonds les modérés, aux hommes de club les hommes d'Etat. Il ne resta pas même dans sa situation expectante; et quand sur les côtes de la Hollande septentrionale débarquèrent les Austro-Russes, en 1799, croyant trop vite que le récent édifice allait crouler, il se rendit auprès du prince héréditaire d'Orange, dont la réussite des étrangers ne pouvait que servir plus ou moins les intérêts. L'entreprise manqua, et les attaquants durent se tenir heureux de pouvoir s'en retourner avec capitulation. Verhuell, après ces insuccès de la cause à laquelle il s'était rallié, ne put que s'enfoncer plus avant dans la retraite et se vouer, comme s'il ne devait jamais reprendre la vie active du marin et du guerrier, à l'exploitation et aux soins domestiques. Sagace et froid observateur, il venait de s'apercevoir bien nettement que l'heure du retour n'était pas près de sonner pour les Nassau, et il devenait probable qu'après les deux crises qu'elle avait surmontées, la révolution qu'avait engendrée dans les Provinces-Unies le contre-coup du mouvement français de 89 à 92 avait désormais de grandes chances de survivre dans tout ce qu'elle avait d'essentiel. C'est donc volontiers qu'il eût repris du service. L'occasion s'en présenta à l'époque où Napoléon méditait la descente en Angleterre; mais déterminé à n'agir qu'après avis pris de tous les juges compétents et qu'avec des forces navales hollandaises comme auxiliaires, il requit le grand pensionnaire Schimmelpenninck de lui envoyer un ancien officier de la marine avec lequel il pût entrer en conférences, et qui commanderait le contingent batave. Le choix du grand pensionnaire tomba d'abord sur le capitaine Verhuell, le frère aîné. Mais le capitaine déclina cet honneur, en ajoutant que Charles-Henri, son frère, tout exige, tout contesté, ou tout récent que fût son grade, s'acquitterait bien mieux que lui de la tâche dont on prétendait le charger, et répondrait amplement à l'objet qu'avait en vue le souverain de la France. La recommandation eut pleinement son effet, et d'ailleurs le frère ne disait du frère que ce que depuis longtemps tous les marins en pensaient. Napoléon, de son côté, se hâta de l'attacher à la France, en le revêtant sur-le-champ du titre de contre-amiral. Les événements ne tardèrent pas à justifier cette élévation par laquelle d'un bond étaient franchis tant d'échelons. Dans les conférences soit avec le ministre de la marine Decrès, soit avec l'empereur lui-même, Verhuell se montra constamment à la hauteur des circonstances, à la hauteur des exigences. Prudence, hardiesse, fécondité de ressources, vues d'ensemble, parfaite connaissance des moindres détails, il réunissait tout ce qui pronostique et souvent assure le plein succès. L'expédition n'eut pas lieu, vu la diversion con-

tinental; mais ses éléments subsistèrent : des croisières anglaises avaient tenu bloquées les côtes de Hollande ainsi que celles de Flandre, et toutes les embarcations néerlandaises avaient, conduites par Verhuell, quitté le port, où l'on s'imaginait le tenir paralysé. Quand l'amiral Keith, avec sa double et triple escadre de frégates et de vaisseaux de 74, de 90, de 120, les rejoignait, il laissait derechef Verhuell le tromper. Il avait eu la maladresse de laisser échapper les neuf dixièmes de ces légers bâtiments, lesquels avaient doublé le cap; il s'était acharné ensuite à tirer des bordées sur le dixième restant, qui avait vigoureusement riposté. A la suite de cette campagne, Verhuell passa, par décret de Napoléon, du grade de contre-amiral à celui de vice-amiral; et Schimmelpenninck lui décerna le même titre, le même rang dans la marine hollandaise. Très-peu de temps, en effet, après la jonction des deux flottilles, l'impossibilité d'agir en même temps au cœur de l'Allemagne et dans les mers de l'archipel britannique ayant amené l'ajournement de l'entreprise, il regagnait son pays; et maintenant nous allons le voir de l'arène militaire passer sur la scène politique. Une députation hollandaise ayant été chargée d'aller rechercher, de concert avec le souverain de la France, les moyens les plus aptes à sauvegarder les intérêts, à développer les éléments de prospérité du pays, les négociations durèrent quatre mois, pendant lesquels un principe nouveau se fit jour : c'est que les provinces néerlandaises avaient besoin d'un monarque pour recouvrer partie au moins de leur ancienne puissance et de leur éclat, et au bout desquels la question de personnes, suite indispensable de la question de choses, ayant été agitée, il fut prononcé que le monarque serait le second des frères cadets de Napoléon, le prince Louis. Les députés allèrent ensuite en audience solennelle communiquer à l'empereur des Français le résultat de leurs travaux, et lui demander de condescendre à leur vœu en donnant pour roi à la Hollande un membre de sa famille. C'est Verhuell qui porta la parole en cette occasion. Nous n'avons pas besoin de dire quelle fut la réponse de l'empereur. C'est lui aussi sans contredit qui, plus que tous les membres ses collègues, détermina l'événement voulu d'avance par Napoléon, longtemps décliné par Schimmelpenninck, et pour lequel la plupart des délégués, quoique n'arrivant à Paris que par suite d'influences napoléoniennes, ne témoignaient guère d'opposition. Verhuell fit partie du premier ministère du roi Louis. On devine quel portefeuille lui fut donné : ce fut celui de la marine. Dans cette position, la plus apte à ses goûts, à ses antécédents, son rôle fut double : tantôt, se renfermant dans les fonctions propres à son département, il ne songe qu'à développer les forces navales de son pays, utile en cela du même coup à son pays et à la France; tantôt, en

conseil de ministres ou dans ses conversations avec le roi Louis, il le dissuadait d'une politique exclusivement hollandaise. Il n'en était pas moins personnellement agréable au roi et même au couple royal. A son grade de vice-amiral, il joignit la dignité de maréchal de Hollande. Quand fut créé l'ordre de la Réunion, il en fut le premier nommé grand-croix. Il ne venait jamais trop au palais. Vers la fin de 1809, cependant, il dut donner sa démission de ministre; il fut alors chargé de l'ambassade de Paris. Les renseignements qu'il put donner en personne sur l'état matériel et moral de la contrée qu'il venait de quitter ne furent sans doute pas sans influence sur les événements qui suivirent. Mais ce qui, sans contredit, contribua plus que tout le reste à les précipiter, ce fut l'attaque anglaise aux bouches de l'Escaut, connue sous le nom d'expédition de Walcheren. Nommé commandant de toutes les forces navales de la Zélande, de l'Escaut et de la Meuse, relevé provisoirement de ses fonctions d'ambassadeur, Verhuell ne perdit point de temps. Transmettre immédiatement et même avant d'avoir quitté l'hôtel de l'ambassade des ordres préalables à tous les capitaines ou commandants ou chefs d'escadre, voler avec la rapidité de l'éclair à l'extrémité septentrionale de l'empire, atteindre Anvers, puis Rotterdam, planter son pavillon à bord du *Royal-Hollandais* de 80 canons, et, par une savante distribution de navires, soit le long du littoral, soit dans les nombreux canaux des deux Delta, fermer d'abord à l'ennemi l'accès des îles qui n'étaient encore que menacées, et les mettre à couvert de toute surprise, puis faire passer les appréhensions du côté des envahisseurs, les réduire presque à la possession de Walcheren, resserrer le cercle autour d'eux en les mettant à la veille d'être eux-mêmes enveloppés et bloqués, tels furent les moyens devant lesquels force fut aux Anglais commandés par le duc d'York de battre en retraite. Ce qu'admirent surtout les juges compétents dans cette campagne de Verhuell, c'est que toutes les opérations à peu près furent celles d'un tacticien, d'un stratège, d'un organisateur. C'est en quelque sorte sans coup férir que les Anglais se rembarquèrent. Napoléon, au retour de la campagne, que dénoua Wagram, témoigna toute sa satisfaction à l'habile marin dont la modestie et la simplicité dans cette crise avaient égalé la vigueur et l'aplomb. Dès que, pour éviter les malentendus et les tiraillements auxquels avait donné lieu la trop complète identification du roi Louis aux tendances purement hollandaises, la Hollande eut été déclarée partie intégrante de l'empire français, non-seulement il reconnut à Verhuell le titre de vice-amiral qu'il avait dans le ci-devant royaume, mais encore il le nomma commandant général de toutes les forces navales de l'empire, et dans la mer du Nord et dans la Baltique, depuis l'embouchure

de l'Ems jusqu'à Dantzig. C'est sous l'œil et sur les plans de Verhuell, importateur des idées nées aux Tuileries, que Brême, Lubeck, Hambourg ont vu naître les chantiers de construction, féconds instruments de toute haute prospérité pour le commerce maritime et dont jamais leurs administrations nationales n'avaient même commencé à les doter. Ces belles créations, mieux appréciées par Napoléon que par ceux auxquels elles profitaient, valurent en 1812 à leur auteur la dignité de grand officier de l'empire et le titre d'inspecteur général des côtes de la mer du Nord. Bientôt après mourait le regrettable amiral Dewinter. Mais le service naval de l'empire ne perdit rien quand le commandement de l'escadre du Texel passa aux mains de Verhuell, avec celui des flottilles échelonnées depuis les bouches de la Meuse jusqu'à ces lointains départements, bouches de l'Yssel et bouches de l'Ems. La tâche qui n'avait pas laissé d'être laborieuse pour Dewinter, pendant ces années relativement pacifiques qui coururent de la paix de Vienne à la retraite de Russie (1809-1812), devint bientôt des plus lourdes pour le successeur. La chute de l'empire trouva Verhuell fidèle au drapeau de la France. D'autres, au milieu de soldats dévoués jusqu'à la mort, ou lâchaient pied, ou trahissaient; Verhuell, au milieu d'équipages désaffectionnés, ou franchement hostiles, tint bon. Tout son monde, moins quelques officiers, voulait désertir et aurait laissé sloop, corvettes, frégates, vaisseaux de guerre à la merci de l'ennemi. Après de stériles tentatives pour ramener la masse opiniâtre, sentant l'impossibilité d'user de force, l'illustre marin, par son ascendant personnel et par un appel chaleureux à ce qui restait, soit d'honneur, soit de déférence et d'affection pour lui, soit plutôt de routines disciplinaires chez ces hommes exaltés, parvint du moins à les retenir jusqu'à ce qu'avec leur concours il eût fait rentrer tout ce qu'il avait de navires dans le Nieuw-Dseep, et mis ainsi son escadre en sûreté. Ce but atteint, et la résolution d'abandonner l'empire étant toujours la même chez les siens, il les congédia en forme, épargnant à ses compatriotes d'abord l'indélébile honte de trahir le drapeau, d'abandonner le général et de livrer un dépôt, puis le tort réel de rompre avec un gouvernement dont tout le tort était de voir de haut et de saisir des ensembles. Il s'occupa ensuite de mettre en état de défense les forts qui protégeaient l'entrée du port, asile de son escadre. L'un fut pourvu par ses soins de tout ce qui pouvait prolonger la défense, hommes et approvisionnements (c'était le fort Morland); il s'enferma dans l'autre (le fort Lasalle) avec l'équipage d'un vaisseau de haut bord français et toute la garnison française de Helder. Bientôt se présentèrent aux environs les navires britanniques; bientôt vinrent les sommations de se rendre, voire même les offres plus ou moins déguisées... La séduction n'eut pas sur lui plus de

prise que l'intimidation. L'Angleterre le sut bientôt inaccessible à toute séduction; et telle fut, à ce qu'il semble, la persuasion à cet égard, aidée par la force des mesures défensives qu'il avait prises, que les corps alliés chargés de cerner les forts renoncèrent à l'idée des embossages, après lesquels on eût lancé la bombe ou battu en brèche, puis donné l'assaut, et qu'ils se bornèrent au blocus. Ce blocus fut long: les deux forts tenaient encore leurs portes fermées que Paris était livré, et que l'abdication de Fontainebleau avait frappé d'inopportunité toute résistance indéfiniment prolongée. Pourtant, au commencement d'avril encore, Verhuell se refusait à capituler, seulement il consentait à quitter ses forts sur un ordre émanant de l'autorité française. Cet ordre vint enfin, signé du prince lieutenant général du royaume. Il accomplit donc, comme c'était son devoir et son habitude, un ordre du chef de l'Etat, il n'en passa pas par les ordres de l'étranger, il ne capitula pas. Prenant passage ensuite sur une corvette française avec tout son état-major, il aborda au Havre, tandis que tous les autres défenseurs français, équipage de haut bord et garnison, regagnaient par terre la France. Louis XVIII comprit ce que la conduite de Verhuell avait de digne et de noble: il lui témoigna sa considération et sa bienveillance; il lui conserva ses titres, son grade; charmé de le voir, quand définitivement la Hollande et la France allaient appartenir à deux dynasties différentes, préférer à la patrie de naissance la patrie d'adoption. Non-seulement il lui fit délivrer les lettres de grande naturalisation, mais encore, dès 1819, il le comprit dans la chambre des pairs. Verhuell, à la chambre des pairs, se montra ce qu'il avait été pendant sa vie navale et politique, ce qu'il avait été comme homme de guerre et comme ambassadeur, consciencieux et courageux, ouvert aux idées et antipathique aux excès, patriote et calme. Il vota, sans système à toute outrance, pour chaque mesure libérale, et il fit partie de cette opposition de la chambre haute sous Charles X, opposition qui retarda de quelques années la chute de la branche aînée. Il fut souvent, ou plutôt il fut toujours consulté utilement dans les commissions relatives soit à l'organisation, soit à la comptabilité de la marine. Il assistait très-régulièrement à la chambre, malgré son âge; et ce ne fut que lorsqu'il allait devenir octogénaire qu'il adressa à ses collègues des demandes de congés un peu longs. Aux travaux politiques de la chambre, il joignait comme distraction divers patronages de sociétés ou d'œuvres utiles. Chrétien fervent et convaincu, mais non catholique, il fut un des fondateurs de la société protestante des missions chez les peuples non chrétiens. Sa mort eut lieu le 23 octobre 1845, au bout de quelques jours de maladie. Ses obsèques furent simples, il l'avait formellement ordonné par testament, simples et touchantes...

Un de ses collègues, M. Pelet de la Lozère, a prononcé son éloge à la chambre des pairs. P—OT.

VERHULST (PHILIPPE-LOUIS), fils d'un médecin de Gand, naquit en cette ville, à la fin du 17^e siècle ou au commencement du siècle suivant. Il embrassa l'état ecclésiastique, mais ne fut point, croyons-nous, promu au sacerdoce. Doué d'une mémoire heureuse et appliqué au travail, il acquit une érudition variée qui engageait un de ses confrères et collaborateurs, le janséniste Legros (*voy. LEGROS*), à l'appeler une bibliothèque vivante. Jeune encore, il fut placé à la tête d'un nouveau collège fondé dans la ville de Disth, en Brabant. Son opposition à la bulle *Unigenitus* lui fit perdre cet emploi. Il se retira à Louvain, où il se livra à l'étude. Mais toujours dominé par son affection pour le jansénisme, dont il devint un des plus ardents zéloteurs dans ces contrées, il se lia intimement avec deux hommes célèbres dans le parti, Opstraët et Van Espen (*voy. ces noms*), et publia, de concert avec eux, une partie de ses écrits. Il avait les préventions les plus vives contre les jésuites. En l'année 1729, sans y être obligé et uniquement par enthousiasme, il signa avec neuf autres Louvainistes une déclaration sur la bulle *Unigenitus* et sur le formulaire, déclaration équivalente à un acte d'appel; et, la même année, il s'était retiré en Hollande, ainsi que plusieurs membres de l'université de Louvain et du clergé des Pays-Bas. On lui donna, au séminaire d'Amersfort, la place de professeur de théologie, qu'il occupa avec zèle pendant plus de vingt ans; et, pendant quelques années, il l'exerça conjointement avec l'abbé Legros. Il ne discontinua pas néanmoins ses compositions, et ses travaux littéraires épuisèrent sa santé. Il mourut dans cet emploi, au mois de mai 1753, disent Richard et Moréri, mais au mois d'avril, disent les *Nouvelles ecclésiastiques*, que nous croyons mieux informées. Dès 1711, il avait commencé à écrire, exerçant sa plume surtout contre les jésuites; et, pendant quarante ans, il n'a cessé de soutenir sa polémique théologique et littéraire. Il a donc publié : 1^o *Impositura et errores jesuitarum. Lovaniensium contra IV theses PP. Martin et Leonardi Grisven, anno 1711*. C'est un in-4^o de 4 pages seulement. Ces thèses furent censurées par M. de Coriache, grand vicaire de Malines, *sede vacante*. 2^o *Grivenius male defensus ab erroribus et impostura*, etc., 1712, cahier de 16 pages in-4^o; 3^o *la Vérité qui se plaint du relâchement des jésuites*, 1713. Cet ouvrage est en flamand. 4^o *La chaire déshonorée*, etc., 1714, aussi en flamand; 5^o *Epistolæ doctorum, eloquentium..... virorum, ad varia membra et supposita facultatis Coloniensis*, 1715; 6^o un écrit contre le docteur Delvaux (depuis évêque d'Ypres), au sujet d'une harangue, etc., en flamand; 7^o traduction flamande du *Nouveau Testament*, imprimée à Gand, en 1717. Verhulst y a eu la part principale. 8^o *Avertissement touchant les prétendus avis*

salutaires à MM. les protestants et délibérants, avec un avis aux censeurs et un aux jésuites, 1719, in-4^o de 8 pages; 9^o *Lettre aux RR. PP. jésuites de Flandre, au sujet d'un feuillet qui a pour titre PORTRAIT DU JANSÉNISTE*; 10^o *De auctoritate Romani Pontificis dissertatio tripartita*, 1719; 11^o *Demandes proposées à M. Jean-Baptiste de Smet*, etc., 1719-1720, en flamand; 12^o *Réponse d'un jurisconsulte des Pays-Bas à un avocat de Paris, au sujet de quelques calomnies avancées par M. Govarti, vicaire apostolique de Bois-le-Duc, et par M. le cardinal de Bissy, contre M. Van Copen, docteur en droit à Louvain*, 1714, in-4^o de 35 pages; 13^o *Lettre à un avocat*, etc., ou *Remontrances à M. D. B. D. et Th.*, à l'occasion de la visite de l'abbaye de Ulierbeeck, en 1725, in-4^o; 14^o *Echantillon des fautes renfermées dans le livre du P. Dujardin*, 1724; 2^e édition augmentée, en 1725, en flamand; 15^o *Confutatio orationis de dogmatica bulla UNIGENITUS, habita 24 augusti, per Hermannum Damen, S. T. doctorem*, etc., juin 1725, in-4^o de 39 pages; 16^o (*Quinque Epistolæ*) *De consecratione archiepiscopi Ultrajectensis*, etc., ab uno episcopo, adversus doctorem Damen, 1725-1726, in-4^o de 64 pages; 17^o *Considerationes ad epistolam sextam D. Hoyinek Van Papendregt*, etc., 1730, février 1731; 18^o *Præfatio ad ACTA QUÆDAM ECCLESIE ULTRAJECTENSIS*, etc., 1737; 19^o *Les fondements solides de la loi catholique, touchant le saint sacrement de l'autel*, en trois parties, 6 vol. in-12, publiées en 1739-1741, en flamand, sous le pseudonyme de Zéelander; 20^o *Lettres de M. Ulaing contre Pierman*, avec une longue préface, 1739, 1740, 1741, 3 vol. in-12. On y traite du Formulaire, de la constitution *Unigenitus*, et des droits de l'Eglise catholique d'Utrecht. 21^o *Réflexions sur les maximes de Salomon*, 1752, en flamand; 22^o *Traité sur le titre d'évêque universel*, 1752, en flamand; 23^o *Expostulatis super edicto Academiæ Lovaniensis, dato 20 decembre 1730, février 1731*, in-4^o. Presque tous ces ouvrages ne sont que des élucubrations du cerveau janséniste de Verhulst; mais il faut en excepter les six volumes indiqués sous le n^o 19. Cette œuvre a été composée contre Van Den Honert (1), et elle parut si solide, même aux protestants, qu'ils furent contraints d'avouer que Verhulst avait trop terrassé son adversaire. Verhulst a en outre fourni en différents temps divers *Mémoires* pour la défense de l'Eglise janséniste d'Utrecht. Il a eu la part principale aux ouvrages de Vander Croon, imprimés en 1737, sous le titre de *Acta quædam ecclesiæ Ultrajectensis*, etc. On trouve la liste des ouvrages de Verhulst dans les *Mémoires historiques sur l'affaire de la bulle Unigenitus dans les Pays-Bas autrichiens*, etc., et lui-même a obtenu l'honneur bien mérité d'un article spécial dans le *Supplément au nécrologe*

(1) Van den Honert était un fameux ministre protestant de Leyde, probablement de la famille des Honert, dont il est parlé dans la *Biographie universelle*.

des plus célèbres défenseurs et confesseurs de la vérité, publié par l'abbé Cerveau. B—D—E.

VERHULST (PIERRE-FRANÇOIS), mathématicien belge, naquit à Bruxelles le 28 octobre 1804. D'une famille estimée, il entra de bonne heure à l'athénée de sa ville natale, où d'abord il étudia avec fruit les langues anciennes. Cependant il préférait les sciences exactes, et en 1822, circonstance assez curieuse, il partagea les premiers prix de mathématiques avec deux condisciples, Plateau et Nerenburger, qui devaient être ses confrères dans la classe des sciences de l'académie de Bruxelles. Le 3 août 1825, Verhulst fut reçu docteur en la même partie. Sa thèse traitait de la résolution algébrique et linéaire des équations binômes. Après 1830, il entra dans le domaine de la publicité en faisant insérer dans un recueil spécial la *Correspondance mathématique et physique*, les résultats de ses recherches sur un sujet qui l'occupait depuis quelque temps, la théorie des nombres. Il approfondissait aussi une autre théorie, celle des probabilités, et s'appliquait à la solution des problèmes économiques. Il paraît que vers la même époque il méditait de traduire Euler, mais qu'il en fut détourné par Poisson, à qui son ami, M. Quetelet, l'avait adressé. Mais il traduisit le *Traité de la lumière*, par sir John Herschel, 1829; et M. Quetelet se chargea de la version du supplément à cet ouvrage. Sa santé altérée fit entreprendre à Verhulst, en 1830, un voyage en Italie. Il visita les grandes cités de la péninsule : Milan, Bologne, Florence, Pise, Livourne et Rome. Son séjour dans la capitale de la catholicité lui suggéra un dessein assez singulier, quoique émanant d'un esprit sincère et convaincu. Il adressa au saint-père un projet de constitution pour ses peuples; mais ce projet dut d'abord être communiqué aux cardinaux. Il fut bien accueilli, pris en considération et renvoyé confidentiellement à plusieurs ministres étrangers dont on demandait l'avis. La police, informée à son tour, se montra moins favorablement disposée, et Verhulst reçut l'ordre de quitter Rome. Prévenu à l'avance que des agents pourraient bien venir l'enlever de sa demeure, il s'y était bravement barricadé, lui deuxième, car un compatriote était venu lui offrir son aide. Mais il en fut quitte pour la peur, et il retourna en Belgique. Lorsque, en 1831, l'armée hollandaise envahit ce pays, Verhulst montra qu'il n'était pas seulement un homme de science, mais encore un citoyen dévoué. Il résolut de se rendre à l'armée. « Je pars aujourd'hui, » écrivait-il le 9 août, pour le quartier général, « chargé par le ministère de suivre l'armée pour « tenir le gouvernement au courant des mouve- « ments de nos troupes. » Malheureusement les affaires politiques lui firent négliger les études mathématiques. Toutefois sa candidature à la chambre des représentants n'eut point de succès. En 1832, il fit paraître un *Précis historique des*

troubles de Bruxelles en 1718, avec des détails inédits sur le procès et l'exécution d'Agneessenz, Bruxelles, 1832, in-18. L'auteur seconda ensuite M. Quetelet dans le calcul des premières tables générales de mortalité de la Belgique. Précédemment (1827), il avait calculé pour la ville d'Amsterdam une table spéciale, au moyen des documents recueillis dans les *Annuaire*s de Lobatto. En 1833, à l'occasion d'un travail du baron de Prony sur les *Populations spécifiques*, publié dans l'*Annuaire du bureau des longitudes de France*, Verhulst écrivit des observations qui furent parfaitement accueillies par le savant français et insérées dans le même recueil (voy. *Correspondance mathématique et physique*, t. 8). Attaché dès 1834 à l'école militaire comme répétiteur d'analyse, puis nommé professeur, Verhulst se voua tout entier à son enseignement. Il rédigeait et perfectionnait chaque année le précis de ses cours. Une circonstance fortuite lui fit écrire un important ouvrage. Ayant acheté un bel exemplaire des *Œuvres* de Legendre, il y puisa le désir d'étudier le *Traité des fonctions elliptiques*, et il eut l'idée de résumer sur cette matière les résultats analytiques auxquels étaient arrivés Legendre, Abel et Jacobi. De là son œuvre principale, le *Traité élémentaire des fonctions elliptiques*, 1841. Toutefois il déclara que plusieurs tables renfermées dans son ouvrage avaient été calculées par un ancien élève, M. Loxhay. Cette publication ouvrit à Verhulst les portes de l'académie de Bruxelles; il fut nommé correspondant pour les sciences le 7 mai 1841, et en décembre membre titulaire, en remplacement de M. Garnier. Sa santé de nouveau altérée lui fit entreprendre un second voyage en Italie. Mais il dut presque entièrement renoncer aux travaux scientifiques. Toutefois, en 1847, il donna au public une *Leçon d'arithmétique dédiée aux candidats aux écoles spéciales*, Bruxelles, 1 vol. in-12. Il a présenté dans cet ouvrage des simplifications de calcul pour la multiplication et la division, ainsi que les moyens de reconnaître le degré d'approximation dans l'extraction d'une racine cubique. Il lut ensuite à ses collègues de l'académie (tome 10 de la *Correspondance mathématique et physique*, et tome 15 des *Mémoires de l'Académie*) des *Recherches mathématiques sur la loi d'accroissement de la population*, et en 1846 il lut un nouveau mémoire sur le même sujet (t. 20 du même recueil, 1847). Dans les derniers temps de sa vie, Verhulst fut nommé membre de la commission pour l'amélioration de la condition des pauvres dans les Flandres et de la commission des assurances générales par l'Etat. Il mourut le 15 février 1849. M. Quetelet a prononcé, le 16 décembre de la même année, l'éloge de ce savant au sein de l'académie dont il faisait partie. R—LD.

VERINE, impératrice d'Orient, femme de Léon I^{er}, était sœur de Basilisque, dont l'ambition seditieuse remplit de troubles le règne de Zénon.

Verine parut, sous celui de Léon, uniquement occupée de ses devoirs; mais après la mort de son époux, elle sortit tout à coup de ce rôle honorable, conspira contre son gendre Zénon, après l'avoir appuyé de tous ses efforts pour lui ouvrir le chemin du trône; dévoila ses vices et sa faiblesse, et enfin le força de prendre la fuite: mais elle n'avait causé tant de désordres que pour faire couronner Patrice, son amant; et ce fut avec une extrême fureur qu'elle se vit trompée dans ses espérances. Basiliusque, son frère, fut couronné. Elle servit alors secrètement Zénon, qui parvint à remonter sur le trône, mais qui, fatigué de ses intrigues, la fit enfermer dans le château de Papyre en Isaurie, où elle mourut en 484. Ariadne, sa fille, mariée à Zénon, fut presque toujours complice de ses fureurs et de ses intrigues. L—S—E.

VERINO (UGOLIN), poète latin, né à Florence en 1442, a composé divers ouvrages médiocres, quoique, au témoignage d'Ange Politien, il fût un des littérateurs les plus instruits de son temps. Ces ouvrages sont: les *Expéditions de Charlemagne*, la *Prise de Grenade*, une *Sylve* en l'honneur de Philippe Benita, et trois livres à la louange de sa patrie: *De illustratione Florentiæ*, 1483, in-4°. Ce dernier ouvrage est le plus estimé. L'auteur mourut en 1505, âgé de 63 ans. — VERINO (Michel), son fils, que quelques biographes font naître aussi à Florence, et mourir en 1514, c'est-à-dire neuf ans après la mort de son père, naquit réellement dans l'une des îles Baléares, à Minorque, et fut amené fort jeune à Rome, où son père faisait de fréquents voyages. Son éducation y fut confiée à Paul Saxe, de Ronciglione, bon grammairien et excellent rhéteur, auquel il dédia depuis les prémices de sa muse latine, ses *Distiques moraux*, où il a su renfermer les plus belles sentences des philosophes de l'antiquité, et particulièrement celles de Salomon. Il se montra tellement supérieur à tous ses condisciples par les agréments de son esprit et la force de son génie, que, s'il eût fourni une longue carrière, il aurait peut-être égalé la renommée des meilleurs poètes latins. Son caractère était mélancolique, sa prononciation difficile; et il était naturellement silencieux. Il eut pour amis Dino, Ridolfi, Pierre et Simon Canisiani, avec lesquels il entretenait des correspondances, et dont il fait souvent mention dans ses distiques. Il paraît qu'il se voua, dès l'adolescence, à une virginité perpétuelle; et l'on rapporte qu'étant tombé dangereusement malade, les médecins lui conseillèrent de se marier s'il voulait recouvrer la santé; mais il refusa de suivre leur avis, et mourut à l'âge de 19 ans, sacrifiant ainsi son existence à l'amour de la chasteté. Presque tous les poètes ses contemporains déplorèrent sa fin précoce. La versification de Michel Verino est facile et élégante. Ses distiques (*Disticha ethica*), au nombre de trois cent vingt-sept, ont été im-

primés en France, traduits en vers français et en prose. L'édition la plus complète et la plus correcte est celle d'Ant.-Aug. Renouard, dans son recueil intitulé *Carmina ethica ex diversis auctoribus*, Paris, 1795, grand in-18. M—G—R.

VERJUS (LOUIS DE), comte de Crécy, habile négociateur, naquit à Paris en 1629, d'un conseiller au parlement. Pendant les guerres de la Fronde, il entra dans les vues du cardinal de Retz, auquel il se montra fort dévoué. Plus tard, il obtint la charge de secrétaire du cabinet du roi. Louis XIV, ayant deviné sa capacité pour les affaires, lui confia une mission en Portugal. Avec l'autorisation de son souverain, il accepta la place de secrétaire des commandements de la reine Isabelle de Savoie; et il la remplissait encore en 1668. Rappelé en France l'année suivante, il fut envoyé sur-le-champ en Allemagne, pour traiter avec les princes opposés à la maison d'Autriche. Il eut des démêlés très-vifs avec le baron de Lisola, ambassadeur de cette puissance; mais, suivant Bayle, personne ne répondit d'une manière plus piquante à ce redoutable adversaire (*voy. LISOLA*). En 1679, il fut nommé plénipotentiaire à la diète de Ratisbonne, où il montra beaucoup de dextérité et de ressources dans l'esprit. Il concourut, en 1697, au traité de Ryswyck, qui rendit la paix à l'Europe, déchirée depuis dix ans par une guerre sanglante et générale. Cette paix, tant désirée, fut reçue à Paris comme l'aurait été la nouvelle d'un affront à l'orgueil national. Les mécontents, n'osant pas s'en prendre au roi, firent retomber leur mauvaise humeur sur Verjus et ses collègues. Ce traité, tant blâmé par les politiques, prépara cependant la succession d'un fils de France à la monarchie espagnole. Dans le tumulte des affaires, Verjus n'avait pas cessé de cultiver les lettres. Versé dans l'histoire et le droit public, il écrivait avec élégance et politesse. Il remplaça l'abbé Cassagnes à l'Académie française, en 1679; et ce choix reçut l'approbation publique. Verjus mourut le 13 décembre 1709, à l'âge de 80 ans. On lui attribue: *Réfutation d'un libelle adressé à M. le prince d'Osnabruck*, sur une lettre qu'on suppose faussement lui avoir été écrite par Verjus, Paris, 1674, in-12. C'est une réponse à la *Sauce au verjus* de Lisola; — quelques pièces dans les *Recueils du temps*. Le P. Verjus, son frère, dont l'article suit, peut y avoir eu quelque part. L'éloge du comte de Crécy, par d'Alembert, se trouve dans le tome 2, p. 383-390 de l'*Histoire des membres de l'Académie française*. On a le portrait de ce négociateur, grand in-fol., gravé par Antoine Masson. W—S.

VERJUS (l'abbé DE), frère du précédent, né vers 1631, annonça dès sa plus tendre enfance du goût pour les lettres; à l'âge de six ans l'étude avait plus de charmes pour lui que tous les plaisirs de son âge. Il apprit les principes de la langue latine, au collège des jésuites, avec une

rare facilité. Son ardeur pour le travail fut telle que sa santé en souffrit. On attribua à ses veilles une fluxion sur le genou, qui le força, pendant deux ans, de renoncer à ses classes. Il les reprit à treize ans, et en même temps s'adonna à la langue grecque. Il étudia ensuite la théologie, fut reçu docteur en Sorbonne, et ne cessa de chercher à s'instruire. Les pères grecs et latins devinrent ses lectures habituelles, sans qu'il négligeât pour cela les auteurs profanes, philosophes ou poètes. Il ne lisait rien sans en faire des analyses ou des extraits. Il s'exerça aussi dans la composition, soit en vers, soit en prose; il paraît que sa correspondance était très-étendue. L. Holstenius, le P. Wadding recherchaient des lettres latines que Verjus avait écrites à Rome vers 1656. Jeune encore il avait obtenu des succès dans la chaire; mais sa santé ne fut jamais bonne. Il souffrait depuis longtemps lorsqu'il mourut en 1663, âgé de 33 ans. On a de lui : *Panegyriques de M. Verjus*, 1664, in-4°, contenant les panégyriques de la *Ste-Vierge*, de la *Croix*, de la *Vie religieuse*, des *Saints* pour la fête de la Toussaint, de *St-Augustin*, de la *Profession religieuse*, de *St-Matthieu*, de *St-Paul*; un *Discours pour la vesture d'une religieuse*, un *Discours sur l'humilité*, une pièce latine en prose, intitulée *Divo Ludovico Panegyricus*, et une autre ayant pour titre : *De regiorum theologorum in regem christianissimum officii oratio* (1). L'éditeur du volume fut François Verjus, prêtre de l'Oratoire, puis évêque de Grasse, qui mourut en 1710. C'était le frère de l'auteur, auquel le privilège du roi donne les titres d'abbé, conseiller et aumônier du roi. Une longue préface contient de grands détails sur différents travaux entrepris par l'abbé Verjus; on y annonce (p. 27) que quelqu'un se proposait de donner un recueil de ses lettres. A. B.—T.

VERJUS (le P. ANTOINE), frère des précédents, et le premier directeur des missions françaises dans les Indes-Orientales, naquit à Paris le 24 janvier 1632. Dès qu'il eut terminé ses études, il embrassa la règle de St-Ignace, et fut envoyé par ses supérieurs en Bretagne, où il professa les humanités dans différents collèges. Sa politesse et son goût pour les lettres l'avaient déjà fait connaître, et il était en correspondance avec les littérateurs les plus distingués. Ménage cite avec éloge une lettre que le P. Verjus lui écrivit de Quimper, pour le remercier de son recueil de poésies (voy. *Menagiana*, t. 3, p. 129). Dédaignant tous les avantages qu'il pouvait espérer en France, le P. Verjus nourrissait le désir de se consacrer aux missions étrangères, et il ne cessait de demander à ses supérieurs la permission de passer aux Indes. Mais le comte de Crécy,

son frère, combattit cette résolution avec tant de force et par de si bonnes raisons, qu'il fut contraint d'y renoncer. En 1672, il accompagna son frère en Allemagne, par ordre du roi, et se chargea, pour le soulager, de rédiger plusieurs manifestes français et latins, en faveur des princes, et contre les prétentions de la cour de Vienne. Ses talents et la douceur de son caractère lui méritèrent l'estime même des protestants; et quoiqu'il ne ménageât guère leurs opinions, il en eut plusieurs qui lui restèrent attachés sincèrement, et avec lesquels il continua d'entretenir une correspondance suivie. La place de procureur des missions du Levant étant venue à vaquer, elle fut donnée au P. Verjus, et pendant tout le temps qu'il la remplit, il signala son zèle pour ces établissements, dont l'utilité ne saurait être contestée. Il se servit du crédit qu'il avait à la cour pour obtenir l'envoi de nouveaux missionnaires dans les Indes-Orientales et à la Chine, et ne cessa de les favoriser par tous les moyens qui étaient en son pouvoir. Ses infirmités, toujours croissantes, l'ayant obligé de se démettre de cet emploi, il se disposa, par la prière et les bonnes œuvres, à sa fin prochaine, et mourut presque subitement, le 16 mai 1706, à l'âge de 74 ans. Le P. Verjus est l'éditeur du recueil intitulé *Selectæ orationes panegyricæ PP. soc. Jesu*, Lyon, 1667, 2 vol. in-12. Il eut beaucoup de part à l'*Académie de l'ancienne et de la nouvelle éloquence*, Lyon, 1666, 2 vol. petit in-12; ouvrage reproduit sous le titre de *Traduction des Harangues des historiens grecs et latins*, Lyon, 1669, 2 vol. in-12. Il a traduit du P. Ant. Vieira (voy. ce nom) *Discours historique pour le jour de la naissance de la reine de Portugal*, Paris, 1669, in-4°; et *Discours sur la naissance de l'infante de Portugal*, ibid. 1671, in-4°. On lui attribue une *Apologie du cardinal de Furstemberg* (1). Les autres ouvrages du P. Verjus sont : 1° *Vie de Michel le Nobletz*, prêtre et missionnaire en Bretagne, Paris, 1666, in-8°. Il la publia sous le nom de l'abbé de St-André. 2° *Vie de St-François de Borgia*, ibid., 1672, in-4°; elle est intéressante et écrite avec soin. Le P. Verjus a revu la traduction française du *Catéchisme* de Canisius (voy. ce nom), édition de Paris, 1668, in-12. On a la vie abrégée du P. Verjus, dans une lettre du P. Legobien (voy. ce nom); elle est ornée de son portrait, qu'on a dans les formats in-4° et in-12. W—s.

VERKOLIE (JEAN), peintre, naquit à Amsterdam, le 9 février 1650, d'un père, serrurier, qui voulait lui faire embrasser son état. Il n'était âgé que de dix ans, lorsqu'une blessure qu'il se fit au pied, et qui menaçait de lui faire perdre la jambe et la vie, le retint au lit pendant trois ans. Pour se distraire, son seul plaisir était de

(1) Outre ces deux morceaux en l'honneur de Louis XIV, l'abbé Verjus avait composé un autre panégyrique ou apologie du même roi. S'il ne fut pas imprimé en 1664, il faut s'en prendre, dit l'éditeur, à l'aversion du monarque pour la flatterie et à sa modestie.

(1) C'est peut-être l'ouvrage intitulé *Princip. Egonis Furstembergii violenta deductio et injusta detentio*, Anvrs (Paris), 1674, in-12.

copier des images et des estampes. C'est ainsi qu'il devint peintre. Rendu à la santé, il se mit à lire tous les livres qui traitent de la perspective; et en moins d'un mois, il acquit les connaissances qui lui étaient nécessaires. Alors il forma le projet de peindre; et s'étant procuré quelques ouvrages de Guérard Van Zeil, il sut si bien en saisir le style et la manière, que ses copies trompèrent des amateurs. Cependant le jeune Verkolie sentit combien il perdait de temps à vouloir apprendre de lui-même ce qu'un maître pouvait lui enseigner en peu de leçons; et il pria Jean Liévens de l'aider des siennes. Ce peintre reçut avec empressement un pareil élève; et, mettant à profit le talent qu'il possédait déjà, lui donna à terminer plusieurs tableaux que Guérard, avant sa mort, avait seulement ébauchés, et dont il était devenu l'acquéreur. Verkolie fit alors une tentative plus hardie, en composant de lui-même un tableau dans la manière de ce maître. Il y réussit si parfaitement, que plusieurs connaisseurs, étant venus le voir sans savoir qu'il fût de lui, dirent en sa présence que Liévens lui-même n'avait jamais si bien fait, et qu'ils ne concevaient pas comment il se trouvait en possession de ce tableau, puisque Guérard était mort. Verkolie apprit ainsi ce qu'il valait, et quitta Liévens au bout de six mois, instruit dans toutes les parties de son art. En 1672, il se maria, peignit un nombre considérable de beaux portraits, et essaya aussi quelques morceaux d'histoire, qui firent l'étonnement de tous les connaisseurs, en raison du peu de secours qu'il avait eus pour parvenir à ce degré de perfection. On remarqua particulièrement les tableaux de *Vénus et Adonis*; une *Pénitente à genoux, éclairée par une lampe*; un *Berger et d'une Bergère*, et un *Trompette*, qu'il a gravés lui-même en manière noire. Il possédait une bonne couleur et un pinceau plein de douceur; son dessin, quoique sans finesse, ne manque pas de correction: ses compositions sont ingénieuses; et les sujets qu'il aimait à peindre de préférence sont des assemblées, des festins, des scènes galantes. Après Vaillant et Walck, il est un des artistes qui se sont les plus distingués dans la gravure en manière noire. Il l'avait apprise sans maître, comme la peinture. Il a exécuté de cette manière son *Portrait* et ceux d'*Étienne Wolters*, amateur; de *Josias Van Capelle*, pasteur à Leyde; de *Corneille Van Acken*, pasteur à Delft; de *Guillaume-Henri*, prince d'Orange, et d'*Hortense Mancini*, duchesse de Mazarin. Les compositions qu'il a gravées, outre les précédentes, sont: 1° *Jupiter et Calisto*, d'après Gaspard Netscher; 2° *Vénus et l'Amour*; 3° *Pan et Flore*; 4° un *Jeune homme qui rit, tenant d'une main un verre, et caressant de l'autre une jeune fille*; 5° *Deux chiens barbetais, l'un aboyant sur une table, l'autre à terre*; 6° une *Chatte avec son petit, dormant sur son coussin*. Le musée du Louvre possède de ce maître un tableau, daté de 1675 et signé, qui repré-

sente une femme tenant sur ses genoux un enfant enveloppé de langes. Une servante lui apporte une tasse; à droite une table couverte d'un tapis; à gauche un chien et le berceau de l'enfant. Verkolie a formé un assez grand nombre d'élèves distingués, et il est mort à Delft en 1693 (1). — *Nicolas VERKOLIE*, son fils et son élève, naquit dans la même ville en 1673. Ayant perdu son père à l'âge de vingt ans, et lorsque son éducation pittoresque n'était point encore terminée, il tâcha de réparer cette perte en redoublant d'assiduité dans ses études. Il ne tarda pas à se faire connaître par plusieurs beaux portraits: mais bientôt il se hasarda à peindre l'histoire; et le succès avec lequel il se livra à ce genre de peinture lui acquit l'estime de tous les connaisseurs, qui ne balancèrent pas à le préférer à son père. Ses ouvrages se firent remarquer par la composition et un excellent goût de dessin, auxquels se joignaient une couleur et un pinceau ferme, quoique délicat. Ses scènes de nuit, d'un effet extraordinaire, sont un ornement, même pour les collections les mieux choisies (2). Les ouvrages qui ont le plus contribué à sa réputation sont: *Bethsabée au bain*, le *Reniement de St-Pierre*, *Moïse exposé sur les eaux*, une salle d'une maison d'Amsterdam, qu'il a ornée de *Sujets tirés du Pastor Fido*, de Guarini; et une jolie couturière, à laquelle un jeune homme fait la cour; scène de nuit, éclairée par une bougie, dont l'effet est très-piquant, et le dessin et l'harmonie supérieurement rendus. Outre la peinture à l'huile, il possédait un autre talent, qui lui a mérité une grande réputation: c'était celui avec lequel il dessinait, à l'encre de la Chine, de petits sujets qu'il terminait ensuite à la plume, avec un soin extrême, et qui ont acquis dans les ventes un prix très-élevé, qu'on doit attribuer à leur perfection encore plus qu'à leur rareté. Le musée du Louvre possède un petit tableau de ce maître, représentant *Proserpine occupée à cueillir des fleurs avec ses compagnes dans les prairies d'Enna en Sicile, sans apercevoir Pluton, qui attend un instant favorable pour l'enlever*. Il en renfermait un autre, dont le sujet était un *Viellard assis à son bureau et taillant une plume*, qui a été rendu, en 1815, au roi des Pays-Bas. Verkolie, comme son père, a cultivé avec un grand succès la gravure en manière noire; mais il lui est de beaucoup supérieur. Ses estampes sont des portraits et des sujets historiques, d'après

(1) La critique moderne se montre plus sévère pour ce maître que ne l'avaient été les juges du siècle dernier; quelque grande qu'ait été jadis sa renommée, on ne le regarde plus comme devant figurer au rang des maîtres. Graveur et peintre, le fils du serurier d'Amsterdam a toujours montré plus d'adresse que d'inspiration, plus de patience que de génie. (Charles Blanc.)

(2) Nicolas Verkolie est bien déchu de la réputation dont il a joui autrefois. Il a appartenu à cette catégorie d'artistes qui savent tout faire et qui n'excellent dans aucun genre. Les sujets empruntés à la mythologie étaient surtout de son goût, malheureusement il la traitait dans un goût mesquin, avec mollesse et fadeur. On trouve de ses productions aux musées de Berlin, de Copenhague, de Dresde. B-N-T.

ses propres compositions et celles de différents maîtres. Ses portraits, selon Huber et Rost, sont au nombre de six; et ses sujets historiques au nombre de quatorze, parmi lesquels *Deux petits chiens de race, qui jouent à terre*, sont très-recherchés pour l'extrême délicatesse du travail. Verkolie mourut à Delft le 21 janvier 1746. P.-s.

VERLAC (BERTRAND), né à Montpellier ou dans les environs, en 1757, eut une vie plus agitée que brillante : avocat au présidial de Nîmes, en 1781, il était quelques années après professeur d'anglais à l'école de la Marine de Vannes. Monge, qui l'avait connu dans ces dernières fonctions, étant devenu ministre de la marine, l'appela à Paris, et le nomma commis principal au bureau des colonies orientales. Verlac quitta cette place pour suivre les affaires d'un de ses amis. Il était, en 1797, professeur à l'école centrale du département de Vaucluse. Revenu à Paris, il désirait être employé à l'université impériale; mais il ne put rien obtenir, et malgré la haine violente qu'il portait à l'empereur, contre lequel, en 1810, il avait composé six satires, il accepta, à la fin de cette même année, les fonctions de commissaire de police à Bois-le-Duc, puis à Anvers. Des tracasseries l'empêchèrent de prendre possession de ces emplois; il habitait les environs de Paris lorsqu'il fut arrêté pour des satires manuscrites, dont il avait parlé à un de ses prétendus amis. Aucune copie de l'ouvrage n'ayant été trouvée, on se contenta d'exiler l'auteur à quelque distance de la capitale. Ce fut à Arras et à Mailly qu'il se réfugia; mais aussitôt après les événements de mars 1814, Verlac vint à Paris chercher fortune, et fit imprimer ses satires contre Napoléon. Il n'en retira ni gloire ni profit. Se croyant exposé à quelque danger, en 1815, au retour de l'empereur, il alla à Gand, revint à Paris à la suite des armées étrangères, et, toujours solliciteur, ne fut pas plus heureux. Il était compromis dans un procès criminel, lorsqu'il mourut à l'hôpital de la Charité, le 20 octobre 1819. On a de lui : 1° *Poèmes et poésies*, Nîmes, 1782, in-8°; la Haye, 1786, in-8°; nouvelle édition revue et corrigée, 1802, in-8°; 2° *Moyens de se perfectionner dans la connaissance de la langue française*, Amsterdam, 1786, in-8°; 3° *Discours sur les devoirs, les qualités et les connaissances du médecin*, traduit de Gregory, 1787, in-8° (voy. GREGORY); 4° *Observations sur les princes, par Aïkin, avec une lettre à l'auteur, sur le même sujet, du docteur Pereival*, traduit de l'anglais, 1787, in-12; 5° *La voix du citoyen*, 1789; 6° *Hamonn et Corbett*, 1789, 2 vol. in-12 (voy. S.-J. PRATT); 7° *Mémoire présenté à nosseigneurs de l'assemblée nationale*, 1790, in-8°; 8° *Nouveau plan d'éducation pour toutes les classes de citoyens, avec un traité de la liberté civile, traduit du docteur Price*, Rennes, 1790, in-8°; 9° *Mémoire à l'assemblée nationale*, Paris, 1790, in-8°; 10° *Second mémoire* (en forme de dialogue); ces deux mémoires ont ensemble

94 pages, et sont relatifs au *Plan d'éducation*. 11° *Mémoire sur les écoles de marine, et opinion sur le décret du 21 et du 30 juillet 1791, relatif à ces écoles, aux concours et examens*, 1791, in-8°; 12° *Observations sur le meilleur système monétaire, et réfutation du mémoire de l'ex-ministre Clavière, relatif à son projet d'une nouvelle refonte des monnaies*, février 1793, in-8°. L'opuscule de Clavière que Verlac combattait a pour titre : *Du monétaire métallique ou de la nécessité d'une prompte refonte des monnaies, en abolissant l'usage d'en fixer la valeur en livres tournois, fragment tiré de la chronique du mois*. 13° *La Morale naturelle ramenée aux principes de la physique par Bruce, professeur de philosophie à Edimbourg, traduit de l'anglais*, Paris, an 2 (1794), in-8°; 14° *La Connaissance de soi-même, traduit de l'anglais*, de Mason; 15° *Abus de confiance, avis à la crédulité*, 1802, in-8° de 7 feuilles. Opuscule relatif à des discussions avec un de ses amis ou clients. 16° *Relation de mes voyages*, Poitiers, Catineau, 1814, in-8°; 17° *Règne de Buonaparte, quatorze satires en vers français, par un imitateur de Juvénal*, quatre cahiers in-8°, qui ne contiennent que sept satires; les sept dernières n'ont pas vu le jour. 18° *Histoire de mes voyages en France, en Hollande, en Belgique et en Angleterre, avant mon arrestation à Paris, sous la tyrannie de Napoléon et après ma mise en liberté sous le règne de Louis XVIII, pour servir d'introduction à la nouvelle Satire Menippée en vers et en prose*, Bruxelles, 1815, in-8°. On a quelquefois attribué à Bertrand Verlac les ouvrages d'un Verlac la Bastide, publiés de 1758 à 1766 : l'erreur est évidente. Il est probable que c'est aussi par erreur qu'on lui attribue les *Gradations de l'Amour*, 1772, in-8°. A. B.—T.

VERMANDOIS (HÉRIBERT OU HERBERT, comte DE), descendait de Pepin, roi d'Italie, le second fils de Charlemagne, et par conséquent était de la maison royale de France. Il annonça dès sa jeunesse les inclinations guerrières qui devaient le rendre si redoutable à ses voisins, et remplir sa vie de guerres continuelles, presque toujours funestes à ses propres sujets. Le premier usage qu'il fit de sa puissance fut pour venger la mort de son père, nommé comme lui Héribert, que le comte de Flandre avait fait assassiner (902). Il entra dans la conjuration des grands vassaux de la couronne contre le malheureux Charles le Simple, et contribua beaucoup à faire monter sur le trône Robert (voy. ce nom), et ensuite Raoul ou Rodolphe, duc de Bourgogne (voy. ce nom). Informé qu'après la perte de la bataille de Soissons, Charles, abandonné de presque tous ses partisans, s'était enfui de l'autre côté de la Meuse, il engagea ce prince à se retirer dans le Vermandois, lui promettant, par serment, de l'aider à reconquérir son royaume. Héribert accueillit Charles de manière à dissiper ses soupçons, s'il en avait pu conserver. Il poussa la dissimulation

au point de se jeter à ses pieds ; et voyant que son fils était resté debout devant le monarque, il le força de s'agenouiller, en lui disant : « Est-ce ainsi qu'on reçoit son seigneur et son « maître ? » Le reste de la journée se passa dans les festins et dans les fêtes ; et pendant la nuit, Héribert s'étant assuré de la personne de Charles, le conduisit prisonnier à Château-Thierry. Le comte de Vermandois se hâta d'instruire Raoul du succès de sa perfidie. Il rendit de grands services à ce prince, dans les guerres qu'il eut à soutenir contre les Lorrains et les Normands ; mais ce ne fut pas sans en exiger le prix. S'étant emparé de la ville d'Eu, le boulevard des Normands, il en fit passer les habitants au fil de l'épée (923), et obtint, en récompense, l'archevêché de Reims pour Hugues, son fils, âgé de cinq ans. Il exigea ensuite de Raoul le comté de Laon ; et sur son refus, il le menaça de tirer Charles de prison. Il conduisit en effet ce prince à St-Quentin, puis au château d'Eu, où les seigneurs normands vinrent lui prêter hommage ; mais Raoul effrayé lui accorda enfin l'investiture du comté de Laon ; alors Héribert renferma son royal prisonnier à Péronne, où il mourut en 929 (voy. CHARLES). Raoul, ne redoutant plus les menaces d'Héribert, fit annuler l'élection de son fils à l'archevêché de Reims, et pourvoir cette église d'un prêtre capable de l'administrer. Héribert, furieux, se ligue avec Henri, roi de Germanie, pour faire la guerre à Raoul : mais il perd successivement toutes ses places fortes ; et obligé de fuir au delà du Rhin il n'obtient que par l'intervention du roi de Germanie, avec la paix, la restitution d'une partie du Vermandois. Après la mort de Raoul (936), les grands ayant rappelé Louis dit d'Outre-mer (voy. ce nom), ce prince eut la générosité de pardonner à Héribert sa trahison envers son père. Oubliant cette grâce, le comte de Vermandois s'allia, en 938, à Hugues le Grand, pour combattre son souverain et ravager la Champagne. L'excommunication lancée contre lui, pour s'être emparé de quelques forts ou domaines appartenant à St-Remi, ne l'arrêta point dans l'exécution de ses projets. Il assiége Reims, en 940, force l'archevêque établi par Raoul de se démettre, et fait confirmer la première élection de son fils Hugues, alors diacre. Soutenu par l'empereur Othon, il se proposait de rentrer dans les villes du Vermandois dont il restait dépouillé, quand une maladie de langueur l'arrêta. A sa dernière heure il était, dit R. Glaber, entouré de ses proches, qui le pressaient de songer au salut de son âme, et de régler ses affaires domestiques ; mais on ne put obtenir de lui que ce peu de mots : « Nous étions douze « qui avions juré de trahir Charles. » Il répétait encore ces paroles, qui prouvent ses remords, quand il expira, l'an 943 (1) (voy. la *Chronique*

(1) Jean de Serres et quelques autres historiens, d'après lui,

de Glaber, t. 1, ch. 3 (1). Il fut enseveli par ses enfants dans l'église collégiale de St-Quentin. Il eut pour successeur Albert dit le Pieux, son fils aîné. *Voy.* la descendance d'Héribert, dans l'*Histoire généalogique* du P. Anselme, t. 1, p. 48. La *Chronique* de Flodoard ou Frodoard est l'ouvrage qui renferme le plus de détails sur Héribert, sa trahison et ses guerres. W—s.

VERMANDOIS (RAOUL (2), comte DE), surnommé le Vaillant, était fils de Hugues le Grand (voy. ce nom) et petit-fils de Henri 1^{er}, roi de France (3). Il naquit vers 1094. Sa trop grande jeunesse ne put lui permettre de prendre part aux exploits des premiers croisés ; mais enflammé par le récit de leurs hauts faits, dès qu'il sut manier un cheval et une lance, il s'appliqua sans relâche à tous les exercices réservés alors aux preux, et s'y rendit bientôt fort habile. Louis le Gros ayant formé le projet d'abaisser la puissance des grands vassaux, qui presque toujours ligüés contre l'autorité royale la contraignaient souvent à des sacrifices, Raoul le servit dans cette entreprise avec une fidélité qui ne se démentit jamais. Il se signala dans la guerre que Louis eut à soutenir contre Gui de Rochefort et Thibaut, comte de Blois et de Champagne. Blessé devant Gournay (1110), il ne voulut pas quitter le combat, ni permettre qu'on arrêtât le sang qui rougissait ses armes, avant d'avoir achevé la déroute des ennemis. En 1112, il assiégea le Puiset, défendu par le comte de Blois : une bataille fut livrée sous les murs de la forteresse. Thibaut, ayant aperçu Raoul dans la mêlée, le joignit, et l'attaquant avec fureur, le força de s'arrêter. Raoul, plus calme que son adversaire, lui plongea son épée au défaut de la cuirasse, et le renversa sur le sable. Les gens du comte de Blois, le croyant mort, prirent la fuite ; et le château du Puiset ouvrit ses portes au vainqueur. De nouvelles guerres, excitées par les grands vassaux, secourus tantôt par les Allemands et tantôt par les Anglais, en occupant Raoul, lui fournirent de nombreuses occasions de signaler sa valeur et sa fidélité. En 1130, il eut l'œil percé d'une flèche, à l'assaut du château de Livry. Il reçut, l'année suivante, la récompense de ses services, par son élévation à la dignité de grand sénéchal, dont Garlande (voy. ce nom) fut forcé de se démettre. Dès lors il partagea les soins du gouvernement avec le vertueux abbé Suger (voy. ce nom), et il mérita l'estime de ce grand homme. Raoul accompagna Louis le Jeune à Bor-

ont dit que Héribert avait été pendu par les ordres de Louis d'Outre-mer. Cette erreur a été signalée par dom Liron, dans les *Singularités historiques*, t. 3, p. 237.

(1) La *Chronique* de Raoul Glaber et celle de Flodoard ont été traduites en français par M. Guizot. Elles font partie du tome 6 de la *Collection de Mémoires relatifs à l'histoire de France*, Paris, Brière, 1824 et ann. suiv., in-8°.

(2) En latin *Radulphus* ; de là vient que quelques auteurs le nomment Rodolphe.

(3) L'intervalle de près de deux siècles qui sépare Raoul d'Héribert n'a pas empêché les compilateurs de dire et de répéter que Raoul était fils d'Héribert.

deaux, lors de son mariage avec Eléonore de Guienne. Il y vit la belle Alix ou Adélaïde (1), sœur cadette d'Eléonore, et ne put résister à ses charmes. Ayant fait annuler, sous prétexte de parenté, son union avec la sœur (2) du comte de Blois, il obtint la main d'Adélaïde. Thibaut, ennemi de Raoul, n'eut pas besoin d'être excité par sa sœur pour se venger d'un affront qui lui devenait personnel. Sur sa demande, le pape fit excommunier Raoul par un de ses légats. Louis le Jeune, embrassant la cause de son beau-frère, ravagea les terres de Thibaut, le menaçant de le dépouiller de ses domaines, s'il ne faisait pas lever l'excommunication. Thibaut fut obligé de se soumettre; mais ayant renouvelé ses plaintes contre Raoul, le roi rentra dans la Champagne, prit Vitry d'assaut, et en fit égorger les habitants. Ce fut pour expier cet acte de barbarie que Louis, à la sollicitation de St-Bernard, prit la croix. Il établit Suger régent du royaume, pendant son absence, et laissa le commandement des armées à Raoul, sous les ordres du régent. L'histoire ne reproche à Raoul d'autres défauts que sa parcimonie; mais nous n'avons pas assez de détails pour savoir s'il ne faudrait pas au contraire regarder comme une qualité ce goût pour l'économie dont on lui fait un crime. Il est plus difficile d'excuser Raoul d'avoir dépouillé sa sœur du comté d'Amiens, qu'elle avait porté en dot à son mari, et cela par le seul motif d'agrandir son comté de Vermandois. Sur la fin de sa vie, Raoul répara, par des dons aux abbayes, le scandale de son divorce, et mourut, regretté de ses vassaux et de son souverain, le 14 octobre 1151 ou, suivant quelques auteurs, dans les premiers mois de 1152 (3). Il fut inhumé dans l'église de St-Arnoul, à Crespy dans le Valois. Il avait eu, de son second mariage, deux filles et un fils (4), nommé, comme lui, Raoul, et qui lui succéda. Le jeune étant mort, en 1167, sans postérité, le Vermandois revint à sa sœur Elisabeth ou Isabelle, mariée à Philippe d'Alsace, comte de Flandre (*voy. l'Histoire généalogique* du P. Anselme, t. 1, p. 534). On trouve une *Vie* de Raoul le Vaillant parmi celles des *Hommes illustres de France*, par d'Auigny, t. 7, p. 86-94. W-s.

VERMANDOIS (LOUIS DE BOURBON, comte DE), fils naturel de Louis XIV et de la duchesse de la Vallière, naquit en 1667 et fut légitimé en 1669. Il fut nommé amiral la même année, en remplacement du duc de Beaufort; et lorsque le roi termina la dispute pour le rang entre les princes et les ducs de sa cour, ce fut le comte de Ver-

mandois qui obtint le pas, après les princes du sang. Au retour de sa première campagne, en 1683, et après quelques écarts de jeunesse qui avaient fortement déplu au monarque son père, et affligé madame de la Vallière, il mourut à Courtrai, d'une fièvre maligne, le 18 novembre de cette année (*voy. LA VALLIÈRE*). Il fut enterré dans le chœur de la cathédrale d'Arras, et on lui fit des obsèques magnifiques. Malgré les éloges que lui donne la présidente d'Onsembray, entre autres dans une lettre insérée parmi celles de Bussy-Rabutin (t. 5, p. 484), et malgré les vifs regrets qu'excita la perte prématurée de ce jeune prince, on n'aurait presque rien à dire de lui, si l'on n'avait débité sur son compte une anecdote tout à fait singulière. Elle est tirée des *Mémoires secrets pour servir à l'histoire de la cour de Perse*, (Amsterdam, 1745), libelle où, sous des noms supposés, se trouve l'histoire du masque de fer, et où l'auteur a voulu faire croire que ce personnage mystérieux n'était autre que le comte de Vermandois, réputé coupable d'avoir osé donner un soufflet au dauphin, fils de Louis XIV. La réfutation de ce rêve historique ou romanesque se trouve dans bien des ouvrages. Sainte-Foix en a inséré une très-longue dans le dernier volume de ses *Essais historiques sur Paris*. Il y publie l'extrait mortuaire de Marchialy, décédé à la Bastille le 19 novembre 1703, et inhumé le 20, dans l'église paroissiale de St-Paul, à Paris. C'était le nom donné au prisonnier qui a été l'objet de tant de recherches; nom dont on a voulu faire une anagramme: *Hic amiral* (c'est l'amiral). Cette désignation, arrangée comme à plaisir, convenait autant au duc de Beaufort qu'au comte de Vermandois; mais tout le monde aujourd'hui abandonne la double conjecture. Pour en démontrer l'absurdité quant au fils de madame de la Vallière, il suffit de rapprocher l'époque et le lieu de sa mort, de l'année où le masque de fer termina sa déplorable carrière, et de l'endroit où il reçut la sépulture. L—P—E.

VERME (JACOB), condottière illustre du 15^e siècle, était de Vérone, et d'une famille gibeline. Il fit ses premières armes vers l'an 1376, dans la compagnie de St-Georges, sous Albéric de Basciano; il entra ensuite au service de Jean Galeaz Visconti, auquel il demeura attaché toute sa vie. Jean Galeaz le désigna par son testament pour entrer au conseil de régence de ses fils; mais Jacob de Verme, demeuré fidèle à la duchesse-mère, ne tira point parti de l'autorité qui lui était confiée, pour se former, comme tous ses collègues, une petite principauté. Après la mort de la duchesse de Milan, il passa, en 1404, au service des Vénitiens: il commanda leurs armées dans la guerre contre François de Carrare; et à la fin de cette guerre, il sollicita le conseil des dix de faire périr, avec toute sa famille, ce prince qui était son ennemi personnel. — *Taddée* de VERME, fils de Jacob, suivit la même carrière

(1) Cette princesse avait nom *Pétronille*, mais elle le changea contre celui d'*Alix* ou d'*Adélaïde*.

(2) D'Auigny dit que la première femme de Raoul était fille de Thibaut. C'est une erreur. Velly se contente de dire qu'elle était parente du comte de Blois.

(3) D'Auigny recule la mort de Raoul jusqu'en 1155.

(4) Velly, croyant que Raoul était mort sans enfants, fait d'Elisabeth sa sœur. On voit que la conformité du nom lui a fait confondre le père et le fils. *Histoire de France*, t. 2, p. 66, édit. in-4^o.

que son père, et acquit aussi quelque réputation dans les armes. S. S—r.

VERMEIL, né à Montpellier vers la fin du 16^e siècle, se livra dès sa jeunesse à l'étude des sciences militaires, et se rendit en Hollande, où il s'instruisit dans la défense des places. Revenu dans sa patrie, il trouva occasion de signaler ses talents au siège de Montpellier, en 1622. Il se rendit ensuite au Caire et à Constantinople, où il fit le commerce; mais n'ayant pas réussi, il passa en Ethiopie, et parvint dans cette contrée à s'introduire dans la maison de l'empereur des Abyssins, au moyen de la connaissance qu'il avait des pierreries. Il s'y servit aussi de ses connaissances en artillerie, et obtint le commandement d'une armée de 10,000 hommes, avec laquelle il attaqua et mit en fuite celle d'un prince voisin. A son retour l'empereur, son maître, le fit son principal ministre et le chef de toutes ses armées, qui étaient composées de plusieurs centaines de mille hommes. Vermeil mourut en Abyssinie vers le milieu du 17^e siècle. Z.

VERMEIREN (AUGUSTIN), né en 1656 à Dendermonde, en Flandre, entra fort jeune, sous le nom de P. Augustin de St-Gommer, au couvent des Carmes de l'ancienne Observance, dans sa ville natale, et mourut prieur d'un couvent de son ordre, à Bruges, le 6 janvier 1703. Il est auteur du *Fabuliste moral*, en vers flamands, avec des notes, 1710, vol. in-4^e, publié à Gueldre, par le P. Marc de Ste-Elisabeth, autrement Hermans (d'Anvers), curé de Gueldre, et ancien provincial de l'ordre des Carmes. Ce Recueil se compose, en grande partie, de fables imitées d'Esopé, de Phèdre et de la Fontaine. Douze élégies flamandes du P. Augustin de St-Gommer, sur les souffrances de Jésus-Christ (le *Vendredi sanglant*), n'ont jamais vu le jour; le manuscrit se trouvait encore dans la bibliothèque des Carmes d'Anvers, à l'époque de leur suppression, en 1793. ST-R.

VERMEULEN (CORNEILLE), dessinateur et graveur au burin, né à Anvers en 1644, vint se perfectionner à Paris, qui était la première école de gravure de l'Europe: il ne tarda pas à s'y faire distinguer par le talent avec lequel il grava le portrait. Le désir de revoir son pays le ramena dans sa ville natale, où il se fixa sans oublier toutefois la France, à laquelle il devait sa célébrité, et où il fit d'assez fréquents voyages. Peu d'artistes ont gravé le portrait avec autant de perfection; on estime moins ses sujets historiques: il manque de certaine correction dans le dessin. Parmi ses nombreux portraits, on cite: 1^o *Marie-Louise d'Orléans, duchesse de Montpensier*, ovale en hauteur, d'après Rigaud. 2^o *Le maréchal de Luxembourg*, d'après le même. 3^o *Le maréchal de Catinat*, d'après Vivier. 4^o *Anne de Boulen*, femme de Henri VIII. 5^o *Catherine Howard*, autre femme de Henri VIII. 6^o *Olivier Cromwell*. 7^o *La reine d'Angleterre Elisabeth*; ces quatre portraits d'après Vander-Werff. 8^o *Jean de la Quinti-*

nie, ordonnateur des jardins du roi, grande pièce d'après Richard. 9^o *Mezzetin en pied*, d'après Defroy fils, pendant du *Crispin* d'Edelinck. Ses pièces historiques sont: *Marie de Médicis se sauvant de la ville de Blois*, d'après le tableau de Rubens de la galerie du Luxembourg, et *Erigone amoureuse de Bacchus et métamorphosée en raisin*, demi-figure, d'après le Guide. Ce graveur mourut à Anvers, en 1702. P—s.

VERMEYN (JEAN-CORNELIS), peintre hollandais, natif de Berwick, fut élève de son père, nommé, comme lui, Cornelis. Ses progrès furent si grands que Charles-Quint le prit en affection, et voulut toujours l'avoir avec lui dans ses voyages. Il le mena même à Tunis, où les talents de Vermeyn, comme ingénieur et comme architecte militaire, furent d'un grand secours pour l'armée de l'empereur. Ces occupations ne l'empêchaient pas de cultiver la peinture; il représenta diverses actions de cette guerre, notamment le siège et la vue de Tunis, tableaux estimés, que Charles-Quint fit depuis exécuter en tapisserie. Il avait orné l'abbaye de St-Vast, en Flandre, de belles compositions. A Bruxelles, on voyait de lui, dans l'église de Ste-Gudule, plusieurs tableaux remarquables, qui ont été détruits ou transportés en d'autres lieux. Dans celle de St-Gorecks, il avait peint une *Nativité* et un *Christ* ayant une main sur la poitrine, que l'on estimait beaucoup. Il avait fait disposer, dans cette même église, sa propre sépulture, et l'avait ornée, dans le haut, d'une image de Dieu le Père. Ce tombeau fut transporté depuis à Prague, dans la demeure d'un de ses frères, nommé Jean, habile orfèvre et savant modeleur, que Charles-Quint honora également de sa protection. La fille de Jean-Cornelis conservait plusieurs ouvrages de son père, notamment un portrait où il s'était représenté peignant. Dans le lointain, on voyait la ville de Tunis, et les différents postes de l'armée assiégeante. Il fut marié deux fois, et n'eut qu'une fille dont il fit le portrait en habit de turque. Son plaisir était de la voir dans ce costume; et chaque année, il la conduisait ainsi vêtue à la fête principale de Bruxelles. Il était lié d'une étroite amitié avec Scoorel, et de l'argent que leur procurèrent leurs ouvrages ils achetèrent conjointement des biens considérables dans la North-Hollande. Vermeyn avait adopté un costume particulier: sa barbe était tellement longue, que lorsqu'il la détachait il pouvait marcher dessus, ce qui lui avait fait donner le sobriquet de Jean de la Barbe. Cet artiste mourut à Bruxelles, en 1559. Son portrait, gravé par Thomas Galle, parmi ceux des célèbres peintres flamands, fut imprimé vers l'année 1600, avec des vers latins de Dominique Lampsonius. P—s.

VERMIGLI. Voyez MARTYR.

VERMIGLIOLI (JEAN-BAPTISTE), antiquaire italien, naquit à Pérouse en 1769. Il fit ses études à Orvieto. Revenu dans sa ville natale, il donna

une première preuve des connaissances qu'il avait acquises, en illustrant les antiquités d'*Arna*, chantées jadis par Silius Italicus, mais dont il ne reste que des ruines et sur l'emplacement de laquelle il a été édifié une autre ville. Le travail de Vermiglioli fut accueilli par les antiquaires sérieux, et fit cesser les doutes qui existaient sur la situation de cette cité, souvent confondue avec d'autres de ce nom, qui avaient existé, même en dehors du Latium. Cédant ensuite aux conseils de quelques amis, le jeune savant s'appliqua à la recherche des antiquités de Pérouse. Il étudia les archives, déchiffra les inscriptions, compara les écrivains entre eux, et publia enfin le résultat de ses recherches en 2 volumes in-4°, qu'il fit précéder d'une dissertation sur l'origine de Pérouse, depuis les temps les plus reculés. Se rapprochant ensuite des temps présents, il fit à la fois l'histoire des monnaies qui si souvent fournit à la chronologie des lumières précieuses, celle des travaux des sociétés scientifiques, enfin de la presse et des ouvrages publiés à diverses époques dans la ville dont il ressuscitait le passé. Le gouvernement récompensa ces utiles publications en nommant Vermiglioli professeur d'archéologie à Pérouse. C'est alors que le savant antiquaire publia ses *Leçons élémentaires d'archéologie*, 1821, 2 vol. in-8°, destinées à faciliter l'étude des antiquités de l'Italie. Il raconta aussi la vie de deux antiquaires comme lui : Maturanizio et Jacopo. La découverte d'une inscription étrusque lui fournit ensuite l'occasion de publier, sur le sens qu'elle présentait, des observations empreintes d'une judicieuse érudition. Nommé enfin conservateur des antiques, Vermiglioli en profita pour décrire un cadran unique et fort négligé jusqu'alors, quoique faisant partie des richesses du musée; Vermiglioli était membre de plusieurs académies. Il mourut vers 1840. Voici la liste de ses principaux ouvrages, tous écrits en italien : *De l'antique cité d'Arna*, Pérouse, 1800, in-8°; — *Les Inscriptions antiques de Pérouse, avec une dissertation sur l'origine de cette ville*, ibid., 1804, 2 vol. in-4°; — *Pantographie de Pérouse au 16^e siècle*, ibid., 1806, in-8°; — *Mémoire pour servir à la vie de Maturanizio*, 1807, in-8°; — *Mémoire sur la vie de Jacopo l'antiquaire*, 1813, in-8°; — *Des monnaies de Pérouse*, ibid., 1816, in-8°; — *Leçons élémentaires d'archéologie*, ibid., 1821, 2 vol. in-8°; — *Bibliographie historique de Pérouse*, 1823, in-4°; — *Conjecture sur une grande inscription étrusque découverte en 1822*, ibid., 1824, in-4°; — *D'un cadran unique et inédit, placé au musée de Pérouse*, ibid., 1825, in-8°.

Z.

VERMINA, fils de Syphax, roi de Numidie, signala sa valeur contre Masinissa, autre roi numide, qu'il chassa de ses états héréditaires; mais battu à son tour par ce prince réuni aux Romains, il fut fait prisonnier avec son père Syphax, et conduit à Albe pour servir d'ornement

XLIII.

au triomphe de Scipion l'Africain, l'an 203 avant J.-C. Cependant, soit par la protection des vainqueurs, soit par un effet de leur politique, ce prince, après la mort de son père, fut remis en possession de la partie de la Numidie qui n'avait pas été annexée au royaume de Masinissa. Voilà tout ce qu'on sait sur le fils du malheureux Syphax, dont la postérité régnait encore dans une petite partie de l'Afrique, à l'époque de la destruction de Carthage.

B—P.

VERMOND (l'abbé MATTHIEU-JACQUES DE), fils d'un chirurgien de village, était docteur de Sorbonne depuis 1757, et bibliothécaire au collège Mazarin, lorsque ses liaisons avec le fameux Loménie de Brienne (*voy. LOMÉNIE*) le firent sortir de l'obscurité. Le mariage du Dauphin, depuis Louis XVI, avec l'archiduchesse Marie-Antoinette, ayant été arrêté en 1769, l'impératrice Marie-Thérèse désira que la jeune princesse se perfectionnât dans la langue française. Elle lui avait donné pour lecteurs deux comédiens nommés Aufresne et Sainville. Ce choix déplut au cabinet de Versailles; le marquis de Durfort, alors ambassadeur à Vienne, fit des représentations : les deux comédiens furent congédiés, et l'impératrice demanda qu'on lui envoyât pour les remplacer un ecclésiastique instruit et qui fût au fait des usages du grand monde. Le duc de Choiseul se trouvait embarrassé du choix; déjà plusieurs sujets très-capables avaient refusé d'accepter un emploi aussi délicat, lorsque Loménie de Brienne proposa au ministre l'abbé de Vermond, comme un homme d'un caractère ferme et sûr. Les relations de celui-ci avec le parti philosophique parurent au duc de Choiseul une garantie suffisante. Vermond fut envoyé à Vienne avec tous les éloges faits pour inspirer une confiance illimitée. La nature lui avait refusé les avantages extérieurs qui rendent facile le rôle de courtisan : son regard sombre et farouche, ses yeux perçants offraient l'empreinte de son caractère; mais comme il savait joindre la finesse à la brusquerie, il tirait parti de cet extérieur repoussant, pour se donner l'air de la franchise et de l'originalité. Il parvint d'autant plus facilement à se faire aimer de la jeune princesse, que lui-même conçut d'abord pour elle un dévouement qui allait jusqu'à l'adoration. Vive et aimante, Marie-Antoinette se laissa bientôt dominer par un instituteur qui, au caractère respectable d'ecclésiastique, joignait la brusquerie impérieuse d'un ami désintéressé. On a même accusé l'abbé de Vermond de n'avoir cherché qu'à se faire aimer de son élève, et par un calcul adroit, mais coupable, de s'être très-peu occupé de perfectionner son instruction. Quoi qu'il en soit, dès les premiers moments, la princesse contracta l'habitude de rendre l'abbé de Vermond confident et arbitre de ses pensées, et jusqu'à la révolution, il ne cessa d'avoir sur elle le même ascendant. Pour lui donner du crédit

24

sur l'esprit de l'archiduchesse, autant que pour s'en faire un serviteur dévoué, l'impératrice lui avait permis de se rendre tous les soirs au cercle de la famille impériale. L'abbé de Vermond, qui n'avait encore approché d'aucun prince, fut enivré de cet honneur; il n'admirait que les usages de la cour de Vienne. Tel était l'homme que l'étoile funeste de Marie-Antoinette lui avait réservé pour guider ses premiers pas sur un théâtre aussi dangereux que la cour de Versailles. Dès son début, l'abbé de Vermond fit éconduire l'historiographe de France Moreau (*voy.* MOREAU), que ses talents avaient fait choisir pour être bibliothécaire de la Dauphine. Excitée par son instituteur, Marie-Antoinette tourna en dérision la comtesse de Noailles, qui lui rappelait sans cesse les règles de l'étiquette. La Dauphine témoignait beaucoup de tendresse à Mesdames, filles de Louis XV. Madame Victoire, surtout, répondit avec empressement à ces avances; elle ne négligeait rien pour l'attirer dans sa société et dans celle de Madame Adélaïde, sa sœur; car elle sentait combien leurs avis et leur expérience pourraient être utiles à la jeune princesse: elle lui donna même plusieurs fêtes; mais Vermond, craignant de perdre son influence, s'opposa bientôt à ces réunions. On le vit sans cesse prendre part à des intrigues qui eurent pour résultat de donner des torts apparents à Marie-Antoinette, et d'indisposer contre elle des familles puissantes. Ainsi, il lui attira l'inimitié, depuis si fatale, de toute la maison de Rohan, en dépréciant l'instruction de Madame Clotilde, l'aînée des sœurs de Louis XVI, qui avait pour gouvernante la comtesse de Marsan. Cette dame et ses amis répondirent à ces critiques par des réflexions défavorables sur l'éducation que l'impératrice Marie-Thérèse avait donnée à ses filles. Dès ce moment, selon l'expression de madame Campan, il s'établit un *foyer de commérage* contre Marie-Antoinette dans la société de madame de Marsan: ses moindres actions y étaient mal interprétées; et le prince Louis de Rohan (*voy.* ce nom), ambassadeur à Vienne, s'y rendit l'écho de ces propos injurieux. Vers la fin du règne de Louis XV, les princes, frères du Dauphin, et les princesses, voulant varier les plaisirs de leur société, commencèrent à jouer la comédie. L'abbé de Vermond, qui évitait toujours de prendre le ton sévère d'un instituteur, ne s'opposa pas d'abord à ce nouveau genre de distraction. Il laissait la Dauphine ne s'occuper que de musique et de lectures frivoles. Jamais il ne lui présentait un livre d'histoire. A l'avènement de Louis XVI, il ne tint pas à lui que la nouvelle reine ne se jetât dans le tourbillon des affaires publiques. Il engagea cette princesse à demander le rappel du duc de Choiseul; mais elle n'y réussit pas: le roi avait puisé dans les papiers du Dauphin son père, d'invincibles préventions contre cet homme

nement pour Vermond, qu'il connaissait pour une créature de Choiseul, et pour un partisan des encyclopédistes. Jamais, étant Dauphin, ce prince ne lui avait adressé une parole, et très-souvent il ne lui avait répondu que par un haussement d'épaules. Vermond, dont le secret pour conserver sa position à la cour consistait à savoir offrir sa retraite à propos, voyant que Louis, devenu roi, ne changeait pas de procédé à son égard, prit le parti de lui écrire, pour lui demander que, tenant uniquement de la confiance du feu roi l'honneur d'être admis dans l'intérieur le plus intime chez la reine, il ne pouvait continuer de rester auprès d'elle sans en avoir obtenu le consentement de son époux. Louis XVI lui renvoya sa lettre, après y avoir écrit ces mots: « *Je consens à ce que l'abbé de Vermond continue ses fonctions auprès de la reine.* » Dès lors, la faveur dont il jouissait fut assurée. Il eût pu aspirer aux plus hauts emplois; mais satisfait de dominer dans l'intérieur de la reine, assez riche en biens ecclésiastiques, il bornait là son ambition. Il disait que le cardinal Dubois avait été un sot; et qu'il fallait qu'un homme de sa sorte, parvenu au crédit, fit des cardinaux et refusât de l'être. Chez la reine, il ne souffrait aucun partage dans la confiance de cette princesse. Elle n'avait pas dédaigné de confier à Campan, secrétaire de son cabinet, le regret qu'elle avait de n'avoir pu faire rappeler le duc de Choiseul. L'abbé de Vermond, qui, jusqu'alors, avait vécu avec ce serviteur de la reine dans la plus étroite intimité, le menaça de toute sa haine, s'il continuait à profiter de la bienveillance de sa maîtresse pour s'initier dans les secrets de l'Etat. « Comme instituteur et comme ami, lui dit-il, j'ai dû faire à la reine les représentations les plus sévères sur le tort qu'elle avait eu de vous communiquer les détails qui sont à votre connaissance. La reine ne doit avoir que moi pour confident des choses qui doivent être ignorées. » L'abbé de Vermond n'était sans doute pas blâmable d'empêcher cette jeune souveraine de parler d'affaires d'Etat à un des moindres officiers de sa maison; mais il y avait de sa part plus que de l'inconvenance à annoncer qu'il serait initié dans les secrets les plus intimes de la reine. Il n'était pas moins jaloux de ses fonctions de lecteur, bien qu'il ne les exerçât point: il s'opposa toujours à ce que la lectrice en titre s'acquittât des siennes; il trouvait bon cependant que les femmes de chambre de la reine, entre autres madame Campan, fissent la lecture à cette princesse. Dans ses entretiens journaliers avec Marie-Antoinette, il encourageait l'éloignement qu'elle avait pour les gênes de l'étiquette, il ne cessait de lui vanter la simplicité de Marie-Thérèse, qui, sans gardes et sans escorte, allait visiter les personnages qu'elle honorait de ses bonnes grâces. Tout ce qui était autrichien excitait l'engouement

de cet imprudent conseiller. Intimement lié avec le comte de Mercy-d'Argenteau, ambassadeur de l'Empire auprès de Louis XVI, Vermond passait pour rendre certains services à la cour de Vienne, il est constant du moins qu'il a quelquefois déterminé la reine à des démarches dont elle n'appréciait pas les conséquences. En 1775, l'archiduc Maximilien, frère de cette princesse, vint en France, et voulut avoir le pas sur les princes du sang. La reine appuya cette prétention, d'autant plus déplacée que l'archiduc voyageait *incognito*; et si elle commit cette faute, ce fut à l'instigation de l'abbé de Vermond. Le crédit de ce dangereux mentor parut fléchir un instant devant l'influence naissante de la comtesse Jules de Polignac, qui devint l'intime amie d'une reine trop portée à chercher sur le trône les plaisirs de la vie privée. Il prit alors le parti de se retirer de la cour. « On lui fit l'honneur de croire, dit « madame Campan, qu'il s'était permis des « présentations sur l'emploi trop frivole du temps « de son auguste élève, et qu'il avait jugé que « par son double caractère d'ecclésiastique et « d'instituteur il était désormais déplacé à la « cour; on se trompait, son mécontentement « portait uniquement sur la faveur accordée à la « comtesse Jules. Après une absence d'une quinzaine de jours, nous le vîmes reparaître à « Versailles, et reprendre ses fonctions accoutumées. » La reine l'avait fait inviter, par le comte de Mercy, à revenir près d'elle; et l'abbé n'y avait consenti qu'à deux conditions : la première, qu'il ne recevrait d'ordres que de la reine en personne; la seconde, qu'elle lui ferait donner quatre-vingt mille livres de revenus en biens ecclésiastiques. Il avait eu le crédit de faire nommer accoucheur de la reine, Charles-Thomas Vermond, son frère, homme grossier dans son langage, mais praticien habile, et qui, lors de la naissance de Madame Royale, l'aînée des enfants de Louis XVI, sauva la vie de Marie-Antoinette par une saignée faite à propos. On a remarqué que lorsque le chirurgien Vermond était au château pour son service, son frère l'abbé, qui affectait avec lui le ton de la supériorité, ne l'appelait jamais que *M. l'accoucheur*. L'impératrice Marie-Thérèse étant morte en 1780, Louis XVI envoya l'ordre à l'abbé de Vermond d'annoncer à la reine cette triste nouvelle. Celui-ci s'étant acquitté de cette commission avec la prudence convenable, le roi lui adressa ces mots : *Je vous remercie, monsieur l'abbé, du service que vous venez de me rendre. C'est la seule fois, pendant l'espace de dix-neuf ans, que ce monarque lui ait adressé la parole. Le rôle de l'abbé de Vermond, pour le malheur de la France, ne devait pas se borner à ces intrigues d'intérieur. Il aspirait à voir la reine s'immiscer dans le gouvernement; mais tant que le comte de Maurepas vécut, tous ses efforts furent inutiles. Néanmoins le maréchal de Castries, ministre de la marine,*

sans s'écarter des formes de déférence qu'il était obligé de garder envers le mentor du roi, marquait publiquement sa soumission aux volontés de la reine. Les autres ministres, sans manquer aux égards dus à l'épouse du souverain, ne croyaient pas cependant devoir lui subordonner leurs décisions. Quand elle désirait quelque grâce pour un de ses protégés, elle en parlait aux ministres, qui proposaient au roi, ou donnaient un refus respectueux. Cette dépendance de la reine envers les ministres parut inconvenante à l'abbé de Vermond. Selon lui, les désirs de leur souveraine devaient être des ordres pour eux. Cette doctrine était trop séduisante et trop commode pour ne pas être du goût d'une jeune reine habituée aux adorations des courtisans : elle l'adopta sans peine; et si pendant les premières années du règne de son époux elle eut peu d'influence sur le choix des ministres, du moins le roi eut-il l'attention de vouloir qu'aucun n'arrivât malgré elle au pouvoir. Ainsi, quand il fut question d'élever le comte de St-Germain au département de la guerre, l'abbé de Vermond fut chargé de rédiger, pour être mis sous les yeux de la reine, un mémoire en faveur de cet homme d'Etat, contre lequel elle avait d'assez justes préventions. A la mort du comte de Maurepas, Vermond se fit l'instrument d'une cabale secrète, qui, sans que le roi s'en doutât, visait à mettre l'action du gouvernement entre les mains de Marie-Antoinette. Personne n'était plus propre que lui à un pareil rôle. Doué d'une ténacité à toute épreuve, il suivit, pendant vingt années, le même plan, sans jamais s'en écarter. Peu susceptible de bienveillance, avare de son crédit, il disait du mal de tout le monde; et l'habitude où il était de tout improuver donnait un grand poids à son suffrage (1). Ce fut ainsi qu'il contribua à faire arriver Loménie de Brienne au contrôle général et à la présidence du conseil. Il avait fait précédemment, en faveur de son ancien protecteur, plusieurs tentatives inutiles, dans lesquelles il s'était bien gardé de persister; car personne n'usa plus finement de son crédit. Les notables étaient très-mécontents du contrôleur général Calonne, qui les avait fait convoquer pour approuver ses opérations de finance. La reine confia à Vermond l'embarras du roi. « Madame, lui « dit-il, il est un homme que tout le monde désire; vous ne pouvez mieux faire que d'engager le roi à le remettre à la tête des finances : « c'est M. Necker. » La reine lui fit contre ce dernier des objections que l'abbé avait prévues; et, comme de guerre lasse, il proposa de nouveau Loménie de Brienne. L'élévation de ce ministre fut un triomphe pour l'instituteur de la reine. Il

(1) Dans la lettre du marquis de Caraccioli à d'Alembert, écrite le 1^{er} mai 1781 sur le premier ministère de Necker, on voit que l'abbé de Vermond soutint pendant un temps, par ses insinuations auprès de la reine, le crédit de Necker, dans la vue de contre-miner l'influence de madame de Polignac, qui s'était prononcée contre le ministre genevois.

y avait travaillé dix-sept ans; et lui-même disait que ce n'était pas un terme trop long pour réussir dans une cour. Dès lors il devint un personnage important à Versailles. Il obtint de la reine que son appartement au grand commun fût agrandi, afin de donner d'une manière plus décente ses audiences à des ministres, à des cardinaux et à des évêques. Marie-Antoinette lui montra encore plus d'égards que par le passé. Le mot de *Monsieur* précédait désormais celui d'abbé, quand elle lui adressait la parole; et l'influence de sa faveur fut telle, que dès cet instant, par un mouvement spontané, les personnes qui composaient l'intérieur de la reine se levaient au passage de *Monsieur l'abbé*. Il était réservé au ministre que Vermond avait en quelque sorte créé de hâter le moment fatal de notre révolution. La reine, entraînée par son instituteur à se mêler des affaires de l'Etat, protégea de son influence les mesures violentes que Brienne appelait au secours de son incapacité. L'exil du parlement à Troyes souleva l'opinion publique. Les ennemis de Marie-Antoinette firent circuler d'infâmes caricatures, dans lesquelles figurait l'abbé de Vermond (1). L'opinion publique s'était déclarée contre cette infortunée princesse, surtout depuis la fameuse affaire du collier, dans laquelle Vermond lui avait conseillé, ainsi que Breteuil, ministre de la maison du roi, de donner de l'éclat à sa juste vengeance contre le cardinal de Rohan. Selon les Mémoires de l'abbé Georgel, le baron de Breteuil fut, dans cette occasion, aveuglé par sa haine contre le cardinal; et Vermond, *qui ne semblait, dit-il, respirer que pour l'honneur de sa souveraine*, se laissa seulement emporter par l'impétuosité de son zèle. Madame Campan ne le traite pas, à beaucoup près, avec autant d'indulgence. Elle ne sépare pas le baron de Breteuil et l'abbé de Vermond dans ses reproches. Selon elle, ces deux conseillers, également animés d'une haine implacable contre le cardinal, ne virent dans cette affaire que leur ennemi perdu à la cour et déshonoré aux yeux de l'Europe entière. Ils ne jugèrent pas avec quel ménagement il fallait étouffer une affaire d'escroquerie, dans laquelle le nom de Marie-Antoinette se trouvait si gravement compromis par d'obscurs intrigants, dont le cardinal de Rohan était la dupe. On sait quelle fut l'issue du procès. Vermond eut l'adresse de rejeter tous les torts sur le baron de Breteuil. Lors de la convocation des états généraux, les attaques des révolutionnaires se dirigèrent avec violence contre Marie-Antoinette, et contre ceux qui possédaient sa confiance.

(1) L'une d'elles faisait allusion au cheval de bois, par le moyen duquel les Grecs prirent Troie : on voyait un cheval monté par la reine; des oreilles du quadrupède sortaient l'édit du timbre et celui de l'impôt territorial. La duchesse de Polignac tenait l'étrier de la gauche; l'abbé de Vermond, l'étrier de la droite; le garde des sceaux Lamoignon tenait la bride. On voyait sortir de la bouche du cheval Loménie de Brienne, et le baron de Breteuil du côté opposé. Au bas on lisait cette inscription : *Rassurez-vous, ce ne sont pas des Grecs*.

Madame de Polignac ayant émigré, tous les dangers attachés à la faveur de cette princesse retombèrent sur Vermond. Il devint l'objet de l'exécration publique; et ceux qui, sans être les ennemis de la reine, lui supposaient des torts, les attribuaient principalement à la fatale direction que lui avait donnée son ancien instituteur. Dans les pamphlets, dans les journaux, on le signalait comme un autre Narcisse; on appelait sur lui la justice du peuple, *qui aurait voulu le voir à côté de Launay et de Flesselles*. La reine, alarmée des dangers qui menaçaient le plus ancien de ses serviteurs, lui conseilla de se rendre à Valenciennes, où commandait le prince d'Es-terhazy; il partit de Versailles le 17 juillet 1789; mais il ne put rester longtemps en sûreté à Valenciennes, et partit pour Coblenz. Après y avoir résidé quelques mois, il se rendit à Vienne, où il mourut. Les Mémoires du temps s'accordent à le peindre comme un intrigant dangereux, particulièrement ceux du baron de Bezenval et de madame Campan. Cette dernière cherche à s'excuser d'avoir traité si sévèrement un homme avec lequel elle vécut, pendant vingt ans, dans des rapports d'intimité : « mais, observe-t-elle, comment pourrais-je voir sous des couleurs « favorables un homme qui, après s'être arrogé « le rôle important de conseiller unique et de « confident de la reine, la dirigea avec si peu de « prudence, et nous donna la douleur de voir « cette princesse mêler à des qualités qui faisaient « le charme de tout ce qui l'environnait des torts « qui nuisaient à sa gloire et à son bonheur? » Proyard, dans ses divers écrits sur Louis XVI, et l'abbé de Baruel dans ses *Mémoires sur le Jacobinisme*, accusent Vermond d'incrédulité, et cependant, si l'on en croit madame Campan, il tenait plus qu'aucun autre ecclésiastique à la hiérarchie du clergé. L'abbé Georgel est le seul qui le traite avec quelques ménagements : mais il faut considérer qu'il devait de la reconnaissance à Vermond, qui lui avait toujours montré de l'amitié. Et même dans l'affaire du collier, ce fut le confident de la reine qui sauva de la Bastille le confident du cardinal, par son intercession auprès de cette princesse. D-R-R.

VERNA (JEAN-MARIE-VICTOR DAUPHIN DE), administrateur et homme politique français, naquit d'une famille noble et ancienne du Dauphiné, au château de Verna, le 28 juin 1775. Il sortit à dix-sept ans de l'école royale de marine; il fit, en qualité d'élève, le voyage de Constantinople. Il rentra ensuite dans ses foyers jusqu'au moment où le général de Précý, appelé par les Lyonnais pour organiser leur résistance contre la convention, s'adressa au dévouement de tous ceux qui aspiraient comme eux à résister à cette assemblée. Le jeune de Verna avait eu la douleur de voir son père immolé par le tribunal révolutionnaire, et la singulière générosité d'intercéder avec succès pour son dénonciateur, menacé d'un

sort semblable. Il ne fut pas des derniers à répondre à l'appel de Précý; il servit avec honneur dans l'artillerie lyonnaise, et, demeuré prisonnier des assiégeants, fut assez heureux pour être sauvé par un officier républicain dont il était personnellement connu. Après le siège de Lyon, Verna fugitif et proscrit, chercha un asile dans l'armée des Alpes, où il remplit pendant quelque temps les fonctions d'aide-médecin. Il quitta la vie des camps lors du rétablissement momentané de la paix, et épousa, en 1806, mademoiselle Ferrus de Vandranges, sa cousine, dont le père avait été victime comme le sien des troubles révolutionnaires. Pendant vingt ans, Verna partagea sa vie entre ses devoirs de famille, les douceurs de l'étude et la pratique des bonnes œuvres, qui en consumait la plus grande portion. En 1826, il fut nommé aux fonctions de premier adjoint de la mairie de Lyon, et se vit souvent appelé à diriger l'administration municipale en l'absence du maire, de Lacroix-Laval, que retenaient à Paris ses devoirs de député. C'est à son initiative ou à son concours que l'on fut en grande partie redevable des établissements du Dispensaire, de la Solitude de Ste-Madeleine, des Sourds et Muets, des Frères des écoles chrétiennes, de l'œuvre de St-François Régis, etc. Deux ans plus tard, ses concitoyens qui avaient apprécié le mérite de ses services, le députèrent à la chambre à une forte majorité. Verna prit une part active aux travaux législatifs; mais, naturellement timide et plein de défiance de lui-même, il monta rarement à la tribune, et ne parla guère que sur les questions où l'industrie nationale était intéressée. Lors de la discussion du projet de loi sur la dotation de la pairie, Verna développa un amendement qui avait pour but de mettre à la disposition du roi, pour être transmise jusqu'à concurrence de treize mille francs par an, au pair dont la fortune serait insuffisante, la pension qu'un successeur à la pairie n'aurait pas réclamée, ou dont il n'aurait pas demandé la transmission dans les six mois. L'amendement ne fut point accueilli. Verna ne fut point réélu en 1830. Lorsque Charles X répondit à l'adresse des deux cent vingt et un par un coup d'Etat, suivi d'une révolution, Verna tint tête aux insurgés, et il ne quitta son poste que lorsqu'il lui fut démontré qu'il fallait céder aux circonstances. Verna remplissait les fonctions de maire de Lyon, en l'absence de M. de Lacroix-Laval. « Attaché consciencieusement, dit une relation empreinte de l'esprit du temps, aux principes et aux chefs du gouvernement qui succombait, il s'efforça de les défendre avec tout le zèle et le dévouement d'un homme d'honneur, et sans l'arrière-pensée d'obtenir le pardon ou la faveur du gouvernement qui allait lui succéder(1). » Eloigné des fonctions publiques,

Victor de Verna se dévoua avec une nouvelle ardeur aux actes de bienfaisance dont l'exercice avait rendu son nom si recommandable aux classes indigentes, et déploya un zèle en quelque sorte apostolique dans la diffusion des doctrines propres à combattre, dans tous les rangs de l'ordre social, les débordements de la licence et de l'impiété. La société de la Propagation de la Foi, destinée à faire pénétrer les lumières et les bienfaits du christianisme dans les contrées les plus reculées de l'univers, dut à son zèle et à ses conseils des perfectionnements salutaires, et Lyon ne compte aucune institution charitable où il n'ait laissé des traces intelligentes et durables de sa coopération. La bienfaisance et la loyauté du caractère de Verna ne le mirent point à l'abri des suspicions de l'autorité. Lors de l'agitation que produisit en 1832 le débarquement de la duchesse de Berry, une perquisition eut lieu dans son domicile; mais cet acte de l'autorité laissa intact l'honneur de Verna, et fut justement blâmé. Ce pieux citoyen, peu fait pour le siècle où il vécut, s'éteignit le 17 juin 1841. La population entière assista à ses obsèques par des représentants tirés de tous les rangs de la société. Toutes les préoccupations, toutes les divisions furent un instant suspendues dans un sentiment universel de douleur et de respect; « le peuple en foule » s'était porté au-devant du cortège, et témoignait de sa vénération et de sa reconnaissance « pour celui qui avait été le bienfaiteur de tant » de malheureux (1). » Victor de Verna cultivait avec un goût éclairé les arts et les lettres, et possédait dans son château de Chaintré, près de Mâcon, une collection curieuse de livres et de manuscrits du 15^e siècle, et de meubles d'une haute antiquité. Le musée et le cabinet d'histoire naturelle de Lyon furent redevables à son crédit momentané de plusieurs acquisitions importantes. Il avait reçu de Charles X la croix de la Légion d'honneur, et le pape Grégoire XVI avait récompensé, par la décoration de St-Grégoire, son zèle pour les missions étrangères. Parmi les productions consacrées à la mémoire de cet homme de bien, nous citerons la *Notice biographique* publiée à l'époque de sa mort, par l'abbé Bez, chanoine de St-Dié (Lyon, 1841), et l'article inséré dans la *Revue générale* de Pascallet, par M. H. de Lestrées, Paris, avril 1846.

A. B—ÉE.

VERNAGE (MICHEL-LOUIS), médecin, que Voltaire a célébré en beaux vers dans un de ses discours philosophiques, naquit à Paris, en 1697. Avant lui, son père s'était fait un nom dans la médecine. Le jeune Vernage ayant terminé d'excellentes études qui ne s'étaient pas bornées à l'art de guérir, fut reçu docteur-régent de la faculté à l'âge de vingt et un ans, se lança dans la pratique, fut très-considéré de ses confrères et recherché dans le grand monde. Helvétius, père

(1) Une semaine de révolution, ou Lyon en 1830, par M. Morand.

(1) Notice biographique, par M. Bez.

de l'auteur du livre de *l'Esprit*, ne contribua pas peu à lui procurer une nombreuse et brillante clientèle; mais il ne dut bientôt plus qu'à son propre mérite la confiance qu'il inspirait. Il était encore fort jeune médecin, lorsqu'il fut appelé auprès du roi de Pologne, Stanislas, malade à Chambord. et il eut le bonheur de l'arracher à la mort. En 1752, il prit part au traitement de la petite vérole du Dauphin, fils de Louis XV, qui était l'objet des vives alarmes de toute la France; et à la suite d'un heureux succès, il reçut, ainsi que ses confrères, des lettres de noblesse. On l'avait accusé d'être trop partisan de la saignée, dans un temps où, comme aujourd'hui, on attribuait presque toutes les maladies à l'inflammation du sang; mais il ne tarda pas à éviter l'excès d'employer trop ou trop peu ce moyen curatif. Vernage n'a publié qu'un seul écrit et encore sans y attacher son nom : *Observations sur la petite vérole naturelle et artificielle*, Paris, 1773, in-12. Il était favorable à l'inoculation; mais il voulait que l'on n'en fit usage qu'avec des précautions qui furent trop souvent négligées à la première époque de l'introduction de cette méthode. Vernage mourut le 11 avril 1773. Il était devenu, depuis 1770, l'ancien de sa compagnie; il remplissait de plus les fonctions de censeur royal. Le docteur Maloet a publié, en 1776, un *Eloge historique de M. de Vernage*. L—P—E.

VERNANSAL (GUY-LOUIS), peintre, élève de Ch. Lebrun, naquit à Fontainebleau le 12 juillet 1648; il fut reçu le 27 septembre 1687 à l'Académie, sur son tableau de la *Révocation de l'édit de Nantes*, aujourd'hui conservé dans les galeries de Versailles; adjoint à professeur le 13 août 1695, il fut nommé professeur le 14 juillet 1704. Il a pris part aux Salons de 1699 et 1704, et J. de Lyen exécuta son portrait, qui a été gravé par Larmessin. Vernansal a voyagé durant plusieurs années. Il composa notamment en 1716, pour l'électeur de Cologne, le dessin de la décoration du plafond de la galerie du palais de Bonn, qui lui fut payé mille sept cents livres; c'est à Padoue qu'il a le plus travaillé. On trouve, à San-Canziano, une grande fresque représentant l'*Immaculée Conception*; aux Servites, un *Christ crucifié, qui se détache le bras de la croix pour toucher et guérir une plaie à St-Pellegrino Lariosi*; à Ste-Claire, la *Nativité et la Présentation de la Vierge*; à l'église de Torresino, la *Nativité de la Vierge* (daté 1720 et signé), la *Nativité de Jésus-Christ* (signé et daté 1722); à l'église Ste-Anne, deux tableaux représentant la *Nativité et la Présentation de la Vierge*; à l'église St-Léonard, *Jésus-Christ au jardin des Oliviers*; à l'église St-Gaëtan, la *Flagellation*, tableau d'autel, et le *Paradis*, peint à la voûte; enfin à Rome, dans l'église de Notre-Dame-des-Miracles, on voit de ce peintre, dans la chapelle près de la sacristie, deux tableaux de la *Madeleine*. Vernansal peignit en 1689, pour la communauté des Orfèvres, le tableau votif offert à la

Ste-Vierge, dans l'église de Notre-Dame de Paris, dont le sujet était : *Jésus-Christ ressuscitant la fille de Jaire* (au musée du Louvre). Le musée d'Orléans possède, de cet artiste, une toile représentant : *Ste-Bathilde vendue au maire du palais Archambault, devenant la femme de Clovis II*. Cette œuvre avait été commandée à Vernansal, qui se trouvait à Orléans, par la famille Barbot-Duplessis, pour un exercice qui devait avoir lieu au collège de cette ville, dirigé par les jésuites. Guy Vernansal mourut à Paris le 9 avril 1729, laissant un fils, *Jacques-François*, qui s'adonna également aux arts, et qui, après avoir fait ses études à Venise, fut agréé à l'Académie de peinture de Paris, le 29 avril 1741, sans avoir pu parvenir à se faire recevoir académicien, car il était loin de posséder le talent de son père. B. DE L.

VERNAZZA (JOSEPH, baron DE FRENEY), antiquaire et philologue, naquit à Albe (*Alba Pompeia*), le 10 janvier 1745, d'Antoine Vernazza, médecin distingué. Le jeune Vernazza fit, avec un succès remarquable, ses études littéraires à Turin; et à l'âge de vingt ans, il fut gradué docteur en droit à l'université de cette ville. Employé ensuite dans divers ministères, il sut faire apprécier son mérite par les hommes d'Etat qui les remplissaient, et surtout par le célèbre Boggio (*voy. ce nom*), dont il s'acquit l'estime. En 1773, lors de la suppression des jésuites, on lui confia la garde des archives de cette compagnie. Ce fut lui qui rédigea l'édit du recensement ordonné par Victor-Amédée III, pour procéder à une égale répartition de l'impôt. L'*Adelaide illustrata* de Jean-Thomas Terraneo, le premier historien qui ait répandu quelque lumière sur la généalogie des princes de la maison de Savoie, fut l'ouvrage qui détermina Vernazza à diriger ses recherches sur les antiquités de son pays. Il écrivit à ce sujet plusieurs mémoires remarquables par la sagacité de l'auteur dans l'examen de ces monuments. Il ne borna pas là son activité : les antiquités romaines devinrent bientôt l'objet de ses travaux. La découverte d'un monument sépulcral trouvé dans le lit du Tanaro, près de la ville d'Albe, et portant les noms de Germanus et de Marcella, lui fit composer un opuscule latin sur ces personnages et sur le temps où ils vivaient. Ce savant mémoire offre le caractère qui distingue toutes ses productions, savoir, une brièveté qui laisse au lecteur le soin de suppléer les détails accessoires ou secondaires, et s'attache aux points principaux. Le laconisme de Vernazza avait son principe dans les vues qui le dirigeaient : son dessein était de ne produire que ce qui lui appartenait en propre; et il s'abstenait de ce qui avait été traité avant lui. Dans cet esprit, il recherchait avec soin les sources historiques encore intactes; et il était, par exemple, tellement versé dans la généalogie des familles dont il s'était instruit, qu'il y signalait

toujours quelque chose d'inconnu. Il en donna des exemples dans plusieurs Vies qu'il écrivit, telles que celles de George Benvenuti, de Pietrino Belli, de Macrino, de Joffredi, etc., mais surtout dans ses recherches sur les peintres anciens. On lui doit, sur ce dernier point, la connaissance des véritables origines de la peinture à l'huile, en Piémont, sous Amé V. Les commencements de l'art typographique furent aussi l'objet de recherches spéciales et analogues à ses goûts. On a observé que la connaissance des premiers livres imprimés était propre à fournir des lumières utiles à l'histoire littéraire et à la critique, soit parce que le temps a détruit des exemplaires d'après lesquels certains livres ont été décrits, soit à cause des intercalations que des modernes se sont permises dans quelques ouvrages anciens, qu'ils ont ainsi dénaturés. Les opuscules de Vernazza sur la typographie ont laissé loin derrière lui, dans la partie qu'il a traitée, les travaux de Meerman et de Maittaire. Mais c'est dans la connaissance approfondie des anciennes inscriptions et dans l'art d'en imiter le génie et le style, qu'il s'est particulièrement distingué. On connaît les difficultés attachées à ce genre : outre la forme antique que l'on recherche avec tant de soin dans les inscriptions, on veut y trouver, comme l'a observé judicieusement l'auteur de son *Eloge*, un style qui tienne à la fois de la poésie et de la prose, et qui dans sa gravité simple, ou dans son énergique brièveté, offre plus de justesse et de naturel que de finesse et de recherche. Les inscriptions de Vernazza sont éminemment remarquables par la beauté, la force et la propriété des termes. Quoique la plupart des inscriptions nous soient connues, leur grand nombre ne nous permet pas d'en faire l'énumération. Pendant plus de trente années, il s'est attaché à consacrer ainsi tous les événements un peu remarquables de son pays, et la mémoire de tous ses compatriotes distingués. Il trouvait dans ce travail un adoucissement aux peines d'une vie laborieuse et souvent troublée par les événements. Ne possédant qu'une fortune médiocre, il avait encore augmenté sa gêne par ses acquisitions de livres rares et de monuments relatifs à ses études. Sa position devint surtout pénible lorsque le Piémont tomba au pouvoir des Français. Ayant fait alors un voyage à Rome et à Naples, il ne put à son retour éviter la persécution. Déclaré suspect, il fut mis en surveillance et sous la garde d'un soldat. Mais par les soins généreux de quelques amis, rendu enfin à la liberté, il fut proposé, sous l'empire, à la bibliothèque publique de Turin, avec la charge d'enseigner l'histoire et les lettres. Il remplit avec soin les fonctions de bibliothécaire et rendit de grands services à des savants étrangers, par d'exactes descriptions de manuscrits qu'il leur procura. On n'en citera ici qu'un exemple. Le fameux manuscrit de *l'Imitation de*

Jésus-Christ, d'Arone, sans date mais sous le nom d'un abbé Jean Gessen ou Gersen, se trouvait alors à la bibliothèque de Turin. Non-seulement il concourut à la description qu'en donna le comte Napione; mais, d'après la lecture des *Considérations sur l'auteur de l'Imitation* (en faveur de J. Gersen), par Gence, il fit calquer et graver six pages de ce manuscrit, et envoya les planches du *fac-simile* à celui-ci, pour en joindre le *spécimen* à l'édition latine de *l'Imitation*, et mettre ainsi les bibliographes à portée de juger définitivement de l'antiquité du manuscrit d'Arone. Dans son enseignement, Vernazza, plein de zèle pour la science, mais d'un caractère sévère, réussit néanmoins à se concilier l'affection de ses élèves. Remplacé, après la restauration, dans son emploi de bibliothécaire, il fut rappelé à l'enseignement par le ministre de l'intérieur, Balbe, protecteur éclairé des arts et des sciences. Vernazza se livra dès lors avec une ardeur nouvelle à ses travaux chéris, et publia des écrits nombreux, parmi lesquels on distingue son mémoire concernant une lettre militaire de l'empereur Adrien, écrite sur une table d'airain, découverte peu auparavant dans l'île de Sardaigne. La dernière communication qu'il fit à l'académie des sciences de Turin est une dissertation sur Laure et sur Ardenti, peintre du duc de Savoie, Emmanuel-Philibert, et sur l'interprétation de l'ingénieux symbole par lequel le Tasse a célébré l'union de ces deux personnages. On croit que cette dissertation était un fragment d'un travail étendu sur le règne de Charles-Emmanuel I^{er}. Le surlendemain de sa lecture, Vernazza se mit au lit, affligé d'une dysurie qui fit de rapides progrès, et à laquelle il succomba le 13 mai 1822. Il avait été nommé, en 1780, secrétaire d'Etat pour les affaires intérieures. En 1790, il fit, par ordre du roi, un voyage en Savoie, pour rechercher dans les diverses archives, les documents relatifs à l'origine et à l'histoire de la maison de Savoie, dont il avait été chargé. En 1816, il fut créé conseiller du roi et du prince de Carignan. Il serait difficile de donner une liste complète des productions de Vernazza, fruit de soixante ans de travaux soutenus : nous en avons indiqué les principales dans le cours de cet article; il suffira de désigner ceux de ses autres écrits qui offrent le plus d'intérêt; tels sont les suivants : *Eloges* du comte Tana et du P. Pacciaudi. — *Dissertation* sur les monnaies de Suze. — Divers mémoires communiqués à Tiraboschi et au P. Affò. — Les articles historiques du Piémont, insérés dans le *Dictionnaire géographique* imprimé à Turin. — *Catalogue* des manuscrits en parchemin des archives des Dominicains et de Ste-Marie-Madeleine, à Albe. — *Recherches* sur le culte de St-Théobald. — *Vie* du comte Camerano. — *Essai* sur les anciens peintres à l'huile du Piémont. — *De l'antiquité du siège épiscopal d'Albe*, avec les vies de quelques-uns des évêques de cette ville, au

nombre desquelles est celle du poète Vida. — *Eloge* du comte d'Orbassan. — *Eléments de géographie*, à l'usage du Piémont. — *Dissertation* sur la patrie de Christophe Colomb. — *Vie* de Jean-Baptiste de Savoie. — *Histoire des ordres réunis des SS. Maurice et Lazare*. — *Mémoire* sur l'ordre de l'Annonciade, et explication de la devise F. E. R. T. — Enfin, un très-grand nombre d'inscriptions latines. Au moment où ce laborieux écrivain a été enlevé aux lettres, il s'occupait de la publication d'une *Histoire typographique du Piémont*. Le savant professeur Boucheron a lu, en langue latine, à l'académie des sciences de Turin, dans la séance du 23 juin 1822, un *Eloge* historique de Vernazza, où nous avons puisé une grande partie des détails dans lesquels nous sommes entrés. G—CE et R—M—D.

VERNE (LÉGER-MARIE-PHILIPPE TRANCHANT, comte de LA), traducteur et auteur de plusieurs ouvrages de tactique, naquit en 1769, au château de Borrey, bailliage de Vesoul, d'une famille ancienne (1) et qui a fourni un grand nombre d'officiers distingués. Son aïeul, après la conquête de la province, étant entré au service de la France, fut nommé gouverneur du château de Clerval, et ensuite ambassadeur en Prusse; son bisaïeul, chevalier de l'ordre d'Alcantara, commandait un régiment en 1636, et contribua beaucoup à faire lever le siège de Dole (voy. J. BOYVIN). Philippe, qui fait le sujet de cet article, fut envoyé de bonne heure à l'université de Göttingue, où il se disposa par l'étude de l'histoire et du droit public à suivre la carrière de la diplomatie; mais, en même temps, il y puisa le goût des idées philosophiques qui dominaient alors dans les écoles de l'Allemagne. A quatorze ans, il entra sous-lieutenant dans un régiment de dragons, et se concilia l'estime de ses chefs par la douceur de son caractère et son attachement à ses devoirs. Dans l'âge de la dissipation, il était sans cesse occupé de lectures sérieuses, et ne fréquentait que des personnes avec lesquelles il pût s'entretenir de matières politiques. Comme tant d'autres bons esprits, il ne vit dans la révolution qu'un moyen d'opérer les réformes jugées indispensables; mais effrayé bientôt de la marche des événements, il donna sa démission de capitaine, et rejoignit l'armée des princes, qui s'organisait à Coblenz. Il fit la campagne de 1792, en Allemagne, et après le licenciement des émigrés, rejoignit sa famille à Fribourg, où il se maria. Dans le courant de l'année 1795, il partit avec son épouse pour St-Petersbourg, et il y fut placé dans les bureaux du prince Alexandre Kourakin, alors ministre et vice-chancelier de l'empire. Le calme paraissant se rétablir en France, il se hâta d'y revenir; mais, à son arrivée, il apprit la nouvelle de la journée du 18 fructidor (4 septembre 1797), dont

le premier résultat fut l'expulsion des émigrés; et, manquant d'argent, sans ressources pour s'en procurer, il se vit obligé de gagner, avec sa femme malade, la Suisse, seul asile qui lui restât dans le monde. Le directoire ayant exigé des Cantons l'éloignement des émigrés, la Verne se rendit à Vienne, et y demeura jusqu'en 1800, époque où il lui fut enfin permis de rentrer en France. La révolution l'avait entièrement dépouillé de sa fortune, ainsi que sa femme; mais il lui restait, avec du courage, le goût et l'habitude du travail. Par le crédit de quelques amis, il obtint successivement divers emplois dans l'administration de la guerre; et ses talents l'ayant fait connaître d'une manière avantageuse, il fut, en 1808, attaché comme traducteur pour la langue allemande (1) au dépôt général de la guerre. Il remplissait encore ce modeste emploi, quand il mourut, le 26 avril 1815, à 45 ans, et au moment de recueillir le fruit de tous ses sacrifices. On a de la Verne : 1° *Théorie de la pure religion morale, considérée dans ses rapports avec le pur christianisme*, traduit de l'allemand de Kant (voy. ce nom); augmentée d'éclaircissements et de considérations générales sur la philosophie critique : insérée dans le *Conservateur* de François de Neufchâteau, t. 2, p. 92-226. L'auteur s'est caché sous le nom de Phil. Huldiger. 2° *Le Calomniateur*, drame en quatre actes et en prose, imité de l'allemand de Kotzebue, Paris, 1802, in-8°. Cette pièce fut jouée à Paris sur le théâtre du Marais, mais elle n'eut que quelques représentations. 3° *Esprit du système de guerre moderne*, par un officier prussien (voy. BULOW), Paris, 1803, in-8° de 256 pages, avec 5 planches. Cet ouvrage fut utile, en ce qu'il força les jeunes militaires à s'occuper davantage de théorie. La traduction de la Verne, à l'époque où elle parut, était un véritable service. Elle est devenue rare. 4° *Voyage d'un observateur de la nature et de l'homme*, dans les montagnes du canton de Fribourg et dans diverses parties du pays de Vaud, en 1793, Paris, 1804, in-8° de 287 pages. L'auteur s'y représente (p. 5) ardent, curieux, recherchant avidement les occasions de réfléchir et même celles de rêver. La description des pays qu'il parcourt tient peu de place dans son voyage; mais on y trouve des digressions sur le déluge, sur la musique, sur les femmes auteurs, sur la philosophie de Kant, sur la vaccine, sur l'amour, sur Voltaire et Rousseau, sur l'esclavage des nègres, et enfin sur la politique anglaise. 5° *Lettre à Ch. Villers*, relativement à son *Essai sur l'esprit et l'influence de la réformation de Luther*, Paris, 1804, in-8° (voy. VILLERS); 6° *l'Art militaire chez les nations les plus célèbres de l'antiquité et des temps modernes, analysé et comparé, ou Recherches de la vraie théorie de la guerre et des principes essentiels de l'institution militaire*, Paris, 1805, in-8°

(1) On trouve la généalogie de cette famille dans l'*Histoire des sires de Salins*, par l'abbé Guillaume, t. 1, p. 90.

(1) Et non pas comme rédacteur d'histoire ou historiographe.

de 494 pages. C'est le résultat des réflexions de la Verne sur l'ouvrage de Bulow, dont on vient de parler. Son plan est vaste, mais il ne l'a point rempli. Les questions les plus importantes, telles que la composition de l'armée, son organisation, etc., sont à peine effleurées. L'idée qui domine l'auteur, c'est la nécessité de former des militaires une classe entièrement séparée du reste de la société. En somme, l'ouvrage n'offre que peu de vues utiles, mais il est intéressant pour l'histoire de l'art. 7° *Traité de la grande tactique prussienne*, ses défauts et son insuffisance, et proposition d'une méthode meilleure et plus sûre, par C.-F. de Lindenau, ci-devant aide de camp du roi de Prusse Frédéric II, traduit de l'allemand, Paris, 1808, in-8° de 322 pages, avec 32 planches. Cette édition est annoncée comme la seconde; on n'a pas pu découvrir la première. On ne trouve pas dans cet ouvrage la méthode meilleure et plus sûre, annoncée sur le frontispice; mais tel qu'il est, on peut le consulter utilement. 8° *Annibal fugitif*, ibid., 1808, 2 vol. in-12, roman; 9° *Histoire du feld-maréchal Souwarow*, liée à celle de son temps, avec des observations sur les principaux événements politiques et militaires auxquels la Russie a pris part pendant le 18^e siècle, ibid., 1809, in-8°. Cet ouvrage n'est, il faut en convenir, qu'un panégyrique outré du général russe. La partie militaire est incomplète et inexacte; mais on y trouve, sur le caractère et les habitudes de Souwarow, des anecdotes intéressantes et peu connues. 10° *Esquisse d'une nouvelle encyclopédie, ou Introduction à la philosophie du 19^e siècle*, ouvrage dédié aux penseurs; premier aperçu (1813), in-8°. 11° Au mois de février 1815, la Verne publia le prospectus d'une *Histoire générale de l'art militaire en Europe, depuis l'introduction des armes à feu*, en trois volumes. La première partie finissant au traité de Westphalie était sous presse, mais la mort de l'auteur en arrêta l'impression, et elle n'a point été reprise. On a trouvé dans ses papiers une *Introduction à l'histoire de Gustave-Adolphe*, et le *Plan d'une vie du feld-maréchal Romanzow*. La Verne a retouché la traduction, par Bourgoïn (voy. ce nom), de la *Vie du comte de Munich*, par Gérard Ant. de Halem, Paris, 1808, in-8°. On a quelquefois attribué à la Verne la *Vie du prince Potemkin*, et la *Grotte de Westbury*; mais le premier de ces ouvrages est de madame de Cérenville (voy. CÉRENVILLE), et le second est de la fille de cette dernière. Barbier, dans son *Dictionnaire des anonymes*, n° 7116, avait présenté le nom de Cérenville comme un pseudonyme de la Verne; mais il s'est rectifié au n° 19,034, où il reconnaît madame de Cérenville pour auteur de la *Vie du prince Potemkin*, et n'accorde que la révision à la Verne. W—s.

VERNEILH-PUIRASEAU (le baron CHARLES-JOSEPH DE), homme politique et historien, était de noblesse périgourdine et naquit aux environs

de Nontron. Il fit de bonnes études humanitaires, suivit ensuite des cours de droit, prit ses grades, mais ne se fit pas inscrire au tableau des avocats et se passa de stage. A l'époque de la révolution, il se contenta d'être maire de sa commune d'abord, puis de devenir membre du conseil général de son département (la Dordogne). Les relations qu'il eut occasion de nouer en vaquant à ses nouvelles fonctions lui procurèrent bientôt après la présidence du tribunal de Nontron. Elu ensuite à l'assemblée législative, il alla s'asseoir sur les bancs de la droite, où, du reste, il ne fit pas parler de lui. La modération était le fond de son caractère : il ne représentait pas le royalisme rétrograde, mais il appuyait d'un vote loyal la constitution, y compris la royauté. On devine aisément qu'il ne figura pas dans la convention : évidemment, en septembre 1792, il n'aurait pas trouvé ce qu'il lui fallait de suffrages pour continuer de représenter ses concitoyens. Il se hâta de se retirer en sa commune, et il traversa sans encombre la période de la terreur. Lorsque l'état normal fut revenu, il releva la tête et alla remplir à Bussières-Badis l'office de juge de paix, lequel ne fut pour lui qu'un intérim, car dès les premiers jours du directoire nous le retrouvons à Paris même, au ministère de l'intérieur, chargé d'un bureau spécial. Bientôt après, il siège en qualité de haut juré à la haute cour de Vendôme, chargé de juger Babeuf. La capacité, la fermeté, le tact dont il fit preuve en cette affaire lui furent comptés par le gouvernement, qui le revêtit, en 1799, de la présidence du tribunal civil du chef-lieu de la Dordogne. Cette preuve d'estime du directoire ne lui fut pas nuisible auprès de l'auteur du 18 brumaire. Dès 1800, le premier consul le fit préfet de la Corrèze, et, reconnaissant en lui le talent de l'organisateur en même temps que l'aptitude et l'habitude administrative, dès que la Savoie devint, sous le nom de département du Mont-Blanc, partie intégrante de la république française, c'est Verneilh-Puiraseau qui, nommé préfet, alla régir le pays annexé. Il y resta sept ans de suite, et plus bas il sera dit de quelle manière notamment il mit son séjour à profit. En 1809, il retournait à Nontron pour y présider le collège électoral de cette ville. Ses concitoyens le renommèrent, comme en 1791, leur représentant législatif. Investi de nouveau de ce mandat qui conférait si peu de puissance réelle alors, il ne fit, dans la docile et muette assemblée, tant que persistèrent les prospérités impériales, ni plus ni moins que ses collègues. Mais quand la fortune abandonna nos drapeaux, il se rangea des premiers parmi l'opposition qui commençait à poindre. Il vota pour l'impression, pour la publicité du rapport présenté par Lainé à la commission extraordinaire. La restauration trouva en Verneilh-Puiraseau moins un ennemi qu'un partisan. Choisi

derechef par les électeurs de Nontron pour siéger à la chambre des députés, il s'y montra, plus peut-être que ne l'eût voulu soit l'une, soit l'autre des deux opinions qui divisaient alors la France, l'homme de la conciliation et des tempéraments. Les hommes zélés à outrance voulaient, par exemple, que l'on décrêtât l'annulation en principe de toutes les ventes de biens nationaux, et le gouvernement de Louis XVIII se contenta d'offrir au vote de la chambre un projet qui n'accordait aux émigrés que la restitution des biens non vendus. Verneilh-Puiraseau, après avoir discuté les diverses dispositions du projet (28 octobre), demanda qu'aux anciens propriétaires revinssent encore, outre les immeubles invendus, les biens cédés soit à la caisse d'amortissement, soit aux hospices, mais que, moyennant ces retours, il fût bien entendu, il fût bien stipulé, pour tranquilliser à l'avenir les détenteurs de biens nationaux, qu'à partir de ce moment nulle réclamation ne serait admise, nulle possession ne serait attaquée. La même session le vit encore à diverses fois prendre la parole. Ainsi, le 24 septembre, il émit des remarques fort judicieuses sur le projet de loi relatif à la naturalisation; le 27 décembre, il défendit un amendement de la commission au projet de loi sur la cour de cassation. Dans l'une et l'autre occasion, l'on peut dire qu'il se montra sinon brillant orateur, du moins juriste délié, sagace et plein d'expérience. Lors des cent-jours, il ne balança point à se porter sur les rangs pour la chambre dont la session s'ouvrit en mai. Il s'y distingua, ainsi que toujours, par sa modération. Le 30 juin, quinze jours après Waterloo, il prit la défense de Malleville attaqué par Gareau. La seconde chute de Napoléon consommée, il jugea peu prudent et fort inutile d'aller poser sa candidature devant les électeurs de la Dordogne, et il profita des loisirs que lui faisait la tension des partis pour se livrer à des travaux de cabinet qui le consolaient du présent par la contemplation plus approfondie du passé. L'ordonnance du 5 septembre vint changer la face de l'horizon politique. Le 28 août 1819, l'ancien préfet de la Corrèze et du Mont-Blanc, le collaborateur des législatures de 1790, de 1810-1813 et 1815 présidait le collège électoral de la Dordogne, ce qui, comme à l'époque impériale, impliquait, de la part du gouvernement, une faveur avouée pour la candidature du président. Du reste, il n'eut besoin d'aucune manœuvre pour voir sortir son nom de l'urne électorale; il en sortit d'emblée. En effet, il fit partie de toutes les législatures suivantes sous Louis XVIII, sous Charles X, et on le revit même sous Louis-Philippe, au système duquel il était sympathique. Précédemment, il avait voté avec l'opposition. Son nom figure sur la liste des deux cent vingt et un. Il fut ensuite de ceux qui décernèrent à Louis-Philippe la couronne vacante à la suite des

ordonnances, et, comme on le pressent de reste, il vota constamment avec le parti conservateur. Ce n'était que rester fidèle aux fermes convictions de toute sa vie. Sa mort eut lieu en 1839. Voici la liste des ouvrages sortis de sa plume et dont les titres suffiraient seuls à mettre en relief la variété de ses connaissances et la souplesse de son esprit, très-orné, très-lettré, quoique ne sacrifiant qu'au solide et à l'utile : 1° *Projet de code rural, revu et augmenté d'après les observations des commissions consultatives*, Paris, 1814, in-4°. Nous n'avons pas besoin d'insister sur l'importance dont serait pour notre pays la codification complète de toutes les dispositions qui régissent les campagnes. 2° *Statistique du département du Mont-Blanc*, Paris, 1809, in-4°, 573 pages. Des deux cents statistiques départementales, publiées, la plupart, à l'instigation des circulaires impériales et qui parurent en divers formats, celle du Mont-Blanc était, suivant les amis de Verneilh, la meilleure; les juges compétents n'hésiteront pas à la certifier une des meilleures; c'était une des plus ardues à construire, vu la multitude des détails topographiques. On comprend assez que l'honneur ne saurait en revenir à Verneilh seul; mais il provoqua, il dirigea, il coordonna les recherches. Il lui fallut de plus rechercher nombre de documents anciens, explorer des archives, traduire ou faire traduire. Enfin c'est lui qui méthodisa, qui rédigea tout. De là, en somme, un ouvrage net, exact, riche en faits, en renseignements, en résultats curieux, neuf lorsqu'il parut, presque neuf encore de nos jours, surtout pour la France, et auquel la récente réannexion de la Savoie prête un intérêt tout particulier. 3° *Histoire politique et statistique de l'Aquitaine ou des pays compris entre la Loire et les Pyrénées, l'Océan et les Cévennes*, Paris, 1823-1827, 3 vol. in-8°; 4° *Histoire de France, ou l'Aquitaine depuis les Gaulois jusqu'à la fin du règne de Louis XVI*, Paris, 1843, 3 vol. in-8°. L'idée du second écrit ne laisse pas d'être piquante, quoique appartenant à la famille des paradoxes insoutenables; l'Aquitaine est seule au premier plan, le reste de la France reste sur le second; la France n'est en quelque sorte que l'Aquitaine, ornée d'un certain coefficient. Quant à la précédente production, tirée en majeure partie de la grande *Histoire du Languedoc* de dom Vaissette, elle n'en reste pas moins une tentative et, on peut le dire hardiment, plus qu'une tentative, éminemment honorable pour son auteur. 5° *Mémoires historiques sur la France et sur la révolution, depuis la guerre de la Fronde jusqu'à la mort de Louis XVI, avec un supplément jusqu'à la restauration*, Paris, 1831, in-8°. A toutes les phases de notre histoire, Verneilh retrouvait la personnalité de la province qui lui était chère.

P—OT.

VERNEILH-PUIRASEAU (FÉLIX DE), archéologue français, fils du précédent, naquit en

1819. Il se trouva avoir achevé ses études au moment où l'examen et le goût des anciens monuments religieux se développaient avec ardeur; il prit à ce mouvement une part entière. MM. de Caumont, Didron et autres archéologues bien connus n'eurent pas de collaborateur plus dévoué. Possesseur d'une fortune indépendante, Félix Verneilh put faire de longs voyages, et examina lui-même avec une attention passionnée les édifices qu'éleva le zèle religieux du moyen âge. Il professait avec sincérité des opinions catholiques, elles augmentaient l'amour qu'il portait aux vieilles basiliques. Il débuta par une savante étude sur la *Cathédrale de Cologne*; il s'attacha ensuite à l'église de St-Front de Périgueux, monument de style byzantin qu'on ne s'attend pas à rencontrer dans les régions occidentales de la France; il en fit le sujet d'un ouvrage d'une haute portée, et dans ses *Lettres à M. Vitet, sur les influences byzantines*, il acheva d'éclairer ce côté curieux de l'histoire de l'architecture. En 1862, il fit paraître un opuscule intitulé, *l'Art du moyen âge et les causes de sa décadence, d'après M. Renan*; il y combat les opinions émises à cet égard par le célèbre critique dans un *Discours* qui fait partie de *l'Histoire littéraire de la France*. Il fournit de nombreux et savants articles au *Bulletin de la Société archéologique du Limousin*, au *Bulletin monumental* de M. de Caumont, aux *Annales archéologiques*; très-peu de temps avant sa mort, il donnait à ce dernier recueil une notice remarquable sur *le style ogival en Angleterre et en Normandie*. Il venait d'achever un voyage en Orient, et il en avait profité pour réunir les matériaux d'un vaste travail sur cette architecture byzantine, qui était l'objet de ses prédilections et dont il avait été étudier sur place les caractères distinctifs, lorsqu'une mort prématurée vint l'emporter dans la force de l'âge et du talent. Il rendit le dernier soupir au château de Puiraseau, près Nontron, le 27 septembre 1864. Z.

VERNEREY (JEAN), en latin *Verneretus*, littérateur, sur lequel on n'a que peu de renseignements, était né vers 1540, à Passonfontaine, bailliage de Pontarlier (1). Il avait cinq frères, qui tous fréquentaient, en même temps que lui, les écoles publiques. Après avoir fait ses études à Dole, il vint à Paris, qu'il nomme *Universe sapientie imperium præstantissimum*, et s'y perfectionna dans l'éloquence et la philosophie. Il se rendit ensuite en Italie, et pendant sept ans, il fréquenta les cours des plus célèbres professeurs de Bologne, de Pavie et de Padoue. Dans le temps qu'il était à Pavie, il argumenta contre Mich. Polet, professeur au gymnase Emilien, et l'embarrassa si bien qu'il le réduisit au silence. Polet, honteux d'être vaincu par un jeune homme encore assis sur les bancs de l'école, se permit

contre Vernerey des propos outrageants; mais celui-ci, dont le caractère n'était rien moins qu'endurant, l'accabla d'injures dans un pamphlet qu'il ne manqua pas de distribuer avec profusion. Vernerey était encore à Padoue en 1571; mais il annonçait le désir de revenir dans sa province et de s'y consacrer à l'enseignement des lettres. On peut conjecturer qu'il accomplit cette résolution au plus tard en 1575; mais on ignore les autres particularités de sa vie, et il est probable qu'il mourut peu après son retour, avant l'âge de 40 ans. On a de lui : 1° *Animadversiones in Mich. Poletum*, Pavie, 1565, in-4° de 13 pages; 2° *Compendiosa institutio in universam Dialecticam ex Aristotele, Rivio, aliisque auctoribus recentioribus collectam*, ibid., 1565, même format. Cet ouvrage et le précédent ont été réimprimés à Lyon, 1575, in-8°. 3° *Disputatio adversus Marium Nizolium*, Lyon, 1575, in-8°. Cette édition n'est peut-être pas la première; car il convient de remarquer que la dédicace à Marc de Rye est datée de Padoue, septembre 1571. C'est une critique très-violente de l'ouvrage de Nizzoli : *De veris principiis et vera ratione philosophandi* (voy. NIZZOLI). W—s.

VERNES (JACOB), pasteur de Genève, était né dans cette ville, en 1728. Après avoir terminé ses études, il fut admis au ministère évangélique; mais, se trouvant sans emploi, il résolut de consacrer ses loisirs à la culture des lettres. Lié, depuis plusieurs années, avec Rousseau, il le consulta sur l'idée qu'il avait conçue de publier un recueil périodique : « Ce projet, lui » répondit Jean-Jacques, ne me rit pas autant » qu'à vous : j'ai du regret de voir des hommes » faits pour élever des monuments se contenter » de porter des matériaux et d'architectes se » faire manœuvres (1). » Vernes n'en persista pas moins dans le dessein de devenir journaliste, et Rousseau finit par s'engager à lui fournir des articles; mais il s'excusa ensuite de ne pas lui en envoyer sur son métier de *copiste*, qui ne lui laissait pas le temps d'écrire (2). L'*Emile* ayant été condamné par les pasteurs de Genève, Vernes, se rangeant parmi les adversaires de son ancien ami, attaqua, dans plusieurs écrits, ses opinions religieuses; mais ce fut à tort que Rousseau le soupçonna d'être l'auteur d'une brochure intitulée *Sentiments des citoyens* (3). Vernes s'empessa de désavouer ce libelle, que Rousseau, dans son indignation, avait fait réimprimer sous le nom de celui qu'il en croyait l'auteur, en y ajoutant des notes. Il écrivit là-dessus à Rousseau, et celui-ci offrit de contribuer, autant qu'il lui serait possible, à répandre son désaveu (4); mais il ne voulut pas entendre parler de réconciliation avec un homme qu'il avait jugé *faux* (5). En effet,

(1) Lettre de Rousseau du 2 avril 1755.

(2) Lettre du 6 juillet, même année.

(3) Ce libelle était de Voltaire.

(4) Lettre, du 7 février 1765, à Moulou.

(5) Lettre à Moulou, 24 juillet 1762.

(1) C'est pour cette raison que, suivant l'usage des savants de son temps, il prend le titre de *Pontarlianus*.

Vernes, qui venait de se montrer si susceptible à l'égard du christianisme de Rousseau, restait lié de la manière la plus intime avec Voltaire. Dans sa *Correspondance*, Voltaire ne le nomme que mon cher prêtre, mon prêtre aimable, etc., et Vernes composait alors contre les philosophes un ouvrage, dont nous parlerons plus bas, qui l'a fait placer par Sabatier parmi leurs adversaires les plus vigoureux et les plus adroits (*voy. les Trois siècles de la littérature*). Vernes eut l'occasion de voir, à Ferney, Palissot, qui lui confia le manuscrit de ses *Mémoires littéraires*, en le priant d'en surveiller l'impression. Depuis dix ans, il était pasteur à Seligny; mais ses talents le firent rappeler à Genève en 1771. Il partagea le sort de Senebier (*voy. ce nom*) et des autres citoyens qui furent exilés, en 1782, pour leur opposition à tout changement dans la constitution genevoise. En 1789, ayant obtenu l'autorisation de rentrer dans sa patrie, il y mourut le 22 octobre 1791, regretté de ses nombreux confrères et de ses amis. Outre des éditions, corrigées et améliorées, du *Catéchisme* d'Osterwald, on a de lui : 1° *Choix littéraire*, Genève, 1755-1760, 24 vol. in-8°. C'est moins un journal qu'un recueil de pièces en prose et en vers. 2° *Lettres sur le christianisme de J.-J. Rousseau*, *ibid.*, 1763, in-8°; — *Dialogues sur le christianisme de J.-J. Rousseau*, *ibid.*, 1763, in-8°; — *Réponses à quelques lettres de J.-J. Rousseau*, *ibid.*, 1763, in-8°. Ces trois brochures sont relatives à la *Profession de foi du vicaire savoyard*. Rousseau, pressé d'y répondre, refusa très-durement (1). 3° *Examen de cette question : Convient-il de diminuer le nombre des sermons qui se font à Genève?* *ibid.*, 1775, in-8°; 4° *Confidence philosophique*, 1771, in-8°; 4° édit., Genève, 1788, 2 vol. in-8°; trad. en allemand et en anglais. Dans cet ouvrage, dit Palissot, la nouvelle philosophie est écrasée sous le poids de ses propres maximes mises en action et rapportées avec la plus scrupuleuse fidélité. 5° *Des Sermons*, Lausanne, 1792, 2 vol. in-8°, précédés de la vie de l'auteur (par son fils). Vernes a laissé manuscrit un *Traité sur l'éloquence de la chaire*, que Senebier regardait comme un ouvrage très-utile aux prédicateurs (*voy. Histoire littéraire de Genève*, t. 3, p. 57). On sait qu'il s'était occupé, avec Roustan (*voy. ce nom*), de l'*Histoire de Genève* : « Je souhaite, leur écrivait Jean-Jacques, que « vous fassiez un ouvrage assez vrai, assez beau « et assez utile pour qu'il soit impossible de « l'imprimer » (lettre du 18 novembre 1759). Cette histoire n'a point paru. — Dans son catéchisme à l'usage des jeunes gens de toutes les communions chrétiennes, qui a été imprimé à Paris, en 1796, in-12, Vernes se montre socinien prononcé. Il élague les dogmes du péché originel, de la Trinité, de l'incarnation, des sacrements; sur l'éternité des peines, il prétend que

dans la Bible on trouve le pour et le contre. *Jésus-Christ est le Messie, le Fils de Dieu* (on sait que les sociniens de Transsylvanie emploient les mêmes expressions). Rabaud nous apprend que ce catéchisme est celui que Marron a adopté (Grégoire, *Sectes religieuses*, t. 2, p. 201). W-s.

VERNES (FRANÇOIS) ou *Vernes de Luze*, fils du précédent, naquit à Genève, le 10 janvier 1765, fit au collège de cette ville de bonnes études et y remporta plusieurs prix. Il se voua de bonne heure à la culture des lettres et ne tarda pas à devenir un écrivain distingué. A une flexibilité d'esprit remarquable, Vernes joignait la profondeur du moraliste. Tous ses ouvrages sont empreints d'un désir sincère et persévérant de concourir au progrès de l'humanité et au développement des saines doctrines religieuses et philosophiques. A l'âge de onze ans, il composa la fable *le Coq et le Miroir*, qui lui valut la faveur d'être présenté à Voltaire et d'en recevoir des encouragements. Le *Voyageur sentimental à Yverdon*, qu'il publia à vingt ans, est l'ouvrage qui a le plus contribué à sa réputation. Cet ouvrage, qui a eu plus de dix éditions, a été traduit en plusieurs langues. Laurent de Bruxelles lui a donné une place dans sa collection des classiques, et le comte Roederer, alors rédacteur du *Journal de Paris*, a consacré dans ce journal un long article à cette production. Lié avec tous les amis de son père, Vernes, dans ses voyages à Paris, fut accueilli avec empressement par les personnages de la plus haute distinction. Le duc d'Albon, la duchesse d'Anville, le duc d'Aumont, l'abbé Delille, Laharpe, Raynouard, d'autres encore lui ouvrirent leur salon. Aussi bien reçu à Coppet qu'à Paris, où Necker se fit un plaisir de l'attirer, il fut honoré de l'amitié de madame de Staël, chez laquelle il retrouva Charles de Sismondi, son parent, Catruffo, le compositeur, Benjamin Constant, le poète Werner, etc. Ses relations avec la baronne de Montolieu, Jean-Baptiste Say, Etienne Dumont et Louis Simon, auteur du *Voyage d'un Français en Angleterre*, contribuèrent à étendre sa réputation. Vernes est mort à Verjoix, près Genève, le 6 avril 1834. Les ouvrages publiés par cet écrivain sont : 1° *Eloge de Jacob Vernes*, placé en tête du 2° volume des *Sermons*, Lausanne, 1792; 2° *Adélaïde de Clarence*, 2 vol. in-8°; 3° *Almed*, Paris, 1815, 3 vol. in-12; 4° *Almed, ou le Sage dans l'adversité*, Paris, 1816; 5° *les Aveugles de Franconville*, comédie en un acte et en prose, Paris, 1807; 6° *Nouveaux Contes moraux*, en prose et en vers, Paris, 2 vol. in-12; 7° *la Création, ou les Premiers Fastes de l'homme et de la nature*, poème en six chants, Paris, 1804, 1 vol. in-18; 8° *la Décée, ou Méditations nouvelles sur l'existence et la nature de Dieu, sur ses perfections, ses œuvres et la destinée de l'homme*, suivie d'*Elvina*, tragédie chrétienne, Paris, 1823, 1 vol. in-8°; 9° *la Duchesse de la Vallière*, tragédie en cinq actes et en

(1) Lettre à Moulton, 1^{re} août 1763.

vers, Paris, 1807 ; 10° *Etrennes à mes enfants*, conseils moraux en vers, suivis d'un *Théâtre de société*, Paris, 1816, 2 vol. in-18 ; 11° *la Franciade, ou l'Ancienne France*, poëme en seize chants, Lausanne, 1789, 2 vol. in-18 ; 12° *l'Homme religieux et moral, ou Exposition des principes et des sentiments les plus nécessaires au bonheur* (1), Paris, 1829, 1 vol. in-8° ; 13° *Idamora, ou les Sauvages civilisés*, Paris, 1827, 3 vol. in-12 ; 14° *Mathilde au mont Carmel*, continuation de *Mathilde* de madame Cottin, Paris, 1832, 2 vol. in-12 ou 3 vol. in-18 ; une traduction en langue russe ; 15° *Selin Adhel o Matilda en el monte Carmelo*, traduction par don Manuel Antonio Cabat, Paris, 1816, 2 vol. in-18 ; 16° *Odisco et Félicie, ou la Colonie des Florides*, Paris, 1803 ; 2° édit., 1807 ; 17° *Poésies fugitives*, Neufchâtel, 1782, 1 vol. in-8° ; autre édition, à Londres, Cazin, 1786 ; 18° *Rose blanche ; Princesse de Nemours*, nouvelle historique, suivie de contes moraux, Paris, 1826, 2 vol. in-12 ; 19° *Seymour, ou Quelques mots du secret du bonheur*, Paris, 1834, 2 vol. in-8° ; 20° *Théâtre de ville et de société*, précédé des *Contes moraux* et des *Novateurs gascons, ou Préservatif contre la manie des révolutions*, facétie, Paris, 1820, 2 vol. in-8° ; 21° *Voyage épisodique et pittoresque aux glaciers des Alpes*, suivi de la *Duchesse de la Vallière*, tragédie en cinq actes et en vers, et des *Aveugles de Franconville*, comédie, Paris, 1807, 1 vol. in-12 ; 2° édit., 1808 ; 22° *Voyage sentimental en France sous Robespierre*, Genève, 2 vol. in-12 ; 23° le *Voyageur sentimental, ou Ma promenade à Yverdon*, Lausanne, 1786, 1 vol. in-12 ; Londres, 1786 ; Dresde, 1787 ; Bruxelles ; autre édition augmentée et suivie du deuxième voyage fait par l'auteur, quarante ans après, Paris, 1823, 2 vol. in-12 ; 24° *l'Homme politique et social, ou Exposition des principes fondamentaux de l'état social et des devoirs qui en dérivent*, Paris, 1831, 1 vol. in-8°. Z.

VERNET (JACOB), professeur de théologie à Genève, naquit dans cette ville, le 29 août 1698. Peu d'hommes ont fourni une carrière aussi longue et aussi bien remplie : il prêcha jusqu'à l'âge de quatre-vingt-deux ans, enseigna jusqu'à quatre-vingt-huit, et en avait quatre-vingt-dix lorsqu'il publia son dernier volume. Privé fort jeune de son père, il fut dirigé par les soins de son oncle, Daniel Leclerc, le savant auteur de *l'Histoire de la médecine* (voy. son article). Ses délassements furent de bonne heure des études sérieuses. Le hasard le rendit un jour témoin des consolations qu'un pasteur adressait à une femme mourante. Les discours touchants du pasteur (c'était Bénédic Pictet) (voy. ce nom), l'impression qu'ils produisirent sur le malade, frappèrent le jeune Vernet, et, dès ce moment, il se sentit ap-

pelé à une vocation où il pourrait répandre des bienfaits si précieux. Quoiqu'il ait cultivé d'autres études, qu'il ait embrassé une grande variété de connaissances, qu'il ait même professé la littérature ancienne, depuis l'année 1739 jusqu'au moment où il passa à la chaire de théologie, en 1756, il rapportait tous ses travaux à son étude favorite, celle de la religion et de l'écriture sainte, qui était, selon lui, la seule base authentique de la foi. Ce fut à la lecture approfondie des écrits grecs et latins qu'il dut cette finesse de tact, cette sagacité, ce savoir qu'il porta dans l'explication des livres saints. Les résultats de ses recherches ont pu ne pas satisfaire également tous les esprits ; quelques-unes de ses opinions théologiques ont pu s'écarter des systèmes le plus généralement reçus avant lui ; mais on ne peut lui refuser la sagesse du raisonnement, l'exactitude et la bonne foi des recherches, une savante et judicieuse interprétation des livres saints, l'amour sincère et profond de la religion, la vénération la mieux sentie pour l'Evangile et pour son divin auteur : jamais il n'avança rien qu'il ne vît ou ne crût voir enseigné dans l'écriture, dont il connaissait également la lettre et l'esprit. Personne n'a plus fortement repoussé le système qui ne fait de l'Envoyé céleste qu'un simple prophète, et du christianisme qu'une sanction nouvelle et plus imposante de la religion naturelle, sans aucun dogme particulier : enfin, il se montra le digne successeur de J.-Alph. Turretini, qui avait été son maître et qui devint son guide et son ami (voy. ce nom). Vernet passa quelques années de sa jeunesse à Paris, où il vit les hommes les plus distingués, entre autres le P. Hardouin, pour lequel il fit plus tard l'ingénieuse épitaphe qu'on a rapportée à son article (voy. HARDOUIN). Une guérison miraculeuse dont on parla beaucoup à Paris, en 1725, et qui fut affirmée par un mandement de l'archevêque, le cardinal de Noailles, attira l'attention de Vernet, et il publia, en 1726 et 1727, deux brochures où il combat la réalité de ce miracle. Il voyagea pendant quelques années en Italie, en Allemagne, en Angleterre, et partout il fut accueilli non-seulement comme un savant, mais comme un homme aimable et spirituel ; il compta des amis parmi les cardinaux et plusieurs hommes éminents de l'Eglise catholique. Ce fut lui, suivant quelques biographes, qui retrouva à Turin la *Table Isiaque*, qu'on croyait perdue depuis le sac de Mantoue, en 1630. A Rome, il vit Montesquieu, et depuis lors resta toujours lié avec lui : ce fut à Vernet que Montesquieu confia le soin de faire imprimer à Genève, la première édition de *l'Esprit des lois*, en 1747. On a dit que l'éditeur s'était permis d'y faire quelques corrections de style ; rien n'est plus faux ; mais ce qui est vrai, c'est que, sur l'invitation de l'auteur, il lui soumit des observations toujours bien accueillies ; et entre autres il l'engagea à supprimer une invocation aux Muses,

(1) A l'époque de la publication de ce livre, un père de famille se présenta chez l'éditeur en lui en demandant cinq exemplaires, et en ajoutant : « J'ai quatre enfants, et je veux que chacun d'eux ait ce livre entre les mains. »

qui lui paraissait charmante, mais peu conforme au ton de l'ouvrage. Ce morceau a été imprimé à part dans quelques éditions. Vernet soigna aussi la première édition de la *Théorie des sentiments agréables*, par Levesque de Pouilly (voy. ce nom), et y joignit une préface, conservée en partie dans l'édition de Paris. Quelques années auparavant, il s'était fort attaché à Giannone, lorsqu'il se réfugia à Genève, en 1735. Il fit imprimer l'*Histoire de Naples* de cet auteur, et mit en tête du second volume, en 1740, une préface qui contient des détails historiques sur ce célèbre et infortuné Napolitain. Vernet eut aussi des relations avec Voltaire et Rousseau. Il n'eut pas à se plaindre de ce dernier; mais il n'en fut pas de même de Voltaire, qu'il avait vu à Paris, en 1733. Pendant plus de vingt ans, ils eurent une correspondance rare, quoique toujours sur un ton d'estime et de politesse réciproque. Lorsque Voltaire vint se fixer dans les environs de Genève, Vernet qui ne pouvait s'empêcher de craindre son voisinage, lui écrivit, à ce sujet, une lettre pleine de franchise et d'égards, datée du 8 février 1755. Il écrivit, au sujet de deux chapitres de l'*Essai sur l'histoire*, une lettre insérée dans la *Nouvelle bibliothèque germanique*, t. 21, et imprimée ensuite séparément. Voltaire n'essaya pas de la réfuter; il se vengea, comme ce fut trop souvent sa manière, par des calomnies, des libelles, des injures, en vers et en prose. On trouve des détails curieux sur ces querelles et sur d'autres objets, dans un *Mémoire* fort intéressant sur la vie et les ouvrages de Vernet, Genève, 1790, in-8°, donné par M. Saladin, son petit-fils par alliance. Les attaques de Voltaire contenaient des faits faux : Vernet crut devoir rétablir la vérité dans un *Mémoire présenté à M. le premier syndic*, et imprimé en 1766. Quant aux injures, il s'en reposait sur l'estime des gens de bien; mais il mit plus d'intérêt à défendre l'Eglise et le clergé de Genève, mal représentés par d'Alembert, dans un article de l'*Encyclopédie*, et surtout la religion, attaquée chaque jour par de nouveaux écrits. C'est ce qui donna lieu à ses *Lettres critiques d'un voyageur anglais sur l'article Genève de l'Encyclopédie*, qui parurent à différentes époques, depuis 1761, et furent augmentées dans une seconde édition de 1763, contenant six lettres, et complétées par une nouvelle édition en deux volumes in-8°, Utrecht, 1766, contenant treize lettres. Dans ce livre, écrit tour à tour avec finesse et avec force, on remarque le talent que l'auteur aurait eu pour la polémique s'il avait voulu s'y livrer. Un ministre anglais, M. Brown, en fut l'éditeur, et passa d'abord pour en être l'auteur. Mais quand Vernet vit les injures qu'il attirait sur son ami, il se hâta de mettre l'ouvrage sous son nom. Il donna une preuve de sa sagacité critique à l'occasion de l'*Examen des apologistes de la religion chrétienne*, que l'on essaya, par une fraude très-peu philoso-

phique, de faire passer sous le nom de Fréret. Vernet trouva, dans une lecture attentive du livre, la preuve qu'il ne pouvait pas être de cet illustre savant; et cette conjecture a été pleinement justifiée. Entre un grand nombre d'écrits de Vernet, imprimés à part ou dispersés dans des recueils (voy. VARIGNON), et dont on trouvera la liste complète dans le *Mémoire* cité plus haut, et dans Sénebier, nous indiquerons les plus intéressants : 1° *Traité de la vérité de la religion chrétienne*, tiré en partie du latin, de J.-Alph. Turretini, Genève, 10 vol. in-8°. Ce fut l'ouvrage de toute sa vie, puisque le premier volume parut en 1730, puis retouché dans une nouvelle édition, en 1748, et le dernier en 1788. Vernet avait d'abord eu le projet de traduire les thèses de Turretini : *De veritate religionis christianæ*, avec quelques développements; mais ce travail s'étendit sous sa main, et peut-être trop dans les derniers volumes. On estime particulièrement le tome 4, sur l'excellence de la doctrine chrétienne (1). 2° *Dialogues socratiques, ou Entretiens sur divers sujets de morale*, composés pour donner une idée de la méthode de Socrate, et publiés à Paris, en 1745, et avec des additions, en 1755. « Ils sont écrits, dit Palissot, avec une pureté remarquable dans un étranger, et remplis d'in- » térêt. » 3° Un discours latin sur l'influence des arts et des sciences, pour combattre celui de Rousseau. Il se trouve dans le *Museum helveticum de 1752*. 4° *Lettres sur la coutume moderne d'employer le vous au lieu du tu* (2), et sur la question : *Doit-on employer le tutoiement dans les versions de la Bible?* la Haye, 1752, in-12. Il défend le tutoiement par des raisons et par les autorités de Montesquieu, de Voltaire, de Fontenelle et d'autres bons juges qu'il avait consultés. 5° *Instruction chrétienne*, imprimée d'abord à Neuchâtel, en 1752, 4 vol. in-8°, et ensuite à Genève, 5 vol. in-12, 1756, 1771 et 1807 : ouvrage excellent, véritable cours de théologie biblique, mis à la portée de toutes les classes de lecteurs. On regrette seulement que l'auteur l'ait écrit par demandes et réponses. 6° *Réflexions sur les mœurs, la religion et le culte*, Genève, 1769, in-8°, où l'on montre la liaison nécessaire de ces trois bases fondamentales de la société. 7° *Opuscula theologica selecta*, Genève, 1784, in-8°. Vernet a réuni dans ce volume ses principales thèses théologiques. Parmi tant de qualités, il lui manqua quelques-unes de celles qui font l'orateur. Il n'a

(1) Les deux volumes sur les *Miracles* ont été réimprimés à Paris, en 1753, par les soins d'un théologien catholique, qui y a fait quelques changements et a supprimé un examen des prétendus miracles de l'abbé Pâris.

(2) Cet opuscule a été l'occasion d'une singulière faute typographique qui se trouve dans Sénebier (*Histoire littéraire de Genève*, t. 3, p. 26), dans Ersch (*France littér.*, t. 3, p. 377), et peut-être ailleurs; on y attribue à Vernet une *Lettre sur la coutume d'employer les vins au lieu du thé*, 1752, in-8°. Ce dernier ouvrage n'existe pas. Les mots *vous* et *tu*, mal lus à une impression du titre, ont causé l'erreur; mais, ce qu'il y a de remarquable, c'est que les deux titres, l'un exact et l'autre fautif, sont donnés à la suite l'un de l'autre par MM. Sénebier et Ersch. A. B.—T.

pas laissé de réputation sous ce rapport, et l'on n'a imprimé aucun de ses sermons. Vernet termina doucement une vie honorable et heureuse, le 26 mars 1789. Il envisagea la fin de sa carrière avec la confiance du chrétien; et ses dernières paroles furent celles de St-Paul : *Je sais en qui j'ai cru*. On peut consulter, outre le mémoire cité plus haut, l'*Histoire littéraire* de Sénebier, les mémoires de Palissot, et deux notices placées en tête des deux éditions de l'*Instruction chrétienne*, qui ont paru à Genève, en 1807. M-N-D.

VERNET (ANTOINE), né à Avignon le 31 juillet 1689, mort dans la même ville le 10 décembre 1753. Chef de l'illustre famille qui a donné à la France trois artistes de premier ordre, il était lui-même peintre décorateur. Avant lui, les actes d'état civil nous font connaître un autre peintre du même nom, André VERNET, cité comme parrain en 1669. Ainsi la tradition de l'art s'est perpétuée dans la famille Vernet pendant deux siècles, puisque Horace VERNET est mort en 1863. On conserve au musée d'Avignon un panneau de chaise à porteur et un panneau de carrosse de la main d'Antoine Vernet. Il dut peindre aussi, dans les hôtels de la noblesse et des prélats d'Avignon plus d'un dessus de porte et de nombreux panneaux décoratifs; mais il n'en reste pas trace. Antoine Vernet avait épousé, en 1711, Marie-Thérèse Garnier, de laquelle il eut, en trente ans de mariage, vingt-deux enfants. Ce chiffre extraordinaire est attesté par la double tradition de la famille et du pays. Toutefois les registres des paroisses d'Avignon n'ont donné que treize actes de naissance. De ces treize enfants le premier était une fille. — Le second, né le 14 août 1714, n'est autre que Claude-Joseph VERNET, le peintre de marine dont l'article suit. — Une autre fille, née en 1723, épousa un sculpteur en ornements d'Avignon, Honoré GUIBERT, qui devint membre de l'académie de St-Luc, sculpteur des bâtiments du roi, et concourut, en cette qualité, à la décoration de la salle de spectacle de Versailles. — Trois autres fils d'Antoine Vernet ont été peintres : — Antoine-Ignace VERNET, né en 1726, s'adonna au même genre que Joseph, signant ses tableaux du même nom *J. Vernet*. Il mourut à Naples. Verroter a gravé d'après lui une *Eruption du Vésuve*, publiée en 1779, qui provoqua une réclamation de Joseph auquel on l'attribuait. — François-Gabriel VERNET, né en 1728, est l'auteur d'un tableau peint pour la congrégation des Pauvres Femmes, que l'on voit encore dans l'église St-Agricol à Avignon. — Enfin Antoine-François VERNET, né en 1730, cultiva également le paysage et la marine. Le musée d'Avignon possède de lui deux tableaux. Trois autres ont été gravés par de Lorraine et Tardieu, sous les titres de *l'Onde tranquille*, *l'Onde agitée*, et *le Rocher dangereux*. Il s'était établi vers 1753 à Paris, où il se fit marchand d'estampes. Il fut aussi employé par les bâtiments du roi, pour la

décoration de la salle de spectacle et des petits appartements de Versailles, et de la salle à manger de Choisy. Il mourut en 1780. Ses enfants, ceux d'Ignace et ceux de Guibert ont été peintres, sculpteurs ou orfèvres, perpétuant ainsi, à côté de la branche principale, une succession collatérale d'artistes. L. L—GE.

VERNET (CLAUDE-JOSEPH), célèbre peintre de marine, fils d'Antoine VERNET, dont l'article précède, naquit à Avignon le 14 août 1714. Grâce aux documents qu'il nous a laissés sur lui-même, la vie de Joseph Vernet nous est connue dans ses moindres détails (1). C'est celle d'un homme heureux que les circonstances ont toujours servi en proportion de son mérite. Enfant, il montrait des dispositions précoces pour le dessin. Son père s'empessa de les cultiver, et de bonne heure il l'associa à ses travaux décoratifs. Mais un jour, des fruits peints par Joseph dans la salle à manger d'un prélat d'Avignon lui ayant attiré des éloges dont on se montrait sobre envers Antoine, un sentiment de jalousie vint gonfler le cœur paternel, et, le lendemain, ce rival anticipé était laissé à la maison. Réfugié dans un grenier, avec un lambeau d'étoffe et quelques lattes, il eut bien vite improvisé un châssis sur lequel il se mit à peindre. C'est là que le trouvant et le prélat, inquiet de sa disparition, qui acheta ce premier tableau, et le père, mieux conseillé, qui se hâta d'envoyer le jeune peintre à un de ses amis d'Aix, nommé Jacques Viali. A l'école de ce nouveau maître, Joseph Vernet apprit à peindre le paysage et la marine, puis il revint à Avignon étudier la figure sous Philippe Sauvan, artiste distingué de l'époque. D'illustres protecteurs s'intéressaient déjà au talent naissant de Joseph Vernet. A défaut d'autres, on peut nommer le marquis de Caumont et le comte de Quinson. Ils décidèrent Antoine à envoyer son fils en Italie et contribuèrent de leur bourse aux frais du voyage. Joseph Vernet avait près de vingt ans lorsqu'il quitta sa ville natale. Il vint s'embarquer à Marseille. C'est pendant la traversée de Marseille à Civita-Vecchia qu'une tempête ayant assailli le navire, le futur peintre des naufrages se fit attacher au mât pour ne rien perdre de ce terrible spectacle. Aussi, quand il arriva à Rome, sa destinée était fixée. Il n'y voulut point d'autre maître qu'un peintre de marine aujourd'hui oublié, Bernardino Fergioni. Le Français Manglard lui donna aussi sans doute des leçons, ou tout au moins des conseils. Mais surtout, dans ses excursions aux environs de Rome, le long des côtes de la Méditerranée, et dans le royaume de Naples, il vit de près la nature, et cette nature italienne, toujours si pittoresque et si belle, devint son véritable maître, la source inépuisable

(1) Ces documents ont été publiés avec une étude étendue sur *Joseph Vernet et la peinture au 18^e siècle*, par Léon Lagrange, Paris, Didier, 1861. Ils comprennent la liste des commandes, la liste des reçus, le journal, les adresses et plusieurs lettres de J. Vernet.

de son talent. Les dessins, les études peintes qu'il rapportait ne tardèrent pas à trouver des amateurs. Bientôt il en fit des tableaux dont il aida, dit-on, le succès par des expédients de jeunesse. Un jour il entre chez le tailleur en renom et se fait habiller de pied en cap, puis en paiement il laisse une vue de Tivoli que posséda plus tard le fameux curieux Jean de Julienne, et ce tableau payé du prix d'un habit, veste et culotte, se vendit à sa mort près de trois mille livres. Une autre fois, en graissant le marteau, il force la porte d'un cardinal, qui non content d'acheter les marines qu'il lui présente, devient son plus chaud protecteur. Quoiqu'il en soit de ces anecdotes, le livre sur lequel Vernet commençait dès lors à inscrire les tableaux qui lui étaient commandés, prouve qu'en 1739 il avait pour client l'ambassadeur de France, duc de St-Aignan. Les années suivantes le montrent employé par tout ce que Rome comptait de plus illustre. Les grands seigneurs français et italiens, les artistes en renom, les cardinaux Pozzobonelli, Aquaviva, Valenti Gonzaga, les amateurs de passage à Rome s'empressent à l'envi sur les pages de ce livre, répertoire curieux qui acquiert ainsi une importance historique. Les touristes anglais furent des premiers à adopter Joseph Vernet pour leur peintre favori. C'était à qui emporterait de Rome quelques-unes de ces vues, fidèles et charmantes, qui rappelaient les cascades de Tivoli, les paysages d'Albano ou de l'Ariccia, les sites classiques du golfe de Naples et les éruptions du Vésuve, ou bien quelque une de ces tempêtes que l'action des figures transformait en drames émouvants, ou bien encore ces suites des quatre heures du jour où le talent de Vernet se montrait aussi habile à peindre les brouillards du matin que les vapeurs dorées du soir, le soleil brûlant de midi que l'éclat assoupi des clairs de lune. Aussi Joseph Vernet se vit bientôt à la mode; cet artiste d'Avignon, venu à Rome pour y étudier, y prit peu à peu racine jusqu'au jour où le mariage l'y fixa définitivement. Dans ses excursions le long des côtes il avait fait connaissance avec le commandant de l'escadre pontificale, un émigré irlandais, nommé Parker. En 1745, il épousa sa fille Virginia. Deux ans après, il lui naissait un premier enfant, nommé Livio, et en 1750 un second qui n'a pas vécu, mais qui laissa dans la famille son prénom d'Horace destiné à passer sur la tête du dernier des Vernet. Avec la gloire la fortune arrivait à Joseph Vernet les mains pleines. En 1750 le revenu annuel de ses tableaux était déjà de quinze mille livres. Il ne tarda pas à s'accroître. Membre de l'Académie de St-Luc à Rome depuis 1743, agrégé de l'Académie de peinture et sculpture de Paris depuis 1745, ses œuvres allaient chaque année figurer au Salon et attiraient sur leur auteur, avec l'attention de la critique, la sympathie des hommes de goût. Lorsque le frère de madame de Pompadour, ce François Poisson

dont elle fit le marquis de Marigny et le directeur général des bâtiments, vint à Rome pour s'initier à la connaissance des beaux-arts, il apporta à Joseph Vernet une commande de sa sœur, c'est-à-dire du roi. Ainsi s'établirent entre le futur directeur et le peintre des relations qui ne pouvaient qu'être très-profitables à ce dernier. En effet, de quelque côté qu'en fût venue l'idée première, c'est M. de Marigny qui chargea Joseph Vernet de peindre pour le roi les principaux ports de mer de la France. Cette commande vraiment royale devait rendre à l'artiste français la patrie qu'il avait quittée. Après un séjour de plus de vingt ans en Italie, Joseph Vernet, qui déjà avait fait deux voyages à Marseille et à Avignon, se décida en 1753 à partir de Rome. Il s'établit à Marseille; mais un peu avant l'ouverture du Salon, il se rendait à Paris, où il portait son morceau de réception à l'Académie de peinture, un *Port de mer au soleil couchant*, aujourd'hui placé dans la galerie du palais de St-Cloud. Quand il revint, toutes les conditions de l'affaire des ports de France avaient été réglées, et il put se mettre à l'œuvre. Dès lors commence pour l'artiste nomade une nouvelle existence. Pendant dix ans il promène son talent de ville en ville, partout reçu comme le peintre du roi pour les marines, partout fêté comme le favori du directeur des bâtiments, entouré des prévenances de l'administration et de la noblesse, rencontrant dans chaque ville autant d'amateurs que d'amis. Après avoir peint à Marseille deux tableaux, il se rendit à Toulon, dont il représenta le *Port et la rade* sous trois aspects différents. La *Pêche du thon dans le golfe de Bandol* lui fournit le sujet d'une composition intéressante. Il fit ensuite le *Port d'Antibes* et le *Port de Cette*. Pendant cette odyssée, le directeur des beaux-arts ne cessait d'avoir l'œil sur l'artiste en mission. Ses lettres, qui le suivaient pas à pas, prouvent l'importance qu'il attachait à cette mission: « Vos tableaux, lui « écrivait-il à propos du port de Cette, doivent « réunir deux mérites, celui de la beauté pitto- « resque et celui de la ressemblance... Ne perdés « pas de vue l'intention du Roy, qui est de voir « les ports du royaume représentés au naturel « dans vos tableaux. » C'était, aux yeux du marquis de Marigny, une entreprise nationale, et le pays la comprenait de même. A Bayonne, où Joseph Vernet se rendit après avoir peint les deux vues de Bordeaux, les échevins, le maire, et le député de la ville, font assaut de patriotisme pour fournir au peintre les détails de mœurs les plus propres à caractériser la localité. Les critiques, de leur côté, surent bien démêler cet intérêt spécial: « Vous voyez dans ces tableaux, disait l'un, « ces ouvrages admirables si utiles au commerce « de la nation. Vous y voyez les habitants des « quatre parties du monde réunis dans l'intérêt « et le bien public, agir, commercer ensemble. » « Sur son port de Marseille et dans son arsenal

« de Toulon, disait un autre, on apprendrait facilement des choses que bien des personnes devroient savoir et dont elles auroient de la peine à se faire instruire. » Pour nous, à la distance où nous les voyons, et plus la distance augmentera avec le temps, plus l'intérêt grandira, les tableaux des ports de France peints par Vernet sont de véritables monuments historiques où l'on retrouve les costumes, les usages, les physionomies d'une époque, et, comme ils embrassent à la fois les villes du midi et les villes du nord, comme ils représentent avec une fidélité saisissante le peuple et la province, ces deux éléments dédaignés de la plupart des historiens, ils deviennent autant de pages de notre histoire nationale, dont la lecture sera utile et presque nécessaire à quiconque veut connaître la France du 18^e siècle. Il ne fallait rien moins que ce sentiment d'une œuvre nationale pour soutenir Joseph Vernet dans une entreprise aussi ingrate. Artiste, il voyait son imagination à tout instant gênée par les nécessités de l'exactitude. Homme, il ne trouvait pas dans le prix de six mille livres attribué à chaque tableau une rémunération suffisante de son travail et de ses ennuis domestiques. Car il avait à traîner de ville en ville une famille qui s'augmentait encore. A Bordeaux vint au monde, le 14 août 1758, le fils qui devait succéder à son talent sous le nom de Carle Vernet. A Bayonne, deux ans plus tard, il lui naissait une fille. Les charges s'accroissaient, sans que le père de famille pût tirer de son art un revenu suffisant. Car, si les amateurs de province se faisaient un point d'honneur de ne pas laisser partir le peintre du roi sans obtenir un tableau de sa main, c'était là une ressource insuffisante, et les amateurs de Paris avaient le temps de l'oublier. Aussi, lorsqu'après avoir peint la Rochelle et Rochefort, Joseph Vernet se vit arrêté à la fois par la guerre qui rendait le séjour des ports de Bretagne impossible, et par la pénurie du trésor royal qui suspendait les paiements, il se hâta de quitter la province et de venir s'établir à Paris. C'était en 1762. La suite des ports de France, qui devait comprendre vingt tableaux, fut abandonnée. Seulement, l'année suivante, le peintre se rendit à Dieppe pour compléter, par une ville maritime du nord, cette série de quinze ports où les vues du midi sont en majorité. La gravure avait déjà commencé à populariser son œuvre. Le même succès qui avait accueilli les tableaux des ports accueillit les estampes de Cochin et le Bas. Il était dans la destinée de Joseph Vernet de réussir toujours et partout. Après vingt ans passés à Rome, après dix ans passés à courir la province, le jour où il s'établit à Paris, il s'y vit de suite sur un aussi bon pied que les artistes qui n'avaient jamais quitté ce grand théâtre de la fortune. Comme jadis en Italie, il n'eut qu'à ouvrir les mains, ou plutôt qu'à ouvrir son livre des commandes, et les noms les plus il-

lustres accoururent s'y faire inscrire. Les amateurs anglais, qui, depuis plusieurs années, le cherchaient vainement à Rome, le retrouvant à Paris, l'adoptèrent de nouveau, et dès lors recommença cette production incessante de levers et couchers du soleil, de cascades, de calmes et de tempêtes, qui, à peine terminés, s'en allaient à Londres, à Amsterdam, à la Haye, à Berlin, à Vienne, à Varsovie, à St-Petersbourg, porter le nom et la gloire de Joseph Vernet. Ce qu'un travail aussi opiniâtre et aussi facile, ce qu'un succès aussi général et aussi fidèle, rendaient au peintre en jouissances d'amour-propre et de bien-être, ses livres de raison sont là pour l'attester. A la table de madame Geoffrin, on l'écoutait décrire avec feu cette nature qu'il connaissait si bien et que le 18^e siècle aimait un peu sur parole. Dans les cercles les plus élégants de la société parisienne il avait ses entrées. Les gens de lettres, si puissants alors, l'avaient adopté comme un des leurs. N'était-ce pas un philosophe, le peintre qui savait peindre dans toute leur horreur les grandes catastrophes de la mer, et surtout qui savait mêler au soulèvement des flots les émotions poignantes des victimes? Du moins Diderot le pensait ainsi, il le disait, il l'écrivait même, avec quelle éloquence, on s'en souvient, pour peu qu'on ait parcouru ces *Salons*, qui ne sont pas, tant s'en faut, des modèles de critique, mais les modèles d'un art nouveau éclos à propos d'art. « Vingt-cinq tableaux! s'écrie-t-il, au Salon de 1765, « vingt-cinq tableaux! et quels tableaux! C'est « comme le Créateur, pour la célérité; c'est « comme la nature pour la vérité... On dirait de « Vernet qu'il commence par créer le pays, et « qu'il a des hommes, des femmes, des enfants « en réserve, dont il peuple sa toile comme il « peuple une colonie, puis il leur fait le temps, « le ciel, la saison, le bonheur, le malheur qu'il « lui plaît. C'est le Jupiter de Lucien, qui, las « d'entendre les cris lamentables des humains, « se lève de table, et dit : « De la grêle en « Thrace! » et l'on voit aussitôt les arbres dé- « pouillés, les moissons hachées et le chaume « des cabanes dispersé : « La peste en Asie, » « et l'on voit les portes des maisons fermées, « les rues désertes et les hommes se fuyant : « Ici un volcan, » et la terre s'ébranle sous les « pieds, les édifices tombent, les animaux s'effa- « rouchent, et les habitants des villes gagnent « les campagnes : « Une guerre là, » et les « nations courent aux armes et s'entr'égor- « gent : « En cet endroit une disette, » et le « vieux laboureur expire de faim sur sa porte. « Jupiter appelle cela gouverner le monde, et il « a tort. Vernet appelle cela faire des tableaux, « et il a raison. » Écoutons-le encore en 1767 : — « Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que l'artiste « se rappelle ces effets à deux cents lieues de la « nature, et qu'il n'a de modèle présent que dans

« son imagination ; c'est qu'il peint avec une « vitesse incroyable ; c'est qu'il dit : Que la lumière se fasse, et la lumière est faite ; que la « nuit succède au jour, et le jour aux ténèbres ; « et il fait nuit, et il fait jour ; c'est que son « imagination, aussi juste que féconde, lui four- « nit toutes ces vérités ; c'est qu'elles sont telles, « que celui qui en fut spectateur froid et tran- « quille au bord de la mer en est émerveillé sur « la toile ; c'est qu'en effet ces compositions « prêchent plus fortement la grandeur, la puis- « sance, la majesté de la nature que la nature « même. Il est écrit : *Cæli enarrant gloriam Dei*. « Mais ce sont les cieux de Vernet, c'est la gloire « de Vernet. » — Diderot, pourrions-nous dire, appelait cela faire de la critique, et il avait tort. Admirons ces pages comme un magnifique effort de style, et nous aurons raison. Au surplus, ces hyperboles, si fortes qu'elles paraissent, sont bonnes à rappeler pour ceux qui voudraient ne plus voir dans Joseph Vernet qu'un artiste démodé. Heureusement le musée du Louvre possède de lui trente-huit tableaux où se montre toute la souplesse, toute la puissance de son talent. Allez voir ces brouillards si fins, si lumineux, si doux, ces tempêtes si animées, si furieuses, ces paysages abondants en détails de tout genre. Voyez surtout les quatre tableaux peints en 1762 pour la bibliothèque du Dauphin à Versailles. Dans le *Matin*, les rayons du soleil levant, luttant contre le crépuscule, éclairent un golfe paisible où navigue un vaisseau anglais. Le *Midi* reproduit une tempête, un de ces coups de mer furieux qui brisent tout ; les vagues ont jeté contre les écueils un vaisseau désarmé ; c'est un pêle-mêle d'agrès, de voiles en lambeaux, de tronçons de mâts, d'hommes à demi broyés que le flot vomit sur le bord. Le *Soir* offre l'image d'un beau port de commerce dont le soleil couchant dore les édifices. Mais c'est dans la *Nuit* que le peintre a épuisé toutes les ressources de son esprit. Quelle abondance d'idées ! Quelle poésie douce et facile ! La nuit commence à peine : rien ne dort. Il semble au contraire que l'on s'éveille au repos après les travaux du jour. « C'est « la nuit partout et c'est le jour partout, disait « Diderot en parlant de ce clair de lune ; ici c'est « l'astre de la nuit qui éclaire et qui colore, « là ce sont des feux allumés ; ailleurs c'est l'effet « mélangé de ces deux lumières. Il a rendu en « couleur les ténèbres visibles et palpables de « Milton. » Diderot a écrit neuf *Salons*, de 1759 à 1781. On y voit défiler les plus beaux tableaux de Vernet, presque constamment salués d'éloges enthousiastes. Quelquefois le critique accuse son maître préféré de dormir, comme Homère ; un jour même il lance contre son caractère une insinuation malveillante. Mais le plus souvent c'est une verve d'admiration qui exalte tout, même les défauts, et qui ne souffre pas qu'on touche à son homme. En 1769, le financier Joseph de la

Borde avait commandé à Vernet huit grands tableaux de neuf pieds de haut sur six de large, destinés à décorer une galerie de son château de la Ferté-Vidame. Il les payait quarante mille livres, mais il les voulait vite faits et aussitôt en place. Le Salon s'ouvrit peu après ; les tableaux, déjà livrés, ne s'y trouvaient pas. Il faut voir la belle colère de Diderot. Point de Vernet, plus de Salon, et le voilà lancé après le financier avec cette ardeur, cette verve, cette violence qu'on lui connaît. Ces tableaux-là sont en effet des plus beaux et des plus curieux que Vernet ait peints. Il y a semé à pleines mains les épisodes, les figures, les animaux. Une des deux *Nuits* de la série est égayée d'un feu d'artifice dont les reflets illuminent une ville idéale. C'est que Vernet, grand coureur de fêtes publiques, avait pour les feux d'artifice une prédilection particulière. A Rome, il avait eu occasion d'exercer sur l'art de la pyrotechnie une action décisive. C'est lui qui inventa le bouquet, et qui eut le premier l'idée d'accompagner de coups de canon les détonations des pièces d'artifice, accompagnement devenu traditionnel. Et puis il aimait à opposer à l'obscurité de la nuit les reflets rougeâtres de la flamme, soit qu'il allumât en quelque coin de rochers le feu d'une cuisine de matelots, soit qu'il donnât pour pâture à l'incendie les édifices d'une ville maritime. De cette opposition il savait tirer des effets merveilleux, et dans le drame de l'incendie, comme dans celui de la tempête, il multipliait les épisodes destinés à mettre à nu les passions du cœur humain. On reproche aujourd'hui à Vernet cette abondance de figures dont raffolait Diderot, et l'on a raison. Mais il était de son siècle, et l'on sait que le 18^e siècle, qui commença par la débauche et finit par le sang, eut, pendant quelques années, un accès de sensiblerie larmoyante. Comme le *Philosophe sans le savoir*, de Sedaine, les tableaux des ports de France et les tempêtes mettaient en scène l'honnête négociant ; comme les *Contes moraux* de Marmontel, les paysages de Vernet servaient de cadre à des amants sensibles. Ainsi, de même que Boucher et Baudouin représentent la fièvre sensuelle de la régence et de Louis XV, Joseph Vernet devient, avec Greuze, le type de cette maladie de vertu qui atteignit son apogée sous Louis XVI, en même temps que la nature embellie dont il s'est fait le peintre rappelle les rêves naturalistes de Jean-Jacques Rousseau et de Bernardin de St-Pierre. C'est à Joseph Vernet, ne l'oublions pas, qu'est due une partie du succès de *Paul et Virginie*. Accueilli froidement chez madame Necker, ce chef-d'œuvre de sentiment serait peut-être mort avant de naître, si Vernet, le lendemain matin, trouvant l'auteur au désespoir, prêt à jeter son manuscrit au feu, ne l'avait forcé de lui lire l'ouvrage condamné. Alors, ému jusqu'aux larmes, il organisa chez lui une seconde lecture, et de ce jour date le succès du livre.

Ce peintre, en apparence confiné dans un genre secondaire, reflète donc en réalité les tendances intellectuelles de son époque. La vie mondaine, qui prenait une grande part de son existence, le mettait en contact avec toutes les célébrités contemporaines. Ses *Livres de raison* fournissent, à ce point de vue, les renseignements les plus curieux. Les noms de Diderot, de Beaumarchais, de Turgot, de Necker, de Tronchin l'inoculateur, de Tissot, le médecin des gens de lettres, s'y rencontrent à côté de ceux de Gluck, de Grétry, de Piccini, de Philidor. Car le goût de la musique était inné chez Joseph Vernet. A Rome une tendre amitié l'avait uni à Pergolèse. A Paris, c'est principalement sur Grétry qu'il reporta cette affection. Mais il n'était pas moins lié avec les chanteurs et les instrumentistes les plus habiles, Jéliote, Gavignès, Duport. Parmi les peintres, ceux qu'il fréquentait de préférence, furent les Vanloo, Chardin, Lépicié, Roslin, madame Lebrun, ainsi que le sculpteur Pigalle, et les architectes Gabriel et Soufflot. Quant aux amateurs, il avait un pied chez tous. Les la Live, les Julienne, les Randon de Boisset, les Caylus, les Choiseul, les Conti, chacun de ces curieux célèbres possédait des tableaux de Vernet, et la vente de leurs galeries les portèrent à des prix considérables. Quelques-uns surtout l'avaient adopté, et l'entourèrent d'un véritable culte; ainsi le marquis de Villette, qui réunit jusqu'à vingt-trois tableaux de son peintre favori; ainsi ses compatriotes Aubert et Peillon, et, sur la fin de sa vie, Girardot de Marigny, frère du bibliophile, et un marchand de rubans, nommé Paupe, dont le cabinet comptait aussi une vingtaine de soleils couchants, brouillards, clairs de lune, incendies et tempêtes. Outre ces amateurs proprement dits, la peinture de Vernet avait pour protecteurs tous ceux qui considéraient l'art comme une partie nécessaire du mobilier d'un hôtel. Le marquis de l'Hospital, le duc de Cossé, le duc de Chabot, le marquis de Changran, les fermiers généraux la Reynière, Dangé, Roslin, la Freté, les financiers de la Borde et Beaujon, c'était à qui se meublerait de quelques tableaux de Vernet. L'abbé Terray, dans son court passage au ministère, trouva le temps d'en commander deux. Madame du Barry l'appela à décorer le pavillon de Luciennes. Enfin toutes les têtes couronnées de l'Europe, depuis les petits souverains des Deux-Ponts et de l'Electorat, jusqu'au roi d'Espagne et à l'empereur de Russie, ouvraient leurs palais à ce talent aimable et fécond. C'est au milieu de ce travail incessant, de cette gloire toujours grandissante, que Vernet vieillit peu à peu, bercé par les soins de l'amitié et de la famille. Il eut la satisfaction de voir son fils Carle se faire peintre comme lui, il put diriger son éducation, applaudir à ses succès, et le recevoir comme agréé à l'Académie de peinture. C'était en 1789. Le 3 décembre de la même année Joseph Vernet s'éteignit douce-

ment, entre ses deux fils Livio et Carle, et sa fille Emilie devenue madame Chaligny. Il mourut aux galeries du Louvre, où il occupait depuis plus de trente ans un logement sous la colonnade du côté de St-Germain l'Auxerrois. Avec lui disparut le genre qu'il avait porté à une rare perfection. En vain quelques imitateurs, tels que Ozanne, Hue, Mettay, Lallemant, Beaudeau, continuèrent à peindre des marines. Ils n'avaient plus cet esprit qui sait animer la nature, cette facilité qui maintient le genre à son vrai niveau. Quant à des élèves proprement dits, Vernet n'en eut que deux, Henry d'Arles et le chevalier Volaire, mort à Naples. Mais à eux pas plus qu'aux autres il ne légua son secret. Aujourd'hui que l'école du paysage français marche avec éclat dans des voies absolument nouvelles, elle semble disposée à sacrifier tous ses devanciers. Cependant plus d'un a préparé le mouvement moderne, et Vernet entre tous. On ne peut lui contester l'honneur d'avoir le premier, bien avant Lantara, montré au goût français un art qui rompait avec la tradition historique, et qui, puisant ses éléments dans la vérité et ses effets dans l'impression, cherchait à exprimer la vie de la nature. En y mêlant l'élément humain, Vernet répondait à un besoin de son siècle. En choisissant pour modèle unique la nature italienne, il céda à une nécessité impérieuse, celle de dire ce que l'on sait. Il eut le tort de s'en tenir à une science acquise de longue date, de ne pas varier un fonds qui s'épuisait chaque jour et ne lui donnait plus qu'une vérité de commande. La nature française était sous ses yeux, et il ne sut pas la voir. Mais du moins il sut voir dans la nature la beauté, il sut l'aimer avec enthousiasme, la reproduire avec verve, et sa facilité lui prêta des grâces que la prétention ne gâte jamais. Tous les graveurs du 18^e siècle, français, anglais, allemands, italiens, ont employé leur burin à rendre populaires les compositions de Joseph Vernet. Les plus célèbres sont Balechou, Flipart, le Bas, Vivarès. L'œuvre le plus considérable qui ait été réuni est celui que possède le musée d'Avignon. Il comprend 268 pièces. En feuilletant ces estampes, en étudiant les tableaux de J. Vernet répandus dans tous les musées de l'Europe, on comprend et l'on absout le succès qui couronna son talent, car on a sous les yeux une interprétation de la nature peut-être insuffisante comme élévation et comme largeur, mais très-personnelle, très-vivante, et constamment aimable. L. L.—GE.

VERNET (ANTOINE-CHARLES-HORACE), connu sous le nom de Carle Vernet, était le troisième enfant du précédent. L'aîné, Livio, d'abord commis aux fermes, puis receveur général du tabac à Avignon, mourut à Paris après 1820, employé à la direction des subsistances militaires. Le second, Orazio, n'avait vécu que quelques mois. Quant au quatrième enfant de Joseph Vernet, c'était une fille, nommée Emilie, née à Bayonne en

1760. Elle épousa à seize ans l'architecte Chalgrin, et mourut sur l'échafaud le 6 thermidor an 2. Carle vint au monde à Bordeaux le 14 août 1758. Son père ne sachant où prendre un parrain et une marraine, le fit tenir sur les fonts baptismaux par son fils aîné, Livio, et par une domestique italienne, depuis longtemps attachée à la famille, Rose Lombelli. Né presque rachitique, élevé dans le coton, Carle semblait voué à une mort prématurée, lorsque, à Rochefort, un traitement assez singulier, conseillé par un chirurgien de la marine, lui rendit la santé et la vie. Il n'en resta pas moins d'une complexion délicate, et, comme tel, l'enfant gâté de la famille. A quatre ans, il commençait à dessiner, et son père s'en faisait fête comme d'un prodige. Jamais il ne connut les rigueurs du collège. L'externat le plus benin paraissait encore trop dur pour ce frère enfant, dont de fréquentes maladies suspendaient l'éducation. Dès l'âge de onze ans, en 1769, il devenait élève d'un des collègues de Joseph Vernet, le peintre Lépicié. Deux ans après, il abordait l'étude du modèle vivant, et, le 14 novembre 1771, il commençait à peindre, pendant qu'un maître de grammaire continuait à lui enseigner sa langue. Mais l'instruction littéraire de ce peintre de treize ans se faisait ailleurs. Elle se faisait à l'Opéra, à la Comédie italienne, au théâtre de Nicolet, où Joseph Vernet n'allait jamais sans son fils. Elle se faisait dans les livres du temps, et surtout dans ceux du marquis de Bièvre, qui inoculèrent à Carle, pour le reste de sa vie, l'incurable maladie du calembour. Elle se faisait aussi dans les salons fréquentés par son père, et la précocité du jeune artiste y recevait l'accueil le plus flatteur. On donnait à l'enfant un crayon et du papier, pour avoir le plaisir de le voir improviser des bonshommes. Un jour il commence un cheval, sans s'apercevoir que le papier, trop petit, ne lui permettra pas d'y placer les jambes. On l'entourait, on se disait : Comment s'en tirera-t-il ? Mais lui, sans se déconcerter, figure de l'eau au bas de la feuille, et chacun d'applaudir ce bambin qui était déjà un homme d'esprit. Il le fut jusqu'à son dernier jour. Les leçons de Lépicié ne pouvaient faire de lui un grand peintre. Mais les courses de chevaux, cette mode anglaise qui commençait à s'implanter en France, lui apprirent ce que l'Académie ne lui aurait jamais enseigné. C'est sur le turf, comme on dirait aujourd'hui, qu'il rencontra son modèle favori, le cheval. C'est là qu'il connut la société élégante, le marquis de Villette, fils d'un des plus violents amateurs des marines de Joseph Vernet, le duc de Lauragais, cavalier intrépide, et plus tard le duc d'Orléans, un des meneurs de l'anglomanie. Le voyage qu'il fit en Suisse avec son père, en 1775, étendit ses relations d'un autre côté. A Ferney, il vit Voltaire ; à Genève, il vit Jean-Jacques Rousseau, et Tissot, le médecin des gens

de lettres ; ailleurs il visita Lavater et Gessner. Au retour, il avait son cheval, acheté des deniers paternels, et il se lançait plus que jamais dans le tourbillon des plaisirs, menant de front sa triple existence d'homme d'esprit, d'homme du monde et de peintre. Dans ce joyeux steeple-chase c'est le peintre qui venait le dernier. Carle avait vingt-et-un ans quand il se décida à concourir pour le prix de Rome en 1779, et il n'obtint que le second prix. Mais il offrait à son père, le premier jour de l'an, un tableau d'un cheval de course. Joseph Vernet préférait les succès académiques. Il fallut que Carle se présentât de nouveau au concours en 1782. Le sujet donné était la parabole de l'Enfant prodigue. Cette fois il remporta le premier grand prix qui l'envoyait pour cinq ans à Rome. Adieu le bal de l'Opéra et les courses anglaises ! Adieu certains beaux yeux qui attiraient un peu trop souvent le jeune artiste à Nogent-sur-Seine ! Carle partit le cœur gros. Mais peut-être son père le voyait-il s'éloigner sans regret. Soit faiblesse native de sa constitution, soit influence héréditaire du mal de madame Vernet, cet esprit si gai, ce caractère si alerte et si pétulant, tombait parfois dans des accès d'humeur noire, et chez lui la mélancolie, ainsi qu'il arrive souvent, se traduisait par une expansion subite du sentiment religieux. Comme son maître Lépicié, il s'habillait en moine. Les distractions d'un lointain voyage semblaient un remède à ce mal. Dans les brouillons de ses lettres que nous a laissés Joseph Vernet, on voit le père suivre d'un œil inquiet le cher absent. Il lui écrit chaque semaine. Il lui recommande de voir sa famille, c'est-à-dire la famille de sa mère Virginia, dont il restait quelques membres à Rome et à Foligno. Il prescrit le jeu de balle, l'exercice du cheval, le travail sérieux : « ne pas peindre des bagatelles. » Il insiste pour que ce mondain timoré demande à son confesseur la permission d'aller au théâtre. Mais les conseils paternels n'y pouvaient rien. Carle ne voyait pas dans Rome la patrie du grand art : il n'y voyait que la ville aux innombrables églises. Le directeur de l'Académie, Lagrenée, crut devoir instruire Joseph Vernet de la mélancolie toujours croissante de son fils, et celui-ci le rappela aussitôt. Parti de Paris au mois d'octobre 1782, Carle y était de retour le 3 mai de l'année suivante. Hélas ! pendant son absence on avait marié les beaux yeux de Nogent. Alors l'amoureux, désolé, voulut se jeter dans le cloître. Un directeur éclairé l'arrêta à temps, et rendit à sa véritable vocation cette imagination égarée, dont la piété était si peu sérieuse que jamais il ne songea à traiter un sujet religieux. Au sortir de cette crise, qui se termina par un petit voyage à Avignon, en 1783, Carle Vernet parut vouloir se mettre sérieusement au travail. Il choisit un sujet historique et commença les études nécessaires. Trop peu sûr de lui-même pour montrer ses ébauches, et désireux cepen-

dant de produire une grande œuvre, il avait soin de s'enfermer dans son atelier, où nul n'entrait, pas même son père. Mais en jetant sur la toile le *Triomphe de Paul Emile*, Carle n'avait pas arrêté d'avance les limites de sa composition. Le plaisir qu'il prenait à représenter des chevaux dans toutes les attitudes lui en faisait chaque jour ajouter de nouveaux, si bien qu'à la toile primitive il fallut en coudre une seconde, puis une troisième, puis enfin, de rallonge en rallonge, enfoncer la porte de l'atelier. Alors Joseph Vernet d'accourir pour voir le mystérieux tableau. Son ami Moreau le jeune, le charmant dessinateur des modes du temps, l'accompagnait. « Tu es un « peintre, » s'écria le père en sautant au cou de son fils, et Moreau ratifia le jugement. La vue de cette ébauche lui fit même concevoir pour l'auteur de si belles espérances qu'il n'hésita pas quelque temps après à lui accorder la main de sa fille Fanny. Le mariage eut lieu le 29 août 1787. Il mit fin à toutes les idées noires de Carle, mais non au *Triomphe de Paul Emile*. La lune de miel, la naissance d'une petite fille, les plaisirs de la vie parisienne, d'autant plus vifs maintenant qu'on les goûtait à deux, vinrent encore entraver l'exécution de la grande œuvre. Le talent facile de Carle aimait mieux se dépenser en dessins ou en petits tableaux représentant des chevaux et les différents épisodes des courses. Cependant, en 1789, le *Triomphe de Paul Emile* se trouva assez avancé pour être présenté à l'Académie, et l'Académie agréa le peintre, heureuse de confondre dans une même admiration le père et le fils. Quand le nouvel élu, introduit par l'huissier, selon le cérémonial accoutumé, après avoir fait à chacun de ses collègues les révérences voulues, arriva devant le vieux Joseph, l'étiquette fut oubliée, et un tendre embrassement réunit le présent et le passé de la famille Vernet. L'avenir n'était pas loin. Deux mois auparavant madame Carle Vernet avait donné le jour à Horace. Le *Triomphe de Paul Emile* ne fit que paraître au salon de 1789. La toile avait alors atteint 14 pieds de long sur 5 pieds et demi de haut. Cette composition correcte et froide, pêle-mêle de héros antiques et de chevaux anglais, caractérise le suprême effort de Carle Vernet pour produire une œuvre classique. Il n'essaya pas de le renouveler, si ce n'est dans des dessins qui furent exposés plus tard, les *Courses de chars aux funérailles de Patrocle*, la *Mort d'Hippolyte*, le *Vainqueur aux courses de chars revenant avec sa compagne*. On voit trop, en regardant ces compositions, que le peintre ne se sentait pas sur son véritable terrain. Il a déshabillé des modèles, il a transporté sur la toile ou sur le papier les chevaux des écuries du duc de Chartres. Mais chevaux et modèles ressemblent trop à l'original pour laisser la moindre illusion de l'antique. Prud'hon les eût déguisés sous un voile de poésie. Carle Vernet s'en tient à un réa-

lisme académique dont la sécheresse ne charme ni n'émeut. Il était l'homme de la vie réelle, et la vie réelle le réclamait. Comme tant d'autres, il salua l'aurore de 1789, et dans les droits nouveaux dont Paris s'enivrait, il ne vit que l'occasion de jouer au citoyen et au soldat. Les épaulettes et la dragonne d'or, les rubans en cocarde, les dîners du district, les dîners fédératifs, c'était toute sa politique. Officier des grenadiers de la garde nationale, il déposait volontiers l'uniforme pour courir avec Fanny au bal de l'Opéra, déguisé en pierrot. Mais le temps marchait sans pitié pour les retardataires. Carle d'abord essaya de suivre. La dragonne d'or fit place à la dragonne de laine, et le bonnet de grenadier se vit évincé par un bonnet rouge de trois livres dix sous. Plus de dîners au *Veau qui tette*, mais des cotisations aux Jacobins, des certificats de résidence, des paires de souliers à la section, des contributions volontaires pour ceux qui s'enrôlent. Puis vint le 10 août, et, tandis que le peuple envahissait le Louvre et les Tuileries, le malheureux père s'enfuyait à cheval, un enfant dans ses bras, suivi de sa femme qui portait l'autre, lorsque, au milieu de la place du Carrousel, une balle l'atteignit à la main. Puis enfin vint la terreur, et Carle éperdu se jetait aux pieds de son collègue David pour sauver sa sœur suspecte de nous ne savons quel crime. Le farouche conventionnel, futur peintre de Sa Majesté l'Empereur, se montra inflexible. « J'ai peint Brutus, » dit-il, je ne puis solliciter Robespierre. » Madame Chalgrin monta sur l'échafaud le 6 thermidor an 2. Ce jour-là s'envolèrent les dernières illusions de Carle. Il ne lui resta qu'une aversion trop bien légitimée contre Louis David, aversion telle qu'on ne pouvait prononcer ce nom devant lui sans le voir douloureusement tressaillir. Quant à la politique, à défaut de convictions profondes incompatibles avec cette nature légère, Carle Vernet demeura ce qu'il avait toujours été, un des types les plus amusants de l'ancien régime. Tout changement de gouvernement qui l'éloignait de la révolution lui semblait une bonne fortune. Le directoire, cette première réaction de l'esprit français, lui rendit sa gaieté et sa verve. Il dit adieu aux héros grecs pour esquisser, d'un crayon fin et sûr, ces caricatures devenues célèbres, les *Incroyables* et les *Merveilleuses*. En même temps il revenait au cheval, et Demarteau, en gravant ses études à la manière du crayon, en faisait à la fois des estampes populaires et des modèles pour les écoles. C'est alors qu'il se lia avec un autre graveur, qui fut aussi le peintre le plus charmant des mœurs de l'époque, Louis Debucourt. Homme de plaisir avant tout, Debucourt devait convenir à Carle, son cadet de trois ans. Dès que l'un ou l'autre avait vendu un tableau, on quittait l'atelier, on se retrouvait au café de Foy et l'on se hâtait de courir à Meudon, à St-Cloud, ou à tel autre

endroit propice aux parties fines. Debucourt a gravé d'après Carle Vernet près de quatre-vingts pièces. Elles achevèrent de populariser le nom de l'auteur des *Incroyables*, et l'on comprend pourquoi ce dernier, écrivant plus tard à Debucourt, en 1813, lui disait : « Croyez au « véritable attachement que je porte à votre « personne et à la vénération reconnaissante que « j'ai pour votre talent. Je dis reconnaissante, « car sans vous mon faible savoir-faire serait « resté dans un cercle étroit dont vous avez centuplé la circonférence. » — Le consulat qui arrivait à la suite de nos victoires, et l'empire dont il n'était que la préface, allaient agrandir ce cercle et fixer le savoir-faire encore incertain de Carle Vernet. Déjà en 1798 il avait commencé une série de dessins de batailles, continuée les années suivantes, que Duplessis-Bertaux et d'autres artistes gravèrent au nombre de vingt-trois, sous le titre de *Tableaux historiques des campagnes et révolutions d'Italie*. Le succès de ces compositions, où l'exactitude stratégique n'excluait pas le pittoresque, le décida à aborder en peinture un sujet analogue. Il exposa au Salon de 1804 la *Bataille de Marengo*. Dès lors Carle Vernet put être regardé, avec Gros, comme le créateur, ou tout au moins le rénovateur d'un art éminemment français, la peinture de batailles. Plus hardi que Vander-Meulen, ou moins gêné par l'étiquette, c'est au cœur de l'action qu'il se plaçait, montrant au spectateur, non plus seulement les dispositions générales des lignes, mais le mouvement réel des troupes, le drame passionné auquel concourent les hommes et les chevaux, les généraux et les soldats. Ce cadre vivant était si bien approprié à ce qu'il fallait peindre, que, malgré les efforts épiques de Gros, l'art n'a plus changé depuis, et tous les peintres de batailles modernes, à commencer par Horace Vernet, n'ont pu faire mieux que de se conformer au programme tracé par la *Bataille de Marengo*. Afin de se rendre plus familiers les différents personnages du drame, Carle étudiait dans des tableaux de moindre dimension les actions particulières qui forment comme le réseau de l'action générale. C'étaient des marches, des combats singuliers, des trains d'artillerie. Là encore il inaugurait une peinture toute nouvelle, le genre militaire. Bien plus, il fut un des premiers à y introduire un élément qui y joue encore un grand rôle, l'élément oriental. Carle a peint et dessiné le mameluk dans toutes les positions possibles, mais surtout dans des positions difficiles, témoin cette *Sortie*, popularisée par la gravure, où l'on voit le malheureux cavalier lancé au galop sur un pont-levis qui se brise : ou bien il le montre au repos sous sa tente, son cheval près de lui. Car le cheval arabe, devenu un type classique de l'art contemporain, c'est Carle Vernet qui l'a peint le premier, donnant ainsi le branle à ce mouvement qui devait entraîner vers l'Orient et

son fils Horace, et Decamps, et Delacroix. Certes nous ne voudrions pas grandir outre mesure cette simple et rieuse figure de Carle Vernet. Mais, ainsi qu'on l'a vu dans la vie de Joseph, ainsi qu'on le verra dans celle d'Horace, aux Vernet appartient, comme une qualité de race, l'esprit d'initiative et d'innovation. D'autres creuseront le sillon ; il leur suffit à eux d'ouvrir la route. Ils voient : de plus habiles regarderont, de plus savants étudieront, et, par la puissance du dessin ou la richesse de la couleur, doubleront l'intérêt des objets représentés. Le génie des Vernet, c'est de signaler ces objets par un croquis rapide et net qui les fait apercevoir de tous. Si nous pouvions passer en revue toutes les œuvres de Carle Vernet, partout nous retrouverions ce caractère, la perception vive et précise de la vérité pittoresque. Dans le *Matin d'Austerlitz*, exposé en 1808, dans le *Bombardement de Madrid* et la *Bataille de Rivoli*, exposés en 1810, ne cherchez pas le style, pas plus que dans la *Prise de Pampelune*, du Salon de 1824. Mais voulez-vous la ressemblance du portrait, la vraisemblance du fait ? ces batailles vous la donneront, sans émotion poignante, il est vrai, sans éblouissement, sans enthousiasme, mais avec l'exactitude d'un bulletin d'état-major. Au surplus ces grandes toiles ne sont presque qu'un accident du talent de Carle. Il se déploie avec bien plus d'abondance et de facilité dans ces sujets qu'il aime dès le premier jour, les courses, les chasses, les plaisirs du monde élégant, une *Calèche partant pour la promenade*, une *Calèche partant pour la chasse*, et tous les épisodes de la vie du cheval, le haras, l'écurie, la guerre, les *Exercices de Franconi*, la forêt où l'animal sauvage se débat contre des lions. Parfois même sur ce modèle préféré il place un personnage officiel. Mais que ce soit l'empereur ou le duc de Berry, on ne s'y trompe pas : dans ce double portrait, celui qu'il a aimé à peindre, c'est le portrait du cheval. Nommé en 1806 peintre du dépôt de la guerre, chevalier de la Légion d'honneur en 1808, Carle Vernet devint lui-même sous l'empire un personnage officiel. C'est l'époque la plus sérieuse de sa vie. Même dans les genres secondaires où se plaisait son talent, il continuait son rôle d'historiographe. Après avoir peint l'empereur à Austerlitz, il représentait Napoléon à la chasse. Déjà il avait dessiné, avec Isabey, cette *Revue dans la place du Carrousel*, à laquelle l'exactitude du costume et du portrait donnent une valeur historique, et dont le Louvre possède la première pensée, un dessin à la sépia plein de légèreté et d'intelligence. Néanmoins, quand la restauration arriva, elle trouva Carle Vernet tout prêt à la servir. Peut-être rêva-t-il qu'il avait émigré et qu'il rentrerait avec la branche aînée. Il n'eut rien de plus pressé que de donner un gage à ses nouveaux souverains. Au Salon de 1812 la *Chasse de l'Empereur* ; au Salon de 1814 le *Portrait du duc*

de Berry. Et la même année, Carle entraît à l'Institut. Mais le vent de la fortune qui balayait si prestement le peintre d'Austerlitz, fit reparaître au dessous le dessinateur des *Incroyables*. En saluant les Bourbons, il avait aperçu leur escorte, et ce que chacun maudissait tout bas, il se mit à le chansonnier tout haut. Comme Béranger, il organisa contre *Nos amis les ennemis* la vengeance du rire. Ce furent d'abord de simples études d'uniformes : *Militaires anglais, tambours russes, officiers prussiens*. Puis, à mesure que l'indignation gonflait le cœur de la France, la verve du caricaturiste s'allumait, et l'esprit de Debucourt, saisissant chaque improvisation au passage, en doublait la malice. La *Promenade anglaise*, le *Cosaque galant*, les *Anglais à Paris*, la *Partie de plaisir*, les *Adieux d'un Russe à une Parisienne*, etc., qui n'a pas vu cette suite amusante ne connaît pas sous son meilleur jour le talent de Carle Vernet. Il a créé des types vivants. Ses Anglais, le gras et le maigre, celui-ci aigri par le spleen, celui-là conquis aux séductions de la cuisine française, sont restés longtemps au théâtre. Son Cosaque, dont la galanterie brutale effarouche les grisettes, son Prussien mal dégourdi qui s'épuise en grâces d'emprunt, ses Anglaises excentriques, forment un répertoire de ridicules à peine effacé aujourd'hui de l'imagination populaire. Mais pour ces fusées d'esprit c'était encore trop d'un intermédiaire tel que Debucourt. La main la plus habile court risque de les refroidir au vol. Heureusement une invention nouvelle allait armer les artistes d'un instrument tout personnel. Dès les premiers essais de la lithographie en 1816, Carle Vernet comprit les ressources infinies de ce procédé, plus rapide que la gravure à l'eau-forte. Dès lors commencèrent à naître sous ses doigts ces innombrables pièces, monnaie courante du talent, qui remplissent plusieurs volumes au cabinet des estampes de Paris. Nous en avons compté quatre cent trente et une. On y trouve le reflet de tous les goûts, de toutes les pensées du peintre. Le cheval y tient la première place. Les chiens, la chasse, les sujets militaires, s'y mêlent aux caricatures, aux études de mœurs populaires, aux souvenirs politiques. Soixante-quatre sont consacrées à l'illustration des fables de la Fontaine, cent aux *Cris de Paris*. Le crayon de Carle Vernet a touché à tout, et partout il a porté cette intuition claire de la vérité, et cette sorte de divination que nous avons déjà signalées. Avant Grandville, il a travesti les animaux en acteurs de la comédie humaine. Avant Gavarni, il a ouvert aux profanes les coulisses du théâtre. Avant Henri Monnier, il a saisi sur le vif les scènes populaires. Mais ses meilleures compositions en ce genre sont encore celles que Debucourt a gravées en couleur, la *Danse des chiens*, le *Jour de barbe d'un charbonnier*, la *Toilette d'un clerk de procureur*, la *Route de Poissy*, les *Joueurs de boules*, etc. D'autres

graveurs, Levachez, Darcis, Jazet se sont aussi faits ses interprètes, sans oublier sa femme, Fanny Vernet ; mais aucun ne l'a traduit avec autant de délicatesse et de fidélité que Debucourt. Si l'on ajoute aux lithographies de Carle Vernet les différentes estampes gravées d'après ses tableaux ou ses dessins, on arrive au chiffre énorme de six cent soixante pièces. Ce qui frappe dans cette production d'une fécondité extraordinaire, c'est le caractère constamment français de tant de compositions diverses. Le dessin n'y est qu'un instrument de précision, la couleur qu'une clarté de plus : l'effet, le groupe, la lumière, l'exécution, tout se résout en une langue rationnelle parfaitement adaptée à l'idée qu'il s'agit de rendre. Chez Carle, comme chez les autres Vernet, l'esprit domine l'art. Ne cherchez pas ailleurs le secret de leur popularité. La nation française, toujours plus littéraire qu'artiste, ne comprend qu'à grand-peine les mérites techniques ; mais elle prend feu à la moindre étincelle d'esprit. Or Carle Vernet était homme d'esprit jusqu'au bout des ongles. Sa conversation, émaillée de jeux de mots et de calembours, tenait les auditeurs en éveil, et forçait le rire ; d'un rien il créait une histoire, et tel qui lui avait entendu raconter cent fois la *Savonnette* prenait encore plaisir à la lui faire répéter. Ses lettres ont une allure aisée et charmante. Tant de qualités toutes françaises valurent à Carle Vernet d'autres succès que des succès d'artiste. Beau causeur et beau danseur, il se voyait recherché dans les salons du meilleur monde. Au café de Foy il avait son cercle d'habitues qu'il égayait de ses saillies. Le bal, le théâtre, l'équitation, la promenade au bois, le trouvaient aussi fidèle qu'un oisif et le tenaient rivé à la vie parisienne. Il la quitta pourtant une première fois en 1819. Il accompagnait à Rome son fils Horace. Malgré l'excellent accueil qu'ils y reçurent, ni le père ni le fils ne s'y sentait sur son terrain. La course des chevaux libres, nommés *Barberi*, fournit à l'un et à l'autre le sujet d'un même tableau dont il serait curieux d'étudier les différences. Carle était de retour assez tôt pour tourner en ridicule les amateurs de l'éclipse du 7 septembre 1820. L'année suivante, il obtenait un succès politique avec un petit tableau qui fut gravé par Cassas, le *Chien du duc d'Enghien*. La branche aînée sut reconnaître son zèle : à la croix de la Légion d'honneur, qu'il portait depuis 1808, elle ajouta le cordon de St-Michel. Mais elle ne lui commanda aucun tableau important, si ce n'est, en 1824, la *Prise de Pampelune*, et, en 1825, une *Chasse au daim dans les bois de Meudon*. L'année 1826 lui réservait une satisfaction bien douce. La ville d'Avignon, voulant inaugurer son musée, se souvint qu'elle était la patrie de Joseph Vernet ; elle plaça cette cérémonie sous son patronage, et elle invita ses descendants, Carle et Horace, à venir prendre leur part

d'une fête où leur aïeul devait recevoir un éclatant hommage. Tous deux s'y rendirent vers la fin de septembre. La fête eut lieu le 10 octobre : ce fut un jour de triomphe pour les trois artistes, celui qui n'était plus, et ceux qui le représentaient si dignement. Deux ans après, Carle Vernet quitta encore Paris, toujours avec son fils Horace, sur lequel il reportait la tendresse qu'il avait lui-même rencontrée chez son père Joseph. Horace venait d'être nommé directeur de l'Académie de France. Le salon de la villa Médicis devint le rendez-vous des étrangers de distinction et de la haute société romaine. Carle l'égayait de sa verve intarissable et oubliait sans peine l'ambitieux projet qui l'avait, pensait-il, amené à Rome, celui de peindre Louis XVIII allant rendre grâce à Dieu dans l'église Notre-Dame, grande toile restée à l'état de projet. C'est là qu'il vieillit doucement, heureux des succès de son fils, au milieu des affections les plus saintes, sans que l'âge pût entamer sa joyeuse humeur. « Ce « soir, » écrivait-il à sa fille Camille, en 1833, « grande soirée à l'Académie, bal et musique. « Une très-jolie dame veut que je danse avec « elle, et MM. les pensionnaires musiciens veulent « que je chante avec eux dans les chœurs. J'ai « refusé tout cela, excepté *En avant, panpan, le « long du mur, panpan, prenez garde à ce tas de « boue qui est devant vous*, etc., etc. ; et je terminerai sur le piano par mon fameux menuet « d'Exaudet. » — La main qui traçait ces lignes folâtres était celle d'un vieillard de soixante-quinze ans. Revenu à Paris en 1835, il reprit toutes ses habitudes. On le rencontrait caracolant au bois de Boulogne. Ce retour de jeunesse dura plusieurs mois. Le 19 novembre 1836, les habitués du café de Foy l'entendirent encore lancer sous la fameuse hirondelle qu'il avait peinte ses plus joyeux calembours. Mais le soir même, comme il n'avait pas voulu changer d'habits après une journée de pluie, il fut pris d'une fluxion de poitrine qui l'emporta quelques jours après. Il s'éteignit le 28 novembre entre les bras d'Horace, en pensant à son père Joseph, et il répétait : « C'est singulier comme je ressemble au « grand Dauphin : fils de roi, père de roi, et « jamais roi. » Ce jugement de Carle sur lui-même résume tout ce que nous avons dit de ses œuvres. Soit qu'on regarde le seul tableau de lui que possède le Louvre, la *Chasse au daim*, ou ses grandes toiles historiques conservées au musée de Versailles, *Rivoli*, *Austerlitz*, *Madrid*, *Marengo* et *Pampelune*, on devra convenir que les qualités sérieuses du peintre lui firent toujours défaut. Ce n'est donc pas un de ces génies qui brillent au premier rang dans le ciel radieux de l'art. Mais l'école française lui fera une place d'honneur parmi ces dessinateurs dont la verve traduit au jour le jour les faits, les mœurs, les idées du pays, chroniqueurs amusants qui fixent la physiognomie d'une époque, et versent à pleines

maines au milieu des solennités de l'histoire le sourire et la vie. — On peut consulter sur Carle Vernet une notice publiée par un de ses neveux, M. Huguet, dans le *Courrier français*, et l'étude de M. Charles Blanc, *Histoire des peintres français au 19^e siècle* (Paris, 1845), reproduite dans l'*Histoire des peintres de toutes les écoles*. L. L.-GE.

VERNET (JEAN-EMILE-HORACE), fils de Carle et petit-fils de Joseph, naquit à Paris le 30 juin 1789, aux galeries du Louvre, où son grand-père et son père étaient logés depuis plus de vingt ans. Le premier mourut quelques mois après, sans se douter que ce jeune enfant serait un jour le digne héritier de ses qualités brillantes. Le second eut la joie de voir revivre sous ses yeux, avec plus de puissance et d'éclat, le génie des Vernet, dont lui-même n'avait été en quelque sorte que l'entrepositaire. Il put en saluer la première éclosion, en suivre la floraison précoce, développer par son influence chaque germe nouveau, et, lorsqu'enfin ce dernier rejeton fut devenu le plus grand de sa race, c'est à son ombre que le vieux Carle s'endormit, heureux de léguer à son fils une gloire qui effaçait la sienne. Ce rôle de tuteur, ou plutôt de mère nourrice, commença dès le berceau et ne se démentit jamais, si bien que les noms du père et du fils sont inséparables. Nous avons dit la part que prit Carle aux événements de la Révolution. Horace au berceau eut pour premiers jouets les épaulettes de garde national de son père. Avant d'apprendre à tenir un crayon, il savait battre du tambour. Le 10 août, quand le malheureux Carle se sauvait à travers la place du Carrousel, la balle qui l'atteignit à la main emporta le chapeau de l'enfant qu'il portait dans ses bras. Ce bambin de quatre ans, baptisé par le feu, comme son grand-père l'avait été par la tempête, c'était Horace Vernet, le futur peintre de l'armée française. Son éducation, ébauchée au collège des Quatre-Nations, se fit surtout au milieu des événements et des hommes. Sevré des études sérieuses qui élèvent les jeunes esprits vers la sphère des idées, l'esprit d'Horace s'habitua de bonne heure à placer la source de ses connaissances dans l'ordre immédiat des faits. Il voyait son père dessiner, il dessina. Le père, ravi, colportait partout les croquis de l'enfant. C'était à qui encouragerait ces essais précoces. A onze ans, madame de Périgord lui payait vingt-quatre sous le dessin d'une tulipe. A treize ans, il tenait boutique. Il avait sa clientèle. Les commandes venaient le trouver. Duplessis-Bertaux, qui avait reproduit les dessins militaires de Carle, gravait d'après Horace la vignette placée en tête des lettres d'invitation aux chasses impériales. Après l'atelier de son père, où tout respirait l'odeur de la poudre, Horace Vernet n'en connut point d'autre que celui de Vincent, peintre de deuxième ordre, presque exclusivement voué à la représentation des sujets modernes. Il y puisa, à défaut d'un goût passionné pour les belles for-

mes, une correction habituelle de dessin qui est l'orthographe de l'art. Aussi, le jour où son père, ancien lauréat de l'Académie, voulut le faire concourir pour le prix de Rome, ce talent trop peu classique se trouva en défaut. Il échoua, mais il se vengea de son échec en improvisant son premier tableau militaire, la *Prise d'une redoute*. C'était en 1809, Horace Vernet avait vingt ans. Dès lors il put s'abandonner sans contrainte à son goût personnel, et, pendant qu'il aidait Carle dans ses grands tableaux de batailles, les sujets de genre militaire que sa verve juvénile jetait sur de petites toiles lui faisaient, à côté de son père, une réputation. Marié en 1810 avec mademoiselle Louise Pujol, il fut attaché l'année suivante, en qualité de dessinateur, au dépôt de la guerre, dont Carle était le peintre attitré. En même temps il commençait au *Journal des Modes* une série de dessins qui l'amènèrent peu à peu à la caricature. Les modes du temps prêtaient à rire, et c'est de quoi l'on ne se faisait faute au café de Foy, où Horace accompagnait Carle. Le père alors laissa son fils lui emprunter une idée dont il s'était servi sous le directoire, et le crayon du fils renouvela, avec le même titre, le succès des *Incroyables* et des *Merveilleuses*. Plus tard tous deux s'associaient encore pour cribler d'épigrammes les Russes, les Prussiens et les Anglais, et, quand la lithographie fit son apparition, ils s'essayèrent, pour ainsi dire, sur la même pierre, en publiant de concert une édition des *Fables de la Fontaine*. Les deux premiers dessins lithographiques d'Horace Vernet sont : le *Lancier de l'ex-garde impériale en vedette* et le *Portrait de madame Perregaux*, tous deux datés de 1816. Mais déjà des travaux plus sérieux avaient valu à Horace Vernet des succès plus solides. En 1812 il avait peint pour le roi de Westphalie la *Prise du camp de Gratz en Silésie*, tableau payé huit mille francs, et récompensé d'une médaille d'or. L'année suivante il obtint du même prince une nouvelle commande, et une autre de Marie-Louise. En 1814 il recevait des mains de l'empereur la croix de la Légion d'honneur, distinction doublement méritée et par l'artiste de talent et par le soldat courageux, qui venait de concourir avec la garde nationale parisienne à la défense de la barrière de Clichy. La restauration ne trouva pas Horace Vernet aussi bien disposé à la servir que son père. Cependant, comme il importait de ne pas se brouiller avec les puissances, tandis que le patriote, dans ses tableaux de chevalet, restait fidèle à la grande armée, le peintre ami des encouragements officiels présentait au Salon de 1817 une grande toile où, selon l'expression d'un critique du temps, l'appareil de la religion se trouvait uni à celui de la guerre. La maison du roi acheta la *Bataille de Tolosa* et daigna fermer les yeux sur la *Mort de Poniatowski*, le *Combat de Somo-Sierra*, le *Bivouac du colonel Moncey*. Le public au contraire n'avait

d'yeux que pour ces derniers tableaux, et, quand M. Jazet eut gravé le *Bivouac*, un succès populaire couronna à la fois le talent du peintre et celui du graveur. Les lithographies échappées presque chaque jour à la verve facile d'Horace Vernet ne contribuaient pas peu à lui assurer les suffrages de la foule. Non-seulement il se plaisait, comme son père, à reproduire des sujets de mœurs, des sujets de chasse, des chevaux, mais comme lui aussi, et mieux que lui, il pénétrait dans la vie militaire et y trouvait un texte inépuisable aux compositions les plus variées. Episodes terribles, joyeux ou touchants, son crayon précis savait donner à tout l'intérêt et la vie, et, par le rire ou par les larmes, ces feuilles légères entretenaient chez le peuple le culte des gloires proscrites. L'auteur commença dès lors à être considéré comme le peintre national de la France. Carle ne voyait pas d'un aussi bon œil ces vellétés politiques, et il s'efforçait de rapprocher son fils du pouvoir. C'est lui sans doute qui obtint pour le rebelle une double commande du duc de Berri. Mais l'espionnerie d'Horace ne trouva à donner au prince que le *Chien du régiment* et le *Cheval du trompette*, deux sujets du répertoire à l'index, dont il sut, il est vrai, faire deux petits chefs-d'œuvre. De même, c'est par égard pour les préjugés paternels qu'Horace consentit à traiter le sujet neutre du *Massacre des Mamelucks*, exposé au Salon de 1819. Mais il prenait sa revanche en exposant en même temps le *Grenadier français sur le champ de bataille*, et d'autres tableaux de même inspiration destinés au duc d'Orléans. Car, à défaut des encouragements de la branche aînée, nécessairement tiède vis-à-vis d'un artiste aussi hardi, Horace Vernet rencontrait sur les marches du trône un prince de la branche cadette tout prêt à lui servir de protecteur. Le duc de Chartres, dans sa jeunesse, avant la Révolution, avait connu Carle Vernet aux courses et à la loge des Neuf-Sœurs, et l'on peut croire que ce dernier ne manqua pas, une fois le prince revenu, d'aller lui présenter son fils. Mais, en dehors de ces relations, la véritable carte d'introduction d'Horace Vernet auprès du duc d'Orléans, ce fut sa popularité. S'appuyer sur un peintre qui parlait un langage si bien compris des cœurs français, c'était entrer en communication avec le cœur même de la France. Horace, de son côté, trouvait son compte à se sentir soutenu par un Mécène dont la galerie était un asile ouvert à ses toiles les plus séditieuses. Toutefois la branche aînée répugnait encore à traiter Horace en séditieux, et son père, pour l'empêcher de le devenir tout à fait, l'emmena passer quelques mois à Rome. Partis de Paris dans les derniers jours de 1819, les voyageurs étaient de retour à la fin d'avril 1820. Horace ne rapportait d'Italie, avec un tableau de la *Course des Barberi*, sujet qui séduisit aussi son père, qu'une plus grande ardeur de travail et un plus vif désir de gloire. Il se mit aussitôt à l'œu-

vre, et quand le Salon, plusieurs fois retardé, s'ouvrit enfin en 1822, il s'y présenta avec plusieurs tableaux, entre autres la *Bataille de Jemmapes* et la *Défense de la barrière de Clichy*. C'était se déclarer incorrigible, et cependant la Maison du roi avait encore commandé au rebelle un tableau de six mille francs, dont le sujet, choisi par lui, était *Joseph Vernet se faisant attacher au mât d'une felouque*. Aussi le jury, épousant les passions politiques du pouvoir, refusa tout, sauf la commande officielle. Mais, à son tour, Horace, indigné, retira tout, et ouvrit chez lui une exposition de ses propres œuvres. Ce coup de tête lui réussit. Le public, qui prend toujours parti pour les victimes, se porta en foule au Salon d'Horace Vernet, et deux académiciens libéraux, MM. Jouy et Jay, écrivirent un volume enthousiaste en l'honneur de l'artiste persécuté et triomphant. En effet une telle exposition ne pouvait être qu'un triomphe. Cinquante tableaux y montraient le talent d'Horace Vernet sous les aspects les plus imprévus. Le portrait, l'histoire, le genre, l'anecdote, le drame, le roman, le paysage, la marine, rien n'y manquait. Certes, dans le nombre, un goût épuré eût écarté bien des toiles, véritables débauches d'une facilité sans frein. Mais, à côté, des œuvres plus sérieuses attestaient un effort viril, et aujourd'hui encore notre admiration est acquise à la *Bataille de Jemmapes* et à la *Défense de la barrière de Clichy*. N'oublions pas l'*Atelier d'Horace Vernet*, portrait multiple qui groupait autour du peintre des notabilités de toutes sortes, et surtout des notabilités politiques peu amies du pouvoir, comme s'il eût voulu afficher solennellement ses sympathies. Tant de défis semblaient devoir creuser un abîme entre la victime et les persécuteurs. Il n'en fut rien. Le *Massacre des Mamelucks* ne sortit de l'atelier d'Horace Vernet que pour entrer au Luxembourg, et deux ans ne s'étaient pas encore écoulés qu'il avait à peindre le *Portrait équestre du duc d'Angoulême* et le *Portrait équestre de Charles X*. En 1825, la croix d'officier de la Légion d'honneur acheva de cimenter la paix, sans qu'Horace Vernet, il faut le dire, eût rien sacrifié de ses préférences. Car au même moment il peignait un tableau resté célèbre, les *Adieux de Fontainebleau*, et il terminait la série des quatre batailles commandées par le duc d'Orléans pour la galerie du Palais-Royal, *Jemmapes*, *Hanau*, *Montmirail* et *Valmy*. Ces peintures marquent la fin de la première évolution du talent d'Horace Vernet. Placez-les à côté de la *Barrière de Clichy*, vous y découvrirez les mêmes qualités, les mêmes défauts : l'intelligence de la vérité contemporaine, le fait accepté dans sa crudité, sans travestissement ni embellissement d'aucune sorte, un sentiment absolument neuf qui ne doit rien à l'antique ni aux traditions d'école, un esprit alerte et plein de ressources ; avec cela, pas l'ombre de style, aucune recherche de la beauté, une exécution hâtive, une

couleur plus brillantée que brillante, un dessin correct sans distinction. Si le peintre eût voulu se borner à développer ces qualités réelles et remarquables, les défauts peu à peu se seraient amendés d'eux-mêmes, et il serait resté, ce qu'il devint plus tard, l'historien clair et précis des guerres françaises. Mais en 1826 l'Institut ouvrit ses portes à Horace Vernet, et soit qu'il se crût enchaîné par la reconnaissance, soit que sa nouvelle dignité lui portât à la tête, on le vit tourner le dos à son originalité. Une ambition malheureuse le poussa vers le romantisme, comme s'il voulait prouver à Déréria, à Delacroix, à Ary Scheffer qu'il était digne de marcher avec eux. Le Salon de 1827, où il n'exposa pas moins de cinquante-sept tableaux, fut l'étalage de cette vanité romantique. Le *Pont d'Arcole* et la *Campagne de France* sentaient encore le vieil homme. L'*Edith au col de cygne*, le *Philippe-Auguste avant Bouvines*, le plafond de *Jules II*, montraient l'homme nouveau agrandissant son cadre sans agrandir sa manière, et échouant sur toute la ligne. Seuls, les deux tableaux de Mazeppa méritaient d'être distingués : on y apercevait comme un reflet de cette école anglaise qui commençait à faire parler d'elle en France. L'un des deux, le *Mazeppa aux loups*, appartient au musée d'Avignon, auquel Horace Vernet l'avait offert à l'occasion de la fête du 10 octobre 1826 (voy. CARLE VERNET). La même tendance n'est pas moins sensible dans les lithographies publiées par Horace à cette époque. Lord Byron et Walter Scott en font à peu près tous les frais. Personne ne sentit le vide de cette inspiration factice. On crut au contraire avoir mis la main sur un génie conciliateur destiné à opérer la fusion des doctrines classiques et des doctrines romantiques, et Horace Vernet fut envoyé à Rome en 1828, avec le titre de directeur de l'Académie : tâche bien lourde pour un esprit aussi léger, s'il avait pu la prendre au sérieux. Mais il ne s'abusait pas sur lui-même. Au lieu de trancher du maître, il s'efforça d'être bon camarade. Grâce à lui, l'Académie connut la gaieté, le bruit, les distractions mondaines. Tandis que son atelier, copie vivante du tableau de 1822, jetait aux échos effrayés de la villa Médicis les roulements du tambour, les fanfares du clairon et les propos de corps de garde, le salon de l'Académie devenait le rendez-vous de tout ce que Rome comptait alors de plus distingué. Le sculpteur Thorwaldsen y coudoyait le compositeur Mendelssohn, Léopold Robert s'y rencontrait avec Stendhal. « C'est Paris à Rome, » écrivait ce dernier. Et, à Rome comme à Paris, entre un *rantanplan* et une contredanse, Horace Vernet improvisait, improvisait toujours : portraits, types populaires, scènes de brigandage ne faisaient que paraître et disparaître sur son chevalet. Il eut la fantaisie de toucher à l'histoire sacrée, et produisit ce singulier tableau de *Judith et Holopherne* qui n'a rien d'his-

torique et rien de sacré. Il voulut jouer au Raphaël, et il peignit le *Pape Léon XII porté dans la basilique de St-Pierre*. Puis la renaissance italienne le séduisit, et il jeta sur la toile une anecdote plus que suspecte qui met en scène *Raphaël et Michel-Ange au Vatican*. Certes, si l'on pensait apercevoir dans ces œuvres hâtives le moindre désir d'offrir aux élèves de l'Académie un modèle à suivre, il faudrait condamner hautement le directeur et plaindre ses victimes. Mais une telle prétention était loin de l'esprit d'Horace Vernet, et personne ne s'y trompait autour de lui. L'exemple du maître n'égara que deux pensionnaires, M. Larivière et M. Schopin. Les autres restèrent fidèles à l'influence de son prédécesseur Guérin, ou attendirent patiemment l'arrivée de son successeur, M. Ingres. Aussi bien, les événements politiques se chargèrent de faire diversion. Pendant qu'Horace Vernet s'occupait à peindre pour le duc d'Orléans *l'Arrestation des princes de Condé et de Conti en 1650*, un des meilleurs tableaux de cette période et de son œuvre tout entier, la révolution de juillet renversait la branche aînée et lui substituait la branche cadette. L'avènement de Louis-Philippe put être regardé par Horace Vernet comme son propre triomphe. Non-seulement c'était son ancien Mécène qui montait sur le trône, mais plus encore, c'étaient, avec lui, les idées libérales représentées par ces trois couleurs que l'artiste avait portées et qu'il aimait tant à peindre. Dans une lettre à la comtesse de Montjoie, le 27 septembre 1830, il parle de son bonheur en remplaçant sur sa tête la cocarde tricolore. « Elle n'a fait, à bien dire, » ajoute-t-il, que changer de place. Je la gardais « toujours au fond de mon cœur. Pourtant les « jours de fête, tels que la St-Jemmapes et la « St-Montreuil, j'en laissais bien passer un bout. « Mais aujourd'hui elle prend l'air à son aise. « Qu'elle est belle et brillante! Que son auréole « est pure! Lorsque je regarde ma palette, je n'y « trouve plus de couleurs assez vives pour la peindre. » Cet enthousiasme qui débordait de l'âme d'Horace Vernet trouva à se satisfaire d'abord dans un tableau, destiné, comme *l'Arrestation des princes*, à la galerie historique du Palais-Royal, *Camille Desmoulins arborant la cocarde nationale*, puis dans une vaste toile où il s'agissait de représenter le *duc d'Orléans se rendant à l'hôtel de ville le 31 juillet 1830*. C'était l'occasion de peindre la révolution elle-même. Horace Vernet le tenta, mais il n'avait pas vu les trois journées, et d'ailleurs son talent se prêtait peu à la synthèse. Aussi, malgré ses vastes dimensions, malgré la quantité de personnages qu'il y jeta, cette composition, aujourd'hui détruite, restait bien au-dessous du tableau où Eugène Delacroix, avec trois ou quatre figures, a symbolisé l'élan de la *Liberté* populaire. Au surplus, en ces moments d'agitation générale, le directeur de l'Académie de Rome avait fort à faire. La retraite de

la légation française à Naples le laissait isolé au milieu de sympathies douteuses et de haines vives. Investi des fonctions de ministre plénipotentiaire, il sut tenir tête à une situation difficile qui mettait en danger sa propre vie. Plus d'une fois des lettres menaçantes lui furent adressées. Un jour il trouva posté sous les fenêtres de son atelier un Transtéverin armé qui ne s'enfuit qu'en le voyant s'armer lui-même. En somme, la conduite habile et ferme d'Horace Vernet pendant cet interim d'une représentation régulière lui valut l'approbation du gouvernement français, transmise par une lettre de M. Guizot. On voit avec quelles convictions sérieuses Horace Vernet s'associait au triomphe de la dynastie nouvelle. Il ne lui marchandait ni son dévouement ni son art. Pour lui, ainsi que pour la plupart des libéraux, la restauration n'avait été qu'un pis-aller, avec lequel il fallait vivre et avec lequel il vécut en effet, tantôt boudant, tantôt presque gagné, acceptant bon gré ou mal gré des faveurs qui, après tout, dès qu'elles émanent du souverain, ont toujours un caractère plus national que politique. Ses tableaux et ses lithographies, il est vrai, semblaient le désigner comme l'apôtre du bonapartisme. Mais on sait que le bonapartisme était moins un parti véritable qu'un voile patriotique sous lequel l'opinion confondait les regrets du passé et les aspirations vers l'avenir. C'est ce que le duc d'Orléans avait très-bien compris, en accueillant également les aspirations et les regrets, et, quand la révolution lui eut donné un trône, le patriotisme put saluer en lui l'homme qui réalisait le mieux les unes et les autres. Sans prétendre faire toujours l'apologie de la conduite politique d'Horace Vernet, nous devons à la justice de la présenter en cette occasion sous son jour véritable, afin de prévenir toute interprétation trop sévère. L'artiste d'ailleurs ne doit pas se peser à la même balance que l'homme d'Etat. Ainsi que le poète, il est chose légère. L'art lui dicte ses convictions. La conviction d'Horace, après 1830, fut qu'il devenait l'historien officiel du règne nouveau. En effet, malgré ses apparences pacifiques, le nouveau gouvernement taillait de la besogne à l'histoire. Le drapeau français se promenait en Algérie, marquant chacun de ses pas d'une victoire. Et ce drapeau, c'était le drapeau tricolore; le théâtre de ces victoires, c'était l'Orient, le rêve de tous les poètes et de tous les artistes. Puis vint le siège d'Anvers, un champ de bataille aux portes de Paris. Ary Scheffer y allait, Charlet y allait, et Vernet n'en était pas! Avec quelle impatience il rongait son frein, et comme il maudissait la grandeur qui l'enchaînait au rivage du Tibre! Enfin l'année 1833 mit un terme à son supplice. Il put déposer le sceptre de directeur de l'Académie, et reprendre giberne et havresac. Le premier usage qu'il fit de sa liberté fut de courir en Algérie, il était trop tard. La guerre

chômait un moment. Aussi le voyage fut court, et il n'en rapporta, sauf la *Prise de Bone*, que des impressions pittoresques, réalisées aussitôt : *Arabes conversant sous un figuier*, *Chasse au sanglier*, *Chasse au lion*, et cette *Rebecca à la fontaine*, reproduction d'un fait dont il avait été témoin et qu'il prétendit transformer en sujet biblique. Plus tard on le verra chercher les rapports du costume arabe avec le costume des Hébreux. La *Rebecca* marque l'éveil de cette préoccupation, qui lui inspira toute une série de tableaux d'un goût contestable. A son retour, une grande nouvelle l'attendait. Louis-Philippe venait de convertir le château de Versailles en un musée ouvert à toutes les gloires de la France : belle et noble idée qui aurait pu donner à la France un art national, si l'exécution n'en avait été trop précipitée. Au milieu de la curée, Horace Vernet n'eut pas de peine à obtenir la meilleure part. Il avait peint pour le duc d'Orléans *Jemmapes*, *Valmy*, *Hanau* et *Montmirail*. Le roi lui demanda *Friedland*, *Iéna*, *Wagram* et *Fontenoy*. Une immense galerie, percée à travers deux étages du palais, attendait ses œuvres et lui permettait d'y tout oser. Mais, ainsi que nous l'avons indiqué, la verve d'Horace, en s'étendant, s'évapora. Pour peupler de vastes toiles il faut des personnages de grandeur naturelle, et pour dessiner des personnages de cette dimension, il faut une science des formes et une ampleur de style que le peintre de *Wagram* ne posséda jamais. Dans *Iéna*, l'anecdote, placée au premier plan, absorbe l'attention. Dans *Fontenoy*, le costume le servit mieux, et il sut donner à cette grande page l'allure aisée d'un charmant tableau de genre. En somme, les cinq batailles de la galerie de Versailles (car *Bouvines* y fut portée aussi), sont loin de valoir leurs sœurs de la galerie du Palais-Royal, plus humbles et mieux conçues. Aucune n'approche de la dignité épique. Néanmoins il n'eut tenu qu'à Horace Vernet de remplir à lui seul cette galerie des batailles, si un coup de tête ne l'avait subitement éloigné de Versailles et de son protecteur. Au nombre des tableaux qui lui étaient demandés, il s'en trouvait un du *Siège de Valenciennes*, et Louis XIV devait y être représenté montant à l'assaut. Or, l'histoire sur ce point démentait l'anecdote. Horace Vernet, peu scrupuleux d'ordinaire, découvrit que, pendant l'assaut, Louis XIV s'était retiré dans un moulin avec madame de Montespan. Il refusa de peindre un fait controvérsé : — « Mais, disait le roi, c'est une tradition de famille. » — Et, comme l'artiste persistait, on lui dépêcha nous ne savons quel personnage : « Le roi vous paye, il faut obéir. » — La réponse d'Horace fut qu'il renonçait au tableau ; et quelques jours après il partait pour la Russie : « Despotisme pour despotisme, aurait-il dit, je préfère celui du czar. » Louis-Philippe s'en consola en faisant peindre par M. Alaux le *Siège de Valenciennes*. Quant au czar, il reçut Ho-

race Vernet à bras ouverts, il le combla de prévenances et de caresses, sans parvenir toutefois à le garder longtemps. Car le voyageur était de retour à Paris au mois de septembre, après avoir posé le pied en Suède et en Angleterre. Il arrivait à temps pour fermer les yeux à son vieux père Carle Vernet, et tout disposé d'ailleurs à rentrer en grâce. La réconciliation ne se fit pas attendre. Ni Horace Vernet ne pouvait se passer de Versailles, ni Versailles d'Horace Vernet. L'armée d'Afrique continuait le cours de ses victoires, et le roi n'était pas moins impatient que ses ministres de les montrer au pays pour relever la popularité du pouvoir. La campagne de 1837 acheva de rendre Horace tout à fait nécessaire. Il partit quinze jours après la prise de Constantine, afin de visiter les lieux et de peindre d'après nature la physionomie des vainqueurs. Il faut lire dans sa correspondance les détails de ce curieux voyage. Accueilli comme le peintre officiel de l'armée française, logé chez les généraux, une escorte de huit cents hommes l'accompagna sur le théâtre de la guerre. Il vit la ville en ruines, il vit les Arabes, il vit ces soldats de qui il disait lui-même : « Ce n'est plus ni la « république, ni l'empire, c'est l'armée d'Afrique, « c'est-à-dire la réunion en un jour de bataille de « toutes les vertus militaires. » La réalité même lui servit cette fois de modèle, ses propres impressions prirent la place des descriptions et des récits dont il était obligé de se contenter d'ordinaire. Cette façon nouvelle de peindre la guerre ne pouvait produire que des œuvres vivantes. Et en effet rien de plus vivant que les trois tableaux du *Siège de Constantine*. Il voulut se mettre à l'œuvre dès son retour. Mais une chute de cheval le força de garder le lit ; accident heureux qui lui imposa plus de réflexion qu'il ne s'en permettait d'habitude. Au lieu de jeter directement sa pensée sur la toile, il lui fallut la mûrir, et, couché sur le dos, comme il ne pouvait songer à peindre, il dut se contenter de dessiner. L'œuvre s'en ressentit. Si Horace Vernet n'a rien fait de plus vivant que les trois tableaux du *Siège de Constantine*, il n'a rien fait non plus de plus sérieux. Jamais, jusqu'alors, il ne lui était arrivé de concilier en un ensemble plus complet l'art et la vie, c'est-à-dire les qualités de composition, d'exécution, de dessin, nécessaires à une œuvre d'art digne de ce nom, et le sentiment de l'action, de la réalité, du portrait, qui prévalait chez lui et trop souvent y étouffait l'artiste. Ces trois tableaux, ainsi que la *Porte de Constantine*, peinte pour M. Jazet et gravée par lui, resteront comme des pages typiques non-seulement de l'histoire contemporaine, mais encore de l'art militaire moderne, et, au-dessus de ce double intérêt local, on pourra encore y saisir l'intérêt général qui s'attache à toute peinture expressive, quels qu'en soient la date et le sujet. Le succès mérité de la trilogie de Constantine

décida la création, au musée de Versailles, d'une salle spéciale, réservée à l'armée d'Afrique et à son historiographe, Horace Vernet. Lui seul y eut droit de présence. Il donna les dessins du plafond, il fit les dessus de porte, il peignit les quatre grands panneaux placés à côté et en face des tableaux du *Siège*. Les travaux de la salle de Constantine, payés près de deux cent mille francs, ne furent terminés qu'en 1841. Dans l'intervalle, l'artiste infatigable s'échappa pour faire en Orient un voyage de six mois. L'Algérie ne lui avait donné qu'un avant-goût de ces contrées lointaines devenues le thème favori de la poésie et de l'art. Il voulut voir de près l'Égypte et la Palestine. Parti de Paris le 19 octobre 1839 il fit, en touriste consciencieux, les stations principales du voyage, Alexandrie, le Caire, Jérusalem, Damas, Sinyrne, Constantinople, sans qu'une curiosité scientifique ou un violent amour des beautés de l'art et de la nature l'entraînât vers des régions moins accessibles, la haute Égypte le Sinaï, Baalbek, l'Asie Mineure, la Grèce. Chemin faisant, il écrivait beaucoup. Ses lettres ont été publiées. On peut le suivre pas à pas à travers tant de pays nouveaux pour lui. Ce qui le frappe, ce sont surtout les hommes, la nature très-peu, les monuments pas du tout, le costume beaucoup, et, plus encore, les mœurs militaires. Ce qui le charme, ce sont les aventures, les accidents, et son principal bonheur c'est assurément de changer de place. Une verve qui n'a rien d'apprêté et qui ne recule jamais devant l'expression pittoresque, anime ces lettres aussi facilement brossées que les tableaux de l'artiste : parfois même la sensibilité s'y fait jour, quand le grand-père pense à ses petits-enfants, ou que le pèlerin, devant le saint sépulcre, se souvient qu'il est chrétien. Mais toutes ces impressions ne sont que des impressions fugitives. On s'étonne, en parcourant l'œuvre considérable d'Horace Vernet, de n'y pas rencontrer un tableau qui rappelle son voyage en Orient. Tout au plus en aperçoit-on un reflet dans ces compositions arabo-bibliques dont l'Algérie lui avait donné la première idée. Le vrai motif est sans doute que, dès son retour, au mois d'avril 1840, il lui fallut se donner tout entier à l'achèvement des travaux de la salle de Constantine. Le *Siège d'Anvers*, le *Combat de l'Habrah* étaient encore sur le chantier. La *Prise de St-Jean d'Ulloa* n'était pas commencée. Puis, ces travaux terminés, comme le retour des cendres de l'empereur remettait l'empire à la mode, il s'empressa, selon l'expression pittoresque de Charlet, de « repiquer sur le grand homme. » Cinq cents croquis pour l'*Histoire de Napoléon*, de Laurent de l'Ardèche, sans parler de tableaux aussitôt reproduits par la gravure, *Napoléon sortant du tombeau*, la *Tête de Napoléon mort*, etc. Déjà il avait envoyé à l'empereur de Russie la *Dernière revue de Napoléon*. En 1842, la fièvre des voyages et peut-être aussi

quelques nouveaux démêlés avec la liste civile le jetèrent une seconde fois sur la route qu'il avait déjà parcourue. Au mois de juin il arrivait à Saint-Petersbourg, et l'empereur Nicolas, qu'il avait été voir à Peterhof, l'embrassant à sa descente de voiture, lui dit : « Mon cher Vernet, êtes-vous à moi ? » — « Je suis libre, Sire, » lui répondit l'artiste. En effet il se donna tout entier à cette affection jalouse. A peine eut-il le temps de peindre quelques portraits. Le czar l'entraînait à ses revues, à ses grandes manœuvres, sans se douter qu'il attachait à sa personne un historiographe terrible, car Horace Vernet écrivait ses impressions encore chaudes, et ces lettres, publiées plus tard comme celles du voyage d'Orient, sont le tableau vivant et curieux de l'empire russe, de sa barbarie civilisée et de sa civilisation barbare, des mœurs étranges du peuple, et de celles de la noblesse plus étranges encore. La nouvelle de l'accident du 13 juillet qui coûta la vie au duc d'Orléans vint surprendre Horace Vernet au milieu de cette belle existence. N'écoulant que son cœur, il accourut aux Tuileries, heureux de porter à son vieux roi, avec l'expression de sa propre douleur, quelques bonnes paroles du czar, les premières sorties de la bouche impériale depuis 1830. Mais il se hâta de repartir, autant pour se relancer dans le tourbillon, ainsi qu'il le disait lui-même, que pour remplir auprès de l'empereur Nicolas un rôle quasi-diplomatique. Louis-Philippe le chargea-t-il seulement de ses remerciements en échange des bonnes paroles dont il était porteur, ou lui confia-t-il la mission délicate de rapprocher les deux cours, mission où avaient échoué les ambassadeurs en titre ? Les lettres d'Horace Vernet n'éclaircissent pas la question. Au mois de juillet, il est tout feu ; il prend son rôle au sérieux, et, comme l'empereur l'emmène à sa suite dans un voyage à fond de train à travers toutes les Russies, il se promet de saisir le moment « d'attaquer la grande explication. » Mais au retour, trois mois plus tard, c'est une autre gamme : « Je me sais bon gré de « ma retenue et de n'avoir pas tout dit, écrit-il, « car d'après ce qui se fait ici par ordre supérieur, « je crois que notre bon roi a voulu se... inoquer « de moi : » D'une part, un roi enchaîné par les fictions constitutionnelles, de l'autre un artiste se souvenant trop que Rubens fut ambassadeur ; peut-être ne faut-il pas voir autre chose en cette affaire. A coup sûr, quand on lit cette correspondance de Russie, on se demande si c'est un peintre qui l'a écrite, tant l'art y tient peu de place. Est-ce un diplomate, un militaire, un simple touriste ? Un peu de tout cela sans doute ; mais ce que l'on sent percer à chaque ligne, c'est l'homme célèbre qui le prend à son aise avec tout le monde et même avec sa propre gloire. L'empereur, en le classant d'autorité dans son état major, en lui permettant toutes les privautés, semble le traiter un peu à la légère, et lui,

ne paraît pas non plus apercevoir ce que des critiques sévères trouveraient à blâmer dans son abandon à un souverain ennemi déclaré de sa chère cocarde tricolore. Un jour, Nicolas lui demanda s'il peindrait bien la prise de Varsovie, c'est-à-dire l'anéantissement de la nationalité polonaise : « Et pourquoi pas ? » répondit Horace. « Un artiste chrétien hésite-t-il à peindre la passion du Christ ? » En effet, il n'hésita pas à peindre cet *Assaut de Wolo*, dernière station de la douloureuse passion d'un peuple, comme si jadis il n'avait pas, dans un tableau que nous avons vu, symbolisé la Pologne par un jeune et beau soldat, renversé tout sanglant, sur la poitrine duquel pèse un aigle farouche, enrubanné du cordon noir. Non, encore une fois, on ne saurait trop le répéter, quelques efforts qu'ait faits Horace Vernet, à différentes époques de sa vie, pour prendre au sérieux son personnage politique, il faut lui refuser le bénéfice d'un rôle dont il ne sentait pas les périls. Autrement, que devrait-on dire en le voyant passer de la *Smala* au *Siège de Rome*, du portrait du général Cavaignac à celui de Napoléon III, de la *Bataille de l'Alma* à la *Messe en Kabylie* ? L'âme du génie est peut-être un phare. Mais l'esprit de l'artiste habitué à localiser ses impressions n'est qu'un miroir, où la vie se reflète avec ses inconséquences. Prendre le temps comme il vient, cette maxime d'une sagesse trop facile, ne fait-elle pas un peu la loi à un art qui s'est donné pour mission de saisir au vol la physionomie mobile du temps ? Si Horace Vernet avait placé son idéal plus haut, il mériterait les reproches que ne lui marchandèrent pas des artistes d'une trempe plus forte, tels que Charlet. Mais, condamné par la nature de son talent à ne voir que la superficie des choses, il ne pénétrait pas plus avant lorsque le caractère était en jeu : c'est ce qui l'excuse et au besoin l'absout. Le séjour d'Horace Vernet en Russie se prolongea jusqu'au mois de juillet 1843. Il n'en revint pas plus Russe. Ne l'avait-il pas été assez pendant plus d'un an ? Il avait peint plusieurs portraits, entre autres celui de l'Impératrice. De retour à Paris, c'est aussi par des portraits qu'il rentra dans la peinture active : le *Duc Pasquier*, le *Comte Molé*, le *Frère Philippe*. Ce dernier eut un grand succès qu'il méritait par sa ressemblance et sa sincérité. Comme jadis M. de Rancé devant Rigaud, le modèle n'avait posé qu'un quart d'heure. Quant aux anecdotes racontées au sujet du paiement, elles ne reposent sur aucun fondement sérieux. Le portrait, décrété en chapitre général de la congrégation, ne fut pas payé, parce que Horace Vernet se déclara suffisamment récompensé par l'honneur de peindre un homme qu'il connaissait depuis longtemps et qu'il estimait très-haut. Le portrait de *Louis-Philippe et de ses fils à cheval*, peint un peu plus tard, montre bien ce qui manquait à Horace pour créer un véritable portrait historique, sobre

et ferme. Il se retrouva mieux sur son terrain quand on lui demanda pour le musée de Versailles les deux derniers faits d'armes de la guerre d'Afrique, la *Prise de la Smala d'Abd-el-Kader*, et la *Bataille d'Isly*. Cette fois encore il voulut s'inspirer de la réalité même et visiter le Maroc comme il avait visité l'Algérie, et cette fois encore il se vit traité en héros. Un ordre du jour du commandant Montagnac annonçait en ces termes son arrivée au camp de Djemma-Ghazaouet : — « L'armée ne peut rester froide en « présence de l'homme de génie qui a fait re- « vivre, sous son pinceau magique, les fastes « de notre gloire militaire. M. Horace Vernet « recevra donc les honneurs de la guerre. — « Toutes les troupes de la garnison prendront « les armes, et se formeront en bataille... ; elles « porteront les armes et les tambours rappel- « leront. Les postes sortiront et porteront les « armes. Une compagnie de gardes d'honneur « lui sera fournie. — MM. les officiers de tous « les corps se tiendront prêts à faire à Horace « Vernet une visite de corps. » — En lisant ce document étrange, on ne peut s'empêcher de penser à Delacroix qui visita le Maroc sans tambour ni trompette et qui sut en rapporter des œuvres d'une saisissante originalité. Horace Vernet se contenta de recueillir sur le théâtre de la guerre les éléments de la *Bataille d'Isly*. Ce tableau, exposé en 1846, et celui de la *Smala*, exposé en 1845, marquent dans le talent militaire d'Horace Vernet une troisième manière, qui n'est pas la meilleure. Développer le sujet sur une toile immense, accumuler les épisodes, multiplier les personnages, juxtaposer sans lien de cohésion solide une foule de détails très-amusants et très-curieux en soi, mais forcément ennemis les uns des autres ; une telle méthode, si c'en est une, ne peut avoir pour résultat que de diviser l'attention au lieu de la concentrer, et de substituer au tableau, c'est-à-dire à un ensemble combiné pour un effet certain, un simple panorama dont on n'aperçoit ni la raison ni le but. Mais Horace Vernet en était arrivé à ce point où les enfants gâtés de la fortune ne doutent plus d'eux-mêmes et croient que toute innovation ne peut tourner qu'à leur gloire. Sa verve, rallumée par les caresses, nous dirions presque les adulations de la cour de Russie, ne connaissait plus d'obstacles. Il jetait sur la toile une nouvelle *Judith*, plus déplorable encore que la première. Il lançait, comme un défi aux doctrines classiques, son tableau du *Bon Samaritain*, et reprenant alors, dans ses lettres ou dans ses souvenirs, les impressions qui lui avaient servi à établir un rapport, ou plutôt une confusion, entre le costume arabe moderne et le costume des anciens Hébreux, il en faisait la matière d'un mémoire présenté à l'Institut : travail peu concluant, où l'auteur, pour justifier ses précédents tableaux, *Rebecca, Agar, Thamar et Juda, Rachel, Joseph vendu*,

Jérémie, Daniel et le Bon Samaritain, s'appuie sur des exemples partiels et des observations de détail dont il s'exagère la portée. Toutefois ce mémoire, publié d'abord dans l'*Illustration* du 12 février 1848, aurait eu un certain retentissement, si les événements survenus quelques jours après n'avaient coupé court à toute autre préoccupation que la politique. Suivant une anecdote récemment racontée (1), Horace Vernet en cette occasion aurait été de ceux qui avertirent le pouvoir. Chargé d'aller peindre, à Toulon, le portrait d'Abd-el-Kader, alors prisonnier, il se rendit aux Tuileries le 22 février, pour obtenir d'ajourner ce voyage : « Il y a de l'émotion dans Paris, dit-il au roi ; je suis officier de l'état-major de la garde nationale, je désirerais ne pas quitter au moment où il peut y avoir des troubles à réprimer. » — « Quoi ! des troubles, mon cher Horace ! aurait répondu le roi, y pensez-vous ? » Et, comme on apercevait en ce moment, par la fenêtre, une charge de cavalerie balayant les abords du palais Bourbon, Louis-Philippe souffla sur une feuille de papier saupoudrée de poussière en ajoutant : « Quand je voudrai, mon cher Horace, cela se dispersera comme ceci. » Quoi qu'il en soit de la véracité du fait, Horace Vernet se montra fidèle à ses devoirs militaires. La nouvelle révolution le frappait non-seulement dans ses affections, mais aussi dans ses œuvres, puisque le sac du Palais-Royal vit périr la plupart des tableaux peints jadis pour le duc d'Orléans et le roi Louis-Philippe, entre autres l'*Arrestation des princes*. Les quatre batailles, *Jemmapes*, *Hanau*, *Montmirail* et *Valmy*, n'échappèrent aux flammes que mutilées, et ne survécurent que grâce aux retouches du maître. Nommé colonel de la garde nationale de Versailles, chargé, aux journées de juin, de garder le poste de l'Institut, on retrouvait en lui, à trente-quatre ans de distance, le volontaire qui concourut en 1814 à la défense de la barrière de Clichy. L'ennemi n'était plus le même, mais le citoyen n'avait pas changé. Le peintre aussi voulut payer de sa personne. Non content de peindre le portrait du *Général Cavaignac*, et plus tard, celui du *Président Louis Napoléon*, il fit de son pinceau une arme agressive, et, sous le titre de *Socialisme et Choléra*, il prétendit symboliser les deux fléaux du monde moderne : tableau regrettable dont nous ne parlerions pas, s'il ne montrait à quel point cette nature nerveuse pouvait se monter sous l'influence d'une idée qui se colorait de patriotisme. Evidemment, à l'époque où nous sommes arrivés, c'est-à-dire la soixantaine passée, Horace Vernet se regardait plus que jamais comme le peintre nécessaire des guerres et des guerriers de la France. Cette conviction, nourrie par les succès antérieurs, entretenue par des amitiés complaisantes, explique seule ses

derniers travaux, le *Siège de Rome*, le *Portrait équestre de l'Empereur*, etc. C'est elle qui le poussa, à la suite de l'armée de Crimée, dans les marais de la Dobrutscha. Triste campagne d'où il revint souffrant et découragé. Au lieu des arcs de triomphe du Maroc, il n'y avait trouvé qu'une jeune garde assez étonnée de le voir porter ses vieilles sympathies russes sur le terrain brûlant de Sébastopol. Il n'en peignit pas moins la *Bataille de l'Alma*, destinée d'abord au prince Napoléon, puis offerte à son père, ce même roi de Westphalie pour lequel il avait fait en 1812 un de ses premiers tableaux militaires. L'Exposition universelle de 1855 avait permis à Horace Vernet de montrer au public de l'Europe non pas son œuvre tout entier, mais les meilleurs morceaux sortis de sa main aux différentes époques de sa vie. Ce fut un suprême succès, mais un succès mêlé d'amertume. Car, au lieu d'une distinction exceptionnelle que le jury international demanda pour lui, et dont il pouvait se croire digne, il lui fallut se contenter d'être porté *ex æquo*, avec Decamps, Delacroix et M. Ingres sur la liste des grandes médailles d'honneur. Peut-être Horace Vernet s'aperçut-il alors que l'heure critique avait sonné, cette heure où les sages se taisent, où les habiles se laissent oublier. Mais il devait encore une fois occuper l'opinion. Il avait confié à un écrivain, auteur d'études réalistes sur les artistes contemporains, le manuscrit de sa correspondance intime, et c'est ainsi que furent publiées les lettres relatives à son voyage en Orient et à son voyage en Russie. Le public désintéressé applaudit : tant de verve, tant de gaieté, un esprit d'observation d'une grande justesse, un style aisé et pittoresque, ces qualités toutes françaises surprisent et amusèrent. Mais les lettres écrites de Russie touchaient à trop de personnages pour n'en pas blesser quelques-uns. Horace Vernet désavoua la publication et fit à l'écrivain un procès qu'il gagna. Dès ce moment, retiré de la scène du monde, il se renferma dans le cercle de la vie de famille. A défaut de sa fille Louise, trop tôt enlevée à son affection et à celle de son époux, Paul Delaroche, il voyait les fils de ce dernier grandir auprès de lui. Le dévouement d'une seconde femme veillait à ses côtés. Une villa qu'il avait achetée à Hyères, sur les bords de la mer, lui donnait les jouissances et les soucis actifs de la propriété. Son talent toujours vivace produisait de temps à autre quelque tableau piquant, aussitôt enlevé, le *Zouave à l'assaut*, les *Grenadiers de la garde*, le *Prisonnier autrichien*. Enfin des sentiments nouveaux, nés peut-être à Jérusalem devant le Saint-Sépulcre, fortifiés sans doute par les dernières œuvres de son gendre Delaroche, s'étaient réveillés dans son âme comme pour adoucir la fin de cette vie si agitée. Le vieil homme se faisait jour encore par quelque saillie de bivoûac. Mais la dernière peinture à laquelle il voulait

(1) Horace Vernet, par M. Sainte-Beuve, *Constitutionnel* du 8 juin 1863.

mettre la main était une peinture religieuse. Sur la porte de sa villa d'Hyères, il avait esquissé une *Sainte Famille* sous laquelle il inscrivait ces mots : « Dieu seul ne se repose pas, » et il allait la peindre quand l'heure du repos éternel vint sonner pour lui. Une chute faite à Hyères détermina de graves accidents. Transporté à Paris, dans son logement de l'Institut, il souffrit longtemps, il souffrit en chrétien, mais non sans déplorer sa fin vulgaire. Un peintre de batailles mourir dans son lit ! Du moins y recut-il de touchants hommages. Le 7 décembre 1862 l'Empereur lui envoyait, avec un billet de sa main, la croix de grand officier de la Légion d'honneur, « comme au grand peintre d'une grande époque ». Horace Vernet expira plus d'un mois après, le 17 janvier 1863, à l'âge de 74 ans. Avec lui s'éteignit cette dynastie qui a donné à la France trois artistes célèbres. Plus fécond que son père Carle, plus puissant que son grand-père Joseph, le dernier des Vernet fut aussi le plus grand des trois. Avec la même vivacité d'impression, la même intelligence de la vérité, la même verve spirituelle et la même facilité de main, Horace eut de plus une étendue d'esprit et une souplesse qui lui permirent de se porter vers les sujets les plus opposés. A tous trois la profondeur et l'élévation firent également défaut. Mais le sentiment patriotique auquel Horace demeura fidèle au milieu des évolutions diverses de la politique donne à son talent une valeur originale et à son caractère un reflet glorieux. Il est beau pour un artiste d'avoir attaché son nom au souvenir des victoires de son pays. Inférieur à Gros, comme l'histoire à l'épopée, Horace Vernet n'en est pas moins un peintre militaire de premier ordre. L'exactitude chez lui se confond avec le pittoresque. Quelles que soient l'époque et l'armée qu'il ait peintes, il a toujours trouvé la note juste, et fait un portrait d'une ressemblance saisissante. Au surplus il s'était identifié avec le soldat, dans ses mœurs et dans sa personne. Petit, sec, souple et nerveux, l'œil vif, la moustache tombant sur la lèvre à la façon des brigands de la Loire, ou retroussée en croc avec longue barbiche à la façon des zouaves, on l'eût pris pour un personnage de ses tableaux, et ce n'est pas sans raison que l'armée d'Afrique le nommait le colonel Vernet. Il en avait la bonté facile : plus d'un soldat et plus d'un artiste se ressentit de ses bienfaits. S'il ne forma pas de brillants élèves, son exemple et ses succès lui donnèrent pour disciples un grand nombre de ses contemporains en France et à l'étranger, et l'on peut dire avec justice qu'il a créé un type d'art, non-seulement français, mais européen, ébauché par son père, et destiné à lui survivre longtemps. — Il n'est pas possible d'énumérer ici toutes les publications auxquelles Horace Vernet a fourni des dessins. De 1817 à 1859 un grand nombre d'ouvrages

contiennent soit un frontispice, soit une ou deux vignettes de sa main. Voici ceux où sa part de collaboration a été la plus importante : 1° *Quelques idées sur les troupes à cheval*, par de Bourge (Paris, 1817) : deux lithographies ; 2° *Fables choisies de la Fontaine* (Paris, Engelmann, 1818) : cent vingt lithographies, dont soixante-quatre sont de Carle Vernet, vingt d'Horace ; le reste d'Hippolyte Lecomte ; 3° *Voyage dans le Levant*, par le comte de Forbin (in-8°, 1819) : trois lithographies ; 4° *Œuvres de Molière* (Paris, Desoer, 1819-1825, 9 vol. in-8°) : seize estampes gravées d'après Horace Vernet, reproduites au nombre de douze dans l'édition de Furne (1835) et au nombre de six dans les autres éditions de Furne (1838, 1845, 1854) ; 5° *Voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France* (Paris, 1820) : dix vignettes lithographiées, neuf pour la Normandie, une pour la Franche-Comté ; 6° *Naufrage du brick français la Sophie*, par Charles Cochelet (1821, 2 vol. in-8°) : trois lithographies ; 7° *Collection des uniformes des armées françaises de 1791 à 1814* (Paris, Gide fils, 1822) : cinq lithographies de Carle Vernet, deux d'Horace, le reste d'Eugène Lami ; 8° *Vie politique et militaire de Napoléon*, par Arnaut (1822) : trois lithographies ; 9° la *Henriade*, de Voltaire (Paris, Dubois, 1825) : dix-huit lithographies ; 10° *Histoire de Napoléon*, par Laurent de l'Ardeche (Paris, Dubochet, 1840) : plus de cinq cents dessins gravés sur bois ; 11° *Napoléon en Égypte*, par Barthélemy et Méry (Paris, Bourdin, 1842) : un seul des grands bois hors texte est gravé d'après Horace Vernet. De plus il a orné de vignettes plusieurs romances et trois opéras de Mozart (Paris, Schlesinger, 1823). — Comme écrivain, Horace Vernet a publié : 1° *Du droit des peintres et des sculpteurs sur leurs ouvrages* (Paris, imprimerie de Proux, 1841, in-8° de 32 pages) ; 2° *Opinion sur certains rapports qui existent entre le costume des anciens Hébreux et celui des Arabes modernes* (Paris, 1856, in-8° de 24 pages avec figures). Ce mémoire avait paru d'abord dans l'*Illustration* du 12 février 1848. Le même journal donna en 1856 (5 et 12 avril) les lettres du *Voyage en Orient*. Celles du *Voyage en Russie*, publiées dans la *Presse* à la même époque, ont été réimprimées sous le titre de *Lettres intimes de M. Horace Vernet, de l'Institut, pendant son voyage en Russie* (Paris, 1856, Leipsick, chez Wolfgang Gerhard). — On peut consulter sur cet artiste : *Salon d'Horace Vernet, analyse historique et pittoresque des quarante-cinq tableaux exposés chez lui en 1822*, par MM. Jouy et Jay (Paris, Ponthieu, 1822) ; *Catalogue de l'œuvre lithographique de M. J.-E. Horace Vernet*, par Bruzard (Paris, imp. de Gratiot, 1826) ; *Biographie des contemporains illustres, par un homme de rien* (M. de Loménie) : Horace Vernet (Paris, René, t. 3) ; *Histoire des artistes vivants, études d'après nature*, par Théophile Sylvestre (Paris, Blanchard, 1857) ; les articles de

M. Sainte-Beuve dans le *Constitutionnel* des 18 et 26 mai, 1^{er}, 8 et 9 juin 1863; *Histoire des peintres de toutes les écoles*, Horace Vernet, par M. Charles Blanc. M. Beulé, secrétaire perpétuel de l'Académie des beaux-arts, a prononcé, dans la séance publique du 3 octobre 1863, l'*Eloge d'Horace Vernet* (Paris, Didier, 1863). Enfin l'auteur de la présente notice a publié dans la *Gazette des beaux-arts* (octobre et novembre 1863) deux articles sur le même artiste, et le deuxième volume de son ouvrage *les Vernet* est consacré à Carle et à Horace (Paris, Didier, 1864). L. L.—GE.

VERNET, artiste dramatique français, naquit en 1790. Il entra de bonne heure dans la carrière théâtrale, et de bonne heure aussi il s'y fit remarquer. Dès 1804, il jouait dans une petite salle des galeries vitrées du Palais-Royal, où un sieur Hurpy dirigeait une troupe de jeunes comédiens. Vernet suivit cet impresario lorsqu'il alla établir son théâtre dans l'emplacement du jardin des Capucines. C'est sur cette modeste scène que débutèrent d'autres artistes, Lepeintre jeune, mademoiselle Déjazet, qui depuis rivalisèrent avec Vernet. Le théâtre des jeunes comédiens ayant été fermé, Vernet entra aux *Variétés*, presque en même temps qu'Odry, autre acteur remarqué depuis. C'était en 1809 : Vernet ne fut d'abord chargé que de rôles assez insignifiants. Mais sa nature le portait vers les rôles comiques. Il manifesta cette aptitude dans une pièce sans importance, intitulée *les Expédients*. Chargé d'y jouer un rôle accessoire de musicien, il se grima si bien qu'il excita un fou rire. Un auteur dramatique, Dumersan (*voy. ce nom*), fut le premier à tirer parti des dispositions comiques du jeune Vernet, en lui confiant les rôles de Trigaudin dans le *Valet ventriloque*; de Griffonet dans une *Matinée d'autrefois*; de l'Olive dans *Jean de Passy*; de Fusin dans les *Anglais pour rire*; de Jocrisse fils, où il lutta de naïveté, ce qui était difficile, avec le créateur des Jocrisses, Brunet. Il joua ensuite de la manière la plus bouffonne, Pothonino, du *Tyran peu délicat*, et Cadet devenu page, dans le ballet de *Figaro et Suzanne*. Depuis, il créa un de ses meilleurs rôles, le Jean-Jean, des *Bonnes d'enfants*. Il parut aussi dans quelques rôles de bossus, et sut si bien varier sa manière, qu'un bossu ne ressemblait pas à l'autre. Lors de la retraite de Brunet et de Potier, Vernet devint, avec Odry, le seul appui du répertoire des *Variétés*. Il eût été difficile de décider lequel de ces acteurs était le plus comique dans *l'Ours* et *le Pacha*. Deux créations propres à Vernet seul, ce furent en 1830-1831, le pâtissier Walter Scott dans les *Brioche à la mode*, et le jardinier Bruno dans *Voltaire chez les capucins*. Puis il se surpassa dans le rôle du savetier Manique dans *M. Cagnard*, et celui de madame Pochet, dont il fit un type vivant. Des attaques de goutte l'éloignèrent ensuite, mais momentanément seulement, du théâtre. Lorsqu'il

y reparut, il dut se réduire à des rôles qui dissimulaient son infirmité. Ce fut alors qu'il joua ou plutôt qu'il créa, *Mathias l'invalidé*, *le Père de la débutante*, et Serinet dans *Ma femme et mon parapluie*. Il retrouva dans ces pièces toute sa verve. Mais la maladie triompha du courage de l'artiste. Après avoir cessé quelque temps de paraître sur la scène, il mourut le 8 mai 1848. Vernet avait l'extrême naturel de Brunet; il réussissait dans la caricature comme Tiercelin; mais rien d'outré dans son jeu. « Il avait, dit M. Dumersan, le comique de la bonne compagnie..., populaire sans trivialité, naïf sans être bête. » Ajoutons, ce qui vaut la peine d'être noté puisque la chose devient rare, qu'il était rempli de politesse et de convenance envers les auteurs, et qu'il respectait le public. R—LD.

VERNEUIL (CATHERINE-HENRIETTE DE BALZAC D'ENTRAIGUES, marquise de), était fille de François d'Entraigues, gouverneur d'Orléans, et de Marie Touchet, sa seconde femme, qui avait été la maîtresse de Charles IX. Sans être une beauté parfaite, elle joignait à beaucoup d'agréments, de l'esprit, de la grâce et de l'enjouement. Après la mort de la duchesse de Beaufort (Gabrielle d'Estrées), les courtisans vantèrent tant à Henri IV les charmes de mademoiselle d'Entraigues, qu'il eut la curiosité de la voir, et bientôt il en devint éperdument amoureux. Plus ambitieuse que tendre, elle accrut la passion du roi par tous les manèges de la coquetterie, et en obtint, avec cent mille écus, la promesse de l'épouser, si dans l'année elle lui donnait un fils. Henri IV ayant communiqué cette promesse à Sully, le ministre, indigné, la déchira (*voy. SULLY*); mais aveuglé par son amour, le roi la récrivit et se hâta de la porter à sa maîtresse. Le tonnerre étant tombé dans la chambre de mademoiselle d'Entraigues pendant sa grossesse, la frayeur la fit accoucher avant terme. Dès qu'elle fut rétablie, elle se rendit à Lyon, pour être plus rapprochée de son royal amant; et elle y reçut l'hommage des drapeaux conquis par Henri IV dans la Maurienne, sur les troupes du duc de Savoie. Informée que le mariage de ce prince avec Marie de Médicis venait d'être conclu, elle quitta brusquement Lyon, pour ne point se trouver à l'entrée de la nouvelle reine. Lorsque Henri IV la rejoignit, elle l'accabla d'injures, et il ne réussit à l'apaiser qu'en lui donnant le marquisat de Verneuil. Ce prince s'étant chargé de la réconcilier avec la reine, elle consentit à venir habiter le Louvre, où elle accoucha d'un fils (1), un mois après la naissance du dauphin; l'année suivante, elle eut une fille, qui fut mariée à Bernard, duc d'Espernon. L'austère probité de Sully ne pouvait manquer de déplaire à la marquise de Verneuil, naturellement avare et exigeante; plus d'une fois elle fut obligée d'entendre de la bouche du mi-

(1) Gaston-Henri, d'abord évêque de Metz, puis duc de Verneuil, mort sans enfants en 1682.

nistre de dures vérités, et malgré son ascendant sur l'esprit du roi, elle ne put le faire renvoyer. Il était impossible que la reine et la marquise de Verneuil véussent en bonne intelligence. C'étaient sans cesse de nouvelles tracasseries, et Henri IV, malgré tout son amour, ne trouvait pas que la marquise eût toujours raison. La reine ayant exigé de Henri qu'il retirât la promesse de mariage qu'il avait eu l'imprudence de faire à sa maîtresse, celle-ci refusa de la rendre. Le roi, piqué, lui reprocha les liaisons plus que suspectes qu'elle entretenait avec plusieurs courtisans; mais au lieu de chercher à se justifier, la marquise prit à son tour le ton du reproche, et alla jusqu'à lui dire qu'en devenant vieux il devenait défiant et soupçonneux; qu'elle ne pouvait pas vivre plus longtemps avec lui; et elle se permit ensuite des mots si piquants contre la reine, que Henri fut sur le point de la souffleter (voy. les *Mémoires de Sully*, livre 17). La marquise dissimula son ressentiment; mais quelque temps après elle fit demander au roi la permission de se retirer en Angleterre avec ses enfants. Il y consentit, mais sous la condition qu'elle lui rendrait cette promesse de mariage « qu'elle faisait, » dit Mézeray, sonner bien haut, la montrant à « quiconque voulait la voir. » La marquise finit par la donner, moyennant vingt mille écus qui lui furent omptés sur-le-champ, et l'espérance de la dignité de maréchal pour son père. Quoiqu'elle n'eût jamais aimé dans Henri IV que le souverain, elle s'était toujours flattée d'amener ce prince à l'épouser; forcée d'y renoncer, elle osa concevoir l'idée de détrôner son amant, et devint l'âme d'une conspiration dont son père et le comte d'Auvergne (voy. ANGOULÊME), son frère utérin, étaient les principaux agents. Cette trame ayant été découverte, le roi lui fit ôter ses enfants, et la fit garder dans son hôtel par le chevalier du guet. Henri, toujours bon, lui envoya un de ses gentilshommes pour lui offrir sa grâce; mais elle répondit qu'elle n'avait jamais offensé le roi, et que quand il n'y avait point d'offense, il n'y échéait point de pardon. Cependant l'affaire s'instruisait au parlement. Ayant été mandée devant les commissaires le même jour que le comte d'Auvergne, elle s'excusa d'obéir, sous le prétexte qu'elle venait d'être saignée, afin de savoir ce que son frère aurait répondu. Lorsque la marquise de Verneuil sut qu'il avait tout rejeté sur elle, elle dit qu'elle ne demandait au roi que trois choses : une corde pour son frère, un pardon pour son père, et une justice pour elle (voy. *Histoire de de Thou*, livre 132 et 133). D'Entraigues et le comte d'Auvergne furent condamnés à mort. Quant à ce qui concernait la marquise de Verneuil, la cour ordonna un plus ample informé, pendant lequel elle resterait détenue à l'abbaye de Beaumont-lez-Tours. Elle recourut alors à la clémence du roi, qui lui fit grâce entière, et à sa considération commua la peine des

deux coupables en une détention. Henri IV eut encore la faiblesse de renouer avec la marquise, et ne se guérit de l'amour qu'elle lui avait inspiré qu'en formant une nouvelle intrigue. Oubliée dès ce moment, elle passa le reste de ses jours tantôt à Verneuil, et tantôt à Paris, où elle mourut le 9 février 1633, à l'âge de 50 ans. La demoiselle Coman, attachée à la reine Marguerite, chargea beaucoup madame de Verneuil dans sa déposition, après l'assassinat de Henri IV; mais ayant été condamnée pour faux témoignage à une réclusion perpétuelle, on ne peut tirer de sa déclaration aucune preuve contre la marquise. Dreux du Radier a recueilli des détails sur la marquise de Verneuil, tirés des auteurs contemporains, dans les *Anecdotes des reines et régentes de France*, t. 4, p. 274-303, édition de 1764, in-12. On peut consulter également le livre de M. de Lescure sur les *Amours de Henri IV* (1863, in-12). Cet écrivain est loin d'être favorable à Henriette d'Entraigues. Le portrait de cette dame a été gravé dans divers formats. W—s.

VERNEY (PIERRE), médecin, était né vers la fin du 15^e siècle à Semur dans l'Auxois. A la tête des deux opuscules dont on va parler, il prend le titre de professeur en médecine et d'astrophile (astrologue). On sait aussi qu'il résidait à Metz. Les bibliothécaires de Bourgogne et de Lorraine n'en font aucune mention. On a de lui : 1^o *Emmanuel; pronostication aphoristique, personnelle et perpétuelle du divin et maître des médecins, Hypocras* (sic), compilée et traduite, etc., Lyon, Leprince, sans date (vers 1520), in-4^o goth. de huit feuillets, très rare; 2^o *Le livre des principes, prévisions ou pronostiques du divin Hypocras*, divisé en trois parties ou particules; avec la *protestation et serment* que ledit Hypocras faisait faire à ses disciples, traduit du latin, Lyon, P. de Ste-Lucie, 1539, in-8^o de dix-neuf feuillets, non chiffrés, ibid., Dolet, 1542, in-8^o de 38 pages. Le traducteur l'a fait précéder d'une vie abrégée d'Hippocrate, qu'il termine par ces mots : *Priez pour lui et pour moi*. Le style de la seconde édition a été retouché, sans doute par Dolet. — VERNEY (Pierre), médecin, que l'on a confondu quelquefois avec le précédent, était né vers 1577 à Dole; pendant quelques années, il suivit les cours de la faculté de Paris, où il reçut ses premiers degrés, et revint ensuite achever ses études dans sa ville natale, où il prit le doctorat. Il fut député, vers 1606, à Venise, pour y voir confectionner la thériaque, regardée alors comme un préservatif assuré contre la peste. De retour à Dole, il partagea son temps entre la pratique de son art et l'étude de l'anatomie et de la botanique. Il fit plusieurs voyages pour se perfectionner dans la connaissance des plantes. Dans une de ses excursions, il rencontra le botaniste P. Pena (voy. ce nom); et il assure lui avoir entendu dire : « Qu'il n'avait trouvé contrée où il y eût plus « de remèdes et simples qu'en cette petite pro-

« vince du comté de Bourgogne (1). » Pourvu de la chaire de langue grecque à l'académie de Dole, il l'échangea bientôt contre celle d'anatomie ; et il se chargea de faire en même temps des cours de matière médicale et de botanique. On ignore l'époque de sa mort ; mais il paraît certain qu'elle eut lieu en 1530 ; puisqu'on le voit remplacé, dès l'année suivante, dans la chaire d'anatomie par Claude Laurens (2). Le seul ouvrage que l'on connaisse de lui est : l'*Antidote apologetic de la peste* ; suivi d'un petit Traité latin : *De recto syrupi de cassia usu epilogismus*, Dole, 1629, in-8° de 174 pages. Il a laissé en manuscrit des *Observations médicales* (3), et un gros *Traité de botanique*, in-fol. (voy. le *Parangon du lys sacré*, par le P. Rousselet, p. 65). W—s.

VERNIER (PIERRE) est l'inventeur de l'instrument astronomique qui porte son nom. Né, vers 1580, à Ornans dans le comté de Bourgogne, il fut initié de bonne heure dans les sciences exactes, par Claude Vernier, son père, mathématicien très-instruit. « Dès mes plus jeunes ans, dit-il (4), à l'imitation de feu mon père, je me suis étudié particulièrement à examiner toutes sortes d'instruments, non-seulement par spéculation, mais par pratique. » Ses talents l'ayant fait connaître, il fut employé, tant en Flandre qu'en Bourgogne, à diverses commissions qu'il remplit d'une manière honorable. Nommé capitaine commandant du château d'Ornans, il fut, en outre, fait conseiller du roi d'Espagne, et directeur général des monnaies au comté de Bourgogne. Lors de l'invasion de cette province par les Français, en 1636, il fut adjoint au conseiller Petrey (voy. ce nom), et chargé de mettre la ville de Gray en état de défense. Etant tombé malade peu de temps après, il fut remplacé, dans cette commission, par J.-Maur. Tissot (voy. ce nom), son beau-frère. Il se fit transporter à Ornans ; et il y mourut le 14 septembre 1637, dans un âge peu avancé. On a de lui : *La Construction, l'usage et les propriétés du quadrant nouveau de mathématiques* ; comme aussi la construction de la table des sinus, de minute en minute successivement, par une seule maxime ; de plus un abrégé desdites tables, en une petite demi-page, avec son usage ; et finalement la méthode de trouver les angles d'un triangle, par la connaissance des côtés, et les côtés par les angles, sans l'aide d'aucune table, Bruxelles, 1631, in-8° de 122 pages, avec une figure. Cet ouvrage est très-rare ; mais Delambre en a donné l'analyse détaillée, dans son *Histoire de l'astronomie moderne*, t. 2, p. 119-125. « Ce traité, dit l'auteur, explique la construction, l'usage et les propriétés d'un instrument en tout admirable, de mon invention, et qui n'a jamais été vu. Il est tellement nécessaire à la

perfection des sciences mathématiques, et principalement à l'observation des mouvements du ciel (1), à la correction des longitudes et latitudes des régions et aux mesures de la terre, que sans l'aide d'iceluy, la science demeure manque (2), comme elle a été jusqu'à présent (3). » Cet instrument se compose d'un quart de cercle, divisé en quatre-vingt-dix degrés égaux, placé sur un secteur mobile, partagé en trente parties égales, et enfermé dans deux lignes de foi, qui servent à vérifier la justesse de la machine et l'exactitude des opérations. Quelques astronomes avaient donné à cet instrument ingénieux le nom de Nonius (voy. ce nom) ; mais les réclamations de Lalande en ont fait restituer la gloire au véritable inventeur. « Les améliorations, dit Delambre, faites à cet instrument, sont une conséquence, toute naturelle des inventions plus modernes. Elles se réduisent à l'addition du microscope, et à la substitution d'une lunette avec deux alidades. Ainsi il doit, en toute justice, porter à jamais le nom de Vernier. » En terminant son ouvrage, Vernier dit « que si ce petit traité est bien reçu par les amateurs de la science, il s'évertuera à mettre au jour quelque chose de plus relevé. » Mais ses occupations l'empêchèrent sans doute de tenir sa promesse. On lui attribue un *Traité de l'artillerie*, resté manuscrit. On n'en connaît aucune copie. W—s.

VERNIER (THÉODORE) naquit, le 28 juillet 1731, à Lons-le-Saulnier, d'une famille de bourgeoisie. Après avoir achevé ses humanités à Besançon, avec beaucoup de succès, il se décida pour la profession d'avocat ; mais ses parents le destinant à l'état ecclésiastique, il se vit forcé de suivre en même temps les cours de droit et de théologie. Ayant combattu longtemps le désir que son père avait de le faire prêtre, pour ne lui laisser aucun espoir, il entra dans le corps de la petite gendarmerie à Lunéville. Quoiqu'il n'eût pas une vocation prononcée pour les armes, il sut concilier son goût pour l'étude avec ses devoirs, et mériter l'estime de ses chefs. Après quelques campagnes, il revint à Lons-le-Saulnier ; et dès son début dans la carrière du barreau, il se fit la réputation d'un habile jurisconsulte. Le ministre St-Germain, son parent, l'attira alors à Paris ; mais ne trouvant aucun avantage aux places qui lui furent offertes, il se hâta de retourner à Lons-le-Saulnier pour y reprendre ses travaux de cabinet. Député par le bailliage d'Aval, en 1789, aux états généraux, il devint membre de l'assemblée constituante, dont il fut élu président au mois de septembre 1791. Pendant toute la durée de cette assemblée, il s'occupa spécialement des moyens propres à rétablir l'ordre dans les finan-

(1) *Antidote apologetic*, p. 95.

(2) *Reg. Ms. de l'université de Dole*.

(3) Dans le *Traité apologetic*, p. 93, Verney renvoie à la décade de ses observations : *De vomitione*.

(4) *Dédicace à l'enfante Isabelle-Claire-Eugénie*.

(1) Ce passage semble prouver que c'est à tort que Delambre dit que l'inventeur n'a point eu en vue les astronomes.

(2) C'est-à-dire manchote, incomplète.

(3) *Avis au lecteur*.

ces ; fit, au nom des comités, un grand nombre de rapports sur cette matière, ainsi que sur les subsistances, et dut à la droiture de ses intentions, l'estime et les égards de tous les partis. Le département du Jura l'élut à la convention. Lors du procès de Louis XVI, il déclara qu'il ne se regardait pas comme juge, et vota pour le bannissement et pour l'appel au peuple. Resté, par son caractère, étranger aux factions qui divisèrent bientôt la convention, il rompit enfin le silence, lorsque les chefs de la Montagne eurent dévoilé le projet d'expulser de l'assemblée tous ceux qui ne paraissaient pas disposés à seconder leurs projets sanguinaires ; et, montant à la tribune (13 avril 1793), après avoir rappelé son vote dans le procès du roi, il ajouta : « Je suis un de ces scélérats avec qui l'on ne veut ni paix ni trêve ; et comme je crains d'échapper à cette noble proscription, je viens me dénoncer publiquement. » Dans la discussion qui s'ouvrit quelques jours après sur l'établissement du tribunal révolutionnaire, il s'opposa de tout son pouvoir à sa formation. Cependant il ne fut point proscrit, au 31 mai, avec les députés de la Gironde (voy. VERGNIAUD) ; mais ayant protesté contre cette journée, il fut décrété d'arrestation, avec soixantedouze de ses collègues. Vernier se réfugia d'abord dans le Jura. Craignant de compromettre les amis qui lui donnaient asile, il se retira dans le canton de Zurich, dont les magistrats concurent tant d'estime pour lui, qu'ils lui firent l'offre de lettres de bourgeoisie. C'est alors que, cherchant à se distraire, par l'étude, des malheurs qui pesaient sur la France, il écrivit son *Traité des Passions*, ouvrage d'une philosophie douce, et entrepris uniquement dans la vue d'être utile aux hommes, mais qui se ressent malheureusement de l'âge de l'auteur. Rappelé dans le sein de la convention, par le décret du 8 décembre 1794, il fit adopter diverses mesures propres à rétablir le crédit public et à diminuer les désastres de la famine. Il présidait la convention dans les fameuses journées de prairial (mai 1795), où quelques factieux, soutenus d'une partie des sections de Paris, tentèrent de rétablir le régime de la terreur (voy. FÉRAUD). Exposé pendant plusieurs heures aux insultes d'une populace furieuse, il lui résista courageusement, et ne quitta le fauteuil que quand ses forces furent épuisées par cette terrible lutte. Il remit alors la présidence à Boissy-d'Anglas (voy. ce nom) ; mais il ne voulut point sortir de la salle, malgré les instances de ses collègues ; et dès qu'il fut en état de le reprendre, il réclama le fauteuil, et l'occupait tant que dura le danger. A la clôture de la convention, Vernier fut élu membre du conseil des anciens pour son département. Il en était président en 1796, le jour anniversaire du 21 janvier ; et en cette qualité, il prononça le serment de haine à la royauté, qu'il dut faire précéder d'un discours analogue. Après la journée du 18 brumaire,

à laquelle il eut beaucoup de part, il fut nommé sénateur. Appelé par Bonaparte dans un de ses conseils privés, Vernier y montra tant d'opposition à ses projets, que le premier consul ne jugea pas à propos de lui demander à l'avenir son avis. Aimant avec passion la vie de la campagne, il profita des loisirs que lui laissait sa disgrâce pour se retirer à Villeneuve-St-George, près de Paris ; et il y partagea son temps entre l'étude et la société de quelques amis. Ayant appris que la maison qu'il habitait était celle qu'avait occupée le Peletier (voy. ce nom), contrôleur des finances sous Louis XIV, il fit réimprimer la *Lettre* de le Peletier à Rollin, qui contient la description de cette maison, avec la traduction et une nouvelle description de ce site enchanteur. Nommé, lors de son institution, commandant de la Légion d'honneur, il fut fait comte, à l'époque de la création de la nouvelle noblesse. Tous ces titres durent le flatter d'autant moins, que veuf depuis longtemps, il n'avait pas d'enfants, et qu'il ne pouvait espérer de les transmettre. A la rentrée du roi, en 1814, il fut appelé à la chambre des pairs. N'ayant point siégé pendant les cent jours, il reprit son rang au second retour du roi, et mourut à Paris le 6 février 1818, à l'âge de 87 ans. Depuis quelques années il avait perdu la vue. Il était membre d'un grand nombre de sociétés littéraires. On a de lui : 1° *Éléments de finances*, Paris, 1791, in-8° ; 2° *Caractères des passions, au physique et au moral*, ibid., 1796, in-8° ; 2° éd., revue et augmentée, ibid., 1807, 2 vol. in-8°. « C'est, dit-il, le résultat de mes réflexions, et plus encore de ma propre expérience ; » mais il convient qu'il a beaucoup emprunté à ses devanciers. 3° *Sur l'éducation*, notions générales qui peuvent et doivent être adaptées à tous les degrés d'instruction, ibid., 1802, in-8° de 41 pages ; petit écrit très-substantiel, et qui pourrait être médité utilement par les instituteurs. 4° *Château de Beauregard à Villeneuve-St-George*, ibid., 1807, in-8° de 48 pages ; 5° *Description de la maison de Montorient* et de ses points de vue, par son propriétaire, Lons-le-Saulnier, 1807, in-8° de 60 pages. Vernier avait habité cette maison pendant sa jeunesse ; et il n'y retournait jamais sans éprouver une vive émotion de plaisir. Quand il fut revêtu du titre de comte, il y joignit le nom de Montorient, qui lui rappelait les plus doux souvenirs. 6° *Les Délices de la vie champêtre*, ibid., 1807, in-8°. C'est un choix très-bien fait des morceaux les plus agréables en vers et en prose sur la vie de la campagne. 7° *Lettre écrite du château de Beauregard à M. ****, Paris, 1807, in-12 de 22 pages ; 8° *Notices et observations pour préparer et faciliter la lecture des Essais de Montaigne*, ibid., 1810, 2 vol. in-8° ; ouvrage fort utile aux jeunes gens ; 9° *Du bonheur individuel*, considéré au physique et au moral, dans ses rapports avec les facultés et les conditions humaines, ibid., 1811, in-8°.

L'auteur place le bonheur dans la modération et dans l'accomplissement de nos devoirs. 10° *Abbrégé analytique de la Vie et des ouvrages de Sénèque*, ibid., 1812, in-8°. L'*Eloge* de Vernier, prononcé par le comte de Richebourg, à la chambre des pairs, est imprimé dans le *Moniteur* du 16 février 1818. Son portrait a été gravé in-4° et in-8°.

W—s.

VERNIER (JEAN). Voyez MÉNESTRIER (Perrenin).

VERNIN (PIERRE-JEAN), membre de nos premières assemblées délibérantes, était, avant la révolution, lieutenant général du présidial de Melun, sa ville natale. Le temps venu où, pour remédier au déficit, Louis XVI convoqua les états généraux en accordant double représentation aux tiers, il fut un des élus de ce dernier. Rien de surprenant donc à ce qu'il ait voté des deux mains tout ce qui pouvait rendre à l'édifice monarchique sa splendeur et sa vitalité. Aussi se rangea-t-il du côté des innovations salutaires : la fusion des trois ordres, la peréquation de l'impôt, l'abolition des privilèges et finalement la constitution, y compris la constitution civile du clergé. Mais il n'entendait point aller au delà, et il se tint parole à lui-même. Lorsque des élections nouvelles eurent lieu pour remplacer la constituante par la législative, il ne se mit point sur les rangs, la loi défendant à tout constituant de figurer à la seconde assemblée. Encore moins en fut-il tenté, bien que nulle interdiction ne l'empêchât, lorsque la législative s'effaça pour faire place à la convention. Vernin, après le 9 thermidor, rechercha de nouveau les suffrages de ses compatriotes, et de nouveau les obtint. Il alla siéger trois ans au conseil des Anciens; il y parla même, mais sur des sujets qui ne passionnent point, sur des matières de judicature. Le 11 février 1797, il vota le rejet de la résolution qui soumettait à la cassation les déclarations opposées des juges sur les mêmes faits. Désigné par le sort pour sortir du conseil le 20 mai 1798, il se rejeta dans la carrière judiciaire. Sous l'empire, il passa comme conseiller à la cour impériale de Riom, où plus tard il devint président de chambre. Sa mort eut lieu en 1845. L—rc.

VERNINAC (JEAN), religieux bénédictin de St-Maur, naquit à Souillac, diocèse de Cahors, le 1^{er} mars 1690. Se destinant à la vie religieuse, il entra dans la congrégation de St-Maur, et prononça ses vœux dans l'abbaye de St-Allire de Clermont, le 20 décembre 1708. Il fit d'abord le cours d'études usité dans la congrégation, puis les supérieurs lui donnèrent ou lui permirent le séjour du monastère dit les Blancs-Manteaux, dans le quartier du Marais, à Paris, pour y coopérer à une entreprise littéraire probablement janséniste, car lui et ses compagnons furent obligés à quitter la maison des Blancs-Manteaux, qui était, dans le dernier siècle, un des foyers les plus ardents de la secte, et même à quitter Paris. On l'envoya au collège de St-Germer, et

ensuite à l'abbaye d'Yvry pour enseigner la jeunesse. Les supérieurs le nommèrent en 1726 à la place de bibliothécaire du monastère de Bonne-Nouvelle, à Orléans, place qu'il a occupée pendant vingt-deux ans, à la grande satisfaction du public. Ses connaissances étendues, surtout en histoire, lui concilièrent l'estime des érudits. Les religieux de sa congrégation, qui travaillaient sur la métropole de Paris, pour le nouveau *Gallia christiana*, le prièrent de leur fournir des mémoires. Verninac se rendit volontiers à leurs désirs; il employait le temps des vacances de sa bibliothèque à visiter les archives des cathédrales de Chartres, de Blois et d'Orléans, et des abbayes situées dans ces diocèses. Il prenait des notes exactes et les mettait en ordre pour les envoyer aux auteurs du *Gallia christiana*, mais il tirait plus d'un parti de ses investigations; rien n'échappait à ses recherches, et jusqu'à la destruction des monastères, on conserva dans le sien ces extraits de titres avec des réflexions. Ces matériaux curieux sont peut-être aujourd'hui à la bibliothèque publique d'Orléans. En récoltant pour le *Gallia christiana*, il s'aperçut que quelques-uns des titres qui lui passaient sous les yeux pouvaient être utiles à des familles nobles, pour éclaircir leurs généalogies, et il leur en fit la remarque. La manière dont il leur en rendit compte leur fit connaître combien il était propre lui-même à cette science spéciale. Le premier qui l'apprécia fut d'Orléans de Villechauve, avec lequel il était lié d'amitié, et pour lequel il se chargea de mettre en ordre les titres de sa famille. Il le fit en effet avec tant de soin et de talent, qu'il mit cette généalogie en état d'être imprimée dans le troisième registre de l'*Armorial général*. Par attrait et par le désir d'être utile, dom Verninac se livra presque tout entier à ce genre d'étude; il examina les titres de plusieurs familles, les mit en ordre, et fixa l'antiquité de plusieurs maisons nobles, antiquité qu'elles n'avaient connue jusqu'alors que par tradition. Ce goût et cette préférence d'étude pour l'éclaircissement des généalogies se sont vus en plusieurs religieux. On apprécie les utiles travaux du P. Anselme; quelques personnes blâment dom Verninac de porter là ses soins et son application, mais à tort, puisque sa régularité monastique n'en souffrait en rien. Déjà des particuliers avaient eux-mêmes publié de grandes histoires de provinces ou de villes particulières, tels que le P. Lobineau, par exemple, qui avait donné l'*Histoire de Bretagne*. La congrégation de St-Maur comprit l'avantage qu'il y aurait à publier l'histoire spéciale de chaque province, et on en forma le projet. Connaissant combien l'érudition de dom Verninac pouvait être utile pour seconder ce projet, elle le chargea de l'histoire du Berry. Verninac accepta avec obéissance et peut-être avec joie cet ordre des supérieurs, mais comme il connaissait l'étendue de la mission

qu'on lui confiait et se voyait déjà avancé en âge, il se fit associer un de ses confrères, dom Guillaume Gerou (1), religieux très-apte à ce genre de travail. Il fit plusieurs voyages dans le Berry, pour y recueillir les matériaux qui lui étaient nécessaires. En 1746, il fut saisi à Bourges d'une fièvre maligne qui le conduisit jusqu'au tombeau; il n'eut depuis qu'une santé chancelante et mourut le 29 février 1748. Dom Verninac était fort abstrait; c'était, dit-on, l'application à l'étude et aux exercices de piété qui l'avait rendu tel. A beaucoup de pénétration il joignait la justesse d'esprit et une excellente mémoire, qui lui servait beaucoup, surtout dans ses études généalogiques. Il était en relation avec plusieurs savants, entre autres avec l'académicien Foncemagne (*voy.* ce nom), auquel il adressa une dissertation où il prétend prouver que la seconde et la troisième race des rois de France descendent de la première. Il adressa au célèbre abbé Lebeuf une autre dissertation pour montrer que le *Genabum* dont parle César dans son *Commentaire* est la ville d'Orléans, et non pas la ville de Gien, comme le prétendait son adversaire. Ces deux dissertations étaient restées manuscrites au monastère de Bonne-Nouvelle, à Orléans. Quelque temps avant de mourir, A. Verninac fit imprimer le supplément au catalogue de la bibliothèque publique d'Orléans. Dom Tassin, dans son *Histoire littéraire de la congrégation de St-Maur*, dom François, dans sa *Bibliothèque générale*, vantent les qualités de dom Verninac et sa *tendre piété*. Mais il y a un point sur lequel ils gardent le silence : Verninac était janséniste, et lorsque, après le chapitre tenu en 1733, et dans lequel la congrégation prit des mesures pour réprimer les efforts et les intrigues de la secte qui la minait et finit par la perdre presque tout entière, dom Sarrazin eut été nommé visiteur de Bourgogne, à la première visite qu'il fit, en 1735, au monastère de Bonne-Nouvelle, à Orléans, Verninac fut un de ceux qui ne voulurent point reconnaître son autorité et protestèrent contre ses actes. Au reste, il avait des formes polies et vraiment religieuses qui lui conciliaient le respect et l'affection.

B—D—E.

VERNINAC DE SAINT-MAUR (RAYMOND), né à Gourdon, dans le Quercy, en 1762, vint de bonne

heure à Paris, où il suivit la carrière du barreau, cherchant en même temps à se faire connaître par des pièces de vers insérées dans les journaux. Une figure agréable, une tournure distinguée, une mise élégante accompagnée d'une certaine dose de fatuité, pouvaient lui servir à se pousser dans le monde; mais sans la révolution, il est probable qu'il n'aurait jamais pu, comme avocat, ni comme littérateur, s'élever au-dessus de la médiocrité. Zélé partisan des idées nouvelles, il ne joua cependant qu'un rôle obscur jusqu'au 1^{er} juin 1791, époque où le ministre Duport-Dutertre, son ami, le fit nommer, par le roi, l'un des trois commissaires médiateurs, envoyés dans le comtat Venaissin pour y rétablir la tranquillité (*voy.* LESCÈNE DES MAISONS et MULOY). C'est à Verninac et à sa dissidence avec ses collègues, qu'on a généralement attribué, et non sans raison, l'ascendant que la faction révolutionnaire prit dès lors sur le parti de la municipalité, composé d'hommes modérés et bien intentionnés, qui ne désiraient la réunion de leur pays à la France que comme un terme à l'anarchie qui le désolait. Jeune et dans la force des passions, il paraît que Verninac se laissa séduire par les charmes de la femme de Duprat, et que, dès ce moment, il appuya les prétentions des révolutionnaires contre la municipalité, que les deux autres médiateurs soutenaient par ces faibles moyens et ces demi-mesures qui manquent toujours leur effet dans les circonstances difficiles. Les mesures des anarchistes furent plus promptes et plus décisives. Ils parvinrent à désarmer leurs adversaires. Verninac ne rougit pas de compromettre son caractère, en figurant en personne dans cette opération. Il fit plus; et lorsque les démagogues eurent assuré leur domination dans Avignon après la fuite ou l'arrestation des citoyens qui leur portaient ombre, il accompagna leurs députés à Paris; et dans un rapport lu, le 10 septembre 1791, à l'assemblée constituante, il défendit ses amis, pallia les crimes qu'ils avaient commis, rassura sur leurs projets ultérieurs, sur les malheurs qui devaient en résulter, et affaiblit ainsi l'impression que venait de produire le compte rendu par son collègue Lescène des Maisons, au nom de la commission. L'effet de son rapport ayant été de retarder l'envoi des nouveaux commissaires, chargés de mettre à exécution le décret qui réunissait Avignon et le Comtat à la France, il assumait, en quelque sorte, la responsabilité des massacres de la *Glacière*, qui ensanglantèrent cette ville, les 16 et 17 octobre suivant. Cette mission, début peu honorable de Verninac dans les affaires publiques, fut le premier échelon de sa fortune diplomatique, tandis que ses deux collègues, qui du moins l'avaient rempli loyalement, furent voués à l'obscurité et à la persécution. Nommé chargé d'affaires de France en Suède, en avril 1792, il arriva à Stockholm, le 16 mai, deux jours après les funérailles de Gus-

(1) Dom Gerou était natif d'Orléans et fit profession à l'âge de dix-sept ans, dans l'abbaye de Vendôme, le 20 juillet 1718. Après ses études, il alla professer à Pont-Levoy. A la mort de dom Verninac, il resta seul chargé de l'*Histoire du Berry*. Quoiqu'il eût du goût pour ce genre de recherches, et qu'il eût amassé des matériaux pendant plusieurs années, se défiant de ses forces, il se borna à perfectionner la *Bibliothèque des auteurs du Berry*, commencée par dom Méry. Les matériaux de cette *Bibliothèque* et les autres recueillis par Gerou passèrent aux mains de dom Turpin, religieux de St-Germain des Prés. Gerou fut aussi chargé de mettre en ordre la *Bibliothèque de Touraine*, composée par dom Liron. Il composa ensuite, en quatre ans, la *Bibliothèque des auteurs de l'Orléannois*. Aucune de ces trois bibliothèques n'a été imprimée, croyons-nous. Il travailla à la *Collection des chartes*, entreprise par les bénédictins de St-Maur, en vertu d'un ordre du ministre Bertin. Dom Gerou, distingué par son amour du travail et sa régularité, mourut à l'abbaye St-Benoît-sur-Loire (aujourd'hui département du Loiret), le 27 avril 1767.

tave III. Quoique la mort de ce prince eût rendu la nouvelle cour de Suède moins défavorable à la révolution française, Verninac n'y fut pas bien accueilli d'abord, et il eut à lutter contre de justes préventions qui lui étaient personnelles. Il en triompha par sa fermeté, et parvint à y faire reconnaître le nouveau pavillon français. Mais le scandale que causa en Europe l'arrivée d'un ambassadeur de Suède en France (*voy. STAEL*), six semaines après la mort de Louis XVI, obligea les deux gouvernements à rappeler respectivement leurs ministres, vers le milieu de 1793, sans avoir terminé les négociations d'un projet d'alliance. Verninac fut alors nommé envoyé extraordinaire auprès de la Porte Ottomane, où il remplaça Descorches de Ste-Croix, et fit son entrée à Constantinople le 26 avril 1795. A sa première audience, il fut précédé d'une musique militaire, et escorté d'un détachement de troupes françaises, la baïonnette au bout du fusil, jusque dans la seconde cour du sérail, où elles présentèrent les armes au grand vizir et aux divers membres du divan; cérémonial inusité jusqu'alors. D'autres innovations signalèrent encore cette ambassade. Verninac est le premier étranger qui ait fait imprimer et distribuer une gazette dans sa langue à Constantinople. Le grand vizir lui donna le titre de *citoyen* qu'il prononça en français, le mot n'ayant pu être traduit en turc. Cet envoyé notifia à la Porte les traités conclus avec la Prusse, la Hollande, l'Espagne, etc., et détermina l'envoi d'un ambassadeur permanent à Paris, dans la personne de Séid-Aly-Effendi; mais traversé dans ses négociations par les ministres d'Angleterre, de Russie et d'Autriche, il ne put faire entrer Sélim III dans une alliance avec la république française. Ayant sollicité son rappel, il eut pour successeur Aubert-Dubayet, et quitta Constantinople dans les premiers jours de novembre 1796. Arrêté à Naples, et gardé à vue pendant quelques mois, il n'arriva en France qu'en mai 1797. Le 9 juin suivant, il fut reçu en grande audience par le directoire exécutif, auquel il présenta un étendard ottoman et un diplôme de Sélim III. Ce fut peu de temps après qu'il épousa mademoiselle de Lacroix, fille du ministre des relations extérieures. Dès la création des préfectures, sous le gouvernement consulaire, en février 1800, il fut appelé à celle du Rhône, qu'il administra avec sagesse et modération. Nommé, au mois d'août 1801, ministre plénipotentiaire en Helvétie, Verninac fut rappelé à Paris, en octobre 1802, sous prétexte d'y assister aux séances de la *consulte* helvétique, réunie par les ordres de Bonaparte. Mais comme en favorisant l'indépendance du Valais qui s'était organisé en république, sous la protection de la France, il avait contrarié les projets du premier consul qui aurait voulu faire de ce pays un nouveau département, il tomba dans la disgrâce, et cessa d'exercer des fonctions

publiques. En 1805, les Valaisans déclarèrent que Verninac avait bien mérité de leur république, et lui accordèrent à lui et à sa famille le titre et les droits de citoyens du Valais: ce témoignage de leur reconnaissance acheva de lui nuire dans l'esprit du dominateur de la France. Verninac fut élu, en 1816, par l'arrondissement de Gourdon, candidat à la seconde chambre législative; mais il ne fit point partie de la députation. Verninac est mort, le 1^{er} juin 1822, dans une terre qu'il possédait à Mansle, près d'Angoulême. On a de lui: 1° un *Recueil de poésies fugitives*, Paris, 1787, in-18; 2° *Recherches sur les cours et les procédures criminelles d'Angleterre*, extraites des Commentaires de Blackstone sur les lois anglaises, Paris, 1790, in-8°; 3° *Description physique et politique du département du Rhône*, Paris, 1802, in-8°. J.-B. Dumas, secrétaire perpétuel de l'académie de Lyon, y a lu, le 29 mai 1826, un *Eloge historique de R. Verninac*, qui a été imprimé dans le tome 4 des *Archives historiques et statistiques du département du Rhône*. Ce n'est point lui, comme on l'a dit dans quelques biographies, mais un de ses frères ou son oncle, l'abbé Verninac de St-Maur, vicaire général de Rhodéz, qui prononça à Paris, le 17 février 1786, l'*Oraison funèbre de Louis-Philippe, duc d'Orléans*, dans l'église du Val-de-Grâce, où ce prince avait été enterré. Ce discours fut analysé avec éloge dans le *Mercur de France* du 29 juillet 1786.

A—T.

VERNIQUET (EDME), architecte, né le 9 octobre 1727 à Châtillon-sur-Seine, acheva ses études à Dijon. Ses talents le firent promptement connaître, et lui méritèrent la confiance de ses compatriotes. La Bourgogne lui dut une foule d'églises, des châteaux, des ponts, des usines, etc., et cette province n'offre aucune construction de la même époque qui réunisse au même degré l'élégance, le bon goût et la solidité. Appelé successivement dans le Maine, le Poitou, l'Ile-de-France, etc., Verniquet y fit exécuter des travaux importants. Laborieux et intègre, la fortune qu'il acquit péniblement fut le fruit de son esprit d'ordre et de son économie. Ses amis le déterminèrent en 1774 à se fixer à Paris, où il acheta la charge de commissaire voyer. Devenu par cette place architecte du jardin du roi, il réalisa les projets que Buffon avait conçus pour porter cet établissement au point de magnificence où nous le voyons maintenant. Verniquet entreprit de dresser un plan de Paris, sur une échelle d'une demi-ligne pour toise. Ce travail immense lui coûta vingt-huit ans de soins et d'applications. Ne pouvant opérer que la nuit sur le terrain, à raison des embarras qui obstruent les rues pendant le jour, il employa pour l'aider jusqu'à soixante ingénieurs, et plus de quatre-vingts aides. Ce plan, composé de soixante-douze feuilles grand-atlas, y compris les cartouches et les cartes des opérations trigonométriques, parut

en 1796. « Aucun plan de ville, dit Lalande, n'a « jamais approché de la perfection de ce grand « et beau plan. » (*Bibliogr. astronomique*, p. 694). C'est celui dont on s'est longtemps servi pour tracer les alignements nouveaux, et pour déterminer les changements et les embellissements qui s'exécutaient dans la capitale avec tant de succès. Verniquet s'occupait encore de perfectionner ce travail, qui suffirait pour lui assurer une gloire durable, quand il mourut, le 26 novembre 1804. W—s.

VERNON (ÉDOUARD), amiral anglais, d'une ancienne famille du comté de Stafford, naquit à Westminster le 12 novembre 1684. Son père, qui était secrétaire d'Etat sous le règne de Guillaume et Marie, lui fit donner une bonne éducation; mais il ne voulait pas qu'il entrât dans la marine. Il y consentit cependant lorsque le jeune Vernon en eut témoigné le désir; celui-ci s'occupa dès lors avec ardeur de l'étude des sciences qui ont rapport au service naval et à l'artillerie, et il y fit des progrès rapides. Il commença sa carrière en 1702, sous l'amiral Hopson, à l'époque où la flotte française, chargée d'escorter en Europe les galions du Mexique, fut forcée de se réfugier dans le port de Vigo (*roy. CHATEAU-REGNAUD*). Il servit la même année dans une expédition qui fut envoyée aux Indes Occidentales, sous le commodore Walker; et il se trouvait, en 1704, sur la flotte de sir George Rooke, qui conduisait à Lisbonne l'archiduc Charles, rival de Philippe V. Ce prince donna, de sa propre main, à cette occasion, une bague de prix et cent guinées au jeune officier de marine. Après avoir pris part à la bataille navale de Malaga, et commandé le *Delphin* (1705), le *Royal Oak* (1707), et le *Jersey* (1708), il fut envoyé aux Indes Occidentales, comme contre-amiral, sous sir Charles Wager, fit, selon les écrivains anglais, des prises importantes, et nuisit considérablement au commerce des Français. En 1715, il commanda dans la Baltique le vaisseau de guerre l'*Assistance*, et, en 1726, le *Grafton* dans les mêmes mers. A l'avènement de George II, en 1727, Vernon fut nommé membre du parlement, et bientôt après envoyé à Gibraltar, pour se réunir à sir Charles Wager. Ce fut en 1739 qu'il se fit particulièrement remarquer. Il était dans son lit à Chatham, lorsqu'un courrier arriva à deux heures du matin. Ayant appris que cet homme apportait des dépêches de la plus haute importance, il se leva, ouvrit le paquet qui lui était adressé, y trouva une commission de vice-amiral, et l'ordre d'aller, avec une escadre dont il était nommé commandant, détruire les établissements espagnols dans les Indes Occidentales, et de se rendre immédiatement auprès du roi. Après avoir reçu ses instructions, il mit à la voile le 23 juillet, et arriva le 20 novembre suivant en vue de Porto-Bello, avec six vaisseaux de guerre. Il commença le lendemain l'attaque de la ville,

dont il s'empara le 22, après avoir éprouvé une vigoureuse résistance : un nombre considérable de canons et de mortiers, des munitions et deux vaisseaux de ligne espagnols tombèrent également en son pouvoir. L'amiral Vernon fit sauter les fortifications, abandonna la ville, n'ayant pas des forces de terre suffisantes pour la garder, et, avant de partir, distribua à ses équipages dix mille dollars qui avaient été envoyés à Porto-Bello pour payer les troupes espagnoles. Réuni, en 1741, au général Wentworth, il fit une attaque infructueuse contre Carthagène (1), et, lorsque la révolte de 1745 éclata, il fut employé à garder les côtes des comtés de Kent et de Sussex, et à empêcher les vaisseaux français de pénétrer dans la Manche. Bientôt après, des plaintes ayant été portées contre lui, pour avoir désobéi aux ordres des lords de l'amirauté, et pour avoir forcé les hommes qu'il commandait à un service trop pénible, il fut rayé de la liste des amiraux : s'étant retiré, il ne se mêla plus des affaires publiques qu'en sa qualité de membre de la chambre des communes, où il représentait Ipswich. Il mourut subitement dans sa terre de Nacton, dans le Suffolk, le 29 octobre 1757. L'amiral Vernon, dont Charnock, dans sa *Biogr. navale*, fait le plus grand éloge, comme marin brave et habile, et comme homme plein d'honneur, a écrit plusieurs Mémoires pour sa propre défense ou pour soutenir ses opinions particulières. Une vie de ce marin, publiée en 1758, le présente comme profondément versé dans la connaissance des classiques. D—z—s.

VERNON (ROBERT), fondateur de la *Galerie nationale de peinture* à Londres, naquit en 1774. Après avoir franchi les obstacles qui arrêtaient sa fortune, il consacra ses loisirs et une partie de l'aisance dont il se trouvait en possession à l'acquisition de nombreux tableaux dus au pinceau des meilleurs artistes anglais. La collection qu'il en fit devint bientôt si considérable, que sa demeure se trouva insuffisante à les contenir. Il conçut alors le dessein d'offrir ces trésors de l'art au gouvernement. Cette offre ayant été acceptée, il en passa donation par un acte en bonne forme en date du 22 décembre 1847, aux conservateurs de la *Galerie nationale*. La collection Vernon comprenait 157 tableaux, tous moins deux peints par des artistes anglais, la plupart vivants. Le généreux donateur vécut assez longtemps pour voir combien ses concitoyens appréciaient une si rare munificence. Il mourut le 22 mai 1849. Un buste de Vernon

(1) On lit dans le *Siècle de Louis XIV* que lorsque l'amiral Vernon alla mettre le siège devant Carthagène, les Anglais, qui crurent que rien ne lui résisterait, se hâtèrent de célébrer la prise de cette place; de sorte que, dans le temps même que Vernon levait le siège, ils firent frapper une médaille où l'on voyait le port et les environs de Carthagène, avec cette légende : *Il a pris Carthagène*. Le revers représentait l'amiral Vernon, et on y lisait ces mots : *Au vengeur de sa patrie*. Il y a, ajoute l'auteur, beaucoup d'exemples de ces médailles prématurées qui tromperaient la postérité, si l'histoire, plus fidèle et plus exacte, ne prévenait pas de telles erreurs. M—G—R.

exécuté aux frais de nombreux souscripteurs a été placé dans Marlborough-house, où se trouvent aussi un groupe en marbre, œuvre de Gibson et représentant Hylas et les Nymphes, et d'autres bustes faisant partie de la donation due à ce généreux amateur. Z.

VERNON (GAY DE). Voy. GAY VERNON.

VERNULÆUS (NICOLAS DE VERNULZ, en latin), littérateur estimable, était né le 10 avril 1583 à Robelmont, dans le duché de Luxembourg. Ayant achevé ses études avec succès à Trèves et à Cologne, il résolut de consacrer sa vie à l'enseignement. En 1608, il fut nommé professeur de rhétorique à Louvain. Trois ans après, il joignit à cette chaire celle d'éloquence à l'école publique des arts, dont le titulaire était en même temps chanoine du chapitre de St-Pierre. Malgré les soins qu'exigeait de sa part ce double emploi, il trouva le loisir d'étudier la théologie, et, en 1618, il se fit recevoir licencié. L'année suivante, le collège dit de Luxembourg, fondé par le docteur J. Myl ou Mylius, ayant été ouvert, Vernulæus en fut nommé recteur le premier. En 1646, il remplaça le savant *Erycius Puteanus* (Henri Dupuy) dans la chaire latine du collège des trois langues. L'empereur Ferdinand III le nomma son historiographe avec le titre de conseiller aulique. Il mourut le 6 janvier 1649, à l'âge de 66 ans, et fut inhumé sans épitaphe dans une des chapelles de l'église St-Pierre, à côté de *Puteanus*, son prédécesseur et son ami. Ant. Dave prononça son oraison funèbre. Vernulæus est un des professeurs qui ont le plus contribué à la réputation de l'université de Louvain dans le 17^e siècle. Il joignait à des connaissances très-variées le talent de mettre les idées les plus abstraites à la portée des élèves; et il s'exprimait avec une telle élégance qu'il faisait oublier le vice de son organe naturellement rauque et désagréable. On assure que Vernulæus avait le travail si facile qu'il ne retouchait jamais ses ouvrages. Le nombre en est très-grand; Paquot donne les titres de cinquante et un imprimés et de sept manuscrits. On doit se contenter de citer ici les principaux : 1^o *Orationes*, Louvain, 1614 et années suiv., 3 vol. in-12. Elles eurent beaucoup de succès, mais elles sont complètement oubliées. 2^o *De arte dicendi libri tres*, ibid., 1629, in-12. Ce traité de rhétorique, suivi longtemps dans les collèges des Pays-Bas, a été souvent réimprimé. 3^o *Institutionum politicarum libri 4*, ibid., 1624, in-12; 4^o *Institutionum moralium libri 4*, ibid., 1625, in-12. Cet ouvrage, suivant Paquot, est un des meilleurs que l'on ait dans ce genre. 5^o *Institutionum æconomicarum libri duo*, ibid., 1626, in-12. Ces trois ouvrages ont été réimprimés avec des notes in-fol., en 1647 et 1649. 6^o *Academia Lovaniensis; ejus origo, incrementum, forma, magistratus, facultates*, etc., ibid., 1627, in-4^o, revue et continuée par Chr. de Langendonck, ibid., 1667, in-4^o. Cette his-

toire de l'académie de Louvain est moins estimée que les *Fasti Lovanienses* de Valère André (voy. ce nom). 7^o *Tragædiæ*, ibid., 1636, 2 vol. in-12. Cette édition est la plus complète; elle contient quatorze pièces, la plupart tirées de l'histoire sainte, ou des légendes pieuses du moyen âge. L'édition de 1631, citée par M. Brunet, n'en renferme que dix (voy. le *Manuel du libraire*). Les curieux doivent donc donner la préférence à celle qu'on vient d'indiquer; le second volume est précédé d'une *Vie* de l'auteur. La tragédie de Jeanne d'Arc (*Joanna Darcia*), de Vernulæus, fait partie des différentes éditions de son *Théâtre*; elle a été imprimée séparément, Louvain, Dormalius, 1629, petit in-8^o; cette pièce seule est recherchée en France plus que tout le *Théâtre* de l'auteur. On peut consulter pour plus de détails, outre les *Mémoires* de Niceron, t. 33, p. 387-397, l'*Histoire littéraire des Pays-Bas*, par Paquot, t. 1, p. 328-333, édit. in-fol. W—s.

VERNY (CHARLES) (1), poète français, né, à Besançon, le 10 janvier 1753, avait fait d'excellentes études au collège de sa ville natale. La lecture des meilleurs auteurs, et surtout des poètes, développa de bonne heure son goût pour les lettres. Il apprit, sans maître, l'anglais et l'italien et se rendit familiers les chefs-d'œuvre écrits dans ces deux langues. Obligé de prendre un état, il entra dans les aides; mais, indigné des vexations dont il était témoin, sans pouvoir les empêcher, il se démit de son emploi et revint dans sa famille. Lors de la guerre avec l'empereur d'Autriche, il fut employé dans les fourrages à l'armée du Rhin, et il le fut ensuite à Paris dans les bureaux de l'administration. La culture des lettres avait fait le charme de sa vie. Dans ses loisirs, il s'occupait à revoir, à retoucher les productions de sa jeunesse, et, cédant aux désirs de ses amis, il se disposait à les publier, quand il fut atteint de la maladie à laquelle il succomba le 12 janvier 1811, âgé de 58 ans. On a de lui : 1^o *Idylles sentimentales, suivies de Mes vœux*, Genève (Besançon), 1787, in-8^o. On trouve dans les *Idylles* de la sensibilité, de la grâce, du naturel. En lisant ses descriptions, on devine que le poète avait sous les yeux les objets qu'il a dépeints. *Mes vœux* sont un petit poème en vers de dix syllabes, dont il a puisé l'idée dans Horace, son auteur favori. 2^o *Roxane, poème héroï-comique*, en cinq chants, suivi de *Pièces fugitives* (Besançon), 1788, in-8^o. Le sujet de ce poème est l'enlèvement d'un épagneul, objet de toutes les affections de la belle Zémis. Il y a de l'imagination, des détails heureux, mais la critique pourrait y relever des incorrections et des traits de mauvais goût. Cette édition ne s'étant pas débitée, l'auteur la reproduisit en 1793 avec un nouveau frontispice, mais il la supprima; et ayant profité des conseils qu'il avait reçus, pour

(1) Il se nommait *Charles-François*, mais il n'a jamais pris que le premier nom.

retoucher et rajeunir quelques détails de son poème, il le fit réimprimer séparément, Paris, 1809, in-18. 3° Des *Stances sur le 14 juillet*, 1789, in-8° et in-12; 4° le *Départ d'un volontaire du Jura*, idylle, Besançon, 1792, in-8°; 5° des *Dialogues*, dans le genre de ceux de Lucien, insérés dans l'*Almanach des prosateurs*. Il a laissé divers manuscrits. Voy. une courte *Notice sur Vèron*, par M. Agniel, dans le *Nouvel Almanach des Muses*, année 1812, p. 254-256. W—s.

VERON (FRANÇOIS), controversiste très-distingué, naquit à Paris vers 1575. Sa famille tenait à des magistrats de la chambre des comptes et à des officiers de la maison du roi. Il fit ses études dans le collège des jésuites, dont il embrassa l'institut en 1695, à l'âge de vingt ans. Dans son cours de théologie, il s'appliqua principalement à la controverse et y réussit parfaitement. A peine revêtu du sacerdoce, il parcourut différentes provinces du royaume en qualité de missionnaire. Les conversions se multiplièrent à sa voix : des grands, des savants, des ministres abjurèrent leurs erreurs et retournèrent au sein de l'unité. Il eut des conférences publiques avec les plus célèbres ministres de l'Eglise réformée, les confondit par ses raisonnements et les contraignit souvent de s'avouer vaincus. Il sortit de la société en 1620 pour travailler avec plus de liberté à la conversion des protestants et se livra à toute l'ardeur de son zèle, prêchant, disputant, écrivant sans cesse. Par lettres patentes du 19 mars 1622, le roi l'autorisa à faire ses prédications dans les places publiques et à disputer avec tous ceux qui se présenteraient, sans pouvoir en être empêché. Différentes assemblées du clergé de France joignirent à l'autorisation royale la juridiction spirituelle dont il avait besoin, et lui allouèrent une pension de six cents livres, s'engageant en outre à payer les frais d'impression de ses livres. Il obtint d'abord la cure de St-Brice, mais on crut bientôt qu'il serait plus utile dans celle de Charenton, et le chapitre de St-Marcel la lui donna, ou bien il permuta l'une contre l'autre, comme l'a dit dans le temps un de ses antagonistes. Les fonctions pastorales ne l'empêchèrent pas de voyager, de tenir des conférences à St-Germain des Prés, au collège de Cambrai et de publier divers ouvrages. Lorsque les querelles du jansénisme commencèrent, le curé de Charenton se prononça avec beaucoup de chaleur contre les disciples de l'évêque d'Ypres. Il écrivit à cette occasion le *Baïllon des jansénistes*, comme il avait écrit dans sa jeunesse l'*Abrégé de l'art et méthode nouvelle pour baïllonner les ministres*; ce qui a fait dire que l'auteur méritait le baïllon qu'il voulait mettre aux autres (voy. DREINCOURT et JANSSE). Véron mourut à Charenton le 6 décembre 1649. Ses principaux ouvrages sont : 1° *Traité de la puissance du pape*, Paris, 1626, in-8°. On y trouve le passage suivant : « Bien que l'Eglise ait juridiction sur les

« rois, cette puissance ne s'étend pas sur les « royaumes. Les rois sont dans l'Eglise et non le « royaume : il est donc hors du pouvoir de « l'Eglise et du pape. C'est l'Eglise qui est dans « le royaume. Que s'ensuit-il de là ? C'est que « tant s'en faut que le pape ni l'Eglise aient rien « à voir sur les royaumes, qu'au contraire les « rois ont puissance sur l'Eglise, parce qu'elle « est dans le royaume. » 2° *De la primauté de l'Eglise, ou de la hiérarchie en icelle*, Paris, 1641, in-8°. L'auteur s'exprime véritablement dans ce traité en bon théologien. 3° *Abrégé et résolution analytique de toutes les controverses*, Paris, 1630, in-24; 4° *Actes de la conférence entre Véron et M. Isaac Lecomte, d'une part, et MM. Samuel Bochart et Jean Baillehache, ministres, de l'autre*, Caen, 1629, in-12. Un protestant demandait à un catholique, après cette conférence, ce qu'il en pensait; celui-ci répondit : « Pour vous dire « la vérité, on ne peut pas assurer que notre « savant soit plus savant que votre savant; mais « en récompense notre ignorant est dix fois plus « ignorant que votre ignorant. » 5° *Le Moyen de la paix chrétienne*, Paris, 1639, in-8°; ouvrage très-curieux; 6° *Lumières évangéliques*, Paris, 1646, in-16; 7° *Méthode de traiter les controverses de religion*, Paris, 1638, in-fol. Ce livre, un des plus forts qui puissent être opposés aux protestants, avait été imprimé vingt fois auparavant, à dater de 1615, en différents formats, en divers pays, en trois ou quatre langues, avec des additions plus ou moins considérables, et sous des titres un peu modifiés. La plupart des livres du P. Véron, composés avant 1637, ont été refondus dans sa *Méthode*, ou n'en sont que des analyses et des abrégés. 8° *Règle générale de la foi catholique*, Paris, 1645, in-fol.; Lyon, 1674, in-12; Paris, 1825, in-16. Cette édition contient une notice détaillée sur le P. Véron et sur ses ouvrages, par l'auteur de cet article. La *Règle générale de la foi catholique* fut traduite en latin par les jésuites d'Ingolstadt. Les frères Walem-bourg y firent de très-légers changements de forme et la donnèrent, en 1681, à la fin du second volume de leurs *Controverses*. Elle fut réimprimée à Louvain, en 1702; à Paris, par les soins de Godescard, en 1768, in-12; et, en 1774, dans le tome 3 des *Principes de la religion naturelle et révélée* du docteur Hooek. L'original est préférable à la traduction (1). L—B—E.

VÉRON (PIERRE-ANTOINE), astronome, né aux Authieux-sur-Buchy, en 1736, de parents peu favorisés de la fortune, manifesta de bonne heure des dispositions pour les mathématiques.

(1) En 1616, Véron avait publié une traduction française du *Nouveau Testament*; un passage des *Actes des apôtres* (chap. 13, v. 2) était rendu par ces mots : « Eux disant la messe au Seigneur. » Cette interprétation un peu hardie provoqua de la part d'un calviniste un livre qui, devenu rare, est recherché des bibliophiles : Véron, ou le *Hibou des jésuites, opposé à la Corneille de Charenton, avec la messe trouvée dans l'Ecriture par ledit hibou nommé François Véron*, Villefranche (Hollande), 1678, in-12.

Destiné par son père à l'état de jardinier, il se sentit au-dessus d'une telle profession et se rendit à Rouen chez un oncle, qui, frappé de son excellent jugement et approuvant son goût pour la navigation, le fit inscrire dans les classes de la marine en 1757, puis lui donna un maître de mathématiques et d'hydrographie. Satisfait de ses progrès, il l'envoya suivre un cours au collège royal à Paris, sous Lalande. Après avoir terminé ses études, Véron s'embarqua, en 1762, sur le vaisseau *le Diadème*, d'où il passa sur le *Sceptre*, et fut mis enfin comme pilote, en 1765, à bord de la *Capricieuse*, où son savoir le fit rechercher par M. de Charnières, qui remplissait sur ce bâtiment le grade de garde marine. Il inspira à cet officier le goût des observations astronomiques appliquées à la navigation; et celui-ci eut la franchise de reconnaître les obligations qu'il avait à Véron dans le *Mémoire* qu'il publia depuis (1767) sur un instrument propre à mesurer la distance de la lune aux étoiles, et qu'il nomma le *mégamètre*. Lorsque, en 1766, Bougainville, se disposant à faire le tour du monde, manifesta le désir d'avoir avec lui un astronome pour observer les longitudes, le jeune Véron lui fut proposé, et il l'accepta; mais on ne put obtenir pour lui du duc de Praslin, alors ministre, que le titre de pilote avec une modique somme de douze cents francs pour acheter des instruments. En février 1767, Véron partit de Rochefort, sur la flûte *l'Etoile*, qui mouilla, le 10 juin suivant, à Rio-Janeiro, et de là il passa à bord de la frégate *la Boudese*, que montait Bougainville. Ce navigateur, appréciant tout le mérite du jeune astronome, l'admit dans son intimité. Ils entrèrent, le 5 décembre 1767, dans le détroit de Magellan et en sortirent le 26 janvier, au bout de cinquante-quatre jours de navigation; passage d'autant plus remarquable que, avant lui, des marins avaient attendu huit mois sans pouvoir le franchir. Après diverses relâches, on aborda, le 8 novembre 1768, à l'île de France. Bougainville, charmé des services de Véron, lui fit présent d'une pendule à secondes et d'un graphomètre pour lever des plans. Quelque modeste que fût ce jeune homme, son talent le recommandait partout; il plut par ses connaissances à Poivre, intendant de la colonie, qui l'engagea à rester auprès de lui pour faire des observations astronomiques, dans le but de déterminer la position de quelques îles de la mer des Indes et de suivre une expédition dans laquelle il lui serait utile, ainsi que pour l'observation du passage de Vénus sous le disque du soleil, qui devait arriver le 5 juin 1769. Bougainville permit à Véron d'accepter ces offres, et le jeune astronome profita de ces circonstances afin de rendre son voyage encore plus utile aux progrès des sciences. Il lui fut cependant impossible de partir à temps de l'île de France pour aller observer le passage de Vénus; mais, ne

pouvant rester inactif, il fit voile avec M. de Trémignon pour les Moluques sur la corvette *le Diligent*. Avant son départ, il adressa au duc de Praslin une lettre détaillée, contenant les observations qu'il avait faites sur le détroit de Magellan et dans la mer du Sud, à l'île de Cythère, ainsi que les résultats de l'éclipse de soleil du 13 juillet 1768, qu'il avait observée au sud de la partie de l'est de la Nouvelle-Bretagne; ce qui fixait la largeur de la mer Pacifique dans cette partie. Il s'appliqua continuellement, dans le cours de ce grand voyage, à l'observation des longitudes en mer par le moyen de l'octant à réflexion, auquel il comptait faire des additions qui l'auraient perfectionné. Il détermina aussi, par le même moyen, la longitude de toutes les terres; mais son zèle ne tarda pas à lui devenir funeste. M. de Trémignon était allé beaucoup plus loin qu'il n'avait d'abord résolu. Véron, qui l'avait suivi, après de nombreuses observations dans les îles de Mindanao et de Luçon, aborda avec lui à Timor. Là, il voulut descendre à terre pour faire des observations plus suivies; vainement on lui représenta le danger auquel il s'exposait; il était dans toute la vigueur de l'âge et crut pouvoir braver la maladie du pays, mais il en fut atteint, et il y succomba dans les premiers jours de mai 1770, à peine âgé de 34 ans. Véron méritait de sortir de l'oubli où l'ont laissé tous les biographes, à l'exception de M. Guilbert, son compatriote, à qui nous devons la connaissance des faits consignés dans cette notice, et notamment de la lettre originale au duc de Praslin, que nous avons citée.

M—G—R.

VÉRON. Voyez FORBONNAIS.

VÉRON DE FARINCOURT (LOUIS-MARIE-ALEXANDRE), général français, né, le 5 février 1786, à Langres, d'une ancienne famille noble de la Franche-Comté, entra dans la carrière militaire en 1804 comme simple volontaire aux vélites chasseurs à pied de la garde impériale. Successivement sous-lieutenant (1805) et lieutenant au 2^e léger, il se distingua à Austerlitz et à Friedland. Puis détaché à Chaves, en Portugal, avec sa compagnie, il se fit remarquer par son énergie dans la défense d'un couvent transformé en hôpital, qu'il avait été chargé de garder, en soutenant pendant plusieurs jours une lutte désespérée contre près de 5,000 Portugais. Fait prisonnier de guerre à la suite de cette affaire (1809), il resta treize mois en captivité dans les cachots de Lisbonne. Enfin, échangé avec un officier anglais, il rejoignit son régiment le 10 avril 1810 en Espagne, où il fut nommé capitaine. Entré ensuite au 1^{er} régiment de chasseurs à pied dans la vieille garde, il fit la campagne de Russie avec ce corps d'élite, qui assista aux batailles de Smolensk et de la Moskowa. Nommé chef de bataillon au 155^e de ligne, Véron de Farincourt se distingua à la bataille de Dresde et, le 19 mai 1813, à celle de Bautzen. Dans cette dernière

affaire, il avait été chargé de défendre avec son bataillon la tête du défilé de Weissenguen, dans lequel il reçut le choc d'un corps d'armée russe de 10,000 hommes. La position occupée par les Français ne permettant pas aux Russes de se déployer, quatre bataillons de l'armée ennemie furent successivement mis en pièces avant que la position fût forcée. Véron de Farincourt fut grièvement blessé dans cette brillante affaire, qui lui valut la croix d'officier de la Légion d'honneur et le titre de baron. Pendant la campagne de France, en 1814, chargé, en qualité de major, de la formation d'un régiment provisoire composé de débris de différents corps, il fut, à la tête de cette troupe, l'un des derniers combattants de la bataille de Paris. Nommé en 1816, à la réorganisation de l'armée, lieutenant-colonel au 6^e régiment d'infanterie de la garde royale, et promu au grade de colonel le 27 juin 1819, Véron de Farincourt prit, en 1821, le commandement du 34^e régiment d'infanterie de ligne, avec lequel il fit la campagne de 1823. Son régiment, de tranchée pendant toute la durée du siège de Cadix, fut d'avant-garde à l'assaut du Trocadero, où il perdit 300 hommes. A la tête d'une colonne d'élite, composée des compagnies de grenadiers et de voltigeurs du 34^e de ligne, Farincourt enleva à l'escalade le fort Matagorda qui dominait la place. Sa conduite dans cette circonstance lui valut le commandement d'un régiment de la garde et la croix de commandeur de la Légion d'honneur. Mis en solde de congé, puis en traitement de réforme à la suite de la révolution de 1830, Véron de Farincourt fut, par ordre du maréchal Soult, qui l'avait connu sous l'empire et avait pour lui une estime particulière, rétabli sur les cadres de l'armée le 25 mai 1832 avec le grade de maréchal de camp (général de brigade) disponible. Retraité en 1838, il est mort en 1847. Il avait épousé la veuve du général Montbrun, tué à la Moskowa, et se trouvait ainsi parent par alliance des généraux de Morand et Sibuet (*voy. ces noms*). Z—D.

VÉRONÈSE (PAUL). *Voyez* CALIARI.

VÉRONÈSE. *Voyez* TARCHI.

VÉRONIQUE (SAINTÉ), femme pieuse dont plusieurs biographes ont parlé, mais avec peu de critique. Sa célébrité nous impose cependant le devoir de lui consacrer quelques lignes. D'après une légende fort accréditée du moyen âge, elle reçut sur le voile dont elle essuyait la figure inondée de sueur de Jésus-Christ l'empreinte vénérée appelée Ste-Face. On l'identifia avec l'hémorroïsse dont parle l'Evangile et qui, dans l'Evangile apocryphe de Nicodème, porte le nom de Bérénice. Une figure du Christ, peinte sur un linge et conservée à Rome à St-Pierre du Vatican, était connue sous le nom de *Vera icon*, la véritable image; on en fit facilement *Veronica*, et ce nom s'étendit à la femme qui, dans plusieurs peintures, était figurée portant le saint suaire

La confusion fut facilitée par le souvenir de cette image du Christ que l'hémorroïsse avait, suivant le témoignage d'Eusèbe, élevée en l'honneur de son bienfaiteur. De nouveaux récits s'ajoutèrent à celui-là. Un auteur sans critique, appelé Méthodius ou qui prenait ce nom, raconta l'histoire d'une dame juive, nommée Véronique, qui vint de Jérusalem à Rome pour guérir le roi Tibère, attaqué de la lèpre. Le chroniqueur Marianus Scotus, Jacques Philippe de Bergame, et bien d'autres reproduisirent cette fiction, qui trouva place dans les *Annales* de Baronius; on institua une fête en l'honneur de la sainte, mais St-Charles Borromée la fit disparaître du *Missel Ambroisien*, où elle avait paru dans une édition de 1560, et Véronique ne fut pas admise dans le martyrologe romain. La chronique attribuée à Florius-Lucius Dexter, œuvre supposée du moyen âge, fit de Véronique une des compagnes de Lazare, de Marthe, de Marie-Madeleine et de Joseph d'Arimathie, avec lesquels on la fit aborder dans les Gaules. Les Bollandistes, dans leur volumineuse collection des *Acta sanctorum* (t. 7 de mai, p. 356), ont réuni des témoignages à cet égard, mais les hagiographies éclairées, tels que Baillet et Alban Butler, ont bien précisé que l'Eglise n'a point reconnu de Ste-Véronique et que la méprise de quelques particuliers à cet égard n'est qu'une erreur personnelle. Ce point d'histoire ecclésiastique est l'objet d'une *Lettre* de M. Alfred Maury à M. Raoul-Rochette sur l'étymologie du nom de Véronique donné à la femme qui porte la sainte face et sur l'origine de son culte; ce travail fort savant est inséré dans la *Revue archéologique*, 7^e année, p. 484 (1850). — VÉRONIQUE (SAINTÉ), née dans le Milanais en 1445, appartenait à une famille de cultivateurs; dès son enfance, elle montra de vifs sentiments de piété; elle entra dans le couvent des Augustines de Ste-Marthe qui était soumis à une règle des plus austères, et elle s'y fit remarquer par sa ferveur, par l'accomplissement le plus scrupuleux de tous ses devoirs. Elle mourut en 1497. Le pape Léon X émit, en 1517, une bulle qui permettait de l'honorer avec le titre de bienheureuse; son nom est inscrit au *Martyrologe romain* publié par le pape Benoît XIV en 1749 avec l'indication du 13 janvier. Bollandus (t. 1, p. 889) a publié la vie de cette sainte. B—N—T.

VERPOORTENN (GUILLAUME), né à Lubeck dans le commencement du 17^e siècle, appartenait à une famille protestante, qui avait quitté les Pays-Bas pour se soustraire aux persécutions du duc d'Albe. En 1632, il était surintendant à Lubeck, d'où il fut appelé à Cobourg pour y remplir les fonctions de surintendant général. Comme il avait toute la confiance du duc Ernest, il lui insinua qu'il serait important pour le bien de la religion réformée que l'on établit un tribunal de douze théologiens qui fût chargé d'examiner les questions difficiles, de les décider, et d'étouffer

ainsi les dissensions qui agitaient les différentes sectes de la réforme. On aurait ainsi rétabli, dans les communions réformées, le principe de l'autorité, qui cependant avait fourni des motifs apparemment pour abandonner l'Eglise catholique. Le prince goûta beaucoup le projet; mais, voulant, sur un objet si important, consulter le Danemarck et la Suède, il envoya à Stockholm son fils, le prince Albert, accompagné de Verpoortenn, pour proposer et discuter la mesure. Elle fut accueillie à la cour de Stockholm, mais elle déplut à celle de Dresde, qui y trouva de grandes difficultés. La plus forte était que ce tribunal n'aurait reçu son autorité que des puissances terrestres, auxquelles Jésus-Christ n'a point confié la mission de décider les matières qui tiennent à la foi. Verpoortenn mourut à Cobourg, en 1685, sans avoir vu réussir son projet. — VERPOORTENN (Philippe-Théodore), fils du précédent, professeur de langue grecque et de poésie à l'université de Wittenberg et à Altdorf, né à Cobourg le 4 mai 1657, mourut à Altdorf le 30 décembre 1712. Il a publié : 1° *Regnum Salaminium in Cypro*, Cobourg, 1704, in-4°; 2° *De ducatus in veteri Germaniæ regno hereditariis*, ibid., 1707, in-4°; 3° *De peregrinorum apud Græcos veteres conditione*, ibid., 1708, in-4°; 4° *Discrepantia Dei et hominum de scholis judicia*, ibid., 1709, in-4°; 5° *Ovidii Nasonis Tristium libri v, et Epistolarum ex Ponto libri iv, scholiis perpetuis explanati*, ibid., 1712, in-8°. Voy. *Vita Philip. Theod. Verpoortennii*, par Fischer, Cobourg, 1751, in-8°. — VERPOORTENN (Albert-Ménon), frère du précédent, né à Gotha le 12 octobre 1672, a rempli des fonctions honorables dans l'instruction publique à Cobourg et à Dantzig. Il mourut dans cette dernière ville, le 3 juin 1752, n'ayant que depuis quelques mois pris congé du collège dont il était le recteur. Il parlait la plupart des langues vivantes; mais il s'était surtout attaché à la littérature grecque. Il a publié : 1° *Commentatio historica de Martino Bucero*, Cobourg, 1709, in-8°; 2° *Histoire de la réforme dans le duché de Cobourg* (allemand), ibid., 1722, in-8°. Dans cet ouvrage, l'auteur remonte jusqu'au siècle où le christianisme fut introduit en Franconie. 3° *Dissertationes ad theologiam, maxime exegeticam, et philologiam sacram pertinentes, ad illustranda varia Veteris et Novi Testamenti loca*, ibid., 1733. G—Y.

VERRÈS (C. LICINIUS), le plus célèbre concussionnaire dont l'histoire fasse mention, naquit à Rome d'une branche peu connue de l'ancienne et illustre famille Licinia. Il est probable, quoique les monuments à l'appui nous manquent, que sa naissance doit être portée à l'an 119 avant J.-C., peut-être même aux années 121 ou 122. Sa jeunesse, ainsi que celle de presque tous les fils de patriciens, se passa au milieu d'infâmes débauches et au sein d'une mollesse dont on commençait à faire gloire et qu'on nommait philosophie. Verrès se fit épicurien et amateur de beaux ta-

bleaux, de statues, de bas-reliefs, etc. Arrivé à l'âge viril, il se mit sur les rangs pour briguer les charges publiques, et, à la faveur des troubles et de l'enthousiasme qu'il manifesta pour la cause du peuple et la mémoire de Marius, il fut nommé questeur de Carbon, qui avait été consul deux ans auparavant et qui alors avait un commandement dans la Gaule cisalpine (86 avant J.-C.). Mais au bout de quelques mois, feignant un grand zèle pour la cause des optimates, il abandonna son général et passa dans les rangs ennemis, emportant la caisse militaire. Ce crime était d'autant plus horrible, que, d'après la discipline romaine, il y avait un lien en quelque sorte paternel entre le consul et son questeur. Aussi, tout en profitant de l'infamie de Verrès, Sylla ne lui témoigna ni estime ni confiance, il lui laissa seulement la jouissance des sommes immenses qu'il venait de s'approprier et lui abandonna, lors des proscriptions, les biens de quelques-unes de ses victimes (84 avant J.-C.), faveur que sans doute Verrès mérita ou reconnut par quelque insigne atrocité. Deux ans après, sous le consulat du dictateur et de Q. Métellus Pius, il passa en Asie à la suite du proconsul Dolabella, avec le titre de son lieutenant, et fut chargé de conduire la guerre contre les pirates. Pirate mille fois plus audacieux que ceux qu'il était chargé de poursuivre, il abusa de tous les droits et de toutes les prérogatives que lui conférait sa charge pour piller impunément la province. A Sicyone, il exige du premier magistrat une somme considérable, et sur son refus il le fait brûler à demi dans un brasier; à Milet, il s'empare d'un vaisseau magnifique, le vend et en garde le prix; à Délos, à Samos, à Ténédos, Athènes, Aspende, il dépouille les temples de leurs ornements, alléguant les besoins de l'Etat, mais se gardant bien de rien faire entrer dans les coffres publics; partout enfin il fait des réquisitions de cordages, d'armes, de vivres, et permet à chaque ville d'acheter, moyennant un don convenable, l'exemption du tribut qu'on lui impose. S'il se fût borné à ces déprédations, les alliés qu'il volait impudemment lui eussent peut-être pardonné. Mais à une insatiable cupidité il joignait une horrible dissolution de mœurs et une inflexible cruauté. Reçu à Lampsaque, ville hors du département de Dolabella, il y devient éperdument amoureux de la fille d'un riche citoyen nommé Philodamus et donne ordre à ses licteurs de l'enlever. La jeune fille résiste; son père, son frère, leurs esclaves repoussent, les armes à la main, les satellites du lieutenant; le peuple s'ameute; un licteur est tué; déjà la foule court à la maison qu'occupe Verrès, l'investit, l'entoure de bois, la flamme va s'élever, et nulle force humaine ne peut le sauver, quand les sollicitations des chevaliers et des négociants romains apaisent la multitude et permettent au tremblant général de s'enfuir par une porte secrète. Qui

le croirait? au bout de quelques jours on informe contre Philodamus, et Verrès, avec Dolabella et tous ses officiers, siège au banc des juges. L'innocence des accusés est reconnue par une première sentence; Verrès s'indigne, exige un second jugement, intimide le gouverneur de Bithynie, Néron, et enfin extorque la condamnation à mort des deux hommes qui ont osé l'arrêter dans ses tentatives criminelles, et tous deux subissent la peine capitale au milieu de la place publique de Laodicée. Tant de forfaits n'empêchèrent pas que, quelques années après (76 avant J.-C.), il ne fût nommé préteur et n'obtînt le plus beau département, celui que les Romains nommaient la préture de la ville. Cette charge éminente, qui le mettait à la tête de toute la justice civile de Rome, et qu'il remplit sous le consulat de Lucullus et de Pompée (75 avant J.-C.), ne fut pour lui qu'une occasion de commettre de nouvelles exactions. Une courtisane grecque, nommée Chélido, le gouvernait à son gré et décidait d'avance, d'après son caprice ou son intérêt, l'issue de toutes les procédures. Ainsi il vendit la justice depuis le commencement jusqu'à la fin de sa préture : sans cela eût-il suffi aux désirs d'une femme encore plus insatiable de richesses que de pouvoir? Après avoir donné, pendant un an, à Rome et à l'Italie cet odieux spectacle, il fut envoyé en Sicile avec le même titre et succéda à Caius Sacerdos. Il ne devait d'abord rester qu'un an en charge; mais des circonstances particulières firent qu'il obtint à deux reprises une prorogation, et que la durée totale de son administration fut de trois ans. Il en profita pour multiplier les excès de tout genre et exécuter en grand ce qu'il avait huit ans auparavant ébauché en Asie. Si à Rome, ni les lois, ni la publicité, ni les surveillances rivales du sénat et du peuple ne pouvaient arrêter les prévarications d'un magistrat éhonté, que devait-il arriver dans une province où le proconsul, le préteur possédaient plus de prérogatives et d'autorité que des rois, où non-seulement la justice, mais encore les finances, les troupes de terre et de mer, les approvisionnements, l'administration entière étaient concentrés dans ses mains? Il n'est pas d'acte d'avarice, de libertinage, de barbarie et d'extravagance que le maître éphémère de la Sicile ne se plût à commettre. Les villes soumises à d'énormes contributions, les sommes détournées de leur destination, les vaisseaux de guerre vides de soldats et de munitions, les exemptions de tout genre prodiguées à ceux qui pouvaient les acheter, les flottes romaines prises par suite de sa négligence, le pavillon des pirates arboré en triomphe dans les ports de Syracuse; les infortunés capitaines, qui avaient été vaincus faute de soldats et faute de vivres, exécutés impitoyablement au milieu de la place publique; un citoyen romain, un chevalier, crucifié au bord de la mer, à la vue du détroit et de la terre d'Italie;

enfin les maisons et les temples dépouillés de tous les ouvrages en or, en argent, en marbre, en ivoire et en bronze, et deux vaisseaux expédiés à Rome d'année en année pour y transporter les richesses ravies à la Sicile : tels sont les traits caractéristiques d'un gouvernement dont la seule pensée suffirait pour dégoûter à jamais de tout ce qui se nomme conquête, protectorat ou occupation. Cependant le préteur se vit enfin remplacé et fut contraint de revenir à Rome. Des accusateurs y étaient arrivés avant lui et sollicitaient sa punition au nom de toute la Sicile et de toutes les provinces. Mais les plaintes isolées de ces provinciaux ne produisaient que peu d'effet. Le peuple n'était rien alors; et les nobles, qui voulaient piller chacun à son tour ces belles contrées et qui les regardaient comme autant de mines inépuisables, se souciaient peu de voir condamner celui qu'ils brûlaient d'imiter. D'ailleurs l'audacieux concussionnaire avait pour lui ses richesses et la cupidité publique. Il savait que Rome était pleine de consciences à vendre, et il avait de quoi les acheter. Il le répétait partout, au Forum, au théâtre et à ses ennemis comme à ses amis. Il se moquait de ces voleurs timides qui volent à peine de quoi vivre. Il se vantait d'avoir assez amassé par ses brigandages pour ne pas être juridiquement déclaré brigand. Il avait divisé ses trois années de larcins en trois parts : une pour son avocat, une pour ses juges et une pour lui. Ces propos, souvent lancés dans le public, n'indignaient que quelques hommes de bien; et Verrès pouvait se promettre non-seulement l'absolution, mais encore le consulat, si les Siciliens n'eussent choisi pour leur défenseur Cicéron. Cet orateur était déjà connu par quelques plaidoyers regardés comme des œuvres d'éloquence et des actes de courage. Animé par l'amour de la gloire, par la haine du crime et de la lâcheté, par l'espoir des honneurs auxquels la faveur du peuple semblait l'appeler, mais qu'il ne pouvait et ne voulait acquérir qu'en les méritant par de grandes actions, Cicéron jura de venger la Sicile. Cependant des obstacles de toute espèce s'élevaient. Le premier fut l'apparition d'un certain Q. Cæcilius, autrefois questeur de Verrès, qui contestait à Cicéron les fonctions d'accusateur, ou qui du moins voulait les exercer concurremment avec lui. Cette question préjudicielle donna matière à un procès préliminaire; et le défenseur de la Sicile fut obligé de plaider pour faire valoir le choix des clients qui s'étaient adressés à lui et pour écarter cet homme de paille, qui ne demandait à accuser Verrès que pour lui donner les moyens de se faire absoudre. A force d'adresse et de talent oratoire, il parvint à gagner ce premier point, et les juges lui déférèrent le titre d'accusateur. Il s'agissait ensuite de recueillir des preuves légales. Pour cet effet il fit un voyage en Sicile, et, grâce à son activité, en cinquante jours il parcourut la province et en

revint avec une ample collection de pièces et de mémoires, qu'il se hâta de rapporter à Rome. Verrès alors commença à craindre et répandit sourdement le bruit qu'enfin Cicéron s'était laissé gagner, et qu'il n'accuserait que pour la forme; mais celui-ci détruisit sur-le-champ ce soupçon injurieux par le soin qu'il mit à ne récuser parmi les juges que ceux dont la réputation était équivoque; de sorte que le tribunal fut, sinon formé d'hommes incorruptibles, du moins le mieux composé qu'on eût vu depuis la dictature de Sylla. Cependant un événement important ranima les espérances de Verrès. Hortensius, son défenseur, fut nommé consul avec Q. Métellus, à qui Verrès avait acheté un grand nombre de suffrages; et personne ne doutait que si l'on pouvait traîner l'affaire en longueur jusqu'à l'entrée en charge des nouveaux magistrats il ne fût absous. Aussitôt Cicéron prend sa résolution; et, renonçant à traiter avec étendue au Forum une cause dont les détails offraient le plus beau champ à l'éloquence, il produit, après un court exorde, les témoins et les pièces, disant seulement de temps en temps un mot pour expliquer les faits et en tirer des inductions. De cette manière l'affaire fut bientôt instruite, et la multitude des témoins, jointe à l'atrocité des faits, produisit une telle impression sur l'auditoire qu'Hortensius renonça à prendre la parole pour répondre et donna à son client le conseil d'aller en exil. Verrès obéit et partit après avoir rendu aux Siciliens, comme dommages et intérêts, quarante-cinq millions de sesterces (environ neuf millions de notre monnaie). Cicéron en réclamait au reste cent vingt. Lorsqu'il eut satisfait ainsi à ce qu'il devait à ses clients et à la république, l'orateur triomphant songea à sa propre gloire; et, ne pouvant consentir à perdre un sujet aussi magnifique que l'énumération, l'exposé et la preuve des crimes de Verrès, il rédigea les cinq mémoires connus sous le nom de *Secunda actio in Verrem*, par opposition au discours où il l'avait accablé de preuves testimoniales et écrites, et que l'on nomme *Prima actio*. Ces cinq harangues sont intitulées *De prætura urbana*, *De jurisdictione Siciliensi* ou *Siciliensis*, *Frumentaria*, *De signis* et *De suppliciis*. Elles traitent, la première, des prévarications de Verrès pendant qu'il exerçait la préture à Rome; la seconde, de ces mêmes prévarications pendant les trois années qu'il passa en Sicile; la troisième, des approvisionnements qu'il avait négligé de faire, soit pour Rome même, soit pour les flottes; la quatrième, des tableaux et statues ravies en Sicile; la dernière enfin, des condamnations capitales infligées par le préteur. Les deux dernières sont particulièrement remarquables par la richesse des expressions, la variété des tours et l'énergie du style. La quatrième est du plus haut intérêt pour l'histoire de l'art. Elle a fourni à un auteur moderne (l'abbé Tréguier) le sujet d'un mémoire très-cu-

rieux, intitulé *Galerie de Verrès*. Exilé en 72 avant J.-C., Verrès ne revint à Rome qu'au bout de vingt-quatre ans, lors de la loi de César qui rappela tous les bannis; mais il ne jouit pas longtemps de son bonheur. L'an 43, sous le consulat d'Hirtius et de Vibius, Antoine, triumvir et tout-puissant, le pria de lui céder de magnifiques vases de Corinthe. Verrès, ayant eu l'imprudence de les refuser, fut proscrit. Le nom de Verrès, en latin, signifie *porc*, *pourceau*; ce qui a donné lieu à Cicéron de faire ou de rapporter d'assez mauvais calembours, auxquels, au reste, il faut avouer que le rapprochement entre le nom et les mœurs du personnage prêtait merveilleusement.

P—OT.

VERRI (PIERRE) naquit à Milan le 12 décembre 1728 d'une famille noble, et contribua beaucoup avec ses frères à en augmenter l'illustration (1). Parini, dont l'ironie sublime vouait au ridicule et au mépris l'oisive mollesse des nobles milanais, désignait Pierre Verri comme le modèle de la vraie noblesse. Elevé aux collèges de Monza, de Rome et de Parme, lorsqu'il revint dans sa patrie, il hésita quelque temps sur le choix de la carrière qu'il devait parcourir. Son père voulant lui faire embrasser celle des lois, ce fut pour s'y soustraire que le jeune Verri entra au service d'Autriche, comme capitaine dans le régiment Clérici. Il se trouva à la bataille de Sorau, en Saxe. Il quitta bientôt les armes et revint dans sa patrie. Etant militaire, il avait composé à Vienne des vers *martelliani* (alexandrins) qui se ressemblaient un peu de l'harmonie du tambour sur lequel ils avaient été écrits. Il avait aussi composé les *Eléments de commerce*. A son retour, il continua de s'occuper d'économie politique et d'administration. Il proposa des réformes sur les monnaies et sur les droits qui se percevaient. Elu conseiller du gouvernement en 1763, il s'occupait de délivrer sa patrie des fermiers généraux. Il attaqua de front ce mode de percevoir l'impôt, si onéreux au public; il fallait du courage pour l'entreprendre, à une époque où les trois fermiers du duché de Milan étaient si puissants (2). Verri dressa un mémoire où il exposait cette funeste dilapidation et les moyens d'y remédier, et il l'envoya au prince de Kaunitz,

(1) Ce nom appartient en Italie à un assez grand nombre de familles sans illustration, mais il faut en excepter celle-ci, établie en Lombardie dès le 16^e siècle. *Gabriel VERRI*, père de Pierre, était un des membres les plus recommandables du sénat milanais. Il joignait aux vertus du magistrat les talents de l'homme de lettres. Il a laissé plusieurs ouvrages, dont l'objet et le titre prouvent qu'il ne séparait point ces deux qualités dans le choix de ses compositions littéraires, toutes relatives aux intérêts de son pays. On a de lui deux traités que les légistes italiens consultent avec fruit : le premier, *Sur l'origine et les développements du droit public dans le Milanais*; le second, *Sur la réformation des titres et des armoiries*. On cite encore son *Histoire de la Lombardie*, ouvrage qu'il n'avait pas cru devoir publier, et dont le manuscrit existe dans les papiers de sa famille; trait de modestie ou de prudence que l'on a vu renouveler par ses enfants, Pierre et Alexandre.

(2) Ils gardèrent pendant vingt ans le bail des fermes, payant cinq millions par an au gouvernement et gagnant eux-mêmes trente six millions. Nous tirons cette évaluation des *Ecrits inédits* de l'auteur, publiés à Lugano en 1825.

ministre de Marie-Thérèse. Cette souveraine cherchait alors à tirer du duché de Milan les moyens d'y entretenir une cour. Le mémoire de Verri vint très à propos en offrir d'une nature très-économique, et qui, n'augmentant en rien l'impôt, auraient obtenu l'approbation publique. Verri fut chargé de faire le bilan des revenus et des dépenses de l'Etat. Ce nouveau travail confirma ce qu'il avait avancé dans son écrit. Il fut nommé conseiller (1765) au conseil suprême d'économie, qui approuva cette réforme. Elle suffit à l'entretien de la cour de l'archiduc Ferdinand, qui vint s'établir à Milan. Ce fut là le principal titre que Verri eut à la reconnaissance de ses concitoyens. Il ne put s'empêcher d'en éprouver de l'orgueil, et peut-être ne s'en cachait-il pas assez. On l'entendait répéter : « J'ai délivré ma patrie du joug des fermiers », aussi souvent que Cicéron disait : « J'ai sauvé Rome de la conjuration de Catilina ». Pierre Verri était l'âme d'une société choisie, dans laquelle on remarquait les Beccaria, les Frisi, les Carli et son frère Alexandre. Pendant deux ans ils publièrent ensemble le *Café* (1), journal littéraire, que Zimmermann (2) préférait au *Spectateur anglais* d'Addison, et qui en effet était fort supérieur à l'état de la civilisation italienne à cette époque. Sans les conseils de son ami Verri et ceux d'Alexandre, frère de celui-ci (voy. ci-dessous), Beccaria n'aurait point écrit son traité *Des délits et des peines* (3). Ces occupations étaient pour Verri un délassement des travaux plus sérieux qu'exigeaient les différentes magistratures dont il fut revêtu. En 1772, il fut élu vice-président de la chambre des comptes, et, en 1783, conseiller d'Etat. Il reçut la décoration de l'ordre de St-Etienne, et fut nommé conservateur de la société patriotique fondée à Milan par Marie-Thérèse pour encourager l'agriculture, les arts et les manufactures. L'activité qu'il déploya dans toutes ces charges et l'esprit de réforme qu'il y porta excitèrent contre lui la mauvaise humeur de cette foule de gens qui n'aiment point à être troublés dans leurs habitudes. Ils taxèrent son zèle de tracasserie et de soif de popularité. Il triompha de ces

attaques; mais en 1786, par suite d'une nouvelle organisation du duché de Milan, il perdit tous ses emplois et n'en obtint pas d'autres. Il se retira à la campagne, où il passa tranquillement son temps, au sein de l'étude et d'une nombreuse famille, que deux femmes lui avaient donnée. Dix années s'écoulèrent ainsi jusqu'à l'entrée des Français à Milan, en 1796. Il fut alors appelé à faire partie de la municipalité, et mourut d'apoplexie, à l'hôtel de ville, le 28 juin 1797. Ses principaux ouvrages sont : 1° *Discorso sull' indole del piacere e del dolore*. Verri établit, dans cet ouvrage que le plaisir n'est qu'une cessation rapide de la douleur. Quoique cette définition, énoncée d'une manière aussi générale, soit fautive, on trouve dans ce livre des aperçus ingénieux et des vérités d'observation que l'auteur présente comme des corollaires de son principe (1). On lit, à la fin, un autre discours sur le bonheur. 2° *Meditazioni sull' economia politica*, Milan, 1771; Turin, 1801, in-8°. Cet ouvrage eut sept éditions en moins de deux ans, et fut traduit en français (2) et en allemand. C'est le chef-d'œuvre de l'auteur. Il a obtenu les suffrages des économistes de tous les pays. Say, qui le cite souvent dans son *Traité d'économie politique*, dit que Verri s'est approché plus que personne, avant Smith, des véritables lois qui dirigent la production et la consommation des richesses. M. Macculloch en parle aussi avec éloge dans ses écrits et dans ses leçons d'économie politique. 3° *Riflessioni sulle leggi vincolanti principalmente il commercio de' grani*, Milan, 1796, in-8°; 4° *Osservazioni sulla tortura e singolarmente su gli effetti che produsse all' occasione delle unzioni malfiche, alle quali si attribui la pestilenza che devasto Milano l'anno 1630*; 5° *Storia di Milano*, Milan, 1783, in-4°. L'auteur n'a publié que le premier volume de cette histoire; le second l'a été après sa mort, en 1798. 6° *Memorie appartenenti alla vita ed agli scritti di Paolo Frisi*, Milan; 7° *Scritti inediti del conte Pietro Verri Milanese*, Londres (Lugano), 1825, in-8°. Ces écrits contiennent des documents précieux sur l'administration de la Lombardie et sur les hommes à qui elle fut successivement confiée. On trouve dans ce recueil un dialogue entre Frédéric II et Voltaire sur la révolution française. Verri a publié une foule d'autres écrits, la plupart anonymes. Ils ont presque tous pour objet de signaler des abus. Voyez, pour plus de détails, *Della letteratura italiana nella seconda metà del secolo XVIII*, Brescia, 1824, vol. 2. UG—I.

VERRI (le comte ALEXANDRE), frère du précédent, naquit à Milan en 1741, et fit ses premières

(1) Brescia, 1765-1766, 2 vol. in-4°. On en donna ensuite deux autres éditions à Milan.

(2) *De l'orgueil national*.

(3) L'état déplorable des lois criminelles dans la Lombardie était souvent la matière des entretiens de cette société philanthropique. Alexandre Verri, qui était protecteur des prisonniers, rapportait des faits affligeants. On engagea Beccaria à méditer sur un tel sujet, et il le promit sans peine. La seule difficulté était pour lui de rédiger ses pensées. Verri employa le moyen suivant pour l'y forcer. Après les promenades du soir qu'ils avaient coutume de faire ensemble, Verri conduisait la société chez lui. Là chacun se livrait à ses propres travaux. Beccaria, ne pouvant plus causer avec personne, se mettait à écrire sur le sujet qui l'occupait. Bientôt excédé de fatigue, il interrompait son travail et lisait à ses amis ce qu'il venait de composer. Pierre Verri, avant de se coucher, mettait au net tous les soirs ce que Beccaria avait écrit; et c'est ainsi que fut composé le traité *Des délits et des peines*. Beccaria écrivait lui-même à Verri que, si le besoin d'entretenir son amitié par le sentiment de l'estime ne l'eût pas soutenu, l'amour de la gloire seul n'aurait jamais suffi à vaincre son extrême paresse. Verri fit publier le traité de son ami et il en prit la défense lorsqu'il fut attaqué.

(1) Couret de Villeneuve a donné une traduction de l'opuscule *De la douleur et du plaisir*, in-12. Mingard a publié en français : *Pensées sur le bonheur*, trad. de l'italien, 1766, in-12. A. B—r.

(2) Les *Riflessioni sur l'économie politique* ont été traduites en français par Ch. Mingard, 1773, in-12, et avec un nouveau frontispice, 1779, in-12. Browne Dignan, qui donna, en 1776, un *Essai sur les principes politiques de l'économie politique*, n'a fait que copier la traduction de Mingard. A. B—r.

études au collège de Murate, tenu par les pères barnabites. Il passa ensuite au collège impérial de St-Alexandre, sous la conduite du P. Sacchi, connu dès lors par plusieurs productions estimables et profondément versé dans la connaissance des littératures grecque et latine, dont il inspira facilement le goût à son élève. Ce goût devint une passion qu'il fallut modérer ou plutôt distraire par les exercices du corps, pour lesquels le jeune Verri ne montrait ni moins de zèle ni moins d'aptitude que pour les lettres. Sans être doué au même degré de l'impassibilité philosophique, Verri fut, à beaucoup d'égards, le Fontenelle de l'Italie. Entré dans la carrière du barreau, moins par sa détermination personnelle que par déférence aux volontés de son père, il s'y montra, dès le début, avec beaucoup d'éclat. Au lieu du latin barbare et souvent burlesque dont ses confrères affligeaient les oreilles des juges et du public, le jeune avocat fit entendre un langage pur, correct, et dont l'ancien *Forum* n'eût point dédaigné la force et la noblesse. Mécontent de la législation civile et criminelle de son pays, il entreprit, par un plan méthodique et largement tracé, de remonter aux véritables sources du droit public chez les différents peuples. A l'étude de Grotius, de Puffendorf et de Montesquieu, il joignit celle de quelques encyclopédistes, dont l'école exerça de bonne heure sur lui une sorte de séduction, par les principes généreux qu'il croyait y apercevoir. Cette illusion lui était commune avec Renaud Carli, Pierre Verri, son frère, Paul Frisi et le marquis César Beccaria, qui composaient sa société habituelle, premier berceau d'un cercle philosophique, connu dans le temps sous le nom du *Café*. De concert avec ses principaux membres, Verri publia, sous le même titre, une feuille périodique, qui fit quelque bruit en Europe. On s'y proposait de réaliser, pour l'Italie, le plan si heureusement exécuté en Angleterre par Steele, Swift, Pope et Addison (roy. ces noms). Outre des articles très-remarquables sur le *Bonheur des anciens Romains*, sur l'*Esprit de société*, sur *Carnéade et Grotius*, sur *Quelques systèmes de droit public*, etc., Verri s'attacha, dans beaucoup d'autres, à combattre cette classe de pédants qui, « toujours prêts, dit-il, à « sacrifier l'énergie de la pensée à la pureté grammaticale de la phrase, condamnent sans pitié, pour quelque inexactitude de syntaxe, « un ouvrage rempli d'ailleurs de pensées neuves et utiles ». Lancé dans la polémique littéraire, Verri repoussa les attaques de l'Infernigni contre le Tasse, et prit la défense d'Annibal Caro contre Castelvetro, quoique celui-ci eût eu pour défenseur Muratori, à l'égard duquel Verri professait la plus haute estime. Tout en faisant la guerre au rigorisme importun de quelques grammairiens, Verri poursuivait sans relâche ses travaux philologiques, dans le but de rendre familières à la prose italienne l'énergie, la concision, la subli-

XLIII.

mité qu'elle avait rencontrées par exception sous la plume de Machiavel, de Boccace, de Muratori et de quelques autres écrivains, qui semblaient en avoir emporté le secret. C'est dans leurs ouvrages, étudiés avec soin et savamment combinés avec ceux des anciens, qu'il puisa cette éloquence vive et pompeuse qui caractérise les productions de son âge mûr. Vers l'an 1766, il suivit à Paris le marquis de Beccaria, dont les liaisons avec le baron d'Holbach fournirent à Verri l'occasion de connaître les principaux membres de cette coterie, alors si célèbre. Ce contact avec les chefs des encyclopédistes n'eut cependant d'autre résultat pour lui que d'augmenter son penchant naturel pour l'indépendance, sans l'entraîner dans aucun écart blâmable. Beccaria voulut bientôt retourner à Milan; mais Verri, avide de nouvelles connaissances, se rendit à Londres, où il se perfectionna dans la langue anglaise, par la lecture approfondie de Shakespeare, dont il traduisit en prose plusieurs tragédies. Rentré en Italie par Gênes, Livourne et la Toscane, il en étudia les monuments et se dirigea vers Rome, qu'il n'avait point encore vue. C'est en découvrant, du sommet des Apennins, les murs de la ville éternelle, qu'il éprouva l'enthousiasme dont il s'est plu à décrire les transports dans la préface des *Nuits romaines*. Il se lia, dans cette capitale, avec tous les hommes de mérite dans les sciences et dans les arts, et y contracta, sous des auspices plus tendres, une liaison dont la mort seule devait rompre les nœuds. Par ses rapports avec la marquise de Boccapaduli, femme d'un esprit orné et d'un caractère aimable, la maison du comte de Verri devint et n'a pas cessé d'être, pendant cinquante ans, le rendez-vous d'une société choisie, que ne manquaient pas de visiter les étrangers de distinction et les princes mêmes qui faisaient quelque séjour dans Rome. C'est dans le charme prolongé de cette existence douce et brillante tout à la fois qu'il poursuivit jusqu'à la mort ses travaux littéraires. La tragédie eut son premier hommage. Sur les plans de Shakespeare et les récits de Machiavel, il composa sa *Conjuration de Milan*, dont la catastrophe est terrible, et dans laquelle l'auteur trace avec une grande vigueur de pinceau le caractère de Galéas Sforce. Le mérite principal de cette tragédie consiste dans une fidélité de mœurs, de caractères et de discours que l'on pourrait appeler vérité historico-politique; mais elle pèche par la dureté de la versification et par la roideur du style. Ces défauts frappent moins dans *Panthée*, autre tragédie, semée de belles scènes et de situations touchantes, dont l'effet se trouve malheureusement affaibli par des longueurs et des incidents déplacés. D'abord imprimées sous le titre d'*Essais dramatiques*, ces deux pièces furent ensuite jouées sur différents théâtres d'Italie, où elles n'obtinrent qu'un succès équivoque. Verri eut le bon esprit de passer condamnation sur son insuf-

30

fisance dramatique, et tourna ses efforts vers la littérature grecque. Il s'exerça à traduire et à commenter les classiques, en commençant par Homère. Verri conçut et exécuta la malheureuse idée d'abrégé Homère. Qu'on tente un pareil essai sur un auteur vulgaire; mais livrer au public l'*Iliade* mutilée, n'est-ce pas dégrader l'ensemble d'un chef-d'œuvre, sous prétexte d'en réduire les dimensions? Aussi sa traduction en prose italienne, d'ailleurs estimable par les notes dont il l'a enrichie, n'a-t-elle pas trouvé plus de lecteurs que ses blasphèmes antihomériques, renouvelés des Lamoignon et des Perrault, n'ont trouvé de partisans. C'est avec plus de succès que Verri commenta la *Cyropédie* de Xénophon, dont il avait tiré le sujet de sa *Panthée*, et qui parmi nous a fourni à Fénelon le modèle de son *Télémaque*. Après avoir étudié la vie de Cyrus, il passa à celle d'Alexandre le Grand, et prit pour guide Arrien, disciple d'Épictète, écrivain plus judicieux que Quinte-Curce, quoique par une imitation trop marquée du style d'Homère il ait jeté sur ses tableaux une teinte romanesque. Verri continuait en même temps ses travaux sur Eschine et sur Démosthène. « Voilà, dit-il à l'occasion des Philippiques, voilà de l'éloquence. « J'aime cette manière simple de traiter les « grandes affaires. Dans l'orateur se montre le « bon citoyen. Je place ces harangues, dans mon « opinion, bien au-dessus de celles de la *couronne* « et de la *fausse ambassade*, parce qu'elles roulent « sur de plus grands intérêts et qu'on n'y trouve « rien de bas. » Verri ne jeta pour ainsi dire en passant qu'un coup d'œil sur Isocrate. Donnant plus de temps à Lucien, il traduisit et commenta un assez grand nombre de dialogues. C'est dans les études de la littérature grecque qu'il puisa l'idée du roman de *Sapho*, ouvrage judicieusement conçu, semé de scènes gracieuses et de tableaux de mœurs pleins de vérité, mais où se font remarquer trop souvent la recherche des idées et l'affectation du style, défauts qui tiennent à la manière générale de l'auteur, et qu'on retrouve, quoique plus rarement, dans les *Nuits romaines*. L'idée de faire parler les morts entre eux et celle de les mettre en contact avec les vivants ne sont pas nouvelles; mais en empruntant l'une à Lucien et l'autre au Dante, qui lui-même l'avait prise à Virgile, Verri a, le premier, dans un cadre brillant d'imagination et de poésie, traité avec toute la sévérité de l'histoire l'un des tableaux les plus imposants qu'on puisse offrir aux méditations de l'esprit humain. C'est aux bords du Tibre que l'auteur évoque les ombres des anciens Romains. Il les met en présence les uns des autres pendant *six nuits*, divisées chacune en autant d'*entretiens*, que l'on peut regarder comme les scènes d'un grand drame historique dont Rome est le théâtre; ses destinées, le sujet, et ses grands hommes, les acteurs. Les discussions solennelles du sénat, les délibérations

du peuple, les orages des comices, la marche des conspirations, la lutte entre les ordres de l'État, les brigues publiques, l'art et le but des conquêtes, les ressorts cachés de la politique, les moyens de corruption et d'intrigue, tout reprend dans des discussions animées une seconde vie, dont le rapprochement des divers âges rend la singularité plus piquante et le résultat plus instructif. On respire dans ces discussions l'air des temps héroïques, tempéré par les influences d'une sage philosophie. On y vit en quelque sorte avec les antiques habitants de Rome, tant l'auteur possède l'art de nous mettre dans la confiance de leurs mœurs, de leurs caractères, de leurs préjugés, de leurs passions; de nous faire descendre dans le détail de leurs habitudes domestiques, et de nous insinuer dans leurs secrets de famille. Pour avoir le droit de les faire agir et parler avec ce ton soutenu de vraisemblance locale, qui prête à l'illusion tout l'empire de la vérité, l'auteur avait surtout étudié les Romains dans la partie la plus pure de leur gloire, dans cette belle littérature latine, dont l'existence seule, en regard de celle des Grecs, qui semblait la rendre impossible, est un des efforts les plus prodigieux de l'esprit humain. Verri savait par cœur tous les ouvrages de la haute latinité. Pour tout autre, César, Tite-Live, Salluste, Cicéron, Tacite, peuvent n'être que des livres que l'on consulte; pour lui c'étaient des personnages avec qui l'on converse. On sent, à la lecture de son ouvrage, que son imagination, sans cesse occupée des Romains, l'avait insensiblement accoutumé à confondre l'hypothèse ingénieuse de leur résurrection avec la conviction habituelle de leur existence. Il mêlait au sentiment actuel de son être l'impression de cette vie éteinte depuis deux mille ans, dont il s'était fait d'abord une étude, puis un plaisir, et enfin un besoin de rajeunir les détails. Le caractère dominant des *Nuits romaines* est une certaine poésie de sentiments et de pensées, soutenue par une diction noble, riche, harmonieuse, qui prête à l'histoire le pouvoir et les charmes de l'éloquence. Sous la plume de l'auteur, la raison s'anime par la vivacité des images et par la justesse des comparaisons. Il montre pour les dernières un penchant tout à fait homérique; mais l'abus tient de près à ce penchant dans un auteur moderne. Verri n'aurait fait qu'ajouter au mérite de son travail en se montrant plus averti de ces comparaisons, très-justes en général, mais tirées du fond trop uniforme de quelques objets de la nature. L'auteur trop souvent aussi sacrifie à son goût pour le ton solennel de la phrase, pour l'imitation de la période cicéronienne et pour l'harmonie, un peu tourmentée, du style. Il n'a pas su non plus se tenir assez en garde contre sa prédilection ultramontaine pour les épithètes, qui le plus souvent bourdonnent à l'oreille, sans rien dire à l'esprit. Sous le rapport philologique, cet essai n'a pas

réuni, à la vérité, les suffrages de tous les gens de lettres en Italie. Si les uns ont applaudi à cette union des deux idiomes, un assez grand nombre n'y a vu qu'un mariage forcé, et presque un adultère grammatical. Il n'en est pas moins résulté, pour la littérature en général, un très-bel ouvrage que la France et les autres pays de l'Europe se sont empressés de naturaliser par de nombreuses traductions. C'est sur le ton grave des *Nuits romaines* que Verri a écrit sa belle préface des *Dits mémorables* de Socrate, par Giacomelli (roy. ce nom). Là, dans son adoration affectueuse pour la langue italienne, il s'indigne de sa complaisance à se laisser envahir par le français, qu'il ne manque pas, néanmoins, par une contradiction manifeste, d'accuser de pauvreté, selon le préjugé de routine dont en France même on a peine à secouer le joug. Au reste on ne voit pas trop comment, dans son système de purisme exagéré, Verri pourrait à son tour justifier l'anarchie latine qu'on lui reproche et les éloges que dans la même préface il donne au célèbre Alfieri, l'infracteur le plus audacieux des règles, qui crut pouvoir en briser le frein pour élever la poésie italienne à une sublimité d'énergie qu'elle n'avait pas encore connue. La découverte d'un nouveau fragment des *Amours de Daphnis et Chloé*, faite en 1810 par Paul Courier (roy. ce nom) dans la bibliothèque de Florence, engagea le comte Verri à entreprendre la traduction entière de l'ouvrage. Il s'appliqua à la rendre plus fidèle que celle d'Annibal Caro, qui semble avoir pris à tâche d'amplifier Longus, dans le but très-blâmable de le rendre licencieux. Le même Longus avait vraisemblablement fourni à Verri l'idée de son roman d'*Erostrate*, dont l'auteur de cet article a donné une traduction française. Là s'offrent, comme dans les *Nuits romaines*, le luxe des épithètes, la recherche affectée des tours poétiques et le jeu un peu trop fréquent des antithèses et des contrastes. Mais à côté de ces défauts, on retrouve aussi les qualités particulières au talent de l'auteur : un plan bien dessiné, une marche rapide, des épisodes naturellement amenés et pleins d'intérêt; des pensées profondes, et par-dessus tout, une raison ferme, une morale pure et une sage indépendance d'opinions. En rapprochant de la *Vie d'Erostrate* l'effrayant épisode du parricide dans les *Nuits romaines*, on peut saisir les vues de l'auteur dans cette anatomie intellectuelle, à laquelle il soumet le cœur humain. Toujours philosophe lors même qu'il paraît n'être que romancier, Verri indique, sans la montrer, la part que les influences sociales peuvent avoir dans les crimes des individus : question délicate, qui touche à l'action morale du gouvernement sur les peuples. On ne sait si c'est à ce genre d'appréciation philosophique qu'il faut attribuer l'espèce de déconvenue qui survint à l'*Erostrate*, en 1810. Composée ou plutôt ébauchée par Verri, dès 1780,

cet ouvrage dormait depuis trente ans dans son portefeuille, lorsque sur l'annonce d'un prix de cinq cents écus romains, proposé, au nom de Bonaparte, par l'académie de la *Crusca*, l'auteur acheva son ouvrage et l'envoya à Florence. Les académiciens se prononcèrent en sa faveur. Il fallait le couronner ou retirer le prix; le prix fut retiré. Si l'*Erostrate* revint tête nue à son auteur, il échappa du moins aux mutilations que vers la même époque la censure faisait subir en France à la première édition de la traduction des *Nuits romaines*. On ne se fût pas sans doute montré plus généreux pour deux autres ouvrages de Verri, qui par leur sujet étaient de nature à armer contre lui toutes les susceptibilités du despotisme. Nous voulons parler d'une *Histoire de la révolution française*, depuis 1789 jusqu'au consulat, et d'un *Essai sur l'histoire générale d'Italie, depuis la fondation de Rome jusqu'à nos jours*. Son but, dans ce dernier ouvrage, est moins de raconter les faits que de remonter à leurs causes et d'indiquer leurs résultats, en suivant la marche de l'esprit humain pendant une période de vingt siècles. Dans sa préférence pour l'histoire particulière d'Italie, Verri croyait obéir bien moins à un entraînement naturel de patriotisme qu'à une conviction raisonnable de la supériorité que semblait lui offrir cette histoire sur celle des autres peuples. Il voyait là plus qu'ailleurs une certaine unité de principes, d'actions et de conduite politique, d'où sortaient une foule d'événements enchaînés les uns aux autres par l'influence générale de causes et d'effets réciproques. En cherchant les raisons qui avaient privé l'Italie d'une histoire générale, il croyait la trouver dans la crainte longtemps imprimée aux esprits par l'inquisition, dans les préjugés du peuple, et plus encore dans l'intérêt des grands, presque toujours en lutte avec la liberté publique. A l'appui de ces observations, il citait les persécutions dirigées contre les écrivains qui avaient tenté avant lui de remplir le vide où se perdent les traditions italiennes. Il rappelait Giannone banni de Pergame, Serpi, poursuivi dans Venise, Muratori lui-même, dans un siècle plus éclairé, ne devant qu'à Benoît XIV le repos de ses derniers jours. C'est après avoir dévoré et pour ainsi dire fondu dans sa propre substance les productions de ces écrivains, que Verri mit la main à son *Essai*; il employa cinq ans à l'écrire. On y trouve partout un vif amour pour la patrie, un goût passionné pour la liberté et une grande indépendance d'opinion. Ces trois caractères de l'ouvrage font assez présumer les motifs qui, du vivant de l'auteur, ont dû s'opposer à sa publication. Sous des rapports divers, elle n'eût pas manqué d'exciter contre Verri l'attention, la sévérité, peut-être même la persécution des gouvernements qui se sont, de nos jours, succédé dans Rome. Fier dans ses écrits, vrai dans ses sentiments, mais circonspect dans sa conduite, Verri ne manqua jamais de subordon-

ner, pour l'intérêt de sa position personnelle, l'orgueil de l'écrivain au repos de l'homme et les prétentions du réformateur aux devoirs du sujet. Gardons-nous pourtant de croire que sa modestie ne fût qu'un calcul d'égoïsme; il a prouvé plus d'une fois qu'elle faisait partie de son mérite, puisqu'elle ne se démentait pas même dans l'éclat des succès. Il ne mit jamais son nom à aucun de ses ouvrages. Les suffrages dont toute l'Italie honora la publication de *Sapho*, en 1774, ceux plus brillants encore qu'obtinrent les *Nuits romaines* ne purent le décider à déchirer le voile qui couvrait le nom de leur auteur. Enorgueillie de ces nouvelles richesses, l'Italie promenait un soupçon honorable sur ses meilleurs écrivains, sans pouvoir le fixer sur aucun. La sagacité du poète Monti mit fin à ces incertitudes. Convaincu de cette double paternité, Verri ne balança point à confier à son spirituel révélateur le manuscrit du second volume des *Nuits romaines*, circonstance qui fit naître entre eux une liaison dont rien n'altéra jamais les rapports. Par un privilège qui prouve à la fois la bonté de son caractère et le bonheur de sa vie, Verri conserva toujours les amis qu'il s'était faits. Quoique plus jeune que Beccaria, c'est à ses conseils, ainsi qu'à ceux de son frère, Pierre Verri (voy. ce nom ci-dessus), que le marquis philosophe dut le courage de publier son fameux *Traité des délits et des peines*, qui lui valut quelques tracasseries et une grande célébrité. Impassible à toutes les attaques, Verri ne répondait à la critique que par l'usage de ses conseils, quand il les trouvait bons, et par le mépris de ses injures, quelque peu méritées qu'elles fussent. Penseur libre, mais sujet fidèle sous les papes; spectateur immobile, mais résigné, dans les agitations d'une république éphémère, Verri se montra tout Romain devant les usurpateurs de Rome; il échappa toujours aux séductions de Napoléon; et le dominateur du Capitole ne put ajouter à ses conquêtes l'auteur des *Nuits romaines*. Depuis le rétablissement du gouvernement pontifical, Verri poursuivait, dans les loisirs de l'étude, et presque sans infirmités, sa paisible carrière. Il la termina avec la résignation d'un philosophe et la piété d'un chrétien le 23 septembre 1816, à l'âge de 75 ans. On a du comte Verri : 1° un grand nombre d'articles philosophiques et littéraires, réunis dans un volume in-12, ayant pour titre : *Biblioteca scelta di opere italiane antiche e moderne, volume unico*, in-12, Milan, 1818; 2° *Essai sur l'histoire générale d'Italie, depuis la fondation de Rome jusqu'à nos jours*; 3° une traduction en prose italienne de la tragédie d'*Hamlet*, de Shakespeare (inédiée); 4° la *Conjuration de Milan*, *Panthée*, tragédies imprimées à Milan sous le titre d'*Essais dramatiques*; 5° l'*Iliade d'Homère abrégée*, avec des notes pour l'intelligence du texte et la liaison des parties; 6° *Analyse et commentaire de la Cyropédie de Xénophon*; 7° *Commentaires, analyses et*

critiques des principaux orateurs grecs; 8° le roman de *Sapho*, 1 vol. in-8°. Il existe une traduction française de cet ouvrage par M. Joly de Salins. 9° *Les Nuits romaines au tombeau des Scipions*. Cet ouvrage, depuis sa première publication, en 1780, a eu, en Italie et en France, de nombreuses éditions en différents formats. Il en existe des traductions en allemand et en anglais, et des paraphrases partielles en vers italiens. Une première traduction française parut à Lausanne, en 1796. La troisième édition de celle qu'a publiée l'auteur de cet article a paru, en 1826, à Paris, 2 vol. in-8°, avec gravures. Il en a paru une autre traduction en 1830, Paris, in-12. 10° La préface des *Dits mémorables de Socrate*, par Giacomelli; 11° la traduction italienne des *Amours de Daphnis et Chloé*; 12° la *Vie d'Erostrate*, que l'on trouve réunie, dans quelques éditions italiennes, avec les *Nuits romaines*. Il y a deux traductions françaises de ce roman : l'une par l'auteur de cet article (une 3^e édition a paru en 1826), l'autre par un anonyme. Alexandre Verri laissa en outre à sa mort divers manuscrits inédits, parmi lesquels se trouvait une histoire de la révolution française, dont en 1858 M. Dandolo a entrepris à Milan la publication sous ce titre : *Evénements mémorables de 1789 à 1801*. On peut consulter, pour les particularités de la vie littéraire de Verri, son éloge funèbre, par Ambroise Levati, professeur au collège impérial de Milan, imprimé dans cette ville en 1818; sa vie, par le Maggi, Milan, 1821, et l'*Essai* mis en tête de la troisième édition française des *Nuits romaines*. L—DE.

VERRI (CHARLES), frère des précédents, né à Milan le 21 février 1743, fit ses études chez les jésuites à Parme. Sorti du collège, il s'adonna avec beaucoup d'ardeur aux sciences naturelles et surtout à l'agriculture. Sa réputation comme agronome lui ouvrit les portes de la société des géorgophiles de Florence, de celle d'agriculture de Brescia, etc. Son goût pour la musique et pour la peinture lui fit donner la présidence de l'académie des beaux-arts dans sa patrie. Passionné pour le séjour de la campagne, il passa la moitié de sa vie dans ses terres, méditant sur les moyens d'améliorer l'agriculture. Son exemple et ses ouvrages contribuèrent beaucoup à réveiller dans la classe opulente de la capitale de la Lombardie l'envie de diriger par elle-même l'administration de sa fortune, livrée auparavant à des agents ignorants ou infidèles. Charles Verri n'aurait pas renoncé à ces paisibles occupations si Melzi, vice-président de la république italienne, n'eût employé toute l'influence que l'amitié et la parenté lui donnaient sur Verri pour qu'il acceptât, en 1802, la préfecture du département du Mela (Brescia). Il exerça cette fonction pendant trois ans et s'en acquitta de manière à mériter en même temps l'approbation du gouvernement et l'estime de ses administrés. Toute la population de Brescia lui témoigna de

vifs regrets lorsqu'en 1805 il fut appelé au conseil d'Etat. Dans ce nouvel emploi, il s'occupa surtout de l'administration des communes et des établissements de bienfaisance. En 1808, le vice-roi Eugène lui confia une mission délicate, celle d'organiser les trois départements de la Romagne, qui venaient d'être réunis au royaume. Sa conduite ne fut pas moins sage ni moins modérée dans cette circonstance qu'elle ne l'avait été dans les charges précédentes. En 1809, il fut nommé sénateur et put jouir du repos qui lui était d'autant plus nécessaire qu'une maladie de poitrine le tourmentait de plus en plus. A la chute de Napoléon, Charles Verri fut arraché à sa retraite et proclamé président du gouvernement provisoire qui se forma à Milan. Il fit tout pour apaiser les troubles qui survinrent dans cette capitale le 20 avril 1814, et se flatta un instant de pouvoir rendre l'indépendance à sa patrie; mais ce bonheur ne lui était pas réservé; et, peu de jours après, son autorité fut remplacée par celle du maréchal de Bellegarde. Rentré dans la vie privée, il s'y livra de nouveau à l'agriculture. N'ayant plus qu'une vie languissante, il se rendait aux eaux de Recoaro, lorsqu'il mourut à Vérone au mois de juillet 1823, à l'âge de 80 ans. Ses ouvrages sont : 1° *Saggio sul modo di propagare, allevare e regolare i gesli*. Après les deux premières éditions de cet essai, Silvestri en donna une troisième, revue et corrigée par l'auteur, Milan, 1818, et une quatrième, en 1823, toutes les deux dans la *Bibliot. scelta di opere italiane*. C'est sur cette dernière édition que la traduction française a été faite et publiée sous ce titre : *L'Art de cultiver les mûriers, traduit de l'italien, avec des notes, par F. Philibert Fontaneilles*, Lyon, 1826, in-8°. La méthode que l'auteur a suivie dans ses ouvrages d'agriculture est celle des anciens. Il donne d'abord des préceptes très-concis, comme des aphorismes; ensuite il entre dans des explications; tous ses avis sont fondés sur sa propre expérience. On doit à Verri l'invention des haies de mûriers entrelacés. Cette nouvelle espèce de clôture qui entoure les champs de la haute Lombardie est d'un produit extraordinaire, et elle leur prête un aspect très-agréable. 2° *Sulla coltivazione delle viti : saggio di agricoltura pratica*. Tandis que Dandolo enseignait aux Italiens à faire de meilleur vin, Verri leur apprenait à en faire une plus grande quantité. Cet *Essai* eut autant d'éditions, et il est maintenant aussi classique en Lombardie que le précédent. 3° *Osservazioni sul volume intitolato : DEL CENACOLO DI LEONARDO DA VINCI, LIB. IV, DI LUIGI BOSSI PITTORE, scritte, etc., dal conte senatore Carlo Verri*, Milan, 1812. Bossi fit une réponse à ces *Observations*, par des *Lettere confidenziali di B. S.*, etc., Milan, 1812, et Verri fit encore une réplique. Cet agriculteur a aussi écrit sur la culture de la luzerne, et il a pris la défense de son frère Alexandre, critiqué à outrance dans la *Bibl.*

ital. au sujet de sa *Vie d'Erostrate*. Voy. *Lettera del conte Carlo Verri*, datée de Nizza, 2 décembre 1816, dans la *Bibl. ital.*, février 1817, n° 14. — Gabriel VERRI, quatrième frère des précédents, est auteur d'une *Histoire de l'ordre de Malte*. U-GI.

VERRINA (JEAN-BAPTISTE), associé à Jean-Louis de Fiesque dans sa conjuration contre les Doria, était un homme d'un esprit ardent, qui jouissait d'un grand crédit dans le parti populaire, à Gênes, et qui, fort riche lui-même, avait procuré à Jean-Louis de Fiesque des sommes immenses pour acheter des galères et gagner des partisans. C'est encore lui qui avait rattaché à Fiesque tout le parti populaire, jaloux auparavant des nobles de toute dénomination. Mais pour lui rendre ces services, Verrina s'était attiré la haine de toute la noblesse, dont plusieurs membres l'avaient traité d'une manière injurieuse. En même temps il s'était endetté au delà de ses moyens; et pour se tirer d'affaire, il avait besoin d'une révolution dans l'Etat. Ce fut Verrina qui engagea Fiesque dans les entreprises les plus hasardeuses, et qui traça pour lui tout le plan de la conjuration contre les deux Doria, en 1547; mais lorsqu'en montant sur sa galère Fiesque se fut noyé, Verrina, qui le cherchait en vain, perdit courage. Il resta sur sa galère, au lieu de se mettre à la tête des conjurés, au moment où il fallait agir, et il causa ainsi la ruine de tous ses associés. Après s'être retiré à Montobbio avec les deux frères de Jean-Louis de Fiesque, il y fut assiégé, fait prisonnier, et il eut la tête tranchée. S. S—r.

VERRIO (ANTONIO), peintre napolitain, né à Lecce, en 1639, montra de bonne heure de brillantes dispositions pour les arts; il se rendit dans sa jeunesse à Venise, afin d'y étudier la manière des peintres de cette école; il vint, vers 1660, à Naples, et il exécuta dans l'église des jésuites, une fresque représentant Jésus guérissant les malades; l'éclat du coloris et l'habile distribution de la lumière fixèrent l'attention des connaisseurs. Obéissant à un goût décidé pour les voyages, Verrio parcourut une partie de l'Italie et se rendit dans le midi de la France. Il peignit à Toulouse un tableau de grande dimension pour le maître-autel des carmélites. Sa réputation avait pénétré jusqu'en Angleterre, et il reçut du roi Charles II l'invitation de venir à Londres; le monarque voulait organiser derechef une manufacture de tapisseries que les guerres civiles avaient détruite, mais lorsque l'artiste fut arrivé, une autre idée dominait; il fut chargé de décorer le château de Windsor. Verrio exécuta dans ce palais de vastes fresques; sa facilité était remarquable, mais il manquait d'imagination et de goût. Ses travaux dans la chapelle et à la salle de St-George, ses plafonds sont détruits en grande partie. On a conservé le souvenir de quelques-unes des singularités qu'il se permettait; ayant eu une querelle avec une femme de chambre, il la

plça dans une de ses compositions, en lui donnant les traits d'une furie; il se mit lui-même, avec deux autres personnages de l'époque, parmi les spectateurs qui assistent à la guérison des malades opérés par Jésus-Christ, et tous trois sont coiffés des énormes perruques alors à la mode. Malgré ces excentricités, Charles II fut très-content de son peintre; il lui accorda un logement au parc de St-James, et lui paya de fortes sommes. Verrio était fort dépensier; il aimait à traiter ses amis et il ne craignait pas d'adresser au roi des demandes continuelles avec une familiarité qui divertissait le faible et prodigue héritier de Charles I^{er}. Jacques II monta sur le trône, et Verrio, toujours en faveur, peignit la chapelle catholique qui fut établie à Windsor; il exécuta aussi les portraits du nouveau souverain et de plusieurs personnages importants. Après la révolution de 1688, Verrio perdit ses emplois, et il refusa de peindre pour Guillaume III, mais lord Exeter et d'autres grands seigneurs eurent recours à lui pour décorer leurs hôtels et leurs châteaux. Sur la fin de sa vie, sa vue s'affaiblit beaucoup; la reine Anne lui accorda une pension de deux cents livres sterling, mais il en jouit fort peu de temps; il mourut en 1707. Dominici, dans son *Histoire des artistes napolitains*, dit qu'il se noya en voyageant dans le Languedoc; c'est certainement une erreur. Walpole (*Anecdotes de la peinture en Angleterre*) juge sévèrement Verrio: « C'était, dit-il avec malice, « un excellent peintre pour le genre de travail « qu'on lui confiait; son pinceau infatigable, sans « se préoccuper du goût et de l'invention, était « toujours prêt à jeter des dieux, des déesses, « des rois, des héros, des marches triomphales « sur ces amples surfaces, où l'œil ne s'arrête « jamais longtemps, et où il serait fâcheux qu'un « artiste habile employât son temps; nous vou- « lons parler des plafonds et des escaliers. Z-B.

VERRIUS FLACCUS (M.), fameux grammairien du siècle d'Auguste, florissait vers l'an 10 de l'ère chrétienne (*Chronique d'Eusèbe*). Il était de très-basse naissance et avait été longtemps l'esclave de ce Verrius Flaccus connu par son habileté dans la science du droit pontifical et par l'amitié de Cicéron, qui fait mention de lui dans sa *Divination*, liv. 2, chap. 21 et 22. Quelques-uns prétendent même qu'il fut esclave et ensuite affranchi de l'empereur; mais cette opinion est peu plausible, et le nom seul de Verrius indique assez que l'affranchi avait appartenu à un membre de la famille Verria. Devenu libre, il ouvrit à Rome une école de grammaire, qui fut bientôt la plus célèbre de la ville. Il se distingua surtout par son mode d'enseignement et par l'institution des concours littéraires entre ses disciples. Le vainqueur recevait, ainsi qu'aujourd'hui, un prix, qui était ordinairement un ouvrage rare ou curieux (*voy. Suétone, De illustr. grammat.*, cap. 17). Auguste nomma Verrius précepteur de ses petits-

filis (Caïus et Lucius Agrippa, césars), et lui permit de s'établir dans son palais, avec toute sa classe, mais à condition qu'il n'accepterait plus de nouveaux élèves. Verrius enseigna donc dans l'atrium de la maison de Catilina, qui alors faisait partie du palais. Il recevait annuellement de l'empereur cent mille sesterces (environ 19,000 fr.). Il mourut extrêmement avancé en âge, sous l'empire de Tibère. Suivant Suétone, on lui éleva une statue à Préneste, au bas du Forum, dans un bâtiment hémicyclique, où étaient incrustées douze tables de marbre, sur lesquelles était sculpté un calendrier romain, sous le titre de Fastes. Ce calendrier, que Macrobe et Suétone citent quelquefois, avait été rédigé par Verrius lui-même, sur l'ordre d'Auguste. Quatre des tables ou plutôt des fragments de tables qui le composent ont été découverts en 1770 et publiés par Foggini en 1779. On trouve aussi ces fragments dans le *Suétone* de Wolf, Leipsick, 1802, 4 vol. in-8°. Ils contiennent la plus grande partie des mois de janvier, mars, avril et décembre, et répandent un grand jour sur les *Fastes* d'Ovide. Au lieu de Préneste, quelques critiques ont lu, sur les manuscrits, *Paraveste*, et d'autres *Pravesta*. Ces derniers en ont fait *pro Vestæ* et ont conclu que la statue de Verrius était à Rome, près du temple de Vesta. Voyez Funecius, *De virili ætate linguæ latinæ*, Marsburg, 1727, in-4°. On a aussi, mais à tort, attribué à Verrius la rédaction des marbres Capitolins, trouvés à Rome, en 1547, au Forum, et qui contiennent la liste des consuls depuis l'an de Rome 270 jusqu'à l'année 765 (de notre ère la 12^e). Mais on est revenu de cette opinion, témérairement avancée par Onuphre Panvinio, et qui n'avait d'autre base qu'une fausse interprétation d'un passage de Suétone (*ibid.*, chap. 17), où il est question du Calendrier de Verrius. Onuphre avait confondu les Fastes consulaires avec les Fastes calendaires. Verrius avait encore composé plusieurs ouvrages, les uns sur l'histoire, les autres sur la grammaire. Les plus connus sont : *Libri rerum memoria dignarum*; — *Saturnalia*; — *De orthographia*; — *De obscuris* (il faut suppléer sans doute *vocabulis* ou *locis*), — et *De verborum significatione*. Celui-ci était le plus considérable de tous. Il nous en reste un extrait fait vers le 3^e, ou, selon quelques-uns, vers le 5^e siècle, par le grammairien Julius Pompeius (ou Pomponius) Festus, extrait qui a encore été réduit à de plus maigres proportions par Paul le diacre, dans le 3^e siècle (*voy. Jul. Pompeius Festus*). Ces fragments ont été recueillis par Denis Godefroy, dans ses *Auctores linguæ latinæ*, p. 109, et M. Egger en a donné une bonne édition critique (Paris, 1838, in-16). Verrius Flaccus se retrouve aussi dans le second volume du *Recueil des grammairiens latins*, publié par Lindermann (Leipsick, 1832, in-4°). Mais cette publication n'est pas à l'abri de quelques critiques.

P—or et W—s.

VERROCHIO (ANDRÉ), sculpteur, né à Florence vers l'an 1422, cultiva d'abord les sciences, et particulièrement la géométrie, mais désespérant de tirer de cette étude les moyens d'exister, il s'adonna à l'orfèvrerie, art dans lequel il acquit bientôt une telle réputation que le pape Sixte IV l'appela à Rome, et le chargea d'exécuter plusieurs figures d'apôtres en argent, dont il voulait décorer la chapelle pontificale. La vue des statues antiques déconvertes à cette époque excita l'enthousiasme de Verrochio pour la sculpture, dont il avait reçu les premiers éléments de Donatello, et il commença à s'exercer dans cet art. Ses premiers essais furent quelques figurines en bronze, dont le succès fut si grand qu'il se hasarda à travailler le marbre. François Tornabuoni lui confia l'exécution du mausolée qu'il voulait ériger à sa femme. L'artiste y représenta cette dame au moment de sa mort, accompagnée de trois figures, exécutées avec une grande habileté, et représentant les trois vertus théologales. De retour à Florence, il fit une statue en bronze de *David*, qui existe encore aujourd'hui dans une des salles du palais Pitti, et une statue de la *Vierge* placée sur le tombeau de Léonardo Bruni d'Arezzo. Il exécuta ensuite le mausolée en bronze de Jean et de Pierre de Médicis, que l'on voit dans l'église de St-Laurent. Parmi les ouvrages dus à son ciseau, on distingue les deux excellentes statues en bronze, représentant *Jésus-Christ* et *St-Thomas qui lui touche ses plaies*, placées dans l'église d'Orsanmichele de Florence. Le seul reproche qu'on leur fait, c'est que les draperies offrent des plis un peu durs et trop multipliés. On avait envoyé de Rome à Laurent le Magnifique un très-beau torse antique avec une tête de Marsyas. Verrochio y vit une occasion de faire briller son habileté dans l'art de restaurer les ouvrages des anciens; il restitua les bras, les cuisses et les jambes qui manquaient; et son ouvrage ne fut pas jugé inférieur à ce qu'il avait réparé. Il exécuta quelque temps après deux têtes de bronze de demi-relief, représentant Alexandre le Grand et Darius; et ces deux ouvrages furent jugés dignes de figurer parmi plusieurs objets d'art que Laurent de Médicis envoya au fameux Mathias Corvin, roi de Hongrie. Mais son œuvre capitale fut la statue équestre en bronze de Bartolommeo Colleoni, que la seigneurie de Venise fit élever sur la place de St-Jean et St-Paul. Quelques gentilshommes vénitiens qui favorisaient Vellano de Padoue avaient obtenu que ce dernier fondit la statue. Verrochio, qui avait déjà disposé son modèle, indigné de cette injustice, brisa la tête et une des jambes du cheval, et quitta furtivement Venise. La seigneurie lui fit dire que s'il remettait le pied sur le territoire de la république il aurait la tête tranchée. Il répondit qu'il se garderait bien de s'y exposer, attendu qu'on ne lui raccommoierait jamais la tête aussi bien qu'il pourrait réparer celle de son modèle,

qu'il se sentait capable de reproduire d'une manière plus parfaite encore. Cette réponse plut au sénat, qui lui permit de revenir. Il s'empressa de profiter de la permission, et s'occupa avec tant d'activité de la fonte de sa statue, qu'il gagna une fluxion de poitrine dont il mourut, en 1488, avant d'avoir achevé de nettoyer son ouvrage. Verrochio ne se borna pas à la sculpture, il cultiva aussi la peinture. Vasari possédait de lui plusieurs dessins représentant des têtes de femmes, dont les principes se reconnaissent dans Léonard de Vinci, qui fut son élève. On connaît un tableau qu'il a peint pour les religieux de St-Dominique de Florence, et un *Baptême de Jésus-Christ*, qu'il fit pour l'église de San-Salvi. Léonard de Vinci ayant peint entièrement dans ce tableau un ange qui l'emportait en beauté sur tout le reste du tableau, Verrochio ne put supporter de se voir surpassé par un jeune homme à ses premiers pas dans la carrière, et abandonna les pinceaux pour ne plus se livrer qu'à la sculpture. Cet habile artiste était aussi un des meilleurs musiciens de son temps. Son corps fut transporté à Florence par Lorenzo di Credi, son élève, qui lui fit donner une sépulture honorable dans l'église de St-Ambroise. S'il ne donna point au marbre la morbidesse que cette matière recut du ciseau de Donatello, il surpassa tous ses contemporains dans l'art de travailler le bronze, et les siècles postérieurs peuvent difficilement lui opposer un artiste qui l'ait égalé. Mais n'eût-il point été aussi habile, il mériterait d'échapper à l'oubli pour avoir initié dans l'art de la peinture Lorenzo di Credi, Pierre Perugin, le maître de Raphaël, et Léonard de Vinci. P—s.

VERRUE (JEANNE D'ALBERT DE LUYNES, comtesse de), née le 18 septembre 1670, se fit une réputation par son esprit, par son goût pour les curiosités, et par ses soupers. Son mari fut tué à la bataille de Hœchstædt, en 1704; sa fille épousa le prince de Carignan. Victor-Amédée II, duc de Savoie et premier roi de Sardaigne, ne put voir la comtesse de Verrue sans l'aimer. Bientôt, favorite du prince, elle gouverna la cour et l'Etat. Il paraît que le roi ne s'en trouva pas mieux; et, pendant les orages de son règne, madame de Verrue vint s'établir à Paris. Riche, et amie des plaisirs, de la philosophie et des arts, elle voulut avoir une bibliothèque, un cabinet de tableaux et une cour épicurienne de beaux esprits. Elle touchait au terme de sa vie, lorsque Voltaire publia (1726) le *Mondain* et l'*Apologie du luxe*. Melon, qui avait été secrétaire du régent, et qui, dans son *Essai politique sur le commerce* (1734), avait sérieusement établi en système l'ingénieux badinage de l'auteur d'Alzire, écrivit à la comtesse de Verrue: « Je vous regarde, madame, « comme un des grands exemples de cette vé-
« rité. Combien de familles subsistent unique-
« ment par la protection que vous donnez aux
« arts! Que l'on cesse d'aimer les tableaux,

« les estampes, les curiosités en toute sorte de genres, voilà vingt mille hommes au moins, ruinés tout d'un coup dans Paris, et qui sont forcés d'aller chercher de l'emploi chez l'étranger. » Madame de Verrue pensait comme Voltaire :

Le luxe a des charmes puissants,
Il encourage les talents,
Il est la gloire d'un empire....
Le riche est né pour beaucoup dépenser.

Elle dépensait, tous les ans, cent mille francs en curiosités, et c'est ce qui lui valait l'admiration et les compliments de Melon. Elle fut l'amie de Lafaye, dont Voltaire a dit trop légèrement qu'il réunissait le mérite d'Horace à celui de Pollion. Un goût extrême pour les plaisirs, qui ne vieillit pas avec madame de Verrue, l'avait fait surnommer *Dame de volupté*. Elle laissa, par son testament, des legs à plusieurs philosophes, et se composa elle-même cette épitaphe :

Ci-gît, dans une paix profonde,
Cette dame de volupté,
Qui, pour plus grande sûreté,
Fit son paradis dans ce monde.

Elle mourut le 18 novembre 1736, la même année où avait paru le *Mondain*. Le *Catalogue des livres* de la comtesse de Verrue, rédigé par Gabriel Martin, 1737, in-8°, contient les suites de pièces de théâtre et de romans les plus considérables qu'un particulier eût réunies avant le comte de Pont de Vesle et la marquise de Pompadour. Lorsque l'abbé Lenglet-Dufresnoy fit paraître, en 1734, la *Bibliothèque des romans*, la comtesse de Verrue s'était déjà occupée d'un travail du même genre, où elle voulut compléter celui d'un écrivain qui grossissait trop le nombre de ses publications pour leur donner le degré d'intérêt et d'utilité qu'elles auraient pu recevoir. Le manuscrit de la comtesse de Verrue avait été retrouvé par le savant auteur du *Dictionnaire des anonymes*, et il se proposait de s'en servir pour donner une édition refondue et corrigée de la *Bibliothèque des romans* (1). — VERRUE (Barbe de), poète du 13^e siècle, qui vivait sous le règne de St-Louis. Des *Stances* de cette dame, tirées d'un manuscrit de l'ancienne bibliothèque de St-Germain des Prés, ont été publiées dans la *Décade philosophique* (an 10); on y trouve des tours anacréontiques et des grâces naïves, qui ont reçu quelque altération quand Mérard de St-Just et Giraud ont voulu les traduire en langage moderne. MM. Roujaux et Nodier ont donné une notice sur Barbe Verrue, dans la dernière édition des *Poésies* de Clotilde. V—VE.

VERSCHAFFELT (le chevalier PIERRE DE), sculpteur, connu en Italie sous le nom de *Pietro Fiammingo* ou *Pierre le Flamand*, naquit en 1710, à

Gand, de parents pauvres. Placé fort jeune chez un sculpteur en bois, et ayant, en peu de temps, surpassé son maître, il vint à Paris, où il étudia sous Bouchardon. De là il se rendit, en 1737, à Rome, où Benoît XIV lui confia plusieurs travaux importants, et lui fit faire son buste, puis sa statue en marbre de grandeur naturelle. On trouve à Rome, à Bologne, à Naples et à Ancône, des productions de Pietro Fiammingo, que les Italiens placent parmi les chefs-d'œuvre de la sculpture moderne. De Rome, Pierre passa à Londres, puis à Manheim pour y occuper la place de directeur de l'académie des beaux-arts, et celle de premier sculpteur de la cour, auxquelles l'électeur l'avait nommé. Pendant les quarante dernières années de sa longue carrière, il a enrichi Manheim et Schwetzingen des œuvres de son génie créateur. Comme il avait des connaissances en architecture, il dirigea les constructions que l'électeur fit élever dans ces deux villes. Il mourut à Manheim, en 1793, âgé de 83 ans, laissant, à ce que l'on assure, des manuscrits précieux sur son art. *Voy. la Vie du chevalier P. de Verschauffelt* (allemand), Manheim, 1797, in-8°. G—Y.

VERSCHUURING (HENRI), peintre, né à Gorcum, était d'une complexion si faible qu'il ne put suivre la carrière des armes, dans laquelle son père s'était distingué; mais presque au sortir du berceau, il manifesta pour le dessin de rares dispositions, que Gouvert se plut à développer. De chez ce maître, le jeune Henri passa dans l'école que Jean Both tenait à Utrecht, et ne tarda pas à s'y distinguer. Il se rendit ensuite en Italie; il habita successivement Rome, Florence et Venise, dessinant tout ce qui pouvait fortifier son talent, et il s'était déjà fait un nom comme peintre d'histoire, lorsqu'on le vit abandonner ce genre pour s'occuper exclusivement de peindre des batailles. Il s'adonna particulièrement alors à l'étude des chevaux, et après un séjour de cinq années en Italie parfaitement employées, il se mit en route pour revenir en Hollande. Arrivé à Paris, il y rencontra le fils du bourgeois Marseveen, qui l'engagea à retourner avec lui à Rome. Après un nouveau séjour de deux ans dans cette ville, il revint définitivement en Hollande. En 1672, jaloux de se perfectionner, il suivit l'armée hollandaise, dessinant les campements, les armées en bataille, les attaques, les sièges, les marches, etc.; c'est ainsi qu'il parvint à donner à ses tableaux cette vérité, cette exactitude, qui en font le plus grand prix. Comme il travaillait avec assiduité, il a beaucoup produit. Tous ses ouvrages rappellent les études qu'il avait faites en Italie. Il en retrace les monuments et les sites avec un rare bonheur. Mais les compositions dans lesquelles il excelle sont les *Batailles*, les *Attaques de voleurs*, le *Pillage des villages par des soldats*: elles brillent par la vivacité; les figures et les animaux en sont cor-

(1) L'abbé Champion de Tersan avait aussi fait sur des cartes un supplément considérable au catalogue donné par Lenglet-Dufresnoy. Je conserve ce travail, ainsi que l'exemplaire de la *Bibliothèque des romans*, qu'il avait préparé pour une nouvelle édition.

rectement dessinés et touchés avec esprit. Le plus remarquable de ses ouvrages représente un *Parti bleu qui pille un château*, le maître de ce château est lié et garrotté comme un criminel; plusieurs chariots suivent avec des meubles; la dame offre aux pillards ses bijoux et son argenterie pour sauver son mari. Tous les détails en sont finis avec autant d'art que de vérité. Ses dessins ne sont pas moins précieux que ses tableaux, et se distinguent par l'intelligence et la facilité du travail. Les habitants de Gorcum, pleins d'estime pour son talent et son caractère, le nommèrent bourgmestre de leur ville; dans cette place, il se fit chérir de tous ses administrés. Ayant été obligé d'entreprendre un petit voyage par mer, une violente tempête submergea son navire à deux lieues de Dordrecht; personne n'échappa à ce naufrage, qui eut lieu le 26 avril 1690. On a de ce peintre quatre eaux-fortes gravées avec un sentiment et un esprit qui les rendent extrêmement précieuses; mais elles sont d'une si grande rareté, que Huber et Rost, dans le *Manuel des amateurs de l'art*, n'ont pu en spécifier aucune. Ce sont : 1° une *Déroute de cavalerie*; 2° un *Voyageur en manteau*; 3° le *Dogue couché*; 4° le *Lévrier debout*. Ce sont des ébauches très-spirituelles : les premières épreuves de la *Déroute* sont avant les tailles sur le cou du cheval du cavalier portant un écusson. P.-s.

VERSÉ (NOËL AUBERT DE), littérateur et controversiste médiocre, était né, vers le milieu du 17^e siècle, au Mans, de parents qui ne négligèrent rien pour lui procurer les avantages d'une bonne éducation. Il se décida pour la profession de médecin; et prit ses grades à la faculté de Paris. Dès qu'il eut achevé ses études, entraîné par son caractère ardent et volage, il se rendit en Hollande, et ayant embrassé le calvinisme, il fut établi pasteur dans les environs d'Amsterdam. S'étant lié, peu de temps après, avec Christophe Sand (*voy. ce nom*), fameux socinien, alors correcteur d'imprimerie, il ne tarda pas à partager les principes de son nouvel ami. Le consistoire, sur les plaintes qui lui parvinrent, le suspendit de ses fonctions. Loin de reconnaître ses torts, Aubert fit profession de socinianisme, et, ayant été reçu bourgeois d'Amsterdam, obtint d'être agrégé au collège de médecine. La pratique de son art ne lui fournissant que de faibles revenus, il se mit aux gages d'un libraire, et concourut à la rédaction de divers journaux (1). Ayant attaqué, dans quelques-uns de ses écrits, l'intolérance et les visions du ministre Jurieu (*voy. ce nom*), celui-ci le dénonça, dans un *Factum*, à tous les souverains de l'Europe, comme un homme dangereux, convaincu de blasphèmes et d'impureté. Il est vrai que les mœurs d'Aubert n'étaient pas très-régulières; mais c'était la pre-

mière fois que les princes et les rois étaient invités solennellement à sévir contre des écarts de ce genre. Aubert répondit vertement à son adversaire (1), et ne craignit pas d'aller le braver jusque dans Rotterdam. A cette époque, il s'était déjà séparé des sociniens; et l'on pouvait prévoir qu'il n'attendait qu'une circonstance favorable pour rompre ouvertement avec les protestants. Ayant obtenu, vers 1690, la permission de revenir en France, il entra dans le sein de l'Eglise romaine, et reçut une pension du clergé pour écrire contre ses coreligionnaires. Aubert passa les dernières années d'une vie presque constamment agitée à Paris, et y mourut, en 1714, sur la paroisse St-Benoît. Outre une traduction française du premier volume des *Acta eruditorum Lipsiens.*, qui n'a point été continuée, et une version latine de l'*Histoire critique de l'Ancien Testament*, par Rich. Simon (2), on cite de lui : 1° *Réponse au Traité de M. de Meaux* (Bossuet), *touchant la communion des deux espèces*, Cologne (Amsterdam), 1683, in-12; 2° le *Protestant pacifique*, ou *Traité de la paix de l'Eglise*, dans lequel on fait voir, par les principes des réformés, que la foi de l'Eglise catholique ne choque point les fondements du salut, et qu'ils doivent tolérer dans leur communion tous les chrétiens du monde, les sociniens et les quakers mêmes, dont on explique la religion, Amsterdam, 1684, in-12. Cet ouvrage parut sous le nom de *Léon de la Guitonnière*; il est dirigé principalement contre le *Préservatif* de Jurieu. L'auteur, suivant Bayle, y montre beaucoup d'esprit, et il n'est pas facile de détruire ses raisonnements. 3° *L'Impie convaincu*, ou *Dissertation contre Spinosa*, dans laquelle on réfute les fondements de son athéisme, etc., Amsterdam, 1684, in-8°, livre singulier et recherché des curieux. L'auteur prétend y prouver que le système de Spinosa n'est qu'une conséquence des principes de Descartes, du P. Malebranche, etc. 4° *Histoire du papisme*, ibid., 1685, 2 vol. in-12. Cet ouvrage, traduit du latin de J.-H. Heidegger (*voy. ce nom*), est une réponse à l'*Histoire du calvinisme* du P. Maimbourg. 5° *Le Nouveau visionnaire de Rotterdam*, ou *Examen des parallèles mystiques de Jurieu*, Cologne (Amsterdam), 1686, in-12, sous le nom de *Théogyste de Bérée*. C'est l'ouvrage qui mit en fureur Jurieu. Il a été réimprimé avec le suivant. 6° *Le Tombeau du socinianisme*, ou *Nouvelle méthode d'expliquer le mystère de la Trinité*, Francfort (Amsterdam), 1687, in-12. 7° *Traité de la liberté de conscience*, ou de l'auto-

(1) Voici le titre de sa réponse : *Manifeste de maître Noël Aubert de Versé, docteur en médecine, et ci-devant ministre de la religion réformée, bourgeois d'Amsterdam, contre l'auteur anonyme d'un libelle intitulé Factum pour demander justice aux puissances contre Noël Aubert, dit de Versé, etc.*, 7 janvier 1687, in-4° de 24 pages. Cette pièce doit être fort rare.

(2) Cette version, imprimée à Amsterdam, 1681, in-4°, fut faite sur l'édition fautive d'Elzévier, et d'ailleurs elle est défigurée par des additions du traducteur. *Voy. la Vie de Rich. Simon*, en tête des *Lettres choisies*, p. 44.

(1) D'après le témoignage de Bayle, on est certain que Versé travaillait en 1684 et 1685 aux *Nouvelles solides et choisies*, feuille périodique d'Amsterdam.

rité des souverains sur la religion des peuples, Cologne (Amsterdam), 1687, in-16, sous le nom de *Léon de la Guitonnière*; 8° l'*Avocat des protestants*, ou *Traité du schisme*, dans lequel on justifie la séparation des protestants d'avec l'Eglise, contre Nicole, Brueys et Ferrand, Amsterdam, 1687, in-12; 9° les *Trophées de Port-Royal renversés*, ou *Défense de la foi des six premiers siècles de l'Eglise*, touchant la Ste-Eucharistie, contre les sophismes d'Arnauld, ibid., 1688, in-12; 10° la *Véritable clef de l'Apocalypse*; ouvrage où en réfutant les systèmes qu'on a bâtis dessus jusqu'ici l'on indique le véritable, et où l'on découvre en particulier l'illusion des prédictions de J. F. P. D. R. (Jurieu, faux prophète de Rotterdam), Cologne (Amsterdam), 1690, in-12. L'auteur annonce cet ouvrage comme l'abrégé d'un grand travail qu'il publiera plus tard. 11° *L'Antisocinien*, ou *Nouvelle apologie de la foi catholique*, Paris, 1692, in-12; 12° la *Clef de l'Apocalypse de St-Jean*, ou *Histoire de l'Eglise chrétienne sous la quatrième monarchie*, ibid., 1703, 2 vol. in-12. C'est le traité qu'il promettait dans la préface de l'ouvrage indiqué sous le n° 10. On attribue, mais sans preuve, à Aubert de Versé, le *Mémoire sur l'inspiration des livres sacrés*, inséré dans les *Sentiments des théologiens de Hollande* contre l'*Histoire critique de l'Ancien Testament* de Rich. Simon; et le *Platonisme dévoilé*, livre rare et curieux, dont l'auteur est *Souverain*, ministre calviniste, sur lequel on n'a pas de renseignements.

W—s.

VERSORIS (PIERRE DE), avocat, né à Paris, le 10 février 1528, de Guillaume de Versoris, seigneur de Garge, fut un des premiers orateurs de son temps. Sa famille, noble et originaire de Normandie, avait quitté la province environ quatre-vingts ans auparavant, et s'était fixée à Paris, en la personne de Jean le Tourneur, frère de son bisaïeul, auteur de plusieurs ouvrages écrits en latin, et un des premiers docteurs de l'université. Celui-ci appela près de lui Frédéric, son neveu, le plaça dans le barreau, et lui fit épouser Jeanne Fournier, proche parente du lieutenant civil Charmolue. De Frédéric naquit Guillaume, père de celui qui nous occupe en ce moment. Tous, suivant l'usage en vogue à cette époque, avaient substitué à leur nom de le Tourneur celui de Versoris, du mot latin *versor*, qui en est la traduction. Guillaume de Versoris étant mort à l'âge de 25 ans, son fils, quoique destiné à être officier en cour souveraine, fut élevé avec trop peu de soin, ou du moins de sévérité; aussi dépensait-il en frivolités presque tout son bien, avant d'avoir été reçu avocat. Mais sitôt qu'il se vit presque dénué de ressources pécuniaires, il se livra avec ardeur au travail, et répara, par une persévérance opiniâtre, le temps qu'il avait perdu. Ses connaissances et son talent pour la parole le rendirent, en peu d'années, un des oracles du barreau. Il était recherché surtout

dans les causes difficiles ou gâtées par l'impéritie des autres avocats, et, il faut le dire, dans les mauvaises causes. Telle fut celle dont les jésuites le chargèrent en 1564. L'université avait accordé à ces religieux le droit d'enseigner, mais à condition qu'ils se conformeraient à ses lois, coutumes et règlements, ce qu'ils négligèrent ou omirent bientôt de faire. De là un procès entre l'université et les pères de la compagnie de Jésus, tenant le collège de Clermont à Paris. Le célèbre Etienne Pasquier, ennemi juré du nouvel institut, plaida contre eux, et, entre plusieurs accusations, appuya sur le point qu'ils étaient hors de l'université, et n'aspiraient qu'à se faire les rivaux de l'institution où ils s'étaient glissés comme affiliés. « Notre université, disait l'orateur, est composée de séculiers et de religieux, il faut être tout un ou tout autre; nous n'y admettons point de métis.... S'ils veulent vivre comme nos régents séculiers, pourquoi donc font-ils des vœux? S'ils se publient religieux, qu'ils se tiennent comme les autres, clos et couverts dans leurs monastères... Davantage, il n'est permis à tous régents séculiers de tenir classe, qu'ils n'aient fait preuve de leurs suffisance et capacité. S'est-il jamais trouvé un seul de nos jésuites qui ait subi l'examen de notre université? » Versoris, après avoir détruit les allégations de médiocre importance, sut glisser si adroitement sur le point où gisait toute la discussion, que la cause fut appointée (avril 1565), ce qui était une véritable victoire pour ses clients, puisque les choses demeuraient *in statu quo*, et que les jésuites restaient en possession de leur collège. Peu après ce triomphe, Versoris quitta le barreau, où il avait acquis d'assez grandes richesses qui, jointes aux domaines hérités de ses pères, lui formaient un revenu considérable. Cependant on avait encore recours à ses lumières pour les consultations; et l'affluence des plaideurs autour de lui était si grande, que son antichambre était toujours remplie de clients. Il devint, vers la même époque, chef du conseil des Guise et garde de leurs sceaux; mais il paraît qu'il s'occupait seulement de leurs affaires domestiques et civiles, sans prendre part aux cabales qu'ils formèrent et aux trames qu'ils ourdirent pour renverser les Valois et repousser les Bourbons; ce qui, au reste, n'empêchait pas qu'il ne prévît et sans doute ne désirât secrètement une révolution qui avait pour elle tant de chances de probabilité. En 1576, il fut député aux états généraux qui se tinrent à Blois, et porta la parole pour le tiers état. Il mourut le 25 décembre 1588, quelques heures après avoir appris la nouvelle de l'assassinat du duc de Guise. Il laissa, de Marg. Coignet sa femme, deux fils et deux filles. Frédéric, l'aîné, fut conseiller au parlement de Paris, le second fut seigneur de Coulommiers, conseiller et secrétaire du roi. Son petit-fils vivait à Orléans, au commencement du 18^e siècle. On peut consulter,

sur Pierre de Versoris, Ant. Loisel, Opusculs, p. 751, 752; Blanchard, Catalogue des conseillers de Paris; Mornay, *Feria forenses*, p. 752, qui en fait un éloge détaillé; Duvair, Traité d'éloquence (celui-ci le compare avec Mengot); Bayle, t. 3, p. 800 (édit. 1715), et surtout de Thou, et l'*Histoire latine de l'université de Paris*, sous les années 1563 à 1565. On y trouvera le plaidoyer de Versoris en faveur des jésuites, monument d'autant plus précieux que c'est le seul des ouvrages de l'auteur qui ait été imprimé. Il en existe une édition particulière sous ce titre : *Plaidoyer de feu maistre Pierre Versoris, aduoat en parlement, pour les prebstres et écoliers du eollege de Clermont, fondé en l'univ. de Paris, demandeurs contre ladite univ. défenderesse*, MDXCIII, sans nom de lieu ni d'imprimeur. P—OT.

VERSTEGAN (RICHARD), issu d'une ancienne famille de la Gueldre, transplantée en Angleterre, sous le règne de Henri VII, naquit à Londres vers le milieu du 16^e siècle. Il fut élevé à Oxford, où il s'appliqua spécialement à l'étude des antiquités saxonnes et gothiques. Le refus qu'il fit de prêter le nouveau serment, lors du changement de religion, l'obligea de se réfugier à Anvers. Il y publia, en 1587, *Theatrum eruditatum hereticorum nostri temporis*, douze feuilles in-4^o, avec des gravures; traduit en français, ibid., 1588, in-4^o. On voit dans cet ouvrage de quelle manière ceux qui se plaignaient de la sévérité du duc d'Albe avaient traité les catholiques. Il fut bien reçu des catholiques, mais suscita à son auteur de nombreux ennemis parmi les nouveaux réformateurs. Verstegan se retira alors à Paris, et n'y fut pas plus tranquille. L'ambassadeur d'Angleterre l'y dénonça, à cause du portrait odieux qu'il avait fait de la reine Elisabeth dans son ouvrage. Il fut mis en prison par ordre du roi, et ne recouvra sa liberté qu'à la sollicitation des chefs de la Ligue. Revenu à Anvers, il y continua ses travaux, qui le mirent en correspondance avec les plus savants antiquaires du temps, entre autres avec Robert Cotton. On ne sait pas plus l'année de sa mort que celle de sa naissance. Outre l'ouvrage ci-dessus, on a de Verstegan, en anglais : 1^o *Recherches pour retirer de l'oubli tout ce qui concerne la nation anglaise*, Anvers, 1605, in-4^o; Londres, 1653 et 74, in-8^o, avec des gravures d'une grande beauté; l'ouvrage était d'un très-haut prix; 2^o *Les divers gouvernements qui se sont succédé en Angleterre*, 1620, en une grande feuille, avec des gravures; 3^o *Odes imitées des sept psaumes de la pénitence*, avec différents poèmes, 1601; 4^o *Dialogue sur la manière de bien mourir*, Anvers, 1603, in-8^o. C'est une traduction de don Pierre de Luna. T—D.

VERSTOLK VAN SOELEN (JEAN-GILBERT), baron, homme d'Etat hollandais, naquit à Rotterdam, en 1777; il fit ses études aux universités de Gœttingue et de Kiel, s'occupant surtout de la juris-

prudence et de l'économie politique; la philosophie allemande fut aussi l'objet de ses préoccupations. Après avoir parcouru le nord de l'Europe, et avoir fait un séjour assez long en Angleterre, il revint en Hollande, en 1801. Il entra dans la carrière administrative comme juge à Rotterdam; en 1809, le roi Louis le nomma directeur du pays de Gueldre, et lorsque les Pays-Bas eurent été réunis à la France, il fut placé, en qualité de préfet, à la tête du département de la Frise; la chute de l'empire français le fit rentrer dans la vie privée, mais il était un de ces hommes qu'un gouvernement habile ne laisse jamais à l'écart, et, dès 1815, le nouveau souverain des Pays-Bas lui confiait l'administration du grand-duché de Luxembourg. Fort peu de temps après, il était accrédité auprès de la cour de Russie comme représentant du royaume néerlandais; il occupa ce poste pendant sept ans. A la fin de 1825, il entra dans le ministère, et reçut le portefeuille des affaires étrangères; la Hollande n'avait pas alors de bien graves sujets de discussion avec ses voisins; la plus grosse affaire dont le baron eut à s'occuper fut la convention relative à la navigation du Rhin; on voulut la dégager d'entraves et de tarifs fort onéreux pour le commerce, mais les améliorations obtenues furent à peu près illusoires. La révolution belge vint donner à Verstolk des soucis bien plus graves. Il prit la part la plus active à toutes les négociations qui, après une vive résistance du côté de la Hollande, amenèrent le démembrement du royaume des Pays-Pas; les nombreux documents diplomatiques qui sortirent alors de son cabinet se trouvent dans le *Recueil de pièces relatives aux affaires de la Hollande et de la Belgique* de 1830 à 1833, la Haye, 1833, 3 vol. Tout en conservant, selon la volonté du roi, le ministère des affaires étrangères, Verstolk prit part aux conférences de Londres, qui aboutirent à un arrangement définitif, et les sympathies qu'il avait obtenues à St-Petersbourg furent en cette circonstance d'une utilité réelle pour son pays. En 1840, il se démit de ses fonctions, et il vécut dans la retraite, s'adonnant avec joie aux plaisirs que lui procurait la possession d'une très-riche collection d'objets d'art. Son cabinet, auquel il avait consacré la majeure partie de sa fortune, était un des plus beaux qu'il y eût en Europe. Le baron Verstolk est mort en 1845. Comme diplomate, il s'est placé à un rang distingué; écrivain habile, universellement estimé pour sa loyauté, sincèrement dévoué à son pays, il ne lui a manqué que de représenter une grande puissance, et d'avoir plus de spontanéité créative pour exercer une action efficace sur les destinées de l'Europe. Après sa mort, ses héritiers offrirent à la ville de Rotterdam l'achat des belles collections de tableaux, de dessins et de gravures dont la formation attestait autant de goût que de persévérance. La municipalité, cédant sans doute à des motifs

d'économie, écarta ces propositions; une vente publique eut lieu, et le catalogue publié à Amsterdam, de 1847 à 1851, en quatre parties, mérite d'être conservé. Les eaux-fortes de Rembrandt atteignirent, à la chaleur des enchères, des prix jusqu'alors sans exemple, mais qui ont été dépassés depuis; les tableaux furent acquis pour l'Angleterre. Z.

VERT (dom CLAUDE DE), savant liturgiste, né à Paris le 4 octobre 1645, fit ses humanités à Nanterre, sous les chanoines réguliers, et à l'âge de seize ans embrassa la règle de St-Benoît, au monastère de Li-Huns en Santerre, diocèse d'Amiens, de l'ordre de Cluny. Ses supérieurs l'envoyèrent à Avignon faire ses cours de philosophie et de théologie; et lorsqu'il les eut terminés il visita l'Italie, sans autre but que de satisfaire sa curiosité. Pendant son séjour à Rome, il fut frappé de l'éclat et de la pompe des cérémonies du culte catholique, et il forma le projet d'en rechercher l'origine. De retour à Li-Huns, il s'appliqua sans relâche à l'étude et fit de rapides progrès dans la connaissance des anciens monuments. Il contribua beaucoup au rétablissement des chapitres généraux, fit l'ouverture de celui de 1676 par un discours, y fut élu trésorier, et chargé avec dom Paul Rabusson de préparer une édition du *Bréviaire* de l'ordre; elle parut en 1686, et devint bientôt l'objet des plus violentes attaques (*voy.* THIERS); mais ce travail valut à dom de Vert de nouvelles marques d'estime de la part de ses confrères, qui le renommèrent visiteur, puis définitif de l'ordre dans la province de France. Les divers emplois dont il fut constamment revêtu ne ralentirent point son ardeur pour l'étude. En 1689, il publia la *Traduction de la règle de St-Benoît*, par l'abbé de Rancé, ornée d'une préface et de courtes, mais savantes notes. Il en avait fait un *Commentaire* plus étendu, dont l'impression était déjà fort avancée; mais le bruit de sa mort s'étant répandu pendant son absence, l'imprimeur, jugeant que l'ouvrage ne serait jamais achevé, en détruisit toutes les feuilles; et dom de Vert, qui n'avait pas conservé de copie de son travail, n'eut pas le courage de le recommencer. Le ministre Jurieu (*voy.* ce nom) ayant cité dom de Vert comme partageant ses opinions sur l'origine de quelques-unes des cérémonies de la messe, celui-ci se vit forcé d'expliquer ses véritables sentiments. C'est le sujet de sa *Lettre à Jurieu*, Paris, 1690, in-12. Elle reçut l'approbation des plus savants prélats, entre autres de Bossuet, qui pressa dom de Vert d'exécuter enfin le projet qu'il annonçait depuis si longtemps, d'éclaircir l'origine des cérémonies de l'Eglise. Il s'en occupa dès lors avec autant d'assiduité que ses devoirs purent le lui permettre. Nommé vicaire général de l'ordre en 1694, il fut élu, l'année suivante, prieur de St-Pierre d'Abbeville. Il passa dans cette maison ses dernières années, partageant son temps entre

l'étude, la prière et les soins du gouvernement. Il venait de mettre la dernière main à son grand ouvrage, quand il mourut subitement d'une colique le 1^{er} mai 1708. On a de lui : 1^o *Eclaircissements sur la réformation du Bréviaire de Cluny*, première lettre (1), Paris, 1690, in-12. Ce petit ouvrage, divisé en trois parties, contient l'explication des cérémonies de l'Eglise dans la semaine sainte. 2^o *Explication du chap. 48 de la règle de St-Benoît, pour servir d'éclaircissement à la question des études monastiques*, par frère Colomban (1693), in-12 (2). Il s'y déclare, avec l'abbé de Rancé, contre les études monastiques; mais on voit cependant qu'il serait assez disposé à approuver cette dérogation à la règle. 3^o *Dissertation sur les mots de messe et de communion*, Paris, 1694, in-12. C'est une réponse à l'opuscule de dom Mabillon : *Traité où l'on réfute la nouvelle explication que quelques auteurs donnent aux mots de messe et de communion, qui se trouvent dans la règle de St-Benoît*, Paris, 1690, in-12. Dom de Vert y soutient, avec St-Cyran et Lancelot, que le mot messe s'y prend pour tout l'office, et que celui de communion n'y signifie pas toujours la manducation réelle du corps de J.-C. 4^o *Explication simple, littérale et historique des cérémonies de l'Eglise*, Paris, 1709-13, 4 vol. in-8°, fig. Les deux premiers volumes, publiés en 1706 et 1707, furent réimprimés en 1709, avec des corrections et additions; les deux autres ne parurent qu'en 1713, par les soins du P. Desmolets, qui les fit précéder d'un *Eloge historique* de l'auteur, et joignit au quatrième volume trois opuscules de dom de Vert : la *Lettre à Jurieu*; les *Eclaircissements sur la réformation du Bréviaire de Cluny*, dont on a parlé; et enfin, l'*Explication des cérémonies de la bénédiction d'une abbesse*. Ce dernier écrit, imprimé séparément à Amiens, d'une manière furtive, avait ensuite paru dans les *Mémoires de Trévoux*, septembre 1708. Le but de dom de Vert dans son grand ouvrage est de montrer que toutes les cérémonies de l'Eglise ont une origine simple et naturelle, et qu'il n'est point nécessaire pour les expliquer de recourir à l'allégorie. Ce sentiment a été combattu vivement par l'évêque de Soissons, dans un écrit intitulé *Du véritable esprit de l'Eglise dans l'usage de ses cérémonies* (*voy.* LANGUET). L'ouvrage de dom de Vert manque d'ordre, mais il y a beaucoup d'érudition et de recherches curieuses. Voyez son éloge dans les *Mémoires de Trévoux*, août 1708; et sa Vie dans les *Mémoires* de Niceron, t. 11. Son portrait a été gravé in-8°. W—s.

VERTA (JEHAN DE LA), dit de *Roca*, surnom qui, dans la prononciation vulgaire du 15^e siècle, est, suivant toute apparence, devenu le sobriquet de *Drogues*, et qui figure, sous cette double

(1) La suite n'a point paru.

(2) Il en existe des exemplaires avec le titre suivant : *Réponse aux lettres écrites à M. l'abbé de la Trappe, pour servir d'éclaircissement à la question des études monastiques*.

forme, dans les documents dont il va être question. Ce tailleur d'images, établi à Dijon, en 1444, était originaire d'Aragon et fut chargé par le duc de Bourgogne Philippe le Bon de la construction du tombeau de son père Jean Sans-peur. Dans le marché passé entre Jehan de la Verta et messieurs les gens des comptes de Dijon, en 1444, il est stipulé que cette sépulture « seroit de telle « longueur et hauteur, et d'aussi bonne pierre « qu'estoit celle du duc Philippe, aïeul du dit duc « (*Philippe le Bon*), et seront mises sur les dites « sépultures les ymaiges et représentations du « dit duc et de la duchesse sa femme, selon le « pourtraict qui lui en sera baillé. Plus, à la teste « d'une chascune desdites ymaiges, y auroit « deux anges qui tiendront, savoir : ceux qui « seront au-dessus de la teste du dit duc, un « heaume, et les deux autres qui seront à la « teste de la dicte duchesse, un escu armorié de « ses armes. Plus feroit autour de la dicte sépulture ymaiges tant pleurant que angelots... » (*Compte de Jehan de Visen*, tiré des archives de la Côte-d'Or.) Le prix convenu devait être de quatre mille livres. Ce travail considérable n'était pas encore terminé en 1461, époque où l'on adjoignit à Jehan de la Verta maître Antoine le Moiturier, « le meilleur ouvrier d'ymaigerie de France ». Cet artiste, qui demeurait à St-Antoine de Viennois, fut envoyé à Dijon par la duchesse de Bourbon, fille de Jean Sans-peur. (*Compte de Jean Moisson*.) Le tombeau de ce prince, de même que celui du duc Philippe le Hardi, fut placé dans l'église des chartreux. Après la destruction de cet édifice, les monuments qu'il renfermait furent démontés et les parties dont il se composait furent dispersées. Cependant, la restauration des tombeaux fut décidée en 1818; et, en 1827, ils furent placés dans le musée de la ville de Dijon. Les statues du duc et de la duchesse, les figurines placées dans la galerie qui leur sert de soubassement se recommandent par la beauté et par la finesse du travail. — M. de Saint-Mesmin et M. de Laborde distinguent Jean de Drogues de Jehan de la Verta, qui nous paraissent être le même individu, désigné tantôt sous son nom propre, tantôt par son sobriquet. Quoi qu'il en soit, le registre secret de la mairie de Dijon nous représente Jehan de Drogues comme un artiste turbulent, assez peu respectueux pour l'autorité du vicomte mineur : voici le texte même de la condamnation prononcée contre lui, à la suite d'un acte de rébellion : — « Le onze décembre (1448), comme le maire s'est plaint « que Jean de Drogues, tailleur d'ymaiges, l'ai « pris de paroles rigoureuses, tellement que ledit « ymaigier ait mis la main à sa dague et la tira, « lors, le maire ly mit la main et le fit mener « prisonnier : décidé que l'on en informera. — « Le 13 janvier, dit que, pour l'offense et rébellion de Jean de Drogues au maire, en lui disant qu'il ne feroit rien pour luy et qu'il étoit

« aussi bien à M. le duc, et lui a dit plusieurs « autres paroles santains injures et désobéissance, « le dit Jean de Drogues sera condamné à venir « vendredi prouchain en la chambre de la ville « crier mercy au maire et les échevins, et en « oultre, pour l'amaide, il sera condamné à « faire sur la porte, devant la maison de ville, « une belle ymaige de N.-D., de deux pieds et « demy de hault, assise sur une belle soubasse; « et soubz icelle soubasse, seront bien tailliées « les armes de la ville que deux singes tiendront, « et en la somme de vingt livres. La dite ymaige « fete, Mess. feront audit Jehan tant que sera « content. » J. S.—ET.

VERTOT (RENÉ-AUBERT DE) naquit le 25 novembre 1655, au château de Benetot, dans le pays de Caux. Il était le second fils d'un gentilhomme assez pauvre, mais allié à toutes les grandes maisons de Normandie. Son frère aîné, qui mourut jeune, et sans laisser d'enfants, était chambellan de Monsieur, frère de Louis XIV. René de Vertot embrassa l'état ecclésiastique, non point par arrangement de famille, mais par une vocation véritable. Il avait fait ses études au collège des jésuites, à Rouen. Une piété ardente, comme les passions de cet âge, le déterminait à entrer au séminaire, du consentement de ses parents. Il y était depuis deux ans, lorsque tout à coup il disparut. Sa famille, ses amis le cherchèrent avec de vives inquiétudes. Au bout de six mois, on découvrit qu'il s'était enfermé au couvent des capucins à Argentan. On fit de vains efforts pour le détourner de son dessein : il fit profession, et prit le nom de frère Zacharie. En se livrant à son zèle pieux, il ne risquait pas moins que sa vie. Il avait eu, quelques années auparavant, un abcès à la jambe : l'os avait été en partie carié. Une opération cruelle avait été nécessaire; un régime exact et des précautions lui avaient été prescrits. La règle sévère de l'ordre de St-François, les jambes nues, le frottement de la robe de bure, eurent bientôt envenimé de nouveau son mal. Il consentit à aller recevoir les soins de sa famille. A force d'en prendre on le guérit. Ses parents renouvelèrent alors toutes leurs instances pour qu'il sortît de l'ordre des Capucins. Des rapports de médecins, des consultations de Sorbonne, réussirent enfin à calmer les scrupules du jeune religieux. On obtint son consentement, et, ce qui fut plus facile, un bref du pape, pour l'autoriser à passer sous une règle moins austère. Il entra dans l'abbaye des Prémontrés à Valsery. Il avait alors vingt-deux ans. L'abbé Colbert était à ce moment général des Prémontrés. Il entendit parler de l'esprit et des talents du jeune abbé de Vertot, l'appela près de lui, le nomma son secrétaire, et peu après lui conféra le prieuré de Joyenval. Une règle de droit canon interdisait à tout religieux qui avait obtenu la permission de passer d'un ordre dans un autre la faculté d'y posséder

aucune charge ni bénéfice. Les faveurs que le général venait d'accorder à son protégé excitèrent de grands murmures parmi les prémontrés. Vainement un bref du pape avait spécialement autorisé cette nomination. Le conseil provincial se pourvut juridiquement contre le bref; et sans des lettres du roi, il eût été déclaré nul et non avenu. Soit par un scrupule que ne pouvaient dissiper des actes d'autorité, soit par amour du repos, qu'il n'aurait pas trouvé dans une abbaye où les moines l'auraient regardé comme un supérieur imposé par force, l'abbé de Vertot se démit sans délai de son prieuré, et demanda une simple cure dépendante de l'ordre, celle de Croissy-la-Garenne, près de Marly. Là enfin il trouva le repos et le loisir. Sans négliger en rien les devoirs d'un pasteur de campagne, il se livra avec goût à l'étude des lettres. Il était encore peu connu; mais il avait pour amis Fontenelle et l'abbé de St-Pierre, ses compatriotes. Leurs entretiens et leur suffrage l'encourageaient; et ce fut d'eux qu'il reçut, à ce qu'on assure, le conseil d'écrire l'histoire. En 1689, il fit imprimer son premier ouvrage : *Histoire de la conjuration de Portugal*. Ce livre eut tout aussitôt un grand succès. « Nous avons lu, avec mon fils, » *la Conjuración de Portugal*, qui est fort belle ». écrivait madame de Sévigné peu après la publication. Le P. Bouhours, le plus fameux critique du temps, assurait qu'il ne connaissait pas en français un plus beau style. « C'est une plume » taillée pour écrire la vie de M. de Turenne, » disait Bossuet au cardinal de Bouillon. La révolution d'Angleterre, dont chacun s'entretenait alors, et qui était toute récente, jetait sur la révolution de Portugal une sorte d'intérêt du moment. Chacun trouvait des allusions, bien que l'auteur n'y eût nullement songé. Le succès ne l'enivra point. Tout voisin qu'il était de Paris, il n'en recherchait ni le bruit ni les flatteries. Après avoir écrit son livre, si quelque chose l'occupait encore, disait-il, c'était le désir de retourner dans sa province, dont il regrettait le séjour. Il sollicita et obtint bientôt une autre cure, dans le pays de Caux; il en eut ensuite une troisième, d'un assez gros revenu aux portes de Rouen, qui, n'appartenant pas aux prémontrés, le tirait complètement des liens du clergé régulier. Libre, riche et content, il n'en travailla qu'avec plus d'ardeur. Il aimait les livres, et maintenant pouvait en acheter. Sept ans après son premier ouvrage, il publia l'*Histoire des révolutions de Suède*, dont les récits avaient plus de variété et d'intérêt encore que la révolution de Portugal. Gustave Wasa, proscrit, caché dans les mines de Suède, remontant sur le trône par l'enthousiasme qu'il inspira à de pauvres paysans, était un tout autre personnage que le secrétaire Pinto gagnant la couronne pour un maître irrésolu et indolent. Le succès de ce second ouvrage fut aussi très-grand. Cinq éditions

parurent coup sur coup, avec la même date. Il fut traduit en plusieurs langues. La cour de Stockholm chargea son envoyé, qui partait pour la France, de faire connaissance avec l'auteur, et de l'engager à composer une histoire générale de Suède. Cet envoyé croyait, en arrivant à Paris, trouver l'abbé de Vertot mêlé à tous les gens de lettres, et répandu dans le plus grand monde. Il fut surpris d'apprendre que c'était un curé de campagne, vivant en province, et dont les ouvrages seuls étaient connus. Il advint de là que la négociation n'eut point de suite, et que l'abbé de Vertot ne fit point l'office d'historiographe de Suède. En 1701, le roi donna une forme nouvelle à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, et augmenta le nombre de ses membres. L'abbé de Vertot fut nommé académicien associé. Il fut flatté, mais embarrassé de cette faveur. Le règlement exigeait résidence : il aurait donc fallu quitter sa cure; et l'abbé de Vertot n'avait pas d'autre revenu que les trois mille francs qu'il en retirait. On lui faisait bien espérer quelque grâce du roi; mais il voulait une ressource plus assurée. Deux ans plus tard, il eût accepté volontiers, disait-il, parce qu'alors il aurait eu le temps d'exercice nécessaire pour obtenir une pension sur sa cure. On ne devait donc pas s'étonner si, malgré tout le désir qu'il avait de se consacrer entièrement aux lettres, il cherchait à s'assurer le nécessaire, non par faveur, mais par droit et selon la rigueur des lois. Au reste, il promettait d'envoyer à l'Académie des ouvrages qui vaudraient mieux que sa personne. Le ministre et l'Académie se relâchèrent volontiers de la rigueur du règlement. L'abbé de Vertot ne vint siéger qu'en 1703. Ce fut le terme d'une carrière qui, dans un cercle étroit et modeste, avait cependant été diverse et agitée. Là finit ce que, par allusion au titre de ses œuvres historiques, on nommait les révolutions de l'abbé de Vertot. En 1705, il fut nommé académicien pensionnaire; et dès lors nul ne se montra plus assidu ni plus zélé. L'Histoire et les Mémoires de l'Académie en font foi. Ils renferment beaucoup de dissertations toutes relatives aux études habituelles de l'auteur, et surtout à l'histoire de France. Dans un des voyages qu'il faisait parfois en Normandie, il fut amené par un de ses amis au couvent de St-Louis à Rouen, et il y vit mademoiselle de Launay, qui fut depuis madame de Staal. Cette jeune personne n'était point belle; mais son caractère et son esprit avaient beaucoup de charme. Elle était sans nulle fortune; et sa situation intéressait tous ceux qui la connaissaient. L'abbé de Vertot se prit d'une vive amitié pour elle. Il avait près de soixante ans; et son imagination était encore ardente comme aux jours de sa jeunesse. Il s'en allait parlant à chacun du mérite de mademoiselle de Launay, et en entretenait jusqu'à ses libraires. Il voulait placer sa petite fortune sur leurs deux têtes.

Enfin son empressement, quoique respectueux et retenu par les bienséances de son âge et de son état, ne pouvait se cacher. Mademoiselle de Launay en fut plus embarrassée que flattée. Toutefois il ne cessa point de lui montrer constamment le plus tendre intérêt. Elle rapporte dans ses mémoires une lettre de l'abbé de Vertot, écrite du ton d'un homme du monde, mais avec plus de légèreté qu'on n'en supposerait en songeant à la pieuse ferveur de sa jeunesse. « L'espérance de vous voir, dit-il, me fera passer « par-dessus une certaine pudeur de philosophie. » En 1710, il fit paraître un *Traité de la mouvance de Bretagne*. Bien que notre droit public n'empruntât dès lors presque aucune autorité véritable aux origines de la monarchie française, par une sorte de tradition, la plupart des écrivains s'attachaient à représenter le pouvoir royal comme ayant toujours été central et universel. C'était un reste de la tendance des communes à chercher auprès du trône leur recours contre les dominations féodales. Au contraire, le désir de défendre leurs privilèges et un certain amour-propre de pays donnaient à quelques provinces un esprit différent. Les Bretons, plus que d'autres, aimaient à se présenter plutôt comme liés que comme confondus avec la monarchie française. Leurs historiens se plaisaient à raconter l'ancienne indépendance de leur pays, et renouelaient pour ainsi dire les querelles que l'on avait jadis vues s'élever à chaque prestation de foi et hommage des ducs de Bretagne. Ce fut d'abord dans le sein de l'Académie que Vertot entreprit de réfuter les prétentions bretonnes. Sa dissertation ayant acquis quelque publicité, il lui donna plus d'étendue. La querelle s'anima. D'autres écrivains y prirent part : les Bretons répliquèrent. L'abbé de Vertot porta, dans cette question, sa vivacité ordinaire. C'était à ses yeux comme une rébellion de la Bretagne ; d'autant qu'il s'y éleva, à cette époque, et cela n'était pas rare, quelques troubles contre des agents royaux. De tout cela résulta, plusieurs années après, une Histoire complète de l'établissement des Bretons dans les Gaules. On examinerait aujourd'hui la question plus froidement et avec une critique plus éclairée ; on n'y porterait pas non plus cette habitude de vouloir absolument trouver dans les temps anciens les idées de droit, d'ordre et de légitimité qui ne sont guère d'usage à l'origine des empires. C'est ainsi que l'abbé de Vertot, contre tous les témoignages et toutes les apparences, a voulu établir l'union de la Bretagne avec la France sous la première race ; mais alors le livre parut à l'Académie des inscriptions ne rien laisser à désirer ; et les Bretons passèrent pour bien et dûment convaincus d'avoir été de tout temps sous la souveraineté du roi de France (1). Ce n'était pas la principale occupation

de l'abbé de Vertot. Son œuvre favorite à laquelle il travaillait avec le plus de goût et de chaleur, c'était l'*Histoire des révolutions de la république romaine*. Il ne faisait point de recherches nouvelles sur l'histoire de Rome. Il ne s'efforçait point, comme on fait maintenant, de découvrir à travers la couleur épique dont la poésie, les traditions, les historiens eux-mêmes ont revêtu les annales de la maîtresse du monde, quelles furent ses véritables origines, son état social, son gouvernement et ses lois aux diverses époques. Il prit pour véritable cette Rome telle que nos études classiques l'ont créée dans notre imagination. De plus grands esprits que l'abbé de Vertot l'ont bien aussi adoptée pour base de leurs vues politiques. D'ailleurs il aimait à raconter et à peindre ; l'histoire lui apparaissait sous son aspect dramatique. Il écrivit les révolutions de Rome comme Corneille composait ses tragédies, et il prenait la chose si fort à cœur, qu'on le voyait fondre en larmes à l'Académie en lisant le discours de Véturie à Coriolan. Ainsi c'est surtout le talent du récit qu'il faut chercher dans son livre. Encore ne doit-on pas espérer d'y retrouver la couleur du temps et des lieux. Les sentiments, les mœurs, les relations sociales, tout prend un aspect moderne, ainsi que dans une tragédie du Théâtre Français. C'était de la sorte qu'on représentait, à cette époque, soit l'antiquité, soit les contrées étrangères. Les traductions étaient même écrites dans ce système. De nos jours, l'imagination se plaît aux tableaux qui ont toutes les nuances locales, le costume original, la naïveté des sentiments et du langage. Plus les objets sont représentés différents de ce qui nous entoure, plus le peintre réussit à nous charmer. Du temps où vivait Vertot, il en était tout autrement. Alors il semblait aux auteurs qu'ils ne pourraient se faire comprendre qu'en cherchant les analogies qui rapprochaient les mœurs antiques ou étrangères des mœurs de leur temps et de leur pays. Ils traduisaient en français, non pas seulement les mots, mais les pensées et les sentiments. Ils cherchaient à transporter sur la scène moderne les personnages antiques, tandis qu'à présent le spectateur moderne demande à être conduit sur la scène antique. Ces remarques ne sont donc pas une critique des histoires de l'abbé de Vertot. Il fut conforme à son temps ; encore aujourd'hui, la vérité de ses impressions, le naturel et la chaleur de son langage, l'honorable indépendance de ses jugements, nous font concevoir les grands succès de l'abbé de Vertot, et nous portent à les ratifier. Les *Révolutions romaines*, lorsqu'elles parurent, en 1719, obtinrent un applaudissement général. Nous voyons qu'il ne fut pas moindre en Angleterre qu'en France. Lord Stanhope, ministre du roi George I^{er}, écrivit à l'abbé de Vertot

(1) On ne doit pas passer sous silence la conduite inexplicable de Vertot à l'égard de Fréret, qu'il crut devoir dénoncer à l'auto-

rité souveraine pour des opinions émises par cet écrivain dans un discours sur l'*Origine des Français* (voy. FRÉRET). D—Z—S.

de la manière la plus flatteuse, et s'adressa à lui comme à l'écrivain qui pourrait le mieux éclaircir les doutes qu'il avait sur la formation du sénat de Rome. La réponse donne peu de lumières sur cette question; mais une telle correspondance atteste la place que l'auteur avait prise dans le monde littéraire. Aussi ne doit-on pas s'étonner si l'ordre de Malte, dont les annales sont si glorieuses et chevaleresques, s'adressa à lui pour le prier de les rédiger en un corps complet d'histoire. Il y consentit. Ce devint le travail de sa vieillesse et son ouvrage le plus étendu. Il a beaucoup d'intérêt; mais cette fois l'intérêt appartient peut-être plus au sujet qu'à l'auteur. Cette imagination si vive et si brillante avait vieilli. Sa facilité était devenue de la pratique, et l'inspiration s'était changée en habitude. D'ailleurs le goût du temps n'avait pas encore déserté la préoccupation classique des Grecs et des Romains pour les souvenirs du moyen âge et de la chevalerie, et l'abbé de Vertot ne se complut pas dans ce récit autant que le ferait un écrivain d'aujourd'hui. Toutefois l'*Histoire de l'ordre de Malte* est bien supérieure aux ouvrages de commande imposés à un historien à titre d'office. Elle est écrite avec une liberté d'esprit également éloignée de cette complaisance servile pour toutes les puissances, si commune parmi les historiens de la fin du 17^e siècle, et du dénigrement dédaigneux de l'école philosophique. Pendant que l'abbé de Vertot achevait ce long ouvrage, il vit encore s'améliorer sa situation. Le duc d'Orléans, fils du régent, le nomma secrétaire-interprète, puis secrétaire des commandements de la princesse de Bade, qu'il venait d'épouser. L'abbé de Vertot eut un revenu considérable, un logement au Palais-Royal; et la dernière part de sa vie put se passer dans l'aisance et le repos. Il n'avait jamais songé à la fortune: elle vint le trouver lorsqu'il eut atteint le seul but que jamais il eût ambitionné, les honneurs de l'esprit; mais arrivé ainsi au terme de ses desirs, le sort refusa à sa vieillesse la jouissance de la santé. Depuis 1726, époque où il publia l'*Histoire de Malte*, il fut accablé et affaibli par de cruelles infirmités. Les facultés de son esprit diminuèrent progressivement. Il avait bien encore le goût et la volonté de se livrer aux travaux historiques. Souvent il parlait des projets qu'il avait conçus dans sa force et sa santé. Tantôt c'étaient les révolutions de Pologne, d'autres fois les révolutions de Carthage qu'il voulait écrire; mais il était trop languissant pour se livrer à une occupation suivie. On lui représentait qu'il ne pouvait plus ni lire ni écrire; il répondait que dicter lui serait facile, et que d'ailleurs il en savait assez pour n'avoir pas de nouvelles recherches à faire. Effectivement sa manière de composer n'avait jamais dû lui donner le goût et le besoin d'une érudition minutieuse. L'histoire était pour lui, avant tout, une œuvre

littéraire (1). Le scrupuleux détail des faits lui importait moins que leur effet dramatique; il ne cherchait pas non plus la vérité de couleur. Ainsi il avait bien pu répondre à ceux qui lui offraient des documents curieux sur le siège de Rhodes: « Mon siège est fait (2). » C'est ainsi que, lorsque les facultés s'affaiblissent, elles laissent apercevoir plus à plein ce qui leur manquait, même lorsqu'elles étaient fortes et actives. L'abbé de Vertot mourut le 15 juin 1735, au Palais-Royal, âgé de près de 80 ans. Sa *Conjuration de Portugal* n'avait d'abord été qu'une composition historique, conçue sur le modèle des nombreuses conjurations qui avaient été à la mode dans le commencement du règne de Louis XIV. Toutefois elle était d'un ton plus simple et sentait moins le roman que la *Conjuration de Venise*, par Saint-Réal. Encouragé par le succès, l'abbé de Vertot chercha dans la suite à lui donner entièrement la forme d'un livre d'histoire. Il y ajouta quelques détails fort abrégés sur la monarchie portugaise et le règne d'Alphonse IV, fils de Jean, duc de Bragance. Cette suite, où l'auteur rapporta des événements tout récents, est écrite sur un ton de grande sincérité, sans précaution ni ménagement pour un prince contemporain; cet Alphonse IV n'était mort qu'en 1683. Vingt ans après la mort de l'abbé de Vertot, on publia, sous son nom, deux traités, l'un sur l'origine de la cour de Rome, l'autre sur l'élection aux évêchés et aux abbayes. Dans son éloge, prononcé à l'Académie des inscriptions, où mention détaillée fut faite de tous ses travaux, il n'est point question de ces deux mémoires. Néanmoins leur authenticité n'est pas contestée. On n'y trouve rien qui ne puisse se lire partout où l'on a traité de ces matières. Il semblerait que ce sont des notes demandées ou commandées par un ministre, dans le moment de quelque brouillerie passagère avec la cour de Rome. Du reste, l'abbé de Vertot ne dérogeait point à ses opinions accoutumées en écrivant contre les prétentions pontificales. Souvent, dans son *Histoire de Malte* et dans ses autres livres d'histoire moderne, on trouve des passages assez vifs contre la politique et les usurpations du saint-siège. Dans le mémoire sur les élections, non-seulement il sacrifie le pouvoir papal à l'autorité des rois de France, mais il est tout aussi peu favorable à la liberté d'élection, et la regarde, soit comme une concession royale, soit comme une usurpation. Les dissertations de l'abbé de Vertot, insérées dans le recueil de l'Académie des

(1) La critique moderne se montre fort sévère à l'endroit de Vertot. M. Macé (*Lois agraires*, p. 195) déclare qu'il n'a ni critique, ni érudition, ni exactitude. Il est difficile même de lui reconnaître ce mérite de style dont on lui a fait honneur. Qu'on lise seulement les premières pages des *Révolutions de Suède*. Z.

(2) Renouard (*Catalogue d'un amateur*, t. 4, p. 40) dit que cette réponse, qui a passé en proverbe, n'était pas un trait de légèreté ni d'insouciance. « Un vieillard très-instruit m'a assuré que Vertot, voulant se soustraire à la nécessité de faire usage de mémoires desquels il n'était pas sûr, se tira d'affaire par une plaisanterie. » Z.

inscriptions, sont écrites dans un esprit judicieux et éclairé, mais sont peu curieuses aujourd'hui, qu'on a progressivement poussé beaucoup plus loin les recherches sur l'histoire de l'ancienne France. Toutes s'y rapportent, hormis un morceau sur Auguste, Agrippa et Mécenas. Il avait rédigé, d'après les documents que lui avait remis la maison de Noailles, l'*Histoire des négociations d'Antoine-François et de Gilles de Noailles*, sous les règnes des derniers Valois. L'abbé Millot, dans ses *Mémoires du maréchal de Noailles*, dit qu'il a eu connaissance de ce travail, qui était, dit-il, précédé d'une introduction historique, mais il n'a pas été publié (1).

VERTON (CLAUDE-CHARLES GUYONNET DE), littérateur médiocre, était né vers le milieu du 17^e siècle. Son père eut l'honneur, en sa qualité de maire de Nemours, de complimenter et de loger la reine Christine de Suède à son passage dans cette ville, en 1658 (*Nouv. Pandore*, t. 1, p. 265); mais depuis il acquit une charge de receveur général des tailles dans la généralité de Paris. Destiné par ses parents à la carrière de la magistrature, Vertron, après avoir fréquenté quelque temps le barreau, acheta de Bergeret (2) la place d'avocat général au parlement de Metz; mais il ne put exécuter les conditions du traité. « Ma mauvaise santé, dit-il, et ma méchante fortune se sont opposées à l'ardeur que j'avais de « parler en public » (préface de la *Pandore*). Dès sa première jeunesse, il s'était fait connaître dans le monde par son goût pour la littérature et pour les arts d'agrément. « Je danse et touche le luth « joliment; je m'explique quand il le faut en « plusieurs langues; j'ai un grand défaut, celui « de n'aimer pas le jeu; en un mot, je suis aimable, mais je plais plus de loin que de près » (*Nouv. Pandore*, t. 2, p. 125). Recherché dans les cercles et les bureaux d'esprit, il sut mériter la protection du duc de St-Aignan (voy. ce nom), qui le fit admettre dans l'académie d'Arles, dont il était le fondateur. L'académie de Nîmes et celle des *Ricovrati* de Padoue suivirent cet exemple et lui firent expédier des diplômes d'associé. Un discours qu'il composa sur le *Mérite des dames* vint

ajouter bientôt à sa réputation. Ce discours trouva des partisans et des antagonistes, et dans la lutte qui s'engagea, Vertron montra tant de galanterie, que des dames de province lui offrirent, en témoignage de leur satisfaction, une médaille d'argent portant une Minerve, et au revers une double couronne de laurier et d'olivier, avec cette devise : *Au protecteur du beau sexe*. Vertron nous apprend qu'il avait eu l'honneur de parler plusieurs fois dans les plus célèbres académies, et particulièrement à l'Académie française; et l'on voit que sa surprise est grande de n'avoir pas été appelé à siéger dans notre premier corps littéraire. Un opuscule à la louange de Louis XIV lui valut le titre de son historiographe, et il assure qu'il ne perdit point de temps pour entrer en fonctions. « Je fais, dit-il, toute ma « joie d'employer mon esprit et mon peu de santé « à continuer en prose latine l'admirable histoire « de notre incomparable monarque. » Il travaillait, dans ses loisirs, avec l'abbé Saurin, à la traduction en vers des hymnes de Santeul (*Pandore*, t. 3, p. 349). S'étant marié sur le retour de l'âge avec une femme jeune et coquette, il fut, malgré sa galanterie, l'époux le plus insupportable. On assure (voy. le *Parnasse français* de Tilton du Tillet, p. 558) qu'il était sur le point de plaider en séparation quand il mourut septuagénaire, à Paris, le 30 novembre 1715. Il avait été nommé, depuis peu, chevalier des ordres du Mont-Carmel et de St-Lazare. On connaît de lui : 1^o *Parallèle de Louis le Grand avec les princes qui ont été nommés grands*, Paris, 1685, in-12. Ce n'est pas, suivant Bayle, la première preuve que Vertron ait donnée de son éloquence et de son esprit (*Nouv. de la répub. des lettres*, septembre, même année). Cet ouvrage reparut en 1686, sous ce titre : *le Nouveau Panthéon, ou le Rapport des divinités du paganisme, des héros de l'antiquité et des princes surnommés grands aux vertus et aux actions de Louis XIV*; 2^o *la Nouvelle Pandore, ou les Femmes illustres du règne de Louis le Grand*, Paris, 1698, 2 vol. in-12. Il n'existe qu'une seule édition de cet ouvrage; mais les libraires, pour tâcher de la débiter, l'ont fait reparaître en 1701 sous le titre de *Recueil de pièces académiques en prose et en vers des personnes illustres du règne de Louis le Grand, sur la préférence des sexes*; et en 1721, sous celui de *les Femmes illustres du règne de Louis le Grand, et sur la différence des sexes, avec des lettres tendres et des réponses sur divers sujets*. Cet ouvrage contient une foule de sonnets, de devises, d'acrostiches, de madrigaux, de lettres et de discours à la gloire des femmes et à la louange du roi. Toutes les pièces ne sont pas de Vertron; il en est un assez grand nombre de plusieurs dames, inconnues aujourd'hui, si l'on en excepte madame Deshoulières, mademoiselle de Scudéry et madame de la Suze. Il est impossible de rien imaginer de plus fade et de plus monotone que cette suite presque interminable de compliments

(1) Il n'existe pas d'édition complète des Œuvres de Vertot. L'édition la plus complète de ses *Œuvres choisies* a été publiée à Paris de 1819 à 1821, en 12 volumes in-8°, qui comprennent : les trois premiers, l'*Histoire des révolutions de la république romaine*; le tome 4, l'*Histoire des révolutions de Suède*; le tome 5, l'*Histoire des révolutions de Portugal*, et cinq *Discours* ou morceaux académiques qui n'avaient point encore été réunis en corps d'ouvrages; les tomes 6 à 12, l'*Histoire de l'ordre des chevaliers de Malte*. Cette édition a été reproduite sous le titre d'*Œuvres de Vertot*, Paris, 1830-1834, 6 vol. in-8°. On peut voir, dans la *France littéraire* de M. Quérard, t. 10, p. 128-131, et dans la suite à cet ouvrage, la *France contemporaine* de M. Rousselot, t. 6, p. 550, les indications bibliographiques des divers ouvrages de Vertot, dont les plus importants ont été réimprimés un grand nombre de fois.

A. B.-T.

(2) Jean-Louis Bergeret vendit sa place d'avocat général au parlement de Metz pour occuper celle de commis de Croissy, ministre d'Etat. La protection de toute la maison Colbert le fit entrer à l'Académie française, en 1685, au préjudice de Ménage. Il mourut le 9 octobre 1694, et eut pour successeur à l'Académie le bon abbé de St-Pierre. Voy. l'*Histoire de l'Acad. française*, par l'abbé d'Olivet, t. 2, p. 326, édit. in-12.

3^e *Prières et affections pour servir d'exercice pendant la sainte messe*, etc., Paris, 1728, in-12, figures. L'abbé Goujet fut l'éditeur de ce volume et l'enrichit d'une préface. 4^e Des vers latins dans le recueil des *Oeuvres* de Santeul. Il a laissé en manuscrit : *Nouvelle traduction en vers français d'une hymne en l'honneur de St-Louis*, des instructions de ce prince à son fils et des litanies royales. L'abbé de Rothelin en possédait une copie in-4^e sur vélin. Outre une *Histoire de Louis XIV* en latin et en français, il promettait le *Dictionnaire historique* des conquêtes de ce prince et quelques autres ouvrages; mais on ignore s'il les a terminés.

W—s.

VERTUE (GEORGE), graveur et antiquaire anglais, naquit à Londres, en 1684, de parents catholiques peu à leur aise. Il fut d'abord placé chez un Français qui gravait des armoiries à Londres. C'était un personnage fantasque, qui un matin laissa là son élève et retourna en France. Vertue, qui n'avait d'ailleurs eu qu'à se louer de lui, ne voulut jamais faire connaître le nom de ce maître. Il travailla ensuite pendant sept ans chez le graveur Michel Wanderguchf. Puis il grava pour son propre compte et commença par dessiner et graver pour l'ornement des livres. La mort de son père fit peser sur lui le soin d'une famille assez nombreuse. Le talent distingué qu'il déploya en gravant un portrait de l'archevêque Tillotson lui mérita un protecteur dans lord Somers. Le célèbre sir Godfrey Kneller lui ouvrit l'entrée de l'académie de peinture, lors de la fondation de cette société, en 1711, et ce fut d'après un tableau de cet artiste que Vertue exécuta le portrait du roi George I^{er}; cette production eut un débit considérable. L'auteur joignait à l'amour de sa profession un vif penchant pour la recherche des monuments antiques : dans cette vue, il parcourut plusieurs provinces de l'Angleterre, souvent dans la compagnie de quelque opulent seigneur ou d'un ami qui partageait ses goûts, notamment avec Harley, comte d'Oxford, Horace Walpole, lord Coleraine, l'historiographe Stephens, le comte de Leicester, l'antiquaire Roger Gale. Une ample moisson de dessins, d'observations, de faits historiques était le fruit de ces excursions, car le voyageur consignait tout sur ses tablettes. H. Finch, comte de Winchelsea, étant président de la société des antiquaires, le nomma graveur de ce corps savant, dont il était déjà membre. On cite parmi les portraits sortis alors de son burin Mat. Prior, Cortez, l'archevêque Warham d'après Holbein, Marie Stuart d'après Zuccherro. En 1730 parurent ses douze portraits de poètes distingués, et cette série estimée fut suivie des portraits de Charles I^{er} et des royalistes qui périrent pour sa cause; avec leurs caractères d'après Clarendon. Le grand succès de l'*Histoire d'Angleterre* de Rapin-Thoyras, succès auquel l'esprit de parti ne fut pas étranger, ayant engagé les

libraires à en publier une édition nouvelle par livraisons hebdomadaires, Vertue se chargea de l'enrichir des images des rois et d'autres ornements. Ce travail l'occupait pendant trois années. La mort de Frédéric, prince de Galles, devenu récemment son Mécène, lui porta un coup sensible. L'affaiblissement de sa vue et d'autres infirmités attristèrent encore sa vieillesse. Il mourut le 24 juillet 1756 et fut inhumé dans le cloître de l'abbaye de Westminster. La manière de ce graveur est un peu froide; mais elle est vraie et correcte. Dans des portraits historiques, il se serait fait scrupule de laisser prendre le moindre essor à son imagination. H. Walpole a donné un catalogue de ses estampes, au nombre de près de cinq cents; après sa mort, cet écrivain spirituel acheta la collection des notes et observations manuscrites (en quarante volumes) rassemblées par Vertue dans la vue d'en former une histoire de l'art, et il en composa un livre à la fois utile et intéressant, piquant surtout par cette teinte de philosophie qui le distingue. Cet ouvrage parut de 1762 à 1771, 5 vol. in-4^e, sous ce titre : *Anecdotes of painting*, etc. (*Anecdotes sur la peinture en Angleterre*, avec un précis sur les principaux artistes et des notes sur les autres arts, recueillies par M. George Vertue); il fut réimprimé de 1765 à 1771, in-4^e. Il en existe une troisième édition augmentée, Londres, 1782, 5 vol. petit in-8^e; une quatrième, 1786, 5 vol.; une cinquième, avec des additions considérables, par James Dallaway, Londres, 1826-1828, 5 vol. in-8^e; une sixième, revue et annotée par M. R.-N. Worman, Londres, 1849, 3 vol. in-8^e, avec 88 portraits et de nombreuses figures sur bois; enfin une septième, Londres, 1862, 3 vol. Ces réimpressions multipliées sont une garantie incontestable de l'intérêt que présente le travail de Vertue. C'est encore Horace Walpole qui a rédigé, d'après les notes de Vertue, les catalogues des tableaux et objets d'art appartenant à Charles I^{er} (Londres, 1757), à Jacques II (1758) et au duc de Buckingham (1758), 3 vol. in-4^e, recherchés en Angleterre. Vertue rédigea un catalogue descriptif de l'œuvre de W. Hollar, graveur cher aux amateurs britanniques; publié en 1745, cet ouvrage reparut en 1754 avec des améliorations importantes. Citons aussi les *Médailles, monnaies et sceaux gravés par G. Vertue, d'après Thomas Simon*, 1733, in-4^e (avec 38 planches), ouvrage curieux, réimprimé en 1780, avec un texte de R. Gough. L.

VÉRUS (AETIUS), César, était petit-fils de Ceionius Commode, qui fut consul l'an 78. Dans sa jeunesse, il portait les noms de Lucius Aurélius Ceionius Commode. Il acquit des connaissances assez étendues dans les lettres; mais la faiblesse de sa complexion ne lui permit pas de s'appliquer aux exercices militaires. On ignore les motifs qui décidèrent l'empereur Adrien à le choisir pour son successeur, en l'adoptant. Cette céré-

monie eut lieu en 135, et fut célébrée par des jeux dans le cirque et par des distributions abondantes au peuple et aux soldats. Le jeune prince reçut alors les noms d'Aetius Vêrus. Nommé d'abord préteur, il fut, peu de jours après, créé César, et envoyé gouverneur dans la Pannonie. Il paraît que Vêrus s'y conduisit avec prudence; et, suivant Spartien, s'il n'acquiesça pas la réputation d'un grand général, il obtint du moins celle d'un bon officier. Il avait été désigné consul pour l'an 136, et il fut continué dans cette charge pour l'année suivante. Etant revenu à Rome pour complimenter l'empereur, il mourut subitement le 1^{er} janvier 138 et fut inhumé dans le tombeau d'Adrien, avec la pompe réservée aux obsèques des membres de la famille impériale. On dit qu'Adrien, prévoyant la mort prématurée de Vêrus, se repentit de l'avoir adopté. Cependant il lui décerna les honneurs de l'apothéose, lui fit dresser partout des statues colossales et bâtir des temples dans quelques villes. Vêrus joignait à tous les avantages extérieurs une éloquence mâle, de la facilité à faire des vers et des talents qui, s'il eût vécu, n'auraient pas été inutiles à l'Etat. Mais il aimait la parure plus qu'il ne convient à un homme, et il porta trop loin le goût de la table et des plaisirs. On lui attribue différents raffinements de luxe et l'introduction dans l'art culinaire des Romains d'une sorte de pâté, nommé tetrapharmaque ou pentapharmaque, parce qu'il était composé de quatre ou cinq sortes de viandes. Ses auteurs favoris étaient Ovide et Martial, qu'il appelait son Virgile, ce qui semble prouver qu'il n'avait pas le goût très-pur. Vêrus avait épousé la fille de Nigrinus, mis à mort, en 119, par ordre d'Adrien; il en eut un fils qui le remplaça dans la faveur de ce prince (*voy.* l'article suivant). On a la Vie d'Aetius Vêrus, par Spartien, l'un des auteurs de l'*Histoire auguste*. W—s.

VÉRUS (LUCIUS AURELIUS), empereur, naquit à Rome le 15 décembre 130, pendant la questure de son père. Adrien, ayant adopté T. Antonin (*voy.* ce nom), l'obligea d'adopter lui-même Marc-Aurèle et le fils de Vêrus, alors âgé de huit ans. Ce jeune prince était bien fait de corps; il avait, avec de la douceur, beaucoup de franchise et de simplicité; mais il tenait de son père un goût très-vif pour les plaisirs et la dissipation. Antonin lui donna les maîtres (1) les plus habiles dans tous les genres. Cependant il fit peu de progrès dans l'étude des lettres et de la philosophie. Il prit en 145 la robe virile; et en 153 il fut nommé questeur, quoiqu'il n'eût pas encore atteint l'âge fixé par les lois. Pendant son exercice, il donna

des jeux au peuple et parut dans le cirque, assis entre Antonin et Marc-Aurèle. Désigné consul en 154, il le fut une seconde fois en 161. Après la mort d'Antonin, le sénat déclara Marc-Aurèle seul empereur; mais ce bon prince s'empressa de créer son frère adoptif César et Auguste, et se l'associa. Vêrus, élevé dans le respect pour Marc-Aurèle, lui montra d'abord la plus grande déférence, et parut vouloir le prendre pour modèle. Cachant sous une apparente gravité son goût effréné pour les plaisirs (1), il affecta de rechercher la société des savants et des philosophes, au point qu'il voulait toujours en avoir quelques-uns près de lui. Il déclara qu'il se regardait moins comme le collègue de Marc-Aurèle que comme son lieutenant, et qu'il serait toujours prêt à le seconder dans ses vues pour le bien public. De son côté, Marc-Aurèle témoignait la plus grande affection à Vêrus; et pour resserrer les nœuds qui les unissaient, il lui promit sa fille Lucile en mariage. Vologèse, roi des Parthes, ayant déclaré la guerre aux Romains, il fut convenu que Marc-Aurèle resterait à Rome et que Vêrus irait prendre le commandement de l'armée destinée à combattre un ennemi redoutable. Marc-Aurèle accompagna Vêrus jusqu'à Capoue; mais dès que celui-ci fut délivré de la surveillance importune de son collègue, il s'abandonna aux plaisirs de la table avec un tel excès, qu'il tomba malade à Canusium (Canossa), où Marc-Aurèle vint le visiter. Après son rétablissement, il s'embarqua pour la Grèce, visita Corinthe et Athènes, et suivant les côtes de l'Asie, s'arrêta dans toutes les villes, pour se livrer à tous les divertissements. Laisant à ses généraux le soin de la guerre, il fixa sa résidence dans Antioche, où il demeura quatre ans, passant l'hiver à Laodicée et la saison des chaleurs à Daphné, célèbre lieu de prostitution. Deux fois seulement, poussé par les conseillers que Marc-Aurèle lui avait donnés, il s'avança jusqu'au bord de l'Euphrate; mais il revint aussitôt à Antioche, prétendant que de cette ville il pourrait plus facilement veiller aux besoins de l'armée. Marc-Aurèle, instruit de sa conduite, jugea convenable de faire partir Lucile pour l'Orient, imaginant sans doute qu'une femme aimable et jeune viendrait à bout de captiver Vêrus et de le ramener de ses égarements. Vêrus alla au-devant de sa femme jusqu'à Ephèse (en 164), moins par l'empressement de la voir que par la crainte que Marc-Aurèle n'eût accompagné sa fille. L'année suivante (165), la guerre ayant été terminée par la soumission des Parthes, Vêrus, quittant à regret l'Orient, revint à Rome triompher pour des victoires qu'il n'avait pas remportées. Le sénat lui confirma les titres de Parthique, d'Arménique et de Médique, qui lui avaient été donnés par les soldats; mais on doit dire, à la louange de Vêrus, qu'il voulut les partager avec Marc-Aurèle. Il ne

(1) Capitolin nous a donné les noms des personnes chargées de l'éducation de Vêrus. Nicomède fut son instituteur. Il eut pour maître de latin Scaurus; de grec, Téléphe, Héphestion et Harpocraton; pour la rhétorique, Apollonius-Discole, Celer Caninius, Hérode Atticus et Cornel. Fronton; enfin pour la philosophie, Apollonius de Chalcis et Sextus, neveu de Plutarque.

(1) Cependant, suivant Capitolin, il avait tant de franchise dans le caractère qu'il ne pouvait en aucune manière se déguiser.

ramenait de la Syrie qu'une troupe d'histrions et de bateleurs; et on l'accusa d'en avoir rapporté le germe de la peste, qui de l'Italie étendit bientôt ses ravages dans tout l'empire. Depuis son retour, Vêrus cessa de montrer la même condescendance pour son collègue. En quittant la table modeste de Marc-Aurèle, il venait s'asseoir à un festin somptueux qu'il avait fait préparer pour ses affranchis, compagnons ordinaires de ses débauches (1); et il passait les nuits à jouer aux dés ou à courir les rues, déguisé, pour chercher des aventures. Passionné pour les courses de chars, il se déclara pour la faction des *Verts* avec tant de partialité, qu'un jour les *Bleus* lui en firent des reproches, sans être retenus par la présence de Marc-Aurèle. Il avait un cheval qu'il nomma l'*Oiseau*, sans doute à cause de sa légèreté. Il le nourrissait de raisins secs et de pistaches, et il portait toujours sa figure en or. Ce cheval étant mort, Vêrus lui fit élever un magnifique mausolée. Sur la fin de l'année 166, les peuples du Nord ayant fait une irruption dans la Pannonie, Marc-Aurèle ne voulut pas laisser à son collègue la conduite de cette guerre. Les deux empereurs se rendirent à Aquilée; mais à leur arrivée, les barbares, effrayés, demandèrent la paix; et Vêrus revint en hâte à Rome, abandonnant à Marc-Aurèle le soin de pourvoir à la sûreté de l'empire. Vêrus fut désigné consul, pour la troisième fois, l'an 167. Deux années après, les barbares ayant renouvelé leurs incursions dans la Pannonie, les empereurs retournèrent à Aquilée; mais la peste les chassa de cette ville, et ils prirent le parti de revenir à Rome passer l'hiver. Ils étaient près d'Altinum (2), assis dans le même char, lorsque Vêrus fut frappé d'une apoplexie, dont il mourut au bout de trois jours, vers la fin de l'année 169, à l'âge de 39 ans. Ses restes, conduits à Rome, furent déposés dans le tombeau d'Adrien. Ce prince dut être peu regretté de Marc-Aurèle; mais les bruits qui coururent que ce dernier avait hâté sa mort n'ont pas besoin d'être démentis. Vêrus, par la licence de ses mœurs, égala peut-être les empereurs les plus débauchés (3). Cependant on ne doit point le comparer à Caligula, à Néron, puisque l'histoire ne lui reproche aucun acte de cruauté. On a des médailles de ce prince dans tous les métaux. Sa vie, par J. Capitolin, l'un des auteurs de l'*Histoire auguste*, est écrite sans ordre et présente des contradictions frappantes. W-s.

VERVILLE. Voyez BEROALDE.

VERVOORT (ADRIEN), avocat à la cour royale de Paris, était Belge de naissance, et très-religieux en même temps que très-éclairé. Il fut plus

remarqué comme consultant que comme orateur, et comme écrivain habile que comme praticien. Sa mort eut lieu en 1846. On a de lui : 1° *les Tarifs en matière civile, commerciale et criminelle expliqués et commentés par A. Vervoort*, Paris, 1829, in-8°; 2° *la Liberté religieuse selon la charte*, Paris, 1830, in-8°; très-estimable ouvrage dont l'inspiration fut due au concours proposé par la Société de la morale chrétienne, sur la législation relative à l'exercice de la liberté religieuse en France, et qui valut une mention honorable à l'auteur. L—RC.

VERWEY (JEAN) ou *Phorbæus* (1), savant humaniste, naquit à Delft, en 1648. Il acheva ses études à Utrecht, sous le célèbre J.-G. Grævius, qui l'aima comme un fils, et dont il reçut, dans la suite, des preuves multipliées d'attachement. Etant entré dans la carrière de l'enseignement, il fut nommé recteur du gymnase de Goude; mais il ambitionnait de passer sur un plus grand théâtre. On sait que, dès 1678, il fit des démarches pour obtenir le rectorat de Leyde; sa demande fut appuyée vivement par Nicolas Heinsius, son ami; ce ne fut qu'en 1687 qu'il quitta Goude pour aller occuper à la Haye la place de recteur et la chaire de langue grecque. Il remplit ce double emploi d'une manière brillante, et mourut en 1692. On a de lui : 1° *Medulla Aristarchi Vossiani*, Goude, 1670, in-8°; souvent réimprimé. C'est un bon abrégé de grammaire latine, tiré des ouvrages de Vossius, de Sanchez, de Scioppius et de la *Méthode de Port-Royal* (voy. LANCELOT). 2° *Nova via docendi græca*, etc., Goude, 1684 ou 1691, in-8°; ibid., 1702, avec l'*Index nomin. græcorum* de R. Kettel, Amsterdam, 1710. Cette grammaire a longtemps été suivie dans les écoles de Hollande. Verwey préparait, dès 1678, une édition du *Lexique* d'Hesychius, pour laquelle il avait reçu des secours, notamment de Nicolas Heinsius et de Henri de Valois. Quelques-unes de ses remarques ont été publiées par Alberti dans son édition d'Hesychius (voy. ce nom). Dans le même temps, il s'occupait de la rédaction d'un *Lexique grec, latin et flamand*, sur le plan de l'*Indiculus universalis* du P. Pomey (voy. ce nom); mais il ne paraît pas qu'il l'ait terminé. On trouve trois lettres de Verwey à Nicolas Heinsius, dans le *Sylloge epistolarum* de Burmann, t. 2, p. 830. W—s.

VERZASCHA (BERNARD), originaire d'une famille de Locarno, réfugiée pour cause de religion à Bâle, naquit dans cette ville, en 1629, et y mourut en 1680. Il étudia la médecine à Bâle, en Allemagne, en Angleterre et en France, et il exerça son art avec succès dans sa patrie, recherché de plusieurs princes voisins. Il occupa des places de magistrature, ainsi que celle de premier médecin dans sa ville natale. Il se fit connaître par son *Herbier, ou Description des*

(1) Capitolin a décrit un festin de douze convives, donné par Vêrus, et qui coûta six millions de sesterces, ou sept cent cinquante mille livres de notre monnaie.

(2) Altino, dans la marche Trévise.

(3) C'est le jugement qu'on en doit porter après avoir lu Capitolin. Cependant le même historien dit en commençant la *Vie de Vêrus* : « Ce prince ne fut ni bon ni mauvais; s'il ne brilla pas « par des vertus, il ne se souilla pas non plus par des crimes. »

(1) C'est la traduction de son nom en grec.

plantes, avec figures, publié en allemand à Bâle, en 1678. On a encore de lui : 1° *Rivierius contractus*, 1663; 2° *Observ. medicar. centuria*, 1678, et plusieurs traités sur l'apoplexie et la paralysie. U—1.

VERZOSA (1) (JEAN), littérateur et poète distingué, naquit en 1523, à Saragosse, d'une famille honorable. A l'âge de quinze ans il vint à Paris, et y donna des leçons de langue grecque avec un tel succès, qu'il avait, dit-on, jusqu'à mille auditeurs. La guerre entre l'Espagne et la France ayant été déclarée, tous les Espagnols reçurent l'ordre de sortir du royaume; et Verzosa se rendit à Louvain, où ses talents le firent promptement connaître. Peu de temps après, Charles-Quint le fit venir à Ratisbonne, et le chargea de diverses commissions dont il s'acquitta très-bien. Il accompagna, comme secrétaire, Diego Hurtado de Mendoza, l'un des ambassadeurs de Charles-Quint au concile de Trente. Mendoza ayant été nommé gouverneur de Toscane, il le suivit à Sienne, et ne négligea rien pour le détourner de prendre des mesures rigoureuses qui finirent, comme il l'avait prévu, par soulever les habitants (voy. MENDOZA). Verzosa se trouvait en Angleterre à l'époque de la conclusion du mariage de Philippe II et de Marie (1554). De retour en Espagne, il y fut employé par le ministre Gonzale Pérez, puis attaché à l'ambassade de Rome. On lui donna la commission de rechercher dans les archives du Vatican les titres constatant les droits de Philippe sur les divers Etats qui formaient son immense apanage. Il était occupé de ce travail quand il mourut, le 24^e février 1574, à l'âge de 51 ans. L'historien de Thou (liv. 59) loue la prudence et la capacité de Verzosa. Il joignait à la connaissance des langues anciennes et de plusieurs langues modernes beaucoup de talent pour la poésie, et, ce qui n'est pas aussi rare chez les gens de lettres qu'on ne cesse de le répéter, une grande habileté pour les affaires. On cite de lui : 1° *De laudibus B. Petri Arbuesi, magistri Epilæ, carmen heroicum*, Paris, 1544, Saragosse, 1613. Il n'avait que seize ans quand il publia ce poème sur le martyre de Pierre d'Epila. 2° *Liber de prosodiis græcæ linguæ*, Louvain, 1544, in-8°, très-rare. La bibliothèque de Paris en possède un exemplaire. 3° *Carmen epicinium in navalem victoriam Joannis Austriaci, devicta ad Echinadas Turcarum classe*, Salamanque, 1572. Ce poème, dans lequel l'auteur célèbre la victoire remportée par don Juan d'Autriche (voy. ce nom), à Lépante, a eu plusieurs éditions; mais il n'en est pas moins très-rare. 4° *Epistolarum libri 4, versibus scripti*, Palerme, 1575, in-8°; Alcalá de Henarès, 1577, in-8°, avec des commentaires de l'auteur, de Louis de Torrès, archevêque de Mont-Réal, et du cardinal de Granvelle. Les Espagnols mettent ces épîtres à côté de celles d'Horace. Il est sûr que

(1) Ou *Berzosa*. Il est inscrit sous ces deux noms dans la table du Catalogue de la bibliothèque de Paris.

Verzosa, qui s'y est évidemment proposé le poète latin pour modèle, imite souvent avec assez de bonheur la négligence de sa versification et la spirituelle familiarité de son style. 5° *Charina sive Amores*, Amsterdam, 1781, in-12, avec une préface d'Ignace Affo del Rio, commissaire de la marine espagnole en Hollande. Diego Dormer a recueilli des lettres et des vers de Verzosa dans son ouvrage intitulé *Prograssos de la historia en el regno de Aragon*, Saragosse, 1680, in-fol., p. 548 et suivantes (1). On sait qu'en 1555 il venait de terminer un *Commentaire* sur Tacite, et qu'il traduisait les *Saturnales* de l'empereur Julien (voy. Grég. Mayans, *Specimen Biblioth. hispanæ*, p. 125); mais ces deux ouvrages n'ont point paru. Enfin il avait entrepris une *Histoire du roi Philippe II*, que sa mort prématurée l'empêcha de terminer. Outre les auteurs déjà cités, on peut consulter la *Bibl. hispana* d'Antonio. Seelen a placé Verzosa dans son livre *De præcœcibus eruditis*, page 67. P—ot et W—s.

VESALE (2) (ANDRÉ) naquit à Bruxelles, en décembre 1514, d'un apothicaire attaché au service de la princesse Marguerite, tante de Charles-Quint, et gouvernante des Pays-Bas. Avant Vesale, l'anatomie humaine méritait à peine le nom de science, et c'est à bon droit qu'il en est regardé comme le créateur. Chez les anciens, le contact ou même le seul aspect d'un cadavre imprimait une souillure que de nombreuses ablutions et une multitude d'autres pratiques expiatoires pouvaient à peine effacer. Dans le moyen âge, la dissection d'une créature faite à l'image de Dieu passait pour une impiété digne du dernier supplice. Vainement, au temps des républiques italiennes, Mundinus, professeur de médecine à Bologne, offrit, de 1315 à 1318, le spectacle nouveau de trois cadavres humains, publiquement disséqués; le scandale ne se répéta point. Mundinus lui-même, effrayé par l'édit encore récent du pape Boniface VII, ne tira point de ces dissections tout l'avantage qu'elles semblaient lui promettre. Cependant les ténèbres de la barbarie devinrent par degrés moins épaisses. Les découvertes de la poudre à canon, de l'imprimerie et du nouveau monde, faites en moins d'un siècle, imprimèrent un nouveau cours aux destinées de l'espèce humaine : les chefs de l'Eglise permirent, allèrent même jusqu'à favoriser l'étude de cette partie de l'anatomie, dont la connaissance est indispensable aux peintres

(1) Les lettres sont en espagnol et les vers en latin.

(2) C'est de la ville de Wesel, au duché de Clèves, que la famille Vesale, qui en était originaire, a tiré son nom. L'exercice de la médecine était comme héréditaire dans cette famille. Pierre Vesale, trisaïeul de celui qui fait le sujet de cet article, la pratiqua dans le 15^e siècle et publia des commentaires sur Avicenne. Jean Vesale, son bisaïeul, fut médecin de Marie de Bourgogne, première femme de l'empereur Maximilien I^{er}, et professeur à l'université de Louvain. Everard Vesale, son aïeul, joignait aux connaissances médicales celle des mathématiques; outre quelques traités sur cette dernière science, on a de lui des commentaires sur les livres de Razi et sur les quatre premières sections des Aphorismes d'Hippocrate. Enfin son père était apothicaire.

ainsi qu'aux sculpteurs. Protégés par Jules II et Léon X, Michel-Ange, Raphaël d'Urbino, Léonard de Vinci dessinèrent d'après nature les muscles que la peau seule recouvre; mais cette étude superficielle, suffisante aux beaux-arts, était d'un faible avantage pour la science. Au milieu de ce mouvement général des esprits, qui rend les premières années du 16^e siècle si remarquables pour l'observateur; lorsque la doctrine de l'examen venait relever l'esprit humain accablé depuis si longtemps sous le joug de l'autorité, Vesale naquit dans la contrée de l'Europe qui partageait alors avec l'Italie l'avantage d'être la plus riche et la plus éclairée. Destiné par ses parents à l'exercice de la médecine, il se prit d'une telle passion pour l'anatomie, qu'on le voit à Louvain d'abord, puis à Paris, surmontant avec un courage admirable tous les dégoûts et même tous les dangers alors attachés à ce genre de travaux, disputer leur proie aux vautours, pour composer un squelette avec les os des individus condamnés au dernier supplice. Passant des jours entiers soit au cimetière des Innocents, soit à la butte de Montfaucon, au milieu des cadavres, il surpassa bientôt son maître, Gonthier d'Andernach (*voy. Jean GONTHIER*), qui n'hésita point à confier la publication de ses ouvrages à Vesale, à peine âgé de vingt-cinq ans; c'était en 1538. Voyageant ensuite, et passant de Bâle en Italie, il y fut précédé d'une telle renommée, que les gouvernements de ce pays s'efforcèrent de l'y retenir par de grands avantages, et qu'il fut chargé d'enseigner publiquement l'anatomie, de 1540 à 1544, d'abord à Pavie, puis à Bologne, et enfin à Pise. C'est dans cet intervalle, en 1543, que parut à Bâle la première édition de sa grande anatomie, avec des planches attribuées dans le temps au Titien. Vesale était à peine âgé de vingt-huit ans, et, selon l'expression de Sénac, il avait découvert un nouveau monde. Pour la première fois, en effet, les organes de l'homme se trouvèrent décrits, tandis que jusque-là on s'était contenté d'anatomiser les singes, le porc et d'autres animaux réputés semblables à l'homme; aussi l'admiration fut universelle: de toutes parts les élèves accouraient aux cours de Vesale: les maîtres eux-mêmes descendaient de leurs chaires désertes, et venaient grossir la foule de ses auditeurs. Quelques-uns toutefois ne voyaient point sans envie un tel succès: Sylvius, entre autres, sous prétexte de défendre Galien, poursuivit Vesale au milieu de ses triomphes, et soutenant, contre l'évidence, que le célèbre médecin de Pergame avait disséqué des cadavres humains, s'oublia jusqu'à ce misérable jeu de mots, heureusement intraduisible, *Vesalium non esse, sed Vesanum*. Charles-Quint, averti par la renommée, éleva Vesale au poste éminent de son premier médecin, et l'appela près de lui. Enlevé à la science, Vesale quitta l'Italie, et traversant Bâle, gratifia l'école de médecine de cette ville d'un

squelette, don alors précieux, conservé depuis avec une vénération religieuse. L'écorce de kina, nouvellement découverte, avait rendu la santé au puissant monarque; Vesale célébra les vertus du nouveau remède dans une lettre publiée à Ratisbonne (1546), ouvrage de critique bien plus que de matière médicale; car les observations relatives à l'écorce de kina, regardée comme une racine, y tiennent moins de place que sa défense contre ses adversaires, auxquels il prouve sans réplique que les descriptions de Galien ont été faites d'après des singes et non sur les organes de l'homme. Attaché à Charles-Quint en qualité de médecin de ses armées, en particulier pendant ses guerres contre François I^{er}, Vesale eut maintes occasions de poursuivre ses expériences sur le squelette humain. Vesale passa au service de Philippe II, lorsque, dégoûté des affaires et du monde, son maître abdiqua l'empire pour finir ses jours dans la solitude. Homme de cour, devenu à peu près étranger à l'anatomie, il sortit momentanément d'un trop long sommeil pour répondre à Fallope, dont l'*Anatomie*, publiée en 1551, renfermait un grand nombre de découvertes, et indiquait plusieurs corrections à faire dans celle de Vesale. Disciple de ce grand maître, Fallope ne s'était point écarté du respect qu'il lui devait. Vesale, en publiant sa défense, parut, il faut l'avouer, au-dessous de lui-même; c'est le jugement qu'en portent en ces termes ses deux illustres éditeurs, Boërhaave et Albinus: *Aulicis obnoxius, totus obsequiis, haeret cerebro, vera negat, sæpe minus proba asserit*, etc. Cependant riche, puissant et considéré à cette cour de Madrid, où affluaient les trésors du nouveau monde, et qui, à cette époque, exerçait sur les autres Etats de l'Europe une si grande influence, Vesale jouissait de sa gloire et favorisait de tout son crédit l'étude de l'anatomie, autant du moins que cela était possible en Espagne, à côté de l'inquisition, et sous un prince tel que Philippe II, lorsqu'une accusation singulière vint, dit-on, le précipiter dans l'abîme du malheur. On prétendit qu'ouvrant le cadavre d'un gentilhomme, dans le but de découvrir les causes de la mort, le cœur avait palpité sous le tranchant du scalpel, crime invraisemblable que la mort devait expier; et, chose inouïe, la postérité, comme les contemporains, n'a élevé aucun doute sur la réalité du fait qui donna lieu à cette accusation absurde. Quels témoins en déposèrent? Pour mettre le cœur à découvert, il faut ouvrir la poitrine, couper les cartilages, scier les côtes, enlever le sternum, faire, en un mot, des incisions longues, profondes et bien capables de ranimer la vie avant que le cœur puisse être aperçu, par la division du péricarde. Afin de donner quelque vraisemblance à l'accusation, on peut supposer que l'un des spectateurs penché et s'appuyant sur le cadavre aura fait refluer le sang veineux dans les oreillettes; un frémissement obscur, un mouvement ondu-

toire en résultant, on aura vu dans cet effet mécanique quelque signe de vie, et jeté un cri d'effroi répété par les ennemis de Vesale, trop heureux de cette occasion de le perdre. Bientôt l'ignorance, l'envie et la mauvaise foi dénaturèrent le fait en l'exagérant; l'inquisition demanda la mort du coupable, et les prières de Philippe II obtinrent difficilement, dit-on, que la peine fût commuée en un pèlerinage à la terre sainte. Telle est la version répandue, à la fin du 16^e siècle, sur les causes du départ et de la mort du grand anatomiste. Il est plus vraisemblable que, devenu l'objet de la jalousie des courtisans, ou mêlé à quelque intrigue politique, il se sera volontairement exilé. Quoi qu'il en soit, Vesale s'achemina jusque vers Jérusalem, de compagnie avec Malatesta, général des troupes de Venise. Ballotté par des fortunes diverses durant ce périlleux voyage, il fut, à son retour, jeté par la tempête sur les côtes de l'île de Zante, où il mourut de faim, peut-être aussi de fatigue et par suite des souffrances endurées pendant ce pénible voyage, le 13 octobre 1564. La république de Venise l'appela à l'université de Padoue, veuve cette même année de Gabriel Fallope, ravi par une mort prématurée; en sorte que s'il fût revenu de son pèlerinage, Vesale aurait succédé à son élève dans la chaire d'anatomie de l'université de Padoue, que ces deux grands hommes ont tant illustrée. S'il faut en croire Albinus et Boërhaave, auteurs de l'excellente biographie de Vesale, renfermée dans la préface de la collection complète de ses *Oeuvres*, les moines espagnols lui firent cruellement expier ses éternelles plaisanteries sur leur ignorance, leur costume et leurs mœurs. Les inquisiteurs saisirent avec avidité l'occasion offerte pour se débarrasser d'un savant incommode. Comme Socrate chez les anciens, et tant d'hommes illustres parmi les modernes, Vesale mourut donc victime de cette guerre tantôt sourde et tantôt déclarée que les apôtres de l'erreur et du mensonge firent de tout temps aux scrutateurs de la nature et de la vérité. La grande anatomie de Vesale, *De corporis humani fabrica, libri 7*, sortit des presses de Jean Oporino, de Bâle, pour la première fois, en 1543, in-folio. Une seconde édition augmentée, corrigée par l'auteur, également avec figures, fut publiée aussi à Bâle, en 1555. Depuis lors, cet ouvrage a été plusieurs fois réimprimé : à Venise, en 1604; à Lyon, en 1632, à Francfort, en 1604 et en 1632, avec les planches originales réduites, et d'autres fois sans planches; un grand nombre de traductions en ont été faites dans toutes les langues de l'Europe. Mais de toutes les éditions des ouvrages de Vesale, aucune n'est plus exacte et plus complète que celle qui a été publiée à Leyde, en 1725, par Herman Boërhaave et Berman Sigefred Albinus; là se trouvent rassemblés tous les ouvrages de l'auteur. Cette collection, en deux volumes in-folio, avec figures,

est surtout précieuse par la préface dont les illustres éditeurs l'ont ornée; outre l'anatomie, elle renferme : 1^o la lettre publiée à Ratisbonne, Venise et Bâle, en 1546, sous ce titre : *Epistola ad Joachimum Roëlants, etc., rationem modumque propinandi radicis chynæ decocti, quo nuper invictissimus Carolus V imperator usus est, pertractans, et præter alia quædam, etc.*; cette lettre n'est guère qu'une œuvre de critique et tend à établir la supériorité de la salsepareille employée comme remède contre la maladie vénérienne. 2^o La réponse à Fallope, écrite en 1561, et qui parut à Venise, en 1564, sous ce titre : *Anatomicarum Gabrielis Fallopii observationum examen*, et enfin sa grande chirurgie, *Chirurgia magna, libri 7*, compilation qu'un Vénitien, Prosper Bogarucci, publia à Venise, en 1568, quatre ans après la mort de Vesale : ce grand nom fut sans doute alors employé à tromper le public par une fraude dont, comme on le voit, l'espèce n'est pas nouvelle. Après un long silence, les Belges se sont empressés de rendre justice au mode de Vesale; on a vu se succéder rapidement les *Etudes sur sa vie et ses écrits*, par M. A. Burygraye, Gand, 1841, et deux éloges écrits, l'un par M. Mersseman, Bruges, 1845; l'autre, en latin, par M. Weynauts, Louvain, 1846. Il a été publié aussi à Florence, 1861, une intéressante et complète étude sur Vesale, par Démétrius Sicuro. Voyez aussi l'*English cyclopædia* de Knight. R.-c.-v.

VESLING (JEAN), célèbre anatomiste, naquit en 1598, à Minden, en Westphalie. Son père, qui voulait lui donner une brillante éducation, le conduisit à Vienne, en Autriche, où le jeune Vesling termina avec succès ses cours d'humanités et de philosophie. Il se rendit ensuite à Padoue, pour se livrer à l'étude de l'anatomie et de la physiologie. En 1628, la république de Venise ayant refusé les fonds nécessaires aux exercices anatomiques, Vesling partit pour le Caire avec le consul de Venise, dont il était le médecin. Après avoir parcouru l'Egypte, il alla à Jérusalem, où il fut reçu chevalier du Saint-Sépulcre. De retour à Venise, Vesling fit des cours particuliers d'anatomie et de botanique avec un tel succès, que les élèves désertaient les écoles publiques pour venir profiter de ses leçons. La république s'empressa de faire l'acquisition d'un homme aussi distingué et le nomma, en 1632, à la première chaire d'anatomie, vacante à l'université de Padoue. Quoiqu'il fût un peu sourd et qu'une sorte de bégayement l'empêchât de parler avec aisance, on ajouta à ses fonctions celles de professeur de chirurgie et de botanique; mais ne pouvant suffire à ce surcroît de travail, il demanda de remplir seulement la chaire d'anatomie et de botanique, en conservant la direction du jardin. Dans l'intention de rendre celui-ci un des plus riches de l'Europe, il sollicita et obtint, en 1648, la permission d'aller herboriser dans l'île de Candie et quelques autres contrées du Levant.

Après une abondante moisson de plantes nouvelles, recueillies avec des peines excessives, il revint à Padoue, épuisé de fatigues, et y mourut prématurément, le 30 août 1649. Nous avons de Vesling : 1° *De cognato anatomici et botanici studio oratio*, Padoue, 1638, in-4°; 2° *Observationes et notæ ad Prosperi Alpini librum de plantis Egypti, cum additamento aliarum plantarum ejusdem regionis*, Padoue, 1638, in-4°. Ray a profité de ce travail de Vesling. 3° *Syntagma anatomicum, publicis dissectionibus in auditorum usum diligenter aptatum*, Padoue, 1644, in-4°, sans figures; Francfort, 1644, in-12; Padoue, 1647, in-4°, avec figures et de nombreuses additions; ibid., 1677, 1728, in-4°; Amsterdam, 1659, in-4°, par les soins de Gerard Blaeu, qui y fit beaucoup d'augmentations; ibid., 1666, in-4°; Utrecht, 1696, in-4°; traduit en allemand, Leyde, 1652, in-4°; Nuremberg, 1676, 1688, in-8°; en hollandais, Leyde, 1661, in-8°; en anglais, par Culpepper, Londres, 1653, in-fol.; en italien, Padoue, 1709, in-fol. Ce précis anatomique a dû son grand succès à l'exactitude qui se remarque dans la description des organes, non moins qu'au style très-pur dans lequel il est écrit. Vesling est le premier qui ait représenté par le dessin les vaisseaux lactés dans l'homme et les quatre veines pulmonaires; mais ses planches ne sont pas bonnes. 4° *Catalogus plantarum horti patavini*, Padoue, 1642, 1644, in-12; 5° *Opobalsami veteribus cogniti vindicia: accessit parænesis ad rem herbariam*, Padoue, 1644, in-8°; 6° *Observationes anatomicae et epistolæ medicae*, Copenhague, 1664, in-8°, avec la dissertation de T. Bartholin, *De insolitis partus humani viis*, la Haye, 1740, in-8°. Cet écrit posthume de Vesling, publié par les soins de Thomas Bartholin, contient des faits curieux et des expériences intéressantes. Il y est question du moyen artificiel dont se servent les Egyptiens pour faire éclore les poulets sans le secours de l'incubation, moyen qui consiste à placer une grande quantité d'œufs dans des fours spacieux que l'on chauffe à une température égale à celle que les poules communiquent aux œufs. Vesling observa, presque en même temps que Pecquet, le tronc commun des vaisseaux lactés et lymphatiques. Le 13 mai 1649, il fit part de cette découverte à T. Bartholin, et alors il ne pouvait avoir connaissance de celle de Pecquet; car l'ouvrage de ce dernier ne parut qu'en 1651. Dans cette même année 1649, qui fut celle de sa mort, Vesling démontra les vaisseaux lactés du mésentère et les lymphatiques de l'estomac, en présence des docteurs Bevilacqua et Grégoire Horst; mais il ne connut point le véritable usage du canal thoracique. R—D—N.

VESPASIANO, savant bibliophile, né dans le 15^e siècle, à Florence, exerçait l'état de libraire en cette ville, où son érudition le faisait rechercher et estimer de tous les amis des lettres. Versé dans l'hébreu, le grec et le latin, il connaissait

tous les ouvrages mis au jour dans ces différentes langues, et les appréciait avec goût. Suivant Sozomène de Pistoie, son contemporain, les rois et les princes, les évêques et les souverains pontifes avaient fréquemment recours à ses lumières. Il fut employé par le grand-duc Cosme de Médicis à recueillir les livres et les manuscrits qui formèrent le fonds de la bibliothèque Laurentienne. On a de Vespasiano : 1° les *Vies* de plusieurs prélats, insérées dans l'*Italia sacra* d'Ughelli; 2° celles des papes Eugène IV et Nicolas V, qui ont été publiées par Muratori, dans le tome 25 des *Rerum italicarum scriptores*; 3° quelques autres notices biographiques restées inédites, mais citées par Tiraboschi, dans la *Storia della letteratura italiana*. On conservait à la bibliothèque Nani un opusculé de Vespasiano : *Lamento di Italia*, composé en 1480, au sujet de la prise d'Otrante par les Turcs (*voy. le Catal. Nani*, p. 3). La bibliothèque Laurentienne possède plusieurs lettres adressées à Vespasiano par les savants de son temps. W—s.

VESPASIEN (TITUS FLAVIUS VESPASIANUS), dixième empereur romain, naquit dans une bourgade voisine de Rieti, le 17 novembre de l'an de Rome 760, cinq ans avant la mort d'Auguste. Il eut pour aïeul T. Flavius Pentro, qui, après avoir combattu à Pharsale, en qualité de centurion dans l'armée de Pompée, se retira dans sa petite ville pour exercer des fonctions analogues à celles de commissaire-priseur. Le père de Vespasien, T. Flavius Sabinus, publicain en Asie, mérita par sa douceur et son intégrité que plusieurs villes conservassent son portrait avec cette inscription : *Au publicain honnête homme*. Élevé par son aïeule maternelle Tertulla, dans une petite métairie, près de Cosa en Toscane, le jeune Vespasien contracta ces habitudes d'une vie simple et frugale qui firent de lui tout à tour un excellent soldat, un empereur sage et économe. Toujours il hérita les lieux où il avait passé son enfance : toujours il garda un souvenir tendre de la modeste et vénérable matrone qui avait guidé ses premiers pas dans la vie. Parvenu au trône, il ne voulut faire aucun changement à la rustique habitation qu'avait occupée Tertulla; et aux jours de fête, il buvait dans une petite tasse d'argent qui lui avait appartenu. Arrivé au terme de sa paisible adolescence, il ne formait d'autres vœux que de passer ses jours dans une heureuse médiocrité; mais il fut poussé malgré lui dans les voies de l'ambition, par sa mère Vespasia Polla, qui, fière du chemin rapide que faisait dans la carrière des honneurs T. Flavius Sabinus, son fils aîné, ne cessait d'accabler de reproches le jeune Vespasien, qu'elle traitait de *valet de son frère* (1). Il

(1) Après avoir passé par toutes les magistratures curules, Sabinus fut consul substitué sous Néron, puis préfet de la ville. Les soldats qui, à la mort de Galba, disposaient de toutes les places, le confirmèrent dans cette dignité (an de Rome 820). A la

brigua donc et obtint, non sans peine, l'édilité (l'an de Rome 709), et fut chargé, en cette qualité, de la police de la ville et du soin d'entretenir la propreté des rues. Caligula, trouvant qu'il s'acquittait de ses fonctions avec négligence, lui fit jeter de la boue sur sa robe; et dans la suite la flatterie ne manqua pas d'interpréter cette mésaventure comme ayant été le présage de la bonne fortune à laquelle Vespasien était parvenu. Il fut ensuite préteur sous Caligula, dont il se ménagea la faveur par toutes sortes de flatteries, jusqu'à prendre la parole en plein sénat pour se féliciter de l'honneur que lui avait fait ce prince de l'admettre à sa table. Il se déshonora aussi par son mariage avec Domitia, qui avait été la concubine d'un chevalier romain, et dont la naissance était si équivoque qu'il fallut une sentence judiciaire pour établir qu'elle était de condition libre. C'est de Domitia que naquirent Titus et Domitien, que les destins appelaient à occuper le trône impérial après leur père. Sous le règne de Claude, Vespasien parvint par la protection de l'affranchi Narcisse au commandement d'une légion. Il fit d'abord la guerre en Germanie, puis dans la Grande-Bretagne, que Jules César avait plutôt visitée que conquise. Vespasien y livra trente combats, prit vingt villes, soumit diverses peuplades, fit prisonniers plusieurs rois bretons, et s'empara de l'île appelée Vectis (Wight). L'empereur lui fit décerner, par le sénat, les ornements du triomphe, et dès lors, selon Tacite, les destins montrèrent au monde Vespasien (1). Il fut, bientôt après, décoré du sacerdoce, puis du consulat. La mort de Claude arrêta les progrès de sa fortune. Pendant les premières années du règne de Néron, il vécut dans la retraite, ne cherchant qu'à se faire oublier d'Agrippine, à qui tous les amis de Narcisse étaient odieux. Toutefois il devint proconsul d'Afrique, à son rang comme consulaire. Les historiens ne s'accordent pas sur la manière dont il se conduisit dans cette province : si l'on en croit Tacite, il s'attira la haine et le mépris des peuples (2); d'après Suétone, il les gouverna avec une intégrité parfaite. Mais ce dernier convient que, dans une sédition, la multitude jeta des raves à la tête du proconsul; il est difficile de croire qu'un magistrat sans reproche eût été exposé à une pareille insulte. Au reste, il est certain qu'il ne s'enrichit pas dans son proconsulat d'Afrique. Il en revint perdu de dettes, et se vit obligé d'engager tous ses biens à son frère Sabinus, pour ne pas faire banqueroute. Il rétablit bientôt sa fortune par d'indignes manœuvres qui lui valurent le surnom de *Maquignon*, mais qui ne l'empêchèrent pas d'obtenir quelque crédit à la cour de Néron. Cependant, il finit par

encourir la disgrâce du prince, parce qu'il eut la maladresse de s'assoupir au théâtre, dans le moment où l'empereur occupait la scène. Vespasien fut durement réprimandé par l'affranchi Phébus, et il fallut les plus vives sollicitations pour le sauver. Cette leçon ne le corrigea pas : lorsque Néron se rendit en Grèce pour y disputer le prix dans tous les jeux, l'inhabile courtisan s'endormit encore une fois pendant que le prince faisait entendre sa voix *divine* : on le chassa de la cour, il fut réduit à se cacher : sa perte paraissait inévitable; et, selon Tacite, il n'échappa que par l'ascendant de sa destinée (1). Dans sa retraite, il s'attendait, à chaque instant, à voir arriver un émissaire du tyran pour lui donner la mort, lorsqu'à sa grande surprise il fut appelé au commandement de l'armée destinée à réprimer la révolte des Juifs. Ce choix s'explique par le besoin qu'avait Néron d'un général habile, mais dont l'importance politique ne pût lui porter ombrage. Vespasien répondit parfaitement à ce qu'on attendait de sa capacité. « C'était, dit Tacite, un guerrier infatigable, marchant tous les jours à la tête des troupes, traçant lui-même son camp, nuit et jour observant l'ennemi, et dans l'occasion combattant de sa personne, indifférent sur sa nourriture, se distinguant à peine du moindre soldat par ses vêtements et son extérieur; enfin, à la cupidité près, comparable aux anciens généraux. » Il entra d'abord dans la Galilée, s'empara de plusieurs villes et fut dignement secondé par Titus, son fils aîné (*roy. Titus*), et par Titus Trajanus, père de l'empereur Trajan. Vespasien aurait pu dès lors former le siège de Jérusalem; mais il voulait auparavant faire la conquête de toute la Judée, afin de tenir cette ville formidable pour ainsi dire cernée de toutes parts; il voulait d'ailleurs laisser l'immense population qui surchargeait cette capitale se détruire par ses propres dissensions. Ses officiers étaient d'un avis contraire : « Notre apparition devant Jérusalem, leur dit-il, réunira tous les partis contre nous; nous pouvons espérer de vaincre sans coup férir; et une conquête qui est le fruit de la prudence m'a toujours paru préférable à celle dont les armes ont tout l'honneur. » Le moment était venu où, maître de tout le pays, le prudent général n'avait plus qu'à couronner ses exploits par cette dernière conquête, lorsque la nouvelle de la mort de Néron l'engagea à ralentir ses efforts (an de Rome 820). Il était si loin de songer à l'empire pour lui-même, qu'il s'empressa d'envoyer Titus, son fils, offrir sa soumission au nouvel empereur; mais la mort prompte de Galba, suivie de la lutte engagée entre Othon et Vitellius, ces deux rivaux également indignes du trône, inspira aux légions de l'Orient la pensée de suivre l'exemple des armées d'Occident, qui

mort d'Othon, il fit prêter par les troupes sous ses ordres le serment de fidélité à Vitellius.

(1) *Et monstratus fatis Vespasianus* (Agricol.).

(2) *Proconsulatum... famosum invisumque egerat.* (*Hist.*, I, 2, p. 97.)

(1) *Annales*, liv. 16, chap. 5.

trois fois depuis la mort de Néron disposèrent de l'empire. Mucien, gouverneur de la Syrie, égalait, surpassait peut-être le crédit de Vespasien; mais loin d'aspirer au trône il aimait mieux en disposer en faveur de son collègue. Tout conspirait alors à l'élévation de la famille des Flaviens : à Rome, après la mort de l'empereur Othon, le préfet du prétoire, Flavius Sabinus, frère de Vespasien, se vit plutôt courtisé par Vitellius, qu'il ne le recherchait lui-même : en Egypte, en Chypre, en Grèce, les oracles ne cessaient de prédire les hautes destinées de Vespasien. Les Juifs enfin, abusant des saintes Écritures, à l'exemple de l'historien Josèphe, appliquaient à ce vieux général les prophéties relatives au Messie. Titus accueillait avec confiance toutes ces prédictions. L'enthousiasme des soldats était d'ailleurs pour son père et pour lui le plus sûr des oracles. Dans cette circonstance, Vespasien offrit au monde le spectacle unique d'un homme qui se faisait violence pour accepter l'empire. Il voulut que son armée prêtât serment à Vitellius; et quand il eut prononcé la formule, le silence fut unanime. Assez longtemps encore, il résista aux vœux de toute son armée et de toutes les provinces de l'Orient. Il puisait dans son attachement pour Sabinus, son frère, dans son amour pour ses deux fils, les principaux motifs de cette honorable hésitation. Il craignait de les exposer aux dangers d'un projet dont on ne peut sortir que par le succès ou par la mort. Enfin, dans une assemblée nombreuse des amis de Vespasien, Mucien, par ses discours, emporta son consentement. Le plan de conduite du futur empereur fut conçu avec une haute prévoyance. Titus devait rester en Judée, avec une partie des légions de l'Orient; Mucien se porter en Occident, à la tête d'une armée, pour attaquer les légions fidèles à Vitellius; et Vespasien se rendre à Alexandrie, afin de réduire, s'il en était besoin, par la famine l'Italie, qui tirait ses subsistances de l'Égypte. Mais le bonheur surprenant de Vespasien rendit superflues des mesures si sagement combinées. A peine arrivé dans la capitale des Ptolémées, le nouvel empereur fut salué par le gouverneur de la province, qui lui amena deux légions. Cette proclamation eut lieu le 13 juillet 820 de Rome (69 de J.-C.); et c'est de ce jour que Vespasien datait son avènement. Tandis que Mucien marchait vers le Danube, les légions qui gardaient ce fleuve, sans attendre son arrivée, décidèrent la querelle en faveur de Vespasien. Sous la conduite d'Antonius Primus, elles battirent, près de Crémone, les troupes qui, peu de mois auparavant, avaient donné l'empire à Vitellius; mais les détails de cette guerre civile trouvent plus convenablement leur place dans la notice sur cet empereur (*roy. VITELLIVS, Aulus*). Si cette révolution fut prompte, elle ne laissa pas d'être sanglante; entre autres victimes illustres, elle coûta la vie au frère aîné

de Vespasien, qui était préfet de Rome. Ce personnage aurait pu, après la défaite de Vitellius, s'offrir pour chef au peuple, et terminer lui-même la guerre civile en faveur de son frère. « Il convenait à Sabinus, dit Tacite, qu'un frère « lui dût l'empire, il convenait à Vespasien que « personne n'effaçât son frère. » Sabinus, soit par jalousie contre Vespasien, soit parce que le sang et le carnage répugnaient à la douceur de son caractère, préféra traiter de la paix. A la suite de plusieurs conférences, il fit signer à Vitellius un acte d'abdication. La populace de Rome, les partisans de Vitellius, ne permirent pas à celui-ci d'exécuter ses engagements. Il se vit forcé de rentrer dans le palais impérial. Sabinus fut assiégé dans le Capitole; et l'incendie de ce lieu révéré assura le triomphe des Vitelliens. Une soldatesque furieuse traîne le frère de Vespasien devant Vitellius, qui, se rappelant les généreux ménagements qu'avait eus pour lui Sabinus, pendant leurs fréquentes entrevues, le reçut avec bonté; mais il ne put le sauver. On trancha la tête à l'infortuné consulaire, et son corps fut traîné aux Gémonies. « Telle fut, dit « Tacite, la fin d'un homme qui certainement « n'était point sans mérite. Il avait servi trente-cinq ans la république avec une réputation brillante, à l'armée et dans Rome. Son équité et son désintéressement étaient irréprochables; seulement il parlait trop, et durant les sept années qu'il gouverna la Mésie, et les douze ans qu'il exerça la préfecture de Rome, c'est le seul défaut que la voix publique lui ait reproché. Sur la fin de sa vie, il parut à quelques-uns se comporter sans habileté et sans énergie; le plus grand nombre vit en lui un homme modéré, qui voulait épargner le sang de ses concitoyens; et ce qui n'est pas contredit, c'est qu'avant l'élévation de Vespasien à l'empire, Sabinus faisait toute la gloire de leur famille. Sa mort fut agréable à Mucien; et il est certain qu'elle fut avantageuse à la tranquillité publique, en ce qu'elle prévint la concurrence entre deux hommes, dont l'un était le frère, et l'autre se croyait le collègue de Vespasien. » Le meurtre de Vitellius suivit de près l'assassinat de Sabinus. Antonius Primus était maître de Rome : Domitien, qui depuis le siège du Capitole s'était dérobé à tous les regards, se montra aux partisans de son père, dès qu'il n'y eut plus de danger. Il fut proclamé César, et bientôt après, le sénat décerna à Vespasien tous les titres de la souveraine puissance, par un décret fameux connu sous le nom de loi *royale*. Cet acte se trouve en substance dans Tacite; et pour qu'il ne restât aucun doute sur ce fait, le temps a conservé sur une table qu'on voit encore au Capitole, un fragment de cette loi. Le droit d'assembler le sénat, de soumettre à ses délibérations cinq objets dans une seule séance, d'approuver ou de rejeter ses résolutions, de proposer pour les emplois civils et militaires, de

prendre toutes les mesures d'ordre ou d'utilité publique, de déclarer la guerre, de faire la paix, de conclure les traités, etc.; tels étaient les principaux articles de cette loi fameuse. On doit louer Vespasien de n'avoir pas dédaigné de paraître devant le sénat une puissance qu'il ne devait réellement qu'à son armée. Il répondit à ce décret par une lettre, dans laquelle, s'exprimant avec une dignité modeste, il promettait un gouvernement doux, sage et conforme aux lois. Ce langage contrastait avec le despotisme insolent de Mucien, qui commençait en tyran sanguinaire ce règne dont Vespasien allait faire bénir les bienfaits. Pendant toute l'année qui suivit son avènement, le nouvel empereur ne quitta point l'Orient. Mucien, à Rome, ordonna quelques exécutions sanglantes, que vraisemblablement Vespasien présent n'eût point jugées nécessaires. Il fit périr le fils de Vitellius encore enfant, et Calpurnius Galerianus, fils de ce Pison qu'on avait voulu élever au trône à la place de Néron (voy. PISON). Le seul crime de Galerianus était son nom et les grâces de sa jeunesse, selon Tacite, qui étaient l'entretien du peuple. Un autre membre de cette famille, L. Pison, gouverneur d'Afrique, fut encore la victime de Mucien, qui l'accusait, mais sans preuve, de vouloir supplanter Vespasien. Telle était l'estime qu'on portait au caractère de ce prince, que personne ne lui attribuait la moindre part à ces mesures cruelles; tout l'odieux en retomba sur Mucien. Il ne tint pas à cet homme, qui s'arrogeait toute l'autorité souveraine et n'en laissait que le titre à Vespasien, que le nouveau règne ne fût celui des délateurs qui remplissaient le sénat. Lorsque cette compagnie voulut envoyer vers l'empereur une députation chargée de lui remettre tous les pouvoirs, ce fut en vain qu'Helvidius Priscus, gendre de Thraséas, proposa que les députés fussent désignés par les magistrats, et non par le sort. « Il importe, disait-il, à l'honneur de la république et du prince, qu'on ne lui envoie que des hommes irréprochables. Vespasien a été l'ami de Thraséas et de Soranus; s'il ne convient pas de punir leurs accusateurs, il convient encore moins de les mettre en évidence dans une occasion d'éclat. Il est utile d'ailleurs que le prince soit averti, par les choix du sénat, des sujets qu'il doit estimer, et de ceux qu'il doit craindre. » Dès ce moment le sénat devint le théâtre des discussions les plus animées: les honnêtes gens appelaient sur les délateurs une vengeance bien légitime; et Musonius ne la réclama pas en vain contre Publius Celer, l'infâme accusateur de Soranus, son ami. Curtius Montanus, ainsi qu'Helvidius Priscus, crurent le moment favorable pour réclamer le châtiment d'Aquilius Regulus, le plus méchant et le plus impudent des hommes, et d'Eprius Marcellus, le persécuteur de Thraséas; mais ces grands coupables restèrent impunis. Domitien proposa d'oublier

les anciennes animosités, et de jeter un voile sur le malheur des temps. Mucien, dans un long discours, opina plus ouvertement en faveur des délateurs; « et, selon Tacite, les pères conscris, « après avoir fait quelques pas vers la liberté, « voyant l'obstacle, s'arrêtèrent. » La conduite de Mucien rendait les Romains plus impatients de voir l'empereur. Toutes les circonstances semblaient se réunir pour qu'il leur devint plus cher. Il n'était venu à Alexandrie que pour affamer Rome et l'Italie, dans le cas où le parti de Vitellius y triompherait. Loin d'avoir besoin de recourir à ce moyen odieux, il apprit, à son arrivée, qu'Antonius Prinus, avec lequel il n'avait aucune liaison, avait vaincu pour lui à Crémone, et l'avait fait reconnaître empereur dans Rome. Ainsi il dut son élévation à la guerre civile, sans avoir eu le malheur de la faire. Le prompt rétablissement de la paix dans l'empire lui épargna l'alternative fâcheuse d'un refus mortifiant ou d'une coupable acceptation, lorsque les ambassadeurs de Vologèse, roi des Parthes, vinrent à Alexandrie lui offrir, de la part de leur maître, un secours de 40,000 hommes de cavalerie. Son premier soin fut d'envoyer à Rome, soumise à ses lois, des vaisseaux chargés des blés d'Égypte. Ces subsistances ne pouvaient arriver plus à propos; car, dans toute l'Italie, il n'y avait plus de grains que pour dix jours. La superstition romaine, qui avait entouré de prodiges le berceau de la puissance des Césars, ne manqua pas de consacrer l'élévation des Flaviens. Tacite, qui malgré sa gravité est quelquefois crédule, raconte, d'après des témoins oculaires et qui n'ont plus, dit-il, d'intérêt à tromper, plusieurs prodiges qui annonçaient la faveur du ciel, et je ne sais quelle inclination des dieux pour Vespasien. Selon lui, ce prince opéra, soit par son toucher, soit avec sa salive, des guérisons miraculeuses. Ce fut de la capitale des Ptolémées qu'il envoya l'ordre de rétablir le Capitole qui venait d'être incendié. La mauvaise conduite de Domitien troublait le bonheur de son père, qui se voyait si glorieusement remplacé par Titus dans la conduite de la guerre contre les Juifs (voy. TIRUS); mais bien différent, Domitien n'usait de l'influence que lui donnait le rang de son père, que pour se livrer aux débauches les plus scandaleuses et aux caprices les plus déréglés. En un seul jour, il s'avisa de distribuer plus de vingt emplois considérables, soit dans la capitale, soit dans les provinces. Vespasien, habitué à manier l'ironie, écrivit à son fils, en le remerciant de ne lui avoir pas encore envoyé un successeur. Au bout d'une année (1), ce prince, après avoir parcouru l'Ionie et la Grèce, arriva par mer en Italie. Tous les ordres de l'État l'attendaient comme le restaurateur de l'empire. On était générale-

(1) Proclamé le 1^{er} juillet 820 de Rome, il n'était pas encore arrivé dans cette capitale le 21 juin 821, jour auquel fut posée la première pierre du Capitole restauré.

ment fatigué de la domination de Mucien. Domitien s'était déjà fait connaître assez pour se faire craindre. Toute la route, depuis Brindes jusqu'à Rome, était bordée d'une foule innombrable. Vespasien gagna tous les cœurs par la facilité de son abord, et par la simplicité de ses manières; on lui savait gré de montrer, au lieu du faste d'un empereur, la modestie d'un magistrat qui se souvenait d'avoir eu des égaux. La tâche qu'il avait à remplir était immense. Toutes les parties de l'administration se trouvaient dans un désordre affreux : les prodigalités des règnes précédents avaient tellement ruiné le trésor, qu'à son avènement Vespasien lui-même déclara qu'il ne fallait pas moins de cinq milliards pour assurer l'existence de l'empire. L'activité, l'économie, la fermeté du vieil empereur réparèrent tant de maux. Depuis un siècle le serment militaire et la fidélité des troupes semblaient appartenir exclusivement à la famille des Césars. La chute rapide de Galba, d'Othon et de Vitellius avait appris à regarder les empereurs d'une famille étrangère à celle des Césars, comme leurs créatures et comme les instruments de leur licence. Vespasien, né dans l'obscurité et qui ne tirait aucun lustre de ses ancêtres, eut besoin d'autant d'adresse que de fermeté pour réprimer ces dangereuses dispositions. Les prétoriens d'ailleurs, et les légions qui jusqu'au dernier moment étaient demeurées fidèles à Vitellius, conservaient un profond ressentiment de leur défaite. Il cassa les plus mutins et réduisit les autres à l'observation de la plus exacte discipline. Quant aux légions auxquelles il devait l'empire, loin de les flatter par une molle complaisance, il leur fit attendre longtemps les récompenses d'usage. Il réforma, en sa qualité de censeur, le sénat et l'ordre équestre, bannissant de ces deux corps les sujets indignes, et les remplaçant par les hommes les plus recommandables; mais peut-être prodigua-t-il trop la première dignité de l'empire en portant à quatre mille les familles sénatoriales. Il créa plusieurs nouveaux patriciens, et dans cette promotion, la dernière dont l'histoire romaine fasse mention, on cite le vertueux Agricola, qui eut Tacite pour gendre, Titus Trajanus, illustre général, père de l'empereur Trajan, enfin Arrius Antoninus, et Annius Verus, dont l'un fut aïeul maternel de l'empereur Antonin, et l'autre, de Marc-Aurèle. Comme le cours de la justice avait été longtemps interrompu, les tribunaux se trouvaient dans l'impossibilité de décider tous les procès dont ils étaient surchargés. Une chambre de justice, nommée par Vespasien, décida, avec autant de promptitude que d'équité, des contestations que les parties désespéraient de voir terminer. Il restaura les finances entièrement ruinées, soit en rétablissant comme provinces des pays que Néron avait déclarés libres, entre autres la Grèce; soit en remettant sur pied les douanes, dont Vespasien haussa les droits en même temps

qu'il en ajouta de nouveaux. Il créa aussi des impôts de la classe de ceux que les modernes appellent indirects. Les Romains murmuraient; ils taxaient Vespasien d'avarice. Les étrangers mêmes ne l'épargnaient pas dans leurs railleries. Les Alexandrins l'avaient surnommé *six oboles*; et ce trait fameux de l'impôt sur les urines, dont ce prince plaça, dit-on, le produit sous le nez de Titus, en lui demandant si cet argent sentait *mauvais*, nous paraît une satire allégorique; car on ne saurait concevoir la perception d'un pareil droit. Au reste, sans ces impôts, il eût été impossible de rétablir la discipline dans l'armée et l'ordre dans l'administration. Les dépenses énormes que les empereurs étaient obligés de faire pour le peuple et pour les soldats excédaient de beaucoup les ressources légales. Les citoyens romains étaient affranchis de toute espèce d'impôts : les tributs ne portaient que sur les peuples conquis; et quand un empereur n'était pas à la fois économe et ingénieux à se procurer de l'argent, il fallait qu'à l'exemple des Caligula, des Claude, des Néron, il se créât des ressources par des condamnations sanglantes toujours accompagnées de la confiscation des biens (1). Ce fut donc la plus impérieuse nécessité qui porta Vespasien à se procurer de l'argent par des moyens qu'on a peine à concevoir de la part d'un prince d'ailleurs irréprochable. Sa justice était vénale; mais tous les historiens conviennent que jamais il ne reçut d'argent pour condamner un innocent, bien qu'il en reçût quelquefois pour absoudre un coupable. C'était l'affranchie Cénis, concubine de l'empereur, qui faisait, en son nom, le trafic de toutes les faveurs du pouvoir. Souvent il ne rougissait pas de s'en mêler lui-même. Un de ses officiers lui demandait une intendance pour un prétendu frère. L'empereur, suspectant cette parenté, et se doutant bien que la recommandation n'était pas désintéressée, manda le candidat, se fait compter la somme que celui-ci avait promise à son protecteur, et lui donne l'emploi désiré. L'officier, ignorant tout ce qui s'était passé, revient à la charge auprès du prince : « Je te conseille de chercher un autre frère, lui dit Vespasien, car celui que tu croyais le tien est devenu le mien. » Comme il voyageait en litière, le conducteur s'arrêta sous prétexte qu'une de ses mules était déterrée : un plaideur saisit ce moment pour présenter une requête à l'empereur : celui-ci se douta du tour : « Combien as-tu gagné à *ferrer ta mule* ? » dit-il au muletier. Et il le força de partager. Ce mot est devenu proverbe. Suétone prétend que Vespasien employait à dessein dans les finances des hommes avides, afin d'avoir lieu, plus tard, de confisquer le produit de leurs exactions. « Ce sont, disait-il, des éponges qu'il faut laisser remplir, pour les

(1) Ce fait est établi d'une manière péremptoire dans le *Discours préliminaire* en tête de la traduction de Tacite, par Dureau de Lamalle.

« presser ensuite. » Il faisait en quelque sorte parade de son amour de l'argent. Le bon emploi que Vespasien faisait de l'argent de son trésor peut, jusqu'à un certain point, lui faire pardonner les moyens honteux dont il usait pour le remplir (1). La libéralité d'un grand prince se montrait dans les monuments qu'il fit élever; dans les routes qu'il fit construire; dans les secours qu'il accordait, soit aux villes frappées de quelque fléau, soit aux familles ruinées par quelque désastre; dans les soins qu'il donnait à l'instruction de la jeunesse, en instituant des professeurs richement rétribués par l'Etat; enfin dans les encouragements qu'il accordait aux poètes et aux artistes. Parmi les monuments dont il embellit Rome, on peut citer un temple érigé à la Paix, un autre en l'honneur de Claude, à qui il devait sa fortune, enfin ce vaste et magnifique amphithéâtre qui subsiste encore sous le nom de Colisée. On a déjà parlé de la restauration du Capitole. Pour que nul citoyen ne se crût exempt de travailler à ce monument, l'empereur lui-même ne dédaigna pas d'emporter sur son dos les décombres qui en obstruaient la place. Ennemi de la fausse gloire, il fit graver sur les édifices publics qu'il reconstruisait, non pas son nom, mais celui de leurs premiers auteurs. Pour de telles dépenses, il ne connaissait pas l'économie : il y voyait le double avantage d'orner la capitale de l'empire, et d'occuper les citoyens pauvres. Un ingénieur avait inventé une machine pour transporter, à peu de frais, au Capitole, des colonnes d'une grandeur énorme. Vespasien loua l'invention, récompensa généreusement son auteur; mais il ne voulut pas en profiter : « Il faut, lui dit-il, que le menu peuple « puisse gagner sa vie. » Rien n'était plus modique que les dépenses personnelles de ce prince. Il vivait sur le trône des Césars avec toute la simplicité d'un soldat : « En quoi il fit voir clairement, observe Dion Cassius, que quand il avait établi des impositions sur le peuple, il n'avait point eu d'autre intention que de pourvoir aux nécessités publiques, sans chercher à entretenir ses plaisirs. » Cet esprit d'économie fut le caractère distinctif des meilleurs empereurs de Rome, entre autres, d'Auguste, de Trajan, d'Antonin, de Marc-Aurèle et de Pertinax. Avare de son temps, prodigue de sa peine, Vespasien était persuadé que la vie d'un empereur doit être une vie toute de travail; et dès la pointe du jour, jusque bien avant dans la nuit, il n'était occupé que d'affaires publiques. Il ne se borna pas à faire des lois contre le luxe de la table et des habillements; il donna l'exemple : ses repas, ses vêtements avaient toute la simplicité antique. Le désir de plaire et de ressembler au prince, dit Tacite (2), fit plus que les lois, les châtiments et la crainte; et la réforme que Vespasien opéra

subsistait encore sous Trajan. Il prit aussi quelques mesures pour arrêter les excès de cette honteuse dépravation qui, depuis le règne de Tibère, avait été autorisée par l'exemple du prince. Cependant, tel était le relâchement de la morale chez les Romains d'alors, que Vespasien put passer pour un prince de mœurs sévères bien que chaque jour, au retour de la promenade, il eût coutume de passer quelques instants soit avec Cénis, sa concubine, soit avec quelque autre affranchie (1); mais ces plaisirs, peu délicats, ne prenaient jamais sur le temps qu'il consacrait aux affaires. Ennemi de tout ce qui indiquait la mollesse, il révoqua un jeune officier qui s'était présenté à lui couvert de parfums : *J'aimerais mieux*, dit-il avec indignation, *que vous sentissiez l'ail*. Loin de chercher à dissimuler la médiocrité de son origine, il semblait la mettre en évidence par son attachement pour certains meubles de famille, qu'il conservait précieusement, et qui attestaient la pauvreté de ses ancêtres. Il trouva cependant des flatteurs pour lui fabriquer une généalogie qui remontait jusqu'à Hercule. Vespasien se moqua d'eux, et ce fut la seule récompense qu'ils reçurent de leur adulation. Il aimait si peu la pompe des cérémonies, que le jour qu'il triompha des Juifs avec Titus, son fils, excédé de la longueur de cette solennité, il s'écria avec une franchise pleine de bonhomie : « Il me sied bien, « à l'âge où je suis, d'avoir voulu me décorer « du triomphe, comme si cet honneur n'était pas « au-dessus de mes ancêtres et de moi ! » Il méprisait tellement la vanité des titres, qu'ayant reçu de Vologèse une lettre avec cette suscription fastueuse : *Arsace, roi des rois, à Flavius Vespasien*, il suivit dans sa réponse la même étiquette, et écrivit : *Flavius Vespasien, à Arsace, roi des rois*. Abordable pour tous ses sujets, il abolit l'indigne coutume de fouiller ceux qui approchaient l'empereur : aucun garde n'interdisait l'entrée de son palais. Il vivait familièrement avec les sénateurs, les invitait à sa table, et mangeait chez eux sans cérémonie. Il témoigna toujours la plus grande déférence pour le sénat, et il se plut à conserver au gouvernement impérial les formes républicaines. Jamais ces prédictions, ces présages sinistres qui, sous les derniers empereurs, avaient causé la mort de tant d'innocents, n'eurent d'influence sur l'esprit de Vespasien. On l'exhortait à se méfier de Métius Pomponianus, né, disait-on, sous des astres qui lui promettaient l'empire. Vespasien, au lieu d'ordonner la mort de cet homme, comme auraient fait Claude, Néron ou Vitellius, le créa consul, et dit à ceux qui cherchaient à l'effrayer : « S'il devient empereur, il « se souviendra que je lui ai fait du bien. » Aucun prince ne fut moins vindicatif, ni moins sanguinaire. Les supplices les plus justement infligés l'affectaient jusqu'aux larmes. Les combats des

(1) *Male partis optime usus est* (Suétone).

(2) *Annales*, liv. 3, chap. 55.

(1) *Accubante aliqua pallaciarum quas in defunctæ locum Cænidis plurimas constituerat* (Suétone).

gladiateurs, spectacle si cher à tous les Romains, n'avaient aucun charme pour lui. Il dota magnifiquement la fille de Vitellius. L'affranchi Phébus, qui, sous Néron, avait offensé Vespasien disgracié, en fut quitte pour une raillerie, quand il se présenta, pour la première fois, devant Vespasien empereur. Ce prince ne s'offensa jamais de la plaisanterie : affichait-on contre lui quelque placard satirique, comme c'était dès lors l'usage à Rome, il y répondait par une autre satire, se défendant avec les mêmes armes dont il était attaqué. Toutefois certains philosophes le contraignirent à des rigueurs bien éloignées de son caractère : c'étaient des stoïciens qui, confondant l'esprit de révolte avec l'amour de la liberté, manifestaient une aversion décidée pour la monarchie, et appelaient de tous leurs vœux le retour de la république. Fort circonspects sous les tyrans qui avaient précédé Vespasien, ils abusaient de la douceur de ce prince pour attaquer sans cesse par leurs discours séditeux les fondements d'une autorité qu'ils auraient dû respecter et chérir. Vespasien patienta longtemps ; mais entraîné par les conseils de Mucien, plutôt que par son propre ressentiment, il bannit de Rome tous les stoïciens, à l'exception de Musonius, qui se distinguait des autres par une conduite décente et réservée. Les deux plus fougueux, Hostilius et Démétrius, furent relégués dans les îles. Le premier déclamaient contre la monarchie, lorsqu'on vint lui annoncer sa condamnation : il n'en poursuivit pas moins le cours de sa diatribe. Le second refusa d'obéir ; il affecta même de se montrer à Vespasien, sans le saluer : « Tu fais ton possible pour que je t'ôte la vie, » dit le sage prince, mais je ne tue point un « chien qui aboie. » Il fut pourtant forcé d'en venir à des rigueurs extrêmes contre deux autres membres de cette secte, qui étaient rentrés furtivement dans Rome. Diogène, l'un d'eux, osa invectiver Titus en plein théâtre, sur sa liaison avec Bérénice : il fut arrêté et fustigé. Éras, son compagnon, croyant en être quitte pour quelques coups de verges, imita, surpassa même l'insolence de Diogène. Il fut jugé plus criminel que celui dont l'exemple ne l'avait pas corrigé, et eut la tête tranchée. L'exil et la mort du sénateur Helvidius Priscus, gendre de Thraséas, est un des souvenirs les plus fâcheux du règne de Vespasien : on connaît peu les détails de cette affaire. L'histoire de Tacite nous manquant dès les premières années du règne de ce prince : on sait seulement qu'Helvidius Priscus, loin d'imiter la conduite noblement réservée de son beau-père, sembla par des bravades hors de saison prendre à tâche d'insulter Vespasien. Il lui refusait le titre de César : étant préteur, il ne fit dans ses actes aucune mention de l'empereur : il lui résista souvent en face dans le sénat avec un emportement qui passait toute mesure. Vespasien se lassa de tant d'insolence : il finit par se persuader

que tous ces éclats cachaient des desseins coupables contre l'autorité impériale. Mucien, toujours porté aux rigueurs despotiques, ne manqua pas d'aigrir ces soupçons : à la première scène que renouvela l'audacieux sénateur, les tribuns du peuple se saisirent de sa personne ; il fut fait contre lui une procédure dont on ignore les détails, mais qui se termina par la déportation de l'accusé. Vespasien envoya ensuite l'ordre de le tuer. Il s'était fait violence pour en venir à cette extrémité, et bientôt il révoqua son ordre ; mais on lui fit croire qu'il était trop tard, et Helvidius fut exécuté. Un acte du règne de cet empereur qui n'admet aucune apologie, c'est la rigueur cruelle dont il usa envers Epponine et Sabinus (*roy. EPPONINE*). Il versa, dit-on, des larmes en prononçant la mort de cette héroïne de l'amour conjugal et celle de son époux : il n'en est alors que plus blâmable de n'avoir pas, dans cette circonstance, consulté son cœur, plutôt qu'une politique malentendue. Ici, l'on ne peut pas dire que Vespasien ait cédé aux suggestions de Mucien : ce général était mort peu de temps auparavant. La longanimité du prince avait été plus d'une fois mise à l'épreuve par ce sujet puissant, qui, prétendant lui avoir donné l'empire, agissait d'égal à égal avec Vespasien, qui voulait bien le souffrir. La reconnaissance était chez lui plus forte que le sentiment même légitime de sa dignité. Il n'adressa jamais à Mucien qu'en secret des reproches trop mérités : aux yeux du public, il ne cessa de le combler de marques d'estime et d'affection. Trois fois il le décora de la pourpre consulaire. Ces relations avec Mucien sont peut-être ce qu'il y a de plus honorable dans la vie de Vespasien : car trop d'exemples prouvent que des princes d'ailleurs estimables n'ont jamais pu souffrir, dans un sujet à qui ils devaient le trône, des prétentions à une reconnaissance égale au bienfait. Il reste à indiquer les événements généraux du règne de Vespasien, et qui par conséquent appartiennent à l'histoire. On y compte trois guerres : 1^o celle des Juifs, commencée sous Néron, et terminée par Titus, l'an 822 de Rome, 71 de J.-C. ; 2^o celle des Bataves et des Gaulois, ayant pour chef Civilis (*roy. Claudius CIVILIS*), et qui, grâce à l'habileté de Céréalis (*roy. Petilius CÉRÉALIS*), général de Vespasien, se termina par la soumission de ces peuples (an de Rome 821, 70 de J.-C.). Enfin l'expédition d'Agricola (*roy. Cnæus Julius AGRICOLA*) dans la Grande-Bretagne, commencée la dernière année du règne de Vespasien, et qui fut achevée l'an 85 de J.-C., sous Domitien. Sans parler de la soumission de la Judée, Vespasien réduisit en provinces romaines la Comagène, partie septentrionale de la Syrie, la Lycie, la Pamphylic et la Cilicie, qui formaient le royaume d'Antiochus (an 72 de J.-C.). A l'occasion de quelques troubles qui s'élevèrent dans la Grèce, que Néron avait rendue à la liberté,

Vespasien réunit pour jamais ce pays à l'empire, et déclara que les Grecs avaient désappris à être libres. Il traita de même Rhodes, Samos et les îles de la mer Égée (an 73 de J.-C.). Ce prince avait dépassé sa 69^e année, et sa verte vieillesse semblait lui promettre encore d'assez longs jours, lorsqu'il fut attaqué de la maladie qui le conduisit au tombeau, non par de vives souffrances, mais par un affaiblissement progressif. Conservant jusqu'au bout sa sérénité d'âme, il tournait en plaisanterie et les présages, dont par un zèle malentendu ses serviteurs cherchaient à l'effrayer, et l'apothéose qui allait lui être décernée. « Je m'aperçois que je commence à devenir dieu, » disait-il gaiement, à mesure que sa situation devenait désespérée. Malgré son extrême langueur, il n'interrompit pas un instant ses occupations accoutumées : il vaquait aux affaires, il donnait audience dans son lit; enfin, se sentant défaillir, il fit un dernier effort pour se lever, disant qu'il faut qu'un empereur meure debout; puis, s'étant fait habiller, il expira entre les bras de ses officiers, le 24 juin de l'an de Rome 830 (79 de J.-C.), après un règne de dix ans. Il fut, depuis Auguste, le premier empereur qui ait reconcilié avec la monarchie le peuple romain, fatigué de cinquante-six ans de tyrannie. Seul entre les douze Césars, il finit de sa mort naturelle (car celle d'Auguste même n'est pas sans soupçon de poison); seul enfin il eut son fils pour successeur. On possède plusieurs médailles et des bustes de ce prince : il avait dans les traits une contraction permanente qui lui donnait l'air d'un homme qui fait de violents efforts. Suétone rapporte à ce sujet une anecdote qui prouve à quel point Vespasien tolérait la plaisanterie; mais on ne saurait reproduire convenablement un pareil trait dans notre langue (1). Outre Suétone, Dion Cassius, Aurélius Victor et Paul Orose, ont écrit avec plus ou moins de sécheresse le règne de Vespasien. On peut lire sur ce prince une savante dissertation de A.-G. Cramer, intitulée : *D. Vespasianus, sive de vita et legislatione T. Flavii Vespasiani imp. commentarius*. Un Allemand, C.-J. Heinbrod, a publié en latin une vie de Vespasien, 1835, in-4°.

D—R—R.

VESPUCCI ou VESPUCE. Voyez AMÉRIC.

VESTIER (ANTOINE), peintre de portraits, naquit à Avallon (Yonne), le 28 avril 1740. Après avoir voyagé longtemps en Hollande et en Angleterre, il revint en France et se fixa à Paris, où il épousa, le 26 avril 1764, mademoiselle Marie-Anne Réverand, fille d'un émailleur, ce qui explique les quelques émaux dont il fut l'auteur. Toutefois, il s'adonna principalement à la miniature et au portrait à l'huile. Il fut agréé à l'Académie royale de peinture le 30 avril 1785,

sur divers portraits, notamment celui de sa fille, Marie-Nicole, grand comme nature, épouse de François Dumont, peintre également et membre de l'Académie; madame Dumont est représentée peignant le portrait de son père; cette toile remarquable, propriété du petit-fils de Dumont, figurait en 1864 à l'exposition des Beaux-Arts de Melun. Vestier fut reçu académicien le 30 septembre 1786, sur le portrait de Pierre, qui est conservé à l'école des Beaux-Arts. Vestier débuta en 1782 et 1783 au salon organisé par Pahlm de la Blancherie, à l'hôtel Villayer, puis exposa au Louvre de 1785 à 1806; il mourut à Paris, le 24 décembre 1824, et il a été gravé par Levilain, Ingouf et de Longueil. Cet artiste se recommande principalement par la manière dont il a su traiter les draperies, les étoffes et habiller les personnages; son coloris autrement laisse peut-être à désirer, et l'on pourrait lui reprocher, ce qui est grave chez un portraitiste, de n'avoir pas su communiquer toujours à ses physionomies la vie et le modelé.

B. DE L.

VESTRI (Louis, acteur italien), naquit à Florence le 24 août 1781. Son père était conseiller du grand duc. Il étudia d'abord la chirurgie, qu'il pratiqua ensuite à l'hôpital de Ste-Marie Majeure. Au moment de quitter cet établissement charitable, il se prit d'amour pour une jeune fille; mais, à ce que disent les biographes, cette passion fut purement platonique et solitaire, mais peut-être influa-t-elle sur sa vocation. Reçu à quelque temps de là chez Alfieri, il joua chez lui le rôle de Gomez dans *Philippe*, et il le fit aux applaudissements de cet écrivain célèbre. Ce n'était cependant pas le genre tragique qui devait le plus faire ressortir son talent. Une compagnie de comédiens qui se trouvait à Reggio et qui manquait d'acteurs, lui fournit l'occasion de déployer pour la première fois son aptitude comique. Il croyait s'aventurer, mais en réalité il se produisit avec succès dans le rôle de *Merval* de la *Clémentine* de Dorvigni. Depuis, il marcha de succès en succès, à ce point qu'on le proclama le premier sujet de la scène italienne. Il réussissait dans les types les plus variés, et l'on disait de lui qu'il faisait pleurer et rire à volonté. Inutile d'ajouter que sauf les rares occasions amenées par les événements dont l'Italie fut le théâtre, Vestri n'eut guère à faire preuve de sa science chirurgicale. Mais l'acteur fut applaudi presque partout : à Florence, à Livourne, à Milan et Trieste. On a vu Vestri élève chirurgien d'abord platoniquement amoureux; cette passion, qui a le privilège de défrayer le roman et le théâtre, joua un grand rôle dans la vie de l'acteur, et l'on raconte, qu'ayant présenté à son père une jeune Vénitienne dont il était éperdument amoureux, il ne sut que répondre à cette brusque question paternelle : Est-ce là ta femme? Le pauvre Vestri n'aurait eu que le temps de reprendre son chapeau et de rentrer chez lui avec la femme qu'il aimait. Les

(1) Staturâ fuit quadratâ.... vultu veluti nitentis. Unde quidam urbanorum non infacte, siquidem petenti ut et in se aliquid diceret; dicam, inquit, quum ventrem exonerare desieris (Suét., in Vespas.).

larmes de celle-ci, les supplications de ses amis, l'engagèrent enfin à l'épouser, et alors il la présenta de nouveau, cette fois sans encombre, à son père. D'autres amours marquèrent encore dans la vie de Vestri. Sauf ces entraînements, il n'y avait rien à reprendre dans le caractère de l'homme, représenté comme bon et généreux. Vestri, que ses compatriotes surnommaient le Roscius de l'Italie, mourut à Bologne en août 1841. On trouve à son sujet une page intéressante dans les *Etudes critiques* de Tommaso. Z.

VESTRICIUS SPURINNA. *Voyez* SPURINNA.

VESTRIS (GAETANO-APOLLINE-BALTHAZAR), célèbre danseur, naquit à Florence, le 18 avril 1729. Son vrai nom de famille était *Vestri*. Etant fort jeune, il reçut à Paris des leçons du fameux Dupré, et ne tarda pas à faire briller les plus heureuses dispositions. Son début à l'Opéra, en 1748, lui valut de nombreux applaudissements. Il fut reçu en 1749, et devint, en 1753, membre de l'académie de danse, qui avait été fondée par Louis XIV. De fréquentes excursions à Stuttgart, où le grand duc de Wurtemberg avait un beau théâtre, procurèrent au jeune Vestris les moyens de s'exercer avec une liberté qu'il ne trouvait pas toujours à l'Opéra de Paris. Ses progrès furent tels, qu'à la retraite de Dupré, il fut jugé digne de remplacer ce fameux danseur, et qu'on le surnomma à son tour le *Dieu de la danse*, titre que, dans l'ingénuité de son amour-propre, il se donna bientôt lui-même, en prononçant toutefois ces mots avec un accent italien dont on s'est plus d'une fois moqué. Tout en admirant jusqu'à l'enthousiasme les talents de Vestris, qu'on appelait aussi le *beau Vestris*, parce que la nature l'avait doué d'une riche taille et d'une figure noble, les habitués de l'Opéra ne se faisaient aucun scrupule de le railler sur la haute opinion qu'il avait de son mérite. On prétendait qu'il se mettait sans difficulté au nombre des trois grands hommes du siècle; et même que dans cet illustre triumvirat il s'adjugeait la première place (*moi, Voltaire et le grand Frédéric*). On ajoute qu'ayant un jour été applaudi avec transport, il donna majestueusement sa jambe à baiser à un jeune élève qui lui exprimait une sorte d'adoration. Laharpe enfin rapporte l'anecdote suivante, au sujet d'une représentation au profit de la Capitation. « Il s'y passa « une scène assez amusante. Le duc de Bourbon « arriva au moment où Vestris dansait. On reçut « le prince, qui est très-aimé, avec des battements « de mains multipliés. Vestris prit pour lui tous « les applaudissements, et redoubla ses efforts « d'une manière si marquée, que le public s'en « aperçut et en rit beaucoup. Vestris même était « si animé, qu'il dansait encore après que les « violons eurent cessé. » Ce *grand homme du siècle* avait le titre et les émoluments de maître de ballets; mais ses compositions chorégraphiques n'eurent jamais beaucoup d'importance. Retiré, en 1781, avec 4,500 fr. de pension, il

mourut à Paris, le 27 septembre 1808, laissant pour héritier de son nom et de sa gloire un fils dont l'article suit. Il avait épousé la demoiselle Heinel (Anne-Frédérique), dont les talents faisaient les délices de la capitale. Noverre parle de cette dame en termes flatteurs. « Elle étonna, « dit-il, la ville et la cour. Le *svelte* de ses contours, les charmes de sa figure, la perfection « et la noblesse de sa danse, lui méritèrent de « justes applaudissements. » C'était surtout dans le genre grave qu'elle éclipsait la plupart de ses rivales. Son talent avait en cela beaucoup de rapport avec celui du célèbre danseur dont elle était la femme et l'élève. Madame Heinel-Vestris était née à Bareuth le 28 décembre 1752. Elle avait débuté à l'Opéra le 20 février 1768. Elle mourut en 1808, quelques mois avant son mari.

F. P—T.

VESTRIS-ALLARD (MARIE-AUGUSTE), nommé plaisamment VESTRIS II, était le fils du précédent et de la brillante et spirituelle danseuse Allard, pour laquelle l'affection de Vestris se soutint vive et tendre jusqu'au terme de sa vie, mais qu'il se garda d'épouser. Né en quelque sorte dans les coulisses de l'Opéra, Marie-Auguste fut, dès sa première enfance, initié à tous les mystères de l'art auquel les auteurs de ses jours devaient et leur renommée européenne et de fort enviables revenus. Il avait d'ailleurs au plus haut degré les dons naturels et la vocation du danseur. Né le 27 mars 1760, il débutait le 18 septembre 1772, dans la chaconne du divertissement de la *Cinquantaine*. Des applaudissements accueillirent le père quand il apparut sur la scène, présentant au public son plus jeune et plus cher élève; les applaudissements, à mesure que la représentation avançait, éclatèrent plus multipliés et plus vifs, et cette fois c'était bien l'exécutant, ce n'était plus l'introducteur qu'on acclamait. Encouragés par les marques d'une sympathie méritée, le père et la mère le firent reparaitre à plusieurs reprises, mais de loin à loin, et toujours avec succès. Il résulta, de cette rivalité des auteurs de ses jours, un assaut de soins donnés à son éducation chorégraphique et très-favorable à ses progrès. Aussi Marie-Auguste n'était plus un élève que de nom lorsqu'il fut reçu élève de l'Ecole de danse, en 1775. Dès l'année suivante, le noviciat pour la forme avait pris fin, et il entra à l'Opéra. Toutefois ce n'était pour lui qu'un premier pas, et quatre ans (de 1776 à 1779) il se désola de ne figurer que parmi les doubles, bien que pour le talent, l'opinion le classât parmi les premiers sujets, d'abord, et, plus tard, au-dessus des premiers sujets. Son père lui-même, tout admirateur qu'il fût de son propre mérite, se plaisait à reconnaître que s'il était supérieur pour l'invention, en revanche, pour l'exécution, son fils était sans égal. Enfin le titre de premier danseur devint la récompense des services essentiels qu'Auguste rendait à l'Opéra et qui ne furent

pas un mince élément de la constante prospérité de ce théâtre (sous Louis XVI, sous la république et sous l'empire). Il garda ce titre trente-six ans, toujours goûté du public et longtemps son favori. Eminemment supérieur à son père pour la vigueur et l'élasticité, il eut droit, non moins que lui, au renom de créateur; si Vestris I^{er} avait porté à son apogée la danse noble et majestueuse, Vestris II avait imaginé un autre style animé, vif, qui, sans exclure soit la correction, soit la grâce, exigeait la souplesse, l'infatigabilité de l'acteur. Telle était sa légèreté, que, du fond de l'immense scène de l'Opéra, deux enjambées l'amenaient à la rampe. De haute taille, mais surtout prompt à réagir, il semblait, en frappant les planches, aller se perdre dans les frises; ce qui faisait dire plaisamment à son père: « Si « Auguste ne reste point en l'air, c'est pour ne « pas humilier ses camarades. » De plus il avait porté la pantomime à un degré de perfection qu'elle n'avait encore jamais atteint et qui n'a pas été dépassé, de sorte, qu'aux yeux de tous, il resta le maître du genre, lors même que, comme danseur, il eut trouvé des rivaux tels que Lahorie, Deshayes, Didelot, ou même un vainqueur, si vraiment Dufort mérite ce nom, que s'est hâté peut-être un peu trop de lui donner Berchoux dans son poème de *la Danse ou les Dieux de l'Opéra*. Outre ses émoluments à l'Opéra, Auguste Vestris utilisait parfois des congés que ne lui refusait pas l'administration. Son voyage de 1789 fut particulièrement fructueux. Malgré les sommes énormes qu'il gagnait, trop souvent, il était à court ou aux expédients. Dans les premières années surtout qui suivirent sa promotion à l'emploi de premier danseur, croyant sans doute, parce que son fixe et ses feux lui valaient de huit à dix fois autant que les maigres honoraires du simple danseur, sa caisse inépuisable, il dépensait, en grand seigneur, l'argent des autres en même temps que le sien. C'est à cette occasion que Vestris le père, rigide sur l'honneur (et dont, au reste, la maison était admirablement tenue par son frère le cuisinier), s'écriait, pour couronner ses reproches: « Vois-tu, Auguste, je ne veux point de Guéménée dans ma famille! » C'était le moment où le prince de Rohan-Guéménée venait de ruiner des centaines de familles par une banqueroute de plusieurs millions. Sous bien d'autres rapports encore, Auguste Vestris aurait fait sagement de suivre les inspirations paternelles. Il ne se bornait pas comme son père à vénérer l'art, il en avait l'infatuation en y mêlant celle de son individualité propre. Il lui prenait fréquemment les plus grotesques accès d'orgueil. Le roi et la reine de Suède étant venus à Paris en 1789, il refusa péremptoirement, en dépit des instances qui lui furent faites, de danser en leur présence. En vain son père, avec le bon sens et le savoir-vivre qui le caractérisaient, lui répétait, se plaçant sur son

propre terrain: « Voyons, Auguste, la reine *a fait son devoir*, elle t'a prié..., fais le tien, danse. » L'opiniâtre artiste tint bon, prétextant un mal de pied subit... L'esclandre fut énorme. Le baron de Breteuil l'envoya au For-l'Evêque. Il fallut que Vestris remuât ciel et terre, suppliât, importunât le baron et lui déclarât qu'il mourrait si Auguste ne lui était rendu, pour que le captif vît réduire le temps de sa peine. Il ne fut pas précisément bon mari. Sa femme, Anne-Catherine Augier, très-jolie et svelte personne, née en 1777 et qui débuta en 1793 à l'Opéra, sous le nom d'Aimée, l'avait épousé par inclination, et quelque temps l'inclination avait été partagée. Mais Vestris devint notoirement infidèle, et Catherine Augier, s'exaltant jusqu'à la folie, se porta deux coups de poignard. L'on s'aperçut assez à temps, il est vrai, de son hémorragie pour poser un appareil sur ses plaies, et pour le moment on lui sauva la vie, mais elle ne recouvra jamais la santé; elle dépérit des suites de tant de secousses et mourut de langueur, en 1809: elle n'avait que 32 ans. Auguste Vestris en avait alors très-près de cinquante. Il en passa encore sept à l'Opéra, d'où successivement, soit par mort, soit par expatriation volontaire, il vit disparaître tous ses rivaux. Satisfait d'avoir ainsi repris possession de ce sceptre de la danse qu'il avait porté si longtemps, et ne voulant plus s'exposer à se le voir ravir par de jeunes talents, en 1816, il demanda sa retraite. Il comptait alors quarante années de services dont, comme nous l'avons dit, trente-six à titre de premier sujet. Sa requête fut accueillie, et la représentation pour sa retraite fut à son bénéfice. Il ne se laissa du reste pas oublier quoique à la retraite. Nous le retrouvons, de 1819 à 1820, professeur de grâce et de perfectionnement au Conservatoire. Il faut avouer qu'on ne pouvait mieux choisir. En 1826, l'administration de l'Opéra lui fit encore la galanterie de donner une représentation à son bénéfice, et il y parut dans le rôle du nègre Domingo de *Paul et Virginie*. Ce fut sa dernière apparition sur la scène: il avait dépassé de six ans la soixantaine, celui dont on avait salué le début dans la chaconne de la *Cinquantaine*, et les applaudissements des petits-fils faisaient écho, en quelque sorte, aux bravos des aïeuls. Il survécut seize ans encore à cette curieuse solennité, sa mort n'ayant eu lieu que le 6 décembre 1842. — Les annales de l'Opéra présentent encore deux autres VESTRIS, tous deux de la même dynastie d'artistes, mais qui n'y figurèrent pas longtemps. L'un, Auguste-Armand, était le fils, l'autre, Charles, était le neveu de celui qui fait l'objet de cet article. L'un et l'autre avaient été ses élèves, l'un et l'autre, mais surtout le second, promettaient des successeurs remarquables à leurs père et aïeul. Auguste-Armand débuta le 1^{er} mars 1820 dans le troisième acte de la *Caravane*; le début de Charles eut lieu le 3 octobre 1809. Mais une fois leurs mérites

reconnus par le public parisien, les deux cousins, voyant la place occupée pour longtemps à l'Opéra, prirent, sur l'avis même de leurs grands parents, le parti d'établir leurs pénates à l'étranger.

P—OT.

VESTRIS (MARIE-ROSE GOURGAUD-DUGAZON), actrice de la Comédie-Française, née en 1746, était fille d'un comédien, qui, ayant débuté avec quelque succès à Paris, dans les valets, n'eut point assez de crédit pour obtenir un ordre de réception. Elle avait pour frère l'acteur comique Dugazon (*voy. son article*), et pour sœur, une actrice du même nom, qui joua quelque temps au Théâtre-Français les rôles de soubrettes. La beauté et l'esprit de la jeune Dugazon la firent rechercher en mariage par un acteur médiocre de la Comédie-Italienne (Paco Vestris), qui était frère de Balthazar Vestris, l'un des plus fameux danseurs de l'Opéra, dont l'article est plus haut; et elle était déjà mariée lorsqu'elle obtint l'ordre de débiter à la Comédie-Française. Ce fut le 19 décembre 1768 qu'elle y parut pour la première fois. Elle joua successivement les rôles d'Aménaïde, d'Ariane, d'Idamé, de Zaïre; et elle y obtint le plus brillant succès, ainsi que dans plusieurs rôles de la haute comédie. Le duc de Choiseul, alors ministre, lui fit, à cette occasion, présent d'une robe magnifique, qui donna lieu à plus d'une conjecture, dont nous n'avons point à vérifier la solidité. Reçue en 1769, elle continua de justifier l'accueil bienveillant du public; mais des querelles extrêmement vives qu'elle eut, quelques années après, avec la demoiselle Sainval aînée, sa rivale, lui firent éprouver de nombreux désagréments. Il s'agissait de plusieurs rôles sur lesquels ces deux actrices avaient d'égaux prétentions. L'autorité, et particulièrement le duc de Duras, premier gentilhomme de la chambre, prirent parti pour madame Vestris. Le public se mêla de l'affaire, et soutint la cause de mademoiselle Sainval. Enfin cette dernière succomba, et reçut un ordre d'exil, qui ne servit qu'à envenimer la haine de ses partisans contre l'actrice triomphante. Madame Vestris paya cher cette victoire. Il ne lui fallut rien moins que toutes les ressources de son talent pour lui faire recouvrer, à la longue, la faveur publique. Elle eut aussi, en 1783, avec mademoiselle Sainval cadette, des démêlés auxquels le public prit beaucoup d'intérêt. Il existe des lettres imprimées de ces deux actrices, dont une fort injurieuse, et un mémoire à consulter par mademoiselle Sainval, qui est appuyé du suffrage de Tronçon du Coudray. Il serait inutile de raconter ici la part qu'elle fut en quelque sorte forcée de prendre aux dissensions de la Comédie-Française, dans les premières années de la révolution. Elle suivit, dans ces circonstances, l'exemple de son frère Dugazon, qui passa, comme on sait, au théâtre du Palais-Royal (plus connu depuis sous le nom de Théâtre de la République); puis elle fut com-

prise dans la réunion opérée par le gouvernement, en 1799; et elle mourut à Paris le 6 octobre 1804, peu de temps après avoir pris sa retraite, que l'affaiblissement de ses moyens avait rendue indispensable. Peu d'actrices modernes ont établi, ou, comme disent les comédiens, ont créé plus de rôles tragiques. Lemierre lui confia le rôle de la *Veuve du Malabar*; De Belloy ceux d'Euphémie dans *Gaston et Bayard*, et de Gabrielle de Vergy; Champfort celui de Roxelane dans *Mustapha et Zéangir*; Voltaire celui d'Irène (1); Ducis ceux d'Alceste, d'Helmonde et de Frédégonde; Laharpe ceux de Melpomène dans les *Muses rivales*, de Jeanne de Naples et de Veturie; Chénier ceux de Catherine de Médicis dans *Charles IX*, et d'Anne de Boulen dans *Henri VIII*; et Legouvé enfin, celui de Jocaste dans *Étécle et Polynice*. Le prodigieux effort qu'elle produisait dans l'agonie de Gabrielle de Vergy est un des faits les plus remarquables dans les annales du théâtre. Elle contribua beaucoup aussi au succès de *Macbeth*, par la beauté de sa pantomime, dans la scène fantasmagorique où Frédégonde endormie va égorger son propre fils. Madame Vestris était d'une taille moyenne, qu'elle savait rendre imposante. Ses gestes avaient de la grâce et de la noblesse; et la beauté de ses bras trouvait encore plus d'admirateurs que celle de sa figure. Sa voix était assez sonore; mais un grasseyement un peu âpre gâtait sa belle prononciation. Du reste, elle avait beaucoup d'art et de force; et il était aisé de reconnaître les leçons de son maître Lekain dans les savantes combinaisons de son jeu théâtral. Lekain malheureusement n'avait pu lui donner sa sensibilité vive et pénétrante. Dans les dernières années de sa vie, madame Vestris, qui avait joué avec tant d'énergie ce qu'on nomme les rôles cornéliens, n'avait plus conservé de son beau talent qu'une correction froide et monotone. Cette actrice recevait habituellement chez elle des hommes de la plus haute distinction. La société des gens de lettres avait orné son esprit; et on la citait pour le bon goût de ses manières.

F. P—T.

VESTRIS (appelée aussi mistress MATHEWS), artiste dramatique anglaise, naquit en 1797. A l'âge de seize ans elle épousa Armand Vestris, maître de ballet au *King-Théâtre*. Ce fut lui qui l'engagea à entrer au théâtre. Elle débuta, sans trop de succès néanmoins, dans un opéra *l'Enlèvement de Proserpine*. Elle quitta alors la capitale de l'Angleterre pour se rendre à Paris avec son mari. Elle y parut dans plusieurs pièces françaises. Revenue à Londres en 1819, elle fut engagée à Drury-Lane et joua dans une parodie du *Don Juan* de Mozart, alors en grande faveur à Londres. A dater de cette époque, son succès

(1) Ce fut au sujet des corrections que Voltaire avait faites à ce rôle, sur la demande de l'actrice, que cet homme célèbre dit à madame Vestris : *Vous verrez, Madame, que j'ai travaillé pour vous toute la nuit comme un jeune homme.*

alla croissant, et elle créa avec une remarquable distinction plusieurs rôles importants, tels que Lydie Languish dans les *Rivaux*, Lætitia Hardy dans le *Stratagème de Bell*. Engagée au théâtre olympique récemment construit, elle se fit remarquer dans les *Revue burlesques*, alors nouvelles, imaginées par Planché et Charles Dance; un genre qui eut depuis tant d'imitateurs. Ayant perdu, en 1823, son mari, elle convola treize ans plus tard (1838), avec l'architecte, depuis acteur, Mathews, et se rendit aussitôt après en Amérique. Mais elle n'y réussit pas comme à Londres, où elle revint en 1839 pour entrer à Covent-Garden. Elle et son mari firent valoir les meilleurs rôles du répertoire anglais. Madame Mathews joua encore à Drury-Lane avec Macready. En 1847, les deux époux, aidés de quelques-uns de leurs confrères, ouvrirent l'opéra de Wellington-Street, qui prit le nom de Lycée. Mistress Mathews créa quelques nouveaux rôles dans plusieurs pièces, parmi lesquels la *Femme merveilleuse*, la *Chance des événements* de Lawrence, et la *Joie fait peur* de madame de Girardin, sous cet autre titre : *Le Soleil reparait parmi les nuages*. C'est dans cette pièce qu'elle parut la dernière fois. Elle mourut le 8 août 1854. Elle avait été jolie et spirituelle; son jeu, souvent dramatique, ne cessait cependant pas, ce qui est rare, d'être naturel et voisin de la réalité. Z.

VETERANI (le comte FRÉDÉRIC), l'un des meilleurs capitaines du 17^e siècle, était né dans le duché d'Urbain vers 1630. Ayant embrassé jeune la profession des armes, il entra colonel de cavalerie au service de l'empereur Léopold, et se distingua dans la guerre contre les Turcs, en Hongrie. Ses talents l'élevèrent au grade de feld-maréchal; et dans la campagne de 1686, il partagea le commandement de l'armée autrichienne. Le 20 octobre, il défait le grand-vizir, qui marchait, avec 25,000 hommes, au secours de Ségedin, et par cette victoire hâta la reddition de cette place importante. Après un grand nombre d'exploits, Veterani trouva la mort des braves sur le champ de bataille, en 1695. A de grands talents militaires il joignait beaucoup de désintéressement et une fidélité inviolable à ses devoirs. Il avait laissé des *Mémoires*, écrits en italien, sur la guerre de Hongrie, de 1683 à 1694. Ils ont été publiés, pour la première fois, à Leipsick, en 1771. W—s.

VÉTILLART DU RIBERT (MICHEL-FRANÇOIS), industriel et agronome français, naquit au Mans le 13 octobre 1763. Il étudia au collège Louis-le-Grand, où il avait une bourse. Il obtint ensuite un canonicat à l'église St-Pierre-la-Cour, sainte-chapelle du Mans. Vétillart eût voulu d'abord entrer dans la carrière médicale, mais une parente, madame Berard, l'associa à sa maison de commerce, établie à Pontlieue. L'objet de ce commerce était le blanchiment des toiles; Vétillart contribua à imprimer à cette industrie une im-

pulsion nouvelle, source d'un succès qui franchit la province, la France, et s'étendit dans plusieurs places européennes. L'association dura plus de quarante années; mais tout en surveillant et suivant les affaires, Vétillart trouvait le temps de s'occuper de littérature et d'études agricoles. Il fit même de la poésie, des pièces de circonstance. Il fut aussi maire de sa commune et plusieurs fois président du conseil d'arrondissement. Mais où il rendit service à son département et au pays, c'est en favorisant la culture du lin. Il fit venir des graines de Belgique et de Russie, et cette substitution aux graines françaises eut les résultats les plus avantageux, que Vétillart consigna dans un mémoire spécial. Lorsque, en 1824, le gouvernement proposa d'augmenter les droits sur les toiles étrangères, Vétillart combattit dans une brochure cette proposition, en apparence favorable à l'industrie indigène. Il contribua à divers établissements d'utilité publique ou de charité, et sa commune lui doit un terrain pour l'érection d'un cimetière. Cet industriel philanthrope mourut le 3 mai 1835. On a de lui : 1^o *Extrait d'un mémoire sur la culture du lin de Riga dans le département de la Sarthe*, le Mans, 1818, in-8°; 2^o *Mémoire contre l'augmentation des droits sur les toiles étrangères*, 1824, in-8°; 3^o *Discours prononcé dans la séance publique de la société royale d'agriculture, sciences et arts, du Mans*, le 30 juin 1825, le Mans, in-8°; 4^o *Notice sur la vie de M. le duc Matthieu de Montmorency*, le Mans, 1826, in-8°. M. Etoc Demazy a consacré à Vétillart une notice biographique publiée dans le *Bulletin de la société royale du Mans* (1837). Z.

VETRANION, empereur, était né dans la haute Mœsie, d'une famille obscure. Son éducation avait été tellement négligée qu'il ne sut jamais lire. Ayant choisi la profession des armes, il s'éleva, par sa valeur, jusqu'au commandement de la Pannonie. Vieilli dans les camps, il avait contracté toutes les habitudes des soldats, qui l'aimaient comme leur père. Ayant appris que Constant avait été massacré par Magnence (*roy. ce nom*), il jugea l'occasion favorable pour se rendre lui-même indépendant, et se fit décerner le titre d'Auguste, à Sirmich, le 1^{er} mars 350. Aussitôt il envoya des députés à Constance, alors occupé contre les Perses, pour lui faire part de son élection. Vetranion lui annonçait qu'il n'avait pris le titre d'empereur que pour conserver les provinces dont la garde lui était confiée; qu'il ne se regardait que comme son lieutenant, et finissait par lui demander des secours pour résister à Magnence, leur ennemi commun. Constance, forcé de dissimuler, feignit d'approuver la conduite de Vetranion, et donna l'ordre aux légions de Pannonie de se réunir sous ses drapeaux. Cependant Vetranion crut devoir se rapprocher de Magnence, et ils envoyèrent de nouveaux députés à l'empereur pour l'engager à les confirmer l'un et l'autre dans la possession des provinces

qu'ils avaient usurpées. Instruit que Constance s'avancait vers la Dacie, à la tête d'une puissante armée, il voulut lui fermer le défilé de Sucques; mais il fut prévenu par l'empereur, et ne pouvant lui résister, il s'abandonna à ses promesses. Les deux armées se réunirent, et pendant quelques jours, leurs chefs parurent vivre dans la meilleure intelligence. Le 23 décembre, les deux empereurs se rendirent ensemble dans la plaine de Naïsse, et se placèrent sur le même trône, au milieu du camp. Alors Constance harangua les troupes, séduites par ses largesses, et termina son allocution en déclarant que l'Etat ne peut être tranquille qu'avec un seul maître. Les soldats aussitôt proclament Constance seul Auguste et veulent fondre sur Vetranion pour le mettre en pièces. Celui-ci, tout tremblant, se jette aux pieds de Constance et se hâte de lui remettre le diadème et la pourpre. L'empereur le relève, et le prenant par la main pour le garantir de la fureur des soldats, le conduit dans sa tente, où il le fait asseoir à sa table. Dès le lendemain, le vieux général partit pour Pruse, dans la Bithynie, comblé des bienfaits de l'empereur, et y coula ses jours dans l'opulence. Loin de regretter le trône, il fit souvent remercier l'empereur de l'avoir affranchi de cet esclavage qu'on nomme souveraineté, l'engageant, de bonne foi, à goûter lui-même un bonheur qu'il savait procurer aux autres. Vetranion était chrétien. L'histoire loue sa piété et son immense charité pour les pauvres. Il termina sa longue carrière vers 356. Les médailles de ce prince, qui n'avait porté la pourpre que dix mois, ne peuvent être que très-rares; mais on en connaît dans tous les métaux. Voy. l'ouvrage de Mionnet, *Du degré de rareté des médailles romaines*, pour l'indication des revers les plus recherchés des curieux. W-s.

VETRONIUS-TURINUS, courtisan de l'empereur Alexandre-Sévère, n'est connu dans l'histoire que par le châtement qu'il subit pour avoir abusé de la faveur prétendue de ce prince. Honoré de la confiance d'Alexandre, il jouissait du privilège de l'entretenir quelquefois en particulier. Exagérant son crédit, il tira des sommes d'argent de différentes personnes auxquelles il promettait d'appuyer leurs demandes auprès de l'empereur. Alexandre ayant eu quelques soupçons de la conduite de Vetronius, voulut les éclaircir, et s'étant convaincu qu'il était réellement coupable le condamna à mort. Ce malheureux fut attaché à un poteau, entouré de bois vert et de paille mouillée, et on y mit le feu, tandis qu'un héraut criait : « Le vendeur de fu-mée est puni par la fumée. » Le supplice de Vetronius, rapporté par Lampride (*Vie d'Alexandre-Sévère*), eut lieu vers l'an 230. W-s.

VETTER (LOUIS-RODOLPHE), né à Karlsberg, en Carinthie, le 28 août 1765, exerça d'abord la médecine à Vienne, et fut nommé professeur de physiologie et d'anatomie à l'université de Cra-

covie, où il mourut le 10 octobre 1806. On a de lui : 1° *Description de tous les vaisseaux et nerfs dans le corps humain*, Vienne, 1789, in-8°; 2° *Nouvelle doctrine sur les muscles dans le corps humain*, Vienne, 1791, in-8°; 3° *Nouvelle méthode pour guérir les maladies honteuses*, Vienne, 1793 et 1804, in-8°; 4° *Leçons sur la physiologie*, Vienne, 1794 et 1805, 2 vol. in-8°; 5° *Aphorismes tirés de l'anatomie pathologique*, Vienne, 1803, in-8°. Ces cinq ouvrages ont paru en allemand. Le dernier, dans lequel l'auteur ramène les phénomènes de l'anatomie pathologique à un corps de doctrine régulier, est celui qui lui a fait le plus d'honneur. 6° *De plica semilunari in cordis humani atrio sinistro nuperrime detecta*, Cracovie, 1804, in-8°. G—y.

VETTORI ou VITTORI (LÉONELLE), célèbre médecin italien, également connu sous les noms de *Victorius*, de *Victorius* ou *Leonellus Faventinus*, était né, vers le milieu du 15^e siècle, à Faenza, dans la Romagne. S'étant établi, dans sa jeunesse, à Bologne, il ne tarda pas à mériter le premier rang parmi les médecins de cette ville. Dès 1473, il y professa la logique, la philosophie et l'art médical avec un succès extraordinaire. Il mourut en 1520 et fut inhumé dans l'église St-Dominique. L'Alidossi (*Dottor. Bolognes.*, p. 129) cite ce professeur avec éloge. Outre un *Commentaire* sur le neuvième livre de Razi à Almanzor, qui contribua beaucoup à sa célébrité (voy. Astruc, *Maladies des femmes*), on a de lui : 1° *De ægritudinibus infantium tractatus*, Ingolstadt, 1554, in-8°; 2° *Practica medicinalis*, ibid., 1545, in-4°. Ces deux traités, publiés avec des notes et des additions, par J. Kufner, ont été réimprimés plusieurs fois, dans le 16^e siècle, en France et en Italie. Ils paraissent peu dignes aujourd'hui de la grande réputation de leur auteur. Elevé dans une admiration superstitieuse pour la doctrine des médecins arabes, Vettori n'a pas su tirer le moindre avantage de la lecture des médecins grecs, dont les écrits commençaient à se répandre, de son temps, en Italie. C'est à Trincavelli (voy. ce nom) qu'il était réservé de remettre en honneur la doctrine d'Hippocrate et de ses disciples, en la prenant pour base de ses leçons. — VETTORI (Benoît), neveu du précédent, et comme lui médecin, dut être envoyé fort jeune à Bologne, pour y suivre les cours de son oncle, qui, selon toute apparence, fut son premier maître. Ayant acquis de bonne heure la réputation d'un des meilleurs philosophes et des plus habiles médecins de son temps, il fut appelé dans les principales villes d'Italie, et y développa, dans l'exercice de son art, des talents supérieurs. Il nous apprend lui-même qu'en 1534 il professait la médecine à l'académie de Padoue (1). Six ans après, il revint occuper une chaire à l'école de

(1) A la fin de son traité *De curatione pleuritidis*. Cependant Papadopoli n'a fait aucune mention de ce professeur dans son *Hist. gymnase. Patavini*.

Bologne et sut faire profiter ses élèves des observations qu'il devait à une longue pratique. Il partagea les dernières années de sa vie entre l'enseignement et la rédaction de ses ouvrages, et mourut en 1561, âgé de 80 ans, étant né en 1481, à Faenza. Outre des *Commentaires* sur les pronostics et les aphorismes d'Hippocrate, on a de ce médecin : 1° *Compendium de dotibus medicinarum*, Padoue, 1550, in-8°; réimprimé dans un recueil d'opuscules sur le même sujet. 2° *Liber de morbo gallico; huic annectitur de curatione pleuritidis per sanguinis missionem liber ad Hippocratis et Galeni scopum*, Florence, Torrentino, 1551, in-8°, avec 9 planches, belle et rare édition. L'ouvrage de Vettori sur le mal vénérien n'est guère, suivant Portal (*Histoire de l'anatomie*), qu'une paraphrase du fameux poème de Fracastor (voy. ce nom). Il condamne, comme dangereux, l'emploi du mercure dans le traitement de cette maladie; prescrit les bains, la diète, un régime adoucissant. On trouve un extrait de cet ouvrage dans le recueil de Luigini : *De morbo gallico omnia quæ extant* (voy. LUIGINI); et Astruc en a donné l'analyse dans son traité *De morbis veneris*, t. 3, p. 717 (1). 3° *Medicinalia consilia ad varia morborum genera*, Venise, 1551, in-4°; ibid., 1557, in-8°. 4° *Empyrica medicina de curandis morbis*, ibid., 1555, in-8°. Cet ouvrage, réimprimé huit ou dix fois, dans le 16^e et même dans le 17^e siècle, est celui qui fait le moins d'honneur à Benoît Vettori. Il s'y montre trop persuadé des propriétés médicales que l'ignorance du vulgaire attribue à certaines plantes et à divers composés de matières animales. 5° *Practica magna de curandis morbis*, ibid., 1562, in-fol., 2 vol. Ce recueil peut encore être consulté utilement par les praticiens. W—s.

VETTORI ou VITORIO (FRANÇOIS), médecin, était né, vers 1485, à Bergame. Après avoir appris de son père, assez habile instituteur, les premiers éléments des langues, il alla continuer ses études à l'académie de Padoue et y fit de rapides progrès dans toutes les sciences, mais particulièrement dans la médecine. Il était doué d'une mémoire si prodigieuse, que ses condisciples l'appelaient *Francesco della Memoria*. Nommé professeur de philosophie à l'académie de Padoue, il remplit cette chaire avec distinction et employa ses loisirs à la culture des lettres, sans négliger la médecine, quoiqu'il ne soit pas certain qu'il ait pratiqué cet art. Outre des commentaires sur Platon, il en avait composé sur les œuvres de Galien et des autres médecins, qui nous sont parvenues; mais tous ses manuscrits furent détruits, avec sa bibliothèque, dans l'incendie de la maison qu'il habitait, au mois de

février 1514 (1). Cet accident n'abattit point son courage : il entreprit de le réparer; et il est probable qu'il avait fort avancé la traduction latine de Galien, avec des notes, lorsqu'il écrivit à Sadolet que son intention était de se démettre de sa chaire et d'aller à Rome solliciter du souverain pontife des secours pour l'impression de son ouvrage. Sadolet le détourna de ce projet. Quelques auteurs prétendent que Vettori passa de la chaire de philosophie à celle de médecine théorique; mais on n'en trouve aucune trace dans les registres de l'académie de Padoue. Il mourut en cette ville, non en 1523, comme le dit Papadopoli (*Hist. gymnas. Patavin.*, t. 1, p. 297), mais au mois de février 1528. Vettori dut à ses talents l'amitié du Bembo, de Sadolet et des principaux littérateurs d'Italie. On trouve sur cet écrivain une notice exacte et détaillée dans la *Storia della letteratura italiana* de Tiraboschi, t. 7, p. 679. W—s.

VETTORI, en latin *Victorius* (PIERRE), l'un des meilleurs critiques de son temps et le restaurateur de l'éloquence en Italie, était né le 14 juillet 1499, à Florence, de parents patriciens. Dès sa première jeunesse, il cultiva les lettres grecques et latines et les mathématiques, et laissa bientôt derrière lui tous ses maîtres. Ayant achevé ses études, il se rendit à Pise pour y faire son cours de droit; mais l'air de cette ville étant contraire à sa santé, il revint à Florence et se maria, par le conseil de sa mère, quoiqu'il n'eût que dix-huit ans. En 1522, il accompagna Paul Vettori, son parent, commandant des galères de l'Eglise, chargé d'aller en Espagne prendre le pape Adrien VI pour le transporter à Rome. Etant tombé malade à Barcelone, il mit à profit sa convalescence pour visiter une partie de la Catalogne et les provinces voisines, et il y recueillit une foule d'inscriptions antiques. A peine était-il de retour, qu'il suivit à Rome François Vettori, l'un des députés envoyés par la seigneurie de Florence pour complimenter le pape Clément VII sur son élection. Le séjour qu'il fit à Rome accrut sa passion pour les antiquités et lui facilita les moyens de se lier avec plusieurs savants archéologues. Le rang qu'occupait Vettori ne lui permettait pas de rester étranger aux partis qui divisaient alors Florence. Il se déclara contre les Médicis dont il redoutait l'ambition, et les combattit de la plume et de l'épée. L'événement ayant trahi ses vœux, il se retira dans un de ses domaines et y partagea ses loisirs entre la culture de ses champs et l'étude de la philosophie. Il revint à Florence en 1534; mais la mort tragique du duc Alexandre de Médicis (voy. ce nom) lui faisant craindre de nouveaux troubles, il partit pour Rome, avec le dessein de s'y fixer. Le grand-duc Cosme de Médicis, qui connaissait ses talents, le rappela l'année suivante (1538) à Flo-

(1) Tous les bibliographes citent comme une première édition de cet ouvrage l'opuscule *De morbo gallico*, imprimé sous le nom de Vettori dans un recueil sur cette matière, Bâle, 1536, in-4°. Mais Vettori déclare que cet opuscule n'est point de lui, et qu'il n'a pu lui être attribué que par erreur, puisque, à l'époque de la publication de ce recueil, il n'avait encore rien écrit sur ce sujet.

(1) Voy. la *Dédicace* d'Alexandre d'Aphrodise, par Alde Manuce, au prince de Carpi, Alberto Pio.

rence et le nomma professeur d'éloquence grecque et latine, avec un traitement de trois cents écus. Vettori remplit cette chaire de la manière la plus brillante. On vit accourir à ses leçons, de toutes les parties de l'Italie, un nombre prodigieux d'élèves, et il eut la gloire de former presque tous les savants qui répandirent tant d'éclat sur cette partie des lettres dans le 16^e siècle. En 1542, il fut élu, par acclamation, consul de l'académie florentine; mais il n'accepta cet honneur que malgré lui, et le garda peu de temps. Choisi par son souverain, en 1550, pour aller féliciter le pape Jules III sur son avènement au trône pontifical, il en reçut l'accueil le plus distingué. Le pape le fit chevalier, joignit à ce titre celui de comte, et lui accorda les privilèges les plus flatteurs. En 1553, il fut nommé membre du sénat de Florence; et Cosme accompagna cet honneur de témoignages particuliers d'estime et d'affection. Le cardinal Cervoni, devenu pape sous le nom de Marcel II, s'empessa d'appeler à Rome Vettori, qu'il se proposait d'élever aux premiers emplois. Mais ce pontife étant mort quelques jours après son élection, Vettori revint à Florence. Bologne, Venise et plusieurs souverains tentèrent alors de l'attirer par les offres les plus avantageuses; mais rien ne put le décider à quitter sa chaire d'éloquence et de morale. Il la remplit avec un zèle infatigable, et comblé de gloire et d'honneurs, mourut à Florence le 18 décembre 1585. Ses obsèques furent célébrées avec pompe dans l'église du St-Esprit; et le 27 janvier suivant, Léon. Salvati, l'un de ses élèves, y prononça son oraison funèbre. Il est presque impossible, dit Tiraboschi (*Storia della letteratura ital.*, t. 7, p. 1514 et suiv.), de se faire une juste idée de tous les travaux de Vettori, comme philologue et comme critique. Dans ce siècle de l'érudition, aucun savant n'a rendu plus de services aux lettres grecques et latines. Outre une belle et rare édition des *Œuvres* de Cicéron, Venise, Giunti, 1534-1537, 4 vol. in-fol., on doit à Vettori des éditions corrigées d'après les manuscrits, des auteurs d'*agriculture*, de TERENCE, de VARRON, de SALLUSTE, de l'*Electre* d'Euripide, de PORPHYRE, de MICHEL d'EPHÈSE, de DÉMÉTRIUS de PHALÈRE, de PLATON, de XÉNOPHON, d'HIPPARQUE de BITHYNIE, de DENYS d'HALICARNASSE, etc. Il a eu part à la publication des *Pandectes florentines* (voy. LEL. TORELLI). Ses autres ouvrages sont : 1^o Des commentaires fort estimés sur la *Rhétorique*, la *Poétique*, la *Politique* et la *Morale* d'Aristote, Florence, Giunti, 1548, 1573, 1576, 1584, 4 vol. in-fol.; 2^o sur le *Traité de l'élocution* de DÉMÉTRIUS de PHALÈRE, avec une version latine, ibid., 1562, in-fol.; 3^o *Delle lodi e della coltivazione degli ulivi*, ibid., 1569, in-4^o; 1574, in-4^o, avec des additions de l'auteur. Ce traité de l'olivier est un ouvrage excellent pour le fond comme pour le style; il a été réimprimé plusieurs fois avec celui de J. Vettorino Soderini : *Della coltivazione*

delle viti. L'un et l'autre font partie de la collection des *Classiques* de Milan. Parmi les éditions de l'opuscule de Vettori, on distingue celle de Florence, 1622, qui comprend aussi le *Traité* de Davanzati sur la culture de la vigne et de quelques autres arbres, 1718, in-4^o, avec les notes de Bianchini de Prato; et 1762, avec les notes de Bianchini et de Domin. Manni. 4^o *Variarum lectionum libri* 38, Florence, 1582, in-fol. Cet ouvrage, dans le genre des *Nuits attiques* d'Aulugelle, contient l'examen critique d'une infinité de passages d'auteurs grecs et latins, et prouve le soin avec lequel Vettori les avait étudiés. 5^o *Epistolarum libri* 10; *Orationes* 14; *liber de Laudibus Johanne Austriacæ*, Florence, 1586, in-fol., rare et recherché. On doit au savant Bandini (voy. ce nom) une *Vie de Vettori*, exacte et détaillée. Imprimée d'abord en italien. Livourne, 1756, in-4^o de 64 pages, elle a été traduite en latin par l'auteur, à la tête des *Clarorum Italarum et Germanorum epistolæ ad P. Victorium*, Florence, 1758, in-4^o. On en trouve l'analyse dans le *Journal étranger*, août 1757, p. 175-213. Le portrait de Vettori a été gravé plusieurs fois dans divers formats; et les quatre médailles frappées en son honneur sont figurées dans le *Museum Mazzuchellianum*, t. 1, pl. 90 et 91. W—s.

VETTORI (ANGE), médecin italien, sur lequel les biographes nationaux n'offrent que des renseignements incomplets. On conjecture qu'il florissait à Rome dans le 17^e siècle, et qu'il y mourut avant l'année 1640. On a de lui : 1^o *De palpitatione cordis, fracturâ costarum, aliisque affectionibus B. Philippi Nerii*, Rome, 1613, in-4^o. Il s'est proposé, dans cet ouvrage, de confirmer la vérité des faits attestés par Gallonio (voy. ce nom); mais il est difficile de leur donner une explication naturelle. 2^o *Consultationes medicæ*, ibid., 1640, in-folio. L'auteur était mort avant la publication de ce volume. Vincent Manucci, l'un de ses amis, en fut l'éditeur. — VETTORI (Victor), poète et médecin, était né, le 22 décembre 1697, à Ortiglia dans le Mantouan. Ayant achevé ses cours avec succès, il reçut le laurier doctoral, et partagea sa vie entre la pratique de son art et la culture des lettres. Ses *Rimes*, qui se distinguent par la pureté du style et la sagesse des pensées, lui ouvrirent les portes des principales académies de l'Italie. Il mourut à Mantoue le 8 janvier 1763. On cite de lui : un *Recueil* de poésies (*Piacetoli rime*), Milan, 1744, in-8^o, réimprimé plusieurs fois; et une *Histoire de la fièvre*, Mantoue, 1756, in-8^o. Victor, marié deux fois, avait eu vingt-cinq enfants, dont la plupart moururent en bas âge. Parmi ceux qui lui survécurent, quelques-uns cultivèrent la poésie, à son exemple, mais non pas avec le même succès. W—s.

VETTORI (FRANÇOIS), en latin *Victorius*, célèbre antiquaire, naquit à Ispello en 1693. Il appartenait à une famille patricienne. S'étant attaché de bonne heure à l'étude des monuments que cette

ville offre en si grand nombre, il acquit une grande habileté dans l'art de lire les inscriptions, ainsi que dans la numismatique et la glyptographie. L'académie étrusque de Cortone l'ayant admis dans son sein, les principales sociétés littéraires d'Italie imitèrent cet exemple. Il possédait un cabinet précieux, dont il se plaisait à faire lui-même les honneurs aux étrangers et aux amateurs. Ses talents lui méritèrent l'estime du pape Benoît XIV, qui le nomma directeur du musée du Vatican. Il mourut le 10 mai 1770 à l'âge de 77 ans. Il a publié un grand nombre de dissertations parmi lesquelles on citera les suivantes : 1° *Veteris gemmæ ad christianum usum explanatio*, Rome, 1732. 2° *Nummus aureus veterum christianorum, commentario explicatus, adjectis sacris aliquibus monumentis*, Rome, 1737, in-4°. 3° *Il fiorino d'oro antico illustrato*, Florence, 1738, in-4°, fig. 4° *Dissertatio glyptographica, sive gemmæ duæ vetustissimæ emblematis, et græco artificis nomine insignatæ, quæ extant Romæ in musco Victorio, explicatæ et illustratæ*, Rome, 1739, in-4°, fig. 5° *De septem dormientibus historia ectypis Musei Victorii expressa dissertationibus et veteribus monumentis illustrata*, Rome, 1741. 6° *De vetustate et formâ monogrammatum nominis Jesu Dissertatio, antiquis emblematis ex Victorio museo reserta*, ibid., 1747, in-4°. 7° *Epistola de musei Victorii emblemate et de nonnullis numismatibus Alexandri Severi, secundis curis explanatis*, ibid., 1747, in-4°. Son explication des médailles d'Alexandre-Sévère ayant été critiquée, il entreprit de la justifier dans l'opuscule suivant : 8° *Dissertatio apologetica de quibusdam Alexandri Severi numismatibus*, ibid., 1749, in-4°. 9° *Del culto di Cibebe presso gli antichi, Dissertazione colla quale s'illustra un statuetta di marmo Pario, del museo Vetorio*, ibid., 1753, in-4°, fig. W—s.

VÉTURIE. Voyez CORIOLAN.

VÉTUS ou LE VIEIL (JEAN), littérateur et homme d'Etat, était né, dans le 16^e siècle, à St-Amour (1), petite ville de Bourgogne. Ayant achevé avec succès ses études dans sa province, il vint à Paris, et remplit quelque temps les fonctions de régent au collège d'Autun, et ensuite dans celui du cardinal Lemoine. Il n'était entré dans la carrière de l'enseignement que pour se procurer les moyens de faire ses cours de jurisprudence et de médecine. Dès qu'il les eut terminés, il prit ses grades dans ces deux facultés. Gilles Bourdin, procureur général du parlement, dont il avait su mériter la bienveillance, en se chargeant de l'éducation de son fils, lui facilita l'acquisition d'une place de secrétaire du roi. Il s'attacha depuis au cardinal de Lorraine; et ce prélat, lui ayant reconnu de la capacité, l'employa dans différentes négociations en Allemagne.

(1) Vétus nous apprend lui-même le lieu de sa naissance à la tête de son ouvrage cité n° 3. Cependant tous les biographes, même le P. Nicéron, se contentent de le faire Franc-Comtois, sur le témoignage de Gilbert Cousin, qui le qualifie *nos/ras*.

En récompense de ses services, il obtint une charge de conseiller au parlement de Bourgogne, le 9 juillet 1569; avant d'en prendre possession il retourna en Allemagne, par ordre du roi Charles IX, et il s'acquitta de cette nouvelle mission avec le même succès. Il fut installé conseiller à Dijon le 10 janvier 1571; mais cinq jours après, il donna sa démission, et revint à Paris exercer sa charge de secrétaire du roi. Nommé maître des requêtes ordinaires en 1573, il reçut en 1581 des lettres de noblesse; et peu de temps après, il fut pourvu de la charge de président au parlement de Bretagne. La reconnaissance que Vétus devait aux princes de Lorraine l'engagea dans le parti de la Ligue. En 1589, le duc de Mayenne le choisit pour faire partie du conseil que ce prince venait d'instituer pour régir le royaume. Dans ces temps malheureux, il paraît qu'il se conduisit avec modération; du moins les écrits contemporains ne lui reprochent aucun acte de rigueur. Il vivait encore en 1593; mais forcé sans doute de quitter Paris, après l'entrée de Henri IV, il tomba dans une telle obscurité qu'on ignore l'époque de sa mort. Outre la *Préface* d'une réponse de F. Baudouin à Calvin (voy. BAUDOUIN), et la traduction latine des *Lettres au roi de France Charles IX, contenant les actions et propos de M. de Guyse* (voy. CARLES), on a de J. Vétus : 1° *De obitu Caroli Quinti imperatoris oratio*, Paris, 1559, in-4° de 32 pages. 2° *Orationes in medicinâ commendationem et in gratiam octodecim medicæ laureæ candidatorum institutæ*, etc., ibid., 1560, in-8°. L'abbé Goujet en a tiré quelques détails pour son *Histoire du collège royal de France*. 3° *Défense première de la religion et du roi contre les pernicieuses factions et entreprises de Calvin, Bèze et autres leurs complices, conjurés et rebelles*, ibid., 1562, in-8°. Vétus publia cet ouvrage en français et en latin. 4° *Apologia contra calumnias Th. Bezæ in jurisconsultos et omne jus*, Verdun, 1564, in-8°. 5° *Négociations du sieur J. Vétus, envoyé par Charles, cardinal de Lorraine, évêque de Metz, archevêque de Reims, à la ville d'Augsbourg, depuis le 6 janvier jusqu'en mai 1566*, in-fol. Ce manuscrit est conservé à la bibliothèque de Paris, fonds Dupuy, n° 544. On trouve une notice historique sur ce personnage dans les *Mémoires de Nicéron*, t. 34, p. 394-99. W—s.

VEYRAT (PIERRE-HUGUES), un des plus recommandables inspecteurs qu'ait possédés l'administration de la police, avait Genève pour patrie. Né en 1756, il avait été longtemps négociant en horlogerie et joaillerie lorsque la révolution éclata en France. La Suisse en ressentit le contre-coup, et le commerce de luxe surtout se vit subitement paralysé par la suppression d'un de ses principaux débouchés. Veyrat, après avoir longtemps lutté contre ce qu'on peut nommer la force majeure, céda la suite de ses affaires et vint chercher fortune à Paris. Ses efforts ne furent pas absolument infructueux, et, admis avec un hum-

ble titre dans les bureaux de la police, dès 1795, il devenait inspecteur général, et bientôt son instruction, son habileté qu'accompagnait une honorabilité sans tache, furent comme proverbiales dans l'administration. Néanmoins, pendant les vingt ans qui séparent sa promotion de sa retraite, il fut cinq fois éloigné; mais, chaque fois, au bout de peu de mois, ou même de peu de semaines, le besoin de ses lumières et de son action se faisait sentir à tel point qu'il fallait le rappeler. Bonaparte, dès qu'il porta son attention sur l'ensemble de la police, lui conféra par décret spécial l'inspection du quatrième arrondissement, dans lequel Paris se trouvait compris. Dans cette haute position, où toutefois le dominait un chef non moins redoutable que tous ses prédécesseurs, le duc d'Otrante, Veyrat, sévère et ferme, mais plein de tact et de mesure, mérita constamment la reconnaissance des victimes des troubles, en usant de modération aussi souvent que sa modération n'offrait aucun danger. Il ne mérita pas moins bien de Napoléon. Veyrat déploya en maintes occasions ce caractère de ferme modération. C'est ainsi que, au 31 mars 1814, la capitale lui dut d'être préservée du spectacle d'un crime dont la honte aurait rejailli sur elle. Deux officiers russes, un peu trop pressés de venir visiter les rues de Paris, s'étaient lancés plus que témérairement à l'intérieur de la ville, mais bientôt avaient été environnés, renversés, dévalisés, garrottés... On allait les lancer dans le fleuve, vainement ils invoquaient la capitulation. Tout à coup Veyrat arrive, feint de s'informer, réclame les deux imprudents, et, par un geste rapide que les émeutiers n'ont pu prévenir, s'en empare, les remet à ses agents qui l'ont rejoint au galop, déclare à la foule, interdite et incertaine, qu'ils sont désormais sous la garde de l'honneur français, et dans tous les cas, sous la sienne, puis, comme enfin leur proie leur est échappée et qu'à rien ne servirait de vouloir la ressaisir, il profite de leur stupéfaction du moment pour leur faire entendre la voix de la sagesse, calme ainsi l'orage par degrés, et enfin fait arrêter quelques récalcitrants qui grondent encore. La conduite de Veyrat fut encore remarquée en une autre occasion, l'affaire Fauche-Borel (1816) où sa déposition sans passion mais sans réticence fit particulièrement de l'effet et fit évanouir tout l'échafaudage de mensonges élevé par Perlet, et fut louée par les esprits impartiaux de toutes les nuances. Veyrat demanda et obtint sa retraite en 1817. Il était plus que sexagénaire alors. Il pouvait, si les interruptions du service n'étaient pas trop judaïquement supputées, arguer de quelque vingt ans de service. Il fut traité selon ses désirs. Il survécut vingt-deux ans encore à cette fin de sa carrière active et ne mourut qu'en 1839. — Un autre VEYRAT (J.-P.) n'est connu que comme homme de lettres. Il acquit un moment de notoriété, lorsque, la *Némésis*

ayant cessé de paraître, il crut pouvoir remplacer l'absent, prétention qu'au reste un autre au moins eut comme lui. L'œuvre de Veyrat a pour titre : *l'Homme rouge, satire hebdomadaire*, et se compose de vingt-deux livraisons de 8 pages chacune, à partir du 31 mars 1833. Il faut y joindre 48 pages in-8°, et les *Italiennes, poésies politiques de Camille St-Hélène*, Paris, 1832; et un autre morceau de la dimension à peu près d'une double livraison de « *l'Homme rouge* », *A sa Majesté le roi de Sardaigne, de Chypre et de Jérusalem, duc de Savoie, prince de Piémont*, Paris, 1838, 16 pages in-8°. On doit de plus à Veyrat trois vaudevilles, un drame-vaudeville, une folie-vaudeville. Il mourut en 1844. P-OT.

VEYSIE (DANIEL), théologien et grammairien de quelque renom, natif du comté de Devon, suivit les cours de haut enseignement à l'université d'Oxford, prit ses grades de maître ès-arts et de docteur, en 1783, et finit par obtenir le rectorat de Plymtrée, ce qui lui fut d'abord agréable, parce que c'était à peu près son pays. Mais la rigueur avec laquelle il percevait la dime lui suscita de graves difficultés dans la paroisse, qui lui fit un procès. Il fut fort long, il y eut appel et réappel, des années s'écoulèrent avant qu'enfin la chambre des lords y mît un terme par son arrêt. C'est le recteur qui l'emporta. L'animosité des contendants avait attiré sur l'affaire certaine attention, et par suite avait valu certaine notoriété à Veysie, qui d'ailleurs maniait la parole et surtout la plume avec facilité. On a de lui des sermons, des ouvrages de controverse et un autre livre encore. Les sermons ont pour titre : 1° *La doctrine de St-Jean et la foi des premiers chrétiens*, Oxford, 1791, in-8°. (L'auteur y touche cette grave question : « l'identité du Messie et du Verbe fit-elle partie des croyances primitives de l'Eglise? fut-ce une idée juive d'origine, ou ne se produisit-elle qu'après le contact des apôtres juifs avec les gentils, du messianisme avec le platonisme? Faut-il la faire remonter à St-Paul, en y voyant le caractère distinctif de l'école de St-Paul, par opposition à l'école de St-Pierre? ») 2° *la Doctrine de l'expiation* (huit sermons qui se font suite et qui tous furent prononcés aux séances dites *Bampton Lectures*), Oxford, 1791, in-8°. Les ouvrages de controverse sont au nombre de trois : 1° *Examen de l'hypothèse Marsh sur les trois premiers Evangiles canoniques*, 1808, in-8°. (On voit assez que le traité doit être mis à côté du premier sermon); 2° *Préservatif contre le socinianisme*, 1809, in-8°; 3° *Défense du Préservatif contre l'unitarisme en réponse à L. Carpenter, prédicateur de cette secte à Exeter*, 1810, in-18. En dehors de ces travaux, tous essentiellement afférents à son ministère sacré, on doit aussi à Veysie une *Dissertation grammaticale sur l'article-prépositif grec*, 1819, in-8°, qui décèle une connaissance assez profonde de la langue de Thucydide. L-RC.

VEYSSIÈRE. Voyez LACROZE.

VEZZOZI (ANTOINE-FRANÇOIS), savant biographe, était né vers 1705, dans Arezzo, d'une famille patricienne. Après avoir achevé ses premières études avec succès, il embrassa la vie religieuse dans la congrégation des clercs réguliers connus sous le nom de théatins (voy. ST-GAETAN); et ayant employé ses loisirs à perfectionner ses connaissances dans l'histoire et la philologie, il s'y rendit fort habile. Envoyé par ses supérieurs à Rome, ses talents l'y firent connaître d'une manière avantageuse. Le savant prélat Bottari (voy. ce nom), s'étant démis de la chaire d'histoire ecclésiastique au collège de la Sapience, le P. Vezzozi fut désigné pour le remplacer, et sans égaler son prédécesseur, il adoucit du moins les regrets qu'occasionnait sa perte. Nommé membre de la consulte chargée de l'examen des candidats à l'épiscopat, la prudence qu'il sut mettre dans l'exercice de ses fonctions lui concilia l'estime et la bienveillance des membres les plus distingués du sacré collège. Il fut revêtu de divers autres emplois honorables, et enfin élu supérieur général de son ordre. Le pape Clément XIII, appréciant le mérite et les vertus du P. Vezzozi, se proposait de l'élever aux premières dignités ecclésiastiques, mais le modeste religieux supplia le pontife de lui permettre de retourner dans son cloître achever une vie partagée entre la pratique de ses devoirs et l'étude. Il parvint à un âge avancé, et mourut en 1785, dans le couvent de St-Sylvestre, *in monte Cavallo*, regretté de tous ceux qui l'avaient connu. C'est à lui qu'on doit l'édition des œuvres du cardinal J.-Mar. Tommasi (voy. ce nom), Rome, 1747-1769, 11 vol. in-4°. Le tome 8 est précédé d'une excellente notice de l'éditeur sur la vie et les écrits du cardinal Tommasi. Parmi les autres ouvrages du P. Vezzozi on cite : 1° *De laudibus Leonis X oratio, habita in archigymnasio romano*, Rome, 1752, in-4°; 2° *I scrittori de' chierici regolari detti teatini*, Rome, 1780, 2 vol. in-4°. L'auteur a profité des recherches de ses devanciers, et surtout de la *Bibliotheca theatina* du P. Silos, qui s'arrête à l'année 1665; mais il n'en a pas moins fait un ouvrage entièrement neuf, par le grand nombre de notes et de corrections ajoutées à la première partie de son travail, qu'il a continué jusqu'à l'époque où il écrivait. Cet ouvrage, l'un des meilleurs en ce genre, donne une place au P. Vezzozi parmi les biographes les plus consciencieux et les plus utiles. W—s.

VIAIXNES (dom THIERRY FANIER OU FAGNIER DE), bénédictin de la congrégation de St-Vannes, naquit le 18 mars 1659, à Châlons-sur-Marne, de parents distingués, et reçut au baptême le nom de Joseph. Celui de Thierry, suivant l'usage de la congrégation de St-Vannes, lui fut donné à son entrée en religion. Il fit ses humanités et sa philosophie chez les jésuites. Un goût décidé pour le genre de vie qu'on menait dans l'ordre

de St-Benoît, et pour les études qui y étaient cultivées, lui fit désirer d'embrasser cet état. Il était l'aîné de sa famille. Elle eut de la peine à consentir à cette résolution. Il entra au noviciat à St-Pierre de Châlons au mois de mai 1676, et fit profession le 13 juin de l'année suivante. Quoiqu'il eût fait de fort bonnes études, on lui fit recommencer sa philosophie et son cours de théologie. Envoyé, en 1680, par ses supérieurs à St-Vincent de Metz, il obtint d'eux de passer à l'abbaye de Beaulieu en Argonne, où le savant dom Barthélemi Senocy avait établi et présidait une académie. Ces académies étaient des réunions de jeunes religieux qui, sous la direction d'un ancien renommé par son savoir et son habileté, se formaient aux grandes études ecclésiastiques. Il y avait alors plusieurs de ces académies dans la congrégation. Dom Thierry fut dans la suite chargé d'en présider quelques-unes. En 1683, il revint à Châlons, et y fut ordonné prêtre par M. de Noailles, qui en était évêque. Il partagea alors ses occupations entre l'étude et la prédication, pour laquelle on dit qu'il avait des dispositions. Il enseigna aussi dans différentes maisons de la congrégation, entre autres à Verdun, où il se concilia l'estime de l'évêque. Dom Thierry avait du talent. Il s'était fait un fonds d'un grand nombre de belles et utiles connaissances. Il était irréprochable dans ses mœurs; mais, né avec un esprit inquiet et un caractère brouillon et remuant, ayant à peine trente ans, il avait été exilé à l'abbaye de St-Michel, en Thiérache, pour avoir contrarié ses supérieurs dans quelques changements. La part qu'il prit aux discussions du jansénisme, dont il avait chaudement adopté les opinions, et le peu de ménagement qu'il mit dans sa conduite, sa tête ardente qui l'entraînait souvent au delà des bornes, lui occasionnèrent beaucoup de disgrâces. Il se déclara *appelant* et *réappelant* de la bulle *Unigenitus* au futur concile, et fut à deux reprises enfermé au château de Vincennes. La deuxième fois il n'en sortit qu'à la mort de Louis XIV; encore ne jouit-il pas longtemps de sa liberté. Aimant mieux s'exposer à tout que de cesser de soutenir hautement ses opinions, il se fit exiler à l'abbaye de Poultières, diocèse de Langres, et bientôt après bannir du royaume. Il se retira à l'abbaye de St-Guislain, en Hainaut. Forcé d'en sortir, il alla à Bruxelles, et de là chez les bénédictins de Wlierbeeck, près Louvain. Enfin, il chercha un asile en Hollande, et mourut à Rhynwick, près d'Utrecht, le 31 octobre 1735. C'était un homme dont les talents et l'érudition auraient pu être utiles à l'Eglise et à l'Etat, si l'esprit de parti ne les avait détournés de l'emploi qu'on devrait toujours en faire. Des ouvrages dont Thierry est l'auteur, et qui la plupart sont anonymes, on connaît : 1° *l'Impiété reconnue*, contre une thèse soutenue à Caen, Cologne, 1693. Cet écrit fut imprimé à l'insu de son auteur. 2° *Problème ec-*

clésiastique proposé à M. l'abbé Boileau de l'archevêché : A qui doit-on croire, de messire Louis-Antoine de Noailles, évêque de Châlons, en 1695 (approuvant les *Réflexions morales* du P. Quesnel), ou de messire Louis-Antoine de Noailles, archevêque de Paris en 1696 (condamnant l'*Exposition de la foi*, par Barcos)? 1698, in-12. Lorsque cet ouvrage parut, il fut généralement attribué aux jésuites ; on accusa le P. Daniel, qui chercha à s'en justifier et qu'on ne crut pas, et surtout le P. Doucin d'en être les auteurs. Presque tous nos dictionnaires historiques l'attribuent à ce dernier : on sait aujourd'hui, à n'en point douter, qu'il est de dom Thierry, et lui-même, dit le chancelier d'Aguesseau dans ses Mémoires, en a fait l'aveu. Cet écrit, au reste, est composé avec tant d'art, que bien des jésuites s'y méprirent, et qu'un P. Soliastre, jésuite flamand, s'en rendit l'éditeur. Dom Gerberon, de la congrégation de St-Maur, n'en fut point dupe, et y reconnut tellement ses propres sentiments qu'il en composa une apologie. Un arrêt du parlement de Paris, du 14 janvier 1699, condamna le *Problème* à être brûlé. 3^e *Acta omnia congregationum et disputationum quæ, coram Clemente VIII et Paulo V, sunt celebrata in congregatione de Auxiliis*, Louvain, 1702, in-fol. A la tête de cet ouvrage se trouve une préface, supprimée dans quelques exemplaires, à cause de l'aigreur qui y règne contre les jésuites. L'auteur y traite de la vie et des écrits de Thomas Lemos, dominicain espagnol, qui fut admis et parut avec assez d'éclat dans ces congrégations. Quant au corps de l'ouvrage, dom Thierry rapporte les questions et les réponses qui ont été faites, et en général tout ce qui s'est passé dans cette congrégation. 4^e *Edmundi Richerii libellus de ecclesiastica et politica potestate, cum demonstratione* : le Dictionnaire des anonymes observe que M. Adry a vu le manuscrit sur lequel cette édition fut donnée. Il avait appartenu à un chanoine de Troyes nommé Breyer. L—r.

VIAL (HONORÉ), général français, natif d'Antibes, avait reçu le jour en 1766. Antérieurement à la révolution, il figura sur les cadres de la marine. L'imminence des guerres dont nous menaçait la coalition européenne en herbe dès 1791 et l'immense carrière dont elle laissait entrevoir la perspective, le déterminèrent de bonne heure à se rapprocher de l'armée de terre. Il était, en 1792, attaché au 26^e d'infanterie de ligne, bientôt il recevait l'épaulette de lieutenant, et, dirigé sur la Corse, il prenait part à la défense de Bastia. De cette île il passa, en 1794, à l'armée de Hollande comme officier d'état-major, et il fit preuve de talent non moins que d'ardeur guerrière à la prise du fort de Harlem. La récompense ne tarda point à couronner sa bravoure : dès le mois d'octobre suivant, il était nommé capitaine au premier régiment de cavalerie. Traversant rapidement ensuite les grades

intermédiaires, tous conquis par quelque service ou quelque action d'éclat, il se trouvait adjudant général au commencement de la campagne de 1796. Il eut le bonheur d'être désigné pour l'armée d'Italie. Entre autres preuves d'intrépidité qu'il y donna, on le vit, le 16 novembre an 5, au milieu des manœuvres préparatoires de la grande journée d'Arcole, après le passage de l'Adige à Ronco, et quand il fut avéré que la vivacité du courant ne permettait pas de fixer les fascines, à l'aide desquelles le général en chef lui-même avait compté qu'on pourrait franchir l'Alpon (vulgairement on dit le canal) qui, bordant le village d'Arcole, empêchait de le tourner, on le vit s'élancer dans cette rivière, ayant de l'eau jusqu'au cou, et à l'effet de la passer à gué, donner l'exemple à la colonne en tête de laquelle il marchait : personne ne se sentit de force à le suivre, et il fut obligé, après de vaines incitations, de revenir sur ses pas. Malgré l'insuccès de cette courageuse entreprise, Bonaparte lui sut gré de son élan, et le lui témoigna sur-le-champ en le nommant général de brigade. C'est en cette qualité que Vial eut part à la bataille de Rivoli, qui signala le commencement de l'année suivante, et qui, livrée par d'Alvinzi pour faire lever le siège de Mantoue, eut pour suite de rendre mathématiquement certaine et prochaine la reddition de la place. Elle capitula en effet quinze jours après (le 30 juillet 1797) ; il y déploya le même entraînement que devant Arcole, et non content de s'être multiplié sur le champ de bataille, il se signala encore plus dans la poursuite. Les Autrichiens, en se décidant à la retraite, avaient compté arrêter les vainqueurs aux gorges de Callione, qu'ils avaient cru transformer en un poste inexpugnable, en en augmentant considérablement les défenses. Vain espoir ! quand ils les atteignirent, déjà les Français les avaient emportées, et Vial qui les poursuivait, les refoulant sur Trente, entre dans cette ville en même temps qu'eux, puis les en chassant immédiatement, facilite au général Joubert la prise de leurs magasins, qu'ils n'eurent pas le temps d'évacuer, et de leurs hôpitaux qui ne contenaient pas moins de deux mille blessés ou malades : lui-même, il poussa jusqu'aux rives de l'Arisso, et leur fit huit mille prisonniers. Deux mois après, quand l'archiduc Charles, envoyé pour remplacer d'Alvinzi, comme d'Alvinzi avait remplacé Beaulieu, venait de voir deux de ses colonnes battues aussi, l'une entre Klagenfurth et Villach, l'autre sur le Lavis, Vial gêna considérablement les mouvements de l'ennemi qui, franchissant le haut Adige après sa défaite, avait résolu de s'y défendre et de se retirer à Bolzen (Bolzano), s'il était forcé : il s'était emparé, lui, du pont de Neumark, et avait pareillement passé l'Adige, pour empêcher les Autrichiens de filer sur Bolzen. Il n'y parvint pas seul ; et si le général Dumas, en se jetant à la tête de sa cavalerie dans

le village de Tramin, n'eût déterminé la déroute de leurs antagonistes communs, l'avantage serait probablement resté douteux. Mais c'est sa manœuvre savamment conçue et conduite qui mit les Autrichiens dans la nécessité de tenter le passage par les armes, puisqu'il avait su s'emparer des issues, et sachant que d'autres Français étaient à portée, il avait bien droit de compter sur la coopération décisive qu'ils apportèrent à la réussite de son plan. C'est donc à juste titre à lui non moins qu'à Dumas, et même un peu plus qu'à Dumas, que doit être attribué le succès de Tramin (22 mars 1797, 2 germ. an 5). Le commencement de l'année suivante (1798) le vit chargé du commandement de Rome, à la suite du tumulte au milieu duquel avait péri le général Duphot, victime du zèle avec lequel il défendait l'inviolabilité du palais de l'ambassade française. Vial fit preuve en ce poste difficile d'autant de tact que d'énergie. Il n'y resta cependant que jusqu'au moment de l'expédition d'Egypte. Son ancien général en chef tint à l'avoir près de lui et l'emmena. Il combattit aux Pyramides, il contribua au gain de l'affaire devant Chouart (20 septembre 1798), il enleva l'admiration et les éloges de tous par sa conduite au siège infructueux de St-Jean d'Acre, notamment les 20 et 30 mars, les 7 et 15 avril 1798, lors des vigoureuses sorties de l'ennemi. Il fut de ceux qui restèrent en Orient après le départ du général en chef et s'y distingua jusqu'à son embarquement pour la France, qu'il revit le 15 brumaire an 9. Le 26 floréal an 10, le premier consul le nommait plénipotentiaire près l'ordre de Malte. Il y réunit le titre d'ambassadeur près la république helvétique. La diplomatie cependant ne le rendit point infidèle à l'épée, ou plutôt l'empereur s'aperçut qu'il pouvait lui rendre encore plus de services à la guerre que dans les chancelleries. Il le rendit donc à la vie des camps : Austerlitz, Iéna, Friedland, le virent agir avec la même intrépidité qu'aux jours d'Arcole et des Pyramides. Vint enfin la période des calamités : Vial dans ces nouvelles épreuves se montra ce qu'il avait toujours été, le premier au danger, le dernier à la retraite : il périt à la bataille de Leipsick, en y donnant l'exemple du plus beau dévouement. Z.

VIAL (JEAN-BAPTISTE-CHARLES), auteur dramatique, né à Lyon le 2 juillet 1771, fut d'abord destiné au commerce, mais son goût et ses aspirations le portaient vers les lettres et le théâtre. Après avoir fait représenter dans sa ville natale une comédie en deux actes et en vers intitulée *le Divorce*, il quitta la province pour la capitale (1793), et écrivit divers comédies et vaudevilles qui furent assez bien accueillis du public. En même temps il remplissait les modestes fonctions d'employé dans une maison de commerce d'où il passa au ministère des finances, où il resta de nombreuses années sans s'occuper d'ouvrages

dramatiques. Il est mort à Paris le 28 octobre 1837. Il a fait représenter dans la première moitié du 19^e siècle plus de cinquante pièces ; nous citerons seulement celles qui ont été imprimées : 1^o *l'Elève de la nature*, comédie en un acte et en vers libres, 1793, in-8^o ; 2^o *Une faute par amour*, comédie en un acte et en prose, mêlée d'ariettes, 1795, in-8^o ; 3^o *Clémentine ou la Belle-mère*, comédie en un acte, mêlée d'ariettes, 1799, in-8^o ; 4^o *les Avant-postes ou l'Armistice*, vaudeville anecdotique en un acte, 1801, in-8^o, avec MM. Audras et Tournay ; 5^o *le Premier venu ou Six lieues de chemin*, comédie en trois actes et en prose, Paris, 1801, in-8^o ; 6^o *le Congé ou la Fête du vieux soldat*, divertissement en un acte et en prose, mêlé de vaudevilles, à l'occasion de la paix, 1802, in-8^o, avec M. Tournay ; 7^o *le Grand Deuil*, opéra bouffe en deux actes, 1802, in-8^o, avec C.-G. Etienne ; 8^o *Aline, reine de Golconde*, opéra en trois actes, 1803, in-8^o, avec Favières ; 9^o *les Deux Jaloux*, comédie en un acte, mêlée d'ariettes, imitée de Dufresnoy, 1813, in-8^o ; 10^o *la Double Fête*, à-propos mêlé de vaudevilles, 1818, in-8^o, avec M. B*** (Beluigay) ; 11^o *le Mari et l'Amant*, comédie en un acte, 1821, in-8^o ; 12^o *la Couronne de fleurs*, vaudeville en un acte, à l'occasion du couronnement de Charles X, 1825, in-8^o, avec MM. Gersain et Gabriel ; 13^o *les Deux Mousquetaires, ou la Robe de chambre*, opéra comique en un acte, 1825, in-8^o, avec M. J. Gensoul ; 14^o *Lord Davenant*, drame en quatre actes et en prose, 1825, in-8^o, avec MM. J. Gensoul et Milcent ; 15^o *le Pensionnat de jeunes demoiselles*, opéra-comique en deux actes, 1825, in-8^o, avec Picard ; 16^o *Vauban à Charleroi*, comédie historique en trois actes et en vers, 1827, in-8^o, avec R. (Reverony) de St-Cyr ; 17^o *le Mariage à l'anglaise*, opéra-comique en un acte, 1828, in-8^o, avec M. J. Gensoul ; 18^o *Daniha*, opéra-comique en trois actes, 1830, in-8^o, avec M. Paul Duport ; 19^o *l'Elève de Presbourg*, opéra-comique en un acte, 1840, in-8^o, avec M. Théod. Muret, représenté après la mort de Vial. On lui doit en outre, 20^o un petit volume de contes en vers et poésies diverses, sous le titre *le Dessert*, 1833, in-18. Z.

VIAL DU CLAIRBOIS (HONORÉ-SÉBASTIEN), directeur de l'école des ingénieurs de vaisseaux et chef du génie maritime à Brest, naquit à Paris le 27 mars 1733. A l'âge de dix-sept ans, il entra dans la marine, et servit en qualité de volontaire et de lieutenant sur divers bâtiments du commerce. En 1754, il passa, comme fusilier, dans le régiment de Vaubecourt, infanterie. Il y servit dans différents grades, jusqu'au mois de juin 1777, où il entra dans la marine, en qualité de sous-ingénieur. Les talents qu'il déploya dans la construction navale ne tardèrent pas à le porter au rang d'ingénieur-constructeur en chef, qu'il obtint en 1793. Nommé successivement directeur des constructions au port de Lorient,

puis chef du quatrième arrondissement forestier à Rouen, le zèle et la supériorité dont il fit preuve dans ses fonctions fixèrent sur lui l'attention du chef du gouvernement, qui le nomma, en 1801, directeur de l'école spéciale du génie, au port de Brest; emploi qu'il conserva jusqu'au mois d'août 1810, époque à laquelle son grand âge et de longues fatigues le forcèrent à se retirer du service. Vial du Clerbois est mort à Brest, le 20 décembre 1816. On a de lui : 1° *Essai géométrique et pratique sur l'architecture navale*, Brest, 1776, 2 tomes en un vol. in-8°, fig.; 2° *Traité élémentaire de la construction des vaisseaux, à l'usage des élèves de la marine*, Paris, 1787-1805, 2 vol. in-4°, fig.; 3° une traduction du *Traité de la construction des vaisseaux*, de Chapman, avec des notes, Brest, 1781, in-4°, fig.; 4° *Dictionnaire encyclopédique de la marine*, Paris, 1793, 4 vol. in-4°, dont un de 75 planches, faisant partie de l'*Encyclopédie méthodique*, dont Vial du Clairbois fut un des principaux collaborateurs. Le discours préliminaire et le tableau analytique qui précède la partie marine sont de lui. H—Q—N.

VIALART DE HERSE (FÉLIX), évêque de Châlons-sur-Marne, né à Paris en 1603, était fils d'un conseiller au parlement. Sa mère, Charlotte de Ligny, fut une des plus zélées coopératrices de St-Vincent de Paul. Restée veuve de bonne heure, elle veilla elle-même à l'éducation de son fils, qui entra dans l'état ecclésiastique, et prit en 1638 le bonnet de docteur de la maison de Navarre. En 1640, Vialart, déjà abbé de Pébrac, fut fait coadjuteur de Châlons, sur le refus de l'abbé Olier. L'évêque de Châlons étant mort peu après cette nomination, le coadjuteur devint titulaire de ce siège, même avant d'avoir reçu ses bulles de coadjuteur. Il fut sacré en 1642, et se proposa St-Charles Borromée pour modèle. Il établit un séminaire, lui assigna des revenus; et pour mieux surveiller cet établissement, il alla y demeurer lui-même, et y passa les vingt dernières années de sa vie. Le pauvre et le riche avaient un égal accès auprès de lui, et les protestants mêmes étaient touchés de sa vertu. Il en fit entrer plusieurs dans le sein de l'Eglise. Une mission qu'il donna à son diocèse, en 1666 et 1667, eut les plus grands fruits. Il avait appelé de tous côtés de pieux et zélés ouvriers; et lui-même était à leur tête, donnant l'exemple, réformant les abus, et pourvoyant généreusement à toutes les dépenses. Par ses soins, un collège fut établi à Vitry; trois communautés de filles se formèrent à Châlons pour les écoles, et de sages institutrices furent distribuées dans le diocèse. L'institution des conférences ecclésiastiques, la tenue de différents synodes, des visites pastorales, de sages règlements, marquèrent son épiscopat. Dans une invasion de troupes ennemies, les gens de la campagne s'étant réfugiés de toutes parts à Châlons, l'évêque leur procura les moyens de subsistance. Il mourut le 10 juin 1680, ayant

laissé, par son testament, tout son bien aux pauvres. Cet évêque avait été un des principaux médiateurs dans l'affaire du Formulaire. Son diocèse lui dut un *Rituel*, publié en 1649, des ordonnances, mandements et lettres pastorales pour le rétablissement de la discipline, pour les visites, pour l'administration des sacrements, etc. Un curé du diocèse, Pierre Garnier, avait composé un recueil des principaux faits de sa vie. Cet ouvrage est resté manuscrit. P—C—T.

VIALART. Voyez CHARLES DE SAINT-PAUL et SAINT-MORYS.

VIALE-PRELA (MICHEL), diplomate et cardinal italien, né en 1798 à Bastia (Corse) d'une des plus honorables familles, fit, dans sa ville natale, sous la direction d'un frère aîné, sa première éducation, qu'il continua à Rome (1814) avec distinction au séminaire romain. Il s'adonna surtout à l'étude des langues vivantes, et acquit des connaissances particulières sur les beaux-arts. Promu à la prêtrise en 1823, il fut, en 1828, nommé auditeur du nonce en Suisse, et débuta par ces fonctions dans la diplomatie. Son passage en Suisse, où il ne séjourna pas moins de neuf années, fut utile au catholicisme et au gouvernement pontifical. Il se lia particulièrement avec Frédéric Hurter, l'auteur impartial de la *Vie d'Innocent III*, et contribua à lui faire abjurer le protestantisme. Rappelé à Rome en 1836, Viale-Prelà fut attaché à la secrétairerie d'Etat, et peu après il fut chargé d'un long travail sur la question des mariages mixtes, qui à cette époque agitait les esprits dans le royaume de Prusse. Il fut ensuite promu à la prélature, puis (1841) sacré à Rome archevêque *in partibus* de Carthage. Il remplit les fonctions d'internonce, puis de nonce en Bavière, de 1838 à 1845, époque à laquelle il fut nommé en la même qualité à Vienne. Mêlé à toutes les affaires ecclésiastiques majeures qui survinrent à cette époque dans l'empire autrichien, Viale-Prelà joua un rôle important, et qui lui permit de déployer ses éminentes aptitudes dans la solution de graves difficultés. Il fit preuve surtout d'un grand tact en 1846 et 1847, à l'époque des troubles de l'Italie. Malgré la divergence des deux politiques qui dirigeaient alors les cabinets de Rome et de Vienne, l'honorable prélat sut se concilier l'estime et le respect des opinions les plus opposées, et, par son attitude énergique et digne, il se maintint à son poste, et rendit de réels services à la religion et à l'Etat pontifical. En 1848, après les troubles de Vienne, il accompagna l'empereur d'Autriche à Insprück. En 1852, il fut élevé à la dignité de cardinal. Son œuvre capitale fut de conclure avec l'empereur d'Autriche un concordat que les parties contractantes ratifièrent à Vienne le 18 août 1855. Ce traité donna lieu à de laborieuses et longues négociations que Viale-Prelà dirigea avec une rare prudence et une science profonde des droits et des

canons de l'Eglise. Il présida ensuite et dirigea les conférences qui eurent lieu pour la mise à exécution du concordat. Il parcourut en outre à différentes reprises la Hongrie, la Bohême, la Serbie, visita Belgrade, le Banat, la Transylvanie, et fut accueilli avec un grand respect dans toutes ces provinces. Le pape Pie IX le nomma archevêque de Bologne le 28 septembre 1855, mais l'éminent prélat ne prit possession de ce nouveau poste que l'année suivante, et après avoir fait à Rome un séjour de plusieurs mois. Le cardinal Viale-Prelà déploya un zèle infatigable et une activité sans bornes à Bologne, et il est mort dans cette ville le 15 mai 1860. Z.

VIALLET. Voyez FIALETTI.

VIANE ou VIAN (FRANÇOIS VAN), théologien de Louvain, né à Bruxelles le 3 octobre 1615, étudia au collège du Pape Adrien VI à Louvain, et fut appelé comme directeur au séminaire de Malines. Il exerça quelque temps les fonctions du ministère à Bruxelles, et retourna ensuite à Louvain, où il fut fait président du collège du Pape. Son zèle dans cette place justifia ce choix. Après l'avoir remplie longtemps avec assiduité, Van Viane donna sa démission, et continua de demeurer dans le collège, sans emploi. En 1677, l'université de Louvain le chargea d'aller à Rome, avec Lupus et Steyaert, pour y déferer des propositions de morale relâchée, qui furent en effet condamnées en 1679. On approuva aussi des censures, portées à Louvain et à Douai, contre la doctrine de Lessius. Van Viane revint à Louvain, et y mourut le 5 septembre 1693. On a de lui un gros traité latin : *De ordine amoris*, Louvain, 1685, in-8°; un autre traité : *De gratia*, qui n'a pas été imprimé; mais il s'en est répandu de nombreuses copies. — *Matthieu* Van VIANE, son frère, aussi théologien, était un homme laborieux et désintéressé, qui refusa les places et les honneurs, pour se livrer à l'étude. Il mourut à Louvain, dans le collège du Pape, le 16 novembre 1663, n'étant âgé que de 40 ans. On ne connaît de lui que deux écrits en latin : l'un est une *prohibition* du livre de Caramuel, faite par l'archevêque de Malines, en 1655; et l'autre est un opuscule sur l'ignorance du droit naturel, que Nicole a traduit en français et accompagné d'une préface et de notes. P—C—R.

VIANELLI (JOSEPH-VALENTIN), physicien et poète italien, naquit à Chioggia le 13 juin 1720. La longue carrière qu'il parcourut fut presque entièrement marquée par des observations médicales ou scientifiques importantes et souvent curieuses. Comme médecin, il se fit rechercher et consulter par tous ses confrères du pays; et comme écrivain, il fut bientôt apprécié en Italie et ailleurs. Un curieux phénomène, la phosphorescence nocturne des eaux de la mer, attira d'abord son attention. Il en rechercha la cause, qui avait similitude de même l'observation d'un grand nombre de savants, à commencer par Aristote. Les expé-

riences que fit Vianelli le convainquirent que cette phosphorescence est due à la présence d'insectes dans la mer, qu'il appela, à cause de l'effet qu'ils produisent, du nom de *lucioles nocturnes*. Il fit part de sa découverte à l'Institut de Bologne au mois d'août 1749, dans un mémoire accompagné d'une dissertation latine. Il fit suivre cet envoi d'une publication imprimée, intitulée *Nouvelle découverte sur les lucioles de la nuit*. On voulut lui disputer la priorité de sa découverte : dans le nombre de ceux qui crurent pouvoir se l'attribuer figuraient le célèbre abbé Nollet et le Vénitien Grisellini; mais le grand Linné a rendu au médecin italien la justice qui lui était due, dans ses *Amœnitates academice upsaliæ*. Vianelli fit d'autres recherches sur la physique et l'histoire naturelle, mais d'une moindre portée. Au talent scientifique et médical, Vianelli en joignait un autre qui, d'ordinaire, ne se rencontre pas chez le même homme : il était poète, et poète non pas pastoral, mais maritime. Connaissant bien, pour avoir vécu dans ce milieu, la mer et les pêcheurs, il composa un poème mi-parti vers et prose, destiné à les chanter et qui fut publié sous ce titre : *Marine ou les Poésies du pêcheur*. Venise, 1806, in-8° (posthume). Malgré le peu de prétention du titre, Vianelli s'élève souvent assez haut; parfois, comme cela se rencontre parmi les poètes italiens, par exemple dans la pièce intitulée *Iala*, il trouve moyen de faire entendre les accents d'un noble patriotisme. Vianelli mourut honoré, dans sa ville natale, le 14 avril 1803. — VIANELLI (Jérôme), écrivain ecclésiastique, naquit à Chioggia le 3 avril 1718. Il fit de bonnes études au séminaire de Padoue. Il devint successivement provicaire de l'évêque Giustiniani, chanoine et enfin vicaire général. Clément VIII le nomma doyen du Capitole en 1762, et en 1776 il devint vicaire général capitulaire. Il mourut au mois de décembre 1792. On lui doit un ouvrage d'un titre modeste : *Nouvelle série des évêques de Malamocco et de Chioggia*, publié en 1790, mais qui se rattache à l'histoire générale de l'Eglise italienne et dans lequel il a produit de nombreux et utiles documents. Z.

VIANI (ANTON-MARIA), peintre, surnommé le Vianino, né à Crémone vers 1540, fut élève des Campi, et sut s'approprier leur manière. La frise qui orne la grande galerie du palais des ducs de Mantoue est absolument dans leur style. Ce sont des groupes d'enfants du caractère le plus gracieux, peints en clair obscur sur un fond d'or et séparés entre eux par des festons de fleurs et de fruits. C'est également dans le style des Campi qu'il exécuta plusieurs tableaux tirés de l'histoire sainte, et dont les plus remarquables sont le *St-Michel* que l'on voit dans l'église de Ste-Agnès, et le *Paradis* qui décore celle des Ursulines. Le duc de Mantoue, Vincent de Gonzague, l'accueillit avec distinction à sa cour, et se l'attacha en qualité de peintre; après la mort de ce prince, Viani fut également au service de ses trois successeurs.

Il s'établit avec toute sa famille à Mantoue, où il mourut dans un âge assez avancé. — *Jean VIANI*, peintre, né à Bologne en 1536, fut élève de Flaminio Torre et condisciple du Pasinelli; c'est seulement par conjecture que l'on avance qu'il aida ce dernier dans ses travaux. Ce fut un peintre rempli de science, et qui n'est inférieur, sous le rapport du dessin, à aucun de ceux qui suivirent la même école que lui. Il ne négligea rien pour perfectionner son talent; dessinant sans relâche d'après le nu, et étudiant l'anatomie jusqu'à la fin de ses jours. A un savoir aussi solide il sut joindre la beauté des formes, la *pastosité* du coloris, la grâce des mouvements, la légèreté des draperies. Ses études d'après nature furent immenses; il recherchait en tout le vrai, qu'il savait embellir d'après l'exemple ou du Torre ou du Guide. Le tableau plein de délicatesse de *St-Jean de Dieu*, qui décore l'hôpital des Buonfratelli à Bologne, est dû à son pinceau. Dans le vestibule des Servites, il représenta, sur une des lunettes, *St-Philippe Benizi porté au ciel par deux anges*. La face, l'essor du bienheureux expriment la vraie idée de la béatitude; et quoique le Cignani ait peint en regard un autre sujet, le tableau de Viani soutient dignement le parallèle. Les peintures qu'il a faites dans d'autres lunettes du même vestibule n'ont point excité la même admiration, et il peut être mis au rang de ces artistes qui ne parviennent à marcher de pair avec les plus habiles maîtres qu'en travaillant leurs ouvrages avec bien plus de soin que ne le font ordinairement ces derniers. Le Viani mourut en 1700. Il dirigea une école rivale de celle du Cignani, et de laquelle sont sortis une foule d'artistes distingués; son fils Dominique en fut directeur après lui. — *Dominique VIANI*, fils et élève du précédent, naquit à Bologne en 1668. Guidalotti a écrit la vie de ce peintre, et lui accorde un talent supérieur à celui de son père; mais ce jugement n'a point été confirmé par les véritables connaisseurs. Le fils n'a point atteint à ce degré d'exactitude, et encore moins à cette noblesse de dessin qui distinguent le père, et il lui est inférieur également dans la vérité, la variété et le brillant du coloris. Cependant il eut peut-être plus de grandiose dans ses contours, une touche plus fière et approchant de celle du Guerchin, un goût d'ornement plus somptueux et plus dans le génie des Vénitiens dont il étudia avec succès les chefs-d'œuvre à Venise. C'est de lui qu'est le *St-Antoine convertissant un hétérodoxe au moyen d'un miracle*, que l'on admire dans l'église du St-Esprit de Bergame, tableau surprenant, et que Rotari et Tiepolo ont célébré comme un ouvrage insigne; et peut-être le Viani n'a-t-il laissé dans Bologne aucun ouvrage d'un mérite aussi remarquable. Cependant on vante extrêmement le *Jupiter* peint sur cuivre, l'un des ornements de la galerie Ratta. Le Viani parcourut une partie de l'Italie, laissant partout des

preuves de son talent. Il mourut à Pistoie en 1711, âgé seulement de 43 ans. P—s.

VIANI (GEORGE), numismate, né en 1762, cultiva d'abord les belles-lettres et la poésie, et publia, à l'âge de vingt-deux ans, un petit recueil de vers, et peu de temps après (1788) un drame sur la mort de *Socrate*, en société avec deux de ses amis, Gaspard Mollo et Sauli : c'est une critique ingénieuse d'Alfieri, qui n'avait point encore familiarisé avec l'âpreté de son style des oreilles accoutumées à la douceur et à la mélodie de Métastase, et qui a dû plus tard à ce défaut même une partie de sa gloire dramatique. Mais ce ne sont pas ces productions qui ont fait la renommée de Viani : il s'est acquis des titres plus positifs à l'estime des amis des lettres. Il abandonna la littérature pour se livrer à l'étude de la numismatique. Voyant que l'ancienne numismatique avait été assez amplement cultivée, illustrée par d'habiles écrivains, et notamment, pour ne parler que des modernes, par Eckel et Neumann, dont les travaux, ainsi que ceux de leurs prédécesseurs, avaient encore été perfectionnés et améliorés tout récemment par Sestini, Viani s'occupa de la numismatique qui est moins éloignée de nous, c'est-à-dire de celle du moyen âge. Il se mit à lire et à comparer tout ce qui a été spécialement écrit par Carli et par Zannetti; et il y trouva ample matière à des corrections et augmentations : dès lors ses travaux eurent pour but principal de faire des additions à Zannetti. Dans cette vue, non-seulement il dut parcourir et examiner tout ce qu'on avait déjà écrit sur les monnaies d'Italie; mais s'étant pourvu d'histoires, de diplômes et de tous les imprimés ou manuscrits utiles à son dessein, il entra en correspondance avec tous les directeurs des monnaies, et donna commission aux lettrés, négociants et à ses amis, de lui procurer toutes sortes de vieilles monnaies d'Italie qu'il acheta à tous prix, portant à un tel excès la manie de rendre sa collection aussi nombreuse et aussi complète que possible, que cette ambition le réduisit souvent au dénûment le plus absolu. Il ne mit pas moins d'application et de zèle à bien observer les monuments, à en tirer des dessins. L'étude de la numismatique du moyen âge offre une partie plus intéressante que l'ancienne : c'est la valeur monétaire, pour laquelle on doit observer les divers caractères de l'impression, la qualité du métal, et la valeur intrinsèque; le crédit des monnaies dans les différents temps et dans les différentes places. Viani était parfaitement instruit de tout cela, et il fut souvent consulté par les ministres des finances de divers gouvernements, par les directeurs des monnaies et les négociants. Quant à la partie érudite, c'est-à-dire à la science numismatique considérée comme monument de l'histoire, elle lui fournit de nombreux documents sur les principautés et sur divers Etats et villes d'Italie, ainsi que sur celles des familles qui eu-

rent réellement ou qui s'arrogèrent le droit de battre monnaie. Son premier essai dans cette science fut : *Memorie della famiglia Cibo, e delle monete di Massa di Lunigiana*, Pise, 1808, in-4°, avec quatorze planches, contenant les empreintes de cent vingt-huit monnaies, frappées, depuis 1559, par les princes de cette famille : ouvrage nouveau par son sujet, dont on admira généralement l'érudition et l'exactitude. L'auteur promit de publier dans un second volume les monuments diplomatiques inédits ; mais il ne put aller au delà de la sixième feuille, et c'est une perte pour l'histoire. Ce volume avait pour titre : *Appendice ai diplomî ed altri monumenti citati nelle Memorie della famiglia Cibo, e delle monete di Massa di Lunigiana*. La partie imprimée contient onze documents, des années 962 à 1517. Tout en se livrant avec une ardeur infatigable à son principal travail sur l'ouvrage de Zannetti, Viani réveillait de temps en temps les espérances des érudits, par la publication de quelques opuscules sur des sujets peu connus. C'est à ce genre d'écrits qu'appartient celui *Della zecca, e delle monete di Pistoja*. Il traite ce sujet à l'occasion de questions qui lui furent adressées par l'abbé Sébastien Ciampi sur la valeur et l'espèce de monnaie courante à Pistoie, du 12^e au 14^e siècle. La première édition en fut jointe à l'ouvrage de Ciampi intitulé *Notizie inedite della sacrestia Pistoiese*, etc., Florence, 1800. L'auteur en fit, en 1810, une réimpression qu'il enrichit de nouvelles notes, et de sa réponse à quelques difficultés proposées par des savants pistoisiens. Une autre preuve des profondes connaissances de Viani est l'extrait d'un travail numismatique du comte Galeani Napione de Coccanato, sur quelques monnaies du Piémont, inséré, en 1815, dans la collection des *Opusculi scientifici e letterari de Florence*, t. 17, p. 102. L'opinion de sa grande capacité dans ces matières était si bien établie, que l'académie de Lucques ayant formé le projet de recueillir des mémoires pour une histoire universelle de l'Etat lucquois (dont plusieurs volumes ont été publiés depuis), chargea Viani de la compilation des notices concernant l'établissement de la monnaie et les monnaies de Lucques. Personne plus que lui n'était capable de bien remplir une pareille tâche. Ce travail entraînait dans le plan de son grand ouvrage ; mais la commission spéciale qu'il avait reçue exigeait un travail plus particulier et plus étendu. Pendant qu'il s'occupait de son grand ouvrage sur Zannetti, Viani fut enlevé au monde savant le 2 décembre 1816. Il avait disposé, par son testament, de la vente de son musée, et prescrivit qu'elle eût lieu par classes, préférant pour chacune les amateurs respectifs qu'il indiqua nominativement. Il laissa ses écrits de tout genre et ses papiers anciens à son ami, le chapelain Ranieri Zuchelli ; et sa correspondance numismatique et littéraire à Sébastien Ciampi. Voici la liste de ses ouvrages

imprimés : 1° *Saggio poetico*, Londres (Final), 1784, in-4° ; 2° *Glicera*, Berlin (Lucques), 1785, in-8° ; 3° *Memorie della famiglia Cibo e delle monete di Massa di Lunigiana*, Pise, 1808, in-4°, fig. ; 4° *Memorie d'una moneta inedita della repubblica di Pisa*, Pise, 1809, fig. On retrouve ce Mémoire dans le recueil intitulé *Pisa illustrata*, t. 1, p. 476. 5° *Lettera intorno alle monete, ed alla zecca di Pistoja*, Pise, 1813, in-8°, fig. ; 6° *Ristratto d'un opera numismatica di S. E. il sign. conte Gian-Francesco Galeani Napione*, Florence, 1813, in-8° ; 7° *Diverses poésies* et des morceaux de prose, insérés dans différents recueils, et publiés séparément. Ces détails sont tirés d'une *Notice sur la vie littéraire et les écrits numismatiques de George Viani*, publiée, en 1817, à Florence, par Séb. Ciampi, l'un des exécuteurs testamentaires de ce célèbre numismate.

M—G—R.

VIARD ou WIART était un simple frère convers de la Chartreuse de Lugny, près de Châtillon-sur-Seine. Se croyant appelé à une vie plus austère que celle qu'on y menait, il demanda à ses supérieurs la permission de sortir du monastère pour suivre cette vocation. Il choisit pour sa retraite une vallée profonde, située au milieu d'une épaisse forêt, appelée le *Val-des-Choux*, à peu près à la distance de deux lieues de Lugny. Là, il se logea dans une caverne et se livra à des austérités extraordinaires. Découvert par des gens du pays, il se vit bientôt l'objet d'une célébrité qu'il n'avait pas cherchée. Son nom parvint jusqu'au duc de Bourgogne qui, frappé de ce qu'on disait de ce genre de vie, daigna visiter le nouvel ermite, et voulut bien aller quelquefois s'entretenir avec lui. Une guerre étant survenue, le prince, sur le point de livrer bataille, fit vœu de bâtir un monastère dans le lieu habité par Viard, s'il revenait vainqueur. Il remporta la victoire et accomplit son vœu. Des disciples vinrent se joindre à Viard, il se forma une communauté ; on adopta une règle, et d'autres établissements ayant embrassé le même institut, il en résulta une nouvelle société qui prit le nom d'*Ordre du Val-des-Choux*, du lieu où elle avait commencé. Elle fut ensuite approuvée par les papes Innocent III et Honorius III. Telle est la tradition du pays au sujet de Viard, et de la fondation de cet ordre. Telle est aussi l'origine que lui donne Fleury, d'après des Mémoires manuscrits (1). Suivant cette version, Viard serait arrivé au Val-des-Choux le deuxième jour de novembre 1193 : « Ce que, y est-il dit, porte une ancienne inscription de l'église. » Mais des monuments qu'on y voyait encore aux derniers temps ne permettent pas d'attribuer à Viard la fondation de cet ordre, et renversent par conséquent tous les fondements de cette tradition vulgaire. Il en résulte bien que le Val-des-Choux fut fondé par un duc de Bourgogne du nom d'Eudes, mais fort antérieurement

(1) *Hist. ecclés.*, t. 15, liv. 74, chap. 40.

à la date indiquée par Fleury. Le premier supérieur de ce monastère se nommait Gui (Guido) et le deuxième Humbert. C'est ce qu'attestent les deux vers suivants, inscrits sur leurs tombeaux, qu'on voyait encore dans l'église avant la révolution :

*Hic duo sunt fratres caput ordinis et protopates,
Guido et Humbertus: sit Christus utrique misertus.*

L'inscription d'ailleurs citée par Fleury ne porte point la date de 1193, mais celle de 1293, de cent ans moins ancienne. Dom Martenne et dom Durand, qui visitèrent le Val-des-Choux, en 1708, et qui nous fournissent ces renseignements, ont conservé cette inscription dans leur *Voyage littéraire* (1), et elle est conçue ainsi qu'il suit : M.CCXCIII, *quarto nonas novembris, intravit frater Viardus in chorum Vallis Caulium*. Il y avait donc déjà environ cent ans qu'il existait au Val-des-Choux un monastère entièrement organisé, ayant une église, un chœur (*chorum*), et des religieux qui y faisaient l'office, lorsque Viard y arriva. Il se peut qu'il s'y soit distingué par la sainteté de sa vie, et qu'il ait mérité que son nom passât à la postérité; mais il ne paraît pas qu'il ait en rien participé à la fondation..... Cependant les auteurs du *Gallia christiana* la lui attribuent aussi (2). Mais embarrassés des deux tombeaux de Gui et Humbert, et des expressions *caput ordinis* et *protopates*, ils supposent que Gui et Viard, *Guido seu Viardus*, ne sont qu'un seul et même personnage, supposition absolument gratuite, qui ne les sauve pas de la difficulté de l'expression *intravit in chorum*, laquelle ne peut s'appliquer qu'à un établissement déjà existant. L'ordre du Val-des-Choux avait environ trente maisons dans la Bourgogne. Le prieur du monastère, qui ne prenait point d'autre titre, en était le supérieur général. La règle qu'on y observait n'était ni celle des chartreux, ni celle de Cîteaux, quoique le cardinal de Vitry lui attribue celle-ci; c'était un composé des règles de ces deux ordres et de celui de St-Benoît. L'habit de ces religieux était blanc et ressemblait à celui des chartreux pour la forme, à quelque différence près. Leur vie était austère. Ils avaient le travail des mains, vivaient de la culture de leurs vastes jardins et de quelques terres qui les avoisinaient. Ils ne recevaient de religieux qu'autant qu'ils pouvaient en nourrir, pour n'être à charge à personne. L'ordre avait cessé d'exister avant la révolution. L'abbaye de Sept-Fons, de l'étroite observance de Cîteaux, avait envoyé au Val-des-Choux une colonie qui y résida jusqu'à la suppression des établissements religieux. L—v.

VIARD (le comte PIERRE-JOSEPH DE), général autrichien, né en 1655, à Bitch, où son père

était commandant pour le duc de Lorraine, suivit, dès sa jeunesse, dans son expédition, le duc Charles V, surnommé le *Jléau des Othomans*, et se fit remarquer par un grand courage dans les guerres de Hongrie et contre les Turcs. Il passa par tous les grades et parvint à celui de feld-maréchal-lieutenant, fut créé baron, et ensuite comte de l'empire. Ce fut surtout aux journées de Péterwaradin et de Belgrade qu'il se distingua. Il commandait l'aile gauche de l'armée impériale à la première de ces deux batailles; et il contribua beaucoup à la victoire, en chargeant en flanc la cavalerie des Turcs, dans un moment où elle paraissait victorieuse. Il fit faire à sa troupe, devant Belgrade, un mouvement qui ne fut pas moins décisif; et le prince Eugène l'en félicita hautement, en présence de tout son état-major. Ce brave général avait servi sous trois empereurs, et il s'était trouvé à plus de cinquante batailles ou combats, tant en Hongrie qu'en Allemagne et contre les Turcs. Il mourut à Chisbourg, en Transylvanie, le 23 avril 1718, sans avoir été marié. M—D j.

VIAS (BALTHASAR DE), poète latin, naquit à Marseille, le 19 septembre 1587. Son père (Jacques de Vias), conseiller et maître des requêtes de Catherine de Médicis, ayant été banni pour son dévouement à l'autorité royale, se réfugia à Pise, où sa femme le rejoignit avec leur fils, et ne revint à Marseille que lorsque cette ville eut secoué le joug des ligueurs (*voy. LIBERTAT*). Dès sa première jeunesse, Balthasar montra des dispositions surprenantes pour la poésie latine. A dix-neuf ans, il publia sous le titre d'*Henricæa* le recueil de ses essais, dont Henri IV avait accepté la dédicace. Malgré son penchant pour les lettres, il étudia le droit; et après avoir terminé ses cours, il se fit recevoir docteur à l'université d'Aix; mais il ne fréquenta point le barreau, et la promesse d'une place dans la magistrature ne put le résoudre à sacrifier ses goûts pour la retraite et pour l'étude. Il partagea son temps entre la culture de la poésie, la numismatique et l'astronomie. Ami du savant Peiresc (*voy. ce nom*), à son exemple, il s'occupa de recueillir les débris d'antiquités, et parvint à former un cabinet précieux. Désigné par l'estime publique à la place d'assesseur de Marseille, il assista, en cette qualité, aux états généraux de 1614. Il fut pourvu, sur la démission de son père, en 1627, de la place de consul à Alger; mais il obtint l'autorisation de la faire exercer par un délégué. L'année suivante, Louis XIII le nomma gentilhomme de sa chambre, et plus tard, conseiller d'Etat. Les différents recueils de vers publiés par Vias avaient étendu sa réputation jusque dans les pays étrangers. Le pape Urbain VIII voulut l'attirer à Rome; mais rien ne put décider Vias à quitter sa patrie. Un jour, à souper, chez Ruffi, l'historien de Provence, Vias égaya la compagnie aux dépens du P. de St-Louis, dont le poème venait de paraître. Le P. de St-Louis

(1) P. 213.

(2) T. 4, col. 742. Le *Gallia christiana* n'ayant été imprimé qu'en 1728, et le *Voyage littéraire* publié en 1724, on s'étonne que les auteurs du premier de ces ouvrages n'aient pas profité des observations de leurs confrères.

se vengea de ses plaisanteries par une douzaine d'anagrammes (*roy. SAINT-LOUIS*). Vias avoua qu'il avait pris la liberté de se moquer du poème admirable de la *Madeleine*; mais il prétendit que la faute en était moins à lui qu'à la cuisinière, qui l'avait mis de mauvaise humeur en lui servant un détestable potage. Vias mourut à Marseille, en 1667, à l'âge de 80 ans. Son cabinet fut vendu par ses héritiers; et ses manuscrits tombèrent entre les mains d'ignorants qui les ont laissés perdre. Il avait beaucoup d'esprit et de facilité pour la poésie; mais il a fait un emploi si fréquent de la fable, que son style en est quelquefois obscur. Outre une *Oraison funèbre* de Henri IV, et quelques harangues, on a de lui : 1° *Henricæ*, Aix, 1606, in-4°; 2° *Astræ apologia*, ibid., 1609, in-4°. C'est un éloge en vers du fameux roman de d'Urfé (*roy. ce nom*). 3° *Genialis Erato, ubi præcepta Chironis ad Ludovicum XIII*, Paris, 1620, in-4°; 4° *Silvæ regie, quibus selecti francorum annalium et politioris literaturæ flores inseruntur*, Paris, 1623, in-4°; 5° *Panegyricus ad papam Urbanum octavum*, Aix, 1628, in-4°; 6° *Rupella obsessa et expeditio in Italiam*, Aix, 1628; 7° *In Nicol.-Cl. Fabricium de Peiresc epicedion*, Marseille, 1642, in-4°. Ce poème de quatre à cinq mille vers suffirait, suivant le P. Bougerel, pour assurer à l'auteur une place honorable sur notre Parnasse latin. 8° *Charitum libri tres*, Paris, 1660, in-4°. C'est un recueil d'idylles. Le frontispice est décoré du portrait de Vias, en médaillon, soutenu par les Grâces. On trouve à la fin du volume une épître de Vias à la femme de Jean Barclay, qu'il avait reçue, en 1616, à son passage à Marseille; et la réponse de Barclay, au nom de sa femme. Ces deux pièces avaient été imprimées séparément, à Paris, 1617, in-4°. Un des recueils de Peiresc, possédé par de Boze, contient des notes de Vias sur les monnaies turques, et une lettre curieuse sur cette matière. On sait qu'il avait entrepris, à la demande d'Urbain VIII, un *Poème sur la découverte du nouveau monde et de nouveaux astres*; mais on ignore s'il eut le temps de le terminer. Voyez l'*Eloge* de Vias, par Bougerel, dans les *Mémoires pour servir à l'histoire de plusieurs hommes illustres de Provence*, 174-202.

W—s.

VIAUD. Voyez THÉOPHILE.

VIBERT (JOSEPH-VICTOR), graveur, naquit à Paris le 17 septembre 1799; il était fils de Joseph Vibert, habile graveur en typographie, qui a puissamment contribué à la perfection des plus remarquables éditions sorties de chez Didot. Vibert se forma à l'école de Defresne, Pauquet, Hersent et Richomme; quand il entra dans l'atelier de ce dernier, il lui présenta une épreuve de sa première planche, la *Leçon de la basse de viole*, qu'il avait exécutée d'après Gaspard Nestcher, sous la direction de Pauquet. Richomme, en annonçant le nouveau venu à ses élèves, leur

dit : « Voici un jeune homme qui sait très-bien « son métier et qui vient ici apprendre son art. » Le jugement rendu par l'habile maître ne tarda pas à être confirmé. Car, dès 1828, le jeune Vibert remportait le grand prix de Rome sur une académie d'après nature. Ce fut durant son séjour en Italie, tandis qu'il dessinait au Vatican la *Dispute sur le saint sacrement*, dans la salle de la Signature, que Vibert fit la connaissance de Victor Orsel (*roy. ce nom*), connaissance qui ne tarda pas à se convertir en une étroite intimité entre les deux artistes et que la mort seule a pu briser. Le premier résultat de ces relations fut la modification radicale apportée par le graveur dans sa manière de procéder. Très-partisan jusqu'alors du coloris en gravure, il s'était ingénié à interpréter les diverses couleurs que contenait un tableau par des teintes plus ou moins intenses; mais bientôt subjugué par cette puissance communicative qu'Orsel exerçait sur ceux qui l'approchaient et dont M. Ingres lui-même ne sut pas se défendre, Vibert finit par adopter le principe si souvent émis par Orsel : « Si j'étais graveur, j'éprouverais une grande jouissance « d'artiste à remettre en honneur les doctrines « de Marc Antoine, sans négliger toutefois les « qualités d'harmonie et d'agrément. » Une fois convaincu, Vibert se conforma donc à ce programme, auquel il est resté toute sa vie fidèle. Vibert, ayant fini son temps comme pensionnaire, accepta la place de professeur de gravure à l'école de Lyon, qui lui avait été offerte sur la recommandation d'Orsel et de M. Perrin. Orsel venait d'exposer (1833) son tableau *Le bien et le mal*. Vibert, frappé des beautés qu'il renfermait, obtint de son ami la faveur de le reproduire par le burin, bien décidé cette fois « à ne plus voir « dans les tailles qu'un moyen d'exprimer le plan « perspectif et comme la coupe des objets qu'il « avait à rendre ». C'est cette planche, terminée seulement en 1839, qui est l'œuvre capitale de Vibert et qui assure à son nom une réputation durable. On lui a reproché d'avoir employé vingt années pour achever cette œuvre; mais qu'importe le temps pourvu que la production soit estimable? Nous emprunterons à M. E. Cartier, l'appréciation suivante que nous trouvons très-juste : « La gravure du tableau d'Orsel présente « tait de grandes difficultés; il fallait ramener à « l'unité dix sujets de proportions différentes « et une ornementation d'encadrement très-« compliquée. Le rapport de cette large bordure « avec les deux principales scènes était un problème à résoudre. Maintenant que la solution « est trouvée, elle peut paraître facile, mais nous « croyons qu'elle a dû exiger beaucoup de recherches dont les hommes du métier sauront « apprécier le mérite. Le dessin est d'une pureté « remarquable; nous avons dit que le peintre « avait pu le diriger et le perfectionner lui-même. « Il est expressif et ferme sans dureté; la loupe

« cherche inutilement la moindre erreur de trait » dans les plus petits objets. Les lumières sont « largement établies, et les ombres douces et « harmonieuses. Les figures sont finement modelées; les demi-teintes s'éteignent dans le « clair sans abus de pointillé. » Entièrement adonné à l'instruction, Vibert a très-peu produit : on lui doit le *Portrait de Jacquard*, d'après Bonnefond (1834), et une *Etude* d'après Léonidas; le musée de Lyon possède en outre le *Jugement de Salomon* et la *Vierge à l'œillet*, deux dessins qu'il avait faits à Rome d'après Raphaël, enfin il dirigea l'exécution des planches des *Souvenirs d'Orsel*, publiés par les soins de son ami M. Perrin. Vibert mourut à Lyon le 18 mars 1860, et ses restes ont été rapportés à Paris, au cimetière Montparnasse. Au nombre de ses meilleurs élèves on doit citer les suivants, tous couronnés par l'Institut, MM. Saint-Eve, Soumy, Miciol, Lagrange, J. Dubouchet, Lehmann, Danguin, et Dubouchet jeune. On peut consulter sur cet artiste : *E. Cartier, le bien et le mal, tableau de M. Victor Orsel, gravure de M. Vibert. Extrait du Correspondant*, Paris, 1859, in-8° de 16 pages. — *Eloge de Victor Vibert, par E. C. Martin-Dausigny*. Lyon, 1860, grand in-8° de 23 pages. — *Victor Vibert*, Lyon, 1861, in-fol. de 17 pages. (Collection d'articles publiés sur cet artiste.) B. DE L.

VIBIUS SERENUS (C.) fut un des Romains qui, sous le règne de Tibère, se livrèrent à l'odieux métier de délateur. Il porta la parole devant le sénat dans l'affaire de Libon, et contribua beaucoup à la mort de ce malheureux. N'ayant pas été récompensé autant qu'il le désirait de cette action infâme, il eut l'audace de s'en plaindre amèrement dans une lettre qu'il adressa à l'empereur. Tibère conserva longtemps un secret ressentiment de cette injure; et huit ans plus tard, lorsque Vibius fut lui-même dénoncé par son propre fils, pour avoir conspiré contre le prince, bien que l'accusation fût sans aucune preuve ni vraisemblance, et que le délateur eût été confondu et poursuivi par le peuple, indigné d'un crime aussi monstrueux, Tibère qui nourrissait une vieille haine contre l'accusé, ne permit pas qu'il fût complètement absous. Il le fit renvoyer en exil dans l'île d'Amorgus, où il avait déjà passé plusieurs années, pour des actes de cruauté et de tyrannie commis dans la Bétique, lorsqu'il en était proconsul. Les historiens ont fait une peinture bien remarquable du spectacle qu'offrit, en présence des juges, Vibius, chargé de chaînes et accusé par son fils, vêtu de ses plus beaux habits, montrant une audace et une assurance qui contrastaient singulièrement avec la faiblesse et l'abattement du vieillard. Celui-ci mourut dans l'exil. — VIBIUS CRISPUS, célèbre orateur, acquit à Rome, sous le règne de Néron, une grande influence par ses talents oratoires. Cependant il ne put empêcher que son frère, qui

avait été intendant de l'empereur en Mauritanie, ne fût condamné comme concussionnaire; il parvint seulement à faire adoucir la peine; mais plus tard, sous le règne d'Othon, il se vengea en faisant condamner le délateur de son frère, bien que lui-même eût fait aussi cet infâme métier et qu'il s'y fût considérablement enrichi. C'était, dit Tacite, un homme plus célèbre par ses talents, son crédit et ses richesses, que par sa probité, *inter claros magis quam inter bonos*. Courtisan fort adroit, Vibius Crispus traversa heureusement les règnes des empereurs les plus sanguinaires. Il était de toutes les orgies de Vitellius; et il fut gravement incommodé des suites d'une indigestion qui le dispensa d'y retourner. Ce fut à cette occasion qu'il dit gaiement : « Je serais mort, « si je n'étais tombé malade. » Sous Domitien, il redoubla de complaisances et de bassesses. Juvénal en fait un portrait assez curieux dans sa quatrième satire. « C'était, dit-il, un agréable « vieillard, capable de donner de bons conseils à « l'empereur, s'il n'y avait eu rien à risquer; « mais peu disposé à sacrifier sa vie pour la dé- « fense du juste et de l'injuste. » Ce fut par une telle prudence que Vibius se maintint en sûreté et même en crédit sous des tyrans auprès desquels, suivant le témoignage de Juvénal, une conversation sur la pluie et le beau temps suffisait quelquefois pour perdre leurs meilleurs amis. Il parvint ainsi à l'âge de 80 ans, et vécut toujours dans les plaisirs et la prospérité. Ce fut lui qui dit ce mot plaisant à quelqu'un qui lui demandait si Domitien était seul dans son cabinet : « Il n'y a personne; pas même une mouche » (voy. DOMITIEN). M—D j.

VIBIUS-SEQUESTER, ancien géographe, sur lequel on n'a que des renseignements incomplets. D'après son nom, on conjecture qu'il était Romain; mais on ne peut pas assurer qu'il descendit de l'illustre famille *Vibia*, connue dans l'histoire. L'époque où florissait Vibius est incertaine. Le savant Oberlin n'a pas cru pouvoir la fixer d'une manière précise, puisqu'il se contente de dire que Vibius a vécu du 5^e au 7^e siècle. On a, sous son nom, un opuscule intitulé *De fluminibus, fontibus, lacubus, nemoribus, paludibus, montibus, gentibus, quorum apud poetas fit mentio*. C'est une espèce de table alphabétique des noms de fleuves, fontaines, lacs, forêts, etc. Il l'avait rédigée pour faciliter l'intelligence des poètes à son fils Virgilius, auquel il l'adresse par une courte épître. Ce travail ne suppose pas beaucoup de critique ni d'érudition; cependant il ne laisse pas que d'être utile. Boccace l'a mis à contribution pour son traité *De montibus, sylvis*, etc. (voy. BOCCACE); mais il a eu le tort de ne pas même nommer l'auteur, auquel il faisait de si larges emprunts. La première édition de l'opuscule de Vibius est celle de Rome, Jacq. Mazochius, ou Jean de Beziken, 1505, *die 10 mensis maii*, in-4°. Elle est si rare que le savant Oberlin n'avait jamais pu

la trouver; et il nous apprend que son devancier Fr. Hessel n'avait pas été plus heureux (1). L'opuscule de Vibius a été réimprimé, avec *Solin*, Pesaro, 1512, in-fol. (2); et depuis, avec *Pomponius Mela et les Anciens Géographes*, Venise, Alde, 1518 (3); Florence, Giunti, 1519 et 1526, in-8°. Un anonyme le reproduisit à Lyon, 1539, in-8°, d'après un ancien manuscrit, avec *Marcianus Capella, l'Itinéraire d'Antonin, P. Victor et Denys*. A cette édition succéda celle de Bâle, 1575, in-12; elle est due aux soins de Jos. Simler, qui y joignit quelques anciens opuscules de géographie, tels que *l'Itinéraire de Rutilius*, etc. L'édition de Toulouse, 1615, in-8°, par Maussac (voy. ce nom), contient en outre l'opuscule de Plutarque : *De fluviorum et montium nominibus*, et celui de Psellus : *De lapidum virtutibus*. Enfin Fr. Hessel publia une édition séparée de Vibius, Rotterdam, 1711, petit in-8°, enrichie de variantes, d'un petit appendice tiré d'un ancien manuscrit, et de notes très-amples. L'édition de Vibius qu'a publiée Oberlin, Strasbourg, 1778, in-8°, a été revue et corrigée sur six manuscrits. Aux notes des anciens commentateurs, Hessel, Claudius, Reland, Pauw, etc., l'éditeur a joint les siennes et celles que Sainte-Croix avait bien voulu lui communiquer. M. Louis Baudet a donné une traduction française de Vibius Sequester; elle accompagne *Pomponius Mela*, dans un volume de la *Bibliothèque latine-française* de M. Panckoucke, publié en 1843. W—s.

VIBORG (ERICH NISSEN), célèbre vétérinaire danois, naquit dans le duché de Sleswig, le 5 avril 1759. Son père, ministre protestant dans le bailliage d'Abenraa, lui donna la première instruction classique et l'envoya, en 1777, à l'université de Copenhague, où le jeune Viborg, qui ne voulait point être à charge à sa famille, donna pendant six ans des leçons particulières qui suffirent à ses besoins. Se destinant, d'après le vœu de ses parents, à l'état ecclésiastique, et ayant suivi les cours de théologie, il fit dans l'étude des langues orientales des progrès qui furent remarqués. Mais une certaine timidité lui faisant craindre d'échouer quand il serait obligé de paraître en chaire, il renonça à son premier projet; et d'après l'avis de ses maîtres, il suivit les cours de physique, de mathématiques et surtout ceux d'histoire naturelle. Sur les instances du professeur Abildgaard, il s'attacha à l'étude de la science vétérinaire, jusque-là très-négligée en Danemarck. Il y fit des progrès si rapides, qu'en 1783 il remporta le prix que l'académie des sciences de Copenhague avait destiné pour le

meilleur ouvrage sur l'eudiométrie. Ses premiers essais, comme auteur, furent : 1° *Tentamen eudiometriæ perfectioris*, Copenhague, 1784; 2° *Mémoire botanique et économique sur l'orge* (en danois), Copenhague, 1787, in-4°. Ce traité a été traduit en allemand, avec des notes, Copenhague, 1802, in-4°. 3° *Influence du sable mouvant* (danois), Copenhague, 1787, in-8°. Ces deux dernières dissertations furent également couronnées par l'Académie des sciences, et c'est par la troisième, sur les *Sables mouvants* (*Flug-Sand*), que l'auteur annonça les services qu'il devait rendre à sa patrie, en proposant aux habitants du Danemarck les moyens de prévenir ou d'éloigner un fléau qui jusque-là avait désolé les côtes du Jutland, sans que l'on sût comment y remédier. Le gouvernement danois, voyant combien Viborg pourrait lui être utile, le fit voyager à ses frais pendant trois ans. Il parcourut successivement l'Allemagne, l'Angleterre et la France. Il était dans cette dernière contrée en 1789, et il y fut témoin des premières scènes de la révolution, qui firent sur lui une vive impression. Il visita néanmoins avec beaucoup de soin les écoles d'Alfort et de Lyon, et retourna dans sa patrie, emportant une riche collection de renseignements et d'observations utiles. On le nomma alors professeur à l'école vétérinaire de Copenhague, et inspecteur général du *Flug-Sand, ou des sables mouvants*. Ce fut Viborg qui, en cette dernière qualité, proposa et rédigea la sage ordonnance que le roi rendit, en 1792, sur les moyens d'éloigner ce fléau. En 1796, Viborg fut envoyé avec le directeur des haras en Pologne, en Ukraine et en Moldavie, pour visiter les établissements de ces contrées, si renommées pour les chevaux qu'elles élèvent; ils devaient choisir des étalons et des poulinières. Abildgaard étant mort en 1801, Viborg fut nommé à sa place directeur de l'école vétérinaire et de tous les établissements qui ont rapport à cette branche de l'administration publique. Enfin il fut fait conseiller d'Etat et chevalier de l'ordre de Dannebrog. Doué d'une activité peu commune, et voulant remplir exactement tous ses devoirs, il succomba à tant de fatigues le 25 septembre 1822. Ses autres écrits sont : 4° *Vertus nuisibles et salutaires de l'if* (allemand), Copenhague, 1788; 5° *Description des plantes que l'on peut élever dans les terres sablonneuses, et de leur utilité pour arrêter les sables mouvants sur les côtes occidentales du Jutland* (en danois et allemand), Copenhague, 1789, in-8°, avec planches. Cette dissertation, imprimée aux frais du gouvernement, fut distribuée aux habitants du Jutland. 6° *Sur l'école royale vétérinaire de Danemarck; essai d'un livre élémentaire sur les plantes indigènes, à l'usage des élèves de cette école* (danois), Copenhague, 1792, in-8°; 7° *Règlements relatifs aux haras dans le pays de Hanovre* (danois), 1789, in-8°; 8° *Recueil de dissertations pour les médecins vétérinaires et pour les économes*

(1) Il en existait un exemplaire dans la bibliothèque de Grevenna; elle est indiquée dans son *Catalogue*, n° 5755. Cette rarissime édition fut adjugée avec celle de Fr. Hessel, et un troisième ouvrage, pour le prix de trois florins.

(2) Oberlin n'a point connu cette édition, ni la réimpression des Giunti, 1526.

(3) Et non pas 1514, comme le dit Oberlin, qui conjecture que c'est par erreur que Gronove a cité l'édition Aldine sous la date de 1518. Voy. les *Prolegomènes* de son édition de Vibius, p. xiii.

(danois et allemand), Copenhague, 1795, 2 vol. in-8°; 9° *Sur les bergeries dans les duchés de Sleswig et de Holstein* (danois), Copenhague, 1797, 2 vol. in-8°; 10° *Beata ruris otia, fungis danicis impensa a Theodoro Hotmskiold*, Copenhague, 1799, in-8°; 11° *De vi venenata nucis vomicae*, Copenhague, 1800, in-8°; 12° *Struthio casuarinus, anatomisé à l'école vétérinaire*, Copenhague, 1800, in-8°; 13° *Comment peut-on, par la voie d'injection, faire entrer des médicaments dans les veines de l'animal* (allemand), dans les archives du Nord, 1801; 14° *Essai sur la méthode d'inoculer la morve aux bêtes* (allemand), archives du Nord, 1801; 15° *Effet que certaines plantes du Nord peuvent produire sur les bêtes*, ibid.; 16° *Preuve que la petite vérole est une maladie commune aux bêtes et aux hommes, d'après des expériences faites à l'école vétérinaire*, Copenhague, 1801; 17° *Essais sur les effets de l'arnica et de la gomme arabique que l'on fait entrer dans les veines des animaux par voie d'injection* (allemand), archives du Nord, 1801; 18° *Livre élémentaire de l'histoire naturelle* (allemand), Copenhague, 1802, in-8°; 19° *Expériences faites sur les effets de l'arnica montana, sur ceux de l'aguti du Brésil et du cavia aguti* (danois), Copenhague, 1802; 20° *Sur les effets opposés du salpêtre et des différents sels que l'on fait entrer dans les veines des animaux par voie d'injection* (allemand), archives du Nord, 1803; 21° *Méthode d'instruction que l'on suit dans l'école vétérinaire de Danemarck* (allemand), Tubingue, 1804; 22° *Réponses à différentes questions qui ont rapport à la castration des animaux* (allemand), ibid., 1805; 23° *Sur la flora danica, dans le Museum de Scandinavie*, 1806; 24° *Sur les différentes espèces de pommes de terre, sur les degrés de leur maturité* (allemand), Kiel, 1807; 25° *Travaux de la société royale vétérinaire*, Copenhague, 1808; 26° *Sur la fièvre inflammatoire maligne et son traitement* (allemand), Carlsruhe, 1812; 27° *Traitement des vers dans les chevaux*, ibid., 1812; 28° *Sur la fougère que l'on croit faussement nuisible aux chevaux et aux bêtes à cornes* (allemand), ibid.; 29° *De l'hémorragie dans les chevaux, quand elle vient des poumons, et manière de l'arrêter par des fumigations de vinaigre* (allemand), ibid.; 30° *Sur l'épidémie qui s'est élevée, en 1814, dans les duchés de Sleswig et de Holstein; instructions adressées aux habitants* (allemand), Gluckstadt et Sleswig, in-4°; 31° *Mémoire sur l'éducation et l'emploi du porc*, ouvrage couronné par la société d'agriculture du département de la Seine. Voyez ses *Mémoires*, Paris, 1814. 32° *Analyse des travaux de la société royale vétérinaire de Copenhague, second rapport*, Copenhague, 1815, in-4°; 33° *Travaux de la même école, jusqu'en 1817* (allemand), Munich, 1817, in-8°; 34° *Nouveau rapport sur la même école, avec un supplément sur la littérature vétérinaire* (allemand), Copenhague, 1819; 35° *Collection de traités sur l'art vétérinaire* (danois), Copenhague,

1820, 1^{er} vol. in-8°. Cette publication fut entreprise par C. Viborg, frère du savant à qui cet article est consacré, et qui, après sa mort, lui succéda dans la direction de l'école vétérinaire. Ce premier volume contient, dans l'introduction, la vie de Viborg (Erich), la liste de ses ouvrages (1), avec celle des sociétés savantes qui l'avaient reçu dans leur sein. Depuis 1787 jusqu'au 31 octobre 1819, il avait été agrégé par plus de trente, entre autres, par l'Institut de France, par la société d'agriculture et l'école de médecine de Paris. Les traités insérés dans ce premier volume ont surtout rapport aux différentes races de brebis, à la manière de les élever. On y trouve aussi des lettres très-intéressantes qu'Abildgaard écrivait de Madrid à l'auteur, en 1794, sur les troupeaux d'Espagne. 36° *Bibliothèque à l'usage des médecins* (danois), Copenhague, 1821 à 1824, 9 vol. in-8°; 37° *Le cheval, considéré dans ses formes extérieures* (danois), Copenhague, 1821, in-8°. Ce traité est un de ceux que Viborg composa dans son lit, peu de temps avant sa mort. 38° *Guide pour soigner les étalons, les poulainières et les poulains, jusqu'à ce qu'ils aient atteint leur cinquième année* (danois), Copenhague, 1824, in-8°. Voyez sur ce savant : 1° *Dictionnaire de littérature danoise et septentrionale*, par Niérup (danois), t. 2, p. 657 et suivantes; 2° *Notice biographique sur Erich Nissen Viborg*, recueillie par C. Viborg, son frère (danois), Copenhague, 1823. G—r.

VIC (DOMINIQUE DE), seigneur d'Ermenonville, d'une ancienne famille de Guienne, fut l'un des serviteurs les plus dévoués de Henri IV. Dans sa jeunesse, il porta le nom de Sarred, qui était celui de sa mère; et ayant embrassé la profession des armes, il se signala dans les guerres de religion. Son attachement pour la cause royale le rendit suspect au duc de Mayenne; mais les injustices et les dégoûts qu'il éprouvait ne purent l'écarter de son devoir. Il reçut deux blessures en 1586, l'une à la cuisse, au siège de Ste-Basaille, et l'autre à la jambe, devant le fort de Seine, près de Chorgis. Cette dernière blessure ne lui permettant plus de monter à cheval, il vint à Chartres, où il resta trois ans, dans un état continuel de souffrance. L'historien de Thou, son ami, le voyant désespéré de ne pouvoir offrir ses services au roi contre la Ligue, lui conseilla de se faire couper la jambe. Il suivit ce conseil, recouvra promptement ses forces et se hâta de rejoindre l'armée royale. De Vic se couvrit de gloire à la bataille d'Ivry. Henri IV, pour le récompenser de sa conduite dans cette journée, lui permit d'ajouter à ses armes une fleur de lis dans un champ d'azur. Nommé gouverneur de St-Denis (janvier 1591), il n'y était que depuis quelques jours, quand cette ville fut sur-

(1) D'après cette notice, Viborg avait publié jusqu'à la fin de 1819 cent vingt-neuf dissertations ou traités sur l'Art vétérinaire, en latin, en français, en allemand et en danois.

prise par le chevalier d'Aumale. Éveillé par le bruit des soldats, il rassemble ses domestiques, donne l'ordre de sonner la charge, et se précipite sur les assaillants, résolu de trouver une mort glorieuse en combattant; mais d'Aumale (roy. ce nom) ayant été tué dès le premier choc, ses soldats effrayés s'enfuirent dans le plus grand désordre. De Vic contribua beaucoup à la reddition de Paris, en éclairant sur leurs véritables intérêts les habitants qu'il avait l'occasion de voir et d'entretenir. Le roi le nomma gouverneur de la Bastille; mais il obtint néanmoins la permission de suivre l'armée en Picardie. Il fit entrer (1595) un convoi de vivres dans Cambrai, sous le canon des Espagnols; et on ne peut douter que, si ses conseils eussent été mieux suivis, cette ville n'eût été conservée. Après la prise d'Amiens (1597), il resta dans cette place avec une forte garnison. En 1602, il fut nommé gouverneur de Calais et vice-amiral. Chargé de transporter à Douvres les personnes qui devaient accompagner Sully en Angleterre, il remplit sa mission, et se trouvant en vue du vaisseau anglais monté par Sully, il fit lever le pavillon de France et le salua d'un coup de canon. Le capitaine anglais furieux donna l'ordre de tirer sur le vaisseau de de Vic, « jurant qu'il ne souffrirait aucun pavillon en la mer océane que celui d'Angleterre ». De Vic, cédant aux ordres de Sully, ne put tirer vengeance de cet affront et regagna Calais. L'année suivante (1604), il fut envoyé, comme ambassadeur extraordinaire, près des ligues grises, et ayant renouvelé les anciennes capitulations, il revint dans son gouvernement. La ville de Calais lui dut de nouvelles fortifications. Il s'était fait chérir des habitants par sa douceur et par son extrême obligeance. Après la mort de Henri IV, il fut nommé, par la régente, conseiller d'Etat. S'étant rendu à Paris pour remplir les devoirs de cette charge, en passant par la rue de la Ferronnerie, il fut saisi d'une douleur si vive à la vue de l'endroit où son bon maître avait été assassiné, qu'à peine put-il retourner chez lui; et il mourut le lendemain, dimanche 15 août 1610. On conserve à la bibliothèque de Paris plusieurs lettres écrites par de Vic pendant son ambassade en Suisse. On peut consulter, pour les détails, le *Journal de Henri IV* et les *Mémoires de Sully*, ainsi que l'*Histoire* de de Thou. W—s.

VIC (dom CLAUDE DE), bénédictin de la congrégation de St-Maur, naquit, en 1670, à Sorèze, diocèse de Lavaur, et à l'âge de dix-sept ans entra dans le monastère de la Daurade, à Toulouse. Ayant achevé ses études, il enseigna la rhétorique au collège de St-Sever, nouvellement fondé; et, en 1701, il fut choisi pour accompagner à Rome le procureur général de la congrégation. Son séjour en cette ville le mit à même de rendre des services à ses confrères, pour lesquels il collationna les principaux manuscrits de la bibliothèque du Vatican. De retour en France,

il fut associé à dom Vaissette, qui venait d'entreprendre l'*Histoire générale du Languedoc*, et il eut beaucoup de part aux deux premiers volumes de ce grand ouvrage (roy. VAISSETTE). Les liaisons qu'il avait conservées avec plusieurs personnages éminents décidèrent ses supérieurs à le renvoyer à Rome avec le titre de procureur général, et il s'occupait des préparatifs de son départ, lorsqu'il mourut subitement à l'abbaye de St-Germain des Prés, le 23 janvier 1734. Le seul ouvrage que l'on ait de dom de Vic est la traduction latine de la *Vie de Mabilton*, par Ruinart (roy. ce nom), Padoue, 1714, in-4°. Dom Vaissette a publié l'éloge de cet estimable religieux dans le *Mercure de France*, mars 1734, d'où il a passé dans le tome 19 de la *Bibliothèque française*, par du Sauzet. — Vic (Gérard de), chanoine à Carcassonne, dans le 17^e siècle, a donné en latin une *Chronologie historique* des évêques de cette ville, 1667, in-fol. W—s.

VICAIRE (PHILIPPE), né à Caen le 24 décembre 1689, ayant embrassé l'état ecclésiastique, prit ses grades dans l'université de cette ville, et y fut reçu docteur de la faculté de théologie, de laquelle, par la suite, il devint doyen. Il y fut aussi pourvu de la cure de St-Pierre, l'une des principales paroisses de Caen. Il était fort attaché aux jésuites, et prit une part très-active dans les querelles qui s'élevèrent, de son temps, au sujet de la bulle *Unigenitus*, qu'il soutint avec chaleur. Il paraît que cette ardeur, poussée un peu loin, déplut au parlement de Rouen, lequel, le 17 février 1719, rendit contre lui un arrêt qui le privait de toutes ses places et qui lui ôtait tout droit de suffrage dans les délibérations de l'université. Aidé néanmoins de l'autorité du roi, il parvint à s'y faire réintégrer, rentra dans ses fonctions et fut remis en possession de tous ses droits. Une autre tourmente l'attendait plus tard. L'abbé Chauvelin ayant dénoncé, le 17 avril 1761, les constitutions des jésuites, plusieurs arrêts furent rendus dans le courant de 1762 contre la société, par les différentes cours du royaume, et entre autres par le parlement de Rouen. Cet arrêt ayant été présenté à Vicaire, comme doyen de la faculté de théologie, il refusa de l'inscrire sur ses registres. Aussitôt il fut mandé à Rouen, pour y rendre compte de sa conduite, et fut de nouveau privé de toutes ses fonctions, dans lesquelles il ne paraît pas qu'il soit jamais rentré. C'était d'ailleurs un homme estimable et un ecclésiastique zélé. Sa paroisse était bien gouvernée. Il prêchait avec succès et travaillait à la conversion des protestants, dont plusieurs rentrèrent, par ses soins, dans le sein de l'Eglise. On a de lui : 1^o *Discours sur la naissance de Mgr le Dauphin*, Caen, 1729, in-4°; 2^o *Oraison funèbre du cardinal de Fleury*, 1743, in-4°; 3^o *Demandes d'un protestant faites à M. le curé de ****, avec les réponses, 1766, in-12; 4^o *Exposition fidèle et preuves solides de la doctrine catho-*

lique, adressées aux protestants, etc., Caen, 1770, 4 vol. in-12. L'abbé Vicaire mourut le 7 avril 1775.

L—Y.

VICAT (BÉAT-PHILIPPE) naquit à Aigle, ville du pays de Vaud, en 1715, et mourut en 1770. Il se distingua, dans un âge tendre, par ses talents et par son application. Il étudia le droit, les belles-lettres et la philosophie à Bâle et à Lausanne, obtint une chaire de droit dans cette dernière ville et refusa alors celle qui lui fut offerte à l'université d'Herborn. Ses ouvrages sont très-nombreux ; nous ne citerons que les principaux : 1° *Prælectio de successione testamentaria, ex jure naturali, civili et statutorio*, 1748 ; 2° *Haeprecht comment. de institut. juris civilis Justinianeï*, avec des notes, 1748, 2 vol. in-fol. ; 3° *Vocabularium juris utriusque*, 1759, 3 vol. ; 4° une traduction de la *Défense de S. Remo contre Gènes*, 1753, à la réquisition des Rémois, que sa réputation engagea à lui envoyer un de leurs magistrats chargé de l'inviter à composer cet ouvrage ; 5° une édition des *Memorie spettanti alla vita di Fra Paolo, servita*, 1760 ; 6° une édition des *Oeuvres complètes de Bynkershoek*, supérieure à toutes les précédentes ; 7° les *Libertés de l'Eglise helvétique*, traduit de l'allemand, 1770, avec une préface intéressante. Comme bibliothécaire de Lausanne, il a soigné le *Catalogue de la bibliothèque*, imprimé en 1768. Parmi les manuscrits qu'il a laissés, on distingue un *Cours de droit naturel* fort étendu, et qu'il avait destiné à l'impression. — Son épouse, *Catherine-Elisabeth CURTAT*, naquit en 1712 et mourut en 1772. Son goût la porta à la culture des abeilles, et elle y fit des découvertes intéressantes. Elle ajouta beaucoup à celles de Réaumur et de Palteau, par des observations neuves et qui attirèrent l'attention des connaisseurs. La société économique de Berne, ayant reçu ses *Mémoires* (imprimés dans le cinquième volume de sa collection allemande), s'empressa de l'agréger. Celles de Dublin, de Lusace, de Bienne et de Lausanne suivirent cet exemple. Elle rédigea aussi des observations sur la manière de tirer un grand parti des étoupes de lin et de la rîtte ; sur l'art de faire éclore les poulets et de favoriser la multiplication des pigeons, et sur les vers à soie ; sur l'incubation et la formation du cœur dans le poulet, observations dont Haller fit le plus grand cas. Ce qui lui a acquis le plus de réputation, ce fut une nouvelle construction de ruches, supérieure à toutes les précédentes, et une méthode de faire des essaims artificiels qui lui a mérité, après sa mort, la prime que la société économique de Berne avait promise pour cette découverte.

U—I.

VICAT (PHILIPPE-RODOLPHE), médecin, frère cadet du précédent, naquit à Payerne en 1720. Après avoir achevé ses études à Göttingue, sous la direction de l'illustre Haller, il visita l'Allemagne et la Pologne, où il s'arrêta quelque temps pour observer la maladie singulière connue sous

le nom de plique polonaise. De retour dans sa ville natale, il partagea ses loisirs entre la pratique de son art et l'étude des sciences naturelles. Haller se l'associa pour la publication des *Artis medicæ principes* ; et il surveilla depuis l'impression de quelques ouvrages de son maître, dont il a donné une table générale. Vicat mourut à Lausanne en 1783, laissant la réputation d'un habile praticien. Il jouissait, comme médecin, d'une pension de la ville de Payerne. Il était membre correspondant de l'académie royale de Göttingue, de la société médicale helvétique, etc. On a de lui : 1° *Mémoire sur la plique polonaise*, Lausanne, 1775, in-8° ; 2° *Histoire des plantes vénéneuses de la Suisse*, rédigée d'après Haller, Yverdon, 1776, 2 vol. in-8°, figures ; elle est estimée ; 3° *Matière médicale*, tirée de l'ouvrage de Haller : *Stirpium indigenarum Helvetiæ historia*, avec beaucoup d'additions, Berne, 1776, 2 vol. in-8° ; nouvelle édition sous ce titre : *Histoire des plantes suisses*, ibid., 1791, 2 vol. in-8°. Cet ouvrage est traduit en allemand. 4° *Supplément au Dictionnaire d'histoire naturelle* de Valmont de Bomare, Lausanne, 1778, in-8° ; outre quelques articles nouveaux, ce volume contient une table raisonnée et systématique des articles d'histoire naturelle ; et trois tables de matière médicale, l'une, des remèdes internes ; l'autre, des remèdes externes, et la troisième, des remèdes rangés sous les noms des maladies auxquelles ils conviennent. Cette dernière table finit au mot *petite vérole* ; mais l'auteur en promettait la suite dans un second volume, qui n'a point paru. 5° *Delectus observationum practicarum ex diario clinico desumptarum*, ibid., 1780, in-8°, traduit en allemand par Ch.-F. Niceus, Leipsick, 1793, grand in-8° ; 6° *Observations et dissertations de médecine pratique*, publiées en forme de lettres, traduites du latin de Tissot, ibid., 1780, 2 vol. in-12 ; reproduits en 1784 dans le recueil des *Oeuvres* de Tissot, dont ils forment les tomes 5 et 6. C'est la traduction des *Epistolæ medico-practicæ* (voy. Tissot). Le traducteur y a réuni quelques pièces sur le *raphania*, ou maladie attribuée à l'usage du seigle ergoté, tirées de la *Bibliothèque allemande de médecine*, de J.-Clém. Tade. 7° *Mémoire sur le gaz, et principalement sur le gaz méphitique dit air fixe*, traduit du latin de J.-Fréd. Corvinus, avec deux autres mémoires analogues, l'un de Bergmann et l'autre de Crell, ibid., 1783, 3 part. in-8°.

W—S.

VICAT (LOUIS-JOSEPH), ingénieur français, naquit le 31 mars 1786, à Nevers (1), où son père, sous-officier au régiment de Royal-Piémont, était alors en garnison. Sa famille était protestante, et elle possédait, dans le canton de Roybon, en Dauphiné, des biens considérables provenant de

(1) A Grenoble, selon quelques recueils ; mais c'est une erreur. Nous suivons ici l'excellente Notice publiée sur Vicat par M. Mary, inspecteur général des ponts et chaussées, et insérée dans l'*Impartial dauphinois*, janvier-février 1864.

l'exploitation fructueuse des manufactures qu'elle avait fondées dans le pays. Un détail curieux, c'est que, lors de la révocation de l'édit de Nantes, cette famille, assaillie par les troupes du roi au milieu de la nuit, n'eut que le temps de se soustraire à la mort par une fuite précipitée en Suisse, où elle se dispersa; et, circonstance non moins remarquable, c'est qu'un enfant en nourrice laissé à Roybon, recueilli et élevé dans la religion catholique par les religieux de l'abbaye de St-Antoine, à qui les biens confisqués de la famille furent donnés, devint précisément la souche des Vicat établis depuis dans le pays. Quant au père de celui qui fait le sujet de cette notice, après avoir entrepris la sellerie de son régiment, il vint s'établir à Seyssens, près de Grenoble, où Louis-Joseph, son fils, passa ses premières années. Privé dès lors des soins d'une mère, morte prématurément, il trouva un appui dans un frère de sa belle-mère, seconde femme de son père. Il s'appela Chabert et professait les mathématiques à la faculté des sciences de Grenoble. Il fit placer Louis-Joseph à l'école centrale de l'Isère, où il fit de rapides progrès. Engagé volontaire dans la marine à seize ans, comme vice-timonier, il rejoignit à pied son bâtiment, en station à Toulon, où un maître timonier lui fit une peinture si peu riante de l'avenir qui l'attendait, qu'il se décida à revenir à Grenoble. Sa famille ne se montra pas trop satisfaite de ce qu'elle regardait comme une escapade. Cependant celui qu'il appelait son oncle, M. Chabert, ne lui retira point son appui. Il le fit examiner par le nouveau préfet de l'Isère, Fourier, qui était en même temps un mathématicien distingué. Ce savant augura bien du jeune Vicat et conseilla de le faire entrer à l'école polytechnique : « Je me tromperais fort, » disait-il, si ce jeune homme en travaillant ne « réussissait pas. » Louis-Joseph se prépara alors à justifier cet horoscope en préparant aux écoles du gouvernement les élèves de son oncle, tout en continuant de suivre les cours de l'école centrale de l'Isère. Un moment cependant il voulut, comme on eût dit autrefois, monter sur Pégase et faire des vers dont le goût lui était venu en assistant aux leçons de littérature de Dubois-Fontanelle. Mais Fourier l'arrêta : « J'aime pas-
« sionnément la littérature, lui dit ce fon-
« tionnaire positif; j'ai même professé les belles-
« lettres; mais, croyez-moi, les études mathé-
« matiques satisfont mieux l'esprit; l'étude des
« sciences vous conduira sûrement à une position
« que les lettres ne donnent pas ou qu'elles ne
« donnent en général qu'après de rudes épreuves;
« il vaut mieux aller à l'école polytechnique. »
Vicat comprit et suivit le conseil. Bientôt il se trouva en état de se présenter devant un examinateur renommé pour sa science, Biot, et, au moyen d'un petit pécule amassé en copiant des plans et des dessins et augmenté du produit de

la vente d'un Molière, il put aborder cette épreuve dans le costume du temps : culotte courte et bas de soie. L'examen fut satisfaisant, quoique Biot le fit porter sur des matières en dehors du programme, la physique entre autres. L'examinateur lui ayant demandé s'il avait étudié cette science, Louis-Joseph répondit négativement. Et c'était grand dommage; car, ainsi que le disait Chabert, l'éminent interrogateur n'eût pas demandé mieux que de disserter un peu longuement, en présence de Fourier, sur quelque point de physique, objet préféré de ses études. Reçu enfin dans les premiers à l'école polytechnique, en 1804, Vicat n'eut peut-être pas pu continuer d'y rester devant les exigences du comptable de l'école, qui demandait avec instance l'exact paiement des trimestres de la pension : l'obtention d'une bourse le sauva de cette triste perspective. A la suite de bons examens de sortie, voire même sur la physique, dont le cours n'était peut-être pas alors à la hauteur des autres sciences professées à l'école, il entra (1806) à l'école des ponts et chaussées, d'où il fut envoyé en mission dans le département des Apennins, pour y étudier des projets de route. A cette époque, les fonctions des ingénieurs étaient pénibles : ils disposaient d'un personnel assez faible. Pour sa part, Vicat n'avait à mettre en mouvement que des manœuvres; il chaînait et donnait lui-même les coups de niveau. Il arriva qu'ayant à parcourir la plus grande partie des Apennins, il endura de telles fatigues par suite de la position tendue et inclinée du corps sur le penchant des montagnes, qu'il lui en resta depuis aux jambes des varices que rien ne put faire disparaître. Au retour de cette dure mission, Vicat fut attaché, à Paris, aux travaux de la Seine. En 1808, n'étant encore qu'aspirant ingénieur, il fut envoyé dans le département de Montenotte pour y être attaché au service du canal de la Borinida. Bientôt après (1809), il passa, en qualité d'ingénieur ordinaire de deuxième classe à Périgueux, où il eût vécu paisible si des dissentiments ne se fussent élevés entre lui et l'ingénieur en chef du département, au sujet du tracé de la route de Périgueux à Brives et de la construction du pont de Ribérac sur la Dronne. Le tracé proposé par Vicat, quoique le plus court et le plus économique, avait contre lui son chef d'abord, puis toute la ville de Périgueux. Il était jugé trop hardi et trop dangereux, parce qu'il longeait les bords escarpés en certains endroits de la rivière de l'Isle, que l'ancienne route évitait prudemment. Mais le directeur général donna raison au tracé de Vicat, et il fit ouvrir sa route. Or, il se rencontra que, dès les premiers travaux, on mit à découvert un aqueduc de construction romaine, qui avait existé précisément sur la voie tracée par Vicat. Aussitôt l'opinion, d'abord contraire à son projet, se modifia en sa faveur. Toutefois de puissantes influences locales réussirent

rent à faire détourner la route de sa direction primitive. Vicat avait beau avoir pour lui la science et la tradition, des coteries l'emportèrent. D'autres contrariétés l'entravèrent encore. Il avait proposé quelques changements pour la fondation des piles du pont de Ribérac : ils ne furent pas approuvés par le même ingénieur en chef. C'est alors que, sur l'offre du directeur général, qui avait reconnu la justesse de ses premiers plans, il accepta la proposition qui lui était faite d'aller construire un pont à Souillac. Jusqu'alors cette construction avait été réputée impossible. En effet, à l'époque des grandes eaux, la Dordogne acquiert jusqu'à six mètres de vitesse par seconde, de telle sorte que les parties mobiles du lit de la rivière sont mises en mouvement jusqu'au roc. On ne savait pas à cette époque (1812) à quels caractères se reconnaissent les chaux hydrauliques et les ciments, ou comment on les peut composer; enfin il n'y avait ni cloches à plongeur, ni fondations tubulaires, pas même de fondations dans des caisses sans fond. Vicat surmonta les obstacles, et dix ans plus tard le pont était construit. Il ne s'en tint pas là : dans les intervalles, il chercha de nouvelles matières au moyen desquelles il pût donner au pont des fondations sûres, parfaitement solides. Il avait remarqué que les petites grottes jetées en amont du pont sur la rive droite qui borde de ce côté la Dordogne renferment une argile rougeâtre ressemblant assez à la sanguine. Aussitôt il l'essaye pour en tirer parti comme pouzzolane; mais la quantité n'est pas suffisante. Trouvant mêlés à cette argile des fragments de stalactite et de carbonate de chaux cristallisés et assez fortement colorés en rouge, il fait cuire ces morceaux, les éteint en pâte et s'aperçoit que cette pâte placée dans un verre fait prise après quelques jours. Puis il essaye de faire cuire des cristaux incolores de carbonate de chaux, les éteint encore en pâte et remarque que cette nouvelle pâte placée sous l'eau reste molle indéfiniment. Vicat ne doute point que cette prise dans l'eau de la chaux provenant des fragments colorés ne peut tenir qu'à la matière colorante, dont il découvre aussi vite le principe, à savoir une certaine quantité d'argile rouge, dont le tissu de carbonate est imprégné. Ce fut le point de départ de toutes ses découvertes. Quelles furent-elles en résumé? Voici comment l'illustre Arago les exposa dans son rapport présenté, le 26 mai 1845, à la chambre des députés, à l'occasion du projet de loi tendant à allouer à Vicat une pension de six mille francs : « Cet inventeur a démontré le « premier que les propriétés des chaux hydrauliques naturelles dépendent de l'argile disséminée dans leur tissu; le premier aussi il a « fait de la chaux hydraulique de toutes pièces, « en grand, sur les chantiers du pont de Souillac. Les piles de ce beau pont reposent sur « des masses de béton formées avec de la chaux

« hydraulique artificielle. Depuis les travaux de « Vicat, on peut se procurer de la chaux faisant « promptement prise dans l'eau partout où cette « chaux devient nécessaire. » On avait vu ensuite cet inventeur infatigable parcourant la France pas à pas, recherchant les couches calcaires marneuses, les bancs argileux dans lesquels pouvaient se trouver naturellement réunis, en proportions convenables, les éléments constitutifs des chaux hydrauliques, et parvenant ainsi à faire connaître neuf cents carrières propres à fournir des chaux hydrauliques, tandis qu'auparavant on en comptait tout au plus huit ou dix. Les travaux de Vicat sur les *pouzzolanes* ne furent pas moins clairs et décisifs. Ils ont amené à constater ce fait, que les argiles les plus pures peuvent donner des pouzzolanes artificielles égales, sinon supérieures, aux pouzzolanes d'Italie. Avant Vicat, la France demandait à l'Angleterre le ciment romain. Grâce à cet exact observateur, elle pourra suffire à tous les besoins de l'Europe. Enfin, c'est des découvertes de Vicat, et particulièrement des beaux travaux du pont de Souillac, que date le système général de fondations par voie de bétonnement. Si maintenant l'on récapitulait les économies faites sur la construction par suite des découvertes du grand ingénieur, on arrivait à un chiffre total de cent quatre-vingt-sept millions soixante-douze mille francs. Et c'est ce résultat que les représentants du pays récompensèrent en allouant à celui auquel on en était redevable une modeste pension viagère de six mille francs, accordée, à la vérité et sur la proposition de la commission, à titre de *récompense nationale*. Arago appréciait mieux les choses en n'hésitant pas, bien que cela pût paraître excessif, à mettre Vicat sur la même ligne que Newton publiant sa théorie de la composition de la lumière blanche, et que Franklin « proposant le paratonnerre au monde civilisé ». On peut suivre la marche et le développement des découvertes de Vicat dans son premier ouvrage, intitulé *Recherches expérimentales sur les chaux de construction, les bétons et les mortiers ordinaires*, Paris, 1818, in-8°. Il est divisé en trois sections : dans la première, l'auteur étudie la composition des différentes chaux et le moyen de les obtenir artificiellement, l'action du feu sur les pierres calcaires, enfin les différents modes d'extinction; dans la deuxième, il traite des mortiers hydrauliques, et, à cette occasion, il entre dans des détails sur les pouzzolanes naturelles et artificielles, sur leur emploi dans la composition des bétons, enfin sur l'influence que peuvent exercer sur le durcissement soit la proportion des matières employées à la fabrication des mortiers, soit la méthode d'extinction de la chaux, soit le temps; la troisième section comprend les mortiers ordinaires. Vicat y compare les chaux grasses, encore en pratique alors, avec les chaux hydrauliques. Vingt-cinq tableaux, placés à la suite du livre,

contiennent les essais qui servirent à appliquer la théorie de l'auteur. A la suite de ces féconds travaux, notamment après l'achèvement du pont de Souillac (1824), Vicat fut nommé ingénieur en chef de deuxième classe, et chargé à la même époque de la direction des recherches et de la confection des chaux hydrauliques nécessaires aux travaux des canaux de Bretagne. Il contribua par ses conseils à la fondation de la fabrique de chaux hydraulique de Doué. L'année suivante, son expérience fut utilisée dans la Nièvre pour le canal du Nivernais et le canal latéral à la Loire. Envoyé de nouveau, en 1826, à l'occasion de travaux analogues dans le département de la Dordogne, il y trouva, comme partout ailleurs, des chaux hydrauliques. Le 1^{er} janvier 1827, il fut nommé ingénieur en chef de première classe et appelé en cette qualité à la direction de l'Isère. Six mois plus tard, il obtint de s'établir à Souillac. En 1828, il fut autorisé par l'administration à diriger la construction du pont suspendu en fil de fer à Argental (Dordogne), concédée au comte Alexis de Noailles. Ce genre de construction était encore à son début en France. Vicat en publia la description en 1830, dans une brochure (in-4°), suivie de l'*Exposé des divers procédés employés pour les câbles en fil de fer, pour le lavage de ces câbles et du tablier*, etc., avec une *Note sur des prix de main-d'œuvre*. Le savant ingénieur revint ensuite aux recherches qui avaient amené ses premiers travaux. Il avait été chargé par l'administration des ponts et chaussées d'un service spécial nouveau, ayant pour objet la vérification successive de la composition chimique des calcaires exploités dans les carrières ouvertes, ainsi que de ceux mis à nu par les travaux publics et les coupes naturelles provenant des accidents géologiques en France. Il se livra pendant vingt ans à cette exploration, dont le rapport de M. Arago (mai-juin 1845) indique les résultats. En 1828, Vicat donna une nouvelle édition de son ouvrage de 1818. Elle est intitulée *Résumé des connaissances positives actuelles sur les qualités, le choix et la convenance réciproque des matériaux propres à la fabrication des mortiers et ciments calcaires, suivi de notes et tableaux d'expériences justificatives*, Paris, 1828, in-4°. En 1833, il fit paraître dans les *Annales des ponts et chaussées*, puis sous forme de brochure in-8°, sans date, ses *Recherches expérimentales sur les phénomènes physiques qui précèdent et accompagnent la rupture ou l'affaissement d'une certaine classe de solides*. Il constate dans ce mémoire trois modes de forces auxquelles un solide peut être soumis : 1° la force tirante, la résistance à l'extension; 2° la force portante, la résistance à l'écrasement; 3° la force transverse, c'est-à-dire encore la résistance à l'extension. Présenté à l'Académie des sciences, ce travail éprouva de la part de la commission, ayant pour organe M. Girard, diverses critiques. On reprochait à l'auteur des

néologismes, et l'on ne voyait dans ses expériences que la confirmation des lois tirées des formules de Coulomb et de Navier, « quand, » selon son biographe, M. Mary, son but avait « été précisément de prouver le contraire ». Vicat releva ces critiques, publiées dans les *Annales des ponts et chaussées*, et en fit justice à son point de vue. Quelques années plus tard, à l'occasion de ses recherches sur les incuits, il indiqua pour la première fois une classe intermédiaire de calcaires, les *chaux-limites*, dont il révéla en même temps les dangers; de même que, le premier en France (*Annales*, 1851), il avait fait connaître les propriétés des ciments éventés et des ciments brûlés. Cependant la fabrication des mortiers laissait un problème à résoudre. Était-on fondé à soutenir qu'ils périssent en eau de mer? C'était ce que prétendait un savant membre de l'Institut, Blanqui (*Revue des Deux-Mondes*, 1855). Vicat pensa d'abord le contraire. Mais dès que des doutes s'élevèrent, il étudia avec ardeur la question. La société d'encouragement pour l'industrie nationale ayant mis cette question au concours, Vicat la traita dans un mémoire terminé en 1854, mais publié seulement en 1856, sous ce titre : *Recherches physiques de la destruction des composés hydrauliques par l'eau de mer*. Précédemment il avait fait paraître un travail portant sur les deux faces du problème et intitulé *Nouvelles Etudes sur les pouzzolanes artificielles comparées à la pouzzolane d'Italie dans leur emploi en eau douce et en eau de mer*, Paris, 1846, in-4°, avec planches. Dans la dernière publication, Vicat ne niait ni n'admettait d'une manière absolue le phénomène dont parlait Blanqui; mais il établissait que la décomposition par l'eau de mer dépendait de la qualité des mortiers. Si, faisait-il remarquer, l'intérieur est friable sous les doigts, la gangue est à rejeter, et elle est décomposée par les sels de l'eau de mer; si, au contraire, l'intérieur est solide et en bon état, le composé peut être admis après préparation comme indestructible en l'eau de mer. Au sujet de ces expérimentations, nous ne pouvons que renvoyer à la brochure même de Vicat et aux observations que fait à ce sujet M. Mary, inspecteur général des ponts et chaussées, dans la remarquable notice que nous avons mentionnée. On sait que les chambres votèrent à Vicat une pension : déjà, en 1841, la ville de Paris, voulant reconnaître les économies qu'elle avait réalisées grâce à ce grand ingénieur, lui avait offert une coupe en argent, œuvre de Froment Meurice. Il obtint, en 1845, le prix de douze mille francs fondé par le marquis d'Argenteuil en faveur de l'auteur de la découverte la plus importante de l'industrie nationale. Vicat consacrait ses loisirs à la peinture, et il a laissé quelques tableaux qui témoignent de son aptitude. Valétudinaire depuis 1859, il mourut le 10 avril 1861. On peut le considérer comme

un des inventeurs qui ont fait le plus d'honneur à leur pays et au monde scientifique. R—LD.

VICÉCOMES. Voyez VISCONTI (Joseph).

VICENCE (duc de). Voyez CAULAINCOURT.

VICENTE (GIL), le plus ancien et le plus célèbre des poètes comiques portugais, naquit, suivant les uns, à Guimaraens, suivant d'autres, à Barcellos, et d'après le plus grand nombre, à Lisbonne. On ne connaît pas plus exactement l'année que le lieu de sa naissance. Toutefois, on peut la déterminer avec assez de probabilité, à l'aide des dates par lesquelles il a lui-même indiqué l'époque de la composition d'un grand nombre de ses pièces dramatiques. On sait que la première est de l'année 1502; il ne pouvait guère avoir alors plus de vingt à vingt-deux ans, ce qui reporterait l'année de sa naissance vers 1480; comme l'époque de sa mort est de 1557, il aurait vécu 75 ou 77 ans. Malgré l'ancienneté et la popularité des ouvrages dramatiques de Gil Vicente, les Portugais n'élèvent aucune prétention sur la priorité de leur théâtre national. Sans parler de l'Italie, où, sur la fin du 15^e siècle, Ange Politien, Arioste, le cardinal Bibiena, Machiavel et P. Arétin avaient fait, pour renouveler la tragédie et la comédie antiques, des efforts dont la renommée ne parvint jamais au poète portugais; deux pays voisins, la France et l'Espagne, étaient entrés avec honneur dans la route du drame national, seul plaisir de l'esprit qui pût émouvoir vivement cette société nouvelle, qui y retrouvait ses habitudes, ses goûts et ses croyances. Dès la fin du 13^e siècle, Adam de le Halle, plus connu sous le nom du Bossu d'Arras, avait obtenu une brillante réputation par son *Gieu* ou drame charmant de *Robin et Marion* et par plusieurs autres du même genre. La farce si gaie et si naturelle de l'*Avocat Patelin* est de la première moitié du 15^e siècle, et Jean Michel se rendit fort célèbre à la même époque par sa tragédie de la *Vie de Jésus-Christ*. En Espagne, le spirituel marquis de Villena avait fait représenter, dès 1412, à la cour d'Aragon une comédie allégorique, à l'occasion des fêtes du mariage de Ferdinand I^{er}, et sur la fin de ce siècle, les Castillans possédaient les compositions dramatiques de Juan de la Encina, qui furent représentées ensuite sur le théâtre de Ferdinand et d'Isabelle. Toutefois les pastorales d'Adam de le Halle, du marquis de Villena et de Juan de la Encina paraissent avoir eu peu d'influence sur le talent dramatique de Gil Vicente. Les deux seuls auteurs espagnols avec lesquels il ait quelque ressemblance sont Bartolomeo Torres Naharro et Lope de Rueda, ses contemporains, auxquels il ne doit rien. Il paraît n'avoir connu que les auteurs français. Son drame intitulé *Breve summario da historia de Deos desde o principio do mundo até a resurreiçao de Christo* offre plusieurs traits de ressemblance avec la *Vie de Jésus-Christ* par Michel, et les couplets insérés

à la fin de plusieurs de ses pièces indiquent d'ailleurs combien notre théâtre lui était familier et quelle estime il en faisait. Mais si plusieurs autres nations ont devancé les Portugais dans la carrière dramatique, aucun auteur, jusqu'à Gil Vicente, n'avait exclusivement consacré ses talents au perfectionnement de ce genre et n'avait obtenu ces succès répétés et durables, qui ont assuré son influence non-seulement sur les auteurs dramatiques de sa nation, mais aussi sur ceux des nations étrangères. On ne retrouve avant lui, dans les autres pays, que des essais isolés et heureux quelquefois. Avec lui, le drame national s'élève au premier rang des compositions littéraires; sa marche se régularise un peu; ses différentes parties apprennent à se coordonner mieux entre elles, et un style harmonieux et naturel achève de graver dans les esprits l'impression vive que la variété des caractères et l'intérêt de la fable ont commencé à produire sur les spectateurs. Gil Vicente venait de terminer ses études de jurisprudence à l'université de Lisbonne, lorsqu'à l'occasion de la naissance de Jean III, fils de la reine Marie, il composa une sorte de monologue pastoral en douze stances, qui fut récité en présence de la reine Béatrice et de la duchesse de Bragance, le 7 juin 1502, second jour de la naissance de l'infant. Cet essai pastoral, alors nouveau, plut tellement à Béatrice qu'elle pria l'auteur de vouloir bien le lui réciter de nouveau pour la fête de Noël, à l'occasion de la naissance de Jésus-Christ. Gil Vicente écrivit à ce sujet un nouveau poème pastoral, non plus sous la forme de monologue, mais en y introduisant six bergers. Ce second essai lui ayant acquis une grande réputation, il abandonna tout à fait la jurisprudence, pour se livrer exclusivement à un genre devenu populaire. La Bible (en y comprenant les livres apocryphes alors si répandus), dans l'étude de laquelle il était fort versé, et les romans de chevalerie faisaient tout le fonds de son érudition et lui fournissaient tous les sujets de ses compositions. C'est en traitant ces sujets, si familiers à ses auditeurs, que, sans imiter ses prédécesseurs et sans connaître rien des auteurs grecs et latins, il fit pendant sa vie les délices des deux cours si polies d'Emmanuel et de Jean III, et après sa mort, de la cour cultivée de Sébastien. Le premier il fixa le goût du public pour les représentations dramatiques et montra à l'Europe qu'il n'était plus possible de captiver l'attention des spectateurs par des imitations serviles et des traductions des anciens auteurs grecs et latins. Il établit un théâtre national, qui a survécu à toutes les tentatives faites dans les siècles suivants pour le soumettre à un joug étranger. Il fut le maître de Lope de Vega, et par sa vérité, son esprit comique et la fécondité de son invention, il exerça une influence puissante et immédiate sur les théâtres de l'Espagne, de l'Italie, de l'Angleterre et de la France.

On sait que le célèbre Erasme apprit le portugais, uniquement pour être en état de le lire, et le déclara, après l'avoir lu, supérieur à l'idée qu'il s'en était faite avant de le connaître. On chercherait en vain dans ses drames la régularité de formes exigée par les critiques français; on n'y trouve pas même la division en actes. Le mètre est aussi divers que la marche de la fable, et il introduit, selon sa fantaisie, un ou plusieurs couplets, tantôt au commencement, tantôt au milieu et tantôt à la fin. On peut bien croire qu'il n'y faut pas chercher non plus l'unité de temps, d'action et de lieu. L'*Auto*, intitulé *Breve summario da historia de Deos*, a pour interlocuteurs des personnages qui ont vécu dans des temps fort éloignés et s'y trouvent néanmoins rapprochés sur la même scène. Ce sont, par exemple, Adam et Eve, Job, Abraham, David, St-Jean-Baptiste et Jésus-Christ. La comédie de *Rubéna* n'est autre chose qu'un roman dialogué. Cesmena, héroïne de la pièce, paraît d'abord nouvellement née, puis gardant les troupeaux, puis enlevée à quinze ans et portée en Crète, là adoptée par une noble dame et enfin mariée à un prince de Syrie, qui était venu incognito visiter la belle. Les acteurs viennent et partent quand bon semble au poète. Les épisodes n'ont aucun rapport au sujet; le mètre est tantôt endécasyllabique et tantôt en stances; la langue même est tantôt portugaise et tantôt castillane; et enfin, pour achever la confusion, les anges y paraissent à côté des quatre saisons, et Jupiter vient adorer la crèche où repose le Dieu chrétien nouveau-né. Au reste, ce mélange du sacré et du profane édifiait alors les assistants, et on voyait même avec recueilement, dans une de ses pièces, un moine revenu de l'enfer répéter une sorte d'invitation amoureuse qu'il avait l'habitude de réciter dans le monde et prêcher un sermon, dont le texte est : *Omnia vincit amor*. La piété des fidèles en était si peu blessée que presque tous les ouvrages de Gil Vicente ont été représentés à l'occasion des solennités de Noël ou de la Passion, comme une suite de la cérémonie de la messe, dans les églises et dans les chapelles. Quelques-uns ont été représentés dans la chambre de la reine Marie. Gil Vicente, ses deux fils Gil et Luis et sa fille Paula y jouaient en personne. Le prince Jean, depuis le roi Jean III, figure même dans une de ses comédies, où il s'agissait de décider laquelle des deux filles d'un marchand de Burgos devait épouser un prince étranger, si amoureux de toutes deux qu'il ne savait pour laquelle se décider. Ces pièces furent représentées souvent dans d'autres lieux publics, et l'on apprend, en les lisant, que les acteurs jouaient alors sur un amphithéâtre élevé au-dessus des spectateurs, qu'il y avait des changements de décorations opérés à l'aide de rideaux et que même on avait le secours de quelques machines, reste des anciennes momeries ou pan-

tomimes en usage dans les grandes solennités nationales. Malgré tout le désordre de ses plans et ce mélange de tous les siècles et de tous les cultes, les esprits les plus prévenus qui pourront avoir le plaisir de le lire dans l'original seront forcés d'avouer que la richesse prodigieuse de son invention, la vivacité et la vérité de son dialogue, la suavité et l'harmonie poétique de son langage, la beauté de ses allégories, la grâce et la délicatesse comique qui brillent partout dans ses drames et surtout dans ses *Autos* et dans ses farces, justifient l'enthousiasme qu'il a inspiré à ses compatriotes. Il s'écoula trente-quatre ans depuis la composition de son premier ouvrage, en 1502, jusqu'à l'année 1536, où il termina sa brillante carrière dramatique par un de ses plus piquants ouvrages, la comédie intitulée *Floresta d'enganos*. Il vécut encore jusqu'à l'année 1537, où, s'étant rendu avec la cour à Evora, il y termina ses jours à l'âge d'environ 77 ans. Ses restes ont été déposés dans le couvent de St-François de cette ville. Il eut de sa femme, Blanche Bezerra, trois enfants : Gil Vicente, Luis Vicente et Paula Vicente. Gil se distingua aussi dans la poésie; mais, s'étant fait militaire, il mourut en combattant dans l'Inde. Parmi beaucoup d'*autos* qu'il a écrits, on cite comme le meilleur : *Don Luis de los Turcos*. Paula se distingua aussi par ses talents pour la poésie, et elle se fit beaucoup admirer par la grâce et le naturel avec lesquels elle représentait les ouvrages de son père. Ce fut son second fils, Luis Vicente, qui fut l'éditeur de ses ouvrages. Aucun n'avait été imprimé pendant sa vie; mais il les avait laissés la plupart écrits de sa propre main. Luis Vicente y ajouta ceux qui restaient et les fit imprimer en un même volume, avec quelques autres de son frère, à Coïmbre et à Lisbonne, par Jean Alvarez, en 1561 et 1562, en un volume in-fol. Ce volume a pour titre : *Compilação de todas las obras de Gil Vicente; o qual se reparte em cinco livros: o primeiro de todas suas cousas de devaçam; o segundo as comedias; o terceiro as tragicomedias; o quarto as farças; o quinto as obras meudas*, Lisbonne, par Joao Alvres, 1562, in-fol.; c'est-à-dire : Collection de toutes les œuvres de Gil Vicente, divisées en cinq livres. Le premier contient les œuvres de dévotion; le second, les comédies; le troisième, les tragi-comédies; le quatrième, les farces; le cinquième, les petites pièces. La première partie, intitulée *Œuvres de dévotion*, se compose de dix-sept *autos*; la seconde, de quatre comédies; la troisième, de dix tragi-comédies; la quatrième, de onze farces; la cinquième, de couplets et autres petites pièces. Une grande partie des ouvrages dramatiques portent l'indication du lieu et la date de l'année où ils ont été représentés. Une autre édition, plus correcte que la première, a été publiée en 1586, in-4°, par André Lobato; elle forme deux

cent quatre-vingt-un feuillets. Plusieurs des ouvrages dramatiques ont été imprimés séparément; tels sont : *Auto de Amadis de Gaula*, Lisbonne, Vicente Alvres, 1586, in-4°; autre édition, aussi à Lisbonne, chez Domingos de Fonceca, 1612, in-4°. Cet auto avait été mis à l'index par l'inquisition espagnole; mais l'inquisition portugaise le permit avec quelques corrections. — *Auto da Barca do inferno*, Lisbonne, 1623; autre édition, Evora, imprimerie de l'université, 1671, in-4°; — *Auto de D. Duardos*, Lisbonne, Vicente Alvres, 1613, in-4°; autre édition, Lisbonne, Ant. Alvres, 1634; autre, Braga, chez Fructuoso de Basto, 1623, in-4°; — *Auto do Juiz de Beyra*, Lisbonne, Ant. Alvres, 1630, in-4°; — *Triunfo do inferno*, comédie, Lisbonne, Michel Carvalho, 1613, in-4°; — *Auto da Donzella da torre ou dofidalgo Portuguez*, Lisbonne, Ant. Alvres, 1643, in-4°. Malgré ces diverses réimpressions, il est fort difficile aujourd'hui de se procurer quelques-unes de ses pièces isolées, et il est impossible d'obtenir, à aucun prix, ses œuvres complètes. On n'en connaît que quelques exemplaires, çà et là dans les grandes bibliothèques. Celle de l'université de Göttingue en possède un exemplaire; celle de l'université de Coïmbre un autre; la bibliothèque des Nobles et une bibliothèque publique de Lisbonne en possèdent chacune un autre. Un grand nombre d'exemplaires auront sans doute été perdus dans le grand tremblement de terre de Lisbonne (1). Bu—N.

VICHARD (CÉSAR). Voyez SAINT-RÉAL.

VICHMANN (BOURKHARD), né à Riga en 1786, fit ses études en Allemagne, dans les universités de Göttingue, d'Iéna et d'Heidelberg. Il s'était voué d'abord à la médecine; mais ayant échoué dans le traitement d'un malade dont il avait fort à cœur la guérison, il renonça à cette profession, pour se livrer tout entier à l'étude de l'histoire et de la géographie. Après un court séjour dans sa patrie, en 1808, il se rendit à St-Petersbourg, où il fut successivement professeur d'histoire et de statistique, précepteur des jeunes princes de Wurtemberg, et secrétaire du comte de Romanzof. De retour à Riga, en 1817, avec le titre de directeur des écoles de Courlande, qui lui fut conféré par le gouvernement, il résolut d'y fonder un musée national à l'instar de ceux de Lemberg et de Pest; et il avait formé à cet effet une bibliothèque de plus de trois mille volumes, composée uniquement de manuscrits et d'ouvrages en diverses langues, tous relatifs à la Russie; mais ce projet ayant manqué, il vendit

sa riche collection au prince Labanof-Rostowski, pour quinze mille roubles. Trois ans plus tard, en 1820, il renouvela la même tentative à St-Petersbourg, mais avec aussi peu de succès; et sa nouvelle collection échut à la bibliothèque de l'état-major de l'empereur Alexandre, pour la somme de dix mille roubles. Vichmann mourut à St-Petersbourg, en 1822. Il a écrit en allemand la plupart de ses ouvrages; voici la liste des principaux : 1° *Tableau de la monarchie russe*, Leipsick, 1813. Cet extrait de celui de Hassel, dont Vichmann a fait disparaître les erreurs, contient les notions les plus complètes qui aient été publiées relativement à la statistique de la Russie. 2° *Sur l'élection au trône de Michel Romanof*, Leipsick, 1820: traduction d'une pièce comprise dans la collection dite des *Papiers d'Etat*, publiée par le comte Romanzof; 3° *Collection d'ouvrages inédits relatifs à l'histoire ancienne de la Russie*, t. 1^{er}, Berlin, 1820; 4° *Musée national russe*, Riga, 1820: c'est le plan de l'établissement dont nous avons parlé, et dont le projet n'a point reçu d'exécution; 5° *Aperçu chronologique de l'histoire moderne russe*, Leipsick, 1821, 2 vol.: cette production, la plus importante de celles qu'a publiées l'auteur, est un manuel indispensable pour ceux qui étudient l'histoire de la Russie. Vichmann était un des rédacteurs de la *Nouvelle encyclopédie*, publiée à Leipsick, des *Archives du Nord*, journal russe, et de plusieurs journaux allemands. M-G-R.

VICHNOU - SARMA est le nom d'un brahme auquel est attribuée la composition d'un recueil d'apologues célèbre, connu depuis longtemps, en Europe, sous le titre de *Fables de Pilpay* ou *Bidpai*, mais dont l'original, écrit en langue sanscrite, porte le nom de *Pantcha-tantra* ou *Panchopach'hyana*, et a donné naissance à deux autres ouvrages écrits dans la même langue, le *Cat'hamrita-nidhi* qui n'a jamais été publié, et le *Hitopadesa*. Ce dernier a été traduit en anglais par W. Jones, et cette traduction se trouve dans le 13^e volume de ses Œuvres; il a encore été traduit dans la même langue par M. Charles Wilkins, et publié à Bath, en 1787, in-8°, sous ce titre : *The Heetopades of Veeshnoo-Sarma, in a series of connected fables*, etc., et le texte sanscrit a été imprimé plus tard, d'abord à Serampore, en 1806, avec une introduction due à M. H. T. Colebrooke, et ensuite à Londres, en 1810, par M. Wilkins. L'auteur du *Hitopadesa* reconnaît lui-même, à la fin de sa préface, qu'il a puisé les matériaux de son ouvrage dans le *Pantcha-tantra* et dans d'autres écrits. Pour l'auteur du *Cat'hamrita-nidhi*, il déclare positivement qu'il n'a fait qu'abrégé le *Pantcha-tantra*, sans rien changer au fond de l'ouvrage, ni à l'ordre des apologues dont il se compose. Quant aux rapports et aux différences qui existent entre le *Pantcha-tantra* et le *Hitopadesa*, il faut, pour s'en faire une juste idée, lire l'introduction mise par M. Colebrooke à la tête de la première édition du texte sanscrit du

(1) Consulter au sujet de Vicente un long article dans le *Quarterly review*, traduit dans la *Revue britannique*, février 1847, p. 346-392; l'*History of spanish literature*, par Ticknor, t. 1^{er}, p. 283-292, et l'*Histoire de la littérature dramatique en Espagne*, par Schanck (en allemand), t. 3, p. 548-553. Une édition des *Obras completas e emendadas* a paru à Hambourg en 1834, 3 vol. in-8°, grâce aux soins de MM. J. V. Barreto, Feio et J. G. Monteiro; elle contient une notice due à ce dernier, mais le glossaire est trop maigre, et on a lieu de regretter l'absence de toute note explicative. Une autre édition, sous la rubrique de Lisbonne, a paru en 1843 en 3 volumes in-8°.

dernier de ces deux ouvrages, et un Mémoire de M. Horace Hayman Wilson, secrétaire de la société asiatique du Bengale, publié dans le tome 1^{er} du recueil intitulé *Transactions of the royal Asiatic Society of Great-Britain and Ireland*. Les recherches de ces deux savants ont prouvé que c'est le *Pantcha-tantra* qui a fourni à Burzouyéh la plus grande partie des matériaux qu'il a traduits en pehlwi, par l'ordre du roi de Perse Khosrou Nouschirwan, et intitulés *Livre de Calila et Dimna*, et qui ont ensuite passé, sous divers noms, dans les langues les plus répandues de l'Orient, et dans toutes les langues de l'Europe. Parmi les noms que ce livre a portés dans l'Orient, d'Herbelot et beaucoup de savants après lui ont compris celui de *Djavidankhired* ou *Sagesse éternelle*, qui appartient à un livre totalement différent; et cette erreur a été souvent répétée. L'auteur du présent article a tracé, avec plus d'exactitude qu'on ne l'avait fait auparavant, l'histoire du *Livre de Calila et Dimna*, et des principales traductions de ce même livre, dans un Mémoire placé à la tête de l'édition qu'il a publiée à Paris, en 1816, du texte arabe de ce recueil d'apologues, et dans diverses notices insérées dans les tomes 8 et 9 des *Notices et extraits des manuscrits de la bibliothèque du roi*. L'abbé Dubois a donné à Paris, en 1826, une traduction française du *Pantcha-tantra*, faite d'après diverses versions écrites dans quelques-uns des idiomes vulgaires de l'Inde. On peut consulter sur cette traduction le *Journal des Savants*, cahier d'août 1826. Pour en revenir à *Vichnou-Sarma*, on ne sait ni à quelle époque il a écrit, ni même si c'est un personnage historique ou un nom supposé. Le recueil qu'on lui attribue a été, dit-on, composé par lui pour l'instruction de trois jeunes princes, dont l'éducation lui avait été confiée par le roi leur père. Ce cadre est sans doute une fiction de l'auteur du *Pantcha-tantra*, copiée par celui à qui l'on doit le *Hitopadesa*, et il est vraisemblable qu'il en est de même du nom de *Vichnou-Sarma*. Peut-être le *Pantcha-tantra* n'est-il lui-même qu'une nouvelle rédaction d'apologues plus anciens (1). S. D. S.—Y.

VICI (ANDRÉ), architecte italien, naquit à Arcevia dans la Marche d'Ancône, en 1744. On l'envoya d'abord à Pérouse pour y étudier les

belles-lettres. Mais venu ensuite à Rome, à l'école de deux artistes alors en renom, Stéphane Pozzi et Carlo Murena, l'un peintre et l'autre architecte, il résolut, après avoir étudié quelques années sous leur direction, de se donner exclusivement à l'architecture. En 1780, on demanda son concours au projet de mener les eaux de la Toscane jusqu'au Val de Chiana, et dont l'exécution était confiée à Piofantoni. On donna alors à Vici le titre d'ingénieur. Plus tard, il fit partie de la commission d'assainissement de la campagne de Rome et des marais Pontins. Ce fut Vici qui, en 1810, entoura Tivoli d'une enceinte destinée à la défense de la rive gauche de l'Anio. Vers la fin de sa vie, il fut chargé par le gouvernement de la conduite des travaux hydrauliques dans la vallée de l'Ombrie. Quoique les travaux de ce genre fussent sa principale occupation, il en entreprit d'autres qui ne lui firent pas moins d'honneur. Dans le nombre nous citerons l'église du monastère d'Offagna, la gracieuse villa de Monte-Gallo dans les Marches, la cathédrale de Camarino, l'église de St-François de Foligno. Vici fut l'architecte du grand-duc de Toscane et des principales familles de Rome. Il fut membre de plusieurs académies, de celle de St-Luc entre autres. Il fut aussi l'ami d'un autre grand artiste, le sculpteur Canova. Vici mourut le 10 septembre 1817. Z.

VICIANA (MARTIN), historien espagnol, sur lequel on n'a pu se procurer que des renseignements très-incomplets. Né, vers le commencement du 16^e siècle, dans le royaume de Valence, il forma de bonne heure le projet d'en écrire l'histoire, et s'occupa pendant quarante-six ans de recueillir les matériaux nécessaires et de les mettre en ordre. Cet ouvrage parut enfin sous ce titre : *Cronica de la inclita ciudad de Valencia*, in-fol., 4 parties. Des motifs que l'on ne peut pas même soupçonner, mais sans doute très-graves, en firent supprimer le premier volume, avec tant de soin, dit Laserna de Santander, qu'on peut aujourd'hui le compter comme le *livre le plus rare qui soit au monde*. Cette partie de l'ouvrage de Viciana se trouve cependant en manuscrit dans quelques bibliothèques de l'Espagne. On doit regretter que Santander ait négligé de faire connaître les raisons d'une proscription si rigoureuse. Ce savant possédait dans sa bibliothèque la troisième et la quatrième partie de l'histoire de Viciana, Valence et Barcelone, 1564-1566, 2 vol. in-fol. (voy. son *Catalogue*, n° 4642). Elle passe, dit-il, pour très-exacte. W—s.

VICO (JEAN DE), prince de Viterbe et d'Orviète, dans le 14^e siècle, portait le titre de préfet de Rome, par un droit héréditaire dans sa famille. Comme chef du parti gibelin, il profita du séjour des papes à Avignon pour se faire accorder la souveraineté de presque toutes les villes du Patrimoine de St-Pierre. Viterbe, Orviète, Trani, Améli, Narni, Marta et Canino lui étaient sou-

(1) Depuis la publication de cet article, dû à l'un des plus illustres orientalistes français, les ouvrages qu'il signale ont été l'objet de plusieurs publications importantes. L'*Hitopadesa* a été mis au jour en sanscrit à Bonn, 1829-1831, 2 vol. in-4°, grâce aux soins de MM. Guillaume de Schlegel et Lassen, qui y ont ajouté une traduction latine et des notes. M. Francis Johnson a publié en Angleterre, en 1847, une autre édition du texte sanscrit, en y joignant une analyse grammaticale, et, en 1848, il a donné une traduction anglaise littérale. Une version française, due à M. Edouard Lancereau, a vu le jour à Paris en 1855, in-18 (dans la *Bibliothèque elzévirienne*); elle est précédée d'un avant-propos qui renferme sur l'ouvrage, sur les traductions et imitations dont il a été l'objet des détails intéressants. — Le *Pantcha-tantra* a été publié en sanscrit à Bonn en 1848, in-4°, avec des notes critiques, par J. G. L. Kosegarten. Il a été traduit en allemand par M. Théodore Benfey (Leipsick, 1859, 2 vol. in-8°), et cette traduction est accompagnée de prolegomènes fort étendus et de notes qui attestent une profonde érudition en fait de littérature orientale. B—N—T.

mises; son fils résidait pour lui à Orviète, tandis qu'il avait fait de Viterbe la capitale de ses Etats: mais il gouvernait avec une extrême dureté des peuples toujours prêts à se révolter. Clément VI l'avait excommunié le 1^{er} juillet 1352, comme un tyran usurpateur des Etats de l'Eglise. Albornoz, légat d'Innocent VI, mit en même temps le siège, au mois de mai 1354, devant Viterbe et devant Orviète. Jean de Vico fut obligé de se rendre à discrétion, de remettre en liberté toutes les villes qu'il avait soumises, et de se contenter du gouvernement de Corneto, Civitavecchia et Respanpano, qui lui fut confié par le légat. Le préfet Jean de Vico demeura vingt et un ans dans un état d'abaissement; enfin, la guerre entre les Florentins et le pape lui donna, en 1375, l'occasion de rassembler ses anciens partisans; ils avaient oublié la sévérité de son gouvernement, et se souvenaient seulement de ses victoires; au mois de novembre, ils lui ouvrirent les portes de Viterbe, et peu après celles de sa citadelle: alors la maison de Vico recommença à régner dans le Patrimoine de St-Pierre. S. S.—1.

VICO (Enea), antiquaire et graveur, naquit à Parme au commencement du 16^e siècle. Il passe pour avoir été le premier qui ait écrit en Italie sur la science numismatique, ou du moins qui ait essayé de l'assujettir à des règles. Elève de Marc-Antoine et de Raphaël, il fit des progrès rapides dans l'art de la gravure. Le grand-duc Cosme 1^{er} de Médicis l'appela à Florence, où il grava les plus belles peintures de Michel-Ange, ainsi que les portraits de Charles-Quint, de Henri II, roi de France, de Jean de Médicis et de son fils, de Bembo, de l'Arioste, etc. Il passa de Florence à Venise et à Ferrare. Il fut le premier qui grava la fameuse table d'Isis (*voy.* PIGNORIUS). De retour à Parme, en 1554, il publia les médailles d'or, d'argent et de bronze des douze Césars, gravées et expliquées par lui (*Omniū Cæsarū verissimæ imagines ex antiquis numismatibus desumptæ*, in-4^o). Cet ouvrage a été réimprimé à Rome, en 1614 et en 1730. La dernière édition est enrichie de nouveaux dessins, par F. Bellori; de nouvelles explications et de notes savantes, par l'abbé Valorio. En 1555, Vico publia, à Venise, ses *Discorsi sopra le medaglie* (réimprimés à Venise, 1558; à Paris, 1619; à Parme, 1691). Son dernier ouvrage: *Imagines delle donne auguste*, parut à Venise en 1557. L'année suivante, il fut traduit en latin, par Natale Conti. Cette traduction a été jointe aux *Discorsi*, et réimprimée avec des notes de Duval, Paris, 1619. L'éditeur a traduit en latin et mis à la fin de ce volume une *Vie* de Jules-César, par Vico. C'est le commencement d'une histoire des Césars que le savant artiste avait entreprise, et qu'il ne put achever. On a accusé Vico d'avoir fait d'imagination les portraits de la plupart des impératrices romaines; mais si ce reproche était fondé, il ne pourrait tomber que sur Fulvio Orsini, dont Vico

avoue avoir suivi l'ouvrage (*Illustrium imagines*). Suivant Huber et Rost (*Manuel des curieux et des amateurs de l'art*), Enea Vico mourut à Ferrare, probablement avant 1560. — On a encore de Vico: *Momimenta aliquot antiquorum ex gemmis et cameis incisa*, Rome, in-fol., sans date (1). *Reliquæ augustarum imagines nunc primum à Jac. Franco in lucem editæ*, in-4^o, sans date (peut-être ouvrage posthume de Vico). *Voy.* la *Vie* de Sébastien Erizzo. L'auteur de cet article a trouvé la plupart de ces renseignements dans une note manuscrite de M. le marquis de Paulmy, conservée à la bibliothèque de l'Arsenal; et il n'a eu qu'à en vérifier l'exactitude. J. M.—T.

VICO (FRANCESCO DE), historien espagnol, originaire de la Sardaigne, était d'une des premières familles de ce pays. Son mérite l'éleva aux principales dignités de la monarchie, et il devint, sous Philippe IV, conseiller d'Etat et chef de la chancellerie du royaume d'Aragon et de celui de Sardaigne. Il acquit les fiefs de Juani, Surio, Sannaysi, Sor, Soléminis, etc., qui depuis un grand nombre d'années appartenaient à la couronne, et étaient administrés au nom du roi. Il est connu principalement par son *Histoire générale de l'île et du royaume de Sardaigne*, Barcelone, Lorenzo Deu, 1639. Elle embrasse tous les événements, à partir des époques les plus reculées jusqu'au temps où il écrivait, et elle est divisée en sept parties. Dans la première se trouve une description complète de la Sardaigne, de ses provinces et de ses villes, avec des généralités sur le caractère des habitants, l'importance politique de l'île et les conséquences nécessaires de sa position maritime entre l'Italie et l'Espagne. La seconde est consacrée au récit des guerres entre les Carthaginois et les Romains, qui s'en disputèrent la possession. La troisième contient l'histoire de l'établissement du christianisme, et généralement tout ce qui se passa dans cette île depuis Auguste jusqu'à l'an 768, époque à laquelle Charlemagne la donna au St-Siège. Les événements qui suivirent cette donation jusqu'en 1297 remplissent le livre suivant. Dans le cinquième est racontée la fin de l'histoire politique depuis l'inféodation de la Sardaigne en faveur de Don Jayme II, roi d'Aragon (1297), jusqu'à l'époque où l'auteur écrivait. Le sixième ne contient que l'histoire ecclésiastique et la liste des évêques de la Sardaigne. Le septième se compose du résumé des inféodations particulières. Le style de l'ouvrage est pur et élégant; mais n'a pas de vigueur. Vico manque aussi de sagacité les monuments qui lui servent d'autorités. Un auteur sarde, appelé Gazano, ministre d'Etat à Cagliari, a publié en italien une histoire de Sardaigne, 1777, 2 vol. in-4^o, bien supérieure à celle de Vico, qu'il ne

(1) M. de Clarac observe avec raison que la gravure de ces planches est très-sèche, mais parfois elle ne manque pas de sentiment.

daigne pas nommer dans sa préface. Nous en avons deux publiées en français, et qui donnent de grands détails. L'une est de M. Azuni, Paris, 1801, 2 vol. in-8°, fig. et carte; l'autre est de M. Mimaut, consul de France en Sardaigne, Paris, 1825, 2 vol. in-8°. P—OT.

VICO (JEAN-BAPTISTE), juriste, philosophe, historien et critique, naquit à Naples, en 1668, et y mourut en 1744. Si l'on ne considère que les circonstances matérielles de sa vie, elle ne peut inspirer d'autre intérêt que celui de la pitié. Il ne sortit point de sa patrie, ne s'éleva guère au-dessus de la condition médiocre où il était né, vécut et mourut pauvre. Fils d'un petit libraire, et obligé de bonne heure de soutenir sa famille, pendant neuf ans précepteur des neveux de l'évêque d'Ischia, Vico professa quarante ans la rhétorique à l'université de Naples. Il avait refusé d'entrer dans les ordres, et s'était marié; c'est peut-être ce qui l'arrêta dans sa carrière. Il se présenta au concours pour une chaire de droit, et il échoua. Il fut souvent chargé par les vice-rois espagnols et autrichiens de faire des discours, des inscriptions latines, sans en retirer le moindre avantage. Il dédia son principal ouvrage au cardinal Laurent Corsini, depuis pape sous le nom de Clément XII, et ne reçut de lui que quelques lettres flatteuses. Malheureux par son indigence, malheureux par les désordres ou les infirmités de ses enfants, il souffrit cruellement, dans ses dernières années, d'un ulcère à la gorge, et mourut lorsque le roi de Naples venait de le nommer son historiographe. L'infortune le poursuivit même après la mort. Ses restes demeurèrent négligés et ignorés jusqu'en 1789, où un de ses fils lui fit graver une simple épitaphe. Son nom est encore presque ignoré en deçà des Alpes; et si l'Italie le révère, c'est comme un dieu inconnu (1). Toutefois lorsqu'on jette les yeux sur la *Mémoire* qu'il a lui-même écrit sur sa vie, ces malheurs obscurs s'ennoblissent de tout ce que présente de sublime l'invincible développement du génie à travers les obstacles de la fortune. La vie de Vico n'est que la préparation, l'exécution et le perfectionnement d'un grand ouvrage. Il est curieux de voir chaque théorie, chaque caractère du génie de l'auteur résulter de telle lecture, de tel événement. Le morceau dans lequel il nous a fait connaître la marche de ses études et le progrès de ses idées n'est point un de ces romans où les philosophes exposent un système sous une forme historique. La route de Vico est trop sinueuse pour qu'on puisse la supposer tracée d'avance. Dans une retraite de neuf années, l'étude du droit le conduisit à celle de la philosophie et de la théologie; il y joignit la lecture assidue des poètes latins et italiens, celle du Dante surtout, dont il sentait

seul le génie, à cette époque de mauvais goût et d'affectation. Un heureux instinct l'avait averti de bonne heure de laisser les commentateurs et les critiques, pour s'attacher aux originaux. Dans la philosophie, son maître fut Platon, auquel il associa bientôt l'auteur du *Novum organum*. L'inspiration de ces puissants génies, la variété de ses études et les rapports innombrables qu'il saisissait entre elles éveillèrent dans son esprit l'idée d'un vaste système qui réunirait et fondrait ensemble toutes les connaissances qui ont l'homme pour objet, qui rapprocherait l'une de l'autre l'histoire des faits et celle des langues, en les éclairant toutes deux par une critique nouvelle, et qui accorderait la philosophie et l'histoire, la science et la religion. Il devait trouver un grand obstacle dans l'esprit essentiellement analytique du siècle, qui semblait décourager tout effort que l'on tenterait pour recomposer la science. Mais l'Italie était restée au point de départ; pendant que l'Angleterre et la France suivaient l'impulsion de Descartes, d'autant plus fidèles à sa méthode, qu'elles la tournaient contre ses systèmes, l'Italie était encore soumise au cartésianisme. Un génie vraiment italien ne pouvait se soumettre à cette autre conquête de l'Italie par les étrangers. Vico osa attaquer le cartésianisme, non-seulement dans sa partie dogmatique, qui conservait peu de crédit, mais dans son esprit et dans sa méthode. Il faut voir, dans le discours où il compare la méthode d'enseignement suivie par les modernes à celle des anciens (1), avec quelle sagacité il marque les inconvénients de la première. Nulle part les abus de la philosophie moderne n'ont été attaqués avec plus de force et de modération. Mais en même temps, ce grand esprit, loin de se ranger parmi les détracteurs aveugles de la réforme cartésienne, en reconnaît lui-même le bienfait. Il voyait de trop haut pour se contenter d'aucune solution incomplète. « Nous devons beaucoup à Descartes qui a établi le sens individuel pour règle du vrai. C'était un esclavage trop avilissant que de faire tout reposer sur l'autorité. Nous lui devons beaucoup, pour avoir voulu soumettre la pensée à la méthode. L'ordre des scolastiques n'était qu'un désordre. Mais vouloir que le jugement de l'individu règne seul, vouloir tout assujettir à la méthode géométrique, c'est tomber dans l'excès opposé. Il serait temps désormais de prendre un moyen terme, de suivre le jugement individuel, mais avec les égards dus à l'autorité; d'employer la méthode, mais une méthode diverse, selon la nature des choses. » Celui qui assignait à la vérité le double critérium du sens individuel et du sens commun se trouvait dès lors dans une

(1) Pour que cette assertion ne soit point inexacte, il faut reconnaître un très-petit nombre d'honorables exceptions. Voy. la fin de cet article.

(1) Il y propose le problème suivant : « Ne pourrait-on pas animer d'un même esprit tout le savoir divin et humain, de sorte que les sciences se donnassent la main, pour ainsi dire, et qu'une université d'aujourd'hui représentât un Platon ou un Aristote, avec tout le savoir que nous avons de plus que les anciens. »

route à part. Les ouvrages qu'il a publiés depuis n'ont plus un caractère polémique. Ce sont des discours publics, des opuscules, où il établit séparément les opinions diverses qu'il devait plus tard réunir dans son grand système. L'un de ces opuscules est intitulé *Essai d'un système de jurisprudence dans lequel le droit civil des Romains serait expliqué par les révolutions de leur gouvernement*. Dans un autre, il entreprend de prouver que la sagesse italienne des temps les plus reculés peut se découvrir dans les étymologies latines. C'est un traité complet de métaphysique trouvé dans l'histoire d'une langue. Rien de plus ingénieux et de plus profond que ses réflexions sur la signification identique des mots *verum* et *factum* dans l'ancienne langue latine, sur le sens d'*intelligere*, *cogitare*, *dividere*, *minuere*, *genus* et *forma*, *verum* et *æquum*, *causa* et *negocium*, etc. Ce livre est celui dont il a le moins profité dans sa *Scienza nuova*. L'unité manquait encore aux recherches de Vico, lorsqu'il lut le grand ouvrage de Grotius. « Grotius rattache au droit universel la « philosophie et la théologie, en les appuyant « toutes deux sur l'histoire des faits vrais ou « fabuleux et sur celle des langues. » Cette lecture fixa ses idées et détermina la conception de son système. Dans un discours prononcé en 1719, il traita le sujet suivant : « Les éléments « de tout le savoir divin et humain peuvent se « réduire à trois : connaître, vouloir, pouvoir. « Le principe unique en est l'intelligence. L'œil « de l'intelligence, c'est-à-dire la raison, reçoit « de Dieu la lumière du vrai éternel. Toute « science vient de Dieu, retourne à Dieu, est en « Dieu. » Et il se chargeait de prouver la fausseté de tout ce qui s'écarterait de cette doctrine. S'étant mis ainsi dans l'heureuse nécessité d'exposer toutes ses idées, il ne tarda pas à publier deux essais intitulés *Unité de principe du droit universel*; — *Harmonie de la science du jurisconsulte* (*De constantia jurisprudentis*, c'est-à-dire accord de la philosophie et de la philologie), 1721. Peu après, il fit paraître des notes sur ces deux ouvrages, dans lesquels il appliquait à Homère la critique nouvelle dont il y avait exposé les principes. Cependant ces opuscules divers ne formaient pas un même corps de doctrine; il entreprit de les fondre en un seul ouvrage qui parut en 1725, sous le titre de *Principes d'une science nouvelle, relative à la nature commune des nations, au moyen desquels on découvre de nouveaux principes du droit naturel des gens*. Cette première édition de la *Science nouvelle* doit aussi être regardée comme le dernier mot de l'auteur, si l'on considère le fond des idées. Mais il en a entièrement changé la forme dans les autres éditions publiées de son vivant. Dans la première, il suit encore une marche analytique; elle est infiniment supérieure pour la clarté. Néanmoins, c'est dans celles de 1730 et de 1744 que l'on a toujours cherché de préférence le génie de Vico.

Il y débute par des axiomes, en déduit toutes les idées particulières, et s'efforce de suivre une méthode géométrique que le sujet ne comporte pas toujours. Malgré l'obscurité qui en résulte, malgré l'emploi continu d'une terminologie bizarre que l'auteur néglige souvent d'expliquer, il y a dans l'ensemble du système, présenté de cette manière, une grandeur imposante et une sombre poésie qui fait penser à celle du Dante. Le frontispice de l'ouvrage est une sorte de représentation allégorique du système de la *Science nouvelle*. L'explication de ce frontispice, en quarante pages, est le morceau le plus obscur de l'ouvrage, et semble mise tout exprès à l'entrée pour le fermer au plus grand nombre des lecteurs. Le premier livre contient *les principes*. On ne peut déterminer quelles lois observe la civilisation dans son développement, sans remonter à son origine. Vico essaye d'abord de prouver la nécessité de suivre, dans cette recherche, une nouvelle méthode, par l'insuffisance et la contradiction de tout ce que les auteurs profanes ont dit sur l'histoire ancienne, jusqu'à la seconde guerre punique. Dans le premier chapitre, il jette en passant les fondements d'une critique nouvelle : 1^o la civilisation de chaque peuple a été son propre ouvrage, sans communication du dehors; 2^o on a exagéré la sagesse ou la puissance des premiers peuples; 3^o on a pris pour des individus des êtres allégoriques ou collectifs (Hercule, Hermès). Le scepticisme historique de l'Allemagne est ici devancé d'un siècle : on trouve déjà exprimés, dans l'ouvrage de Vico, les doutes de Wolf sur l'existence d'Homère, et ceux de M. Niebuhr sur les premiers siècles de l'histoire romaine. Après avoir écarté les préjugés qui obstruaient le champ de l'histoire, il expose, sous la forme d'axiomes, les vérités générales qui font la base de son système. Nous essayerons de les résumer. Dans cette variété infinie d'actions et de pensées, de mœurs et de langues, que nous présente l'histoire de l'homme, nous retrouvons souvent les mêmes traits, les mêmes caractères. Les nations les plus éloignées par les temps et par les lieux suivent dans leurs révolutions politiques, dans celles du langage, une marche singulièrement analogue. Dégager les phénomènes réguliers des accidentels, et déterminer les lois générales qui régissent les premiers; tracer l'histoire universelle, éternelle, qui se produit dans le temps, sous la forme des histoires particulières; décrire le cercle idéal dans lequel tourne le monde réel, voilà l'objet de la nouvelle science; elle est tout à la fois la philosophie et l'histoire de l'humanité. Elle tire son unité de la religion, principe producteur et conservateur de la société. Jusqu'ici on n'a parlé que de théologie naturelle; la *Science nouvelle* est une théologie sociale, une démonstration historique de la Providence, une histoire des décrets par lesquels, à l'insu des hommes et sou-

vent malgré eux, elle a gouverné la grande cité du genre humain. Cette science a un but pratique; une fois constituée, elle nous mettrait à même de mesurer la carrière que parcourent les peuples, dans leurs progrès et leur décadence, de calculer les âges de la vie des nations. Alors on connaîtrait les moyens par lesquels une société peut s'élever ou se ramener au plus haut degré de civilisation dont elle soit susceptible. La *Science nouvelle* puise à deux sources : la philosophie, la philologie. La philosophie contemple le vrai par la raison; la philologie observe le réel; c'est la science des faits et des langues. La philosophie doit appuyer ses théories sur la certitude des faits; la philologie emprunter à la philosophie ses théories pour élever les faits au caractère de vérités universelles. Quelle philosophie sera féconde? celle qui relèvera, qui dirigera l'homme déchu et toujours débile, sans l'arracher à sa nature, sans l'abandonner à sa corruption. Vico ferme donc l'école de la science nouvelle aux stoïciens et aux épicuriens; il l'ouvre aux platoniciens, parce qu'ils sont d'accord avec tous les législateurs sur les trois principes fondamentaux de son système : existence d'une providence divine; nécessité de modérer les passions et d'en faire des vertus humaines; immortalité de l'âme. Ces trois vérités philosophiques répondent à autant de faits historiques : institution universelle des religions, des mariages et des sépultures... Le sens commun est le critérium au moyen duquel on peut découvrir, dans la mobilité du réel, le caractère immuable du vrai. L'accord général du sens commun des peuples constitue la sagesse du genre humain. L'unité de la pensée humaine, reconnue sous la double forme des actions et du langage, résout le grand problème de la sociabilité de l'homme, qui a tant embarrassé les philosophes; et si l'on ne trouvait point le nœud délié, Vico le trancherait d'un mot : « Nulle chose ne reste longtemps hors de son état naturel; l'homme est sociable, puisqu'il reste en société. » Dans le développement de la société humaine, dans la marche de la civilisation, on peut distinguer trois âges, trois périodes : âge divin ou théocratique, âge héroïque, âge humain ou civilisé. A cette division répond celle des temps obscur, fabuleux, historique. C'est surtout dans l'histoire des langues que l'exactitude de cette classification est manifeste. Celle que nous parlons a dû être précédée par une langue métaphorique et poétique, et celle-ci par une langue hiéroglyphique ou sacrée. Vico s'occupe principalement des deux premières périodes. — Second livre, *De la sagesse poétique*. Frappé de l'idée que l'admiration exagérée pour la sagesse des premiers âges est le plus grand obstacle aux progrès de la philosophie de l'histoire, il examine comment les peuples des temps poétiques imaginaient la nature qu'ils ne pouvaient connaître encore. Il passe en revue toutes les idées que les

premiers hommes se firent sur la logique et la morale, sur l'économie domestique et politique, sur la physique, la cosmographie et l'astronomie, sur la chronologie et la géographie... Les fondateurs de la société sont pour lui ces cyclopes dont parle Homère, ces géants par lesquels commence l'histoire profane aussi bien que l'histoire sacrée. Après le déluge, les premiers hommes, excepté les patriarches ancêtres du peuple de Dieu, durent revenir à la vie sauvage, et par l'effet de l'éducation la plus dure, reprirent la taille gigantesque des hommes antédiluviens, et retombèrent dans l'état sauvage. Qui pouvait dire comment s'éveillerait la pensée humaine? Mais le tonnerre s'est fait entendre, ses terribles effets sont remarqués : les géants effrayés reconnaissent pour la première fois une puissance supérieure, et la nomment Jupiter; ainsi dans les traditions de tous les peuples, *Jupiter terrasse les géants*. C'est l'origine de l'idolâtrie, fille de la crédulité et non de l'imposture, comme on l'a tant répété. L'idolâtrie fut nécessaire au monde, *sous le rapport social* : quelle autre puissance que celle d'une religion pleine de terreurs aurait dompté le stupide orgueil de la force, qui jusque-là isolait les individus? *sous le rapport religieux* : ne fallait-il pas que l'homme passât par cette religion des sens, pour arriver à celle de la raison, et de celle-ci à la religion de la foi? Semblables aux enfants qui jugent de tout d'après eux-mêmes, les premiers hommes firent de toute la nature un vaste corps animé, passionné comme eux. Ils parlaient souvent par signes; ils pensèrent que les éclairs et la foudre étaient les signes de cet être terrible. L'intelligence de cette langue mystérieuse devint une science, sous les noms de divination, théologie mystique, mythologie, muse. Peu à peu tous les phénomènes de la nature, tous les rapports de la nature à l'homme, ou des hommes entre eux, devinrent autant de divinités. Dieu dans sa pure intelligence crée les êtres par cela qu'il les connaît : les premiers hommes, puissants de leur ignorance, créaient à leur manière par la force d'une imagination, si je puis le dire, toute matérielle. *Poète* veut dire *créateur*; ils étaient donc poètes; et telle fut la sublimité de leurs conceptions, qu'ils s'en épouvantèrent eux-mêmes et tombèrent tremblants devant leur ouvrage : *Fingunt simul creduntque*. Ici se placerait une explication très-systématique de la mythologie grecque et latine. Pour ne point juger cette partie du système avec une injuste sévérité, il faut se rappeler qu'au temps de Vico la science mythologique était encore frappée de stérilité par l'opinion ancienne qui ne voyait que des démons dans les dieux du paganisme, ou renfermée dans le système presque aussi infécond de l'apothéose. Vico est un des premiers qui aient considéré ces divinités comme autant de symboles d'idées abstraites. C'est pour cette poésie divine qui créait et expliquait le

monde invisible, qu'on inventa le nom de *Sagesse*, revendiqué ensuite par la philosophie. En effet, la poésie était déjà pour les premiers âges une philosophie sans abstraction, toute d'imagination et de sentiment. Ce que les philosophes *comprirent* dans la suite, les poètes l'avaient *sent*; et si, comme le dit l'école, *rien n'est dans l'intelligence qui n'ait été dans le sens*, les poètes furent le *sens* du genre humain, les philosophes en furent l'*intelligence*. Les signes par lesquels les hommes commencèrent à exprimer leurs pensées furent les objets mêmes qu'ils avaient divinisés. Pour dire *la mer*, ils la montraient de la main; plus tard ils dirent *Neptune*. C'est *la langue des dieux* dont parle Homère. Les noms des trente mille dieux latins recueillis par Varron, ceux des Grecs non moins nombreux, formaient le vocabulaire *divin* de ces deux peuples. Toutes les nations barbares ont été forcées de parler d'abord par actions, d'écrire en hiéroglyphes, en attendant qu'elles se formassent un meilleur système de langage et d'écriture. La langue héroïque employa pour noms communs des noms propres ou des noms de peuples. Les anciens Romains disaient un *Tarentin* pour un homme parfumé. Tous les peuples de l'antiquité dirent un *Hercule* pour un héros. Cette tendance des hommes à placer des types idéaux sous des noms propres a rempli de difficultés et de contradictions apparentes les commencements de l'histoire. Ces types ont été pris pour des individus. Ainsi toutes les découvertes des anciens Egyptiens appartiennent à un Hermès; la première constitution de Rome, même dans cette partie morale qui semble le produit des habitudes, sort tout armée de la tête de Romulus; tous les exploits, tous les travaux de la Grèce héroïque composent la vie d'Hercule; Homère enfin nous apparaît seul sur le passage des temps héroïques à ceux de l'histoire, comme le représentant d'une civilisation tout entière. Considérez les noms d'Hermès, de Romulus, d'Hercule et d'Homère comme les expressions de tel caractère national à telle époque, comme désignant les types de l'esprit inventif chez les Egyptiens, de la société romaine dans son origine, de l'héroïsme grec, de la poésie populaire des premiers âges chez la même nation, alors les difficultés disparaissent, les contradictions s'expliquent; une clarté immense luit dans la ténébreuse antiquité (*voy.* le livre 3). Vico restitue aux masses tout ce dont on faisait honneur au génie de quelques individus. La poésie surtout lui semble l'œuvre des peuples. Il la considère comme une nécessité pour l'esprit humain dans les âges barbares. Le nombre musical et poétique est naturel à l'homme; les bêtes s'essayaient à parler en chantant; dans la passion, la voix s'altère et approche du chant. Partout les vers précédèrent la prose. Les tours ne vinrent que de la difficulté de s'exprimer, les épisodes de l'inhabileté qui ne sait pas distinguer et écar-

ter les choses qui ne vont pas au but. — L'origine de la religion, de la poésie et des langues étant découverte, nous connaissons celle de la société païenne. Les poèmes d'Homère en sont le principal monument. Joignez-y l'histoire des premiers siècles de Rome, qui nous présente le meilleur commentaire de l'histoire fabuleuse des Grecs. Le commencement de la religion fut celui de la société. Les géants effrayés par la foudre, qui leur révèle une puissance supérieure, se réfugièrent dans les cavernes. L'état bestial finit avec leurs courses vagabondes; ils s'assurent d'un asile régulier, ils y retiennent une compagne par la force, et la famille a commencé. Les premiers pères de famille sont les premiers prêtres et, comme la religion compose encore toute la sagesse, les premiers sages; maîtres absolus de leur famille, ils sont aussi les premiers rois. Mais ces rois absolus de la famille obéissent eux-mêmes aux puissances divines, dont ils interprètent les ordres à leurs femmes, à leurs enfants; et comme alors il n'y a point d'action qui ne soit soumise à un Dieu, le gouvernement est en effet théocratique. Bientôt la famille ne se composa pas seulement des individus liés par le sang. Les malheureux qui étaient restés dans la promiscuité des biens et des femmes, et dans les querelles qu'elle produisait, voulant échapper aux insultes des violents, recoururent aux autels des forts, situés sur les hauteurs. Ces autels furent les premiers asiles, *vetus urbes condentium consilium*, dit Tite-Live. Les forts tuaient les violents et protégeaient les réfugiés. Issus de Jupiter, c'est-à-dire nés sous ses auspices, ils étaient héros par la naissance et par la vertu. Ainsi se forma le caractère idéal de l'Hercule antique. Les héros étaient des Héraclides, enfants d'Hercule, comme les sages étaient appelés enfants de la sagesse, etc. Les nouveaux venus, conduits dans la société par l'intérêt, non par la religion, ne partagèrent pas les prérogatives des héros, particulièrement celle du mariage solennel. Ils avaient été reçus à condition de servir leurs défenseurs comme esclaves; mais devenus nombreux, ils s'indignèrent de leur abaissement et demandèrent une part de ces terres qu'ils cultivaient. Partout où les héros furent vaincus, ils leur cédèrent des terres qui devaient toujours relever d'eux. Ce fut la première *loi agraire* et l'origine des *clientèles* et des *seigneurs*. — Livre 3, *Découverte du véritable Homère*. Ce livre n'est qu'un appendice du précédent. C'est une application de la méthode que l'auteur y a suivie au plus ancien auteur du paganisme, à celui qu'on a regardé comme le fondateur de la civilisation grecque, et par suite, de celle de l'Europe. Vico entreprend de prouver: 1° qu'Homère n'a pas été philosophe; 2° qu'il a vécu pendant plus de quatre siècles; 3° que toutes les villes de la Grèce ont eu raison de le revendiquer pour citoyen; 4° qu'il a été par conséquent non pas un individu, mais un être collectif, un

symbole du peuple grec, racontant sa propre histoire dans des chants nationaux. — Livre 4, *Du cours que suit l'histoire des nations*. Le défaut de ce livre est la multiplicité des subdivisions. L'auteur y récapitule ce qu'il a dit au second livre, en ajoutant quelques développements. Il insiste plus particulièrement sur l'histoire du droit civil. Dans cette histoire, nous trouvons toutes les vicissitudes de celle des gouvernements. C'est ce que n'ont point vu la plupart des juriconsultes. Ils négligent trop souvent de nous montrer les rapports des lois avec les révolutions politiques. Ainsi ils nous présentent les faits isolés de leurs causes. Demandez-leur pourquoi la jurisprudence antique des Romains fut entourée de tant de solennités, de tant de mystères. Ils ne savent qu'accuser l'imposture des patriciens. Au premier âge, le droit et la raison, c'est ce qui est ordonné d'en haut, c'est ce que les dieux ont révélé par les auspices, par les oracles et autres signes matériels. La jurisprudence, la science de ce droit, ne peut être que la connaissance des rites religieux; la justice est tout entière dans l'observation de certaines pratiques, de certaines cérémonies. De là le respect superstitieux des Romains pour les *acta legitima*. Chez eux, les noces, le testament étaient dits *iusta*, lorsque les cérémonies requises avaient été accomplies. Le premier tribunal fut celui des dieux; c'est à eux qu'en appelaient ceux qui recevaient quelque tort, ce sont eux qu'ils invoquaient comme témoins et comme juges. Quand les jugements de la religion se régularisèrent, les coupables furent dévoués, anathématisés; sur cette sentence, ils devaient être mis à mort. On la prononçait contre un peuple aussi bien que contre un individu; les guerres (*pura et pia bella*) étaient des jugements de Dieu. Les hérauts qui les déclaraient dévouaient les ennemis, et appelaient leurs dieux hors de leurs murs; les vaincus étaient considérés comme sans dieux; les rois traînés derrière le char des triomphateurs romains étaient offerts dans le Capitole à Jupiter Férétrien, et de là immolés. Les duels furent encore une espèce de jugement des dieux. Ils offraient seuls un moyen d'empêcher que les guerres individuelles ne s'éternisassent. Le *droit héroïque* dut être celui de la force. La violence des héros ne connaissait qu'un seul frein : le respect de la parole. Une fois prononcée, la parole était pour eux sainte comme la religion, immuable comme le passé (*fas, fatum, de fari*). Aux actes religieux qui composaient seuls toute la justice de l'âge divin, et qu'on pourrait appeler *formules d'action*, succédèrent des *formules parlées*. Les secondes héritèrent du respect qu'on avait eu pour les premières, et la superstition de ces formules fut inflexible, impitoyable : *Uti lingua nuncupassit, ita jus esto* (douze tables). Agamemnon a prononcé qu'il immolerait sa fille; il faut qu'il l'immole. Ne criens pas, comme Locrèce, *tantum*

religio potuit suadere malorum ! Il fallait cette horrible fidélité à la parole dans ces temps de violence; la faiblesse soumise à la force avait à craindre de moins ses caprices. L'équité de cet âge n'est donc pas l'*équité naturelle*, mais l'*équité civile*; elle est dans la jurisprudence ce que la *raison d'Etat* est en politique, un principe d'utilité, de conservation pour la société. A mesure que les démocraties et les monarchies remplacent les aristocraties héroïques, l'importance de la loi civile domine de plus en plus celle de la loi politique. Dans celles-ci, les intérêts privés des citoyens étaient renfermés dans les intérêts publics; sous les gouvernements *humains*, principalement sous les monarchies, les intérêts publics n'occupent les esprits qu'à propos des intérêts privés; d'ailleurs, les mœurs s'adouçissant, les affections particulières en prennent d'autant plus de force et remplacent le patriotisme. Sous les gouvernements des âges civilisés, l'égalité que la nature a mise entre les hommes en leur donnant l'intelligence, caractère essentiel de l'humanité, est consacrée dans l'égalité civile et politique. Les citoyens sont égaux, d'abord comme souverains de la cité, ensuite comme sujets d'un monarque qui, distingué seul entre tous, leur dicte les mêmes lois. Fondées sur la protection des faibles, les monarchies doivent être gouvernées d'une manière populaire. Le prince établit l'égalité, au moins dans l'obéissance; il humilie les grands, et leur abaissement est déjà une liberté pour les petits. Revêtu d'un pouvoir sans bornes, il consulte non la loi, mais l'équité naturelle. Aussi la monarchie est-elle le gouvernement le plus conforme à la nature, dans les temps de la civilisation la plus avancée. Les monarques se glorifient du titre de cléments, et rendent les peines moins sévères; ils diminuent cette terrible puissance paternelle des premiers âges. La bienveillance de la loi descend jusqu'aux esclaves; les ennemis mêmes sont mieux traités, les vaincus conservent des droits. Celui de citoyen, dont les républiques étaient si avares, est prodigué; et le pieux Antonin veut, selon le mot d'Alexandre, que le monde soit une seule cité. Voilà toute la vie politique et civile des nations, tant qu'elles conservent leur indépendance. Elles passent successivement sous trois gouvernements. La législation divine fonde la monarchie domestique et commence l'*humanité*; la législation héroïque ou aristocratique forme la cité et limite les abus de la force; la législation populaire consacre dans la société l'égalité naturelle; la monarchie enfin doit arrêter l'anarchie et la corruption publique qui l'a produite. Quand ce remède est impuissant, il en vient inévitablement du dehors un autre plus efficace. Le peuple corrompu était esclave de ses passions effrénées; il devient esclave d'une nation meilleure qui le soumet par les armes, et le sauve en le soumettant. Car ce sont deux lois naturelles : *qui ne peut se gouverner obéira*, et,

aux meilleurs l'empire du monde. Que si un peuple n'était secouru dans sa dépravation ni par la monarchie, ni par la conquête, il se dissoudrait de lui-même, la Providence le disperserait dans la solitude, et le phénix de la société renaîtrait bientôt de ses cendres. C'est après ces épurations sévères que Dieu renouela la société européenne, sur les ruines de l'empire romain. La plupart des preuves historiques données jusqu'ici par l'auteur à l'appui de ses principes étant empruntées à l'antiquité, la *Science nouvelle* ne mériterait pas le nom d'histoire éternelle de l'humanité, s'il ne montrait que les caractères observés dans les temps antiques se sont reproduits en grande partie dans ceux du moyen âge. — C'est ce qu'il entend de faire dans le 5^e et dernier livre : *Retour des mêmes révolutions, lorsque les sociétés détruites se relèvent de leurs ruines*. La conclusion de la *Science nouvelle* est que le monde social est l'œuvre du libre développement des facultés humaines; mais que ce monde n'en est pas moins sorti d'une intelligence souvent contraire et toujours supérieure aux fins particulières que les hommes s'étaient proposées; la Providence ne nous force point par des lois positives; mais se sert, pour nous gouverner, des usages que nous suivons librement. La *Science nouvelle* fut attaquée par les protestants et par les catholiques. Tandis qu'un Damiano Romano accusait le système de Vico d'être contraire à la religion, le *Journal de Leipsick* insérait un article envoyé par un autre compatriote de Vico, dans lequel on lui reprochait d'avoir approprié son système au goût de l'Eglise romaine. L'accusation de Damiano a été reproduite en 1821 par M. Colangelo, et quelques admirateurs de Vico l'ont involontairement appuyée. Ils ont prétendu qu'il avait obscurci son livre à dessein, pour le faire passer à la censure. Les personnes qui ont le plus étudié Vico, MM. de A. et Jannelli, n'ajoutent aucune foi à cette tradition, et la lecture du livre suffit pour la réfuter. Quoi qu'il en soit, on peut conjecturer qu'une accusation si grave troubla les dernières années du malheureux Vico. « Vous « êtes, écrit-il à un ami puissant, du petit nombre « des hommes éclairés qui soutiennent la *Science « nouvelle* par l'autorité de leurs lumières, et « sous la protection desquels l'auteur, accablé par « la fortune, conserve encore la vie, la patrie et « la liberté. » Il opposa à ces persécutions et à tant d'autres malheurs un admirable courage. « Qu'elle soit à jamais louée, dit-il dans une « autre lettre, cette Providence qui, lors même « qu'elle semble à nos faibles yeux une justice « sévère, n'est qu'amour et que bonté! Depuis « que j'ai fait mon grand ouvrage, je sens que « j'ai revêtu un nouvel homme. Je n'éprouve « plus la tentation de déclamer contre le mauvais « goût du siècle, puisque, en me repoussant de « la place que je demandais, il m'a donné l'oc- « casion de composer la *Science nouvelle*. Le di-

« rai-je? je me trompe peut-être, mais je vou-
« drai bien ne pas me tromper : la composition
« de cet ouvrage m'a animé d'un esprit héroïque
« qui me met au-dessus de la crainte de la mort
« et des calomnies de mes rivaux. Je me sens
« assis sur une roche de diamant, quand je songe
« au jugement de Dieu, qui fait justice au génie
« par l'estime du sage!... 1726. » Voici la liste
des écrits de Vico : 1^o *Cinque libri di Giambat-
tista Vico de' principj d'una scienza nuova d'intorno
alla comune natura delle nazioni*, Naples, 1725
(dédiés au cardinal Laurent Corsini, depuis Clé-
ment XII); entièrement refondus dans l'édition
de 1730, laquelle a été considérablement aug-
mentée en 1744. L'obscurité et la confusion que
présente cette dernière édition ne peuvent éton-
ner, lorsqu'on sait comment elle fut publiée.
L'auteur arrivait au terme de sa vie et de ses
malheurs; depuis plusieurs mois il avait perdu
connaissance. Il paraît que son fils, Gennaro
Vico, rassembla les notes qu'il avait pu dicter,
depuis l'édition de 1730, et les intercala à la suite
des passages auxquels elles se rapportaient le
mieux, sans entreprendre de les fondre avec le
texte auquel il n'osait toucher. La première édi-
tion a été réimprimée en 1817, à Naples, par les
soins de M. Salvatore Gallotti. La dernière l'a été
en 1801, à Milan; à Naples, en 1811 et en
1816 (1). Elle a été traduite en allemand par
W.-E. Weber, Leipsick, 1822; et en français
(avec quelques retranchements), sous le titre de
*Principes de la philosophie de l'histoire, traduits de
la Scienza nuova de J.-B. Vico, précédés d'un
discours sur le système et la vie de l'auteur, par
J. Michelet*, 1827. 2^o *De antiquissima Italorum
sapientia ex originibus linguæ latinæ eruenda*,
1710; traduits en italien, 1816, Milan; 3^o *Vita di
maresciallo Antonio Caraffa*, 1716; 4^o *De uno
juris universi principio*, 1721; 5^o *De constantia
jurisprudientis*, 1721; 6^o pour compléter cette
liste, nous n'aurons qu'à suivre l'éditeur des
opuscules de Vico. M. Carantonio de Rosa, mar-
quis de Villa-Rosa, les a recueillis en 4 volumes
in-8°, Naples, 1818. Nous n'avons trouvé qu'une
omission dans ce recueil, c'est celle de quelques
notes faites par Vico sur l'*Art poétique* d'Horace.
Ces notes, peu remarquables, ne portent point de
date. Elles ont été publiées récemment. Le pre-
mier volume du *Recueil des opuscules* contient
plusieurs écrits en prose italienne. Le plus cu-
rieux est un mémoire de Vico sur sa vie. L'esti-
mable éditeur, descendant d'un protecteur de
Vico, y a joint une addition de l'auteur, qu'il a
retrouvée dans ses papiers, et a complété la Vie
de Vico d'après les détails que lui a transmis le
fils même de ce grand homme. Le second volume
renferme quelques opuscules et un grand nombre
de lettres, en italien. Le principal opuscule est la

(1) L'édition des *Œuvres de Vico* donnée par Ferrari en 1835 reproduit le texte de 1725 et celui de 1744, et les variantes de l'édition de 1730.

Réponse à un article du journal littéraire d'Italie. C'est là qu'il juge Descartes avec l'impartialité que nous avons admirée plus haut. Dans deux lettres que contient aussi ce volume (au P. de Vitri, 1726, et à don Francesco Solla, 1729), il attaque la réforme cartésienne, et en général l'esprit du 18^e siècle, souvent avec humeur, mais toujours d'une manière éloquente. Deux morceaux sur le Dante ne sont pas moins curieux. On y trouve l'opinion reproduite par Monti que l'auteur de la *Divine comédie* est plus admirable encore dans le *Purgatoire* et le *Paradis* que dans cet *Enfer* si exclusivement admiré. Dans le troisième volume des opuscules, Vico offre une preuve que le génie philosophique n'exclut point celui de la poésie; malheureusement son talent a été trop souvent entravé par l'insignifiance des sujets officiels qu'il traitait. Le quatrième volume renferme ce que Vico a écrit en latin. La vigueur et l'originalité avec lesquelles il s'exprimait en cette langue eussent fait la gloire d'un savant ordinaire. *De nostri temporis studiorum ratione oratio ad litterarum studiosam juventutem, habita in R. Neap. Academia, 1738*, déjà mentionné. *Oratio cujus argumentum, hostem hosti infensorem infestiorumque quam stultum sibi esse neminem, 1708. De mente heroica oratio habita in R. Neap. Academia, 1732*; admirable d'éloquence et de poésie. *Vici vindiciæ, sive Notæ in acta eruditorum Lipsiensia mensis augusti anni 1727, ubi inter nova litteraria unum extat de ejus libro cujus titulus, Principj d'una scienza nuova, etc., 1729.* Les autres morceaux contenus dans ce volume sont moins remarquables. Les pièces inédites publiées en 1818, par M. Antonio Giordano, se trouvent toutes dans le *Recueil des opuscules*. Nous donnerons ici l'indication des auteurs qui ont imité, attaqué ou simplement mentionné Vico. En Italie : Damiano Romano, Genovesi, Cuoco, Mario Pagano (*Essais politiques*), Duni, Cesarotti, Parini, Signorelli, Romagnosi, Talia, Colangelo, enfin M. Cataldo Jannelli, que nous regardons comme le seul disciple légitime de Vico (*Essai sur la nature et la nécessité de la science des choses et histoires humaines, 1817*). Voy. aussi *Biblioteca analitica passim*. En France : *Journal de Trévoux, 1726, septembre. Bibliothèque ancienne et moderne de Leclerc, t. 18. Salfi, dans son Eloge de Filangieri, et dans la Revue encyclopédique, t. 2, 6, 7. Traduction des mémoires sur Naples, du comte Orloff, t. 4, 5. En Allemagne : Herder et Wolf (Musée des sciences, etc. t. 1) (1). J. M.—T.*

VICO (FRANÇOIS DE), astronome italien, né à Macerata, dans la Marche d'Ancône, le 19 mai 1805, entra dans l'ordre des jésuites, et fut placé à l'observatoire du collège Romain, à Rome, comme aide du P. Dumouchel, de 1835 à 1839. Il devint, en 1839, directeur de cet établissement. La révolution de 1848 l'obligea de quitter Rome. Il mourut à Londres, le 15 novembre 1848, au moment où il se disposait à aller prendre la direction de l'observatoire de Georgetown, en Amérique. On a de lui : 1^o *Nouvelle comète à courte période, ou Mémoire sur les perturbations occasionnées par l'action de Jupiter sur une comète parue en 1819, et crue identique à celle observée en 1741*, Rome, 1836, in-4^o; 2^o *Observations faites à l'observatoire de l'université Grégorienne, plusieurs cahiers, publiés de 1838 à 1845*; 3^o *Epreuves d'une figure de la nébuleuse d'Orion, obtenues par un procédé particulier* (comptes rendus de l'Académie des sciences, t. 13, 1841); 4^o *Observations de la planète Saturne* (ibid., t. 15, 1842); 5^o *Figures de la nébuleuse d'Hercule et des deux nébuleuses de la Grande Ourse* (ibid., t. 17, 1843); 6^o *Sur la disparition d'une étoile observée par Harding et Bessel* (ibid., t. 25, 1847). Vico a découvert six comètes : une en 1844, une en 1845, et quatre en 1846. L'Académie des sciences lui conféra le prix d'astronomie (fondation Lalande), en 1844. Z.

VICOMTERIE DE SAINT-SAMSON (LOUIS DE LA), l'un des révolutionnaires de France les plus exaltés, naquit en 1732, fit d'assez bonnes études et vint se mêler à la foule des écrivains toujours si nombreuse dans la capitale, où leur médiocrité les condamne à une existence d'autant plus pénible qu'ils y sont témoins des plus brillantes prospérités. La Vicomterie concourut en 1779 pour l'éloge de Voltaire, qui était proposé par l'Académie française, mais il n'obtint pas même une mention, et s'en consola en faisant imprimer ses vers, auxquels il joignit une lettre que le grand Frédéric avait eu la bonté de lui adresser. Rien de tout cela ne put le faire remarquer, et il était encore perdu dans la foule lorsque la révolution éclata. Il en embrassa la cause avec beaucoup d'ardeur et publia, dès les premiers troubles (1789), une ode intitulée *la Liberté*, qui, malgré son exagération, ne fut pas même aperçue au milieu de la prodigieuse quantité d'écrits de tous les genres que les événements faisaient éclore. Les deux brochures qu'il fit ensuite imprimer, la première sous ce titre : *Du peuple et des rois, 1790, in-8^o*, et la seconde, intitulée *les Droits du peuple sur l'assemblée na-*

chelet, Paris, 1835, 2 vol. in-8^o. Une autre traduction de la *Science nouvelle* a été l'objet d'un article de M. Baudrillard dans une publication qui a cessé de paraître : *la Liberté de penser*, numéro du 15 octobre 1848. Signalons aussi les *Studi sopra Vico*, par Michele Parma, Milan, 1834; l'*Elogio storico di Vico*, par G. Rocco, Naples, 1814; le livre de M. J. Ferrari : *Vico et l'Italie*, Paris, 1839, Savigny, dans ses *Mélanges* (en allemand), t. 4, p. 217, et Orelli, dans le *Musée suisse*, t. 2, p. 56, ont apprécié le génie de Vico.

B—N—T.

(1) Consulter au sujet de Vico un article dans la *Revue des Deux-Mondes*, 1^{er} juillet 1838, une notice de M. Bartholmess dans le *Dictionnaire des sciences philosophiques*, t. 6, p. 951-957. M. Joseph Ferrari a mis au jour, à Milan, en 1835-1837, en 6 volumes in-8^o, une édition des *Opere* de Vico, *ordinate ed illustrate coll' analisi storica della mente di Vico in relazione alla scienza della civiltà*. Une autre édition, annoncée comme la plus complète et revue par M. Predari, fut entreprise à Milan en 1835, 4 vol. in-8^o. Les *Œuvres choisies de Vico, contenant ses mémoires écrits par lui-même, la Science nouvelle, les opuscules, lettres, etc.*, précédées d'une introduction sur sa vie et ses ouvrages, ont été publiées par l'auteur de l'article ci-dessus, M. Mi-

tionale, 1791, in-8°, eurent à peu près le même sort. Voulant à tout prix qu'on parlât de lui et voyant le pouvoir royal tombé dans le dernier avilissement, la Vicomterie mit au jour un autre ouvrage qu'il intitula *Crimes des rois de France depuis Clovis jusqu'à Louis XVI*, 1791, in-8°. Le titre seul de cette compilation lui fit obtenir un grand succès; elle fut traduite aussitôt en Allemagne et en Angleterre. L'auteur, encouragé par ce succès, publia l'année suivante les *Crimes des papes*, 1 vol. in-8°, et, à son exemple, on imprima les *Crimes des reines*, les *Crimes des empereurs*, etc. (voy. PRUDHOMME). La Vicomterie fut dès lors un des coryphées du parti républicain; il concourut de toutes ses facultés à la révolution du 10 août 1792, et, se livrant de plus en plus aux illusions de ce temps-là, il imagina que les Français pouvaient être gouvernés sans payer de contributions, et publia une nouvelle brochure intitulée *la République sans impôts*, 1792, in-8°, qui ajouta beaucoup à sa popularité. Il fut nommé député à la convention nationale par la ville de Paris. Ce ne fut encore que par l'exagération de ses principes qu'il put se faire remarquer dans cette assemblée. Dès le commencement, il y prononça un discours *sur le procès de Louis XVI*, dans lequel il se déclara ouvertement pour la condamnation, et qu'il fit imprimer avant même que ce procès fût commencé. Il vota ensuite pour la mort de ce prince, contre l'appel au peuple et contre le sursis. Nommé, après le 31 mai 1793, membre du comité de sûreté générale, il eut part à toutes les opérations du régime de la terreur, jusqu'à la révolution du 9 thermidor. Deux jours après cet événement, on l'accusa de s'être absenté du comité et même de la convention tant que la victoire avait paru incertaine. Il prononça à la tribune une apologie dans laquelle il se déclara hautement contre le tyran qui venait de tomber, ajoutant que c'était à tort qu'on l'avait accusé de faire partie *de la caste justement proscrire qui trainait chez l'étranger son orgueil et sa misère*. Cette fois la Vicomterie en fut quitte pour être exclu du comité de sûreté générale. Quelque temps après, il présenta à la convention un rapport *sur la morale calculée*, dans lequel il manifesta le matérialisme le plus positif. Après avoir attaqué Pufendorf et St-Augustin, Grotius et St-Jérôme, il soutint que l'idée d'un Dieu rémunérateur et vengeur est fautive, que la race humaine est éternelle, et sa conclusion fut d'inviter les savants à donner *une échelle graduelle des crimes et des tourments qu'ils entraînent après eux sur la terre*, vu qu'ils ne doivent pas être punis dans un autre monde. Ce discours, où la Vicomterie déploya une sorte d'éloquence et même une érudition assez rare dans ce temps-là, fut très-applaudi, mais ne put lui rendre son ancien crédit. C'était le temps où l'on attaquait successivement tous les chefs de la tyrannie décemvirale et surtout les membres des anciens

comités. Le député Gouly accusa la Vicomterie, dans la séance du 9 prairial an 3 (28 mai 1795), d'avoir pris part à la révolte du 1^{er} de ce mois. Il fut décrété d'accusation et arrêté, mais il réussit à s'évader, obtint de rester chez lui avec des gardes et fut amnistié quelques mois après. N'ayant pas été compris dans la réélection des deux tiers des conventionnels, il ne fit plus partie d'aucune assemblée et mena dès lors une vie fort obscure, vivant d'un emploi subalterne dans la régie du timbre. Il mourut à Paris en 1809. M—D j.

VICQ (EMMANUEL-CHARLES-HENRI EYV DE), célèbre violoniste, naquit à Douai, le 3 juillet 1777. Emigré en 1793 avec toute sa famille, qui était de robe, comme on disait avant la révolution, il eut recours à son talent musical pour se soutenir avec elle. Venu à Hambourg, il apprit que l'emploi de chef d'orchestre du grand théâtre de cette ville était vacant; aussitôt il se mit au nombre des concurrents et réussit dans cette candidature. Bien qu'il trouvât dans sa nouvelle position de suffisantes ressources, il passa ensuite en Russie, où sa réputation ne fit que s'accroître. De Vicq ne se distingua pas moins par son caractère philanthropique. Ayant connu le malheur, il tendit une main fraternelle à ceux qui comme lui avaient émigré. Revenu en France, il devint, par acclamation, président et chef d'orchestre de la société des amateurs de Paris. Les compositeurs étrangers, tels que Dussec, Romberg, Darnovick, le comptèrent parmi leurs amis. De même que les Français qui avaient suivi son exemple, en exerçant leur talent au dehors et qu'il avait accueillis, Baillet et Rode entre autres, lui dédièrent leurs œuvres. Retiré à Abbeville dans les dernières années, il s'appliqua à la composition, et ce qui n'est pas moins digne d'être rappelé, il fonda une école gratuite de musique acquise depuis par le gouvernement et d'où sortirent des artistes distingués. Nous ignorons la date de sa mort. Z.

VICQ D'AZYR (FÉLIX), médecin et anatomiste célèbre, écrivain éloquent, naquit à Valogne, en 1748, d'un médecin estimé de cette ville. Les conseils de son père le déterminèrent à se livrer à la même profession, et il se rendit en 1765 à Paris, où il se livra avec ardeur à l'étude de toutes les parties de cet art immense et des sciences qui lui servent d'auxiliaires. L'anatomie et la physiologie fixèrent particulièrement son goût, et en 1773, après avoir terminé sa licence, il ouvrit une école de médecine, ou cours d'anatomie humaine, éclairée par sa comparaison avec celle des animaux. Le succès de cet enseignement fut très-grand, non-seulement à cause de tout ce que le jeune professeur montrait de connaissances, mais surtout à cause de l'élégance, de la clarté et de la chaleur qu'il savait mettre dans son exposition. On rapporte que cette réputation naissante éveilla la jalousie de quelques

médecins, qui parvinrent à lui faire refuser l'usage de la salle de la Faculté. Antoine Petit, professeur d'anatomie au jardin du roi, qui lui-même avait une grande réputation comme savant et comme orateur, le choisit alors pour faire des leçons à sa place, et sur ce nouveau théâtre Vicq d'Azyr n'eut ni moins de succès ni plus de bonheur. Petit aurait voulu lui ménager la survivance de sa chaire, mais il ne put y réussir : Buffon préféra Portal. Vicq d'Azyr fut réduit à faire des leçons particulières dans sa propre demeure, et les talents nombreux dont il donnait des preuves seraient peut-être demeurés longtemps stériles pour sa fortune si un hasard singulier ne lui eût procuré un protecteur zélé dans le célèbre Daubenton. Une jeune personne, nièce de la femme de ce naturaliste, passant avec sa mère devant la maison de Vicq d'Azyr, y fut prise d'un évanouissement. On appela ce médecin pour lui donner des secours, et cet accident fut l'origine d'une liaison qui se termina par un mariage. Dès lors Daubenton procura à Vicq d'Azyr les moyens d'étendre ses recherches à des animaux étrangers, et les mémoires où le jeune anatomiste les consigna lui procurèrent, en 1774, l'entrée à l'Académie des sciences. Il y acquit l'estime et l'amitié de Lassonne, premier médecin du roi, qui résolut de l'employer dans les parties d'administration attachées alors à cette place et qui l'envoya, nommément en 1775, porter des secours à quelques provinces du Midi ravagées par une épizootie meurtrière. Le projet de donner plus de régularité à ce genre de secours, celui de faire constater plus positivement les propriétés des eaux minérales, qui étaient aussi dans ses attributions, conduisirent Lassonne à l'idée de confier ce travail à une commission, et petit à petit il en vint à celle de créer une société qui travaillerait au perfectionnement de toutes les parties de la médecine. Cette société fut établie en 1776, et Vicq d'Azyr, avec qui Lassonne en avait concerté le plan, en fut nommé secrétaire perpétuel. Mais cette époque si favorable à sa renommée fut aussi pour lui celle des désagréments les plus vifs. La Faculté, jalouse de ce nouveau corps, qu'elle regardait comme un rival dangereux, prit Vicq d'Azyr pour principal objet de sa haine, et il fut accablé d'injures et de calomnies dans les pamphlets que publièrent ceux des docteurs de la Faculté qui n'avaient pas été appelés à faire partie de la société. Cependant les grands travaux de cette compagnie, leur utilité évidente, le talent et l'activité que Vicq d'Azyr montra dans ses fonctions l'emportèrent sur l'injustice de leurs détracteurs. Les éloges qu'il fit des principaux membres de la société, écrits avec intérêt, souvent avec éloquence, lui concilièrent les suffrages les plus honorables. On y remarqua une grande étendue de connaissances, un jugement sain, de la sensibilité et un grand talent de peindre les hommes.

L'attention que la société avait eue de nommer parmi ses honoraires des auteurs célèbres dans les sciences naturelles et même des magistrats et des hommes d'Etat que leurs fonctions mettaient en rapport avec la médecine procura à son secrétaire l'occasion de célébrer d'autres personnalités que des médecins et de s'élever à des considérations du genre le plus varié. La botanique, la chimie, l'administration, la plus haute politique elles-mêmes purent devenir les objets de ses réflexions lorsqu'il eut à parler de Linnæus, de Bergin, de Vergennes et de Franklin, et il prit un tel rang parmi nos meilleurs écrivains que l'Académie française, en 1788, le choisit avec l'applaudissement général du public pour succéder à Buffon. Son discours de réception est un des plus pleins et des plus élégants qui aient été prononcés dans des occasions semblables. Il y apprécie Buffon sous tous les rapports et le peint d'une manière également frappante comme philosophe, comme naturaliste et comme écrivain. Les travaux purement scientifiques de Vicq d'Azyr sont nombreux et importants; ils embrassent des sujets très-divers de médecine, d'art vétérinaire et surtout d'anatomie, tant humaine que comparée. Il avait présenté à l'Académie des sciences, dès la fin de 1773, ses premiers mémoires pour servir à l'histoire anatomique des poissons et sur l'anatomie des oiseaux comparée à celle de l'homme. Devenu membre de cette compagnie, il y lut la suite de ce travail en 1774 et y joignit un mémoire sur les usages et la structure des quatre extrémités dans l'homme et les quadrupèdes; en 1777, un autre sur l'organe de l'ouïe dans les quatre classes d'animaux vertébrés; en 1779, deux sur les organes de la voix; en 1781, une anatomie du mandrille et de quelques autres singes, et en 1784, des observations sur les clavicules et les os claviculaires. Ces écrits sont imprimés dans les recueils de l'Académie; ils offrent presque tous des observations neuves pour le temps et des vues ingénieuses, mais sans s'élever à toute la généralité ni entrer dans tout le détail que ces matières comportaient. Sa myologie des oiseaux en est la partie la plus neuve et celle qui est encore demeurée la plus utile. Vers la fin de sa vie, il s'occupait de leur génération. On a de lui, dans le Bulletin de la société philomatique de 1793, des observations sur ce que devient le jaune de l'œuf après l'incubation et une description des organes génitaux du canard. Pendant le même temps, Vicq d'Azyr commençait sur l'anatomie de l'homme des recherches plus suivies; il donna en 1781 des observations sur la position des testicules dans l'embryon; mais il s'attachait particulièrement au système nerveux. En 1777, il avait donné une description des nerfs de la deuxième et de la troisième paire. En 1781, il lut quatre mémoires sur la structure du cerveau et de la moelle épinière et sur l'origine des nerfs,

où il ajouta plusieurs faits à ce que l'on connaissait déjà de ces organes compliqués. Ces écrits sont également insérés parmi les mémoires de l'Académie; mais leurs résultats, ainsi que ceux de beaucoup d'autres observations sur le même sujet, sont consignés dans un ouvrage que Vicq d'Azyr commença à publier en 1786 sous le titre de *Traité d'anatomie et de physiologie*, avec des planches coloriées, in-folio. Il devait, comme le titre l'annonce, y décrire et y représenter tous les organes de l'homme; mais il n'a pu traiter que de l'encéphale et n'est pas même arrivé à la moelle épinière ni à la distribution des nerfs et encore moins aux organes des sens. Tel qu'il est demeuré, cet ouvrage forme un volume in-folio assez fort contenant 35 planches imprimées en couleur, avec des explications très-détaillées et une histoire critique des figures données sur le même sujet par les anatomistes précédents. Le tout est précédé de discours sur l'anatomie en général, écrits avec élégance, et qui présentent cette science sous des points de vue plus élevés et plus philosophiques que le commun des écrivains sur cette matière n'avait coutume de le faire. L'auteur y rappelle sans cesse à l'anatomie comparée, qui à cette époque était presque tombée en oubli dans l'école de Paris. Il eut occasion de s'en occuper *ex professo* dans l'ouvrage qu'il entreprit pour l'Encyclopédie méthodique, et dont il publia le second volume en 1792 sous le titre de *Système anatomique des quadrupèdes*. Le premier, qui devait paraître plus tôt, n'a pas même été commencé par lui. L'auteur, après y avoir indiqué dans le discours préliminaire, d'une manière à la vérité encore assez imparfaite, même pour l'époque, les rapports des principales familles du règne animal et les espèces dont il lui paraît plus important d'étudier l'anatomie, y trace le plan d'après lequel les anatomies particulières pourraient être faites, et ce plan est si détaillé qu'il n'y aurait pas moins de treize cent trente-neuf points ou circonstances d'organisation à examiner et à décrire dans chaque espèce. Il fait ensuite l'application de ce plan à un certain nombre d'espèces choisies parmi les quadrumanes et les rongeurs et rangés d'après une méthode que Daubenton lui avait fournie; mais on conçoit qu'il est obligé d'y laisser en blanc la plupart de ces nombres et que beaucoup de ceux qu'il a remplis n'ont pu l'être que par des faits empruntés à d'autres anatomistes. D'ailleurs les répétitions innombrables qu'entraînait cette manière de décrire auraient rendu l'ouvrage, si on avait voulu le conduire plus loin, d'une longueur insupportable. L'auteur cherche à y remédier par des résumés qu'il place à la fin de chaque famille et qui présentent, mais toujours d'après le même ordre de numéros, ce que les espèces de cette famille ont de commun. Cette partie de l'Encyclopédie méthodique a été continuée, mais sur un plan beaucoup plus abrégé, par M. Hip-

polyte Cloquet, qui y a suppléé aussi le premier volume et l'a rempli, conformément à ce que Vicq d'Azyr avait annoncé, par un dictionnaire raisonné des termes d'anatomie et de physiologie appliqués principalement à l'anatomie de l'homme. Les quatre volumes in-4^o du *Système anatomique* ont paru de 1791 à 1822 et sont accompagnés d'un atlas. Les mémoires de médecine proprement dite et d'art vétérinaire sortis de la plume de Vicq d'Azyr ne sont ni aussi nombreux ni aussi importants. En 1774, 1775, 1776, lors de ses inissions contre l'épizootie du Midi, il publia une multitude d'instructions sur les moyens de préserver les bestiaux de la contagion, de les traiter lorsqu'ils en sont atteints et de désinfecter les cuirs de ceux qui en sont morts. Il en a donné le résumé général en 1781, 2 vol. in-8^o, sous le titre de *Médecine des bêtes à cornes*. Il faut avouer que son remède universel n'était pas consolant : il consistait presque toujours à assommer les bêtes infectées. Pendant un certain temps, professeur d'anatomie comparée à l'école vétérinaire d'Alfort, il a contribué à y inspirer le goût des recherches scientifiques. Il a été l'éditeur du Dictionnaire de médecine de l'Encyclopédie méthodique composé par une société de vingt médecins. Les articles *Adustion*, *Acupuncture* et *Aiguillon*, qui sont de lui, offrent des idées nouvelles et lumineuses. Il a traduit de l'italien, mais avec des changements et des additions, le *Traité de Piattoli sur les dangers des sépultures* (1778, in-12). Vicq d'Azyr n'était pas étranger à la chirurgie, et il a donné, dans le recueil de la société de médecine, des mémoires sur la section de la trachée, sur la taille latérale de la pierre et sur la fistule lacrymale. Ses éloges des médecins sont remplis de réflexions et de vues utiles sur l'art. On assure qu'il était devenu bon praticien et que ses anciens ennemis avaient fini par lui rendre hommage sur ce point. Il succéda, en 1789, à Lassonne dans sa place de premier médecin de la reine et obtint en même temps la survivance de celle de premier médecin du roi, qui fut donnée à Lemonnier, bien que ses liaisons avec Condorcet et d'autres philosophes l'eussent rendu suspect à la cour. Les rapports habituels que ses fonctions lui donnaient avec la reine, objet principal des soupçons et de la haine des révolutionnaires, et l'admiration qu'il professait pour elle, lui attirèrent aussi l'animadversion du parti qui renversa le trône, et l'on assure que les craintes qu'il en conçut contribuèrent à la maladie qui l'emporta. Il paraît néanmoins que dès sa jeunesse il avait été attaqué de crachements de sang et que les travaux continuels auxquels il se livrait avaient miné depuis longtemps sa santé. Il avait reconnu lui-même depuis quelque temps qu'il était atteint d'un anévrisme; mais ayant été obligé d'assister à la cérémonie où Robespierre proclama l'Être suprême, la fatigue qu'il éprouva donna une nouvelle énergie à ces

causes de destruction, et il mourut d'une inflammation de poitrine le 20 juin 1794, âgé seulement de 46 ans. MM. Moreau de la Sarthe et Lemontey ont publié les éloges historiques de Vicq d'Azyr, le premier en 1797 et le second en 1826. M. Moreau a donné une édition de ses œuvres en 6 volumes in-8° et un atlas in-4°, Paris, 1803. Les trois premiers contiennent les éloges (celui de Franklin a été publié pour la première fois dans la *Revue rétrospective*, 2^e série, t. 2), les trois autres ses écrits anatomiques et physiologiques; mais ces deux recueils sont incomplets, le second surtout, où manquent plusieurs mémoires et où ceux qui s'y trouvent sont mutilés en divers endroits. C—v—r.

VICTOIRE (LOUISE-THÉRÈSE), fille de Louis XV, naquit à Versailles le 11 mai 1733, passa, ainsi que sa sœur aînée (voy. ADÉLAÏDE), la plus grande partie de sa vie à la cour, et y fut respectée pour sa piété et la pureté de ses mœurs. Le dévouement filial de cette princesse fut célèbre à l'époque de la mort de Louis XV. Jamais petite vérole ne s'était montrée avec des symptômes plus effrayants. Madame Victoire, qui n'avait pas eu cette maladie, voulut s'enfermer avec son père, pour lui donner ses soins. Elle fut atteinte du mal qu'elle avait bravé, mais fut sauvée de ses dangers. La séparation d'avec le reste de sa famille, à laquelle cette circonstance la condamna, fut peut-être funeste à la monarchie. Consultée par le roi son neveu, elle l'avait engagé à rappeler à la tête de ses conseils un homme d'une austère vertu, d'une profonde capacité, auquel le feu roi avait accordé une juste confiance, le comte de Machault. La dépêche qui l'appelait à Versailles allait être remise au courrier, lorsqu'une intrigue de cour fit substituer à son nom celui de Maurepas. On sait trop quelle influence eut ce choix sur les destinées de la France. Après la mort de leur père, madame Victoire et madame Adélaïde continuèrent à vivre dans l'union la plus touchante, au château de Bellevue, sans cesse occupées de bienfaisance et d'œuvres de piété, jusqu'au moment où les premiers troubles de la révolution vinrent interrompre leur repos. Obligées de fuir devant la populace venue pour assaillir leur paisible demeure, elles s'en éloignèrent à la hâte, dans la nuit du 19 février 1794, se dirigeant vers l'Italie. Ce ne fut qu'après avoir été arrêtées plusieurs fois sur leur route, qu'elles arrivèrent enfin dans les Etats du roi de Sardaigne, où elles furent reçues avec tout l'empressement qu'elles devaient attendre d'un prince qui tenait par tant de liens à la France. Elles se rendirent ensuite à Rome, où elles ne furent pas moins bien accueillies par le pape Pie VI. Ces princesses séjournèrent plusieurs années dans la capitale du monde chrétien; et elles y édifièrent tous les habitants par leur résignation et leur touchante piété. Elles ne s'éloignèrent de cette ville que lorsque les armées

républicaines s'en approchèrent, en 1798. S'étant alors rendues à Naples, elles y furent comblées, par le roi et la reine, de tous les témoignages d'intérêt et d'affection. Après un séjour d'un an dans le beau palais de Caserte, il leur fallut encore prendre la fuite devant les armées des républicains. C'est dans la *Relation du voyage de Mesdames*, donnée par M. de Chastelux, en 1816, qu'on doit lire les détails de tous les dangers, de toutes les fatigues, de toutes les souffrances que ces deux malheureuses princesses eurent à supporter, au milieu de l'hiver le plus rigoureux, dans une marche et une navigation de plus de quatre mois. Madame Victoire ne put résister à tant de maux; elle y succomba le 8 juin 1799, quelques jours après son débarquement à Trieste, et six mois avant sa sœur aînée, madame Adélaïde. La même tombe réunit dans la cathédrale de cette ville deux sœurs qui ne s'étaient pas quittées un seul jour pendant leur vie. Après le rétablissement de leur maison sur le trône de France, le roi Louis XVIII fit apporter en France leurs dépouilles mortelles; et elles furent déposées dans le caveau royal de St-Denis, en janvier 1817. M—D j.

VICTOOR (JEAN), peintre hollandais, dont le nom se trouve également écrit Fictoor, longtemps oublié, a été remis en lumière par la critique moderne, qui a reconnu chez lui un des meilleurs élèves de Rembrandt. Sa vie n'est point connue, mais on a de lui des tableaux datés de 1610 à 1654. Il a traité des scènes bibliques dans le genre de son maître, des intérieurs de boutique et des sujets rustiques. Son coloris est énergique et son pinceau a toujours de la fermeté. Le musée du Louvre possède de cet artiste une *Jeune fille à la fenêtre*, production très-remarquable sous le rapport de la vérité, du relief et de la touche; elle est gravée sur bois dans l'*Histoire des peintres* de M. Charles Blanc. Ce tableau fut acheté trois mille francs en 1811; le musée du Louvre renferme un autre tableau de ce maître, *Isaac bénissant Jacob*. Celui de Caen conserve le portrait en buste d'une femme tenant un couteau et connue sous le nom de l'*Ecaillère*. A la vente Aguado, une *Adoration des bergers* fut payée mille sept cent cinquante francs. — Il a existé un autre peintre hollandais qui se nommait Jean Victoor et qui n'a peint que des oiseaux et des poulailleurs. Une de ses œuvres est datée de 1672. On ne possède aucun renseignement sur sa biographie; on pourrait supposer qu'il était le fils ou le neveu du disciple de Rembrandt. Le musée de Dresde renferme un de ses tableaux. Z.

VICTOR (SAINT), d'une famille de Marseille, servait dans les armées romaines, lorsqu'il fut arrêté comme chrétien, pendant la persécution de Dioclétien et de Maximien. Ni les promesses, ni les menaces ne purent lui faire abjurer sa foi: il renversa même un petit autel qu'on avait

apporté devant lui en le pressant de sacrifier aux idoles. Après avoir enduré plusieurs tourments, il eut la tête tranchée le 21 juillet 303. Les abbayes de St-Victor à Marseille et à Paris furent bâties sous son invocation. On trouve une relation du martyre de St-Victor dans les suppléments au *Cartophylax* de Cave, publiés par Colomiès (*voy.* ce nom), Londres, 1686, in-8°. P-RT.

VICTOR I^{er} (SAINT), pape, Africain de nation, succéda à St-Eluthère, le 18 juillet 185. Il condamna et excommunia Théodore de Byzance, qui niait la divinité de Jésus Christ. Cette hérésie n'était pas nouvelle, et désola encore longtemps l'Eglise chrétienne. Il s'occupa ensuite de fixer le jour de la célébration de la fête de Pâques. Les usages différaient à cet égard. Il n'y avait cependant d'autre difficulté que celle de savoir si ce serait le quatorzième jour de la lune de mars, ou le dimanche qui suivrait ce quatorzième jour. Cette dernière opinion prévalut dans un concile que St-Victor assembla à Rome, et l'usage en a été constamment observé (*voy.* l'article GRÉGOIRE). Cette décision fut pareillement prise dans d'autres conciles : les églises d'Asie furent les seules qui résistèrent ; le pape voulait les excommunier ; mais St-Irénée modéra son zèle, en lui représentant qu'il ne fallait pas retrancher de l'Eglise universelle un si grand nombre d'autres églises, pour cet attachement à leur ancienne coutume. St-Victor mourut martyr peu de temps après, le 28 juillet 197, et eut St-Zéphin pour successeur. D—s.

VICTOR II (GÉBEHARD, pape sous le nom de), était évêque d'Eichstet, et parent de l'empereur Henri III. Il fut élu le 13 avril 1055, près d'un an après la mort de St-Léon IX. Les Romains, incertains sur leur choix, avaient envoyé Hildebrand à l'empereur pour le prier de leur indiquer celui qu'il désirerait voir nommer. L'empereur eut de la peine à se séparer de Gébehard, qui lui était utile dans ses conseils ; et Gébehard quittait à regret un poste éminent, où il jouissait de toute la faveur du monarque ; mais Hildebrand l'emporta, et ramena Victor à Rome, où il fut reçu avec honneur. Fleury, sur la foi de Lambert, auteur grave du temps, raconte : « Qu'un « sous-diacre, voulant faire mourir le pape, mit « du poison dans le calice : le pape, ne pouvant « se lever après la consécration, se prosterna « avec le peuple pour demander à Dieu de lui « en découvrir la cause. Aussitôt l'empoison- « neur fut saisi du démon, et le pape, connais- « sant le crime, fit enfermer le calice dans un « autel avec le sang de Notre-Seigneur, pour le « garder à perpétuité avec les reliques. Puis il « se prosterna de nouveau en prière, jusqu'à ce « que le sous-diacre fût délivré. » Victor envoya la même année Hildebrand légat en France, pour réprimer la simonie qui faisait partout les plus grands ravages. En 1036, il fit un voyage en Saxe pour y trouver l'empereur, qu'il vit à

Goeslas. Il réconcilia l'impératrice Agnès avec le roi Baudouin, comte de Hesden, et Godefroy, duc de Lorraine, et pacifia le royaume autant qu'il lui fut possible. Ensuite il retourna en Italie, et mourut en Toscane, le 21 juillet 1057, après avoir occupé le saint-siège pendant deux ans et trois mois. Il eut pour successeur Etienne IX. D—s.

VICTOR III, élu pape, le 24 mai 1086, après la mort de Grégoire VII, se nommait Didier, et descendait d'une illustre famille de Bénévent ; il avait été nommé abbé du Mont-Cassin en 1057, envoyé comme légat à Constantinople en 1058, et enfin cardinal en 1059. Il s'était retiré dans son abbaye pendant les troubles excités par l'antipape Guibert, lorsque les Normands le prièrent de se mettre à leur tête, pour tâcher de conclure la paix avec Grégoire VII et Henri. Didier vit le roi, et lui parla avec une fermeté que le prince ne put s'empêcher de respecter, car Didier était l'un des plus grands personnages du siècle où il vivait. L'estime qu'il avait inspirée lui fit déférer le pontificat suprême ; mais il opposa la plus grande résistance. Ce ne fut qu'au bout d'un an qu'il consentit à exercer ses fonctions. L'antipape (*voy.* GUIBERT), secondé par quelques Romains, parvint à se rendre maître de l'église de St-Pierre, et Victor se retira de nouveau dans son monastère. Pressé du désir d'abattre les Sarrasins, il ordonna la levée d'une armée formidable, qui fit la conquête de Meldia, et tua 100,000 ennemis ; ce qui passa pour un miracle. Le pape songea bientôt après à sévir contre l'antipape, qu'il fit anathématiser dans un concile. Pendant les premières sessions, il tomba dangereusement malade, et retourna au Mont-Cassin : sentant sa fin approcher, il fit promettre aux évêques et aux cardinaux qui l'avaient suivi d'élire à sa place l'évêque d'Ostie. Au bout de trois jours, le 15 septembre 1086, il mourut, après quatre mois de pontificat. Il avait été vingt-neuf ans abbé du Mont-Cassin, dont il fit rebâtir l'église avec magnificence. On a de ce pape trois volumes de dialogues sur les miracles de St-Benoît et autres moines du Mont-Cassin. Il eut pour successeur Urbain II. D—s.

VICTOR, antipape. *Voyez* INNOCENT II, pape.

VICTOR (FLAVIUS), tyran, doit uniquement à ce titre la place qu'il tient dans l'histoire. Fils de Maxime (*voy.* ce nom), il fut créé César et auguste par son père, en 383. Lorsque Maxime eut résolu de porter la guerre en Italie, il laissa, suivant quelques auteurs, à Victor le commandement des Gaules ; mais comme ce prince était encore fort jeune, il l'entoura sans doute de généraux dont les talents et l'expérience devaient suppléer à son incapacité. La ruine du fils suivit de quelques jours celle de son père. Il fut mis à mort par ordre de Théodose, au mois de septembre 388. On a des médailles de Victor en or, en argent et en petit bronze ; mais elles sont très-rares. W-s.

VICTOR ou VICTORINUS (CLAUDIUS MARIUS), rhéteur et poète, vivait à Marseille dans le commencement du 5^e siècle. Il a laissé trois livres de vers hexamètres, qu'il adresse à son fils Ætherius, et dans lesquels il raconte l'histoire de la Genèse, depuis la création jusqu'à la destruction de Sodome. A la suite se trouve une épître en vers contre les mœurs corrompues de son siècle, adressée à l'abbé Salomon, et dans laquelle Victor fait un tableau assez curieux des ravages qu'avaient naguère exercés dans les Gaules les Vandales et autres peuples barbares. On lui attribue deux autres poèmes, qui sont de Victorin, évêque de Petaw, au 3^e siècle. Victor mourut sous Valentinien III, vers 450. Z.

VICTOR, VICTORIN ou VICTORIUS (MARIANUS), mathématicien, était né dans l'Aquitaine, et suivant quelques auteurs, à Limoges. Etant allé demeurer à Rome, on conjecture qu'il y remplit des fonctions de la cléricature. L'époque à laquelle devait se célébrer la fête de Pâques continuait d'être entre les églises le sujet de fréquentes difficultés. A la prière d'Hilaire, archidiacre de Rome, Victor se chargea d'aviser aux moyens de prévenir le retour de ce désordre. En multipliant le cycle lunaire des Grecs, de dix-neuf ans, par le cycle solaire de vingt-huit ans, il fit un nouveau canon pascal, qui, de son nom, fut appelé *victorin*. Ce canon, qu'il acheva l'an 457, fut adopté par les églises d'Occident. Mais dès le siècle suivant, Victor de Capoue en ayant démontré les erreurs, l'Eglise de Rome en abandonna l'usage, qui se maintint plus longtemps en France. Le canon de Victor a été publié par le P. Gilles Boucher, jésuite, avec une explication, sous ce titre : *De doctrina temporum sive Commentarius in Victorii Aquitani et aliorum canones paschales*, Anvers, 1633 ou 1634, in-fol. On trouve une notice sur Victor dans l'*Histoire littéraire de la France*, t. 2, p. 424-428. W—s.

VICTOR, évêque de Vite, dans la Byzacène, et non d'Utique, comme on l'a cru longtemps sur l'autorité de quelques manuscrits, florissait dans le 5^e siècle. Enveloppé dans la persécution suscitée en 483 par Hunneric, roi des Vandales, contre les catholiques, il se vit forcé d'abandonner son siège et se retira, suivant les uns, à Constantinople, et selon d'autres auteurs, dans l'Epire. On ignore l'époque de sa mort, mais elle ne peut être que postérieure à l'année 487. L'Eglise romaine l'a placé parmi les confesseurs, et son nom est inscrit dans le Martyrologe au 23 août. Durant son exil, Victor composa l'histoire de l'Eglise d'Afrique, depuis l'invasion des Vandales, sous ce titre : *Historia persecutionis vandalicæ sive africanæ sub Genserico et Hunnerico Vandalorum regibus*. Publiée pour la première fois à Cologne, en 1537, in-8°, par Beatus Rhenanus, elle l'a été depuis par Reinh. Lorichius, Fr. Baudoin, le P. Chifflet, etc. L'édition la plus estimée et la plus complète est celle que l'on

doit au savant D. Ruinart, Paris, 1694, in-8°; il l'a fait suivre d'un commentaire très-intéressant. L'histoire de Victor est bien écrite; le style en est correct, simple et attachant. On y trouve les exemples et les sentiments de la plus héroïque piété. Elle a été traduite en français par Franç. de Belleforest, en 1563; et par Arnauld d'Andilly, en 1664; en flamand, Anvers, 1568, in-8°, et en anglais, 1605. On attribue à Victor de Vite les *Actes* du martyre de Libérat et de ses compagnons, à Carthage. Surius les a publiés dans les *Vitæ sanctorum* au 17 août; et D. Ruinart les a recueillis dans son édition de Victor, avec une *Homélie* à la louange de St-Cyprien, et une *Notice* des provinces et des villes d'Afrique, mise au jour par le P. Sirmond; mais suivant les meilleurs critiques, ces deux derniers opuscules ne sont pas de l'évêque de Vite. Outre les différentes histoires des écrivains ecclésiastiques, on peut consulter pour plus de détails : *Dissertation sur Victor de Vite, avec une nouvelle Vie de cet évêque* (par D. Liron), Paris, 1708, in-12 de 101 pages. — VICTOR, évêque de Tunes ou Tunones en Afrique, vivait dans le 6^e siècle. Le zèle qu'il montra pour la défense des trois chapitres (*toy. FACUNDUS et VIGILE, pape*) lui fit éprouver les traitements les plus rigoureux. Battu, mis en prison, exilé, renfermé dans différents monastères, rien ne put ébranler sa constance. On conjecture qu'il finit ses jours dans un couvent à Constantinople, vers 566. Suivant Isidore de Séville (*De scriptorib. ecclesiast.*, ch. 25), Victor de Tunes était l'auteur d'une chronique universelle. Ce qui nous reste de ce grand ouvrage commence à l'année 544, où finit la *Chronique* de St-Prosper (*voy. ce nom*), et s'étend jusqu'en 565. Victor s'attache principalement à ce qui concerne l'hérésie d'Eutychès et l'affaire des trois chapitres; mais il ne laisse pas de rapporter plusieurs faits importants pour l'histoire générale de l'Eglise. Canisius a publié cette *Chronique* dans les *Antiquæ lectiones*; Jos. Scaliger, dans le *Thesaur. temporum*, à la suite d'Eusèbe; et Andr. Schott, dans l'*Hispania illustrata*, t. 4, p. 117. On attribue encore à Victor de Tunes un traité *De pœnitentia*, inséré par les bénédictins dans l'*Appendice* au tome 2 de leur édition des *Oeuvres* de St-Ambroise. Fabricius, dans sa *Bibl. med. et infim. latinital.*, cite, comme de Victor, un opuscule : *Pro defensione trium capitulorum liber unus*; mais il ne dit pas s'il est imprimé; peut-être n'est-ce qu'un extrait de sa chronique par un auteur plus récent. W—s.

VICTOR-AMÉ 1^{er}. *Voyez SAVOIE.*

VICTOR-AMÉDÉE II, duc de SAVOIE, ensuite roi de Sicile, puis de Sardaigne, était né, le 14 mai 1665, de Charles-Emmanuel II et de Jeanne-Marie de Nemours. Il succéda, le 12 juin 1672, à son père. Sa mère conserva la régence pendant cinq ans; et elle sut se maintenir libre et neutre, malgré les intrigues des deux cours de France et d'Espagne. Lorsque Victor-Amédée fut parvenu

à l'âge de quinze ans, elle voulut le marier à l'infante de Portugal, sa nièce, qui semblait devoir lui apporter cette couronne en héritage. La France secondait de tout son crédit cette négociation, persuadée qu'un prince de Savoie, roi de Portugal, ne serait pas moins attaché à la France qu'un prince français. En 1680, les Portugais donnèrent leur consentement; mais les seigneurs et les Etats de Savoie et de Piémont réclamèrent à haute voix contre un mariage qui devait leur ôter leur souverain, en lui faisant porter une couronne royale. A la manière dont les vice-rois espagnols gouvernaient Naples et Milan, on pouvait prévoir quel serait le sort de la Savoie sous un vice-roi portugais. La duchesse ne tint aucun compte de ces remontrances; mais un jour qu'elle était sortie de Turin, les nobles se jetèrent aux pieds de son fils, en le suppliant de se tenir en garde contre les intrigues de sa mère, et de se défier de son ambition, qui le perdrait aussi bien qu'eux. Victor-Amédée parut ému, et promit de ne point accomplir ce mariage: il fit plus, il signa, à leur demande, un ordre d'arrêter sa mère, et de la conduire dans une forteresse; mais à peine la duchesse était-elle de retour auprès de lui, qu'il lui avoua sa faiblesse, et que s'étant fortifié de quelques compagnies de soldats français, en garnison à Pignerol, il fit arrêter les nobles qui lui avaient donné ce conseil (les marquis de Pianezze et de Parala). Cependant comme il ne leur fit point leur procès, comme il feignit d'être malade, pour ne point aller en Portugal, et qu'il rompit le mariage contesté, plutôt que de mécontenter ses peuples, plusieurs ont cru que ces mouvements mêmes avaient été arrangés secrètement par la régente, pour se dégager de sa parole sans offenser ni la France, qui voulait ce mariage, ni l'Espagne, qui s'y opposait. Victor-Amédée épousa ensuite, le 9 avril 1684, Anne, fille de Philippe, duc d'Orléans, frère de Louis XIV. Le roi de France avait désiré ce mariage pour raffermir dans son parti Victor-Amédée, qui montrait déjà plus d'inclination pour la maison d'Autriche. Mais depuis longtemps les liens du sang n'empêchaient point les princes d'Europe de se faire la guerre; ils les obligeaient seulement à se témoigner de vains égards au milieu de leurs hostilités. Victor-Amédée voyait avec impatience les Français maîtres du fort Barraux, qui leur ouvrait la Savoie; de Pignerol, qui assurait leur entrée en Piémont; de Casal, qui leur donnait la domination du Montferrat. Il avait recommencé la guerre que son père avait faite aux Barbetaux ou Vaudois, ses sujets; et sous ce prétexte, il avait levé des troupes. En même temps il était secrètement entré en négociation avec le duc de Bavière et Guillaume, roi d'Angleterre. Sa correspondance avec ces ennemis de la France excita les soupçons de Louis XIV, qui, au printemps de 1690, fit entrer en Piémont, avec 18,000 hommes, Catinat, alors gouverneur

de Casal, et demanda les forteresses de Turin et de Verrue, comme gages de l'attachement du duc. Victor-Amédée, déterminé à rejeter ces conditions honteuses, chercha à gagner du temps en négociant, pour que le gouverneur du Milanais pût lui amener des secours. En même temps il conclut une ligue, le 3 juin 1690, avec le roi d'Espagne; le 4 juin, avec l'empereur, et le 20 octobre, avec l'Angleterre et la Hollande (1). Un secours de troupes et un subsidie de trente mille écus par mois étaient les conditions de cette quadruple alliance. 6,000 chevaux et 8,000 fantassins lui arrivèrent du Milanais. Le prince Eugène, petit-fils de Thomas de Savoie-Carignan, âgé de vingt-six ans, fut chargé de commander les troupes impériales, tandis que Victor-Amédée, son cousin, était généralissime des armées alliées. Le duc n'avait encore jamais vu de combat. Il commandait une armée assez nombreuse, mais presque toute composée de nouvelles levées. Avec elles il osa, le 18 août 1690, attaquer Catinat, qui se retirait. Tombé dans une embuscade au milieu de marais impraticables, près de l'abbaye de la Staffarde, il soutint vaillamment le combat pendant cinq heures, avec les vieilles bandes allemandes et espagnoles. Ses habits furent percés d'une balle; et il eut un cheval tué sous lui: mais toutes ses nouvelles recrues prirent la fuite; et après avoir perdu 5,000 hommes, huit pièces de canon et trente-six drapeaux, il se retira vers Carignan. Catinat, profitant de sa victoire, s'empara de Saluces, Fossano, Savigliano et de Suze, qui capitula le 14 novembre. Victor-Amédée avait proposé, pour dégager cette place

(1) La France attentive surveillait les démarches du jeune prince. On sut à Versailles que, dans un voyage de plaisir fait à Venise pendant le carnaval de 1686, Victor-Amédée avait eu des entrevues avec quelques députés de la ligue d'Augsbourg; il n'en fallut pas davantage pour rendre ses dispositions suspectes. Louis XIV résolut alors de le désarmer pour qu'il ne pût embrasser d'autre parti que le sien. Il lui demanda quelques-uns de ses régiments d'infanterie pour être employés en Flandre contre l'empereur. Victor-Amédée, qui n'était point en mesure de lever le masque, destina à regret trois de ses régiments d'infanterie pour la Flandre. Bientôt le roi de France exigea de lui d'autres troupes pour servir avec les siennes contre les huguenots des Cévennes. En même temps Catinat, débouchant des montagnes du Dauphiné, vint camper à Avillane et somma le duc de Savoie d'envoyer près de lui un ministre d'Etat chargé d'entendre les volontés du roi de France. Il ne s'agissait de rien moins que de joindre sur-le-champ la totalité des troupes de Savoie à l'armée française et de lui livrer le château de Verrue et la citadelle de Turin pour places de sûreté. Le ministre piémontais offrit de la part de son maître une ligne défensive propre à garantir à la France les forteresses de Pignerol et de Casal, objet d'inquiétudes du roi de France; mais Catinat fut inflexible. Le ministre, envoyé en toute hâte à Paris pour prévenir une rupture, ou du moins pour la retarder, ne put obtenir une audience. Alors le duc donna ordre au comte de Brandis, son plénipotentiaire à Milan, d'arrêter avec les confédérés d'Augsbourg une alliance qu'il avait jusqu'alors différé de conclure. Le traité fut signé le 3 juin 1690. Il mit fin à soixante ans d'une paix non interrompue entre les maisons de Savoie et de France. Victor voulut faire connaître lui-même à sa cour la résolution qu'il venait de prendre; passant de son cabinet dans la chambre de parade où la noblesse s'était jetée en foule, il annonça d'un air fier et d'une voix élevée ses griefs contre la France, et combien il comptait sur le zèle de sa brave noblesse et sur le dévouement de son peuple. Les mêmes communications furent faites au public par un manifeste. L'exaltation fut générale parmi le peuple, au point qu'il fallut désarmer dans ce premier moment tout ce qui n'était ni soldat ni milicien, afin d'empêcher que cette guerre ne commençât par des vœpres siciliennes.

importante, de marcher à l'instant même contre Pignerol; mais son avis, le seul raisonnable, ne fut point suivi. D'autres troupes françaises envahirent la Savoie, à la réserve de Montmeillan, qui demeura bloqué; et l'on crut voir le duc toucher à sa ruine dernière: mais ce prince courageux rejeta fièrement les ouvertures d'accommodement qui lui étaient faites par l'entremise du pape. Il rassembla ses soldats, demanda des renforts aux Espagnols; et avec une armée de 20,000 hommes, il se trouva de nouveau en état d'arrêter les progrès de Catinat. Celui-ci soumit, en 1691, Nice, Montalban, Villefranche, Savigliano, Carmagnole et Rivoli (1). Le prince Eugène fit lever aux Français le siège de Coni. Il reprit ensuite Carmagnole, Savigliano et Rivoli. Catinat abandonna de lui-même Saluces, Savigliano et Fossano; mais Montmeillan, bravement défendu par le marquis de Bagnasco, fut enfin rendu aux Français le 20 décembre 1691. Dans la campagne de 1692, Victor-Amédée voulut porter la guerre en France. Il pénétra dans le Dauphiné par Guillestre, Embrun et Gap; mais les Allemands, dont son armée était en partie composée, et qui avaient compté que les protestants se joindraient à eux, soulevèrent tous les esprits par leurs cruautés, en brûlant toutes les villes où ils purent pénétrer. Déjà leur position devenait dangereuse, lorsque Victor-Amédée fut atteint de la petite vérole. Il se fit reporter en litière d'abord à Coni et ensuite à Turin. Son armée se retira par divers points au travers des Alpes. Une fièvre d'une nature dangereuse vint à la suite de la petite vérole; et l'armée des alliés, dont on avait attendu de grandes choses, fut retenue dans l'inaction pendant toute la campagne. La maladie du duc de Savoie suspendit encore l'activité de ce prince pendant le commencement de la campagne de 1693; mais le 30 juillet, il entreprit le siège de Ste-Brigide, qu'il prit le 14 août; il bombarda ensuite Pignerol. Le maréchal de Catinat, qui pendant ce temps avait renforcé son armée, vint l'attaquer à Orbazzano, le 4 octobre, et le contraignit à la retraite, après le combat le plus meurtrier (2). Mais la défaite du duc ne lui fit point abandonner ses alliés. Il rejeta avec fermeté toutes les propositions de paix que lui fit faire la France, et il pourvut à la défense de ses places. Ce fut ainsi qu'il empêcha

Catinat, pendant toute la campagne de 1694, de s'approcher de Casal et de Montferrat, bloqués par les alliés. L'amiral anglais Russel, en menaçant d'un débarquement tantôt Nice et tantôt la Provence, occupa ce maréchal l'année suivante; et Victor-Amédée se présenta devant Casal, au milieu de juin 1695, avec le marquis de Leganez, gouverneur de Milan, le prince Eugène, général de l'empereur, et lord Galloway, général anglais. La tranchée fut ouverte le 26 juin; et dès le 9 juillet, le marquis de Crénau, qui commandait à Casal, fut réduit à capituler, ou peut-être, d'après des conventions secrètes, rendit à Victor-Amédée, pour le duc de Mantoue, une forteresse que le Savoyard n'aurait pas vue avec plus de plaisir entre les mains des Espagnols que des Français. Aussi prétendit-on qu'au siège de Casal les canons n'étaient point chargés, et que l'attaque, comme la défense, avait été concertée d'avance (1). Victor-Amédée, délivré de l'inquiétude que lui donnait Casal, songeait déjà sérieusement à changer de parti. Le pape Innocent XII l'exhortait à la paix par des brefs publics; mais on pensait que plus secrètement il secondait les négociations de la France. Au mois de mars 1696, le duc fit un pèlerinage à Notre-Dame de Lorette; et comme on ne le croyait point assez dévot pour n'avoir que la religion en vue dans ce voyage, on supposa qu'il s'y était rendu pour rencontrer un négociateur français, qu'on assurait s'y trouver en habit religieux. Ces intrigues demeurèrent quelque temps secrètes; et le traité ostensible ne fut signé que le 29 août, par le comte de Tessé, pour la France, et le marquis de St-Thomas, premier ministre du duc, pour la Savoie. Marie-Adélaïde, fille aînée de Victor-Amédée, fut promise en mariage au duc de Bourgogne, fils aîné du Dauphin. La Savoie, Nice et Villefranche furent restituées au duc; et quatre millions de francs lui furent payés en dédommagement de ses pertes. Avant de publier ce traité, Catinat offrit aux alliés, au nom de son maître, la neutralité de l'Italie. Tous, à l'exception du duc de Savoie, leur généralissime, refusèrent cette proposition. Tous crièrent à la trahison, en voyant qu'il insistait pour l'accepter; mais leurs

(1) Victor-Amédée voyant du haut de la colline de Turin les flammes dévorer le château de Rivoli, sa demeure favorite, dit à ceux qui l'entouraient et qui déplorent une si grande perte: « Eh! plutôt à Dieu que tous mes palais fussent ainsi réduits en cendres, et que l'ennemi épargnât les cabanes de mes paysans! » B—P.

(2) Catinat, qui avait reçu des renforts considérables, marcha pour combattre les alliés retranchés près du village de Piosasque, entre Avillaue et Pignerol. Là eut lieu, le 4 octobre 1693, la célèbre bataille de Marsiglia ou la Marsaille, une de celles qui ont le plus contribué à la réputation de Catinat. Quoique les alliés fussent supérieurs en nombre et dans une bonne position, leur défaite fut entière: ils perdirent 10,000 hommes. Le duc de Savoie perdit deux de ses meilleurs généraux, les marquis Parella et Pallavicini, et lui-même courut les plus grands dangers. B—P.

(1) Voici, d'après les documents historiques les plus récents et les plus authentiques, ce qu'il y a de réel au sujet de la reddition de Casal. Ferdinand, duc de Mantoue, prince voluptueux, avait vendu Casal à la France, et il aurait de même engagé tous ses Etats pour satisfaire à ses plaisirs. Les puissances de l'Italie, et surtout le duc de Savoie, avaient été justement alarmés de voir cette importante forteresse entre les mains d'un potentat tel que Louis XIV. Battu à la Marsaille, Victor n'était plus en mesure d'exiger la cession pure et simple de Casal, comme il aurait pu le faire deux ans auparavant; mais, recherché secrètement par la France, qui employait toute sorte de moyens pour diviser ses ennemis, il obtint la destruction de cette place. En conséquence, M. de Crénau, commandant français à Casal, eut pour instruction secrète de cesser de s'y défendre dès qu'il aurait pu obtenir des alliés l'entière démolition de la place et la remise du sol au duc de Mantoue. On fut bientôt d'accord. Les assiégés ne sortirent, en vertu de la capitulation, qu'après avoir démoli tous les ouvrages intérieurs. Les assiégeants ne se retirèrent qu'après avoir abattu et rasé les ouvrages du dehors. Ainsi disparut, sans qu'il y eût été fait une seule brèche, la forteresse de Casal, la plus renommée de l'Italie. B—P.

clameurs furent encore plus fortes et plus légitimes lorsque, le 16 septembre, Victor-Amédée réunit ses troupes à celles de France, dont il forma, par cette jonction, une armée de 50,000 hommes, qu'il alla commander avec le titre de généralissime du roi de France. Il alla d'abord mettre le siège devant Valence; et cette entreprise déterminait les marquis de Mansfield et de Leganez à accepter la neutralité de l'Italie, au nom de l'empereur et du roi d'Espagne. Cette neutralité servit de préliminaires à la paix de Ryswyck, conclue le 20 septembre 1697. Mais cette paix ne pouvait pas être de longue durée. L'extinction de la maison d'Espagne paraissait déjà prochaine; et dès que son héritage serait disputé entre l'Autriche et la France, le duc de Savoie ne pouvait éviter d'être entraîné dans la guerre. En effet, la mort de Charles II, survenue le 1^{er} novembre 1700, ébranla de nouveau toute l'Europe. Victor-Amédée vit aussi dans cet événement une occasion d'augmenter sa puissance; mais il se trouvait entouré de troupes françaises, tandis que les Autrichiens étaient éloignés. Il embrassa donc le parti du plus fort, avec une apparence de contentement, et donna sa seconde fille, Marie-Louise, au roi Philippe V. Il prit le titre de généralissime des armées française et espagnole, et promit 8,000 fantassins et 2,500 chevaux, moyennant un subside de 50,000 écus par mois. Catinat arriva, en avril 1701, avec l'armée française à Turin; et Villeroi vint l'y joindre au milieu de l'été. Ce dernier attaqua le prince Eugène à Chiari, et fut battu le 1^{er} septembre (voy. VILLEROI). Victor-Amédée fit preuve de courage et d'habileté dans cette bataille, où il eut un cheval tué sous lui, et courut de grands dangers, en couvrant la retraite, à la tête de sa cavalerie. Ses habits furent percés d'une balle (1). Un devin lui avait prédit une partie de ces événements; et dès lors il eut une grande foi dans l'astrologie. On ne peut douter que Victor-Amédée ne se fût engagé malgré lui dans la ligue avec la France et l'Espagne. Il voyait avec effroi la maison de Bourbon resserrer ses Etats entre le Dauphiné et le Milanais, et quoiqu'il eût marié ses deux filles au duc de Bourgogne et à Philippe V, il entra en négociations avec la maison d'Autriche et les puissances maritimes. La cour de France fut avertie de ses menées; et le duc de Vendôme reçut ordre de faire désarmer les troupes du duc de Savoie, qui étaient sous ses ordres, au nombre de 4,000 hommes (2). Le duc de Savoie, irrité

(1) Nos historiens, tout en faisant entendre qu'à cette bataille Victor-Amédée déploya l'intrépidité qui lui était naturelle, disent qu'il applaudit en secret au triomphe que favorisait sa politique particulière. Ce qui est hors de doute, c'est que Villeroi, battu par sa propre faute, inspirait à Louis XIV des soupçons injurieux contre son allié, l'accablait lui-même de dégoûts, pensait, dit Voltaire, qu'un favori de Louis XIV était beaucoup plus que le souverain d'un Etat médiocre. Telle était sa présomption insolente, qu'en parlant de Victor-Amédée, il affectait de l'appeler *Monsieur de Savoie*. B—P.

(2) Cette opération fut exécutée près de Mantoue, le 28 septembre 1702, sans aucune résistance. Louis XIV avait écrit au duc

de cet affront, fit garder à vue les ambassadeurs de France et d'Espagne, arrêter tous les Français qui traversaient ses Etats, et saisir tous les magasins qu'ils y avaient établis. Les Mémoires du temps rapportent qu'il arrêta ainsi, contre le droit des gens, plus de Français que Vendôme ne lui avait désarmé de soldats. Le 8 novembre, il conclut une alliance avec l'empereur Léopold, la Hollande et l'Angleterre; on lui promit le Montferrat avec Alexandrie, Valence, la Valsesia et la Lomellina, ainsi qu'un subside de 80,000 ducats par mois, pendant la durée de la guerre. Le comte Gui de Stahremberg réussit, par une marche hardie et inattendue, à lui amener l'armée impériale, le 13 janvier 1704, et à lui donner une cavalerie dont il était dépourvu. Le duc de Vendôme, qui recevait des renforts plus considérables encore, put entreprendre et terminer plusieurs sièges, sans que Victor-Amédée se sentît assez fort pour l'interrompre. Ce prince laissa prendre successivement Verceil, Suse, la Brunette, Yvrée, Aoste et le fort de Bard. Au milieu d'octobre, Vendôme commença le siège de Verrue, forteresse sur le Pô, qu'on croyait imprenable. Longtemps le duc de Savoie se maintint à Crescentino, de l'autre côté du fleuve, pour rafraîchir la garnison; il en fut enfin chassé par Vendôme, le 1^{er} mars 1705, et le 10 du même mois Verrue fut obligée de se rendre. En Savoie, Montmeillan, bloqué depuis plus d'un an, se rendit enfin, et cette forteresse fut démantelée. Le château de Nice était assiégé par le maréchal de Berwick; après cinquante-cinq jours de tranchée ouverte, le marquis de Carraglio, qui y commandait, capitula (4 janvier 1706), et ce château fut rasé. Le duc de la Feuillade faisait d'immenses préparatifs pour le siège de Turin. Victor-Amédée, qui voyait tomber successivement toutes ses forteresses, et qui ne pouvait douter que Louis XIV n'eût dessein de le ruiner pour jamais, envoya toute sa famille à Gênes, et lui-même, après avoir pourvu Turin de tout ce qui était nécessaire à cette capitale pour soutenir un long siège, alla s'établir à Coni, afin d'être en état de pourvoir à sa délivrance. Le comte Daun et le marquis de Carraglio étaient chargés de la défense de Turin; deux cents bouches à feu portaient la désolation

de Savoie le billet suivant : « Monsieur, puisque la religion, l'honneur de votre propre signature ne servent de rien entre nous, j'envoie mon cousin, le duc de Vendôme, pour vous expliquer mes volontés; il vous donnera vingt-quatre heures pour vous décider. » Le duc répondit dans le même nombre de lignes : « Sire, les menaces ne m'épouvantent point; je prendrai les mesures qui me conviendront le mieux relativement à l'indigne procédé dont on a usé envers mes troupes. Je n'ai que à faire de mieux m'expliquer et ne veux entendre aucunes propositions. » Il n'y avait réellement aucun traité de signé avec la cour de Vienne lorsque cette violence fut exercée envers les troupes du duc de Savoie; mais on ne peut douter qu'il n'eût entamé des négociations avec les ennemis de la France. Lorsque la rupture éclata trois mois plus tard, Louis XIV publia une espèce de manifeste sous le titre de *Lettre du roi de France au pape Clément XI*, où l'on en trouve tous les détails. Il est probable que ce fut par ordre du même prince que l'on publia en France, à la même époque, un volume intitulé *Intrigues secrètes du duc de Savoie*. B—P.

dans cette ville. La Feuillade cependant, au lieu de presser le siège, poursuivait le duc de Savoie, qui, s'échappant de retraite en retraite, alla enfin se confier à la fidélité de ces mêmes Barbets, ou protestants de la vallée de Luzerne, que lui-même et ses ancêtres avaient si cruellement persécutés. Cependant le prince Eugène était descendu en Italie avec l'armée impériale pour secourir Turin; mais arrêté par Vendôme à Montechiaro, il ne pouvait approcher. Louis XIV ayant chargé Vendôme de commander l'armée de Flandre, le remplaça en Italie par le duc d'Orléans, la Feuillade et Marchin. Le prince Eugène profita de l'hésitation que causait ce déplacement; il passa l'Adige à la Pettorana, le 6 juillet, et le Pô à Polesulla, le 17 du même mois. Remontant ensuite sur la droite de ce fleuve, tandis que les Français en suivaient la gauche, il rencontra, sur la fin d'août, le duc de Savoie qui conduisait tout ce qui lui restait de troupes réglées. S'étant réunis, ils surprirent dans la vallée de Suse un convoi français qui leur fournit les vivres et les munitions dont ils commençaient à manquer; et le 7 septembre, ils attaquèrent les Français dans leurs retranchements. L'obstination du maréchal de Marchin, qui voulut attendre l'attaque dans les lignes, fut cause de la ruine de l'armée française (*voy. ORLÉANS*). Le nombre des morts, des prisonniers, des canons, des étendards, la richesse du butin de tout genre, rendirent cette victoire aussi utile que glorieuse (1). Victor-Amédée re-

(1) On regardait en France la chute de cette capitale comme le dénouement forcé de la guerre. Louis XIV désirait, avec une espèce de passion, de voir détruit ce dernier asile d'un prince assez audacieux, dans le sein même de l'infortune, pour braver sa puissance. Tout fut prodigué pour accélérer les travaux du siège; jamais, dit le marquis de Fenquière, on n'avait fait d'aussi grands préparatifs. Victor-Amédée, de son côté, n'avait épargné aucune précaution pour la défense de sa capitale. Il y travailla nuit et jour pendant plusieurs mois. Dès le commencement du siège, il offrit dans son palais un asile à tous ceux dont les maisons étaient exposées au feu de l'ennemi; il ne cessa de se montrer partout où il y avait quelque danger. Sa contenance hardie et son visage serein donnaient de l'assurance aux moins intrépides. Les volontaires affluaient dans la milice bourgeoise. Les lignes n'embrassant point en entier la colline ni le pont du Pô, le duc, à la tête d'un petit corps d'élite, sortait lui-même chaque jour dans la campagne pour inquiéter les assiégeants. Il fut au comble de ses vœux quand il vit le maréchal de la Feuillade abandonner le siège pour se mettre à sa poursuite, dans l'espoir de se saisir de sa personne. Sûr de lui échapper par la célérité de ses mouvements, il l'entraîna de Montcarlier à Carignan, de Carignan à Carmagnole, puis dans les montagnes de Mondovì, dans celles de Coni et de Saluces, où les Français perdirent l'espoir de l'atteindre. Dans ces excursions, Victor-Amédée parvint à jeter des secours dans les places de Coni, de Ceva et de Cherasco, qui tenaient encore et qu'il empêcha de succomber. Près de Cavours, il se vit enveloppé par un corps considérable sous les ordres du marquis d'Autemere, et auquel il eut de la peine à échapper. Le maréchal de la Feuillade, après trois semaines de courses inutiles, rentra dans ses lignes, et le duc, le même jour, rentra dans Turin, d'où il ne tarda pas à sortir pour harceler encore son adversaire. Il alla de nouveau se poster à Bibiana, au débouché de la vallée de Luzerne, où le duc de la Feuillade courut après lui; mais le prince se jeta dans les montagnes, dont il connaissait les moindres détours. C'est ainsi qu'il ralentit les progrès du siège de Turin. Mais les vivres s'épuisaient dans une ville aussi peuplée; la désertion y faisait des progrès parmi les troupes suisses et allemandes; enfin, des maladies inquiétantes commençaient à s'y manifester. Juillet venait de finir, et le duc ne pouvait plus attendre son salut que d'un prompt secours. Il savait que le prince Eugène cherchait par tous les moyens à se faire jour pour le délivrer. Mais 40,000 Français jusqu'alors victorieux lui fermaient le chemin. Enfin, par une

couvra en peu de temps la plus grande partie de ses Etats et de ses forteresses. Chivas, Yvrée, Trino, Verrue, Crescentino, Asti et Verceil ouvrirent leurs portes; Alexandrie se rendit le 21 octobre, et Casal le 16 novembre; tandis que le prince Eugène soumettait le Milanais à l'archiduc, qui prenait le nom de Charles III d'Espagne. Valence, la Lomelline et la Valsesia furent ensuite abandonnées au duc de Savoie, en exécution des traités; et Louis XIV, perdant l'espérance de recouvrer l'Italie, en retira ses troupes par une capitulation signée à Milan, le 13 mars 1707. Le duc de Savoie et le prince Eugène, voulant à leur tour porter la guerre dans le pays ennemi, désiraient pénétrer en France par le Dauphiné. Les Anglais les obligèrent à diriger leur attaque sur Toulon. Victor-Amédée parut devant cette place, le 26 juillet 1707; mais le maréchal de Tessé avait si bien pourvu à sa défense, que les alliés, après avoir perdu beaucoup de monde, furent forcés de se retirer. Avant la fin de la campagne, ils prirent encore la ville et le château de Suse. L'empereur avait promis de joindre Vigevano et son territoire aux Etats de Savoie; mais depuis qu'il se voyait maître du Milanais, il ne voulait plus en abandonner aucune portion. D'autre part, Victor-Amédée déclara, au commencement de 1708, qu'il n'entrerait point en campagne avant d'être satisfait. Cependant les Anglais et les Hollandais le déterminèrent enfin à se mettre à la tête de son armée, au milieu de juillet; il fit d'abord une tentative sur la frontière de France (1); puis il se dirigea sur les forteresses de la Pérouse, Exiles et Fénestrelles, qu'il enleva toutes trois aux Français, après un siège assez court. Pendant l'année 1709, de plus en plus mécontent de la cour de Vienne, il ne fit aucune entreprise importante; le comte Daun s'avança bien en Savoie jusqu'à Annecy; mais il repassa les monts à l'approche de l'hiver. Ce même général voulut,

manœuvre subtile autant que rapide, ce général de l'empereur traverse l'Adige et le Pô, puis filant entre ce dernier fleuve et le pied de l'Apennin, il arrive au Tanaro le 28 août et le traverse sur des ponts que le duc de Savoie venait de faire construire. Victor-Amédée s'était avancé lui-même à sa rencontre pour lui peindre le véritable état des choses et se concerter sur ce qui restait à faire. Il était temps d'arriver; de larges brèches avaient donné lieu à des attaques furieuses, et Turin était aux abois. Tous les yeux y étaient tournés sur la colline de Superga, où devaient paraître les signaux de secours. On les aperçut enfin le 4 septembre. Parvenus sur ces hauteurs, les deux princes, embrassant d'un coup d'œil la position de leurs ennemis, arrêtèrent aussitôt leur plan. Il fut convenu que l'armée, forte de 40,000 combattants, passerait le lendemain le Pô sur deux ponts, et qu'elle irait tourner les lignes et livrer bataille (*voy. EUGÈNE et ORLÉANS*). Le jour même de leur victoire, le duc de Savoie et le prince Eugène entrèrent dans Turin au son des cloches, au bruit du canon et aux acclamations d'un peuple ivre de joie. Ils allèrent descendre à l'église métropolitaine de St-Jean, où l'archevêque entonna le *Te Deum*. Victor-Amédée, reconnaissant la protection du ciel, fonda des solennités annuelles pour le jour de la Nativité de la Vierge, où ce grand triomphe avait été obtenu. B—P.

(1) Victor-Amédée, ayant à sa disposition un corps de troupes autrichiennes, joint à ses Piémontaises, pénétra dans le haut Dauphiné et faillit surprendre Briançon; mais le maréchal de Villars, qui lui était opposé, le força de rentrer en Piémont. Il rendit même sa retraite du Dauphiné aussi hasardeuse que l'avait été celle de Provence l'année d'auparavant, ce qui fit dire à Victor-Amédée qu'il était aisé d'entrer en France, mais qu'il était difficile d'en sortir. B—P.

en 1710, pénétrer dans le Dauphiné par la vallée de Barcelonnette, et il fut arrêté par le maréchal de Berwick. La campagne de 1711 se termina d'une manière tout aussi peu concluante; la Savoie fut envahie pendant l'été par les Autrichiens, et évacuée à l'approche de l'automne. Victor-Amédée ne faisait plus d'efforts pour seconder ses alliés. La reine d'Angleterre (Anne) voulut profiter, en 1712, de son mécontentement pour l'entraîner dans une paix séparée, et elle lui offrit le royaume de Sicile. Victor-Amédée, qui ambitionnait par-dessus tout le titre de roi, voulant devoir cette couronne au consentement de toutes les puissances, envoya ses ambassadeurs au congrès d'Utrecht. Le traité qui fut signé dans cette ville, le 11 janvier 1710, lui assura la restitution de la Savoie, des vallées de Pragères, d'Exiles et Fénestrelles, du château Dauphin et du comté de Nice; enfin Philippe V lui céda l'île et le royaume de Sicile, et il le reconnut pour son successeur, s'il ne laissait pas de descendants légitimes. Ces conventions furent confirmées par les traités de Madrid, du 10 juin, et d'Utrecht, du 13 août 1713 (1). Le 22 septembre de la même année, Victor-Amédée prit solennellement à Turin le titre de roi de Sicile, et donna celui de duc de Savoie à son fils aîné, Victor-Amédée, déjà prince de Piémont. L'amiral anglais Jennings le conduisit à Palerme, où il débarqua le 10 octobre, et où il fut couronné avec la nouvelle reine, le 24 décembre, par l'archevêque de Palerme. Cette acquisition était plus glorieuse pour la maison de Savoie qu'avantageuse à ses sujets; le transport de la cour dans une île lointaine avait causé une dépense très-considérable qui aggrava le fardeau des impositions sur le Piémont, au moment

où la paix devait faire espérer quelque adoucissement. Ensuite Victor-Amédée voulut maintenir la prérogative royale et les anciennes constitutions qui rendaient cette île presque indépendante de la cour de Rome; d'autre part, le clergé et les ordres religieux soutenaient les prétentions du pape. Victor-Amédée exila tous ceux qui ne voulurent pas se soumettre au tribunal ecclésiastique, qu'on nommait de la *Monarchie*, établi dès le temps du roi Roger. Clément XI abolit ce tribunal, fulmina des censures contre les agents du pouvoir souverain, et mit sous l'interdit plusieurs églises de Sicile. Plus de quatre cents ecclésiastiques se réfugièrent à Rome; les cours de Versailles et de Madrid, qui soutenaient Victor-Amédée, ne purent faire fléchir le pontife obstiné. Pendant que le nouveau roi luttait contre ces difficultés, il eut le malheur, le 22 juin 1715, de perdre, par la petite vérole, son fils aîné, nommé, comme lui, Victor-Amédée; et comme les devins l'avaient assuré qu'il guérirait, il tourna toute sa colère contre les médecins, qui avaient laissé perdre une vie que les astres voulaient conserver. Son second fils, Charles-Emmanuel, prit alors le titre de prince de Piémont. Cependant le cardinal Alberoni, ayant rendu à l'Espagne une vigueur inattendue, s'efforçait de recouvrer par les armes ou par des trahisons les parties de l'ancienne monarchie espagnole que le traité d'Utrecht avait ôtées à Philippe V. Au mois d'août 1717, sa flotte conquit la Sardaigne sur les impériaux. Dans l'hiver qui suivit, il négocia avec Victor-Amédée pour attaquer de concert le Milanais. Mais cette négociation n'avait d'autre but que d'endormir ce monarque dans une fausse confiance. Le 30 juin 1718, la flotte espagnole parut devant Palerme; cette ville fut obligée de se rendre immédiatement, le château ne tint pas longtemps; Catane et Messine furent prises ensuite. Victor-Amédée, hors d'état de défendre le royaume qui lui avait été donné, recourut à l'empereur et aux puissances maritimes. Le premier ne voulut point combattre pour l'avantage d'autrui; il demanda que la Sicile lui fût rendue pour être réunie au royaume de Naples, et il offrit seulement, en échange, à Victor-Amédée, ses prétentions sur la Sardaigne. Ce monarque fut obligé d'accepter cet échange désavantageux, et il entra dans la quadruple alliance contre l'Espagne, avec l'empereur, la France et l'Angleterre. Cependant il eut peu de part aux événements militaires; la Sicile, que ses généraux avaient perdue, fut recouvrée par ceux de l'empereur, et la disgrâce d'Alberoni ayant disposé Philippe V à la paix, il accepta le traité de Londres ou la quadruple alliance, par une déclaration faite à la Haye le 17 février 1720. Au mois d'août, l'île de Sardaigne fut consignée au roi Victor-Amédée par le prince d'Ottaiano, qui l'avait reçue des Espagnols au nom de l'empereur. En 1722, Victor-Amédée maria son fils unique à la princesse Palatine Anne-Christine de

(1) L'Angleterre mettait alors l'élévation de ce prince au rang de ses combinaisons politiques; elle consentait même à lui abandonner l'Espagne et les Indes si Philippe V préférait conserver ses droits à la couronne de France, pourvu toutefois que le duc se désistât des anciens Etats de sa famille. Louis XIV, alors maltraité par la fortune, voyant la monarchie espagnole près d'échapper à son petit-fils, n'était pas éloigné de consentir à ce dernier projet. Sur sa réponse, la reine Anne manda auprès d'elle le comte Maffei, l'un des ministres du duc de Savoie au congrès d'Utrecht, et lui promit de faire échoir à son maître la moitié de l'héritage de Charles-Quint. Elle fit plus, elle signa d'avance avec lui un traité de commerce entre l'Angleterre et l'Espagne. Ce traité devait être rendu public dès que Victor-Amédée aurait débarqué dans son nouveau royaume, où devait le transporter une flotte anglaise. Mais bientôt tout changea de face. La victoire abandonna les drapeaux des ennemis de la France; la division se mit parmi eux. Alors le ministre piémontais, voyant qu'il fallait renoncer à l'espoir brillant dont on avait flatté son maître, se récusait à demander pour lui la Sicile, dont il semblait que la reine d'Angleterre pouvait encore disposer. Anne saisit avec ardeur cette idée et s'engagea par écrit à procurer au duc de Savoie le dédommagement qu'il indiquait. Louis XIV eût mieux aimé voir Victor-Amédée roi de Lombardie aux dépens de l'Autriche. Enfin, au printemps de 1713 fut conclue la paix d'Utrecht, prélude du traité de Rastadt, qui mit fin, l'année suivante, aux longs et sanglants débats élevés pour la succession d'Espagne. Le duc de Savoie y gagna l'île de Sicile, à laquelle était attaché le titre de roi, objet de son ambition; et il fut remis en possession de tout ce que la France lui avait enlevé depuis dix ans. Toutes ces concessions étaient d'une grande importance pour sa maison. Son territoire fut considérablement agrandi du côté du Dauphiné et du côté de la Lombardie; et ce Montferrat, cause de tant de guerres, lui fut remis tout entier. Enfin, son droit éventuel à la couronne d'Espagne fut solennellement reconnu.

Sultzbach; et cette princesse étant morte le 12 mars suivant, il le remaria, en 1724, à Polixène-Christine de Hesse-Rheinsfeld. Le 23 mars de la même année, il perdit sa mère, qui était parvenue à l'âge de 80 ans. Les différends entre ce prince et la cour de Rome, qu'avait fait naître la juridiction pontificale en Sicile, ne furent accommodés qu'en 1727 par le marquis d'Ormea, le plus habile ministre du roi de Sardaigne. Du reste, ce monarque évitait de prendre part aux négociations qui pouvaient amener une nouvelle guerre. Se renfermant dans les soins de l'administration, il avait donné à ses Etats un corps de lois nouvelles; il avait fondé une université à Turin, et réformé en même temps toutes les écoles inférieures: il avait mis ses finances dans un ordre admirable, protégé le commerce et fait fleurir les arts, embelli sa capitale, et rendu inexpugnable, par d'immenses travaux, la forteresse de la Brunette (1), lorsqu'enfin, parvenu à l'âge de soixante-quatre ans, il exécuta, le 3 septembre 1730, un projet que l'on a cru formé dès longtemps. Il abdiqua, en faveur de son fils Charles-Emmanuel, la couronne qu'il avait portée avec tant de gloire. On a prétendu que cette abdication fut la suite des embarras où l'avait jeté sa politique flottante entre la France et l'Autriche, et que s'étant trop pressé de conclure des traités qu'il était de son intérêt de ne pas exécuter, il se trouva pris dans ses propres pièges, et ne put sortir de l'embarras où il s'était placé que par cette résolution désespérée. La fausseté de cette assertion a été établie depuis lors par des écrivains aussi graves que bien informés. Rien d'ailleurs de semblable ne se trouve indiqué dans les dépêches originales de Victor-Amédée à ses ministres à Paris, à Vienne et à Londres, à l'époque dont il s'agit. Trois souverains, dans un intervalle assez rapproché, avaient abdiqué la couronne: Christine, Casimir et Philippe V. Victor-Amédée, par imitation peut-être, ou par satiété du pouvoir, résolut aussi d'abdiquer cette couronne royale, objet depuis si longtemps de l'ambition de sa famille. Une autre résolution de sa part fut comme le prélude de celle-là. Veuf depuis quatre ans, il ne voulut ni rester sans compagnie, ni chercher une nouvelle épouse dans une maison souveraine. A l'imitation de Louis XIV,

que, malgré leur inimitié, il aimait à prendre pour modèle, il épousa secrètement la veuve du comte de St-Sébastien, fille d'honneur de la reine mère, qui avait été l'objet de ses premières inclinations. Cette dame avait été créée dame d'honneur de la princesse de Piémont, et logée près des appartements du roi. Remplie de finesse et de dextérité, elle prit alors sur lui un grand ascendant, et il l'épousa le 2 août, un mois avant son abdication. Elle était âgée de cinquante ans. Victor-Amédée, ayant appelé son fils, lui déclara son dessein d'abdiquer. Charles-Emmanuel, étonné, se jette à ses genoux et le conjure de changer de résolution; mais Victor est inébranlable; et ces témoignages de respect filial ne font que l'affermir dans son projet. Il a choisi pour modèle l'empereur Charles-Quint, et il veut que le même cérémonial soit observé pour son abdication. Le 3 septembre 1730, il mande au château de Rivoli le chevalier de l'Annonciade, les ministres, les présidents des cours souveraines et tous les grands, sans que personne, hors le prince de Piémont et le marquis del Borgo, soit informé de l'objet de cette convocation extraordinaire. L'assemblée formée, le roi prescrivit le silence, et le marquis del Borgo lit à haute voix l'acte par lequel Victor-Amédée renonce au trône et remet le pouvoir souverain à Charles-Emmanuel son fils unique, ordonnant à tous ses sujets de lui obéir. Cette déclaration était établie sur les mêmes motifs qu'avait allégués Charles-Quint: l'âge avancé, des indispositions, le désir de mettre un intervalle entre les sollicitudes du trône et la mort. Toute l'assemblée resta frappée d'étonnement; quelques-uns fondirent en larmes; car ce prince, redouté de tous ses sujets, était aimé de plusieurs. Après avoir déployé dans cette dernière scène de son règne l'air solennel et fier qui lui était naturel, il ne témoigna plus que de l'affabilité à tous ceux qui l'entouraient, parlant à tous les grands, et ne les entretenant que de la fidélité qu'ils devaient à leur nouveau roi. Passant ensuite dans l'appartement de la princesse de Piémont qu'il déclara reine, il lui présenta la comtesse de St-Sébastien: « Ma fille, lui dit-il, « je vous présente une dame qui veut bien se sacrifier pour moi. Je vous prie d'avoir des égards « pour elle et pour sa famille. » Il ne se réserva pour lui-même qu'un revenu de cinquante mille écus, et il donna le marquisat de Spino à la comtesse de St-Sébastien, qui en prit le nom. Il partit dès le 4 septembre pour la Savoie qu'il avait choisie pour sa retraite, n'ayant qu'un seul attelage, quatre valets de pied, un valet de chambre et deux cuisiniers. C'est assez, disait-il, pour un gentilhomme de province. Au moment de son départ, Charles-Emmanuel lui témoigna de nouveau le désir que son abdication ne fût pas absolue: « Mon fils, répondit Victor-Amédée, l'autorité suprême ne souffre aucun partage. Je « pourrais désapprouver ce que vous ferez, et

(1) On peut dire que dans l'art du gouvernement intérieur ce prince n'a pas été surpassé. Il avait hérité de sept millions de revenus, fruit de la sage administration de son père, et, tout en jetant les fondements d'une amélioration progressive, il doubla ce revenu. A la vérité, depuis une quarantaine d'années, l'Etat s'était agrandi d'un tiers, et la population s'était accrue dans une proportion plus grande encore. Il accorda aux fabriques de draps et aux perfectionnements des soies de grands encouragements, et fit venir à grands frais, surtout de la Hollande, des ouvriers qui portèrent l'industrie au plus haut degré dans ses Etats. Il fit composer un code de lois très-sages, qui reçut son nom; et il soumit la noblesse à l'égalité répartition des impôts (*voy. ORMEA*). Ses réglemens sur l'instruction publique ranimèrent l'amour des études solides. Quoiqu'il ne fût pas savant, il protégeait les sciences et les lettres; il aimait les artistes à conceptions hardies. Enfin, Victor-Amédée fonda à Turin le collège des Provinces, rétablit celui des Nobles et mit surtout beaucoup de soins à relever l'université. B—P.

« ce serait mal ; il vaut mieux n'y plus penser. » A son arrivée en Savoie, Victor-Amédée occupa d'abord la maison de campagne du marquis du Villars, à St-Alban, près de Chambéry. Le jeune roi se fit longtemps un devoir de lui rendre compte jour par jour des affaires du gouvernement ; il envoya même plus d'une fois ses ministres au delà des monts pour conférer avec lui, et prendre son avis ; mais cette respectueuse déférence eut bientôt un terme (*roy. ORMEA*). Charles-Emmanuel alla deux fois faire visite à son père. La seconde de ces visites fut courte ; il le trouva soucieux et embarrassé. Cependant il attribua ce changement aux suites d'une attaque d'apoplexie, essayée récemment par le vieillard. Il le quitta au bout de trois jours pour se rendre avec la reine aux eaux d'Evians, où il comptait passer quelques semaines. Victor, déjà fatigué du poids de son oisiveté, et à qui la marquise de Spino, femme pleine d'ambition, avait fait naître l'idée de se ressaisir du gouvernement, prend tout à coup la résolution de profiter de l'absence du jeune roi, pour le prévenir à Turin, et se remettre en possession du trône. Au moment où il allait partir furtivement, un jeune ecclésiastique appelé Michon, qui avait par hasard entendu une conversation entre le roi Victor et la marquise, était allé en toute diligence instruire le roi Charles à Evians. Le jeune monarque, une heure après l'avis reçu, monte à cheval, accompagné d'une suite peu nombreuse, traverse le petit St-Bernard, et arrive dans sa capitale le jour même où son père descendait au château de Rivoli. Victor entendit des hauteurs d'Avillane le canon qui annonçait l'arrivée de son fils, et il en fut vivement troublé. Le lendemain Charles-Emmanuel se rendit auprès de lui. Cette entrevue des deux rois fut embarrassée, et même un peu triste de part et d'autre. Victor-Amédée s'étant plaint que l'air de la Savoie était contraire à sa santé, son fils ordonna sur-le-champ que le château de Montcalier fût préparé pour le recevoir. Là toute la cour alla, par ordre du roi Charles, lui rendre ses hommages. Mais il fit en même temps observer toutes les actions et toutes les démarches de son père, et l'on reconnut bientôt qu'un dessein profond agissait celui-ci. On fut surtout frappé du changement qui s'était opéré dans les manières de la marquise de Spino. Lorsqu'elle alla voir la reine, elle prit un fauteuil pareil à celui de cette princesse. Victor, voulant connaître les dispositions des principaux de la cour, alla jusqu'à demander au ministre del Borgo l'acte de son abdication, le chargeant de notifier à son fils sa détermination de reprendre les rênes du gouvernement. Le ministre, plein de confusion et d'embarras, mais n'osant s'exposer par un refus aux emportements du vieux monarque, promit de lui rapporter cet acte le lendemain. Mais à peine fut-il parti, que Victor se repentit de s'être ainsi ouvert. A minuit, prenant tout à coup une dé-

termination nouvelle, il monte à cheval, suivi d'un seul domestique, et va se présenter à la porte de la citadelle qu'il veut se faire ouvrir. Le gouverneur, baron de St-Remi, refuse nettement de l'introduire. Trompé dans son attente, le prince retourne à Montcalier plein de dépit, au moment même où, sur la déclaration du marquis del Borgo, le roi assemble ses ministres et tous les grands. Tout est déclaré dans ce conseil, et il est décidé, d'une voix unanime, qu'il faut s'assurer de la personne de Victor-Amédée. Le roi, les larmes aux yeux, et d'une main tremblante, signe l'ordre que le marquis d'Ormea va mettre à exécution. Il est précédé par une compagnie de grenadiers que commande le comte de la Pérouse ; d'autres troupes investissent le château de Montcalier. On monte le grand escalier, on enfonce les portes, et l'on se saisit de tous les gens de service ; enfin on pénètre dans la chambre où le roi était au lit avec la marquise de Spino, qui s'élance demi-nue vers une porte pour s'échapper. On l'arrête, on la jette dans un carrosse qui prend au galop la route du château de Ceva, escorté par cinquante dragons. Tout ce bruit n'a pu éveiller le roi Victor, dont le sommeil était habituellement presque léthargique. Le chevalier de Solar s'empare de son épée qui se trouvait sur une table, pendant que le comte de la Pérouse, ouvrant les rideaux de son lit, et l'éveillant, non sans peine, lui déclare qu'il a ordre de l'arrêter, et lui présente cet ordre signé de la main de son fils. Le vieillard entre en fureur, apostrophe ceux qui l'entourent et refuse de s'abaisser. On l'enlève, on le porte enveloppé dans ses couvertures jusqu'au carrosse qui l'attendait dans la cour, et il y est jeté au milieu d'un groupe d'officiers et de soldats. A la vue de leur ancien maître tombé dans un tel abaissement, ceux-ci commençaient à murmurer, quand le comte de la Pérouse s'écrie : « De par le roi, « silence, sous peine de mort. » Les cris cessent ; on double le pas : Victor reconnaît dans la cour un des régiments de dragons qui s'était autrefois distingué sous ses yeux ; il veut le haranguer : un roulement des tambours couvre sa voix. Il est jeté non sans peine dans le carrosse, et les troupes, formant tout autour une espèce de bataillon carré, prennent lentement le chemin du château de Rivoli. Ce prince passa plusieurs mois dans cette espèce de prison, gardé très-rigoureusement. Les accès de colère auxquels il se livra les premiers jours faisant craindre qu'il n'attentât à sa vie, on ne laissait à sa portée rien qui pût le blesser, ou qui pût lui fournir les moyens d'écrire ; et ses gardes, ses domestiques eurent l'ordre de ne répondre à ses questions que par une profonde inclination de tête. Lorsqu'il devint un peu plus calme, la surveillance fut moins sévère ; et sur la demande qu'il en fit, on le reconduisit au château de Montcalier. Il finit par se résigner ; mais il resta silencieux et triste. On fit

tout pour adoucir l'amertume de sa situation; plusieurs personnes furent destinées à lui tenir compagnie, et on lui rendit la marquise de Spino. On lui fournit des livres, mais on ne lui communiquait aucune nouvelle; on ne lui permettait pas la lecture des gazettes. Toute sa curiosité, pendant les préludes de la guerre de 1733, se fixa sur l'établissement de l'infant don Philippe en Italie. Quand le chevalier Salmatoris, qui ne le quitta qu'à la mort, eut la permission de lui apprendre cet événement, il s'écria : « O ma « maison! ils ont signé ta perte. » Victor-Amédée ne revit jamais son fils. Il mourut à Montcalier, le 31 octobre 1732, dans de grands sentiments de piété. Sa femme s'enferma dans un couvent de religieuses à Carignan. Ce prince était réellement né pour gouverner. L'amour de son devoir, l'habitude et la facilité du travail lui rendaient cette tâche aisée. Sa passion dominante était de tout voir, de tout régler par lui-même, de tout faire céder à ses vues et à ses opinions; il voulait surtout, et c'était sa plus grande ambition, qu'on ne pût attribuer qu'à lui seul la bonne conduite des affaires, et le succès des entreprises les plus difficiles. Il avait reçu de la nature, au plus haut degré, l'amour de l'ordre et l'esprit de détail. Essentiellement économe, il mit longtemps l'économie à la mode dans toutes les classes de la nation. Une de ses maximes politiques était qu'il faut toujours s'efforcer de tirer quelque profit du mal qu'on ne peut empêcher. Très-exact à remplir ses devoirs, il exigeait de tout le monde la même ponctualité. Dans un voyage qu'il fit à Chambéry, il convoqua le sénat sous sa présidence; et s'étant aperçu de quelque négligence de la part de plusieurs sénateurs, il les destitua impitoyablement. D'une taille moyenne, mais svelte et bien prise, il avait un port libre et fier, une physionomie animée, et des traits prononcés. Il était sobre et simple dans ses habits. Comme la plupart des princes de son temps, il eut des maîtresses; mais il ne se laissa dominer par aucune d'elles. Plus habile politique que grand général, il n'a brillé à la guerre que par sa valeur personnelle; mais il sut toujours réparer, par les ruses et l'habileté de sa diplomatie, les suites de ses défaites; et après le règne le plus agité, après avoir vu tant de fois sa puissance dans le plus grand danger, il est resté dans l'histoire le plus grand prince de sa race, et celui qui a le plus efficacement contribué à son élévation. S. S-1.

VICTOR-AMÉDÉE III, roi de Sardaigne, fils de Charles-Emmanuel III, naquit à Turin, le 26 juin 1726, et de bonne heure charma le roi son père par la vivacité de son esprit et la facilité de ses études. Il s'énonçait et agissait avec grâce, manifestant du goût pour la belle littérature; mais en même temps il montrait une trop grande facilité de caractère et trop de bienveillance pour la médiocrité. Il fit, en 1743, sa première campagne à côté de son père, et figura aux batailles de

Coni et de Bassignana. Son penchant décidé pour le militaire fit croire qu'il aurait l'esprit guerrier de ses ancêtres. Ce jeune prince était aimé généralement, à cause de sa bonté et de son affabilité; mais le rôle de prince héréditaire n'en fut que plus difficile pour lui, sous un roi jaloux de son autorité. Victor-Amédée soutint ce rôle jusqu'à quarante-sept ans, sans s'écarter du moindre de ses devoirs. Son mariage avec l'infante d'Espagne, fille de Philippe V, eut lieu en vertu d'un des articles secrets du traité d'Aix-la-Chapelle. Il porta le titre de duc de Savoie jusqu'à son avènement au trône, où il monta le 20 février 1773. Religieux, tempérant, exempt de tout vice, le nouveau roi s'était montré constamment fils respectueux, bon père et bon époux. A peine eut-il saisi le sceptre, qu'il s'occupa de grandes innovations dans l'organisation de ses troupes. Vingt ans de paix avaient imprimé à l'armée piémontaise un aspect presque gothique et des usages qui ne convenaient plus à la tactique nouvelle. Impatient de mettre ses plans à exécution, Victor-Amédée donna, en 1776, une nouvelle organisation à ses troupes; et après treize ans d'épreuve, il la changea une seconde fois, en 1786. Toutefois, cette armée, qu'on pouvait porter aisément à 45,000 hommes en temps de guerre, n'avait encore ni règles de discipline fixes, ni principes de tactique, ni habitude des grands mouvements stratégiques. L'Europe jouissait, il est vrai, d'une tranquillité parfaite; et tout annonçait à Victor-Amédée un règne aussi paisible. Voulant mettre à profit cet heureux calme et consacrer son règne à des établissements utiles, il éleva la forteresse de St-Victor de Tortone, sur les fondements jetés par Charles-Quint; il acheva la citadelle d'Alexandrie, érigea une académie royale des sciences, l'académie de sculpture et de peinture; fit bâtir l'observatoire de Turin, éclairer avec magnificence les rues de cette capitale, et établit hors de son enceinte, sous le nom de *Cénotaphes*, des sépultures publiques. La ville de Nice, dont il répara et creusa le port, doubla, par ses soins, d'étendue et de population, de même que Carouge, aux portes de Genève. Fonder ainsi aux deux extrémités de ses Etats deux villes nouvelles, deux colonies florissantes, était un dessein qui flattait singulièrement l'amour-propre de ce prince. A Chambéry, il fit relever l'ancien palais ducal et bâtir un théâtre. Il embellit les bains d'Aix, éleva à grands frais des digues pour retenir dans leurs lits l'Arve et le Rhône, et abolit les péages dans toute la Savoie. Cette province, berceau de sa famille, fixait particulièrement son attention. Il y fit un voyage en 1775, avec la reine et ses enfants, à l'occasion du mariage du prince de Piémont, héritier du trône. Il venait de marier deux de ses filles aux frères de Louis XVI, et le prince de Piémont à une sœur de ce monarque. Victor-Amédée, en visitant le plus ancien patrimoine de sa famille,

entendit retentir autour de lui les bénédictions des peuples, et en fut vivement ému. En Piémont les cœurs étaient moins ouverts aux sentiments affectueux. On n'y vit pas sans peine Victor-Amédée se jeter sans réserve dans les bras d'une puissance qui tant de fois avait mis sa maison au bord du précipice. On y disait hautement que les sommes prodiguées en Savoie et à Nice ne feraient, en cas de rupture, qu'exciter davantage les Français à s'en rendre maîtres; que ce qu'on y semait serait moissonné par d'autres mains. On blâmait aussi les profusions du roi : il ne restait rien, disait-on, de l'épargne laissée par son père. Deux millions de dot, donnés par la France à la princesse de Piémont, n'avaient pas suffi pour les frais de noces ! Le roi y avait ajouté deux autres millions, prix de la vente de l'hôtel des Célestins, à Lyon, qui était une ancienne propriété de la maison de Savoie. A ces murmures, à ces conjectures sinistres, l'histoire doit opposer des faits honorables. Victor-Amédée n'avait fait peser sur son peuple aucun nouvel impôt onéreux; ses billets d'Etat circulaient au pair, non-seulement en Piémont, mais en Savoie, où leur cours n'était point obligatoire : on les prenait même pour comptant à Lyon, qui tirait du Piémont les soies nécessaires à ses manufactures. En un mot, le crédit du gouvernement sarde était resté intact; et jamais l'agriculture et le commerce n'avaient déployé autant d'activité en Piémont, à Nice et en Savoie. Ainsi ce ne furent point les fautes de Victor-Amédée qui ébranlèrent son trône; ce fut une commotion étrangère; ce fut une fatalité qu'il ne lui était guère possible de prévoir ni de conjurer. A peine la révolution française eut-elle éclaté, que l'un des frères de Louis XVI, fuyant devant les fureurs populaires, vint avec son épouse se réfugier à la cour de Turin. Ce prince fut bientôt suivi de ses enfants, de son frère et d'un grand nombre de gentilshommes français. Victor-Amédée détestait les principes et surtout les premiers résultats de cette révolution. Il refusa de recevoir pour ambassadeur de Sémonville, qui lui fut envoyé par ses premiers moteurs, et se voyant bientôt menacé, il fit passer des renforts en Savoie et à Nice. Quand il vit la révolution devenir dangereuse et menaçante pour ses provinces limitrophes, il y fit passer, au printemps de 1792, de nouvelles troupes, mais en trop petit nombre pour résister à une agression, et trop nombreuses pour ne pas annoncer des desseins hostiles. Cependant ni Victor-Amédée ni les autres rois qui devaient se coaliser n'étaient prêts à soutenir la guerre; et déjà ils allaient être prévenus par leurs ennemis. Vers la fin de septembre, la Savoie et le comté de Nice furent envahis, et la ville d'Oneille sacragée. La retraite des troupes sardes fut précipitée et même honteuse. Le roi en fut navré de douleur. Il venait, dans l'espace d'un mois, de perdre un quart de ses Etats. Au-

cun traité ne lui promettait l'assistance de l'Autriche ni les subsides de l'Angleterre. Forcé de mendier les secours de ces deux puissances, il se trouvait à leur merci, avec un trésor vide et des troupes découragées. Les parties de son territoire occupées étaient tellement atteintes de la contagion révolutionnaire, qu'elles sollicitèrent leur réunion à la France, et qu' aussitôt la nouvelle république française se vit accrue de deux départements. Déterminé à sauver à tout prix ce qui lui restait de ses Etats, Victor-Amédée se borna d'abord à défendre les montagnes, et pressa vivement l'Autriche de venir à son secours; mais il trouva cette puissance froide et parcimonieuse. Il ne put en obtenir qu'un corps auxiliaire de 6,000 hommes. N'ayant, par suite d'une paix de quarante-quatre ans non interrompue, ni soldats ni officiers expérimentés, il se vit forcé de confier la direction de ses forces à des généraux autrichiens, qui en eurent à peu près la disposition absolue. D'un autre côté, l'Angleterre se bornait à lui promettre un subside annuel de deux cent mille livres sterling pendant la durée de la guerre, et sous la condition d'une augmentation dans son armée. Voyant qu'il lui fallait tirer de son propre fonds ses moyens de défense, Victor-Emmanuel se hâta de mettre toute son armée sur le pied de guerre. Il leva de nouveaux régiments suisses, porta son artillerie à 5,000 hommes, et ajouta à ses troupes légères plus de 3,000 partisans. Il forma de tous ces éléments une force nationale de 60,000 hommes, qu'animait un excellent esprit. On rétablit, dans les Hautes-Alpes, une partie des retranchements élevés dans la guerre de 1743. Jamais d'ailleurs les forteresses du Piémont n'avaient été si bien pourvues. L'arsenal de Turin paraissait inépuisable. Enfin, au commencement de 1793, Victor-Amédée put contempler avec quelque sécurité la réunion de ses moyens de résistance. Le mauvais résultat de l'expédition française dirigée contre l'île de Sardaigne lui parut d'un heureux augure. Les circonstances générales ne le favorisaient pas moins. La mort de Louis XVI venait de soulever la majeure partie de l'Europe; et, la convention nationale se hâtant de proclamer l'indépendance des peuples, l'Angleterre, l'Espagne, Naples, la Hollande et l'Allemagne allaient unir leurs armes à la Prusse et à l'Autriche, pour repousser une telle provocation. Encouragé par cette coalition, en apparence si redoutable, Victor-Amédée résolut d'agir offensivement. Déjà les troupes sardes s'étaient signalées par une résistance brillante dans plusieurs occasions, surtout à Raus et à Lauthion, où les généraux français Brunet et Serurier avaient été repoussés. Mais le plan offensif pour reconquérir à la fois le duché de Savoie et le comté de Nice ne répondit pas à l'heureux début de la campagne. Le général en chef autrichien, baron de Vins, ne se mit en mouvement qu'au mois d'août. *Nice ou Su-*

perga (1), c'est-à-dire la *Victoire ou la mort* ! s'écria, en partant pour l'armée, Victor-Amédée, encore rempli d'ardeur malgré les glaces de l'âge. Mais il lui manquait le talent militaire et l'énergie politique de ses ancêtres. A la merci des généraux autrichiens qui dirigeaient la guerre du Piémont, il les vit avec douleur laisser triompher en définitive, de même qu'en Flandre et sur le Rhin, les armes de la nouvelle république. Les invasions en Savoie et dans le comté de Nice n'étant ni soutenues ni poussées avec vigueur, Lyon et Toulon retombèrent sous le joug du pouvoir révolutionnaire ; et déjà Victor-Amédée dut se repentir de s'être abandonné trop aveuglément aux vues d'un général aussi présomptueux que le baron de Vins. On ne pouvait douter, d'après des avis certains, que les Français n'eussent le projet de prendre à leur tour l'offensive pour s'introduire en Piémont, par les montagnes de Nice et par les sources du Tanaro. En tournant les positions que Victor-Amédée défendait depuis deux ans, ils pouvaient faire tomber en un instant des moyens de résistance que le vain appui de la neutralité de Gènes rendait tout à fait illusoire. Au lieu de parer à ce danger pressant, on trouva plus commode à Turin de se reposer sur cette neutralité et sur la ligne de Savourges qui, garnie par 7,000 hommes, embrassait le bassin de Tende. Le 6 avril 1794, une attaque générale eut lieu de la part des Français sur tout le front de la ligne, et d'innombrables coups de canon se firent entendre. Ce bruit n'avait pour objet que de masquer un grand mouvement qui s'exécutait en arrière, le long du bord de la mer, dans la direction de Gènes. La plus grande partie de l'armée française prit à gauche, vers le pont de Novi, par lequel on entre dans la vallée du Tanaro, et de celle-ci dans le cœur du Piémont. Ces nouvelles répandirent bientôt l'effroi dans Turin : déjà même, à la suite des premières attaques, toute la vallée du Tanaro venait d'être abandonnée par les Austro-Sardes, qui s'étaient repliés sous le fort de Ceva. La reddition de Savourges, qui ouvrit ses portes à la première sommation, vint augmenter la terreur. 100,000 Français couvraient déjà les sommités des montagnes ; car en même temps qu'ils s'étaient emparés du col de Tende et des vallées du Tanaro, ils avaient occupé la plupart des cols des Alpes occidentales. La position retranchée du petit St-Bernard venait d'être enlevée de même que celle du mont Cenis et du fort de Mirabouc, au sommet de la vallée de Luzerne. Leur armée principale, forte de 40,000 hommes qui, de la vallée du Tanaro, menaçaient le Montferrat et l'Albesan, recevait chaque jour des renforts. Les Austro-Sardes n'avaient à lui opposer que 25,000 hommes, postés entre Ceva et Demont, mais qui furent renforcés par 10,000 Autrichiens. A cette activité des Fran-

çais pour se rendre maîtres de toutes les sommités, succéda une immobilité subite. On pensa qu'ils attendaient, pour se précipiter dans la plaine, le signal des traîtres, leurs affiliés en Piémont, déconcertés par la fermeté de la cour de Turin, qui fit passer par les armes les deux commandants des forts de Savourges et de Mirabouc. La nouvelle de la chute de Robespierre vint tout éclaircir : le coup fatal qui menaçait le Piémont resta suspendu. Les Français, à la suite de quelques actions sans résultat, quoique assez vives, se bornèrent à éloigner les Austro-Sardes de Savone, et à s'assurer la possession de toutes les avenues de Nice, de Savone et de Gènes. Des neiges précoces forcèrent les deux partis à prendre leur quartier d'hiver de bonne heure. Quoique Victor-Amédée fût dans une position plus resserrée que celle de l'année précédente, il dut se féliciter d'avoir vu l'ennemi obligé de se retirer malgré la supériorité de ses forces et sans avoir pu se rendre maître d'aucune de ses places fortes. Après trois ans de guerre, le Piémont se trouvait encore intact ; mais les principales causes de cet avantage n'étaient dues qu'à l'indécision des généraux français, à la chute de Robespierre et à la découverte de quelques complots intérieurs. La secte révolutionnaire avait des affiliés en Piémont, dans toutes les classes de la société, à l'exception des paysans et des soldats, dont les sentiments affectueux pour la personne du roi étaient hors de doute. C'était dans la classe moyenne et même parmi la noblesse que Victor-Amédée trouvait le plus de censeurs et de mécontents : et c'était surtout pour défendre les biens et les prérogatives de cette classe d'hommes ingrats et pervers qu'il avait donné aux nobles et aux riches l'exemple des privations personnelles, en envoyant sa vaisselle à la monnaie, en faisant fermer son théâtre et en vendant ses équipages de chasse. Il n'avait épargné à l'armée ni sa personne ni ses fils ; et, pendant qu'il exposait sa tête vénérable aux hasards de la guerre, les princesses ses brus, ensevelies dans une profonde retraite, n'avaient cessé d'invoquer le ciel pour le salut de l'Etat par des prières et des bonnes œuvres. Mais le danger devenait chaque jour plus pressant ; et la cour de Vienne elle-même tremblait de voir le Milanais envahi. Alors elle envoya quelques renforts, mais que ses généraux inhabiles ne surent pas employer. Ils n'obtinrent, après un assez brillant début, en 1795, à la tête de 65,000 hommes, que des succès partiels et insignifiants ; et pourtant leurs forces surpassaient d'un tiers celles des Français. La campagne allait se prolonger ainsi dans de petits faits d'armes ou dans une entière immobilité, quand, le 24 novembre, le général Schérer, dont l'armée s'était augmentée de toutes les forces dirigées auparavant contre l'Espagne, prit l'offensive sur toute la ligne, et gagna sur le baron de Vins la bataille de Loano. Satisfait d'a-

(1) Tombes royales des rois de Sardaigne.

voir rétabli ses communications avec Gênes, Schérer prit ses quartiers d'hiver dans la vallée du Tanaro et dans la haute Bormida, reportant ainsi son armée dans la même position qu'elle occupait à l'ouverture de la campagne. Si en France on le blâma de n'avoir pas usé plus complètement de la victoire, le baron de Vins fut blâmé plus vivement encore, et avec plus de raison, pour avoir terminé par une défaite et une retraite honteuse une campagne qui avait donné tant d'espérances. Ainsi tout espoir d'être sauvé par l'Autriche fut perdu; et l'esprit public déclina sensiblement à Turin. On y soutenait ouvertement que le roi n'avait plus qu'à suivre l'exemple donné par l'Espagne, la Toscane et la Prusse, qui venaient de conclure avec la république française leur paix séparée. Cette opinion fut exprimée même en présence du roi, et il y eut dès lors dans son conseil, comme dans tous les autres cabinets, le parti de la paix et le parti de la guerre. Le premier s'appuyait sur quelques ouvertures faites par le ministre français à Gênes (1), mais qui n'étaient pas susceptibles d'une négociation sérieuse. Le parti de la guerre l'ayant emporté, on conclut qu'il valait mieux, comme dit Machiavel, céder à la force qu'à la peur de la force. On venait d'ailleurs d'être informé à fond des desseins de la France, résolue de frapper cette année, en Italie, un coup décisif. Le roi, en conséquence, fit partir pour Vienne le baron de Latour et le marquis de Saint-Marsan, chargés de déclarer à l'empereur qu'il se verrait obligé de prêter l'oreille aux ouvertures de l'ennemi commun, si les alliés ne venaient pas à son secours avec des moyens proportionnés à l'imminence du danger. Le roi ne négligea pas de solliciter l'assistance des petites puissances de l'Italie, les pressant de concourir à la défense commune, au moins par quelques subsides. Le pape promit, mais n'eut le temps de rien effectuer. Le roi de Naples annonça 20,000 hommes, et il n'envoya que 2,000 chevaux : mais de grands renforts arrivèrent d'Allemagne; et le général de Vins fut remplacé par le baron de Beaulieu, dont la réputation militaire était mieux établie. Le nouveau général et le baron de Colli, commandant les troupes piémontaises, se concertèrent et formèrent le projet de couper la ligne de l'ennemi sur le point de Savone. Mais ce projet fut bientôt déconcerté par l'impétuosité du nouveau chef de l'armée française. C'était Bonaparte qui, prenant lui-même l'offensive, força le passage des Apennins, après plusieurs combats; sépara les Autrichiens des Sardes, et poussant ces derniers l'épée dans les reins, sur la route de Ceva et de Mondovì, arriva aux portes de Cherasco, et vint menacer Turin. Cette incroyable célérité porta dans la capitale la consternation et l'effroi. Dans ce moment de désordre et de confusion, Cherasco, avec 2,000 hommes

de garnison, soutenus au dehors par différents corps d'armée, et offrant un point important de ralliement et de résistance, ouvrit ses portes sans coup férir. Beaulieu, qui venait en toute hâte pour réparer l'énorme faute de s'être séparé de son allié, rebroussa chemin, abandonnant le Piémont à lui-même. On ne peut pas douter que, dans cette occasion, l'évacuation précipitée de Cherasco n'ait été préparée par les partisans de la paix ou les adhérents secrets de la France. Le roi, voyant l'abattement général, et circonvenu d'ailleurs par des conseils perfides, enjoignit au chef de son armée de se replier sous les murs de Turin; et il envoya proposer au général Bonaparte une suspension d'armes. Il ne pouvait l'obtenir qu'en mettant sa couronne à la merci de la France révolutionnaire. C'était oublier entièrement l'exemple de ses aïeux, qui, dans des guerres les plus malheureuses, avaient évité soigneusement de se placer sous le joug de la France ou de l'Autriche. D'ailleurs rien n'était encore désespéré. Pas une forteresse n'était au pouvoir de l'armée française. Elle ne venait de pénétrer en Piémont que par un étroit défilé, elle manquait de grosse artillerie; et cette première invasion n'était véritablement qu'une surprise. Si, ralliant ses troupes et armant sa capitale, le roi, secondé par les princes ses fils, se fût replié en hâte vers le Tessin, donnant partout le signal de la résistance, nul doute que la masse de la nation piémontaise ne se fût armée pour la patrie; et quel exemple eût été pour le reste de l'Italie ! En admettant même que le Piémont eût été occupé, le roi, tôt ou tard, l'aurait recouvré à l'aide de ses alliés et de son peuple fidèle (1). Il oublia trop promptement qu'il avait souvent répété, à son départ de Turin pour se rendre à l'armée de Nice, en 1793, qu'il s'ensevelirait plutôt, comme Priam, sous les ruines de son palais, que de conclure aucun traité avec les révolutionnaires. Mais la crise était trop forte pour Victor-Amédée. Il céda à des conseils pusillanimes et qui devaient le perdre. La suspension d'hostilités ne fut obtenue qu'en livrant à Bonaparte, pour places de sûreté, Coni et Tortone. Dès le lendemain, ce général, certain d'avoir désarmé le Piémont, se mit à la poursuite des Autrichiens. A compter de l'armistice, Victor-Amédée, environné de troupes françaises dans sa capitale, fut en butte à toutes les rigueurs, à toutes les violences du directoire de la république française; et ce gouvernement nouveau lui imposa des lois plus dures, des conditions plus sévères que jamais prince de la maison de Savoie n'en avait subi, dans aucun temps, de la part des rois de France. Le cœur de Victor-Amédée en fut navré de tristesse; et ses peuples parta-

(1) Notamment en 1799, époque où sa présence eût déjoué les projets de l'Autriche sur le Piémont et prévenu peut-être les fatales conséquences du mécontentement de la Russie, qui voulait rétablir le roi de Sardaigne et qui en avait donné l'ordre à son général en chef Souwarow (voy. ce nom).

(1) M. Villar.

gèrent sa douleur. On était consterné ; on gémissait du présent, on tremblait pour l'avenir. Ce malheureux prince ne survécut que six mois à cette funeste capitulation. La fin de sa vie fut troublée par des réformes affligeantes, par de cruels embarras de finances ; et les derniers jours d'un règne si longtemps prospère s'écoulèrent dans les larmes et les humiliations de tous les genres. Frappé d'une attaque d'apoplexie à Montcalier, le 15 octobre 1796, il mourut le lendemain, sans avoir repris connaissance, et fut enterré à Superga, où reposaient ses ancêtres. Ce prince, qui n'eut jamais ni maîtresse ni favoris, vécut toujours dans une union parfaite avec la reine son épouse. Il survécut de plusieurs années à cette princesse, et composa l'épithaphe qui devait être gravée sur son tombeau. Il eut d'elle cinq fils et quatre filles, savoir : Charles-Emmanuel, prince de Piémont, qui lui succéda (*voy. ce nom*) ; Victor-Emmanuel V, duc d'Aoste, dont l'article suit ; Charles-Félix ; enfin le duc de Montferrat et le comte de Maurienne. B—P.

VICTOR-EMMANUEL 1^{er}, II, III et IV. *Voyez* SAVOIE.

VICTOR-EMMANUEL V (GASTON-JEAN-NÉPOMUCÈNE), roi de Sardaigne, fils puîné de Victor-Amédée III, et de Marie-Antoinette-Ferdinande, infante d'Espagne, né le 24 juillet 1759, reçut en naissant le nom de duc d'Aoste. Ce prince eut une jeunesse grave, montra de bonne heure un penchant décidé pour les armes, et fut promu, dès 1780, au grade de capitaine général. Ce fut lui qui commanda toujours les camps d'exercice que le roi formait assez souvent, surtout vers la fin de son règne. Le prince de Piémont, héritier de la couronne, qui s'était uni à la sœur de Louis XVI, n'ayant point d'enfant, le roi songea à marier le duc d'Aoste. La main de Marie-Thérèse d'Autriche, fille de l'archiduc Ferdinand, gouverneur du Milanais, fut obtenue ; et le second fils de Victor-Amédée épousa cette princesse le 21 avril 1789. Tout prospérait dans la monarchie piémontaise, et le vieux monarque semblait devoir finir sa carrière dans une profonde paix, lorsque la révolution française vint troubler le repos de tous les Etats. Le duc d'Aoste se prononça fortement contre les novateurs ; et placé à la tête des troupes sardes, il dirigea leurs premiers efforts contre les Français, en 1792. Lorsqu'il fut question l'année suivante de reprendre la Savoie et le comté de Nice, il fut mis à la tête du corps d'armée qui, de concert avec la division du major général autrichien Strasoldo, devait agir sur le Var, dans la direction de Nice, tandis que le duc de Montferrat pénétrerait en Savoie, par la vallée d'Aoste et par le Mont-Cenis. A la première apparition du duc d'Aoste, tout plia devant lui. Dirigeant en personne l'attaque du village de Gillette, il passa le col de Vial, côtoya les limites orientales de la Provence, enleva les postes de Delterre et de Boyon, et se présenta

aux bouches du Var. Mais il ne fut pas soutenu par de fortes réserves, comme il l'avait demandé. Cependant il venait de battre les Français à Gandola, et, coupant leur aile droite, il était sur le point de reprendre Nice ; mais le comte de St-André, qui devait s'emparer du poste d'Utele, fut repoussé, et cet échec mit le duc d'Aoste dans la nécessité d'opérer sa retraite. C'étaient surtout les lenteurs du général autrichien de Vins qui avaient donné le temps aux républicains de se rallier et d'opposer une résistance à laquelle on ne s'était pas attendu. Dès lors les hostilités dans les Alpes-Maritimes reprirent le caractère qu'elles avaient eu précédemment, celui d'une guerre de chicane. L'offensive n'eut pas plus de succès en Savoie ; et l'on vit ainsi s'évanouir tous les projets d'une campagne qui pouvait être décisive par les moyens extraordinaires qu'avait réunis le roi de Sardaigne, et par la détresse où se trouvaient les républicains français attaqués à la fois sur tous les points et par toutes les puissances. La campagne de 1794 fut encore plus fâcheuse, puisque les Français furent sur le point de pénétrer en Piémont, par la vallée du Tanaro, et le duc d'Aoste y eut d'autant moins d'occasions de signaler son courage que les généraux autrichiens réglèrent seuls les opérations. Cependant vers le mois d'août 1795, le baron de Vins engagea ce prince à tenter une diversion au mont Genève, pour empêcher les troupes françaises de refluer contre lui du côté de Savone. Quoique bien combinée, cette attaque encore tardive n'eut aucun succès. Le 24 novembre, le général Schérer gagna sur le baron de Vins la bataille de Loano, où les troupes piémontaises seules ne furent point entamées. Déjà le faisceau de la coalition européenne était rompu par la défection de l'Espagne, de la Prusse et de la Toscane. Mais Victor-Amédée restait inébranlable dans son alliance avec l'Autriche. Des renforts considérables allaient lui arriver d'Allemagne. On était même convenu à la cour de Turin de rejeter le système funeste des cordons, et enfin d'agir en masse. Mais l'invasion subite de Bonaparte vint tout déconcerter. Par une suite de mouvements rapides et d'actions aussi heureuses que bien combinées, franchissant les Apennins, ce général sépara les Austro-Sardes, inonda la plaine, et vint aux portes de Turin dicter à Victor-Amédée les conditions d'une paix désastreuse. En vain le duc d'Aoste opina fortement dans le conseil pour la continuation de la guerre. Six mois plus tard, Victor-Amédée descendit au tombeau, légua sa couronne mutilée et brisée au prince de Piémont, qui, le 16 octobre 1796, prit le nom de Charles-Emmanuel IV (*voy. ce nom*). Subjugué, opprimé par la France, le nouveau roi concourut forcément à la conquête du reste de l'Italie par les Français ; mais vers la fin de 1798, et à la veille d'une nouvelle guerre, ceux-ci résolurent de le dépouiller entièrement

et de le forcer d'abdiquer. C'était moins le roi qu'ils redoutaient que son frère le duc d'Aoste ; ce prince ayant toujours été représenté comme opposé à la paix, et nourrissant une haine implacable contre la France républicaine. Ils le croyaient même capable de tenter quelque grande entreprise. L'ordre d'arrêter le roi avec toute sa famille, s'il se refusait à souscrire son abdication, venait d'être donné. Le général Clausel, chargé par le général en chef Joubert de cette mission délicate, voulut d'abord s'assurer de la personne du duc d'Aoste, mais sur les représentations du roi et de la reine il n'insista plus ; il exigea seulement que le duc souscrivît lui-même l'abdication de son frère ; ce que le prince fit en ces termes : « Je garantis que je ne porterai aucun « empêchement au présent acte. » Dès lors le roi et sa famille furent libres de se retirer en Sardaigne. Dans l'intervalle, le gouvernement français avait décidé que le roi, le duc d'Aoste et les autres princes ses frères seraient conduits prisonniers en France ; mais quand cet ordre arriva, déjà toute la famille royale était aux portes de Parme. De là le roi et les princes se dirigèrent sur Florence, où le grand-duc leur fit l'accueil que réclamaient à la fois leur rang et leurs malheurs. Au commencement de 1799, Victor-Emmanuel partit de Livourne pour la Sardaigne avec ses frères, et il arriva le 3 mars en vue de Cagliari. Là il fit une protestation publique contre les violences qui l'avaient contraint d'abandonner ses Etats du continent. Le gouvernement français, irrité d'avoir laissé échapper de pareils otages, présenta, dans une espèce de manifeste, le duc d'Aoste comme un autre Vieux de la montagne, n'ayant pas cessé d'ordonner l'assassinat des Français à des bandes de sicaires qu'il dirigeait. En 1799, les Austro-Russes s'étant emparés du Piémont, le duc d'Aoste quitta l'île de Sardaigne et vint en Italie avec le roi son frère, qui se flattait de rentrer à Turin ; mais il en fut autrement ; l'Autriche fit occuper le Piémont en son nom. Devenu ainsi le jouet d'une politique ambitieuse, Charles-Emmanuel, dégoûté du monde, abdiqua, en 1802, le trône de Sardaigne, où fut appelé le duc d'Aoste, sous le nom de Victor-Emmanuel V. Ce prince, qui avait habité successivement Florence, Rome et Naples, resta dans ce royaume, et ne vint habiter la Sardaigne qu'au mois de février 1806. Il fit alors éclater, dans l'étroite sphère de ses Etats, cet esprit d'humanité et de justice inhérent aux princes de sa race. Il affectionnait singulièrement l'île de Sardaigne, et pendant tout le temps de sa résidence, il ne cessa d'y perfectionner l'administration et d'améliorer le sort du peuple. De nombreux édits y régularisèrent la police et assurèrent l'ordre et la tranquillité. Un conseil suprême de révision et une commission d'amortissement pour l'extinction des dettes de l'Etat furent créés. La culture des oliviers, des mû-

riers, celle des prairies artificielles furent encouragées. L'île fut divisée en quinze départements à la tête de chacun desquels le roi mit un préfet. Victor-Emmanuel, suivant ses anciens goûts, mit beaucoup d'importance à se créer une armée : il forma six régiments de cavalerie et quinze régiments d'infanterie provinciale, donnant également des soins à la marine, pour laquelle il fit de nouveaux règlements. Mais ces essais d'améliorations n'eurent pas tout le succès qu'il en espérait. En perdant le Piémont, ce prince avait perdu la meilleure partie de ses revenus, et l'île de Sardaigne offrait peu de ressources. Quoique sa neutralité eût été reconnue, le renouvellement de la guerre entre l'Angleterre et la France le plaça dans des inquiétudes continuelles. Ne pouvant se soutenir que par les subsides de l'Angleterre, Victor-Emmanuel mit toute sa politique à conserver son indépendance ; avec un petit nombre de soldats, il se maintint dans son île, tandis que les trônes les plus élevés s'écroulaient devant les armées de Napoléon. Mais tout à coup cet homme extraordinaire vint offrir, par sa chute, un des plus grands exemples des vicissitudes de la fortune. Les rois ligués et victorieux jugèrent qu'ils ne pouvaient rétablir l'ordre en Europe que sur les anciennes bases ; et, par le traité de Paris, Victor-Emmanuel recouvra une partie de la Savoie, le comté de Nice, le Montferrat, le Piémont, et toute cette partie de la Lombardie qu'avaient acquise Victor-Amédée II et son fils Charles-Emmanuel. Laissant la reine en Sardaigne avec le titre de régente, ce prince vint dans ses Etats de terre ferme, et fit sa rentrée à Turin, le 20 mai 1814. La restauration inattendue de la monarchie piémontaise flatta le juste orgueil de la nation, et combla ses vœux. A l'arrivée de son roi le plus vif enthousiasme se manifesta. Victor-Emmanuel retrouvait plus que l'héritage de ses pères ; à peine eut-il repassé les monts, que le congrès de Vienne lui donna le pays de Gènes. Ce prince marqua son rétablissement par des actes d'une véritable restauration politique. Il reconnut les dettes abolies par les gouvernements révolutionnaires, et restitua les biens et les rentes aux corporations. Sa sollicitude se tourna ensuite vers ceux de ses sujets qui l'avaient suivi dans son exil, après avoir combattu pour sa couronne. Un édit fixa l'indemnité qu'obtinrent tous les émigrés dépouillés dans le comté de Nice et la Savoie, et la plupart des emplois furent confiés à des hommes restés fidèles ; du reste, le gouvernement fut rétabli sur ses anciennes bases. Il n'y eut d'exception que pour le pays de Gènes, où le roi se réserva de faire des modifications assorties aux mœurs et aux besoins d'un peuple que des concessions importantes, en matière de commerce, ne pouvaient consoler de la perte de son indépendance. Une armée toute nouvelle fut organisée ; les places, le matériel de l'artillerie

qui avaient disparu, furent successivement recréés sans nouveaux impôts et sans emprunt. Ainsi Turin, naguère siège d'une préfecture française, et le royaume de Piémont, depuis quinze ans effacé de la carte de l'Europe, reparurent avec leur ancienne splendeur, leurs institutions, leur culte, leur noblesse, leur armée, leurs finances, leur administration. Quatre millions et demi d'habitants, sur un sol généralement fertile où la grande propriété avait conservé son influence, formaient la base de la puissance piémontaise. Turin fut embelli, agrandi; et de superbes routes s'ouvrirent dans toutes les directions. Enfin, le monarque, qui avait pris franchement la morale pour base de son gouvernement, s'était déclaré le restaurateur des droits nationaux, le chef de sa noblesse et le père de ses peuples. Il plaça, il est vrai, de préférence, auprès de lui, tous ses anciens serviteurs; mais en bon roi il accueillit tous ceux que les circonstances ou même leur penchant avaient jeté dans le parti révolutionnaire, et qui semblaient revenir de bonne foi. Si son pouvoir resta absolu, comme celui de ses pères, sa justice n'en fut pas moins éclairée, ni son administration moins paternelle. Sous les rapports politiques, son cabinet avait recommencé son existence par des contestations avec l'Autriche, et le voisinage de cette puissance lui semblait déjà plus importun que celui de la France. Mais tout à coup l'Europe retomba dans ses anciennes agitations. Napoléon, de retour de l'île d'Elbe, s'était remis à la tête de la nation française, et déjà il menaçait la tranquillité de tous les Etats. Les troupes sardes, se combinant aussitôt avec les Autrichiens, prirent l'offensive vers Chambéry et Grenoble. Le même mouvement qui renversa bientôt Murat et Napoléon reporta les rois de France et de Naples sur leurs trônes, et raffermir sur le sien Victor-Emmanuel. La France lui rendit par le second traité de Paris la partie de la Savoie qu'elle avait conservée par celui de 1814. Ses droits de protection sur la principauté de Monaco furent aussi transférés à Victor-Emmanuel. Deux cent mille âmes rentrèrent ainsi sous la puissance sarde, et tout marcha bientôt dans cette monarchie vers la prospérité. Il y eut, cette même année, entre le cabinet de Turin et celui de Vienne, des négociations pour l'accomplissement de l'article du traité de Vienne, par lequel les places fortes du Piémont et de la Savoie devaient être rétablies. Soit négligence, soit défaut de moyens, les travaux avançaient peu; on résolut de leur imprimer plus d'activité. Mais au milieu de tous les éléments d'une prospérité générale, une sorte de malaise et de fermentation travaillait tout le corps social européen; il était évident que toutes les factions nées dans le sein de la révolution française venaient de se réorganiser dans les contrées où l'on avait rétabli les anciens gouvernements. Vers la fin de 1819, le

signal fut donné en Espagne, et dès le 1^{er} de janvier 1820 l'étendard d'une révolte militaire y fut arboré. Le plan général consistait à abaisser les rois, sous prétexte de réformes et en les soumettant au joug d'une constitution démocratique, semblable à celle qui avait conduit Louis XVI à l'échafaud. La contagion s'était étendue dans le Piémont, surtout parmi les jeunes militaires, toujours plus accessibles à des innovations. A les entendre, ce royaume était sans législation fixe et dans une espèce de barbarie. Du reste, Victor-Emmanuel n'était point éloigné de se prêter à des améliorations qui n'eussent pas détruit la monarchie dans ses bases. Dès le mois de février 1821, le comte de Balbe, ministre de l'intérieur, soumit au conseil un projet de législation nouvelle, et le roi rendit un édit très-remarquable par lequel, rappelant l'exemple de ses ancêtres, attentifs à consulter l'expérience et les vœux de ses peuples, il déclarait sa résolution d'introduire des améliorations dans la législation. Par ce même édit, il créa une junte supérieure, chargée d'examiner les lois existantes, les projets déjà proposés, et ceux qu'elle pourrait recevoir, pour en faire un corps d'institutions conformes aux besoins du peuple et aux lumières du siècle; enfin, par une publication ultérieure du 3 mars, tous les magistrats et toutes les autorités du royaume furent invités à seconder la junte de leurs lumières. Mais était-il prudent de mettre la main à des réparations au moment même où l'on voyait l'édifice ébranlé? Les plus fidèles serviteurs de la couronne étaient partagés sur cette question. Selon de très-bons esprits, l'ordonnance royale préparatoire des réformes allait ouvrir en Italie la carrière des révolutions qu'elle était destinée à prévenir. Il y eut encore quelques mois de calme. Au commencement d'août, l'ambassadeur d'Espagne demanda la main de la princesse Marie-Thérèse, seconde fille du roi, pour l'infant Charles-Louis, prince héréditaire de Lucques. Ce mariage fut célébré par procuration, à Turin, le 15 août. Le roi, voulant conduire lui-même la jeune princesse à son époux, s'embarqua le 1^{er} septembre à Gênes, et, après avoir passé quelques jours à Lucques, il revint dans sa capitale. Partout il fut accueilli par des témoignages de respect et d'amour; mais au milieu de ces acclamations on distingua des cris précurseurs de l'orage qui déjà avait éclaté en Espagne, en Portugal et à l'extrémité méridionale de l'Italie. La jeunesse piémontaise prêtait l'oreille à des suggestions étrangères, et tout annonçait que des mouvements semblables allaient s'opérer à Turin. Cependant le roi avait ordonné à ses ministres d'examiner et de suivre le projet qui devait apporter des changements à la législation et à quelques branches du gouvernement; et depuis le mois de novembre le travail était suivi avec beaucoup d'assiduité. Mais tandis qu'on travail-

lait ainsi à réparer l'ancien édifice, les révolutionnaires, pressés par le besoin d'opérer une diversion en faveur des *carbonari* de Naples, que l'Autriche menaçait de toute sa puissance, mirent tout en usage pour faire éclater la sédition. Des écrits virulents furent répandus, et l'on y représenta les armes de l'Autriche comme destinées à asservir l'Italie; on rappela des souvenirs qui ne pouvaient manquer d'aigrir tous les esprits; enfin on s'efforça d'irriter le roi lui-même contre la cour de Vienne. Mais Victor-Emmanuel était trop religieux observateur des traités. Les factieux, ne pouvant se flatter de l'entraîner dans des démarches hostiles contre ses alliés, eurent recours à d'autres moyens. Ce fut au commencement de janvier 1821 que l'affiliation piémontaise prit la forme d'une véritable conjuration; elle eut deux branches principales : celle des partisans de la charte française avec une chambre des pairs, et celle des partisans d'une révolution à l'espagnole, avec une chambre unique et un fantôme de roi, sur les mêmes bases et avec les mêmes éléments qu'à Madrid, à Naples et à Lisbonne. Cette dernière secte, plus nombreuse, ayant pour elle les sociétés secrètes, ne pouvait manquer de l'emporter. Le parti aristocratique ou celui des deux chambres lui était inférieur, non en talents ni en richesses, mais en audace et en activité. Ce parti était d'ailleurs contrarié par les royalistes, ennemis de toute forme constitutionnelle. Les conciliabules, les conférences mystérieuses, les intrigues se multipliaient; il était évident que l'on touchait à une crise; le gouvernement seul ne voyait rien et n'entendait rien. C'est le sort de tous les esprits timides dans de pareilles crises; tous les conseils, toutes les représentations deviennent inutiles. Sans s'en douter, le gouvernement piémontais se trouvait déjà placé sur le penchant d'un abîme. Le 11 janvier, il y eut parmi les étudiants de l'université un premier mouvement qui fut réprimé par les troupes. Le peuple n'y prit aucune part; mais cet événement laissa dans les esprits un levain d'irritation qui se développa lors de la mission du comte de Bubna; on crut ce général autrichien chargé de demander l'occupation de quelques forteresses et d'autres garanties au moment où l'armée autrichienne allait s'enfoncer dans la Péninsule. Le gouvernement de Sardaigne en était là, lorsqu'il reçut du cabinet français les premiers avis sur la trame qui s'ourdissait entre Paris, Turin, Madrid et Naples. On a expliqué la sollicitude que témoigna la police française en faveur d'une monarchie étrangère et absolue, par le dépit de voir que l'intrigue, chargée de faire prévaloir à Turin la charte française, allait être devancée par la conjuration des *carbonari*. En effet, tandis qu'à Paris on faisait tout pour imposer la charte française à Victor-Emmanuel, les démocrates gagnaient de vitesse et déjouaient tous ces plans. Le marquis de Priez, le chevalier de Per-

ron et le prince de la Cisterna, gravement compromis dans les communications faites à la cour de Turin, furent arrêtés, et la saisie d'une partie de leurs papiers fit découvrir quelques fils de la trame. Comment tous ces renseignements n'éclairèrent-ils pas le gouvernement piémontais? et s'il fut éclairé, comment ne prit-il aucune mesure efficace? La conspiration n'était plus douteuse; elle se poursuivait ouvertement, et les ministres de Victor-Emmanuel étaient seuls dans le doute et l'hésitation. L'Autriche avait en effet demandé quelques garanties, tandis que son armée allait marcher contre les révolutionnaires de Naples. Le roi, plein de confiance dans l'antique fidélité de ses sujets, persuadé qu'il pouvait compter sur celle de ses troupes et de tant d'officiers qui lui devaient tout, n'hésita pas de répondre qu'il était certain de leur obéissance, et que l'opération de Naples ne serait pas troublée. Il est faux, du reste, que ce prince se fût obligé envers l'Autriche à n'introduire aucune nouveauté dans ses Etats. Cependant la découverte de quelques-uns des fils de la trame devint un vif stimulant pour les conspirateurs; et ils se concertèrent dans des conciliabules pour ne plus différer l'explosion. Sur le refus du général Giffenga de se mettre à la tête du mouvement, quatre des principaux meneurs, Santa-Rosa, Collegno, Lisio et Charles Asinari, firent au prince de Carignan (6 mars) la proposition directe de forcer le roi Victor-Emmanuel à faire des *concessions*, c'est-à-dire à changer la forme du gouvernement et à déclarer la guerre à l'Autriche. Le mouvement devait s'effectuer le lendemain; mais le prince alla, dit-on, révéler la conjuration au roi, sans pourtant lui nommer les coupables, et il prit des mesures telles qu'il fit avorter, ce jour-là, le complot. Toutefois, comme ses ramifications s'étendaient à Alexandrie, aucun obstacle ne l'empêcha d'éclater dans cette ville; et dans la soirée du 9 mars les conjurés s'emparèrent de la citadelle, y arborèrent l'étendard de la révolte et proclamèrent la constitution d'Espagne. A la première nouvelle de cette insurrection, Victor-Emmanuel se rendit de Montcalier à Turin, et il convoqua ses ministres et son conseil. Après une longue délibération, on rédigea une déclaration royale dont l'objet principal était de démentir les bruits répandus par les chefs de la sédition, et d'après lesquels l'Autriche aurait demandé le licenciement des troupes et l'occupation des forteresses. L'intention du roi était de se mettre à la tête de sa garde, de la garnison de Turin, et de marcher sur Alexandrie, regardée comme le point central de l'insurrection. La garnison de Turin avait pris les armes, elle garnissait la place Royale et celle du Château; toutes les troupes paraissaient dans les meilleures dispositions. Les habitants, sachant que le roi devait se présenter à elles, se portèrent en foule sur la place du Château, afin

d'accueillir leur souverain par des acclamations. Le 11 mars, tous les ordres étaient donnés pour cette revue, lorsqu'un rassemblement d'étudiants et de carbonari se forma hors de la Porte-Neuve et se joignit à une compagnie de la légion légère, qui donna le signal de la défection. Cependant tout ce rassemblement, qui se porta sur St-Salvaire, près de Turin, ne s'élevait pas à 300 hommes mal armés. L'apparition des troupes de la garnison aurait suffi pour le disperser. On pouvait disposer du régiment de Piémont, parfaitement sûr, qui était à cheval sur la place du Château. Déjà le chevalier de Revel, gouverneur de Turin, avait ordonné aux carabiniers et à des détachements des gardes de marcher à la Porte-Neuve, dans l'intention d'attaquer les factieux. Le gouverneur et toute la ville espéraient que le roi monterait à cheval et viendrait se montrer à ses troupes; mais tout à coup la porte du palais est fermée, le prince ne monte plus à cheval, et avant que le gouverneur pût se porter vers le rassemblement, les carabiniers et les autres troupes ont reçu l'ordre de rétrograder. Qui retint le roi? Qui lui donna le conseil de se tenir enfermé dans son palais? Fut-ce l'incapacité, la faiblesse ou une sollicitude trop vive pour la personne du monarque? Ce qu'il y a de sûr, c'est que ceux qui retiennent ainsi Victor-Emmanuel furent la cause immédiate du triomphe momentané de la révolution. Toutefois, les rassemblements de la Porte-Neuve, voyant que le peuple ne répondait point à leur appel, et s'effrayant de la seule immobilité des régiments fidèles, se dirigèrent sur Alexandrie, où les rebelles avaient leur centre de ralliement. Le seul parti à prendre pour le monarque était évidemment alors de marcher contre ce foyer de révolte; mais on craignait que le petit nombre d'Autrichiens disponibles ne suffît pas contre l'explosion de cette fureur de révolution qui fermentait depuis trois ans en Italie; on crut que la défection était générale. Dans le conseil, le ministre de la guerre, Alexandre de Saluces, fut d'avis qu'on déterminât le prince de Carignan à prendre, vis-à-vis des troupes, une attitude décisive et propre à repousser les insinuations des conspirateurs sur les dispositions de l'héritier du trône. Ce fut alors que le marquis de St-Marsan, ministre des affaires étrangères, arriva de Laybach, où étaient réunis les monarques de la Ste-Alliance; il rendit compte au roi de leur résolution unanime de comprimer par la force des armes tous les révolutionnaires, et de faire marcher sur Naples une armée imposante. Dès ce moment, tout le conseil fut d'accord sur le parti qu'il y avait à prendre. Le roi l'adopta, car il pouvait encore tout ce qu'on eût jugé nécessaire au salut de la monarchie. Sur l'avis de ses ministres, il parut dans la ferme intention de se porter, avec la plus grande partie de la garnison de Turin, sur Asti, et de là sur Alexandrie. Toutes les dis-

positions furent faites en conséquence, dans la nuit du 11 au 12 mars; et l'on rédigea deux déclarations que le roi signa; mais les conspirateurs, qui savaient tout ce qui se passait dans le conseil, agissaient aussi de leur côté. Dans cette même nuit, la capitale se remplit de fauteurs et d'instruments de troubles; et le lendemain l'aspect de Turin parut tout à fait changé. Cependant le véritable peuple de cette ville était encore le même. Les premiers moteurs auraient voulu une constitution à la manière française, c'est-à-dire deux chambres et la pairie; mais voyant leur peu de consistance, l'inutilité de leurs tentatives et la fidélité des Piémontais, ils aggravèrent leurs torts en s'alliant aux carbonari. Ainsi renforcé, en présence d'un gouvernement irrésolu, timide, le parti de la rébellion se montra plus audacieux, et tout sembla désespéré. La garnison de la citadelle ayant été formée par des traîtres, les factieux s'étaient concertés dans la nuit pour y arborer l'étendard de la révolte. Le lendemain, vers midi, au moment où les deux déclarations royales allaient paraître, le canon annonça la surprise de la citadelle; et le trône de Victor-Emmanuel fut renversé. Le commandant Desgencys, victime de sa fidélité, était tombé sous le fer des assassins. Les troupes, qui n'étaient pas dans le complot, surprises et comprimées, ne purent pas même faire usage de leurs armes. La crainte chimérique d'exposer sa capitale au bombardement et de faire répandre le sang de ses sujets remplissait dès lors toutes les pensées du monarque. Qu'on se représente la citadelle tombée au pouvoir des factieux, la populace dans la rue Neuve et la révolte prenant un caractère menaçant. Ce fut alors que l'on décida, dans le conseil, que les deux proclamations royales ne seraient pas affichées. Déjà les factieux avaient signifié qu'ils voulaient la *constitution d'Espagne et la guerre avec l'Autriche*. Le roi ne pouvait se soumettre à de pareilles conditions. Persuadé, d'un autre côté, que sa résistance amènerait les plus grands malheurs, il eut recours à l'abdication. Selon l'auteur de la relation de la *Révolution piémontaise* et l'un des plus importants personnages qui y aient figuré (1) cette abdication perdit l'Etat; et le prince fut trompé par de mauvais conseillers. Trahi par ceux mêmes qu'il venait de combler de bienfaits, et ne voulant pas promettre ce qu'il n'avait nulle intention de tenir, ce que réprouvait sa conscience, Victor-Emmanuel renonça à une couronne qu'il n'aurait continué de porter que pour autoriser la guerre, l'envahissement de ses Etats et le malheur de ses sujets. L'heureuse absence du duc de Genevois, son frère (2), qui s'était rendu au-devant du roi de Naples, à Modène, et l'incident fortuit qui suspendit son retour sauvèrent la monarchie piémontaise. Le roi jugea

(1) Le comte de Santorre de Santa-Rosa.

(2) Charles-Félix, depuis roi régnant.

que son abdication conservait les droits de la couronne; que si au contraire il ne se dépouillait pas d'un simulacre de royauté, que s'il s'avilissait par des concessions et des promesses, s'il s'abaissait à feindre, il servirait d'instrument et d'appui à la révolte. Ce fut par tous ces motifs que Victor-Emmanuel signa, le 12 mars 1821, la minute de son abdication. Ses serviteurs lui représentèrent alors la nécessité d'avoir à sa disposition une somme d'argent; et ils l'engagèrent même à doubler celle dont il devait se pourvoir. Le ministre des finances lui présenta l'ordre à cet effet. Minuit était sonné : *J'ai abdiqué*, dit-il, *je n'ai plus le pouvoir de signer*. On lui représenta que la minute n'était point l'acte lui-même; que d'ailleurs, puisqu'il ne le signerait que le 13, on devait lui faire porter cette date. Alors seulement il consentit à ordonnancer le mandat du trésor destiné à son usage. Dans l'absence du duc de Genevois, il nomma le prince de Carignan régent du royaume, ne se réservant que le titre de roi et une pension d'un million de livres. Dès que l'acte fut signé, le gouverneur de Turin et tous les ministres, sans en excepter un seul, prirent de concert la résolution de se démettre de leurs charges. Un petit nombre de serviteurs fidèles n'avait pas quitté le palais pendant les journées du 11 et du 12 mars. Ils avaient veillé pendant deux nuits entières auprès du cabinet du roi, dans l'attente de sa résolution. Ils ne purent que lui faire connaître leur dévouement; et le 13 mars, à cinq heures du matin, ils l'accompagnèrent à son carrosse, en versant des larmes. « Ce n'est pas une émigration, leur « dit-il; je reviendrai parmi vous, comme au « temps où j'étais le duc d'Aoste, et je n'aurai « plus les soins, les peines du trône. » Il s'éloigna de Turin avec la reine, deux princesses et une suite d'environ vingt voitures, sous l'escorte d'un régiment de cavalerie, commandé par le général Giffenga, et dans l'intention de se rendre à Nice. Le voyage fut retardé par une indisposition qui le retint à Tende, à Sospello et à Lescarena. Ce prince recueillit sur son passage de nombreux témoignages de douleur et de respect. Décidé à entrer dans Nice sans bruit et sans éclat, il y arriva le 21 mars à onze heures du soir. Sa seule présence y contint les révolutionnaires, qui s'agitaient pour se mettre en rapport avec ceux de Turin et d'Alexandrie. Déjà son abdication avait déconcerté les chefs de l'insurrection. Tout en cédant à leurs vœux, le prince de Carignan avait envoyé, par des courriers, sa soumission au duc de Genevois. Ce prince accepta la couronne; mais il différa de prendre le titre de roi jusqu'à ce que son frère, placé dans une situation parfaitement libre, pût lui faire connaître que telle était réellement sa volonté. On sait que si la contre-révolution se fit ensuite, en moins de cinq jours, à Turin, ce fut parce que Charles-Félix osa regarder la révolte en face, et

qu'il encouragea franchement la fidélité. Victor-Emmanuel, persistant dans son premier dessein, et se fondant sur les mêmes motifs, confirma son abdication, le 19 avril, par un acte nouveau, dont il ne fut plus possible de suspecter la sincérité. Ce fut alors seulement que le frère de ce prince, cédant à un vœu si librement et si positivement exprimé, notifia son avènement. Victor-Emmanuel ne resta pas longtemps à Nice, il se rendit d'abord à Modène; et dès l'année suivante (le 8 juin 1822), il arriva subitement à Turin. Les deux souverains étaient seuls dans le secret de ce voyage. Charles-Félix alla au-devant de lui jusqu'à Montcalier; et l'entrevue fut extrêmement touchante. Victor-Emmanuel alla habiter le château de Montcalier; et ce fut dans cette paisible retraite qu'il passa les dernières années de sa vie. Il y mourut le 10 janvier 1824, après quelques jours d'une maladie dont les symptômes s'aggravèrent subitement. Tous les honneurs de la souveraineté furent rendus à sa dépouille mortelle; et elle fut déposée dans la basilique royale de la Superga. Charles-Félix pleura sincèrement sur la tombe d'un frère qui avait mieux aimé lui céder ses droits que de fléchir devant la révolte. B—P.

VICTOR, dit Perrin (CLAUDE), duc de Bellune, maréchal et pair de France, naquit le 7 décembre 1764 (1), à la Marche, petite ville de l'ancien duché de Bar, où son père, Charles Perrin, exerçait la profession d'huissier. Il entra comme simple soldat, le 16 octobre 1781, au 4^e régiment d'artillerie, où il demeura jusqu'au 10 mars 1791. A cette époque, il obtint son congé absolu et s'établit à Valence, où il fit partie de la garde nationale jusqu'au 21 février 1792. Il fut nommé alors adjudant sous-officier au 3^e bataillon des volontaires de la Drôme et fut promu, le 4 août, adjudant-major capitaine dans le 3^e bataillon des Bouches-du-Rhône; le 16 septembre suivant, il obtint le grade de chef de bataillon du même corps. Ce fut dans ce grade qu'il alla rejoindre l'armée d'Italie, avec laquelle il fit les campagnes de 1792 et 1793. Victor occupait avec son bataillon, fort d'environ 600 hommes, Coaraza, dans le comté de Nice, quand il y fut attaqué par un corps d'environ 3,000 Piémontais; il se défendit courageusement et parvint à les forcer à la retraite. Ce remarquable fait d'armes mérita d'être mis à l'ordre du jour de l'armée. Victor fut envoyé au siège de Toulon sur la fin de 1793; de là datèrent ses rapports avec Napoléon, qui ne demeurèrent pas sans influence sur l'éclat de sa carrière militaire. Victor se signala tout d'abord à l'attention du jeune commandant de l'artillerie par la vigueur avec laquelle, dans la nuit du 30 novembre, il enleva les redoutes et les retranchements de la montagne de Faron; mais, le lendemain, il soutint un combat fort

(1) Plusieurs biographes assignent à la naissance du maréchal la date de 1766 ou 1767. Celle que nous indiquons est extraite de son dossier conservé aux archives du ministère de la guerre.

inégal contre 6,000 assiégeants, et, mal soutenu par des soldats nouvellement recrutés (1), il ne put conserver sa position. Ces actes d'intrépidité lui valurent le grade d'adjudant général chef de brigade. Victor prit ensuite le commandement de la division de droite de l'armée de siège; ce fut en cette qualité qu'il organisa l'attaque du fort de l'Aiguillette, surnommé le *Petit-Gibraltar*, redoute anglaise, sur laquelle il marcha, le 18 décembre, à la tête de ses grenadiers, et qu'il emporta, après y avoir été deux fois blessé. Ce succès contribua beaucoup à la prise de Toulon, qui eut lieu le lendemain. Les représentants du peuple nommèrent provisoirement Victor général de brigade, et le directoire confirma sa nomination le 13 juin 1794. Au commencement de cette année, il fut envoyé à l'armée des Pyrénées et concourut à la plupart des affaires importantes qui s'accomplirent pendant les deux années suivantes. Il dirigea avec habileté une fausse attaque sur Espolla, par le col de Banyuls, pendant que Dugommier forçait les lignes ennemies à la montagne Noire, prit part aux sièges du fort St-Elme et de Collioure et commanda une brigade à celui de Roses; puis il passa à l'armée d'Italie, dont il fit partie sans interruption depuis les derniers mois de 1795 jusqu'après la paix de Campo-Formio. Victor prit le commandement de la première division de droite. Il concourut au succès de la bataille de Loano (23-27 novembre, en investissant par ordre d'Augereau le mamelon appelé le *Grand-Castellaro*, défendu par le brave Rocavina, tandis que 100 grenadiers et 200 chasseurs, placés en observation, empêchaient l'ennemi de recevoir des renforts. L'année suivante, Victor prit une part active à l'attaque dirigée contre Provera au château de Cossaria, à la déroute de Wukassowich et surtout au second combat de Dego (15 avril), où, à la tête de la 89^e demi-brigade, il seconda vaillamment les efforts du général Bonaparte. Il se signala également au combat de Peschiera. Le 4 septembre 1796, au combat de St-Marco, il perça la ligne ennemie après un engagement fort acharné et entra dans Roveredo au pas de charge; quelques jours plus tard, il fut chargé de compléter l'investissement de Porto-Legnago, sur la rive droite de l'Adige. Cette place capitula le 13 septembre. Le surlendemain, Victor culbuta les troupes qui couvraient le fort St-Georges, où il entra avec elles. A Cerea, où l'armée française était vivement pressée par Wurmser, Victor rétablit le combat avec un bataillon de grenadiers, dégagea l'armée, repoussa l'ennemi, lui reprit l'artillerie dont il s'était emparé. Il concourut, le 15 janvier 1797, au combat de St-Georges, faubourg de Mantoue, qu'il enleva en marchant droit aux Autrichiens, à la tête de sa demi-brigade, en colonne serrée par bataillon

à hauteur de division. Il fut encore blessé dans cette action, qui eut l'immense résultat de refouler Wurmser dans Mantoue. Victor ne prit pas une moindre part à la bataille de la Favorite, qui eut lieu le lendemain de ce beau fait d'armes. La capitulation de Mantoue fut la conséquence presque immédiate de ces succès. Le général en chef conféra à Victor, sur le champ de bataille, le grade de général de division, et le 10 mars 1797, le directoire confirma cette promotion. On sait que le pape Pie VI avait cru devoir prendre part à la lutte engagée entre la monarchie autrichienne et la république française. Une division de l'armée pontificale, forte d'environ 6,000 hommes, assemblés à la hâte au son du tocsin, après avoir coupé les ponts de Sénio, s'était retranchée à Castel-Bolognese, sur la rive droite de cette petite rivière, qu'on avait garnie de canons. Le 4 février, la division Victor, ayant à sa tête le général en chef lui-même, se mit en mouvement par Imola. Son avant-garde, commandée par le général Lannes, passa la rivière à gué, coupant à l'ennemi sa retraite sur Faenza; au bout de quelques instants d'un feu bien dirigé, la troupe romaine se débanda, abandonnant son artillerie et bon nombre de prisonniers. L'armée française occupa Faenza, dont le général en chef réussit à calmer l'exaspération, surexcitée par les prédications de quelques fanatiques. Une seconde division pontificale, sous les ordres du général autrichien Colli, composée d'environ 3,000 hommes, était campée devant Ancône; mais à l'approche des Français, que commandait Victor, Colli mit en avant quelque prétexte pour quitter le service du pape et se retira avec les officiers autrichiens. Victor fit cerner cette troupe, qui occupait une position assez forte; elle se rendit sans coup férir. Le général entra dans la ville et s'empara de la citadelle. Ce résultat était d'une haute importance, parce qu'Ancône renfermait le seul arsenal de l'Etat romain. Il détermina le traité de Tolentino (19 février 1797), qui inaugura les premiers rapports pacifiques du saint-siège avec le gouvernement républicain. Le général Victor s'associa avec ardeur au coup d'Etat du 18 fructidor. En sa qualité de commandant de la 8^e division, il envoya au directoire une adresse enthousiaste à cette occasion. Victor rentra en France après le traité de Campo-Formio et fut appelé, le 17 mars 1798, au commandement de la 12^e division militaire, dont le siège était à Nantes. Mais il retourna, au bout de quelques mois, dans la péninsule italique, où de nouveaux événements réclamaient sa coopération. Après de longues et orageuses négociations, le directoire s'était décidé à déclarer la guerre au Piémont, dont la capitale était déjà occupée et surveillée par une garnison française. Victor passa, dans les premiers jours de décembre, le Tessin à Buffalora, avec la division Dessolles, et rentra à Novare et à Verceil; Suze, Coni et Alexandrie

(1) *Mémoires du duc de Bellune*, p. 36.

furent surpris et les garnisons faites prisonnières. Ces mouvements déterminèrent l'abdication du roi de Piémont, dont les États furent réunis à la république française. Au mois de février 1799, les hostilités entre la France et l'Autriche se rallumèrent, et le commandement de l'armée d'Italie fut confié à Schérer, qui n'inspirait aux soldats qu'une confiance très-limitée. Victor fut placé, avec le général Hatry, sous les ordres directs de Moreau, au centre de l'armée. Le 26 mars 1799, au combat de Vérone, son avant-garde s'engagea vivement contre les avant-postes de Liptay, qu'elle rejeta sur Santa-Lucia, et le surplus de sa division, se déployant pour secourir la légion polonaise, qui pliait devant une charge de hussards impériaux, consumma la défaite du régiment de Furstemberg, qui fut presque entièrement détruit. A la bataille de Magnano (5 avril), la division Victor fit également preuve de bravoure et de résolution. Les Français se retirèrent sur l'Adda en même temps que Schérer remit à Moreau le commandement de l'armée. La division Victor fut chargée de défendre Lodi. La coalition européenne venait de se recruter d'un nouvel allié, le czar Paul I^{er}. La jonction entre l'armée autrichienne et les premières colonnes russes s'était opérée le 24 avril, derrière le Mincio. Privé dès lors de toute possibilité de tenir la ligne du Tessin, Moreau divisa en deux colonnes son armée fort affaiblie et dirigea l'une, composée des divisions Victor et Laboissière, vers Alexandrie, afin d'être à portée d'y recueillir l'armée de Naples, qui devait venir le renforcer. Victor, dont la division était demeurée intacte, prit position entre Alexandrie et la Bormida, où Moreau ne tarda pas à le rejoindre avec le gros de ses forces, pour y surveiller le passage du Pô par l'armée austro-russe. Le général Rosenberg exécuta cette opération dans la nuit du 11 au 12 mai, à Borgo-Franco, avec un seul bataillon, que soutenait la brigade Dalheim. Moreau songea aussitôt à tirer avantage de cet acte de témérité, et Victor eut ordre de se porter rapidement par les hauteurs vers le point du passage, afin de couper toute retraite à l'ennemi. La division Grenier et la brigade Quesnel préparèrent le succès de ce mouvement par une attaque vigoureuse contre les Russes, dont tous les efforts se concentrèrent sur les hauteurs de Pezzetti, qu'ils enlevèrent d'abord, mais dont ils furent bientôt délogés par Moreau et le chef de brigade Gardanne. Pendant ce temps, les bataillons de Victor débordaient par le flanc gauche de l'ennemi, qui, près d'être enveloppé, se forma en carrés. Mais cette manœuvre demeura sans succès; il fut rejeté avec perte sur le village de Bassignano et contraint de regagner l'île la plus voisine, où il essuya toute la journée un feu de mitraille qui lui fit beaucoup de mal. Lorsque, quelques jours plus tard, l'insurrection du Piémont contraignit Moreau à se retirer sur Turin

et Coni, Victor seconda ce mouvement en marchant sur la rivière de Gènes par Acqui, Spigno et Dego, village où les insurgés tentèrent de l'arrêter, et qu'il incendia; puis il se réunit, le 19 mai, au général Pérignon, qui occupait les débouchés du côté de Plaisance et le col de la Bocchetta. La jonction de l'armée de Naples, commandée par Macdonald, avec les troupes de Moreau, eut lieu sur la fin de mai, dans les plaines du Pô. Comme dans cette campagne la tâche la plus forte incombait à Macdonald, il fut convenu que la division Victor, débouchant sur Parme, passerait sous ses ordres, et que la division Lapoye descendrait la vallée de la Trebbia pour lier la communication entre les deux corps. La marche de Victor fut secondée par une attaque du général polonais Dombrowsky contre le général Morzin, qu'il rejeta sur Pontremoli, et la division Victor, forte de 7.000 hommes, put s'avancer sans obstacle dans le val Taro. Macdonald, ayant cette division à l'avant-garde, s'établit, le 15 juin, entre la petite rivière du Tidone et la Trebbia, qui, pour la seconde fois, après le laps de plusieurs siècles, allait attacher son nom à une mémorable action. Il appela à lui les divisions Olivier et Montrichard, qui couvraient la droite et les derrières de l'armée, et, décidé à accabler le corps autrichien de Ott, qui venait d'être repoussé au delà du Tidone, il ordonna à Victor de l'attaquer dès le 17. Victor passa le Tidone, et soutenu par les généraux Dombrowsky et Rusca, il aborda avec impétuosité le corps ennemi au secours duquel Souwarow s'avancait à marche forcée. Mais la cavalerie de Gorchakoff étant venue prendre en flanc la brave division Victor, cette division, malgré des efforts inouïs, fut rejetée au delà du Tidone. Victor, avec le reste de son corps, repassa la Trebbia, suivi des Russes, auxquels il fit essuyer un feu meurtrier. L'avant-garde française s'établit à la nuit sur la rive gauche du fleuve, occupant par une chaîne de postes tout le territoire d'Imento à Grignano. Les divisions Victor, Dombrowsky et Rusca restèrent sur la droite. Macdonald attendait, pour reprendre l'offensive, les divisions Montrichard et Olivier; mais il fut prévenu par Souwarow, qui se mit en mouvement dès le matin du 18 juin. Informé de cette manœuvre, Victor, qui commandait en l'absence de Macdonald, retenu au quartier général par une blessure, rassembla à la hâte son infanterie et résista d'abord à la principale attaque, conduite par Rosenberg; mais il se vit contraint de céder à la pression croissante des bataillons russes et de se replier vers la nuit sur la droite de la Trebbia. Les deux divisions auxiliaires s'étaient présentées vers deux heures sur le théâtre du combat; mais la retraite de Victor décida Montrichard à repasser la Trebbia, où il s'établit sur le prolongement de la division Victor. La nuit même n'apporta aucun repos aux combattants. Trois ba-

taillons français, entrant inopinément dans le lit de la rivière pour assaillir les postes ennemis, provoquèrent une mêlée qui fut bientôt générale, quoique sans résultats importants. Incertain des mouvements de Moreau, qui s'était porté par Tortone avec son corps de troupes, en détachant par Bobbio la division Lapoye, Macdonald, qui avait repris le commandement, résolut de livrer aux Russes une troisième bataille et de tourner, en divisant ses forces, les ailes de l'armée de Souwarow. Victor et Rusca furent chargés d'attaquer l'ennemi de front, tandis que les divisions Watrin, Dombrowsky, Olivier et Montrichard opéreraient sur ses flancs dans la direction de Pavie et de Niviano. L'armée française passa la Trebbia le 19 juin, à dix heures du matin, qu'elle fut bientôt obligée de repasser devant des forces supérieures. Affaiblie par ses pertes accumulées, démoralisée par ses revers, privée de munitions et d'artillerie, dépourvue de la plupart de ses chefs blessés et hors de combat, l'armée de Macdonald dut songer à la retraite. Elle se mit en marche dans la nuit du 19 juin. Victor s'avança sur San-Giorgio avec les trois divisions de l'aile gauche. Informé de la désorganisation de l'armée et de la direction de sa retraite, Souwarow fit de promptes dispositions pour la poursuivre. Son avant-garde atteignit, sur les bords de la Nura, près de San-Giorgio, Victor, qui défendit le gué pendant quelques instants, à la tête de 6 escadrons français appuyés d'une très-faible artillerie. Menacé par Bagration, qui survint avec des renforts, Victor se disposait à évacuer San-Giorgio, lorsqu'il fut assailli sur tous les points par des forces supérieures. Il lutta avec intrépidité; mais deux nouvelles divisions russes passant la Nura enveloppèrent cette demi-brigade et la forcèrent à mettre bas les armes, après des prodiges de valeur, qui firent, dit-on, l'admiration de Souwarow lui-même. Cet échec amena la dispersion de la colonne de Victor, dont les débris ne se rallièrent que dans les montagnes de Castel-Arquato. Ce général fut chargé de garder les gorges de Pontremoli et du val Taro, d'où il se replia avec Montrichard sur Florence et sur Gênes. Par suite de la mort de Joubert et de la promotion de Moreau au commandement de l'armée du Rhin, Championnet fut nommé, au mois de septembre 1799, général en chef de l'armée d'Italie. La division Victor fut dirigée sur Mondovì, avec ordre de s'emparer de cette place; mais son avant-garde seule parut à l'entrée du faubourg; le gros de la division ayant été obligé de rétrograder à Villa-Nova, faute de vivres. Attaqué sur ce point, le 2 octobre, par la brigade autrichienne Laudon, Victor, soutenu par la division Lemoine, la repoussa avec perte; mais il fut moins heureux, quelques jours plus tard, au combat de Beinette, village dont le général russe Mitrowski s'empara après une défense opiniâtre.

Victor déploya la même intrépidité à la bataille de Genola, le 4 novembre, dans un engagement meurtrier avec Elsnitz, sous le canon de Fossano. La victoire paraissait prête à se déclarer en sa faveur, quand l'arrivée de Mitrowski vint égaliser les chances du combat. Cependant Victor tenait ferme; mais, par suite de la retraite du général Grenier, il regut du général en chef l'ordre de quitter le champ de bataille et de se replier sur Murazzo, où il ne put tenir contre l'attaque de Mélas, et, après avoir été séparé de son arrière-garde, il gagna le camp de Madonadel-Olmo avec une perte de 400 prisonniers. Le 29 novembre, au combat de Santa-Anna, Victor défendit vaillamment contre les Autrichiens la position de Monastero; mais, à l'approche des renforts ennemis, il se replia sur Vico, puis sur Garesio. La capitulation de Coni et la prise d'Ancone terminèrent cette affligeante succession de désastres. — Pendant que Masséna luttait péniblement pour conserver en Italie les dernières traces de l'occupation française, Bonaparte, devenu premier consul, organisait une armée de réserve assez puissante pour reconquérir par un coup de main hardi tout ce que les fautes de Schérer, l'impéritie du directoire, les revers de Macdonald et un concours fatal de circonstances avaient fait perdre à la France. Victor fut appelé à faire partie de l'armée d'Italie. La première action à laquelle prit part sa division fut la bataille de Montebello (8 juin), où l'intervention de la division Chambarlhac, qui faisait partie de son corps, secondant la bravoure du général Lannes, qui commandait l'avant-garde de l'armée, décida la victoire. Le premier consul se porta, dans l'après-midi du 12 juin, sur la Scrivia, où les divisions Gardanne et Chambarlhac, commandées par Victor et formant l'aile gauche de l'armée française, s'établirent en avant de Tortone, soutenant l'avant-garde de Kellermann. Le lendemain, il passa la Scrivia et ordonna à Victor de se porter sur le village de Marengo et de pousser des coureurs jusque vers la Bormida, afin de s'assurer si l'ennemi avait jeté quelque pont sur cette rivière. Victor trouva Marengo occupé par une arrière-garde de 4,000 Autrichiens; il culbuta ce corps et prit possession du village, où il établit ses deux divisions, fortes d'environ 9,000 hommes, en plaçant un peu en arrière le général Kellermann avec trois régiments et un escadron de cavalerie. On sait que le 14, à la pointe du jour, les Autrichiens attaquèrent vivement le village de Marengo, qu'ils emportèrent d'abord, et que la bataille paraissait perdue pour les Français, lorsque la présence du général en chef sur le champ de bataille ranima sur tous les points le courage et l'espoir. Les fuyards se rallièrent alors sur San-Giuliano, à la gauche de Lannes, qui concourut avec Victor à supporter pendant plusieurs heures le choc d'une armée de 40,000 hommes, servie par la mitraille de

80 pièces d'artillerie. C'est à ce moment que l'intervention de Desaix, retenu par un obstacle providentiel, le grossissement des eaux de la Scrivia, changea inopinément la déroute commencée en une victoire décisive. Victor rappela ses bataillons dispersés, l'armée reforma ses rangs, les habiles manœuvres du premier consul et les charges irrésistibles de la cavalerie de Kellermann firent le reste. L'armée autrichienne fut jetée en une épouvantable confusion, à laquelle contribua puissamment la division Victor par la reprise de son champ de bataille, en avant du village de Marengo. Désigné le premier dans le bulletin du général en chef, il en reçut un sabre d'honneur pour récompense de la brillante part qu'il avait prise à cette journée mémorable. Il fut nommé, le 23 juillet, lieutenant du commandant supérieur de l'armée de Batavie, puis capitaine général du corps destiné à une expédition en Louisiane. Mais cette expédition ne put avoir lieu, par suite du blocus établi par les Anglais sur les ports de la Hollande. Cependant Victor demeura à la Haye, dont il conserva le commandement jusqu'à la paix d'Amiens. A la suite de ce traité, Victor fut nommé ministre plénipotentiaire de France en Danemarck. Il y reçut successivement la croix de grand officier (14 juin 1804) et celle de grand aigle (6 mars 1805) de la Légion d'honneur. Le général Victor ne prit aucune part à la guerre d'Allemagne, en 1805; mais, lors de la campagne contre la Prusse, l'année suivante, il fut désigné pour remplir les fonctions de chef d'état-major du 5^e corps, commandé par le maréchal Lannes. Il partit de Copenhague sur la fin de septembre et prit part, le 10 octobre, à la victoire de Saalfeld, qui coûta la vie au prince Louis de Prusse. Il se signala par l'exactitude de ses dispositions à la bataille d'Iéna, dont le succès dépendit en grande partie de la bravoure du corps d'armée auquel il appartenait. Dans cette sanglante action, Victor reçut une contusion violente causée par un bûche; mais il n'en continua pas moins de remplir son devoir et de combattre bravement. Ce fut lui qui, au nom du maréchal Lannes, signa, le 25 octobre, la capitulation de Spandau. Le 26 décembre, il prit une part honorable au combat de Pultusk, où les Russes, bien retranchés, se défendirent avec acharnement. Quelques jours plus tard, Victor reçut de l'empereur la mission d'inspecter les travaux des sièges de Colberg et de Dantzig. Il parcourait à cet effet, au mois de janvier 1807, les environs de Stettin, en voiture, avec son aide de camp et un domestique, lorsqu'il fut enlevé par un parti de chasseurs prussiens; mais Napoléon le fit bientôt échanger contre quelques prisonniers prussiens. La mission de Victor n'eut, du reste, aucune suite, et il revint immédiatement participer aux périls et aux exploits de la grande armée. A Friedland, il commandait le

premier corps de cette formidable phalange, en remplacement de Bernadotte, grièvement blessé quelques jours avant au combat de Spandau, et fut chargé de se porter sur la ville de Friedland, à la suite de Napoléon et de la garde impériale. Sa division dut former avec cette garde le corps de réserve. Le maréchal Ney, qui occupait la droite de l'armée, s'étant ébranlé pour marcher à l'ennemi, ce fut le corps de Victor qui reçut ordre de lui succéder dans sa position et de soutenir cette attaque par le feu de sa redoutable artillerie. L'empereur récompensa, le 13 juillet 1807, l'utile coopération de Victor durant cette sanglante campagne par le bâton de maréchal et, plus tard, par le titre de duc de Bellune. Après le traité de Tilsitt, il fut nommé gouverneur de Berlin et remplit ces fonctions avec une sage intégrité. Lorsque Napoléon eut médité de s'emparer de la couronne d'Espagne, il n'employa point immédiatement le concours du nouveau dignitaire. Ce ne fut qu'au mois d'août 1808, quelques jours après le désastre de Baylen (*voy. DUPONT*), qu'il confia à Victor le commandement du 1^{er} corps de la grande armée. Victor se dirigea sur Bayonne dans le courant de septembre 1808. Le commandement de Victor en Espagne fut marqué à son début par quelques fautes de stratégie qui lui ont été sévèrement reprochées. Il eut le tort de disséminer ses forces lors de son arrivée à Vittoria et d'envoyer en Biscaye, sur la demande assez mal motivée du roi Joseph, la division Vilatte, qui en faisait partie et que le maréchal Lefebvre employa à des opérations prématurées, qui contrarièrent le plan de campagne de Napoléon. Ce grand capitaine s'appliqua promptement à rectifier la partie mal engagée. Victor eut ordre d'appuyer le maréchal Lefebvre dans son mouvement sur Orduna et de rallier ensuite le centre de l'armée. Mais cet ordre ne reçut qu'une exécution imparfaite. Le chef du 2^e corps se contenta de flanquer son collègue de la brigade Labruyère, qui ne fit aucun mouvement sérieux et qu'il rappela bientôt à lui, laissant à Balmeceida la division Vilatte, exposée au choc du général Blake, fort supérieur en nombre. Les deux maréchaux y opérèrent, le 10 novembre, une jonction momentanée; puis le duc de Bellune se trouva, vers le milieu de la journée, devant la petite ville d'Espinosa, en présence de Blake, qui y occupait, à la tête de 30,000 hommes, une position suffisamment retranchée. Le général Vilatte, qui avait réintégré son corps d'armée, aborda résolument les Espagnols, et, malgré l'infériorité du nombre, il parvint à les faire plier; un brouillard épais suspendit les mouvements des deux armées; mais, le lendemain 11, à la pointe du jour, Victor recommença la bataille à la tête de 17,000 hommes d'infanterie, et, aidé du général Maison et du colonel Mouton-Duvernay, il finit par repousser l'ennemi sur tous les points à la fois et par l'en-

traîner dans une effroyable et désastreuse déroute. Cette action, dont la conséquence fut de désorganiser entièrement l'armée de Blake, fit honneur à l'intelligence militaire de Victor, qui, au lieu d'aborder un bataillon carré dans lequel Blake avait concentré ses meilleures troupes sur sa droite, vis-à-vis d'un coude formé par la petite rivière de la Trueba, près d'Espinosa, s'était rendu maître des hauteurs où la gauche des Espagnols avait pris position. Cette manœuvre habile avait décidé le succès, que compléta le maréchal Soult par la dispersion des débris du général espagnol. Le maréchal Victor vint remplacer son collègue au centre de l'armée, pendant qu'il achevait cette expédition. L'empereur, après la bataille de Tudela, s'étant déterminé à marcher droit sur Madrid, prit avec lui le corps du maréchal Victor, la garde impériale et une partie de la réserve de cavalerie. Le 30 novembre, Victor précéda Napoléon devant le défilé de Somo-Sierra, gardé par un corps de 13,000 hommes et 16 pièces de canon. Le maréchal culbuta promptement cette troupe, et l'empereur, s'étant rendu en personne au pied du défilé, ordonna à un escadron de cheval-légers polonais de le gravir au galop. Cet acte de témérité fut couronné d'un plein succès. Il amena la dispersion du corps espagnol avec de grandes pertes, et l'armée française put s'avancer jusque sous les murs de Madrid, dont les troupes de Victor investirent les abords. Le 4 décembre, cette ville ouvrit ses portes. Vers le milieu de ce mois, Napoléon s'éloigna de Madrid pour marcher sur l'armée anglaise ; il confia au maréchal Victor la garde de cette capitale, avec les divisions Ruffin et Vilatte, la division allemande Leval et les dragons de Latour-Maubourg. Mais cette expédition ayant avorté par la retraite de ces deux auxiliaires, l'empereur se décida à retourner à Paris et ordonna à Victor de s'acheminer vers Cuenca pour y culbuter les débris de l'armée de Castanos, qui, dispersés momentanément à Tudela, étaient parvenus à se rallier et semblaient méditer quelque mouvement offensif. Le 13 janvier 1809, le maréchal partit de Tolède, où se trouvait son corps d'armée, pour combattre le général Vénegas et le duc de l'Infantado, qui avaient réuni, dans la direction de Madrid, les débris de l'armée d'Andalousie. Secondé par les généraux Vilatte et Ruffin, il les battit complètement, coupa leur retraite sur Alcazar, où il fit mettre bas les armes à 6,000 hommes ; l'artillerie du général Senarmont acheva cette déroute. Lors de l'invasion du Portugal, le duc de Bellune fut désigné pour pénétrer dans ce royaume, parallèlement au maréchal Soult, en descendant le Tage et en traversant la haute Estramadure. Mais le passage du fleuve lui ayant été disputé par le général Cuesta, Victor s'était vu obligé de faire rétablir le pont d'Almaras que les Espagnols avaient détruit et de débusquer préala-

blement l'ennemi de tous les points qu'il occupait sur le littoral. Cette opération accomplie, l'armée traversa le Tage et s'avança sur la Guadiana, vis-à-vis de Medelin. Le maréchal rencontra sur ce point, le 28 mars, le général Cuesta, qui avait pris une forte position entre la rivière Mingabrib et don Benito. Un mouvement habilement conçu et conduit avec vigueur par le maréchal lui-même décida en faveur des Français le gain de la bataille, qui fut très-meurtrière. Ce brillant succès ne décida point le duc de Bellune à franchir la Guadiana et à pénétrer en Portugal, où les Anglais avaient concentré des forces imposantes. Il craignit que des rassemblements, formés sur ses derrières, ne vinsent à couper ses communications avec la capitale par le pont d'Almaras. Il était sans nouvelles des progrès qu'avait pu faire le maréchal Soult et ne pouvait, dans cette incertitude, s'aventurer à travers un pays ennemi et soulevé. Il se cantonna dans la haute Estramadure, entre le Tage et la Guadiana. Mais il quitta son cantonnement à l'approche de l'armée anglo-portugaise, qui envahit l'Estramadure pour menacer Madrid, et il se porta vers le Tage, dans la direction de Talavera. Le roi Joseph manœuvra pour le joindre, avec l'espoir que le 4^e corps, commandé par Sébastiani, aurait le temps de se rallier à eux avant l'attaque de l'armée coalisée, et que ces bataillons rassemblés profiteraient des mouvements ordonnés au maréchal Soult dans une autre direction. Attaqué à Talavera, le 22 juillet, le duc de Bellune, trop inférieur aux forces qui venaient l'assaillir, quitta sa position pour se porter d'abord sur Torrijos et de là sur la rive gauche de la Guadarrama, à deux lieues de Tolède, où il fut rallié par Sébastiani. Les trois corps réunis formaient à peine 40,000 combattants. Ce fut à la tête de ces divisions que Joseph entreprit, le 28 juillet, sur le conseil de Victor et contre l'avis de Jourdan, d'affronter une armée de 75,000 hommes, campée dans une position formidable et fortifiée par des ouvrages de campagne pratiqués avec soin sur tous les accidents du terrain, et commandée par lord Wellesley, depuis duc de Wellington, en personne. Le maréchal Victor essaya, à la faveur de l'obscurité, de s'emparer d'un mamelon où s'appuyait la gauche de l'armée ennemie ; mais cette attaque, opérée simultanément par les généraux Ruffin et Lapisse, échoua par une insuffisance de forces que compliquèrent quelques-uns de ces contretemps si fréquents à la guerre, et ne servit qu'à signaler aux Anglais l'importance de ce point, dont ils retranchèrent soigneusement les approches. Le 1^{er} corps, commandé par le duc de Bellune, avec deux divisions de cavalerie, occupait la droite de l'armée française ; le 4^e corps, aux ordres de Sébastiani, avec une division de dragons, formait la gauche ; au centre et en troisième ligne était la réserve, commandée par le

général Dessolles. La gauche ennemie ayant été regardée comme le point le plus vulnérable, les généraux Ruffin et Barrois eurent ordre de renouveler l'attaque de la veille contre le mamelon; mais ce fut sans plus de succès. Vers trois heures, le roi Joseph se décida à tenter un assaut général sur tout le front de l'armée ennemie. La division Leval, qui s'avança la première, fut repoussée par 15,000 Anglais, auxquels elle résista vaillamment en se formant en bataillon carré. Les 1^{er} et 4^e corps entrèrent à leur tour en ligne; la division Lapisse tenta encore d'escalader la redoutable éminence: elle y réussit, mais sans pouvoir s'y maintenir. Pendant que, mieux avisé, le maréchal Victor essayait de la tourner, deux régiments de cavalerie anglaise vinrent charger les bataillons français; un de ces régiments s'élança sur la brigade Stoltz; le 10^e chasseurs à cheval ouvrit ses rangs pour les refermer sur ce régiment, qui fut taillé en pièces. Les Anglais paraissaient ébranlés; leur artillerie était démontée, leur feu presque éteint. Encore quelques efforts, et la victoire allait, selon toute apparence, se fixer sur nos drapeaux, lorsque le roi Joseph crut devoir, malgré l'heure peu avancée, remettre au lendemain, contre les instances pressantes du duc de Bellune, une lutte que de nouveaux conseils et d'alarmants rapports lui firent abandonner. Il jugea plus prudent de se rapprocher de sa capitale, dont l'accès avait été rendu libre à l'ennemi par la jonction de Victor et de Sébastiani, et il ordonna la retraite. Le duc de Bellune se porta à Casalejas, sur l'Alberche; Sébastiani suivit le roi, qui partit avec sa garde et la division de réserve pour dégager Tolède, menacée par le général Venegas. Lorsque, dans les premiers jours de 1810, le roi Joseph décida l'expédition d'Andalousie, l'aile droite de l'armée, commandée par le duc de Bellune, reçut l'ordre de se diriger sur Almaden, en même temps que l'aile gauche, sous les ordres de Sébastiani, remonterait sur Linarès et que le centre, composé du corps du maréchal Mortier et de la réserve confiée au général Dessolles, suivrait la grande route de Madrid à Cadix. Le maréchal Victor fut spécialement chargé de forcer le défilé de Despena-Perros, qui passait pour inexpugnable et dont l'ennemi avait essayé de faire un obstacle inévitable en hérissant de retranchements et d'artillerie les deux voies parallèles qui conduisaient dans l'Andalousie. Les corps des divisions Gazan et Dessolles parvinrent toutefois à tourner ce défilé et forcèrent l'armée espagnole à en abandonner la défense; ils pénétrèrent dans l'Andalousie après avoir mis l'ennemi en une déroute complète, et le maréchal Victor y déboucha de son côté par Cordoue, à la suite d'un engagement heureux aux environs de Bel-Alcazar. Le maréchal se présenta, le 29 janvier, devant Séville, qui capitula, et se dirigea aussitôt sur Cadix, qu'il blo-

qua par terre, en distribuant les trois divisions de son corps d'armée sur les points les plus importants du littoral. Il occupa Rota, Santa-Maria, Puerto-Réal et Chiclana, mit en état de défense les forts élevés sur la côte, principalement à l'embouchure du Guadalquivir et des rivières de San-Pédro et de San-Pétri et ferma aux bâtiments ennemis l'accès de l'arsenal de constructions maritimes établi au nord de l'île de Léon. Le premier incident remarquable de ce blocus fut la prise du fort de Matagorda, situé à la pointe la plus méridionale de la terre ferme, au nord-ouest de Cadix. Ce fort fut évacué le 23 avril, après avoir essuyé pendant douze jours le feu de dix mille coups de canon, et ne livra à l'armée assiégeante qu'un monceau de ruines. Ce résultat sauva la vie à plusieurs centaines d'officiers et de soldats français que les Espagnols avaient, à la suite et au mépris de la capitulation de Baylen, renfermés dans deux pontons devant Cadix, et qui profitèrent du voisinage de leurs frères d'armes pour chercher leur salut dans l'évasion la plus périlleuse. Le duc de Bellune envoya deux barques pour recueillir les fugitifs et leur fit prodiguer des secours. Dix mois plus tard, dans le courant de février 1811, le maréchal reçut avis qu'un corps ennemi s'organisait dans l'intention de débloquer Cadix et de délivrer l'Andalousie en prenant à revers toutes les lignes des Français, tandis que la garnison de Cadix les attaquerait de front et que les vaisseaux et les chaloupes canonnières menaceraient tous les points de débarquement. Ce corps, composé de 12,000 Espagnols et de 5,000 Anglais, fut embarqué, le 20 février, dans la rade de Cadix et réuni à Tarifa sous les ordres du général la Pena. Il se mit en marche, le 28, sur Chiclana, siège du quartier général et des magasins de l'armée, et se trouva, le 4 mars, en vue des avant-postes français. Réduit à des forces extrêmement restreintes, le maréchal Victor jugea prudent d'attendre l'attaque des coalisés, dont le premier détachement essaya sans succès, dans la matinée du 5, d'emporter les lignes de San-Pétri. A l'approche de la colonne ennemie, il se concentra dans Chiclana, où il avait établi sa réserve, composée de deux brigades. Il se décida bientôt néanmoins à marcher à sa rencontre avec un corps de 6,000 hommes et deux batteries d'artillerie. Les Espagnols plièrent, furent mis en déroute et acculés à la mer. Mais un corps nombreux de coalisés occupait l'importante position de Barrosa. Le maréchal fit enlever cette hauteur au pas de charge par le général Ruffin, qui se porta rapidement ensuite sur le flanc de l'ennemi, tandis qu'une brigade de la division Vilatte, après s'être emparée de la tête du pont de San-Pétri, menaçait la tête de sa colonne. Le général anglais Graham, averti de l'occupation de Barrosa, marcha à la tête de 12,000 hommes pour le reprendre. Le maréchal Victor, perdant

tout espoir d'envelopper un ennemi aussi supérieur en nombre, fit évacuer la hauteur et rapela sur sa droite et sur sa gauche les brigades avancées. Mais le corps de Ruffin était déjà aux prises avec les Anglais, et ce général ayant été blessé mortellement dans ce choc acharné, sa brigade ne put rallier que tardivement la gauche du corps d'armée. Après deux ou trois attaques inutiles, les Anglo-Espagnols rentrèrent dans l'île de Léon, laissant sur le champ de bataille 3,500 hommes tués ou prisonniers, 3 drapeaux et 4 pièces de campagne. La mésintelligence qui se glissa entre les deux corps des coalisés les empêcha de tirer parti de leur nombre et de leur position (1). — Il n'était pas donné au duc de Bellune de conduire à leur terme les opérations du siège de Cadix. La gigantesque expédition de Russie se préparait, et Napoléon réclamait le concours d'un de ses plus solides lieutenants. Le 3 avril 1812, le maréchal Victor fut appelé au commandement du 9^e corps de la grande armée, lequel fut chargé d'occuper l'espace compris entre l'Elbe et l'Oder. L'empereur désigna en outre le maréchal pour commander Berlin dès que l'armée active aurait dépassé cette capitale. Il y reçut, sur la fin de juin, l'avis du passage prochain du Niémen, l'ordre d'armer Spandau et celui de surveiller avec soin la conduite de la Prusse pendant les événements qui allaient avoir lieu. Quelques jours plus tard, le maréchal eut ordre de s'avancer sur Dantzic et Königsberg, puis de se porter sur Tilsitt et de là sur Wilna, qu'il vint occuper au mois d'août. Il y reçut de nouvelles instructions (26 août), qui lui enjoignaient de quitter la rive gauche du Niémen pour se diriger en hâte sur Smolensk. L'empereur, plaçant sous sa direction toutes les troupes qui se trouvaient dans les gouvernements de Mohilow, de Witepsk et de Smolensk, annonçait au maréchal sa marche sur Moscou et lui recommandait de lier soigneusement ses communications avec la grande armée. Le 4 septembre, Victor traversa le Niémen à Kowno et arriva, le 27, à Smolensk, où l'empereur le destinait à soutenir, en cas d'échec, le maréchal St-Cyr ou le prince de Schwartzemberg. Un avis postérieur l'obligea bientôt à se rapprocher de Polotzk et de Minsk et de modifier la distribution primitive de ses divisions. Il laissa à Smolensk la division Baraguay-d'Hilliers, qu'il venait d'organiser, dirigea sur Babinowicz celle de Daendels, et cantonna les divisions Gérard et Partouneaux, avec la cavalerie, à Senno et à Orsza, où il établit son quartier général. La désastreuse retraite de l'armée française était commencée. Informé que le maréchal russe Wittgenstein approchait avec des forces supérieures, Victor détacha la division Daendels, soit pour inquiéter le maréchal, soit pour défendre Witepsk en cas d'attaque; mais, lorsqu'il

apprit l'évacuation de cette ville, il ne songea plus qu'à secourir Gouvion St-Cyr, dont le corps d'armée avait éprouvé, le 19 octobre, un échec assez grave à la bataille de Polotzk, et se porta sur Czasniki à la tête de toutes les forces dont il disposait, c'est-à-dire d'environ 32,000 hommes de pied et de 4,000 chevaux. Les deux maréchaux français et russe se rencontrèrent, le 30 octobre, sur les bords de la Lukmolia. Le dessein du duc de Bellune était d'attaquer Wittgenstein avec vigueur. Mais il fut obligé d'y renoncer par suite d'un contre-temps qui le privait d'une partie de ses troupes. Le général ennemi, qui s'aperçut de ce mécompte, prit brusquement l'offensive, rejeta sur la rive droite du ruisseau les troupes qui bordaient la rive gauche et, garnissant le centre de sa colonne d'une forte artillerie, obligea le maréchal à faire reculer celle qu'il avait sur ce point. Le lendemain, le duc de Bellune se retira sans être poursuivi sur Senno, où il concentra ses deux corps. Cette concentration ne lui permit pas de secourir Minsk, qui fut pris par les Russes quelques jours plus tard. Après avoir passé deux jours à Senno, le maréchal se porta sur Czéréia, où Napoléon, ignorant la véritable position des généraux Kutuzow et Wittgenstein, lui fit passer l'ordre de rejeter ce dernier au delà de la Dwina. Mais il différa avec Oudinot, qui commandait le 2^e corps, sur la manière d'exécuter cet ordre, et son opinion comme plus ancien en grade ayant prévalu, il fit ses préparatifs pour tourner la position du feld-maréchal, au lieu de l'attaquer de front comme le voulait son collègue, et les deux corps se mirent en marche avec la division Partouneaux pour avant-garde. A deux lieues de Smoliansky, cette division fut arrêtée par une colonne russe embusquée dans des bois qui traversent la route. Partouneaux surmonta vaillamment cet obstacle, et le 14 novembre, les deux armées se trouvèrent en présence devant Smoliansky, qui fut disputé avec acharnement et qui demeura au pouvoir des Français. Le maréchal russe reprit, derrière la Lukmolia, la position qu'il y occupait le 31 octobre. Le duc de Bellune, comprenant la nécessité de ménager ses troupes, n'essaya point de l'en déposter, et il porta, le 17, son quartier général à Krasnogura, où il resta quelques jours. Il y reçut des instructions de l'empereur, qui lui recommandaient de masquer avec soin le mouvement que le duc de Reggio devait exécuter sur Minsk, de prendre position entre Borizow, Wilna et Orsza et l'armée ennemie, enfin de couvrir la ligne entre Borizow et Nacra contre les entreprises du corps de Wittgenstein et d'arriver à Borizow, le 25 ou le 26, de manière à prendre l'arrière-garde de l'armée. Quand, quelques jours plus tard, Napoléon, modifiant ces dernières instructions, lui prescrivit de se retirer sur Baron pour occuper la route conduisant de Lepel à Borizow et à Weselowo, Victor avait déjà commencé son

(1) *Introduction à l'Histoire de l'expédition de Russie*, par le marquis de Chambray.

mouvement de retraite sur Borizow, par Batury et Chichavruy. Son arrière-garde, commandée par le général Delaitre, réussit à arrêter dans le voisinage de la Bérézina une partie des troupes de Wittgenstein, assez de temps pour permettre au gros du corps d'armée d'arriver, et le 25, l'héroïque général Eblé put jeter sur le fleuve ces ponts dont la traversée devait sauver les débris de cette armée, naguère si nombreuse et si formidable. Victor prit position à Ratuliczi pour couvrir le prince Eugène et le maréchal Davout. Il quitta, le 26 au matin, cette position, atteignit Loznitza; puis il se rendit, le même jour, à Borizow, où l'empereur lui prescrivit de laisser la division Partouneaux, afin d'abuser l'amiral Tchitchakoff sur le véritable point du passage. Le 27, avec ses deux autres divisions Gérard et Daendels, il arriva de bonne heure à Studianka, dont il investit et fortifia les abords. Quand le maréchal vint occuper Studianka, la majeure partie de l'armée française avait effectué son passage, presque inopinément et sans exciter la vigilance des Russes, répandus sur les deux rives du fleuve. Mais, dans la soirée du 27, leur surveillance avait cessé d'être en défaut, et chaque heure aggravait les difficultés et les périls de cette opération. Un désastre facile à prévoir était venu les compliquer encore : c'était la perte de la division du général Partouneaux, qui, se voyant coupé du gros de son corps, avait cherché vainement à se frayer une voie de salut à travers les bataillons de Wittgenstein. Le duc de Bellune, dont la colonne, sensiblement réduite par ce revers, ne dépassait guère 6,000 fantassins et 7 à 800 chevaux (1), lutta toute la journée du 28 sur la rive gauche du fleuve, contre des forces quintuples, avec une énergie désespérée. Les Russes s'étant momentanément emparés d'un bois à la droite de Studianka, le général Diébitch dirigea de cette hauteur, sur la foule des traînards, hommes et femmes, accumulée autour des ponts, le feu de plusieurs batteries, qui produisirent dans ces masses compactes un effroyable ravage. Victor jeta alors une partie de son infanterie dans un ravin assez large qui descendait jusqu'à la Bérézina et le séparait de l'ennemi. Puis il fit exécuter par le général Fournier plusieurs charges vigoureuses de cavalerie, qui, appuyant ce mouvement offensif, en décidèrent le succès. Les Russes reculèrent, et leur nombreuse artillerie cessa de vomir la mort dans nos rangs. Diébitch parvint toutefois à ramener la colonne française au bord du ravin, mais sans le franchir. La nuit survint à point pour séparer les combattants épuisés et pour mettre fin à cette lutte inégale, dont la durée eût infailliblement anéanti les troupes du 9^e corps. Le maréchal laissa une arrière-garde en présence de l'ennemi

(1) M. Thiers (t. 14 de l'*Histoire de l'empire*) élève ce nombre à 9 ou 10,000 soldats, M. de Chambray (t. 3, p. 63) le rabaisse à 4,800 hommes.

et traversa le fleuve le 28 au soir. Le lendemain matin, il fit passer son arrière-garde et retira ses avant-postes. Ce ne fut que vers huit heures que le général Eblé, à l'aspect des Cosaques, qui accouraient au galop, put se résoudre à sacrifier, par la destruction des ponts, quelques milliers de retardataires que leur insurmontable apathie avait empêchés de les franchir. Napoléon se mit aussitôt en marche, suivi à quelque distance des restes de la colonne de Victor. Exaspéré par la perte de la division Partouneaux, il la reprocha à l'intrépide maréchal et blâma amèrement l'incertitude de ses dernières manœuvres. Victor s'éloigna le cœur navré (1). L'empereur arriva, le 6 décembre, à Wilna et ne dut qu'aux rapports du duc de Bassano la faveur presque inespérée de traverser impunément le territoire germanique, où régnait contre lui une irritation universelle (2). Le maréchal Victor conduisit jusqu'à Smorgoni, non sans obstacles, la faible colonne qu'il traînait à sa suite. Là commencèrent à se dissoudre les débris dont elle se composait, et cette dernière arrière-garde de la grande armée acheva de disparaître dans les plaines glacées de la Lithuanie. — Lorsque le génie de Napoléon eut fait éclore en quelques semaines une nouvelle armée, Victor reçut le commandement du 2^e corps et la mission de l'organiser en Westphalie, où il demeura jusqu'à ce qu'un ordre de l'empereur lui prescrivit de se porter à l'entrée des gorges de Bohême, au défilé de Zittau, passage important qu'il fut chargé de garder avec le corps de Poniatowski. Napoléon ayant profité de l'armistice de Pleiswitz pour augmenter l'effectif de ses troupes, le corps du maréchal fut porté à 16 régiments, et l'armée coalisée ayant débouché par Péterswald, sur les derrières de Dresde, Victor eut ordre de se replier sur l'Elbe, en laissant Poniatowski seul à Zittau, et distribua une partie de ses troupes autour de Stolpen pour appuyer éventuellement les opérations prescrites à Vandamme en cas de retraite de l'ennemi. A la bataille de Dresde (27 août), le duc de Bellune fut placé, sous les ordres de Murat, à l'aile droite de l'armée, avec injonction de tourner les Autrichiens par leur gauche et de les pousser à outrance vers la vallée de Plauen, dont le général Teste vint garder l'entrée avec 8 bataillons. Victor se forma en colonne au pied des hauteurs qui la dominent, et, sur le signal donné à Murat, il entreprit de les gravir pour enlever les villages de Toltschen, de Rosthal et de Corbitz. Ce mouvement, exécuté au sabre et à la baïonnette, réussit complètement; l'infanterie autrichienne fut précipitée dans le ravin de Plauen et la division Meszko gravement entamée; à deux heures, l'aile gauche de l'armée combinée était détruite. Le duc de Bellune, dont la manœuvre avait puissamment contribué

(1) M. Thiers, t. 14, liv. 45.

(2) Chambray, *Hist. de l'expéd. de Russie*, liv. 4.

au succès de la journée, fut chargé de poursuivre les coalisés à travers les montagnes de la Bohême, pour les livrer à Vandamme; mais quand le désastre de Kulm eut fait échouer cette combinaison (*voy. VANDAMME*), il fut rappelé à Freyberg pour y concourir à la conservation de Dresde, en veillant à la fois sur la grande chaussée de cette ville et sur le chemin de Tœplitz par Altenberg. Vers la fin de septembre, la grande armée ennemie, abandonnant enfin sa tactique évasive, se disposa à passer l'Elbe et à déboucher en Saxe par tous les défilés aboutissants. Napoléon enjoignit à Victor de se replier aux environs de Chemnitz, où il se lierait avec les corps de Macdonald et de Lauriston, de façon à présenter à l'ennemi une première barrière de 40,000 hommes, tandis que lui-même se porterait dans la direction de Leipsick pour attaquer isolément l'une et l'autre des trois armées coalisées. La sanglante bataille de Leipsick fut le résultat de la concentration de ces masses opposées. La veille de cette trop mémorable action, Victor soutint avec intrépidité, devant le village de Wachau, le choc du prince Eugène de Wurtemberg, à la tête de son infanterie russe et de la division Klüx. Ce village fut pris et repris cinq fois en deux heures. A midi, l'empereur envoya au maréchal deux divisions de la jeune garde, avec quelques autres troupes, et lui ordonna de reprendre l'offensive. Les ducs de Bellune et de Reggio repoussèrent le prince sur le village de Gölten-Gossa; il revint à la charge soutenu par les cuirassiers russes; mais les deux maréchaux tinrent ferme, et la division Dubreton, du corps de Victor, emporta à la baïonnette la bergerie d'Avenhayn, où le prince s'était retranché. Malgré le succès du combat de Wachau, Napoléon se vit obligé de réunir toutes ses forces autour de Leipsick, et Victor reçut, comme la plupart des chefs des corps qui y avaient pris part, l'ordre de rétrograder d'une lieue et de former sur le plateau de Probstheyda un cercle plus compacte et plus resserré. La mission spéciale de défendre cet angle saillant, sur lequel devaient s'acharner les efforts de l'ennemi, fut confiée à Victor, et l'empereur lui recommanda de s'y maintenir opiniâtrément. L'infanterie du maréchal et l'artillerie de Drouot arrêtaient toute la journée les efforts de Blücher et de Bernadotte, qui toutefois occupèrent momentanément ce redoutable plateau. Malgré l'épuisement de leurs troupes, les maréchaux Victor et Lauriston fondirent de nouveau à la baïonnette sur les Russes et les Prussiens réunis et les rejetèrent hors du village avec des pertes immenses. Malheureusement tous ces avantages s'anéantirent dans le désastre de Leipsick. Cette journée à jamais lamentable abaissait les barrières de la vieille France devant ces peuplades vindicatives, que le conquérant était allé affronter dans leurs propres foyers. L'armée impériale fut

contrainte de chercher dans une prompté évacuation le salut de ses débris, et ce furent les corps de Victor et d'Augereau qui ouvrirent cette lugubre retraite, sur laquelle la victoire de Hanau projeta un suprême, mais stérile éclat. Victor couronna sa vie militaire en prenant part à la glorieuse campagne de France, où la puissance de la stratégie tint en échec durant trois mois toutes les forces de l'Europe coalisée. Trop faible pour lutter contre les masses compactes qui avaient franchi le fleuve à Strasbourg, il essaya de ralentir leur marche par les combats d'Epinal et de St-Dié; mais il ne put se maintenir dans les Vosges, et, craignant d'être coupé du reste de l'armée par les colonnes ennemies, il se replia sur Nancy, puis sur Châlons-sur-Marne, après avoir opéré sa jonction avec le maréchal Ney. Le 29 janvier, à la bataille de Brienne, il entra en ligne à trois heures, et, quoique son corps d'armée fût fatigué d'une marche de plusieurs heures, la division Duhesme, qui en faisait partie, engagea un feu très-vif contre l'ennemi embusqué dans de larges fossés et dans les jardins qui entouraient la ville, dont il était maître. Cette attaque, longtemps infructueuse, fut secondée par le général Chataux, gendre du maréchal, qui gravit rapidement les terrasses du château et réussit à s'en emparer au moment même où le maréchal Blücher, qui l'occupait, allait se mettre à table avec son état-major. Blücher réunit aussitôt les corps russes Sacken et Alsufieff et tenta par trois fois, mais vainement, de reprendre ce point culminant. L'ennemi, chassé des rues de la ville, entretint de l'intérieur des maisons un feu violent de mousqueterie, dont la nuit seule interrompit les ravages. Les Russes se retirèrent en bon ordre par la route de Bar-sur-Aube, après avoir subi et fait éprouver de grandes pertes. Cette sanglante échauffourée n'aida nullement au succès du plan de Napoléon, lequel consistait à manœuvrer isolément contre chacune des deux grandes armées ennemies, dont il ignorait la jonction récente. Les effets de cette jonction devinrent trop manifestes trois jours après, à la Rothière, où l'empereur ne craignit point d'affronter, à la tête de 36,000 hommes, les forces coalisées s'élevant à 106,000 combattants. Victor, qui commandait la gauche de l'armée, repoussa énergiquement les attaques du prince royal de Wurtemberg; mais le général bavarois de Wrède obtint contre le duc de Raguse des avantages marqués, que Napoléon essaya de neutraliser par une diversion sur le village de la Rothière, qui demeura sans effet. Victor lui-même, chargé de nouveau par le prince, qu'avaient renforcé trois divisions, fut contraint de céder au nombre et de se retirer entre Petit-Mesnil et Chauménil, vivement poursuivi par l'ennemi, qui s'empara du premier de ces villages. En se portant sur la Marne, que le feld-maréchal prussien se préparait à franchir,

Napoléon confia aux maréchaux Oudinot et Victor la défense des passages de la Seine contre la grande armée austro-russe, dont ils devaient arrêter la marche sur Paris. Victor, qui était en position à Nogent, rétrograda lentement et laissa dans cette ville le général Bourmont, qui prit ses dispositions pour s'y maintenir. L'ennemi tenta plusieurs attaques, qui furent repoussées; mais le maréchal, ayant appris que les Bavares passaient la Seine à Bray, envoya l'ordre d'évacuer Nogent, dont on détruisit le pont. Cependant l'armée du général Schwarzenberg, à laquelle les Bavares servaient d'avant-garde, s'avancait sur Nangis; le prince de Wurtemberg avait enlevé Sens, et Bianchi menaçait Fontainebleau. Le 16 mars au matin, Napoléon quitta Meaux pour se diriger sur Guignes, dont la vallée était, depuis midi, le théâtre d'une lutte acharnée. Les ducs de Bellune et de Reggio disputaient à l'ennemi, toujours plus pressant, la route de Chaulnes, par laquelle l'empereur avait promis d'arriver. Lorsque ses têtes de colonne y débouchèrent, ce chemin était occupé par des tirailleurs ennemis. Les corps français réunis arrêteraient devant Guignes la marche des Austro-Russes, et l'on se hâta d'expédier des courriers à Paris, qu'avait grandement alarmé le bruit de leur approche. L'armée française se reporta en avant. Le maréchal Victor, qui marchait en tête, soutenu par les corps de cavalerie de Kellermann et de Milhaud, rencontra près de Mormant un corps russe de 8,000 hommes, qui se replia aussitôt, mais que le maréchal fit attaquer de front, pendant que la cavalerie le tournait par ses flancs. Ce corps, pressé en outre par l'artillerie de Drouot, fut mis en déroute complète et entièrement dispersé. Vers trois heures, le duc de Bellune, à la hauteur de Valjouan, se trouva en présence de la division bavarise Lamotte, que l'échec de l'avant-garde russe obligeait à rétrograder sur Montereau. Ce corps, attaqué aussitôt par les généraux Gérard et Bordesoulle, fut débusqué de Villeneuve, occupée par une partie de ses troupes, et chargé avec tant de vigueur qu'il dut chercher son salut dans la formation de son infanterie en bataillon carré. Mais ce bataillon fut bientôt rompu par une nouvelle charge à la baïonnette qui le mit dans le plus grand désordre, et si le duc de Bellune eût fait appuyer ce mouvement par la cavalerie, c'en était fait probablement de la division entière. Le maréchal ne voulut point imposer cet effort aux troupes fatiguées. Accablé lui-même de lassitude, il s'arrêta pour coucher à Salins, et ce fâcheux retard permit aux Bavares d'arriver avant les Français aux ponts de Montereau. Ce point devint, le 18 mars, le théâtre d'une attaque dirigée, sous la conduite de Napoléon en personne, par les généraux Gérard et Pajol, qui culbutèrent les avant-postes ennemis. Victor ne parut qu'à neuf heures devant Montereau, dont les hauteurs et les deux

ponts étaient occupés par le prince de Wurtemberg, dans l'espace compris entre Villaron et St-Martin. Impatient de réparer le retard que l'empereur était en droit d'imputer à son beau-père, le général Chataux enleva vigoureusement la position de Villaron, mais sans pouvoir s'y maintenir. Il chercha alors à tourner la hauteur de Surville pour s'avancer jusqu'au pont sur la Seine et touchait à ce but, quand, atteint mortellement par un coup de feu, il tomba sous les yeux mêmes du maréchal, à la tête de sa troupe, qui plia. Gérard fut aussitôt appelé à conduire les bataillons engagés; il réussit à neutraliser l'artillerie wurtembergeoise par l'action de 60 canons français, dont le général Daring tenta vainement de s'emparer, et le prince royal ayant été en même temps débusqué des hauteurs, les coalisés s'enfuirent dans un affreux désordre, auquel succéda bientôt le carnage le plus meurtrier. Napoléon, vivement indisposé contre le duc de Bellune, lui envoya la permission de quitter l'armée et donna son commandement à Gérard. Informé de cet ordre, le maréchal monta précipitamment à Surville, où se trouvait l'empereur, et vint, les larmes aux yeux, en solliciter la révocation. Napoléon, donnant un libre cours à son mécontentement, reprocha à son lieutenant de servir de mauvaise grâce, de fuir le quartier général et même de manifester une opposition plus déplacée dans les camps que partout ailleurs. Vivement blessé de ces reproches, qui n'épargnèrent pas même la maréchale, dame du palais impérial, Victor parvint à peine à faire entendre à l'empereur qu'il avait été l'un de ses plus fidèles compagnons d'armes, et qu'à ce titre il ne pouvait quitter l'armée sans déshonneur. Ces souvenirs ayant adouci le ton de l'entretien, Napoléon ne parla plus au maréchal que des droits que six blessures et ses services lui donnaient au repos, et insinua que ces ménagements pouvaient jusqu'à un certain point compromettre les exigences d'une campagne aussi active que celle qui était imposée à l'armée. Ces derniers mots réveillèrent la susceptibilité militaire du vieux guerrier; il voulut justifier sa lenteur de la veille par son concours du lendemain; mais, au nom du général Chataux, les sanglots étouffèrent sa voix, et Napoléon témoignant à son tour une vive émotion : « Je vais prendre un fusil s'écria le maréchal; je n'ai point oublié mon ancien métier; Victor se placera dans les rangs de la garde. » Vaincu par cet excès de dévouement : « Restez, lui dit alors Napoléon en lui tendant la main, je ne puis vous rendre votre corps d'armée, puisque je l'ai donné à Gérard, mais prenez deux divisions de ma garde, et qu'il ne soit plus question de rien entre nous. » Napoléon dissimulait mal sous ces rigueurs imposantes la clairvoyance de sa situation. En dépit d'efforts presque surhumains, le cercle de la lutte se rétrécissait cha-

que jour. Les coalisés poussaient leurs masses compactes sur Paris, et la défaveur progressive de leurs propositions de paix témoignait irrécusablement du peu d'illusion qu'ils s'étaient fait sur la valeur réelle de nos derniers succès. Quant à Victor, son dévouement ne fut pas soumis à une longue épreuve. Le 7 mars, à la bataille de Craonne, au moment où il venait de s'emparer de l'abbaye de Vauclerc après des prodiges de valeur, il fut frappé sur la lisière du bois d'Ailles d'une balle qui lui traversa la cuisse, et quitta le champ de bataille pour n'y plus reparaitre. Le duc de Bellune ne se montra point parmi les maréchaux qui sollicitèrent avec une insistance si étrange, à Fontainebleau, l'abdication de leur ancien chef; mais il fut un des premiers à offrir sa soumission au gouvernement royal. Il fut accueilli avec bienveillance par Louis XVIII, reçut la croix de St-Louis le 2 juin 1814 et fut nommé, le 6 décembre suivant, au commandement de la 2^e division militaire. En 1815, à la première nouvelle du débarquement de Napoléon, le duc de Bellune adressa de Sedan (10 mars) aux troupes de sa division un ordre du jour, conçu dans les termes les plus énergiques, pour les engager à rester fidèles au gouvernement des Bourbons. Il vint ensuite à Châlons, le 16 mars, pour y rassembler un corps de troupes destiné à marcher contre Napoléon; puis il partit pour Paris, d'où il envoya à tous les colonels de son corps d'armée l'invitation de réunir les officiers et sous-officiers de leurs régiments et de leur faire connaître qu'ils devaient s'opposer aux nouveaux desseins de Napoléon. Victor repartit pour Châlons, où il arriva le 20 et où il trouva réunies toutes les troupes de son commandement. Il ordonna sur-le-champ diverses dispositions pour s'avancer à la rencontre de Napoléon, dont il ignorait l'arrivée à Paris; mais ses troupes lui témoignèrent un mauvais vouloir marqué; elles arborèrent les couleurs impériales, et Victor, appréhendant pour sa propre sûreté, s'éloigna rapidement et alla rejoindre à Gand le monarque auquel il venait de donner des gages si éclatants de sa fidélité. Napoléon, exaspéré, le punit par une mesure sans exemple encore : il priva Victor de son titre de maréchal et frappa du même anathème les maréchaux Oudinot et Gouvion St-Cyr, coupables au même chef. Le duc de Bellune tint peu de compte de cet acte d'inutile vengeance. Il fit partie avec la plupart des autres maréchaux du cortège de Louis XVIII à sa rentrée dans Paris et ne tarda pas à recevoir des témoignages marqués de la bienveillance royale. Il fut nommé, le 26 juillet, président du collège électoral de Loir-et-Cher, et pair de France, le 17 août suivant. Le 6 septembre, une ordonnance du roi l'appela à l'une des quatre places de major général de la garde royale. Le 12 octobre, le duc de Bellune reçut et accepta la présidence de la commission chargée « d'examiner la

« conduite des officiers de tous grades qui avaient « servi pendant l'usurpation » ; tâche délicate dont l'exercice fut encore compliqué par la subtilité et la bizarrerie des instructions ministérielles destinées à le régler. Au bout de deux ans de travail, la commission se sépara sans laisser dans l'armée d'autre trace qu'une irritation profonde contre le pouvoir qui l'avait instituée. Le 10 janvier 1816, le maréchal Victor fut appelé au commandement de la 16^e division militaire; le 3 mai suivant, il fut promu au grade de commandeur de l'ordre de St-Louis, et le 24 août, à la dignité de grand-croix de cet ordre; enfin à la formation du ministère de droite du 14 décembre 1821, il fut appelé à diriger le département de la guerre. Comme valeur politique, le maréchal n'apportait aucune force au cabinet; mais son passé militaire, l'éclat du grade dont il était revêtu, son esprit conciliant, et par-dessus tout, le dévouement dont il avait fait preuve pour la cause des Bourbons, justifèrent ce choix, qui fut accueilli avec beaucoup de faveur par le parti royaliste. Peu familier avec les débats parlementaires, le duc de Bellune n'aborda la tribune, en 1822, que pour défendre à la chambre des députés le budget de son département. Il combattit spécialement les réductions proposées par la commission sur le traitement des officiers généraux et des officiers d'état-major en non-activité et réfuta la supposition que plusieurs d'entre eux seraient conduits, par l'amélioration de leur sort, à préférer l'inaction à l'activité. Le maréchal écrivit à la même époque (22 avril) une lettre par laquelle il donnait de grands éloges aux officiers qui avaient repoussé la proposition de s'affilier aux sociétés secrètes dont l'armée subissait vivement la pernicieuse influence. Trois mois plus tard, le 28 juillet, en présentant à la chambre le budget de 1823, il repoussa les attaques dirigées contre le ministère au sujet de l'arrestation du capitaine Lafontaine et soutint qu'elle avait été motivée par la conduite séditieuse de cet officier et non par le sens politique de son vote aux élections de la Côte-d'Or. Il combattit énergiquement aussi les reproches adressés par les orateurs du côté gauche aux régiments qui avaient réprimé les complots de Belfort et de Saumur et s'étonna que « de telles erreurs pussent être le partage « d'un député français ». Le maréchal manifesta néanmoins d'une manière éclatante sa répulsion pour les instigateurs de la démonstration insidieuse à laquelle s'étaient prêtés les deux régiments de Colmar et de Neuf-Brisac, démonstration dont le but avait été de démasquer les militaires engagés dans les complots révolutionnaires. Un lieutenant-colonel, principal promoteur de cet inqualifiable guet-apens, sollicita vainement du ministre l'avancement qu'il croyait avoir mérité : le maréchal ne jugea pas qu'une promotion militaire dût être la récompense d'un pareil

dévouement. Parmi les actes de l'administration du duc de Bellune, nous citerons l'ordonnance du 3 juillet 1822, sur l'inspection des troupes de toutes armes, et celle du 18 septembre de la même année, sur la réorganisation de l'intendance militaire. Lorsque, dans les premiers jours de 1823, le gouvernement pourvut aux préparatifs de la guerre d'Espagne, le maréchal témoigna, dit-on, un vif désir de faire partie de cette expédition en qualité de major général de l'armée. Le général Guillemainot lui fut préféré. Mais la police ayant découvert une conspiration militaire dans laquelle le chef d'escadron de Lostende, premier aide de camp du général, se trouvait compromis, le comte Guillemainot ne put conserver ses fonctions : le 17 mars, le duc de Bellune fut appelé à le remplacer, et l'intérim de son ministère fut confié au général Digeon. Ces arrangements, qui contraignirent le duc d'Angoulême, généralissime de l'expédition, ne devaient être que momentanés. Lostende, complètement disculpé, fut envoyé à l'armée des Pyrénées, et le général Guillemainot reprit ses fonctions. Le maréchal, après un court séjour à Bayonne, revint prendre possession de son ministère. Mais cette réintégration ne fut que provisoire. Le duc de Bellune s'attira la disgrâce du Dauphin par la mollesse de ses dispositions et la négligence qu'il avait apportée dans la transmission des ordres du prince à l'intendance militaire, chargée de l'équipement et des subsistances du corps expéditionnaire. Ce contre-temps, si fâcheux à la veille d'une entrée en campagne, avait obligé le duc d'Angoulême à souscrire l'onéreuse convention connue sous le nom de *marchés Ouvrard*. Le comte de Villèle, président du conseil, sacrifia à regret un homme qu'il aimait et estimait, et peu de jours avant le retour du Dauphin à Paris (19 octobre), le maréchal dut résigner définitivement le portefeuille de la guerre. Cependant le prince généralissime n'obtint qu'une satisfaction incomplète. Le candidat de son affection, le général Guillemainot, ne fut point agréé, et le duc de Bellune eut pour successeur le baron de Damas, royaliste dévoué, mais sans aucune illustration militaire. Le 30 novembre, le roi nomma le duc de Bellune ambassadeur de France en Autriche et accompagna cette promotion d'une lettre conçue dans les termes les plus flatteurs, mais le duc n'accepta pas et se concentra exclusivement dès lors dans ses fonctions de major général de la garde royale. Lors du sacre de Charles X, il reçut le commandement du camp de Reims et fut compris, à l'occasion de cette solennité, parmi les chevaliers de l'ordre du St-Esprit. Enfin, le 17 février 1828, le maréchal Victor fut nommé membre du conseil supérieur de la guerre. Ce fut le dernier emploi qu'il remplit sous la restauration, mais non le terme de son dévouement. Le 29 juillet 1830, lorsque

l'insurrection de Paris commença à menacer la sûreté de la famille royale, le vieux guerrier alla offrir ses services au duc de Raguse et lui proposa de servir sous ses ordres, quoique plus ancien en grade. Ses offres ne furent point accueillies, et le Dauphin se montra peu sensible à ce généreux empressement. Le duc de Bellune quitta St-Cloud péniblement affecté. Il prêta serment au roi Louis-Philippe, mais il demeura entièrement à l'écart et s'abstint même de siéger à la chambre des pairs. Cette réserve n'empêcha pas que son nom ne fût plusieurs fois mêlé aux complots formés par le parti légitimiste en 1831 et 1832, moins sans doute par l'effet d'une participation réelle, qu'à raison de son attachement si prononcé, si persévérant à la cause des princes exilés. Le duc de Bellune mourut le 1^{er} mars 1841, laissant un nom recommandable par de grandes qualités militaires, que rehaussait une rare modestie de caractère, jointe à une loyauté irréprochable. Le maréchal Victor, divorcé d'une première femme, qu'il avait épousée à Valence, en 1791, s'était remarié en Hollande, en l'an 9, à l'époque où il commandait l'armée de Batavie, à mademoiselle Julie Vosh d'Avesaat, qui fut dame du palais impérial. Il en eut deux fils et une fille, mariée au général Chataux, tué en 1814, sur le champ de bataille de Montereau. Son fils aîné, le marquis de Bellune, membre du sénat, mort au mois de décembre 1853, a publié, sous le titre d'*Extraits des Mémoires inédits du duc de Bellune* (Paris, 1846, in-8°), un volume qui contient le récit des premières campagnes du maréchal et que termine une réfutation circonstanciée des inexactitudes dans lesquelles l'historien du *Consulat et de l'Empire* est tombé à son égard. On a de plus du maréchal un *Mémoire sur les marchés Ouvrard* (Paris, 1826, in-8°), précis destiné à combattre les inculpations d'incurie ou d'imprévoyance qui lui avaient été faites à l'occasion de la seconde guerre d'Espagne. A. B—ÉE.

VICTORIA (DON VINCENT), peintre, né à Valence en 1658, reçut dans cette ville les premiers éléments de l'art dans lequel il devait se faire une grande réputation. Le besoin de perfectionner son talent le conduisit à Rome, où il entra dans l'école de Carle Maratte. Ne se bornant pas à profiter des leçons de cet habile maître, il y joignit l'étude de l'anatomie, de l'antique et des plus beaux ouvrages de Raphaël. Il devint aussi profond dans la science des antiquités qu'habile dans l'art de la peinture, et les érudits de son temps lui accordèrent leur estime. La délicatesse de son goût, son savoir et l'amabilité de son caractère lui acquirent l'amitié de ce que Rome renfermait à cette époque de personnages les plus recommandables. Les peintures dont il orna diverses églises de Rome consolidèrent sa réputation, et notamment le tableau qui décore l'église des religieuses de la Conception, au champ de Mars, que l'on a souvent attribué à Carle

Maratte. Sa réputation se répandit bientôt dans toute l'Italie, et lui attira la faveur du grand-duc de Toscane, Côme III, qui le nomma son peintre et exigea qu'il fit son propre portrait pour être placé dans le cabinet des peintres célèbres, qui fait partie de la grande galerie de Florence. Ayant obtenu, pour récompense de ses travaux, un riche canonicat à Xativa, près Valence, il revint dans sa patrie, et choisit pour asile une charmante maison de campagne peu éloignée de la ville; il l'embellit de peintures, et y forma une galerie d'objets d'art, de tableaux et de dessins précieux. Lorsque Malvasia publia son ouvrage, la *Felsina pittrice*, Victoria crut devoir entreprendre la défense de Raphaël et de l'école romaine, que l'auteur avait trop souvent sacrifiés aux Carrache et à l'école bolonaise. Cette réfutation, qu'il publia sous le titre d'*Osservazioni sopra il libro della Felsina pittrice*, se compose d'une série de lettres adressées à ses amis depuis le 15 mars jusqu'au 3 octobre 1679. C'est en vain que Zanotti entreprit de le combattre; la victoire demeura à Victoria, qui avait pour lui l'avantage de la vérité et de la raison. Cependant le souvenir de Rome le poursuivait jusque dans la paisible retraite qu'il s'était choisie; il ne put résister au désir de revoir cette ville. Le pape, pour reconnaître son mérite, le nomma son antiquaire; et il vit les artistes, les savants et les plus habiles professeurs se faire un devoir de le consulter. Non content de cultiver les arts du dessin, il s'essaya avec succès à faire des vers, et dans ses loisirs il s'occupait d'une histoire de la peinture, que la mort l'empêcha de terminer. Pour apprécier son mérite comme peintre, il faut avoir vu les ouvrages dont il a enrichi, en Espagne, Valence, Morella et Forcal. Quant à ceux que possède l'Italie, en grand nombre, on les a souvent fait passer pour être de Carle Maratte; c'est assez dire quel est leur mérite. Victoria est très-recommandable par son talent pour peindre le portrait. Il grava, pour le grand-duc de Toscane, le célèbre tableau de Raphaël connu sous le nom de la *Vierge de l'oligno*. Cette estampe est extrêmement rare. On lui doit encore deux autres pièces gravées d'après les deux beaux tableaux de Ciro Ferri, qui représentent la *Cène* et la *Résurrection* de Jésus-Christ. Cet artiste, qui fait honneur à l'école espagnole, mourut à Rome en 1712.

P—s.

VICTORIN (M.-PIAUVONIUS-VICTORINUS-AUGUSTUS), l'un des trente tyrans, était fils de la célèbre Victorine (voy. ce nom). Il fut associé par Posthume à l'empire, vers la fin de l'année 264, et ce choix fut confirmé par l'armée. Après la mort de Posthume et de Loblien, il resta seul maître des Gaules; et son autorité s'étendit en Espagne et dans la Grande-Bretagne. Il repoussa toutes les attaques de Gallien, et il aurait sans doute affermi son pouvoir, si le goût excessif qu'il avait pour les femmes ne l'eût entraîné dans

des désordres qui causèrent sa chute. Un greffier, nommé Atticius, dont il avait outragé l'épouse, parvint à faire partager son ressentiment aux soldats, et Victorin fut tué dans une sédition, au commencement de l'an 268. Un passage de Trébellius Pollion (*Hist. des trente tyrans*) donne une haute idée des qualités de ce personnage. On le comparait, dit-il, à Trajan, pour le courage; à Marc Antonin, pour la clémence; à Nerva, pour la gravité; à Vespasien, pour l'économie; et enfin à Pertinax et à Sévère, pour l'amour de la discipline. Victorin, son fils, lui fit décerner les honneurs divins; du moins on peut le conjecturer d'après quelques médailles de ce prince, qui représentent une apothéose. — VICTORIN (L.-Aurelius-Piauvonius-Victorinus-Augustus), fils du précédent, fut déclaré auguste par son père, et proclamé empereur par les légions stationnées à Cologne, après la mort de celui-ci; mais quelques jours plus tard il fut massacré dans une nouvelle sédition, et inhumé près de son père. Trébellius Pollion dit qu'on voyait leurs tombeaux près de Cologne, couverts de petites tables de marbre, dont l'une portait cette inscription : *Ici reposent les deux tyrans Victorins*. On a des médailles du père dans tous les métaux; mais on n'en connaît du fils qu'en billon et en petit bronze.

W—s.

VICTORIN DE FELTRE, l'un des plus célèbres instituteurs que l'Italie ait produits au 15^e siècle, était né vers 1379, dans la ville dont il prit le nom, de parents honnêtes, mais si pauvres, qu'ils manquaient souvent des choses les plus nécessaires. Ayant été envoyé dans sa jeunesse à Padoue pour y faire ses études, il se rendit très-habile dans la grammaire, la dialectique et la philosophie. Il voulut acquérir des connaissances dans les mathématiques, et suivit quelque temps les leçons d'un certain Blaise Pelacani; mais ne pouvant pas acquitter la faible rétribution que ce maître exigeait de ses élèves, il prit le parti d'étudier seul cette science, et il y fit des progrès assez grands pour donner de la jalousie à Pelacani même. Il apprit le grec de Guarini de Vérone (voy. ce nom), et il en reçut tant de preuves de bienveillance, qu'il conserva toute sa vie pour lui l'attachement d'un fils pour son père. Les talents de Victorin lui méritèrent, en 1422, la double chaire de rhétorique et de philosophie à l'université de Padoue; mais impatienté de ne pouvoir pas corriger ses élèves de leurs habitudes vicieuses, il résigna cet emploi, dès l'année suivante, et se rendit à Venise, où il établit une école qui fut bientôt très-fréquentée. En 1425, Jean-François de Gonzague, seigneur de Mantoue, l'appela dans cette ville pour soigner l'éducation de ses enfants. Ce prince assigna un traitement honorable à Victorin, et lui donna la jouissance d'une maison commode et assez vaste pour qu'il pût y loger avec ses écoliers, dont le nombre s'accroissait chaque jour. L'école de Victo-

rin (1) devint si célèbre, qu'on y vit accourir une foule d'élèves de toutes les parties de l'Italie, de la France, de l'Allemagne et même de la Grèce. Il s'associa les maîtres les plus habiles dans tous les genres, et parvint de cette manière à réunir tous les moyens imaginables d'instruction pour les lettres, pour les sciences et pour les beaux-arts. Il ne se bornait point à cultiver l'esprit de ses élèves; il s'attachait à former leur caractère, à développer leurs dispositions bienfaisantes, et à leur inspirer l'amour du bon et de l'honnête. Il reprenait avec douceur ceux qui s'écartaient de leurs devoirs, et, joignant à beaucoup de patience une grande fermeté, il travaillait sans cesse à combattre leurs mauvais penchants, en même temps qu'il leur offrait dans sa propre conduite le modèle parfait de toutes les vertus. Sa table était simple et frugale, mais servie abondamment. Il mangeait avec ses élèves, plaçant près de lui les plus dociles, sans distinction de rang ni de fortune. Il nourrissait et entretenait à ses frais (2) ceux dont les parents étaient pauvres. Chaque année il consacrait ses bénéfices à soulager des malheureux, à doter des filles vertueuses, à racheter des captifs. A peine, dit Tiraboschi, peut-on croire que, dans un siècle encore grossier, il se soit trouvé un homme tel que Victorin. Ce digne maître fut enlevé aux lettres et à ses élèves, le 2 février 1447, à l'âge de 68 ans. Il ne laissait pas de quoi fournir aux frais de ses obsèques; mais tous les habitants de Mantoue s'empressèrent d'y contribuer, et il fut inhumé avec pompe dans l'église di *San Spirito*. Le Prendilacqua, l'un de ses élèves et son meilleur biographe, assure qu'il avait composé dans sa jeunesse des poésies latines et italiennes; mais il n'en reste aucun fragment. On ne connaît de lui qu'une seule *Lettre* adressée au savant Traversari, plus connu sous le nom d'Ambroise le Camaldule, son ami. Le P. Mittarelli l'a publiée, en 1779, dans le *Catalogue des manuscrits de la bibliothèque de St-Michel*, page 1207. Tous les contemporains de Victorin ne donnent pas moins d'éloges à ses talents qu'à son caractère et à ses vertus; mais son premier titre de gloire sera toujours d'avoir formé un si grand nombre d'élèves distingués, parmi lesquels nous citerons seulement George de Trebizonde, Théodore Gaza, J. Andrea, l'évêque d'Alerie, et Jacques Cassiani ou de San-Cassiano, de Crémone, qui lui succéda dans la direction de son école. George de Trebizonde lui dédia son opuscule : *De officio ciceronianæ orationis pro Q. Ligario* (3). L'évêque d'Alerie a payé un juste tribut d'éloges à sa mémoire, dans la dédicace de son édition de

Tite-Live (4). On peut consulter, pour plus de détails, la *Vie de Victorin*, par Prendilacqua, publiée avec des notes, par Jacques Morelli. Tiraboschi en a donné l'extrait dans la *Storia della letterat. ital.*, t. 6, p. 1016-23 (2). W—s.

VICTORINE (AURELIA VICTORINA PIA, FELIX, AUGUSTA), impératrice dans les Gaules, était, suivant quelques auteurs, la sœur de Posthume. Douée de qualités que la nature accorde rarement à son sexe, elle signala sa valeur contre Gallien et sut mériter la confiance des soldats, qui lui décernèrent le titre de mère des camps (*mater castrorum*). Elle se fit déclarer auguste et engagea Posthume à s'associer Victorin son fils (*voy.* ce nom). Après la mort de Victorin, elle fit reconnaître son petit-fils empereur; mais le jeune prince ayant subi le sort de son père, elle disposa de l'empire des Gaules en faveur de Marius et ensuite de Tétricus. Cette princesse mourut au milieu de l'an 268, laissant une réputation égale à celle de Zénobie (*voy.* ce nom), avec qui l'histoire l'a comparée. Trébellius Pollion l'a comptée parmi les trente tyrans qui se disputèrent l'empire sous le règne de Gallien; mais il n'apprend aucune particularité de la vie de cette princesse : on battit, dit-il, à son empreinte des monnaies de cuivre, d'or et d'argent, dont le coin existe encore aujourd'hui (vers 300) à Trèves. Cependant les médailles de Victorine sont fort rares. D'Ennery en possédait en petit bronze qui la représentent la tête couverte d'un casque, avec la légende : *Imp. Victoria aug.*; au revers, l'aigle tenant la foudre, les ailes déployées, et au-dessus le mot *Consecratio*. Voyez l'*Histoire des empereurs*, par Beauvais, t. 2, p. 65. W—s.

VICTORINUS (FABIUS MARIUS), orateur, rhéteur et grammairien du 4^e siècle, naquit en Afrique et sans doute étudia à Carthage, professa longtemps à Rome avec beaucoup d'éclat et mourut sous Valentinien et Valens, en 370. Il fut païen pendant la plus grande partie de sa vie, et il se convertit enfin au christianisme (*voy.* St-Augustin, *Confessions*, liv. 3, ch. 2, 5, 14), circonstance qui sans doute contribua à lui ouvrir la route des honneurs; car, s'il faut en croire la plupart des manuscrits, où, après les mots *Fab. Marii Victorini*, on lit : *V. Coss. ou viri consularis*, on ne peut guère se dispenser d'admettre que notre grammairien ait géré le consulat. Le titre de

(1) Cette édition étant très-rare, on ne sera peut-être pas fâché de savoir que la dédicace a été reproduite par Smith, dans le *Catalogue* de sa bibliothèque, 2^e part., et par le cardinal Querini, dans l'*Appendice* à la *Vie du pape Paul II* et dans son traité *De optimor. scriptor. editionibus*, p. 150.

(2) Un écrivain moderne, un penseur distingué, Carlo Rosmini, a fait ressortir tout ce qu'avait de mérite l'institution formée par Victorin, et qui fut bien supérieure à ce que l'Italie posséda pendant plusieurs siècles. *Voy. l'Idea dell' ottimo precettore nella vita e disciplina di Vittorino da Feltria de suoi discipoli*, Bassano, 1801; traduit en allemand, 1838, in-8°. D'autres travaux montrent que les services de l'éminent pédagogue ne sont pas oubliés; M. Rachi a publié, à Milan, en 1832, un écrit : *Intorno a Vittorino da Feltria*, et M. Benoît a fait paraître, à Paris, en 1853, un livre d'une étendue considérable : *Victorin de Feltria, ou De l'éducation en Italie à l'époque de la Renaissance*. Z.

(3) On trouve cette dédicace dans la *Biblioth. Smith.*, 2^e part.

(4) *Voy.* la notice lue sur cet établissement, par le chevalier Vincent Antinori, à l'académie des géorgophiles de Florence, le 20 avril 1823. (*Revue encyclop.*, t. 18, p. 15, et t. 19, p. 231.)

consulaire était souvent donné à des gouverneurs de diocèse ou de province qui n'avaient jamais porté celui de consul; mais on doit remarquer que ceux-ci, dans la langue administrative, étaient qualifiés de *consulares* et non pas de *virī consulares*, distinction que présenteraient naturellement aussi en français les expressions de *consulaire* et *personnage consulaire*. D'un autre côté, comme le nom de Marius Victorinus ne se rencontre point dans les Fastes, on doit conclure qu'il avait été consul subrogé, distinction honorifique bien moins recherchée que la place de consul en titre, mais par là même plus en harmonie avec la naissance et les antécédents du grammairien. On peut remarquer à ce propos que le nom de *Fabius* est sans doute une corruption de celui de *Flavius*. En effet, outre que l'adulation avait rendu commun le nom de *Flavius*, qui était celui de Constance-Chlore, Constantin, Constant, Constance II, etc., et qu'il y a presque homonymie entre les mots *Fabius* et *Flavius* (en grec surtout, où ils s'écrivent Φάβιος, Φάβ., et Φλάβιος, Φλάβ.), un grammairien attaché par état à la régularité minutieuse de toutes les parties de l'idiome romain devait tenir à avoir le *prænomen*, le *nomen* et l'*agnomen* anciennement usités. Or, *Flavius* était devenu par l'usage un véritable prénom, tandis que *Fabius* était resté le nom d'une famille. Observons cependant que quelques manuscrits donnent, on ne sait, il est vrai, sur quelle autorité, le prénom de *Caius* à notre auteur; de sorte qu'alors il aurait deux noms de famille, anomalie que justifient plusieurs exemples, entre autres celui du célèbre Q. Fannius Rhemnius Palæmon. Quant à ceux qui écrivent *Maximus Victorinus*, soit qu'ils admettent deux grammairiens du nom de Victorinus, soit qu'ils n'en admettent qu'un, il est facile non-seulement de les convaincre d'erreur par l'uniformité presque complète des manuscrits où on lit *Marius*, mais encore d'assigner la cause de cette erreur occasionnée d'abord par la ressemblance des noms et ensuite par l'habitude de joindre au nom de *Fabius* celui de *Maximus*, parce que les *Maximes* étaient une des branches les plus illustres de la famille *Fabius*. Nous avons de Victorinus plusieurs ouvrages, parmi lesquels ceux qui roulent sur la grammaire et les lettres occupent le premier rang : 1° un traité, en 4 livres, de la Prononciation, de l'Orthographe et de la Versification, intitulé ordinairement *De orthographia, carmine heroico, ratione metrorum*, ou *De re grammatica, orth., carm. her., rat. metr. lib. 4*, Tübing., 1537, in-8° (édit. de Joach. Camerarius); 1584, in-8° (imprimé avec Terentianus Maurus), et dans les *Grammatici antiqui* de Putsch, 1605, in-4°, p. 1939. Celui-ci est un de ceux qui admettent à tort deux Victorinus, l'un qu'ils nomment *Marius*, l'autre auquel ils donnent le surnom de *Maximus*. Ce traité a aussi été publié à Bâle, 1527, in-8°, mais sous le titre *De enun-*

ciatione litterarum, orthographia et metris comicis. 2° Des commentaires sur les livres de l'Invention de Cicéron (*Expositio in Ciceronis Rhet. sive De inventione libr. 2*), Milan, Ant. Zarotti, 1474, in-fol.; Paris, Ascensius, 1508, in-fol.; ibid., Rob. Estienne, 1537, in-4°; avec Asconius Pédianus, Venise, 1522, in-8°; dans la collection des Rhéteurs de Pithou, Paris, 1599, in-4°, p. 79 ou p. 102, édit. de Capperonnier, Strasbourg, 1756, in-4°. Les autres écrits actuellement subsistants sont : 3° un *Traité de la Trinité contre les ariens*, en 4 livres; 4° un *Traité contre le manichéen Justin*; 5° un *Traité sur le commencement du jour* (en latin *De principio diei* ou *De principio primæ diei*). Ces deux ouvrages ont été imprimés, Paris, Sirmond, 1630, in-8°. 6° Un *Traité de la génération du Verbe*, contre l'arien Candide (et non, comme le disent quelques-uns, *Candidum Arianum*), publié avec les *Conceptiones* de Jacq. Ziegler sur la Genèse, Bâle, 1528, in-fol., et 1540; puis dans l'*Hérésiologie* d'Hérolde, p. 171, et les *Orthodoxographes*, 1555, p. 461; enfin dans Rivinus (p. 238), qui le joint au *Traité de Candide*, imprimé, p. 223 et suiv. Le P. Mabillon a publié également (*Annales*, t. 6, p. 155, édit. nouv.) l'ouvrage de Candide et sa réfutation. Selon Ziegler, les quatre livres sur la Trinité ne sont que la suite de cette réfutation. 7° Une traduction de l'*Introduction (Isagoges) de Porphyre*, etc.; 8° un poème d'environ six cents vers héroïques sur la mort des sept Machabées et de leur mère (dans Rivinus, avec notes, p. 167, et parmi les poètes chrétiens publiés par G. Fabricius, 1564). Ce poème est aussi attribué à un certain Nicetarius. 9° *Trois Hymnes sur la Trinité*, ou, selon d'autres, *Trois Hymnes sur la nécessité d'admettre la consubstantialité (de Homousio recipiendo)*, dans Rivinus, Gotha, 1652, in-8°, p. 208. Ces titres, ainsi portés sur tous les catalogues, sont fautifs. L'ouvrage contient trois hymnes et une dissertation sur la consubstantialité. Les hymnes sont en prose et très-plates; la dissertation est minutieuse et pédantesque, mais elle prouve, ce qui est le premier de tous les mérites. Ces quatre morceaux, ainsi que le *Traité contre les ariens*, le livre contre Justin, le *De principio diei* et le poème sur les Machabées se trouvent aussi dans le tome 4 de la grande bibliothèque des Pères, Lyon, 1675. Rivinus (*Præfat. ad scripta duorum Victorinorum*) s'étonne que l'on n'y ait pas inséré le *Traité de la génération du Verbe*. Il paraît que Victorinus avait composé un commentaire sur les Lettres de St-Paul (St-Gérôme) et des syllogismes hypothétiques (Cassiodore, *Dialectique*). P—OT.

VICTORIUS. Voyez VETTORI.

VICTORIUS (MARIANUS). Voyez VICTOR.

VICTRICIUS (SAINT), évêque de Rouen et patron des marins, naquit dans les Gaules vers l'an 330, et fut d'abord soldat dans les armées romaines. Ayant embrassé le christianisme, il fut condamné à avoir la tête tranchée; mais au mo-

ment de l'exécution, si l'on en croit St-Paulin, le bourreau fut frappé de cécité miraculeusement. Victricius obtint alors sa grâce et alla vivre dans la retraite. Il prêcha ensuite dans le pays des Morins et des Nerviens (la Flandre et la Picardie), et fut nommé évêque de Rouen en 385. Il fut l'ami de St-Martin de Tours. Ayant été accusé d'errer dans la foi, il alla se justifier à Rome auprès du pape Innocent I^{er}, et reçut de ce pontife un recueil des canons et décrets suivis par l'Eglise romaine. Victricius passa en Angleterre vers l'an 394, pour y rétablir la paix de l'Eglise troublée par des hérésies. Il mourut en l'an 410. Sa fête est célébrée le 19 d'août. L'abbé Lebeuf a tiré du monastère de St-Gall un ouvrage de ce saint, intitulé *De laude sanctorum*, qu'il a fait imprimer avec de savantes notes. Z.

VICUGNA Y ZUAZO (don BERNARDO DE), quarante-sixième évêque des Canaries, naquit à Logrono, vers l'an 1637, d'une des meilleures familles de la Castille. Membre de la collégiale de St-Ildephonse d'Alcala, en 1665, il en devint recteur quatre ans après et fut nommé inquisiteur de Logrono et abbé de Santillane. Il succéda, en 1691, à Barthélemy Ximenez, évêque des Canaries, mort l'année précédente, et arriva au port de Luz de Canaria le 1^{er} août 1692. Il trouva son diocèse déchiré par de violentes et scandaleuses altercations entre les religieux et les séculiers. Les points en litige n'avaient aucun rapport au dogme : il ne s'agissait que de savoir à qui devaient appartenir les droits perçus pour les funérailles des enfants et autres cérémonies. Ces contestations, fort nuisibles, déversaient quelque chose d'odieux sur le clergé. Don Bernardo de Vicugna s'occupa sur-le-champ de remédier au mal ; et malgré la faiblesse de sa santé, il visita successivement les six îles qui entourent la grande Canarie, suivi de quatre jésuites, auxquels il avait permis de fonder une maison dans son diocèse. Ces courses, qui durèrent près de huit ans, eurent le succès le plus complet ; et non-seulement il apaisa les querelles, mais encore, par son exemple autant que par ses préceptes, il ranima la piété et le zèle de la religion chez les Canariotes. Quelques années après, il quitta de nouveau la grande Canarie pour se transporter à Ténériffe ; mais bientôt les fréquents et horribles tremblements de terre qui précédèrent l'éruption du volcan de Guimar, en 1705, l'obligèrent de se réfugier à Orotava. Les progrès du fléau forcèrent bientôt les habitants de cette ville d'abandonner leurs maisons et de s'enfuir au hasard. L'évêque, accablé de chagrin et d'années, se fit transporter dans une chaumière ; et ce fut là qu'il mourut, le 31 janvier, universellement regretté. Il fut enterré au couvent de la Conception d'Orotava. *Voy. Viera, Notic. de la hist. gen. de las isl. Can., t. 4, p. 149-156. P-or.*

VIÇVAMITRA, roi et poète hindou, dont la date est inconnue, ainsi que toutes les dates à

peu près dans le passé de l'Inde, mais qui joue un très-grand rôle, qu'on peut regarder en partie comme historique. Viçvàmitra était d'abord roi et guerrier, kshatriya ; il devint plus tard brahmane par une faveur tout exceptionnelle, et il est seul peut-être à avoir joui de ce privilège, la barrière entre les castes étant infranchissable. Voici à quelle occasion Viçvàmitra put entrer dans la caste sacerdotale, à laquelle il n'appartenait pas par droit de naissance ; car il était fils de Gâdhi, un des rois descendant de Kousa, dans le nord de l'Inde. Un jour qu'il était à la chasse, il arriva à l'ermitage du grand Vasishtha, un des anachorètes les plus renommés par leur sagesse et leur sainteté. Accueilli avec la plus généreuse hospitalité, le roi se montra ingrat envers son hôte, et il voulut lui enlever, en se retirant, la fameuse vache Sabalâ, dont la possession assurait à l'heureux propriétaire l'accomplissement de tous ses désirs. Vasishtha, pressé par le roi, eût cédé par déférence ; mais Sabalâ résiste, et elle se défend si énergiquement que le roi ne peut l'emmener. Il est frappé de ce miracle ; et se repentant de sa violence, il abdique la couronne pour se retirer dans les bois, où il se soumet aux austérités et aux expiations les plus persévérantes. Après mille ans d'ascétisme infatigable, le supplice de Viçvàmitra touche les dieux, et Brahmâ lui accorde le rang de radjarshi, ou de rishi parmi les rois, bien mérité par une si longue et si sévère pénitence. Voilà la légende telle qu'on la trouve dans le Mahâbhârata, premier chant ou *Adiparva*, lecture 175, et dans le Râmâyana, premier chant ou *Adikanda*, lectures 52 et suivantes. Mais sous la légende se cache sans doute ce fait réel, qu'un roi parvint à se faire recevoir, à force de soumission, parmi les brahmanes. Une fois admis dans cette caste fermée à tous ceux qui n'y étaient pas nés, il ne semble pas que Viçvàmitra ait pu y tenir la place supérieure qu'il y ambitionnait sans doute. Son ancien rival Vasishtha se retrouve à ses côtés ; et à la cour du roi Soudâs ou Haristchandra, où ils sont l'un et l'autre, c'est Vasishtha qui a le pas et qui marche le premier. Dans un sacrifice solennel auquel ils assistent de compagnie, Vasishtha est le grand prêtre, et Viçvàmitra n'est qu'un des prêtres secondaires appelés hotris. Viçvàmitra, furieux de cette humiliation, en conçoit une rancune implacable, et son ressentiment paraît ne s'être jamais éteint, bien que Vasishtha se soit montré à son égard plein de douceur et de clémence. Leur lutte prolongée a laissé des traces profondes dans la tradition, et il n'y a peut-être pas dans toute l'histoire des temps védiques un fait plus certain ni plus retentissant. On peut donc le regarder comme authentique. Ce qui l'est encore plus, c'est la participation de Viçvàmitra à la composition du Rig-Véda. Le Rig-Véda est, comme on sait, divisé en dix mandalas ou chapitres attribués chacun à une famille ou à un auteur. Le 3^e man-

dala tout entier est de Viçvâmitra, sauf huit ou dix hymnes composés par son fils. Ces hymnes, au nombre de soixante-deux, sont superbes, et ils ont un accent de force et d'inspiration altière qui convient bien à un guerrier devenu poète et prêtre tout ensemble. On les a comparés quelquefois, ainsi que ceux de Vasishtha, aux odes de Pindare et aux psaumes de David; cet honneur n'est pas immérité, tout grand qu'il est, et l'on ne peut nier que Viçvâmitra ne soit un poète de premier ordre. Il est l'auteur de la Gâyâtrî, cette fameuse prière qui passe pour une des plus belles de tout le Véda (voy. Colebrooke, *Miscellaneous Essays*, t. 1, p. 29 et 30, et Rig-Véda, édition Max Müller, mandala 3, anouvaka 5, varga 9; traduction de M. Langlois, t. 2, p. 100, çloka 7 et suivants). La Gâyâtrî termine le dernier des hymnes de Viçvâmitra. La tradition veut que le rishi ait déposé dans le livre saint lui-même un témoignage éternel de ses sentiments, et l'on prétend que sa malédiction contre son ennemi est renfermée dans les derniers vers du 53^e hymne du 3^e mandala (traduction de M. Langlois, t. 2, p. 79). Il y a même des brahmanes descendants de Vasishtha qui l'ont si bien cru que, malgré toute leur dévotion à la parole sacrée, ils n'ont jamais voulu commenter ces vers, comme insultants à leur ancêtre. Vasishtha lui-même paraît avoir été plus généreux, et il n'a pas hésité à prier ses fils et sa famille d'oublier ces funestes querelles. Dans le Mahâbhârata et surtout dans le Râmâyana, les deux rivaux semblent réconciliés, et ils sont ensemble à la cour du grand roi Dasaratha, l'aidant simultanément ou tour à tour dans ses sacrifices, et prenant part à ses conseils. Outre le mandala qui fait tant d'honneur à Viçvâmitra, il serait aussi l'auteur de traités sur l'art de la guerre, si l'on en croit quelques commentateurs. Il aurait composé un ouvrage spécial sous le nom de *Dhanourvéda*, qui prendrait rang parmi les *Oupavéda*s, c'est-à-dire les ouvrages annexes de Véda, contenant les sciences qu'il faut connaître à côté de la science sacrée. Cette tradition n'est pas très-sûre; mais elle prouve que l'on estimait Viçvâmitra comme guerrier au moins autant que comme poète. C'est peut-être à ces titres divers que, parmi les Gotras ou principales familles brahmaniques, il en est jusqu'à douze qui le revendiquent pour leur auteur. Il a aussi dans le Rig-Véda, tout comme son antagoniste Vasishtha, un de ces hymnes nommés *Apris*, qui étaient la propriété spéciale de sept familles, et dans lesquels on invoque en général douze divinités spéciales, à commencer par Agni, le dieu du feu, et ensuite le soleil sous le nom de Tanouñapâ, etc. Viçvâmitra n'est peut-être pas aussi grand que Vasishtha, parce qu'il ne paraît point aussi saint que lui; mais son génie poétique est égal, et il est à croire que c'est ce génie qui aura trouvé grâce auprès des brâh-

manes, et qui l'aura fait recevoir dans le sein de la première caste. Ses chants auront paru si beaux que la classe sacerdotale aura voulu se les approprier en admettant l'auteur dans ses rangs, et Viçvâmitra aura recherché cette faveur à un moment où la puissance des kshatriyas commençait à se perdre. Dans les lois de Manou (livre 7, çloka 40 et suivants), Viçvâmitra est représenté comme un de ces rois dociles qui, à l'exemple de Prithou et de Kouvéra, ont déferé aux conseils des brahmanes, et se sont laissé gouverner par leur sagesse incomparable. C'est là surtout ce qui aura mérité à Viçvâmitra le titre de brahmane, qu'il n'aurait jamais pu acquérir sans cette soumission, malgré son talent poétique et sa piété. Quoi qu'il en puisse être, il paraît évident que Viçvâmitra est un personnage historique; il a joué un rôle considérable parmi ses contemporains, et il doit le conserver auprès de la postérité, admiratrice de ses hymnes, qui ne périront pas (voy. l'article Vasishtha). B. S. H.

VIDA (MARC-JÉRÔME), né à Crémone, en 1490 (1), de parents nobles, mais peu favorisés de la fortune, étudia avec beaucoup de distinction à Padoue, à Bologne, à Mantoue, et fut admis, fort jeune, dans la congrégation des chanoines réguliers de St-Marc. Il en sortit peu de temps après, et se rendit à Rome, où il devint chanoine de St-Jean de Latran. Son premier essai en poésie latine lui valut la faveur de Léon X, qui lui donna le prieuré de St-Sylvestre, près de Tivoli, afin qu'il pût consacrer tout son temps aux lettres. Pendant quatorze ans de séjour qu'il fit dans ce lieu de délices, Vida composa la *Christiade*, qui lui avait été demandée par Léon X, et qui ne fut terminée que sous Clément VII. Ce pontife lui donna, en 1532, pour récompense de son poème, l'évêché d'Albe, sur le Tanaro. Paul III, successeur de Clément VII, voulait transférer Vida à l'évêché de Crémone; mais la mort du pontife fit évanouir ce projet. Ainsi Vida fut irrévocablement fixé sur le siège épiscopal d'Albe, qu'il occupa avec honneur, et où il mourut le 27 septembre 1566; son corps fut enterré dans la cathédrale. Sa patrie lui consacra un monument funèbre et des inscriptions qui rappelaient le souvenir de ses vertus et de ses bienfaits. A l'époque de la prise et du sac de la ville d'Albe par les Français sur les Impériaux, Vida donna des preuves d'une rare valeur. Il contribua puissamment à arracher cette conquête aux vainqueurs; et, ce qui convient mieux à un évêque, il se fit remarquer au concile de Trente, où il accompagna les légats du saint-siège. Nous avons de lui : 1^o *Scacchia ludus* (jeu des échecs), Rome, 1527, in-4^o, traduit en italien par Masdeu et Pindemonte; et en français par Desmases (voy. ce nom), et par M. Levée, avec d'autres ou-

(1) Le P. Nicéron le fait naître en 1470, et mourir à 96 ans. L'abbé de Latour, traducteur de la *Christiade*, le fait naître en 1507.

vrages de Vida, 1809, in-8° (1). Le critique Dus-sault a dit, dans ses *Annales littéraires*, qu'il aimait autant lire Philidor. Tous ceux qui aiment la poésie latine s'inscriront en faux contre un jugement qui ne peut être que celui d'un joueur d'échecs. On assigne à ce poème le second rang parmi ceux de Vida (*voy.* ROMAN). Plusieurs critiques anglais, Warton entre autres, font un grand éloge de la clarté et de l'élégance qui y règnent. 2° *Poeticorum libri tres*, Rome, 1527, in-4°; Oxford, 1723, in-4°. Le P. Oudin, jésuite, a fait sur ce poème des notes estimées. L'abbé Batteux l'a traduit en français et l'a joint aux poétiques d'Aristote, d'Horace et de Boileau, sous le titre des *Quatre poétiques*, Paris, 1771, 2 vol. in-8° et in-12. L'*Art poétique* de Vida a été traduit en vers par MM. Barrau, 1808 et 1810, in-8°, et Valant (2) et Gaussvin (avec le texte en regard), Bruxelles, 1819. Une autre traduction, due à un jeune homme, enlevé par une mort prématurée, P. Bernaux, a été imprimée à Nevers en 1845. On reproche à Vida d'avoir déprécié Homère. Les Anglais ont deux traductions de la *Poétique*, l'une par Pitt, l'autre, plus récente, accompagnée de notes, par Hampson. On voit dans le journal de Modène, t. 19, p. 158, un article de Tiraboschi sur le manuscrit autographe de la *Poétique*, qui montre combien elle avait coûté de travail à son auteur (*voy.* GIRALDI). 3° *Bombycum libri duo*, Lyon et Bâle, 1537, traduit en français par MM. Crignon et Levée (3). C'est le meilleur ouvrage de Vida, le plus correct, le plus châtié, le plus fort de poésie, au jugement de tout le monde, et surtout des Italiens. 4° *Christiados libri sex*, Crémone, 1535, in-4°, traduit en italien par le chanoine Charles Ercolani; Macerata, 1792; en espagnol, par Cordero, Anvers, 1554; en anglais, 1771; en allemand, par Muller, 1811; en français, par l'abbé Souquet de Latour, avec le texte en regard, et une préface sur la vie et les ouvrages de Vida, Paris, 1826, in-8°. Cette dernière traduction, très-estimable sous plusieurs rapports, sent un peu le travail et la contrainte. Si l'on en croit le traducteur, qui a soin de recueillir tous les éloges accordés à la *Christiade*, ce poème serait un ouvrage admirable, et presque sans défauts. Mais, outre qu'il faut se défier de l'engouement des traducteurs, il serait facile d'opposer à tous ces éloges une masse imposante de critiques plus sévères et plus justes. Au surplus, malgré ses défauts, la *Christiade* étincelle de beautés du premier ordre; on avait lieu de s'étonner qu'un tel ouvrage n'eût pas encore

(1) Une vieille traduction, faite par un anonyme qui ne s'est fait connaître que sous les initiales D. C., et qui avait paru au 16^e siècle, était devenue introuvable; elle a été réimprimée en 1862, à Paris, à petit nombre, grâce aux soins de M. J. Gay, libraire.

(2) La traduction de M. Valant a été publiée sous ce titre : *L'Éducation du poète, poème imité de Vida*, Paris, 1814, in-12.

(3) La traduction de M. Crignon a été publiée en 1786, in-12, et celle de M. Levée en 1819, in-8°, avec le texte en regard. M. Matthieu Bonnafous en a donné, de son côté, une traduction en vers, Paris, 1840, in-8°; 2^e édition, 1843, in-12.

paru dans notre langue, et c'est un véritable service rendu à notre littérature, que de l'avoir acclimaté en France. Plusieurs passages de la *Christiade* paraissent avoir été imités par Milton, dans le *Paradis perdu*. Un auteur estimable, Barthélemy Botta, a publié, en 1569, à Pavie, un commentaire utile pour ceux qui voudront lire ce poème. 5° *Hymni de rebus divinis*, Louvain, 1552, in-4°. Ces hymnes, au nombre de trente-sept, sont moins des hymnes d'après nos idées actuelles, dit M. de Latour, que des instructions sur nos mystères, ou des traits de la vie des saints, embellis de couleurs poétiques, qui leur donnent un nouvel intérêt et les gravent dans la mémoire. 6° *Carminum liber*. Ce recueil de petites poésies renferme trois églogues, cinq odes, deux épîtres, une élégie sur la mort des parents de Vida, et des épigrammes. MM. Brunel et Levée ont traduit en français quelques-unes de ces pièces. 7° *Dialogi de reipublicæ dignitate lib. 2*, Crémone, 1556, in-8°. Les entretiens de Vida avec les cardinaux Cervin, Polus et del Monte, avec Flaminius et Priuli, pendant la tenue du concile de Trente, font le sujet de ses dialogues. L'évêque d'Albe s'était jusque-là montré grand poète, disent les Italiens, et, dans cet ouvrage, il prouve qu'il est excellent prosateur. 8° *Discorsi contra gli abitanti di Pavia*, Paris, 1562, in-8°, rare. Les villes de Crémone et de Pavie se disputaient la préséance; la cause fut portée au sénat de Milan. Les habitants de Crémone remirent leur défense entre les mains de leur compatriote Vida, qui composa, à cette occasion, les trois discours dont il est question; ils furent réimprimés à Venise, en 1764, sous ce titre : *Cremonensium orationes tres adversus Papienses in controversia principatus*. 9° *Constitutions synodales, lettres*, etc. La plupart de ces ouvrages ont été recueillis dans la belle édition de Padoue, 1731, 2 vol. in-4°. Les poésies ont été imprimées à Crémone, 1550, 2 vol. in-8°; à Oxford, 1722, 4 vol. in-8°, avec de belles gravures, 1725 et 1733, 3 vol. in-8°. Ces diverses éditions, à l'exception de celle de Crémone, sont enrichies d'une vie de l'évêque d'Albe, assez incomplète; celle de Padoue renferme en outre un éloge de Vida, par Jérôme Faballi et le catalogue des éditions de ses poésies. Le P. Vairani, dominicain, a donné une notice sur ce prélat dans ses *Cremonensium monumenta*, Rome, 1778; il a publié aussi des opuscules inédits de la jeunesse de Vida. Il existe encore une autre vie de ce poète, par Tadisì, Bergame, 1788, qui mérite d'être lue. On peut en dire autant de trois discours, composés par le jésuite Marcheselli, pour la défense de Jérôme Vida contre un journal littéraire, Padoue, 1775. Nous ne devons pas oublier la savante préface que M. l'abbé de Latour a mise en tête de sa traduction de la *Christiade*. Enfin on peut encore consulter : V. Lancetti, *Della vita e degli scritti di Vida*, Milan, 1840, in-8°; F. Mansueti, *Orazione in lode*

di *Vida*, Alba, 1846, in-8°, et une étude de M. Lefèvre-Deumier dans ses *Études biographiques et littéraires de quelques célébrités étrangères*, Paris, 1853, in-12. L—P—E.

VIDAL (PIERRE), troubadour provençal, fut l'un des poètes les plus célèbres et des hommes les plus extravagants de son temps. Fils d'un pelletier de Toulouse, il annonça dès sa première jeunesse des talents qui devaient l'élever au-dessus de son père. Il joignait au mérite de faire de jolis vers une voix agréable, l'humeur enjouée et une grande vivacité d'esprit. Ces qualités lui valurent de nombreux succès près des femmes ; mais amant léger et indiscret, il se plaisait à raconter les aventures galantes dont il était le héros. Ayant eu l'imprudence de mêler dans ses récits une dame de St-Gilles, le mari, qui n'entendait pas raillerie sur tout ce qui touchait à l'honneur, lui fit fendre, selon les uns, ou, selon d'autres, percer la langue. Un chevalier nommé Hugues de Baux accueillit le malheureux troubadour et le fit guérir. Vidal reprit bientôt, avec sa bonne humeur, le cours de ses galanteries. Epris des charmes de la vicomtesse de Marseille, il la célébra dans ses vers sous le nom d'*Audierna*, ou plutôt de *Na Viena*. Cette dame feignait d'encourager sa passion ; mais un jour Vidal la surprit endormie, et eut l'insolence de profiter de son sommeil pour lui ravir un baiser. Le vicomte, averti par les cris de sa femme, essaya de l'apaiser ; mais elle déclara qu'elle ne voulait plus s'exposer à de pareilles insultes, et Vidal fut obligé de s'éloigner. Il se rendit d'abord à Gênes ; et d'après quelques passages de ses poésies, on peut conjecturer qu'il eut à se plaindre des habitants de cette ville. De là le troubadour vint dans le Montferrat, puis en Lombardie et à Milan, où il reçut un meilleur accueil. Il partit pour la Palestine, à la suite du roi Richard, selon l'abbé Millot, ou du marquis de Montferrat qu'il a célébré dans ses vers. Ce fut dans ce voyage qu'il acheva de perdre la raison. Il se crut un héros, un chevalier invincible, et remplit ses chansons de fanfaronnades guerrières. On lui fit épouser, dans l'île de Chypre, une jeune Grecque qu'on lui dit être la nièce de l'empereur d'Orient et l'héritière de ses droits. Dès ce moment, il se persuada qu'il était empereur, et revêtu des ornements impériaux, il ne marcha plus sans faire porter un trône devant lui. Les désastres de la troisième croisade furent le terme de sa grandeur imaginaire. Il revint en Provence, laissant sa femme en Orient ; du moins l'histoire n'en fait plus aucune mention. Ayant appris, à son arrivée, la mort de Raimond, comte de Toulouse, pour témoigner la douleur qu'il en éprouvait, il laissa croître sa barbe et ses ongles, fit raser la tête à ses domestiques et couper les oreilles et la queue à ses chevaux. Alphonse II, roi d'Aragon, engagea Vidal à quitter le deuil. Il obéit, composa de nouvelles chansons, et s'engagea bientôt dans

un nouvel amour. Sa maîtresse était une dame de Carcassonne, nommée Louve (*Loba*) de Penautier. Le galant troubadour, pour lui prouver sa passion, prit le nom de Loup, mit un loup dans ses armes et se revêtit d'une peau de loup. Ce déguisement lui fit courir le plus grand danger. Les bergers du voisinage, feignant de le prendre pour un loup, le poursuivirent avec leurs chiens, dont les morsures le mirent dans un état déplorable. Si l'on pouvait en croire Michel de Nostradamus (*Vie des poètes provençaux*, p. 99), Vidal, sur la fin de sa vie, aurait repris le projet de conquérir l'empire d'Orient et dans ce dessein aurait fait un second voyage d'outre-mer. Mais il paraît certain que les bontés d'Alphonse III, roi d'Aragon, le fixèrent à la cour de ce prince, et qu'il y mourut vers l'an 1200 (1). Les manuscrits qui nous restent des poètes provençaux contiennent environ soixante pièces de P. Vidal. L'abbé Millot a donné l'analyse et des extraits des plus intéressants dans son *Histoire des troubadours*, t. 2, p. 281-309. Raynouard en a publié neuf dans son *Choix des poésies des troubadours*, t. 3, p. 318-326 ; t. 4, p. 23, 105-110, 118-121 et 186. Ce sont des chansons amoureuses, un tenson avec Blacas, trois pièces sur les croisades, et un sirvente historique. La vie de ce troubadour, en provençal, insérée dans le tome 5, p. 334-349, offre de nombreux fragments des autres pièces de Vidal, notamment du poème mal intitulé par Jean de Notre-Dame *De la maneira de retirar la lengua*. Ce poème, de plus de 1800 vers, est le plus long et le meilleur ouvrage de Vidal ; il contient de sages avis sur la conduite que doit tenir un troubadour avec les princes et les grands. Giuguené en a donné l'analyse dans la vie de P. Vidal, dont il a enrichi le tome 15 de l'*Histoire littéraire de la France* (roy. D. RIVET). C'est la plus intéressante qu'on ait de ce poète, et c'est celle dont on s'est servi surtout pour la rédaction de cet article. On peut consulter aussi le *Parnasse occitanien* de M. de Rochemade, p. 178, et l'ouvrage (en allemand) de M. Diez sur les troubadours, 1829, in-8°, p. 149-178. W—s.

VIDAL (RAYMOND), de Besaudun, troubadour provençal, sur lequel on n'a point de renseignements. Millot regrette qu'aucun auteur n'ait fait mention de ce poète, digne cependant d'être connu. Il fut, dit-il, peut-être le fils du fameux Pierre Vidal, qui paraît avoir résidé quelque temps à Besaudun. L'abbé Rive aurait bien voulu prouver que Raymond était le père ou l'aïeul de Pierre, afin de faire remonter jusqu'au 11^e siècle l'époque où la langue provençale eut ses règles fixées par une grammaire ; mais il avoue qu'aucun monument n'appuie cette conjecture (roy. la *Chasse aux bibliographes*, p. 235). Bastero fait Raymond l'auteur d'une *Grammaire* et d'une *Poétique* (roy.

(1) J. de Notre-Dame recule la mort de P. Vidal jusqu'en 1229, mais cette date est évidemment erronée.

la *Crusca provenzale*, Rome, 1724, p. 114); aucun autre bibliographe n'a parlé de la *Poétique*. Ce pourrait être le même ouvrage que la *Grammaire* dont Raynouard a publié le prologue (*Choix de poésies*, t. 2, p. 152). Les manuscrits dont s'est servi l'académicien français contiennent quatre pièces de ce troubadour. Millot a donné l'analyse de deux nouvelles de Raymond, l'une intitulée de la *Patience en amour*; et l'autre, le *Jaloux châtié* (*Histoire des troubadours*, t. 3, p. 277-308). Raynouard a publié la seconde dans son *Choix de poésies*, v, 397. — VIDAL (Arnaud), poète de Castelnaudary, mérite une place dans notre histoire littéraire, parce qu'il est le premier qui ait remporté la violette d'or, au collège de la Gaie Science, établi à Toulouse vers 1323 (voy. P. CANO). Ce prix lui fut adjugé solennellement le 1^{er} mars 1324, pour un poème en l'honneur de la Vierge, que l'on conserve dans les registres de l'académie de Toulouse : dans le courant de la même année, Arnaud fut créé docteur en gaie science, pour avoir fait un nouveau cantique en l'honneur de la Vierge. Voy. *Mémoire pour servir à l'histoire des Jeux Floraux*, par Poitevin-Peitavi, t. 14. W—s.

VIDAL DE NIMES, avocat du roi à la sénéchaussée de ce nom, de 1499 à 1517, est auteur d'un ouvrage de jurisprudence intitulé *Tractatus insignis et præclarus de collationibus*, qui fut d'abord inséré dans un recueil de *Traité sur les successions*, Cologne, 1569, in-fol., et ensuite dans la grande collection imprimée, en 1588, à Venise, 18 vol. in-fol., sous ce titre : *Tractatus universi juris*. Le travail de Vidal a longtemps joui d'une grande estime. V. S. L.

VIDAL (JACQUES), surnommé le *Vieux*, peintre d'histoire, né à Valmaseda en 1583, fut destiné par ses parents à l'état ecclésiastique; mais les études nécessaires à cet état ne l'empêchaient pas de se livrer en même temps à la peinture. Il se rendit à Rome pour y obtenir une prébende; et la vue continuelle des chefs-d'œuvre que renferme cette ville ne fit qu'accroître son goût pour son art. Il s'y adonna avec une nouvelle ardeur; et après avoir fait de rapides progrès, il revint dans sa patrie et se fixa à Séville, où il exécuta plusieurs ouvrages remarquables par la correction du dessin et la beauté de la couleur. On distingue particulièrement deux tableaux représentant, l'un, un *Christ*, l'autre, une *Vierge*, qui furent placés, en 1613, dans la cathédrale de Séville, par une délibération particulière du chapitre. Les dessins qu'il a laissés sont une nouvelle preuve de ses talents. Il eût acquis une réputation bien plus grande encore, si une mort prématurée ne l'eût enlevé à l'âge de trente ans, le 13 décembre 1615. Il était chanoine de la cathédrale de Séville. — Jacques VIDAL DE LIENDO, neveu et élève du précédent, et surnommé le *Jeune*, pour le distinguer de son oncle, naquit également à Valmaseda, en 1602. Il alla à Rome,

pour y obtenir aussi une prébende, et les travaux auxquels il s'y livra perfectionnant ses premières études, il parvint à surpasser son maître et son oncle. De retour en Espagne, il fit, pour la sacristie de la cathédrale de Valence, plusieurs tableaux représentant le *Christ*, la *Vierge*, *St-Jean l'évangéliste*, la *Madeleine*, *Ste-Catherine*, *Ste-Inès*, *St-Jean-Baptiste*, et *St-Pierre, apôtre*. Le faite est couronné par une belle copie du tableau de Raphaël que l'on voit au musée du Louvre, et dont le sujet est l'*Archange St-Michel victorieux du démon*. Cet ouvrage capital, dont les figures sont de grandeur naturelle, établit la réputation de Vidal; mais il était dans la destinée de l'oncle et du neveu de mourir avant d'avoir atteint le terme ordinaire de la vie. Il mourut à Séville, âgé seulement de quarante-six ans, le 9 août 1648, laissant une précieuse collection de tableaux, de dessins et d'estampes. — Denis VIDAL, peintre, né à Valence, en 1670, se rendit à Madrid, où il reçut les leçons d'Antoine Palomino. De retour à Valence, il y fut chargé de plusieurs travaux importants, dont il s'acquitta d'une manière honorable. Ayant obtenu, en 1697, la peinture à fresque des voûtes de l'église St-Nicolas, il profita du séjour de son maître Palomino à Valence pour lui demander ses conseils. Il en obtint un croquis qu'il mit à exécution. Cette grande entreprise représente divers événements de la vie de St-Nicolas de Barri et de St-Pierre martyr, patron de la cathédrale. Le succès avec lequel il l'exécuta le fit charger de la peinture de la voûte de la chapelle de Notre-Dame de Bon-Secours, qui depuis a été détruite. A Teruel, on lui confia la peinture de la voûte du couvent des religieuses de Ste-Claire, et celle du monument de la Semaine-Sainte, dans la cathédrale. Il avait été appelé à Tortose pour y orner de ses peintures la chapelle de Notre-Dame; mais il mourut avant d'avoir terminé cet ouvrage. On conserve encore plusieurs beaux ouvrages de lui à Vivet et à Companar. P—s.

VIDAL (BARTHELEMI), médecin, naquit à Martigues, petite ville de Provence, le 3 septembre 1741. Après avoir achevé ses cours à la faculté de Montpellier, il reçut le doctorat et pratiqua son art dans sa ville natale, avec un succès qui fit désirer à ses amis de le voir sur un plus grand théâtre. Cédant à leurs instances, il vint s'établir à Marseille en 1785; et dès l'année suivante il fut admis à l'académie des sciences, ainsi qu'à la société médicale de cette ville, qui le choisit pour secrétaire. Il partagea tous ses instants entre les devoirs de son état et ceux que lui imposait le titre d'académicien. L'affaiblissement de sa santé, causé par une maladie de poitrine, ne ralentit point son zèle. Chargé du service des pauvres dans son quartier, il ne cessa de leur porter, chaque jour, des soins et des consolations, tant qu'il eut la force de marcher. Il mourut à Marseille, le 30 décembre 1805, à l'âge

de 65 ans, laissant la réputation d'un habile praticien et d'un excellent observateur. Vidal a été le principal collaborateur de Paul (voy. ce nom), pour l'analyse et la traduction des recueils des académies de Turin, de Bologne et de Berlin. Outre plusieurs mémoires et observations, dans les volumes de l'académie de Marseille, on cite de lui : 1° *Dissertation sur la lèpre de Martigues*, dans les Mémoires de la société royale de médecine; 2° *Essai sur le gaz animal*, considéré dans les maladies, Marseille, 1809, in-8°, publié par Achard. Cet ouvrage est intéressant et curieux. Desessart en a donné l'analyse détaillée, dans le *Journal de médecine de Sédillot*, t. 34, p. 422. On trouve une notice sur Vidal, par Achard, dans le *Magasin encyclopédique*, t. 3, p. 251-56. W-s.

VIDAL (DE CASSIS, AUGUSTE-THÉODORE) naquit à Cassis, dans le département des Bouches-du-Rhône, le 3 janvier 1803. Il étudia la médecine à Paris, fut reçu docteur en 1828, et nommé, bientôt après, chirurgien de l'hôpital du Midi. En 1830, à la suite d'un brillant concours, il devint professeur agrégé à la faculté de médecine, et enfin, en 1832, membre de la société de chirurgie. Il est mort le 15 avril 1856 d'une diarrhée que rien n'avait pu arrêter, et qui était venue compliquer une maladie des reins dont il souffrait depuis longtemps. Vidal aimait les lettres; il avait un esprit incisif, un jugement net, impartial, et une manière supérieure de critiquer. Aussi eut-il beaucoup d'ennemis parmi ses confrères. Il a été un des collaborateurs les plus actifs de la *Bibliothèque du médecin praticien de Fabre*. Il a rédigé de nombreux articles dans la *Clinique*, la *Gazette médicale*, la *Gazette des hôpitaux*, le *Bulletin thérapeutique*, et surtout dans les *Annales de la chirurgie étrangère* de 1841 à 1845. Les ouvrages de Vidal sont : 1° *Essai historique sur Dupuytren*, in-8°, 1835; 2° *Lettres chirurgicales à Major de Lausanne*; 3° *Essai sur un traitement méthodique de quelques maladies de matrice*, injections vaginales et intra-utérines, in-8°, 1840; 4° *Indications et contre-indications en médecine opératoire*, in-8°, 1841; 5° *Affections cancéreuses du rectum et des opérations qu'elles peuvent réclamer*, in-8°, 1842; 6° *Cure radicale de varicocèle par l'enroulement des veines du cordon spermatique*; 7° *Traité de pathologie externe et de médecine opératoire*, 5 vol. in-8°; 8° *Traité général des maladies vénériennes*, in-8°, 1855. L'Institut a décerné à l'auteur un prix de trois mille sept cents francs. Vidal est l'inventeur des serres-fines. C'est une sorte de petite pince destinée à retenir dans un rapprochement complet les bords de certaines plaies. Cet instrument a rendu de grands services à la chirurgie contemporaine. L'ouvrage le plus remarquable de Vidal de Cassis est son *Traité de pathologie externe et de médecine opératoire*. Cet excellent ouvrage, qui se compose de cinq gros volumes de plus de huit cents pages chacun, est devenu classique, et se

trouve dans presque toutes les bibliothèques des praticiens. Il traite de toutes les questions qui ont rapport à la chirurgie. L'auteur a intercalé sept cent soixante et une figures dans le texte, représentant les instruments dont on se sert le plus souvent dans les opérations, les lésions que nécessitent ces opérations, la position que le chirurgien doit prendre pour les pratiquer, et jusqu'à la direction et la marche des instruments dans ce qu'on nomme le manuel opératoire. Nous ne pouvons, à notre grand regret, faire dans cette notice l'analyse d'un traité aussi considérable. Disons seulement qu'il est rédigé avec une grande clarté, et qu'il renferme toutes les découvertes les plus récentes de l'art chirurgical. L'ouvrage, parvenu à sa cinquième édition, (1861) a reçu un grand nombre d'additions et de notes du docteur Fano. L—D—É.

VIDECOQ (PIERRE-AUGUSTIN), médecin français, naquit à Paris le 13 août 1806. Il fit ses études habituelles au collège Charlemagne, puis il se fit inscrire à la faculté de médecine. En 1829 il fut reçu au concours externe des hôpitaux. Placé à l'Hôtel-Dieu dans le service de Dupuytren, il obtint deux ans plus tard, encore au concours, la sixième place dans l'internat. Il entra ensuite à l'hôpital Cochin. Sa thèse, qu'il soutint le 25 mars 1835, était intitulée *Observations et réflexions sur l'emploi des purgatifs dans les maladies connues aujourd'hui sous les noms de gastro-entérites, d'entérites folliculeuses, de fièvres typhoïdes*, etc. Cette thèse, qui était plutôt un mémoire en raison de l'importance et des développements, tendait surtout à démontrer que les purgatifs entraînent les matières nuisibles qui séjournent en nous et dont la résorption est pénible; toutefois l'auteur manifestait la crainte qu'en accélérant les mouvements péristaltiques, ils ne favorisent les perforations. Reçu docteur, Videcoq, en attendant la clientèle, prit part à la rédaction du *Dictionnaire des études médicales pratiques*, puis il se maria et se livra à la pratique. Il fut successivement nommé médecin du quatrième dispensaire de la société philanthropique (21 mai 1840); médecin du bureau de bienfaisance (27 octobre 1841); médecin des écoles communales (12 mars 1842); et médecin de la société de St-François-Xavier (1845). Pendant les trois épidémies de choléra, Videcoq se prodigua aux malades; ainsi avait-il fait lors des journées de juillet. Témoin de tant de scènes émouvantes, il abandonna peu à peu l'exercice de la chirurgie où sa sensibilité était mise à trop d'épreuves. Après une vie de labeur et de fatigues, Videcoq mourut le 17 avril 1858, laissant une réputation de bienfaisance et d'habileté. Son éloge a été lu à la société médicale du 11^e arrondissement de Paris, par le docteur Dequevauvilliers le 31 mai de la même année. Z.

VIDEL (Louis), fils d'un médecin de Briançon, qui a le premier écrit contre *Nostradamus*, na-

quit dans cette ville, en 1598, et fut successivement secrétaire des ducs de Lesdiguières, de Créqui, et du maréchal de l'Hôpital. N'ayant pas su se conserver les bonnes grâces de ses maîtres, ni s'enrichir à leur service, il alla donner des leçons de géographie, de langues, et composer divers écrits à Grenoble, où il mourut en 1675. Ses ouvrages sont : 1° *Histoire du duc de Lesdiguières*, bien écrite, mais en style d'éloge, 1666, in-12; 2° *le Promenoir de la reine à Compiègne*, 1644, in-12; 3° *la Méchante, histoire amoureuse*, 1624, in-8°; 4° des *Traductions*; on lui attribue des augmentations aux *Annotations de Théodore Godefroy*, sur l'histoire du chevalier Bayard, dans l'édition de Grenoble, 1651, in-4°. D'autres pensent qu'elles sont du président de Boisserie. T—D.

VIDELER ou VIDILLER (REINMAR), minnesinger du 13° siècle, issu d'une famille noble de l'Alsace ou de la Souabe, vivait à la cour de Léopold VII, duc d'Autriche, et suivit ce prince dans son expédition de la terre sainte, en 1217. Léopold étant mort en 1520, Videler chanta son bienfaiteur dans ses *Complaintes*. On a de lui des poésies publiées dans le *Recueil* de Manessen, Zurich, 1758. Ce recueil a été tiré de la bibliothèque royale de Paris. Les poésies de Videler, qui se trouvent aussi dans la bibliothèque du Vatican, touchent et entraînent par la finesse, le ton naturel de la pensée, par l'élégance et la douce modulation de la poésie. Il dut aux accents de sa lyre le surnom sous lequel il est connu; Videler ou Vidiller signifiant un *musicien*, dans la langue de ces anciens troubadours. Il eut un fils appelé Reinmar II, ou Reinmar le jeune. Né dans le château que son père avait sur les bords du Rhin, il fut élevé près de lui à la cour du duc d'Autriche. Plus tard il vint à celle de Przemyslas III, roi de Bohême, troisième des Ottocares, et il y fut très-considéré, ainsi qu'à la cour de Louis le Sévère, duc de Bavière. Ses poésies, recueillies par Manessen, semblent, par la richesse des pensées, la vérité des images, et la finesse du sentiment, bien au-dessus du siècle où elles furent composées. G—Y.

VIDERIC ou VIDRIC, ou, selon d'autres, WIDRIC, en latin *Vindrius* et *Vindericus*, est le nom d'un pieux et savant religieux du 11° siècle. Il embrassa la vie monastique dans l'abbaye de St-Evre-lez-Toul, sous la règle de St-Benoît. Le monastère, fondé au 5° siècle, avait d'abord suivi la règle d'Agaune, ou plutôt celle de St-Colomban. Gauzlin, évêque de Toul au 10° siècle, y introduisit le régime des bénédictins, jusqu'alors inconnu en Lorraine. Videric devint abbé de ce monastère, qui, avant la révolution française, appartenait à la congrégation de St-Vanne. On connaît peu les actions de ce religieux, qu'on sait pourtant avoir été distingué par son savoir et sa haute piété. On ignore même l'époque de sa mort, mais on sait qu'il vivait encore en

1065 (1), puisqu'on trouve son nom à la fin d'un titre de l'évêque Odon, pour l'église de St-Genoul, de Toul. Comme auteur, Videric est connu seulement par ce qu'il a écrit sur St-Gérard, évêque de Toul. Il a : 1° écrit sa vie, à la prière de Léon IX, qui, avant d'être pape, avait été évêque de Toul. Cette vie, d'après laquelle Baillet a composé la sienne, se trouve, comme on doit le penser, dans le recueil des Bollandistes. Elle est fort édifiante, dit Godescard, et très-bien écrite. L'édition la meilleure et la plus complète est celle qu'ont donnée dom Martenne, t. 3 du *Thesaurus anecdotorum*, p. 1048, et dom Calmet, dans les *Preuves de son histoire de Lorraine*, App. mon., t. 4, part. 2, p. 137. Le P. Benoît Picard, capucin, publia le même ouvrage en français avec de longues notes, 1700, in-12. Il le fit réimprimer en 1707, dans son *Histoire ecclésiastique et civile de Toul*. Outre la *Vie de St-Gérard*, Videric a 2° donné et dédié à Udon, évêque de Toul, l'*Histoire de la canonisation et de la translation du même St-Gérard*, faite par le pape St-Léon, en 1050 ou 1051, dont lui, Videric, dit avoir été témoin. Enfin, 3° notre auteur, toujours hiérophante de St-Gérard, a aussi mis en vers la vie de ce saint évêque. Son style est simple, dit dom François, et sa poésie n'est pas relevée; mais l'ouvrage respire la sincère piété de celui qui l'a écrit. Le P. Mabillon, au tome 4 des *Annales* de son ordre, a aussi parlé de Videric. B—D—E.

VIDOCQ (FRANÇOIS-EUGÈNE), chef de la police de sûreté, naquit le 23 juillet 1775 à Arras, où son père était boulanger. Ses inclinations perverses se révélèrent de bonne heure par quelques larcins commis dans la maison paternelle, lesquels grossirent de proche en proche, jusqu'à un détournement de deux mille francs qu'il effectua à l'aide d'effraction; puis il s'enfuit à Ostende avec le projet de s'embarquer pour l'Amérique; mais des malfaiteurs l'ayant attiré dans un lieu suspect le dépouillèrent à son tour des produits de son vol, et Vidocq se vit obligé, pour vivre, d'entrer au service de l'acrobate Coste-Comus, des *Variétés amusantes*, chez lequel il allumait les lampions et soignait les singes. Dégoûté bientôt de cette existence abjecte, il revint à Arras solliciter le consentement de son père pour s'engager dans le régiment de Bourbon et l'obtint sans peine; mais s'étant pris de querelle avec son sergent-major, il déserta dans un régiment de chasseurs d'où l'exila bientôt la crainte d'être traduit à un conseil de guerre pour ce dernier méfait. Ce fut sous un drapeau étranger que Vidocq alla cette fois chercher un abri contre la vindicte militaire de son pays; il se fit incorporer dans les cuirassiers de Kinski; mais les rigueurs

(1) Alors que penser de la date 994, donnée par Longipont dans la nomenclature qui termine le 8° volume de son *Histoire littéraire de l'ordre de St-Benoît*? Dom François dit aussi que Videric a vécu dans les 10° et 11° siècles.

de la *schlaque* ne tardèrent pas à lui rappeler sa qualité de Français. Il repassa la frontière, repartit dans son ancien régiment de chasseurs, et quitta momentanément le service par suite d'une blessure qu'il avait reçue à la jambe. Il profita de ce répit pour épouser, à dix-huit ans, la sœur d'un aide de camp de Joseph Lebon, appelé Chevalier; mais il la quitta à la suite d'une mésaventure conjugale, reprit sa vie errante, et profita du dérèglement de la discipline militaire pour parvenir rapidement au grade nominal de lieutenant, et même à celui de capitaine de husards. Une dame de qualité chez laquelle il était logé s'intéressa assez vivement à lui pour le gratifier d'une somme de quinze mille francs. Vidocq vint à Paris au commencement de 1796, dépensa rapidement cette somme en compagnie de joueurs et de femmes perdues, et se rendit à Lille, où il ne tarda pas à subir un emprisonnement correctionnel pour voies de fait exercées sur un officier du génie, avec qui il s'était trouvé en rivalité. Cette détention fut l'occasion de la seule sentence criminelle qui paraisse avoir été prononcée contre lui : celle de huit ans de fers pour complicité dans la fabrication du faux ordre de mise en liberté d'un cultivateur condamné pour vol de blé. Vidocq fut conduit à Brest, d'où il s'évada après une semaine de séjour : mais il ne put se soustraire à la surveillance de la gendarmerie, et essaya seulement d'améliorer son sort en se faisant passer pour déserteur de la marine. Traduit à Pontanion dans la maison de détention destinée aux marins, il parvint encore à s'évader sous le costume d'une religieuse. A la suite de diverses autres aventures, Vidocq fut reconnu, et dirigé de nouveau sur Brest, d'où il s'échappa pour la seconde fois déguisé en matelot. Il fut de nouveau livré à la justice sur la dénonciation d'un faux frère et conduit dans les prisons de Douai, dont l'enceinte fut aussi impuissante à le retenir que l'avait été la surveillance des garde-chiourme de Brest. Il vint à Paris, fit la connaissance de la femme d'un chef d'escadron nommée Annette, et entreprit un petit commerce qui eût prospéré, sans les saignées répétées qu'il lui fallait faire subir à sa caisse pour rétribuer la discrétion de ses anciens compagnons de captivité. Ce fut alors que Vidocq, à bout de voies, prit le parti d'aller, dans les premiers jours de 1809, offrir son concours à la police de sûreté, sous la seule condition de subir le restant de sa peine dans la maison de force qu'on voudrait lui désigner. Son offre fut agréée après quelque hésitation, et voilà Vidocq enrôlé dans les rangs et bientôt à la tête de cette fameuse bande d'agents secrets, dont l'industrie consiste à appliquer à la recherche des malfaiteurs les ressources que la plupart ont déployées précédemment pour préparer le succès de leurs méfaits. Cette seconde phase de sa vie ne présente ni plus d'intérêt, ni surtout un intérêt plus

attachant que la première. Des ruses de police, d'astucieux déguisements, d'ignobles perfidies, toutes les formes de langage employées dans les lieux les plus infimes; tels sont les tableaux nauséabonds que nous déroule Vidocq lui-même, historien de ses propres turpitudes, et qui, sous le nom prétentieux de *Mémoires*, ont joui, pendant plusieurs années, du triste privilège de désennuyer les oisifs de la capitale et de la province. Cette existence dégradée et périlleuse dura jusqu'en 1827, et il faut constater, pour être juste, que Vidocq signala son exercice par quelques coups de main habiles et par quelques services essentiels. Il donna sa démission sous l'administration de M. Delaveau, qui, dans le rêve d'une belle âme, avait imaginé de moraliser la police, et d'en purger le personnel de cette foule d'êtres dangereux, dont les services équivoques lui paraissaient propres surtout à jeter un irrémédiable discrédit sur une institution destinée par-dessus tout à protéger l'honneur et la sûreté des citoyens. Retiré à St-Mandé, dans une maison modeste qu'il avait fait construire depuis peu, il dirigea ses vues et son intelligence du côté de l'industrie. Préoccupé de l'avantage de secourir par le travail ceux des repris de justice auxquels, malgré un repentir sincère, cette flétrissure fermait tout accès à un emploi utile, il fonda une manufacture de papier et de carton destinée à recevoir exclusivement des libérés des deux sexes, moyennant une rétribution déterminée. Mais cette idée, bonne en soi, échoua soit par le défaut d'appui du gouvernement, soit par la répugnance des détaillants de Paris à employer des produits d'une telle origine, et Vidocq fut contraint, au bout de quelques années, à une liquidation onéreuse. En 1830, Vidocq se décida à rentrer dans la police sans caractère officiel, comme en 1809; mais ce fut, cette fois, à la police politique surtout qu'il offrit le tribut de son intelligence et de son dévouement. On le vit figurer dans ces bandes dites d'*assommeurs* chargées d'intimider les ennemis du nouvel ordre de choses; et les services qu'il rendit à la cause de l'ordre, lors de l'insurrection des 5 et 6 juin 1832, sont établis par une lettre du préfet de police au ministre de l'intérieur, en des termes qui ne permettent pas d'en contester l'importance. Il fut même présenté au roi Louis-Philippe à cette occasion, et lui-même reproduit dans ses *Mémoires* le fait de cette entrevue, mais avec des détails tellement excentriques, qu'ils empêchent d'y ajouter une foi absolue. Il ne paraît pas d'ailleurs que la gratitude de l'autorité se soit exercée avec beaucoup de munificence à l'égard de Vidocq, car au mois de juin 1833, on le voit ouvrir à Paris un bureau de renseignements pour éclairer le commerce sur les faiseurs de dupes dont cette ville abonde, et mettre en œuvre plusieurs autres procédés industriels dont il paraît avoir tiré un certain profit. Quant à

l'agence commerciale, elle prospéra assez longtemps, bien que troublée par deux actions en police correctionnelle, pour escroquerie, qui n'amènèrent aucune condamnation définitive contre le prévenu. Toujours enthousiaste des gouvernements nouveaux, Vidocq mit ses services à la disposition de M. de Lamartine après la révolution de 1848, et se montra l'un des fervents adorateurs du pouvoir qui succéda à la république. Il mourut néanmoins dans un état de détresse absolue, le 28 avril 1857, après avoir demandé et reçu les secours de l'Eglise. Il s'exprima, dit-on, alors dans un langage qui témoignait de son retour aux idées religieuses. M. B. Maurin a publié, en 1858, une très-intéressante notice sur cette nature énergique, fortement douée, et nous pourrions presque ajouter originairement honnête. On a fait paraître sous le nom de Vidocq, outre ses mémoires : 1° *les Vrais mystères de Paris*, 6 vol. in-8°, que M. Quérard (*France littéraire*) attribue à M. A. Lucas ; 2° *Sur une question à l'ordre du jour ; réflexions sur les moyens propres à diminuer les erimes et les récidives*, 1844, in-8° ; 3° *les Chauffeurs du Nord, souvenir de l'an 4 à l'an 6*, 1845, 5 vol. in-8°, attribué à M. Vitu.

A. B—ÉE.

VIDUA (CARLO, comte), érudit et voyageur italien, naquit à Casale, le 28 février 1785. Il fut élevé sous les yeux de son père, par les soins d'un précepteur du nom de Joseph Mortara, qui lui enseigna, entre autres choses, le français, le latin et les sciences. Il allait continuer ses études à l'université, quand l'invasion étrangère fit prendre à son père une autre résolution. Il confia son fils à un homme connu pour la variété de ses connaissances, le chanoine de Giovanni. Mais l'élève manifesta d'abord du goût pour la musique, dans laquelle il fit en peu d'années assez de progrès pour être en état de se livrer à la composition. Il aimait aussi les arts du dessin et l'architecture. Mais ce qu'il préférait par-dessus tout, c'était la politique et les voyages. Le premier qu'il entreprit date de 1813 ; il séjourna cinq mois à Sestri dans la rivièrè du Levant. Il en revint avec plusieurs ouvrages qui n'avaient guère de rapport avec son excursion, mais qu'il avait composés dans ses loisirs : l'un intitulé *Discours sur l'état des connaissances en Italie* ; l'autre *Histoire de Florence, depuis la mort de Laurent le Magnifique*. Il ne s'arrêta que peu de temps dans la maison paternelle à son retour, et sous prétexte de visiter une sœur mariée aux environs d'Alexandrie, il visita Pavie, Milan, Genève, enfin Paris. C'était à l'époque de la chute de l'empire français. Dévoué à l'ancienne dynastie de son pays, le père de Carlo fut nommé ministre de l'intérieur. Son fils eût voulu d'abord le seconder, mais le génie des voyages l'emporta encore, et après un séjour de quelques mois à Paris, il passa trois autres mois en Angleterre, visita ensuite la Hollande et la Belgique, puis revint à Paris au

printemps de 1815, lors du retour de Napoléon de l'île d'Elbe. Sollicité par son père, il allait retourner en Italie ; mais, comme on sait, les orages politiques se calmèrent peu à peu, et Carlo en profita pour visiter les lacs de l'Italie septentrionale. Puis il passa les trois années suivantes à Turin, à Casale ou à Milan. Il compléta alors son discours *sur l'état des sciences en Italie*, qu'il publia à Turin en 1834. Il revit aussi et mit la dernière main à son *Histoire de Florence*. En 1818 il retourna à Paris, toujours dans le même but : l'étude des *institutions politiques*. Mais cette fois il ne s'arrêta que peu de temps dans cette capitale, son dessein étant de visiter les contrées septentrionales de l'Europe. Il passa par Hambourg, Copenhague, la Suède. Il vint à Tornea, de là il arriva en Laponie ; en octobre, il était à Pétersbourg, où, bien accueilli par l'empereur Alexandre, il séjourna cinq mois, visita les bibliothèques, où il annota tout ce qui avait trait à l'histoire d'Italie. En mars 1819 il était à Moscou, où il resta jusqu'au mois de mai ; mais alors ses compagnons, venus avec lui d'Italie, refusèrent d'aller plus loin et firent leurs dispositions pour retourner dans leur pays. Il persista et poussa jusque chez les Kalmouks ; il explora les rives de la mer d'Azow et en juin il était à Taganrog. Il traversa le pays des Cosaques. Après avoir longé la Circassie, aperçu les cimes du Caucase et s'être arrêté un mois à Caffa, il fit le tour de la Crimée et arriva à Odessa le 18 août ; le 28 il s'embarqua sur la mer Noire, visita en septembre le Bosphore, puis s'arrêta un mois à Péra. Après s'être détourné pour voir la Bithynie et être resté quelque temps à Constantinople, il partit le 8 novembre de cette capitale pour traverser les Dardanelles et visiter la Troade. Le 29 il était à Smyrne. Il vit ensuite Ephèse et les autres villes de l'antique Ionie. Le 27 décembre il était à Alexandrie en Egypte ; mais n'y ayant rencontré ni Mehemed-Ali ni M. Drovetti, consul de France, quoique son compatriote, il alla les trouver au Caire et reçut d'eux, du vice-roi en particulier, l'accueil le plus empressé. Après un séjour de quelques semaines au Caire, Vidua parcourut en détail la haute Egypte, ses ruines et ses antiquités, et le 14 juin 1820 il revint dans la capitale de l'Egypte, d'où il fit son premier voyage dans le désert. De Suez il alla voir la mer Rouge, passa à Damiette, et le 12 août il arrivait à Jaffa en Syrie. Le 17 il était à Jérusalem, dont il parcourut tous les lieux historiques : Bethléhem, Engaddi, Hébron, le Jourdain, la mer Morte. Il passa une nuit dans la chapelle du Saint-Sépulcre. De Nazareth, où il se trouvait le 31, il fit nouvelle halte dans les déserts d'Arabie, où, comme bon nombre de voyageurs, il fut dépouillé de tout ce qu'il portait sur lui. Après cette aventure il visita les ruines de Gerasa nouvellement découvertes et connues encore de peu de voyageurs. De Nazareth il se rendit au mont Carmel,

à Tyr, à Sidon, enfin à Damas; ayant vu ensuite Palmyre, Balbek, le Liban, Tripoli, Baïrout, il fit voile pour l'île de Chypre, où il aborda le 13 décembre, et le 17 janvier 1821, il arriva à Rhodes. Obligé par le mauvais temps de relâcher à l'île de Lipse et de renoncer à revenir à Constantinople, il vint à Scio, dont il étudia minutieusement les ressources commerciales. Après avoir fait voile pour les îles de Délos, Naro, Paros, Zea et Egine, Vidua se trouva le 31 mars en vue d'Athènes. Les troubles de l'Attique à cette époque l'empêchèrent de s'arrêter, comme il l'eût désiré, dans cette partie de la Grèce. Le 27 juillet il fit voile de Marseille pour entrer en rade de Tunis, d'où, après avoir touché à Livourne, il fut encore rejeté sur Marseille. Il en profita pour visiter les principales villes du midi de la France : Arles, Nîmes, Montpellier, Perpignan; enfin le 22 mars 1822 il revint par Nice dans la demeure paternelle. Le principal résultat de ce voyage fut une œuvre d'érudition publiée sous les auspices du savant antiquaire Letronne, et intitulé *Inscriptiones antiquæ a comite Carolo Vidua in Tuicico itinere collectæ*, Paris, 1826, in-8°. Quant au récit des voyages qu'il venait de faire, Vidua confia les notes qu'il avait recueillies chemin faisant au comte César Balbo, qui raconta minutieusement la vie de cet infatigable voyageur. Ses parents l'eussent voulu retenir, mais le goût des excursions lointaines fit taire toute autre ambition. Le 25 février il partit pour l'Amérique, et le 25 avril il était à New-York, où il ne s'arrêta que trois jours. Il se rendit à Philadelphie, à Washington. Après un détour en Virginie il revint et séjourna un mois à Philadelphie; il vit aussi Albany, Boston; puis, après une nouvelle visite à New-York, il alla au Canada, se rendit à Montréal, à Québec et revint aux États-Unis. Ayant ensuite visité les chutes du Niagara et vu d'autres villes de l'Union, il descendit sur un bateau à vapeur sur le Mississipi. Il vit la Nouvelle-Orléans. Il entra ensuite au Mexique qui venait de se soustraire à la domination espagnole. Son voyage en éprouva quelque ralentissement; cependant il arriva à Mexico le 21 août 1826. Sur la route il s'arrêta à St-Louis de Potose et à Guanaxuato, dont il put voir les mines renommées. Il se proposait de pousser jusqu'au Pérou, quand la nouvelle de la maladie de son père le rappela en Europe, et le 7 avril 1827 il entra dans les eaux de la Gironde à Bordeaux, où il apprit le rétablissement de la santé paternelle. Il résolut aussitôt d'entreprendre un troisième grand voyage, cette fois dans l'Inde. Le 17 novembre il abordait à Calcutta, où il séjourna six semaines, et partit de là le 4 janvier 1828 avec une recommandation particulière de lord Amherst, qui lui fut singulièrement utile pour la suite de son voyage sur les rives du Gange; il visita en effet Bénarès, Lucknow, Agra, Dehli et les abords de l'Himalaya; après un retour et un séjour d'envi-

ron un mois, Vidua descendit le golfe du Bengale, toucha à Pulopinang et Singapore, et le 23 août il entra à Manille dans les Philippines. Après avoir étudié ces parages, il s'embarqua le 19 janvier 1829 pour la Chine, et le 30 il entra à Canton. On ne lui permit pas d'aller plus avant; il ne put que prendre quelques notes sur la culture du thé et du riz. Il se rendit ensuite à Macao, puis il s'embarqua pour Batavia. C'est alors seulement qu'il eut l'idée, qu'il réalisa en quelques jours, de raconter ce voyage. De Batavia il se rendit à l'île de Java. Il s'embarqua ensuite à Surabaya pour Madère, d'où il se rendit à Amboine, capitale des Moluques. De là il alla reconnaître la colonie naissante de la Nouvelle-Guinée. Revenu à Amboine et à peine rétabli d'une maladie, il voulut visiter les autres colonies hollandaises célèbres, Gorontalo et Ternate; mais une rechute ne lui permit pas de compléter ses explorations. Il poussa cependant jusqu'à Ternate. Se sentant mieux alors, il voulut se rendre à Amboine, où quelques jours plus tard, le 21 décembre 1829, il succombait à la maladie. Ses restes furent transférés en Europe et ensevelis dans la campagne qu'habitait son père. On trouve des détails biographiques intéressants sur Carlo Vidua dans la publication de César Balbo intitulée *Recueil de prose et de poésie rare des Italiens vivants* (en italien), Turin, 9 mars 1836. Z.

VIDUS-VIDIUS (Guigo Guini, plus connu sous le nom latinisé de) (1), célèbre médecin, naquit à Florence, dans les premières années du 16^e siècle, d'une famille patricienne. Ayant achevé ses études et pris ses degrés, il exerça de la manière la plus brillante l'art de guérir dans sa patrie. Cédant aux sollicitations de Louis Alamanni (voy. ce nom), son compatriote, il vint en France, où il reçut un accueil distingué de François I^{er}. Ce prince le revêtit de la charge de son premier médecin, vacante par la mort de Guill. Copp. (voy. ce nom), et créa pour lui la place de lecteur en médecine au collège royal, fondé récemment. Vidus ouvrit son cours en 1542, et sa réputation attira bientôt à ses leçons une foule d'auditeurs de toutes les contrées. Les médecins de Paris, loin de s'en montrer jaloux, furent les premiers à rendre justice à son rare mérite, en le priant de joindre à son cours de médecine un cours d'anatomie. Sa renommée était si grande que ses contemporains ont dit de lui :

Vidus venit, Vidus vidit, Vidus vicit (2)

François I^{er} le combla de bienfaits; à son traitement comme médecin et comme professeur, il joignit plusieurs bénéfices dont les revenus le rendirent un des particuliers les plus opulents de son temps (3). Il fit servir sa fortune à perfection-

(1) Suivant l'abbé Goujet et Eloy, son véritable nom serait *Vital-Viduro*.

(2) Guillaume Duval, *Histoire du collège royal*.

(3) De ce que Vidus possédait des bénéfices, on en a conclu qu'il

ner ses connaissances, et visita la France et l'Italie pour s'entretenir avec les savants, et consulter les manuscrits des anciens auteurs de médecine. Après la mort de François I^{er} (1547), Vidus se démit de sa chaire au collège royal, où il fut remplacé par Jacques Sylvius ou Dubois (*voy.* ce nom), et revint à Florence, rappelé par le grand-duc Côme de Médicis, qui le fit son premier médecin. L'académie florentine s'empressa de l'inscrire au nombre de ses membres, et il en fut élu consul pour l'année 1553. Nommé professeur de philosophie et ensuite de médecine à l'université de Pise, il y remplit cette dernière chaire pendant vingt ans avec le plus grand succès, et mourut le 26 mai 1569. Ses restes, rapportés à Florence, y furent ensevelis avec pompe dans l'église de la Nunzinta. Vidus avait également approfondi toutes les branches de l'art de guérir, et il n'était pas moins habile comme chirurgien que comme médecin. Les ouvrages qu'il a laissés sont très-nombreux. Vidus-Vidius, son neveu, médecin de la reine de France, et professeur à Pise, les a recueillis en 3 vol., Venise, Giunti, 1614. Cette édition a été reproduite à Francfort, 1626, 1643 et 1667. Le premier volume contient les *Institutions médicales*, et deux traités relatifs à l'*Hygiène*; le second, la *Thérapeutique*, et un traité des *Fièvres*; le troisième, un traité des *Aliments*, un autre de *Matière médicale*, la traduction latine des *Chirurgiens grecs*, avec des commentaires, et enfin sept livres d'*Anatomie*. Ce dernier ouvrage est accompagné de 78 planches, gravées grossièrement et peu fidèles. Vidus avait publié la *Traduction* latine des anciens chirurgiens grecs, Paris, 1544, in-fol. Cette belle et rare édition est dédiée à François I^{er}. On y trouve deux livres d'Oribase, traduits par Vidus, sur un manuscrit de la bibliothèque de Paris (*voy.* ORIBASE). François Lefèvre de Bourges a traduit le *Commentaire* de Vidus sur la chirurgie d'Hippocrate, Paris, 1555, in-12. Les ouvrages anatomiques de Vidus n'ont été publiés qu'après ceux de Vésale et de Fallope; et il a profité des travaux de ses devanciers, sans indiquer les emprunts qu'il leur a faits. Ainsi l'on ne peut assigner avec exactitude les découvertes dont il est l'auteur. Suivant Portal (*Histoire de l'anatomie*, t. 1, p. 591), Vidus a mieux décrit les vertèbres que ne l'avait fait aucun de ses prédécesseurs. Sa description des cartilages, celle des ligaments, son explication du cœur, du cerveau et de l'œil, méritent encore d'être consultées. Portal revendique pour Vidus la découverte des tubercules, des valvules, attribuée par Morgagni (*Adversar. anatomic.*) à César Arantius (*voy.* ce nom). Outre l'*Histoire de l'anatomie*, t. 1, p. 589-99, on peut consulter sur Vidus la notice que Salvini lui a consacrée dans les *Fasti consolari dell' acca-*

était ecclésiastique; mais on sait qu'à cette époque le roi disposait des abbayes en faveur des personnes qui avaient rendu des services à l'Etat.

dem. fiorentina, p. 115; son éloge dans les *Illustri Toscani*, t. 4; l'*Histoire du Collège Royal*, par l'abbé Goujet, t. 3, p. 1-8, édit. in-12; la *Storia della letterat. ital.* de Tiraboschi, t. 7, p. 677. W-s.

VIEIL ou VIEL. *Voyez* LEVIEIL.

VIEIL (JEAN LE). *Voyez* VETUS.

VIEIL DE BOISJOLIN. *Voyez* BOISJOLIN.

VIEILLARD (NARCISSE), homme politique français, naquit en 1791. Officier d'artillerie au sortir de l'école polytechnique, en 1810, il fit les grandes campagnes de Russie en 1812, et de France en 1814 et 1815, à l'issue desquelles il rentra dans la vie privée. Il fut ensuite chargé par la reine Hortense de diriger les études de l'aîné de ses fils, le prince Napoléon Bonaparte, qui, comme on sait, trouva la mort sous les murs d'Ancône, en 1831. Député de la Manche en 1842, Vieillard vota avec l'opposition, mais en tempérant son libéralisme dans un sens napoléonien, d'accord, d'ailleurs, avec ses affections. En 1848, il représenta le département de la Manche, où il avait été envoyé comme commissaire, d'abord à la constituante, puis à l'assemblée législative. Après la rentrée des membres de la famille Napoléon, Vieillard s'associa par ses vœux et ses conseils à l'élévation du prince Louis Bonaparte. On attribua à Vieillard une influence réelle à l'Elysée; ses conseils étaient, assure-t-on, demandés et écoutés. Il se maintint d'ailleurs constamment dans une grande réserve, évitant de faire du bruit. Après le 2 décembre, il fut appelé au sénat. Il mourut quelques années plus tard, le 19 mai 1857. Z.

VIEILLARD-BOISMARTIN (ANTOINE), avocat, né à Paris en 1745, entra de bonne heure au parlement de Rouen, et s'y distingua par le zèle avec lequel il défendit un grand nombre de personnes accusées de crimes capitaux. L'affaire *Verdure*, à laquelle il consacra quatre années de soins, excita vivement l'intérêt du public. Il s'agissait dans cette cause, comme dans celle de *Calas*, d'une accusation d'infanticide. Un père et quatre enfants, présentés comme ses complices, étaient oubliés depuis six ans dans les prisons de Rouen; Vieillard vint à bout de faire prononcer leur absolution, le 9 décembre 1789, par un jugement des requêtes de l'hôtel au souverain, qui cassait un arrêt rendu par le parlement de Rouen. Au commencement de la révolution, le bouleversement de l'ordre judiciaire engagea Vieillard à se retirer à St-Lô, auprès de sa famille. Il fut élu maire de cette ville en 1790; et l'on dut à ses soins la création de la place d'armes, qui en est le principal ornement. Il fut nommé, l'année suivante, accusateur public près du tribunal criminel de Coutances; et la vigueur avec laquelle il poursuivit la répression des désordres, préludes du renversement du trône, excita contre lui des haines qui, après le 10 août, l'obligèrent à rentrer dans la vie privée. Au 21 janvier, il porta publiquement le deuil de Louis XVI, et fut néan-

moins réélu maire de St-Lô, en février 1793. La fermeté de son administration y maintint l'ordre et la sûreté, jusque vers la fin de cette année, où il fut destitué par un proconsul, auquel il avait été dénoncé comme fédéraliste. Elu haut juré à la cour de Vendôme en 1797, sa nomination fut annulée au 18 fructidor. A l'époque de l'organisation de l'ordre judiciaire, en 1800, il fut nommé commissaire du gouvernement près du tribunal civil de St-Lô. En 1811, il fut rappelé, pour la troisième fois, aux fonctions de maire, et il les remplissait encore lorsqu'il mourut, en février 1815. Il a publié, sur des matières civiles et criminelles, un grand nombre de mémoires, dont les plus connus sont ceux qui concernent l'affaire *Verdure* : le premier, imprimé en 1787, à Rouen, et le second en 1789, à Paris. On y trouve une grande force de logique et cette chaleur de sentiment qui vient de la conviction. Vieillard était doué d'une facilité d'élocution très-remarquable. Ses travaux au barreau et dans l'administration ne l'avaient pas empêché de se livrer à la culture des lettres. On a de lui trois tragédies : 1° *Almanzor*, représenté à Rouen, en 1771; imprimé à Caen; 2° *Blanchard ou le Siège de Rouen*, représenté dans la même ville, en 1775, et repris, en 1793, avec de grands changements, St-Lô, 1793; 3° *Théramène ou Athènes sauvée*, non représenté, St-Lô, an 4 (1796). Cette dernière pièce offre, sous d'autres noms, le tableau du 9 thermidor. Ces ouvrages laissent sans doute à désirer, sous le rapport des effets du théâtre; mais ils sont régulièrement conduits, et se distinguent par le naturel et la facilité du style. Z.

VIEILLARD-BOISMARTIN ou simplement VIEILLARD (PIERRE-ANGE), littérateur français, fils du précédent, naquit à Rouen le 17 juin 1778. Il fut employé au trésor (1806), censeur royal (1820), conservateur, puis administrateur de la bibliothèque de l'Arsenal (1851); enfin, bibliothécaire du sénat (1853). Il mourut le 12 janvier 1862. Vieillard avait dirigé de 1822 à 1824 le *Journal des mœurs*. Il prit part à la rédaction de plusieurs journaux et recueils périodiques, tels que le *Moniteur* (1830-1840), le *Publiciste*, le *Courrier des spectacles*, l'*Encyclopédie des gens du monde*, etc. Vieillard composa aussi des *cantates* pour l'académie des beaux-arts (1813-1824); mais il se fit surtout connaître par ses œuvres dramatiques, dont le nombre est considérable. Voici les principales : 1° *Orvièteu*, parodie jouée à l'Ambigu-Comique, et composée en collaboration, en 1799; 2° *Marmontel*, comédie en un acte, en prose, mêlée de vaudeville, Paris, 1802, in-8°; 3° le *Père d'occasion*, comédie en un acte et en prose, ibid., 1803, in-8°, en collaboration avec J. Pain, et 1810, in-8°, avec vaudevilles; 4° *Noir et blanc*, vaudeville en un acte, 1806, in-8°; 5° *Malherbe*, comédie en un acte (prose) mêlée de chant, ibid., 1809, in-8°; 6° les *Rêveurs éveillés*, parade mêlée de vaudevilles, ibid., 1813, in-8°; 7° le

Triomphe de Trajan, représenté à l'académie de musique, 1814, in-8°, arrangé d'après la pièce d'Esménard; 8° le *Mariage de Robert de France*, ou l'*Astrologue en défaut*, comédie en un acte et en vers libres, 1816, in-8°. Cette pièce, d'abord écrite pour l'académie de musique, mais refusée, fut représentée ensuite au Théâtre-Français, le 22 juin 1816. 9° *Valérie ou Minuit*, joué à Munich en 1831; 10° *Trois scènes lyriques*, 1823, in-8°. *Opéras ou pièces lyriques* : 1° *Atala*, scène lyrique, 1814; 2° *Agar dans le désert*, opéra en un acte, 1816; 3° *Blanche et Guiscard*, tragédie-lyrique en trois actes, 1824. *Poésies et écrits divers* : 10° la *Boîte de Pandore et Vénus Callipyge*, contes en vers, Paris, 1802, in-8°; 2° *Épître à Picard sur son roman intitulé les Aventures d'Eugène de Senneville et de Guillaume de Lorme, par un Normand*, suivi d'*Herminie*, scène lyrique, Paris, 1813, in-8°; 3° *Cantates mises en musique pour les concours de composition musicale (Herminie, 1813 et 1828; Atala, 1814; Œuvre, 1815; Sophoniste, 1820; Agnès Sorel, 1824; Cléopâtre, 1829);* imprimées aussi dans le recueil de l'Institut, in-4°; 4° *Épître à Napoléon Bonaparte*, 1814, in-8°; 5° *Prière de la garde nationale de Paris au bivouac de St-Denis, dans la nuit du 6 au 7 juillet 1815*, Paris, 1815, in-8°; 6° *Poésies nationales*, ibid., 1817, in-12; 7° le 21 janvier 1815, suivi du tombeau de Louis XVI et de Marie-Antoinette au cimetière de la Madeleine, 1815, in-8°. Z.

VIEILLEVILLE (FRANÇOIS DE SCEPEAUX, sire, et depuis maréchal DE), né, en 1509, d'une famille ancienne et puissante de l'Anjou, fut élevé comme enfant d'honneur dans la maison de Louise de Savoie, mère de François I^{er}; mais ayant été outragé par le maître d'hôtel de cette princesse, il le provoqua en duel et le tua. *Après ce coup, qui ne fut pas tenu pour mauvais*, dit l'auteur de ses Mémoires, il alla joindre en Italie le maréchal de Lautrec, dont il était parent. La renommée toute récente des exploits de Bayard, éveillant les nobles dispositions dont la nature l'avait doué, Vieilleville se proposa dès ce moment pour modèle le chevalier sans peur et sans reproche; et comme lui brave et désintéressé, il aimait mieux gagner à son souverain le prince de Melphe, tombé entre ses mains comme prisonnier, que de tirer de lui une rançon de soixante mille ducats, *qui ne lui pouvaient faillir*. Parmi les braves dont les armées françaises étaient alors remplies, *Chateigneraye, Vieilleville et Bourdillon*, disait-on, *sont les trois hardis compagnons*. Lorsque, après s'être distingué dans la guerre de Provence, et rendu maître d'Avignon, le jeune guerrier rejoignit la cour : « *Approchez de moi, gentille fleur de chevalerie*, lui dit le monarque, *et parez ce coup de votre roi*, le faisant ainsi chevalier d'épée, mais non pas de l'ordre, qui alors ne se donnait qu'à vieux capitaines. » Un tel prince ne pouvait rencontrer que vaillance et dévouement; mais à ces qualités Vieilleville joignait la prudence, l'ha-

bileté dans les affaires, l'équité, le désintéressement. A la mort du comte de Châteaubriant, il refusa sa compagnie qui lui était offerte par François I^{er}. « Je ne l'ai point encore méritée, » dit-il au roi; je veux que vous me la donniez « le jour d'une bataille, après m'avoir vu dans l'action : aujourd'hui ce choix n'honorait ni « vous ni moi; vous auriez fait une grâce au « parent de Châteaubriant, je veux que vos bien- « faits rendent justice à Vieilleville. » Plus tard, François I^{er}, en le présentant au duc d'Orléans, son second fils, depuis Henri II, auquel il avait le projet de l'attacher, dit au jeune prince : « *Il n'a pas plus d'âge que vous, voyez ce qu'il a déjà fait.* » A la bataille de Cérisoles, Vieilleville contint l'ardeur du jeune comte d'Enghien qui, avec la même bravoure que Gaston de Foix, aurait eu probablement le même sort. Dans la répression des troubles qui agitèrent la Guienne et l'Angoumois, il s'occupa constamment d'adoucir les rigueurs du connétable de Montmorency. A Bordeaux, il sauva, comme Bayard, l'honneur des filles de son hôte; et lorsqu'on lui proposa une part dans les confiscations exercées sur ces malheureuses provinces, il refusa, ne voulant pas pour vingt mille écus se charger des malédictions d'une infinité de femmes, de filles et de petits enfants; et tirant sa dague il la *fourra* dans l'endroit du brevet où son nom était écrit. Le maréchal de St-André, qui était meilleur courtisan que Vieilleville, le supplanta dans la faveur de Henri II, sans lui ôter cependant la confiance que méritaient ses talents et sa droiture. Appelé aux conseils, il ouvrit l'avis de mettre un terme aux envahissements de Charles-Quint en Allemagne par l'occupation des Trois-Evêchés, et répondit aux objections tirées de l'état des finances par l'offre de sa vaisselle. Metz, Toul et Verdun ouvrirent leurs portes en 1552. Vieilleville voulait qu'elle ne fussent occupées qu'à titre de protection, pour ne pas alarmer les autres villes d'Allemagne, et cet avis n'ayant pas été adopté, il refusa le gouvernement de Metz. La gloire de défendre cette ville fut par là réservée au duc de Guise; mais Vieilleville, qui en harcelant l'ennemi avait puissamment contribué à la levée du siège, après s'être emparé de Pont-à-Mousson, eut encore la plus grande part à la prise de Thionville. Il fut un des principaux négociateurs du traité de Cateau-Cambrésis, en 1559, et sans se mêler aux intrigues qui agitèrent la cour après la mort de Henri II, il combattit les protestants comme des sujets rebelles, mais sans s'abandonner aux fureurs des haines de parti qui égaraient alors presque tous les esprits. Cette modération si opposée à l'esprit du temps ne l'est pas moins au courage emporté dont, à l'approche de la vieillesse, il renouvela l'exemple donné par lui au sortir de l'enfance. Après avoir reçu le bâton de maréchal, en 1562, Vieilleville fut envoyé en Normandie, pour apaiser les troubles qui, dans ces temps de

calamité, éclataient comme autant d'incendies dans toutes les parties de la France. Les difficultés qui s'élevèrent entre M. de Villebon, gouverneur de Rouen, et lui amenèrent une scène assez vive pour que l'un et l'autre tirassent l'épée; mais du premier coup celle du maréchal abattit le bras de son adversaire. Cet acte d'emportement attira de grands désagréments à son auteur; la populace de Rouen se souleva contre lui, et les accusations de partialité en faveur des protestants ne lui furent pas épargnées. Après la paix d'Amboise, ce fut le maréchal de Vieilleville qui conseilla et conduisit l'expédition contre le Havre; à sa voix les chefs catholiques et protestants, se souvenant qu'ils étaient Français, se réunirent pour enlever à l'Angleterre cette porte que Coligni lui avait livrée. Lorsque, après la funeste bataille de St-Denis, Charles IX demanda au maréchal auquel des deux partis il pensait que la victoire dût être attribuée, il répondit : « *Sire, Votre Majesté ne l'a point gagnée, encore moins le prince de Condé : ce a été le roi d'Espagne;* » et il ajouta que la perte de tout ce que la France avait de plus valeureux en chefs et en soldats assurait pour longtemps le repos des Pays-Bas. La mort du connétable de Montmorency rendant vacante la première dignité de l'Etat, ce fut sur Vieilleville que Charles IX jeta les yeux pour la remplir. L'auteur de ses Mémoires affirme même qu'il y fut promu par le roi, en présence des princes et des grands du royaume; mais le maréchal, qui probablement connaissait les intentions de la reine mère, refusa une si haute faveur, en conseillant au roi de nommer le duc d'Anjou lieutenant général du royaume. Honoré de la confiance du monarque qui l'avait chargé, en qualité de son ambassadeur en Angleterre et en Allemagne, des affaires les plus importantes; bien vu de la jeune reine Isabelle d'Autriche, dont il avait le premier négocié le mariage; comptant sur la durée de la paix qui avait été conclue en 1570, le maréchal de Vieilleville espérait jouir avec quelque repos des dignités et de l'ascendant qu'il avait si noblement acquis, lorsqu'il mourut empoisonné à l'instant même où une visite du roi, dans son château de Duretal, venait de mettre le comble à ses honneurs, en 1571. Il n'était âgé que de 62 ans. Les Mémoires de Vieilleville, écrits par Carloix, son secrétaire, dans un style très-pur et très-rapide pour le temps, semblent aussi avoir été faits à l'imitation de ceux du *loyal serviteur* qui a rédigé les Mémoires du chevalier Bayard. Ils ont été publiés pour la première fois en 1757, en cinq volumes in-12, commentés par le P. Griffet, jésuite, qui en a rajeuni le style, les a éclaircis par des *notes*, où il relève les fautes de généalogie et les erreurs de date. Les éditeurs de la *Collection des Mémoires relatifs à l'histoire de France*, en les insérant dans leur recueil, se sont appliqués à les concilier avec les autres écrits du temps. Malgré tout ce

travail, Garnier n'a cru y voir qu'un tissu de bévues grossières et de faussetés manifestes, qu'il relève dans le 42^e volume des *Mémoires* de l'Académie des inscriptions. Il reconnaît néanmoins qu'il y a des cas, quoique en petit nombre, où cet écrivain partial et presque romancier est mieux instruit et plus d'accord avec les titres que nos historiens les plus renommés. Il ne se perd point dans un déluge de petits soins. Il peint le roi, les ministres, les favoris, les intérêts ou les passions qui partageaient la cour. C'est sur ce théâtre qu'il produit son héros, et toujours dans les premiers rangs. Ces *Mémoires*, quoique remplis d'expressions gauloises et surannées, offrent une certaine fraîcheur de coloris et d'images, cette naïveté de style, cet abandon, cette négligence qui plaisent dans les ouvrages de cette espèce. On y trouve même quelquefois des tournures originales et piquantes, des coups de pinceau mâles et hardis. Ces *Mémoires* ont été réimprimés récemment dans la collection de Petitot.

M—S—N.

VIEIRA ou VIEYRA (SÉBASTIEN), missionnaire portugais, naquit en 1570, à Castro d'Aire, diocèse de Lamego. A l'âge de seize ans, il embrassa la règle de St-Ignace, et se disposa, par la prière et l'étude, à porter l'Evangile dans les Indes. S'étant embarqué pour le Japon, en 1602, il se signala pendant plusieurs années par son zèle pour la propagation de la foi. Un ordre de l'empereur, en le reléguant à Manille, interrompit le cours de ses prédications; mais il rentra bientôt au Japon, et il continua de se dévouer au service des nouveaux chrétiens, dont le nombre s'accroissait chaque jour. Rappelé par ses supérieurs à Macao, il fut envoyé à Rome pour rendre compte au souverain pontife de l'état des missions des Indes. Pendant son absence, sa tête fut mise à prix, et il fut obligé de se déguiser en matelot chinois pour rentrer au Japon, où il resta quelque temps caché. Mais ayant été nommé vice-provincial et administrateur de l'évêché, il se trouva dans la nécessité de braver tous les dangers pour remplir les devoirs que lui imposait ce double titre. Il fut bientôt découvert et conduit devant l'empereur à Yedo. Le prince lui commanda de renoncer à Jésus-Christ; mais il répondit qu'il ne trahirait point un maître dont il n'avait reçu que des bienfaits depuis soixante-trois ans, pour obéir à celui qu'il ne connaissait que par ses rigneurs. L'empereur, irrité, le fit appliquer à la torture; voyant que les supplices ne pouvaient point ébranler sa constance, il le fit suspendre par les pieds dans une fosse, les mains liées derrière le dos. On retrouva le P. Vieira vivant, au bout de trois jours, et il termina sa vie sur un bûcher, le 6 juin 1634. On a de lui quelques lettres, dans le *Recueil des missions*, année 1613.

W—S.

VIEIRA ou VIEYRA (ANTOINE), célèbre prédicateur et, au jugement des critiques portugais,

XLIII.

l'un des meilleurs écrivains de cette nation, naquit à Lisbonne, le 6 février 1608. Conduit en bas âge au Brésil, où son père s'établit avec sa famille, il fit ses premières études au collège de Bahia, sous la direction des jésuites. Il annonçait si peu de dispositions pour les lettres, que ses maîtres augurèrent qu'il ne serait jamais qu'un sujet médiocre; mais il finit par surmonter les obstacles que la nature semblait avoir mis au développement de son intelligence; et ayant embrassé la règle de St-Ignace, en 1622, il fut envoyé au noviciat à San-Salvador, où, dans l'espace de deux années, il fit des progrès si rapides, que par une décision très-remarquable, ses supérieurs le dispensèrent de suivre les cours de théologie (1). Resté maître de choisir entre les systèmes de l'école celui qu'il jugeait le meilleur, il composa pour son instruction différents traités qui furent trouvés excellents, et qu'il expliqua depuis au collège de Bahia. Le vice-roi du Brésil, ayant achevé de soumettre ce vaste pays, résolut, en 1641, d'envoyer son fils à Lisbonne porter cette agréable nouvelle, et le P. Vieira fut désigné pour l'accompagner. Le roi Jean IV, charmé de son talent pour la chaire, le nomma son prédicateur. Dans les conversations qu'il avait avec Vieira, ce prince, lui ayant reconnu un génie propre aux affaires, le chargea de différentes négociations en Angleterre, en Hollande, en France, et enfin à Rome. Il revint à Lisbonne en 1649. Le roi, satisfait de ses services, voulut l'en récompenser par un évêché qu'il le pressa d'accepter. Vieira demanda pour toute faveur la permission de retourner au Brésil, accomplir le vœu qu'il avait fait de se consacrer à l'instruction des sauvages, mais il ne put l'obtenir qu'en 1652. Les jésuites de Portugal ne formaient qu'une seule province. Le roi décida qu'elle serait partagée. On soupçonna Vieira d'avoir conseillé cette mesure, et il fut question de l'exclure de la Société comme un novateur. Vieira profita de cette circonstance pour représenter au roi qu'il ne pouvait prolonger davantage son séjour en Portugal; et il s'embarqua le 20 novembre, emmenant avec lui des missionnaires au Brésil. Dès l'année suivante, il revint à Lisbonne plaider la cause des sauvages du Maragnan, que les colons portugais enlevaient de leurs habitations et réduisaient en esclavage. Tout ce qu'il demandait lui fut accordé; mais le roi employa de nouveaux efforts pour le retenir à sa cour, et il ne put retourner au Brésil qu'en 1655. Ce fut alors que, se livrant tout entier à son zèle apostolique, il parvint, en moins de six ans, à civiliser plus de 600 lieues de pays, où il fit régner, avec l'Evangile, les arts utiles et la liberté. Les colons portugais, indignés des obstacles que le P. Vieira mettait à leurs prétentions criminelles et à leur cupidité, ne songeaient qu'aux moyens de s'en

(1) Cette décision, dit le P. Oudin, paraîtra bien extraordinaire à ceux qui connaissent les usages des jésuites.

débarrasser. En 1661, ils l'embarquèrent avec ses confrères sur un vaisseau qui faisait voile pour Lisbonne, sous prétexte que les missionnaires s'entendaient avec les Hollandais pour enlever le Brésil au Portugal. Cette accusation ridicule ne pouvait avoir aucune suite. Au roi Jean IV avait succédé Alphonse VI. Le P. Vieyra fut consulté par la régente sur les mesures à prendre pour éloigner de la cour les jeunes seigneurs qui s'étaient emparés de l'esprit du nouveau roi (1). D'après son avis, tous les favoris d'Alphonse furent exilés; mais ceux-ci, redevenus les maîtres par une de ces révolutions si communes dans les cours, firent reléguer le P. Vieyra à Porto, puis à Coïmbre, où il fut mis entre les mains de l'inquisition, accusé d'avoir énoncé, dans la chaire, des propositions condamnées par l'Eglise. Arrêté le 2 octobre 1665, il resta vingt-six mois dans les prisons du saint-office, et ne recouvra la liberté que le 24 décembre 1667. Il fallait que son innocence fût bien démontrée, puisqu'on n'exigea de lui aucune rétractation, et qu'il fut même dispensé d'assister à la cérémonie de l'*auto-da-fé*. En 1669, sur la demande de la reine Christine, il reçut de son général l'invitation de se rendre à Rome. Il obéit, et l'accueil que lui firent le souverain pontife et les membres les plus distingués du sacré collège dut être un dédommagement des injustices qu'il venait d'éprouver en Portugal. La reine Christine, charmée de plus en plus de ses manières et de son esprit, désira se l'attacher avec le titre de son confesseur; mais l'état de sa santé l'obligea de retourner, en 1675, à Lisbonne, respirer l'air natal. Avant son départ, le pape Clément X lui prodigua les marques du plus tendre intérêt, et lui remit un bref qui défendait aux inquisiteurs portugais de prendre connaissance à l'avenir de ce qui concernait Vieyra. Christine tenta de le faire revenir à Rome, en 1678; mais il s'en excusa sur son âge. Dès que ses forces le lui permirent, il se hâta de retourner au Brésil. Nommé supérieur général de la mission du Maragnan, il fut élu, en 1688, visiteur de la province du Brésil, charge qui lui donnait l'autorité de choisir, dans les différentes maisons, les sujets propres aux missions. Il passa les dernières années de sa vie au collège de Bahia, occupé de préparer une édition de ses sermons, dont quelques-uns avaient déjà été publiés, mais sur des copies défectueuses. Il conserva jusqu'à la fin toute la vigueur de son esprit, et mourut le 18 juillet 1697, à l'âge de 89 ans. Ses obsèques furent célébrées avec une pompe extraordinaire. Ses compatriotes l'ont nommé quelquefois le *Cicéron Lusitanien*: et si l'on fait grâce, dans ses sermons, à quelques bizarreries qui tiennent à l'esprit du temps et du

pays qu'il habitait, il mérite, sous quelques rapports, cette honorable dénomination. Correa de Serra, qui avait de l'estime pour son caractère et pour son talent, devait nous donner une notice détaillée sur ce prédicateur; la mort de notre collaborateur nous a privé d'un morceau historique qui ne pouvait manquer d'être fort curieux. Le recueil des œuvres du P. Vieyra, imprimé à Lisbonne, de 1679 à 1718, forme 15 volumes in-4°; les treize premiers ne contiennent que des sermons; à la fin du quatorzième, on a réuni quelques opuscules: *Dissertation sur les larmes d'Héraclite*, lue à une assemblée de savants, dans le palais de la reine Christine, et insérée dans un recueil de discours italiens; *Discours sur une comète observée à Bahia*, en 1694; *Lettre au roi Alphonse VI sur les missions du Maragnan*; elle est pleine de détails intéressants sur cette contrée alors peu connue; *Remarques critiques* sur l'ouvrage du P. Diégo Lopez: *Harmonia Scripturae divinae* (Lisbonne, 1646, in-fol.), et sur la troisième partie de *l'Histoire des dominicains en Portugal*, par le P. Louis de Sousa, et quelques lettres. Le tome 15° est intitulé *Historia de futuro*, etc. C'est l'histoire anticipée du Portugal, lequel, suivant l'auteur, ne peut manquer de former un jour le cinquième empire du monde (1). Les sermons du P. Vieyra ont été traduits plusieurs fois en espagnol, en italien et en latin; mais on ne possède en français que quelques-uns de ses discours, traduits par le P. Verjus (voy. ce nom). L'abondance, l'imagination et les autres qualités qui font du P. Vieyra l'un des premiers écrivains de sa nation, ne peuvent racheter à nos yeux le défaut de goût qu'on remarque dans toutes ses compositions. Il a laissé manuscrits des commentaires sur les tragédies de Sénèque, ouvrage de sa jeunesse; sur le *Livre de Josué*, et sur le *Cantique des cantiques*; enfin *Clavis prophetarum*, ouvrage important, auquel il travailla cinquante ans, et qu'il n'eut pas le temps de terminer. Le P. Oudin a donné sur son confrère une Notice très-détaillée, dans les *Mémoires de Nicéron*, t. 34, p. 270-275 (2). W.-s.

VIEL ou DE VEIL (CHARLES-MARIE DE), fils d'un juif de Metz, naquit dans cette ville, et y fut élevé dans la religion judaïque, qu'il suivit jusqu'à la mort de son père. Bossuet, alors jeune, chanoine et archidiacre de l'église de Metz, y prêchait, et lié assez intimement avec Paul Ferry, qui y était ministre, y faisait des conférences de controverse, à la suite desquelles eurent lieu plusieurs conversions de protestants et même

(1) La remontrance que le P. Vieyra fit au roi pour l'engager à éloigner ses favoris a été traduite en français et insérée dans la *Relation des troubles arrivés à la cour de Portugal*, par Frémont-d'Abancourt (voy. FRÉMONT).

(1) On ne trouve pas dans le recueil de ses œuvres le *Catéchisme en six langues*, qu'il composa pour la mission du Maragnan.

(2) Un critique contemporain, Magnin, a consacré dans le journal *le Globe*, n° du 22 décembre 1829, un article à Vieyra, orateur doué d'un grand talent, parfois d'un pathétique sincère, d'une éloquence saisissante, mais rempli d'étrangetés dont le goût moderne s'épouvante. Il est d'ailleurs presque impossible de donner une juste idée de ce que le P. Isla, dans son *Pray Gerandio*, appelle *El mismissimo Vieyra en sa misma mismedud*.

de juifs (voy. FERRY). De Veil fut une des conquêtes du jeune théologien, devenu depuis si célèbre. Il ne se borna pas à quitter la religion juïque pour embrasser le catholicisme, il voulut se faire religieux, et entra chez les augustins. Les biographes ne disent point s'il y fit profession ; mais il est certain qu'il en sortit et qu'il se présenta à Ste-Geneviève, pour être admis dans cette congrégation de chanoines réguliers. Son admission y éprouva des difficultés, parce qu'un statut de la congrégation ne permettait point de recevoir des religieux qui avaient porté l'habit d'un autre ordre. Le crédit de Bossuet leva cet obstacle. De Veil fut reçu, et après sa profession, envoyé par les supérieurs à Angers, à l'abbaye de Toussaint, pour y faire ses études dans l'université. Après ses cours de théologie, il soutint d'une manière brillante la thèse de *Tentative*, préliminaire au baccalauréat. Il entra ensuite en licence, carrière qu'il fournit avec non moins d'honneur. En 1672, il publia un commentaire sur les Evangiles de St-Matthieu et de St-Marc. Le 17 avril 1674, il soutint la thèse nommée *Majeure*, qu'il dédia au célèbre docteur Antoine Arnould. Moréri nous a conservé le titre de cette dédicace, conçu en ces termes : *Clarissimo Ecclesie Christi sacerdoti, D. A. Arnaldo, doctori Sorbonico, apostolicæ sedis sincero ac religiosissimo cultori, studiosissimo Ecclesie unitatis et disciplinæ, novitatis prophanæ ac hereticæ pravitatis debellatori invictissimo, orthodoxæ veritatis, et semel traditæ fidei vindicæ acerrimo, ac defensori fortissimo*. Sa licence finie, de Veil prit le bonnet de docteur et professa pendant quelque temps la théologie à Angers, dans les écoles publiques. Ayant été pourvu du prieuré-cure de St-Ambroise, dans la ville de Melun, il quitta sa chaire pour ce bénéfice. Il en était en possession et le desservait en 1679, lorsque tout à coup, sans que rien eût pu faire prévoir cette défection, il passa en Angleterre, où il abjura le catholicisme et embrassa la communion anglicane. Cette apostasie ne fut pas son dernier mot. Dès l'année suivante, il quitta cette communion pour se faire anabaptiste, épousa la fille d'un homme de cette secte, en embrassa et en soutint les erreurs. La faculté de théologie d'Angers, informée de ces faits, l'exclut de son sein, par un décret du 9 janvier 1680. Suivant Moréri, cet homme variable mourut dans le courant de la même année. Il s'était mis à exercer la médecine pour subsister ; et, de tous ses puissants amis, Tillotson seul lui resta fidèle. De Veil est un des premiers qui se déclarèrent contre l'*Histoire critique du Vieux Testament* de Richard Simon (voy. ce nom), dans une lettre adressée à Robert Boyle, en 1678, et à laquelle Simon fit une réponse sous le pseudonyme de *R. de l'Isle*. Ces deux lettres ont été réimprimées à la suite de l'*Histoire critique du Vieux Testament*, édition de Rotterdam, 1685. Les ouvrages de Charles-Marie de Veil sont : 1° *Commentaire sur l'Evangile de*

St-Matthieu et sur celui de St-Marc, Angers, 1674, in-4° ; Londres, 1678, in-8°. Au sens littéral de l'Evangile, l'auteur a ajouté plusieurs questions de théologie et d'histoire, sur le pain azyme, la dernière pâque de Jésus-Christ, le mélange de l'eau et du vin dans la cène, etc. Dans l'édition de Londres, il a supprimé ce qui était favorable à l'Eglise romaine. 2° Un *Commentaire sur Joël*, Paris, 1676, in-12 ; il y explique ce prophète par l'Ecriture même, et enrichit le sens littéral de beaucoup de remarques tirées des saints Pères, des interprètes, des mœurs et du langage des Hébreux, dont il avait une parfaite connaissance ; 3° un *Commentaire sur le Cantique des cantiques*, sous le titre suivant : *Explicatio Cantici canticorum, ex ipsis Scripturæ fontibus, Hebræorum ritibus et idiomatis, veterum et recentiorum monumentis eruta*, Paris, 1674, 1676, in-12 ; Londres, 1679, in-8° ; 4° *Explicatio literalis duodecim prophetarum minorum*, Londres, 1680, in-8° ; 5° *Acta SS. apostolorum, ad litteram explicata*, Londres, 1684, in-8° ; il en donna lui-même une version en anglais. La plupart de ces ouvrages ont obtenu le suffrage des savants, et tous sont distingués par l'érudition. Dom Calmet en parle avec éloge. — VIEL OU DE VEIL (Louis-Compiègne de), frère du précédent, fut aussi converti par Bossuet, devint interprète du roi pour les langues orientales, et imita son aîné dans sa défection, en embrassant la religion protestante. On a de lui : *Catechismus Judæorum in disputatione et dialogo magistri et discipuli*, en hébreu et en latin, 1679 ; Franeker, 1690, in-8°. Il a traduit en latin quelques livres de Maimonide, dont l'un regarde les *Cérémonies*, Paris, 1667, in-12, et l'autre le *Culte divin*, ibid., 1678, in-4°. Il y a joint de savantes remarques. Il a traduit aussi d'Abarbanel, en latin, un commentaire sur le *Lévitique*, Londres, 1683, in-4°. — Bayle fait mention d'un Frédéric Ragstat de *Weile*, rabbin allemand qui, fort jeune encore, quitta le judaïsme pour embrasser la communion réformée, fut baptisé à Clèves, et y reçut le nom de Frédéric, qui était celui de l'électeur de Brandebourg. Il fut ministre en Hollande, et il publia, à l'âge de vingt-cinq ans, un livre contre les juifs, intitulé *Theatrum lucidum, exhibens verum Messiam, Dominum nostrum Jesum Christum, ejusque honorem defendens, contra accusationes judæorum*, Amsterdam, 1671, in-12. Il ne faut pas le confondre avec les précédents, dont toutefois il était contemporain, et avec lesquels il a des conformités.

L—Y.

VIEL (CHARLES-FRANÇOIS), architecte, né à Paris, le 21 juin 1745, fit ses études au collège de Beauvais, et se livra particulièrement aux mathématiques. Cependant cette science lui paraissait dangereuse pour l'architecture, en ce que par elle on démontre comme certain ce qui n'est souvent qu'hypothétique. Il préférait l'étude de la physique, dont les résultats sont plus assurés.

Devenu élève de Chalgrin, il débuta dans la carrière de l'architecture par son magnifique projet d'un monument consacré à l'histoire naturelle, projet qui fut vivement approuvé par Buffon, et dans lequel il reproduisait, par une superbe colonnade, tout le luxe de l'architecture grecque et romaine. On lui dut ensuite le Mont-de-Piété, édifice remarquable par le style monumental de ses nombreux corps de bâtiments et leur belle exécution; puis l'hôpital Cochin, que distinguent son ordonnance, son aérage, sa distribution et tous les accessoires qui le rendent commode; l'établissement de la pharmacie centrale dans les bâtiments des Miramionnes; le grand bâtiment de la Pitié, dont on admire la façade imposante et les belles et sages proportions; le grand amphithéâtre de l'Hôtel-Dieu, si difficile à établir dans un espace si étroit et si incommode; enfin le grand égout de Bicêtre, ouvrage qui, par les difficultés vaincues, la solidité d'une savante construction, peut être comparé aux plus fameux travaux des Romains. Viel fut encore l'architecte d'une foule d'autres travaux particuliers, tels que la tribune de l'orgue de St-Jacques du Haut Pas, et le perron du château de Bellegarde, et il fut pendant quarante ans architecte des hospices de Paris. Il professa toujours beaucoup d'estime pour son maître Chalgrin, et ce fut lui qui prononça, après sa mort, son éloge historique qui a été imprimé. Mais ce qui le distingue plus particulièrement, c'est qu'il fut un habile écrivain et qu'il sut parler de son art en homme de lettres. Il mourut à Paris, le 1^{er} décembre 1819. Ses œuvres se composent de divers écrits publiés d'abord séparément : 1^o *Lettre sur l'architecture des anciens et celle des modernes*, 1781-1787, in-8^o; 2^o *Projet, plan et élévation d'un monument consacré à l'histoire naturelle, dédié à M. le comte de Buffon*, 1780, in-4^o; 3^o *Observation philosophique sur l'usage d'exposer les ouvrages de peinture et de sculpture*, 1788, in-8^o; 4^o *Décadence de l'architecture à la fin du 18^e siècle*, 1800, in-4^o; 5^o *De la construction des édifices publics sans l'emploi du fer*, 1803, in-4^o; 6^o *Des anciennes études de l'architecture*, 1809, in-4^o; 7^o *Moyens pour la restauration des piliers du dôme du Panthéon*, 1797, in-4^o, 1812, in-4^o; 8^o *Principes de l'ordonnance et de la construction des bâtiments*, t. 1^{er}, 1797; t. 5^e, 1814, etc. Barbier lui attribue un ouvrage philosophique intitulé *Dissertation sur les cornes antiques et modernes*, 1786, in-8^o. On trouve une notice nécrologique sur Viel dans les *Annales des arts*, 3^e année, t. 5, n^o 6, 1820, et une notice de ses ouvrages dans le *Journal de la librairie*. F. P.-T.

VIEL (JEAN-MARIE-VICTOR), architecte, originaire de Normandie, naquit à Paris, le 31 décembre 1796. Élève de Vaudoyer et de Lebas, il s'adonna à la carrière civile et son nom serait sans doute resté dans l'oubli, si, par un hasard heureux, il n'eût été appelé à fournir et à exécuter, dans un âge avancé déjà, les plans du

palais de l'industrie, aux Champs-Élysées, créé, comme chacun le sait, pour l'exposition universelle de 1855. Ce n'est pas ici qu'il convient de rappeler les péripéties nombreuses qui constituent l'histoire de l'élévation de ce gigantesque édifice, construit avec une rapidité imposée par les circonstances très-défavorables d'ailleurs pour l'architecte chargé de cette mission; nous ferons remarquer uniquement que Viel, dans cette occasion, déploya une rare énergie; qu'il fit preuve d'un grand tact, d'une activité et d'une persévérance philosophique dignes de tous éloges; il sut triompher de tous les obstacles que lui suscitaient, d'une part, l'administration avec ses exigences, d'autre part, deux compagnies rivales, sans cesse aux prises à cause de leurs intérêts bien distincts; Viel, parvint à tout concilier et à réaliser en fin de compte les plans qu'il avait conçus; il mourut à Paris le 7 mars 1863, avec la consolation d'avoir attaché son nom à l'accomplissement d'une œuvre dont il demeure inséparable, et après avoir recueilli la juste récompense de ses efforts, car il fut nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1855, l'année même de l'inauguration du palais. M. Carrier-Belleuse s'est chargé de faire revivre les traits de Viel, dans un buste qu'il exposa au salon de 1863, et MM. les ingénieurs Alexis Barrault et G. Bridel ont consacré à l'appréciation de l'œuvre de Viel un sérieux ouvrage fort intéressant, intitulé *Le palais de l'industrie et ses annexes, description raisonnée du système de construction en fer et en fonte, adopté dans ces bâtiments, avec dessins d'exécution et tableaux des poids...* Paris, 1857, in-fol. avec 28 planches.

B. DE L.

VIEL. Voyez VIEL.

VIEL-CASTEL (HORACE comte DE), littérateur français, naquit en 1802. Il était fils du baron de Viel-Castel et de la comtesse Caroline de Lasteyrie du Saillant, d'abord chanoinesse de Remiremont, nièce du puissant orateur qui fut un des promoteurs de la révolution, c'est nommer Mirabeau. On voit aussi qu'il se rattachait, encore par sa mère, aux Lafayette. Ce qu'il y a de non moins remarquable dans les origines de la famille de Viel-Castel, c'est que, tout en se rattachant aux plus grands noms de la France nouvelle, elle remontait au berceau de la monarchie. Ses armoiries figurent à la salle des Croisades à Versailles, et elle a toujours passé dans le midi de la France pour la seconde branche cadette de la maison de Gourdon. Cette double origine a pénétré de son esprit les Viel-Castel actuels. Le comte Horace fut à la fois l'homme de la tradition et de la France contemporaine, c'est-à-dire qu'il se trouva dans les meilleures conditions d'égalité d'esprit envers le passé et le présent. Il se fit d'abord connaître dans le monde des lettres par son ouvrage intitulé *Costumes, armes et meubles des Français depuis les époques les plus reculées*, Paris, 1826 et années suivantes; 1^{re} édition en

60 livraisons, avec planches, formant ensemble 3 vol. in-4°; et 1834, 2^e édit., 3 vol. in-4°. Cet ouvrage, fruit de longues et sérieuses recherches, fut entrepris, à ce qu'il paraît, pour seconder le goût de la duchesse de Berry pour les fêtes pittoresques et héraldiques mises à la mode par cette princesse. Le roi Charles X protégea l'œuvre du comte de Viel-Castel et y souscrivit. L'auteur des *Costumes, armes et meubles* prit ensuite part à la rédaction de divers recueils périodiques : à la *Mode*, au *Livre des cent et un*, enfin à la *Revue des Deux-Mondes*. La nature d'esprit dont il était doué devait le porter aux études de mœurs comparées, un peu à la manière de Balzac. De là les deux ouvrages suivants formant le pendant l'un de l'autre : le *Faubourg St-Germain* : 1^{re} partie, *Gérard de Stolberg*, Paris, 1836, 2 vol. in-8°; 2^e partie, *Madame la duchesse*, 1837, 2 vol. in-8°; 2^e le *Faubourg St-Honoré* : *Cécile de Vareil*, 1839, 2 vol. in-8°. On voit assez qu'il entendait peindre deux mondes opposés, qu'il connaissait bien du reste. En 1853, de Viel-Castel fut appelé à faire partie de l'administration des beaux-arts et nommé, peu de temps après, conservateur du *Musée des souverains français*. Il occupa ce poste jusqu'en 1862. C'est dans l'exercice de ces fonctions qu'il entreprit un *Catalogue raisonné du Musée*; mais sa révocation l'empêcha de mener à fin cette œuvre considérable qui eût été si utile aux arts. Horace de Viel-Castel écrivait en dernier lieu dans le journal la *France*, où il était chargé de rendre compte des œuvres dramatiques, et il s'acquittait de cette tâche en écrivain compétent et consciencieux. Il mourut le 3 octobre 1864. Outre les ouvrages que nous venons de citer, on a de lui : 1° la *Noblesse de province*, *Arthur d'Aizac*, Paris, 1839, 2 vol. in-8°; 2° les *Rois de France, notices tirées des galeries historiques de Versailles*, 1843, gr. in-8°, avec portraits et vignettes; 3° *Histoire de Marie-Antoinette*, ouvrage conçu dans un ordre d'idées analogue; 4° *Archambaud de Comborn*, Paris, 1845, in-8°; 5° *Albert de St-Pouange*, 2 vol. in-8°; 6° *Bertrand de Ker-goet*, 2 vol. in-8°. R—LD.

VIELLART (RENÉ-LOUIS-MARIE) naquit à Reims, en 1754. Son père, jurisconsulte distingué et procureur fiscal général au bailliage ducal, ne négligea rien pour son éducation. En 1772, le jeune Viellart vint à Paris, pour se perfectionner dans l'étude de la jurisprudence; et le 12 décembre 1774, il fut reçu avocat au parlement; mais la faiblesse de son tempérament ne lui permettant pas de suivre cette carrière, il revint à Reims, fut pourvu de la charge d'avocat du roi au présidial, qu'il vendit en 1782, quand l'archevêque le fit lieutenant du bailliage ducal. Lors de l'émeute qui eut lieu à Reims, les 11 et 12 mars 1789, Viellart montra un grand courage. Des attroupements avaient déjà pillé des farines; et la force armée ne pouvait réprimer le désordre. Ce magistrat arrive seul, revêtu de

son costume, monte sur une voiture chargée de farine, et s'écrie *qu'on n'enlèvera les farines qu'après lui avoir arraché la vie*. Aussitôt les plus mutins se taisent; et l'attroupement se disperse. En 1789, Viellart fut député par le tiers état de sa province aux états généraux, où il siégea au côté droit et vota avec la majorité. Il fit souvent des rapports sur les troubles de l'intérieur, sur l'insubordination des régiments, et provoqua des mesures de rigueur contre les prêtres insermentés. En 1790, il fut nommé membre du tribunal de cassation, par les électeurs du département de la Marne. Plus tard, il fut choisi, avec Bailly, pour aller exercer les fonctions du ministère public près la haute cour de Vendôme; et il les remplit avec autant de courage que de fermeté (*voy. BABEUF*). Dans le même temps, il fut un des concurrents pour la place que Letourneur laissa vacante au directoire; mais Barthélemy l'emporta. Viellart fut privé de son emploi à la haute cour après la révolution du 18 fructidor (4 septembre 1797); et il n'eut plus d'autre occupation que celle de son cabinet d'avocat. Après le 18 brumaire (octobre 1799), il fut nommé juge à la cour de cassation, et ensuite président de la section criminelle. Il concourut très-efficacement à la rédaction des codes civil et criminel, fut nommé commandant de la Légion d'honneur, et l'un des cinq inspecteurs généraux de l'université, chargé de diriger et de surveiller les écoles de droit. Il mourut à Paris, le 23 février 1809. Viellart a publié un écrit intitulé *Opinion présentée au comité des droits féodaux, sur l'abolition des justices seigneuriales et des droits qui en dérivent*, 1790, in-8°, imprimerie nationale. L—C—J.

VIEN (JOSEPH-MARIE, le comte), peintre, né à Montpellier, le 18 juin 1716, annonça de bonne heure sa vocation pour les arts du dessin. A peine âgé de dix ans, il copia si habilement, à l'encre de la Chine, l'estampe du *Serpent d'airain*, d'après Lebrun, qu'on se décida à le placer chez un peintre de portraits, nommé Legrand. On y remarquait ses progrès rapides, lorsque sa famille jugea convenable de les interrompre, pour le faire entrer dans l'étude d'un procureur. Ne se sentant aucun goût pour la chicane, il abandonna cette carrière et entra dans une manufacture de faïence, où il fut chargé de colorier les sujets dont on ornait alors ces sortes de poteries. Enfin, ayant appris d'un artiste distingué de sa ville natale les premiers principes de la peinture à l'huile, il partit, en 1741, pour Paris, où il obtint, six mois après, une médaille d'encouragement. Vien avait alors vingt-cinq ans. Dépourvu de fortune, il fit alternativement des esquisses pour les marchands du pont Notre-Dame, et des *académies* pour les concours. Son zèle infatigable ne demeura pas sans récompense. Une première médaille d'abord, et, en 1743, le premier prix de peinture, sur le sujet de *David se résignant à la volonté du Sei-*

gneur qui avait frappé son royaume de la peste, attirèrent sur lui les regards du public. Il partit pour Rome, aux frais du gouvernement. Trop enthousiasmé de son art pour rester un moment oisif, il fit, durant la traversée, une superbe esquisse du *Massacre des Innocents*; et à peine arrivé à Rome, il y composa plusieurs tableaux de grande dimension, avec une célérité d'autant plus remarquable qu'elle ne lui fit jamais sacrifier la correction. Admirateur passionné de l'antique, il ne négligea point, pour s'y livrer, ce qu'il appelait les leçons du modèle vivant; et ce fut en combinant avec une juste mesure ces deux genres d'études qu'il se prépara à devenir le premier peintre d'histoire de son temps. Nous ne le suivrons pas dans ses excursions à Florence, à Naples, à Venise et dans toutes les villes d'Italie où il y avait des chefs-d'œuvre dignes de son attention. A peine de retour à Paris, il fut reçu à l'Académie de peinture et de sculpture, d'abord en qualité d'agréé, le 30 octobre 1751, suivant l'usage, ensuite comme académicien, le 30 mars 1754, sur *Dédale et Icare* (au musée du Louvre). Sa réputation s'éleva si haut que les souverains de l'Europe, notamment le roi de Danemarck et l'impératrice de Russie, se disputèrent l'avantage de se l'attacher, tant par des travaux généreusement payés que par des offres de places et de pensions. Il refusa constamment de vendre son talent aux cours étrangères; et il présentait bientôt à l'admiration de ses concitoyens son *St-Denis prêchant dans les Gaules*. Placé dans l'église de St-Roch, où il est encore, ce grand tableau partagea avec celui de la *Peste des Ardents* (par Doyen) les suffrages des connaisseurs. Ce fut même dans le public et dans les journaux le sujet d'une controverse animée. Quelques jeunes gens s'enflammèrent pour le rival de Vien d'un enthousiasme qui était en partie justifié par la hardiesse d'une composition théâtrale, dont le grand effet faisait excuser les nombreux défauts. D'autres amateurs (et ce fut le plus grand nombre) préférèrent à la brûlante exagération de Doyen la sage, la savante, l'harmonieuse composition du peintre de St-Denis. Diderot, que sa prédilection connue pour tout ce qui était outré dans les arts n'avait pas rendu entièrement injuste envers le talent de Vien, s'exprime en ces termes sur les deux tableaux : « Les compositions sont « comme le caractère des deux hommes : Vien « est large, sage comme le Dominiquin. De belles « têtes, un dessin correct, de beaux pieds, de « belles mains, des draperies jetées, des expressions simples et naturelles; rien de tourmenté, « rien de recherché, ni dans les détails, ni dans « l'ordonnance. C'est le plus beau repos; plus on « le regarde, plus on se plaît à le regarder. Il « tient à la fois du Dominiquin et de Lesueur. « Vien vous enchaîne et vous laisse tout le temps « de l'examiner. Doyen, d'un effet plus piquant « pour l'œil, semble lui dire de se dépêcher, de

« peur que l'impression d'un objet venant à détruire l'impression d'un autre, avant que d'avoir embrassé le tout, le charme ne s'évanouisse. « Vien a toutes les parties qui caractérisent un « grand faiseur : rien n'y est négligé. » Nous sommes entré dans ce détail au sujet de la *Prédication de St-Denis*, parce qu'elle est non-seulement l'un des meilleurs tableaux de Vien, mais encore celui de tous qui caractérise le mieux son talent. Peu de temps après le succès de ce grand ouvrage, l'auteur obtint, presque à la fois, les récompenses les plus flatteuses. Il passa, au surplus, rapidement par tous les grades académiques : adjoint à professeur le 6 juillet 1754; professeur le 7 juillet 1759; adjoint à recteur le 4 juillet 1778; recteur le 7 juillet 1781; chancelier le 3 septembre 1785; directeur des élèves protégés, en 1771; directeur de l'Académie de France à Rome, en 1775. Le roi lui envoya presque aussitôt le cordon de St-Michel, en le dispensant de remplir les formalités prescrites pour la réception. Les soins assidus qu'il donna aux exercices de ses pensionnaires et l'idée qu'il eut d'exposer tous les ans à Rome, dans une galerie publique, les travaux de ces jeunes gens, eurent, ainsi que ses propres exemples, la plus heureuse influence sur le retour de l'école française aux vrais principes de la peinture. Revenu à Paris, en 1781, Vien continua de travailler comme s'il n'eût rien perdu de sa jeunesse, et plusieurs de ses ouvrages furent honorablement remarqués aux expositions publiques du Louvre, où il a figuré de 1753 à 1793. Le roi le nomma son premier peintre, le 17 mai 1789; mais Vien ne devait pas longtemps porter ce titre honorable; la révolution lui ayant fait perdre ses places et ses honoraires, il ne lui resta plus pour soutenir sa famille que le fruit de ses épargnes, et cette ressource était à la veille de lui manquer. quand le premier consul l'appela au sénat conservateur, où, peu de temps après, il reçut successivement les titres de comte et de commandant de la Légion d'honneur. Ce vénérable vieillard mourut à Paris, le 27 mars 1809, à l'âge de 93 ans. Six mois avant sa mort, il s'occupait encore de peinture et plus particulièrement de sujets gracieux, tels que des scènes antiques, des arabesques, des vases de fleurs, où les restes d'un beau talent étaient faciles à reconnaître. C'est de son atelier que sont sortis la plupart des peintres dont s'enorgueillit le 19^e siècle. Il fut le maître de David et de Vincent; et l'on sait combien ceux-ci firent, à leur tour, d'excellents élèves (tels que les Girodet, les Gérard, les Gros, les Meynier, les Thévenin). Ceux qui considèrent David comme le régénérateur de la peinture en France oublient donc bien injustement son respectable maître. Tout le monde sait que le fameux peintre des Horaces avait débuté par des ouvrages maniérés, comme ceux de Boucher, son parent, dont il avait reçu les pre-

mières leçons, et que Vien, à qui il s'attacha ensuite, eut quelque peine à le faire entrer dans la route du vrai. Nous avons sous les yeux une lettre que David écrivait de Rome à Vien, le 16 août 1783, et dans laquelle nous trouvons ce témoignage irrécusable : « Il faut qu'avant de « finir, je vous dise combien votre mémoire est « chère aux Romains. C'est surtout quand M. La- « grénée a exposé son tableau que j'en ai été « témoin. Combien ils m'en disent tous les jours « sur votre compte, et qu'ils savent bien appré- « cier le rang que vous tenez dans la peinture ! « mais c'est moi qui le sais mieux, ayant reçu « vos leçons ; car, s'il y a quelque chose de passable « dans mon tableau, c'est, comme j'ai eu l'hon- « neur de vous le dire, c'est qu'il est fait dans « votre goût. Adieu, mon cher maître, etc. » Sans doute les élèves de Vien et les élèves de ses élèves l'ont surpassé dans quelques parties ; mais ils n'ont dû ces avantages qu'à la pratique de ses leçons et à la méditation de ses bons ouvrages. En récapitulant ses productions, sans compter les dessins et les ébauches, on a trouvé un total de cent soixante-dix-neuf tableaux, parmi lesquels on estime particulièrement la *Prédication de St-Denis*, dont nous avons parlé, l'*Ermite endormi* (1750, au musée du Louvre, et gravé par S.-C. Miger, chalcographie du Louvre) ; *St-Germain, évêque d'Auxerre* (1755, au Louvre) ; *St-Grégoire, pape* ; *St-Louis remettant la régence à Blanche de Castille* ; *Mars s'arrachant des bras de Vénus* ; *Vénus blessée par Diomède* ; *Hector excitant Paris à s'armer pour la défense de Troie* ; une *Jeune Grecque comparant son sein naissant à un bouton de rose* ; les *Adieux d'Hector et d'Andromaque* (grande machine qu'il composa à soixante-quinze ans) ; la *Marchande d'amours* ; *Amours jouant avec des fleurs, des cygnes et des colombes* (1758, au Louvre). Le musée de sa ville natale possède : un *Vieillard endormi* ; *St-Jean-Baptiste dans le désert* ; *St-Grégoire le Grand* (1766) ; et l'on retrouve de ses œuvres dans les galeries de Rouen, Nîmes, Orléans, Caen, Toulouse, Alençon, Bordeaux, Marseille, Angers, etc. On a en outre de ce peintre quarante pièces à l'eau-forte, que M. Prosper de Baudicour a décrites dans le *Peintre graveur continué* (Paris, 1859, t. 1, p. 65 et suivantes), notamment le sujet de *Loth et ses filles*, d'après J.-F. Detroy ; et une suite de trente planches représentant les divers habillements d'une grande mascarade à la turque, qui fut exécutée à Rome, en 1748, par les pensionnaires de l'Académie royale de France. La sagesse, la correction furent les qualités essentielles et distinctives de son talent. A force de chercher la simplicité, il tomba souvent dans le froid, quelquefois même dans le roide ; mais pour l'ordonnance d'un grand sujet, pour l'observation des formes de la nature, pour l'entente des lumières, la fermeté et la fraîcheur du pinceau, et le bel accord des couleurs, les ouvrages

de son âge mûr jouiront toujours de l'estime des artistes. Il a été plus d'une fois célébré par les poètes ses contemporains. On lit surtout avec plaisir l'épître que lui adressa Ducis : c'est une pièce de vers où les principaux ouvrages de Vien et de ses élèves sont très-poétiquement décrits et caractérisés. Le portrait de Vien a été gravé par S.-C. Miger. De nombreuses notices ont été consacrées à la mémoire de Vien ; nous signalerons les principales : *Notice historique et inédite sur Vien*, par J.-B.-P. Chaussard, dans le *Pausanias français*, Paris, 1806, in-8°. M. J. Duseigneur l'a réimprimée avec des notes dans le tome 17 de la *Revue universelle des arts*. — *Notice historique sur la vie et les ouvrages de J.-M. Vien*, par J. Lebreton, dans le *Magasin encyclopédique*, Paris, 1809, in-8° ; — *Sur Vien*, par Emeric David, extrait du *Moniteur universel*, Paris, 1809, in-8° ; — *Lettre anonyme contre le sieur Miger, graveur, au sujet de sa lettre du 20 novembre 1789, à M. J. Vien, et du portrait de ce dernier*, 1794, in-8° ; — *Notice sur Vien*, par Reboul, in-8° ; — *Histoire des peintres de toutes les écoles*, par M. Charles Blanc. Enfin constatons que l'athénée des arts, sciences et belles-lettres de Paris, a mis au concours un prix de mille francs, légués par feu Couhard d'Aulnay, pour la meilleure notice biographique sur Vien. — VIEN (Marie), née Reboul, épouse du précédent et son élève, naquit à Paris, en 1728, et mourut dans la même ville, le 28 décembre 1805. Elle a cultivé aussi la peinture avec un certain succès, et fut reçue à l'Académie royale de peinture, le 30 juillet 1757, sur un tableau en miniature représentant un *Coq qui met la patte sur l'œuf que vient de pondre une poule* (au musée du Louvre, collection des dessins) ; elle était également membre de l'académie de St-Luc de Rome, et a exposé aux salons de 1757, 1759, 1763, 1765 et 1767. — VIEN (Marie-Joseph), fils des précédents, naquit à Paris, en 1761, et y mourut le 26 janvier 1848. Elève de son père et de Vincent, il a pris part à nos expositions publiques de 1800 à 1833 ; le musée de Rouen possède les portraits de cet artiste et de son épouse (1808), exécutés par lui-même. — VIEN (Rose-Céleste), sa femme, née à Rouen, était fille du général Bache. Elle acquit de bonne heure des connaissances rares chez son sexe. L'helléniste la Porte du Teil lui enseigna la langue d'Homère, qu'elle ne cultiva point, il est vrai, à la manière de madame Dacier, mais qui lui inspira le goût de la poésie. Cependant elle débuta par une traduction d'Anacréon, en prose, Paris, 1825, in-18, avec le texte en regard. Madame Vien est devenue membre de plusieurs sociétés savantes, de l'académie de Bordeaux, de l'athénée de Paris et de celui de Vaucluse. On connaît d'elle, outre son Anacréon, les ouvrages suivants : 1° *Chant sacré, pour S. A. R. le duc de Bordeaux*, Paris, 1821, in-8° ; 2° *Baisers de Jean Second*, avec le

texte en regard, traduits en vers français, 1832, in-8°; 3° la *Statue de St-Victor*, légende provençale en vers, 1833, in-8°; 4° la *Mort de la vieille année*, élégie, 1839, in-8°. Madame Vien a fait paraître des pièces diverses dans plusieurs recueils. On remarque dans le nombre : *le Nid d'oiseaux*; *le Poète*; *le Courtisan*; *Péristère changé en colombe*. Madame Vien mourut en 1843. Il a été publié à son sujet une *Élégie*, par Paillet de Plombières, Paris, même année, in-8°, et une *Notice biographique*, dont l'auteur est M. Couhard d'Aulnay, Paris, également même année, in-8°.

F. P.—T et B. DE L.

VIENNE (JEAN DE), amiral de France, naquit vers 1342, d'une famille illustre, et à laquelle, suivant Guichenon, les anciens comtes de Bourgogne ont donné l'origine. Il entra dans la carrière des armes dès sa plus tendre jeunesse, et fit d'abord la guerre en Flandre. Nommé commandant de Calais, après la malheureuse bataille de Crécy, il eut à défendre cette place en 1347 contre le vainqueur Edouard III. Ce fut dans ce siège mémorable que se déploya, avec tant d'énergie, le courage des habitants, et surtout celui d'Eustache (1). Jean de Vienne n'y montra pas moins de valeur; ce ne fut qu'à la dernière extrémité, et après avoir résisté pendant un an, qu'il ouvrit les portes de la place (*voy.* EDOUARD III). Il parut avec beaucoup d'éclat dans toutes les guerres que Charles V eut à soutenir contre les Anglais; et ce prince lui donna pour récompense le gouvernement de Honfleur, en 1370. Il le nomma ensuite lieutenant de roi dans la basse Normandie, et enfin amiral de France, sur la démission du vicomte de Narbonne, qui le premier avait possédé cette charge à titre d'office. Jean de Vienne dirigea, en 1377, plusieurs expéditions contre l'Angleterre, et s'étant joint à la flotte du Castillan Fernand Sausset, il fit une descente dans le comté de Kent, et surprit la ville de Rye, qu'il brûla et mit au pillage. Ayant tourné sur les côtes de l'île Britannique, il fit successivement éprouver le même sort aux villes d'Hastings, de Portsmouth, de Plymouth, à l'île de Wigh, et revint en France chargé de butin. L'année suivante, il contribua à la prise de plusieurs villes de la Normandie, et se signala, en 1382, à la bataille de Rosbec, gagnée sur les Flamands. Trois ans plus tard, il fut chargé de faire équiper, au port de l'Ecluse, une formidable armée navale, destinée à une descente en Angleterre; mais par les intrigues du duc de Bourgogne, cette descente, dont la menace avait porté l'effroi dans le cœur de tous les Anglais, ne fut pas même tentée, et Jean de Vienne qui s'était rendu en Ecosse, avec un faible secours de 1,500 hommes, se vit obligé de revenir sans avoir pu tenter rien d'important. On prétend que la conduite licencieuse de quelques jeunes Fran-

çais, et même celle de Jean de Vienne envers la sœur du roi, ayant excité l'indignation des Ecossais, les força de quitter ce pays à la hâte; mais l'âge avancé de l'amiral ne permet guère de croire à ce récit. Il est plus probable que les Ecossais, voyant le petit nombre des Français venus à leur secours, se hâtèrent de faire la paix avec les Anglais, et qu'alors Jean de Vienne et ses compagnons n'eurent plus d'autre parti à prendre que celui de la retraite. Toujours infatigable, ce vieux guerrier porta ensuite les armes en Espagne. En 1388, et l'année suivante, il accompagna le duc de Bourbon en Barbarie, et se trouva au siège de Carthagène. Enfin, en 1396, il se joignit aux jeunes seigneurs français qui marchaient au secours du roi de Hongrie contre les Turcs, et mourut glorieusement à la bataille de Nicopolis, où il commandait l'avant-garde (26 septembre 1396). Le sire de Coucy, contre l'avis duquel Philippe d'Artois obtint de livrer la bataille, ayant demandé à de Vienne ce qu'il convenait de faire: « Sire de Coucy, répondit le « brave amiral, là où la vérité et la raison ne peut « être ouïe, il convient que oultre cuidance « règne, et puisque le comte d'Eu se veut com- « battre, il faut que nous le servions. » Guillaume de Vienne, son père, mettait toute sa vanité à lui avoir donné le jour, et il fit modestement mettre sur sa tombe: *Ci-gît le père de Jean de Vienne*. Le corps de l'amiral fut rapporté à l'abbaye de Bellevenue, diocèse de Besançon, où l'on voyait naguère son tombeau. Françoise de Vienne, épouse du duc de la Vieuville, morte en 1669, a été le dernier rejeton de l'illustre famille de Vienne, dont quelques individus ont cependant encore la prétention de descendre. M—D J.

VIENNE (GUILLAUME DE), surnommé *le Sage*, naquit vers la fin du 14^e siècle, de la même famille que le précédent. Il servit avec beaucoup de zèle le duc de Bourgogne, Jean, qui le nomma son chambellan et le fit son lieutenant général au siège de Calais, en le chargeant de garder les frontières de la Picardie. Guillaume de Vienne fut blessé en 1406, dans une rencontre près du château d'Ardres. Malgré son zèle pour la maison de Bourgogne, il fut nommé, en 1408, grand chambellan du Dauphin de France, et plus tard chargé d'aller prendre le gouvernement du Languedoc, en la place du duc de Berry. Il était en la compagnie de Jean, duc de Bourgogne, lorsque ce prince fut tué à Montereau, en 1419, et il y demeura prisonnier. Rendu à la liberté, il resta constamment attaché au service du duc Philippe de Bourgogne, qui le combla de ses bienfaits, et le nomma premier chevalier de la Toison d'or, lors de l'institution de cet ordre, en 1429. Guillaume de Vienne mourut en 1434. M—D J.

VIENNE (DE). *Voyez* DEVIENNE.

VIENNET (JACQUES-JOSEPH), né en Languedoc le 14 avril 1754, d'une famille originaire d'Italie, entra fort jeune dans la carrière des armes, et fit

(1) Le trait de dévouement d'Eustache de Calais a été contesté par la plupart des historiens.

la guerre de sept ans, comme sous-lieutenant au régiment de Languedoc, où trois de ses cousins étaient officiers, et son oncle aide-major. Ce corps ayant été licencié à la paix, Viennet vécut dans la retraite jusqu'à l'époque de la révolution. Il fut alors nommé officier municipal à Béziers, puis député du département de l'Hérault à l'assemblée législative et à la Convention nationale. Il parla peu dans ces deux assemblées; mais il y vota toujours avec les hommes les plus modérés. Dans le procès du roi, il s'exprima ainsi sur la question de compétence : « Je crois « avoir prouvé que Louis n'a cessé d'être roi « qu'à l'époque où vous avez aboli la royauté. « Je crois encore qu'il ne peut être jugé comme « homme... J'ai toujours pensé qu'une assemblée « de législateurs ne pouvait s'ériger en tribunal « judiciaire; que le même corps ne pouvait à la fois « exercer la justice et faire des lois; que cette « cumulation de pouvoirs serait une monstruosité... » Viennet vota ensuite pour l'appel au peuple, pour la réclusion et pour le sursis. Pendant tout le reste de la session conventionnelle, cet homme courageux ne cessa de lutter contre le parti le plus exalté. Il réussit, par son zèle et son courage, à préserver son département d'une partie des calamités qui affligeaient la France, et parvint à en écarter la terrible commission d'Orange, qui s'appropriait à venir y répandre le sang des gens de bien, après en avoir fait couler des torrents dans les départements de Vaucluse et du Gard. En sa qualité d'ancien officier de cavalerie, Viennet fut chargé de la remonte des troupes, et fit preuve, dans cet emploi délicat, de la plus austère probité. Il passa, en 1793, au conseil des Anciens, et se retira dans ses foyers en 1798. Il mourut dans sa paisible retraite le 12 août 1824. — Son frère, *Espriu* VIENNET, fut, pendant quarante ans, curé de la paroisse de St-Merry à Paris. Il prêta, en 1790, le serment à la constitution civile du clergé; mais il refusa d'être évêque constitutionnel de Paris, disant qu'il n'occuperait jamais un siège dont le titulaire était vivant. Il mourut en 1796, fort regretté de ses paroissiens, et après avoir fondé un hospice dans le cloître même de son église. — M. *Jean-Pons-Guillaume* VIENNET, auteur dramatique, membre de l'Académie française, est fils et neveu des précédents. M—D j.

VIERA Y CLAVIJO (don JOSEPH DE), physicien et historien, né dans les îles Canaries, vers l'an 1738, d'une famille noble, originaire de Madère, mais peu favorisée de la fortune, fut envoyé par ses parents à Madrid, pour y achever ses études. Il embrassa l'état ecclésiastique, et fut choisi, quelques années après, pour élever le marquis de Viso, avec lequel il voyagea en Italie et en France. Ils assistèrent à Paris, en 1780, au cours de physique expérimentale de Sigaud-Lafont, et Viera eut occasion d'y faire remarquer ses connaissances dans cette science. De retour à Ma-

drid, où il fut nommé archidiacre de Fuente-Ventura, il s'occupa principalement de propager le goût et l'étude des sciences physiques et mathématiques, en formant des élèves qui s'y distinguèrent. Viera s'était fait connaître comme poète et comme orateur, par un *Poème didactique sur les vents non variables*, en quatre chants, Madrid, 1780, in-4°, et par l'*Eloge de Philippe V* et celui de don Alfonse Tostado, qui, en 1779 et 1782, remportèrent les prix proposés par l'académie royale de St-Ferdinand. Chargé par le gouvernement, dès l'année 1770, d'écrire l'histoire des îles Canaries, il la publia sous ce titre : *Noticias de la historia general de las islas Canarias*, ou description géographique de ces îles, origine, caractère et mœurs de leurs anciens habitants, avec les vies des grands hommes qu'elles ont produits, et une notice des événements opérés dans les derniers siècles, Madrid, 1772 à 1783, 4 vol. in-4°. Cette histoire estimable est écrite avec exactitude et impartialité. Viera mourut en 1799. Outre les ouvrages que nous avons cités, on a de lui : 1° un *Poème sur la machine aérostatique*, Madrid, 1783; 2° *Eléments de physique et de chimie*, Madrid, 1784; 3° *Eléments de géométrie et de mathématiques*, ibid., 1788, in-4°; 4° *Traité de l'équilibre*, ibid., 1788, in-4°; 5° *Histoire des îles Maïorque et Minorque*, Madrid, 1789, in-8°. Toutes ces productions annoncent une érudition aussi vaste que variée. L'auteur a laissé encore divers manuscrits. A—T.

VIÈTE OU DE VIETTE (FRANÇOIS), célèbre mathématicien, né en 1540, à Fontenay-le-Comte, fut doué d'un génie capable de pénétrer tout ce qu'il y a de plus obscur et de plus difficile dans les sciences abstraites. L'application avec laquelle il se livra aux mathématiques était si profonde, qu'il passait quelquefois trois jours de suite dans son cabinet, ne prenant de nourriture et de sommeil que ce qui lui était absolument nécessaire pour se soutenir, sans quitter pour cela ni son bureau, ni son fauteuil, ni même son attitude. Ce fut ainsi qu'il laissa promptement derrière lui tous ceux qui l'avaient précédé dans cette carrière. L'époque de ses travaux coïncida d'ailleurs avec l'introduction de l'algèbre, venue d'Italie dans le nord de l'Europe, avec les recherches de Cardan; enfin avec les observations de Copernic, à quoi il faut ajouter que Napier, Harriot et Galilée étaient à certains égards les contemporains de Viète. Ses découvertes dans l'*Analyse mathématique*, qui l'ont fait regarder comme l'un des principaux fondateurs de cette science, sont : 1° d'avoir étendu le calcul algébrique aux quantités connues qu'il désigna par des lettres; 2° d'avoir imaginé presque toutes les transformations des équations, aussi bien que les différents usages qu'on en peut faire pour rendre plus simples les équations proposées; 3° d'avoir donné une méthode pour reconnaître par la comparaison de deux équations, qui ne

différentaient que par les signes, quel rapport il y a entre chacun des coefficients qui leur sont communs et les racines de l'une et de l'autre; 4° d'avoir su faire usage des découvertes précédentes, pour résoudre généralement les équations du troisième et même du quatrième degré; 5° la formation des équations composées par leurs racines simples, lorsqu'elles sont toutes positives; 6° la résolution numérique des équations, à l'imitation des extractions des racines numériques. C'est la plus considérable de ses découvertes. C'est encore lui qui a enseigné la méthode pour construire géométriquement les équations. On lui doit aussi la géométrie des sections angulaires. Les savants anglais Harriot, Pell, Oughtred, Wallis, qui ont excellé dans l'analyse mathématique, s'accordent tous à placer François Viète au premier rang des inventeurs de cette science. Newton adopta aussi les principes de sa méthode *exégétique*. Ils consistent à rechercher immédiatement les différentes parties de chaque racine, sans recourir aux transformations inapplicables de Cardan et Tartaglia. Ce qui caractérise les ouvrages de Viète, c'est la justesse et la profondeur des vues. Il n'a point résolu les questions les plus difficiles de l'analyse algébrique; mais il a montré le premier la route que l'on doit suivre pour les résoudre. L'histoire des sciences ne le séparera point de Descartes et de Newton. « L'algèbre n'était encore qu'un art « ingénieux, borné à la recherche des nombres, « a dit Fourier, il en montra toute l'étendue, et « substitua des expressions générales à des résultats particuliers. Viète, qui avait médité « profondément sur la nature de l'algèbre, vit « que le caractère principal de cette science « consiste à énoncer ces rapports. Newton exprima depuis la même pensée lorsqu'il définît « l'algèbre l'arithmétique universelle. Les premières conséquences de cette vue générale de « Viète sont l'application qu'il fit lui-même de « son *Analyse spéieuse* à la géométrie, et la « théorie des lignes courbes, due à Descartes, « idée capitale et féconde, qui sert de fondement « à l'analyse des fonctions, et devint l'origine « des plus sublimes découvertes. Elle donna lieu « de regarder Descartes comme le premier auteur « de l'application de l'algèbre à la géométrie; « mais cette découverte appartient à Viète; car « il résolvait les questions de géométrie par « l'analyse algébrique, et déduisait des solutions « les constructions géométriques. Ces recherches « le conduisirent à la théorie des sections angulaires, et il forma les équations générales qui « expriment les valeurs des cordes. C'est dans « cette théorie qu'il puisa l'explication inattendue « de la difficulté propre au cas irréductible. Il « ramena la recherche des racines à une question « de géométrie, ce que Raphaël Bombelli avait « déjà entrevu; et il apprit à trouver les racines « dans les tables trigonométriques. On ne pouvait

« dans cette question paradoxale rien découvrir « de plus décisif et de plus clair. Viète posa aussi « les fondements de la théorie des équations « algébriques; car il apprit à former les coefficients des puissances successives de l'inconnue; « et il n'y a aucune propriété générale qui ne « dérive de ce principe. » Citons aussi les appréciations de M. Libri (*Histoire des sciences mathématiques en Italie*, t. 4, p. 22). « Viète était doué « d'une grande pénétration, et les sciences lui « doivent de notables progrès; il a généralisé « avec talent des remarques à peine indiquées « par ses devanciers; esprit éminemment philosophique, il doit être admiré pour les méthodes « plus que pour les résultats auxquels il est « parvenu. » On peut ajouter que Viète eut aussi le mérite de découvrir le sixième théorème des triangles sphériques rectangles. Quatre seulement étaient connus des Grecs. Géber trouva le cinquième; Joachim Rhéticus trouva le sixième en même temps que Viète, et le publia quelques années plus tard dans l'*Opus palatinum*. Le mathématicien français avait acquis une si grande facilité pour résoudre les problèmes les plus difficiles, qu'Adrien Romain en ayant proposé un de ce genre à tous les mathématiciens de l'Europe, Viète lui en envoya la solution avec des corrections et des augmentations, et lui proposa à son tour un problème qu'il ne put résoudre que mécaniquement. Ce savant Allemand, surpris de la sagacité de l'*OEdipe français*, part aussitôt de Wurtsbourg, en Franconie, pour faire connaissance avec lui, et vient le trouver dans sa patrie, sans s'arrêter à Paris, d'où une maladie l'avait forcé de s'éloigner pour respirer l'air natal. Ils passèrent un mois ensemble, et se séparèrent pénétrés d'admiration l'un pour l'autre. Viète défraya son nouvel ami jusqu'à la frontière du royaume. Joseph Scaliger s'était flatté d'avoir trouvé la *quadrature du cercle*: Viète releva les erreurs et les paralogismes de cette prétendue découverte. La fierté du prince de Vérone le prit d'abord sur le haut ton qui lui était naturel; mais quand il eut mieux connu la supériorité de son adversaire, il lui rendit un juste tribut d'estime, et se consola de sa défaite par le mérite du vainqueur. Les Espagnols, voulant alors établir entre les membres épars de leur vaste monarchie une communication qui ne pût pas être interceptée, avaient imaginé des caractères de convention, qu'ils variaient même de temps en temps, afin de déconcerter tous ceux qui seraient tentés de suivre les traces de leur correspondance. Ce chiffre, composé de plus de cinquante figures, leur fut d'une merveilleuse utilité pendant nos guerres civiles. Viète, ayant été chargé par le roi d'en découvrir la clef, y parvint facilement, et trouva même le moyen de le suivre dans toutes ses variations. La France profita pendant deux ans de cette découverte. La cour d'Espagne, déconcertée, accusa celle de

France d'avoir le diable et des sorciers à ses gages; elle s'en plaignit à Rome : Viète y fut traduit comme un *négomant* et un magicien; ce qui prêta beaucoup à rire. Dans ses dernières années, il travailla sur le *Calendrier grégorien*, et crut y découvrir plusieurs fautes que d'autres avaient déjà signalées avant lui (1). Il en dressa un nouveau, accommodé aux fêtes et aux rites de l'Eglise romaine, le mit au jour en 1600, et le présenta au cardinal Aldobrandini, qui était alors en France. Mais la cour de Rome, opiniâtrément attachée aux usages qu'elle a une fois adoptés, ne changea rien à sa méthode; et il ne résulta pour les peines du mathématicien français autre chose que les déclamations de Clavius contre sa personne et ses ouvrages. Cette querelle aurait même été poussée plus loin, si la mort de Viète, arrivée en 1603, n'y eût mis fin. C'était un homme simple, modeste, sobre, désintéressé. Il fut l'ami du président de Thou, et il lui succéda. Il remplit cette charge sous Henri III, et il fut membre du conseil sous Henri IV. Son ouvrage d'analyse, où il expose pour la première fois une des théories les plus profondes et les plus abstraites que l'esprit humain ait inventées, est dédié à une femme illustre, Catherine de Parthenay, princesse de Rohan, sa bienfaitrice et son amie, qui excella dans toutes les sciences, et qui offrit au milieu des troubles civils un modèle héroïque de courage et de vertu. *Je vous dois, lui écrit-il, la vie et la liberté; et ce que j'ai de plus cher que la vie, je vous le dois encore. Le fruit de mes veilles vous appartient. Vos conseils m'ont porté vers cet art sublime, dont tous les secrets vous sont connus.* Ses ouvrages étaient devenus extrêmement rares, parce que, les faisant imprimer à ses dépens, il ne les livrait au public que par la distribution qu'il en faisait à ses amis, et à ceux qui entendaient les matières qu'il y traitait. François Schooten, aidé par Jacques Golius, et par le P. Mersenne, les recueillit en 1 vol. in-fol., Leyde, 1646. On n'y trouve pas ceux qui ont pour titre : *Canon mathematicus*, imprimé en 1579, *Harmonicum celeste*, ni quelques autres fragments.

Z.

VIEUSSENS (RAYMOND), médecin anatomiste, né en 1641, dans un village du Rouergue, appartient à l'école de Montpellier, bien qu'il n'ait rempli dans cette ville que les fonctions de médecin de l'hôpital St-Eloy. Ce fut naturellement sur les parties du corps humain les moins délicates et les plus faciles à découvrir, que s'exercèrent les premiers anatomistes : les os, les muscles, les viscères de la poitrine et du bas-ventre furent le principal sujet des travaux de Vésale, de Fallope, d'Eustachi et des autres créateurs de l'anatomie. Un siècle plus tard, Thomas Willis, par son traité sur l'anatomie du cerveau et des nerfs, ouvrit une nouvelle carrière; mais

le traité de Willis appartenait plutôt à l'anatomie des animaux qu'à l'anatomie humaine, tandis que le principal ouvrage de Vieussens, publié pour la première fois à Lyon, en 1685, malgré son titre trop ambitieux de *Névrographie universelle*, *Nevrographia universalis*, n'offre que la description du cerveau, de la moelle de l'épine et des nerfs de l'homme, mais incomparablement plus ample et plus fidèle que tout ce qu'on avait fait jusqu'à cette époque. Le mérite de Vieussens ne consiste pas seulement dans une exposition plus méthodique et plus exacte de l'appareil nerveux; il fait connaître plusieurs circonstances, auparavant ignorées, de l'organisation du cerveau et de la moelle de l'épine, et donne de cette dernière partie la plus juste idée. Contre le sentiment d'Hippocrate et de Galien, adopté jusqu'à nos jours, Vieussens enseigne que la moelle épinière ne doit pas être regardée comme une production du cerveau, qu'elle existe par elle-même et indépendamment de ce viscère, car elle ne diminue point progressivement à mesure qu'elle s'en éloigne, mais présente, au contraire, dans les divers points de sa longueur, des renflements dont le volume est proportionné à la grosseur des nerfs qui en partent, ou plutôt qui s'y rendent. Une planche assez bien gravée (*Tabula XX*) offre l'image parfaite de cette disposition, dont la connaissance est, comme on le voit, antérieure de plus d'un siècle aux travaux de nos contemporains. Vieussens, ainsi que Willis, a senti toute l'importance attachée à l'étude anatomique de cet appareil singulier, au moyen duquel les animaux et l'homme se mettent en rapport avec les objets extérieurs, éprouvent des sensations, se les rappellent, les combinent entre elles et prennent les diverses déterminations que le besoin de se conserver leur suggère. Toutefois, de nos jours seulement, l'on a bien compris que la première chose à faire dans l'étude de ces facultés admirables est de connaître avec exactitude la nature de l'instrument au moyen duquel elles s'exercent, afin de voir s'il n'existerait pas un rapport constant, calculable et nécessaire entre la disposition anatomique de l'organe et les fonctions qui lui sont confiées. Ces recherches suivies de toutes parts avec une ardeur qui n'a rien d'égal, sinon l'importance des résultats obtenus, et l'importance plus grande encore des résultats qu'on espère, ont appris déjà que l'instrument de la volonté et des idées, variable comme l'intelligence déparée aux diverses espèces animales, le système nerveux et cérébral présente des différences de conformation, de volume, d'arrangement, de proportions, etc., etc., aussi nombreuses que l'étendue de l'intelligence et l'énergie de la volonté. Il est également reconnu que c'est toujours par l'extension et la multiplication des surfaces, au moyen de plicature, que la force des appareils médullaires ou nerveux se trouve augmentée par un mécanisme

(1) Montucla et Delambre ont combattu les idées de Viète sur ce point (voy. l'*Histoire des sciences mathématiques* du premier).

en tout semblable à celui dont usent les physiiciens dans la fabrication des appareils électromoteurs. C'est là que se trouve la clef ou l'explication véritable des phénomènes de la vie, si différents au premier abord de ceux que présente la matière inerte. Si nous voulons juger du résultat possible des travaux des anatomistes sur le cerveau et les nerfs, n'oublions point que depuis un siècle à peine le principe avec lequel ces organes sont en rapport, comme les poumons avec l'air, le principal agent des opérations de la nature, le fluide électrique est l'objet d'une étude sérieuse; que depuis plusieurs milliers d'années on n'avait vu dans l'attraction et la répulsion alternatives de la paille par l'ambre qu'un simple amusement, et dans les cerveaux et les nerfs, seulement des masses d'albumine à demi concrète. Au milieu du 18^e siècle, Franklin s'appliqua à l'étude de l'électricité, maîtrisa la foudre et désarma les dieux; au commencement du 19^e, Volta construisit sa pile et fournit aux chimistes le moyen le plus puissant qu'ils possèdent pour pénétrer dans la connaissance de la composition intime des corps; et de nos jours, la chimie renouvelée ne sera bientôt plus peut-être qu'une branche de l'électricité. Les travaux névrographiques de Vieussens sont des titres suffisants à une célébrité durable; il ne l'eût point obtenue des hypothèses plus ou moins absurdes qu'il a hasardées sur les ferments des liquides, sur la nature du levain de l'estomac, les causes du mouvement du cœur, le mécanisme des fonctions des nerfs et du cerveau, les vaisseaux névro-lymphatiques et l'extraction d'un sel acide du sang. Quelques détails sur ce prétendu sel ne paraîtront point inutiles à l'histoire de l'esprit humain. Distillant un jour le produit de la combustion du sang mêlé à de l'argile, Vieussens crut en avoir retiré un acide, et s'infatua tellement de cette découverte, qu'à l'en croire elle allait changer entièrement la face de la médecine; dans cette persuasion, il sollicita et obtint la permission de démontrer publiquement l'existence du sel acide du sang, dans le grand amphithéâtre de la faculté de médecine de Montpellier, devant les professeurs et les élèves assemblés; mais à peine avait-il commencé, devant ce nombreux auditoire, l'exposition des procédés qui l'avaient conduit à trouver le sel acide du sang, qu'un professeur, alors renommé, Chirac, se leva et revendiqua avec aigreur la découverte. Au milieu du tumulte provoqué par cette déclaration inattendue, l'assemblée se sépara; bientôt une polémique s'engage, et la dispute fut d'autant plus longue et d'autant plus envenimée, que l'on combattait pour une chimère. La carrière laborieuse de Vieussens fut un moment interrompue. Appelé à Paris pour être le médecin de mademoiselle de Montpensier, il y resta jusqu'à la mort de cette princesse; après quoi il revint à Montpellier, y reprit le cours de ses études et de ses travaux habituels jusqu'à la

mort, qui le frappa dans un âge avancé, sans que l'on en connaisse la date précise. Le dernier ouvrage sorti de sa plume est son *Traité des liqueurs du corps humain*, 1 vol. in-4^e, imprimé à Toulouse, en 1715. Vieussens était alors presque octogénaire. Dans ce dernier *Traité* se trouvent réunis un grand nombre d'opuscules que l'auteur avait publiés séparément, en sorte qu'en y joignant son principal ouvrage, *Nevrographia universalis*, Lyon, 1685, on possède à peu près la collection de ses œuvres, qui d'ailleurs a été publiée par son petit-fils, en 4 volumes in-4^e, 1774. On a réuni dans cette édition divers opuscules anatomiques de peu de valeur, et quelques pamphlets nés de sa dispute avec Chirac, qui en ont moins encore. R—c—d.

VIEUSSEUX (JEAN-PAUL), littérateur italien, naquit le 27 septembre 1779, à Oneglia; son père, qui était Genevois, se livrait au commerce dans cette petite ville. Pendant la plus grande partie de sa jeunesse, Vieusseux fut le témoin des agitations et des fléaux que la guerre amena en Italie et en Suisse. Après de longs voyages entrepris dans un but d'affaires, il s'établit à Florence, en 1819, et il y fonda une importante maison de librairie, à laquelle il réunit un cercle scientifique et littéraire qui s'éleva bientôt à une véritable célébrité. L'élite des écrivains et des penseurs de l'Italie, tous les étrangers de distinction qui visitaient la Toscane, se donnaient rendez-vous dans les salons de l'intelligent éditeur. L'amour du progrès dominait dans ces réunions, mais l'esprit révolutionnaire en était exclu, et le gouvernement modéré du grand-duc ne s'alarmait pas de discussions qui auraient alors été rigoureusement interdites à Modène et à Naples. En 1821, Vieusseux prit la direction de l'*Antologia italiana*, journal mensuel, qui obtint une juste et grande réputation; les littérateurs et les savants les plus distingués de la Péninsule se firent un honneur d'y écrire, et l'influence de cette publication fut réelle. Malheureusement, en 1832, un article relatif aux affaires de la Russie, et conçu peut-être dans des termes un peu vifs, vint à St-Petersbourg à la connaissance d'un souverain qui n'aimait pas la contradiction. Le chargé d'affaires du czar à Florence reçut l'ordre de demander impérieusement la suppression de l'*Antologia*; le grand-duc n'osa point se refuser à cette exigence. En 1827, Vieusseux avait fondé le *Journal toscane d'agriculture*, et en 1836, le *Guide de l'industriel*, qui dura jusqu'en 1845; en 1844, il entreprit les *Archives historiques italiennes*, publication qui n'a point été interrompue et qui contient sur l'histoire et sur la littérature une multitude de renseignements précieux, de documents importants. En rappelant aux Italiens les luttes et les travaux de leurs ancêtres, en leur signalant tout le mal que leur avaient causé leurs discordes civiles, on servait la cause du progrès et de l'avenir. Content de stimuler l'activité de

ses amis, de faire connaître leurs productions, Vieuses ne voulut point écrire, bien qu'il eût été fort capable de mettre au jour des œuvres d'un mérite réel. Il mourut à Florence, en 1863.

B—N—T.

VIEUVILLE (CHARLES, marquis DE LA), surintendant des finances, né vers 1582, à Paris, descendait d'une ancienne famille originaire de Bretagne. Il était fils de Robert de la Vieuville, lieutenant général et conseiller privé de Henri III. Elevé dans une cour où la licence des mœurs se cachait sous le masque de l'hypocrisie, il sut cependant se préserver de la contagion de l'exemple. Si l'on en croit l'auteur d'un pamphlet intitulé *le Mot à l'oreille*, il était si pieux dans sa jeunesse qu'il avait formé le projet de renoncer au monde, pour s'enfermer dans un cloître. Etant entré dans la carrière des armes, il devint premier capitaine des gardes du corps, maréchal de camp et lieutenant général de la Champagne et du Rhételois. Après la mort de son père (1612), il lui succéda dans la charge de grand fauconnier de la couronne. Cette place lui donnait l'avantage d'accompagner à la chasse le jeune roi Louis XIII, passionné pour cet exercice. Il sut profiter habilement des fréquentes occasions qui se présentaient d'entretenir le roi pour s'insinuer dans son esprit; et il parvint bientôt à gagner toute sa confiance. Les services qu'il rendit, lors des premiers troubles, tant en Champagne que dans le Poitou, accrurent encore sa faveur. Admis dans les conseils du monarque, il se montra jaloux d'y dominer. Le surintendant des finances, Schomberg, ayant retranché de l'Etat une pension de deux mille écus que la Vieuville recevait pour s'être démis du gouvernement de Mézières, celui-ci s'unit aux ennemis du ministre pour le renverser, et fut nommé à sa place. En acceptant cette charge (1623), il déclara qu'il s'en démettrait au bout de quelques mois, s'il ne la remplissait pas à la satisfaction générale. Pour rétablir l'ordre dans les finances, la Vieuville comptait sur l'expérience et l'appui de son beau-père, Bouhier de Beaumarchais, trésorier de l'épargne, qui jouissait d'une fortune considérable. Pendant les premiers mois de son administration, tous les services furent assurés et les pensions des courtisans payées avec beaucoup d'exactitude. Mais les revenus étaient loin d'égaliser les dépenses; et bientôt il se vit forcé de prendre le parti des économies. Les plus faciles à faire étaient de diminuer les grosses pensions accordées presque toujours à la faveur et à l'intrigue; mais dès qu'il eut annoncé son projet, les courtisans se répandirent en invectives contre le surintendant. Les libelles et les pamphlets se succédaient sans interruption (1). On alla jusqu'à

lui faire un reproche d'avoir mis de l'ordre dans sa propre maison. « Votre dépense, lui disait-on, est si resserrée, soit pour votre table, soit pour votre train, que vous ne donnez à gagner à personne » (*le Mot à l'oreille* de M. de la Vieuville, p. 185). Se croyant certain de la faveur du roi, il essaya de faire tête à l'orage; mais craignant d'être contrarié dans ses plans, il fit renvoyer de la cour le chancelier de Sillery et le marquis de Puisieux, son fils; et comme il leur avait quelque obligation, on ne manqua pas de crier à l'ingratitude. Il s'opposa de tout son pouvoir à l'entrée du duc d'Orléans (Gaston) au conseil, et obtint l'ordre de faire arrêter d'Ornano, gouverneur de ce prince, qui ne se conduisait que d'après ses avis. On assure que la Vieuville fit ajouter dans la lettre de cachet le nom de Déageant à celui d'Ornano, et qu'ils auraient été conduits tous deux à la Bastille, si les amis de Déageant n'étaient parvenus à faire connaître au roi cet acte de son ministre (1). Le nombre toujours croissant de ses ennemis força la Vieuville à s'assurer de la protection de la reine; et, pour se rendre agréable à cette princesse, il favorisa l'entrée au conseil du cardinal de Richelieu, qu'il n'aimait pas. Le cardinal, qui ne pouvait pas se contenter d'une autorité partagée, remplaça bientôt la Vieuville dans la faveur du roi. Le duc d'Orléans ne lui pardonnait pas le mal qu'il avait fait à son gouverneur. Aussi dès qu'il sut que le surintendant commençait à perdre de son crédit, il lui fit donner un charivari par les officiers de sa cuisine (2). Le roi annonça lui-même à la Vieuville qu'il le remerciait de ses services; et le surintendant lui remit sur-le-champ la démission de sa charge. Quelques jours après (août 1624), le roi, l'ayant fait venir à St-Germain, lui dit : « Je n'ai pas voulu vous éloigner sans vous permettre de me faire vos adieux. » En sortant de la chambre du conseil, il fut arrêté et conduit au château d'Amboise. Là, jeté dans un cachot, il ne put obtenir la permission d'écrire à sa femme, ni de recevoir de ses nouvelles. La Vieuville était accusé « d'avoir changé les résolutions prises par le roi, d'avoir traité, contre son ordre, avec des ambassadeurs étrangers, et d'avoir supposé des avis, pour donner au roi de l'ombrage contre ses plus fidèles serviteurs (3). » Cependant des recherches furent faites contre les financiers, et des commissaires nommés pour les juger. Bouhier, beau-père de la Vieuville, fut déclaré coupable de malversations, et condamné, par contumace, à être pendu en effigie. C'était le malheureux surintendant que ses ennemis poursuivaient dans la personne de son beau-père; et puisque, malgré

(1) On en trouve quelques-uns dans le *Recueil E* : le *Mot à l'oreille* de M. le marquis de la Vieuville, p. 178; — la *Voix publique au roi*, p. 203. Le *Recueil F* contient : *Réponse au Mot à l'oreille*, p. 1. *Remerciement de la voix publique au roi*, au sujet de la disgrâce de M. de la Vieuville, p. 42.

(1) Voy. dans le *Recueil des Mémoires particuliers pour servir à l'histoire de France*, ceux de Déageant, t. 3, p. 202.

(2) Voy., dans le même recueil, les *Mémoires du duc d'Orléans*, t. 4, p. 18.

(3) Voy. lettre de cachet envoyée au parlement sur la détention du marquis de la Vieuville, *Recueil F*, p. 51.

leur acharnement, ils ne l'attaquèrent point lui-même pour son administration, on doit croire qu'à cet égard il était irréprochable. Après une captivité de treize mois, la Vieuville parvint à s'échapper de sa prison et se retira dans les pays étrangers. Son premier soin fut d'écrire au roi pour le prier de ne pas lui imputer à crime son évasion, le suppliant d'avoir égard à ses anciens services et à sa constante fidélité. Il adressa dans le même temps une lettre au chancelier, dans laquelle il répondait à tous les chefs d'accusation portés contre lui, et justifiait sa conduite sur tous les points (1). Le roi finit par être touché des malheurs de la Vieuville. Il reçut sa femme en audience particulière (1^{er} juin 1626), et lui accorda d'une manière très-gracieuse la liberté, pour son mari, de rentrer en France. La haine de la Vieuville contre le cardinal de Richelieu s'était accrue dans l'exil; et il ne tarda pas à s'engager dans les intrigues dirigées contre ce ministre. Après le départ du duc d'Orléans et de la reine mère pour les Pays-Bas, en 1631, il ne jugea pas prudent de rester en France, et rejoignit Gaston à Bruxelles. Il fut aussitôt décrété d'accusation. Une chambre de justice, établie à l'Arsenal, fut chargée d'instruire son procès; et par arrêt du 6 janvier 1632, il fut condamné à mort, et ses biens confisqués. Deux ans après, dans une assemblée des chevaliers du St-Esprit, à Fontainebleau, on le degrada de l'ordre, comme rebelle et convaincu de félonie. La Vieuville attendit la mort de Richelieu pour rentrer en France. Ayant obtenu du roi Louis XIV la permission de revenir à Paris (2), un arrêt du parlement, en date du 24 juillet 1643, le réintégra dans ses biens ainsi que dans ses honneurs et emplois. En 1651, il reçut le titre de duc et pair; et la même année, il fut remis à la tête des finances, par le cardinal Mazarin. En reprenant les rênes de l'administration, il s'était engagé à rétablir le crédit, sans impôts onéreux; mais l'âge avait diminué son activité. Dans les premiers moments, il se vit forcé de suivre la marche adoptée par son prédécesseur; mais il se flattait de pouvoir mettre bientôt à exécution les plans qu'il avait conçus, et dont il promettait des merveilles, quand il mourut à Paris, le 2 janvier 1653, à l'âge de 71 ans, laissant la réputation d'un ministre habile et surtout très-désintéressé. On a son portrait, format in-folio. W—s.

VIEUVILLE (Le chevalier DE LA), né en Bretagne, vers 1760, de la même famille que le surintendant (*voy.* l'article précédent), entra de bonne heure dans la carrière des armes, et devint capitaine au régiment des gardes françaises. Il émigra en 1790, fit la campagne de l'armée des princes en 1792, et passa en Angleterre, puis en Bretagne, où il débarqua avec Tinténac en 1794.

(1) *Voy.* l'Apologie du marquis de la Vieuville adressée au chancelier, *ibid.*, p. 54.

(2) *Voy.* la lettre du roi et l'arrêt du parlement, *Recueil K.*

Il fut nommé au mois d'octobre de cette année, par Puisaye, commandant de la division royale de Dol et de Clospoulet, considérée comme très-importante à cause de la facilité des communications avec l'Angleterre. Dans le mois de juin 1793, lorsque l'expédition de Quiberon fut près de mettre à la voile, la Vieuville fut chargé de s'emparer de St-Malo, à la tête de 1,200 chouans, afin de favoriser le débarquement; mais les intelligences sur lesquelles il comptait lui ayant manqué, et un détachement de républicains étant tombé inopinément sur sa troupe, elle fut dispersée. Ce fut vers le même temps qu'il eut une entrevue avec le général Hoche, qui avait été son sergent aux gardes françaises. Il se flattait, par ce motif, d'en obtenir ce qu'il voudrait; mais comme il voulut prendre avec lui le ton du commandement, Hoche le remit promptement à sa place, et la conférence se termina sans résultats. La Vieuville reprit alors ses courses, et porta successivement son quartier général au château de Bourcaye, et à celui de la Houssaye. Battu près de Becquerol par le général Rey, il perdit 300 hommes, et fut obligé de rejoindre Puisaye près de Fougères. S'étant ensuite séparé de ce chef, il se dirigea vers la forêt de Villequartier, où il rencontra un détachement de républicains. Forcé de se mettre en défense, il fut atteint d'une balle à la poitrine, et mourut les armes à la main, dans le mois d'avril 1796. B—P.

VIEUVILLE. *Voyez* VIGNACOURT.

VIÉVILLE. *Voyez* LECERF.

VIEWEG (JEAN-FRÉDÉRIC), célèbre libraire allemand, naquit à Halle, en 1761. Il fit ses études d'abord à l'école latine des orphelins, puis au gymnase de sa ville natale. Sa famille eût voulu faire de lui un théologien, mais il préféra le commerce et entra comme apprenti dans une maison à Magdebourg, où il ne séjourna néanmoins que fort peu de temps. Revenu à Halle, il y connut Nicolai, qui lui inspira le désir d'embrasser le commerce de la librairie. Il fit son apprentissage à Halle et à Berlin. Attaché ensuite à la maison Bohn, il devint en même temps l'ami du libraire Hoffmann, et noua des relations utiles pour lui avec la maison Campe. Appelé à Berlin, en 1784, par un autre riche libraire, Mylius, alors atteint de la maladie à laquelle il succomba, Vieweg fut chargé par le moribond, qui fit de lui son exécuteur testamentaire, de prendre la suite de ses affaires; mais le jeune libraire préféra porter ailleurs son industrie, et avec ses épargnes et ce que lui avaient laissé ses parents, il alla fonder un établissement de librairie à Berlin. Parmi ses premières publications figurèrent les ouvrages de Bahrdt, qu'il fit suivre de l'*Histoire du baron de Trenck*. Puis il entra de nouveau en relations d'affaires avec Campe, dont il épousa la fille unique. Libraire lettré, il se lia avec les sommités intellectuelles de l'Allemagne, les Herder, les Wieland, les Goethe. Ce fut lui qui

acheta assez cher (mille ducats) et éditait le poème d'*Hermann et Dorothee*, cette gracieuse production de l'auteur de *Faust*. Doué d'une rare activité, il soumit au duc de Brunswick un projet de foire et de bourse de la librairie qui devait se tenir dans la capitale du duché, et que le prince le chargea de mettre à exécution. Il vint en effet s'établir à Brunswick, où il prit aussi la suite des affaires de son beau-père. Quant aux plans soumis par lui au duc, on comprend que la guerre avec la France, et surtout la mort du prince, mortellement frappé à Iéna, durent les faire avorter. Quoique de 1807 à 1813 les circonstances fussent loin d'être favorables au commerce des livres, Vieweg sut cependant donner du développement à une imprimerie qu'il avait fondée et à laquelle il avait joint une fabrique de cartes à jouer. Comme typographe, Jean-Frédéric Vieweg attira surtout l'attention des connaisseurs, par la beauté, alors encore rare en Allemagne, des ouvrages sortis de ses presses. Il mourut le 26 décembre 1835. — Son fils aîné, Edouard, et Charles, son second fils, qui est mort lui-même le 16 mars 1855, à l'âge de 55 ans, ont rendu prospère l'établissement paternel et lui ont imprimé des développements tels, qu'il est devenu un des plus considérables de l'Allemagne. Z.

VIEYRA. Voyez VIEIRA.

VIGAND (JEAN), théologien de réputation parmi les luthériens, naquit à Mansfeld en 1523, et fut disciple de Luther et de Mélanchthon, puis ministre de l'Evangile dans sa patrie, et successivement à Magdebourg, à Iéna et à Vismar, enfin surintendant des Eglises de la Poméranie prussienne. Il fut du nombre de ceux qui travaillèrent avec Flaccus Illyricus aux centuries de Magdebourg (voy. FRANOWITZ). Il mourut en 1587, avec la réputation d'un homme savant, mais d'un mauvais critique. On a de lui un ouvrage de botanique, intitulé *Catalogus herbarum in Prussia nascentium*, etc., et beaucoup d'écrits théologiques, entre autres : 1° *De imagine Dei in hominibus*; 2° *De libero hominis arbitrio*; 3° *Explicationes in Genesim*, etc.; 4° *De illustribus viris Ecclesiae*, etc. T—D.

VIGANO (SALVATOR), maître de ballets, naquit à Naples en 1769. Son père, compositeur et entrepreneur de ballets, fut son premier maître, et le conduisit, à l'âge de quatorze ans, à Rome. Le jeune Vigano montra ses dispositions pour la composition théâtrale, en faisant la musique d'un intermède qui fut mis en scène, et qui eut un grand succès. Le père, pendant la composition, avait tenu son fils éloigné de toute société, pour que personne ne pût l'accuser de s'être fait aider, surtout par Boccherini, son oncle maternel. A Rome, Vigano débuta aussi comme danseur, en remplissant des rôles de femme dans les ballets de son père. De là il se rendit à Florence pour continuer ses débuts; mais ayant eu une intrigue avec une dame de qualité, il fut obligé de se

mettre à l'abri des vengeances, et s'enfuit en Espagne. Vigano fut engagé au théâtre royal de Madrid, où il plut beaucoup dans les ballets de Rossi. Il y épousa une jolie et habile danseuse, Dona Médina, qui se distinguait, comme lui, dans le genre sérieux et dans ce que les Italiens appellent danse de moyen caractère. En les voyant danser ensemble, tout le monde convenait que ce couple était parfaitement assorti. Après avoir séjourné un an à Madrid, Vigano se rendit avec sa femme à Londres, où ils se distinguèrent dans les ballets de Dauberval. Vigano profita des avis de ce grand maître, ainsi que de ceux de Vestris, qui se trouvait alors à Londres. De là, il partit avec sa femme pour Paris; et dans cette capitale, où l'art de la danse était porté plus loin qu'ailleurs, Vigano en fit une nouvelle étude. Il allait débiter au Grand-Opéra, lorsque la révolution le força de se retirer d'abord à Bordeaux, puis à Venise, où l'on admira surtout leurs pas de deux. Ce fut dans cette ville aussi qu'il fit représenter le premier ballet de sa composition, la *Fille mal gardée*. Lors de l'ouverture du grand théâtre de Fénice, il dansa dans le ballet de son père, l'*Amour et Psyché*; puis il se rendit avec sa femme en Allemagne, où il dansa successivement aux théâtres royaux de Vienne, de Berlin et de Dresde. Le roi de Prusse lui fit présent d'une tabatière qui avait appartenu à Frédéric le Grand; l'électeur de Saxe voulut l'engager à entrer à son service; mais la cour de Vienne le prévint, et attira Vigano avec sa femme et sa fille; la cour de Russie l'appela également; mais il préféra rester dans des climats plus doux. Il donna au théâtre de Vienne plusieurs ballets de sa composition, entre autres son *Prométhée*; il fit des excursions à Venise, à Milan, à Naples, et donna, dans la première de ces villes, son *Coriolan* qui y réussit complètement, tandis qu'il n'eut aucun succès à Rome. Vigano, qui s'était rendu dans cette capitale pour suivre les représentations, fut obligé de remplacer le *Coriolan* par un autre ballet, la *Princesse des bois*, qu'il composa en sept jours. Il dansa encore à Padoue, à Vicence, à Turin, à Brescia, puis il renonça à la scène pour se fixer à Milan, et s'y adonner tout entier à la composition des ballets. Sous sa direction, le ballet du grand théâtre de Milan devint un des premiers de l'Italie. Vigano lui fournit une suite de pantomimes intéressantes, tirées de l'histoire ancienne et moderne. La Pellerini fut son élève la plus distinguée. Il mourut en 1821, n'ayant pu achever son ballet, *Didon abandonnée*. D—P.

VIGAROSY (ANTOINE-BENOÎT), publiciste et poète français, naquit à Toulouse le 15 juillet 1788. Il fit ses études à Castelnau-d'Aud. Employé ensuite (1807) dans l'administration militaire de l'armée de Portugal et chargé d'une mission aux frontières espagnoles, il fut fait prisonnier à Porto, d'où il allait s'évader quand l'évêque lui donna un asile au sortir duquel il tomba aux mains du

commandant de l'escadre anglaise qui bloquait Lisbonne. Conduit en Angleterre, il y resta prisonnier pendant six mois à Bishop's Woultham. Rendu enfin à la liberté en vertu d'une convention conclue par Junot, il espérait rentrer en France quand une tempête le rejeta sur les côtes de la Grande-Bretagne. Enfin il revit la France, où d'abord il entra dans les bureaux des intendants de l'armée d'Espagne; il fit partie ensuite de l'état-major comme lieutenant et devint aide de camp du général Clausel, commandant en chef en 1813, de l'armée d'Espagne. Arrêté, précisément en cette qualité, en 1815, Vigarosy se retira, au retour du calme et de sa liberté, à Mirepoix (Ariège), où, suivant le langage de ses compatriotes restés fidèles à Apollon, il devint un adorateur des muses. Il débuta par les *Récréations poétiques*, 1823. Il s'y trouve des fables, des chansons, tout ce qui constitue le bagage poétique. Les *Récréations* furent suivies du *Jugement dernier*, adressé aux nations, ainsi que de deux fables, Paris, 1825. Le 27 août 1836, Vigarosy, devenu maire de Mirepoix, prononça, à l'occasion de la distribution des prix de la pension de la ville, un discours qui fut imprimé dans la même année, in-8°. Cet administrateur poète mourut en 1857. Outre les ouvrages cités, on a de lui : 1° *Considérations et opinion sur cette question : Continuera-t-on de délivrer, pour les inventions industrielles, des titres qui, sous la dénomination de brevet, conféreront le droit privatif d'exploiter ces inventions pendant un temps déterminé?* Castelnau-dary, 1829, in-8°; 2° *L'Amaryllis, méditations, souvenirs et tableaux*, 1837, in-18. Z.

VIGAROUS (BARTHÉLEMY) naquit à Montpellier, en 1725, d'un chirurgien qui était venu s'établir dans cette ville. A l'âge de vingt ans, l'administration de l'Hôtel-Dieu le nomma premier chirurgien interne, place qui conférait la maîtrise au bout de quelques années. Son début dans la pratique fut marqué par des opérations majeures et peu usitées, entre autres celle d'une entérocele étranglée, qu'il fit dans les vingt-quatre heures de l'étranglement. Vigarous devint ensuite démonstrateur d'anatomie à la faculté de médecine, professeur aux écoles de chirurgie, membre de la société royale des sciences, l'un des chirurgiens en chef du principal hospice civil, et chirurgien-major de l'hôpital militaire de Montpellier. Dans tous ces emplois, il montra des talents supérieurs, et surtout une heureuse audace qui le fit considérer comme l'un des premiers praticiens de son temps. Il mourut en 1790, laissant manuscrit l'ouvrage suivant : *Œuvres de chirurgie pratique, civile et militaire, de Barthélemy Vigarous*, mises en ordre et publiées par son fils, docteur et professeur en médecine, Montpellier, 1812, in-8°. — VIGAROUS (François), frère puîné du précédent, se destina d'abord à l'état ecclésiastique, puis, changeant de vocation, il étudia la médecine, devint docteur, et se maria. Vigarous

parlait avec une élégante facilité la langue latine, ce qui le fit briller dans les concours. En 1776, il fut pourvu d'une chaire qu'il remplit honorablement. Il mourut en 1792. Favorable à l' inoculation de la variole dès son origine en France, Vigarous la pratiqua, un des premiers, sur ses propres enfants. D—G—S.

VIGAROUS (JOSEPH-MARIE-JOACHIM), médecin français, fils de Barthélemy Vigarous, naquit à Montpellier le 23 octobre 1759. Reçu docteur en médecine en 1780, il devint professeur à l'école de médecine de Montpellier, où il exerça en cette qualité jusqu'en 1825. Vigarous fut aussi membre de plusieurs sociétés savantes, et pendant quinze ans, président des jurys médicaux. Il mourut en 1829. On a de lui : 1° *Recherches sur l'origine et les sièges du scorbut et des fièvres putrides*, traduit de l'anglais de Milman, Paris, 1787, in-8°; 2° *Cours élémentaires de maladies des femmes*, ou *Essai sur une nouvelle méthode pour étudier et classer les maladies de ce sexe*, Paris, 1801, 2 vol. in-8°; 3° des *Mémoires* dans les *Bulletins de la société d'agriculture du département de l'Hérault*, notamment sur le blé de miracle, sur l'olivier, sur l'agriculture de la Corse, sur les huiles d'olive, sur les vignes, sur le mûrier de ver à soie. Vigarous a édité les *Œuvres* de chirurgie de son père, auxquelles il a ajouté un *Traité sur la régénération des os*, Montpellier, 1812, in-8°. Z.

VIGÉE (LOUIS-JEAN-BAPTISTE-ÉTIENNE) (1), littérateur, né à Paris le 2 décembre 1758, était fils d'un peintre médiocre, ou, suivant d'autres, d'un parfumeur. Ce qui est plus certain, c'est qu'il était le frère de madame Lebrun, qui s'est fait une grande réputation par son talent pour la peinture. Avec de l'esprit, une figure agréable et le goût des plaisirs, il se trouva, de bonne heure, lancé dans le tourbillon du monde; et, content des faciles applaudissements qu'il y recueillait, il laissa s'écouler au milieu des dissipation le temps le plus précieux pour l'étude. C'est un tort dont il convient lui-même.

..... Je ne saurais le taire,
Je n'ai pas fait toujours ce que j'aurais dû faire,
Paresseux par nature et du plaisir ami,
Dans les bras du repos mollement endormi,
Je désertais la cour des filles de mémoire... (2).

Il n'était connu que par quelques poésies légères, dans le genre de Dorat, quand il fit représenter, en 1783, les *Aveux difficiles*. Le succès de cette petite pièce fut principalement dû au talent des acteurs. Le baron d'Éstat, qui venait de traiter le même sujet, accusa Vigée de le lui avoir dérobé; et ils amusèrent quelque temps de leur

(1) Vigée a donné lui-même ses noms et la date de sa naissance dans une note de son *Épître à Cresset, Almanach des Muses*, 1820, p. 8, et dans le *Journal de Paris* du 28 mars 1819. Toutes les biographies et les dictionnaires publiés depuis n'ont cependant pas cessé de le nommer Louis-Guillaume-Bernard-Étienne, et de le faire naître vers 1765. Quelques personnes croient que ces derniers prénoms étaient véritablement les siens, et qu'il avait la manie de se rajeunir et de cacher son origine.

(2) *Épître à un élève de l'école de la marine (Almanach des Muses*, 1812).

querelle les lecteurs du *Journal de Paris* : mais le public finit par se déclarer pour Vigée ; et il est bien reconnu que la pièce lui appartient, quoiqu'il n'ait rien fait de mieux ensuite dans le genre dramatique. Peu de temps après, il obtint, par la protection du comte de Vaudreuil, la place de secrétaire du cabinet de MADAME, qu'il occupa jusqu'à la révolution, époque où il la perdit avec l'emploi de contrôleur à la caisse d'amortissement, qu'il avait obtenu par la même faveur. Malgré ces pertes, Vigée se montra partisan de la révolution, et il célébra, dans une *Ode à la liberté*, le renversement des statues de nos rois et les premiers succès des armées républicaines. Il présida, dans le même temps, la société populaire de la section de Brutus ; et comme cette section se prononça avec force contre la révolution du 31 mai 1793, il fut poursuivi après le triomphe de Robespierre. Arrêté dans le mois de décembre de la même année, il ne sortit de prison que dix jours après le 9 thermidor. Il a décrit, dans une longue épître en vers, intitulée la *Nouvelle Chartreuse*, les circonstances de sa détention. Vers la fin de 1794, il fut compris pour une somme de 2,000 fr. dans les secours que la convention accorda aux gens de lettres et aux artistes. Lorsque le canon de la convention nationale eut mis en fuite les habitants de Paris, au 13 vendémiaire (5 octobre 1795), Vigée fut encore obligé de se cacher ; mais l'année suivante il obtint un emploi de chef de bureau à la liquidation de la dette des émigrés, qu'il conserva jusqu'à la suppression de cette administration, en 1799. En 1803, après la mort de Laharpe, il osa se charger de la tâche difficile de remplacer ce célèbre critique à la chaire de l'Athénée ; et l'on ne peut douter que la comparaison que ses auditeurs firent dans le cas d'établir entre ses leçons et celles de son prédécesseur n'empêchât qu'on lui rendît justice. Cependant il avait sur Laharpe une espèce d'avantage : c'était d'exceller dans l'art de lire les vers. Il se faisait un plaisir de donner des leçons de déclamation aux jeunes gens qui se destinaient à la carrière du théâtre ; et plus d'un acteur lui dut des conseils utiles. Il savait donner à la poésie, et surtout à la sienne, un charme qu'on n'y trouvait pas toujours à la lecture. Après la perte de sa fortune, il supporta sans peine et très-philosophiquement, si on l'en croit, toutes les privations :

Je suis riche du bien dont je sais me passer,

dit-il, dans une *Épître* à Ducis, sur les avantages de la médiocrité, l'un des meilleurs morceaux sortis de sa plume ; mais il prodiguait, dans le même temps, les éloges au chef du gouvernement, ainsi qu'aux gens en place ; et ses motifs pour en user ainsi n'étaient probablement pas bien désintéressés. Il fit des vers pour Bonaparte général, pour Bonaparte empereur et pour son fils ; mais il ne put rien en obtenir. Non moins

zélé pour les Bourbons, à l'époque de leur retour, il fut plus heureux, devint lecteur du roi et chevalier de la Légion d'honneur. Il laissa voir, à cette occasion, une joie d'enfant ; et depuis il ne manqua jamais d'ajouter à son nom le titre de chevalier. Vigée était membre de la société philotechnique, qu'il présida plusieurs fois ; mais il avait brigué vainement l'honneur d'être admis à l'académie française. Piqué de l'inutilité de ses démarches, il s'en vengea par des épigrammes ; ce qui l'a fait comparer à Piron ; mais Vigée, même dans ce petit genre, est très-inférieur à l'auteur de la *Métromanie*. De toutes ses épigrammes contre l'académie, on n'a retenu que celle à laquelle il a donné la forme d'une épitaphe :

Ci-gît qui fit des vers, les fit mal et ne put,
Quoiqu'il fût sans esprit, être de l'Institut.

Un académicien (François de Neufchâteau) y fit cette réponse trop amère :

Vigée écrit qu'il est un sot,
Pense-t-il qu'on le contredise !
Non, l'épigramme est si précise
Que tout Paris le prend au mot.

Voulant montrer plus de philosophie qu'il n'en avait réellement, Vigée affecta de rire le premier de cette réponse. Il l'inséra dans l'*Almanach des Muses* (1), et proposa des changements qui devaient la rendre meilleure. Dès l'année 1789, il avait succédé à Sautreau de Marsy dans la direction de l'*Almanach des Muses* ; et ce fut dans ce recueil qu'il publia, pendant trente-deux ans, ses nombreux opuscules, et qu'il s'érigea en Aristarque de la littérature. On lui a reproché avec raison sa partialité dans l'admission ou le rejet des différentes pièces, ainsi que le ton tranchant et sec de ses jugements superficiels. Ce ton, qui était l'allure habituelle de Vigée, lui fit beaucoup d'ennemis, et nuisit à ses projets d'ambition et de vanité. Dans un âge avancé, il avait conservé les manières et le ton leste d'un petit maître. S'étonnant de n'avoir plus les mêmes succès que dans sa jeunesse, il devint triste et morose, se déchaîna contre le siècle, et dans ses sarcasmes n'épargna pas même ses confrères, qu'il regardait tous comme des envieux et des ennemis. Palissot, qui ne l'avait pas ménagé dans ses *Mémoires littéraires*, fut surtout l'objet de ses épigrammes. La santé de Vigée ne lui permettant pas de se dissimuler que sa fin était proche, il essaya de se familiariser avec des idées qui le tourmentaient sans cesse. Ce fut alors qu'il composa l'*Épître à la Mort*, et une autre pièce intitulée *Mon enterrement*, dans laquelle il prescrivit l'ordre de son convoi, chargeant Lachabeaussière, son ami, de prononcer son oraison funèbre. Dans ses *Épîtres à Gresset*, qu'il nomme à tort son maître, et à M. Robert Lefèvre, qui venait d'achever son

(1) Voy. *Almanach des Muses*, 1820, p. 150.

portrait, Vigée, toujours tourmenté par les tristes idées qui le poursuivaient, revient encore à ses ennemis. Il mourut dans de grands sentiments de pitié, le 7 août 1820, à l'âge de 62 ans. Quelques heures avant d'expirer, il fit une revue de ses papiers, et brûla tous ceux qui lui paraissaient empreints de quelques ressentiments. On croit qu'il détruisit, en cette occasion, des *Mémoires* sur sa vie et sur ses contemporains, qui contenaient des choses malignes et curieuses, et qu'il se proposait de placer à la tête de la collection de ses *Œuvres*. Comme auteur dramatique, on a de Vigée : les *Aveux difficiles*, comédie en un acte et en vers, 1783. Le 6 novembre 1784, il donna au Théâtre-Français la *Fausse Coquette*, comédie en trois actes, en vers, dont l'intrigue est presque nulle et le style plus prétentieux et plus maniéré que celui de son premier ouvrage. Cette pièce froide réussit cependant : elle eut même l'honneur d'être jouée, dix jours après, devant le roi. et fut imprimée, la même année, in-8°; mais elle disparut de l'affiche, où elle avait été longtemps annoncée. Peu content de ce demi-succès, Vigée risqua sur la scène italienne, le 28 décembre, sous le voile de l'anonyme, les *Amants timides*, comédie en un acte, en vers, qui, malgré des détails agréables, parut dépourvue de comique et d'intérêt. Mal secondé d'ailleurs par les acteurs de ce théâtre, il revint sur la scène française, et y fit représenter deux comédies, en 1788 : l'une en cinq actes et en vers, la *Belle-Mère* ou les *Dangers d'un second mariage*, sorte de drame, dont le principal caractère est manqué, et dont le second titre devrait être le *Danger des liaisons*. Cette pièce assez mal accueillie, le 24 juillet, et imprimée in-8°, offre quelques situations intéressantes, des détails heureux, pris dans nos mœurs, et surtout une sorte de disparate dans le style, provenant de ce que l'auteur l'avait corrigée pendant trois ans. L'autre en un acte et en vers, l'*Entrevue*, la meilleure pièce de Vigée, dont le sujet est tiré d'un conte d'Imbert, fut jouée le 6 décembre, et devant le roi trois jours après. Cette comédie réussit par des traits fins et spirituels, des scènes filées et écrites avec goût, et surtout par le talent de Molé et celui de mademoiselle Contat. Elle a été imprimée la même année, in-8°. Vigée donna encore deux comédies au même théâtre : 1° la *Matinée d'une jolie femme*, en un acte, en prose (29 décembre 1792), imprimée en 1793, in-8°, faible imitation du *Cercle* de Poinciset, remplie de fadeurs pour mademoiselle Contat, qui, chargée du principal rôle, y chantait une romance; 2° la *Vivacité à l'épreuve*, qui fut sifflée en 1793. Les fadaïses et le marivaudage étaient alors passés de mode. Depuis quatorze ans, Vigée avait composé un opéra dont Steibelt devait faire la musique; mais le départ de ce compositeur empêcha la représentation jusqu'en 1815, où il fut joué avec la musique de Kreutzer, sous le titre de la *Princesse de Babylone*. Quel-

ques-unes des pièces qu'on vient de citer ont été recueillies en un vol. in-8°, sous le titre d'*Œuvres dramatiques* de Vigée. M. Lepeintre a publié, dans la *Suite du Répertoire du Théâtre-Français*, t. 23, les *Aveux difficiles* et l'*Entrevue*, et t. 43, la *Matinée d'une jolie femme*. Il ne faut chercher dans les comédies de Vigée ni naturel ni force comique; mais on y trouve de l'esprit, des détails heureux et des situations bien amenées. Vigée a eu part aux *Veillées des Muses*, à la *Nouvelle Bibliothèque des romans* et au *Courrier des spectacles*. Ses poésies sont écrites, en général, avec élégance et correction. On distingue dans le nombre les petits poèmes intitulés *Ma Jeunesse*, *Mes Conventions*, *Mes Visites*, *Mes Rencontres*, et quelques *Épîtres*. Ses opuscules en vers et en prose ont été réimprimés plusieurs fois avec des additions. L'édition de Paris, 1813, in-18, est la plus complète. On cite encore de lui : 1° *Discours couronné par l'Académie de Montauban*, sur cette question : *Combien la critique amère est nuisible aux talents?* Paris, 1807, in-8°; 2° *Procès et mort de Louis XVI*, ibid., 1814, in-8°. C'est un épisode d'un *poème sur la révolution*, auquel il travailla longtemps, et dont on trouve divers fragments dans les *Almanachs des Muses*; mais on ignore s'il l'a terminé. 3° *Le Pour et le Contre*, dialogue religieux, moral, politique et littéraire, ibid., 1818. C'est une satire en vers. On trouve des *Notices* sur cet écrivain dans l'*Annuaire nécrologique* et dans la *Suite du Répertoire du Théâtre-Français*, t. 23, p. 83-85. W—s.

VIGÉE. Voy. LEBRUN.

VIGENÈRE (BLAISE DE), traducteur qui a joui d'une grande réputation, était né le 5 avril 1523, à St-Pourçain dans le Bourbonnais, de parents nobles. Ayant achevé ses études à Paris, il fut employé par le premier secrétaire d'Etat, et en 1545 il accompagna l'envoyé de France à la diète de Worms. Après la tenue de cette assemblée, il visita les principales villes d'Allemagne et des Pays-Bas, pour satisfaire sa curiosité. A son retour en France (1547), le duc de Nevers se l'attacha comme secrétaire; et il nous apprend lui-même (*préf. du Traité des chiffres*) qu'il resta depuis le serviteur de cette illustre maison. En 1563, comme il avait des loisirs, il voulut en profiter pour reprendre ses études, interrompues depuis longtemps; et ayant suivi les leçons de Turnèbe et de Dorat, les deux plus savants professeurs de cette époque, il se rendit bientôt fort habile dans le grec et l'hébreu. Un voyage qu'il fit à Rome, en 1566, avec le titre de secrétaire d'ambassade, lui fournit l'occasion de consulter les plus célèbres rabbins. Son but était d'en tirer de nouvelles lumières pour se perfectionner dans l'hébreu; mais ébloui de leur érudition mensongère, il voulut lire leurs ouvrages, et devint l'un des plus zélés partisans des rêveries cabalistiques. De retour à Paris en 1569, il s'y maria l'année suivante. Les soins domestiques ne ralentirent

point son ardeur pour l'étude ; et à l'âge de cinquante ans, il se fit connaître par des traductions dont le succès dut l'étonner lui-même. Ses amis l'égalèrent au traducteur de Plutarque et de Longus ; mais Duverdier (*Bibl. franç.*) n'hésita pas à le placer au-dessus d'Amyot et, par anticipation, de tous les écrivains futurs. Voici les termes dont se sert notre vieux bibliothécaire : « Vigenère, « entre tous les nourrissons des Muses que la « France ait enfantés, a si bien dit que l'on es- « time avoir clos la porte à tous ceux qui vien- « dront par ci-après, soit en excellence de lan- « gage, que doctrine. » Artus Thomas (*voy. THOMAS Artus*), l'un des continuateurs de Vigenère, le nomme un excellent et rare esprit, un docte et éloquent personnage auquel le public aura, à jamais, une perpétuelle obligation, pour l'utilité qu'il tire journallement du fruit de ses labeurs ; un homme qu'au temps du paganisme on aurait pu nommer le *grand démon du savoir*, puisqu'il semble n'avoir rien ignoré (*Préface de la vie d'Apollonius de Tyane*). Un succès si brillant valut à Vigenère la faveur de la cour ; et l'on sait qu'en 1584 il avait le titre de secrétaire de la chambre du roi Henri III. Quoiqu'il fût très-laborieux, et que, même dans les dernières années de sa vie, il passât huit à dix heures par jour à l'étude, il n'avait rien moins qu'une conduite régulière. Il mourut à Paris le 19 février 1596, à 73 ans, des suites d'une débauche. « C'était, dit l'Estoile (*Journ. de Henri III*), un homme très-docte, mais vicieux. » Si les éloges des contemporains n'ont pas empêché Vigenère de tomber dans l'oubli, c'est qu'il n'a point connu le véritable génie de la langue française. Ses traductions si vantées sont écrites d'un style barbare, et il est impossible d'en supporter la lecture ; tandis qu'on lit toujours avec plaisir celles d'Amyot (*voy. ce nom*). Quant aux notes dont il les a accompagnées, elles prouvent en effet beaucoup d'érudition ; mais il faut être soi-même fort instruit pour pouvoir en retirer quelque avantage, et quoi qu'en ait dit l'abbé Sabathier (*Siècles littéraires*), dans la vue de rabaisser ses contemporains, elles n'ont point enrichi les nouveaux traducteurs ; attendu qu'il leur était plus facile de recourir aux sources. On doit à Vigenère des traductions des *Chroniques et annales de Pologne* d'Herbert de Fulstein, Paris, 1573, in-4° ; des *Commentaires* de César, ibid., 1576, in-fol. et in-4°, souvent réimprimés ; de l'*Histoire de la décadence de l'empire grec*, de Nicolas Chalcondyle (*voy. ce nom*) ; des *Dialogues sur l'amitié*, de Platon, Cicéron et Lucien, Paris, 1575, in-4° ; de la *Première Décade*, de Tite-Live ; de la *Vie d'Apollonius de Tyane*, des *Héroïques*, des *Images ou tableaux de la plate peinture*, de Philostrate l'Ancien, et des *Seconds tableaux* de Philostrate le Jeune (*voy. ce nom*) ; de l'*Art militaire*, d'Onosander, etc. ; il a rajeuni le style de l'*Histoire de la conquête de Constantinople*, par Geoff. de Villehardouin (*voy. ce nom*) ; a mis en vers les

Psaumes de David et les *Lamentations* de Jérémie, et enfin a donné la première, mais aussi la plus mauvaise traduction de la *Jérusalem délivrée* du Tasse, qu'il a eu l'imprudence de corriger (*voy. la Bibl. franç.* de Goujet, t. 8, p. 19). Outre quelques opuscules ascétiques de Vigenère, on connaît encore de lui : 1° *Traité des comètes ou étoiles chevelues, apparaissantes extraordinairement au ciel, avec leurs causes et effets*, Paris, 1578, in-8°, rare. La véritable astronomie n'avait pas encore fait assez de progrès pour que Vigenère pût avoir des idées saines sur les comètes dont l'apparition était un sujet d'effroi, même pour les savants. L'explication qu'il en donne ne s'élève point au-dessus des préjugés du vulgaire. 2° *Traité des chiffres ou Secrètes manières d'écrire*, Paris, 1586, in-4°, rare ; livre plein d'érudition cabalistique ; 3° *Discours sur l'histoire de Charles VII, jadis écrite par Alain Chartier, où l'on peut voir que Dieu n'abandonne jamais la couronne de France*, ibid., 1589 ou 1594, in-8° ; c'est l'ouvrage d'un partisan de la Ligue ; 4° *Traité du feu et du sel*, Paris, 1608, 1619, et Rouen, 1642, in-4° ; traduit en latin, dans le tome 5 du *Theatrum chemicum*, Strasbourg, 1613 et année suivante ; et en anglais, Londres, 1649, in-4°. C'est un livre d'alchimie, rédigé d'après les principes des rabbins et des écrivains cabalistiques. Suivant Vigenère, le secret de faire de l'or n'est pas aussi difficile à trouver qu'on l'imagine ; mais comme ceux qui le cherchent n'ont d'autre but, en se procurant des richesses, que de satisfaire leurs appétits déréglés, Dieu permet que tous leurs efforts soient infructueux. Il donne ensuite une recette avec laquelle tout homme sage est certain de trouver la pierre philosophale ; mais il ne dit pas qu'on en eût déjà fait l'essai. A la page 83, il annonce un *Traité de l'or et du verre*, composé sur le chapitre 28 de Job, qui commence ainsi : « L'argent a un principe et une source de « ses veines, et l'or a un lieu où il se forme. » On trouve dans les *Mémoires* de Nicéron, t. 16, p. 26-37, une notice sur Vigenère, et des additions, t. 20, p. 94. Son portrait est gravé par Th. de Leu, in-8°.

W—s.

VIGER (FRANÇOIS), en latin *Vigerius*, jésuite, né à Rouen, mourut dans cette ville, en 1647 ; il était très-habile dans les langues anciennes, comme le prouve son excellente traduction latine des livres de la *Préparation évangélique* d'Eusèbe, avec des notes, Paris, 1628, 3 vol. in-fol. ; et son traité *De idiotismis præcipuis linguae græcæ*, 1632, in-12, et Leyde, 1766, in-8° ; Leipsick, 1802 ; Oxford, 1813, 2 parties in-8° ; Leipsick, 1822 ; Londres, 1824 ; Glasgow, 1825, etc. C'est grâce aux importantes augmentations faites par d'habiles hellénistes, tels que Hoogeveen, Zeune et Hermann, que cet ouvrage continue à être en usage dans les écoles d'Allemagne, de Hollande et d'Angleterre. Ce jésuite n'a pas traduit les livres de la *Démonstration*

d'*Eusèbe*, ainsi que l'ont prétendu quelques historiens. T—D.

VIGIER (GÉRARD), carme déchaussé, mort en 1638, se nommait, dans le cloître, *Dominique de Jésus*. Il est auteur de la *Monarchie sainte et historique de France*, traduite du latin en français par le P. Modeste de St-Amable, du même ordre. Paris, 1670, 2 vol. in-8°. Cet ouvrage contient les vies des saints et bienheureux sortis de la première race de nos rois, au nombre de quatre-vingts. Le traducteur les a ornées de beaucoup d'accessoires pour la généalogie, la chronologie et l'histoire. Le P. Vigier est encore auteur de l'*Histoire parénétique des trois saints protecteurs de la haute Auvergne, avec quelques remarques sur l'histoire ecclésiastique de cette province*, Paris, 1636, in-8°. T—D.

VIGIER (JEAN), avocat au parlement de Paris, d'une famille noble de l'Angoumois, mort vers l'an 1648, dans un âge très-avancé, est connu par un bon *Commentaire sur la coutume d'Angoumois et d'Aunis*, publié en 1650, dont la deuxième édition, donnée par son petit-fils François Vigier, Angoulême, 1720, in-fol., est augmentée de notes intéressantes. La partie qui concerne l'Angoumois est plus estimée que celle qui concerne l'Aunis. L'auteur avait été plus en état de connaître la première de ces contrées que la seconde. Sa première édition est trop laconique, et celle qui l'a suivie laisse encore bien des choses à désirer. T—D.

VIGIER (FRANÇOIS-ANTOINE), prêtre de l'Oratoire, naquit vers la fin du 17^e siècle. Après avoir parcouru avec distinction, dans plusieurs collèges, la carrière de l'enseignement, il fut chargé de faire à Tours des conférences sur l'histoire ecclésiastique, emploi dans lequel il succéda au P. d'Houteville, si connu par son traité de la *Religion chrétienne prouvée par les faits*. Le succès avec lequel il s'en acquitta le fit appeler au séminaire de St-Magloire, pour y remplir le même emploi, qui n'était confié qu'à des sujets d'un mérite distingué. Il y avait été précédé par les PP. Thomassin, Quesnel, Lebrun, Duguet, et il se montra digne de les remplacer. M. de Vintimille, archevêque de Paris, l'ayant chargé de composer un nouveau bréviaire pour son diocèse, il se livra à ce travail avec beaucoup de zèle. L'ouvrage parut en 1736, et fut parfaitement reçu du public, ce qui ne l'empêcha pas d'essuyer des critiques amères, surtout de la part du P. Houbigant, jésuite, qui l'attaqua avec tant de virulence, que le parlement de Paris condamna au feu ses lettres, plus satiriques que critiques. Le P. Vigier justifia son travail par trois *Lettres*, qui forment 54 pages in-4°. Le nouveau bréviaire éprouva encore d'autres contradictions, dont il triompha au moyen de quelques corrections. La plupart des évêques l'ont successivement adopté, à peu de variations près, relatives aux localités, de sorte qu'il est devenu d'un usage presque

général, et qu'on pourrait le qualifier de *Bréviaire gallican*. C'est un des plus beaux monuments de prières publiques que l'on connaisse, par le choix judicieux de tout ce que l'Écriture sainte et la tradition renferment de plus précieux pour l'instruction et l'édification des ecclésiastiques et des simples fidèles. Les plaintes bien ou mal fondées des ennemis du nouveau bréviaire engagèrent l'auteur à faire des cartons dans les exemplaires qui n'étaient pas encore livrés au public; ce qui fait rechercher ceux qui n'ont pas éprouvé ce changement. Du reste, on a conservé l'idée primitive de Vigier dans la traduction française. On lui doit encore le *Martyrologe* de Paris, et en grande partie les bréviaires de Vienne et d'Albi. Le P. Adry, dernier bibliothécaire de l'Oratoire St-Honoré, possédait en manuscrit les savantes conférences que le P. Vigier avait faites au séminaire de St-Magloire. Ce dernier, devenu assistant du P. de la Valette (*voy.* ce nom), général de l'Oratoire, entra dans toutes ses vues de pacification, pour faire recevoir la constitution *Unigenitus*; dans un mémoire qu'il avait composé à ce sujet, il en écartait le caractère et la dénomination de *règle de foi*, ne la qualifiant que du titre de règlement provisoire de police, pour proscrire l'usage des propositions condamnées, et qui n'obligeait qu'à une soumission extérieure. T—D.

VIGILANCE (VIGILANTIUS), le premier hérésiarque qu'aient produit les Gaules, naquit, suivant la plus commune opinion, au bourg de Calaguri, dans le pays de Comminges, d'une famille obscure, après le milieu du 4^e siècle. Son esprit et son savoir le lièrent de bonne heure avec Sulpice-Sévère, qui l'adressa à St-Paulin. Vigilance ayant dessein de visiter les saints lieux, l'évêque de Nole lui donna des lettres de recommandation pour St-Jérôme, qui n'en conçut pas dès lors une idée bien favorable. De retour dans les Gaules, Vigilance tint des discours peu mesurés contre le saint docteur, qui lui répondit par une lettre écrite avec toute l'âcreté ordinaire de son style. Vigilance était présomptueux, suppléant au défaut de science par une imagination hardie, et courant à la célébrité sans se montrer difficile sur les moyens d'y parvenir. D'ailleurs, si l'on en croit St-Jérôme, il était fort éloigné des vertus de son état de prêtre, surtout de celle de continence. Il s'éleva, dans ses discours et dans ses écrits, contre le culte qu'on rendait aux martyrs et à leurs reliques; il attaqua les miracles qui se faisaient à leurs tombeaux, et l'usage de leur adresser des prières. Les pratiques de la piété chrétienne ne furent pas plus respectées, telles que les jeûnes, les veilles, le célibat des clercs, la profession monastique, les aumônes qu'on distribuait aux pauvres, et celles qu'on envoyait à Jérusalem. St-Jérôme, instruit de toutes ces innovations, les réfuta d'abord par des lettres, puis par un traité particulier qu'il fit répandre dans les Gaules. « On a vu dans le monde, dit

« St-Jérôme, des monstres de toute espèce. Isaïe « parle des Centaures, des Sirènes et d'autres « semblables; Job fait une description mystérieuse « de Léviathan et de Behemoth; les poètes con- « tent des fables de Cerbère, du sanglier de la « forêt d'Erymanthe, de la Chimère et de l'Hydre « à plusieurs têtes; Virgile rapporte l'histoire de « Cacus; l'Espagne a produit Géryon qui avait « trois corps; la France seule en avait été exempte « quand Vigilance ou plutôt *Dormitance* a paru. « combattant avec l'esprit impur contre l'Esprit « de Dieu..... » Soit que l'hérésiarque ait été confondu par les écrits du saint docteur, soit que les évêques l'aient obligé de se rétracter, il est certain que depuis cette époque il ne fut plus question de ses erreurs; on doit même présumer qu'il les abjura; car, au rapport de Gennade, l'évêque de Barcelone lui confia le soin d'une église de son diocèse. Il existe une dissertation d'Otto Leindner, imprimée à Leipsick en 1839 : *De Vigilantio et Joviniano*. T—D.

VIGILANCE (PUBLIUS), né à Strasbourg, vers la fin du 13^e siècle, fit ses études à Francfort-sur-l'Oder, et y devint professeur de poésie. Après avoir enseigné pendant plusieurs années la philosophie et la littérature grecque et latine, il voulut faire un voyage en Italie et dans d'autres contrées, pour y rechercher les monuments des lettres anciennes, afin d'en introduire, de plus en plus, l'étude à Francfort; mais il fut tué en route par des assassins qui le percèrent d'un coup de flèche, près de Ravensbourg en Souabe, dans le mois de juillet 1512. Ses disciples lui élevèrent un monument sur lequel ils firent graver cette épitaphe : *Hic situs est Publius Vigilantius, vir undecunque doctus et eloquens, qui dura et immerita morte perit innoxius, dum Græcorum elegantiam ex Latio in academiam Francophordianam transferre parat. Quem vita functum doctæ cum præside Apolline lugent Musæ. Discipuli præceptoris beato quæcunque posuere. Vale. Anno 1512*. Vigilance a laissé : 1^o un recueil d'épigrammes et de poésies diverses; 2^o un écrit *Pro Gymnastica Marchionis Joachini*; 3^o *De situ et conditione urbis Francophordianæ et academici ejusdem*. Z.

VIGILE, pape, né à Rome, y fut élu et ordonné pape en 537, du vivant même de St-Silvère, son prédécesseur, et dut son élévation aux intrigues de l'impératrice Théodora et à la protection des armes de Bélisaire. Ce général, en cette occasion, se prêtait aux volontés de l'épouse de Justinien, et de tout le parti des Acéphales (1), à la tête desquels elle s'était mise, avec Théodore Ascidas, évêque de Césarée en Cappadoce. Le but secret de ces Orientaux était d'affaiblir, de détruire même l'autorité du concile de Chalcédoine et de St-Léon, dont la doctrine blessait

leurs opinions. Il leur fallait un prétexte pour former ce projet, un instrument pour l'exécuter. Le prétexte fut l'examen des *Trois chapitres*. On appelait ainsi trois écrits, plus ou moins empreints des erreurs de Nestorius et d'Eutychès, sur le mystère de l'Incarnation, et sur l'*hypostase*, ou l'union des deux natures en Jésus-Christ. Ces ouvrages avaient pour auteurs Théodore de Mopsueste, Théodore et Ibas. Ces écrivains n'avaient pas été expressément condamnés par le concile de Chalcédoine; les deux derniers même avaient été reconnus par lui comme orthodoxes, soit que les écrits ne fussent pas authentiques, soit qu'on pût leur appliquer des interprétations favorables, soit enfin qu'on eût voulu user d'indulgence. Quoi qu'il en soit, il y avait près d'un siècle que ces questions avaient été agitées; il paraissait au moins inutile de les renouveler. Mais, telle était l'animosité des Orientaux, qui, craignant d'ailleurs des condamnations contre Origène, auquel ils étaient intimement attachés, voulaient un sujet de vengeance, en flétrissant d'un autre côté un concile fameux, où les Occidentaux avaient triomphé. Ils crurent trouver un docile exécuteur de leur dessein dans le diacre Vigile, qu'ils avaient fait élever à la tiare, ainsi qu'il vient d'être dit, d'une manière aussi irrégulière. Des historiens, cités par Fleury, prétendent même que, pour l'attacher davantage à ses desseins, l'impératrice lui avait promis sept cents livres d'or, dont Vigile s'était engagé de son côté à donner deux cents à Bélisaire. On verra cependant que Vigile n'exécuta pas ce traité avec l'exactitude et la servilité qu'on semblait s'être promises de sa part. Au surplus, à la mort de Silvère, l'élection de Vigile fut confirmée au mois de juin 538, du moins par le silence du peuple romain, et il ne fut plus question que de le faire agir. Il ne se pressait pas d'obéir, attendu qu'outre les Occidentaux, les évêques d'Afrique, d'Illyrie et de Dalmatie résistaient avec fermeté à la condamnation des trois chapitres. Les hésitations de Vigile parurent suspectes à la cour de Constantinople, et il reçut l'ordre de s'y rendre. Vigile chercha à prolonger son voyage, qui dura plus d'un an, dont il passa une grande partie en Sicile. Ce fut dans cet intervalle que Totila s'empara de Rome, qu'il mit à contribution. En attendant l'arrivée du pape, Justinien, qui se piquait d'une grande habileté dans les matières ecclésiastiques, s'était empressé de publier un édit qu'il intitula *Confession de foi*, et dans lequel il prononça la condamnation des trois chapitres, en ménageant toutefois les auteurs de ces écrits. Le patriarche de Constantinople, Mennas et Théodora s'empressèrent d'y souscrire. Vigile arriva enfin, et fut reçu avec honneur; il ne s'empressa pas moins d'excommunier, pour quatre mois, Mennas et Théodora, à cause de leur approbation précipitée de la condamnation; ce qui rend fort douteux le prétendu marché auquel il aurait dû son élévation. Cette

(1) Ou *sans tête*. On appelait ainsi des indépendants qui, se jetant continuellement dans diverses factions, étaient censés n'avoir point de véritable chef.

sentence excita la plus violente clameur, et fut bientôt révoquée. Dès ce moment, on pressa le pape avec les plus vives instances de prononcer lui-même la condamnation, et elles furent telles, qu'il s'écria : « Je vous déclare que, quoique vous » me reteniez captif, vous ne tenez pas St-Pierre. » Alors il assembla une espèce de concile avec les évêques qui lui étaient attachés, au nombre de soixante-dix environ ; mais, après plusieurs conférences, il rompit l'assemblée, en les priant de donner chacun leur avis en particulier. Il signa lui-même le sien dans un écrit, qu'il appela *judicatum*. Il y condamna les trois chapitres, *sans préjudice du concile de Chalcedoine*, et à la charge que personne n'agitait plus cette question, ni de vive voix, ni par écrit. Vigile, dit Fleury, crut pouvoir user d'une telle condescendance dans une question de fait, où la foi n'était pas intéressée. Cependant cette réticence au sujet du concile de Chalcedoine ne satisfait personne. Les ennemis des trois chapitres la trouvaient trop modérée, et les autres s'indignaient de voir leur opinion condamnée. Les évêques d'Illyrie et de Dalmatie se séparèrent de la communion du pape. Ceux d'Afrique allèrent plus loin : ils l'excommunièrent dans un concile ; ils députèrent un des leurs, Facundus, afin d'insister auprès de Justinien, et de le convaincre que la condamnation ne provenait que du dépit des origénistes, ennemis du concile de Chalcedoine, et mécontents de ce que l'empereur lui-même avait condamné Origène. D'un autre côté, Théodore de Cappadoce et ses partisans sollicitaient avec chaleur une condamnation plus générale et plus absolue des trois chapitres. Dans cette conflagration des esprits, Vigile n'entrevoyait d'espérance que dans la convocation d'un concile général, et il obtint de l'empereur que jusque-là toute mesure définitive serait suspendue. On écrivit aux évêques d'Afrique et d'Illyrie. Ces derniers refusèrent tous. Il en vint un très-petit nombre d'Afrique, et comme ils approchaient de la ville, le pape offrit à l'empereur de retirer sur-le-champ son *judicatum*, et d'examiner de nouveau cette affaire avec les évêques qu'on allait recevoir. Tous ces délais irritaient l'impatience de Théodore et de son parti. Il obtint de l'empereur que son édit de condamnation serait lu au palais en présence du pape ; et de plus, il le fit afficher dans l'église de Constantinople et dans plusieurs endroits de la ville. Le pape réclama vivement ; mais Théodore, déterminé à le pousser à bout, vint célébrer la messe dans l'église où l'édit était affiché, et fit ôter des dyptiques le nom de Zoïle, patriarche d'Alexandrie, l'un des partisans de Vigile, pour mettre à la place celui d'Apollinaire, intrus dans ce siège. Le pape et tous les évêques qui lui étaient fidèles se réfugièrent dans des églises. Vigile se retira à St-Pierre, dans le palais d'Hormisda. On résolut de l'en tirer de force, et l'on envoya pour cet effet le préteur, dont l'office

était d'arrêter les voleurs et les mécontents. Une grande quantité de soldats entra, l'épée nue à la main et les arcs bandés. Le pape se réfugia sous l'autel, dont il embrassa les piliers. Le préteur, en furie, fit saisir par les cheveux les diacres et les clercs, pour les éloigner de l'autel, puis, pour en arracher le pape, il le fit tirer par les pieds, par la barbe et par les cheveux. Le pape tint ferme, et comme il était grand et puissant, il rompit quelques piliers, en sorte que la table de l'autel serait tombée sur lui et l'aurait écrasé, si quelques clercs ne l'eussent soutenue (*roy. Théodore Ascidas*). Le peuple, qui était accouru au bruit, et même quelques soldats, touchés de compassion, commençaient à crier, et le préteur fut contraint de s'éloigner. Echappé à ce danger, le pape menaça d'excommunication Théodore et ses adhérents ; il en prépara les actes et les fit connaître à l'empereur, qui menaça de nouveau Vigile d'être enlevé par force de l'église de St-Pierre, s'il ne voulait pas recevoir les serments qu'on offrait de lui faire, et sur lesquels on lui demandait de s'expliquer. Le pape mit ses conditions par écrit ; il en obtint les principales, et après qu'on eut déposé la formule du serment sur l'autel, et sur le vase qui environnait les reliques de St-Pierre, il se retira dans le palais de Placidie. Mais il s'aperçut bientôt qu'on se mettait peu en peine d'exécuter les conditions du dernier traité : le palais était environné d'espions ; Vigile, craignant pour sa sûreté personnelle, s'enfuit pendant la nuit, l'avant-veille de Noël, avec beaucoup de peine, par-dessus une petite muraille que l'on bâtissait alors, et se réfugia dans l'église de Ste-Euphémie de Chalcedoine. Il tomba dangereusement malade. L'empereur lui envoya dire de revenir à Constantinople, aussitôt que sa santé serait rétablie. Mais Vigile exigea avant tout que Théodore et ses adhérents lui fissent une entière satisfaction. Ceux-ci lui transmirent donc une profession de foi, par laquelle ils déclarèrent leur attachement sincère aux quatre conciles généraux, de Nicée, de Constantinople, d'Ephèse et de Chalcedoine, et promirent de suivre invariablement tout ce qui y avait été décidé, du consentement des légats et des vicaires du saint-siège, par lesquels le pape avait présidé à ces conciles. Cette profession de foi ayant satisfait Vigile, celui-ci demanda à Justinien que le concile qui se préparait fût tenu en Italie ou en Sicile, et que les évêques d'Afrique et les autres Occidentaux y fussent de nouveau appelés. Ce dernier point fut refusé : on convint seulement que les évêques, tant grecs que latins, qui se trouvaient à Constantinople, conféreraient en nombre égal sur l'affaire des trois chapitres. Les Orientaux ouvrirent donc le concile, le 4 mai 553, dans la salle secrète de la cathédrale de Constantinople. Les séances de ce concile se nommèrent conférences ; à la première, assistèrent les trois patriarches de Constantinople, d'Alexandrie et

d'Antioche, trois évêques, députés du patriarche de Jérusalem, et en tout cent cinquante et un évêques, au nombre desquels il y avait seulement cinq Africains ; ces cinq évêques étaient les seuls qui représentassent les Eglises d'Occident ; et c'étaient, dit Fleury, les plus ignorants et les plus intéressés que le gouverneur d'Afrique avait pu choisir pour soutenir le parti de la cour. Ce fut néanmoins dans la troisième conférence que les évêques déclarèrent qu'ils soutenaient la foi des quatre conciles généraux, notamment de celui de Chalcédoine, et condamnaient tout ce qui pouvait lui être contraire. Dans la quatrième, on s'occupa enfin d'examiner la question des trois chapitres. Cependant, le pape, qui prévoyait avec chagrin les troubles qui allaient s'élever de la composition irrégulière et incomplète de ce concile, et de la mauvaise disposition des esprits, refusait obstinément d'assister aux conférences ; mais fidèle à la promesse qu'il avait faite de donner son avis isolément, il dressa un acte qu'il appela *constitutum*, et qui, à beaucoup d'égards, rappelait les décisions du *judicatum*, qu'il avait retiré. Il y examine les écrits de Théodore de Mopsueste, et sans dissimuler le mauvais sens qu'on peut leur donner, il les condamne avec anathème, en ajoutant toutefois des motifs pour s'empêcher de condamner la personne ; et l'un de ces motifs était qu'on ne devait pas mettre un mort en jugement. A l'égard de Théodore, il s'étonne qu'on veuille condamner un écrivain qui, s'étant présenté, il y avait plus de cent ans, dans le concile de Chalcédoine, avait explicitement anathématisé Nestorius. Il observe que les erreurs qui déshonorent les écrits de Théodore ont passé, même aux yeux du concile, pour y avoir été probablement insérées par ses ennemis ; et il les condamne de quelque part qu'elles puissent venir. Pour ce qui regarde le texte d'Ibas, Vigile rappelle que le concile de Chalcédoine n'y trouva de répréhensible que les injures adressées à St-Cyrille, qu'Ibas les rétracta, et que le concile en conséquence le reconnut comme orthodoxe. Vigile conclut à la confirmation entière du jugement du concile. Sa décision fut souscrite par seize évêques et trois diacres, entre lesquels on remarque Pélage, son successeur. « Elle n'eut aucun effet, dit Fleury, quelque sage que paraisse le tempérament que le pape y avait pris, « de condamner les erreurs, en épargnant les personnes. » Le concile de Constantinople continuait toujours. D'accord sur le fond de la doctrine avec les principes de Vigile, il condamna les erreurs contenues dans les écrits ; mais il montra la plus grande sévérité contre les écrivains. Il trancha la difficulté qui s'élevait sur le point de savoir si on pouvait juger les morts ; il n'examina point si les écrits n'étaient pas altérés ou faussement imputés à ces écrivains par leurs propres ennemis. Il prononça avec affectation les anathèmes contre Théodore de Mopsueste, ainsi

que contre Théodore et contre Ibas ; mais il renouvela l'expression de son respect et de son attachement à la doctrine des quatre grands conciles précédents, dont celui de Chalcédoine était le dernier. Cette décision fut souscrite par soixante-cinq évêques. Vigile, qui n'avait point assisté aux conférences du concile, ne tarda pas néanmoins à déclarer publiquement qu'il adhérerait à sa décision, voulant éviter par là de donner le scandale d'une funeste division, et se contentant sans doute d'avoir, par sa persévérance, par sa fermeté, et par les persécutions les plus atroces, arraché à ses adversaires une profession solennelle de foi et d'attachement au concile de Chalcédoine. C'est sous ce dernier rapport que l'Eglise a reconnu constamment ce cinquième concile de Constantinople comme œcuménique ; car, ainsi que l'observe Fleury, on peut dire que ce concile jugea par défaut ; en effet, les écrivains accusés n'y furent point défendus par la voix de leurs défenseurs, et il ne paraît pas qu'on y ait recueilli les votes en particulier ; d'où l'on peut conclure qu'un concile général n'est pas infallible sur des faits particuliers, quoiqu'il le soit irrévocablement sur le dogme (*voy. la Dissertation de l'abbé Racine, dans son Abrégé de l'Histoire ecclésiastique, t. 2, dans les additions et l'ouvrage du cardinal de la Luzerne sur la déclaration du clergé de France, au sujet des quatre articles de 1682*) ; aussi, la dispute sur ces trois chapitres dura-t-elle plus de cent ans encore, même parmi les catholiques, et s'éteignit plutôt par lassitude des esprits que par la persuasion des cœurs. Quant à Vigile, malgré son intrusion criminelle au saint-siège, malgré le traité simoniaque qui lui a été imputé, et dont nous avons de fortes raisons de douter, on peut dire qu'il rendit un grand service à la religion, en défendant avec tant de courage la sainteté de l'un des plus célèbres conciles, et la mémoire d'un des plus grands papes. Après son adhésion aux conférences de Constantinople, conçue dans les termes les plus humbles, il se mit en route pour retourner en Italie ; mais il mourut à Syracuse, le 15 janvier 555, après seize ans et sept mois de pontificat. Il eut pour successeur Pélage I^{er}. D—s.

VIGILE, évêque de Tapse, en Afrique, fut enveloppé dans la persécution d'Huneric, roi des Vandales, vers l'an 484. Il composa plusieurs ouvrages contre les ariens, les nestoriens et les eutychéens ; mais comme il en publia la plupart sous le nom des Pères de l'Eglise qui avaient vécu avant lui, soit qu'il voulût par là se soustraire à la persécution, soit qu'il crût leur donner plus de poids, à la faveur de ces noms illustres, on fut embarrassé après sa mort pour distinguer les écrits qui étaient véritablement de lui ; et les efforts des critiques modernes n'ont pas encore dissipé tous les doutes sur l'authenticité de ceux qu'ils lui attribuent. Il donna, sous le nom de *St-Athanase, douze livres de la Trinité*, en

forme de dialogue; deux conférences dont les interlocuteurs sont le saint docteur, Arius, Sabelius et Photin. Il y a deux éditions de cet ouvrage, l'une en deux livres, d'un style simple, l'autre, plus étendue, divisée en trois parties et plus travaillée. Les trois livres contre Varimade, arien, parurent sous le nom d'*Idacius Clarus*, et son traité contre *Félicien*, de la même secte, sous celui de *St-Augustin*. Le symbole qui porte le nom de *St-Athanase* passe communément pour être de Vigile. Le P. Chifflet, qui a donné une bonne édition de cet auteur (Dijon, 1664, in-4°), lui attribue plusieurs autres ouvrages sur lesquels les critiques élèvent de fortes difficultés. Quoique les cinq livres contre *Eutychès* aient été imprimés quelquefois sous le nom de *Vigile de Trete* (1), il est bien reconnu qu'ils sont de *Vigile de Tapse*, qui les avait publiés sous son nom pendant le séjour qu'il fit à Constantinople, où il jouissait d'une entière liberté. Le style de cet auteur est grave, simple, clair, naturel; ses raisonnements solides, vifs et pressants, sa doctrine très-exacte. Il était fort au fait des sentiments et des subtilités de ses adversaires, et il les combat avec vigueur. Il connaissait parfaitement les dogmes de l'Eglise, avait une grande lecture des Pères; mais il n'était pas instruit dans l'histoire ecclésiastique, ce qui l'a fait tomber dans quelques fautes à cet égard. T—D.

VIGINTIMILLIUS. Voyez VINTIMILLE.

VIGLIUS, célèbre juriconsulte du 16^e siècle, naquit à Zuichem, seigneurie des Pays-Bas, qui appartenait à sa famille; fit ses premières études à Deventer, puis à la Haye, à Leyde et à Louvain. De là, il se rendit à Dôle, en Franche-Comté, et s'étant perfectionné dans le droit, il alla recevoir le bonnet de docteur à Valence, en Dauphiné, et parut avec beaucoup d'éclat à Avignon. La renommée d'Alciat l'attira ensuite à Bourges, où cet illustre professeur lui céda sa chaire lorsqu'il retourna en Italie. Viglius professa pendant deux ans dans cette université, et passa en Allemagne, puis à Padoue, où il fit imprimer ses notes sur le titre des *Testaments*, et publia à Bâle, les *Institutes de Justinien*, d'après un manuscrit du cardinal Bessarion. Il exerça plusieurs emplois à Munster, à Pise, à Ingolstadt. Il profita de son crédit pour modérer la sévérité du duc d'Albe, et retint par sa douceur plusieurs provinces dans l'obéissance. Touché des malheurs de sa patrie et du peu de cas que le duc d'Albe faisait de ses conseils, il se

fit prêtre, fonda un hôpital dans le lieu de sa naissance, et fit bâtir un beau collège à Louvain. En 1579, il fut fait chanoine de Gand, puis nommé par don Juan d'Autriche, gouverneur de Hollande et de Gueldre, président du conseil privé, et chef de l'ordre de la Toison d'or; mais voyant bientôt que ce prince ne faisait pas plus de cas de ses avis que le duc d'Albe, il mourut de chagrin à Bruxelles, en 1577, âgé de 70 ans, et fut inhumé dans la cathédrale de Gand, où l'on voit son épitaphe. Le mémoire que Viglius avait laissé sur sa vie a été publié dans les *Analecta belgica*, par Papendrecht (voy. ce nom). Son éloge, ayant été mis au concours, en 1781 et en 1836, a provoqué plusieurs ouvrages publiés en Belgique; M. Oettinger en énumère dix dans sa *Bibliographie bibliographique*. T—D.

VIGNACOURT (MAXIMILIEN DE), littérateur, naquit vers 1560, à Arras, de parents nobles. Il était neveu de Fr. Baudouin, célèbre juriconsulte. Ayant achevé ses études avec succès, il entra dans la carrière de la magistrature, et fut chargé de diverses missions en France, en Espagne et dans les Pays-Bas. On voit, par une lettre de Juste Lipse, qu'il était en 1602 à la cour de Bruxelles. Son savant ami le plaint d'être encore exposé aux flots d'une mer féconde en naufrages, et l'invite à ne point perdre de vue son projet de publier une édition des *Oeuvres* de Baudouin. Malgré ses occupations multipliées, Vignacourt n'abandonna jamais le culte des Muses. Il mourut à Louvain, le 21 novembre 1620. Outre plusieurs pièces de vers publiées séparément ou dans des recueils, on cite de lui : 1^o *Discours sur l'état des Pays-Bas*, Arras, 1593, in-8°. Ce petit livre est peu commun (voy. la *Méthode pour étudier l'histoire* de Lenglet-Dufresnoy). 2^o *Δεινότητες in res belgicas anni 1598*, Anvers, in-4°, même année; 3^o un *Recueil de vers latins*, sur la mort de Juste Lipse, Louvain, 1606, in-4°. W—S.

VIGNACOURT ou WIGNACOURT (ALOF DE), cinquante-troisième grand maître de l'ordre de Malte, descendait d'une très-ancienne maison de Picardie. Reçu chevalier au berceau, il signala sa valeur dans une foule d'occasions, parvint à la dignité de grand hospitalier de France, et en 1601, après la mort de don Martin Garcez, fut élu grand maître. Son administration fut longue et difficile. Sans cesse occupé de défendre les privilèges de l'ordre, attaqué par les divers princes et même par la cour de Rome, il fut encore obligé d'user fréquemment de son autorité pour rétablir la paix entre les chevaliers des différentes langues. Au milieu de tant d'embarras, il accrut la marine de l'ordre, répara les fortifications de Gozo et celles de la petite île de Comino. C'est à lui que la ville de Malte est redevable du magnifique aqueduc qui s'étend de la cité Notable à la cité Valette, ouvrage vraiment digne des Romains. Le grand maître, étant à la chasse pen-

(1) Vigile, évêque de Trete dans le 4^e siècle, porta la lumière de la foi dans les montagnes des Alpes et consulta St-Ambroise sur la conduite qu'il avait à tenir. Le saint répondit, par sa lettre 385, en lui envoyant Sisine, Martyrius et Alexandre, venus de Cappadoce, pour la conversion des infidèles, et qui furent martyrisés en 397. Trois ans après, Vigile, étant venu au lieu où s'était faite cette exécution, rompit une idole de Saturne que l'on y adorait; ce qui irrita les idolâtres au point qu'ils l'assommèrent à coups de pierres, vers l'an 400 ou 405, sous le consulat de Stilicon. Il reste de cet évêque un écrit : *De martyrio sanctorum Sisennii et sociorum*; il est inséré dans les *Acta martyrum*, publiés par Ruinart, et dans la Collection des Bollandistes, mai, t. 7, p. 42.

dant une des journées les plus chaudes du mois d'août, eut une attaque d'apoplexie. Transporté sur-le-champ dans son palais, les soins qu'il reçut prolongèrent son existence jusqu'au 14 septembre (1) 1622, où il mourut à l'âge de 75 ans, vivement regretté. — VIGNACOURT (Pierre-Adrien DE), neveu du précédent, fut nommé commandeur par son oncle. Ses talents et son zèle lui valurent la dignité de grand trésorier de l'ordre, et il en fut élu le soixante-deuxième grand maître, en 1690. La douceur de son caractère et sa bienfaisance le firent aimer des chevaliers et des habitants; mais on lui reproche beaucoup de faiblesse. Malte lui dut un grand et magnifique arsenal de construction, et d'autres établissements utiles. Il mourut le 4 février 1697, à l'âge de 79 ans, et fut inhumé dans la chapelle de la langue de France, avec une épitaphe honorable. On a les portraits de ces deux grands maîtres dans le tome 4 de l'*Histoire de Malte*, par Vertot, édition in-4°. W—S.

VIGNACOURT (ADRIEN DE LA VIEUVILLE, comte DE), littérateur, de la même famille que les précédents, fut reçu chevalier de Malte, le 18 juillet 1692. Après avoir fait quelques campagnes sur les galères de la religion, il revint en France, et employa ses loisirs à la culture des lettres. Plusieurs romans écrits d'un style naturel et agréable auraient suffi pour lui mériter à cette époque une réputation assez étendue; mais le succès de ses ouvrages ne put le décider à s'en avouer l'auteur. Il poussa si loin l'insouciance à cet égard, que lorsqu'on eut répandu le bruit qu'il n'était que le prête-nom du comte de Vaudrey (2), il ne fit entendre aucune réclamation. Revêtu du titre de commandeur de Malte, et nommé prieur de Champagne, Vignacourt dut renoncer à des amusements qui pouvaient paraître trop frivoles pour un homme de son rang; mais il continua de faire, par son esprit, le charme des sociétés qu'il fréquentait. Il mourut le 29 septembre 1774, dans un âge très-avancé. On connaît de lui : 1^o la *Comtesse de Vergy*, nouvelle historique, galante et tragique, Paris, 1722, in-12; souvent réimprimée. Dans l'édition de 1766, dit Barbier, on a retranché plusieurs morceaux et l'on en a changé plusieurs autres sans discernement (voy. le *Dictionnaire des anonymes*, n^o 7346). 2^o *Adèle de Ponthieu*, nouvelle historique, ibid., 1723, 2 vol. in-12. On en trouve l'analyse dans la *Bibliothèque des romans*, année 1778, juillet, 1^{re} partie, p. 200. 3^o Les *Amusements de la campagne, ou le Défi spi-*

rituel, ibid., 1724, in-12; 4^o les *Aventures du prince Jakaga, ou le Triomphe de l'amour sur l'ambition*, anecdotes secrètes de la cour ottomane; ibid., 1732, 2 vol. in-12; 5^o *Histoire de Lideric*, premier comte de Flandre, nouvelle historique et galante, ibid., 1737, in-12 (1); 6^o *Gaston de Foix, quatrième du nom*, nouvelle historique, galante et tragique, Constantinople (Paris), 1741, 2 vol. in-12. Cet ouvrage a reparu sous ce titre : *L'Amour suivi des regrets, ou les Galanteries de Gaston de Foix*, Amsterdam, 1773, 2 vol. 7^o *Mémoires de madame Saldaigne*, écrits par elle-même, Londres (Paris), 1745, 2 vol. in-12. W—S.

VIGNATE (JEAN DE) était un gentilhomme de Lodi, qui profita de l'anarchie causée en Lombardie par la mort de Jean Galéas Visconti pour s'emparer, en 1404, de la souveraineté dans sa patrie. Plus tard, il se fit aussi décerner la seigneurie de Plaisance. Ce fut dans son palais que l'empereur Sigismond et le pape Jean XXIII se réunirent, en 1413, pour fixer la convocation du prochain concile de Constance. Vignate, qui les reçut avec magnificence, fut confirmé par l'empereur dans les droits qu'il avait usurpés sur Lodi, à la charge d'évacuer Plaisance. Reconnu par le duc de Milan, Philippe-Marie, Vignate se croyait assuré de son alliance; et sur sa demande il se rendit à Milan, au mois d'août 1416, pour concerter avec lui leurs futures entreprises; mais Philippe, au mépris de l'hospitalité, le fit saisir le 19 août, et enfermer dans une cage de fer que l'on plaça dans les prisons de Pavie. Le 28 du même mois, Vignate fut trouvé mort dans sa cage. On assura qu'il s'était tué en frappant de toutes ses forces avec sa tête contre les barreaux. A cette nouvelle, la ville de Lodi se soumit au duc de Milan. — AMBROISÉ VIGNATE, juriconsulte, né à Lodi, en 1560, professa le droit à Turin, et publia divers traités sur l'hérésie et sur l'usure. — LOUIS VIGNATE, aussi juriconsulte, né dans la même ville, vers la fin du 16^e siècle, étudia le droit à Rome, fut auditeur du pape Urbain VIII, conseiller de l'administration, et publia quelques écrits de peu d'importance sur le droit canon. S. S—r.

VIGNAU (le sieur DES JOANOTS DU), diplomate distingué du siècle de Louis XIV, resta neuf ans à Constantinople et en diverses contrées de l'empire ottoman, comme secrétaire de l'ambassade française à la Porte, et s'y rendit très-habile dans la connaissance des langues orientales. A son retour en France, il fut nommé secrétaire interprète sur les escadres du roi dans toute la Méditerranée. Il était de plus écuyer et chevalier du Saint-Sépulchre de Jérusalem. On a de lui l'*Etat présent de la puissance ottomane, avec les causes de son accroissement et de sa décadence, dédié à S. A. S. mon-*

(1) Les auteurs de l'*Art de vérifier les dates* disent qu'il mourut d'un coup de soleil dans la journée même. On a cru devoir préférer le récit de Vertot, mieux instruit de tout ce qui concerne l'ordre de Malte.

(2) Nicolas-Joseph, comte DE VAUDREY, seigneur de St-Remy, était d'une des premières familles de Franche-Comté. On lui attribua dans le temps la *Comtesse de Vergy* et *Adèle de Ponthieu* (voy. l'*Histoire du comté de Bourgogne*, par Durand, t. 2, p. 375); mais il les a toujours désavoués. Le comte de Vaudrey, suivant M. Grappin, a laissé d'autres ouvrages légers et pleins d'agrément, dont les uns ont vu le jour et les autres sont perdus. *Histoire abrégée du comté de Bourgogne*, p. 303.

(1) Jean d'Auxiron, jésuite, né à Baume-les-Dames en 1591, et mort à Dôle en 1635, avait déjà composé une histoire de Lideric, *Historia Liderici*, ouvrage de philosophie morale, en latin et en français, imprimé à Lyon, 1672, in-8^o.

seigneur le grand-duc de Toscane, Paris, 1687, in-12. A cette époque la puissance des Turcs établie en Europe depuis plus de deux siècles commençait à décliner; mais ce commencement de décadence était encore un secret pour presque toute la chrétienté. Du Vignau, à qui son séjour prolongé dans l'empire ottoman avait donné la connaissance parfaite de ses forces et de ses relations, entreprit de prouver combien l'Occident avait peu à redouter dorénavant de ce voisinage, qui un siècle auparavant l'avait épouventé, et combien il était aisé aux princes européens de renverser ce colosse aux pieds d'argile. L'ouvrage, composé de six chapitres, se divise en deux parties consacrées, l'une au développement des causes qui ont contribué au rapide accroissement de la puissance turque, l'autre à l'explication des causes secrètes qui doivent miner et faire tomber un jour le trône du sultan. Parmi celles-ci, il met en première ligne les prodigalités indiscrètes de Soliman, le cours des monnaies étrangères, la multitude des incendies allumés à dessein, et le relâchement de la discipline militaire. Il fait ensuite l'historique de plusieurs rencontres dans lesquelles les armées et les flottes turques ont eu le dessous, et décrit les côtes de la Roumélie, indiquant les moyens d'attaque et faisant ressortir la difficulté de la défense. Toutes ces considérations ont été depuis exposées avec des détails qui les rendent plus frappantes, par Ricaut, *Histoire de l'état présent de l'empire ottoman*; Porter, *Observations sur la religion, les lois et le gouvernement des Turcs*, et Thornton, *Etat actuel de la Turquie*. Mais elles étaient neuves du temps de du Vignau, et il est facile de voir que les auteurs qui l'ont surpassé ont puisé dans son livre leurs idées fondamentales. Outre cet ouvrage, on doit à du Vignau le *Secrétaire turc, contenant l'art d'exprimer ses pensées sans se voir, sans se parler et sans s'écrire, avec plusieurs particularités du sérail*, etc., 1618, in-12. — Il ne faut pas confondre cet écrivain avec Jean du VIGNAU, sieur de Warmion-Bourdeleus, auteur d'une traduction de la *Jérusalem délivrée*, sous ce titre : *la Délivrance de Jérusalem, mise en vers français, de l'ital. de T. Tasso*, Paris, 1595, in-12. P—OT..

VIGNE (ANDRÉ DE LA), ancien poète français, florissait dans le 15^e siècle. Quelques auteurs prétendent qu'il était de Savoie (1), fondés sur ce que l'on trouve dans ses ouvrages des termes particuliers à cette province; mais il suffit qu'il l'ait habitée quelque temps pour avoir contracté l'usage de ces locutions. Or, on sait que la Vigne fut attaché, comme secrétaire, au duc de Savoie, et qu'il fit un assez long séjour à Chambéry, où même il composa plusieurs de ses ouvrages. Il remplit la même charge près de la reine Anne de Bretagne, et fut revêtu du titre d'orateur du

roi Charles VIII. Il accompagna ce prince dans son expédition de Naples (1493); et ce fut par son commandement qu'il en entreprit le *Journal*. La faveur du roi ne le mit pas à l'abri des vicissitudes de la fortune. Il se plaint souvent de manquer d'argent, de linge, d'habits et de n'avoir eu perspective que l'hôpital. La Vigne mourut vers 1527, à l'âge d'environ 70 ans. Il est auteur de l'ouvrage intitulé *le Vergier d'honneur, de l'entreprise et voyage de Naples; auquel est compris comment le roy Charles, huitième de ce nom, à banyère déployée, passa et repassa, de journée en journée, depuis Lyon jusqu'à Naples, et de Naples jusqu'à Lyon. Ensemble plusieurs autres choses*, Paris, sans date, in-fol., gothique, première édition rare et recherchée. Il en existe plusieurs autres éditions in-4^o, sans date et sans indication de lieu. Le comte de Hoyrn (voy. son *Catalogue*) possédait un exemplaire de ce format, sur vélin; il en est une, publiée à Paris, avec la date de 1519. (Elles sont décrites au *Manuel du Libraire*, de M. J.-Ch. Brunet, 5^e édition, t. 5, vol. 42.) Le volume commence par une espèce de prologue, qui paraît avoir donné le titre à l'ouvrage (1). Le poète feint qu'en dormant il fut transporté dans un désert aride, où il vit une dame d'une beauté singulière : c'était *Chrestienté*. Elle se rappelait avec amertume son antique splendeur, et se plaignait du mépris où son culte était tombé. Elle passe en France pour demander du secours. Arrivée au bas des Alpes, elle se trouve dans un verger délicieux, où *Noblesse* l'aborde respectueusement et l'introduit près de *Majesté royale*, qui lui promet de la venger et d'exterminer les Turcs. Vient ensuite le *Journal de Naples*, en vers et en prose. Il est suivi de six rondeaux, d'un long poème intitulé *Louanges du roi*, et de quatre *Épîtres* à l'imitation de celles d'Ovide. Toutes ces pièces sont de la Vigne. La suivante, qui a pour titre : *la Complainte et l'épitaphe du feu roi Charles VIII*, est signée d'Octavien de St-Gelais; et c'est de tout le recueil le seul morceau qu'on puisse lui attribuer avec certitude, quoique l'imprimeur ait mis son nom sur le frontispice avant celui de la Vigne. Le reste du volume contient des poésies de différents genres, moralités, complaintes, épîtres, ballades, rondeaux, triolets, etc., de plusieurs auteurs. La Vigne était un poète médiocre; mais il est estimable comme historien. Théod. Godefroy a inséré son *Journal du voyage de Naples*, par extraits, dans le *Recueil des écrivains de l'histoire de Charles VIII*, Paris, 1617, in-4^o, et 1684, in-fol. (voy. GODEFROY). On y trouve des particularités intéressantes et qu'on ne rencontre pas ailleurs. La *Louange des rois de France*, qui fait partie du *Vergier d'honneur*, a été réimprimée séparément, Paris, 1508, in-8^o. Cet ouvrage, dit Fontette, fut composé à l'occa-

(1) Grillet le nomme *Charles*, mais à tort, dans son *Dictionnaire de Savoie*, où il lui a consacré un article insignifiant, t. 2, p. 71.

(1) Les manuscrits de cet ouvrage que l'on conserve à la bibliothèque de Paris prouvent que son premier titre était la *Response de Chrestienté*.

sion d'une ambassade du roi Louis XI au pape, pour lui présenter la pragmatique sanction. Il y est beaucoup question des libertés de notre Eglise. *Voy. la Bibliothèque historique de la France*, t. 2, n° 15874. Les quatre *Epîtres* faites par la Vigne, à l'imitation de celles d'Ovide, ont été réimprimées, Paris, 1546, in-16, à la suite de la traduction des *Epîtres* d'Ovide, par Octavien de St-Gelais. On cite encore de la Vigne : 1° les *Ballades de Bruyt Commun sur les alliances des rois, des princes et provinces, avec le tremblement de Venise*, petit in-4°, gothique, de 4 feuillets, sans date ni indication de lieu, Paris, vers 1508, opuscule en vers de dix syllabes, très-recherché des bibliophiles; un bel exemplaire s'est payé jusqu'à trois cent trente francs à la vente Solar, en 1860. 2° Le *Libelle des cinq villes d'Italie contre Venise*, à savoir : Rome, Naples, Florence, Gènes et Milan; Lyon, sans date, in-4°; 3° l'*Attollite portas de Gènes*, en ballades. C'est une pièce relative aux guerres de Louis XII. *Voy. la Bibliothèque historique de la France*, t. 2, n° 17431. 4° *Epitaphes, en rondeaux, de la reine* (Anne de Bretagne) (1513), in-8°; 5° *Moralité de l'aveugle et du boiteux*; 6° *Farce du meunier de qui le diable emporte l'âme en enfer*. Ces deux pièces sont restées inédites jusqu'en 1831, époque où elles ont été publiées par M. Francisque Michel. Foncecagne a donné dans le *Recueil de l'Académie des inscriptions*, t. 18, p. 579, une notice détaillée du *Vergier d'honneur*. On peut encore consulter la *Bibliothèque française* de l'abbé Goujet, t. 40, p. 583-599. — Jacques VIGNE fut avocat à Bordeaux, vers la fin du 16^e siècle, et se retira ensuite à Saintes, où il jouit d'une grande réputation. Il laissa manuscrit un commentaire sur la coutume de St-Jean d'Angély, que son fils publia en 1687, in-4°, sous ce titre : *Paraphrasis ad consuetudinem Santangeliaecam*.

W—s.

VIGNE (MICHEL DE LA), médecin, naquit à Vernon en Normandie, le 5 juillet 1588. Son père, échevin de cette ville du temps de la Ligue, l'avait conservée fidèle à Henri IV. Elevé à Paris, par un grand-oncle, conseiller et aumônier du roi et principal du collège du cardinal Lemoine, la Vigne fit des progrès si rapides dans ses études, qu'après avoir professé la rhétorique dans le même collège, et achevé son cours de médecine, il fut, obligé, pour prendre ses degrés, d'attendre l'âge prescrit par les statuts de la faculté. Il y fut reçu docteur en 1614; et ayant perdu son père en 1617, il revint s'établir à Paris, où il acquit une grande réputation dans le traitement des fièvres. Il fut médecin de Louis XIII, qui n'en voulut point d'autre pendant sa dernière maladie. Elu doyen de la faculté de Paris, il plaida pour elle contre les médecins étrangers, et obtint en sa faveur un arrêt de la grand'chambre du parlement, en 1644. Ses deux plaidoyers furent imprimés sous ce titre : *Orationes duo adversus Th. Renaudot et medicos extraneos*, Paris, 1644,

in-4°. Il mourut le 14 juin 1648. — Son fils, Michel de LA VIGNE, fut aussi médecin. C'était un homme médiocre, si l'on en juge par ce mot de son père : « Quand j'ai fait ma fille, je pensais « faire mon fils; et quand j'ai fait mon fils, je pensais « faire ma fille. » Il épousa madame de la Vigne-Villedo, citée parmi les femmes illustres pour leur érudition. Outre la *Vie de son père*, on a de lui : *Dieta sanorum, sive ars sanitatis*, Paris, 1671, in-12. Moréri ne fait aucune mention de cet ouvrage, et le Dictionnaire historique, qui ne parle pas du fils, l'attribue mal à propos au père. — Anne de LA VIGNE, sœur du précédent, naquit, en 1634 à Paris, où son père résidait alors, et non pas à Vernon, comme l'ont dit la plupart des biographes. Elle annonça, dès l'enfance, les plus heureuses dispositions pour la poésie, et obtint les louanges des beaux esprits de ce temps-là. Ses vers ont de la grâce et de la facilité; mais ils manquent quelquefois d'harmonie et de coloris. Son ode intitulée *Monseigneur le Dauphin au Roi* lui valut, de la part d'un inconnu, une boîte de coco, qui renfermait une lyre d'or émaillée, avec des vers fort galants. Elle n'eut pas moins de goût pour la philosophie de Descartes, comme on le voit par une pièce de vers que lui adressa la nièce de ce philosophe, sous ce titre : *L'Ombre de Descartes*. Mademoiselle de la Vigne vécut dans le célibat, se distingua par ses vertus autant que par ses talents et par sa beauté, et mourut, en 1684, des douleurs de la pierre, que lui avait causée l'excès de son application à l'étude. Elle était de l'académie des *Ricovrati* de Padoue. Son *Ode à mademoiselle de Scudéry*, pour la féliciter sur un prix d'eloquence, a été publiée par Pélisson, avec la réponse, à la suite de son Histoire de l'académie française, édition de 1672. Les autres poésies d'Anne de la Vigne se trouvent dans les *Vers choisis* du P. Bouthours. On en a recueilli quelques-unes dans un petit volume in-8°, imprimé à Paris, en 1673; et on les retrouve dans le *Parnasse des dames*, par Sauvigny.

A—T.

VIGNE (CLAUDE DE LA), de Frécheville, docteur régent de la faculté de Paris, naquit en cette ville, le 21 février 1695. Il était petit-neveu de la célèbre Anne de la Vigne, de l'académie des *Ricovrati* (*voy. ci-dessus*). Dès qu'il eut terminé ses études qu'il avait faites avec le plus grand succès, il fut admis par l'abbé Fleury, son oncle maternel, à ses conférences d'Argenteuil, et chargé d'une partie des recherches nécessaires à la composition des derniers volumes de l'*Histoire ecclésiastique* (*voy. FLEURY*). Ayant résolu d'embrasser l'état de médecin, il s'y disposa par l'étude des sciences mathématiques et physiques, et par la lecture des ouvrages grecs et latins relatifs à l'art de guérir. Reçu docteur en 1719, il continua de suivre ses maîtres dans les hôpitaux et au lit des malades, persuadé que la théorie la plus sublime ne peut tenir lieu de l'expé-

rience. Il fut nommé médecin du roi en 1726, obtint trois ans après l'agrément de la charge de médecin ordinaire de la reine, et ensuite la survivance d'Helvétius (*roy.* ce nom). Le succès qu'il avait dans la pratique étendit au loin sa réputation. Un travail trop soutenu épuisa ses forces, et il mourut le 7 octobre 1758, à l'âge de 63 ans, regretté de ses confrères pour sa douceur, sa modestie et son érudition. La Vigne a laissé manuscrits un *Traité des plantes*; un autre des *Pièces*; une *Physique générale et particulière du corps humain*, et un *Traité des maladies*, latin et français. Il avait projeté un *Dictionnaire de médecine*, mais son but dans cet ouvrage était moins de faire une dissertation sur chaque mot, que d'indiquer aux jeunes gens les meilleurs auteurs sur chaque matière. Dans les derniers jours de sa vie, il brûla le *Journal des maladies* qu'il avait suivies, ainsi que le *Recueil* en 2 volumes de ses consultations avec les réponses. Il avait formé une bibliothèque, riche particulièrement en ouvrages sur son art. Le *Catalogue* en a été publié par Gabriel Martin, 1759, in-8°, précédé d'une *Notice* sur ce médecin, et de son *Eloge* en latin et en français, par J.-B. Boyer, doyen de la faculté de Paris. W—s.

VIGNE (l'abbé), poète provençal. On a de lui un petit ouvrage intitulé *Contes en vers provençaux, imprimés per la premiero fes en Avons* 1806, petit in-8° de 16 pages sans nom d'auteur, ni lieu (Aix), ni date (1806). Une espèce d'introduction de douze vers, dans laquelle l'auteur se compare à Lafontaine, se trouve en tête de ce mince recueil. Il y a onze contes, deux fables et une chanson à boire. A la suite des œuvres complètes de Toussaint Gros, de Marseille (Marseille, 1841, in-8°, p. 313 à 328), on a imprimé huit contes nouveaux du même auteur. — Les poésies de l'abbé Vigne ne manquent pas de sel, mais ses plaisanteries sont très-souvent de mauvais goût, et tous ses contes ne peuvent pas être lus dans la bonne compagnie. A. M. et O. M.

VIGNÉ (JEAN-BAPTISTE) naquit à Rouen, le 22 juin 1771, d'une famille de commerçants qui lui fit donner une éducation soignée. Ses études faites, il entra dans la carrière médicale, où tout d'abord, n'étant même encore qu'étudiant, il se fit remarquer par son aptitude pour les expériences anatomiques. Il eut bientôt occasion d'en faire l'application. Requis pour le service de la marine, il partit pour s'en acquitter le 18 avril 1794. Presque aussitôt il dut au médecin en chef du service de santé de l'hôpital militaire de Brest, le docteur Billard, d'être reçu chirurgien auxiliaire de troisième classe; et peu de temps après, grâce encore à ce professeur éclairé, il put aller assister à Paris aux leçons des célébrités médicales de cette ville, les Pinel, les Pelletan, les Bichat. Reçu docteur en médecine en 1802, Vigné, cédant à une sensibilité native, préféra l'enseignement médical à la pratique, sans pourtant l'abandonner absolu-

ment. Il débuta à Rouen par des leçons brillantes. En 1803 il devint membre titulaire de l'académie de Rouen, nouvellement réorganisée. Comme beaucoup d'autres villes, le chef-lieu de la Seine-Inférieure reçut en 1814, à la suite des guerres qui signalèrent cette période, un nombre considérable de malades. Vigné fut un de ceux auxquels la commission des hôpitaux s'en remit des soins à leur donner. Il y en eut bientôt jusqu'à trois mille. Vigné s'acquitta avec un zèle infatigable de cette mission de science et d'humanité. Dans la même année, il fut appelé à remplacer dans la partie médicale du service le savant docteur Gosseume, dont il se montra l'habile successeur. Le service des aliénés attira surtout son attention. Partisan des doctrines de Pinel, il les appliqua avec un remarquable succès aux infortunés atteints de cette maladie terrible. « Le trente-cinquième jour de mon entrée en exercice, raconte-t-il, j'ai pu faire sortir de leur loge... deux des plus furieux qui portaient des fers aux pieds et aux mains... Ces malheureux ne sortaient pas d'un état d'agitation et de fureur qui les rendait redoutables. » Le savant praticien ajoutait que, délivrés de leurs chaînes, ils avaient paru moins agités; que l'ordre s'était ensuite rétabli dans leurs idées, et que la raison avait recouvré son empire. Ce qui n'avait rien d'in vraisemblable; car on sait que, depuis, une autre célébrité médicale, le docteur Leuret, a complètement prouvé la supériorité du traitement moral, en ce qui concernait les aliénés, sur l'application des rigueurs inutiles d'autrefois. Cependant en juin 1815, Vigné se démit de ses fonctions de médecin en chef de l'hospice général, peut-être par suite de quelques-unes de ces contrariétés, de ces dissentiments trop fréquents surtout entre savants. Vigné mourut le 7 octobre 1842. On lui doit des ouvrages sur la science médicale et des poésies. Dans le nombre : *Essai sur les affections vermineuses*, Rouen et Paris, 1802, in-8°; 2° *Essai sur les scrofules*, Rouen et Paris, 1801, in-8°, dans lequel il a fait un tableau précis de tous les symptômes de la présence des vers; 3° *Précis de médecine légale*, 1805, résumé exact de toutes les questions à étudier en cette matière; — 4° *Mémoire sur le danger des inhalations précipitées et sur les signes de la mort*, Rouen, 1837, et Paris, 1839, in-8°; 5° *Traité de la mort apparente*, Paris, 1841, in-8°. — POÉSIE ET LITTÉRATURE : 1° *Précis analytique des travaux de l'académie de Rouen pendant l'année 1813*, Rouen, 1814, in-8°; 2° *Hommage à Louis le Désiré*, idylle, Rouen, 1817, in-8°; 3° *le Rocher et les oiseaux de passage, la rose et le lis*, allégorie, Rouen, 1814, in-8°; 4° *Stances à la bienfaisance*, Rouen, 1814, in-8°; 5° *la Viollette et le lis*, Rouen, 1815, in-8°; 6° *Épître à l'amitié*, 1830. Le docteur Vingtrinier a lu à l'académie de Rouen (1844) une notice sur la vie et les travaux de J.-B. Vigné. Z.

VIGNES (PIERRE DES). Voyez PIERRE.

VIGNEUL-MARVILLE. Voyez ARGONNE.

VIGNIER (NICOLAS), né en 1530, à Troyes, d'une famille noble et ancienne, étudia la jurisprudence pour complaire à son père, qui était avocat du roi dans cette ville, et s'appliqua à la médecine, suivant son goût particulier. Ayant embrassé de bonne heure le calvinisme, il fut obligé de se retirer à Bar-sur-Seine; et c'est pour cela que dans tous ses ouvrages il se dit de cette dernière ville. Il passa de là en Allemagne, où il exerça la médecine pour vivre. Obligé de lire les saints Pères, et d'étudier à fond l'histoire de l'Eglise, pour composer sa *Bibliothèque historique*, il se désabusa de ses erreurs, et repassa en France pour rentrer dans la communion catholique. Henri III le fit son médecin, lui donna la charge d'historiographe de France, et le décora du titre de conseiller d'Etat. Il mourut à Paris en 1596, après avoir composé les ouvrages suivants : 1° *Rerum burgundiarum chronicon*, depuis 408 jusqu'en 1482, Bâle, 1575, in-4°; 2° *Sommaire de l'histoire des Français*, Paris, 1579, in-fol., commençant à l'origine des Français, et finissant à la mort de Louis XII; ouvrage plein de recherches et d'actes tirés des trésors de diverses églises. Il y a à la tête un *Traité de l'état et origine des anciens Français*, imprimé séparément avec des augmentations, en 1582, à Troyes, et traduit en latin par l'auteur sur cette dernière édition, pour être inséré dans la collection de *Duchesne*. Ce traité curieux et exact, mais trop peu étendu et trop confus, fait sortir les Français de la basse Germanie. 3° *De la noblesse, ancienneté, remarques et mérites d'honneur de la troisième Maison de France*, Paris, 1587, in-8°. L'auteur ne remonte qu'à Robert le Fort, qu'il fait chef de cette race, et il tâche de prouver que Hugues Capet parvint à la couronne sans usurpation. 4° *Les Fastes des anciens Hébreux*, Paris, 1588, in-4°; 5° la *Bibliothèque historique*, Paris, 1588, 3 vol. in-fol. Le quatrième volume, qui contient des additions et corrections aux précédents, n'a paru qu'en 1650. Vignier consacra vingt-cinq ans de travail à cet ouvrage entièrement oublié aujourd'hui. 6° *Recueil de l'histoire de l'Eglise*, Leyde, 1601, in-fol., ouvrage dans lequel ses fils qui l'ont publié ont mis bien des choses que leur père aurait désavouées; 7° *Raisons et causes de préséance entre la France et l'Espagne*, contre Cronato, composé en 1589, et publié en 1608 à Paris, in-8°; 8° *Histoire de la Maison de Luxembourg*, Paris, 1617, in-8°, avec la continuation d'André Duchesne; *ibid.*, 1619, in-4°, avec celle de Nic-George Pavillon; 9° *Traité de l'ancien état de la Petite-Bretagne, et du droit de la couronne de France sur icelle*, composé en 1582, contre d'Argentré, imprimé en 1619, Paris, in-4°. Ceux de ses ouvrages qu'il avait publiés avant sa conversion se ressentent, en bien des endroits, des opinions qu'il suivait alors. T—D.

VIGNIER (NICOLAS), fils du précédent, se fit un

nom dans son parti par son zèle et par son savoir, fut ministre de l'Eglise réformée de Blois, et rentra sur la fin de ses jours dans le sein de l'Eglise catholique. Sa conversion fut due en partie aux prières et au zèle de son fils Jérôme. On a de lui : 1° *De Venetorum excommunicatione adversus Baronium dissertatio*; 2° *Le Théâtre de l'Antechrist*, 1610, in-fol., composé par ordre du synode de la Rochelle de 1607. Cet ouvrage plein de calomnies passa pour être violent parmi les protestants modérés. 3° Plusieurs autres ouvrages de controverse et ascétiques, dont on trouve les titres dans les *Mémoires* de Niceron, t. 42. T—D.

VIGNIER (JÉRÔME), fils du précédent, né en 1606 à Blois, où son père était ministre de la religion réformée, fut pendant quelque temps bailli de Beaugency, place dans laquelle il s'attira la confiance publique par son application à prévenir et à terminer les procès, en usant des voies de conciliation. Ses recherches savantes furent utiles à M. de l'Aubépine, évêque d'Orléans, pour la composition de ses ouvrages. Le prélat profita des liaisons qui s'établirent entre eux pour l'attirer à la religion catholique, et la conversion du fils fut depuis suivie de celle du père. Vignier, étant entré, en 1630, dans la congrégation de l'Oratoire, gouverna plusieurs établissements à la satisfaction de ses supérieurs, et finit par se fixer, en 1648, dans le séminaire de St-Magloire. Il s'était déjà fait connaître avantageusement par une oraison funèbre, imprimée, de M. Legouz de la Berchère, premier président du parlement de Dijon, et par un recueil de poésies latines et françaises, publié, en 1638, chez Camusat. Il possédait les langues savantes, et s'était appliqué à la connaissance des médailles, ayant enrichi de ses recherches le cabinet du roi et celui du duc d'Orléans. Mais ce fut à l'étude de l'histoire et des généalogies qu'il s'appliqua de préférence. Le premier fruit de son travail en ce genre fut la *Véritable origine des Maisons d'Alsace, de Lorraine, d'Autriche*, etc., Paris, 1649, in-fol. Jean-Jacques Chifflet traduisit l'ouvrage en latin, l'enrichit de notes et le publia l'année suivante à Anvers, sous ce titre : *Stemma austriacum*. L'auteur y détruit entièrement l'opinion accréditée par les ligueurs qui faisait descendre la Maison de Lorraine des rois de la première race, et lui donnait pour tige Archinoald ou Archambaud, maire du palais sous le roi Dagobert, Vuyon d'Herouval y a relevé quelques fautes de chronologie et de généalogie. Malgré ce défaut, Chifflet disait qu'après le P. Vignier, il fallait supprimer tout ce qui avait paru jusqu'alors sur la Maison d'Autriche. Ce n'était là que le plan d'un travail beaucoup plus étendu, pour lequel il avait rassemblé de nombreux matériaux, qui se conservent à la bibliothèque de Paris, parmi les manuscrits de Gaignières, avec des additions et des notes de l'auteur (voy. HERRGOTT). Le P. Vignier

s'était procuré une ancienne *Histoire des rois de Bourgogne*, d'après laquelle il se proposait de prouver que les comtes de Champagne et de Brie étaient sortis en ligne masculine de la famille de Charlemagne. Ses travaux sur l'histoire profane ne l'avaient pas empêché de se livrer à de savantes recherches sur les sciences ecclésiastiques. Il avait découvert dans les bibliothèques plusieurs ouvrages inédits de St-Augustin, entre autres, dans celle de Clairvaux, les six livres de l'*Ouvrage imparfait contre Julien*, dont Claude Ménard n'avait donné que les deux premiers. Il fit imprimer le tout, en 1654, sous le titre de *Sancti Augustini operum supplementum*, 2 vol. in-fol. L'éditeur était personnellement à l'abri de tout soupçon de jansénisme, au point que Colonia l'a mis dans sa bibliothèque parmi les écrivains antijansénistes. Cependant on crut découvrir des rapports entre la doctrine de l'*Ouvrage imparfait* et celle de l'*Augustinus*, et l'on prétendit que le premier était supposé. L'édition fut arrêtée. Mais le savant Priezac, ayant été chargé de l'examiner, en prouva si bien l'authenticité, que le chancelier Séguier lui laissa une libre circulation. On exigea seulement la suppression de l'*Épître dédicatoire* au cardinal de Retz, alors en disgrâce; elle contenait, en effet, un éloge outré et déplacé de cette éminence. Cette épître est restée dans quelques exemplaires qui avaient été distribués avant la suspension. Les liaisons du P. Vignier avec la famille de Gondy lui firent attribuer divers écrits pour la défense du cardinal de Retz. Le style en était cependant d'une plume bien plus élégante que la sienne. Il n'en fut pas moins enveloppé dans la disgrâce de tous les membres de cette famille, et n'évita une lettre de cachet qui le reléguait en Limousin qu'en se réfugiant chez M. de Vialart, évêque de Châlons-sur-Marne, où il resta caché jusqu'à ce que le cardinal eut fait sa paix avec la cour. Il revint alors à St-Magloire. Son séjour n'y fut que de très-courte durée; une hydropisie de poitrine, accompagnée de fièvre quarte, le mit au tombeau, le 14 novembre 1661, à l'âge de 55 ans. La mort prématurée de Vignier priva le public de plusieurs ouvrages qu'il se proposait de mettre au jour. Le seul qui ait paru par les soins de son frère est intitulé *Endiatessaron*, ou *Histoire et harmonie de l'Évangile*, Paris, 1662, in-12. C'était la meilleure concordance qu'on eût alors. L'auteur était sur le point, lorsqu'il mourut, de publier une *Histoire de l'Eglise gallicane*, et les livres de St-Fulgence contre Faust de Riez, qu'il avait découverts à Venise. L'abbé Goujet croit que le manuscrit passa entre les mains des jésuites de Paris, qui le firent disparaître. Il possédait les *Scolies* de Pierre de Laodicée sur St-Matthieu et celles d'un anonyme sur St-Jean, traduites du grec en latin par le P. Chailly, son confrère. On les conservait dans la bibliothèque de St-Magloire.

T—D.

VIGNIER (JACQUES), jésuite et historien, naquit à Bar-sur-Seine et entra à l'âge de dix-sept ans dans l'ordre des Jésuites, contre le désir de ses parents. Il se fit connaître comme prédicateur, et, après avoir successivement professé à Bar-sur-Seine, à Chaumont, à Langres et à Dijon, mourut dans cette dernière ville en 1669. Jacques Vignier employa tous les loisirs que lui laissaient ses fonctions à recueillir et à étudier les documents relatifs à l'histoire du diocèse de Langres, dans lequel il était né et où étaient situés les différents collèges dans lesquels il fut recteur. Il réunit le produit de ses laborieuses recherches dans un grand ouvrage intitulé *Décade historique du diocèse de Langres*, que la mort l'empêcha de publier, comme il en avait le projet. Après la mort de Vignier, son manuscrit, qui formait plusieurs volumes in-folio, fut conservé au collège des jésuites de Langres jusqu'au milieu du 18^e siècle, et on allait le faire imprimer lorsqu'il fut brûlé dans l'incendie de ce collège en 1744. Une copie de cet ouvrage, probablement moins complète que le manuscrit détruit par le feu, appartenait aux jésuites de Dijon; on ignore ce qu'elle est devenue. Une autre copie, en deux volumes in-folio, était conservée à Langres avant 1789; mais le second volume, saisi par l'Etat dans la bibliothèque d'un émigré, est aujourd'hui perdu, et on n'a plus que le premier volume, qui appartient à M. Guyot de St-Michel, de Langres, et dont il existe des copies dans la bibliothèque du grand séminaire de cette ville et dans celle de l'auteur de cet article. Le volume conservé ne renferme que la première partie de l'ouvrage de Vignier, ainsi qu'on le voit dans la table générale que l'auteur avait fait imprimer, probablement pour servir de prospectus à son ouvrage. Le seul exemplaire que l'on connaisse de cette table, et qui appartient à l'auteur de cet article, se compose de 14 pages in-folio, sans noms d'auteur et d'imprimeur et sans date. On doit vivement regretter la perte de la plus grande partie du manuscrit de Vignier; car, si l'on en juge par ce qui a été conservé et par les indications de la table, cet ouvrage très-considérable, et fruit de longues et patientes recherches, réunissait les documents les plus intéressants pour l'histoire du diocèse de Langres, l'un des plus vastes de France et qui, en outre de Langres et de Dijon, renfermait quatorze villes de la Champagne, de la Bourgogne et de la Franche-Comté, dont Vignier avait écrit l'histoire. Il serait à désirer que l'on fit imprimer le seul volume de l'histoire du diocèse de Langres qui a échappé aux différents accidents qui ont entraîné la perte des autres parties de cet ouvrage. Sous le titre de *Chronicon lingonense ex probationibus Decadis historiae contextum*, Jacques Vignier fit imprimer, Langres, 1665, in-12, un extrait de son grand ouvrage. Ce volume, devenu assez rare, offre un résumé fidèle de l'histoire du diocèse de Lan-

gres depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'année 1650. « Cette pièce, dit Vignier, estoit « la dernière dans le dessein de l'auteur, n'es-
« tant qu'un abrégé de l'histoire de tout le dio-
« cèse de Langres, comprise avec ses preuves en
« trois parties et divisée en dix livres, et pour
« ce sujet appelée décade historique; mais il
« s'est laissé persuader par ses amis de com-
« mencer par où il devoit finir. » Piétrequin de
Gilley a fait, en 1753, une traduction du *Chro-
nicon lingonense* qui n'a point été imprimée, et
M. E. Jolibois en a publié, Chaumont, 1842,
in-8°, une traduction qu'il a fait suivre d'une
continuation depuis 1650 à 1792, et à la fin de
laquelle il a placé une réimpression de la table
générale de l'ouvrage de Vignier. On conserve à
la bibliothèque de Paris un recueil de notes et
extraits, par Vignier, formant 6 vol. petit in-4°,
et qui a servi à la rédaction de la *Décade his-
torique du diocèse de Langres*. On trouve aussi
dans cette bibliothèque deux copies incomplètes
du commencement de ce dernier ouvrage. L'une,
formant 2 vol. in-folio, a été continuée dans
quelques parties par M. P. de St-Remy, d'après
les notes de Vignier; l'autre, en 1 vol. in-folio,
est suivie de la *Chronique de Grancay*, roman
historique et généalogique appelé aussi la *Roue
de fortune*, dont Vignier n'est point l'auteur,
mais qu'il a annoté. Vignier est auteur des ou-
vrages suivants : *Traité de la paix de l'âme*,
Reims et Lyon, 1637, in-12; — *Traité de la
pratique de la paix de l'âme dans la vie de St-Louis*,
Autun, 1642, in-12; — *Recherches historiques
sur la ville et le comté de Bar-sur-Seine* et *Traité
des Ambarres*; — *Recueil des inscriptions de Lan-
gres et lieux circonvoisins*; — *Recueil de mots gau-
lois expliqués*; — *Vie d'André Quijon*. On ignore
ce que sont devenus tous ces ouvrages restés
manuscrits. — VIGNIER (Jean), né à Bar-sur-Seine
en 1603, entra dans l'ordre des Jésuites en
1620; il fut recteur du collège de Châlons et
mourut à Bourg le 17 septembre 1651. Il a pu-
blié un *Traité des attributs de la Mère de Dieu*,
Lyon, 1650, in-4°. T.-P. F.

VIGNIER (HENRI), né à Bar-sur-Seine en 1644,
de la même famille que les précédents, entra
dans la congrégation de l'Oratoire, où il exerça
avec beaucoup de zèle, pendant six ans, les fonc-
tions de curé à la Rochelle. M. de Clermont-Ton-
nerre, son parent, lui donna un canonicat dans
sa cathédrale de Langres, qu'il quitta ensuite
pour se retirer à Paris, dans la maison de St-Ho-
noré, où il mourut en 1707. On a de lui la *Con-
naissance de Jésus-Christ*, 1703, in-12; — des
Exercices de piété, 1703, in-12; — des *Psaumes
de David* en trois colonnes, 1703, in-12. — Un
autre VIGNIER fit imprimer à Saumur, 1676 et
1684, un ouvrage intitulé *le Château de Riche-
lieu, ou l'Histoire des dieux et des héros de l'anti-
quité*, avec des réflexions morales en vers. T.-D.

VIGNOLE (JACQUES BAROZZIO), architecte cé-

lèbre, est moins connu sous son véritable nom
que sous celui de *Vignole*, petite ville du duché
de Modène, où il naquit en 1507 et où son père,
Clément Barozzio, gentilhomme milanais, s'était
retiré pour se soustraire aux guerres civiles qui
déchiraient Milan et qui lui avaient fait perdre
sa fortune. Jacques s'appliqua d'abord à la pein-
ture; mais, entraîné par un penchant irrésistible
et ne faisant en peinture que de faibles progrès,
il étudia la perspective, dont il a fixé les règles
invariables par un traité qu'il composa pour son
usage et qui est devenu classique (1). Cependant
son goût le dirigeait plus spécialement encore
vers l'architecture, et après avoir profondément
médité Vitruve et les anciens auteurs, il fit le
voyage de Rome, où il dessina d'abord et mesura
plusieurs fois avec une extrême exactitude les
monuments anciens. C'est d'après cette étude
qu'il a donné son *Traité des cinq ordres*, rédigé
avec tant de simplicité et de méthode qu'il devint
aussitôt sur cet art la règle universelle et
qu'il est encore aujourd'hui le rudiment des
premières études de l'architecture (2). Pendant
qu'il était à Rome, Vignole dessina pour l'aca-
démie naissante les anciens édifices de cette ca-
pitale. Voulant se rendre de plus en plus utile,
il rédigea ses conférences sur les difficultés de
l'art et retira de ce travail l'avantage de mieux
connaître encore les principes et la manière des
anciens. Le Primatice ayant été envoyé à Rome
par François 1^{er} pour y acheter ou faire mouler
des statues antiques, Vignole lui donna plusieurs
de ses dessins et le suivit à Paris, où il demeura
deux ans. Plusieurs figures en bronze, qu'on
voyait à Fontainebleau, et quelques dessins et
modèles des édifices dont la guerre empêcha
l'exécution, furent les seuls travaux qui l'occu-
pèrent pendant son séjour en France. Quelques-
uns prétendent que le château de Chambord a
été construit sur ses dessins; mais ils se trom-
pent : cette maison royale fut bâtie par un ar-
chitecte de Blois plusieurs années avant l'arrivée
de Vignole en France. Celui-ci, étant retourné à
Bologne, donna des dessins pour la façade de
l'église Ste-Pétrone et bâtit un palais magni-
fique pour le comte Isolani. Il construisit aussi
le portique du change; mais ce qu'il fit de plus
utile pour la ville, ce fut le canal du Naviglio.
Le duc de Parme lui fit faire encore les dessins
de son palais, dont Vignole laissa la conduite à
son fils Hyacinthe. On lui attribue les églises de
Massano, de St-Oreste, de Notre-Dame des Anges
à Assise et la chapelle de St-François à Pérouse.
Le pape Jules III, à qui il fut présenté par Va-
sari, l'ayant nommé son architecte, lui fit con-
struire une maison de campagne et la petite

(1) Ce traité a été commenté par Ignazio Dante en 1583. Il a paru en 1563, et il a été souvent réimprimé.

(2) Ce traité des *Cinq ordres* a été traduit et commenté par Daviler, Paris, 1691, 3 vol. in-4°, et 1738, 2 vol. grand in-8°. Une vieille traduction forme un volume in-8° entièrement gravé, qui a été publié à Amsterdam, en 1638, chez Louis Elzevier.

église de St-André dans le voisinage. Le cardinal Farnèse lui confia la direction de la maison professe des jésuites, monument d'une grande importance, dont les fondements furent jetés en 1563. La mort empêcha Vignole de l'élever plus haut que la corniche; ce fut Jacques de la Porte qui l'acheva en 1576; mais ces édifices et beaucoup d'autres, qui furent faits par Barozzio dans une grande partie de l'Italie, ne peuvent se comparer au palais de Caprarola, que l'on doit regarder comme son chef-d'œuvre. Ce fut le cardinal Alexandre Farnèse qui l'en chargea, et ce magnifique édifice fut élevé sur le sommet d'une colline environnée de précipices. Rien de mieux entendu que son ensemble et le détail de toutes ses parties. La forme générale est celle d'un pentagone qui, flanqué dans le bas de cinq bastions, semblerait donner à l'édifice l'apparence d'une forteresse. De ce mélange d'architecture militaire et civile résulte un caractère particulier de force et de grandeur. Une sorte d'étage en talus sert comme de fondation au véritable soubassement, orné de refends et de fenêtres, et où la porte se trouve comprise. C'est au-dessus que s'élève le vrai corps du palais, décoré de deux ordres. L'intérieur est un ionique formant des portiques et au-dessus s'élève un ordre de pilastres corinthiens avec un double rang de fenêtres. L'intérieur de la cour est à deux étages sur un plan circulaire. L'étage supérieur se termine par une terrasse qui circule tout à l'entour. La réputation du château de Caprarola fut prodigieuse. Daniel Barbaro voulut se convaincre par lui-même de tout ce qu'on en disait, et lorsqu'il l'eut vu, il avoua que sa renommée était encore au-dessous de son mérite :

Imo magnopere vici! presentia famam.

Sur l'immense réputation que lui fit cet édifice, Philippe II, roi d'Espagne, voulut attirer Vignole à son service; mais l'architecte motiva son refus sur son grand âge et sur les travaux de l'église de St-Pierre, dont il venait d'être chargé après la mort de Michel-Ange. Il donna les dessins du célèbre palais de l'Escurial et l'emporta, dans cette occasion, sur vingt-deux autres architectes les plus célèbres de son temps qui concoururent avec lui; cependant il ne voulut pas se rendre en Espagne pour les faire exécuter. Vignole fut encore chargé d'une mission honorable et qui paraît étrangère à ses talents, mais que lui valut sa réputation de probité : il s'agissait de régler les limites des Etats de Grégoire XIII et du grand-duc de Toscane, près de la ville de Castello. Vignole s'acquitta parfaitement de cette mission, et à son retour le pape lui en témoigna sa satisfaction. Ce grand artiste devait se rendre à Caprarola; la fièvre le surprit dans la nuit même et l'enleva le septième jour de sa 66^e année, en 1573. Il fut enterré en grande pompe au Panthéon. Vignole est le premier qui ait fixé

pour ainsi dire les règles du goût en architecture; il en a posé les bases avec une justesse et une harmonie dans les proportions, avec une pureté dans les détails qu'aucun architecte n'avait aussi bien réunies avant lui et dont aucun n'a osé s'écarter depuis. Le principe de ce beau réel qu'on admire dans ses ouvrages est fondé singulièrement sur cette méthode qu'il a indiquée de donner aux principales parties de l'ordonnance le double, le tiers ou le quart des hauteurs totales. Ces principes ont été scrupuleusement suivis par tous les élèves qu'il s'est spécialement occupé d'instruire, et ses ouvrages seront immortels parce qu'ils seront toujours la base des premières études de l'architecture. Blondel a parlé de lui comme de l'un des plus grands maîtres parmi les modernes, et il a rapporté son sentiment comme le meilleur guide sur chacun des ordres et sur les moyens de les mettre plus facilement en œuvre. Daviler a donné un cours d'architecture qui comprend ces ordres de Vignole, avec la description de ses plus beaux monuments, et une notice sur sa vie. Daviler n'en fait pas de moindres éloges dans son nouveau traité d'architecture. On peut consulter, pour plus de détails, la Vie de Vignole qui se trouve en tête du *Cours d'architecture* publié à Paris en 1738, grand in-4^o, par l'imprimeur Mariette. Chr. Normand, architecte, a donné en 1827 le *Vignole des architectes et des élèves en architecture, ou Nouvelle traduction des règles des cinq ordres d'architecture*, Paris, in-4^o, avec 42 planches. Il avait publié précédemment le *Vignole des ouvriers*. Q. Q.

VIGNOLES. Voyez DESVIGNOLES et LAHIRE.

VIGNOLI (JEAN), archéologue et numismate, était né vers 1680, à Petigliano, ville de Toscane, sur les confins de l'Etat romain. Après avoir terminé ses cours de philosophie et de théologie, il prit l'habit ecclésiastique, et consacra ses loisirs à l'étude approfondie des médailles et des monuments antiques. Philippe Colonne, connétable du royaume de Naples, l'ayant choisi pour secrétaire, lui facilita les moyens de satisfaire ses goûts studieux, et de perfectionner ses connaissances. Quelques opuscules pleins de recherches et d'érudition ne tardèrent pas à le placer au rang des plus savants antiquaires de l'Italie. En 1720, à la mort de Zaccagni (voy. ce nom), il lui succéda dans la charge de bibliothécaire du Vatican. Les devoirs de cet emploi et une correspondance suivie avec les plus célèbres numismates de l'Europe partagèrent dès lors tous ses instants. Il trouva cependant le loisir de préparer une édition des *Vies des papes*, par Anastase (voy. ce nom). Il se disposait à publier un supplément à cet ouvrage, contenant les variantes tirées d'un manuscrit de Lucques, des notes explicatives et des additions, quand il fut atteint d'une maladie mortelle. Ne se dissimulant pas le danger de son état, il remit tous ses papiers à son neveu Ugo-

lini, le chargeant avec le P. Baldini, théatin, son ami le plus intime, de terminer un travail auquel il attachait d'autant plus de prix, que c'était le résultat de plus de vingt années de recherches. Vignoli mourut à Rome, en 1753, dans un âge avancé. Outre l'édition d'*Anastase*, dont on vient de parler, Rome, 1724, 1753, 1755, 3 vol. in-4°, moins estimée que celle de Fr. Bianchini (*voy. ce nom*), on a de lui : 1° *Dissertatio de columna imperatoris Antonini Pii; una cum antiquis inscriptionibus*, etc., Rome, 1705, in-4°. On trouve l'analyse de ce savant ouvrage dans la plupart des journaux du temps. Dans les *Acta eruditor. Lipsiens.*, année 1708, p. 25, elle est accompagnée d'une grande planche. Les inscriptions que l'auteur a publiées à la suite sont divisées en trois classes : les premières concernent le culte des Romains; les deuxièmes sont sépulcrales, et les troisièmes se rattachent à des monuments publics ou à des faits historiques. 2° *Epistola ad Ant. Gallandium de nummo imperatoris Antonini Pii, qui in tertio ejus consulatu percussus columnam quamdam exhibet*, ibid., 1709, in-4°. La médaille dont il s'agit se trouvait dans le cabinet de M. Foucault. Vignoli prétend que le revers, représentant une colonne, a été falsifié, et que cette pièce est la même que celle où l'on voit une longue figure de femme tenant de la main droite un caducée, et de la gauche une branche d'olivier. 3° *Antiquiores pontificum denarii*, ibid., 1709, in-4°, fig. C'est un essai sur les anciennes monnaies des papes. Ben. Floravantes ou plutôt Fioravanti (*voy. ce nom*) en a donné une édition revue et augmentée d'un tiers, Rome, 1734, in-4°. 4° *De anno primo imperii Alexandri Aug. quem præfert cathedra marmorea Sancti Hippolyti*, ibid., 1712, in-4°. On trouve à la suite une nouvelle édition de la *Lettre à Galland*, revue et corrigée. 5° *Dissertatio apologetica de anno primo imperii Severi Alexandri, qua potissimum programma Cycli paschalis S. Hippolyti denuo exponitur*, ibid., 1714, in-4°. Il y repousse les critiques que le P. Valsechi et l'évêque d'Adria Della Torre avaient publiées contre l'ouvrage précédent. Ces deux opuscules contiennent une explication détaillée du fameux Cycle de St-Hippolyte (*voy. ce nom*). W—s.

VIGNOLLE (le comte MARTIN DE), général français, né à Massillargues, village du Languedoc, en 1763, d'une famille noble, mais sans fortune, entra au service en 1780, comme cadet, dans le régiment de Barrois, où il devint capitaine à l'époque de la révolution, dont il adopta les principes. Il fit les premières guerres de cette époque à l'armée des Alpes, fut nommé adjudant général en 1794, puis sous-chef de l'état-major de Kellermann et de celui de Bonaparte, en 1796. Ce fut en cette qualité qu'il se trouva aux affaires de Montenotte et de Dego, où son courage lui valut une lettre de félicitation de la part du directoire. Il ne se conduisit pas avec moins de valeur au

passage du pont de Lodi, et surtout à la bataille de Castiglione, où le général en chef le distingua et demanda pour lui le grade de général de brigade, en disant qu'il avait montré *une bravoure sûre, un talent et une activité rares*. Le général de Vignolle fut blessé d'un coup de feu à la bataille d'Arcole; et après le traité de Campo-Formio, il resta en Italie, où il remplit les fonctions de chef d'état-major, puis celles de ministre de la guerre de la république cisalpine. A la reprise des hostilités, en 1799, il rentra dans ses fonctions de général et fut chargé de la garde des Apennins. Après les batailles de la Trebia et de Novi, il reçut du général Moreau la mission d'aller former des corps de réserve à Nice. Dès que Bonaparte se fut emparé du pouvoir, à la fin de la même année, Berthier, qui devint ministre de la guerre, fit venir Vignolle pour lui donner le poste de secrétaire général. Il ne remplit cette place que deux mois et se rendit à Dijon, pour y organiser l'armée de réserve qui devait bientôt reconquérir l'Italie. Vignolle suivit encore Bonaparte dans cette contrée, et il y fut chargé du blocus de la citadelle de Milan et de la réorganisation de la république lombarde. L'année suivante, il se trouva au passage du Mincio, et y eut un aide de camp tué à ses côtés. En 1803, il fut nommé général de division et chef d'état-major de l'armée de Hollande, passa en 1805 à celle de Dalmatie, pour y remplir les mêmes fonctions sous le général Marmont, et concourut à délivrer le général Lauriston, qui était bloqué dans Raguse. Dans la brillante campagne de 1809, il fit les fonctions de chef d'état-major général de l'armée d'Italie, et fut blessé à Wagram d'un bisciaïen qui lui fit perdre l'usage d'un œil. Il fut renvoyé en Italie aussitôt après sa guérison, et il y fut encore chef d'état-major sous Eugène Beauharnais. Après la chute de Napoléon, en 1814, ce fut Vignolle qui ramena les troupes en France. S'étant rendu à Paris, il y fut membre de la commission que le roi chargea d'examiner les services militaires, et il vécut dans la retraite pendant les cent-jours. Aussitôt après le second retour du roi, il fut nommé commandant de la 18^e division militaire à Dijon. Compris dans l'ordonnance qui mit à la retraite un grand nombre d'officiers, le 1^{er} août 1815, il fut nommé préfet de la Corse, puis conseiller d'Etat, et fut élu membre de la chambre des députés, dont il faisait partie lorsqu'il mourut, le 15 novembre 1824. Ce militaire a publié un *Précis historique des opérations de l'armée d'Italie en 1813 et 1814*, Paris, 1817 et 1818, in-8°. M. Bladinières, qui commandait le 50^e régiment dans ces campagnes, a réfuté quelques assertions de Vignolle, dans une brochure intitulée *Chacun ses actions, surtout à la guerre, ou Examen critique du Précis historique de M. le comte de Vignolle*, Lille, 1826, in-8°. Vignolle a laissé manuscrit un *Précis historique de la campagne de 1809*. M—D J.

VIGNON (CLAUDE) le *Vieux*, peintre et graveur, naquit à Tours, paroisse St-Saturnin, le 19 mai 1593. Son père, Guillaume Vignon, valet de chambre des rois Henri III et Henri IV, fournissait l'argenterie de la cour ; Claude eut pour parrain Claude Nau, conseiller du roi et contrôleur général des vivres de munition des camps et armées de France ; il est bon de réfuter de suite une erreur commise par Guillet de St-Georges, son biographe, et trop souvent reproduite depuis lui : il a écrit en effet « Comme sa famille faisait « profession de la religion calviniste, il fut élevé « dans ses erreurs jusqu'à l'âge de quinze à « seize ans. » Grâce à l'acte de baptême de Claude, dont nous possédons une copie à laquelle nous avons emprunté les détails précédents, il demeure nettement établi que Claude Vignon n'était pas protestant. Emmené à Rome par deux religieux qui avaient été frappés de ses heureuses dispositions pour la peinture, il justifia bientôt leurs espérances, et grâce aux leçons du Caravage, il ne tarda pas à se faire une réputation ; le prince Ludovico, neveu du pape Grégoire XV, grand amateur des arts, avait proposé un prix à plusieurs peintres qui devaient traiter un sujet de leur choix. Vignon représenta les *Noces de Cana*, qui se trouvait encore en 1690 dans le palais Ludovico. Ayant quitté l'Italie, Vignon se rendit en Espagne, et passant par Barcelone, il fut attaqué, au dire de son biographe, par huit assassins, et reçut un coup d'épée qui lui entra au-dessus du nez, traversa la tête et sortit par la fossette derrière le cou. Un homme l'aurait guéri parfaitement en trois jours à l'aide de paroles mystérieuses. Vignon était peintre de la maîtrise depuis 1616 et passa par les charges en 1627. Il fut reçu membre et professeur de l'académie royale le 2 septembre 1651. Sa facilité était extrême, il a singulièrement produit, et l'on cite comme un tour de force le tableau représentant *Ste-Catherine qu'on veut contraindre à l'adoration des idoles*, de six pieds de long sur cinq de hauteur, qu'il exécuta en deux jours pour un orfèvre de Paris. Il passait pour très-habile connaisseur, et il était souvent consulté quand il s'agissait de distinguer un original d'une copie. Marie de Médicis le choisit à diverses reprises pour aller faire des acquisitions de tableaux ou de statues en Espagne et en Italie. Louis XIII lui portait beaucoup d'affection, et il exécuta pour le cardinal de Richelieu les dessins et les peintures d'une tenture en tapisserie de douze pièces représentant des emblèmes à la gloire du roi. On connaît vingt-sept pièces gravées par Vignon, que Robert Dumesnil a cataloguées et décrites (t. 6, p. 148-157). N. Deshayes et René Lochon ont gravé d'après cet artiste, et son portrait peint par son fils Claude-François fut donné à l'académie en 1667 ; on trouve des ouvrages de Vignon dans nos musées de Caen, Grenoble, Nantes, Semur, Rennes, Toulouse, Rouen, Tours, Lille et dans la galerie

de Dresde ; on lui doit également le mai de Notre-Dame de 1638, représentant le *Baptême de l'eunuque de Candace*, qu'il a gravé lui-même à l'eau-forte. On retrouvait de ses ouvrages dans presque toutes les églises de Paris, tant sa fécondité était grande ; en outre, il fournit des dessins pour un grand nombre d'ouvrages, comme les *Femmes fortes*, du père Lemoyne, la *Pucelle d'Orléans*, de Chapelain, l'*Ariane*, de Desmarests, etc. ; Claude Vignon fut marié deux fois, et n'eut pas moins de trente-quatre enfants de ces deux unions ; il mourut à Paris le 10 mai 1670. Deux de ses fils se sont adonnés également à la peinture : l'aîné *Claude-François*, qui mourut le 27 février 1703, âgé de 69 ans, avait été reçu à l'Académie le 25 juin 1667 ; on lui doit le *Mai de 1668* ; la *Fille du roi d'Arménie*, *Polémon, délivrée par St-Barthélemy*, de la possession du démon. Le second, *Philippe*, s'adonna au portrait ; reçu académicien le 30 août 1687 sur les portraits de Buyster (à l'école des beaux-arts) et de Mauperché (au musée de Versailles), il mourut à Paris le 7 septembre 1701, âgé de 67 ans ; les fils Vignon sont restés bien au-dessous du talent de leur père. On peut consulter sur Vignon le *Vieux la très-curieuse notice* de Guillet de St-Georges, insérée dans les *mémoires inédits* sur les artistes français, t. 1, p. 269-279. B. DE L.

VIGNY (le comte ALFRED DE), l'un des brillants poètes de la France au 19^e siècle, un de ses artistes les plus fins et les plus rares, est né à Loches, en Touraine, le 27 mars 1797. Son père, ancien officier de cavalerie, s'était distingué dans la guerre de sept ans ; sa mère était la fille d'un amiral, M. de Barandin. Souvenirs de guerre et traditions de l'ancien régime, voilà quelles influences planèrent sur le berceau de l'enfant qui devait porter un esprit si délicat et si pur dans la poétique rénovation de la France de 89. Au mois d'août 1831, interrogé par un ami sur ses années d'enfance, Alfred de Vigny écrivait ces pages, inédites jusqu'à ce jour, que nous sommes heureux de pouvoir offrir à nos lecteurs. On y trouvera l'ébauche de ce qu'il a tracé plus tard dans le premier chapitre d'un de ses plus beaux livres, *Servitude et grandeur militaires* ; et comme ce chapitre est le seul où l'auteur se soit hasardé à parler de lui-même, de sa famille, de son éducation, des premières impressions de son esprit, n'est-ce pas une bonne fortune de pouvoir comparer l'ébauche au tableau ? C'est plus qu'une ébauche en face d'un tableau, c'est la confidence secrète, confidence non pas naïve peut-être, mais familière et détaillée, en face du récit plus grave et plus sobre destiné au public. Voici donc ce qu'il répondait le 2 août 1831 à un ami, à un disciple, qui l'interrogeait avec une curiosité respectueuse ; voici les pages que l'auteur d'*Eloa* écrivait pour l'auteur de *Marie* (Brizeux) : « Hélas ! par « quel bout se prendre ? Et que dire de soi-même ? « Comment se voir ? Où y a-t-il une glace pour

« se mirer, si ce n'est l'œil d'un ami, d'un ancien
 « ami ? Parlez à Émile, parlez à Antoni, à Edmond
 « de Beauvau, etc., ils vous diront ma simple
 « vie, mon inutile vie, bonne tout au plus à
 « consoler la vieillesse de mon bon père et à lui
 « fermer les yeux. C'était un spirituel vieillard,
 « courbé par ses blessures de la guerre de sept
 « ans, n'ayant conservé de ses trois fils que moi,
 « de sa fortune que moi, de sa famille nombreuse
 « que moi. Il avait eu sept frères, la révolution
 « les avait tués ; son père était immensément
 « riche en terres de Beauce, il avait presque tout
 « perdu. — Il m'éleva à Paris : le matin, le col-
 « lége bien triste et bien froid qui m'instruisait
 « peu et me faisait mal par mille douleurs et
 « mille afflictions ; le soir, ma famille qui me
 « consolait par une conversation d'autrefois ; des
 « vieillards élégants et bons ; les histoires de
 « Paris, Versailles et les provinces, les souvenirs
 « de Louis XVI, et tout cela à travers la gloire,
 « toujours maudite, de l'empire, mais toujours
 « admirée par chacun. Des hommes d'un esprit
 « étendu, vieux amis que j'ai encore à soigner,
 « comme si mon père me les eût légués, des
 « femmes toutes maternelles pour moi, me mon-
 « traient ainsi par leur bon ton qu'il y avait de
 « meilleures leçons à recevoir que celles du matin,
 « et le soir me le faisait prendre en haine. —
 « Cependant les bulletins de Wagram et d'Eylau
 « se lisaient à haute voix à la pension, on me
 « menait au tambour, mes amis étaient hussards
 « et cuirassiers ; cela monte la tête. Je voulus
 « quitter le collège. Je m'enfonçai dans les loga-
 « rithmes et toutes les mathématiques pour
 « entrer à l'école polytechnique ; j'allais me jeter
 « dans l'artillerie avant l'âge de la conscription.
 « Vint 1814 ; me voilà mousquetaire à seize ans.
 « *Ce n'est que cela !* me dis-je, après avoir mis
 « mes épaulettes. *Ce n'est que cela !* — J'ai dit ce
 « mot-là depuis de toute chose, et je l'ai dit
 « trop tôt. De là ma tristesse, née avec moi, il
 « est vrai, mais pas si profonde qu'à présent, et
 « au fond assez douce et pleine de commisération
 « pour mes frères de douleur, pour tous les pri-
 « sonniers de cette terre, pour tous les hommes...
 « Vous avez raison de vous représenter ma vie
 « militaire comme vous faites, l'indignation que
 « me causa toujours la suffisance dans les hom-
 « mes si nuls qui sont revêtus d'une dignité ou
 « d'une autorité me donna dès le premier jour
 « une sorte de froideur révoltée avec les grades
 « supérieurs et une extrême affabilité avec les
 « inférieurs et les égaux. Cette froideur parut à
 « tous les ministères possibles une opposition
 « permanente, et ma distraction naturelle et
 « l'état de somnambulisme où me jette en tout
 « temps la poésie passèrent quelquefois pour du
 « dédain de ce qui m'entourait. Cette bonne dis-
 « traction était pourtant, comme elle l'est encore,
 « ma plus chère ressource contre l'ennui, contre
 « les fatigues mortelles dont on accablait mon

« pauvre corps si délicatement conformé et qui
 « aurait succombé à de plus longs services ; car
 « après treize ans, le commandement me causait
 « des crachements de sang assez douloureux. La
 « distraction me soutenait, me berçait, dans les
 « rangs, sur les grandes routes, au camp, à
 « cheval, à pied, en commandant même, et me
 « parlait à l'oreille de poésie et d'émotions divines
 « nées de l'amour, de la philosophie et de l'art.
 « Avec une indifférence cruelle, le gouvernement
 « à la tête duquel se succédaient mes amis et
 « jusqu'à mes parents ne me donna qu'un grade
 « pendant treize ans, et je le dus à l'ancienneté
 « qui me fit passer capitaine à mon tour. Il est
 « vrai que, dès qu'un homme de ma connaissance
 « arrive au pouvoir, j'attends qu'il me cherche,
 « et je ne le cherche plus. J'étais donc bien dé-
 « placé dans l'armée, et je portais la petite Bible
 « que vous avez vue dans le sac d'un soldat de
 « ma compagnie. J'avais *Eloa*, j'avais tous mes
 « poèmes dans ma tête, ils marchaient avec moi
 « par la pluie de Strasbourg à Bordeaux, de
 « Dieppe à Nemours et à Pau, et quand on m'ar-
 « rêtait, j'écrivais. J'ai daté chacun de mes
 « poèmes du lieu où se posa mon front. Depuis la
 « guerre d'Espagne, *Cinq-Mars* vivait dans ma
 « tête ; j'étais comme le Jésus de Manzoni, *se sou-*
 « *venant de l'avenir*, et ce livre à venir je n'avais
 « pas le temps de l'écrire. Marié hors de l'armée,
 « revenu à Paris (chère ville bien-aimée du Beau-
 « ceron qu'on y apporta à deux ans), je me hâtai
 « d'écrire mon roman. Il me donna plus de
 « renom qu'*Eloa* qui me semble d'une nature
 « plus rare, autant que je puis me juger moi-
 « même. Je fis depuis ce que j'ai fait toujours,
 « des esquisses qui font mes délices, et du milieu
 « desquelles je tire de rares tableaux. Croiriez-
 « vous que je les ai tellement accumulées que
 « j'ai là, près de moi, une malle entière pleine
 « de plans, de romans, d'histoires, de tragédies,
 « de livres de toute forme et de toute nature... »
 « On a pu remarquer dans cette curieuse ébauche
 « d'autobiographie les principaux événements de
 « la jeunesse du poète avec des traits de caractère
 « assez accusés dès le premier jour. De la candeur
 « et de la fierté, une originalité incontestable, mais
 « présentée avec un certain artifice, enfin une
 « réserve à laquelle se mêle quelque prétention,
 « voilà ce qui nous frappe tout d'abord en ces
 « confidences du noble écrivain et ce que nous re-
 « trouverons à chaque page de ses œuvres. Si Alfred
 « de Vigny avait voulu raconter sa vie en détail, il
 « n'aurait pas oublié ses compagnons d'enfance
 « qui avaient éveillé ou entretenu chez lui dès le
 « collège le goût des finesses de l'art. A l'institu-
 « tion de M. Hix, il avait eu pour condisciples le
 « peintre Devéria, le musicien Hérold, et un
 « homme d'un esprit charmant, M. Dittmer, qui en-
 « tra avec lui dans la garde. Il y connut aussi de
 « jeunes Polonais dont la tragique destinée devait
 « lui inspirer plus tard de beaux vers. Le poétique

testament publié par M. Louis Ratisbonne contient des pièces touchantes consacrées à l'infortuné Serge Mouravief et à son épouse, l'héroïque Wanda. Parmi tant de victimes de la barbarie moscovite, victimes dont le nom même a péri (*carant quia vate sacro*), celles-là du moins ne seront pas oubliées, et il ne leur sera pas inutile d'avoir rencontré un des poètes de la France sur les bancs du collège. Ce n'était donc pas la Bible seulement qui inspirait le jeune officier; il était préparé à recevoir d'autres influences dans le domaine rajeuni de l'art français. Par les deux frères Emile et Antoni Deschamps, par les poètes de transition, Pichald, Soumet, autour desquels se groupaient des talents plus hardis, Alfred de Vigny était associé aux préludes de cette littérature nouvelle qu'il allait enrichir de ses poèmes. On peut marquer ces nuances sans diminuer la part de l'auteur d'*Eloa*. Il est incontestable que les plus beaux poèmes d'Alfred de Vigny ont précédé les œuvres bruyantes, les succès tumultueux du mouvement romantique. Son premier recueil poétique a paru en 1822; en supposant même que les pièces de ce recueil aient été légèrement antidatées, l'auteur composait ses premiers vers au moment où M. de Lamartine écrivait ses premières *Méditations* et M. Victor Hugo ses premières *Odes*. Comparez les trois poètes au début; l'auteur des *Méditations* est assurément le plus riche, le plus harmonieux, et rien n'égale l'abondance de cette source où vont se désaltérer plusieurs générations; le plus neuf toutefois, au point de vue de l'art et de la forme, celui qui à cette date exprimait les choses les plus rares, les plus inattendues, en un mot le novateur, c'était Alfred de Vigny. Ajoutons que ce novateur discret, subtil, exquis, n'était pas homme à s'emparer de la foule; ses succès ne viendront qu'à l'époque où de plus vigoureux auront fait leur trouée. Deux ans après la publication de son premier recueil, en 1824, parut le poème d'*Eloa*. Cette œuvre si pure, si haute, où l'inspiration mystique d'un Klopstock est rendue avec la mélodieuse perfection d'un Racine, fut d'abord assez froidement accueillie. En 1826, avec son roman de *Cinq-Mars*, Alfred de Vigny sortit enfin de l'obscurité. Il se tourna bientôt vers le théâtre; une traduction d'*Othello*, représentée le 24 octobre 1829 et destinée à initier le public aux innovations du romantisme, fut suivie de la *Maréchale d'Ancre* (25 juin 1831), étude dramatique sur une période de notre histoire que l'auteur connaissait à fond, étude savante, ingénieuse, mais où manquent le feu de la passion et le souffle de la vie. Ce feu, ce souffle, ces cris de l'émotion poignante, le poète d'*Eloa* les fit éclater enfin dans son drame de *Chatterton* (12 février 1835). Il avait trouvé une veine d'inspiration, contestable peut-être, mais singulièrement passionnée. Le poète, dédaigné du pouvoir et de la foule en nos sociétés affairées, l'artiste traité

souvent en paria parce qu'il habite les sphères de l'esprit pur, tel était le noble client dont il embrassait la cause avec la sollicitude la plus délicate et la plus généreuse imprudence. Gœthe, après avoir agité l'Europe entière avec les douleurs de l'amant de Charlotte, s'était moqué lui-même des imitateurs de *Werther*, arrêtant ainsi l'influence pernicieuse que son livre avait exercée sur les âmes faibles; de Vigny, après avoir écrit *Chatterton*, oublia de calmer les esprits médiocres surexcités par les émotions de ce beau drame. *Chatterton* est une date dans l'histoire littéraire et morale du règne de Louis-Philippe, date éclatante, mais douloureuse. La postérité y retrouvera quelques-uns des caractères de cette période, d'une part l'égoïsme hautain d'une société que domine déjà le culte des intérêts matériels, de l'autre un appel téméraire à des imaginations ardentes et malades. Le succès fut des plus vifs, si vif que la tribune politique s'en émut et que les critiques les plus autorisés crurent devoir protester contre cette prédication. Tandis que Gustave Planche, dans la *Revue des Deux-Mondes*, discutait l'œuvre du poète au point de vue des convenances dramatiques, M. St-Marc Girardin, dans ces belles leçons de la Sorbonne devenues un livre excellent, la combattait au nom de la morale, ou plutôt mettait la jeunesse en garde contre de périlleuses méprises. Plaindre le génie malheureux, forcer un monde égoïste à pleurer avec lui, quel sujet plus digne d'un maître inspiré? Mais aussi, troubler les faibles, irriter les vocations factices, donner au premier venu qui se croit poète une sorte de droit contre la société tout entière, quel danger plus grand dans un pays comme la France, dans un pays que des suicides, produits par l'orgueil autant que par la misère, venaient d'émouvoir si douloureusement! Il suffit de rappeler ici les noms d'Escousse et de Lebraz; un poète, compatriote de ce dernier, un poète ami et disciple d'Alfred de Vigny, a écrit vers le même temps une touchante élégie, qui est comme la rectification de *Chatterton*. Brizeux nous montre le Breton Lebraz quittant son pays, sa mère, son foyer, et affrontant à Paris ces luttes de la vie littéraire pour lesquelles il n'était pas assez fort :

Un ami le suivait durant ces jours hideux.
Tous deux, pour en finir, s'étonnèrent tous deux.
Oh! ce n'est point ainsi que l'on meurt en Bretagne!
La vie a tout son cours; et si le froid vous gagne,
Comme une jeune plante encor loin de juillet,
Celle qui vous nourrit autrefois de son lait
S'assied auprès de vous, pleurant sur son ouvrage.
De la voix cependant elle vous encourage,
Et lorsque enfin le corps reste seul sur le lit,
De ses tremblantes mains elle l'ensevelit...
Oh! ne quittez jamais le seuil de votre porte,
Mourez dans la maison où votre mère est morte!
Voilà ce qu'à Paris avait déjà chanté
Un poète inconnu qu'on n'a pas écouté.

Bien qu'une notice ne soit pas un portrait, nous ne pouvions supprimer ces rapprochements et ces indications; que serait l'histoire d'un poète

si elle n'était l'histoire de ses idées? Les sentiments que de Vigny a exprimés dans *Chatterton* avec un succès si bruyant l'occupaient silencieusement depuis plusieurs années : on les retrouve dès 1831 dans les chapitres d'un livre d'où *Chatterton* est sorti sous forme dramatique. Je parle de *Stello ou les Diables bleus*, œuvre singulière, touchante, raffinée, où *brillant*, j'ose le dire, les mêmes qualités et les mêmes défauts que dans le drame, car les défauts mêmes ont quelque chose de brillant chez Alfred de Vigny. Stello est un poétique malade, soigné par un médecin philosophe, *le docteur noir*, qui lui explique en ses *consultations* la tragique destinée de Gilbert, de Chatterton et d'André Chénier. Ces trois études de biographie idéale et légèrement romanesque, réunies sous un titre commun, avaient paru dans les premières livraisons de la *Revue des Deux-Mondes*, en 1831 et 1832. Un autre ouvrage, dont les épisodes furent publiés quelque temps après dans le même recueil (1833-1835), le livre intitulé *Servitude et grandeur militaires*, achève le développement des pensées de l'écrivain. Vigny, défenseur de l'idéal, opposait de plus en plus à l'insouciance prosaïque de la foule comme à la dureté arrogante des politiques. Libre des préjugés d'enfance, désabusé de ses religions premières, le poète biblique de *Moïse* et de *Jephthé*, le chantre qui avait célébré dans le *Trappiste* la foi aux vieilles dynasties, ne croyait plus désormais qu'à deux divinités, à deux religions, l'Honneur et l'Esprit. L'honneur chez le soldat sacrifié, l'esprit chez le poète dédaigné, voilà les deux principes auxquels il avait voué une sorte de culte et qui étaient pour lui le dernier gage d'une régénération sociale. On sait avec quel art il a composé son *Capitaine Renaud*, modèle de vertu suprême au milieu des servitudes de l'armée; le capitaine Renaud est le représentant de l'honneur, comme Chatterton ou Chénier sont les représentants de l'esprit. On sait aussi avec quel raffinement, avec quel mélange de tons vrais et de couleurs suspectes, l'auteur du *Capitaine Renaud* a opposé la physionomie sereine et fine du pape Pie VII à la figure de l'autre *Italien*, à cette figure ardente, impérieuse, que le génie dévore et bouleverse; ce que beaucoup de lecteurs ignorent, c'est que le peintre de cette scène où Napoléon est traité sans justice s'était lié en Angleterre avec l'héritier de ce grand nom, à peu près vers l'époque où le comte Molé redressait si nettement le jugement du poète sur le glorieux empereur, et que plus tard, le prince Napoléon étant devenu empereur des Français, de Vigny ne crut pas devoir changer un seul mot à son œuvre; noble exemple, qui fait honneur à la discrétion du souverain autant qu'à l'indépendance du poète! Nous venons de signaler les critiques adressées par le comte Molé aux romans historiques d'Alfred de Vigny, et spécialement à sa peinture de Napoléon; c'est en 1846 qu'eut lieu

ce singulier épisode. A. de Vigny, en prenant séance à l'Académie française le 29 janvier 1846, prononça un discours auquel l'illustre homme d'Etat fut chargé de répondre. Le poète et le personnage politique, si souvent opposés l'un à l'autre dans les œuvres d'Alfred de Vigny, se trouvaient ici en présence dans le champ clos académique. Molé, formé aux affaires sous les yeux de l'Empereur, devait plus d'une objection à l'écrivain qui avait imaginé l'étrange scène de Fontainebleau. En face d'un contradicteur aussi courtois, et quelle que fût la portée de certaines critiques aussi fines que fermes, l'auteur de *Chatterton* aurait eu sans doute les honneurs de la journée, si les prétentions naïvement solennelles de son débit n'avaient impatienté l'assistance. Il paraît certain que le public, par sa manière d'applaudir le discours de M. Molé, exagérant ou dénaturant le sens des paroles, les transforma souvent en épigrammes blessantes pour le récipiendaire. C'est ainsi du moins que M. Sainte-Beuve a raconté la scène, et de sa plume la plus vive, la plus impitoyable, dans le recueil même où Alfred de Vigny avait publié tant de pages exquises (*Revue des Deux-Mondes*, 15 avril 1864). Quoi qu'il en soit, de Vigny se réfugia de plus en plus dans le culte des muses secrètes et le sentiment de sa dignité. Fidèle aux meilleures pensées de sa vie, fidèle à l'art, à l'esprit, à l'amitié, nous l'avons vu jusqu'au dernier jour représenter avec sa grâce maniérée, mais toujours noble, cette espèce de pontificat de la poésie qui était le couronnement naturel de son œuvre. Les *Poèmes philosophiques*, publiés en partie de son vivant (1843-1854), en partie après sa mort (1864), composent son testament littéraire. L'auteur nous y apparaît avec un caractère de suprême tristesse et de résignation stoïque. Persuadé que tous les appels de l'homme à son créateur dans toute la suite des siècles sont demeurés sans réponse, il conseille au genre humain de se renfermer en lui-même et d'opposer désormais son silence

Au silence éternel de la Divinité.

On dit pourtant qu'à l'heure de la mort, après une année de souffrances supportées avec le plus rare courage, ce désespoir, un peu factice peut-être, fit place à la confiance des chrétiens. Un rayon de l'Evangile consola le poète des *Destinées* (1). C'est ainsi qu'il mourut le 17 septembre 1863. Un petit nombre d'admirateurs et d'amis l'accompagnèrent au cimetière Montmartre où repose sa dépouille mortelle. Il avait défendu qu'aucun discours fût prononcé sur sa tombe. Son souvenir, précieux et cher à quiconque l'a

(1) Tel est le titre qu'il donna lui-même à ses *Poèmes philosophiques*, d'après la pièce qui ouvre le recueil. Les *Destinées* furent publiées après la mort de l'auteur par les soins de M. Louis Ratisbonne, son exécuteur testamentaire; elles font partie aujourd'hui du volume des poésies, dans l'édition en 2 volumes qui renferme les *Œuvres complètes* d'Alfred de Vigny.

bien connu, ne s'effacera jamais de l'histoire de la poésie française. M. Sainte-Beuve l'a parfaitement dit : « Alfred de Vigny est de la race des poètes qui ont exprimé des choses dignes de Minerve. » — Voici la liste complète de ses ouvrages et des éditions qu'ils ont eues : 1° *POÈMES* : *Helena*, la *Somnambule*, la *Fille de Jephthé*, la *Femme adultère*, le *Bal*, la *Prison*, Paris, 1822, in-8°, 2° et 3° édit., 1829, et dernière édit., 1846, in-12 ; — 2° le *Trappiste*, par l'auteur des poèmes antiques et modernes, Paris, 1822, in-8°, et 1823, in-8°, 3° édit. ; — *Eloa ou la Sœur des anges*, mystère, Paris, 1824, in-8° ; — 4° *Cinq-Mars, ou Une conspiration sous Louis XIII*, Paris, 1826, 2 vol. in-8° : 1829, 4° édit. ; 1833, 2 vol. in-8° ; 5° édit., précédée de *Réflexions sur la vérité dans l'art*, 1837, 2 vol. in-8° ; 6° édit., enfin, 1846, 9° édit. augmentée ; — 5° le *More de Venise*, *Othello*, tragédie traduite de Shakespeare, en vers français, Paris, 1830, in-8° ; — 6° la *Maréchale d'Ancre*, drame, 1831, in-8° ; — 7° *Chatterton*, drame, 1835, in-8° ; — 8° les *Consultations du docteur noir, ou les Diables bleus, première consultation*, Paris, 1832, in-8° et 2 vol. in-12, et 1833, in-8°, 4° édit. La dernière édition est dans le tome 7 des *OEuvres complètes*. 9° *Servitude et grandeur militaires* contenant *Laurette ou la Veillée de Vincennes* et la *Canne de jonc*, Paris, 1835, in-8° ; 1838, in-8° ; enfin, 5° édit., 1842, in-18. On a publié en outre : 1° les *OEuvres*, Paris, 1837-39, 7 vol. in-8° ; — 2° le *Théâtre complet*, 1842 et 1848, in-12, dans lequel, outre les pièces citées, on trouve *Quitte pour la peur*, proverbe. S. R. T.

VIGO (JEAN DE), chirurgien, né vers la fin du 15^e siècle, à Gênes, fut appelé à Rome, en 1503, par le pape Jules II, qui le nomma son médecin et le combla de présents et d'honneurs. Vigo pratiqua la chirurgie avec quelques succès dans cette capitale ; mais sa principale occupation y fut une espèce de compilation qu'il fit imprimer sous ce titre : *Practica in arte chirurgica copiosa, continens novem libros*, Rome, 1514, in-fol. Cet ouvrage fut traduit dans la plupart des langues de l'Europe, et en français, sous ce titre : *Pratiques de chirurgie de très-excellent docteur en médecine Jean de Vigo*, 1530, in-fol. C'est un tableau à peu près complet de la chirurgie dans l'état où elle se trouvait. Ainsi il est au moins bon à consulter pour l'histoire de la science. Il contient d'ailleurs quelques faits particuliers utiles à connaître. Du reste, l'anatomie y est très-faible et l'érudition fort insuffisante. Vigo publia encore, en 1518, un petit traité des maladies vénériennes, sous ce titre : *De morbo gallico*, dans lequel il donne un précis de la meilleure pratique qui fût alors connue sur cette matière. Il avait beaucoup contribué à l'usage des frictions mercurielles, qui cependant, au rapport d'Astruc, étaient connues avant lui. Z.

VIGO (JEAN-BERNARDIN), poète italien, naquit à Corio, village du Piémont, le 12 mars 1719. Il fit

ses principales études à Turin. A vingt-trois ans, il fut appelé à professer la rhétorique à Mondovì, puis dans la capitale du Piémont. Il se fit tellement remarquer alors, qu'il devint bientôt après, en 1778, professeur d'éloquence italienne et grecque, et ensuite d'éloquence latine à l'université. Après avoir composé deux petits poèmes, qui attirèrent tout d'abord sur lui l'attention du public lettré, et dont l'un était intitulé *De sindone taurinensi*, Turin, 1768, et l'autre *Cortex peruvianus*, ibid., 1773, in-8°, il en fit paraître sur des sujets plus importants sous les titres suivants : 1° *Tubera terræ*, 1774, in-8° ; 2° *Cannabie*, 1777, in-8° ; 3° *Ad Victorium Emmanuelem* ; 4° *Miscellanea*, 1786, in-8° ; 5° *Marmora Taurinensia*, 1792 ; 6° *Lanificium et lanificii curatio*, 1795 ; 7° *Charta ejusque conficiendæ ratio*, 1796 ; 8° *Aesthereis libri 2*, 1797. Vigo fut et méritait d'être membre de plusieurs sociétés et académies, de celle des sciences en particulier. Il mourut le 28 janvier 1808. Un de ses collègues, le comte Saluzzo, a lu son éloge à l'académie dont il faisait partie. Z.

VIGOR (SIMON), fils du médecin des rois Charles IX et Henri III, naquit à Evreux, au commencement du 16^e siècle ; fut admis dans la maison de Navarre, en 1540, et bientôt après devint recteur de l'université et curé de St-Germain le Vieux. Il prit le bonnet de docteur en 1545, et fut pourvu presque aussitôt de la dignité de pénitencier de l'église d'Evreux. Il en remplissait les fonctions quand il partit, à la suite de Gabriel le Veneur, son évêque, pour assister au concile de Trente, en qualité de théologien du roi de France. Après la clôture de ce concile, où il paraît qu'il se fit admirer par son érudition, il fut nommé à la cure de St-Paul. Les sermons de controverse qu'il prêcha avec beaucoup de zèle à Paris, à Rouen, à Metz, à Amiens et dans d'autres villes, eurent un grand succès et contribuèrent à la conversion de plusieurs calvinistes, parmi lesquels on distingue Pierre Pithou. Vers 1569, il obtint la théologale de l'église de Paris et le titre de prédicateur de Charles IX. Le cardinal Pisani, archevêque de Narbonne, étant mort à Rome, en 1570, le pape Grégoire XIII conféra cet archevêché à Simon Vigor, du consentement du roi. Ce prélat mourut à Carcassonne, le 1^{er} novembre 1575. Le docteur Christi, théologal de Nantes, vante le « rare savoir de « Vigor, tant en théologie, en droit civil et canonique, que dans les langues grecque et hébraïque, sans oublier son éloquence, qui serait « bien mince aujourd'hui ». Une chose qui choque les mœurs et les idées actuelles, c'est de dire que Vigor « a bien fait paraître le grand zèle « qu'il avait à l'honneur de Dieu et à la religion « catholique, par la haine qu'il portait non-seulement à Calvin, à Bèze et aux autres faux « prophètes, mais aussi à quelques-uns de ses « parents, infectés de la peste de l'hérésie » ;

c'est surtout de rappeler ces paroles du prélat : « que la tempête ne serait jamais apaisée en ce « royaume pendant que la diversité de religion y « serait tolérée et que le peuple aurait congé de « vivre en liberté de conscience. » On a de Vigor : 1° *Oraison funèbre d'Elisabeth de France, reine d'Espagne*, Paris, 1568, in-8°; 2° *Actes de la conférence tenue à Paris, ès mois de juillet et d'août 1566, entre deux docteurs de Sorbonne* (Vigor et Claude de Saintes) et deux ministres de Calvin (de l'Espine et Sureau du Rosier), Paris, 1568, in-8°. Cette conférence fut tenue d'après l'invitation du duc de Montpensier, pour la conversion du duc de Bouillon, son gendre, et de la duchesse de Bouillon, sa fille. Vigor y eut tout l'avantage, de l'aveu même des ministres. Les actes en sont très-véridiques et très-authentiques, puisqu'ils furent recueillis par deux catholiques et deux protestants. 3° *Les Sermons et prédications chrétiennes et catholiques pour tous les jours de carême et fériés de Pâques*, etc., Paris, 1577, in-8°; 4° *les Sermons et prédications sur les dimanches, depuis la Trinité jusqu'à l'Avent*, Paris, 1577, in-8°; 5° *les Sermons et prédications sur le symbole des apôtres et sur les Evangiles des dimanches et fêtes de l'Avent; ensemble quatre sermons touchant le purgatoire*, Paris, 1577, in-8°. Ces *Sermons*, publiés par Christi, docteur de Sorbonne et théologal de Nantes, avaient été recueillis par un auditeur de Vigor, et revus par lui. Il est certain que dans ces temps les prédicateurs se donnaient rarement la peine d'écrire leurs sermons, et que ce qui nous en reste ne vient que de ce que l'on en saisissait pendant le débit, très-souvent même sans que ces esquisses aient passé sous leurs yeux. 6° *Sermons catholiques du saint sacrement de l'autel, accommodés pour tous les jours des octaves de la Fête-Dieu*, Paris, 1585, in-8°. Quelque faibles que soient les *Sermons* de Vigor, ils ont été réimprimés en 1584, in-4°, et en 1597, même format. L—B—E.

VIGOR (SIMON), neveu du précédent et conseiller au grand conseil pendant trente-neuf ans, mourut le 29 février 1624, âgé de 68 ans, après s'être fait remarquer par son zèle à défendre dans ses discours et dans ses écrits les prérogatives de l'Eglise gallicane. Nous avons de lui : 1° *Ex responsione synodali data Basileæ oratoribus D. Eugenii papæ IV in congregatione generali* 3 non. septembr. 1432, de auctoritate cujuslibet concilii generalis supra papam, et quoslibet fideles, pars præcipua; et in eam commentarius, Cologne, 1613, in-8°. Ce livre parut sous le nom de *Theophilus Francus*; mais il fut solennellement avoué par l'auteur, très-peu de temps après la publication. 2° *Apologia de suprema Ecclesiæ auctoritate, adversus magist. Andræam Duval, doctorem et professorem theologiæ*, Troyes, 1615, in-8°; 3° *De l'état et du gouvernement de l'Eglise, divisé en quatre livres* : 1. *De la monarchie ecclésiastique*; 2. *De l'infailibilité*; 3. *De la discipline ecclésiastique*;

4. *Des conciles*, in-8°. C'est la traduction de l'ouvrage précédent, avec quelques améliorations et une réponse en forme de préface à la *Défense pour la hiérarchie de l'Eglise et de N. S. P. le pape*, par Théophraste Bouju, dit Beaulieu, aumônier du roi. 4° *Assertio fidei catholicæ, ex quatuor prioribus conciliis œcumenicis et aliis synodis celebratis intra tempora quatuor prædictorum conciliorum*. Cet opuscule et les trois précédents ont été recueillis en un volume in-4°, Paris, 1683. On y trouve de plus une *Lettre pour la vérification des faussetés remarquées au livre du docteur Durand*. 5° *Historia eorum quæ acta sunt inter Philippum Pulchrum, regem christianissimum, et Bonifacium VIII, pont., ex variis scriptoribus*, Paris, 1613, in-4°, très-rare. Simon Vigor, accusé par les ultramontains de s'écarter des principes d'une saine théologie, finit par déclarer qu'il n'avancait rien qu'il n'eût appris de l'archevêque de Narbonne, son oncle, et qui ne se trouvât dans les *Sermons* de ce prélat, édition de P. Bertaut, 1597. L—B—E.

VIGOR (MISTRIS), Anglaise, fut mariée d'abord, en 1731, à un consul général en Russie, puis à un résident à cette cour, et enfin à William Vigor, qui était attaché à la secte des quakers. Cette dame se distingua par cette charité active qui sait, en allant au-devant de la misère, lui épargner la honte de la mendicité. Elle était répandue dans le grand monde, et sa conversation était très-goûtée. L'esprit d'observation dont elle fut douée s'exerça pendant un long séjour en Russie. Craignant qu'on ne rendit publiques, d'après une copie défectueuse, des lettres qu'elle avait écrites sur ce qui se passait alors sous ses yeux, elle consentit à les mettre au jour elle-même; le recueil parut en 1775, en un volume in-8°, à Londres, sous ce titre : *Lettres d'une dame qui a résidé pendant un grand nombre d'années en Russie, à son amie, en Angleterre, accompagnées de notes historiques*. C'est, au jugement de Nichols (*Anecdotes littéraires du 18^e siècle*), un tableau fidèle, neuf et intéressant de la cour de St-Petersbourg, et l'on y trouve des détails que l'on chercherait vainement ailleurs. Mistriss Vigor mourut à Windsor, le 7 septembre 1783, âgée de 84 ans. L.

VIGORS (NICOLAS-AYLWARD), naturaliste anglais, né à Leighlin en Irlande en 1787, fit ses études au collège de la Trinité à Oxford; il se distingua par ses progrès et montra un goût décidé pour les études classiques, mais ses parents voulurent qu'il fût militaire. A vingt-deux ans il entra comme lieutenant dans les grenadiers de la garde, fut envoyé en Espagne et se trouva à la bataille de Barossa livrée par les forces anglaises et espagnoles contre une division française qui investissait Cadix. Vigors reçut dans cette affaire une blessure grave; ce fut pour lui un juste motif de quitter l'armée. Il revint en Angleterre, et, possesseur d'une fortune indépen-

dante, il consacra ses loisirs à des recherches sur l'histoire naturelle; l'ornithologie et l'entomologie furent surtout le but de ses prédilections. Il forma en ce genre des collections considérables qu'il offrit plus tard au musée de la société zoologique. En 1832, il se présenta aux électeurs du bourg de Carlow (en Irlande); il avait de grandes propriétés dans le voisinage; il fut élu, et, depuis janvier 1833, il siégea au parlement jusqu'à sa mort, survenue le 26 octobre 1840. Vigors a laissé un ouvrage intitulé *Etude sur la nature et l'étendue de la licence poétique*, 1811, in-8°, et 1813, 2^e édition. On a en outre de lui de nombreux *Mémoires* répandus dans les Actes de la société linnéenne, dans ceux de la société zoologique et dans le *Journal de zoologie*. Il se déclare en faveur du système de classification circulaire que M. W.-L. Macleay exposa dans ses *Horæ entomologicæ*, et il développa cette théorie dans deux mémoires qui furent remarqués : *Des affinités naturelles qui relient les ordres et les familles des oiseaux*, et de *l'arrangement des espèces d'oiseaux*. Il fut l'un des fondateurs du club zoologique, branche de la société linnéenne, d'où sortit la société zoologique. Vigors en fut le premier secrétaire, et il consacra toujours beaucoup de temps et de zèle à l'administration de cette compagnie. Z.

VIGUERI (BERNARD), professeur et éditeur de musique, naquit à Carcassonne, en 1761. D'abord enfant de chœur, puis élève de Laguna, il devint organiste de la ville, à l'âge de dix-huit ans. Venu à Paris quatre ans plus tard et recommandé à Charpentier, organiste de St-Paul, il acheva sous ce maître ses études musicales. Professeur de piano en 1793, Viguéri ouvrit en même temps une boutique de musique. Il mourut à Paris, en 1819, n'ayant encore que 58 ans. On a de sa composition : *Trois sonates pour clavier et violon*; — *Trois idem, précédées de préludes ou exercices*; — *Premier concerto pour piano et orchestre*; — *Deuxième idem, Bataille de Marengo*, pièce militaire et historique, pour le piano; — *L'art de toucher le piano-forte, ou Méthode facile pour cet instrument, divisée en quatre suites*, Paris, 1798, in-fol., ouvrage qualifié sévèrement par un écrivain spécial (*Fétis, Biog. des mus.*). Z.

VIGUERIE (PIERRE), né à Carcassonne, vers le milieu du 18^e siècle, entreprit de composer une histoire de cette ville, sujet déjà traité par plusieurs auteurs, mais sans aucun succès. Viguerie ne fut pas plus heureux; il n'a donné dans son premier volume, le seul qui ait paru en 1805, qu'une compilation indigeste, sans goût et sans méthode. Les éléments les plus disparates forment cette bizarre production, où l'on trouve de tout, hors l'histoire de Carcassonne. Il y fait un récit de toutes les assemblées nationales qui se sont tenues depuis le commencement de la monarchie, et donne la liste de tous les notaires et de leurs successeurs de la province du Languedoc, etc.

Les deux volumes restés manuscrits ne valent sans doute pas mieux que le premier, et il est probable qu'ils ne verront jamais le jour. L'auteur mourut en 1813. Z.

VIGUERIE (JEAN), chirurgien de l'Hôtel-Dieu de Toulouse, né en 1745, et mort en 1802, fut membre de l'académie des sciences de cette ville, et publia divers mémoires, entre autres, des *Observations anatomico-chirurgicales sur les fractures, sur la réductibilité du sac herniaire*, etc. Z.

VIGUERIE (GUILLAUME-CHARLES-MARGUERITE) fils du précédent, naquit à Toulouse, le 4 novembre 1779, et y mourut le 11 janvier 1855, à l'âge de 76 ans. Sa mère, Louise-Marguerite Cazabon, était fille de Guillaume Cazabon, professeur royal en chirurgie et lieutenant du premier chirurgien du roi. Aussi Charles Viguerie reçut-il, presque en naissant, de son père et de son aïeul maternel, les premiers principes de cet art de guérir qu'il devait bientôt illustrer. Il disait lui-même qu'il était né chirurgien, « *ab utero chirurgus* ». Après de brillantes études commencées au collège royal de Toulouse, puis forcément interrompues par la révolution, et enfin reprises avec plus d'ardeur et de succès que jamais lorsque le calme eut succédé à la tempête, Ch. Viguerie fut nommé (en l'an 7) chirurgien de la 14^e demi-brigade, et désigné pour faire partie de la fameuse armée des Pyrénées-Orientales. Peu de temps après (an 7 et an 8), nous le retrouvons à Paris, suivant, avec ses amis Esquirol et Double, les savantes leçons des Boyer, des Dubois, des Pinel, des Sabatier, etc., et recueillant avec le plus grand soin la parole de ces maîtres illustres, dont il devint l'heureux émule. Nommé chirurgien-adjoint de l'Hôtel-Dieu St-Jacques à un âge (vingt et un ans) où tant d'autres sont encore sur les bancs de l'école, il signala ces fonctions nouvelles par des réformes utiles et d'une haute convenance. C'est ainsi qu'il affranchit le chirurgien en chef de l'humiliante tutelle des médecins qui jusqu'alors ne lui permettaient d'opérer ses malades qu'autant qu'ils le jugeaient convenable, et surveillaient eux-mêmes l'opération. Guidé par un même sentiment de dignité personnelle, il fit remercier, par l'administration des hôpitaux, les oculistes et les lithotomistes officiels, qui seuls avaient le privilège de soigner les malades atteints de la gravelle, de rétrécissements de l'urètre et de la cataracte. Enfin, grâce à ses lumières, à sa prudence et à son zèle, grâce au concours empressé que lui prêtèrent des collaborateurs instruits et dévoués, Viguerie eut le bonheur de voir son œuvre fructifier et grandir chaque jour, et l'Hôtel-Dieu se transformer en une école pratique, où de nombreux élèves acquéraient, sous les yeux du maître, l'expérience et le coup d'œil indispensables au succès. Lui-même perfectionnait son jeune talent sous l'habile direction de son père, et préludait à cette

réputation de bon aloi qui pendant près d'un demi-siècle est allée tous les jours s'accroissant. En 1802, la mort vint frapper Jean Viguerie et l'enlever à l'estime de ses concitoyens. Bien des ambitions s'agitaient pour recueillir son héritage. Une des plus légitimes, sans contredit, c'était celle du digne fils qui se mettait sur les rangs pour succéder à un maître aussi cher. Mais un concurrent redoutable, et à bon droit redouté, demandait que l'emploi vacant fût disputé par la voie du concours. C'était Delpech, dont le mérite allait de pair avec celui de Viguerie, et ne pouvait que le faire mieux ressortir en se produisant lui-même devant des juges impartiaux et compétents. Malheureusement, comme il arrive trop souvent en pareil cas, des influences de famille et de puissantes affections se déclarèrent contre l'épreuve, toujours plus ou moins chanceuse, du concours, et la palme fut décernée au jeune chirurgien aide-major de l'Hôtel-Dieu, sans qu'il eût demandé, comme il aurait dû, l'occasion de la disputer dans un tournoi scientifique. Quoi qu'il en soit, et en dépit des murmures qu'excitait un succès rendu cette fois trop facile, Viguerie, à peine âgé de vingt-deux ans, fut placé à la tête du service chirurgical de l'un des hôpitaux les plus importants du Midi. Les rivalités finirent par s'apaiser, l'envie se tut, et le jeune praticien jouit désormais, sans être inquiété par elles, de la position avantageuse que lui avait faite son incontestable talent, secondé par des circonstances favorables, et surtout par des amitiés puissantes et dévouées à sa fortune. Sa réputation, déjà brillante, acquit un nouveau lustre et s'étendit au loin. Les élèves accoururent en foule pour suivre ses visites et assister aux opérations qu'il pratiquait avec une merveilleuse dextérité. Bientôt après, ils se pressèrent aussi nombreux autour de la chaire de *clinique externe* qu'il occupa dès la fondation de l'Ecole de médecine de Toulouse, instituée en vertu d'un décret signé par l'empereur à Schoenbrunn, le 1^{er} mai 1806. Pourquoi faut-il que notre impartialité de biographe nous oblige à dire que si, dans les vingt dernières années de sa vie, les leçons du maître furent toujours, comme autrefois, nourries de fait, substantielles, savantes, originales même, elles devinrent de plus en plus rares, au grand regret de ses disciples et de ses collaborateurs. Sa clientèle l'occupait trop pour qu'il eût les loisirs et le calme nécessaires aux longues méditations qu'exige le professorat; la science elle-même eut à en souffrir, la santé du docteur s'altéra, et le 11 janvier 1833, il s'éteignit, brisé de fatigues, au sein d'une famille qu'il adorait et dont il était l'idole et l'orgueil. La parole de Viguerie, envisagé comme professeur, était simple, lucide, aphoristique, mais elle manquait peut-être de cet éclat, de cette animation nécessaire pour captiver toujours un auditoire jeune et distrait. Cependant elle était religieusement écou-

tée, et plus d'une fois elle porta d'heureux fruits. Esprit droit et prudent, Viguerie se méfiait des systèmes en vogue, et ne se laissait point éblouir par leurs fausses lueurs. Les faits, l'expérience, la logique et non la mode, telles étaient les bases ordinaires de ses jugements, et presque toujours ses jugements faisaient loi. Comme opérateur et comme praticien, Ch. Viguerie peut être placé à côté des chirurgiens et des médecins qui se sont acquis le plus de renom par la sûreté du coup d'œil, par la promptitude du jugement et par la dextérité de la main. Il était supérieur à beaucoup d'entre eux par l'étendue de ses connaissances littéraires et de son érudition scientifique. Mais si Ch. Viguerie a tenu pendant cinquante ans le sceptre de la chirurgie dans cette partie du Midi dont Toulouse est le centre, malheureusement les travaux qu'il a publiés sont beaucoup moins nombreux qu'on n'était en droit de l'espérer de la part d'un homme qui avait tant vu, et par conséquent tant appris. Cependant, on citera toujours, et avec des éloges mérités, l'excellente *thèse* qu'il soutint à Montpellier, le 5 janvier 1802, sous le titre beaucoup trop modeste de : *Quelques considérations sur la taille latéralisée*. Outre un historique complet de la question depuis Celse jusqu'au commencement du siècle actuel, cette importante monographie renferme encore une description anatomique très-exacte des régions où doit se faire l'opération; l'appareil instrumental y est soigneusement indiqué; enfin, le jeune docteur y discute, avec un rare talent de critique et d'analyse, les divers procédés adoptés par frère Côme, Cheselden, Hawkins et par lui-même à l'hôpital St-Jacques. Un second Mémoire a pour titre : *Traitement médical des blessures* (1). L'auteur y donne d'excellents préceptes, basés sur des observations qui lui sont propres, et il insiste avec raison sur la nécessité, jusqu'alors peu comprise, d'allier la médecine à la chirurgie dans l'intérêt même des blessés. Nous mentionnerons encore un troisième travail, inséré par extrait, comme celui qui précède, dans les *Mémoires de l'académie des sciences, inscriptions et belles-lettres de Toulouse* (2^e série, t. 1, 2^e part., p. 250). Il est intitulé *Essai pratique sur la cicatrisation séparée des bouts osseux fracturés*. D'après le docteur Desbarreaux-Bernard, qui a eu l'heureuse chance de retrouver le manuscrit, dans ce travail, écrit avec une rare concision, et où sont discutées avec une parfaite sagacité les questions les plus ardues de la haute chirurgie, on retrouve toutes les qualités, tous les mérites qui distinguèrent M. Viguerie (2). Enfin, nous ne devons pas oublier de dire que Viguerie a traduit en français le *Traité* d'Everard Home sur les ré-

(1) Analysé dans les *Mémoires de l'académie des sciences, inscriptions et belles-lettres de Toulouse*, 2^e série, t. 1, 2^e part., p. 247 et suiv.

(2) Voy., dans les *Mémoires de l'académie des sciences de Toulouse*, 4^e série, t. 6, p. 169, l'*Eloge* du docteur Charles Viguerie par M. Desbarreaux-Bernard.

tréissements de l'urètre. Cette traduction est de-meurée inédite. Tel est, ou peu s'en faut, le bilan scientifique du praticien distingué qui avait eu de si nombreuses occasions d'enrichir la science et de s'y faire un nom illustre. « Il n'aimait point la controverse et redoutait la critique, dit un de ses élèves devenu plus tard son collègue et son biographe (le docteur A. Dassier); voilà pourquoi il n'a point écrit (1). » Le docteur Desbarreaux-Bernard dit, au contraire, avoir eu entre les mains de nombreux manuscrits retrouvés dans les papiers du chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu. Il donne même la liste et le contenu des principaux d'entre eux, et s'ils n'ont pas été publiés, c'est, selon lui, parce que « Viguerie s'effarouchait à l'idée de livrer à la publicité des travaux auxquels sa modestie n'attachait qu'une mince valeur ». Nous ne chercherons point à concilier ces deux assertions évidemment contradictoires, et nous nous consolerons en pensant que, s'il n'a pas fait beaucoup pour la science, il a beaucoup fait pour l'humanité. Il y a là plus qu'une compensation. Le docteur Viguerie était membre de la société de médecine et de l'académie des sciences, inscriptions et belles-lettres de Toulouse, membre de l'académie impériale de médecine et de plusieurs autres sociétés savantes. Jamais il n'ambitionna, et encore moins ne sollicita ces distinctions honorifiques qui n'ont de valeur réelle qu'autant qu'elles viennent trouver d'elles-mêmes celui qui les mérite. Aussi ne fut-ce qu'après sa mort, et en voyant briller sur le cercueil de Viguerie les insignes des ordres auxquels il appartenait, que la population toulousaine apprit qu'il avait été successivement fait chevalier, puis officier de la Légion d'honneur, et enfin chevalier de l'ordre de Charles III. Sans être un homme politique, le docteur Viguerie, qui comptait autant d'amis que de clients, et ce n'est pas peu dire, fut porté plusieurs fois, par leur estime et leurs suffrages, aux conseils de la cité et du département, et il s'y fit constamment remarquer par la justesse de ses vues, l'étendue de ses connaissances, la droiture de ses intentions, et son amour sincère d'une sage liberté. Nous regrettons vivement que les bornes qui nous sont imposées par la nature de ce recueil ne nous permettent pas de consigner ici bien des traits qui honorent la mémoire du chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu St-Jacques, et qui fournissent mille preuves touchantes de la simplicité de ses manières et de la généreuse bonté de son cœur. Comme toutes les âmes d'élite, il se plaisait à cacher ses bonnes œuvres, à se dérober aux manifestations de la reconnaissance publique ou privée, et son exquise délicatesse doublait ainsi, sans qu'il s'en doutât, le prix de ses bienfaits. Pour résumer en quelques mots cette honorable et utile existence, disons, avec

le docteur Dassier, que « rien n'a manqué à Viguerie pour accomplir sa mission. Il a atteint dans sa profession le but le plus élevé auquel il soit permis à une ambition légitime d'arriver. Nul des médecins de notre génération n'a vu plus de malades et n'a recueilli plus de réputation, plus de popularité et de fortune; nul n'a été entouré de plus de considération, d'hommages et de respect. Appliqué toute sa vie à l'étude et à la pratique de son art, ayant à son service un esprit éclairé, net et doué au suprême degré du don de l'observation, il aurait pu fonder une école. Mais absorbé par ses malades, il a vécu trop éloigné des académies et des sociétés où se fait la science. Insouciant pour l'avenir, il n'a travaillé que pour le présent, oubliant peut-être que, s'ils ne s'appuient sur des monuments durables, les plus grands noms s'effacent à mesure que le souvenir des services qu'ils ont rendus à l'humanité s'éloigne et diminue (1). » Jo—Y.

VIGUIER (PAULE DE), plus connue sous le nom de *la belle Paule*, naquit à Toulouse, en 1518. Sa famille était originaire de Gascogne, et s'était distinguée au service de l'Angleterre. Froissart nous apprend que son bisaïeul, messire Gaillard de Viguier, fit une *chevauchée* à Navarret, avec messire Thomas de Phléson, sénéchal d'Aquitaine, pour le service du prince de Galles. En 1307, il combattit sous la bannière de Jean Chandos et sous le pennon de St-Georges, à la bataille qui fut donnée entre Nadres et Navarret. Peu de temps après, il embrassa le parti de la France, et ses descendants servirent avec honneur dans les armées de nos rois. Le père de Paule, s'étant établi à Toulouse, se maria avec Jacqueline de Lancelor, d'une famille distinguée par sa noblesse. Paule naquit de cette union, en 1518, vingt ans environ après la mort de la célèbre Clémence Isaure. Antoine de Viguier, son frère, fut grand écuyer du duc d'Alençon, frère de Charles IX. La beauté de Paule jeta de bonne heure un grand éclat, et lorsque François I^{er} fit une entrée solennelle dans Toulouse, elle fut choisie pour présenter au monarque les clefs de la ville. Elle avait alors quatorze ans, elle était vêtue d'une robe blanche, ornée de fleurs; une guirlande de roses ceignait sa tête, d'où tombaient par ondes ses cheveux dorés et bouclés; le contour pur et gracieux de sa taille élancée, que ceignait une écharpe bleue, rappelait les belles statues grecques que l'on découvrait à cette même époque en Italie. Paule prononça dans cette occasion une harangue en vers français. La modestie em-

(1) Voy. l'*Eloge de Ch. Viguerie*, par le docteur A. Dassier, dans le *Compte rendu des travaux de la société de médecine, chirurgie et pharmacie de Toulouse, pour l'année 1855*, p. 144.

(1) A. Dassier, *Eloge* cité, p. 163. On trouvera dans les intéressantes notices biographiques des docteurs Dassier et Desbarreaux-Bernard plusieurs traits de bienfaisance et de générosité, dont le souvenir vit encore dans le cœur de ceux qui en ont été l'objet. L'auteur lui-même de cet article n'oubliera jamais les soins affectueux et noblement désintéressés donnés à sa famille par le docteur Viguerie. Il saisit avec empressement l'occasion qui lui est offerte pour rendre à la mémoire de cet homme excellent un hommage public de gratitude sincère et profondément sentie.

preinte dans ses traits attachait d'autant plus les regards que l'on y découvrait, dit un auteur contemporain, l'image des vertus qui dirigeaient toutes ses actions. François I^{er} lui donna le nom de *belle Paule*, qui lui est resté. Le galant monarque répondit avec beaucoup de grâce à son discours, et, ce qui est mieux, respecta son innocence. Réunissant tant d'attraits, cette femme extraordinaire fut recherchée par un grand nombre de gentilshommes. Elle avait distingué le baron de Fontenille; mais le choix de ses parents se fixa sur le sire de Baynaguet, conseiller au parlement de Toulouse, *prompt et hardi capitaine*, ainsi que le qualifient d'anciens mémoires. Paule, étouffant ses soupirs, obéit à sa famille, et la célébration du mariage eut lieu dans l'église des Grands-Augustins, monument religieux embelli par la munificence des Lancefor, qui y avaient placé leurs sépultures. Paule ne fut pas longtemps l'épouse de Baynaguet; il mourut peu d'années après son mariage, et la belle veuve épousa celui qu'elle avait elle-même distingué, Philippe de Laroche, baron de Fontenille, chevalier des ordres du roi, capitaine de 50 hommes d'armes. Elle coula des jours heureux avec l'époux de son choix, et se conserva longtemps belle. Lorsque Catherine de Médicis accompagna son fils Charles IX à Toulouse, en 1563, cette princesse demanda avec empressement qu'une femme si rare lui fût présentée, et quoique celle-ci eût alors quarante-cinq ans, elle parut devant toute la cour avec tant d'éclat, que la reine en fut saisie d'étonnement, et que le connétable de Montmorency s'écria dans son enthousiasme : « La baronne de Fontenille est une des merveilles de l'univers, c'est l'honneur de Toulouse » et de son siècle. » Paule de Viguier aimait les lettres; son esprit avait été cultivé avec beaucoup de soin, et l'on sait qu'elle lut tous les bons écrits qui parurent durant sa vie. On trouve dans un ancien registre quelques vers de sa composition qui ne manquent ni de facilité, ni d'élégance. Nous en citerons le dixain suivant, intitulé *De la mort d'un mien fils*.

Le tendre corps de mon fils moult chéri,
Gît maintenant dessous la froide lame;
Aux lieux très-clairs doit triompher son âme,
Car en vertus toujours il fut nourri.
Las! j'ai perdu ce beau rosier fleuri,
De mes vieux ans l'orgueil et l'espérance;
La seule mort peut donner allégerance
Au mal cruel qui mon cœur a meurtri;
Ors, adieu donc, mon enfant moult chéri,
De toi mon cœur gardera souvenance!

Ces vers rappellent assez bien ceux dont on a fait honneur à Clotilde de Surville, et nous pensons qu'ils ont plus d'authenticité que ceux de cette dame (*voy. SURVILLE*). Paule de Viguier parvint à une longue vieillesse, aimée, admirée de ses compatriotes. Sa maison était un temple élevé aux beaux-arts, et dans lequel se rendaient à l'envi les personnages les plus illustres de son siècle. Pendant le temps des troubles et des

guerres civiles, cet asile de l'honneur et de la vertu fut toujours respecté par les deux partis. Valiech, auteur toulousain, qui, suivant Lacroix du Maine, s'était fait une réputation par ses anagrammes, trouva dans le nom de Paule de Viguier la *pure vertu guide*. La marquise de Lambert rapporte que toutes les fois qu'on voyait la belle Paule, on se pressait à tel point qu'il en arrivait des accidents. Elle ajoute que la ville de Toulouse lui fit un procès, pour la contraindre de se montrer à son balcon, au moins deux fois par semaine. Le peuple se serait soulevé s'il eût été plus longtemps sans la voir. Cette femme accomplie mourut en 1610 et fut inhumée auprès de sa mère dans le tombeau des Lancefor, placé dans la chapelle des onze mille vierges, au côté droit de l'église des Augustins. Ce fait est constaté par le testament de Paule, qui porte la date du 26 septembre 1607, et par les registres de la sacristie des Pères augustins; ce qui dément la tradition répandue par les cordeliers de Toulouse, qui prétendaient posséder dans le caveau de leur église, où les corps se conservaient en forme de momie, celui de la belle Paule. Quelques pièces de vers prouvent que cette mort répandit le deuil dans Toulouse. Gabriel de Minut, baron de Casteras, sénéchal de Rouergue, écrivain distingué par ses talents poétiques et par sa profonde érudition, fut l'un de ses adorateurs les plus passionnés, ainsi qu'on le voit par son ouvrage intitulé *De la beauté, discours divers, pris sur deux belles façons de parler, desquelles le grec et l'hébreu usent : l'hébreu TOB et le grec CALON, l'agathon, voulant signifier ce qui est naturellement beau et naturellement bon, avec la PAULE-GRAPHIE ou description des beautés d'une dame toulousaine, nommée la belle Paule*. Dans ce livre singulier, dont il n'existe que très-peu d'exemplaires, et qui fut publié à Lyon en 1587, du vivant de Paule de Viguier, par Charlotte de Minut, sœur du baron de Casteras, se qualifiant de « très-indigne abbesse du pauvre monastère de Ste-Claire de Toulouse », et qui est dédié à Catherine de Médicis, reine mère du roi, l'auteur décrit toutes les beautés du corps de la belle Paule, sans en excepter une seule. Si tout ce que l'on raconte de la vertu de cette belle incomparable est exact, on doit supposer que son adorateur n'a ainsi décrit que d'après son imagination une partie de ses attraits (1).

Z.

VIGUIER (PIERRE-FRANÇOIS), orientaliste, naquit à Besançon le 20 juillet 1745. Après avoir terminé ses études au séminaire de cette ville, sous le pieux abbé Pochard (*voy. ce nom*), il em-

(1) L'ouvrage de Minut, ainsi que tous les livres anciens que recommande leur singularité, est extrêmement recherché des bibliophiles et son prix a singulièrement augmenté. De beaux exemplaires se sont payés deux cent soixante francs, vente Renouard, en 1864. Une notice sur cette production bizarre a paru dans le *Bulletin du bibliophile belge*, t. 3, p. 421; une autre, bien plus étendue et sortie de la plume de M. le Roux de Lincy, figure dans le *Bulletin du bibliophile*, publié à Paris par M. Techener (année 1849, p. 83-96).

brassa l'état ecclésiastique et résolut de se consacrer à l'enseignement. A la suppression des jésuites, il obtint la chaire de rhétorique au collège de sa ville natale; mais bientôt après il entra dans la congrégation de St-Lazare et fut chargé de professer la théologie au séminaire de Sens. Il fut ensuite envoyé par ses supérieurs, en 1772, sur la côte d'Alger, et s'y dévoua tout entier au soulagement des esclaves chrétiens. Les établissements des jésuites dans le Levant ayant été accordés par le pape Pie VI et Louis XVI aux Lazaristes, le P. Viguier fut nommé préfet apostolique à Constantinople, où il se rendit en 1783. Pendant seize ans, il ne cessa de travailler avec zèle au maintien de la foi catholique en Orient. La connaissance qu'il acquit des langues de l'Asie le mit à même d'en faciliter l'étude aux missionnaires et de rendre des services importants à notre commerce. De retour en France, vers 1802, il fut chargé de la direction des dames de la Charité, dont l'institution, remise en activité, lui dut des soins de conservation et de surveillance qui mauquaient à l'établissement, par l'absence de l'ancien supérieur. Depuis la rentrée de ce dernier, qui reprit sa place, le P. Viguier vécut dans la retraite, occupé de recherches savantes, qui toutes avaient pour but immédiat la gloire et la défense de la religion. A l'époque où le gouvernement sentit la nécessité de rétablir la congrégation de St-Lazare, le P. Viguier obtint l'autorisation de rester dans la retraite que l'âge et les infirmités lui rendaient de plus en plus nécessaire; mais il continua d'entretenir avec ses anciens confrères des relations de bienveillance et d'amitié. Ce pieux et savant missionnaire mourut à Paris, le 7 février 1821, âgé de 76 ans. Outre des éditions revues et améliorées du *Sacrifice perpétuel* du P. Gourdan (voy. ce nom) et du *Discours sur la vérité de la religion chrétienne*, extrait de l'*Histoire de l'établissement du christianisme*, par Bullet (voy. ce nom), on a du P. Viguier : 1° *Eléments de la langue turque*, en tables analytiques de la langue turque usuelle, avec leur développement, Constantinople, 1790, in-4° (1). Cet ouvrage, dont il offrit la dédicace à Louis XVI, est l'un des premiers qui soient sortis de l'imprimerie que le comte de Choiseul-Gouffier avait établie dans le palais de l'ambassadeur de France. L'exposition des règles grammaticales est suivie de leur application dans des dialogues ou conversations familières, et d'un vocabulaire français-turc. Les mots turcs sont imprimés en caractères européens, et l'auteur a toujours eu soin d'en déterminer la prononciation. Il annonçait (page 350) la publication prochaine de nouveaux *Dialogues turcs et français*, en 4 volumes in-8°, précédés d'un 5° volume contenant un *Précis*, dans les

deux langues, de l'*histoire sacrée et de la religion chrétienne*. Le rappel de M. de Choiseul-Gouffier et le malheur des temps l'empêchèrent de publier les ouvrages qui devaient faire suite aux *Eléments de la langue turque*, mais il les a conservés et laissés parmi ses papiers. 2° *De la distinction primitive des psaumes en monologues et en dialogues, ou Exposition de ces divins cantiques, tels qu'ils étaient exécutés par les lévites dans le temple de Jérusalem*; nouvelle traduction, accompagnée de notes, Paris, 1806 et 1807, 2 vol. in-12. Cet ouvrage fort estimable, que l'auteur avait publié à cette époque pour attirer l'intérêt sur sa corporation et en obtenir le rétablissement, a été réimprimé avec de nouveaux développements sous ce titre : *Exposition du sens primitif des psaumes*, totalement conservé dans le latin de la Vulgate et dans une nouvelle traduction française mise en regard du texte, etc., Paris, 1818-1819, 2 vol. in-8°. La distinction des interlocuteurs dans les psaumes, quoique appuyée de nouvelles preuves, y est traitée secondairement; et le sens original du texte y est surtout l'objet d'une savante et lumineuse introduction. 3° *La véritable prophétie du vénérable Holzanzer*, etc., avec l'explication, Paris, 1813, in-12; 4° *Prophétie du pape Innocent XI*, précédée de celle d'un anonyme, dont elle est la paraphrase, avec une explication étendue, ibid., 1816, in-12; 5° *Le vrai sens du psaume 67 : Exurgat Deus*, ibid., 1819, in-8° de 16 pages. C'est une critique de la traduction de l'abbé de Genoude. Le P. Viguier a revu la traduction, par M. Denis, de l'*Abbrégé de la vie de St-Joseph Copertino*, thaumaturge et prophète, en 1663, canonisé par le pape Clément XIII, ibid., 1820, in-12. Quoique les derniers ouvrages publiés ou revus par le P. Viguier annoncent une dévotion un peu exaltée par le sentiment religieux, il n'avait pas moins de jugement et de goût que d'imagination; outre le chant lévitique des psaumes qu'il a su distinguer assez heureusement, comme on l'a vu, il avait traduit avec succès et publié en français, avec le texte, l'ouvrage italien intitulé *De' Ritratti*, etc. *Des Portraits, ou Traité pour saisir la physionomie*, par J.-B. de Rubeis, Paris, 1809, in-4°. G—CE et W—s.

VILAIN XIII, nom d'une famille belge descendante des Isenghien, dont le premier fils, naturel d'un seigneur de cette maison, et qui prit le nom de Grandvilain, fut l'un des députés chargés de présenter à Louis XIV, venu à Gand, les clefs de la cité. C'est à cette occasion qu'il obtint du roi la faveur d'ajouter à son nom le chiffre XIII. Et plus tard, ce même Vilain obtint la charge lucrative de collecteur des tailles de l'arrondissement d'Alost, en Flandre, et qui resta dans la famille jusqu'à la réunion de la Belgique à la France. — Après lui, Jean-Philippe VILAIN XIII vécut vers la seconde moitié du 18° siècle. Il fut premier échevin de la keur de Gand, puis con-

(1) Ce n'est qu'un traité élémentaire; cependant on y trouve des observations d'une nouveauté et d'une justesse vraiment remarquables (*Journal asiatique*.)

seiller d'Etat et chevalier de St-Etienne. Le vicomte Jean-Philippe fut en outre un économiste distingué. On lui doit l'initiative du système pénitentiaire qui, « selon l'usage antique et solennel », fait observer le baron de Reiffenberg (*Revue bibliographique*), « nous est revenu ensuite comme « une création étrangère ». Les idées de l'économiste belge en matière de finances attirèrent l'attention du célèbre ministre autrichien comte de Cobenzl. On a de Jean-Philippe : 1° *Mémoires sur les moyens de corriger les malfaiteurs et les fainéants à leur propre avantage, et de les rendre utiles à l'Etat*, Gand, 1775, in-4°. La maison de détention de la ville de Gand a réalisé avec succès ces moyens. 2° *Réflexions sur les finances de la Flandre*, 1755; sans indication de localité, mais plein de réflexions politiques justes et hardies. L'auteur s'y attaque au machiavélisme politique, et surtout à la maxime que le secret d'une administration doit rester inconnu aux administrés et même au souverain. A en juger par une lettre de l'imprimeur de Goesin, en date du 6 octobre 1772, et citée par le savant M. de Reiffenberg (*Revue bibliographique*, t. 1), les *Réflexions* auraient été livrées à l'impression avec grand mystère (voy. aussi Quérard, *France littéraire*). — VILAIN XIII (comte Charles) naquit vers 1785. Il dut à Napoléon le titre de comte, et en 1815 il fut nommé membre de la seconde chambre des Etats-Généraux. Il fit activement partie de l'opposition qui s'était déclarée contre le gouvernement des Nassau, et dans les années qui suivirent la révolution de 1830, le comte Vilain fut mêlé aux affaires publiques. Plusieurs fois nommé vice-président du sénat, il vota presque toujours les mesures législatives auxquelles la Belgique doit une sage et solide liberté intérieure, ainsi que son indépendance au dehors. Il est mort en 1856. On a de lui : 1° *Trois chapitres sur les deux arrêtés du 20 juin 1829 relatifs au collège philosophique, par un père de famille pétitionnaire*, Bruxelles, 1829, in-8°; 2° *Coup d'œil sur les inondations de la Flandre*, Bruxelles, 1832, in-8°. — VILAIN (Charles, vicomte), diplomate belge, fils du précédent, naquit vers 1800. Il fut accrédité, en 1832, en qualité d'envoyé extraordinaire auprès du saint-siège, puis auprès de diverses cours italiennes. S'il n'eut pas tout le succès diplomatique qu'on attendait de ses talents, c'est que ses opinions personnelles lui furent un obstacle. Il fut rappelé et depuis ne prit plus part aux affaires publiques. Il mourut en 1857. Z.

VILARIS (MARC-HILAIRE), chimiste, naquit à Bordeaux en 1720. Dès qu'il eut achevé ses études classiques, son père, apothicaire instruit, lui enseigna les éléments de la pharmacie et l'envoya se perfectionner à Paris, sous la direction du célèbre Rouelle (voy. ce nom). Vilaris fut employé dans les hôpitaux de l'armée de Hanovre; mais, indigné des dilapidations et des

désordres dont il était le témoin, il donna sa démission et revint à Bordeaux, où il fit des cours de chimie, qui contribuèrent à répandre le goût d'une science que l'on confondait encore avec la pharmacie. Le chagrin qu'il éprouva de la mort d'une jeune personne à laquelle il était sur le point de s'unir le plongea dans une mélancolie profonde. Son père, pour le distraire, lui céda sa pharmacie. Il se fit recevoir apothicaire en 1748, et bientôt il mérita l'estime et la confiance générales par les talents qu'il déploya dans l'exercice de sa profession. Il engagea ses confrères à créer un jardin botanique et à former un établissement pour la confection des remèdes pharmaceutiques; mais il ne put réussir à les convaincre de l'utilité de ce double projet. Persuadé qu'il devait exister en France des carrières de terre semblable à celle dont on fait la porcelaine de Sèvres, il employa trois ans à parcourir la Guienne et les provinces voisines, et eut enfin le bonheur de trouver le kaolin, en 1757, à St-Yrieix. Sur l'avis qu'il s'empessa d'en donner au gouvernement, Macquer (voy. ce nom) fut envoyé pour constater cette découverte, à laquelle on doit la manufacture de Limoges. On regardait alors l'usage des viandes salées comme la principale cause du scorbut, et l'on cherchait en conséquence le moyen d'approvisionner les vaisseaux de viandes fraîches ou préparées sans sel. Vilaris, après des essais multipliés, crut l'avoir trouvé dans la dessiccation. Une expérience faite en 1769 par le gouvernement constata que des viandes ainsi préparées pouvaient rester une année à la mer sans éprouver d'altération. Cependant l'inventeur de ce procédé resta sans récompense, et on ne lui demanda pas même la communication de son secret; ce qui prouve que l'on n'en connut pas l'importance. Vilaris imagina, quelque temps après, un moyen de fabriquer le sucre d'une manière plus économique; et il offrit, en 1780, de passer à la Martinique pour y établir des sucreries d'après ses plans. La guerre avec l'Angleterre empêcha l'exécution de ce projet. Rebuté par les difficultés qui semblaient s'opposer à toutes ses entreprises, il passa les dernières années de sa vie dans une triste indifférence. Un ami l'ayant prié de préparer de l'extrait de ciguë, il eut l'imprudence de faire cette opération dans son laboratoire. Les vapeurs de cette plante augmentèrent un mal de tête dont il souffrait depuis dix ans, et il mourut le 26 mai 1792. Il était membre de l'académie de Bordeaux depuis 1752, et c'est dans les recueils de cette compagnie qu'on trouve le résultat de ses expériences et de ses travaux. Son compatriote le docteur Tournon lui a consacré une notice dans le *Magasin encyclopédique*, 1798, t. 3, p. 54-61. W—s.

VILATE (JOACHIM), né, en 1768, à Ahun, petite ville du Limousin, qui fait aujourd'hui partie du département de la Creuse, était le fils d'un

médecin qui mourut de bonne heure et laissa sans ressources un grand nombre d'enfants. Joachim était l'aîné de cette malheureuse famille. Il fut élevé avec quelque soin à Blodeix, par un de ses oncles, et termina d'assez bonnes études à l'université de Bourges. Nommé, peu de temps après, professeur au collège de Guéret, il passa, en 1791, à celui de Limoges, et vint à Paris, en 1792, pour étudier la médecine, ou plutôt afin de s'y livrer tout entier à son goût pour la politique et la révolution. Il fréquenta très-assidûment le club des Jacobins, où il fit connaissance avec les hommes les plus marquants de cette époque. Il concourut de tous ses moyens à l'attaque du château des Tuileries, dans la journée du 10 août 1792, et le 10 décembre suivant, il fit hommage à la Convention d'un *Plan d'éducation républicaine*, dont cette assemblée décréta une mention honorable. Vilate continua de se montrer ainsi fort dévoué au parti le plus violent et le plus exalté, jusqu'à la révolution du 31 mai 1793. Après le triomphe de Robespierre dans cette journée, il accompagna comme secrétaire les représentants Isabeau et Neveu dans leur mission à Bordeaux; et il parcourut ensuite plusieurs départements, pour y observer l'esprit public et en rendre compte au gouvernement. Revenu dans la capitale, il se montra de plus en plus dévoué aux membres du comité de salut public, et surtout à Barère et à Robespierre. Logé par eux dans l'un des plus beaux appartements des Tuileries, il prit le nom de *Sempronius-Gracchus*, et se livra à toutes les illusions de cette époque. Il a dit lui-même que, dans l'ivresse que lui causa cette nouvelle position, il se crut transporté avec les Brutus, les Publicola, dans l'antique Capitole, après l'expulsion des Tarquins. Tout semble indiquer qu'il était alors chargé d'un ministère de police important. Faisant grande dépense et recevant beaucoup de monde, il n'avait aucun revenu, aucun emploi ostensible qui pût y suffire. On le nomma bientôt juré du tribunal révolutionnaire. Il a dit depuis que ce fut à son regret qu'il accepta ces redoutables fonctions; mais rien ne prouve qu'il ait hésité à les remplir. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il ne renonça point à son métier d'espion. Il paraît au contraire que c'était par lui que Robespierre savait tout ce qui se passait au sanglant tribunal. Les détails qu'on lit dans ses *Mémoires* sur le compte qu'il rendit à Maximilien du procès de la reine, au moment où il venait de la condamner, sont fort curieux. C'était surtout contre les membres de la convention nationale que les comités employaient Vilate. Mais lorsque le parti des thermidoriens prit un peu de courage et que ses oppresseurs commencèrent à perdre de leur puissance, plusieurs députés, entre autres Chénier et Legendre, dénoncèrent positivement l'espion des comités; et il fut arrêté et conduit à la prison de la Force huit jours

avant la chute de Robespierre. Dans le tumulte de la journée du 9 thermidor, les agents de la commune vinrent à sa prison, avec un ordre pour le mettre en liberté; mais au moment où cet ordre allait être exécuté, des commissaires de la Convention s'y opposèrent, et il resta prisonnier jusqu'au moment où le tribunal révolutionnaire fut lui-même mis en jugement. Vilate fit, pendant un an que dura sa captivité, beaucoup d'efforts pour se soustraire au supplice dont il était menacé; et il publia successivement trois espèces de mémoires justificatifs, sous ces titres : 1° *Causes secrètes de la révolution du 9 thermidor*, in-8°, 1795; 2° *Continuation des Causes secrètes*, etc.; 3° *Mystères de la mère de Dieu dévoilés*, etc. (voy. THÉOS). Dans ces écrits, très-curieux pour l'histoire, Vilate n'oublia rien de ce qui pouvait repousser l'accusation de complicité avec Robespierre; et il dévoila une grande partie des iniquités de cette époque. Comme Sénart, il avait été à portée de les bien voir; et si l'on en excepte quelques réticences dans l'intérêt de sa justification, tout y concourt à jeter la lumière sur les crimes de ces temps déplorables. Ces mémoires sont beaucoup mieux écrits que ceux de Sénart, et tous les noms y sont imprimés en toutes lettres, avantage que n'ont pas offert les éditeurs de celui-ci. Vilate n'obtint pas, en les publiant, le but qu'il s'était proposé. Le public les lut avec beaucoup d'empressement, parce qu'ils contenaient des faits curieux; mais les conventionnels, qui connaissaient l'auteur, ne purent oublier le rôle infâme qu'il avait joué. Legendre dit positivement à la tribune qu'il avait été l'espion des comités; et Barère, repoussant toute espèce d'intimité avec lui, dit qu'il avait été le *bourreau de la représentation nationale*. Ce fut sous de tels auspices qu'on traduisit Vilate au nouveau tribunal révolutionnaire, avec les membres de l'ancien (voy. FOUQUIER-TINVILLE). Il fut condamné à mort, comme la plupart de ses confrères, et exécuté le 7 mai 1795. Lorsqu'il entendit son arrêt, il se répandit en violentes invectives contre ses juges et parut avoir perdu la raison. Il avait publié, en frimaire an 2 (décembre 1793), un petit écrit intitulé *De nos maux et des remèdes qu'il faut y apporter*. Ses Mémoires ont été annoncés dans la collection des *Mémoires relatifs à la révolution*; mais ils ne s'y trouvent pas encore. M-D J.

VILATTE. Voyez VILLATTE.

VILLA (GUIDO marquais DE), Ferrarais d'origine, se distingua, au milieu du 17^e siècle, dans les guerres du Piémont. Il s'était attaché à Madame Royale, Christine de Savoie, sœur de Louis XIII, et il lui fut toujours fidèle pendant une régence orageuse, tandis que le Piémont était déchiré par des guerres civiles, et que les Français et les Espagnols cherchaient également à s'en emparer. Il mérita la réputation de sage conseiller, de sujet fidèle et d'habile général. Il fut tué, le 24 août 1648, d'un coup de canon, au siège de Crémone.

Villa était alors décoré du grade de lieutenant général au service de France. *Voy. Savoie* (Charles-Emmanuel II). Laur. Crazzo a publié la vie de ce général dans les *Elogi degli capitani illustri*, p. 248. S. S—r.

VILLA ou VILLE (GHIRON-FRANÇOIS, marquis DE); fils du précédent, fut aussi un des généraux les plus distingués de son temps. Son bisaïeul avait signalé son courage à la bataille de Lépante (*voy* D. JUAN D'AUTRICHE). Héritier des talents et de la valeur de ses ancêtres, le jeune Villa s'était rendu célèbre dans les guerres d'Italie. Les Vénitiens étaient brouillés, depuis trente ans, avec le duc de Savoie, parce que ce prince avait pris le titre de roi de Chypre; mais lorsqu'ils virent les Turcs disposés à recommencer le siège de Candie (1665), faisant taire leur orgueil, ils lui demandèrent de les aider à repousser l'ennemi commun. Le duc de Savoie leur accorda deux régiments, et permit à Villa d'offrir ses services à la république. Nommé général en chef de l'infanterie vénitienne, il s'embarqua dans le mois d'octobre avec un corps de 10,000 hommes. A son arrivée, il voulut tenter un coup de main sur la Canée; mais les troupes fatiguées de la traversée, et d'ailleurs incommodées par la pluie qui tombait à torrents, ne purent que difficilement avancer. Les Turcs, avertis, tombèrent sur l'avant-garde, la battirent, et forcèrent Villa à renoncer à son projet. Il construisit un camp retranché sous les murs de Candie, et se soutint dans cette position contre les attaques continues des Turcs, depuis le 16 avril jusqu'à la fin de mai 1666. Forcé de se renfermer dans la place, dont la garnison était affaiblie par les fièvres, il redoubla de zèle et d'activité, ruina les travaux des Turcs dans plusieurs sorties, et leur causa de grandes pertes. L'année suivante, le grand vizir Achmet Koprolî (*voy.* ce nom) étant venu prendre la direction du siège de Candie, Villa, avec un petit nombre de soldats, sut repousser toutes ses attaques et, quoique blessé dans plusieurs assauts, ne cessa jamais de donner l'exemple de tous les genres de courage et de dévouement. Un ordre du duc de Savoie le força de quitter Candie, dont il avait glorieusement prolongé la défense (1). Il s'embarqua dans le mois de mai 1668 pour Venise, et revint à Turin, où il mourut peu de temps après des suites de ses blessures. J.-B. Rostagno, conseiller et secrétaire d'Etat du duc de Savoie, a publié ses Mémoires en italien, sous ce titre : *Viaggi del marchese Ghiron Francesco Villa* (2) *in Dalmazia e Levante; con la relazione de' successi di Candia*, etc., Turin, 1668, in-4° (3). Il en existe deux traductions abrégées en français, l'une par Joseph Ducros,

Paris ou Lyon, 1669, in-12; et l'autre, par d'Alquié (*voy.* ce nom), Amsterdam, 1671, in-12. Suivant Lenglet-Dufresnoy, tout est bien détaillé dans ces Mémoires, et ce sont les meilleurs qu'on puisse lire pour le siège de Candie (*Méth. pour étudier l'histoire*, t. 12, p. 324, édit. in-12). W-s.

VILLA (ANGE-THÉODORE), savant helléniste, était né, vers 1720, dans un bourg du Pavésan, d'une famille originaire de Milan (1). La manière brillante dont il termina ses études lui mérita la bienveillance du comte Charles Firmian, zélé protecteur des lettres. Sur la recommandation de ce seigneur, il fut pourvu de la chaire d'éloquence et de grec à l'université de Pavie. L'abbé Villa remplit cet emploi avec la plus grande distinction. Il partagea son temps entre ses devoirs et le culte des Muses, et mourut en 1794, dans un âge avancé. C'est à lui qu'on doit la publication de la *Bibliot. degli volgarizzatori* de l'Argelati (*voy.* ce nom). Les corrections et les additions nombreuses dont il enrichit cet ouvrage en forment le tome 5. Indépendamment d'une foule d'opuscules dans la *Raccolta Milanese*, dont il fut l'un des fondateurs, on cite de lui : 1° le poème de *Coluthus* sur l'enlèvement d'Hélène, traduit en vers italiens, avec le texte grec, revu et corrigé d'après un manuscrit de la bibliothèque Ambrosienne, Milan, 1749, in-8°. Cette édition fut reproduite en 1753, avec un nouveau frontispice, et augmentée de la traduction des harangues de Gorgias et d'Isocrate, et de l'idylle de Théocrite relative à Hélène. Elle est précédée d'une dissertation sur la culture des lettres grecques à Milan; l'auteur y passe en revue les savants qui répandirent tant d'éclat sur cette ville dès le 15^e siècle, tels que Chrysoloras, Démétrius Chalcondyle, Fr. Philophe, etc., et y jette un coup d'œil rapide sur l'origine de la bibliothèque Ambrosienne et ses accroissements successifs. 2° Des traductions *in versi sciolti* de la *Consolation à Livie* sur la mort de Drusus, par C. *Pedo Albino-vanus*; du Noyer et de quelques épîtres d'Ovide dans le tome 31, et de quelques comédies de Plaute dans le tome 37 du *Corpus omnium poetarum latinorum*, Milan, 1731-1765, in-4°. Avant 1767, il avait terminé des traductions *in versi sciolti* de Tryphiodore, de Phocylide, de l'*Alexipharmaque* de Nicandre, etc.; mais le succès des versions de Salvini (*voy.* ce nom) l'empêcha de publier ce qu'il en avait traduit. Il avait entrepris aussi la traduction de l'*Odyssée* d'Homère *in ottava rima*; mais il abandonna ce travail au quatrième livre, en souhaitant qu'un écrivain plus habile et plus laborieux voulût enfin se charger de faire connaître à la nation italienne les beautés simples et naturelles d'Homère, dans une bonne traduction en prose. 3° *Orationes academicæ*, Pavie, 1778-1780, in-8°; 4° *Lezioni d'eloquenza*, etc., *ibid.*, 1780, in-8°. Cet ouvrage est divisé en trois

(1) *Voy. l'Histoire de Venise*, par Daru, liv. 33.

(2) Boucher de la Richarderie traduisit ainsi ce titre : *Voyage de Francis Villa, marquis de Ghiron*, etc., *Bibliothèque des voyages*, t. 2, p. 190.

(3) Georges Liercio a publié : *il Viaggio del marchese Villa in Levante, ovvero l'assedio di Candia*, Venise, 1671, in-12.

(1) Le P. Paitorri donne à Villa le titre de *Milanese* dans la table de la *Bibliot. degli volgarizzatori*.

parties. La première est une introduction à l'étude de l'éloquence; la seconde en contient l'histoire, et la troisième les préceptes. 5° *De studiis litterariis Ticinensium ante Galeatium II vice-comitem*, ibid., 1782, in-8°. L'auteur y combat l'opinion accréditée par plusieurs savants que l'université de Pavie reconnaît Charlemagne pour son fondateur. Si par université l'on veut entendre une école publique, Villa prouve que Pavie en possédait une longtemps avant le règne de ce prince; mais si l'on attache à ce mot son véritable sens, il démontre que Pavie n'a pas eu d'université avant l'année 1361. Cette dissertation est citée avec éloge par Tiraboschi dans la *Storia della letteratura italiana*, t. 3, p. 169. W—s.

VILLA-ALBA (MARC DE), célèbre religieux cistercien, édifia l'Espagne au 16^e siècle par sa science et sa grande vertu. Il embrassa la vie monastique dans le monastère de Mont-Sion, près de Tolède, où sa piété et sa doctrine lui concilièrent la vénération de tout le monde. Il fut choisi pour général de la congrégation d'Espagne, à laquelle appartenait son monastère, et dans l'exercice de cette haute fonction, il se montra si soigneux des intérêts divers de ses religieux, qu'ils avaient tous pour lui autant d'affection que de respect. Le roi d'Espagne, qui l'estimait à cause de sa sainteté et de la sagesse de son gouvernement, le nomma abbé de Fitero. Ce monastère est une abbaye de l'ordre de Cîteaux, appartenant aussi à la congrégation dite de l'Observance en Espagne, fondée par Martin de Vargas (voy. VARGAS). Villa-Alba sut y affermir et y maintenir la plus régulière observance, et rarement il s'abstenait d'assister à l'office du chœur, comme le religieux le moins empêché. En un mot, il était, dans sa nourriture, dans sa cellule, etc., comme tous les pères de la maison. Le vendredi saint de chaque année, après une courte exhortation, il demandait humblement pardon à tous ses moines des fautes dans lesquelles il était tombé. Tous les abbés de la réforme en faisaient autant, il est vrai, ainsi le portaient les constitutions; mais ce qu'elles ne prescrivaient pas et ce qu'il ajoutait, c'est qu'il commandait à son prieur, qui s'en acquittait scrupuleusement, de lui infliger une punition pour ce qu'il avait vu de répréhensible en lui, et de lui remontrer ses fautes sans dissimulation. Villa-Alba mourut dans son abbaye, en 1590. Cette abbaye, située au diocèse de Pampelune, dans la Navarre, était dans un village, dont on fit le tour avec le corps du défunt, au milieu d'une foule d'habitants, et surtout de pauvres, qui pleuraient un bienfaiteur. On vénérât son tombeau, et au bout de sept ans, les religieux ayant eu la curiosité de l'ouvrage, on trouva, dit-on, son corps aussi entier et aussi intact que le jour de l'inhumation. On le confia de nouveau à la terre et dans le même endroit, prenant la précaution de remplir de chaux le sépulcre, pour

que du moins, par ce moyen, les chairs fussent consumées. Précaution inutile! Quand, dans la suite, ce sépulcre fut ouvert de nouveau, le corps du vénérable religieux était resté, raconté-on encore, dans le même état de conservation. Cette circonstance fit que les moines de Fitero honorèrent encore davantage Villa-Alba, persuadés qu'il était au nombre des saints. L'illustre abbé ne se bornait pas à la direction de sa maison, il trouvait encore le temps de se rendre utile par ses écrits. Ainsi 1^o, en 1584, il publia à Salamanque un recueil des définitions des chapitres généraux de la congrégation de Mont de Sion; 2^o, en 1588, il écrivit une lettre de consolation à Philippe II, après le naufrage de l'*Armada*; 3^o il a laissé dix livres de commentaires sur les prophéties d'Isaïe. Divers auteurs ont fait l'éloge de Villa-Alba, entre autres Bucelin, dans son *Ménologe* de l'ordre de St-Benoît; Henriquez, dans son *Fasciculus sanctorum ordinis cisterciensis*, etc.

B—D—E.

VILLAFLORE (comte DE). Voyez TERCEIRA.

VILLAGUT ou VILLAGUTTI (ALPHONSE), savant canoniste du 16^e siècle, était natif de Naples. Né avec d'heureuses dispositions pour l'étude, il les cultiva, apprit le grec et l'hébreu, pénétra avec avantage dans toutes les sciences, et surtout dans celle du droit canon, et il obtint le grade de docteur en cette faculté. Il s'était fait bénédictin, le 9 juillet 1566, à l'abbaye de St-Séverin, dans sa ville natale, et la considération dont il jouit dans cette maison l'éleva à la première dignité. Devenu abbé de St-Séverin, il y bâtit avec goût et enrichit la bibliothèque d'un grand nombre d'ouvrages, tant imprimés que manuscrits. Son attrait pour la vie de cabinet était contrarié par la nécessité de remplir les charges principales de sa congrégation; mais il déposa ce fardeau, pour ne s'occuper qu'à la lecture et à la composition. Il n'avait que 57 ans quand la mort l'enleva, en 1623. On a de lui : 1^o *Practica canonica criminalis*, etc., vol. in-4°, Bergame, 1585; 2^e édition, Francfort, 1588; 2^o *De usuris*, etc. *Tractatus divisus in questiones XXXV*, in-fol., Venise, 1589; 3^o *Consultationes decisivæ ad varios casus tam in PONTIFICIO quam in CÆSAREO jure in praxi tractatos*, etc., in-fol., Trévise, 1601; 4^o *Speculum visitatorum, seu commissariorum, seu Methodus procedendi, processusque formandi in causis criminalibus contra clericos per saculares*, in-4°, Venise, 1601; 5^o *De extensione legum, tam in genere, quam in specie TRACTATUS amplissimus*, etc., in-4°, 1602; 6^o *Allegationes in jure, TRACTATUS de rebus Ecclesiæ male alienatis restituendis*, etc., in-4°, Naples, 1603; 2^e édit., Bologne, 1606; 3^e édit., Cologne, 1609; 7^o en langue italienne, un traité ascétique, divisé en 3 volumes, dont le premier parut, format in-12, à Venise, en l'année 1587, et les deux autres en 1589; 8^o *Propugnaculum inextinguibile ecclesiarum pro sibi reintegrandis bonis stabilibus*, etc.; 9^o *Propugnaculum*

impenetrabile totius libertatis et immunitatis Ecclesiæ sanctæ; 10° *Propugnaculum exemptionis monachorum cassinensium*; 11° *Thesaurus actuum criminalium*; 12° *Défense des dogmes de la religion chrétienne contre les juifs*; 13° *Discours sur les mystères du Sauveur*. Ces six derniers ouvrages n'avaient point été imprimés, et étaient gardés en manuscrit dans l'abbaye St-Séverin. Mais après tant de bouleversements dont Naples a été victime, on peut douter que la bibliothèque des bénédictins, si elle existe encore, soit dans le même état. Dom François a parlé de Villagutti dans la *Bibliothèque générale des écrivains de l'ordre de St-Benoît*, mais les dictionnaires historiques de Richard et de Ladvoat, etc., n'en disent rien, et Longipont, dans sa grande histoire littéraire, n'a mentionné ce juriste érudit ni dans le corps de l'ouvrage, ni dans l'*Index omisiorum*, etc.

B—D—E.

VILLALOBOS (FRANÇOIS-LOPE DE), médecin et poète, était né vers 1480, à Tolède, d'une famille noble. Il achevait ses études à l'université de Salamanque, lorsqu'à la demande du marquis d'Astorga, il mit en vers de douze syllabes (*de arte mayor*) l'*Abrégé* de la doctrine médicale d'Avicenne. Passionné pour les représentations théâtrales, et mécontent, avec raison, des pièces qu'on jouait à cette époque, il essaya de décider ses compatriotes à prendre les ouvrages des anciens pour modèles de leurs compositions dramatiques. Ce fut dans ce but qu'en 1515, il publia la traduction en prose de l'*Amphitryon* de Plaute. Cette tentative, qui trouva pourtant quelques imitateurs parmi les érudits, n'eut aucun succès. Torres de Naharo, Jean de Cueva et quelques autres poètes moins connus surent mieux deviner le goût de la nation espagnole; en s'affranchissant de toutes les règles établies par les Grecs et les Latins, ils devinrent les créateurs d'un nouveau genre, que Lope de Véga, Calderon et leurs successeurs ont perfectionné depuis. Découragé par l'inutilité de ses efforts, Villalobos revint à la pratique de l'art médical et s'y livra tout entier; ses talents lui méritèrent la confiance de Charles-Quint. Nommé médecin ordinaire de ce prince, il remplit ensuite les mêmes fonctions près de Philippe II, et mourut vers 1560, dans un âge très-avancé. On connaît de lui : 1° *El sumario de la medicina; con un tratado sobre las pestíferas bubas*, Salamanque, 1498, in-fol.; volume très-rare. Astruc avait fait de vaines recherches pour se le procurer (voy. *De morb. venereis*, p. 575). On en trouve la description dans le *Catalogue* de Laserna de Santander, n° 3105. Il est divisé en deux parties : la première contient, comme on l'a dit, un abrégé de la doctrine d'Avicenne, en vers; et la seconde, un traité sur la maladie vénérienne. C'est le premier ouvrage publié en Espagne sur cette maladie; elle n'y était pas connue, si l'on en croit l'auteur, avant l'année 1474, où elle fut observée à Madrid pendant le séjour qu'y firent Fer-

XLIII.

dinand et Isabelle. 2° *Glossa in Plinii Historiæ naturalis primum et secundum libros*, Alcala, 1524, in-fol.; 3° *Problemas con dosos dialogos de medicina*, Zamora, 1543, in-fol. Ces deux derniers ouvrages sont très-rares en France, où on ne les trouve pas dans les plus grandes bibliothèques. On connaît deux autres éditions des *Problemas*, Medina, 1543, in-fol., et Séville, 1574, in-8°. A la suite du traité de médecine, on trouve *Una canción y la comedia de Amphitryon*. Cet ouvrage est réimprimé dans la *Biblioteca española*, publiée par Ribadeneira. Ticknor en donne une analyse (*History of spanish literature*, t. 1, p. 532). La première partie des *Problemas* est fort courte; elle roule sur le soleil, la lune, les planètes, les quatre éléments et le paradis terrestre; la seconde finit par un morceau sur la flatterie et les flatteurs, adressé à l'héritier de la couronne d'Espagne, qui put y trouver de sages conseils.

W—s.

VILLALOBOS (RUY-LOPEZ DE). Voyez LOPEZ DE VILLALOBO.

VILLALPAND (JEAN-BAPTISTE), jésuite, né en 1552, à Cordoue, annonça dès sa jeunesse des dispositions pour les arts, et acquit des connaissances fort étendues dans les mathématiques et l'architecture. Admis à seize ans dans l'institut de St-Ignace, il fut placé auprès du P. Jérôme Prado (1), son compatriote, et fit, sous la direction de cet habile maître, de rapides progrès dans la littérature sacrée. Le P. Prado, sur l'invitation du roi Philippe II, ayant entrepris d'expliquer les prophéties d'Ezéchiel, associa Villalpand à son travail, et le conduisit à Rome, où ils devaient trouver plus de ressources pour ce grand ouvrage. La tâche de Villalpand devait se borner à la description du temple de Jérusalem, que le prophète voit dans une extase (chap. 40, 41 et 42); mais le P. Prado mourut, laissant son commentaire incomplet; et Villalpand se chargea de le continuer. Epuisé de fatigues, il mourut lui-même avant de l'avoir terminé, à Rome, le 22 mai 1608, à l'âge de 56 ans. Leur grand ouvrage avait paru sous ce titre : *J.-B. Villalpandi et H. Pradi in Ezechielem explanationes et apparatus urbis ac templi Hierosolymitani commentariis et imaginibus illustratus*, Rome, 1596-1606, 3 vol. grand in-fol. Le tome premier contient le commentaire de Prado sur les vingt-six premiers chapitres d'Ezéchiel, et celui de Villalpand sur les deux suivants; le tome deuxième, la description du temple de Salomon, accompagnée de gravures très-bien exécutées; et le tome troisième, la description de la ville de Jérusalem, suivie d'un traité des poids, des monnaies et des

(1) Le P. Jérôme PRADO, né vers 1547 à Bacca, diocèse de Jaen, fit ses études à l'université de sa ville natale, où il reçut le laurier doctoral, et, ayant embrassé la règle de St-Ignace en 1572, professa quelque temps à Cordoue avec une grande réputation. Il mourut à Rome, en janvier 1595, à 48 ans, laissant, outre son *Commentaire sur Ezéchiel*, divers ouvrages manuscrits, dont on trouvera les titres dans la *Bibl. soc.* du P. Sotwel, p. 346.

mesures des Hébreux, comparés avec ceux des Grecs et des Romains. La description de la ville de Jérusalem est regardée comme un chef-d'œuvre. Celle du temple est ce qu'on a de plus détaillé et de plus complet; mais on y trouve bien des choses hasardées et d'autres contraires au texte même de la Bible. Villalpand, tout rempli des idées magnifiques qu'il avait puisées dans l'étude de l'architecture grecque et romaine, crut qu'il ne pouvait rien imaginer de trop grand, de trop somptueux pour un temple dont Dieu était en quelque sorte l'architecte. Aussi lui reprochet-on d'avoir multiplié les cours et les portiques, et d'avoir prodigué sans mesure les pavés de porphyre, les murailles de marbre de Paros, les vases, les candélabres et les tables d'or pur, etc. Dom Calmet et les commentateurs plus récents d'Ezéchiel sont moins riches que Villalpand dans la description de ce temple, et s'approchent plus de la vérité. On doit encore à cet auteur l'édition d'un ancien commentaire sur les Epîtres de St-Paul (*Explanatio Epistolarum S. Pauli*), Rome, 1598, in-fol., inséré dans le tome 5 de la *Biblioth. magna Patrum*. Le savant éditeur l'attribuait, d'après un manuscrit de 1067, à St-Remi, de Reims (voy. REMI); mais il est reconnu que cet ouvrage est de Remi, moine d'Auxerre. W—s.

VILLALPANDE (GASPARD-CARDILLOS DE), théologien espagnol, né dans le 16^e siècle, à Ségovie, fut professeur d'éloquence et de philosophie à l'université d'Alcala, et se fit une réputation par ses *Commentaires* sur Porphyre et sur l'*Organum*, et les livres de *physique* d'Aristote. Le célèbre Gines. Sepulveda (voy. ce nom), l'un de ses amis, ayant avancé qu'Aristote n'était pas éloigné d'admettre avec Pythagore le système de la métempsychose, Cardillos le força de se rétracter et publia son désaveu à la suite d'un opuscule intitulé *Apologia Aristotelis adversus eos qui aiunt sensisse animam cum corpore exsangui*, Alcala, 1560, in-8°. Cet ouvrage, dans lequel il s'efforce de prouver que le philosophe de Stagyre professait le dogme de l'immortalité de l'âme, accrut pour lui l'estime de ses confrères. Il fut député par le collège de St-Ildefonse au concile de Trente, et il y signala son éloquence dans plusieurs occasions. Le P. Labbe a recueilli dans sa *Collection des conciles*, t. 20, trois harangues prononcées par Cardillos : *Quod non sit laicis calix permittendus*; *de primatu Petri*; *de nomine Jesu*; ainsi que la réponse à J. Fabricius : *Indictionis concilii tridentini apologia adversus J. Fabricium Montanum*. Après la clôture de cette mémorable assemblée, Cardillos revint en Espagne, où il mourut vers 1570. Ses *Commentaires* sur Aristote et Porphyre, dont on vient de parler, ainsi que ses *Traité de controverse*, imprimés à Alcala, à Venise et à Madrid, dans divers formats, sont tombés depuis longtemps dans l'oubli le plus complet. — VILLALPANDE (François TORREBLANCA DE), fameux démonologue, était né vers 1570, à Villalpande, petite

ville du royaume de Léon. Il n'est connu que par un ouvrage intitulé *Epitome delictorum; seu libri 4, in quibus de invocatione demonum occulta et aperta tractatur*, Séville, 1618, in-fol. Cette édition est très-rare; et les curieux la recherchent parce qu'on a retranché des réimpressions divers passages singuliers. Debure en a donné la description détaillée dans la *Bibliographie instructive*, n° 1406. Elle est divisée en trois parties : l'une de 166, et la deuxième de 92 feuillets, imprimés sur deux colonnes; la troisième partie de 36 feuillets, intitulée *Defenza en favor de los libros de la magia*, manque dans beaucoup d'exemplaires. —

VILLALPANDE (Jean DE), chef d'une secte d'illuminés qui parut dans l'Andalousie, vers la fin du 16^e siècle, était né à Ténériffe. Leur secte ressemblait beaucoup à celle du quietisme, qui se répandit un peu plus tard dans la plus grande partie de l'Europe, et l'une et l'autre furent surtout propagées par des femmes. Le droit de prêcher qu'il leur donnait les attachait beaucoup à leurs dogmes; et les charmes du beau sexe furent pour eux un grand moyen de succès. Villalpande s'était lié avec une religieuse carmélite, nommée Catherine de Jésus, qui montra beaucoup de zèle pour répandre sa doctrine. Ces sectaires étaient persuadés que la prière suffit, et qu'avec elle on peut se dispenser de tous les autres devoirs religieux et même se livrer à toutes sortes de plaisirs et de vices. L'inquisition les poursuivit avec beaucoup de rigueur en Espagne, et un grand nombre furent obligés d'abjurer, ou périrent dans les supplices. On croit que Villalpande et la compagne de ses travaux apostoliques eurent le même sort. W—s.

VILLAMEDIANA (le comte DE), l'un des courtisans les plus aimables et les plus spirituels de la cour de Philippe IV, roi d'Espagne, se fit connaître par des poésies agréables, et fut plus célèbre encore par les circonstances de sa mort tragique. Peu après l'avènement de Philippe IV (1621), le confesseur de don Baltazar Zuniga, oncle du premier ministre, dit au comte de Villamediana de prendre garde à lui, que sa vie était en danger. Villamediana n'en tint aucun compte; mais le soir de ce même jour, comme il traversait une rue de Madrid, dans la voiture de don Louis de Haro, à côté de ce seigneur, il s'entendit appeler par son nom; et ayant répondu à l'invitation qu'on lui faisait de descendre, il fut poignardé sur le marchepied. Aucune démarche n'eut lieu pour rechercher l'assassin. On attribua l'événement à une vengeance particulière que le jeune comte se serait attirée par ses galanteries ou par ses épigrammes. La hardiesse de l'attentat et l'inaction de la justice criminelle occupèrent longtemps les esprits. Il circula dans le public que la reine, fille de Henri IV, passant dans une galerie du palais, quelqu'un lui mit les mains sur les yeux, et qu'aussitôt elle s'écria : *Que me veux-tu, comte ? C'était le roi lui-même; et comme il*

montrait de la surprise, Elisabeth répondit : *N'êtes-vous pas comte de Barcelone?* Le roi pensa que ce titre n'aurait pas dû se présenter aussi promptement à l'esprit de la princesse, parmi ceux que lui donnait sa couronne; et il se rappela que le comte Villamediana, qui n'en avait pas d'autre, était un des gentilshommes que la reine semblait le plus distinguer. Z.

VILLAMÈNE (FRANÇOIS), graveur célèbre, né à Assise, en Italie, vers l'an 1588, est surtout recommandable par la correction de son dessin et par la netteté de son travail. On lui reproche d'être un peu maniéré dans ses contours, ce qui n'empêche pas que ses estampes ne soient très-recherchées. Après avoir étudié son art sous Augustin Carrache, il se rendit à Rome, pour se perfectionner par l'étude de l'antique, et il y travailla longtemps d'après les statues, les bas-reliefs et les chefs-d'œuvre qui s'y trouvent en si grand nombre. Il mourut dans cette capitale, à l'âge de 60 ans. Ses meilleures gravures sont : 1° *les Gourmeurs*, dispute de paysans; 2° *Jean Alto*, surnommé l'*Antiquaire*, représenté debout dans une place publique de Rome; 3° *St-Bruno et ses compagnons dans le désert*, d'après Lanfranc; 4° *une Descente de croix*, d'après le Baroque; 5° *la Présentation au temple*, d'après Paul Véronèse, etc. Z.

VILLAMONT, voyageur français, natif d'Anjou, parcourut d'abord l'Italie. Il était à Rome le 14 septembre 1588, et il alla jusqu'à Naples, puis s'embarqua à Venise, le 19 avril 1589. Après avoir relâché à l'île de Chypre, il débarqua à Jaffa, visita Jérusalem, Bethléhem et la mer Morte. Le 13 juin, il quitta les saints lieux, et ayant repassé à Jaffa, vit la Syrie jusqu'à Damas. De Tripoli, il gagna Damiette par mer, satisfait sa curiosité au Caire et au mont Sinaï, et revint par Alexandrie à Venise. Il fit encore diverses excursions en Italie, et rentra dans ses foyers en 1590. Sa relation parut sous ce titre : *Voyages du sieur de Villamont en Europe, Asie et Afrique*, Paris, 1596, 1600 et 1602; Arras, 1598 et 1605; Lyon, 1606; Rouen, 1608, 1610 et 1613; Liège, 1608, in-42. Ces éditions multipliées attestent combien le livre piqua la curiosité du public. Le voyageur décrit avec soin les monuments des pays qu'il a vus : il ne néglige pas non plus les mœurs des habitants; mais il s'occupe plus de la forme du gouvernement que de l'aspect physique des diverses contrées. Il a donné un petit vocabulaire turc et français. E—s.

VILLANDON. Voyez LHÉRITIER.

VILLANI (JEAN), célèbre historien, naquit à Florence avant la fin du 13^e siècle. Sa famille était ancienne et distinguée; son père, Villano di Stoldo, faisait partie de la seigneurie en 1300. Pendant cette même année, Jean Villani fit un voyage à Rome, pour y fêter le jubilé. De retour dans sa patrie, il entreprit, quoiqu'il dût être encore jeune, ses *Istorie fiorentine*, travail im-

mense qu'il fit remonter d'abord aux premières époques du monde, et dans lequel il comprit, jusqu'à l'année 1348, qui fut celle de sa mort, les principaux événements contemporains de l'Europe et de l'Italie. Il nous apprend lui-même comment il conçut ce grand projet : le spectacle de Rome sur son déclin, comparé à celui de la cité jeune et croissante de Florence; la lecture des écrivains anciens, tels que Virgile, Salluste, Lucain, Tite-Live, qui ont consacré leurs travaux aux souvenirs de la grandeur romaine; enfin, le désir d'élever un monument à la gloire de sa patrie, en rapportant à ses annales celles du reste du monde, tels sont les motifs qui l'engagèrent à entrer dans la carrière de l'histoire, qui ne lui offrait encore chez les modernes presque aucun modèle à imiter, surtout en langue vulgaire (l. 8, c. 36). Dès lors, il s'entoura d'un grand nombre de chroniques étrangères et nationales, dont il sut profiter habilement, sauf quelques faits contradictoires qu'il leur emprunte parfois sans examen suffisant. L'une de ces chroniques, celle du Florentin Ricordano Malaspina, et de son neveu Giachetto, conduite durant le siècle précédent jusqu'en 1286, mérite d'être remarquée soit comme terme de comparaison pour apprécier les immenses progrès que la prose italienne se trouve avoir faits sous la plume de Villani, soit aussi comme lui ayant fourni l'idée générale de ses origines florentines, qu'il fait remonter jusqu'aux patriarches. Il a même pris dans cette chronique un certain nombre de passages qu'il copie sans avertir du plagiat, ainsi que l'ont observé Muratori et Tiraboschi. C'est encore une circonstance assez singulière que Ricordano ait conçu le dessein d'écrire ses histoires dans un voyage qu'il fit à Rome, en 1200, comme Villani en 1300. Ce dernier se livra dans sa jeunesse à des affaires de commerce qui, en l'obligeant de faire plusieurs voyages hors de l'Italie, le rendirent témoin d'événements importants. Il était encore à Florence en 1301 et 1302, époque de l'origine des factions *blanche* et *noire*, il y vit les désordres occasionnés par ces querelles, l'intervention inutile de Charles de Valois (liv. 8, ch. 68 et suiv.), et la proscription d'un grand nombre de citoyens, entre autres du Dante, auquel il rend un hommage bien remarquable dans la bouche d'un contemporain (liv. 9, ch. 133). En 1302 et 1304, il parcourut la France et la Flandre, suivit dans tous ses détails la guerre de Philippe le Bel et les Flamands, et visita le champ de bataille de Mons-en-Puelle, peu de jours après la victoire du roi de France. Muratori, dans sa préface sur Villani (*Script. rer. ital.*, t. 13), suppose, par une conjecture assez gratuite, et qu'ont rejetée d'autres critiques, que cet historien a seulement emprunté à quelque relation contemporaine les détails qu'il donne sur la guerre de Flandre, et qu'une distraction assez étrange de la part d'un écrivain aussi grave lui aura fait

copier avec tout le reste la phrase où le narrateur en vient à parler de lui-même comme *témoin oculaire*. Quoique Villani donne des détails circonstanciés sur les événements de Florence pendant les huit années suivantes, on ne voit point qu'il y ait pris une part active, et l'on ignore s'il vit le siège de cette ville, que l'empereur Henri de Luxembourg forma sans succès en 1312. Plusieurs passages de ses histoires attestent qu'il était Guelfe prononcé; cependant on n'a point retrouvé son nom sur la liste des Florentins dont l'empereur prononça la condamnation juridique après sa retraite à Pise. En 1316 et 1317, il siégea parmi les *Priori* de la république. En cette qualité, il sut, par un artifice ingénieux concerté avec ses collègues, effrayer les Pisans, qui se refusaient à conclure la paix avec Florence. Des lettres pour engager le roi de France à entrer en Italie, avec des offres de service très-considérables de la part des magistrats florentins, furent interceptées par les Pisans, sur un avis qu'on leur fit tenir à dessein; et dans la crainte qu'ils concurent de cette négociation simulée, ils se hâtèrent d'adopter des dispositions pacifiques. Villani, devenu vers le même temps directeur de la monnaie, fit faire un travail qui avait été négligé jusque-là, et qui convenait particulièrement à son goût pour les monuments historiques; ce fut un registre exact de tous les citoyens qui avaient exercé la même charge avant lui, et la description des monnaies qu'ils avaient fait frapper. Il exerça de nouveau le priorat en 1321, et bien qu'il ne s'en trouve aucun témoignage dans son livre, d'anciens actes l'attestent suffisamment. Bientôt après, il fut chargé de présider à la construction des remparts et des tours dont on acheva de fermer l'enceinte de Florence, depuis la porte de San-Gallo jusqu'à celle de St-Ambroise. Il se trouvait, en 1323, à l'armée qui sortit de la ville pour repousser le tyran de Lucques, Castruccio Castracani. Cette armée, divisée en deux factions, celle des bourgeois peu exercés aux travaux guerriers, mais impatients de combattre, et celle des nobles qui s'opposaient à une action décisive, laissa échapper l'ennemi qu'elle eût pu surprendre, et rentra sans honneur dans ses foyers (liv. 9, ch. 213). Castruccio ne cessant de causer aux Florentins de vives inquiétudes, Villani s'avisait d'envoyer à Paris une lettre au frère Denis de Borgo San-Sepolcro, son ami et celui de Pétrarque, pour lui demander quand finirait cet état de choses. La réponse fut une prédiction formelle de la mort prochaine de Castruccio, et de l'empire qui serait offert à Florence sur la cité de Lucques, prédiction renouvelée dans une seconde lettre que Villani, alors *Priore* pour la troisième fois, montra à ses collègues (liv. 10, ch. 83). Castruccio mourut en effet peu de temps après cette correspondance, en 1328; et la domination de Lucques fut offerte aux Florentins,

par des aventuriers allemands, qui s'en étaient emparés, à condition de leur payer une somme de quatre-vingt mille florins d'or. Villani s'intéressa vivement à cette proposition; et se joignit à une compagnie de riches citoyens et d'exilés lucquois, qui offraient d'avancer à l'Etat les trois quarts de la somme si l'arrangement était adopté. Mais les intrigues, les inimitiés qui régnaient dans la république, le firent échouer, au grand regret de notre historien (liv. 10, ch. 142). Pendant une grande disette qui eut lieu vers la même époque, il rendit d'importants services en qualité d'officier de la commune, par l'ordre qu'il établit dans la préparation et la distribution du pain (ibid., ch. 120). En 1331, il fut accusé de concussion avec deux religieux servites qui avaient été ses collègues, relativement à la gestion des deniers employés dix ans auparavant pour la construction des remparts. L'affaire fut rigoureusement examinée, et se termina par l'entière absolution des accusés. L'année suivante les Florentins ayant résolu de fonder une place forte sur les confins du Bolonais et de la Romagne, comme on délibérait sur le nom à donner au nouvel établissement, ce fut Villani qui proposa de l'appeler *Firenzuola*, et il appuya son avis de plusieurs sages considérations qu'il rapporte dans son ouvrage (liv. 10, ch. 201). Il vit ensuite plusieurs désastres s'appesantir sur sa patrie, et eut à supporter lui-même des revers de fortune. En 1333, un débordement de l'Arno fit les plus grands ravages dans la ville et les environs; écrivant sous l'impression des faits à mesure qu'ils se présentent, l'historien ajoute à l'intérêt de ses récits, pleins de candeur et de vérité locale, celui de ses propres réflexions, où dominent un grave patriotisme, une piété toute conforme à l'esprit de son temps, mais souvent aussi la manie astrologique. Le seigneur de Vérone, Mastin de la Scala, fit soutenir aux Florentins et à leurs voisins une guerre funeste et dispendieuse. Après s'être rendu maître de Lucques, il voulut s'en défaire à l'encan; cette fois Florence s'efforça de prévenir la concurrence de Pise; elle offrit deux cent cinquante mille florins d'or en divers paiements, et envoya en otage cinquante nobles citoyens, au nombre desquels fut notre historien, bien que contre son gré, par le choix des magistrats. Il passa comme otage deux mois et demi à Ferrare, et y fut reçu avec distinction par le marquis Obizzo, fils naturel de Mastin; mais le pacte fut rompu par une vive attaque des Pisans contre la ville de Lucques, et par la guerre qui en résulta (liv. 11). L'année suivante, Villani vit avec douleur les bouleversements occasionnés dans Florence par le règne éphémère de Gauthier, duc d'Athènes, suivi de l'insurrection populaire qui le renversa. Il décrit ces événements avec beaucoup de chaleur et d'énergie dans son douzième et dernier livre. Une compagnie de banque, la plus considérable

d'Italie, connue sous le nom des Bardi, ayant fait banqueroute en 1345, par suite d'avances énormes faites aux rois d'Angleterre et de Sicile, un grand nombre de maisons de Florence furent entraînées dans cette ruine, entre autres celle des Buonaccorsi, dans laquelle Villani était intéressé. Lui-même, devenu insolvable, fut jeté en prison; on a conservé un document authentique de cette dernière disgrâce, à laquelle il ne fait qu'une allusion éloignée dans son Histoire; seulement il s'élève vivement contre la faiblesse des citoyens qui consentaient à compromettre la fortune publique et privée, en la confiant à cette aristocratie financière si imprudente dans ses entreprises. Enfin, la fatale année 1348 étendit sur Florence cette vaste contagion qui, dans toutes les contrées du monde connu, moissonna une grande partie du genre humain, et notre historien fut une des victimes atteintes par le fléau. On voit s'interrompre à cette même époque les travaux de plusieurs autres annalistes, entre autres les *Istorie Pistojesi*, dont les auteurs périrent sans doute de même que Jean Villani. Ses derniers chapitres sont remplis par des événements funestes, et par des tremblements de terre, qui semblaient faire pressentir un malheur plus grand encore. — Son *Histoire* fut continuée par son frère, Matthieu VILLANI, lequel composa onze livres, dont le dernier va jusqu'en 1363. Cette année fut marquée par une nouvelle peste, dite *dell'anguinaja*; et Matthieu Villani y succomba à son tour, dans un âge assez avancé, après cinq jours de maladie. Il devait cette prolongation de souffrance à la force de tempérament qu'il avait conservée par une vie sage et régulière. Tels sont, avec les noms des deux femmes auxquelles il fut marié, retrouvés par Manni, savoir, Lisa de' Buondelmonti et Monna de' Pazzi, les uniques détails qui nous restent sur ce digne continuateur de Jean Villani, auquel il n'est inférieur que par son style un peu lâche et diffus, mais non pour l'exactitude, la sincérité, l'observation des faits et le bon sens, qualités qui ont fait invoquer son témoignage avec confiance par tous les auteurs qui sont venus depuis. — Ce peu de renseignements sur sa destinée nous a été transmis par son fils, Philippe VILLANI, dans le début d'une nouvelle continuation des Histoires à laquelle il ne put donner beaucoup de suite. Le travail de ce dernier se borne à quarante-deux chapitres, ajoutés au onzième livre de Matthieu, et comprend seulement la fin de 1363 avec l'année 1364. Philippe Villani a laissé d'autres ouvrages, dont nous parlerons plus bas; mais nous commencerons par rendre compte des principales éditions du corps d'histoire composé par ces trois écrivains. Pendant près de deux siècles, leurs livres restèrent cachés en manuscrit, et furent connus seulement d'un petit nombre d'annalistes. Enfin parut à Venise, en 1537, une première édition, in-fol., de Jean Villani, à laquelle manquaient

ses deux derniers livres, et en outre très-fautive. En 1559, les frères Giunti en donnèrent une bonne édition complète, collationnée sur des textes manuscrits et avec des notes de Remigio Nannini, Venise, in-4°. Plus tard, les mêmes Philippe et Jacques Giunti donnèrent les premiers l'Histoire de Matthieu Villani, Venise, 1562, sur un manuscrit appartenant à Jacques Castelvetro, non retrouvé depuis, dans lequel manquaient le livre huit et une partie du neuvième. Les éditeurs, s'étant établis à Florence, y trouvèrent, dans la famille Ricci, un manuscrit entier, sur lequel ils publièrent ce qui manquait des trois derniers livres, avec le supplément de Philippe Villani, Florence, 1577, in-4°; et pour compléter l'ouvrage, ils réimprimèrent les neuf premiers livres de Matthieu Villani, en 1581, Florence, in-4°. Ces deux parties sont recherchées, et doivent être réunies. On estime particulièrement aussi l'édition de Jean Villani, de 1587, Florence, in-4°. Muratori a donné un excellent texte des trois historiens, dans les tomes 13 et 14 des *Scriptores rerum italicarum*, collationné sur deux manuscrits florentins de Matthieu et de Philippe, et sur un autre plus précieux encore de Jean, appartenant à J.-B. Recanati, noble vénitien. Le savant éditeur s'attacha à conserver scrupuleusement l'ancienne orthographe du temps des Villani, et reproduisit quelques passages avec des leçons toutes nouvelles et d'assez longues variantes à côté de l'ancien texte; ce qui introduit dans les numéros des chapitres un léger changement, de peu d'inconvénient pour les recherches, attendu que ces chapitres sont souvent très-courts et précédés de titres assez étendus. En même temps que Muratori donnait cette édition, et la faisait tirer à part de sa grande collection, Milan, 1729, in-fol., on s'occupait à Florence d'une publication semblable d'après d'autres manuscrits; et l'esprit de concurrence des nouveaux éditeurs semblait animé par le ressentiment d'une opinion littéraire blessée; car Muratori avait combattu, dans un autre ouvrage (son traité *Della perfetta poesia italiana*), la doctrine exclusive des littérateurs toscans, qui faisaient du siècle de Boccace et de Jean Villani l'âge d'or de la prose italienne. Ce débat donna lieu à une guerre de plume assez vive; et l'impression du manuscrit Davanzati, annoncée à Florence par les libraires Tartini et Franchi, ne s'acheva point. Les éditeurs des classiques de Milan ont donné, en 1802, l'Histoire de Jean Villani, formant les tomes 10 à 17 de cette collection in-8°, et précédée d'un éloge de l'auteur, par Massai, morceau utile à consulter. Cette édition est du reste conforme à celle de Muratori, excepté pour l'orthographe, dans laquelle on suit le système moderne. L'édition publiée par M. Tynagio Montier, Florence, 1823, 8 vol. in-12, contient plusieurs morceaux importants publiés pour la première fois. Le même éditeur a fait paraître en 1825-1826, en 6 vol.

in-8°, les chroniques des deux Villani. Elles ont reparu à Milan, 1848, 7 vol. in-8°, avec une autre *Donaca inedita*, des observations et un appendice historico-géographique, rédigé par F. C. Oragomanni. Philippe Villani s'était voué particulièrement aux travaux littéraires; car on le trouve qualifié, dans quelques anciens manuscrits, des noms d'*Eliconio* et de *Solitario*. Il fut élu, en 1404, et de nouveau en 1404, à la chaire instituée, dès 1373, pour l'explication de la *Commedia* du Dante, et qui avait d'abord été occupée par Boccace. Il avait été, pendant plusieurs années, chancelier de la commune de Pérouse; et on le voit quelquefois aussi qualifié de jurisconsulte. Il a laissé, en latin, un ouvrage consacré à la *Biographie des hommes célèbres de Florence*, qui ne fut publié qu'en 1747, mais qui avait été précédemment cité par un grand nombre d'écrivains. Ce fut Mazzuchelli qui en fit paraître le premier une traduction ancienne, regardée par plusieurs critiques comme l'original, sous ce titre : *Vite d'uomini illustri Fiorentini*, Venise, 1747, in-4°. Le texte ne fut retrouvé que quelque temps après, par l'abbé Mehus, dans la bibliothèque Gaddi, à Florence. Ce savant en a publié quelques articles, dans sa *Vita di Ambrogio camaldolese*. L'abbé Sarti trouva un autre manuscrit du même ouvrage, qui présentait beaucoup de passages différents du premier. Observons que ces *Vies*, consacrées la plupart à des savants et à des écrivains, sont le premier essai de l'histoire littéraire chez les modernes. L'une de ces notices, sur Boccace, se voit en tête d'un grand nombre d'éditions du *Décameron*. Le texte latin des *Vies* de Dante, de Pétrarque et de Boccace, a été publié pour la première fois à Florence en 1826, in-8°. On a encore du même auteur une *Vie* de St-André l'Ecosais, comprenant des détails biographiques sur Ste-Brigitte, sa sœur, donnés à part à l'article de cette sainte par Bolland, *Acta SS.* (1^{er} février). Cuper, en publiant dans la même collection la partie qui concerne St-André (22 août), donne des raisons plausibles de douter si cette vie appartient réellement à Philippe Villani. — Nicolas VILLANI, poète et critique, né à Pistoie, vécut à Venise et mourut vers 1640. Il composa plusieurs satires latines écrites avec beaucoup d'élégance, selon Tiraboschi, et un traité que le même critique qualifie d'estimable, intitulé *Ragionamento dell' accademico Aldeano sopra la poesia de' Greci, de' Latini e de' Toscani, con alcune poesie piacevoli*, Venise, 1634, in-4°. Il prit chaudement le parti du célèbre Marini, dans les querelles littéraires que fit naître la publication de l'*Adone*, et publia sous des noms supposés les pamphlets suivants : *l'Uccellatura di Vincenzo Foresi, all' Occhiale del Cav. Tommaso Stigliani contro l'Adone, e alla difesa di Girol. Aleandri*, Venise, 1630, in-12. — *Considerazioni di messer Fagiano sopra la seconda parte dell' Occhiale*, etc., Venise, 1631, in-12.

Cet écrivain entreprit une tâche au-dessus de ses forces, en voulant composer un poème épique, intitulé *la Fiorenza difesa*; il ne put le terminer, et il aurait probablement désapprouvé, dit Tiraboschi, le zèle des éditeurs qui le publièrent après sa mort, Florence, 1641, in-4°. — Jean-Pierre-Jacques VILLANI, de Parme, est auteur d'un petit livre de bibliographie assez curieux. C'est un dictionnaire d'écrivains anonymes et pseudonymes en 150 articles, dédié au savant Magliabecchi, et écrit d'un style badin, mais de mauvais goût, sous ce titre : *la Visiera alzata, hecatosta di scrittori che vaghi d'andare in maschera fuor del carnovale, sono scoperti da G. P. G. Villani accademico humorista infecondo e geniale, passatempo canicolare*, etc. La seconde partie, *Pentecoste d'altri scrittori*, contient les cinquante derniers articles, Parme, 1689, in-12. V—G—R.

VILLANUEVA (JOACHIM-LORENZO DE), littérateur espagnol, naquit à Jativa, dans le royaume de Valence, le 10 août 1757. Il étudia à l'université de cette ville, où il compta parmi ses professeurs Munoz, auteur d'une *Histoire* (estimée) *du nouveau monde*. Il entra ensuite dans les ordres et devint l'un des ornements de la cour de Charles III. Son ouvrage le plus remarquable et aussi le plus connu est intitulé *l'Année chrétienne en Espagne, ou Compte rendu des fêtes de l'Eglise espagnole*, contenant les vies des saints, des martyrs, et qui eut de nombreuses éditions. Dans un autre ouvrage ayant pour titre : *Lectures sur la sainte Ecriture en langue vulgaire*, Valence, 1791, in-fol., il ne craignit point de soutenir, au risque de s'attirer la défaveur des autres ecclésiastiques, que l'existence de l'inquisition n'était pas compatible avec les lois espagnoles. Villanueva devint néanmoins confesseur et prédicateur à la chapelle royale. C'était en 1808, à l'époque si féconde en révolutions. Il joua un rôle actif et se distingua dans le parti constitutionnel. Il devint membre des cortès en 1810, et en 1812 il argumenta des principes de la philosophie de St-Thomas d'Aquin pour établir la légitimité des principes constitutionnels. L'œuvre était intitulée *les Tomistes aux cortès*. Au retour du roi Ferdinand, il fut relégué dans le couvent de Salceda. Délivré en 1820, il reçut des cortès une mission à Rome. Mais il y fut reçu avec assez peu de faveur, parce qu'il y défendait les droits de l'Eglise d'Espagne dans un sens qui ressemblait au gallicanisme. Plus tard, et longtemps après cette mission qui n'eut point de succès, il se retira en Angleterre, puis en Irlande. C'est à Londres qu'il publia son autobiographie sous ce titre : *la Vie littéraire de J.-L. de Villanueva*, 1825, 2 vol. in-8°. Il traduisit aussi en espagnol la *Théologie naturelle de Paley*; et il fit paraître à Dublin, 1831, l'*Hybernien phénicienne, ou Etablissement des Phéniciens en Hybernien*, Dublin, 1831. Enfin il publia des *Pensées poétiques*, Londres, 1833. Villanueva mourut le 26 mars 1837. Z.

VILLAR (NOËL-GABRIEL-LUCE), de l'Académie française, né à Toulouse le 13 décembre 1748, était fils d'un chirurgien de cette ville; il fit ses études chez les Pères de la doctrine chrétienne, entra dans leur congrégation, et après avoir professé la rhétorique avec distinction à Toulouse, puis au collège de la Flèche, il devint, en 1786, recteur de cet établissement, où il remplaça le P. Corbin, nommé sous-précepteur du Dauphin, fils de Louis XVI. Villar adopta les principes de la révolution, mais la timidité de son caractère le préserva de tout excès, comme de grands périls. Au mois de mars 1791, il fut nommé évêque constitutionnel de la Mayenne, et sacré à Paris le 22 mai suivant. Cette promotion fut vraisemblablement l'unique motif de son élection comme député de la Mayenne à la convention nationale, au mois de septembre 1792. Pendant la lutte des montagnards et des girondins, et sous la dictature de Robespierre, Villar ne parut point à la tribune. Ne pouvant se dispenser de manifester son vote dans le procès de Louis XVI, il déclara ce prince coupable, rejeta avec toute sa députation l'appel au peuple, admit le sursis et prononça la détention et le bannissement à la paix. Enfin, tant que dura la terreur, il ne songea qu'à se faire oublier. Après la chute de Robespierre, il se rallia aux hommes qui s'efforcèrent de relever les ruines de l'état social, et se distingua surtout par son zèle pour le rétablissement de l'instruction publique. Il fut élu un des secrétaires de l'assemblée, lors du renouvellement du bureau, le 4 juillet 1795. Quelques jours après (le 13), rapporteur du comité d'instruction publique, il demanda la conservation provisoire du collège de France; et ce provisoire sauva l'établissement que dans son rapport il proclama la première école de l'univers. Le 4 septembre suivant, il ne se fit pas moins d'honneur en proposant, au nom du même comité, d'accorder une pension à cent dix-huit savants, hommes de lettres, artistes, ou à leurs veuves et descendants. L'impartialité politique la plus sévère avait présidé à la rédaction de cette liste nombreuse, dans laquelle étaient comprises les deux petites nièces de Fénelon. Cette loi de munificence nationale satisfit d'autant plus l'opinion publique, que le règne de la terreur avait été pour les gens de lettres une époque de proscription et d'indigence. Le 17 octobre suivant, Villar, organe du même comité, fit décréter l'organisation de la bibliothèque nationale. Vers la même époque, il rendit d'importants services à l'académie de Turin, qui a fait placer son portrait dans le lieu de ses séances. Le nom de ce savant se trouve attaché à tous les plans qui furent successivement exécutés, soit pour l'organisation de l'Institut, soit pour le rétablissement de l'instruction publique. Ce fut toujours pour de pareils objets qu'il parut à la tribune ou qu'il siégea dans les comités du conseil des Cinq-Cents, où il avait été appelé après

la dissolution de la convention nationale. Lors de la création de l'Institut, le 10 décembre 1795, il fut nommé membre de la classe de littérature et beaux-arts, que Napoléon modifia plus tard sous le titre de deuxième classe de l'Institut, ou classe de la langue et de la littérature françaises, redevenue aujourd'hui l'Académie française. Secrétaire de sa classe pendant les années 1801 et 1802, il fit en cette qualité six *Notices des travaux de littérature et de beaux-arts de l'Institut national, pendant les ans 9 et 10*. Par décret du mois de février 1805, il fut nommé membre de la commission du Dictionnaire de la langue française avec Morellet, Sicard, Arnault et Suard. Dès que l'instruction publique fut organisée, en 1800, il lui rendit d'importants services en qualité d'inspecteur général des études, place dont il a exercé les fonctions jusqu'en 1813, et conservé le titre jusqu'à sa mort. Il avait été nommé membre de la Légion d'honneur dès la création. A l'époque du concordat, il se soumit, sans murmure, au nouvel ordre de choses qui le dépouillait de l'épiscopat constitutionnel. Dès l'année 1797, il avait à cet égard fait preuve d'une sage réserve en refusant de prendre part au prétendu concile national qui s'ouvrit à Paris sous la présidence de l'évêque constitutionnel Lecoz (*voy. ce nom*). Ses confrères les évêques de la république avaient remplacé Villar, en 1799, par l'abbé Dorlodot (1). Villar, sans reprendre sous l'empire les fonctions ni le costume ecclésiastique, demeura toujours attaché comme particulier aux croyances et aux pratiques religieuses. Il crut aussi devoir aux convenances de son état de ne point revêtir le costume de l'Institut. Depuis longtemps, affaibli par l'âge, il ne prenait aucune part aux travaux de l'Académie, lorsqu'il mourut, le 26 août 1826. Auger prononça sur son cercueil un discours qui n'a point été imprimé. Villar eut pour successeur de Feletz (*voy. ce nom*). Peu d'académiciens ont moins écrit que Villar, et tout ce qu'il a laissé est d'une grande médiocrité. Outre les *Rapports* et les *Notices* mentionnés dans cet article, on a de lui : 1° Des *Lettres pastorales*, en fort petit nombre; 2° des *Poésies* insérées dans quelques recueils, et parmi lesquelles on distingue une ode sur le *Despotisme oriental*, couronnée dans le temps par l'Académie des Jeux Floraux; 3° *Notice sur la vie et les ouvrages de Louvet*; 4° deux *Discours* prononcés aux funérailles de J. Dusaulx et d'Etienne Boullée, architecte. Ces divers morceaux sont imprimés dans les mémoires de l'Institut. 5° Quelques *Fragments* d'une traduction en vers de l'*Iliade*, lus à l'Académie, entre autres le *Désespoir d'Achille après la mort de Patrocle*, qui a été publié dans la *Décade philosophique*. Ce dernier

(1) Dans une notice sur l'abbé Villar, insérée au tome 49 de l'*Ami de la religion et du roi*, il est question d'une *Lettre à M. Villar, évêque à Laval*, datée du 27 septembre 1791, dont l'auteur, qui paraît être une femme, fait la critique du clergé constitutionnel.

morceau est assez faible de poésie ; mais si Villar n'était pas un bon poète, il était du moins un assez bon helléniste. La douceur de son caractère, la modération de ses principes, sa modestie, son désintéressement et l'usage toujours bienveillant qu'il avait fait de l'influence que lui donnèrent les fonctions législatives et universitaires, ont assez compensé le tort de s'être laissé nommer évêque constitutionnel. — L'abbé Villar avait un frère, avocat distingué du barreau de Toulouse. Une singulière manie de citer à tout propos le biographe de Chéronnée l'avait fait surnommer *Villar-Plutarque*. Il embrassa les principes de la révolution avec modération, et fut envoyé à Mayence le 10 avril 1792, en qualité de chargé d'affaires de France. Au mois d'octobre 1794, il fut appelé aux fonctions de ministre de la république auprès de l'Etat de Gênes, où il remplaça Naillac, accusé d'avoir livré Toulon aux Anglais. Il fut remplacé lui-même, au mois d'avril 1796, par Faypoult. De retour à Paris, il renonça à toutes fonctions publiques et mourut peu d'années après. D-R-R.

VILLARDI (FRANÇOIS), poète italien, naquit à Ronca, dans le Véronais, le 27 octobre 1781. D'abord destiné à l'état ecclésiastique, il commença ses études dans sa ville natale et il les continua à Vérone. De là il passa au séminaire de Vicence. Il se rendit ensuite à Milan, et quelque temps après il se retira à Locarno, dans le couvent des frères mineurs. Mais le désir de se faire connaître, de prendre part au mouvement intellectuel de l'Italie, le décida à aller prêcher la parole évangélique dans diverses parties de la Péninsule, dans le Piémont, en Toscane, dans les Etats de l'Eglise, enfin dans le royaume de Naples. Au retour de cette sorte d'apostolat, il voulut se livrer aux élucubrations poétiques, pour lesquelles il s'était senti un goût qui dominait tout le reste. Mais ses supérieurs s'inquiétèrent de cette passion poétique, qu'ils estimèrent peu d'accord avec les devoirs monastiques, et ils firent entendre à Villardi qu'il devait chercher une autre résidence, et même un autre pays. Le chagrin que lui causa cet ordre, déguisé sous forme d'insinuation, hâta sa fin. Une triple apoplexie le conduisit au tombeau le 3 décembre 1833. Il a laissé : 1° *Cantique sur l'anniversaire de la naissance de Dante*, Vérone, 1819 ; 2° *l'Exil de Dante*, Milan, 1820 ; 3° *l'Amour de Dante pour sa patrie*, Trévise, 1822 ; 4° enfin des *OEuvres diverses*, Padoue, 1832. Il avait composé aussi des poèmes latins, publiés à Turin sous ce titre : *Carmina F. Villardi min. conv.*, etc., 1825. Z.

VILLARÉAL (MANUEL-FERNANDEZ DE), diplomate portugais, était né, au commencement du 17^e siècle, de parents juifs. Il fut instruit, dans son enfance, des vérités du christianisme, et placé dans une école, où il fit de bonnes études. Ayant embrassé la profession des armes, il dut à

sa valeur le grade de capitaine. Il abandonna depuis cette carrière et fut nommé consul de la nation portugaise à Rouen. Il gagna la protection du cardinal de Richelieu en se rendant l'apologiste des actes de son ministère, et surtout en exaltant l'ancienneté de sa maison, qu'il fit descendre des rois de Castille et de Portugal, par le mariage de Guyonne de Laval avec François du Plessis, l'un des ancêtres du premier ministre (*voy. la Bibl. histor. de la France*, t. 3, 43785). Cette flatterie lui valut, avec une pension, une assez grande influence, qu'il fit tourner à l'avantage du commerce de sa nation. Le manifeste que publia le duc de Bragance (Jean IV) lors de son élévation au trône de Portugal, ayant été vivement attaqué par Jean Caramuel (*voy. ce nom*), depuis évêque de Vigevano, Villaréal publia l'*Anti-Caramuel*, Paris, 1643, in-4°, ouvrage dans lequel il établit solidement l'indépendance du Portugal à l'égard de l'Espagne. Il revint peu de temps après à Lisbonne, où il continua d'être employé d'une manière utile par le ministère ; mais ayant été dénoncé comme s'étant rendu coupable de judaïsme, ses services ne purent lui faire pardonner un crime qui n'était rien moins que prouvé. Condamné par le tribunal de l'inquisition, il termina sa vie sur le fatal bûcher, vers 1650. Outre l'*Anti-Caramuel*, on cite de lui : *Epitome genealogico del em. card. duque de Richelieu y discursos políticos sobre algunas acciones de su vida*, Pampelune, 1644, in-4° ; réimprimé sous ce titre : *El politico christiano ; discurso politico de la vida y acciones del. card. de Richelieu*, ibid., 1642, in-8° et in-12 ; traduit en français par Chantonnière de Cremeuil, Paris, 1643, in-4° et in-12. C'est le récit abrégé des principaux traits de la vie du cardinal de Richelieu, accompagnés de réflexions politiques assez judicieuses. W-s.

VILLARET (GUILLAUME), vingt-quatrième grand maître de l'ordre des hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem, appartenait à une famille provençale de la plus haute distinction. Jourdain, sa sœur, était à la tête du monastère des hospitaliers de St-Jean de Fieux en Quercy ; Foulques, son frère, depuis grand maître, occupait une des places les plus distinguées de l'ordre ; et lui-même était grand prieur de St-Gilles, maison de la langue de Provence, lorsqu'il fut, malgré son absence et son éloignement, promu au magistère en remplacement d'Odon de Pins. Avant de se rendre à la résidence, qui alors était Limisso, dans l'île de Chypre, Guillaume voulut visiter en personne tous les prieurés des langues de France, de Provence et d'Auvergne, convoqua un chapitre général à la commanderie de la Tronquière, y fit adopter plusieurs statuts très-sages, réforma beaucoup d'abus et rétablit la discipline, dont les liens se relâchaient de jour en jour, et enfin soumit à l'inspection du grand prieur de St-Gilles les trois maisons hospitalières de Beaulieu, Martel et Fieux. De là il se rendit à

Rome, où il reçut la bénédiction du pape Boniface VIII, puis à Limisso. Il ne se passa, du reste, rien de mémorable sous son règne. Néanmoins, l'histoire ne peut passer sous silence les deux projets à l'accomplissement desquels Guillaume consacra uniquement ses pensées, et dont l'un fut exécuté quelques années après par son frère. Tous les deux tenaient à la fausse position dans laquelle se trouvaient placés, au milieu du royaume de Chypre, les chevaliers de St-Jean de Jérusalem. Le lieu de leur résidence était un village éloigné de la mer; nul port n'était complètement à leur disposition; le prince, ombrageux et avaro, voyait avec une appréhension jalouse leur voisinage et avait hasardé quelques tentatives pour les assujettir à un tribut. Guillaume aspirait à faire sortir ces chevaliers de cet état d'incertitude et de dépendance. La terre sainte devait d'abord attirer ses regards. Déjà soutenus par Gazan, fils d'Agun, khan des Tartars mongols, roi de Perse, et un des plus célèbres descendants de Gengiskhan, les hospitaliers avaient poussé avec succès d'audacieuses excursions dans la Syrie, la Palestine et l'Égypte; le monarque musulman avait envoyé des ambassadeurs à Boniface pour l'engager à prêcher une croisade contre le soudan; et il était probable que quelques troupes d'élite rassemblées à la voix du pontife suffiraient, avec les soldats de Gazan et les deux ordres militaires d'Orient, pour conquérir la Palestine. Mais les rixes continues entre le saint-père et le roi de France, et ensuite les intrigues qui divisèrent le conclave, après la mort du premier, empêchèrent de songer aux infidèles. Guillaume alors tourna ses vues du côté de l'Orient et songea à s'emparer de l'île de Rhodes, qui était au pouvoir de la famille Gualla. Il venait de visiter les côtes voisines de cette île et les îlots qui l'entourent, quand, en arrivant à Limisso, il tomba malade et mourut au bout de quelques mois. Le nouveau pape, Clément V (Bertrand de Got), venait de le mander près de lui pour un projet de croisade. Guillaume de Villaret eut pour successeur Foulques, son frère (*voy. l'article suivant*). P-OT.

VILLARET (FOULQUES DE), vingt-cinquième grand maître de l'ordre des chevaliers hospitaliers de St-Jean de Jérusalem, remplissait déjà les plus hautes fonctions de l'ordre, lorsque Guillaume, son frère, succéda à Odon de Pins. Lui-même fut élu d'une voix unanime, après la mort de Guillaume, en 1308. On sait que son prédécesseur méditait depuis longtemps un plan pour faire cesser la position humiliante et précaire de l'ordre dans l'île de Chypre, et pour lui créer un établissement indépendant; et l'on croyait généralement que Foulques avait été initié à tous les secrets politiques de Guillaume. En effet, à peine eut-il été revêtu de la grande maîtrise qu'il ne songea plus qu'à la conquête de l'île de Rhodes. Cette île, placée aux limites de l'Europe et de

XLIII.

l'Asie, était entre les mains d'un prince chrétien, comme le poste avancé de l'Orient, comme le vestibule de la Palestine. En même temps, aucune puissance, en Europe, ne pouvait s'opposer sérieusement à la légitimité de la conquête. Anciennement comprise, ainsi que toutes les îles de l'Archipel, l'Asie Mineure et la Syrie, dans l'empire de Constantinople, elle avait depuis longtemps cessé d'en faire partie, et changeant presque continuellement de tyrans, avait subi le joug, tantôt des Génois, tantôt de quelques dignitaires ambitieux et infidèles à l'empereur. Elle avait été conquise deux fois sous Vatace, d'abord par Jean Cantacuzène, son grand échanson, ensuite par Théodore Protosébaste : mais ses successeurs n'avaient point su garder sa conquête; et l'île obéissait alors à des seigneurs de la maison de Gualla, qui d'abord avaient été gouverneurs de l'île, puis s'étaient rendus indépendants, et avaient attiré dans leur nouvelle souveraineté beaucoup d'étrangers, principalement des Sarrasins et des Turcs, et même des corsaires, auxquels ils ouvraient leur port, et donnaient un refuge toutes les fois que les galères des hospitaliers ou d'une autre puissance chrétienne les poursuivaient. Foulques envoya donc une ambassade à l'empereur Andronic II Comnène pour lui demander l'investiture d'un pays qu'on pouvait regarder comme perdu pour lui, et en même temps il se rendit à Poitiers, où étaient le roi de France, Philippe le Bel, et le pape Clément V. Il leur communiqua son projet, et sollicita de l'un des secours et de l'autre un appel à la chrétienté. On lui accorda tout ce qu'il demandait; et non-seulement il vint à la voix du pontife assez de croisés pour que les vaisseaux des hospitaliers ne pussent tous les emmener, et que le grand maître fût forcé de choisir parmi les plus nobles et les plus intrépides; mais encore Clément donna, de ses propres deniers, quatre-vingt-dix mille florins, pour aider aux frais de la guerre. Foulques s'embarqua ensuite à la tête de sa flotte, dissimulant ses vues sur Rhodes, et laissant penser aux croisés que le but de l'expédition était la terre sainte; pour ne point faire soupçonner ses desseins, il laissa Rhodes sur la gauche, et vint aborder à Limisso. Il en repartit quelques jours après, cingla au N.-O., s'arrêta à Macri, sur les côtes de la Lycie, et là apprit qu'Andronic, ennemi des Latins, et toujours bercé par l'espérance de reprendre l'île sur les Gualla, bien moins redoutables, du reste, que les hospitaliers, avait refusé l'investiture, et même comptait envoyer incessamment des troupes dans l'île. Néanmoins Foulques se présenta devant Rhodes, accompagné de ses chevaliers et des croisés européens, et s'empara de l'île presque tout entière. Il mit ensuite le siège devant la capitale. Les habitants résistèrent avec un courage héroïque et une constance sans égale. Les croisés, fatigués de la longueur du siège, partaient les uns après

les autres. Bientôt le grand maître se vit réduit à ses propres forces. Il ne perdit point courage, convertit le siège en blocus, emprunta de grosses sommes aux banquiers de Florence, et fit lever de nouvelles troupes. Peu après leur arrivée, une armée d'Andronic débarqua sur les côtes de Rhodes. Les hospitaliers, pressés de tous côtés entre leurs ennemis, se jetèrent sur les Grecs, et après une bataille sanglante, demeurèrent victorieux. Le siège fut continué avec une nouvelle ardeur; et enfin Rhodes fut emportée d'assaut, le 13 août 1310. Foulques s'occupa ensuite de rétablir les murailles et les fortifications de la ville, rassembla dans le port tous les vaisseaux de la religion, s'empara de tous les îlots voisins et des îles, plus importantes, de Cos et de Syrne. A peine revenu à Rhodes, il eut à combattre le célèbre Othman, qui, vers l'an 1300, avait jeté dans Iconium (Konieh), sur les débris de la puissance des Seldjoukides, les fondements de ce vaste empire turc, qui, en deux siècles, embrassa trois parties du monde. Il vainquit ce prince, et le força de reprendre le chemin de ses Etats. On a prétendu que les hospitaliers ne durent alors leur salut qu'au secours du comte Amédée V de Savoie, surnommé le Grand; mais cette erreur a été réfutée. Amédée était en 1309 en Angleterre, où il assistait au couronnement d'Edouard II; et en 1310 il recevait à Chambéry l'empereur Henri VII de Luxembourg, nouvellement élu, et l'accompagnait à Rome et dans toute l'Italie. Deux ans après, le 22 mai 1312, l'ordre des Templiers ayant été solennellement aboli par Clément V, Foulques accepta l'adjudication de leurs biens, offerte à l'ordre de St-Jean de Jérusalem par le pontife, et prit les mesures les plus sages pour que la cupidité de quelques ministres ou les vues particulières des princes ne pussent ravir aux chevaliers un si bel héritage. Mais ce fut là le terme de sa gloire. Enivré d'orgueil, entouré de flatteurs, il s'abandonna aux plaisirs, s'appropriait arbitrairement les richesses de l'ordre, traita avec la hauteur et l'injustice du despotisme ses plus nobles chevaliers, repoussa toutes leurs remontrances. Quelques-uns conspirèrent contre lui. Averti à temps, il s'enfuit au château de Lindo, et se prépara à soutenir un siège. Les murmures éclatèrent alors de toutes parts. Le complot devint une révolte, à laquelle tous prirent part; et dans une assemblée très-nombreuse, il fut déposé à l'unanimité et remplacé par Maurice de Pagnac. Foulques en appela au jugement du pape (Jean XXII); et celui-ci, ayant nommé Gérard de Pins vicaire général de l'ordre, appela les deux compétiteurs à sa cour d'Avignon. L'affaire traîna en longueur. Cependant il était évident que Foulques allait triompher, quand Maurice mourut, en 1321. Le schisme alors finissait naturellement, et Villaret recouvrait tous ses droits; mais le pape, en les lui confirmant, exigea de lui, en secret, que cette nouvelle promo-

tion ne fût que nominale, et qu'il donnât, comme spontanément, sa démission, à condition qu'il aurait le commandement d'un grand prieuré, et qu'à lui seul en appartiendraient les revenus. Le grand maître fut forcé de consentir, et abdiqua. Il mourut, quatre ans après (1329), au château de Teiran, où il s'était retiré, après divers changements de prieurés. Jean XXII avait fait nommer, ou, selon quelques-uns, avait nommé lui-même, pour le remplacer, Hélion de Villeneuve, dès l'an 1323.

P—OT.

VILLARET (CLAUDE), historien français, naquit à Paris, on ne sait pas en quelle année, mais peu après 1715. Il fit de très-bonnes études; et ses parents, qui avaient pris un grand soin de son éducation, le destinaient au barreau. Il trompa leurs espérances; l'étude austère des lois n'eut aucun attrait pour lui: il aimait la dissipation, les plaisirs et la littérature légère. Les dérèglements de sa jeunesse l'éloignèrent longtemps des carrières honorables. A tous égards, il aurait bien mal débuté dans celle des lettres, s'il était réellement l'auteur d'un opuscule imprimé sous ce titre: *Predictions générales et particulières pour l'année 1744*, à Paris, chez Tel, à la Sibylle, 46 pages in-16. On a écrit son nom sur des exemplaires de ce petit recueil de traits satiriques, en mauvaise prose et en vers informes, contre plusieurs auteurs et acteurs de ce temps-là: Crébillon père et fils, la Chaussée, Marivaux, Destouches, Fontenelle, Desfontaines, l'abbé le Blanc, Prévost, Gresset, Voltaire, madame du Châtelet, mademoiselle le Maure, mademoiselle Gaussin, etc.; il n'y a de louanges que pour J.-B. Rousseau, qui venait de mourir. Ce livret ne ressemble ni par les idées, ni par les formes, à aucun des ouvrages authentiques de Villaret; et s'il l'avait composé à l'âge d'environ vingt-cinq ans, ce qui, à toute force, serait possible, il faudrait encore l'en plaindre. Deux ans après, il fit, en société avec Bret et Daucour (voy. GODARD), une comédie en un acte et en vers, appelée le *Quartier d'hiver*, qui fut jouée sans succès au Théâtre-Français, et qui n'a pas été imprimée: Granval en avait donné une sous le même titre, en 1696 à Lyon. Villaret publiait aussi, en 1743, un roman intitulé *Histoire du cœur humain ou Mémoires du marquis de ****, la Haye (Paris), in-12. Nous croyons que c'est le premier écrit qu'il ait mis au jour; toutefois c'est un autre roman, nommé *la Belle Allemande*, qu'on indique ordinairement comme son début dans la littérature, quoique ce livre soit sans nom d'auteur, et qu'il n'ait paru qu'en 1745, Amsterdam (Paris), in-12. Au surplus, ces deux productions sont si médiocres, qu'on peut n'en tenir aucun compte (1).

(1) Le *Dictionnaire des anonymes* de Barbier attache le nom de Villaret à deux autres productions du même genre, et encore plus oubliées, qui ont pour titre: *le Cocq*, ou *Mémoire du chevalier V.*, 1742, in-12; *Anti-Paméla*, ou *Mémoire de M. D.*, Londres (Paris), 1742, in-12, 162 pages. Il est fort douteux que ces deux articles, et surtout le premier, soient en effet de Villaret.

Tandis que Villaret faisait avec si peu de fruit l'essai de ses talents littéraires, ses affaires domestiques se dérangeaient à tel point, qu'il se vit forcé de sortir de Paris, en 1748. Sa détresse extrême et la passion qu'il avait conçue pour une jeune actrice l'entraînèrent à se faire comédien de province. Il s'en alla, sous le nom de Dorval, jouer les rôles d'amoureux sur le théâtre de Rouen, et y réussit assez bien pour qu'on lui confiât bientôt des rôles de caractères, comme le Glorieux et le Misanthrope : il obtint même les applaudissements de la cour à Compiègne. Il n'en sentait pas moins les dégoûts de cette profession, et il y renonça, en 1756, quoiqu'il fût devenu, à Liège, directeur d'une troupe. On voit pourtant qu'il prenait encore quelque intérêt à l'art qu'il avait exercé pendant huit années; car, lorsque J.-J. Rousseau eut publié en 1757 sa *Lettre* sur les spectacles, Villaret fut l'un de ceux qui entreprirent de la réfuter. La réponse qu'il y fit parut en 1758 (*Considérations sur l'art du théâtre*, Genève, 82 pag. in-8°); et c'est peut-être, après celle de d'Alembert, la meilleure qu'on ait composée à cette époque. Elle annonçait une étude assez profonde de l'art théâtral, et même quelques progrès dans l'art d'écrire. Villaret publiait en même temps un autre volume in-8° qui ne lui avait coûté que la peine d'en recueillir et d'en distribuer les articles : c'était un *Esprit de M. de Voltaire* (284 pages), c'est-à-dire un choix des pensées les plus originales exprimées par cet écrivain, en vers et en prose, avant 1760 : ce choix est fait avec goût, discernement et méthode. Mais depuis que Villaret était revenu de Liège à Paris, ses amis lui avaient procuré un emploi qui changeait, pour le reste de sa vie, le cours de ses habitudes et de ses travaux : il était devenu premier commis à la chambre des comptes. Un incendie avait consumé, en 1738, une partie des archives de cette cour : chargé de mettre en ordre les restes de ce précieux dépôt, Villaret prit goût à ce travail, qui lui fournissait l'occasion d'étudier, dans quelques-unes de leurs sources, les annales de la monarchie française, à partir du règne de St-Louis. Son application à ce genre de recherches et ses progrès rapides dans la science historique déterminèrent les libraires Desaint et Saillant à le choisir pour continuateur de l'ouvrage de Velly (voy. ce nom), qui était mort le 4 septembre 1759, n'ayant rédigé que les 226 premières pages du tome 8 de son histoire de France. Villaret l'a conduite jusqu'à la page 348 du tome 17, c'est-à-dire depuis 1329, seconde année du règne de Philippe de Valois, jusqu'en 1469, neuvième année du règne de Louis XI. Les tomes 8 et 9 eurent un grand succès; il fallut tirer l'ouvrage à plus d'exemplaires, et réimprimer ceux de Velly : on dit que les libraires triplèrent les honoraires du continuateur, ce qui les aurait portés à quatre mille cinq cents livres par volume, somme un peu forte pour ce temps-là.

La fortune de Villaret s'accrut encore du traitement attaché à une place de secrétaire des ducs et pairs, qui fut créée exprès pour lui. Grimm le désigne (*Corresp.*, mai 1763) comme l'éditeur des mémoires rédigés par Vertot, sur les ambassades de MM. de Noailles, au 16^e siècle, 5 vol. in-12. En 1764, Villaret inséra dans la Gazette littéraire une réponse à une lettre où l'on avait critiqué certaines parties de ses récits relatives à la bataille d'Azincourt et à la Pucelle d'Orléans. Il paraît qu'à la même époque il coopérait au *Cours d'histoire universelle*, entrepris par Luneau de Boisjermain (voy. LUNEAU). Tant d'occupations et d'études, après la dissipation et les dérèglements d'une longue jeunesse, ne fortifièrent pas la santé de Villaret. Un travail trop assidu lui causa une rétention d'urine qui l'obligeait à se faire souvent sonder. Dans l'accès d'une vive douleur, il voulut se sonder lui-même et se blessa : il s'ensuivit une inflammation à laquelle on ne put remédier, et dont les progrès l'emportèrent en trois jours; il mourut à la fin de février 1766. Quoiqu'il fût devenu timide et d'une humeur un peu sombre, ses amis trouvaient de la douceur et une sûreté parfaite dans sa société; il était poli, et quelquefois aimable avec eux. Sa célébrité n'est attachée qu'aux 9 volumes (et 122 pages) qu'il a placés, après Velly et avant Garnier (voy. ce nom), dans le corps d'histoire de France, qui est encore aujourd'hui le plus généralement connu. En général, la partie qui appartient à Villaret est celle qu'on a le plus louée. C'était, selon Grimm, la première et peut-être la seule fois qu'un continuateur surpassait son modèle. On trouvait son style plus élégant et plus animé, ses recherches plus neuves et plus profondes. On lui savait gré de certaines anecdotes curieuses et de quelques éclaircissements sur les origines de la chambre des comptes, du parlement et des états généraux. Il a distribué aussi dans le cours de ses volumes plusieurs observations qui concernent les rois d'armes, les hérauts d'armes, la chevalerie, la situation du royaume, et en particulier de la ville de Paris au 14^e et au 15^e siècle, les progrès du commerce, ceux des lettres et spécialement de l'art théâtral, l'établissement de la bibliothèque du roi et l'invention de l'imprimerie. Il est vrai pourtant que ces explications ne sont pas toujours très-méthodiques ni très-convenablement placées; qu'il s'y est glissé des détails dès lors trop rebattus, et qu'on a depuis porté plus d'exactitude et de rigueur dans la plupart de ces recherches. Villaret a du moins profité de toutes celles qui s'étaient faites jusqu'alors au sein de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, et y a joint quelquefois les résultats des siennes propres. Les lecteurs sévères se plaignent du grand nombre et de l'étendue de ses digressions, de la prolixité des préambules qu'il attache au commencement de chaque règne ou de chaque période : ils ne trouvent point assez

d'originalité dans les portraits qu'il leur offre des rois et des personnages célèbres. Ces morceaux en effet peuvent sembler vagues, diffus, monotones, plus remplis de mots que de traits caractéristiques. Il y aurait moins de reproches à faire aux récits : ils sont ordinairement puisés à leurs véritables sources, et rédigés avec franchise et sans partialité. Quelques articles néanmoins ont paru susceptibles de contradiction : par exemple, on peut douter que Maillard, qui tua ou fit tuer le prévôt de Paris Marcel, ait été un sujet aussi fidèle et animé de sentiments aussi purs que l'historien le suppose. Les idées politiques et morales répandues dans l'ouvrage se recommandent, sinon par leur profondeur, du moins par leur droiture habituelle et par leur caractère national. On regrette, à la vérité, que l'auteur ait excusé les *rigueurs* arbitraires exercées par Louis XI et par le ministre de ses vengeances, Tristan l'Hermite, et qu'il ait dit que « l'intérêt » du corps entier de la nation demandait qu'on « employât ces moyens violents pour asseoir la « tranquillité publique » ; mais il revient bientôt à des maximes plus équitables, réclame l'observation des formes, et se plaint des condamnations irrégulières dont la clandestinité donnait à ces *actes de justice l'apparence de l'assassinat*. Quoique ces dernières paroles ne soient pas encore d'une juste-se parfaite, l'intention en est honorable. Ailleurs il s'engage en des discussions théoriques, qu'il n'a pas le temps ni peut-être la faculté d'approfondir : c'est ainsi qu'il lutte beaucoup trop inégalement contre Montesquieu et quelques autres écrivains, lors même qu'il y aurait lieu en effet de contredire et de réfuter leurs opinions. Son ouvrage n'est pas dégagé de tout esprit de système ; et son style n'a d'ordinaire ni la simplicité, ni la précision énergique qui conviennent à l'histoire : la critique a cru y reconnaître l'accent de la déclamation. La diction même n'est pas toujours très-pure ; mais elle est souvent élégante ; et malgré les défauts que nous venons d'indiquer, les volumes de Villaret sont encore aujourd'hui ceux qu'on peut lire avec le plus d'intérêt et de fruit sur cette partie de nos annales. Elle n'a pu être complètement traitée par Gaillard (*roy.* ce nom), qui ne prenait pour matière principale que la rivalité de la France et de l'Angleterre. Quatre volumes de P.-Ch. Lévesque (*roy.* ce nom) sont intitulés *la France sous les premiers Valois* et embrassent les règnes de Philippe VI, Jean, Charles V, Charles VI et Charles VII : Villaret y est cité, quelquefois copié et plus souvent critiqué. La plupart de ces critiques sont peu fondées ; mais nous croyons fort exactes celles qui concernent la journée dite des Harengs, où Villaret assure mal à propos que les Français n'ont point employé d'artillerie ; la prise de Fougères, rapportée à l'an 1448 et qui doit l'être à 1449, et la substitution fautive du Havre de Grâce au port d'Har-

fleur. Du reste l'ouvrage de Lévesque est moins bien écrit et à tout prendre moins instructif. Gaillard a aussi publié des *Observations sur l'Histoire de France* de Velly, Villaret et Garnier, Paris, 1801, 4 vol. in-12. D—N—U.

VILLARET (JEAN-CHRYSOSTOME), évêque de Casal, né à Rodez, le 27 janvier 1739, fit ses études au séminaire de St-Sulpice et y devint maître de conférences. Il entra en licence et y occupa une place distinguée. Il fut fait ensuite grand vicaire, chanoine et théologal de sa ville natale. Lorsque l'on forma, sous le ministère de Necker, les états de la haute Guienne, Villaret en fut nommé vice-président et eut la principale part à la direction des affaires. En 1789, le clergé de Villefranche le députa aux états généraux, où il vota toujours avec le côté droit. On ne voit point cependant qu'il ait pris part aux protestations de cette partie de l'assemblée ; il adhéra seulement à l'*Exposition des principes* dressée par les évêques. Pendant les temps les plus fâcheux de la révolution, l'abbé Villaret resta dans sa patrie et vécut ignoré dans une maison de campagne. Nommé à l'évêché d'Amiens après le concordat, il fut sacré le 23 mai 1802 et gouverna son diocèse avec sagesse. On le chargea, l'année suivante, d'aller dans le Piémont pour y mettre à exécution la bulle du pape sur la réduction des sièges épiscopaux, et lui-même fut transféré à l'un des sièges conservés, celui d'Alexandrie de la Paille. Mais peu après, Napoléon ayant voulu faire d'Alexandrie une place forte et ayant ordonné la démolition de la cathédrale, le siège épiscopal fut transféré à Casal, et Villaret en prit le titre. Ce fut sur ses représentations pressantes que l'on révoqua l'ordre de vendre les biens ecclésiastiques du Piémont. Ce prélat était aumônier de Joseph Bonaparte, et lors de la formation de l'université, il en fut nommé chancelier ; cette place était la première après celle du grand maître, et les fonctions qui y étaient attachées retinrent souvent le prélat loin de son diocèse. Lorsque le Piémont fut rendu au roi de Sardaigne, Villaret donna sa démission de l'évêché de Casal et vécut dans la retraite. Quoique la chute du gouvernement impérial l'eût privé de quelques avantages, il n'en vit pas moins avec joie le retour des Bourbons. Son âge seul et ses infirmités empêchèrent qu'on ne profitât de ses lumières et de sa capacité pour les affaires. Il mourut à Paris, le 12 mai 1824, dans sa 86^e année. P—C—T.

VILLARET DE JOYEUSE (LOUIS-THOMAS), vice-amiral, naquit à Auch, en 1750. Sa famille, qui tenait un rang distingué dans la noblesse de Gascogne, le destinait à l'état ecclésiastique ; mais le jeune Villaret montrait un penchant beaucoup plus vif pour la marine. Toutefois on ne consulta point ses goûts, et par des motifs de convenance, on le fit admettre dans les gardes de la maison du roi. Une affaire d'hon-

neur, dans laquelle son adversaire succomba, le força de quitter ce corps, et sa famille, cédant enfin à ses instances, consentit à ce qu'il entrât dans la marine. Il avait alors seize ans. Un caractère vif, un courage ardent et un zèle que les difficultés semblaient augmenter encore, telles étaient les qualités qui le firent bientôt distinguer par ses chefs et qui lui valurent un avancement rapide. Embarqué comme lieutenant de vaisseau sur la frégate *l'Atalante*, en 1773, il fit plusieurs campagnes dans les mers de l'Inde. Se trouvant sans emploi à Pondichéry, lorsque les Anglais vinrent mettre le siège devant cette place, en 1778, il offrit ses services au gouverneur et déploya dans cette circonstance des talents et une bravoure tels que, sur le compte qui en fut rendu au roi par M. de Bellecombe, Villaret fut nommé capitaine de brûlot. En 1781, il commandait en cette qualité le *Pulvériser*, qui faisait partie de l'escadre du bailli de Suffren. Cet amiral, qui avait apprécié toute la valeur de Villaret, lui confia le commandement de la *Bellone* après le combat de Goudelour, et quelques mois plus tard, il le fit passer à celui de la frégate *la Naïade*, en le chargeant d'aller prévenir de l'arrivée de l'escadre anglaise à la côte de deux vaisseaux et deux frégates qui croisaient à la hauteur de Madras. La mission était périlleuse : le capitaine Villaret, en recevant ses instructions de la main de Suffren, lui demanda, avec cette gaieté qui le caractérisait, s'il avait eu soin d'y joindre des lettres de recommandation pour l'amiral anglais et pour le gouverneur de Madras. L'événement ne tarda pas à justifier ces pressentiments. Trois jours après son départ, la *Naïade* eut connaissance d'un vaisseau ennemi. C'était le *Sceptre*, de 64 canons : Villaret manœuvra pour lui échapper, mais sans succès. Le combat dura pendant cinq heures avec acharnement. La *Naïade* avait causé au vaisseau anglais des avaries majeures ; mais elle-même, plus maltraitée, fut enfin obligée d'amener. Le capitaine du *Sceptre* vint recevoir Villaret à son arrivée à bord, et en lui rendant son épée, que celui-ci lui remettait : « Monsieur, dit-il, vous nous donnez « une belle frégate, mais vous nous l'avez fait « payer bien cher. » Lorsqu'au mois de juin 1783 la paix le ramena au milieu de ses camarades, Suffren lui fit l'accueil le plus distingué et le décora de la croix de St-Louis. En 1791, Villaret, qui venait d'être fait capitaine de vaisseau, prit le commandement de la frégate *la Prudente*, destinée pour St-Domingue. Il se trouvait dans cette colonie lors des premiers troubles qui y éclatèrent, en 1790, et il contribua, par sa fermeté, à retarder, au moins pour quelque temps, les déplorables événements dont plus tard elle fut le théâtre. Quoique opposé aux principes de la révolution, Villaret ne crut pas devoir suivre l'exemple de ceux de ses camarades qui émigrèrent, et mû par d'autres considérations, il prit,

en 1793, le commandement du vaisseau *le Trajan*, qui faisait partie de l'escadre aux ordres du vice-amiral Morard de Galles. L'année suivante, il fut élevé au grade de contre-amiral, et Jean-Bon St-André le proposa au comité de salut public pour remplacer Morard de Galles, qui venait d'être destitué. « Je sais, écrivait ce représentant, que Villaret est un aristocrate ; mais « il est brave, et il servira bien. » On était alors au fort de la terreur. L'esprit de révolte et d'insubordination régnait dans l'armée navale, et plusieurs officiers en avaient éprouvé les funestes effets. Villaret ne recula point devant ces dangers. Nommé au commandement de la flotte de Brest, il porta son pavillon sur le vaisseau *les Etats de Bourgogne*, qui avait pris le nom de la *Montagne*. Cette flotte, composée de 26 vaisseaux, reçut quelques jours après l'ordre de sortir du port, avec la mission d'aller au-devant d'un nombreux convoi chargé de grains arrivant des Etats-Unis d'Amérique, sous le commandement du contre-amiral Vanstabel. Les instructions recommandaient à l'amiral de croiser à la hauteur des îles Coves et Flores et d'y attendre le convoi. Il devait surtout éviter tout engagement avant de l'avoir rencontré. Villaret se conformait ponctuellement à cet ordre, et déjà plusieurs prises avaient été amarinnées, lorsque, le 28 mai 1794, on eut connaissance de l'armée anglaise, forte de 30 vaisseaux de ligne, commandés par l'amiral Howe. Villaret, fidèle à ses instructions, voulait éviter de combattre ; déjà le signal de tenir le vent allait être hissé ; mais Jean-Bon St-André, qui était embarqué sur la *Montagne*, prenant sur lui de désobéir aux ordres du comité de salut public et usant de l'espèce de supériorité que lui donnait son titre de représentant, commande à l'amiral de se préparer à combattre. Vainement celui-ci représente les dangers d'une action dont les suites peuvent compromettre la sûreté du convoi qu'il est chargé de protéger ; il est contraint de donner l'ordre d'attaquer. L'armée française se forma en ligne de bataille au plus près du vent, et cette manœuvre fut imitée par l'amiral Howe. La supériorité du nombre permit à cet amiral de détacher de son armée 3 vaisseaux, qui, laissant le corps de bataille à trois lieues sous le vent, vinrent tirailler sur l'arrière-garde française. Il était alors presque nuit, et cette escarmouche, qui dura environ une heure, n'eut point de résultat sérieux. Le lendemain, au point du jour, l'amiral Villaret s'aperçut qu'il lui manquait un vaisseau ; mais ne le voyant point parmi les Anglais, il supposa que des avaries l'avaient forcé de quitter le champ de bataille. Il apprit effectivement, par ses vaisseaux chasseurs, que le *Révolutionnaire*, attaqué par 4 vaisseaux, avait été démâté complètement, et qu'on l'avait vu à la remorque d'une frégate faisant route pour Rochefort. La position du vent, qu'il voulait conserver, l'ayant déterminé à virer de

bord par la contre-marche, l'amiral Howe manœuvra d'après cette nouvelle disposition. Villaret fit alors signal à son avant-garde de serrer l'ennemi au feu et de commencer le combat. Le *Montagnard*, vaisseau de tête, envoya sa première volée à dix heures du matin, et l'engagement devint très-vif entre les deux avant-gardes; mais la supériorité du feu des Français força l'ennemi à plier et à laisser arriver. L'amiral anglais, s'apercevant que son avant-garde était maltraitée, fit virer par la contre-marche, pour tomber sur l'arrière-garde française; mais ce mouvement lui fut contraire, car le centre et l'arrière-garde combattirent avec la même valeur que les vaisseaux de tête. Cependant deux vaisseaux français ayant été désemparés se virent tout à coup entourés par toute l'armée ennemie, qui dès lors n'observa plus d'ordre. Villaret, en habile manœuvrier, profita de cette faute; il vira en ordonnant à l'armée d'imiter sa manœuvre et de prendre la ligne de vitesse sans observer de rang. Ce mouvement inattendu, par la célérité et la précision avec lesquelles il fut exécuté, devint décisif pour cette journée; les 2 vaisseaux français furent dégagés, et l'armée ennemie en désordre fut écrasée et obligée de fuir en tenant le vent. Ce combat, commencé à dix heures du matin, ne se termina qu'à sept heures du soir, heure à laquelle une brume épaisse força les deux armées de s'éloigner et les mit pendant deux jours dans l'impossibilité de rien entreprendre. Cependant, malgré la brume, elles avaient manœuvré de manière à s'observer réciproquement, et lorsque enfin, le 1^{er} juin, le soleil vint à paraître, elles se trouvèrent en présence. Les vents étaient au sud. A sept heures, l'amiral Howe fit signal de se porter sur la ligne française, qui elle-même s'avancait dans le meilleur ordre de bataille, bas-bord amures. Le combat commença à neuf heures du matin, et il devint général. On combattait à portée de pistolet et avec un acharnement égal de part et d'autre. Le matelot (1) d'arrière de l'amiral français, ayant fait une fausse manœuvre, perdit son poste et mit ainsi la *Montagne* à découvert. Howe, qui le combattait alors, profita de cette faute pour couper la ligne et se trouva par là en position de battre l'amiral français par la hanche du vent; mais celui-ci, par la vigueur de son feu, ayant réussi à le démâter de son mât de misène, le força bientôt à l'abandonner et à rallier le vent. Cependant 2 vaisseaux à trois ponts et 3 autres de 74, qui avaient suivi le mouvement de l'amiral Howe, entourèrent le vaisseau de Villaret et lui livrèrent, pendant plus d'une heure, un combat à outrance et dont les annales de la marine offrent peu d'exemples. Pendant ce temps, les autres vaisseaux de l'armée française combattaient avec plus ou moins

(1) On nomme ainsi, en termes de marine, le vaisseau qui suit ou précède un autre vaisseau.

d'avantage, et chacun d'eux, occupé de sa propre défense, avait perdu de vue l'amiral, qui, parvenu enfin à se faire abandonner, se trouva seul et sous le vent de l'armée anglaise. On se peindrait difficilement la douleur et la surprise de Villaret lorsque, le tourbillon de fumée dont il était entouré s'étant dissipé, il vit le spectacle que présentait son armée. Toute l'avant-garde avait plié; le plus grand nombre de ses vaisseaux étaient démâtés et pêle-mêle avec les Anglais; un d'eux (le *Vengeur*) venait de couler bas. En ce moment, il fit signal à 7 ou 8 vaisseaux qui étaient devant lui de virer de bord, dans l'espoir d'aller avec eux dégager les vaisseaux de son arrière-garde, sur lesquels les Anglais avaient porté tous leurs efforts. Cette manœuvre aurait suffi pour dégager ces 6 vaisseaux et prendre 2 vaisseaux anglais démâtés, qui se trouvaient à peu de distance; mais Jean-Bon St-André, qui, pendant le combat, s'était réfugié dans les batteries, monta sur le pont au moment même où Villaret signalait à son arrière-garde qu'il allait voler à son secours. Informé des dispositions de l'amiral et craignant que le combat ne se rengaçât de nouveau, il lui défendit d'exécuter le mouvement auquel il se préparait. On sait quelle terrible autorité avaient alors les représentants du peuple. Villaret, à son grand regret, se vit forcé de donner le signal de la retraite. Mais, pour rallier le plus grand nombre possible de ses vaisseaux désemparés, il resta pendant deux heures en panne sous le vent des Anglais, tandis que ses frégates et ses corvettes cherchaient à remorquer ceux des vaisseaux français démâtés qui se trouvaient sur le champ de bataille, mêlés parmi les vaisseaux ennemis dans le même état, manœuvre qui s'opéra sans aucun obstacle de la part des Anglais. Enfin, à huit heures du soir, l'amiral Villaret fit servir avec 19 vaisseaux, reste des 26 qu'il avait au commencement du combat, et regagna le port de Brest. Dans ces terribles journées, il soutint glorieusement l'honneur du pavillon français, et il ne le soutint pas moins dans le combat de Groix (juin 1795), que lui livra l'amiral Bridport avec des forces doubles des siennes. En 1796, il fut nommé par le département du Morbihan député au conseil des Cinq-Cents, et il se lia dans cette assemblée avec les chefs du parti de *Clichy*, alors considéré comme le parti royaliste. Condamné à la déportation par suite de cette liaison, à l'époque du 18 fructidor (septembre 1797), il parvint à se soustraire aux recherches, et il évita ainsi le sort qu'éprouvèrent ses collègues dans les déserts de Sinamary (*voy. PICHEGRU*). Mais, quelque temps après, il se rendit volontairement à l'île d'Oléron, lieu d'exil assigné par le directoire à ceux qui avaient échappé à la déportation, et n'en fut rappelé qu'à l'époque du gouvernement consulaire. En 1801, l'amiral Villaret fut chargé du commandement des forces navales destinées à

agir contre St-Domingue, et il appareilla de Brest, au mois de décembre, sur le vaisseau *l'Océan*. Son escadre se composait de 10 vaisseaux français, de 5 vaisseaux espagnols aux ordres de l'amiral Gravina, et de 9 frégates ou corvettes, portant 7,000 hommes de débarquement. Un vaisseau et 2 frégates, armés à Lorient, devaient en faire partie et avaient à bord 1,200 hommes. Une autre escadre, réunie à Rochefort, forte de 6 vaisseaux, 6 frégates et 2 corvettes, portant 3,000 hommes de débarquement, devait aussi se joindre à la flotte de Brest et former l'avant-garde; en sorte que l'ensemble des forces navales sous le commandement de Villaret fut de 22 vaisseaux et 19 frégates, portant 12,000 hommes de troupes de terre. On sait quel déplorable résultat eut ce grand armement (*voy.* LECLERC). A son retour de St-Domingue, en 1802, Villaret fut nommé capitaine général de la Martinique et de Ste-Lucie. Cette colonie ayant été attaquée par les Anglais, en 1809, il fut obligé de capituler, après une vigoureuse résistance contre des forces supérieures et après avoir éprouvé dans le fort Bourbon le bombardement le plus terrible. Apprenant à son retour en France que sa conduite avait été blâmée par un conseil d'enquête, il demanda qu'elle fût examinée judiciairement; mais il ne put l'obtenir, et vécut pendant quelque temps dans une espèce de disgrâce. En 1811, le chef du gouvernement lui fit connaître que, satisfait de la courageuse résistance qu'il avait montrée en défendant la Martinique, il l'avait nommé gouverneur général de Venise et commandant de la 12^e division militaire. C'est dans l'exercice de ces fonctions qu'il mourut, en 1812, à l'âge de 62 ans. — Son frère, le marquis de VILLARET, était lieutenant-colonel d'artillerie avant la révolution; il émigra en 1792 et fit toutes les campagnes de l'armée de Condé. Rentré en France dès l'année 1802, il y vécut dans le sein de sa famille et passa les dernières années de sa vie à soigner l'éducation de ses deux neveux, les fils de l'amiral Villaret de Joyeuse. Il fut nommé maréchal de camp et commandeur de St-Louis après le retour du roi, en 1814, et mourut à Versailles, en 1824. M. de Lacroix, juge au tribunal de cette ville, fit imprimer, dans la même année, un court éloge de ce général.

H—Q—N.

VILLARS (PIERRE DE), archevêque de Vienne, issu d'une maison originaire de Lyon, qui a donné cinq prélats à cette métropole, naquit l'an 1517. Après avoir été reçu docteur en droit à Padoue, il embrassa l'état ecclésiastique en 1539, et s'attacha au cardinal de Tournon, qui, lui reconnaissant une grande capacité, lui confia plusieurs missions importantes. Pierre de Villars s'en acquitta si bien, que le roi Henri II lui donna une charge de conseiller clerc au parlement de Paris, où il fut reçu le 1^{er} juillet 1555, avec dispense de service, attendu son assiduité auprès du

cardinal de Tournon, qui depuis le commencement de ce règne résidait presque toujours à Rome. En 1566, il dut à la protection de ce cardinal l'évêché de Mirepoix, qu'il garda dix années. Il fut ensuite élevé à l'archevêché de Vienne, puis appelé au conseil du roi Henri III (1576). Aux états de Blois de 1577, il parut avec éclat parmi les prélats du royaume. Cette assemblée ayant décidé qu'elle enverrait un député de chaque ordre vers le roi de Navarre, depuis Henri IV, pour l'exhorter à embrasser la religion catholique, Pierre de Villars fut désigné pour représenter le clergé dans cette circonstance. Cette démarche fut sans résultat, et la guerre civile recommença après une courte suspension d'armes. En 1588, l'archevêque de Vienne, du consentement de Henri III, se démit de ce siège en faveur de son neveu, nommé comme lui, Pierre de Villars (*voy.* ci-après); puis il alla finir ses jours au sein d'une studieuse retraite, dans le couvent de Montcalier, en Piémont, où il mourut le 4 novembre 1592. On a de lui trois ouvrages ascétiques, en latin : le premier sur les *Qualités de l'homme*; le deuxième sur les *Fins de l'homme*; le troisième a pour titre : *De institutione parochorum*. — VILLARS (Pierre DE), neveu du précédent, naquit le 3 mars 1543, de François de Villars, lieutenant du présidial de Lyon, zélé catholique, dont la maison fut pillée par les huguenots, en 1562. Pierre, son fils, fit ses études au collège de Tournon, récemment fondé par le cardinal de ce nom, entra dans les ordres, fit à Paris sa théologie sous le jésuite Maldonat, et reçut le bonnet de docteur de Sorbonne en 1573. Deux ans après, il succéda à son oncle dans l'évêché de Mirepoix, et fut sacré des mains du cardinal de Bourbon. En 1579, l'évêque de Mirepoix fut député de sa province à l'assemblée générale de Melun; et en 1587, il obtint l'archevêché de Vienne, par la démission de son oncle. Il fit un voyage à Rome, en 1590, et visita ensuite le tombeau de St-Charles Borromée, parmi les épitres duquel il s'en trouve une qui lui est adressée. De retour à Vienne, il y publia les actes du concile de Trente, et fit diverses ordonnances qui sont imprimées dans ses opuscules et qui attestent son zèle pour la foi. Devenu infirme et ne se sentant plus la force d'administrer son diocèse, il le remit en 1599, avec l'agrément du roi Henri IV, à Jérôme de Villars, son frère (*voy.* ci-après). Pierre se retira ensuite à Annonay, puis, en 1604, à Lyon, chez son autre frère Balthazar de Villars (*voy.* ci-après). Après avoir vécu pendant neuf ans dans la retraite, il mourut à St-Genis, près de Lyon, le 12 juillet 1613. Il légua sa bibliothèque aux jésuites du collège de Vienne, où il fut enterré. On a de lui deux volumes in-folio, imprimés à Lyon, contenant divers traités en latin, sur la direction, la résidence et les devoirs du médecin envers les malades, sur la fondation des chapelles, sur la célébration du mariage, sur les jurements,

les blasphèmes, etc. On trouve dans le tome 2 de l'*Histoire littéraire de Lyon*, par le P. Colonia, p. 791, l'extrait d'un mémoire sur la vie de ce prélat vertueux et savant, écrit de sa propre main, et que l'on conservait dans la bibliothèque du collège de la Trinité, à Lyon. — VILLARS (Jérôme DE), frère puîné du précédent, était conseiller clerc au parlement de Paris depuis 1594, chanoine et archidiacre de Vienne, lorsqu'il fut appelé à remplacer son frère sur ce siège, en 1599. Ce prélat joua un rôle important dans toutes les affaires religieuses du règne de Henri IV. Lors de l'assemblée du clergé de France à Paris, en 1604, il porta la parole au roi pour le supplier d'autoriser la publication des actes du concile de Trente. La tranquillité publique pouvant être compromise par une telle mesure, le roi résista aux instances du clergé; cependant il accorda deux édits portant des règlements ecclésiastiques qui furent publiés, l'un en 1603, et l'autre en 1609. Jérôme de Villars mourut le 18 janvier 1626. Il avait été, en 1604, à la veille d'être compris dans une promotion de cardinaux faite par le pape Clément VIII; mais Duperron l'emporta par le crédit de Sully (1). — VILLARS (Balthazar DE), frère du précédent, premier président du parlement de Dombes, et qui fut deux fois prévôt des marchands de Lyon, publia, en 1594, un ouvrage qui donne à penser que la piété était une vertu commune à toute cette famille; il a pour titre : *Abrégé très-utile contenant la doctrine chrétienne et catholique de l'institution, réalité, transsubstantiation, manducation, sacrifice et préparation du très-saint et très-auguste sacrement de l'autel*. L'auteur mourut le 12 avril 1629. — VILLARS (Pierre DE), coadjuteur depuis 1612 de son cousin Jérôme de Villars, archevêque de Vienne, lui succéda en 1626, et mourut en 1663, étant le plus ancien évêque de France. Après lui, Henri de Villars, son neveu et son coadjuteur depuis onze ans, prit possession de l'archevêché de Vienne. Il mourut le 28 décembre 1693, à l'âge de 72 ans; il y en avait cent dix-sept que ce siège était successivement occupé par un membre de cette famille. Celui-ci avait été agent général du clergé durant les troubles de la Fronde, et avait déployé beaucoup de zèle et de fermeté dans ces temps « périlleux, où l'autorité « du gouvernement, mal affermie, ne laissait es-« pérer aux droits de l'Eglise qu'une faible pro-« tection » (Massillon). Il observa scrupuleusement le devoir de résidence, parvint à extirper par la persuasion quelques restes de l'hérésie des Albigeois, dans certains cantons du Dauphiné, et contribua à la fondation de plusieurs établissements de retraite pour l'indigence. Ce prélat était oncle du fameux maréchal de Villars. D—R—R.

VILLARS (PIERRE, marquis DE), moins célèbre par lui-même que pour avoir donné le jour au

vainqueur de Denain, s'était cependant fait remarquer, dès la minorité de Louis XIV, par la part qu'il prit au fameux duel des ducs de Nemours et de Beaufort, en 1652. Il y tua le comte d'Héricourt, second de ce dernier, qu'il n'avait jamais vu ni connu. Obligé de prendre la fuite, il ne dut qu'à la protection du prince de Conti la liberté de revenir en France. Il servit sous les ordres de ce prince en Italie et en Catalogne. Sa brillante valeur lui fit obtenir un avancement rapide; et il était déjà parvenu au grade de lieutenant général lorsqu'il épousa une sœur du maréchal de Bellefonds. Ce mariage, qui semblait devoir assurer sa fortune, fut au contraire pour lui la source de désagréments continuels. Le maréchal, son beau-frère, s'étant brouillé avec Louvois, le marquis de Villars partagea l'inimitié de ce ministre inflexible. Rebuté dans toutes ses demandes et dépouillé même des gouvernements de Douai et de Besançon, il eut recours à l'amitié de M. de Lionne, ministre des affaires étrangères, qui lui ouvrit la carrière diplomatique. Il obtint successivement les ambassades de Copenhague, de Turin et de Madrid. Après avoir montré beaucoup d'habileté dans ses négociations auprès de la cour d'Espagne, il revenait en France, lorsqu'il eut à soutenir, sur la frontière, un combat fort étrange. Ses gens furent attaqués à l'improviste par ceux de l'ambassadeur espagnol, qui revenait de Paris. Il y eut plusieurs valets de tués de part et d'autre; et les maîtres eux-mêmes furent obligés de prendre part à cette bagarre. Louis XIV avait remarqué de bonne heure le marquis de Villars, à cause de sa taille et de sa figure imposantes. Ces avantages lui avaient fait donner par toute la cour le nom d'*Orondate*, l'un des héros de ces romans de chevalerie si fort en vogue à cette époque. On lit dans des mémoires du temps que madame de Maintenon, dans sa jeunesse, n'avait pas vu avec indifférence le bel Orondate. Elle lui témoigna toujours une grande bienveillance. Le roi, voulant enfin récompenser ses longs services, le comprit, en 1688, dans la promotion de l'ordre du St-Esprit. Cette faveur fit des jaloux (1); et Villars fut du nombre des chevaliers auxquels on reprocha de n'avoir point la noblesse nécessaire pour parvenir à cette distinction (2). Madame de Sévigné raconte d'une manière fort plaisante une scène burlesque qui eut lieu à la procession des nouveaux chevaliers, où MM. de Villars et de Montchevreuil se trouvèrent accrochés l'un à l'autre par leurs épées,

(1) Voy. une lettre de Bussy-Rabutin à madame de Sévigné, du 16 décembre 1688.

(2) On trouve ce couplet dans les mémoires du temps :

Colbert prendra dans l'Ecosse
Des titres de chevalier,
Car les livres de négoce
Ne donnent pas le collier.
Montbron, ce foudre de guerre,
En aura chez un faussaire;
Et Villars a ses aïeux
Au greffe de Condrieux.

(1) *Mémoires de Sully*, liv. 17, année 1604.

leurs rubans et leurs dentelles (1). Loin de s'enrichir au service du roi, le marquis de Villars s'était vu forcé d'aliéner une grande partie de son patrimoine pour se soutenir dans le monde sur un pied conforme aux dignités dont il fut revêtu. Il mourut en 1698 (2). S—v—s.

VILLARS (MARIE GIGAULT DE BELLEFONDS, marquise de), née vers 1624, était l'une des filles de Bernardin Gigault de Bellefonds, auquel Henri IV confia, en 1603, le château de Caen, quoiqu'il eût été un ardent ligueur (3), et de Jeanne aux Especules de Ste-Marie. Mademoiselle de Bellefonds fut mariée, en 1651, avec le marquis de Villars, dont l'article précède. Pendant les diverses ambassades de son mari, elle entretint des correspondances avec plusieurs dames de ses amies. On a conservé trente-cinq lettres qu'elle écrivit à madame de Coulanges, pendant son séjour à Madrid, en 1679, 1680 et 1681. Ces lettres renferment des détails d'autant plus curieux sur la cour d'Espagne, que nous avons peu de renseignements sur les usages singuliers qui s'y pratiquaient, et dont une grande partie subsiste encore aujourd'hui. La reine Marie-Louise d'Orléans, qui avait quitté la France avec tant de regrets, pour aller épouser Charles II, honora la marquise de Villars de son amitié. Elle ne l'avait pas distinguée particulièrement en France, où la cour était embellie de tant de femmes spirituelles; mais l'accablante monotonie de l'Escurial, l'isolement commandé par l'étiquette à la majesté royale, l'âpre fierté des Castillans, si différente de cette politesse respectueuse qui escorte nos princes en les rapprochant de nous, firent goûter encore plus à la jeune reine le plaisir de s'entretenir avec madame de Villars de cette France qu'elle regretta jusqu'au tombeau. Les lettres de madame de Villars, écrites d'un style agréable et facile, ont tout le mérite de l'intérêt historique. Madame de Sévigné écrivait à sa fille que madame de Villars faisait à madame de Coulanges des relations fort jolies et fort plaisantes, *croquant bien qu'elles iraient plus loin* (4). On venait, dit-elle, à ce bureau d'adresse, apprendre des nouvelles (5). Toute cette correspondance n'a pas été conservée. On a perdu beaucoup d'autres lettres, et particulièrement celles que la marquise avait

adressées à madame de Sévigné. Le savant antiquaire Fauris de St-Vincent, l'un des descendants de madame de Sévigné, en avait conservé plusieurs, dont une seule nous est parvenue (1). Nous ignorons ce que les autres seront devenues depuis la mort de ce magistrat. Madame de Villars avait dans la société des manières qui n'étaient qu'à elle. « Elle est charmante par ses mines, écrivait madame de Coulanges, et par les petits discours qu'elle commence, et qui ne sont entendus que des personnes qui la connaissent. » St-Simon, dans ses notes sur Dangeau, fait le portrait de madame de Villars, avec ses couleurs tranchées et originales : « Cette marquise était une bonne petite femme, sèche, vive, méchante comme un serpent, de l'esprit comme un démon, d'excellente compagnie, qui avait passé sa vie, jusqu'au dernier jour, dans les meilleures et les plus choisies de la cour et du grand monde, et qui conseillait toujours à son fils... de se vanter au roi tant qu'il pourrait, mais de jamais ne parler de soi à personne (2). » Le duc ajoute, dans ses Mémoires, que le maréchal de Villars profita de la première partie de cette leçon, mais qu'il ne cessa jamais d'étourdir tout le monde de lui (3). Madame de Villars mourut à Paris, à l'âge de 82 ans, le 25 juin 1706. Une de ses sœurs a été supérieure du couvent des Grandes-Carmélites de Paris. Elle s'appelait, en religion, la mère *Agnès de Jesus-Maria*. C'était une personne de beaucoup d'esprit (4), dont Bossuet a fait un bel éloge (5). Les lettres de madame de Villars ont été imprimées, pour la première fois, en 1762, petit in-12. Cette édition avait été préparée par le chevalier de Perrin, premier éditeur des lettres de madame de Sévigné; elle fut trouvée dans ses papiers, et publiée quelques années après sa mort. Léopold Collin les a réimprimées en 1805. M—É.

VILLARS (LOUIS-HECTOR, maréchal, duc de), fils du marquis de Villars (voy. ci-dessus), fut l'un des plus grands capitaines dont s'honore la France. Il naquit à Moulins en 1653 (6). Après

(1) Cette lettre est du 25 avril 1673. Elle a été imprimée à la suite d'un nouveau recueil de lettres inédites de madame de Sévigné à sa fille, cette publication forme le second supplément de notre édition des *Lettres de madame de Sévigné*, Paris, Blaise, 1818, 11 vol. in-8°.

(2) *Nouveaux Mémoires de Dangeau*, publiés par Lemontey, Paris, 1818, p. 175. On reconnaît à chaque ligne que l'annotateur anonyme de Dangeau n'est pas autre que le duc de Saint-Simon. On y retrouve non-seulement sa manière, qui n'est celle d'aucun autre, mais encore des phrases entières de ses *Mémoires*.

(3) *Mémoires de Saint-Simon*, t. 12, p. 108, édit. de 1791.

(4) *Œuvres de Bossuet*, édit. de Lebel, t. 39, p. 660.

(5) Lettres de madame de Sévigné à sa fille, du 5 janvier 1680 et du 22 novembre 1688.

(6) Plusieurs écrivains le font naître à Turin, et, de plus, dans la même chambre où il mourut en 1734. Cette singularité a dû faire fortune; mais elle s'évanouit devant le discours de M. de Pallières, procureur du roi, qui, haranguant le maréchal en 1733, lorsqu'il passait par Moulins, pour se rendre en Italie, lui dit en propres termes : « Un avantage propre à la ville de Moulins, c'est qu'elle vous a vu naître dans ses murs. » Il règne également quelque incertitude sur la date de la naissance de Villars : les uns la placent en 1651, les autres en 1653. Nous avons cru devoir adopter cette dernière opinion. Enfin, les sentiments n'ont pas été moins partagés à l'égard de cet homme illus.

(1) Lettre à madame de Grignan, 3 janvier 1689.

(2) Le marquis de Villars avait écrit ce qu'il avait observé en Espagne; son travail passa entre les mains de madame d'Aulnoy, qui en a fait un usage fréquent dans ses *Mémoires de la cour d'Espagne* et dans sa *Relation du voyage d'Espagne*. En 1733, les mémoires du marquis furent publiés, à Paris, sous le titre de *Mémoires de la cour d'Espagne, depuis l'année 1679 jusqu'en 1681*, in-8° de 371 pages; le libraire Josse, qui mit au jour ce volume, ne connaissait pas de quelle main il venait; il dit dans un avant-propos : « Il m'est impossible de m'autoriser du nom de l'auteur, puisque je l'ignore, et il importe peu de quelle main vienne un ouvrage, pourvu qu'il soit bon. » En 1861, un bibliophile anglais, M. W. Stirling, ayant rencontré un manuscrit des *Mémoires du marquis de Villars*, et, les croyant inédits, les a fait imprimer à Londres.

(3) *Mémoire du président Groulard*, t. 49, p. 422 de la 1^{re} série des *Mémoires relatifs à l'histoire de France*.

(4) Lettre du 26 janvier 1680.

(5) Lettre du 28 février 1680.

avoir fait ses premières études au collège de Juilly, il entra aux pages de la grande écurie. Une figure noble et une adresse particulière dans tous les exercices du corps le firent bientôt remarquer de Louis XIV. L'extrême activité de son esprit se développa dès ses plus jeunes ans. Un jour, entendant son père se plaindre de ce que son sort ne répondait pas à ses espérances : « Pour moi, s'écria-t-il, je suis sûr, si je vis, de faire une grande fortune. Je chercherai tellement les occasions de me distinguer, qu'il « faudra bien que l'on fasse attention à moi ! » Dans un voyage que la cour fit en Flandre, le jeune Villars, étant encore page, demanda la permission de visiter la Hollande. Il accompagna ensuite à Berlin le comte de Saint-Géran, son parent, envoyé auprès de l'électeur de Brandebourg. Ses observations sur les contrées qu'il parcourait dénotaient déjà un coup d'œil militaire peu commun à son âge. Le maréchal de Bellefonds, son oncle, le pressa tout à coup de revenir en France, pour le suivre en qualité d'aide de camp dans la campagne qui allait s'ouvrir contre la Hollande. La disgrâce subite du maréchal laissant Villars sans emploi, il obtint d'entrer, comme volontaire, dans le corps dont le roi en personne s'était réservé le commandement. Servant successivement dans ce corps, dans ceux de Condé et de Turenne, et se distinguant tour à tour au passage du Rhin et aux sièges d'Orsoy, de Doesbourg et de Zutphen, Villars, qui n'avait encore que dix-neuf ans, attira tellement l'attention de Louis XIV, que ce prince dit un jour en le voyant charger l'ennemi : « On ne peut tirer un coup de fusil quelque part « que ce petit garçon ne sorte de terre pour s'y « trouver. » Ces paroles furent le prélude du don de la cornette des chevau-légers de Bourgogne, qui était sollicitée par plusieurs officiers de distinction. Une nouvelle faveur suivit celle-ci : le roi d'Espagne venait d'échapper à une maladie dangereuse ; Villars fut choisi pour aller complimenter ce monarque sur sa convalescence. Il prit alors le titre de marquis, qu'avait porté son père dans ses ambassades. Charles II le reçut avec une bienveillance particulière et le renvoya comblé de présents magnifiques. A peine de retour, Villars courut à Maëstricht, que Louis XIV assiégeait en personne. Le roi avait défendu aux volontaires de se trouver aux attaques sans une permission expresse. Mais Vil-

tre. Il dit lui-même, dans ses *Mémoires*, que la maison de Villars est très-ancienne, et que dès 1320 elle était plus puissante qu'elle ne l'a été depuis. Il ajoute que, dans les derniers siècles, elle a produit cinq archevêques de Vienne et des évêques de Mirepoix et d'Agen. Néanmoins, le couplet satirique cité dans l'article du marquis fait descendre les Villars d'un greffier de Condrieux, et cette assertion se trouve reproduite dans un ouvrage qu'il ne faut consulter, à la vérité, qu'avec méfiance (*Mémoires pour le parlement contre les ducs et pairs*, à la suite de la *Vie privée de Louis XV*, Londres, 1781). On y lit que le greffier de Condrieux vivait en 1486, et que le premier anobli des Villars avait été le bisaïeul du maréchal, gentilhomme ordinaire de la reine Catherine de Médicis, charge qui donnait la noblesse.

lars, apprenant que l'on allait attaquer le chemin couvert, profite de la nuit pour se glisser dans les rangs des grenadiers. Bientôt il prend la tête de la colonne et pénètre jusque dans la demi-lune. Un fourneau joue et l'enterre à demi ; il se dégage, et ne revient dans la tranchée qu'après avoir assuré le logement des troupes dans l'ouvrage emporté sur l'ennemi. Le roi, témoin de la fin de l'action, fait appeler le jeune volontaire et lui demande d'un front sévère ce qui a pu l'enhardir à transgresser ses ordres. « Sire, répond Villars sans se déconcerter, j'ai cru que « Votre Majesté me pardonnerait de vouloir apprendre le métier de l'infanterie, quand la cavalerie n'a rien à faire. » Le monarque sourit, loua sa valeur en l'engageant à la modérer. Maëstricht rendu, Villars fut envoyé à l'armée de Turenne, sur le Rhin, et le suivit en Franconie. Son activité et sa rare intelligence dans diverses expéditions, où il fut employé comme partisan, lui méritèrent les éloges de ce grand capitaine. A l'estime de Turenne, Villars eut bientôt la gloire de joindre celle du grand Condé. Ce prince, sur le point d'engager la sanglante action de Seneffe, était entouré d'officiers qui, voyant du mouvement dans les troupes ennemies, prétendirent qu'elles se disposaient à une retraite générale. « Non, s'écria Villars, elles veulent seulement faire un changement de front. — Jeune « homme, lui dit Condé, qui vous en a tant appris ? « Il voit clair », ajouta-t-il en se tournant vers la troupe dorée, et il ordonna aussitôt l'attaque. Villars fut blessé grièvement dès la première charge ; mais à peine eut-il fait bander sa plaie qu'il remonta à cheval, et ne quitta le prince que lorsque la douleur l'eut fait évanouir. Louis XIV, instruit de sa conduite, le nomma colonel d'un régiment de cavalerie ; il n'avait encore que vingt et un ans (1674). Il fit la campagne suivante en Flandre, sous les ordres du maréchal de Luxembourg, qui, connaissant son audace, lui confia plusieurs coups de main qui furent couronnés du plus brillant succès. Il commandait un corps de réserve à la bataille de Cassel, et il allait saisir le moment de prendre en flanc l'aile droite de l'ennemi, quand Monsieur lui envoya l'ordre de renforcer le centre. Villars obéit en frémissant, et cette aile fut sauvée d'une destruction totale. « Ah ! lui dit Luxembourg, que « le cheval de l'aide de camp du prince ne s'est-il « cassé les jambes quand il vous porta ce mauvais ordre ! » Envoyé à l'armée d'Alsace, commandée par le maréchal de Créquy, Villars ne tarda pas à s'y montrer digne de la brillante réputation qui l'y avait précédé. Il déploya une valeur téméraire au combat de Kocksberg, où il eut à soutenir les efforts de presque toute l'armée impériale. Dans le plus fort de l'action, il jeta sa cuirasse en disant : « Je ne tiens pas ma « vie plus précieuse que celle de mes braves « soldats. » Changeant de service et d'emploi

toutes les fois qu'il y avait de l'honneur à acquérir, il obtint du maréchal de Créquy la permission de monter à l'assaut de Fribourg, à la tête des grenadiers. Malgré une suite d'actions aussi éclatantes, son avancement ne répondait pas à ses désirs; Louvois ne pouvait lui pardonner ses liaisons de parenté avec le maréchal de Bellefonds. Villars, convaincu que c'était par son épée qu'il devait s'ouvrir le chemin des honneurs et de la fortune, semblait se multiplier : on le voyait, un jour, commander une expédition de partisan, et, le lendemain, monter le premier sur la brèche du fort de Kehl. Témoin de cette dernière action, le maréchal de Créquy lui dit devant tous les généraux : « Jeune homme, si Dieu te laisse vivre, tu auras ma place plutôt que personne. » La paix de Nimègue (1678) fit rentrer Villars dans un repos qu'il n'avait point connu depuis sa sortie des pages. Il parut à la cour et se jeta dans plusieurs intrigues galantes avec toute l'ardeur qu'il avait fait éclater dans les camps. Il en résulta des scènes de différents genres, qui fixèrent l'attention sur lui; le roi lui ordonna de rejoindre son régiment. Villars se regardait comme frappé d'une sorte de disgrâce, lorsqu'il fut tout à coup honoré d'une mission qu'il dut à la mémoire de son père, plus qu'à ses titres personnels. Le marquis de Villars avait été envoyé comme négociateur dans plusieurs cours étrangères. Le roi pensa que l'héritier de sa bravoure pourrait l'être aussi de ses talents diplomatiques, et il lui confia l'ambassade de Vienne, que les circonstances rendaient fort importante, mais dont on cacha le but secret sous le prétexte de complimenter l'empereur Léopold I^{er} sur la mort de l'impératrice sa mère. Villars attachait à cette mission un intérêt particulier : l'Autriche, à cette époque, faisait une guerre très-vive aux Turcs; et il se flattait d'obtenir de Louis XIV la permission de servir contre les infidèles avec l'élite de la noblesse française, rassemblée sous les drapeaux de Léopold. Le roi lui enjoignit de rester à Vienne, où sa présence était nécessaire. Villars s'y attacha à augmenter son crédit par l'influence de l'électeur de Bavière, beau-frère du Dauphin; et, bientôt après, il mit toute sa politique à détacher ce jeune prince de l'alliance autrichienne, pour lui faire épouser les intérêts de la France. Ses efforts furent si heureux que l'électeur quitta Vienne pour retourner à Munich. Villars obtint sans peine la permission de l'y suivre, et l'électeur obtint, à son tour, de Louis XIV, la permission de se faire accompagner par Villars lorsqu'il alla prendre le commandement du corps bavarois qui faisait partie de la grande armée impériale en Hongrie. Villars, au comble de ses vœux, écrivit au roi qu'il verrait les Turcs de si près qu'il pourrait lui en rendre compte, et il tint parole; mais, de retour à Munich, après la campagne, il eut à combattre un négociateur d'une nouvelle espèce. La cour de Vienne en-

voya auprès de l'électeur de Bavière la belle comtesse de Kaunitz. Elle s'empara bientôt de l'esprit d'un prince jeune et voluptueux; et son premier soin fut d'exiger de lui l'éloignement de l'ambassadeur français. Villars fit des adieux menaçants à l'électeur, et se rendit aussitôt à Versailles. Louis XIV lui donna plusieurs audiences particulières, et lui dit un jour, devant les courtisans : « Je vous avais toujours connu pour un « fort brave homme, mais je ne vous croyais pas « si grand négociateur. » Madame de Maintenon l'admit aux représentations d'*Esther* à St-Cyr, faveur que les plus grands seigneurs briguaient quelquefois inutilement. Enfin, le fier Louvois se laissa désarmer; et, pour faire oublier à Villars ses longues rigueurs, il lui offrit la place de commissaire général de cavalerie. « Ainsi, dit madame de Sévigné, voilà un homme « placé dans une charge dont il s'acquittera fort « bien, à la veille d'une guerre qui fait présen- « tement la nouvelle publique (1). » Cette guerre était celle qui fut occasionnée par la fameuse coalition connue sous le nom de ligue d'Augsbourg. Louis XIV, avant de porter ses armes en Allemagne, voulut tenter un dernier effort pour ramener le frère de la Dauphine dans les intérêts de la France. Il ordonna, en conséquence, à Villars de retourner à Munich. Le parti autrichien y dominait tellement, que l'ambassadeur français y vit sa sûreté menacée. Il se hâta de gagner le territoire suisse, et avant de se retrouver en France, il essuya encore deux aventures, dont l'une faillit lui coûter la vie; l'autre ne fut que plaisante. Voyageant à cheval dans le cœur de l'hiver et par un temps affreux, il arrive à St-Gall à une heure avancée. Il espérait goûter quelque repos dans cette ville; mais il lui faut, d'abord, supporter les longs compliments du magistrat, qui lui déclare que l'envoyé du roi de France doit être fêté convenablement à son passage. On sert un énorme festin, et tous les notables de la ville arrivent avec leurs femmes. Villars, en sortant de table, était encore menacé d'un bal; ce ne fut pas sans peine qu'il obtint la permission de se mettre au lit. A son réveil, le lendemain, il comptait se mettre en route; mais il se trouva qu'il avait encore une affaire à régler : c'était de solder les frais de la fête que lui avait donnée le magistrat de St-Gall, et dont son hôte eut grand soin de lui présenter le mémoire. Un incident d'une nature plus grave l'attendait à Bâle : les portes étaient fermées quand il arriva devant cette ville. Impatient des refus que faisait l'officier de garde de les ouvrir, Villars met pied à terre afin de décliner lui-même son nom et sa qualité. Aussitôt le pont-levis s'abaisse; mais l'obscurité ne permet pas à Villars de voir où il met le pied, et il tombe d'une grande hauteur dans le fossé, où il ne se trouvait heu-

(1) Lettre au comte de Bussy, du 26 août 1698.

sement qu'une vase épaisse. On l'en retira demimort; néanmoins, comme il n'y avait point de fracture, il fut assez promptement rétabli. Le roi lui fit l'accueil le plus flatteur et l'envoya en Flandre pour y commander la cavalerie de l'armée du maréchal d'Humières. Cette armée devant rester sur la défensive, Villars, pour échapper à l'inaction, se livra à son goût naturel pour la guerre de partisan, et il mit à contribution tout le plat pays, jusqu'à Bruxelles. C'est à cette époque (1689) qu'il fut nommé maréchal de camp. Il commanda dans les campagnes suivantes un corps de 15,000 hommes, qui formait, en quelque sorte, la réserve du maréchal de Luxembourg; et il prit une grande part au glorieux combat de Leuze (1691). On en trouve les détails dans une lettre qu'il écrivit au marquis de Barbezieux, qui venait de succéder à Louvois, son père, et qui avait hérité de toutes ses préventions contre Villars; il ne négligea aucune occasion de lui nuire dans l'esprit de Louis XIV. Le guerrier s'en plaignit au roi lui-même : « Croyez-vous donc, lui répondit le monarque, que ces gens-là puissent perdre un homme que je connais aussi bien ? — Hélas ! sire, répliqua Villars, ces gens-là ont le privilège de parler tous les jours à Votre Majesté, tandis que les généraux jouissent à peine de cet honneur une fois par an ! » Ce langage hardi ne déplaisait pas au grand roi ; ce fut de son propre mouvement qu'il nomma Villars lieutenant général, et l'envoya sur le Rhin pour aider de ses conseils le maréchal de Joyeuse, vivement pressé par le prince de Bade. Peu de jours après son arrivée, Villars fit sentir sa présence à l'ennemi par une manœuvre hardie qui sauva l'avantgarde, et peut-être l'armée entière. La paix de Ryswyck (1697) vint pour quelque temps encore rendre le repos à l'Europe ; mais déjà de plus grands événements se préparaient dans le silence des cabinets. Miné par une maladie de langueur, le roi d'Espagne, Charles II, était menacé d'une fin prochaine. Les grandes puissances ne voulurent pas attendre ce moment pour régler le partage de son immense succession. Les négociations s'ouvrirent de toutes parts ; c'est dans cette grave occurrence que Louis XIV honora Villars de la plus haute marque de sa confiance : il le nomma son ambassadeur extraordinaire auprès de la cour d'Autriche, la plus intéressée de toutes à s'opposer aux vues du roi de France. A peine arrivé à Vienne (1699), Villars n'eut que trop d'occasions de remarquer à quel point tous les esprits étaient aigris contre le souverain qu'il représentait. Le prince de Lichtenstein, gouverneur du jeune archiduc Charles, concurrent du duc d'Anjou, osa choisir l'instant d'une fête pour faire une insulte à l'envoyé de Louis XIV. Villars exigea si impérieusement une réparation solennelle, que le prince reçut l'ordre de lui faire des excuses. Malgré les préventions qu'il avait à com-

battre, il remporta sur les ministres de l'empereur un triomphe qui, comme il s'en plaignit lui-même, ne fut point dignement apprécié. Le faible Charles II, voyant la vie près de lui échapper, avait secrètement autorisé la cour de Vienne à s'emparer de toutes les possessions espagnoles en Italie. Villars pénétra ce secret, et il eut l'art d'obtenir de l'empereur l'engagement écrit qu'il ne ferait aucun usage du consentement tacite du roi d'Espagne. Cependant la nouvelle de l'acceptation du testament de Charles II par Louis XIV rendait extrêmement difficile, et même dangereuse, la position de son ministre à la cour de Vienne. Pour achever de l'y perdre entièrement, on osa l'impliquer dans une conjuration des mécontents hongrois. Partout on affectait de l'éviter. Le prince Eugène seul, trop au-dessus de ces basses intrigues, continua de fréquenter un guerrier qu'il estimait. Quelques courtisans témoignant leur surprise de voir une liaison si intime entre deux généraux qui étaient sur le point de se combattre : « Messieurs, leur dit Villars, je compte sur les bontés de M. le prince Eugène, et je suis bien persuadé qu'il me souhaite toute sorte de bonheur, comme de mon côté je lui désire toutes les prospérités qu'il mérite, excepté celles qui peuvent être contraires aux intérêts du roi mon maître. Mais que voulez-vous que je vous dise où sont les vrais ennemis du prince Eugène ? Ils sont à Vienne, comme les miens à Versailles (1). » L'ambassade de Villars à la cour d'Autriche était à ses yeux une des plus belles époques de sa vie. Pendant près de trois ans, il suivit avec une extrême habileté et une patience que l'on n'aurait point crue dans son caractère les négociations les plus épineuses. Ses travaux et leur succès ne furent cependant pas appréciés à toute leur valeur. Aussi ne put-il dissimuler le dépit qu'il éprouva, en voyant attribuer à d'autres l'avènement du petit-fils de Louis XIV au trône d'Espagne. Le roi lui témoigna néanmoins publiquement sa satisfaction et l'envoya servir en Lombardie, sous le maréchal de Villeroi. Mécontent de tout ce qu'il observa dans cette armée, il sollicita son rappel. Ce fut dans cet hiver qu'il épousa mademoiselle de Varangeville, dont la rare beauté lui avait inspiré une passion qui fit encore plus le tourment que le bonheur de sa vie. En se plaignant de Villeroi, il avait, au contraire, exprimé l'estime dont il était pénétré pour Catinat, qui venait d'être nommé au commandement de l'armée d'Allemagne. Le roi lui permit d'aller l'y rejoindre. On a dit que Villars trouva que la tête de Catinat était fort affaiblie ; on a même prétendu qu'il le lui fit entendre et que Catinat eut la naïveté d'en convenir. Nous ne trouvons au-

(1) Nous nous sommes attaché à retracer fidèlement les paroles de Villars, si étrangement dénigrées par quelques écrivains, qui lui font dire : « J'espère me retrouver bientôt vis-à-vis du prince Eugène, afin de le bien étriller. »

cune trace de cette anecdote dans les lettres où Villars, selon sa coutume, s'exprime sans ménagement sur le compte de tous ses contemporains. Le seul fait avéré, c'est qu'il reprocha hautement à Catinat d'être resté spectateur immobile de la prise de Landau par le roi des Romains. « Les troupes que je vois ici, écrivit-il au ministre, ont oublié la guerre pendant la guerre même. » Cependant une expédition aussi importante que difficile occupait le cabinet de Versailles. Louis XIV regardait son honneur intéressé à prouver à l'électeur de Bavière qu'il n'aurait pas à se repentir d'avoir épousé sa cause. La situation de ce prince était extrêmement critique : il avait pris les armes, dans la persuasion d'être soutenu sans délai par une puissante armée française, et déjà il se voyait investi de tous côtés par les troupes autrichiennes. Villars, qu'il avait honoré d'une amitié particulière, reçut la mission d'aller le dégager. Ce fut la première fois qu'il commanda en chef, et il avait alors quarante-neuf ans (1702). Le corps qu'il devait conduire en Bavière, à travers tous les obstacles imaginables, était composé de 30 bataillons, 40 escadrons et un train d'artillerie de 30 pièces. Villars nous a conservé lui-même les détails d'une entreprise dont la réussite suffirait pour le placer au premier rang des hommes de guerre du grand siècle. Les Impériaux occupaient avec des forces trop considérables le Brisgau et tous les défilés de la forêt Noire pour qu'il y eût possibilité de les en débusquer ; Villars conçut donc le projet de tourner leurs positions. Il remonte rapidement le Rhin, et le passe à Huningue. Mais déjà le prince de Bade, général doué pareillement d'une activité peu commune, occupait les hauteurs qui dominent la plaine étroite où les Français devaient se former après le passage du fleuve ; sur la crête des collines, là était le fort de Friedlingen, et en avant une ligne de redoutes fraisées et palissadées. Après avoir vainement attendu pendant quelques jours que l'électeur de Bavière s'avancât de son côté pour prendre les Autrichiens à dos, Villars se résout à une attaque de vive force. Il fait emporter Neubourg d'assaut, pour inquiéter le prince de Bade sur sa droite, et en même temps il tourne sa gauche par la vallée du petit Huningue. Pour échapper au danger, le prince fait un changement de front. Villars reconnaît aussitôt que le sort de la journée dépend de l'occupation des hauteurs de Tulick, qui dominent les deux armées. Son infanterie les gravit avec audace et célérité ; mais parvenue au sommet, elle est accueillie par un feu terrible d'artillerie et de mousqueterie. Villars ordonne une attaque à la baïonnette, dont l'usage commençait à s'établir. Les Impériaux sont culbutés et précipités dans la plaine ; mais c'est dans ce moment de triomphe même qu'eut lieu un événement qui est resté fameux dans les fastes de la guerre, parce qu'il fait voir mieux

qu'aucun autre à quoi tient le destin des batailles. Entraînés par la rapidité de la descente autant que par leur ardeur à poursuivre l'ennemi, des soldats français à peine parvenus dans la plaine s'aperçoivent qu'ils sont entourés d'Autrichiens. C'était la cavalerie du prince de Bade qui venait d'être enfoncée par celle de Villars. Frappés à cette vue d'une terreur panique, ces soldats s'écrient : « Nous sommes coupés ! » Ce cri d'alarme est répété en un instant jusque dans les bataillons français qui garnissaient les hauteurs. Le général court à eux : « Vive le roi ! leur crie-t-il, la victoire est à nous ! — Vive le roi ! » répéta le soldat d'une voix incertaine. Villars saisit un drapeau, et il marche à la tête de cette infanterie. Au moment où il s'en éloignait presque seul, pour ordonner une dernière charge de cavalerie et achever la défaite des Impériaux, il est près de tomber dans les mains d'un parti égaré. Lorsque la plaine fut entièrement balayée d'ennemis, l'armée française, ne doutant plus de sa victoire, proclama son digne chef maréchal de France. Dès que le roi fut instruit de cette brillante journée (14 octobre 1702) : « J'unis ma voix, manda-t-il à Villars, à celle de mes braves soldats ; » et il lui envoya le bâton de maréchal. La jonction avec l'électeur de Bavière semblait devoir être le résultat de cet avantage ; mais bientôt l'on apprit que ce prince, toujours mal conseillé, s'éloignait du Rhin au lieu de s'en rapprocher. Villars prend donc le parti de repasser le fleuve, afin de chasser les Impériaux de tous les postes qu'ils occupaient en Alsace et sur la Sarre. Il lui paraissait important de s'assurer de Nancy ; le duc de Lorraine lui en ouvre les portes au premier coup de canon. La campagne terminée, il alla rendre compte au roi de ses opérations. Le maréchal retourna presque aussitôt à l'armée qu'il avait laissée sur les bords du Rhin. Il passe ce fleuve à Neubourg, enlève les quartiers du prince de Bade sur la Kintzig, et met le siège devant Kehl. « Je passe des nuits dans la tranchée, dit-il lui-même dans sa correspondance, buvant un verre d'eau-de-vie avec mes soldats ; je leur fais des contes, et j'ai grand soin de leur dire qu'il n'y a que les Français qui sachent prendre les villes l'hiver. » Kehl ne tint que treize jours, quoique ses ouvrages, construits par Vauban, en fissent alors une place de première force. Après ce succès, Villars tenta, dans l'année suivante, de pénétrer vers l'électeur de Bavière ; mais tous les mouvements de ce prince semblaient paralysés, et le maréchal crut devoir encore à la prudence de revenir occuper la ligne du Rhin. Cette espèce de retraite fut amèrement critiquée par les courtisans. « On ne concevait pas, dit-il, dans les appartements bien chauds du château de Versailles et dans les allées bien unies du parc, comment une armée ne pouvait pas traverser des pays inondés et franchir les mon-

« tagnes Noires. » Ses ennemis, pour le rendre ridicule, affectèrent même de croire qu'il n'était rentré en France que pour se rapprocher de la belle maréchale, dont il était excessivement jaloux. Il répond à cette malignité, dans ses Mémoires, par des plaisanteries; mais c'est en général consommé qu'il réfute les arguments des hommes du métier. Au reste, après avoir laissé prendre quelque repos à ses troupes, qui manquaient souvent du nécessaire, il passe de nouveau le Rhin et rentre en campagne. Toutes les communications entre l'armée française et l'armée bavaroise étaient si bien gardées par les Impériaux, qu'il fallait employer la ruse pour faire parvenir à l'électeur une simple lettre du maréchal. Irrité de tant d'obstacles, Villars se détermina à forcer les gorges des montagnes. Il s'exposait comme un simple grenadier; à l'assaut du château de Hornbeck, les troupes semblaient hésiter; il se met en tête de la colonne en disant : « J'espère, du moins, que vous ne « laisserez pas votre général tout seul sur la « brèche ! » Enfin, après des travaux inouïs, il opéra sa jonction avec l'électeur de Bavière sur les frontières de l'électorat (mai 1703). Ce prince se jeta dans ses bras en versant des larmes de joie; mais bientôt ses irrésolutions reprurent le dessus. « Que ferons-nous maintenant ? dit-il à « Villars. — Nous allons marcher droit sur « Vienne, lui répondit l'audacieux Français ; « mon plan est tout tracé, j'ai prévu tous les « obstacles. » Le jour était pris pour l'exécution, quand l'électeur, effrayé par ses ministres, qui étaient tous vendus à l'empereur, déclara qu'il avait changé de dessein. Villars frémissait d'indignation et de désespoir; on voit dans sa correspondance qu'il avait à combattre une opposition presque aussi forte à la cour de Versailles qu'à celle de Munich. Il écrivit à Louis XIV : « Votre Majesté saura un jour que l'empereur « était perdu, si nous eussions marché sur « Vienne; il n'y a que des gens gagnés par l'Autriche, ou des ignorants, qui aient pu s'opposer à mon plan. » Peu de circonstances sont d'un aussi grand intérêt dans la longue vie du maréchal de Villars; et nous ne saurions trop le faire remarquer. Lorsque le prince Eugène traitait avec lui à Rastadt, il ne fit nulle difficulté de convenir, en présence de MM. de Broglie, de Contades, de Saint-Fremond et autres, que si le maréchal avait eu la liberté de marcher sur Vienne, en 1703, la paix qui ne fut conclue qu'en 1714, et après de si longues et si terribles calamités, eût été signée dès lors à l'avantage de la France (1). Mais l'instant favorable une fois manqué, il fallut se tenir sur la défensive contre des ennemis qui se montraient sur tous les points. Sans cesse contrarié par l'électeur de Bavière, Villars se vit réduit à demander son

rappel. Avant d'avoir reçu la réponse du roi, il apprend que le prince de Bade et le comte de Stirum allaient faire leur jonction près de Donawerth. « Il faut les prévenir, dit-il à l'électeur ; « il faut tomber sur Stirum et marcher tout à « l'heure. » Le prince temporisait; il répondait qu'il en devait conférer avec ses généraux et ses ministres. « C'est moi qui suis votre ministre et « votre général, lui répliquait Villars; quel conseil vous faut-il de plus ? Si Votre Altesse ne « veut pas saisir l'occasion avec ses Bavares, je « vais combattre avec les Français; » et aussitôt il donne l'ordre pour l'attaque. Il tue 5,000 hommes aux Impériaux, leur fait 5,000 prisonniers, s'empare de toute leur artillerie et de tout leur bagage (20 septembre 1703). Cette brillante victoire, par une singularité trop remarquable, fut remportée dans cette même plaine de Höchstett qui, l'année suivante, devait être si funeste aux armes de la France. Villars rapporte, avec un sentiment d'horreur, qu'après la bataille le nombre immense des prisonniers embarrassant l'armée, un officier général osa lui proposer de les faire passer au fil de l'épée. Cette victoire demeura sans fruit : l'électeur semblait prendre à tâche de contrecarrer toutes les mesures du général français. Dans l'excès de son indignation, le maréchal lui parla, non plus comme un général soumis à ses ordres, mais comme le représentant du roi de France. Il mit tant de véhémence dans ses discours, que le prince allemand tout effaré jeta son chapeau et sa perruque par terre. Il promit à Villars de mieux le seconder à l'avenir; le maréchal n'en persista pas moins à demander son rappel, et il l'obtint enfin. Avant de quitter l'électeur, il le pressa, mais vainement, de saisir une occasion certaine de battre le prince de Bade. Villars partit donc, emportant les regrets de toute son armée, qui passa sous le commandement du comte de Marsin, que lui-même avait désigné pour son successeur, ce qui n'est pas indigne de remarque. La plupart des petits écrivains qui pensent se grandir en déclamant contre Louis XIV ne manquent jamais de dire que ce monarque arrêta le cours des victoires de Villars en Allemagne, pour employer ce grand capitaine à combattre quelques misérables fanatiques en Languedoc. Voici les faits dans leur simple vérité : le maréchal, comme on vient de le voir, avait obtenu son rappel à force d'instances auprès du roi lui-même. Digne appréciateur du mérite, ce prince le combla de bontés et d'égards à son retour. Il lui fit donner un appartement au château de Marly, et prit plaisir à lui montrer lui-même les embellissements de cette résidence royale. Après l'avoir remercié de ses services, le monarque lui dit qu'il en réclamait de nouveaux de son zèle, et lui offrit le commandement d'une de ses armées d'Italie. L'autre avait pour général le duc de Vendôme. Villars sentit aussitôt que, comme moins ancien

(1) *Mémoires manuscrits; voy. la Vie de Villars, par Anquetil, t. 1^{er}, p. 248, en note.*

maréchal que le duc, il ne pourrait agir que sous sa direction. Les désagréments sans nombre qu'il avait essuyés de la part de l'électeur de Bavière lui revinrent à l'esprit; et il supplia le roi de lui donner une autre destination. « Eh ! « bien, lui dit Louis XIV, des guerres plus considérables à conduire vous conviendraient « mieux; mais vous me rendrez un service bien « important, si vous pouvez arrêter une révolte « qui peut devenir très-dangereuse, surtout « dans une conjoncture où, ayant toute l'Europe à combattre, il est embarrassant d'avoir « une guerre à soutenir dans le cœur du royaume. « — Sire, répondit le maréchal, si Votre Majesté « me le permet, je tâcherai de terminer par la « douceur des maux que la rigueur, selon moi, « ne fait qu'irriter. — Je m'en rapporte à vous, « reprit le roi; vous croyez bien que je préfère « la conservation de mes peuples à leur perte. « Je la regarde comme certaine, si cette malheureuse guerre continue. » Le maréchal se rendit sans délai à Beaucaire, où l'attendait l'intendant de Languedoc, ce Lamoignon de Bâville, que l'intolérance philosophique s'est attachée à représenter comme un homme sanguinaire, et chez lequel, au contraire, Villars trouva des sentiments d'humanité et de conciliation parfaitement conformes aux siens (voy. LAMOIGNON). Le guerrier et le magistrat firent ensemble cette campagne contre les *Camisards*; mais il était plus difficile de les trouver que de les combattre. Traités avec humanité quand ils mettaient bas les armes, exterminés quand ils osaient tenir tête aux troupes du roi, la plupart sollicitèrent de la pitié du maréchal la permission de retourner dans leurs foyers. Le fameux Cavalier, leur chef le plus opiniâtre, offrit enfin lui-même de rentrer dans le devoir. Villars lui accorda une entrevue, dont il a retracé tous les détails dans ses *Mémoires* (voy. CAVALIER). Cavalier montra de la bonne foi : admirateur des grandes qualités du maréchal, il lui proposa de former un régiment du nom de Villars, tenant à grand honneur d'en être le colonel. Mais dans le moment où le maréchal se félicitait de la prompte soumission des rebelles, les Anglais et le duc de Savoie s'efforçaient de ranimer leur ardeur, en se mettant en communication avec eux par les côtes de Provence et par le Dauphiné. Villars fit face partout aux ennemis extérieurs, et il eut alors la satisfaction d'avoir rétabli en une seule campagne (1704) la tranquillité dans toutes les provinces agitées par des dissensions religieuses. Ses occupations multipliées ne l'avaient pas empêché de suivre sur la carte les opérations de cette armée de Bavière qu'il avait formée à la victoire. Lorsqu'il vit les dispositions qui se faisaient de part et d'autre dans ces mêmes plaines de Donawerth, où il avait triomphé des Impériaux l'année précédente, il prédit le terrible désastre que ne tarda pas à essuyer le maréchal de

Tallard à Hochstett (voy. TALLARD). La lettre qui contenait cette prédiction fut montrée à Louis XIV et rendue publique. Le roi, voulant témoigner lui-même à Villars sa haute satisfaction, le manda à Versailles. Il lui donna le cordon bleu, et, ce qui flatta plus encore le maréchal, il s'entretint longtemps avec lui des opérations les plus secrètes de la politique et de la guerre. Villars transporté écrivait à madame de Maintenon : « Le roi est le meilleur maître du monde, et ce- « lui qui mérite le mieux d'être bien servi. Avant « d'avoir la gloire d'être admis à certaines conversations dans lesquelles Sa Majesté s'épan- « chait avec ses serviteurs, je ne pouvais moi- « même penser que parmi tout ce que nous avons « vu de grand en lui il y eût autant de bonté, « d'affabilité, de raison et d'humanité que j'en « ai connu par moi-même. » Dans l'effusion de sa reconnaissance, le maréchal déclara au ministre de la guerre qu'il s'estimait trop heureux de pouvoir servir le roi sans aucun intérêt; qu'en conséquence il renonçait non-seulement aux émoluments de ses places, qui montaient à trente-six mille francs, mais qu'il suppliait en outre Sa Majesté d'agréer l'abandon qu'il faisait au trésor royal de trente-cinq mille livres de rente qui composaient son patrimoine. Il se trouvait assez riche de neuf cent mille francs qu'il avait acquis aux dépens de l'ennemi (1). Louis XIV se montra sensible à cette offre, mais ne l'accepta point. Il donna commission au maréchal de visiter les frontières de l'Est, où les succès des alliés avaient déjà répandu l'effroi. Après une inspection minutieuse, Villars reconnut qu'il était de la plus haute importance de couvrir les trois places de Luxembourg, de Thionville et de Sarre-Louis. Il se détermina, en conséquence, à prendre position à Fronsberg et sur les hauteurs voisines, d'où il pouvait porter du secours à Luxembourg par les bois de Sirck, en même temps qu'il couvrirait Thionville et assurait les convois de vivres qui lui venaient de Metz. Les postes fortifiés de Bouzonville et de Bourgaiche le maintenaient en communication avec Sarre-Louis. Ce camp de Fronsberg, vulgairement connu sous le nom de camp de Sirck, doit être à jamais célèbre dans l'histoire de la castramétation. Il donne la plus haute idée du coup d'œil stratégique d'un guerrier qui jusque-là s'était plutôt signalé par sa valeur téméraire dans les combats. Un fait digne d'être cité, c'est que Villars, convaincu de la force naturelle de son camp, ne voulut pas le couvrir par des retranchements; et le motif qu'il en donne n'est pas moins remarquable : « Les retranchements, dit-il, « inquiètent les Français. » Marlborough parut bientôt devant le camp du maréchal, à la tête de 110,000 hommes. Il l'examina sur tous les

(1) On voit, dans le détail de la fortune dont jouissait le maréchal de Villars, qu'à cette époque (1704) les appointements d'un maréchal de France ne s'élevaient qu'à treize mille francs.

points pendant quatre jours entiers, et se retira, la nuit suivante, après avoir promis, à la face de l'Europe, qu'il ferait reculer Villars ou qu'il le battrait. Fidèle à sa maxime favorite de reprendre l'offensive dès que l'on n'est plus réduit à la défensive, le maréchal fit poursuivre si vivement les alliés, qu'il enleva Trèves et Sarrebourg, où ils avaient d'immenses magasins. Il se porte aussitôt en Alsace, force les lignes de Weissembourg, taille en pièces le corps qui les défendait et se présente devant Lauterbourg. L'ennemi avait un camp retranché sous le canon de cette place, et il y recevait des renforts continuels, tandis que Villars venait d'être considérablement affaibli par les détachements qu'il avait eu ordre d'envoyer en Flandre. Mais ce fut précisément pour déguiser sa faiblesse qu'il eut l'audace de passer le Rhin entre le Fort-Louis et Strasbourg, et d'aller mettre tout le plat pays à contribution jusqu'aux gorges des montagnes Noires. Après la campagne de 1705, il alla, selon son usage, rendre compte au roi de ses opérations et déjouer les intrigues des ennemis que lui faisaient la sévérité de sa discipline et un mépris pour les talents médiocres qu'il ne savait pas dissimuler. Telle fut, par exemple, sa conduite envers le maréchal de Marsin, qui commandait en Alsace une armée destinée à soutenir la sienne dans la campagne qui allait s'ouvrir (1706). Marsin prétendait que les inondations l'empêchaient d'agir ; Villars, pour toute réponse, crie : *Marchons !* et se jette le premier à l'eau. L'ennemi déconcerté se laisse forcer dans Lauterbourg et dans Haguenau, où il avait son artillerie de réserve et des munitions immenses. Au moment où le maréchal s'appretait à tirer parti de ces avantages, la funeste bataille de Ramillies, perdue en Flandre par Villeroi, vint changer toutes ses dispositions. Le ministre Chamillard lui retira ses meilleures troupes et lui offrit d'aller commander, sous le duc d'Orléans, l'armée que le duc de Vendôme laissait en Lombardie pour prendre le commandement de celle de Villeroi. Désespéré de cet arrangement qui contrariait toutes ses vues, Villars écrivit une lettre fort adroite au roi, et il obtint que ce fût Marsin qui allât rejoindre le duc d'Orléans en Italie. La faiblesse du corps du maréchal semblait le condamner à l'inaction ; mais déjà il méditait le coup le plus hardi. Les Impériaux occupaient les fameuses lignes de Stolhoffen, à quelques lieues au-dessous de Strasbourg. Ces lignes étaient formées, le long du Rhin qui les couvrait, de doubles retranchements élevés en amphithéâtre et flanqués de grosses redoutes. Depuis Stolhoffen, elles retournaient en équerre jusqu'aux montagnes. Cet immense camp retranché était défendu par une nombreuse artillerie et par une armée de plus de 40,000 hommes. Une faute du général ennemi fut bientôt aperçue par Villars, avec cette rapidité de coup d'œil qui le caractérisait. Son

adversaire avait négligé d'occuper l'île de Neuchâtel, entre Lauterbourg et Hagenbach : le maréchal s'en empare et s'en sert pour masquer les mouvements d'une flottille de bateaux qu'il avait préparée. Lorsque tous ses apprêts sont terminés, il donne un grand bal aux dames de Strasbourg. Au milieu même de la fête, il prend à part ses officiers généraux et leur ordonne d'aller se mettre sur-le-champ à la tête des colonnes qu'il leur a destinées. Il quitte lui-même le bal au point du jour, et se montre sur le pont de Kehl avec tout son état-major, pour induire les Impériaux à penser que c'est de ce côté qu'il médite son attaque principale. Ils furent promptement détrompés : la flottille française débarque, sur le front même de leurs lignes, un corps qui les emporte avec une audace inconcevable ; pendant ce temps, d'autres colonnes les tournent ; et bientôt l'ennemi est tellement frappé d'épouvante, qu'il se hâte de gagner le pied des montagnes, abandonnant son camp tout tendu. Les Français y trouvèrent 160 pièces de canon, d'immenses quantités de vivres et de munitions, et jusqu'à des magasins d'habillements (23 mai 1707). Le soir même, le maréchal établit son quartier général à Rastadt ; le lendemain, il occupe Stuttgart, et pousse en Franconie et en Souabe des partis qui mettent à contribution plus de 50 lieues de pays. Ainsi furent tellement réparés les désastres de la seconde bataille d'Hochstett, par celui qui avait gagné la première, qu'il exigea le paiement de tout ce qui était dû aux armées françaises avant cette malheureuse journée. En se voyant de nouveau au cœur de l'Allemagne, Villars conçut un projet qui devait sourire à son imagination ardente. Charles XII, après avoir fait élire Stanislas roi de Pologne, était venu cette année même (1707) occuper la Saxe avec des forces redoutables. Villars, plein d'espoir dans le caractère aventureux du monarque suédois, s'empressa de lui faire proposer de joindre ses troupes à celles de Louis XIV. Le point de réunion devait être Nuremberg ; de là, les Français et les Suédois réunis se portaient rapidement sur Ratisbonne, s'emparaient du cours du Danube et marchaient droit sur Vienne. Selon toutes les probabilités, c'était fait de l'Autriche, et Charles XII aurait eu la gloire d'achever ce qu'avait tenté Gustave-Adolphe. « Charles, dit Villars, répondit très-poliment à ma proposition, m'envoya son portrait avec des compliments très-gracieux et très-flatteurs ; mais il ne me donna aucune espérance de jonction ni de concert pour la guerre. J'ai su depuis que son principal ministre, le comte Piper, avait été gagné par Marlborough (1), et qu'il porta ce prince, in-

(1) Ce trait confirme ce qui a été dit dans une note de l'article de Marlborough, que ce général célèbre ne négligeait pas de semer l'or pour préparer ses succès ou pour prévenir des coups funestes. Voltaire, dans son *Histoire de Charles XII*, ne parle

« trépide et jaloux de la gloire d'Alexandre, à « entreprendre sa fatale expédition de Russie. » Au chagrin de se voir forcé de renoncer à un plan si séduisant, le maréchal en joignit un autre plus réel. Le ministre lui retira brusquement une partie de ses troupes, pour les envoyer au secours de la Provence, menacée par l'ennemi. Avant de se mettre sur la défensive, Villars eut soin d'épuiser les ressources des pays qu'il évacuait; et ses agents s'acquittèrent si bien de cette mission, que, l'armée française entretenue et soldée pendant toute la campagne, il resta encore au maréchal de quoi engraisser son veau. Ce sont les propres termes dont il se servit en écrivant à Louis XIV, qui lui répondit obligeamment qu'il n'avait fait que prévenir ses intentions. Un courtisan s'étant permis de dire : « Il « faut convenir que M. de Villars fait bien ses « affaires! — Oui, répliqua le roi; mais il faut « convenir aussi qu'il fait bien les miennes. » En effet, si le maréchal repassa le Rhin par ordre exprès du roi, et malgré les représentations qu'il lui avait adressées (1), ce ne fut qu'après avoir fait respecter ses armées depuis le lac de Constance jusqu'à Mayence, et depuis Francfort et Philipsbourg jusqu'à Nuremberg, dans une étendue de plus de trois cents lieues de pays. Il semblait que le sort de Villars fût de changer sans cesse de destination, parce que le roi l'envoyait partout où il y avait du danger. Il le fit donc passer de l'armée du Rhin à celle qui se rassemblait en Dauphiné, pour tenir tête au duc de Savoie qui menaçait toute la frontière depuis la Bresse jusqu'à la mer. Le maréchal n'avait que 16,000 hommes à lui opposer; le roi lui exprima des inquiétudes : « Sire, répondit-il, « j'ai appris du grand Condé que s'il est permis « de craindre les ennemis quand ils sont loin, « il faut les mépriser quand ils sont près. » Le duc de Savoie paraissait hésiter sur son point d'attaque; Villars prit le parti de le prévenir, et cette audace lui réussit. Il pénétra dans le Piémont par la vallée de la Doire; mais la lâcheté du gouverneur d'Exile, qu'il fit dégrader par la main du bourreau, et l'abondance précoce des neiges le forcèrent à terminer promptement cette campagne (1708). Mais déjà la frontière de Flandre était en danger : l'ennemi assiégeait Lille; Villars fut mandé à Versailles. « Que faut-il « faire? lui dit le roi. — Donner bataille pour « dégager Lille, répondit la maréchal. Turenne, « notre maître à tous, avait pour maxime qu'il « faut combattre pour sauver les places de première ligne, parce que plus tard on se verra « toujours forcé de combattre pour celles de la

« seconde. » Mais la plus déplorable mésintelligence régnait parmi les généraux de l'armée de Flandre, « et Lille, dit Villars, fut assiégée et « prise contre toutes les règles de la guerre ». L'affreuse disette qui suivit l'hiver de 1709 réduisit les troupes françaises à un état de détresse et de misère dont les détails font encore frémir. Les soldats vendaient leurs habits et jusqu'à leurs armes pour avoir du pain. Louis XIV leur envoya Villars comme sa dernière ressource. C'est dans cette terrible crise qu'il faut admirer la fermeté d'âme et la fécondité d'esprit de ce vrai modèle du guerrier français. Il passait une partie du jour dans la chambrée ou sous la tente du soldat, mangeant du pain d'avoine avec lui et lui communiquant par ses discours son exaltation chevaleresque et son inépuisable gaieté. Le moment d'ouvrir la campagne étant arrivé, il courut à Versailles prendre les derniers ordres du roi. « Je mets ma confiance en Dieu et en vous, « lui dit le monarque en l'embrassant; mais je « ne puis rien vous ordonner, puisque je ne puis « rien vous donner. » Madame de Maintenon, désespérée, lui offrit de renvoyer Chamillard. « Le mal est fait, répondit le maréchal, il peut « rester. » Villars retourne aussitôt à la tête de ses troupes, qui lui disaient gaiement : *Panem nostrum quotidianum da nobis hodie*. Le prince Eugène et Marlborough s'avancent avec une armée plus que double de la sienne et assiègent Tournay. Il occupait une ligne fortement retranchée depuis Lens jusqu'à la Bassée. C'est dans ce moment que le maréchal de Boufflers, son ancien, eut la générosité de venir se mettre sous ses ordres, comme simple volontaire. Tournay rendu plus tôt que ne l'espérait Villars, il juge une grande bataille inévitable et il fait ses dispositions pour recevoir les alliés entre Aulnois et Malplaquet, sur la gauche de Bavy, endroit assez ouvert pour donner à l'ennemi l'envie de s'y enfoncer, mais assez bien garni de bois sur les côtés pour n'être pas accablé par le nombre. Jugeant que les principaux efforts des alliés seraient dirigés contre sa gauche, Villars prend lui-même le commandement de cette aile. En le voyant paraître, les soldats crient : *Vive le roi!* et jettent le pain qu'on venait de leur distribuer. Le maréchal laisse les premières colonnes d'infanterie anglaise s'engager dans les bois de Sart, les charge à propos et les écrase. Il se disposait à passer au centre, lorsqu'un coup de fusil abat son cheval; au moment où il se relève, un autre lui casse les genoux. Il se fait panser sur la place, et porté sur un brancard il continue à donner ses ordres. Mais bientôt la douleur le fait évanouir, et on l'emporte sans connaissance au Quesnoy. Il n'y avait pas plus d'une heure que la bataille était commencée. Pendant ce temps, la droite, commandée par le maréchal de Boufflers, ne repoussait pas avec moins de vigueur les attaques réitérées du prince Eugène.

que très-succinctement des intrigues de Marlborough auprès de ce prince. Selon lui, ce ne serait pas au comte Piper qu'il se serait adressé, mais au comte de Goertz, qui commençait à jouir de la confiance particulière du héros suédois.

(1) Ce ne fut donc point l'électeur de Hanovre, comme le prétend le président Hénault, qui força Villars à repasser le fleuve. On ne saurait, en général, trop se tenir en garde contre les écrivains non militaires qui se mêlent de retracer des opérations de guerre.

L'infanterie hollandaise fut chargée la baïonnette au bout du fusil et presque entièrement détruite. Mais, tandis que les deux ailes étaient victorieuses, le centre, commandé par un officier général qui fut tué à la première décharge, tomba dans le désordre. Marlborough en profita, et pénétra entre les deux ailes. Il faillit payer cher un succès aussi hasardé; le maréchal de Boufflers accourut avec la maison du roi, et reprit tout le terrain perdu. Si, dans ce moment, comme le dit Villars lui-même, l'officier général qui était resté à la droite eût cédé aux instances de tous les chefs du corps, qui le pressaient de fondre sur le flanc de la colonne ennemie, la bataille était gagnée. Mais les deux ailes ne communiquant plus ensemble, il fallut se décider à la retraite. Elle se fit en bon ordre sur le Quesnoy et Valenciennes. Eugène et Marlborough étaient hors d'état de poursuivre un avantage acheté au prix de tant de sang. Le champ de bataille était couvert de 35,000 hommes de leurs meilleures troupes, tant tués que blessés. Ils nommèrent eux-mêmes cette terrible journée (11 septembre 1709) une *boucherie*, dans les relations qu'ils envoyèrent à leurs cours. Les Français n'eurent pas à regretter plus de sept à huit mille hommes, et, ce qui est à remarquer, ils emportèrent trois fois plus de drapeaux à l'ennemi qu'ils n'en laissèrent entre ses mains. Villars, en apprenant sur son lit de douleur l'issue de la journée, voulait que l'on reprit l'offensive dès le lendemain. Mais déjà les alliés rétrogradaient pour aller faire le siège de Mons. La blessure du maréchal prit un caractère alarmant; on parla de lui amputer la cuisse, il se prépara à la mort. Les chirurgiens, voulant néanmoins s'assurer par leurs yeux de l'état de la plaie, recoururent au cruel expédient de découvrir et de râcler l'os de la jambe. Au bout de quarante jours, il se fit transporter à Paris. Louis XIV lui témoigna un vif désir de le recevoir dans le château de Versailles, où il lui fit donner l'appartement du prince de Conti. Le roi l'y honora aussitôt de sa visite, et lui annonça qu'il le nommait pair de France, après lui avoir exprimé sa reconnaissance de ses services, et la confiance sans bornes qu'il plaçait dans ses lumières et son zèle. Madame de Maintenon venait tous les jours passer une heure avec le maréchal, et les courtisans les plus envieux de sa gloire remplissaient son antichambre. A peine guéri, et ne pouvant monter à cheval qu'à l'aide d'un appareil de fer qui lui emboîtait le genou, Villars va reprendre le commandement de son armée. Il s'attache à y rappeler cette gaieté qui, dit-il, « est l'âme de la nation », et c'est sur ce ton qu'il écrit à Eugène et à Marlborough, pour leur proposer de terminer cette longue guerre par une bonne bataille en plaine. Les généraux français et ceux des alliés se rencontraient quelquefois de si près à leurs avant-postes sur la Scarpe, qu'ils s'abordaient et s'entretenaient

avec courtoisie. Le prince de Hesse, qui régna depuis en Suède sous le nom de Frédéric I^{er}, eut une longue conversation avec le maréchal, et ne fit aucune difficulté de lui avouer que sans la blessure qui l'avait forcé de quitter le champ de bataille de Malplaquet la victoire était à lui. Pour occuper les loisirs que lui laissait le peu d'activité de cette campagne (1710), Villars, de l'aveu du roi, entretenait une correspondance avec les négociateurs français qui étaient à la Haye ou à Gertruydenberg. Outré de la dureté et de l'insolence des alliés, il regardait comme flétrissante toute paix basée sur des conditions aussi rigoureuses. Mais, au moment même où il exprimait le plus vif désir de terminer la contestation sur le champ de bataille, sa blessure, rouverte par les fatigues, devint si douloureuse et si alarmante, qu'il se vit contraint de supplier le roi de lui donner un successeur, et il désigna le maréchal de Berwick comme le plus capable. Mais il vit arriver le maréchal d'Harcourt, il lui remit le commandement, et partit pour les eaux de Bourbonne, qui lui furent très-salutaires. Au printemps de 1711, il était de nouveau à la tête de son armée, séparée de celle des alliés par la petite rivière de la Censée. Villars profita de cette proximité pour faire voir fréquemment aux troupes anglaises le prétendant, fils de Jacques II, qui servait dans l'armée française sous le nom de chevalier de St-Georges (*roy. STUART*). Le duc de Marlborough envoya plusieurs fois assurer ce jeune prince de son dévouement, en le priant toutefois d'être extrêmement circonspect, en attendant le jour où ses partisans pourraient agir ouvertement. Villars sollicitait toujours, sans l'obtenir, la permission de donner une grande bataille, pour sauver Arras, menacé par l'ennemi. Il se contenta de reprendre le château d'Arleux, et d'enlever un camp autrichien sous le canon de Douai, qui s'était rendu l'année précédente. Le roi, selon son usage, manda Villars après la campagne. Il se plut à lui témoigner hautement sa satisfaction, en présence des *claboudeurs*, car c'est ainsi que le monarque lui-même désigna les envieux qui s'acharnaient à décrier toutes les actions du plus zélé de ses serviteurs. Il l'honora de plusieurs entretiens particuliers, dont Villars nous a conservé des extraits fidèles, et où se peint parfaitement la grande âme d'un prince éprouvé par les plus cruelles adversités. Une mort soudaine moissonna toute sa famille, pendant que l'ennemi renversait l'une après l'autre toutes les barrières qui défendaient le cœur du royaume. Villars fut admis auprès de lui dans ce moment même : « Des larmes, dit le maréchal, s'échappaient de ses yeux; mais je ne lui parlais jamais de ses malheurs domestiques qu'il ne m'interrompît, pour me dire : Oublions mes peines, et ne songeons qu'à sauver la France! » Ce fut aussi lorsque le maréchal prit congé du roi pour aller

tenter un dernier effort que ce grand prince lui dit ces paroles célèbres : « Si mon armée est vaincue, retirez-vous derrière la Somme; cette rivière est très-difficile à passer, j'irai vous rejoindre, et là nous sauverons l'Etat, ou nous périrons ensemble. » A peine rendu à la tête de ses troupes, Villars apprend que le gouverneur du Quesnoy a capitulé honteusement, et que déjà le prince Eugène a investi Landrecies. De tous les moyens de sauver cette place, dont la prise ouvrait à l'ennemi l'entrée de la Picardie et de la Champagne, le maréchal donna la préférence à l'attaque du camp retranché de Denain sur l'Escaut, position formidable qui assurait aux alliés leurs communications avec Marchiennes, d'où ils tiraient les provisions de guerre et de bouche nécessaires à la continuation du siège. Mais le succès d'un coup de main aussi hardi dépendait du plus profond secret; il fallait tromper le prince Eugène, et, comme le dit Villars, tromper l'armée française elle-même. Il la met donc en mouvement sur sa droite; tous ses officiers généraux croient qu'il veut forcer les lignes de Landrecies; mais tout à coup il fait oblique à gauche, jette des ponts sur l'Escaut, et le passe. Des marais inondés étaient au delà; l'infanterie les traverse ayant de l'eau jusqu'à la ceinture, et l'on arrive enfin à ces fameuses lignes que, dans l'orgueil produit par de longs triomphes, les alliés appelaient *le grand chemin de Paris*. C'était un suite non interrompue de retranchements et de redoutes parallèles, qui s'étendait dans un espace de plus de trois lieues, et toujours en s'élargissant, depuis Marchiennes jusqu'à Denain. Tous les convois de l'ennemi passaient à couvert entre ces deux lignes, et le tout formait un ensemble colossal, dont on trouverait difficilement un autre exemple dans l'histoire des guerres modernes. Les redoutes sont emportées avec une telle rapidité, que bientôt l'infanterie française se range en bataille sur le terrain compris entre les deux lignes. Villars s'étonnait de ne pas voir arriver l'ennemi, lorsqu'il aperçut ses colonnes qui se portaient en toute hâte vers Denain, où venaient de se concentrer vingt bataillons expulsés des lignes. Ce poste était couvert pareillement de retranchements palissadés : il en résultait que la position des Français était vraiment singulière. Ils se trouvaient, en quelque sorte, entre deux feux, resserrés sur leur gauche par Marchiennes, et sur leur droite par Denain. C'est de la possession de ce dernier point que doit dépendre le sort de la journée : le maréchal marche donc, sans perdre un instant, aux retranchements de Denain. Il les trouve couverts d'un fossé, mais rien n'arrête l'impétuosité de ses grenadiers. Tout ce qui ne tombe pas sous leurs coups est forcé de mettre bas les armes; Villars voit aux pieds de son cheval le duc d'Albemarle, fils du célèbre Monk, qui commandait le camp de Denain, et avec lui plusieurs princes

de l'Empire et des généraux allemands. Le maréchal ordonne au comte de Broglie de se porter rapidement sur Marchiennes, pendant qu'il va lui-même au-devant du prince Eugène, qui arrive sur l'Escaut. Eugène veut profiter d'un pont qui n'a pas été rompu; il ordonne attaque sur attaque; Villars les repousse toutes; le prince se retire désespéré, après avoir fait hacher en pure perte l'élite de ses troupes (1). Telle fut, en abrégé, cette journée de Denain, si justement fameuse (24 juillet 1712) (2). « Si le maréchal de Villars, dit Voltaire, avait joui de cette faveur populaire qu'ont eue quelques autres généraux, on l'eût proclamé à haute voix *le sauveur de la France*; mais on avouait à peine les obligations qu'on lui avait, et dans la joie publique d'un succès inespéré, l'envie prédominait encore. » Villars ne répondit à ses envieux que par de nouveaux triomphes : jamais général ne profita plus complètement d'une grande victoire. Les alliés avaient fortifié Marchiennes avec soin, comme leur principale place d'armes. Villars l'emporte en quatre jours; tous les magasins, toute l'artillerie de réserve du prince Eugène tombent entre ses mains. Il s'empare avec la même rapidité de Douai, du fort de Scarpe, du Quesnoy, de Bouchain et de St-Amand; il fait mettre bas les armes à plus de cinquante bataillons, trente généraux sont ses prisonniers. Tant de travaux glorieux s'accomplissent en soixante-cinq jours. Eugène, qui avait levé précipitamment le siège de Landrecies, après avoir fait quelques démonstrations impuissantes pour sauver ses conquêtes, avait abandonné le terrain à son vainqueur, et s'était retiré jusque sous les murs de Bruxelles. Villars, n'ayant plus d'ennemis à combattre, se rendit à Versailles. Sa réception y fut singulière. Louis XIV, dont le dépérissement était sensible, avait eu plusieurs évanouissements dans la journée; à peine eut-il l'air de reconnaître le maréchal. Les courtisans jouissaient de cette indifférence apparente; mais la scène changea totalement le lendemain. Le roi embrassa le triomphateur devant toute la cour, en lui répétant plusieurs fois : « Monsieur le maréchal, vous nous avez sauvés tous. » Sa nomination au gouvernement de Provence lui fut annoncée par une lettre plus flatteuse encore que cette faveur. L'Angleterre et la Hollande firent leur paix séparée, pendant l'hiver. L'Autriche seule ne voulut pas signer le traité d'Utrecht (1713). Confus et irrité de ses

(1) Plusieurs écrivains ont rapporté que, dans sa rage de voir les Français si complètement victorieux, Eugène mordait ses gants et se répandait en imprécations.

(2) Louis XVI, en 1781, fit ériger sur la route de Paris à Valenciennes, à l'endroit où aboutit le chemin de Denain, une pyramide de trente pieds, sur laquelle on grava ces vers de la Henriade :

Regardez dans Denain l'audacieux Villars,
Disputant le tonnerre à l'aigle des Césars.

On observa, dans le temps, qu'il eût été plus juste de dire : *Arrachant le tonnerre.*

dernières défaites, le prince Eugène abusa de son influence sur l'empereur Joseph I^{er}, pour le décider à continuer seul la guerre contre Louis XIV. Villars, croyant qu'il lui serait permis désormais de goûter le repos, s'était déjà défat de ses équipages de campagne. Le roi lui annonce tout à coup qu'il a encore besoin de ses services. Le maréchal se rend aussitôt à Strasbourg, passe le Rhin, le repasse la nuit suivante à Lauterbourg, se met à la tête de son infanterie, et malgré son âge de soixante ans, fait seize lieues à pied, en vingt heures, pour donner l'exemple. Il entre si brusquement à Spire, que les magistrats le prirent d'abord pour le prince Eugène. Landau est investi. Le prince de Wurtemberg défendait cette place avec 12,000 hommes d'élite. Villars, qui se plaisait singulièrement à diriger les sièges en personne, refuse toute capitulation, et force les Impériaux de se rendre à discrétion. Eugène n'avait osé rien entreprendre pour secourir Landau; le maréchal ne le retrouva devant lui que lorsqu'il manœuvra pour former l'investissement de Fribourg. Il le délogea de plusieurs positions très-fortes, dans les gorges des montagnes. Celle de Roscoff, par son escarpement palissadé et sa liaison avec le fort St-Pierre, présentait des obstacles presque insurmontables. Un lieutenant général, chargé de l'attaque, demande des pioches, des gabions, des fascines. « Rien de tout cela, répond Villars, des hommes! » Son cheval ne pouvant graver le rocher, il met pied à terre, grimpe, soutenu par deux grenadiers et suivi du duc de Bourbon et du prince de Conti. La position est enlevée et la tranchée ouverte devant Fribourg, dont la garnison n'était pas moindre de dix-neuf bataillons. L'extrême importance de la place détermina enfin le prince Eugène à faire une démonstration pour la délivrer. Villars n'en devient que plus ardent; il attaque en personne le chemin couvert, et reçoit dans la hanche un coup de pierre si violent, que ses habits en furent percés. Le jeune duc de Richelieu, son aide de camp, y fut blessé d'une balle à ses côtés. Le prince Eugène vit ce terrible combat des hauteurs de Hohlgraf. Il y resta un jour entier, et disparut le lendemain. La ville ne pouvant plus tenir, le gouverneur se réfugia dans le château, en abandonnant cinq mille blessés. Le maréchal lui déclara que c'était à lui à les nourrir. Le gouverneur répondit que le maréchal ne pouvait refuser du pain à des chrétiens tombés en son pouvoir. « Mais, répliqua « Villars, les Français sont aussi des chrétiens; « et vous trouverez bon que je nourrisse les soldats de mon souverain de préférence à ceux « du vôtre. » L'Autrichien fut donc forcé d'envoyer, chaque jour, du château les subsistances nécessaires à ces cinq mille hommes. Il demanda la libre sortie pour les femmes des officiers, qui étaient en assez grand nombre. Villars s'y refusa. Il apprit que les dames de la cour blâmaient

sa fermeté; « Je ne suis plus d'âge à leur plaire, « répondit-il; mais si le roi est content de moi, « cela me suffit. » Le gouverneur obtint bientôt du prince Eugène la permission de se rendre (16 novembre 1713). Cette importante conquête termina la campagne. Eugène fit aussitôt proposer à Villars de se rendre à Rastadt, pour y traiter de la paix. Les deux héros se comblèrent réciproquement de témoignages d'estime et d'amitié. « Néanmoins, dit Villars, pour ne pas perdre « l'habitude de batailler, nous jouions au piquet « tous les soirs. » Les plus grands intérêts étaient réglés, lorsque l'obstination du roi d'Espagne à demander une principauté en Flandre pour la princesse des Ursins faillit faire échouer les négociations. Elles se prolongèrent pendant plus de trois mois. Les préliminaires de la paix furent enfin signés le 7 mars 1714; et les deux négociateurs se séparèrent, après s'être donné de nouvelles assurances d'un attachement sincère (1). Deux particularités très-remarquables de cette époque ne doivent pas être omises. Pendant et après les négociations de Rastadt, Villars sollicita, par l'entremise de madame de Maintenon, l'épée de connétable, « afin, disait-il, de n'avoir « pas l'affront d'être précédé par le maréchal de « Villeroy (2). » Un fait beaucoup plus important est que Villars avait stipulé des articles secrets qui tendaient à exclure du trône de France le duc d'Orléans, et à conserver les droits de Philippe V et de la branche d'Espagne. Lorsque le régent fut investi du pouvoir, le maréchal se trouva fort heureux de pouvoir lui prouver, par des pièces authentiques, qu'il n'avait agi que d'après les instructions précises de Louis XIV (3). De retour à Versailles, le maréchal renouvela de vive voix ses instances auprès du roi, tant pour l'épée de connétable que pour ses entrées au conseil. Le monarque adoucit ses refus constants par la grâce qui accompagnait tous ses discours. Il chassait un jour, et, contre sa coutume, il avait manqué plusieurs coups. Le maréchal survient; et aussitôt le roi, en sa présence, abat successivement quatre pièces de gibier; « Par- « tout où vous êtes, dit-il en se tournant vers « Villars, mes armes sont heureuses. » Il lui remit la Toison d'or, de la part du roi d'Espagne; et ce fut au même instant que le maréchal reçut une distinction à laquelle il était loin de s'attendre. L'Académie française le pria d'accepter un de ses fauteuils. Il se montra fort sensible à cette prévenance, et se mit aussitôt à composer son discours de réception. Il demanda au roi la permission d'y insérer ce que ce prince lui avait

(1) On frappa à Nuremberg une médaille portant les effigies de Villars et d'Eugène en regard, avec cette légende : *Olim duo fulmina belli*, et sur le revers, *Nunc instrumenta quietis*.

(2) Lemontey, qui a rapporté cette anecdote dans sa *Monarchie de Louis XIV*, ne parle que d'une lettre de Villars à madame de Maintenon, du 14 septembre 1714. Il paraît avoir ignoré qu'il y avait déjà eu une lettre sur ce sujet le 12 décembre précédent.

(3) Voy. *Vie du duc d'Orléans, régent*, t. 1^{er}, p. 117.

dit, avant la bataille de Denain, sur sa résolution de périr à la tête de son armée, plutôt que de livrer sa capitale à l'ennemi. La réponse de Louis XIV fut dictée par le sens exquis qu'il mettait dans toutes ses paroles : « On ne croira jamais, monsieur le maréchal, lui dit-il, que vous parliez sans mon aveu de ce qui s'est passé entre vous et moi. Vous le permettre et vous l'ordonner serait donc une même chose; et je ne veux pas que l'on puisse penser l'un ou l'autre. » Le discours du maréchal fut fort goûté, et devait l'être. Il se borna à faire, en quelques phrases, l'éloge de Louis XIV et celui de la valeur française. Le chancelier de l'Académie lui dit qu'il regrettrait de ne pas être un Cicéron pour répondre à un César. Le maréchal s'était mis en route pour se rendre dans son gouvernement de Provence, lorsqu'il apprit que l'état de santé du roi donnait des inquiétudes. Il aimait sincèrement Louis XIV, parce que ce prince, comme il le répéta souvent, était dans son intérieur le meilleur et le plus généreux des maîtres. Il revint précipitamment à la cour; il y fut témoin des derniers moments de ce monarque qui ne fut jamais plus grand que lorsqu'il fallut renoncer à toutes les grandeurs de ce monde. Villars honora sa mémoire par de sincères regrets; et quoique le duc d'Orléans le nommât membre du conseil de régence, il se prononça dans les séances du parlement contre toutes les innovations contraires aux intentions du feu roi. Ce fut à cette époque qu'il exécuta le projet qu'il avait formé de visiter dans le plus grand détail son gouvernement de Provence. Il s'arrêta dans chaque ville assez longtemps pour connaître ses besoins; il suivit avec attention le cours du Rhône, et fit consentir les états à la construction d'un canal plus favorable à la navigation, qui reçut le nom de *canal de Villars* (1). Il vit le prétendant à Avignon, où ce malheureux prince menait une vie très-inquiète, depuis qu'il connaissait les liaisons secrètes du régent avec le roi George. Le prince répéta au maréchal qu'il était très-certain que la reine Anne, sa sœur, avait sincèrement désiré de le rétablir dans ses droits. Revenu à Paris, Villars combattit hardiment, mais sans succès, le nouveau système politique dont l'abbé Dubois était l'auteur principal; système connu sous le nom de *la quadruple alliance*, qui liait étroitement la France à l'Angleterre, et l'armait contre les Bourbons d'Espagne, que, pour surcroît d'outrage, on voulait forcer à y accéder. La cour du régent était un foyer d'intrigues; le maréchal ne tarda pas à découvrir qu'il y en avait une dirigée contre lui-même. L'abbé Dubois avait osé donner le conseil de

l'arrêter, pour se débarrasser d'un adversaire qui ne savait pas plier. C'est ainsi, par exemple, que le maréchal s'opposa énergiquement aux désastreuses opérations de l'Ecosais Law. Dubois aurait bien désiré le faire comprendre parmi les grands personnages impliqués dans la conjuration du cardinal Alberoni; mais le maréchal, fort de son innocence, intercédait ouvertement auprès du régent en faveur de plusieurs de ses amis, entre autres du jeune duc de Richelieu qu'il retira de la Bastille. Il eut la prudence de résister aux sollicitations des divers partis qui cherchaient à s'appuyer de son nom, et il montra presque autant de dévouement à la personne du régent, qu'il en avait toujours témoigné à Louis XIV. Par cette conduite adroite il força le cardinal Dubois, qu'il avait bravé en plusieurs occasions, à lui faire des avances auxquelles il ne répondit qu'avec une grande réserve. Sa franchise militaire plaisait au jeune roi, qui lui demandait souvent le récit de ses actions les plus mémorables. Villars profita de cette bienveillance naturelle pour renouveler le projet favori de son ambition. Comme il se trouvait au sacre de Louis XV (1722) le plus ancien des maréchaux de France, les fonctions de connétable lui furent dévolues. Il saisit la circonstance pour exposer au jeune monarque son vif désir de prolonger ce rôle glorieux au delà de la cérémonie. Sa demande fut favorablement accueillie; le roi, en lui adressant la parole, l'appela plusieurs fois *monsieur le connétable*; mais Dubois, qui craignait que cette haute dignité ne lui donnât un rival trop puissant, s'empressa de représenter à Louis XV que son bisaïeul avait juré de ne jamais la rétablir. C'en fut assez pour qu'on n'en parlât plus. Le régent chercha à consoler le maréchal en le nommant président d'une commission chargée d'examiner les comptes du département de la guerre, où il s'était commis de grandes malversations. Villars n'ignorait pas que ses envieux l'accusaient d'y avoir pris part; aussi affecta-t-il de répéter : « Pour moi, je ne me suis enrichi qu'aux dépens des ennemis du roi. » C'est vers le même temps qu'il fut nommé par Philippe V grand d'Espagne de première classe, et qu'il vit son crédit s'augmenter par la mort du cardinal Dubois. Le régent, qui s'était déclaré premier ministre, le consultait sur tout ce qui concernait les départements de la guerre et des affaires étrangères. Le duc de Bourbon, qui succéda au duc d'Orléans, ne montra pas moins de confiance et d'affection à Villars. Un seul homme s'opposa à son admission au conseil qui fut formé à cette époque, et cet homme était l'abbé de Fleury, évêque de Fréjus, qu'il regardait comme son ami. Ce prélat, qui n'avait encore d'autre titre que celui de précepteur du roi, osa, malgré sa modestie et sa modération apparentes, déclarer en face à un héros qui avait sauvé la France qu'il était déterminé à ne point lui céder le pas. Villars se con-

(1) Ce fut dans cette tournée que les états de la province lui ayant offert le présent d'usage en pareil cas, qui était une somme d'argent considérable, on lui fit observer que le duc de Vendôme, son prédécesseur, l'avait refusé : « Oh ! dit-il, monsieur de Vendôme était inimitable. »

tenta de répondre qu'il n'avait jamais tiré l'épée contre les gens d'Eglise. Le mariage du roi accrut l'importance du maréchal à la cour. Stanislas avait recommandé à sa fille d'avoir non-seulement les plus grands égards pour le vieux guerrier, mais même de prendre son avis sur toutes choses : elle en reçut toujours d'excellents conseils. Le roi de Pologne vint à Versailles, et lui donna des marques de la plus haute considération personnelle. Il lui exprima plusieurs fois son vif regret de ce que Charles XII, en 1707, n'avait pas su apprécier la proposition que lui faisait le maréchal de marcher sur Vienne, à la tête des Français et des Suédois réunis. Mais la reine perdit bientôt toute influence sur l'esprit de son jeune époux, dont le cardinal de Fleury s'était exclusivement emparé. Villars ressentit le contre-coup de ce changement ; il profita d'un instant que le hasard lui offrit pour exprimer au roi la profonde douleur qu'il éprouvait en le voyant aussi froid à son égard. Déjà formé à la dissimulation, ce prince lui répondit qu'il l'aimait toujours, mais il prononça ces mots furtivement, et comme s'il eût craint d'être entendu. Dans les séances du conseil, le maréchal soutenait quelquefois son opinion avec une telle véhémence, qu'il crut, un jour, devoir dire au roi : « Sire, « je vois que je me fais des ennemis par ma « chaleur à défendre vos intérêts, sans être sûr « que Votre Majesté daigne m'en savoir quelque « gré. » Le roi le rassura par des paroles flatteuses ; mais le cardinal supportait impatiemment un conseiller qui ne savait rien dissimuler. Villars, de son côté, souffrait de voir le premier ministre d'un roi de France dévorer les affronts que lui faisaient continuellement les ambassadeurs des grandes puissances, prit sur lui de leur dire un jour dans un repas où il les avait rassemblés à dessein : « Vous devez penser, messieurs, que « M. le cardinal de Fleury, dirigé par sa haute piété, « ne donne jamais au roi que des conseils pacifi- « ques. Mais vous devez croire aussi que S. M. « saurait, dans l'occasion, faire respecter son « nom et l'honneur de la France. J'ai vu le feu « roi entretenir cinq cent mille hommes, et de plus, « une marine formidable. J'ai porté trois fois les « étendards français au delà du Danube ; et, sous « moi, ou sous d'autres, ils y retourneraient « encore, si quelque puissance forçait notre jeune « monarque à prendre les armes. » Ces paroles n'étaient pas une vaine bravade : l'Autriche médisait évidemment de s'emparer de tout ce qui avait appartenu à l'Espagne en Italie ; et, pour rompre ce dessein, la France venait de conclure un traité qui assurait le Milanais au roi de Sardaigne. Le maréchal avait conçu un plan très-vaste : il voulait, d'abord, que l'on occupât l'empereur en Pologne, en y opposant le roi Stanislas à l'électeur de Saxe, son protégé. Le comte Maurice de Saxe, depuis si célèbre, eut, à cette occasion, plusieurs conférences avec Villars, pour

lequel il professait la plus haute estime. Le maréchal proposait, en outre, d'attaquer les possessions autrichiennes sur le Rhin, pendant qu'une armée combinée française et espagnole s'assemblerait sous Turin, et pénétrerait en Lombardie. A la lecture de ce projet, le cardinal de Fleury s'épouvanta de la grandeur de l'entreprise. Il préférerait, selon son usage, apaiser l'Autriche en lui donnant des millions ; mais la majorité du conseil s'étant rangée de l'avis de Villars, il résolut de s'en venger en donnant au maréchal de Berwick le commandement de l'armée d'Allemagne. Il hésitait encore sur le choix du général qu'il enverrait en Italie, lorsque le roi lui-même désigna Villars. Le ministre de la guerre, par son ordre, se rendit chez le maréchal pour lui faire part des grâces extraordinaires qui accompagnaient sa nomination. Le roi, regrettant de ne pouvoir rétablir en sa faveur la dignité de connétable, l'élevait au grade de *maréchal général de France*, titre dont Turenne seul avait été revêtu. Villars était dans sa quatre-vingt-unième année ; mais en voyant la carrière de la gloire s'ouvrir de nouveau devant lui, il sembla recouvrer toute l'ardeur de sa jeunesse. Il partit de Fontainebleau le 25 octobre 1732, pour s'éloigner de cette France qu'il avait sauvée, et qu'il ne devait plus revoir. Il fut reçu en triomphe dans toutes les villes qu'il traversa. Son chapeau était orné des cocardes que lui avaient données les trois souveraines qu'il allait servir, les reines de France, d'Espagne et de Sardaigne, et que la première y avait attachées de ses mains. A peine arrivé à Turin, il en repart aussitôt pour aller prendre le commandement de l'armée. La saison était avancée, et l'on regardait comme terminée la campagne ouverte par le roi de Sardaigne. Mais Villars, comme il le disait gaiement lui-même, était trop vieux pour attendre. C'est au cœur de l'hiver même qu'il entreprend, et qu'il accomplit la conquête du Milanais et du duché de Mantoue. Il assiégea et prit avec sa rapidité ordinaire plusieurs places importantes, telles que Novare, Tortone, Guerra-d'Adda, Pizzighitone et le château de Milan. Déjà il se portait au pied des Alpes, pour fermer aux troupes impériales l'entrée de l'Italie ; lorsque le roi de Sardaigne, satisfait de la possession du Milanais, envoya à ses troupes la défense d'aller plus loin. Villars, désespéré de ce contretemps, court en personne à Turin pour démontrer la vérité du principe qui veut que, pour conserver un pays conquis, on pousse ses conquêtes au delà. La cour de Turin lui donna des fêtes ; la reine voulut qu'il ouvrit le bal avec elle. Le maréchal se plaignant du fardeau de ses quatre-vingt-deux ans : « Oui, lui dit cette prin- « cesse, en empruntant les paroles de Louis XIV « au grand Condé, cela peut peser, mais moins « qu'une forêt de lauriers. » La présence de Villars opéra ce que n'eussent pu faire toutes ses

dépêches ; non-seulement il déterminait le roi de Sardaigne à continuer la guerre, mais il parvint même à l'emmener avec lui à l'armée. Il avait promis à ce prince de lui faire voir l'ennemi de près, et il lui tint si rigoureusement parole que, dans une reconnaissance, ils furent l'un et l'autre sur le point d'être tués ou pris. Villars ne conjura le péril qu'en chargeant les Impériaux avec une audace et une vigueur extraordinaires. On remarqua en plusieurs autres occasions que jamais il n'avait aussi témérairement exposé sa personne que dans cette dernière campagne. Un de ses aides de camp ayant cru devoir lui en faire la représentation au siège de Pizzighitona : « Jeune homme, lui répondit-il, vous auriez raison, si j'étais à votre âge ; mais à celui où je suis parvenu, que puis-je espérer de mieux qu'une mort glorieuse ? » Dans une autre circonstance, il dit au roi de Sardaigne, qui s'étonnait de sa prodigieuse activité : « Sire, ce sont les dernières étincelles de ma vie : la guerre et moi sommes près de nous séparer, après une connaissance de plus de soixante ans :

« C'est ainsi qu'en parlant je lui fais mes adieux. »

Le prince auquel il adressait ces paroles ne se montra pas plus reconnaissant envers lui que ne l'avait été jadis l'électeur de Bavière. Le héros français, justement indigné, demanda son rappel, et regretta de ne l'avoir pas demandé plus tôt, lorsqu'il entendit le monarque qui lui avait de si grandes obligations lui dire pour tout remerciement et tout adieu : « Monsieur le maréchal, je vous souhaite un bon voyage. » Villars, en repassant par Turin, se sentit tellement épuisé par les fatigues de deux campagnes non interrompues d'hiver et d'été, qu'il se vit obligé de s'arrêter dans cette ville. Bientôt il ne se dissimula plus le danger de son état. Il demanda un ecclésiastique, et lui dit en le prenant affectueusement par la main : « Vous voyez un vieux soldat qui ne comptait pas mourir entre les bras d'un prêtre ; mais Dieu le veut ainsi, pour que je puisse confesser mes péchés, et en obtenir le pardon. » En sortant d'un des fréquents entretiens qu'il eut avec lui, l'ecclésiastique dit tout haut : « Le maréchal de Villars est aussi bon serviteur de Dieu qu'il l'a été de ses rois. » Ses derniers moments furent adoucis par la nouvelle que Louis XV venait de nommer son fils, le marquis de Villars, brigadier de ses armées. Il traça, d'une main défaillante, quelques mots de reconnaissance envers son souverain, en le suppliant de trouver bon qu'il osât lui donner encore une fois quelques conseils sur la conduite de la guerre. En apprenant que le maréchal de Berwick venait d'être tué d'un coup de canon devant Philippsbourg : « J'avais toujours bien dit, s'écria-t-il, que cet homme-là était né plus heureux que moi ! » Il expira quelques instants après (17 juin 1734), dans sa 82^e année. Le pa-

négyrique le plus éloquent de ce grand capitaine se trouve dans les actions, pour ainsi dire innombrables, qui remplirent sa longue carrière. On aurait peine à citer un autre guerrier qui ait assisté à un aussi grand nombre de sièges et de batailles, qui ait remporté des victoires aussi décisives que celles de Stollhoffen et de Denain, et qui ait su aussi bien en profiter. Une extrême justesse de coup d'œil, une profonde prudence dans les mesures, et une promptitude inouïe dans l'exécution forment le caractère distinctif des talents qu'il fit briller dans toutes les opérations qu'il dirigea en chef. On ne saurait même omettre ici une particularité très-remarquable : c'est que Villars déploya, dans plusieurs attaques de place, les connaissances d'un ingénieur consommé (1), connaissances d'autant plus étonnantes, qu'il avait fait ses premières armes dans la cavalerie. Sa brillante valeur, sa gaieté intarissable au milieu des dangers et des privations, le faisaient adorer des soldats et des officiers subalternes. Il n'en était pas de même des officiers généraux et des chefs de corps, qu'il astreignait à la subordination la plus rigoureuse. Cette sévérité, et plus encore une jactance naturelle, peu digne d'un homme qui faisait de si grandes choses, lui suscitèrent de nombreux ennemis. Il ne l'ignorait pas, et, loin de chercher à désarmer leur haine, il mettait son orgueil à la braver (2). Aussi est-ce aux préventions et à l'envie dont il fut continuellement l'objet, au milieu même de ses triomphes les plus éclatants, qu'il faut attribuer le peu de justice qui lui fut rendu par ses contemporains. La trace de cette malveillance subsiste même encore chez les historiens qui ont copié les écrivains du temps, sans prendre la peine d'examiner jusqu'à quel point leurs accusations étaient fondées. Celle qui se trouve le plus souvent répétée représente Villars comme extrêmement avide d'argent, et fort peu délicat sur les moyens d'en amasser : c'est cependant lui qui, ainsi que nous l'avons rapporté plus haut, voyant la pénurie des finances dans la guerre de la succession, voulut faire à Louis XIV l'abandon des émoluments de tous ses emplois et dignités. C'est encore lui qui, dans la même guerre, touché de la détresse des officiers qui n'étaient point payés de leurs appointements, leur distribua des sommes considérables, en disant, pour ménager leur délicatesse, qu'il reprendrait cet argent sur leur solde, ce qu'il ne fit jamais (3). Les ennemis de Villars ne se sont pas bornés à des reproches de cette nature : ils ont essayé de flétrir sa gloire en lui attribuant la plus horrible

(1) Rien ne le prouve mieux que le *Mémoire* qu'il composa pour le siège de Fribourg, en 1713. Voy. la *Vie du maréchal de Villars*, par Anquetil, t. 2, p. 553.

(2) C'est ainsi, par exemple, que Villeroi avait osé le railler un jour de ce qu'il ne devait pas avoir de commandement dans une campagne qui allait s'ouvrir : « J'ai des ennemis à la cour, » répondit-il vivement, qui pourront s'en réjouir ; mais les ennemis du roi s'en réjouiront bien plus encore. »

(3) *Vie du maréchal de Villars*, t. 2, p. 271.

dissolution de mœurs. Voltaire a été plus juste quand il a dit :

« L'heureux Villars, fanfaron plein de cœur »,

et quand il a érigé, dans sa *Henriade*, un monument immortel au vainqueur de Denain. Comme il faut toujours que les plus grands hommes payent tribut à la faiblesse humaine, Villars eut le malheur d'être en proie à un défaut qui en France, plus que partout ailleurs, est puni par le ridicule. Il était excessivement jaloux de sa femme, l'une des beautés les plus célèbres du temps (1). Saint-Simon, acharné à déprécier un héros dont l'éclat l'offusquait, mériterait sans doute peu de crédit à cet égard; mais Dangeau, bien plus croyable, affirme que le maréchal, pour s'assurer de la foi de sa belle compagne, voulut s'en faire suivre dans ses expéditions lointaines, et que ce fut Louis XIV lui-même qui s'y opposa. Madame de Coulanges, dans deux de ses lettres à madame de Grignan (2), se permet des plaisanteries assez piquantes sur l'amour et la jalousie du maréchal; mais nulle part on ne trouve la preuve que la passion l'ait emporté chez lui sur le devoir. Villars était doué d'une grande vivacité d'esprit et d'une imagination fertile; c'est ce qu'attestent un nombre immense de lettres, où il traite sans effort, et quelquefois même sur un ton de plaisanterie tout français, les questions les plus épineuses. Sa conversation était extrêmement brillante; mais il n'observa jamais que la première partie du précepte de la marquise Villars, sa mère, qui lui disait : « Vantez-vous au roi tant que vous pourrez; mais dans le monde ne parlez jamais de vous. » Aux avantages de l'esprit Villars joignait ceux de l'extérieur. Il avait hérité la taille imposante et la figure majestueuse de son père, si célèbre sous ce rapport à la cour de Louis XIV. Il existe des *Mémoires du maréchal de Villars*, 3 vol. in-12, imprimés en Hollande. Le premier seul doit être considéré comme l'ouvrage du maréchal. Les deux derniers ne sont qu'une de ces compilations informes dont l'abbé Margon faisait trafic, en y mettant le nom d'un personnage célèbre. On peut se faire une idée du désordre qui règne dans ces prétendus mémoires, en voyant l'orai-

(1) Après le succès d'*Oedipe*, la maréchale de Villars admit l'auteur dans sa société. Voltaire, qui n'avait alors que vingt-quatre ans, tomba si éperdument amoureux d'elle qu'il devint incapable de travail. Villars ne fut probablement point jaloux du jeune homme, car il le proclame dans ses *Mémoires le premier poète de son temps*, et il lui donne pleinement raison dans la fameuse querelle qu'il eut avec le chevalier de Rohan. Il lui dit un jour : « La nation vous a bien des obligations de lui consacrer vos veilles. — Elle m'en aurait bien davantage, répondit Voltaire, si je savais écrire comme vous savez agir. » Voltaire, dans une lettre du 4 avril 1743, à son ami d'Aiguebierre, rend compte ainsi du triomphe que lui valut sa tragédie de *Méropé* : « On est venu me prendre dans une cache où je m'étais tapi; on m'a mené de force dans la loge de la maréchale de Villars, où « était sa belle-fille. Le parterre était fou; il a crié à la duchesse « de Villars de me baiser, et il a tant fait de bruit qu'elle a été « obligée d'en passer par là, par l'ordre de sa belle-mère. J'ai « été baisé publiquement, comme Alain Chartier par la princesse « Marguerite d'Ecosse; mais il dormait, et j'étais fort éveillé. »

(2) L'une du 7 juillet 1703, et l'autre du 3 mars 1704.

son funèbre de Villars placée entre les années 1706 et 1707, c'est-à-dire vingt-huit ans avant sa mort. Un écrivain plus consciencieux, Anquetil, a publié en 1784 une *Vie du maréchal de Villars*, 4 vol. in-12, avec portraits et plans de bataille. L'auteur déclare, dans sa dédicace même au maréchal de Castries, alors ministre de la marine, qu'il rédigea cet ouvrage par son ordre. Les immenses matériaux qui lui furent remis consistaient en cent quarante-deux cahiers manuscrits, composés chacun de vingt-quatre à trente-deux pages in-folio, en quatorze volumes également in-folio, de lettres et de dépêches, sans compter plusieurs cartons de feuilles volantes. Anquetil s'est égaré plus d'une fois au milieu de cette surabondance de richesses. Comme tous les écrivains qui n'ont aucune notion des opérations militaires, il manque non-seulement de clarté dans ses relations, mais il commet en outre des erreurs que l'on ne peut rectifier qu'à l'aide des plans, quoique l'exécution en soit généralement très-médiocre. Enfin l'ouvrage est déparé par un défaut capital, familier à l'auteur. A peine y trouve-t-on un nom d'homme, ou même un nom de pays ou de ville, qui ne soit défiguré d'une manière méconnaissable. L'immense *Errata* qui termine chaque volume est loin de faire compensation à l'inconcevable négligence de l'historien. — Le comte de VILLARS, qui est souvent nommé dans l'histoire militaire du même temps, était frère du maréchal. On peut faire son éloge en deux mots, en disant que son illustre frère l'employa dans tous les cas difficiles, et toujours avec succès. S-V-S.

VILLARS (HONORÉ-ARMAND, duc de), prince de Martigues, fils du précédent, l'un des quarante de l'Académie française, naquit le 4 décembre 1702, et fut élevé à la pairie dès l'année 1708, en considération des services de son père, auquel il succéda dans la plupart de ses dignités, sans avoir aucun des talents du vainqueur de Denain. A seize ans, il fut fait mestre de camp d'un régiment de cavalerie (mars 1718). Il fit, en cette qualité, quelques campagnes sur le Rhin et au delà des Alpes. Il servait, en 1733, en Italie, sous les ordres du maréchal son père; et ayant apporté à Louis XV, le 4 janvier 1734, la nouvelle de la prise du château de Milan, il fut nommé brigadier le 13 février suivant. Le duc de Villars n'alla jamais au delà de ce grade, que la faveur seule lui avait fait obtenir. Quelques mois après, la mort de son père le mit en possession de la grandesse d'Espagne et du gouvernement de Provence. Il remplaça même le maréchal à l'Académie française, où il fut reçu le 9 décembre 1734. Enfin, en 1736, il fut fait chevalier de la Toison d'or. Il sut se faire aimer dans la province dont il était gouverneur. Comme académicien, il justifia le choix de ses confrères par sa déférence, par son amour pour les lettres, et par le goût éclairé avec lequel il les cultiva

jusqu'à la fin de sa vie. Ces qualités du moins, il les tenait de son père, qui s'était fait chérir des Provençaux, et qui, au sein de l'Académie, se dépouillait de la dignité un tant soit peu théâtrale qu'il affectait partout ailleurs (1). Le discours de réception que prononça le duc de Villars était écrit avec sentiment, convenance et dignité. Du reste, il était fort court : c'était alors tout ce qu'on exigeait d'un grand seigneur qui se faisait académicien. Le duc de Villars avait senti qu'il ne pouvait se conformer à l'usage en faisant le panégyrique de son père; mais l'abbé Houtteville, qui répondit au récipiendaire, y suppléa par un éloge fort étendu du maréchal. Presque toujours éloigné de la capitale, et obligé de résider en Provence, le nouvel académicien parut rarement aux assemblées de la compagnie; mais dans toutes les occasions il prouva qu'il était animé de cet esprit de confraternité, de sage liberté et d'égalité, qui est l'âme de toute société littéraire. Durant un séjour qu'il fit à Paris, il se lia intimement avec d'Alembert. Il fut, à Marseille, le protecteur zélé de l'académie qu'y avait fondée son père. Devenu l'ami de Voltaire, qui parle de lui avec éloge dans maint endroit de sa *Correspondance*, il fit de fréquents séjours soit aux Délices, soit à Ferney, soit à Genève, autant pour rétablir sa santé par les soins du célèbre Tronchin, que pour se rapprocher de Voltaire, qui, comme on sait, avait commencé à se faire connaître dans la haute société par une passion de jeune homme pour la mère du duc de Villars (*voy.* l'article précédent). Il est facile de voir dans les lettres de Voltaire que ce grand poète était fier d'un pareil hôte. « Je n'ai point eu de cesse, écrivait-il au duc de Richelieu, que je n'aie fait venir dans mon ermitage, de son trône de Provence, M. le duc de Villars, etc. » Dans une autre lettre il disait plaisamment :

« Tout auprès de son juge, il s'est venu loger

« dans une maison assez convenable à un valet de chambre retiré du monde. » Ailleurs, en parlant de la maladie qu'éprouvait ce grand seigneur, il s'exprimait ainsi : « Le duc de Villars est plus vieux que moi, quoique plus jeune. Il a des convulsions de St-Médard, à le faire canoniser par les jansénistes. Il souffre héroïque-ment : il a dans les maux plus de courage que son père. Il y a bien des sortes de courage. » Voltaire avait placé une partie de ses fonds entre les mains de ce seigneur. A cette occasion, il recommandait à Moussinot, son agent de Paris, de ne pas négliger les échéances. « Il est bon,

« ajoutait-il, de les accoutumer à un paiement exact, et de ne pas leur laisser contracter de mauvaises habitudes. » Dans ses rapports avec Voltaire, le duc de Villars oubliait la distance des rangs pour n'être que le confident des productions de ce grand poète. L'auteur de *Zaire* le vante comme *s'entendant à merveille à l'art dramatique*. « Je ne connais personne, écrit-il à Du-Clos, qui ait fait une étude plus réfléchie du théâtre que lui. » Dans plusieurs de ses lettres, Voltaire cite encore le duc de Villars comme une autorité décisive pour confirmer ses critiques sur les tragédies de Corneille. On peut croire que le noble académicien se trompait quelquefois en matière de goût, s'il est vrai qu'il ait aidé l'auteur d'*Olympie* de ses conseils pour cette faible tragédie, que Voltaire appelle son *Oeuvre des dix jours*. Lorsque ce grand poète fit jouer, dans son château, l'*Orphelin de la Chine*, *Olympie* et quelques autres de ses pièces, le duc de Villars, *grand amateur de la science gaie*, s'empressa de prendre un rôle. Il se croyait appelé à jouer parfaitement les pères; mais comme il n'est pas rare qu'un habile connaisseur ne soit qu'un artiste médiocre, sa déclamation était froide, monotone, empesée. Un jour, après une représentation de l'*Orphelin de la Chine*, il s'approcha de l'auteur d'un air très-satisfait, et lui dit : « Eh bien ! monsieur de Voltaire, comment trouvez-vous que j'ai rempli mon rôle ? — Monseigneur, reprit le poète, vous avez joué comme un duc et pair. » Lié avec Lekain et avec mademoiselle Clairon, le duc de Villars avait la prétention de leur donner des conseils sur la manière de débiter leurs rôles. Il voulut former à l'art dramatique le libraire Cramer, qui jouait aussi sur le théâtre de Ferney; il n'en fit, selon Lekain, qu'un froid et plat déclamateur. Voltaire persifla impitoyablement Cramer; et lorsque celui-ci fut parvenu à oublier tout ce que son maître lui avait appris, le patriarche de Ferney, charmé de cet heureux changement, s'écria : « Dieu soit loué ! Cramer a dégorgé son duc (1). » Villars était à Ferney lorsque sa mère, la maréchale, mourut, dans un âge avancé; et la même *Correspondance* nous apprend que les créanciers du fils apprirent cet événement *avec une joie incroyable* (mars 1763). En effet, ce seigneur, livré aux goûts les plus dispendieux, était toujours aux expédients. En Provence, où il partageait son séjour entre Aix et Marseille, il tenait un grand état de maison. Ses mœurs douces et faciles, sa bienfaisance, son zèle pour les établissements utiles, pour le soulagement et pour l'instruction du peuple, ne pouvaient lui faire trouver grâce auprès des hommes d'une morale sévère. Ils blâmaient hautement sa passion effrénée pour le jeu, qui lui faisait admettre chez lui la plus mauvaise société. On lui reprochait encore, si l'on en croit la *Correspon-*

(1) Voyez l'éloge du maréchal et du duc de Villars, par d'Alembert, *Histoire des membres de l'Académie française*. Cet écrivain, en parlant du premier, s'exprime ainsi : « Un jour, après une de ses effusions ordinaires et affectueuses de dévouement et de respect pour ses confrères (car c'étaient les termes dont il croyait devoir se servir à leur égard), il ajouta, etc. » (t. 4, p. 568).

(1) Note sur M. de Voltaire, et faits particuliers concernant ce grand homme, recueillis par moi (Lekain), etc.

dance de Grimm, ces goûts infâmes qui lui valurent, comme au comte de Mirabeau père, le surnom ironique de *L'ami des hommes* (1). On lit dans les *Mémoires* de Bachaumont que, dans sa jeunesse, le duc de Villars avait mis ce vice fort à la mode à la cour (2). Un dernier trait prouvera combien ce triste héritier d'un grand homme était peu considéré même sur le théâtre de sa puissance. Dans un grand dîner qu'il donnait à Marseille, se trouvait un abbé d'une laideur remarquable. Le duc de Villars, après l'avoir considéré longtemps avec une attention particulière, lui dit d'un ton railleur : « Parbleu, l'abbé, vous « ressemblez comme deux gouttes d'eau à un « portrait qui est dans mon antichambre. » L'abbé, sans se déconcerter, répliqua : « Mon- « seigneur, vous n'êtes pas heureux en ressem- « blances, car je ne ressemble pas plus à ce « portrait, que vous ne ressemblez à monsieur « votre père. » Le duc de Villars avait épousé, le 5 août 1721, mademoiselle Amable-Gabrielle d'Ayen, seconde fille du maréchal Adrien-Maurice, duc de Noailles. Il n'en eut qu'une fille, née le 18 mars 1723, qui se fit religieuse. Le duc de Villars mourut dans son gouvernement au mois de mai 1770. Il légua des sommes considérables pour l'éducation des pauvres. Entre autres fondations utiles qu'il avait faites en Provence, on peut citer l'établissement d'une école de dessin à Aix, qu'il dota à ses frais. Il eut pour successeur au fauteuil académique Loménie de Brienne, alors archevêque de Toulouse. Dans sa réponse à ce prélat, Thomas fit l'éloge de l'administration du duc de Villars. Il le loua « de n'avoir abusé ni « de son rang pour opprimer, ni de son pouvoir « pour faire plier les lois, ni de la crainte qu'in- « spire un homme en place pour faire respecter « ses caprices ». Ces louanges méritées parurent une satire indirecte de la conduite bien différente qu'avait tenue en Bretagne le duc d'Aiguillon ; et tel fut le motif qui engagea ce seigneur, alors devenu ministre, à se joindre à l'avocat général Séguier pour empêcher la publication du discours de Thomas (*voy. THOMAS*), qui ne fut imprimé, pour la première fois, qu'en 1802 (3). On y trouve ces paroles qui termineront convenablement le présent article : « L'Académie, en adop- « tant M. le duc de Villars, avait adopté l'héritier « et le fils du vainqueur de Denain, du rival « d'Eugène.... Il y a des héritages de gloire qui « se répandent sur toute la postérité d'un homme « illustre. Les distinctions accordées au fils deve- « naient un nouvel hommage rendu au père ; et « le nom du duc de Villars parmi nous ressem- « blait à ces images qui, placées par les anciens

« dans les portiques ou dans les temples, rap- « pelaient encore le souvenir des héros après « leur perte. » D—R—R.

VILLARS (l'abbé DE MONTFAUCON DE), littérateur, né en 1633, aux environs de Toulouse, d'une famille très-ancienne, celle des Canillac-Villars (1), était neveu du célèbre bénédictin Montfaucon (*voy. ce nom*). Après avoir prêché avec distinction à Toulouse, il vint à Paris, vers l'an 1667, avec l'espoir de faire dans la carrière du sacerdoce une fortune proportionnée à ses talents et à sa naissance. Il eut bientôt des amis illustres et se vit recherché dans les meilleures sociétés. Tout semblait lui promettre un avancement rapide ; mais son goût pour la littérature frivole, son penchant à la critique et surtout la hardiesse de ses opinions, en lui ménageant de brillants succès comme bel esprit, nuisirent à sa considération comme ecclésiastique et attirèrent sur lui la sévérité de ses supérieurs. La tournure de son esprit et les habitudes d'une vie dissipée le portèrent à appliquer une instruction réelle, un talent peu commun, à des sujets légers et dont l'intérêt ne pouvait survivre à la circonstance qui les avait mis en vogue. Voilà pourquoi, après avoir, dans un temps où le talent de bien écrire en prose était encore si rare, composé deux petits écrits dont chacun en son genre rappelle plus d'une fois la touche de Pascal, le scepticisme de Fontenelle et le persiflage de Voltaire, l'auteur des *Entretiens sur les sciences secrètes et sur la philosophie de Descartes* est à peu près oublié. Les *Entretiens du comte de Gabalis sur les sciences*, par lesquels il débuta, furent imprimés pour la première fois en 1670, sans nom d'auteur. Ce « plaisant ouvrage, qui, « selon Vigneul-Marville, a passé pour un des « mieux écrits du temps, fut le résultat des con- « férences gaies que cet abbé avait à la porte « Richelieu avec une cabale de gens de bel esprit « et de belle humeur comme lui (2) ». L'auteur dévoile agréablement les mystères de la prétendue cabale des frères de la Rose-Croix : son interlocuteur est le comte de Gabalis. Baillet, dans ses *Jugements des savants* (3), se demande si le nom de ce personnage imaginaire vient de *cabale* ou de *gab*, vieux mot français qui signifie *conte pour rire, bourde*. Quoi qu'il en soit, rien de plus aimable que le caractère donné par l'abbé de Villars à ce naïf, mais savant et spirituel apôtre de la magie. La part que l'auteur lui-même est censé prendre à la conversation est sur le ton d'une ironie tellement fine qu'après avoir lu le livre bien des gens ne savaient s'il ne voulait que badiner ou s'il parlait sérieusement. Cepen-

(1) T. 7, p. 278.

(2) On lit dans le 18^e chant de la *Pucelle* de Voltaire, édition de Londres, 1780 :

Tels on a vu Thibouville et Villars,
Imitateurs du premier des Césars, etc.

(3) Dans l'édition des *Œuvres complètes* de Thomas, donnée par Desessarts.

(1) « Il était petit-fils de Jean-François de Montfaucon de la Roche-Taillade de Canillac de Villars, diocèse d'Alet.... Nous ignorons le nom de son père. Sa mère s'appelait Montgaillard » (Moréri, supplément).

(2) *Mélanges d'histoire et de littérature*, t. 1^{er}, p. 228.

(3) Page 400 du tome 6 de l'édition de la Monnoie, dans la partie intitulée *Dégagements des auteurs*, chap. 9, *Sur les noms tirés du fond du sujet*.

dant à la fin de son ouvrage il avait dit : « Si je « vois qu'on veuille laisser faire à mon livre « tout le bien qu'il est capable de produire et « qu'on ne me fasse pas l'injustice de me soup- « çonner de donner crédit aux sciences secrètes, « sous prétexte de les tourner en ridicule, je « continuerai à me réjouir de M. le comte, et je « pourrai donner un autre tome. » Comme la cabale était alors de mode et que ceux qui y croyaient « avaient pour compagnons, ainsi que « le dit Villars lui-même, des princes, des grands « seigneurs, des gens de robe, de belles dames, « des laides aussi, des prélats, des moines et des « nonnains, enfin des gens de toute espèce », son livre ne tarda pas à faire grand bruit, aux dépens du repos de l'auteur. Les zélés croyants lui savaient mauvais gré de s'être moqué d'eux et d'avoir parlé avec irrévérence du terrible empire des gnomes, des sylphes et des salamandres. Les esprits graves pensaient qu'il aurait fallu réfuter sérieusement la cabale, dont les erreurs attaquent les bases de la foi. Ils ne pardonnaient pas à un ecclésiastique quelques gaïetés un peu vives sur les amours des sylphides et des démons incubes avec les sages et avec les saints ; sur les mésaventures de Noé fait eunuque par son fils Cham, « pendant que le bon « vieillard était pris de vin ». Enfin les dévots excusaient encore moins quelques traits fort piquants contre les moines et les docteurs à *chaperon*, sans parler de deux ou trois propositions malsonnantes et sentant le déisme, telles que ces paroles à propos du jansénisme : « Nous « ne savons ce que c'est, et nous dédaignons de « nous informer en quoi consistent les sectes « différentes et les diverses religions dont les « ignorants s'infatuent : nous nous en tenons à « l'ancienne religion de nos pères les philoso- « phes. » Ces hardiesses suscitèrent à l'abbé de Villars une disgrâce qui eût pu être encore plus sérieuse sans le crédit de ses amis. Son livre fut censuré et lui-même interdit de la prédication. Le *Comte de Gabalis* fut réimprimé en 1684 (1), quelques années après la mort de son auteur, avec une lettre apologétique d'un ami et une réponse dont la conclusion est entièrement favorable. Il est à croire que ces deux pièces étaient de l'abbé de Villars lui-même : on y retrouve sa manière. Bayle s'est plu à citer plusieurs passages du *Comte de Gabalis*, et ce sont précisément ceux qui avaient attiré à l'abbé de Villars les censures ecclésiastiques (2). Pendant qu'il publiait les *Entretiens*, leur auteur coopérait à une

autre production dont le sujet et la forme justifiaient suffisamment l'interdiction prononcée contre lui : c'était un roman moitié historique, moitié philosophique, intitulé *L'Amour sans faiblesse, ou Anne de Bretagne et Almanzaris* (Paris, 1671, Barbin, 3 vol. in-12). Le *Géomyler ou Almanzaris*, qui est en entier de l'abbé de Villars, a été réimprimé séparément en 1729, à Paris (1 vol. in-12, divisé en 2 parties). L'auteur donne le *Géomyler* pour un ouvrage arabe, « qu'une dame, croyant y voir « moins de défauts que dans la plupart de nos « romans, s'est amusée à tourner en français », d'après une *mauvaise traduction* castillane. Son héros, espèce de religieux turc, s'introduit dans le sérail de différents princes d'Afrique, où sa qualité de *géomyler* le protège contre la jalousie, bien qu'il obtienne les faveurs de plusieurs princesses. L'auteur, en représentant son *géomyler* comme un impudique, paraît avoir eu l'envie de tourner en ridicule les fades et langoureuses amours tracées par les la Calprenède et les Scudéri ; mais son roman n'en est pas moins ennuyeux. L'intrigue est obscure, embarrassée ; les incidents sans intérêt et le style sans couleur. Aussi ce livre essuya-t-il bien des critiques. L'abbé de Villars essaya d'y répondre dans une lettre qui ne fut imprimée qu'après sa mort et qui semble adressée à l'auteur prétendu de la traduction française. On y trouve la critique des romanciers du siècle, qui ne croyaient pas « pé- « cher contre l'art et contre la vraisemblance en « faisant tous les acteurs qu'ils introduisent « chastes comme des anachorètes de la Thébaïde « et en nous faisant accroire que, dans tout le « siècle d'Alexandre ou d'Auguste, il ne se soit « pas trouvé un seul honnête homme qui se « soit laissé induire en tentation ». Plus loin, l'auteur se raille des « héros rassemblés des « quatre coins du monde et qui tous ont mêmes « mœurs, mêmes façons d'aimer et de combattre, « même sorte de civilité, mêmes notions de la « vertu et du vice », etc. Ces critiques étaient fort raisonnables ; mais, loin de justifier le *Géomyler*, elles en faisaient précisément ressortir l'in vraisemblance des aventures et l'absence de toute couleur locale (1). Les chagrins que le métier d'Aristarque avait attirés à Villars ne l'empêchèrent pas de composer encore, dans l'année 1671, une *Critique de la Bérénice de M. Racine et de M. Pierre Corneille*. Madame de Sévigné, qui ne rendait pas justice à Racine, parle fort avantageusement de ce pamphlet : « Seulement, dit-elle, il y a cinq à six mots « qui ne valent rien du tout et même qui sont « d'un homme qui ne sait pas le monde. Cela « fait quelque peine ; mais, comme ce ne sont « que quelques mots en passant, il ne faut point « s'en offenser. Je regarde tout le reste et le « tour qu'il donne à cette critique, et je vous

(1) Il l'a été plusieurs fois depuis, et il se trouve dans le tome 34 de la collection des *Voyages imaginaires*.

(2) Voy. *Dictionnaire de Bayle*, t. 4, p. 90 ; et t. 5, p. 55, de l'édition in-8°, donnée par Beuchot. Dans l'article consacré au fameux imposteur Borri, Bayle met en doute si la substance des *Entretiens du comte de Gabalis* n'a pas été empruntée aux deux premières lettres de ce personnage, qui furent imprimées à Copenhague, en 1666, sous ce titre : *In Chiave del Gabinetto del cavagliere Giuseppe Francesco Borri, Milanese* (Voy. *Dictionnaire de Bayle*, même édition, t. 3, p. 589).

(1) On trouve l'analyse du *Géomyler* dans les *Lettres sérieuses et badines* de Labarre de Beaumarchais, t. 2.

« assure que cela est joli (1). » Corneille ne répondit point à l'abbé de Villars, et Racine ne le fit qu'en passant, dans la préface de sa *Bérénice* (2). L'avocat bel esprit Subligny (voy. ce nom) se chargea de réfuter en détail la critique de l'abbé de Villars, qui se trouve réimprimée avec la réfutation dans le *Recueil de dissertations sur plusieurs tragédies de Corneille et de Racine*, par l'abbé Granet (Paris, 1740). Les *Entretiens d'Ariste et d'Eugène*, par le P. Bouhours, trouvèrent dans l'abbé de Villars un apologiste moins heureux que zélé (3) contre l'auteur des *Sentiments de Cléanthe*. Les cinq dialogues intitulés *De la délicatesse* (Paris, 1671), qu'il fit imprimer sur ce sujet, n'eurent d'autre résultat que de lui attirer une réplique victorieuse de la part de Barbier-d'Aucour (4) (voy. ce nom). L'abbé de Villars publia vers le même temps : 1° *Réflexions sur la vie de la Trappe*; 2° *Lettre contre M. Arnauld*; 3° *Critique des Pensées de M. Pascal*. On voit, d'après ces titres, que l'auteur fut un adversaire bien prononcé des solitaires de Port-Royal. Ces écrits eurent, dans leur nouveauté, quelque succès; mais ils sont, à juste titre, complètement ignorés aujourd'hui. Il n'en est pas de même des sept nouveaux *Entretiens sur les sciences secrètes*, qui ne furent imprimés qu'en 1715, quarante-deux ans après la mort de leur auteur, pour faire suite aux *Entretiens du comte de Gabalis* (5). Dans ce pamphlet, Villars tourne habilement en ridicule la philosophie de Descartes ou plutôt l'abus qu'en faisaient certains disciples, qui allaient beaucoup plus loin que leur maître. Il met en scène un de ces adeptes sous le nom de *Johannes Brunus* (Jean le Brun). Ce pédant ridicule abonde de la manière la plus divertissante dans toutes les erreurs de la philosophie cartésienne, qui, selon lui, mérite d'autant plus d'admiration qu'elle est plus contraire aux vérités que la religion enseigne, et qu'ainsi elle laisse à la foi tout son mérite en lui laissant toute son obscurité. Etablir les vérités de la foi par la philosophie, ce serait changer le christianisme en péripatétisme et transporter la croix du Calvaire dans l'Académie. Cet ingénieux persiflage montre quel était, à la fin du 17^e siècle, l'état de la question au sujet de la philosophie de Descartes. On y voit quelles armes dangereuses le zèle mal éclairé dirigeait alors contre ce grand homme, et sous ce rapport l'abbé de

Villars paraît d'autant moins excusable qu'à en juger par ses écrits, il était assurément moins bon chrétien que Descartes. Pascal n'est pas non plus ménagé dans ces dialogues, qui sont un modèle de style, de discussion et d'excellente plaisanterie. L'abbé de Villars était d'un âge à mûrir son talent et à lui donner une direction plus estimable, lorsqu'il périt assassiné, en 1673, sur la route de Lyon : il avait à peine 38 ans. Des plaisants prétendirent que c'étaient les gnomes et les sylphes qui avaient fait ce mauvais parti à l'auteur du *Comte de Gabalis* (1), pour le punir d'avoir révélé leurs mystères. Il y eut des gens qui le crurent de bonne foi : c'étaient ceux qui avaient eu la simplicité de prendre au sérieux ses révélations (2).

D—R—R.

VILLARS (DOMINIQUE), botaniste, était né le 14 novembre 1743, dans un hameau du Gapençais, fondé par ses ancêtres, dont il a retenu le nom et dépendant du village du Noyer. Son père lui fit apprendre à lire et à écrire. Le curé de la paroisse, augurant bien de ses dispositions, se chargea de lui enseigner les éléments du latin, et il reçut d'un arpenteur des leçons de géométrie. A quatorze ans, ayant eu le malheur de perdre son père, il se trouva dans la nécessité d'abandonner ses études pour se mettre à la tête de la ferme dont le produit faisait vivre sa famille. Comme il devait succéder à son père dans la charge de greffier de la commune, on l'envoya chez un notaire pour y apprendre à rédiger les actes les plus usuels. Il y trouva le *Miroir de beauté* de Louis Guyon (voy. ce nom), et la lecture de cet ouvrage décida de sa vocation pour l'art de guérir. Il revint au Noyer résolu de se livrer à l'étude de la médecine et de la botanique et rapportant un Matthioli dont les planches étaient enluminées. Le peu de goût qu'il montrait pour les travaux agricoles faisant craindre à sa mère qu'il ne finît par quitter le pays, elle imagina, de concert avec le curé, de le marier, persuadée que son épouse saurait bien le fixer. Villars avait alors un peu plus de seize ans. Pendant les premières années de son mariage, il justifia, du moins en partie, les espérances de sa mère; s'il continuait de lire et d'étudier, ce n'était qu'après avoir rempli ses devoirs; mais il sentit tout à coup naître sa passion pour les voyages, et s'étant échappé du Noyer, à l'entrée de l'hiver (1763), il parcourut, avec un libraire colporteur, le Lyonnais, la Bourgogne, la Franche-Comté et la Bresse, notant tout ce qu'il rencontrait de curieux. Ce fut quelque temps après cette première excursion qu'il connut l'abbé Chaix (voy. ce nom), savant botaniste, dont les conseils et les encouragements

(1) Lettre à madame de Grignan, du 16 septembre 1671.

(2) Voyez cette préface, dans laquelle Racine ne manque pas de tomber sur les cinq à six mots qui ne valent rien du tout, signalés par le bon goût de madame de Sévigné, tels que *Mesdemoiselles mes règles*, des *hélas de poche*, etc.

(3) C'est le jugement qu'en portait la Monnoie, cité par Ménage dans la préface de la seconde partie des *Observations sur la langue française*. Voy. encore Baillet, *Jugements des savants*, t. 2, article 768 : *Bouhours*, considéré comme grammairien.

(4) Voy. la première lettre de la seconde partie des *Sentiments de Cléanthe*.

(5) Cette édition est d'Amsterdam, 2 vol. in-12, 1715. Après les cinq *Entretiens du comte de Gabalis*, se trouvent les *Génies assistants*, et *gnomes irréconciliables*, imitation pitoyable, qui est du P. Antoine Androl, célestin.

(1) On lit dans la *Bibliothèque des théâtres*, par Maupoint, Paris, 1733, in-8°, le titre d'une comédie en un acte, intitulée le *Comte de Gabalis*, sans nom d'auteur ni date de la représentation.

(2) C'est de ce même système que Pope emprunta le merveilleux de sa *Boucle de cheveux enlevée*, comme il en convient lui-même dans la dédicace du poème à madame Fermor.

eurent la plus grande influence sur le reste de sa vie. En 1769, il fit, avec son maître, diverses herborisations sur les montagnes du Gapençais et en rapporta des graines et des plantes, dont il composa son premier herbier. Dans ses courses, il rencontra Liotard (*roy.* ce nom), botaniste connu par ses relations avec J.-J. Rousseau, et il s'établit bientôt entre eux une amitié cimentée par les rapports du goût et du caractère. Villars étant venu à Grenoble, en 1771, pour y étudier les éléments de la chirurgie, ses talents lui méritèrent la protection de M. de Marcheval, intendant du Dauphiné. Il dut à ce magistrat son admission, comme élève interne, à l'hôpital desservi par les frères de la Charité, et une pension de cinq cents livres à titre d'encouragement. En 1773, il ouvrit un cours de botanique pour les élèves de l'hôpital, qu'il continua, les années suivantes, avec un succès toujours croissant. Il parcourut, en 1774, avec Clapier, médecin botaniste de Grenoble, le bas Dauphiné, la Provence et le Languedoc, et la même année, il eut l'avantage d'accompagner le célèbre Murray dans son herborisation à la Grande-Chartreuse. Associé par M. de Marcheval à Guettard et à Faujas, qui se proposaient d'éclaircir l'histoire naturelle du Dauphiné, il visita cette belle province, avec ces deux savants, pendant les années 1775 et 1776. D'après le conseil de Guettard, il se rendit, en 1777, à Paris, où il reçut un accueil très-flatteur des naturalistes les plus distingués. L'année suivante, il prit ses grades en médecine à la faculté de Valence, et, sentant la nécessité de s'occuper des intérêts de sa famille, il résolut de retourner au Noyer et d'y partager sa vie entre la pratique de l'art médical et l'étude de l'histoire naturelle. Heureusement pour la science, M. de Marcheval combattit le projet de Villars; il porta sa pension de botaniste à mille livres, et en 1782, il lui fit obtenir la place de médecin en chef de l'hôpital militaire de Grenoble, dont le traitement était de huit cents livres. Villars, qui ne connaissait d'autre besoin que celui de l'étude, se crut assez riche et s'empessa d'appeler sa famille auprès de lui. Un jardin botanique ayant été créé à Grenoble, en 1783, Liotard en eut la direction, et Villars se chargea d'y faire des cours. En même temps qu'il travaillait à propager dans la province le goût de l'histoire naturelle, il s'occupait de former pour les campagnes des chirurgiens plus instruits. Il remplissait lui seul les fonctions de plusieurs professeurs. Pendant l'hiver, il expliquait à ses élèves les principes de l'art médical; au printemps, il les initiait à la connaissance de la botanique, et à l'automne, il leur dictait un cours de matière médicale. Chaque année, il faisait avec eux des herborisations dans les Alpes ou en Suisse, et il fournissait à presque toutes les dépenses du voyage. A l'époque de l'organisation des écoles centrales, il devint professeur d'his-

toire naturelle à celle du département de l'Isère. Il fut compris pour une somme de quinze cents francs dans la distribution des secours accordés aux savants par un décret de la Convention. L'Institut s'empessa de l'inscrire au nombre de ses associés, et il justifia l'honneur que lui avait fait cette compagnie par l'envoi de plusieurs mémoires et de plantes nouvelles. Villars perdit la place de médecin qu'il avait remplie vingt ans avec un zèle infatigable, par la suppression de l'hôpital militaire de Grenoble, en 1803, et celle de l'école centrale, qui suivit de près, le laissa sans emploi. Mais, en 1805, il fut nommé professeur de botanique et de médecine à l'académie de Strasbourg. N'ayant jamais pu faire aucune économie, il se vit obligé de puiser dans la bourse de ses amis pour subvenir aux frais de son déplacement. L'affabilité de son caractère ne pouvait manquer de le faire chérir de ses nouveaux confrères. Simple et bon, il avait toujours jugé les autres d'après lui, et quoiqu'il eût été trompé plus d'une fois, il ne lui fut jamais possible de se défier de ceux qui lui montraient de la bienveillance. Philosophe religieux, il était pénétré de l'idée que Dieu est témoin de toutes nos actions, et il se plaisait à répéter cette belle maxime de Linné : *Numen adest, innocui vivite*. Devenu doyen de la faculté de médecine de Strasbourg, en 1807, il fut chargé momentanément des fonctions de recteur de l'académie, et il ne négligea rien pour rendre à cette école son ancienne splendeur. La force de son tempérament semblait lui promettre une vieillesse longue et exempte d'infirmités; mais une attaque d'apoplexie, dont il ne put jamais se rétablir, l'enleva le 27 juin 1814, à l'âge de 68 ans. Villars était associé de la plupart des académies de médecine et des sociétés d'agriculture de France, de l'académie des sciences de Turin et de la société linnéenne de Londres. Plusieurs botanistes ont donné son nom à des plantes nouvelles : le célèbre M. Smith a nommé *villarsia* la *trichomane canadiense*, très-belle fougère, et Ventenat la *menianthes nymphoris* de la classe *décandrie* de Linné. Les principaux ouvrages de Villars sont : 1° *Observations de médecine sur une fièvre épidémique qui a régné dans le Dauphiné en 1779 et 1780*, Grenoble, in-8°; 2° *Histoire naturelle des plantes du Dauphiné*, Grenoble, 1786, 4 vol. in-8°, ornés de 65 planches, gravées sur les dessins de l'auteur. La préface contient des détails pleins d'intérêt sur les premières années de Villars et ses excursions dans les montagnes du Dauphiné. Vient ensuite un dictionnaire des termes de botanique et un traité de cette science dans lequel il développe les raisons qui l'ont déterminé à changer la classification adoptée par Linné (1). La description des plantes est en fran-

(1) N'ayant aucun égard aux pistils ni aux proportions respectives des étamines, Villars réduisit à moitié la classification de Linné. Il créa un nouveau genre qu'il nomma *Berardia*, en

çais et la phrase a toute la précision du latin. Par suite de son excessive modestie, il a fait imprimer en tête de son ouvrage le jugement trop sévère qu'en avaient porté les commissaires de l'Académie des sciences, Geoffroy, Jussieu et l'abbé Tessier, qui furent les premiers à se plaindre de ce singulier abus de confiance. 3° *Principes de médecine et de chirurgie*, Lyon, 1797, in-8°; 4° *Mémoires sur la topographie et l'histoire naturelle*, extraits des cours de l'école centrale du département de l'Isère, suivis d'observations sur la nature des montagnes, sur les animaux et les plantes microscopiques, sur le sang et sur la fibrine, et d'un troisième mémoire sur une fièvre épidémique qui affligea la commune de Beaurepaire en l'an 10 et l'an 11, ibid., 1804, in-8°; 5° *Mémoire sur la construction et l'usage du microscope*, Strasbourg, 1806, in-8°, avec une planche; 6° *Essai de littérature médicale*, ibid., 1811, in-8°. Le but de l'auteur est d'indiquer à ses élèves les ouvrages auxquels ils doivent s'attacher de préférence. 7° *Précis d'un voyage botanique fait en Suisse, dans les Grisons*, etc., en 1811, Paris, 1812, in-8°, avec 4 planches représentant des plantes non décrites jusqu'alors. Il a laissé en manuscrit l'itinéraire de ses herborisations, in-fol.; un éloge de Liotard et des mémoires sur sa vie et ses travaux, rédigés avec une bonne foi et une simplicité remarquables. L'éloge de Villars a été lu par Fodéré à l'école de médecine de Strasbourg; par Desgenettes à la rentrée de la Faculté de Paris, en 1814, et par de Ladoucette, en 1818, à la société royale d'agriculture. Ce dernier éloge, in-8° de 16 pages, est précédé d'un portrait de Villars, fort ressemblant, par Lagrené. W—s.

VILLARS. Voyez BOIVIN.

VILLARS. Voyez TENDE.

VILLARS-BRANCAS. Voyez BRANCAS.

VILLATTE (EUGÈNE-CASIMIR), comte d'Outremont, général français, né le 14 avril 1770 à Longwy, se destina de bonne heure à la carrière militaire. Il entra au service dans le régiment de Bourbonnais, infanterie, avec le grade de sous-lieutenant, et fit les premières campagnes de la révolution. Il franchit rapidement les grades inférieurs et fut nommé chef de bataillon, aide de camp de Bernadotte (16 avril 1795) et adjudant commandant (5 février 1799). Promu général de brigade le 29 août 1803, Villatte fit avec distinction les campagnes de 1805, 1806 et 1807 contre la Prusse et l'Autriche, combattit aux batailles d'Austerlitz, d'Iéna et d'Eylau, et fut, à la suite de cette dernière affaire, nommé général de division (27 février 1807). Le 5 juin de la même année 1807, il se distingua dans la défense de la redoute de Spandau. En 1808, il fut envoyé en Espagne. Le 31 octobre, il concourut

à la défaite du général Blacke et à la prise de Bilbao. Sa division fut ensuite employée au siège de Madrid, et ce fut elle, sous les ordres de son général, qui, dans la journée du 3 décembre, s'empara par escalade du château royal du Retiro, que défendaient 4,000 soldats espagnols. Le 13 janvier 1809, Villatte se distingua près d'Uclès par l'habileté de ses manœuvres. Le 28 mars, de concert avec le général Ruffin, il sauva la division Leval, près de succomber à Medellin devant des forces de beaucoup supérieures. Enfin, il mérita des éloges aux combats de Cuença et de Talaveyra de la Reyna, ainsi que dans plusieurs autres rencontres. Pendant les campagnes de 1812 et de 1813, le général Villatte fut chargé du commandement de la réserve, forte de 10,000 hommes, sur la Bidasoa. Attaqué dans Salamanque, le 26 mai 1813, par 3,000 hommes de cavalerie, il effectua une honorable retraite, et, le 21 juin suivant, se fit de nouveau remarquer à la bataille de Vittoria. Le 2 novembre 1812, il entra à Madrid à la tête de l'avant-garde et suivit les mouvements de l'armée du Midi. Il passa ensuite à celle que le prince Eugène commandait sur le Pô et s'empara de Guastalla le 1^{er} mars 1814. Il se rallia au gouvernement de Louis XVIII, qui, le 2 juin, le nomma chevalier de St-Louis et inspecteur général d'infanterie dans la 20^e division. Au mois de juillet 1815 et après le licenciement, Villatte commanda à Paris les soldats qui voulurent reprendre du service. A la fin de la même année, il fut membre du conseil de guerre assemblé pour juger le maréchal Ney et qui se déclara incompetent; puis il fut successivement chargé du commandement des 20^e, 2^e et 3^e divisions militaires jusqu'au moment de sa mort, arrivée au mois de mai 1834. Z.

VILLAUT (sieur de BELLEFOND), voyageur français, fit en 1666 le voyage de Guinée sur un vaisseau de la compagnie des Indes occidentales équipé en Hollande. Le 13 novembre, ce vaisseau, nommé *l'Europe*, mit à la voile, et Villault y remplit l'office de contrôleur. Le 16 décembre, on laissa tomber l'ancre devant Rio-fresco, village à six lieues au sud du cap Vert. Le 26, on mouilla dans la rivière de Sierra-Leone. Le 14 janvier 1667, on arriva au cap Mesurado. Pendant qu'on était à table dans un village nègre, le chef s'avança vers les gens du vaisseau et demanda s'il y avait quelqu'un qui voulût demeurer avec lui. Villault répondit qu'il y consentait. Alors le chef lui prit la main, la mit dans celle d'une de ses filles et lui dit qu'il la lui donnait pour épouse. Notre voyageur le remercia beaucoup de cet honneur; mais il lui donna à entendre que des engagements antérieurs l'empêchaient d'en contracter de nouveaux. Il n'en fut pas moins traité par tous les nègres qui survinrent d'ami et de parent. On lui fit boire force vin de palmier. Il observa

l'honneur de Pierre Berard, apothicaire de Grenoble, lequel a légué à la bibliothèque de cette ville un *Théâtre botanique* manuscrit.

qu'avant de boire un des chefs répandait un peu de vin à terre. Pour satisfaire à la curiosité qu'il en marqua, le nègre lui répondit que si son père, qui était mort, avait soif, il viendrait se désaltérer dans ce lieu. D'après des témoignages d'affection si positifs, il est à croire que le commerce se fût fait avantageusement; mais les menées des Anglais, établis de l'autre côté du cap de Mesurado, y mirent obstacle, et l'on s'éloigna. Le 22, on était à Rio-Sestos; Villault reçut des nègres des preuves de bonté qui lui font dire que ces peuples ne sont pas si méchants qu'on le croit ordinairement. On longea ensuite la côte de Malaguetta et celle des Dents, puis la côte d'Or. Le commerce achevé dans ces parages, le navire gagna l'île de San-Thomé le 8 mai. Villault obtint seul, comme Français, la permission d'aller coucher à terre. On vit ensuite Annobon et l'on fit route vers l'Europe. Le 4 septembre, on arriva à Amsterdam avec une cargaison d'ivoire et de poudre d'or. Villault publia son voyage sous ce titre : *Relation des côtes d'Afrique appelées Guinée, avec la description du pays, mœurs et façon de vivre des habitants*, etc., Paris, 1669, in-12. Ce livre est un des meilleurs qui aient été publiés sur l'Afrique occidentale. L'auteur fait preuve de discernement et de sincérité; il a très-bien observé les usages des nègres. L'ouvrage est terminé par des remarques tendant à justifier l'opinion que les Français ont fréquenté les côtes d'Afrique, notamment la côte d'Or, longtemps avant les autres nations.

E—S.

VILLAVICIOSA (JOSEPH DE), inquisiteur espagnol, est célèbre par le seul ouvrage de poésie qu'il ait publié, ouvrage placé au rang des meilleures épopées héroï-comiques de sa nation. Il naquit à Sigüenza en 1589 et vécut dès ses premières années à Cuença, son père s'y étant transporté pour recueillir un majorat. Le séjour de cette ville, sur les bords de la petite rivière *Moscas*, contribua peut-être à inspirer au jeune Villaviciosa l'idée de sa *Mosquea*, ainsi qu'il semble l'indiquer dans le premier chant de ce poème. Il existait même un dicton populaire sur l'équivoque du nom de ce ruisseau et de celui des *mouches*, dont les combats avec les fourmis font le sujet traité par notre auteur. On disait qu'à Cuença il y avait un pont, *para passar Moscas*, c'est-à-dire pour passer le *Moscas*, ou pour le passage des *mouches*. Villaviciosa fit ses études à Cuença et s'y livra d'abord à la poésie. Diverses compositions légères furent ses premiers essais, et il n'avait pas encore vingt-six ans lorsqu'il donna la *Mosquea, poetica inventiva en octava rima*, Cuença, 1615, in-8°, qu'il dédia à Pedro Rabago, régidor de cette ville et familier du saint-office. Depuis cette époque, il ne songea plus qu'à des études de droit canonique et à son avancement dans le service de l'inquisition. Il prit le grade de docteur, exerça la profession

de jurisconsulte à Madrid et devint, en 1662, rapporteur du conseil de l'inquisition générale. Seize ans après, il fut nommé inquisiteur des royaume et ville de Murcie et archidiaque d'Alcor, puis, en 1644, inquisiteur de Cuença, place qu'il joignit à un canonicat dans la même ville et ensuite à l'archidiaconat de Moya. Il fit la fortune de deux neveux de son nom en résignant à l'un d'eux un de ses bénéfices et en prenant l'autre pour son coadjuteur. La faveur dont il jouissait auprès du grand inquisiteur lui fit obtenir des emplois dans le saint-office pour ses deux frères, et une somme de quinze cents ducats pour réparer les principales habitations de son majorat. Il mourut âgé d'environ 70 ans à Cuença, le 28 octobre 1658. La *Mosquea* fut réimprimée avec soin, pour la troisième fois, à Madrid, par Sancha, en 1777, in-8°; mais on peut regretter que cette édition ne soit point enrichie de notes et d'arguments. Ce poème en douze chants, conçu dans le même esprit que la *Batrachomyomachie*, attribuée à Homère, et que la *Gatomaquia* de Lope de Véga, offre une lecture fort agréable, tant pour l'originalité spirituelle des inventions que pour la grâce et la facilité du style (1). Il existe une *Moschea* de Théophile Folengo (Merlin Cocaïe) en style macaronique et en trois chants qui n'est point comparable à celle de Villaviciosa, mais qui avait répandu, dès le siècle précédent, la même fiction d'une cité de mouches et de leurs combats avec les fourmis.

V—G—R.

VILLE (JEAN-IGNACE DE LA), diplomate, naquit vers 1690. Ayant achevé ses études avec succès chez les jésuites, il embrassa la règle de St-Ignace et parcourut d'une manière brillante le cercle ordinaire de l'enseignement. Cependant il ne voulut pas s'engager par des vœux irrévocables, et rentra dans le monde, emportant l'estime de ses confrères, dont il ne cessa jamais d'être l'ami. L'abbé de la Ville joignait à des connaissances variées un esprit très-insinuant et toutes les qualités propres à le faire réussir. Précepteur des enfants du marquis de Fénelon, neveu de l'archevêque de Cambrai, il l'accompagna dans son ambassade de Hollande, devint ensuite son secrétaire, et en 1744 lui succéda dans la place de ministre plénipotentiaire près des Etats-Généraux. Il justifia la confiance qu'on venait de lui accorder en terminant heureusement plusieurs affaires importantes qui demandaient du tact, de la finesse et de la discrétion. Plusieurs abbayes, entre autres celle de Lersay, furent la

(1) Le *Globe* (t. 7, n° 12) a donné une analyse de ce poème dont il fait un grand éloge. L'imagination singulièrement féconde du poète a trouvé des ressources pour soutenir durant douze chants fort longs l'action et l'intérêt. Il excelle surtout à peindre les caractères et les passions de ses petits personnages. Les dieux de l'Olympe interviennent dans cette guerre. Ticknor, dans son *History of spanish literature*, t. 2, p. 491, rend également justice à ce poème, qui a été inséré, avec une notice préliminaire, dans le *Tesoro de los poemas castellanos*, publié à Paris par M. Ochoa (1841, gr. in-8°), p. 477-557.

récompense de ses services; et, à son retour en France, il fut nommé premier commis au ministère des affaires étrangères. En 1746, il remplaça l'évêque de Bazas, Mongin (*voy. ce nom*), à l'Académie française. Sa réception fut retardée de quelques mois; et Bignon, qui remplissait les fonctions de directeur, lui témoigna les regrets de l'Académie d'avoir vu différer le moment auquel il devait y venir prendre place. Cependant il n'avait aucun titre littéraire; et l'Académie, qui possédait alors des hommes tels que Montesquieu et Voltaire, ne pouvait pas attacher une grande importance à l'acquisition de l'abbé de la Ville. Lorsque les attaques contre les jésuites devinrent plus menaçantes, l'abbé de la Ville employa tout son crédit à la défense de ses anciens confrères. Ayant, dit M. de Flassan, la correspondance d'Italie, il tâchait de donner aux dépêches concernant les jésuites la tournure la plus favorable; mais ses lettres étaient refondues à son insu, en sorte que ses réponses se trouvaient souvent contraires à celles qu'il attendait. Ne soupçonnant pas d'où cela pouvait venir, il disait avec bonhomie et surprise au duc de Choiseul: « Ces gens-là ne nous entendent pas; » et le ministre lui répondait: « Mais il me paraît pour-
« tant qu'ils ont assez bien saisi la chose. » On sent combien l'étonnement de l'abbé de la Ville devait amuser le duc de Choiseul (*Histoire de la diplomatie française*). Depuis quarante ans l'abbé de la Ville ne cessait de servir utilement l'Etat. On créa pour lui la charge de directeur des affaires étrangères, qui le plaçait immédiatement après le ministre; et il fut presque en même temps nommé évêque *in partibus* du titre de Tricomie. Il ne jouit que peu de mois de ces nouveaux honneurs, et mourut le 15 avril 1774, dans un âge très-avancé. Suivant M. de Flassan, il était au-dessous de sa réputation comme diplomate; il écrivait avec grâce; mais ses dépêches reposaient plus souvent sur des raisonnements vagues et des considérations politiques, que sur les principes du droit des gens, qu'il ignorait (*ibid.*). Il fut remplacé par Gérard de Rayneval aux affaires étrangères, et à l'Académie française par Suard, dont le discours de réception, écrit nécessairement dans un style d'éloge, a servi de texte jusqu'ici à toutes les notices sur cet académicien qu'on trouve dans les dictionnaires. L'abbé Goujet lui attribue, mais peut-être à tort, l'avertissement qu'on lit en tête des *Œuvres spirituelles* de Fénelon, Paris, 1746, 4 vol. in-12 (*voy. la table du Dictionnaire des anonymes*, par Barbier). C'est également par erreur que Grimm (*Correspondance littéraire*, première partie, t. 2, p. 41) le fait auteur du *Mémoire contenant le précis des faits, pour répondre aux observations envoyées par les ministres d'Angleterre*, Paris, 1756, in-4° et in-12; cet ouvrage est de Moreau, l'historiographe de France. Mais l'abbé de la Ville eut la principale part à la ré-

daction des *Mémoires touchant la possession et les droits respectifs des couronnes de France et d'Angleterre en Amérique*, Paris, 1755, 4 vol. in-4°; 1756, 8 vol. in-12. Il fut aidé dans ce travail par le ministre Silhouette (*voy. ce nom*) et par la Galissonnière. Il a traduit de l'anglais: *Etat présent des possessions de Sa Majesté Britannique en Allemagne*, Paris, 1760, in-12. W—s.

VILLE (le chevalier ARNOLD DE LA). *Voyez* RANNEQUIN.

VILLE (DE). *Voyez* VILLA et DEVILLE.

VILLEBÉON (PIERRE DE NEMOURS, plus communément DE), chambellan et ministre d'Etat du roi Louis IX, naquit vers l'an 1210. Deuxième fils d'Adam de Villebéon, surnommé le *Chambellan*, parce qu'il fut le premier de sa famille revêtu de cette charge, il en fut pourvu lui-même à la mort de Gautier III, son frère aîné (vers 1238), et se concilia tellement les bonnes grâces du saint roi par sa piété et sa prudence, que malgré sa jeunesse on le nomma ministre d'Etat. Il fut un des croisés qui suivirent ce prince en 1249 dans son expédition d'Egypte, et il se signala dans presque toutes les affaires qui eurent lieu. Il se distingua principalement au siège de Belin, auquel il fut employé en 1253 avec le comte d'Anjou, le connétable et plusieurs autres seigneurs pendant que le reste de l'armée faisait le siège de Sidon. Revenu en France l'année suivante avec le roi, il lui plut encore davantage et s'acquit, avec une confiance sans bornes, une autorité qui équivalait presque à celle de premier ministre. Rien ne se décidait sans son avis, et c'est lui qui fit toutes les dispositions préliminaires pour l'accord que le roi conclut entre les comtes de Luxembourg et de Bar. Son pouvoir et son crédit étaient tels, que même des princes du sang recherchèrent son alliance; et la dame de Montmirel, sa sœur, devenue veuve de son premier mari, épousa en secondes noces Robert, comte de Dreux. Au reste, Villebéon ne se servit de son autorité que pour seconder les vues paternelles du roi, toujours occupé de maintenir la paix parmi les puissances chrétiennes, de faire fleurir la justice dans ses Etats et d'extirper les abus qui s'étaient fortifiés sous l'administration des rois de la seconde race. Louis IX ayant résolu de porter une seconde fois la guerre chez les infidèles (1270), son ministre le suivit encore. C'est alors que ce monarque, forcé par les vents contraires de s'arrêter près de Cagliari, en Sardaigne, fit son testament et institua pour exécuteurs de ses dernières volontés, conjointement avec Philippe, son fils aîné, depuis roi de France sous le nom de Philippe le Hardi, Villebéon, Odon, archevêque de Rouen, et Bouchard, comte de Vendôme. Louis continua son voyage et vint aborder sur les côtes de Tunis. Villebéon donna dans cette guerre de nouvelles preuves d'intrépidité, et, accompagné seulement de 30 hommes, défit un escadron de l'armée ennemie qui faisait

une reconnaissance. La mort de Louis IX, arrivée peu de temps après, fit abandonner une entreprise qui avait commencé sous les plus brillants auspices; mais Villebéon ne revit point la France. Il mourut quelques jours après son maître, autant du chagrin de l'avoir perdu, que de la dissenterie qui ravageait le camp des croisés. On transporta son corps en France avec celui du roi et ceux du comte Alphonse, comte d'Eu et d'Isabelle d'Aragon, femme de Philippe le Hardi; et il fut enterré à St-Denis aux pieds de St-Louis. Gautier IV, son neveu, fils de son frère Gautier III, hérita de la charge de chambellan, qu'il avait rendue une des plus illustres de la couronne, et qui resta longtemps comme héréditaire dans la famille des Villebéon. P-OT.

VILLEBOIS (ETIENNE-MARIE-LOUIS-MICHEL, baron DE), inspecteur général des finances, né à Brest le 16 janvier 1777, suivit, dès l'âge le plus tendre, son père, Michel de Villebois, commissaire général de marine à Bordeaux, où il séjourna inaperçu pendant les troubles de la révolution. Resté jusqu'à l'âge de trente-deux ans étranger aux affaires publiques, ce ne fut qu'en 1809 qu'il entra dans la carrière administrative, où il n'a cessé de rendre les services les plus utiles et où il s'est acquis, dans ses différents emplois, la réputation d'un fonctionnaire aussi capable qu'intègre. Nommé d'abord sous-inspecteur du trésor, et comme tel chargé de la surveillance du mouvement des fonds des caisses de l'armée d'Espagne, il fut, quatre ans après, promu au grade d'inspecteur. En 1819, il fut nommé inspecteur général des finances; en 1822, maître des requêtes au conseil d'Etat, et en 1824, directeur de l'imprimerie royale. C'est principalement dans cette haute position que de Villebois montra la supériorité de son intelligence et de ses connaissances administratives, en introduisant dans le régime de l'imprimerie royale de sages et utiles réformes. La comptabilité modèle établie par cet habile administrateur n'a pas moins contribué à la prospérité de cet important établissement. Rentré dans la vie privée après les événements de 1830, de Villebois se retira à Versailles, où il mourut le 26 février 1857. Z.

VILLEBRUNE (JEAN-BAPTISTE LEFEBVRE DE), helléniste et orientaliste, naquit à Senlis, vers l'an 1732, et s'adonna d'abord à l'étude de la médecine, à laquelle il joignit celle des sciences naturelles et des sciences exactes. Il fut même reçu docteur dans la faculté de médecine et exerça, du moins à ce qu'il paraît, pendant plusieurs années. Enfin il prit le parti d'abandonner cette profession et s'appliqua avec l'ardeur qui le caractérisait à la connaissance des langues. Sa mémoire, qui était des plus heureuses, et ses dispositions naturelles le servirent si bien qu'il devint également habile dans presque tous les idiomes connus de l'Europe et de l'Asie. Il en connaissait treize, tant anciens que modernes,

sans compter la langue française. Aussi fut-il nommé professeur de langues orientales au collège de France et ensuite conservateur à la bibliothèque nationale, en remplacement de Chamfort. Il paraît qu'il ne joua aucun rôle pendant la révolution et que même il en désapprouva les excès avec assez de franchise. Le 18 fructidor an 5 (1797), il fut proscrit par le directoire pour avoir proclamé, dans une lettre imprimée, la nécessité d'avoir en France un seul chef; il séjourna successivement dans plusieurs départements. Enfin il se fixa à Angoulême, où il occupa, jusqu'à la clôture de l'école centrale, la chaire d'histoire naturelle et ensuite celle d'humanités et de mathématiques. Ce qui acheva de le décider à vivre ainsi au fond d'une province éloignée fut moins encore l'avantage d'une place médiocrement lucrative qu'il eût obtenue facilement en toute autre ville de la France, que le ressentiment profond qu'avaient laissé dans son cœur plusieurs querelles littéraires. Il faut convenir, au reste, qu'il n'eut jamais raison dans ces discussions qu'avaient amenées les prétentions excessives ou prématurées de son orgueil, et qu'envenimaient bientôt ses réponses acerbes et hautaines aux observations qu'il eût fallu réfuter. Outre ses appointements comme professeur, il avait obtenu, à la sollicitation du préfet de la Charente (Rudler), une pension de cinq cents francs, et cet administrateur, qui cherchait sans cesse à améliorer le sort de Lefebvre de Villebrune, avait écrit au ministre de l'intérieur pour qu'on le mit à même d'exister sans l'assujettir au travail pénible d'une classe, lorsque celui-ci mourut à Angoulême, le 7 octobre 1809 âgé de 77 ans. Il avait publié environ quatre-vingts ouvrages relatifs aux arts, aux sciences, à la médecine et à la politique, les uns composés par lui-même, les autres dont il ne fut que traducteur ou même éditeur. Nous ne citerons que les principaux : 1° les *Nouvelles de Cervantes*, traduction nouvelle, avec des notes, Paris, 1775, 2 vol. grand in-8°; 2° la *Deuxième guerre punique, poème de Silius Italicus*, trad. en français, etc., Paris, 1781, 3 vol. in-12; 3° *Dictionnaire des particules anglaises*, Paris, 1774, in-8°; 4° *Manuel d'Epictète et Tableau de Cébès*, avec une traduction française et des notes, Paris, Didot jeune, an 3 (1895), 2 vol. in-18. Il avait aussi auparavant une édition grecque de cet ouvrage, mais sans y joindre l'opuscule de Cébès, sous le titre d'*Epicteti enchiridion, græce, cum notis*, etc. 4° *Les Aphorismes et les Prénotions coques d'Hippocrate*, Paris, 1786, petit in-8°. Il avait aussi publié précédemment le texte grec, Paris, 1779, in-12. 6° *Les Mémoires de D. Ulloa*, traduits de l'espagnol, Paris, 2 vol. in-8°; 7° *les Lettres américaines de Carli*, traduites de l'italien en français (Paris), 1788, 2 vol. in-8°; Paris, 1792, 2 vol. in-8°, avec une carte. Cette traduction est accompagnée de deux lettres du traducteur

et d'un grand nombre de notes généralement écrites avec autant de soin que de jugement. Villebrune y fait preuve d'une érudition variée, notamment dans cette science de création moderne que les Allemands nomment linguistique et qui pourrait être appelée idiomographie. 8° *Traité des maladies des enfants en général* (trad. du suédois de Rosen), 1778, in-8°; 9° *Traité des maladies des enfants du premier âge* (traduit de l'anglais d'Amstrong et Ungerwood), in-8°; 10° une traduction et une édition d'Athénée, intitulées, la première, *Œuvres d'Athénée*, trad., etc., Paris, 1789-1791, 5 vol. in-4°; la seconde, *Athenæi Deipnosophistarum libri 15, cum interp. gallic.*, etc., Leipsick, Schæfer, 1796, 3 vol. in-8°. De plus il avait travaillé aux magnifiques éditions grecque et latine d'Hérodote, un vol. in-fol., faites à Utrecht et à Oxford, en revoyant le texte d'après plusieurs manuscrits. Quant au mérite de ses traductions et éditions critiques, sans adopter aveuglément les critiques exagérées de ses ennemis et surtout de Ste-Croix, il ne faut pas non plus le porter trop haut. Son style, haché, sautillant, a peu de noblesse et de majesté. Il s'écarte aussi trop légèrement du sens précis de son auteur, qu'il croit rendre par des équivalents, et l'on aperçoit facilement qu'il s'était formé de fausses idées sur l'art de traduire. Parmi ses notes, soit sur la géographie, la chronologie et l'histoire, soit sur la littérature, un grand nombre sont utiles au commun des lecteurs, qui n'a aucune connaissance sur ces matières; mais elles ne peuvent être d'aucun secours aux savants, puisqu'elles ne contiennent rien de neuf et pas même un aperçu ingénieux. Les notes critiques lui font encore moins d'honneur. Villebrune mettait dans ses écrits une précipitation incompatible avec les travaux de la véritable philologie. Peut-être même ignorait-il que cette science ne doit procéder qu'avec la rigueur mathématique et toujours en suivant les vestiges de la paléographie. P—OT.

VILLEDIEU (MARIE-HORTENSE DESJARDINS, madame DE), fille de Guillaume Desjardins, prévôt de la maréchaussée d'Alençon, et de Catherine Ferrand, ancienne femme de chambre de la duchesse de Rohan, naquit à Alençon, en 1632, et non en 1640, comme l'ont avancé plusieurs biographes, qui ne se sont pas bornés à cette erreur sur le compte de madame de Villedieu. Elevée par sa mère dans la lecture et le goût des romans, la jeune Desjardins, qui d'ailleurs était douée d'une imagination vive et, ainsi qu'elle le dit elle-même, d'un esprit agréable, sentit bientôt se développer dans un cœur trop bien préparé le germe des passions tendres et le goût des aventures. Un jeune cousin de mademoiselle Desjardins, qui portait le même nom, ne tarda pas à lui plaire; il resserra trop les liens de la parenté. Notre belle infortunée, devenue déjà l'héroïne d'un véritable roman, dont elle ne de-

mandait qu'à suivre les péripéties, s'enfuit de la maison paternelle et alla trouver la protectrice de sa famille, la duchesse de Rohan, que l'esprit, les grâces, la jeunesse et peut-être l'accident de mademoiselle Desjardins ne manquèrent pas d'intéresser. Le fruit de cet amour subreptice fut un fils qui ne vécut que six semaines. Libre alors, la jeune Alençonnaise rentra dans la maison de la duchesse, chez laquelle elle resta quelque temps, bien accueillie et fêtée à cause du talent poétique dont elle avait déjà plusieurs fois donné des preuves précoces à Alençon. Un jeune capitaine d'infanterie, très-aimable et très-bien fait, fils d'un maître de musique de la chapelle du roi, Boisset-de-Villedieu, se mit sur les rangs des admirateurs de mademoiselle Desjardins, qui agréa ses hommages et ses vœux. Il fallut parler de mariage; mais un obstacle qu'elle ne prévoyait point s'éleva : Villedieu était marié. Les bans qui annonçaient la nouvelle union projetée avaient pourtant été publiés; l'épouse forma une opposition; Villedieu rejoignit son régiment à Cambray; mademoiselle Desjardins, alors âgée de dix-neuf ans, l'y suivit, déguisée en cavalier et disposée à lui proposer un duel au pistolet. L'affaire s'arrangea probablement au mieux, car les deux amants bien et dûment réconciliés passèrent ensemble en Hollande, où ils formèrent un véritable lien conjugal. Rentrés en France, le mari rejoignit son régiment et la femme continua à se distinguer par son esprit. Elle eut de nombreux adorateurs; un d'eux, qui n'avait pu parvenir à lui plaire et qui voulait s'en venger, chercha à troubler la félicité des deux époux : il publia que Villedieu avait une autre femme. Celui-ci trouva plus facile de provoquer en combat singulier le délateur que de le confondre juridiquement, ce qui eût d'ailleurs été impossible; mais le succès ne répondit pas à sa bravoure : il fut tué. Sans douaire et sans ressource, la jeune et spirituelle veuve revint à Paris, et elle y franchit l'intervalle, souvent fort léger, qui sépare la galanterie de la dévotion. L'archevêque de Paris, Harlay de Chanvallon, la fit entrer dans une maison de religieuses, près de Conflans; mais, par une suite de cette fatalité malheureuse qui poursuivait l'aventureuse existence de cette dame, on sut qu'elle avait fait des romans, et, malgré sa douleur, la bonté de son caractère, son infortune, sa jeunesse, sa piété très-sincère et même la protection de l'archevêque, elle fut congédiée. Elle se retira chez une madame de St-Romain, sa belle-sœur, qui rassemblait chez elle un cercle de gens de lettres, d'hommes d'esprit et de femmes charmantes. Madame de Villedieu trouva cette retraite tout à fait de son goût et n'en sortit que pour épouser le marquis de Chattes ou de la Chatte, alors âgé de soixante ans et qui était devenu éperdument amoureux d'elle. Il semble qu'il était dans la destinée de mademoiselle Desjardins de n'épou-

ser que des hommes déjà mariés. Chattes, depuis dix ans, avait quitté sa première femme et suivi l'armée au siège de Candie. Il oubliait ses premiers engagements qu'il croyait oubliés, et ne songeait guère que madame de Chattes dût faire une apparition malencontreuse pour demander l'annulation du second mariage. Ce fut pourtant ce qui arriva. Déjà la nouvelle marquise de Chattes avait mis au monde un fils qui, comme le premier, ne vécut que fort peu de temps. Le Dauphin et mademoiselle de Montpensier l'avaient fait tenir en leur nom sur les fonts de baptême : cette preuve de protection n'empêcha pas que le mariage de madame de Villedieu ne fût déclaré nul. Chattes mourut bientôt après cette aventure. Veuve pour la seconde fois, toujours sans douaire et sans secours, son épouse reprit et conserva le nom de Villedieu, sous lequel elle avait publié plusieurs de ses ouvrages, et acquies une réputation brillante; mais qui, fondée sur de trop faibles bases, devaient bientôt décroître. Toutefois la tragédie de *Manlius Torquatus*, qu'elle donna au commencement de mai 1662, et le *Carrousel du Dauphin*, pièce mêlée de prose et de vers, qui parut dans le même mois, eurent un succès éclatant, et attirèrent sur l'auteur l'attention publique. *Nitétis*, autre tragédie, fut représentée l'année suivante, mais la réception peu favorable qu'elle éprouva déterminait l'auteur à retourner à la composition de ses romans, qui lui avait si bien réussi. Parvenue à sa trentième année, elle composa encore quelques ouvrages; et, ce qui prouve que sa renommée ne se borna pas à la France, elle fut reçue à l'académie des Ricovrati de Padoue. Il lui restait peu de moyens d'existence : elle revint à Alençon, guérie des illusions vaniteuses, et séduite par l'attrait que nous offre toujours, surtout lorsque nous en sommes éloignés, le sol qui nous vit naître. Le cousin qui avait allumé la première passion dans l'âme de mademoiselle Desjardins vivait encore à trois lieues d'Alençon, à Clinchemore, dans le village de St-Remi-du-Plain. Nos deux amants crurent retrouver, dans la vivacité de leurs souvenirs et dans l'ardeur de leur imagination, toute l'ardeur de leurs premiers feux et toute la vivacité de leurs premiers sentiments; mais les amours de réminiscence qui datent de trop loin ne tardent pas à s'éteindre. Madame de Villedieu devint madame Desjardins. Cette fois pourtant elle fut mariée légitimement, et n'en fut pas plus heureuse. On prétend que les deux époux s'adonnèrent à l'abus pernicieux des liqueurs fortes : leurs feux n'en furent pas plus vifs, et leur santé s'en altéra beaucoup. L'épouse, qui, avec peu d'ordre et d'économie, avait contracté le goût de l'ostentation et de la dépense, se trouva bientôt dans la misère, et mourut âgée de 51 ans, en octobre ou au plus tard en novembre 1683, non pas à Paris, comme on l'a souvent répété, mais à sa terre de Clinchemore ou à Alençon. Madame de

Villedieu avait rendu à la littérature le service de faire passer le goût des interminables romans mis en vogue par les Scudéri et les Calprenède. Sans doute on a beaucoup exagéré la louange en disant que, pour écrire ses aimables compositions romanesques, « elle s'est servie d'une « plume tirée des ailes de l'Amour » ; cependant on ne saurait disconvenir que ses romans ne soient en général bien conduits; que les passions n'y soient peintes avec fidélité, avec intérêt, souvent même avec énergie; que le style n'en soit agréable; que, si ses pièces de théâtre sont très-faibles, ses poésies fugitives ont encore quelque mérite. Le *Favori*, *Nitétis* et *Manlius Torquatus* ne sont pas plus restés au théâtre que le *Carrousel du Dauphin*; mais on relit avec plaisir les *Désordres de l'amour*, les *Annales galantes*, les *Exilés de la cour d'Auguste*, les *Amours des grands hommes*, etc., romans qui ont été souvent réimprimés. Outre diverses éditions de la plupart des ouvrages de madame de Villedieu, on en a donné plusieurs de ses Œuvres complètes : la première, due à Barbin, parut à Paris, 10 vol. in-12, pendant les années 1710 et 1711. Une nouvelle édition, entreprise en 1721, fut aussi publiée à Paris, 12 vol. in-12. Vingt ans après, une troisième, également en 12 vol. in-12, mais supérieure pour l'exécution, parut chez le libraire Prault. Voici le titre des principales productions que renferment ces éditions : les *Désordres de l'amour*, *Portrait des faiblesses humaines*, *Cléonice ou le Roman galant*, *Carmente*, *Alcidamie*, les *Galanteries grenadines*, les *Amours des grands hommes*, *Lisandre*, *Mémoires du sérail*, *Nouvelles africaines*, *Mémoires sur la vie de Henriette-Sylvie de Molière*, *Annales galantes*, *Journal amoureux*, le *Prince de Condé*, *Mademoiselle d'Alençon*, *Mademoiselle de Tournon*, *Astérie ou Tamerlan*, *Don Carlos*, et l'*Illustre Parisienne*. Il faut ajouter à ces romans, dont quelques-uns sont historiques, des lettres, des fables, des élégies, des églogues, des madrigaux; deux tragédies en cinq actes et en vers, *Manlius Torquatus* et *Nitétis*, représentées, la première en mai 1662, et la seconde en 1663; une tragi-comédie, également en vers et en cinq actes, intitulée le *Favori*, représentée avec succès en juin 1665; et enfin le *Triomphe de l'Amour sur l'enfance*, ballet pour le Dauphin. Plusieurs des romans pourraient bien n'être pas de madame de Villedieu : *Astérie* a été attribué à madame de la Roche-Guilhem; *Don Carlos* à l'abbé de St-Réal; *Mademoiselle de Tournon* et *Mademoiselle d'Alençon* à Vaumorière; cette dernière nouvelle est aussi attribuée à madame de Murat. Voyez le portrait que fait d'elle-même madame de Villedieu, dans la *Galerie des peintures* (Paris, 1663, in-12, p. 472). On trouve une analyse et des jugements sur plusieurs des ouvrages de madame de Villedieu dans l'*Histoire littéraire des dames françaises*, 1769, t. 2, p. 74; dans plusieurs volumes de l'ancienne *Bibliothèque des romans*; la

Bibliothèque française de Goujet, t. 18, et l'*Histoire du Théâtre-Français*, t. 9. Sa *Fable de la tourterelle et du ramier* fait allusion à sa position après la perte d'un de ses maris. On peut dire avec vérité que les poésies de madame de Villefroy sont faibles de coloris, de verve et d'inspiration, mais qu'elles ont de la correction et de l'élégance. On a plus d'une fois cité ce vers d'une de ses élégies :

La tendresse a son heure aussi bien que la mort.

Ajoutons que sa prose, avec les défauts et les qualités de ses vers, a de l'abandon et du charme; et qu'en général ses ouvrages ne sont pas dépourvus de mérite, et d'un mérite qui n'a pas cessé d'être apprécié.

D—B—S.

VILLEFORE (JOSEPH-FRANÇOIS BOURGOIN DE), membre de l'Académie des inscriptions, né à Paris le 24 décembre 1652, était fils d'un juge à la monnaie. Une éducation soignée lui donna le goût de l'étude. Il vécut toujours dans la retraite, et ne rechercha ni les honneurs ni les emplois. Il fut, quelques années, membre d'une communauté de gentilshommes, formée sur la paroisse de St-Sulpice, et où l'on s'appliquait aux pratiques de piété et aux bonnes œuvres. Il paraît avoir quitté cette communauté par suite de son zèle pour des opinions fort contraires à celles qu'on y professait. En 1706, l'Académie des inscriptions et belles-lettres l'admit dans son sein; mais au bout de deux ans, il cessa d'en suivre les séances. Il occupait un petit appartement dans le cloître Notre-Dame, et y partageait son temps entre la composition de ses ouvrages et la société d'un très-petit nombre d'amis. Il mourut le 2 décembre 1737. Ses ouvrages, dont plusieurs ont été réimprimés, sont : 1° une *Vie de St-Bernard*, 1704, in-4°; 2° *Vie des saints Pères des déserts d'Orient*, 1708, 2 vol. in-12; 3° *Vie des saints Pères des déserts d'Occident*, 1708, 2 vol. in-12; 4° *Vie de Ste-Thérèse*, 1712, in-4°. Dans le genre historique, l'auteur a encore donné : 5° les *Anecdotes, ou Mémoires secrets sur la constitution Unigenitus*, 3 vol. in-12, qui parurent en 1730, 1731 et 1733. Ces *Mémoires* sont dressés sur le journal de l'abbé Dorsanne. Il est peu d'ouvrages plus rebutants par les exagérations de l'esprit de parti et par la prolixité des détails. Les *Anecdotes* furent supprimées par un arrêt du conseil du 26 janvier 1734. M. Lafitau, évêque de Sisteron, en fit une *Réfutation*, 1734, 2 vol. in-8°, qui fut également supprimée par arrêt du conseil. 6° La *Vie de la duchesse de Longueville*, 1738, in-12. Cet ouvrage est à peu près dans le même esprit que le précédent. Villefore entreprit un grand nombre de traductions, entre autres de St-Augustin, les livres de la Doctrine chrétienne, de l'Ordre, du Libre Arbitre, de la Vie heureuse, contre les académiciens; les Lettres et les Sermons choisis de St-Bernard; les Entretiens sur les orateurs, de Cicéron,

et toutes les Oraisons du même. Toutes ces traductions sont accompagnées de préfaces et de notes; mais le style en est dépourvu d'intérêt et de chaleur. Villefore a laissé quelques opuscules : une *Vie d'Athénais*, une *Histoire de Zénobie* et une *Dissertation sur le goût*, recueillies dans les *Mémoires* de Desmolets; une *Vie d'Octavie*, dans le t. 5 des *Œuvres de St-Réal*; et en manuscrit, une *Vie* de Claude le Peletier, contrôleur des finances sous Louis XIV. P—C—T.

VILLEFOSSE (HÉRON DE). Voyez HÉRON DE VILLEFOSSE.

VILLEFROY (GUILLAUME DE), l'un des plus savants orientalistes du 18^e siècle, naquit à Paris le 5 mars 1690, d'une famille honorable. Ayant achevé ses études à l'abbaye de Tiron, il s'appliqua surtout à se perfectionner dans la connaissance de l'hébreu et des langues nécessaires à l'intelligence des saintes Ecritures. La réputation du séminaire de Besançon l'attira dans cette ville, où il se fit recevoir docteur en théologie et prit les ordres sacrés. Ses talents l'ayant fait connaître du chancelier d'Aguesseau, il obtint par sa protection la place de secrétaire du duc d'Orléans et l'abbaye de Blasimont. Parmi les manuscrits que l'abbé Sevin (voy. ce nom) rapporta de Constantinople, il s'en trouvait cent vingt-huit en arménien. L'abbé de Villefroy, étant le seul savant de Paris qui sût cette langue, se chargea de les examiner et d'en dresser un inventaire détaillé. Les *Notices* qu'il en donna furent traduites en latin et insérées dans le Catalogue des Mss de la bibliothèque du roi; mais son travail ne fut publié qu'en 1739, par Montfaucon, dans la *Biblioth. Bibliothecar. manuscriptor.*, p. 1015-1027 (1). En 1735, l'abbé de Villefroy avait donné : *Lettre au R. P... en lui envoyant une traduction française des cantiques arméniens*, composés, dans le 5^e ou le 6^e siècle, pour les fêtes de la Nativité de St-Jean-Baptiste et de la Présentation au temple, in-4° de 16 pages (2). Il attribue le cantique pour la fête de St-Jean-Baptiste à Moïse de Khoren ou Ananie de Chiraka, et regarde Moïse de Koren (voy. ce nom) comme le véritable auteur du cantique pour la fête de la Présentation. Il annonçait le projet de rassembler les notices des manuscrits et des livres arméniens de la bibliothèque du roi, d'y joindre tout ce qu'il pourrait découvrir touchant l'Arménie, soit dans les différents auteurs, soit dans les relations et les voyages, et d'en former deux ou trois volumes dont il ferait présent au public. Mais d'autres occupations l'empêchèrent de réaliser cette idée. Plein de zèle pour le progrès des langues orientales, il se chargea d'en enseigner les éléments aux jeunes gens qui paraissaient annoncer des dispositions pour ce genre d'étude.

(1) Ce catalogue a été réimprimé par le marquis de Sespos, dans le tome 3, p. 485, du *Compendio storico di memorie concernenti la nazione armena*, Venise, 1786, in-8°. Voy. l'*Essai sur la langue arménienne*, par Bellaud, 23.

(2) Inséré dans les *Mémoires de Trévoux*, août 1735, p. 1542-1584.

Ayant eu le bonheur de rencontrer parmi les capucins du couvent de la rue St-Honoré des élèves tels qu'il les désirait, il y fonda, en 1744, la société connue sous le nom des *Capucins hébraïsants*, à laquelle on dut bientôt de nouvelles explications des livres de l'Ancien Testament (voy. de Poix). Le système qu'ils adoptèrent pour leur traduction ayant trouvé des contradicteurs, l'abbé de Villefroy leur adressa, dans le dessein de les encourager, des *Lettres pour servir d'introduction à l'intelligence des divines Ecritures, et principalement des livres prophétiques, relativement à la langue originale*, Paris, 1751-1754, 2 vol. in-12. Elles sont au nombre de seize. Les principes de grammaire qu'il y établit, mais surtout le système du double sens littéral des prophéties, dont il serait si facile d'abuser, furent l'objet de nombreuses attaques. Il compta parmi ses adversaires, outre le Roy, ex-oratorien, l'abbé Besoigne et Dupuy, de l'Académie des inscriptions (1), l'abbé l'advocat (voy. ce nom) et le savant P. Houbigant (voy. ce nom), dont l'autorité est d'un si grand poids dans tout ce qui concerne la grammaire hébraïque. L'abbé de Villefroy ne voulut point descendre dans l'arène et laissa le soin à ses élèves de le défendre. En 1752, il avait été nommé professeur d'hébreu au collège de France; il remplit cette place avec distinction et mourut le 4 avril 1777. Outre les divers opuscules déjà cités, on a de lui : *B. Jo. Chrysostomi encomium sancti Gregorii illuminatoris ex armenie lat. versum*, dans l'édition des *Oeuvres* de St-Chrysostome, par le P. Montfaucon, t. 12, p. 822. — *La Vie de St-Christophe*, traduite de l'arménien; on n'a pu découvrir si elle est imprimée. On lui attribue : *Lettres de l'abbé de..., ex-professeur en hébreu, au sieur Kennicott, Anglais*, Paris, 1771, in-8°. W—s.

VILLEGAGNON ou VILLEGAGNON (NICOLAS DURAND DE), chevalier de Malte, célèbre par ses aventures et par ses disputes avec Calvin, naquit vers 1510 à Provins, d'une ancienne et noble famille. Il était neveu de Villiers de l'Isle-Adam, grand maître de l'ordre. Doué d'heureuses dispositions, il cultiva les lettres dans sa première jeunesse et acquit des connaissances, sinon profondes, du moins très-variées. Aux qualités de l'esprit il joignait tous les avantages extérieurs et passait pour un des hommes les plus forts et les mieux faits de son siècle. Reçu chevalier en 1531, il fit ses premières campagnes sur les galères de l'ordre, et acquit bientôt l'estime de tous ses supérieurs. Ayant accompagné Charles-Quint dans son expédition d'Afrique, il y signala sa valeur en plusieurs rencontres. Un jour, devant Al-

ger, qu'il s'était séparé de ses gens, il fut blessé par un Maure; mais aussitôt, s'élançant sur le cheval de son adversaire, il le saisit au corps et le renversa d'un coup de poignard (1). Après la campagne, il vint à Rome se rétablir de ses blessures, et il profita de ses loisirs pour écrire la relation des événements dont il venait d'être le témoin. Villegagnon fut un des chevaliers qui se disputèrent l'honneur de voler au secours de la jeune et belle Marie d'Ecosse, dont les Etats étaient menacés par les Anglais; et il commandait le bâtiment qui conduisit cette princesse en France, en 1548 (2). Instruit que les Turcs se préparaient à faire le siège de Malte (1550), il alla sur-le-champ porter cette nouvelle au grand maître, J. d'Omèdes, et fit tout ce qu'il put pour le décider à mettre promptement l'île en état de défense. Les Turcs s'étant présentés devant le fort de Tripoli, Villegagnon y fut envoyé par le grand maître avec six chevaliers. Sa présence rendit le courage aux habitants. Il se mit à la tête des ouvriers pour réparer les fortifications. Mais tous ses efforts ne purent empêcher les Turcs de s'emparer de cette petite place; et il revint à Malte, dont l'ennemi leva le siège, sur un faux avis que l'amiral Doria (voy. ce nom) s'avancait avec une flotte nombreuse. Villegagnon, de retour en France, ayant appris que le grand maître, d'Omèdes, imputait aux Français la reddition du fort de Tripoli, publia l'histoire de ce siège, dans laquelle il démontre que tous les torts sont au grand maître, qui n'avait point approvisionné cette place et n'en avait point réparé les murailles. Il fut nommé par Henri II vice-amiral de Bretagne; mais s'étant ouvertement brouillé avec le gouverneur de Brest, et craignant que cette rupture n'eût des suites fâcheuses, il sollicita la permission d'aller fonder une colonie en Amérique, sous prétexte qu'on détournerait ainsi l'attention des Espagnols et qu'on affaiblirait leurs forces (3). Villegagnon s'assura la protection de l'amiral de Coligny (voy. ce nom), en faisant entendre que son projet était d'assurer aux protestants un asile contre les persécutions; il obtint ainsi une somme de dix mille livres pour les premiers besoins des colons, avec 2 vaisseaux de deux cents tonneaux, abondamment pourvus, bien armés, et sur lesquels on embarqua une compagnie d'artificiers, des soldats et de nobles aventuriers. Le 12 juillet 1555, il partit du Havre, qui portait à cette

(1) *Histoire de Malte*, par Vertot, liv. 10.

(2) Villegagnon commandait une escadre de galères et se trouvait dans le port de Leith. Pour tromper les Anglais, il navigua autour de l'Ecosse, ce qu'on croyait impossible pour de semblables bâtiments; il prit Marie à son bord, sur la côte occidentale de ce royaume, et la porta en Bretagne, après avoir heureusement échappé aux croisières anglaises.

(3) Suivant Villegagnon, les naturels, gémissant sous un joug de fer qui leur était devenu intolérable, devaient se réunir aux Français contre leurs oppresseurs, et l'on devait établir un commerce lucratif avec eux. Cependant, comme c'était au Brésil qu'il avait l'intention de former un établissement, et que ce pays appartenait au Portugal, alors en paix avec la France, ce motif n'était pas le véritable.

(1) *Réflexions théologiques sur le premier volume des Lettres de M. l'abbé de... à ses élèves*, par le Roy, 1752, in-8° de 32 pages; — *Réflexions théologiques sur les écrits de M. l'abbé de V... et de ses élèves les jeunes pères capucins*, par l'abbé Besoigne, Paris, 1752, in-12; — *Réflexions critiques sur la méthode de l'abbé de Villefroy, pour l'explication de l'Ecriture sainte*, par L. Dupuy, Paris, 1755, in-12. Ces trois ouvrages sont anonymes.

époque le nom de *Franciscople*. La tempête et une voie d'eau forcèrent le vaisseau qu'il montait à se réfugier à Dieppe pour se réparer. Une partie des artificiers et des nobles aventuriers, que la mer avait rendus malades, profitèrent de cette relâche pour abandonner l'expédition ; et cette désertion, en affaiblissant les forces de Villegagnon, contribua puissamment au mauvais succès de son entreprise. Après une navigation assez malheureuse, il arriva, le 10 novembre, à l'embouchure du fleuve Ganabara (le Rio-Janeiro). Il songea d'abord à former son établissement en terre ferme ; mais diverses raisons l'ayant fait changer d'avis, il commença par bâtir un fort en bois sur un rocher de 100 pieds de long et de 60 de large, situé au milieu du détroit que forme l'entrée du fleuve, dont cette position l'aurait rendu maître ; mais les eaux le couvrant à marée haute, il se réfugia dans une île d'un mille de circonférence, placée une lieue plus haut et entourée de rochers. Cette île n'avait qu'un seul port, commandé par deux éminences qu'il fortifia. Il fixa sa résidence au centre de l'île, sur un rocher de 50 pieds de haut, sous lequel il creusa des magasins, et qu'il nomma fort Coligny en l'honneur de son protecteur. Lorsque ces dispositions furent faites et que Villegagnon eut formé des alliances avec les tribus ennemies des Portugais, il écrivit à Coligny pour lui vanter la richesse du pays, que les Français nommaient *France antarctique* (1), les dispositions amicales des habitants, et pour demander des renforts et quelques bons théologiens de Genève. Quelque favorable que fût la position de l'île, comme elle manquait d'eau potable, Villegagnon fut obligé de diminuer la ration de ce liquide. Il donna aussi moins de biscuit à ses gens, et les obligea à faire leur principale nourriture des productions d'un pays auquel ils n'étaient pas encore acclimatés. Ces mesures mécontentèrent les colons. Une autre disposition, quoique fort louable, acheva de les aigrir. Il avait permis les mariages des Français avec les Indiennes, en défendant, sous des peines sévères, tout commerce illicite. Un mauvais sujet, Normand, qui lui servait d'interprète, refusa positivement d'épouser une Indienne avec laquelle il cohabitait, et il refusa en même temps de s'en séparer. Villegagnon le menaça de lui infliger un châtement. Celui-ci prit la fuite et forma un complot dans lequel il eut l'adresse de faire entrer un grand nombre d'Indiens, en les trompant sur les intentions de ses compatriotes. La colonie était sur le point d'éprouver les plus grands malheurs, si Villegagnon n'eût déjoué, par sa sagesse, les trames des conspirateurs. Le calme venait d'être rétabli lorsque les renforts et les provisions qu'il avait demandés à Coligny arrivèrent sur trois navires

expédiés aux frais de la couronne. Ils portaient deux cent quatre-vingt-dix hommes, six enfants destinés à apprendre la langue des naturels et cinq jeunes femmes avec une matrone, qui excitèrent surtout l'admiration des Tupinambas. Boisle-Comte, neveu de Villegagnon, commandait ces navires, à bord desquels Calvin avait fait embarquer Pierre Richier et Guillaume Chartier, ministres protestants, qui étaient accompagnés de Jean de Lery (*voy.* ce nom), à qui l'on doit une excellente relation de cette expédition, et de plusieurs nobles aventuriers. Ils arrivèrent au fort Coligny le 10 mars 1557. Villegagnon assista, le même jour, au prêche ; et deux jours après il célébra la cène, avec tous les colons, qui furent édifiés de sa dévotion (1). Cependant, si l'on en croit Lery, les nouveaux arrivés n'avaient pas lieu d'être contents de Villegagnon. Sans leur donner le loisir de se reposer de leurs fatigues, il les avait contraints de travailler aux forts qu'il faisait construire, et il les traitait très-durement. Des disputes religieuses, qu'il avait provoquées, achevèrent de mettre le trouble dans la colonie. Villegagnon refusa de s'en rapporter à la décision des ministres, et il fut convenu que l'on députerait l'un d'eux en Europe, pour consulter les Eglises d'Allemagne. Il n'attendit pas son retour pour se prononcer contre Calvin et ses adhérents (2). Les colons lui déclarèrent alors qu'ils ne voulaient plus travailler, et un vaisseau arrivé sur ces entrefaites leur fournit le moyen de repasser en France. Villegagnon s'opposa d'abord à leur départ, mais il finit par y consentir. Cinq des mécontents étant revenus, quelques jours après, dans l'île, il en fit noyer trois, comme séditieux. Il avait pris des mesures pour faire arrêter les autres à leur arrivée en France, espérant qu'ils y seraient punis comme hérétiques ; mais son artifice échoua. Se voyant abandonné, Villegagnon laissa quelques soldats dans son fort, leur promettant de les secourir, et revint lui-même en France, où sa conduite fut blâmée assez généralement (3). Instruit que Calvin l'accusait

(1) Avant de communier, Villegagnon prononça deux longues prières que J. de Lery nous a conservées, ainsi que sa lettre à Calvin, pour lui demander des ministres. *Voy. la Relation de son voyage*, p. 70.

(2) Ce fut à cette époque, suivant Moréri, que Villegagnon abandonna ouvertement la créance et le parti des réformés, soit qu'il eût effectivement embrassé le protestantisme, comme le prétend le *Dictionnaire de Moréri* (édition de 1740), soit que la profession extérieure qu'il en fit n'eût été qu'une feinte pour mieux réussir dans son entreprise.

(3) Villegagnon s'était rendu en France dans l'intention avouée de rassembler une escadre de 7 vaisseaux, avec lesquels il se proposait d'intercepter la flotte des Indes et de détruire tous les établissements portugais au Brésil. Si les troubles qui agitaient alors la France eussent permis de lui accorder ce secours, il est probable qu'il aurait réussi, du moins à en juger par ce que l'on trouve dans une lettre que le gouverneur portugais écrivait à sa cour, le 17 juillet 1560. « Villegagnon, disait ce gouverneur, n'agit pas avec les sauvages de la même manière que les Portugais ; il est avec eux libéral à l'excès et observe une stricte justice. Si l'un de ses gens commet une faute, il est immédiatement pendu ; aussi est-il craint de ces derniers et adoré des naturels. Il les fait instruire dans l'usage des armes, et, comme la tribu avec laquelle il est allié est très-nombreuse et l'une des plus braves, il peut devenir bientôt extrêmement redoutable. »

(1) « Pour estre partie peuplée, partie découverte par nos pilotes, » dit Thetvet dans son ouvrage intitulé *les Singularités de la France antarctique*, autrement nommée Amérique.

d'athéisme, il se défendit avec beaucoup de vivacité, et s'engagea avec le chef de la réforme dans une controverse qui dura plusieurs années, et produisit, de part et d'autre, un grand nombre d'écrits. En 1568, il reçut l'honorable commission de représenter l'ordre de Malte à la cour de France. Il se démit de cet emploi deux ans après, à raison de ses infirmités, et mourut, le 9 janvier 1571, dans sa commanderie de Beauvais, près de Nemours, où l'on voyait son épitaphe. Quoique Lery l'ait représenté sous des couleurs peu avantageuses, on ne peut disconvenir, en lisant surtout les écrivains portugais, qu'il n'eût de grandes vues et ne fût un habile administrateur. Ses querelles avec les ministres que Calvin lui avait envoyés, et dont il voulait réprimer l'esprit altier et dominateur, en le brouillant avec une partie de ses gens, paralysèrent ses efforts. Sans cette circonstance fâcheuse, et si les troubles qui agitaient la France à cette époque eussent permis de lui fournir les secours dont il avait besoin, les Portugais auraient attaqué sans succès son établissement naissant; et l'Anglais Southey n'hésite pas à dire, dans son *Histoire du Brésil*, que si Villegagnon ne s'était pas brouillé avec ses compagnons, Rio de Janeiro serait probablement devenu la capitale d'une colonie française. Les réflexions que Voltaire fait à ce sujet (*Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*) nous paraissent fort justes. On a de Villegagnon : 1° *Caroli V imperatoris expeditio in Africanam ad Arginam*, Paris, 1542, in-8°; Strasbourg, même année, et dans le second volume du *Recueil de Schard*, p. 1409 (1); 2° *De bello melitensi et ejus eventu Francis imposito*, Paris, Rob. Estienne, 1553, in-4°; trad. en français par Nicol. Edoart, Champenois, Lyon, 1553, in-8°; 3° *Ad articulos calvinianæ, de sacramento eucharistiæ, traditionis responsiones*, Paris, 1560, in-4°; 4° quelques écrits de controverse, qui ne peuvent plus offrir aucun intérêt, et dont on trouve les titres, ainsi que ceux des réponses à Villegagnon, dans les *Mémoires de Nicéron*, t. 22, p. 322-325 (2). La Popelinière promettait des mémoires sur Villegagnon (*Histoire des histoires*, p. 450); mais ils n'ont point paru. On peut consulter, sur ce personnage, le *Dictionnaire* de Bayle et les *Remarques* de l'abbé Joly; l'historien de Thou; Bèze, *Histoire des églises réformées de France*; Lacroix du Maine, Duverdière de Vauprivas; Sponde, *Annal.*; Louis Maimbourg, *Histoire du calvinisme*; Brito Freyre, Vasconcellos, Pimentel, etc. D-z-s et W-s.

VILLEGAS (FERNAND RUIZ DE), poète latin très-

estimable, naquit vers le commencement du 16^e siècle, à Burgos, d'une famille illustre, mais déchue de son antique splendeur. Doué des dispositions les plus rares, il eut encore l'avantage d'avoir pour maître le célèbre Louis Vivès (*voy. ce nom*), et il fit, sous cet habile instituteur, de rapides progrès dans les lettres. Ses parents le destinaient à l'état ecclésiastique; mais épris des charmes de la belle Marianne de Lerma, pour pouvoir l'épouser, il se démit d'un bénéfice dont il était déjà pourvu. Son bonheur dura peu : au bout de quelques mois de l'union la plus heureuse, Marianne fut enlevée par une mort aussi subite qu'imprévue. Villegas chercha dans le culte des muses une distraction à son chagrin; on peut conjecturer que ce fut à la même époque qu'il fit un voyage en France. Pendant son séjour à Paris, il connut le savant Guill. Budé (*voy. ce nom*), avec lequel il se lia de l'amitié la plus intime. Il paraît qu'il eut aussi des rapports avec Érasme, dont il a déploré la mort dans plusieurs pièces de vers. A son retour en Espagne, Villegas obtint la charge de gouverneur de Burgos; mais la fortune n'était point lasse de le persécuter. Victime de quelque intrigue, il ne put conserver cet emploi, et passa le reste de sa vie dans une obscurité telle qu'on ignore l'époque et le lieu de sa mort. Le nom de Villegas était entièrement oublié depuis près de deux siècles, lorsque le doyen d'Alicante, Éman. Marti (*voy. ce nom*), retrouva par hasard une copie de ses ouvrages à Valence, dans la bibliothèque du comte Castelv, protecteur zélé des lettres. Frappé de l'élégance et de la pureté du style de Villegas, il résolut de le venger de l'injuste dédain de ses contemporains; il revit avec soin ce manuscrit, et en fit disparaître les fautes nombreuses qu'on ne pouvait attribuer qu'à la négligence ou à l'ignorance du copiste. Il se disposait enfin à le publier; mais les revers de fortune qu'éprouva Marti suspendirent l'exécution de son projet. Le recueil de Villegas ne parut que plus de trente ans après, par les soins d'André Lama, sous ce titre : *Ferdiandi Ruizii Villegatis, Burgensis, quæ extant opera*, etc., Venise, 1743, gr. in-4°, précédé d'une vie de l'auteur, tirée de ses ouvrages, par Éman. Marti. Ce volume contient six églogues, un poème en vers héroïques : *De nuptiis Philippi et Isabellæ*; un autre intitulé *Sphæra mundi*; des *Fables*, traduites d'Ésope; *Cybelomastix*, poème dans lequel l'auteur a rassemblé les principaux faits de l'histoire grecque et romaine; des épîtres, des épigrammes, des épitaphes, etc. Rien n'égale la grâce et la douceur des églogues de Villegas. Dans son poème sur le mariage de Philippe, il a su s'élever sans peine jusqu'à la hauteur de son sujet. On y distingue surtout la description d'un combat de taureaux. Ses épîtres rappellent celles d'Horace qu'il avait pris pour modèle, et ne leur sont pas trop inférieures. De tous les ouvrages de Villegas, ses traductions d'Ésope et son poème

(1) Il existe deux autres éditions, toutes deux de 1542, Anvers et Venise; cette dernière s'annexe à la collection aldine, et elle est très-recherchée des bibliophiles. C'est aussi en 1542 que parut, à Lyon, une traduction française, faite par un médecin, Pierre Tolet, et qui est très-rare. Un bel exemplaire s'est payé à Paris, en vente publique, jusqu'à trois cent soixante et seize francs en 1850.

(2) *Voy.* aussi le *Manuel du libraire*, lequel signale divers écrits relatifs aux voyages de Villegagnon en Amérique, écrits qu'il serait bien difficile de se procurer aujourd'hui.

de la *Sphère* sont les seuls dans lesquels la critique trouverait quelque chose à reprendre. Mais on peut présumer que l'auteur n'avait pas mis la dernière main à ces compositions, et qu'il les aurait retouchées s'il avait eu le temps ou le dessein de les faire paraître. On peut consulter sur ce recueil les *Acta eruditor. Lipsiens.*, ann. 1736, p. 905-970. W—s.

VILLEGAS (don ESTEVAN MANUEL DE), l'Anacréon espagnol, naquit, en 1595, à Nagera ou Naxera, dans la Vieille-Castille, de parents nobles, mais peu favorisés de la fortune. Il fit ses études à Madrid et à Salamanque. Son talent pour la poésie se déclara de bonne heure. Il n'avait que quinze ans lorsqu'il traduisit en vers Anacréon et quelques odes d'Horace. Prenant ensuite ces deux poètes pour modèles, il célébra dans une foule de chansons et d'élégies l'amour, ses combats, ses plaisirs et ses peines. Ayant revu les premières productions de sa jeunesse, il les joignit à ses autres compositions, et en publia le recueil à ses frais sous le titre d'*Amatorias*, ou d'*Eroticas*, Nagera, 1617, in-4°; l'auteur avait alors vingt-trois ans. Les différentes parties de ce recueil sont dédiées au roi Philippe III, au connétable de Castille, auquel est adressée la première et l'une des meilleures *Cantilenas* de l'auteur, au comte de Lemos et à d'autres, sans qu'on doive s'étonner de ce partage des hommages poétiques de Villegas entre divers protecteurs, ainsi que le fait Bouterwek (*Hist. de la littér. esp.*, t. 2). « Un « monarque aussi indolent, dit-il, pouvait bien « accepter une pareille dédicace, et l'on pouvait « pardonner une pareille liberté à un jeune homme « de vingt-trois ans; cependant, cette liberté est « remarquable dans l'histoire de la littérature « espagnole; car ces poésies érotiques renferment « quelques passages dont l'expression, à la vérité, « ne manque point de délicatesse, mais dont les « idées sont si libres qu'on a peine à concevoir « que l'inquisition les ait laissées passer. » Le savant critique allemand abandonne ici le reproche qu'il fait à Villegas d'une inconvenance d'étiquette au moins fort douteuse, pour lui reprocher une inconvenance plus grave dans le ton de ses poésies érotiques. Nous croyons cette dernière censure aussi peu fondée que l'autre, et nous oserons affirmer que nulle part Villegas ne franchit les limites d'une liberté décente accordée au genre de poésie que son titre annonce. C'est le même ton de galanterie que celui des madrigaux, dont la littérature du temps et même le théâtre étaient remplis, mais avec plus de vrai sentiment et de grâce, plus d'harmonie, et une couleur plus rapprochée de celle des modèles antiques, à l'étude desquels Villegas consacra presque tout le reste d'une carrière laborieuse, mais malheureusement trop tôt perdue pour la poésie. Ce recueil n'obtint d'abord qu'un médiocre succès, malgré tout le mérite qui depuis l'a placé au rang des chefs-d'œuvre de la littérature espa-

gnole. Une épigraphe fastueuse mise en tête du livre dut faire tort à son succès : autour d'un cartouche où l'on voit un soleil levant dont les rayons font fuir les étoiles, emblème de l'auteur et des autres poètes de son temps, est placée cette légende : *Sicut sol matutinus, me surgente, quid istæ?* Lope de Vega, dans son *Laurel de Apolo*, rend à notre auteur une justice trop affaiblie par le grand nombre d'éloges semblables qu'il accorde à une foule d'écrivains restés inconnus; mais il fait en même temps allusion à cette devise orgueilleuse, qui a pu enlever à Villegas les suffrages de ses plus célèbres rivaux. Il était venu à la cour pour présenter son ouvrage et solliciter un emploi lucratif que l'état de sa fortune lui rendait nécessaire; mais ce fut en vain qu'il demanda la place d'archiviste des Indes, et celle de bibliothécaire de don Louis de Haro. Il fut obligé de se contenter d'un emploi de receveur de rentes, pour le roi, dans sa ville natale, où il se retira. Il y contracta une alliance plus noble que riche, dont il eut deux filles qui lui survécurent. En renonçant à la poésie, il avait d'abord songé à se créer des ressources par des travaux d'érudition; mais il paraît que le peu de secours qu'il trouvait pour ce genre d'études dans cette petite ville et la difficulté de s'entendre de sa retraite avec des libraires l'empêchèrent de rien terminer. Il mourut dans cette obscurité le 3 septembre 1669, laissant de nombreux manuscrits, dont un seul a été publié : c'est une traduction du livre de la *Consolation*, de Boëce, traduction qui a été réimprimée depuis avec ses poésies, et qui en fit oublier deux ou trois autres du même temps. La couleur de l'original y est bien conservée, particulièrement dans les morceaux de poésie, dont l'ouvrage est entremêlé. Le traducteur a placé en tête de ce travail un long discours en vers (tercets) sur le mérite de la philosophie. Cette production, d'ailleurs assez faible, atteste, ainsi que plusieurs de ses élégies satiriques, ce penchant vers des idées graves et même austères qui, joint aux contrariétés de fortune, détournait ce grand poète de sa première direction. Les manuscrits de Villegas contenaient 1° des mélanges de critique, d'érudition, en deux volumes in-fol., sous le titre de *Varia philologia sive*, etc. qui ont été en la possession du savant P. Sasmiento; 2° des *Lettres politiques et littéraires* adressées à don Lorenzo Ramirez de Prado; ce manuscrit, appartenant à la bibliothèque du grand collège de Cuença, est terminé par une satire contre les mœurs de son temps, qui n'a pu être publiée, quoiqu'elle passe pour être fort belle, sans doute à cause de l'amertume du style qu'on dit être dans le goût de Juvénal. Deux autres satires ou épîtres restèrent également inédites jusqu'à ce que le P. Sasmiento consentit, en 1778, à en communiquer le manuscrit à Sedano pour les publier dans le tome 9 du *Parnasse espagnol*,

dont les premiers volumes contiennent à peu près toutes les poésies légères de Villegas. L'une est dirigée contre les auteurs obscurs ; mais on peut reprocher à cette pièce de n'être pas exempté du vice que l'auteur y attaque : c'était l'un des défauts les plus ordinaires de l'école espagnole à cette époque ; l'autre morceau contient l'expression poétique d'une philosophie noble et religieuse, dont on trouve de nombreuses traces dans la correspondance manuscrite de l'auteur. On regrette de ne point rencontrer ces deux productions remarquables dans l'édition de Madrid, 1997, 2 vol. in-8°, qui contient les poésies de Villegas et sa traduction de Boèce : mais cette édition n'est que la copie de celle de 1774 ; cette dernière est d'ailleurs estimable, et elle est précédée d'une notice biographique très-soignée. D'autres ouvrages sont entièrement perdus, quoique l'auteur annonce dans ses lettres l'intention où il était de les publier : c'est une *Glose* sur le code théodosien ; un traité intitulé *El etimologio historial*, un autre *El antiteatro*, enfin une traduction de l'*Hippolyte* d'Euripide. — Les *Eroticas* n'ont pas encore été surpassées en Espagne. On a trouvé dans les poésies de Melendez Valdez plus de délicatesse et de sensibilité, mais dans le genre anacréontique proprement dit, Villegas est resté supérieur, au jugement des meilleurs critiques, tels que Lampillas, Velasco, Bouterwek, Sismondi. Voy. aussi l'*Espagne poétique*, par M. Maury, t. 1. Les titres qui subdivisent les diverses parties du recueil sont un peu trop multipliés : le premier livre contient *Das odas*, mélanges de pièces originales et de traductions des lyriques anciens ; le second, *El Horacio*, renferme la traduction du premier livre des odes d'Horace ; ces odes sont qualifiées chacune par le traducteur, d'une manière un peu affectée, des mots *paranetica*, *memptica*, *prosphonetica*, *hypothetica*, etc. ; le troisième livre, *Las delicias*, se compose de quarante-quatre *Cantilenas* du genre de la *Letrilla*, qui nous paraissent être le chef-d'œuvre de l'auteur ; le quatrième, *El Anacreonte*, est la traduction du poète grec, dont chaque morceau est qualifié de *monotrophe* par le traducteur, qui paraît avoir cru à la possibilité de soumettre la langue espagnole à toutes les formes métriques des langues anciennes. Une seconde partie contient un livre d'élégies, qui sont plutôt dans le fait des épîtres et des satires, et dont plusieurs sont pleines de sens et de poésie ; un livre d'*idylles*, d'un goût moins pur ; un livre de *sonnets et épigrammes* ; enfin un dernier livre très-court, intitulé *Las latinas*, composé d'une églogue en hexamètres espagnols, et d'autres essais plus heureux dans le rythme saphique : la pièce qui commence par ce vers :

Dulce vecino de la ver de selva,

est généralement admirée comme un modèle de grâce et d'harmonie de style. V—G—R.

XLIII.

VILLEGAS (don FRANÇOIS). Voyez. QUEVEDO.

VILLEGOMBLAIN (FRANÇOIS-RACINE, seigneur DE) était originaire de Blois, et naquit vers le milieu du 16^e siècle. Ayant embrassé la profession des armes, il servit dans les guerres qui désolèrent la France à cette époque. On sait qu'il se trouva à la bataille de Coutras, où Claude de Joyeuse (voy. ce nom) fut tué. Il fut député par la noblesse de Blois aux états généraux de 1614. Les autres circonstances de sa vie sont entièrement inconnues. Il a laissé des *Mémoires des troubles arrivés en France sous les règnes des rois Charles IX, Henri III et Henri IV*, qui furent publiés par son neveu, Rivaudas de Villecomblain, Paris, 1667, 1668, 2 vol. in-12. Ils sont bien écrits, et contiennent beaucoup de particularités intéressantes sur les principaux événements qui se sont passés de 1562 à 1602. Lenglet-Dufresnoy avait vu dans le cabinet de Secousse un exemplaire des *Mémoires* de Villegomblain qui renfermait des détails peu honorables pour Henri IV, dont, ajoute-t-il, l'auteur décrit un peu trop naïvement les défauts ; ce qu'on ne doit faire que le moins possible, et seulement quand on y est obligé, à l'égard des souverains qui ont été de grands hommes (voy. *Méthode pour étudier l'histoire*, t. 12. p. 237, édition in-12). On a retranché toutes ces libertés de la plupart des exemplaires, en remplaçant les quatre-vingts dernières pages du second volume par un carton de douze pagés. Les exemplaires non cartonnés sont recherchés des curieux. W—s.

VILLEGONTIER (LOUIS-SPIRIDION FRAIN, comte DE LA), administrateur français, naquit à Fougères (Ille-et-Vilaine), le 26 janvier 1776. Il était fils de René Joseph Frain, membre du parlement de Bretagne, et issu lui-même d'une famille de robe, anoblée par Louis XIII en 1624, dans la personne de Sébastien Frain (voy. ce nom et le *Dictionnaire historique de Bretagne*). Par sa mère, il était petit-fils du comte Fournier de Pellan. Orphelin dès 1783, il fit ses études au collège de Vendôme, d'où il entra en 1794 à l'école polytechnique. Admis au premier ou au second rang, il en sortit, classé de même, en 1797. Ayant refusé alors de prendre part à l'expédition d'Égypte, il se retira à Fougères et ne sortit de la vie privée qu'à la restauration. Dans l'intervalle, il avait épousé une demoiselle Lavieville de Boisgelin Kerdu, fille de Toussaint-Marie de Boisgelin, aspirant de marine sous Suffren (voy. ce nom), et auquel une action d'éclat, avait mérité, à dix-huit ans, la croix de St-Louis. Quant à la Villegontier, son petit-fils, le 2 août 1815, il fut nommé sous-préfet de Versailles. C'était à l'époque où le séjour des troupes alliées en France avait amené des dépenses d'une liquidation difficile. De la Villegontier s'occupa avec un zèle intelligent de cette opération, et obtint du ministère, pour son département, quinze millions. Son aptitude fut si bien remarquée,

57

que lors de la suppression des sous-préfectures des chefs-lieux de département (1^{er} janvier 1816), le préfet demanda que cet administrateur fût maintenu quelques mois encore dans ses fonctions; tel était aussi le vœu de la commission des subsistances, dont la Villegontier faisait partie. Le 15 mai de la même année, l'ancien sous-préfet de Versailles, qui venait de refuser les fonctions de secrétaire général de la préfecture de la Seine, fut nommé, après la retraite du ministre Vaublanc qui les lui offrait, préfet de l'Allier. Arrivé au chef-lieu du département, il adressa à ses subordonnés une circulaire où se découvrait un remarquable esprit de conciliation. Ce document plut au roi Louis XVIII, mais il ne fut pas du goût de la cour et de certains esprits rétrogrades du département. La Villegontier se distingua ensuite par son active sollicitude pour ses administrés lors de la disette qui en 1816 sévit dans le département. Il n'est pas sans intérêt de faire connaître quelques-unes des résolutions qu'il prit pour adoucir les maux suite ordinaire d'un fléau de cette nature. Il décida la libre circulation des grains au dehors et au dedans du département, fit rechercher et saisir les spéculateurs non commissionnés; enfin il ouvrit sur tous les points des secours aux nécessiteux, en travaux d'abord. C'est encore la Villegontier qui améliora le régime des bains de Nèris, alors fort mal administrés. Le 8 octobre 1817, il fut appelé à la préfecture d'Ille-et-Vilaine. Il passa par Paris avant de se rendre à son poste, et fut reçu par le roi, qui lui recommanda de se conduire dans sa nouvelle préfecture comme il avait fait à Moulins. Louis XVIII ayant ensuite ordonné au duc Decazes de montrer à la Villegontier les instructions d'après lesquelles le duc d'Angoulême devait se conduire dans un prochain voyage dans l'Ouest, alors un peu suspect au roi, le nouveau préfet d'Ille-et-Vilaine ne craignit pas de dire à ce souverain qu'il les jugeait trop sévères. C'est à quelques lieues de St-Malo, à Paramé, qu'il se trouva en présence du duc d'Angoulême, auquel il présenta une lettre autographe que le roi lui avait remise lors de l'audience. Le duc l'ayant laissé libre de modifier ou d'adoucir les instructions ministérielles, la Villegontier agit en conséquence; son administration modérée trouva des sympathies dans le pays, où il comptait des amis et des parents. Sa famille était alliée aux Chateaubriand. En même temps il sut conserver la faveur du gouvernement. Le 5 mars 1819 il fut nommé pair de France, tout en gardant sa préfecture. En même temps, ce qui fut un sujet d'éloignement aux yeux des ennemis de M. Decazes, la Villegontier, ancien camarade de ce ministre au collège de Vendôme, conservait alors, comme il conserva depuis avec lui, d'étroites relations d'amitié. Rien de surprenant dès lors si, sous une autre administration ministérielle, le 7 avril 1824, la Villegontier eut un successeur dans

la personne du comte de Vandœuvre, sous ce prétexte qu'il y avait incompatibilité entre les fonctions de préfet et celles de pair de France. Nommé en 1826 premier gentilhomme de la maison du duc de Bourbon, il passa avec ce prince les quatre dernières années qui précédèrent sa mort. La Villegontier le représentait partout, le duc n'allant à aucune cérémonie. En juillet 1830 il accourut auprès du dernier des Condé, et déclara qu'il ne reconnaîtrait point le nouveau gouvernement. « Vous voulez donc me « faire égorger! » lui dit le prince. Néanmoins le comte réussit à faire ajourner l'adhésion du duc. Il empêcha aussi d'arborer au palais le drapeau tricolore que l'on voulait y faire hisser. Cependant la Villegontier conserva sa dignité de pair de France et même prêta serment en cette qualité. On sait la fin tragique du duc de Bourbon. Au premier moment, la Villegontier put croire au suicide; mais bientôt l'appréciation des circonstances le lui fit tenir pour impossible. C'est au surplus ce qu'il établit dans un de ses écrits. Il habita dix ans encore le palais Bourbon et prit part durant cette période aux travaux de la chambre des pairs. Il vota pour l'acquittement pur et simple des ministres de Charles X. Il vota ensuite contre les fortifications de Paris. Le 14 janvier 1832 il se prononça contre le bannissement de Charles X et de sa famille. En 1848 il se retira à son château près de Fougères. Il y mourut le 1^{er} juin 1849. Ses mémoires n'ont pas encore été publiés. Dans un autre de ses écrits, il donne des détails sur la mort du duc de Bourbon. — *Fernand FRAIN DE LA VILLEGONTIER*, son fils aîné, né à Paris en 1807, fut, à l'âge de huit ans, placé au petit collège de St-Cyr, d'où il devait aller à l'école de la Flèche. Mais, après quelque temps de séjour à la Villegontier, il entra dans les pages de Louis XVIII, puis dans ceux de Charles X, et fut un des douze qui assistèrent au sacre de ce souverain. A l'âge de dix-huit ans, il sortit des pages et entra sous-lieutenant dans le 8^e régiment de chasseurs, que commandait M. de Boisgelin, son oncle. A la révolution de Juillet, il donna sa démission; mais son colonel ne voulut pas la recevoir, puisque son père n'avait pas donné la sienne. Il la donna pourtant de nouveau étant lieutenant, et épousa mademoiselle Louise-Noémi de Malboz, dont il a eu deux fils. Fernand mourut à la Villegontier, le 15 octobre 1849. — *EDOUARD*, second fils du comte de la Villegontier, né à Paris en 1821, fit ses études à Vaugirard, et mourut célibataire à la Villegontier, le 3 janvier 1853. Les deux fils sont inhumés près de leur père à Parigné, arrondissement de Fougères. Une sœur leur a survécu. Z.

VILLEGONTIER (CHARLES-MARIE FRAIN DE LA), frère de Louis-Spiridion, naquit à Fougères (Ille-et-Vilaine), le 27 avril 1777 (1), et fut, dès ses

(1) Sa vie imprimée porte le 28 mars 1777; la date que l'on donne ici est celle de son acte de baptême.

premières années, placé au collège de Vendôme, avec ses frères, et y fit d'excellentes études. Au sortir du collège, il habita d'abord la ville de Fougères, puis celle de Rennes, où il se livra à l'étude de la médecine. Cette profession devint toute son occupation et son principal mérite. Il fréquentait les hôpitaux ; chargé d'y faire des pansements, il s'acquittait de cette fonction pénible avec tant de douceur et de précautions délicates, que les malades enviaient le bonheur de lui être confiés. Naturellement il n'avait point d'attrait pour ces opérations, mais il était animé par des pensées élevées. A ces soins matériels il joignait l'aumône, et sa fortune lui procurait la jouissance de fournir à ses malades tous les secours par lesquels il croyait pouvoir adoucir leur situation. Ses bienfaits continuaient en dehors de l'hôpital, et il s'employait de toutes les façons pour être utile à ses nombreux protégés. Il les visitait chez eux, les recevait et les pensait chez lui. Il est facile de concevoir que, dans ces temps malheureux, les ecclésiastiques ne jouissant d'aucune liberté, le jeune la Villegontier faisait tout pour procurer les secours religieux à ses malades. C'était aussi à ses yeux un acte méritoire que de visiter dans leur retraite les prêtres cachés, et d'alléger leurs peines par tous les moyens qui dépendaient de lui ; il trouvait d'ailleurs dans ces courses secrètes l'avantage de remplir lui-même ses devoirs religieux. Il faut ajouter qu'à tant de mérites il joignait celui de soigner les prisonniers, auxquels son professeur, qui savait l'apprécier, l'envoyait de préférence. Tous ceux qui l'entouraient avaient pour sa vertu une considération unanime, et ils en donnaient un témoignage bien significatif en l'appelant tout naïvement le *bon Charles*. Reçu docteur en 1804, il vint à Fougères pour y passer l'été. Cette ville fut alors affligée d'une épidémie. La fièvre pernicieuse qui y régnait attaquait les deux seuls médecins qu'il y eût alors dans la localité ; il se multiplia pour tous les malades, qui le réclamaient de tous les côtés, obtint de nombreux succès, mais éprouva beaucoup de fatigues et même des affections très-pénibles. Ce fut peut-être là qu'il contracta le germe de la maladie qui l'enleva bientôt après. Il allait quitter Fougères pour n'y plus revenir. Non content d'y avoir si utilement payé de sa personne, il voulut encore prouver par ses largesses l'attachement qu'il portait à cette chère contrée. Il remit au recteur (curé) de la ville, et à celui de Louvigné-du-Désert, où se trouvait située sa terre la plus considérable (la Gelousière), une somme de 800 fr. pour être distribuée aux pauvres. Arrivé à Paris avec une santé mal assurée, il fut, huit jours après, attaqué d'une maladie aussi cruelle que rapide. La mort l'enleva en effet à ses amis, à sa famille, à un avenir si beau en apparence, le samedi 20 octobre 1804. Ses obsèques se firent à St-Jacques-du-Haut-Pas, sa paroisse. Le jeune

de la Villegontier n'avait que 27 ans ! Il a laissé quelques manuscrits non destinés à la publicité. Ils sont au surplus sténographiés en partie, et peut-être lui seul en avait-il la clef. L'abbé Carron a publié sa vie dans le livre intitulé *Modèles d'une tendre et solide dévotion à la mère de Dieu dans le premier âge de la vie*, ouvrage qui a eu plusieurs éditions. B—D—E.

VILLEHARDOUIN (GEOFFROY DE), historien, né, vers l'année 1167, dans un château situé entre Bar et Arcis-sur-Aube, d'une des plus anciennes familles de Champagne, et des plus considérables à la cour des comtes de cette province, exerçait la charge de maréchal de Champagne, lorsqu'en 1199, Thibaut, comte de Champagne et de Brie, se trouvant dans un tournoi avec toute la noblesse de son comté, annonça qu'il allait entreprendre le voyage d'outre-mer. Un grand nombre de seigneurs, parmi lesquels était Geoffroy de Villehardouin, prirent la croix dans cette occasion. Tous ces croisés s'assemblèrent d'abord à Soissons, ensuite à Compiègne, pour déterminer l'époque de leur départ et la route qu'ils suivraient. Ils nommèrent six députés, qui furent chargés d'aller dans les ports de mer pour préparer l'embarquement. Villehardouin fut l'un des députés qui se rendirent à Venise. Le doge, Henri Dandolo, les accueillit honorablement, et leur dit qu'il les regardait comme les envoyés *des plus hauts homes qui soient sans corone*. Villehardouin porta la parole dans le grand conseil. Il dit que les barons de France les avaient envoyés pour prier Venise d'aider les Français à venger la honte de Jésus-Christ ; qu'ils avaient ordre de se prosterner à leurs pieds, et de ne pas se relever que le peuple vénitien n'eût promis d'avoir pitié de la terre sainte d'outre-mer. A ces mots les six députés s'agenouillèrent en versant des larmes. Le peuple, touché de cette vue, s'écria : *Nous l'octroyons ! nous l'octroyons !* La république s'engagea à fournir des vaisseaux pour 4,500 chevaux et 33,500 hommes, moyennant quatre-vingt-cinq mille marcs d'argent. Il fut arrêté que les barons et les pèlerins se rendraient à Venise le jour de la St-Jean de l'année suivante, 1202, et que les vaisseaux seraient prêts à faire voile. Après la signature du traité, Villehardouin, revenu en France, trouva le comte Thibaut, son seigneur, dangereusement malade. Sa mort laissa bientôt sans chef les croisés, qui prièrent le duc de Bourgogne, et ensuite le comte de Bar de se mettre à la tête de l'entreprise. L'un et l'autre refusèrent. Villehardouin proposa d'offrir le commandement au marquis de Montferrat, qui accepta, et donna aux pèlerins rendez-vous à Venise. Les premiers arrivés dans cette ville apprirent avec chagrin que la plupart des croisés suivaient une route différente et s'embarquaient dans d'autres ports. Les signataires de la convention avec les Vénitiens, craignant de se voir dans l'impossibilité de rassembler la somme con-

venue pour le passage de l'armée, envoyèrent le comte de St-Pol et Villehardouin pour engager les pèlerins à se rendre au plus tôt à Venise ; néanmoins un grand nombre prirent le chemin de la Pouille. Lorsqu'à la sollicitation d'Alexis Comnène les croisés rétablirent sur le trône de Constantinople l'empereur Isaac son père, Villehardouin, député vers Isaac, porta la parole au nom de tous les seigneurs. Les croisés ayant ensuite à se plaindre du jeune empereur Alexis, qui n'exécutait pas les conventions réglées avec les Français avant son avènement, lui firent des remontrances ; Villehardouin fut encore un de ceux que l'on chargea de cette commission. Il se trouva à la prise de Constantinople en 1204, et l'empereur Baudouin, qui sentait la nécessité d'attacher à son empire nouveau de braves défenseurs, lui donna la charge de maréchal de Romanie. Villehardouin, également aimé de l'empereur et du marquis de Montferrat, leur rendit un service commun en apaisant la mésintelligence qui régnait entre eux. Depuis que le comte de Flandre portait la couronne impériale, la fortune cessait de seconder sa valeur. Dans le combat où il fut pris par les Bulgares, les sages mesures de Villehardouin, commandant l'arrière-garde, contribuèrent à sauver les débris de l'armée. Il ne servit pas avec moins de zèle l'empereur Henri, frère et successeur de Baudouin. Le marquis de Montferrat, dont la fille avait épousé l'empereur Henri, donna à Villehardouin la ville de Messinople, avec toutes ses dépendances, ou celle de Serres, à son choix. Il devint alors *homme-lige* du marquis, sauf l'hommage et la fidélité qu'il devait à l'empereur de Constantinople. Ce don considérable le fixa en Thessalie, où il mourut, vers l'an 1213, dans un âge fort avancé. Les brillants établissements qui l'avaient retenu loin de sa patrie ne lui en avaient pas fait perdre le souvenir : en 1207 il dota l'abbaye de Frossy et celle de Troyes, où ses sœurs et ses deux filles étaient religieuses. Il mit à cette dotation la condition remarquable que ses filles et ses sœurs disposeraient du revenu pendant leur vie. Sa famille a joui longtemps de grands honneurs dans l'empire grec. Alliée aux empereurs de Constantinople et aux plus grands princes de l'Europe, elle posséda en Orient des principautés importantes, celle d'Achaïe, celle de Morée, les villes de Corinthe, d'Argos et plusieurs autres. La branche dont il était le chef s'éteignit en 1400. Son neveu Geoffroy succéda à la principauté de Morée conquise par Guillaume de Champlite, mort sans enfants ; jusqu'à l'entière destruction de l'empire grec, ses descendants s'y maintinrent, et cette ligne de la maison de Villehardouin se fonda par la suite dans la maison de Savoie. L'histoire de la conquête de Constantinople, écrite par Villehardouin, comprend l'espace de neuf ans, depuis 1198 jusqu'en 1207. Lorsqu'un historien a pris part aux événements qu'il raconte, et qu'il parle des ac-

tions honorables de sa vie toujours avec brièveté et modestie, il contraint, pour ainsi dire, les lecteurs d'ajouter foi à sa narration. Villehardouin fut très à portée de connaître la vérité des faits et d'en suivre l'ensemble, puisqu'il assistait à tous les conseils de l'armée. *Bien tesmoigne*, dit-il souvent, *Joffrois li mareschaus de Champagne, qui cette œuvre dicta*. Ses écrits n'ont pas la naïveté et l'enjouement qui font lire avec tant de charme les Mémoires du sire de Joinville ; judicieux, peu chargés de détails superflus, ils paraissent plus intéressants qu'agréables. Villehardouin a prouvé, et d'autant mieux qu'on n'en peut apercevoir l'intention, qu'il joignait à la valeur guerrière une éloquence forte et naturelle. Il s'est montré également propre à combattre et à négocier, dans un siècle où les chevaliers ne se piquaient que de savoir manier la lance et l'épée. Son histoire n'est pas seulement remarquable par les faits racontés, elle est encore un des plus anciens monuments de notre langue écrits en prose, peut-être même est-ce le plus ancien. La première édition de Villehardouin fut imprimée à Venise en 1573, la seconde à Paris, en 1585, par Vignére, avec une traduction fort inexacte en regard. L'édition de Lyon, sous la date de 1601, est en vieux langage. Ducange donna, en 1657, une édition avec un glossaire, qui est, sans contredit, la meilleure. Il a placé, en regard du texte, une version en français moderne. On désirerait que cette version se rapprochât davantage du texte original ; mais les observations dont elle est accompagnée sont très-précieuses, comme tout ce qu'a produit la savante plume de Ducange. Cette édition peut être citée comme une preuve sensible de l'importance que les bibliomanes attachent souvent à la largeur des marges d'un livre : en papier ordinaire, on l'achète dix francs ; elle s'est vendue jusqu'à cent soixante-huit francs en grand papier. M. Paulin Paris a publié, en 1838, dans la collection des ouvrages mis au jour par la Société de l'histoire de France, une fort bonne édition de Villehardouin. Le texte est établi sur la comparaison de toutes les leçons manuscrites et imprimées, en prenant pour base un manuscrit du milieu du 14^e siècle. Les notes remplissent cent dix pages et signalent les variantes les plus remarquables ; la table, fort détaillée, occupe cinquante-six pages. La *Chronique* de Villehardouin se retrouve dans le tome 3 de la collection des *Chroniques nationales*, mise au jour par M. J.-A. Buchon (1826-1829, 47 vol. in-8°). Le texte, établi d'après un manuscrit de la fin du 14^e siècle, est suivi de variantes nombreuses empruntées à deux manuscrits plus anciens. On retrouve cette relation dans le tome 1^{er} de la collection des *Mémoires* publiés par Michaud et Poujoulat, grand in-8° ; une traduction anglaise par T. Smith, Londres, 1829, in-8°, est faite sur le texte de Ducange. On trouve aussi l'histoire de Villehardouin dans le dix-huitième

volume du *Recueil des historiens des Gaules et de la France*, publié en 1822, in-folio. Le texte a été revu par dom Brial, sur trois manuscrits; il y a joint un glossaire pour l'explication des mots, mais pas de traduction suivie comme dans l'édition de Ducange. M. Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, t. 9, p. 305-330, a apprécié le mérite de Villehardouin.

C—L et Z—D.

VILLE-HEURNOIS. Voyez VILLEURNOY.

VILLÈLE (JEAN-BAPTISTE-SÉRAPHIN-JOSEPH, comte DE), ministre des finances et président du conseil des ministres sous la restauration, chevalier de l'ordre du St-Esprit, officier de la Légion d'honneur, chevalier de St-Louis, etc., naquit à Toulouse, le 14 août 1773, d'une famille noble et ancienne. Il entra dans le corps royal de la marine, et fut embarqué à Brest sur une corvette d'instruction, puis dirigé sur St-Domingue et rembarqué plus tard pour l'île de France, avec le contre-amiral de St-Félix, ami de sa famille. Il se trouvait dans cette île en qualité d'aide-major de la division navale, lorsque les mouvements révolutionnaires de 1793 contraignirent M. de St-Félix à se retirer à l'île Bourbon. Villèle le suivit et contribua, aux dépens de sa propre liberté, à préserver la sécurité de son protecteur. Le jeune officier se fixa à Bourbon. Il y épousa mademoiselle Fanon-Desbassyns, fit l'acquisition d'une propriété, qu'il améliora puissamment par l'habileté de son administration, et rendit, par son intelligence et sa fermeté, d'importants services à cette riche colonie, que menaçait incessamment la convoitise britannique. Villèle revint en France en 1807, se confina dans une terre qu'il possédait aux environs de Toulouse et n'entretint avec l'administration impériale d'autres rapports que ceux auxquels l'appelait la qualité de conseiller général de la Haute-Garonne, qui lui avait été conférée à son retour. L'énergie de son caractère se signala par la résistance qu'au commencement de 1813 il opposa à l'exaction de l'emprunt forcé dont le gouvernement avait entrepris de frapper illégalement les principaux propriétaires, et le préfet, déconcerté par cet acte inattendu d'opposition, n'osa passer outre. Villèle salua avec un vif empressement la restauration du régime royal; mais, défavorablement affecté, comme beaucoup d'autres esprits, de l'origine sénatoriale du projet de constitution adopté provisoirement par Louis XVIII sous le titre de *Déclaration de St-Ouen*, et pénétré des lacunes et des insuffisances de ce projet, il en combattit les dispositions dans un écrit où il se prononça ouvertement pour un retour complet au régime antérieur à 1789. Cette opinion, que l'auteur devait bientôt réformer grâce à une salutaire expérience, fut peu remarquée au milieu du déluge de pamphlets que fit éclore la récente émancipation de la presse; mais c'est un fait digne d'observation qu'une thèse aussi chimérique ait servi de point de départ à l'un des esprits les plus sensés et les

plus pratiques de l'époque contemporaine. A la nouvelle du débarquement de Napoléon, Villèle s'enrôla parmi les volontaires royalistes qui se groupèrent sous les drapeaux du duc d'Angoulême et contribua personnellement pour vingt mille francs aux nécessités de cette périlleuse situation. Lors du rétablissement du pouvoir royal, il fut nommé maire provisoire de Toulouse et déploya dans ces fonctions le plus louable esprit de conciliation. Mais ses efforts, contrariés par l'effervescence et les ressentiments de la population, ne purent préserver d'un odieux assassinat le général Ramel (*voy.* ce nom), objet particulier de ses suspicions. Ce fut dans ces orageuses circonstances que les électeurs de la Haute-Garonne envoyèrent Villèle à la chambre, à une modeste majorité de trois voix, après quatre jours d'une lutte fort passionnée; mais la presque unanimité de ses concitoyens résista à la détermination qu'il avait prise de résigner ses fonctions de maire, et ce fut revêtu d'un double mandat gratuit qu'il aborda cette carrière parlementaire qu'il devait bientôt parcourir avec tant de supériorité. Villèle arriva à Paris plein des passions et des rancunes sous l'influence desquelles s'étaient accomplies les récentes élections. La nouvelle chambre, contre-partie exacte de celle qui l'avait précédée et violemment exaspérée contre la fatale révolution des cent-jours, qu'elle croyait le résultat d'un complot, menaçait d'un égal anathème les conséquences les plus condamnables et les produits les plus irréprochables de la grande explosion de 1789. Villèle ne tarda pas à juger plus sainement du rôle qu'elle avait à remplir. Très-remarqué dès le principe, malgré les imperfections disgracieuses de sa taille et de son organe, il conquit graduellement sur son parti et bientôt sur l'assemblée entière un ascendant justifié par une argumentation pleine de précision et de lucidité, et qu'il ne passionnait d'aucune question irritante ou personnelle. Il combattit le projet qui recréait fort mal à propos les compagnies départementales et celui qui affectait aux rôles de 1815 le recouvrement des quatre premiers douzièmes des contributions. Villèle développa à cette occasion les théories de décentralisation qui n'ont cessé de constituer le fond de son programme politique, mais qu'il eut le tort de ne pas réaliser au moins en partie lorsqu'il fut appelé, quelques années plus tard, à la tête des affaires. Le ministère ayant présenté un projet de loi qui tendait à limiter les rigueurs de l'ordonnance du 24 juillet, concernant les auteurs du 20 mars, Villèle fit partie de la commission chargée de l'examiner, et dont le rapporteur fut M. Corbière, député d'Ille-et-Vilaine, avec lequel il s'unit bientôt d'une étroite et inaltérable amitié. Villèle signala avec force, mais vainement, le vague et le danger de plusieurs dispositions du projet. Organe des commissaires à qui fut dévolu l'examen

du projet de loi électorale présenté par M. de Vaublanc (*voy.* ce nom), il battit en brèche l'œuvre ministérielle sur presque tous les points et démontra sans peine que son adoption aurait pour effet inévitable de mettre les élections à la merci du pouvoir. Le rapporteur proposait un électorat formé de membres nommés par des assemblées cantonales, composées de tous les Français âgés de vingt-cinq ans et payant cinquante francs de contributions. Tous les censitaires de trois cents francs et du même âge concouraient à l'élection des députés d'arrondissement, parmi lesquels le roi choisissait ceux appelés à représenter le département; l'élection quinquennale et intégrale et le nombre actuel des députés étaient maintenus. Ce projet, qui, au dire des écrivains les moins suspects (1), posait les vrais principes du régime parlementaire, ne fut admis ni sans réclamation ni sans mutilation par la chambre des députés, et celle des pairs le rejeta comme entaché d'aristocratie, résultat fort inattendu et qui produisit une perturbation profonde au sein de la chambre élective. Villèle s'étant rendu auprès du roi l'organe de cette alarmante situation, le ministère entra en négociation avec les chefs de la droite; mais il ne sortit de ces conférences qu'une résolution par laquelle la chambre réprouvait tout renouvellement partiel capable d'affaiblir ou de déplacer sa majorité. Cette entreprise blessa vivement Louis XVIII. Elle ne fut pas sans influence sur la mesure si grave et nous ajouterons si funeste (5 septembre) de la dissolution de la chambre la plus dévouée aux principes religieux et monarchiques, la plus intègre et la plus librement élue peut-être que la France ait jamais eue, mais à qui l'histoire reprochera son ardeur ultra-parlementaire et ses tendances plus encore que ses actes en faveur d'un régime contre lequel le mouvement de 1789 avait élevé une barrière infranchissable. Réélu, ainsi que la plupart des chefs de la majorité, membre de la nouvelle assemblée, Villèle y déploya un système d'opposition modérée, mais ferme et soutenue, qui ne prit fin que lorsque le ministère modifié par la retraite de M. Decazes (*voy.* ce nom), à la suite de l'assassinat du duc de Berry, eut adopté une politique plus conforme aux nécessités de la situation. Il combattit vivement, mais vainement le projet de loi électorale qui attribuait le droit d'élection directe à tous les censitaires à trois cents francs et celui qui soumettait à de nouvelles entraves la presse périodique; il défendit avec chaleur les intérêts des contribuables contre l'abus des pensions, « devenues depuis la restauration, dit-il, une des plaies de l'Etat », proposa divers moyens propres à réaliser l'exercice d'un contrôle sérieux sur les dépenses publiques et dénonça à la tribune, comme onéreux

au trésor public, l'énorme emprunt de trente millions de rentes, contracté par le cabinet pour faire face à la dette extérieure, grossie surtout par les créances particulières des pays conquis. Mais son opposition demeura impuissante en présence d'une inexorable nécessité. Villèle attaqua avec la même énergie, l'année suivante, le projet de loi sur le recrutement, comme attentatoire tout à la fois à l'égalité légale et à la prérogative royale, et déclara à cette occasion que tout rapprochement entre le ministère et la droite, « fondé sur la violation du pacte constitutionnel, perdrait le roi, la France et ceux « qui l'auraient consenti ». On voit par là combien s'étaient modifiées ses premières impressions au sujet de la charte de Louis XVIII. « Je « ne puis dire, écrivait-il à la même époque, « que mon parti aime beaucoup la charte, dont « il connaît les imperfections et les lacunes; « mais nous nous y attachons de plus en plus « comme au seul titre qui nous autorise à nous « occuper des intérêts de notre pays. » Villèle contribua beaucoup à faire adopter l'amendement de la commission du budget de 1819, qui consacrait le principe de la spécialité dans les dépenses, et ce fut sur sa proposition formelle que la chambre imposa aux ministres l'obligation de soumettre aux chambres, chaque année, le compte des exercices antérieurs, pour y être approuvés et clos par une loi. La retraite de deux membres du cabinet, le duc de Richelieu et M. Lainé (*voy.* ces noms), éclairés par de récentes épreuves sur les dangers de la nouvelle loi électorale, entraîna un remaniement ministériel par suite duquel le portefeuille de la marine fut offert à Villèle; mais il fallut une catastrophe à jamais déplorable, celle de la mort du duc de Berry, pour ouvrir les yeux à Louis XVIII sur les conséquences funestes de la politique adoptée depuis l'ordonnance du 5 septembre, et ce ne fut qu'à l'avènement du ministère formé le 20 février, sous les auspices de Monsieur, frère du roi, et sous la présidence du duc de Richelieu, que Villèle commença à prêter un sérieux appui au pouvoir. Il défendit la loi suspensive de la liberté individuelle par des arguments tirés de la charte même, qu'on invoquait contre le projet ministériel : « Malheureux pays, s'écria-t-il à cette occasion, qui voit reproduire depuis « trente ans les mêmes sophismes, les mêmes « déclamations, les mêmes principes, les mêmes « doctrines subversives de tout ordre social, « antipathiques de toute liberté publique, avec « lesquels on l'a entraîné de l'anarchie au despotisme, avec lesquels on tente encore de l'arracher à la véritable liberté! A quelle époque en « avez-vous joui comme aujourd'hui, provoqués « teurs insensés, de cette liberté que vous appelez sans cesse quand vous l'avez, et qui ne « vous trouve plus quand vos folies nous l'ont « fait perdre? » Villèle prit surtout une part

(1) *Histoire du gouvernement parlementaire*, par M. Duvergier de Hauranne, t. 3.

active à la discussion de la nouvelle loi électorale ; mais il n'admit la combinaison du double vote accordé aux grands propriétaires que comme un moyen de transaction destiné à sauver d'une ruine inévitable un projet qu'il considérait, à juste titre, comme une dernière planche de salut offerte à la monarchie battue en brèche par les factions coalisées. L'orateur se préoccupa particulièrement de défendre son parti contre l'imputation d'un retour aux idées aristocratiques, qui constituait la principale machine de guerre de ses adversaires : « Nous ne voulons pas plus que vous, dit-il, ressusciter une aristocratie morte depuis plus longtemps que vous ne croyez peut-être. Il ne s'agit ici que de la propriété sans privilèges, telle que nous la possédons tous, telle que tout le monde peut l'acquérir et la posséder. » Villèle, l'un des vice-présidents de la chambre, fut appelé pendant quatre jours au fauteuil durant cette session et s'y fit remarquer par sa modération et son esprit de justice. « Il ne me coûte rien d'être impartial, disait-il ; je ne vois que la réussite des affaires dont je suis chargé ; *je suis né pour la fin des révolutions.* » Les élections faites sous l'empire de la nouvelle loi avaient fortifié la droite ; des rapports plus suivis s'établirent entre ses chefs et les membres du cabinet, et Villèle et Corbière entrèrent au conseil sous le titre de secrétaires d'Etat sans portefeuille. Villèle eut à défendre le ministère tout à la fois contre les ennemis naturels du gouvernement et contre les royalistes exclusifs, qui voyaient avec ombrage à la tête des affaires quelques-uns des signataires ou des instigateurs de l'ordonnance du 5 septembre. Leur déchaînement devint assez vif pour déterminer la retraite des deux ministres *in partibus*, malgré les instances sincères de Louis XVIII, qui avait enfin compris qu'il puiserait dans leur direction et leurs conseils la véritable force de son gouvernement. Villèle fut réélu par le collège de Villfranche aux élections de 1820, et le ministère du duc de Richelieu ayant succombé contre les attaques combinées des deux partis extrêmes, il fut chargé de se concerter avec son ami M. de Corbière pour la formation d'un nouveau cabinet. Ce dernier prit (14 décembre) le portefeuille de l'intérieur, et Villèle, à qui il était naturellement destiné, accepta le département des finances par suite de la démission de M. Roy, qui refusa, ainsi que MM. de Richelieu et de Serre, d'entrer dans la nouvelle administration. MM. de Peyronnet, Matthieu de Montmorency, le duc de Bellune et de Clermont-Tonnerre furent appelés à la justice, aux affaires étrangères, à la guerre et à la marine, et le général Lauriston conserva la direction de la maison du roi. Formé sous les auspices de Monsieur, ce ministère était le premier que la royauté eût choisi dans la nuance de la droite pure, objet de préventions si envenimées et d'une impopularité motivée jusqu'à cer-

tain point par les imprudences et les exagérations de quelques-uns de ses membres ou de ses auxiliaires. Aux embarras de sa situation s'ajoutaient ceux qui dérivait de l'état de l'Europe méridionale, profondément troublée par les complots et les entreprises révolutionnaires. Le nouveau cabinet chercha d'abord un remède à l'agitation des esprits dans la présentation d'un projet de loi qui abolissait la censure, sauf dans les circonstances graves, mais qui assujettissait la création de tout journal à une autorisation préalable et attribuait aux cours royales la faculté de suspendre et même de supprimer les feuilles périodiques dont l'esprit serait manifestement hostile à l'ordre public. Villèle défendit, par d'excellentes raisons, cette disposition, si critiquée alors, trop bien justifiée depuis, et ce système de police préventive, complété par un autre projet destiné à réprimer les délits de la presse, fut admis à une faible majorité. L'attention publique ne tarda pas à se concentrer sur les mouvements révolutionnaires qui avortèrent dans le cours de 1822, à Belfort, à Saumur, où le général Berton paya de sa tête la tentative à laquelle il s'était laissé entraîner, et à la Rochelle, où quatre malheureux sergents expièrent sur l'échafaud leur condescendance à de criminelles suggestions. Villèle s'exprima avec beaucoup de tact et de résolution à la tribune à l'égard de certains députés compromis dans le second de ces complots, tels que Lafayette, Lafitte, B. Constant, Voyer d'Argenson (*voy.* ces noms). On peut douter toutefois que le ministère eût eu assez d'énergie pour déferer à la justice ces instigateurs, d'autant plus coupables que rien, dans l'état tranquille et prospère du pays, ne justifiait ces appels à la révolte contre l'ordre établi. La session législative de 1822 fut orageuse. Accusé d'avoir exercé une pression inconstitutionnelle sur les élections partielles qui avaient eu lieu, Villèle répondit qu'un gouvernement qui resterait sous le poids des oppositions actuelles sans user des moyens que les institutions plaçaient entre ses mains marcherait à sa ruine. Il se prévalut habilement de ce que la répression des complots qui venaient de troubler la paix publique n'avait entraîné le ministère dans aucune excursion en dehors de l'ordre légal. — L'importance des événements d'Espagne, par suite desquels le roi Ferdinand était réduit à un ilotisme complet, vint bientôt préoccuper plus sérieusement le cabinet. Investi, le 4 septembre 1822, de la présidence du conseil des ministres, le comte de Villèle eut désormais la haute direction des affaires et fut mis en demeure de se prononcer en cette grave conjoncture. Malgré les devoirs imposés à Louis XVIII comme souverain et comme parent du monarque humilié, Villèle répugnait personnellement à la délivrance de Ferdinand par la voie d'une intervention armée. Tel fut l'esprit des instructions qu'il

donna à M. de Montmorency et à M. de Chateaubriand, représentants de la France au congrès de Vérone. Mais ces plénipotentiaires, gagnés par les prévenances des cours du Nord, excédèrent la mesure de leur mandat et abondèrent dans le sens d'une expédition militaire, dont la France prendrait la responsabilité exclusive. Cette conclusion fut vivement combattue par le duc de Wellington, représentant de la Grande-Bretagne, qui accompagna son opposition d'insinuations menaçantes, et le ministère anglais, abjurant toute convenance, ne craignit pas de négocier avec l'Espagne révolutionnaire un traité de commerce dont la portée morale, dans ces circonstances extrêmes, était facile à apprécier. Mais la France de 1822 n'avait point fait l'apprentissage de ce système de condescendance aux volontés britanniques qui devait déshonorer postérieurement plus d'une page de nos annales. Le président du conseil demanda des explications catégoriques sur les négociations commencées, en ajoutant qu'une « décision immédiate de la « France devrait résulter de ces explications ». La fermeté de ce langage fit reculer le cabinet de St-James, et le honteux traité ne fut pas conclu (1). Cependant le comte de Villèle défendit avec force au conseil sa politique d'expectative, et sa résistance entraîna la démission du vicomte de Montmorency, auquel M. de Chateaubriand succéda, le 28 décembre, comme ministre des affaires étrangères. Mais les derniers événements survenus dans la Péninsule firent décidément pencher la balance en faveur de la guerre, et tout se prépara pour une expédition prochaine. Restait à obtenir des chambres les crédits nécessaires, et cette proposition donna lieu, comme on devait s'y attendre, à un débat fort animé. Les principaux organes de la gauche ne manquèrent pas d'accuser le ministère de n'intervenir en Espagne que dans un intérêt de fanatisme et « sur l'impulsion des Prussiens et des Cosaques », tandis que les orateurs de l'extrême droite blâmèrent avec amertume sa longanimité envers la révolution espagnole. Telle était la justice de ces temps de passion et de vertige ! Villèle répondit que le système du parti libéral, loin d'exclure la guerre, obligerait la France à la soutenir sur le Rhin (2) et réfuta sans peine l'assimilation que quelques opposants avaient essayé d'établir entre l'ambitieuse invasion de 1808 et l'intervention destinée à affranchir l'Espagne du joug révolutionnaire. La modération de son langage fut généralement approuvée ; mais il eut le tort grave de s'abstenir dans l'incident qui amena l'expulsion du député Manuel (voy. ce nom) ; coup d'Etat parlementaire infiniment regrettable au point de vue légal et qui, par la retraite du

côté gauche, eut pour résultat de livrer le ministère aux attaques de l'opposition de droite, sans contre-poids pour en balancer l'effet. Le plus ancien et le plus fougueux adversaire de Villèle, le comte de la Bourdonnaye, saisit l'occasion du budget de 1824 pour diriger contre son administration d'amères critiques, dont MM. de Vau-blanc et Delalot appuyèrent plusieurs conclusions, et qui révélèrent les affligeantes dissensions auxquelles le parti monarchique se trouvait en proie. Cependant l'expédition hispanique s'était accomplie avec un succès qui dépassait toutes les espérances. L'armée française, désormais conquise au trône légitime, n'avait pas moins fait admirer sa discipline que sa valeur. Mais, pour prix de ses efforts, de sa bravoure et de son désintéressement, le prince généralissime n'avait obtenu aucune satisfaction constitutionnelle (voy. VALDÈS) du monarque qu'il était venu si généreusement délivrer. Une autre source d'embarras pour le ministère dérivait des engagements dispendieux que le duc d'Angoulême, lors de l'entrée en campagne, avait été contraint de souscrire avec le munitionnaire Ouvrard (voy. ce nom), homme plus habile qu'honorablement famé. Cet incident, qui défraya plusieurs fois les inculpations les plus injustes contre le ministre des finances, parcourut diverses phases et n'obtint un dénouement conforme aux propositions ministérielles qu'en 1825, à une honorable majorité. — Le comte de Villèle résolut de profiter de l'heureuse issue de la guerre d'Espagne pour garantir la stabilité du gouvernement contre les oscillations périodiques auxquelles l'exposait le renouvellement partiel de la chambre élective. Ce fut l'objet du projet de loi sur la septennalité, auquel M. de Chateaubriand prêta le puissant concours de sa plume et de son influence. Les élections générales, qui en précédèrent la présentation, donnèrent au ministère une majorité formidable ; mais elles furent marquées par des actes d'intimidation et des pratiques artificieuses ou corruptrices qui motivèrent de justes et énergiques protestations. Louis XVIII ouvrit, le 24 mars 1824, la dernière session législative de son règne, et, parallèlement à la proposition de septennalité qui fut portée à la chambre des pairs, celle des députés reçut communication d'un autre projet, conception particulière de Villèle et au succès duquel il attachait un véritable amour-propre de paternité : c'était la loi de réduction des rentes, dont l'élévation, favorisée par la prospérité générale, tendait à devenir de plus en plus onéreuse à l'Etat. L'administration offrait aux porteurs de rentes l'alternative du remboursement de leur capital ou de la conversion de leurs titres à un intérêt plus modéré. Cette proposition excita une très-grande sensation, non-seulement chez les rentiers, mais parmi les antagonistes personnels du ministre et dans le parti libéral, que froissait vivement l'affectation non dissimulée du produit

(1) *Congrès de Vérone*, chap. 29.

(2) *Ibid.*, chap. 43. C'est d'après la version même du plus ardent adversaire de M. de Villèle que je me suis attaché à rétablir le texte, souvent altéré, de cette phrase devenue célèbre.

éventuel de cette opération à l'indemnité des émigrés. La persistance du ministre et l'adresse de son argumentation surmontèrent tous ces obstacles à la chambre des députés; mais la chambre des pairs, sur laquelle il n'exerçait pas la même influence, rejeta le projet à la majorité de trente-quatre voix. Ce fut le premier échec sérieux que le comte de Villèle eût encore éprouvé. Sa conséquence la plus immédiate fut de le séparer, dans M. de Chateaubriand, d'un auxiliaire ombrageux, souvent incommode, mais dont il fallait éviter à tout prix de faire un ennemi. L'illustre vicomte s'était prononcé sans mesure contre le plan ministériel, et Villèle obtint sans peine de Louis XVIII irrité le sacrifice de ce conseiller infidèle. Mais la forme sèche et hautaine du congé souleva une réprobation universelle; l'auteur du *Génie du christianisme*, acquis désormais à l'opposition, avec les *Débats* pour organe de ses rancunes, commença contre Villèle une guerre acharnée qui devint fatale à la restauration. — La violence croissante des feuilles périodiques, mollement réprimée par la magistrature, et surtout l'affaiblissement marqué de la santé de Louis XVIII déterminèrent les ministres à rétablir momentanément la censure à l'issue de la session. Cette précaution fut bientôt justifiée par la mort du roi (16 septembre) qui avait déployé dans l'exil un caractère si ferme et sur le trône une intelligence si remarquable. Prince loyal et bienveillant, d'un esprit aimable, mais léger et peu éclairé, le comte d'Artois parut effacer par son avènement toutes les traces de sa longue impopularité. Toutes les discordes politiques semblèrent suspendues, et jamais règne ne s'ouvrit sous de plus favorables auspices. Le comte de Villèle, qui, de même que son fidèle ami, avait songé d'abord à disparaître devant l'entourage habituel du promoteur de l'émigration, prit confiance dans la ferveur de cet accueil. Il affranchit les journaux du joug de la censure et « profita de sa position près de Charles X « pour mettre dans sa bouche une infinité de « mots modérés, heureux, propres à tempérer « la réputation de fougue de son parti (1) ». Ce moment lui parut convenable pour donner cours à la grande pensée qui n'avait cessé de le préoccuper depuis la rentrée des Bourbons : celle d'indemniser les émigrés dont les biens avaient été confisqués en vertu des lois révolutionnaires. Il aspirait à fermer ainsi une des dernières plaies de la révolution, à rétablir l'égalité entre les propriétés territoriales, à tarir une source permanente d'inquiétudes et de divisions. Un des orateurs les plus diserts et les plus conciliants de la chambre, M. de Martignac, fut choisi pour exposer, dès les premiers jours de 1825, les motifs du projet de loi destiné à doter la France de ce triple bienfait. Son langage pacifique ne put

prévenir de violents débats, où l'émigration et la révolution, se prenant pour ainsi dire corps à corps, donnèrent carrière à leurs longs ressentiments par d'amères et stériles récriminations. Villèle monta plusieurs fois à la tribune et opposa aux détracteurs acharnés de l'émigration un de ces arguments personnels qui manquent rarement leur effet sur les assemblées délibérantes : « Sans l'émigration de nos princes, dit-il, « qu'aurions-nous eu en 1814 et après les cent- « jours à opposer aux armées de l'Europe éta- « blies dans la capitale ?... Nous aurions fini par « rejeter l'étranger au dehors, je n'en fais aucun « doute ; mais au prix de combien de sang, de « combien de dévastations ! Notre affranchisse- « ment de l'étranger, sans convulsions et sans « honte, nos libertés publiques, le retour de la « paix générale, la prospérité et le bonheur dont « nous jouissons, nous le devons à l'émigration, « qui nous a conservé nos princes. » La loi, votée à cent trente-cinq voix de majorité, fut débattue avec plus de calme à la chambre des pairs, après un sage et remarquable rapport de M. le comte Portalis, et y conquist l'imposante supériorité de quatre-vingt-six suffrages. Le président du conseil s'était préoccupé d'avance des moyens de réaliser aux meilleures conditions possibles la grande réparation à laquelle il venait d'attacher son nom. Il y avait pourvu par la présentation simultanée d'un projet de loi qui créait des rentes 3 pour 100, en affectant ce nouveau fonds au service exclusif de l'indemnité. Les porteurs d'inscriptions de rentes 5 pour 100 avaient la faculté de les convertir en titres de 3 pour 100 au taux de 75 francs, et jusqu'au 22 septembre, celle de requérir cette conversion en 4 1/2 pour 100 au pair, avec garantie de remboursement pendant dix ans. Le ministre évaluait le bénéfice de cette réduction d'intérêts à quatre-vingts millions, applicables à la diminution des contributions directes. Quelque prévoyance qui eût inspiré ce projet de loi, quelque sollicitude qu'il respirât pour les intérêts du trésor et le sort des contribuables, il fut attaqué avec vivacité par M. Bourdeau et M. Ferd. de Berthier ; d'autres orateurs lui adressèrent le reproche grave d'avoir été conçu pour sauver les compagnies financières qui s'étaient compromises en prêtant leur appui au plan primitif de remboursement. La réponse du ministre se fit remarquer par une sortie très-accentuée contre « la rage de cupidité dont la « société entière était tourmentée, et qu'on ne « pourrait déraciner, ajoutait-il, qu'en épurant « les mœurs, en faisant en sorte que l'argent ne « fût pas tout dans le pays, en plaçant au-dessus « de la fortune quelque chose qui attirât plus qu'elle « la considération et les désirs ». Le projet prévalut à une majorité de cent dix-huit voix, et cette résolution de la chambre élective fut adoptée par l'autre chambre à quarante-deux voix de majorité, en dépit d'un discours très-véhé-

(1) *Mém. de M. Guizot*, t. 4.

ment de M. de Chateaubriand, qui évoqua sans succès les souvenirs les plus propres à alarmer et à décourager les partisans du plan ministériel. Ces résultats firent honneur à la fécondité des ressources oratoires de Villèle et à l'étendue de son intelligence financière; mais, soit insuffisance de prévision, soit contrariété des événements ou des manœuvres de l'opposition, le succès ne couronna que très-imparfaitement, surtout dans le principe, les plans qu'il avait conçus. — Le discours du trône qui ouvrit la session de 1826 annonçait un nouveau dégrèvement de dix-neuf millions sur les contributions directes et la présentation de deux projets de loi, dont l'un surtout était destiné à agiter puissamment les esprits. Il s'agissait d'arrêter le morcellement progressif de la propriété foncière par l'attribution légale de la quotité disponible au premier-né du défunt en cas de silence de sa part; le projet permettait en outre à chaque citoyen de donner, avec la charge de les rendre à un ou plusieurs enfants du donataire, les biens dont la loi lui réservait la libre disposition. Cette communication fut précédée des débats sur la répartition de l'indemnité fixée par le traité qui avait récemment reconnu l'indépendance de St-Domingue, débats auxquels Villèle, promoteur de ce traité, prit une part active. La contre-opposition de droite lui contesta, non sans fondement, l'aliénabilité par simple ordonnance d'une partie du territoire appartenant à la France et blâma aigrement cette reconnaissance, « faite au nom de la « maison de Bourbon, d'une république d'es-« claves révoltés ». Le ministre objecta l'intérêt du commerce français, celui des colons dépossédés, la difficulté d'une expédition dont les chances pouvaient compromettre la fortune publique, et ces considérations, soutenues par le concours systématique d'une fraction notable du côté gauche, triomphèrent, dans les deux chambres, à de fortes majorités. Mais les événements postérieurs de 1830 provoquèrent une forte réduction dans le chiffre de l'indemnité stipulée à cent cinquante millions et l'abandon successif par les deux gouvernements de la plupart des autres clauses de la convention. — Villèle participa très-faiblement à la discussion du projet de loi sur le droit d'aînesse, produit d'une idée louable, celle de combattre, par la reconstitution de l'élément aristocratique, les progrès alarmants de la démocratie et de raviver en France l'esprit de famille atteint par l'égalité des partages, mais à laquelle l'inconsistance de la propriété, qui représentait le paiement de l'impôt, refusait tout fondement sérieux. Cette combinaison malencontreuse, qui dépopularisa fortement le ministère, par les tendances rétrogrades qu'elle semblait accuser, échoua presque complètement à la chambre des pairs, et la chambre élective, qui en avait sollicité la présentation, ne la releva point de cette déchéance. Si gratuite en réalité,

mais toujours si puissante sur la génération actuelle, cette imputation de velléité contre-révolutionnaire prenait de jour en jour plus de consistance par le développement des institutions religieuses, que nombre de gens considéraient ou affectaient de regarder comme un attribut essentiel de l'ancien régime. Une association, contemporaine du retour aux pratiques pieuses qui avaient inauguré le début de ce siècle, était transformée, par l'exagération révolutionnaire, en une vaste franc-maçonnerie, dont l'influence concentrait entre ses seuls adeptes la distribution toujours si convoitée des emplois publics et des faveurs du pouvoir. Le rétablissement des jésuites, dans un temps d'indifférence ou de scepticisme, alarmait sérieusement les plus fermes esprits. Il n'était pas jusqu'à l'austérité personnelle de Charles X qui n'indisposât contre lui une nation plus indulgente pour les écarts ou les hypocrisies de ses princes que pour la sincérité de leurs croyances. On répandait des caricatures où la majesté royale subissait les travestissements les plus grotesques, et des bruits absurdes sur les habitudes religieuses du monarque avaient pris cours parmi des hommes d'ailleurs éclairés. Cette industrie subversive fut puissamment secondée par le *Mémoire à consulter* du comte de Montlosier, écrivain monarchique, jeté soit par un mécontentement individuel, soit par abus d'un esprit paradoxal, dans une sorte d'aversion monomane contre ce qu'on appelait alors le *parti prêtre*. Son écrit, à travers beaucoup de faits inexacts ou amplifiés sur les abus ou les empiétements du pouvoir ultramontain, sur l'exploitation ambitieuse des pratiques du culte, contenait quelques révélations assez graves pour trouver des échos à la tribune législative. Le président du conseil garda le silence; mais le sage ministre des affaires ecclésiastiques, Mgr Frayssinous, essaya de réduire à leur juste valeur ces griefs formulés avec tant d'ardeur par des hommes indifférents aux périls tout autrement redoutables que faisait courir à l'ordre social le progrès rapide des principes révolutionnaires. Il défia ses contradicteurs de prouver qu'aucune promotion importante dans l'ordre civil ou militaire eût été obtenue par l'entremise de la congrégation. Cette sommation catégorique, demeurée sans réponse, mit trêve pour quelque temps à ces débats passionnés. — La discussion du budget de 1827, qui présentait un excédant notable et promettait un accroissement plus considérable encore, servit de texte aux attaques de la contre-opposition de droite, laquelle reprocha amèrement à Villèle l'oubli de ses anciens engagements envers les royalistes, notamment en ce qui concernait les institutions municipales et départementales dont il avait promis de doter la France. Le ministre objecta, non sans fondement, les difficultés matérielles attachées à l'exécution de ses idées; mais son langage trahit un certain dégoût d'avoir

à répondre à des accusations sans cesse réfutées et sans cesse reproduites. Le cabinet essuya de nouveaux reproches au sujet de l'intervention britannique en Portugal, prétextée par l'irruption des absolutistes espagnols et portugais, qui aspiraient à détruire la constitution libérale de don Pedro. Cependant sa politique triompha dans les deux chambres à de fortes majorités. Les violents débats qu'excita à la chambre élective la présentation du projet de loi sur la police de la presse n'amènèrent qu'une fois à la tribune le chef du conseil, peu favorable à cette mesure, qui, surabondamment motivée par la licence croissante des journaux, avait le tort grave d'affecter trop et de trop puissants intérêts. Villèle, répondant à l'opposition hautaine et dédaigneuse de Royer-Collard, rappela que son administration était la première qui, depuis 1814, eût spontanément accordé et soutenu pendant cinq ans la liberté de la presse. « On nous a accusés, » ajouta-t-il, de vouloir établir la tyrannie.... La « tyrannie! M. Royer-Collard a gémi sur elle « comme nous tous, et il sait fort bien que des « tyrans ne se laissent pas dire en face les choses « qu'il nous a forcés d'entendre. » Le projet passa à une majorité relativement faible et fut retiré à la chambre des pairs : double symptôme de décadence, qui encouragea quelques démonstrations menaçantes de la faction démagogique, toujours prête à manifester sa redoutable vitalité. Cette tentative ministérielle coûta à MM. Michaud et Villemain leurs emplois officiels, et le chef du conseil, auquel remonta la responsabilité de cet acte impopulaire, commit également la faute d'appuyer, dans la proposition la Boëssière, une assez misérable revanche de la défaite essuyée par le cabinet. Enivré des hommages qui avaient salué le treizième anniversaire de son entrée à Paris, Charles X voulut passer une revue générale de la garde nationale, au champ de Mars, le 29 avril. Quelques hommes prudents, alarmés des dernières démonstrations de la populace parisienne, combattirent cette idée; mais le comte de Villèle jugea le roi trop avancé pour reculer, et la revue s'accomplit au milieu des cris de *Vive le roi!* auxquels se mêlèrent ceux d'*A bas les ministres! à bas les jésuites!* Cependant, Charles X paraissait satisfait lorsqu'il apprit que quelques compagnies, en retournant dans leurs quartiers, avaient fait entendre des vociférations injurieuses contre les ministres, alors réunis à l'ambassade d'Autriche. Il manda aussitôt aux Tuileries le comte de Villèle, qui conseilla la dissolution immédiate de la garde nationale : mesure à la fois injuste et impolitique, en ce qu'elle impliquait la participation du corps entier au tort de quelques vociférateurs isolés, et qui souleva de vives contradictions au sein même du conseil. La session de 1827 acheva de constater un discrédit sensible dans la position parlementaire du comte de Villèle. La

contre-opposition royaliste, toujours inspirée par ses deux principaux ennemis, MM. de Chateaubriand et de la Bourdonnaye, prodigua au ministre dont il était le chef des accusations qui confinaient à l'invective. A l'étrange imputation de rêver des coups d'Etat, faite à l'homme le moins porté pour ces moyens extrêmes, Villèle ne pouvait opposer que le tableau de la prospérité croissante du pays et le spectacle de la sécurité intérieure et extérieure dont il jouissait : « Dieu n'abandonne pas la France, disait-il, et, « s'il veut nous affliger par le désordre qu'il laisse « pénétrer dans quelques esprits, du moins il « pourvoit avec largeur aux besoins de ceux qui, « par leurs travaux, élèvent le pays à un haut « degré de développement, dont chaque jour les « bornes reculent devant nos efforts. » Mais ces arguments ne pouvaient désarmer l'irritation de ses adversaires. Royer-Collard, s'armant des bienfaits même les plus irrécusables de l'administration, reprocha au dégrèvement de conduire à la destruction du régime représentatif par la limitation graduelle du droit électoral, et M. de Chateaubriand se déclara prêt à refuser le budget, en invitant la haute chambre à suivre son exemple : résolution d'autant plus répréhensible que le ministère préparait alors, dans une convention qui fut signée peu de jours après avec l'Angleterre et la Russie, pour la libération de la Grèce, l'accomplissement d'un des vœux les plus chers de l'illustre écrivain. La session fut close après la présentation et l'adoption d'un code rural, bienfait impatientement attendu, la censure fut rétablie, et tout se prépara en vue d'une dissolution de la chambre. Le cabinet était fatalement conduit à ce parti par l'ébranlement de sa majorité et par la supériorité croissante de l'opposition dans la chambre des pairs. Les élections générales furent fixées à des termes dont la courte échéance indiquait assez l'espoir de prendre l'opposition au dépourvu et d'invalidier les réclamations électorales. Mais ces expédients d'un pouvoir défaillant manquèrent complètement leur effet. A la suite d'une lutte aussi acharnée que peu loyale de part et d'autre, les collèges d'arrondissement donnèrent aux candidats improprement appelés *constitutionnels* une énorme majorité, et ce succès fut célébré par la population parisienne avec des acclamations dont l'enthousiasme passa rapidement aux démonstrations les plus seditieuses. Lasse d'une tolérance qui commençait à sembler suspecte, l'autorité mit quelques corps en mouvement. Trois barricades, construites aux environs de la rue St-Denis, furent emportées; le sang coula, et trois députés nouvellement élus se présentèrent chez le président du conseil pour conférer sur ces douloureux événements. M. B. Constant, l'un d'eux, insinua que la sédition pouvait avoir été organisée par le parti vaincu dans les élections. Le ministre répondit que le parti qui regrettait

le licenciement de la garde nationale était encore plus intéressé à fomenteur des troubles dans Paris, et la conférence n'eut aucune autre suite. Cette émotion populaire exerça une impression sensible sur les élections des grands collèges; les candidats ministériels y obtinrent une notable majorité, et ce résultat fortifia le soupçon que les mouvements des 19 et 20 novembre avaient été soudoyés par la police pour effrayer les électeurs et détourner des choix hostiles au ministère. Mais cette supposition s'évanouit complètement devant l'information judiciaire à laquelle il fut procédé quelques jours plus tard. Cependant l'esprit général des élections avait marqué l'heure de la retraite pour le cabinet de 1821, bien que les comtes de Villèle et Corbière eussent été réélus par leurs collèges. Le conseil se réunit sous la présidence de Charles X. Les ministres se déclarèrent prêts à déposer immédiatement leurs portefeuilles; cependant ils offrirent au roi d'engager la lutte avec les chambres, si le roi le jugeait utile au bien de la monarchie et du pays. Villèle insista pour une prompte détermination de la couronne; mais il déclina toute responsabilité dans le choix des nouveaux conseillers. Le 3 janvier, dans un dernier conseil, on débattit une question importante, celle de la promotion à la pairie des ministres sortants. Villèle résista vivement, pour son compte, à cette mutation, qui privait le roi de son influence personnelle sur la chambre élective. Il céda toutefois aux instances pressantes et affectueuses de Charles X. Son éloignement, après lequel il soupirait depuis longtemps, fut attristé par cette conviction, partagée par le roi et la Dauphine, que *ce n'était pas à M. de Villèle qu'on en voulait, mais à l'autorité*. Malgré la peine qu'il éprouvait d'abandonner le faible, mais loyal monarque, au milieu « des « embarras presque inextricables où il se trouvait », il repoussa toute transaction avec les deux sections coalisées, qui mettaient à cette alliance l'inacceptable condition du partage des principaux postes ministériels, et, dévoilant à son fils ces honteuses intrigues, que dissimulait au public abusé l'astuce ou l'ignorance des journaux, il ajoutait : « La France est plus prospère « qu'elle ne l'a jamais été. On peut quitter sans « regret et surtout sans remords ni crainte une « administration sous laquelle ont été amenés de « tels résultats. » Le ministère Portalis-Martignac fut installé le 4 janvier. Cinq mois plus tard, M. Labbey de Pompières déposa sur le bureau de la chambre, contre le cabinet de 1821, une accusation de haute trahison, dont le seul sens sérieux était de rendre impossible son retour aux affaires. Cette accusation, malgré les instances réitérées du comte de Monthel, ami particulier de Villèle, ne fut développée à la tribune que dans la session de 1829 et, réduite aux incriminations banales qu'avait dû inévitablement accumuler une administration de six années,

elle expira à une misérable minorité, sous un vote de question préalable. Cependant les concessions multipliées du cabinet de 1828 n'avaient pu prolonger son existence, et le prince de Polignac venait d'être constitué chef d'un nouveau conseil par Charles X, à bout de voies. L'incapacité proverbiale du prince avait fait naître une inquiétude universelle parmi les partisans plus ou moins prononcés de l'ordre monarchique. Villèle fut pressenti de divers côtés, comme le seul homme capable de remédier à une situation si gravement compromise. Mais l'aveugle indifférence de Charles X, le sentiment des périls que le système de condescendance du dernier ministère avait amassés autour du trône et par-dessus tout sa répulsion invincible pour toute transaction avec le parti révolutionnaire ne lui permirent pas de prêter sérieusement l'oreille à ces ouvertures. Momentanément appelé à Paris pour des affaires de famille, il rapporta à Toulouse la triste persuasion que le malheureux monarque serait « entraîné, et le pays avec lui, dans des « coups d'Etat mal préparés, mal conçus, mal « reçus et mal soutenus (1) ». Ses pressentiments ne furent que trop justifiés par la catastrophe de 1830, qui rejeta le vaisseau de l'Etat sur la mer orageuse des révolutions. Villèle se confina dès lors dans une retraite absolue, et, à part quelques considérations courtes, mais substantielles, qu'il consigna dans la *Gazette de France*, sur l'état des finances et sur les moyens d'arriver à la décentralisation du pouvoir, son nom ne fut plus prononcé qu'à titre de souvenir historique. — Cette notice serait incomplète si nous ne faisons une mention au moins sommaire des travaux multipliés à l'aide desquels Villèle avait cherché à perfectionner nos institutions financières. C'est à lui qu'est due cette importante ordonnance du 14 septembre 1822, destinée à contenir l'entraînement des ordonnateurs des dépenses publiques par des règles précises et sévères, dont l'effet, dit un de ses plus dignes coopérateurs, a été « de faire pénétrer la lumière et la méthode « dans l'administration publique (2) ». C'est encore à ce vigilant ministre que la France est redevable de l'ordonnance du 10 décembre 1823, qui a institué une commission de membres des deux chambres, du conseil d'Etat et de la cour des comptes, chargée de vérifier et d'arrêter annuellement les écritures et les comptes des ministres, avec obligation de publier des rapports détaillés de leurs opérations, afin de constater aux yeux de tous l'enchaînement, la concordance et la régularité de ces opérations centrales. Villèle couronna, par une autre ordonnance du 9 juillet 1826, sur les comptes individuels des receveurs et des payeurs, la grande œuvre

(1) Tous ces détails et ceux qui précèdent sont extraits de la *Notice sur M. le comte de Villèle*, par M. le comte de Neuville, Paris, 1855.

(2) *Souvenirs de l'administration financière de M. de Villèle*, par M. d'Audiffret, Paris, 1855.

de la comptabilité française. Elle fut précédée d'un rapport au roi dans lequel il proclamait ouvertement « qu'à aucune époque et chez aucun peuple, l'administration ne se serait livrée « elle-même à une épreuve aussi difficile, si elle « n'était pas le meilleur témoignage de la loyauté « de ses principes et de la régularité de son « action ». Il réalisa dans le seul département des finances plus de trente millions d'économies et féconda, par l'impulsion qu'il sut donner aux produits indirects, toutes les sources de la richesse et de la puissance du pays. Enfin, par un règlement du 19 novembre 1826, Villèle prit soin de coordonner les principes, les règles et les procédés applicables aux différentes parties de la gestion des comptables chargés des services de la perception de l'impôt direct, des virements de fonds du trésor et de la comptabilité des communes et des hospices. Il compléta ce règlement par une instruction générale du 15 décembre de la même année, qui résuma, pour la première fois, dans un seul code, toutes les dispositions en vigueur. — Tel fut l'ensemble de la carrière administrative et parlementaire de l'éminent et modeste ministre dont M. Canning disait, avec autant de justesse que de concision, « que « c'était une lumière qui brillait à peu de frais ». Si estimables que soient la plupart des actes qui en marquèrent le cours, ils laissent place à un regret : c'est que le comte de Villèle n'ait pas porté davantage sur l'avenir politique de son pays cette faculté de concentration si féconde en résultats utiles, et qu'il ait trop usé dans des conquêtes d'un ordre secondaire les ressources inespérées, mais fugitives, que les circonstances avaient mises à sa disposition. Egalement puissant au conseil et dans le parlement, le chef du cabinet de 1825 pouvait reprendre avec sagesse l'œuvre interrompue en 1816 et constituer la royauté légitime, sous les auspices de la liberté, par une loi d'élection fortement monarchique, par une ferme et loyale réglementation de la police de la presse. Il laissa s'enfuir les heures propices et perdit ainsi sans retour l'occasion de fermer en France et en Europe l'abîme des révolutions. Mais ce tort essentiel, qui permettra de contester au comte de Villèle le titre de véritable homme d'Etat, ne saurait permettre à l'histoire de demeurer muette ou indifférente sur les qualités précieuses qui lui étaient propres. Son intégrité est demeurée en quelque sorte proverbiale, mérite peu louable sans doute à une époque où la corruption dans les hauts postes de l'Etat eût passé pour une honteuse anomalie. Mais il portait cette vertu jusqu'à un désintéressement rare dans tous les temps et dont les actes n'ont été bien connus que longtemps après sa disparition de la scène politique. On lui vit refuser successivement tous les émoluments supplémentaires attachés aux fonctions qui lui étaient confiées, ainsi que la pension de ministre d'Etat, que

Charles X lui avait assignée à sa sortie du ministère. Il ne voulut devoir l'amélioration de son modeste patrimoine qu'à cet esprit d'intelligence et d'économie, à l'emploi de ce sens pratique qu'il appliqua avec tant de fruit au maniement des affaires du pays. Mais c'est à des titres d'un intérêt plus général encore que le nom de Villèle se recommande aux suffrages de la postérité. Ministre d'un pouvoir contesté sous toutes les formes, il sut désarmer l'esprit de faction sans imposer aucun sacrifice aux libertés publiques, élever au plus haut degré de prospérité une situation obérée par deux invasions étrangères, doter la France d'un système financier qui a survécu à trois révolutions, maintenir la paix extérieure sans amoindrir l'honneur national et, par une loi de haute moralité politique, effacer une distinction odieuse entre les propriétés territoriales d'un même pays. Ces améliorations furent longtemps méconnues, et jamais peut-être administration plus calomniée ne laissa après soi la trace d'une impopularité plus universelle. C'est à notre époque, mieux éclairée par d'amères épreuves sur la valeur des gouvernements probes et modérés, qu'il était réservé de juger plus sainement ce ministère de 1821, qualifié de *déplorable* par l'égarement des partis, et on peut dire avec exactitude que le nom de Villèle est un de ceux qui ont le plus gagné dans leur contact avec la postérité. Parmi les promoteurs de cette réhabilitation posthume, nous aimons à rappeler, avec l'éloquent historien de la *Civilisation*, M. le marquis d'Audiffret, dont nous avons souvent invoqué l'autorité, et M. le comte de Neuville, dont la *Notice*, bien qu'empreinte d'une partialité filiale, constitue un document d'un haut intérêt. L'académie des jeux Floraux a mis au concours, en 1862, l'éloge de son illustre compatriote et décerné le prix à M. T. de Hauteville, jeune écrivain distingué. Enfin le gouvernement impérial a fait placer avec honneur le buste de Villèle dans une des salles du ministère des finances, et lors de sa mort, qui eut lieu le 13 mars 1854, un auguste exilé, M. le comte de Chambord, a rendu à ses talents et à ses services un hommage aussi noblement formulé que justement motivé.

A. B—ÉE.

VILLÈLE (GUILLAUME-AUBIN DE), archevêque de Bourges, pair de France, grand-cordon de l'ordre de Charles III, cousin du précédent, naquit à Caraman, dans l'ancien Languedoc, le 21 février 1770. Son père avait suivi avec honneur la carrière des armes. Guillaume de Villèle embrassa de bonne heure l'état ecclésiastique, et alla à quinze ans compléter au séminaire de St-Sulpice son instruction classique par l'étude de la philosophie et de la théologie. Les troubles de la révolution et les journées de septembre 1792 révélèrent toute l'étendue des périls qui menaçaient les membres du clergé qui étaient demeurés attachés à l'antique discipline de l'Eglise.

Villèle, non encore engagé dans les ordres, s'ex-patria dès qu'il put franchir la frontière sans danger, et fut ordonné prêtre à Dusseldorf, d'où il alla attendre à Vienne que des jours meilleurs vinssent à luire sur sa patrie. Parmi les liaisons honorables qu'il avait formées dans l'émigration, il comptait celle du cardinal de Montmorency, évêque de Metz et grand aumônier de France. Ce prélat, qui avait apprécié les vertus et les talents de Villèle, lui conféra le titre de vicaire général de son ancien diocèse. C'est sous cette qualité purement nominale qu'il rentra en France dans le courant de 1802. Il reparut à Toulouse, puis à Paris, et s'y adonna avec zèle et avec fruit au ministère de la prédication. La restauration de 1814 n'apporta aucune interruption à ses travaux. Trois ans plus tard, à la suite du concordat de 1817, il fut nommé évêque de Verdun ; mais cette convention n'ayant pas été approuvée par les chambres, le nouveau prélat continua de résider à Paris. Le 24 septembre 1820, le roi Louis XVIII, devant qui il avait prêché la station du carême, l'appela à l'évêché de Soissons, et le 21 mars 1824 il fut promu au siège archiepiscopal de Bourges, avec le titre de primat des Aquitaines. Villèle porta dans son administration pastorale le caractère de douceur, de tolérance et de simplicité qu'il avait déployé dans le cours de sa mission apostolique. Sa parole, rarement véhémence et dépourvue d'action oratoire, se faisait remarquer par une onction à la fois digne et pénétrante, et d'autant plus persuasive qu'elle était dans un rapport constant avec la conduite personnelle de ce vertueux prélat. Les deux diocèses qu'il administra successivement ont conservé la tradition des nombreux actes de charité qu'il y exerça et des sentiments d'attachement et de vénération qu'il n'avait cessé d'y inspirer aux membres de son clergé. Villèle jouit du privilège rare d'y traverser des fonctions délicates en des temps difficiles, sans laisser aucune intimité sérieuse dans les rangs des ecclésiastiques subordonnés à sa direction et à sa surveillance. Etranger aux débats et aux agitations de la vie politique, Villèle dut à sa bonne renommée plus encore qu'au crédit de son éminent cousin l'honneur d'être compris dans la promotion des pairs du 5 décembre 1824, promotion dont le caractère fut exclusivement ecclésiastique. Il parut régulièrement à la chambre, mais ne prit la parole qu'en une seule occasion : ce fut pour appuyer, en 1828, une pétition relative à l'observation légale du dimanche et des fêtes. La révolution de juillet, qu'il vit avec douleur, l'éloigna pour jamais d'une capitale où ne le ramenaient plus l'affection ni le devoir. Le pieux archevêque se concentra de plus en plus dans l'administration de son diocèse et n'entretint avec le nouveau gouvernement que des rapports purement officiels. Le 5 mai 1839, une lettre de M. Girod (de l'Ain), ministre de la justice et des cultes, lui

apprit que le roi Louis-Philippe, à l'occasion de sa fête, l'avait nommé chevalier de la Légion d'honneur. Quelques jours plus tard, Villèle accusa au ministre réception de sa lettre, puis il ajouta avec une noble simplicité : « J'ai dû examiner, avant tout, si cette décoration me rendrait plus utile au bien de la religion dans mon diocèse, et je me suis convaincu qu'elle me placerait dans une situation moins favorable au succès de mon ministère ; d'après cette considération, je supplie Sa Majesté de me permettre de ne point accepter. » Villèle se montra meilleur courtisan des royautés prosrites que des royautés de fait. Après une lutte sanglante et opiniâtre entre la régente Marie-Christine d'Espagne et son beau-frère don Carlos, ce prétendant, affaibli par la mort de Zumalacareguy et vaincu par la trahison de Maroto, fut contraint, au mois de juillet de cette année, de chercher un asile sur le territoire français, où il ne trouva que des fers. La Providence, qui n'avait pas épargné les épreuves à cette malheureuse famille, lui gardait cependant une faveur précieuse. Le gouvernement assigna aux prosrits Bourges pour résidence. Touché de respect pour une si haute infortune, l'archevêque entourait de ses attentions et de ses égards les augustes captifs et n'épargna rien pour adoucir l'inclémence de leur situation. Il leur offrit son palais et ses équipages ; mais, s'ils préférèrent une hospitalité plus modeste, ils n'en furent pas moins pénétrés de gratitude pour un accueil aussi cordial et aussi empressé. Le 4 mai 1840, Villèle reçut du prétendant le grand cordon de Charles III, distinction que ce prince accompagna d'une lettre pleine de témoignages d'estime, et quelques jours plus tard, la princesse Marie-Thérèse offrit au vénérable prélat une mitre brodée par ses mains, en affectant à ce riche présent une destination toute personnelle (1). Cette réciprocité de bons sentiments, à laquelle le gouvernement eut la sagesse de laisser un libre cours, devait avoir un terme rapproché. Le 24 novembre 1841, de violents symptômes d'altération se manifestèrent tout à coup dans la santé de Villèle ; ils s'aggravèrent rapidement ; le malade perdit la parole et la vue, et le lendemain même, 25, à cinq heures du matin, il expira dans sa 72^e année. A. B.-ÉE.

VILLEMAREST. Voyez ABANCOURT.

VILLEMAREST (CHARLES-MAXIME DE), littérateur français, naquit à Paris, le 22 avril 1785. Issu d'une famille parlementaire considérée, il fut le condisciple du duc Decazes au collège de Vendôme, et obtint ensuite une bourse au Prytanée, dirigé alors par Abrial, parent de sa mère. Il fut un des élèves que le premier consul Bonaparte interrogea lorsqu'il vint visiter cet établissement. Satisfait des réponses du jeune Villemarest, Bona-

(1) Cette intention a été respectée, et la mitre brodée par l'auguste exilée appartient aujourd'hui à l'honorable comte Eugène de Villèle, seul descendant collatéral de l'archevêque de Bourges.

parte lui fit annoncer par Duroc, ainsi qu'à deux de ses condisciples, qu'il leur accordait une pension viagère de deux cents francs. Puis il permit à ces jeunes gens d'opter entre le grade de sous-lieutenant dans l'armée et l'emploi d'élève diplomate. Villemarest se décida pour la diplomatie, mais ne resta attaché que peu de temps au cabinet de M. de Talleyrand, alors ministre des relations extérieures, et qui ne garda que quelque temps ce portefeuille. Cependant il continua d'être l'objet de la protection du célèbre diplomate. En effet, lorsque, en 1808, il y eut un gouverneur général des départements au delà des Alpes, c'est Villemarest qui, grâce à l'appui de Talleyrand, devint secrétaire du gouverneur Camille Borghèse, beau-frère de Napoléon. Quoique âgé seulement de vingt-trois ans, il remplit avec une remarquable prudence le poste difficile auquel il venait d'être appelé. La chute de l'empire modifia naturellement la position de l'ancien secrétaire, qui pendant les cent jours ne put pas non plus, en raison de ses relations de famille, accepter une place que Napoléon lui avait fait offrir par Montalivet. La restauration fut loin de lui être favorable, il fut rayé de la liste des pensionnaires par M. de Blacas. Il prit alors l'honorable parti de vivre de sa plume, et prit part à la rédaction de plusieurs journaux, parmi lesquels les *Annales politiques, morales et littéraires*; l'*Indépendant*, où l'on remarqua ses articles moins pour le talent que pour le cachet de bonne foi dont ces écrits étaient empreints. Il écrivit aussi dans le *Moniteur* et l'ancienne *Gazette de France*. Villemarest avait un goût assez rare chez les gens de sa profession, celui de l'anonyme. Sauf une brochure intitulée *le Rideau déchiré*, il n'a signé aucun de ses ouvrages. En 1818, il puisa dans ses souvenirs diplomatiques un ouvrage ayant pour titre : *l'Observateur au congrès d'Aix-la-Chapelle*. Comme il avait visité l'Italie, il fit de ce voyage, qui a fourni tant de sujets de récits, un livre intitulé *l'Hermite en Italie*. On a mis aussi à son compte tout ou partie d'un ouvrage qui a longtemps défrayé la curiosité, nous voulons parler des *Mémoires de Bourrienne* (voy. BOURRIENNE); tout au moins a-t-on lieu de croire qu'il les rédigea en grande partie. Villemarest mourut à Belleville, au mois d'août 1852. Voici la liste de ses ouvrages : 1° *l'Observateur au congrès, ou relation historique et anecdotique du congrès d'Aix-la-Chapelle*, en 1818, précédé d'un coup d'œil sur la situation des différents peuples de l'Europe et du nouveau monde, à l'ouverture du congrès, Paris, 1818, in-8°; 2° *Plus de rideau; lettre sur les théâtres, adressée à M. de Prarly*, ibid., 1821, in-8°; 3° *le Rideau déchiré*, représenté au Théâtre-Français en 1820, 1821, in-8°; 4° *l'Hermite en Italie, ou Observations sur les mœurs et usages des Italiens au commencement du 19^e siècle, faisant suite à la collection des Mœurs françaises de M. de Jouy*, ibid., in-8°; 5° *Mémoires de M. de Bourrienne, ministre d'Etat, sur Napo-*

léon, le directoire, le consulat, l'empire et la restauration, ibid., 1829-1830, 10 vol. in-8°; 6° *Mémoires de Constant, premier valet de chambre de l'empereur, sur la vie privée de Napoléon, sa famille et sa cour*, ibid., 1830-1831, 6 vol. in-8°. On attribue à Villemarest surtout les deux derniers volumes : les premiers sont de Roquefort, Méliot, Luchet et Nisard. 7° *Mémoires de mes créanciers; mœurs parisiennes*, ibid., 1832, 2 vol. in-8°; 8° *St-Cloud et Fontainebleau*, ibid., 1832, in-8°, sous le pseudonyme d'Holstein; 9° *Mémoires de mademoiselle Adèle Boury*, ibid., 1833, in-8°; 10° *Mémoires de mademoiselle Avrillon, première femme de chambre de l'impératrice, sur la vie privée de Joséphine, sa famille et sa cour*, 1833, 2 vol. in-8°; 11° *le Palais-Royal et les Tuileries*, 1833, in-8°; 12° *M. de Talleyrand*, avec cette épigraphe : *ni pamphlet, ni panégyrique*, ibid., 1834-1835, 4 vol. in-8°; 13° *les Souvenirs de Blangini, 1797-1834*, ibid., 1835; 14° *Napoléon, 1769-1821*, ibid., 1848, in-8°; 15° une nouvelle intitulée *Une Reine du 12^e siècle*. De 1818 à 1824, il a publié successivement des articles dans les *Affiches parisiennes et départementales*. Villemarest a revu aussi l'ouvrage de Lamothe-Langon : *l'Empire, ou Dix ans sous Napoléon*, 1836, 4 vol. in-8°. Z.

VILLEMERT (PIERRE). Voyez BOUDIER.

VILLEMET. Voyez WILLEMET.

VILLEMIN (JEAN). Voyez VUILLEMIN.

VILLEMOT (PHILIPPE), astronome, né à Chalon-sur-Saône, en 1651, embrassa l'état ecclésiastique et devint curé de la Guillotière, l'un des faubourgs de Lyon. Il publia, en 1707, un volume intitulé *Nouveau système ou nouvelle explication du mouvement des planètes*, ouvrage qui fut loué par les plus habiles astronomes du temps, entre autres par Fontenelle, lequel y trouva des vues ingénieuses. C'était le système des tourbillons cartésiens; mais l'auteur l'avait réformé par de nouvelles idées, et il l'avait déduit de quelques hypothèses différentes de celles de Descartes. Cet ouvrage fut attaqué par Malezieu et défendu par le docteur Rey. Falconet le traduisit en latin. L'auteur avait une telle passion pour les mathématiques, qu'à la lecture d'un morceau de prose ou de poésie qui lui faisait plaisir, il ne manquait pas de dire : « Cela est beau comme une équation. » Villemot mourut le 11 octobre 1713. Z.

VILLENA (HENRI D'ARAGON, marquis DE), l'un des personnages les plus marquants dans l'histoire littéraire de l'Espagne au 15^e siècle, naquit en 1384, dans une famille où se mêlait le sang royal castillan et aragonais. Cette position intermédiaire entre deux peuples alors séparés par le langage, ainsi que par les mœurs et le gouvernement, lui permit d'exercer sur leur littérature naissante une influence qui lui a valu une grande réputation historique, quoique aucun de ses ouvrages ne nous ait été conservé. Sa mère était fille naturelle de Henri II de Castille; son père,

fils naturel d'Alphonse, marquis de Villena, lequel était neveu de Jacques II d'Aragon. Le goût qu'il manifesta de bonne heure pour l'étude et son éloignement pour les exercices ordinaires de la noblesse l'empêchèrent de soutenir la fortune de sa maison ébranlée par l'ambition remuante de son grand-père Alphonse, auquel les tuteurs de Henri III avaient fini par retirer la dignité de connétable. Pedro de Villena, son père, ayant péri à la bataille d'Aljubarrota, le marquisat de Villena fut enlevé à sa famille, pour acquitter la dot des infantes, sœurs du roi mineur. Attaché au service de Jean II de Castille, le jeune Henri s'attira bientôt par ses talents la faveur de ce prince si connu par les longues disgrâces de son règne et par son zèle à encourager les lettres. Il en obtint les comtés de Cangas et de Tineo, dans les Asturies. Mais sa mauvaise fortune ne tarda pas à le priver de ce nouvel apanage sans lui laisser de dédommagements. Il ambitionna le titre de grand maître de l'ordre militaire de Ste-Marie de Calatrava. On sait de quelle importance était cette dignité, avant que les rois d'Espagne s'en appropriassent exclusivement les droits. Pour l'obtenir, Villena eut à renoncer à ses comtés. Il avait épousé dona Maria Alborno, héritière de plusieurs domaines importants ; il renonça également aux biens qu'elle lui avait apportés, et la fit consentir à se retirer dans un couvent de la ville d'Iniesta. Mais bientôt les membres de l'ordre, mécontents, contestèrent son élection. Le pape lui retira la grande maîtrise, et Villena, réduit au titre de commandant de la petite ville d'Iniesta, rappela près de lui sa femme, avec laquelle il ne vécut point heureux. Il paraît probable que la même passion pour les lettres et la philosophie, qui servit à le consoler de tant de disgrâces, en avait été la première cause, surtout quand on songe au peu de faveur dont les sciences jouissaient alors. Tous les monuments contemporains attestent sa grande réputation comme savant, ainsi que l'horreur inspirée au vulgaire pour ses écrits et sa mémoire par le reproche qui lui fut fait de s'occuper d'études cabalistiques. Il faut attribuer à l'empressement qu'on eut de brûler ses manuscrits la perte de ses compositions littéraires et de ses poésies, si célèbres de son temps et singulièrement regrettées par les critiques espagnols. Après sa mort, arrivée à Madrid le 15 décembre 1434, le roi avait chargé un dominicain, son confesseur et précepteur de l'infant Henri, d'examiner les livres que Villena avait rassemblés ou composés lui-même. Une lettre assez curieuse, adressée par Ferdinand Gomez, médecin du roi, au célèbre poète Juan de Mena, ami et admirateur de Villena, nous apprend quel fut le résultat de cette inspection. « Point n'a servi, dit-il, « tout son savoir à D. Henri de Villena pour l'em-
« pêcher de mourir ; non plus que d'être oncle
« du roi ne l'a empêché de passer pour sorcier.

« On a porté au roi la nouvelle de sa mort ; et
« tout ce qui me reste à vous dire, c'est que
« D. Henri était fort savant dans tout ce qui con-
« cerne les autres hommes, mais qu'il n'enten-
« dait rien à ce qui l'intéressait lui-même. Deux
« chariots chargés des livres qu'il a laissés ont
« été amenés au roi ; et comme on dit que ce
« sont des ouvrages traitant de magie et autres
« arts qu'il n'est pas bien d'étudier, le roi or-
« donna qu'on les portât au logis de frère Lope
« de Barrientos. Frère Lope, qui se soucie moins
« d'être réviseur de grimoires que de gouverner
« le prince, fit brûler plus de cent volumes, qu'il
« n'a pas plus vus que le roi de Maroc, et qu'il
« n'entend pas plus que le doyen de Ciudad Ro-
« drigo. Nous ne manquons pas aujourd'hui de
« gens qui se font savants à peu de frais, en
« faisant des autres autant d'insensés et de sor-
« ciers, et qui pis est, se font saints en prêtant
« aux autres des intelligences avec l'enfer. A
« tous les affronts que ce bon et noble seigneur
« avait reçus de la destinée, il ne manquait plus
« que ce dernier. Il est resté dans les mains de
« frère Lope beaucoup d'autres ouvrages pré-
« cieus qui ne seront ni brûlés ni rendus. Si vous
« voulez bien m'envoyer une lettre que je puisse
« montrer au roi, afin que je demande pour vous
« à Sa Majesté quelques-uns des livres de D. Henri,
« nous sauverons ainsi un péché à l'âme de frère
« Lope, et celle de D. Henri se réjouira de n'a-
« voir pas pour héritier l'homme qui lui a fait la
« réputation de magicien et de sorcier. » Ce même
frère Lope Barrientos est auteur d'un livre sur la
divination, dans lequel il avoue avoir brûlé entre
autres livres un traité intitulé *Fasiel*, du nom
d'un ange qui l'avait dicté à l'un des fils d'Adam.
Cet ouvrage contenait, dit-il, des formules d'in-
vocations pour les bons et les mauvais anges ;
mais il déclare qu'en cette occasion il n'a fait
qu'obéir aux ordres du roi ; que pour lui il eût
été plutôt d'avis de conserver en mains tierces
des ouvrages pouvant servir à confondre les
ennemis de la religion et les sectateurs des doc-
trines occultes. Dans un passage de son *Laby-
rinthe*, Juan de Mena célèbre, en vers très-remar-
quables pour l'époque, la mémoire de Villena,
qu'il appelle *Honra de España y del siglo presente*.
Il le pleure une seconde fois, ajoute-t-il, dans
ses ouvrages dispersés ou livrés aux flammes,
comme pour lui tenir lieu de funérailles. L'illustre
marquis de Santillane, plus rapproché encore de
Villena par son âge, par son rang et par l'amitié,
composa sur sa mort une allégorie en vingt-
cinq octaves et en vers à hémistiches comme on
les faisait alors en Espagne. La postérité n'a pas
cessé d'unir les noms de ces trois hommes supé-
rieurs à leur siècle, Villena, Santillane et Jean de
Mena. Il est vrai que ceux de leurs ouvrages qui
nous restent sont loin de pouvoir être comparés
aux chefs-d'œuvre dont le Dante, Pétrarque et
Boccace venaient d'enrichir l'Italie, et qu'ils ne

sont guère lus aujourd'hui que par les érudits ; mais les services qu'ils ont rendus à leur nation par la science, le goût de la poésie et l'habile emploi d'une langue peu formée encore, leur ont valu une immortelle célébrité. Nous n'avons que les titres de quelques ouvrages de Villena, dont il est fort douteux qu'aucun ait été imprimé. Nicolas Antonio dit qu'un livre de cet auteur, intitulé *De los trabajos de Hercules*, et qu'il croit être en vers, fut publié à Burgos en 1499. Ce n'est, suivant d'autres, qu'un récit mythologique en prose. On cite encore un traité manuscrit : *De rebus philosophicis et moralibus* ; un autre, *De la gaya ciencia* ou *Del arte de trovar*, dont parle Quevedo comme étant en sa possession. On sait que la *Gaie science* n'était autre chose que l'art poétique et rhétorique du moyen âge, tel qu'on le cultivait dans le midi de la France et en Aragon. La langue aragonaise, plus rapprochée de la provençale, s'était prêtée plus aisément que la langue castillane à l'imitation de la littérature des troubadours. Il est remarquable qu'en Espagne, comme en France et en Italie, cette littérature et la langue qu'elle avait formée ont également fini par céder le pas à des idiomes qui leur étaient d'abord si inférieurs ; mais ce n'a pas été sans leur prêter d'importants secours. Le marquis de Villena, placé par sa naissance entre l'Aragon et la Castille, fit des efforts, souvent inutiles, pour introduire dans ce dernier royaume les modes des ingénieux trouvères. L'académie des jeux Floraux de Toulouse, fondée en 1323, jetait alors un grand éclat. Villena tenta inutilement d'en établir une pareille en Castille ; mais en Aragon ce projet fut adopté peu de temps après. On sait aussi qu'au mariage d'un prince de Castille, Villena composa une comédie allégorique où figuraient la Justice, la Vérité, la Paix et la Clémence ; et que cette pièce fut représentée avec beaucoup de pompe à la cour de Saragosse. Une anecdote très-célèbre par les troubadours de ce siècle se rattache à l'histoire du marquis de Villena. Nous devons d'autant moins l'omettre, que le *Romancero* espagnol contient une foule d'allusions qui s'y rapportent, et qu'elle appartient essentiellement à cette époque littéraire. Du temps que Villena était grand maître de Calatrava, il eut à son service un gentilhomme troubadour, nommé Jean Macias, qui devint éperdument amoureux d'une demoiselle attachée également à la maison du grand maître. Sa tendresse était approuvée secrètement, lorsque Villena, ignorant les intelligences des deux amants, donna la demoiselle en mariage à un gentilhomme voisin. Macias était alors absent ; sa maîtresse obéit, mais elle ne tarda pas à le consoler par de nouveaux serments de tendresse. L'époux, informé de cette intrigue, n'osa pas d'abord se venger par ses mains, à cause du crédit dont jouissait Macias auprès du grand maître, mais il alla se plaindre à Villena, qui fit venir son serviteur et

le blâma sévèrement de sa conduite. Ces réprimandes n'ayant produit aucun effet, il fallut envoyer Macias prisonnier dans un château près de Jaen. De là cet amant inconsolable envoyait sans cesse à sa maîtresse des lettres et des vers qui furent interceptés par son rival. Transporté de jalousie, l'époux offensé monte à cheval, et armé de sa lance arrive au pied du château d'Arjonilla, où Macias ne cessait de chanter sa belle et sa tendresse près des barreaux de sa prison. L'époux, qui le surprit dans cette occupation, l'atteinait mortellement d'un coup de lance. De pompeuses funérailles lui furent faites par la noblesse des environs ; et depuis cette époque l'*amoureux* Macias (cette épithète est restée attachée à son nom) ne cessa d'être célébré par les galants poètes de l'école des troubadours. Son aventure est le sujet d'une pièce de Lope de Vega, intitulée *Porfiar hasta morir*, qui a été traduite par M. de la Beaumelle et insérée dans la collection des théâtres étrangers. Elle a aussi donné lieu à un drame espagnol plus récent, *El Espanol mas amante, y desgraciado Macias*, ouvrage de trois auteurs anonymes de la fin du dernier siècle.

V—G—R.

VILLÉNA (JUAN-PACHECO), marquis DE), ministre de Henri IV, roi de Castille, surnommé l'*Impuisant*, fut élevé avec ce prince, dont il eut toute la faveur lorsque celui-ci n'était encore que prince des Asturies. A peine Pacheco le vit-il sur le trône, en 1454, qu'il manifesta toute son ambition. La cour devint un centre de galanterie et d'intrigues. Pacheco s'assura des courtisans ; ensuite des divisions semées avec art et l'indolence naturelle du roi lui firent obtenir un crédit qu'il sut fortifier encore par une profonde dissimulation et par toutes sortes d'artifices. Devenu principal ministre, il gagna d'abord à son souverain tous les ordres de l'Etat. Mais il ne put donner ni énergie ni courage à un prince faible et livré exclusivement aux plaisirs. Aussi la guerre entreprise contre les Maures de Grenade se fit-elle sans succès comme sans honneur. Les grands murmurèrent de ce que Henri abandonnait toute son autorité à Pacheco, et il se forma un parti puissant pour se saisir de la personne du roi et gouverner en son nom. Pacheco, maître de l'esprit du monarque, et sûr des courtisans, voulut s'assurer aussi des grands que leur éloignement de la cour rendait plus redoutables. Pour les gagner, ou du moins pour être instruit de tout ce qu'ils pourraient entreprendre, il engagea son frère don Pédro Giron, qu'il avait fait nommer grand maître de Calatrava, l'une des plus hautes dignités de Castille, à s'unir étroitement aux seigneurs confédérés. Tantôt il se déclarait lui-même pour leur cause, tantôt il affectait de soutenir l'autorité royale, trahissant ainsi tous les partis, et se maintenant sur leurs ruines en sacrifiant l'honneur et les intérêts de son maître à son ambition sans bornes. La ligue des

seigneurs mécontents, dans laquelle entra le roi d'Aragon, s'était formée en 1460. Les chefs qui en dirigeaient les mouvements firent présenter à Henri un mémoire qui contenait leurs griefs. Le monarque soupçonnant la fidélité de Pacheco, qu'il avait créé marquis de Villéna, et celle de l'archevêque de Tolède, son oncle, leur retira sa confiance pour la donner tout entière à Bertrand de la Cueva, qui devint à la fois le favori du roi et l'amant de la reine. Telle fut l'origine des troubles qui agitérent le royaume de Castille dans les années suivantes. Henri IV résolut d'ôter le ministère au marquis de Villéna, secrètement voué au roi d'Aragon, et accusé même d'avoir pris contre son maître des engagements avec Louis XI, roi de France; mais ce fut en vain, Villéna resta maître du pouvoir. Ce ministre artificieux, appuyé par une faction redoutable, était alors plus puissant que le roi lui-même. Il mit en œuvre, tour à tour, la séduction, la trahison et la violence, pour rester l'arbitre de l'autorité royale. Dirigeant lui-même les mécontents, qui, en 1464, déposèrent Henri, et proclamèrent son frère Alphonse, il traita avec son souverain plutôt en maître qu'en sujet. et après avoir allumé la guerre civile, il lui fit signer une paix honteuse. Cependant, commençant à craindre pour la ligue, et voulant mettre le comble à tous les outrages, il demanda pour son frère la main de l'infante Isabelle, et le faible Henri n'osa pas la lui refuser; ainsi le sang de Pacheco était près de se mêler à celui des rois de Castille, lorsque son frère mourut subitement. Une mort si imprévue fit soupçonner qu'elle n'était pas naturelle. Le feu de la guerre se ralluma dans toute la Castille entre Henri et les seigneurs mécontents, qui avaient à leur tête Alphonse, frère du roi: ils en vinrent aux mains avec l'armée royale à Medina del Campo, en 1467. Villéna, au lieu de combattre, s'était rendu à Oregana, pour se faire élire grand maître de St-Jacques par les treize électeurs, sans la participation de Henri, ni d'Alphonse, ni même celle du pape. Il revint triomphant à Olmedo, revêtu de la plus grande dignité de la Castille, sans s'embarrasser de ce qu'en penseraient les ligueurs, les royalistes et le roi. Ce qui est plus surprenant encore, c'est que l'élection fut confirmée, et que Villéna parvint à arracher au faible Henri un édit qui prescrivit d'obéir au nouveau grand maître. Il affermit ainsi sa puissance en augmentant ses richesses et son pouvoir. Le roi d'Aragon, pour le gagner sans retour, lui fit proposer une union entre l'infant don Ferdinand, son fils, et Béatrix Pacheco, fille du marquis; mais Villéna, non moins surpris que flatté d'une telle alliance, n'osa y donner les mains, dans la crainte de devenir trop odieux. Il appréhendait aussi d'indisposer l'amiral de Castille, l'un des arcs-boutants de la ligue. La mort d'Alphonse, frère du roi, ayant déconcerté les ligueurs, ils jetèrent les yeux sur Isabelle, sœur de Henri; mais avant de

prendre le parti des ligueurs, Isabelle exigea qu'elle fût déclarée princesse des Asturies, afin de s'assurer une couronne qu'elle prétendait lui être due plutôt qu'à Jeanne, sa nièce, dont la naissance était suspecte. Les seigneurs de la ligue, ayant adhéré à la demande d'Isabelle, firent signer au roi un nouveau traité, comme il en avait signé tant d'autres. Henri reconnut sa sœur pour héritière, répudia sa femme et déshérita sa fille. Isabelle (*voy.* ISABELLE, reine de Castille), bientôt recherchée en mariage par les rois de Portugal et d'Aragon, se décida pour Ferdinand d'Aragon. Villéna, craignant dès lors de voir décliner son crédit et sa puissance, changea de politique; il aida le roi à rétablir Jeanne dans ses droits, et rassemblant les seigneurs dans la vallée de Lozoya, il leur fit signer, en 1470, un acte tout contraire à celui qu'ils avaient signé en faveur d'Isabelle. Le roi fit don de la ville d'Escalona à Villéna, qui recouvra toute sa faveur. L'archevêque de Tolède étant regardé comme le chef des partisans de Ferdinand et d'Isabelle, le roi voulut lui faire son procès; mais il en fut détourné par Villéna, qui était plus attaché à son oncle qu'à son prince. Le crédit de ce favori était alors au plus haut degré. Il venait de s'unir par un mariage avec l'illustre famille de Mendoza, quand la mort le surprit au moment où il faisait lui-même le siège du château de Turgillo; il mourut presque subitement d'un abcès à la gorge, le 11 octobre 1474. Ce ministre, célèbre dans les annales de la Castille, fut généralement peu regretté. Né pour le gouvernement, ses grandes qualités l'avaient élevé comme par degrés à devenir le conseil, le maître, et enfin le tyran de ses souverains. Sa prudence était consommée, et rien ne lui échappait dans l'affaire la plus compliquée. Sa sagacité était telle, que souvent d'un seul coup d'œil, et par deux mots d'entretien, il sut pénétrer les caractères et les vues les plus secrètes. Sobre, modéré, calme et maître de ses passions, il ne montra jamais la moindre émotion, même à la nouvelle des revers les plus funestes et les plus imprévus. Ardent à recueillir des richesses, il sut en disposer à propos pour se faire des créatures. C'est ainsi qu'il fut pendant trente ans le maître de la Castille. Le marquis de Villéna, son fils, hérita de ses grands biens et de sa faveur. B—p.

VILLENAVE (MATTHIEU-GUILLAUME-THÉRÈSE), littérateur distingué, naquit le 13 avril 1762 d'une famille honorable mais peu fortunée, à St-Félix de Caraman, dans l'ancien Languedoc. Frère aîné de sept autres enfants, et possesseur d'un bénéfice attaché au titre patrimonial, il fut d'abord destiné à l'état ecclésiastique, et reçut la tonsure à l'âge de neuf ans. Il fit de brillantes études au collège de Sorèze, et montra pour la carrière des lettres un penchant précoce que ses parents favorisèrent en l'envoyant à Paris au

savant abbé Ricard, traducteur de Plutarque, ami de sa famille. Ricard procura à son jeune protégé l'emploi de précepteur des enfants du comte de Pontgibaud. Trois ans après, le duc de Richelieu lui confia l'éducation de ses deux fils, les ducs d'Aumont et de Piennes. Il forma dans cette maison d'utiles et honorables relations, entre autres avec madame de Staël, dont il aimait à raconter des traits curieux et pleins d'originalité. Villenave obtint la faveur d'être présenté à la reine Marie-Antoinette par son amie, la duchesse de Polignac, et il espérait être attaché au Dauphin en qualité de précepteur, quand éclata la révolution française. Il quitta l'habit ecclésiastique qu'il avait porté jusqu'alors, et vint épouser à Nantes, en 1791, une jeune Anglaise, miss Tasset, dont il s'était épris sur la simple lecture de sa correspondance avec une amie commune. Élevé par cette alliance à une position plus indépendante, Villenave se fixa dans la patrie adoptive de sa femme, embrassa la profession d'avocat, et s'y fit remarquer surtout par une élocution facile et animée. Les rapports plus ou moins suivis qu'il entretenait avec plusieurs personnages de la cour de Versailles ne l'avaient point empêché de s'associer avec ardeur au mouvement de 1789; mais cette effervescence de son âge et de son imagination se calma bientôt en présence des excès révolutionnaires, et fit place à des impressions tout opposées. Lorsque, vers le milieu de 1792, l'infortuné Bailly vit ses jours menacés par la faction démagogique, ce fut dans la maison de Villenave qu'il rencontra son abri le plus sûr; il passa plusieurs mois sous ce toit hospitalier, uniquement appliqué à tromper par de frivoles lectures les trop justes appréhensions qui assiégeaient son esprit. Villenave était demeuré dépositaire d'un grand nombre d'écrits du savant astronome, qui fournirent plus tard à Arago de précieux matériaux pour la composition de son éloge. Cependant l'attitude contre-révolutionnaire de Villenave et de sa femme ne tarda pas à attirer sur eux l'animadversion des terroristes. Tous deux furent arrêtés au mois de septembre 1793. On renferma madame Villenave au château de Luzancey, sur les bords du fleuve qui servait de théâtre aux effroyables exécutions de Carrier, et son mari fut dirigé sur Paris avec cent trente et un Nantais, suspects aussi d'incivisme, et soumis comme eux à la surveillance la plus étroite et la plus inhumaine. Plusieurs d'entre eux périrent dans le trajet ou dans les prisons; les autres comparurent, au bout d'un an de détention, devant le tribunal révolutionnaire. Tous furent acquittés, grâce aux généreux efforts de Topino-Lebrun, l'un des jurés, le même qui, quelques années après, se trouva impliqué dans un complot contre la vie du premier consul, et périt sur l'échafaud. Au mois d'octobre suivant, Villenave, mû par un sentiment d'humanité, coopéra avec

Réal (voy. ce nom), depuis préfet de police, et Tronson-Ducoudray, à la défense des membres du comité révolutionnaire de Nantes que le tribunal acquitta également. Villenave reparut dans cette ville, où son ministère eut bientôt à s'exercer au profit d'accusés plus intéressants. Appelé à défendre devant les commissions militaires la plupart des chefs vendéens que le sort des armes avait livrés au parti républicain, il remplit cette tâche avec zèle et réussit à en sauver plusieurs. Ce furent les derniers débats mémorables auxquels Villenave attacha son nom. Il ne s'occupa plus que de réunir les débris de sa fortune, très-endommagée par les événements politiques, et vint avec sa femme habiter Paris aussitôt que l'ordre et la sécurité commencèrent à renaître. L'existence de Villenave appartint exclusivement dès lors à la littérature. Il prit d'abord part à la rédaction du *Journal des lois de la république*, connu sous le nom de Galette, dont il modifia considérablement l'esprit révolutionnaire, puis (1797) il fonda le *Journal de Nantes et du département de la Loire-Inférieure*, qui vécut jusqu'à la fin de mai 1800. Puis il accepta la direction du *Journal des curés*, feuille périodique fondée par le gouvernement impérial dans un esprit conforme aux principes du concordat, mais qui ne put fournir une longue carrière. Villenave publia en même temps une traduction en prose des *Métamorphoses* d'Ovide, précédée d'une vie du poète (Paris, 1806, 4 vol. in-8°), celui de ses ouvrages qui a le plus contribué à fixer sa réputation comme latiniste et comme érudit. Cette version, sans décourager de nouvelles tentatives, conserve aujourd'hui encore une grande valeur, et les critiques ont généralement adopté l'opinion du biographe sur les causes si souvent controversées de la disgrâce de l'illustre exilé. Villenave traduisit plus tard, non sans mérite, mais avec moins de succès, les huit premiers livres de l'*Enéide* pour la *Bibliothèque latine-française* de Panckoucke. Passant du profane au sacré, il fit suivre ses *Métamorphoses* d'une *Vie des saints* (Paris, 1812, 7 vol. in-8°), compilation pleine d'utiles et laborieuses recherches. Il enrichit successivement d'annotations critiques et biographiques les éditions des œuvres de la princesse de Salm, de Duclos, de Marмонтel, de Barthélemy, de Thomas et de plusieurs autres écrivains du 18^e siècle, et publia des notices plus ou moins étendues sur madame de Carcado, fondatrice de l'institution en faveur des enfants délaissés, sur madame Talma, sur le pasteur Jean-Jacques Goepp, sur St-Eloi, patron des ouvriers, sur Bourdaloue, sur Garat, ministre de la justice, sur l'académicien Michaud, etc., une histoire intéressante d'Héloïse et d'Abélard, et les éloges du comte de Lacépède, du cardinal de Cheverus, avec lequel il était uni d'amitié. Il écrivit en outre une foule d'articles d'économie politique dans le *Journal de la Société de la morale chré-*

ienne, société qu'il présida pendant près d'un quart de siècle et dont il fut l'historiographe le plus zélé. Villenave appartenait encore au comité de la paix, au comité grec, à l'œuvre du comité des orphelins, à l'association des ouvriers et des artisans, et à la plupart des institutions de bienfaisance établies dans la capitale. Il était membre et fut plusieurs années secrétaire général de la société philotechnique, dont il animait les séances publiques par l'intérêt de ses communications que rehaussait le double prestige d'une accentuation sonore, d'une belle et imposante physiologie. Il professa pendant sept ans à l'Athénée un cours d'histoire littéraire de la France qui attirait de nombreux auditeurs, parmi lesquels on remarquait plusieurs des notabilités de la littérature moderne. Après avoir été plusieurs années rédacteur de la *Quotidienne*, Villenave, qui ne se piquait pas d'une très-grande fixité dans ses doctrines politiques, concourut avec M. de Barante et M. Guizot à la création du *Courrier français*, par succession aux *Annales politiques et littéraires*. Ami particulier de Michaud, fondateur de la *Biographie universelle*, il avait pris part dès le principe à la composition de cette vaste galerie où figurent sous son nom, à travers près de 300 autres noms, les articles *Réal*, *Noël*, *Egerton*, *Garat*, *Ovide*, *Ricard*, les derniers ducs d'*Aumont*, *madame d'Angiviller*, *Andrieux*, etc., etc. Il fut en outre l'un des réviseurs du travail tant de l'édition primitive que des premiers volumes du supplément. Un autre recueil, l'*Encyclopédie des gens du monde* (1833-1844), lui dut ceux de *Louvois*, de *Fénelon*, de *Nicole*, de *saint Vincent de Paul*, de *Daunou*, d'*Héloïse*, de *Pierre Corneille*, etc., et le mot *Institut de France*. Cet infatigable écrivain, sur les dernières années de sa vie, chercha plus d'une fois dans la culture de la poésie des délassements à ses doctes et utiles travaux. On a de lui de longs fragments d'un poème sur la *Vie future*, où brillent, parmi quelques négligences, des beautés d'un ordre élevé; d'autres fragments d'un poème sur l'*Amour*, un morceau intitulé *les Deux genres*, quelques stances pleines d'onction et de goût sur l'*Imitation de Jésus-Christ*, etc. Villenave, chargé de présenter au roi des Français, quelque temps après la révolution de 1830, l'adresse de la société américaine des amis de la paix, reçut de ce prince un gracieux accueil, et fut tardivement décoré de la croix d'honneur sous le ministère de Salvandy. Son salon, tenu avec cette politesse exquise et affectueuse qu'il avait contractée dans les relations de ses premières années, était insensiblement devenu le rendez-vous de tout ce que Paris comptait de plus considérable dans les lettres, l'Eglise et la politique. La bibliothèque de Villenave, fruit de quarante-six ans d'épargnes et de recherches, constituait, particulièrement pour les autographes, les livres rares et les dessins originaux des grands maîtres, une des collections les

plus curieuses de l'Europe. Elle renfermait environ vingt-cinq mille volumes, et son possesseur avait toujours refusé, par esprit de patriotisme, de distraire, au profit des collecteurs étrangers, aucun des trésors dont elle se composait, malgré les offres les plus séduisantes. Ce vénérable doyen des lettres françaises mourut le 16 mars 1846, à 84 ans, dans les sentiments religieux qu'il avait professés toute sa vie. Il laissait un fils, auteur de la tragédie de *Walstein*, imitée de Schiller, jouée à l'Odéon, et d'autres opuscules poétiques; et une fille, madame Mélanie Waldor, femme également distinguée, comme poète, comme romancière et comme auteur dramatique (1).

A. B—Ér.

VILLENEUVE (HUON DE), ancien poète français, n'est connu que par ses ouvrages. Il florissait sous le règne de Philippe-Auguste, et il ne paraît pas qu'il lui ait survécu. Les romans des douze pairs de France, dit Chénier, succédèrent aux romans de la Table ronde. Huon fut pour cette seconde série ce que Chrestiens de Troyes (voy. ce nom) avait été pour la première, l'auteur le plus fécond et le plus habile. Ses romans versifiés furent traduits, dans la suite, en prose, et firent longtemps les délices de nos aïeux; mais étant restés en manuscrit, ils ne sont plus connus que d'un très-petit nombre de curieux. Huon avait composé dix ou douze romans. Les principaux sont : *Doolin de Mayence*; ce roman est attribué par quelques bibliographes au poète Adenez (voy. ce nom), contemporain de Huon. La traduction en prose, connue aussi sous le titre de *Fleur des batailles*, a été imprimée, Paris, Verard, 1501, in-fol. gothique; ibid., 1549, in-4°; Lyon, 1604, même format; et enfin, Paris, Bonfons, sans date. On connaît de l'édition in-folio des exemplaires sur vélin. Tressan a publié l'extrait de la *Fleur des batailles* dans la *Bibliothèque des romans*, février 1778 (voy. TRESSAN). — *Doon de Nanteuil ou Nanteuil*; — *Guiot de Nanteuil et Garnier*, son fils; — *Aie d'Avignon et Garnier*. Fauchet a donné quelques extraits de ces trois romans dans son *Recueil de l'origine de la langue et poésie françaises*. Duverdiér, copiste de Fauchet, les a reproduits dans sa *Bibliothèque*. — *Regnaut de Montauban*. Cet ouvrage, qui mentionne plusieurs chefs de la croisade entreprise contre Saladin, est cité dans le *Catalogue* du duc de la Vallière, n° 2730, où l'on en trouve un court

(1) Nous avons indiqué dans le cours de l'article les principaux écrits de Villenave. Pour être complet, il faudrait relever une foule d'opuscules biographiques ou bibliographiques, historiques ou littéraires, et citer la longue liste des éditions dont il a surveillé l'impression ou qu'il a enrichies de notes et de critiques. Cette nomenclature nous entraînerait trop loin, et quelque soin que nous missions à un travail de ce genre, plus d'une lacune nous échapperait certainement, car Villenave a éparpillé son talent sur une foule de sujets divers dans une foule de publications de tout genre. Nous nous contenterons donc de renvoyer le lecteur à la *France littéraire* de M. Quérard, t. 10, p. 183-188. La notice de M. Quérard nous paraît aussi complète que possible, et en tout cas très-suffisante pour faire apprécier le mérite de Villenave comme écrivain et historien. E. D—s.

fragment. Il se compose de dix-huit mille vers alexandrins, terminés par celui-ci :

Explicit la mort de Renaut de Montalbain.

La traduction des rimes en prose est imprimée in-fol. goth., sans date, très-rare. — *Les Quatre fils Aymon*; c'est le plus connu des romans de Villeneuve, parce que la Bibliothèque bleue s'en est emparée. Les anciennes éditions in-fol. ou in-4°, gothiques, sont rares et recherchées des curieux. Le style en a été retouché vers le milieu du 16^e siècle, par Guy Beronay et Jean le Cueur, seigneur de Naily, deux auteurs inconnus à tous les biographes. Voyez *l'Histoire littéraire de la France*, t. 16, p. 232; Chénier, *Discours sur les romans français*, et le *Manuel du libraire* de Brunet.

W—s.

VILLENEUVE (ROMETTO, ROMÉO, ou plutôt ROMÉE DE), connétable et grand sénéchal de Provence, naquit vers l'an 1170, de Giraud de Villeneuve, sire des Arcs et de Trans. Sa mère, dont la famille est inconnue, se nommait Asturgo. L'ignorance des historiens sur les premières années de cet illustre contemporain de St-Louis, et l'un des personnages les plus célèbres du 13^e siècle, a contribué à accréditer sur son compte une foule de récits romanesques : telle est, entre autres, la tradition populaire rapportée par Pierre le Loyer, dans son discours sur les spectres, et par laquelle on lui donne une origine évidemment fabuleuse; mais à travers toutes ces invraisemblances on voit que Romée, avant de se montrer sur la scène politique et d'y obtenir la confiance et la faveur de Bérenger, arrivait d'un saint pèlerinage : et son nom de Romée ou Romieu (pèlerin qui vient de Rome) semble fortifier cette conjecture. D'autres historiens ont cependant prétendu qu'il était déjà connu en Provence dès le règne d'Ildefonse I^{er}, et qu'il avait négocié le mariage d'Alphonse II avec Garsende de Sabran, fille de Guillaume IV, comte de Forcalquier. Quoi qu'il en soit, Romée de Villeneuve, issu d'une famille sortie de la maison d'Aragon, ou qui lui était alliée de très-près, se fit surtout connaître au moment où la Provence, déchirée par des dissensions intestines, ruinée par des guerres extérieures, éprouvait le plus pressant besoin qu'un véritable homme d'Etat vînt mettre un terme à tant de maux. L'époque du commencement de son ministère et de son étonnant crédit doit se placer avant le mariage de St-Louis avec Marguerite de Provence, puisqu'il y contribua de tout son pouvoir. Ce fut également par ses soins éclairés, par une politique très-adroite, que Bérenger vit, peu de temps après, sa seconde fille, Ethesior ou Iléiorie, épouser Henri III, roi d'Angleterre, et sa nièce, Richard, duc de Cornouailles, élu roi des Romains. Ayant reçu de son maître l'épée de connétable, Romée assiégea la ville de Nice, révoltée contre le comte de Provence, la soumit par capitulation, et en fut

nommé gouverneur. Il y allait fréquemment et son séjour dans cette cité fut toujours signalé par des actes qui firent bénir sa sagesse et sa bienfaisance. Voulant mettre cette conquête à l'abri des attaques des Pisans et des Génois, il ajouta aux anciennes fortifications une nouvelle enceinte de murailles avec des fossés, des ponts-levis et des portes de fer. Après de tels soins, Romée s'attacha particulièrement à faire fleurir les finances de Raymond, à préparer une paix durable, en entourant le trône d'un aspect formidable de défense, à réunir les partis divisés, à soumettre les barons qui cherchaient à fomentier des révoltes, à encourager les talents, et à favoriser le commerce et l'industrie en perçant des grandes routes. Au milieu de ces travaux, le grand sénéchal avait formé le dessein de se croiser avec Humbert, sire de Beaujeu, le comte de Nevon et quelques autres puissants personnages. Romée entretenait alors à ce sujet une autre correspondance avec Bertrand de Comps, grand maître de St-Jean de Jérusalem à Rhodes. Celui-ci lui écrivait en l'appelant son magnifique, très-cher ami, spécial et précieux seigneur, « qu'ayant appris par frère Guillaume de Cas- » tries son prochain voyage en Syrie, il l'exhortait à accomplir sa résolution, etc. » Il lui indiquait en même temps les provisions et les effets dont il devait se munir. On a cru que ce projet avait été la suite des calomnies et de la basse jalousie auxquelles Romée s'était trouvé en butte de la part de quelques courtisans envieux de son pouvoir, et que voulant prouver à Bérenger l'injustice de ces accusations, il lui rendit un compte général de sa gestion : mais ce voyage d'outre-mer n'eut point lieu; et le 12 juillet 1238, la faveur du connétable était tellement affermie que, par son testament fait à Sisteron, le comte de Provence lui confiait la régence de ses Etats et la tutelle de sa quatrième fille. Il paraît que Romée fut constamment soutenu contre ses ennemis par la comtesse de Provence, Béatrix de Savoie, qui n'avait pu demeurer étrangère au mariage de l'une de ses parentes, Béatrix de Savoie-Tende, avec Hugues-Raymond de Villeneuve, cousin du grand sénéchal. Trois ans après le testament de Bérenger (1242), Romée partit pour Rome, en qualité d'ambassadeur extraordinaire, et à la tête d'une nombreuse flotte alliée aux Génois, qui devait transporter dans la ville sainte les cardinaux et les prélats appelés par Grégoire IX au concile qui avait été convoqué pour condamner l'empereur Frédéric II. Henri, roi de Sardaigne, fils naturel de ce monarque, et commandant l'armée navale des Impériaux, des Siciliens et des Pisans, attaqua vigoureusement les Provençaux, les défit, tua plusieurs évêques, et fit prisonnier le légat du pape. Mais le vaisseau monté et commandé par Romée en personne ne voulut jamais se rendre au vainqueur. Le connétable s'y défendit avec un rare

courage, s'empara même d'un navire ennemi, et le ramena à Marseille. Pendant le reste du règne du comte de Provence, Romée continua de prendre la part la plus active à tous les actes politiques, à toutes les expéditions guerrières; et son génie étant parvenu à triompher de tous les obstacles, ainsi que de ses ennemis personnels, que sa conduite désarma, on vit la Provence sortir en quelque sorte de ses ruines plus puissante et plus florissante que jamais. Aussitôt après la mort de son souverain (1245), fidèle à ses dernières volontés, Romée assembla le conseil de Provence, qu'il présidait, réunit toute la noblesse, et leur fit jurer foi et hommage à la princesse Béatrix. Ce fut à cette époque, où Romée était tout-puissant, que St-Louis obtint du nouveau régent, qui vénérât ses vertus et son héroïsme, la main de sa pupille Béatrix pour Charles, comte d'Anjou, son frère. Mais Romée eut à ménager en cette circonstance le comte de Toulouse et le roi d'Aragon, qui, ayant également des vues sur l'héritière de Provence, se préparaient à faire valoir leurs prétentions les armes à la main. Le grand sénéchal prévint toutes les hostilités par sa prudente circonspection, et n'ayant plus rien à redouter, il conduisit lui-même à Lyon sa jeune pupille à son royal fiancé. Il fit, dit-on, insérer dans l'acte qui disposait de l'héritage de Bérenger une clause spéciale par laquelle la Provence devait retourner aux descendants de la reine Marguerite et de St-Louis, si Béatrix mourait sans enfants mâles. Palamède de Forbin, deux siècles et demi plus tard, réalisa ce grand projet; mais on ne peut dérober au célèbre ministre de Bérenger la gloire de l'avoir conçu. On a écrit que son influence était telle alors, qu'il ne tint qu'à lui de faire épouser la princesse Béatrix à son fils aîné, ou du moins de stipuler d'immenses avantages pour lui et les siens, en accordant la main de sa pupille à Charles d'Anjou. Le désintéressement de Romée répondit à toute sa conduite antérieure; mais il fut d'autant plus admiré, qu'il ne se dissimulait point que sa puissance s'éclipserait aussitôt que la Provence aurait reconnu un nouveau maître. Elle cessa en effet le jour même du mariage de Béatrix; et l'histoire ne fait plus mention du grand Romée (qui se retira sans doute dans son château de Vence, son séjour favori) que pour rapporter son testament, comme une des pièces les plus curieuses de ce genre. Ce testament, déposé aux archives de l'évêché de Vence, et dont la copie existe à la bibliothèque de Paris, indique, dans les plus grands détails, les dons énormes du grand sénéchal aux églises et aux couvents, qui reçoivent presque tous des pensions, des ornements, etc. Il lègue aussi des pensions à ses chevaliers, et sa ceinture dorée, enrichie de pierres précieuses, à la cathédrale de Fréjus. Il laisse des sommes considérables aux frères mineurs de Nice, parmi lesquels il choisit sa sépulture, et

donne la liberté à quelques-uns de ses esclaves favoris (c'étaient des Sarrasins et des Sarrasines). Enfin, après avoir prêté foi et hommage de vingt-deux villes, bourgs ou villages qu'il cite, il pousse la délicatesse jusqu'à ordonner de payer, sur ses propres deniers, ce que Raymond Bérenger avait négligé d'acquitter envers plusieurs particuliers, entre autres à des habitants de Draguignan, qui lui avaient vendu l'emplacement d'un terrain pour y bâtir une tour qui existe encore. Ce fut au château des Arcs, où il était tombé dangereusement malade, chez son neveu Arnould de Villeneuve, que Romée dicta son testament, le 15 décembre 1250, *dans la chambre près de la tour*. Il ne succomba pourtant point à cette grave atteinte, puisqu'on le trouve cité comme témoin, et à la tête de tous les barons, dans un hommage rendu à Charles d'Anjou par l'archevêque d'Arles. L'année où il cessa de vivre est donc incertaine; mais on pense qu'il était âgé de plus de 80 ans. D'après l'auteur moderne de l'*Histoire de Nice*, ce fut en cette ville, où tant de fois il avait fait éclater sa valeur et sa bienfaisance, que Romée termina une vie consacrée au bonheur de la Provence. La mort l'enleva à la reconnaissance et à l'amour des Niçards, dans le moment qu'il jouissait chez eux du prix flatteur de sa noble conduite. Ils lui firent faire de magnifiques funérailles dans l'église des frères mineurs. Ambitieux de réunir tous les genres de gloire sur le règne de Bérenger, Romée avait favorisé la littérature et protégé les troubadours. Son dessein était d'attirer et de fixer les plus célèbres d'entre eux, ainsi que les savants les plus renommés, à la cour d'un souverain et d'une souveraine qui eux-mêmes cultivaient avec succès la poésie. Le grand sénéchal n'y était point étranger; et il fut plus d'une fois arbitre des démêlés pacifiques de la gaie science. Dix troubadours, divisés d'opinion, le choisirent pour juge dans la question de savoir lequel vaut mieux de la science ou de la richesse? La décision du connétable ne peut guère avoir été douteuse. Mais en accordant sa protection aux poètes, il exigeait que l'étude des lettres fût accompagnée d'une grande pureté de mœurs. L'un des premiers actes de son administration (avant 1234) fut d'exiler aux îles d'Or (d'Hyères) le troubadour Rambaud de Courtezon, que quelques auteurs nomment prince d'Orange, pour avoir osé dédier à Marguerite de Provence, fiancée à St-Louis, un ouvrage d'une morale profane, intitulé *Maîtrise d'amour*. La chronique ajoute que la princesse, « marrie de l'avoir si peu courtoisement « traicté », obtint du grand sénéchal le rappel de l'imprudent troubadour. Le sévère grand sénéchal voulut également que tout gentilhomme, convaincu de tenir une « conduite dépravée « perdit sur-le-champ les prérogatives de la noblesse, et que si le fils d'un chevalier parvenait à l'âge de trente ans sans avoir été à la guerre

« et même sans y avoir donné des preuves de « valeur, il fût déclaré indigne des honneurs et « franchises de la chevalerie ». Il était si inexorable quand il s'agissait des intérêts du prince et de l'Etat, qu'on l'a surnommé le *grand chercheur des biens aliénés*. Les portraits qui restent de cet illustre personnage le représentent avec une physionomie mâle et guerrière, entièrement cuirassé et le front ceint d'une couronne de laurier. Romée de Villeneuve laissa deux fils et une fille, de Douce, sa femme (qui lui apporta en dot la somme de quinze mille sols d'or, énorme pour ce siècle). Paul Romée l'aîné, marié à Aycarde de Castellane, fille du célèbre Boniface, suivit Charles d'Anjou à la conquête de Naples, et mourut en cette ville, en 1307. Le second, Pierre, baron de Vence, chevalier de la maison de St-Louis, accompagna ce monarque à sa dernière croisade. Leur sœur épousa Hugues, prince des Baux. Parmi les nombreux ouvrages qui font mention de Romée, on connaît l'*Histoire de l'incomparable administration de Romieu*, par Michel Baudier, Paris, 1635, in-16. Deux autres écrivains plus modernes, entre autres Fontenelle, l'ont choisi pour héros de roman; mais l'auteur des *Mondes* abandonna son ouvrage commencé, ayant été combattu par une savante dissertation de dom Vaissette. Nous ignorons quel est le littérateur qui a écrit le roman de *Conradin*, fils naturel de Raymond Bérenger. Romée y joue un grand rôle. Quelques siècles auparavant, le Dante avait immortalisé le nom de Romée de Villeneuve, en plaçant dans son paradis l'étoile de ce pèlerin, et en déplorant son exil et son bannissement. « La « lumière dont il brille, dit-il, le console de ses « disgrâces et de l'ingratitude qui paya ses ser- « vices, etc. » Un ouvrage sur le baron de Vence a paru à Turin, sous ce titre : *Peregrinazioni ed avventure del nobile Romio da Provenza*, 1824, 2 vol. in-12. Le *Journal des savants* de mai 1825 en a rendu compte. Raymond de Villeneuve, chapelain de Charles I^{er} d'Anjou, et chancelier de l'empire romain, était parent du grand sénéchal. K.

VILLENEUVE (ÉLION ou HÉLION DE), de la même famille que le précédent, naquit en Provence, vers l'an 1270, d'Arnaud de Villeneuve, dit le Grand, et d'Aigline de Sabran, tante de St-Elzéar. Destiné dès sa plus tendre jeunesse à entrer dans l'ordre de St-Jean de Jérusalem, Héliou s'y distingua bientôt par une valeur brillante. Dans un de ses nombreux combats contre les infidèles, il fut fait prisonnier et délivré, dit-on, miraculeusement, par l'intercession de sa sœur cadette, Ste-Roseline. La régularité des mœurs du jeune chevalier, sa fervente piété, ses talents politiques, le firent remarquer de plus en plus, et il était parvenu à la dignité de grand prieur de St-Gilles, lorsque Foulques de Villaret, grand maître de Rhodes, ayant cru devoir abdiquer (voy. VILLARET [Foulques DE]), Héliou de Villeneuve fut élu par acclamation, en 1349, pour lui suc-

céder. L'ordre de St-Jean de Jérusalem, malgré sa renommée et sa puissance, était alors tellement affaibli par d'énormes frais de guerre et par tant de dettes, que son nouveau chef crut devoir ne pas se rendre encore à Rhodes, afin de solliciter avec succès des secours auprès des princes chrétiens et du pape Jean XXII. Ce pontife seconda efficacement les démarches d'Héliou, lui témoigna une confiance sans réserve, et l'envoya comme médiateur pour terminer les différends survenus entre le comte de Savoie et le Dauphin de Vienne. Peu de temps après, le grand maître tint à Montpellier un chapitre général de l'ordre, qu'il fit diviser en sept langues. Celle de Provence y fut reconnue la première, en mémoire de Gigard Tuni. Retenu en Provence et en Italie par une maladie qui se prolongea plus de deux ans, Héliou n'arriva à Rhodes qu'en 1336. Mais déjà ses soins généreux avaient devancé sa présence dans sa capitale. Les malheureux indigents dont il s'était déclaré le protecteur y avaient été secourus par ses abondantes aumônes, et il y fut reçu avec des démonstrations universelles d'affection. Héliou consacra dès lors tous les instants de sa vie à l'administration de ses Etats, au maintien de la plus sévère discipline, et à tous les exercices de piété et de bienfaisance. Toujours plein de zèle pour la gloire des armes de la croix, le grand maître attaqua en personne et prit Smyrne, l'an 1344, malgré les efforts du célèbre Tamerlan. Il remporta ensuite sur Elbée, roi de Maroc, une victoire d'autant plus éclatante que l'armée de ce dernier s'élevait à 70,000 combattants, tandis que Villeneuve n'en avait que 25,000. Aussi, ce ne fut plus que rarement que les bannières ottomanes osèrent se montrer devant l'étendard du Christ pendant le gouvernement d'Héliou. On croit que ce fut en mémoire de ces événements qu'il fit bâtir à Rhodes un magnifique hôpital et un château fortifié qui porta longtemps son nom. Il fonda aussi de ses deniers une église et deux commanderies pour les chevaliers de sa famille. On ignore l'époque précise où se passa à Rhodes, sous ce grand maître, un événement qui, malgré les circonstances fabuleuses dont son récit est accompagné, n'en a pas moins été rapporté par tous les historiens de l'ordre. Toutefois ceux qui ont assigné sa date à 1349 ont été dans l'erreur, puisque Héliou était mort depuis trois ans. Il faudrait donc plutôt adopter l'opinion du vieux chroniqueur qui a rapporté l'histoire du monstre tué par Gozon (voy. GOZON). Héliou ne survécut que peu de mois à cet événement; il mourut en juin 1346. Les chevaliers et surtout les pauvres répandirent d'abondantes larmes sur le tombeau qui fut élevé à Rhodes au grand maître Villeneuve, qui laissa après lui la renommée d'un *prince de grande vertu et courage, du bienfaiteur des pauvres*, et qui a été désigné dans l'histoire par le titre de *l'heureux gouverneur*. K.

VILLENEUVE (ROSSOLINE ou ROSELINE DE), sœur du précédent, naquit au château des Arcs, vers l'an 1263, et dut le jour à Arnaud II, sire des Arcs et de Trans, et à Burgole, ou Sibylle d'Uzès, de la maison de Sabran. De nombreux prodiges signalèrent, dit-on, sa naissance, et firent pressentir la future destinée de la fille d'un des plus illustres barons provençaux qui entouraient le trône du dernier des Bérenger. Aussi, par un contraste non moins singulier qu'honorable pour la religion, ce fut du sein de la cour chevaleresque et brillante des successeurs des rois d'Aragon, comtes de Provence, qu'on vit la jeune Roseline, annonçant dès l'âge le plus tendre sa vocation pour la retraite, les bonnes œuvres et la piété, se dérober aux séductions du monde, ensevelir sa beauté et ses charmes dans le silence d'un cloître. Cousine germaine de St-Elzéar de Sabran et de Ste-Delphine de Signe, dame de Pymichel, son épouse, qu'elle précéda dans la carrière de la vie, et à qui sans doute elle servit d'exemple, Roseline reçut au milieu de sa famille une éducation toute chrétienne. Elle fut élevée jusqu'à l'âge de dix-sept ans dans l'innocence la plus pure et dans une foi fervente, qui se manifestait sans cesse par un penchant irrésistible vers la retraite. Combattus entre leur tendresse et leur piété, ses parents finirent cependant par ne plus s'opposer à une vocation qui semblait surnaturelle. Roseline entra, de leur aveu, dans le monastère de la Celle-Roubaud, fondé par Diane de Villeneuve sa tante, et enrichi des bienfaits de sa maison. Ce couvent, soumis à la règle des Chartreux, et situé à deux lieues de Draguignan, diocèse de Fréjus, prenait son nom d'un solitaire appelé Roubaud, qui y avait bâti une cellule peu d'années auparavant. Les chroniques et les légendes de Provence ne tarissent pas en éloges sur les exemples angéliques donnés par la novice religieuse, et surtout de cette inépuisable charité dont elle avait en quelque sorte contracté le besoin avant de quitter la demeure de ses aïeux. Dans l'intérêt de sa santé, son père se crut obligé de lui défendre de porter elle-même ses aumônes aux indigents. Suivant la tradition répétée d'âge en âge, le sire de Trans ayant rencontré sa fille un soir qu'elle allait distribuer du pain aux malheureux : « Roseline, lui dit-il, qu'avez-vous dans votre tablier ? — Mon père, ce sont des fleurs, » répondit la vierge, et elle lui montra en effet plusieurs touffes de roses épanouies, et répandant un suave parfum. Émerveillé de ce miracle, le baron de Trans se prosterna aux genoux de sa fille ; et l'on croit que dès cette époque il ne s'opposa plus au désir qu'elle témoignait de prendre le voile. Roseline fut nommée, en 1288, à l'âge de vingt-cinq ans, diaconesse du monastère de la Celle-Roubaud, et à la mort de sa tante, en 1310, Béson, général de l'ordre des Chartreux, l'éleva à la dignité de prieure. Placée

à la tête du monastère, elle redoubla de zèle pour la religion, et édifica par sa conduite la Provence entière. D'une indulgence à toute épreuve envers les autres, elle était pour elle d'une rigueur qui la tenait continuellement dans le jeûne, les prières et les austérités. Elle se consacra spécialement à soigner les pauvres malades, et l'on invoquait de toutes parts le secours de ses prières dans les grandes calamités. On attribua entre autres à son intercession l'extinction de l'hérésie des Albigeois et la délivrance de son frère Hélicon, prisonnier des infidèles. Enfin, après une vie pleine de bonnes œuvres, elle mourut le 17 janvier 1329. Elle était âgée de 66 ans. Afin de satisfaire aux vœux des innombrables fidèles qui affluaient pour voir encore une fois Roseline, baiser ses mains, et invoquer sa protection, l'inhumation de son corps fut retardée de trente jours, sans qu'on y remarquât le moindre signe de décomposition. Une foule de miracles éclatèrent durant cette époque, et continuèrent dans le cimetière claustral, lorsque les restes de la sainte y furent transférés. Cinq ans après, elle en fut retirée pour être ensevelie dans le tombeau de sa famille, érigé dans l'église du monastère. Son corps se retrouva alors tout entier et sans altération. Cette translation eut lieu le 11 juin 1336, en présence d'Elzéar de Villeneuve, évêque de Digne, frère de Roseline. Dix ans plus tard, elle fut exhumée une seconde fois, et l'on admira encore la conservation surnaturelle de son corps. Enfin, en 1360, Hugues d'Arpajon, évêque de Marseille, assista à une troisième translation de ces précieux restes, qu'on exposa à la vénération publique dans une châsse d'argent. Ses yeux en furent séparés plus tard, et renfermés dans un reliquaire d'or. On rapporte que Louis XIV, parcourant la Provence en 1660, les trouva si bien conservés, qu'il voulut s'assurer de la réalité d'une chose aussi extraordinaire, et qu'il les fit piquer avec une aiguille par Valot, son médecin. L'ordre général des Chartreux avait reconnu le culte de la bienheureuse Roseline, qu'il regardait comme l'une de ses patronnes, et dont il faisait célébrer la fête le 16 octobre de chaque année. On l'observait le même jour dans le diocèse de Fréjus, et le bréviaire contenait la vie et l'histoire des bonnes œuvres de la sainte, dans l'ancien monastère, possédé pendant cent trente ans par les religieux de St-François, et dont il n'existe plus que l'église. Elle est située dans un endroit solitaire, entouré de collines boisées, et arrosé de sources limpides qui y entretiennent la verdure et la fraîcheur. Le souvenir de Roseline y attire encore beaucoup de fidèles qui viennent y célébrer sa fête le second jour de la Pentecôte. K.

VILLENEUVE (LOUIS DE), sire de Trans et de Serénon, premier marquis de France, surnommé *Riche d'honneur*, de la même famille que les précédents, naquit vers 1451, d'Armand IV de Villeneuve et d'Honorée de Baschi. Il se distingua de

bonne heure dans plusieurs campagnes sur terre et sur mer, pendant les règnes de René d'Anjou, comte de Provence, de Charles III d'Anjou, et de Louis XI. Charles VIII, dont il était chambellan, lui donna, conjointement avec le prince de Salerne, le commandement de l'armée navale destinée à la conquête de Naples. Sa brillante conduite dans cette rapide expédition lui mérita de plus en plus la confiance de son maître, qui lui fit présent de la principauté d'Aveline. Mais il ne jouit pas longtemps de ce titre, qu'il perdit en même temps que le roi de France vit s'évanouir les fruits de ses victoires en Italie. Louis XII, étant monté sur le trône, prit également dans la plus haute faveur le sire de Villeneuve, l'envoya, en 1498, ambassadeur auprès du saint-siège, et l'on croit qu'il le chargea des négociations dont l'objet était le divorce du roi avec la vertueuse Jeanne de France. L'histoire rapporte que l'ambassadeur provençal se fit remarquer à Rome par son éloquence courageuse et persuasive, et qu'il y reçut des honneurs extraordinaires. Il y retourna revêtu du même caractère en 1500, et il eut occasion de déployer une grande fermeté à l'égard des divers ambassadeurs étrangers, prêts à rompre la paix avec la France. Ami de Gaston de Foix, dont il était le proche allié, de Bayard, de la Trémolle, et de tous les chevaliers célèbres de cette époque, il signala surtout sa valeur à la bataille d'Agnadel, où il commandait 50 hommes d'armes et 100 archers. Il montra la même bravoure aux journées de Fornoue, de Cerisoles, etc., et on le vit déployer autant de talents dans l'art de la guerre que dans celui de la diplomatie. L'honneur de la France et celui du roi lui étaient chers au-dessus de tout, et l'on assure qu'il fit entièrement détruire une petite ville des États de Gènes, qui s'était permis d'indécemment railler les Charles VIII. André de la Vigne et Jean Bouchet, auteurs contemporains, racontent ainsi cette anecdote : « Vint devant le roi à Quion en « Piémont, sire de Serénon, du pays de Provence, « disant que lui approchant sur mer de la terre « de Gènes, en revenant du pays de Naples, il « envoya son patron de galée en une petite ville « du pays de Gènes pour y faire provision de « vivres, et sur ce qu'il raconta qu'il avait vu « qu'on y représentait le roy de France sur une « chayre de papier à qui on mettait vilainement « le feu au derrière, ledit seigneur de Serénon fit « préparer ses vaisseaux qui estoient en grand « nombre, et à la pointe du jour vint avec toute « sa puissance, mit le siège devant icelle ville, « tellement qu'à l'aide de ses gens d'armes et « marinières, ils l'assaillirent tant par mer que par « terre, et mirent tout à feu et à sang rez pied « rez terre, dont fust faist en cour grande rizée, « et le roy le pris et estima grandement. » Louis XII, aussi généreux que l'avait été Charles l'affable et le courtois envers Louis de Villeneuve, érigea en marquisat, par lettres patentes du mois

de février 1505, la baronnie de Trans, composée de vingt-trois terres; et l'on a remarqué que le premier en France il fut décoré de ce titre, avec enregistrement au parlement. Le marquisat de Nesle fut érigé plus tard, et le parlement ne l'enregistra qu'en 1545. On sait qu'à cette époque le titre de duc n'était donné en France qu'aux maisons souveraines. Louis de Villeneuve obtint également, en 1506, l'autorisation d'ajouter à ses armes une fleur de lis d'or sur un écusson d'azur, et les supports de France. François I^{er}, auquel le marquis de Trans prêta hommage, en 1515, de soixante-douze terres, lui accorda le titre de chambellan. Ce fut à côté de ce monarque, à la bataille de Marignan, que périt de Trans, fils unique de Louis de Villeneuve. Accablé de cette perte, chargé d'ans et de blessures, ce vieux guerrier mourut au mois de juillet 1516, aux eaux thermales de Digne en Provence. Il ne laissa d'Honorade de Berre, son épouse, que deux filles, dont l'aînée épousa Nicolas de Grimaldi de Monaco, et la seconde, Jean de Foix, frère de la reine de Hongrie, et cousin de l'illustre Gaston.

K.

VILLENEUVE (CHRISTOPHE DE), baron de Vaucluse, seigneur de Bargemont, etc., de la même famille que les précédents, naquit à Marseille, le 30 juin 1541, de Gaspard de Villeneuve, commandant des galères du roi, et d'Anne de Castellan. Elevé à la cour de François II, il fut page du célèbre François de Lorraine, duc de Guise, entra fort jeune dans la carrière des armes, prit part à plusieurs expéditions militaires, et, revenu en Provence, fut un des seigneurs qui y secondèrent le plus puissamment Claude de Savoie, qui en était gouverneur, dans la guerre qu'il eut à soutenir contre les partisans de la religion réformée. Il se trouvait encore auprès de ce prince lorsque des ordres positifs lui firent connaître la résolution prise par Charles IX d'exterminer tous les hérétiques du royaume, le jour de la St-Barthélemy. Le comte de Savoie, auquel ces ordres meurtriers furent adressés, mourut peu de temps après; et on les remit au comte de Carces, son lieutenant général, qui envoya alors à la cour Joseph de Boniface, seigneur de la Molle, afin d'obtenir la révocation d'un tel projet. Vingt jours s'étant écoulés sans qu'on entendit parler de Boniface, le comte de Carces chargea Christophe de Villeneuve, son parent, dont les sentiments généreux s'accordaient avec les siens, d'aller faire entendre la vérité au monarque, qui, disait-on, paraissait irrésolu à l'approche du moment fatal. Le baron de Vaucluse fit une telle diligence, qu'il arriva à Paris le même jour que la Molle en partait avec l'ordre positif de commencer sur-le-champ l'horrible boucherie. Malgré l'assurance qu'il n'obtiendrait qu'un refus, malgré les instances réitérées de la Molle, Christophe de Villeneuve persista à voir le roi. Il lui fut effectivement présenté, le lendemain, par

Humbert de la Garde, baron de Vins, l'un des favoris du duc d'Anjou. Il entretint le monarque avec une noble et courageuse fermeté; mais le roi ne répondit autre chose, sinon qu'il avait fait connaître ses intentions au comte de Carces. Cependant le tableau pathétique que le baron de Vaucluse avait mis sous les yeux de Charles IX des malheurs qui allaient accabler la Provence, s'il ne révoquait ses ordres sanguinaires, ayant fait impression sur son esprit, il ordonna à de Vins de lui amener Christophe le même jour. Le baron de la Garde le conduisit, vers la nuit, chez le sieur du Mas, contrôleur des postes, dans une salle où le roi soupait, et le fit cacher; car de l'autre côté de la salle soupaient environ une vingtaine de dames bourgeoises de Paris; et l'huissier ne voulait point y laisser pénétrer d'étrangers. Charles IX entretint longtemps de Vins, « puis lui dit tout bellement à l'oreille, suivant « ce que rapporte Jean le Laboureur : *Ne verrai-je point ce soir Vaucluse? — Il est là, sire. — Puis-je bien me fier à lui? — Sire, comme à moy-mesme; ma tête en répond à Votre Majesté.* Sur « cela, le roi fit approcher le sieur de Vaucluse, « et lui commanda, ainsi qu'au sieur de Vins, « de se trouver le lendemain, de grand matin, « à son lever. Dès qu'ils parurent, il leur recommanda le plus grand secret, et dit à Vaucluse : « *Dites au comte de Carces de ne point faire ce que je lui ai ordonné par la Molle, d'autant que j'ai résolu de faire une entreprise de grande importance, et si l'on faisait la tuerie en Provence, cela pourrait détourner la mienne;* et tout soudain Sa Majesté prit derrière le chevet de son « lit six couteaux de la longueur du bras, fort « tranchants : car on devait se défaire des chefs « des huguenots; et ils étaient six pour ladite « entreprise aux Tuileries, savoir : Sa Majesté, « secondée par M. de Fontaine, son écuyer; « Monsieur, son frère, secondé par ledit sieur de Vins; et M. de Guise, secondé par le sieur de Vaulx. Ayant découvert ceci au sieur de Vaucluse, il lui commanda, à peine de la vie, « n'en sonner mot, ni le comte de Carces aussi; « lui commanda, en outre, de faire si grande « diligence, qu'il pût attrapper ledit sieur de la « Molle; ou bien qu'il arrivât en Provence avant « que la tuerie ne se fit... » Le baron de Vaucluse, étant parti à l'instant même, atteignit la Molle, le précéda à Aix; et le succès de son intervention fut de soustraire la Provence entière à l'affreux carnage qui ensanglanta Paris, qui mit en deuil une partie de la France, et qui a souillé à jamais la mémoire de l'un de nos rois. Aussi le nom de Christophe de Villeneuve, comme le remarque le président Hénault, se lie de la manière la plus honorable à celui du comte d'Ortès, de l'évêque de Lisieux et de tous les hommes généreux qui concoururent à sauver leur pays du plus horrible des attentats. Le baron de Vaucluse, que Charles IX avait nommé chevalier

de ses ordres, servit encore avec distinction les rois Henri III, Henri IV et Louis XIII. Il était étroitement lié avec Henri d'Angoulême, grand prieur de France, gouverneur de Provence, fils naturel de Henri II et de mademoiselle Flamin de Leviston. Malherbe était attaché à ce prince en qualité de secrétaire. Christophe de Villeneuve mourut à Bargemon le 26 juillet 1615. K.

VILLENEUVE (GUILLAUME DE), brave et loyal chevalier, était de Provence; lui-même nous apprend qu'il avait sa maison à Beaucaire. Dans sa jeunesse, il signala sa valeur aux guerres de Catalogne, où il fut toujours renommé homme de bien. Il suivit, en qualité d'écuyer, Charles VIII à la conquête du royaume de Naples, et fut nommé par ce prince gouverneur de Trani, ville importante de la province de Bari. Charles VIII n'ayant pas pris des mesures suffisantes pour s'assurer la possession de sa conquête, dès qu'il se fut éloigné, les Napolitains se révoltèrent, et soutenus par les Espagnols, les Vénitiens et les autres souverains de l'Italie, travaillèrent à l'expulsion des Français. Villeneuve, assiégé dans le château de Trani, rejeta toutes les offres qui lui furent faites, et résolut de s'ensevelir sous les ruines de cette place, plutôt que de manquer à son devoir. Abandonné par ses soldats d'artillerie, il soutint encore un assaut terrible, et se défendit longtemps dans une chambre où il avait fait porter un canon; mais enfin, épuisé de fatigue et accablé par le nombre, il fut obligé de se rendre. On l'enferma (4 août 1495) dans une galère qui faisait partie de la flotte napolitaine, et il fut traité de la manière la plus rigoureuse. Pendant quatre mois, il fut témoin involontaire des sièges de diverses places occupées par les Français, le long du littoral, partagé sans cesse entre l'espérance et la crainte, jouissant des succès de ses compatriotes, et déplorant leurs revers. A l'arrivée de la flotte à Naples, il fut déposé, sous une garde, dans une maison particulière; et lorsque les Français eurent évacué le Château-Neuf, on le confina dans la grosse tour du portail. Le refus de quelques gouverneurs français d'accéder à la convention du général en chef aggrava le sort des prisonniers. Séparé de ses compagnons, Villeneuve fut plongé dans un cachot où il n'eut de communication qu'avec son chapelain. Enfin, après une captivité d'un an et trois jours, il obtint la permission de repasser en France (7 août 1496), sur un bâtiment de Marseille. A son arrivée, il était dans le dénûment le plus absolu; mais il refusa les secours que lui offrit le marquis de Rothelin, gouverneur de Provence; et pour accomplir le vœu qu'il avait fait dans sa prison, s'achemina vers la sainte Beaume. Ayant terminé ses actes de dévotion, il ne voulut point rentrer dans sa maison, et continua sa route à pied, vivant d'aumônes, comme un simple pèlerin. Il rencontra Charles VIII à Lyon; et ce prince, touché de son zèle, le nomma son maître d'hôtel,

et combla sa famille de bienfaits. Villeneuve mit alors la dernière main aux *Mémoires sur la conquête de Naples*, qu'il avait commencés dans sa prison, pour éviter l'oisiveté, et les termina le 8 novembre 1497. C'est le seul ouvrage dans lequel on trouve des détails donnés par un témoin oculaire sur les événements qui se succédèrent dans le royaume de Naples, depuis le départ de Charles VIII jusqu'à l'expulsion des Français. Ils sont écrits avec beaucoup de naïveté, et la lecture en est très-intéressante. Dom Martène les a publiés, sur un manuscrit de Jacques du Poirier, médecin à Tours, dans le *Thesaurus anecdotorum*, t. 3. On les retrouve dans le tome 14 de l'ancienne et de la nouvelle édition des *Mémoires relatifs à l'histoire de France*. Dans l'édition publiée par MM. Petitot et Monmerqué, les Mémoires de Guill. de Villeneuve sont précédés d'un *Tableau du règne de Charles VIII*, morceau d'histoire très-remarquable. W—s.

VILLENEUVE (GABRIELLE-SUSANNE BARBOT, dame DE), romancière, était fille d'un gentilhomme de la Rochelle, et fut mariée à M. Gaalon de Villeneuve, lieutenant-colonel d'infanterie. Restée veuve et sans fortune, elle s'établit à Paris, où elle pouvait, plus qu'ailleurs, trouver des ressources dans l'exercice de ses talents. Ses premiers essais littéraires lui méritèrent la bienveillance de l'auteur de *Rhadamiste*, chargé de les examiner comme censeur. Des rapports d'humeur et de goût ayant achevé de les lier d'une étroite amitié, ils convinrent de loger dans la même maison. Madame de Villeneuve passa le reste de ses jours dans la société de Crébillon (1), et mourut, le 29 décembre 1755, âgée d'environ 60 ans. Ses ouvrages sont : 1° *les Contes marins, ou la jeune Américaine*, Paris, 1740-1741, 4 vol. in-12. Celui de ces contes qui a fait la réputation de tous les autres est *la Belle et la Bête*, abrégé par madame le Prince de Beaumont, dans son *Magasin des enfants*, et mis en opéra, sous le titre de *Zémir et Azor*, par Marmontel (voy. ce nom). Il a été inséré dans le *Cabinet des fées*, t. 26, p. 29-214. On distingue encore le *Prince Azerole*, ou l'excès de la constance, dont l'idée est ingénieuse. 2° *Les Belles solitaires*, Amsterdam (Paris), 1745, 3 vol. in-12; 3° *la Jardinière de Vincennes, ou les Caprices de l'Amour et de la Fortune*, ibid., 1750, 1753, 1771, 4 parties in-12. Ce roman, le meilleur et le plus connu de tous ceux de madame de Villeneuve, ne manque pas d'intérêt. On y trouve des situations touchantes, des sentiments généreux; mais le style en est inégal, négligé, diffus et chargé de détails inutiles. 4° *Le Beau-Frère supposé*, Londres (Paris), 1752, 4 vol. in-12; 5° *le Juge prévenu*, Paris, 1754,

5 parties in-12. Ce sont là les seuls ouvrages de madame de Villeneuve; mais dans les dictionnaires on lui en attribue plusieurs autres : le *Phénix conjugal*, 1733, in-12 (par madame Drouillet de Toulouse); — *Gaston de Foix*, 1741, 2 vol. in-12, par le commandeur de Vignacourt (voy. ce nom); — les *Contes de cette année, ou le Loup galeux et la Jeune vieille*, 1744, in-12 (par le comte de Caylus); — les *Ressources de l'Amour*, 1752, 4 vol. in-12 (par Bastide), et enfin *Mesdemoiselles de Marsanges*, la Haye (Paris), 1757, 4 parties in-12. On ne connaît pas l'auteur de ce dernier roman; mais il n'est pas de madame de Villeneuve. M. Delbarre s'en est emparé, et l'a reproduit sous le titre de *Julie ou la Sœur ingrate*, Paris, 1801, 2 vol. in-12. Quant à l'ouvrage intitulé *le Temps et la patience*, 1768, 2 vol. in-12, c'est une réimpression des Contes marins, auxquels les libraires, par une ruse assez commune, jugèrent à propos de donner un nouveau titre, pour les rajeunir. On trouve l'analyse détaillée des contes et des romans de madame de Villeneuve dans l'*Histoire littéraire des femmes françaises*, par l'abbé de la Porte, t. 4, p. 188-264. W—s.

VILLENEUVE (PIERRE-CHARLES-JEAN-BAPTISTE-SILVESTRE), vice-amiral, né à Valensoles en Provence le 31 décembre 1763, entra au service comme garde de la marine à l'âge de quinze ans, et l'année suivante fut fait garde du pavillon. Un zèle peu commun fixa sur lui l'attention de ses chefs, et il franchit en peu de temps les premiers grades. Nommé capitaine de vaisseau en 1793, il devint chef de division en 1796, et quelques mois après contre-amiral. C'est en cette qualité qu'il commandait une des divisions de l'armée destinée à faire une invasion en Irlande, mais retenu dans la Méditerranée par les vents contraires, il arriva trop tard dans l'Océan, et il ne put prendre part à cette expédition. Au combat d'Aboukir, Villeneuve commandait l'arrière-garde, et il avait son pavillon sur le vaisseau le *Guillaume-Tell*. Echappé au désastre de cette journée, il parvint à gagner Malte avec deux vaisseaux et deux frégates. Nommé vice-amiral en 1804, il se rendit à Toulon, pour y prendre le commandement en chef de l'escadre; et le 18 janvier 1805, il appareilla avec onze vaisseaux de ligne, sept frégates et deux bricks, portant un corps de troupes commandé par le général Lauriston. Contrarié par le mauvais temps et par les vents, il fut obligé de rentrer dans le port, et ce ne fut que le 30 mars suivant qu'il put appareiller pour sa destination. Il arriva devant Cadix le 9 avril suivant. Une des frégates de son escadre l'y avait précédé, afin de faire les signaux convenus pour l'appareillage d'un vaisseau français et d'une division espagnole aux ordres de l'amiral Gravina, qui devaient se réunir à son pavillon. L'escadre française, ainsi renforcée, se trouva forte de quatorze vaisseaux. L'amiral Villeneuve,

(1) Madame Briquet, dans son *Dictionnaire des Françaises*, dit seulement que madame de Villeneuve fut en commerce de lettres avec le célèbre Crébillon; elle lui attribue d'ailleurs, sans examen, tous les ouvrages qu'on restitue dans cet article à leurs véritables auteurs.

qui avait mouillé à quelque distance de la côte pour faciliter cette réunion, appareilla le lendemain au point du jour, et se dirigea vers les Antilles. Sa traversée fut heureuse, et, le 14 mai suivant, l'escadre entra dans la rade du Fort-Royal de la Martinique, où elle trouva quatre vaisseaux et une frégate espagnole, qui se réunirent à elle. Ce nouveau renfort porta la flotte combinée à dix-huit vaisseaux, sept frégates et quatre corvettes. A la nouvelle de la sortie de l'escadre de l'amiral Villeneuve, et de sa jonction avec les Espagnols, l'alarme s'était répandue en Angleterre, et elle ne se calma que par la confiance que l'on avait dans les talents et l'activité de Nelson. On pensait que cet amiral, malgré l'infériorité de ses forces, suivait les mouvements de la flotte combinée, tandis qu'au contraire l'incertitude de ses manœuvres favorisait les opérations de cette flotte. En effet, Nelson, lorsqu'il apprit la sortie de l'escadre française, persuadé qu'elle avait fait voile pour l'Égypte, se mit à sa poursuite dans cette direction; mais après avoir parcouru vainement les côtes de la Sicile et du royaume de Naples, ainsi que les bouches du Nil, il revint à Malte. Là, des avis certains lui apprirent que l'armée française avait été vue, le 7 avril 1803, sous le cap de Gatte, et qu'elle avait passé le détroit le 9. L'amiral anglais dirigea alors sa route vers l'ouest; mais les vents qui soufflaient de cette partie avec violence contrarièrent ses desseins; et ce ne fut que dans les premiers jours de mai qu'il parvint à entrer dans l'Océan. Un bâtiment qu'il rencontra lui donna l'assurance positive que la flotte combinée faisait route pour les Indes occidentales. Pendant que Nelson, contrarié par les vents, perdait ainsi un temps précieux dans des courses inutiles, l'amiral Villeneuve, dont la flotte s'était encore augmentée de deux vaisseaux et d'une frégate venus de Rochefort, faisait attaquer le Diamant, fort que les Anglais avaient rendu en quelque sorte inexpugnable en ajoutant les ressources de l'art à ce que la nature avait déjà fait pour cette position. Le 4 juin, quelques jours après la prise de ce fort, la flotte combinée appareilla à la rade du Fort-Royal. Elle rangea la Dominique, mit en panne, le 6, devant la Guadeloupe, où elle prit quelques troupes, et passa ensuite à la vue de Montserrat, Antigue, Redonde, etc. Le 8 juin, Villeneuve, ayant aperçu quinze voiles, les fit chasser par ses bâtiments légers : c'était un convoi parti d'Antigue pour l'Angleterre, sous l'escorte d'une corvette. Celle-ci parvint à s'échapper; mais les quatorze bâtiments dont se composait le convoi furent pris et expédiés pour la Guadeloupe. Le lendemain l'amiral, informé que l'escadre anglaise était arrivée à la Barbade, fit rembarquer précipitamment, sur quatre de ses frégates, les troupes qu'il avait prises à la Martinique et à la Guadeloupe; il donna l'ordre au commandant de cette divi-

sion de les reporter dans cette dernière île, et renonçant à toute opération ultérieure sur les possessions anglaises aux Antilles, il fit route pour l'Europe avec son armée, le principal but de sa mission, qui était d'éloigner les flottes anglaises des mers d'Europe, étant ainsi rempli. Le 30, l'armée se trouvait à vingt lieues dans le nord-ouest des Açores, lorsqu'elle fut ralliée par les frégates qu'elle avait laissées aux Antilles. Le 3 juillet on aperçut deux voiles; l'escadre légère les chassa et les prit : l'une était un corsaire anglais, l'autre un galion espagnol, dont la cargaison valait quinze millions, et dont ce corsaire s'était emparé. On mit le feu au corsaire, et l'on fit remorquer le galion par une frégate. Vingt-deux jours s'écoulèrent, depuis le passage de la flotte combinée au nord des Açores, sans qu'elle pût franchir l'espace qui sépare ces îles du cap Finistère; et cette contrariété fut l'origine des événements qui contribuèrent à renverser successivement tous les plans de l'amiral Villeneuve. Le 22 juillet 1805, vers midi, l'armée combinée, se trouvant à la hauteur du cap Finistère, à cinquante lieues au large, eut connaissance de dix-neuf voiles ennemies. C'était l'escadre aux ordres de sir Robert Calder, composée de quinze vaisseaux, deux frégates, un cotre et un lougre. L'amiral Villeneuve forma aussitôt son escadre sur la ligne de bataille, bas-bord amures, et l'amiral Gravina fit signal à la sienne de prendre la tête de la ligne. Le temps était excessivement brumeux. L'ennemi avait aussi formé son ordre de bataille, et gouvernait sur une ligne large, avec l'intention apparente de serrer le vent sur l'arrière-garde de l'armée combinée, et de la mettre entre deux feux, par une contre-marche vent devant. Mais dès que Villeneuve vit l'armée ennemie sous le vent par son travers, il fit le signal de virer, lof pour lof, par la contre-marche. La brume devenait de plus en plus épaisse, et quoiqu'il fût à peine possible de distinguer son serre-file, la canonnade s'engagea successivement sur toute la ligne. On tirait de part et d'autre à la lueur des feux, mais presque toujours sans s'apercevoir. Le combat, qui avait commencé vers cinq heures, dura jusqu'à neuf heures. Il fut constamment à l'avantage de l'armée combinée, dont le feu avait une supériorité décidée sur celui des vaisseaux anglais; mais cette armée qui ne pouvait, à cause de la brume, profiter des avantages de sa position, en éprouva tout le désavantage, qui fut de voir deux de ses vaisseaux désemparés tomber en dérive dans la ligne ennemie. A la nuit, le feu ayant entièrement cessé de part et d'autre, les deux armées restèrent en présence. Le lendemain au jour, les Anglais, qui s'étaient éloignés, furent aperçus sous le vent. L'amiral Villeneuve ordonna le ralliement général, passa sur une frégate pour presser l'exécution de ses ordres, et fit le signal de porter sur l'ennemi. Le vent avait molli, la mer était très-

grosse, l'ennemi laissait arriver, et il fut impossible, de toute la journée, de parvenir à engager un nouveau combat. Le 24, au point du jour, l'armée anglaise n'était plus en vue que du haut des mâts : le vent ayant changé dans la nuit, elle se trouvait au vent de la flotte combinée. Celle-ci chassa sur elle jusqu'à dix heures du matin; mais l'amiral Villeneuve, voyant l'impossibilité de la forcer au combat, se décida à lever la chasse, et dirigea sa marche pour opérer sa jonction avec l'escadre du Ferrol. On a mis en doute si l'amiral Villeneuve avait fait, dans cette circonstance, tout ce qu'il était possible de faire pour la gloire du pavillon français. On a demandé si le lendemain du combat il n'aurait pas dû chasser à l'ennemi, et s'il ne lui aurait pas été possible de le joindre, lorsqu'il se trouvait embarrassé dans sa marche par ceux de ses vaisseaux qui étaient en mauvais état, et par les deux vaisseaux espagnols qu'il avait pris. Nous ne nous arrêterons point à discuter ces questions, mais nous dirons seulement qu'aucun des deux amiraux qui combattirent l'un contre l'autre dans cette journée ne satisfait l'opinion publique dans son pays. Une note qui parut dans le *Moniteur*, au sujet de ce combat, insinuait qu'il ne manquait à la marine française qu'un homme de caractère et d'un courage froid et audacieux : « Cet homme, disait la note, se trouvera peut-être un jour, et alors on verra ce que peuvent nos marins (1). » Calder ne fut pas plus heureux. Le gouvernement anglais crut que cet amiral pouvait et aurait dû livrer un second combat, dont le résultat eût été la destruction de la flotte combinée. Il fut traduit à la cour martiale, et un jugement le déclara convaincu de n'avoir pas fait, dans les journées des 23 et 24 juillet, tout ce qui était en son pouvoir; cependant ce tribunal, considérant que cette faute n'était le résultat ni de la lâcheté, ni de la trahison, mais celui d'une erreur de jugement, le condamna seulement à être réprimandé. Cette sentence satisfait sans doute l'orgueil national irrité; mais elle fut généralement considérée comme dictée par des considérations politiques. Villeneuve, après avoir passé quelques jours dans la baie de Vigo, en repartit avec treize vaisseaux français, deux espagnols, sept frégates et deux bricks. Le 2 août, la flotte mouilla dans le port de la Corogne, et opéra sa jonction, dans la baie d'Arrès, avec l'escadre du Ferrol. A sa sortie de cette baie, elle chercha, pendant trente heures, à lutter contre un vent violent et une mer très-grosse, du nord-ouest, dans l'intention de se réunir à l'escadre de Brest; mais voyant que ses efforts étaient inutiles pour s'élever avec des vaisseaux d'une si grande inégalité de marche et de manœuvres, elle se dirigea sur Cadix,

où elle entra, le 20 août, n'ayant rencontré que quelques bâtiments de commerce anglais, qui furent pris, coulés ou brûlés. A son arrivée dans ce port, l'armée combinée s'augmenta encore de quelques vaisseaux espagnols; de sorte qu'elle se trouva composée de trente-trois vaisseaux de ligne, dont dix-huit français et quinze espagnols. Ce n'était qu'à regret et contre son gré que l'amiral Villeneuve conservait le commandement de la flotte combinée. Les notes du *Moniteur* lui avaient fait connaître qu'il avait encouru les ressentiments du chef du gouvernement. « S'il est vrai, disait-il dans une de ses dépêches au ministre de la marine, qu'il ne faille que du caractère et de l'audace pour réussir, je ne laisserai rien à désirer, à ma première sortie. » Informé, par des avis certains, que trente-trois bâtiments anglais croisaient à la hauteur de Cadix, et peiné de l'obstacle que cette force semblait mettre à son départ, il assembla un conseil de guerre composé des amiraux des deux nations pour délibérer sur l'état des choses et sur ce que ses instructions prescrivaient. Le conseil émit l'opinion unanime que, quel que fût le nombre des ennemis, on était prêt à les attaquer, si le chef du gouvernement l'ordonnait; mais prenant en considération le texte des instructions de l'amiral, le conseil remarqua qu'elles recommandaient d'attendre une occasion favorable pour sortir; et l'on convint généralement que la supériorité de l'ennemi exigeait qu'on différât l'appareillage. Pendant ce temps, l'amiral Rosily se rendait à Cadix. Villeneuve, instruit de son arrivée à Madrid, et que le bruit se répandait qu'il venait prendre le commandement de l'armée, écrivait au ministre Decrès, sous la date du 28 octobre : « Je suis étonné de votre silence sur la destination de l'amiral Rosily. Ce sera avec le plus grand plaisir que je lui remettrai le commandement en chef, s'il m'est permis de monter, à la seconde place, que j'étais digne d'une meilleure fortune. Si les circonstances le permettent, j'appareillerai dès demain. » Malheureusement les circonstances changeaient ce jour-là même. L'amiral Villeneuve, apprenant que Nelson venait de détacher cinq vaisseaux de son armée, crut qu'il ne pouvait saisir une occasion plus favorable. Il fit donc sans hésiter ses dispositions pour sortir; et l'appareillage de l'armée combinée s'exécuta dans les journées des 20 et 21 octobre 1805. Villeneuve, en marin expérimenté, avait prévu le genre d'attaque qu'il éprouverait. Dans des instructions délivrées, avant son départ, à chaque commandant, il avait développé avec une sagesse admirable les règles de la tactique, et précisé les différentes manœuvres qui devraient être exécutées, suivant les positions où les vaisseaux pourraient se trouver réciproquement. Une des phrases les plus remarquables de cette instruction est celle-ci : *Tout capitaine qui ne serait pas dans le feu ne serait*

(1) Tout le monde sait que ces notes étaient rédigées par Napoléon lui-même.

pas à son poste; et un signal pour l'y rappeler serait une tache déshonorante pour lui. Il faisait presque calme le 20, et les vents variaient du nord-est au sud-est et au sud, bientôt ils passèrent à l'ouest, et enfin au sud-ouest; ce qui mettait l'armée ennemie au vent. L'amiral tint le vent sur trois colonnes pour s'en approcher. Les signaux de la tour de Cadix et ceux des frégates chargées d'éclairer la route annonçaient en ce moment dix-huit voiles ennemies dans le sud. A midi, tous les bâtiments étant ralliés, l'amiral fit former l'ordre de marche. La flotte fit peu de chemin dans cette journée. A minuit, elle était à peine à douze lieues dans le sud de Cadix. On apercevait des feux dans toutes les parties de l'horizon; et l'on entendit, par intervalles, des volées entières tirées par les bâtiments anglais, qui indiquaient à Nelson la position de l'armée combinée. Toute la nuit, la flotte demeura assez bien ralliée; et chaque escadre fut à son poste. Le 21, au point du jour, on compta distinctement trente-trois voiles ennemies, dont vingt-sept vaisseaux de ligne, parmi lesquels on distinguait sept vaisseaux à trois ponts. On sait que l'armée combinée était forte de trente-trois vaisseaux, dont quatre seulement étaient à trois ponts. L'armée anglaise, qui était au vent, s'avancait en deux colonnes, toutes voiles dehors, sur l'armée combinée, l'une se dirigeant sur l'avant-garde, et l'autre sur l'arrière-garde. Villeneuve alors, pour ne pas compromettre son arrière-garde, donna le signal de virer tout à la fois vent arrière. Ce mouvement fit changer le plan d'attaque de l'ennemi, qui, conservant ses deux colonnes, porta sur le corps de bataille celle qui était destinée pour l'arrière-garde. Nelson commandait, sur le *Victory* (de cent vingt canons), la colonne du vent, composée de douze vaisseaux, et le vice-amiral Collingwood, sur le *Royal Sovereign* (de cent vingt), celle dessous le vent, composée de quinze vaisseaux. Lorsque ces deux colonnes furent près d'arriver à portée de canon du centre de la ligne franco-espagnole, elles se divisèrent. Celle que conduisait le vice-amiral Collingwood fit porter, et se dirigea sur le vaisseau espagnol la *Santa-Anna*, pour couper la ligne sur ce point. Nelson, avec la sienne, gouverna droit sur le *Bucentaure*, à bord duquel était l'amiral Villeneuve, qui fit en ce moment signal de commencer le feu, dès qu'on serait à portée. L'armée combinée, par suite des différentes évolutions qu'elle avait faites, était mal formée en ligne. Quelques vaisseaux se doubaient, d'autres se trouvaient sous le vent de leur poste; quelques-uns étaient acculés: de grands espaces se trouvaient vides, sans que les vaisseaux qui devaient s'y placer vinssent les remplir. C'est alors que le capitaine Lucas, commandant le *Redoutable*, voyant le danger auquel était exposé le *Bucentaure* par l'éloignement de son matelot d'arrière, et jugeant de l'impossibilité où se trouvait ce

bâtiment de prendre son poste, força de voiles, et vint audacieusement porter son vaisseau dans la hanche du vent du *Bucentaure*. Par cette manœuvre, digne des plus grands éloges, le capitaine Lucas rendit impossible la manœuvre de Nelson, qui, quelque temps après, tomba blessé mortellement par une balle tirée de l'une des hunes du vaisseau le *Redoutable* (voy. NELSON). On combattait depuis deux heures avec le courage le plus héroïque; le grand mât et le mât d'artimon du *Bucentaure* étaient coupés, leurs gréements masquaient une grande partie des canons du côté où ils étaient tombés, et diminuaient considérablement les moyens de défense du vaisseau. Le mât de misaine restait seul: on s'en servit pour arriver, démasquer la *Santissima-Trinidad*, et faire en sorte de présenter le travers aux trois vaisseaux qui le battaient en arrière. Dans ce moment, les gaillards et les passavants du *Bucentaure* étaient jonchés de morts; et la chute du mât de misaine vint encore ajouter à ce spectacle de destruction. L'amiral Villeneuve, qui, depuis le commencement de l'action, n'avait cessé de montrer le courage le plus calme, voyant son vaisseau totalement démâté, ordonna qu'on le transportât à bord d'un autre vaisseau; mais toutes les embarcations ayant été successivement brisées, cet ordre ne put être exécuté. Dans cet état de choses, ne pouvant plus manœuvrer, et sans défense contre quatre vaisseaux qui le foudroyaient, le *Bucentaure* amena son pavillon. Le vaisseau anglais le *Mars* vint l'amariner, et prendre à son bord l'amiral Villeneuve. Il était alors trois heures après midi. Le résultat immédiat de ce combat, qui reçut le nom de *combat de Trafalgar*, fut que dix-sept vaisseaux de la flotte combinée tombèrent au pouvoir de l'ennemi. Toutefois plusieurs de ces vaisseaux coulèrent le soir même ou le lendemain du combat, par suite des avaries qu'ils avaient reçues; d'autres furent coulés ou brûlés, par l'impossibilité où ils étaient de tenir la mer; et enfin les équipages de quelques-uns, s'étant révoltés contre les Anglais, parvinrent à reprendre leurs bâtiments, et à les diriger vers Cadix. Il résulta de ces diverses circonstances que les vainqueurs ne purent faire entrer à Gibraltar qu'un vaisseau français et trois espagnols. Les pertes en hommes de la flotte combinée furent considérables. Celle des Anglais, suivant leur rapport, s'éleva à près de seize cents hommes tués ou blessés; et la mort de l'amiral Nelson surtout plongea la nation britannique dans le deuil. Ce ne fut qu'au mois d'avril 1806 que Villeneuve quitta l'Angleterre. Il débarqua à Morlaix, et prit sur-le-champ la route de Paris. Arrivé à Rennes le 17, il crut convenable à sa position de pressentir le ministre de la marine sur les dispositions de l'empereur à son égard. Il écrivit donc à Decrès, pour l'informer de son arrivée en France; et il lui manda qu'il attendait

à Rennes sa réponse, avant de continuer sa route. Il l'attendit en effet; mais soit qu'elle ne fût pas favorable, soit que la mélancolie à laquelle il était livré depuis quelque temps fût parvenue à son dernier période, on le trouva, le 22, dans la chambre de l'hôtel où il était descendu, frappé de six coups de couteau, portés du côté du cœur. Il était tombé sur le dos, et avait encore l'instrument enfoncé de toute la longueur de la lame dans la profondeur de la plaie qu'il s'était faite, et qui perçait le cœur. On trouva sur sa table une lettre qu'il avait écrite à sa femme, par laquelle il lui mandait qu'il ne serait plus quand cet écrit lui parviendrait. A côté de cette lettre, étaient plusieurs paquets d'argent. Chaque paquet, étiqueté de sa main, portait le montant de la somme qu'il contenait et le nom de la personne à laquelle il était destiné (1). Ainsi finit, à l'âge de 43 ans, un amiral dont la bravoure et les talents étaient généralement appréciés par le corps de la marine. Une des particularités les plus remarquables du combat de Trafalgar, c'est que les trois amiraux qui y commandaient en chef perdirent successivement la vie à peu d'intervalle. H—Q—N.

VILLENEUVE (Louis, comte DE), marin et agronome français, naquit en 1768. Il descendait d'une ancienne famille languedocienne (voy. plus haut les articles *Romé*, *Héliou* de VILLENEUVE et autres). Elevé à l'école de Sorèze, il en sortit pour entrer dans la carrière maritime. Il n'avait alors que quatorze ans. Après avoir parcouru

ensuite les grands passages de l'Océan et stationné aux Antilles, il accompagna en 1785 le comte de Choiseul-Gouffier, ambassadeur à Constantinople, où il fut reçu par le grand vizir. Devenu successivement enseigne et lieutenant de vaisseau, il rentra en France en 1790; mais bientôt il fut obligé d'émigrer. Il se retira alors en Savoie, puis en Suisse, enfin dans le duché de Brunswick. Rayé au 18 brumaire de la liste des émigrés, il revint en France et se fit agriculteur. A cette époque, il y avait dans le Midi peu d'hommes qui eussent l'entente de la culture des terres. Villeneuve s'établit sur le domaine d'Hauterive, composé de plusieurs métairies et d'un château qui avait appartenu à un Simon de Montfort, puis aux Valady, et qui avait été rebâti à la fin du 17^e siècle. Louis de Villeneuve possédait en outre, dans la direction de Toulouse, un autre vaste domaine formé de terres d'une nature argilo-calcaire. Mais il appliqua plus particulièrement au premier de ces domaines ses idées agromomiques. Il ne se contenta point de faire de la pratique, il remonta à la théorie et étudia les ouvrages spéciaux. Bientôt Hauterive se ressentit de ces études, et dès 1812 ce domaine devenait le point le plus remarquable du pays, ainsi qu'on le put voir dans le *Journal des propriétaires ruraux pour les départements du Midi* (8^e année, n^o 8). « Nulle part, disait à cette occasion le rédacteur du journal (M. de Villele père), il n'est tiré un meilleur parti du temps, des personnes et des choses. » En 1819, Villeneuve exposa pour la première fois le résultat de ses expériences dans l'*Essai d'un manuel d'agriculture, ou Exposition du système de culture suivi pendant dix-neuf ans dans le domaine d'Hauterive*. Cet ouvrage faisait ressortir : 1^o les avantages cultureux des fourrages artificiels; 2^o les profits à tirer des plantes-racines jusque-là inconnues à Castres, la pomme de terre exceptée, l'évêque Barral l'ayant introduite en 1764; 3^o la nécessité et la pratique de l'écobuage, amenant la transformation plus utile des vieilles prairies; 4^o le mérite des défoncements avec la manière de les opérer; 5^o le besoin de traiter différemment la culture des prairies suivant leur base ou argileuse, ou sablonneuse, ou calcaire; 6^o les règles de plusieurs assolements sagement appliqués à la localité; 7^o enfin l'urgence d'adopter le système d'exploitation par maître et valet. Vingt-deux ans s'écoulèrent parmi ces expériences. Voyant alors qu'en agriculture il n'y avait plus de modifications radicales à tenter, Villeneuve tourna ses idées vers l'industrie manufacturière, les draps d'abord. Ce qu'on appelait le *cuir-laine*, dû à l'esprit inventif de Guibal-Anneveaute, était dans sa nouveauté. Villeneuve se piqua d'émulation; il fonda à Hauterive une filature de laines, un établissement de minoterie, des ateliers d'apprêts pour les draps. Cet agronome industriel était en outre un remarquable administrateur. Maire de

(1) Les contes les plus ridicules ont circulé sur la fin tragique de Villeneuve. Les uns ont dit qu'il s'était brûlé la cervelle; d'autres ont rapporté, sur la foi des *Mémoires* du docteur O'Méara, que, craignant d'être jugé par un conseil de guerre pour avoir désobéi, à Trafalgar, aux ordres qui lui avaient été donnés de ne pas engager le combat, il s'était tué en s'enfonçant dans la poitrine une longue épingle qui avait pénétré jusqu'au cœur. Dans un ouvrage publié en 1825 sous le titre de *Mémoires de Robert Guillemard, sergent en retraite*, 2 vol. in-8^e, ce prétendu sergent, qui se dit ancien secrétaire de Villeneuve, raconte, avec des détails dénués de toute vraisemblance, que la veille du départ de l'amiral pour Paris il vit arriver dans l'hôtel où il était logé, à Rennes, quatre militaires vêtus en bourgeois, et que le lendemain matin on le trouva étendu et sanglant sur son lit dont les couvertures étaient éparées sur le parquet. « Cinq blessures profondes, dit-il, perçaient sa poitrine, et aucun fer, aucune arme n'était auprès de lui. La première, la seule idée qui se « présentait à l'esprit des témoins de cette catastrophe fut que le « général était mort victime d'un assassinat. » Cette opinion paraît avoir été jusqu'ici la plus accréditée; et la calomnie a même été jusqu'au point d'accuser de ce crime un capitaine de vaisseau qui avait vaillamment combattu aux côtés de l'amiral à bord du *Bucéphale*. Il est constant aujourd'hui, ainsi que nous l'avons dit, que la mort de Villeneuve n'a eu d'autre cause que sa résolution, et que lui-même se l'est donnée. Ce fait est prouvé, 1^o par le procès-verbal que dressèrent, le 23 avril 1806, les commissaires de police de la ville de Rennes pour constater le lieu, la situation et les causes de l'événement; 2^o par le procès-verbal de l'autopsie fait par un médecin et deux chirurgiens de cette ville; 3^o par le réquisitoire du magistrat de sûreté, tendant à informer sur cet événement et constater que l'amiral était renfermé seul dans son appartement, la clef dans la serrure en dedans, et par conséquent de son côté, et qui prouve que le couteau dont il s'est servi pour se suicider était celui dont il faisait habituellement usage pour prendre ses repas; 4^o l'information ouverte par le sieur Martin, magistrat de sûreté pour l'arrondissement de Rennes, et qui constate d'une manière authentique que l'amiral Villeneuve est le seul auteur de sa mort; 5^o enfin, pour preuve péremptoire et dernière, les différentes sommes envoyées par l'amiral, et la lettre qu'il écrivit à sa femme, et que beaucoup de témoins ont lue.

Castres de 1826 à 1830, il déploya dans ces difficiles fonctions autant d'aptitude que de fermeté. Il rentra dans la vie agricole à la révolution de juillet; et en 1834 il publia une sorte de philosophie du propriétaire rural, sous ce titre : *Illusions et mécomptes d'un vieux agriculteur, supplément au Manuel d'agriculture*. Il devint ensuite membre du comice agricole fondé à Castres en janvier 1835. De 1843 à 1850, cet infatigable économiste publia diverses brochures : 1° *Sur la nécessité de relever l'importance de l'agriculture*, 1841; 2° *Sur le besoin et le moyen d'augmenter la masse des fumiers*, 1842; 3° *Sur le crédit agricole*, 1845; 4° *Sur la création des fermes écoles*, 1846; 5° *Sur la nécessité de résider à la campagne*, 1849; 6° *Sur l'organisation générale de l'agriculture*; 7° *Sur le remaniement de l'impôt, basé principalement sur la consommation*. Villeneuve venait d'écrire cette dernière brochure, qu'il appelait un *travail testamentaire*, et il méditait sur la question si philanthropique des *tribunaux à bon marché*, quand la mort arrêta ses intentions et ses travaux en 1851. M. Combes a lu la même année à la société agricole de Castres l'éloge de son honorable confrère.

R—LD.

VILLENEUVE (ANDRÉ-CHARLES-LOUIS DE), médecin français, naquit à Paris, le 6 août 1781. Fils d'un officier supérieur presque toujours retenu à l'armée par les devoirs de sa profession, il entra d'abord dans un bureau de loterie; mais ayant assisté à des cours faits à la Sorbonne sur les sciences naturelles, il obtint de son père la permission d'étudier la médecine. Il fut reçu docteur le 13 fructidor an XII (1804), après avoir soutenu la thèse suivante : *Propositions sur les effets du mouvement, du repos, de la veille et du sommeil*. Il s'établit à Paris, et y subit, dit-on, d'amères vicissitudes. Nommé médecin du bureau de bienfaisance, il en remplit pendant quarante ans les fonctions avec le zèle d'un homme qui lui-même a connu la souffrance. Le roi Louis XVIII le nomma membre de l'Académie de médecine. En 1832, Villeneuve prodigua les soins les plus constants aux cholériques. Médecin du commissariat de police du quartier St-Thomas d'Aquin, il eut, pendant trente ans, à constater les cas de médecine légale. Villeneuve mourut, justement estimé, le 3 août 1852. On a de lui, outre la thèse mentionnée : 1° *Rapport fait à l'Académie sur les épidémies de 1770-1830*, ouvrage dont le titre fait connaître tout l'intérêt (dans le troisième volume des *Mémoires de l'Académie de médecine*); 2° *Du rhumatisme et de ses diverses modifications*, 1821, in-8°; 3° *Mémoire historique sur l'emploi du seigle ergoté pour accélérer et déterminer l'accouchement*, 1827, in-8°; 4° *Remarques et réflexions sur un mémoire de M. Capuron sur le seigle ergoté*, 1831; 5° *Description d'une monstruosité humaine consistant en deux fœtus accolés en sens inverse, par le sommet de la tête*, 1831; 6° *Rapport sur les vaccinations pratiquées en France pendant l'année 1838*,

Paris, 1841. De 1812 à 1823, Villeneuve rédigea le journal de Corvisart. Le docteur Fodéré a fait son éloge dans la *Gazette des hôpitaux*, 1852. Z.

VILLENEUVE (THÉODORE-FERDINAND VALLOU DE), auteur dramatique, naquit à Boissy-St-Léger, le 4 juin 1799 (1), de J.-B.-J. Vallou de Villeneuve et de Marie-Elisabeth de Seignerolles. Dès sa première jeunesse, le théâtre lui apparut dans ses rêves d'écolier, et ce fut chez lui un goût si vif, qu'il put le prendre pour une vocation. Aussi se lança-t-il dans cette carrière excentrique de préférence à toute autre profession plus sûre, mais moins séduisante. Ses premiers essais furent encouragés par le public, et s'il n'arriva jamais à se placer au premier rang, il se maintint toujours dans un milieu honorable et attacha son nom à de nombreux succès. Il eut de très-heureuses collaborations avec Scribe, Brazier, Dupeuty, Michel Masson, Gabriel, Lafargue, et d'autres encore. La liste des ouvrages qu'il donna sur nos meilleures scènes secondaires serait trop longue ici, et on peut, au reste, la trouver dans tous les recueils dramatiques. La *France littéraire* de M. Quérard, t. 10, p. 196-199, en cite plus de quatre-vingts qui ont été imprimés. Bornons-nous à citer, dans le nombre, *Yelva*, *Léonide*, *le Marchand de la rue St-Denis*, *le Hussard de Felsheim*, *la Ferme de Bondy*, *l'Almanach des vingt-cinq mille adresses*, et une gentille série de pièces dites à tiroir, à l'intention de mademoiselle Déjazet, au temps où cette Mars au petit pied faisait les beaux soirs du Palais-Royal. Villeneuve aimait, du théâtre, jusqu'aux entreprises qui entraînent de périlleuses spéculations : aussi le vit-on successivement créer le théâtre Beaumarchais avec Henri de Tully, et s'associer à Anténor Joly dans la direction de la Renaissance. Villeneuve est mort à Paris, le 26 août 1858. Z.

VILLENEUVE (LOUIS DE), aspirant de marine, mérite une place dans l'histoire par son héroïque conduite pendant la guerre de Crimée. Attaché à l'état-major du vaisseau *le Henri IV*, il sollicita la faveur de commander le petit détachement de matelots que ce vaisseau devait fournir avec l'*Iéna* pour travailler à fortifier Eupatoria, et à la défendre contre les attaques des Russes. Il s'acquitta de ce genre de service avec une remarquable bravoure. Lorsque, le 14 novembre de la même année, un ouragan terrible dispersa les flottes des alliés et jeta à la côte 16 navires, parmi lesquels celui dont Villeneuve faisait partie, ce jeune officier, après avoir vaillamment aidé à repousser l'attaque de l'ennemi, particulièrement dirigée contre la batterie où il se trouvait, courut au rivage vers la fin de la journée, et passa toute une nuit dans les flots d'une mer tempétueuse, uniquement occupé à sauver le plus grand nombre possible de naufragés. Malheureusement il reçut lui-même à la main une

(1) Suivant M. Quérard, le 6 juin 1801.

blessure légère en apparence, mais qui bientôt s'envenima et causa sa mort, le 7 décembre de cette année pendant laquelle il s'était si vaillamment comporté. Par un ordre du jour adressé aux troupes placées sous ses ordres, M. d'Osmond, commandant supérieur d'Eupatoria, prescrivit de donner le nom de *batterie de Villeneuve* à la batterie construite sous la direction de cette intéressante victime de la guerre mémorable marquée par tant d'autres actes glorieux. R—LD.

VILLENEUVE (ARNAUD DE). Voyez ARNAUD.

VILLENEUVE (DUCREST DE). Voyez DUCREST DE VILLENEUVE.

VILLENEUVE (THOMAS DE). Voyez THOMAS.

VILLENEUVE-BARGEMON (CHRISTOPHE, comte DE), conseiller d'Etat, préfet des Bouches-du-Rhône, frère du précédent, naquit au château de Bargemon, dans l'ancienne Provence, le 3 mars 1771. Il fut élevé à l'école militaire de Tournon, et entra à seize ans, en qualité de sous-lieutenant, au régiment de Royal-Roussillon infanterie, commandé par son cousin de Villeneuve-Trans, premier marquis de France. En 1792, lors de la formation de la garde constitutionnelle du roi, Christophe de Villeneuve fut admis dans ce corps d'élite, destiné à défendre les jours de Louis XVI, et dont les réclamations de l'assemblée nationale firent bientôt prononcer le licenciement. Mais plusieurs de ces serviteurs dévoués refusèrent de s'éloigner du palais où le malheureux monarque était confiné dans la plus étroite et la plus humiliante captivité, et de ce nombre fut Villeneuve. Echappé avec peine aux massacres du 10 août, il alla attendre à Bargemon que des jours plus heureux vinssent à se lever sur la France. Lors de l'établissement du consulat, il fut nommé successivement inspecteur des poids et mesures dans les départements méridionaux, puis, en 1804, sous-préfet de l'arrondissement de Nérac. Il profita de son séjour dans cette ville, berceau de Henri IV, pour recueillir sur la jeunesse de ce grand roi plusieurs particularités intéressantes qui avaient échappé à l'histoire, et publia ces documents sous ce titre : *Notice sur la ville de Nérac* (Agen, 1808). Villeneuve publia plus tard un *Voyage dans la vallée de Barcelonnette, dédié à monseigneur le duc d'Angoulême* (Agen, 1815, in-8°); puis un autre travail intéressant sur la géographie ancienne et les antiquités du département des Basses-Alpes. En 1806, Christophe de Villeneuve fut nommé préfet de Lot-et-Garonne. Il administrait ce département en 1814, lors de l'entrée de M. le duc d'Angoulême sur le territoire français, et fut un des premiers préfets qui portèrent à ce prince, pendant son séjour à Bordeaux, l'hommage de leur dévouement. Le duc d'Angoulême distingua ce fonctionnaire et ne tarda pas à lui accorder une entière confiance. A la nouvelle du débarquement de Napoléon sur les côtes de Provence, Villeneuve publia une proclamation véhémement contre lui et se démit

quelques jours plus tard du poste qu'il occupait. Il reprit ses fonctions à la chute définitive du régime impérial, et succéda, le 8 octobre 1815, comme préfet des Bouches-du-Rhône, au comte de Vaublanc, qui venait d'être appelé au ministère de l'intérieur. Les soins d'une vaste administration et la sollicitude consciencieuse avec laquelle il ne cessait d'en diriger les détails n'empêchèrent point Villeneuve de reprendre le cours de ses travaux littéraires. Il publia un *Précis historique sur la vie de René d'Anjou, roi de Naples, comte de Provence* (Marseille, 1819, in-8°); puis il entreprit la statistique de la belle contrée qu'il était appelé à régir, dans des proportions inconnues jusqu'alors et qui lui permirent d'y comprendre tous les faits de nature à intéresser cette localité à un titre quelconque. Cet immense travail, précédé d'un abrégé de l'histoire de Provence et accompagné d'un volume de cartes et de plans, fut imprimé d'après le vœu du conseil général en quatre volumes in-folio (Marseille, 1821), et a été regardé par un critique éclairé (1) comme « la meilleure statistique qui ait été publiée en France ». Le comte de Villeneuve administra le département des Bouches-du-Rhône jusqu'à sa mort, arrivée le 4 octobre 1829. Indépendamment des ouvrages que nous avons mentionnés, on doit à ce savant administrateur un *Rapport sur des fouilles faites à Fréjus en 1803*; une *Notice sur Théopolis, ville des Basses-Alpes* (1811); une *Dissertation sur le lieu qu'occupait dans l'Aquitaine le peuple désigné par César sous le nom de Sotiates*; une *Notice sur la peste de Marseille en 1720 et 1721* (Marseille, 1819, in-8°); *Adèle, ou la Jeune Turque à Marseille*, nouvelle historique (Marseille, 1823, in-8°), etc. Le comte de Villeneuve était commandeur de la Légion d'honneur, chevalier de St-Maurice de Savoie, et il avait été décoré de l'ordre de Charles III le 1^{er} janvier 1815, par Ferdinand VII, en reconnaissance des services qu'il avait rendus aux Espagnols prisonniers de guerre ou exilés en France. A. B—ÉE.

VILLENEUVE-BARGEMON (EMMANUEL-FERDINAND, marquis DE), frère puîné du précédent, préfet de la Somme, député, naquit à Bargemon le 25 décembre 1777. Il entra dans l'ordre de Malte et servit dans la marine française jusqu'à la révolution de 1789. La conscription l'incorpora dans les armées républicaines, où il fit plusieurs campagnes, à la suite desquelles il se retira dans ses foyers. Il fut nommé, par le gouvernement royal, sous-préfet de Castellane, et avait à peine pris possession de son poste, lorsque survinrent les événements de mars 1815. Aussitôt qu'il apprit le débarquement de Napoléon, Villeneuve se mit à la tête de la garde nationale de son chef-lieu et entreprit d'arrêter sa marche sur Paris; mais il n'atteignit que quelques trai-

(1) Quérard, *France littéraire*.

nards qu'il fit prisonniers. Cette tentative courageuse fixa sur lui l'attention du duc d'Angoulême, qui l'appela à la préfecture des Basses-Alpes ; mais il ne put occuper ce poste qu'au second retour des Bourbons. Villeneuve fut ensuite nommé à la préfecture des Pyrénées-Orientales, d'où il passa successivement à celles de la Nièvre et de la Somme. Ce fut dans ce dernier département que la révolution de 1830 vint terminer sa carrière administrative. Il avait siégé comme député des Basses-Alpes pendant une grande partie du régime de la restauration et laissé, dans tout le cours de ses fonctions publiques, la réputation d'un administrateur aussi intègre que conciliant et éclairé. Le marquis de Villeneuve mourut le 26 janvier 1835 à Grasse, où il s'était retiré.

A. B—ÉE.

VILLENEUVE-BARGEMON (JEAN-PAUL-ALBAN, vicomte DE), préfet, conseiller d'Etat, député, membre de l'Institut, commandeur de la Légion d'honneur, chevalier de St-Jean de Jérusalem, frère des précédents, naquit au château de St-Auban (Var) le 8 août 1784. La protection du comte de Cessac, son parent, lui ouvrit, très-jeune encore, la carrière de l'administration publique par une place d'auditeur au conseil d'Etat. Son instruction et sa capacité l'y firent bientôt remarquer. Il fut appelé aux fonctions de sous-préfet à Zierikzée, petite ville du département des Bouches-de-l'Escaut, puis à la préfecture de Lérida, en Catalogne, et plus tard à celle de Namur. Personne assurément, par l'équité de ses actes et l'aménité de ses manières, n'était plus propre que le jeune intendant à tempérer dans ces pays conquis les rigueurs du régime impérial. Villeneuve recueillit partout des témoignages de l'estime et de la confiance de ses administrés. Il fut nommé préfet de Tarn-et-Garonne à la restauration du gouvernement royal, qu'il salua, ainsi que ses frères, avec un vif empressement. Villeneuve conserva ces fonctions jusqu'au débarquement de Napoléon et ne les reprit qu'à la seconde restauration. Il fut chargé successivement de l'administration des départements de la Charente, de la Meurthe, de la Loire-Inférieure et du Nord, et laissa dans chacun d'eux des traces d'une direction éclairée et d'un esprit intègre et bienveillant. Parmi les intérêts confiés à sa sollicitude, les institutions de bienfaisance avaient toujours tenu le premier rang, et l'amélioration du sort des classes indigentes n'avait cessé de préoccuper son attention. Il étudiait avec activité les moyens de coloniser les indigents et les mendiants du département du Nord, et ses plans étaient à la veille de recevoir la sanction du gouvernement, lorsque la révolution de 1830 vint en détourner le cours. Attaché de cœur et de conviction au régime de la restauration, Villeneuve ne crut pas devoir continuer ses services au gouvernement qui lui succédait. Député du Var aux élections de 1830, il cessa d'appartenir à la

chambre renouvelée en 1831, et rentra dans la vie privée. Lorsqu'en 1832, Madame, duchesse de Berry, encouragée par les dispositions d'un grand nombre d'habitants des contrées de l'Ouest et du Midi, médita son projet de débarquement sur les côtes de Provence (1), le vicomte de Villeneuve fut pressenti sur l'acceptation éventuelle du titre de commissaire royal dans le département du Var ; il répondit affirmativement, mais sans dissimuler ses incertitudes sur le succès de cette entreprise. Ce brevet lui fut expédié quelques jours plus tard signé de la princesse « au nom de Henri V ». Villeneuve parcourut plusieurs villes du département du Var et des Bouches-du-Rhône, afin d'étudier l'état des esprits, et cette exploration ne releva point ses espérances. Il consigna ses observations et ses appréhensions dans un mémoire qui fut remis à la princesse à son arrivée à Massa. Villeneuve l'y conjurait de ne pas compromettre l'avenir de son fils par une précipitation funeste, et lui demandait de borner son rôle à celui d'un serviteur fidèle résolu à la « défendre au péril de sa vie ». La duchesse fit répondre à Villeneuve que ses propres idées étaient conformes aux conclusions de son mémoire ; mais elle dut céder aux impatiences de son entourage, et débarqua, le 29 avril, à proximité de Marseille, où le vicomte de Villeneuve s'était rendu de son côté. La répulsion des troupes pour le drapeau blanc et une discrétion malentendue envers la population marseillaise, généralement favorable à la dynastie déchue, firent échouer cette première tentative. Villeneuve revint à Aix le 1^{er} mai, sans rapporter aucune information sur le lieu où Madame s'était retirée. Mais il reçut bientôt l'avis secret de se rendre auprès du duc d'Escars, dans un endroit situé à peu de distance de cette ville, et là il apprit que l'on comptait sur son dévouement pour accompagner la princesse en Vendée, où elle avait résolu d'essayer un nouvel appel aux royalistes de l'Ouest. Le loyal gentilhomme n'hésita point à accepter cette mission périlleuse. Il fut convenu qu'il se trouverait le lendemain, à minuit, entre Lambesc et le Pont-Royal, point duquel Madame entreprendrait de traverser la France à l'aide d'un passe-port que Villeneuve s'était fait délivrer récemment en donnant à sa femme, qui y figurait, l'âge et le signalement de la princesse. Ces arrangements furent approuvés et secondés par la duchesse de Vicence, mère de madame de Villeneuve, qui conseilla toutefois de ne rien tenter en Vendée, *le temps n'étant pas encore venu*, et s'offrit même, dans le cas où Madame suivrait ce conseil, à la ramener en Italie, en la faisant passer pour sa fille. Mais le sort en était jeté. Le 3 mai, à neuf heures du soir, Villeneuve partit d'Aix avec un de ses cousins, et

(1) Tous les détails qui vont suivre sont empruntés aux notes manuscrites et inédites du vicomte de Villeneuve, qui ont été communiquées par sa famille à l'auteur de cet article.

après avoir passé Lambesc et St-Cannat, ils s'arrêtèrent à un point de la route où aboutissait un sentier ombragé d'arbres touffus. C'était le lieu convenu. Ils descendirent de voiture, et le compagnon de Villeneuve ayant prononcé à haute voix le nom de *Laurent*, il se présenta un groupe de huit personnes, dont six étaient vêtues en bergers, mais armées de pistolets, et de ce groupe se détacha une jeune femme enveloppée d'un manteau rayé de noir, coiffée d'un chapeau de paille noire couvert d'un voile blanc. C'était la mère du duc de Bordeaux. Villeneuve parut, « baïsa respectueusement la main de la princesse » et se déclara prêt à *la suivre au bout du monde*. Cet acte de dévouement était d'autant plus appréciable que sa santé, naturellement débile, subissait en ce moment même de pénibles atteintes. Madame lui annonça qu'elle se rendait au château du marquis Aymar de Dampierre, dans la Saintonge, à qui sa visite n'était point annoncée. Villeneuve l'aïda à monter dans une voiture préparée par le zèle indéfectible de M. de Vitrolles, et remit au duc de Lorges une redingote de livrée dont il se revêtit aussitôt. Madame fit asseoir le comte de Mesnard à côté d'elle, Villeneuve en face, et jeta ces mots à son cortège pour dernier adieu : *En Vendée!* Plusieurs fois, durant ce périlleux trajet, le fidèle compagnon de la duchesse de Berry lui fit part des objections et des offres de la duchesse de Vicence. La princesse déclara qu'elle ne quitterait pas la France après y avoir mis le pied. A Toulouse, où l'on mit pied à terre, le duc de Lorges fut rencontré et reconnu par un de ses anciens frères d'armes, M. de Puylaroque, qu'il fallut mettre dans le secret. M. de Puylaroque supplia Madame de s'arrêter à Toulouse et d'y encourager, dans une retraite sûre, les dispositions favorables de la population, dispositions qui promettaient, dit-il, un plein succès à son entreprise. La princesse ne voulut point se laisser fléchir. Tour à tour en proie à de douloureux saisissements ou à de vives espérances, son sommeil était agité par des rêves auxquels se mêlait toujours le nom de ses enfants. Ce trajet, dont la sécurité dut beaucoup à l'opinion générale où l'on était de l'arrestation de la princesse, fut marqué par un de ces piquants épisodes qui manquent rarement aux incognito des princes. Ce fut la courte excursion que les voyageurs firent au château de Dampierre, sur les bords de la Garonne, pour s'y informer de la présence à Plassac de celui dont ils allaient bientôt réclamer l'hospitalité. Ils passèrent le fleuve à la Magistère, et s'arrêtèrent dans le manoir habité par le cousin du marquis, qui fixa leurs incertitudes. Madame la comtesse de Dampierre accueillit gracieusement l'auguste étrangère, sans aucun soupçon de ce qu'elle pouvait être, la conduisit à la messe du village, s'informa avec une pieuse anxiété de tout ce qu'elle avait pu apprendre sur le sort de la duchesse de Berry,

et, après avoir servi aux visiteurs un élégant déjeuner, elle ne les quitta que lorsqu'elle les eut vus remonter en voiture. Ils traversèrent sans incident Agen, Villeneuve, Bergerac, Castillon, St-André-de-Cubzac, Blaye enfin, où la fortune gardait ses derniers coups à l'intrépide héroïne; et ce fut le 7 mai, dans la nuit, que le noble cortège s'arrêta à Plassac, devant la porte du château de Dampierre. « Cher châtelain, ouvrez! » s'écria le vicomte de Villeneuve, *c'est la fortune de la France*. » Le marquis de Dampierre reçut la mère du duc de Bordeaux avec un mélange indescriptible de surprise, de joie et d'émotion, « et comme un rêve depuis longtemps forgé dans son imagination ». L'installation de Madame sous ce toit hospitalier soulagea d'un poids immense la responsabilité du fidèle historien de cet épisode de nos révolutions modernes. Interrogé par la princesse sur ses intentions ultérieures, Villeneuve lui répondit qu'il était entièrement à ses ordres, mais qu'il croyait sa présence plus utile aux intérêts royalistes dans le Midi que dans la Bretagne; et, toujours convaincu de l'impuissance des efforts qu'elle allait tenter, il s'occupa secrètement de faire préparer un passe-port pour assurer sa retraite en cas de revers. Le lendemain, il prit congé de la princesse. « Monsieur » de Villeneuve, lui dit-elle d'un ton pénétré, « vous êtes de ces hommes auxquels on ne doit pas parler de reconnaissance; mais si jamais nous nous revoyons aux Tuileries, je veux que vous soyez bien près de nous. » Le vicomte de Villeneuve sortit de cette entrevue, qui devait être la dernière, emportant, a-t-il dit, « la plus haute idée de son noble courage et de sa haute raison réunis à l'esprit le plus gracieux et le plus aimable ». Après quelques mois de séjour en Provence, Villeneuve se fixa irrévocablement à Paris et s'y adonna avec assiduité à l'étude de l'économie politique, science dont l'application lui avait offert tant de résultats utiles dans le cours de sa longue carrière administrative. Il publia en 1834 *l'Economie politique chrétienne, ou Recherches sur la nature et les causes du paupérisme en France et en Europe*, etc., Paris, 3 vol. in-8°, avec cette épigraphe tirée de Burke : « Il faut recommander la patience, la frugalité, le travail, la sobriété et la religion; le reste n'est que fraude et mensonge. » Ce livre fixa, dès son apparition, l'intérêt et l'attention de tous les esprits sérieux. Il mérita au vicomte de Villeneuve un des prix Montyon, et lui ouvrit plus tard les portes de l'Académie des sciences morales et politiques. Villeneuve y fait observer que le véritable paupérisme, c'est-à-dire la détresse permanente et progressive des populations ouvrières, a pris naissance en Angleterre, d'où il s'est répandu sur le reste de l'Europe. La source du mal est, suivant lui, dans la concentration des capitaux, du commerce, de l'industrie, dans le remplacement du travail humain par les machines, dans l'excitation per-

pétuelle des besoins physiques et la dégradation morale de l'homme. Le système de l'auteur consiste à combattre tous ces éléments perturbateurs. Il est fondé sur une juste et sage distribution des produits de l'industrie, sur l'équitable rémunération du travail, sur le développement de l'agriculture, sur une industrie appliquée aux produits du sol, sur la régénération religieuse de l'homme, et enfin sur le grand principe de la charité. La charité chrétienne mise en action dans la politique, dans les lois, les institutions et les mœurs, peut seule, conclut l'auteur, préserver l'ordre social des effroyables dangers qui le menacent. Quelques années plus tard (1841), Alban de Villeneuve publia, en deux volumes in-8°, une *Histoire de l'économie politique*, à laquelle il donna pour second titre celui d'*Etudes historiques, philosophiques et religieuses sur l'économie politique des peuples anciens et modernes*. Dans cet ouvrage, destiné à compléter le premier ou à lui servir de base, l'auteur paraît s'être proposé surtout de restituer à la science économique le caractère moral et religieux dont certains penseurs de nos jours ont essayé de la dépouiller. Telle est la vue dominante de son livre. Les esprits judicieux y remarquèrent le mérite d'une méthode qui permet d'en saisir sans efforts, sans contention d'esprit, l'ensemble et les détails. Villeneuve y analyse successivement l'état de l'économie politique chez les peuples primitifs, chez les Hébreux, les Perses, les Phéniciens, les Chinois, les Athéniens et les Romains, et décrit ensuite à grands traits l'influence que l'établissement du christianisme et plus tard l'introduction de la réforme ont exercée sur ses destinées. Des considérations historiques et politiques développées avec l'autorité d'une haute expérience, une argumentation claire et empreinte d'une onctueuse modération, un style constamment pur et élégant, achevèrent de fixer le succès de ce livre, appelé à figurer honorablement parmi les ouvrages inspirés par la belle science à laquelle l'auteur avait voué les dernières années de sa vie. Vers la même époque, Alban de Villeneuve fit paraître le *Livre des affligés* (2 vol. in-12), monument remarquable des sentiments religieux de l'auteur et de son amour ardent de l'humanité. Dans cet écrit, véritable physiologie de la souffrance morale, le pieux analyste sonde d'une main pénétrante toutes les plaies du cœur de l'homme et leur oppose la résignation chrétienne comme l'unique fondement de toute consolation solide et durable. Cette édifiante thèse n'est point neuve, sans doute, mais on doit reconnaître que Villeneuve réussit jusqu'à certain point à la rajeunir par l'intérêt des développements, par des exemples heureusement choisis et par le charme d'une diction qui n'affecte pas plus les vagues aspirations du mysticisme que les froides abstractions de l'école philosophique. L'homme du monde et le gentilhomme se retrouvent fréquemment sous l'apôtre, et les

exhortations de l'auteur sont d'autant plus sympathiques qu'elles reposent sur une observation aussi délicate qu'approfondie de la nature humaine. Le *Livre des affligés*, publié pour la première fois en 1840, obtint rapidement plusieurs éditions et a pris place dans la plupart des bibliothèques religieuses. Le vicomte de Villeneuve avait été élu en 1840 député de l'arrondissement d'Hazebrouck, qui lui continua à plusieurs reprises son mandat jusqu'à la révolution de 1848. Sa modestie, la faiblesse de son organe, l'état constamment précaire de sa santé ne lui permirent que très-rarement d'aborder la tribune. Cependant il fit violence à ces obstacles dans une discussion qui intéressait vivement ses études et ses inclinations spéciales. Il s'agissait du projet de loi destiné à réglementer le travail des enfants dans les manufactures. Villeneuve prononça à cette occasion (22 décembre 1840) un discours où il reproduisit avec une onction persuasive la plupart des considérations qu'il avait développées dans son premier ouvrage sur la nécessité d'une alliance étroite entre l'industrie et la charité chrétienne; il y adjura le gouvernement de s'occuper sans relâche de l'amélioration des classes ouvrières et regretta que la prévision des pratiques religieuses n'entrât pas pour une plus forte part dans le projet essentiellement moralisateur du ministère. Ce discours, conçu dans un ordre d'idées étranger depuis plusieurs années aux débats législatifs, produisit une sensation vive et favorable. — La révolution de 1848 amena le terme de la vie parlementaire d'Alban de Villeneuve, comme 1830 avait marqué la fin de sa carrière administrative. Depuis cette époque, sa santé, naturellement faible, ne cessa de décliner. Il mourut à Paris le 8 juin 1850. Il avait recommandé que ses restes fussent transférés à Bargesmon et déposés sans aucun appareil dans le caveau de ses ancêtres. Alban de Villeneuve avait épousé en premières noces mademoiselle de Frégose, dont il eut deux filles, et en secondes noces mademoiselle de Canisy, belle-fille du duc de Vincennes; il en a eu un fils et une fille, mariée au comte Lannes de Montebello, troisième fils du maréchal. — M. Jules Nollet, archiviste de la société lorraine de l'Union des arts, a publié à Nancy, en 1851, une notice étendue sur la vie et les travaux du vicomte de Villeneuve. M. le comte de Marseille-Civry en a entretenu les lecteurs du *Moniteur de l'avenir* de Bruxelles, et M. de Godefroy-Mesnil-Glaise lui a consacré un intéressant article dans les *Annales de la charité*.
A. B—ÉE.

VILLENEUVE-BARGEMON (LOUIS-FRANÇOIS DE), marquis DE TRANS, frère jumeau du précédent, gentilhomme de la chambre du roi Charles X, membre de l'Institut, chevalier de Saint-Jean de Jérusalem, etc., naquit au château de St-Auban le 8 août 1784. La faiblesse de sa santé et son penchant marqué pour la littérature et les arts

le détournèrent de la carrière des emplois publics, que ses frères avaient embrassée avec éclat. Il consacra sa jeunesse à des études fortes et variées, et publia en 1824, sans nom d'auteur, un roman historique intitulé *Lyonnais, ou la Provence au 13^e siècle* (Paris, 4 vol. in-12). L'année suivante, Villeneuve fit paraître une *Histoire de René d'Anjou, roi de Naples, duc de Lorraine* (Paris, 3 vol. in-8^o). Cet ouvrage, qui se distingue par un mérite louable d'exactitude et de recherches, obtint du succès et fut particulièrement bien accueilli dans la patrie de l'auteur, où le nom du roi René, mort en 1480, avait conservé une popularité traditionnelle. En 1829, le laborieux écrivain fit imprimer une *Histoire des monuments des grands maîtres de Saint-Jean de Jérusalem à Rhodes et à Malte*, avec gravures et portraits. (Paris, 2 vol. grand in-fol.) Bel et capital hommage à la gloire d'un ordre auquel sa propre famille avait donné plusieurs grands maîtres, et dont l'existence n'avait pas embrassé moins de sept siècles de durée. Il publia, en 1836, l'*Histoire de Saint-Louis, roi de France* (Paris, 3 vol. in-8^o). Ce fut à la suite de ce dernier ouvrage, résumé sobre et soigneusement composé des nombreux documents qui nous restent sur un des règnes les plus glorieux de nos annales, que Villeneuve entra à l'Institut. Il fut élu, le 10 janvier 1840, membre libre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, en remplacement du duc de Blacas. Villeneuve appartenait depuis 1821 à l'académie de Nancy, ville où l'avait attiré la présence de son frère Alban, préfet du département de la Meurthe, et où l'avait fixé définitivement son mariage avec mademoiselle de Montureux-Fiquelmon, issue d'une des familles les plus distinguées de la Lorraine. Cette province, si riche en souvenirs historiques, fournit au marquis de Villeneuve de nouveaux sujets d'exercer son goût pour l'érudition. Il avait publié, en 1826 et 1827, sous le titre de *Chapelle ducal de Nancy*, une notice pleine d'intérêt sur les ducs de Lorraine. En 1838, il lut à l'académie de Stanislas une autre notice également curieuse sur la tapisserie de Charles le Téméraire, conservée à la cour royale de Nancy, qui fut imprimée, et en 1839 un mémoire sur les tombeaux de Charles le Téméraire à Nancy et à Bruges, mémoire qui a été également publié. Indépendamment de ces ouvrages, on possède encore de Villeneuve-Trans un *Précis de l'histoire en général jusqu'à nos jours* (Paris, 1821, in-8^o), des notices sur René d'Anjou et sur le sire de Joinville, insérées au *Plutarque français*, et plusieurs discours prononcés par lui comme président du congrès scientifique réuni à Metz en 1837. Enfin, il se proposait de doter sa patrie adoptive d'une histoire générale de ces ducs de Lorraine dont la valeur et la haute mine faisaient dire à Brantôme que tous les autres princes paraissaient peuple auprès d'eux, lorsque l'affaiblissement graduel de sa santé le contraignit

d'interrompre ses recherches. La mort du vicomte Alban de Villeneuve, son frère jumeau, auquel il était tendrement uni, détermina dans sa situation, à la suite de plusieurs années de langueur, une crise fatale. Trois mois et demi après ce douloureux événement, le 19 septembre 1850, François de Villeneuve s'éteignit à 66 ans. M. du Haldat, au nom de l'académie de Nancy, prononça sur sa tombe une allocution dans laquelle il rappela sommairement ses principaux titres à la renommée historique. Ce savant distingué ne se recommandait pas moins par son extrême modestie que par l'étendue de ses connaissances. Doué d'une instruction moins spéciale que son frère Alban, il présentait avec lui d'autres traits de similitude dont la biographie ne saurait négliger l'observation. Tous deux, décorés des mêmes ordres, appartenaient aux mêmes corps littéraires, professaient avec une égale tolérance les mêmes sentiments religieux et politiques, et se faisaient remarquer par l'exquise aménité de leurs formes. Enfin, il existait entre les deux frères, surtout dans leur première jeunesse, une ressemblance physique tellement complète que les membres de leur famille, et jusqu'à leur propre mère, s'y trompaient eux-mêmes et les confondaient fréquemment l'un avec l'autre. Le marquisat de Trans, que François de Villeneuve avait acquis par la cession du titulaire, était le plus ancien de France et appartenait de temps immémorial à l'une des branches de la famille de Villeneuve. François de Villeneuve avait eu de son mariage deux filles et un fils qui fera le sujet d'un des articles suivants. A. B—ÉE.

VILLENEUVE-BARGEMON (JEAN-BAPTISTE, vicomte DE), frère des précédents, capitaine de vaisseau, chevalier de Saint-Louis, officier de la Légion d'honneur, chevalier des ordres de l'Epeur d'or et de Saint-Ferdinand, un des marins de nos jours dont la carrière a été la plus honorable et la mieux remplie, naquit à Bargemon le 28 novembre 1788. Il entra au service maritime à quinze ans, en qualité de simple matelot, et fut admis, après sept mois d'embarquement dans la rade de Toulon, au grade d'aspirant de 2^e classe. L'amiral de Villeneuve, son parent, étant venu prendre le commandement de l'escadre de Toulon, le jeune de Villeneuve fut attaché à son état-major, et fit sur le *Bucentaure*, qui portait son pavillon, une campagne aux Antilles. Il coopéra, dans les embarcations de ce vaisseau, à la prise et à la destruction du fort *le Diamant*, où les Anglais s'étaient établis près de la Martinique, et assista, le 22 juillet 1805, au combat du *Finistère*, dont les résultats furent à peu près insignifiants de part et d'autre. Le 21 octobre de la même année, Villeneuve prit part à la sanglante et désastreuse bataille de Trafalgar. Le jeune de Villeneuve sollicita vivement de son parent et de son bienfaiteur, l'amiral de Villeneuve (roy. ce nom plus haut), la permission d'aller partager

sa captivité sur le sol anglais. Mais le généreux amiral refusa obstinément d'associer à sa mauvaise fortune un officier plein d'espérance ; il souhaita au jeune marin un « avenir plus heureux que le sien », puis ils se séparèrent pour ne plus se revoir. Après diverses campagnes au Sénégal, à Cayenne et à la Martinique, Baptiste de Villeneuve fut admis le 22 décembre 1806 au grade d'aspirant de première classe, et obtint, trois ans plus tard, celui d'enseigne de vaisseau, à la suite de la part qu'il avait prise à la capture (28 février 1809) de la frégate anglaise *la Proserpine*, dans les parages de la Ciotat. Ce coup de main hardi, conçu et exécuté par le capitaine Dubourdiou, marin plein d'énergie et d'activité, appauvrit la marine anglaise d'un bâtiment de quarante-deux canons et d'une trentaine de combattants. Tout en applaudissant à ce fait d'armes, Villeneuve observa, dit-il, avec un sentiment d'humiliation l'empressement par lequel la population toulonnaise vint témoigner combien étaient rares à cette époque nos succès maritimes. Les Anglais bloquaient toujours étroitement le port de Toulon, et s'efforçaient en vain d'entraîner nos vaisseaux au large par d'impuissantes escarmouches. L'occasion s'offrit enfin pour Villeneuve d'échapper à cette vie dénuée de gloire et de périls. Dubourdiou fut appelé vers le milieu de 1810 au commandement des forces navales de la mer Adriatique. Il partit immédiatement pour Venise et demanda au ministre pour aide de camp le jeune enseigne qui l'avait si bien secondé au combat de la Ciotat. Villeneuve rejoignit son chef au mois de décembre 1810, avec un de ses amis, le jeune Armand de Châteauville. Tous deux virent, en passant à Savone, le pape Pie VII, qui y était exilé, et dont ils furent traités avec une bienveillance particulière ; ils arrivèrent à Venise, où Villeneuve séjourna jusqu'au mois de mars 1811, époque fixée par Dubourdiou pour une importante expédition sur l'île de Lissa. Cette petite île, située au milieu de l'Adriatique, entretenait, sous la protection des Anglais, une foule de corsaires qui portaient un préjudice notable au commerce de ces contrées. L'intrépide Dubourdiou proposa au vice-roi d'Italie d'autoriser une attaque dont l'objet serait d'enlever ce poste à la domination britannique, et d'en prendre définitivement possession au nom de la France. Plusieurs frégates françaises et italiennes, 2 corvettes, 1 brick et 1 goëlette furent réunis à Ancône à la fin de février 1811, avec quelques troupes de débarquement. Le 13 mars, le combat s'engagea vivement contre 4 frégates anglaises qui couvraient l'entrée du port ; peu d'instants après, le brave capitaine, mortellement atteint d'un biscaïen, qui lui avait fracassé la poitrine, tombait dans les bras ensanglantés de son aide de camp. Le feu continua néanmoins avec acharnement ; mais la mort successive des principaux officiers de l'escadre française et l'échouement

de la *Favorite*, frégate du commandement, déterminèrent la retraite d'une partie de nos bâtiments et la prise de quelques autres ; plus d'un tiers de l'équipage fut mis hors de combat ; Villeneuve et ceux de ses compagnons qui avaient échappé à ce grand désastre débarquèrent dans l'île, et conçurent un moment l'idée de s'y établir et d'en défendre l'accès aux bâtiments anglais ; mais cette témérité fit place à la paisible occupation de quelques bâtiments amarrés au quai du bourg St-Georges, capitale de l'île, sur lesquels ils franchirent l'étroit passage qui sépare Lissa de la côte d'Illyrie. Réduit au dénuement le plus absolu, Villeneuve atteignit à travers des difficultés infinies, au bout de trois jours de marche, le port de Trieste, où quelques personnes qu'il connaissait lui procurèrent les moyens de se rendre commodément à Venise. Il y apprit qu'un décret impérial du 1^{er} avril 1811 le nommait chevalier de la Légion d'honneur. Villeneuve fut accueilli avec une bienveillance marquée par le vice-roi, qui lui offrit d'entrer dans la marine italienne avec de l'avancement ; mais il résista à cette offre et retourna à Toulon, où il fit partie, jusqu'en 1814, de l'escadre commandée par l'amiral Émériaux. Ce fut à Monaco que Villeneuve, embarqué comme second sur le brick *le Faune*, apprit les événements qui, en préparant la conclusion de la paix générale, allaient rendre la liberté aux mers. La population de ces contrées, violemment exaspérée contre le régime impérial par de longues souffrances, exigeait que les officiers du brick arborassent le drapeau blanc, et Villeneuve, signalé comme bonapartiste, à raison du ruban rouge qu'il portait à sa boutonnière, courut personnellement de grands dangers. Il fallut user de beaucoup de prudence pour prévenir de sanglants conflits. Villeneuve se rendit à Toulon. Le bâtiment qu'il montait fut chargé, au mois de juillet, d'aller notifier au dey d'Alger et à l'empereur du Maroc l'avènement du roi Louis XVIII, et de porter au premier de ces souverains les présents d'usage. Le 8 juillet 1814, Villeneuve fut promu au grade de lieutenant de vaisseau. Il était en station à Toulon lorsque, dans les premiers jours de mars 1815, se répandit la nouvelle du débarquement de Napoléon au golfe de Juan. Puis vint la seconde restauration. Après avoir été attaché comme aide de camp à l'amiral Missiessy, préfet maritime à Toulon, l'un des hommes qui ont fait le plus d'honneur à la marine française, Villeneuve reçut une destination moins précaire. Il fut nommé, en octobre 1815, au commandement de la gabare *l'Emulation*, d'où il passa, le 1^{er} mars 1816, à celui de la goëlette *le Momus*, joli bâtiment de 10 canons et 60 hommes d'équipage, qui, après une station de trois mois à Bastia, fut envoyé en croisière sur les côtes d'Italie, afin d'y protéger les navires pontificaux contre les corsaires barbaresques. Cette mission, que Villeneuve remplit avec

zèle et succès, lui valut, du pape Pie VII, la décoration de l'Eperon d'or, ordre fondé en 1559 par Pie IV, et qui ne s'accordait dans le principe qu'à de grands personnages ou à d'éminents services. Il reprit ensuite ses fonctions auprès de l'amiral. Lors du mariage de M. le duc de Berry avec la princesse Caroline de Naples, le comte de Missiessy le désigna pour aller offrir à l'auguste fiancée les hommages de la marine française. Villeneuve fut reçu à la cour des Deux-Siciles et assista à toutes les fêtes qui y furent données à l'occasion de cette alliance de famille dont le dénouement devait être si funeste. Au mois d'août 1819, Villeneuve, âgé d'un peu plus de trente ans, reçut le brevet de chevalier de St-Louis ; il fut nommé quelques mois plus tard (juin 1820) commandant du brick le *Lézard*, et chargé de diriger la station de la Guyane française, qui se composait du brick l'*Isère* et de deux bâtiments légers. Il jeta l'ancre dans la rade de Cayenne après quarante-deux jours de navigation et s'occupa immédiatement de resserrer dans cette division les liens fort relâchés de la discipline. Ses efforts, longtemps contrariés par le caractère altier et despotique de M. de Laussat, gouverneur de la colonie, furent progressivement couronnés de succès. Là ne se bornèrent pas les soins persévérants de Villeneuve. Il explora les environs de la colonie avec le zèle d'un observateur attentif, remonta jusqu'au Para le beau fleuve des Amazones, parcourut la Barbade, la Martinique, l'île de Grenade et la Guadeloupe, et recueillit d'intéressantes notions sur les peuplades plus ou moins rapprochées du chef-lieu de sa station. Il s'attacha soigneusement surtout à observer les rapports des colons avec leurs esclaves, à pénétrer dans les détails de la vie de ces derniers, à étudier leurs mœurs et le meilleur parti à tirer de leurs services, soit dans leur propre intérêt, soit dans celui du gouvernement. Villeneuve rédigea sur tous ces points, si étroitement unis à notre avenir commercial et à la prospérité de nos possessions équatoriales, un mémoire circonstancié, qu'il adressa au ministre de la marine. Villeneuve fit plus encore : il profita plus tard d'un séjour à Paris pour solliciter, par l'entremise du cardinal de Beausset, son oncle, une audience particulière du roi Louis XVIII, auquel il transmit ses observations et ses vues. Mais les embarras incessants de la politique intérieure ne permirent pas au gouvernement d'accorder à ces importantes communications toute l'attention qu'elles méritaient. Au bout de vingt mois de séjour à la Guyane, Villeneuve reçut l'ordre de quitter cette hospitalière et intéressante colonie, et il mouilla dans la rade de Toulon le 10 mars 1822. Quatre mois plus tard, le 17 août, il fut nommé capitaine de frégate, et le 1^{er} janvier 1824, embarqué comme second sur la *Galatée*, d'où il passa bientôt au commandement de la corvette l'*Isis* de 20 canons, sur laquelle il fit

voile pour les côtes du Levant. C'était l'époque du plus fort de la lutte entre les Turcs et les Grecs. Villeneuve fut témoin de la plupart des combats acharnés que se livrèrent les marins des deux nations. Dans les premiers jours de juillet 1825, Villeneuve rencontra au nord d'Ipsara la flotte turque qui, sous les ordres du capitain-pacha, se disposait à attaquer cette petite île, importante par ses ressources maritimes et sa position. Les Turcs débarquèrent sans difficulté dans le nord de l'île et firent un massacre affreux des femmes et des enfants que les insulaires, cédant à des forces décuplées, avaient abandonnés à la férocité des impitoyables assaillants. Les hommes s'étaient réfugiés, suivis de quelques femmes, dans le fort St-Nicolo, situé sur la cime d'une haute montagne et défendu par dix à douze canons. Les Turcs, après avoir accompli par le fer et le feu leur œuvre de destruction, commencèrent à graver les pentes du rocher et à menacer le fort, qui tirait sur eux sans relâche. Villeneuve essaya de s'interposer entre les combattants et d'obtenir la cessation des hostilités, à condition que les Grecs abandonneraient leurs possessions moyennant la promesse d'être conduits sous son escorte dans une île neutre. Le chef ottoman acquiesça à ces propositions, mais les assiégés les repoussèrent obstinément et se contentèrent de montrer au parlementaire le drapeau blanc et bleu, au milieu duquel étaient écrits ces mots : *Vaincre ou mourir pour notre liberté*. Quand cette résolution fut rapportée au pacha : Dieu est grand, s'écria-t-il, que sa volonté s'accomplisse ! L'attaque, suspendue quelques heures, reprit avec un nouvel acharnement ; mais les Turcs, foudroyés par leurs ennemis, avançaient lentement, et ce ne fut que le troisième jour qu'ils purent se rallier sous les murs de la forteresse pour tenter un assaut décisif. Les assiégés firent passer les femmes et les enfants sous le mur opposé à l'attaque, lequel dominait un précipice de plus de deux cents pieds à pic sur la mer. Les Turcs s'élançèrent dans les embrasures du fort, étreignant leurs ennemis corps à corps ; mais, à ce moment, une effroyable explosion se fit entendre ; les Grecs, ne voulant pas survivre à leur défaite, avaient mis le feu aux poudres ! La flotte française vit avec effroi les malheureuses femmes entraînées dans l'abîme avec leurs enfants qu'elles pressaient convulsivement entre leurs bras. Villeneuve envoya sur-le-champ ses embarcations, dans l'espoir de recueillir quelques-unes de ces malheureuses créatures ; mais la mer ne rendit aucune de ses victimes, et ce ne fut qu'à la faveur de fouilles dirigées avec soin dans toutes les criques du rivage pendant la nuit qu'il réussit à sauver la vie de cent cinquante-six de ces infortunés, dont le petit nombre se composait de femmes et d'enfants. Villeneuve les reçut à son bord et se mit en devoir de les conduire dans le port de Syra.

Il lui fallut dérouter, par l'agilité de ses manœuvres, les poursuites d'une grosse frégate turque, qui cherchait à serrer de près son bâtiment, pour se saisir sans doute des captifs. Mais ce péril conjuré fit place à un danger plus sérieux. Le capitaine fut informé secrètement d'un complot ourdi par l'équipage même qu'il avait si généreusement recueilli, dans le dessein de s'emparer de sa corvette et de l'appliquer au service de la piraterie. Villeneuve refusa d'abord de croire à cet excès d'ingratitude; mais bientôt convaincu par les aveux des conjurés eux-mêmes, il fit mettre aux fers les chefs du complot et débarqua ces misérables dans le port de Nauplie, où ils furent remis à M. Coletti, depuis ambassadeur de Grèce à Paris. Après plus d'un an passé dans les mers du Levant, Villeneuve fut appelé au commandement de la station de Barcelone, destinée à protéger les intérêts du commerce français et à préserver les côtes de Catalogne de toute tentative de débarquement des insurgés espagnols. Au mois d'octobre 1826, il fut chargé de commander la corvette *la Victorieuse*, dont la destination était de recevoir quarante-cinq élèves de l'école navale d'Angoulême et de développer leurs connaissances nautiques par la pratique variée des exercices de la vie maritime. Parfaitement secondé dans cette intéressante tâche par l'état-major et l'équipage de son bâtiment, Villeneuve dirigea successivement ses explorations sur la Corse, Malte, Milo, Syra, Smyrne, Athènes, Ténédos, la Troade, Lemnos, Alexandrie, d'où les voyageurs partirent pour faire un pèlerinage en Palestine. Villeneuve adressa les détails de cette dernière excursion à son frère, le marquis de Villeneuve-Trans (voy. l'article précédent), qui les consigna dans son importante *Histoire des grands maîtres de St-Jean de Jérusalem*. A son retour à Alexandrie, l'honorable commandant de la *Victorieuse* reçut la visite spontanée du vice-roi Méhémet-Ali, avec lequel il entretenait de bienveillants rapports, et qui voulut juger par lui-même de la tenue de ce bâtiment et du degré d'aptitude des jeunes élèves. Le 5 avril 1827, les utiles services de Villeneuve furent récompensés par le grade de capitaine de vaisseau, qui n'appartenait alors à aucun marin de son âge. Cette honorable promotion n'interrompit point le cours de ses explorations. Il parcourut avec ses élèves les diverses parties de l'Archipel, et ne quitta sa frégate d'instruction que pour faire partie d'une commission d'officiers supérieurs qui se réunit à Paris sous la présidence de l'amiral Mackau pour préparer une ordonnance sur les équipages de ligne. L'expédition de Morée, résolue par le gouvernement français en 1828, prépara l'affranchissement du sol hellénique, que Charles X n'avait cessé d'appeler de ses vœux et de provoquer par les plus nobles encouragements. Le 28 août, Villeneuve fut appelé au commandement de la *Didon*, magnifique frégate de 60 canons,

sur laquelle il embarqua un bataillon du 29^e de ligne, et se rendit au port de Coron, où la plus grande partie du corps expéditionnaire se trouvait réunie sous les ordres du général Maison. Villeneuve assista au siège et à la prise du fort de Patras, et séjourna quelque temps dans cette ville, qu'il quitta pour ramener à Toulon un corps de troupes; puis il rejoignit à Navarin l'amiral de Rigny, et assista à un grand dîner que le général Maison donnait à Ibrahim-Pacha, à la veille de repartir pour l'Egypte. Peu de jours après, il reçut l'ordre de ramener à Toulon le chef de l'expédition de Morée, devenu maréchal de France pour une campagne qui n'ajouta pas beaucoup à sa renommée militaire. A la suite de quelques mois de repos, Villeneuve reprit le commandement de la *Didon*, appelée à faire partie, sous les ordres du vice-amiral Duperré, de la glorieuse expédition d'Alger. Ce bâtiment, désigné, par une faveur spéciale, pour coopérer avec le *Breslaw* à la destruction du seul fort qui pût contrarier le débarquement de la flotte, reçut à son bord le général Tholosé, sous-chef de l'état-major, et un officier supérieur de la marine anglaise nommé Ancell, qui avait obtenu de prendre part à l'expédition. Mais le désappointement de l'équipage fut grand lorsque, à l'arrivée de la *Didon* devant la baie de Sidi-Ferruk, il s'aperçut que la batterie de ce fort était abandonnée. Ce fut à Mahon, dans les premiers jours d'août, que Villeneuve apprit les événements de juillet 1830. Son premier mouvement, de même que celui de la plupart de ses camarades, fut de porter à l'amiral Duperré la démission de son commandement; mais cet officier général, qui partageait dans ce premier moment l'impression commune, les engagea à suspendre leur détermination jusqu'à leur retour en France, et Villeneuve, cédant à l'exemple de la plupart de ses anciens chefs et aux exhortations de sa propre famille, prêta serment de fidélité au nouveau pouvoir. Il reçut, au mois de novembre, avec une lettre close du roi Louis-Philippe, le commandement de la station de la mer du Sud. Villeneuve partit de Toulon le 10 janvier 1831, sur la frégate *l'Hermione*, conduisant à Rio-Janeiro la marquise de Loulé, sœur de l'empereur don Pedro, et toute sa famille. Après cinquante jours d'une traversée sans incidents remarquables, l'*Hermione* débarqua la princesse devant le château de son frère, qui montra peu d'empressement à la recevoir, et Villeneuve continua sa navigation vers les côtes inhospitalières de la Patagonie. Il atteignit la Terre-de-Feu et coupa, le 13 avril, le méridien du cap Horn, par un froid très-vif et des vents constamment contraires. Pour comble de disgrâce, la lourde frégate qu'il montait était tout à fait impropre à naviguer dans ces mers tempétueuses, et ce ne fut qu'à travers mille obstacles plus ou moins périlleux qu'il jeta l'ancre, le 3 mai, dans la baie de Valparaiso, d'où il partit pour Callao et

pour Lima; puis il revint prendre à Sainte-Catherine, en remplacement du contre-amiral Grivel, le commandement momentané des forces navales françaises sur tout le littoral est et ouest de l'Amérique méridionale. La situation politique du Brésil, si défectueuse et si précaire, attira particulièrement l'attention de Villeneuve, qui, dans plusieurs rapports au ministre de la marine, lui prédit des révolutions auxquelles cette malheureuse contrée ne devait pas tarder à se trouver en proie, et dont il contribua à modérer les excès par l'attitude vigilante et ferme des forces qu'il dirigeait. Après deux ans d'exercice de son haut commandement et onze mois environ de station dans la baie de Rio, Villeneuve reçut, au mois de septembre 1832, l'ordre de ramener sa frégate à Toulon, où il arriva le 6 décembre. Ce fut sa dernière campagne. Il se concentra exclusivement, pendant les trois ans qui suivirent, dans les fonctions sédentaires de son grade. Au mois de mai 1835, il demanda une audience à l'amiral Duperré, alors ministre de la marine, et se plaignit avec quelque chaleur du peu de cas que le gouvernement avait fait de ses recommandations en faveur des officiers de son bâtiment proposés pour la décoration de la Légion d'honneur; il pria le ministre de se faire remettre les rapports sous les yeux. L'amiral Duperré, qui n'était pas endurant, reçut avec hauteur ces observations, et l'entretien s'étant aigri de part et d'autre, Villeneuve lui reprocha de refuser à d'utiles militaires des faveurs « prodigées jusqu'à l'avisement à des employés « de la police ou à des protégés de simples chefs « de bureau ». Puis, descendant à des personnalités de plus en plus regrettables, il déclara qu'il préférerait sa simple croix de légionnaire décernée par l'empereur, en 1814, aux nombreuses décorations qui ornaient la poitrine du vieux marin. Cette offense, que n'atténuaient ni la vivacité d'une tête méridionale, ni même le désintéressement personnel de sa réclamation, mit fin à cet affligeant débat, que Villeneuve fit suivre de la remise immédiate de sa démission. L'amiral Duperré et le roi Louis-Philippe lui-même employèrent vainement de bienveillants efforts pour le retenir dans les cadres de la marine: il demeura inébranlable. Rentré dans la vie privée, le vicomte de Villeneuve ne voulut pas demeurer inutile ou indifférent aux intérêts de son pays. Il accepta les fonctions gratuites de conseiller municipal de sa commune et de membre du conseil général du Var, et fut élu, en 1849, par le suffrage spontané de ses concitoyens, membre de l'assemblée législative, dont il fit partie jusqu'au coup d'Etat du 2 décembre 1851. Villeneuve, qui avait conservé ses fonctions locales pendant le pouvoir temporaire du prince Louis-Napoléon, s'en démit lors du plébiscite qui éleva ce prince à l'empire. Ce brave marin est mort au Beausset, le 6 août 1861. Le vicomte de Ville-

neuve-Bargemon avait épousé, le 29 janvier 1823, mademoiselle Héliodora de Séran, issue d'une famille noble et ancienne de Normandie, depuis longtemps liée à la sienne. Il a eu d'elle un fils, Raymond, marquis de Villeneuve, qui se fit remarquer par le dévouement exemplaire avec lequel il secourut, en 1844, les cholériques de son département, et une fille, mariée à M. le comte de Boigne.

A. B—ÉE.

VILLENEUVE-VILLENEUVE (PONS LOUIS-FRANÇOIS, marquis DE), administrateur français, naquit à St-Pons (Haute-Garonne), en 1744. Il était d'une ancienne famille du Languedoc, dont on faisait remonter l'origine au temps de Charlemagne (voy. PAVILLET, *Histoire généalogique de la maison de Villeneuve*, 1786, et Paris, 1830, 2^e édition). Toutefois le marquis Pons ne sortit qu'assez tard de l'obscurité. Quelque, en sa qualité de membre du conseil général de son département, il eût prêté serment de fidélité à l'empire, et que, devenu maire de St-Pons, il eût renouvelé ce serment, il était animé de dispositions qui n'étaient rien moins que sympathiques pour Napoléon. Des pièces administratives qui le compromettaient allaient être mises sous les yeux de l'empereur, quand, obéissant à un sentiment de louable modération, le ministre de l'intérieur, Carnot, les livra aux flammes. Plus tard, lorsque le duc de Dalmatie et Wellington se rencontrèrent sous les murs de Toulouse, Villeneuve interdit à ses subordonnés de fournir des vivres aux soldats français. Il ne fut que destitué, et cependant, se conformant aux ordres de l'ennemi, il convoqua le conseil général du département. Mais il n'obtint pas du général anglais de prendre sur lui la proclamation du rétablissement de la maison de Bourbon. Devenu ensuite, momentanément seulement, préfet de la Haute-Garonne, il dut se retirer devant un autre Villeneuve appartenant à la branche provençale de ce nom. Il fut ensuite nommé préfet des Hautes-Pyrénées. Il était à Bordeaux en 1815, parmi ceux qui faisaient cortège au duc d'Angoulême, au moment où l'on apprit le retour de Napoléon. Il courut alors établir une commission de salut public à Tarbes; mais cette tentative tourna contre lui, et il fut expulsé de la ville. Il songea alors à ouvrir les frontières à l'ennemi. Arrêté dans la nuit du 11 au 12 avril, pour être transféré à Paris, il donna sa parole d'honneur de ne point quitter la ville. On lui accorda cette faveur, mais il trouva moyen de se rendre en Catalogne, d'où il revint au mois de juillet, pour être placé par le duc d'Angoulême, en qualité d'administrateur général, à la tête de vingt-six départements méridionaux, de Bordeaux à Grenoble. Il ne garda pas longtemps ces fonctions; mais déjà il s'était affilié à ce qu'on appela depuis le gouvernement occulte. Le zèle de Villeneuve parut si extrême, que les ministres crurent devoir le mander à Paris. Un engagement de ministère lui valut la préfecture

du Cher, qu'il ne garda que quelques mois. Il n'eut qu'un seul jour le titre de préfet de Seine-et-Oise, le duc de Richelieu ayant déclaré qu'il se retirerait du cabinet, si un homme aussi extrême était appelé à administrer ce département. L'ordonnance du 5 septembre motiva sa révocation. Cependant, en 1819, il obtint la préfecture des Pyrénées-Orientales, et enfin, le 26 juin 1822, il devint préfet de la Corrèze. De Villeneuve-Villeneuve était membre de l'académie de Toulouse depuis 1808, et l'on ne voit pas que l'académie elle-même ait connu la date de sa mort. On a de cet administrateur : 1° *Aux habitants du Midi*, Paris, 1815, in-8°; 2° *Observations sur les dernières élections et sur la situation présente du ministère*, ibid., 1818, in-8°; 3° *Observations qui devaient être adressées au collège électoral de la Haute-Garonne*, par M. le marquis de Villeneuve, ancien préfet, etc., St-Gaudens, 1821, in-8°.

VILLENFAGNE D'INGIHOUL (HILARION-NOEL, baron DE), bourgmestre de Liège en 1791, membre du conseil privé du prince-évêque en 1792, était à l'époque de sa mort, arrivée le 23 janvier 1826, député de l'ordre équestre aux états de la province, l'un des curateurs de l'université de Liège, membre honoraire de la Société libre d'émulation de la même ville, de l'institut royal des Pays-Bas, et de l'académie royale des sciences et belles-lettres de Bruxelles. Villenfagne, né à Liège, en juin 1753, appartenait à une famille honorable et ancienne. Il reçut une éducation soignée et plus littéraire que celle que l'on avait coutume de donner à cette époque à la plupart des gentilshommes liégeois. Ses parents l'envoyèrent ensuite à Reims, pour y achever ses études. Il rapporta de son séjour dans cette ville, pleine d'urbanité et patrie de beaucoup d'hommes de mérite, le goût de la littérature française, et ces manières polies et aisées qu'il a conservées jusqu'à ses derniers moments. De retour dans sa ville natale, il se sentit entraîné par une passion dominante vers les recherches d'érudition, surtout vers celles qui se rattachaient à l'histoire littéraire ou politique de sa patrie. Le premier fruit de ses doctes veilles fut la publication des *OEuvres choisies du baron de Walef* (voy. ce nom), poète liégeois, qui avait été en relation avec Boileau et les plus beaux esprits de la cour de Louis XIV, et qui, à certains égards, ne méritait pas l'oubli dans lequel il était tombé, même chez ses compatriotes. Villenfagne exhuma avec discernement, de la trop volumineuse collection de Walef, ses meilleures pièces, qu'il fit paraître en 1779, un vol. petit in-8°; il y joignit un discours préliminaire sur la vie et les ouvrages de l'auteur (1), et une notice des artistes liégeois. La

même année, quelques bons citoyens qui ne pouvaient demeurer indifférents au mouvement imprimé alors à toute l'Europe fondèrent à Liège, sous la protection du prince-évêque Velbruck, une *Société d'émulation*, dans le but de répandre le goût des lettres et des sciences, de propager les nouvelles découvertes, de deviner et d'encourager les jeunes talents. Villenfagne, qui fut dès les premiers temps de la Société un de ses membres les plus actifs, lui communiqua beaucoup de mémoires intéressants, qui furent successivement insérés dans l'*Esprit des journaux*, et qu'il réunit dans ses premiers *Mélanges de littérature et d'histoire*, imprimés à Liège, en 1788, in-8°. Ce recueil renferme, entre autres, trois lettres sur d'anciens poètes français, inconnus aux éditeurs des *Annales poétiques* (voy. SAUTREAU DE MARSY); un essai historique sur la vie du prince Notger, couronné par la Société d'émulation, le 25 février 1758; une notice sur Jacques de Hemricourt (voy. ce nom), auteur du *Miroir des nobles de Hesbaye*; un essai historique sur les guerres d'Awans et de Waroux, au 13^e siècle. Cet épisode des annales liégeoises pourrait fournir à la plume d'un Walter Scott la matière d'un ouvrage piquant, où l'histoire serait mise en action avec tout l'intérêt du roman, et ce charme indicible que conservent encore aujourd'hui les traditions chevaleresques du moyen âge. Villenfagne, qui, par sa position sociale, était appelé à servir son pays dans les emplois de la haute magistrature, ne s'était pas contenté de regarder les lettres comme un simple délassement : il les avait envisagées sous un point de vue plus relevé. S'attachant à démêler tous les fils de la constitution liégeoise qui, à travers ses obscurités et ses incertitudes, renfermait tant d'éléments de bonheur public, il publia, en 1792, pendant qu'il était bourgmestre, ses *Recherches historiques sur l'ordre équestre de la principauté de Liège*, in-8°. Cet opuscule savant est très-rare, parce que l'auteur, pour des raisons particulières, ne le mit pas dans le commerce et se réserva les exemplaires pour les donner à ses amis. On en peut dire autant de ses *Eclaircissements sur Raes de Dammartin, chevalier français*, qu'il fit imprimer in-8°, en 1793, à une époque d'effervescence, où de semblables recherches étaient mal accueillies. Bientôt la marche rapide de la révolution française, qui atteignait tous les peuples, et l'envahissement du pays de Liège par les troupes républicaines, vinrent arracher Villenfagne à ses paisibles occupations. Pour se soustraire aux persécutions que redoutaient surtout les nobles qui s'étaient prononcés contre le nouvel ordre de choses, il chercha un asile sur la terre étrangère. Il emporta avec lui sa bibliothèque, précieuse par le choix des ouvrages et des éditions. Elle fut la proie d'un incendie allumé par quelques bombes que les Français lancèrent sur la ville de Dusseldorf. Après le retour de l'ordre et de la paix dans sa

(1) Ce discours a été réimprimé avec des augmentations dans le volume de *Mélanges*, publié en 1788, p. 269-317, sous le titre de *Notice sur la vie et les ouvrages du baron de Walef*. Barbier l'a citée avec éloge dans la *Revue encyclopédique*, t. 25, p. 98.

patrie. Villenfagne s'empessa d'y rentrer, pour recueillir les débris de sa fortune et se consacrer à l'éducation de trois enfants en bas âge que lui avait laissés une épouse chérie, trop tôt ravie à sa tendresse. Il se retira dans son château d'Ingihoul-sur-Meuse, près d'un vallon agréable, non loin de l'antique manoir (1) qu'avait habité Godefroy de Bouillon. Dépouillé, par suite des événements politiques, d'une partie considérable de son patrimoine, il supporta cette perte sans se plaindre, puisant des consolations dans ses livres et dans ses études. Il mit sous presse, en 1803, son *Histoire de Spa*, 2 vol. in-8°, où il prouva, contre le savant docteur de Limbourg, que Pline, par les mots *fons Tungrorum*, a entendu les sources minérales de Tongres, existantes encore aujourd'hui, et qu'il n'a pu désigner celles de Spa, totalement inconnues aux Romains, qui n'avaient pas éprouvé leur vertu et leur efficacité, et auxquelles notre auteur se plaît d'ailleurs à rendre justice. Il a refondu dans ce nouvel écrit, qu'il a peut-être eu le tort d'intituler *Histoire*, ses *Recherches historiques sur Spa*, insérées à la fin de ses *Mélanges*, publiés en 1788. Comme les partisans de Spa continuèrent à soutenir leur système avec chaleur, Villenfagne est encore revenu sur ce point dans ses *Mélanges*, imprimés en 1810; on y trouve de nouveaux détails sur Spa, ainsi que dans le second volume de ses *Recherches sur l'histoire de la ci-devant principauté de Liège*. La palme de cette lutte érudite est définitivement décernée à Villenfagne, depuis que J.-B. Leclerc, ancien correspondant de l'Institut de France, réfugié à Liège, par suite de la loi du 12 janvier 1816, y a publié, en 1818, sous le voile de l'anonyme, un petit volume in-18, court de mots et fort de choses, intitulé *Abrégé de l'histoire de Spa*. Cet homme d'esprit et de goût a simplifié cette question si longtemps controversée, en la dégageant du luxe d'érudition qu'avait prodigué Villenfagne, et il a su intéresser par un style animé, correct et facile. Il a adopté presque toutes les opinions de son guide, dont il a apprécié la sagacité et la patience infatigable. Celui-ci reçut avec reconnaissance cet hommage rendu à son érudition, et applaudit au zèle et aux lumières de son modeste abrégiateur. Leclerc a complété, quoique en la réduisant à de plus petites proportions, la liste de toutes les sources minérales du pays de Liège, qui se trouve dans l'ouvrage de Villenfagne. Ce dernier a mis à la fin du second volume de l'*Histoire de Spa*, une lettre fort curieuse sur deux prophètes (Nostradamus et Matthieu Laensberg), et une notice sur Breuché de la Croix, curé de Flémalle, près de Liège, poète et littérateur, omis dans tous les dictionnaires historiques. Cet écrivain, supérieur à l'époque où il composait ses vers (1635-1644), méritait d'être tiré de l'oubli dans lequel tous les

biographes l'avaient laissé. Villenfagne donna au public, en 1808, ses *Essais critiques sur différents points de l'histoire civile et littéraire de la ci-devant principauté de Liège*, 2 vol. in-12. Cet ouvrage renferme, entre autres, des dissertations très-savantes sur les anciens comtes de Loos, de Horne, de Moha, et sur le duché de Bouillon. L'auteur publia, en 1810, un volume in-8° de nouveaux *Mélanges pour servir à l'histoire civile, politique et littéraire du ci-devant pays de Liège*. Ils sont remplis de recherches intéressantes et variées, et offrent aux gens du monde une lecture plus attrayante que celle des *Essais*, qui ne peuvent convenir qu'aux érudits de profession. Enfin Villenfagne, dont l'âge semblait accroître le zèle et redoubler les forces, mit au jour, en 1817, deux forts volumes in-8°, qui sont le produit de dix années d'un travail pénible et assidu. Ces *Recherches sur l'histoire de la ci-devant principauté de Liège* embrassent l'origine, les accroissements successifs de cet Etat, le tableau de sa constitution, le récit de ses guerres civiles, enfin des notices sur plusieurs artistes et auteurs de la même nation. Les changements survenus aux Pays-Bas en 1814 et 1815 ramenèrent Villenfagne sur la scène politique. Depuis l'organisation de la province, il fit constamment partie de la députation des Etats et du collège des curateurs. Redevenu homme public, il resta ce qu'il avait toujours été, bon, modeste, communicatif. Il partagea son temps entre les détails de l'administration et son goût pour l'étude, qui ne l'abandonna qu'avec la vie. Il paya son tribut à l'Académie de Bruxelles, dont il était membre depuis sa restauration, en 1816, en lui adressant des *Recherches sur la découverte du charbon de terre dans la principauté de Liège*, insérées au tome second des nouveaux *Mémoires* de cette compagnie savante. Il publia aussi dans le *Courrier de la Meuse* du 21 septembre 1825 une *Notice sur un beau manuscrit de la vie de St-Hubert, qui appartenait à Philippe le Bon, duc de Bourgogne*. On a tiré à part quelques exemplaires de cette notice curieuse, formant 8 pages in-8°. On voit, par ce résumé rapide, que la vie de Villenfagne fut laborieusement remplie et que l'amour de la patrie guida toujours sa plume dans le choix de ses recherches. Il laissa des écrits posthumes, des additions pour ses ouvrages imprimés, et des notes nombreuses, fruit de ses immenses lectures. Il travaillait depuis plus de trente ans à une *Biographie liégeoise ou éburogne*, destinée à faire connaître les hommes distingués en tout genre que le pays de Liège a produits. Le catalogue des livres composant la bibliothèque de Villenfagne a été publié en 1826. Parmi plusieurs manuscrits précieux, on en distinguait un, in-8°, du *Micrologus Guidonis Aretini*, du 11^e siècle (voy. Guibo). M. Al. Riffart, peintre, a lithographié le portrait de Villenfagne, peu de temps avant sa mort. Pour plus de détails, on peut consulter sur

(1) Le château de Ramioul.

cet auteur : *Notices nécrologiques sur messieurs G.-J.-E. Ramoux, associé résident, et H. N., baron de Villenfagne d'Ingihoul, membre honoraire de la Société libre d'émulation de Liège*, par M. de Chénedollé, secrétaire général de la Société, Liège, 1826, in-8° de 20 pages. C—D—É.

VILLEPATOUR (LOUIS-PHILIPPE TABOUREAU DE), lieutenant général d'artillerie, né à Paris en 1719, était le fils du grand maître des eaux et forêts du Lyonnais. Entré comme volontaire, à l'âge de quatorze ans, dans un régiment d'artillerie, il se rendit à l'armée d'Italie, et ayant donné des preuves de courage et de sang-froid dans plusieurs rencontres, il fut fait officier et demandé par le général d'Affry pour son aide de camp. A la bataille de Parme (1734), il eut un cheval tué sous lui; le général d'Affry, charmé de la valeur qu'il avait montrée, écrivit du champ de bataille au duc du Maine, pour lui faire obtenir la croix de St-Louis; mais sa trop grande jeunesse fut un obstacle à cette faveur. Le traité de Vienne ayant mis fin à la guerre, Villepatour revint en France, et fut envoyé à l'école de Besançon pour y perfectionner ses connaissances dans les mathématiques et la théorie de l'art militaire. La mort de l'empereur Charles VI (1740) ralluma la guerre avec la maison d'Autriche; et Villepatour, employé à l'armée d'Allemagne, s'y distingua, particulièrement au siège de Fribourg (1744), où il reçut deux blessures assez graves. A la fin de la campagne il fut fait chevalier de St-Louis. Nommé colonel en 1756, il s'embarqua sur le *Formidable* pour aller secourir Louisbourg, attaqué par les Anglais. Cette expédition n'ayant point réussi par la timidité du commandant de l'escadre, Villepatour fut envoyé à l'île de Minorque, et après avoir assuré la défense du fort St-Philippe il rejoignit son corps en Allemagne; il se signala devant Cassel et à Filinghausen, où il reçut un coup de canon dans le bras. En 1761, il fut fait maréchal de camp et inspecteur d'artillerie; et en 1780 il obtint, avec le titre de lieutenant général, celui d'inspecteur général de l'arme dans laquelle il avait acquis tant d'illustration. Villepatour mourut à Bezons près de Paris, le 9 septembre 1781, laissant des *Mémoires inédits* de ses campagnes. Laplace, son ami (*voy. LAPLACE*), les a publiés dans son *Recueil de pièces intéressantes*, t. 2, p. 308-330, et t. 3, p. 140-157. L'éditeur les a fait suivre d'une *Épître* à Villepatour par Lemierre et de l'épithète de ce guerrier, que nous rapporterons à cause de sa brièveté :

Cher à la France, aux siens, à son prince, à l'armée,
Ci-gît qui mérita toute sa renommée.

— Son frère, *Louis-Gabriel TABOUREAU DESRÉAUX*, conseiller au parlement de Paris, puis intendant de Valenciennes, et contrôleur général des finances sous Louis XVI, depuis le mois d'octobre 1776, jusqu'au 2 juillet 1777, mourut le 30 mai 1782. W—S.

VILLEQUIER (ANTOINETTE DE MAIGNELAIS, baronne DE), cousine germaine d'Agnès Sorel, et, ainsi qu'elle, favorite de Charles VII, était fille de Jean de Maignelais (mort en 1462) et de Marie de Tony. Admise à la cour de très-bonne heure, elle sut, du vivant même de sa cousine, arriver à la plus haute faveur auprès du roi, tellement qu'en août 1449 (environ six mois avant la mort d'Agnès), celui-ci avait retiré des mains du duc de Bourbon, pour la faire passer entre celles d'Antoinette, la terre de Maignelais, qui avait été le sujet d'un long procès entre ce prince et Raoul de Maignelais, aïeul des deux cousines. L'année suivante (vers le mois d'octobre), elle fut mariée au baron André de Villequier, seigneur de St-Sauveur en Touraine, premier gentilhomme de la chambre du roi, capitaine de 50 hommes d'armes et de la Rochelle; et elle-même reçut, en considération de ce mariage, les îles d'Oléron, de Marenne et d'Arvert, avec une pension de deux mille livres. S'il est possible de douter qu'Antoinette de Maignelais ait été la rivale d'Agnès Sorel pendant les dernières années de cette favorite célèbre, on ne peut guère refuser d'admettre que la baronne de Villequier lui ait succédé dans ce poste envié par tant de femmes ambitieuses et cupides. Outre la multiplicité des dons que versait sur elle la munificence royale, son caractère et la suite de sa vie semblent se réunir pour faire évanouir tous les doutes. Aussi, malgré l'autorité de quelques historiens selon lesquels la baronne de Villequier n'aurait eu part à la bienfaisance de Charles que comme parente d'Agnès, dont la mémoire lui fut toujours chère, le P. Bussièr n'hésite-t-il pas à dire « que la nièce prit la place de sa tante (erreur généalogique qui ne prouve rien contre le fait), et acquit le cœur du roi comme de la succession » (*Villequeris neptis ejus locum implevit regisque amorem seu hereditatem adiit*). La seule raison qu'on puisse donner en faveur de l'autre hypothèse, c'est que Charles VII ne reconnut aucun enfant de madame de Villequier. Mais on sent que dans une cour corrompue où l'adultère n'effrayait point, le mariage pouvait servir à voiler la paternité réelle; et l'on est encore plus porté à le croire quand on songe qu'en 1458 le roi donna une somme assez considérable, eu égard au temps (huit mille livres), pour le mariage de Jeanne de Maignelais avec le sire de Rochefort (1). Au reste, Antoinette gouverna avec encore plus de hauteur qu'Agnès, disposa des emplois et des bénéfices, entretenait les mécontentements entre Charles et le Dauphin, depuis Louis XI. Sa faveur se maintint jusqu'à la mort de son royal amant, en 1461. Mais alors elle fut obligée de se réfugier en Bre-

(1) On doit se rappeler qu'à cette époque rien n'était plus ordinaire que d'unir des enfants de douze, de huit et même de cinq ans. Jeanne de Maignelais portait le nom de sa mère, ce qui semble indiquer encore mieux qu'elle ne devait pas le jour au baron de Villequier.

tagne, chez le duc François II, auprès duquel bientôt elle joua le même rôle qu'auprès du monarque qui venait de mourir. Elle en eut quatre enfants, deux fils et deux filles, parmi lesquels on distingue François, bâtard de Bretagne, tige des comtes de Vertus et de Goëlo, baron d'Avau-gour, et lieutenant de roi en Bretagne, sous Charles VIII, en 1494. P—OT.

VILLEQUIER (RENÉ DE), baron de Clairvaux, épousa en premières noces Françoise de la Marck, bâtarde de Guillaume de la Marck, de la branche de Lumaïn, et l'assassina en septembre 1577, dans le château de Poitiers, où il était logé avec toute la cour. Ce qu'il y eut de plus singulier dans cette inconcevable aventure, c'est qu'en même temps il tua une jeune fille qui tenait devant sa femme un miroir de toilette. On ignore la cause de ce meurtre. Les uns l'attribuent à un accès de jalousie qui aurait saisi René de Villequier à la vue d'une lettre que sa femme écrivait à son amant Barbici, et par laquelle elle l'avertissait que, quoique séparée depuis dix mois de son mari, elle était enceinte. Selon les autres, Villequier n'aurait agi que par les ordres de Henri III, et pour venger ce monarque des dédains qu'il avait essuyés de la part de sa femme. Quoi qu'il en soit, il ne fut point inquiété pour ce double assassinat, et tant s'en fallut qu'il perdit rien de la faveur dont il avait joui jusqu'alors, qu'à la première promotion le roi le décora du cordon du St-Esprit. Quelques années après, René se maria, et eut de sa nouvelle épouse, Louise de Savonnières, un fils unique, nommé Claude, qui mourut en 1604, et en qui s'éteignit la branche mâle des Villequier. Le marquisat de ce nom fut porté alors dans la maison d'Aumont, par Charlotte-Catherine, fille de René et de Françoise de la Marck, qui, devenue veuve de François d'O, épousa en secondes noccs Jacques d'Aumont, fils du maréchal Jean VI d'Aumont.—VILLEQUIER (Louis, duc d'Aumont, connu sous le nom de marquis DE), qu'il portait du vivant de son père Louis-Marie-Victor, duc d'Aumont (voy. AUMONT), naquit à Paris, le 19 juin 1667. Il avait pour mère Madeleine Fare le Tellier, fille du chancelier. Encore assez jeune, il fut nommé un des quatre premiers gentilshommes de la chambre du roi. Il est connu surtout par l'ambassade extraordinaire dont il fut chargé près de la reine Anne d'Angleterre. Le but connu de sa mission était la conclusion de la paix. La reine le reçut avec les plus grands honneurs (1713). Mais beaucoup de seigneurs s'opposaient à la cessation de la guerre, et, se flattant de conquérir et de démembrer le royaume de Louis XIV, voulaient que les troupes anglaises unies aux Impériaux entamassent la France. L'hôtel de l'ambassade française à Londres fut incendié; et diverses circonstances remarquables donnèrent lieu de penser que ce désastre n'était pas dû à un accident. On soupçonna les ennemis de la paix d'avoir fait

mettre le feu à l'hôtel, dans le dessein d'amener une rupture. Mais l'ambassadeur réclama si énergiquement satisfaction, et d'ailleurs la reine était tellement disposée à consentir à la paix, que l'on promit une récompense magnifique à ceux qui dénonceraient les auteurs du crime. Peu après le duc d'Aumont reçut son audience de congé; et Anne, soit pour lui témoigner son estime, soit pour le dédommager de la perte qu'il avait éprouvée lors de l'incendie de son hôtel, lui fit présent de son portrait enrichi de diamants, évalués dix mille livres sterling. En même temps Louis XIV lui avait accordé une gratification de cent mille écus. Il mourut à Paris, le 6 avril 1723. P—OT.

VILLEQUIN (ETIENNE), peintre et graveur, naquit à Ferrières (Seine-et-Marne), le 3 mai 1619. Il n'était pas sans mérite; il a surtout excellé dans le genre grotesque; J. Lepautre a gravé ainsi d'après lui le *Petit bonhomme*; on lui doit des œuvres d'un style plus noble, *Jésus guérissant les aveugles de Jéricho* (au musée du Louvre), une *Sainte Famille*, gravée par Nicolas Pitau, *Saint Roch et son chien*, reproduit par Jean Boulanger, et le May offert en 1656 à la Vierge, par la communauté des Orfèvres de Paris, représentant *St-Paul devant Agrippa*. Il avait été reçu à l'Académie royale le 24 avril 1663, mais il ne semble pas avoir fourni son morceau de réception. Sa vie fut malheureusement consacrée à la poursuite d'un grand nombre de procès qui l'ont empêché de produire autant d'œuvres qu'on était en droit d'en attendre de son talent. Villequin mourut à Paris le 15 décembre 1688. B. DE L.

VILLERAY. Voyez COQ.

VILLERET (BRUN DE), général français, naquit le 13 février 1773 dans le département de la Lozère. D'abord destiné au barreau, mais venu à Paris après le coup d'Etat du 18 fructidor, il entra dans la carrière militaire. Il se perfectionna dans les mathématiques à l'école d'artillerie, fit la campagne de Hollande, et remarqué par le général Soult, devint l'aide de camp de ce guerrier déjà renommé. Il le suivit sur les champs de bataille d'Austerlitz, d'Iéna, de Friedland, et devint à cette dernière et grande journée chef de bataillon. Envoyé ensuite en mission auprès du roi de Saxe, il reçut de la main de ce prince l'ordre de St-Henri. Continuant d'être attaché au maréchal Soult, il fit sous lui la campagne de Portugal en 1809 et fut chargé de rendre compte à Napoléon de cette brillante quoique infructueuse expédition. Il revint vers le duc de Dalmatie avec le brevet de major général, que Napoléon venait de lui décerner. De Villeret lui-même, ayant pris ensuite part à divers combats, fut cité avec éloge dans le *Moniteur*. A Dresde, où il se trouva ensuite, il fut nommé général de brigade. Il justifia cette promotion par sa brillante conduite à Wurtchen. Appelé quelques jours plus tard par

le maréchal Ney au commandement de la place de Torgaw, que décimait alors une épidémie, Villeret consentit bien à une capitulation, mais il la rompit bientôt après, voyant qu'il lui restait assez de monde pour se défendre. Malheureusement c'était à l'époque des revers de l'armée française : il dut en conséquence capituler de nouveau à son tour. Le général ennemi Tauenzien n'observa point cette convention; il mit même au secret le général Brun de Villeret, sous prétexte que, de concert avec le gouverneur de la ville, il aurait jeté des fusils dans l'Elbe. Après le traité de Paris, de Villeret, d'abord commandant de la Lozère, devint secrétaire général du ministère de la guerre, encore sous le duc de Dalmatie. Ayant refusé de servir pendant les cent-jours, il allait être arrêté, quand la bataille de Waterloo empêcha de donner suite à cet ordre. Il donna ensuite asile au maréchal Soult, poursuivi dans les premiers temps de la restauration. Il défendit même cet asile l'épée à la main. Plus tard, le duc d'Angoulême lui confia le commandement des départements de l'Ardèche et de la Lozère. Depuis, le général Brun de Villeret figura dans le rang des défenseurs des libertés constitutionnelles. Il est mort vers 1830. Z.

VILLERMAULES (MICHEL), connu aussi sous le nom de *Villers*, né, vers 1667, au village de Chamcey, en Suisse, étudia chez les jésuites de Fribourg et vint au séminaire de St-Sulpice pour y suivre le cours de théologie. Il s'attacha même à la congrégation de St-Sulpice, et fut envoyé comme directeur au séminaire de St-Charles d'Avignon. Quelques démêlés qu'il eut avec les jésuites furent peut-être la cause pour laquelle on le rappela à Paris; il souhaita passer au Canada pour y travailler à la conversion des Indiens, et ses supérieurs l'envoyèrent à Montréal, où la congrégation a un établissement. Villermaules passa dix-huit ans dans ce pays; on assure même qu'il fut nommé grand vicaire par l'évêque de Québec, et qu'en cette qualité il était membre du conseil de la colonie. On prétend encore qu'il rendit des services aux Canadiens en établissant des manufactures et en substituant des maisons de pierres aux maisons de bois, trop sujettes aux incendies. Mais ces services sont plus que douteux, puisqu'il n'y avait point de manufactures dans le Canada et que les maisons en pierres y étaient fort rares. Quoi qu'il en soit, Villermaules, ayant été rappelé en Europe, passa trois ans à Rome avec l'abbé de Montigny, procureur général des missions. C'est là qu'il conçut le projet de ses *Anecdotes*, et qu'il en recueillit les matériaux dans les archives de la Propagande. L'exécution de ce dessein fut retardée par le choix que ses supérieurs firent de lui pour gouverner le séminaire d'Avignon. Ses amis racontent qu'il se mit alors à étudier l'*Augustinus*, dans l'intention de combattre les jansénistes; mais que la lecture de ce livre le détourna des idées qu'il s'é-

tait faites; on a lieu de croire que le changement de Villermaules vint plutôt de quelques liaisons qu'il forma, ou peut-être du ressentiment des procédés dont il accusait les jésuites à son égard. En tout état de cause, sa nouvelle manière de voir ne pouvait se concilier avec l'esprit de la congrégation; il fut prié de se retirer, et il revint à Paris, où l'on obtint pour lui de la cour une pension de douze cents livres. Il profita de son loisir pour publier ses *Anecdotes sur l'état de la religion dans la Chine*, 7 vol. in-12, dont le premier parut en 1733 et les autres successivement. Le projet de l'auteur était d'en donner un plus grand nombre; mais quand on vit dans quel esprit était conçu l'ouvrage, on lui refusa les matériaux dont il avait besoin. Le premier volume contient une préface historique, la relation de la mission du cardinal de Tournon en Chine et un abrégé des principaux événements de cette mission. Le second volume est relatif à la même affaire, et en général tout le recueil est dirigé contre les jésuites, sur lesquels l'auteur adopte les imputations les plus flétrissantes. Dans le dernier volume, il y a une longue réponse de Villermaules aux jésuites. La gazette que nous allons citer rapporte que Villermaules écrivit, en 1748, à M. Bocard, évêque de Lausanne, en faveur de l'abbé Favre, auteur des *Lettres sur la Cochinchine*, et que ce prélat lui en témoigna son chagrin, en le priant de ne pas revenir dans son diocèse. Villermaules vivait alors retiré à Paris, entièrement livré aux appelants; il avait changé de nom, suivant l'usage d'un assez grand nombre d'entre eux, et ne se faisait appeler que Villers. Il mourut sur la paroisse St-Etienne du Mont, le 17 mars 1757. Voyez sur lui les *Nouvelles ecclésiastiques* du 17 juillet 1759, et le *Nécrologe des défenseurs de la vérité*, t. 3. Il sera facile de reconnaître quelque exagération dans les éloges qu'on lui donne. L'abbé de la Tour, dans ses *Mémoires sur la vie de Laval, évêque de Québec*, signale Villermaules comme un homme de parti, qui chercha à introduire en Canada des disputes qu'heureusement on n'y connaissait pas. P.-C.-T.

VILLERMAY (LOUYER). Voyez LOUYER-VILLERMAY.

VILLERMÉ (LOUIS-RENÉ), membre de l'Académie des sciences morales et politiques de l'Institut, naquit à Paris, le 10 mai 1782. Son goût le porta vers la carrière médicale et son premier apprentissage fut dans les services de l'armée. Il fit, comme chirurgien militaire, une partie des campagnes de l'empire, et n'abandonna cette carrière que lorsque la paix fut venue. Reçu docteur en 1814, il exerça pendant quelques années, tout en donnant à ses études la direction qui, plus tard, devait honorer son nom. Il y avait chez lui une indépendance de caractère et des habitudes de désintéressement qui se prêtaient mal à la poursuite d'une clientèle. Son cœur le portait de préférence vers les classes peu favorisées; il était de ces hommes dévoués qui

ne peuvent voir une souffrance sans y compatir, la signaler et en chercher le remède. Dès 1820, l'état des prisons attira son attention, et il fut un des agents les plus actifs et les plus modestes de la réforme à laquelle nous avons assisté. Il visita toutes les prisons de Paris à ses frais et en observateur libre. C'étaient alors des lieux de pestilence, atteints d'une double infection, morale et matérielle. Villermé dit sincèrement et courageusement ce qu'il avait vu, et pour agir sur l'opinion, il rendit publiques les observations qu'il avait faites. L'impulsion fut donnée, et dès lors on marcha dans de meilleures voies. Ce qui distingue Villermé de ceux qui, à divers titres, s'occupèrent plus tard de ces questions, c'est qu'après les avoir soulevées, il s'effaçait et laissait à d'autres le soin de recueillir ce qu'il avait semé. Son grand titre, c'est d'avoir voulu le bien pour le bien, et non pour l'honneur qui pouvait en rejaillir sur lui. Il était de la famille des vrais savants, cherchant la vérité et se croyant suffisamment payés quand ils l'ont trouvée et livrée sans réserve. Tout esprit de calcul lui était étranger. L'exercice de la carrière médicale se conciliait mal avec ces dispositions; aussi l'abandonna-t-il en 1830, pour la reprendre en 1832, pendant la période du choléra, et s'en retirer définitivement, ce dernier devoir rempli. Il n'appartint désormais qu'à la science à laquelle il s'était voué, la statistique relevée, agrandie par l'observation morale. Un mémoire lu à l'Académie des sciences, en 1829, marqua ce passage de la pratique active à la spéculation scientifique. Ce mémoire traitait une question d'une nouveauté réelle; c'était la distribution par mois des conceptions et des naissances de l'homme dans son rapport avec les climats et les saisons. L'impression de cette lecture fut sérieuse et profonde. L'opinion de tels juges valut à Villermé les titres honorifiques qu'il obtint successivement; dans le cours des années suivantes, il devint membre du conseil de salubrité et de l'Académie de médecine. En 1832, quand, sur la proposition de M. Guizot, alors ministre, l'Académie des sciences morales et politiques fut rétablie dans le sein de l'Institut, le nom de Villermé fut un des premiers qui sortirent des choix de l'Académie reconstituée. Il fut attaché à la section de statistique, et passa en 1851 dans la section de morale, en remplacement de Droz. Ses meilleurs et ses plus importants travaux datent de cette époque. L'une des tâches de cette Académie, et qui y est devenue de tradition, consiste à rechercher au dehors et dans tous les genres d'activité la condition des classes qui vivent d'un travail manuel. L'état de l'industrie n'était pas alors ce que nous l'avons vu devenir sous l'influence d'enquêtes libres et de conseils éclairés. Les foyers d'industrie étaient le siège de bien des misères. Les enfants étaient excédés de tâches précoces qui énervaient leur constitution et les laissaient dépourvus de toute

culture d'esprit. Les hommes faits n'étaient pas plus ménagés, la durée du travail n'avait pas d'autres limites que l'exténuation des forces. Le mélange des sexes dans les ateliers était l'occasion de dérèglements dont les mœurs publiques gardaient la triste empreinte. La police des ateliers était presque nulle, et déjà le recrutement accusait une décadence manifeste dans les générations que les centres manufacturiers versaient dans les rangs de l'armée. Il y avait là une situation abusive à laquelle il fallait porter promptement remède pour qu'elle n'aboutît pas à des conséquences irréparables. C'est l'honneur de l'Académie des sciences morales que de s'être portée au secours de cet état de souffrance, et depuis lors on peut dire qu'elle a été la surveillante vigilante et ferme de l'industrie. Villermé fut son premier délégué, il ouvrit la voie. Dans le cours de 1835, 1836 et 1837, il visita les principaux groupes industriels, et résuma dans un rapport les observations qu'il avait recueillies. Ce rapport a été inséré dans les Mémoires de l'Académie, et publié ensuite en deux volumes. Le succès en a été grand et il était mérité. Les méthodes d'observation peuvent être citées comme un modèle, et voici comment il les expose lui-même : « Il me fallait examiner, dit-il « dans sa préface, les effets de l'industrie sur « ceux qu'elle emploie, interroger la misère sans « l'humilier, observer l'inconduite sans l'irriter. « Cette tâche était difficile. Eh bien ! j'aime à le « dire, partout des magistrats, des médecins, « des fabricants, de simples ouvriers se sont em- « pressés de me seconder. Avec leur aide, j'ai pu « tout voir, tout entendre, tout connaître. Ils « m'ont à l'envi fourni des renseignements. J'en « ai demandé, j'en ai surpris. Et tel est le soin « que je désirais mettre dans cette espèce d'en- « quête, que j'ai suivi l'ouvrier jusqu'à sa demeure. Je suis entré avec lui, je l'ai étudié au « sein de sa famille, j'ai assisté à ses repas. J'ai « fait plus; je l'avais vu dans ses travaux et dans « son ménage, j'ai voulu le voir dans ses plaisirs, l'observer dans le lieu de ses réunions; « là, écoutant ses conversations, m'y mêlant « parfois, j'ai été à son insu le confident de ses « joies et de ses plaisirs, de ses regrets et de ses « espérances, le témoin de ses vices et de ses « vertus. » Dans ces quelques lignes, Villermé se peint lui-même. Peu d'observateurs ont été plus consciencieux et ont porté dans leurs recherches un intérêt plus vif, une émotion plus sincère. Il est des détails sur lesquels il ne sera jamais surpassé. Comme médecin très-expert, il a pu introduire dans le cadre de ses informations tout ce qui touchait à l'état de santé, aux conditions d'hygiène des populations qui passaient sous ses yeux, signaler et décrire les maladies dont elles étaient particulièrement affectées et en indiquer les causes tantôt dans la nature du travail, tantôt dans la mauvaise installation des lo-

caux. Ses tableaux de mortalité comparative seront toujours à consulter comme date, et peuvent passer pour des types d'exactitude. Le récit n'est jamais aride, on s'intéresse à ce qu'il dépeint, on le suit sans effort dans les étapes qu'il multiplie; c'est un guide sûr et un censeur impartial. L'imagination ne l'emporte pas, il raconte ce qu'il a vu. A côté des misères qu'il dévoile, il met toujours la preuve; il ne cherche pas l'effet; son style est des plus simples, il a un accent de franchise qui convainc. Il cite le jour, le lieu, il s'en réfère à des autorités reconnues. Quand il a des doutes, il les exprime; aucune considération ne l'arrête quand les faits lui paraissent démontrés. Dans tous ses tableaux, on sent qu'il s'est proposé de ne point aller au delà, mais de ne point rester en deçà des réalités. Tel est l'homme, tels sont ses mérites; il est humain, ardent pour le bien, animé d'une passion profonde pour la cause de ceux qui souffrent; il les défend sans cesser d'être juste, n'exagère rien dans l'intention de les mieux servir. Il y a dans sa manière un tour austère et sain qui exclut les effets d'emprunt et va quelquefois jusqu'à la crudité; on sent l'honnête homme sous une rude écorce. L'effet de cette publication ne se fit pas attendre; sa date est de 1840; dès la même année, une loi fut rendue sur la condition des enfants dans les manufactures, et le rapport de Villermé fut souvent cité dans la discussion; les heures du travail furent réglées de manière que ni les parents ni les fabricants ne pussent abuser des forces du premier âge; on rendit l'instruction obligatoire pour la catégorie d'enfants qui entraient dans les ateliers; on imposa des relais dans les ouvrages assujettis à des moteurs continus. Plus tard, cette sollicitude alla plus loin; des enfants on passa aux adultes, et une loi limita à douze heures l'exercice du travail dans tous les ateliers communs. L'atelier domestique conserva seul la faculté de disposer de lui-même; par sa constitution il se refusait à toute police de détail. Ce fut là, pour Villermé, un succès direct et ostensible, celui dont le public fut le plus frappé, mais le moindre aux yeux des personnes qui savent avec quelle facilité de telles lois s'éludent quand les mœurs ne s'y conforment pas. Son véritable succès, c'est l'influence indirecte exercée sur l'esprit des fabricants par un jugement venu de haut sur les matières qui les touchent. Le point à obtenir, c'était que les fabricants devinssent les artisans de cette réforme, qu'ils fissent eux-mêmes la police de leur intérieur, qu'ils prissent goût à l'amélioration du sort de leurs auxiliaires, qu'ils se fissent un honneur et un devoir de répondre aux griefs produits par des amendements significatifs, et d'aller, par des actes spontanés, au-devant de ceux qui pourraient se produire. Ce point est maintenant obtenu; l'esprit de l'industrie n'est plus le même; on y a plus de respect pour la santé et la dignité de l'homme; on se

prête à ce qui peut l'aider dans les voies pénibles du travail. Les machines ont été un premier soulagement, les institutions de prévoyance y ont ajouté les moyens de rendre la condition moins précaire, la multiplication des écoles a rendu l'instruction accessible aux plus humbles ouvriers. Telle est la révolution à laquelle Villermé a concouru et qui restera un titre pour sa mémoire. D'autres missions suivirent celle de 1833, une entre autres dans les provinces de l'ancienne Bretagne, où il eut pour collaborateur Benoiston de Châteauneuf. Son zèle ne fut jamais en défaut. Lorsqu'en 1848 le gouvernement fit un appel au concours de l'Académie, il rédigea sur les associations ouvrières un petit écrit qui fut remarqué; il traita également la question des cités ouvrières et celle des accidents produits dans les ateliers industriels par les appareils mécaniques. Dans le conseil de salubrité, sa voix était écoutée avec déférence; il ne laissait échapper aucune occasion de défendre les intérêts du peuple, et cela sans prétention à la popularité. Il est resté peu connu de ceux dont il avait ardemment embrassé la cause; il n'aimait ni le bruit, ni l'éclat. Plus d'une fois il déclina les offres qui lui étaient faites pour des fonctions publiques; il ne voulait pas s'enchaîner et désirait en toute chose garder sa liberté de jugement. Les joies de son intérieur lui suffisaient; il se répandait peu et ne cherchait pas de distractions en dehors d'une famille où il était vénéré. Cet homme de cœur et de bien s'est éteint à Paris, le 16 novembre 1863, après une vie longue et bien remplie. Voici la liste de ses ouvrages : 1° *Des prisons telles qu'elles sont et telles qu'elles devraient être, par rapport à l'hygiène, à la morale et à l'économie*, Paris, 1 vol. in-8°, 1820; 2° *Mémoire sur la mortalité des prisons*, Paris, brochure in-8°, 1829; 3° *De la distribution par mois des conceptions et de la naissance de l'homme dans ses rapports avec les climats, les saisons, etc.*, mémoire présenté à l'Académie des sciences, 1829; 4° *Mémoire sur l'influence de la température sur la mortalité des enfants nouveau-nés*; 5° *Mémoire sur la mortalité en France*; 6° *Rapport à l'Académie des sciences morales et politiques sur l'état physique et moral des populations employées dans les manufactures de soie, de coton et de laine*, inséré dans les Mémoires de l'Académie, t. 2. Ce rapport, considérablement augmenté, a été ensuite publié sous ce titre : 6° *Tableau de l'état physique et moral des populations employées dans les manufactures de coton, de laine et de soie*, Paris, 1840, 2 vol. in-8°; 7° *Note sur quelques monopoles usurpés par les ouvriers de certaines industries, suivie de quelques considérations sur la situation actuelle des ouvriers employés dans les bassins houillers*, Paris, 1847, in-8°; 8° *Des associations ouvrières*, Paris, 1849; 9° un des *Petits traités*, publiés en 1849 par l'Académie des sciences morales et politiques; 10° *Des accidents pro-*

duits dans les ateliers industriels par les appareils mécaniques, Paris, 1850; 11° *Sur les associations ouvrières*, ibid., 1850, in-8°. Outre ces principaux ouvrages, on a de Villermé un grand nombre de mémoires et d'articles publiés dans le *Recueil de l'Académie de médecine*, le *Journal des économistes*, les *Annales d'hygiène*, etc. L. R.—D.

VILLERMOZ. Voyez WILLERMOZ.

VILLEROI (NICOLAS DE NEUFVILLE, seigneur DE), ministre sous quatre de nos rois, naquit, en 1542, d'une famille anoblie récemment, mais qui depuis a fourni plusieurs sujets distingués à l'Etat et à l'Eglise. Son aïeul et son père avaient rempli successivement la place de secrétaire des finances de la chambre de François I^{er}. A dix-huit ans, il passait déjà pour un politique habile; et la reine Catherine de Médicis, dont il avait su gagner la confiance, l'employa dans deux négociations importantes, en Espagne et en Italie. Ayant épousé la fille de l'Aubespine, il lui succéda, bientôt après (1567), dans la charge de secrétaire d'Etat. Sans rien perdre de son crédit sur la reine mère, il obtint la bienveillance de Charles IX, qui l'admettait fréquemment dans son intimité. On sait que c'est à Villeroi que ce prince dicta son Traité de la chasse, imprimé en 1625, et son Epître à Ronsard (voy. ce nom). Charles, mourant, le recommanda de la manière la plus pressante à son successeur, comme un sujet dont il avait eu l'occasion d'éprouver le zèle et la capacité. Villeroi fut envoyé par la reine mère au-devant de Henri III, et confirmé dans ses fonctions. A la création de l'ordre du St-Esprit, il en fut nommé grand trésorier, quoiqu'il se fût opposé de tout son pouvoir à l'établissement de cet ordre, prétendant qu'il était plus convenable de rendre à celui de St-Michel son ancien lustre. Le duc d'Espernon (voy. ce nom), si connu par la violence de son caractère, croyant avoir à se plaindre de Villeroi, l'insulta grossièrement en plein conseil. Villeroi, n'ayant pas obtenu la permission de repousser les injures de d'Espernon, offrit sa démission, donnant pour prétexte qu'il ne pouvait plus suffire seul à l'expédition des affaires. Henri III lui répondit qu'il ne l'acceptait pas, mais qu'il lui permettait de s'adjoindre l'Aubespine, son beau-frère, secrétaire de la reine; et quinze jours après (8 septembre 1588), il fut destitué comme partisan de Guise. Les bruits qui coururent alors sur la cause de son renvoi l'obligèrent de publier son *Apologie*. On voit, par cette pièce, qu'il était soupçonné d'avoir fait des gains illicites, et en outre de recevoir une pension de l'Espagne. Sa justification paraît complète. Il affirma qu'après avoir exercé pendant vingt et un ans les fonctions de secrétaire d'Etat, il se retirait avec quatre mille livres de rente en fonds de terre et trente mille écus de dettes. Au milieu des partis qui désolaient la France, il aurait bien voulu pouvoir rester neutre et attendre l'issue de la lutte qui venait de s'en-

gager entre la Ligue et Henri IV. Obligé de se déclarer, il donna pour raison qu'il ne pouvait sans danger rester plus longtemps dans la campagne, exposé chaque jour aux vexations des gens de guerre, et vint à Paris, où le duc de Mayenne s'empressa de lui donner une des premières places dans son conseil. Trop habile pour entrer dans les vues des ligueurs, il se fit un des chefs du *tiers parti*, qui se composait de tous les courtisans, trop bons Français pour souffrir la domination espagnole et trop zélés catholiques pour s'accommoder d'un prince protestant. Chargé par le duc de Mayenne d'entrer en négociation avec Henri IV, il eut plusieurs conférences avec ce prince. Villeroi ne lui dissimula pas ses préventions contre les protestants, qu'il accusait d'être les véritables auteurs de la Ligue par leur désobéissance aux édits, et il demanda leur exclusion de tous les emplois, comme une garantie que les catholiques ne seraient jamais troublés dans l'exercice de leur religion. Il finit cependant par se relâcher des conditions trop dures qu'il voulait imposer à ce prince; et dès que Henri IV eut abjuré, Villeroi s'empressa de le reconnaître pour le seul souverain légitime. Il fut, en 1594, rétabli dans la place de secrétaire d'Etat et travailla dès lors avec zèle à pacifier le royaume; mais, dans cette circonstance, il ne se montra rien moins que désintéressé (voy. l'article suivant). Il voulut empêcher la nomination de Sully à la place de surintendant des finances, et sollicita pour son fils celle de grand maître de l'artillerie, que le roi crut devoir encore donner à Sully, qui ne l'avait pas demandée. Ce double échec dut nécessairement augmenter l'antipathie de Villeroi pour l'ami de Henri IV, lequel de son côté ne rend peut-être pas assez de justice à Villeroi dans ses *Mémoires*. Le caractère et les vues de ces deux ministres étant entièrement opposés, ils n'étaient presque jamais du même avis dans les conseils où se traitaient les grands intérêts de l'Etat. Henri IV se rangeait volontiers à l'opinion de Sully, dont il connaissait le dévouement. Villeroi, persuadé que la longue habitude des affaires devait lui assurer la prééminence dans le conseil, ne voyait qu'avec dépit l'ascendant que prenait son rival. Trop vain pour reconnaître l'incontestable supériorité de Sully, il aima mieux se liguier avec la marquise de Verneuil (voy. ce nom) et les autres mécontents, pour tenter de faire renvoyer l'homme qui n'eut d'autres vues, pendant son administration, que de fonder le crédit et la prospérité de la France. Les ennemis de Villeroi le soupçonnaient de conserver à l'Espagne son ancienne prédilection. La trahison d'un de ses commis (1), convaincu d'avoir livré

(1) Il se nommait Nicolas L'Hôte; il était fils d'un serviteur de Villeroi et son fils. Envoyé par son maître en Espagne pour apprendre la langue de ce pays, il s'y vendit au ministère pour une pension de douze cents écus. Sa trahison ayant été découverte en 1604, l'ordre fut donné de l'arrêter; mais il prit la fuite et se noya près de la Faye, en voulant traverser la Marne au

les secrets de l'Etat aux ministres espagnols, dont il recevait une pension de douze cents écus, vint encore confirmer leurs soupçons; mais il se justifia parfaitement, et le roi fut le premier à le consoler du chagrin que lui causait cette malheureuse affaire. Rien ne peut faire mieux connaître le caractère de Villeroy que le portrait qu'en fit un jour Henri IV, causant avec quelques-uns de ses courtisans. « Villeroy, dit-il, a une « grande routine dans les affaires et une con- « naissance entière dans celles qui se sont faites « de son temps, auxquelles il a été employé dès « sa première jeunesse. Il tient un grand ordre « dans l'administration de sa charge et dans la « distribution des expéditions qui passent par ses « mains. Il a le cœur généreux (1) et fait paraître « son habileté dans son silence et sa grande re- « tenue à parler en public. Cependant il ne peut « souffrir que l'on contredise ses opinions, croyant « qu'elles doivent tenir lieu de raison. Il les ré- « duit à temporiser, à patienter et à s'attendre « aux fautes d'autrui; de quoi je me suis pour- « tant bien trouvé » (voy. les *Mémoires* de Sully, livre 26). Après la mort de Henri IV, Villeroy fut conservé dans sa charge, et il profita de son crédit sur Marie de Médicis pour faire adopter le système de l'alliance avec l'Espagne, combattu si longtemps par Sully comme contraire aux vrais intérêts de la France. Jaloux de la faveur du marquis d'Ancre, il parvint à le faire éloigner de la cour; mais prévoyant que la reine ne tarderait pas à le rappeler, il voulut se faire un mérite près de d'Ancre de ce retour de faveur. Il lui proposa d'unir leurs intérêts par le mariage de leurs enfants, et contribua beaucoup à lui faire accorder le bâton de maréchal. Villeroy négociait alors un double mariage entre les cours de France et d'Espagne. Informé que d'Ancre y mettait obstacle, il eut l'imprudence d'en instruire Philippe III par une lettre confidentielle. Une copie de cette lettre ayant été remise à la reine, elle reprima sévèrement Villeroy, qui convint de sa faute et se jeta à genoux pour demander pardon. Il reçut, peu de jours après, l'ordre de se retirer dans sa terre de Conflans; mais les états généraux qu'on venait d'assembler (1614) ayant témoigné de vifs regrets de la retraite de ce ministre, il fut presque aussitôt réintégré dans ses fonctions. Malgré la marque éclatante d'estime qu'il avait reçue de tous les corps de l'Etat, Villeroy fut encore sacrifié aux caprices du favori; mais après la mort tragique du maréchal d'Ancre (voy. ce nom), Louis XIII s'empressa de le rétablir dans toutes ses charges. Ayant accompagné

ce prince dans un voyage en Normandie, il mourut à Rouen le 22 novembre 1617, à l'âge de 74 ans, avec la réputation d'un habile politique. On a publié sous le nom de Villeroy : *Mémoires d'Etat, servant à l'histoire de notre temps, depuis 1567 jusqu'en 1604*, Paris, 1622, in-4° et in-8°; avec une continuation jusqu'en 1620, Paris, 1634-1636, 4 vol. in-8°. Le premier éditeur est Mauléon et le second du Mesnil-Basire. Ces deux éditions doivent être préférées à la suivante, parce qu'elles sont imprimées plus correctement, Amsterdam (Trévoux), 1729, 7 vol. in-12. Ce n'est pas, comme on pourrait le croire, un récit des événements contemporains, mais un recueil de différentes pièces du temps, précédé de deux *Apologies*, que Villeroy publia lors de son renvoi par Henri III et lors de la découverte de la trahison de son commis. Parmi les autres pièces, on doit distinguer un petit traité de Villeroy intitulé *Discours de la vraie et légitime constitution de l'Etat*, dans lequel il établit que, l'Etat existant indépendamment de la religion, la liberté de conscience est un droit acquis à tout sujet qui se conforme d'ailleurs aux lois. Cet opuscule, qu'il composa probablement pour justifier l'édit de Nantes, prouve que Villeroy, malgré son zèle religieux, savait faire à propos le sacrifice de ses opinions à ses intérêts. Les mémoires de Villeroy ont été réimprimés, dégagés de toutes les pièces dont du Mesnil-Basire les avait surchargés dans l'ancienne *Collection des mémoires relatifs à l'histoire de France*, t. 51 et 52, avec un avertissement et des notes de l'éditeur; et dans la *Collection* de Petitot, t. 44, précédés d'une notice apologétique sur Villeroy. On a encore de ce ministre des *Lettres écrites au maréchal de Matignon*, de 1581-1596, Montélimart, 1749, in-12, et un grand nombre de pièces en manuscrit, à la bibliothèque de Paris (1). P. Matthieu, l'historiographe de Henri IV, a publié : *Remarques d'Etat et d'histoire sur la vie et les services de M. de Villeroy*, Lyon, 1618, in-12; réimprimé plusieurs fois et traduit dans presque toutes les langues de l'Europe. C'est un panégyrique de ce ministre par un ancien ligueur (voy. P. MATTHIEU). D'Auvigny promettait d'en écrire la vie. Elle est indiquée dans la *Bibliothèque de la France*, n° 32691, comme se trouvant au tome 3 du recueil des *Vies des hommes illustres de France*; mais on l'y a vainement cherchée. St-Foix avoue (*Histoire de l'ordre du St-Esprit*) qu'il lui aurait fallu trop de temps pour connaître la vérité sur Villeroy; et par cette raison il aime mieux n'en rien dire. Cette excuse prouve assez que son opinion ne lui était pas favorable. On a le portrait de Villeroy, gravé par M. Lasne, in-8°; on le retrouve dans le recueil d'Odievre. W—s.

VILLEROI (CHARLES DE NEUVILLE, marquis de),

gué. Tout ce qui concerne ce fait est raconté d'une manière très-détaillée dans les *Mémoires de Sully*, liv. 17.

(1) Cependant, suivant l'Etoile, Henri IV, étant allé faire une collation à Villeroy, dit aux courtisans : « Mes amis, faisons bonne « chère pour notre argent, car nous avons un hôte qui nous fera « bien payer l'écot. » Si le mot est vrai, il prouve que Henri IV n'avait pas une haute opinion du désintéressement de son ministre.

(1) On trouve des lettres de Villeroy dans le recueil de celles de Henri IV, de Puisieux, etc., adressées à Ant. Lefèvre de la Borderie, Amsterdam, 1733, 2 vol. in-8°.

fil du précédent, fut connu, jusqu'à la mort de son père, sous le nom de *marquis d'Alincourt*, terre en Champagne appartenant à sa famille. Ayant embrassé la profession des armes, il servit quelque temps sous les ordres de Lesdiguières. Durant les troubles de la Ligue, il ne se conduisit que d'après les inspirations de son père. Nommé gouverneur de Pontoise pour la Ligue, il voulut, en 1591, surprendre la ville de Mautes; mais son dessein fut découvert par Sully, qui le fit échouer. Ayant rejoint son père, devenu l'un des conseillers du duc de Mayenne, il fut nommé prévôt de Paris, le 12 juin 1592, et député plusieurs fois vers Henri IV, pour connaître les intentions de ce prince et entamer avec lui quelques négociations. A son avènement au trône, Henri IV le fit gouverneur du Lyonnais, et il reçut en outre, avec son père, pour la reddition de Pontoise et de quelques autres places, environ cinq cent mille francs, somme énorme pour le temps et surtout à raison du mauvais état des finances. Après la mort du brave d'Espinay de St-Luc, tué devant Amiens, en 1597, il fut présenté pour la place de grand maître de l'artillerie; mais le roi ne le jugea pas capable de remplir cette charge; il lui trouvait *les ongles trop pâles* (voy. les *Mémoires* de Sully, liv. 9). Il fut envoyé à Rome, en 1600, pour négocier le mariage de Henri IV avec Marie de Médicis, et à cette occasion, il reçut de nouvelles faveurs de la cour. En 1610, il fit des démarches pour obtenir une garnison à Lyon, afin, disait-il, d'avoir un corps de réserve prêt à marcher contre les protestants du Languedoc, s'ils venaient à se révolter. Mais on soupçonna que son projet était de détruire les privilèges de la ville de Lyon, et qu'il demandait des troupes pour contenir les habitants en cas de résistance. Depuis cette époque, son nom ne se trouve plus mêlé qu'à quelques intrigues obscures et dans lesquelles il ne joua jamais qu'un rôle secondaire. Le marquis de Villeroi mourut à Lyon, le 18 janvier 1642, à 70 ans. On a son portrait gravé par Audran, in-4°, et par Van Merlen, in-fol. W—s.

VILLEROI (NICOLAS DE NEUFVILLE, marquis, puis duc DE), fils du précédent, naquit en 1597. Placé près du roi Louis XIII comme enfant d'honneur, il obtint, en 1615, la survivance de la charge de gouverneur du Lyonnais. Il fit ses premières armes en Piémont, sous le maréchal de Lesdiguières, et suivit ce général, en 1621, aux sièges de St-Jean-d'Angely et de Montauban. Il commanda depuis un corps de 6,000 hommes dans le Languedoc et servit au siège de Montpellier. Lorsque les troubles de France furent apaisés, il fut employé à l'armée d'Italie. Il se trouvait à l'attaque du pas de Suze en 1629, et il fut laissé dans cette place pour assurer les communications. L'année suivante, il se signala à la bataille de Carignan. Nommé gouverneur de Pignerol et de Casal en 1633, il quitta l'Italie en

1635, pour venir au siège de Valence, et en 1636, il fut du nombre des généraux qui firent le siège de Dole, sous les ordres du prince de Condé (voy. J. BOYVIN et PETREY). En 1640, il était au siège de Turin, et il servit ensuite dans la Catalogne et dans la Lorraine. Nommé gouverneur de Louis XIV, en 1646, il reçut, la même année, le bâton de maréchal. Il ne prit presque aucune part aux intrigues de la minorité. Le cardinal Mazarin le haïssait à cause de son attachement pour le garde des sceaux Châteauneuf; cependant il trouva le moyen de se maintenir à la cour. Mais ce fut, dit madame de Motteville, en se soumettant basement à la souffrance de la faveur supérieure: toutefois, il ne laissait pas de servir ses amis, selon sa possibilité, qui était bornée en toutes choses (*Mémoires*, t. 3, p. 56). La loyauté bien connue de son caractère et ses qualités aimables lui avaient mérité la bienveillance de Louis XIV, qui ne cessa jamais de lui donner des preuves de son attachement. Il fut, en 1661, nommé chef du conseil des finances; l'année suivante, chevalier du St-Esprit, et en 1663, duc et pair. Son fils ayant reçu l'ordre de quitter la cour pour quelques étourderies, le roi voulut adoucir le chagrin que cette mesure pouvait causer au vieux maréchal et lui dit avec bonté: « Il fallait cette « petite punition à votre fils; mais les peines de « ce monde ne durent pas toujours. » (Lettre de madame de Sévigné du 12 février 1672.) Le duc de Villeroi mourut le 28 novembre 1685, dans un âge avancé, laissant la réputation d'un courtisan honnête homme. Il avait l'esprit cultivé et beaucoup de jugement. Madame de Sévigné nous a conservé quelques-unes de ses réparties. On a son portrait gravé dans tous les formats. W—s.

VILLEROI (FRANÇOIS DE NEUFVILLE, duc et maréchal DE), fils du précédent, naquit en 1643. Il fut élevé avec Louis XIV, dont son père était gouverneur, et ce prince conserva toute sa vie une affection particulière pour le compagnon des jeux de son enfance. Le marquis de Villeroi ne se fit remarquer dans sa jeunesse que par les agréments de sa personne et l'extrême élégance de sa parure. Madame de Sévigné nous apprend que les dames ne l'appelaient que *le charmant*. Elles furent très-affligées de son exil, qui fut prononcé pour cause d'inconduite. Le véritable sujet de la disgrâce du jeune favori était le rôle peu honorable qu'il avait joué pour perdre dans l'esprit de Madame Henriette (voy. HENRIETTE) le marquis de Vardes, qu'il détestait comme son rival auprès de la comtesse de Soissons. Ce premier tort fut très-aggravé par des lettres remplies d'impiété, qui furent interceptées à Strasbourg, avec celles que plusieurs autres seigneurs de la cour écrivaient à quelques-uns de leurs amis qui faisaient la guerre en Hongrie contre les Turcs. « Mon fils est bien moins coupable « que les autres, disait malignement le vieux

« maréchal; il ne s'en est pris qu'à Dieu, et non « au roi. » Le marquis de Villeroy obtint la permission de se retirer à Lyon, dont son père était gouverneur. Se trouvant encore dans cette ville quand Louis XIV entreprit la fameuse expédition de Hollande, il implora la faveur de l'y suivre et essuya un refus. Tout ce qu'il obtint, ce fut de faire la campagne dans les troupes de l'électeur de Cologne. Elle n'était pas encore terminée qu'il reçut l'ordre de retourner à Lyon. Il y chercha des consolations dans des intrigues galantes. Une femme spirituelle, dont le souvenir se trouve en quelque sorte associé à celui de madame de Sévigné, sa cousine, madame de Coulanges, cache peu dans ses lettres l'impression qu'avaient faite sur elle les belles manières et les attentions du *charmant*. Il était toujours préoccupé néanmoins de sa passion pour la comtesse de Soissons, mère du prince Eugène, quoiqu'il ne dût pas ignorer que cette beauté surannée, que l'on appelait déjà *la vieille Médée*, lui était infidèle pour le ministre Louvois et probablement pour quelques autres encore. Bien qu'ouvertement infidèle lui-même, quand il obtint la permission de reparaître à la cour, il affecta de se montrer profondément affligé du départ de la comtesse, réduite à chercher un refuge dans les Pays-Bas (*voy. Soissons*). La faveur qu'il reprit auprès du roi devenait de jour en jour plus éclatante. Lorsque la Dauphine Marie-Christine de Bavière arriva à Versailles, il fut choisi pour danser avec elle. Cette distinction lui tourna la tête à tel point qu'il parut afficher la prétention de plaire à cette jeune princesse. Ce que rapporte à ce sujet madame de Sévigné est fort remarquable : « Il dansait si bien, *on* le trouvait « si bien, *on* en parlait si souvent, il était habillé « de couleurs si convenables, qu'un jour le père « (Louis XIV) dit en le rencontrant : « Je pense « que vous voulez donner de la jalousie à mon « fils; je ne vous le conseille pas (1). » Brillant à la cour d'un éclat sans pareil, le duc de Villeroy était à peine connu dans l'armée. La bataille de Nerwinde, en 1693, est la première action où son nom se trouve cité avec honneur, pour être entré le premier dans les retranchements qui couvraient ce village. Il avait alors cinquante ans, et ce fut cette même année qu'il fut compris dans une nomination de sept maréchaux de France. Il ne reçut cependant le bâton qu'en 1695, en même temps que la charge de capitaine des gardes, vacante par la mort du maréchal de Luxembourg. Le jour de sa réception, il donna des soins si prolongés à sa parure que le roi se vit obligé de l'attendre, complaisance que ce prince, exact en tout, n'eut jamais pour aucune autre personne. Comblé des faveurs du monarque, le maréchal de Villeroy partit immédiatement pour remplacer dans le commandement de

l'armée de Flandre le vainqueur de Fleurus, de Steinkerque et de Nerwinde, que la France venait de perdre. A peine eut-il paru à la tête de ces troupes, si longtemps victorieuses, que tous les gens du métier reconnurent dans cet homme présomptueux l'incapacité profonde qui devait coûter si cher à la France. La première opération qu'il entreprit fut de faire lever le siège de Namur, que le prince d'Orange avait investie avec plus d'audace que d'habileté. Le prince de Vaudemont, qui couvrait ce siège, était posté contre toutes les règles de l'art. Le maréchal de Villeroy, qui commandait des forces très-supérieures, avait en sa faveur toutes les chances de succès : « Mais, dit Feuquières, il « semblait que MM. de Villeroy et de Vaudemont « disputassent entre eux à qui ferait le plus de « fautes; en quoi pourtant M. de Villeroy l'em- « porta sur M. de Vaudemont. » Une action décisive semblait inévitable; le roi reçut, en effet, un courrier du maréchal, qui lui mandait que toutes ses dispositions étaient prises pour attaquer l'ennemi, dont la défaite pouvait être considérée comme certaine. On passa vingt-quatre heures à Versailles dans l'attente d'un grand événement. Arrive enfin un second courrier de Villeroy, qui annonce que le prince de Vaudemont avait fait paisiblement sa retraite. Il était presumable que le maréchal allait, du moins, marcher directement sur Namur; mais il pensa que, pour sauver cette place importante, il suffirait de donner de la jalousie à l'ennemi. En conséquence, il se porta sur Bruxelles et y jeta des bombes, qui brûlèrent des maisons et des églises. Le prince d'Orange ne s'en émut pas, et il continua son siège. Villeroy parut alors se décider à l'attaquer dans ses lignes. Il s'avança jusqu'à Gemblours, à cinq lieues de Namur; mais ce ne fut que pour rester pendant un mois entier spectateur de la défense héroïque du maréchal de Boufflers, qui, perdant tout espoir d'être secouru, accepta enfin la capitulation qui lui fut offerte. L'indignation ou plutôt le mépris public se manifesta par une grêle de bons mots et de chansons, dont Villeroy fut *chamarré*, suivant l'expression de madame de Coulanges, sans rien perdre de la haute opinion qu'il avait de lui-même. Il trouva le secret de rester inaperçu pendant toute la campagne suivante, quoiqu'il conservât le commandement de l'armée des Pays-Bas. La paix de Ryswyck semblait devoir le rendre au repos, dont il n'eût jamais dû sortir pour son honneur et pour la gloire de son pays; mais la guerre de la succession ne le remit que trop tôt en évidence. On le vit paraître en Italie, dit l'auteur du *Siècle de Louis XIV*, pour y donner des ordres au maréchal de Catinat et des dégoûts au duc de Savoie. Il ne l'appelait que *mons de Savoie* et le traitait comme un simple général à la solde de la France. Il ordonna d'abord que l'on attaquât le prince Eugène à Chiari (1^{er} septembre 1701). Les

(1) Lettre du 17 juillet 1680 à madame de Grignan.

officiers généraux jugeaient qu'il était contre toutes les règles de la guerre d'attaquer ce poste : on ne gagnait rien en s'en emparant, et l'on s'exposait, en manquant ce coup, à une perte incalculable. Villeroi, méprisant tous les avis, signifia au duc de Savoie qu'il fallait marcher et envoya un aide de camp ordonner de sa part à Catinat d'attaquer. Celui-ci se fit répéter l'ordre trois fois ; puis, se tournant vers ses officiers : « Allons donc, messieurs, dit-il, il faut obéir. » On marcha aux retranchements. Le duc de Savoie, que l'on soupçonnait de trahison, se battit en désespéré ; Catinat chercha à se faire tuer, et il fut blessé ; mais, voyant que Villeroi ne donnait point d'ordres, il resta sur le champ de bataille pour diriger la retraite et quitta l'armée dès qu'il fut guéri. Le maréchal de Villeroi, entièrement livré à lui-même, annonça qu'il trouverait bientôt une occasion de prendre sa revanche sur le prince Eugène. L'hiver suivant, il était à Crémone : une nuit qu'il dormait avec sécurité il est réveillé par plusieurs décharges de mousqueterie. Il se lève en hâte, monte à cheval et dès le premier pas qu'il fait dans la rue tombe au milieu d'un escadron ennemi, qui le fait prisonnier et le conduit hors de la ville, sans lui donner le loisir d'apprendre ce qui se passait. Crémone avait été surprise par les Impériaux, qui en occupaient déjà les places et les rues principales (*roy. EUGÈNE*). Ils en furent chassés par la seule valeur de la garnison française ; mais ils emmenèrent le maréchal (1^{er} février 1702), ce qui donna lieu au couplet suivant, que la France entière répéta après l'armée :

Palsambleu, la nouvelle est bonne,
Et notre bonheur sans égal !
Nous avons recouvré Crémone,
Et perdu notre général.

Les courtisans redoublèrent de sarcasmes contre un homme aussi malhabile que présomptueux. Le roi, dit Voltaire, qui le plaignait sans le condamner, irrité qu'on blâmât si ouvertement son choix, s'échappa à dire : « On se déchaîne contre « lui parce qu'il est mon favori, » terme dont il ne se servit jamais pour personne que cette seule fois en sa vie. Le duc de Vendôme fut promptement envoyé en Italie, pour prendre le commandement de cette armée sans général. Malheureusement les ennemis de la France rendirent la liberté à Villeroi, et l'échec qu'éprouva l'armée française à Vignamont, près de Huy, dans la campagne de 1705, attesta que c'était le favori qui la commandait. Ce revers n'était que le prélude du désastre dont il fut l'auteur dans la campagne suivante. Il était campé entre la Méhaigne et les sources de la Petite-Ghette. Son centre occupait Ramillies, village devenu si tristement fameux dans nos annales. Villeroi aurait pu éviter la bataille ; tous les officiers généraux le lui conseillaient, mais le désir insensé de rivaliser de gloire avec Villars, dont la renommée l'impor-

tunait, lui fit dédaigner tous les conseils, et même toutes les mesures dictées par la prudence. Il avait laissé les bagages entre les lignes de son armée ; sa gauche était postée derrière un marais, comme s'il eût voulu l'empêcher d'aller à l'ennemi ; enfin toutes ses dispositions furent faites de manière qu'il n'y avait pas un homme doué de quelque expérience qui ne pût prédire l'issue de cette journée. Villeroi seul se voyait déjà le front ceint de lauriers, mais il avait Marlborough pour adversaire, et ce grand capitaine n'avait eu besoin que d'un coup d'œil pour reconnaître que les Français étaient rangés en bataille précisément comme il eût voulu les poster lui-même pour rendre leur valeur inutile. Certain que sa droite ne peut être attaquée, il la dégarnit pour fondre sur Ramillies avec des forces supérieures. Le lieutenant général Gassion qui remarque ce mouvement crie au maréchal : « Vous êtes perdu, si vous ne changez promptement votre ordre de bataille ; renforcez votre « centre des troupes de votre aile gauche, puis-« qu'elles ne peuvent vous être d'aucun service, « et rapprochez vos lignes. » Villeroi s'offensa de cet avis salutaire, et répondit qu'il était le maître. Marlborough s'avance, et une demi-heure suffit pour assurer son triomphe. 20,000 hommes tués ou pris, toute l'artillerie, tous les drapeaux, tous les bagages furent laissés sur le champ de bataille ; plus de douze places fortes du Brabant et de la Flandre, se voyant abandonnées à leur sort, se rendirent au vainqueur presque sans résistance. Tels furent les résultats d'une journée (23 mai 1706) qui doit flétrir à jamais la mémoire d'un général non moins orgueilleux qu'inepte. Ouvrant enfin les yeux sur toutes les fautes qu'il avait commises, Villeroi consterné n'osait faire part à Louis XIV de la destruction de son armée et du renversement de toutes ses espérances : il resta cinq jours sans envoyer de courrier. Ses dépêches confirmèrent enfin les nouvelles sinistres qui arrivaient de toutes parts. L'auteur de tant de désastres parut bientôt après lui-même devant le monarque. On s'attendait à un éclat terrible du courroux d'un maître irrité : Louis XIV crut assez se punir lui-même d'un choix fatal en disant à son indigne protégé ces seules paroles : « Monsieur le maréchal, on n'est pas heureux à notre âge. » Depuis ce jour si funeste pour la France, et si humiliant pour lui-même, Villeroi cessa de paraître à la tête des armées. Déjà plus que sexagénaire, il chercha auprès du beau sexe des triomphes qui consolassent sa vanité blessée de tant de défaites au champ d'honneur. Sa liaison avec la belle et spirituelle marquise de Caylus, qui avait trente ans de moins que lui, était si publique, qu'il régnait chez elle comme s'il eût été le maître de la maison. Il était dans sa terre de Neuville, près de Lyon, en 1714, quand un mouvement populaire, excité par les bouchers, à l'occasion d'un impôt sur la viande,

éclata dans cette ville. Le maréchal offrit ses services au roi, comme s'il se fût agi de sauver l'Etat. Il s'avança contre les bouchers, et négocia la soumission des mutins : on sent bien que les chansons ne manquèrent point pour célébrer cette dernière campagne du doyen des maréchaux (1744). Dès qu'il apprit que la santé de Louis XIV déclina, il se hâta de revenir à Versailles. Ne perdant, pour ainsi dire, point de vue le roi et madame de Maintenon, il se fit assurer par les dernières dispositions du monarque mourant la place de gouverneur de son jeune successeur. Il mit un zèle presque aussi vif à faire donner celle de précepteur à l'évêque de Fréjus, Fleury, dans lequel il se plaisait à voir un ami dévoué. Ainsi comblé des bienfaits de son maître jusqu'au dernier moment de ce prince trop généreux, Villeroi, il en coûte de le croire, ne paya une si longue faveur que par une trahison. Un homme dont la malignité doit rendre les jugements très-suspects, mais que l'on n'a point le droit de regarder comme un imposteur, le duc de St-Simon, initié à tous les secrets du régent, affirme que, tandis que Louis XIV expirant honorait encore Villeroi des témoignages les plus éclatants de sa confiance et de son estime, le maréchal demanda un entretien privé au duc d'Orléans. Là, cet ingrat favori osa proposer un marié infâme au prince qui allait se saisir du pouvoir. Il lui offrit, à certaines conditions, la révélation du codicille du roi, que le chancelier Voisin, qui en était dépositaire, lui livrerait à prix convenu. Impatient de tout savoir, le duc d'Orléans promit tout ; et ses désirs furent remplis. Son plan était donc fait d'avance lorsque Louis XIV cessa de vivre. Le conseil de régence fut composé suivant ses vues, et, fidèle à sa promesse, le duc d'Orléans permit que Villeroi en fit partie. Au reste, le maréchal ne pouvait, en aucun cas, être un adversaire bien redoutable. Son extrême incapacité le réduisait à n'opiner que par monosyllabes. Il se ressouvint cependant tout à coup que, sous le règne précédent, il avait été président du conseil des finances ; et il aspira au même honneur. Le régent consentit à lui en abandonner le titre ; mais il fut le premier à tourner en dérision cette profonde nullité que ne rendait que plus apparente un air de grandeur et d'autorité. Les circonstances se prêtèrent néanmoins à ce qu'il convint au régent de compter sur le dévouement du maréchal, qui paraissait indécis entre le duc du Maine et lui. Il condescendit même à lui faire quelques avances ; mais elles furent reçues assez froidement. Villeroi, qui laissait à peine écouler un seul jour sans voir madame de Maintenon à St-Cyr, sentit son orgueil se relever auprès d'elle. Il mit toute sa gloire à passer aux yeux de la France pour l'incorruptible conservateur de la vie du jeune roi. Aussi, de concert avec sa vieille maîtresse, la duchesse de Ventadour, gouvernante de Louis XV,

ne manqua-t-il jamais une occasion d'exprimer une méfiance injurieuse pour le duc d'Orléans, mais que ce prince dédaignait de remarquer. Villeroi prit cette insouciance pour de la crainte, et il ne se donna plus la peine de dissimuler son aversion secrète pour le régent. Elle redoubla lorsqu'il vit faire les apprêts du lit de justice où les princes légitimés allaient être dépouillés des droits que leur avait conférés l'excès de la tendresse paternelle. Villeroi, à la veille du jour fixé, épousa si hautement la querelle du duc du Maine, que le bruit se répandit que le prince et le maréchal allaient être arrêtés à la fois. A l'arrogance du vieux gouverneur succéda soudain un abattement total. Il vint, d'un air humble et intimidé, chercher à lire son sort dans les yeux du duc d'Orléans. Bien plus, il ne dédaigna pas d'aller confier ses craintes à l'abbé Dubois, que jusque-là il avait traité avec un mépris peu déguisé. L'abbé le rassura ; mais il mit un malin plaisir à lui faire entrevoir que le coup qu'on voulait bien lui épargner pour l'instant pourrait l'atteindre plus tard. C'est dans cette situation décontenancée que le maréchal parut au lit de justice, qui fut tenu au château des Tuileries le 26 août 1716. Le duc de Bourbon y réclama énergiquement la surintendance de l'éducation du roi, attribuée au duc du Maine par Louis XIV. Villeroi fut le seul pair qui essaya de défendre les droits du prince légitimé. Pâle et agité, il se tourna vers le régent, et d'une voix émue : « Voilà donc, dit-il, toutes les dispositions du feu « roi renversées ! Monsieur le duc du Maine est « bien malheureux ! » — « Monsieur, répondit « vivement le duc d'Orléans, M. du Maine est « mon beau-frère ; mais j'aime mieux un ennemi « découvert que caché. » Villeroi baissa la tête. On crut qu'il allait tomber avec le duc du Maine ; et l'on se trompa. Le régent ménageait malgré lui un homme qui avait su persuader à la France qu'il était nécessaire à la conservation de l'enfant roi, et qui possédait réellement l'affection de son auguste élève. Ses attentions soutenues, ses flatteries continuelles séduisaient le jeune prince, en même temps que des avertissements secrets lui inspièrent de la méfiance envers tout ce qui l'approchait. Se mettait-il à une fenêtre du château des Tuileries : « Voyez-vous, mon « maître, lui disait Villeroi, tout ce peuple vous « est soumis ; tout ce que vous apercevez vous « appartient. » Non content d'assister à tous ses repas, de goûter à tout ce qu'il mangeait, à tout ce qu'il buvait, il enfermait dans un buffet, dont lui seul avait la clef, jusqu'au pain et à l'eau qui devaient être servis sur la table. Le régent feignait de ne pas remarquer combien ces précautions extraordinaires étaient outrageantes pour lui ; mais un jour Villeroi ne voulut pas même lui laisser le mérite de cette dissimulation généreuse. Le prince, étant entré chez le jeune monarque au moment de son déjeuner, s'empessa de lui servir

lui-même son café à la crème. Aussitôt le gouverneur renverse la tasse, et ordonne d'en préparer une autre. Le régent eut la force de se contenir; mais un regard foudroyant annonça au maréchal qu'il s'était fait un ennemi implacable. Le cardinal Dubois, qui détestait ce vieillard incommode, se flatta de trouver dans les ressentiments de son maître une arme toute prête pour s'en défaire; mais quelles que fussent ses instances, il ne put le déterminer à sacrifier le soin de son honneur à ses injures personnelles. Le duc d'Orléans croyait déjà entendre le cri d'alarme que pousserait la France en apprenant que son jeune roi était livré sans défense à un prince qui se trouvait le plus proche héritier du trône, et que ses ennemis avaient déjà chargé des crimes les plus exécrables pour s'en frayer les chemins. Il déclara donc à Dubois qu'il était déterminé à laisser le roi, jusqu'à sa majorité, entre les mains de son gouverneur. Le favori, qui aspirait alors à la place de premier ministre, et qui voulait captiver jusqu'aux personnes qu'il savait lui être le plus contraires, changea donc tout à coup de plan à l'égard du gouverneur, et calcula qu'il était dans son intérêt de lui faire des avances. Il en chargea le cardinal de Bissy, ami intime du maréchal. Celui-ci y répond avec tant d'empressement, que, dès le jour même, il veut être conduit chez Dubois. On se confond, de part et d'autre, en protestations d'estime, en offres de service; mais peu à peu le maréchal s'engage dans des explications, prend un air de franchise et de supériorité, se laisse aller, s'échauffe, et de vérité en vérité arrive aux récriminations les plus outrageantes. Dubois étonné dissimule; Bissy veut intervenir : Villeroi perd la tête, et s'emporte jusqu'aux personnalités et aux menaces. « Mais prévenez-moi, criait-il, c'est vous « qui êtes tout-puissant aujourd'hui; faites-moi « arrêter; c'est le parti le plus sûr que vous « puissiez prendre! » Il répéta ces mots, dit St-Simon, du ton d'un homme très-sincèrement persuadé qu'entre escalader les cieux et le faire arrêter il n'y avait aucune différence. Son conducteur eut beaucoup de peine à l'entraîner hors du cabinet de Dubois. Celui-ci courut à l'instant même chez le régent. Deux fois le prince lui fit raconter la scène qui venait de se passer; il ne pouvait y ajouter foi. Enfin il fut convenu qu'il vengerait l'outrage fait à son favori, mais qu'il chercherait un prétexte. C'eût été rendre le vieux maréchal trop intéressant que de le sacrifier à un homme tel que Dubois. L'occasion cherchée se présenta bientôt : depuis qu'il était investi de la régence, le duc d'Orléans n'avait jamais pu parler au roi tête à tête, ou en présence de la cour, sans que le vigilant gouverneur vint prêter l'oreille. Il avait dissimulé le ressentiment de cette injure comme de toutes les autres. Mais le terme de la majorité de Louis XV approchant, le prince, après le travail ordinaire, qui venait

d'avoir lieu à Versailles (12 août 1722), en présence du maréchal, supplia le roi de passer dans un arrière-cabinet, pour y recevoir la communication de quelques affaires secrètes. Villeroi s'y opposa nettement; en vain le régent, avec une modération insidieuse, lui représenta qu'à la veille du jour où le jeune monarque allait prendre les rênes de son empire, il était temps que le dépositaire de son autorité lui en rendit compte sans réserve, mais sans témoin. Le maréchal ne céda point encore à ces paroles. Alors le régent se contenta de lui dire que la présence du roi ne permettait pas de donner de suite à cette explication; et il se retira sur-le-champ. Villeroi, étourdi du coup, crut cependant devoir reprendre, dès le lendemain, son air de confiance inaltérable. Il se présente chez le régent; on lui dit qu'il est enfermé, et qu'il y a défense d'ouvrir pour personne. Il réplique que cette défense ne peut regarder un homme comme lui, et il veut forcer la porte, mais à l'instant paraît le marquis de la Fare, capitaine des gardes du régent, qui lui demande son épée. Le maréchal s'écrie, et veut résister; on l'entoure, on le pousse, on le fait tomber dans une chaise à porteurs qui était là tout exprès; et, par une des portes qui donnent sur la terrasse, on l'enlève et on lui fait descendre l'escalier de l'Orangerie. Un carrosse à six chevaux l'attendait; on l'y jette, et deux officiers des mousquetaires y montent avec lui. On lui signifie qu'on va le mener à sa terre de Villeroi, pendant qu'il ne cesse de se récrier sur l'insolence de Dubois et l'audace du régent, et d'annoncer que Paris et la France entière vont se soulever pour l'arracher à ses ennemis et le rendre à son royal élève. Le jeune monarque, il est vrai, se montra fort affecté de son absence; tant le maréchal avait mis de soin à lui persuader que la conservation de ses jours dépendait de la surveillance de son gouverneur. Le régent ne parvint à le consoler qu'en lui ramenant l'évêque de Fréjus, son précepteur, qui avait disparu en même temps que le maréchal, pour avoir l'air de remplir la promesse qu'il lui avait faite de quitter la cour à l'instant où il s'en éloignerait. L'adroit prélat, dans cette circonstance, joua évidemment le vieux maréchal (*toy. FLEURY*). Arrivé au lieu de son exil, Villeroi ne tarda point à se convaincre qu'il était totalement oublié. Toute son ambition se borna, dès lors, à déployer une pompe puérile dans ses fonctions de gouverneur de Lyon, qu'on lui permit de reprendre. Après la majorité de Louis XV, il se remontra quelquefois à la cour, avec la prétention peu déguisée d'offrir à la plus brillante jeunesse sa personne octogénaire et son antique costume comme des modèles de grâces et de bon goût. Il mourut à Paris, le 18 juillet 1730, à l'âge de 87 ans. Le témoignage des contemporains est unanime sur la personne du maréchal de Villeroi. A la cour de Louis XIV, il ne s'était

fait remarquer que par ses intrigues, son indiscretion et sa frivolité; il n'avait porté à la guerre que la plus ridicule présomption et la plus honteuse nullité; dans les conseils, qu'une arrogance égale à son ineptie; dans l'éducation de Louis XV, qu'un mélange d'orgueil et de bassesse. St-Simon a tracé, à sa manière, le portrait de Villeroi, et, cette fois, il a pu se livrer à toute sa malignité, sans cesser d'être juste. « C'était, dit-il, un « homme fait exprès pour présider à un bal, « pour être le juge d'un carrousel, et, s'il avait « eu de la voix, pour chanter à l'Opéra les rôles « des rois et des héros; fort propre encore à « donner les modes, mais à rien du tout au « delà... » S—v—s.

VILLEROI (JEANNE-LOUISE-CONSTANCE D'AUMONT DE VILLEQUIER, duchesse DE) naquit en 1731. Elle avait pour frères : 1° le duc de Villequier, premier gentilhomme de la chambre du roi, qui est mort à Paris, en 1814; 2° le personnage qui, après avoir porté le titre de duc de Mazarin, qu'il tenait de sa femme, née Durfort de Duras, voulut, dans la révolution, n'être plus que Jacques Aumont. Elle épousa le petit-neveu du maréchal de Villeroi, gouverneur de Louis XV, et devint ainsi belle-sœur de la dernière maréchale de Luxembourg (voy. ce nom). Cette dame, dont la vie n'offre rien qui puisse être cité pour modèle, n'eut, à ce qu'il paraît, que peu de rapports de caractère, peu d'intimité avec son mari, et aucun enfant ne naquit de leur union. Elle passa ses dernières années à Versailles, avec des moyens de fortune assez restreints, et des habitudes de simplicité, d'indépendance, de vivacité et de gaieté qui la faisaient regarder comme un peu originale. La duchesse de Villeroi, qui s'était beaucoup occupée du théâtre, cultivait aussi la littérature, et l'on croit qu'elle avait fourni des morceaux piquants et même ingénieux aux *Actes des apôtres*, ainsi qu'à cet autre journal royaliste des premières années de notre révolution qu'on appelait le *Petit Gautier*. Elle a fait imprimer l'*Histoire de la Grèce*, traduite par elle de l'anglais de Gillies, Goldsmith et Gast. Leuliette (voy. ce nom) avait revu et corrigé cette traduction. La duchesse de Villeroi a laissé, dit-on, quelques autres ouvrages manuscrits; elle mourut à Versailles, le 1^{er} octobre 1816, âgée de 86 ans. L—P—E.

VILLERS (PHILIPPE DE), savant jurisconsulte, naquit à Dijon, vers 1545, d'une famille honorable. Ayant achevé ses cours avec succès, il se fit recevoir avocat au parlement de Bourgogne et se plaça bientôt au premier rang des jurisconsultes de cette province. C'est le témoignage que lui rend Fevret dans son dialogue : *De claris oratoribus Burgundiæ*, p. 83 (voy. Ch. FEVRET). L'âge ne lui permettant plus de fréquenter le barreau, il continua de se livrer au travail du cabinet et fut longtemps l'oracle de ses compatriotes et même des étrangers, qui s'empres-

saient de lui soumettre toutes les questions épineuses. Il mourut doyen de sa compagnie, le 1^{er} janvier 1622, et fut inhumé dans l'église St-Michel de Dijon, où ses enfants lui dressèrent une épitaphe, rapportée par Papillon, *Bibliothèque de Bourgogne*, t. 2, p. 355. Villers laissait en manuscrit un commentaire très-étendu sur les quatre livres des *Institutes* de Justinien. On en a tiré le *Traité des mainmortes*, inséré dans la *Coutume de Bourgogne*, édition de Canat, Dijon, 1652, p. 196-215, et c'est par une grave erreur qu'il y est attribué au président Begat. Le savant Bouhier a extrait du manuscrit de Villers les articles concernant les usages de Bourgogne, et les a publiés dans la coutume de cette province, 1717, in-fol., et 1742, 2 vol. W—s.

VILLERS (GERVAIS-AUGUSTIN DE), médecin, né à Huy, dans le pays de Liège, en 1701, étudia la médecine à Louvain, et y obtint, en 1744, une place de professeur à la faculté, puis une chaire de langue française et celle des eaux minérales. Il a publié : 1° *Institutionum medicarum libri duo complectentes physiologiam et hygienem*, Louvain, 1736, in-12. La publication de cet ouvrage donna lieu à une dispute littéraire fort vive entre l'auteur et Favelet, son confrère. 2° *Analyse des eaux minérales qui se trouvent au château royal de Marimont, en Hainaut*, Louvain, 1741, in-12. Ce traité est fort estimé, et il peut être consulté avec fruit pour toutes les espèces d'eaux minérales. 3° *Dissertatio medica de hemorrhoidibus*, Louvain, 1748, in-12. Z.

VILLERS (FRANÇOIS-TOUSSAINT), né à Rennes, en 1749, avait à peine achevé ses études qu'il prit le parti des armes. Il se fit ensuite capucin; puis, avant d'avoir fini son noviciat, quitta le froc pour le petit collet et se trouvait enfin curé à St-Philibert de Grand-Lieu, près de Nantes, lorsque la révolution éclata. Il en adopta les principes avec chaleur, fut élu, en 1790, l'un des administrateurs de la Loire-Inférieure, et en 1792, député de ce département à la convention nationale, où il se fit d'abord peu remarquer. Dans le procès de Louis XVI, il se déclara pour la culpabilité, contre l'appel au peuple, pour la mort et contre le sursis, et vota ainsi, presque seul de sa députation, dans le même sens que l'oratorien Fouché, son collègue. Toutefois il joua un rôle peu important dans cette mémorable session, et si l'on en excepte son abjuration des fonctions de prêtre et sa proposition pour que les militaires atteints pour la troisième fois de maladies vénériennes fussent destitués, ses réclamations de secours en faveur des patriotes de la Vendée, et le rapport de sa mission à Brest et à Lorient, il ne parla guère que sur des matières de commerce et de finances. Partisan de la faction thermidorienne, il vota la mise en jugement du comité révolutionnaire de Nantes, s'appuyant, dit-il, sur les principes éternels de justice, qui veulent que tout délit soit puni. Il

s'opposa à la mise en liberté de Rossignol, à l'amnistie proposée en faveur des auteurs de la journée du 1^{er} prairial an 3 (1593) (*voy.* FÉRAUD); mais il appuya la pétition en faveur de Robert Lindet (*voy.* ce nom), dont il justifia non les opinions, mais l'humanité. Après la session, il fit partie des deux tiers des conventionnels qui furent maintenus dans le nouveau corps législatif. Il s'opposa à la formation d'une commission pour examiner les réclamations de M. de Vaublanc, qui, proscrit au 13 vendémiaire, venait d'être élu député, et il conclut à l'ordre du jour, en disant : « Les espérances des ennemis de la patrie seront encore une fois trompées. » Entré au conseil des Cinq-Cents, il y parla fréquemment, et presque toujours comme rapporteur, sur la marine, le commerce, les manufactures, les finances, les arts, les douanes, les postes, l'administration forestière, etc., et ses projets furent souvent convertis en résolutions. Il fit accorder des fonds à l'institut des sourds-muets, et ce fut sur sa proposition que le traitement des membres de l'Institut de France fut fixé à quinze cents francs. Il provoqua le rapport sur le milliard promis aux défenseurs de la patrie, sur le mode de publication des mariages, et parla contre les abus du divorce. Il se prononça aussi en plusieurs occasions contre les émigrés, se plaignit des atteintes portées à la constitution et fit déclarer la permanence des membres du conseil au 18 fructidor an 5; il présenta et fit adopter divers articles d'un projet sur la prétendue conspiration de cette journée et sur la déportation de ceux qui en étaient les auteurs et les complices, et fit ordonner la prestation, dans les vingt-quatre heures, du serment de haine à la royauté et à l'anarchie et de fidélité à la constitution par les députés qui composaient le nouveau tiers. Dans les discussions sur la dette publique, il parla en faveur des rentiers, et ce fut lui qui proposa le premier l'action en rescision pour cause de lésion d'outre-moitié dans les ventes d'immeubles payés en assignats. Il provoqua aussi des mesures pour taxer fortement les individus qui, depuis la révolution, avaient fait des fortunes rapides. Enfin Villers fut un des hommes qui s'occupèrent avec le plus de persévérance, de talent et de succès, à cette époque, de la réorganisation de toutes les parties de l'administration financière et domaniale. Il avait été secrétaire de la convention; il le fut aussi du conseil des Cinq-Cents, dont il fut élu président en octobre 1798, et il prononça un discours à l'occasion de la fête de la *souveraineté du peuple*, dont il avait appuyé l'établissement. Le 12 janvier précédent, il avait, par une motion d'ordre, provoqué la résolution qui ordonnait de remplacer tous les arbres de la liberté, abattus ou morts naturellement, et d'en faire la plantation le 21 janvier, pour célébrer l'anniversaire de la mort du *tyran*. N'ayant pas été compris dans les

nouveaux corps législatifs créés après la révolution du 18 brumaire, il fut dédommagé de cette exclusion par les consuls, qui le nommèrent directeur des domaines à Nantes, et il remplit cette place jusqu'à sa mort, arrivée le 15 novembre 1807. Il était membre de la société des sciences et arts de cette ville, et l'on a de lui un *Mémoire sur le commerce et la navigation*, curieux et intéressant, outre un grand nombre de rapports ou discours lus et prononcés à la tribune des assemblées législatives.

A—T.

VILLERS (CHARLES-FRANÇOIS-DOMINIQUE DE) naquit le 4 novembre 1767, dans la religion catholique, à Bolchen (Boulay), en Lorraine. Son père, Dominique de Villers, était receveur des finances; et par sa mère, née de Launaguët, il était allié à la noblesse languedocienne. A l'âge de neuf ans, il quitta la maison paternelle. Son éducation fut confiée aux bénédictins de St-Jacques, à Metz, où il resta jusqu'à l'âge de quinze ans, se distinguant par son intelligence et son application. Aspirant, dès 1780, il fut admis l'année suivante à l'école d'artillerie, puis nommé second lieutenant dans le régiment de cette arme à Toul, et passa, au commencement de 1783, dans le régiment de Metz, alors en garnison à Strasbourg, où les expériences de Mesmer faisaient beaucoup de bruit. Le jeune Villers désirait vivement en connaître le secret; mais n'ayant pu obtenir du marquis de Puységur, major dans son régiment, d'y être initié, il tâcha de le pénétrer par ses propres méditations, et déposa le résultat des recherches auxquelles il s'était livré dans un roman intitulé *le Magnétiseur amoureux*, Genève, 1787, in-12. Ce livre ne fut publié qu'en 1789, lorsque les débats de la révolution agitaient les esprits et fixaient exclusivement l'attention. A l'enthousiasme avec lequel Villers avait embrassé la doctrine du magnétisme animal, succéda dans la suite un examen sans cesse repris des questions qu'elle avait soulevées. Aucune des études qui remplirent les autres périodes de sa vie ne lui fit négliger les occasions d'observer les phénomènes qu'on reporte à l'action du magnétisme, et qu'il a persisté, jusque dans ses derniers moments, à regarder comme dignes de l'attention du psychologue non moins que du médecin. La vivacité de son esprit et sa soif de connaître ne lui permirent pas de se borner aux travaux que la carrière où il était entré et le désir de s'y distinguer lui imposaient. On le voit, en 1787, récompensé de son zèle pour les devoirs de son état par l'avancement dans le corps où il servait, et s'enfonçant dans l'étude des langues anciennes, du grec surtout et de l'hébreu, qu'il avait commencée à Besançon. De la même époque datent plusieurs pièces de théâtre qu'on a retrouvées dans ses papiers, une tragédie entre autres, *Ajax, fils d'Oïlée*, qu'il communiqua à Laharpe, et qui lui valut les éloges de ce critique célèbre : aucune

n'a vu le jour. Un esprit de cette trempe, joint à l'âme la plus expansive, devait être fortement saisi par le spectacle de la révolution sociale qui le surprit au milieu de ces travaux. Plus il attendait des acteurs qui parurent sur la grande scène politique, plus il se crut en droit de les blâmer, lorsqu'il les vit répondre si mal à ses espérances et à celles de tous les amis de la monarchie et d'une sage liberté. Jusqu'à l'époque de son émigration, il exprima sa douleur et son indignation avec une franchise qui excita contre lui l'aveugle haine du parti dominant. A cet intervalle appartiennent quatre écrits, sans doute d'un mérite très-inégal, mais tous pleins de verve, de vues saines et de vérités courageuses : 1° une satire envers, les *Députés aux états généraux* (février 1789), où, déplorant les intrigues et les manœuvres employées dans les opérations électorales, il annonçait les calamités que des mandataires ainsi nommés attireraient sur leurs commettants ; 2° l'*Examen du serment civique* (1790), écrit destiné à dévoiler les contradictions et les absurdités renfermées dans la formule du serment que prêtèrent les gardes nationales fédérées ; 3° *Regrets d'un aristocrate sur la destruction des moines*, 1791 ; 4° *De la liberté*, avec cette épigraphe : *Aliud est, aliud dicitur*, Aul.-Gell. (Tout le monde en parle, et personne ne sait ce que c'est), Metz et Paris, 1791, un volume de 261 pages. Cet écrit, qui eut trois éditions dans l'espace d'une année, attira sur l'auteur des persécutions et des dangers auxquels il n'échappa que par l'exil. En lisant cet ouvrage, on n'est pas étonné qu'il ait déchaîné contre l'écrivain les passions qui dominaient au temps où il parut ; on l'est bien plus du courage qu'il y eut alors à proclamer, à développer les propositions qu'il y émet. Quoique Villers vit gronder l'orage, il continua de remplir avec zèle et courage ses devoirs de citoyen et de soldat. Il avait été nommé capitaine d'artillerie et aide de camp du maréchal de camp Puységur, dans le régiment où servait, comme sous-officier, Pichegru, dont il se plut à développer les dispositions et à diriger les études. Mais bientôt les périls qui le menacèrent prirent un caractère tel qu'il eût été sans raison, comme sans utilité, de les braver. Villers se rendit donc, en avril 1792, à l'armée du prince de Condé, et au mois d'août suivant, à celle des princes frères du roi. Lorsque l'issue de la première campagne des alliés eut anéanti l'espoir des défenseurs de la monarchie, il revint dans sa ville natale ; mais, peu de jours après son arrivée, des perquisitions furent faites dans son domicile pour l'arrêter. Il eut le bonheur d'échapper à un corps de Marseillais qui le cherchaient, et de pouvoir, déguisé en paysan, atteindre la frontière. De là il gagna Aix-la-Chapelle, où un voleur le dépouilla de tout ce qu'il possédait. Ses parents, à qui il fit connaître cette perte, étaient dans le plus grand embarras pour lui envoyer des fonds. Le dévouement d'une

de ses sœurs les en tira. A un âge et dans des circonstances qui l'exposaient à des périls sans nombre, elle entreprit, à pied et sous le costume d'une femme du peuple, le voyage de Francfort, parce que c'était de là seulement qu'il était possible d'envoyer à son frère les secours dont il avait besoin. Dès que ces secours lui furent parvenus, Villers se rendit à Liège, où il fut accueilli par une des familles les plus distinguées du pays. Bientôt l'approche de l'armée française ayant forcé cette famille d'émigrer, il l'accompagna dans sa fuite, et fit, dans les années qui s'écoulèrent jusqu'en 1797, des séjours plus ou moins prolongés à Munster, à Holzminden, sur le Weser, et surtout à Göttingue, où il entra en relations avec les professeurs les plus célèbres, et se lia particulièrement avec Kaestner, Spittler, Heyne, Eichhorn, et la famille du publiciste Schlœzer. Le projet qu'il forma, en 1797, d'aller en Russie, l'ayant conduit à Lubeck, il se sentit singulièrement attiré par le spectacle d'industrie, de goût pour l'instruction, de mœurs douces et hospitalières que lui présentait cette petite république ; et il finit par prendre la résolution de s'y fixer jusqu'au moment où l'état de sa patrie lui permettrait d'y rentrer et d'y retrouver une carrière honorable. Mais le bonheur qu'il goûta dans la société de quelques magistrats éclairés, dont il avait acquis l'estime, et les liens d'amitié qu'il forma avec la famille du sénateur Rodde, l'attachèrent tellement à ce séjour, qu'il ne le quitta plus que pour accompagner cette famille dans les voyages qu'elle entreprit en France et en Allemagne, pour des motifs de santé ou de devoirs, imposés à M. de Rodde par sa ville natale, qui lui confia des missions importantes auprès du gouvernement français, et par les soins que madame de Rodde allait rendre à Göttingue à ses parents. Cette dame était fille de Schlœzer, et célèbre autant par une étendue de connaissances qui lui avait fait conférer le grade de docteur ès lettres à l'université de Göttingue, que par le charme de son commerce, qui faisait de sa maison un centre de réunion pour tous les hommes distingués par leur mérite et leur position sociale. C'est dans le cercle des gens aussi instruits que spirituels dont cette dame était l'âme que Villers puisa une connaissance de la littérature allemande plus exacte qu'il n'avait été donné jusqu'alors à un écrivain français de l'acquérir. Il approfondit les diverses branches de cette littérature, dans la société et avec l'assistance d'hommes tels que Stolberg, Jacobi, Voss, Klopstock, le chanoine Meyer, le médecin Brandis, l'abbé Haeseler, le poète Gerstenberg, dans l'intimité desquels il fut admis à Holzminden, à Eutin, à Altona et à Hambourg, où il séjourna quelque temps à diverses reprises, toujours accueilli et chéri par tout ce qui tenait un rang dans le monde et dans les lettres. Bientôt initié dans toutes les profondeurs des systèmes

de philosophie qui agitaient alors l'Allemagne savante, comme la Grèce aux temps d'Aristote et de Zénon, et dans tous les secrets de la langue riche, énergique et souple, dont la parfaite connaissance est seule la clef de l'intelligence de ses chefs-d'œuvre, comme de la connaissance du caractère même de la nation qui s'en glorifie, Villers sut apprécier toute l'étendue des secours qu'ils offraient aux autres peuples de l'Europe, et surtout à ses compatriotes. A la vue de tant de nouvelles sources d'instruction et de jouissance, dont l'ignorance de l'idiome et de vieux préjugés fermaient encore l'accès à ses concitoyens, il s'embrace d'un noble enthousiasme et se promet de diriger toutes ses études et tous ses efforts vers la belle tâche de devenir le médiateur littéraire et philosophique entre deux nations faites pour s'estimer et pour échanger, au profit des lumières et surtout des sciences morales, leurs richesses intellectuelles. Cet engagement qu'il prit avec lui-même, il le tint religieusement, ne considérant ses relations, ses talents, ses travaux, sa vie tout entière, que comme les moyens d'accomplir la mission qu'il s'était donnée, sous l'inspiration de sentiments aussi élevés que patriotiques. Ce n'est dire que la vérité et rendre à Villers une justice rigoureuse que d'affirmer qu'il sacrifia à ce dessein son existence, tout advancement dans les carrières lucratives qu'auraient pu lui ouvrir son mérite et sa célébrité, l'estime que lui portaient des hommes d'Etat du plus haut rang, et leur désir souvent manifesté de le voir rendu à son pays. Pour atteindre le but qu'il se proposait, il sentit qu'il importait de montrer à ses compatriotes tout ce que le caractère des Allemands renferme de qualités solides et rares, tout ce que les mœurs domestiques, la pureté et la délicatesse des sentiments, la candeur, la probité présentent chez eux de beau et de touchant. Il s'attacha à faire voir le reflet de ces vertus dans les productions de leurs écrivains, et à mettre dans tout son jour la tendance noble et morale de leur littérature, le spiritualisme qui en pénètre toutes les branches, et l'exaltation toute poétique qui souvent perce jusque dans les détails de leur vie et dans les écrits de leurs plus simples prosateurs. Le désir d'être l'interprète du génie germanique auprès de la France, et de faire partager à ses concitoyens sa profonde estime pour les qualités morales de la nation où il avait rencontré de si bons amis, et son admiration pour les productions de ses grands écrivains, ce désir ne cessa d'animer Villers pendant tout le cours de sa trop courte carrière, et fut la source de tous les travaux qui lui ont acquis un nom dans les lettres : on peut dire qu'il fut sa véritable muse. Mais ce sentiment ne se renferma pas dans les limites d'une médiation purement littéraire. A l'époque des malheurs de l'Allemagne, lorsque les Français parurent en conquérants dans les contrées

où Villers avait trouvé une patrie, il employa tout son talent d'écrivain, toute l'influence que lui donnaient ses anciennes liaisons, le charme de sa société et l'énergie de son caractère, à prévenir ou à diminuer les abus de la victoire, à plaider pour les opprimés, et à leur concilier l'affection et l'estime des vainqueurs. Nous le voyons tour à tour défendre la cause germanique auprès du public lettré de son pays et auprès des hommes puissants qui décidaient du sort des vaincus. A ce grand but de son existence se rattachent toutes les actions de sa vie et tous ses travaux littéraires, depuis les volumes célèbres qui, offrant le tableau des effets de la réforme de Luther sur la civilisation européenne et l'exposé du système du plus profond des métaphysiciens modernes, font valoir quelques-uns des principaux titres de la nation allemande à la reconnaissance des amis de la liberté religieuse et des sciences philosophiques, jusqu'aux plus petits articles des journaux (1), où il a déposé ses réflexions sur les événements contemporains et le résultat de ses recherches sur quelques points d'histoire ou de critique. Quand le Hanovre fut occupé par l'armée du général Mortier, en 1803, Villers publia une adresse aux officiers de cette armée, qui contribua à leur inspirer de l'intérêt pour le peuple, dont ils ne pouvaient apprécier par eux-mêmes les droits à l'estime et à l'affection. Bientôt, sur une autre scène, il eut occasion de prouver par le plus noble dévouement et l'activité la plus courageuse toute sa reconnaissance envers la ville hospitalière et la famille respectable qui l'avaient accueilli. En 1806, le général Blücher s'étant, après la bataille d'Iéna, retiré à Lubeck, trois corps de l'armée victorieuse se réunirent devant cette malheureuse ville, la prirent d'assaut le 6 novembre, et y commirent pendant trois jours les excès les plus déplorables. Dans ces journées affreuses, où beaucoup d'habitants perdirent la vie, plusieurs la raison, d'autres leur santé et leur bonheur, un plus grand nombre leur fortune, Villers se multiplia pour arrêter le mal et porter, au péril de sa vie, des secours partout où sa présence pouvait être utile. Il fut assez heureux pour préserver la maison du sénateur Rodde du pillage et des horreurs dont tant d'autres furent le théâtre. La confiance que le maréchal Bernadotte témoigna à Villers et le titre de son secrétaire qu'il lui permit de prendre, pour lui donner quelque autorité sur le soldat, l'aiderent à empêcher beaucoup d'actes de barbarie et à sauver une multitude de victimes. Son attitude imposante, sa présence d'esprit, son intrépidité et son talent pour inspirer le respect au soldat, secondèrent merveilleusement ses intentions généreuses. Peu après ces

(1) Dans les seules années 1798 et 1799 du *Spektateur du Nord*, journal alors imprimé à Hambourg et qui était fort répandu, on trouve soixante-sept articles de Villers, dont quelques-uns sont très-piquants et dignes d'être réunis dans une collection particulière.

jours de deuil, il en consigna les événements dans une lettre adressée à la comtesse Fanny de Beauharnais, qui fut imprimée à Lubeck, vers la fin de 1806. Ce récit, qu'il pria cette dame, tante de l'impératrice Joséphine, de mettre sous les yeux de Napoléon, était destiné à exciter la pitié de ce dominateur, et à porter par la crainte de la publicité, les chefs de l'armée à redoubler d'efforts et de vigilance pour épargner au nom français la honte de pareils désordres. L'auteur de cet écrit courageux ne pouvait ignorer quel orage il allait soulever contre lui; mais il crut qu'avouer, à la face de l'Europe, et déplorer des excès inouïs, était tout à la fois une sorte d'expiation imposée à un Français qui avait eu le malheur d'en être le témoin, et une protestation contre l'impunité de pareilles atrocités au nom de tous ses concitoyens. Le contraste de cette courageuse accusation, portée contre des oppresseurs tout-puissants, avec le silence de la stupeur et de l'abattement que gardèrent les victimes, ne pouvait manquer d'attirer sur Villers la colère des auteurs de ces affreux désordres; et, ce qui est encore plus affligeant, c'est qu'il ait pu arriver pour le généreux défenseur de la nation germanique une époque où des Allemands, ceux-là mêmes pour lesquels il avait couru les plus grands dangers, méconnurent ses droits à leur reconnaissance, et ajoutèrent leurs propres persécutions à celles que sa noble conduite lui avait suscitées. Aucune injustice, aucune ingratitude ne put ralentir son zèle pour les intérêts moraux et politiques de l'Allemagne. Le gouvernement westphalien méditait des réformes qui eussent porté de graves atteintes aux six universités tombées alors en partage au roi Jérôme, à celle de Gœttingue en particulier. Les chefs de l'enseignement les plus distingués prirent l'alarme. Ils ne virent de salut que dans la plume d'un Français juste appréciateur d'institutions dont les nouveaux maîtres n'avaient que des idées superficielles, incomplètes, erronées. Heyne et Heeren supplièrent Villers de rendre ce nouveau service à l'université dont ils étaient l'ornement. Jean de Müller lui-même joignit ses instances aux leurs. « Il s'agit de défendre *Pergame*, écrivait-il, le 6 mars 1808, à M. Heeren; celui qui nous aidera à la sauver sera l'éternel objet de nos louanges. » Le danger était imminent; l'orage grondait: pour le conjurer, il fallait qu'il parût à l'instant un exposé apologétique des institutions menacées. Quoique malade, Villers ne consulta que son zèle; et en peu de jours il fit sortir des presses de l'imprimerie royale de Cassel un écrit dédié, avec permission, au roi de Westphalie, sous ce titre: *Coup d'œil sur les universités et le mode d'instruction publique de l'Allemagne protestante* (110 pages, avec un tableau schématique représentant deux cent quatre cours publics et particuliers d'une université allemande, pendant un seul semestre). Cet écrit

éclaira l'opinion, rectifia les idées de la cour de Cassel, et sauva les universités du danger mortel d'être jetées dans le moule impérial. On peut considérer comme une pièce justificative du même mémoire un travail destiné à faire apprécier par le public français l'étendue et la fécondité de l'activité littéraire des Allemands: *Coup d'œil sur l'état actuel de la littérature ancienne et de l'histoire en Allemagne, rapport fait à la troisième classe de l'Institut de France*, Amsterdam et Paris, 1809, un vol. in-8° de 153 pages. L'auteur y passe en revue le nombre presque effrayant d'écrits relatifs à ces branches du savoir, publiés dans le cours de la seule année 1808, et n'a pas de peine à faire sentir quelle force de vie intellectuelle et d'amour de l'étude une pareille fécondité suppose dans une nation attaquée, à cette époque même, dans toutes les bases de son existence politique et morale, et qui, au milieu des argoisses d'une crise si désastreuse, produit, accueille, lit dans l'espace d'une année plus de trois cents ouvrages sur des matières tout à fait étrangères aux nécessités du moment, et, ce semble, uniquement appropriées à un Etat florissant et à un petit nombre d'hommes studieux et jouissant d'un parfait loisir. Avec non moins de courage, on vit dans le même temps Villers paraître sur une autre arène, comme défenseur de l'indépendance des petits Etats menacés d'être engloutis par l'empire français, ainsi que des droits du commerce et des intérêts de la civilisation, compromis par le système continental de Napoléon. A cette classe des travaux de Villers appartiennent la traduction d'un écrit de Reimarus, plein d'énergie et de vues élevées: *Doléances des peuples du continent au sujet de l'interruption du commerce*, publié aussi sous ce titre: *le Commerce*, par J.-A.-H. Reimarus, professeur de physique à Hambourg, Amsterdam et Paris, 1808, petit in-8°, et un *Traité des constitutions des villes hanséatiques*. Il ne pouvait guère à cette époque se flatter de voir résulter quelque fruit de ses efforts; mais c'était pour lui un besoin d'exprimer fortement sa conviction sur toutes les iniquités ou les folies de la puissance, et par un profond sentiment de devoir et dans la certitude que les vérités courageuses répandues dans des temps d'orage où elles paraissent inutiles sont une semence impérissable et qui fructifie plus tard. La réunion des villes hanséatiques à l'empire envahisseur fut un coup sensible pour Villers. L'anéantissement d'un petit Etat lui paraissait un crime de lèse-humanité et l'extinction d'un foyer de vie morale. La destruction de l'indépendance des villes où il avait trouvé une seconde patrie, et reçu tant de preuves d'affection et d'estime publique (Bremen venait de lui conférer le droit de bourgeoisie), fit sur lui une si douloureuse impression que sa santé en fut altérée; d'autres chagrins s'étant joints à ce deuil patriotique, elle alla désormais en déclinant; et

l'on peut dire qu'il ne la recouvra jamais complètement. La chute de la maison de commerce de M. Rodde et la dureté avec laquelle les créanciers faisaient valoir une ancienne loi d'autorité problématique, pour s'emparer de la fortune personnelle de madame Rodde, fit tout à coup de Villers un jurisconsulte habile. Son *Mémoire sur la question de savoir si la femme d'un failli est tenue de payer les dettes de son mari, d'après le droit de Lubeck*, 1811, et un autre sur la *Communauté des biens entre époux*, suivant le droit de la même ville, excitèrent l'étonnement des hommes de loi, par la solidité et la sagacité des raisonnements, et la spécialité des connaissances. Lorsque le gouvernement français fit prendre possession des villes hanséatiques, il offrit vainement à Villers une place, à son choix, dans la nouvelle administration. Ne voulant ni entrer en partage d'une domination qu'il abhorrait, ni renoncer à la noble mission de se porter médiateur pacifique entre deux grandes nations, en les engageant à un échange mutuel de leurs richesses intellectuelles, il préféra les modestes travaux d'un professeur de littérature française dans l'université de Göttingue. Sa nomination à cette chaire venait de lui parvenir (dans les premiers jours de janvier 1811), lorsqu'au milieu de ses préparatifs de départ pour son nouveau poste, il vit paraître dans sa chambre, à Lubeck (le 19 février), le colonel de gendarmerie Charlot, envoyé par le maréchal Davoust, aux mains duquel la lettre de Villers sur les horreurs commises à Lubeck était tombée peu auparavant, et dont elle avait allumé la colère. L'agent de ce gouverneur, à la fois civil et militaire, des Etats de basse Saxe et Westphalie, récemment incorporés à la France, mit les effets de Villers sous le scellé, et l'arrêta comme « coupable de trahison et d'attentat contre les intérêts de l'empereur et l'honneur du nom français ». Les papiers de Villers ne présentant aucun motif légal à la prolongation de sa détention, et la considération qui l'environnait ne permettant pas à son persécuteur d'en user avec un tel accusé comme envers un homme obscur et moins protégé, le maréchal Davoust se vit contraint de lui rendre sa liberté, et de se contenter d'exhaler sa colère dans un article diffamatoire, inséré le 3 mai dans le *Correspondant* de Hambourg, et dans un ordre du jour qui bannit Villers des pays compris dans le gouvernement du maréchal, comme calomniateur de l'armée française. Mais Villers, retiré à Göttingue, où il se disposait à remplir ses nouvelles fonctions de professeur dans la faculté de philosophie, ne tarda pas à savoir que le maréchal continuait de se livrer envers lui aux plus violentes menaces, jusque devant des fonctionnaires français en crédit, attachés à Villers par les liens de l'amitié et de l'estime, et que dans la ville de Göttingue il n'était pas à l'abri de tout danger. Il se réfugia d'abord à Cassel, où il était

plus aisé au comte Reinhard, alors ministre de France auprès du gouvernement de Westphalie, de protéger son ami. Averti bientôt de l'impossibilité où se trouvait cet ambassadeur de le préserver d'un acte de violence, surtout pendant l'absence du roi Jérôme, qui allait se rendre à Paris, Villers suivit les conseils de l'amitié et se détermina à s'éloigner des contrées où le gouverneur général exerçait une autorité presque illimitée. Son voyage dans la capitale de l'empire eut pour résultat de lui procurer des garanties suffisantes contre de nouvelles persécutions; et sûr de pouvoir désormais reprendre avec sécurité des travaux qu'il brûlait plus que jamais de poursuivre, il retourna en Allemagne, où il partagea son temps entre le séjour de Göttingue, que la famille de Rodde était venue habiter après les revers de fortune qui l'avaient frappée, et celui de Cassel, où l'appelaient souvent le désir de rendre service aux universités du pays, à l'aide de ses relations personnelles et par cet ascendant de sa présence, que le charme de son commerce et sa courageuse franchise rendirent doublement efficace et quelquefois nécessaire à ses amis. Voulant se ménager plus de moyens d'être utile à ses collègues, ainsi qu'aux étudiants, il accepta une tâche que, dans toute autre circonstance, ses goûts personnels lui eussent fait repousser; ce fut de prendre part à la rédaction du *Moniteur westphalien*, et d'y plaider la cause des lettres et des universités. Il n'aurait tenu qu'à lui d'étendre l'influence qu'il exerça ainsi par sa plume et par son crédit à la cour du nouveau roi. On lui offrit à plusieurs reprises l'emploi de gouverneur des pages et le titre de conseiller d'Etat; mais il lui répugnait de consacrer ses travaux à un autre but qu'aux progrès des sciences et des lettres. Cependant appelé de nouveau sur la scène politique, à la suite des événements de 1813, il eut encore par ses liaisons personnelles et sa présence d'esprit le bonheur de contribuer au maintien de l'ordre et de soustraire à la fureur d'une populace égarée, son ami M. Boliüs préfet westphalien, fonctionnaire recommandable; et dans le même temps, il obtint du prince royal de Suède, dont l'armée avait occupé Göttingue, la remise de réquisitions écrasantes pour la contrée. Il s'acquitta de plus en plus l'affection et l'estime du vainqueur de Leipsick, qui l'avait déjà distingué aux jours désastreux de la prise de Lubeck, et qui maintenant se plut à le combler de marques de bienveillance. Retournant en Suède, ce prince lui envoya de Lubeck l'ordre de l'Etoile polaire, comme pour attacher cette décoration, par la date du brevet, à une des plus honorables époques de la vie de Villers. Après tout ce qu'il avait fait et souffert pour la cause germanique, comment, lorsqu'il était l'objet de la reconnaissance universelle dans sa patrie adoptive, aurait-on pu imaginer que ce serait une cour allemande qui porterait à Charles de Villers le coup le plus dou-

loueux, et vengerait sur le généreux champion et sur la victime de cette cause la querelle de ses adversaires, en le punissant de la germanomanie qui lui avait été si amèrement reprochée ? Ce fut au moment où il se réjouissait avec toute la nation de sa délivrance et du retour des anciennes dynasties, qu'il reçut, par un rescrit du cabinet de Hanovre, sa destitution de ses fonctions de professeur à l'université de Göttingue. Son traitement lui fut, à la vérité, conservé, mais on lui déclara, au nom du prince régent, que son prochain retour en France paraissait devoir mieux convenir et à lui-même et à l'université à laquelle il pouvait être plus utile à l'étranger par ses relations que par sa résidence. Des représentations énergiques et respectueuses furent adressées à plusieurs reprises, mais sans succès, au ministère hanovrien, contre une mesure qui, entre tous les savants étrangers demeurant à Göttingue, prononçait contre Villers seul la peine arbitraire du bannissement. Néanmoins il ne quitta pas Göttingue, résolu de s'exposer à tout plutôt que de se soumettre à un ordre aussi humiliant qu'injuste. Enfin, des hommes d'Etat du premier rang, surtout le comte de Munster, ministre de Hanovre à Londres, révoltés d'un traitement aussi indigne envers un homme qui avait si bien mérité du pays, obtinrent, le 19 août 1814, un nouveau décret par lequel la pension que la première décision avait fixée pour Villers à mille écus fut portée à quatre mille francs, avec la permission d'en jouir partout où il voudrait établir sa demeure. Cette seconde décision ne répara pas le mal que lui avait fait la première. Le trait mortel avait pénétré dans son cœur. Vainement des marques de la plus haute estime lui furent données par la nation, qu'il se gardait bien de confondre avec ses détracteurs, et par quelques-uns des plus illustres contemporains, tels que le baron de Stein et M. de Dohm qui l'engagea à venir oublier chez lui les injustices dont il était l'objet. Ce fut aussi dans ce temps-là que Villers reçut de plusieurs souverains des marques flatteuses de considération. Louis XVIII lui accorda la croix de St-Louis. Le grand-duc de Baden l'appela à une chaire de professeur à l'université de Heidelberg ; et les principaux magistrats d'une ville hanséatique le sollicitèrent vivement de se fixer auprès d'eux. Mais ni ces témoignages d'intérêt, ni le vif attachement que lui montraient les étudiants de l'université de Göttingue, ni les soins de la plus tendre amitié ne purent rétablir le ressort brisé de la vie physique. Il ne fit que languir jusqu'au commencement de l'année suivante, où une fièvre nerveuse vint épuiser le reste de ses forces et mit fin à son existence, le 26 février 1815. Cette dernière année, si féconde pour lui en peines et en souffrances, l'avait vu cependant poursuivre avec le même courage des recherches commencées sur la vie de Luther, et se charger de travaux inci-

dents qui lui étaient commandés par l'amitié ou par le devoir. C'est dans ce douloureux intervalle qu'il composa un *Traité de la fausse valeur et de la fausse gloire militaire*, resté inédit, de même que des *Considérations sur les prisonniers de guerre*, et une *Histoire de la littérature française* ; un *Mémoire* plein de vues saines et lumineuses sur les constitutions des trois villes hanséatiques ; un *Discours préliminaire* pour une nouvelle édition de la *Confession d'Augsbourg* ; et une *Introduction pour l'Allemagne* de madame de Staël. Villers n'avait pas été étranger au choix des morceaux remarquables d'écrivains allemands qui sont traduits dans cet ouvrage. C'était lui qui avait contribué à inspirer à son illustre auteur le désir d'étudier la littérature allemande. « Je commence à lire votre *Richter*, » lui écrivait madame de Staël au moment où, après avoir rencontré et souvent entretenu Villers à Metz, elle venait de le quitter pour faire son voyage d'Allemagne ; « à travers mille niaiseries, il y a des mots charmants : mais je ne trouve pas moins l'extérieur allemand peu *esthétique* ; ici les voix, les accents, les tournures m'annoncent déjà que la France disparaît. Vous disparaîsez avec elle, vous qui faites le traité entre nos grâces et les qualités étrangères, aimable mélange dont je ne trouverai point le modèle au delà du Rhin. » L'énumération de ceux des écrits de Villers dont nous n'avons pas encore parlé sera convenablement précédée par quelques renseignements sur les deux ouvrages auxquels il doit principalement sa renommée. Des circonstances remarquables s'attachent à l'*Essai sur l'esprit et l'influence de la réformation de Luther*, couronné par l'Institut de France, en 1803. La question à laquelle l'auteur répondit au gré de ce corps savant fut proposée en ces termes : *Quelle a été l'influence de la réformation de Luther sur la situation politique des différents Etats de l'Europe, et sur le progrès des lumières ?* On voit que l'Institut avait écarté de la discussion tout ce qui pouvait être relatif aux dogmes et aux idées religieuses des différentes communions, et Villers se renferma strictement dans les limites tracées par ses juges. Il présente comme résultats de la révolution religieuse, opérée au 16^e siècle, l'établissement de la liberté des cultes ; le progrès des lumières ; l'impulsion donnée à l'instruction publique et populaire, à l'étude de la religion, des langues, des antiquités et de l'histoire, aux sciences morales et politiques, au commerce et à l'industrie ; la formation du système de l'équilibre entre les puissances, et du droit public par le traité de Westphalie ; la classification de la société européenne par l'intérêt religieux qui groupe et unit, ou met en opposition les peuples, etc. Chacune de ces matières est traitée avec étendue dans des chapitres séparés. On voit qu'il s'est abstenu d'examiner l'influence que la réformation a exercée sur les croyances et la moralité des peuples. Le mémoire couronné

est suivi d'une esquisse de l'histoire de l'Eglise avant la réformation, qui est riche en faits, en tableaux aussi brillants que rapides, et en vues élevées. On a remarqué la page où il peint le Sauveur du monde, « parlant aux hommes avec « la tranquille majesté d'un esprit revêtu d'une « mission supérieure, sérieux, mesuré et ingénu, « montrant dans toutes les manifestations de son « être une âme calme, transparente et profonde « comme l'éther céleste. » Cet ouvrage eut un succès prodigieux. Réimprimé trois fois, en 1804, 1805 et 1808, in-8°, et stéréotypé in-12, à Paris, il fut traduit en hollandais par le D. Ewyk, deux fois en anglais par B. Lambert et James Mill, trois fois en allemand par MM. Plieth, Stampeel et C.-F. Cramer. Toutes ces traductions sont accompagnées de notes; la dernière a été enrichie de suppléments, par un théologien célèbre, le professeur Henke, de Helmstaedt. Ce serait se tromper étrangement que d'attribuer à l'esprit de parti ou de secte l'accueil que l'Europe savante fit à ce mémoire. Des conjonctures extraordinaires et l'activité d'une coterie influente peuvent momentanément mettre en vogue des productions médiocres : mais un ouvrage qui ne touche ni au dogme ni aux intérêts du jour, qui n'est pas un livre de circonstance ou de controverse, qui est un livre de pur raisonnement politico-philosophique, s'éclairant à chaque pas du flambeau de l'histoire, ne peut se soutenir que par son propre mérite, et c'est le temps seul qui en donne la mesure. Le succès de l'*Essai sur l'influence de la réformation* a toujours été croissant, parce qu'il ne dépendait ni du mal qu'on en a dit, ni des éloges qu'on lui a donnés; et ce succès est un indice d'autant plus certain du mérite réel de l'ouvrage, que le style n'en est ni correct, ni élégant. Plein de verve, d'esprit et de chaleur, Villers ne respecte pas toujours les règles de la langue et du bon usage, et son style se ressent du long séjour qu'il fit en Allemagne. Le même reproche peut être adressé à son *Exposé de la philosophie de Kant* (1). Mais ici le défaut trouve une juste excuse dans la nouveauté ou l'étrangeté des vues que l'auteur avait à développer, et pour lesquelles la littérature française n'offrait pas à l'interprète du métaphysicien de Königsberg des termes ni des formules consacrés par de bons écrivains. Quelle tâche que celle de façonner à l'expression d'idées et de procédés d'une abstraction inconnue aux philosophes français un langage qui depuis plus d'un siècle n'avait été employé qu'à l'exposition de doctrines matérialistes plus ou moins déguisées! Il s'agissait de prouver que Kant est le Newton de l'homme moral, qu'aux yeux du philosophe il a mis la conscience morale irrévocablement hors des atteintes du raisonnement, en établissant que

cette conscience est la seule des réalités que l'homme puisse saisir, qu'elle n'est point subordonnée aux opérations de ses facultés intellectuelles, qu'elle est à jamais affranchie de toute apparence de mécanisme, de causalité, de soumission aux lois physiques. A cet effet, il fallait montrer avec clarté que la connaissance que l'homme prend des choses n'est valable pour ces choses qu'autant qu'elles apparaissent à l'homme, et que toute application de son savoir aux choses telles qu'elles sont en elles-mêmes lui est interdite. Pour répandre la lumière sur des matières si abstruses, Villers emprunta à son ami Gerstenberg (1) une comparaison tirée de la catoptrique, un objet placé successivement devant un miroir plan, conique, concave, sphérique, et les miroirs recevant de cet objet unique des images totalement dissemblables, parce que leur mode de recevoir l'image ou leurs formes perceptives varient essentiellement. Ayant, de cette manière, fait voir que l'image n'est pas uniquement produite par la chose représentée, qu'il faut encore pour sa production le concours des dispositions inhérentes au miroir, il facilita singulièrement l'intelligence des principes fondamentaux de la philosophie, qu'il avait entrepris d'expliquer en français. Il fit ainsi nettement concevoir la nature des formes inhérentes à notre organe cognitif; il fit sentir que ces formes, c'est-à-dire l'espace, le temps (avec leurs propriétés qui engendrent la géométrie et l'arithmétique pures), les notions d'unité, de totalité, de substance, de cause et d'effet, d'action et réaction qui constituent à nos yeux le mécanisme du monde visible, ne sont, suivant la théorie de Kant, nullement les lois et les formes des choses en elles-mêmes, pas plus que la tache que je porte dans la texture de mon œil, et qui m'apparaît nécessairement partout, n'appartient aux choses qui ne me l'offrent que parce que je la leur prête. En s'aidant de ces analogies, Villers mit la doctrine du transcendentalisme à la portée des esprits les moins habitués à suivre des raisonnements métaphysiques; ils comprirent ce que les disciples de cette philosophie entendaient par formes *à priori*, et comment dans leur point de vue il était impossible de soutenir que tout est matière, puisque la matière ou l'étendue n'est, ainsi que les couleurs et les sons, qu'un produit tout à fait idéal de notre mode de recevoir des sensations, un jeu de notre propre organisation intellectuelle; ils comprirent à quel titre les kantien célèbrèrent le triomphe de leur maître sur les doctrines du matérialisme et de l'athéisme, et pourquoi selon eux il ne pouvait plus désormais y avoir d'arguments ni d'appui pour ces systèmes funestes à la

(1) Cet ouvrage est intitulé *Philosophie de Kant, ou Principes fondamentaux de la philosophie transcendente*, à Metz, chez Collignon, 1801, 1 vol. in-8° de 441 pages.

(1) Poète dramatique et lyrique qui a exposé avec un rare talent les théories de Kant, surtout celle des catégories. Voy. la *Lettre de M. de Gerstenberg à Charles de Villers, sur le principe commun aux deux divisions de la philosophie critique* (3^e tome des *Œuvres de Gerstenberg*), et le livre de Villers, p. 110 et suiv.

dignité de l'homme. Il est à regretter que Villers ait, dans sa lumineuse analyse, réservé un si petit espace à l'exposé de la partie morale de la philosophie critique, et que, dans son discours préliminaire, il se soit abandonné à une verve d'indignation contre les principes de Condillac et de ses adhérents, qui nuit à l'appréciation calme et impartiale des points en discussion. Malgré les imperfections et les lacunes qu'on peut reprocher à cette esquisse du kantisme, il serait à désirer qu'on réimprimât un ouvrage qui en est encore l'exposé le plus clair, jusqu'ici publié en français, qui a ramené plus d'un sceptique aux principes religieux, et qu'on jugerait aujourd'hui avec plus d'impartialité et de faveur, grâce aux changements qui sont survenus dans les opinions en matière de philosophie, et auxquels cet ouvrage même a incontestablement coopéré. On joindrait utilement à une nouvelle édition de ce résumé de la philosophie théorique de Kant quelques-uns des articles insérés par Villers dans les feuilles à la rédaction desquelles il eut part, dans le *Spectateur du Nord*, le *Publiciste*, le *Morgenblatt*, les *Gazettes littéraires* de Göttingue, de Halle et d'Iéna, le *Moniteur westphalien*, etc., etc., et plusieurs de ses autres écrits de peu d'étendue, tous marqués au coin d'une saine philosophie, et du noble désir d'améliorer la condition morale des hommes. Il ne faudrait pas oublier une lettre de Villers, adressée au secrétaire perpétuel de l'académie de Dijon, sur la question proposée, en 1807, par cette académie : *La nation française mérite-t-elle le reproche de légèreté que lui font les nations étrangères?* Dans cette lettre, Villers, distinguant la légèreté de la frivolité et de l'inconstance, soutient que l'homme agit avec légèreté lorsqu'il se laisse entraîner par ses passions ou ses goûts vers un but, sans s'inquiéter si les moyens qui doivent l'en rapprocher sont conformes à la raison, à l'équité, aux lois éternelles du devoir, du juste et de l'injuste. Pour compléter la liste des productions de sa plume qui ont été imprimées, nous indiquerons encore : 1° *Lettre à mademoiselle D. S. sur l'abus des grammaires dans l'étude du français*, 1797 ; 2° *Lettres westphaliennes*, 1797. Elles offrent un exposé de la philosophie critique très-spirituel, et dans quelques parties plus satisfaisant que l'ouvrage dont nous avons déjà parlé. 3° *Relation abrégée du voyage de la Pérouse*, 1799 ; 4° *Amour et devoir*, petit roman qui n'a paru qu'en allemand, traduit par Ch. Reinhard, pour faire partie de l'*Almanach des romans*, publié en 1798, par ce poète ; 5° *Lettre à M. Georges Cuvier sur une nouvelle théorie du cerveau, par le docteur Gall*, 1802 ; 6° *Combat de Lubeck*, avec une carte, 1806, in-4°, description qu'il ne faut pas confondre avec la lettre adressée à madame de Beauharnais ; 7° *Erotique comparée, ou Essai sur la manière essentiellement différente dont les poètes français et allemands traitent l'amour*, 1807, tableau très-piquant de la

sensualité et de la spiritualité qui dominent dans les poésies érotiques des deux peuples ; 8° l'ouvrage de M. Heeren *sur l'influence des croisades*, commencé en 1807, fut mis sous les yeux de l'Institut de France, dans la traduction qu'en avait faite Villers, vol. in-8° de 538 pages, 1808 ; 9° il a aussi traduit le texte explicatif dont Heyne a accompagné les vases grecs à sujets homériques, dessinés et publiés à Cassel, par Tischbein, 1810 et 1811 ; 10° *Précis historique de la vie de Martin Luther, traduit du latin de Mélancthon*, avec des notes, 1810. Villers s'occupait dans les dernières années de sa vie d'une biographie étendue de Luther, qu'il ne lui a pas été accordé de terminer. Il en avait fait une première esquisse qu'il destinait à la *Biographie universelle*, pour laquelle il a composé plusieurs articles, entre autres, *Henri d'Alkmar* et *Claude Brunet*, dont il a ressuscité la mémoire. Il avait appris à écrire l'allemand avec une grande correction. Il a composé dans cette langue un catéchisme, uniquement destiné au développement des notions fondamentales de la morale et de la religion. Ces leçons, distribuées en six dialogues, sont un modèle de grâce et de clarté ; elles ont été imprimées à Lubeck, en 1810, sous ce titre : *Petit catéchisme préparatoire, ou Doctrine du noble et du bon*, en six entretiens, avec cette épigraphe tirée d'une exhortation du comte de Stolberg à ses enfants : « Toute la valeur de l'homme dé-
« pend de cette alternative : aspire-t-il à s'unir
« par l'amour à l'amour divin, ou se replie-t-il
« tellement sur son moi, que dans tout ce qui
« l'attire et lui plaît, il ne cherche que les moyens
« d'une jouissance personnelle plus ou moins
« fine ou grossière ? » En résumé, il est rigou-
reusement juste de dire que Charles de Villers ne trouva le bonheur que dans celui de ses semblables. Sa vie fut une dispensation continue de son temps et de ses efforts au profit de ceux qui les réclamaient ou qui lui semblaient en avoir besoin pour connaître et pour mettre en pratique de salutaires vérités. Michel Berr a donné une *Notice* sur Villers, Paris, 1815, in-8° ; et M. E. Bégin une autre, Metz, 1840, in-8°. S—R.

VILLERS (MARTIN DE), homme politique et publiciste français, naquit à Neufchâtel (en Normandie) vers la fin du 18° siècle. Il fut longtemps maire dans sa ville natale. Il vint ensuite à Rouen en 1838, et ses concitoyens l'envoyèrent à la chambre des députés avant la révolution de 1848. Il les représenta encore à l'assemblée législative en 1849, et fut membre du conseil général de la Seine-Inférieure. De Villers ne s'occupa pas exclusivement de politique ; amateur des beaux-arts, il avait fondé en 1833 à Rouen une société philharmonique dont il fut président. Membre de l'académie des sciences de la même ville, il a lu à cette assemblée plusieurs savants mémoires, parmi lesquels ceux intitulés : 1° *Des associations intellectuelles* (1838), sujet intéressant et fécond

qu'il reprit à la source même de la civilisation, l'antiquité, pour le mener en homme instruit jusqu'à nos jours. Il conclut que les associations intellectuelles sont nécessaires et même inévitables. 2° Rapport sur la troisième partie des Mémoires de l'académie de Lille. Ce travail lui fournit le sujet de remarquables considérations sur la peine de mort, et surtout la peine de mort en matière de crimes militaires, et enfin sur le suicide. (Voyez *Précis analytique des travaux de l'académie de Rouen*, 1834-35.) On a en outre de Villers : 1° *Dissertation sur l'enseignement de la musique suivant la méthode Chevé-Galin-Paris*, 1849-1850; 2° *Notice sur la société philharmonique de Rouen*, 1844; 3° enfin *Sur les encouragements à accorder aux artistes nés en Normandie*, 1854-1855. Ce publiciste mourut en 1855. Z.

VILLESTREUX (DE LA), famille originaire de St-Malo, où elle occupait un rang distingué dans la noblesse dès le commencement du 15^e siècle. Duclos, dans ses *Considérations sur les mœurs* (p. 209), la cite au nombre de celles qui ont créé et rendu militaire la marine marchande. « Plusieurs de ses rejetons furent de ces hommes « de mer qui firent tant d'honneur à St-Malo et à « la France, » dit l'abbé Coyer dans sa *Noblesse commerçante* (p. 183); et l'abbé Manet cite ses membres au nombre de « ces loyaux capitaines « qui méritèrent par diverses expéditions difficiles et heureuses d'être connus de la postérité, allant au feu comme à un triomphe et « donnant sujet aux ennemis de la France de « leur appliquer les paroles de Philippe, roi « d'Espagne, en parlant de Turenne ». — *Pierre Perrée*, écuyer, seigneur du Coudray et de la Villestreux, secrétaire du roi Louis XIV, maison et couronne de France, était en 1691 capitaine du vaisseau *le St-Antoine*, de 54 canons, qui faisait partie, avec le *François* monté par Duguay-Trouin, de l'escadre du marquis de Nesmond. Il fut blessé mortellement en montant à l'abordage de l'*Anglesey* (*Mémoires de Duguay-Trouin*, p. 33 et 34). — VILLESTREUX (Pierre Perrée, écuyer, seigneur de la) reçut de Mgr le duc de Chaulnes, gouverneur de Bretagne, en 1694, le commandement du fort de la Conchée, à St-Malo, dans des circonstances où l'on avait tout à craindre pour la ville; cette confiance fut entièrement justifiée. Il fut par la suite nommé capitaine général des galères du roi d'Espagne, puis chef d'escadre de Sa Majesté Catholique, qui lui donna ordre, le 23 mai 1703, de courir sus aux Anglais avec les trois vaisseaux placés sous ses ordres. Chargé de conduire en Portugal l'abbé d'Estrées, ambassadeur de France près la cour de Lisbonne, il traversa avec audace les flottes ennemies qui couvraient les mers. Il ramena des Indes des vaisseaux chargés d'or dont les trésors servirent à l'entretien des troupes de Louis XIV et de Philippe V, dont les finances étaient épuisées par les guerres de la succession

XLIII.

d'Espagne. — Son fils, capitaine de vaisseau au service du roi d'Espagne, fut choisi pour directeur général de la compagnie des Indes à Pondichéry. Il se fixa à Nantes, où il existe encore un hôtel de son nom dans l'île Feydeau; il eut un fils qui quitta la Bretagne pour se fixer dans le Gévaudan. Burdin le cite au nombre des gentils-hommes ayant fourni toutes les preuves pour paraître aux états et sur la filiation desquels subsistent des titres authentiques. Z.

VILLETARD (EDME-JOSEPH), littérateur français, né en 1771 à Auxerre, mort à Charenton le 7 juillet 1826, a publié : 1° *La conjuration de Pazzi*, tragédie en cinq actes et en vers, imitée d'Alfieri, Milan, 1798, in-8°; 2° *Les culottes de St-Griffon*, nouvelle imitée de Casti, 1803, in-8°; 3° *Constantin et la primitive Eglise ou le fanatisme politique*, tragédie en cinq actes, Paris, 1806, in-8°. Le tirage de cette pièce, suivant Beuchot, fut détruit presque en entier aussitôt que l'impression fut terminée. Quelques très-rares exemplaires échappés à la destruction ne la font point regretter; 4° *le Quatrième siècle, ou Hercule Maximien*, tragédie en cinq actes et en vers, Paris, 1806, in-8°. Cette pièce ne paraît pas être autre chose que la précédente corrigée et modifiée. Il a traduit de l'anglais Washington Irving, en collaboration avec M. Delpaux; 5° *Esquisses morales et littéraires, ou Observations sur les mœurs, les usages et la littérature des Anglais et des Américains*, Paris, 1822, 2 vol. in-8°; 6° *Phocion, ou l'Ecole des républicains*, tragédie en cinq actes et en vers, Milan, sans date, (probablement vers 1798), in-8°. — VILLETARD (A.), cousin du précédent, fut député suppléant de l'Yonne à la Convention nationale, où il entra vers la fin de la session. En août 1795, il s'éleva contre la rentrée des émigrés, signala l'esprit réactionnaire des orateurs des sections de Paris, qui n'attaquaient, dit-il, l'ancien terrorisme que pour établir le leur, et provoqua le rapport des lois sur les suspects de tous les partis. Le 8 octobre 1795, il fut élu secrétaire, et à l'occasion d'une dénonciation contre les compagnies de *Jésus* et du *Soleil*, il attaqua les royalistes, provoqua l'arrestation de Gau, comme secrétaire et complice d'Aubry, et passa au conseil des Cinq-Cents le 4 janvier 1796. Le 15, il parla sur l'organisation de la marine, et en février devint membre d'une commission chargée de présenter un projet de loi sur les parents d'émigrés, auxquels il se montra peu favorable. On le vit successivement soutenir la loi sur les partages dans les successions, parler contre les prévenus des massacres de Lyon, voter pour que les jugements de la haute cour convoquée pour juger Drouet et Babeuf pussent être attaqués en cassation, prétendre que la Villeurnoy et ses coaccusés étaient justiciables d'un conseil militaire, et provoquer leur traduction à celui de Paris. Aux approches du 18 fructidor, il se prononça vivement contre les

65

membres du parti de Clichy; puis il appuya le projet tendant à exclure les nobles des conseils. Cependant il parut changer de conduite et d'opinion à la session suivante, et se montra parmi les adversaires des jacobins. Villetard concourut à la révolution du 18 brumaire, et présenta à St-Cloud le décret qui chassa du corps législatif les membres opposants. Il participa à tous les actes du Sénat, dont il fut nommé membre dès sa formation, et, comme ses collègues, vota en 1814 la déchéance de l'Empereur. Louis XVIII ne l'appela pas à la chambre des pairs, et dès lors Villetard vécut dans l'obscurité la plus complète, jusqu'au moment de sa mort, qui a dû arriver avant 1830. Z.

VILLETERQUE (ALEXANDRE LOUIS DE), littérateur, était né le 31 juillet 1759, à Ligny, dans le Barrois, de parents nobles. A seize ans, il avait achevé ses études au collège de Metz, et peu de temps après, il obtint un brevet de sous-lieutenant dans le régiment de Normandie, dont son oncle était lieutenant-colonel. Doué d'une âme ardente, il ne tarda pas à connaître le pouvoir de l'amour. Si le désir de plaire ne le rendit pas poète, il lui dicta du moins des vers assez agréables pour mériter des éloges qui décidèrent sa vocation pour les lettres. Une nouvelle et des essais dramatiques occupèrent ses loisirs, et lui valurent des succès de société, les seuls qu'il ambitionnât. Frappé du progrès des sciences exactes, auxquelles les découvertes de Lavoisier donnaient un grand intérêt, il résolut de les étudier, et se rendit bientôt assez habile dans la physique, la chimie et l'histoire naturelle. La révolution le surprit au milieu de ces études. Forcé de quitter son corps par le refus des soldats d'obéir à leurs chefs, il se retira dans les environs de Paris, et, s'étant un peu rapproché des hommes et des principes de la révolution, il eut le bonheur d'échapper aux proscriptions de la terreur. La culture des lettres n'avait été jusqu'alors pour lui qu'un délassement agréable; mais, privé de son état et de sa fortune, il fut obligé de chercher des ressources dans l'exercice de ses talents. Villeterque concourut à la rédaction du *Journal des arts*, et ensuite à celle du *Journal de Paris*, auquel il fournit, pendant douze ans, une foule d'articles qui prouvent l'étendue et la variété de ses connaissances. Il fut admis à l'Institut, lors de sa formation, comme associé correspondant de la classe des sciences morales. Quoique jeune encore, il était attaqué, depuis quelque temps, d'une maladie incurable; mais son ardeur pour les lettres n'en fut point diminuée; et dans les intervalles que lui laissaient ses souffrances, il travaillait à retoucher ses ouvrages ou à recueillir des matériaux pour ceux qu'il méditait encore. Il mourut à Chaillot, le 8 avril 1811, à l'âge de 52 ans, dont il avait passé plus de quinze dans de continuelles douleurs. Outre une *Notice sur Dussaulx*, à la tête de sa traduction de *Juvénal*,

1803, 2 vol. in-8°; et des traductions des *Lettres athéniennes* (1), Paris, 1801, 3 vol. in-8°; 1804, 4 vol. in-12; et de *Fleet-wood*, roman de Goodwin, 1805, 3 vol. in-12, on a de lui : 1° *Essais dramatiques et autres œuvres*, Paris, 1793, in-8°. Ce volume contient *Lucinde, ou le Conseil dangereux*, comédie en un acte et en prose; le *Mari jaloux et rival de lui-même*, comédie en un acte; le *Solitaire*, drame; *Zena ou la Jalousie et le bonheur, rêve sentimental*, composé à l'âge de dix-huit ans; et les *Veillées d'un malade*, conte philosophique. Dans ce dernier opusculé, l'auteur décrit les aventures d'une femme que de faux principes ont jetée dans toutes sortes d'écarts. Ce personnage, désigné sous le nom de *Fatalita*, joue un grand rôle dans les *Veillées philosophiques*, dont on parlera ci-dessous. 2° *Quelques doutes sur la théorie des marées par les glaces polaires*, ou Lettre à B.-H. de St-Pierre, ibid., 1793, in-8°. L'auteur des *Etudes de la nature* répondit à Villeterque, mais sans le convaincre de la vérité de son système. 3° *Veillées philosophiques* ou Essais sur la morale expérimentale et sur la physique systématique, ibid., 1795, 2 vol. in-8°. Son but, dans cet ouvrage, est d'établir les principes de la morale sur des bases puisées dans la nature de l'homme, et de réfuter quelques paradoxes de Rousseau et de B. de St-Pierre, aux talents desquels il rend d'ailleurs un juste hommage. Le bonheur n'existe que dans l'accomplissement des devoirs : les devoirs naissent de l'amour de soi, qu'il ne faut pas confondre avec l'intérêt personnel. Tels sont les fondements de l'ouvrage de Villeterque. Il a cru devoir adopter la forme du dialogue. Les deux interlocuteurs sont l'auteur lui-même et *Fatalita*. La huitième Veillée contient une nouvelle réfutation de la théorie des marées de B. de St-Pierre. Des longueurs, des digressions et l'abus du néologisme rendent la lecture de cet ouvrage fatigante. L'auteur promettait une suite en 2 volumes qu'il aurait intitulée *Essais sur les bouleversements du globe*. 4° *Epître à Mad... sur quelques ridicules du moment*, Paris, 1796, in-8°; insérée dans le *Magasin encyclopéd.*, 1797, t. 6, p. 108. On trouve dans le même journal une *Notice sur Villeterque*, par Millin, 1811, t. 3, p. 154. W—s.

VILLETHIERRI (GIRARD DE). Voyez GIRARD.

VILLETTE (FRANÇOIS), opticien, naquit à Lyon en 1621. On ignore les circonstances qui décidèrent son goût pour la fabrication des instruments de physique; mais on sait qu'il acquit dans l'exercice de cet art assez de réputation pour mériter des magistrats de sa ville natale une pension, à titre d'encouragement. En 1666, il construisit un miroir ardent de trente-quatre pouces de diamètre. C'était le plus grand qu'on eût vu jusqu'alors; et les effets en parurent prodigieux. Louis XIV s'empressa d'acquiescer ce miroir, qu'il

(1) Voy. sur les auteurs des *Lettres athéniennes* le *Dictionnaire des anonymes* de Barbier, n° 9933.

fit placer à l'Observatoire de Paris. On en trouve la description dans le *Journal des savants*, mars 1666. Cette notice a été recueillie dans la *Collection académique*, partie étrangère, 1, 254. Villette fabriqua depuis un second miroir de quarante-quatre pouces de diamètre, qui fut acheté par le landgrave de Hesse. La *Description* en a été publiée à Liège, en 1715, in-12. Les rédacteurs des *Mémoires de Trévoux* en ont donné l'extrait détaillé, novembre 1716. Cet artiste mourut à Lyon, en 1698, laissant deux fils, héritiers de ses talents. L'aîné s'établit dans le pays de Liège, et devint ingénieur opticien de l'électeur de Cologne. Le cadet mourut à Lyon, en 1712, victime d'un accident déplorable. Une pièce d'artifice, à laquelle il travaillait, s'étant enflammée, le feu se communiqua promptement aux matières combustibles dont il était entouré; et il fut réduit en cendres, avec tous les objets qui se trouvaient dans sa chambre. On a le *Portrait* de Franc. Villette, gravé par Desrochers, format in-8°. W—s.

VILLETTE (CHARLES, marquis DE), né à Paris le 4 décembre 1736, était fils d'un trésorier de l'extraordinaire des guerres, qui lui laissa une fortune de cent cinquante mille livres de rente, avec le titre de marquis qu'il venait d'acheter. Sa mère, qui avait de l'esprit et de la beauté, était une femme très à la mode; et l'on dit qu'elle avait été fort liée avec Voltaire dans sa jeunesse. Riche, spirituel et assez bien fait, le jeune Villette parut dans le monde avec de grands avantages. Il fut d'abord officier de cavalerie, fit quelques campagnes de la guerre de sept ans, et parvint au grade de maréchal général des logis de la cavalerie. Cependant il s'était acquis peu de réputation par sa valeur; mais lorsqu'il revint à Paris, après la paix de 1763, très-avide de renommée, il voulut faire parler de sa bravoure. Tout à coup la capitale retentit du bruit d'un duel, où l'on dit qu'il avait tué un ancien lieutenant-colonel, après l'avoir outragé très-grossièrement dans une promenade publique. Ce prétendu duel fit tant de scandale, l'offense qui devait l'avoir causé était si extraordinaire de la part d'un gentilhomme et d'un officier français, que le ministère public crut devoir informer contre le fait. Mais lorsqu'on en vint aux éclaircissements, il se trouva qu'il n'y avait eu ni offense, ni combat. Le public se vengea, par des brocards et des épigrammes, de l'espèce de mystification qu'il avait essayée. On a dit que ce fut pour ce motif que l'on enferma Villette, à cette époque, pendant six mois dans la citadelle de Strasbourg; mais il est probable que cet emprisonnement eut une autre cause. Au sortir de sa prison, le jeune marquis alla passer quelques mois à Ferney, auprès de Voltaire, qui avait pour lui une tendresse toute paternelle, et auquel il avait déjà envoyé quelques pièces de vers, qu'il ne manquait pas de faire insérer dans les journaux avec les réponses. Lorsque Villette fut de

retour dans la capitale, il entretenait avec le patriarche de Ferney une correspondance très-suivie; et il montra dans toutes les occasions une profonde admiration pour le génie et les opinions du grand homme, disant hautement qu'il lui devait le jour (1). Voltaire, à son tour, lui adressait toutes sortes de cajoleries dans des épîtres en vers et en prose fort tendres; il l'appelait le *Tibulle français*, et il ne négligeait rien pour faire de lui un de ses adeptes les plus zélés. « Je vous » retiens, lui écrivait-il en 1765, pour un des » soutiens de la philosophie.... Souvenez-vous » bien que ce n'est pas assez d'être philosophe, » il faut faire des philosophes. » Villette se montra fort docile à ces avis; et il en fit dans toutes les occasions la règle de sa conduite. Enfin, il épousa, en 1777, dans la chapelle de Ferney, et sous les auspices du patriarche, cette demoiselle de Varicourt (voy. l'article suivant) que Voltaire avait prise dans une grande affection, et qu'il appelait *Belle et Bonne*. Les deux époux vinrent bientôt habiter la capitale, où ils arrivèrent avec Voltaire, qu'ils reçurent dans leur bel hôtel sur le quai auquel on a donné plus tard le nom du grand homme. Si l'on en croit les *Mémoires* du temps, Villette, tout fier d'avoir chez lui un pareil hôte, se livra avec trop de vanité au plaisir de le montrer à tout Paris. Voici l'épigramme que l'on fit à cette occasion :

Petit Villette, c'est en vain
Que vous prétendez à la gloire;
Vous ne serez jamais qu'un nain
Qui montre un géant à la foire.

Lorsque Voltaire fut mort, le marquis de Villette le fit embaumer; et madame Denis lui ayant permis de garder le cœur, il l'enferma dans une urne cinéraire, sur laquelle on grava cette inscription :

Son esprit est partout, et son cœur n'est qu'ici.

Ce monument se trouve encore au château de Ferney, dont Villette était devenu propriétaire. La salle où il est déposé fut longtemps ornée comme un temple. Après avoir perdu son guide et son protecteur, Villette continua de s'occuper de littérature. Il avait déjà concouru pour quelques prix à l'Académie française, sans avoir pu les obtenir; mais il s'en était consolé, suivant l'usage, en faisant imprimer ses discours (2). Il avait aussi donné beaucoup de pièces de vers dans l'*Almanach des Muses*; il fit imprimer, en 1778, le commencement du seizième chant d'une traduction de l'Iliade (3). En 1784, il publia ses Œuvres à Paris, sous la rubrique de Londres, 1 vol. in-8°; et il en donna encore une édition

(1) Grimm prétend que la réputation de madame de Villette la mère avait laissé un champ très-vaste aux présomptions de ce genre.

(2) *Eloges historiques de Charles V et de Henri IV, rois de France, par le marquis de V****, nouvelle édition, Amsterdam (Paris), 1772, in-8°.

(3) Palissot prétend que ce morceau est de Voltaire, qui l'avait confié au marquis de Villette dans une tout autre intention.

magnifique à Paris, en 1786, sous la rubrique d'Edimbourg (1). On croit que son secrétaire eut une grande part à cette collection (*voy. GUYÉTAND*). En 1786, il publia un *Choix des Mémoires secrets de Bachaumont*, par Ch. de V. (Charles de Villette), 2 vol. in-12, dans lequel on pense bien qu'il n'inséra pas beaucoup de passages de ces Mémoires qui sont dirigés contre lui. Ses prétentions littéraires (2), autant que le mépris des mœurs qu'il affichait scandaleusement (3), lui avaient suscité beaucoup d'ennemis. La révolution vint y ajouter encore. Il en adopta d'abord avec beaucoup de chaleur les principes les plus exagérés, et fit des efforts inutiles pour être nommé député aux états généraux. Il rédigea alors les cahiers du bailliage de Senlis, qui attirèrent l'attention par la hardiesse des griefs et des vœux qui y étaient exprimés. Dès le 15 février 1790, il publia avec beaucoup d'ostentation dans les journaux une lettre qu'il venait d'adresser à l'intendant de ses domaines, afin que, *sans attendre le règlement de l'Assemblée nationale sur l'extinction des droits féodaux, il renonçât pour lui à toute espèce de servitude, de corvée, au carcan, aux fourches patibulaires*, etc. Cette lettre donna lieu à beaucoup de railleries et d'épigrammes qui furent insérées dans les *Actes des apôtres* et autres journaux royalistes. Villette envoyait fréquemment alors à la *Chronique de Paris* des lettres fort remarquables par les principes révolutionnaires, et qu'il réunit ensuite dans un seul volume, sous le titre de *Lettres choisies sur les principaux événements de la révolution, 1792*, in-8°. Ce fut à la même époque qu'il fit baptiser son fils sous le nom de *Voltaire-Villette*. Cependant son ardeur s'était beaucoup refroidie à la vue des événements qui souillèrent les derniers mois de l'année 1792. Les massacres de septembre l'avaient surtout saisi d'une vive indignation. Il venait d'être nommé député à la Conven-

(1) Cette édition des *Œuvres choisies de Villette*, Londres, 1786, in-16 de 156 pages, est imprimée sur papier de guimauve. On trouve à la fin du volume vingt feuillets d'échantillons de papiers, composés d'autant de substances différentes, fabriqués par Lérion de l'Isle. Peu d'années auparavant on avait publié à Paris, dans le même volume, les *Œuvres du chevalier de Boufflers et du marquis de Villette*. Si la première partie de ce recueil était bien supérieure à la seconde, on avait donné quelque relief à celle-ci en y insérant une douzaine de lettres de Voltaire alors inédites.

(2) Il se couvrit d'un ridicule impardonnable en se rangeant parmi les détracteurs de Boileau, qu'il accusait d'impuissance, parce qu'il n'avait fait ni *élogue*, ni *élogie*, ni *scène tragique*, *comique* ou *lyrique*. Villette connaissait si peu le grand poète qu'il dépréciait que, par une singulière méprise, à la tête de son *Eloge de Charles V*, il avait mis pour épigraphe, sous le nom de Voltaire, ce beau vers de Despréaux :

On peut être un héros sans ravager la terre.

(3) Les liaisons du marquis de Villette avec mesdemoiselles Arnould et Raucourt eurent dans le temps une grande publicité. Croyant avoir à se plaindre de la première, il lui écrivit une lettre remplie d'injures. Le comte de Lauragais, célèbre par ses plaisantes folies, et qui était fort attaché à mademoiselle Arnould, se chargea de la réponse. Faisant allusion à la lâcheté du marquis et à ses goûts infâmes, il lui envoya un manche à balai bien empaqueté, et sur l'enveloppe duquel étaient ces deux vers que Voltaire avait faits pour une statue de l'Amour.

Qui que tu sois, voici ton maître;
Il l'est, le fut ou le doit être.

tion nationale par le département de Seine-et-Oise, ce qui, selon Palissot, étonna beaucoup dans un temps où l'on ne devait s'étonner de rien. Fort de son caractère de législateur, qu'il croyait inviolable, Villette publia dans la *Chronique de Paris* une lettre très-énergique contre les auteurs de ces massacres. Ceux-ci le dénoncèrent au conseil de la commune; et ce conseil, qui était pour la plus grande partie composé des directeurs des assassinats, décida que Villette serait poursuivi. Mais ce dernier se plaignit de cette persécution à la Convention nationale, invoquant le principe de la liberté de la presse et l'inviolabilité dont il était revêtu. On manda à la barre le procureur de la commune, Chaumette, et l'arrêté fut annulé; mais Villette perdit beaucoup de sa popularité, et il se vit tous les jours en butte aux attaques de Robespierre et de Marat. Sa santé s'était fort affaiblie, et il ne prenait presque plus de part aux délibérations de la convention; cependant il s'y fit porter pour le procès de Louis XVI, et il montra quelque courage dans cette grande affaire, où il vota d'abord pour la culpabilité, comme la presque totalité de l'Assemblée, puis contre l'appel au peuple; mais à la suite de quelques considérations politiques, assez longuement développées, il se prononça pour la réclusion et pour le sursis à l'exécution. Depuis cette époque il ne fit plus que languir, et il mourut le 9 juillet 1793. La convention nomma une députation pour assister à ses funérailles. M—D j.

VILLETTE (REINE-PHILIBERTE ROUPH DE VARICOURT, marquise DE), née à Pougny le 3 juin 1757, était fille d'un lieutenant-colonel de cavalerie, père d'une nombreuse famille, qui habitait le pays de Gex et qui eut longtemps avec Voltaire des rapports de bon voisinage. Mademoiselle de Varicourt, douée d'une beauté rare et d'un caractère plus séduisant encore, plut beaucoup à madame Denis, qui pria ses parents de permettre qu'elle vînt habiter le château de Ferney. Au bout de quelques mois Voltaire conçut aussi pour mademoiselle de Varicourt une très-vive amitié; et c'est ce qui a fait dire qu'elle était devenue sa fille adoptive. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'elle lui dut son bonheur et sa fortune. Ce fut à Ferney qu'elle vit M. de Villette, et ce fut sous les auspices de Voltaire qu'elle l'épousa le 12 novembre 1777, en présence de six de ses oncles, tous chevaliers de St-Louis. Son époux lui témoigna d'abord une tendresse qui ne se démentit pas à leur retour à Paris, ainsi que Voltaire l'écrivait au comte de Tressan le 19 février 1778 : « Votre ami M. de Villette a raison d'aimer le monde : il y brille dans son étonnante maison; il l'a purifiée par l'arrivée d'une femme aussi honnête que belle. » Mais ce bonheur ne dura pas longtemps : madame de Villette perdit celui qui lui avait tenu lieu de père; et bientôt elle éprouva le chagrin non moins vif de voir le marquis retourner à ses premières habitudes. Quant

à elle, on la vit toujours fidèle à ses vertus, qui contrastaient singulièrement avec les mœurs scandaleuses de son époux (voy. l'article précédent). Elevée dans des principes très-religieux, elle ne les oublia jamais, et l'on a même dit qu'elle ignora longtemps que Voltaire était l'auteur de tant d'ouvrages irréligieux et immoraux, qui avaient été composés presque en sa présence sans qu'elle s'en doutât. Elle n'en fut bien informée qu'après la mort du philosophe; et ce qui serait plus étonnant, c'est que cette découverte n'ôta rien à son admiration pour le grand homme. Elle lui avait fait élever un buste dans son appartement, et pendant tout le reste de sa vie elle ne cessa pas de brûler chaque jour un grain d'encens devant ce buste. Madame de Villelte mourut à Paris le 13 novembre 1822. L'année précédente, elle avait été l'héroïne d'une fête maçonnique qui fut donnée à Paris en l'honneur de Voltaire. Elle vivait avec une extrême simplicité, et consacrait à des aumônes une grande partie de son revenu. — L'un de ses frères, garde du corps de Louis XVI, fut tué par la populace à Versailles, le 6 octobre 1789. Un autre est mort évêque d'Orléans. M—D j.

VILLEURNOY (CHARLES-HONORÉ BERTHELOT DE LA), né à Toulon vers 1750, fut maître des requêtes, ensuite sous-intendant de province, et se fit remarquer par ses mœurs et sa probité. Ayant perdu ses emplois par la révolution, il vécut dans la retraite et fut néanmoins incarcéré comme suspect en 1793. Rendu à la liberté après la chute de Robespierre, il devint, en 1796, un des agents secrets des Bourbons dans la capitale. Cherchant surtout à gagner pour ces princes des partisans dans l'armée, il fut attiré, dans le mois de février 1797, ainsi que ses collègues Brotier et Duverne de Presle, à la caserne de l'école militaire par le colonel Malo, qui feignit d'entrer dans leurs vues, et les fit arrêter par ordre du directeur Carnot, à qui il avait tout communiqué. Les trois commissaires du roi furent traduits devant un conseil de guerre, où la Villeurnoy se défendit avec beaucoup de courage, et se répandit en violentes invectives contre le ministre de la justice, Merlin, qui avait fait plusieurs rapports à sa charge. « Cette bête féroce a soif de notre sang, dit-il hautement; qu'il le boive. » Malgré les poursuites de Merlin et les révélations de Duverne de Presle, qui s'était fait dénonciateur de ses compagnons d'infortune pour échapper au supplice, le conseil de guerre, intimidé par les nombreuses réclamations du public, et surtout par celles des journaux, ne prononça pas contre ces accusés la peine de mort. N'osant pas non plus les acquitter, il les condamna à une réclusion de peu de durée. La Villeurnoy ne fut condamné qu'à un an; mais la révolution du 18 fructidor (4 septembre 1797) étant survenue peu de temps après, le directoire les enveloppa dans la proscription des députés que leurs col-

lègues envoyèrent à la Guyane (voy. PICHEGRU). La Villeurnoy, de même que son ami Brotier, mourut à Sinnamary, dans le mois de juillet 1799. On avait trouvé dans ses papiers un plan de conspiration, d'après lequel Vauvilliers devait être nommé, au nom du roi, directeur des subsistances; Bénézech, ministre de l'intérieur; Fleuriu, de la marine; Siméon, de la justice; Barbé-Marbois, des colonies; Cochon, de la police, etc. Les débats du procès, instruit par le conseil de guerre de la 17^e division militaire contre Brotier, la Villeurnoy, etc., ont été recueillis par des sténographes et imprimés chez Baudouin, 1 vol. in-8°.

M—D j.

VILLEVIEILLE (LÉON), peintre de paysages et graveur, naquit à Paris le 12 août 1826; il fut élève de Louis Marvy, mais, à bien prendre, nous serions disposés à dire qu'il relève de lui-même. Imitateur de Lorot quelquefois, il est avant tout un initiateur à la poésie mystique. Condamné dès sa naissance par un mal incurable qui l'enleva à l'art à trente-six ans, au mois de juin 1863, il souffrit toute sa vie, ce qui n'a pas peu influé sur son talent, empreint toujours d'un rellet de tristesse. Sa toile la plus importante, *la Mélancolie* (salon de 1859), dont l'esquisse fut vendue trois cent cinquante francs à la vente faite après son décès, résume toute son individualité. Villevieuille était un élégiaque, qui se rendait lui-même parfaitement justice quand il écrivait : « Les marchands de tableaux m'ont classé, je tiens les soleils couchants, les rêveries, et je confectionne les bords de rivière à l'usage des cœurs brisés. » Son dernier ouvrage fut un *Printemps*, tant il est vrai qu'il se présente de singuliers contrastes dans l'existence de l'homme. Dans ses dernières années il avait visité le midi de la France et l'Afrique, d'où il avait rapporté des qualités plus intenses comme coloriste. Villevieuille est mort au moment où il promettait de devenir un maître, et, dans l'œuvre qu'il a laissée et dispersé au hasard des enchères, on peut, pour résumer sa manière, dire qu'il s'est montré dessinateur élégant, s'occupant beaucoup de la ligne, mais avant tout poète, et poète mélancolique.

B. DE L.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM (JEAN DE), maréchal de France, d'une des plus anciennes et des plus illustres maisons du royaume, naquit vers 1384. Il se trouvait, en 1415, dans Honfleur assiégé par les Anglais, et fut fait prisonnier. Dans les troubles qui désolèrent la France sous le règne malheureux de Charles VI, il embrassa le parti du duc de Bourgogne (Jean Sans-peur), qui l'établit son lieutenant à Pontoise. Quelques hommes obscurs ayant osé former le projet de livrer Paris aux Bourguignons, l'Isle-Adam, averti par le chef du complot, se rendit, avec 800 hommes d'armes, sous les murs de cette ville, dans la nuit du 28 au 29 mai 1418. Au signal convenu, la porte s'ouvre et l'Isle-Adam est introduit. Elle se re-

ferme aussitôt; et les clefs, jetées par-dessus les murailles, annoncent aux Bourguignons qu'ils doivent vaincre ou périr. L'Isle-Adam s'avance jusqu'au Châtelet, où 500 bourgeois viennent grossir sa troupe, en criant : *La paix! Vive Bourgogne!* Il court ensuite, avec un détachement, au palais de St-Paul, dont il brise les portes, et force l'infortuné Charles VI, malade, de monter à cheval pour se montrer au peuple. Au milieu du tumulte, le brave Tanneguy du Chatel (*voy. ce nom*) parvient à sauver le Dauphin, qu'il conduit à Melun. Les séditeux, dont la fureur s'accroît par la certitude de l'impunité, demandent à grands cris la mort de tous ceux qu'ils soupçonnent d'être opposés à leurs projets. Le sang coule dans les prisons, encombrées de victimes; les échafauds sont dressés sur les places, dans les rues, pour immoler les serviteurs du roi les plus dévoués; et, on doit le dire, l'Isle-Adam favorisa tous ces crimes, tous ces massacres, dont l'effrayant tableau a fait tomber la plume des mains de l'historien Villaret, chargé de le retracer. Le duc de Bourgogne, déclaré lieutenant général du royaume, récompensa l'Isle-Adam en le nommant maréchal de France, à la place de Boucicaut (*voy. ce nom*), prisonnier à la funeste bataille d'Azincourt. Les Anglais profitent de la confusion pour envahir la Normandie et marcher sur Paris. L'Isle-Adam, forcé de leur abandonner Pontoise, se retire à la cour du duc de Bourgogne. L'assassinat de Jean Sans-peur, sur le pont de Montereau, vint encore augmenter le désordre. Henri V, roi d'Angleterre et gendre de Charles VI, est désigné régent du royaume, au préjudice des droits du Dauphin. L'Isle-Adam, un jour, s'étant présenté devant Henri vêtu d'une robe commune : « Est-ce là, lui dit le monarque anglais, la robe d'un maréchal de France? — Je l'ai fait faire, répondit l'Isle-Adam, pour me servir en voyage. » En parlant il avait les yeux sur Henri. « Comment, lui dit ce prince, osez-vous me regarder au visage? » L'Isle-Adam s'excusa sur ce que c'était la coutume en France de regarder la personne à laquelle on adressait la parole; mais Henri ne fut point satisfait de cette réponse, et quelques jours après il fit enfermer l'Isle-Adam à la Bastille, sous prétexte qu'on le soupçonnait de vouloir livrer Paris au Dauphin. Sans les sollicitations pressantes du duc de Bourgogne (Philippe le Bon), il ne serait sorti de prison que pour périr sur un échafaud. L'Isle-Adam ne recouvra la liberté qu'après la mort de Henri V (1422); mais loin de se montrer partisan du Dauphin, comme on l'en avait accusé, il s'empressa de rejoindre les drapeaux du duc de Bourgogne et concourut à reprendre, sur les troupes royales, la Ferté-Milon et Pont-sur-Seine, dont la garnison fut massacrée. Le mariage de Jacqueline, comtesse de Hainault, avec le duc de Gloucester, ayant porté le théâtre de la guerre dans les Pays-Bas, l'Isle-Adam fut chargé de conduire des

secours au duc de Brabant. En 1429, le duc de Bourgogne le nomma son lieutenant à Paris; et l'année suivante, il reçut le collier de la Toison d'or, lors de son institution. Ayant échoué devant Lagny, l'Isle-Adam se jeta dans le Beauvoisis, et avec l'aide des Anglais soumit les principales villes de cette province. Après le traité d'Arras (1435), qui rétablit la paix entre Charles VII et le duc Philippe, il fut confirmé dans la charge de maréchal de France, reprit sur les Anglais Pontoise, dont il fut gouverneur, et contribua beaucoup à réduire Paris sous l'obéissance royale. Surpris dans Pontoise (1436) par Talbot, il n'eut que le temps de fuir, abandonnant à l'ennemi les immenses magasins de blé qu'il avait formés, pour le revendre aux Parisiens, en cas de disette (*voy. les Mémoires d'un contemporain*, publiés par la Barre, p. 173). Il suivit le duc de Bourgogne en Flandre, où des troubles venaient d'éclater, et fut tué dans un mouvement séditieux, à Bruges, le 22 mai 1437. Ses restes furent ensevelis dans l'église de St-Donatien. W—s.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM (PHILIPPE DE), quarante-troisième grand maître de l'ordre de St-Jean de Jérusalem, de la même famille que le précédent, naquit en 1464. Reçu chevalier dans sa jeunesse, il se concilia de bonne heure l'estime et l'affection de ses chefs, et parvint à la dignité d'hospitalier et grand prieur de France. En 1510, il partageait avec André d'Amaral le commandement de l'escadre de la religion destinée à détruire la flotte que le sultan d'Egypte avait armée contre les Portugais. Amaral, contre l'avis de l'Isle-Adam, persista dans la résolution d'attaquer la flotte d'Egypte dans le golfe de l'Ajazzo. La victoire, longtemps disputée, finit par rester aux chevaliers; mais ils la payèrent de la vie d'une foule de braves qu'il eût été possible d'épargner, si, comme l'Isle-Adam le proposait, on eût attendu, pour engager le combat, le moment où la flotte dispersée n'aurait pu que difficilement se rallier. L'Isle-Adam, en 1513, fut revêtu du titre d'ambassadeur de son ordre à la cour de France. Il en remplissait encore les fonctions lorsqu'il apprit qu'il avait été désigné pour succéder à Fabrice Carette dans la dignité de grand maître (1521). D'Amaral, chancelier de l'ordre, avait inutilement brigué cet honneur. Dans son dépit, il lui échappa de dire que l'Isle-Adam serait le dernier grand maître de Rhodes. Ce propos, entendu de plusieurs chevaliers, servit plus tard à le convaincre de trahison. Cependant l'Isle-Adam, instruit que Soliman se disposait à faire le siège de Rhodes, hâta les préparatifs de son départ, et ayant pris congé du roi de France, alla s'embarquer à Marseille. Il emmenait avec lui toutes les munitions de guerre qu'il avait pu se procurer. A la hauteur de Nice, le feu prit à son bâtiment avec une telle violence, que les hommes de l'équipage ne songeaient qu'à gagner la terre; mais il les obligea de reprendre leurs

postes, et se rendit bientôt maître des flammes. Quelques jours après, le tonnerre tomba dans sa chambre, brisa son épée et tua neuf hommes. Averti que le fameux corsaire Curtogli s'était embarqué près du cap Mallès pour le surprendre, il eut le bonheur de lui échapper, à la faveur de la nuit, et entra dans le port de Rhodes au milieu des acclamations des chevaliers et du peuple, accourus sur le rivage pour le recevoir. Soliman, informé de l'arrivée de l'Isle-Adam, lui écrivit qu'il était dans l'intention de rester en paix avec les chevaliers de Rhodes, s'ils s'engageaient à ne point inquiéter ses sujets. Le grand maître n'en travailla qu'avec plus d'ardeur à mettre Rhodes en état de défense. Il fit ajouter de nouvelles fortifications aux anciennes, qui furent réparées, et ne négligea rien pour se procurer des vivres et des munitions. La flotte turque parut devant Rhodes le 26 juin 1522. Elle se composait de 400 bâtiments de différentes grandeurs, portant 140,000 hommes de guerre et 60,000 paysans qu'on avait tirés de la Servie et de la Valachie, pour les employer aux travaux du siège. Au moment où la ville fut investie, elle renfermait 600 chevaliers et 4,500 soldats. Les habitants qui demandèrent à prendre les armes furent formés en compagnies, et on leur assigna les postes les moins exposés. C'est avec cette faible garnison que l'Isle-Adam soutint contre toutes les forces de Soliman un siège devenu, par la courageuse résistance des assiégés, l'un des plus mémorables dont l'histoire fasse mention. Les janissaires s'étaient flattés de s'emparer facilement des ouvrages extérieurs; mais, repoussés avec une perte considérable dans toutes les attaques, ils tombèrent bientôt de la présomption dans le découragement, et finirent par refuser d'obéir à leurs généraux. Soliman accourut pour étouffer dans son principe une révolte qui pouvait avoir des conséquences fâcheuses. Il n'accorda leur pardon aux janissaires qu'à condition qu'ils répareraient la honte de leurs premières défaites. Les Turcs, combattant sous les yeux d'un maître aussi prompt à récompenser qu'à punir, redoublèrent d'efforts et firent des prodiges de valeur. La victoire restait toujours aux chrétiens; mais ils l'achetaient par la perte de quelques-uns de leurs plus braves guerriers. Sans espoir d'être secouru par les souverains de l'Europe, l'Isle-Adam voyait chaque jour diminuer ses ressources. Il dut encore se mettre en garde contre la trahison. Le chancelier d'Amaral, convaincu d'intelligences avec les Turcs, fut condamné à mort (*voy. d'AMARAL*). Toutes les fortifications de Rhodes avaient été détruites par le canon; le plus grand nombre de ses défenseurs avait péri sur la brèche; la poudre manquait; il ne restait de vivres que pour quelques jours; et l'Isle-Adam, décidé à s'ensevelir sous les ruines de la place, ne songeait point à capituler. Cependant, touché du sort qui menaçait les habitants si la

ville était prise d'assaut, il consentit à écouter les propositions de Soliman. Par un traité signé le 20 décembre, les chevaliers obtinrent de sortir de Rhodes avec leurs armes, en emportant les reliques, les vases saints et tous les objets relatifs au culte. Soliman rendit une visite au grand maître et le combla de marques d'estime. En le quittant, il dit à ceux qui l'accompagnaient : « Ce n'est pas sans quelque peine que j'oblige ce chrétien, à son âge, de quitter sa maison. » La flotte chrétienne sortit de Rhodes le 1^{er} janvier 1523. De Candie, où l'Isle-Adam, piqué de n'avoir point été secouru par les Vénitiens, ne resta que le temps nécessaire pour réparer ses vaisseaux, maltraités par la tempête, il voulut gagner les côtes d'Italie; mais les vents contraires l'obligèrent de relâcher à Messine. Il y trouva des chevaliers de différentes langues, avec des provisions de guerre pour Rhodes. Leur retard devint l'objet d'une enquête sévère; mais leur innocence fut démontrée, et l'Isle-Adam les admit à reprendre leur rang dans l'ordre. La peste l'ayant forcé de quitter Messine, il s'établit dans le golfe de Bayes, et fit construire, non loin des ruines de Cumes, une sorte de camp retranché, où se logèrent les chevaliers, tous atteints de la contagion, et les Rhodiens qui s'étaient attachés à leur sort. Impatient de connaître les intentions du saint-siège à l'égard de l'ordre, il se remit en mer dès que la saison le permit, et étant entré dans le port de Civitavecchia, il s'empessa de donner avis de son arrivée au souverain pontife, en lui demandant une audience. Adrien VI, qui venait de conclure avec Charles-Quint une ligue contre la France, ne se souciait pas de rendre l'Isle-Adam témoin de la publication de sa bulle, lui fit dire d'attendre à Civitavecchia que les chaleurs de la canicule fussent passées. Le grand maître obtint enfin la permission de venir à Rome, et il y fut accueilli par le souverain pontife avec tous les égards dus à son courage et à ses malheurs. La mort d'Adrien, arrivée quelques jours après, ne lui permit pas de réaliser les promesses qu'il avait faites à l'Isle-Adam. Clément VII, son successeur, avant d'embrasser l'état ecclésiastique, avait été commandeur de l'ordre de St-Jean, et lui conservait beaucoup d'intérêt; il s'empessa de réparer le désastre des chevaliers autant qu'il le pouvait, et leur assigna Viterbe pour résidence, en attendant qu'on eût fait choix d'un lieu pour remplacer Rhodes. L'Isle-Adam, d'après les ouvertures de quelques chevaliers espagnols, entreprit bientôt de négocier avec Charles-Quint la cession à l'ordre des îles de Malte et de Goze. L'Empereur y mit la condition que les chevaliers se chargeraient d'entretenir une garnison suffisante dans la ville de Tripoli. Le grand maître hésitait d'imposer à l'ordre une charge aussi onéreuse. Il reçut dans le même temps d'Achmet, l'un des généraux de Soliman, l'offre de rétablir l'ordre dans la possession de Rhodes, sous la con-

dition que les chevaliers l'aideraient à se rendre indépendant dans son gouvernement de l'Égypte. Les amis d'Achmet l'ayant fait périr pour s'assurer leur pardon, l'Isle-Adam reprit ses négociations avec Charles-Quint; mais les démêlés qui s'élevèrent entre l'Empereur et le saint-siège en retardèrent la conclusion. Toujours occupé des intérêts de son ordre, le grand maître visita l'Espagne, la France et l'Angleterre pour dissiper les préventions qui se manifestaient dès cette époque contre l'existence d'une association guerrière et religieuse, ne reconnaissant d'autre souverain que le chef qu'elle se donnait; et l'estime qu'inspiraient les vertus et le caractère héroïque de l'Isle-Adam contribua beaucoup à la conservation de l'ordre, dont chaque prince convoitait les dépouilles. Enfin, par un traité signé le 12 mars 1530 à Castel-Franco, Malte et les îles adjacentes furent cédées définitivement à l'ordre de St-Jean. Aussitôt l'Isle-Adam envoya des commissaires à Malte pour prendre possession de cette ville et faire réparer les fortifications, ainsi que les bâtiments destinés au logement des chevaliers. Les difficultés que Charles-Quint suscita, au sujet du droit que l'ordre demandait de battre monnaie et de s'approvisionner de blés en Sicile, ayant été terminées, ayant été terminées, l'Isle-Adam s'embarqua avec son conseil, et le 26 octobre il fit son entrée à Malte. Des intelligences qu'il s'était ménagées dans Modon lui donnèrent l'espoir de s'emparer facilement de cette place, dont la possession aurait offert à l'ordre de grands avantages; mais une première tentative ayant échoué, il abandonna son dessein et ne s'occupa plus que des moyens d'affermir l'ordre à Malte. Il présida le chapitre général assemblé en 1533, pour la révision des anciens statuts, et y régla les changements que le temps avait rendus nécessaires. A peine le chapitre avait-il terminé son travail, que des divisions funestes éclatèrent entre les chevaliers des différentes langues. Plusieurs furent tués, et on fut obligé de recourir aux mesures les plus sévères pour prévenir le retour de ces scènes sanglantes. Le grand maître fut affecté vivement du scandale de pareils débats, dans un moment où le roi d'Angleterre, en s'emparant des biens de l'ordre, donnait un exemple qui pouvait être suivi par les autres souverains. Il tomba dans une mélancolie que rien ne put dissiper; et une fièvre ardente acheva de consumer le peu de force qui lui restait. L'Isle-Adam expira le 21 août 1534, à l'âge de 70 ans. On grava sur son tombeau cette épitaphe : *Ici repose la vertu victorieuse de la fortune*. On peut consulter, pour plus de détails, l'*Histoire de Malte*, par Vernet, livres 8, 9 et 10. L'Isle-Adam est le héros d'un poème latin du P. Jacques Mayre (*roy. ce nom*) et d'un poème français de Privat-Fontanilles. On a son portrait in-4°, in-12.

W—s.

VILLIERS (dom PLACIDE DE), historien, naquit vers 1640, à Vesoul, de parents pieux, et qui le

formèrent de bonne heure à la pratique des vertus chrétiennes. Ayant embrassé la règle de St-Benoît, en 1655, à l'abbaye de Luxeuil, il y fit avec succès ses cours de philosophie et de théologie. Il joignit aux travaux d'érudition la culture des arts mécaniques, et construisit pour différentes églises de son ordre des orgues dont ses confrères vantaient la perfection. Les talents que dom Villiers annonçait pour la chaire achevèrent de lui mériter l'estime de ses supérieurs. Nommé sous-prieur à Morteau, et ensuite au collège de St-Jérôme, à Dôle, la manière dont il s'acquitta de ses fonctions ne pouvait manquer de l'élever aux premiers emplois; mais il fut atteint subitement d'une épilepsie, contre laquelle échouèrent tous les secours de l'art. Les attaques étant devenues plus graves et plus fréquentes, il revint à Luxeuil, et, remettant à la Providence le soin de sa guérison, il y composa dans les intervalles que lui laissait son mal divers opuscules ascétiques, tous empreints d'une touchante mélancolie, qui prenait sa source dans son état habituel de souffrance. Ce sont des *Prières pour une âme malade*, et le *Psautier des affligés*, formé de passages tirés des psaumes et des écrits des saints Pères. On le trouva suffoqué dans sa chambre le 11 mars 1689. Outre les opuscules dont on vient de parler, il laissait en manuscrit une *Histoire de l'abbaye de Luxeuil*, d'après les documents authentiques qu'il avait tirés de ses archives. Elle est intitulée *Eductum e tenebris Luxovium, seu Chronicon Luxoviense ex vetustis monumentis tanquam ex pulvere erutum*, anno 1684, in-fol.

W—s.

VILLIERS (PIERRE DE) naquit à Cognac le 10 mai 1648, d'autres disent 1649 et même 1650. Ses parents étaient domiciliés à Paris, mais ils avaient quitté la capitale à cause des troubles; ils y revinrent dès que les désordres eurent cessé. Ainsi c'est dans cette ville que le jeune de Villiers passa son enfance et reçut sa première éducation. Il entra chez les jésuites le 6 juin 1666, et il s'y distingua dans la carrière de l'enseignement, et même dans celle de la prédication. Il y prit l'ordre de prêtrise et y exerça le saint ministère. Il avait appartenu vingt-trois ans à la société lorsqu'il la quitta, en 1689, pour entrer dans la partie de l'ordre de Cluny qui n'était point réformée, où il fut pourvu du prieuré de St-Taurin. Sa sortie de la société, après y avoir demeuré si longtemps, parut extraordinaire, et ne laissa pas de faire quelque bruit, mais ne nuisit aucunement à sa réputation, et ne lui ôta ni l'estime qu'il s'était acquise par ses talents et ses qualités personnelles, ni même celle de ses anciens confrères. Il continua, dans son nouvel état, de cultiver les lettres, et c'est depuis cette époque qu'ont été composés ou imprimés la plupart des nombreux ouvrages sortis de sa plume. Boileau fait mention de l'abbé de Villiers dans ses poésies, et l'appelle le *Matamore de Cluny*, « parce

« qu'il avait, dit un biographe, l'air audacieux » et la parole impérieuse », quoique d'ailleurs homme doux, honnête et d'un caractère très-estimable. Ses ouvrages, auxquels il ne mit jamais son nom, sont, d'après le *Dictionnaire des anonymes*, de Barbier : 1° *l'Art de prêcher*, poème en quatre chants, Paris, 1682 et 1728, in-12. Ce poème avait par conséquent paru avant que l'auteur fût sorti de chez les jésuites ; il eut plus de trente éditions. On y trouve de bonnes instructions, assaisonnées parfois du sel de la plaisanterie, lesquelles n'en sont pas moins propres à former des prédicateurs, et les règles de la véritable éloquence, de celle de la chaire surtout, y sont exposées avec précision et clarté. 2° *De l'amitié*, poème en quatre chants, Amsterdam, 1692, in-12 ; 3° *Entretiens sur les tragédies de ce temps*, Paris, 1675, in-12. L'auteur s'élève contre l'usage de n'en point faire qu'on n'y introduise de l'amour, de sorte qu'au lieu de corriger les mœurs, les pièces de théâtre ne tendent qu'à les corrompre. 4° *Conduite chrétienne dans le service de Dieu et de l'Eglise*, avec l'office de la Vierge et les vêpres en latin et en français, Paris, 1699, in-16 ; rare et recherché, à cause de l'office de la Vierge, qui est sans renvoi. 5° *Entretiens sur les contes des fées et sur quelques autres ouvrages du temps*, Paris, 1699 in-12 ; 6° *Pensées et réflexions sur les égarements des hommes dans la voie du salut*, 1693, 3 vol. in-12, réimprimées en 1732 ; 7° *Réflexions sur les défauts d'autrui*, Paris, 1691, in-12. Il y en a eu trois éditions. 8° *Sentiments critiques sur les Caractères de la Bruyère*, Paris, 1701, in-12 de plus de 600 pages. Barbier, dans la première édition de son *Dictionnaire des anonymes*, donne cet ouvrage à l'abbé de Villiers, en observant qu'on l'attribue généralement à Brillon ; dans sa seconde édition du même dictionnaire, il penche à l'attribuer au chartreux dom Bonaventure d'Argonne, auteur de mémoires sous le nom de Vigneul-Marville ; et c'est aussi le sentiment du célèbre abbé de St-Léger (*roy. BRILLON*). Voy. aussi le dictionnaire de Barbier, première édition, n° 10734, et seconde édition, n° 16932. 9° *Sur ma vieillesse*, stances, 1727, in-12. Outre ces ouvrages, en voici d'autres dont on dit l'abbé de Villiers auteur : 10 deux *Lettres sur l'oraison des quietistes*, Paris, 1697, in-12 ; 11° des *Heures* contenant des instructions sur les évangiles des dimanches ; 12° une *Prière en vers sur l'espérance qu'on doit avoir en Jésus-Christ*, vol. in-12 ; 13° *Mémoires sur la vie du comte D****. Villiers a désavoué ce dernier livre. 14° *Vérités satiriques*, en cinquante dialogues, Paris, 1725, in-12. Si dans tous ces ouvrages on ne trouve rien qui caractérise l'homme de génie, on ne peut du moins refuser à l'auteur beaucoup d'instruction, d'excellentes intentions, et un but constamment moral. Sa diction est pure, son style simple, clair, et éloigné de toute affectation ; quelquefois faible et un peu languissant. Ses pensées en général

XLIII.

sont justes ; on leur reproche de manquer de profondeur. Au reste, il ne s'en faisait point accroire, et il n'estimait pas son travail au delà de sa valeur. Il mourut le 14 octobre 1728, âgé de 80 ans. Il ne faut pas le confondre avec un autre Pierre de Villiers, dont parle Bayle dans son dictionnaire, article *Hemmingius*. Celui-ci, Français et ministre protestant, était prédicateur du prince d'Orange ; on le croyait auteur de l'apologie de ce prince et d'une lettre contre le livre de la concorde. L—Y.

VILLIERS (COSME DE ST-ETIENNE DE), religieux carme, naquit à St-Denis, près Paris, le 8 septembre 1683, et fit ses premières études dans cette dernière ville, au collège d'Harcourt. A l'âge de dix-sept ans il entra chez les carmes, à Tours, et prit, l'année suivante, l'habit de cet ordre. Presque aussitôt ses supérieurs l'envoyèrent à Paris dans leur couvent de la rue des Billettes, pour s'y livrer aux exercices spirituels, qui suivaient ordinairement l'émission des vœux. Après que le jeune religieux eut passé un an dans cette pieuse occupation, il reçut de nouveaux ordres pour se rendre en Bretagne, au couvent de la petite ville de Ploërmel, afin d'y faire ses cours de philosophie et de théologie, à quoi il employa sept années. Lorsqu'il eut atteint l'âge prescrit par les canons, il fut ordonné prêtre, et alors employé à l'enseignement depuis 1709 jusqu'en 1727 ; ainsi pendant dix-huit ans il professa la philosophie ou la théologie à ses jeunes confrères dans divers couvents, et notamment dans ceux de Nantes, d'Hennebont et de St-Pol de Léon. Envoyé ensuite à Orléans, il s'y livra à la prédication, et suivit cette nouvelle carrière avec succès. Il exerça aussi dans son ordre différents offices honorables, tels que ceux de sous-prieur, de maître des novices, de prieur, de commissaire provincial, et fut enfin élu définitif. Il aimait les lettres et les avait cultivées avec soin. Il était érudit et surtout fort versé dans l'histoire de son ordre. Il y avait à Orléans une société littéraire qui s'empressa de l'admettre parmi ses membres, et de laquelle il devint même le doyen. Le temps qu'il donnait à la culture des lettres n'était rien à ce qu'il devait aux fonctions de son état. L'évêque d'Orléans lui avait confié la direction d'une maison religieuse, dite *de la Croix*, dans laquelle s'élevaient les jeunes personnes nouvellement converties, et il dirigeait, en outre, le monastère de Ste-Madeleine, ordre de Fontevrault, situé à quelque distance d'Orléans, emplois dont il fit son occupation pendant près de quarante ans. On lui doit les ouvrages suivants : 1° *Vie du P. Agriani*, dit aussi *de Bologne*, parce qu'il y était né, *supérieur général de l'ordre des Carmes*, dans le 14^e siècle, Paris, 1752 ; 2° *Vie de Louis-Jacob, religieux du même ordre*, et auteur d'un grand nombre d'ouvrages. Ces deux vies, imprimées à part en français, sont insérées en latin dans l'ouvrage qui suit. 3° *Bibliotheca carmelitana*, notis

criticis et dissertationibus illustrata, cura et labore unius e carmelitis provincie Turonia, Orléans, 1752, 2 tomes in-fol., reliés en 1; livre curieux, plein de recherches et d'une rare érudition, consistant principalement dans une nomenclature des religieux de cet ordre de quelque célébrité, avec leur vie, la liste de leurs ouvrages, ou les faits qui les ont distingués. Le discours préliminaire, *Dissertatio prævia*, est célèbre, parce que l'auteur essaye d'y prouver que l'existence de son ordre remonte jusqu'à Elie, la rattachant à la succession d'une sorte de vie monastique continuée depuis ce prophète, auquel il donne pour premiers successeurs d'abord les fils des prophètes, dont il est parlé dans les saintes Ecritures; ensuite les Réchabites, puis les Esséniens, enfin les Thérapeutes, ce qui conduit la succession *Elienne, successionem Elianam*, jusqu'à l'ère chrétienne. Le P. de Villiers la continue de siècle en siècle jusqu'à l'année 1139, où un nommé Bocard, *Bocardus*, exerçait la supériorité sur une réunion de religieux au Mont-Carmel. Ce qu'il y a de vrai, c'est que vers ce temps existaient sur ce mont fameux, et près de la caverne qu'avait habitée le prophète, les ruines d'un ancien et grand monastère, au milieu desquelles s'était formé ce nouvel établissement. Ce fut sous ce Bocard qu'Albert, évêque de Verceil, devenu patriarche de Jérusalem, donna à ces solitaires une règle qui fut approuvée par les papes, et d'après laquelle ceux qui en firent profession furent constitués en ordre monastique, sous le nom de Carmes, à cause du Mont-Carmel, leur premier chef-lieu. Ce même ouvrage du P. de Villiers est riche en anecdotes dont plusieurs sont curieuses et même importantes, et propres à jeter des lumières sur des points d'histoire restés problématiques. Le P. de Villiers mourut en 1758. L—Y.

VILLIERS (JACQUES-FRANÇOIS DE), médecin, était né le 5 juin 1727 à St-Maixent, petite ville du Poitou. Il fut employé dans les hôpitaux de l'armée d'Allemagne pendant la guerre de sept ans. Il prit le doctorat en 1757, à l'académie de Pont-à-Mousson; mais s'étant établi plus tard à Paris, il se fit recevoir docteur de la faculté de cette ville. Nommé quelque temps après médecin de l'école vétérinaire, il partagea ses loisirs entre la pratique de son art et l'étude du cabinet. L'époque de la mort de cet habile médecin est restée inconnue jusqu'ici à tous les biographes. On peut conjecturer qu'ayant quitté Paris à l'époque de la terreur, il aura terminé ses jours en 1793 ou 1794, au fond de quelque province éloignée. Villiers avait approfondi les diverses branches de l'art de guérir. La variété de ses connaissances lui permit de concourir à diverses entreprises scientifiques; il a fourni plusieurs articles sur la chimie au *Dictionnaire encyclopédique*, et des observations intéressantes au *Journal de médecine*. Il a terminé la traduction des *Aphorismes de chirurgie*, de Boerhaave, commencée par le célèbre Louis (*voy.*

ce nom); revu la traduction de la *Chimie*, de Spielmann; et communiqué des notes à Portal pour la table des matières de l'*Histoire de l'anatomie*. On a encore de Villiers : 1° *Eléments de docimastique, ou l'Art des essais*, trad. du latin de Cramer, Paris, 1755, 4 vol. in-12; 2° *Supplément au Mémoire de Vetillard sur le seigle ergoté*, Paris, 1770, in-8°; 3° *Méthode pour rappeler les noyés à la vie*, ibid., 1771, in-8°. Cette brochure et la précédente furent réimprimées et distribuées dans les campagnes par ordre du gouvernement, 4° *Manuel secret et analyse des remèdes de Sutton pour l'inoculation de la petite vérole*, ibid., 1774, in-8°, traduit en allemand, Francfort et Leipsick, 1776, même format; 5° *Lettre sur l'édition grecque et latine des OEuvres d'Hippocrate et de Galien*, publiée par René Chartier, dans les *Mémoires littéraires*, de Goulin, t. 2, p. 211-226. Il en a été tiré séparément des exemplaires. C'est un bon article de bibliographie. 6° *La médecine pratique de Londres*, traduite en français, Paris, 1778, in-8°; Yverdun, 1781, 2 vol. in-12. Le traducteur a enrichi cet ouvrage de notes et d'observations.

W—s.

VILLIERS (MARC-ALBERT DE), littérateur, était né vers 1730 à Paris. Ayant achevé ses études avec succès, il prit sa licence en droit, et se fit recevoir avocat au parlement; mais il ne tarda pas à abandonner cette carrière pour embrasser l'état ecclésiastique. Il partagea ses loisirs entre ses devoirs et la rédaction de divers ouvrages qui, s'ils ne lui assignent pas une place bien éminente parmi les écrivains de son temps, prouvent du moins qu'il sut toujours faire un utile emploi de ses talents. L'abbé de Villiers mourut à Paris le 30 juin 1778. On a de lui : 1° *Apologie du célibat chrétien*, Paris, 1762, in-12. C'est une réfutation de l'ouvrage du chanoine Desforges, intitulé *les Avantages du mariage*, etc.; 2° *Instruction de St-Louis*, roi de France, à sa famille, aux personnes de la cour et autres, ibid., 1766, in-12; 3° *Explication littérale sur le catéchisme du diocèse de Paris*, ibid., 1768, in-12; 4° *Vie de Louis IX, Dauphin de France*, ibid., 1769, in-12; 5° *Principes sur la fidélité due aux rois*, extraits de Bossuet, ibid., 1771 et 1776, in-12; 6° *Dignité de la nature humaine*, considérée en vrai philosophe et en chrétien, ibid., 1778, in-12. W—s.

VILLIERS (PIERRE), littérateur et auteur dramatique français, naquit le 10 mars 1760. Comme beaucoup d'écrivains de théâtre, il fut d'abord militaire, et il devint capitaine au 3^e régiment de dragons. L'histoire de ses œuvres est presque l'histoire des goûts littéraires des époques contemporaines de l'auteur. Il mourut aux Ternes au mois de juillet 1849; THÉÂTRE : 1° *les Bustes ou Arlequin sculpteur*, vaudeville, un acte, Paris, 1793; 2° *Bebée et Jargon*, rapsodie en un acte, en prose, mêlée de couplets, imitée de l'*Opéra-Médée*, 1797, in-8°, en collaboration avec Capelle; 3° *Bizarre, ou Ce n'est pas le Pérou*, bizarrerie en

un acte, *ibid.*, 1802, in-8°, en collaboration avec Bonel et Jorre; 4° *le Bouffe et le Tailleur*, opéra bouffon en un acte, *ibid.*, 1804, en collaboration avec Gouffé. On sait que cet ouvrage eut du succès. 5° *La Forteresse de Cotalis, ou Zélaïde et Pharès*, mélodrame en trois actes, *ibid.*, 1805, in-8°; 6° *la Jeune d'Aubigné, ou la Nuit de la St-Barthélemy*, drame historique en trois actes, en prose, 1805, in-8°; 7° *Rodomont, ou le Petit Don Quichotte*, mélodrame héroï-comique, mêlé de vaudevilles, en trois actes et en prose, Paris, 1807, in-8°, avec Brazier fils et Gouffé; 8° *le Médecin turc*, opéra bouffon en un acte, musique de Nicolo-Isouard, 1813, in-8°, avec A. Gouffé; 9° *le Maréchal de Louvencal, ou la Prise de Berg-op-Zoom, en 1747*, fait historique en un acte, Paris, 1818, in-8°; 10° *M. Beldam, ou la Femme sans le vouloir*, comédie en un acte, mêlée de vaudevilles, 1818, in-8°, avec Gouffé; 11° *la Richesse, la Volupté, la Vertu, la Santé*, allégorie, 1838, in-8°; 12° *Epître à la Mort*, 1842, in-8°, 13 juillet 1842, même titre et même date, in-8°; 13° *le Religieux de l'abbaye de la Trappe*, soliloque, 1842, in-8°; 14° *Histoire, souvenirs d'un déporté*, 1802, in-8°; 15° *les Braves anciens et modernes, galerie comparée des maréchaux d'empire et de quelques maréchaux de France, connétables et grands capitaines des derniers siècles de la monarchie française*, Paris, 1806, in-12; 16° *Manuel du voyageur à Paris, ou Paris ancien et moderne, contenant, etc.*, 1804 et 1813, in-16; 17° *Manuel du voyageur aux environs de Paris*, 1802 et 1806, 2 vol. in-18; 18° *Itinéraire descriptif de Paris à Beaucaire*, 1816, in-8°; 19° *la France militaire, ou Abrégé de l'histoire de la monarchie française, à l'usage des militaires*, Paris, 1824, 2 vol. in-12; 20° *Poniatowski, ou le Passage de l'Elster*, mimodrame militaire en trois actes, 1819, in-8°, avec Franconi jeune; 21° *Rosalba d'Araudès*, pièce en trois actes, Paris, 1821, in-8°, avec Caigniez; 22° *Ugolin ou la Tour de la faim*, mimodrame en trois actes, *ibid.*, 1821, in-8°, avec Caigniez. POÉSIES : 1° *les Petites rapsodies*, 1814, in-8°; 2° *Fables destinées à Mgr le duc de Montpensier*, 1833, in-12; 3° *Au roi : le Sermon du curé de St-Port*, 1837, in-8°; 4° *les Deux Philippes, le premier apôtre et le premier roi des Français*, mai 1835, même année, in-8°; 5° *l'Enfant à baptiser*, 1836, in-8°; 6° *Minerve, l'Aiglon et le Hibou*, fable, 1836, in-8°; 7° *le Hibou et la Pie*, allégorie, 1837, in-8°. Z.

VILLIERS. Voyez BUCKINGHAM.

VILLIERS DU TERRAGE (PAUL-ÉTIENNE, vicomte), administrateur et littérateur français, naquit à Versailles, le 24 janvier 1774. Il se trouva, à l'approche de sa vingtième année, appelé, comme presque toute la jeunesse française, sous les drapeaux, mais après quelques campagnes il put quitter une carrière pour laquelle il avait peu de goût, et il entra dans l'administration. Il débuta, en 1795, par un emploi dans les bureaux du ministère de la police; il fut ensuite, sous

l'empire, attaché aux services administratifs de la grande armée, et il fut envoyé à Amsterdam. Il donna des preuves d'une intelligente activité, et le gouvernement des Bourbons, auquel il se rallia avec zèle, lui confia des fonctions importantes. En 1815, il fut nommé préfet des Pyrénées-Orientales; en 1818, il passa avec le même titre à Besançon, et en 1819, à Nîmes. Vers la fin du règne de Charles X, il fut placé au conseil d'Etat. Le gouvernement de Juillet lui continua les faveurs dont il avait joui sous les régimes précédents; le 3 octobre 1837, il était nommé pair de France. Il joua d'ailleurs un rôle assez effacé; la chute de la royauté le fit rentrer dans la vie privée et il fut complètement oublié. Il mourut en 1858, dans un âge avancé, laissant quelques ouvrages de divers genres, parmi lesquels nous mentionnerons les *Loisirs d'un ancien magistrat*, Paris, 1834, in-8°, et deux volumes de *Poésies morales et historiques*, 1836. Z.

VILLIERS DU TERRAGE (RENÉ-ÉDOUARD), frère du précédent, naquit à Versailles, le 27 août 1780; à seize ans il entra à l'école polytechnique qui venait d'être réorganisée, et il en sortit pour prendre part à l'expédition d'Égypte. Revenu en France après avoir échappé aux dangers de toute sorte qui moissonnèrent un grand nombre de ses camarades, il entra dans l'administration des ponts et chaussées; il y montra une capacité remarquable et devint inspecteur général. En 1850, la vieillesse l'amena à prendre sa retraite, et cinq ans plus tard, le 21 avril 1855, il mourut à Paris. Il a fourni, sur des questions relatives à sa profession, des mémoires dans divers journaux scientifiques, et il a publié la *Description du canal de St-Denis et du canal St-Martin*, Paris, 1824, in-4°, et atlas in-folio de 14 planches. La création de ces travaux fut un labeur auquel il consacra de longues années. Z.

VILLIUS TAPPULUS (PUBLIUS), consul l'an de Rome 553 (avant J.-C., 199), était d'une famille plébéienne qui avait donné plusieurs magistrats à la république, entre autres P. Villius, créé tribun du peuple l'an de Rome 303, au moment de l'expulsion des décemvirs; et Lucius Villius Tappulus, édile plébéien l'an 540, qui, de concert avec M. Fundanius, son collègue, traduisit devant le peuple plusieurs dames romaines accusées d'un honteux libertinage. Publius Villius Tappulus, qui fait le sujet de cet article, passa de l'édilité plébéienne à la préture l'an de Rome 549. Il fut envoyé en Sicile avec la mission de défendre cette île contre les Carthaginois. Mais comme Scipion leur donnait assez d'occupation en Afrique, où il était débarqué, Villius n'eut à s'occuper que d'envoyer des vivres et de l'argent à ce grand capitaine. Il agissait, dit Tite-Live, comme si le sort lui eût donné l'Afrique pour département, soit qu'il fût convaincu que c'était là le vrai théâtre de la guerre, soit pour faire sa cour à Scipion, vers lequel se tournaient alors les re-

gards de tous les Romains. Villius demeura encore l'année suivante en Sicile, avec le titre de propréteur. Le zèle qu'il avait montré dans cette magistrature fit tomber plus d'une fois sur lui les suffrages du peuple. Après avoir été nommé triumvir pour procéder au partage de terres qui appartenaient au peuple romain dans le Samnium, il fut élevé au consulat l'an 553. Rome était alors en guerre contre Philippe II, roi de Macédoine, et ce département échut par le sort à P. Villius. Il n'y trouva pas la gloire dont ses services passés et son expérience le faisaient paraître digne. Il fut d'abord assez longtemps retenu à Rome par d'importantes affaires, n'entra que fort tard en campagne, et fut obligé de consacrer le peu de temps qui lui restait à faire rentrer dans le devoir ses troupes révoltées. Il déploya dans cette occasion un heureux mélange de douceur et de fermeté. Le reste de la saison propre à la guerre se passa en combats d'avant-postes, en escarmouches pour forcer quelques passages, et pour enlever des convois : c'était la marche qu'avait suivie avec aussi peu de gloire Sulpicius, prédécesseur de Villius ; mais il est à croire que la prudente lenteur de ces deux vieux généraux, qui d'ailleurs avaient fait leurs preuves, prépara les succès du jeune Flamininus, leur brillant successeur. On peut le supposer d'après la confiance que leur témoignait le sénat, qui les chargea de seconder par leur influence et par leurs négociations Flamininus et les généraux qui commandèrent après eux, soit contre Philippe, soit contre Antiochus, roi de Syrie. Au reste, Tite-Live lui-même, tout en rejetant le récit de Valerius d'Antium, qui attribuait à Villius une victoire dans laquelle il tua 12,000 Macédoniens, convient que ce consul avait joint Philippe, ce qui n'était pas facile dans les défilés de la Macédoine, et qu'il allait livrer bataille, lorsque l'arrivée de Flamininus lui fit tomber les armes des mains. Dès l'année 555, Villius fut envoyé de nouveau dans cette même province comme lieutenant du proconsul. Il fut aussi nommé avec Sulpicius un des dix commissaires pour régler les conditions de la paix avec Philippe, vaincu à Cynoscéphales. Lorsque Flamininus eut proclamé la liberté de la Grèce, Villius fut chargé d'aller délivrer quelques villes de la Thrace et de l'Asie Mineure, où le roi de Syrie, Antiochus, tenait des garnisons. Il fut ensuite envoyé auprès de ce monarque, avec Sulpicius et P. Oelius. L'entrevue eut lieu à Lysimachie dans la Thrace, l'an de Rome 556. Elle fut amicale tant que les commissaires romains n'eurent pas déclaré à Antiochus qu'il fallait se réconcilier avec Ptolémée, roi d'Egypte, et rendre la liberté aux villes grecques d'Asie. Alors la politesse fit place à l'aigreur ; et cette négociation n'amena d'autre résultat que de rendre la guerre inévitable, en mettant les apparences de la justice et de la modération du côté des Romains. C'est ce que voulait le sénat ; et il paraît que Villius et

ses collègues servirent merveilleusement sa politique. L'année suivante (557), ces trois mêmes commissaires se rendirent de nouveau auprès d'Antiochus. Ils passèrent d'abord chez Eumène, roi de Pergame ; et ce prince ne négligea rien pour animer les Romains à la guerre contre le monarque syrien, dont la puissance menaçait d'engloutir le petit Etat pergaménien. Sulpicius, le chef de l'ambassade, étant tombé malade, Villius conduisit la négociation. Il eut à Ephèse de fréquentes conférences avec Annibal, qui s'était retiré auprès d'Antiochus. Tite-Live rapporte que Villius voulait persuader à l'illustre exilé qu'il n'avait rien à craindre des Romains. Il est plus probable qu'en affectant d'avoir des entretiens secrets avec Annibal, son objet réel était de le rendre suspect à Antiochus, et c'est à quoi il réussit complètement (voy. SCIPION). Les entrevues de Villius avec Antiochus ne firent que retarder la guerre autant qu'il convenait à l'intérêt de Rome. A son retour dans sa patrie, ce négociateur fut de nouveau envoyé en Grèce pour seconder les opérations de Flamininus, qui assurait l'asservissement prochain de cette nation, en paraissant la rendre libre (an 558). Dès ce moment l'histoire romaine ne fait plus mention de P. Villius. On voit dans l'année de son consulat, 553, un L. Villius Tappulus envoyé en Sardaigne comme préteur. — VILLIUS (*Lucius*), de la même famille, tribun du peuple, l'an de Rome 573, fut l'auteur de la première loi *Annalis*, qui fixait l'âge auquel on pouvait parvenir aux différentes magistratures. De là ceux de la maison Villia changèrent leur nom de *Tappulus* en celui d'*Annalis*. L. Villius fut nommé préteur huit ans après (an de Rome 581) ; et le sort lui assigna la juridiction des étrangers. — VILLIUS ANNALIS (*Lucius*), préteur de Rome l'an 710, fut proscrit par les triumvirs Octave, Antoine et Lépide. Il parcourait la place publique, accompagné de son fils, en faveur duquel il brigait les suffrages pour la questure, lorsqu'on apprit sa condamnation. Aussitôt son cortège d'appariteurs et d'amis se dissipa ; lui-même se sauva chez un de ses clients, dans un faubourg, où personne ne fût allé le chercher, si son propre fils n'y eût conduit les bourreaux. Pour récompenser ce monstre, les triumvirs lui laissèrent tous les biens de son père, et le nommèrent édile ; mais quelques jours après, les mêmes soldats qui avaient égorgé le père massacrèrent le fils, à l'occasion d'une rixe qu'il eut avec eux, en retournant chez lui pris de vin (1). Tel est le récit d'Appien. Valère-Maxime rappelle une circonstance qui ajoute à l'horreur du crime de ce fils parricide, c'est qu'il poussa la scélératesse jusqu'à être témoin de l'assassinat de son père : *parricida, consilio prius, iterum spectaculo* (liv. 9, ch. 2, n° 6). — Horace

(1) Alexandre Braccio, traducteur italien d'Appien, ajoute cette réflexion au texte : *E io credo che fusse giudicio di Dio in punizione del suo gravissimo peccato.*

parle d'un Villius qui fut l'amant de Fausta, petite-fille du dictateur Sylla et femme de Milon. Il se laissa surprendre dans la maison de ce Romain, non moins célèbre par ses disgrâces conjugales que par son exil; et il y fut assommé à coups de poing, sans que l'honneur de Milon y gagnât rien; car en ce moment même l'impudique Fausta était enfermée avec Longarenus, un autre de ses amants (1). Un ancien commentateur d'Horace, cité par Bayle (article *Metella*), prétend que ce fut Milon qui traita Villius de la sorte; mais d'autres croient que c'était Longarenus lui-même. Du reste, Villius n'avait recherché Fausta que parce qu'elle était de la première qualité. Comme ce fait appartient à l'an de Rome 681 environ, on peut croire que cet homme est le même qui avait joué un rôle si affreux dans les proscriptions d'Octave.

D—R—R.

VILLOISON (JEAN-BAPTISTE GASPARD D'ANSE DE), célèbre helléniste, naquit à Corbeil, le 5 mars 1750, d'une famille noble qui était d'origine espagnole. Il suivit avec distinction les cours de l'université de Paris, dans plusieurs collèges, et s'étant passionné de bonne heure pour la langue grecque, il y fit des progrès si rapides qu'à l'âge de quinze ans il aurait pu se passer de maître. Dans les compositions, il remportait tous les prix de grec. Une seule fois il ne l'obtint pas, et ce fut pour l'avoir trop bien mérité. Le sujet qu'il devait tourner du grec en latin avait été pris dans une édition fautive. Il corrigea son texte avant de le traduire, et le professeur, moins instruit que l'écolier, écarta sa version du concours. Mais, dit M. Dacier, une pareille défaite est un véritable triomphe. Doué d'une mémoire facile et tenace, à l'âge de dix-neuf ans il avait lu tous les classiques latins et une partie des auteurs grecs, notant les passages obscurs et les éclaircissant avec une rare sagacité. Ayant senti le besoin de connaître les langues orientales, il vint à bout, dans quelques mois, de lire sans aucun secours l'arabe, le syriaque et l'hébreu. D'après le conseil de Bioernstahl (*voy.* ce nom), il résolut, en 1770, de publier le *Lexique* d'Apollonius, sur un manuscrit de la bibliothèque de St-Germain des Prés. L'Académie des inscriptions, à laquelle il avait communiqué son travail, témoigna le désir de se l'associer. Sa trop grande jeunesse était un obstacle à son admission; mais ayant devancé l'époque fixée par le règlement pour mériter cet honneur, il obtint une dispense d'âge et prit place à l'Académie dans les premiers mois de 1772. L'édition du *Lexique* d'Apollonius parut l'année suivante et fut reçue des savants avec une sorte d'enthousiasme. Les principales académies de l'Europe s'empressèrent d'inscrire Villoi-

son au nombre de leurs correspondants. Dans un voyage qu'il fit en Allemagne, en 1775, il recueillit les témoignages d'estime les plus flatteurs de tous les érudits, et en particulier du duc de Saxe-Weimar. A son passage en Hollande, il visita les philologues qui faisaient alors l'ornement de l'université de Leyde, et il entretint depuis avec eux une correspondance suivie. En 1776, il remporta le prix de poésie aux palinods de Rouen, par une paraphrase en vers latins du Cantique de Moïse. Il préparait alors une édition du roman de Longus; elle parut en 1778 et accrut encore sa réputation. Les recherches qu'il faisait dans les manuscrits grecs de la bibliothèque du roi n'avaient point été infructueuses; mais, persuadé que celle de St-Marc de Venise lui fournirait une moisson plus abondante, il brûlait du désir de la visiter. En 1781, il fut envoyé par le gouvernement à Venise. Pendant quatre ans qu'il demeura dans cette ville, il y partagea tous ses instants entre les recherches philologiques et la société des personnes les plus instruites et les plus spirituelles, notamment de l'abbé Morelli (*voy.* ce nom), bibliothécaire de St-Marc. Ayant découvert un manuscrit de l'*Iliade* enrichi d'anciennes scolies, il conçut l'espérance d'en trouver un aussi précieux de l'*Odyssee* dans quelque coin de la Grèce, et revint à Paris pour se disposer à faire le voyage de l'Orient. En quittant l'Italie, il repassa par l'Allemagne et s'arrêta quelque temps à la cour du duc de Saxe-Weimar, qui le combla de nouvelles marques d'estime. Comme il était occupé des préparatifs de son départ pour Constantinople, il fut prié par Ste-Croix de surveiller l'impression de ses *Mémoires sur la religion secrète des anciens peuples*. Villoison, oubliant les devoirs d'un éditeur, se permit de faire plusieurs corrections à l'ouvrage de son ami sans le consulter et y intercala une dissertation : *De triplici theologia mysteriisque veterum*, très-savante, mais opposée au but de Ste-Croix, qui se plaignit vivement d'un pareil procédé (*voy.* STE-CROIX). Villoison partit en 1785, avec Choiseul-Gouffier, nommé ambassadeur auprès de la cour ottomane. Après un séjour de peu de durée à Constantinople, il s'embarqua pour Smyrne, visita les îles de l'Archipel, et, fatigué de ce que ses découvertes ne répondaient pas à son attente, il s'enfonça dans les solitudes du mont Athos, pour explorer les bibliothèques des couvents mais sans être plus heureux. De retour à Paris en 1786, il rédigea les prolégomènes de l'édition de l'*Iliade* qu'il avait annoncée avant son départ et s'occupa de mettre en ordre les matériaux d'un grand travail qu'il projetait sur la Grèce et qui aurait été, dit Chardon de la Rochette, s'il eût pu le terminer, l'ouvrage le plus savant, le plus curieux et le plus instructif sur cette contrée célèbre. La mort de sa femme, qu'il chérissait tendrement, et celle de sa mère, qui suivit de près, interrompirent ses

(1) *Villius in Fausta Syllæ gener hoc miser uno
Nominè deceptus penas dedit usque superque
Quam satis est pugnâ cæsus, ferroque petitus
Exclusus fore quàm Longarenus foret intus.*
(Sat. 2, lib. 1, vers 64.)

travaux. Enfin la révolution acheva de renverser ses projets littéraires. Banni de Paris comme noble, il choisit pour lieu de son exil Orléans, dont la bibliothèque (voy. PROUSTEAU et FABRE) possède les livres des Valois, couverts des notes de ces savants. Villoison consacra douze heures par jour, même pendant l'hiver, à faire un relevé de ces notes. Lorsque le retour de l'ordre lui permit de revenir à Paris, se voyant obligé de chercher des ressources dans l'emploi de ses talents, il ouvrit un cours de littérature grecque ancienne et moderne. Malgré le mérite éminent du professeur, ce cours fut peu suivi. A la réorganisation de l'Institut, Villoison reprit son rang dans la classe qui remplaçait l'Académie des inscriptions. Peu de temps après, il fut nommé professeur de grec ancien et moderne au collège de France; mais il ne put prendre possession de cette chaire, créée pour lui. Une maladie mal connue, et par conséquent mal traitée, le ravit, après quelques mois de langueur, aux lettres et à ses amis, le 26 avril 1805, à l'âge de 55 ans. Personne ne communiquait avec plus de facilité le résultat de ses recherches. Ayant appris que Boissonade, devenu l'un de nos premiers hellénistes, mais qu'il ne connaissait que de vue et de nom, préparait une édition des *Héroïques* de Philostrate, il lui envoya les notes de Valois sur cet ouvrage. Il donna de même les notes de ce savant sur Lucien à Bast, et celles sur Xénophon à Weiske. On doit à Villoison : 1° *Apollonii lexicon græcum Iliadis et Odysseæ, notis atque animadversionibus perpetuis illustratum, et versione latina adjecta*, Paris, 1773, 2 vol. in-4° (voy. APOLLONIUS). Les prolégomènes de l'éditeur sont remplis de recherches curieuses, et il y discute divers points d'érudition très-importants. Chardon de la Rochette regrette que Herm. Tollius ne les ait pas conservés dans la réimpression qu'il a donnée de ce lexique, Leyde, 1788, in-8°. 2° *Longi Pastoralium de Daphnide et Chloe libri quatuor, cum animadversionibus*, ibid., 1778, 2 vol. in-8°. Le second volume ne contient qu'une partie des notes que Villoison se proposait de joindre à cette édition, ses amis ayant exigé la suppression du surplus (voy. LONGUS). 3° *De quibusdam Hippocratis, Sophoclis et Theocriti locis epistola ad cl. vir. Lorry* (Venise), 1781, in-4° de 20 pages. Cet opuscule est rare. 4° *Anecdota græca e regia Parisiensi et e Veneta S. Marci bibliothecis deprompta*, Venise, 1781, 2 vol. in-4°. Il existe de cette édition des exemplaires format in-folio et deux sur vélin (1). Le premier volume contient l'*Ionie*, ou le *Violier de l'impératrice Eudoxie* (voy. ce nom); le second, des opuscules de Jamblique, de Porphyre, de Procope de Gaza, de Choricus, de Diomède, d'Hérodiën le grammairien et divers fragments inédits. Ce volume est terminé par une table des

matières, dans laquelle l'auteur discute diverses questions de paléographie, qui n'avaient pu trouver place dans la préface ni dans les notes. 5° *Epistolæ Vinarienses in quibus multa græcorum scriptorum loca emendantur*, Zurich, 1783, in-4° de 120 pages. Des trois lettres que contient ce volume, la première est adressée à la duchesse douairière de Saxe-Weimar, Anne-Amélie; la seconde, au célèbre Wieland, et la troisième, au duc régnant, Charles-Auguste. Elles offrent des notes et des variantes, tirées de la bibliothèque de Weimar, sur les *Dionysioques* de Nonnus, l'*Odyssée*, le poème des *Jours* d'Hésiode, Hipparque de Bithynie, Josèphe, etc. 6° *Nova versio græca Proverbiorum, Ecclesiastis, Cantici canticorum, Ruthi, Threnorum Danielis et selectorum Pentateuchi locorum, ex Codice unico S. Marci biblioth. nunc primum eruta et notulis illustrata*, Strasbourg, 1784, in-8°. La préface est savante et contient des anecdotes précieuses pour l'histoire littéraire. 7° *Homeri Ilias ad veteris Codicis Veneti fidem recensita; scholin in eam antiquissima, ex eodem Codice nunc primum eruta*, Venise, 1788, gr. in-fol. Cette précieuse édition de l'*Iliade*, dont aucune des éditions antérieures ne peut tenir lieu, est, dit un critique non moins savant que judicieux, un des plus beaux présents que l'érudition ait faits aux lettres dans le 18^e siècle et suffit pour assurer à Villoison des droits éternels à la reconnaissance des amateurs de l'antiquité. Les prolégomènes sont un trésor d'érudition; les scolies offrent des variantes puisées dans les antiques éditions d'Aristarque, de Zénodote, d'Aristophane, de Philémon, etc. Enfin on retrouve sur les marges les signes dont les premiers critiques se servaient pour indiquer les passages supposés, obscurs, corrompus ou remarquables (voy. HOMÈRE). 8° Plusieurs mémoires, dans le Recueil de l'Académie des inscriptions, et de nombreux articles, dans le *Magasin encyclopédique*. Boissonade en a donné les titres dans sa notice sur Villoison, *Mercur*, t. 20, p. 400, et *Magasin encyclopédique*, 1805, t. 3, p. 380-394. Chardon de la Rochette exprimait le vœu de les voir recueillir en deux ou trois volumes in-8°. L'ouvrage de Dutens, *Explication de quelques médailles grecques et phéniciennes*, Londres, 1776, in-4°, contient une lettre de Villoison à l'auteur, sur le sens du mot Φιδων, qu'on lit sur une médaille de Sydon; le *Voyage en Troade* de le Chevalier, un long morceau de Villoison sur l'état de ce pays au temps du Bas-Empire. Il a enrichi de curieuses remarques le *Dictionnaire étymologique des mots français dérivés du grec*, par J.-B. Morin. On sait qu'il préparait des éditions du traité de Cornutus *De natura deorum*, des ouvrages du sophiste Choricus et de la *Paléographie grecque* du P. Montfaucon. Il promettait un traité de la théologie physique des stoïciens et une paléographie critique, dont le manuscrit, indiqué dans le catalogue de sa précieuse biblio-

(1) Petit in-4°. Voy. le *Catalogue des livres sur vélin*, par Van-Praët.

thèque (1), ne s'est point retrouvé lors de sa vente. Les notes qu'il avait recueillies de ses lectures et dans ses voyages, formant quinze gros volumes in-4°, ont été acquises par le gouvernement et déposées à la bibliothèque de Paris. On peut consulter, pour plus de détails, l'*Eloge de Villon* par Dacier, Paris, 1806, in-8° de 33 pages, et dans le tome 1^{er} des Nouveaux Mémoires de l'Académie des inscriptions, et la notice que Chardon de la Rochette, son ami, lui a consacrée dans ses *Mélanges de critique*, t. 3, p. 1-61. Ce sont, avec la notice de Boissonnade déjà citée, les principales sources où l'on a puisé pour cet article (2). W—s.

VILLON (FRANÇOIS), qui fut le poète le plus fameux du 15^e siècle, naquit à Paris, l'an 1431. Le président Fauchet a prétendu que son nom était *Corbueil*, et qu'il fut appelé *Villon* pour ses friponneries. Mais le jésuite du Cerceau, l'abbé Goujet et d'autres savants ont remarqué que Villon n'avait jamais porté d'autre nom, que c'était celui de son père, et c'est en effet le seul qui soit pris par le poète dans ses deux testaments :

Jc, François Villon, escollier, etc.

Il cite aussi *Guillaume Villon*, qui fut un de ses oncles. Fauchet s'est donc évidemment trompé; mais tel est trop souvent l'empire des erreurs de l'histoire, qu'une fois accréditées, elles résistent à la critique, à la démonstration, et c'est ainsi que, dans un grand nombre de biographies, on chercherait vainement l'article *Villon*; on n'y trouve que l'article *Corbueil*. On sait peu de chose de la vie du poète, et ce qu'il dit de lui-même ne laisse guère à louer que ses vers. Il parle de la pauvreté de ses parents, de leur obscurité, du temps que son penchant au libertinage lui fit perdre dans les écoles. Il se lia avec des jeunes gens corrompus comme lui et qui, la plupart, firent rapidement une mauvaise fin. Il devint escroc, voleur, et, par un hasard singulier, son nom signifie, dans l'ancienne langue française, *fripon*. Estienne Pasquier dit que Villon *estoit maître passé en fait de friponneries*. Il croit même que les mots *villoner* pour *escroquer* et *villoneries* pour *escroqueries* furent introduits par la mauvaise réputation de Villon. Mais ces mots étaient usités avant le temps où il écrivait, comme l'a prouvé Ménage dans son *Dictionnaire étymologique*. Clément Marot mit le distique suivant pour épigraphe aux œuvres de ce poète, qu'il publia par ordre de François 1^{er} :

Peu de Villons en bon sçavoir :
Trop de Villons pour decevoir.

(1) Paris, Debure, 1806, in-8°. Ce catalogue est recherché des amateurs, à raison de la belle suite d'éditions grecques qu'il présente.

(2) Tout en rendant justice à la vaste érudition de Villon et à son zèle pour l'étude, la critique moderne lui reproche une précipitation qui nuit au mérite de ses travaux trop peu digérés et dans lesquels on désirerait plus de méthode.

L'éditeur, n'ayant rien pu entendre à la pièce intitulée *le Jargon*, et qui se compose en grande partie de mots tirés de l'*argot* des voleurs du 15^e siècle, dit énergiquement dans la préface : « Touchant le *Jargon*, je le laisse à corriger et à exposer aux successeurs de Villon en l'art de « la pinse et du croc. » Villon prétend s'excuser sur la *nécessité* d'avoir été un *homme diligent à tromper devant et derrière* :

Nécessité fait gens mesprendre,
Et fain saillir le loup des boys.

Mais le loup *saillit* si souvent qu'il fut à la fin pris au piège. On voit par le petit *Testament*, que Villon écrivit à vingt-cinq ans, qu'il avait déjà plus d'une fois séjourné dans les prisons du Châtelet. Des friponneries peu graves, des larcins de rôti, de pâtisserie ou de fromage lui avaient valu d'assez courtes disgrâces, lorsqu'un vol plus considérable ou un autre crime le fit condamner à être pendu avec cinq de ses compagnons. Quelques auteurs ont cru que Villon avait fabriqué, à Ruel, de la fausse monnaie. Mais du Cerceau remarque qu'on ne pendait pas alors les faux monnayeurs, que l'instrument de leur supplice était une chaudière d'huile bouillante, et que Villon fut trouvé « apparemment plutôt coupable d'avoir dérobé de bonne monnaie que d'en avoir fabriqué de fausse ». Après la sentence de mort, il osa plaisanter sur son ignominie et se fit cette singulière épitaphe :

Je suis François, dont ce me poise,
Né de Paris, empré Pontoise;
Or d'une corde d'une toise
Saura mon col que mon cul poise.

Il composa aussi une ballade sur la prochaine exposition de son corps et de ceux de ses complices aux fourches patibulaires de Montfaucon. Cependant, dans le honteux délire de sa gaieté, il avouait *que le jeu ne lui plaisait pas*, et, pour l'éviter, il s'avisait, contre l'usage alors établi, d'appeler au parlement de la sentence du Châtelet. Cette innovation fut heureuse : le parlement commua la peine de mort en celle du bannissement, et Villon chanta ce triomphe dans une autre ballade. Il se réjouissait d'avoir dit le premier : *J'en appelle*. C'était, disait-il, le plus beau mot qui fût sorti de sa bouche :

Que vous semble de mon appel?...
Toute beste garde sa pel..
Quant donc par plaisir volontaire
Chanté me fut ceste homélie (son arrêt)
Estoit-il lors temps de me taire!

Rien n'est plus grotesque et plus plaisant que le remerciement, en forme de ballade, qui fut adressé par Villon à la cour souveraine. Il invite, en les nommant, presque toutes les parties de son corps, même son *nez*, son *foye*, son *pommon* et sa *rate*, à remercier ses juges; il presse son cœur de se fendre et ses dents de saillir *en avant* pour rendre *toutes merci*. Mais il fallut

obéir à l'arrêt, et le poète se retira sur les Marches de Bretagne, près de St-Julien, en Poitou. On croit que ce fut là qu'il composa son *Petit Testament*. La sentence de mort n'avait pu changer ses inclinations vicieuses : de nouvelles bassesses le firent arrêter et conduire à la prison de Meung-sur-Loire, par ordre de Thibaut d'Aussigny, évêque d'Orléans. Villon, toujours facétieux, se plaint dans ses vers de l'eau froide que lui faisait boire le prélat et des poires d'angoisse dont il le nourrissait :

Pour luy je prie, et reliqua
Que Dieu lui doint et voire et voire,
Ce que je pense, et cætera.

Plus heureux que sage, Villon dut sa liberté à la protection de Louis XI. Rabelais dit, dans son *Pantagruel*, que le poète passa en Angleterre, où il amusait Edouard V par ses contes et ses bouffonneries. Mais le voyage d'outre-mer paraît n'être qu'une fable imaginée pour amener un mot assez plaisant, qui, comme la plupart de ceux de Rabelais, peuvent plus facilement être lus dans ses œuvres que cités dans d'autres ouvrages. Le curé de Meudon rapporte que Villon revint en Poitou et se logea chez l'abbé de St-Maixent, où, « pour donner passe-temps au « peuple, entreprit faire jouer la Passion en « gestes et langage poitevin. Les rolles dis- « tribuez, les joueurs recolez, le théastre pré- « paré, dist aux maire et eschevins que le mys- « tère pourroit estre prest à l'issue des foires « de Niort : restoit seulement trouver habille- « mens aptes aux personnages. » (*Pantagruel*, liv. 4, ch. 13.) Le maire et les échevins se chargent du soin d'habiller les confrères; mais ils ne peuvent trouver un vêtement assez riche pour Dieu le Père. Villon s'adresse aux cordeliers, qui avaient dans leur sacristie une chape magnifique; mais le frère secretain refuse de la prêter, et Villon appelle toute la troupe à la vengeance. Un jour que le secretain, monté sur la mule du couvent, était parti pour la quête, les confrères de la Passion, cachés sur la route « tous capparassonnez de peaulx de loups, de « veaux et de beliers, passementées de testes de « mouton, de cornes de bœufs.... ceints de « grosses courraies esquelles pendoient grosses « cymbales de vaches et sonnettes de mulets à « bruit horrible »; portant les uns *bastons noirs pleins de fusées*; les autres, *longs tysons allumez*; apparaissent soudain et tombent sur le frère quêteur. La mule effrayée renverse le moine, le traîne sur le pavé et ne reporte au couvent que son *pied droit et soulier entortillé*. Est-ce une anecdote ou un conte de Rabelais? ou bien Rabelais a-t-il voulu faire d'une mauvaise plaisanterie de Villon une histoire tragique? L'absence de toute autre autorité permet de conjecturer ce qu'on voudra. On ne connaît ni le lieu où Villon finit sa vie orageuse, ni l'époque de sa mort; mais il paraît qu'il n'existait plus à la fin du

15^e siècle. On paraît croire qu'il termina sa carrière à St-Maixent, où, suivant Rabelais, il s'était retiré, « dans ses vieux jours, sous la faveur « d'ung homme de bien, abbé dudict lieu ». Villon avait eu pour protecteur Jean, duc de Bourbon, comme on le voit par une ballade qu'il lui adresse; mais les princes se faisaient alors protecteurs des lettres à bon marché. Le duc avait jadis prêté *six escus* à Villon, et Villon le prie de lui faire un nouveau et *gracieux prest*, promettant bien de le rembourser :

Si ne doutez que bien ne vous contente...
Vous n'y perdrez seulement que l'attente.
Tout ce payera ensemble, c'est droicture.

Et puis il déclare qu'il n'a jamais emprunté un denier qu'au prince, dont il se dit l'*humble créature*. Malgré cette protection, Villon était réduit à mendier, comme il le dit lui-même, et il ajoute que souvent, s'il n'avait craint Dieu, il se serait détruit par un horrible fait. Les deux principaux ouvrages de Villon sont ses deux *Testaments*, en vers, l'un dit le *Petit Testament*, qu'il écrivit à l'âge de vingt-cinq ans (1436); l'autre, le *Grant Testament*, qu'il composa dans sa trentième année. Ces deux pièces sont des satires facétieuses et grossières, contenant une foule de legs bizarres et singuliers, faits à des individus dont les noms sont aujourd'hui presque tous inconnus. Il lègue à son ancienne maîtresse son cœur *enchassé, piteux et transy*; à son barbier, la *rogneure de ses cheveux*; à un épicier qui l'avait fait arrêter, une *potence pour broyer de la moutarde*. Il lègue à d'autres l'*écaille d'un œuf, des chausses semellées pour porter durant les gelées, ses souliers vieux, trois coups d'escourgeon, neuf chiens, le trou de la pomme de pin* et même le *donjon de Vincennes*. On voit, par ces courtes citations, ce qu'étaient la satire, l'esprit et le goût du temps. La première partie du *Grant Testament* est d'un genre plus grave. On n'y trouve ni moquerie peu légère, ni plaisanteries si fades dans leur gros sel. C'est une confession des fautes du poète, une complainte sur ses malheurs, une espèce d'épigramme philosophique et mélancolique. Villon commence par dire qu'il n'est *ne fol ne sage*, qu'il a toutes ses *hontes beues*, qu'il a *maintes peines receues*, qu'il doit la liberté et la vie à Louis XI, appelé *Loys le bon* par le poète. Il lui souhaite l'*heur de Jacob* et *douze beaux enfans masles*

Conceuz en ventre nuptial,

legs qui eût peut-être embarrassé le bon Louis XI. Il lui souhaite encore

De Salomon l'honneur et gloire;

et, ce qui dut flatter davantage le monarque, l'âge de *Mathusalé*. Il se montre moins généreux envers l'évêque d'Orléans, qui l'avait fait arrêter, et il termine la peinture des maux qu'il a soufferts dans la prison du prélat par ce vers :

Tel lui soit Dieu qu'il m'a esté

Villon parle beaucoup de sa *grant pauvreté* et prétend par elle excuser sa mauvaise conduite. Il regrette le temps perdu de sa jeunesse : *Si j'eusse étudié, j'aurais aujourd'hui maison et couche molle*. En parlant de l'obscurité de sa famille et en se disant de *petite extrace*, Villon ne croit pas valoir moins dans sa misère que *tout seigneur qui pourrit soubz riches tombeaux*. Enfin il termine par des réflexions sur la mort aussi tristes, mais beaucoup moins poétiques que les stances de Malherbe. Treize ballades, deux rondeaux et quatre autres pièces de vers suivent ce *Grant Testament* et en sont la seconde partie ou les codicilles. Villon se demande où sont maintenant plusieurs centaines de grands personnages qu'il nomme et qui ont fait bruit sur la terre. Tout meurt, dit-il, tout finit. Le poète est toujours morose, parfois satirique, souvent rude et grossier. Sous ce rapport, sa poésie est comme la prose de Rabelais. Même une *Ballade faite à la requeste de sa mère, pour prier Nostre-Dame*, contient les plus détestables obscénités. Les vers de Villon sont tout à fait dignes de sa vie. Ils ont dû en grande partie leur succès à une immoralité profonde, à un vernis d'impiété qui jadis plaisait dans les cours et qui révolterait aujourd'hui dans les antichambres. Villon se trouve lui-même si ordurier que, dans une de ses ballades, il décrit, il chante un mauvais lieu et dit :

Ordures avons, et ordures nous suyt,

Dans une autre de ses ballades, il s'écrie :

Qui ne m'entend n'a suivi les b.....

On s'étonne que François I^{er} ait ordonné à son valet de chambre Marot de ramasser ces *ordures* et s'en soit ainsi, en quelque sorte, rendu l'éditeur. Villon a toujours été imprimé avec approbation et privilège. On connaît une douzaine d'éditions de ses œuvres. La première parut sous Charles VIII (1489). Il en fut donné une sous Louis XII (sans date); sept sous le règne de François I^{er}, en 1532, en 1533 (c'est celle de Marot), en 1540 et 1542, trois sans date; deux sous Louis XV, en 1723, chez Coustelier, avec une longue lettre de du Cerceau sur la vie et sur les œuvres de l'auteur; en 1742, avec les notes de le Duchat. Les poésies de Villon sont peu nombreuses. Après son *Petit* et son *Grant Testament*, on ne trouve que quatre petites pièces, dont deux sont des proverbes rimés, et six ballades en jargon d'argot, intelligibles même dans le temps de Marot, si ce n'est pour les habiles en l'art de la pinse et du croc. Villon appelle ses camarades *coquillards*, *spélicans*, *joncheurs*, *saupiquets*. On trouve à la suite des œuvres de Villon les *Repues franches*. C'est une espèce de poème qui a près de douze cents vers; mais Villon n'en est pas l'auteur : il n'en est que le héros. « Les *Repues franches*, dit

XLIII.

« du Cerceau, faites apparemment par quelques-uns de ses disciples en friponnerie comme en « poésie, ne sont qu'un récit des tours de sou-
« plesse mis en œuvre par Villon, quand il vou-
« lait régaler ses camarades, aux dépens de ceux
« qu'il pouvait *dénier*. » Cet ouvrage burlesque est donc comme l'*Iliade* des friponneries de Villon. Voici les titres de quelques-uns des chapitres : la *Première repue de Villon et de ses compagnons*, la *Manière comment ils eurent du poisson*, la *Manière comment ils eurent des tripes*, la *Manière comment ils eurent du vin*, la *Manière comment ils eurent du rost*, la *Repue faite auprez de Mont-faulcon*. Toutes ces manières d'avoir étaient de prendre. Ces *Repues* sont appelées *franches* parce qu'elles ne coûtaient à Villon et à ses camarades que les frais de quelques méditations dans les geôles du Châtelet. D'ailleurs tout est immoral, dégoûtant, obscène ou irrégulier dans cet ouvrage, qui a toujours été imprimé à la suite des œuvres de Villon. Marot veut, dans la préface de son édition, que les jeunes nourrissons des muses « cueillent les sentences (de Villon) comme « belles fleurs; qu'ilz contemplent l'esprit qu'il « avoit; que de luy apreignent à proprement « d'escrire, et qu'ils contrefacent sa veine, mes-
« mement celle dont il use dans ses ballades, « qui est vraiment belle et *héroïque*; et ne fay
« aucun doute, ajoute-t-il, qu'il n'eust emporté
« le chapeau de laurier devant tous les poètes de
« son temps, s'il eust été nourri en la court des
« roys et des princes, là où les jugemens se
« amendent et les langaiges se polissent ». Après avoir parlé des *Testaments* de Villon, le poète éditeur dit : « Le reste des œuvres de nostre
« Villon est de tel artifice, tant plain de bonne
« doctrine, et tellement painct de mille belles
« couleurs, que le temps, qui tout efface, jus-
« qu'icy ne l'a sceu effacer, et moins encore l'ef-
« fera ores et d'icy en avant, que les bonnes
« escriptures françoyses sont et seront mieulx
« congneues et recueillies que jamais. » Cependant, malgré cette prédiction, le temps a beaucoup effacé dans la gloire de Villon. Il lui reste le mérite d'avoir su le *premier*, comme le dit Boileau,

Dans ces siècles grossiers,
Débrouiller l'art confus de nos vieux romanciers.

Il a été imité par Marot et lui est resté en quelques parties supérieur; Marot s'est approprié non-seulement sa manière et ses tours, mais aussi plusieurs de ses vers. Patru dit que, « pour « la langue, Villon a eu le goût aussi fin qu'on « pouvait l'avoir en ce siècle ». Villon fut en effet le poète du 15^e siècle qui connut le mieux le mécanisme de la phrase poétique et qui sut lui donner le plus de souplesse et aussi le plus d'énergie. Un autre mérite lui appartient incontestablement : il perfectionna la rime, qui presque toujours est riche dans ses vers. On peut

67

aussi regarder ce poète comme le créateur en France de la poésie badine, comme le véritable inventeur du genre et du style *marotiques*, et le P. du Cerceau croit, peut-être avec raison, que « la Fontaine en avait plus appris de Villon que « de Marot même (1) ».

V—VE.

VILLOTEAU (GUILLAUME-ANDRÉ), écrivain artistique, naquit le 6 septembre 1759, à Bellême (Orne); il perdit son père avant d'avoir atteint sa quatrième année, et il fut admis comme enfant de chœur à la cathédrale du Mans; ce fut là qu'il fit ses premières études; en 1770 il entra au collège du Mans, dirigé par les oratoriens; il avait été pourvu d'un bénéfice ecclésiastique qui lui procura cet avantage. Sa famille voulait qu'il fût prêtre; ne se sentant nulle vocation à cet égard, et pour échapper aux instances dont il était l'objet, il voulut d'abord se faire musicien ambulant. Dégoûté bien vite d'une profession aussi précaire, il s'engagea dans un régiment de dragons. La vie militaire ne lui convint nullement; il réussit à se dégaier et revint prendre sa place à la cathédrale du Mans. Il passa ensuite à la Rochelle, et il finit par se rendre à Paris, où il étudia sous des docteurs de Sorbonne. Le besoin de posséder quelques moyens d'existence le poussa à recevoir les ordres, et il fut attaché au chœur de Notre-Dame. La révolution survint, et Villoteau se hâta de renoncer à une profession qui lui répugnait. Mais il n'avait aucune fortune, et il fallait vivre; il entra en 1792 dans les chœurs de l'Opéra; il y devint même coryphée. Lorsqu'il fut question d'organiser l'expédition d'Égypte, il fut admis dans la commission scientifique qui accompagna sur les bords du Nil le général Bonaparte. Ses connaissances en fait de musique étaient appréciées; il fut chargé de rédiger dans le grand ouvrage sur l'Égypte, publié aux frais du gouvernement, la partie relative à l'art musical chez les divers peuples qui se sont succédés sur la terre des Pharaons. Revenu à Paris, il consacra plusieurs années à la rédaction de ce grand travail, pour lequel il eut recours à l'érudition des plus habiles

orientalistes. Ses diverses dissertations sur la musique des anciens Égyptiens et sur leurs instruments musicaux, sur l'état actuel de l'art musical en Égypte, sur les instruments de musique en usage chez les Orientaux, forment plus de 450 pages in-folio, et sont disséminées dans divers volumes de la *Description de l'Égypte*. Tout en se livrant à ce travail important et difficile, Villoteau s'occupait d'études sérieuses sur les portions les plus élevées de l'art; il fit imprimer en 1807 un *Mémoire sur la possibilité et l'utilité d'une théorie exacte des principes généraux de la musique*; c'était le résumé d'un ouvrage bien plus considérable qu'il venait d'achever et qu'il obtint (grâce à la faveur avec laquelle on envisageait alors les membres de l'expédition d'Égypte) l'autorisation de livrer aux presses de l'imprimerie impériale; il en résulte deux beaux volumes grand in-8°, formant ensemble 1,232 pages et intitulés *Recherches sur l'analogie de la musique avec les arts qui ont pour objet l'imitation du langage pour servir d'introduction à l'étude des principes naturels de cet art*; ce livre trop abstrait et dont le point de vue n'est pas toujours exact n'a trouvé que fort peu d'acheteurs; une grande partie de l'édition a été détruite, ce qui l'a rendu assez rare sans qu'il soit recherché. Ignorant les usages du monde, habitué à la solitude, Villoteau n'obtint aucune place, aucune pension; il quitta Paris mécontent, aigri, et se retira à Tours, où le reste de sa vie s'écoula dans l'obscurité. Il continua toutefois de se livrer à ses études chéries, et il acheva vers 1826 la rédaction d'un fort long *Mémoire sur l'Analogie de la musique avec les arts qui ont pour objet l'imitation du langage*; il envoya son manuscrit à l'Académie des inscriptions en sollicitant un examen; l'Académie adressa l'ouvrage à l'Académie des beaux-arts; celle-ci se récusa, personne ne se souciait d'étudier cette production complexe et obscure; Villoteau, déjà octogénaire, mourut le 23 avril 1839 avant qu'on se fût mis d'accord, et il n'y eut point de rapport. Afin de venir en aide au vieux savant, le ministre de l'intérieur lui avait demandé la traduction des auteurs grecs qui ont écrit sur la musique et qu'a publiés Meibomius. Villoteau fit cette version, mais d'après le latin et non sur le texte original qu'il n'était guère en état de comprendre. Le manuscrit de ce travail a été acquis pour la bibliothèque du Conservatoire de musique à Paris, et il s'en trouve une copie à la bibliothèque de Tours. On rencontrera des détails plus étendus dans une notice de M. Lecomte insérée dans la *Gazette musicale* et dans la *Biographie universelle des musiciens*, par M. Fétis; ce dernier écrivain a d'ailleurs inséré dans la *Revue musicale* (t. 1 et 2) une analyse des travaux de Villoteau.

Z.

VILLOTTE (JACQUES), voyageur, né à Bar-le-Duc le 1^{er} novembre 1636, entra dans la compagnie de Jésus, et reçut l'ordre de se rendre en

(1) Villon a trouvé depuis une trentaine d'années deux éditeurs. Ses *Œuvres corrigées et augmentées d'après des manuscrits qui n'étaient point connus, précédées d'un mémoire, accompagnées de leçons diverses et de notes*, par J. H. R. Prompsault, ont vu le jour à Paris, 1832, in-8°. Cette édition, qui a provoqué d'assez vives critiques, renferme un petit poème jusqu'alors inédit: *Le dél de la naissance de Marie de Bourgogne*. Une nouvelle édition, revue et accompagnée de notes de M. Paul Lacroix (bibliophile Jacob), a paru, en 1854, dans la *Bibliothèque elzévirienne*; c'est la plus complète et la mieux élaborée. Il reste encore, malgré tout, quelque chose à faire aux futurs éditeurs d'un des vieux poètes français les plus difficiles. Les proverbes, les allusions, les équivoques, les jeux de mots multipliés, les expressions empruntées à l'argot, jettent sur son style une grande obscurité, et il n'existe point d'ailleurs de ces poésies un texte authentique et sûr. N'oublions pas le travail de M. Profillet: *De la vie et des ouvrages de Villon*, Châlons, 1856 (thèse présentée à la faculté des lettres de Nancy), et le livre de M. Campeaux: *François Villon, sa vie et ses œuvres*, Paris, 1859, in-8°, volume où sont consignés les résultats d'une étude persévérante. Villon a fait aussi l'objet des piquantes études d'un littérateur distingué, M. Deschanel. Peut-être, cependant, le désir d'être neuf a-t-il entraîné trop loin l'ingénieux critique lorsqu'il a appelé Villon: « le gamin de Paris au 16^e siècle, »

B—N—T et R—LD.

Chine, par la Turquie, la Perse et la Tartarie, si les tentatives que d'autres jésuites faisaient pour y arriver, en traversant la Russie, étaient sans succès. Il s'embarqua à Marseille le 25 septembre 1688, relâcha à Messine, puis à Smyrne, qui venait d'être détruite par un tremblement de terre, et il arriva le 15 octobre à Constantinople, où il séjourna trois semaines. Il s'y rembarqua pour Trébizonde, où il aborda après dix jours de navigation sur la mer Noire, en partit le 15 décembre, avec une caravane, et parvint, le 24, à Arz-Roum, capitale de l'Arménie turque. Il continua sa route le 6 janvier 1689, s'arrêta à Erivan et à Gandja, dans l'Arménie persane, et atteignit, le 2 mars, Chamakhi, près de la mer Caspienne, où les jésuites avaient établi, depuis deux ans, une mission. Ils en avaient aussi à Arz-Roum, à Erivan, à Gandja, à Djulfa près d'Ispahan, et ils étaient plus nombreux et plus accrédités dans cette partie de l'Orient que les capucins, les augustins, les carmes, les théatins et les dominicains qui les y avaient précédés depuis longtemps. Pendant une résidence de cinq mois à Chamakhi, où le P. Villotte attendait sa destination ultérieure, le soin qu'il prit de s'appliquer à l'étude des langues turque, persane et arménienne, ne lui fut pas inutile, car la cour de Russie ayant refusé aux missionnaires le passage par ses Etats, pour aller en Chine, il fallut chercher les moyens de s'ouvrir l'autre route par terre. Villotte partit, le 2 août, pour se rendre à la cour de Perse. Il traversa le Kour et l'Araxe réunis, la plaine de Mougan, vit Ardebil, Zengan, Sulthanieh, Sawa, Kom, Kachan, et arriva, le 16 octobre, à Ispahan. Sa résidence, dans la maison que les jésuites y avaient au faubourg de Djulfa, fut plus longue qu'il ne l'avait projeté. La mort de l'ambassadeur de Pologne en Perse ayant détruit toute espérance d'obtenir du sofy et de divers princes tartares la permission de traverser leurs Etats pour gagner la Chine, Villotte se vit exclusivement attaché aux missions de Perse et de Turquie. Il quitta Ispahan le 5 décembre 1690, et pendant une absence de plus de cinq ans, il entreprit dix voyages tant à Arz-Roum, à Erivan et Trébizonde, qu'à Constantinople, où il s'embarqua le 5 janvier 1696 pour retourner en Perse. Il relâcha dans les îles de Rhodes et de Chypre, aborda à Tripoli de Syrie, puis à Latakia, d'où il partit le 18 mars, en caravane, pour Alep, où il arriva le 21. Il quitta cette ville le 11 avril, avec un messenger arabe qui s'était obligé de le conduire en onze jours, sans accident, à Bagdad; mais diverses avaries qu'il essuya dans la traversée du désert furent cause qu'il n'arriva que le 21 à Anah, où il traversa l'Euphrate; ce ne fut que le 30 qu'il parvint à Bagdad, après avoir été entièrement dépouillé par les Bédouins. Il en partit le 25 mai, et en suivant la route pénible du Kourdistan et du Loristan, il revint enfin, le

3 juillet, la capitale de Perse, où il résida plus de douze ans. Il y employa ce long intervalle à enseigner le rite catholique aux chrétiens arméniens, et à les détacher de l'obéissance de leur patriarche, pour les soumettre à l'autorité du pape. Toutefois il ne négligea pas d'observer les mœurs, les usages, le gouvernement, la religion, les forces, le commerce des Persans, qu'il a décrits avec assez d'exactitude. On regrette seulement qu'au lieu de s'attacher à des événements puérils auxquels il met beaucoup d'importance, tels que les aventures de quelques intrigants, il n'ait pas recueilli des matériaux plus intéressants pour l'histoire, et qu'il ne cite pas un seul fait relatif aux deux souverains qu'il y a vus sur le trône. Le P. Villotte est cependant le seul voyageur qui ait donné quelques détails sur l'ambassade de Louis XIV à Chah-Houçaïn. Il parle avec modération de l'envoyé Fabre, et ne fait aucune mention de sa concubine (*roy. Marie PERIER*); mais il se trompe quand il dit que cet envoyé fut empoisonné par le khand d'Erivan. Ce fut avec Michel, successeur de Fabre, que le P. Villotte partit d'Ispahan le 29 octobre 1708, pour revenir en France. Ils prirent leur route par Tauris, Erivan, Kars, Arz-Roum, traversèrent une partie de l'Anatolie, en passant à Tokat, à Nicomédie, et arrivèrent, le 21 mars à Constantinople. Ils s'y embarquèrent le 24 avril, relâchèrent à l'île de Chio, et naviguèrent quelque temps sous l'escorte d'une escadre turco-algérienne, dont une partie les quitta à la sortie de l'Archipel; le reste fut dispersé par une violente tempête. Le P. Villotte aperçut dans cette traversée l'île volcanique qui, deux ans auparavant, était sortie de la mer, près de l'île de Santorin. La pinque qui le portait, poussée vers la côte d'Afrique, fut sur le point de tomber au pouvoir de trois barques de pirates, et n'échappa à ce danger qu'en jetant l'ancre dans la rade du fort Galipi. On remit à la voile le 19 juin; on doubla le cap Bon, et l'on arriva à Porto-Farina, à une journée de Tunis. Comme la mer était infestée de corsaires anglais, il fallut se rendre par terre à Biserte, et de là au cap Nègre, pour trouver un vaisseau de guerre français, *l'Entreprenant*, sur lequel Villotte et Michel s'embarquèrent le 20 août. Deux jours après, le capitaine Bousquet qui le commandait eut à soutenir un combat contre six vaisseaux anglais, qu'avec le secours du fort de Calle, dont il sut habilement se rapprocher, il força à la retraite. Le 24 on mit à la voile, et l'on entra, le 1^{er} septembre, dans la rade de Toulon. Le P. Villotte se rendit ensuite à Rome pour y faire imprimer par les presses de la Propagande les ouvrages suivants qu'il avait composés à l'usage et dans la langue des Arméniens : 1^o *Explication de la foi catholique*, 1711, in-12; 2^o *Abrégé de la doctrine chrétienne*, 1713, in-12; 3^o *Commentaire sur les Evangiles*, 1714, in-4^o;

4° *Dictionarium latino-armenicum*, où l'on trouve bien des choses sur l'histoire, la théologie, la physique et les mathématiques, 1714, in-fol. De retour en France, vers 1715, le P. Villotte gouverna plusieurs collèges, et mourut à St-Nicolas près de Nancy, le 14 janvier 1743, à l'âge de 87 ans. On a encore de lui : 5° *L'Arménie chrétienne, ou Catalogue des rois et patriarches arméniens, depuis J.-C. jusqu'en 1712*, Rome, 1730, in-12; 6° *Voyage d'un missionnaire de la compagnie de Jésus en Turquie, en Perse, en Arménie, en Arabie et en Barbarie*, Paris, 1730, in-12. Cette relation est écrite avec goût et avec méthode; mais elle a été mise en ordre et rédigée, d'après les Mémoires du P. Villotte, par l'un de ses confrères, le P. Nicol. Frizon (voy. ce nom). Cet ouvrage est devenu rare. On y remarque néanmoins quelques erreurs, telles que la manie de confondre Bagdad avec l'ancienne Babylone, etc. La liste des rois de Perse y est aussi inexacte qu'incomplète. Celle des rois et des patriarches d'Arménie est probablement tirée de l'un des ouvrages précités. Quant au récit des révolutions de Perse, c'est un hors-d'œuvre ajouté après coup; car elles ne commencèrent qu'après que le P. Villotte eut quitté la Perse (voy. MIR-MAHMOUD et TAAHMASP II). C'est un extrait de l'*Histoire de la dernière révolution de Perse*, Paris, 1728, 2 vol. in-12, que venait de publier un autre jésuite (voy. DU CERCEAU).

A—T.

VIMAR (NICOLAS), homme politique français, naquit à Mézières en Normandie, le 30 octobre 1744. Il était avocat au parlement de Rouen à l'époque où éclata la révolution, et en 1790, lors de l'organisation des municipalités, il fut procureur de la commune de cette ville. Parmi les actes auxquels il attachait son nom, il faut citer la suppression des ateliers de charité, pour leur substituer les bureaux de bienfaisance. Il en résulta que Rouen jouit d'une tranquillité inconnue dans d'autres villes. Appelé en 1791 à représenter le département de la Seine-Inférieure à l'assemblée législative, Vimar se fit remarquer parmi ceux qui ne séparaient pas de la constitution la royauté et le roi. Détenu pendant dix mois sous le régime de la terreur, il refusa néanmoins le portefeuille de la justice qui lui fut proposé par le directoire, après le coup d'Etat du 18 fructidor an 5; mais il devint membre du comité central d'instruction publique. Appelé au conseil des Anciens en 1798, il s'y fit remarquer par son opposition à ce que l'on consacrait par la loi l'irrévocabilité des ventes de domaines faites sans les formalités voulues. Or, il y avait du courage à exprimer alors une opinion aussi contraire aux idées dominantes. Vimar adhéra au coup d'Etat du 18 brumaire, moins par ambition peut-être, qu'en vue de l'avenir du pays, puisqu'il refusa de nouveau le portefeuille de la justice. Il devint ensuite membre de la commission législative des anciens et fut appelé au sénat le 3 nivôse an 8.

Le 28 mai 1804 il eut la sénatorerie de Nancy, avec le titre de commandant de la Légion d'honneur. Il devint grand officier de l'ordre le 31 juin 1811. Déjà, en sa qualité de sénateur, il était comte de l'empire. Le 1^{er} avril 1814, Vimar, ainsi comblé, vota la déchéance de l'empereur et le rappel de la dynastie des Bourbons. Il fut ensuite membre de la commission de rédaction de la charte constitutionnelle, et le 4 juin de la même année, le roi l'appela à la chambre des pairs. Il fut élu membre de la chambre des représentants en 1815. Redevenu pair après la seconde restauration, le comte de Vimar se fit remarquer parmi les défenseurs de la monarchie selon la charte et au nombre des membres dont les lumières éclairaient souvent les débats législatifs. Il mourut en décembre 1829. Z.

VIMECARTE (F. STEFANARDO DA), en latin *Vimecomercatus*, poète distingué pour son temps, était né dans le 13^e siècle, à Milan, d'une illustre famille. Il entra jeune dans l'ordre des Dominicains, et prit l'habit au couvent de St-Eustorg. On le trouve nommé, parmi les religieux de cette maison, dans un acte de 1255. Son érudition et ses talents lui méritèrent la bienveillance de l'archevêque de Milan, Othon Visconti. Ce prélat le choisit, en 1292, pour prêcher la croisade dans son diocèse. En 1295, il créa pour F. Stefanardo la place de théologal ou de lecteur en théologie, et y joignit une prébende du revenu de cent florins. Vimecarte n'occupa pas longtemps cette place; il mourut en 1297. De tous ses ouvrages, qui sont assez nombreux, le plus connu est un poème intitulé *De gestis in civitate Mediolani sub Oth. Vicecomiti, archiep.* Muratori l'a publié, sur deux manuscrits de la bibliothèque Ambrosienne, dans les *Anecdota*, t. 3, et ensuite dans les *Scriptor. rerum italicar.*, t. 9, p. 59-95, précédé d'un avertissement dans lequel il a recueilli quelques détails sur l'auteur. Les PP. Quetif et Echart ont donné dans la *Bibl. script. ord. prædicat.*, t. 1, p. 460, une notice sur Vimecarte, où l'on trouve quelques fragments de son poème, tirés d'un manuscrit de la Bibliothèque royale, moins complet que ceux dont Muratori s'était servi, mais qui présente quelques différences assez remarquables. Vimecarte, au jugement de Tiraboschi, est supérieur à tous les poètes contemporains; et s'il était, ajoutait-il, aussi grand théologien, le siècle n'en offrirait pas un seul qu'on pût lui comparer (voy. *Storia della letteratura italiana*, t. 4, p. 351). Galvano Fiamma (voy. ce nom), dominicain de St-Eustorg, ayant inséré par extraits dans son *Manipulus florum* le poème de Vimecarte, plusieurs écrivains, tels que Paul Giovio, Nonius, etc., ont cru qu'il en était le véritable auteur, et, confondant deux personnages que sépare un siècle presque tout entier, en ont fait un seul qu'ils ont nommé *Stefanardo Fiamma*. Parmi les autres ouvrages de Vimecarte, on se contentera de

citer : *Tractatus de irregularitate ; Quæstiones super cunctis locis apparatus decretalium* ; ce sont les seuls qui soient conservés à la bibliothèque Ambrosienne. Outre les auteurs indiqués dans cet article, on pourra consulter, pour plus de détails, Argellati, *Bibl. scriptor. mediolanens.*, p. 167.

— VINECARTE (François), né à Milan, au commencement du 16^e siècle, probablement de la même famille, fut professeur royal en philosophie à Paris, où François I^{er} l'avait fait venir, et se rendit ensuite à Turin, où il professa également avec beaucoup de succès. Il mourut en 1570, après avoir publié divers commentaires sur Aristote. Voy. l'*Histoire du collège de France* par Goujet, édition in-12, t. 2, p. 187-199. W—s.

VINCART (JEAN), né à Lille en Flandre, en 1593, y fit de bonnes études, et fut reçu jésuite à l'âge de vingt ans. Il professa avec distinction les humanités dans les collèges de sa compagnie à Lille et à Tournay, et s'y distingua par son talent pour la poésie latine. Les ouvrages qu'il a publiés sont : 1^o *B. Virgo cancellata in insigni ecclesia D. Petri, insulæ, cultu et miraculis celebris*, Lille, 1636, in-fol., fig. Le fond de ce livre est tiré en grande partie de l'ouvrage français intitulé *Origine de la confrérie de Notre-Dame de la Treille*, etc., publié en 1632, par Turbelin. Celui de Vincart est divisé en trente-trois chapitres suivis de seize élégies en l'honneur de N.-D. de la Treille. 2^o *Sacrarum heroidum epistolæ, anno seculari societatis Jesu*, Tournay, 1640, in-12, fig. L'auteur, dans sa préface, dit qu'il avait toujours admiré le génie d'Ovide et distingué surtout ses Héroïdes, ce qui l'avait excité à devenir son émule en ce genre, avec cette différence, qu'il substitue des héroïnes chrétiennes à celles du poète latin. L'ouvrage, dédié à Vitellesco, général des jésuites, contient vingt-quatre héroïdes en vers élégiaques, en trois livres, dont le troisième est particulièrement consacré aux saints de son ordre. Le nombre des pièces est le même que dans Ovide, avec les trois réponses du poète Sabinus. Chacune est ornée d'une jolie vignette allégorique, gravée par P. Rucholle. La poésie de Vincart est facile, et l'on y voit des tournures assez heureusement imitées de son modèle. Invité par le magistrat de Lille à mettre en langue vulgaire son premier ouvrage publié depuis trente-cinq ans, il le refondit et le publia sous ce titre : *Histoire de N.-D. de la Treille, auguste et miraculeuse, dans l'église collégiale de St-Pierre, patronne de la ville de Lille*, etc., Tournay, 1671, in-8^o. L'auteur rapporte en détail tous les miracles, dont il n'avait d'abord parlé que succinctement, d'après Turbelin ; et il y ajoute ceux auxquels il avait lui-même assisté comme exorciste ou comme témoin ; celui, entre autres, qui fut opéré en 1634 sur une fille de vingt-sept ans qui était possédée du démon. A la suite de tous ces miracles opérés jusqu'en 1638, il trans-

crit les lettres de l'évêque de Tournay, Maximilien de Gand, portant approbation et autorisation d'en publier le recueil, avec l'information devant son chapitre, l'attestation des exorcistes et des témoins, parmi lesquels on voit figurer le fameux prédicateur de la Ligue, Jean Boucher. Vincart termine cette histoire par vingt-trois dixains en vers français, dont la matière est à peu près la même que dans ses élégies latines. Il mourut à Tournay, en 1679. D—x.

VINCE (SAMUEL), mathématicien et astronome anglais, naquit en 1756. Après avoir fait ses études à l'université de Cambridge, il embrassa la carrière ecclésiastique et s'éleva par degrés jusqu'aux fonctions d'archidoyen de Bedford. Sa vie fut principalement consacrée à l'étude des sciences mathématiques. En 1785, il inséra dans le recueil des *Philosophical Transactions* un mémoire *Sur le frottement*, et ce travail, qui se recommandait par des vues originales et par l'exposé habile des résultats de nombreuses expériences, ouvrit à son auteur en 1786 les portes de la société royale. Après de patientes investigations, Vince fit paraître en 1795 un mémoire *Sur la théorie du mouvement et de la résistance des fluides* ; il y décrit des expériences relatives à l'écoulement de l'eau dans des tuyaux placés dans des positions verticales au fond d'un vaisseau. En 1798 un nouveau travail *Sur la résistance des corps qui se meuvent dans les fluides* vit également le jour dans le recueil dont nous venons de parler. Vince s'était attaché à faire des expériences sur des corps immergés profondément au-dessous de la surface de l'eau ; il trouva que lorsque le corps est une surface plane ou lorsque c'est un hémisphère se mouvant avec la partie plate en haut, la résistance diffère dans le rapport de 3 à 2 des résultats que donne la théorie générale. Le rapport entre la résistance éprouvée par une surface plane immobile lorsqu'elle est frappée par un fluide en mouvement, et celle qui a lieu lorsque cette surface se meut dans un fluide immobile, se trouve être à peu près comme 6 à 5, résultat qui concorde avec celui qu'a obtenu du Buat. — Nommé professeur d'astronomie et de philosophie expérimentale à l'université de Cambridge, Vince s'occupa avec zèle de ces fonctions ; il prit part avec un autre professeur, James Wood, à la rédaction d'un *Cours de mathématiques et de philosophie naturelle à l'usage des étudiants*, livre dont l'utilité a été démontrée par diverses éditions. Vince a fourni à ce *Cours* les parties intitulées *Éléments des sections coniques*, *Principes des fluxions* (c'est-à-dire du calcul différentiel) ; *Principes d'hydrostatique* et *Éléments d'astronomie*. En 1790, il publia un *Traité d'astronomie pratique* in-4^o ; on y trouve de longs détails sur la construction et sur l'usage des instruments astronomiques. Mais l'ouvrage le plus important qui soit sorti des mains de ce savant laborieux, c'est le *Système complet d'astro-*

nomie, 3 vol. in-4°, publiés de 1797 à 1808. Les diverses parties de cette science telle qu'elle était connue il y a soixante ans (depuis elle a fait des progrès rapides) sont exposées avec lucidité et ampleur; le dernier volume renferme les tables du soleil, de la lune et des planètes, calculées par Delambre, et celles de la lune dressées par Bury, mais les chiffres ont été, par de longs calculs, ramenés aux indications que fournit la situation de l'observatoire de Greenwich. Une seconde édition revue et augmentée a paru de 1814 à 1823 en 3 volumes. Les études scientifiques de Vince ne le détournèrent pas de travaux en rapport avec ses fonctions ecclésiastiques. Il publia en 1805 quatre sermons qu'il avait prêchés devant l'université de Cambridge et dont le but est de réfuter l'athéisme, de montrer dans les lois des corps célestes la preuve de l'existence d'un créateur tout-puissant. En 1807 parut la *Crédibilité de l'Évangile, ou réfutation de l'Essai de Hume sur les miracles*. En 1806 un mémoire *Sur les hypothèses mises en avant à l'égard de la cause de la gravitation* fut imprimé; il avait été lu dans une des séances de la société royale; son but était de combattre l'hypothèse de Newton attribuant la gravité à un fluide élastique, et la conclusion était que l'existence et la durée de l'univers résultent de l'action immédiate de la Divinité. Signalons aussi le *Traité d'astronomie pratique*, 1790, in-4°; *Traité d'astronomie plane et sphérique*, 1800; 3^e édition, 1810; un traité *Sur la propagation du christianisme indépendante de toute cause secondaire*, 1807. Fatigué et souffrant, Vince interrompit ses études avant la fin de sa vie; elle se termina au mois de décembre 1821. Longtemps après, en 1845, on a publié des *Observations sur le déisme* trouvées parmi ses papiers. Z.

VINCELLE (GRIVAUD DE LA). Voyez GRIVAUD.

VINCENDON-DUMOULIN (CLÉMENT-ADRIEN), ingénieur et voyageur français, né le 4 mars 1811, entra à l'école polytechnique, y travailla avec zèle, et, à sa sortie, il fut admis dans le corps des ingénieurs hydrographes. Nommé sous-ingénieur en 1835 et ingénieur de troisième classe deux ans plus tard, il saisit l'occasion qui lui fut offerte de prendre part à un voyage scientifique autour du monde. Deux navires, l'*Astrolabe* et la *Zélée*, étaient placés sous les ordres de Dumont d'Urville (voy. ce nom) pour explorer l'Océanie et les régions du pôle austral; Vincendon fut l'un des savants qui prirent part aux travaux de ces explorations. Revenu en France après une absence de trois ans, il consigna les résultats de ses observations personnelles sur les pays qu'il avait visités dans deux ouvrages qu'on lit avec intérêt : les *Iles Marquises*, 1843, in-8°; l'*Ile Taïti*, 1844, 2 vol. in-8°. Le gouvernement encourageait la publication de la relation de cette campagne de circumnavigation, et Dumont d'Urville, devenu contre-amiral, y donnait tous ses soins, lorsqu'une affreuse catastrophe vint

terminer sur la route de Versailles la carrière de l'intrépide marin qu'avaient respecté une foule de tempêtes. Vincendon fut chargé de continuer la rédaction de la relation du *Voyage au pôle sud*; il acheva la partie historique, 10 vol. in-8°, avec atlas de 200 planches, et il écrivit la *Physique*, 1 vol., et l'*Hydrographie*, 2 vol., avec atlas de 57 cartes. Ce fut une très-rude besogne dont il s'acquitta avec zèle et habileté. Il travailla aussi à divers ouvrages, notamment au *Dictionnaire des arts et manufactures* et à l'*Annuaire des voyages et de la géographie*. Au mois de février 1853, il fut élevé au grade d'ingénieur de première classe, mais deux ans après, en 1855, il succomba à une maladie dont il avait contracté le germe pendant ses pénibles voyages. Z.

VINCENS-DEVILLAS (ALEXANDRE), né à Nîmes le 29 janvier 1725, dans la religion protestante, joignit aux travaux du commerce, sa profession héréditaire, l'étude de la philosophie et la culture des lettres. Il s'adonna d'abord à la poésie, et en même temps à des recherches d'érudition sur divers points d'archéologie et d'histoire. Plus tard, il approfondit les principes de l'économie politique, principalement dans leurs rapports avec la prospérité du commerce en général, et spécialement avec celle de son pays natal. Le gouvernement eut souvent recours à ses lumières, par l'intermédiaire des intendants de commerce, surtout de M. de Cotte et de MM. de Trudaine. Il consacra aussi plus d'une fois sa plume à la défense de ses coreligionnaires; et il eut une grande part aux mémoires qui amenèrent l'édit de 1787. Vers le milieu du 18^e siècle, le *Mercure* et le *Journal des savants* recueillirent quelques-unes des productions de sa jeunesse. On trouve de lui, dans les *Pièces*, etc., publiées par l'académie royale de Nîmes, 1756, un *Mémoire historique sur les anciennes Amazones*. En 1774, à l'occasion d'un procès où il s'agissait de la validité d'un mariage entre protestants, il donna, sans y mettre son nom, quelques écrits sur la législation relative à ces sortes d'unions. En 1809, le conseil du département du Gard, dont il était membre, ordonna l'impression des *Réflexions sur les greniers d'abondance*, qu'il lui avait présentées. Le surplus de ses ouvrages est resté inédit. Longtemps incarcéré sous le régime de la terreur, il mourut peu de temps après avoir recouvré la liberté, dans le mois d'août 1794. Z.

VINCENS (JEAN-CÉSAR), fils du précédent, né à Nîmes en 1755, fut élevé par les soins de son père, et vint terminer ses études à Paris. A son retour dans sa patrie, il entreprit d'en publier la statistique; et il associa à ce projet le docteur Baumes, pour la partie médicale. Quant à lui, il se chargea de tout ce qui est relatif aux monuments, à l'histoire, au sol et à l'administration. L'ouvrage fut présenté, en 1790, à la société royale de médecine de Paris, qui décerna à cha-

cun des auteurs une médaille d'or; mais il ne parut qu'en 1802, sous le titre de *Topographie de la ville de Nîmes et de sa banlieue*, etc., 1 vol. in-4°. Vincens était mort l'année précédente, après avoir publié divers mémoires sur des sujets d'histoire naturelle. Il avait été député à l'assemblée législative en 1791, et y avait professé des opinions sages et modérées. Emprisonné sous le régime de la terreur, il fut traduit, à plusieurs reprises, devant les tribunaux révolutionnaires, et n'échappa à la mort que par une sorte de miracle. — VINCENS-SAINT-LAURENT (Jacques), frère du précédent, naquit à Nîmes le 9 janvier 1758, fit ses études dans une école alors très-florissante du pays des Grisons et fut nommé, à l'âge de vingt ans, sous-lieutenant dans le régiment de Barrois infanterie. Cette carrière n'offrait alors de ressources que pour la haute noblesse; il la quitta bientôt, se maria et se fixa dans un domaine où il se livra à son goût pour l'agriculture. La révolution vint troubler le bonheur dont il jouissait dans cette retraite. Il fut nommé, en 1792, capitaine dans un bataillon de volontaires du département du Gard, puis commissaire ordonnateur de l'armée qui envahit la Savoie, sous les ordres de Montesquiou. Enveloppé dans la proscription de ce général, il fut arrêté, conduit à la barre de la convention nationale et contraint d'y répondre d'un marché qui avait été passé avant son administration. Renvoyé pour le même objet devant le tribunal criminel de Lyon, il fut complètement acquitté, dans un temps où il suffisait souvent du moindre soupçon pour être envoyé à l'échafaud. Cependant, effrayé de tout ce qui se passait alors, et ne voulant pas reprendre des fonctions devenues encore plus périlleuses, il alla chercher dans le sein de sa famille un repos et une sécurité que désormais il n'était possible de trouver sur aucun point de la France. Ayant pris part, après le 31 mai 1793, à l'insurrection qui éclata dans les départements méridionaux contre la convention nationale, il fut mis hors la loi et contraint de se réfugier en Suisse, où il n'arriva qu'à travers des périls sans nombre. Revenu dans sa patrie après la chute de Robespierre, il s'y livra tout entier à la culture des lettres, fut nommé secrétaire adjoint de l'académie du Gard, et fit dans cette société un grand nombre de rapports sur des objets de littérature, d'agriculture et d'antiquités. Son *Mémoire sur l'industrie manufacturière du département du Gard*, qu'il joignit à son édition de la *Topographie de Nîmes* (voy. l'article précédent), est un des écrits les plus utiles que l'on ait publiés sur cette contrée. Vincens-Saint-Laurent lut, dans le même temps, à l'académie du Gard, un grand nombre de notices biographiques, dont quelques-unes ont été imprimées séparément, et d'autres données en extrait par l'auteur lui-même à la *Biographie universelle*, entre autres celles de Bridaine et de Traucat. La dernière fut couronnée

en 1817 par la société royale d'agriculture de Paris, dont l'auteur était membre. Il était aussi associé correspondant de l'institut (Académie des inscriptions) et de plusieurs autres sociétés savantes. On a encore de lui : 1° une traduction du second volume du *Manuel historique du système politique des Etats de l'Europe et de leurs colonies, depuis la découverte des deux Indes*, par de Heeren; 2° *Epître d'un journaliste* (Geoffroy) à l'empereur, in-8°, 1805; 3° la traduction de plusieurs pièces de théâtre de Kotzebue, insérée dans les *Chefs-d'œuvre des théâtres étrangers*, Paris, 1822. Vincens-Saint-Laurent fut éditeur du volume de cette même collection qui contient les pièces du théâtre suédois, avec une dissertation sur la littérature suédoise. Persécuté à plusieurs époques de la révolution, il le fut encore après le retour des Bourbons; et d'injustes préventions l'obligèrent, en 1815, à s'éloigner de sa ville natale pour venir habiter Paris. Il s'occupa uniquement dans cette ville de la culture des lettres et des sciences, et il y mourut le 6 mai 1825. Silvestre, secrétaire de la société royale d'agriculture, a fait imprimer, en 1826, une *Notice biographique sur Vincens-Saint-Laurent*, qu'il avait lue à la séance du 4 avril de cette année.

M—D J.

VINCENS (MARIE-ANTOINE-EMILE), frère des précédents, administrateur et économiste français, né à Nîmes le 17 décembre 1764, fit ses études au collège de sa ville natale, travailla quelque temps chez son père, et alla ensuite à Gênes, où il épousa la fille d'un banquier dont il devint l'associé. Il passa près de vingt-cinq ans dans cette ville, et, grâce à la considération dont il jouissait, il devint membre du conseil municipal et de la chambre de commerce. En 1814, lorsque Gênes cessa de faire partie de l'empire français, Vincens, dont la capacité administrative était bien connue et qui avait renoncé au négoce, se rendit à Paris; on venait de créer la direction générale de l'agriculture, du commerce et des subsistances, il fut nommé chef de bureau du commerce. Attaché à cette administration, et montant successivement en grade, il devint chef de division et ensuite directeur du commerce intérieur, lorsque le ministère de l'agriculture et du commerce fut constitué. En 1840, le rang de conseiller d'Etat en service ordinaire vint récompenser ses longs travaux. En 1828 il prit sa retraite, et il mourut le 29 mai 1850 dans un âge fort avancé. Ses principaux ouvrages sont : 1° *Exposition raisonnée de la législation commerciale et examen critique du Code de commerce*, 3 vol. in-8°, livre fort estimé et dont le mérite a été proclamé par les juges les plus compétents; toutes les questions relatives au droit commercial y sont exposées avec une sûreté lucide qui est le résultat d'une longue expérience et du jugement le plus sûr; arriéré nécessairement aujourd'hui sur quelques points, l'ensemble du travail n'a point vieilli.

2° *Des sociétés par action et des banques*, 1837; in-8°. La question s'est tellement élargie depuis que cet écrit a perdu son importance. 3° *De l'organisation sociale et en particulier de l'organisation industrielle*. C'est la reproduction de six articles insérés dans la *Revue économique*, 1830-1837; le *Journal des économistes* signale ce livre comme ce que Vincens a produit de plus remarquable comme style et comme pensée. 4° Des travaux insérés dans divers recueils, notamment une notice intéressante sur *la police et la législation des grains* depuis 1814, *Journal des économistes*, t. 12, p. 150; un article sur *l'approvisionnement des villes* inséré en 1826 dans l'*Encyclopédie progressive*; une brochure sur *la sortie du numéraire*, imprimée en 1818, etc. En 1812, l'Académie française ayant fait de l'*Eloge de Michel Montaigne* l'objet d'un concours qui fut brillant et où M. Villemain, bien jeune encore, obtint le prix, Vincens se mit au rang des concurrents; mais son travail n'obtint aucune récompense. Il s'en consola en le faisant imprimer (Paris, 1812, in-8°, 112 pages). C'est un morceau sagement pensé, écrit avec quelque élégance, mais qui n'avait pas assez d'éclat pour ne point se trouver éclipsé par des rivaux bien plus brillants. Z.

VINCENS (BERNARD DE), publiciste français, naquit à Clermont-Ferrand le 12 août 1764. Il fit partie des assemblées bailliagères appelées à Clermont-Ferrand à donner leur avis sur les affaires du pays. Loin d'être partisan des doctrines révolutionnaires, il les combattit avec passion, et il fut un des agents royalistes du Puy-de-Dôme. Il écrivit ensuite dans ce sens sur les questions politiques; puis lorsque les choses eurent repris une allure normale, il s'adonna particulièrement aux sciences et écrivit pour réfuter certaines erreurs qui, selon lui, se seraient accréditées en cette matière. On a de lui : 1° *Brièves observations sur le principal vice de toutes les constitutions qu'on suppose qu'a eues la France; sur le vice radical de la division territoriale de la France*, etc., sans date (vers 1798), in-8°; 2° *Recueil des opinions, tant en prose qu'en vers, publiées pendant la révolution*, 1814, in-8°, où l'on trouve les écrits suivants : Mon opinion sur les révolutions en général; Le cri de la nature, discours en vers, an 6 (1798); Vers à M. le chevalier Duprat, auteur de *Deux mots au peuple*; Adresse aux Français (en vers); Adresse aux dames (en vers); Réflexions politiques et historiques sur les causes et les malheurs de la révolution, et sur les principes qui doivent servir de base à tout gouvernement libre, Clermont, 1799; Vote de Bernard Vincens, citoyen de Clermont-Ferrand, sur la constitution présentée en ce moment à l'acceptation des Français, an 8 (1800); Essai sur le bonheur, épître à Lucile (en vers), 1810. 3° *Observations sur l'excellence du gouvernement monarchique, sur la nécessité d'une constitution soit pour les rois, soit pour les peuples, et sur la confiance que doivent inspirer la charte*

constitutionnelle de Louis le Désiré et sa proclamation du 25 juin 1815, Clermont-Ferrand, 1815, in-8°; 4° *Forme des pôles; cause des marées; la terre proprement dite est aplatie sous les pôles allongés du globe terrestre par deux coupes de glace étrangères aux eaux salées de l'Océan*, Paris, 1820, in-8°; 5° *Lettres ou observations adressées à M. Azaïs sur son ouvrage intitulé Explication universelle*, etc., Paris, 1826, in-8°; 6° *Erreur élémentaire et générale en astronomie et sa cause; preuves rigoureuses et multipliées du mouvement de la terre autour du soleil* (sans doute vers 1830), 2 brochures in-8°; 7° *Observations scientifiques contre le procédé de l'Académie royale des sciences et le rapport fait par M. Damoiseau, dans la séance du 27 juillet 1829, sur son opuscule intitulé Analyse de nouveaux éléments d'astronomie physique*, Paris, 1830, in-fol.; 8° *Eléments ou cours d'astronomie primaire établi sur cette loi de la nature : si la terre était immobile, tous les mouvements des astres seraient réels, seraient tels qu'on les voit; sa mobilité seule produit leurs illusions*, Paris, 1834, in-8°; 9° *Etonnante découverte. La lune ne tourne pas autour de la terre, d'après la connaissance des temps de 1836 et de toutes les années antérieures*, Paris, 1836, in-8°. Z.

VINCENT (SAINT), un des plus illustres martyrs de la foi chrétienne, né à Saragosse, fut élevé dans les saintes lettres et ordonné diacre par Valère, évêque de cette ville. En 303, d'après les édits de Dioclétien et de Maximien, l'évêque et son diacre furent arrêtés, tourmentés, d'abord à Saragosse et ensuite à Valence, où résidait Dacien, proconsul de l'Espagne, et l'un des tyrans les plus cruels qui aient persécuté les chrétiens. Après les avoir laissés dans un cachot, Dacien les fit comparaître devant son tribunal, espérant qu'il pourrait les effrayer par les menaces et par l'appareil des supplices, s'ils ne se laissaient point tenter par ses promesses. Valère, qui éprouvait de la difficulté à parler, ne répondant point, Vincent lui dit : « Mon père, si vous l'ordonnez, je parlerai. — Mon fils, reprit Valère, je vous ai confié le soin d'annoncer pour moi la parole de Dieu; à présent répondez, expliquez la foi que nous défendons. » Le saint diacre, ayant pris la parole, dit : « Nous sommes chrétiens; tous les deux nous adorons un seul Dieu, avec Jésus-Christ, notre Seigneur, son fils unique, qui n'est qu'un Dieu avec le Père et le St-Esprit; nous sommes prêts à tout souffrir pour son saint nom. » Valère fut condamné à l'exil. Vincent, dont on espérait fléchir le courage, fut réservé pour les supplices et les tortures. On le fit d'abord lier sur le chevalet; par ordre du proconsul, les bourreaux lui tirèrent les pieds et les mains avec des cordes, d'une manière si violente, que ses os furent disloqués. Ensuite on lui arracha les chairs avec des ongles de fer. « On est effrayé, dit St-Augustin, quand on pense à ce que le saint diacre eut à souffrir.

« Il était soutenu par une force surnaturelle; la nature humaine, abandonnée à sa faiblesse, aurait succombé. Au milieu des tortures, le saint diacre conserva un calme, une tranquillité qui étonnaient ses persécuteurs, parce qu'ils y remarquaient quelque chose de divin et de surnaturel. » Dacien, croyant qu'on épargnait le saint martyr, fit frapper les bourreaux, qui revinrent au chevalet, bien résolus de satisfaire la barbarie de leur maître. Ils se reposaient de temps en temps, afin de rendre la douleur plus vive en laissant refroidir les plaies. Tout le corps était déchiré; on voyait les entrailles; presque partout les os étaient à découvert, et le sang coulait de toute part. Dacien, espérant fléchir par la douceur ce courage indomptable, dit à Vincent : « Ayez pitié de vous-même; sacrifiez aux dieux ou livrez-moi les Ecritures des chrétiens, afin que je les fasse brûler, ainsi que l'ordonnent les édits de nos empereurs. » Vincent ayant repoussé ces paroles d'une fausse compassion, Dacien le condamna à la question du feu. On étendit et on lia le saint martyr sur un lit de fer, dont les barres, faites en forme de scie et garnies de pointes très-aiguës, étaient posées sur un brasier ardent. Les parties du corps qui n'étaient point tournées du côté du feu furent déchirées à coups de fouet et brûlées avec des lames rouges. On jetait sur les plaies du sel qui, en pénétrant dans les chairs, aidait l'activité du feu. Au milieu de ce supplice, dont la seule pensée doit saisir d'horreur, le saint martyr était tranquille, ayant les yeux levés vers le ciel. Il priait Dieu de lui donner des forces et de soutenir son courage. Dacien le renvoya en prison, avec ordre de le coucher sur des têts de pots cassés et de mettre ses pieds dans des ceps de bois, qui lui finissent les jambes très-écartées. Près d'expirer, Vincent ne laissa pas échapper une seule plainte. A cette vue, le geôlier, saisi d'admiration, demanda et reçut le baptême. Le saint expira le 22 janvier 304. Son corps, que Dacien avait fait mettre dans un sac et jeter à la mer, fut poussé au rivage et enterré dans une petite chapelle, hors des murs de Valence. St-Paulin appelait St-Vincent la gloire et l'ornement de l'Espagne. Prudence l'a chanté dans ses hymnes sacrées. Nous avons de St-Augustin quatre sermons (274, 275, 276 et 277), qu'il a prononcés en différentes années, le 22 janvier, jour où l'on célébrait la fête du saint martyr. On conservait autrefois à l'abbaye de St-Germain des Prés un bras et la tunique de St-Vincent, que l'on disait avoir été apportés d'Espagne par Childebert. G-r.

VINCENT DE LERINS (SAINT), ainsi appelé du nom d'un monastère situé dans une petite île sur les côtes de Provence (1), où Gennade dit qu'il se retira, était, selon ce même auteur, Gaulois de nation. Quelques-uns prétendent qu'il

était né à Toul. Il paraît qu'il suivit d'abord la profession des armes, et qu'ensuite il occupa dans le monde des emplois distingués. Lui-même nous apprend que, pendant quelque temps, il fut engagé dans les affaires du siècle, et Baronius a cru qu'il pouvait être le Vincent, préfet des Gaules, loué par Sulpice Sévère, lequel fut consul en 401; mais il n'est pas vraisemblable que Gennade, parlant de lui avec assez de particularités, en eût omis une si importante. Quelques auteurs ont prétendu, avec aussi peu de fondement, qu'il était frère de St-Loup, évêque de Troyes, lequel accompagna dans la Grande-Bretagne St-Germain d'Auxerre, lorsqu'il s'y rendit pour combattre le pélagianisme. St-Loup eut en effet un frère, peut-être nommé Vincent, qui habita Lerins; mais il avait quitté ce monastère lorsque St-Eucher, depuis archevêque de Lyon, vers 426 ou 427, écrivit à St-Hilaire la lettre où il est fait mention de cette sortie, au lieu que le Vincent dont il s'agit ici est mort à Lerins. Quoi qu'il en soit, las du monde et désabusé de ses vanités, Vincent vint à Lerins prendre l'habit monastique et y fut élevé à la dignité du sacerdoce. Sa première éducation avait été soignée; il était instruit dans les lettres humaines, et il y avait fait de grands progrès. Arrivé au monastère, il étudia les saintes Ecritures, lut les ouvrages des Pères et devint un théologien profond. Il s'était aussi avancé dans la connaissance et les exercices de la vie spirituelle, et ce fut lui qui y perfectionna Salone, fils de St-Eucher. Gennade, en parlant de Vincent, le représente comme un homme d'une sainteté rare, d'une grande éloquence et éminemment versé dans toutes les sciences ecclésiastiques; mais ce qui lui valut une célébrité à laquelle les âges suivants ont encore ajouté, c'est un ouvrage assez court auquel, par modestie ou par tout autre motif, il ne mit pas son nom, et qu'il intitula *Commonitorium peregrini*, c'est-à-dire Avertissement du voyageur ou du pèlerin. Ce livret, que le P. Labbe qualifie de *Livre d'or*, et que Bellarmin, à cause de sa brièveté, appelle *mole parvum, sed virtute maximum*, a pour but de préserver les fidèles des nouveautés en matière de foi. Vincent y trace les règles d'après lesquelles on doit se conduire quand quelques-unes de ces nouveautés cherchent à s'introduire. Il composa le *Commonitorium* en 434, trois ans après le concile d'Ephèse, où le nestorianisme fut condamné, et à l'occasion de cette hérésie. Ce traité était originairement divisé en deux parties, dont la seconde avait pour objet le concile d'Ephèse, et à laquelle était jointe une récapitulation de tout l'ouvrage. Cette seconde partie ayant été volée à Vincent, il se borna à rapporter cette récapitulation à la fin de la première partie et à ne faire du tout qu'un seul livre; c'est dans cet état que nous l'avons aujourd'hui. Il y établit pour principe et règle générale que, dans l'Eglise catho-

(1) Aujourd'hui nommé St-Honorat, à deux lieues d'Antibes.

lique, on ne doit regarder comme vrai et appartenant à la foi « que ce qui a été cru dans tous les lieux, dans tous les temps et par tous les « fidèles ». *Quod ubique, quod semper, quod ab omnibus traditum est*; que par conséquent, en matière de dogme, toute nouveauté est suspecte, à moins qu'elle n'ait été définie dans un concile général, ou adoptée par l'Eglise universelle; que c'est surtout à l'antiquité qu'il faut s'attacher, et à ce qu'ont dit les Pères et les saints docteurs qui ne sont plus; parce que la doctrine qu'ils ont établie est à l'abri de toute séduction et n'est plus susceptible de changement : *Ut antiquitati inhæreat quæ non potest prorsus a nulla novitatis fraude seduci*. Toutes les fois qu'il s'est formé des hérésies, c'est qu'on s'est écarté de ces règles. Des savants, et parmi eux Vossius, ont voulu jeter des doutes sur l'orthodoxie de Vincent de Lerins, prétendant qu'il était semi-pélagien et qu'il avait écrit contre St-Augustin et sa doctrine; point qu'ils établissaient en le faisant auteur des objections qui portent le nom de Vincent, et qui ont été réfutées par St-Prosper d'Aquitaine. Baronius, dans ses notes sur le Martyrologe romain, au 24 mai, attribue ces objections à Vincent, prêtre, dont Gennade parle dans son chapitre 83°. Le P. Labbe n'est pas de cet avis : « Ce Vincent, dit-il, sortait à peine de l'enfance en 430. » Cependant il paraît qu'il assista en 439 au concile de Riez; ce qui rapproche assez les époques. Mais quand les objections ne seraient pas de ce Vincent, il existait vers ce même temps plusieurs personnages de ce nom, dont l'un peut en avoir été l'auteur. Vincent de Lerins n'ayant pas voulu mettre son nom au *Commonitorium*, production qui lui faisait tant d'honneur, est-il vraisemblable qu'il l'aurait attaché à un ouvrage bien inférieur? Et, combattant dans ce livre les nouveautés en matière de foi, aurait-il adopté des opinions qu'il ne pouvait pas ignorer être nouvelles dans l'Eglise, et qui bientôt furent condamnées comme telles? Quelques écrivains, et notamment M. Anthelmi, chanoine de Fréjus, attribuent à Vincent de Lerins le symbole de St-Athanase. En effet, la croyance de l'Eglise sur les mystères de la Trinité et de l'Incarnation est exposée dans le *Commonitorium* avec beaucoup de précision et d'exactitude, et presque dans les mêmes termes que dans le symbole; mais il est aujourd'hui assez reconnu que ce symbole est de Vigile, évêque de Tapse, qui florissait au 6^e siècle. Enfin, Casimir Oudin attribue à Vincent de Lerins le *Prædestinatus*, avec moins de motifs encore; cet ouvrage, tiré de l'obscurité par le P. Sirmond, n'offrait rien qui ressemble au style précis, à la beauté et à l'élégance qui brillent dans le *Commonitorium*. Il y a eu un grand nombre d'éditions de ce petit et admirable livre, mis avec raison au rang de ce qui nous reste de plus excellent de l'antiquité; la première est de Venise sans date. On pourrait

en compter plus de trente, imprimées à part, et davantage encore dans des recueils et dans les différentes bibliothèques ou collections des Pères et des auteurs ecclésiastiques. La meilleure édition est celle de Baluze avec des notes, réimprimée plusieurs fois depuis 1663, qui fut exécutée la première. Il y en a eu aussi plusieurs traductions françaises (1) et une traduction italienne, qui parut à Montréal en 1665, in-8°. On ignore la date précise de la mort de Vincent de Lerins. On sait seulement qu'il mourut sous le règne des empereurs Valentinien et Théodose le jeune, et par conséquent avant le 29 juillet de l'an 450, où ce dernier décéda. Le corps de Vincent de Lerins était conservé dans ce lieu avec beaucoup de vénération, sans toutefois qu'on lui rendit aucun culte. Baronius inséra le nom de Vincent dans le Martyrologe romain, au 24 mai, jour auquel depuis ce temps on célèbre sa fête. L—Y.

VINCENT, chanoine et archiviste de l'Eglise épiscopale de Prague, est auteur d'une Chronique, écrite en latin, sur les événements arrivés en Bohême depuis l'an 1140 jusqu'en 1197. Son travail est d'autant plus précieux, qu'il a pris une part très-active aux affaires de son siècle. Vladislav, roi de Bohême, s'étant mis en marche à la tête de son armée, en 1158, pour porter des secours à l'empereur Frédéric, dit Barberousse, Daniel, évêque de Prague, qui le suivit dans cette expédition, prit pour chapelain Vincent, chanoine de sa cathédrale. Celui-ci parcourut l'Italie, accompagnant partout son évêque. En 1158, il rédigea, à Milan, pour l'empereur et pour le roi de Bohême, les articles d'un traité de paix. En 1160, son évêque ayant été chargé, par l'antipape Victor II, d'une légation vers le roi de Hongrie, il l'y accompagna, et plus tard il fit un second voyage en Italie, où l'empereur le créa juge de la cour impériale. Son évêque étant mort, il retourna à Prague, où il composa sa Chronique, qu'il dédia au roi Vladislav et à la reine Judith. On croit qu'il n'a poussé lui-même son travail que jusqu'à l'année 1167, et que le reste, jusqu'à l'an 1197, est l'ouvrage de deux continuateurs. Le premier manuscrit de cette Chronique a été trouvé dans la bibliothèque métropolitaine de St-Vit, à Prague; il est du 13^e siècle. Dans un ancien catalogue de cette bibliothèque, il est inscrit en ces termes : *Vincentii canonici Ecclesie Pragensis chronicon ab anno 1140 usque 1197, in-fol. lit. G. n. 27*. Dobner a le premier publié cette Chronique, par laquelle il commence le volume premier de ses *Monumenta historica Bohemica*. Pour les notes, consacrées à l'éclaircissement du texte, il a consulté deux auteurs contemporains, Othon ou Acerbus Morena, dans l'Histoire de Lodi, et Burchard, notaire de l'empereur Frédéric Barberousse, dans sa Lettre à

(1) L'une est intitulée *Avertissement*, avec des notes et une dissertation sur l'ouvrage dédié à M. de Harlay, archevêque de Paris, 1686, in-12.

l'abbé de Siegbourg sur le siège de Milan. *Voy. Leibnitz, Script. Brunsw.*, t. 1, et *Freher, Script. Germ.*, t. 1. G—v.

VINCENT DE BEAUVAIS, en latin *Vincentius Bellovacensis*, savant dominicain du 13^e siècle, peut être regardé comme le précurseur des encyclopédistes, à une époque où le nom d'encyclopédie n'était pas même inventé. On ignore les circonstances les plus importantes de sa vie. Quel fut le lieu de sa naissance ? en quelle année vint-il au monde ? quelles dignités occupa-t-il ? Ces questions ne peuvent être que fort imparfaitement résolues. La première surtout semble être aujourd'hui un problème insoluble. Le surnom de *Bellovacensis* ou *Belvacensis*, ajouté dans toutes les éditions au nom de Vincentius, a fait croire qu'il était de Beauvais. Mais cette opinion, reçue sans examen, se trouve infirmée par le témoignage de St-Antonin, qui le nomme *Burgundus*, c'est-à-dire Bourguignon. Bullet a essayé de concilier ces deux opinions en faisant naître notre auteur à Bellevoie, ou Belvoir, village de Franche-Comté, nommé, dit-il, *Bellovacum* dans les chartes du 12^e siècle. Cette conjecture fort ingénieuse et qu'ont adoptée plusieurs auteurs, entre autres Grappin (*Histoire abrégée du comté de Bourgogne*), n'est pourtant qu'une hypothèse. D'abord, en effet, rien ne force d'y recourir ; car on peut fort bien par le mot *Burgundus* entendre un homme originaire de Bourgogne. Ensuite il est difficile de croire qu'un sujet du comté de Bourgogne fût passé au service du roi de France, sans qu'au moins un mot, un trait léger dans un ouvrage aussi considérable que le sien, fût allusion à un tel événement. Enfin il est rare dans le moyen âge que l'on désigne un homme par un autre nom que celui d'un chef-lieu de diocèse ou d'une ville assez importante. Comment alors le nom de *Bellovacensis*, susceptible d'ailleurs d'être confondu avec un surnom homonyme et plus connu, eût-il été donné à un homme natif d'un village de la Bourgogne supérieure (tel était le nom de la Franche-Comté) ? Il semble donc assez raisonnable d'en revenir, sinon à l'avis de ceux qui veulent que Vincent soit né à Beauvais, du moins à l'avis des savants qui placent le lieu de sa naissance dans le Beauvoisis, nommé jadis *Bellovaci*, ainsi que la capitale. Quant à la fixation précise de l'époque à laquelle il naquit, on n'a aucun document ; cependant sa mort, arrivée en 1264, ou, selon d'autres, en 1256, fait penser qu'on doit placer le premier événement vers le commencement du 13^e siècle ou dans les dernières années du 12^e. Quelques bibliographes ont dit que notre auteur avait été évêque de Beauvais ; et même ils ont prétendu offrir par là une explication satisfaisante de l'épithète de *Bellovacensis* donnée à un écrivain bourguignon. Mais il resterait à déduire les arguments sur lesquels on s'appuie pour motiver ce sentiment ; et c'est ce qu'on n'a pas fait. Les talents de Vincent

de Beauvais et la haute faveur qu'il obtint à la cour de St-Louis ne suffisent pas pour changer cette hypothèse en certitude. D'un autre côté, comme le Catalogue chronologique des évêques de Beauvais ne présente nulle part son nom, on peut regarder comme démontré que jamais il ne fut en possession de ce siège épiscopal. Lui-même d'ailleurs déclare dans ses ouvrages qu'il a été toute sa vie simple religieux de l'ordre de St-Dominique. Tel est en quelque sorte l'unique renseignement authentique que l'on ait sur la vie de Vincent de Beauvais. Quant à son caractère, il n'est guère possible de douter que ses vertus n'égalassent ses talents : l'humble place qu'il s'obstina à garder dans la hiérarchie ecclésiastique, lorsque probablement il ne tenait qu'à lui d'arriver à des dignités importantes, dispose à le croire ; et le choix que fit de lui le monarque le plus pieux de son siècle pour présider à l'éducation de ses fils fortifie et complète la conviction. Venons maintenant au grand ouvrage qui a fondé la réputation de Vincent de Beauvais. St-Louis, lors de son expédition en Orient, avait appris qu'un prince d'Asie faisait transcrire à grands frais des milliers de volumes, et tenait des bibliothèques ouvertes aux savants : aussitôt il avait conçu le dessein d'imiter en France cette belle institution. Entrepris par ses ordres et sous ses auspices, le résumé de Vincent de Beauvais était destiné à contenir les principes de toutes les sciences alors enseignées dans les universités et les écoles théologiques. De toutes parts des copistes faisaient les extraits des ouvrages nécessaires au compilateur. De plus, il faut noter qu'à cette époque l'ensemble des connaissances humaines n'était pas, comme de nos jours, « un « cercle dont le centre est partout et la circonférence nulle part », et qu'il y avait encore moins d'audace à présenter une thèse *De omni re scibili* que du temps de Pic de la Mirandole ou de Macedo. Enfin, quelques antécédents célèbres pouvaient donner l'idée d'un répertoire complet de tous les faits historiques, physiques, moraux et intellectuels. Martianus Capella, dans son *Satyricon* ; Boèce, par la série imposante de ses ouvrages ; Plin, dans sa volumineuse *Histoire naturelle*, avaient en quelque sorte tracé l'esquisse ou du moins quelques linéaments de ce vaste tableau. L'encyclopédiste du 13^e siècle avait donc dans la carrière où il s'engageait, non pas, il est vrai, des guides heureux ou habiles, mais des prédécesseurs. C'est ici qu'il faut l'admirer. Loin de suivre servilement les traces de ses devanciers, il s'écarte d'eux dès le commencement ; et plus méthodique ou plus difficile en fait de méthode que ceux-ci, il asservit son ouvrage à un plan, à une marche totalement différente. En effet, le naturaliste latin ne semble suivre dans son ouvrage aucun ordre systématique ; des transitions ménagées quelquefois avec tout l'art d'un orateur d'académie, mais toujours arbitraires ou

fortuites, sont les seuls liens par lesquels il enchaîne ses tableaux. Les diverses parties de l'ensemble qu'il livre à notre curiosité se trouvent attachées, mais ne sont point coordonnées. Il serait impossible d'y trouver les éléments d'une récapitulation synoptique. Quant à Martianus Capella, il s'est contenté de suivre les errements ou, pour mieux dire, les erreurs des sophistes, grammairiens et rhéteurs contemporains, selon lesquels toutes les connaissances humaines étaient au nombre de sept, la rhétorique, la dialectique, la grammaire, la géométrie, l'arithmétique, l'astronomie et la musique, tout juste comme il y avait sept merveilles du monde, et comme il y a sept chandeliers dans l'Apocalypse. Vincent de Beauvais considéra les choses moins superficiellement; et séparant d'abord les faits ou phénomènes qui ont été ou qui sont réellement des notions intellectuelles toutes idéales, il s'aperçut ensuite que celles-ci étaient de deux sortes, et que, tandis que les unes étaient autant d'œuvres de l'intelligence humaine, les autres lui sont antérieures en même temps et supérieures. De là cette grande division préliminaire de son *Miroir général* (*Speculum majus*), ou *Bibliothèque de l'univers*, en quatre parties principales, savoir : 1^o le *Miroir naturel*; 2^o le *Miroir moral*; 3^o le *Miroir scientifique* (*Speculum doctrinale*); 4^o le *Miroir historique* (*Spec. historiale*). En effet, la morale, qui est le sujet de la deuxième partie (1), préexiste à la naissance et aux développements de l'âme humaine, tandis que la poésie, l'éloquence, les arts, sont des inventions de l'homme, et quoique fondés, au moins en partie, sur des règles immuables, ils nous appartiennent comme faits par nous. Qui oserait dire que la morale nous appartient, tandis qu'au contraire c'est nous qui relevons d'elle et qui sommes ses sujets, en un mot, qui lui appartenons? Par cette simple réflexion se trouve d'avance anéantie l'objection de ceux qui disent que Vincent de Beauvais a eu tort d'admettre ainsi quatre divisions premières, et qu'il fallait absolument placer la science morale, ou dans le compartiment scientifique ou dans la partie naturelle. En effet, disent-ils, ou la morale est une science ou c'est un fait de l'âme. Comme science, placez-la parmi les sciences; comme fait de l'âme, placez-la dans les faits naturels, puisque parmi ceux-ci vous avez admis l'âme qui effectivement devait y être admise, puisqu'elle est au nombre des objets de la nature, non pas de même, il est vrai, mais tout aussi bien que les substances physiques. La réponse au dilemme qui précède se trouve contenue dans ce que nous venons de dire. Oui, sans doute, la morale est une science, la morale est un fait de l'âme, mais de plus c'est une loi de

(1) Nous raisonnons ici dans l'hypothèse de ceux qui attribuent le *Miroir moral* à Vincent de Beauvais, hypothèse dont Echard (*voy.* plus bas) a démontré la fausseté, mais qui sans doute est fondée sur ce que Vincent projetait un traité de morale, que probablement la mort l'empêcha d'achever.

l'âme. Lequel de tous ces caractères saillit, prédomine? C'est incontestablement le dernier. C'est donc lui qui doit fonder la classification. On pourrait à cette première remarque en ajouter une autre : c'est que notre auteur, dans le *Miroir naturel*, ne parle de l'âme que comme sensitive, et n'en envisage que la partie en quelque sorte corporelle; la morale ne tombe point dans cette division. Comme loi, elle ne peut tomber dans l'autre. Et si l'on examine bien l'enchaînement et la corrélation de ces trois premières parties, on y découvrira une gradation admirable; l'âme, comme sensible, occupe d'abord notre attention; la loi souveraine de sa volonté paraît ensuite; enfin, les arts et les sciences, produits des facultés intellectuelles, arrivent en dernier lieu. L'histoire, ou récits des développements et manifestations diverses de l'activité aux prises avec d'autres activités, n'est point déplacée après les trois tableaux précédents. Ce n'est pas néanmoins que Vincent de Beauvais nous paraisse totalement irréprochable dans l'ensemble de sa classification. Il ne subdivise pas. Mais, outre qu'il n'eût point été compris de son temps, une telle opération ne pouvait être même imparfaitement exécutée que par des Aristote ou des Bacon; et il s'en fallait de beaucoup que le lecteur de St-Louis égalât ces grands hommes. C'était déjà un pas immense que de commencer la classification sur des bases nouvelles, et d'avoir réuni dans la division des produits intellectuels les beaux-arts et les sciences d'une part, les arts manuels et l'industrialisme de l'autre. Par là surtout il se montre, au milieu d'un siècle barbare et de vingt écoles pédantesques, penseur profond, novateur réservé et savant ingénieux. Entrons à présent dans quelques détails sur chacun des ouvrages particuliers dont la réunion forme le *Miroir général*. Le premier, ainsi qu'il a été annoncé plus haut, est intitulé *Miroir naturel*. L'auteur, dans l'exposition des merveilles de la nature, suit l'ordre de la création, telle qu'elle est décrite dans la Genèse. Cette marche, sans être systématique et sans présenter autant d'avantages qu'une suite de divisions et subdivisions concentriques, n'est point cependant aussi arbitraire ou aussi antiphilosophique que l'imagineront peut-être quelques hommes qui jugent tout avec des préjugés. La Genèse, passant en revue l'ouvrage des six jours, nous fait descendre du ciel à la terre, et suit dans l'énumération des corps la même marche que les physiciens et les naturalistes actuels. Un coup d'œil sur le travail de Vincent de Beauvais suffira pour nous en convaincre. Après un premier livre que l'on peut regarder comme les prolégomènes de ce qui suit, et dans lequel il parle de Dieu, des anges et de la création, décrivant ainsi le monde des réalités incorporelles, l'âme humaine exceptée, il attaque le monde sensible. Le second livre est consacré au développement de l'ouvrage du pre-

mier jour; la division de la lumière et des ténèbres avec la chute des mauvais anges y occupe la place principale, celle qu'occuperait de nos jours le traité des corps impondérables. Les trois livres suivants (3, 4 et 5) contiennent l'histoire du firmament, des cieux, du feu, de l'air, de l'eau, de ses effets et de ses impressions; ainsi procéderait l'encyclopédiste moderne qui, à la suite des corps impondérables, entamant le domaine des corps pondérables, commencerait par l'examen de la nature inorganique, et à la tête des substances inorganiques placerait les métalloïdes. La terre et quelques corps terrestres, les minéraux, les métaux et les pierres proprement dites, remplissent les livres 6, 7 et 8, dans lesquels se trouve ainsi épuisée la science des corps inorganiques. Il passe alors aux corps organiques, et dans les six livres suivants (9-14), il multiplie les détails relatifs aux plantes. Sa taxonomie sans doute est moins savante, et sa nomenclature moins riche que celles de Linné ou de Jussieu; cependant les phases et tous les phénomènes de la vie végétale sont présentés avec un ordre et un esprit de méthode vraiment remarquables. La germination ou le développement des germes des plantes déposés dans la terre ouvre le livre 9; la description des plantes mêmes nous fait arriver au livre 14 exclusivement; et celui-ci traite des fruits et des sucres des arbres. Ainsi la naissance, le développement et la fructification des végétaux, voilà les trois points sur lesquels appuie successivement Vincent de Beauvais; il est clair qu'il suit ici l'ordre chronologique, et si à ces trois tableaux il avait joint un appendice sur la décomposition putride ou mort des plantes, il aurait composé un traité de botanique qui n'eût point eu de lacune. Il est vrai que le livre 15^e, en mettant sous nos yeux l'œuvre du quatrième jour, les deux grands luminaires, les signes et le temps, et nous faisant remonter au firmament, intervertit complètement la suite des faits. Mais il y revient sur-le-champ; et tous les livres qui suivent, du 16^e au 22^e inclusivement, sont consacrés à ce que nous appelons aujourd'hui la zoologie. Cette partie, tirée principalement de l'admirable *Histoire des animaux*, par Aristote, est très-curieuse, surtout le livre qui la termine, et qui est intitulé De la nourriture, du mouvement, de la génération et des humeurs des animaux. L'homme, âme et corps, occupe ensuite notre encyclopédiste et le mène jusqu'au commencement du livre 18. Il est essentiel d'observer qu'il examine surtout dans cette première portion de son grand travail la partie sensitive ou sensible de l'âme. En effet, tandis que trois livres entiers (14, 15, 16) sont consacrés à examiner, l'un les forces de l'âme par lesquelles le corps vit et se conserve, l'autre l'âme *sensible* ou l'âme en tant que capable de recevoir la sensation des objets extérieurs, le dernier les impressions que l'âme reçoit involon-

tairement dans la veille et le sommeil, un seul livre contient l'exposé et la solution du problème touchant les *forces de l'âme* sur elle-même, en d'autres termes, touchant la spontanéité des mouvements de l'âme, ou, pour employer les mots scientifiques, sur l'*αὐτοκίνητον*, opposé à cette inertie, à cette indifférence au mouvement et au repos qui est une des propriétés de la matière. Les quatre livres qui suivent, et qui achèvent l'ouvrage, se composent de réflexions générales, et si nous voulions nous servir d'un mot des vocabulaires modernes, transcendentales, à l'exception du 31^e, qui a pour titre : De la génération de l'homme, et que sans doute il n'a pas voulu placer auparavant, par respect pour la chronologie de la Genèse, qui ne fait dire à Dieu : « *Croissez et multipliez* » que quelques jours après la création. Les trois autres ont pour objet le repos de Dieu après les six jours, l'institution de la nature, spécialement de la nature humaine, les lieux habitables et la succession des temps. — Le *Miroir moral* est infiniment moins long que celui dont nous venons d'examiner le plan. Il est inutile d'en essayer l'analyse; car d'une part, ne contenant dans sa totalité qu'une science, il ne donne pas lieu à beaucoup de remarques sur les divisions qu'il eût été possible d'y établir; et de l'autre les principes de la morale sont si peu sujets à contestation, qu'il y a un grand rapport entre les traités de morale rédigés de nos jours et celui de Vincent de Beauvais. L'ouvrage a trois livres, partagés, les deux premiers en quatre parties, et le troisième en dix. La morale générale et spéciale divisée en quatre vertus, selon les principes des stoïciens, remplit le premier; quatre dissertations sur les quatre fins dernières occupent le deuxième; dans le troisième sont énumérés et décrits les moyens de conserver l'innocence et de se préserver du péché. Nous approuvons volontiers cette conclusion de la science morale, et nous conseillerions aisément aux moralistes de placer dans leurs cadres, après les règles et les lois immuables qui sont comme le *code* de la volonté, une espèce de *nosologie* et de *thérapeutique* de l'âme. Cette méthode serait aussi fructueuse que neuve. Mais nous blâmerons l'auteur d'avoir donné un livre aux quatre fins dernières, qui devaient trouver leur place dans la *Morale générale*. Au reste, il faut remarquer que cette partie du *Grand Miroir* n'appartient pas à Vincent de Beauvais. Le P. Jacques Echard a pleinement démontré et par un manuscrit authentique tiré de la bibliothèque de Sorbonne, et par diverses raisons dont on peut voir le détail dans son *S. Thomæ Summa suo auctori vindicata*, que le *Miroir moral* n'est autre chose qu'un extrait de la *Somme* de St-Thomas d'Aquin, et de plusieurs ouvrages théologiques du temps. Comme St-Thomas ne mourut que dix ans après Vincent de Beauvais, la ressemblance frappante qu'il y a entre le *Miroir* et la *Somme* avait donné à penser

qu'il avait copié son prédécesseur. On voit au contraire que c'est le livre de St-Thomas qui a servi de modèle à l'autre, et il est permis de conjecturer qu'après la mort du savant dominicain, un de ses disciples ou de ses confrères rédigea cet ouvrage sur le plan indiqué par son maître, et d'après les plus importantes productions théologiques de l'époque. — Le *Miroir scientifique*, qui vient ensuite, présente, en 17 livres, le résumé complet de toutes les sciences et la théorie des principaux arts. Pour en donner une idée, nous allons dire sommairement de quelles matières principales traite chaque livre. Le 1^{er}, en soixante-quatre chapitres, est tout en réflexions sur la chute de l'homme et la possibilité de réparer son malheur par l'étude, la philosophie et la grammaire. Les principes de cette science ouvrent naturellement et remplissent d'un bout à l'autre le 2^e livre, qui est de cent quatre-vingt-treize chapitres. Dans le 3^e (en 131 chapitres), se trouvent réunies la logique, la rhétorique et la poésie. Dans les deux suivants, qui ont, l'un cent soixante-dix-sept, et l'autre cent trente-quatre chapitres, il aborde les sciences pratiques qu'il nomme aussi sciences morales, et approfondit les devoirs et les règles de la vie monastique. Le 6^e (149 chapitres) est consacré à l'économie, ou art de se bien conduire dans l'intérieur de sa famille, science qui, comme on le voit, n'a presque pas d'analogie avec l'économie politique, laquelle alors n'était point inventée ou du moins ne constituait pas une science à part. La politique et tous ses détails, le gouvernement, les lois, le droit, l'état des personnes publiques ou privées, les affaires sacrées ou profanes remplissent les cent cinquante-deux chapitres du livre 7^e. Le droit privé, les procès et la procédure sont le sujet du suivant (130 chapitres). Dans le 9^e (160 chapitres), il détermine la nature et le mode de répression des crimes qui offensent la Divinité, et résout les questions relatives aux juridictions ecclésiastique ou civile. Le 10^e (134 chapitres) a pour objet les crimes contre le prochain et contre soi-même; le 11^e (133 chapitres), les arts mécaniques, les spectacles, la guerre, le commerce, la navigation, l'agriculture et l'alchimie; les deux suivants (12 et 13, 148 et 176 chapitres), la médecine et la chirurgie; le 14^e (132 chapitres), la nosologie; le 15^e (178 chapitres), la physique; le 16^e (75 chapitres), les mathématiques et la métaphysique; enfin le dernier (64 chapitres), la théologie. Presque toute la substance de ces divers traités scientifiques est extraite des ouvrages métaphysiques d'Aristote, qui alors était l'oracle des écoles, du *Corpus juris romani*, de Boèce et de St-Bernard; et quelques-uns contiennent tant de choses excellentes qu'on les a naguère traduits ou réimprimés en Allemagne, comme nous le verrons ci-dessous. — Arrive enfin le *Miroir historique*, quatrième partie de l'immense travail du dominicain de Beauvais.

Cette dernière compilation décèle autant de savoir, de patience et de talents de tout genre que les trois précédentes; mais elle a moins de mérite intrinsèque. L'art d'écrire l'histoire était alors totalement inconnu. La chronologie, science aride et indispensable dont jamais les calculs n'avaient exercé l'imagination brillante des Grecs ou le génie impérieux des Romains, ne prêtait aucun secours à l'historien; et les nuages qui couvrent encore les annales du peuple juif, l'origine des monarchies asiatiques et les expéditions semi-fabuleuses de la Grèce, avant Lycurgue, étaient alors d'épaisses ténèbres. La géographie de l'Orient était incertaine et remplie de lacunes, malgré les croisades. Enfin les lumières nombreuses jetées sur les faits par les médailles, les inscriptions et les monuments, étaient nulles alors. Que sera-ce si l'on songe à la superstition et à la crédulité dominantes en Europe à cette époque? Ce n'est pas que nous voulions blâmer Vincent de Beauvais d'avoir été de son siècle. Nous l'excusons même doublement de la facilité avec laquelle il enregistre des miracles souvent absurdes ou douteux. Les croire était naturel. Mais quand même il aurait été sceptique, il eût encore été nécessaire d'en rapporter un grand nombre; car les croyances, quelles qu'elles soient, les erreurs même les plus bizarres de l'intelligence, quand elles sont à tout un peuple, deviennent des faits. et dès lors tombent dans le domaine de l'histoire. C'est pour cette raison que nous ne nous sommes point élevé contre l'importance que Vincent de Beauvais donne à l'alchimie dans son *Miroir scientifique*. L'alchimie était alors une science. C'est donc à tort que quelques modernes accusent notre savant d'ignorance et de faiblesse d'esprit. Un homme ne peut changer le monde; une intelligence ne peut inventer ce que six siècles de grands hommes ont à peine découvert. Sans créer l'astronomie, la géologie, la physique et la psychologie, sans connaître les langues comme Adelung; enfin, sans soumettre l'histoire à une critique lumineuse et sévère, Vincent de Beauvais a rendu de grands services et prouvé un grand génie; il a commencé la classification véritable des sciences, il a légué au monde un des plus gigantesques monuments que nous montrent les fastes de la littérature, et ce monument il l'a élevé seul. Convenons que nul des encyclopédistes modernes n'a autant de titres à la reconnaissance et à l'admiration publiques. Quant au style, le sien est empreint de toute la rouille de son siècle. Mais ce vice est de peu d'importance dans un ouvrage qui n'a de prix que par les choses. Le *Speculum majus* a été imprimé pour la première fois à Strasbourg, 1473, 10 vol. grand in-fol., et en dernier lieu à Douai, par les dominicains de cette ville. On a aussi imprimé les quatre parties séparément, la première, sans titre, mais avec cette conclusion : *Operis*

*præclari speculi cois (continentis) speculum natur. ab eximio doctore Vincentio, etc...., feliciter finit... ann. salut. 1494, etc., Venise, in-fol.; la deuxième, Venise, 1493, in-fol.; la troisième, Venise, 1494; et la quatrième, Mayence, 1474; Bâle, 1481; Nuremberg, 1483; Venise, 1494; Douai, 1624; toujours in-fol. Cette dernière partie a été traduite en français, sous le titre de *Miroir historial*, Paris, Vêrard, 1495-1496, 5 vol. in-fol. Brunet en a donné la description dans le *Manuel du libraire*, d'après l'exemplaire de la bibliothèque de Sainte-Geneviève. Cette version a été réimprimée plusieurs fois dans le 16^e siècle. Schlosser (Fréd.-Christ.), professeur à Heidelberg, a traduit en allemand cinquante et un chapitres du livre 6 du *Miroir scientifique*, sous le titre de *Manuel d'éducation de Vincent de Beauvais, pour les princes et leurs instituteurs* (Vincent's von Beauv. Hand und Lehrbuch für koenigliche, u. s. w.), Francfort, 1819, 2 vol. in-8°. Le premier volume contient la traduction; dans le second sont trois dissertations, dont la dernière roule sur Vincent de Beauvais. Ce manuel était connu depuis longtemps comme un traité séparé, et intitulé *De eruditione puerorum regalium*. On a encore de notre auteur plusieurs traités particuliers, imprimés ordinairement à la suite du *Miroir historique*, une *Lettre à St-Louis* sur la mort de son fils aîné, et la règle de l'hôpital de Beauvais, *Regula fratrum et sororum nosocomii Bellovacensis edita per Guarinum et Vincentium*, etc., dans le *Spicilegium* de don Luc d'Achery, t. 12, p. 68. On peut consulter sur Vincent de Beauvais le *Nouveau système de bibliographie* de Fortia-d'Urban, p. 171-178; Tiédemann, *Esprit de la philosophie spéculative*; Cramer, *Continuation de l'Histoire universelle* de Bossuet (allemand), et le P. Jacq. Echard, *S. Thomæ Summa suo auctori vindicata sive de V.-F. Vincentii Bellovacensis scriptis dissertatio*. Voyez aussi *Journal des savants*, année 1708, p. 483, et supplément, p. 96 (1). P—OT.*

VINCENT DE PAUL (SAINT), naquit le 24 avril 1576, à Ranquine, petit hameau du canton de Pouy, près de Dax (Landes), appelé aujourd'hui St-Vincent de Paul par ordonnance royale du 3 décembre 1828. Son père se nommait Guillaume de Paul et sa mère Bertrande de Moras. Le véritable nom semble être DePaul, c'est ainsi du moins que sont signées toutes les lettres du saint; un seul mot avec deux majuscules; le *de* n'est donc pas une particule nobiliaire. Ses parents, pauvres laboureurs, le chargeaient dans son enfance de la garde de leur troupeau. Tous les biographes de Vincent de Paul ont pris plaisir

à relever la pénétration de son esprit et la sensibilité de son cœur; tous ont rapporté les marques qu'il a données de ces précieuses qualités dès l'âge le plus tendre. Il avait près de douze ans quand il entra chez les cordeliers de Dax pour faire ses études. Ses progrès furent si rapides que ses maîtres s'en étonnèrent, et qu'il se trouva en état, à l'âge de seize ans, de servir de précepteur aux enfants de M. Commet, juge de Pouy. Sa nouvelle position lui fournit les moyens de décharger sa famille des frais de son éducation, et de terminer ses classes. Le 20 décembre 1596, il reçut la tonsure et les ordres mineurs de la main de l'évêque de Tarbes, dans la collégiale de Bidaschen. L'année suivante, il se rendit à Toulouse, pour y suivre un cours de théologie; mais la médiocrité de sa fortune le força de l'interrompre, et d'établir dans la petite ville de Buset une espèce de pensionnat, où il donna des leçons aux enfants des familles les plus distinguées de la province. Il reprit cependant au bout de quelque temps ses études, et les continua pendant sept ans, tour à tour maître et disciple, donnant des leçons pour vivre, et en recevant lui-même pour acquérir la science nécessaire à un ecclésiastique. On lui accorda des lettres de bachelier en théologie le 12 octobre 1604, et bientôt après, la faculté d'expliquer le *Maître des sentences*. Cependant il avait été revêtu du sacerdoce dès 1600, par l'évêque de Périgueux; et nommé, cette même année, à la cure de Tilh, une des meilleures du diocèse de Dax, il y avait renoncé en faveur d'un compétiteur, afin de se livrer sans réserve aux études théologiques. De retour à Toulouse, en 1605, il apprit qu'un homme de bien l'avait institué son héritier. Comme un débiteur de la succession s'était retiré à Marseille, Vincent crut devoir s'y transporter pour prendre des arrangements avec lui. Après que cette affaire fut terminée, un gentilhomme de la connaissance de Vincent l'engagea à prendre ensemble la voie de la mer jusqu'à Narbonne. Ici nous allons le laisser parler lui-même: « Je « m'embarquai, dit-il, pour Narbonne, pour y « être plus tôt et pour épargner, ou, pour mieux « dire, pour n'y jamais être et pour tout perdre. « Le vent nous fut autant favorable qu'il fallait « pour nous rendre ce jour-là à Narbonne, qui « était faire cinquante lieues, si Dieu n'eût permis que trois brigantins tures qui côtoyaient « le golfe de Lyon, pour attraper les barques qui « venaient de Beaucaire, où il y avait une foire « que l'on estime être des plus belles de la chrétienté, ne nous eussent donné la chasse et « attaqués si vivement, que deux ou trois des « nôtres étant tués et tout le reste blessé, et « même moi qui eus un coup de flèche qui me « servira d'horloge tout le reste de ma vie, « n'eussions été contraints de nous rendre à ces « félons. Les premiers éclats de leur rage furent « de hacher notre pilote en mille pièces, pour

(1) Daunou a consacré une notice étendue à Vincent de Beauvais, dans l'*Histoire littéraire de la France*, t. 19, p. 449-519. Voy. aussi un article succinct inséré dans le *Dictionnaire des sciences philosophiques*, t. 6, p. 970. M. l'abbé Bourgeat a publié en 1857, à Paris, une *Étude sur Vincent de Beauvais*, 1857, in-8°; M. Berger de Xivrey a examiné la valeur du *Miroir historial* dans ses *Essais d'appréciations historiques*, t. 1, p. 36.

« avoir pendu un des principaux des leurs, outre
 « quatre ou cinq forçats que les nôtres tuèrent ;
 « cela fait, ils nous enchaînèrent, et après nous
 « avoir grossièrement pansés, ils poursuivirent
 « leur pointe, faisant mille voleries, donnant
 « néanmoins liberté à ceux qui se rendaient sans
 « combattre, après les avoir volés ; et enfin,
 « chargés de marchandises, au bout de sept ou
 « huit jours, ils prirent la route de Barbarie,
 « tanière et spelonque de voleurs sans aveu du
 « Grand Turc, où étant arrivés ils nous exposèrent
 « en vente, avec un procès-verbal de notre cap-
 « ture, qu'ils disaient avoir été faite dans un
 « navire espagnol, parce que sans ce mensonge
 « nous aurions été délivrés par le consul que le
 « roi tient en ce lieu-là, pour rendre libre le
 « commerce aux Français. Leur procédure à
 « notre vente fut qu'après qu'ils nous eurent
 « dépouillés, ils nous donnèrent à chacun une
 « paire de caleçons, un hoqueton de lin, avec un
 « bonnet, et nous promenèrent par la ville de
 « Tunis, où ils étaient venus expressément pour
 « nous vendre. Nous ayant fait faire cinq ou six
 « tours par la ville, la chaîne au cou, ils nous
 « ramenèrent au bateau, afin que les marchands
 « vinssent voir qui pouvait bien manger, et qui
 « non ; et pour montrer que nos plaies n'étaient
 « point mortelles. Cela fait, ils nous ramenèrent
 « à la place, où les marchands nous vinrent vi-
 « siter tout de même que l'on fait à l'achat d'un
 « cheval ou d'un bœuf, nous faisant ouvrir la
 « bouche pour voir nos dents, palpant nos côtes,
 « sondant nos plaies, et nous faisant cheminer
 « le pas, trotter et courir, puis lever des far-
 « deaux, et puis lutter, pour voir la force d'un
 « chacun, et mille autres sortes de brutalités. Je
 « fus vendu à un pêcheur qui fut contraint de
 « se défaire bientôt de moi, pour n'avoir rien
 « de si contraire que la mer ; et depuis, par le
 « pêcheur à un vieillard, médecin spagirique,
 « souverain tireur de quintessences, homme fort
 « humain et traitable, lequel, à ce qu'il me disait,
 « avait travaillé l'espace de cinquante ans à la
 « recherche de la pierre philosophale, etc. Il
 « m'aimait fort, et se plaisait de me discourir de
 « l'alchimie, et puis de sa loi, à laquelle il faisait
 « tous ses efforts de m'attirer, me promettant
 « force richesses et tout son savoir. Dieu opéra
 « toujours en moi une croyance de délivrance
 « par les assidues prières que je lui faisais, et à
 « la Vierge Marie, par la seule intercession de
 « laquelle je crois fermement avoir été délivré.
 « L'espérance donc, et la ferme croyance que
 « j'avais de vous revoir, Monsieur, me fit être
 « plus attentif à m'instruire du moyen de guérir
 « la gravelle, en quoi je lui voyais journellement
 « faire des merveilles ; ce qu'il m'enseigna, et
 « même me fit préparer et administrer les ingréd-
 « dients... Je fus donc avec ce vieillard depuis
 « le mois de septembre 1605 jusqu'au mois
 « d'août 1606, qu'il fut pris et mené au Grand

« Sultan, pour travailler pour lui, mais en vain ;
 « car il mourut de regret par les chemins. Il me
 « laissa à un sien neveu, vrai anthropomorphite,
 « qui me revendit bientôt après la mort de son
 « oncle, parce qu'il ouït dire comme M. de
 « Brèves, ambassadeur pour le roi en Turquie,
 « venait avec bonnes et expresses patentes du
 « Grand Turc pour recouvrer tous les esclaves
 « chrétiens. Un renégat de Nice en Savoie, en-
 « nemi de nature, m'acheta et m'emmena en son
 « *temar* (lisez timar), ainsi s'appelle le bien que
 « l'on tient, comme métayer du Grand Seigneur ;
 « car là le peuple n'a rien, tout est au sultan ;
 « le *temar* de celui-ci était dans la montagne,
 « où le pays est extrêmement chaud et désert.
 « L'une des trois femmes qu'il avait était Grecque
 « chrétienne, mais schismatique ; une autre était
 « Turque, qui servit d'instrument à l'immense
 « miséricorde de Dieu pour retirer son mari de
 « l'apostasie, et le remettre au giron de l'Eglise,
 « et me délivrer de mon esclavage. Curieuse
 « qu'elle était de savoir notre façon de vivre, elle
 « me venait voir tous les jours aux champs, où
 « je fossoyais ; et un jour elle me commanda de
 « chanter les louanges de mon Dieu. Le ressou-
 « venir du *Quomodo cantabimus in terra aliena*
 « des enfants d'Israël, captifs en Babylone, me
 « fit commencer, la larme à l'œil, le psaume
 « *Super flumina Babylonis*, et puis le *Salve regina*,
 « et plusieurs autres choses ; en quoi elle prenait
 « tant de plaisir, que c'était merveille : elle ne
 « manqua pas de dire à son mari, le soir, qu'il
 « avait eu tort de quitter sa religion, qu'elle
 « estimait extrêmement bonne, pour un récit
 « que je lui avais fait de notre Dieu, et quelques
 « louanges que j'avais chantées en sa présence :
 « en quoi elle disait avoir ressenti un tel plaisir,
 « qu'elle ne croyait point que le paradis de ses
 « pères et celui qu'elle espérait fût si glorieux,
 « ni accompagné de tant de joie, que le conten-
 « tement qu'elle avait ressenti pendant que je
 « louais mon Dieu ; concluant qu'il y avait en
 « cela quelque merveille. Cette femme, comme
 « un autre Caïphe, ou comme l'ânesse de Ba-
 « laam, fit tant par ses discours, que son mari
 « me dit dès le lendemain qu'il ne tenait qu'à une
 « commodité que nous ne nous sauvassions en
 « France ; mais qu'il y donnerait tel remède, que
 « dans peu de jours Dieu en serait loué. Ce peu
 « de jours dura dix mois qu'il m'entreteint en
 « cette espérance, au bout desquels nous nous
 « sauvâmes avec un petit esquif, et nous ren-
 « dîmes, le 28 juin 1607, à Aigues-Mortes, et
 « tôt après en Avignon, où M. le vice-légat reçut
 « publiquement le renégat, avec la larme à l'œil
 « et le sanglot au cœur, dans l'église de St-Pierre,
 « à l'honneur de Dieu, et édification des assis-
 « tants (1). » Très-peu de temps après cette cé-
 « rémonie, Vincent de Paul accompagna le vice-

(1) Lettre écrite par Vincent de Paul à M. de Commet, le 24 juillet 1607.

légat à Rome, où il fit connaissance avec les ambassadeurs de Henri IV auprès du pape Paul V. Enchantés de sa pénétration et de sa loyauté, ils le chargèrent d'une importante commission verbale pour Henri IV, et le renvoyèrent en France. Vincent arriva à Paris au commencement de 1609, et eut plusieurs conférences avec le roi. Cependant il prit un logement près de l'hôpital de la Charité, où il se rendait fréquemment pour servir les malades, et leur prodiguer tous les soins que lui inspirait son zèle. C'est à cette époque qu'il se lia de l'amitié la plus étroite avec Pierre de Bérulle, depuis fondateur de l'Oratoire et cardinal, et qu'il fut accusé d'avoir volé une somme considérable au juge de Sore, son commensal et son ami. L'accusation eut la plus grande publicité, et Vincent en supporta tout le poids, avec une rare patience, pendant plus de six ans. La reine Marguerite de Valois, qui croyait pouvoir concilier la dévotion avec une vie licencieuse, le prit pour son aumônier ordinaire en 1610. Il se retira bientôt sous la direction de Pierre de Bérulle, au commencement de 1611. Il vivait paisible dans cette solitude, quand Bourgoing, curé de Clichy, résolut de résigner son bénéfice, pour entrer dans la congrégation naissante de l'Oratoire. Le P. de Bérulle désigna Vincent de Paul. La résignation, qui est du 13 octobre 1611, fut admise en cour de Rome le 12 novembre suivant; et Vincent prit possession le 2 mai 1612. Il gouverna cette paroisse avec toute la vigilance et toute la sollicitude qu'on devait attendre de lui. Pendant le peu de temps que dura son administration, il rebâtit l'église, sans qu'il en coûtât rien à ses paroissiens, et s'attacha à former aux fonctions cléricales des jeunes gens qu'il choisissait à Paris. Vers la fin de 1613, il quitta sa cure pour se charger de l'éducation des trois fils de Philippe-Emmanuel de Gondy, comte de Joigny, général des galères, dont le premier fut duc de Retz, et le dernier, Paul de Gondy, cardinal de Retz et archevêque de Paris, prélat à jamais célèbre dans les fastes de la Fronde. C'est grâce à ce préceptorat qu'un jour Vincent pourra entreprendre toutes ses œuvres; le crédit de cette puissante famille lui ouvrira l'accès des grandes maisons et lui assurera l'appui des archevêques de Paris, Henri et Jean-François de Gondy, frère d'Emmanuel. Vincent n'était que depuis très-peu de temps dans la maison du comte de Joigny, quand il empêcha ce seigneur de provoquer en duel un de ses ennemis. Suivant l'usage des siècles chevaleresques, le comte était entré dans une église pour entendre la messe avant de se battre. Vincent l'y suivit, et saisissant le moment où tout le monde s'était retiré, il lui adressa ces paroles : « Souffrez, Monsieur, souffrez que je vous dise un mot en toute humilité. Je sais de bonne part que vous avez dessein de vous aller battre en duel. Mais je vous déclare de la part de mon Sauveur,

XLIII.

« que je vous ai montré maintenant, et que vous venez d'adorer, que si vous ne quittez ce mauvais dessein, il exercera sa justice sur vous et sur toute votre postérité. » Ces paroles produisirent leur effet, et le comte renonça à son coupable projet. En 1617, Vincent donna la mission à Folleville sur les terres de la famille de Gondy, dans le diocèse d'Amiens; ce fut comme le prélude de celles qu'il fit dans la suite. Cette même année, de l'aveu de son guide Bérulle, il quitta la maison du comte de Joigny pour aller desservir la cure de Châtillon-lez-Dombes, dans la Bresse. Il faut voir dans les histoires de ce grand homme tout le bien qu'il opéra dans cette ville, durant les cinq mois qu'il en demeura chargé. Le vice y marchait tête levée, et il le réprima; des abus énormes déshonoraient la religion, et il les extirpa; des pécheurs d'un rang élevé scandalisaient le pays, et il les convertit. Mais ce qui honore le plus cet excellent pasteur, c'est le soin qu'il eut des pauvres et des infirmes. Il institua une *Confrérie de charité*, qui devint le modèle de toutes celles qui s'établirent en France (1) : il avait pour principe qu'un homme sage doit adapter ses idées à l'expérience, et qu'il y a mille choses qui, quoique fort belles dans la spéculation, ne sont ni possibles, ni avantageuses dans la pratique. Il voulait qu'on en usât à l'égard des malades comme une mère pleine de tendresse en use à l'égard de son fils unique; qu'on leur dît quelque petit mot de Notre-Seigneur, et qu'on tâchât de les égayer et de les réjouir, s'ils paraissaient trop frappés de leur mal. Cependant la comtesse de Joigny, qui était désolée de l'absence de Vincent de Paul, ne négligeait rien pour vaincre ses scrupules et le rappeler auprès d'elle. Les efforts de cette dame furent suivis d'un plein succès. Vincent rentra dans la maison de Gondy à la fin de 1617; mais il ne retint que l'inspection de l'éducation des enfants du général des galères, et se réserva la faculté de se livrer à son goût pour les missions. Il en fit une à Villepreux, dans le mois de février 1618, qui fut bientôt suivie de beaucoup d'autres, dans les diocèses de Beauvais, de Soissons et de Sens. Abelli remarque, dans son Histoire, que Vincent de Paul se bornait, dans ses conférences avec les calvinistes, à leur exposer les dogmes de l'Eglise dans toute leur simplicité, et que ce qu'il avait le plus de peine à réfuter, c'était l'objection tirée de la dé-

(1) Ces *charités* ne s'établirent cependant pas sans difficulté, si nous en jugeons par un réquisitoire du lieutenant de Beauvais dirigé contre Vincent de Paul et publié pour la première fois dans la *Misère au temps de la Fronde et St-Vincent de Paul*, par M. Alph. Feillet, 2^e édit., p. 212. Le caractère nouveau et puissant de cette institution, c'est d'avoir mis la société laïque de moitié dans ces œuvres de charité, dans une époque où de nombreux abus dans la gestion hospitalière par les ordres religieux menaçaient de ruine toute l'ancienne organisation charitable du moyen âge. Le procureur de l'œuvre, d'après les statuts, sera indifféremment un ecclésiastique ou un bourgeois de la ville. Les comptes seront rendus chaque année, à époque fixe, en présence d'une sorte de conseil de la confrérie. Ces habiles concessions aux justes exigences de l'époque expliquent la rapide propagation de l'institution du pauvre curé de Châtillon. A. F.—L.—T.

pravation des mœurs du clergé. Vincent prit la résolution de détruire le prétexte de cette accusation, en instruisant les ecclésiastiques, et en les ramenant à la sainteté de leur état. Le mal part souvent du sanctuaire : c'est là qu'il osa l'attaquer et le frapper à mort. Dans les intervalles de loisir que lui laissèrent les missions, Vincent de Paul fixa ses regards sur les criminels condamnés aux galères. Il visita les prisons où ils étaient détenus avant leur départ pour Marseille. Quoiqu'il s'attendit à y trouver bien de la misère, il en trouva beaucoup plus qu'il n'avait cru. « Il vit, dit un de ses disciples, des malheureux « renfermés dans d'obscures et profondes ca- « vernes, mangés de vermine, atténués de lan- « gueur et de pauvreté, et entièrement négligés « pour le corps et pour l'âme. » Un traitement si rude et si opposé à l'esprit du christianisme le navra de douleur et le plongea dans une grande perplexité. D'un côté, il s'agissait de soulager des êtres souffrants ; de l'autre, il fallait maintenir la justice dans la rigueur salutaire de ses jugements ; inspirer la crainte de Dieu à des hommes qui n'y avaient jamais pensé, et leur apprendre à sanctifier, par la religion, des souffrances qui les aigrissaient, et les excitaient sans cesse à la fureur et au blasphème. Heureusement Vincent de Paul n'était point en peine de concilier ce qui paraissait inconciliable. Il s'adressa au comte de Joigny, qui lui accorda tout pouvoir d'agir comme il l'entendrait. Il commença par louer, dans le faubourg St-Honoré, une maison assez vaste pour rassembler les galériens de toutes les prisons de Paris. Il fit aussitôt un appel à la charité de ses amis. On l'a dit avec raison : « En « France il y a de l'écho pour le bien. » Cet appel fait à la générosité de quelques individus retentit dans la capitale, et chacun se fit un devoir de porter sa contribution au saint prêtre. Pour lui, il se dévoua tout entier au soulagement des maux spirituels, par des instructions pleines d'onction et de simplicité évangélique. Tant de charité et tant de zèle ne tardèrent pas à porter leur fruit. Tout le monde fut étonné du changement qui s'était opéré en si peu de temps. Le comte de Joigny en parla à Louis XIII, qui établit Vincent de Paul aumônier réel ou général des galères de France, et lui en fit expédier le brevet, sous la date du 8 février 1619. Au commencement de l'année suivante, St-François de Sales, évêque de Genève, lié, depuis trois ans, de la plus étroite amitié avec le saint prêtre, lui confia le gouvernement du premier couvent de la Visitation, que la mère de Chantal venait de fonder dans la rue St-Antoine. Ces marques honorables de confiance, bien loin d'inspirer de l'orgueil à Vincent, ne servirent qu'à fortifier, qu'à alimenter son humilité. Il s'aperçut, en s'examinant, d'une certaine rudesse de manières qu'il apportait dans le commerce de la vie, surtout avec les grands du monde, et sentit la né-

cessité de s'en corriger. « Je m'adressai à Notre- « Seigneur, dit-il, et je le priaï instamment de « me changer cette humeur sèche et rebutante, « et de me donner un esprit doux et bénin. » Il obtint la grâce qu'il demandait, et veilla si assidûment sur lui-même, que sa douceur et son affabilité passèrent en proverbe. En 1622, Vincent partit *incognito* pour Marseille, afin de mieux s'assurer par lui-même de l'état des forçats dans les galères, et de se dérober en même temps aux honneurs qu'on ne pouvait manquer de rendre à sa dignité et à son mérite personnel (1). En 1623, il établit à Mâcon deux confréries de charité, une pour les hommes et l'autre pour les femmes. On arrêta dans le règlement qu'on donnerait l'aumône certains jours aux pauvres qui se feraient inscrire sur le catalogue ; et que si on les trouvait mendier dans les églises ou par les maisons, ils seraient punis de quelque peine, avec défense de leur rien donner ; que les passants seraient logés pour une nuit, et renvoyés le lendemain avec deux sols ; que les pauvres honteux seraient assistés en leurs maladies, et pourvus d'aliments et de remèdes convenables. Vincent de Paul n'avait rien de ce qu'il lui fallait quand il commença son entreprise ; et bientôt on fut pourvu de tout avec abondance. Voici comment il s'en explique lui-même, dans une lettre à mademoiselle Legras (Louise de Marillac), qui fut sa grande auxiliaire dans toutes ses œuvres, comme madame de Chantal avait été celle de François de Sales, et Claire Sciffo (Ste-Claire, fondatrice des Clarisses) celle de François d'Assise : « Quand j'établis la « Charité à Mâcon, chacun se moquait de moi ; « on me montrait au doigt par les rues, croyant « que je n'en pourrais jamais venir à bout ; et « quand la chose fut faite, chacun fondait en « larmes de joie ; et les échevins de la ville me « faisaient tant d'honneur au départ, que, ne le « pouvant porter, je fus contraint de partir en « cachette, pour éviter cet applaudissement ; « et c'est là une des charités les mieux éta- « blies (2). » Il se rendit ensuite à Chartres, où il donna une mission qui eut des suites importantes. Ce fut alors qu'il fonda la congrégation de la mission, par les avis du comte et de la

(1) C'est à ce voyage que se rattache le fait si souvent cité des « fers honorables, sacrés trophées de la charité », dont le saint se revêtit à la place d'un galérien qui lui parut plus malheureux que coupable. Ce fait, mis en doute par M. de Boulogne, évêque de Troyes, un de ses panégyristes, n'est rapporté dans le procès de la canonisation que comme une tradition. « On raconte que « Vincent de Paul, etc. » Un jeune écrivain, M. Bousquet, en a démontré l'impossibilité : *D'une erreur historique à propos de St-Vincent de Paul et de son voyage à Marseille en 1622*, par Casimir Bousquet, Marseille, 1862, in-16, 49 pages ; Paris, Poulet-Malassis. En 1623, on a trouvé Vincent à Bordeaux, où les galères s'étaient transportées, et toujours continuant la tâche d'arracher les malheureux galériens à « l'enfer anticipé, dit justement M. Henri Martin, que le dur régime pénal du moyen « âge avait établi pour eux ». En quittant Bordeaux, il alla visiter sa famille et lui déclara formellement qu'elle ne devait rien attendre de lui, parce qu'un ecclésiastique qui a quelque chose le doit à Dieu et aux pauvres. A. F.—L.—T.

(2) L'assemblée du clergé tenue à Pontoise en 1670, par une délibération du 17 novembre, exhorta les évêques du royaume à en établir de semblables dans leurs diocèses.

comtesse de Joigny, et avec l'approbation de Jean-François de Gondî, premier archevêque de Paris. Le 6 mars 1624, il fut mis en possession du collège des Bons-Enfants, fondé en 1248, qui servit de berceau à la nouvelle compagnie spécialement destinée à instruire les peuples de la campagne, et à former au saint ministère ceux à qui le salut de ces mêmes peuples devait un jour être confié. L'acte de fondation, passé le 17 avril 1625, est très-honorable pour Vincent de Paul, dont il reconnaît les sublimes vertus. Le pieux instituteur ne crut pas pouvoir se tenir éloigné plus longtemps de la demeure des prêtres de la mission : il renonça pour toujours à la maison de Gondî, et se retira dans le collège qui venait de lui être accordé, avec son premier compagnon. La congrégation de Vincent est autorisée par lettres patentes du mois de mai 1627, vérifiées au parlement le 4 avril 1631 ; le pape Urbain VIII ne donna sa bulle d'érection que le 12 janvier 1632. Pendant que Vincent s'occupait de l'instruction des habitants de la campagne, il portait aussi ses regards sur les désordres qui régnaient dans le clergé, bien résolu de les faire cesser : « Nous devons, disait-il, faire quelque effort pour ce grand besoin de l'Eglise, qui s'en va ruinée en beaucoup de lieux par la mauvaise vie des prêtres : car ce sont eux qui la ruinent et qui la perdent : et il n'est que trop vrai que la dépravation de l'état ecclésiastique est la cause principale de la ruine de l'Eglise de Dieu. » L'évêque de Beauvais, Augustin Potier de Gèvres, proposa, comme un remède préliminaire aux excès dont on se plaignait généralement, d'obliger les ordinands à une retraite, dans laquelle on leur expliquerait les devoirs du sacerdoce, et on les exhorterait à les remplir avec exactitude. Effectivement, cette retraite eut lieu d'abord à Beauvais, en 1628, sous la direction de Vincent, et bientôt après dans la capitale, sur la demande de Jean-François de Gondî. Abelly a recueilli un assez grand nombre de discours, prononcés dans ces occasions importantes ; ils sont dignes de leur auteur, et respirent partout le plus pur amour de la religion. En 1629, Vincent confia aux religieuses de la Visitation et soutint par son crédit et par ses soins l'établissement de la Madeleine, qui avait été fondé douze ans auparavant en faveur des filles auxquelles il n'était ni possible de rester dans le monde sans s'y perdre, ni de se sanctifier dans la retraite, si elles continuaient à n'y être pas bien conduites. Dès 1630, le prieur de St-Lazare, Adrien Lebon, offrit de céder à Vincent de Paul sa maison et ses biens pour concourir à l'instruction et au soulagement des habitants de la campagne. « A cette offre, dit Vincent dans une de ses lettres, j'avais les sens interdits, comme un homme surpris du bruit d'un canon, lorsqu'on le tire proche de lui, sans qu'il y pense ; il reste comme étourdi de ce coup imprévu, et moi je

« demurai sans parole, si étonné d'une telle proposition, que lui-même, s'en apercevant, me dit : *Quoi, vous tremblez !* » Vincent répondit avec beaucoup de modestie qu'il était très-vrai que sa proposition l'avait épouvanté, et qu'elle était si fort au-dessus de lui et des prêtres de sa compagnie, qu'il se ferait un scrupule d'y penser. « Nous sommes, ajouta-t-il, de pauvres prêtres, nous vivons dans la simplicité, nous n'avons d'autre dessein que celui de servir les pauvres gens de la campagne : nous vous sommes parfaitement obligés de votre bonne volonté, et nous vous en remercions très-humblement. » Le prieur revint à la charge, et fit de nouvelles instances pour fléchir la sévérité de Vincent de Paul ; mais ce ne fut qu'en 1632, le 7 janvier, après les démarches les plus pressantes et les décisions des docteurs les plus éclairés, qu'il eut la satisfaction de mettre le saint prêtre en possession de St-Lazare, avec toutes les formalités d'usage. Quelques précautions qui eussent été prises dans cette affaire, Vincent de Paul ne fut pas moins cité au parlement par les chanoines réguliers de St-Victor. Mais un arrêt solennel mit fin aux contestations, et les lettres patentes du roi furent enregistrées par la cour le 17 septembre 1632. Avant la cession, le prieur Lebon avait reçu dans sa maison quelques aliénés que leurs parents lui avaient confiés, moins pour les traiter que pour les séquestrer de la société ; Vincent les garda dans les mêmes intentions. Vers la même époque, il améliora encore le sort des criminels condamnés aux galères, qu'il réunit près de la porte St-Bernard, sous les soins de mademoiselle Legras et de ses compagnes. Ce n'était pas encore assez ; il obtint du cardinal de Richelieu que le plan d'un hôpital général, tracé pour eux à Marseille, par le comte de Joigny, serait exécuté. Plus tard, Louis XIV, par ses lettres patentes de 1646 et 1648, assigna à cet hôpital douze mille livres de revenu annuel sur les gabelles de Provence. Les prêtres de la mission en devinrent les directeurs spirituels. Vincent de Paul fut confirmé dans ses fonctions d'aumônier réel, et cette charge fut assurée à perpétuité au supérieur général de la congrégation, avec pouvoir de déléguer le supérieur de la maison de Marseille ; l'acte est du 16 janvier 1644. Les célèbres conférences des mardis sont instituées en 1633. Vincent était pénétré de douleur à la vue des maux enfantés par l'ignorance et la corruption des prêtres ; il n'en parlait jamais sans verser des larmes amères. Ce qu'il avait déjà fait pour rendre au sanctuaire une partie de son antique splendeur était un sûr garant qu'il n'en resterait pas là. Aussi, plus il attendait de bien de ses conférences, plus il mit d'application à les organiser. On peut dire qu'il en résulta des avantages incalculables. Il y présidait ordinairement et y parlait avec une admirable simplicité. « Il se trouvait souvent à ces

« conférences, dit Bossuet, des évêques du premier mérite; tous étaient enchantés de la noble simplicité de ses discours : ils avouaient qu'on trouvait en lui ce ministre rare qui, selon l'expression de l'apôtre St-Pierre, parle de Dieu d'une manière si sage, si relevée, que Dieu même semble s'expliquer par sa bouche. » A peine furent-elles fondées, qu'elles réveillèrent l'attention de tous les gens de bien, et *qu'il n'y eut pas dans Paris, comme le dit Lancelot, un ecclésiastique de mérite qui n'en voulût être.* Le cardinal de Richelieu manifesta le désir d'être instruit de la bouche de Vincent de tout ce qui s'y passait. Le saint prêtre eut avec le ministre un long entretien au sortir duquel celui-ci dit à la duchesse d'Aiguillon, sa nièce : « J'avais déjà une grande idée de M. Vincent, mais je le regarde comme un tout autre homme, depuis le dernier entretien que j'ai eu avec lui. » On choisit, parmi les membres de la conférence des mardis, des évêques distingués et des pasteurs zélés qui répandirent partout le goût du savoir et de la vertu. Mais ce qui la recommande principalement, c'est le mouvement qu'elle imprima à l'Eglise gallicane, et le modèle qu'elle offrit à tous les prélats qui ne cherchaient que la gloire de Dieu et le salut du prochain. Il était à craindre que cette association, étant devenue comme une pépinière d'évêques, n'attirât sous ses drapeaux des ecclésiastiques mondains, plutôt par des motifs d'intérêt ou de vanité, que par des vues de piété; Vincent l'avait prévu, et il prit toutes les précautions que suggère la prudence pour prévenir ces graves inconvénients. En 1634, il institua les retraites spirituelles dans la maison de St-Lazare, pour toute sorte de personnes, sans aucune distinction, qui voudraient en profiter. Il recommandait très-expressément à ses prêtres qu'ils fissent bien entendre aux *exercitants*, que le but qu'ils devaient se proposer dans leurs exercices était de se rendre parfaits chrétiens, chacun selon sa vocation. Tout le reste portait à peu près le même cachet de sagesse. La multitude des *exercitants* occasionnait des frais immenses; mais le saint prêtre savait y pourvoir. Il n'était pas rare qu'il cédât sa propre chambre quand toutes les places étaient remplies. La même année vit se former et se constituer l'établissement des filles de la Charité, si connues dans le monde par les services de tout genre qu'elles ont rendus et qu'elles rendent encore à l'humanité. *Ces filles, suivant les expressions de Vincent, n'ont ordinairement pour monastères que les maisons des malades, pour cellule qu'une chambre de louage, pour chapelle que l'église de leur paroisse, pour cloître que les rues de la ville ou les salles des hôpitaux, pour clôture que l'obéissance, pour grille que la crainte de Dieu, et pour voile qu'une sainte et exacte modestie;* et cependant elles se préservent de la contagion du vice, elle font germer partout sous leurs pas la vertu. L'institut des

filles de la Charité fut d'abord approuvé par Jean-François-Paul de Gondi, alors coadjuteur de son oncle, Jean-François de Gondi, et depuis archevêque de Paris et cardinal de Retz. Il fut confirmé de nouveau, le 18 janvier 1635, par le même prélat, et autorisé par lettres patentes du mois de novembre 1637. Il est sous l'obéissance des supérieurs généraux des prêtres de la mission. Dans le temps qu'il fondait la congrégation des filles de la Charité, Vincent de Paul, d'après l'invitation de l'archevêque de Paris, établit une compagnie de dames chargées de prendre un soin particulier des malades de l'Hôtel-Dieu. La présidente Goussaut en fut la première supérieure. Parmi les sages avis qu'il donna à ces dames, on remarque celui-ci : qu'elles iraient d'abord se présenter aux religieuses qui ont soin des malades; qu'elles les prieraient de trouver bon que, pour participer à leurs mérites, elles eussent la consolation de les servir avec elles; qu'en cas qu'il s'en trouvât quelqu'une qui parût ne pas les regarder de bon œil, elles se donneraient bien de garde de la contredire ou de vouloir l'emporter sur elle. *Nous prétendons, leur disait-il, contribuer au salut et au soulagement des pauvres, et c'est chose qui ne se peut sans l'aide et l'agrément de ces bonnes religieuses qui les gouvernent, il est donc juste de les prévenir d'honneur, comme leurs mères, et de les traiter comme les épouses de Notre-Seigneur, et les dames de la maison : car c'est le propre de l'esprit de Dieu d'agir suavement; et c'est le moyen le plus assuré de réussir, que de l'imiter en cette manière d'agir.* Dans ces derniers temps, on a mieux fait, sans doute, que Vincent de Paul; mais ce n'est qu'en marchant sur ses traces qu'on est parvenu à le surpasser. Vers le commencement de 1635, l'archevêque de Paris le chargea d'examiner, de concert avec deux autres religieux, les constitutions des hospitalières de la charité de Notre-Dame. C'était un hommage éclatant rendu à sa piété et à son discernement. Il établit la même année un petit séminaire dans la maison des Bons-Enfants; mais il l'abandonna bientôt. Il était bien reconnu que les petits séminaires ne pouvaient produire l'effet qu'on s'en était promis, parce que *la plupart des jeunes gens qu'on y avait élevés avec toute la précaution possible étaient entrés dans le siècle, et en avaient été quittes pour dire qu'ils avaient pris l'habit ecclésiastique dans un âge où ils n'étaient pas capables de réflexion;* d'un autre côté cependant il fallait pourvoir à l'exécution des décrets qui ordonnent l'établissement des séminaires pour l'instruction des clercs. Vincent de Paul en sentait la nécessité, et le répétait souvent dans ses discours et dans ses lettres : « C'est par les prêtres que les hérésies ont prévalu, que le vice a régné, et que l'ignorance a établi son trône parmi les pauvres peuples; et cela par leur propre dérèglement, faute de s'opposer de toutes leurs forces, selon leurs

« obligations, à ces trois torrents qui ont inondé « la terre... L'une des fins de l'institut des missionnaires est d'instruire les ecclésiastiques, « non-seulement aux sciences pour les apprendre, « mais aussi aux vertus pour les pratiquer; car « leur montrer l'une sans l'autre, c'est faire peu « et presque rien. Il faut de la capacité et une « bonne vie; sans celle-ci l'autre est inutile et « dangereuse; nous devons les porter également « à toutes les deux, et c'est ce que Dieu demande « de nous. » Aussi, dès qu'il aperçut la possibilité de ces établissements, il en profita avec ardeur, et en fit faire l'essai dans quelques diocèses qui s'en trouvèrent très-bien; et de là ils se répandirent dans tout le royaume. Cependant les disciples de Vincent de Paul continuaient, sous ses inspirations, leurs salutaires missions à Montauban, dans les landes de la Gascogne et dans les Cévennes. L'un d'entre eux, trop content de la supériorité qu'il avait acquise sur les protestants, les traitait avec mépris, *et était allé jusque dans leur prêche les provoquer à la dispute.* Vincent en fut instruit, et il lui adressa une vive réprimande. En 1636, le roi ordonna au saint prêtre d'envoyer quelques-uns des siens dans l'armée de Picardie, pour faire cesser les désordres qui régnaient parmi les soldats. Cette mission procura de grands avantages spirituels aux militaires, et de plus grands encore aux habitants des pays qui étaient occupés par les troupes. Vincent n'eut pas le même succès dans les missions qu'il fit au temple de Troyes, parce que la précipitation de quelques-uns de ses coopérateurs gâta tout ce qu'il avait projeté. Ce serait ici le lieu de parler des brouilleries de Vincent de Paul avec Jean du Verger de Hauranne, dont on a dit, peut-être, et trop de bien et trop de mal. Qu'importe la réalité des dépositions, des lettres et des propos de l'instituteur de la mission au sujet de l'abbé de St-Cyran, à quiconque ne veut point entrer dans de misérables discussions, où l'esprit de parti se montre bien plus que l'amour de la vérité? Au surplus, nous renvoyons aux ouvrages indiqués dans la note (1). Les détails des fléaux qui pesèrent sur la Lorraine pendant une partie du gouvernement du duc Charles IV paraîtraient exagérés, s'ils n'étaient attestés par des auteurs contemporains, dignes de foi. La guerre, la peste, la famine, désolèrent simultanément cette malheureuse province durant plusieurs années. Vincent de Paul se chargea d'en adoucir les rigueurs. Il fit distribuer, par les prêtres, des aliments, des remèdes, des vêtements, de l'argent (deux millions) à Toul, à Verdun, à Metz, à Nancy, à Bar, à Pont-à-Mousson, à St-Mihiel, etc., avec une étonnante promptitude, au milieu d'incroyables dangers. Il pourvut aux besoins d'une multitude d'habitants des deux duchés, qu'il

avait attirés à Paris, ou qui y étaient venus d'eux-mêmes pour éviter les horreurs de la misère (1). La continuation de la guerre accroissant de jour en jour les maux publics, il prend le parti d'aller trouver le cardinal de Richelieu; il lui expose ses raisons, puis tout à coup se jette à ses genoux, et lui dit en sanglotant : *Monseigneur, donnez-nous la paix; ayez pitié de nous; donnez la paix à la France.* L'impérieux ministre ne s'offensa point de la liberté du saint prêtre; il daigna l'assurer que ses vœux seraient exaucés. Vincent ne se montra pas aussi sage dans une autre occasion. Non content de recueillir et de sustenter les émigrés des royaumes britanniques qui fuyaient ce foyer de sédition, il osa demander au cardinal qu'il soulevât les catholiques d'Irlande, et il s'offrit à donner cent mille écus pour soudoyer les troupes françaises qui iraient secourir les révoltés. Le cardinal se contenta de lui faire voir avec beaucoup de douceur l'impossibilité d'un pareil projet, sans le blâmer personnellement. En 1641, Vincent visite les ursulines de Beauvais, et rend des services importants aux religieuses de Ste-Marie, avant et après la mort de la mère de Chantal, leur fondatrice. L'année suivante, il établit sa congrégation à Rome, et donne naissance à l'usage, suivi par ses successeurs, de ne se mettre à table qu'entre deux vieillards, choisis dans le quartier St-Lazare, pour se souvenir sans cesse qu'il est le père des pauvres; il abdique, dans une assemblée générale des prêtres de la mission, la charge de supérieur, mais son abdication n'est point acceptée; enfin, il perd un puissant protecteur dans la personne du cardinal de Richelieu, qui meurt le 4 décembre 1642. Il est appelé, en 1643, pour assister Louis XIII dans sa dernière maladie, et il ne le quitta guère jusqu'à sa mort. Anne d'Autriche, régente du royaume, nomma Vincent de Paul à la présidence du conseil de conscience. Le saint prêtre n'eut rien tant à cœur que de donner à l'Eglise gallicane des évêques savants et vertueux. Il prit pour règles celles qui sont prescrites par St-Paul et par les conciles : « et quoi- « qu'il eût de justes égards pour la naissance, « dit un de ses historiens (2), quoiqu'il ne doutât « point qu'un homme de qualité ne pût, quand « il a de la vertu, faire plus de bien qu'un autre, « et qu'il eût dit plus d'une fois, d'après un ancien, que cinquante cerfs conduits par un lion « valent mieux que cinquante lions conduits par « un cerf, il était cependant bien éloigné de « croire que la noblesse du sang fût le seul mérite nécessaire à un prélat, et qu'on eût tout « ce qu'il faut pour gouverner le troupeau de « Jésus-Christ quand on est ou fils ou parent d'un « homme qui prend des villes, et qui gagne des

(1) Voy. la *Vie du B. Vincent*, par Abelli, in-4° et in-8°; la *Défense de M. Vincent*, par l'abbé de Barcos; *Lettres critiques; Témoignage de l'évêque de Montpellier.*

(1) Voy., pour les détails, la *Misère au temps de la Fronde*, chap. 2, 11, 14, etc.

(2) Collet, *Vie de St-Vincent*, liv. 4, t. 2, p. 141, édition de Demonville.

« batailles. » Ces bonnes dispositions ne furent pas exécutées. Le cardinal Mazarin ne pensait pas sur cet article comme le saint prêtre ; et d'ailleurs les prétendants à l'épiscopat savaient les rendre inutiles, en se couvrant du masque de la vertu, et en se parant d'un simulacre de piété qui n'était point dans leur cœur. Vincent obtint plus de succès dans les nominations aux autres bénéfices : il réussit à les faire remplir par des sujets distingués. Il nous serait impossible de rapporter au long toutes les actions qui ont illustré ce grand homme sous la régence d'Anne d'Autriche, nous nous bornerons à un aperçu succinct. Il étouffe les discussions qui s'étaient élevées au sujet de René de Rieux, évêque de St-Pol de Léon, et rend le calme à l'Eglise de France ; il transfère le siège de Maillezaïs à la Rochelle ; il contribue puissamment à introduire la réforme dans les ordres de St-Benoît, de Grammont, de Prémontré, de Ste-Geneviève, de Chancelade, etc. ; il fait observer la plus exacte régularité dans une multitude d'abbayes de filles, qui étaient livrées aux plus honteux excès, surtout dans l'abbaye de Longchamp, comme on peut le voir dans une lettre autographe de Vincent, qui a été publiée par la société des bibliophiles français ; il fait renouveler les anciennes ordonnances contre les duels ; il obtient l'édit de 1643 et les déclarations de 1644, de 1646, etc. Ce n'est pas qu'on ne puisse blâmer quelques-uns de ses actes ; ce n'est pas qu'il ait porté en tout un zèle selon la science : mais il voulait le bien ; il y travaillait de toutes ses forces ; et qui oserait le condamner ? Quoi qu'il en soit, on doit lui rendre la justice qu'il ne chercha jamais l'intérêt de sa compagnie, au détriment des autres congrégations ; qu'il avait coutume de répondre à ceux qui le pressaient d'employer son crédit à l'enrichir : *Pour tous les biens de la terre, je ne ferai jamais rien contre Dieu ni contre ma conscience. La compagnie ne périra point par la pauvreté ; je crains plutôt que si la pauvreté lui manque, elle ne vienne à périr.* On peut également dire, à sa gloire, que, généralement parlant, au milieu même des efforts de son zèle, il professa des principes de modération qu'on ne désavouerait point dans ce siècle de tolérance. Il écrivait, en 1643 : « On fera de « beaux réglemens, on usera de censures, on « retranchera tous les pouvoirs ; mais corrigera-t-on ? il n'y a guère d'apparence. Ces moyens « n'étendront ni ne conserveront l'empire de « Jésus-Christ dans les cœurs. Dieu a autrefois « armé le ciel et la terre contre l'homme : est-ce « par là qu'il l'a converti ? Eh ! n'a-t-il pas fallu « enfin qu'il se soit abaissé et humilié devant « lui, pour lui faire agréer son joug et sa conduite ? Ce que Dieu n'a pas fait avec sa toute-puissance comment un prélat le fera-t-il avec « la sienne ? » En 1644, il éprouve une longue et grave maladie, qui l'empêche de remplir, pendant quelques mois, les devoirs de sa charge. En

1645, il prend beaucoup de part aux contestations que le curé de St-Sulpice, Olier, avait avec son prédécesseur. En 1646, l'abbaye de St-Méen, diocèse de St-Malo, est donnée à Vincent de Paul, pour l'établissement d'un séminaire, malgré l'opposition du parlement de Bretagne et les clameurs du public, qui accusait d'envahissement la congrégation de la mission. A l'époque de la canonisation de Vincent, le promoteur de la foi ne manqua pas de rappeler ce fâcheux événement ; mais il fut interprété bénévolement ; mais il fut interprété bénévolement en sa faveur. Pour mettre un contre-poids à ce que peut avoir de répréhensible la conduite de Vincent dans l'affaire de St-Méen, nous dirons que le saint prêtre, dans une autre circonstance, ne voulut pas recevoir une somme de six cent mille livres, que des dames lui offraient pour bâtir une nouvelle église. Il alléguait pour raison que les pauvres commençaient à souffrir, et que les premiers temples que demande Jésus-Christ sont ceux de la charité et de la miséricorde. Le 27 octobre de la même année, il envoya huit de ses prêtres en Irlande, et ayant leur départ il leur adressa cet admirable discours : « Soyez unis « ensemble, et Dieu vous bénira ; mais que ce « soit par la charité de Jésus-Christ : car toute « autre union, qui n'est pas cimentée par le sang « de ce divin Sauveur, ne peut subsister. C'est « donc en Jésus-Christ, par Jésus-Christ et pour « Jésus-Christ que vous devez être unis les uns « avec les autres. L'esprit de Jésus-Christ est un « esprit d'union et de paix. Comment pourriez-vous attirer les âmes à Jésus-Christ, si vous « n'étiez unis entre vous et avec lui-même ? « Cela ne se pourrait pas. N'ayez donc qu'un « même sentiment et une même volonté ; autrement ce serait faire comme les chevaux, lesquels étant attelés eux-mêmes à la charrue tireraient, les uns d'un côté, les autres de « l'autre ; et ainsi ils gâteraient et briseraient « tout. Dieu vous appelle pour travailler en sa « vigne ; allez-y, comme n'ayant en lui qu'un « même cœur et une même intention ; et par ce « moyen, vous en rapporterez du fruit. » Dans une lettre qu'il écrivit, en 1647, à l'archevêque de Paris, Vincent de Paul lui dit en substance que depuis longtemps il avait été arrêté dans le conseil ecclésiastique qu'on ne permettrait plus de nouveaux établissemens de religieuses ; qu'on reconnaissait qu'il y en avait déjà de trop ; que le roi en recevait souvent des plaintes ; que plusieurs s'anéantissaient d'eux-mêmes ; que depuis peu on avait vu se former et disparaître six ou sept de ces sortes de congrégations ; que quelques-unes avaient donné du scandale et excité des murmures, etc. Aussi, à dater de cette époque, il ne contribua plus à la fondation de nouvelles congrégations, et se borna à soutenir ou à réformer celles qui existaient déjà : comme les filles de la Providence, les filles Orphelines, les filles de Ste-Geneviève, les filles de la Croix,

toutes destinées à la correction des mœurs ou à l'éducation des jeunes personnes du sexe. Il établit sa congrégation à Gènes en 1647, et à Madagascar en 1648. Cette même année, il fixa pour toujours le sort des enfants trouvés (1). Ces malheureuses victimes de l'incontinence et de la misère, pour lesquelles Vincent avait fait différents essais, et qu'il avait recueillies dans diverses maisons, allaient être abandonnées à leur premier état, pour des motifs qu'il serait trop long de rapporter. Vincent, qui ne connaissait point d'obstacles quand il s'agissait de soulager l'humanité, convoqua une assemblée générale des dames qui concouraient à toutes ses bonnes œuvres, et après leur avoir exposé la situation des enfants, et les raisons alléguées par ceux qui voulaient les délaisser et par ceux qui voulaient continuer à les secourir, il se livra tout à coup à la sensibilité de son âme, et conclut en ces termes : « Or sus, Mesdames, la « compassion et la charité vous ont fait adopter « ces petites créatures pour vos enfants; vous « avez été leurs mères selon la grâce, depuis « que leurs mères selon la nature les ont abandonnées : voyez maintenant si vous voulez « aussi les abandonner. Cessez d'être leurs mères, pour devenir à présent leurs juges : « leur vie et leur mort sont entre vos mains; je « m'en vais prendre les voix et les suffrages; il « est temps de prononcer leur arrêt, et de savoir « si vous ne voulez plus avoir de miséricorde « pour eux. Ils vivront, si vous continuez d'en « prendre un charitable soin; et, au contraire, « ils mourront et périront infailliblement, si vous « les abandonnez; l'expérience ne vous permet « pas d'en douter. » A ces mots, l'assemblée électrisée consentit à tout ce que désirait Vincent, il fut résolu, à l'unanimité, que la bonne œuvre serait continuée, et il ne fut plus question que de trouver les moyens d'exécuter cette résolution. Le roi consentit à donner Bicêtre; mais comme il y avait de graves inconvénients d'y laisser les enfants, on les transféra dans le faubourg St-Laurent, sous les auspices des filles de la Charité, et bientôt après sur le Parvis Notre-Dame et dans le faubourg St-Antoine. Les troubles de la Fronde ne tardèrent point à commencer. Vincent, membre du conseil, était naturellement Mazarin. Cependant il gémissait avec tous les bons citoyens de la faiblesse de la régente pour un cardinal étranger, et de l'entêtement de ce dernier, si funeste à la tranquillité publique. Dans un vif mouvement d'amour pour la paix et l'union, il se décide à une démarche dont il espère le plus grand succès. Le 13 janvier 1649, il va trouver successivement la reine mère et le

premier ministre à St-Germain en Laye, pour leur représenter la déplorable situation de la France, et les porter à un sacrifice qu'ils n'eurent garde de lui accorder; mais ils parurent ne pas lui savoir mauvais gré de sa démarche. Le saint prêtre, suspect au ministère dont il semblait abandonner les intérêts, et en butte à l'animadversion des frondeurs, qui le regardaient comme ministériel, ne pouvant d'ailleurs rentrer dans Paris assiégé par l'armée de Condé, saisit cette occasion pour faire la visite des divers établissements de la congrégation de la mission et des filles de la Charité. La régente ne lui laissa pas le temps de l'achever; elle le rappela promptement à la cour. Cependant les fureurs de la Fronde, bien loin de diminuer et de se calmer, augmentèrent les années suivantes. La désolation qu'elles portèrent dans les environs de Paris, dans la Picardie, dans la Champagne, est incroyable. On ne peut concevoir que des enfants de la même patrie se soient déchirés entre eux avec tant d'acharnement, au sujet d'un ministre dont quelques grands de l'Etat convoitaient la puissance; mais on peut encore moins concevoir l'opiniâtreté de la reine à conserver un homme dont la France presque entière réclamait le renvoi, et qui était un sujet de discorde. Vincent, qui n'avait point manqué à la Lorraine dans des jours de malheur, s'empressa de secourir les provinces ravagées par les guerres de la Fronde (1). On prétend qu'il y fit passer, en cinq ans, plus d'un million. Les bénédictions qui accompagnaient ordinairement les œuvres de miséricorde vinrent de toutes parts récompenser le saint vieillard des peines qu'il s'était données pour amasser et distribuer des aumônes, et le dédommager de quelques contrariétés qu'il éprouvait injustement dans la capitale. Il aurait bien voulu détruire le mal à sa source, en conciliant tant d'intérêts opposés; mais sa vertu n'était point assez puissante pour satisfaire des cœurs qui n'ambitionnaient que l'autorité de ce monde. Nous savons néanmoins qu'il contribua efficacement à un rapprochement, sans que nous puissions dire au

(1) Voyez Jules Desnoyers (de l'Institut), *Des enfants trouvés avant St-Vincent de Paul*, brochure in-8° de 31 pages, et les documents envoyés par M. de la Fons de Melicocq sur les enfants trouvés à Lille au 15^e et au 16^e siècle, et ceux de M. Dusevel pour Amiens au 15^e siècle (juin 1857). (Comité de l'histoire de France au ministère de l'instruction publique. A. F.—L.—T.)

(1) Recueil des relations contenant ce qui s'est passé pour l'assistance des pauvres; entre autres de ceux de Paris et des environs, et des provinces de Picardie et de Champagne, pendant les années 1650 à 1654, Paris, chez Savreux. Ce recueil était envoyé mensuellement pour solliciter la charité publique; nous avons trouvé d'autres feuilles détachées qui s'étendent jusqu'à 1656. Pendant six années, en l'absence de tout pouvoir social, Vincent de Paul se mit à la tête de la charité du pays, constitua une sorte d'assistance publique, dont il fut comme le directeur, correspondit avec les municipalités des contrées les plus malheureuses, partagea et dirigea les secours selon les besoins et selon ses ressources, donna des laissez passer à ses employés pour traverser plus facilement les diverses armées royalistes ou frondeuses, enfin mérita au plus haut degré le titre de *Père de la patrie* que le lieutenant général de Picardie lui décerna dans une correspondance officielle; il adressa aussi plusieurs lettres à la reine, à Mazarin et au pape pour amener la paix et faire cesser cette guerre plus que fratricide. Voy. les détails sur cette époque, où le rôle civique de Vincent de Paul a été pour la première fois mis en vaine lumière, dans *la Misère au temps de la Fronde et St-Vincent de Paul*, par M. Alph. Feillet, revue et augmentée, 2^e édit., 1863, 1 vol. in-8°. L'Académie des sciences morales l'a honoré de ses suffrages dans le concours sur le paupérisme, 1863, pour le prix du baron Morogues. A. F.—L.—T.

juste de quels moyens il se servit. En 1651, il établit en Pologne les prêtres de la mission et les filles de la Charité, qui y firent des merveilles pendant que ce royaume était affligé de la peste. Les œuvres de charité et les affaires de ses établissements n'occupaient pas tellement Vincent de Paul, qu'il ne soit entré avec sa bonhomie et sa fermeté ordinaires dans les querelles du jansénisme. Indisposé contre les maximes hardies de St-Cyran, il montra peu de bienveillance pour l'*Augustinus* de l'évêque d'Ypres, lequel était lié de la plus étroite amitié avec du Verger de Hauraune, et avait écrit le *Mars gallicus* contre Richelieu et Louis XIII. D'ailleurs Vincent avait une vénération toute particulière pour les jésuites, contre lesquels l'*Augustinus* était principalement dirigé, et il s'était prononcé contre le livre de la *Fréquente communion*, en obtenant de Rome la censure d'une proposition qui se trouve dans la préface. Du moment que la Sorbonne se fut expliquée, Vincent fit signer par quatre-vingt-huit évêques une lettre écrite au souverain pontife pour le prier de condamner le livre de Jansénius, et les propositions qu'on en avait extraites. Voici la circulaire qu'il adressa, au mois de février 1651, à ceux qui étaient dans leurs diocèses, et qui n'avaient point assisté à l'assemblée du clergé : « Les mauvais effets que produisent les opinions « du temps ont fait résoudre un bon nombre de « nosseigneurs les prélats du royaume d'écrire « à N. S. P. le pape pour le supplier de prononcer « sur cette doctrine. Les raisons particulières qui « les y ont portés sont : 1° que par ce remède ils « espèrent que plusieurs se tiendront aux opi- « nions communes, qui, sans cela, pourraient « s'en écarter, comme il est arrivé de tous, « quand on a vu la censure des deux chefs qui « n'en font qu'un; 2° c'est que le mal pullule « parce qu'il semble être toléré; 3° on pense à « Rome que la plupart de nosseigneurs les évê- « ques de France sont dans ces sentiments nou- « veaux, et il importe de faire voir qu'il y en a « très-peu; 4° enfin ceci est conforme au saint « concile de Trente qui veut que, s'il s'élève des « opinions contraires aux choses qu'il a détermi- « nées, on ait recours aux souverains pontifes « pour en ordonner; et c'est ce qu'on veut faire. « Monseigneur, ainsi que vous verrez par la « même lettre, laquelle je vous envoie dans la « confiance que vous aurez agréable de la signer, « après une quarantaine d'autres prélats, qui l'ont « déjà signée, etc. » C'étaient les évêques de l'assemblée du clergé. Vincent ne se borna point à ces démarches; aussitôt qu'il eut appris que les partisans de Jansénius avaient envoyé des députés à Rome, il crut qu'on devait faire pour la vérité ce qu'ils faisaient pour l'erreur; qu'il fallait envoyer auprès du saint-siège des docteurs orthodoxes qui fissent sentir le danger que courait la foi, et la nécessité d'un jugement qui, soutenu de l'autorité des évêques, fixât les doutes et réunit les es-

prits. On députa en effet trois docteurs de Sorbonne, amis de Vincent de Paul, qui les fortifia dans leurs bons desseins, les aida de sa bourse et de ses conseils, leur promit de ne les abandonner ni en France, ni en Italie, et donna ordre à ses prêtres établis à Rome d'avoir pour eux toute l'attention possible (1). Lorsque Innocent fut assuré que tout le monde se soumettait à sa décision, il donna sa constitution, *Cum occasione*, le 9 juin 1653. Ce fut alors que Vincent, sans franchir jamais les bornes d'une juste modération, sut s'arranger si bien, qu'il écarta l'erreur de tous les lieux dont la garde était commise à ses soins. Il adressa à sa communauté un discours d'actions de grâces, dans lequel il disait « qu'encore que Dieu lui eût fait la grâce de « discerner l'erreur d'avec la vérité, avant même « la définition du saint-siège, il n'avait pourtant « jamais eu aucun sentiment de vaine complai- « sance ni de vaine joie de ce que son jugement « s'était trouvé conforme à celui de l'Eglise, « parce qu'il avait bien reconnu que c'était un « effet de la pure miséricorde de Dieu envers « lui, et dont il était obligé de lui rendre toute « la gloire » (2). Dès que la bulle fut publiée, il ne cessa de rapprocher tous les esprits, et de ramener à l'unité de sentiment ceux qui s'en étaient écartés; ses efforts ne furent pas toujours inutiles. En 1653, il envoya des prêtres de la mission en Ecosse et aux îles Hébrides, et fonda l'hospice du nom de Jésus pour quatre-vingts vieillards de l'un et de l'autre sexe. Cette fondation est due à la générosité d'un habitant de Paris, dont le nom n'a jamais été connu que de Vincent. La vue de l'ordre qu'il y établit et du bonheur dont on y jouissait inspira à quelques personnes de distinction le dessein de réunir dans un hôpital général tous les pauvres de la capitale. On en fit la proposition à Vincent, dont Dieu bénissait toutes les entreprises. On lui exposa les moyens que l'on avait pour commencer et consolider ce vaste établissement : on combattit son irrésolution; et on l'entraîna dans la coopération d'un projet dont l'exécution l'effrayait. En 1655, la régente, Anne d'Autriche, donna l'enclos et la maison de la Salpêtrière, qui fut pourvue de tous les meubles convenables, mais qui ne fut définitivement habitée qu'en 1657, à cause des nombreux obstacles que l'on eut à surmonter. Alors près de cinq mille mendiants,

(1) *Vie de St-Vincent de Paul*, par Collet, liv. 5.

(2) La conduite admirable des jansénistes pendant les misères de la Fronde eût dû peut-être inspirer plus de bienveillance à Vincent de Paul; c'étaient eux qui avaient les premiers organisé la publicité et l'association pour le secours des provinces de Champagne et de Picardie, et Vincent ne fit que succéder à leur œuvre en l'étendant et la développant avec le secours de ses missionnaires, de ses filles de la Charité et de la France entière qui se voyait menacée de tomber dans l'abîme. — Voy. le rôle de Maignart de Bernières, d'Antoine le Maistre et de la mère Angélique, de la mère Agnès Arnauld dans la *Misère au temps de la Fronde*; *Port-Royal* de M. Sainte-Beuve; les *Lettres de la mère Angélique* et de la mère Agnès, par M. Prosper Faugère. A. F.—L.—T.

sur quarante mille qui désolaient la capitale, se rendirent dans cette maison, où ils furent abondamment pourvus de tout ce qui est nécessaire à la vie; et la mendicité parut extirpée. La conduite d'un protestant allemand, qui était entré à St-Lazare et avait furtivement endossé le costume des prêtres de la mission, fournit à Vincent l'occasion de montrer toute la bonté de son cœur et l'héroïsme de sa vertu. Le cardinal de Retz se réfugia, en 1655, dans la maison de la Mission de Rome, d'après le conseil d'Innocent X. Cette condescendance de la part du supérieur irrita Mazarin, et suscita quelques contrariétés au saint prêtre; mais elles ne furent pas de longue durée. Il en essuya de plus sensibles et de plus durables par la perte de plusieurs de ses prêtres, et par la chute de quelques établissements qu'il avait faits avec trop de précipitation et trop d'imprévoyance. Cependant ce ne serait pas lui rendre justice si l'on ne disait que sa ferme confiance en Dieu le mettait au-dessus de tous les événements, et que, quand il lui arrivait d'être supplanté par des congrégations rivales, il adorait les décrets du Seigneur, qui fait ce qui lui plaît, et qui se sert des instruments que bon lui semble. *Notre maxime est de céder toujours la place aux autres, estimant et devant estimer qu'ils feront mieux que nous. Tel était le fondement de la bonne harmonie qu'il entretenait avec tout le monde.* Admirable philosophie, s'écrie un de ses disciples, qui épargnerait, si elle était suivie, bien des peines au public et bien des scandales à l'Eglise! Il lui arriva parfois d'échouer dans ses projets les mieux concertés. Ainsi, par exemple, on lui avait fait attendre un décret de Rome contre les duels, et il ne l'obtint jamais. On ne verra pas sans intérêt la lettre qu'il écrivait au supérieur de sa maison, dans la capitale du monde chrétien, en 1656: « Avant que de « répondre à votre dernière lettre, je vous parlerai d'une affaire des plus importantes qui se « puissent présenter, et dont le mérite me servira « d'excuse envers vous, pour la surcharge que « je vous donne en vous l'adressant; outre que « je n'ai pu m'en défendre, eu égard à ceux qui « m'ont demandé votre assistance. Il est question « de remédier aux duels, qui sont si fréquents « en France, et par lesquels il s'est fait des maux « infinis. M. le marquis de la Mothe-Fénelon est « celui de qui Dieu s'est servi pour susciter les « moyens d'en détruire l'usage. Il a été autrefois « un fameux duelliste; mais comme Dieu le toucha, il se convertit si bien, qu'il jura de ne se « plus battre. Il était à M. le duc d'Orléans, « comme il y est encore; et en ayant parlé à un « gentilhomme, il lui fit prendre la même résolution; et tous deux en ont gagné d'autres à « leur partil, en les engageant de parole et même « par écrit. Ces commencements ont eu les progrès que vous verrez dans le mémoire ci-joint, « et d'autres que l'on a omis. Le roi a fait enrô-

« ler sa maison dans cette résolution. Les états « de Languedoc et de Bretagne ont privé du droit « de séance, dans leurs assemblées, les gentils- « hommes qui se battraient désormais dans leurs « provinces. Enfin on a usé de toutes les précautions possibles pour arrêter ce torrent, qui a « fait tant de ravages sur les corps et sur les « âmes. Il ne reste, pour la conclusion de cette « bonne œuvre, sinon qu'il plaise à notre saint- « père le pape de la couronner de sa bénédiction, « par le bref qu'on lui demande. Je vous en « envoie le projet, qui a été si bien concerté de « deçà, qu'on estime qu'il n'est pas possible d'y « rien changer sans ruiner le bon dessein qu'on « a. Prenez la peine de vous bien mettre au fait « de tout, pour en instruire quelque cardinal qui « puisse et qui veuille représenter à Sa Sainteté « l'importance de la chose. M. le nonce donne la « même commission, et envoie la même à son « agent. » En 1658, il est évincé de la ferme d'Orsigny, qu'on avait donnée à la communauté de St-Lazare. Ses amis lui conseillent d'appeler de l'arrêt du parlement; mais il s'y refuse, par les motifs suivants: « Quoiqu'on nous assure que « nous sommes bien fondés à nous pourvoir par « requête civile, nous ne pouvons nous y résoudre: 1° parce qu'un grand nombre d'avocats, « que nous avions consultés, conjointement et « séparément, avant l'arrêt qui nous a évincés, « nous avaient toujours assurés que notre droit « était infaillible... Cependant la cour en a jugé « autrement, tant il est vrai que les opinions « sont diverses, et qu'il ne se faut jamais appuyer sur le jugement des hommes; 2° une « de nos pratiques dans les missions étant d'accorder les différends du peuple, il est à craindre que si la compagnie s'opiniâtrait à une « nouvelle contestation par cette requête civile, « qui est le refuge des plus grands chicaneurs, « Dieu ne nous ôtât la grâce de travailler aux « accommodements; 3° nous donnerions un grand « scandale, après un arrêt si solennel, en plaidant pour le détruire. On nous blâmerait de « trop d'attache au bien, qui est le reproche « qu'on fait aux ecclésiastiques; et nous faisant « tympaniser dans le palais, nous ferions tort « aux autres communautés, et serions causes « que nos amis seraient scandalisés en nous; 4° nous avons lieu d'espérer que, si nous « cherchons le royaume de Dieu, rien ne nous manquera, ainsi que le dit l'Evangile; et que, « si le monde nous ôte d'un côté, Dieu nous donnera de l'autre. Nous l'avons éprouvé depuis même que la cour nous a évincés de cette « terre... Enfin, pour dire tout, j'ai grande « peine, pour les raisons que vous pouvez penser, d'aller contre le conseil de Notre-Seigneur, « qui ne veut pas que ceux qui ont entrepris de « le suivre plaident, et si nous l'avons déjà fait, « c'est que je ne pouvais pas, en conscience, « abandonner un bien de communauté, dont je

« n'avais que l'administration, sans faire mon « possible pour le conserver; mais à présent que « Dieu m'a déchargé de cette obligation par un « arrêt souverain, qui a rendu mes soins inutiles, je pense que nous en devons demeurer « là (1). » La santé de Vincent de Paul était tellement affaiblie, dans les quatre dernières années de sa vie, qu'il ne pouvait plus sortir; mais il était encore l'âme des communautés qu'il avait fondées, ou dont on l'avait établi le supérieur; il était, comme parle l'Écriture, le conducteur du chariot d'Israël. Aucun bien ne se faisait sans sa participation; on le regardait comme l'intendant de la Providence et le père des pauvres. Après de cruelles souffrances, il mourut à St-Lazare, le 27 septembre 1660, à l'âge de 85 ans. Les grands et le peuple, la cour et la ville, les magistrats et les religieux versèrent des larmes à la nouvelle de sa mort. Jamais on n'avait entendu un concert si unanime de louanges. Henri de Maupas du Tour, alors évêque du Puy, prononça son oraison funèbre à St-Germain-l'Auxerrois; le prélat parla pendant deux heures, et encore déclara-t-il que la matière était si ample, qu'il en aurait assez pour prêcher tout un carême. Vincent fut béatifié par Benoît XIII, le 14 août 1729, et canonisé par Clément XII le 16 juin 1737. Sa fête est fixée au 19 juillet. Le recueil des pièces qui ont servi à sa béatification et à sa canonisation a été imprimé en 1 vol. in-4°, Rome, 1709. On y trouve des lettres intéressantes des évêques les plus distingués du commencement du 18^e siècle : de Bossuet, de Fénelon, de Fléchier, de Hébort, de Coislin, de Montgaillard, du cardinal de Noailles, de l'assemblée du clergé, et des généraux d'ordre, des princes et des magistrats. Le panégyrique de ce grand homme a été prononcé par des orateurs d'un mérite éminent. On distingue, dans ces derniers temps, celui de Boulogne, mort évêque de Troyes; et celui du cardinal Maury (2), qui eut un des plus beaux triomphes qu'ait obtenus l'éloquence de la chaire; après l'avoir entendu, Louis XVI ordonna d'ériger une statue à Vincent de Paul, comme à l'un des plus illustres bienfaiteurs de l'humanité. Depuis quelques années tous les arts ont reproduit son portrait et ses plus belles actions (3). Dans sa séance publique du 23 janvier 1827, la Société catholique des bons livres a décerné deux prix pour la *Vie de St-Vincent de Paul*; le premier, consistant en une médaille d'or de mille deux cents francs, à M. Capefigue, déjà couronné plusieurs fois par l'Institut, et dont l'ouvrage a été imprimé la même année, 1 vol. in-8°; le second à M. de Reboul-Berville, ouvrage cependant sans aucune valeur. Il existe deux *Histoires*

(1) Lettre à M. Bordes.

(2) Ce panégyrique méritait d'être imprimé; il l'a été dans la nouvelle édition de l'*Essai sur l'éloquence de la chaire*, 3 vol. in-8°.

(3) On lisait au bas d'une de ses statues l'inscription suivante : *Vincent de Paul, philanthrope du 17^e siècle.*

ou *Vies* de ce magnanime personnage : une par Abelli, qui était lié avec Vincent, et l'autre par Collet, membre de sa congrégation. (Voy. ABELLI et COLLET). Celle de Collet a été réimprimée avec des additions importantes, par M. Demonville, Paris, 1818, 4 vol. in-8°. Nous ne parlerons point des abrégés qu'on en a faits; ils ne sont nullement remarquables. Ansart publia, en 1780, l'*Esprit de St-Vincent de Paul*, 1 vol. in-12; il a été réimprimé en 1810 et en 1827, 2 vol. in-12. Enfin nous citerons une *Vie de St-Vincent de Paul* par l'abbé Maynard, 4 vol. in-18, et la *Miscée au temps de la Fronde et St-Vincent de Paul*, par M. A. Feillet. « Nulle part, a dit M. St-Marc Girardin, le caractère essentiellement laïque des œuvres de bienfaisance de ce saint n'est mieux signalé. » Et M. Henri Martin : (Vincent de Paul se manifeste dans ce livre sous un nouvel aspect; — « Le citoyen paraît à côté du chrétien, et fait preuve d'un remarquable sens politique et d'un patriotisme éclairé. C'est quelque chose que d'ajouter un fleuron à une belle couronne ». On a de St-Vincent de Paul : 1^o *Regula seu constitutiones communes congregationis missionis*, Paris, 1658, in-16. Ces constitutions des prêtres de la mission, longtemps élaborées par l'auteur, sont précédées d'une lettre touchante. On la retrouve presque mot à mot dans le discours que Vincent adressa à la communauté de St-Lazare, lorsqu'il distribua son petit volume. 2^o *Lettre au pape Alexandre VII, pour solliciter la canonisation de François de Sales, prince-évêque de Genève*; 3^o *Correspondance avec les prêtres de la congrégation de la mission, et une infinité d'autres personnes*, manuscrite. Collet nous apprend que, de son temps, il existait encore plus de sept mille lettres de St-Vincent, et que celles qu'il avait écrites durant l'année 1656 auraient formé deux gros volumes. 4^o *Conférences spirituelles pour l'explication des règles des sœurs de la Charité*, Paris, 1826, in-4°. Nous lisons dans sa *Vie* par Collet, que les filles de la Charité avaient recueilli plus de cent de ces entretiens. On trouve à la suite des *Conférences* de St-Vincent de Paul celles de quelques-uns de ses successeurs; mais cette collection n'est point dans le commerce. En 1808 parurent les *Maximes spirituelles* du fondateur de la mission, avec une neuvaine qui peut servir de préparation à la fête de ce saint, ouvrage traduit de l'italien, 1 vol. in-16. C'est peu de chose.

L—B—E.

VINCENT (PHILIPPE), fils d'un ministre de Saumur, alla, en 1626, remplir les mêmes fonctions à la Rochelle, où il se distingua par son savoir dans les matières de controverse, et par ses talents politiques. Les Rochelois l'envoyèrent en Angleterre pour solliciter du secours, et pour négocier avec le cardinal de Richelieu, pendant le siège de 1628. Il contribua à la reddition de la place par son crédit sur l'esprit du peuple. Vincent remplit avec zèle et capacité les devoirs

de son état, jusqu'à sa mort, arrivée en 1651. Il n'approuvait pas le déchainement de ceux de son parti contre les images. Il eut des disputes très-vives avec ses confrères sur l'obéissance passive, et sur l'ordre donné aux protestants de tapisser le devant de leurs maisons le jour de la Fête-Dieu. Le ministre Rochelois tenait aux principes des indépendants sur le premier article, et voulait sur le second que l'on se conformât à l'arrêt du conseil. Il soutint contre le jésuite Audebert la prohibition de la danse dans le *procès des danses de bals*, 1646; et dans son *Traité des théâtres*, 1647, ouvrage où il y a de l'ordre et du raisonnement. Il écrivit sur des points de doctrine contre le P. Tranquille, capucin. On a de lui des *Recherches sur les commencements et les premiers progrès de la réformation à la Rochelle*, Rotterdam, 1693, et plusieurs ouvrages de controverse. T—D.

VINCENT (ISABEAU), connue dans l'histoire du fanatisme sous le nom de la *Bergère de Crest*, était née vers 1670 dans les montagnes du Dauphiné. Son père était cardeur de laine à Saou, diocèse de Die. Elevée dans les principes de la religion réformée, elle fut conduite, d'après les édits, à l'Eglise catholique, et sembla d'abord profiter du soin qu'on prenait de l'instruire. La misère l'ayant obligée de quitter la maison paternelle, elle reçut un asile chez son parrain, qui lui confia la garde de ses troupeaux. Un jour qu'elle était dans les champs, un inconnu vint l'y trouver, et lui donna les instructions nécessaires pour contrefaire la prophétesse, lui ayant persuadé que par ce moyen elle serait très-utile à la secte dans laquelle elle était rentrée. Elle choisit pour y faire ses essais une chambre mal éclairée, et après avoir dit qu'elle éprouvait la présence de l'Esprit-Saint, elle se jeta sur un lit, et, feignant de dormir, elle tint des discours qui frappèrent d'étonnement ses auditeurs, gens simples et bien éloignés de soupçonner la moindre supercherie. Isabeau répéta plusieurs fois cette scène en présence des paysans du voisinage. On ne recueillait de ses discours que des mots sans suite, tels que : « Repentez-vous, mes frères ! sortez de Baby-loue, etc. » Cependant sa réputation s'étendit bientôt dans toutes les montagnes du Dauphiné. On accourait de plusieurs lieues pour l'entendre, et l'on s'en retournait rempli d'admiration. Le nom de la bergère de Crest parvint jusqu'en Hollande, et le ministre Jurieu (*voy. ce nom*) se chargea de démontrer que cette fille était suscitée par la Providence pour la consolation et le soutien de l'Eglise protestante. Encouragée par des succès qu'elle n'avait pas prévus, la prophétesse s'appliqua de plus en plus à perfectionner son jeu. Elle apprit par cœur des lambeaux de sermons et des textes de l'Ecriture; et quoiqu'elle les débitât sans ordre et sans suite, ses admirateurs, dont le nombre s'accroissait chaque jour, criaient de tous côtés au miracle. Enfin, l'in-

tendant du Dauphiné, étant venu à Crest (1688), se fit amener cette fille, et, après l'avoir interrogée, ne pouvant tirer d'elle aucun éclaircissement, il prit le parti de l'envoyer à l'hôpital de Grenoble, donnant l'ordre de la laisser voir à tout le monde. Isabeau finit par avouer tout son manège; elle témoigna le plus sincère repentir de sa conduite, et mena depuis une vie édifiante. *Voy. une Lettre de Fléchier, au duc de Montausier, sur la bergère de Crest*, à la fin du tome 1^{er} des *Lettres* de ce prélat. W—s.

VINCENT (WILLIAM), savant anglais, fils d'un emballer, depuis expéditeur en Portugal, naquit à Londres le 2 novembre 1739. Ce fut à l'école de Westminster qu'il reçut son éducation classique; et à l'exception de quatre années qu'il passa à l'université de Cambridge, pour y prendre un degré, ce fut aussi dans cette école que s'écoula presque toute sa vie. En 1762, il y fut nommé maître d'études (*usher*), et en 1771, second maître. Dans cette situation assujétissante, il trouva néanmoins le temps d'enrichir son esprit de connaissances étendues et variées. Les diverses branches de l'histoire l'occupèrent plus particulièrement; et il jeta dès lors sur le papier les premières idées des ouvrages qui recommandent son nom à l'estime des savants. Mais il ne se pressa point de soumettre ses travaux au jugement du public. Le premier écrit qui sortit de sa plume fut une lettre (anonyme) au docteur Waston, alors professeur de théologie à Cambridge, au sujet d'un sermon prêché par ce dernier, en 1780. Cette lettre avait pour objet de combattre l'esprit d'innovation et d'opposition dans le gouvernement de l'Etat. Cet écrit fut suivi d'un *Sermon sur le meeting annuel des enfants de la charité à St-Paul*, 1784, in-4°. Un nouvel écrit de Vincent roule sur un sujet bien différent : *Considérations sur la musique de paroisse* (1787), écrites dans un but essentiellement religieux. Depuis seize ans, l'auteur était un des chapelains ordinaires du roi, et il avait été nommé ensuite recteur de Allallows, à Londres. Doué des principales qualités de l'orateur, il avait, dans la chaire comme dans la classe, l'art de fixer et de soutenir l'attention de son auditoire. Il devint, en 1788, le chef de son école. Un sermon prêché par lui en 1792 offrit un exposé si lumineux des principes sur lesquels l'ordre social se maintient, que les amis de la constitution britannique en firent réimprimer la substance, et distribuer vingt mille exemplaires dans la capitale, afin de neutraliser les efforts alarmants des partisans de la république et de l'égalité. Dans quelques autres villes, des associations patriotiques suivirent cet exemple. L'année suivante vit paraître un ouvrage du docteur Vincent, qui le fit connaître et comme érudit et comme critique plein de sagacité. Il s'agissait de concilier ce que rapporte Tite-Live, au huitième livre de son histoire, d'une manœuvre du consul Manlius, dans la dis-

position de son armée contre les Latins, avec la description que Polybe donne de la formation de la légion romaine. Dans l'écrit intitulé *De legione Manliana quæstio ex Livio desumpta*, in-4°, le critique a porté la lumière sur ce point très-obscur; et l'approbation des savants Heyne et Porson garantit assez la justesse de sa conclusion. Il donna, 1794, l'*Origine* (Origination) du verbe grec (*Hypothèse*), et l'année suivante, le verbe grec analysé, où l'on considère en général la source et la structure de la langue grecque. L'auteur pense que les inflexions des verbes sont dérivées de quelque verbe original, simple et très-court, *faire* ou *exister*, lequel, étant joint ensuite à des radicaux exprimant différentes actions ou manières d'être, forme leurs temps, leurs modes et autres variations. Par une coïncidence assez étrange, un philologue qui devint ensuite, ce qui est rare, l'ami de Vincent, traita le même sujet dans l'*Encyclopédie britannique* et, ce qui est plus remarquable encore, aboutit aux mêmes consultations. Vincent mit au jour, en 1797, le résultat de longs travaux, l'ouvrage sur lequel est établie sa réputation : *Voyage de Néarque des bouches de l'Indus jusqu'à l'Euphrate, ou Journal de l'expédition de la flotte d'Alexandre, rédigé sur le journal original de Néarque; conservé par Arrien, etc.*, et contenant l'histoire de la première navigation que des Européens aient tentée dans la mer des Indes. Dans la conclusion des *Disquisitions* préliminaires, l'auteur combat l'opinion de ceux qui ont révoqué en doute l'authenticité de cette relation; et Schneider, le dernier éditeur d'Arrien, a jugé qu'il n'y a plus à revenir sur cette réfutation. Le commentateur d'Arrien profita de tous les moyens qui furent à sa portée pour éclaircir le sujet de ses recherches. Le docteur Horsley, son ami, lui fournit deux dissertations sur des sujets astronomiques; et Dalrymple, hydrographe de l'amirauté, mit à sa disposition de vastes collections géographiques et des documents de tout genre. — La première partie du *Périple de la mer Erythrée*, « contenant un « récit de la navigation des anciens de la mer « de Suez à la côte de Zanguebar, accompagné « de dissertations », parut en 1800. En entrant en matière, le commentateur avoue que ce périple n'est pas d'Arrien à qui l'on doit le *Voyage de Néarque*. L'auteur, quel que fût son nom, lui paraît avoir été un marchand grec d'Alexandrie, qui vécut entre les règnes de Claude et d'Adrien dans le 1^{er} ou le 2^e siècle, et vraisemblablement antérieur de près d'un siècle à Arrien de Nicomédie. Cet auteur avait certainement navigué, à bord d'une flotte grecque, d'Egypte au golfe de Cambaie, sinon au delà. En 1805 parut la seconde partie du *Périple de la mer Erythrée*, « contenant la description de la navigation des « anciens du golfe d'Elana, dans la mer Rouge, « à l'île de Ceylan. » Vincent suit ici la même méthode qu'il a adoptée pour le *Voyage de Néar-*

que. Il ne traduit pas le texte; mais il l'accompagne constamment d'un commentaire, dont les sections sont formées par les stations des navigateurs ou par les divisions géographiques de la côte. Les trois volumes sont enrichis de cartes, dont quelques-unes ont été dressées par lui-même. Le tout fut ensuite réimprimé sous ce seul titre : *Histoire du commerce et de la navigation des anciens dans l'Océan Indien*, 1807, 2 vol. in-4°. Le docteur Vincent, ayant obtenu, en 1801, une prébende dans l'église de Westminster, songeait à résigner ses fonctions d'instituteur, qu'il avait exercées pendant trente-trois ans; mais il lui était réservé de rendre un dernier et éclatant service à son école, avant de la quitter. Deux théologiens distingués, le docteur Rennell et l'évêque de Meath, avaient récemment reproché en chaire, aux maisons d'éducation publique d'Angleterre, de négliger l'enseignement de la religion. Il pouvait repousser ce reproche avec justice, du moins pour l'école qu'il avait si longtemps dirigée, et il le fit, en 1802, avec beaucoup de franchise, de modération et de talent. L'écrit que lui inspira un zèle si louable, la *Défense de l'éducation publique, Lettre au lord évêque de Meath*, 1802, in-8°, eut trois éditions en très-peu de temps; et ce fut le seul de ses ouvrages dont il tira quelque profit. Il est remarquable qu'aucun autre chef d'école publique ne prit la plume en cette occasion. L'expression de la satisfaction royale se joignit pour lui aux félicitations particulières; et lorsque le doyen de Westminster vint à vaquer, le roi, sur la recommandation d'Addington, depuis lord Sidmouth, y nomma Vincent, en exprimant le regret de n'y pouvoir ajouter l'évêché de Rochester. Il eut encore, en 1805, la cure d'Islip en Oxfordshire. Ayant alors plus de temps à donner à ses occupations favorites, il poursuivit ses recherches sur le commerce et la navigation des anciens dans l'Inde. Peu de voyageurs éclairés arrivaient de cette contrée sans qu'il s'empressât de les consulter sur l'exactitude de ses descriptions. Lorsqu'il reconnaissait s'être trompé, il adoptait sans hésitation la vérité qui lui avait échappé; mais très-souvent on eut occasion d'être étonné qu'un savant reclus, tranquillement assis dans son cabinet, eût pu parvenir à une telle justesse de conjecture touchant des pays lointains. Les corrections et additions qui résultèrent de ses communications entrèrent dans la belle édition de 1807, mentionnée ci-dessus. L'ouvrage fut traduit en allemand. Un volume supplémentaire, contenant le texte grec des *Indiques* d'Arrien, avec sa traduction en anglais ainsi que les écrits détachés du doyen de Westminster, parut dans les dernières années de sa vie. Deux ouvrages périodiques, le *Classical journal* et le *British critic*, furent enrichis de ses articles. Il mourut le 21 décembre 1815, âgé de plus de 76 ans. Ce savant était modeste, indulgent et charitable. Il

fut un zélé protecteur de la *société des maîtres d'école*, établie en Angleterre pour le soulagement des instituteurs infirmes et de leurs familles. Son portrait fut gravé en 1807, d'après un tableau de Howard. Nous devons à Billecocq une traduction française du *Voyage de Néarque*, entreprise en 1798, sur l'invitation du gouvernement, et publiée en 1800. Il y en a eu deux éditions successives, la première in-4°, sortie de l'imprimerie royale; la seconde in-8°, des presses de Crapelet. Billecocq, désirant s'assurer davantage de l'exactitude de son travail, a demandé et obtenu le concours des lumières de plusieurs savants distingués, MM. de Fleurieu, Gosselin, Barbié du Bocage. Le traducteur, ayant reçu du docteur Vincent un exemplaire de l'ouvrage original, couvert de notes manuscrites, fort précieuses pour la science, a déposé ce volume à la bibliothèque de Paris, où il peut être plus généralement utile. On a publié en 1819 un volume de *Sermons* de Vincent avec sa vie, par l'archidiacre Naret; en 1836, un second volume a été mis au jour. L.

VINCENT (FRANÇOIS-ANDRÉ), peintre, graveur et écrivain, naquit à Paris le 30 décembre 1747. Il était fils de François-Elie Vincent, habile miniaturiste, peintre de MESDAMES, Genevois réfugié en France, et qui mourut à Paris le 29 mars 1790, âgé de 83 ans. Sachant, par expérience, de combien de déboires est en général composée la vie de l'artiste, Vincent père fit tout ce qui dépendait de lui pour détourner son fils de la carrière qu'il avait cependant, lui, parcourue avec distinction, et il le plaça chez un banquier. Ce fut en pure perte, le jeune homme se sentait irrésistiblement attiré vers les arts. Le peintre suédois Roslin (*voy.* ce nom) qui l'affectionnait beaucoup, devinant ce qu'il était appelé à devenir un jour, l'entretenait bien à la vérité dans son inclination pour les arts, et il l'aïda à triompher de l'opposition de son père, qui se rendit à la fin; le jeune Vincent abandonna la finance qui n'était nullement son fait, et il entra dans l'atelier de Vien (*voy.* ce nom). Dès 1766, c'est-à-dire à vingt ans, il obtenait au concours pour Rome le deuxième prix sur le sujet de la *Reine Thomyris faisant plonger la tête de Cyrus dans un vase plein de sang*; et en 1768, l'académie lui décernait le grand prix sur *Germanicus apaisant la sédition dans son camp*, et cela bien qu'il fût protestant; c'est qu'en effet cette composition (conservée à l'école des beaux-arts) se recommande par des qualités tellement hors ligne, elle dénote un talent si précoce que les camarades et les concurrents du jeune Vincent lui décernèrent spontanément une couronne de laurier et le portèrent en triomphe. Le séjour de Vincent à Rome ne fut guère signalé que par les tentatives de persécutions dont il fut l'objet de la part du directeur d'alors, Charles Natoire (*voy.* ce nom), dont l'esprit d'intolérance religieuse fut heureusement réprimé

par le ministre de France. Libre de tout souci, grâce à cette puissante intervention, le jeune artiste put s'adonner entièrement à son amour pour l'antique et amener, par une étude incessante des chefs-d'œuvre des maîtres, son dessin à ce degré de perfection qui forme un des caractères distinctifs de ses productions. De retour à Paris, Vincent songea à se présenter à l'académie; il y fut agréé le 31 mai 1777, sur son tableau de *St Jérôme* que possède le musée de Montpellier; il devint académicien le 27 avril 1782, avec l'*Enlèvement d'Orythie par Borée* qui est au Louvre et qui a été gravé par Bouillard. Nommé adjoint à professeur le 24 septembre 1785, il passa le 31 mars 1792 professeur de l'académie. Ce fut la dernière nomination faite par ce corps que renversa peu après la révolution. Vincent fut, de la création de l'institut, chevalier de la Légion d'honneur et professeur à l'école polytechnique; compris, sous la restauration, dans la réorganisation de l'académie des beaux-arts, on le chargea pour le dictionnaire, dont la rédaction lui était confiée, de la partie de la peinture. Essayons de caractériser la nature du talent de Vincent. Son dessin principalement est pur, il procède avec sûreté, car il s'est longuement occupé de ces indispensables principes de l'art sans lesquels il n'y a pas de vrai maître et que trop d'artistes impatients de produire négligent. Les dessins qu'il a exécutés à Rome d'après l'antique ou d'après Raphaël sont d'une grande beauté; il présente, dans sa manière d'ombrer au crayon rouge, une façon qui lui est personnelle; on doit lui savoir gré du soin qu'il apporte pour reproduire son modèle avec une rigoureuse exactitude, sans chercher parfois à le soi-disant embellir; aussi, dans son enseignement, recommandait-il toujours à ses élèves d'*imiter fidèlement la belle nature*; mais c'est surtout par le genre de l'invention que se recommande cet artiste; quand il attaque un sujet, c'est qu'il en est possédé, aussi l'exécute-t-il d'un seul jet en quelque sorte, avec verve et harmonie; il s'identifie avec ses personnages, les introduit en scène avec bonheur, et l'on ne peut que regretter qu'une santé misérable ne lui ait pas permis d'exécuter un plus grand nombre d'ouvrages. Il a traité l'histoire, le portrait, le genre gracieux, le genre terrible, et toujours sa composition est sobre, son coloris vigoureux ou agréable suivant que la situation l'exige. Sans chercher à établir un parallèle inutile d'ailleurs, nous ne saurions nous empêcher de constater pourtant que Vincent a quelquefois devancé David (*voy.* ce nom) dans le choix de ses sujets, notamment dans le *Bélisaire réduit à la mendicité et secouru par un officier des troupes de Justinien* (1777), que possède le musée de Montpellier, et le *Combat des Romains et des Sabins* (1781), tableau commandé par le roi. Vincent a peint aussi sur porcelaine. Les ornements et les fleurs qu'il exécutait étaient d'un faire large et

facile; il marquait de quatre points bleus les pièces qu'il décorait; comme graveur à l'eau-forte enfin, on lui doit deux pièces devenues fort rares, le *Prêtre grec* et le *Malade* (1782), dont M. Prosper de Baudicour a donné la description dans son *Peintre-graveur*, t. 1, p. 297 et suiv. Vincent a pris part aux salons de 1777 à 1801, où ont figuré ses meilleures productions. Nous avons cité précédemment quelques-unes de ses œuvres, nous en signalerons quelques autres encore à cause de leur importance, et d'abord l'œuvre capitale du maître à notre avis (1779), le *Président Molé saisi par les factieux au temps des guerres de la Fronde près de la Croix du Trahoir*; ce tableau, commandé par le roi, était exposé en 1802 à Versailles, au musée spécial de l'école française; il décore aujourd'hui la salle du corps législatif. Voici ce qu'en a dit Chaussard: « On y admire la noblesse imposante et calme du président; il semble dire: « il y a loin de vos » poignards au cœur d'un homme de bien. » Quelle scène! comme on y démêle bien les différents caractères! la populace est furieuse, les hommes supérieurs par leur état ou par leurs lumières sont calmes; le héros ou le premier personnage est sublime, l'artiste semble avoir eu la prescience de ce que nous a dévoilé la révolution... » (En 1783) le *Paralytique guéri à la piscine* (dans l'église de l'hôpital de Rouen); l'artiste dans cette composition rappelle les Carrache. On y trouve des détails de perspective d'un effet remarquable; le Christ, qui est le sujet principal de ce tableau, est plein de noblesse, et le corps du paralytique est vraiment admirable par la science et la vérité avec lesquelles l'anatomie y est rendue. Vincent a aussi interprété (1787) d'une manière touchante un trait bien connu: *Henri IV rencontrant Sully blessé à la bataille d'Ivry* et lui disant en lui serrant la main: « Souvenez-vous » que vous avez un bon maître. » Ce tableau et le suivant, conservés au Louvre, sont trop connus pour que nous ayons besoin de les décrire. Cet autre (1789) en effet est *Zeuxis choisissant pour modèles les plus belles filles de la ville de Crotone*; le musée de Montpellier conserve de cette toile un dessin terminé à la plume et lavé à la sépia. Enfin le musée de Toulouse possède de l'artiste qui nous occupe un de ses derniers ouvrages (1795), *Guillaume Tell renversant la barque sur laquelle le gouverneur Gesler traversait le lac de Lucerne*. C'était un des travaux d'encouragement ordonnés en 1791; Landon en a laissé le trait dans les *Annales du musée*, et nous reproduisons l'appréciation qu'en a faite Chaussard et que nous partageons en tous points: « Cette œuvre se distingue par la fermeté d'exécution, par la vigueur » du ton, par un dessin ressenti; tout y paraît » en harmonie avec le sujet, la composition a » quelque chose d'âpre comme le site, et de vio- » lent comme l'action; la tempête qui éclate an- » nonce une révolution. » Tels sont les principaux

ouvrages de Vincent, car nous ne pouvons ici en retracer le catalogue complet; cet artiste, qui fut un des premiers à faire entrer l'école française dans une voie aussi nouvelle qu'heureuse, a formé en outre de nombreux élèves, parmi lesquels il convient de citer Guyard, Thévenin, Meynier, Mérimée, Pajou, Labadie, Ansiaux et mademoiselle Labille des Vertus, devenue plus tard sa femme. Vincent a été gravé par Bouillard, C. Normand, Lebas, Copia et P. Parizeau. Vincent, considéré comme homme privé, était modeste, affable, serviable, aimable, excellent musicien, écrivain judicieux et le meilleur des maîtres; il répétait souvent en parlant de ses élèves: « J'ai pensé de bonne heure à m'en faire » des amis, car il n'y a qu'un temps pour cela; » « il est si doux, lorsqu'on avance en âge, d'en » avoir et de n'être pas isolé! » Vincent mourut à Paris le 3 août 1816, et ce fut Quatremère de Quincy qui, le jour de ses funérailles, prononça un discours sur sa tombe. On peut consulter sur François-André Vincent 1° l'excellente notice insérée par Chaussard dans le *Pausanias français*, Paris, 1806, in-8°; elle a été réimprimée dans la *Revue universelle des arts*, Paris, 1863, in-8°, t. 17, p. 40 et suiv., avec un appendice de M. J. Du Seigneur; 2° la notice sur la vie et les ouvrages de Vincent, par Quatremère de Quincy, Paris, 1817, in-4° de 12 pages; 3° la notice substantielle de M. Villot, dans le *Livret de l'école française au Louvre*. On ne saurait trop s'étonner que le nom de Vincent, qui a joué un rôle si important à son époque, qui a laissé des œuvres d'une valeur incontestable et incontestée, soit à peine prononcé dans les recueils biographiques. — VINCENT (Adélaïde), née Labille des Vertus, seconde femme du précédent, naquit à Paris en 1749 et mourut dans la même ville le 4 floréal an 11 (8 avril 1803). Elle avait épousé en premières noces le peintre Guyard; élève de Vincent père et de Delatour, elle était premier peintre de Mesdames de France et de Monsieur; elle fut agréée et reçue à l'académie royale de peinture le 31 mai 1783 sur le *Portrait de Pajou* (conservé au Louvre, collection des dessins); elle fit don en outre à cette assemblée, le 30 juillet 1785, du portrait d'Amédée Vanloo; elle prit une part très-vive aux discussions qui s'élevèrent au sein de l'académie lors de la révolution, et le graveur Wille en parle souvent dans ses Mémoires. Son talent était décidé, ferme, et plus vigoureux de dessin, de composition et surtout de couleur que ne l'est d'ordinaire celui d'une femme. Elle a produit un grand nombre d'ouvrages; elle figura à l'exposition de St-Luc, dont elle faisait partie en 1774, au salon de la correspondance organisé par Pahin de la Blancherie, en 1782 et 1783, et au Louvre de 1783 à 1800; elle a été gravée par C. Hoin, S.-C. Miger, Landon et Gavard; mademoiselle Capet, l'une de ses élèves, a fait son portrait; le sien, exécuté par

elle-même, a été gravé par Hoin; elle en exposa un autre en 1783 où elle s'est représentée entourée de ses élèves, mesdemoiselles Rosemont et Capet, contemplant les traits que son pinceau vient de retracer sur la toile; on y remarque comme elle a su tirer parti d'un chapeau orné d'une plume et posé avec élégance, et avec quelle grâce elle est ajustée, en dépit de la mode; cette toile, vulgarisée par la gravure, reparut en 1848 à l'exposition organisée au profit de la caisse de secours des artistes (voir l'*Illustration* du 5 février 1848 pour la gravure); il provenait de la collection de M. Griois. On voit de madame Vincent, dans nos galeries de Versailles, les portraits de Mesdames de France. Au moment où la révolution éclata, madame Guyard terminait pour *Monsieur*, qui lui en avait fait la commande, une composition représentant la réception d'un chevalier de l'ordre de Malte dont il était grand maître et elle fondait sur cette œuvre les plus grandes espérances. J. Lebreton a consacré une notice nécrologique à cette habile artiste (Paris, 1803, in-8° de 8 pages, extrait du *Magasin encyclopédique*).

B. DE L.

VINCENT (FRANÇOIS-NICOLAS), révolutionnaire subalterne, naquit en 1767 dans une des prisons de Paris, dont son père était concierge. Après quelques études superficielles, il devint clerc de procureur. Ce fut alors que la révolution éclata. D'un caractère violent et désordonné, ce jeune homme se précipita dans tous les excès. Il prit rang dans cette faction des cordeliers, plus violente et plus sanguinaire encore que celle des jacobins (voy. DANTON). Cependant il resta confondu dans la foule des démagogues, jusqu'à la révolution du 10 août 1792, qui, quant à l'exécution immédiate, fut principalement l'ouvrage de la faction des cordeliers. Alors les révolutionnaires qui n'avaient été qu'à la suite parurent au premier rang. Ils se mirent à la tête du mouvement; et Vincent commença son rôle. Pache, qui, sans aucune connaissance du métier des armes, était devenu, on ne sait comment, ministre de la guerre, lui donna, au mois d'octobre 1792, une place de chef dans ses bureaux. Le général Beurnonville, dont la convention fit le successeur de Pache, le renvoya au mois de février 1793; mais les événements ayant bientôt déplacé Beurnonville, Bouchotte fut appelé au même ministère. Il rappela Vincent, et le nomma secrétaire général, poste important, où il acquit plus d'influence et d'autorité que son maître. Le département de la Vendée et les pays voisins étaient en feu: le nouveau secrétaire général y envoya une foule d'hommes qui y commirent des crimes inouïs, entre autres Ronsin, son ami, mauvais poète dramatique, qui fut général de l'armée révolutionnaire, et qui ravagea Lyon, sous les ordres de Collot-d'Herbois (voy. RONSIN). Les excès commis dans la Vendée devinrent tels, que les républicains qui se trouvaient dans le pays,

bien que très-violents eux-mêmes, furent forcés de les dénoncer. Par une décision du comité de salut public, que provoqua le député Philippeaux (voy. ce nom), Vincent et Ronsin furent mis en arrestation, le 17 décembre 1793, comme auteurs des échecs qu'avait essuyés l'armée républicaine; mais ils furent bientôt relâchés par l'influence des cordeliers. Vincent fut alors du nombre des révolutionnaires qui disaient hautement que la France était trop peuplée pour être constituée en république, qu'il fallait égorger un tiers de ses habitants, pour mettre les autres plus à leur aise; et ce projet n'était point un vain propos de l'espèce de ceux qu'on débitait souvent dans les clubs: on se mit en devoir de le réaliser. Voici le moyen que fit adopter Vincent, dans une des séances des cordeliers. On sait que les propriétaires et les locataires des maisons de Paris avaient été obligés d'afficher à la porte d'entrée de chacune d'elles les noms des personnes qui les habitaient. Vincent imagina et proposa à son club de faire une procession de ceux des patriotes qu'on appelait *solides*. Cette procession, précédée d'un drapeau noir, se serait arrêtée à la porte de chaque maison, et sur l'inspection des noms qui y étaient affichés, on aurait égorgé les personnes dont on avait résolu de se défaire. Le club des cordeliers s'étant divisé en deux factions, Vincent embrassa celle des athées, et n'oublia aucune des horreurs qui sont la conséquence nécessaire de cet odieux système. Enveloppé dans la conspiration d'Hébert (voy. ce nom), il fut traduit devant le tribunal révolutionnaire, condamné à mort et exécuté le 24 mars 1794.

B—U.

VINCENT (JACQUES-LOUIS-SAMUEL), théologien français, naquit à Nîmes le 8 septembre 1787. Appartenant à la religion réformée et fils d'un pasteur, il alla étudier en Suisse, à Genève en particulier. Revenu à Nîmes, il y devint pasteur à son tour à partir de 1810; et il préféra ces humbles, mais honorables fonctions à celles de professeur à la faculté de Montauban qui lui furent offertes ensuite. Présenté comme candidat à la présidence consistoriale après la mort d'Olivier Desarent, il ne fut pas agréé par le ministre Corbière. Tout néanmoins dans la vie de ce pasteur annonçait un homme attaché à ses devoirs, en même temps qu'un écrivain consciencieux. Vincent mourut le 10 juillet 1837. Voici la liste de ses principaux ouvrages: 1° *Catéchisme à l'usage de l'église réformée de Nîmes, suivi d'un abrégé de l'Histoire sainte, d'un petit recueil de passages et de quelques prières*, Nîmes, 1817, in-12; 2° *Principes de lecture à l'usage des écoles protestantes, suivis des premiers éléments de la religion chrétienne et de prières*, 1817, in-18; 3° *Principes de la philosophie morale et politique*, traduits de l'anglais sur la 19^e édition de l'ouvrage de Will-Paley, 1817, 2 vol. in-8°. Cet ouvrage est devenu classique en Angleterre. 4° *Mélanges de religion, de morale et de critique sacrée*, Nîmes,

1820-1825, 10 vol. in-8°. C'est un recueil écrit dans un rare esprit d'indépendance. 5° *Sermons sur un ton qui n'est pas de tous les jours*, traduits de l'allemand de Sinteniz, Paris, in-12. Petits sermons pleins d'intérêt, fait remarquer M. Quéraud (*Fr. littér.*), *il y a beaucoup d'originalité et d'originalités*. 6° *Observations sur l'unité religieuse en réponse au livre de M. de la Mennais intitulé Essai sur l'indifférence en matière de religion dans la partie qui attaque le protestantisme*, Paris, 1820, in-8°; 7° *Observations sur la voie d'autorité appliquée à la religion en réponse au second volume de l'Essai sur l'indifférence en matière de religion, de M. de la Mennais*, faisant suite à l'ouvrage précédent, Paris, 1820, in-8°; 8° *Premiers éléments de la philosophie morale, selon les principes du kantisme*, extraits de l'allemand de Snell, Paris, 1825, in-8°; 9° *de l'Union du christianisme à la civilisation grecque*, discours prononcé à Nîmes dans les temples réformés, Paris, 1826, in-8°; 10° *Vues sur le protestantisme en France*, 1829, 2 vol. in-8°; 11° *Substance d'un discours prononcé aux obsèques de Boileau de Castelnau*, Nîmes, 1829, in-8°. Le pasteur Vincent a pris part à la rédaction de la *Revue protestante*, et il a donné une nouvelle édition des *Devoirs des communicants*, d'Osterwald, 1815. Z.

VINCENT FERRIER (SAINT). Voyez FERRIER.

VINCHON (AUGUSTE-JEAN-BAPTISTE), peintre d'histoire, naquit à Paris le 5 août 1789. Entraîné dès sa jeunesse par ses aptitudes naturelles vers la peinture, Vinchon s'adressa pour les développer à un peintre malheureusement médiocre, Sérangeli de Turin, avec qui il était lié d'affection; toutefois, reconnaissant bientôt le peu de talent de ce guide, Vinchon obtint la faveur de recourir fréquemment aux conseils du grand peintre David, cherchant ainsi par ses entretiens avec l'illustre maître à suppléer à l'enseignement insuffisant que lui offrait l'artiste italien. Ses progrès furent rapides; dès 1813, au concours pour Rome, il obtenait le second prix, avec le sujet de : *la Mort de Jacob*; l'année suivante il sortait vainqueur avec sa composition de *Diagoras porté en triomphe par ses fils* (à l'école des beaux-arts). A peine arrivé à la *villa Médicis*, le jeune artiste se livra avec ardeur à l'étude des grands maîtres, et l'un de ses envois réglementaires (1816), *Cyparisse*, gravé par Caron, permit de présager ce que deviendrait plus tard le pensionnaire de Rome. A son retour en France, Vinchon, très-appuyé par les ministres de l'intérieur et de la maison du roi, eut la bonne fortune d'être chargé par le comte de Chabrol, préfet de la Seine, du soin de décorer entièrement à fresque une chapelle à son choix dans une église de Paris. Cette honorable distinction était au surplus parfaitement justifiée, car, durant son séjour en Italie, Vinchon, à la recommandation du directeur de l'école de Rome, s'était principalement appliqué à retrouver l'usage de la pein-

ture à fresque, ce procédé si utile et si durable pour la décoration des monuments publics; le duc de Blacas lui avait facilité l'exécution de son premier ouvrage en ce genre. Vinchon, usant de la permission qui lui était accordée, fit choix de la chapelle St-Maurice dans l'église St-Sulpice, et ce ne fut qu'en 1822, par suite de la lenteur qu'éprouve à sécher la peinture, surtout quand la fresque est appliquée sur la pierre, que la chapelle fut ouverte au public. C'est naturellement à la vie du chef de la légion thébaine que l'artiste a emprunté ses sujets; si cet ouvrage n'est pas le meilleur du peintre, c'est du moins celui qui affirma son nom, et si l'exécution en laisse beaucoup à désirer, il est juste aussi d'en faire peser en grande partie la responsabilité sur la composition matérielle des murailles offertes au peintre, au lieu de toile, et qui était loin de remplir les conditions pratiques qu'en Allemagne, à Munich, par exemple, de nos jours, et jadis en Italie on avait à cœur d'assurer avant tout. Tout le monde peut visiter la chapelle de St-Maurice, l'auteur lui-même en a laissé une description très-minutieuse (1), nous n'insisterons donc pas à son égard, nous tenions seulement à constater que Vinchon, aidé dans la circonstance par un autre élève de David, de George, a été dans ce siècle, à Paris, un des propagateurs de la peinture à fresque. Cette même année 1822, Vinchon débutait au salon avec une toile qui fut très-bien accueillie et que conserve le lazaret de Marseille, elle représente le *dévouement du docteur Mazet*, mort à l'âge de 27 ans, victime de la fièvre jaune, qu'il avait sollicité et obtenu la trop périlleuse mission d'aller soigner à Barcelone. En 1835, parut son *Boissy-d'Anglas* (roy. ce nom); de toutes ses œuvres, c'est, sans contredit, la plus complète, la plus inattaquable, la plus importante; Jazet l'a vulgarisée par la gravure; la ville d'Annonay devait posséder et possède effectivement cette belle page, qui représente un des plus nobles traits de la vie de l'homme qu'elle avait choisi comme député du tiers état en 1789. Quand ce tableau fit son apparition au salon, la sensation fut grande dans le public, c'était justice; en effet, dominé par un sujet aussi éminemment dramatique, l'artiste s'était tout simplement élevé à la hauteur de sa mission; il reproduisait avec une chaleureuse et rétroactive éloquence cette mémorable séance du 1^{er} prairial an 3, trop connue pour que nous nous arrêtions à la décrire. Ce jour-là l'artiste s'était surpassé; il avait fait entendre sa note suprême; la critique eût vainement cherché à l'attaquer, même au point de vue de l'exécution, ce côté trop souvent vulnérable chez Vinchon: quel est le spectateur qui restera impassible devant cette traduction si nationalement sentie de

(1) *Notices sur les peintures à fresque exécutées à St-Sulpice, dans la chapelle de St-Maurice*, par Aug. Vinchon, Paris, 1822, in-8° de 14 pages.

l'admirable sang-froid d'un grand citoyen domptant par le seul fait de son inaltérable conscience une populace égarée? Là est le vrai mérite du traducteur, du peintre, qui vous identifie si bien avec une situation historique; qu'on ne s'y méprenne pas. Vinchon, connu dès lors, vit les commandes officielles se succéder, car les galeries historiques de Versailles venaient d'être créées; signalons les principales: (Salon de 1842, à Versailles.) *Séance royale pour l'ouverture des chambres et la proclamation de la charte constitutionnelle le 4 juin 1814*. Le roi Louis XVIII est assis sur son trône, entouré des princes de sa famille; le chancelier Dambray, debout devant le roi, lit un discours, annonçant la charte constitutionnelle; les ministres secrétaires d'Etat, les ministres d'Etat, les maréchaux de France et diverses députations sont placés sur des banquettes au-dessous et de chaque côté du trône; les pairs et les députés des départements siègent en face du trône circulaire. Cette composition se recommande surtout par une heureuse mise en scène, les personnages y sont consciencieusement étudiés et rendus avec une fidélité qui en fait une page réellement historique. Dans l'*Episode de l'histoire de Venise* (Salon de 1847, musée du Luxembourg), on peut reprocher à Vinchon une inexactitude de *sentiment*, et l'on doit constater ce même défaut dans plus d'une des œuvres de l'artiste; en effet, la jeune patricienne qui vient de subir une première épreuve de la torture, et qui est menacée de subir celle du feu, exprime bien la douleur, mais non la souffrance, qui est la conséquence nécessaire de la torture exercée sur un corps délicat. Dans les *Enrôlements volontaires*, 22 juillet 1792, (Salon de 1851, musée de Versailles), Vinchon a prouvé une fois de plus combien les sujets nationaux ont, par ce motif même, une véhémence puissance d'inspiration qui surexcite l'imagination du peintre, tant par la propre émotion qu'il ressent que par celle qu'il est certain d'avance de faire partager au public. Dans son dernier ouvrage (Salon de 1853), *Martyres sous l'empereur Dioclétien, l'an 304 après J.-C.*, Vinchon nous démontre péremptoirement que son talent d'artiste n'avait pas faibli; les trois vierges chrétiennes, Ste-Agape, Ste-Chionie et Ste-Irène, sont bien saintement résignées et animées de sentiments divers, de calme, d'effroi, de bonheur, suivant leur âge; la lumière dans toute la composition est sagement combinée et le coloris est digne d'éloges. Nous en avons dit assez, ce nous semble, pour classer Vinchon, en tant que peintre; examinons-le maintenant comme homme privé. C'était un esprit fin et délicat, un ami de relations agréables et sûres, aimable continuateur de ce type vraiment français et de bonne compagnie que nous a légué le 18^e siècle. Resté jeune par les goûts et par le caractère, dans un âge avancé déjà, son infatigable activité d'artiste ne s'est point démentie jusqu'à sa dernière heure;

XLIII.

il aimait d'ailleurs la peinture avec enthousiasme; tous ceux qui l'ont connu peuvent se rappeler encore son anxiété aux approches des Salons, ses appréhensions exagérées de la critique; on doit lui savoir gré, étant né riche, propriétaire d'une des plus anciennes imprimeries de la capitale (1), d'avoir fait de la bonne et belle peinture qui assure à son nom une réputation durable; il ne se contenta pas d'un talent d'amateur, et l'on ne peut que s'étonner que l'Institut ne lui ait pas ouvert ses portes. Nommé chevalier de la Légion d'honneur le 9 avril 1828, il n'obtint, chose singulière, qu'une médaille de 2^e classe à l'exposition de 1855, où avaient reparu pourtant ses meilleures productions; ce fut la suite sans doute d'un de ces revirements de l'opinion publique, malheureusement trop fréquents en ce qui touche les personnalités et les tendances artistiques. S'étant rendu aux bains d'Ems, dans le duché de Nassau, pour y rétablir sa santé sérieusement altérée, il y succomba le 16 août 1855, et ses dépouilles mortelles, ramenées à Paris, furent inhumées dans le cimetière du Père-Lachaise. Vinchon a laissé un œuvre considérable qu'il nous est impossible de décrire ici; il a été en grande partie reproduit par la gravure; nous rappellerons dans l'ordre chronologique ses compositions les plus saillantes: *Jeanne d'Arc blessée au moment où elle fait flotter son étendard sur le fort des tourelles* (Salon de 1824, musée d'Orléans). Au palais de la Bourse, dans la salle du tribunal de commerce, deux tableaux: *l'Abondance récompensant l'Industrie*; — *la Vérité dévoilant la Fraude*; — six grisailles: *la Ville de Paris*; — *l'Agriculture*; — *les Tissus*; — *la Monnaie*; — *le Travail*; — *la Vigilance*; (1826). — *Sujet grec moderne*, un vieillard assis sur les ruines de sa maison incendiée et près du corps de sa fille qui vient d'être tuée dans le massacre de l'île de Samothracia tient dans ses bras l'enfant qu'elle allaitait (Salon de 1827). Madame veuve Vinchon a fait don de ce tableau au musée du Louvre. Cette même année Vinchon fut chargé d'exécuter, concurremment avec Gosse, de nombreuses grisailles pour les salles 4, 7, 8 et 9 du musée Charles X (antiquités égyptiennes, grecques et romaines). M. Villot en a donné le détail dans son catalogue de l'école française au Louvre; nous y renvoyons le lecteur. *Présentation de la Vierge au temple* (église Notre-Dame de Lorette de Paris, 1836). *Sacre de Charles VII à Reims* (galeries de Versailles, Salon de 1837). *Entrée des Français à Bordeaux le 23 juin 1451* (galeries de Versailles, Salon de 1839). On trouve également au musée de Versailles le portrait de

(1) En 1829, par suite de la mort de sa mère, qui avait épousé en secondes noces l'imprimeur Christophe Ballard, Auguste Vinchon hérita de cette imprimerie, fondée par brevet du roi Henri II, le 16 février 1552, en faveur de Robert Ballard (voy. ce nom), musicien et compositeur, imprimeur unique de la musique du roi. Vinchon s'associa en 1852 MM. de Mourgues qui, après sa mort, possédèrent seuls cette ancienne et honorable maison.

Marceau, volontaire en 1792 au 1^{er} bataillon d'Eure-et-Loir, et celui de Brune, capitaine adjoint aux adjudants généraux en 1792. B. DE L.

VINCI (LÉONARD DE), peintre célèbre de l'école florentine, naquit au château de Vinci, près de Florence, en 1452 et non en 1445, comme on le lit dans plusieurs vies de ce grand artiste. Il était fils naturel de Vinci, noble d'extraction, qui exerçait la profession de notaire. La nature s'était montrée prodigue de ses dons les plus précieux envers le jeune Léonard. Beau, bien fait, doué d'une force corporelle dont on avait peu d'exemples (1), il joignait à ces avantages physiques des dispositions extraordinaires pour les arts et les sciences. Non content d'exceller dans l'escrime, l'équitation, la musique et la danse, il avait acquis, dès sa première jeunesse, des connaissances assez avancées en mathématiques, en physique, en philosophie et dans toutes les branches de la littérature. On verra bientôt que son goût prédominant pour la peinture ne l'empêcha pas de cultiver avec fruit ses autres talents. Sa famille le plaça de bonne heure à Florence dans l'atelier d'André Verocchio, qui avait alors, comme peintre et comme sculpteur, une grande réputation. Il s'y trouva avec le Pérugin, qui fut depuis le maître de Raphaël. Quoiqu'il continuât de partager son temps entre divers genres d'études, il ne tarda pas à faire dans son art des progrès dont Verocchio fut d'abord charmé, mais qui ne laissèrent pas de lui donner un peu de jalousie. A peine exercé au maniement du pinceau, Léonard fut chargé par son maître de peindre la figure accessoire d'un ange dans un grand tableau du baptême de Notre-Seigneur. Il s'en acquitta avec tant d'habileté, que cet accessoire éclipsa tout le reste de la composition, et que Verocchio, désespéré de se voir ainsi surpassé par son élève, renonça pour toujours à la peinture. Après plusieurs succès de ce genre, Léonard crut pouvoir se passer de maître. Il se rendit à Milan, en 1489, pour y fondre une statue équestre que Ludovic Sforza voulait élever à son père, le duc François. Il fit le modèle de ce monument, mais dans une proportion tellement colossale, que la fonte en bronze fut jugée inexécutable; c'est du moins ce qu'il est permis de croire d'après ce passage de Vasari: *E tanto grande lo commincio, e riuscì, che condur non si pote mai*. Vinci lui-même dit dans une de ses lettres: « C'est un ouvrage si grand, qu'il faudra « que j'y travaille toute ma vie, sans peut-être « en venir à bout. » Ceux qui s'autorisent du témoignage de Luc Paccioli pour dire que Léonard eut la gloire d'achever cette statue, dont la hauteur était de douze brasses et le poids de deux cent mille livres, ajoutent, pour expliquer la disparition presque subite d'un pareil colosse, qu'il

dut être détruit avec le modèle, après la révolution de 1499. On comprend bien que rien ne peut prouver ni infirmer cette assertion toute conjecturale. Cette importante opération toutefois n'occupait pas tellement Léonard qu'il ne trouvât le temps de composer, pour son bienfaiteur Ludovic, une foule d'autres ouvrages, et de justifier par là le titre de directeur de l'académie de peinture et d'architecture que ce prince venait de fonder. Chaque jour le voyait enrichir les arts et les sciences de quelque invention nouvelle. Bellincioni, dans ses poésies, parle avec enthousiasme d'une machine de théâtre que Léonard avait construite en 1489, à l'occasion des noces de Jean Galéaz: il y avait figuré un ciel brillant d'étoiles, et là, sous la forme des dieux de la fable, les planètes, roulant dans leur orbite, venaient l'une après l'autre chanter l'épithalame de la mariée. On rapporte en outre qu'il avait composé, pour charmer les loisirs de Sforza, une lyre d'argent d'une forme toute particulière, représentant à peu près le crâne d'un cheval, et qu'il savait en tirer les sons les plus harmonieux. Comme ingénieur et architecte, il triompha de difficultés que l'on croyait insurmontables pour établir la jonction du canal de Martesana avec celui du Tésin. Enfin, ce fut à Milan, et par ordre exprès de Ludovic, qu'il composa, pour le réfectoire des dominicains, ce célèbre tableau de la Cène, qui excite encore aujourd'hui l'admiration de tous les artistes (1). Lorsqu'il entreprit ce chef-d'œuvre, il eut le tort de commencer par les apôtres et d'y épuiser tout ce que son génie pouvait lui suggérer pour en rendre l'expression parfaite; de telle sorte qu'étant arrivé à la personne du Christ et ne trouvant plus rien d'assez beau, d'assez supérieur au caractère des autres têtes pour représenter dignement le fils de Dieu, il laissa sa tâche incomplète. La tête du Christ resta ébauchée. Cette anecdote, qui rappelle celle de Timanthe voilant le visage d'Agamemnon, a reçu la sanction du temps, et ce serait une sorte

(1) D'une seule main, dit-on, il arrêta le branle d'une grosse cloche, et il ployait le fer d'un cheval aussi facilement qu'une lame de plomb.

(1) M. Dutertre, peintre français, en fit, vers le commencement du siècle, un dessin qui obtint beaucoup de succès. M. Frédéric Villot, *Notice sur le musée du Louvre*, donne quelques détails intéressants sur cette admirable composition; elle était déjà fort dégradée en 1545, et après avoir été restaurée plusieurs fois, elle fut repeinte presque entièrement en 1726 et en 1770. On peut dire qu'il ne subsiste presque rien de l'œuvre originale, et que ce qui en subsiste est peu visible. On connaît plus de quarante copies ou imitations de la Cène, exécutées dans des proportions différentes, soit à fresque, soit à l'huile. La plus importante de celles sur toile, à cause de son extrême fidélité, est celle faite par Marco d'Oggione vers 1500, quand l'original était dans sa beauté primitive; elle se voyait encore vers 1750 dans le réfectoire de la Chartreuse de Pavie; un épicier de Milan en devint ensuite propriétaire, et elle passa enfin à l'école des beaux-arts de Londres. Cette copie est la seule qui conserve dans son ensemble et dans ses détails les proportions exactes de l'original. La copie que possède le musée du Louvre est d'un tiers moins grande, mais d'une exécution identique. On peut l'attribuer également à Marco d'Oggione; elle est extrêmement précieuse parce que, sauf la dimension, elle reproduit scrupuleusement la composition de Léonard dans ses moindres détails. Elle fut commandée pour la chapelle du château d'Ecouen par le comte de Montmorency. On voyait encore une petite copie remarquable, attribuée à B. Luini, dans la salle des Marguilliers à St-Germain l'Auxerrois, mais, entièrement usée, elle a été repeinte de la façon la plus maladroite.

de témérité que de la démentir. Néanmoins, Richardson fils, auteur d'une description des peintures et sculptures d'Italie, publiée en 1719, prétend avoir trouvé dans la tête du Christ le même fini que dans le reste du tableau. Cette sorte de contradiction s'explique par les retouches qui ont pu être faites depuis un siècle au visage de cette figure. L'anecdote primitive, au surplus, a reçu de nombreux accroissements. On dit que, mécontent de ce que l'ouvrage ne finissait pas, le prieur des dominicains, homme dur et difficile, s'en plaignit plus d'une fois au prince, qui gronda sévèrement Léonard. Celui-ci, qui jusque-là avait inutilement cherché des traits propres à rendre la physionomie perverse de Judas, saisit avec empressement cette occasion de punir son dénonciateur ; il le peignit si exactement dans la personne de l'apôtre infidèle, que tout le monde l'y reconnut et en fit de piquantes railleries. Mariette ne nie pas absolument ce fait ; il prétend seulement que Léonard était trop honnête homme pour effectuer une pareille vengeance, et qu'il se contenta d'en faire la peur au dominicain, dont l'humeur s'adoucit aussitôt. Le commencement du 16^e siècle fut pour Léonard comme pour sa patrie une époque très-mémorable : battu et fait prisonnier par les Français, son protecteur Ludovic fut conduit au château de Loches en Touraine, où il mourut misérablement ; et les artistes qui avaient participé à ses libéralités craignirent un moment la vengeance du vainqueur. Mais ce vainqueur était Louis XII : non-seulement il se fit présenter Léonard, qui, en reconnaissance de cette faveur, lui offrit deux beaux portraits de femme ; mais encore il le pensionna et lui concéda quelques droits sur les canaux du Milanais. Ce fut dans cette circonstance (l'entrée de Louis XII à Milan) que Vinci signala son génie inventif par la construction d'une mécanique dont le jeu fut trouvé surprenant ; c'était un lion automate de grandeur plus que naturelle ; après avoir fait plusieurs pas au-devant du roi dans la grande salle du palais, l'animal s'arrêta tout à coup, et se dressant sur ses pattes de derrière, ouvrit une large poitrine d'où sortit, en se déployant, un écusson aux armes de France. Louis fut enchanté de cette machine, et il en fit à l'auteur de grands compliments. De quelque faveur néanmoins que Vinci jouît à Milan sous la domination française, il n'y goûtait pas la tranquillité d'esprit qu'exige la profession des arts. Les chances inégales de la guerre le forcèrent plus d'une fois à quitter cette ville, et il finit par se rendre à Florence, où le sénat le chargea de peindre, avec Michel-Ange, la salle du conseil. On sait à quel point ces deux hommes célèbres se piquèrent d'émulation, et à quel degré de supériorité ils s'élevèrent sans pouvoir se surpasser. Ce fut cette rivalité qui donna naissance aux deux grands cartons dont il est tant parlé dans l'histoire de la peinture.

Celui de Vinci représentait la défaite de Nicolas Piccinino, l'un des plus grands généraux de l'Italie. On y admirait particulièrement un groupe d'hommes à pied et à cheval qui, dans les attitudes les plus hardies, se disputaient avec rage la possession d'un drapeau déchiré. Le carton de Michel-Ange avait pour sujet un épisode du siège de Pise par les Florentins, et il offrait des nus d'une beauté rare. Le suffrage des artistes demeura suspendu entre ces deux chefs-d'œuvre ; mais on doit considérer qu'à l'époque de cette lutte mémorable il y avait une extrême disproportion d'âge entre les deux rivaux, et qu'il était doublement glorieux pour Léonard, presque sexagénaire, de n'être pas vaincu par Michel-Ange, à peine arrivé à sa trentième année. Il ne nous est malheureusement pas possible d'apprécier le mérite de ces deux célèbres cartons ; l'un et l'autre paraissent avoir été détruits dans les guerres dont la Lombardie fut si longtemps le théâtre. On prétend qu'à l'époque où ils étaient à Florence l'objet de tous les entretiens, Raphaël, alors âgé de vingt ans, se rendit dans cette ville pour les connaître, et que, témoin des discussions lumineuses auxquelles se livraient à ce sujet Vinci et Michel-Ange, il en sut tirer de grandes leçons pour ses propres ouvrages. Cette assertion est combattue par Quatremère de Quincy, qui lui oppose une sorte d'*alibi* (voy. l'art. RAPHAËL). Le même savant se livre ensuite à des réflexions fort judicieuses sur le choix que Raphaël eût sans doute fait de Vinci pour son modèle, s'il n'avait encore mieux aimé être original qu'imitateur. Ce qui nous paraît trop certain, c'est que les partisans de Michel-Ange et Michel-Ange lui-même ne se piquèrent pas de bons procédés envers Léonard de Vinci, qui, de son côté, ne voyant pas sans inquiétude croître près de lui un talent capable de lui disputer la prééminence du génie, prit le parti de s'éloigner. Il suivit à Rome Julien de Médicis, qui était mandé dans cette capitale pour assister à l'exaltation de son frère le pape Léon X. On raconte que, dans le trajet, Léonard divertissait son illustre compagnon de voyage par une foule d'inventions ingénieuses, et qu'il composa entre autres choses des oiseaux mécaniques qui s'élevaient dans l'air. Il est à remarquer que dans ses écrits Vinci revient souvent sur la possibilité de procurer à l'homme une faculté semblable, au moyen de machines tenues en équilibre contre les impulsions du vent. A peine arrivé à Rome, il eut l'honneur d'être admis à l'audience du souverain pontife, qui lui commanda un tableau ; mais on a sujet de croire que les partisans de Michel-Ange avaient secrètement prévenu Léon X contre l'illustre auteur de la Cène, dont ils critiquaient avec affectation l'exécution lente et scrupuleuse. Un jour que le pape vint visiter ce grand artiste, il le trouva occupé d'opérations chimiques dont l'objet était de composer un nouveau genre de vernis. « Cet

« homme, dit le pontife, ne finira jamais rien, « puisqu'il pense à la fin de son ouvrage avant « de l'avoir commencé. » La vérité est que Vinci observait plus qu'aucun autre la maxime *festina lente*, et que vers la fin de sa carrière surtout ses soins pouvaient paraître trop minutieux. On en donne pour preuve qu'il fut quatre mois (d'autres disent quatre ans) à peindre sa fameuse Joconde (*Lisa del Giocondo*), que François I^{er} lui paya quatre mille écus. Pour dissiper l'ennui que de longues séances auraient pu causer à cette dame, il tenait toujours près d'elle des chanteurs, des joueurs d'instruments ou quelques personnages d'humeur facétieuse. Cette lenteur, au surplus, ne prouvait réellement que l'extrême sévérité de son goût, qui, aspirant sans cesse à la perfection, ne se trouvait jamais satisfait. Il portait si loin la recherche du vrai, et, si l'on peut s'exprimer ainsi, la manie de l'observation, qu'il avait toujours sur lui des tablettes afin d'y dessiner à l'improviste toutes les têtes bizarres, toutes les particularités curieuses que le hasard lui présentait. Paul Lomazzo rapporte, et Mariette après lui, qu'ayant un jour à peindre une joyeuse réunion de campagnards, Léonard invita à dîner des convives amis du plaisir, et leur fit à table des contes si plaisants, qu'ils se prirent à rire aux éclats, bien éloignés de penser que le maître de la maison mettait toute son attention à étudier en eux les diverses impressions de la gaieté. Le résultat d'une pareille scène ne fut pas médiocrement plaisant. On assure aussi qu'il suivait les condamnés au supplice pour reconnaître sur leurs visages les signes physiognomoniques du crime, et les effets visibles de la peur ou du remords. Quoi qu'il en soit, humilié de la froideur que Léon X lui témoignait dans les derniers temps, tandis que Michel-Ange jouissait d'une haute faveur, Léonard se dégoûta du séjour de Rome. Après avoir alternativement fait plus d'un voyage de cette ville à Florence et de Florence à Parme ou à Milan, il écouta les propositions de François I^{er}; et, vers la fin de 1515, il se décida à partir pour la France, où ce prince, alors à Fontainebleau, lui fit l'accueil le plus honorable. Logé par le roi dans le palais de Clou, à Amboise, il y resta jusqu'à l'époque de sa mort, c'est-à-dire jusqu'au 2 mai 1519. On ne cite aucun des ouvrages qu'il produisit dans cette retraite, où les infirmités de la vieillesse altérèrent sensiblement ses forces physiques et morales. On voit seulement par le troisième de ses manuscrits, déposé à la bibliothèque de Paris, qu'il était chargé d'ouvrir un canal qui devait passer par Romorantin, et qu'il n'eut pas le temps de mettre ce projet à exécution. Un fait avancé comme certain par beaucoup d'auteurs, c'est qu'il termina ses jours dans les bras de François I^{er}. Un de nos peintres modernes, Ménageot, a composé sur ce sujet un grand tableau d'histoire qui, à l'exposition de 1781, obtint le plus brillant suc-

cès, et dont une copie fut exécutée en tapisserie à la manufacture des Gobelins. Landon, auteur d'une vie des peintres, ne fait nulle difficulté d'y raconter ainsi l'événement : « Cet homme cé-
« lèbre, aussi recommandable par ses vertus que
« par ses talents, fut tellement touché de la bonté
« du monarque français qui venait le visiter,
« que se soulevant avec peine pour lui témoigner
« son respect, il retomba mourant entre les bras
« du prince. » Félibien ne parle de ce fait que comme d'un ouï-dire; mais d'Argenville et beaucoup d'autres, à son exemple, le rapportent comme certain. Enfin ceux qui tiennent pour avérée la circonstance de François I^{er} recevant les derniers soupirs de Vinci s'autorisent de l'épithèque latine que rapporte Vasari dans la première édition de sa *Vie des peintres* :

*Leonardus Vincius; quid plura? Divinum ingenium,
Divina manus
Emori in sinu regio meruer.
Virtus et fortuna hoc monumentum contingere
Gravissimis impensis curaverunt.*

Mais, outre que cette épithèque n'a été vue de nos jours sur aucun monument d'église, et qu'elle peut n'avoir été composée que pour le papier, d'après des récits imaginaires, n'est-il pas permis de traduire ces mots *emori in sinu regio* autrement que par mourir dans le sein d'un roi? nous serions plus disposé à n'y voir qu'une expression métaphorique, une allusion à la mort de Vinci dans une maison royale où François I^{er} l'avait accueilli. Cette opinion, qui est celle de A.-L. Millin (*voy. son Voyage dans le Milanais*, tome 1^{er}, page 216), s'accorde également avec celle de Venturi (*voy. ce nom*). Suivant ce professeur, il était peu probable que le 2 mai 1519 François I^{er} pût assister à la mort de Léonard, la cour étant alors à St-Germain en Laye, où la reine était accouchée. Les ordonnances du 1^{er} mai, ajoute Venturi, sont datées de cet endroit. Le journal de François I^{er} ne marque aucun voyage du roi jusqu'au mois de juillet, et l'élection prochaine de l'empereur l'occupait trop pour lui permettre de s'éloigner du centre des négociations. Enfin Melzi, dépositaire du testament de Léonard, en annonçant au frère de ce grand peintre la nouvelle de sa mort, ne dit rien d'une circonstance qui eût été si remarquable. Il résulte donc de ces observations contradictoires sur une anecdote dont les preuves nous manquent, que le point de la question est et restera probablement toujours indécis. Venturi termine lui-même sa dissertation par ces mots : « J'avoue cependant « que de tels arguments ne sont pas irrésisti-
« bles. » Il aurait dû ajouter que, dans le doute, on pouvait sans inconvénient admettre comme vraie une tradition faite pour honorer à la fois un roi de France et un grand artiste. Les amplificateurs d'anecdotes prétendent, en outre, que François I^{er}, lisant une surprise dédaigneuse sur la figure des courtisans qui l'accompagnaient chez

Léonard, leur dit de ne pas s'étonner : « Je puis « faire des nobles quand je veux, et même de « très-grands seigneurs ; Dieu seul peut faire un « homme comme celui que nous allons perdre. » On prête ce mot à tant d'autres princes qu'il serait difficile de dire s'il appartient réellement à François I^{er}. En parlant de la mort de Vinci, les Mémoires du temps gardent le silence sur les honneurs funèbres qui durent être rendus à ce peintre illustre. Nous savons seulement qu'il recut avec une piété exemplaire les sacrements de l'Eglise, qu'il fut enterré à St-Florentin d'Amboise, et que par son testament, dressé dans cette ville, le 23 avril 1518, il exprima le désir de rester trois jours après sa mort exposé sur son lit de douleur. Par une permission expresse de François I^{er}, il eut la faculté de laisser à ses parents d'Italie tout ce qu'il possédait en France ; et il légua particulièrement ses livres, avec quelques instruments de son art, à son élève François Melzi, gentilhomme napolitain, dont il avait reçu, dans ses dernières années, de nombreuses marques de tendresse. Les auteurs qui ont écrit la vie de Léonard se sont généralement accordés sur son caractère. Il payait son tribut à l'humanité par une susceptibilité d'amour-propre qui ressemblait quelquefois à de la jalousie ; mais outre qu'il avait des manières gracieuses et des ressources inépuisables dans l'esprit pour converser avec succès sur toutes sortes de matières, on lui reconnaissait généralement des mœurs pures, une âme noble et généreuse et une douce philosophie. Autant il avait soigné sa parure dans le temps où il joignait à la beauté remarquable de son extérieur les goûts de la jeunesse, autant, vers la fin de sa carrière et après ses démêlés avec Michel-Ange, il montra d'éloignement pour la recherche des habillements. Il avait laissé croître ses cheveux et sa barbe, ce qui lui donnait l'air d'un vieux druide. Néanmoins cette singularité n'empêchait pas qu'il ne fût toujours recherché avec empressement par les hommes les plus distingués de son siècle. Son goût pour la méditation était tel, que, bien qu'il eût aimé les femmes, il ne voulut jamais se marier, craignant de trouver dans la vie conjugale trop de sujets de distraction. La haute célébrité qu'il s'était acquise n'a pas souffert des outrages du temps. Quelques-uns de ses tableaux sont perdus ; d'autres ont été gâtés par des retouches grossières : mais nos artistes n'en révèrent pas moins en lui le premier des peintres modernes qui ait eu le sentiment du beau, et en ait su fixer les principes. Quelques-uns le comparent à notre célèbre Boileau ; et ce parallèle, quoique un peu forcé, ne laisse pas d'être juste à quelques égards. En effet, ces deux hommes, également doués d'un goût sévère, également épris de la perfection, ayant eu au même degré le mérite de réunir dans le très-petit nombre de leurs productions les grands exemples aux bons conseils, sont pour jamais de-

venus classiques, par leurs ouvrages et leurs doctrines. Il y a entre eux cependant cette différence que Vinci avait au plus haut degré le génie de l'invention, et n'était pas loin de posséder l'universalité des talents. Il aurait eu certainement le droit de dire à Michel-Ange, dont on lui opposait la gloire naissante : « J'étais déjà fameux » que vous n'existiez pas. » Et quoique depuis il ait été surpassé par le divin Raphaël, que personne n'a jamais égalé dans le grand art de la composition, il peut au moins, sous quelques rapports, lui être comparé sans désavantage. Vinci possédait infiniment mieux la science du clair-obscur. Nous ne dirons pas avec Luc Pacioli, l'un des hommes les plus savants du 15^e siècle, qu'il l'emporte de tout point sur Apelles, Myron et Polyclète ; ces louanges données par l'amitié sont justement suspectées d'exagération ; mais il n'est pas indifférent de savoir que deux cents ans après lui, le fameux Hogarth ne l'appelait jamais que le grand Léonard ; que dans son traité des romans et des comédies, Giralaldi Cinthio le propose aux acteurs comme le meilleur maître d'expression dramatique ; que de Piles, dans sa balance des peintres, l'égale positivement au Titien, lui accorde quelques avantages sur le Corrège, et le place, sous plus d'un rapport, au-dessus même de Michel-Ange ; qu'au jugement de Winckelman, il est le seul parmi les modernes qui ait égalé les anciens dans l'art d'exprimer noblement la beauté ; et enfin que Rubens, dont le suffrage est d'un si grand poids, parle de Vinci en ces termes (1) : « Il commençait « par examiner toutes choses, selon les règles « d'une exacte théorie, et en faisait ensuite l'application sur le naturel dont il voulait se servir. Il observait les bienséances et fuyait toute « affectation. Il savait donner à chaque objet le « caractère le plus vif, le plus spécifique et le plus « convenable qu'il est possible, et poussait celui « de la majesté jusqu'à la rendre divine. L'ordre et « la mesure qu'il gardait dans les expressions « était de remuer l'imagination et de l'élever par « des parties essentielles, plutôt que de la remplir par des minuties, et il tâchait de n'être en « cela ni prodigue ni avare. Il avait un si grand « soin d'éviter la confusion des objets, qu'il aimait mieux laisser quelque chose à souhaiter « dans son ouvrage, que de rassasier les yeux par « une scrupuleuse exactitude. Il commença par « consulter plusieurs sortes de livres ; il en avait « tiré une infinité de lieux communs, dont il « avait fait un recueil. Enfin par un effet de ses « profondes spéculations, il est arrivé à un tel « degré de perfection, qu'il me paraît comme « impossible d'en parler assez dignement, et encore plus de l'imiter. » Ceux de nos connaisseurs néanmoins qui témoignent le plus de vénération pour le génie de Léonard ne se dissi-

(1) Dans le fragment d'un manuscrit latin, dont de Piles était possesseur, et qui paraît avoir été consumé dans un incendie.

mulent point que son talent n'était pas exempt de reproches. Le désir de terminer les objets jusque dans leurs plus petits détails, et d'en arrêter les contours avec précision, le fit quelquefois tomber dans la sécheresse, qui était le défaut de tous ses devanciers, et quoiqu'il ait été excellent coloriste, en comparaison des artistes de son temps, il est évident que ses carnations tirent sur le violet et ont trop souvent le poli du marbre. Enfin son dessin, quoique savant, a quelquefois de la maigreur. Au reste il partage avec Raphaël l'honneur d'avoir peint les têtes de vierges les plus belles et les plus touchantes, et d'avoir trouvé dans son imagination une sorte de beau idéal, sans rien emprunter au goût des statues antiques. On a dit de lui que son aptitude à toutes les sciences et à tous les talents semblait lui avoir été donnée par la nature pour montrer jusqu'où peut s'étendre la puissance du génie de l'homme. Cet éloge est justifié par des faits qu'on ne saurait mettre en doute. Comme statuaire, il a laissé de superbes chevaux en relief et un admirable modèle de *Jésus-Christ dans sa jeunesse*. La statue équestre et colossale du duc de Milan lui avait fait une telle réputation, qu'il fut quelque temps question de lui confier l'énorme bloc de marbre dont Michel-Ange tira dans la suite sa fameuse figure de David. On lui attribue, en outre, un *St-Jérôme* en haut relief, qui existe encore à Florence; et le dessin-modèle des trois statues qui, dans la cathédrale de cette ville, décorent le portail du baptistère. Le succès inespéré et presque miraculeux avec lequel il opéra la jonction du canal de Martesana à celui du Tésin, en coupant ou aplanissant de hautes montagnes, et en perfectionnant l'invention des échelles à doubles portes; son plan d'un canal de navigation de Florence à Pise, et une foule d'autres ouvrages ou projets d'ouvrages dont les ingénieurs admirent encore aujourd'hui les vastes combinaisons, attestent suffisamment sa supériorité dans la théorie et dans la pratique des sciences physico-mathématiques. Ajoutons qu'il fut l'inventeur de plusieurs instruments dont nos tourneurs font un fréquent usage, et notamment du tour ovale qui leur est encore aujourd'hui d'une si grande utilité. Il excellait tellement dans l'architecture militaire, qu'après la chute de Louis Sforza, le duc Valentin l'attacha à son service en qualité d'architecte et d'ingénieur en chef, avec mission de visiter les places de son Etat. Les ingénieurs de ces places étaient tenus de lui obéir et d'exécuter à la lettre tous ses plans de fortifications. On sait aussi avec quelle ardeur il se livra à l'étude de l'anatomie, et quels progrès il fit faire à cette science: il disséquait lui-même des corps humains et des chevaux, et les dessins qu'il en a faits sont encore consultés avec fruit par nos meilleurs peintres. Ses écrits, réunis en corps d'ouvrage sous le titre de *Traité de la peinture*, prouvent non-seulement qu'il avait étudié en

observateur profond tous les secrets de cet art, mais encore qu'il était infiniment plus avancé en physique et en géométrie qu'aucun des savants de son siècle (1). Le célèbre Poussin ne se contenta pas de méditer longtemps ce bel ouvrage, il en dessina toutes les figures humaines qui, dans le manuscrit de l'auteur, n'étaient que de faibles esquisses. Annibal Carrache disait en parlant de ces savantes observations dont il s'était procuré une copie manuscrite: « Quel dommage » que je ne les aie pas connues plus tôt! elles » m'auraient épargné plus de vingt années de » travail. » Ce traité, comme presque tous les ouvrages originaux de Vinci, est écrit à rebours, c'est-à-dire de droite à gauche, à la manière des Orientaux, et l'on ne peut guère les lire qu'à l'aide d'un miroir. Pourquoi cette singularité? On croit que Léonard voulait par là tromper la curiosité des indiscrets qui auraient pu chercher dans ses papiers le secret de ses découvertes. Ce fut en 1651 que l'ouvrage dont il s'agit fut imprimé pour la première fois d'après un manuscrit italien conservé à la bibliothèque Barberini. Trichet-Dufresne en fut l'éditeur, et dans la même année il en parut une traduction française, par Fréard de Chambray, architecte (2). Celle-ci fut réimprimée plus d'une fois, savoir: en 1716 (petit in-12), et en 1796, in-8°; mais on préfère aujourd'hui la traduction publiée par M. Gault de St-Germain, en 1803, à cause des rectifications qu'on y remarque dans le texte et dans les figures. On savait, il y a deux cents ans, que Léonard avait laissé un grand nombre de manuscrits; mais c'était alors une idée généralement répandue qu'ils avaient été entièrement détruits. La découverte en a été faite par un concours de circonstances qu'il serait trop long de rapporter; contentons-nous de dire qu'ayant été remis entre les mains de Pompée Léoni par le fils de François Melzi, ils furent longtemps disséminés, et qu'ils n'auraient point encore vu le jour si un amateur zélé, Jean Ambroise Mazenta, ne se fût donné des peines infinies pour les recueillir et les déposer dans la bibliothèque Ambrosienne. Enfin, en 1796, après que les troupes françaises se furent rendues maîtresses de la Lombardie, le directoire communiqua à l'Institut

(1) M. Manzi, conservateur de la bibliothèque Barberini à Rome, a publié et dédié au roi de France Louis XVIII, en 1817, une très-belle édition in-4° du traité *Della pittura*. On y lit une vie incomplète de Léonard de Vinci, dans laquelle l'éditeur révoque en doute tout ce que Venturi avance sur la naissance et la mort de ce grand peintre. Suivant M. Manzi, Léonard devait être fils légitime de maître *Pietro da Vinci*, qui avait été marié trois fois et avait eu ce fils de sa première femme, et il faudrait, en outre, adopter comme vraie l'anecdote de François I^{er} recevant le dernier soupir de Vinci dans le château de Fontainebleau; mais le biographe romain motive si faiblement son opinion sur ces deux circonstances qu'il semble n'avoir lui-même que peu de foi dans ses conjectures. Du reste, comme éditeur, il mérite des éloges pour avoir mis en ordre, avec beaucoup de soin, les matériaux de son auteur.

(2) On trouve de longs détails sur la publication en France du *Traité de la peinture* et sur la part qu'y prit le Poussin dans l'ouvrage de M. de Chennevières; les *Peintres provinciaux*, t. 3, p. 138-284.

de France les treize volumes dont se compose cette précieuse collection. Douze sont restés à cette société savante; le treizième est passé à la bibliothèque de Paris. Venturi a publié, en 1797, un excellent Mémoire sur ces manuscrits qui lui avaient été confiés par l'Institut; et il y a fait entrer des renseignements qui nous ont été souvent utiles pour la rédaction de cet article (1). C'est principalement sous le rapport des sciences physiques et mathématiques que ce Mémoire fait apprécier les vastes connaissances de Léonard de Vinci. Croirait-on qu'après avoir considéré ce grand homme comme peintre, sculpteur, architecte, ingénieur, chimiste et mécanicien, nous n'avons pas épuisé la liste de ses titres? N'eût-il fait que cultiver les belles-lettres, il eût encore mérité l'attention de son siècle. Crescimbeni parle de ses vers avec un pompeux éloge, et n'hésite pas à le compter au nombre des restaurateurs de la poésie italienne. Le sonnet suivant, dont il est auteur, et que nous rapportons d'après M. Lévesque, présente sans doute des antithèses affectées, trop conformes au goût que Boileau blâmait dans le Tasse; mais on y trouvera, par compensation, un ton de sensibilité et une teinte philosophique dignes d'intérêt :

Chi non puo quel che vuol, quel che puo voglia,
Che quel che non si puo folle è volere :
Adunque saggio è l'huomo da tenere
Che da quel che non puo suo voler toglia.

Pero ch' ogni diletto nostro, e doglia
Stà in sì e no saper voler potere :
Adunque quel sol puo che col dovere
Ne trahe la ragion fuor di sua doglia.

Nè sempre è da voler quel, che l'huom puote;
Spesso par dolce quel che torna amaro.
Piansi già quel ch'io volsi poi ch'io l'hebbi.

Adunque tu, lettore, di queste note,
S'a te vuoi esser buono, e agl' altri caro,
Vogli sempre poter quel che tu debbi.

Les tableaux de Léonard sont assez rares. Plusieurs de ses portraits n'existent plus, et quelques-uns de ceux que les marchands mettent sous son nom ne sont que des copies. Il est vrai que, comme nous l'avons dit, ce maître attachait trop de prix au fini de ses ouvrages pour se piquer d'une grande fécondité. Néanmoins, sans compter la fameuse fresque du couvent des dominicains qui attire chaque jour les voyageurs à *Santa Maria delle grazie* de Milan, et dont Millin donne une description pleine d'intérêt, on a du père de l'école florentine une vingtaine de tableaux précieux. Le musée du Louvre possède cinq tableaux qu'on s'accorde à reconnaître comme dus à Léonard : *St-Jean-Baptiste*, figure à mi-corps, petite nature; on croit que c'est le tableau qui faisait partie de la collection de François I^{er}; Louis XIII le céda par voie d'échange à Charles I^{er}; le banquier Jabach l'acheta 140 livres sterling, lorsque

la collection de l'infortuné roi d'Angleterre fut dispersée, et il le céda ensuite à Louis XIV. La *Vierge*, *l'Enfant Jésus et Ste-Anne*; plusieurs parties de cette peinture sont encore à l'état d'ébauche. Elle fut rapportée d'Italie, en 1629, par le cardinal de Richelieu, et quelques années après la mort de ce ministre, elle passa dans la collection du roi; l'authenticité a été contestée, mais M. Frédéric Villot, juge si compétent en pareilles questions, expose dans sa *Notice des tableaux du Louvre* les motifs qui doivent faire regarder cette œuvre comme étant réellement de Léonard. La *Vierge*, *l'Enfant Jésus*, *St-Jean et un ange*, collection de François I^{er} (authenticité également contestée); *Lisa ou la Joconde*, portrait peint à Florence vers 1500, et regardé avec raison comme un magnifique chef-d'œuvre; il a appartenu à François I^{er} qui le paya, dit-on, 12,000 livres, somme énorme à cette époque; on en connaît plusieurs fort belles copies avec des différences en Espagne, en Angleterre, en Russie. *Portrait de femme* qu'on a indiqué comme étant celui de la duchesse de Mantoue et que des graveurs ont souvent reproduit en lui donnant le nom de la *belle Férionière*, maîtresse de François I^{er}; il est vraisemblable qu'il s'agit en réalité de Lucrezia Crivelli, qui fut l'amie du duc de Milan Louis Sforce. *Bacchus*, figure de petite nature. M. Villot attribue seulement à l'école de Léonard un tableau qui faisait partie de la collection de Louis XIV, et qui a été signalé comme original; il est connu sous le nom de la *Vierge aux balances*, et il représente la *Vierge*, *l'Enfant Jésus*, *Ste-Elisabeth*, *St-Jean et St-Michel*; un portrait de femme et une Cène (copie de la fresque de Milan) figurent aussi au Louvre et sont des œuvres de l'école de Léonard. On cite, en outre, la *Madeleine*, la *Fille d'Hérodias* portant dans un bassin la tête de St-Jean-Baptiste (ce tableau, qui a appartenu au cardinal de Richelieu, est regardé par quelques artistes comme l'ouvrage de Luini ou d'Andrea Solario, de l'école de Léonard); la *Modestie et la Vanité*, les *Quatre évangélistes*, le portrait de la *belle Férionière* (qu'on a longtemps pris pour celui d'Anne de Bouleyn); une *tête de Méduse*, une *Léda*, une *Pomone*, et une *tête du Sauveur*; mais ces productions ne sont plus regardées comme authentiques. Parmi les autres peintures de Vinci qui ont de la célébrité, mais qui paraissent perdues pour les arts, on regrette surtout celle qui représentait un monstre sortant de sa grotte. Ce tableau était de la jeunesse de l'auteur. Vasari prétend que Vinci, l'ayant terminé, voulut en connaître l'effet, et alla chercher son père pour le lui montrer. Celui-ci recula d'horreur en voyant cette figure effroyable. *Bon*, s'écria le jeune Léonard, enchanté de cette épreuve; *prenez ce tableau, mon père, prenez-le; car il a bien rempli son but*. Presque tous les tableaux de Vinci ont été gravés, celui de la Cène l'a été par Soutman, Mantegna, Rainaldi, Bonato, Frey, Thouvenet, Raphaël

(1) Consulter également au sujet de ces manuscrits le tome 3 de *l'Histoire des sciences mathématiques en Italie, depuis la renaissance des lettres jusqu'à la fin du 17^e siècle*, par Libri, Paris, 1841, 4 vol. in-8°.

Morghen et autres. (La planche de Morghen, publiée en 1802, est une des plus estimées. Il est vrai que ce graveur avait eu pour modèle un excellent dessin de Tédoro Matteini.) M. Boucher-Desnoyers a gravé la Vierge aux rochers; M. Lefebvre, la belle Féronière, d'après un dessin de M. Ingres; Ant. Ricciani, la Madeleine; Johannes Volpato, l'Hérodiade; Vau-Troyen, la Modestie et la Vanité; Gio Batto Leonelli, les quatre Evangélistes; Lacroix, Lucrèce Crivelli; Joseph Juster, une Vierge; J. Boulanger, St-Jean-Baptiste; Edelinck, un Combat de quatre cavaliers (d'après une copie peu exacte du groupe que nous avons cité en parlant du fameux carton : la *Défaite de Piccinino*); Venceslas Hollar, le Sauveur tenant un globe, et nombre de caricatures. On sait que Vinci avait beaucoup de goût pour ces sortes de charges. Suivant lui, il fallait que tout artiste fût, de temps en temps, trêve aux travaux sérieux pour se livrer à la gaieté; et dans ces intervalles, dit Lomazzo, il s'amusait à dessiner des vieillards *grimés*, des paysans grotesques, des femmes laides et ridicules. Tous ces riens, jetés sur le papier avec autant de vitesse que leur auteur en mettait peu dans ses grands ouvrages, étaient pleins d'esprit et de verve comique. Il existe plusieurs copies de ses tableaux, notamment de la fameuse fresque qu'on regarde comme son chef-d'œuvre (c'est assez désigner la Cène). On en a une de M. le chevalier de Rossi, laquelle était dans la Villa-Belgiojoso, où Rafaëlli de Milan l'exécutait en mosaïque, une de Lomazzo, une de Perdrini et une de Marc Uggione. Celle qu'on voyait autrefois à St-Germain l'Auxerrois, dans la salle d'assemblée des marguilliers, avait été exécutée à Milan pour François 1^{er}; et l'on prétendait, mais sans preuve, que Léonard était l'auteur de la copie qui ornait le château d'Ecouen. Quant à celle qu'on voit aujourd'hui au musée du Louvre, dans la galerie d'Apollon, et que nous croyons supérieure à toutes les autres, elle date du 15^e siècle, et paraît être l'ouvrage des plus habiles élèves de Léonard. Le musée du Louvre possède, en outre, huit dessins originaux de ce maître. Plusieurs d'entre eux ont été gravés à l'eau-forte par le comte de Caylus (1). Les élèves les plus connus de Léonard sont Andrea Salaino ou Salai, que Félibien appelle Salario; Antonio Boltraffio, Marc Uggioni, César Sesto, François Melzi (son exécuteur testamentaire), Bernard Luino et Paul Lomazzo. On observe que le poème latin de Dufresnoy : *De arte graphica*, est presque entièrement composé des leçons répandues dans les écrits de Léonard. Vasari, auteur d'une *Vie* des peintres, est celui qui a fourni le plus de matériaux aux divers historiens de ce grand homme, parmi lesquels on distingue Ra-

(1) Le musée du Louvre a acheté de Vinci, du libraire Vairaldi de Milan, un énorme volume renfermant 378 dessins; plus de 200 sont de la main de Léonard, et il en est une quarantaine qui sont de premier ordre.

phaël Trichet-Dufresne, premier éditeur du *Trattato della pittura*, Venturi et M. Gault de St-Germain, dont nous avons déjà parlé. M. l'abbé Aimé Guillon a publié à Milan, en 1811, le *Cénacle de Léonard de Vinci, essai historique et psychologique sur ce chef-d'œuvre de la peinture*, in-8°. Nous ne terminerons pas cet article sans rapporter une anecdote dont peu de personnes ont eu connaissance. Bonaparte, alors général de l'armée d'Italie, visitant, en 1796, la salle de l'église *St-Maria delle grazie*, où l'on voit le tableau de la Cène, y écrivit sur ses genoux un ordre du jour portant que ce lieu serait exempt de logements militaires. Cette faveur fut quelque temps considérée comme un juste hommage rendu à un peintre illustre par un homme qui jouissait déjà lui-même d'une grande réputation. Mais peu après le départ de l'armée française la salle privilégiée servit alternativement d'écurie et de grenier à foin; et telle en était encore la destination quand Eugène Beauharnais devint vice-roi d'Italie. Il ordonna de nettoyer entièrement ce réfectoire, et fit élever un pont près de la peinture, pour qu'on pût l'examiner de plus près. Ce fait est constaté par l'inscription suivante (1) :

Anno regni italici III Eugenius Napoleo ital. prorex
Leonardi Vincii picturam fœde dilabentem
Parietinis reffectis exculitis ab interitu adseruit
Magna molitus ad opus eximium posteritati prorogandum.

F. P.—T.

VINCIGUERRA (MARC-ANTOINE), poète satirique italien, florissait vers la fin du 15^e siècle. On n'a presque aucun détail sur les circonstances de sa vie. On ignore même à quelle époque il naquit, à quelle époque il mourut. On sait seulement qu'il occupa longtemps la place de secrétaire de la république de Venise, et que, chargé en diverses occasions de missions importantes, il s'en tira avec autant d'habileté que de succès. Envoyé à Rome près du pape Innocent VIII, en qualité d'orateur de la république, il sut si bien, par sa conversation et ses talents, captiver les bonnes grâces du pontife qu'à l'instant où sa légation allait finir, celui-ci écrivit au doge Augustin Barberigo pour lui demander de laisser encore quelque temps le poète à sa cour. Peu d'années après (février 1480), il fut expédié dans l'île de Veglia pour la reprendre sur les comtes de Frangipani, qui en avaient usurpé la souveraineté. Ses talents littéraires ajoutèrent encore à sa célébrité et lui attirèrent des éloges non moins flatteurs et des chefs du gouvernement

(1) Nous signalerons au sujet de Léonard un fort bon travail de M. Delecluze, publié dans l'*Artiste* en 1841, imprimé à part (in-8° de 81 pages) et traduit en italien. M. Rio a consacré à Léonard la plus grande partie de son second volume de l'*Art chrétien*, et cette étude a également été publiée à part (1855, in-12). M. Rigollot a publié un *Catalogue de l'œuvre de Léonard* (Paris, 1849, in-8°). N'oublions pas une notice de M. Charles Clément dans la *Revue des Deux-Mondes*, 1^{er} avril 1860, *Léonard de Vinci d'après de nouveaux documents*. La vie de Vinci a été écrite en anglais par M. Brown, Londres, 1823, in-8°; en allemand, par G.-S. Braun, Halle, 1819, in-8°, par le comte de Gulenberg, Leipzig, 1834, in-8°.

et des hommes de lettres les plus illustres de l'Italie. Il fut lié particulièrement avec Bernard Bembo, père du cardinal, et l'on frappa en son honneur une médaille, où d'un côté on lit autour de sa figure : ANT. VINCIGUERRA REIP. VENET. A SECRETIS INTEGERRIMUS, et où de l'autre est représenté Apollon ou Orphée, la lyre à la main, dans un char traîné par deux cygnes, avec cette inscription : *Carlo musa beat.* Cependant il ne nous reste de lui qu'un recueil de satires d'environ dix-huit cents vers, et rien ne porte à croire qu'il en ait publié davantage. Il fut le créateur de la satire en Italie; car on ne peut donner ce nom à l'*Enfer* du Dante, aux trois sonnets de Pétrarque sur la cour de Rome, aux *Canti carnascialeschi*, ou aux burlesques et joyeux *Beoni* de Laurent de Médicis, et d'autre part, les satires latines de Philèphe ne peuvent, quoique échappées à la plume d'un Italien, figurer dans la littérature italienne proprement dite. L'apparition des satires vénitiennes dut donc faire sensation dans un siècle où tous les genres exploités par les poètes de la Grèce et de Rome commençaient à se reproduire sous des formes nouvelles; aussi l'*Opera nuova*, tel fut le nom donné par les éditeurs à l'ouvrage du poète, sans doute pour donner à entendre qu'il s'exerçait dans un genre nouveau, fut-elle reçue avec enthousiasme. Sansovino (préface à la tête du 5^e livre de ses *Sette libri di satire*) assure tenir de quelques vieillards, contemporains de la première publication, que presque tout ce qu'il y avait à Venise d'amateurs de la littérature la savaient par cœur d'un bout à l'autre. Jamais l'auteur ne se permet de personnalités, et loin de nommer les hommes pervers ou ridicules sur lesquels ordinairement la satire déverse le mépris ou le blâme, il ne les désigne pas même par des allusions ou des pseudonymes, réserve louable sans doute, mais qui ôte beaucoup d'énergie et d'originalité aux leçons du poète : de sorte que, malgré leurs titres, ces poésies sont moins des satires proprement dites que des chapitres de morale et de philosophie religieuses. Ses satires sont écrites en *terza rima* ou *terzine*. Il ne faut pas s'étonner qu'il y ait dans le style de Vinciguerra un peu d'âpreté et de sécheresse. L'aridité naturelle des matières, tantôt morales et tantôt théologiques, qu'il traite *ex professo*, sans les égayer par la censure des individus, y contribue déjà. L'emploi des rimes tierces rend peut-être ce défaut encore plus sensible. Il faut compter aussi pour quelque chose l'état de la langue, qui, quoique antérieurement travaillée par quelques hommes de génie, n'avait encore, surtout à Venise, ni cette souplesse ni cette énergie que lui communiqua bientôt après le grand mouvement de la littérature. De là ces fréquents hellénismes, ces participes absolus, ces mots purement latins bannis depuis de la langue italienne (*jaculi*, sat. 5, st. 37, v. 3; *objurgo*, *ibid.*,

st. 42, v. 3; *imbre*, sat. 4, st. 51, v. 3; *arenula*, *ibid.*, st. 60, v. 2; *orbi*, sat. 4, st. 37, v. 1). De là aussi les contractions forcées, les syncope trop dures et les vers accentués à la septième syllabe, sans qu'il y ait d'accent à la sixième, faute qui se rencontre assez souvent dans le Dante (1), mais que dans la suite on évita soigneusement. Il ne faut pas croire néanmoins que Vinciguerra n'ait pas le génie poétique. Il y a, au contraire, dans tout ce qu'il a composé, beaucoup de feu, d'énergie et de véhémence. Ses tableaux ne manquent point de couleur, et son style est presque tout en images et en figures. Ce qu'il faudrait lui reprocher, c'est peut-être la trop grande uniformité de ton, et l'audace, l'originalité, souvent excessive, de ses métaphores. Ainsi, la noble Italie déchire son riche manteau *et n'a point de tailleur* qui puisse en recoudre les lambeaux (sat. 2, st. 37). Plus bas (sat. 3, st. 100, etc.): « Heureux, dit-il, heureux ceux qui, dans cette « vallée de larmes, aspirent à devenir *praticiens* « dans le ciel! » Ailleurs un héros vole aux joutes la tête haute, n'invoquant que la Fortune et ne s'apercevant point qu'il *fait fumer l'encens dans une mosquée* (sat. 4, st. 63 et 64). Ailleurs encore (sat. 5, st. 45), Marc-Aurèle *porte le bât* de l'épouse adultère qui lui apporta pour dot l'empire romain. Ces images ne sont certes dépourvues ni de vivacité ni de justesse : quelques-unes peuvent passer pour des beautés, et celles mêmes qui seraient blâmées pourraient, à l'aide d'un léger changement, devenir aussi nobles qu'originales. Il n'en est pas moins vrai qu'incultes et sans parure, telles que l'auteur nous les présente, elles sont des taches dans la composition où elles se trouvent. Un autre défaut réel est l'absence des peintures riantes ou gracieuses. A l'exception d'un passage de la sixième satire, où le style de l'auteur paraît se détendre pour parler de Claudia, d'Iphigénie et des vierges de l'antiquité, il semble toujours armé de froideur et de sévérité. Après avoir ainsi fait la part de la critique, nous devons remarquer les beautés véritables, qui demandent grâce pour les défauts. L'énergie, la richesse, l'audace de la diction nous sont déjà connues; il faut y joindre un ton de conviction qui va à l'âme, et une espèce d'indignation mélancolique, dont on ne trouve guère d'exemple que dans les lamentations et surtout les prophéties de Jérémie. Cette nuance de sentiment, qui participe à la fois de l'enthousiasme et du calme, et qui, dans l'âme de Vinciguerra, s'alliait à un spiritualisme un peu exclusif, fait lire avec charme une foule de morceaux, qui malheureusement attendent encore un traducteur et qui sont vraiment dignes de passer dans une langue étrangère. Dans sa seconde satire, il montre l'Italie en proie aux sept péchés mortels,

(1) Où du reste elle fait quelquefois beauté, par exemple dans ce vers si remarquable par l'harmonie imitative :

Et io tre volte nel petto mi diedi.

et la description de chacun de ces péchés, avec leurs symboles allégoriques, leur parure, leur cortège et l'énumération des désastres, des folies et des crimes dont ils inondent la terre, remplit les cent tercets qui composent cette satire. C'est celle où il a prodigué les couleurs les plus riches et les plus variées. Le portrait de l'Impudicité (st. 52-56) mérite surtout d'être lu, et il est certain que le Tasse, dans la description d'Armide, en a imité beaucoup de traits. La troisième satire, adressée à un père désolé de la perte de sa fille (Giovanni Calderia), contient, avec des consolations spirituelles, dont la sublimité n'exclut pas le pathétique, un développement magnifique sur la fragilité des choses humaines, sur la brièveté de la vie et la toute-puissance du temps. Ce passage n'est inférieur aux belles pages de Pétrarque, dans son *Triomphe du temps*, que sous le rapport de l'harmonie. Dans la quatrième satire, qui semble la suite ou du moins l'appendice de la précédente, comme la seconde semble unie à la première, il passe en revue les vanités du monde et fait ressortir la lutte de l'homme avec lui-même, lutte qui se termine presque toujours par la victoire des sens et le désespoir. Beaucoup d'idées de cette satire sont empruntées de l'Ecclésiaste, et le ton en est à peu près le même. La cinquième, publiée d'abord séparément (voy. plus bas), est dirigée, non pas contre les femmes, mais contre le mariage en général. Il ne faut voir ici ni un vague lieu commun, comme celui qu'a si richement brodé Boileau, ni un acte d'accusation contre les contemporaines, comme dans la magnifique et terrible satire de Juvénal, mais une dissertation en forme sur les inconvénients de la vie conjugale, surtout pour les gens de lettres. Ennemi de toute exagération, Vinciguerra commence par dire qu'il s'adresse seulement aux sages. C'est pour eux que les avantages de l'hymen peuvent être un problème. Alors il démontre au prix de quel esclavage l'hymen vend quelquefois ses douceurs. Il décrit les tourments attachés à la possession de la beauté, le dégoût qu'inspire la laideur. Par un tour de force auquel on ne s'attendait pas, l'auteur a vaincu toutes les difficultés que présente une discussion si aride et si pointilleuse, et ce passage est un des plus beaux et des plus vifs de tout l'ouvrage. Ce qui achève de prouver que cette cinquième satire n'est point dirigée contre les femmes, c'est que la sixième, qui en est comme le complément, n'est autre chose que l'éloge de la virginité. Les satires de Vinciguerra, imprimées pour la première fois à Bologne, Platone de Benedetti, 1493, in-4°, sous ce titre : *Opera nuova di M. Anton. Vinciguerra*, et ensuite, Venise, 1517, in-12; puis 1527, in-8°, furent insérées, avec celles d'Arioste, Bentivoglio, Alamanni, Nelli, etc., par Fr. Sansovino, dans son *Recueil de satires* (Sette libri di satire, etc.), Venise, Sansovino (1560), pet. in-8°; ibid., Nice,

Bevilacqua, 1563, in-8°; ibid., Fab. et Agostin. Zoppini, 1583, in-8° (dans la deuxième de ces dernières éditions, elles forment le livre 5, p. 130-164). Une édition, intitulée *Rime*, etc., a été publiée depuis, Venise, Piacentini, 1738, in-8°. La cinquième satire avait d'abord été donnée séparément par l'auteur lui-même, sous le titre latin d'*Antonii Vinciguerræ chronici* (secrétaire) *liber, utrum deceat sapientem ducere uxorem, an in calibatu vivere*, Bologne, 1493, in-4°. Le portrait de l'impudicité (voy. ci-dessus l'analyse de la deuxième satire) a été inséré dans le volume de la collection des classiques de Milan, in-8°, intitulé *Raccolta di poesie satiriche*. Vinciguerra avait aussi composé une relation, plus exacte qu'élégante, de son expédition dans l'île de Veglia. Cet ouvrage, qui n'a jamais été imprimé et dont l'existence nous a été révélée par Apostolo Zeno, se trouvait manuscrit entre les mains de ce poète, vers le commencement du 18^e siècle. Voyez, pour plus de détails, Sansovino, *Venise*, liv. 5, p. 174, 2^e édit.; Sabellico, *Storia veneziana*; les *Lettres* de Marsile Ficin, liv. 5 et 6, et *Biblioth.* de Fontanini, augmentée par Apostolo Zeno, etc., Parme, 1803 et 1804, t. 2, p. 91, note c. P—OT.

VINCKE (FRÉDÉRIC-LOUIS-GUILLAUME-PHILIPPE, baron DE), administrateur allemand, naquit à Minden le 23 décembre 1774; il commença ses études au *pedagogium* de Halle, et les continua dans diverses universités. Son père, qui possédait des propriétés considérables en Prusse, le fit entrer dans l'administration de ce royaume. Vincke fut nommé à l'âge de vingt et un ans référendaire dans la chambre de la Marche électorale; il passa ensuite au *Manufactures collegium* à Berlin et obtint successivement des emplois de plus en plus élevés dans l'administration locale. En 1802 il fut chargé en Espagne d'une mission dont le but était d'acheter des mérinos pour améliorer les laines allemandes. Il était président de la chambre de Munster à l'époque des désastres qui fondirent sur la Prusse en 1806, et il se rendit en Angleterre afin de défendre les intérêts de l'Allemagne auprès du gouvernement britannique. La paix de Tilsitt ayant été signée, il revint en Prusse, et en 1809, il fut nommé président de l'administration de Potsdam; mais il ne tarda pas à donner sa démission par suite de démêlés avec les autorités françaises. Retiré sur ses terres, il employa ses loisirs à écrire un ouvrage fort remarquable : *la Constitution de la Grande-Bretagne*, que Niebuhr publia en 1816. Lorsque l'Allemagne prit les armes en 1813, Vincke, regardé non sans motif comme dévoué au mouvement national, fut arrêté par ordre du maréchal Augereau; il fut transporté au loin sur la rive gauche du Rhin. Les événements le rendirent à la liberté; le roi de Prusse le nomma gouverneur civil de la Westphalie, et il déploya une rare activité pour la réorganisation de ce

pays tourmenté par de rapides bouleversements. En 1815, lorsque Napoléon revint de l'île d'Elbe, Vincke travailla avec ardeur à échauffer les esprits en Allemagne et à mettre sur pied des forces respectables. Il resta plus de vingt ans à la tête des districts de Westphalie annexés à la Prusse, et il rendit les plus grands services à ce pays. Il fit percer un grand nombre de routes, établir ou améliorer les communications fluviales, partager et mettre en rapport des terrains incultes; il créa des établissements charitables, des ateliers, des hôpitaux, des écoles. On lui doit, entre autres objets, la fondation de l'hospice de Gerecke et de l'hôpital des fous à Marsberg; l'agriculture fut aussi de sa part l'objet d'une sollicitude active, il fit tout ce qui dépendait de lui pour améliorer la situation des cultivateurs; il était d'ailleurs favorable au maintien de la grande propriété, et le morcellement du sol lui paraissait une mesure fâcheuse. Vincke vit arriver, le 2 décembre 1844, le terme de son utile carrière. Sa biographie a été écrite d'après ses papiers et ses journaux, par Bodelschwingh; elle devait former deux volumes, mais le rédacteur étant décédé, le premier volume seul a vu le jour à Berlin en 1853. Z.

VINCKEBOOM (DAVID), peintre hollandais, né en 1578 à Malines, mort à Amsterdam en 1639. Il reçut les premières notions de son art auprès de son père Philippe, qui peignait en miniature. Il s'adonna d'abord à reproduire avec un soin minutieux ce que l'on désigne sous le nom de nature morte; il peignit des oiseaux, des poissons, des fruits. Plus tard il renonça à ce genre et se consacra au paysage. Il acquit une grande réputation qui s'est soutenue. Ses compositions sont bien agencées, son faire a de l'énergie et de la vigueur. Il plaçait dans ses tableaux des scènes de chasse, des noces de village, des paysans se livrant à divers jeux, et il savait répandre de la gaieté et de l'animation dans les groupes qu'il représentait entourés d'arbres ou réunis auprès d'un cours d'eau. Ses productions ont souvent été reproduites par la gravure; une des plus remarquables se conserve à Amsterdam dans la collection Oudemannenhuis; elle représente le tirage d'une loterie à la clarté des flambeaux. Divers musées des Pays-Bas et de l'Allemagne renferment des tableaux de Vinckeboom, et les connaisseurs leur rendent toute la justice qu'ils méritent. Z.

VINDEX (C. JULIUS), général gaulois, dont le père avait été revêtu de la dignité de sénateur, comptait des rois parmi ses ancêtres. Quelques auteurs croient qu'il était né dans la Séquanie (1); mais on est seulement certain qu'il y remplissait la charge de propréteur. Il alliait l'éloquence au

courage et l'amour de la gloire à la haine de toute servitude. Ses talents et ses vertus lui avaient acquis l'estime générale, et il exerçait une très-grande influence dans les assemblées de sa nation. Indigné des crimes de Néron, il résolut d'en délivrer l'empire, et ayant fait part de son projet à quelques chefs gaulois, tous s'engagèrent à le seconder dans cette généreuse entreprise. On dit que ses amis voulurent lui décerner le titre de César, mais qu'il les pria de jeter les yeux sur Galba, comme plus digne de leur commander. 20 à 30,000 hommes (1) du pays des Eduens, des Arvernes et des Séquanais se rassemblèrent dans les plaines de la Saône, sous les ordres de Vindex. Il fit part alors de son plan à Galba, dont il dut attendre les réponses, afin d'agir de concert. Ce fut, dit-on, le jour même qu'il avait consommé le meurtre de sa mère Agrippine que Néron apprit la révolte des Gaules. Il ne s'en émut point d'abord, persuadé qu'il n'aurait point de peine à l'étouffer; mais, importuné des placards injurieux que Vindex faisait afficher contre lui, il écrivit au sénat pour s'en plaindre et finit par mettre à prix la tête du général gaulois. « Je donnerai volontiers ma « tête, dit Vindex, à celui qui m'apportera celle « de Néron. » Cependant L. Rufus Verginius, gouverneur de la haute Germanie, ayant reçu l'ordre de combattre les Gaulois, marcha sur Besançon, dont il fit le siège. Vindex s'avança au secours d'une ville dans laquelle il comptait un grand nombre de partisans, et ayant demandé une entrevue à Verginius, ils convinrent de se réunir contre Néron (voy. VERGINIUS). Les Romains, ignorant cet accord, tombent à l'improviste sur les Gaulois, qui s'avançaient sans méfiance pour entrer dans Besançon, et en font un horrible massacre. Vindex ne voulut pas survivre à ses compatriotes et se donna la mort, l'an 69. Devenu maître de l'empire, Galba témoigna sa reconnaissance aux villes qui s'étaient déclarées en sa faveur par la concession des droits de cité. Une médaille, rapportée par J.-J. Chifflet (*Vesontio civitas libera*, t. 1^{er}, p. 201) et portant au revers de la tête de Galba ces mots : *Mun. Vison-tium*, prouve, suivant lui, que Besançon reçut alors cette faveur. Mais la plupart des antiquaires reconnaissent que cette médaille appartient à la ville de *Visontium*, dans la province Taraconaise. — Un autre VINDEX ou, selon quelques-uns, Vindicius dénonça à Junius Brutus, premier consul, la conspiration formée par ses fils et par les neveux de Collatin contre la république, l'an 509 avant J.-C., et obtint en récompense la liberté. W—s.

VINDING (ERASME), né en 1615, à Vinding, en Seeland, d'où il a pris son nom, et mort en 1684, à Copenhague, fut successivement professeur de grec, d'histoire et de géographie dans

(1) Dunod conjecture que *Julius Vindex* était de la même famille que *Julius Severinus*, Séquanais, auquel sa province avait érigé deux statues pour les services qu'il lui avait rendus, et qui est qualifié protecteur de la navigation du Rhône et de la Saône, dans une inscription découverte à Lyon. Voy. l'*Histoire des Séquanais*, t. 1, p. 188.

(1) Quelques auteurs disent cent mille; mais ce nombre est évidemment très-exagéré.

l'université de cette ville, assesseur du tribunal suprême de la justice, conseiller de chancellerie, référendaire dans le tribunal suprême, enfin conseiller d'Etat. Il eut la plus grande part à la réformation des lois du Danemarck, et c'est à lui qu'on doit la netteté et la pureté de style qui distinguent le code de Christiern V. Ce savant a donné au public des commentaires latins sur quelques tragédies d'Euripide, des dissertations sur diverses parties de la langue grecque, une version latine de la *Description du globe* de Héracléote, avec des notes. On a encore de lui dans les *Antiquités grecques* de Gronovius : *Antiquæ Græciæ populorum origines, migrationes, etc.* — Paul VINDING, son fils, mort conseiller d'Etat, en 1712, à 54 ans, passa par les mêmes emplois que son père, eut les mêmes talents et travailla dans le même genre. Il a laissé une traduction latine, avec des notes, d'un traité du *Talmud*; une dissertation sur le dialogue de Lucien intitulé *Peregrinus*; des notes sur Dictys de Crète; des discours, etc. — Son fils, Erasmus VINDING, s'était annoncé avantageusement dans la république des lettres par une version latine, accompagnée de notes, de la paraphrase d'Eutychius sur le poème d'Oppien : *De la chasse aux oiseaux* (roy. OPIEN). Il mourut jeune, en 1723, étant conseiller royal de justice et de chancellerie. T. b.

VINDIUS (VÉRUS), célèbre jurisconsulte, florissait sous le règne d'Antonin le Pieux. Ses talents lui méritèrent la confiance de ce bon prince. Admis dans ses conseils, il eut part à la rédaction des lois sages qui, pendant longtemps, assurèrent la félicité du peuple romain. Les ouvrages qu'il avait composés ne nous sont point parvenus; mais le nom de Vindius est cité fréquemment dans le Digeste. On a confondu quelquefois Vindius avec un jurisconsulte qui vivait sous Alexandre-Sévère. Capitolin, dans la *Vie d'Antonin*, le nomme mal *Vinidius*. Voyez les *Vies des jurisconsultes*, par Taisand, p. 572. W—s.

VINER (CHARLES), jurisconsulte anglais, naquit vers la fin du dix-septième siècle; sa vie ne paraît rien avoir offert de remarquable. Il s'est rendu célèbre dans la Grande-Bretagne comme ayant compilé un ouvrage immense qui fait autorité dans les tribunaux : *Abrégé général et complet de loi et d'équité*, 24 vol. in-fol., 1741-1751. Ce grand travail fut imprimé en dix ans, mais sa rédaction avait occupé son auteur pendant plus de quarante ans. Le vingt-quatrième volume renferme une table rédigée par un jurisconsulte dont le nom est resté inconnu. Les vingt-quatre volumes furent imprimés à Aldershot, domaine que possédait Viner, et où il avait établi un atelier typographique. Il mourut en 1756, peu de temps après avoir achevé cette publication gigantesque. L'*Abrégé* (puisque tel est le nom qu'il lui donne) a eu une seconde édition à Londres en 1791-1794, en 24 volumes in-8°; on y a joint un supplément en 6 volumes rédigé par divers lé-

gistes. Viner avait une véritable passion pour l'étude du droit, et il voulut consacrer sa fortune « au bénéfice de la postérité et au service perpétuel de son pays ». Telles sont les expressions de son testament daté du 20 décembre 1755. Il légua une somme de douze mille livres sterling (représentant aujourd'hui le triple de ce chiffre) au chancelier et aux administrateurs de l'université d'Oxford, afin d'établir une chaire de droit et afin de fonder ce que l'on appelle des *fellowships* et des *scholarships*, c'est-à-dire des agrées et des boursiers jouissant d'un certain revenu annuel. Le professeur doit faire chaque année un cours de droit britannique, se composant de vingt-quatre leçons au moins. Il y a à présent deux *fellows*, ayant un revenu annuel de cinquante livres sterling, et six *scholars*, touchant trente livres chacun. On ne peut jouir de ces places que pendant dix ans. Le célèbre Blackstone fut le premier professeur qui occupa la chaire créée par Viner; après lui sont venus Richard Chambers, nommé en 1760; Richard Woodeson en 1777; James Blackstone en 1793; Philippe Williams en 1824; John Robert Kenyon en 1843. Z.

VINESAUF ou VINESALF. Voyez GALFRID.

VINET (ELIE), l'un des plus savants hommes du 16^e siècle, était né vers 1519, près de Barbezieux, dans un village appelé les Planches, mais qui prit le nom des Vinets, lorsque sa famille s'y fut établie. Son père, simple cultivateur, n'hésita pas à faire tous les sacrifices pour développer les dispositions qu'il annonça dès son enfance. Après avoir fait ses premières études à Barbezieux, il alla les continuer à Poitiers, où il reçut le degré de maître ès arts, et revint ensuite dans sa ville natale donner des leçons de grammaire. Ayant amassé quelque argent, il se rendit à Paris pour s'y perfectionner dans les lettres et les mathématiques. André Govea lui fit offrir une place au collège de Bordeaux, dont il était principal. Vinet y régenta les humanités pendant six ans, et en 1547 suivit à Coïmbre Govea, chargé par le roi de Portugal d'établir un collège sur le plan de celui de Bordeaux. Govea mourut l'année suivante, et Vinet se hâta de revenir à Bordeaux, dont les habitants l'avaient vu s'éloigner à regret. Nommé principal en 1558, il remplit cette charge avec tant de zèle et de succès que les jurats, en reconnaissance, lui conservèrent son titre et ses appointements même lorsque ses infirmités l'eurent obligé de demander sa retraite. Vinet mourut le 14 mai 1587 et fut inhumé avec pompe dans l'église St-Eloi. C'était un homme aussi modeste que laborieux. On cite au nombre de ses amis Cujas et Jos. Scaliger. De Thou en parle avec éloge. On lui doit des éditions, corrigées et enrichies de notes, des œuvres de Sidoine Apollinaire; du *Polyhistor*, de Solin; des traités de la *Sphère* de Proclus et de Sacrobosco; d'Eutrope, de Perse, d'Ausone, de Florus, de Censorinus, de Pomponius Mela; des extraits de la *Vie des em-*

perçus d'Aurel. Victor, etc. Ses notes sur Florus et sur la *Géographie* de Pomponius ont été fort utiles à ceux qui depuis ont travaillé sur ces deux écrivains. Il a traduit en latin les *Sentences* de Théognis (1) et l'abrégé de Mich. Psellus sur l'arithmétique, la musique et la géométrie; en français, la *Sphère* de Proclus et la *Vie de Charlemagne*, par Eginhard (*roy.* ce nom). Outre l'explication de quelques livres d'Euclide, on a de Vinet : 1° *Priscian Cæsariensis, Rhemii Fanii Bedæ Angli, Volusii Metiani, Balbi ad Celsum libri de nummis, ponderibus, mensuris, numeris, eorumque notis et de vetere computandi per digitos ratione, emendati*, Paris, 1565, in-8°, volume rare, inséré dans le tome 9 du *Thesaur. antiquitat. roman.* de Grævius; 2° la *Manière de faire les solaires ou cadrans*, Poitiers, 1564, in-4°; 3° *Discours sur l'antiquité de Bordeaux et de Bourgsur-Mer*, Bordeaux, 1565, in-4°; nouvelle édition, augmentée et enrichie de plusieurs figures, *ibid.*, 1574, in-4°, rare, ouvrage plein de recherches curieuses (une édition nouvelle a paru à Bordeaux, en 1861, in-4°, avec une notice de M. Ribadier); 4° *L'Antiquité de Saintes et de Barbezieux*, *ibid.*, 1571, in-4° de 66 pages, avec une table des matières. Le P. Nicéron en cite une édition sous le titre : *Saintes et Barbezieux*, in-4°, sans date et sans index; dans la *Bibliothèque historique de la France*, par Fontette, on en indique une édition de 1584; mais cet opuscule est trop rare pour qu'on puisse croire qu'il a eu trois éditions. 5° *Narbonensium votum et aræ dedicatio, insignia antiquitatis monumenta, Narbonæ reperta, ann. 1566, commentar. illustrata*, Bordeaux, 1572, in-8°; 6° *De logistica libri tres*, *ibid.*, 1573, in-8°; 7° *L'Arpenterie, livre de géométrie, enseignant à mesurer les champs*, etc., *ibid.*, 1577, in-4°; nouvelle édition, augmentée de la *Manière de faire les cadrans*, etc., *ibid.*, 1583, in-4°; 8° *Tractatus de schola aquitanica*, *ibid.*, 1583, in-12. Voyez l'*Eloge de Vinet*, par Ch. Pascal (2), dans les éditions d'Ausone, avec les notes de ce savant, Bordeaux, 1590, 1604, in-4°; et par Gab. de Lurbe, dans l'ouvrage *De illustribus Aquitan. viris*, p. 143. On peut consulter aussi, pour quelques détails, les *Mémoires* de Nicéron, t. 30, p. 222-230. En 1815, l'académie de Bordeaux mit au concours l'éloge de Vinet. Le prix fut remporté par M. Joannet, professeur de rhétorique à Sarlat (décédé bibliothécaire de la ville de Bordeaux); ce discours a été imprimé à Périgueux, 1816, in-8°.

W—s.

VINET (ALEXANDRE-RODOLPHE), littérateur et théologien suisse, né le 17 juin 1797, à Ouchy, près de Lausanne; son père, d'origine française, professait la religion réformée; c'était un homme d'une grande intelligence, d'une moralité sévère,

qui avait été instituteur de village et qui exerçait les fonctions de secrétaire du département de l'intérieur dans l'administration de la Suisse; il dirigea les premières études de son fils et il le destina à la carrière ecclésiastique. Vinet obéit, mais un penchant très-vif le portait vers l'examen attentif de la littérature, vers la haute critique, et sa capacité précoce se révéla de si bonne heure, qu'à l'âge de vingt ans il fut appelé à l'université de Bâle, et chargé du cours de littérature française. Il était déjà au rang des maîtres à une époque de la vie où l'on sort à peine de la classe des écoliers. En 1819, il fut ordonné ministre à Lausanne, et il se maria. Bientôt éclata au sein du protestantisme suisse ce qu'on a appelé le *réveil*; ce fut (pour nous servir des expressions d'un des biographes de Vinet) « un effort pour ranimer la piété en dehors du culte officiel, un élan de spontanéité religieuse en face de l'Eglise nationale. » Cet élan devint l'objet de soupçons politiques; des populations ignorantes n'y virent que les intrigues d'une aristocratie rétrograde; des lois de persécution furent rendues contre ce qu'on appela les *mômiers*. Dévoué à la liberté religieuse, apôtre fervent de la liberté individuelle, Vinet ne pouvait garder le silence; en 1824, il fit paraître une brochure : *Du respect des opinions*; l'argumentation y est pleine de modération et de fermeté, et l'effet fut considérable. Vinet venait d'ailleurs de se faire connaître par un mémoire qu'avait couronné, en 1823, la *Société de la morale chrétienne*; le comte Lambrecht, ancien ministre sous le directoire, sénateur, puis député, avait institué un prix de deux mille francs à décerner à l'auteur du meilleur mémoire sur la *liberté des cultes*; vingt-neuf concurrents se présentèrent; Vinet obtint le prix. Ce fut M. Guizot qui, déjà en possession d'une juste célébrité, rédigea le rapport relatif à ce concours et qui rendit pleine justice aux sentiments de libéralisme chrétien qu'exprimait un auteur jusqu'alors ignoré. « Chrétien déclaré, sa foi est profonde, rigide, fervente, et il porte un respect non moins profond, non moins fervent à la foi d'autrui. Une croyance intime, impérieuse s'associe à tous ses sentiments; loin d'exiger de sa part un effort, un acte de raison, une simple réflexion, elle l'amène et le dirige spontanément, comme un besoin de sa nature morale. Je ne saurais assez dire, messieurs, quelle joie profonde nous avons ressentie au spectacle d'une âme ainsi disposée, d'une âme pieuse, pour qui le respect de la liberté de conscience est une affaire de conscience. » Ainsi s'exprimait l'éloquent rapporteur. Dix ans plus tard, Vinet fit reparaitre ce travail, et le jugeant sévèrement, il déclarait que c'était un livre à refaire; « l'auteur était bien jeune et la matière aussi », ajoutait-il en souriant. Jusqu'en 1837, Vinet séjourna à Bâle, remplissant avec un zèle infatigable ses devoirs

(1) Cette traduction est *ad verbum*, c'est-à-dire littérale, et non pas en vers, comme Duverdière l'a dit par inadvertance dans sa *Bibliothèque*, art. *Vinet*.

(2) P. Pascal, suivant Nicéron; mais c'est une erreur qu'il importait de relever.

comme professeur de littérature et d'éloquence française; cette dernière chaire avait été créée pour lui, en 1835; ses études en ce genre amenèrent la publication de divers ouvrages remarquables, sur lesquels nous reviendrons. En 1837, l'école de Lausanne fut réorganisée avec éclat; des professeurs éloquents s'y firent entendre; on y vit Mickiewicz retracer l'histoire des littératures slaves, et M. Sainte-Beuve raconter les destinées de Port-Royal; Vinet, auquel fut offerte la chaire de théologie pratique, saisit avec joie cette occasion de revenir dans son pays natal; ses leçons, fort suivies et fort remarquées, furent les matériaux de plusieurs ouvrages d'une haute portée sur des questions religieuses. De vives discussions s'étaient élevées dans le canton de Vaud, au sujet de l'organisation de l'Eglise; le gouvernement réclama de la part du clergé la nomination d'une commission chargée de proposer des projets sur ces points fort délicats. Vinet était tout naturellement désigné pour faire partie de cette commission; il prit une part active aux longs débats dans lesquels elle consuma beaucoup de temps, mais il refusa son assentiment à la constitution qu'adopta la majorité, il se sépara de l'Eglise établie, officielle, donna sa démission de sa chaire, et s'unissant à des pasteurs qui partageaient ses opinions, il rédigea la constitution de l'Eglise indépendante du canton de Vaud. Presque en même temps, une révolution politique éclatait; le radicalisme renversait le gouvernement du canton, et il débutait par inaugurer le système de l'intolérance irréligieuse. Vinet se montra, comme toujours, zélé partisan de la liberté; les violences de la démocratie rencontrèrent en lui un adversaire énergique; une lutte compliquée, s'exerçant sur un petit théâtre, fut pour lui l'occasion de pages excellentes, touchant aux intérêts généraux de la société. Le parti vainqueur se vengea en révoquant Vinet (décembre 1846) de la chaire de littérature qu'il avait conservée à l'université de Lausanne. Ses auditeurs ne voulurent pas cependant être privés de sa parole, les cours recommencèrent dans la modeste habitation du maître. Mais sa santé, habituellement délicate, avait été brisée par tant d'émotions. Il dut bientôt cesser ses leçons; une maladie grave faisait des progrès sérieux. Il conservait cependant l'espoir d'un rétablissement prochain, il annonçait l'intention de se livrer à la composition de quelques ouvrages importants qu'il méditait, mais le mal empira, et le 10 mai 1847, n'ayant que 50 ans, Vinet rendit le dernier soupir. Deux jours après, l'élite de la Suisse française l'accompagna à sa demeure suprême. Un monument a été élevé dans le cimetière de Clarens, à mi-côte de la montagne. « C'est là « que le doux et grand spiritualiste a trouvé la « tombe qui lui convenait, au bord du lac mélo- « dieux, en face des sommets gigantesques. » Une rapide énumération des écrits de Vinet, pu-

bliés en grande partie après sa mort, grâce aux soins pieux de quelques amis, devient ici nécessaire. Nous commencerons par les productions littéraires. La *Chrestomathie française, ou Choix de morceaux tirés des meilleurs écrivains français* (Bâle, 1829-1830, 3 vol. in-8°), a reparu en 1833-1836. Des trois parties qui les composent : Littérature de l'enfance; de l'Adolescence; de la Jeunesse et de l'âge mûr, la première a obtenu une troisième édition en 1839. Ce livre révèle un critique ingénieux, maître dans l'histoire de notre idiome, qu'il aimait avec passion. Trois discours résument les pensées de l'auteur; le dernier offre un vigoureux tableau de la littérature française, depuis son origine jusqu'à la révolution; le professeur bâlois « se montre moraliste supérieur, critique pénétrant; aucune beauté littéraire ne le laisse insensible, aucune erreur morale n'échappe à sa justice. Il exerce sans pédantisme, mais aussi sans défaillance, ce que d'Aguesseau appelle les sévères fonctions de la « censure publique. Qui a mieux jugé en quelques pages Rabelais ou Montaigne, Molière ou Montesquieu? » Telle est l'appréciation de M. Saint-René Taillanier. De son côté, M. Sainte-Beuve a très-bien rendu justice aux petites notices répandues dans la *Chrestomathie* « et dans « lesquelles, en peu de lignes d'une concision « excellente, tout point essentiel est rendu frappant, tout point en réserve est touché; l'auteur, dans sa modestie, semble craindre de ne « pas avoir atteint son but, il l'a dépassé de « beaucoup, ou, mieux, surpassé. » Tout en signalant quelques défauts, en notant des duretés de mots et d'images, en relevant des endroits ternes et pénibles, le judicieux auteur des *Portraits contemporains* proclame Vinet « un des maîtres les « plus éclaircis de la diction; après Daunou pour « l'ancienne école, et M. Villemain pour l'école « plus récente, c'est, de tous les écrivains français, celui qui a le plus analysé les modèles, « décomposé et démembré la langue, recherché « ses limites et son centre, noté ses variables et « véritables acceptions. La *Revue des principaux « prosateurs et poètes français* est un morceau « très-plein et très-achevé, un véritable chef-« d'œuvre littéraire; toutes les qualités de précision, de propriété, de suite, de sagacité fine, « de relief en peu d'espace, y sont fondues entre « elles et en équilibre avec le sujet même. » C'est encore dans les leçons de Vinet, recueillies par la sténographie, revues ensuite à l'aide de ses notes et de ses papiers, qu'a été formé le volume intitulé *Moralistes des 16^e et 17^e siècles*, publié à Paris, en 1859 (douze ans après la mort de l'auteur); c'est une série d'études aussi ingénieuses que fines qui partent de Rabelais et de Montaigne pour venir aboutir à Bayle et à Saint-Evremond. L'*Histoire de la littérature française au 18^e siècle*, 1851, 2 vol., renferme des fragments du cours de 1833, mêlés à des leçons d'un autre cours

professé plus tard à Lausanne. Les *Etudes sur Pascal* (1856, in-8°) appartiennent aussi aux leçons données par Vinet, et complétées par des notices insérées dans un journal dont nous reparlerons, mais qui étaient restées presque inconnues, faute d'une assez large publicité. « Avant que M. Cousin, dans un mémorable travail, eût saisi tous les esprits élevés de la question du scepticisme de Pascal, Vinet, au milieu de ses élèves, avait débattu tous les problèmes tant agités dès ce moment, et du premier coup, sans connaître encore l'édition faite sur le manuscrit de l'auteur, il était arrivé aux conclusions qui sont demeurées celles de l'histoire. Dès 1833, il faisait connaître à ses auditeurs de Bâle, Pascal, chrétien et non sceptique, animé d'une foi dont le caractère est extraordinaire; la France ne devait que bien des années plus tard concevoir l'auteur des *Pensées* sous cette forme définitive. » Une des parties de la *Chrestomathie* a été réimprimée en 1841, sous le titre de *Littérature de l'adolescence*. Dans son avant-propos, l'auteur avance que l'idiome d'une civilisation la reproduit tout entière, et qu'apprendre une langue, c'est étudier les choses dans les mots, l'esprit dans les signes, l'homme dans la parole. Quant aux écrits religieux, nous avons déjà signalé la brochure que Vinet publia à l'âge de vingt-sept ans, et le *Mémoire* couronné en 1823; des critiques dirigées contre cette production donnèrent lieu à la publication de la *Lettre à un ami, ou Examen des principes soutenus dans le Mémoire* (Lausanne, 1827). L'enseignement théologique fait à Lausanne, à partir de 1837, a fourni les matériaux de deux ouvrages posthumes : *Théologie pastorale, ou Théorie du ministre évangélique* (Paris, 1850, in-8°); — *Homilétique, ou Théorie de la prédication* (Paris, 1853); on y retrouve la substance des cours de Vinet, la moelle de sa doctrine. Les *Discours sur quelques sujets religieux* (Bâle, 1835; 5^e édition, Paris, 1853), forment une suite de belles homélies, où toutes les communions peuvent s'instruire, le sentiment de l'impuissance humaine, le besoin du secours divin, la régénération morale et la paix qui en est le fruit, tels sont les principaux thèmes que le jeune prédicateur développait avec éloquence. Les *Nouveaux discours* (Paris, 1841; 3^e édition, 1848) continuent dignement cette entreprise; « ils offrent tous, dit M. Sainte-Beuve, un cours complet des vérités évangéliques, déduites dans une méthode tout intérieure. L'impression qu'on en retire est celle de quelque chose d'aimable, de modéré, de sensé et d'accessible; tout y est simple, sans un ornement ni une digression de luxe, et allant droit au but. » Les *Etudes évangéliques* (Paris, 1847), les *Méditations évangéliques* (Paris, 1849), attestent également la foi la plus sincère unie au sentiment le plus élevé du progrès intellectuel et du perfectionnement moral. Un des

livres les plus graves qui soient sortis de la plume de Vinet, l'*Essai sur la manifestation des convictions religieuses et sur la séparation de l'Eglise et de l'Etat, envisagée comme conséquence nécessaire et comme garantie du principe* (Paris, 1842; 2^e édition, 1858), fut écrit en 1839, à l'occasion d'un sujet de prix proposé par M. de la Rochefoucauld, président de la *Société de la morale chrétienne*; la question sur laquelle les travaux étaient appelés était celle-ci : « Est-ce un devoir pour tout homme de chercher à se former une conviction en matière de religion, et d'y conformer toujours ses paroles et ses actions ? » Vinet fut derechef couronné par la Société qui l'avait si justement distingué en 1823; son livre fit une profonde sensation en Suisse, au milieu des luttes qui soulevaient les questions de liberté religieuse; mais d'après un critique que nous avons déjà cité, M. Saint-René Taillandier, « l'ouvrage paraît inférieur à ce qu'on devait attendre d'un si rare esprit. Les scrupules du chrétien ont effacé l'originalité de l'écrivain. L'abondance des pensées de détail ralentit la marche de l'orateur. Au milieu des richesses confuses de la discussion, il faut plus d'un effort pour retrouver l'enchaînement des principes. » Sous le titre de *Liberté religieuse et questions ecclésiastiques*, Paris, 1854, on a réuni les différents écrits de Vinet, à l'occasion des luttes dont le canton de Vaud fut le théâtre, en 1845 et 1846. Un autre volume : *L'Education, la famille et la société*, Paris, 1855, renferme, indépendamment d'écrits jusqu'alors inédits, un morceau d'une haute importance : *Du socialisme considéré dans son principe*. « C'est le plus beau des ouvrages de Vinet, le résumé des pensées de toute sa vie. Dans ces pages excellentes, il attaque le principe funeste qui affaiblit ou détruit la personnalité humaine. Jamais sa pensée ne fut plus haute ni plus forte. » Dans ces pages, écrites deux ans avant 1848, Vinet décrivait d'avance une période dont le brusque avènement était prochain, mais dont il n'était pas destiné à être le témoin. L'*Histoire de la prédication parmi les réformés de France au 17^e siècle* (Paris, 1860) est « une page importante restituée à l'histoire littéraire de la France. On ne connaît guère ces graves orateurs chrétiens de l'Eglise persécutée » : Vinet indique avec une parfaite précision leurs mérites et leurs défauts, et dans sa sévère impartialité à l'égard de ses héros, il n'hésite pas à proclamer leur infériorité littéraire vis-à-vis des grands orateurs catholiques de la même époque. N'oublions pas quelques discours de Vinet, publiés séparément : *les Trois réveils; la Tolérance et l'intolérance de l'Evangile; la Colère, et la Prière*. En tête des *Mélanges philosophiques, littéraires, historiques et religieux* de M. Stapfer (1844, 2 vol. in-8°), il a inséré une notice sur cet écrivain aussi instruit que judicieux (l'un des collaborateurs distingués

de notre *Biographie*). Signalons surtout la part active que Vinet prit à la rédaction du *Semeur*, grave publication périodique, inspirée par un esprit tout chrétien, fondée à Paris peu de temps avant la révolution de Juillet. L'examen des nouvelles productions littéraires fut confié à Vinet, alors à Bâle, et pendant longues années il s'acquitta de cet office avec autant de modestie que de vigueur. Tout en s'imposant la loi d'une courtoisie extrême, Vinet soumettait les œuvres des écrivains les plus célèbres, parfois aussi des productions fort secondaires à une critique redoutable, à un examen profond qui mettait à nu l'âme de l'auteur. « Plusieurs de ses études sont « des chefs-d'œuvre qui ont devancé les jugements définitifs de nos jours. » Quelques-uns des articles insérés dans le *Semeur* ont été reproduits dans les volumes publiés du vivant de Vinet : *Essais de philosophie morale et de morale religieuse, suivis de quelques essais de critique littéraire* (Paris, 1837, in-8°), mais il en est bien d'autres qui sont restés enfouis dans ce recueil, d'un accès peu facile; on aimerait à les voir paraître dans un choix fait avec un intelligent discernement. Plusieurs critiques éminents ont apprécié, en France, le talent et la haute portée morale de Vinet; nous avons fait notre profit de la notice de M. Sainte-Beuve, dans les *Portraits contemporains* (1846, t. 2), et de celle de M. Saint-René Taillandier, dans la *Revue des Deux-Mondes* (livraison du 15 janvier 1864). Citons aussi l'intéressant travail de M. Edmond Scherer : *Alexandre Vinet, sa vie et ses écrits* (Paris, 1853), et les deux volumes mis au jour à Genève, en 1861 : *Esprit d'Alexandre Vinet, pensées et réflexions extraites de tous ses ouvrages et de quelques manuscrits inédits*, avec une préface par J.-F. Astié, 2 vol. in-8°.

B—N—T.

VINIT (CHARLES-LÉON), architecte et peintre, naquit à Paris le 9 septembre 1806. Après avoir fait de brillantes études classiques, il se livra à l'architecture sous la direction de Debret et de Percier; en 1830, il concourut pour le grand prix de Rome, et peu après il fut appelé par Fontaine en qualité d'inspecteur et de dessinateur, ce qui lui permit de prendre part aux importants travaux qui s'exécutaient alors, notamment à l'agrandissement de l'escalier des Tuileries. Quelques années plus tard, il crut sage de compléter son éducation par des voyages, et il visita l'Égypte et l'Italie; c'est à son retour qu'il se livra à la peinture dans l'atelier de Rémond, et qu'il exposa de 1838 à 1852, sous un aspect pittoresque, les plus beaux monuments de l'antiquité et de l'Orient moderne. Le musée de Nîmes possède une copie d'après Panini, exécutée par Vinit, représentant l'*Intérieur de l'église de St-Pierre de Rome*, et qui donne une idée parfaite de l'immense basilique. Il avait obtenu en 1838 une médaille de 3^e classe. Agent de l'école des beaux-arts depuis le 24 novembre 1832, son père, qui l'avait pré-

cédé dans ces fonctions, continuait de lui prêter son concours; mais en 1848, son père étant venu à mourir, Vinit dut renoncer à la peinture; en 1853, à la mort d'Aristide-Laurent Dumont, la place de secrétaire perpétuel de l'école fut conférée à Vinit, qui dans ce nouveau poste fit preuve d'un dévouement aux intérêts de l'école, d'une sollicitude et d'une sagesse envers les élèves, au-dessus de tout éloge; aussi ce fut avec joie qu'on le vit nommer chevalier de la Légion d'honneur le 30 juillet 1858; cette distinction était une juste récompense du double mérite d'artiste et d'administrateur que possédait Vinit; il ne devait pas jouir longtemps de sa nouvelle position, car il mourut à Paris le 30 avril 1862; il a été remplacé par M. Albert Lenoir.

B. DE L.

VINNE (VINCENT VANDER), né à Harlem, en 1629, s'adonna à la peinture presque au sortir de l'enfance; il n'eut longtemps d'autre maître et d'autres modèles que des estampes qu'il copiait avec le plus grand soin et avec une facilité étonnante. Il s'était lié avec les enfants de François Hals, et ses parents se décidèrent à le placer chez cet habile peintre, qui, frappé des progrès que le jeune Vander Vinne avait faits sans le secours d'aucun maître, lui donna les conseils les plus encourageants. Il se vit bientôt en état de voyager. Il parcourut successivement l'Allemagne, la Suisse et la France, et se fixa quelque temps à Paris. Partout son talent lui procura de l'ouvrage, et la gaieté de son caractère, jointe à un rare talent, le fit accueillir partout. Cependant quelque charme qu'il trouvât dans cette vie errante, il voulut revoir sa patrie et revint à Harlem, en 1655. Il s'exerça dans tous les genres de peinture : plafonds, paysages, portraits, enseignes même, il ne dédaignait aucun genre d'ouvrage, et il ne croyait pas déroger en imitant Rubens, qui lui-même avait peint une enseigne pour la ville d'Anvers. Aussi le peintre de Berkheyde l'appela-t-il le Raphaël d'Harlem pour peindre les enseignes. Il n'y mettait pas moins de soin qu'à ses autres ouvrages; mais, exposées à toutes les injures de l'air, on n'a pu les conserver, et on regrette que ses nombreux travaux en ce genre nous aient privés de beaucoup de compositions plus précieuses. Il peignait avec un égal succès l'histoire, le portrait, le paysage, les animaux en grand et en petit. Sa manière est tantôt heurtée, tantôt finie, mais toujours pleine de chaleur et d'enjouement. Sa facilité est merveilleuse, et toutes ses productions offrent une grande imitation de la nature. Sur la fin de sa vie cependant, plus occupé du soin de gagner de l'argent que de celui de sa réputation, sa facilité dégénéra en négligence. Sept ou huit ans avant sa mort, il fut frappé d'une attaque d'épilepsie qui atteignit en quelque sorte son imagination et qui l'empêcha de peindre et d'écrire; car, non content de cultiver la peinture, il s'amusait à

composer de petites pièces allégoriques, en vers et en prose, qui se faisaient remarquer par la verve, la gaieté et l'imagination. Il mourut d'apoplexie en 1702, laissant trois fils, Laurent, Jean et Isaac, qui cultivèrent tous trois la peinture, mais avec moins de succès que lui. P—s.

VINNIUS (ARNOLD VINNEN, plus connu sous le nom latinisé de), célèbre jurisconsulte hollandais, né en 1588, acheva ses études à Leyde, où il reçut le grade de docteur en droit, et, en 1619, fut nommé recteur du collège des humanités à la Haye, place qu'il remplit quatorze ans avec zèle. En 1633, il fut pourvu de la chaire du Digeste à Leyde et se montra l'égal des plus habiles professeurs de l'académie, dont il étendit la réputation dans les pays étrangers. Il mourut le 1^{er} septembre 1657, à l'âge de 70 ans. Vinnius était très-versé dans les langues grecque et latine, ainsi que dans le droit et les antiquités. A des connaissances très-étendues il joignait beaucoup de jugement, de pénétration et l'art d'éclaircir les matières les plus embrouillées. Il s'est permis de fréquents emprunts à ses devanciers, sans les nommer; mais il a été traité de même par ses successeurs. Outre une édition des commentaires de Gérard Tuning sur les Institutes (1), Leyde, 1618, in-4°; des notes sur le traité de Peckius *Ad tit. D. nautæ, caupones*, etc.; des additions au commentaire de Wesenbec sur le Digeste et sur le Code, et enfin des notes sur les fragments des anciens jurisconsultes dans le traité de Leeuwen *De origine et progressu juris civilis romani*, on a de Vinnius: 1° *Jurisprudentia contracta sive partitionum juris civilis libri 4*, la Haye, 1631; Leyde, 1647, et Rotterdam, 1663, in-4°; Leyde, 1695, in-8°; 2° *Institutionum imperialium commentarius*. C'est le meilleur commentaire des Institutes. Il en existe une foule d'éditions in-4°: les plus belles sont celles d'Amsterdam, Elsevir, 1665, et de Leyde, 1709; cette dernière est enrichie des notes de Vinnius lui-même. D'autres éditions contiennent les notes d'Heineccius (*voy.* ce nom), que plusieurs jurisconsultes trouvent erronées; ces éditions d'ailleurs sont remplies de fautes typographiques, quoiqu'elles se vendent plus cher que les autres. 3° *Institutiones Justiniani cum notis*, Leyde ou Amsterdam, Elsevir, 1646, 1652 et 1669, in-12, éditions recherchées des curieux. La réimpression de Paris, 1800, 2 vol. in-12, est la plus récente, mais on en fait peu de cas. Les notes de Vinnius sont, dit M. Dupin, à la fois savantes, instructives, élégantes et courtes (*Bibliothèque choisie de droit*, p. 48). 4° *Tractatus quatuor de pactis, jurisdictione, collationibus et transactionibus*, Amsterdam, 1651; Leyde, 1654, in-12; 5° *Selectarum quæstionum juris civilis libri 2, cum tractatibus de*

pactis, etc., Utrecht, 1722, in-4°. Cette édition est la plus estimée. Les *Selectarum*, etc., de Vinnius sont réunis à son commentaire sur les Institutes, avec les notes d'Heineccius, dans les éditions en 2 volumes in-4°, Lyon, 1746, 1755, 1761, 1767 et 1777. — VINNIUS (SIMON), fils du précédent, fut reçu docteur en droit à l'académie de Leyde et mourut en 1653, à la fleur de son âge. On n'a de lui que deux thèses, imprimées avec les ouvrages de son père. Il annonçait de grands talents, si l'on en juge par son épitaphe imitée de Martial :

*Vinniadem rapuit juvenem florentibus annis
Mors. Cur sed juvenem? credidit esse senem.*

W—s.

VINOT (MODESTE), fils d'un avocat de Nogent-sur-Aube, entra en 1689 dans la congrégation de l'Oratoire. Il professa avec beaucoup de distinction les humanités à Troyes et la rhétorique à Marseille. Il fit successivement à St-Magloire et à Tours des conférences publiques sur l'histoire ecclésiastique qui lui acquirent une réputation honorable. M. Isoré d'Hervaux, archevêque de Tours, l'attacha à ce diocèse par un canonicat de sa cathédrale, et le chargea de la composition d'un rituel, dont la mort du prélat arrêta la publication. Les jésuites de Tours ayant fait soutenir, pendant la vacance du siège (1717), une thèse dans laquelle on crut découvrir des propositions répréhensibles, le P. Vinot la dénonça au chapitre par une lettre imprimée, et la thèse fut supprimée. Il mourut dans cette ville le 20 décembre 1731. Il avait un talent rare pour la poésie latine, comme le prouve surtout sa traduction de plusieurs fables de la Fontaine, composée de concert avec le P. Tissard, son confrère et son ami. Elles parurent en 2 volumes in-12, accompagnées de plusieurs petits poèmes latins. L'abbé de Saas en donna une seconde édition en 1738, à Rouen, sous la rubrique d'Anvers. Il y en eut une troisième en 1761. Toutes ces poésies se recommandent par l'élégance et la pureté du style. On trouve dans plusieurs recueils une lettre du P. Vinot, adressée à la comtesse d'Agénois, sur les *Voyages de Cyrus*. Elle est pleine de goût et d'une saine critique. Le chevalier de Ramsay en profita dans la seconde édition de son ouvrage. Vinot a encore composé différents écrits sur l'affaire de la constitution *Unigenitus*. On lui a mal à propos attribué la version latine du *Philotanus*, que la Bibliothèque universelle donne à l'abbé Bizot, et M. Barbier à Larchant. Vinot était un des principaux ornements de la société du château de Veret; il a laissé quelques ouvrages qui sont restés inédits. T—v.

VINSON (PIERRE), né à Angoulême, en 1762, d'une famille nombreuse et sans fortune, fit néanmoins de très-bonnes études dans cette ville, entra dans les ordres sacrés peu de temps avant la révolution, et devint vicaire de la paroisse de Ste-Opportune, à Poitiers. N'ayant pas voulu

(1) Quelques personnes disent les *Instituts* de Justinien; mais on dit plus communément *Institutes*. C'est la suite d'une vieille querelle sur les mots *Instituta* et *Institutiones*: ce dernier a prévalu.

prêter le serment à la constitution civile du clergé, en 1791, il fut emprisonné, puis obligé de se réfugier en Espagne, d'où il se rendit en Angleterre. Forcé, dans cette contrée, de tirer parti de ses connaissances, il se consacra d'abord à l'éducation de quelques jeunes seigneurs, et forma ensuite à Londres pour l'enseignement de l'astronomie un établissement fort ingénieux, que les personnes les plus considérables vinrent visiter, et qui eut un véritable succès. Dès l'époque du concordat que le saint-siège conclut avec Napoléon en 1802, l'abbé Vinson s'y montra fort opposé et manifesta son opinion à cet égard dans les journaux et dans différentes brochures. Il revint en France en 1814, lors du retour des Bourbons; et il réclama vainement auprès d'eux l'exécution de quelques promesses qui lui avaient été faites pour des services rendus à leur cause. Ce fut peu de temps après qu'il présenta au roi Louis XVIII son *Concordat expliqué*, qui venait d'être publié, et que peu de personnes avaient remarqué. Le monarque n'y fit probablement pas plus d'attention, et il se passa encore plusieurs mois sans qu'on y prît garde; mais vers la fin de 1816, peu de temps avant l'ordonnance du 5 septembre qui prononça la dissolution de la chambre des députés, l'ouvrage fut déféré aux tribunaux, et l'auteur, traduit à la police correctionnelle, se vit accusé d'avoir donné des alarmes aux acquéreurs de biens nationaux. La cause fut plaidée à huis clos; Vinson, qui parut en habit ecclésiastique sur les bancs de la police correctionnelle, fut condamné à trois mois de prison, cinquante francs d'amende et deux ans de surveillance (1). Ce jugement ayant été confirmé par la cour royale, l'abbé Vinson parvint à s'y soustraire par la fuite. Il mourut à Paris le 18 octobre 1820. On a de lui : 1° *Réflexions critiques, ou Lettres à M. de Calonne, auteur du Tableau de l'Europe*, Londres, 1796, in-8°; 2° *Etrennes royales, historiques, politiques et littéraires*, Londres, 1798; 3° *la Foi couronnée, ou le Nécessaire des pasteurs catholiques morts pour la cause de Jésus-Christ pendant la révolution de France*, poème en cinq chants, avec des notes historiques, vol. in-12, Londres, 1799; 4° (avec M. de Châteaugiron) *le Mercure de France, ou Recueil historique, politique et littéraire*, 1800-1801, ouvrage périodique qui fut continué pendant quinze mois; 5° *Ode sur le couronnement du sieur Buonaparte*, Londres, 1804; 6° *Ode sur la campagne des alliés et la prochaine restauration des Bourbons*, ibid., 1814; 7° *Cantate sur la révolution de Bordeaux*, ibid.; 8° *Adresse aux deux chambres en faveur du culte catholique et du clergé de France*, Paris, 1815, in-8°; 9° *Le concordat expliqué au roi, suivant la doctrine de l'Eglise et les réclamations cano-*

(1) L'imprimeur de l'ouvrage fut privé, par une ordonnance royale, du titre d'imprimeur du roi, bien qu'il n'eût contrevenu en rien aux lois existantes sur la presse, et que, d'après ces lois, l'auteur fût seul responsable.

niques des évêques légitimes de France, suivi du Précis historique de l'enlèvement de N. T. S. P. le pape Pie VII, de ses souffrances, de son courage et des principaux événements de sa captivité, 1816, in-8°; 10° *Mémoire justificatif* (sur le procès fait à l'auteur pour l'ouvrage ci-dessus). Il fut saisi par la police royale; et l'abbé Vinson publia aussitôt, sous le titre d'*Appel au tribunal de l'opinion publique*, un autre mémoire qui n'eut pas le même sort. Il fit paraître dans le même temps une *Lettre au propriétaire rédacteur du soi-disant Ami de la religion et du roi*, qui avait mal parlé du *Concordat expliqué*. L'abbé Vinson fut encore l'éditeur des *Lettres et pensées d'Atticus, ou Solution de cette question importante : Quel est le meilleur et le plus solide des gouvernements?* 4^e édition, Paris, 1815, in-12. Il travaillait depuis longtemps à un poème sur la révolution et à d'autres ouvrages poétiques dont les manuscrits ont disparu après sa mort. Z.

VINTIMIGLIA (JOSEPH BELMONTE, prince DE), homme politique italien, naquit à Palerme en 1767. Il appartenait à une illustre famille sicilienne. Au sortir de ses études, il vint à Paris et épousa une Française. Revenu à Palerme, il fit tous ses efforts pour relever l'université de cette ville, alors aux mains des jésuites. Membre du parlement sicilien au retour du roi Ferdinand, en 1806, il protesta avec énergie, tout en consentant aux secours demandés par le gouvernement, contre les prétentions excessives qu'il manifestait, et surtout contre sa tendance à lever des impôts non votés par la représentation du pays. Mais le courage dont il fit preuve en cette occasion devint fatal au prince Vintimiglia. Il fut arrêté et enfermé, avec quelques autres Siciliens dévoués à leur patrie, dans l'île de la Favignana, avec les galériens qui s'y trouvaient par suite de crimes divers. Enfin, grâce aux Anglais et à la constitution de 1812, dont l'établissement était dû à leur influence, Vintimiglia recouvra sa liberté, et il devint ministre des affaires étrangères. Déjà populaire, il rendit dans ce poste de nombreux et éclatants services à son pays. Il était d'ailleurs appuyé par le gendre du roi, le prince Louis-Philippe d'Orléans, qui se trouvait alors à Palerme, et même par lord Castlereagh, qui de Londres lui écrivait pour le féliciter de tout ce qu'il avait entrepris pour la liberté et la prospérité de la Sicile. Doué de cette intégrité de caractère, Vintimiglia devait se trouver mal à l'aise parmi les intrigues de la cour. Aussi voulut-il se retirer des affaires; mais il y fut encore rappelé pour les quitter de nouveau, dans des circonstances fâcheuses pour la liberté de la Sicile. En effet lorsque, à la chute de Napoléon, le roi Ferdinand eut repris possession du trône, il se mit en mesure, cette fois du consentement des Anglais, d'abolir la dernière constitution et toutes les franchises antérieures dont jouissait l'île. Le ministre libéral et patriote n'eut plus qu'à se retirer une nouvelle fois. Il se rendit à Marseille

sur le bâtiment qui transportait en France le duc d'Orléans. Il se proposait d'aller trouver ensuite lord Castlereagh, qui était sur le point de se rendre au congrès de Vienne, et il comptait dans cette entrevue faire des reproches à ce ministre de l'abandon où il avait laissé la cause de la Sicile libérale, quand il mourut à Paris d'une maladie de langueur. C'était en 1814, et il n'avait encore que 47 ans. Il légua au grand établissement d'instruction pour lequel il avait déjà tant fait, l'université de Palerme, sa collection de tableaux et de gravures. Z.

VINTIMILLE (JACQUES, comte DE), savant illustre du 16^e siècle, était issu des comtes de Vintimille, de la branche des Lascaris, et tenait par sa mère aux Paléologues. Alexandre, son père, avait possédé quelques villes sur les côtes de la Ligurie: expulsé de ses Etats héréditaires, il s'était réfugié dans l'île de Rhodes, près de Fabrice Carretto, son parent, allié des princes de Final et quarante-deuxième grand maître des chevaliers de St-Jean, et y avait trouvé la mort en défendant l'île contre les soldats de Soliman I^{er} (voy. SOLIMAN). Celui-ci s'étant emparé de Rhodes en 1522, Jacques de Vintimille, encore fort jeune à cette époque, perdit de plus, au milieu des désordres qui suivirent la capitulation de la ville et l'entrée des janissaires, sa mère, qui était une Paléologue. Il fut sauvé lui-même par George de Vauzelles, ancien ami de son père, et embarqué sur un vaisseau qui ramenait en France un grand nombre de chevaliers. Placé à Lyon, il y étudia avec un succès remarquable les langues latine et française, les belles-lettres et l'histoire; après quoi, il se rendit à l'université de Pavie pour s'y perfectionner dans toutes ces sciences, voyagea dans l'Espagne, l'Italie et l'Afrique, servit quelque temps avec distinction, et enfin revint à Lyon, sachant à fond les mathématiques, les langues vivantes, le dessin, la peinture et l'architecture. Ses talents lui acquirent l'estime des littérateurs les plus illustres de l'époque. Il comptait parmi ses amis principaux Jean du Peyrat, les deux Scève, Guill. du Choul et Clément Marot. Jean Voulte lui adressa plusieurs de ses épigrammes. François I^{er}, passant à Lyon, voulut le voir, et le chargea de traduire en français la *Cyropédie*. Jacques de Vintimille s'occupait aussitôt de ce travail, et quelque temps après il en présenta au monarque les deux premiers livres. Mais il ne put achever sa version qu'après la mort de ce prince, et il la présenta, en 1548, à Henri II, qui l'en récompensa par une charge de conseiller au parlement de Dijon et par quelques autres grâces. Jacques de Vintimille donna ensuite une traduction d'Hérodien, qui a beaucoup de mérite pour le temps. Il mourut en 1582 à Dijon, assez avancé en âge. Il était chanoine, et même, selon le *Gallia christiana*, doyen du chapitre de Chalon-sur-Saône et archidiacre de Beaune, en l'église d'Autun. Sa vie a été écrite par de la Mare, conseiller au parlement de Dijon,

ou, suivant quelques-uns, traduite d'une notice sur sa vie et ses ouvrages, écrite par lui-même, en latin. La traduction de la *Cyropédie* a été imprimée à Paris en 1547, et celle d'Hérodien en 1581, in-4^o. La Croix du Maine lui attribue de plus un petit écrit intitulé *Poème saturnial*, tant en latin qu'en français, imprimé avec le dialogue de Platon dit *Théagès*, ou *De la sagesse*, Lyon, 1564, et quelques pièces de poésie latine, parmi lesquelles se trouve un morceau sur la prise de Rhodes par les Ottomans. P—OT.

VINTIMILLE-LASCARIS CASTELARD (PAUL DE), grand maître de l'ordre de Malte après Antoine de Paule, descendait des anciens empereurs de Constantinople. Il naquit en 1560, et entra jeune dans la religion. Il était bailli de Manosque quand il fut élevé au grand magistère, le 13 juin 1636. Les affaires de l'ordre étaient alors compromises de tous côtés. Le pape Urbain VIII semblait avoir entrepris de renverser le gouvernement, et, sans l'autorisation du grand maître, accordait aux anciens commandeurs le droit de tester, ce qui privait le trésor commun de l'ordre d'une des branches les plus considérables de ses revenus. Le duc de Montalte, vice-roi de Sicile, et les autres officiers du roi d'Espagne refusaient aux galères maltaises les grains qu'elles venaient chercher, et même les faisaient arrêter dans les ports de l'île. Vladislas IV, roi de Pologne, écrivait à Lascaris que les commanderies de Bohême devaient être communes aux chevaliers d'origine polonaise. Enfin, des guerres continuelles entre les princes chrétiens empêchaient que les revenus ordinaires n'arrivassent au trésor. Le grand maître s'occupait sans relâche d'appliquer un remède à tant de maux. Il fit travailler continuellement à élever des fortifications et frapper de nouvelles monnaies, emprunta à la banque de Gênes, et à intérêt, cent mille ducats; se concilia l'amitié du pape en lui donnant ou plutôt en feignant de lui donner des secours pour envahir les Etats du duc de Parme, et imposa à l'Espagne par l'attitude ferme qu'il prit à l'égard de tous ses ennemis. Ses chevaliers se signalèrent surtout par leurs expéditions contre les corsaires et les Turcs. Le commandeur de Charost, général des galères, avec quelques bâtiments, s'empara de 3 gros vaisseaux de Tripoli et de 17 autres navires, commandés par le célèbre renégat Ibrahim Raïs, de Marseille. Une flottille de 3 vaisseaux captura un riche galion qui appartenait au sultan Ibrahim, et sur lequel se trouvaient avec d'immenses trésors une femme du sérail et un enfant que l'on disait fils du Grand Seigneur. Mais peu s'en fallut que ces circonstances ne devinssent funestes à l'ordre. On travaillait à la conversion des deux captifs, et déjà l'on voyait une prosélyte dans l'odalisque partie de Constantinople pour le pèlerinage de la Mecque, quand Ibrahim déclara la guerre au grand maître et à ses chevaliers, en 1644. Heureusement Lascaris se hâta de prendre

toutes les précautions pour la défense. D'ailleurs les menaces de l'Ottoman n'étaient qu'une vaine démonstration, et tous ses préparatifs aboutirent à faire une excursion sur Candie et à prendre la Canée. Le grand maître envoya son escadre au secours de l'île assiégée. C'est sur ces entrefaites que Jacaya, se prétendant issu du sang d'Ottoman, forma le projet de renverser le sultan. Il écrivit à Lascaris pour lui demander des secours. Mais celui-ci s'en dispensa, alléguant qu'il ne pouvait rien entreprendre sans la coopération des puissances de l'Europe. Ibrahim fut peu après étranglé par ses janissaires et remplacé par Mahomet IV. Cette révolution n'empêcha point que le siège de Candie ne fût poussé avec vigueur; mais la résistance héroïque des habitants, secondés par le commandeur Balbiano, général des galères de Malte, les força de lever le siège. Le reste du règne de Vintimille n'offre rien de remarquable que l'acquisition pour l'ordre de l'île St-Christophe, en Amérique, par le chevalier de Poincy, et quelques débats de médiocre importance avec le roi de France. Il mourut le 14 août 1657, âgé de 97 ans. Le bailli Lascaris, son petit-neveu, lui fit élever un magnifique mausolée dans la chapelle de la Langue de Provence, église primatiale de St-Jean. C'est sous Paul de Vintimille que fut établie à Malte une bibliothèque publique. Un règlement à ce sujet portait que les livres qui se trouveraient dans la dépouille d'un chevalier, au lieu d'être vendus, comme ses autres effets, seraient transportés à Malte. Le successeur de Paul de Vintimille fut Martin de Redin, vice-roi de Sicile.

P—OT.

VINTIMILLE DU LUC (CHARLES GASPARD DE), archevêque de Paris, appartenait à la branche des Vintimille, comtes de Marseille-du-Luc, et était frère du comte du Luc, lieutenant général de Provence. Né le 15 novembre 1655, il fut nommé évêque de Marseille le 25 mars 1692, remplaça à Aix l'archevêque de Cosnac, et passa au siège archiepiscopal de Paris après la mort du cardinal de Noailles, en 1729. C'était l'époque où le jansénisme luttait avec le parti moliniste, et où la bulle *Unigenitus*, troublant tous les esprits, occasionnait à chaque instant de nouvelles querelles. Les haines, assoupies pendant huit ans, sous l'administration assez impartiale du régent, s'étaient ranimées sous le vieux cardinal de Fleury, qui prêchait en faveur des doctrines de Molina; et le cardinal de Noailles, qui longtemps avait accordé une demi-protection aux disciples de Jansénius, et refusé d'accepter la constitution et le formulaire d'Alexandre VII, cédant enfin à une influence toute-puissante, avait subitement changé de parti et, par un mandement du 11 octobre 1728, révoqué tout ce qu'il avait avancé et publié dans son instruction pastorale du 19 janvier 1719. Egalement éloigné des exagérations des deux partis, le nouvel archevêque aurait voulu apaiser les querelles, et surtout arrêter les

persécutions et les violences dont le schisme fournissait le prétexte. Il tolérait les appelants, tant qu'il le pouvait sans se compromettre avec la cour, et ne permettait de vexations que celles auxquelles le contraignaient des ordres supérieurs. Mais son caractère doux et faible, comme celui de son prédécesseur, était dépourvu de cette force et de cette ténacité nécessaires pour vaincre ou laisser un parti; et il est présumable que s'il eût possédé ces qualités, elles eussent été pour lui autant de titres d'exclusion. Il se laissa donc aller au torrent; et prenant les ordres du ministre qui le gouvernait, il débuta par une ordonnance et une instruction pastorale sur la bulle *Unigenitus* (29 septembre 1729). Il était arrivé à Paris le 24 mai, et n'avait reçu le pallium que le 7 septembre. L'année suivante (1730, 8 février), il écrivit une lettre au roi au sujet des affaires du diocèse, et sollicita diverses mesures propres à faire cesser les saturnales qui avaient lieu depuis trois ans au tombeau du diacre Paris, mais qui alors prenaient un caractère d'immoralité de plus en plus répréhensible, et qui, tout en jetant une division déplorable dans l'Eglise, faisaient rire aux dépens des deux partis l'incrédulité déjà moins rare et moins timide. Le délire des convulsionnaires augmentait de jour en jour, et mille écrits en faveur des thaumaturges inondaient le public. L'archevêque donna successivement deux mandements, l'un contre une dissertation sur les miracles, à propos de la célèbre guérison d'Anne le Franc, l'autre sur la *Vie de Paris*. Enfin, en 1732, il prit le parti le plus simple et fit fermer au nom du roi le cimetière de St-Médard, qui était le rendez-vous des enthousiastes et des jongleurs. Ce fut alors que l'on afficha à la porte du cimetière le fameux distique :

De par le roi, défense à Dieu
De faire miracle en ce lieu.

M. de Vintimille montra moins de sagesse quelque temps après, en publiant un mandement contre les *Nouvelles ecclésiastiques*. Le parlement, qui, plutôt par politique que par conviction, venait de condamner cinq feuilles de cette petite gazette janséniste à être lacérées et brûlées, affecta d'être révolté des principes ultramontains du mandement, qui fut dénoncé aux chambres assemblées, et qui lui-même aurait infailliblement subi une condamnation, sans l'opposition formelle de la cour. En même temps vingt-deux curés de Paris refusèrent de publier le mandement et écrivirent à l'archevêque une lettre raisonnée, contenant les motifs de leur conduite. Plusieurs aussi demandèrent une enquête solennelle sur les miracles opérés au tombeau de Paris. M. de Vintimille, étourdi du bruit continu des sectes rivales et instruit par l'événement du danger d'irriter les passions de l'une et de l'autre, temporisa. Néanmoins l'enquête eut lieu, et une sentence déclara les miracles illusoires. Mais elle ne fut

rendue qu'en 1735, et pendant l'intervalle écoulé jusqu'alors, l'effervescence générale s'était un peu calmée. Le reste de la vie de ce prélat se passa avec autant de tranquillité que le permettaient l'intolérance des uns et l'enthousiasme des autres. Il mourut à Paris le 13 mars 1746, âgé de près de 91 ans. Les molinistes, auxquels il n'avait pas accordé tout ce qu'ils exigeaient, se réjouirent de sa fin; les jansénistes, auxquels il s'était toujours montré défavorable, le regretterent peu d'abord, mais bientôt sentirent combien ils avaient perdu quand M. de Bellefonds et ensuite Christophe de Beaumont gouvernèrent le diocèse. M. de Vintimille avait fait preuve de courage et de dévouement à Aix, lors de la contagion de 1723. On n'a de lui que des mandements, lettres, instructions pastorales, etc., dont on trouve quelques-uns dans le *Journal de Verdun*, années 1729-1746. Le diocèse de Paris lui doit la publication du nouveau Bréviaire. P-OT.

VINTIMILLE DU LUC (la comtesse DE), une des cinq filles du marquis de Mailly de Nesle, était encore fort jeune lorsque sa sœur la comtesse de Mailly (voy. ce nom) fut déclarée maîtresse du roi, en 1736. La nouvelle de cette élévation la frappa vivement au couvent où elle était encore, et elle se promit de supplanter la favorite, dès qu'elle serait lancée sur la scène du monde. Ayant pour elle les avantages de la jeunesse et de la taille, elle ne réussit néanmoins qu'à moitié dans son dessein, et fut obligée de partager avec son aînée l'empire qu'elle s'était flattée de posséder toute seule. Bientôt une troisième demoiselle de Nesle, la duchesse de Lauraguais, se mit sur les rangs avec le même succès, et vint aussi se livrer aux caprices coupables d'un monarque pour qui l'inceste semblait n'être qu'un aiguillon et un charme de plus. Mais la comtesse de Vintimille ne pouvait craindre longtemps la duchesse de Lauraguais dont la beauté, au moins médiocre, n'était rehaussée ni par l'esprit, ni par les grâces. Madame de Mailly devait lui sembler plus redoutable, parce qu'à un amour véritable pour la personne du roi, elle joignait le don de converser spirituellement, et d'arranger des parties au gré du prince qu'enuyaient également et le sérieux des affaires et la frivolité de l'étiquette. Du reste, sa sœur et sa rivale avait sur elle une supériorité irrésistible, celle que donne un caractère hautain, froid et ambitieux. Autant l'une se recommandait par son désintéressement, sa modestie et sa bienveillance pour tous, autant l'autre était avide, orgueilleuse et vindicative. Louis XV, qui, de jour en jour et sans qu'il s'en aperçût lui-même, aimait davantage la sœur cadette de la comtesse de Mailly, lui accordait plus d'autorité et de grâces qu'à sa première favorite; la voyant enceinte, il la fit épouser au comte de Vintimille du Luc, neveu de l'archevêque de Paris (novembre 1739); enfin la cour commençait à faire

cercle autour d'elle, et à lui rendre ces hommages qui depuis environnèrent mesdames de Châteauroux et de Pompadour. Bientôt, sans doute, elle aurait dépouillé de leur rang ses deux rivales et brillé seule à leur place, si, à la suite d'un accouchement laborieux, elle n'eût été enlevée subitement et au milieu d'effroyables douleurs (1741). On cria aussitôt à l'empoisonnement; mais ces bruits demeurèrent sans résultats. D'ailleurs quel eût été l'auteur du crime? Le caractère connu de madame de Mailly ne laisse pas même place aux soupçons; le mari ne pouvait songer à se plaindre d'un commerce illégitime antérieur de beaucoup à son mariage, et connu de toute la cour. Quoi qu'il en soit, la fin effrayante de madame de Vintimille fit sur Louis XV assez d'impression pour que ses conseillers et ses corrupteurs craignissent un instant que ses regrets ou des sentiments religieux ne le ramenassent à la fidélité conjugale. Mais les larmes du roi se séchèrent assez vite, et la marquise de la Tournelle, devenue plus tard duchesse de Châteauroux, lui fit oublier ses trois sœurs. Une cinquième, la marquise de Flavacourt, résista constamment aux désirs et aux lettres du roi appuyées par les conseils et les sollicitations du maréchal de Richelieu. L'enfant dont la comtesse de Vintimille s'était trouvée enceinte lors de son mariage fut connu sous le nom de comte du Luc; les courtisans, frappés de l'extrême ressemblance qu'il avait avec le prince, l'appelaient le *Demi-Louis*. P—OT.

VINUËSA (don MATHIAS), prêtre espagnol, originaire de la Nouvelle-Castille, avait publié quelques ouvrages de théologie peu remarquables, et occupait la cure de Tamajon à l'époque de l'invasion de l'Espagne par les Français, en 1808. C'était un ecclésiastique de mœurs irréprochables, mais d'un esprit de peu d'étendue. Il prit une part active à l'opiniâtre résistance des Espagnols, et n'épargna ni fatigues, ni écrits, ni prédications, pour animer le peuple contre Napoléon et ses partisans. Au retour de Ferdinand VII, Vinuësa combattit vivement les prétentions des cortès de Cadix, et fit paraître plusieurs brochures politiques et théologiques, dont l'une est intitulée *Préservatif contre l'esprit public de la Gazette de Madrid*. Il donna, vers le même temps, une nouvelle édition d'un ouvrage du P. Vélez, évêque de Ceuta, sous le titre de *Préservatif contre l'irréligion, ou les Plans de la philosophie contre la religion et l'état dévoilés*. Ce zèle et ces services furent récompensés par les places d'archidiacre de Taragona et de chapelain d'honneur de Sa Majesté Catholique, qu'il exerçait encore au commencement de la révolution de 1820. Il passait alors pour l'un des plus ardens sectateurs des immunités ecclésiastiques et des doctrines ultramontaines; et, à ce double titre, sa conduite et ses relations étaient d'autant plus surveillées qu'il ne cherchait nullement à

cacher son opinion. Vinuesa ne put voir les innovations introduites en Espagne sans former le projet de ramener l'ancien ordre de choses. Tout entier à cette idée, il rédigea une proclamation au peuple espagnol, dans laquelle il exposa jusqu'aux détails les plus minutieux les mesures qu'il croyait utiles pour renverser le système constitutionnel. Ce plan était absolument impraticable; cependant son auteur insistait beaucoup plus sur la conduite que le gouvernement devait tenir après le succès que sur les moyens d'y parvenir. Plein d'enthousiasme pour son projet, il crut devoir mettre l'Espagne entière dans sa confiance, et livra, sans aucune précaution, son écrit à un imprimeur, pour en tirer un grand nombre d'exemplaires. Il en résulta ce que l'on pouvait facilement prévoir. Les ouvriers de l'imprimerie dénoncèrent Vinuesa au chef politique. L'ouvrage fut saisi, et l'auteur traîné à la prison ecclésiastique. Le lendemain, on procéda à son interrogatoire; et l'on eut soin de le conduire dans les divers quartiers de Madrid, au milieu des vociférations de la populace. Dans un autre temps, cette affaire serait restée inaperçue. Les écrits publiés contre les cortès et leur système étaient rarement déferés aux tribunaux; et celui de Vinuesa n'était pas de nature à inspirer une vive inquiétude à la secte des *Comuneros*. Mais l'ordre auquel il appartenait, et une remontrance nouvellement adressée aux cortès, par le général des capucins et l'archevêque de Valence, sur la nécessité d'attendre l'approbation du pape pour les réformes ecclésiastiques, décidèrent les meneurs du parti libéral à faire un exemple. La cause fut confiée à un juge de première instance, homme timide et peu éclairé, qui, dans les premiers jours, crut avoir découvert une vaste conspiration, et donna tout l'appareil possible à l'instruction du procès. Convaincu plus tard de la vérité, et reconnaissant que Vinuesa n'avait aucun complice, ce juge ne put réparer tout le mal qu'il avait fait inconsidérément. En vain voulut-il traîner l'affaire en longueur; on se plaignit à la tribune des cortès de la lenteur des procès criminels, et le 3 mai 1821 fut fixé pour le jugement de Vinuesa. Déjà ses geôliers avaient eu la cruauté de peindre grossièrement un échafaud sur les murs de sa prison. Quoique la peine la plus grave qu'il pût légalement encourir fût celle de six ans de détention, avec perte de ses emplois et de ses bénéfices, des journaux annoncèrent qu'il serait infailliblement condamné à mort. Les juges n'eurent point le courage de braver les clameurs de la faction anarchique. Une sentence prononça contre Vinuesa dix années de galères. Cette excessive sévérité ne satisfait pas l'exigence des clubs et des sociétés secrètes. Le lendemain, dans la matinée, des groupes nombreux, excités par les feuilles périodiques, se réunirent à la porte du Soleil. On y disait hautement que le peuple devait se

faire justice lui-même, puisque les tribunaux favorisaient ses ennemis. Soit imprévoyance, soit crainte, soit même connivence, les autorités ne prirent aucune précaution, et le poste de miliciens chargé de la garde de la prison ne fut pas augmenté. A trois heures de l'après-midi, une horde de cannibales força ce poste, et pénétra sans peine dans le cachot de l'infortuné Vinuesa, qui tomba assommé à coups de marteaux. Ses assassins plongèrent à plusieurs reprises leurs poignards dans son corps, et trempèrent leurs mouchoirs dans le sang qui coulait de ses blessures. Ils se portèrent ensuite vers la maison du juge d'instruction pour renouveler le même attentat, mais le juge s'était dérobé à leurs recherches. Ce crime répandit la consternation dans Madrid. Quelques folliculaires ne rougirent pas d'en publier l'apologie et de le représenter comme un acte de patriotisme digne de l'ancienne Rome. Les *Comuneros*, dans l'ivresse de leur triomphe, osèrent même ériger en trophée l'instrument du martyr de Vinuesa; et l'on en vit un grand nombre porter pour décoration un petit marteau de fer; et tous les jours des fonctionnaires publics et des hommes étrangers à la révolution recevaient la menace anonyme d'être martelés comme Vinuesa. En 1822, à l'époque du renouvellement des cortès, le gouvernement constitutionnel ne parvint qu'avec beaucoup de peine à empêcher la scandaleuse élection des assassins de ce malheureux. Peu de jours après l'entrée des Français, en 1823, un service expiatoire en son honneur fut célébré avec la plus grande solennité. Le docteur don Rodriguez de Carassa prononça, dans cette cérémonie, une oraison funèbre dont quelques passages sont fort remarquables, et qui a paru peu de mois après, traduite en français par l'auteur de cet article. L'année suivante, les assassins de Vinuesa expièrent leur crime dans les supplices. B-V-E.

VIO. Voyez CAJETAN.

VIOLA (SANTE), jurisconsulte et antiquaire italien, naquit à Tivoli, le 19 octobre 1773. Après de bonnes études préparatoires, il entra d'abord dans la carrière ecclésiastique. Venu ensuite à Rome, il renonça à l'exercice de la prêtrise pour s'appliquer au droit, et il remplit les fonctions récemment créées de juge *sediale*. En janvier 1808 il fut nommé professeur de droit, et durant la domination française, il fut en même temps juge de paix. Il remplit ensuite des fonctions municipales; et après une vie de labeur et d'études, il mourut affaibli par tant de fatigues, le 3 septembre 1838. On a de lui : 1^o *Dissertation sur la question de savoir s'il est vrai, suivant la supposition de Grégoire le Grand, que l'âme de Trajan ait échappé à l'enfer*; dans le recueil de *Dissertations sur l'Histoire ecclésiastique*, publiée par l'abbé Zaccaria, Rome, 1796, t. 18; 2^o *sur la condamnation d'Honoré I par le sixième concile général*, même recueil, t. 19; — *Histoire de Caius Cilnius Mæcenas*,

Rome, 1816; 3° *Histoire de Tivoli depuis son origine jusqu'à la fin du 17^e siècle*, Rome, 3 vol. in-8°; 4° *Mémoires historiques sur l'origine, le progrès, la décadence et la réédification du forum de Trajan*, dans le journal de l'académie des Arcades, t. 12, 13 et 16; 5° *Recherches sur la villa de Catulle à Tivoli*, libro cit., t. 19; 6° *les Aventures de l'israélite Noémio*, Rome, 1832; 7° *Chronique ou Vicissitudes du territoire de Vanio*, Rome, 1835. Z.

VIOLEART. Voyez VIALART.

VIOLE (dom DANIEL-GEORGES), bénédictin de la congrégation de St-Maur, naquit en 1598, à Soulaire, diocèse de Chartres, d'une famille qui tenait un rang honorable dans la province. Ayant embrassé la règle de St-Benoît en 1623, il fut envoyé par ses supérieurs à Corbie, et il y acheva ses études sous la direction de D. Athan. de Mongin (voy. ce nom), qui l'initia dans les secrets de la vie cénobitique. Son excessive modestie ne put le dispenser de remplir les emplois auxquels l'appela l'estime de ses confrères. Il obtint enfin la permission de se consacrer tout entier à l'étude et aux exercices de piété, et mourut dans l'abbaye de St-Germain d'Auxerre le 21 avril 1669, jour de la fête de Pâques, laissant la réputation d'un saint et savant religieux. On a de lui : 1° la *Vie de Ste-Reine*, vierge et martyre, avec son office et le catalogue des reliques de l'abbaye de Flavigny, Paris, 1649, in-8°. Cet ouvrage fut réimprimé sous ce titre : *Apologie pour la véritable présence du corps de Ste-Reine dans l'abbaye de Flavigny*, etc., ibid., 1653, in-12. Le but de l'auteur est de prouver que le corps de cette sainte fut réellement transféré d'Alise à Flavigny, l'an 864, et qu'il y est resté depuis, sans aucune interruption. Les cordeliers d'Alise, intéressés à détruire l'effet de cet ouvrage, en firent publier une réfutation virulente par le P. Goujon. (Voy. la *Bibliothèque historique de la France*, t. 1, n° 4634 et suiv.) 2° La *Vie et les miracles de St-Germain, évêque d'Auxerre*, avec un catalogue des hommes illustres de la ville et du diocèse, Paris, 1654, in-4°. D. Viole a laissé en manuscrits les ouvrages suivants : 3° l'*Histoire de l'abbaye de Flavigny*; 4° la *Généalogie de l'illustre et ancienne famille de Viole*; 5° l'*Histoire de la ville et du diocèse d'Auxerre*, 7 vol. in-fol. L'abbé Lebeuf a eu communication de cet ouvrage; mais il ne lui a pas été fort utile, comme on l'a dit, pour composer son *Histoire d'Auxerre* (voy. la préface de cet ouvrage). 6° *Historia abbatum monasterii S. Germani Autissiodorensis*, 5 vol. in-fol. On en a tiré le catalogue des abbés de St-Germain d'Auxerre, imprimé dans le *Gallia christiana*. 7° *Historia monasterii Pontiniacensis per chartas et instrumenta ejusd. Cenobii*, in-fol. C'est le recueil des pièces que D. Viole avait rassemblées pour servir de base à l'histoire de l'abbaye de Pontigny. D. Martène les a publiées dans le *Thesaurus anecdotorum*, t. 3, p. 1222. On

peut consulter, sur D. Viole, les *Singularités historiques* de D. Liron, t. 1, p. 478; la *Bibliothèque de la congrégat. de St-Maur*, par Ph. Leceuf, t. 1, p. 491; l'*Histoire littéraire de la même congrégation*, par D. Tassin, 69; et les autres bibliographes de l'ordre de St-Benoît. W—s.

VIOLETT-LEDUC, littérateur français, né à Paris au mois de mai 1781, débuta dans la carrière littéraire par la publication du *Nouvel art poétique*, 1809, petit poème spirituel qui obtint promptement deux éditions nouvelles; un autre ouvrage, l'*Art de parvenir*, publié en 1817, fut peu remarqué. En 1809 et 1810, Viollet-Leduc travailla au *Lycée français*, publication périodique qui forme 5 volumes. En 1820, il dirigea une bonne édition de Rotrou, 5 vol. in-8°, avec des notes historiques et littéraires; en 1821, il ajouta également des notes à une édition de Boileau en 4 vol. in-18; en 1822, il prit part à une réimpression de Régnier et il mit en tête une judicieuse et instructive *Histoire de la satire en France*. En 1829 et 1830, il fournit à l'*Encyclopédie portative* deux résumés substantiels : *Précis d'un traité de poétique et de versification*, et *Précis de l'art dramatique*. Il avait fourni des articles au *Dictionnaire de la conversation*, lorsqu'en 1843 il fit paraître le plus important de ses ouvrages, la *Bibliothèque poétique*; c'est le catalogue raisonné d'une réunion considérable de productions des poètes français depuis le 13^e siècle jusqu'à nos jours, collection qu'avait formée Viollet-Leduc pendant trente ans de recherches persévérantes; il fait connaître chaque ouvrage par des appréciations judicieuses, par des citations choisies avec goût. En 1847 un second volume consacré aux amateurs, à des nouvelles en prose, à des facéties, vint compléter cette intéressante publication. Viollet-Leduc exerçait les fonctions d'administrateur des propriétés de la sœur du roi Louis-Philippe, de madame Adélaïde, lorsque survint la révolution de février, qui lui fit perdre son emploi, l'expulsa du local où il avait réuni ses livres et le jeta dans un profond découragement. Ce fut alors qu'il se décida à se défaire d'une partie de sa bibliothèque, en la livrant aux enchères; le catalogue, publié en 1849, mérite d'être conservé chez les bibliophiles. Des jours meilleurs revinrent, et le courage de Viollet-Leduc se ranima; lié avec un libraire intelligent qui avait entrepris la publication d'une série d'ouvrages choisis, sous le titre de *Bibliothèque elzévirienne*, il fournit à cette collection une espèce de roman auto-biographique qui ne manque pas d'intérêt (*Six mois de la vie d'un jeune homme*, 1797), et il prit une part active à la publication d'une des parties les plus dignes d'attention de la *Bibliothèque* dont il s'agit : l'*Ancien Théâtre français* en 10 volumes. Il est mort à Fontainebleau au mois de juillet 1857. Z.

VIOMÉNIL (ANTOINE-CHARLES DU HOUX, baron DE), né en 1728, à Fauconcourt, en Lorraine,

d'une ancienne famille de cette province, toute consacrée à la carrière des armes, fut nommé lieutenant au régiment de Limousin dès l'âge de quinze ans, et capitaine quatre ans après. Ce fut en cette qualité qu'il fit, sous les yeux de son père, la guerre de Flandre, où il reçut une blessure au siège de Berg-op-Zoom, en 1747. Nommé colonel des volontaires du Dauphiné, en 1759, il se distingua dans les campagnes de Hanovre, où il commanda les troupes légères du corps d'armée qui était sous les ordres du prince de Condé. Devenu brigadier, puis colonel de la légion de Hainault, il passa en Corse, à la tête de ce corps, et y fit les campagnes de 1768 et de 1769, sous le marquis de Chauvelin et le maréchal de Vaux ; ce qui lui valut un brevet de maréchal de camp et de commandeur de St-Louis. En 1770, il partit pour la Pologne, avec quelques officiers français et des secours en argent, afin d'y soutenir le parti de la confédération contre les armées russes. Il dirigea d'abord assez heureusement dans cette contrée quelques opérations importantes, notamment la prise du château de Cracovie, qui fit ensuite une si belle défense (*voy. Choisi*) ; mais bientôt, pressés de toutes parts par les armées des trois grandes puissances, les confédérés furent obligés de se soumettre ; et les Français qui avaient marché à leur secours revinrent dans leur patrie. Le baron de Vioménil passa, en 1780, dans l'Amérique septentrionale, pour y commander en second, sous les ordres de Rochambeau ; et il se distingua en plusieurs occasions dans cette mémorable guerre, surtout à la prise de New-York. Il fut nommé, en 1781, lieutenant général ; en 1782, grand-croix de St-Louis, et à son retour en France, après la conclusion de la paix, gouverneur de la Rochelle. Employé dans le mois de juillet 1789 à l'armée que l'on réunit auprès de Paris, sous les ordres du maréchal de Broglie, il montra un grand zèle pour le service du roi, et fut toujours pour les mesures énergiques qui pouvaient sauver la monarchie, mais que la faiblesse du monarque ne permit pas d'employer. En 1791, il devait accompagner Louis XVI dans le funeste voyage de Varennes ; et il est probable que la présence d'un homme de tête, dans une circonstance où tout le monde sembla l'avoir perdue, eût amené des résultats moins fâcheux ; mais l'insistance de madame de Tourzel pour tenir sa place auprès de la famille royale mit un obstacle au départ du baron de Vioménil. Ce général paraissait s'attacher de plus en plus à la personne de Louis XVI, à mesure qu'il voyait ses dangers s'augmenter. Il ne le quitta pas dans les derniers temps, et fut blessé en le défendant, à l'attaque des Tuileries, dans la journée du 10 août 1792. Accueilli d'abord et soigné chez l'ambassadeur de Venise, qui occupait une maison voisine, il fut bientôt réduit à chercher un autre asile. Il mourut le 9 novembre même année, des suites de sa

blessure. C'était un très-bon officier et de beaucoup d'énergie. On a imprimé, en 1808, à Paris : *Lettres particulières du baron de Vioménil sur les affaires de Pologne, en 1771 et 1772*. On trouve dans ce volume, in-8°, qui forme une espèce de supplément à l'ouvrage de Rulhières, des détails curieux sur une époque que l'historien de la Pologne n'a pas traitée.

M—D j.

VIOMÉNIL (CHARLES-JOSEPH-HYACINTHE DU HOUX DE), maréchal de France, né en 1734, à Ruppe, en Lorraine, était le frère du précédent, et fit comme lui les guerres de Flandre, où il se trouva à la bataille de Lawfeld et au siège de Berg-op-Zoom. Son éducation n'étant point achevée, il vint la terminer à Lunéville, dans l'école des cadets, qu'avait formée le roi Stanislas. Sorti de cette école célèbre, il rentra dans la carrière des armes et fit, comme aide de camp de l'illustre Chevert, les campagnes de la guerre de sept ans, où il signala sa valeur par plusieurs actions d'éclat, et mérita, dès l'âge de vingt-six ans, la croix de St-Louis. Nommé, en 1761, colonel des volontaires du Dauphiné, il se distingua encore dans plusieurs occasions à la tête de ce corps, en Allemagne, et fit ensuite avec la même distinction les campagnes de Corse, où il commanda l'avant-garde du maréchal de Vaux, qui, dans un rapport au roi, lui rendit le témoignage que « la conquête de la Corse était due à sa valeur ». Le grade de brigadier fut, en 1770, la récompense des services qu'il avait rendus dans cette guerre. Compris, le 4 mars 1780, dans une promotion de maréchaux de camp, il fut employé en cette qualité à l'armée du comte de Rochambeau, en Amérique, où il eut le commandement et l'inspection d'une brigade d'infanterie, et celle de l'artillerie de l'armée. Dans tout le cours de cette guerre, il se montra le digne émule de son frère. Revenu dans sa patrie, en 1783, il obtint du roi une pension de cinq mille francs, en attendant qu'il fût pourvu d'un gouvernement. On lui donna, en 1789, celui de la Martinique et des îles du Vent, où les premiers symptômes de la révolution commençaient à se faire sentir. Il y maintint l'ordre par sa fermeté, et réprima plusieurs insurrections près d'éclater. Rappelé vers la fin de 1790, il trouva tout changé dans sa patrie, et se rendit sur les bords du Rhin, où les frères de Louis XVI avaient réuni une grande partie de la noblesse, pour combattre les révolutionnaires. Vioménil fit les campagnes de 1792 et 1793, à l'armée de Condé, dont il commanda souvent l'avant-garde, et où il se distingua dans les affaires les plus importantes, entre autres aux lignes de Weissembourg, à Yokrim, à Bernstheim et à Oberkamlach. Les princes le décorèrent, en 1796, de la grand-croix de St-Louis. Dans cette déplorable guerre, l'énergie et la fermeté de Vioménil éclatèrent souvent dans ses rapports avec les généraux étrangers. On le vit même dans les explosions de son humeur chevaleresque

en appeler à son épée pour défendre le nom français qu'il croyait insulté. Après le licenciement de l'armée condéenne, il passa en Russie, où Paul I^{er} lui donna le grade de lieutenant général, puis celui de général de cavalerie. Mais bientôt blessé des égards que Vioménil témoignait au roi de Pologne détrôné (*voy.* STANISLAS), ce prince l'envoya commander sur les frontières de la Sibérie. Cette espèce d'exil ne dura que sept mois, et le monarque russe s'efforça de l'en dédommager en lui confiant le commandement de la cavalerie de l'armée de Lascy, puis celui d'une armée destinée à agir en Suisse (1799), et enfin celui d'un corps de 17,000 hommes, stationné aux îles de Jersey et de Guernesey. Mais ce corps fut bientôt rappelé en Russie par le versatile Paul I^{er}. Ce fut alors que Vioménil offrit ses services au Portugal. Cette offre fut acceptée avec beaucoup d'empressement. Le roi Jean VI le fit son maréchal général et le chargea de l'organisation de son armée. Vioménil conserva cet emploi important jusqu'à l'invasion des Français, en 1808. Il ne lui resta plus alors d'autre asile que l'Angleterre; après avoir passé plusieurs années dans cette contrée, où il reçut du prince de Condé des témoignages multipliés d'estime et de considération, il revint en France, en 1814, avec le roi, et fut alors appelé à la chambre des pairs. A la déplorable époque du 20 mars 1815, il fut chargé d'organiser les volontaires royaux que l'on essaya de former à Vincennes, et malgré son âge avancé, il montra encore une grande énergie; on le vit rester le dernier au poste que le roi lui avait assigné; et ce fut un vieillard octogénaire qui donna l'exemple du courage dans une circonstance où tant d'autres en manquèrent. Il suivit Louis XVIII dans les Pays-Bas, et revint avec ce monarque. Nommé presque aussitôt commandant de la 11^e division militaire (Bordeaux), il contribua beaucoup à préserver le midi de la France de l'invasion des Espagnols. Il passa ensuite au gouvernement de la 13^e division (Rennes), et reçut enfin, le 3 juillet 1816, le plus grand témoignage d'estime que le roi pût lui donner, le bâton de maréchal de France. Il mourut à Paris, en mars 1827. Son éloge fut prononcé dans la séance de la chambre des pairs du 10 de ce mois, par le duc de Damas-Crux. Connu longtemps sous le nom de chevalier, puis sous celui de comte, il avait été créé marquis dans la permutation de titres qui se fit à la chambre des pairs, en 1817. — VIOMÉNIL (le chevalier Antoine-Louis DU HOUX DE), parent des précédents, naquit en 1745, et suivit les traces de ses cousins dans la carrière des armes. Comme eux, il servit dans les volontaires du Dauphiné et dans la légion de Lorraine. Il accompagna le baron Antoine en Pologne, avec le grade de capitaine, et y donna des preuves du plus grand courage à la prise du château de Cracovie, où il tua de sa main trois sentinelles russes. Il fut ensuite le premier aide

de camp du même général en Amérique, et mourut quelques années plus tard. M—D J.

VIONNET (GEORGES), jésuite, naquit à Lyon, le 31 janvier 1712, d'une famille de négociants. Ayant embrassé la règle de St-Ignace, à l'âge de seize ans, il fut envoyé à Paris pour y faire son cours de théologie. Ses talents annoncèrent bientôt qu'il pourrait être un jour le digne successeur des Larue et des Porée. On lui offrit une chaire au collège de Louis le Grand; mais il préféra revenir à Lyon, où il professa la rhétorique pendant huit ans avec beaucoup de succès. La difficulté qu'il éprouvait à s'exprimer l'ayant obligé de renoncer à l'enseignement, il fut chargé de la direction du pensionnat, et eut l'avantage de former un grand nombre d'élèves distingués, parmi lesquels on cite Fleurieu (*voy.* ce nom), depuis ministre de la marine. Dans ses loisirs il cultiva la poésie latine. Le *Musæum nummarium*, petit poème didactique dans lequel il a traité de la connaissance et de l'utilité des médailles, annonce un talent bien rare pour revêtir des ornements de la poésie les sujets qui en semblent le moins susceptibles. En 1747, il fit représenter la tragédie de *Xercès* (1), et deux ans après il la fit imprimer. Le P. Vionnet mourut d'une fluxion de poitrine, à Lyon, le 31 décembre 1754, âgé de 42 ans. Son *Musæum nummarium*, imprimé à Lyon (ou à Aix), en 1734, in-8°, a été reproduit dans le supplément au *Poëmata didascalica*, Paris, 1813, in-12. On cite encore de lui : *Bergo ad Zonam a Gallis expugnata, oratio*, Lyon, 1748, in-4°. Il a laissé plusieurs ouvrages inédits, dont l'abbé Pernetti désirait la publication. Voyez les *Lyonnais dignes de mémoire*, t. 2, p. 379. W—S.

VIOT (madame). Voyez BOURDIC.

VIOTTI (BARTHÉLEMY), professeur de médecine à l'université de Turin, né vers le commencement du 16^e siècle, publia d'abord un traité de thérapeutique (*sul metodo di medicare*), et, en 1553, un autre traité plus estimé, en quatre livres, sur les bains, et en particulier sur ceux d'Acqui, de Vinadio, sous le titre : *De balnearum naturalium viribus libri quatuor*. Le tombeau de ce fameux docteur, qui est dans l'église de St-Augustin, à Turin, fut réparé en 1767, par les soins de l'avocat Jacques-Antoine Viotti, l'un de ses descendants. — THOMAS VIOTTI, son père, fut le premier docteur en chirurgie reçu par l'université de Turin. P—1.

VIOTTI (JEAN-BAPTISTE), un des plus grands violonistes qui aient existé, et le chef de l'école moderne du violon, naquit à Fontaneto, près de Turin, en 1755. Dès l'âge le plus tendre, il reçut du célèbre Pugnani, son compatriote, les premières leçons de son art. Son extrême vivacité repoussait le travail; néanmoins ses progrès furent rapides, comme il arrive toujours quand l'éduca-

(1) Cette pièce fut représentée le 27 et le 28 mai 1747. Voy. le *Catalogue de la bibliothèque de Lyon*, par Delandine, au mot *Xercès*.

tion rencontre un germe heureux. Dans son enfance, il était souvent appelé aux environs de Turin, pour jouer des solos à l'église. A l'âge de douze ans, il traversa la France pour se rendre à Londres, avec son maître, et entrevit les deux contrées où devait s'écouler la plus grande partie de sa vie. De retour à Turin, il apprit l'harmonie d'un professeur fort ordinaire; mais une sorte d'instinct lui faisait deviner la science. De très-bonne heure, comme Mozart et Haydn, il montra ce qu'il serait un jour; à quatorze ans, il avait composé un concerto dont la partition est régulière, et qui se fait déjà remarquer par le style (1). Pugnani lui ayant proposé de parcourir avec lui le nord de l'Europe, il quitta de nouveau sa patrie pour accompagner son maître; il était âgé d'environ vingt-deux ans. Les deux voyageurs, passant par Ferney, se présentèrent chez Voltaire. L'académicien Chabanon s'y trouvait. Grand amateur de violon, il procura aux virtuoses l'accueil le plus honorable. On fit de la musique. Pugnani et Viotti exécutèrent ensemble des duos. La figure grotesque du premier, ses manières bizarres, quelquefois même la dureté de son jeu, contrastaient avec l'élégance du second et faisaient encore ressortir ses qualités brillantes. C'était donc au jeune Viotti que Voltaire adressait toujours la parole, et à chaque éloge qu'il lui donnait, il ne manquait jamais de l'appeler *célèbre Pugnani*. Cette méprise répétée blessa tellement l'amour-propre du vrai Pugnani, que toutes les fois qu'on parlait devant lui de Voltaire, il disait : « Votre Voultaire, il est ou un bête; il ne sait faire que des trazédies. » Les artistes piémontais séjournèrent quelque temps à Genève. Douze concerts hebdomadaires y occupaient chaque année la saison d'hiver; des musiciens étrangers, appelés exprès, concouraient à l'intérêt et à l'agrément de ces réunions. On avait fait venir de Paris Imbault, un des meilleurs élèves de Graviuini, pour tenir le premier violon. L'arrivée inattendue des deux Italiens fit partager cette distinction entre Imbault et Viotti, qui alternèrent; depuis lors, ces deux musiciens furent toujours amis. Pugnani et son élève visitèrent presque toutes les cours du Nord. A Varsovie, le roi de Pologne eut pour Viotti mille bontés recherchées; il le menait à ses parties de chasse et l'associait à tous ses plaisirs. En Russie, Catherine les combla de grâces. Viotti laissa son maître à St-Petersbourg, se rendit à Moscou, visita plusieurs autres villes russes, et après cette tournée qui fut lucrative, il vint rejoindre Pugnani. A son retour, il fut atteint d'une maladie grave, qui le retint dans son lit pendant un an. Dès qu'il fut rétabli, les deux artistes allèrent à Berlin, où Jarnowick était en possession de la faveur publique, dans un temps où le vrai goût musical n'était pas encore bien connu. Il y eut

concert chez le prince royal de Prusse. Jarnowick et Viotti se trouvèrent en présence. Celui-ci exécuta un concerto qu'il venait d'achever, sans préparation, sans répétition, et après avoir passé la journée à copier les parties. Il fut au-dessous de lui-même. Jarnowick s'en aperçut et se confondit en louanges ironiques. Mais Viotti fut vengé à l'instant même; Jarnowick resta court au milieu d'un de ses rondos les plus connus, et l'artiste outragé alla sur-le-champ exprimer à son rival sa profonde admiration. Ce persillage, qui était loin du caractère bon et sensible de Viotti, n'était ici qu'une juste représaille. C'est à Berlin que le maître et l'élève se séparèrent. Pugnani retourna à Turin; Viotti se rendit à Paris, où sa réputation l'avait précédé. Il parut pour la première fois au *Concert spirituel*, en 1782. Ses débuts furent brillants; mais quoique les voyages eussent déjà éclairé et mûri son goût, il était encore bien éloigné de ce fini d'exécution qu'il sut acquérir depuis. Quant à ses compositions, elles ne furent pas appréciées d'abord à leur juste valeur; elles étaient trop mâles et trop substantielles : mais le vrai beau reprend toujours ses droits. On reconnut bientôt que la mélodie de Viotti, pour n'être ni vulgaire ni recherchée, n'en était pas moins de la mélodie; on rendit justice à ces traits naturels, dessinés sur un chant noble et pur; on comprit ce qu'il y avait d'intérêt dans une ordonnance musicale qui n'était que le développement d'une pensée unique. Le concerto devint ce qu'il doit être, expressif, pathétique, majestueux, grandiose, et ce genre de musique fut fixé pour jamais. Ainsi l'honneur de cette création appartient à Viotti, qui au reste n'avait fait que remettre en vigueur le système des anciens; car les Grecs divisaient la musique, relativement à ses effets sur l'âme, en *tranquille*, *active* et *enthousiastique*, caractères qui répondent aux mouvements *adagio*, *moderato* et *presto*; or la réunion de ces trois styles dans un même cadre peut seule offrir cet ensemble de beautés qui permet au talent de déployer toutes ses ressources, et à l'art d'établir toute sa puissance (1); tant il est vrai que dans les choses de goût, quelle qu'en soit la nature, il faut toujours revenir à l'antiquité. En moins de dix années, les ouvrages de Viotti se répandirent dans toute l'Europe. De ce moment, les futilités qui faisaient tourner la tête aux *dilettanti* d'alors furent anéanties. La vogue de Jarnowick et de ses imitateurs n'était que de l'engouement : elle passa bientôt; la célébrité de Viotti dure encore et durera toujours. « Les productions du génie, dit Baillot, ont en elles un principe de vie qui garrant leur durée, ou plutôt qui leur assure une existence éternelle (2). » Viotti ne se fit

(1) C'est le concerto en *la* majeur, le premier qu'il ait composé, mais il est gravé sous le n° 3.

(1) Voy. l'article du *Mouvement* et l'article du *Génie de l'exécution*, dans la *Méthode de violon du Conservatoire*, par M. Baillot.

(2) Notice sur J.-B. Viotti.

entendre que pendant deux ans aux concerts spirituels; dès la troisième année, il renonça à cette arène : voici à quelle occasion. Un jour de la semaine sainte, où il avait joué avec son habileté ordinaire, il y avait peu de monde dans la salle, et les auditeurs restèrent froids. Le lendemain, un violon médiocre, dont le nom n'a pas même survécu, se présente avec un concerto de sa façon, l'exécute à sa manière, et enlève l'auditoire. Les transports furent tels, qu'on redemanda le rondo. Ce ne pouvait être là qu'un caprice du public; mais lorsqu'il s'agissait des intérêts de l'art, Viotti n'entendait pas raillerie. Il ne reparut plus, et l'amitié seule put, dans de rares occasions, le faire sortir de sa retraite (1). D'ailleurs, il demeura lié avec tout ce qu'il y avait de distingué dans les plus hautes classes. A cette époque, beaucoup de grands seigneurs avaient un orchestre et des concerts réguliers dans leur hôtel. Soit amour de l'art, soit ostentation, ils attachaient à leur musique, par des traitements, les artistes fameux. Ce genre de luxe était à la fois utile et honorable. On citait, entre autres concerts, celui du prince de Guéméné. Un défi eut lieu entre Viotti et Berthaume, à qui tiendrait le premier violon à l'hôtel Soubise; le titre de chef d'orchestre était ambitionné. Berthaume possédait toutes les qualités d'un talent solide, mais il n'était pas doué de cette étincelle du feu sacré qui les vivifie; Viotti l'emporta. Il avait dans son jeu comme dans son style quelque chose de si grand et de si imposant, que les plus habiles tremblaient en sa présence. Mestrino s'était fait à Paris une célébrité méritée; sa prodigieuse facilité d'improvisation et l'originalité de ses préludes lui avaient procuré une réputation que personne n'a fait oublier depuis. Viotti ne se montrant plus, tous les succès étaient pour Mestrino. Il assista à une matinée musicale chez celui-ci, et fut invité par lui de la manière la plus aimable à jouer un morceau. Mestrino n'eut pas plutôt pris le violon qu'un trouble involontaire le saisit; la plus grande partie de ses moyens fut comme paralysée : il balbutia et fut médiocre. On pourrait rapporter plusieurs exemples de cet ascendant extraordinaire, dont les effets étaient quelquefois fort embarrassants pour Viotti lui-même. Il avait établi les matinées musicales dans l'intérêt de ses élèves. Là, tous les dimanches, on exécutait des quatuors, des quintetti, et le maître offrait à un auditoire de son choix, les prémices de ces concertos, auxquels la magie de son jeu ajoutait tant de beautés. Être admis à ces séances était une faveur, et cette faveur était fort recherchée, quoique tout se passât sans appareil, dans le modeste appartement d'un artiste, ou plutôt de deux artistes, Viotti et Cherubini, qui

l'habitaient ensemble; mais le génie en avait fait le sanctuaire des Muses. Ils logèrent tous deux sous le même toit pendant six ans. On a vu depuis le virtuose dédier un de ses concertos au compositeur (1), et le compositeur se complaire à arranger pour le piano une œuvre de trios de son ami (2), gage mutuel et touchant d'un attachement presque fraternel. Viotti n'était fait que pour les arts. Nous allons le voir engagé dans une entreprise, moitié artistique, moitié financière, qui ne tarda pas à compromettre son repos et sa fortune. En 1786, Léonard, coiffeur de la reine Marie-Antoinette, obtint, par la protection de cette princesse, le privilège de l'Opéra italien. Sa bonne étoile ou son bon jugement lui fit jeter les yeux sur l'homme le plus capable de faire réussir ce genre de spectacle. Il s'associa Viotti, qui, devenu l'âme de l'entreprise, y plaça les fonds qu'il avait rapportés de l'étranger. On vit alors arriver à Paris la meilleure troupe de chanteurs italiens qu'on eût encore entendue, et qui, pour l'ensemble des talents, n'a jamais été égalée. Viotti l'avait lui-même choisie, et il avait confié à Puppo, excellent violon, la direction de l'orchestre. Les bouffons jouèrent d'abord aux Tuileries, sous la dénomination de *Théâtre de Monsieur*. La cour étant venue habiter le château des Tuileries, ils se transportèrent à la foire St-Germain. Ils s'établirent enfin dans la salle de la rue Feydeau, construite exprès et sous la direction de Viotti. Ils y jouèrent, concurremment et à tour de rôle, avec l'Opéra français et la Comédie. Le nouveau spectacle ne prospéra point. Le moment était malheureux : la révolution éclatait. L'administration du théâtre fut culbutée par l'émigration de la plupart des actionnaires. Ruiné par cette catastrophe, privé par les événements d'une modique pension dont l'infortunée reine venait de récompenser son zèle, mais de laquelle il ne toucha pas même le premier paiement, et qui lui devint fatale à cette époque de proscription, en faisant figurer son nom sur le livre rouge, Viotti tourna ses regards vers l'Angleterre. Il partit pour Londres, en 1792, dans la vue de recommencer une carrière qu'il avait trop tôt abandonnée. Dans cette crise de mauvaise fortune, il connut à Londres une famille honorable, qui lui fit goûter les douceurs de l'amitié la plus intime, et dont il partagea pendant trente ans la destinée. La constance en amitié est un des traits distinctifs de son caractère. Les concerts d'*Hanover-Square* furent la lice dans laquelle il parut (3). C'est là qu'il développa cette belle suite de concertos désignés par les lettres

(1) C'est le concerto en la mineur, lettre B.

(2) C'est l'œuvre 17.

(3) Ces concerts étaient l'objet d'une souscription particulière. Salomon, habile violon de Londres, les dirigeait. Il en donnait vingt dans le cours d'une année, et, pour les mettre en réputation, il y appelait les plus grands artistes de l'Europe, compositeurs ou exécutants. Cette entreprise avait beaucoup de rapport avec nos anciens concerts spirituels, et il est à regretter, dans l'intérêt de l'art, que nous n'ayons plus rien de semblable.

(1) Entre autres pour les fêtes données à l'occasion du mariage de M. de Chauvelin avec mademoiselle de Boullongne, fille du fermier général qui était ami de Viotti; le talent du grand artiste répandit sur ces fêtes le plus vif éclat.

de l'alphabet. Il y joua même un de ses duos avec Dragonetti, qui faisait le second violon sur la contre-basse; le résultat n'avait pas l'unité de deux violons; mais la précision d'exécution était telle, qu'on ne pouvait s'empêcher d'admirer. Pendant son séjour à Londres, Jarnowick s'y trouvait aussi; et comme depuis la scène de Berlin, la célébrité de Viotti était devenue colossale, son antagoniste en ressentait un dépit extrême. Ils se rencontrèrent un jour chez un amateur. Après quelques moments d'un silence froid et composé, Jarnowick n'y tient plus; il aborde Viotti brusquement et lui dit : « Il y a longtemps que je vous en veux; vidons la querelle : ap- » portons nos violons et voyons enfin qui de » nous deux sera César ou Pompée. » Le cartel est accepté, et Jarnowick fut véritablement le Pompée de cette nouvelle Pharsale; mais il ne perdit pas courage et il s'écria : « Ma foi, mon » cher Viotti, il faut convenir qu'il n'y a que » nous deux qui sachions jouer du violon. » Intéressé dans l'administration de l'Opéra italien, Viotti en dirigea lui-même l'orchestre jusqu'à son départ d'Angleterre. Il s'intéressa aussi dans un commerce de vins. C'était un singulier parti pour un homme que l'imagination dominait, et qui était beaucoup plus sensible à la poésie d'une vendange qu'au produit d'un vignoble. Aussi quand les affaires auraient dû le retenir à Londres, il partait pour la campagne; il y passait des mois entiers, se créant une vie active à sa manière. Il se livrait à tous les travaux et à tous les exercices champêtres, jusqu'à monter sur les arbres, qu'il taillait avec toute la dextérité possible. Il s'associait aux plaisirs des paysans, se mêlait à leurs danses et prenait quelquefois le violon du ménestrier. Tantôt il s'établissait dans un bosquet, sous une charmille, et malgré le peu de résonnance du lieu, il y faisait de la musique pendant des heures; tantôt il partageait les études et les jeux des enfants. Viotti ne vit que fort tard l'Italie, où il se rendit par la Suisse. Le dévouement de l'amitié entra pour beaucoup dans cette détermination; il crut pouvoir servir des amis dans la peine, et il se mit en route; mais il garda l'incognito. L'envie troubla son séjour en Angleterre; on réussit à le faire passer pour suspect; on transforma en artisan de discordes publiques le plus modéré et le plus tolérant des hommes. Ainsi que la plupart des cœurs généreux, Viotti avait applaudi aux premiers projets de réforme; adopté par la France, il partageait les espérances que la France avait conçues; l'amour de la liberté s'allie bien avec l'amour des arts. Mais Viotti n'avait rien à gagner à un bouleversement; la reine lui voulait du bien, et quoique peut-être il n'eût pas à se louer des grands, qui lui avaient promis plus qu'ils ne réalisèrent, il n'avait pas non plus à se plaindre d'eux; d'ailleurs, aucun ressentiment ne pouvait entrer dans cette âme sans fiel. Lui aurait-on imputé à crime les deux

traits suivants, qui sont bien connus? En 1790, il donna concert chez un de ses amis, député à l'assemblée constituante, dont le logement était plus que modeste. D'éminents personnages devant y être invités, celui-ci avait eu l'idée de prendre un autre local; Viotti s'y opposa et voulut que la réunion eût lieu dans l'appartement du cinquième étage. « Soit, dit le député, assez » longtemps nous sommes descendus jusqu'à eux, » aujourd'hui, c'est à eux de monter jusqu'à » nous. » La reine, qui aimait la musique, voulut un jour entendre Viotti à Versailles. Toute la cour était rassemblée. Déjà l'artiste avait joué les premières mesures du solo, lorsqu'il entend causer autour de lui assez haut pour en être troublé. En tout autre lieu il aurait pu, comme Corelli, faire ses excuses d'interrompre la conversation; mais là, une telle leçon n'était pas permise. Viotti recommence le morceau. Au retour du solo, nouveaux chuchotements, nouveau bruit. Viotti met son violon sous son bras, plie son cahier et sort. Des deux anecdotes, l'une est presque étrangère à Viotti, le mot piquant n'étant pas sorti de sa bouche, et l'autre n'est qu'une vivacité du talent qui a la conscience de ce qu'il vaut. Mais personne ne déplora plus que Viotti les erreurs de la révolution; personne n'en détesta plus sincèrement les excès. Ce qui paraît certain, c'est qu'il fut victime d'une méprise, dont la jalousie profita. Forcé de quitter Londres, son établissement, ses amis, il se retira à Ham-bourg, et se fixa dans une maison de campagne, à deux milles de la ville. Un Anglais qui ne le connaissait que de nom, M. Smith, informé de sa disgrâce, alla lui offrir sa maison, avec une pleine indépendance, lui annonçant qu'il viendrait seulement tous les dimanches lui demander à dîner. C'est dans cette retraite que Viotti composa les duos si connus par leur dédicace; il les adressait à ses amis absents. « Quelques-uns, leur disait- » il, avaient été dictés par la peine, d'autres par » l'espérance. » L'orage soulevé contre lui s'étant calmé, il repassa en Angleterre, où l'amitié le rappelait. Mais quoiqu'il eût vécu vingt ans dans ce pays, il préférait la France, où s'étaient écoulées ses plus belles années. Passionné pour notre patrie, il était dans le ravissement chaque fois qu'il en touchait le sol. Il vint à Paris, en 1802, avec la résolution bien arrêtée de ne pas s'y faire entendre; mais il céda aux instances de ses anciens admirateurs, et de ce qu'il appelait lui-même *la nouvelle courée*. L'étonnement fut au comble. Sans parler du caractère large de son exécution, du naturel exquis de son jeu, où tout coulait de source, sa qualité de son était si douce et si moelleuse, elle était en même temps si pleine et si énergique, que l'effet en fut exprimé par cette image : *C'est un archet de coton dirigé par le bras d'Hercule*. Viotti revint à Paris en 1814. Le conservatoire de musique ne fut instruit de son arrivée qu'au moment où il allait repartir. L'ad-

ministration, qui ne laissait échapper aucune occasion d'entretenir le feu sacré, fit improviser pour lui un concert en quelques heures. Cependant un assez grand nombre d'artistes et d'amateurs ayant pu être avertis à temps, la salle fut pleine. Les élèves ne connaissaient Viotti que par ses compositions, objet de leurs études classiques, sujet de leurs concours annuels. La vue du maître remplit d'enthousiasme toute cette jeunesse; il fut salué par des transports où éclataient l'affection, le respect et la reconnaissance. Profondément ému, il serra dans ses bras son ami Cherubini, placé dans la même loge, et les applaudissements redoublèrent. Dans un troisième voyage qu'il fit en 1818, les artistes français voulant lui donner un nouveau témoignage de leur vénération et de leur attachement, se rendirent chez lui et exécutèrent à grand orchestre une scène composée pour la circonstance. Habeneck l'ainé, auteur de la musique, avait eu l'heureuse idée de former les ritournelles avec les plus beaux chants des concertos de Viotti, et ces solos furent confiés à Baillot, à qui un tel honneur était dû. La fête avait à la fois le piquant de la surprise et l'intérêt du sentiment. Touché de ce que cet hommage avait de respectueux et de délicat, Viotti fut attendri jusqu'aux larmes. On le pria de jouer. Il y consentit en disant : « Il y a bien « des années que je n'ai joué de concertos; mais « je veux vous prouver combien je suis recon- « naissant, » et il joua en effet un concerto (1). En 1819, désireux de se fixer en France, où ses amis résidaient alors, Viotti accepta la direction de l'Académie royale de musique. Ce fut le tourment de ses dernières années. L'Opéra déplacé (2) avait perdu ses principaux avantages, et tout devait contrarier les vues d'amélioration, quelles qu'elles fussent. Malheureux de ne pouvoir faire le bien, dont l'idée avait seule pu le soumettre à un tel esclavage, il se débattait contre sa chaîne et soupirait après l'indépendance. « Mon pauvre « talent ! » écrivait-il à Rode, son disciple chéri : « est-il assez cruel de se sentir encore dans toute « son énergie, et de ne pouvoir ni toucher son « instrument ni composer une note ! Hol ! vie in- « fernale ! » Et c'est à soixante-six ans que Viotti se sentait encore dans toute son énergie ! Il est vrai que ce grand artiste semblait échapper aux injures de l'âge; son talent se mûrissait sans s'affaiblir, et son expression devenait toujours plus passionnée, plus pénétrante, plus dramatique, phénomène dont la première cause résidait dans la perfection même de la méthode et dans l'excellence d'un genre qui est le type du beau. Viotti venait enfin de retrouver cette liberté si précieuse et il se disposait à en jouir; mais il s'était fait illusion sur ses forces; la fatigue et le souci les avaient épuisées. Pendant un voyage qu'il fit en Angleterre, pour mettre quelques af-

fares en règle, la mort l'enleva aux arts et à l'amitié, le 3 mars 1824. Il était âgé de 69 ans. Viotti fut un des hommes les plus favorisés par la nature. Sa tête était d'une forme et d'un volume extraordinaires. Sa figure, plus caractérisée que régulière, était aimable; sa physionomie ouverte, expressive et presque toujours riante; sa taille dégagée et bien proportionnée; son air en tout très-distingué. L'esprit jaillissait de ses yeux ombragés par de longs cils; son front chauve et saillant annonçait le génie (1). Dans sa jeunesse, il se mettait avec élégance, et dans sa vieillesse, avec soin. Ses manières étaient nobles et aisées; il était adroit à tout ce qu'il entreprenait, jouait très-bien au billard, montait à cheval comme s'il n'eût jamais fait autre chose, et réussissait dans une foule de riens qui prouvaient son aptitude à tout. Son organisation privilégiée lui permettait d'être longtemps sans toucher le violon; mais quand il le reprenait, il avait besoin de s'échauffer avant de retrouver son talent; alors il commençait terre à terre et s'élevait comme l'aigle. Son éducation avait été soignée; il aimait la lecture; dans sa jeunesse, les ouvrages de J.-J. Rousseau avaient surtout fait ses délices. Avidé d'instruction, il suivait les cours de physique de Charles, et s'amusait de botanique. Nous avons entendu dire par le docteur Sue que plusieurs fois Viotti avait joué devant lui des morceaux de tous genres, exprès pour lui permettre d'observer les mouvements du poignet, s'arrêtant à chaque instant et dans toutes les positions, à la demande de l'anatomiste. Il fréquentait tous les hommes de lettres et les artistes fameux; il était admis dans la société d'Auteuil, chez madame Helvétius. Amant de son art, il se plaisait à le professer lui-même, et dans les leçons qu'il en donnait, il faisait la guerre à l'exagération, à la fausse expression, à tout ce qui sentait la manière ou la jactance, à tout ce qui était de mauvais goût ou d'un goût mesquin; il était ennemi déclaré du charlatanisme; il voulait que tout fût simple pour que tout fût véritablement grand. La mesure était, selon lui, la première qualité de l'exécutant; et personne peut-être n'a joué en mesure comme lui, c'est-à-dire, n'a su concilier au même point l'aplomb le plus sévère avec l'abandon, la chaleur, l'audace, la passion. Le mouvement d'un morceau lui paraissait en être la physionomie, et depuis l'invention du *métrone*, il a eu soin de désigner, pour la plupart de ses compositions, sous quel degré de l'instrument l'exécution devait avoir lieu. Dans les derniers temps de sa vie, il a parlé à plusieurs personnes d'un ouvrage élémentaire pour le violon, dont on ne saurait trop regretter la perte. Sa conversation était enjouée, animée; il peignait

(1) Le portrait le plus ressemblant de cet homme célèbre est celui qui a été peint à Londres par Trossarelli et gravé par Meyer. Le buste, exécuté à Paris par le sculpteur Flatters, se recommande également par la ressemblance. Viotti a aussi été peint par madame Lebrun.

(1) C'est le 29^e et dernier, en *mi* mineur, lettre *I*.

(2) Il jouait alors dans la salle Favart.

en racontant; chaque mot faisait image. Il avait la repartie vive. Le ministre Calonne lui ayant demandé quel était le violon le plus juste, *Celui qui est le moins faux*, répond Viotti. Il se présentait devant le public avec respect, mais avec confiance. Il a pu se tromper dans quelques-uns de ses jugements sur Haydn, sur Mozart, sur Gluck, ce qui tenait à une sorte de religion musicale qu'il s'était faite; mais il ne s'exprimait qu'avec enthousiasme sur les symphonies du premier; assignait au second la suprématie de la scène, et s'exaltait en parlant de plusieurs ouvrages du troisième: le buste de Gluck était toujours dans son cabinet de travail. S'il y eût jamais talent original, ce fut le sien. Il devait à Pugnani le fond de la méthode; mais l'élégance, la grâce, le pathétique, l'entraînement, la poésie, le sublime, il n'en fut redevable qu'à lui-même. Viotti ne voyait pas dans la musique un amusement frivole; il ne pouvait la concevoir dépouillée des idées de grandeur, et ne lui permettait pas les caprices qui séduisent le vulgaire; l'art n'était plus rien à ses yeux, s'il cessait d'être grand. Dépositaire de la lyre moderne, il ne souffrit jamais qu'elle se dégradât entre ses mains, et son génie la porta au plus haut point de perfection qu'elle puisse atteindre; mais ce génie n'était mu que par la sensibilité. Les sentiments de Viotti, heureux ou malheureux, produisaient toutes ses inspirations; il ne cherchait pas ses idées; elles lui venaient de la disposition de son âme; c'était l'homme de la nature. De là cette naïveté qui fait le charme de tous ses ouvrages, et qui leur imprime un cachet d'individualité. Il avait adopté la maxime de Tartini, *Per ben suonare, bisogna ben cantare*. Aussi écoutait-il les chanteurs avec un extrême intérêt, et il s'appropriait habilement leurs plus belles intentions. Dans la musique moderne, il donnait la préférence à celle de Boccherini, dont la mélodie est toujours claire, pure et expressive. Mozart eut aussi pour le même auteur une semblable prédilection, mais elle était moins exclusive. Dans l'ancienne musique, Viotti prisait particulièrement les sonates de Ferrari, classiques pour le violon, et sur lesquelles il s'était le plus exercé. Les ouvrages gravés de Viotti sont : *Vingt-neuf concertos* pour violon; *deux symphonies concertantes* pour le même instrument; *trente-six duos* de violon, dont font partie ceux qu'il a dédiés à ses amis; ainsi que *six sérénades* pour deux violons, ou pour piano et violon, ou pour piano et flûte; *vingt et un trios*, parmi lesquels on trouve les trois arrangés par Cherubini, pour piano et violon; *dix-sept quatuors*, dont deux sont des concertos mis en quatuors par l'auteur lui-même; *trois divertissements ou nocturnes* pour violon et piano; un *concerto* pour piano, lequel, arrangé ensuite pour le violon et désigné par la lettre C, est connu sous la dénomination de *John Bull*, parce qu'il a été fait pour le peuple de

Londres, et dans le goût du public anglais; enfin, *une sonate* pour le piano. Viotti improvisait avec facilité; rien n'était comparable aux traits inattendus qui s'échappaient de sa lyre dégagée d'entraves; c'était la noblesse du style qui lui était propre, avec le charme de la spontanéité. L'histoire de l'art conservera le souvenir des improvisations qui avaient lieu quelquefois entre lui et cette illustre Euterpe française, sous les doigts de qui le piano a pris une âme nouvelle, et qui a su joindre à la plus profonde expression toutes les richesses de l'harmonie. Il était curieux de voir ces deux génies, luttant de verve, se deviner ou se répondre, se dominer ou se réunir tour à tour, et dans un soudain échange d'intentions exprimées aussitôt que senties, tantôt éblouir par des éclairs de talent, tantôt attendrir par la douce voix du sentiment, ou inspirer l'enthousiasme par des accents sublimes (1). Parmi les artistes qu'il a lui-même formés, nous devons placer en tête Rode, son ami, son plus illustre élève, qui le visita dans l'étranger, qui ne cessa d'être en correspondance avec lui, et dont l'affectueuse obligeance nous a procuré la plupart des détails biographiques qu'on vient de lire. Nous citerons Libon, Alday, Labarre, Robberechts, que Viotti fit venir à Londres, et qu'il amena ensuite avec lui à Paris; Cartier, qui a contribué à maintenir les traditions classiques par plusieurs ouvrages consacrés au violon. Ce dernier a fait frapper une médaille en l'honneur de son maître (2). Un hommage non moins honorable, rendu à sa mémoire, est la *Notice* que Baillet a distribuée à ses élèves et à ses amis, le jour anniversaire de la mort de Viotti, écrit excellent, où nous avons puisé, pour la rédaction de cet article, comme à une source aussi pure qu'abondante; oraison funèbre d'autant plus digne du grand artiste qui en est l'objet, qu'elle est elle-même l'ouvrage d'un grand artiste.

M—L.

VIPERANO (JEAN-ANTOINE), littérateur, né vers 1540, à Messine, de parents qui ne négligèrent rien pour lui donner une bonne éducation, eut le bonheur d'avoir dans son père un habile instituteur, et un modèle de toutes les vertus chrétiennes (3). Ayant pris l'habit ecclésiastique, il fit ses cours de philosophie et de théologie de la manière la plus brillante. Ses talents pour la chaire étendirent bientôt sa réputation, et lui méritèrent la bienveillance du cardinal de Granvelle, alors vice-roi à Naples. Dans un voyage en Espagne, il reçut l'accueil le plus favorable de Philippe II, qui le revêtit du double titre de son

(1) Voir le chapitre de l'*Improvisation* dans le *Cours complet pour l'enseignement du forté-piano*, par madame la marquise de Montgeroult, ouvrage qui doit faire époque dans les annales de la musique.

(2) On voit d'un côté l'effigie de Viotti, et au-dessous un violon avec l'archet en sautoir. De l'autre côté est un soleil; les noms des œuvres de Viotti, inscrits autour du disque, suivant une disposition divergente, s'entremêlent avec les rayons, et sur le disque même on lit cette devise : *Nec plus ultra*.

(3) Viperano fait un bel éloge de son père en commençant son traité *De summo bono*.

chapelain et de son historiographe. Peu de temps après son retour en Sicile, il fut nommé chantre de la chapelle royale de Palerme; en 1587, il obtint un canonicat du chapitre de Girgenti, et l'année suivante, l'évêché de Giovenazzo dans la Pouille. Il gouverna son diocèse pendant vingt et un ans avec beaucoup de zèle et de prudence, et mourut au mois de mars 1610, dans un âge avancé. Ses restes furent ensevelis dans une chapelle de sa cathédrale, où son successeur lui fit ériger un tombeau décoré d'une épitaphe honorable. Les principaux ouvrages de ce prélat sont : 1° *De bello melitensi historia*, Pérouse, 1567, in-4°; 2° *De scribenda historia liber*, Anvers, 1569, in-8°. Cet opuscule renferme des conseils excellents, et qui ne peuvent être trop médités par ceux qui s'engagent dans la carrière de l'histoire. Il a été réimprimé à Pérouse, à Bâle, et on le retrouve dans le *Penus artis historicae*, Bâle, 1579, in-8°. 3° *De rege et regno liber*, Anvers, 1569, in-8°; 4° *De scribendis virorum illustrium vitis*, Pérouse, 1570, in-8°; 5° *De summo bono libri V*, Naples, 1575, in-8°; 6° *De poetica libri tres*, Anvers, 1579, in-8°; 7° *De componenda oratione libri tres*, ibid., 1584, in-8°; 8° *De ratione docendi liber*, Rome, 1588, in-8°; 9° *De divina providentia libri tres*, ibid., 1588, in-8°; 10° *De virtute libri 4*, Naples, 1592, in-4°; 11° *Poemata*, ibid., 1593, in-8°. Les œuvres de Viperano ont été recueillies, Naples, 1606, 3 vol. in-fol. Le premier volume contient les ouvrages relatifs à l'éloquence, à l'histoire et à la poésie; le second, ceux qui concernent les sciences naturelles; et le troisième, les traités de morale et de théologie. Ce recueil est très-rare. On trouve une liste plus étendue des écrits de Viperano dans la *Bibliotheca sicula* de Mongitore, t. 1, p. 321, et dans les *Mémoires* de Nicéron, t. 25, p. 198. W—s.

VIRET (PIERRE), célèbre théologien et l'un des chefs de la réforme en Suisse, naquit en 1511 à Orbe, petite ville du pays de Vaud. Envoyé à Paris pour continuer ses études, il y connut Farel (voy. ce nom); et la conformité de leurs opinions les lia d'une étroite amitié. Il accompagna ce réformateur à Genève, et l'aida beaucoup à bannir de cette ville le culte catholique. Sa vie fut menacée deux fois. Une femme tenta de l'empoisonner dans un potage; et il fut battu par un ecclésiastique, qui le laissa pour mort sur la place. En 1536, il fut nommé pasteur à Lausanne, où sa douceur et son éloquence lui concilièrent l'affection des habitants. En 1544, Viret fut rappelé à Genève pour y exercer en l'absence de Calvin les fonctions du ministère; mais dès qu'il le put, il se hâta de retourner à Lausanne, malgré les instances de Calvin pour le retenir. Suivant quelques auteurs, Viret accompagna Théod. de Bèze au colloque de Poissy; mais ils le confondent avec Matthieu Viret ou Viret, le même qui, secondé du ministre Chandieu, décida Jos.

Scaliger à embrasser la réforme. A cette époque, Viret était allé, par le conseil des médecins, à Nîmes, respirer un air plus convenable à sa santé, qui s'affaiblissait de jour en jour. On sait qu'il était à Nîmes en 1561. De cette ville il se rendit à Montpellier, et ensuite à Lyon, où les intérêts de ses coreligionnaires l'arrêtèrent plusieurs années. Il se joignit, dit-on, au grand vicaire de l'archevêque de Lyon, pour combattre les nouvelles sectes qui tentaient de s'introduire dans cette ville, au moyen du principe de la liberté de conscience. Il eut avec les PP. Possevin et Auger plusieurs conférences, dont les deux partis ne manquèrent pas de s'attribuer l'avantage. Dénoncé par le P. Auger comme un séditeux, il fut banni de Lyon en 1565 (1), vint à Orange, et ensuite dans le Béarn, sur l'invitation de la reine Jeanne d'Albret. Il mourut à Orthez, en 1574, à l'âge de 60 ans. Viret joignait à l'érudition une abondance et une facilité qui passaient alors pour de l'éloquence, et il avait l'art de soutenir l'attention de ses auditeurs, en piquant leur curiosité par des anecdotes et des allusions dans le goût du temps. Il a tant écrit, que, suivant Ancillon (*Vie de Farel*), on pourrait former une petite bibliothèque de ses ouvrages. Le P. Nicéron a donné les titres de vingt-neuf, dont quelques-uns ont eu plusieurs éditions. Ils sont d'ailleurs remplis de ces injures grossières, de ces plaisanteries de très-mauvais goût qui formaient au 16^e siècle le fond de ces études de controverse. On se contentera de citer ici ceux que les curieux recherchent encore, moins pour leur mérite réel que pour leur originalité : 1° *Disputations chrétiennes*, en manière de devis, divisées par dialogues, avec une épître de J. Calvin, Genève, 1544, 3 vol. in-8°; 2° *Dialogue du désordre qui est à présent au monde, et des causes d'iceluy et des moyens pour y remédier, desquels l'ordre et le titre s'ensuit* : le *Monde à l'empire*, l'*Homme difforme*, la *Métamorphose*, la *Réformation*, Genève, 1545, in-8° de 1040 pages; 3° *Le Monde à l'empire et le Monde démoniaque*, etc., 1550, in-8°, réimprimé en 1561, 1579 et 1580. Une analyse de cette œuvre se trouve dans l'ouvrage de M. du Roure (*Analecta biblioth.*, t. 2). 4° *L'Office des morts*, fait par dialogues, en manière de devis, Genève, 1552, in-8°; 5° *Disputations chrétiennes touchant l'état des trépassés*, faites par dialogues, ibid., 1552, in-8°; 6° *la Physique papale*, par manière de devis et par dialogues, ibid., 1552, in-8°; 7° *la Nécromancie papale*, faite par manière de dialogues et de devis, ibid., 1553, in-8°. Cet ouvrage et le précédent sont très-rares. 8° *De vero Verbo Dei, sacramentorum et ecclesiae ministerio libri duo; de adulterinis sacramentis liber unus*, Genève, Rob. Estienne, 1553, in-fol.; 9° *De origine, continuatione, usu, auctoritate atque præstan-*

(1) Et non pas en 1563, comme le dit le P. Nicéron. L'épître dédicatoire à René de France, de son livre *De l'état et conférence de la vraie religion*, etc., est datée de Lyon le 5 avril 1565.

tia ministerii Verbi Dei et sacramentorum, ibid., 1554, in-fol.; 10° *Satires chrétiennes de la cuisine papale* (Genève), Conrad Badius, 1560, in-8° de 132 pages, livre singulier et le plus rare de tous les ouvrages de Viret; 11° *Métamorphose chrétienne*, faite par dialogues, Genève, 1561, in-8°, réimprimé en 1590; 12° les *Cauteles et canons de la messe*, Lyon, 1563 ou 1564, in-8° de 198 p., très-rare; 13° *l'Interim*, fait par dialogues, savoir : les *Moyenneurs*, les *Transformateurs*, etc., 1565, in-8°. On trouve le portrait de Viret dans Verheiden : *Præstant. theologor. effigies et elogia*, p. 118. Les Allemands ont frappé une médaille en son honneur. *Voy. TH. DE BÈZE : Icones viror. illustrium*; Melch. Adam : *Vitæ theologor. externorum*; le *Diction.* de Bayle et les *Remarques critiques* de l'abbé Joly, et enfin les *Mémoires* de Nicéron, t. 35, p. 109-120; Ch. Chenevière, *Farel, Froment, Viret, réformateurs religieux*, Genève, 1835, in-8°; Jaquemot, *Viret, réformateur de Lausanne*, Strasbourg, 1836, in-4°. Viret a pris quelquefois le nom de *Firminus Chlorus*, et plusieurs de ses ouvrages ont été publiés en latin et en français. W—s.

VIREY (CLAUDE-ENOCH), né en 1566 à Sassenay en Bourgogne, commença ses études chez les jésuites de Dijon et vint les terminer à Paris, au collège de Navarre. Il accompagna en Italie le président Christophe de Harlay, prit le bonnet de docteur en droit à Padoue, et alla visiter les antiquités de la ville de Rome. De retour en France, il se fit recevoir avocat au parlement de Dijon. Devenu secrétaire de Henri de Condé, il suivit ce prince en Flandre, en Allemagne et en Italie; ces voyages le mirent en relation avec plusieurs savants, entre autres avec Henri Dupuy. Enfin, ayant acheté une charge de secrétaire du roi, il se retira à Châlons, dont il fut cinq fois maire; il harangua, en cette qualité, Louis XIII, Marie de Médicis, Anne d'Autriche, le cardinal de Richelieu, lorsque la cour passa à Châlons en 1629. Virey mourut dans cette ville en 1636. On a de lui : 1° des *Harangues* et autres pièces, insérées dans le *Mercurius gallicus*, t. 14 et 15; 2° une petite pièce latine en vers élégiaques adressée à Cl. Robert, auteur du *Gallia christiana*, et imprimée en tête de cet ouvrage; 3° *Harangue à Henri de Bourbon, gouverneur de Bourgogne*, Châlons, 1632. Il a laissé manuscrits une relation du voyage du prince de Condé en Italie, sous le titre d'*Itinerarium italicum*, en vers latins et français; une description du territoire de Châlons; un poème de la *Virginité*, et autres poésies latines et françaises. — VIREY (Pierre), religieux de Cîteaux, fut reçu docteur en théologie à Paris, et devint successivement abbé de Châlis et de Clairvaux. Il mourut en 1497. Le P. Jacob, *De claris scriptor. Cabilonens.*, le fait auteur d'une vie de St-Guillaume, abbé de Châlis et archevêque de Bourges. P—RT.

VIREY (JULES-JOSEPH), savant distingué, naquit

à Hortes, dans le département de la Haute-Marne, le 22 décembre 1775. Il fit ses humanités au collège de Langres, et manifesta sans doute un goût prononcé pour les sciences naturelles, car son père, qui était notaire royal, au lieu de lui laisser son étude, préféra le faire entrer dans l'officine d'un pharmacien leur parent. Mais ce n'était là qu'une position transitoire, car la révolution française ayant éclaté, le jeune Virey se vit dans l'obligation d'embrasser la carrière militaire, et fut attaché en qualité de pharmacien sous-aide à l'hôpital de Strasbourg. Son chef, le célèbre Parmentier, ayant remarqué chez Virey une grande facilité, le fit nommer à l'hôpital militaire du Val-de-Grâce à Paris. C'est dans la bibliothèque de cet hôpital qu'il puisa surtout les principes des saines doctrines médicales, car on peut dire que Virey consacra sa vie à combattre le matérialisme. On voit, en effet, lorsqu'on parcourt les nombreux ouvrages qu'il a laissés, que Virey était vitaliste. Nous n'avons pas à développer ici les opinions des médecins vitalistes dont nous avons eu l'occasion de parler ailleurs (*voy. RÉCAMIER*). Il est bon toutefois de signaler cette tendance réactionnelle en faveur d'une doctrine médicale qui a été adoptée par les meilleurs esprits de notre temps. En 1812, Virey fut nommé pharmacien en chef, et resta dans l'armée jusqu'en 1814. Il donna alors sa démission au gouvernement des Bourbons, soutint une thèse pour obtenir le titre de docteur en médecine, et fit un cours d'histoire naturelle à l'athénée de Paris. Virey conquist dans cette position nouvelle une grande réputation scientifique. Aussi entra-t-il en 1823 à l'académie de médecine en qualité de membre titulaire. C'est vers cette époque qu'il épousa la veuve du célèbre entomologiste et voyageur Ollivier. En 1825, Virey fut élu membre de la chambre des députés pour le département de la Haute-Marne. Bientôt après, l'école de pharmacie et l'Institut le présentèrent au choix du gouvernement pour la chaire d'histoire naturelle. On vit à cette occasion un fait assez étrange. L'administration, tout en reconnaissant la parfaite aptitude de Virey pour exercer le professorat, ne voulut pas néanmoins sanctionner la proposition des corps savants, parce qu'il n'avait pas des opinions politiques en rapport avec celles du ministère d'alors. Toutefois on peut dire que Virey n'avait point d'ennemis; circonstance bien rare pour un savant et un homme en place. Virey est mort en 1847. Ses principaux ouvrages sont : 1° *Histoire naturelle du genre humain*, Paris (1801), 2 vol. in-8° ornés de figures. Cet ouvrage ayant été épuisé, l'auteur en fit une seconde édition, publiée en 1824, en 3 vol. in-8°, Paris. 2° *De l'éducation publique et privée des Français*, in-8°, Paris (1802); 3° *l'Art de perfectionner l'homme, ou De la médecine spirituelle et morale*, 2 vol. in-8°, Paris, 1808; 4° *De l'influence des femmes sur la*

littérature; mémoire auquel l'académie de Mâcon a décerné un prix, Paris, 1801; 5° *Éphémérides de la vie humaine*, thèse inaugurale, Paris, 1814; 6° *Traité de pharmacie théorique et pratique*, Paris, 1809, 2 vol. in-8°. Cet ouvrage avait beaucoup contribué à la réputation de l'auteur comme savant, et fut une des causes qui le firent présenter au ministre de l'instruction publique en qualité de professeur de pharmacie. Cet ouvrage a eu quatre éditions, la dernière parut en 2 volumes en 1833. 7° *Recherches médico-philosophiques sur la nature et les facultés de l'homme*, in-8°, Paris, 1817. Ce travail a paru dans le grand dictionnaire des sciences médicales, ouvrage considérable dont Virey fut un des collaborateurs actifs. 8° *Examen impartial de la médecine magnétique* (ou du magnétisme animal), Paris, 1818, in-8°; 9° *Histoire naturelle des médicaments, des aliments et des poisons, tirés des trois règnes de la nature*, Paris, 1820, 1 vol. in-8°; 10° *Histoire des mœurs et de l'instinct des animaux, avec leurs distributions méthodiques*, Paris, 1822, 3 vol. in-8°, dont un formé par des planches; 11° *De la puissance vitale considérée dans ses fonctions physiologiques chez l'homme, et tous les êtres organisés*, Paris, 1823, 1 vol. in-8°; 12° *De la femme, sous ses rapports physiologique, moral et littéraire*, Paris, 1823, in-18. Cet ouvrage a eu une seconde édition qui a paru en 1823 sous la forme d'un volume in-8°. 13° *Hygiène philosophique, ou De la santé dans le régime physique, moral et politique de la civilisation moderne*, Paris, 1828, in-8°. Virey a publié de nombreux articles dans le Nouveau Dictionnaire d'histoire naturelle, ouvrage qui a eu deux éditions, la première en 24, la seconde en 36 volumes. L—D—É.

VIRGILE (PUBLIUS VIRGILIUS OU VERGILIUS MARO) naquit le 15^e jour d'octobre, l'an de Rome 684 (1), sous le consulat de Crassus et du grand Pompée, dans un petit village aujourd'hui connu sous le nom de Petiola, autrefois appelé Andes, et assez voisin de Mantoue. On ne sait rien de précis sur la profession du père de Virgile, mais la plus probable des conjectures autorise à penser qu'il était cultivateur, et occupé du soin des troupeaux. En effet, dans la touchante pastorale de Tityre et de Mélébée, Virgile, interprète de son père, et caché sous le nom du premier de ces deux personnages, célèbre le jeune dieu qui lui a conservé sa pauvre cabane, ses champs et ses brebis. Il va même jusqu'à citer les paroles d'Octave, qu'assurément il n'aurait pas voulu altérer, et qui deviennent ici une autorité décisive :

Enfants, répondit-il à notre humble prière,
Reprenez vos troupeaux, gardez votre chaumière.

On pourrait encore conclure de cette églogue que si Tityre possédait quelques biens en propre,

(1) L'an 70 avant J.-C., environ sept ans avant la naissance d'Auguste, et cinq ans avant celle d'Horace.

comme certains métayers chez nous, il n'était pas de condition libre, et tenait à ferme les biens d'un propriétaire difficile et peu reconnaissant; c'est ce que semble prouver la citation suivante :

De Galatée, hélas! quand je portais les chaînes,
Nul espoir d'obtenir la douce liberté;
Nul soin de mon pécule; en vain pour la cité,
Des victimes sortaient de nos gras pâturages;
Pour elle vainement nous pressions nos laitages;
L'ingrate, sans payer mes dons ni mon travail,
Me renvoya toujours la main vide au bercaïl.

Un voile transparent nous laisse également voir, dans le vieillard Méris de la neuvième églogue, Virgile lui-même, venant, au nom du berger son père, se plaindre à Rome de la violence du centurion Arius, qui les avait expulsés de leurs domaines où ils venaient d'être rétablis par Octave. Quoi que les critiques puissent penser de cette hypothèse appuyée sur le texte des Bucoliques, on s'accorde du moins à croire que leur auteur eut une ferme pour berceau, des bergers pour compagnons d'enfance, et les champs pour premiers spectacles. Sans doute, le père de Virgile ressemblait à celui d'Horace, qui, malgré les faibles produits de son modeste enclos, ne négligeait rien pour l'éducation de son fils; Virgile reçut à Crémone les premiers bienfaits d'une instruction libérale. Il atteignait sa seizième année quand il quitta cette ville pour se rendre à Milan, où il prit la robe virile le jour même de la mort de Lucrèce, comme si les Muses, dit Lebeau, eussent voulu montrer dans leur jeune favori le poète qui entrerait en possession de l'héritage de gloire d'un beau génie. Alors Crassus et Pompée étaient consuls pour la seconde fois. Naples, célèbre par ses écoles, Naples, qui conservait avec la pureté du langage harmonieux des Grecs toutes leurs traditions, et le goût des lettres et des sciences, appela bientôt Virgile dans son sein. C'est là que, se préparant à la poésie comme Cicéron s'était préparé à l'éloquence, le successeur naissant de Théocrite, de Lucrèce et d'Homère, appliqua les forces de son esprit à l'étude assidue de la physique, de l'histoire naturelle, des mathématiques et de toutes les connaissances que l'on possédait à cette époque. Mais, encore à l'exemple du prince des orateurs romains, il se plongea tout entier dans les sources de la philosophie des Grecs, plus puissante et plus répandue qu'au temps de Socrate et de ses disciples. Aussi Epicure, Pythagore, Platon, et beaucoup d'autres de leurs rivaux, revivent partout dans les ouvrages de Virgile; et jamais personne n'a mieux prouvé que lui combien la poésie tire de richesses du commerce intime de la philosophie morale et de la philosophie rationnelle. Il faut même ajouter, pour la gloire de Virgile, que la prose elle-même, avec toutes les libertés dont elle jouit et toute la perfection qu'elle avait reçue du rival de Démosthène, aurait eu peine à égaler la majesté, la concision, la clarté, l'élégance, la force et l'harmonie que l'auteur des *Eglogues*, des

Géorgiques et de l'*Enéide* met dans la description des phénomènes de la nature, de la composition de l'univers et des épreuves des âmes, avant de retourner à leur céleste origine. On est incertain de savoir si Virgile est venu à Rome du vivant de César, et s'il a été connu de ce grand capitaine. Martin, commentateur anglais, penche pour l'affirmative, et cite, en faveur de son opinion, ce trait de l'apothéose du dictateur, dans la cinquième églogue : *Amarit nos quoque Daphnis*. Un fait de cette nature demanderait une preuve plus convaincante. Au contraire, toutes les traditions attestent que Virgile se rendit à Rome après la bataille de Philippes, et que, présenté à Mécène par Pollion, à Auguste par Mécène, il obtint la restitution de ses biens, comme nous l'avons dit plus haut. Élevé dans les champs, au milieu des bergers, doué d'une âme rêveuse et tendre, ami de la solitude, né poète du cœur, et devenu habile à renfermer ses pensées dans les formes d'un style suave et mélodieux, Virgile semblait être appelé surtout au genre pastoral. Mais pour devenir grand peintre, dans quelque genre que ce soit, il faut avoir la nature sous les yeux. Ce premier de tous les modèles manquait à Virgile. Le Mantouan n'était pas comme la Sicile un pays tranquille et enchanté, où des bergers heureux amusaient leurs loisirs en chantant tour à tour leur propre bonheur ou les aimables fictions de la Grèce. Ses habitants étaient renfermés dans les soins vulgaires d'un travail salarié. La beauté particulière d'un paysage autour d'un petit domaine, le charme attaché aux choses rurales, et surtout à la maison paternelle, pouvaient fournir quelque description exquise, comme le *Fortunate senex*; mais voilà tout. Point de scènes dignes de la poésie, point de drames à puiser dans les mœurs pastorales, dénuées de toute espèce de magie. Il eût fallu créer le sujet, les personnages et la fable, c'est-à-dire s'égayer dans les domaines de l'imagination, et s'éloigner de toute vérité. Quel parti Virgile devait-il prendre ? le seul qui fût possible : il fit des imitations de Théocrite, propres à donner aux Romains une idée de la poésie pastorale. Mais la reine du monde, dépouillée de sa liberté, avait alors une cour polie, et même un maître sous des formes déguisées. Auguste réunissait autour de lui une brillante élite d'écrivains. Pour plaire à ces juges d'un goût délicat, Virgile se crut obligé de dénaturer un peu les chants de la Sicile, et de leur prêter une parure plus élégante. Théocrite vit familièrement avec la muse champêtre, et ne craint pas de la produire avec son air rustique, dans le palais des Ptolémées. La Thalie de Virgile rougit presque d'habiter les bois, et veut les rendre dignes d'un consul. Ainsi les aveux même du rival de Théocrite, en nous révélant les mœurs de ceux dont il essayait de charmer les oreilles dédaigneuses, nous apprennent que l'on ne doit pas s'attendre à trouver en lui un véritable poète

pastoral. Eh ! comment aurait-il pu l'être ? Quels sujets champêtres autour de lui ? Il n'avait devant les yeux que la guerre civile, des torrents de sang versés dans les batailles, des proscriptions plus affreuses encore ; une partie de l'Italie envahie par les gens de guerre, la population des villes et des campagnes chassée vers Rome par la terreur, la misère et la faim ; lui-même avait été exposé à périr sous les coups d'un brigand. De tels spectacles devaient plutôt inspirer des satires ou des élégies sur les désastres du temps, que des églogues ou des idylles. Le premier de ces trois genres aurait demandé ce que l'excellent Virgile n'avait point, la colère d'Archiloque, ou le glaive de l'ardent Lucile ; mais, en revanche, il possédait toutes les qualités de Simonide pour déplorer, en des chants sublimes, les malheurs de Rome et du monde. Eh ! quel titre de gloire pour lui que les élégies où il aurait imprimé le caractère de son génie mélancolique et de son tendre amour pour l'humanité, en même temps que la juste horreur des crimes de trois monstres de cruauté ! Virgile n'a point eu cette pensée généreuse, ou, s'il l'a conçue, sa raison l'aura condamnée comme une témérité dans l'exécution ; en effet, quel est le maître qui commandait alors dans Rome ? La première églogue, où Virgile, en remerciant Octave comme un dieu tutélaire, plaide, avec une si vive éloquence, la cause des propriétaires dépossédés et chassés par les farouches vétérans, est tout ce qu'on pouvait oser en des extrémités si cruelles ; cet acte de courage mérite des éloges au poète qui écrivait, pour ainsi dire, sous le glaive. On peut juger de la terreur et du tumulte qui régnaient dans les campagnes de l'Italie, par les plaintes qu'il ose à peine exhaler après son second malheur. Au lieu des vives peintures de Mélébée sur le sort des cultivateurs exilés par la force ; au lieu de ses ardentes imprécations contre la guerre civile, contre des soldats impies et furieux, on n'entend plus que ces cris faibles et timides comme ceux de la colombe au milieu du bruit des armées :

O funestes effets de la guerre civile !
 Nous vivions, Lycidas, pour qu'un dur étranger
 Nous dit, en usurpant notre pauvre verger :
 « Voilà mes biens ; fuyez, colons héréditaires. »
 Maintenant que tout change, au gré des dieux contraires,
 Triste et découragé, je porte au ravisseur
 Ces chevreux ; puissent-ils lui porter mon malheur !

Virgile n'ajoute qu'un mot en passant, un simple vœu pour sa chère Mantoue, trop voisine de la malheureuse Crémone, dont le territoire avait été partagé entre les vétérans. Parmi tant de calamités, c'est une chose touchante que de voir un poète essayer d'effacer des impressions funestes par de plus douces images, et offrir à des furieux des tableaux propres à leur faire tomber le glaive des mains. Ce dessein se montre dans l'églogue qui commence par une invocation aux muses de Sicile, et trace le tableau du bonheur

promis à la terre, grâce à la naissance d'un enfant, gage d'espérance et de paix. Virgile effleure en passant les crimes du temps, comme s'il craignait de réveiller les fureurs dont sa muse veut détruire à jamais les traces dans les âmes, et jusque dans les souvenirs. Si, suivant l'opinion la plus commune, le *Daphnis* contient l'apothéose de César, peut-on douter encore des intentions de Virgile ? Ne sent-on pas dans cette élégie le soin religieux d'un écrivain qui, songeant à tous les flots de sang que la mort du dictateur a fait répandre, impose tant de prudence aux expressions de la douleur commune, et s'empresse de les faire oublier par des chants d'allégresse, où il invite le nouveau dieu à donner la paix aux Romains, et les Romains à jouir de la félicité qui les attend sous les auspices de la paix ? Sans doute ces compositions, et même celle de *Silène*, qui nous conduit d'une scène vraiment champêtre aux phénomènes de la formation du monde, ne sont pas des bucoliques ; on ne peut les prendre avec Tityre et Mélébée, avec Méris et Lycidas, que pour des allégories ou des allusions à des sujets du temps, que Virgile a jetées dans les formes et couvertes des couleurs de la poésie pastorale. Il ne nous montre de vrais bergers que dans la troisième et dans la septième de ses églogues, et certes ni l'une ni l'autre n'approche du charme de certaines pièces de Théocrite. Le Corydon lui-même, trop pur, trop élégant, trop châtié, déceit un écrivain qui polit une idylle et ne révèle pas assez les sentiments naïfs d'un berger qui exhale une plainte d'amour. On trouve des pasteurs, des troupeaux de toute espèce, des nymphes, des faunes, des sylvains qui charment le dieu Pan, et pas une vraie pastorale. Gallus, dans la dixième églogue, est un poète contemporain de Virgile ; il n'est pas, comme Daphnis, un chantre et presque un dieu chéri des campagnes. Virgile rassemble autour de son ami Gallus, mourant d'amour pour la comédienne Cythéris, un cortège qu'il ne connaît pas, dont il n'est pas connu ; cette réflexion, qui saisit d'abord l'esprit du lecteur, ôte toute vérité à l'imitation du Daphnis de Théocrite. Nous apercevons le poète derrière tous ces personnages ; nous lisons avec délices la plus suave des élégies, une pièce qui a dû charmer toute la cour d'Auguste ; mais nous sentons le défaut d'une fiction allégorique qui manque de vraisemblance et d'illusion. Les *Eglogues* coûtèrent à Virgile trois ans de travail ; en voyant combien la composition en est faible en général, on ne concevrait pas la durée du temps consommé à cet ouvrage, si l'on ne voulait pas examiner que le poète avait presque dû créer une langue nouvelle aux Romains. En effet, si l'on compare l'inculte et sublime Lucrèce à Virgile, on verra quelle distance les sépare sous le rapport de la perfection du style. Catulle, qui n'a écrit que des morceaux de peu d'étendue, conserve encore des traces de rudesse et de grossièreté ; il est bien

loin d'approcher de l'éloquence et de l'harmonie de Virgile ; Térence lui-même, si pur, si poli, si doux à l'oreille, n'avait et ne pouvait avoir, dans ses comédies et à son époque, la moitié des trésors de langage que Virgile, jeune encore, avait amassés pour les différents poèmes qu'il méditait ; car l'écrivain qui devait tracer les plus belles parties de l'*Enéide* était déjà tout entier dans l'auteur des *Eglogues*. Gallus et certains passages de la *Pharmaceutrie* annonçaient le peintre de Didon ; l'horoscope de Marcellus et le Silène faisaient pressentir les magnificences du sixième livre. Je compare les *Eglogues* de Virgile aux savantes études d'un grand maître qui se formait un style par des esquisses rapidement composées, mais du trait le plus sévère, et souvent terminées avec le soin qu'il se proposait de mettre un jour à des ouvrages plus importants. L'amour de la campagne, la connaissance des choses rurales, l'attrait qu'elles ont pour tous les hommes, et pour les poètes en particulier, auxquels les prairies, les bois, les troupeaux, les paisibles occupations de la culture, les divers aspects de la terre et le spectacle du ciel fournissent des inspirations ; voilà, suivant toute apparence, les causes qui portèrent Virgile à devenir le rival d'Hésiode, dont, sans doute, il espérait triompher plus facilement que de Théocrite et d'Homère. Quelques commentateurs prêtent au chantre des *Géorgiques* l'intention de concourir aux vues de Mécène et d'Octave, pour remettre l'agriculture en honneur et ramener les Romains à la simplicité des mœurs de leurs ancêtres ; bien loin de vouloir contester ce mérite à Virgile, je saisirai tout à l'heure l'occasion de lui emprunter une autorité pour appuyer les conjectures de ses admirateurs. Virgile était âgé de trente-quatre ans lorsqu'il se retira sous le beau climat de Naples, pour entreprendre le poème que les siècles ont consacré comme le plus beau de ses titres de gloire. Cependant il ne faut point chercher le talent de la composition dans les *Géorgiques*. Au lieu de concevoir un plan, Virgile n'a fait que suivre les premières et naturelles indications du sujet. Il parle d'abord des terres et des moyens d'obtenir des moissons ; ensuite il traite de la culture des arbres et de la vigne ; de là il passe aux soins des troupeaux ; enfin il consacre un chant tout entier aux abeilles, qui, avec les oiseaux domestiques, pouvaient faire un épisode de son troisième livre. Ainsi donc, nul effort de génie par l'auteur. On lui a justement reproché le défaut d'ordre, et ce défaut est manifeste dans le premier livre. En effet, les temps heureux de Saturne où la terre produisait tout d'elle-même, le règne plus dur de Jupiter, la nécessité du travail imposé par ce dieu aux mortels, la charrue présent de Cérès, et la description de tous les instruments du labour, devaient précéder leur usage dans le poème. Ici nous voyons précisément le contraire, sans pouvoir alléguer pour

excuse un de ces savants artifices par lesquels l'écrivain remonte du présent vers le passé. Plus loin, la fête de Cérès, que nous n'attendons pas, sépare brusquement les deux parties d'une magnifique description. Cette description interrompue sans adresse, recommencée avec de nouveaux développements, où la lune, les autres astres, l'hiver, l'automne, le printemps, l'été intervertis, la lune qui revient une seconde fois, et enfin les conséquences que l'on peut tirer des différents aspects du soleil, forment une espèce de confusion que la critique ne pardonnerait point à un écrivain français. D'autres passages donneraient lieu à la même observation. Il faut aussi blâmer dans ce livre l'invocation à César Auguste, non-seulement comme une indigne et absurde flatterie, mais encore comme une superfétation qui blesse toutes les lois du bon sens et de l'art, puisque dans le début d'un poème consacré aux champs, un mortel occupe à lui seul plus de place que Cérès, Bacchus, les faunes, les dryades, Pan, Minerve et Neptune. Hésiode n'a point commis cette faute d'adulation; au contraire, il inspire aux rois l'amour de la justice par les plus sages conseils. Eh bien! tel est le charme attaché à la poésie de Virgile, que presque tous les défauts que nous avons remarqués disparaissent par une espèce de magie, et qu'on ne les aperçoit bien qu'en lisant l'ouvrage dans la traduction en prose. Et puis, combien de beautés pour compenser le manque de régularité dans la distribution des éléments du livre! combien de variété dans les tons du poète! comme il est habile à faire disparaître la sécheresse des préceptes par les formes et la souplesse du style! quelle précision élégante et facile dans la description de la charrue! quelle pompe, quelle harmonie imitative, quelle haute poésie, sans enflure, dans la peinture des tempêtes de l'automne! comme le poète qui a représenté avec tant de majesté Jupiter la foudre en main sur le mont Athos, et le monde dans l'épouvante, descend avec grâce à la fête rurale de Cérès! Si l'épisode sur la mort de César paraît amené d'un peu loin, et avec quelques efforts qui se devinent, pourrait-on ne pas reconnaître l'art avec lequel tous les prodiges que la crédulité publique ou les flatteurs du nouveau prince accréditèrent alors sont heureusement rattachés à la pâleur, ou, pour parler en poète, au deuil du soleil affligé de la perte du dictateur? Cependant Virgile ne faisait peut-être ici que l'office d'un courtisan, et mieux aurait valu sans doute ne pas employer un beau talent à consacrer la croyance ridicule du trouble de toute la nature épouvantée de la mort d'un homme. Mais ce qui touche le cœur, ce qui honore Virgile, c'est le courageux souvenir des batailles impies de la Macédoine, c'est la peine qu'il prend d'exhumer les ossements des Romains, dont les pères ont engraisé deux fois de leur sang les champs de Philippes. Ici éclate évidem-

ment le dessein d'inspirer au nouveau siècle l'horreur de la guerre civile. Le poète achève sa course d'une manière digne de lui; il demande grâce à Auguste pour les campagnes désertes, pour l'agriculture sans honneur et pour la malheureuse Rome menacée d'un côté par l'Euphrate, de l'autre par la Germanie en armes. Peut-être le second livre des *Géorgiques* est-il le plus faible de tous; cependant, outre la pureté, l'élégance, la facilité, la mollesse qui le caractérisent, il y faut distinguer l'éloge de l'Italie, de son climat, de ses productions, des merveilles qui la décorent. Là, Virgile respire l'amour de la patrie comme Thomson; là, il est aussi solennel que le poète anglais célébrant les grands hommes de son pays, et il surpasse en brièveté un imitateur qu'il égale en enthousiasme. Le retour du printemps, la naissance supposée du monde à cette époque de l'année, le mouvement désordonné de la fête de Bacchus, mais surtout la peinture du bonheur des campagnes, sont des chefs-d'œuvre différents que la dernière postérité relira encore avec délices. Ils annoncent les progrès immenses du poète. Dans les *Bucoliques*, il s'essayait encore : aussi des négligences, des détails sans aucun prix, des ébauches, des défauts plus ou moins graves, déparaient un ouvrage souvent poli avec soin. Ici paraît un talent mûri, fécond, varié, maître de lui-même et parvenu à une étonnante élévation; j'en atteste l'invocation aux muses, ainsi que la peinture des tourments de l'ambition et des crimes de l'avarice, tour à tour interrompues par les scènes de la félicité champêtre. Peut-être désire-t-on quelque chose dans cette félicité, quand on la compare avec les riantes images de Lucrèce sur le même sujet; mais Virgile possède tous les moyens de faire aimer la campagne aux Romains; et son vertueux projet de les rendre à la simplicité antique, projet marqué partout dans les *Géorgiques*, se déclare tout entier quand nous l'entendons s'écrier : « Ainsi vivaient les vieux Sabins; ainsi Rémus et « son frère; c'est ainsi que la belliqueuse Etrurie « a pris de l'accroissement, et que Rome, deve- « nue la merveille du monde, a enfermé sept « montagnes dans sa seule enceinte! » A l'exception de l'apothéose imaginaire d'Auguste, dont l'éloge inutile et déplacé compromet presque toujours la gloire de son imprudent panégyriste, on chercherait vainement des taches dans le troisième livre : il renferme des beautés nouvelles et d'une grâce particulière; le pinceau de Virgile, lorsqu'il décrit les qualités, les formes, l'éducation des troupeaux et des coursiers, respire une facilité charmante, quoique son trait garde toujours la même pureté. On voit que le grand artiste avait sans cesse présente à la pensée l'éducation de la jeunesse; les fréquentes allusions qu'il fait à l'enfance physique et morale de l'homme, ainsi qu'au zèle éclairé qu'elle demande, donnent à ses conseils l'accent de la voix

paternelle d'un maître qui se plaît à retracer la délicatesse, le jugement, la tendresse et les ménagements dans les soins qu'il prodigue à des élèves, jeune et riche espérance de la patrie. Plus loin, c'est avec des traits de flamme que Virgile représente les fureurs et les dangers de l'amour dans les troupeaux, ainsi que l'influence irrésistible de cette passion sur tous les êtres vivants. Jamais le poème didactique n'a offert une si brûlante peinture; peut-être est-il fâcheux qu'elle aboutisse à un conte ridicule; mais pardonnons à l'erreur qui a enfanté des vers admirables de mouvement et d'expression; la vérité n'a pas toujours été aussi heureuse en inspirations. Buffon descend de sa pompe et de sa majesté pour peindre le caractère, les habitudes, les amours de la brebis et de la chèvre, et semble avoir pour ces innocents animaux une sorte de prédilection; Virgile nous offre le même exemple; il se délasse à écrire avec un charme particulier tout ce qui regarde ces deux familles attachées au service de l'homme; l'une soumise et paisible, l'autre libre et aventureuse, toutes deux utiles à leur maître. Nous sourions à l'innocente peinture, quand nous en sommes détournés tout à coup par l'affreux tableau d'une peste répandue parmi les animaux, et dans laquelle Virgile porte la terreur et la pitié à leur comble! Il n'y a rien en poésie que l'on puisse égaler à la haute perfection de ce livre, dont l'ordonnance est irréprochable; on y sent le grand poète qui est déjà digne d'écrire une épopée. Quoique le quatrième chant brille par des qualités différentes et nouvelles; quoique la manière de Virgile y soit svelte et ses couleurs riantes comme le sujet; quoique les plus brillantes peintures en viennent relever la simplicité sans l'altérer; quoique le vieillard du Galèse rappelle, avec bonheur, le bon Alcinoüs et son simple jardin; quoique le talent du poète déploie ici d'incroyables ressources pour étendre la matière et soutenir l'attention, je crois que Virgile n'a pas observé les lois de la gradation en ajoutant ce nouveau livre à un poème que le troisième chant, avec quelques additions, aurait terminé d'une manière admirable; mais du moins cette faute, si c'en est une, se trouve réparée, grâce à la fable d'Aristée, qui nous laisse des impressions profondes et prête à la fin du poème l'intérêt du dénouement d'une œuvre dramatique. Virgile consacra, dit-on, sept années à son chef-d'œuvre, et paraît ne l'avoir achevé qu'en 724, après la célèbre ambassade que Tiridate et Phraate, son rival, envoyèrent à Auguste, arbitre de leurs querelles pour la possession du trône. La lenteur volontaire du travail de Virgile ne peut étonner ceux qui voudront considérer la merveilleuse beauté du style; d'ailleurs tout atteste qu'en polissant ses *Géorgiques*, le poète pensait à l'*Enéide*, à laquelle il semblait préluder dans une foule de passages dignes de la muse épique. Les actions d'Auguste reparaissent

à tout moment dans les *Géorgiques* : tantôt mortel, tantôt dieu, il y reçoit, sous ces deux titres qui en font un être d'une nature double, incertaine et inexplicable, des tributs d'une adoration insensée. Dès lors Virgile saisissait toutes les occasions, telles, par exemple, que la légation des Parthes, pour exalter Auguste et le peindre comme un foudre de guerre, comme un roi victorieux qui soumet les peuples sur son passage, et marche à grands pas vers l'Olympe. Dès lors, Virgile avait évidemment formé le plan de consacrer tous les événements de la vie d'Auguste, et de le prendre pour héros d'une épopée. Rattacher la naissance de Rome à la chute de Troie; légitimer l'usurpation d'Auguste en lui transmettant l'héritage d'Enée, père de la race des rois qui devaient fonder et gouverner la ville éternelle; faire du vengeur intéressé de César et de l'heureux vainqueur d'Antoine le successeur de ces rois; enchaîner les Romains à l'empire du prince qui, après avoir épuisé le sang des peuples, voulait enfin leur assurer les avantages de la paix et cacher sa figure de bourreau sous les dehors de la clémence; consacrer les projets d'une habile politique par la sanction des dieux romains, qui avaient été les dieux d'Ilion; prêcher l'amour d'une monarchie tempérée, dans un pays si longtemps déchiré par les guerres civiles; favoriser les efforts du maître pour consoler, par une domination douce et régulière, les Romains affligés de la perte de la liberté; façonner les esprits au joug d'Auguste, ou peut-être anéantir cette âme de fer, devenue plus dure en se trempant dans le sang des proscrits; la porter à l'oubli des injures, à la crainte des dieux et à la modération du pouvoir : telles sont les intentions assez claires de Virgile. Le choix même de son héros l'atteste; et si ce choix trahit et réalise le secret dessein d'une ingénieuse et perpétuelle allusion, le caractère donné au prince troyen, modèle de piété envers les dieux, son père et la patrie, et plein d'humanité même envers ses ennemis, ne permet pas de refuser au poète un tribut de reconnaissance. Il me paraît démontré que, tout en louant Octave, dont il n'eût osé révéler les cruautés, Virgile a voulu seconder la métamorphose heureuse qui s'annonçait dans ce grand coupable, et lui enseigner à mériter le nom d'Auguste, par sa ressemblance avec Enée, justement protégé de Vénus, dont César descendait par Jules; avec Enée chéri de Jupiter, qui, contrarié jadis par les destins dans sa faveur déclarée pour Hector, est maintenant d'accord avec eux pour seconder la grandeur de la reine du monde, qui doit sortir des ruines d'Ilion. Suivant l'opinion de Fénelon lui-même, l'empire de Priam n'est qu'accessoire dans l'*Enéide*; et le poète a sans cesse Rome et Auguste devant les yeux. Cette opinion repose sur les choses contenues dans l'*Enéide*. Au premier livre, c'est pour Rome que Vénus supplie le maître des dieux; c'est la splendeur de Rome

que Jupiter se plaît à révéler à sa fille, avec une magnificence qui fait pâlir tout ce qu'Illion avait de majesté au temps de sa fortune. C'est parce qu'il veut assurer la puissance promise à Rome sur l'univers que le maître de l'Olympe arrache Enée à l'amour de Didon. Rome intervient, avec Annibal et Carthage, dans les sublimes imprécations de cette reine au désespoir. Rome occupe une partie du cinquième livre, et remplit le sixième presque tout entier. Au moment où la guerre va éclater entre les Troyens et les Rutules, le Tibre, le palais de Latinus, les images qui le remplissent, les habitants de l'Italie, qui courent aux combats, les cérémonies pratiquées pour l'ouverture du temple de Janus, les Sabins, aïeux de Rome, tout nous parle d'elle et semble rapetisser les Troyens. Le huitième chant nous montre la source du Tibre et l'humble berceau de Rome, la roche Tarpéienne, la place du Capitole, aux lieux où règne le bon Evandre. Non content de ces intéressants souvenirs, Virgile nous retrace les commencements de Rome, ses combats, ses progrès, ses cérémonies religieuses, et nous conduit jusqu'à l'apogée de sa gloire, après la bataille d'Actium et la soumission de l'Euphrate. Enfin Rome, retracée tout entière sur le bouclier d'Enée, semble présider aux travaux de son premier fondateur, qui va combattre pour lui donner l'empire du monde. Nous entrevoyons encore Rome et Carthage dans les trois derniers livres du poème, où un léger voile couvre à peine et nous laisse apercevoir, presque sans aucune fiction, les usages, les mœurs et la religion du peuple-roi. Toutes ces allusions étaient autant de sources d'intérêt pour les Romains, qui, admirant dans l'*Enéide* un poème national, pardonnaient aisément à Virgile de leur avoir sacrifié la nation troyenne. Nous aussi, élevés dans l'imprudente admiration de Rome, de ses fausses vertus et de sa politique, qui a mis les nations aux fers, nous sommes particulièrement frappés des traits sublimes qui la caractérisent ici ; mais la réflexion nous fait vivement sentir les défauts essentiels du poème, la duplicité d'action, le manque d'unité dans la composition et la perpétuité d'une allégorie trop transparente, qui trahit le mensonge du poète, occupé de Rome et non de Troie, d'Auguste et non du fils d'Anchise. Virgile, rempli, pénétré d'Homère, a voulu résoudre le problème de réunir en douze chants une grande et magnifique imitation de l'*Iliade* et de l'*Odyssee*. Cette ambition, peu digne d'un écrivain si judicieux, et le projet décidé de faire encore entrer dans une épopée troyenne la plus riche partie des annales de Rome, ont frappé d'un vice incurable la composition virgilienne. En effet, par une conséquence inévitable de la double intention de l'auteur, tantôt les plus grandes beautés se trouvent déplacées dans l'ouvrage, parce qu'elles ne font pas une partie nécessaire du plan et qu'elles contrarient les lois de

la gradation de l'intérêt, ainsi qu'on le voit par le récit de la ruine de Troie, si imprudemment placé au commencement du poème ; tantôt les créations les plus heureuses en elles-mêmes nuisent au sujet en rabaisant le héros, comme dans le quatrième livre, ou bien en ravalant les Troyens, qui, après les Romains du sixième et du huitième livre, ressemblent à des pygmées, que le poète donne pour pères à des géants. Malgré ces observations sévères, l'*Enéide* n'en est pas moins la seconde épopée du monde ; peut-être même le rival d'Homère a-t-il fait tout ce qui était faisable à l'époque où il écrivait, et pour le peuple qu'il voulait célébrer. Peut-être une épopée pareille à l'*Iliade* n'aurait-elle plus trouvé de lecteurs à charmer. Les Romains occupaient tant de place dans leur propre estime, ils jouaient un si grand rôle dans l'univers, que le poète devait surtout leur parler d'eux-mêmes ; et la chute d'Illion ne pouvait les toucher que comme la source de leur souveraineté. Virgile a été déterminé par une profonde connaissance de l'état des croyances, des progrès de la raison, du discrédit du polythéisme, de la disposition du siècle, du caractère de ses contemporains et de l'esprit de la cour d'Auguste, où les choses nationales plaisaient au reste des héros de la guerre civile, de même qu'aux brillants écrivains du temps, et agréaient au maître, qui voulait qu'on rattachât sa maison et sa gloire à la naissance et à la gloire de l'antique cité de Romulus. C'est de cette dernière considération que Virgile a tiré les plus rares merveilles de son poème et des choses dont Homère ne donne point l'idée, parce que le modèle n'en existait pas de son temps. Il a fallu une Rome pour que la poésie pût enfanter le discours de Jupiter, au premier livre, le tableau de la postérité d'Enée, le palais de Picus, la maison d'Evandre, les merveilles gravées par Vulcain sur le bouclier d'Enée. Là, Virgile est aussi grand que son sujet, c'est-à-dire qu'aucun poète ne le surpasse ou même ne l'égale, parce qu'il réunit la hauteur du génie à une gravité toute romaine, et qu'il y ajoute, pour tempérer au besoin la roideur inhérente au sublime, toute la politesse et toute l'élégance des Grecs. On ne trouverait nulle part un chant d'épopée aussi dramatique que le second livre, tour à tour empreint de la grandeur d'Homère, de la majesté de Sophocle et de la sensibilité d'Euripide. L'Andromaque de ce poète est devenue un chef-d'œuvre de composition, un modèle d'observation des convenances, de respect pour la vertu et de fidélité dans la peinture de la puissance d'un sentiment profond et religieux sur une de ces âmes héroïques et tendres, dont le malheur ne peut jamais altérer la pureté. Au temps d'Homère et même d'Euripide, un tel caractère n'aurait pas eu de type, et par conséquent pas de peintre. De même la Didon, quoique Virgile en ait emprunté quelques traits au plus tragique des Grecs et au célèbre

Apollonius de Rhodes, est une création originale et d'une éloquence de passion que le poète doit à son génie et à son siècle. Athènes ne peut rien opposer à ce chef-d'œuvre. « Les six derniers livres de l'*Enéide*, dit M. de Chateaubriand, « contiennent peut-être des beautés plus originales, plus appartenant en propre au génie de Virgile que les six autres. Ils ont une foule de « mots tendres, de pensées rêveuses, qu'on cherchait en vain dans ceux-ci. » Cette opinion s'appuie sur une vérité de fait : Virgile a trouvé en lui seul des inspirations pour peindre la mort de Nisus et d'Euryale, celle de Pallas et de Lausus ; les plaintes de la mère du jeune ami d'Ascagne, les pressentiments et la douleur d'Evandre, les funérailles des Troyens immolés par le glaive des combats ; les tristes et courageuses paroles d'Enée blessé à son fils ; le guerrier qui meurt en se souvenant de sa chère Argos ; les trépas de Camille et la douleur de Juturne aux approches du moment suprême de Turnus son frère. Dans tous ces tableaux, le chantre des *Romains* nous révèle une âme comme celle d'Euripide, mais avec une tristesse plus douce, un langage plus semblable à celui des différentes expressions de la douleur dans les femmes, et avec une mélodie qui ressemble à celle de leur voix, quand elle est l'écho fidèle de leur cœur, ému par la sympathie des affections. Même après les morceaux épiques qu'il a semés au milieu de ses *Géorgiques*, Virgile avait encore une poésie nouvelle à créer pour l'*Enéide*. Cette poésie éclate dès le premier chant ; c'est, dans le style, une grandeur différente de celle de l'*Illiade*, une gravité simple et imposante, une élégance exquise et des grâces qui tiennent à la pureté du goût. La muse épique semble avoir emprunté la plume de Melpomène pour tracer ce grand drame de la chute d'Illion, qui remue nos âmes avec toute la puissance de la tragédie ; Euripide et Racine ont moins d'éloquence à peindre la terreur et la pitié. La narration des voyages d'Enée paraît plus pâle, moins nerveuse, moins animée ; mais son élégance et son harmonie ont encore le pouvoir de dissimuler la faiblesse du sujet et la froideur des détails. Il a fallu deux mille ans, des mœurs différentes, une autre religion, des institutions inconnues aux anciens, et l'influence souveraine des femmes dans les sociétés modernes ; il a fallu qu'une des plus orageuses passions du cœur humain y fit découvrir de nouveaux mystères, pour que la langue que Virgile prête à Didon pût être égalée par Racine. Plus loin, si Virgile transporte dans l'épopée, au risque de la refroidir, l'élégance travaillée, les effets calculés, le fini trop précieux peut-être du genre didactique, il a vaincu à force de souplesse et de variété, de naturel et d'art, l'une des plus grandes difficultés, celle de donner la vie et le mouvement à la poésie descriptive. Un prodige devait couronner et surpasser ces prodiges ; comme Racine produisant *Athalie* après *Iphigénie*

et *Phèdre*, Virgile, ayant à représenter les choses surnaturelles, invente un langage divin qui se compose de l'audace et de la vigueur d'Eschyle, de la majesté de Sophocle, de la hauteur de Lucrèce, et des inspirations du Fénelon de l'antiquité. On croit lire Platon, devenu poète, pour célébrer les plus grandes choses connues, Dieu, l'univers et la vertu. Le dernier effort du talent est d'avoir trouvé des moyens de soutenir, par des beautés d'un ordre différent, la comparaison avec toutes les beautés semées dans les six premiers livres de l'*Enéide* ; c'est pourtant ce que Virgile a fait, en se surpassant lui-même dans les formes passionnées de l'entretien d'Alecton avec Turnus, dans le combat de Cacus avec Hercule, modèle de narration dramatique, et dans l'hymne en l'honneur du dieu, hymne qui a toute la vigueur et tout le mouvement d'un chœur d'Eschyle, avec la pureté irréprochable du plus parfait des écrivains. Quant aux scènes entre Evandre et le fils d'Anchise, le langage du vieux roi y respire non pas la naïveté d'Homère, ou le naturel du bon Alcinoüs, mais une simplicité ornée avec un goût si exquis, que l'illusion qu'elle produit est parfaite. C'est là aussi que le contraste du berceau champêtre de Rome avec la pompe de sa magnificence, au temps où le poète a pu dire d'elle : *Et rerum facta est pulcherrima Roma*, forme un tableau qui touche d'abord le cœur et le remplit ensuite d'une admiration profonde pour le génie de l'homme. Dix ans suffirent à peine à Virgile pour composer la moitié de son *Enéide* ; pendant le cours du travail, il fut vivement sollicité par Auguste qui brûlait d'entendre quelque chose du poème ; le poète se défendait en alléguant que son ouvrage n'était encore qu'une ébauche ; vaincu enfin par les plus pressantes instances, il récita pourtant au prince le deuxième, le quatrième et le sixième livres. Nous ne pouvons que présumer l'enthousiasme d'Auguste et de tous ses amis à cette lecture ; mais la tradition nous a révélé l'effet que produisit l'épisode de la mort du jeune Marcellus sur le cœur de sa mère Octavie ; revenue d'un long évanouissement, après avoir entendu le touchant éloge de son fils, elle ordonna qu'on remit à Virgile dix sesterces pour chacun des vers de cet épisode qui en a trente-deux. La somme était énorme alors, toutefois le suffrage d'Auguste et de son illustre cortège d'écrivains, les larmes d'une mère étaient d'un bien plus grand prix aux yeux de Virgile que tous les trésors du monde. Virgile acheva en quatre ans les six derniers livres de l'*Enéide* ; mais il y reconnaissait lui-même des défauts et des imperfections qu'il voulait faire disparaître. Résolu de les effacer, en mettant la dernière main à son ouvrage, il partit pour Athènes. C'est à l'occasion de ce voyage qu'Horace adressa au vaisseau du poète une ode célèbre, qui devait contenir cependant quelque chose de plus intéressant que quatre vers empreints de l'expression de l'amitié, et

perdus dans une longue et froide déclamation. On regrette que ce soit le dernier adieu d'Horace à un grand poète qui partait pour aller visiter la terre classique du génie, à un ami qu'il ne devait plus revoir. Auguste, revenant de l'Orient, rencontra le poète de Rome dans Athènes, et il l'accueillit avec sa bonté ordinaire. Virgile devait revenir à Rome avec l'empereur, mais saisi dans la route d'une indisposition subite, que le mouvement du vaisseau ne fit qu'augmenter, à peine put-il aborder à Brindes, où il mourut après quelques jours de maladie, dans la 52^e année de son âge. Ses restes, transportés, suivant ses vœux, à Naples, où il avait longtemps mené la vie la plus agréable à un poète, furent déposés sur le chemin de Pouzzole, dans un tombeau sur lequel on lisait son épitaphe, qu'il avait eu, presque à l'heure dernière, le courage de dicter ainsi :

*Mantua me genuit; Calabri rapuere; tenet nunc
Parthenope: cecini pascua, rura, duces.*

Virgile avait d'abord institué pour héritiers son frère Valerius Proculus, né d'un autre père; ensuite Auguste, Mécène, L. Varius et Plotius Tucca, qui, au lieu de consentir à brûler l'*Enéide*, comme le poète l'avait ordonné par un excès de rigueur et de modestie, publièrent l'ouvrage, dont ils se bornèrent à retrancher quelques vers imparfaits, sans se permettre une seule addition. Suivant tous les auteurs qui ont parlé de lui, Virgile était d'une taille assez élevée, rustique d'apparence, faible de corps, sujet à des inconvénients graves, très-sobre dans l'usage des aliments, et naturellement sérieux et mélancolique. Il chérissait la solitude, mais n'en recherchait pas moins la société des hommes vertueux et éclairés, au milieu desquels il vivait étranger à l'envie, ne censurant personne, et prenant du plaisir à louer le mérite. Virgile semblait n'avoir rien en propre; sa bibliothèque était ouverte à tout le monde comme à lui-même; il répétait souvent cet adage d'Euripide : *Tout est commun entre les amis*. Quoique presque toujours retiré dans la Campanie ou dans la Sicile, Virgile possédait une maison magnifique à Rome, dans le quartier des Esquilies, auprès des jardins de Mécène; il jouissait en outre d'une fortune considérable qu'il avait reçue d'Auguste et de ses autres amis, sans l'avoir jamais demandée. Fidèle à toutes les affections de la nature et à tous les liens du sang, Virgile usait de sa richesse de la manière la plus libérale envers ses nombreux parents, qui vécurent tous dans l'aisance, grâce à lui seul. Il avait tant de bonté dans le caractère que les poètes ses contemporains, bien qu'ils fussent jaloux les uns des autres, s'accordaient à le chérir et à l'honorer. Horace célèbre à la fois, dans Virgile, un génie sublime, et le plus excellent comme le plus candide des hommes. Malgré la tendresse de son cœur qui avait besoin d'aimer, Virgile avait une grande réputation de chasteté; à Naples on l'ap-

pelait communément la *Vierge*; il était si modeste qu'il se réfugiait dans les maisons de Rome pour se dérober aux regards de la foule qui se portait sur ses pas, ou le montrait au doigt; mais à cause de sa modestie même, il ne pouvait échapper aux témoignages de l'admiration universelle (1). Un jour, quelques vers de Virgile, lus sur le théâtre, excitèrent un tel enthousiasme, que le peuple se leva tout entier, et le poète, présent par hasard à ce spectacle, reçut les mêmes marques d'honneur et de respect qu'Auguste avait coutume de recevoir. On assure qu'avant cette époque Cicéron, ayant entendu l'admirable tableau de la philosophie d'Epicure, dans l'églogue de *Silène*, récitée par la célèbre comédienne Cythéris, s'était écrié : *Magnæ spes altera Romæ*. Ce fait n'est pas prouvé; cependant on a remarqué avec raison, comme un grand indice de la vérité, le soin que Virgile a pris de consigner dans le douzième chant de l'*Enéide* ces flatteuses et prophétiques paroles de l'orateur, que l'amour-propre ne pouvait oublier. Virgile a eu pour détracteurs les méchants poètes de son temps, et le plus pervers des empereurs romains, l'affreux Caligula; mais il a obtenu le culte de la postérité, qui l'honore comme le prince de la poésie latine. Silius Italicus, imitateur de Virgile, célébrait tous les ans, à Naples, l'anniversaire de la naissance d'un maître qu'il révérait comme un dieu. L'empereur Sévère appelait Virgile le Platon des poètes, et il rendait presque des honneurs divins à l'image du rival d'Homère, et à celle de Cicéron, placées toutes deux par ses soins dans l'oratoire consacré aux dieux Lares. Je ne dois pas oublier que le général Championnet, à Naples, et le général Miollis, à Mantoue, ont profité l'un et l'autre des premiers instants de la victoire pour honorer par un monument le berceau et la tombe du grand poète. On n'a malheureusement pas la certitude de posséder le véritable portrait de Virgile; le buste de marbre que nos conquêtes avaient placé au musée Napoléon porte assez l'expression simple et mélancolique que la tradition donne à la figure de l'auteur de l'*Enéide*, mais aucune preuve historique n'a démontré que ce buste soit une copie d'après nature, et faite sur l'original vivant. La bibliographie de Virgile entraînerait des détails immenses; nous nous contenterons de citer quelques éditions ainsi que quelques traductions, en renvoyant le lecteur à l'excellente notice de Heyne, augmentée et corrigée par Barbier, et rapportée tout entière dans la réimpression du Virgile de Heyne, par M. Lemaire. On pourra

(1) Au moyen âge, d'étranges légendes se répandirent au sujet de Virgile; on en fit un enchanteur, sur le compte duquel on mit les aventures les plus extraordinaires; ces récits, reproduits par des auteurs sans critique, donnèrent lieu à des livrets qui eurent une grande vogue au 16^e siècle et qui se répandirent dans l'Europe entière. Plusieurs érudits ont traité ce sujet curieux; renvoyons aux savantes recherches de M. Ed. du Ménil : *De Virgilio enchanteur*, dans les *Mélanges archéologiques et littéraires*, Paris, 1850, p. 425-478.

aussi consulter le *Manuel du libraire* de M. J.-Ch. Brunet, 5^e édition, t. 5, col. 1364 et suiv., et les notices insérées dans l'édition de Wagner, t. 4, p. 635-722. Les éditions les plus anciennes de Virgile sont d'une rareté extrême; on peut signaler celle imprimée à Rome en 1469 par Sweynheym et Pannartz; elle ne porte point de date, mais on sait qu'elle n'est pas postérieure à l'année que nous indiquons. On connaît à peine six exemplaires de ce volume. Celui que possède la bibliothèque impériale a été payé quatre mille cent un francs en 1784, à la mort du duc de la Vallière; il y manque un feuillet. Elle est d'ailleurs fort incorrecte, et ce reproche peut s'appliquer également à une autre édition que les mêmes imprimeurs mirent au jour sans date (en 1471), et qui est encore plus rare que la première. Il faut mettre aussi au rang des curiosités typographiques de l'ordre le plus élevé l'édition imprimée en 1471 avec les caractères de J. Mentelin, de Strasbourg (un exemplaire adjugé deux mille six cents francs à Londres en 1829), celle de Vindelin de Spire, Venise, 1471: la première qui porte une date, celle datée de 1471, et dont l'imprimeur se désigne sous le nom d'Adam (on croit qu'il travaillait à Venise et on n'en connaît, à ce qu'il paraît, qu'un seul exemplaire, celui qui fait partie de la bibliothèque Spencer). Il serait trop long d'énumérer les autres Virgiles fort précieux qui remontent aux débuts de la typographie, et nous passerons à l'édition aldine de 1501; c'est le premier volume imprimé avec les caractères italiques si fréquemment employés depuis par les Alde; c'est le premier Virgile d'un format portatif. Les exemplaires sont fort difficiles à rencontrer, et quand ils sont en bon état, ils valent trois cents francs au moins. En 1505 et en 1514, Alde donna des éditions nouvelles, qui sont également fort recherchées. Celle de Lacerda, Lyon, 1617, 3 vol., donne le texte peu fidèle, mais le commentaire est excellent et il y a des comparaisons fort utiles. Une édition estimée, à l'usage du Dauphin, par le P. de la Rue, Paris, 1682, in-4°. La Rue passe pour l'un des meilleurs interprètes de Virgile. Il ne faut pas oublier les diverses éditions elzéviriennes; celle de 1636 est très-jolie, mais elle n'est pas fort correcte; celle de 1676 est moins belle, mais elle est plus soignée, et les beaux exemplaires sont d'un grand prix aux yeux des amateurs. L'édition *cum notis variorum*, Leyde, 1680, 3 vol. in-8°, offre de grandes ressources pour l'interprétation du texte; mais les notes qu'elle renferme ont été reproduites à diverses reprises. L'édition de Baskerville, Birmingham, 1757, in-4°, est un chef-d'œuvre d'impression, mais c'est là son seul mérite. On fait quelque cas du Virgile de Barbou, 1767, 2 vol., et de celui que Brunck fit imprimer à Strasbourg, 1785, in-8°; 1789, in-4°. Les in-folio exécutés par Didot l'aîné, 1791; par Bodoni, 1793, 2 vol.; par Di-

XLIII.

dot, 1798, in-fol., avec gravures d'après Gérard et Girodet, sont des livres de luxe, publiés à petit nombre, mais qu'on a cessé de rechercher. Arrivons à l'édition tout autrement importante donnée par Heyne à Leipsick en 1800, en 6 volumes in-8°; c'est la troisième que ce savant ait mise au jour, mais elle a complètement fait oublier les précédentes, qui étaient beaucoup moins étendues, et l'exécution typographique est satisfaisante, circonstance rare en Allemagne à cette époque. Cette édition est une véritable bibliothèque virgilienne; en profitant du travail de ses devanciers, Heyne a singulièrement augmenté leur moisson de citations et de rapprochements utiles; ses remarques sont pleines de goût, mais peut-être n'a-t-il point assez de profondeur dans l'examen et de sagacité dans l'interprétation. Il laisse sans solution de grandes difficultés du texte, sur lesquelles on désirerait avoir son avis. L'édition de Heyne a reparu à Leipsick, 1830-1841, 5 vol. in-8°, revue par M. Wagner, qui y a joint des notes nombreuses et un travail fort important sur l'orthographe de Virgile. Des érudits ont émis l'opinion que c'était la meilleure édition des œuvres du chantre d'Enée qui eût encore vu le jour. Le Virgile qui fait partie de la *Bibliothèque latine* de Lemaire (Paris, 1819-1822, 8 vol. en 9 tomes in-8°) renferme beaucoup de notes, trop peut-être, et n'offre rien qui soit neuf et important, si ce n'est la *Flore de Virgile*, travail bien fait, dû à M. Fée, et qui occupe la seconde partie du tome 8. Le Virgile en 10 volumes in-8°, Londres, 1819, qui entre dans la collection Valpy, présente une masse de commentaires réunis avec peu de goût et de critique. Le petit volume publié par la maison Didot, 1858, in-16, est d'une exécution très-jolie, mais on n'a point prétendu en faire une édition critique; on s'est contenté d'y joindre un commentaire succinct. La critique allemande a vanté l'édition donnée par un érudit qui s'est beaucoup occupé de la littérature latine, M. O. Ribbeck, Leipsick, 1859-1862, 3 vol. in-8°. Il est juste de mentionner aussi celle revue et accompagnée de notes et de tables par M. Forbiger; elle a été publiée de 1836 à 1839 et réimprimée deux fois, en 1845 et en 1852. Il convient également de signaler plusieurs éditions que recommandent certaines particularités; celle donnée par P. Sancte Bartoli, Rome, 1741, in-fol., reproduit en cinquante-cinq planches les miniatures qui ornent un très-ancien manuscrit de Virgile, conservé dans la bibliothèque du Vatican. Les cinq volumes publiés par H. Justice à la Haye en 1757 sont entièrement gravés, mais ils sont peu recherchés. Quelques impressions séparées des divers ouvrages de Virgile sont des raretés qui appartiennent au 15^e siècle. L'*Enéide*, revue et annotée par M. P. Hofman Peerskamp, Leyde, 1843, 2 vol. in-8°, est un travail remarquable. Virgile a eu les honneurs de deux éditions polyglottes; l'une, publiée à Paris par

M. J.-B. Monfalcon, 1835-1838, grand in-8°, donne le texte latin d'après Heyne et des traductions française (par Tissot et Delille), espagnole, italienne, anglaise et allemande; l'autre édition, Londres, 1827, se borne à donner les *Géorgiques*, également en cinq langues. Une traduction en vers grecs des *Géorgiques* et de l'*Enéide*, par Eugène de Bulgari, a paru à St-Petersbourg en 1786-1792, 4 vol. in-fol.; cette publication, encouragée par le prince Potemkin et imprimée par ordre de l'impératrice Catherine, n'a pas eu grand succès; elle est devenue rare. Nous avons en prose plusieurs traductions de Virgile, sans parler des anciennes qui sont illisibles; celles des quatre professeurs, de Leblond, du P. Catrou, du conseiller Gin, semblent se disputer à qui défigurera le mieux l'original. L'abbé Desfontaines ne manque pas d'élégance, mais la plupart du temps on ne reconnaît pas le texte dans sa version; il dispose de Virgile en maître et transforme souvent une poésie divine dans la plus humble prose. Cependant il a eu longtemps la palme parmi ses faibles rivaux. La première édition, et la meilleure de toutes, avec le texte latin en regard et des figures en taille-douce par Cochin, a paru à Paris chez Quillau, 1743, 4 vol. in-8°. L'*Enéide* de Virgile, traduite par M. Mollevaut, membre de l'Institut de France, Paris, 1818, 4 vol. in-18; idem, par Morin, professeur de l'académie de Grenoble, Paris, 1819, 2 vol. in-12. Beaucoup d'élégance et de fidélité, un mérite réel et auquel on n'a point alors rendu la justice qu'il mérite; idem, par J.-N.-M. de Guerle, censeur des études au collège Louis-le-Grand, Paris, 1825, 2 vol. in-8°. Une rare intelligence du texte, un travail consciencieux, beaucoup d'attention à observer l'ordre des idées du poète et de l'habileté à rendre les formes de son style; assez souvent des efforts heureux, mais aussi quelque faiblesse et un peu d'afféterie; au total un ouvrage remarquable. La *Bibliothèque latine-française*, publiée par Panckoucke, renferme quatre volumes consacrés à une traduction en prose de Virgile; M. Charpentier a fait passer en langue française les *Bucoliques* et les *Géorgiques*, M. Villeneuve les huit premiers livres de l'*Enéide*, M. Amar les quatre derniers; M. Parisot s'est exercé sur les petits poèmes (nous en reparlerons), et il y a joint une géographie de Virgile. Traductions en vers : *Bucoliques*, Richer, Paris, 1736, in-12; id., Gresset (dans le recueil de ses poésies); c'est plutôt une paraphrase qu'une traduction, Blois, 1734, in-12; id., P.-F. Tissot, Paris, 1800, in-8°; une quatrième édition de cet ouvrage, proposé par l'Institut comme digne d'un prix décennal, a paru chez Delaunay, Paris, 1822, in-18; id., de Langeac, imprimée d'abord pour compléter le travail de Delille sur Virgile, 1806, in-4°, in-8° et in-18, et qui a eu ensuite plusieurs éditions; id., Firmin Didot, avec plusieurs idylles de Théocrite, de Bion et

de Moschus, 1806, in-8° et in-12; id., Dorange, 1809, in-8°; id., Millevoye, 1809, in-12 (1); id., F.-G. de la Rochefoucauld, 1812, in-12; id., Deville, 1813, in-8°; id., Baudin, Cherbourg, 1814, in-12; id., Théodore Boyer, Albi, 1817, in-12; id., Henri de Villodon, chef d'institution, Paris, 1818, in-12; id., Ract-Madoux, professeur à Clermont, 1819, in-12; id., Maisony de Laureil, 1821, in-8°; id., B.-B. Dupont, 1822, in-8°. — *Géorgiques*. Martin, Rouen, 1708, in-8°; Segrais, Paris, 1712, in-8°; Delille, chez Bleuet, Paris, 1770, in-8° et in-12. L'auteur n'a cessé de faire des corrections heureuses à ce bel ouvrage, qui durera autant que la langue française. Id., le Franc de Pompignan, Paris, 1784, in-8°. Cette traduction est bien loin de manquer de mérite. Id., Raux, avec des remarques sur la traduction de Delille, Paris, 1802, in-8°; id., l'abbé de Courmand, professeur au collège de France, Paris, 1804, in-8°. — *Enéide*. Perrin, Paris, 1648-1658, in-4°; Marolles, Paris, 1673, 2 vol. in-4°; Segrais, Amsterdam, 1700; Lyon, 1719, 2 vol. in-8°. Id., Jacques Delille, édition Giguet et Michaud, 1804, 4 vol. in-8°, avec des remarques sur les principales beautés du texte; 2^e édition, revue et corrigée, avec les variantes, en 1813; 3^e édition, 1820, 4 vol. in-18, annonçant que les remarques sont de MM. Delille, Fontanes, Michaud et Walckenaer. Id., dans l'édition publiée en 1824 des *Oeuvres de Jacques Delille*, édition remarquée par la fidélité du texte, la beauté des caractères et celle des gravures. On a été injuste envers ce bel ouvrage, qui est encore, malgré ses défauts, un monument que Delille seul pouvait élever. Obligé de le lire, dans mes leçons au collège de France, j'ai été souvent frappé, comme mes auditeurs, de l'étonnante facilité de Delille à reproduire les plus belles inspirations de l'original (2). L'*Enéide*, traduite par

(1) Le jury, formé au sein de l'Institut en 1810 et chargé de proposer les récompenses décernées à l'occasion de la fondation des prix décennaux, apprécia dans les termes suivants la traduction de Millevoye et quelques-unes de celles qui avaient paru à peu près à la même époque : « La traduction de M. Didot a le mérite d'une fidélité continue pour le sens et d'une versification très-soignée, mais la couleur et la grâce de Virgile ne s'y retrouvent pas. Celle de M. de Langeac se distingue par une poésie qui a de la douceur et de l'harmonie et qui rappelle en quelques endroits la mollesse et la grâce de l'original, mais la couleur est vague, le ton peu varié, et trop souvent le sens de l'original est paraphrasé ou faiblement rendu. Celle de M. Millevoye offre des morceaux très-bien écrits, mais en petit nombre. Il a recherché une fidélité trop littérale. Il a des constructions pénibles, quelquefois même incorrectes. Celle de M. Tissot a paru fort supérieure aux trois autres. Le sens est fidèlement rendu, la poésie est correcte et offre en même temps de la variété dans l'harmonie et dans les formes, le style a même une marche libre et ferme et ne fait point sentir cette contrainte si difficile à éviter dans les traductions. » B—N—T.

(2) La traduction de l'*Enéide* porte des traces évidentes d'un travail beaucoup trop rapide, et ce qui a surtout choqué les admirateurs du poète latin, ce sont les enjolivements que le besoin de la rime ou peut-être le goût particulier de Delille l'engagèrent à prodiguer assez maladroitement. M. Jullien en cite des exemples dans son intéressante *Histoire de la poésie française à l'époque impériale*, t. 1, p. 309. La commission de l'Institut, chargée de proposer les ouvrages dignes d'obtenir les prix décennaux signala ces défauts avec une juste sévérité; elle indiqua l'omission des nuances d'expressions ou des idées accessoires, l'élégante précision du modèle dénaturée, l'addition aux idées de

M. J. Hyacinthe de Gaston, proviseur du lycée de Limoges, 1808, Paris, chez Léopold Collin, 4 vol. in-12. Malgré le mérite de cet ouvrage, ce fut un véritable scandale de le voir adopté dans les lycées, au préjudice de la traduction de Delille, qui lui est si supérieure (1). Les quatre premiers livres de l'*Enéide*, par M. F. Becquey, inspecteur de l'Académie de Paris, 1808, in-12. Cet essai fut remarqué des connaisseurs; cependant l'auteur ne lui a pas donné de suite. L'*Enéide* traduite tout entière par M. Mollevaut, dans un système de fidélité excessive, atteste un travail immense, mais qui n'a point été récompensé par le succès. La plus grande faute du traducteur vient d'une ambition téméraire et de ce qu'il manquait d'une estime sentie pour l'admirable talent et le beau travail du plus célèbre interprète de Virgile. M. Mollevaut a cru surpasser Delille sans peine; et il s'est trompé à la fois dans le système qu'il a cru devoir adopter et dans l'opinion qu'il s'était faite d'un ouvrage qui a tant et de si belles parties. La traduction de M. Barthélemy, 1843, 4 vol. in-8°, avec le texte latin, préface et notes, a été l'objet de l'attention des connaisseurs; elle a provoqué des appréciations diverses (2). En traductions étran-

l'original d'idées et d'images qui n'ont pas assez la couleur antique. « De telles imperfections, dans la traduction d'un poème de « Virgile, ne peuvent être effacées par les grandes beautés semées « dans celle de M. Delille, et ne permettent pas de la citer comme « un modèle. » Toutefois, non sans quelque inconséquence, la commission proposait d'accorder à Delille le prix du poème épique pour ses deux traductions des *Georgiques* et de l'*Enéide*. B-N-T.

(1) Le jury de l'Institut apprécia sagement la traduction de Gaston: « C'est un ouvrage très-estimable, une traduction soignée et de bon goût. Beaucoup d'endroits de l'original sont « rendus avec fidélité et même avec élégance, mais la poésie n'a « ni l'éclat, ni la grâce, ni la précision qui distinguent celle de « Virgile; le ton est sec et monotone. L'auteur intervertit trop « souvent l'ordre et la gradation des idées de l'auteur, et Virgile « est le poète du monde qui permet le moins de telles libertés. » Gaston avait annoncé la prétention de traduire Virgile vers pour vers, et de fait il s'écarte fort peu de son modèle; il rend en 726 vers les 718 du 3^e livre de l'original. B-N-T.

(2) Disons quelques mots des traductions, ou plutôt des imitations de Virgile en dialectes provinciaux. Le *Virgile viray en bourguignon*, par quelques Dijonnais, existe en manuscrit. Mais, cette plaisanterie pouvant paraître trop longue, on s'est borné à imprimer, en 1718, les deux premiers livres et un fragment du troisième. Les livres 2, 4 et 6, avec quelques épisodes tirés des autres livres, ont été mis au jour à Dijon, en 1831, avec des notes de M. Amanton et un discours préliminaire. (M. Raynouard a consacré à ce travail un article dans le *Journal des savants*, janvier 1832.) Le 4^e livre de l'*Enéide* a été parodié en vers languedociens par Bergoing, Narbonne, 1652, in-4°, et les livres 1, 2, 4 et 6 ont été l'objet de pareilles tentatives de la part du sieur E. B., avocat (Béziers, 1682, pet. in-12). Les quatre premiers livres forment le sujet du *Virgilio dequisat*, o l'*Eneido burlesco*, de Vales de Mountech, Toulouse, 1648, in-4°. Guillaume Delprat a mis les *Bucoliques* en vers agenais, Agen, 1666, in-12. Virgile a exercé bien des poètes provinciaux de l'Italie. Nous connaissons une traduction en sicilien par Tomaso Aversa, Palerme, 1654-1660, 3 tomes in-4°. Un travestissement en dialecte du Frioul, par Bariz, écrit à la fin du 17^e siècle, n'a été publié qu'en 1775; il en existe une 2^e édition, Udine, 1830, 2 vol. in-8°. Les *Bucoliques* et les *Georgiques* mises en dialecte napolitain se trouvent dans les *Opere varie di diversi autorj*, Napoli, 1789, in-8°. — Mentionnons en passant le *Virgile en France*, par le Plat du Temple, Bruxelles, 1807, 2 vol. in-8°; ouvrage fort bizarre qui n'a point été achevé, et dans lequel les événements relatifs à Enée sont étrangement mêlés à l'histoire de la révolution française. La police impériale fit saisir ce livre, circonstance qui le fit rechercher un instant. Virgile a été à plusieurs reprises travesti d'une façon burlesque; le badinage de Scarron est en ce genre ce qu'il y a de mieux; il a trouvé, même de nos jours, d'assez nombreux imitateurs, dont les plaisanteries sont froides et d'une gaieté forcée, L'*Enéide travestie*, de Blumauer, Vienne, 1784, souvent

réimprimée, paraît avoir le privilège de faire rire les Allemands. Les Anglais possèdent en ce genre le travail de Charles Cotton, qui s'est surtout servi de l'esprit de Scarron et le *Virgil travesti* de J. Philips, 1672 et 1678. On a trouvé dans Virgile matière à des centons; un jésuite, lui empruntant des passages et des hémistiches, a trouvé moyen de lui faire raconter la création du monde et la Passion (*Eleganties centones*, etc., Monachi, 1617, in-8°); un janséniste a extrait des mêmes poèmes le récit des querelles sur la bulle *Unigenitus* (*Virgilii sibylla capitulina*, Oxonii, 1726); Rossi a composé un *Virgilius christianus*, dans lequel il a trouvé moyen de faire du chantre d'Enée un catholique fervent. B-N-T.

(1) M. Sainte-Beuve apprécie en ces termes ce travail célèbre: « Caro, en donnant à sa traduction de Virgile une couleur de « simplicité aimable et de noble familiarité, un certain air dégagé, ou, si on veut, de désinvolture, a légèrement faussé la « noblesse du ton et la magnificence habituelle de l'original. » B-N-T.

(2) On peut consulter sur ces diverses traductions anglaises un long article dans la *Quarterly review*, n° 219, juillet 1861. B-N-T.

duction de l'*Enéide* et des *Géorgiques*, par Fernandez de Vélasco, Tolède, 1577, in-8°, et les Portugais celle de Leonel Da Costa, Lisbonne, 1624, in-fol. L'Allemagne possède la traduction de Voss. Brunswick, 1799, 3 vol. in-8°; réimprimée en 1821. Il n'existe pas de commentateur d'Homère et de Virgile aussi habile, aussi judicieux que ce célèbre écrivain. Poète lui-même, il entre profondément dans la pensée, dans le génie, dans les sentiments des poètes auxquels il sert d'interprète; il les traduit avec des expressions créées qui rendent toute la force de l'original et ne laissent aucune espèce d'incertitude sur le sens. Tout ce qui arrête le lecteur, tout ce qui lui suggère des doutes, tout ce qu'une espèce de vague et de latitude dans les écrits antiques suscite de difficultés à l'intelligence, disparaît dans l'interprétation de Voss, dont la langue se plie encore mieux que l'italien à tous les besoins du traducteur. La fidélité du mot à mot, dans l'italien, laisse quelquefois à Horace ou à Virgile toute l'obscurité de leur texte, altéré ou difficile à comprendre; la fidélité allemande ne nous laisse d'énigmes que celles qui sont insolubles. La traduction en vers par Neuffer et Osiander, 1830-1835, 6 vol. in-16, est assez estimée. En Hollande, Vondel, le Shakespeare de son pays, a traduit l'*Enéide*, Amsterdam, 1646, in-4°. On cite encore des traductions de l'*Enéide* en Hongrie, par Jos. Kovats, 1799 et 1804, 2 vol. in-8°; en Pologne, par Przybylskiego, professeur émérite, avec des notes intéressantes; en Danemark, par Schonheyder, Copenhague, 2 vol. in-8°; en langue arménienne (1), Venise,

(1) Les petits poèmes attribués à Virgile sont loin d'être indignes d'attention; leur authenticité a été contestée, mais de vieux manuscrits, la tradition, les éditions primitives la soutiennent. Ne pourrait-on pas voir dans ces opuscules des essais que le grand poète aurait ensuite dédaignés? Quoi qu'il en soit, les annexes à Virgile, si on peut les appeler ainsi, sont au nombre d'une vingtaine, mais la plupart peuvent être regardées comme des suppositions; nous ne nous occuperons point du *Panegyrique de Pison*, qui est de Lucain ou de son époque; du *Est et non*, amas de plates subtilités; du *Vir bonus*, assemblage de froides moralités; du fragment *De venere et vino*. Le *Moucheron* (*Culex*), tel qu'il nous est parvenu, est-il l'idylle que Virgile, d'après le témoignage de quelques anciens auteurs, composa dans sa jeunesse sur ce sujet? Ce n'est pas probable; il y a trop de faiblesse, trop de disparates dans ce morceau, qui cependant offre parfois de la grâce et de la richesse poétique. Une école postérieure au siècle d'Auguste a dû passer par là, mais il s'y trouve des vers qui appartiennent incontestablement à Virgile. Il est douteux qu'on puisse en dire autant de l'*Aigrette* (*Ciris*), où se rencontre un étalage d'érudition bien étrange à Virgile; le texte a d'ailleurs été fort altéré par les copistes. Il faut toutefois reconnaître dans ces 541 vers un style riche et animé, des descriptions variées et gracieuses. Le *Moretum* et l'*Hortulus* n'appartiennent sans doute pas à Virgile. Le premier de ces écrits offre une description exacte et piquante, mais un peu sèche, un peu lourde. Le *Jardin* n'est pas exempt de fautes de quantité, et le seul motif qui ait pu le faire mettre sur le compte de Virgile, c'est le passage des *Géorgiques*, où le poète exprime le regret de ne pas chanter les Jardins. La *Copa*, ou *Cabaretière*, est un morceau fort gracieux, mais l'épiqueurisme qui y domine n'a rien de virgilien. Les *Catalectes* sont composés d'une quinzaine de morceaux, dont deux ou trois peut-être ont réellement Virgile pour auteur, notamment dix vers sur Mithridate, mais le proluxe panegyrique de Messala, mais l'*Adieu aux muses* et quelques autres fragments sont certainement apocryphes. Quant aux *Prælia*, on ne saurait supposer un seul instant qu'elles soient sorties de la plume de Virgile; il faut voir dans ce *Cabinet satyrique* l'œuvre de divers amis de Mécène et de plusieurs courtisans d'Auguste, chacun y contribuant pour quelques pièces de vers. Il

1845, in-8°. On a publié, en 1810, le *Génie de Virgile*, par Malfilâtre (voy. ce nom). En fait de travaux dignes d'attention, il est juste de signaler l'ouvrage de M. F.-G. Eichhoff : *Etudes grecques sur Virgile, ou Recueil de tous les passages des poètes grecs imités dans ses œuvres, avec des rapprochements littéraires*, Paris, 1825, 3 vol. in-8°, et celui de M. Lersch : *Antiquitates virgilianæ ad vitam populi romani*, Bonn, 1843, in-8°. Le livre de G. Roppert sur l'*Influence de Virgile au moyen âge*, Vienne, 1851, est un exposé de tout ce qui a été dit et pensé à cette époque sur le grand poète, des imitations de tout genre qu'on en a faites. T—T.

VIRGILE (SAINT), évêque d'Arles, né en Aquitaine, sous Clotaire I^{er}, fut supérieur d'une maison religieuse à Autun, puis élevé sur le siège épiscopal d'Arles en 538. Le pape Grégoire le Grand lui envoya le *pallium* en 595, avec une lettre où, donnant de grands éloges à la charité et aux autres vertus épiscopales de Virgile, il le nommait vicaire du saint-siège. Ce vicariat apostolique ne s'étendait toutefois que sur les églises de la Bourgogne et de l'Austrasie, dont Childebert II était roi. D'après les lettres que le pape écrivit à ce prince et aux évêques des deux royaumes, on voit que le roi avait lui-même sollicité ces distinctions honorables pour Virgile. Grégoire le Grand, envoyant St-Augustin pour prêcher la foi en Angleterre, recommanda ce nouvel apôtre à l'évêque d'Arles, et l'invita à lui donner de ses mains la consécration épiscopale. Une moisson abondante se présentant en Angleterre, le pape y envoya d'autres missionnaires pour aider St-Augustin, et il les recommanda encore à St-Virgile, pour lequel il témoigna la plus haute vénération. Ce saint évêque mourut le 10 octobre 610. Sa fête est célébrée le 5 mars. G—Y.

VIRGILE-POLYDORE. Voyez POLYDORE.

VIRGILLE-LABASTIDE (CHARLES DE), né en 1682, au village de St-Bonnet près de Nîmes, d'une famille noble de Beaucaire, cultiva les sciences et composa un grand nombre d'écrits sur divers sujets. On trouve, dans les *Mémoires* de l'académie des sciences de Paris, ses *Observations physiques sur les terres qui sont à la droite et à la gauche du Rhône, depuis Beaucaire jusqu'à la mer, avec un moyen de rendre fertiles toutes ces*

est étrange, après tout (et c'est un des symptômes de la tolérance accordée à l'imprimerie naissante), que les éditions du 15^e siècle, même celles exécutées à Rome, renferment ces trop énergiques gravelures; Alde, qui les avait d'abord accueillies, ne tarda pas à en purger ses éditions, et elles disparurent pour toujours de la collection des écrits de Virgile. Nous ne nous occuperons point des travaux spéciaux relatifs aux petits poèmes. Scaliger en améliora, mais avec trop d'audace dans ses conjectures, le texte défiguré dans les anciennes impressions; celui qu'a donné Heyne est le plus parfait de tous; les éditeurs récents l'ont reproduit. Diverses vieilles traductions ne méritent pas d'être indiquées, mais une mention est due à celle du *Moret*, par M. Louis de Chevigni (Paris, 1816), et à celle du *Moucheron*, par M. de Valory, 1817. Une traduction en prose de cinq des petits poèmes et des *Catalectes* a été insérée, par M. V. Parisot, dans le *Virgile* qui fait partie de la *Bibliothèque latine-française*, publiée par M. Panckoucke. Elle est précédée d'une introduction dont nous avons fait usage pour la rédaction de cette note. B—N—T.

terres; opusculé imprimé ensuite à Avignon, 1733, in-4°. Le même recueil contient de lui un *Mémoire sur les avantages d'un grand usage du sel pour les bestiaux*. Virgille avait imaginé une lanterne qui s'éteignait dans l'air aussitôt qu'elle était fermée, mais qui, plongée dans l'eau, au moment de s'éteindre, s'y rallumait et y éclairait pendant quelques minutes, quoique entièrement submergée. Cassini et Pitot, chargés d'examiner cette invention, attestèrent qu'ils en avaient fait l'expérience avec succès, et que, d'après le mécanisme dont l'auteur n'avait confié le secret qu'à eux, il était possible de prolonger la durée de la lumière et de la faire pénétrer à une plus grande profondeur. Ces commissaires déclarèrent dans le même rapport que le moyen proposé par M. de Virgille pour retrouver les vaisseaux coulés bas et pour faire demeurer un homme dans l'eau, sans inconvénient et en état d'y manœuvrer pendant vingt et trente heures, et même d'y manger et d'y boire, leur paraissait d'une pratique facile, si en effet l'auteur de ces découvertes avait trouvé l'art de respirer sous l'eau, ainsi qu'il le prétendait, mais sans en administrer la preuve. Il annonçait de plus des procédés infailibles pour remettre à flot les vaisseaux noyés, pourvu qu'ils ne fussent pas adhérents au fond de la mer. Il découvrit, en 1730, la voie romaine d'Ugernum à Nîmes, et en publia la description dans le *Mercure* d'août 1731. Astruc l'avait déjà reconnue comme faisant partie de la voie Domitienne; mais son travail ne fut publié qu'en 1737, dans ses *Mémoires* pour servir à l'histoire naturelle du Languedoc. Virgille avait fait des recherches sur les quatre grands monuments antiques de Nîmes; sur les causes de la fertilité de la terre, sur la formation de la butte Montmartre; sur l'origine des sources et les moyens de puiser de l'eau au fond de la mer; sur l'influence de la lune; sur les découvertes marines et sur la formation des coraux, des pierres et des pierres fines. Il entretenait longtemps avec Fontenelle une correspondance qui s'était conservée dans sa famille, ainsi que ses autres manuscrits, mais qui s'est égarée au milieu des désordres. Virgille mourut à Beaucaire, en 1755.

V. S. L.

VIRGINIE, jeune Romaine d'une grande beauté, née vers l'an de Rome 290, et dont le nom, comme celui de Lucrèce, se rattache à une des plus importantes révolutions de sa patrie, était fille du plébéien Lucius Virginius et de Numitoria. On peut voir, dans l'article du décemvir Appius Claudius Crassinus, le récit de la catastrophe qui termina les jours de cette belle et vertueuse plébéienne, l'an de Rome 303, alors qu'elle avait à peine atteint sa 15^e année. Sa famille, désolée, lui fit de magnifiques funérailles, et cet appareil, observe Denys d'Halicarnasse, acheva de soulever tout le peuple contre le décemvirat. « Le spectacle de la mort de Virginie, dit Mon-

« tesquieu, immolée par son père à la pudeur et « à la liberté, fit évanouir la puissance des dé- « cemvirs. Chacun se trouva libre, parce que « chacun fut offensé : tout le monde devint ci- « toyen, parce que tout le monde se trouva « père. » On ne saurait sans témérité contester l'authenticité de l'histoire de cette jeune Romaine, d'autant plus que Denys d'Halicarnasse et Tite-Live, qui nous l'ont transmise en détail, sont parfaitement d'accord sur tous les points. Toutefois il est une circonstance qui présente de graves difficultés. Quand ces deux historiens nous disent que Virginie allait à l'école publique, conduite par sa nourrice, on se demande ce que pouvaient être dans Rome, alors si peu lettrée, les écoles publiques, et s'il y en avait pour les jeunes filles adultes, enfin, si l'on pensait à donner de l'instruction à des filles d'une naissance plébéienne comme Virginie. Ces difficultés ont été prévues, mais non résolues par un critique moderne (1). La mort de Virginie a fourni le sujet de huit tragédies françaises : la première de Mairret, en 1628; la seconde de Leclerc, en 1643; la troisième de Campistron, en 1683, dont ce fut le premier essai; la quatrième de la Beaumelle; la cinquième de Chabanon, en 1769; la sixième de Laharpe, en 1786; la septième de Leblanc de Guillet, non représentée, mais imprimée en 1786; la huitième de M. Guiraud (jouée en avril 1827) avec succès au Théâtre-Français. Alfieri, en Italie, a traité le même sujet; et c'est une de ses meilleures pièces. Enfin Lessing l'a aussi traité en allemand dans la pièce d'*Emilia Galotti* (voy. LESSING). La mort de VIRGINIA est le sujet d'un très-beau tableau, qui fut le morceau de réception de Doyen à l'Académie. — VIRGINIA (Aula), fille d'Aulus Virginius, patricien, avait épousé le plébéien L. Volumnius, qui fut deux fois consul (voy. ce nom). Les dames patriciennes, regardant ce mariage comme une mésalliance, fermèrent à Virginie le temple de la Chasteté patricienne, l'année même que son époux était revêtu de son second consulat (457 de Rome.) Il s'ensuivit une querelle très-animée. La femme de Volumnius prétendait avoir autant que personne le droit d'entrer dans ce temple, « étant, dit Tite- « Live, patricienne, chaste, mariée en première « noces à l'homme qui avait reçu les pré- « mices de son cœur, et qui, par son carac- « tère personnel, par ses exploits militaires et « par ses dignités, ne pouvait aucunement la « faire rougir de cette alliance. » Elle sut tirer des patriciennes une noble vengeance en consacrant dans sa maison une chapelle à la *Chasteté plébéienne*.

D—R—R.

VIRGINIUS (AULUS), tribun du peuple, se perpétua dans cette magistrature depuis l'an de Rome 291 jusqu'à l'an 301, à la faveur des troubles excités par la loi qu'avait proposée son collègue

(1) Lévesque, *Hist. critique de la répub. romaine*, t. 1, p. 185.

Terentillus Arsa, et qui tendait à nommer des commissaires pour dresser un corps de lois qui pût établir une forme constante dans la manière de rendre la justice aux citoyens. L'an 292, Virginius cita devant le peuple Cœso Quintius, fils du vertueux Cincinnatus, à cause des violences qu'avait employées le jeune patricien pour s'opposer à la loi Terentilla. Bientôt, lorsque, sous les ordres du Sabin Herdonius, une poignée d'étrangers vint surprendre le Capitole, le séditieux Virginius voulut, mais en vain, s'opposer à ce que les citoyens s'armassent pour sauver la patrie (an de Rome 293). Enfin, les troubles excités par ce démagogue, qui violait toutes les lois sous prétexte de défendre les droits du peuple, ne se terminèrent que l'an de Rome 299, par la nomination de trois commissaires envoyés en Grèce pour recueillir les lois de Solon et d'autres législateurs. A leur retour, des décemvirs furent chargés de rédiger un corps de lois (an de Rome 301). Alors Aulus Virginius cessa d'exercer le tribunat.

D—R—R.

VIRGINIUS ROMANUS était un poète comique à qui ses pièces acquirent une grande réputation du temps d'Auguste. On sait qu'à cette époque la comédie, qui avait été négligée par les Romains de la république, faisait place à de misérables parades mimiques, bien plus propres à charmer les yeux d'une populace turbulente, inattentive et avide seulement de pain et de spectacles, que les conceptions graves et régulières d'une muse moins folâtre. Doué d'un goût sévère et pur, Virginius osa lutter contre la légèreté de ses contemporains; et le succès justifia son audace. La foule oisive des amphithéâtres souffrit qu'il introduisît dans la composition de ses mimambes non-seulement la vérité et la vraisemblance, mais encore le bon goût et presque le bon ton. Encouragé par les applaudissements, il risqua des pièces dans lesquelles il marchait sur les pas de Ménandre, et qui lui méritèrent l'honneur de voir son nom placé à côté de ceux de Plaute et de Térence. Il fit même revivre les personnalités amères et franches de l'ancienne comédie, et ridiculisa en plein théâtre des personnages encore vivants. Au reste, s'il faut en croire Pline le jeune, de qui nous tirons ces détails (liv. 6, lett. 21), ses compositions satiriques décelaient autant de respect pour la morale et d'enthousiasme pour la vertu que de verve poétique et d'imagination; son style élégant et spirituel était souvent noble et élevé; ses tableaux toujours frappants de ressemblance inspiraient l'horreur du vice; enfin, il distribuait avec justice le blâme et la critique. Malgré ce rare assemblage de qualités, on a de la peine à concevoir qu'un mimographe ait pu ainsi manier sous la monarchie renaissante l'arme si terrible du ridicule. Comment le nom, le simple nom d'ancienne comédie put-il ne pas effaroucher les susceptibilités contemporaines? L'insuffisance des documents

et la perte complète des œuvres de Virginius, dont il ne reste pas même un seul fragment, nous empêchent d'aller au delà des conjectures; et le fait important de la renaissance de l'ancienne comédie dans un siècle poli et corrompu, sous un gouvernement despotique, sera toujours un problème difficile à résoudre.

P—OT.

VIRGINIUS RUFUS (LUCIUS). Voy. VERGINIUS.

VIRIATHE, chef des insurgés lusitaniens, n'étant que simple berger, se joignit à une troupe de jeunes gens retirés dans les bois pour se soustraire au joug des Romains. Viriathe se distingua bientôt parmi ses compagnons d'armes par son adresse et son courage. L'an 604 de la fondation de Rome, les Lusitaniens, voulant résister ouvertement à l'oppression des Romains, se rassemblèrent pour les attaquer dans la Turditanie; mais ayant éprouvé des revers, ils allaient traiter avec le général romain Vétilius, lorsque Viriathe, qui montrait sous l'habit d'un simple soldat les talents d'un général et l'âme d'un héros, profita d'un moment d'incertitude pour les empêcher de se soumettre. « Rappelez-vous, leur dit-il, la perfidie des généraux de Rome; ne traitez point avec un ennemi sans foi, suivez mes conseils, et je vous réponds de votre salut. » Le ton de confiance que prit Viriathe rendit l'espérance aux Lusitaniens, qui le reconnurent à l'instant pour leur chef. Alors il effectua avec beaucoup d'habileté une retraite qui déconcerta les Romains, et il se rendit, par des sentiers solitaires et avec toutes ses forces, sous les murs de Tribola. Vétilius s'étant avancé lui-même à la tête des légions pour combattre les Lusitaniens, Viriathe le fit prisonnier et força les Romains à prendre la fuite, après avoir perdu la moitié de leur armée. Le bruit de ses exploits attira un grand nombre de soldats sous ses drapeaux, et il se vit bientôt à la tête d'une armée nombreuse. Rome lui opposa en vain d'autres généraux. Le préteur Plautius et Claudius Unimanus, envoyés au secours de Vétilius, éprouvèrent le même sort. Le consul Fabius Æmilianus, le descendant et l'allié d'une race de héros (voy. FABIUS), fit aussi de vains efforts pour le soumettre. Son successeur Servilianus, après de nombreux combats, fut obligé d'entrer en négociation avec le chef des Lusitaniens, et les fiers Romains se virent réduits à le reconnaître pour leur ami et leur allié. On ignore les limites des Etats qui furent laissés à Viriathe; mais il est probable qu'ils comprenaient la plus grande partie de l'Espagne ultérieure. Arsa, dont il voulut faire sa capitale, était située près des rives de l'Arsas (aujourd'hui Guadiana). La fierté de Rome fut extrêmement blessée de cette concession; elle n'attendait qu'une occasion de se soustraire à des engagements dictés par la force; et pour cela tous les moyens lui étaient bons. Tout à coup, sans aucune déclaration d'hostilités, Quintus Servilius Cépion paraît aux portes d'Arsa, à la tête des

légions romaines. Viriathe, surpris, lui abandonne sa capitale, qu'il ne peut défendre, et il se retire dans les montagnes. Cépion le poursuit et l'environne; mais le général lusitanien se rend encore redoutable, remporte de nouveaux avantages, et propose toujours la paix, même lorsqu'il est vainqueur. Cépion parut la désirer aussi, tandis qu'il méditait en secret le plus lâche dessein. Il parvint à gagner les députés que Viriathe lui avait envoyés; et ces traîtres, pénétrant de nuit sous la tente de leur général, lui enfoncèrent un poignard dans la gorge, seule partie de son corps qui ne fût point à l'abri de leurs coups. Les historiens romains, toujours injustes envers les ennemis de leur patrie, ont représenté Viriathe comme un rebelle, un brigand; mais il est impossible de méconnaître sa générosité, sa justice, sa fidélité à sa parole, et les rares qualités qui lui ont assuré un rang honorable dans l'histoire. Placé dans les mêmes circonstances que Vercingétorix et Civilis, il ne combattit pas avec moins de valeur que ces deux héros; il balança pendant quatorze années la fortune de Rome, défia les talents de ses plus habiles généraux, et ne succomba que par une infâme trahison. Il existe un ouvrage allemand de Beckers: *Viriathe ou les Lusitaniens*, Altona, 1826, in-8°: il forme la première partie d'un ouvrage non terminé: *Guerre des Romains en Espagne*. B—P.

VIRIEU (le comte FRANÇOIS-HENRI DE VIRIEU-PUPETIÈRES), issu d'une famille illustre du Dauphiné, naquit à Grenoble le 13 août 1754. Son père, le marquis Louis-François-René de Virieu-Pupetières, était colonel des grenadiers de France. Sa mère, fille du marquis de Tourzel, grand prévôt de France, était dame de Madame Victoire, tante du roi. Orphelin à l'âge de dix ans, il fut élevé par la duchesse de Rohan-Chabot, intime amie de sa mère. A quatorze ans, il entra au service et parcourut tous les grades de la hiérarchie militaire. Le 12 mars 1786, il fut nommé colonel du régiment de Limousin. Le grade de maréchal de camp lui fut offert au moment de la révolution, mais il le refusa, dans le but de faire durer le plus longtemps possible la fidélité de son régiment, qui en effet resta inébranlable jusqu'à la dissolution de l'armée. Doué d'un esprit vif et en même temps solide, il manifesta, dès sa première jeunesse, le goût des études sérieuses, et acquit promptement une instruction peu commune alors. De bonne heure il entrevit les dangers qui menaçaient la société, et chercha avec ardeur les moyens de les conjurer. On a de lui plusieurs écrits sur diverses questions d'économie politique et d'administration publique, en particulier celles qui pouvaient intéresser sa province. Il était de ceux qui, tout en soutenant fortement le pouvoir royal, pensaient que le moment était venu pour le gouvernement d'entrer dans une nouvelle voie. Le rétablissement des états particuliers du Dauphiné, supprimés en

1629 par Richelieu, lui semblait un moyen efficace pour donner satisfaction à bien des réclamations et calmer les esprits en les éclairant. Il fut en quelque sorte le centre autour duquel se groupèrent les partisans de ces idées. Il regretta l'établissement des cours plénières et les mesures de rigueur prises à l'égard du parlement de Grenoble, mais il ne cessa d'agir auprès des conseillers pour les amener à cesser leur opposition systématique. Il fut un des trois délégués que les trois ordres réunis à Grenoble après la *journée des tuiles* (la première scène de désordre du grand drame de la révolution) envoyèrent à Versailles pour y porter des explications sur les événements et y négocier l'autorisation de l'assemblée provinciale, votée et fixée au 21 juillet pour la réunion de Grenoble. Il eut assez de crédit pour aplanir les difficultés résultant des faits qui avaient eu lieu, et pour obtenir une convocation officielle de l'assemblée. Il avait été nommé procureur syndic de ladite assemblée, mais sa mission le retint à Paris, et il ne prit pas part à la fameuse assemblée de Vizille, pas plus qu'à celle de Romans, qui eut lieu quelques semaines plus tard. Nommé par la noblesse du Dauphiné député aux états généraux, Virieu fit partie des quarante-sept députés de la noblesse de France qui, le 25 juin, se réunirent au tiers état, constitué en assemblée générale; mais ce fut par l'ordre formel du roi qu'il prit l'initiative de cette réunion au tiers état. Il était du reste en relation constante avec Louis XVI, grâce à sa tante, la duchesse de Tourzel. Le roi avait confiance en ses lumières et le consultait. Le comte de Virieu figurait alors parmi les partisans les plus zélés du ministre Necker. Toutefois, lors du renvoi de ce ministre, renvoi qui servit de prétexte à l'explosion du 14 juillet, le discours qu'il prononça fut moins véhément que ceux des autres orateurs de son parti. En présentant des considérations sur la sagesse qui, dans cette crise, devait guider les délibérations de l'assemblée, il dit qu'il fallait se borner à témoigner son estime et ses regrets en faveur du ministre disgracié, sans chercher à influencer le roi dans le choix de ses ministres, mais il demanda en même temps que l'assemblée confirmât par une déclaration solennelle ses précédents arrêtés, portant qu'elle ne se séparerait pas avant la confection de la constitution. Après le retour triomphant du ministre Necker, Virieu figura parmi les partisans du système des deux chambres, ainsi que l'évêque de Langres la Luzerne, les comtes de Clermont-Tonnerre et de Lally-Tollendal, MM. Mounier et Malouet. C'était avec l'appui de ces députés peu nombreux, mais fort éclairés et très-influents, que Necker espérait conduire l'assemblée, et, en agissant de concert avec elle, se rendre maître des événements. Son illusion que partageaient ses amis ne tarda pas à se dissiper. Le comte de Virieu, redoutant les écarts d'une révolution sans frein, s'opposa

fortement, dans la séance du 28 juillet, à l'établissement d'un comité des recherches; il insista sur le danger de se livrer à des formes inquisitoriales et d'introduire avec le pouvoir judiciaire le despotisme dans l'assemblée. Mais il vota en faveur de la déclaration des droits. Quand les débats s'engagèrent sur l'essence et la définition du gouvernement, il réfuta les orateurs qui prétendaient que le pouvoir législatif devait être fixé avant le pouvoir exécutif. Il soutint qu'il fallait d'abord consacrer l'autorité royale, et fit observer que, le roi étant une partie constituante du corps législatif, on devait s'occuper de lui avant toute chose. Dans la séance de la nuit du 4 août, il s'écria, au milieu de l'enthousiasme qui accueillait l'abolition des privilèges, « qu'il apportait « aussi son moineau sur l'autel de la patrie, et « qu'il proposait la destruction des colombiers ». Mais, depuis cette époque, il ne cessa plus de se montrer l'appui du gouvernement monarchique. A la suite du rapport de Mounier, au nom du comité de constitution, la discussion s'étant ouverte le 2 septembre sur l'organisation du corps législatif et sur la sanction royale, le comte de Virieu manifesta la crainte qu'on ne voulût établir en France un gouvernement fédératif. Il présenta les avantages des deux chambres, d'après l'exemple du gouvernement anglais, et vota pour le *veto* indéfini. Voyant, le lendemain, que la proposition des deux chambres allait être rejetée, il se récria contre les démagogues par lesquels l'assemblée se laissait emporter, et ses paroles excitèrent un grand tumulte. La question de l'hérédité, relativement à la branche d'Espagne et aux prétentions de la branche d'Orléans, ayant amené de grands débats, le soir même (13 septembre), le comte de Virieu eut avec Mirabeau une conversation qui jeta un grand jour sur les projets secrets des révolutionnaires. L'entretien s'étant tourné sur l'objet de la séance, Virieu dit que le grand nombre de têtes existantes dans la famille royale mettait heureusement à l'abri de craindre de longtemps l'ouverture de la difficulté qui venait de s'élever au sujet des droits de la branche d'Espagne. « Elle n'est pas aussi éloignée, dans « le fait, répondit Mirabeau, qu'elle le paraît au « premier coup d'œil. L'état pléthorique du roi et « de Monsieur peut abrégier leurs jours, et fait à « peu près dépendre cette question de l'existence « de Monsieur le Dauphin, qui est un enfant. — « Mais je suis surpris, reprit Virieu, que vous oubliiez M. le comte d'Artois et ses enfants. « — Dans le cas, répondit Mirabeau, où l'événement se présenterait sous un temps peu éloigné, il faut avouer qu'on pourrait regarder « M. le comte d'Artois comme fugitif, ainsi « que ses enfants, et d'après ce qui s'est passé, « comme à peu près *extra legem*. » On touchait aux événements d'octobre. Necker venait de présenter un plan de finances. Dans la séance du 26 septembre, Mirabeau déclara que, vu l'ur-

gence, il fallait l'adopter de confiance et sans discussion, voulant ainsi compromettre la responsabilité du ministre. Virieu s'écria que Mirabeau *poignardait* le plan de M. Necker. Le 30, il combattit l'attribution au corps législatif de la nomination aux emplois et aux charges militaires, et rappela que cette même prérogative, usurpée par le parlement d'Angleterre, avait amené le détronement de Charles 1^{er}. A l'occasion du repas des gardes du corps, qui devint le prétexte des événements des 5 et 6 octobre, il avait dit au député Adrien Duport que ce qu'il appelait une orgie n'était qu'une fête patriotique et le fruit d'un noble enthousiasme. Ces paroles faillirent lui coûter la vie, suivant dénonciation faite à l'assemblée par le chevalier de Cocherel. Ce député déclara qu'une foule de peuple avait demandé à sa voiture, lorsqu'il accompagnait le roi à Paris, le député Virieu pour le massacrer. Sur sa proposition de prendre des mesures pour la sûreté des députés, l'assemblée passa à l'ordre du jour. Virieu n'en continua pas moins à suivre sa ligne de conduite entre les deux extrêmes, ce qui le fit souvent repousser par les deux partis à la fois. La convocation des états du Dauphiné étant alors considérée comme illégale par le parti dominant, Virieu, à l'exemple de Cazalès, en prit la défense. Il demanda également, de concert avec Malouet et Cazalès, qu'on autorisât le pouvoir exécutif à réprimer les excès commis à Marseille et à Nîmes. A l'occasion du serment des gardes nationales, il observa qu'un corps armé ne peut jurer de maintenir la constitution, mais seulement de lui être fidèle. Effrayé, ainsi que ses amis, du mouvement qui entraînait la dissolution du royaume par le mobile des clubs secrets et publics de tous genres, il partagea l'opinion qu'on pourrait peut-être les balancer par des moyens contraires, et il figura parmi les fondateurs du *club des Impartiaux*, avec Malouet, Clermont-Tonnerre, l'évêque de Nancy, Rhedon et le chevalier de Boufflers, qui tous vivaient à une monarchie tempérée; mais ce club inquiéta les jacobins, qui n'eurent pas de peine à le disperser, de même que plus tard ils firent dissoudre le club monarchique établi sur les mêmes principes et par des hommes dépourvus d'énergie. Virieu était sincèrement attaché à la religion catholique; il appuya la motion de dom Gerle, qui eut pour objet de la rendre nationale, et demanda expressément qu'elle fût déclarée la seule nationale. Promu, le 27 avril 1790, à la présidence de l'assemblée, un décret fut aussitôt dirigé contre lui, indirectement, par le parti révolutionnaire, qui venait d'être informé qu'il avait signé la protestation du clergé. Ce décret portait que tout député entrant en exercice de fonctions que lui aurait confiées l'assemblée serait tenu de renouveler le serment qu'il n'avait pris part à aucune protestation contre les décrets sanctionnés par le roi. La gauche, et à sa tête Alexandre Lameth,

ayant demandé que le serment s'appliquât aussi à l'avenir aux décrets de l'assemblée, même non sanctionnés par le roi, il ne voulut pas se prêter à cette exigence révolutionnaire et donna sa démission de président. Toujours uni à MM. Malouet et de Clermont-Tonnerre, il tenta vainement d'arrêter le débordement de calomnies et de mensonges dirigés alors contre la noblesse et la famille royale. Il vota, dans l'assemblée, pour que le roi fût investi du droit de paix et de guerre, et il réclama la continuation des poursuites commencées contre les auteurs des événements des 5 et 6 octobre, sans égard pour les députés qui y étaient impliqués. A la séance du 20 octobre 1790, profitant de la demande du renvoi des ministres, il sollicita le rétablissement de l'autorité royale, déclarant que l'assemblée s'exposerait à la plus terrible responsabilité si elle la laissait plus longtemps dans des mains sans force et sans autorité. Il avait déjà présenté des vues sur l'organisation de l'armée, dont on provoquait le licenciement. A cette occasion, il dit que les traîtres achetés par les ennemis de la France et les scélérats qui voulaient sa subversion y trouveraient seuls leur compte. Il combattit aussi le projet de substituer le drapeau tricolore au pavillon blanc. A la séance du 22 juin 1791, où parvint la nouvelle de l'arrestation du roi à Varennes, ce fut sur sa proposition, faite conjointement avec le député d'André, que l'assemblée témoigna sa satisfaction à la ville de Paris pour la tranquillité qui n'avait cessé d'y régner pendant la crise, l'invitant à conserver le même calme, et chargeant de plus les autorités de prendre les précautions nécessaires à la sûreté du roi et de sa famille. Dès lors, il cessa de concourir aux travaux de l'assemblée, et il signa la protestation des 12 et 15 septembre 1791 contre ses décrets. D'après les ordres de madame Elisabeth, il se rendit secrètement à Coblenz pour instruire les princes de la véritable situation des choses en France. Ensuite il se retira dans le Dauphiné, puis en Suisse, et enfin à Lyon. Il se trouvait dans cette ville lorsqu'elle se souleva contre les proscriptions de Châlier (1793). La convention envoya pour l'en punir Dubois-Grancé à la tête d'une armée. Les Lyonnais, sachant bien qu'ils n'avaient à attendre de ce général que la vengeance, résolurent d'essayer d'une résistance qui pouvait offrir quelques chances de salut, en leur permettant d'attendre les secours qu'ils se croyaient en droit d'espérer, soit des provinces du Midi, soit de l'étranger, d'où venaient de belles promesses. On songea tout d'abord au comte de Virieu pour en faire le chef de cette résistance; mais il refusa cet honneur, dans la crainte que son nom, qui avait marqué parmi les défenseurs de la monarchie, ne fût pris pour un drapeau et n'excitât plus encore la colère de la convention en lui faisant croire à un mouvement essentiellement royaliste. A son défaut, le

commandement fut offert à M. de Précý, qui n'était que major (*voy.* PRÉCY). Plus tard, le commandant de la Croix-Rousse ayant été tué, il accepta de lui succéder; il n'y avait plus à ménager les préventions du gouvernement. Il fit preuve dans la défense de ce poste de beaucoup de courage et de savoir militaire. Quoique sans grade officiel, Virieu fut naturellement appelé au conseil. Son avis était de rendre la défense offensive, de donner la main aux populations du Midi et des Cévennes à demi soulevées, tout au moins de s'assurer des arrivages de la ville. De Précý, moins jeune et moins hardi, préféra s'en tenir à la résistance passive dans l'intérieur de la ville. Au bout de soixante-quatre jours de siège, l'énergie des défenseurs dut céder à la trahison, qui incendiait l'arsenal et dirigeait le feu de l'ennemi, surtout à la famine, qui était devenue affreuse. N'espérant aucun quartier des vainqueurs, ils résolurent de gagner la campagne, au risque de périr jusqu'au dernier. Dans la nuit du 8 au 9 octobre 1793, la petite armée lyonnaise quitta la ville, divisée en deux colonnes. La première, sous les ordres du comte de Précý, parvint à s'échapper, grâce à l'obscurité. La seconde, commandée par le comte de Virieu, ne put se mettre en marche qu'au jour. Attaquée par des forces dix fois supérieures, elle fut anéantie au défilé de Saint-Cyr. Le comte de Virieu se défendit avec une extrême bravoure, cherchant à soutenir le courage des siens. Mais bientôt il fut emporté par un boulet de canon. Le comte de Clermont-Tonnerre, son aide de camp, fut fait prisonnier et fusillé le lendemain à Lyon.

B—P et Z.

VIRLOYS (CHARLES-FRANÇOIS ROLAND LE), architecte, né à Paris, le 2 octobre 1716, était frère de *Roland*, maître écrivain, dont on a quelques pièces d'écriture admirables. Dans sa jeunesse il cultiva la philosophie et la jurisprudence, et en terminant ses cours, il reçut le grade de maître ès arts. S'étant appliqué à l'étude de l'architecture, il y fit de rapides progrès et ne tarda pas à être chargé de constructions importantes. Les plans qu'il présenta pour le théâtre de Metz ayant été jugés supérieurs à ceux de ses concurrents, il les fit exécuter en 1751. Virloys se plaint que ses envieux, après l'avoir forcé de changer la façade, lui aient disputé le mérite de la distribution intérieure; « mais, dit-il, quelques efforts « qu'on ait faits pour m'enlever la gloire de cet « ouvrage, il n'en est pas moins vrai qu'il est de « moi, et que j'ai été le premier qui ait supprimé « les barreaux et séparations des loges et les « banquettes sur le théâtre (1). » Dans le temps qu'il travaillait à ce monument, il conçut la première idée du *pantographe de perspective*. Il perfectionna cet utile instrument et le fit exécuter en 1758, pour l'instruction et l'amusement des

(1) *Voy.* son *Dictionn. d'architecture*, dans sa préface et au mot *Théâtre*.

enfants de France (1). Sa réputation s'étendit bientôt dans les pays étrangers. Il fut revêtu du titre d'architecte du roi de Prusse et depuis de l'impératrice Marie-Thérèse. Dans les dernières années de sa vie, il s'occupa de la rédaction de divers ouvrages et mourut le 30 mai 1772. On a de lui des traductions françaises des *Eléments de physique, ou Introduction à la philosophie de Newton*, par s'Gravesande, Amsterdam, 1747, 2 vol. in-8°, et des *Eléments de la philosophie newtonienne*, par Pemberton, ibid., 1775, 2 vol. in-8°. Le principal ouvrage de Virloys est le *Dictionnaire d'architecture civile, militaire et navale, ancienne et moderne, et de tous les arts qui en dépendent*, etc., Paris, 1770, 3 vol. grand in-4°, avec 101 planches. Ce dictionnaire, plus complet que celui de d'Aviler (*roy.* ce nom), laisse cependant beaucoup à désirer. Les articles les plus importants y sont traités d'une manière sèche et superficielle. On trouve dans le troisième volume les vocabulaires des termes d'architecture latin, italien, espagnol, anglais et allemand. Les neuf premières planches représentent les plans, coupes et profils du théâtre de Metz; la dix-neuvième, un nouvel ordre inventé par Virloys, qu'il nomme l'*ordre français* et qu'il employa pour décorer l'avant-scène du théâtre de Metz; enfin la dernière, son pantographe de perspective. Mais on jugera sans doute qu'il a multiplié très-inutilement les planches, puisqu'il en consacra sept à reproduire les monogrammes des graveurs, tirés de l'*Abecedario* d'Orlandi et du *Dictionnaire* de Christ (*voy.* ces noms). Virloys promettait un *Traité de la perspective théorique et pratique* (*voy.* son *Dictionnaire*, au mot *Pantographe*), et il préparait une édition de la traduction de Vitruve, par Perrault, augmentée d'une vie de cet architecte et d'une dissertation sur ses commentateurs. W—s.

VIRUÈS (don ALONSO DE), vingt-quatrième évêque des Canaries, naquit, non point, comme l'ont écrit presque tous les historiens canariotes, dans le royaume de Navarre, mais à Almédo, ville de la Vieille-Castille, à peu de distance de Valladolid. Il fit profession parmi les bénédictins et s'acquit, par son érudition et son éloquence, une telle réputation qu'il fut nommé prédicateur de l'empereur Charles-Quint, et que ce monarque l'emmena en Allemagne, en 1539, pour combattre, de vive voix et par écrit, les hérésies qui alors commençaient à troubler la chrétienté. Il paraît qu'il y passa au moins deux ans. Revenu en Espagne, l'an 1542, il fut sur-le-champ nommé évêque des Canaries par l'empereur, en remplacement de Juan de Sarvia, et se rendit dans son diocèse, où il se distingua par son zèle à soutenir les droits de l'évêché sur la juridiction d'Agüimez, et l'adresse avec laquelle il apaisa les différends entre les religieux de Candelaria et le

clergé séculier. Il mourut à Tolède, le 19 janvier 1545. On a de lui : 1° vingt dissertations contre Philippe Mélanchthon, sous le titre de *Philippicæ disputationes* 20, Anvers, 1544; Cologne, 1542; ibid., 1561. C'est le plus remarquable de tous ses écrits. 2° *De matrimonio regis Angliæ*, composé à l'occasion du mariage de Henri VIII avec Anne de Boulen; 3° *Collationes septem*, contre Erasme, son ami et son admirateur, auquel il reproche quelques aberrations en fait de doctrine. Cet ouvrage est rédigé en forme de lettres et se recommande par le style. On peut consulter, sur Alonso de Viruès, Antonio, *Biblioth. hisp.*, t. 1^{er}, p. 43; Erasme, *Epist. lib.* 19, p. 668 et 751 (édit. de Bâle, 1529), et Castill., *Describe. histor. de las Canarias*, lib. 3, cap. 2. P—ot.

VISCAINO (SÉBASTIEN), navigateur espagnol, entreprit, en 1595, un voyage à la côte de la Californie et prit formellement possession de la presqu'île. En 1602, la crainte de voir les Anglais s'établir dans les contrées au nord de ce pays, et le désir de trouver dans le voisinage du cap Mendocino un port qui pût offrir à la fois, aux galions revenant des Philippines, un abri contre les vents et un refuge contre les croiseurs ennemis, décidèrent Philippe III à ordonner à Gaspard de Zuniga, comte de Monterey, de faire faire une reconnaissance exacte des côtes situées sur les parallèles voisins de celui du cap Mendocino, découvert, en 1542, par Rodriguez Cabrillo. Cette expédition fut confiée à Viscaino, qui fit voile d'Acapulco, le 5 mai 1602, avec deux vaisseaux, une frégate et une chaloupe pontée. Ce navigateur visita les havres et les lieux auxquels il put aborder et eut souvent à lutter contre les vents de nord-ouest, qui sont les vents dominants sur cette côte. Il parvint enfin à découvrir, vers 36° 40' de latitude, un port auquel il imposa le nom de *Puerto de Monterey*, et qui depuis est devenu le principal établissement des Espagnols à la côte nord-ouest. Viscaino remonta ensuite jusqu'à la hauteur du cap Mendocino, par 41° 30' de latitude. Mais les maladies qui commencèrent à se déclarer parmi son équipage, le manque de vivres et la rigueur extrême de la saison l'empêchèrent de s'élever au delà du cap St-Sébastien, sous le 42° de latitude. Il reprit donc le chemin d'Acapulco. Torquemada, qui, dans sa *Monarquía indiana* (liv. 5, chap. 41 et 42, et du chap. 45 à 58), nous a conservé le récit de cette expédition, ajoute qu'un seul bâtiment, la frégate commandée par Antonio Florez, dépassa le cap Mendocino. Le 19 janvier 1603, elle parvint sous le 43° de latitude, à l'embouchure d'une rivière que Cabrillo paraît avoir déjà reconnue en 1543, et que l'enseigne Martin d'Aguilar crut être l'extrémité occidentale du détroit d'Anian. Il ne faut pas confondre cette entrée ou rivière d'Aguilar, que l'on n'a pu retrouver de nos temps, avec l'embouchure du Rio Colombia (lat. 46° 45'), qui est

(1) Il a donné la description de cet instrument dans son dictionnaire au mot *Pantographe*; et il en promettait une plus détaillée dans son *Traité de perspective*.

devenue célèbre par les voyages de Vancouver, Grey et du capitaine Lewis. Près de la rivière était un promontoire, qui fut nommé *cap Blanc*. C'est à Viscaino que l'on doit la première reconnaissance exacte des côtes de la Nouvelle-Californie. Humboldt dit qu'il mérite d'être placé au premier rang des navigateurs de son siècle et que trente-deux cartes rédigées à Mexico, par le cosmographe Henri Martinez, prouvent qu'il releva les côtes de la Nouvelle-Californie avec plus de soin et d'intelligence qu'on ne l'avait fait avant lui (1).

E—s.

VISCH (dom CHARLES DE), bibliographe, était né vers 1596, à Furnes ou, suivant Foppens (*Bibl. belgica*, p. 164), à Bulscamp, village des environs. Après avoir terminé son cours de philosophie à Douai, il entra dans l'ordre de Cîteaux, à Bruges, et prononça ses vœux en 1618, dans l'abbaye des Dunes. Il retourna bientôt après à Douai, pour s'y perfectionner dans les études théologiques, et il y recut, au bout de quatre ans, le grade de bachelier. En 1629, il fut envoyé par ses supérieurs à l'abbaye d'Erbach ou Ebiberach, près de Mayence, pour y professer la théologie; mais les ravages des Suédois en Allemagne l'obligèrent de revenir à l'abbaye des Dunes, où il se livra à l'enseignement. Nommé directeur des religieuses du Val-Céleste, à Dixmudes, il demeura douze ans dans cette ville et employa ses loisirs à recueillir des matériaux pour l'histoire de son ordre. Il fut élu prieur du monastère des Dunes vers 1646, revint à Bruges, où il consacra le reste de sa vie à la prière et à l'étude, et mourut le 11 avril 1666. Outre une édition des œuvres d'Alain de Lille (*voy. ce nom*), on lui doit : 1° *Historia monasterii Ebiberachensis, cum serie continua omnium abbatum*. Elle est insérée dans l'ouvrage de Georg. Jongelin : *Notitia abbatiarum ordinis cisterciensis*, Cologne, 1640, in-fol. 2° *Bibliotheca scriptorum ordinis cisterciensis*, Douai, 1649, in-4°; Cologne, 1656, in-4° de 432 pages. La seconde édition est augmentée. C'est, dit Paquot, ce que nous avons de meilleur sur les écrivains de l'ordre de Cîteaux; mais, quoique l'auteur ait fait beaucoup de recherches, son ouvrage est loin d'être complet, et il n'est pas exempt d'erreurs. 3° *Les Vies d'Adrien Cancellier, d'Eberard de Commeda et de Richard de Frise*, en latin, Bruges, 1655, in-12; 4° *Compendium chronologicum abbatie de Dunis*, Bruxelles, 1660, in-12. Le P. de Visch a laissé quelques opuscules manuscrits. On a son portrait format in-4°. Voyez, pour plus de détails, Paquot, *Mé-*

moires sur l'histoire littéraire des Pays-Bas, t. 2, p. 382, édit. in-fol. W—s.

VISCHER (PIERRE), fondateur allemand, naquit vers le milieu du 15^e siècle. Jeune encore, il se rendit en Italie, et il y passa plusieurs années, livré à l'étude sérieuse de son art. Revenu en Allemagne, le chapitre de Magdebourg lui confia l'exécution d'un monument qu'il s'agissait d'élever en l'honneur de l'archevêque Ernest; ce travail, terminé en 1497, obtint de grands éloges. Vischer alla s'établir à Nuremberg, et il fut chargé de décorer l'église de St-Sebald d'un monument en bronze retraçant l'histoire de cet évêque. Ce travail occupa l'artiste pendant treize ans, de 1506 à 1519; il fut aidé par ses cinq fils, et il n'eut, pour payement d'une entreprise aussi importante, qu'une somme de deux mille quatre cent douze florins. Il est vrai que depuis trois siècles et demi le pouvoir de l'argent s'est bien affaibli, et un florin d'alors représentait une somme de quelque importance. Il y a de l'habileté et du goût dans la composition de Vischer; les ornements sont riches et bien disposés; on distingue surtout douze statuettes représentant les apôtres; l'expression particulière de chacune d'elles est vraiment frappante. Vischer survécut peu de temps à l'exécution de ce grand travail; il mourut à Nuremberg, en 1530. Z.

VISCHER (CORNEILLE), célèbre graveur hollandais, naquit à Haarlem, en 1610, c'est du moins ce qui paraît résulter des documents recueillis jusqu'à ce jour, car le fait n'a pas encore été bien éclairci. Quoi qu'il en soit, il se livra, jeune encore, à l'art de la gravure, que d'habiles burinistes élevaient alors dans les Pays-Bas à un rang fort distingué. Il fut l'élève de P. Soutman, mais il ne tarda pas à surpasser son maître. Ses estampes sont l'objet de l'étude et de l'admiration des connaisseurs, et tous les auteurs qui ont écrit au sujet de la gravure leur rendent un juste hommage. Vischer maniait son instrument avec une hardiesse extrême, procédant par des tailles qu'il semblait jeter sur le cuivre sans s'inquiéter de la route qu'elles prendraient, les croisant ensuite par d'habiles hachures jusqu'à ce qu'il eût atteint l'effet qu'il voulait obtenir. Il a beaucoup produit et quelques-unes de ses meilleures gravures sont d'après ses dessins. Il savait allier l'usage du burin le plus pur et le plus savant aux ressources de la pointe la plus spirituelle et la plus pittoresque. Parmi ses principales productions, on peut citer : *Abraham recevant des anges l'ordre de quitter son pays*; *Susanne au bain*; *la Fricasseuse*, ou *la Faiseuse de beignets*; *le Joueur de vielle*; *le Marchand de mort aux rats*; *la Bohémienne*; *un Chat couché sur une serviette* (petite pièce d'une rareté extrême). Parmi ses portraits, on distingue ceux d'André Dionyszoon Winnius (connu sous la désignation de *l'Homme aux pistolets*, parce que sur un mur, près du personnage, on voit, parmi diverses armes, deux carabines

(1) Léon Pinelo, dans son *Epitome de la Bibliotheca orientalis occidentalis*, etc., cite, p. 634, le manuscrit d'un voyage de Sébastien Viscaino, qui se trouve dans la bibliothèque de Barcia et qui porte le titre suivant : *Relacion del viaje, i Descubrimiento de las islas llamadas Ricas de Oro, i Plata, que dice estan acia el Japon*, ano de 1611. Cette relation de Viscaino et les autres relations manuscrites de ce voyageur qui ont été retrouvées par dom Martin-Fernandez de Navarrete, directeur du dépôt hydrographique de Madrid, font partie de la *Collection des navigations et découvertes des Espagnols depuis la fin du 15^e siècle*. D—z—s.

qu'on a appelées des pistolets), de Corneille Vosberg, de C. Huyghens. Mariette (*voy.* ce nom) avait dans son cabinet un œuvre de Vischer, en 172 pièces; il produisit trois mille quatre-vingt-seize livres, somme élevée pour l'époque, mais qui serait aujourd'hui bien dépassée. — VISCHER (Jean), frère de Corneille, fut aussi un bon graveur, mais il resta bien au-dessous de son frère. Ce fut dans le paysage qu'il réussit le mieux. Quelques-unes de ses estampes d'après Berghem et Ostade sont estimées. Né à Amsterdam, en 1636, il mourut en 1680; les productions de Wouvermans, de Karel du Jardin et de divers autres artistes néerlandais trouvèrent aussi en lui un interprète habile. — VISCHER (Lambert), frère de Corneille et de Jean, se livra également à la gravure, mais il ne s'éleva guère au-dessus de la médiocrité. Il vécut quelque temps à Rome. On cite parmi ses meilleures productions : *Antiochus et Stratonice*, d'après Pietre de Cortone, et un portrait de Marie-Thérèse, reine de France. — VISCHER (Nicolas-Jean), né à Amsterdam, en 1580, appartenait à la même famille; il a gravé avec habileté de petits paysages ornés de figures; on lui doit aussi des portraits parmi lesquels il en est que les Anglais, curieux de tout ce qui se rapporte à leur histoire, recherchent avec empressement (Charles I^{er}, l'archevêque Laud, Jacques II, le duc de Monmouth); on peut y joindre les portraits d'Erasmus et de Calvin, ils ne manquent pas de mérite. Z.

VISCHERING. *Voyez* DROSTE DE VISCHERING.

VISCLÈDE (ANTOINE-LOUIS DE CHALAMOND DE LA), littérateur provençal, naquit à Tarascon, le 2 août 1692, d'une famille noble, originaire de la Dombes. Passionné pour les lettres dès sa tendre jeunesse, il alla s'établir à Marseille, pour se livrer à l'étude et acquérir de nouvelles connaissances. Lorsque la peste désola la Provence, en 1720, la Visclède commandait une compagnie de milice, destinée à maintenir l'ordre dans le territoire de Marseille, et par son dévouement et son zèle, il mérita la reconnaissance de ses concitoyens. Dès que la cessation du fléau eut ramené le calme, il s'acquitt de nouveaux droits à la considération publique en n'épargnant ni soins ni sacrifices pour relever l'académie de Marseille, qui le regarde comme son fondateur. Il fut un des membres de la députation qu'elle envoya, en 1726, à Paris, pour demander à être adoptée par l'Académie française, et il porta la parole au nom de ses collègues, dans une séance de cette compagnie, présidée alors par Fontenelle. De retour, l'année suivante, il rendit compte du succès de cette mission à l'académie de Marseille, où il remplit, pendant plusieurs années, les fonctions de secrétaire perpétuel. C'est sans doute à ce titre et en raison de l'aménité de son caractère qu'on le surnomma le *Fontenelle* de la Provence; car il serait absurde, sous tous les autres rapports, de le comparer à l'illustre auteur des

Mondes. Les *Oeuvres diverses* de la Visclède, publiées en 1727, Paris, 2 vol. in-12, essuyèrent beaucoup de critiques : elles renferment des discours, des poèmes, des odes, des cantates et quelques poésies fugitives. Ses discours sont bien pensés et bien écrits; on cite trois ou quatre de ses odes : *l'Immortalité de l'âme*, les *Passions*, le *Chagrin*, les *Contradictions de l'homme*. Les autres offrent quelques strophes assez bien tournées : sa prose et ses vers annoncent l'honnête homme, le bon citoyen; mais on y cherche en vain le poète, l'homme de génie : tout y est froid, compassé, dépourvu d'imagination, de verve et de coloris. Peu d'hommes de lettres néanmoins ont remporté plus de palmes académiques. Il aurait pu se former un médaillier des différents prix qui lui furent adjugés. En 1723, il reçut à la fois de l'Académie française le prix de poésie et celui d'éloquence; en 1725, il obtint encore de la même Académie cette double couronne. En 1725, 1726 et 1730, il remporta le prix de l'ode à celle des jeux Floraux, et en 1733, l'Académie française lui décerna de nouveau celui d'éloquence. Tant d'honneurs littéraires n'ont pu préserver de l'oubli les ouvrages de la Visclède, et si son nom leur a survécu, c'est à cause de l'impulsion qu'il a donnée à la Provence, où les lettres, avant lui, étaient presque entièrement négligées (*voy.* LEVEN DE TEMPLERY et PEIRESC). C'est parce qu'il fut toujours l'ami, le protecteur et le conseil des jeunes gens studieux dont il encourageait les talents, qu'il fonda, pour ainsi dire, une école d'où sont sortis plusieurs élèves qui l'ont surpassé. Une autre circonstance a concouru à tirer de l'oubli la Visclède, c'est que le malin Voltaire a publié ce joli conte des *Filles de Minée* sous le nom de feu M. de la Visclède, *secrétaire perpétuel de l'académie de Marseille*. C'est au sujet de ce conte que le vieillard de Ferney écrivit, en 1776, aussi sous le nom de la Visclède, une lettre où il parle de la Fontaine comme il avait parlé de Corneille, c'est-à-dire en le critiquant sévèrement sur ce qu'il a de défectueux et d'incorrect, quoique d'ailleurs il lui rende justice entière sur tout le reste. La Visclède mourut à Marseille, le 12 août 1760. Depuis la publication de ses œuvres, on a imprimé, dans différents recueils, plusieurs de ses odes et discours académiques, dont quelques-uns ont été couronnés. Ses derniers ouvrages semblent avoir été un *Discours sur la mort du maréchal de Villars*, en 1734, et un *Eloge du secret*. Il a laissé des manuscrits dont on doit peu regretter la perte. A—T.

VISCONTI (OTHON), archevêque et seigneur de Milan, était né en 1208, à Ugogne, bourg situé entre le Simplon et le lac Majeur, d'une famille noble et ancienne de Milan. Il s'attacha au cardinal Octavien des Ubaldini, qui le conduisit à la cour de Rome et dans diverses ambassades, et qui développa en lui, par l'habitude des affaires,

ses grands talents comme son ambition. Othon Visconti était alors chanoine de Desio. Le cardinal des Ubaldini le désigna au pape, en 1263, pour l'archevêché de Milan, à la mort de Léon de Pérego, et Urbain IV confirma ce choix en dépit des remontrances de Martin de la Torre et des chanoines de Milan. Martin de la Torre, qui destinait cet archevêché à Raimond, son frère, loin de reconnaître Othon, lui défendit d'entrer dans la ville et fit séquestrer tous les revenus de la mense épiscopale. Dès cet instant, Othon Visconti, se considérant moins comme un archevêque que comme un chef de parti, appela auprès de lui tous les ennemis de la maison de la Torre, tous les nobles exilés et tous les Gibelins; il s'empara d'abord d'Arona, sur le lac Majeur, dont il voulait faire sa place d'armes; mais il y fut bientôt attaqué par Martin et obligé de s'enfuir. Ses partisans, qui faisaient des tentatives en sa faveur dans différentes parties de la Lombardie, furent punis par Napoléon de la Torre avec la plus excessive sévérité, et quoique le pape excommuniât les seigneurs de Milan et la ville elle-même pour la forcer à recevoir son archevêque, Othon Visconti demeura toujours exilé. Grégoire X parut même abandonner tout à fait sa cause, et Othon fut contraint de se cacher dans les petits villages qui entourent le lac Majeur. C'est de là qu'il sortit enfin, en 1276, de concert avec Godefroy, comte de Langusco. La cruauté et l'imprudence de Napoléon de la Torre avaient grossi le parti de Visconti, et il commandait à une armée considérable d'émigrés. Il éprouva un échec devant Anghiera; son neveu Théobald et le comte de Langusco, faits prisonniers, eurent la tête tranchée à Galerata, par ordre de Napoléon de la Torre, ainsi que trente-deux de leurs compagnons. Mais, peu après, la ville de Como embrassa son parti; pendant l'hiver, il prit Leno et plusieurs autres châteaux; le 24 janvier 1277, il surprit à Desio Napoléon de la Torre et le fit prisonnier avec presque tous ses parents, après un combat acharné. Le peuple de Milan, instruit de la défaite de Napoléon, s'arma pour secouer son joug. Il envoya une députation à l'archevêque Othon pour lui déferer la seigneurie perpétuelle de Milan. Othon, en prenant possession de cette seigneurie, qui devait demeurer près de deux cents ans dans sa famille, publia une amnistie générale et interdit toute vengeance aux émigrés qui le suivaient. La guerre ne fut point terminée par cette victoire; Gaston de la Torre la poursuivait avec vigueur; seul de sa famille il avait échappé à la déroute de Desio. Mais l'archevêque Othon ne parut plus dès lors dans les camps; il prit à sa solde, en 1278, Guillaume VII, marquis de Montferrat, qui, à cette époque, avait porté sa maison au plus haut degré de puissance où elle soit jamais parvenue. Avec son aide, il réduisit à l'obéissance la ville de Lodi, qui s'était révoltée; mais l'allié qu'il s'était donné était plus

dangereux encore que son ennemi. Le marquis de Montferrat, introduit dans Milan, avec un corps nombreux de cavalerie, s'y conduisait en maître et se proposait d'usurper la souveraineté. Othon Visconti dissimula son ressentiment, et tout à coup, profitant d'un voyage que le marquis fit à Verceil, il surprit ses soldats le 27 décembre 1282, les chassa de Milan et fit avertir le marquis de se garder d'y jamais reparaitre. Othon, parvenu à un âge très-avancé, abandonna ensuite la principale direction des affaires à son neveu Matthieu le Grand, qui par ses ordres fut élu capitaine du peuple de Milan, Novare et Verceil. Il le fit reconnaître, en 1294, par Adolphe de Nassau comme vicaire impérial en Lombardie, et tout en jouissant du repos qui convenait à son âge, il vit la souveraineté qu'il avait fondée prospérer sous ce nouveau chef. Il mourut le 9 août 1295, âgé de 87 ans. Une figure noble et imposante, une élocution facile, une constance inébranlable l'avaient rendu digne du rang auquel il s'éleva. Mais l'humanité qu'il avait annoncée au moment de sa victoire se démentit par la suite, et dans ses négociations avec la maison de la Torre, il se joua sans pudeur des engagements les plus sacrés (*roy. VIMECARTE*).

S. S.—1.

VISCONTI (MATTHIEU), surnommé *le Grand*, fils de Théobald Visconti et d'Anastasie de Pirovano, naquit à Masino, sur le lac Majeur, en 1250. Il s'attacha dès sa première jeunesse à son oncle Othon, qu'il suivit dans son exil et qu'il servit fidèlement dans tous ses combats. De son côté, Othon, parvenu à la seigneurie de Milan, chargea presque sans partage Matthieu de l'administration de ses Etats et du commandement de ses armées. Il l'avait marié à une fille de Scazzino Borri, l'un des capitaines qui lui avaient été le plus fidèles dans son exil, et le premier fils de Matthieu, Galéaz, naquit la nuit même du combat de Desio, qui devait fonder la grandeur de sa maison; quatre autres fils vinrent ensuite, qui tous, par leurs rares talents, contribuèrent à la gloire des Visconti. Matthieu avait tenu son oncle en garde contre l'ambition de Guillaume VII, marquis de Montferrat; il succéda à ce dernier dans le commandement des armées milanaïses, et lorsque Guillaume demeura prisonnier de ses ennemis, Matthieu, partageant ses Etats, obtint, en 1290, la seigneurie de Verceil; deux ans après, il y ajouta celle de Côme. En 1294, Adolphe de Nassau le reconnut pour vicaire impérial en Lombardie; enfin, le 9 août 1295, il succéda dans la pleine seigneurie de Milan à son oncle Othon. Cependant la mort de l'archevêque ayant rendu le courage à la maison de la Torre, tous ceux qui étaient jaloux de la grandeur de Visconti prirent les armes et lui enlevèrent en peu d'années Bergame, Novare, Verceil et Casal-St-Evèse. Le mariage de son fils Galéaz avec Béatrix d'Este, sœur d'Azzo VIII, célébré en

1300, augmenta le nombre de ses ennemis de tous ceux qui avaient prétendu à la main de cette princesse. Albert Scotto, seigneur de Plaisance, à qui elle avait été promise, réunit contre Visconti tous ceux qu'il avait offensés ou qui pouvaient craindre qu'il ne les offensât. Il appela à son aide la maison de la Torre, les nobles de Milan, jaloux de leur liberté, les partisans des Guelfes et jusqu'aux plus proches parents de Matthieu, qui voyaient avec envie son élévation. Il eut ensuite l'adresse de l'attirer à Lodi par la crainte d'une invasion, et tandis qu'il le tenait en suspens, il excita dans Milan une sédition, qui réduisit son rival à se mettre lui-même (13 juin 1302) entre ses mains et ne demandant que la vie sauve et la jouissance de ses biens. Matthieu se retira dans le château de St-Colomban, qui lui appartenait; les Milanais l'exilèrent de leur ville avec tous les Visconti et proclamèrent le rétablissement de leur république. Après avoir fait quelques tentatives inutiles pour recouvrer l'Etat qu'il avait perdu, Matthieu se résigna à son étroite fortune et vécut pendant sept ans en simple particulier. Guido de la Torre, son ennemi, parvenu à la souveraine puissance, lui fit demander quand il croyait pouvoir rentrer à Milan : « Quand les péchés de Guido, répondit-il, sur- » passeront les miens. » Ce moment n'était pas éloigné; Guido avait déjà abusé de son autorité; il n'avait pas même ménagé ses partisans les plus fidèles et ses plus proches parents; le parti de Visconti s'accroissait en silence, et lorsque Henri VII entra en Lombardie, Matthieu, qui vint lui faire sa cour à Asti, en novembre 1310, y fut fêté par tous les Lombards et accueilli par le monarque. Celui-ci entra le 23 décembre suivant à Milan, avec Matthieu Visconti et tous les exilés; il appela dans son conseil les chefs des deux partis, et la maison de la Torre ayant pris les armes le 12 février 1311, pour secouer le joug, fut chassée de Milan par les Allemands. Le 7 avril suivant, Matthieu fut rétabli dans la seigneurie; bientôt les autres villes de Lombardie se soumirent aussi à lui; Plaisance se donna, le 10 septembre 1313, à son fils Galéaz. Un autre de ses fils, Etienne Visconti, entra dans Pavie, le 6 octobre 1315, et s'en empara. Alexandrie et Tortone lui ouvrirent leurs portes; les Parmesans, les seigneurs de Vérone et de Mantoue entrèrent dans son alliance, et le parti impérial, dirigé par un chef aussi habile, aussi entreprenant, se trouva plus puissant en Lombardie, pendant la vacance de l'Empire, qu'il ne l'avait été peu d'années auparavant, lorsqu'un empereur belliqueux était à sa tête. C'est vers cette époque que Matthieu reçut de ses compatriotes le nom de Grand, qui peut-être était accordé trop facilement dans le 14^e siècle. Brave, sans que sa bravoure eût rien de brillant, bon capitaine, sans que son talent militaire le mit au-dessus de ses contemporains, c'est par ses talents politiques, par sa connaissance

profonde du cœur humain, des intérêts et des passions de tous ceux qu'il voulait conduire; c'est par son calme au milieu de l'agitation, par sa promptitude à se déterminer, par sa constance à suivre son but; c'est par son habileté à feindre, souvent à tromper, par son talent pour assujettir des caractères rebelles, pour dominer des esprits indomptables, qu'il s'éleva au-dessus de tous les princes de son temps. Avant son exil, il s'était abandonné imprudemment à l'orgueil que lui inspirait sa puissance; il avait offensé les seigneurs ses voisins et mécontenté les peuples qu'il gouvernait; mais son abaissement avait achevé de développer en lui les qualités d'un chef de parti et surtout l'art de se contraindre. Il n'était pas vertueux, mais sa réputation, qu'il ménagea, n'était souillée par aucun crime, par aucune perfidie; il n'était ni sensible ni généreux, mais on ne lui reprochait pas de cruauté. Pendant vingt ans, il avait fait la guerre à l'Eglise; il devait en grande partie l'attachement de ses partisans à leur haine pour le gouvernement des prêtres; il avait été excommunié à plusieurs reprises; mais il avait toujours repoussé avec une dignité calme ces violentes attaques. Parvenu à une vieillesse avancée, un remords parut tout à coup le saisir; il se vit avec un trouble extrême sur le bord de la tombe, enveloppé dans une sentence qui dévouait son âme à des tourments éternels; il ne songea plus qu'à se dérober à l'enfer qui semblait s'ouvrir sous ses pas : il fit aux gens d'Eglise les offres les plus avantageuses; il se voua tout entier à des œuvres de pénitence; il prit le peuple à témoin des mortifications qu'il s'imposait; enfin il résigna entre les mains de son fils Galéaz l'autorité souveraine, pour ne plus songer qu'à rendre la paix à sa conscience. Il mourut peu de temps après, au couvent de Crescenzago, hors de Milan, le 22 juin 1322. On eut soin de dérober au peuple la connaissance de sa sépulture, pour que ses cendres ne fussent pas jetées au vent, selon l'ordre qu'en avait donné le pape. S. S.—r.

VISCONTI (GALÉAZ I^{er}), fils de Matthieu et d'Athanasia Borri, naquit le 21 janvier 1277, pendant le combat de Desio, qui fonda la grandeur de sa maison. Le nom de Galéaz, renouvelé plusieurs fois dans la famille Visconti, lui fut donné par sa mère, parce que, pendant sa délivrance, elle avait été troublée par le chant des coqs. Galéaz Visconti manifesta de bonne heure sa passion pour la guerre et pour les exercices chevaleresques, et cette passion trouva amplement à se satisfaire pendant la longue lutte entre les Guelfes et les Gibelins, qui avait précédé sa naissance et qui se prolongea longtemps après sa mort. Son père lui fit épouser, en 1300, Béatrix d'Este, veuve de Mino de Gallura, qui lui apporta un riche héritage et qui lui ouvrit un asile dans les Etats de son frère, à Ferrare, lors-

qu'en 1302 Matthieu Visconti et ses fils furent chassés de Milan. Galéaz, rentré dans sa patrie, en 1311, avec son père, l'aida mieux qu'aucun de ses frères à recouvrer son ancienne domination sur la Lombardie. Il soumit Plaisance en 1313 et s'en fit donner le vicariat par l'empereur Henri VII. Il repoussa, l'année suivante, l'armée de la ligue guelfe, qui voulait lui enlever cette ville. Il contraignit, en 1320, à une retraite honteuse Philippe de Valois, que le pape avait appelé en Lombardie pour en faire la conquête, et qui, par les habiles manœuvres de Visconti, se trouva emprisonné entre des fleuves, sans vivres et sans moyens de combattre. En 1321, il défait, devant Crème, les Guelfes, qu'avait conduits Pagan de la Torre ; il fit ensuite le siège de Crémone, qui se rendit le 17 janvier 1322. Mais à cette époque, son père Matthieu, affaibli par des craintes superstitieuses, n'osait poursuivre la guerre qu'il avait commencée contre l'Eglise : il entamait sans cesse des négociations qui décourageaient ses partisans et affaiblissaient sa cause. Il mourut enfin le 22 juin 1322, et Galéaz, en succédant à la seigneurie, se sentit plus faible qu'il ne l'eût encore été. Plaisance lui fut enlevée, le 9 octobre, par un homme qu'il avait personnellement offensé. A Milan, une fermentation secrète, causée par les premières négociations de Matthieu, était entretenue par un parent de Galéaz, Lodvisio Visconti, homme d'un esprit inquiet, que toute autorité offensait. Une sédition éclata dans cette ville le 8 novembre 1322. Galéaz, qui, dans trois quartiers différents, voulut tenir tête aux insurgés, avec le petit nombre de soldats qui lui étaient restés fidèles, fut vaincu à trois reprises et se vit enfin forcé de sortir de la ville où il avait régné. Bientôt, il est vrai, les Milanais se repentirent de leur révolte. Quelques-uns d'entre eux rappelèrent Galéaz, et sa hardiesse égalant leur inconstance, il rentra dans Milan avec quelques soldats, trente-quatre jours après en être sorti, et il se fit de nouveau proclamer par le peuple seigneur et capitaine général. Ses forces cependant étaient diminuées : ses sujets étaient épuisés par une longue guerre, et il fut bientôt assiégé dans Milan par une armée de 8,000 chevaux et de 30,000 fantassins ; mais, par sa bravoure et celle de ses frères, il força d'aussi puissants ennemis à lever le siège (juillet 1323). Cependant il n'avait pas, comme son père, l'art de maîtriser ses propres passions, ni celui de conserver son empire sur des caractères fiers et impétueux. Son frère Marc, qui avait eu la plus grande part à ses victoires, son cousin Lodvisio, que les soldats regardaient comme leur maître et leur protecteur, prétendaient demeurer ses égaux et non ses sujets. Leurs querelles affaiblirent son autorité et le poussèrent à des excès qui détachèrent de lui la noblesse et le peuple de Milan. Enfin Marc et Lodvisio Visconti recoururent à Louis IV de Bavière, lorsque cet

empereur entra en Italie, en 1327. Ils excitèrent sa défiance contre Galéaz, éveillèrent sa cupidité, et le seigneur de Milan fut arrêté par les Allemands, qu'il avait reçus chez lui, avec Luchino et Jean, ses frères, et Azzo, son fils. Etienne, le cinquième des frères Visconti, mourut le même jour, non sans soupçon d'empoisonnement. L'empereur menaça Galéaz de le faire mourir sous trois jours s'il ne lui livrait la forteresse de Monza. Ce fut dans ce château même et dans les horribles prisons que Galéaz y avait fait construire qu'il fut enfermé avec son fils et ses frères. Ils y demeurèrent jusqu'au 25 mars 1328. A cette époque, ils furent délivrés, d'après les instances réitérées de Castruccio et des autres chefs gibelins et moyennant une grosse rançon. Castruccio prit Galéaz à son service, et il l'employa au siège de Pistoie ; mais cet ancien souverain, réduit au rang de condottiero et affaibli par les chagrins et les misères de sa captivité, fut victime, un des premiers, de l'épidémie qui se manifesta dans le camp de Castruccio. Il mourut misérable et excommunié, à Pescia, au mois d'août 1328. S. S.—1.

VISCONTI (Azzo), fils de Galéaz Visconti et de Béatrix d'Este, naquit en 1302, vers l'époque où son père et son aïeul furent privés de leur souveraineté, et envoyés en exil. Il passa sa première enfance dans les privations et les dangers, et il dut à l'éducation du malheur la force de caractère et les vertus qui l'élevèrent au-dessus de tous les princes de sa race. A peine était-il parvenu à l'âge d'homme, lorsque de nouvelles calamités l'atteignirent ; laissé par son père avec sa mère à la garde de Plaisance, il fut surpris, le 9 octobre 1322, par Vergusio Landi, que des traîtres avaient introduit dans la ville, et il aurait été arrêté lui-même, si sa mère n'avait pris le parti de semer de l'argent sous les pas des assaillants, pour ralentir leur course. Azzo sembla dès lors vouloir effacer par son activité le souvenir de cette surprise. Il s'empara de San-Donnino en 1323, et, de cette place d'armes, il fit alternativement la guerre à Plaisance et à Parme. Il passa en Toscane la même année, comme auxiliaire de Castruccio, et il concourut puissamment à la victoire d'Altapanio, remportée le 23 septembre sur les Florentins. Il revint de là en Romagne, et, de concert avec le seigneur de Mantoue, il remporta, le 15 novembre, sur les Bolonais la grande victoire de Monteveglio. L'année suivante, il porta la guerre dans l'Etat de Brescia. Les sujets qu'il avait soumis par sa valeur étaient bientôt gagnés par ses vertus. Mais la jalousie de son oncle Marc et la dureté de son père ruinèrent encore une fois sa famille ; il fut arrêté par Louis de Bavière, avec Galéaz, le 20 juillet 1327. Il ne fut relâché des prisons de Monza que le 25 mars 1328. Son père étant mort dans le courant de l'été, il obtint de Louis de Bavière, toujours avide d'argent, d'être réin-

tégré dans le vicariat de l'empire à Milan, moyennant de fortes sommes qu'il emprunta de ses amis et de ses sujets futurs. Il ne se crut pas cependant obligé à une longue fidélité envers le monarque qui l'avait fait languir dans d'aussi cruelles prisons. Dès le mois d'avril de la même année, il refusa de l'admettre dans Milan, et se mit en état de lui résister. Il fit assassiner, au mois de juillet, son oncle Marc Visconti (*roy.* ce nom ci-après), auquel il attribuait tous les malheurs qu'il avait éprouvés, et dont il redoutait l'esprit inquiet et le crédit auprès des soldats. Ces deux crimes ayant brouillé Azzo Visconti avec les Gibelins, il fut aussitôt réconcilié avec l'Eglise qui l'avait excommunié. L'interdit mis sur Milan fut levé par Jean XXII, au mois de février 1330; et Azzo, étant en paix avec le clergé, et respecté de ses voisins, s'occupa de rendre à ses Etats leur ancienne prospérité. Vers cette époque, le roi Jean de Bohême parut sur les frontières de l'Italie, et tous les partis le choisirent pour être leur pacificateur. Azzo commença par lui offrir sa soumission comme tous les autres seigneurs de la Lombardie; mais quand il l'eut vu étendre sa domination sur toutes les villes, et conjurer avec le légat du pape pour asservir l'Italie, il entra dans la ligue de Castelbaldo contre ce prince aventurier; la conquête de Bergame et de Crémone lui fut promise en partage par ses alliés: la première de ces villes se rendit à lui le 27 septembre 1332; il échoua devant Crémone; mais Pavie et Pizzighitone lui ouvrirent leurs portes avant la fin de novembre. Verceil se donna à lui le 7 mars 1334, Crémone se rendit le 15 juillet; Como, Lodi, Crème, Plaisance et Brescia se soumirent ensuite, en sorte que la Lombardie presque entière se trouva réunie sous son autorité avant la fin de l'année 1337. L'année suivante, comme il venait de terminer avec Martino de la Scala la guerre dans laquelle il avait pris le parti des républiques de Florence et de Venise, il fut tout à coup attaqué par son parent Lodvisio Visconti, qui, s'étant mis à la tête d'une compagnie d'aventuriers, fut encore une fois sur le point de bouleverser l'Etat. Azzo était alors retenu sans mouvement dans son lit par des douleurs qui lui avaient ôté l'usage de tous ses membres. La maison Visconti fut sauvée par la victoire de Parabiago, que son oncle Luchino remporta le 20 février 1339. Mais Azzo Visconti ne put jouir de cet heureux événement; il mourut le 14 août 1339, âgé de 37 ans, sans avoir eu d'enfants de Catherine de Savoie, sa femme. Les historiens milanais le célèbrent comme le plus grand prince qui ait régné sur eux. Son accès était facile, sa conversation douce et aimable; libéral sans profusion, juste sans sévérité, et religieux sans bigoterie, il obtint, dans un siècle belliqueux, le premier rang parmi les guerriers.

S. S—1.

VISCONTI (Marc), fils de Matthieu, frère de

Galéaz et oncle d'Azzo Visconti, ne régna point à Milan, mais illustra, par ses victoires, les règnes de son père et de son frère, comme il les troubla par son ambition. En 1318, il commanda l'armée des Gibelins de Lombardie, dans le mémorable siège de Gènes, tandis que le roi Robert et tous les princes de la maison de Naples défendaient cette ville. En 1320, il enveloppa Philippe de Valois dans les plaines du bas Montferrat, et le contraignit à la retraite. Ce fut lui qui, le 6 juillet 1322, remporta sur Raimond de Cardone la victoire de Bassignana, et le 25 février 1323, celle de Trezzo sur les Guelfes milanais. Mais enorgueilli par tant d'exploits, il ne supporta plus qu'avec impatience l'autorité de son frère Galéaz, avec lequel il croyait avoir droit de partager la souveraineté. Il s'était distingué au service du parti gibelin, et il voulait qu'aucune considération politique ne fût préférée à l'avantage de ce parti. Il voyait avec indignation les négociations de son frère avec le pape; il les dénonça à Louis de Bavière, et il causa, en 1327, la ruine de sa maison, avec l'arrestation de Galéaz, de ses frères et de son fils. Mais bientôt, se repentant d'avoir poussé trop loin son ressentiment, il sollicita Louis de Bavière plus vivement que personne de rendre la liberté à ses parents; il les aida à fournir la rançon que l'empereur exigeait d'eux, et il consentit à rester lui-même en otage, jusqu'à ce que tout l'argent nécessaire fût ramassé. Azzo Visconti, qui redoutait l'esprit remuant de son oncle, ne se pressa point de le dégager; et Marc Visconti, remis comme garantie à une partie de l'armée de l'empereur qui s'était révoltée et fortifiée au Cerruglio, sut gagner si bien l'esprit des soldats qui devaient le garder, qu'il se fit leur général. A leur tête, il s'empara de Lucques le 15 avril 1329, et vendit ensuite cette ville à Gherardino Spinola, de manière à pouvoir satisfaire les soldats allemands, entre les mains desquels il se trouvait. Il revint à Milan à la fin de juillet. Les bourgeois qui l'avaient vu souvent rentrer dans la ville en triomphe, après de glorieuses victoires, les soldats dont il avait partagé les fatigues, et qu'il devançait dans les dangers, les paysans dont il avait défendu les récoltes contre le pillage des ennemis, s'empres- saient sur son passage; ils répétaient son nom avec enthousiasme, et l'invoquaient comme le vengeur de la Lombardie, comme le prince dont ils attendaient la paix, la gloire et la liberté. Le seigneur de Milan, Azzo Visconti, ne vit pas sans jalousie une si haute faveur populaire, il n'avait point pardonné à son oncle la prison qu'il avait subie, et le ressentiment se joignait en lui à la défiance. Il l'invita avec tous ses parents à un festin somptueux. Comme Marc voulait se retirer, après le repas, Azzo Visconti lui demanda un entretien secret, il le mena dans un autre appartement, où des assassins se précipitèrent sur lui, l'étranglèrent, et jetèrent son corps par

la fenêtre sur la place publique. Ainsi périt le plus brave des fils du grand Matthieu Visconti, celui que les vœux des Gibelins appelaient à commander leur parti dans toute la Lombardie, S. S—1.

VISCONTI (LUCHINO), troisième des fils de Matthieu le Grand, était né vers l'année 1287. Il avait partagé l'éducation militaire donnée à toute sa famille, et s'était distingué dans les combats, au moins à l'égal de ses frères; mais dans les victoires qu'il avait remportées, il avait presque toujours été blessé. Il commandait les troupes auxiliaires des Visconti à la bataille de Montecatini, et il y fut blessé à la jambe; près d'Alexandrie il tua de sa main Hugues de Baux, général du roi Robert, et il remporta ainsi les dépouilles opimes, si rares même chez les Romains, mais il fut aussi blessé; il le fut encore au visage, le 25 février 1323, à la bataille de Trezzo, qu'il livra à Raimond de Cardone; enfin, dans la guerre de Parabiago, en 1339, son casque fut brisé par les haches des Allemands, son cheval renversé sur lui; il fut fait prisonnier et lié à un chêne, pendant que le sang coulait de toutes ses blessures, jusqu'à ce qu'un parti de savoyards le délivra, et que Lodvisio Visconti, général ennemi, fut fait prisonnier à sa place. A la mort d'Azzo Visconti, le 14 août 1339, Luchino fut reconnu comme son successeur dans la seigneurie de Milan. Son frère Jean lui avait d'abord été associé par les suffrages du peuple; mais Jean renonça volontairement au pouvoir souverain, pour se renfermer dans les fonctions du sacerdoce. Luchino n'avait d'autre mérite que sa valeur, et la sévérité implacable qu'on honorait du nom de justice, et qui servit du moins à maintenir l'ordre dans ses Etats; mais il avait vécu dans la crapule; quoique marié deux fois, il avait eu beaucoup de maîtresses, et un grand nombre de bâtards; il avait conseillé et dirigé le meurtre de son frère Marc; enfin, dès qu'il fut parvenu à l'autorité, il persécuta tous ceux qui avaient eu quelque pouvoir durant le règne de son neveu Azzo. François de Posterla et deux Aliprandi, qui tenaient le premier rang dans la noblesse milanaise, jurèrent contre lui, en 1340, avec l'intention d'élever à sa place ses neveux, fils de son frère Etienne. Leur complot fut découvert; les deux Aliprandi, après avoir été appliqués à une cruelle torture, furent enfermés dans un cachot où Luchino les laissa mourir de faim. Posterla, qui s'était enfui à Avignon, fut trompé par de fausses lettres, ramené à Pise au bout de deux ans, saisi et conduit à Milan, où il périt sur l'échafaud, avec deux fils à peine adolescents; tous leurs complices furent pendus. Les neveux de Luchino, soupçonnés d'avoir eu connaissance d'une conjuration qui se tramait en leur faveur, furent relégués à l'extrémité de la Hollande. Dès lors, Luchino, dont le caractère avait été de tout temps sombre et mélancolique,

devint plus sévère encore. On ne le vit plus jamais sourire ou déridier pour un instant son front pâle et menaçant. Des douleurs articulaires dont il fut tourmenté contribuèrent encore à rendre son humeur plus sauvage. Parvenu au pouvoir souverain, il ne fit plus la guerre que par ses lieutenants, tantôt aux Florentins, de concert avec les Pisans, tantôt au marquis d'Este, de concert avec les Gonzague, tantôt aux Pisans eux-mêmes. En 1346, il acheta d'Obizzo d'Este la ville de Parme; Asti, Bobbio, Tortone et Alexandrie se soumirent volontairement à lui. Albe, Chierasco, et une grande partie du Piémont et de la Lunegiane passèrent sous sa domination; mais au milieu de ces conquêtes, affaibli déjà par l'âge et par la maladie, il périt empoisonné par sa femme. Il avait épousé en premières noces une dame de la maison de Spinola, qui mourut jeune. Il épousa ensuite Isabelle de Fiesque, femme d'une rare beauté, mais dont les galanteries étaient sans frein. Elle donna trois fils et une fille à son mari, mais elle avoua ensuite que ces enfants n'étaient point de lui, et qu'elle les avait eus de Galéaz Visconti, son neveu. Lorsque Galéaz fut exilé avec son frère, Isabelle chercha de nouveaux amants; elle obtint de son mari, sous prétexte de dévotion, la permission de faire un pèlerinage sur le Pô jusqu'à Venise. Une flottille décorée avec élégance fut destinée à la transporter. Isabelle y monta avec les femmes de Milan les plus renommées pour leur beauté, mais non pour leur sagesse. Ugolin de Gonzague, fils du seigneur de Mantoue, l'amant nouveau d'Isabelle, la retint quelque temps dans ses Etats, et l'accompagna ensuite à Venise, pour la fête de l'Ascension de 1346. Les détails scandaleux de ce voyage furent bientôt rendus publics par les accusations mutuelles des dames de la cour, non moins coupables que leur maîtresse. Luchino, lorsqu'il en fut informé, résolut de se venger d'une manière effrayante; mais Isabelle, ayant lu sa résolution dans ses regards farouches, le prévint en lui administrant un poison, dont le seigneur de Milan mourut le 24 janvier 1349. Après sa mort, son fils aîné, Luchino Novello, quitta la cour, et servit toujours dès lors les ennemis de l'Etat. Borso et Forestino, nés jumeaux, exclus aussi bien que leur frère aîné de la succession, parce qu'ils étaient nés d'un inceste, périrent au bout de peu de temps, l'un en prison, l'autre en exil. Brutio Visconti, que Luchino avait eu d'une maîtresse, fut chassé de Lodi, où il exerçait la tyrannie, et mourut misérable dans les monts Euganiens. Ainsi s'éteignit la famille de Luchino. Son héritage fut dévolu à son frère Jean.

S. S—1.

VISCONTI (JEAN), archevêque et seigneur de Milan, était le quatrième fils du grand Matthieu Visconti, et celui qui avait avec lui les plus grands rapports de caractère et d'esprit comme de figure. Il fut destiné à l'état ecclésiastique; mais pour

rentrer en grâce auprès de Louis de Bavière, qui l'avait fait emprisonner avec ses frères, il accepta, en 1329, le chapeau de cardinal des mains de l'antipape Nicolas V. L'année suivante, en se réconciliant avec le pape, il échangea cette dignité contre l'évêché de Novare. Au bout de deux ans, il joignit la souveraineté de cette ville à la conduite de son troupeau, après avoir surpris et fait prisonnier, par un indigne stratagème, Caccino Tornielli, qui en était seigneur. L'archevêque de Milan étant exilé, Jean Visconti obtint en 1333, du pape Jean XXII, d'être nommé administrateur de cet archevêché. Il en fut pourvu en titre, le 6 août 1342, par Clément VI. La mort de Luchino Visconti, la grande jeunesse de ses fils, et le doute déjà élevé sur leur légitimité, ouvrirent, le 24 janvier 1349, le chemin du trône à Jean Visconti. Il signala son avènement par des actes de clémence, rappela de leur exil ses neveux, fils de son frère Etienne, tira de prison Lodvisio Visconti, et pardonna à d'autres criminels d'Etat; mais il fut moins généreux envers les enfants de Luchino, qui périrent tous d'une manière misérable, comme on l'a vu à l'article précédent. L'ambition de Jean Visconti ne fut point satisfaite par l'immense héritage que lui avait laissé son frère; il prétendit à l'empire de toute l'Italie, et pour s'y élever, il employa tour à tour les artifices de la mauvaise foi, et les armées qu'il faisait conduire par son fils naturel Jean d'Oleggio. Le 23 octobre 1350, il acheta Bologne des frères Pepoli, qui en étaient seigneurs; et comme Clément VI réclamait cette ville de l'Etat de l'Eglise, et menaçait Visconti de l'interdit, l'archevêque parut devant le peuple dans la cathédrale, avec la croix dans une main et l'épée dans l'autre : « Avec l'une je défendrai l'autre, » dit-il aux ambassadeurs du pape. Il annonça cependant bientôt après qu'il viendrait en personne rendre ses devoirs à Clément VI, et il envoya d'avance un homme lui préparer des logements et des vivres pour la suite qu'il comptait, disait-il, conduire, de douze mille cavaliers et six mille fantassins. Le pape, effrayé d'une semblable visite, le pria de ne point venir, et lui accorda tout ce qu'il demandait. Jean Visconti voulait étendre sa domination sur la Toscane; il y offrait son alliance à tous les petits tyrans, à tous les conspirateurs, à tous ceux qui troublaient l'ordre établi. En même temps, il y fit entrer, en 1351, Jean Visconti d'Oleggio, avec une armée; le courage des Florentins et la résistance vigoureuse du château de Scarperca déconcertèrent ses projets. Il fit, en 1353, la paix avec les Florentins; mais la même année les Génois, découragés par leur défaite de la Loiera, dans leur guerre contre les Vénitiens, se donnèrent volontairement à lui. Pour accomplir le plan qu'il s'était formé, il lui restait à soumettre les quatre principautés de la Marche Tréviseane, Mantoue, Vérone, Ferrare et Padoue; il se préparait à les

attaquer, et les petits princes avaient fait une ligue entre eux et avec Venise pour se défendre, lorsque Jean Visconti mourut inopinément, le 5 octobre 1354, par l'extraction d'un charbon, qui deux jours auparavant s'était manifesté à son front. Ses Etats furent divisés à sa mort entre ses trois neveux, fils de son plus jeune frère Etienne. S. S.—1.

VISCONTI D'OLEGGIO. *Voyez* OLEGGIO.

VISCONTI (MATTHIEU II) était fils aîné d'Etienne, le moins illustre des fils du grand Matthieu, et celui qui était mort le plus tôt. Matthieu II fut appelé par le testament de son oncle Jean, non pas à l'héritage entier de la maison Visconti, mais à une portion composée de Bologne, Lodi, Plaisance, Parme, Bobbio, Pontremoli et San-Donnino. Il est vrai que Bologne ne lui demeura pas longtemps, Jean d'Oleggio ayant fait révolter cette ville, le 17 avril 1355, pour s'en attribuer la souveraineté. Matthieu II était peu capable de réparer cette perte, ou de la venger. Il n'avait hérité d'aucune des vertus de ses ancêtres; il consacrait sa vie au plaisir; la chasse était son unique occupation, et les plus infâmes débauches remplissaient le reste de son temps. Epuisé par ses excès et par les drogues auxquelles il avait recours pour renouveler un feu presque éteint, il était près de succomber à une fièvre lente qui le consumait, lorsque ses frères l'empoisonnèrent, soit qu'ils redoutassent d'être victimes de la haine et du mépris du peuple, soit qu'un mot de Matthieu, qui s'était plaint que l'empire n'avait pas de charmes quand il était partagé, leur fit craindre qu'il songeât à se défaire d'eux. Matthieu II mourut le 26 septembre 1355. Il avait épousé Liliola Gonzague, fille de Philippe, seigneur de Mantoue, dont il n'eut que deux filles. S. S.—1.

VISCONTI (GALÉAZ II), second fils d'Etienne, eut en partage dans la succession de son oncle Jean, outre la moitié de Milan, la souveraineté de Côme, Novare, Verceil, Asti, Tortone et Alexandrie. Après la mort de Matthieu II, il partagea ses Etats avec son frère Bernabo; la ville de Milan demeura commune entre eux: Galéaz était le plus bel homme de ses Etats; sa taille élevée, sa chevelure blonde, et le soin infini qu'il mettait à sa parure, attirèrent sur lui les regards de toutes les femmes. Isabelle de Fiesque, sa tante, s'était abandonnée pour lui à un amour incestueux. Dans sa jeunesse, Galéaz avait été en pèlerinage au St-Sépulcre, et il y avait été armé chevalier; lorsqu'il fut exilé en Hollande, sous le règne de son oncle Luchino, il y tua, dans un combat singulier, un gentilhomme belge dont il adopta les emblèmes, qui ont été conservés par tous ses descendants. C'étaient deux tisons enflammés, auxquels deux petits seaux étaient suspendus. A son retour, son oncle Jean lui fit épouser, en 1350, Blanche de Savoie, sœur du comte Amédée VI. Galéaz, une fois monté sur le trône,

quoiqu'il se laissât engager par son ambition dans des guerres continuelles, ne conduisit jamais lui-même ses armées. Abandonné à la mollesse et au goût des plaisirs, il faisait consister toute sa grandeur dans la pompe et la magnificence. Il dépensa en bâtiments des sommes immenses, sans laisser cependant des monuments de son règne dignes des trésors qu'ils lui avaient coûté. Voulant unir sa famille par des alliances aux premiers rois de la chrétienté, il fit épouser à son fils, Jean-Galéaz, Isabelle de France, et à sa fille Violante Lionel d'Angleterre. Ces noces et le luxe insensé avec lequel elles furent célébrées épuisèrent Galéaz, et l'obligèrent à écraser ses sujets d'impositions. Le mécontentement universel des peuples et la ruine du commerce et de l'agriculture excitèrent souvent des conjurations ou des soulèvements qu'il punit avec une excessive cruauté. Cependant il voulait passer pour protecteur des lettres : il avait lui-même quelque culture d'esprit, et il témoigna beaucoup d'égards à Pétrarque, qui s'efforça de s'acquitter envers lui par les plus basses flatteries. A son exhortation, Galéaz fonda la bibliothèque et l'université de Pavie. Les petits princes de Lombardie, qui étaient entrés dans une ligue contre l'archevêque Jean Visconti, continuèrent la guerre contre ses neveux et ses successeurs. L'ambition inquiète des seigneurs de Milan, leurs intrigues dans tous les Etats voisins, et leurs continuelles usurpations avaient fait éclater les hostilités. La première guerre, qui dura de 1355 à 1358, fut désastreuse pour les peuples; les compagnies d'aventuriers, les gendarmes allemands et anglais, les hussards hongrois vivaient à discrétion dans les villages, et songeaient bien plus à piller qu'à combattre. Mais quelque calamité que cette guerre attirât sur les sujets de Galéaz, elle lui parut glorieuse dans ses résultats, puisque, en 1359, ce prince soumit Pavie à sa domination, et qu'ayant détaché du marquis de Montferrat tous ses alliés, il n'eut plus que lui seul à combattre dans les années suivantes. Longtemps il avait vécu à Milan, avec son frère Bernabo; seulement ces deux seigneurs s'étaient partagé la souveraineté de leur capitale, et leurs deux châteaux, éloignés l'un de l'autre, étaient remplis de gardes et fortifiés avec soin. En 1365, Galéaz, déjà tourmenté par la goutte, et rendu plus défiant par les conseils de sa femme et de ses ministres, quitta Milan, où il ne se croyait point en sûreté, et vint s'établir à Pavie. Mais quoiqu'il eût craint dans cette occasion, et non peut-être sans motif, de périr victime de la perfidie de son frère, leur politique les tint toujours unis; ils firent cause commune contre tous leurs adversaires, et la maison Visconti maintint sa puissance sous leur gouvernement, comme si ses Etats n'eussent pas été divisés. L'avarice de Galéaz croissant avec ses années, pour conserver son argent, il se refusait aux dépenses les plus nécessaires; il ne

payait plus ses lieutenants ni ses troupes, et il leur permettait de vivre à discrétion chez ses sujets. Ce désordre excita plusieurs villes à la révolte, et fit échouer des entreprises auxquelles toutes les autres circonstances promettaient le succès. Galéaz mourut à Pavie, le 4 août 1378, dans la 59^e année de son âge. Son fils Jean-Galéaz lui succéda. S. S—1.

VISCONTI (BERNABO), troisième fils d'Etienne Visconti, eut en partage dans la succession de son oncle Jean la moitié de Milan, Crémone, Crème, Brescia et Bergame. Il y ajouta ensuite Lodi et Parme, villes échues à son frère Matthieu, qu'il empoisonna de concert avec son autre frère Galéaz. Le nom de Bernabo qui lui avait été donné était commun dans la famille Doria, d'où sa mère tirait son origine. Son caractère dur, hautain, opiniâtre, mais libéral, semblait aussi établir un rapport entre lui et la famille de sa mère. Il passa sa vie entière à faire la guerre. La révolte de Jean d'Oleggio, qui lui avait enlevé Bologne, en fut le premier motif; il n'abandonna jamais le projet de recouvrer cette ville, et tous les princes d'Italie, qui redoutaient l'accroissement de sa puissance, lui opposèrent une résistance non moins opiniâtre, pour l'empêcher de s'en rendre maître. Bernabo avait épousé, en 1350, Béatrix de la Scala, fille de Martino II, que d'après son orgueil, ou en raison de sa taille imposante, on appelait communément Regina de la Scala. Cette alliance n'empêcha point Bernabo de combattre les princes de Vérone. En 1356, il commença la guerre contre Jean d'Oleggio, seigneur de Bologne; mais celui-ci implora l'alliance de la maison de la Scala, des Gonzague, des Carrare et des marquis d'Este. Le 14 novembre de la même année, Gênes secoua le joug des frères Visconti; ainsi une guerre presque universelle s'alluma en Italie; mais cette guerre soutenue par des étrangers ruinait le pays sans assurer de gloire aux princes ou aux soldats, et sans amener un résultat. Les troupes de Bernabo ayant été battues deux fois, au passage de l'Oglio, dans l'automne de 1357, et à Montechiaro le 20 mars 1358, ce prince demanda la paix, et la signa à Milan le 8 juin de la même année; mais dès qu'il crut avoir endormi ses ennemis par cette négociation, il recommença les hostilités, le 6 décembre. Oleggio, pour se soustraire à cette nouvelle attaque, vendit Bologne à l'Eglise; mais Visconti n'en continua pas moins la guerre pendant toute l'année 1360, contre le cardinal Albornoz, qui, au nom du pape, avait fait cette acquisition. Par cette conduite Bernabo attira sur lui-même et sur ses Etats les excommunications et les foudres de l'Eglise. Une croisade fut prêchée contre lui, et en 1361 des pèlerins guerriers arrivèrent en grand nombre de Hongrie et d'Allemagne pour le combattre; cependant leur zèle eut peu de suite, et plusieurs de ces croisés, séduits par une plus forte solde, passèrent du camp de l'Eglise

dans le sien. Une grande défaite qu'éprouva son armée près de Bologne, le 16 avril 1363, le déterminait pour la seconde fois à rechercher la paix ; il la signa le 3 mars 1364, sans avoir dessein de l'observer plus longtemps que la précédente. Une troisième guerre éclata en effet, en 1366, entre les mêmes alliés et Bernabo. L'empereur Charles IV et le pape Urbain V s'étaient mis tous deux à la tête des ennemis de Visconti ; cependant Bernabo les prévint, et porta la guerre dans le Mantouan ; il déconcerta des opérations mal combinées, et sans avoir remporté lui-même aucun avantage, sans qu'aucun fait d'armes éclatant signalât une guerre où les premiers potentats de l'Europe s'étaient engagés, il signa une paix générale en février 1369. Les traités n'étaient plus entre les mains des Visconti et de leurs adversaires qu'un jeu scandaleux pour se surprendre par des serments. Une troisième guerre fut allumée, en 1370, par une tentative de Bernabo sur Modène, et terminée peu de mois après ; une cinquième, en 1371, à l'occasion de l'acquisition de Reggio, faite à prix d'argent par Bernabo. C'est dans cette guerre que son fils naturel, Ambroise Visconti, qui avait formé une compagnie d'aventuriers, et qui s'était distingué par ses talents militaires, fut tué dans la vallée de St-Martin, le 17 août 1373. Bernabo, sans être découragé de ce que le succès n'avait encore couronné aucune de ses entreprises, et de ce qu'après d'inutiles combats il s'était trouvé seulement plus pauvre et plus affaibli, s'engagea encore, en 1375, dans la guerre des Florentins contre l'Eglise ; en 1378, dans une guerre contre la maison de la Scala, pour les vaines prétentions de sa femme Regina ; enfin, en 1379, contre les Génois. Des extorsions épouvantables exercées contre ses sujets avaient été la conséquence de ces guerres, continuées pendant trente ans sur un théâtre aussi étroit. La cruauté féroce de Bernabo et les supplices pour lesquels il avait inventé lui-même des raffinements de souffrance ajoutaient encore au poids de sa tyrannie. Outre plusieurs bâtards, il avait quatre fils légitimes, Louis, Charles, Rodolphe et Martin, tous quatre valeureux, ambitieux, capables de grandes choses, mais presque aussi cruels que lui. Il avait partagé entre eux les villes de ses Etats, et multiplié par là l'oppression, en la rapprochant des peuples. Sa passion pour la chasse était une calamité publique. La moindre offense faite à ses chiens, la moindre transgression de ses ordonnances pour la conservation du gibier, étaient punies par les supplices les plus cruels. Son libertinage n'était guère moins redoutable. Dans un même temps, on avait compté qu'il avait trente-six enfants vivants et dix-huit femmes enceintes de lui. Depuis la mort de son frère Galéaz II, il voyait avec des yeux d'envie la moitié de la Lombardie au pouvoir de son neveu Jean-Galéaz, qui était aussi son gendre. Il était entré dans plusieurs complots

formés contre lui, lesquels avaient tous échoué, par la vigilance du seigneur de Pavie. Jean-Galéaz, à son tour, après avoir inspiré à son oncle une grande sécurité, en prenant lui-même toutes les apparences de la plus extrême timidité, annonça qu'il voulait faire un pèlerinage vers le lac Majeur. Arrivé près de Milan, le 6 mai 1383, il rencontra Bernabo, qui, avec deux de ses fils, était venu au-devant de lui pour lui faire honneur. Après avoir embrassé son oncle, il donna l'ordre, en langue allemande, à deux de ses capitaines de l'arrêter. Aussitôt les soldats arrachèrent à Bernabo la bride de sa mule ; ils coupèrent la ceinture de son épée, et l'entraînèrent loin des siens, tandis que ce malheureux appelait vainement son neveu à son aide, et le suppliait de n'être pas traître à son propre sang. Il fut enfermé, avec ses deux fils, dans un des châteaux de Milan. A trois reprises, il fut empoisonné, pendant les sept mois que dura sa détention, et mourut enfin le 18 décembre 1383, âgé de 66 ans. Une de ses maîtresses, Domina Porri, s'était enfermée volontairement avec lui dans le château de Trezzo, où il avait été transféré, et elle le soigna jusqu'au dernier moment. Il avait marié ses filles aux ducs d'Autriche, de Bavière, de Wurtemberg, aux princes d'Angleterre, de Chypre, de Gonzague ; et leurs dots avaient coûté plus de deux millions de florins d'or. De ses fils naturels sont descendues les branches de la maison Visconti qui subsistent encore. S. S.—1.

VISCONTI (JEAN-GALÉAZ), fils de Galéaz II et de Blanche de Savoie, né en 1347, fut le premier de sa maison qui porta le titre de duc. Il avait, dès son enfance, tant de perspicacité, un jugement si précoce, et tant de dispositions pour les sciences, qu'on avait longtemps cru qu'un enfant si distingué n'arriverait point à l'âge d'homme. Les goûts qu'il avait manifestés de bonne heure ne l'abandonnèrent point dans tout le cours de sa vie. Insensible aux plaisirs de la chasse ou du jeu, aux attraites des femmes, aux plaisanteries des bouffons de la cour, il consacrait aux études tout le temps qu'il dérobaux affaires, et il traitait les affaires elles-mêmes en homme d'étude. Le premier il donna de l'activité aux chancelleries des princes ; il apporta un soin jusqu'alors inconnu à la composition des manifestes et de tous les papiers d'Etat. Tout devait être écrit chez lui, jusqu'aux moindres ordres, jusqu'aux instructions les moins importantes, et les archives de Milan contiennent sur son administration plus de matériaux que sur celle d'aucun autre prince. Pendant la vie de son père, il avait été envoyé dans les armées, et il avait fait la guerre, avec peu de succès, au marquis de Montferrat. Lorsqu'à la mort de son père, en 1378, il parvint à la souveraineté, il renonça complètement aux armes, et quoique dès lors il fût presque toujours en guerre, il ne se montra plus aux armées que conduisant ses lieutenants.

En 1360, son père lui avait fait épouser Isabelle de Valois, fille de Jean, roi de France, qui lui apporta en dot le comté de Vertus, dont Jean Galéaz prit longtemps le titre. Après la mort de cette première femme, en 1372, et celle du fils qu'il avait eu d'elle, il épousa, le 2 octobre 1380, sa cousine Catherine Visconti, fille de Bernabo. Dès l'année où Jean Galéaz recueillit la succession de son père, il donna à connaître que son ambition ne serait modérée ni par les liens du sang, ni par l'honneur ou les traités. La ville d'Asti s'étant révoltée contre son beau-frère, Secondotto, marquis de Montferrat, et celui-ci ayant eu recours au comte de Vertus, Jean-Galéaz se fit livrer la ville comme médiateur, et il en garda ensuite la souveraineté pour lui-même. Lorsque l'ambition de Bernabo, son oncle, lui fit craindre de devenir victime de ses complots, et l'autorisa peut-être à intriguer contre lui à son tour, il parvint d'abord à le tromper par une fausse dévotion. Il passait son temps dans les églises, un rosaire à la main, en prières devant les images des saints, ou entouré de religieux et de prêtres. En même temps, il affichait une pusillanimité qui n'était point étrangère à son caractère; il redoublait sa garde, il fortifiait ses châteaux, et il montrait à tous une lâcheté qui devait le faire croire incapable de tenter lui-même une révolution; c'est de là qu'il sortit pour arrêter son oncle aux portes de Milan, le 6 mai 1385, et pour l'empoisonner ensuite, comme nous l'avons raconté dans l'article précédent. Afin de s'assurer les suffrages du peuple, il abandonna au pillage le palais et les trésors de Bernabo, et il permit que tous les douaniers et les percepteurs de contributions fussent poursuivis et massacrés par le peuple. La moitié de la Lombardie, qui était demeurée le partage de Bernabo, le reconnut sans difficulté pour souverain. Reprenant alors les projets ambitieux que sa famille avait longtemps formés contre les princes de la Marche Trévisane, il s'allia, en 1387, à François de Carrare, seigneur de Padoue, pour dépouiller Antoine de la Scala de la souveraineté de Vérone et de Vicence; à peine cette guerre fut terminée, qu'il tourna ses armes contre son allié, François de Carrare, et qu'il le chassa de Padoue et de Trévise. La valeur et l'activité de Carrare, secondées par la constance des Florentins, suscitèrent, il est vrai, une ligue puissante contre Jean-Galéaz. Le duc de Bavière, du côté de l'Allemagne, le comte d'Armagnac, du côté de la Provence, envahirent ses Etats; quoique tous deux fussent repoussés avec perte, ils donnèrent à François de Carrare les moyens de recouvrer Padoue; et ils firent consentir, en 1392, Jean-Galéaz à une paix générale, qu'il ne se proposait pas d'observer longtemps. Jusqu'alors les Visconti, souverains de la Lombardie depuis plusieurs générations, n'avaient aucun titre qui couvrit leurs longues usurpations. Jean-Galéaz

profita de la vénalité de l'empereur Venceslas pour acheter de lui, au prix de cent mille florins, le titre de duc de Milan, dont le diplôme lui fut expédié à Prague, le 1^{er} mai 1395. Des fêtes brillantes solennisèrent l'installation du nouveau duc dans la Lombardie, qui lui obéissait presque tout entière. L'Etat de Mantoue interrompait en partie la communication entre la capitale de Jean-Galéaz et les provinces qu'il avait conquises sur les bords de l'Adriatique. Pour le soumettre il déclara la guerre à Gonzague, en 1397, sous prétexte de venger sa belle-sœur, Catherine Visconti, femme de Gonzague, après avoir lui-même, par des rapports calomnieux, engagé ce prince à la faire mourir. Dans cette guerre, signalée par une victoire à Borgoforte le 23 juillet et par une défaite à Governolo le 28 août, il trouva dans la constance des Florentins un obstacle insurmontable à son ambition. Une trêve fut conclue le 11 mai 1398; et Jean-Galéaz profita du repos qu'elle lui donna pour nouer de nouvelles intrigues en Toscane, auprès des Gibelins, qui le regardaient alors comme le chef de leur parti. Les républiques de Pise, de Sienne, de Pérouse et d'Assise se livrèrent successivement à lui, en 1399 et 1400. Une nouvelle ligue fut formée pour lui résister par les Florentins et le seigneur de Padoue. L'empereur Robert fut appelé en Italie, et défrayé, dans son expédition, par les subsides des Guelfes; mais Jean-Galéaz, après avoir eu l'avantage sur lui dans un combat, le 21 octobre 1401, sema, par ses négociations, tant de méfiance et de mécontentement dans l'armée allemande, que l'empereur fut obligé d'abandonner honteusement l'Italie. Enfin, le 24 juin 1402, Jean-Galéaz compléta ses conquêtes en soumettant Bologne à son pouvoir. La balance de l'Italie était presque renversée; il ne restait plus aucun défenseur à la république florentine: son commerce était entravé de toutes parts, ses trésors obérés, ses ressources détruites, lorsque la peste se manifesta tout à coup en Lombardie. Jean-Galéaz, pour l'éviter, quitta Pavie, où il résidait d'ordinaire, et vint s'établir à Marignano. La contagion l'y atteignit cependant. Il était déjà malade lorsqu'une comète parut au ciel. Jean-Galéaz, adonné à l'astrologie judiciaire, ne douta pas que ce phénomène ne fût l'annonce de sa mort. « Je remercie « Dieu, s'écria-t-il, de ce qu'il a bien voulu « qu'un signe de mon rappel apparût dans le ciel « aux yeux de tous les hommes. » L'événement justifia ce présage; et le duc de Milan mourut le 3 septembre 1402. Il laissait deux fils légitimes et un bâtard, entre lesquels il partagea ses Etats par son testament. Sa fille Valentine avait été mariée à Louis, duc d'Orléans (*voy. VALENTINE*), fils de Charles V, roi de France. Soupçonneux, avare, cruel et perfide, Jean-Galéaz joignit à ces vices quelques qualités qui portent une apparence de grandeur. Il aimait et protégeait les

lettres; il avait du goût pour les arts : mais surtout il savait apprécier le mérite qui pouvait lui être utile, et le récompenser magnifiquement. Il discernait avec une infailible perspicacité les talents politiques et militaires. Il avançait sans jalousie les hommes distingués, et leur accordait ensuite une confiance inébranlable. Aussi eut-il toujours dans ses conseils et à la tête de ses armées les plus habiles négociateurs et les meilleurs généraux.

S. S.—1.

VISCONTI (JEAN-MARIE), fils aîné de Jean-Galéaz et de Catherine Visconti, né en 1389, était âgé de treize ans lorsqu'il succéda, en 1402, à son père dans le duché de Milan. Son frère Philippe-Marie avait un apanage considérable et le titre de comte de Pavie; sa mère avait été mise à la tête de la régence avec les conseillers et les généraux qui avaient servi Jean-Galéaz le plus fidèlement. Mais dès que les rênes de l'Etat furent abandonnées par la main vigoureuse qui les avait retenues jusqu'alors, la Lombardie entière tomba dans la plus effrayante anarchie. Le gouvernement des Visconti, en comprimant l'explosion des haines qu'il excitait, ne les avait point éteintes dans les cœurs. Le parti guelfe, qu'on croyait détruit, renaissait de toutes parts; il réparait même à la cour, où la duchesse mère, entraînée par son amant François Barbavara, le favorisait. Les exilés rentraient dans toutes les villes dont ils avaient été chassés, et en revenant dans leur patrie ils profitaient de leur ancien crédit pour en usurper la souveraineté. L'autorité du duc était méconnue d'un bout à l'autre de la Lombardie. Six principautés nouvelles s'y étaient formées, et à Milan même les partis opposés ne tardèrent pas à recourir aux armes, pour décider auquel d'entre eux demeurerait la régence. Les Gibelins, prenant le nom du jeune duc pour faire la guerre à la duchesse, forcèrent celle-ci de s'enfuir à Monza; ils la surprirent le 15 août 1404 dans cette bourgade, la conduisirent au château de Milan, et l'y firent périr peu après par le poison. Jean-Marie, déjà âgé de quinze ans, débuta par un parricide dans l'administration de ses Etats. Incapable cependant de gouverner par lui-même, il appela successivement au commandement Charles Malatesti, Facino Cave, le maréchal Boucicaut, alors gouverneur de Gênes, et de nouveau Facino Cave, selon que le parti guelfe ou le parti gibelin l'emportait auprès de lui. Au milieu de ces guerres civiles qui répandirent dans la Lombardie la plus effroyable désolation, l'autorité du duc de Milan s'était restreinte à la ville seule dont il portait le nom. Encore dans cette ville Jean-Marie ne s'était-il plus réservé d'autre droit que celui d'ordonner les supplices. Entouré de forfaits dès son enfance, ayant à toute heure sous les yeux des exemples de la plus détestable férocité, il avait besoin d'être réveillé par des émotions fortes, et il ne connaissait plus de plaisir que

dans le spectacle de la douleur. Les formes de la justice n'étaient plus pour lui qu'un vain jeu. Il se faisait livrer les malheureux que les juges condamnaient, pour les chasser aux chiens courants; son piqueur Squercia Gevanco avait nourri ses dogues de chair humaine, pour les accoutumer à cet épouvantable exercice. Sa tyrannie cependant était affermie par les talents et par l'activité de Facino Cave, qui avait une armée nombreuse sous ses ordres, et qui, cherchant à faire vivre ses soldats de pillage, voyait avec plaisir se préparer de nouvelles proscriptions. Une maladie de Facino Cave, qui le contraignit de se faire porter à Pavie, donna aux nobles milanais le courage et le loisir de conjurer contre leur tyran. Jean-Marie fut attaqué par eux comme il se rendait à l'église de St-Gothard, le 16 mai 1412. Il fut massacré à la porte du temple, et son corps, exposé quelque temps aux outrages de la populace, fut enfin recueilli et porté dans l'église par une courtisane. S. S.—1.

VISCONTI (PHILIPPE-MARIE), second fils de Jean-Galéaz, était né en 1394, et n'était âgé que de onze ans à la mort de son père. Le comté de Pavie avec une portion de la Lombardie lui avaient été donnés en apanage. Mais pendant sa jeunesse, ses généraux, ses tuteurs, les premiers citoyens de Pavie, et surtout les Beccaria, s'emparèrent de toute son autorité et le retinrent dans le château de Pavie moins en souverain qu'en otage. Par un acte de vigueur, il saisit, le 16 mai 1413, le sceptre que les conjurés venaient d'arracher à son frère avec la vie. Facino Cave était mort le jour même où Jean-Marie avait été tué; sa veuve, Béatrix Teuda, disposait d'une brillante armée, des garnisons de plusieurs villes, et d'une dot de quatre cent mille florins d'or; Philippe-Marie l'épousa quoiqu'elle eût vingt ans de plus que lui, avant qu'elle eût le temps de faire porter en terre le corps de son premier mari. Se montrant aussitôt aux soldats, et leur distribuant l'argent de cette riche veuve, il reçut leur serment de fidélité, et les conduisit immédiatement à Milan pour recueillir l'héritage de son frère. Astor Visconti fut battu devant la porte de Como; Milan se déclara le 16 juin pour Philippe-Marie, et celui-ci, en menaçant des plus cruels supplices les meurtriers de son frère, publia une amnistie pour le reste des citoyens. A peine maître de sa capitale, Philippe-Marie entreprit de réduire la Lombardie à la même obéissance qu'elle avait jurée à son père. Lâche et dissimulé, ne se montrant pas aux soldats, et ne sortant jamais de son palais, il paraissait peu fait pour exécuter un projet aussi hasardeux. Mais il sut démêler parmi ses soldats un grand homme, François Carmagnola (*voy. ce nom*), et lui accorder la confiance qui lui était due. Carmagnola reconquit toute la Lombardie, et la soumit au duc de Milan. Celui-ci, il est vrai, brisa bientôt lui-même les instruments de sa

grandeur. Il fit périr, en 1418, sa femme Béatrix Teuda sur un échafaud, d'après une accusation calomnieuse d'adultère. Il dépouilla Carmagnola, en 1425, de tous les biens et de tous les honneurs qu'il lui avait accordés, et le poussant ainsi parmi ses ennemis, il eut à le combattre comme général des Vénitiens et des Florentins, jusqu'à ce que le supplice injuste de ce grand homme délivra le duc en 1432 de son plus redoutable ennemi. Cependant, malgré son ingratitude, Visconti trouvait encore des hommes distingués pour le servir, parce qu'aussi longtemps qu'il avait besoin d'eux il leur accordait une confiance entière et les récompenses les plus brillantes, et parce que les hommes dans leurs calculs d'ambition s'adressent plutôt à la politique qu'aux sentiments de leurs souverains. Philippe Visconti était seigneur de Gènes, lorsque les Génois remportèrent, le 5 août 1435, la grande victoire de l'île Pouria sur le roi Alfonse d'Aragon, qui, avec ses frères et la première noblesse d'Espagne et de Naples, demeura prisonnier des vainqueurs. Mais tel fut le pouvoir de l'éloquence d'Alfonse, ou l'entraînement de Philippe, que ce prince ambitieux et perfide, de qui on n'avait jamais attendu une action généreuse, rendit la liberté au roi d'Aragon et à tous les prisonniers, et que dès lors il le seconda puissamment dans la conquête du royaume de Naples. Cet événement changea tout le système des alliances de Philippe, qui trouva pendant le reste de son règne un ami fidèle dans le roi de Naples, mais qui perdit à cause de lui la seigneurie de Gènes, et se déclara contre les Français et la maison d'Anjou. Cependant Philippe-Marie semblait craindre également de vaincre et d'être vaincu : se défiant tour à tour de ses généraux et de ses alliés, il les arrêtait au milieu de leurs succès; il traitait de la paix quand la guerre semblait lui promettre la victoire; et il recommençait les hostilités au moment où il venait de faire de grands sacrifices pour les terminer. Sa politique trompeuse et inconstante troubla et dévasta l'Italie pendant tout son règne, sans qu'il fût possible souvent de comprendre quel était le but qu'il se proposait, ou quelle passion le faisait agir. Ses généraux, qui le voyaient avancé en âge et sans enfants, lui demandaient de les récompenser en partageant entre eux son héritage. Nicolas Piccinino voulait avoir la souveraineté de Plaisance; Louis de San-Severino demandait Novare; Louis del Verme, Tortone, et Taliano Furlano, Bosco et Tragaruolo. Visconti impatienté les trompa tous, en concluant, le 1^{er} août 1441, une trêve avec François Sforze, auquel il donna finalement pour femme Blanche, sa fille naturelle, qu'il lui promettait depuis longtemps, et avec elle la souveraineté de Crémone et de Pontremoli. Plus Philippe-Marie avançait en âge, plus on voyait augmenter son inconstance et sa défiance envers tous ceux qui l'approchaient. Il

n'y avait pas un an qu'il avait marié sa fille au comte Sforze, lorsqu'il recommença la guerre contre lui par l'entremise de Piccinino; et lorsque le comte était presque dépouillé de tous ses Etats, Philippe-Marie, changeant de nouveau de parti, le sauva par son entreprise des dangers qui le menaçaient. En 1446 il avait allumé une nouvelle guerre contre son gendre. Déjà celui-ci avait perdu toute la marche d'Ancone, lorsque les Vénitiens prirent sa défense, et réduisirent le duc de Milan à de grandes extrémités. Philippe recourut alors à son gendre, qu'il avait si souvent et si mortellement offensé. La paix se fit entre eux, et Sforze partit de Pesaro le 9 août 1447 pour se rendre à Milan. Mais à cette époque même le duc, frappé d'une fièvre dysentérique, mourut le 13 août 1447 sans avoir pu voir son gendre ou sa fille. Avec lui finit la souveraineté de la maison Visconti; le duché de Milan passa à François Sforze, et fut conservé pendant plusieurs générations dans cette famille, moins par droit héréditaire que par une nouvelle élection du peuple, ou plutôt par droit de conquête (*voy. SFORZE*).

S. S—1.

VISCONTI (Lodvisio), fils d'un frère de Matthieu le Grand, était un général distingué et toujours cher aux soldats, mais son esprit inquiet et son caractère jaloux l'armèrent fréquemment contre sa famille. Il dirigea en 1322 la rebellion des Milanais contre son cousin Galéaz Visconti, dans l'espérance de rétablir la république milanaise, ou plutôt de rendre commun à toute la famille Visconti le pouvoir que s'arrogeait un seul de ses membres. Mais lorsqu'il vit le nouveau gouvernement qu'il avait fait instituer pencher vers les Guelfes et se disposer à la paix, il regretta d'avoir donné les mains à une révolution contraire à des préjugés et à des sentiments qu'il confondait avec son devoir; il fit connaître à Galéaz son repentir, il lui ouvrit une porte de la ville, et l'aïda à recouvrer l'autorité dont il l'avait privé. Ce service effaçant le souvenir de l'offense précédente, Lodvisio Visconti fut employé avec confiance par Galéaz, jusqu'à l'entrée en Italie de Louis de Bavière, et il servit son cousin avec fidélité. Cependant il partageait le mécontentement qu'avait excité dans toute la maison Visconti l'arrogance de son chef; il s'était lié avec son cousin Marc, qui n'avait pas moins que lui de vaillance, de talents militaires et d'ambition; il se joignit à lui pour demander à Louis de Bavière de changer le gouvernement de Milan; et lorsque cet empereur fit arrêter, le 20 juillet, Galéaz avec son fils et deux de ses frères, Lodvisio et Marc Visconti eurent place dans le conseil suprême auquel l'empereur confia le gouvernement de la nouvelle république de Milan. Marc se réconcilia ensuite avec ses frères, il les aïda à sortir de leur captivité, il leur fit recouvrer la souveraineté de leur patrie, et il fut victime de leur ingratitude. Lodvisio sortit de Milan lorsqu'ils y rentrèrent;

il chercha du service parmi les étrangers, et se rendit si cher aux soldats allemands qui composaient alors toutes les armées de l'Italie, qu'ils accouraient de toutes parts sous ses drapeaux, aussitôt qu'il s'offrait à les conduire. Lodvisio Visconti, qui avait fait longtemps la guerre pour Martino de la Scala, profita, en 1339, de cette affection des soldats pour former une armée volontaire, sous le nom de compagnie de Saint-George, avec laquelle il voulait s'ouvrir l'entrée de sa patrie. Cette armée, excitée par l'espoir du pillage de Milan, combattit à Parabiago avec un acharnement qu'on n'avait jamais vu dans les guerres d'Italie. Après cinq combats, après deux victoires, après avoir fait prisonnier Luchino Visconti, général ennemi, elle fut absolument détruite le 20 février 1339, et Lodvisio demeura prisonnier de son cousin. Il fut retenu dans la plus dure captivité pendant le reste du règne d'Azzo, et pendant le règne de Luchino. Mais l'archevêque Jean, en montant sur le trône, lui rendit la liberté, le 24 janvier 1349, et Lodvisio, malgré tant de vicissitudes, malgré son âge avancé, et le long temps qu'il avait passé loin des armées, retrouva tout son crédit sur les soldats. Aussi, lorsque, sept ans après, Galéaz et Bernabo Visconti furent attaqués par la grande compagnie qui s'était mise à la solde de leurs ennemis, et lorsque les soldats allemands qui formaient leur armée eurent refusé de servir contre elle, les seigneurs de Milan ne trouvèrent personne plus propre que le vieux Lodvisio à rendre la confiance à leurs troupes, à les faire rentrer dans l'obéissance, et à les déterminer au combat. Lodvisio, qui était alors âgé de près de quatre-vingts ans, attaqua vivement la grande compagnie sur le Tésin, le 12 novembre 1356, la renversa dans le fleuve, et fit prisonniers le chef et la plus grande partie des gens d'armes. Après cette victoire Lodvisio n'est plus nommé dans l'histoire; il est probable qu'il ne vécut pas longtemps.

S. S—1.

VISCONTI (GABRIEL-MARIE), fils naturel de Jean-Galéaz et d'Agnès Mautegeatti, eut, en 1402, pour apanage, à la mort de son père, les seigneuries de Crème et de Pise. Mais dans cette dernière ville, où il exerçait un pouvoir usurpé sur une république, on jugeait plus sévèrement ses défauts, et on se soumettait plus difficilement à ses caprices. Incapable de protéger ses sujets, ou de nuire à ses ennemis, il augmentait cependant les impositions pour subvenir aux dépenses de sa petite cour, et pour soutenir contre les Florentins une guerre à laquelle le peuple ne prenait plus d'intérêt. Ces ressources ne lui suffisant point encore, il prétendit avoir découvert des conspirations parmi les plus riches de ses sujets, afin d'en prendre occasion de confisquer leurs biens. En 1404, il se mit sous la protection du maréchal Boucicaut, qui commandait alors à Gênes, il lui livra Livourne et ses forteresses, lui

promit pour Pise un tribut annuel, et à ce prix il conserva encore une année la seigneurie que son père lui avait laissée. Mais Boucicaut, voulant, en 1408, s'assurer l'amitié des Florentins et s'aider de leurs trésors, leur proposa d'acheter Pise, et se fit lui-même médiateur entre eux et Gabriel-Marie. Cette négociation, qui devait faire passer Pise au pouvoir de ses plus anciens ennemis, y excita le 21 juillet une révolte contre Gabriel Visconti. Sa mère, qui l'avait suivi dans cette ville, et qui partageait avec lui les soins du gouvernement, fut renversée par l'explosion d'une bombe, et tuée par sa chute; Gabriel-Marie, réfugié dans la forteresse avec deux cents hommes d'armes, fut obligé de conclure à plus bas prix le marché proposé par les Florentins. Il se retira ensuite à Gênes avec l'argent qu'il avait reçu; mais Boucicaut le força d'abord à partager avec lui le prix de son héritage, et bientôt après, pour le dépouiller du reste de sa fortune, il intenta contre lui une accusation calomnieuse de trahison, et le fit périr sur un échafaud, au mois de septembre 1408.

S. S—1.

VISCONTI (ASTOR ou HECTOR) était un fils naturel de Bernabo Visconti, qui avait acquis dans ses armées et dans celles des ennemis de Jean-Galéaz le surnom de *Soldat sans peur*. Après la captivité et la mort de son père, il avait en tous lieux cherché des ennemis à son cousin Jean-Galéaz, et il s'était ainsi lié intimement à tout le parti guelfe. Lorsque Jean-Marie Visconti fut tué par des conjurés, le 16 mai 1412, ceux-ci s'empressèrent de proclamer Astor comme duc de Milan. Il entra dans la ville suivi de quelques soldats guelfes, et tout le peuple le reconnut avec joie. Mais le gouverneur de la citadelle lui ferma ses portes, et déclara qu'il n'obéirait qu'à Philippe-Marie, frère du dernier souverain. Celui-ci, qui avait épousé la veuve de Facino Cave, et qui était maître de ses trésors et de son armée, entra dans la ville par la porte de la citadelle. Astor fut obligé de se retirer le 16 juin à Monza, avec les Guelfes qui lui étaient attachés: il y soutint un siège de quatre mois; contraint d'abandonner la ville, il s'enferma dans le château, où il se défendait encore, lorsqu'un quartier de rocher lancé par une baliste lui fracassa la jambe et le tua. Sa sœur Valentine, qui était enfermée avec lui, ne rendit le château par composition que le 4^{er} mai de l'année suivante.

S. S—1.

VISCONTI ou VESCONTE (1) (GASPARD), poète, était de l'ancienne et illustre maison de ce nom, et naquit à Milan en 1461. Élève de Guidotto de Prestinari, savant grammairien de Bergame, il fit, sous sa direction, de rapides progrès dans les lettres. Le grec, le latin, et même l'hébreu, lui étaient familiers: mais il s'attacha surtout à cultiver sa langue maternelle; et ses contempo-

(1) Son nom est écrit *Vesconte* à la tête du poème *Degli due amanti*. C'est de là que quelques bibliographes ont fait deux auteurs de ce poète.

ains lui surent tant de gré de sa préférence pour le toscan, qu'ils le placèrent dans leur estime à côté de l'amant de Laure. Les talents et la naissance de Gaspard lui méritèrent la faveur des ducs de Milan. Chevalier doré, membre du sénat, il fut le principal ornement de la cour de Galéaz, et ensuite de Louis Sforze, qui lui confia plusieurs missions honorables. Une mort prématurée l'enleva, le 8 mars 1499, à l'âge de 38 ans. Outre une édition des Triomphes et des Sonnets de Pétrarque, Milan, 1494, in-fol., on a de lui : 1° *Des Rime* (sous le titre de *Rithmi*), Milan, 1493, in-4°. Un avis de l'auteur nous apprend que ce volume fut imprimé à mille exemplaires; mais il n'en est pas moins devenu si rare qu'à peine le trouve-t-on dans les plus riches bibliothèques de l'Italie. 2° *Li due amanti Paolo e Daria*, ibid., 1495, in-4°. C'est un poème en huit chants et en octaves. L'auteur raconte qu'en démolissant l'ancien couvent de St-Ambroise, pour le reconstruire sur le plan du Bramante, on y découvrit un tombeau qui renfermait, avec deux corps, un livre recouvert de lames de plomb; que, s'étant procuré ce livre, il parvint, quoique le temps en eût presque effacé les caractères, à le déchiffrer d'un bout à l'autre; et que le poème qu'il offre au public est le résultat de son travail. Cet ouvrage, imprimé, comme le précédent, à mille exemplaires, est également très-rare. 3° Un recueil de *Sonnets*, in-4°. Ce volume, dédié par l'auteur à Béatrix, duchesse de Milan, est un des plus beaux manuscrits que l'on connaisse. Le Quadrio en a donné la description dans la *Storia d'ogni poesia*, t. 2, p. 215. Argelati, qui l'avait vu dans la bibliothèque du collège de St-Barnabé, à Milan, en parle avec admiration. Il est écrit sur vélin, en caractères d'or et d'argent; et la reliure en est de la plus grande magnificence. C'est de ce volume qu'on a tiré les *Sonnets* de notre auteur insérés dans le tome 1^{er} de la *Raccoltà Milanese*. On peut consulter, pour plus de détails, Sassi, *Histor. typograph. mediolan.*, col. 357, et Argelati, *Bibl. mediol.*, t. 2, col. 1604. W—s.

VISCONTI ou VICECOMES (JOSEPH), savant litturgiste italien, né à Milan, vers la fin du 16^e siècle, d'une famille illustre et féconde en hommes de mérite, fut choisi par le cardinal Frédéric Borromée pour travailler, de concert avec Rusca, Collio (*voy.* ces noms), etc., dans la bibliothèque ambrosienne, que ce prélat venait de fonder, pour mettre en ordre les livres, les manuscrits, et en tirer tout le parti possible. Dans la répartition que l'on fit des matières, les rites ecclésiastiques échurent à Visconti, qui remplit sa tâche avec beaucoup d'érudition. Sa modestie surpassait encore l'étendue de ses connaissances. Il mourut en 1633. Nous avons de lui : 1° *De capitazione liber*, Milan, 1611, in-4°. Cet opuscule n'a que dix-neuf pages; il est fort rare. 2° *Observationes ecclesiasticæ*, Milan, 4 vol. in-4°,

également rare. Le premier volume traite des rites et cérémonies du baptême, et il porte la date de 1615. On l'a réimprimé à Paris, in-8°. Le second traite des cérémonies de la confirmation, avec la date de 1618. Le troisième traite des anciens rites de la messe, avec la date de 1620. Le quatrième explique les vases et les ornements dont se servaient anciennement les prêtres dans le saint sacrifice de la messe; il est de 1626. Cet ouvrage est plein de détails curieux. Le style en est simple, clair et méthodique; mais Dupin reproche à l'auteur de s'être souvent appuyé, pour établir l'antiquité de certaines cérémonies, sur des monuments dont l'authenticité n'est rien moins que démontrée. On trouve l'analyse des divers ouvrages de Visconti dans la *Bibliothèque ecclésiastique* de Dupin, t. 17, édit. in-4°, p. 93-102. Le volume qui concerne les cérémonies du baptême a été réimprimé à Paris, 1618, in-8°. On attribue à Visconti quelques autres opuscules. *Voy.* son Eloge dans l'ouvrage de Boscha, *De origine et statu biblioth. ambrosianæ*, p. 142, et dans la *Bibl. script. mediolan.* d'Argelati; *Athénée* de Picinelli, etc. L-B-E et W-s.

VISCONTI (JEAN-BAPTISTE-ANTOINE), préfet des antiquités de Rome sous Clément XIII, Clément XIV et Pie VI, naquit à Vernazza, au diocèse de Sarzana, le 26 décembre 1722. Son père, nommé Marc-Antoine, né dans le même pays, exerçait la médecine. Sa famille s'était perpétuée dans la ville de Vernazza, pendant onze générations, vivant toujours très-honorablement et alliée à des maisons illustres. Toutes les familles Visconti appartiennent, dit-on, à la même souche que la maison souveraine de Milan; mais il n'existe là-dessus que des traditions vagues. Jean-Baptiste-Antoine ayant perdu son père dans son enfance, son éducation fut dirigée par un grand oncle, archiprêtre, qui l'envoya à Rome, dès qu'il eut atteint l'âge de quatorze ans, auprès d'un autre de ses grands oncles, nommé Antoine-Marie, peintre et élève de Gio-Battista Gaulli dit *Baciccio*. Quoique Antoine-Marie pût concevoir le projet de faire un peintre de son jeune élève, il eut le bon esprit de lui laisser continuer l'étude des langues anciennes, et le jeune Visconti conçut une telle passion pour ce genre de connaissances, qu'il s'y livra presque entièrement, ne dérochant aux muses latines et grecques que des moments consacrés à l'étude des mathématiques. A peine sorti de ses premières études, il contribua au rétablissement de l'académie dite *de' Vari*; il en écrivit l'histoire, comme secrétaire, et, en 1741, il en fut nommé *Prince*. Un prélat avec qui il était lié, nommé Giuseppe Saliceti, avait fondé une neuvaine pour célébrer la fête des Morts dans l'église de St-Jean des Florentins; plusieurs prédicateurs y étaient ordinairement appelés : Visconti, en 1744, âgé de vingt-deux ans, après avoir obtenu à cet effet une permission à cause qu'il était laïque,

prêcha seul les neuf sermons qui devaient remplir la neuvaine, tous sur le même sujet. Pour acquérir un état et fixer son rang dans la société, il acheta ensuite une charge de notaire apostolique. Mais, au milieu de ces travaux scientifiques et littéraires, un goût dominant l'entraînait vers l'étude des monuments antiques. Ce sentiment le lia avec Winckelmann, qui remplissait alors à Rome la place de *préfet des antiquités*, et cet homme célèbre conçut pour lui une telle estime, qu'en partant pour l'Allemagne, en 1767, il disait tout haut que, s'il mourait avant son retour, il croyait ne pouvoir être mieux remplacé que par J.-B. Visconti (Fr. Cancellieri, *Dissert. sopra la stat. del Discobolo*, etc., pag. 64). Cet honorable legs reçut son exécution. On sait que l'illustre auteur de l'*Histoire de l'art* fut assassiné par son domestique, comme il revenait à Rome, le 8 juin 1768 (voy. WINCKELMANN). Le 30 du même mois, J.-B. Visconti fut nommé à sa place par Clément XIII, avec le titre soit de *préfet des antiquités*, soit de *commissaire aux antiquités*, car on trouve ces deux expressions dans les écrits du temps. Cette place, si honorablement remplie par Winckelmann, ne tarda pas à acquérir une plus grande importance. Clément XIV, élevé sur le trône pontifical le 19 mai 1769, conçut le projet de fonder un nouveau musée dans le Vatican, et d'y rassembler tous les marbres antiques dont il pourrait faire l'acquisition. Dès lors il ne suffit plus au *préfet des antiquités* d'apprécier les antiques sous le rapport de l'art, d'en expliquer la signification mythologique et les costumes, il dut aussi en établir la valeur numérique : le préfet des antiquités devint le commissaire aux achats. Les quinze dernières années de la vie de Visconti furent principalement employées à inspecter les fouilles faites pour le compte du gouvernement, à suivre celles des particuliers, à acquérir tous les objets qui offraient quelque intérêt : c'est lui qui décida Pie VI à entreprendre les fouilles qui amenèrent la découverte du tombeau des Scipions (*Monum. degli Scip.*, p. 2). La formation du musée *Pio-Clémentin* devint en grande partie son ouvrage. Au milieu de ces graves occupations, il trouvait encore des moments pour des travaux purement littéraires. Il composa, en 1781, une dissertation sur le *Discobole* en marbre, lançant le disque trouvé dans les fouilles du mont Quirinal. Elle porte le titre de *Lettre au cardinal Guillo-Pallotta, sur le Discobole*, etc., 24 mars 1781. On compte, parmi ses autres ouvrages, une *Dissertation sur un médaillon de la ville de Cologne, représentant Tibère*; un *Mémoire sur les aqueducs qui existent aux environs de Rome, près de la villa Casali*; toutes les inscriptions latines placées dans le musée *Pio-Clémentin*; diverses *Lettres et Notices sur des inscriptions du tombeau des Scipions*, imprimées dans les t. 8, 9, de l'*Anthologie romaine*; et plusieurs pièces de vers publiées en 1752, 1754, 1764,

1781, etc. En 1778, Ludovico Mirri ayant conçu le projet de faire graver tous les antiques dont se composait le musée *Pio-Clémentin*, Jean-Baptiste Visconti fut choisi pour composer le texte, et nommé à cet effet par le pape (musée *Pio-Clémentin*, t. 1, *préf.*, p. 7). Mais atteint d'un anévrysme, il se trouva dans l'impossibilité de travailler assidûment à cette grande entreprise, et il fut suppléé par son fils *Ennius-Quirinus*. De là il est arrivé que le premier volume du musée *Pio-Clémentin* porte le nom de *Jean-Baptiste*; que les censeurs lui attribuent le texte de ce volume, en lui donnant de justes éloges, et que cependant Cancellieri a pu dire avec vérité que ce premier volume est presque entièrement écrit, *quasi interamente scritto*, par *Ennius-Quirinus* (*loc. cit.*, p. 67). Ce dernier lui-même dit, dans la préface du second volume, que son père, abattu par une maladie grave plutôt que par les ans, n'a contribué à ce travail *presque que par son nom*. Jean-Baptiste épousa, en 1750, Ursule Filonardi, née comme lui à Vernazza. Il en eut trois fils : *Ennius-Quirinus*, *Filippo-Aurelio* (voy. les articles suivants), et *Alessandro*, né à Rome en 1757, et mort dans la même ville le 7 janvier 1835, médecin, qui, entraîné aussi par l'amour des arts, a publié à Rome, en 1805, le catalogue des médailles de *Pietro Vitali*. La famille Filonardi avait eu deux cardinaux, *Ennio*, créé par Paul III, en 1536, et *Filippo*, élu par Paul V, en 1611. C'est en mémoire de ces deux princes de l'Eglise que Jean-Baptiste donna le nom d'*Ennius* à l'aîné de ses fils, et celui de Philippe au second. Après trois années de souffrances, il mourut le 2 septembre 1784. Ce savant se fit estimer par de précieuses qualités morales autant que par son savoir. Honoré de tous les hommes instruits, chéri de trois papes, il laissa une réputation que la célébrité de ses fils ne doit pas faire oublier. Cancellieri, qui nous a transmis des instructions intéressantes sur sa vie, complète son éloge avec ce seul mot : Il a passé, dit-il, par ses mains, plusieurs centaines de mille écus, et il est mort pauvre : *Dimodo che essendo passato per le sue mani il pagamento di più centinaia di migliaia di scudi, morì povero*. On peut voir de plus grands détails sur sa vie dans les notes que cet écrivain a jointes à son recueil, intitulé *Dissertazioni epistolari sopra la statua del Discobolo, scoperta nella villa Palombara*, etc., Rome, 1806, in-8°. E—c. D—D.

VISCONTI (ENNIUS-QUIRINUS), fils aîné du précédent, naquit à Rome le 1^{er} novembre 1751. Son père, qui s'était chargé seul de son éducation, lui fit étudier, dès l'âge le plus tendre, les langues vivantes et mortes, la littérature ancienne, les antiquités, les sciences exactes. Il voulait par cet essai tenter un succès extraordinaire : il réussit. La prodigieuse mémoire de son élève et son intelligence aussi puissante que sa mémoire se prêtèrent merveilleusement à ce

vaste plan ; il saisissait tout et n'oubliait rien. A deux ans, il reconnaissait sur les médailles les effigies de tous les empereurs, depuis César jusqu'à Gallien. A trois ans et demi, il lisait également bien le grec et le latin, ce qui fut constaté par un examen public. A dix ans, soumis à un second examen, il étonna ses juges par ses connaissances dans la géographie, l'histoire, la chronologie, la numismatique, la géométrie ; et à douze ans, dans une troisième épreuve, faite avec solennité à la bibliothèque *Angelica*, il résolut les problèmes les plus élevés de la trigonométrie, de l'analyse et du calcul différentiel. Le journal de Florence de 1755, intitulé *Novelle letterarie* (t. 16, p. 666), Mazzuchelli, dans ses *Scrittori d'Italia* (t. 2, p. 3 et 1781), rendirent compte de ces faits qui leur parurent appartenir à l'histoire des savants précoces. Les programinés du second et du troisième examen ont été imprimés sous les titres de *Experimentum domesticæ institutionis*, etc., Rome, 1762, in-4°, et de *Specimen alterum domesticæ institutionis*, etc., Rome, 1764, in-4°. Mais ce qui étonnait le plus, c'était la simplicité de son caractère et surtout sa modestie. Un enfant, prodige de mémoire, est souvent un prodige d'orgueil, sans renfermer le germe d'un vrai talent ; on aimait au contraire dans le jeune Visconti son ingénuité, sa timidité, expressions des qualités de son cœur, autant qu'on admirait la pénétration de son esprit, la justesse de son jugement et la brillante faculté dont il était doué de retenir imperturbablement ce qu'il avait appris. En 1764, âgé de treize ans, il traduisit du grec en vers italiens la tragédie d'*Hécube* d'Euripide ; cette traduction fut imprimée à Rome en 1765. Analysant déjà son propre travail, le jeune auteur rendit compte lui-même, dans la préface, de la méthode qu'il avait suivie pour étudier les langues. L'empereur Joseph II étant allé visiter Rome en 1769, Visconti lui fit hommage de différentes pièces de vers qu'il avait composées à la louange de ce prince, en grec, en latin et en italien ; ces vers ont été conservés dans un recueil publié à cette occasion. Peu de temps après, il entreprit une traduction, aussi en vers italiens, des *Olympiques* de Pindare. Cet ouvrage est demeuré inédit ; mais en 1773 l'auteur a fait imprimer, dans le *Nuovo giornale de' letterati d'Italia* (Modena, Mem., t. 2, p. 27) ; ses *Réflexions sur l'art de traduire Pindare*. Le goût des vers paraissait alors le dominer : des sonnets et d'autres petits poèmes variaient ses travaux et récréaient son imagination. Il a conservé et dissimulé ce penchant toute sa vie. Dès cette époque de 1769, des circonstances mémorables désignèrent la carrière où il devait s'illustrer. L'amour des monuments antiques avait fait depuis quelques années dans l'Europe entière de rapides progrès. Les gravures des anciens édifices de Rome, dont J.-B. Piranesi avait commencé la publication en 1751 ; le recueil d'antiquités du comte de Cay-

lus, ouvrage qui, sans être très-remarquable sous le rapport de l'érudition, apprenait à juger les monuments, en enseignant à les classer ; les écrits de Mariette et de le Roy ; les dessins de Pietro Santi Bartoli ; la description des ruines de Palmyre, de Balbek et de Pæstum ; l'immortel traité de Winckelmann, et plus encore la féconde découverte de la ville d'Herculanum, et les fouilles de la villa Adriana, avaient dirigé tous les regards vers la Grèce, source privilégiée des plus précieux chefs-d'œuvre de l'art antique. En harmonie par ses inclinations personnelles avec ce mouvement général des esprits, Clément XIV arriva au trône pontifical plein de grandes idées. Dans la vue d'accroître la magnificence de Rome, de contribuer au rétablissement du goût, et peut-être aussi avec la pensée d'opposer un obstacle de plus à l'exportation des objets d'art sur lesquels les Romains modernes ont fondé avec tant d'habileté divers genres d'industrie, il conçut le projet de créer un nouveau musée, supplément de celui du Capitole, et où il rassemblerait les produits des fouilles exécutées pour le compte du gouvernement, et les objets dont les propriétaires consentiraient à faire le sacrifice. Il choisit pour déposer ces précieux antiques l'appartement d'Alexandre VIII, situé au rez-de-chaussée du Vatican, et dont une pièce, dite le *Belvédère*, renfermait déjà l'Apollon et le Laocoon. Jean-Baptiste Visconti, en sa qualité de préfet des antiquités, présidait au choix, à l'acquisition, au placement de tant de nouveaux trésors. Pie VI lui accorda la même confiance que son prédécesseur. Après cela, il semblait naturel que ce savant conçût le dessein de se donner un jour pour adjoint son fils Ennius, si propre par ses connaissances à accroître l'éclat de la magnifique collection confiée à ses soins. Cependant ce père de famille en avait disposé autrement. Comptant sur l'attachement que lui témoignait Pie VI, et sur le mérite transcendant d'Ennius, il avait le projet et l'espérance de le conduire au cardinalat. Dans cette vue il lui fit faire son droit. Visconti reçut le grade de docteur en droit canonique et en droit romain le 7 août 1771. Peu de temps après, le pape l'agréa au nombre de ses camériers d'honneur, et le nomma sous-bibliothécaire du Vatican. Mais le jeune Visconti manifestait une vive opposition aux vues de son père. Il avait conçu de l'attachement pour une vertueuse personne, nommée Angela-Teresa Doria, et il refusait de s'engager dans les ordres sacrés. Le pape, pour favoriser les vues de Jean-Baptiste, et dans l'intention de hâter l'avancement d'Ennius, dépouilla celui-ci du titre de sous-bibliothécaire et supprima deux pensions qu'il lui avait accordées sur différents revenus de l'Etat. Visconti était d'un caractère très-doux, mais en même temps très-ferme dans ses résolutions : il subit ces suppressions sans se plaindre, et ne persista pas moins dans ses idées d'indépendance et de ma-

riage. Dans ces circonstances, le prince Sigismond Chigi, depuis longtemps son ami, persuadé que rien ne changerait sa détermination, et voulant l'indemniser de sa disgrâce, le nomma son bibliothécaire, le logea dans son palais, l'admit à sa table, et exigea de lui qu'il prît un secrétaire et qu'il ne s'occupât que de ses études accoutumées. Ennius proposa au prince pour sous-bibliothécaire l'abbé Carlo Fea, illustre depuis par son commentaire sur l'*Histoire de l'art* de Winckelmann. Jean-Baptiste, non moins inébranlable qu'Ennius, demanda et obtint, pour coadjuteur à la place de *préfet des antiquités*, Filippo-Aurelio, son second fils, très-digne de remplir ce poste éminent (Cancellieri, *Dissert. sopra la stat. del Discob.*, p. 66). Mais les vastes connaissances d'Ennius avaient d'avance marqué son rang. Jean-Baptiste, chargé en 1778 de composer le texte qui devait accompagner les gravures du musée Pio-Clémentin, se voyant atteint d'une maladie chronique, appela Ennius à son aide. Le premier volume parut en 1782. Le nom de Jean-Baptiste y figura seul; mais son fils eut la plus grande part à sa gloire. Le succès de ce lumineux écrit fut immense. Jamais ouvrage ne parut dans des circonstances plus convenables à sa célébrité et ne répondit plus complètement à l'attente universelle. Jean-Baptiste étant mort en 1784, Ennius publia seul, dans la même année, le second volume du Musée Pio-Clémentin. Presque aussitôt il fut nommé conservateur du musée du Capitole, ses pensions lui furent rendues, et le 12 janvier 1785 il épousa la demoiselle Doria, union constamment heureuse, et dont son père, qui ne s'était montré sévère envers lui que par excès d'affection, avait béni le projet avant sa mort. Dans la préface placée à la tête du second volume du Musée Pio-Clémentin, Visconti a fait modestement la part de son père et la sienne, en disant qu'on n'y retrouverait pas tout le savoir déployé dans le premier volume, mais qu'il espérait, quant à la forme, qu'on le jugerait sorti de la même main (page 5). Les éloges donnés à ce second volume par les critiques Stefano Borgia, depuis cardinal, Gio-Cristoforo Amaduzzi, Gaetano Marini, Giuseppe Carletti, tous hommes honorablement connus dans les lettres, manifestèrent d'avance l'opinion que le monde savant allait porter de ce nouveau travail. Depuis cette époque jusqu'à la mort de Visconti, parurent sans interruption une multitude d'écrits qui ont autant contribué à l'avancement de la science archéologique qu'à la célébrité de leur auteur. En 1780, il composa le texte joint par Fr. Piranesi aux gravures du Temple de l'Honneur et de la Vertu. Dans la même année, la découverte du tombeau de Scipion donna lieu à la dissertation intitulée *Monumenti degli Scipioni*. Cet ouvrage, recueilli d'abord dans l'*Anthologie romaine*, fut réimprimé, avec des additions, par Fr. Piranesi, en 1785, à la tête des gravures du tombeau des Scipion. Il

offrait des recherches curieuses sur la langue et l'orthographe latines des temps anciens, motivées par l'inscription du tombeau de Scipion *Barbatus*, consul l'an 456 de Rome. La collection d'antiquités formée par Thomas Jenkins renfermait beaucoup d'objets, tels que des cippes, des vases, des tables de marbre, tous particulièrement intéressants, à cause des inscriptions dont ils étaient revêtus. Visconti en expliqua tous les objets d'art, en rétablit et en interpréta toutes les inscriptions. Son ouvrage fut publié à Rome en 1787, in-8°, sous le titre de *Monumenti scritti del museo del signor Tommaso Jenkins*. En 1788 parut le quatrième volume du Musée Pio-Clémentin, qui devançait le troisième. Déjà cet ouvrage avait pris sa place à la tête de toutes les productions de ce genre. Le second volume avait été jugé supérieur au premier, le quatrième égala le second. Tous les dieux et tous les héros étaient nettement reconnus, les restaurations et les dénominations trompeuses mises à l'écart. L'ordre se trouvait en quelque sorte rétabli dans l'Olympe. On crut voir l'antiquité renaître, expliquée avec tant de savoir, de critique et de clarté. Le chevalier d'Azara, qui possédait lui-même les connaissances d'un antiquaire unies aux principes d'un artiste, ayant enrichi sa collection de deux tableaux en mosaïque, récemment découverts, Visconti les illustra par une dissertation intitulée *Osservazioni su due musaici antichi istoriati* (Parme, 1788, in-8°), où il démontra qu'ils représentaient des personnages cherchant à connaître l'avenir par le moyen du feu. C'est dans la même année 1788 que parut sa dissertation sur un bas-relief transporté d'Athènes en Angleterre par M. Worstley, représentant Jupiter et Minerve qui reçoivent les hommages d'une foule d'Athéniens; elle fut imprimée à Londres, dans le *Museum Worstlium*. Une tête en marbre, casquée, trouvée en 1772 dans les fouilles de la villa Adriana, donna naissance à une des découvertes les plus piquantes de Visconti. En la comparant avec celles de plusieurs figures plus ou moins endommagées par le temps, qui sont toutes des répétitions d'un même original, il découvrit qu'elles étaient semblables, les unes et les autres, à celles de la figure principale d'un groupe exposé sur une place de Rome, appelé *Pasquino*, composition dont on n'avait jamais reconnu le sujet, à cause des mutilations du marbre. Les parties saines de chacune des figures subsistantes en divers lieux, et notamment d'un groupe conservé à Florence, expliquèrent les parties frustes des autres fragments, et dans le groupe mutilé du *Pasquin*, si souvent confident des mordantes satires du peuple de Rome contre les grands, se retrouva Ménélas soulevant, au milieu des guerriers troyens, le corps mort de Patrocle. En reconstituant ce groupe, sur l'avis de Visconti et à la faveur du moulage, d'après les plus belles parties existantes à Rome et à Florence, on le restitua en entier dans sa beauté

première; et les hommes éclairés y ont reconnu une des productions les plus énergiques et les plus achevées de la sculpture antique. Tel a été le produit de la critique et du savoir. L'abbé Cancellieri composa, dans le même temps, une dissertation où il montra que le *Marforio* était un fleuve. Visconti donna à la sienne la forme d'une lettre adressée à ce savant et respectable antiquaire. Cancellieri publia le tout sous le titre de *Notizie delle due famose statue di un fiume e di Patroclo, dette volgarmente di Marforio e di Pasquino* (Rome, 1789, in-8°). Il a reproduit son opinion dans le sixième volume du Musée Pio-Clémentin. En 1790 parut le troisième volume de ce grand ouvrage; en 1792, le sixième, et en 1796, le cinquième. Le septième a été composé à Paris et publié à Rome en 1807. Un grand camée, du plus beau travail, représentant le buste de Jupiter, l'épaulé gauche couverte d'une portion de cuirasse, la tête ceinte de laurier, et que le chevalier Zulian, noble vénitien, avait acquis à Smyrne, devint l'occasion d'une dissertation aussi curieuse que savante. Visconti y reconnut Jupiter *Egiocus*, ou armé de l'égide, sujet extrêmement rare. Ce savant, généralement très-circonspect lorsqu'il s'agit de remonter aux origines de la mythologie et de développer le sens des mythes primitifs, fut entraîné dans cette occasion par la grandeur d'une image poétique et par l'évidence de la signification; il démontra que, dans le langage énigmatique de l'antiquité, l'égide de Jupiter était le fracas des tempêtes par lesquelles ce dieu épouvante les mortels, et que l'égide ou la cuirasse bruyante, forgée par Vulcain, avec des plaques d'airain, appliquées l'une sur l'autre et mouvantes, était une imitation de cette égide naturelle, un emblème des orages qui obscurcissent les airs, et des sifflements qui accompagnent la pluie et le tonnerre. Peut-être l'explication de la couronne de chêne fut-elle moins heureuse. Mais ce qu'il y eut de plus remarquable dans cette belle dissertation, c'est que l'auteur s'engagea pleinement dans les domaines de l'allégorie, et montra qu'il reconnaissait les dieux du paganisme dans les puissances de la nature. Elle fut imprimée à Padoue en 1793, in-4°, sous le titre de *Osservazioni sopra un antico cammeo, rappresentante Giove Egioco*. La même année vit paraître sa lettre sur la toilette en argent d'une dame romaine: *Lettera su di un' antica argenteria nuovamente scoperta in Roma*, a S. E. R. Monsign. della Somaglia, Rome, 1793, in-4°. Nous avons déjà vu Visconti, à l'occasion des monuments de Jenkins, rétablir et expliquer des inscriptions antiques; les deux inscriptions grecques de *Triopium*, dites les *Marbres triopéens*, lui offrirent un thème de ce genre, digne d'exercer son érudition et sa critique. Ces marbres, découverts au commencement du 17^e siècle, sous le pontificat de Paul V, achetés à cette époque par le cardinal Scipion Borghese, publiés quatorze ou

quinze fois depuis l'an 1607 jusqu'à 1773, illustrés par des commentaires de Casaubon, de Saumaise, de Maittaire, de Brunk et d'autres savants, venaient d'être mis honorablement en lumière en 1793 par le prince Marc-Antoine Borghese, dans sa ville du mont Pincius, appelée la *Villa Pinciana*. Ce prince avait fait construire une imitation des ruines d'un temple antique, semblable à celui de Triopium, et au-devant du portique tétrastyle de ce temple, il avait élevé les deux inscriptions, semblables à deux stèles, chacune de cinq palmes et demi de haut. Soit que Visconti eût eu quelque part au projet de ce monument, soit qu'il y puisât seulement la pensée d'illustrer de nouveau les antiques sur lesquels le prince appelait l'attention des archéologues, il publia les deux inscriptions, en restaura les textes, en donna des traductions en prose et en vers; et, malgré les travaux des savants qui l'avaient précédé, il accompagna ce travail d'un commentaire qui jeta un nouveau jour sur ces précieux restes de la mythologie grecque et romaine. On vit clairement, dans ses explications, qu'Hérode Atticus avait élevé un temple à Cérès et à Faustine la jeune dans un bourg appelé par lui Triopium, situé à quelques milles de Rome, sur un territoire appartenant à Annia Attilia Regilla, sa femme. Visconti montra qu'Atticus avait consacré auprès de ce temple une enceinte destinée à recevoir les tombeaux de ses descendants, et qu'il appelait la vengeance de Minerve et de Némésis sur quiconque troublerait le repos de ces morts issus par leur père de Mercure et d'Hersé, et par leur mère d'Enée et d'Assaracus, etc., etc. Le nom de *Triopium* lui parut un souvenir de celui du héros *Triopé* d'Argos, qui avait aussi consacré un temple à Cérès, et auprès de ce temple un tombeau pour sa famille. Le poète *Marcellus*, dont le nom est gravé au haut de la seconde inscription, fut *Marcellus Sidetès*, poète contemporain d'Hérode Atticus. L'époque de la mort de Regilla, celle de la consécration du monument, la demi-lune en ivoire qui ornait la chaussure des sénateurs romains, les deux consulats d'Atticus et l'année de sa mort ne firent pas moins briller l'érudition et la logique de l'auteur. Si Visconti n'avait composé que cette dissertation et celle du Jupiter *Egiocus*, il n'aurait pas obtenu toute la célébrité dont il a joui, mais il ne l'aurait pas moins méritée. Cet ouvrage, imprimé à Rome, en 1794 (in-fol., 104 pages), porte le titre de *Iscrizioni greche Triopee, ora Borghesiane, con versioni*, etc. Dans la même année 1794, il publia ses observations sur les peintures d'un beau vase grec trouvé dans la Campanie et appartenant au prince Stanislas Poniatowski, sous le titre de *Pitture di un antico vaso fittile, trovato nella Magna-Grecia, ed appartenente a S. A. il sig. principe Stanislao Poniatowski* (Rome, 1794, in-fol.). En 1796 parut sa lettre au cardinal Etienne

Borgia, sur la *tessere* des spectacles de la ville de Velletri, déjà illustrée par l'abbé Sestini : *Lettere su d'un antico piombo Veliterno*, etc., Rome, 1796, in-4°. L'explication des monuments trouvés dans les ruines de la ville de *Gabium* fut publiée en 1797. Le prince Marc-Antoine Borghese avait traité, avec un peintre écossais, nommé Gavino Hamilton, pour que celui-ci exécutât des fouilles sur les terrains enclavés dans ses propriétés, où avait existé cette ville antique. Ces recherches furent très-fécondes, et la ville *Pinciana* s'enrichit d'une grande quantité d'inscriptions et de sculptures, principalement des temps de Tibère, de Trajan et des Antonins, où cette ville, presque déserte au temps d'Auguste, avait pris un nouvel accroissement. Visconti entreprit l'explication de cette suite nombreuse de monuments. Ce travail soigné, mais précis et renfermant une immense instruction en peu de pages, parut en 1797, sous le titre de *Monumenti Gabini della villa Pinciana, descritti da Ennio*, etc., Rome, in-8°. Entre les années 1780 et 1797, Visconti fit paraître dans le tome 1^{er} du recueil de Guattani : *Biglietto al sign. Gius. Ant. Guattani sopra in vaso marmoreo appartenente a S. E. il signor principe Chigi* ; — *Biglietto al sig. Jenkins sopra un raro frammento di antico intaglio in Corniola, rappresentante Minerva sul carro di Diomede* ; — dans le tome 3 : *Biglietto al sig. Ab. Giov. Crist. Amaduzzi, sopra un diaspro sanguigno conteste d'Acrato e Sileno* ; — dans le tome 5 : *Riflessioni sopra un gruppo di Ercole e Telefo con la cerva* ; — dans le tome 5 du *Journal de Mantoue* : *Descrizione di un antica tromba idraulica, ultimamente scoperta ed illustrata, e comunicata dal sig. Dott. Girolamo Astorri*. Tandis que le savant archéologue se livrait paisiblement à tant de recherches, l'orage politique grondait autour de lui. Une armée française était entrée dans Rome au mois d'octobre 1797. Dès le même jour, le général Berthier, qui la commandait, appela Visconti et d'autres notables auprès de sa personne. Il leur annonça l'établissement d'un gouvernement provisoire et nomma Visconti ministre de l'intérieur. Ce savant, obligé de renoncer à ses travaux accoutumés, remplit pendant deux mois ces fonctions politiques, et vers le commencement de 1798, lorsque des commissaires de la république française voulurent instituer à Rome un consulat, Visconti fut un des cinq membres de ce nouveau gouvernement. Il en remplit les fonctions avec autant de courage que de sagesse et d'intégrité. Mais dans ces temps de désordre, les hommes turbulents et factieux ne pouvaient considérer nulle part la probité et le talent. Un journal qui se publiait à Milan, sous le titre de *Monitore italiano*, reprocha bientôt à Visconti et à ses collègues le tort irrémissible d'être *des modérés*. Ces attaques furent souvent renouvelées ; au bout de sept mois, de nouveaux commissaires français nommèrent d'au-

tres consuls, et Visconti retourna avec joie à des travaux que le bruit des armes et le mouvement des affaires publiques n'avaient pu lui faire entièrement abandonner. Quoique la plus grande partie des détails du gouvernement pesât sur lui, il trouvait assez de temps pour les diriger et pour se livrer à ses goûts particuliers. Un institut fut établi à Rome en 1798, et Visconti, alors consul, y lut une dissertation en forme de lettre, adressée à l'illustre Zoega, qui en était membre. Cette dissertation avait trait à deux monuments relatifs à Antonia, fille d'Auguste et mère de Germanicus. L'un était une médaille de plomb, qu'il crut reconnaître pour une *tessere* ou un jeton, lequel avait donné l'entrée à quelque cérémonie funèbre, célébrée à Velletri, en l'honneur d'Antonia. L'autre était une inscription grecque placée par Eone, esclave favorite et ensuite affranchie d'Antonia, sur un temple qu'elle avait consacré à Vénus, près des bains de Sinuesse. Il traduisit cette inscription en prose latine et en vers italiens, et l'accompagna d'un commentaire curieux sur l'emploi du mot grec *athurma*, par lequel le poète avait exprimé l'idée attachée au mot latin *delicium* ou bien *in deliciis*. On sait que les Romains employaient le mot *delicium* ou *delicia domini* pour désigner un jeune esclave, garçon ou fille, particulièrement cher à son maître. Le nom de l'auteur de cette inscription était effacé ; il ne restait que le mot *junioris* : sur ce renseignement unique, Visconti, avec sa sagacité ordinaire, reconnut *Marcus Pompeius Theophanes, junior*, poète qui figure dans l'*Anthologie grecque*. Cet écrit, daté de l'an 6, a été imprimé à Rome, en l'an 7, in-4°. Un homme d'un si haut mérite ne pouvait pas avoir rempli impunément des places éminentes. Vers la fin de novembre 1798, une armée napolitaine s'était emparée de Rome, Visconti, accompagné de sa famille, se réfugia à Pérouse, ainsi qu'un grand nombre d'habitants de Rome. Bientôt les victoires des Français (*voy. CHAMPIONNET*) leur rendirent leur patrie, et Visconti rentra dans ses foyers, après vingt-six jours d'absence. Sa tranquillité ne fut pas de longue durée. Au mois de novembre 1799, une autre armée napolitaine surprit Rome, gardée par un corps de troupes trop faible pour la défendre. Les Napolitains pénétrèrent le soir dans la ville ; Visconti fut obligé d'en sortir. Fuyant sur la route de Civitavecchia, séparé de sa femme et de ses deux fils, il ne pouvait pas nourrir dans cette occasion, comme lors du voyage de Pérouse, l'espérance de rentrer à Rome sous peu de jours. Il quittait tristement sa patrie et ne devait plus la revoir. De nombreux fugitifs auxquels il associa sa fortune frêtèrent en commun avec lui un bâtiment qui devait les transporter en France. Au milieu des mers, il charmait la tristesse du voyage en lisant à ses compagnons des odes d'Horace. On était assis sur le tillac, et on l'écoutait, lors-

qu'une frégate russe aborda le bâtiment, prétendit être en droit de le capturer, et par commodement le reconduisit à Civitavecchia. Là, heureusement pour les passagers, se trouva un commodore anglais, qui les prit sous sa protection ; il régularisa leurs passe-ports, et peu de jours après, ils arrivèrent à Marseille. Le gouvernement français n'avait pas perdu de vue l'illustre fugitif. A peine celui-ci eut-il touché le port qu'il reçut, sans l'avoir demandé, un brevet, en date du 18 décembre 1799, qui le plaçait au nombre des administrateurs du musée des antiques et des tableaux que l'on formait alors dans le Louvre, avec le titre particulier de *surveillant*. Mais cet emploi ne devant lui donner que de très-faibles émoluments, le ministre de l'intérieur (François de Neufchâteau) chargea le chef du bureau des beaux-arts auprès du ministère de lui proposer un moyen à la faveur duquel il pût attribuer à l'ancien conservateur du musée du Capitole des honoraires dignes de son mérite. Celui-ci (Amaury Duval) proposa de le nommer professeur d'archéologie auprès du musée. Ce projet fut adopté, et l'étranger qui cherchait un refuge en France s'y trouva presque en même temps investi de deux emplois, avant d'en avoir sollicité aucun. Le peu d'habitude que Visconti avait de la langue française le fit dispenser du soin de professer. Mais dès son arrivée il s'occupa de la disposition du musée des antiques, où se trouvèrent bientôt réunis les chefs-d'œuvre de Rome, ceux de Florence, et ensuite tous les trésors des palais Borghese, ce qui forma la plus riche et la plus magnifique collection qui ait jamais existé dans le monde. A la fin de l'année 1803, Denon fut nommé directeur général du musée ; Dufourny, conservateur des tableaux ; Visconti, conservateur des antiques. Dès la même année, il fut nommé membre de l'Institut, dans la classe des beaux-arts, et placé dans la section de peinture que l'on venait de porter à huit membres au lieu de six, afin d'y faire entrer Denon et lui. Au mois d'août 1804, il fut reçu dans la classe d'histoire et de littérature ancienne, aujourd'hui l'Académie des inscriptions et belles-lettres, et ce fut ainsi que les honneurs vinrent au-devant de lui en France, sans qu'il eût fait aucune démarche pour les obtenir. Son premier travail fut la composition du catalogue descriptif et explicatif des richesses exposées au musée des antiques ou de ce qu'on appelle le *Livret du musée*. Le plus ancien de ces recueils fut publié en 1801. Court, précis, substantiel, il offrit toutes les instructions nécessaires pour faire connaître le sujet et apprécier chaque monument. Les éditions de ce catalogue se sont multipliées, toujours avec quelques additions. Celle donnée en 1817, sous le titre de *Description des antiques du musée royal*, et composée après l'enlèvement des objets réclamés par différentes puissances, présente un peu plus de développement. En 1802

parut une *Description des vases peints du musée*, et en 1803, l'*Explication de la tapisserie de la reine Mathilde*. En 1804, Napoléon, désirant employer Visconti d'une manière plus digne encore de ce savant et de lui-même, lui demanda s'il serait possible de rassembler un assez grand nombre de portraits suffisamment avérés d'hommes illustres, grecs et romains, pour en former une collection. La réponse ne fut point équivoque, et sur-le-champ fut ordonnée l'exécution, aux frais du gouvernement, d'un des ouvrages les plus lumineux, les plus magnifiques et les mieux soignés dans tous leurs détails dont s'honore la république des lettres, l'*Iconographie grecque et romaine*. Reconnaître et rassembler toutes les images antiques dont cette collection devait être composée ; constater l'authenticité des monuments et celle des textes ; choisir entre des figures différentes, quelquefois décorées du même nom, celle qui offrait le plus de probabilités pour la ressemblance ; surveiller les dessinateurs et les graveurs, et de plus, écrire succinctement l'histoire de chaque personnage, en discutant tous les faits, en repoussant toutes les erreurs ; tracer son portrait moral, d'un pinceau fidèle et énergique, tandis que la gravure reproduisait ses traits physiques ; représenter ainsi vivants des hommes illustres de tous les pays et de toutes les époques : telle est la tâche que le savant archéologue s'imposa, et l'on sait avec quel succès il l'a remplie. L'*Iconographie grecque et romaine* est devenue un de ses plus beaux titres de gloire, si elle n'est pas le plus brillant de tous. La première partie, c'est-à-dire l'*Iconographie grecque*, a été publiée en trois volumes, tous sous la date de 1808. Le premier volume de l'*Iconographie romaine* a été donné en 1817, peu de temps avant la mort de l'auteur. En 1806 commença un ouvrage moins considérable, mais non moins digne de Visconti. Napoléon, à qui les éditeurs de la riche collection alors appelée le *Musée Napoléon*, et ensuite le *Musée français*, avaient présenté le premier volume de cet ouvrage, ordonna que Visconti et Denon fussent consultés sur le choix d'un auteur des notices, se réservant de confirmer la présentation qui lui serait faite par suite de leur opinion. Ces deux académiciens, consultés le même jour et sans s'être communiqué leur pensée, désignèrent tous deux l'auteur de l'ouvrage intitulé *Recherches sur l'art statuaire considéré chez les anciens et chez les modernes*. Sur le point d'être chargé d'un si important travail, sans l'avoir demandé et sans avoir même pu le prévoir, ce littérateur, instruit par un billet de Visconti, courut aussitôt chez lui et lui déclara que jamais il ne consentirait à composer des descriptions des statues antiques du musée, lui Visconti étant à Paris. Il ajouta que c'était à l'auteur du *Musée Pio-Clémentin* à illustrer de nouveau ces statues, venues en quelque sorte sa propriété, puisqu'on avait été

assez heureux en France pour l'y voir arriver avec elles. Livré tout entier aux travaux de l'*Iconographie*, Visconti ne se décida pas facilement, mais il se rendit. L'ouvrage était parvenu à la trente-huitième livraison. A commencer de la trente-neuvième les travaux de la première série furent partagés ainsi qu'il suit : l'auteur des *Recherches sur l'art statuaire* se chargea de terminer un *Discours historique sur la sculpture ancienne*, dont 60 pages avaient été publiées par l'auteur précédent ; de composer un *Discours historique sur la gravure en taille-douce et la gravure en bois* ; un premier *Discours historique sur la peinture moderne*, où cet art serait considéré depuis Constantin jusqu'à la fin du 12^e siècle, et en outre les notices de tous les tableaux. Visconti consentit seulement à composer les *Notices sur les antiques*. Cette entreprise fut pour lui une occasion de décrire de nouveau plusieurs figures sur lesquelles il avait déjà publié ses savants commentaires dans le texte du *Musée Pio-Clémentin*. Mais en cela même il manifesta toutes ses ressources. Nous osons dire que par l'étendue et la propriété de l'érudition, la finesse des aperçus, l'élégance du style, ces nouveaux commentaires sont supérieurs même aux premiers. Le séjour de la France n'avait point été inutile à l'auteur du *Musée Pio-Clémentin*. Il avait acquis une délicatesse de goût, qui améliorerait de plus en plus ses ouvrages. Il a continué ce travail jusqu'à sa mort, et il a placé environ quarante-huit notices dans la première série et treize dans la seconde. De si importants travaux ne l'empêchaient pas de laisser échapper de temps en temps de sa plume des écrits moins considérables. On peut distinguer : 1^o *Notice sommaire des deux zodiaques de Tentyra*, en date du 8 mai 1801. Cette notice a été publiée par Larcher, dans le second volume de la seconde édition de sa traduction d'Hérodote (p. 567). L'auteur soutient que ces monuments appartiennent à une époque où les opinions des Grecs n'étaient pas étrangères à l'Égypte et vraisemblablement aux premiers temps de l'empire romain. 2^o *Notice critique sur les sculpteurs grecs qui ont porté le nom de Cléomènes* (dans la *Décade philosophique*, an 10, 1802). Cet ouvrage a principalement pour objet de prouver qu'il y a eu deux statuaires grecs nommés Cléomènes et que la statue de Vénus, dite de Médicis, est vraisemblablement un ouvrage de Cléomènes, Athénien, fils d'Apollodore, qui vivait vers la fin du 6^e siècle de Rome, de la 145^e à la 155^e olympiade. 3^o *Notice d'une statue égyptienne qui se voit à St-Cloud* (*Magasin encyclopédique*, 8^e année, 1803), où il s'attache à prouver que cette statue représente un génie ; 4^o *Lettre à M. Denon sur le costume des statues antiques* (dans la *Décade philosophique*, an 12, 1804), ouvrage où, abordant sous son vrai point de vue une question souvent controversée, il prouve, en peu de mots et par une multitude d'exemples, que les statuaires

grecs ne se soumettaient nullement, soit pour les images des dieux, soit pour celles des héros, aux costumes de leur temps ou à celui du siècle auquel appartenaient leurs personnages. 5^o *Explication d'un bas-relief en l'honneur d'Alexandre le Grand*, insérée par de Ste-Croix dans la seconde édition de son *Examen critique des anciens historiens d'Alexandre* (1804, p. 777) ; 6^o des notices composées en latin, sur les *Heroica* de Philostrate, publiées par Boissonnade dans sa savante édition de cet ouvrage (1806) et jointes à celles dont il l'a lui-même enrichie (p. 292, 378, 460) ; 7^o *Lettre sur quelques monuments des peuples américains*, adressée à de Humboldt, en date du 12 décembre 1812. Cette lettre est principalement relative à la position des pieds des figures de femmes représentées à genoux. Elle a été publiée par de Humboldt et Bonpland, dans leur magnifique ouvrage intitulé *Vues des Cordilières*, que ces savants ont dédié à Visconti. 8^o Plusieurs mémoires lus à l'Académie royale des inscriptions et belles-lettres, savoir : *Dissertation sur le trône de Jupiter à Olympie* ; — *Note sur le pied romain* ; — *sur des inscriptions trouvées à Carrouges* ; — *sur des inscriptions trouvées à Athènes*, et communiquées par M. Fauvel ; — *sur le char funèbre d'Alexandre*. Ce dernier ouvrage, que l'auteur s'était proposé de publier, devait être accompagné de gravures. Toutes ces dissertations sont inédites ; elles se trouvent à la bibliothèque de Paris (cabinet des manuscrits). 9^o Environ cent articles composés pour le dictionnaire que préparait l'Académie royale des beaux-arts de l'Institut, entre lesquels se trouvent : *Amphithéâtre, Antique, Arc de triomphe, Anneau, Bague, Basilique, Camée, Cirque, Cadran solaire, Fontaine, Hermès, Lycée, Symbole*, etc. (un manuscrit de ces articles est à la bibliothèque de l'Institut). 10^o Trois articles insérés dans la *Biographie universelle* : CLÉOMÈNES, ECKHEL, FABRETTI ; 11^o sept articles insérés dans le *Journal des savants*, dont il était un des collaborateurs, notamment la restitution et la traduction, accompagnées d'un commentaire, d'une inscription découverte en Grèce par le colonel Leak, renfermant une lettre de Titus Quinctius Flaminius, vainqueur du dernier Philippe, roi de Macédoine, à la ville de Cyréties, dans la Thessalie (septembre 1816) ; — une *Dissertation sur une médaille de Thermuse*, femme de Phraate IV, roi des Parthes (décembre 1817) ; — *sur le quatorzième des livres sybillins*, découvert par l'abbé Mai (mai 1818), etc. ; 12^o un *Mémoire sur un groupe antique représentant Apollon et Hyacinthe*, publié par Ch. Fea, à Rome, dans les *Effemeridi letterarie*, en 1826. Visconti a laissé, en outre, une grande quantité de manuscrits, consistant en des ouvrages inédits et beaucoup d'autres achevés. L'administration de la bibliothèque de Paris a acquis cette précieuse collection. On y remarque : *Description des pierres gravées composant la collection du prince Poniatowski*.

towski; — *Note sur les formes des vases dits étrusques*; — *sur d'anciennes monnaies d'argent, propres à des familles romaines*; — *sur Timée de Locres*; — *sur l'opinion de Bailly, relative à l'existence d'un peuple antédiluvien*; — *sur un autel de marbre, dédié aux dieux Lares*; — *sur l'état de la littérature romaine en 1786*; — *sur les noces Aldobrandines*; — *sur la statue de Pompée dite de Spada*; — *sur le vase Barberini, aujourd'hui de Portland*; — *sur l'Iliade*; — *sur des étymologies tirées de l'hébreu, etc., etc.* Les divers ouvrages de Visconti, quoiqu'ils fussent écrits en français, se répandaient presque tous en Italie et y accroissaient la réputation de l'auteur. Rome n'avait pas cessé de le regarder comme sa propriété. Pendant le séjour de Pie VII à Paris, plusieurs des cardinaux qui formaient le cortège du saint-père, les Albani, les Ruffo, les Zondadari, les Dugnani, les Vincenti, venaient fréquemment passer des soirées dans sa famille et s'entretenir de sciences et d'arts avec lui et avec d'autres notables de l'Italie, que le même objet y rassemblait. Les couleurs de la révolution ne se reconnaissaient plus dans ces réunions intéressantes; l'estime réciproque ne se fondait que sur le vrai mérite. Mais le moment le plus glorieux de la vie de Visconti est celui où il fut appelé à Londres pour mettre un prix aux sculptures du Parthénon, enlevées d'Athènes par lord Elgin et transportées en Angleterre en 1815. Ces sculptures, comme on sait, sont les précieux et uniques restes des productions de Phidias et de ses disciples. Les opinions étaient partagées sur leur singulière beauté. Les uns estimaient qu'elles étaient plus belles que l'*Apollon* et le *Laocoon*; car, disaient-ils, elles imitent plus parfaitement la nature. Les autres les croyaient moins belles, par la raison qu'elles leurs paraissaient plus vraies. Singulier conflit, où tous les contendants reconnaissaient le même fait et en déduisaient des conséquences opposées! Jamais la règle fondamentale de l'imitation n'avait été professée d'une manière plus authentique, puisque tous les juges avouaient que l'artiste avait atteint la plus haute beauté sans cesser d'être vrai. D'après le vœu du parlement, Visconti fut appelé en Angleterre et invité à prononcer sur ces questions délicates. Quant au mérite des monuments, il fut d'avis que le ciseau de Phidias avait touché aux bornes de l'art, et il avoua cependant que des artistes postérieurs à ce maître, tels que Praxitèles et Cléomènes, avaient ajouté à leurs ouvrages *de nouvelles finesses*. En ce qui concerne la valeur pécuniaire, il prit pour base de son évaluation la somme déboursée par lord Elgin et fixa l'indemnité à la rentrée du capital. Cette décision ayant été sanctionnée par l'autorité, lord Elgin reçut, dit-on, trente-cinq mille guinées (d'autres disent dix-huit mille), dont il justifia les débours. De retour en France, Visconti publia ses observations sur les sculptures qu'il venait

d'apprécier. Son écrit, traduit en anglais et en allemand, est intitulé *Mémoire sur des ouvrages de sculpture du Parthénon et de quelques édifices de l'Acropole, à Athènes, et sur une épigramme grecque, etc.* (Paris, Dufart, 1818, in-8°). L'auteur y démontra que l'ensemble des bas-reliefs du Parthénon représentait la marche sacrée des Panathénées. Chaque groupe de cette longue série reçut son explication. Les figures qui enrichissaient les deux frontons du temple furent pareillement distinguées par leurs caractères mythologiques. Du côté de l'Orient était représentée la naissance de Minerve; du côté de l'occident, sa dispute avec Neptune. Il fut enfin reconnu que toutes ces figures des frontons étaient en ronde bosse, et l'usage général des Grecs d'orner de cette manière les frontons, dont on connaissait déjà des exemples, se trouva définitivement constaté. Ce brillant ouvrage fut le dernier éclat d'un flambeau qui s'éteignait. Depuis l'année 1816, Visconti ressentait des atteintes d'une maladie organique qui devait le conduire au tombeau. Bravant les premières douleurs, il présida à l'arrangement de notre musée actuel des antiques, si riche encore malgré l'enlèvement des chefs-d'œuvre qu'il a perdus, et il en composa, comme nous l'avons dit, un catalogue raisonné (1817, in-8°). Il mit ensuite la dernière main à une série de quatre-vingts notices sur des morceaux choisis de la villa Borghese, qu'il avait composées à Rome, plus de trente ans auparavant. Cette révision ne fut pas entièrement terminée. Sa maladie avait fait des progrès qui ne pouvaient plus être arrêtés. Sa tête conservait son énergie; mais sa main refusait d'obéir. Il expira le 7 février 1818, après de longues souffrances, mais consolé par les soins d'une famille vertueuse et chérie, à laquelle s'associaient de fidèles amis. Résigné dans ses derniers moments, il se dédommageait de l'abandon de ses ouvrages inachevés par le souvenir d'une vie pleine de travaux utiles. Comme un de ses amis (Louis Brocchi, conservateur des modèles à l'école polytechnique), dissimulant sa propre douleur, cherchait à lui persuader qu'il terminerait l'*Iconographie*, il lui dit en lui serrant la main : « J'ai assez fait pour ma gloire. » Peu d'hommes, en effet, ont joui autant que celui-là de leur renommée. Depuis l'enfance jusqu'au tombeau, il n'a pas cessé d'être célèbre. Ses obsèques furent encore pour lui un jour de triomphe. Il semblait que chacun des États de l'Europe eût formé une députation pour y prendre part. L'Italie, la Grèce, l'Allemagne, la Suède, le Danemark, l'Angleterre, l'Espagne, le Portugal s'y trouvèrent représentés par des hommes illustres. Le secrétaire perpétuel de l'Académie des beaux-arts et un membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres prononcèrent sur sa tombe des discours qui ont été répétés en diverses langues (*Moniteur* du 11 février 1818). Le labo-

rieux Millin, loyal et constant apologiste du mérite et qui avait déjà rendu hommage à son confrère, en lui dédiant le second volume de son *Voyage dans le midi de la France*, se hâta de publier une notice historique sur Visconti, dans ses *Annales encyclopédiques* (année 1818, t. 2). Une séance de l'académie d'archéologie de Rome, tenue le 5 mars 1818, fut consacrée à célébrer sa mémoire. Gio-Gherardo de Rossi, correspondant de l'Institut de France, y prononça son éloge. Une cérémonie semblable eut lieu à l'académie de St-Luc, dans le courant du même mois; une troisième, à Bologne, le 26 juillet suivant; une quatrième, dans la même ville, le 1^{er} janvier 1819. Ce fut D. Strocchi qui dans celle-ci prononça le discours. Il lui a été érigé, dans le cimetière dit du Père-Lachaise, un tombeau orné de son buste. Un ancien ami, Collot, directeur de la monnaie de Paris, a voulu s'adjoindre à la famille de Visconti pour la consécration de ce monument. Le buste, d'une parfaite ressemblance et d'une belle exécution, a été sculpté par P.-J. David, membre de l'Institut. Les notices sur la villa Borghese, que Visconti revoyait au moment de sa mort, ont été publiées à Rome, en 1821, par Vincent Féoli, sous le titre de *Illustrazioni di monumenti scelti Borghesiani*; Gio-Gherardo de Rossi, savant distingué, ami de Visconti, et Stefano Piale en ont dirigé l'édition. Les honneurs rendus à ce savant n'ont pas été seulement le prix d'un très-haut talent, mais encore celui des qualités morales les plus recommandables. Il inspirait autant d'amitié que d'estime. La science de l'archéologie, si on l'embrasse dans toute son étendue, exige une multitude de connaissances et une réunion de qualités de l'esprit, qui sont rarement le partage d'un seul homme. Ses dispositions naturelles et une foule de circonstances heureuses mirent Visconti à portée d'acquérir cette immense de connaissances. Sa puissante mémoire lui avait, pour ainsi dire, acquis la propriété de tous les textes anciens; il savait par cœur presque tous les classiques grecs et latins. La droiture de son esprit égalait l'étendue de son érudition. Sa critique distinguait avec la même sûreté le vrai d'avec le faux, et, ce qui est encore plus difficile, le vrai d'avec le vraisemblable. Peu d'hommes ont possédé à un degré aussi éminent l'art de faire jaillir une troisième vérité de deux vérités reconnues; il est impossible d'échapper à la justesse et à la force de sa logique. Ce qui le distingue principalement, c'est la précision et la brièveté de ses démonstrations. Il ne néglige aucune ressource propre à opérer la conviction. Toujours un texte qu'on dirait avoir été écrit pour son sujet, toujours un monument qui semble avoir été conçu par la même pensée, ou exécuté par la même main que celui dont il traite, arrivent à propos pour éclaircir une question obscure; mais jamais il ne va au delà du né-

cessaire. Il oublie qu'il est érudit, et c'est en cela même qu'il décèle le vrai savant. On peut dire de lui ce que Montesquieu a dit de Tacite, *il abrège tout parce qu'il voit tout*. Naturellement circonspect, peut-être même timide, il a évité les questions ardues relatives au sens primitif des mythes et à l'emploi originaire des allégories, questions où tant d'écrivains ont échoué avec des opinions différentes. Les idées fondamentales de la religion égyptienne se manifestent quelquefois dans ses interprétations des mythes grecs, comme, par exemple, lorsqu'il parle, ainsi que nous l'avons vu, de Jupiter, de Bacchus, des nymphes, du séjour des morts, de l'élément humide en général; mais plus souvent il considère la religion grecque telle que la voyaient la plupart des artistes dont il avait à expliquer les compositions. Voulait-il en cela, à l'exemple des prêtres de l'antiquité, dérober sa véritable doctrine au vulgaire, ou bien regardait-il en effet la mythologie comme un mélange d'idées étrangères l'une à l'autre, comme un culte rendu tout à la fois aux éléments, aux astres, à des hommes, à des esprits? Nous n'examinerons point cette question. Il suffisait à ce sage écrivain qu'un examen plus approfondi ne fût pas nécessaire à son travail, pour qu'il dût s'en abstenir; et véritablement ses écrits auraient obtenu bien moins de succès s'il eût embrassé un système quelconque. Visconti a traité à peu près de tous les genres dont se compose la science archéologique. Chacune des branches qu'il a cultivées avait fait avant lui la réputation de plusieurs savants. Le sénateur Buonarroti, le marquis Scipion Maffei, Ciampini, Passéri, Fabretti surtout, qu'il a lui-même si dignement loué (*voy. FABRETTI*), Boldetti, Beger, Vaillant, Frœlich et d'autres antiquaires qui l'avaient précédé, ont rendu de grands services à la science; mais il les a tous surpassés, soit par l'étendue de son érudition, soit par l'excellence de sa méthode, la justesse de sa critique ou l'immensité du cercle qu'il a parcouru. Celui de ses prédécesseurs auquel il semble pouvoir le plus naturellement être comparé est Winckelmann. Mais trop de dissemblances distinguent ces deux antiquaires pour que la postérité ne leur assigne pas des rangs différents. S'attachant principalement à l'histoire de l'art, Winckelmann s'est hâté d'en composer la chronologie, à une époque où l'on ne connaissait point encore assez de monuments pour qu'il pût suivre avec quelque certitude les progrès et la décadence du ciseau; il a supposé des révolutions dans le goût qui n'ont jamais eu lieu, et il a attribué ces révolutions à des causes chimériques. Chez Visconti, l'histoire de l'art n'est qu'un accessoire: il cherche principalement, dans un monument antique, la pensée de l'artiste, la religion, les mœurs, les costumes du temps; la chronologie de l'art pouvait devenir un des fruits de ses travaux, elle n'en est pas le but. Winckelmann se

livre davantage à son imagination ; Visconti règle mieux sa marche, et d'une science souvent conjecturale il a fait presque une science exacte. Le premier est quelquefois aventureux dans ses citations, le second est plus soigneux et plus sûr. Winckelmann a fait aimer la science des antiquités, Visconti en a éclairé en entier le domaine. Il n'était pas possible que dans des sujets de la nature de ceux que ce dernier a discutés il ne commît quelques erreurs ; mais il aurait applaudi lui-même au savant qui les aurait réformées. S'il défendait ses opinions avec ténacité tant qu'on ne lui présentait pas des faits propres à le convaincre, il les abandonnait sans résistance, lorsqu'une vive lumière venait frapper sa raison. Probe dans son savoir comme dans les actes de sa vie privée, cet homme de bien ne cherchait en toute chose que la vérité. Simple, modeste, inaccessible à la jalousie, ardent admirateur de tous les genres de mérite, ami des jeunes talents, prodigue de ses lumières, se félicitant des succès d'autrui autant que des siens propres, il a offert le rare assemblage d'un esprit vaste, d'un profond savoir et d'une belle âme. Dacier, secrétaire perpétuel de l'Académie des inscriptions, a prononcé l'éloge de Visconti dans la séance publique de l'Institut du 28 juillet 1820 ; Quatremère de Quincy, secrétaire perpétuel de l'Académie des beaux-arts, dans celle du 7 octobre de la même année. Une édition du Musée Pio-Clémentin, dont l'auteur a revu en partie le texte, a été entreprise à Florence, en 1817, par M. Molini, in-8°. Une édition de ses Œuvres a été entièrement achevée à Milan, en 1818, par M. G. P. Giégler et par M. Jean Labus, antiquaire distingué, qui a placé à la tête une notice biographique où il n'a oublié aucun des titres de gloire de Visconti. Cette édition forme seize volumes in-4° et in-8° (voy. LABUS). L'abbé Zannoni a inséré son éloge dans l'*Anthologie*, n° 18, Florence, 1822.

E—C. D—D.

VISCONTI (PHILIPPE-AURÈLE), antiquaire et numismate italien, frère du précédent, naquit à Rome le 10 juillet 1754. Nommé, le 23 juillet 1782, commissaire du musée des antiques de Rome, il trouva dans cette position l'occasion de s'adonner aux études archéologiques et de numismatique pour lesquelles il avait une sorte de passion. De là son premier écrit sur une statue de Vertumne, inséré, sous le titre d'*Observations*, dans le recueil de l'académie des antiquités et des beaux-arts de Rome. En 1814, il fit une dissertation sur une statue d'Hébé ; puis, une autre non moins savante sur une statue de Jupiter dont il s'attacha à faire ressortir les lignes, l'expression et jusqu'à la pensée. La numismatique ne l'attirait pas moins, et il voulut faciliter, à ses frais, aux artistes le moyen de reproduire des médailles. Il eut recours pour cela à une liqueur composée de soufre et d'autres ingrédients, au moyen de laquelle la médaille moulée en plâtre

rendait parfaitement l'original. Tant d'efforts valurent à Visconti l'estime de ses concitoyens : Venise l'invita à venir décrire le musée Obiziano de Catajo ; Velletri lui commit le soin d'en faire autant pour le musée Borgia. Il ne rendit pas moins de services aux lettres. Il fit paraître une édition nouvelle de la *Rome* de Rodolphe Venuti, 1803 ; il publia ensuite le tome 1 du Musée Chiaramonti et donna une description des fresques du Masaccio dans la basilique de St-Clément ; enfin il fit connaître de même le temple d'Antonin et de Faustine comme on peut le voir dans la splendide édition publiée par Mariano en 1810. Il disserta aussi sur le temple de la Sibylle et de Vesta et sur une colonne isolée placée dans le forum et qu'il pensait avoir été dédiée à l'empereur Phocas. Visconti fut secrétaire de l'académie archéologique, il présida la commission des antiquités et des beaux-arts. A la chute de la domination française, il fut nommé en 1816 secrétaire de la commission consultative des beaux-arts, par le cardinal Pacca. En 1818, Visconti publia ses observations sur le *Jupiter stator* et le *Jupiter tonnant*. Dans une lettre adressée à Antonio Nibby et publiée dans le *Diario romano* de 1819, il fit connaître un bas-relief découvert dans une maison voisine du portique d'Octavie. Enfin, dans une autre lettre adressée au cardinal Camerlengo, Visconti s'explique au sujet d'une inscription tumulaire qui couvre les restes de la martyre Valentine, et il y décrit un bronze élevé à la mémoire de Narcisse. En dernier lieu il prit part à la rédaction d'une *Indication sommaire* des vases de terre cuite découverts en 1828 sur le territoire de Canino. Le savant archéologue termina sa carrière à Rome le 30 mars 1831.

Z.

* VISCONTI (LOUIS-TULLIUS-JOACHIM), architecte, fils d'Ennius-Quirinus dont l'article est plus haut, et neveu du précédent, naquit à Rome, le 11 février 1791 et fut naturalisé français à l'âge de huit ans. Par une de ces singulières coïncidences qui se présentent quelquefois dans la vie des hommes célèbres, le jeune Visconti fut élevé en quelque sorte dans ce Louvre dont il devait plus tard entreprendre la réunion aux Tuileries, si longtemps projetée, au milieu des chefs-d'œuvre de tous les âges, de tous les peuples, et dont la description et la classification avaient été confiées par l'empereur Napoléon I^{er} à son père. Ce fut sous le continuel enseignement d'un maître aussi compétent que Louis Visconti acquit cette variété de connaissances, cette pureté de goût qui l'avaient rendu apte à choisir telle carrière qui lui aurait convenu, et dont il a tiré en somme un si brillant parti, au profit de l'art qui l'avait définitivement captivé. L'architecte, en effet, réellement digne de ce titre, doit posséder des connaissances encyclopédiques. Sans renoncer aux leçons paternelles, Louis Visconti ne tarda pas à recevoir celles de Percier ; puis, en 1808, il entra à l'école des beaux-arts d'où il sortit en 1817 après y avoir fait d'excellentes

études, mais n'ayant obtenu (1814), au concours pour Rome, que le second prix, sur le *projet d'une bibliothèque musée*. Malgré ses succès à l'école, quoique héritier à défaut de fortune, d'un nom célèbre dans la science, le jeune Visconti a connu la lutte, et il a dû gravir lentement et péniblement les degrés qui mènent à la renommée. Il débuta à Paris en 1820, comme conducteur des travaux à l'entrepôt des vins, reçut peu après le titre de sous-inspecteur des travaux au ministère des finances, et en 1822 celui d'inspecteur. Il fut successivement nommé architecte-voyer des troisième et huitième arrondissements, et il a conservé ces fonctions pendant vingt-deux ans. Depuis dix années Visconti restaurait et bâtissait des maisons bourgeoises, quand l'occasion lui fut fournie, en 1824, d'exécuter l'ouvrage que l'on peut considérer comme le point de départ de sa réputation, il s'agit de la fontaine que la ville de Paris le chargea d'élever, en remplacement de celle qu'on venait de démolir à l'angle de la rue Port-Mahon et de la rue de la Michodière. La *fontaine Gaillon* n'est pas un monument irréprochable; l'architecte a été entravé par des nécessités d'économie, par l'exiguïté du terrain, et Visconti a dû gémir d'avoir pour son début à subordonner son architecture aux lignes que lui imposaient les constructions adossées à la fontaine. Il devait se trouver en présence de difficultés de même nature, lors de l'exécution de la *fontaine Molière*. Le succès qu'il obtint pourtant eut pour conséquence de lui attirer des commandes plus dignes de son talent, et c'est ainsi qu'il fut appelé à orner notamment le cimetière du Père-Lachaise des *tombeaux des maréchaux Suchet, Lauriston, Gouvion Saint-Cyr, Soult*, etc. En 1835, s'éleva la *fontaine de la place Louvois*, exécutée sur les plans de Visconti, que seconda avec une grande habileté le statuaire M. Klagmann; là, comme dans la *fontaine de la place St-Sulpice*, conçue dans un style tout différent et sur de plus grandes proportions, l'architecte, dont le talent avait pu se développer à son aise, a produit de véritables chefs-d'œuvre de noblesse et d'élégance; formé à une école sévère, bannissant la fantaisie et n'obéissant qu'à la règle, Visconti s'est inspiré du souvenir et de l'imitation heureuse et savante du passé. On doit rappeler encore l'*hôtel Pontalba*, au péristyle corynthien que Visconti a bâti au faubourg St-Honoré, et l'*hôtel Collot*, dont le double perron se développe avec grâce sur le quai d'Orsay. Visconti songea ensuite à lui-même et construisit sa villa de la rue Fortin aux Champs-Élysées, rappelant par le style les plus charmantes demeures des environs de Naples ou de Fiesoles. Cette demeure princière fut le théâtre de plus d'une fête délicieuse, présidée par madame Visconti jusqu'en 1849, où le choléra l'enleva prématurément à sa famille et au monde; à la suite de cette perte cruelle, Visconti se décida

à vendre son hôtel à un grand seigneur russe, et il se retira rue du Cirque, dans le simple appartement où il est mort. « Rien, dit le *Moniteur*, « n'est plus éphémère que les constructions im-
« provisées pour les réjouissances publiques;
« mais rien aussi n'est plus difficile que d'y réu-
« nir ce double caractère de grandeur et de goût
« qu'il faut à une ville comme Paris, et cette
« variété qui ne lasse pas plus sa curiosité que
« son admiration. En ce genre, Visconti n'avait
« point de rivaux, et lui seul a trouvé le secret
« de se surpasser à chaque grande solennité nou-
« velle. » Ce talent, Visconti le manifesta sur-
tout dans la journée du 15 décembre 1840, lors
de la rentrée des cendres de Napoléon; « le ca-
« ractère qu'il sut donner aux décorations de
« cette touchante solennité nationale avait prouvé,
« dit encore le *Moniteur*, qu'il comprenait la
« grandeur de celui qui venait enfin reposer au
« milieu de ce peuple qu'il avait tant aimé ». Il
prouva la flexibilité de son talent, en conquérant
l'approbation générale par la manière dont il
sut réaliser le programme tracé par l'empereur,
à l'occasion d'une cérémonie d'un genre bien
opposé, la fête du 15 août 1853. On se rap-
pelle encore l'espace compris entre les Tuileries
et l'Arc de triomphe, transformé en un palais de
feu, aux mille féériques couleurs, qui par sa
décoration mauresque et ses portiques, semblait
la reproduction d'une de ces merveilleuses fan-
taisies, qu'on ne rencontre que dans les *Contes
des Mille et une Nuits*. Nous arrivons à une phase
bien importante dans la carrière de Visconti.
Nous voulons parler du jour où, à la suite d'un
concours, l'exécution du tombeau de l'empereur,
sous le dôme des Invalides, lui fut confiée. On
sait les luttes qu'eut à soutenir l'architecte à
cette époque, les critiques dont il fut l'objet, les
traverses de toute nature qui se renouelaient
sans cesse, mais dont il sut victorieusement
triompher. L'œuvre est là pour répondre; elle
est complète, car celle-là du moins il a eu le
bonheur de la pouvoir réaliser entièrement et
sans conteste. Une des plus grandes difficultés
qui s'offraient à Louis Visconti en cette occur-
rence, naissait du respect légitime et qu'il res-
sentait plus que personne, peut-être, pour la
création de Mansard (roy. ce nom), et il a su
fort loyalement et fort habilement concilier, et les
exigences du plan qui lui était imposé, et l'agran-
dissement en quelque sorte de la production de
son illustre prédécesseur, puisqu'en creusant le
tombeau de l'empereur au lieu de l'exhausser,
il demeure évident que le dôme ne fait qu'y
gagner en élévation. Laissons parler le *Moniteur*:
« Restait à construire le tombeau même; ici
« l'architecte crut devoir franchir les limites
« étroites du crédit primitivement fixé; fidèle
« interprète du sentiment national, rien ne lui
« paraissait trop précieux pour enfermer de telles
« cendres. Il envoya donc chercher au loin les

« marbres rares que la France ne pouvait lui
 « fournir, il fit venir à grands frais de Carrare
 « ces blocs cyclopéens qui forment la galerie du
 « tombeau et dans l'épaisseur desquels l'illustre
 « Pradier (*voy. ce nom*) put sculpter, avant de
 « mourir, les douze victoires colossales, filles
 « immortelles du héros. Pour enfermer le cer-
 « cueil, Visconti ne jugea digne de cet honneur
 « aucun des marbres connus; ayant appris qu'il
 « existait en Finlande une sorte de porphyre,
 « dont les savants n'ont pas encore déterminé le
 « vrai nom, mais qui joint à la beauté la dureté
 « indestructible du diamant, l'architecte n'hésita
 « pas; bientôt des extrémités du Nord lui arriva
 « ce bloc précieux que la vapeur seule a pu fa-
 « çonner; et pour que le grand homme reposât
 « dans sa terre natale, la Corse a fourni le granit
 « qui doit être la première enveloppe du cercueil.
 « L'entrée du tombeau de l'empereur semble
 « confiée à la garde de ses deux fidèles servi-
 « teurs, Duroc et Bertrand. L'autel qui s'élève
 « entre le dôme et l'église frappe par sa ma-
 « gnificence et par la sombre couleur des mar-
 « bres si bien appropriés à sa destination. »
 Nous arrivons à l'époque la plus glorieuse de la
 vie de Visconti. Le 12 mars 1852 parut le dé-
 cret qui arrêta définitivement la réunion du
 palais du Louvre à celui des Tuileries; cette
 décision intervenait après la production de pro-
 jets et d'ajournements sans nombre. La pre-
 mière pensée de cette réunion semble devoir
 être assignée au règne de Henri IV, puisque
 dès 1596 des travaux importants étaient effec-
 tués par Plain et Fournier à la galerie d'Apol-
 lon, ensuite à celle de Henri II, par Michel du
 Perrac, enfin par Metzseau, qui eut l'insigne hon-
 neur de relier l'aile méridionale au pavillon de
 Flore, qu'Androuet du Cerceau venait de finir. Il
 serait fort curieux, sans doute, de rappeler ici
 tous les projets d'achèvement sortis de l'imagina-
 tion des architectes durant près de deux siècles;
 ceux de Desgodets en 1728, de Bellanger en
 1787, de Manguin en 1794, de Desmarais en
 1795, de Percier et Fontaine en 1806, les plus
 sérieux, il est vrai, mais qui n'obviaient au dé-
 faut de parallélisme qu'en coupant en deux
 la place du Carrousel, unique au monde par le
 système d'une galerie transversale qui, de la
 hauteur de la rue de Rohan, aurait été rejoindre
 le pavillon Lesdiguières. A côté de combinaisons
 quelquefois ingénieuses, nous aurions trop sou-
 vent à signaler de véritables élucubrations, mais
 une telle énumération, quel qu'en pût être d'ail-
 leurs l'intérêt, nous obligerait à sortir du cadre
 qui nous est imposé; bornons-nous donc à con-
 stater des efforts constants, une infatigable per-
 sistance à rechercher la solution d'un problème
 reconnue par tous du plus haut intérêt, et tirons-
 en cette conclusion logique que ce sera la gloire
 éternelle de Visconti d'avoir su par ses plans
 dissimuler au coup d'œil le défaut de parallé-

lisme entre les deux palais, ainsi que la différence
 de niveau entre les deux galeries. Le décret ac-
 cordait cinq années pour accomplir l'œuvre gi-
 gantesque; dès la fin de juillet 1852 la première
 pierre était posée; en 1853, toute la périmétrie
 était accomplie et les constructions voisines de la
 galerie élevée sous Henri IV étaient à moitié de leur
 achèvement, la ligne qui longe la rue de Rivoli
 était presque sur toute sa longueur élevée jusqu'au
 faite. L'activité déployée par l'artiste, un travail
 de cabinet exagéré, une constante préoccupation,
 le sentiment vraisemblablement aussi de l'im-
 mense responsabilité qu'il assumait devant l'opi-
 nion publique et la postérité ont dû hâter la vie
 de Louis Visconti; il succomba en effet à Paris le
 29 décembre 1853, quinze mois après avoir été
 investi de ses glorieuses mais bien pesantes fonc-
 tions; il laissait son œuvre inachevée ainsi que
 les nombreuses études préparatoires auxquelles
 il s'était livré pour en assurer l'exécution; mais
 si l'on peut affirmer que beaucoup d'entre ces
 études auraient été infailliblement ou modifiées,
 ou complètement abandonnées par l'auteur lui-
 même au moment de leur réalisation définitive,
 on comprendra d'autant mieux qu'il devient im-
 possible pour toute personne impartiale de ne
 pas associer au nom de Visconti celui de son
 digne successeur, M. Lefuel. En ce qui nous con-
 cerne, cherchant avant tout la vérité, l'œuvre
 de la réunion du Louvre aux Tuileries est bien,
 à nos yeux, une œuvre collective: l'attribuer ex-
 clusivement à l'un ou à l'autre des grands ar-
 tistes que nous avons cités nous semble injuste.
 En effet, si Visconti a eu l'heureuse chance de
 rencontrer une de ces rares occasions qui per-
 mettent au génie de se manifester, s'il lui a été
 accordé de concevoir le plan d'ensemble, le sort
 n'a pas voulu permettre qu'il l'achevât. A M. Le-
 fuel est échue cette délicate mission. Il a dû ac-
 cepter un premier cadre auquel il n'avait plus à
 toucher, et il a eu le mérite d'autant plus grand
 d'avoir par ses études, ses combinaisons émi-
 nemment personnelles et son génie réalisé, du-
 rant déjà dix laborieuses années, bien des créa-
 tions qui sont loin encore de constituer le
 couronnement définitif de ce monument sans
 égal. C'est beaucoup, nous le croyons, que d'a-
 voir complété l'œuvre de ses devanciers, surtout
 par l'addition d'un étage qui ne figurait pas dans
 le plan primitif, d'avoir créé et présidé à l'exé-
 cution de détails infinis. Il était de notre devoir, dans
 notre impartialité, de chercher à établir la part qui
 revient à chacun des deux artistes dans l'œuvre
 qui nous occupe. Revenons: par une fatalité re-
 marquable, Louis Visconti, qui était architecte de
 la bibliothèque de la rue Richelieu, depuis 1825,
 avait toujours ambitionné sa reconstruction; il
 n'avait pas consacré moins de vingt-neuf projets
 à ce rêve de sa vie, quand la mort vint le sur-
 prendre, au moment où le plus complet de ses
 plans, paraissant le mieux répondre aux besoins

du service d'un aussi vaste établissement, allait sans doute être mis à exécution. Visconti restera surtout remarquable par l'étendue de son goût, de son élégance, et une merveilleuse spontanéité dans ses conceptions. On lui a reproché d'avoir péché par le défaut d'imagination; nous pensons qu'il faut plutôt constater chez lui un respect poussé peut-être trop loin pour les maîtres qui l'avaient précédé, ce qui aurait pu amoindrir dans d'autres circonstances son originalité; mais, nous l'avancions hardiment, il s'est assurément montré plutôt, dans le rôle qu'il a été appelé à jouer, le continuateur que l'imitateur servile de ses devanciers. « Il descendait, a dit le *Moniteur*, « en droite ligne de Pierre Lescot, de Philibert « Delorme et de Mansard, enlevé comme lui « à 63 ans, par un coup imprévu à l'affection de « ses amis et à l'admiration de ses contemporains. » Louis Visconti a laissé d'unanimes regrets; ses funérailles en font foi: l'affluence y fut considérable, toutes les classes y étaient représentées; M. Fould, ministre d'Etat, Raoul-Rochette, secrétaire perpétuel de l'Académie des beaux-arts; Caristie, vice-président du conseil des bâtiments civils; M. Hittorf, membre de l'Académie; M. le baron Paul de Richemont, député, au nom de la famille; M. Rohault-Fleury, au nom de la société des architectes; enfin, l'agence du Louvre, vinrent tour à tour adresser, le 3 janvier 1854, un suprême adieu à l'illustre défunt au cimetière du Père-Lachaise, sépulture de sa famille; tous ces discours ont été réunis dans une brochure, terminée par une étude concise mais excellente sur le grand architecte (1). Visconti était chevalier de la Légion d'honneur depuis 1834, ce ne fut que bien des années plus tard qu'il passa officier; l'empereur l'avait nommé son architecte, le chargeant en outre de restaurer les appartements des Tuileries, et il lui avait décerné, bien peu de temps avant sa mort, le titre d'architecte du vieux Louvre, et l'avait nommé membre de la commission pour l'exposition universelle des arts et de l'industrie. Peu s'en est fallu que Visconti n'eût pas fait partie de l'Institut. Ce ne fut qu'au mois d'août 1853 qu'il fut appelé à occuper pour quelques mois le fauteuil que venait de laisser vacant Abel Blouet. Que dire de l'homme privé, « de ce cœur excellent et affectueux, a dit Caristie, qui n'eut et ne pouvait « avoir que des amis qui n'ont éprouvé de sa « part que le cuisant regret de l'avoir perdu » ? Un passage emprunté au testament de Louis Visconti nous paraît résumer son caractère, et peindre l'homme mieux que toutes les phrases possibles : « J'ai cherché toute ma vie à obliger, « cela a été ma seule jouissance; je recommande « à mes enfants de ne point perdre de vue que « pour vivre heureux il faut faire tout le bien

« qu'il est possible de faire et pardonner à ceux « qui nous ont offensés. » Le 29 décembre 1859, fut inauguré, au Père-Lachaise, le monument élevé à la mémoire de Louis Visconti, au moyen d'une souscription publique. Louis Visconti est représenté couché sur son tombeau; cette belle statue en marbre blanc, œuvre de M. le Harivel-Durocher, avait paru au salon de la même année. Sur l'une des faces du monument, dont la direction avait été confiée à M. Félix Pigeory, architecte de la ville de Paris et ami du défunt, se trouve représenté en bas-relief le plan de réunion du Louvre aux Tuileries. Divers discours furent prononcés dans cette circonstance; le *Moniteur* les a reproduits (1). L'affluence ce jour-là était encore considérable, les illustrations contemporaines s'étaient empressées de venir rendre un dernier hommage à la mémoire de l'architecte, dont le nom se transmettra d'âge en âge.

B. DE L.

VISDELOU (CLAUDE), jésuite et missionnaire à la Chine, naquit au mois d'août 1656, en Bretagne, dans une famille qui avait donné des évêques à l'un des sièges de cette province. Cette circonstance put exciter son zèle et déterminer sa vocation. Après avoir fait d'excellentes études chez les jésuites, il entra fort jeune dans leur société; car il y avait déjà quatorze ans qu'il y était admis lorsqu'il fut désigné, à l'âge de vingt-neuf ans, pour aller renforcer la mission de la Chine. L'expédition dont il fit partie peut passer pour mémorable, puisque tous ceux qui la composaient se sont acquis un nom dans les lettres. Les compagnons de Visdelou étaient les PP. de Fontaney, Tachard, Gerbillon, Lecomte et Bouvet. On peut voir, aux articles BOUVET et FONTANEY, le détail des motifs qui obligèrent ces pieux voyageurs à prendre leur route par le royaume de Siam, et des obstacles qui prolongèrent leur voyage pour se rendre de ce pays à leur destination. Le premier soin du P. Visdelou, après son arrivée à la Chine, fut de se livrer à l'étude de la langue et de l'écriture de cet empire; avec les idées qu'on se formait alors des difficultés de cette étude, c'était presque une témérité de l'entreprendre, c'était du moins un rare mérite que d'y réussir. Visdelou eut ce mérite, et ses succès furent aussi rapides qu'incontestables. Les Chinois eux-mêmes en furent frappés, et l'un des fils de l'empereur Khang-hi, prince désigné pour succéder à son père, ne put s'empêcher d'exprimer son admiration dans un éloge qu'il envoya au missionnaire, écrit, selon l'usage, sur une pièce de soie. Visdelou ne tarda pas à appliquer les connaissances qu'il avait acquises à des objets d'une haute utilité scientifique et littéraire. Prenant pour modèles ceux de ses prédécesseurs qui avaient recherché de préférence les notions his-

(1) Paris, 1854, extrait du *Moniteur* des 4 et 6 janvier 1854, in-8° de 23 pages.

(1) Monument élevé à la mémoire de Visconti. Extrait du *Moniteur universel*, Paris, 1860, in-8° de 13 pages.

toriques consignées dans les livres chinois, il s'occupa de faire connaître les renseignements qu'on y trouve sur les nations qui ont occupé les régions centrales et septentrionales de l'Asie. Avant lui, ce qu'on savait de ces nations se réduisait, pour l'antiquité, à quelques traditions incohérentes, éparses dans les écrits des géographes grecs; pour les temps plus rapprochés, à un petit nombre de faits relatifs aux peuples de l'Asie occidentale qui avaient eu des rapports avec l'empire romain, et pour le moyen âge, à divers récits des voyageurs qui avaient conservé le souvenir des expéditions de Tchingkîs-khan et de ses premiers successeurs. Ces matériaux incomplets, sans suite et sans liaison, ne pouvaient servir à reconstituer, d'une manière tant soit peu satisfaisante, l'histoire de tant de nations qui ont perdu leurs annales, si jamais elles en ont possédé. La véritable source était encore inconnue : Visdelou eut le bonheur de la découvrir et d'y puiser le premier. Les historiens de la Chine, dont la succession non interrompue embrasse une série de vingt-cinq siècles, n'ont jamais négligé de recueillir, sur les contrées voisines de cet empire, les renseignements qui pouvaient se rapporter à l'histoire et à la géographie; ils ont même formé, de ces renseignements, des collections qui renferment, en réalité, les chroniques complètes de la haute Asie depuis deux mille ans. C'est dans ces recueils qu'il faut chercher la solution d'une foule de questions historiques qu'il serait toujours difficile et souvent impossible d'éclaircir sans ce secours. C'est ce qu'il était aisé de reconnaître à la lecture d'un grand nombre d'articles de la *Bibliothèque orientale* de d'Herbelot. Toutes les fois qu'il y était question d'événements dont le siège se trouvait au delà du Djihoun, les écrivains arabes, persans et turcs, qui avaient exclusivement servi de guides au docte compilateur, ne lui offraient plus qu'un secours insuffisant. Visdelou, aidé de la lecture des Annales chinoises, se vit en état de suppléer à ce qui manquait dans la *Bibliothèque orientale*, et de corriger ce qui y était défectueux. Il commença par rectifier quelques articles évidemment fautifs, sur le titre de *Fagfour*, attribué par les Tartares à l'empereur de la Chine, sur le pays de Catai, la nation des Ouïgours, et quelques autres objets du même genre; puis il se laissa entraîner à traduire du chinois tout ce qui s'offrit à lui sur les Hioungnou, les Turcs, les Khitans et les Mongols. Le principal écrivain qu'il suivit fut l'auteur du *Wen hian thong khao* (voy. MA-TOUAN-LIN), savant chinois, qui, dans le 13^e siècle, avait réuni et classé tous les faits relatifs aux Tartares qui étaient connus de son temps; mais il ne laissa pas de consulter aussi quelques écrivains plus modernes. Il traduisit les extraits qu'il en avait tirés avec une exactitude qui fait honneur à ses connaissances et à sa critique. Les traditions qui ont rapport aux nations de la Tartarie sont par-

fois assez confuses, et personne encore ne s'était appliqué à les débrouiller. Son manuscrit, en quatre volumes in-4^o, fut envoyé en Europe, où il aurait dû avoir tout l'intérêt de la nouveauté; il y resta pourtant ignoré pendant plusieurs années. On a toutefois des raisons de penser qu'il ne fut pas inconnu à de Guignes, auquel il put servir de premier guide pour déchiffrer les Annales de la Chine, et auquel du moins il dut suggérer l'idée des recherches qui donnent un si grand prix à son *Histoire des Huns*. Le sujet des deux ouvrages est le même en beaucoup d'endroits; les mêmes écrivains ont été mis à contribution, et le travail du P. Visdelou est de beaucoup antérieur au premier essai que de Guignes publia sous le titre de *Lettre à M. Tanevot*. Ce n'est point ici une accusation de plagiat dirigée contre le savant académicien; il a très-certainement compulsé les originaux : mais notre observation a pour objet de faire voir comment il a pu parvenir à les entendre et à en tirer lui-même des extraits beaucoup plus étendus. L'*Histoire de la Tartarie* de Visdelou ne parut que vingt et un ans après le premier volume de l'*Histoire des Huns*, dans l'édition nouvelle de la *Bibliothèque orientale* (1777 et 1779, 4 vol. in-4^o, ou 2 vol. in-fol.), à laquelle elle sert en partie de supplément. Le manuscrit avait été acheté à la Haye, par le marquis de Fénelon, ambassadeur du roi de France. On trouva joint à l'un des volumes qui le composaient un autre écrit du même auteur, qu'on fut obligé de déchiffrer à la loupe, et qui contenait une double interprétation française, avec des notes, du texte de la fameuse inscription de Si'-an-fou, constatant l'introduction du christianisme à la Chine au 7^e siècle de notre ère. La traduction littérale et la paraphrase qui l'accompagne sont beaucoup plus exactes que la version latine du P. Boym qu'avait donnée Kircher, et les notes qui les suivent sont aussi fort savantes et remplies d'extraits curieux des écrivains chinois. Le P. Visdelou avait achevé cet ouvrage au commencement de 1719; on l'a inséré dans le supplément à la *Bibliothèque orientale*, à la suite de l'*Histoire de la Tartarie*, avec laquelle il n'a que peu de rapport. Les deux ouvrages qu'on vient de citer, formant ensemble près de quatre cents pages dans l'édition in-folio du supplément, sont une preuve plus que suffisante de la profondeur et de la solidité des connaissances du P. Visdelou, en fait d'histoire et de littérature chinoises. Mais il est permis de regretter que le temps qu'il passa à la Chine n'ait pas été employé à un plus grand nombre de travaux du même genre. Son séjour fut au contraire occupé par des soins d'une nature toute différente. C'était le temps des plus grands dissentiments entre les missionnaires des divers ordres qui étaient venus prêcher l'Évangile, et malheureusement Visdelou n'y demeura pas étranger; ses connaissances mêmes et ses talents l'obligèrent à prendre parti dans une que-

relle où il s'agissait au fond de l'interprétation de certains textes anciens, de l'appréciation de certains dogmes, au sujet desquels il eût été bon de s'en rapporter aux hommes consommés dans la connaissance des traditions et des monuments antiques. Mais les passions avaient produit leur effet ordinaire, et l'animosité de part et d'autre était poussée à l'excès. L'arrivée du cardinal de Tournon, envoyé par le souverain pontife pour calmer ces débats, ne fit que les aigrir. Visdelou, qui s'était rendu fort utile à ce prélat, fut enveloppé dans les ressentiments que celui-ci s'était attirés. Il n'en fut pas garanti par les faveurs du saint-siège, que le légat le força d'accepter, et qui peut-être précipitèrent sa disgrâce. En vain fut-il nommé, le 12 janvier 1708, vicaire apostolique, chargé de l'administration de plusieurs provinces de la Chine, et un mois après, évêque de Claudiopolis. Ce ne fut pour lui qu'un titre, dont on lui contesta même la légitimité, le cardinal qui le lui avait conféré se trouvant dévoué à Macao; et Visdelou fut obligé, pour être sacré par lui, de pénétrer dans sa prison la nuit du 2 février 1709. La cérémonie ayant été faite secrètement, les ennemis de Visdelou répandirent le bruit qu'il n'avait pas été sacré. La persécution devint plus violente; Visdelou quitta la Chine le 24 juin 1709, et s'embarqua pour Pondichéry. Il reçut dans cette ville un bref de Clément XI, qui approuvait sa conduite; et néanmoins une lettre apologétique qu'il adressa à Louis XIV, étant parvenue en France après la mort de ce monarque, y fut assez mal reçue, et le régent lui fit dire, pour toute réponse, qu'il pouvait rester à Pondichéry. Le P. Visdelou obéit à cette injonction. Il se fixa à Pondichéry, y vécut vingt-huit ans encore et y termina sa vie sans avoir quitté ce séjour, si ce n'est une seule fois pour se rendre à Madras. La dignité épiscopale dont il était revêtu ne l'empêcha pas d'adopter le genre de vie le plus conforme à l'humilité chrétienne. Il était logé, nourri, vêtu avec la même simplicité que le plus simple des religieux capucins, chez lesquels il avait établi sa demeure. Il mourut dans la même ville le 11 novembre 1737, et fut enterré dans l'église des pères capucins. Le 11 décembre suivant, un de ces religieux, le P. Norbert, capucin de la province de Lorraine, prononça l'oraison funèbre du P. Visdelou. Ce morceau a été inséré dans les *Mémoires historiques sur les missions des Indes orientales* (Lucques, 1744, in-4°, 2^e partie, p. 235-345). On l'a lu pour y chercher les principales circonstances de la vie de Visdelou; mais il ne s'y trouve qu'un très-petit nombre de faits noyés au milieu de phrases emphatiques et insignifiantes. Le P. Visdelou, par les travaux qu'il nous a laissés, eût mérité de jouir d'un repos qui lui aurait permis de les multiplier encore, et il était digne d'avoir un panégyriste plus judicieux que le P. Norbert.

A. R—T.

VISDOMINI (FRANÇOIS), prédicateur italien, né

à Ferrare, en 1514, étudia dans sa jeunesse le grec, le latin et l'hébreu, et s'y rendit fort habile. Entré dans l'ordre des mineurs conventuels, il y fut chargé de l'enseignement des novices. Le bégayement dont il était affligé paraissait devoir lui interdire la carrière de la chaire, mais il parvint à s'en corriger, ce qui l'a fait comparer à Démosthène, par son confrère Wadding; et il acquit bientôt la réputation d'un des meilleurs prédicateurs de toute l'Italie. Si l'on en croit son panégyriste, il avait choisi pour modèles St-Basile, St-Grégoire et St-Chrysostome, et il ne leur était pas trop inférieur. Il signala son éloquence au concile de Trente; et à cette occasion on fit frapper en son honneur une médaille avec cette légende : *Vox Domini in virtute*. Ce religieux mourut à Bologne, le 29 octobre 1573, à l'âge de 59 ans, et fut inhumé dans une chapelle de l'église de son ordre, avec une épitaphe magnifique, rapportée par Wadding, dans les *Scriptor. ordin. minorum*, p. 139. Le cardinal Fréd. Borromée cite avec éloge le P. Visdomini dans l'ouvrage *De sacris nostror. temporum oratoribus*. On a de lui plusieurs volumes d'*Homélies* et de *Sermons*, en italien et en latin, oubliés depuis longtemps. — VISDOMINI (Antoine-Marie), littérateur génois, passa de l'école de Guido de Milan à Modène, où il fut attaché comme précepteur aux jeunes comtes Rangoni. Il a laissé plusieurs volumes de vers, écrits d'un style trop familier, et des *Commentaires* sur les tragédies de Sénèque, que Tiraboschi trouve assez bons. *Voy. la Storia della letteratura italiana*, t. 7. — VISDOMINI (Eugène), poète italien, était issu de la très-ancienne famille *Vicedomini*, de Parme, ainsi nommée parce qu'elle avait possédé la vice-seigneurie de Montecchio. Il reçut, en 1570, le laurier doctoral à la double faculté de droit; mais il abandonna la jurisprudence pour la culture des lettres. Ayant épousé Claude Noceti, noble parmesane, aussi passionnée que lui pour la poésie, leur maison devint le rendez-vous habituel de tous les beaux esprits. Ces réunions littéraires donnèrent naissance, en 1574, à l'académie des *Innominati*, qui, dans sa courte durée, compta parmi ses membres des hommes tels que Guarini, Baldi, Manfredi et le Tasse. Le duc Octave Farnèse nomma Visdomini gouverneur de Novare, et le choisit ensuite pour secrétaire, charge dont il remplit les fonctions avec la plus grande fidélité. Visdomini fut également honoré de la confiance du duc Ranuccio; ce prince le députa au sénat de Venise, avec Pomponio Torelli; mais on ignore le sujet de cette ambassade. Ayant abandonné la gestion de ses biens à son fils, il coula le reste de ses jours dans un loisir studieux, et mourut le 6 mai 1622. On a de Visdomini une traduction *in ottava rima* du beau poème de Sannazar, *De partu Virginis*, Parme, 1575, in-12, et des *Sonnets*, à la tête de divers ouvrages de ses amis. Il a laissé en manuscrit des pièces de

théâtre : l'*Erminia*, pastorale; trois tragédies : *Il Cristo*, l'*Amato* et *OEdipo*; une traduction d'*Homère*; un poème comique en vingt-huit chants : le *Nozze del Sole e della Luna*; un poème héroïque, *Parma vittoriosa*, et l'oraison funèbre du comte Pomponio Torelli, poète célèbre, son ami et membre de l'académie des *Innominati*. Voyez les *Memorie degli scrittori Parmigiani* du P. Affo, t. 4, p. 321.

W—s.

VISÉ ou VIZÉ (1) (JEAN DONNEAU, et non pas DAUNEAU DE), le créateur du *Mercur*e galant, naquit en 1640, à Paris, d'une famille ancienne, dont il a donné la généalogie (2). Ses parents le destinant à l'état ecclésiastique, il en porta l'habit dans sa jeunesse, et fut pourvu de quelques bénéfices; mais entraîné par un penchant invincible vers la culture des lettres, séduit par l'attrait des plaisirs, et résolu de garder son indépendance, il quitta le petit collet. Bientôt après, il épousa, malgré l'opposition de ses parents, la fille d'un peintre, qui n'était rien moins que riche, et ayant dissipé son modique patrimoine, il se vit obligé de chercher des ressources dans l'exercice de ses talents. Dès 1663, il avait fait connaître son goût pour la satire, en publiant, à la suite d'un recueil de *Nouvelles*, l'examen des ouvrages de Molière, et de la *Sophonisbe* de Corneille. Prévoyant bien qu'il serait blâmé d'avoir osé chercher des défauts dans une pièce du grand Corneille, il crut prévenir les reproches qu'il avait mérités, en disant : « On me fera toujours beau coup d'honneur de me donner le nom de téméraire. La témérité appartient aux jeunes gens, et ceux qui n'en ont pas, loin de s'acquiescer de l'estime, devraient être blâmés de tout le monde. » L'abbé d'Aubignac (voy. ce nom) ayant à son tour critiqué la *Sophonisbe*, Visé prit la défense de cette pièce avec autant de vivacité que s'il en eût été l'auteur, et sans s'embarrasser de se contredire, trouva des beautés dans les endroits mêmes qu'il avait signalés le premier comme des défauts. L'abbé d'Aubignac, persuadé que la défense de la *Sophonisbe* était de Corneille, lui répondit avec beaucoup d'aigreur dans l'examen de son *Sertorius*; alors Visé, cessant de garder l'anonyme, accabla d'injures son adversaire dans la défense de cette pièce (3). On voit qu'il avait fait sa paix avec Corneille; mais il continua de harceler Molière, dont il était hors d'état d'apprécier le génie; et il se montra bassement envieux de ce grand homme, en publiant *Zélinde, ou la Véritable critique de l'Ecole des femmes et la critique de la Critique* (1663, in-12). Cette comédie ne fut point représentée; elle eut cependant assez de succès à la lecture pour persuader à l'auteur que sa vocation était le théâtre.

En 1665, il débuta par la *Mère coquette, ou les Amants brouillés*, comédie en trois actes. C'était le sujet que venait de traiter Quinault d'une manière bien supérieure. Visé l'accusa de le lui avoir dérobé. Ses plaintes parvinrent aux oreilles du roi, qui voulut éclaircir l'affaire; malgré la dénégation formelle de Quinault, et quoique les deux pièces n'eussent rien de semblable que le titre, Visé persista à soutenir que l'idée première lui appartenait. En 1667, il donna la *Veuve à la mode*, comédie en un acte; *Délie*, pastorale en cinq actes (1), et l'*Embarras de Godard, ou l'Accouchée*, comédie en un acte; en 1670, les *Amours de Vénus et d'Adonis*, tragédie à machines; le *Gentilhomme Guespin, ou le Campagnard*, comédie en un acte (2), et les *Intrigues de la loterie*, en trois actes; en 1671, les *Amours du soleil*, tragédie à machines, tirée du quatrième livre des *Métamorphoses* d'Ovide; et en 1672, le *Mariage d'Ariane et de Bacchus*, pièce du même genre. Toutes ces pièces sont écrites en vers, et elles eurent toutes un grand nombre de représentations. Le peu de profit qu'en retirait Visé lui fit naître l'idée de publier un journal sous le titre de *Mercur*e galant, dans lequel, aux nouvelles de la cour, il joignait les anecdotes qu'il pouvait recueillir, des pièces de vers, l'indication des modes et l'annonce des ouvrages nouveaux. Il en publiait chaque mois un cahier, dont la réunion forme, pour les années 1672 et 1673, six petits volumes in-12. D'autres occupations le forcèrent de suspendre ce journal; mais il le reprit au mois de janvier 1677, et le continua depuis sans interruption. Persuadé sans doute que le scandale était un moyen de donner de la vogue au *Mercur*e, il se constitua juge suprême de toutes les matières de goût, et rabaisant de la manière la plus indécente le mérite des chefs-d'œuvre de Racine et de Molière, réserva les éloges et les encouragements pour les écrivains les plus obscurs. Après avoir pris la défense de Cotin, immolé par Molière et Boileau à la risée publique, il se déclara pour Perrault dans la querelle sur la prééminence des anciens et des modernes. La Bruyère, dans son indignation contre Visé, déclara que le *Mercur*e galant était immédiatement au-dessous de rien. Boursault en traduisit l'auteur sur la scène, dans la *Comédie sans titre*; mais il n'attaqua point ses mœurs, et rendit même justice à ses bonnes qualités, en le représentant

(1) On attribua dans le temps cette pièce à Champmélé.

(2) On lit dans les dictionnaires qu'à la première représentation du *Gentilhomme Guespin*, le parterre ayant sifflé la pièce, un des amis de l'auteur s'avança sur le bord du théâtre et dit : « Messieurs, si vous n'êtes pas contents, on va vous rendre votre argent à la porte; mais ne nous empêchez pas d'entendre des choses qui nous font plaisir »; qu'alors un plaisant lui répondit :

« Prince, n'avez-vous rien à nous dire de plus ? »

et qu'un autre aussitôt ajouta :

« Non, d'en avoir tant dit il est même confus. »

Or, ces deux vers sont tirés de l'*Andronic* de Campistron (acte 4, scène 9), joué en 1685, quinze ans après le *Gentilhomme Guespin*.

(1) La dédicace des *Mémoires pour servir à l'histoire de Louis XIV* est signée Devizé.

(2) Dans le *Mercur*e galant, février 1699, p. 153 et suiv.

(3) L'abbé Granet a rassemblé les pièces de Visé et de d'Aubignac dans le tome 1^{er} de son *Recueil de dissertations sur plusieurs pièces de Corneille et de Racine*.

comme un homme désintéressé. Visé l'était en effet; et Gacon (*voy. ce nom*) l'a calomnié dans le *Poète sans fard*, lorsqu'il le dépeint faisant payer au poids de l'or chaque article de son journal. Les critiques auxquelles le *Mercur* était en butte, loin de nuire à son succès, servirent à l'augmenter. Visé dut les bienfaits de la cour aux éloges qu'il y prodiguait sans cesse à Louis XIV. Avec le titre d'historiographe de ce prince, il obtint une pension de cinq cents écus et un logement au Louvre. En 1689, il s'associa pour la rédaction de son journal Thomas Corneille, avec lequel il avait déjà donné quelques comédies (1). Les soins qu'exigeait le *Mercur* l'avaient entièrement détourné du théâtre (2); mais, en 1695, il fit jouer une comédie en cinq actes et en prose, *les Dames vengées, ou la Dupe de soi-même*, dont le succès faillit lui tourner la tête. On y trouve quelques situations vraiment comiques et le style en est meilleur que celui des autres ouvrages de Visé; mais quoiqu'on ait prétendu par cette raison que cette pièce était de Fontenelle, il faut en laisser l'honneur à l'auteur du *Mercur*. L'année suivante (1696), Visé hasarda deux autres comédies en cinq actes : *l'Aventurier* et *le Vieillard couru, ou les Différents caractères des femmes*. La première de ces pièces n'eut qu'une seule représentation; la seconde en eut trois; elles n'ont point été imprimées. Dès lors Visé crut devoir se borner à son journal, auquel il joignait de temps à autre des suppléments sur les matières politiques, sans doute pour justifier son titre d'historiographe. Il perdit la vue en 1706, et mourut le 8 juillet 1710, à 70 ans. Cet écrivain ne manquait ni d'esprit ni de facilité; mais, avec peu d'instruction, il n'avait pas le talent qui seul donne la vie aux ouvrages littéraires. Outre douze pièces de théâtre, publiées de 1666 à 1695, et qu'on trouve quelquefois réunies en trois volumes in-12 (3), on a de lui : 1° *Nouvelles Nouvelles*, Paris, 1663, 3 vol. in-12, reproduites en 1669, sous le titre de *Nouvelles galantes et comiques*; 2° *Diversités galantes*, ibid., 1664, in-12; 3° *L'Amour échappé, ou les Diverses manières d'aimer, contenues en quarante histoires, avec le Parlement d'amour*, ibid., 1669, 3 vol. in-12. Le *Parlement d'amour* est une faible et pâle imitation de Martial d'Auvergne (*voy. ce nom*). 4° *Mémoires pour servir à l'histoire de Louis XIV*, ibid., 1697-1703, 10 vol. grand in-fol., édition exécutée avec un tel luxe que les dix volumes ne formeraient qu'un in-12. Cet ouvrage n'est aujourd'hui nullement recherché, et, comme les suivants,

(1) *Circé, l'Inconnu, Madame Jobin, ou la Devineresse*, et la *Pierre philosophale* (*voy. VOISIN*, célèbre empoisonneuse); cette dernière pièce n'a point été imprimée.

(2) La *Comète*, jouée en 1681 sous le nom de Visé, est de Fontenelle. Cette pièce est imprimée dans le tome 10 de ses *Œuvres*.

(3) Le *Théâtre français, ou Recueil des meilleures pièces de théâtre*, Paris, 1737, 12 vol. in-12, en contient trois de Visé: la *Mère coquette* et les *Dames vengées*, t. 8, et les *Intrigues de la loterie*, t. 9.

n'offre que des extraits du *Mercur*. 5° *Voyage des ambassadeurs de Siam en France*, Lyon, 1686, 4 vol. in-12; 6° *Histoire du siège de Toulon*, Paris, 1707, 2 vol. in-12; 7° *Recueil de diverses pièces touchant les préliminaires de la paix proposée par les alliés et rejetée par le roi*, ibid., 1709, in-12. Ce volume est fort rare, ayant été supprimé dès qu'il parut. Après la mort de Visé, son journal fut continué sous le titre de *Mercur de France*; la collection complète est d'environ treize cents volumes in-12 et in-8° (4). Parmi ses principaux rédacteurs, on cite Dufresny, Boissy, Marmontel, Gaillard, Laharpe, etc. C'est pendant que l'auteur du *Cours de littérature* était à la tête de ce journal que l'abbé Sabatier, après avoir rapporté le mot de la Bruyère, cité plus haut, ajoutait : « Si la Bruyère vivait encore, en voyant notre « *Mercur* actuel renchérir en niaiseries sur celui « de Visé, ne serait-il pas bien désolé de ne « pouvoir en dire davantage ? » Les *Trois siècles de la littérature* sont remplis de pareils jugements; et l'ouvrage n'en est pas moins cité comme un modèle d'une critique décente, sage et impartiale. On trouve des détails plus ou moins complets sur Visé dans l'*Histoire des journaux* de Camusat, t. 2, p. 198-203, et dans l'*Histoire du théâtre français*, par les frères Parfait, t. 10, p. 173-175.

W—s.

VISSETTI (JACQUES) naquit à Padoue, le 4 novembre 1736. Son père, honnête artisan, mais chargé de famille, étant hors d'état de fournir aux frais de son éducation, le curé de sa paroisse, qui avait remarqué ses heureuses dispositions, le fit entrer aux écoles publiques. L'aptitude et les progrès rapides du jeune Visetti lui méritèrent la protection du cardinal Rezzonico (depuis le pape Clément XIII), qui l'admit bientôt parmi les élèves gratuits de son séminaire. A peine Visetti eut-il terminé ses études, qu'on l'envoya professer la rhétorique dans les écoles extérieures. Quelques années après, il rentra au séminaire comme professeur de philosophie et ensuite d'histoire ecclésiastique. Nommé, en 1778, à la cure de Ste-Lucie, il y exerçait encore ses fonctions en 1812. Il publia, en 1775, le premier volume d'un poème épico-héroïque, intitulé le *Triomphe de l'Eglise*, en même temps qu'un autre volume en prose, contenant le plan entier de cette épopée, qui ne fut achevée qu'en 1786, 8 vol. in-8°, avec des notes; seconde édition, 1787, 8 vol. in-12, plus ample et plus correcte que la précédente. Ce poème, dont l'Apocalypse de St-Jean paraît avoir fourni l'idée, eut beaucoup de vogue en Italie; mais il est resté tout à fait inconnu en France. M—G—R.

VISIN (DENIS IVANOVITCH), un des plus remarquables écrivains russes du 18^e siècle, naquit à Moscou, le 3 avril 1745; il appartenait à une

(1) On trouvera quelques détails sur ce journal et ses principaux rédacteurs dans le *Dictionnaire des anonymes* de Barbier, 2^e édit., n° 11648.

bonne famille et il fit ses études au gymnase de sa ville natale. Il entra ensuite à l'université, et le comte Schouwalow ayant demandé que quelques-uns des élèves les plus distingués fussent envoyés à St-Petersbourg, Visin fut du nombre de ceux sur qui tomba le choix; la civilisation, plus raffinée dans la capitale où résidait la cour que dans la vieille métropole semi-asiatique, fit sur lui une vive impression, le théâtre le charma, et il songea à écrire des œuvres dramatiques. Revenu à Moscou, il débuta par traduire les fables d'Holberg; il fit ensuite passer en langue russe l'*Alzire* de Voltaire, et l'insipide *Sethos* de Terrasson. Il se livra ensuite pendant quelque temps à une vie oisive et dissipée, mais il reconnut ses torts et il revint avec ardeur au travail. La littérature russe n'était alors qu'un pâle reflet de productions étrangères; des poèmes épiques, des drames, des odes avaient vu le jour, mais tout cela manquait de vie, de force; c'étaient de tristes copies. Visin eut l'idée de recourir à une inspiration purement moscovite; il écrivit une comédie où tout était essentiellement national; cette pièce, le *Brigadier*, jouée en 1764 (elle ne fut imprimée que vingt ans plus tard), eut le plus grand succès, et son auteur fut aussitôt rangé parmi les écrivains les plus populaires. Visin ne se montra pas d'ailleurs très-empressé de remporter au théâtre un nouveau triomphe, car ce ne fut que dix-huit ans après qu'il fit jouer une seconde pièce : le *Jeune étourdi*. Il paraissait satisfait de la réputation qu'il devait à son coup d'essai et n'en pas demander davantage; il se borna longtemps à traduire derechef des livres français, mais il n'eut pas le bonheur de tomber sur des productions destinées à le maintenir à travers le cours des âges; les *Amours de Charite* et de *Polydore* de Barthélemy, le *Joseph* de Bitaubé, sont oubliés en Russie aussi bien qu'en France. En 1777, Visin fit un voyage à Paris; il arrivait fort disposé à admirer, mais il ne trouva rien qui répondît à son attente, et la coterie philosophique surtout le désappointa fort. Il ne reste qu'un très-petit nombre des lettres que, de la capitale de la France, il adressa au comte Panin et au comte Orloff; c'est regrettable, car elles sont piquantes et curieuses. Après le succès du *Jeune étourdi*, il renonça au théâtre et sembla prendre au sérieux ce que Potemkin lui avait dit en riant : « Vous n'avez qu'à vous re-tirer dans quelque coin et à mourir, car de « toute votre vie vous ne ferez plus rien qui « vaille la moitié de ce que vous venez de faire. » Il se borna en effet à quelques productions de peu d'importance qui furent disséminées dans des journaux, et auxquelles son nom seul procurait des lecteurs. Il y a cependant des choses remarquables dans ses *Confessions* (Ispovied), sorte d'autobiographie, où il fait l'aveu des erreurs de sa jeunesse et témoigne un repentir sincère. Il avait été admirateur de Voltaire et des idées phi-

losophiques; il en était devenu l'adversaire dé-cidé. Quelques jours avant sa mort, il avait remis à quelques amis éclairés le manuscrit d'une troisième comédie, le *Chambellan*, qu'il regardait comme supérieure aux deux premières, mais elle n'a jamais été représentée, et on prétend que le manuscrit, s'étant égaré, n'a jamais pu être retrouvé. Visin succomba à une longue maladie le 1^{er} (13) octobre 1792, n'ayant encore que 47 ans. On a publié deux éditions complètes de ses œuvres, mais ce qu'il a fait de vraiment remarquable pourrait tenir dans un petit volume, lequel offrirait, il est vrai, un mérite très-distin-gué. Z.

VISMES DU VALGAY (ANNE-PIERRE-JACQUES DE), né à Paris, en 1745, était sous-directeur des fermes, lorsqu'en septembre 1777 il se présenta, appuyé par Compain, valet de chambre de la reine, pour se charger de l'entreprise générale de l'Académie royale de musique. Les clauses de sa soumission portaient qu'il verserait un cautionnement de cinq cent mille francs, qu'il jouirait du privilège pendant douze ans, à dater du 1^{er} avril 1778, et que la ville lui payerait une indemnité de quatre vingt mille francs par an. Un arrêt du conseil d'Etat, du 18 octobre, accepta les offres de de Vismes. Afin qu'il ne trouvât aucun obstacle à l'exercice de sa concession et à l'exécution des mesures nécessaires au succès de ce spectacle, un règlement du 27 février 1778, et un autre du 22 mars, en confirmant les anciens privilèges de l'Opéra, établirent les droits du nouvel entrepreneur et les devoirs des chanteurs, danseurs et employés, ainsi que ceux des musiciens. Malgré le zèle et les talents de de Vismes, malgré les soins qu'il se donna pour varier les plaisirs du public et capter la bienveillance de ses subordonnés, il fit de vains efforts pour déraciner les abus invétérés d'une administration essentiellement vicieuse; ses réformes utiles, ses améliorations mêmes lui firent des ennemis, parce qu'elles froissèrent des intérêts particuliers. Il chercha à mettre dans son parti les auteurs, en faisant fixer, par un arrêt du conseil, les honoraires de ceux qui travaillaient pour l'Opéra : mais on sait que les auteurs dramatiques n'ont jamais voix au chapitre. Pour contenter tous les goûts, de Vismes, suivant l'esprit de la pièce qui avait servi de prologue à son théâtre (*Les trois âges de l'Opéra*), y faisait successivement passer en revue les chefs-d'œuvre de Lulli, de Rameau et de Gluck. Il obtint aussi la permission de faire venir d'Italie la première troupe de *Bouffons* qu'on ait entendue à Paris, et qui, jouant alternativement avec les acteurs de l'Opéra français, remplissait le spectacle de toute la semaine. De Vismes naturalisa ainsi en France les intermèdes italiens de Piccinni, d'Anfossi, de Paisiello, etc.; et, comme les deux derniers opéras de Gluck (*Iphigénie en Tauride*, et *Echo et Narcisse*) et les deux premiers de Piccinni (*Roland* et *Atys*) furent

représentés à cette époque, on peut dire que c'est sous son administration que la révolution musicale fut achevée en France. Mais aussi, outre les factions musicales des *Lullistes*, des *Ramistes* et des *Gluckistes*, il se forma un quatrième parti, celui des *Piccinnistes*. On ne s'occupait point alors de politique, et les intrigues de l'Opéra, les querelles entre les partisans de telle ou telle musique, étaient des affaires fort importantes. De Vismes était soutenu par la reine; mais cette protection ne le mettait point à l'abri des épigrammes qui pleuvaient sur lui, des cabales de ses subordonnés, et des empiétements sur son autorité de la part du financier Laborde, et d'un agent du ministre Maurepas. Rebuté par toutes ces contrariétés, il offrit la résiliation de son bail, qui fut acceptée par arrêt du conseil d'Etat, du 19 février 1779, à compter du 1^{er} avril suivant. On lui laissa néanmoins la direction de ce spectacle, sous l'autorité du prévôt des marchands de Paris : on réduisit son traitement de vingt-quatre mille francs à dix mille, et on lui accorda une pension de six mille francs. Mais de nouvelles intrigues provoquèrent de nouvelles mesures. Un mémoire du ministre Amelot, *rendant justice au talent et au zèle* de de Vismes, déterminait l'arrêt du conseil d'Etat, du 17 mars 1780, qui retira le privilège de l'Opéra à la ville, le rendit au roi, déclara que de Vismes, *n'ayant pas les connaissances requises*, cesserait ses fonctions, moyennant une pension de neuf mille francs et une indemnité de vingt-quatre mille francs, et qu'il serait remplacé par Berton, auquel il avait succédé. Alors le prix des places du parterre fut porté à quarante-huit sous. En 1799, un arrêté du directoire exécutif nomma administrateurs de l'Opéra Bonnet, ex-législateur, et de Vismes, pour remplacer Denesle et Baco, dont la régie, pendant dix-sept mois, n'avait pas eu plus de succès que toutes celles qui avaient précédé : mais, le 18 mars 1800, un nouveau règlement du ministre de l'intérieur nomma de Vismes directeur, et Bonnet, conservateur. Enfin, un arrêté du 28 décembre rétablit l'unité dans l'administration de l'Opéra, supprima les deux places, et en attribua les fonctions à Bonnet, sous le titre de commissaire du gouvernement. Alors de Vismes se trouva sans fonctions. Il avait eu le projet d'établir à ses frais une école gratuite de musique. Il résida encore quelques années à Paris, où il continua de se livrer à son goût pour les lettres et les arts. Il se retira ensuite en Normandie, et mourut à Caudebec, en avril 1819. On a de lui : 1^o *Pasilogie, ou de la Musique considérée comme langue universelle*, Paris, 1806, in-8^o; 2^o la *Double récompense*, opéra comique en deux actes, représenté au théâtre Montansier, avant l'année 1800, ainsi que le suivant; 3^o *Eugène et Lanval*, en deux actes, et quelques autres pièces. Il avait annoncé des mémoires sur sa vie, avec des anecdotes intéressantes sur les hommes qu'il avait

connus. Cet ouvrage n'a pas été publié. — Sa femme, *Jeanne-Hippolyte MOYROUD*, née à Lyon, vers 1767, excellente pianiste, a composé la musique de *Praxitèle*, représenté en 1800 à l'Opéra. — Son frère, *Alphonse-Denis-Marie DE VISMES*, dit de *St-Alphonse*, né à Paris, en 1746, officier d'artillerie, lecteur du cabinet du prince de Condé, directeur général des fermes pour la partie des salines, et ancien fermier général, de l'académie de Dijon, mort à Paris, le 18 mai 1792, a donné à l'Académie royale de musique, pendant l'administration de son frère : *Les trois âges de l'Opéra*, en un acte, musique de Grétry, 1778; — *Amadis de Gaule* de Quinault, réduit en trois actes, 1779; — *Hellé*, etc. A—T.

VISSCHER (ROEMER ou ROMAIN), poète hollandais, né à Amsterdam, en 1547, composa, avec Spiegel et Cornhart (*voy.* ces noms), le triumvirat restaurateur de la langue hollandaise, et fut un des prédécesseurs immédiats des deux illustres coryphées du Parnasse hollandais, Hooft et Vondel. Visscher, célébré pour la rondeur et l'enjouement de son caractère, alternait les soins d'un commerce florissant avec le culte des muses; sa maison était le rendez-vous des amis des arts et des lettres. Coster, Brederod, Victorin se formèrent chez lui. Vondel y produisit sa traduction de la *Troade* de Sénèque. Hooft se plaisait à communiquer dans cette réunion le fruit si remarquable de son voyage en Italie et de son séjour à Florence. On y faisait de la musique, et les deux filles de Visscher y signalaient leurs talents. Il avait pris pour devise : *Chacun sa marotte*, et la gène et la licence étaient également étrangères à son séjour. Dousa, dans la préface de son *Mélis Stoke* (*voy.* STOKÉ), a surnommé Visscher le *Martial hollandais*. Ce poète brillait en effet dans l'épigramme; il en a beaucoup traduit de Martial : tout ce qu'il a traduit, soit des poètes de l'antiquité, soit des poètes contemporains, atteste l'étendue et la variété de ses connaissances. Elevé dans l'Eglise catholique, il y demeura fidèle; et mourut en 1620, à Alkmaer, où il avait depuis quelque temps transféré son domicile, à l'exemple de son ami Spiegel. On a de lui : 1^o *des Emblèmes*; la première édition est d'Amsterdam, 1614, in-4^o oblong, avec de jolies gravures. Sa fille Anne en a donné une seconde édition, sans désignation d'année, in-8^o. Elle est plus soignée à tous égards, et chaque emblème s'y trouve enrichi d'un distique de la composition d'Anne. Ils ont encore été imprimés à Amsterdam, en 1669 et 1678. 2^o Les autres poésies de Visscher ont paru sous des titres assez bizarres, d'abord à Leyde, in-12 et in-4^o, oblong; ensuite à Amsterdam, en 1614, in-8^o, et en 1669. Ce sont des saillies ou bons mots, des énigmes, des sonnets, des élégies, des mélanges, etc. On peut leur appliquer ce vers du poète favori de Visscher :

Sunt bona, sunt quadam mediocria, sunt mala plura.

M—ON.

VISSCHER (ANNE), fille aînée du précédent, née à Amsterdam en 1584, fut, ainsi que sa sœur, distinguée par ses connaissances et ses talents. Poète, musicienne, peintre, habile à modeler, à graver, brochant avec une supériorité remarquable, possédant les langues italienne, française et latine, elle fit le charme des dernières années de son père, qu'elle aimait si tendrement, que les demandes de mariage les plus brillantes ne purent l'en séparer. Elle se plaisait à retoucher les productions littéraires du vieillard ; et elle orna de distiques, souvent remarquables par la concision et l'énergie, le recueil de ses *Emblèmes*. Chez ce peuple si réfléchi, de joyeuses chansons assaisonnaient, à cette époque éminemment honorable, les repas de l'hospitalité. Anne en composait souvent ; et elle les chantait elle-même, à l'égal de nos Collé, de nos Panard, de nos Désaugiers. Les recueils du temps en ont conservé plusieurs. Elle consacra un petit poème à l'honneur du fleuve l'Amstel, qui a donné son nom à la métropole du commerce batave. Grotius fut si content des vers par lesquels elle célébra son évaison du château des Loevestein, qu'il les traduisit en latin. Vondel l'a saluée comme la *Sapho hollandaise*. Tout le Parnasse hollandais la prônait à l'envi. En 1622, elle fit un voyage en Zélande, et des hommages poétiques l'y accueillirent partout. Liée d'amitié avec l'illustre Cats, elle lui dédia sa traduction en vers de quelques psaumes. L'estime et l'affection qu'elle avait pour ce poète paraissent l'avoir décidée à se fixer à Dordrecht, quand il fut nommé conseiller-pensionnaire de cette ville. Elle y épousa un homme de mérite, du nom de Booth Van Wesel. Devenue veuve, ni ce changement d'état ni l'éducation d'une famille naissante ne lui firent abandonner le commerce des muses. Ses devoirs peuvent toutefois l'avoir détournée du projet qu'elle avait conçu d'élever un monument poétique à la gloire du père de la patrie, Guillaume de Nassau. Anne eut quelque part au poème de Cats sur les devoirs des vierges ; et celui-ci l'ayant gratifiée d'un exemplaire de ses *Emblèmes*, elle l'en remercia par des vers empreints de cette touchante pitié qui fait le charme d'une pièce solennelle qu'elle composa pour un jour de jeûne. Anne Visscher mourut le 6 décembre 1651. M—ON.

VISSCHER (MARIE), sœur de la précédente, née à Amsterdam le 25 mars 1594, dut à son aînée une notable partie de son éducation, et devint sa digne émule en connaissances et en talents. Trois mois avant la naissance de Marie, une violente tempête avait occasionné de très-grands dommages au Texel. Le commerce d'Amsterdam et la fortune de Visscher en particulier s'en étaient ressentis d'une manière fâcheuse. Il donna à sa fille le surnom commémoratif de *Tesselschade* (Perte au Texel), sous lequel elle s'est spécialement immortalisée. Plus douée des grâces de la figure, Marie touchait, comme sa sœur, la

lyre anacréontique. Entre autres productions de ce genre, nous avons d'elle une charmante romance, intitulée *Complainte de Phyllis*. De Vries l'a insérée dans son *Histoire* (anthologique) *de la poésie hollandaise* (t. 1, p. 36 et suiv.). Elle avait entrepris de traduire en vers hollandais la *Jérusalem délivrée* ; et l'on regrette qu'il ne soit rien resté de ce travail, dont on fit, dans le temps, de grands éloges, mais qu'elle ne termina pas. La religion lui inspira aussi des accents dignes d'elle ; entre autres sa pièce intitulée *Marie-Madeleine aux pieds de Jésus*. En 1623, elle épousa Alard de Krombalg, qui n'est connu que par cette alliance. Tout le Parnasse hollandais retentit de cette union. Un épithalame, composé par Vondel, qui ne manque pas d'y mettre en mouvement tout l'Olympe, se distingue entre les autres. Marie devint veuve en 1634. Gaspar Van Baerle, plus connu sous le nom de Barlaeus, et le chevalier Constantin Huygens, se mirent sur les rangs pour l'engager dans de nouveaux liens. Les poésies latines de Barlaeus offrent une suite de pièces, intitulée *Tessalica*. Elles sont toutes en l'honneur de l'aimable veuve. Huygens entreprit sérieusement de la gagner à la religion protestante ; mais il ne put y réussir ; et ce fut peut-être la cause qu'il ne l'épousa point. Ce fut dans le château de Muyden, rendez-vous des hommes les plus distingués de ce temps, que Marie aimait à se distraire des chagrins de son veuvage. Elle en faisait l'ornement et les délices. Tout y était empreint de son esprit, de son goût, de ses délicates attentions. Tout le monde y était empressé de lui plaire, sans que ni l'épouse ni les filles de l'illustre châtelain en prissent le moindre ombrage. Elles étaient, à l'égal de tout le monde, engouées de Marie. Quand Marie de Médicis vint à Amsterdam, en 1639, Tesselschade lui présenta des vers italiens de sa composition. Hooft engagea Barlaeus, l'un des commissaires-ordonnateurs des fêtes, à ne ménager ni les talents de Marie ni ceux de Françoise Duarte, comme elle digne habitué du château de Muyden, afin que la reine de France retrouvât l'Italie et Florence sur les bords de l'Amstel (voy. *Lettres de Hooft*, n° 593). En 1646, un cruel malheur atteignit notre muse. Une étincelle, échappée d'une forge, lui entra dans l'œil gauche, et le lui fit perdre. Jamais un accident de cette nature ne fit plus de sensation, et n'exerça davantage l'imagination des poètes. Marie eut le chagrin de survivre à deux filles qu'elle avait eues de son mariage, ainsi qu'à ses amis Hooft et Barlaeus. Le premier lui avait dédié son *Electre*. Rien ne flatta davantage Gérard Brandt que la présence de Marie à la représentation de son *Torquatus*. Elle célébra, en 1648, le plus grand événement du siècle, la paix de Munster. Ce fut le chant du cygne. Elle mourut à Amsterdam, le 20 juillet 1649. M. Scheltema a publié à Amsterdam, en 1808, un volume in-8° sous le titre de *Anne et Marie Tesselschade, filles de Vis-*

scher, avec portraits, fac-simile, etc. : ce charmant opuscule nous a été très-utile pour ces trois articles. M—ON.

VISSERY DE BOISVALLE, physicien et inventeur français, vivait dans la seconde moitié du 18^e siècle. Habitant de St-Omer en 1783, et s'occupant de matières et de recherches scientifiques, il eut l'idée d'appliquer la découverte de Franklin en faisant élever sur sa maison un paratonnerre surmonté d'une sorte de globe terminé par une épée qui semblait menacer le ciel. A la vue de cet appareil, la ville fut en rumeur et la foule, ignorante, comme cela arrive toujours, se rassembla menaçante, toute disposée à maltraiter le novateur téméraire. Ce qui est plus triste, c'est que les autorités municipales de St-Omer, partageant les préjugés populaires, prirent un arrêté aux termes duquel il était enjoint à l'ingénieur physicien d'abattre l'appareil suspect. Visseri résista à cette prétention qui, à ses yeux, était un excès de pouvoir. La chose vint en justice. Un avocat peu connu alors, et peut-être trop connu depuis, Maximilien Robespierre, présenta la défense du courageux novateur, et la plaidoirie ainsi que la cause elle-même eurent un grand retentissement. On ne devait pas s'attendre en effet à cette époque, et surtout en France, à un procès qui rappelait celui qui fit traduire Galilée devant l'inquisition. M^e Robespierre et son client gagnèrent leur cause. Le tribunal d'Arras cassa, le 31 mai 1783, l'arrêté de la municipalité de St-Omer. Cette décision fut accueillie avec faveur par le public éclairé, et s'il en faut croire le *Journal des savants*, l'avocat de Visseri s'acquitta de sa tâche avec un talent qui donnait des espérances. Visseri put en effet remettre sur sa maison le paratonnerre, surmonté du globe et de l'épée, qui n'avait pas pu le mettre à l'abri des orages de la multitude. Nous ignorons l'époque de la mort de Visseri. R—LD.

VITA (JEAN DE), canoniste et antiquaire distingué, naquit à Bénévent le 7 juin 1708, d'une famille patricienne. Après avoir fait ses premières études, il alla les continuer à Naples et ensuite à Rome, où il puisa, dans la fréquentation des artistes et des savants, un goût très-vif pour l'archéologie. De retour dans sa ville natale, il embrassa l'état ecclésiastique, et fut placé, peu de temps après, à la tête du séminaire diocésain. Ses talents et son zèle pour le maintien de la discipline lui méritèrent l'estime de l'archevêque de Bénévent, qui lui donna un des canonicats de sa cathédrale, et le choisit pour son grand vicaire. En 1764, Vita fut enfin élevé par le pape Clément XIII sur le siège épiscopal de Rieti. Il consacra le reste de sa vie à l'instruction des peuples que la Providence lui avait confiés, et mourut le 31 mars 1774. Outre quelques opuscules théologiques, des homélies et discours spirituels, on a de ce prélat : 1^o *Thesaurus antiquitat. Beneventanarum*, Rome, 1754-1764, 2 vol. in-fol., fig.,

ouvrage très-rare en France, et qui mérite l'attention de tous les amateurs de l'antiquité. Le tome 1^{er} contient la description détaillée des anciens monuments de la ville de Bénévent et de son territoire. On trouve à la page 323 une dissertation de J.-B. Passeri (voy. ce nom), *De Anaglypho Beneventano*; et à la page 329, une lettre du P. Paciaudi à Vita : *De Beneventano Cereris augustæ mensore exegesis*. Le volume est terminé par un recueil des inscriptions trouvées dans le Bénéventin, divisées en dix classes. Le tome 2 est consacré aux antiquités du moyen âge. 2^o *De origine et jure decimarum ecclesiasticarum*, Rome, 1757, in-4^e, ouvrage savant et plein de recherches; 3^o *De vero corpore S. Bartholomæi apostoli ex Asia in Liparam, ex Lipara Beneventum*, dans le tome 9 de la *Raccolta Calogerana*. W—S.

VITAL (SAINT), né vers le milieu du 11^e siècle, à Tierceville, au diocèse de Bayeux, de parents fort pieux, reçut une bonne éducation et en profita si bien, qu'au dire de l'historien Orderic-Vital, et de Robert du Mont, il parlait comme il voulait. Se distinguant autant de ses condisciples par sa piété et sa modestie que par ses talents, il était dès lors si réservé et si grave que les autres écoliers l'appelaient le *petit abbé*. S'il faut en croire l'historien de sa vie, il reçut à cette époque, dans un danger évident, des marques d'une protection miraculeuse de la Ste-Vierge. Après ses premières études, il quitta ses parents pour chercher d'autres maîtres, et il fit de grands progrès dans les sciences. De retour dans sa famille, il embrassa l'état ecclésiastique et devint, dès l'an 1080, chapelain de Robert, comte de Mortain, frère utérin du roi Guillaume le Conquérant. Le comte lui fit don d'une prébende dans la collégiale qu'il fonda à Mortain, en 1082, sous l'invocation de St-Evroul. Vital se rendit utile à Mortain par l'exemple de ses vertus et par les consolations qu'il donna surtout à la pieuse comtesse. Mais après dix ans de séjour, dégoûté du monde et appelé à une plus haute perfection, il quitta ses bénéfices, vendit son bien, en distribua le prix aux pauvres, et se retira dans les rochers de Mortain, où il reçut aussitôt quelques ermites qui voulurent l'imiter. Il y demeura peu, car en 1093 il se rendit dans la forêt de Craon, en Anjou, pour s'y réunir au célèbre Robert d'Arbrisselles, ou plutôt d'*Arbre-Sec*, puis dans celle de Fougères, qui devint la retraite d'un grand nombre de solitaires, et où les disciples se dispersèrent et firent des cabanes pour se mettre à l'abri des injures du temps. St-Bernard d'Abbeville, fondateur de Tiron, et le solitaire Engeller s'y retirèrent aussi; mais Vital ne put s'y fixer définitivement, car Raoul, seigneur de Fougères, à qui la forêt appartenait, craignant que ces ermites ne la dégradassent, et voulant s'y conserver le plaisir de la chasse, pour laquelle il était passionné, préféra leur donner

entièrement celle de Savigni, où Vital s'était déjà retiré dès l'année 1105. Il paraît qu'il avait laissé des disciples dans les différents endroits qu'il avait habités, et l'on rapporte qu'obligé d'aller les consoler et les visiter, il n'habitait pas toujours le même lieu : tantôt il était dans l'ermitage de Dampierre, tantôt dans la forêt de Fougères, et le plus souvent dans celle de Savigni. Ses disciples, s'y trouvant au nombre de cent quarante, le priaient de les faire vivre en commun dans la vie cénobitique. Vital y consentit, et, cherchant l'endroit le plus propre à une communauté, il s'arrêta dans un vallon, où il trouva les restes d'un vieux château, environnés de bois, de collines incultes, dans une situation affreuse, dont le terrain n'a été entièrement défriché qu'au 17^e siècle. Raoul de Fougères, à qui appartenait ce château, l'abandonna à Vital, avec toute la forêt. Les enfants de Raoul consentirent à la donation, à l'exception de Henri, qui ne céda qu'après avoir, dit l'historien, ressenti de violentes douleurs qui l'obligèrent de rappeler St-Vital ; il consentit, et les douleurs cessèrent. Ce même Henri, après avoir été seigneur de Fougères, se fit par la suite religieux dans le couvent dont il avait contrarié la fondation. Vital dédia son monastère à la Ste-Trinité, donna à ses religieux la règle de St-Benoît, avec des constitutions particulières, et ils prirent l'habit gris, ou plutôt l'habit blanc, comme le prouvent ces vers de Hugues d'Avranches :

*Hic vestes niveas se subjectosque fideles
Induerat, casti pectoris indicium.*

L'abbaye de Savigni fut fondée l'an 1112, et l'acte de donation de Raoul fut passé au mois de janvier. Cet acte, qui respire la piété du bienfaiteur, est signé d'un grand nombre de témoins, entre autres de Turgise, évêque d'Avranches, et d'Osbert, frère de Vital. Raoul et plusieurs seigneurs des environs enrichirent cette maison, et le pieux seigneur de Fougères accompagna Vital à Avranches, pour obtenir de Henri, roi d'Angleterre, qui y était alors, la confirmation de cette fondation. Le pape Pascal II, quoique occupé du concile de Latran, ne dédaigna pas d'adresser à Vital, dans la même année, une bulle d'approbation. Celui-ci se fit alors bénir premier abbé de Savigni, par le vénérable Turgise, évêque d'Avranches, et aussitôt il s'occupa de faire construire un cloître sur les ruines du château désert. On jeta les fondements d'une petite église qui ne fut pas même finie du vivant de Vital. La vaste et belle église dont on admire encore les ruines ne fut bâtie que sous l'abbé Guillaume de Dobra, qui y fit chanter l'office à la mi-août l'an 1200. Elle avait été commencée sous l'abbé Joscelin, vingt-sept ans auparavant. Savigni devint en peu de temps un des plus célèbres monastères de France, et fut le chef-lieu d'une congrégation dont les branches s'étendaient dans toute la France,

l'Angleterre, et comptait parmi ses filles les abbayes de Foucarmont, d'Aulnay, de la Trappe, etc. Vital avait aussi bâti un couvent pour sa sœur, Ste-Adeline, en un lieu nommé la *Prise-aux-Nones*, dans la forêt de Savigni, à cinq cents pas du couvent des hommes ; mais en 1120, Vital transféra les religieuses qui habitaient ce couvent au Neuf-Bourg de Mortain, et c'est celui qu'on appela dans la suite l'abbaye Blanche, à cause de la couleur des habits. On peut regarder St-Vital comme un des religieux les plus instruits de son temps. En l'an 1119 Calixte II ayant rassemblé un concile à Reims, Vital s'y rendit et y prêcha avec tant de force que le pontife déclara que personne jusque-là ne lui avait si bien représenté les obligations d'un pape. Les ecclésiastiques déréglés, les femmes qui avaient abandonné la voie de l'honneur, étaient surtout l'objet du zèle de Vital. En 1119, il passa en Angleterre, et il y fit un grand nombre de conversions. Le 15 septembre 1122, il tomba malade dans le prieuré de Dampierre, à trois lieues de Savigni. Après avoir reçu les sacrements, il se trouva le premier à matines le lendemain, et après les avoir chantées et commencé l'office de la Vierge, il mourut saintement. Il se fit plusieurs miracles, pendant trois jours que son corps demeura exposé à la vénération du peuple ; et les moines de Savigni donnèrent aussitôt avis de sa mort aux plus célèbres églises de France et d'Angleterre, dont ils reçurent des réponses pleines d'éloges du saint. Ces réponses ont été conservées à Savigni jusqu'à la suppression, dans un recueil qu'on appelait le *Rotule* ou rouleau (*rotulus*). Au nombre de ces manuscrits on devait distinguer une pièce de vers, par Hugues d'Avranches, et qui commençait ainsi :

*Abbas Vitalis vita discessit ab ista,
Et de terrenis transit ad superos, etc.*

Les moines de Savigni fournirent à Etienne de Fougères, chapelain de Henri II, roi d'Angleterre, et depuis évêque de Rennes, des Mémoires d'après lesquels il composa en latin la vie de St-Vital, duquel ont parlé aussi Fleury au quatorzième tome de son histoire, Hélyot au sixième volume des ordres monastiques, et tous les historiens du temps. L'abbaye de Savigni a compté parmi ses abbés réguliers, ainsi que parmi ses abbés commendataires, plusieurs hommes illustres, et surtout Massillon, qui y fut nommé en 1721. Ce fut sous le B. Serlon, quatrième abbé, que cette congrégation, qui comptait plus de trente monastères, passa à l'ordre de Cîteaux en 1148 ; mais l'abbé de Savigni resta toujours Père immédiat des maisons de sa congrégation. B—D—E.

VITAL (ETIENNE-LOUIS), général français, naquit à Martigné le 7 septembre 1736. Destiné de bonne heure à la carrière militaire, il entra en 1758 à la Fère, où se trouvaient réunies alors les deux armes du génie et de l'artillerie. Après la séparation des deux corps, il entra dans le pre-

mier, et après avoir servi quelque temps dans l'intérieur, il fit, avec le grade de capitaine, les campagnes de Corse de 1768 et 1769. Il se distingua en diverses rencontres : à Calenzana, le 3 mai 1769 ; à Mocale, le 9 du même mois, et à la tour Colla-Rossa, le 18. Le même jour, il reprit sur l'ennemi, qui l'avait surprise la veille, la redoute de Ste-Catherine ; quelques jours plus tard, il s'empara avec la même bravoure et le même bonheur des tours et retranchements de Girolatta et de Porto, puis il revint en France. Il y porta, dans le tracé et dans l'exécution des ouvrages de fortification qu'il était appelé à diriger, autant de science que d'habileté. De 1787 à 1793, il s'éleva du grade de major à celui de colonel. Il commandait à Nantes lors de la sanglante mission de Carrier, et il eut grand-peine à échapper à la jalousie de ce représentant. Vital retourna en Corse en l'an 2 ; c'était au moment où Bastia était assiégé. Cette place se rendit le 3 prairial suivant. Devenu général de brigade en l'an 3, il fit les campagnes d'Italie de cette année et de l'année suivante. Puis il devint inspecteur général du génie. Il remplit ces fonctions jusqu'en 1805. Ce général mourut à Paris le 2 novembre 1818. Il a laissé des mémoires estimés sur la Corse et sur d'autres points stratégiques ; ces écrits sont conservés aux archives de la guerre ; le plus remarquable est celui qu'il composa en l'an 2 sur la défense de la frontière du Nord.

Z.

VITAL DE BLOIS, ainsi nommé du lieu de sa naissance, pour le distinguer d'un autre Vital, auteur d'une Vie de St-Bertrand, florissait vers la fin du 12^e siècle, à peu près en même temps que Pierre de Blois, Mathieu de Vendôme et Gauthier de l'Isle. On n'a aucun détail sur sa vie ; mais il est célèbre par son poème latin du *Querolus*, publié en 1186, et imprimé en 1595 par Conrad Rittershuys, dans son édition du *Querolus*, et par Commelin sous ce titre : *Plauti Querolus, sive Aulularia elegiaco carmine reddita*, in-8°. On sait que cette pièce, qui fut trouvée originairement dans des manuscrits de Plaute, et qui lui a été longtemps attribuée, roule tout entière sur la fraude d'un parasite qui veut s'emparer d'une marmite remplie d'argent, et cachée dans le jardin d'un jeune homme, dont le père est mort en pays étranger. Vital de Blois a conservé le fond de la pièce, et n'altère que légèrement les événements et les caractères des personnages. A la place du parasite, il fait paraître un magicien dans la bouche duquel il met des paroles trop hautes peut-être pour la comédie ou pour l'épopée burlesque, et il change les noms des acteurs parce que la plupart ne peuvent entrer dans le vers hexamètre. Le poème, ainsi conçu, se compose de trois livres, précédés d'un prologue dans lequel il donne avis au lecteur de ces diverses modifications. Le style en est généralement assez pur, et même poétique, la ver-

sification exacte et coulante, et les idées rendues heureusement. Mais le ton est trop sentencieux et par suite les phrases se trouvent brusques et sautillantes ; il y a aussi trop d'antithèses et de jeux de mots ; mais ce défaut, qui est plus celui du siècle que de l'écrivain, ne peut être bien sérieusement reproché à un auteur qui l'évite plus souvent que ses contemporains. On trouvera une analyse plus détaillée des deux *Querolus* dans l'*Histoire littéraire de France* des bénédictins, t. 15, p. 428-434, art. *Vital*. Consultez aussi dom Liron, *Bibl. Chartr.*, p. 96 ; Bernier, *Histoire de Blois*, p. 75 ; Gérard J. Vossius, *De poet. lat.*, p. 59 ; et Barth., *Adversaria*, l. 48, ch. 20 (1).

P—or.

VITAL. Voyez ORDERIC.

VITALIBUONAFEDE (BONAVENTURE IGNACE), surnommé *l'Anonyme*, naquit à Busseto le 3 juillet 1686. Il était d'une famille noble du Crémonais et du Parmesan. Il annonça des dispositions précoces, et dès l'âge de douze ans il se trouva en état de soutenir une thèse de philosophie. D'abord officier sous les ordres de son père, il ne persista point dans la carrière où celui-ci s'était maintes fois distingué, et il tourna d'abord les yeux vers le sacerdoce ; puis il songea à la carrière médicale, et il se fit recevoir docteur à Parme. Après avoir travaillé quelque temps avec le comte Gardoni de Viadana, il devint chirurgien-major du régiment de Caylus. Il se trouva à la bataille de Cassano, et il assista à la déroute que subirent les Français sous les murs de Turin, par suite de l'inhabileté de la Feuillade. Il y fut grièvement blessé d'un coup de baïonnette. Sauvé par un cavalier qui l'avait rencontré, il fut conduit à Milan, d'où, après sa guérison, il se rendit à Rome pour y continuer les études qu'il aimait. Venu ensuite en Angleterre, il fréquenta pendant trois ans l'université de Cantorbéry. Il était à Londres, en 1710, lorsque la peste y éclata. Il publia alors un ouvrage sur ce fléau et sur ses causes. De Londres, il se rendit à Calais ; puis, après quelque séjour en France, il vint en Belgique, puis en Hollande, d'où il passa à Hambourg, à Copenhague, à Lubeck, à Dantzick. Après avoir traversé ensuite la Livonie, il se rendit à Stockholm, d'où il alla visiter les mines de la Laponie. Revenu en Hollande, et après un court séjour à Amsterdam, il passa en Portugal où il devint surintendant des fonderies royales.

(1) Il existe une bonne édition critique du *Querolus*, Amsterdam, 1830, in-8°, avec les notes de F.-C. Klinkhamer. Il y a d'ailleurs divergence d'opinion parmi les érudits au sujet de l'écrivain auquel il faut attribuer cette pièce ; les uns la donnent à Rutilius Numatianus ; d'autres avouent leur incertitude. M. Magnin a inséré dans la *Revue des Deux-Mondes*, cahier du 15 juin 1835, une notice intéressante sur le *Querolus*. Voy. aussi l'*Histoire littéraire de la France*, par M. Ampère, t. 1^{er}, p. 261 ; les *Origines latines du théâtre moderne*, par M. Ed. du Méril, p. 14, et une lettre de M. Madvig, professeur à Copenhague, insérée dans l'édition de l'*Orator* de Cicéron, donnée à Zurich, en 1830, par M. Orelli. Il y a lieu de croire que Vital remania au 12^e siècle une œuvre dont M. Magnin reporte l'origine à la première moitié du 4^e siècle, et que d'autres savants placent au 7^e siècle.

Il ne s'arrêta cependant pas à ces fonctions, et animé, comme il l'était, de la passion des voyages, il parcourut le littoral de l'Espagne et de la France, puis il revint en Italie; après être passé à Genève et à Aix, il arriva en 1711 à Rome, où il guérit d'une blessure au visage une femme célèbre alors, Faustina Zappi; en 1711, il opéra une cure semblable sur le fils du général Lantieri, récemment atteint d'un coup d'arquebuse. De Rome Vitali vint à Naples, il visita une partie du royaume; puis, de retour à Rome en 1716, il voulut connaître les autres cités pontificales. Venu à Milan en 1717, il y fut agrégé au collège des médecins. Et en 1719, à Bologne, il reçut le titre de maître ès sciences chimiques. Il se remit à parcourir les cités italiennes. Se trouvant de nouveau à Rome, il y déclina la proposition que lui faisait le marquis de Fuentes de venir s'établir à Lisbonne. Protégé par le cardinal Portocarrero, il fit ensuite à Palerme un cours sur la nature du sang. L'année suivante (1724), le sénat le nomma lecteur de chimie et de philosophie expérimentale et directeur de laboratoire. Cependant, en 1726, il résolut de retourner dans son pays; et bien lui en prit, car c'était peu de temps avant le terrible tremblement de terre qui fit tant de victimes et de ruines à Palerme. A Parme, on lui offrit la direction des mines du duché; mais comme il manifestait des intentions d'innovation, on intrigua contre lui, le comte Anvidi, premier ministre, en tête; il accepta alors la surintendance des mines de Schio, de Trente et de Vicence que lui proposait le gouvernement de Venise. Un fait assez curieux, c'est qu'en visitant les mines de Vicence il y trouva des pétrifications d'hommes, de chevaux, et d'autres fossiles. Lors d'un voyage qu'il fit à Florence, il reçut du collège des médecins, le 16 septembre 1730, le titre de maître de la science. Il parcourut encore diverses cités italiennes, et y fit des cures remarquables. Il séjourna ensuite trois ans à Milan, d'où furent datées plusieurs de ses publications. De retour à Venise en 1739, il y guérit d'une maladie hémorroïdale le prince d'Elbœuf. Après plusieurs nouveaux voyages il s'arrêta en 1743 à Vérone, où il fut élu premier médecin de l'hôpital. C'était au moment où éclata à Messine et dans la Calabre la peste qui fit alors tant de ravages. L'*Anonyme* (car c'est ainsi que désormais il était désigné) publia à cette occasion une *Lettre sur les maladies contagieuses*, Vérone, 1743, in-4°. Elle fut traduite en latin et publiée dans le journal de Nuremberg. Le roi de Prusse, à qui l'auteur en adressa un exemplaire, lui fit une longue réponse dans laquelle il lui offrait une des chaires de l'université nouvellement créée de Halle. Vitali s'était décidé à accepter cette position, et se disposait à partir pour Berlin; en même temps il mettait la dernière main à son ouvrage sur les bains de Caldiero, qui parut en effet à Venise en 1746

(posthume), quand, atteint d'une péripneumonie, il mourut au mois d'octobre 1745. Outre les ouvrages cités, on a de lui : 1° *Court traité de la peste et de son origine*, Londres, 1710; 2° *Des eaux bouillantes d'Aix dans le Montferrat*, 1714; 3° *Discours académique sur la question de savoir s'il y a de l'acide dans le sang*, Palerme, 1723, in-4°, et Venise, 1727, in-4°. Cette seconde édition fut publiée à l'occasion d'une réfutation de la thèse de l'*Anonyme*; réfutation intitulée : *L'acide changé en sang ou réponse aux objections de Vitali, dit l'Anonyme, faite par le docteur Antonio Romani*, Venise, 1728, in-4°; 4° *Operibus credite*, Palerme, 1726, in-8°; 5° *Les thermes (bains) de Masino dans la Valteline ou dissertation médico-physique sur les vertus des eaux de ces thermes*, Milan, 1734; 6° *La belle nécromancienne*, comédie en prose, Bologne, 1735, in-12, et 1752 nouvelle édition; une autre pièce comique intitulée *Circé*, par allusion à une comédienne appelée l'*Argentine*. On ignore si la pièce a été imprimée. Z.

VITALIEN, général scythe, était arrière-petit-fils d'Aspar (1) et fils de Patriciole, à qui les services de ses ancêtres et ses vertus guerrières donnaient une grande autorité sur les peuples de la petite Scythie. Né dans cette province, Vitalien fut instruit par son père dans l'art de commander; et il lui succéda dans la charge de comte ou chef de la fédération formée par les habitants de la Thrace, de la Mœsie et de la Scythie. L'empereur Anastase (*roy.* ce nom) ayant rejeté le concile de Chalcédoine et déposé Macédonius, évêque de Constantinople, les chrétiens orthodoxes recoururent à Vitalien, le priant de prendre leur défense et de faire cesser la persécution. Le général scythe, ému de pitié, vint, l'an 513, camper en un lieu nommé *Septimus* (2); et s'étant avancé, suivi d'une faible escorte, jusque sous les murs de Constantinople, il déclara qu'il n'avait pris les armes que pour le maintien de la foi catholique, et qu'il était prêt à se retirer, si l'empereur s'engageait à rétablir les évêques exilés sur leurs sièges, et à ne plus les troubler à l'avenir. Anastase, effrayé, promit tout ce qu'on lui demandait; et Vitalien, confiant dans la parole de ce prince, reprit avec son armée la route de la petite Scythie. Arrivé près d'Odyse, dans la Mœsie, il dispersa ses troupes dans les environs; et ayant trouvé le moyen d'entrer dans la ville, dès la nuit suivante, il surprit Cyrille, maître de la milice, couché entre deux courtisanes, et le fit égorger. Dès ce moment Vitalien cessa de garder aucune mesure envers Anastase, qui, dès qu'il l'avait vu s'éloigner, s'était cru dégagé de ses serments. L'empereur envoya contre Vitalien une puissante armée dont il donna le commandement à Hypace ou Hypa-

(1) Et non pas le petit-fils. Le comte de Buat a le premier éclairci la généalogie de Vitalien d'une manière satisfaisante. Voy. l'*Histoire ancienne des peuples de l'Europe*, t. 9, p. 64.

(2) Parce qu'il était situé à sept milles de Constantinople.

tius, son neveu. Le général scythe remporta la victoire la plus complète sur Hypace, et l'ayant fait prisonnier, l'enferma au château d'Acres en Mésie, dans une cage de fer. Pendant ce temps, les changements qu'Anastase s'était permis de faire à la liturgie causèrent une sédition dans Constantinople; et le peuple demandait à grands cris Vitalien pour empereur. Si ce général eût été animé d'une ambition vulgaire, il aurait pressé sa marche pour appuyer ses partisans; mais au contraire il s'arrêta pour donner le temps à Anastase de lui faire des propositions. Les députés chargés par ce prince de lui demander la paix le trouvèrent à Sosthenium, palais impérial, où il avait établi son quartier général. Vitalien exigea, comme la première fois, le rappel des évêques exilés, et en outre la convocation d'un concile à Héraclée de Thrace, auquel seraient invités le pontife romain et les évêques occidentaux, afin que tout ce qui avait été statué contre les orthodoxes fût soumis à l'examen de l'Eglise universelle. Anastase jura de remplir ces conditions. Vitalien, comblé de présents et revêtu de la dignité de maître de la milice des Thraces, s'en retourna avec son armée. Mais Anastase ne se crut point obligé de tenir des promesses si solennelles; il n'assembla point le concile; et ayant déposé Vitalien de la charge de maître de la milice, il lui donna pour successeur Rufin. Indigné de tant de parjures, Vitalien se maintint dans les trois provinces fédérées, et continua de faire la guerre avec succès aux troupes d'Anastase. Après la mort de ce prince (518), il eut la plus grande part à la faveur de Justin, qui le fit venir à Constantinople, le revêtit du titre de comte militaire du palais, et lui donna des preuves multipliées de sa confiance. Il profita de son crédit sur l'empereur pour faire rétablir les évêques catholiques sur leurs sièges; et il contribua beaucoup au succès de la négociation des légats du pape Hormisdas, tendant à faire ajouter le concile de Chalcedoine aux trois autres conciles œcuméniques. Vitalien fut déclaré consul pour l'année 520; mais ce général si cher aux habitants de Constantinople, pendant le règne d'Anastase, était devenu l'objet de la haine de la faction des bleus. On se rappelait les maux qu'il avait faits à l'empire pendant six ans de révolte et de guerre; et l'on oubliait les motifs qui lui avaient mis les armes à la main. Un jour qu'il était, suivant quelques auteurs, assis à la table de Justin, il fut percé de dix-sept coups de poignard; c'était dans le septième mois de son consulat. Victor de Tunes et la plupart des historiens imputent ce crime au seul Justinien (*voy.* ce nom), destiné à en recueillir le fruit. Justin (*voy.* ce nom) était-il réellement innocent de ce meurtre? Aucun historien ne l'accuse; mais l'impunité des coupables fait soupçonner qu'il y avait au moins consenti.

W—s.

VITALIEN, élu pape le 30 juillet 657, suc-

cesseur d'Eugène I^{er}, était natif de Signia en Campanie. Il envoya, suivant l'usage, des légats à Constantinople, pour faire part de son élection à l'empereur Constant et au patriarche Pierre. L'empereur envoya de riches présents à Vitalien, entre autres un livre des Evangiles couvert d'or et de pierres précieuses, et d'une grandeur extraordinaire. Le patriarche lui écrivit une lettre d'union, dans laquelle, malgré une apparence d'orthodoxie, on pouvait découvrir quelques traces suspectes de monothélisme. Comme Vitalien ne paraît pas avoir relevé ces erreurs avec le zèle qui convenait à sa position, quelques personnes l'ont accusé de les avoir partagées en secret, et de s'être laissé séduire par les présents de l'empereur. Cependant il n'y a rien de certain à cet égard. On a loué Vitalien d'avoir maintenu la discipline ecclésiastique dans toute sa vigueur. Il mourut le 27 ou 29 janvier 672, après quatorze ans et près de six mois de pontificat. Il eut pour successeur Adéodat.

D—s.

VITALIS (JEAN-BAPTISTE), prêtre et chimiste distingué, un des membres les plus actifs et les plus instruits de l'académie de Rouen, fut professeur à l'école centrale de cette ville, et y fit le cours de chimie appliquée aux arts. En même temps il remplissait, avec un zèle qui ne se ralentit jamais, les fonctions de secrétaire perpétuel de la classe des sciences de l'académie de Rouen. Il s'acquitta de ces fonctions pendant dix-huit ans, et, ce qui mérite surtout d'être rappelé, c'est que, tout en propageant les connaissances théoriques, Vitalis se livra à l'application de ces mêmes théories à l'une des industries principales de Rouen, la teinture du rouge d'Andrinople ou des Indes en particulier. Il chercha surtout les moyens d'affranchir l'industrie française du tribut onéreux qu'elle paye à l'étranger, en particulier à l'Angleterre, en substituant à l'indigo, cette substance si chère, l'*Isatis tinctoria* ou pastel, ce produit abondant de la Normandie. Il consigna ses idées et ses procédés dans deux remarquables ouvrages, le premier intitulé *Manuel du teinturier sur fil et coton*, Rouen, 1810, in-8°; l'autre ayant pour titre, *Cours élémentaire de teinture sur laine, soie, lin, chanvre et coton, et sur l'art d'imprimer les toiles*, Paris, 1823, in-8°, et 1827, in-8°, 2^e édition. Ce savant était de plus un théologien attaché à ses devoirs. Il mourut curé de la paroisse St-Eustache de Paris, le 31 mai 1832. Il était officier de la Légion d'honneur et officier de l'Université. On lui doit, indépendamment des ouvrages cités : un *Rapport fait à M. le préfet du département de la Seine-Inférieure sur l'extraction du sucre de betteraves*, Rouen, 1812, in-8°.

Z.

VITEL (JEAN DE), poète français, était né vers 1560, à Avranches, d'une famille noble. Orphelin presque au sortir de l'enfance, il eut encore le malheur de perdre ses deux frères à la fleur de l'âge. L'aîné mourut à Paris, après avoir vi-

sité l'Italie, l'Allemagne, le Danemarck et l'Espagne. Le cadet fut enlevé par une maladie contagieuse qui désolait la ville de Rennes, où il faisait ses études. Jean avait accompagné son jeune frère à Rennes. En quittant cette ville il s'établit à Condac, dans le Poitou. Les entretiens de Jean Vivien, poète angevin, y fortifièrent son goût pour la poésie. Ses amis lui conseillèrent en vain de s'appliquer à l'étude du droit; il se flatta que la carrière des lettres le conduirait plus facilement que celle du barreau à la gloire et à la fortune. Il revint à Paris, dans l'espoir de s'y faire des protecteurs puissants, et en 1588 il y publia ses *Exercices poétiques*, in-8°. Ce volume contient l'hymne de Pallas en vers héroïques; la surprise du Mont-St-Michel, en 1575, par les protestants, et la reprise de cette place par de Vic, lieutenant du maréchal de Matignon, poème dans lequel on trouve de l'invention et de la chaleur; un sonnet, une élégie à Louis de Brezay, évêque du Mans, deux idylles, imitées de Théocrite, une églogue, dix odes, dont une est adressée à Viète, célèbre mathématicien, des sonnets, des tombeaux ou éloges funèbres, et quelques poésies latines. On ignore la date de la mort de J. de Vitel; mais on peut conjecturer qu'il ne survécut pas longtemps à la publication de son recueil, puisqu'il y promet divers ouvrages dont aucun n'a paru. Suivant Philippon de la Madelaine, les vers de Vitel sont pleins de poésie, et n'ont guère de défauts que ceux de la diction du temps (*Dict. histor. des poètes français*). On trouve une notice sur ce poète, avec l'analyse de son recueil, dans la *Bibliothèque française* de Goujet, t. 13, p. 275-286. Voir aussi une courte notice de M. le Hericher dans le *Bulletin du bouquiniste*, publié par le libraire Aubry (n° 29, 1^{er} mars 1858). Ce critique signale, dans les poésies de Vitel, un véritable intérêt local, et dans le poème de la *Prise du Mont-St-Michel* on trouve, au milieu d'une imitation complète de l'antiquité, quelques vers heureux. W—s.

VITELLESCHI (JEAN), natif de Corneto, évêque de Recanati en 1431, patriarche d'Alexandrie et archevêque de Florence en 1435, et cardinal en 1437, fut pendant dix ans le principal ministre du pape Eugène IV. Il avait d'abord été secrétaire de Tartaglia; mais lorsque ce condottière eut la tête tranchée par l'ordre de Sforza, en 1421. Vitelleschi vint à Rome et obtint un emploi à la cour pontificale. Il réussit à plaire à Eugène IV, nommé pape en 1431. A cette époque les Etats de l'Eglise étaient presque en entier soulevés contre le pontife, qui fut obligé de s'enfuir à Florence; mais le ministre du pape, entouré de tyrans perfides et féroces, les surpassa tous en perfidie et en férocité. Il commanda les armées et s'efforça de reconquérir les villes de l'Eglise les armes à la main; plus souvent encore il employa le poison ou l'assassinat pour se défaire de ses ennemis. En 1434 il extermina presque toute

la famille des Varani, princes de Camerino, en engageant l'un d'eux à conjurer contre ses frères, et sacrifiant ensuite le vainqueur à la haine du peuple. L'année suivante ayant fait prisonnier le seigneur de Viterbe, préfet de Vico, il lui fit trancher la tête sur la place de Soriano. Il traita de la même manière, en 1437, le comte Antoine de Pontadera, général qui avait été pris dans une bataille. Après avoir fait la guerre aux Colonna, il détruisit de fond en comble la ville de Palestrina, qui leur appartenait. Passant ensuite dans le royaume de Naples, il y remporta de grands avantages sur le roi Alfonse, et c'est à cette occasion qu'il fut créé cardinal. En 1439 il s'empara, par trahison, de Foligno, et il fit périr sur l'échafaud Conrad de Trinci, prince de cette ville, avec ses deux fils. Cependant il tenait des garnisons à Ostie, Civita-Vecchia, Soriano, et plusieurs autres villes qu'il avait conquises; il s'y comportait en prince, sans recevoir les ordres du pontife; il s'y abandonnait aux passions les plus déréglées, et il y commettait des crimes de tout genre. Soit qu'Eugène IV eût honte d'employer un homme souillé par tant de forfaits, soit qu'il se défîât de lui et qu'il le crût prêt à se former une souveraineté indépendante dans les Etats de l'Eglise, il donna ordre de l'arrêter à Antoine Redo, commandant du château St-Ange. Le patriarche ne voulut point obéir aux ordres du pape; en se défendant il fut blessé grièvement, et il mourut le 2 avril 1440, par le fer ou le poison, dans le château St-Ange, où on l'avait transporté. Les villes où il tenait garnison rentrèrent sous la domination de l'Eglise. S. S-1.

VITELLI (NICOLAS), gentilhomme de Città di Castello, faisait le métier de condottière, et s'était montré entièrement dévoué à la maison de Médicis, qui lui avait procuré la souveraineté de Città di Castello sa patrie, et le défendit puissamment en 1474, lorsqu'il fut attaqué par le pape Sixte IV. Il se vit cependant alors obligé de céder à l'orage. Mais il fut rétabli en 1482 dans sa petite souveraineté, par Laurent de Médicis. Il mourut avant l'année 1497. Son fils Vitellozzo Vitelli lui succéda. S. S—1.

VITELLI (VITELLOZZO), fils de Nicolas, fut également seigneur de Città di Castello. Il commença, en 1497, à se distinguer comme condottière, en défendant la maison Orsini que le pape Alexandre VI persécutait. Il remporta sur l'armée de celui-ci une victoire, où le duc d'Urbin qui la commandait fut fait prisonnier, et le duc de Gandie, fils du pape, blessé. Cette victoire procura la paix aux Orsini et aux Vitelli. Vitellozzo se mit en 1498 au service de la république florentine, avec son frère Paul. Ce dernier commandait l'armée chargée du siège de Pise; mais après avoir pris la forteresse de Stampace, le 10 août 1499, comme il ne sut pas profiter de ses avantages, les Florentins l'accusèrent de trahison, le firent arrêter, et après l'avoir soumis à

une cruelle torture, qui ne lui arracha aucun aveu, ils lui firent trancher la tête le 1^{er} octobre. Vitellozzo Vitelli, averti de l'arrestation de son frère et de son propre danger, s'enfuit à Pise, et se mit à la tête des assiégés. Il leur donna ensuite, dans plusieurs occasions, de puissants secours, et fit, en 1502, une diversion du côté d'Ovezzo, dont il s'empara. De concert avec Baglioni, Petrucci et les Médicis, il poussait ses conquêtes dans cette partie de la Toscane, lorsque Louis XII interposa son autorité pour y rétablir la paix. Dans la même année Vitellozzo, effrayé des trahisons de Borgia, se liguait contre lui avec les condottières de sa province, et bientôt après se laissant, de même que les autres, séduire par les promesses et les serments de ce prince perfide, il se remit entre ses mains, et fut massacré à Sinigaglia le 31 décembre 1502, avec Oliverotto de Fermo et les Orsini (voy. CÉSAR BORGIA). S. S.—1.

VITELLI (CIAPINO), célèbre capitaine italien, était né dans le 16^e siècle à Città di Castello, de la famille dont il a été question dans les articles précédents. Paul Jove a consacré quelques-uns des exploits des Vitelli dans ses *Elogia virorum bellica virtute illustrium*. Ciapino s'attacha de bonne heure au grand-duc Cosme de Médicis, et lui rendit des services importants dans la guerre de Sienne. Le roi d'Espagne Philippe II ayant résolu, en 1564, de châtier les Maures d'Afrique, Ciapino fut nommé commandant des bandes italiennes destinées à seconder les projets du monarque espagnol. Il eut beaucoup de part à la prise de Peñon de Velez, et dressa les plans pour en réparer les fortifications. Au moment de se rembarquer, l'armée fut attaquée à l'improviste, et elle aurait été taillée en pièces sans la valeur de Ciapino, qui rallia les fuyards et repoussa les Maures avec perte. Il fut ensuite employé dans les Pays-Bas sous le duc d'Albe. Créé grand maréchal par Philippe II, il s'acquitta, dit Brantôme, très-bien de cette charge, comme les effets en font foi (*Vie des capitaines étrangers*, ch. 46). Le comte d'Arenberg (voy. ce nom) ayant été tué dans une bataille contre les confédérés, Ciapino se rendit aussitôt à Groningue pour prendre le commandement de l'armée restée sans chef, la ramena dans les positions qu'elle avait abandonnées, et sut empêcher les confédérés de profiter de leur victoire. Quelque temps après il pénétra dans le cœur de la Hollande, et s'empara de plusieurs villes avec une telle rapidité, que le prince d'Orange ne put pas même essayer de le secourir. Ciapino cependant ne pouvait presque pas marcher, à raison de son excessif embonpoint. Un jour qu'il passait sur les digues de Schowen, sa voiture versa, et il y fut blessé si grièvement, qu'il mourut quelques instants après (1576). Ses restes furent embaumés et transportés en Italie. W—s.

VITELLIO ou VITELLO, mathématicien, né en

Pologne, dans le 13^e siècle, de l'illustre famille de Ciolek (1), d'après un usage assez ordinaire aux savants des siècles précédents, traduisit son nom polonais en latin, par celui de *Vitellio*. Sous le règne de Boleslas le *Pudique*, il demeurait près de Cracovie (2). C'est là qu'il rédigea les matériaux que dans ses voyages il avait rassemblés, et surtout les nombreuses expériences qu'il avait faites sur l'optique. Son travail ne parut que longtemps après sa mort, sous ce titre : 1^o *Vitellionis perspectivæ libri decem*, Nuremberg, 1533, in-fol. Cette première édition fut soignée par G. Tanstetter et P. Apianus, tous les deux professeurs de mathématiques. 2^o *Vitellionis mathematici doctissimi de optica, id est, de natura, ratione et projectione radiorum, visus, luminum, colorum atque formarum, quam vulgo perspectivam vocant, libri decem*, Nuremberg, 1551, in-fol. Montucla et Brisson prétendent que la gloire d'avoir découvert et annoncé à l'Europe les premiers éléments de l'optique n'appartient point à Vitellio, et que le savant polonais n'a fait que traduire en latin ce que, deux siècles avant lui, l'arabe Alhazen (voy. ce nom) avait trouvé et publié en langue arabe. Les deux physiciens français n'auraient point hasardé cette opinion, s'ils avaient lu et comparé entre eux Alhazen et Vitellio. Cette comparaison leur eût été très-facile, s'ils s'étaient donné la peine de chercher la troisième édition de Vitellio, celle de Bâle, 1572, le traité d'Alhazen sur l'optique s'y trouvant aussi renfermé. Voici le titre de cette édition : *Opticæ thesaurus Alhazeni Arabis libri septem, nunc primum editi. Ejusdem liber de crepusculis et nubium ascensionibus. Item Vitellionis Thuringopoloni libri decem*, a Fr. Risnero, Bâle, 1572. Risner dit, dans la dédicace qui est adressée à la reine Catherine de Médicis : « Ramus et moi « nous cherchions depuis longtemps Alhazen. « Enfin, en ayant trouvé deux manuscrits, j'ai « employé une année entière à les publier. Ce « savant Arabe a traité l'optique dans tous ses « détails ; mais il est prolix, confus. J'ai annoté « les théorèmes qui se trouvent aussi dans l'*Optique de Vitellio*, afin que cette comparaison « aide le lecteur dans une matière si difficile. » Dans la préface qui précède les Œuvres de Vitellio, s'adressant également à Catherine de Médicis, Risner dit : « Le temps où a vécu Vitellio « est facile à déterminer, son *Optique* étant dédiée « à son frère Guillaume de Morbeta, qui en 1269 « était grand pénitencier de la cour de Rome. « Dans la même année, adressant à son neveu

(1) Niesiecki, dans son grand ouvrage héraldique sur la *Couronne de Pologne*, Lemberg, 1728, t. 1^{er}, prétend que Lescko, premier roi de Pologne, dans ses temps héroïques, avait les armoiries des Ciolek, nom qui en polonais signifie un taureau furieux. Sans remonter si haut, il est bien certain que le dernier roi, Stanislas-Auguste, et son neveu le prince Joseph mettaient les armes de cette famille.

(2) Voy. Mitzler, *Choix des historiens polonais*, p. 779 ; J. Willichins, *De salinis Cracoviensibus*, et Soltyskowiez, *Histoire de l'académie de Cracovie*.

« Arnoult un traité *De geomantia*, que j'ai en « manuscrit, Vitellio y parle de son frère comme « étant encore en vie. Les savants mathématiciens Erasme, Reinhold et Gaspard Peucer pla- cent Vitellio dans le même temps. Quant aux lieux où il a vécu, les savants ne sont point d'accord, les uns le disant originaire de Pologne, les autres de la Thuringe. Ce qui est certain, c'est qu'il a été en Italie. Dans son *Optique*, livre 10, théorème 42, il raconte lui-même, en parlant des phénomènes optiques que l'on observe dans une eau claire et peu profonde : *Qualcs aquas, in loco subterraneo in concavitate montis, qui est inter civitates Paduam et Vincentiam (qui locus dicitur Cubatus), nos vidimus lucidas, quasi ut aerem*, etc. Dans le même livre (théorème 67), rapportant les expériences qu'il avait faites sur l'arc-en-ciel, étant aux bains de Viterbe, il raconte : *Invenimus et nos diebus astivis circa horam vespertinam vel modicum ante, circa Viterbium in quodam præcipitio apud balneum (quod dicitur Scopuli), aquam vehementer præcipitari*, etc. » D'après la dédicace que Vitellio adressa à son frère, il paraît qu'ils avaient demeuré ensemble à Rome, puisqu'il assure que c'est sur les vives instances de ce frère qu'il s'appliqua à l'optique, et qu'il résolut de publier les premiers éléments de cette science. Quoiqu'il ait vécu dans un siècle bien peu favorable au développement des sciences, il avait visité les principales bibliothèques de l'Italie et des autres contrées savantes; et ses ouvrages sont une preuve de l'étendue de ses connaissances. Les écrits que nous avons de lui sont : *Sur la physiologie, sur l'ordre des êtres, sur les conclusions élémentaires, sur la science des mouvements célestes* (1), et les dix livres sur l'optique, que nous avons indiqués. Il cite souvent Alhazen; mais il puise aussi, comme à la source, dans les auteurs grecs, qu'il compare entre eux avec un soin vraiment admirable. Ce n'est que par un long travail qu'il a pu recueillir et mettre en ordre les axiomes, les théorèmes et les hypothèses d'Euclide, de Ptolémée, en les appuyant par des passages tirés d'Apollonius, de Théodose, de Ménélaüs, de Théon, de Pappus, de Proclus et des autres philosophes grecs. En parlant de Vitellio, Risner ne se permet point de décider entre les Polonais et les Allemands, qui se disputent à qui doit appartenir ce savant auteur. Cependant il ne peut y avoir sur cela aucun doute, d'après le passage suivant de Vitellio lui-même, livre 10, théorème 74 : *Quoniam non est possibile solis vel lunæ centra in horizonte existere, nisi in oriente vel occidente, in nostra terra, scilicet Polonia, habitabili, quæ est circa latitudinem 50 graduum*. Dans ses observations il parle souvent de Borck, qui est encore aujourd'hui un petit village, situé près de Cracovie, et précisément à la latitude dési-

gnée de 50 degrés. Dans sa dédicace, adressée à Guillaume de Morbeta, Vitellio se nomme *Filius Thuringorum et Polonorum*; ce qui semble indiquer que sa mère était originaire de l'Allemagne. Vitellio divise son ouvrage en dix livres. « Dans le premier, dit-il, nous mettons en avant « les axiomes nécessaires, et qui ne se trouvent « point dans les éléments d'Euclide; il y en a « deux dont nous avons pris la démonstration « dans Apollonius de Perge. Dans le second livre, « nous traitons de la projection des rayons qui, « passant par un seul milieu diaphane, tombent « sur des corps de figures diverses; nous y ajouterons la projection des ombres. Dans le troisième livre, nous parlerons de l'organe de la vue. Dans le quatrième, nous indiquerons les erreurs ou déceptions auxquelles cet organe est exposé, quand nous voyons à travers un seul milieu. Dans le cinquième, nous examinerons la vision qui se fait par le moyen des rayons réfléchis de ces corps polis que nous appelons miroirs, soit qu'ils soient droits, ou sphériques, ou pyramidaux, ou concaves, ou convexes. Ainsi que nous le ferons voir, ces miroirs sont tels ou naturellement ou par artifice; et les deux espèces sont soumises aux mêmes règles; mais les miroirs naturels ou les corps polis de leur nature, ayant, comme nous verrons, une bien plus grande influence sur nous, sont par là même un objet plus essentiel de la science optique. Dans les sixième, septième et huitième, nous présenterons les différents phénomènes qui ont lieu par l'action de miroirs ou corps polis, de diverses conformations. Dans le neuvième, en traitant des miroirs colonnaires ou pyramidaux, concaves, nous examinerons les effets produits par l'action de certains miroirs irréguliers, que l'on appelle *brûlants, comburentia*, parce qu'ils réunissent les rayons à un même foyer. Dans le dixième et dernier livre, nous parlerons des phénomènes optiques qui ont lieu lorsque le rayon, avant d'arriver à l'œil, traverse deux milieux diaphanes de diverses natures, par exemple, l'air et l'eau, ce qui nous donnera occasion d'expliquer la génération de l'arc-en-ciel. » Dans le premier livre, Vitellio, expliquant les principes de la géométrie et la génération des figures coniques, cite, à l'appui de ses démonstrations, les *Commentaires* d'Eutocius, les *Scolies* de Théon, les *Leunnes* de Proclus; Archimède, sur la *Sphère* et le *Cylindre*, les *Mathématiques* de Pappus, les *Théorèmes* d'optique d'Euclide, les *Coniques* d'Apollonius, les *Cylindres* de Sérénus et l'*Optique* d'Alhazen. Dans les neuf derniers livres, qui traitent de l'optique, il cite en particulier Euclide, Ptolémée et Alhazen. Il ne cite aucun auteur, dans le dixième livre, quand il parle de l'arc-en-ciel, la doctrine qu'il y expose n'appartenant qu'à lui. Quand on lit attentivement cet ouvrage, quand on y considère

(1) Ces quatre ouvrages n'ont pas été publiés.

l'ordonnance régulière, l'abondance des faits, on est surpris que le 13^e siècle ait pu produire un pareil travail. G—r.

VITELLIUS (AULUS), empereur romain, naquit à Rome le 24 septembre de l'an 15 de l'ère vulgaire, sous le consulat de Drusus et de Norbanus. Il y avait deux traditions sur sa famille : les uns la vantaient comme illustre et antique ; un livre composé par Quintus Eulogius et cité par Suétone la faisait remonter à une déesse Vitellia, épouse de Faunus, roi des Aborigènes. Les Vitellius auraient ainsi régné avant l'époque de Romulus ; puis, passant du pays des Sabins à Rome, ils auraient donné leur nom à une colonie et à une voie publique qui allait du Janicule à la mer. On les retrouvait ensuite établis à Nucerie ; plus tard, revenus à Rome et rentrés dans le sénat. Mais selon des généalogistes moins bienveillants, l'empereur Vitellius ne descendait que d'un fils d'affranchi, ou, suivant Cassius-Sévérus, d'un savetier qui, marié à la fille d'un boulanger, avait eu un fils parvenu, depuis, au rang de chevalier romain. La vérité est que l'histoire ne nous fait connaître que l'aïeul, les oncles, le père, le frère et les enfants de Vitellius. Publius est le prénom de son aïeul, qui était en effet de l'ordre équestre, et qui, après avoir été procureur ou intendant d'Auguste, laissa quatre fils, Aulus, Quintus, Publius et Lucius. Le premier, consul en l'an 32, avec Domitius, frère de Néron, était fameux par ses soupers, à ce que nous apprend Suétone (1). Le second, à qui Eulogius avait adressé le livre que nous venons d'indiquer, se ruina par ses prodigalités et ses autres désordres : Tibère le raya de la liste des sénateurs (2). Publius, le troisième, attaché d'abord à Germanicus, accusa et fit condamner Pison ; mais après avoir été préteur, impliqué lui-même dans l'affaire de Séjan, soupçonné d'infidélités dans la garde du trésor public, il s'ouvrit les veines avec un canif, ne se blessa toutefois que légèrement, laissa les plaies se refermer, et mourut de maladie avant le jugement qui devait le condamner ou l'absoudre (3). Tillemont le croit auteur de quelques écrits cités par Tertullien. Pendant son procès il avait été remis entre les mains de son frère Lucius, le plus fameux des quatre fils de l'ancien Publius Vitellius. Tacite, Suétone, Josèphe, Dion-Cassius et d'autres écrivains nous apprennent plusieurs détails de la vie de ce Lucius : ils nous le montrent consul en l'année 34, puis gouverneur de Syrie ; réprimant les Clites, Ciliciens révoltés ; protégeant les juifs, destituant Caïphe (*voy. ce nom*), et Pilate (*voy. PONCE*) ; menaçant Arétas, roi des Nabatéens ; obligeant le roi des Parthes, Artaban, à signer un traité de paix ; inspirant par ses succès de la jalousie et des alarmes à Caligula (*voy. ce nom*),

rappelé par ce prince, et regagnant ses bonnes grâces à force de complaisances et de bassesses. De retour à Rome, Lucius aborda son maître, la tête voilée, et en pratiquant les cérémonies usitées dans les temples : il donna l'exemple de l'adorer comme un dieu et lui voua des sacrifices : Suétone reproche aussi à Lucius Vitellius une ignoble passion pour une affranchie, dont il avalait la salive mêlée avec du miel. On le revoit néanmoins consul en 43, et gouvernant Rome en l'absence de Claude ; puis collègue de ce prince dans la fonction de censeur, et honoré d'un troisième consulat en 47. Dans les jeux séculaires célébrés en cette dernière année (800^e de Rome, Lucius se prosterna devant Claude (*voy. ce nom*), et lui souhaila de présider plus d'une fois encore à la même solennité. Mais vil flatteur des empereurs, il l'était aussi de Narcisse et de Pallas (*voy. ce nom*), dont il avait placé les images parmi ses dieux domestiques : il l'était surtout de Messaline ; et, fier d'avoir obtenu l'honneur de la déchausser, il portait sous sa robe et baisait de temps en temps l'un des souliers de cette princesse infâme. Il sacrifia aux ressentiments de Messaline un Asiaticus dont il avait été l'ami, et pour lequel il feignait de s'intéresser encore, en achevant de le perdre : la grâce qu'il sollicita et qu'il obtint pour lui était de se donner la mort de la manière qui lui conviendrait. En 49, quand Claude voulut épouser sa nièce Agrippine (*voy. ce nom*), Lucius, par ses manœuvres auprès du sénat et du peuple, leva tous les obstacles qui s'opposaient à ce mariage que les Romains regardaient comme incestueux. C'est aussi l'époque de la mort de Silanus (*voy. ce nom*), qu'Agrippine haïssait, et dont Lucius prépara la proscription, en l'effaçant de la liste du sénat. Les biographes modernes disent que Lucius mourut en cette même année 49 ; mais, ainsi que l'a exposé Tillemont, il vivait encore en 51 (4) : accusé alors de lèse-majesté par Junius Lupus, il dut son salut à l'intercession d'Agrippine ; et justifié aux yeux de Claude, il n'exigea que le bannissement de l'accusateur. En deux jours, une paralysie enleva Lucius, selon Suétone. Le sénat décréta que ses funérailles seraient célébrées aux frais de l'Etat, et lui érigea une statue avec une inscription qui devait perpétuer la mémoire de sa fidélité au chef de l'empire (2). Tacite a jugé ce personnage avec son impartialité ordinaire : il ne lui refuse point de l'habileté, de la vertu même dans l'exercice de ses premières fonctions administratives ; mais il le présente comme un exemple de l'opprobre dont se couvrent les adulateurs, et de l'ignoble servitude où ils se plongent. Il est certain que, depuis son retour de Syrie, ce Lucius n'a plus été qu'un de ces lâches courtisans que pervertissent presque

(1) *Famosus canarum magnificentia.*

(2) Tacite, *Ann.*, liv. 2, chap. 48.

(3) Tacite, *Ann.*, liv. 5, chap. 8. Suét., *Vitell.*, liv. 2.

(1) C'est par erreur qu'on le fait revenir de Syrie en 70, dans le *Dictionnaire historique italien* de Bassano.

(2) *Pietatis immobilis erga principem.*

également les disgrâces et les faveurs. Il eut de son épouse Sextilia deux fils, Aulus et Lucius, qu'il vit consuls en 48, et dont le premier exerça la puissance impériale en 69 : c'est celui auquel cet article est principalement consacré. — Elevé à Caprée, sous les yeux de Tibère (*voy. ce nom*), Aulus VITELLIUS se montra, durant toute sa vie, le digne élève d'une telle école. On disait que son séjour dans cette île avait ouvert à son père Lucius la carrière des emplois et des honneurs. Après la mort de Tibère, Vitellius mérita la bienveillance de Caligula par son habileté à conduire des chars ; celle de Claude, par son goût pour les jeux de hasard ; celle de Néron, par tous ses vices. Claude le fit consul et l'envoya ensuite en Afrique, où il exerça, durant deux ans, beaucoup mieux qu'on ne devait s'y attendre, les fonctions de proconsul et de lieutenant. Il ne manquait ni d'instruction, ni d'esprit : on vantait sa franchise et sa libéralité ; mais devenu édile, il vola les offrandes et les ornements des temples, et y laissa de l'étain et du cuivre, au lieu d'argent et d'or. Cela n'empêcha point de lui conférer de nouvelles dignités, et même des sacerdoces. Que pouvait lui refuser Néron, dont il était le plus complaisant serviteur ? Un jour que ce prince brûlait de se donner en spectacle aux Romains, de leur faire admirer sa voix mélodieuse, et qu'il n'osait pourtant pas céder à leurs instances, Vitellius, qui présidait à ces jeux solennels, se déclara l'interprète du prétendu vœu public, et s'y prit si bien que l'empereur chanta comme par force ou par condescendance, et s'enivra des louanges et des applaudissements de la multitude. En 62, Vitellius poursuivit devant le sénat Antistius Sosianus, en l'accusant d'avoir composé des vers injurieux à Néron : il demandait la mort du libelliste, il n'obtint que son bannissement et la confiscation de ses biens. Il répudia Petronia, sa première épouse : il avait eu d'elle un fils, nommé Petronianus, qui était borgne, et qu'il fit mourir pour s'emparer des biens que cet enfant avait hérités de sa mère ; du moins on le disait ainsi : mais Vitellius prétendait que Petronianus s'était puni lui-même d'une tentative de parricide, et avait avalé le poison préparé par lui pour son père. Ce fait et le mariage de Vitellius avec une seconde femme, Galeria Fundana, fille d'un prêteur, sont placés par Suétone avant l'époque où il parvint à l'empire. Il ne semblait guère destiné à exercer la souveraine puissance : on l'avait vu toujours prêt à flatter les grands et à injurier les hommes de bien, mais réduit au silence dès qu'on osait lui répondre ; tout annonçait en lui un caractère aussi pusillanime que méchant. Galba néanmoins lui confia, vers la fin de l'année 68, le gouvernement militaire de la basse Germanie ; en quoi l'on croyait reconnaître un effet des sollicitations de Vinus, homme alors très-accrédité. Du reste, le vieil empereur déclarait qu'il ne craignait point l'ambition d'un gourmand et d'un endetté, qu'on

était sûr de contenter en mettant à sa disposition les richesses d'une province. Le premier embaras de Vitellius fut de se procurer les moyens de faire son voyage ; car il s'était ruiné par ses débauches : il lui fallut laisser sa femme et ses enfants dans une maison de louage, donner à loyer la sienne pour le reste de l'année, mettre en gage une des boucles d'oreilles de sa mère, et se dégager enfin des mains de ses créanciers qui l'attendaient, le poursuivaient, l'arrêtaient dans les lieux publics. Il intenta un procès au plus opiniâtre, et lui extorqua cinquante grands sesterces en réparation d'un prétendu outrage : nous ne garantirions pas tous ces détails ; mais ils sont rapportés par Suétone. L'armée de la Germanie inférieure n'aimait point l'avare et sévère Galba ; elle reçut, comme un présent du ciel, un nouveau commandant qui se montrait facile et prodigue. Vitellius embrassait les soldats qu'il rencontrait sur son passage, faisait amitié, dans les auberges, aux voyageurs et aux muletiers, leur demandait s'ils avaient bien déjeuné, et leur prouvait, par des signes non équivoques, qu'il n'avait pas négligé ce soin. Au sein de son camp, il ne refusait rien à personne ; les accusés et les condamnés n'avaient qu'à lui demander grâce pour être sûrs de leur délivrance. Par ces moyens il acquit une telle popularité, qu'un soir s'étant mis en robe de chambre, il vit arriver des soldats qui l'enlevèrent dans l'état où ils le trouvaient, le proclamèrent empereur à Cologne, l'armèrent de l'épée de Jules César, retirée exprès d'un temple de Mars, et le portèrent dans les villages voisins les plus fréquentés. Lorsqu'il rentra dans sa tente, le feu venait de prendre à la cheminée, sinistre présage qu'il s'efforça de détourner en s'écriant : « Courage, le ciel luit pour nous. » L'armée de la haute Allemagne se déclarant aussi en sa faveur, il reçut le surnom de Germanicus : il n'accepta que longtemps après celui d'Auguste, et plus tard encore celui de César. On apprit la mort de Galba (17 janvier 69) et l'installation d'Othon (*voy. ce nom*), que l'armée d'Espagne avait élevé à l'empire. A ces nouvelles, Valens, un des lieutenants de Vitellius, lui persuada qu'ayant été couronné avant Othon, il devait faire valoir ses droits au pouvoir suprême et renoncer à la condition privée, dans laquelle il ne retrouverait plus de sécurité. Ces motifs triomphèrent et des frayeurs qu'inspiraient aux esprits superstitieux de funestes présages, rapportés par Suétone, et de la nonchalance naturelle de Vitellius, qui, s'il n'osait espérer la dignité impériale, commençait du moins à la convoiter vivement ; Colognes, Trèves, Langres, épousaient sa cause : Valerius Asiaticus et Blæsus, gouverneurs, l'un de la Belgique, l'autre de la Gaule Lyonnaise, lui gagnaient ces deux provinces. Ses lieutenants, Valens et Cæcina, se chargeaient de tous les soins de l'entreprise. Ainsi, son ambition ne troublait pas sa fai-

néantise : il continuait de manger, boire et dormir ; seulement il entretenait avec Othon une correspondance où ils se promettaient réciproquement de l'argent, des honneurs, une vie douce et paisible, en mêlant à ces assurances des invectives qui de part et d'autre étaient méritées. Vitellius, dont la mère, la femme et les enfants restaient à Rome, écrivit aussi à Titien, frère d'Othon, pour le rendre responsable sur sa tête des malheurs ou des dommages qui leur arriveraient. Cependant Cæcina et Valens s'avançaient jusqu'aux Alpes et pénétraient jusqu'aux rives du Pô. Ils essayèrent ensuite quelques échecs, surtout auprès de Plaisance ; mais ils gagnèrent, vers le 14 avril, la bataille de Bédriac, qu'Othon retiré à Brixellum avait ordonné de livrer contre l'avis de Suetonius Paullinus (*roy. ce nom*). Othon se tua le lendemain ; ses troupes et l'Italie entière reconnurent Vitellius pour chef de l'empire. Ce nouveau prince avait déjà des partisans en Helvétie, dans l'Aquitaine, dans la Gaule Narbonnaise et en Espagne : Cluvius Rufus lui soumit les deux Mauritanies. On craignit moins, dit Tacite, ses lâches et voluptueux penchants que les fougueuses passions d'Othon et l'intempérance de Vitellius ne nuisait qu'à lui ; le faste, la cruauté, l'audace de son rival semblaient des fléaux pour la république. Quoiqu'on parlât déjà de Vespasien, quoiqu'on eût offert l'empire au consul Verginius Rufus (*roy. ce nom*), le sénat décerna des actions de grâces aux légions de la Germanie pour avoir couronné Vitellius. Le bruit se répandit pourtant qu'après la journée de Bédriac, une autre bataille avait rétabli l'équilibre entre les deux partis ; mais cette nouvelle, qui commençait d'affaiblir en Italie celui de Vitellius, n'était qu'un mensonge de l'affranchi Cænus, qui en subit bientôt la peine. L'empereur, certain de son triomphe, remercia les guerriers auxquels il le devait, refusa, puis accorda le titre et l'anneau de chevalier à son favori Asiaticus (*roy. ce nom*), jadis esclave, toujours pervers, fit grâce aux généraux d'Othon, cassa les cohortes prétoriennes, punit de mort cent vingt soldats, assassins de Galba, et commença de se rendre odieux, lorsque, sous un vain prétexte de conspiration, il proscrivit Dolabella, dans lequel il haïssait le second époux de cette Petronia qu'il avait lui-même répudiée. Parmi les personnes qui l'excitaient à ces actes de vengeance et de cruauté, qui l'exhortaient à ne pas compromettre son nouveau pouvoir par une clémence prématurée, on cite sa belle-sœur Triaria, femme de son frère Lucius. En même temps qu'il écoutait les prophéties d'une devineresse allemande, il ordonna, par un édit, aux astrologues, alors appelés mathématiciens, de quitter l'Italie avant les kalendes d'octobre : on raconte qu'ils lui répondirent en lui enjoignant de sortir du monde avant le même terme. Blæsus le reçut à Lyon avec magnificence : là, puis à Crémone et à Bologne, Vitellius voulut

assister à des combats de gladiateurs, comme si l'on ne venait pas de répandre assez de sang pour sa cause. Cependant un de ses premiers édits interdisait aux chevaliers ces sanglants exercices. Vers le 25 mai il visita le champ de Bédriac, couvert encore de cadavres d'une odeur infecte : c'est là que les historiens lui font proférer ces horribles paroles, répétées depuis par d'autres tyrans : « Le corps d'un ennemi mort « sent toujours bon, surtout si c'est un compa- « triote. » Au mois de juillet il entra dans Rome comme en triomphe, non pas néanmoins en habit de guerre, quoique Suétone le dise : Tacite assure que ses amis l'en détournèrent ; c'eût été traiter la capitale du monde en ville conquise. Les sénateurs, les histrions, les chevaliers, la populace accoururent au-devant de lui : il était suivi de 60,000 soldats, toujours ivres et licencieux, afin de lui ressembler. Loin de réprimer leurs rapines et leurs violences, il leur distribuait du vin et buvait avec eux. Le 18 juillet, il s'investit du souverain pontificat, soit qu'il ne prît pas garde que c'était un jour réputé funeste, comme anniversaire du désastre d'Allia, soit qu'il lui plût d'offenser ouvertement cette superstition publique, ce qui est moins vraisemblable. Il se déclara aussi consul perpétuel, disposa des magistratures en faveur des complices de son usurpation, et sentant enfin le besoin de quelques réformes militaires, créa de nouvelles cohortes prétoriennes. Mais, à vrai dire, il ne gouvernait point : Cæcina et Valens régnaient en son nom ; ils pouvaient tout, s'ils eussent pu s'entendre, et s'il ne leur eût fallu d'ailleurs garder des ménagements avec Asiaticus, cet esclave que, selon Suétone, Vitellius avait corrompu de bonne heure, puis chassé, retrouvé cabaretier à Pouzzoles, emprisonné, relâché, rétabli dans la plus haute faveur, ensuite vendu à un gladiateur ambulant ; repris enfin, promu, comme nous l'avons dit, à l'ordre équestre, et presque associé à l'empire. Ce qu'on sait le mieux des mœurs impériales de Vitellius, c'est qu'il faisait par jour quatre ou cinq repas, entre lesquels il vomissait pour se maintenir insatiable. Il aimait qu'on l'invitât à des festins, dût-il quelquefois en cumuler plusieurs, d'une table à l'autre, en une même journée. On se ruinait à traiter un tel convive : son frère Lucius, dans un dîner qu'il lui donna, fit servir, dit-on, deux mille poissons et sept mille oiseaux rares. En son propre palais, Vitellius imposa le nom d'Egide de Minerve à un plat qui contenait on ne sait quel mélange de foies, de laites, de langues et de cervelles : pour composer ce mets exquis, il avait fallu que des vaisseaux courussent depuis les colonnes d'Hercule jusqu'à la mer Carpathienne. Ces détails, que rapportent Suétone, Pline et Dion Cassius, ne sont contredits par aucun ancien auteur ; et l'on n'aurait d'autre raison de les révoquer en doute que leur étrange et monstrueux caractère, motif qui ne suffit

point, quand il s'agit d'un homme tel que Vitellius. Tacite dit aussi que tous les territoires de l'Italie étaient mis à contribution, et tous les chemins traversés par les pourvoyeurs de la table de ce prince : elle eût, ajoute Josèphe, épuisé toutes les richesses de l'empire, s'il eût régné plus longtemps. Toutefois Suétone le peint comme plus vorace encore que sensuel, assistant par gourmandise aux sacrifices divins, arrachant des autels les viandes et les gâteaux sacrés, quelle qu'en pût être la crudité; ramassant et dévorant, dans les rues, des mets tout fumants, ou servis la veille et déjà rongés à demi. En même temps il bâtissait des écuries, couvrait le cirque de bêtes féroces et de gladiateurs; et tel devint, en tout genre, l'excès de ses dépenses, qu'on ne conçoit pas comment il a pu être accusé d'avarice dans le livre qui porte le nom d'Aurélius-Victor. Abruti par des habitudes si grossières, méprisable par tant de vices ignominieux, il se rendit encore exécration par de cruelles iniquités. On distingue, entre ses victimes, ce Blæsus qui l'avait si bien servi dans la Gaule, et que, sur une accusation calomnieuse, il immola aux ressentiments personnels de Lucius Vitellius, trop digne frère d'un tyran. Plusieurs des compagnons de ses études et de sa jeunesse périrent à sa cour, où ses caresses les avaient attirés. Il empoisonna l'un d'eux dans une coupe d'eau froide, présentée de sa main impériale, comme un remède à un accès de fièvre. Peu des créanciers et des receveurs d'impôts qu'il avait jadis trouvés exigeants échappèrent à sa vengeance : après en avoir envoyé un au supplice, il le rappela, et l'on se pressait d'applaudir à ce mouvement de clémence apparente, quand il ordonna de le tuer devant lui, afin, disait-il, de jouir d'un si beau spectacle. Deux fils furent condamnés avec leur père pour avoir demandé sa grâce. Un chevalier que Vitellius livrait aux bourreaux lui cria : Vous êtes mon héritier : l'empereur se fit exhiber le testament, y lut qu'une moitié des biens était léguée à un affranchi, et fit égorger le cohéritier avec le testateur. Après tant de crimes, on serait tenté de lui imputer la mort de sa mère Sextilia : il a été accusé de l'avoir fait périr de faim, et l'on disait qu'il s'y était déterminé sur la foi d'une prédiction qui lui promettait un long règne s'il survivait à sa mère; mais Tacite assure que cette femme respectable ne succomba qu'aux infirmités d'un âge très-avancé, et au chagrin de voir son fils empereur. Vitellius ne paraît pas non plus avoir manqué d'égards pour sa seconde épouse, Galeria Fundana : elle obtint de lui la grâce de l'orateur Galerius Trachalus, dont elle était peut-être parente, et qui avait composé les harangues que prononçait Othon. Pour ne rien omettre du petit nombre d'actions honnêtes que l'histoire attribue à Vitellius, il faut dire qu'ayant été contredit dans le sénat par Helvidius Priscus, il ne s'en vengea

point, et répondit à ceux qui s'étonnaient de cette tolérance qu'il n'était pas étrange que deux sénateurs soutinssent des opinions opposées. Du reste, il ne dissimulait point qu'il avait choisi Néron pour modèle : il l'exaltait à tout propos, obligeait les musiciens à chanter ses louanges, et les pontifes à révéler ses mânes au milieu du Champ de Mars. Néanmoins, le palais d'or de ce prince ne lui parut point assez magnifique : il en voulut un plus superbe. Mais tant d'extravagances ne pouvaient avoir un long cours ; c'était le temps des règnes éphémères. Pour préparer les peuples à une catastrophe, on leur annonçait des prodiges qui semblaient en être les avant-coureurs : une comète, une éclipse de lune au premier quartier, deux soleils, le temple de Jupiter s'ouvrant avec fracas, et les vestiges des pas des dieux sortant du Capitole. Déjà Vespasien (*voy. ce nom*), qui commandait en Judée, cédant aux sollicitations de Mucien, gouverneur de Syrie, avait pris, au commencement de juillet, le titre d'empereur. Les provinces asiatiques, l'Achaïe, la Mésie s'empressaient de le reconnaître. Antonius Primus (*voy. PRIMUS*), après avoir entraîné dans le même parti les légions qui occupaient la Pannonie et l'Illyrie, entra dans l'Italie supérieure, s'empara d'Aquilée, de Padoue, et s'avança jusqu'à Ferrare. Vitellius daignait à peine s'informer de ces mouvements : il se gardait bien de réformer ses habitudes : seulement il prodiguait un peu davantage les largesses et les promesses aux vétérans et aux nouvelles milices ; il envoyait ses généraux au-devant de l'ennemi. Cæcina, en arrivant près de Crémone, apprit que Bassus, qui commandait la flotte à Ravenne, venait de la livrer aux lieutenants de Vespasien ; et il résolut d'imiter bientôt cet exemple. De pareilles défections se multipliaient dans tout l'Occident : le cours en devint plus rapide après les victoires que Primus remporta près de Crémone vers la fin d'octobre. La plus sanglante coûta la vie à 50,000 hommes, ou, selon Josèphe, à 30,000 Vitelliens, et à 4,500 de leurs adversaires : les vainqueurs saccagèrent Crémone ; ils prirent et tuèrent Valens, qui était parti de Rome après Cæcina. Vitellius refusait d'ajouter foi aux récits de ces revers ; et lorsqu'il ne lui restait plus guère de partisans qu'en Afrique, où on le connaissait moins, mais d'où il ne pouvait espérer aucun secours, il se croyait encore maître de l'empire, et distribuait des charges pour dix années. Il voulut pourtant faire garder les passages de l'Apennin : il se transporta même à Bevagna en Ombrie, se replia sur Narni, et regagna Rome lorsqu'il eut appris la révolte de la Campanie et de sa flotte de Misène. En ces moments critiques, il accepta le surnom de César, recommandé par une superstition vulgaire. Primus ayant passé l'Apennin, presque toute l'armée et toute l'Italie se soumièrent au parti victorieux. Il ne tenait qu'à Sabinus, frère de

Vespasien et préfet de Rome, d'exciter une révolte dans cette capitale; et les principaux sénateurs lui en donnaient le conseil. Il aima mieux conférer d'abord avec Vitellius, et lui proposer de céder la couronne impériale, par un traité qui lui assurerait un revenu de cent millions de sesterces. Primus aussi lui avait adressé des messages pour lui offrir de l'argent et des terres en Campanie. Vitellius, en effet, se présenta, le 18 décembre, sur la place publique, revêtu d'habits de deuil, et pria le peuple d'agréer son abdication : le peuple la refusa, soit pour lui complaire, soit afin de lui réserver une catastrophe plus tragique. Mais Sabinus et plusieurs membres du sénat s'étaient trop avancés pour ne pas poursuivre leur entreprise. Le frère de Vespasien prit les armes, s'empara du Capitole, et y soutint un siège. Les vitelliens mirent le feu à cet édifice, le réduisirent en cendres, saisirent Sabinus et le massacrèrent malgré Vitellius, qui craignait de prochaines représailles. Le jeune Domitien (roy. ce nom), fils de Vespasien, se trouvait alors enfermé avec son oncle dans le Capitole : il eut le bonheur de s'évader, déguisé en prêtre. Vitellius, à la fois compromis et enhardi par le succès de ses soldats, en informa son frère Lucius, qui commandait pour lui des troupes dans la Campanie. Lucius se rendit maître de Terracine, reprit des vaisseaux, battit les ennemis en quelques rencontres, et s'il eût marché droit à Rome, peut-être eût-il retardé le triomphe de Primus. Celui-ci s'en approchait enfin, et l'on peut s'étonner aussi qu'il n'eût pas prévenu, par une invasion plus rapide, l'incendie du Capitole et la mort de Sabinus. Quand Vitellius sut que la ville était investie, il envoya des légats et des vestales demander la reprise des négociations : Primus et son collègue Céréalis (roy. ce nom) répondirent que les derniers événements les avaient rompues pour toujours. Hors des murs et dans leur enceinte, il se livra des combats si meurtriers, que Josèphe et Dion Cassius portent encore ici le nombre des morts à 50,000. Tacite dit que le peuple assistant à ce spectacle applaudissait, comme dans les jeux du cirque, à l'un et à l'autre parti, et s'associait aux pillages. Après la prise de la ville et du camp des gardes prétoriennes, Vitellius, suivi de son boulanger et de son cuisinier, se retira au mont Aventin, d'où il se proposait de s'enfuir dans la Campanie. L'irrésolution et la peur le ramenèrent dans son palais, qu'il trouva désert : il se cacha dans la loge du portier. On l'y découvrit : traîné sur la place publique, demi-nu et les mains liées derrière le dos, il essuya les plus cruelles insultes, sans qu'il s'y mêlât un seul signe de compassion : des pointes d'épées le forçaient de relever la tête pour la mieux exposer aux outrages. On offrait à ses regards ses statues renversées, le lieu où avait péri Galba, les gémonies où le corps de Sabinus restait abandonné : enfin la populace,

naguère prosternée devant lui, le mit en pièces et le jeta dans le Tibre (l'un des derniers jours de décembre 69). Les historiens disent qu'il achevait sa 57^e année : il faut lire 54^e, pour que ce compte s'accorde avec la date de sa naissance, en l'an 15, Norbanus et Drusus étant consuls. Son épouse, Fundana, prit soin de sa sépulture : leur jeune fils, presque muet, fut mis à mort; on épargna leur fille, que Vespasien maria depuis honorablement. Pour Lucius, en vain il s'empressa de se soumettre aux vainqueurs; ils l'immolèrent. Vitellius n'ayant régné que huit mois et quelques jours, durant lesquels il laissa un libre cours aux monnaies de Néron, de Galba et d'Othon, ses médailles authentiques ne sont pas très-nombreuses (1). Mais les détails de son histoire se lisent dans Suétone, dans Dion Cassius (l. 64 et 65), dans quelques autres anciens écrivains, et surtout dans Tacite (*Annales*, liv. 3; *Hist.*, l. 1, 14). Tillemont est l'auteur moderne qui l'a recueillie avec le plus de méthode et d'exactitude (*Hist. des emp.*, t. 1, p. 370-400). Des tyrans qui ont régné sur Rome dans le cours du premier siècle de l'ère vulgaire, Vitellius est le plus ignoble; mais par l'opprobre même dont il se couvre, il nous aide à mieux connaître ses pareils : chez lui, leurs traits se grossissent, leur infamie apparaît sous des formes plus sensibles : il ne voile ni ne polit aucun de leurs vices. D—N—U.

VITELLIUS (ERASME), évêque de Plock, né vers l'an 1470, à Cracovie, de parents peu connus, fit ses études dans l'université de cette ville, aux frais de la famille Ciolek (roy. la note de VITELLIO). Ayant pris dans la suite le nom de ses protecteurs, il le changea en celui de Vitellius. En 1491, il fut reçu docteur à l'université; et c'est peut-être à cette occasion qu'il se fit connaître du prince Alexandre, qui, étant monté sur le trône de Pologne, le nomma, en 1504, évêque de Plock, et l'envoya deux fois vers le pape Jules II. Sigismond I^{er}, qui succéda, en 1505, à son frère Alexandre, continua les pouvoirs de Vitellius, et le chargea d'aller présenter ses hommages au pape. Vitellius, étant de retour en Pologne, fut, en 1518, envoyé par Sigismond à la diète d'Augsbourg, pour y solliciter des secours contre les Turcs. Il fut admis, le 20 août, à l'audience publique de la diète et de l'empereur Maximilien, dont le secrétaire s'empressa de publier le discours qu'il prononça, sous ce titre : *Oratio per R. Patr. dominum Erasmum Vitellium Ep. Ploc. in celeberrimo Augustensi conventu, ad Cæsarem Maximilianum nomine victoriosissimi regis Poloniae, Sigismundi, habita coram omnibus sacri imperii electoribus plurimisque Germaniæ principibus, die 20 augusti, anno 1518*. La diète devant laquelle parut Vitellius était si nombreuse, que depuis plusieurs siècles il ne s'en était assemblé une pareille. Il s'agissait de donner un successeur à

(1) Voyez Eckhel, *Doctrina nummorum*, t. 6, p. 308-319.

l'empereur Maximilien. Les princes d'Allemagne redoutaient Charles, dit depuis Charles-Quint, dont la puissance pouvait compromettre les libertés de l'empire. Sigismond avait promis à ce prince le suffrage du jeune Louis, roi de Hongrie et de Bohême, dont il était le tuteur. Vitellius était chargé de confirmer ces promesses. D'après les ordres du roi, il se rendit à Rome, où il fut admis le 26 octobre 1518, à l'audience de Léon X. On publia encore, à l'imprimerie pontificale, le discours qu'il tint au pontife, ainsi que celui qu'il avait adressé à la diète. Léon X désirait pour empereur un prince moins puissant que Charles-Quint. Vitellius fut chargé par le pontife de faire parvenir à son souverain un bref par lequel Sigismond était invité à se mettre lui-même sur les rangs, avec promesse d'être appuyé par la cour de Rome. Mais le système politique du pontife ayant changé, Vitellius fut chargé de désirer Sigismond à faire tomber le vote du roi de Bohême, son pupille, sur François I^{er}, roi de France. On informa ce monarque de ce que l'on faisait pour lui; et il envoya à Sigismond des ambassadeurs qui ne reçurent qu'une réponse évasive. Vitellius avait à traiter à Rome une autre négociation très-délicate. Des différends étant survenus entre les chevaliers teutoniques de Prusse et la Pologne, il devait faire des efforts pour ramener le pape, qui penchait pour les chevaliers. Afin de gagner Vitellius, Léon X lui avait promis le chapeau de cardinal. D'un autre côté, Charles-Quint avait donné au prélat polonais l'assurance d'un riche évêché en Allemagne. Vitellius, trompé par les vœux de son ambition, n'épousait que très-lentement les intérêts de la Pologne. Sigismond et son ministère, qui s'en étaient aperçus, lui adressaient des lettres dures et sévères, dont il se consolait, espérant recevoir de Rome et de Vienne un riche dédommagement. Mais Léon X étant mort au mois de décembre 1521, Vitellius, qui voyait toutes ses espérances déçues, s'abandonna au chagrin, et mourut en 1522, peu de temps après avoir assisté à l'inauguration du pape Adrien VI. Nakielski dit de lui : *Vir ingenii excellentis, tum consilio cum eloquentia clarus, et cujus apud christianos principes ob singulare ingenium, velut a fato volente, magna auctoritas fuit*. Vitellius avait recueilli sa correspondance diplomatique. Sigismond eut soin de faire rendre à la Pologne ce recueil précieux. Il en existait trois copies, dont l'une se trouvait dans la bibliothèque de Zaluski, qui fut pillée par les Russes, en 1795, lorsqu'ils s'emparèrent de Varsovie. Stanislas Gorski a inséré un grand nombre de ses lettres diplomatiques dans les six premiers tomes de ses *Acta regalia*, où nous avons puisé les principaux détails de cet article. Le comte Ossolinski, conservateur de la bibliothèque impériale de Vienne, a publié la vie de Vitellius, dans le premier tome de son ouvrage sur la *Littérature polonaise*, Cracovie, 1819, 4 vol. in-8°.

G—Y.

VITENÈS, grand-duc de Lithuanie, bisaïeul de Vladislav Jagellon, est considéré comme le fondateur de la dynastie jagellonide. Mendoga, un de ses prédécesseurs, avait fait des démarches près de la cour de Rome, annonçant qu'il désirait embrasser le christianisme, et promettant qu'il protégerait les missionnaires si l'on voulait en envoyer pour instruire ses sujets. Ce projet resta sans exécution (1), et Vitenès, qui ne paraît pas avoir eu les mêmes pensées, fut, pendant un règne de vingt-deux ans, uniquement occupé de ces guerres de destruction, si fréquentes parmi les peuples barbares. En 1283, s'étant avancé à travers les forêts de Lukow, il se jeta sur le palatinat de Sendomir. Les vieillards et les enfants furent massacrés, et les habitants en état de travailler traînés en captivité. La noblesse du palatinat se hâta de courir aux armes, et l'on réussit à arracher à Vitenès une partie du butin et des esclaves. La Prusse, appartenant aux chevaliers teutoniques, était séparée par le Niémen des États de Vitenès, qui possédait la Samogitie, sur la rive droite du fleuve. Il y avait presque toujours guerre entre lui et les chevaliers, qui, en 1286, se jetèrent sur la Lithuanie, et pénétrant jusqu'à la ville de Grodno, la réduisirent en cendres. Dans cette incursion, ils tombèrent inopinément sur un château où soixante-dix seigneurs lithuaniens étaient occupés à célébrer les noces de l'un d'entre eux. Tous les convives furent mis en pièces, et les deux mariés emmenés en captivité. Vitenès, furieux, jeta deux corps d'armée, l'un sur la Cujavie, l'autre sur la Semigalle. Le premier tomba sur la ville de Dobrzyn, un jour de dimanche, au moment où les habitants étaient rassemblés pour l'office divin. Selon l'usage, on mit de côté ceux qui pouvaient soutenir les fatigues de la captivité; et les autres furent impitoyablement massacrés. Le second corps d'armée défit le grand maître de la Livonie, qui resta sur la place avec 30 de ses chevaliers. Lescko, roi de Pologne, effrayé par le voisinage de ces barbares, pria le pape de faire prêcher la croisade dans tout le royaume; il paraît que cette mesure n'eut aucun résultat. En 1291, la Pologne étant affaiblie par ses divisions intérieures, Venceslas, roi de Bohême, et Vladislav Lokietek se disputant le trône, Vitenès se jeta sur la Cujavie; après avoir dévasté cette province, il en emmena les habitants en captivité. En 1294, ayant passé la Vistule et traversé la Masovie, le jour même de la Pentecôte, il tomba inopinément sur la ville de Lencicza. Pendant qu'une partie des barbares pillait la ville, Vitenès avec les autres entourait l'église principale, qu'il

(1) Mendoga avait, en 1257 et 1259, fait des donations considérables aux chevaliers teutoniques, à condition qu'ils l'aideraient à convertir les Lithuaniens. Il paraît que ces chevaliers se conduisirent si durement envers Mendoga qu'il retourna au paganisme. Le pape Clément V nomma une commission pour instruire contre les chevaliers, auxquels Vitenès reprit les domaines cédés par Mendoga.

dépouilla et dont il fit sortir ceux qu'il destinait à la servitude. Les autres furent brûlés vifs dans l'église même. Un prince polonais marcha contre Vitenès à la tête d'un corps de troupes, pour lui arracher sa proie, mais il fut défait et mis à mort avec les siens. Le nombre des malheureux que Vitenès fit captifs fut si grand, que chacun de ses soldats en eut vingt pour sa part. En 1307, il s'avança jusqu'à Kalisch, et mit tout à feu et à sang. Les chevaliers teutoniques, profitant de son absence, remontèrent la rive droite du Niémen jusqu'à Grodno : ils trouvèrent les portes de la ville et du château ouvertes, firent main basse sur la garnison, et se retirèrent chargés de butin. En 1315, Vitenès ayant attaqué Memel, les chevaliers envoyèrent au secours de cette place une petite flotte qui fut surprise et détruite. Cependant, à l'approche du grand maître, Vitenès leva le siège; il perdit beaucoup de monde dans sa retraite, et mourut peu de temps après. Il eut pour successeur Gedymin, aïeul de Vladislav Jagellon.

G—Y.

VITERIC ou BETTERIC, vingtième roi des Visigoths, avait trempé dès sa jeunesse dans une conspiration contre le duc Claude, l'évêque de Merida et le roi Recarède I^{er}, et il avait obtenu sa grâce en dénonçant ses complices. Sa naissance et ses intrigues le maintinrent en faveur, et il était parvenu au commandement des armées lorsque, chargé d'enlever aux Grecs ce qui leur restait dans la Lusitanie, il gagna les troupes qui étaient sous ses ordres, priva du trône et de la vie Liuwa II, fils et successeur de Recarède, et se fit élire roi, sans opposition, l'an 603, peu de mois après qu'un pareil forfait eut élevé le barbare Phocas à l'empire d'Orient (voy. Phocas). La guerre éclata bientôt entre les deux tyrans; mais les succès furent presque nuls pour celui de l'Espagne. Viteric tenta de rétablir l'arianisme dans ses Etats; il put juger qu'il est plus facile d'usurper un trône que de changer le culte établi; et les évêques, les grands, qui n'avaient su ni empêcher ni punir son régicide, lui opposèrent une vive résistance lorsqu'il voulut toucher à la religion. Viteric s'en vengea en faisant couler le sang sur les échafauds. Joignant à la cruauté l'avarice et la débauche, il justifia la haine et le mépris que la nation avait pour lui. Dans ces circonstances, il crut affermir sa puissance en s'alliant à Théodoric II, roi d'Orléans et de Bourgogne, auquel il accorda la main de sa fille Hermenberge; mais un an après, le prince français renvoya honteusement son épouse en Espagne, et garda sa dot. Outré de cet affront, Viteric tâcha d'engager dans sa querelle les rois d'Austrasie et de Soissons, Théodebert II et Clotaire II, ainsi qu'Agilulf, roi des Lombards. Une quadruple alliance est conclue entre ces princes. Tous se mettent en mouvement, excepté Viteric, qui, le plus intéressé à la vengeance, n'ose quitter Tolède, de peur qu'un soulèvement général

n'éclate dès qu'il aura passé les Pyrénées. Mais ses précautions ne peuvent le sauver de la haine publique. L'an 610, il est assassiné dans son palais, au milieu d'un festin, après un règne de sept ans. Son corps, jeté par la fenêtre, est traîné dans les rues par la populace, et enterré sans honneur comme le dernier de ses sujets. Telle fut la fin d'un usurpateur qui ne manquait ni de courage, ni de talents. La faction qui l'avait immolé lui donna Gondemar pour successeur. A—T.

VITET (Louis) naquit à Lyon, en 1736, d'une famille très-ancienne dans la médecine (1). Un mouvement de ferveur religieuse lui fit prendre, à la fin de ses études classiques, la résolution de se faire chartreux; mais son père ayant mis pour condition à l'accomplissement de ce vœu que le jeune admirateur de la règle de St-Bruno eût préalablement mérité le bonnet de docteur à la faculté de Montpellier, les leçons de Fizes, de Sauvage et de Lamure lui firent oublier ses projets ascétiques, et une représentation du *Devil du village* acheva de lui donner d'autres impressions. Il se rendit à Paris pour perfectionner ses études et satisfaire un nouveau goût qui l'entraînait vers les beaux-arts. Après deux ans de séjour dans la capitale, il crut pouvoir se livrer dans sa patrie à la pratique de sa profession; mais un malade qui périt entre ses mains, parce qu'il avait négligé d'appliquer la saignée à une inflammation de poitrine, l'avertit de l'insuffisance de ses lumières et de la nécessité de recommencer son éducation médicale; ce ne fut qu'après plusieurs années d'un travail assidu, qu'il eut la confiance de reprendre la pratique de la médecine. Il s'occupa pendant dix ans de démonstrations publiques d'anatomie et de chimie, recueillit un grand nombre d'observations relatives à la doctrine de Solano sur les variétés du poulx, doctrine exposée par Bordeu avec des modifications hasardeuses, et emporta par la persévérance de ses représentations la réforme de plusieurs abus qui régnaient dans les hôpitaux. Ses instances avaient obtenu de l'administration municipale et du collège des médecins un laboratoire de chimie, un cabinet d'histoire naturelle et un amphithéâtre. Déjà il commençait à remplir, avec les deux compagnons de ses travaux, les trois chaires attachées au nouvel établissement, lorsque la populace, ameutée par les clameurs de chirurgiens et de prêtres subalternes, entreprit d'expulser par la violence les professeurs qu'on lui dénonçait comme coupables de disséquer des enfants tout vivants; et l'archevêque de Lyon, prétextant les scènes de désordres auxquels s'était livrée la multitude, disposa en faveur des oratoriens des salles destinées aux cours si malheureusement interrompus. Dans une affaire mé-

(1) Aymar Vitet, descendant d'Édouard Vitet, chirurgien du prince de Galles, en 1356, et qui resta en France après la bataille de Poitiers, a publié un traité *Sur les hernies*, et un autre *Sur la génération et les accouchements*, à Lyon, où il s'était fixé, et où sa postérité s'est perpétuée dans la même profession.

morale, les frères Perra, soupçonnés d'avoir étranglé la fille Lerouge et de l'avoir jetée dans le Rhône, trouvèrent dans Vitet un défenseur énergique de leur innocence. Le Mémoire que publia ce médecin, à cette occasion (février 1768), sur les noyés, diffusa en plusieurs points des principes de Louis. L'abbé Rozier, premier directeur de l'école vétérinaire de Lyon, s'étant brouillé avec Bourgelat, et ayant quitté la direction de l'école, engagea Vitet à s'occuper de médecine vétérinaire. Après douze ans d'expériences variées, celui-ci mit au jour une *Médecine vétérinaire*, Lyon, 1771, 3 vol. in-8°, dont le succès fut européen et fit époque dans l'histoire de la science (1). Cette production fut suivie de la *Pharmacopée de Lyon*, 1778, in-4°, dont Vitet avait élargi le cadre par l'exposé de ses vues propres sur l'action des médicaments et sur la classification des maladies. L'envie lui suscita un procès dont le résultat fut la suppression, ordonnée par le parlement de Paris, du titre donné à son livre sans l'autorisation que ce titre supposait. Poursuivant ses laborieuses recherches, Vitet publia, dans l'intervalle de 1780 à 1784, un *Journal de médecine*, où il était aidé par un collaborateur selon son cœur. L'intendant de Lyon, Flesselles, jeta les yeux sur lui pour diriger une école gratuite destinée à l'instruction des sages-femmes. La révolution vint surprendre Vitet au milieu de divers projets de nouveaux ouvrages. Il en adopta les principes avec beaucoup d'enthousiasme, et les premières élections populaires le firent administrateur du district, puis maire de la ville de Lyon, et enfin député à la convention nationale (septembre 1792). A peine rendu à son poste, il fut envoyé dans sa ville natale, avec deux de ses collègues, Boissy-d'Anglas et Alquier, pour y rétablir le calme; leurs efforts eurent peu de succès, et ils furent bientôt obligés de se rendre à Nîmes et à Montpellier, où des troubles étaient aussi près d'éclater. Un nouveau collègue (Legendre), qui leur fut adjoint, déconcerta toutes leurs mesures par son caractère de violence; et ils revinrent à Paris sans avoir atteint le but qu'ils s'étaient proposé. Ils rentrèrent dans le sein de la convention au moment du procès de Louis XVI. Vitet, dans ce procès, vota l'appel au peuple, la détention et le bannissement des Bourbons. Dès le mois suivant, il obtint un congé pour cause de santé, et se retira dans une maison de campagne, à sept lieues de Lyon. On l'accusa bientôt de prendre part aux troubles qui agitaient cette ville, et il fut décrété d'accusa-

tion. Enfermé dans les murs de sa patrie au moment du siège, il y resta spectateur impassible des événements, et fut néanmoins obligé de se réfugier en Suisse, après le triomphe de l'armée conventionnelle. Il ne revint de cette contrée qu'après la chute de Robespierre. Alors il rentra dans la convention nationale, où il ne se fit remarquer que par différents discours contre les réactions qui ensanglantaient le midi de la France, et particulièrement la ville de Lyon (4). Après la session conventionnelle, Vitet passa au conseil des Cinq-Cents; et sa mission étant expirée en 1798, il fut réélu par son département. Ce fut dans cette année qu'il fit un rapport sur les écoles de médecine. Dans la journée du 18 brumaire, il figura parmi les députés qui montrèrent le plus d'énergie dans leur opposition, et découvrit son sein aux grenadiers chargés par Bonaparte de faire évacuer la salle des séances. Une pareille conduite ne pouvait manquer de le rendre à la vie privée. Plusieurs ouvrages furent le fruit de ses loisirs, savoir : la *Médecine du peuple*, Lyon, 1804, 13 vol. in-12. Dans cet ouvrage, Vitet consigna les résultats d'une longue pratique. Il avait donné l'année précédente (1803), à Paris, la *Médecine expectante*, in-8°. Ces deux ouvrages ont fixé sa place au premier rang dans l'art de guérir. « Les médecins, dit M. Pariset, y ont « trouvé des répétitions, une méthode défectueuse, des négligences et quelques singularités dans les préceptes de traitement, et des « parties seulement ébauchées; en revanche, ils « y ont reconnu une grande variété d'observations, de la simplicité dans les vues, des « marques originales, en un mot, toute l'empreinte d'un esprit indépendant et expérimenté. » Vitet n'ignorait la hardiesse des moyens à sa marche habituelle d'expectation; il recourait souvent aux médicaments héroïques, et surtout à l'usage du quinquina. Il passa quelques-unes de ses dernières années à Paris, et fut nommé correspondant de la Société d'agriculture du département de la Seine, aux assemblées de laquelle il se faisait un plaisir d'assister. La mort vint le frapper subitement le 25 mai 1809, au moment où il préparait une topographie de la ville de Lyon. Le docteur Pariset publia, dans la même année, une *Notice historique sur L. Vitet*; et son fils, fit paraître, en un volume in-8°, Paris, 1809, le *Traité de la sangsue médicinale*, que l'auteur avait laissé manuscrit. Le portrait de Louis Vitet, peint par Hennequin, a été gravé par Tardieu l'aîné. F—R.

VITEZ. Voyez WITEZ.

VITIGES, roi des Ostrogoths, fut d'abord général de Théodoric, et donna de grandes preuves de talent dans la guerre contre les Gépides. Il fut

(1) Cet ouvrage a été analysé en détail, par l'auteur de cette note, dans les tomes 4 et 5 des *Instructions et observations sur les maladies des animaux domestiques*. Un long extrait en avait déjà été publié par Rozier, avec de grands éloges, dans les cahiers de septembre, octobre et novembre 1761 de son *Journal de physique*. Une prétendue nouvelle édition en fut publiée en 1783. Une traduction allemande des deux premiers volumes parut à Lemgow, en 1773-1785, en quatre parties; elle est de M. Erxleben et de M. Hemmelmann. Une traduction italienne de Zimolati, des deux premiers volumes seulement, parut à Venise en 1803, 2 vol. in-8°. H—D.

(4) En l'an 3 (1795), Vitet publia, par ordre de la convention nationale, des *Observations et projet de décret sur les écoles vétérinaires*, in-8°; on en trouvera l'analyse dans le tome 6 des *Instructions* déjà citées. H—D.

chargé par Théodat, en 536, de conduire une armée contre Bélisaire qui occupait la Campanie. Mais ses soldats, qui rougissaient de la lâcheté de Théodat, proclamèrent Vitigès roi des Ostrogoths, dans la plaine de Regeta, à 35 milles de Rome. Il accepta la couronne, fit tuer Théodat et enfermer son fils Theudegisile; il força Mathasuinte, fille d'Amalasonte, à l'accepter lui-même pour mari, voulant s'allier ainsi au sang du grand Théodoric, et il se retira sur Ravenne, pour se donner le temps de rassembler toutes les forces des Ostrogoths, pendant qu'il négocierait avec Justinien. Dans l'espoir de se délivrer d'une partie de ses ennemis, il céda aux rois des Francs la Provence et tout ce qu'il possédait au delà des Alpes, à condition qu'ils le défendraient contre les Grecs : mais les rois francs, après avoir réuni ces belles provinces à leur empire, se jouèrent de leurs serments. Cependant la retraite de Vitigès permit à Bélisaire de s'emparer de Rome sans coup férir; mais l'année suivante Vitigès vint l'y assiéger avec une très-forte armée, après lui avoir livré sur les bords du Tibre une bataille dans laquelle les Grecs eurent le désavantage. Le siège de Rome fut également fatal aux Grecs et aux Ostrogoths; la famine et la peste étendirent leurs ravages sur les deux armées, et Vitigès, à la fin de l'année 537, fut obligé de conclure une trêve avec Bélisaire, pour reposer ses troupes. Une autre armée, qu'il avait envoyée au travers de la Dalmatie pour assiéger Salone, n'avait pas eu plus de succès. Au printemps de 538, un lieutenant de Bélisaire, après avoir sacagé la Marche d'Ancone, s'empara de Rimini, et obligea Vitigès à revenir en arrière. Ce monarque avait de toutes parts des ennemis à combattre, sa propre femme, qu'il avait forcée à l'épouser, s'entendait secrètement avec eux; tous les Romains, tous les anciens habitants de l'Italie faisaient des vœux pour Justinien, et n'attendaient qu'une occasion favorable pour se révolter. Milan, Bergame, Côme et Novare prirent en effet les armes, à l'arrivée d'un petit corps de Grecs que Bélisaire avait fait débarquer à Gènes; mais Milan assiégé par Vitigès, après avoir éprouvé une famine épouvantable, fut rendu par la garnison grecque, sans aucune condition en faveur des malheureux habitants. Tous les mâles furent égorgés, toutes les femmes furent réduites en esclavage et vendues aux Bourguignons, enfin tous les édifices de cette ville florissante furent détruits. Procope assure que 300,000 Italiens périrent dans ce siège. Les habitants de toute la province s'étaient réfugiés dans les murs de leur capitale. Vitigès cependant cherchait des alliés contre Justinien d'une extrémité à l'autre du monde. Après avoir vainement sollicité les Lombards, alors établis dans la Pannonie, de prendre part à la guerre, il envoya des ambassadeurs à Chosroès, roi des Perses, et il l'engagea, en 539, à commencer les hostilités. Mais dans le même

temps Théodebert, roi d'Austrasie, méprisant les engagements qu'il avait contractés avec Vitigès, entra en Italie par les Alpes de Savoie, avec 100,000 combattants, pour piller et conquérir le pays, sans distinction, des Goths et des Grecs. Son armée s'avancant dans un pays déjà ravagé, au milieu de combattants affaiblis par une longue guerre, signala son passage par les plus horribles massacres. Après avoir causé une terreur égale aux deux partis, elle repassa les Alpes, chassée par la chaleur de la saison, la faim et les maladies. Mais Vitigès, après cette calamité, se trouva hors d'état de tenir la campagne. Il s'était enfermé dans Ravenne; les vivres qu'il y faisait conduire par le Pô tombèrent entre les mains des Grecs; Bélisaire en entreprit le siège, tandis qu'une flotte grecque occupait l'Adriatique. Vitigès ne pouvait attendre aucun secours; les vivres lui manquaient, ses soldats avaient déjà commencé à traiter sans son aveu avec Bélisaire, à qui ils offrirent la couronne d'Italie. Le roi des Ostrogoths, après une défense obstinée, fut enfin obligé de capituler au commencement de l'année 560. L'année suivante, il fut conduit à Constantinople, avec sa femme et plusieurs de ses conseillers; il y fut décoré par Justinien de la dignité de patrice, et il y mourut en 563, tandis que ses compatriotes élevèrent Hildebald sur le trône chancelant de Théodoric. S. S.—1.

VITIKIND. Voyez WITIKIND.

VITIZA ou WITIZA, trente-troisième et avant-dernier roi des Visigoths, fut associé au trône de l'Espagne, l'an 696, par son père, Egica ou Egiza, qui lui avait cédé en même temps une partie de ses Etats, afin de le prémunir contre les avanies auxquelles étaient exposés les enfants d'un souverain mort dans une monarchie élective, telle qu'était celle des Visigoths. Mais les intentions d'Egica ne furent pas mieux remplies que lui-même n'avait respecté celles d'Ervice, son beau-père et son prédécesseur, dont il avait répudié la fille. Le règne de Vitiza fut un des plus malheureux dont l'histoire fasse mention, et son influence amena la catastrophe qui mit l'Espagne sous la domination des Arabes. Vitiza, resté seul maître du trône, l'an 701, par la mort de son père, accourut de Tuy en Galice, où il tenait sa cour, et se fit couronner à Tolède. Rien de plus contradictoire que tout ce qu'on a écrit sur ce prince; rien de plus difficile que de découvrir la vérité sur les faits qui le concernent, que d'asseoir une opinion sur son caractère. On peut au reste en dire autant de la plupart des rois visigoths : le peu d'abondance des matériaux rend leur histoire confuse et presque sans intérêt. On paraît d'accord sur la sagesse des premières années du règne de Vitiza. Il ouvre les prisons, rappelle les bannis, rend les biens et les dignités à ceux qui en ont été privés, modère les impôts, fait remise de ce qui est dû au trésor royal, etc.; et cependant on l'accuse d'avoir assommé en

Galice le duc de Cantabrie, Favila, qu'il soupçonnait d'adultère avec sa femme; d'avoir chassé de Tolède le jeune Pélage, fils de ce seigneur, et regardé depuis comme le restaurateur de la monarchie espagnole; d'avoir scandalisé et corrompu ses sujets par l'exemple de son excessive incontinence; d'avoir tenté d'introduire la polygamie et le concubinage parmi le clergé; d'avoir rappelé les Juifs en Espagne, menacé le pape d'aller le mettre à la raison, démantelé la plupart des places fortes, dissipé et brûlé toutes les armes, afin de prévenir les révoltes et de réduire le peuple à l'esclavage; enfin d'avoir fait crever les yeux au duc de Cordoue, Théodèfred, fils du roi Chindasvind, enlevé sa petite-fille, et provoqué ainsi la vengeance et l'usurpation de Rodrigue ou Roderic (roy. ce nom), fils de ce duc. Les historiens Hiarcan et Masdeu ont cru tout concilier en admettant une partie de ces accusations et en rejetant les autres. Mayans y Siscar, au contraire, a cherché à justifier Vitiza, et à prouver que ce prince fut un des meilleurs rois des Visigoths, ce qu'il ne nous semble avoir nullement démontré. Au milieu de tant d'incertitudes, il est impossible de juger le caractère et les actions de Vitiza. Tout ce qu'on peut assurer, c'est que le gouvernement des Visigoths était essentiellement vicieux, que l'Espagne fut très-malheureuse sous leur domination, que des factions puissantes déchiraient l'Etat, que la corruption avait gagné toutes les classes de la nation, et que l'égoïsme, l'hypocrisie et la cupidité avaient anéanti tout esprit public, tout sentiment d'honneur et de patriotisme; qu'enfin Vitiza ne fut peut-être pas un plus mauvais roi que la plupart de ses prédécesseurs; mais qu'à l'époque de son règne le relâchement de tous les ressorts de l'Etat, d'une part, et de l'autre les progrès rapides des conquêtes et de la religion des Arabes, disposèrent l'Espagne à subir leur joug sans résistance. Ce fut en effet du temps de Vitiza que Mousa, gouverneur de l'Afrique pour le khalife Walid, conquiert les îles Baléares, et fit explorer les côtes de la Péninsule, pour en connaître la situation topographique et politique (roy. MOUSA et TARIK). Cependant l'Espagne comptait encore des guerriers. Le brave Théodemir battit une flotte musulmane (roy. THÉODEMIR), et le comte Julien, beau-frère du roi, défendit glorieusement Ceuta contre les Arabes, auxquels il devait bientôt livrer cette place (roy. JULIEN). Mais la révolte de Rodrigue, qui avait à venger les malheurs de son père, et la guerre civile qui en résulta hâtèrent la chute de la monarchie des Goths. Vitiza, vaincu, fut pris et aveuglé par ordre de son rival, qui demeura maître du trône. Cette révolution arriva l'an 709, ou au plus tard l'an 710, suivant Ferreras, dont l'opinion se rapproche le plus de celle des historiens musulmans. Vitiza survécut peu à sa disgrâce, et mourut avant Rodrigue. Les historiens qui prolongent son exis-

tence jusqu'en 713 sont les mêmes qui placent après cette année la conquête de l'Espagne par les Maures. Ce prince laissa trois fils, Eba, Zewan, Sisebut, et un frère (Oppas, archevêque de Séville), qui, ainsi que le comte Julien, se joignirent aux infidèles et facilitèrent leur invasion par haine contre Rodrigue. A—T.

VITODURANUS (JOANNES), moine franciscain du 14^e siècle, natif de Winterthur, mourut encore jeune, vers 1348. Il est connu par sa *Chronique*, dont l'original se conserve à la bibliothèque de Zurich, et dont Bullinger a donné la première notice. Depuis, elle a été imprimée dans différents recueils, notamment dans le *Corpus historicum mediæ ævi* de J.-G. Eckhart, Leipsick, 1723, in-fol., t. 1^{er}, p. 1733-1930, et plus exactement dans le *Thesaurus histor. Helvet.*, 1735. On trouve le récit de l'histoire de cette chronique, qui présente les événements arrivés depuis l'empereur Frédéric II jusqu'à l'année 1348, et qui ne manque pas d'intérêt, surtout pour l'histoire suisse, dans un écrit de J.-J. Bretinger : *Epistola de singularibus fatis codicis mss. autographon Jo. Vitodurani quem bibl. publ. Turic. possidet* (*Mus. Helv.*, t. 12, p. 615-625). U—1.

VITOLD. Voyez WITOLD.

VITRÉ ou VITRAY (ANTOINE) a lui-même écrit son nom de ces deux manières sur les frontispices ou aux dernières pages des livres sortis de ses presses. Son père (Pierre Vitré) avait exercé à Paris la même profession, et imprimé, en 1608 et 1609, trois volumes in-folio des *Oeuvres* de St-Jérôme, pour une compagnie de libraires. Antoine était né peu avant 1600. Il acheta l'imprimerie de Jacques Duclou, mort vers 1616, mais dont la veuve imprimait encore en 1618. Duclou avait eu pour enseigne Hercule terrassant un monstre, avec les mots *Virtus non territa monstis* : Antoine Vitré adopta le même symbole et la même devise. Le premier produit de ses presses paraît être le livre intitulé *le Brûlement des moulins des Rochellois*, publié in-8°, en 1621. Dès l'année suivante, il prend le titre d'imprimeur royal des langues orientales, en mettant au jour le Vocabulaire latin-arabe de J. Duval. En 1625, il fait paraître un Psautier syriaque et latin : c'était la première fois qu'on employait à Paris des caractères syriaques. Le projet d'une Bible polyglotte qui devait surpasser celles d'Alcala et d'Anvers (roy. NEBRISSENSIS et ARIAS MONTANUS) avait été conçu en France par le cardinal du Perron, Jacq. de Thou et Savary de Brèves. Ce dernier (roy. BRÈVES) rapportait de Constantinople quatre-vingt-dix-sept manuscrits précieux, et de Rome des caractères orientaux, gravés par les plus habiles artistes. De Brèves étant mort en 1627, et divers étrangers s'étant présentés pour acheter ces caractères, Richelieu chargea Vitré de les acquérir, sans déclarer que c'était pour le roi. Vitré les obtint moyennant quatre mille trois cents livres, tandis qu'auparavant on en avait

refusé sept mille, offertes au nom du roi. Le marché conclu par Vitré était d'autant plus avantageux, qu'on y avait compris les quatre-vingt-dix-sept manuscrits. Le gouvernement promit d'ajouter aux quatre mille trois cents livres une somme de dix-sept cents francs, qui servirait à graver des poinçons et frapper des matrices de caractères éthiopiens et arméniens, que ne laissait pas de Brèves. Vitré eut recours au graveur Sanlecque (*voy. ce nom*), qui fit ce travail, mais pour l'arménien seulement. Malgré ces secours, l'impression d'une Bible polyglotte devait exiger des dépenses considérables : l'avocat le Jay (*voy. ce nom*) osa s'en charger et s'y ruina. Vitré, qui commença cette Polyglotte en 1628, achevait, dans le cours de cette même année, le *Corpus juris civilis*, en deux volumes in-folio (*voy. Denis GODEFROY*). Il imprima, en 1629, un dictionnaire hébreu, chaldéen, etc., in-folio; et il fut alors élu l'un des adjoints au syndic de sa communauté. La première édition des *Rudimenta linguæ turcicæ* de du Ryer sortit de ses presses en 1630; et c'est du 7 avril de cette année-là que sont datées les lettres patentes qui le nomment imprimeur du roi pour les langues orientales. Son nom se lit le sixième dans la liste d'une compagnie de dix-huit imprimeurs et libraires, auxquels Louis XIII accordait, en 1631, certains privilèges. Cependant Vitré, qui n'avait rien touché encore de la somme de six mille livres promise pour l'acquittement des engagements qu'on lui avait fait prendre, demeurait le débiteur tant des héritiers de Savary de Brèves que du graveur Sanlecque. Par une ordonnance du 6 mars 1632, il fut enjoint au trésorier de l'Épargne de compter cette somme; mais Vitré, ne parvenant point encore à la recevoir en 1633, se vit obligé de payer le graveur de ses propres deniers. Poursuivi pour quatre mille trois cents livres par la famille de Brèves, il obtint un arrêt du conseil qui défendait de l'inquiéter; et, ce qui est assez remarquable, il lui fallut supporter lui-même les frais de cet arrêt, comme si cette affaire lui eût été personnelle. Ces désagréments ne suspendaient point ses travaux typographiques. Il dédiait à Richelieu une édition in-4° du *Dictionnaire arménien* de François de Rivola; réimprimait, dans le même format, les *Rudiments turcs* de du Ryer; publiait le texte arabe et une version latine du *Testament de Mahomet*, ainsi que les alphabets des langues hébraïque, rabbinique, samaritaine, syriaque, grecque, arabe, turque et arménienne. A la tête de ce dernier recueil, il se qualifie, en 1634, *Regis et cleri gallicani typographum*. Cependant la délibération du clergé de France qui le concerne n'est que du 5 juin 1635 : il y est dit qu'il sera employé en remplacement d'Antoine Estienne, « tant en l'impression « de tout ce qui regarde les affaires du clergé « qu'à la porte et beuvette ». Seulement on fait mention du service qu'il a déjà fait auprès du

clergé, « les sieurs agents l'ayant employé en « l'absence dudit Estienne ». Il donne, en 1638, une édition nouvelle de la *Grammaire arabe* d'Erpenius, in-8°; et il fait paraître, dans ce format, en 1639, le livre du P. Jean Morin (*voy. ce nom*) de l'Oratoire, intitulé *Diatriba elenchica de sinceritate* (sacri) *textus hebræi græcique*. A cette époque, on trouve quelques publications où le nom de Vitré est associé à celui de Cramoisy (*voy. ce nom*). Ce fut aussi en 1639 que Vitré devint syndic des imprimeurs et libraires de Paris, place qu'il occupa jusqu'en 1644. Dans le cours de ces cinq années, il achevait l'impression de la Polyglotte, entreprise qu'avait souvent ralentie, depuis 1628, une suite presque non interrompue d'embarras et de tracasseries. D'abord la cour de Rome avait conçu contre ce travail des préventions que le cardinal de Bérulle était pourtant venu à bout de dissiper ou d'affaiblir avant sa mort, arrivée en 1629. Bientôt après, le Jay et Vitré eurent à se plaindre des lenteurs et de la mauvaise foi des théologiens orientaux employés par eux à ce travail, particulièrement de Gabriel Sionite (*voy. ce nom*), que de Brèves avait amené en France, et qui remplissait mal ses engagements. Emprisonné pendant trois mois à Vincennes par ordre de Richelieu, Gabriel en sortit aussi paresseux qu'il y était entré, aussi voué aux plus méprisables habitudes et aux plus sordides intérêts, c'est du moins ce qu'assure le Long, d'après le témoignage de Vitré. Richelieu lui-même cessait de favoriser l'édition de la Polyglotte, depuis qu'ayant demandé qu'on y inscrivît son nom, et promis de payer cette complaisance par des remboursements de frais et par des gratifications, il avait éprouvé, de la part de le Jay, une résistance inattendue. Non-seulement Richelieu laissait Vitré exposé aux justes réclamations des héritiers de Savary de Brèves, mais il excitait des théologiens, entre autre de Muis (*voy. ce nom*), à critiquer les travaux de l'éditeur. Flavigny (*voy. ce nom*) commença aussi, dès 1636, à publier des écrits polémiques contre toutes les parties de l'ouvrage, à mesure qu'elles paraissaient, et continua jusqu'en 1653. A vrai dire, le Jay ne s'était pas associé de très-habiles collaborateurs, à l'exception pourtant de Morin, auquel on doit la publication du *Pentateuque samaritain*, dans le premier volume. Les derniers tomes s'achevèrent après 1642, époque de la mort de Richelieu. Toutefois Vitré, avant de terminer cette grande entreprise, imprima, en 1643, le Catalogue de la bibliothèque de Jean de Cordes (*voy. ce nom*), rédigé par Naudé, et recherché encore aujourd'hui, à cause de la classification particulière qu'il présente. En 1644 parut une dissertation latine sur l'origine de l'art typographique, qui a été quelquefois attribuée, mal à propos, à Vitré lui-même; il n'en était que l'imprimeur : elle est de Jacques Mentel (*voy. ce nom*). Enfin, en 1645,

se termina la publication des neuf tomes ou dix volumes de la Bible (car le tome 5 est divisé en deux) : Vitré prend, au dernier, les titres d'imprimeur du roi, de la reine régente et du clergé de France. Il n'y eut dès lors, et il n'existe encore aujourd'hui qu'une opinion sur la beauté du caractère et du papier, sur la magnificence de l'exécution typographique. Le format est atlantique et le papier du genre que distingue le nom d'impérial. J. Wolf, dans sa *Bibliothèque rabbinique*, loue cette Bible comme un chef-d'œuvre qui atteste la prééminence des presses parisiennes (1). Mais l'incommodité du format, mais la multitude des fautes, l'imexactitude et l'insuffisance de quelques parties accessoires l'ont si promptement dépréciée, que dès le temps de Ménage le prix en était tombé au-dessous de celui de la reliure : elle avait coûté, en 1645, deux cents écus ; les dix volumes ne valent aujourd'hui que cent à cent quarante francs, selon le *Manuel* de M. Brunet : on préfère, avec raison, la *Polyglotte* de Londres, publiée de 1652 à 1657 (voy. WALTON). Ainsi, l'entreprise de le Jay, ruineuse pour lui-même, a été assez peu profitable à Vitré. A peine cet imprimeur avait-il mis au jour le dernier volume de sa Bible, que la famille de Brèves renouvela ses instances pour être payée des quatre mille trois cents livres qui lui étaient encore dues : il intervint un arrêt du conseil qui renvoya les parties au parlement, en condamnant Vitré aux dépens. Vitré représentait qu'il n'avait conclu le marché que par ordre et pour le compte du roi ; que les manuscrits étaient dans la bibliothèque du feu cardinal de Richelieu, et qu'à l'égard des poinçons et matrices, il était prêt à les remettre aux héritiers de Brèves, qui les vendraient facilement aux Hollandais. Le procès fut évoqué, en 1654, au conseil, avec défense de poursuivre au parlement (2). Ces détails sont consignés dans un factum ou mémoire qui a pour titre : *Histoire du procès qu'on renouvelle de temps en temps à Vitré, à cause de l'achat que le roi l'a obligé de faire des poinçons, des matrices et des manuscrits turcs, arabes et persans, que M. de Brèves avait apportés du Levant*, etc. Cet écrit de 28 pages in-4° est imprimé sans date et sans nom d'auteur ; mais il est probablement de 1654, de l'imprimerie de Vitré, et rédigé peut-être par lui-même. Chevillier en cite un exemplaire qui existait dans le volume coté 11,865 de la bibliothèque Mazarine ; et de Guignes en a eu à sa disposition un autre qu'il tenait de M. Pastoret. Au milieu de ces contestations, Vitré avait repris

les travaux de son art. La Bible latine de 1652, en huit volumes in-12, et les premières éditions (1653 et 1655, in-8°) des excellentes *Méthodes de Port-Royal*, pour la langue latine et pour la langue grecque, sont dues à ses presses. La situation de ce laborieux imprimeur, si injustement accablé de procédures, toucha l'assemblée du clergé qui, en 1656, se montra fort disposée à payer les six mille francs, si on voulait la rendre dépositaire des poinçons et matrices de Savary de Brèves, et si l'on pouvait retirer les manuscrits des mains de la duchesse d'Aiguillon, héritière de Richelieu. Les prélats en conférèrent avec le chancelier de France, qui promit d'effectuer lui-même le payement, et témoigna pour Vitré une bienveillance assez peu efficace. Vitré imprima, en 1660, un *Etat du clergé de France*, in-8° ; en 1662, une Bible latine, in-folio, avec des notes de Claude Lancelot, des extraits de la *Chronologie sacrée* d'Usher, et de la *Géographie sacrée* de Nicolas Sanson : il en fit, en 1666, une édition nouvelle, in-4°, avec moins de notes. Nous avons indiqué, autant qu'il nous a été possible, tous les produits de ses presses, à l'exception de plusieurs livres d'heures ou de prières dont les dates ne sont pas bien déterminées. Colbert lui donna le titre de directeur de l'imprimerie royale, avec un traitement alors appelé pension. Vitré a été, comme son confrère Cramoisy, administrateur des hôpitaux, et de plus, marguillier de la paroisse de St-Severin ; et l'on dit qu'en cette qualité il fit inscrire au cimetière de cette église ces deux vers :

Tous ces morts ont vécu : toi qui vis, tu mourras.
L'instant fatal est proche, et tu n'y penses pas.

Il a été accusé d'avoir, peu de temps avant sa mort, détruit tous les poinçons, toutes les matrices, tous les caractères orientaux qui avaient servi à l'impression de la *Polyglotte*, ne voulant pas, dit-on, laisser le moyen d'en jamais entreprendre une pareille : ce reproche, qui lui est adressé par la Caille et par Chevillier, se retrouve dans le *Menagiana*, dans un grand nombre de dictionnaires, de compilations et de notices, même encore dans le *Dictionnaire raisonné de bibliologie*, publié par Peignot, en 1802, quinze ans après que de Guignes en avait reconnu et prouvé l'injustice : voici en effet ce qui résulte de ses recherches et de ses observations. Les manuscrits saisis au mois de janvier 1640 chez Gabriel Sionite, qui s'en était emparé, furent transportés chez le cardinal de Richelieu, qui les fit relire à ses armes, et de la bibliothèque duquel ils passèrent dans celle de la Sorbonne, où ils sont restés (près d'un siècle et demi) dans le plus profond oubli ; c'est ainsi que s'exprime de Guignes, qui en donne le catalogue. Les poinçons et les matrices se retrouvèrent chez Vitré, après son décès : on les déposa d'abord à la bibliothèque du roi, entre les mains de Thévenot, puis, en 1691, à

(1) *Eximium certe hoc est artis typographicae specimen et exemplum, si et litterarum et chartae elegantiam expectes, tale omnino quod exterorum typographorum invidiam et emulationem excitabit, et Parisienses semper supra illos collocabit.*

(2) Ce qui concerne cette affaire a été discuté avec connaissance de cause et en recourant aux documents officiels, par M. Auguste Bernard, dans une brochure publiée en 1850 : *A. Vitré et les caractères orientaux de l'ancienne imprimerie royale. L'injustice des accusations dirigées contre l'habile typographe parisien est démontrée d'une façon péremptoire.*

l'imprimerie royale, qui venait de recevoir une nouvelle organisation. Là passèrent aussi des poinçons et des matrices qui ne venaient pas de Savary de Brèves, mais qui appartenaient à le Jay, et que son fils avait remis à la bibliothèque du roi, entre les mains de Clément, ainsi qu'il résulte d'un écrit signé, en 1691, par le Jay (fils), *ancien doyen de Vezelay* (1). De Guignes a retrouvé ainsi à l'imprimerie royale, sinon la totalité, du moins une très-grande partie des poinçons et matrices qui avaient servi à l'impression de la *Polyglotte* de Vitré. Cet imprimeur ne les a donc pas détruits : il n'en a jamais conçu la pensée ; et c'est avec une légèreté inconcevable qu'on a flétri, par cette imputation odieuse, la mémoire de l'un des hommes qui ont le plus honoré la typographie française. Il n'avait point, à beaucoup près, les connaissances et les talents littéraires que possédaient les Estienne et d'autres imprimeurs de l'âge précédent ; mais c'était un artiste habile, laborieux, fort zélé et assez mal récompensé. Il mourut en 1674, et fut inhumé dans le cimetière de St-Severin. Son frère Barthélemy lui survécut jusqu'en 1683, et laissa un fils, Marin Vitré, qui dès 1662 avait été reçu imprimeur-libraire à Paris. Les documents à consulter sur Antoine Vitré sont les *Histoires de l'imprimerie et librairie de Paris*, par de la Caille (p. 240-242), et par Chevillier (p. 298-300) ; les *Jugements des savants*, par Baillet (n° 24 des imprimeurs de France) ; un article du *Menagiana* (t. 3, p. 108-110) ; les *Annales typographiques* de Maittaire (Append. de la 3^e partie, et Ind. 2) ; la *Bibliothèque sacrée* de Lelong (p. 19-35), et son *Discours historique sur les Bibles polyglottes*... ; enfin l'*Essai historique sur l'origine des caractères orientaux de l'imprimerie royale*, par de Guignes (p. 9-101 du tome 1^{er} des *Notices et extraits des manuscrits de la bibliothèque du roi*). D—N—U.

VITRINGA (CAMPÈGE), orientaliste protestant, naquit en 1659 à Leuwarde. Son père était greffier du conseil souverain de la Frise. Dès l'âge le plus tendre, il apprit le grec et l'hébreu ; et il s'y rendit bientôt assez habile pour lire les livres saints dans les textes originaux. A seize ans, il alla continuer ses études à Franeker, où il fit ses cours de philosophie et de théologie. Le désir d'entendre les professeurs de l'académie de Leyde le conduisit ensuite dans cette ville, où il reçut ses grades en 1679. L'année d'après il fut admis au saint ministère, et presque aussitôt pourvu de la chaire de langues orientales à Franeker. En 1682 il obtint celle de théologie, et en 1693 il remplaça Perizonius (*voy.* ce nom), avec le titre de professeur d'histoire sacrée. On lui offrit une place plus avantageuse à Leyde ; mais il la refusa par attachement pour l'académie où il s'était

formé. Il passa les dernières années de sa vie dans un état presque continuel de souffrances, et mourut d'apoplexie, le 31 mars 1722, à l'âge de 63 ans. Albert Schultens (*voy.* ce nom), son collègue, prononça son oraison funèbre. Vitringa, dans le cours de sa carrière, eut deux querelles qui n'offrent plus d'intérêt aujourd'hui, l'une avec Henri Cocceius, sur la forme du temple décrit par Ezéchiel (*voy.* VILLALPAND) ; l'autre avec J. Rhenferd, sur les oisifs de la synagogue. Ses principaux ouvrages sont : 1° *Saerarum observationum libri* 6, Franeker, 1683-1708, in-4° ; *ibid.*, 1711, 1712 et 1719. Les explications qu'y donne Vitringa de plusieurs passages des saintes écritures ont paru généralement trop libres ; ce qui le fit accuser d'hétérodoxie par quelques critiques. 2° *Archisynagogus observationibus novis illustratus, quibus veteris synagogae constitutio tota traditur, inde deducta episcoporum, presbyterorumque primae ecclesiae origine*, *ibid.*, 1685, in-4° ; ouvrage curieux ; il en parut une nouvelle édition augmentée sous ce titre : *De synagoga vetere libri tres*, etc., *ibid.*, 1696, in-4° ; 3° *Anacrisis Apocalypseos Joannis apostoli*, *ibid.*, 1705 ; Amsterdam, 1719 ; Leuwarde, 1721, in-4°. Le but de l'auteur est de réfuter l'explication que Bossuet venait de donner de l'Apocalypse, et de montrer surtout que les divers passages dont l'évêque de Meaux avait fait l'application à l'église protestante peuvent s'entendre également de l'église romaine. Cet ouvrage eut beaucoup de succès dans les pays protestants ; mais il est tombé dans l'oubli. 4° *Hypotyposis historiae et chronologiae saerae a mundo condito usque ad finem saeculi primi aerae veteris*, Franeker, 1708 ; Leuwarde, 1716 ; Jena, 1722, in-8° ; 5° *Typus theologiae practicae*, *ibid.*, 1716 ; Brême, 1717, traduit en diverses langues ; mais en français par Limiers, sous le titre : *Essai de théologie pratique, ou Traité de la vie spirituelle et de ses caractères*, Amsterdam, 1721, in-8° ; 6° *Commentarius in librum prophetiarum Isaiae*, etc., Leuwarde, 1714-1720, 2 vol. in-fol. Les exemplaires du second volume avec la date de 1724 sont augmentés de l'oraison funèbre de Vitringa par Schultens. Cet ouvrage est plein d'érudition, et c'est le seul de tous les écrits de l'auteur qui soit recherché des savants. 7° *Commentarii ad librum prophetiarum Zacchariae quae supersunt, cum prolegomenis*, etc., Leuwarde, 1734, in-4°, ouvrage posthume publié par H. Venneza. On peut consulter pour plus de détails l'éloge de Vitringa dans la *Bibliothèque de Brême*, t. 6, p. 735, et les *Mémoires de Nicéron*, t. 35, p. 30. Ce dernier écrivain se trompe en le faisant professeur à l'académie de Leuwarde. — *Horae* VITRINGA, fils du précédent, né en 1680, mourut en 1696, avec la réputation d'un savant (*voy.* la *Bibl. eruditor. praecoc.* de Kléfer). Les *Remarques* qu'il avait laissées sur le traité des *Hébraïsmes* de J. Vorst ont été publiées par Lambert Bos dans les *Observationes*

(1) C'est par erreur peut-être que cette qualité de *doyen de Vezelay* a été transportée de le Jay fils à le Jay père, dont plusieurs autres ont fait un président, et Freytag, un marchand, *mercator parisiensis divite*, *Annales littér.*, t. 1^{er}, p. 97.

miscellanæ, Franeker, 1707, in-8°. — *Campège* VITRINGA, frère du précédent, né en 1693, à Franeker, y fut reçu docteur en théologie en 1745, et poutu l'année suivante de la chaire de cette faculté. Il mourut le 11 janvier 1723. On a de lui : *Epitome theologiæ naturalis*, Franeker, 1731, in-4°. — Des *Dissertations* insérées dans la bibliothèque de Brème, et recueillies à Franeker. 1731, in-4°, précédées de l'oraison funèbre de l'auteur par Hemsterhuys. Ces dissertations roulent sur la lutte de Jacob avec l'ange (Genèse), sur le serpent tentateur, sur la fête des Tabernacles, sur le titre de l'épître aux Ephésiens, sur la nature du péché, etc. W-s.

VITROLLES (EUGÈNE-FRANÇOIS-AUGUSTE D'ARNAUD, baron de), ministre d'Etat et ministre plénipotentiaire sous la restauration, etc., naquit le 11 août 1774, au château de Vitrolles, dans la haute Provence, d'une famille noble et parlementaire. Il était âgé de quinze ans lorsque les troubles révolutionnaires déterminèrent la première émigration. Il en fit partie et alla, comme plusieurs de ses parents, grossir les rangs des volontaires de l'armée de Condé, où il servit, en qualité de porte-guidon, dans la compagnie des chevaliers de la couronne. Le jeune Vitrolles appartint ensuite au corps des chasseurs de Bussy, et entra en France à la suite du 18 brumaire. Il s'occupa activement à réparer les brèches que la révolution avait faites à sa fortune, devint maire de sa commune, et obtint du gouvernement, avec le titre de baron, l'administration d'une ferme et l'exploitation d'un troupeau de mérinos. Ces soins l'occupèrent jusqu'aux premiers jours de 1814, époque où, dans la situation intérieure et extérieure de la France, il commença à entrevoir la perspective de changements politiques profitables à ses opinions et à ses intérêts. Vitrolles renoua d'anciens rapports avec le duc de Dalberg (*voy.* ce nom), qu'il avait connu précédemment en Allemagne. Quoique assez libéralement traité par le régime impérial, malgré son origine germanique, M. de Dalberg, l'un des familiers du prince de Bénévent, partageait les mécontentements et les impatiences du ministre disgracié et s'entendit bientôt avec le baron de Vitrolles pour conspirer le renversement d'un pouvoir que chaque jour rendait plus intolérable au pays. La succession rapide des événements secondait leurs espérances. Le congrès de Châtillon était alors réuni, et M. de Talleyrand, qui appréhendait qu'il n'en sortît une solution favorable au maintien de Napoléon, manifestait journellement le besoin d'un agent adroit et dévoué qui pût éclairer les ministres étrangers sur le véritable état des esprits. Le duc de Dalberg parla de Vitrolles, et obtint du prince la promesse de l'accréditer par quelques lignes de sa main. Mais le prudent diplomate ne réalisa point son engagement, et Vitrolles n'emporta de Paris qu'un cachet de cornaline qu'il devait remettre comme signe de recon-

naissance du duc de Dalberg au comte de Stadion, ministre du roi de Prusse, et deux lignes destinées à M. de Nesselrode, qui représentait la cour de Russie. Ce furent ses seules lettres de créance. L'aventureux émissaire prit, dès son passage à Auxerre, le nom de *Saint-Vincent*, qu'il ne quitta plus durant le cours de son expédition. Il vit M. de Stadion à Châtillon, où il s'arrêta quelques heures, et partit directement pour Troyes, siège du quartier général des souverains alliés. Il s'y mit en rapport avec M. de Nesselrode et M. de Metternich, et leur exposa l'objet de son voyage. Mais il n'en obtint aucun encouragement. Le prince de Metternich répugnait à une entreprise aussi considérable que celle de la destruction de l'établissement impérial, et voulait seulement le réduire à des proportions qui ne lui permissent plus d'inquiéter la sécurité de l'Europe. Le ministre russe lui parut dans des dispositions analogues. Vitrolles conçut alors un projet hardi : il songea à intéresser au succès de ses démarches le monarque même que la fortune des armes allait rendre l'arbitre des destinées de la France. Il sollicita et obtint par M. de Nesselrode une audience particulière de l'empereur Alexandre, faveur que ce prince avait obstinément refusée à plusieurs autres partisans de la maison de Bourbon. Dans cette conférence, qui eut lieu le 17 mars, Vitrolles exposa au czar, avec une liberté respectueuse, que toute paix solide semblait impossible avec l'empereur Napoléon, et que la seule garantie d'une pacification durable était dans le retour de cette dynastie, dont l'exil avait déchaîné sur la France et sur l'Europe toutes les calamités qu'elles déploraient. Alexandre objecta le long éloignement des Bourbons, qui les avait rendus étrangers aux idées, aux besoins, aux hommes de l'époque actuelle. L'esprit public n'était point avec eux. En admettant qu'ils pardonnassent généreusement les longues proscriptions dont ils avaient été victimes, quelle apparence qu'ils réussissent à modérer les ressentiments des émigrés qu'ils ramèneraient à leur suite ? Enfin, ces princes n'étaient point des chefs militaires, et il leur serait difficile de conquérir la faveur indispensable de l'armée. Le czar entretint ensuite son interlocuteur de l'éventualité des diverses combinaisons gouvernementales que pourrait susciter le renversement du pouvoir de Napoléon. Il parla de la régence de Marie-Louise, du prince Eugène, de Bernadotte, et même de la république ; mais il parut décidé surtout à laisser la France entièrement libre de choisir son gouvernement. Vitrolles répondit que ces combinaisons n'étaient que des expédients plus ou moins plausibles, et que le principe seul de l'hérédité pouvait procurer à la France le repos dont elle avait besoin. En dehors de cette solution, l'expédition des armées alliées n'était qu'une parade sans grandeur, car elle demeurerait sans effet. La restauration de la mai-

son de Bourbon ne serait pas seulement un gage assuré de réconciliation entre la France et les autres membres de la grande famille européenne, mais un acte éclatant de réparation qui intéressait tous les trônes. Quelle reconnaissance ne se concilierait pas une dynastie qui, en échange de tous les maux qu'elle en avait soufferts, rapporterait à son pays les bienfaits inappréciables de la paix, de l'ordre et de la liberté ! « Que les souverains alliés prennent le soin de « consulter l'opinion de la capitale, mais de la « capitale rendue à elle-même, conclut avec chaleur Vitrolles, et j'engage ma tête, si l'acclamation de la monarchie légitime ne ressort pas « de cette épreuve. » La résistance du czar s'était graduellement ébranlée sous la parole animée et persuasive de son interlocuteur. En conseillant au monarque russe d'interroger l'opinion de Paris, et conséquemment de faire prendre aux troupes coalisées la direction de cette capitale, Vitrolles avait, sans le savoir peut-être, caressé le thème favori de ce prince. Au sortir de cet entretien, qui n'avait pas duré moins d'une heure et demie, Alexandre paraissait presque gagné à la cause des Bourbons : « Je pars demain « pour le quartier général du prince de Schwarzenberg, dit-il à Vitrolles en lui tendant la « main ; cette conversation aura de grands résultats (1). » Protégé par les dispositions favorables du czar, Vitrolles fut écouté avec une bienveillance marquée par les ministres auxquels il s'était d'abord infructueusement adressé. Il fut admis à leurs conférences, obtint d'eux la rupture définitive du congrès de Châtillon et la promesse (non réalisée) d'attribuer au comte d'Artois l'administration provisoire de tous les départements conquis. Lord Castlereagh assura particulièrement l'intrépide émissaire des dispositions sympathiques du prince régent pour ses augustes hôtes, et le prince de Hardenberg le remercia de l'heureux dénouement qu'il venait de préparer aux difficultés d'une situation presque inextricable. Il restait au baron de Vitrolles à remplir l'objet le plus agréable de sa mission : celui d'en porter les résultats au comte d'Artois, récemment débarqué sur le sol français, et qui attendait à Nancy, dans une obscurité silencieuse, l'issue des événements. Ce prince était personnellement inconnu à Vitrolles, qui ne fut admis auprès de lui, le 26 mars, qu'après une longue attente et à la faveur de quelques lignes tracées à l'encre sympathique, sur un morceau de gaze, que la marquise de Durfort lui avait remis à son départ de Paris. Le comte d'Artois écouta avec intérêt, mais avec réserve, le récit de ses premières démarches auprès des ministres étrangers ; mais quand il en vint à la narration de son entrevue avec l'empe-

reur Alexandre, et du succès qui l'avait couronnée, l'émotion du prince ne connut plus de bornes ; il embrassa avec effusion le fidèle négociateur, et voua dès ce moment au baron de Vitrolles une affection qui ne se démentit plus depuis. Cependant les troupes alliées avaient fait le 31 mars leur entrée dans Paris. L'exemple et les excitations d'un petit nombre de royalistes avaient décidé, par degrés, dans la population d'abord étonnée et silencieuse, un élan qui ne pouvait manquer d'exercer une influence favorable sur les dispositions encore très-indécises du czar. Aucune voix ne s'était élevée pour le maintien de la dynastie napoléonienne. Quelques hommes, plus las encore du régime impérial que portés pour la maison de Bourbon, s'emparèrent habilement de cette situation des esprits pour détourner définitivement ce prince de traiter avec Napoléon ou avec sa famille ; l'avènement des Bourbons était devenu la conséquence naturelle de cette détermination, qui n'avait été sérieusement consolidée, toutefois, que par l'acte de déchéance du sénat, et surtout par la défection du corps d'armée de Marmont. En quittant Nancy pour revenir à Paris, le baron de Vitrolles avait couru un péril imminent. Arrêté, avec divers personnages étrangers, par des paysans du petit village de St-Thibault, il était conduit à l'empereur, lorsqu'il avait réussi à s'échapper parmi les domestiques de ses compagnons de charrette. Il arriva à Paris dans la soirée du 1^{er} avril, entra immédiatement en rapport avec M. de Talleyrand et l'abbé de Montesquieu, et leur représenta la nécessité d'appeler au centre du gouvernement le prince dont la présence seule pouvait mettre un terme aux incertitudes de la situation. « Le gouvernement provisoire, dit-il au premier, n'est rien « et ne peut rien ; avec Monsieur, le prince de « Talleyrand peut tout en France. » Le czar, dont il invoqua l'appui, le fit dépendre du consentement de M. de Talleyrand. Quelque part ostensible que cet homme d'Etat eût prise au rappel des Bourbons, il n'avait, en réalité, admis cette solution qu'à défaut de la régence de Marie-Louise, pour laquelle il inclinait personnellement, et ne déployait pour leur cause qu'un zèle limité par le sentiment de son passé révolutionnaire. Sa conduite en cette circonstance parut néanmoins satisfaisante. Dans un dernier entretien avec le baron de Vitrolles, il lui promit que le sénat enregistrerait, sans restriction, les lettres patentes de lieutenant général, délivrées par Louis XVIII à son frère, et que le gouvernement provisoire n'entraverait par aucun obstacle la liberté de ses mouvements. Ils dressèrent ensemble un programme des dispositions relatives à l'entrée de Monsieur dans Paris, et le 6 avril, Vitrolles reprit la route de Nancy, porteur d'une lettre de M. de Talleyrand pour le prince. Il traversa les plaines désolées de la Champagne, s'efforçant d'y faire pénétrer la pacifique révolution qui venait

(1) C'est à l'obligeance personnelle du baron de Vitrolles lui-même que nous devons la communication de tous ces détails, qu'il a consignés d'ailleurs dans ses Mémoires, encore inédits.

de s'accomplir à Paris, et ne rencontrant presque partout que l'incrédulité du désespoir. Il arriva lentement à Nancy, où Monsieur le revit et l'embrassa avec toutes les démonstrations d'une vieille amitié. Le prince apprit avec enthousiasme le détail des événements qui s'étaient accomplis depuis leur séparation. Ces nouvelles se propagèrent avec une rapidité électrique, et inclinèrent tous les fronts devant le pouvoir naissant. Accompagné de Vitrolles et de son entourage intime, Monsieur se mit le lendemain même en marche pour Paris. A l'arrivée du cortège à Vitry-le-François, Vitrolles ouvrit une dépêche du gouvernement provisoire, qui contenait l'acte constitutionnel par lequel le sénat, en « rappelant Louis XVIII au trône de ses pères », s'était montré plus soucieux de ses intérêts personnels que du principe de l'hérédité monarchique. A cet acte, qui modifiait essentiellement le titre constitutif des pouvoirs dévolus au prince, était jointe une lettre par laquelle le gouvernement provisoire lui conseillait d'adopter la cocarde tricolore, en plaçant ce conseil sous l'autorité toute-puissante du chef de la coalition européenne. L'impression fâcheuse que causèrent au précurseur de Louis XVIII ces nouvelles inattendues s'effaça bientôt devant les transports d'allégresse que sa présence faisait éclater sur tous les points : « Marchons, dit-il noblement à Vitrolles, la France est devant nous ! » Par son ordre, celui-ci écrivit au prince de Talleyrand que M. le comte d'Artois ferait son entrée en habit de garde national, mais sans quitter la cocarde blanche. Aux approches de la capitale, le frère du roi fut accueilli avec une tiédeur marquée, et Vitrolles, pressentant l'imminence d'un conflit avec le sénat, se hâta de devancer Monsieur à Paris. Son premier soin fut de voir M. de Talleyrand, complice plus ou moins déclaré des influences ombrageuses qui se dressaient autour du nouveau régime. L'astucieux diplomate traita sans conséquence les points en litige et l'assura que tout se réglerait à leur satisfaction commune. Mais dans un entretien plus sérieux que Vitrolles eut avec le czar, après avoir dîné à sa table avec M. de Talleyrand, Alexandre insista sur une acceptation pure et simple de l'acte sénatorial, « comme conforme aux idées du temps et aux besoins de la France ». Vitrolles répondit avec fermeté que Monsieur était décidé à tous les sacrifices, excepté à celui de transformer une monarchie héréditaire en une monarchie élective : « S'il s'agissait d'élire un président de la république, ce n'était pas au sénat, résidu de toutes les bassesses, qu'appartenait ce rôle, mais à la France elle-même. » Un silence glacial fut la seule réplique du czar. Cependant le prince approchait ; Vitrolles insistait sur la nécessité de consacrer, par un titre légal, le pouvoir dont il allait être dépositaire : il fallait une solution telle quelle. On crut l'avoir trouvée dans un

expédient de M. Beugnot, qui proposait que M. de Talleyrand cédât au frère du roi, sous l'autorité du sénat, la présidence du gouvernement provisoire. Mais ce parti n'aboutit point, et l'entrée triomphale du prince à Paris eut lieu le 12 avril, sans que les grands corps de l'Etat eussent appris au juste quelle qualification officielle ils devaient lui attribuer. L'enthousiasme universel (1) lui tint lieu de consécration légale, et les souverains alliés purent se convaincre qu'en coopérant à la restauration des Bourbons, ils ne s'étaient pas abusés sur les sentiments de la France de 1814. Ce mouvement général des esprits ne put triompher des intentions malveillantes ou intéressées du sénat, dirigé par M. de Talleyrand, à qui le duc d'Otrante, affranchi de son exil en Provence, était venu prêter son pernicieux concours. Ce corps s'abstint de paraître aux réceptions officielles du prince, et parut protester, par son absence, contre l'autorité même dont Monsieur était revêtu. Des partis violents s'agitèrent autour du prince. Vitrolles lui conseilla de prendre de haute lutte le gouvernement de l'Etat, en attendant l'arrivée du roi. Cette tentative hardie eût probablement été couronnée de succès. La dissolution du sénat, corps profondément discrédité dans l'opinion publique, n'aurait rencontré d'obstacle que dans l'aveugle appui des troupes étrangères, et cette circonstance eût achevé de le dépopulariser. Mais le caractère circonspect du comte d'Artois ne comportait point ce degré d'initiative, et il fallut abandonner à d'autres expédients la solution du débat. Fouché proposa de lui faire déférer directement par le sénat la lieutenance générale, moyennant une déclaration de principes que le prince formulerait dans un esprit analogue à la constitution décrétée. M. de Talleyrand goûta cette idée, et Vitrolles fut chargé de soumettre à Monsieur les termes de la déclaration. Mais, au nom seul du promoteur de cette combinaison, celui-ci exprima une vive répugnance et ne parla de rien moins que de reprendre le chemin de l'exil. Rendu à des sentiments plus calmes et cédant aux exhortations personnelles de l'empereur Alexandre, le comte d'Artois se reposa sur la sagesse du roi du soin d'aplanir tous les obstacles et résolut d'accepter les conditions qui lui étaient faites. Le formulaire de Fouché, corrigé par une rédaction plus monarchique, fut approuvé par Monsieur, et le succès de sa première entrevue avec le sénat racheta une partie de l'atteinte que venait de subir l'intégrité du principe traditionnel. Le lieutenant général organisa sans délai son conseil de gouvernement, dans lequel Vitrolles entra avec le titre et les attributions de ministre d'Etat. Il contresigna en cette

(1) Le baron de Vitrolles rapporte dans ses *Mémoires* qu'un officier général, debout à côté de lui, derrière le fauteuil du prince, manifestait tout haut une espèce de stupéfaction de cet enthousiasme. Vitrolles, qui ne le connaissait pas, s'informa de son nom : c'était le maréchal Ney !

qualité, après avoir coopéré à sa rédaction, la célèbre déclaration de St-Ouen. Mais, lors de l'installation du gouvernement de Louis XVIII, son influence, ardemment combattue par l'abbé de Montesquiou, dut s'effacer devant l'ascendant de M. de Blacas. Vitrolles fut très-affecté de cette déchéance, que le roi chercha à adoucir par le maintien de son titre nominal et de quelques-unes des fonctions qui y étaient attachées. Il conserva l'amitié et la confiance de Monsieur, dont il devait être longtemps encore l'inséparable conseiller. — L'entreprise du 20 mars mit bientôt à de nouvelles épreuves le courage et le dévouement de Vitrolles. Ce fut lui qui, en sa qualité de ministre d'Etat, eut à communiquer à Louis XVIII la nouvelle télégraphique du débarquement de Napoléon sur les côtes de Provence, et c'est par son conseil que le roi envoya le comte d'Artois et le duc d'Orléans à Lyon, pour y essayer une résistance déjà impossible. Homme d'avis et de résolution, il proposa divers partis et ne cessa surtout d'insister pour que le roi, en cas de retraite, se rendit dans les provinces de l'Ouest, de préférence aux départements du Nord, dont la défection l'obligerait à passer les frontières. Ce projet fut contredit avec vivacité par l'abbé de Montesquiou, son antagoniste habituel, à qui Vitrolles répliqua fort sensément « qu'il valait « mieux donner au roi une couleur vendéenne « qu'une couleur étrangère (1) ». M. de Blacas ayant opiné pour que le roi sortît de Paris en plein midi, dans son carrosse, entouré des membres des deux chambres à cheval, et marchât résolûment ainsi au-devant de Napoléon, Vitrolles déconcerta d'un mot cette conception extravagante : « Mais, dit-il, si le roi sort par la barrière de « l'Etoile et que Bonaparte entre par la barrière « du Trône, que deviendra votre procession constitutionnelle ? (2) » La rapidité des événements et la défection générale des troupes fit évanouir toute disposition sérieuse; Vitrolles reçut seulement de Louis XVIII la mission d'aller organiser dans le Midi la résistance qu'il avait conseillée avec beaucoup plus de raison d'établir dans l'ouest de la France. Il partit pour Toulouse sur la fin de mars, après avoir informé l'héroïque fille de Louis XVI, qui se trouvait alors à Bordeaux, des mesures défensives qu'il avait projetées. Son premier soin fut de concentrer entre ses mains tous les pouvoirs civils et militaires. Il éloigna de la ville les officiers et les détachements suspects et se mit en rapport avec les préfets de vingt-sept départements. Son énergique action, secondée par le maréchal Pérignon, qui, à l'exemple de la plupart de ses collègues, n'avait point embrassé la cause impériale, eut pour résultat de lever et de diriger sur Albi un corps nombreux de volontaires royalistes; mais le général Laborde, qui commandait la division,

fit entrer à Toulouse un bataillon d'artillerie dévoué à l'empereur, et, dans la nuit du 3 au 4 avril, le baron de Vitrolles et le comte de Damas-Crux, qui lui servait d'auxiliaire, furent cernés dans leur hôtel et arrêtés. Ce dernier eut la liberté de se rendre en Espagne; mais Vitrolles, dont l'esprit avisé et le caractère entreprenant inspiraient plus d'ombrage, fut dirigé sur Paris et conduit à Vincennes, d'où on le transféra à l'Abbaye. On mit en délibération l'ordre de le fusiller; mais le duc de Vicence, informé de ce projet, fit observer que les Bourbons avaient régné près d'un an sans verser une goutte de sang, et que le premier qu'on ferait illégalement couler serait reproché au pouvoir comme un acte de violence odieux (1). Sa captivité, à laquelle lui-même n'assignait d'autre terme qu'une exécution militaire, ne prit fin que lorsque le désastre de Waterloo eut fait tomber entre les mains de Fouché le gouvernement de la France. Madame de Vitrolles obtint l'élargissement de son mari, et cette circonstance renouvela les rapports momentanés qui avaient existé, l'année précédente, entre lui et le duc d'Otrante. Une sorte de familiarité, qui simulait la confiance, rapprocha pendant quelques jours ces deux hommes, si dissemblables par l'origine, les antécédents, les sentiments politiques, mais dont l'esprit remuant, souple, ambitieux, plein de finesse et de ressources, n'était pas sans offrir certains points d'analogie. Prêt à se rendre au-devant de Louis XVIII, Vitrolles alla demander au duc d'Otrante, qui avait exprimé le désir de le voir, ses instructions pour le monarque. « Dites seulement à Sa Majesté, lui répondit Fouché, qu'elle peut compter sur mon « dévouement, et qu'il ne dépend pas de moi « qu'elle ne revienne promptement aux Tuileries. Cependant les embarras sont grands encore; mais la chambre, ajouta-t-il avec un « sourire cynique, vient de simplifier la situation « en proclamant Napoléon II.... Il fallait passer « par là.... Cela n'a pas le sens commun et ne « durera que le temps nécessaire pour nous « débarrasser de Napoléon I^{er}. » Vitrolles ayant objecté que ce serait alors le cas de songer aux Bourbons, Fouché opposa la candidature du duc d'Orléans, « dont les chances étaient trop sérieuses « pour qu'on se dispensât de compter avec lui (2) ». Telle fut la conclusion de ce singulier entretien, à la suite duquel Vitrolles se décida à demeurer

(1) Cette généreuse intervention devint la source des rapports qui s'établirent entre le duc et la duchesse de Vicence et le baron de Vitrolles, et qui prirent avec cette dame, après la mort de son mari, le caractère d'une constante et respectueuse intimité. L'esprit éminemment distingué de madame de Caulaincourt était fait pour apprécier la piquante aménité de celui du baron de Vitrolles. Mais ce n'en est pas moins une particularité digne de remarque que cette étroite affinité de la veuve d'un des hommes qui s'étaient signalés par le dévouement le plus opiniâtre à la fortune de Napoléon avec l'adversaire le plus actif et le plus persévérant du régime impérial.

(2) *Histoire des deux restaurations*, par Ach. de Vaulabelle, t. 3, p. 129 et suiv.

(1) *Hist. de la Restauration*, par M. Nettement, t. 2, p. 148.

(2) *Les Cent-jours*, par M. Capefigue, t. 1^{er}, p. 242.

à Paris, en emportant la promesse qu'il serait libre de se présenter à toute heure chez le duc d'Otrante et que ce dernier lui fournirait tous les moyens de communiquer impunément avec Louis XVIII. Il s'installa dans la rue St-Florentin et ne cessa, pendant plusieurs jours, de recevoir des personnages politiques empressés de solliciter de ce mandataire accidentel de l'autorité royale le pardon de leurs erreurs. L'ambition, ce seul ressort des époques sans croyances, multipliait, sous toutes les formes, les résipiscences et les palinodies. La pensée dominante de Vitrolles était d'éviter l'occupation de Paris par les troupes étrangères, au moyen d'une restauration constitutionnelle. Mais ce parti offrait de grands obstacles en présence de deux chambres ouvertement hostiles aux Bourbons, dans l'état d'irritation où les derniers événements avaient jeté la partie agissante de la population parisienne. Vitrolles fit négocier auprès du maréchal Grouchy, qui ne répondit que par l'expression de son dévouement pour le duc d'Orléans. Le maréchal Davout accueillit d'abord avec peu d'empressement les ouvertures qu'il lui fit faire par les maréchaux Oudinot et Gouvion-St-Cyr. Cependant il écrivit au duc d'Otrante qu'il ne voyait aucune autre issue à la situation que de conclure un prompt armistice avec les Prussiens et les Anglais et de proclamer Louis XVIII (1). Fouché engagea Vitrolles à s'aboucher avec les généraux alliés pour les prier de suspendre leur marche sur Paris. Le négociateur alla solliciter au quartier général du prince d'Eckmühl, établi à la Villette, les passe-ports indispensables à sa mission. Il y arriva à l'instant même où la députation des deux chambres venait remercier l'armée de sa résolution de combattre plutôt que d'accepter le joug des Bourbons. Le maréchal Davout ayant imprudemment nommé le baron de Vitrolles, celui-ci se trouva en butte à des interpellations et à des emportements, auxquels il opposa beaucoup d'aplomb et d'intrépidité. Cette rencontre, dont on aurait pu espérer quelque fruit, demeura stérile par l'entêtement de quelques esprits, qui, dans leur haine aveugle contre les Bourbons, nourrissaient la chimère d'une résistance impossible, et qui crurent faire œuvre de patriotisme en traitant avec les Prussiens de préférence avec les princes légitimes. La conférence de la Villette amena une scène très-vive entre Carnot et Fouché, qui eut quelque peine à garantir la liberté de Vitrolles des persécutions de son collègue. Les Prussiens, sans égard aux propositions d'armistice, précipitèrent leur marche sur Paris, animés par l'espoir de s'emparer de Napoléon, que le fougueux Blücher parlait de faire fusiller dans le fossé de Vin-

cennes, au lieu même où avait péri le duc d'Enghien (1). L'idée du rétablissement des Bourbons n'occupait qu'une place secondaire dans la politique des coalisés, et cette conséquence ne se fût pas produite, au jugement d'un illustre écrivain, « sans la force nouvelle qui était venue s'attacher à leurs droits en désuétude et grandir « leurs malheurs par le contre-coup même du « 20 mars (2) ». Le conseil de guerre réuni à la Villette ayant décidé, à la presque unanimité, qu'on traiterait avec les chefs alliés, rien ne s'opposa plus à l'entrée de l'armée anglo-prussienne dans les murs de la capitale. — Le 2 juillet, le baron de Vitrolles, qui, malgré la surveillance à laquelle il était assujéti, n'avait cessé de correspondre avec Louis XVIII, par l'entremise de MM. Pasquier, Hyde de Neuville et Royer-Collard, alla visiter la famille royale au château d'Arnouville, où il fut accueilli avec le plus affectueux empressement. Ce fut là qu'il apprit l'avènement imminent de Fouché au ministère. Cette nouvelle le surprit d'autant plus qu'il avait laissé, peu d'instant avant, ce personnage dans une incertitude profonde sur les dispositions du roi à son égard. Le comte d'Artois avait pris une grande part à cette promotion, motivée par les appréhensions que Talleyrand et Fouché étaient parvenus à inspirer aux royalistes de toute nuance sur les difficultés de la rentrée des Bourbons dans leur capitale. L'accueil généralement favorable de la population parisienne démontra combien ces difficultés étaient chimériques ou exagérées. Mais la déplorable échauffourée du 20 mars avait laissé la France dans un état d'épuisement et de division dont tout le poids retombait sur le gouvernement du roi. La simple approche de la chambre élue dans ces tumultueuses circonstances amena la dissolution d'un ministère dont les deux chefs excitaient une défiance trop méritée. Le baron de Vitrolles, qui avait momentanément repris son ancien poste de secrétaire du conseil, le perdit à l'avènement du duc de Richelieu, qui supprima cet emploi; il reçut en compensation le titre nominal de ministre d'Etat et de membre du conseil privé, avec un traitement de vingt mille francs. Le département des Basses-Alpes l'élut député à la chambre de 1815; mais il n'y exerça aucune influence ostensible et concentra toute son activité dans les conseils intimes de Monsieur, chef avoué du parti ultra-royaliste, qui commençait contre la marche du gouvernement de son frère une sérieuse opposition. La dissolution de la chambre, sollicitée avec plus d'impatience que de prévoyance politique, par M. Decazes, ministre tout-puissant sur l'esprit de Louis XVIII, inspirait de vives appréhensions à ce parti, qui voyait dans l'assemblée de 1815 une digue insurmontable contre

(1) La proclamation publiée alors, par laquelle l'armée repoussait l'avènement des Bourbons, fut revêtue mal à propos de la signature du maréchal, qui s'empressa de protester contre cette surprise par une lettre au président de la chambre des représentants. (*Le Maréchal Davout*, par Ch. Joly, 1864, p. 136.)

(1) *Histoire de la restauration*, par M. le comte de Viel-Castel, t. 3, p. 322.

(2) *Les Cent-jours*, par M. Villemain, p. 473.

les débordements du torrent révolutionnaire. Monsieur recourut, pour prévenir cette mesure extrême, à l'envoi confidentiel d'un mémoire aux principaux cabinets européens, mémoire dont la rédaction fut confiée à Vitrolles. « La chambre, » disait l'organe du pavillon Marsan, ne veut « point détruire la charte, comme on l'en accuse » avec tant d'injustice; mais elle veut que la « chambre des pairs devienne la source d'une » noblesse indépendante, que le clergé soit pro- « priétaire et non salarié, que des assemblées » provinciales règlent les intérêts locaux, et que « les arts et métiers soient soumis à une incor- » poration régulière (1). » De telles conclusions, déposées dans un document grave et confidentiel, n'offraient rien, il faut le reconnaître, de bien excessif, et le parti qui employait sans scrupule l'assistance du cabinet russe auprès de Louis XVIII pour en obtenir la dissolution désirée n'était guère recevable à blâmer dans ses adversaires l'usage d'une semblable médiation. Mais l'assemblée que Louis XVIII lui-même avait qualifiée d'*introuvable* s'était aliéné la faveur de ce monarque par l'excès de ses prétentions parlementaires et par les tendances agressives de son esprit réactionnaire. Sa dissolution, prononcée le 5 septembre 1816, écarta, pendant plusieurs années, la droite royaliste du maniement des affaires. Le baron de Vitrolles ne reparut pas à la chambre; mais il reprit une importance momentanée en 1818, par sa coopération active à la fameuse *Note secrète* que Monsieur adressa à l'empereur Alexandre, pour l'adjurer, à propos de la libération prochaine du territoire, de demander à Louis XVIII le changement de son système politique. Dans ce mémoire, qui fut communiqué à la plupart des cours étrangères, de même que dans le document que nous venons de citer, on ne découvre aucune arrière-pensée de renversement des institutions constitutionnelles. La nécessité du maintien de la charte de 1814 y était motivée, au contraire, par des développements énoncés d'une manière très-catégorique et très-judicieuse : « Quelle violence » ne faudrait-il pas, disait l'habile rédacteur, « pour arracher aujourd'hui à la France les con- » cessions qu'elle a reçues du roi ! Elles ont été » consacrées par les puissances qui le remplaçaient » sur le trône, par l'usage qu'on en a fait, par » les garanties qu'on y a trouvées, enfin par » leur adoption franche et entière de la part de » ceux mêmes qui y étaient le moins préparés. On ne » pourrait pas rétablir ce qu'on appelle l'ancien » régime; tous les éléments en sont brisés et la » poussière même en est dispersée.... Ce serait » un despotisme nu et hideux qu'il faudrait » mettre à la place des anciennes institutions : » un despotisme sans force, sans institutions, » sans garanties; un despotisme enfin qu'il fau- » drait maintenir par la force des armes et qui

« attacherait à la légitimité tous les inconvé- » nients et tous les malheurs de l'usurpation.... » Il restera donc démontré à tout esprit judicieux » que les formes constitutionnelles sont les mieux » adaptées aux circonstances où la France se » trouve placée; qu'elles conviennent à l'esprit des » hommes et des temps, qu'elles sont un parti rai- » sonnable entre les institutions anciennes, qu'on » ne pourrait rétablir, et les théories de la révolu- » tion, qu'il est si essentiel de détruire. » Mais cette profession de foi, commune, on doit le dire, à la plupart des chefs du parti royaliste pur (1), ne désarma point l'irritation du roi, blessé non sans fondement de cette entrave apportée à la délivrance territoriale qu'il poursuivait avec tant d'ardeur et de patriotisme. Il enleva à son frère le commandement général des gardes nationales et fit rayer Vitrolles (24 juillet) du tableau des ministres d'Etat. Mais Monsieur dédommagea son fidèle conseiller par une indemnité pécuniaire équivalente à son traitement (2). La *Note secrète* manqua d'ailleurs complètement son effet. Le czar ne tint aucun compte des pressentiments et des exhortations qui y étaient consignés, et la politique royale put continuer à se développer librement jusqu'au jour où d'amères et de funestes expériences vinrent en proclamer le danger. — Depuis sa participation à la *Note secrète*, le rôle ostensible du baron de Vitrolles n'offre plus qu'un intérêt secondaire. Une ordonnance du 7 janvier 1824 le réintégra au nombre des ministres d'Etat; mais l'avènement de Charles X, qui semblait devoir rehausser son influence politique, ne fit que constater l'espèce de discrédit dans lequel il était tombé. Ce ne fut que peu de jours avant la chute du ministère de Villèle, le 27 décembre 1827, qu'il succéda au marquis de la Maisonfort dans le poste de ministre plénipotentiaire près du grand-duc de Toscane, poste honorable sans doute, mais dont la valeur hiérarchique mesurait mal l'importance des services qu'il avait rendus à la royauté. Vitrolles ne tarda pas à abandonner la carrière diplomatique pour se mêler aux luttes ardentes qui remplirent la dernière phase de la restauration. Son nom fut prononcé à l'occasion du portefeuille de la marine, après la dissolution du cabinet de 1828. Mais cette combinaison, plus profitable sans doute au maintien de la royauté que celle qui prévalut, ne tarda pas à s'évanouir. Vitrolles contribua par ses conseils à l'avènement ministériel du prince de Polignac, non qu'il se fit illusion sur sa capacité, mais parce qu'il voyait dans son dévouement à Charles X une dernière planche de salut pour la monarchie battue en brèche de tous côtés, et qui périssait bien

(1) *Histoire du gouvernement parlementaire*, par M. Duvergier de Hauranne, t. 3.

(1) Vers la même époque à peu près, M. de Villèle écrivait à sa famille : « Je ne puis dire que mon parti aime beaucoup la » charte, dont il connaît les imperfections et les lacunes; mais » nous nous y attachons de plus en plus comme au seul titre qui » nous autorise à nous occuper des intérêts de notre pays. »

(2) *Histoire de la restauration*, par M. de Viel-Castel, t. 7, ch. 42.

plus par les égarements de ses amis que par les efforts de ses adversaires. Il vint à St-Cloud le 23 juillet, soit pour remercier le roi de son élévation récente à la pairie, soit pour interroger peut-être sur sa physionomie le degré de probabilité des rumeurs qui circulaient touchant un coup d'Etat imminent, et pour hasarder au besoin quelques avis utiles. Lié par le secret qu'il avait recommandé à ses ministres, Charles X se montra impénétrable pour son ancien confident. Le 25 juillet, dans la matinée, Vitrolles reparut au château, et, cherchant à travers la foule compacte des courtisans M. de Guernon-Ranville, ministre de l'instruction publique, il crut devoir s'ouvrir librement avec lui. « Je ne vous demande pas le secret du conseil, lui dit-il, mais je vous engage à bien réfléchir avant de prendre des mesures décisives ; le moment ne serait pas bien choisi. Une grande fermentation agite les esprits, et l'on ne peut prévoir quelles seraient les suites d'un mouvement populaire (1). » Le baron de Vitrolles tint le même langage à deux autres ministres, MM. de Montbel et de Peyronnet. Les ordonnances qui venaient d'être signées déterminèrent l'explosion prédite, et l'insurrection prit une extension progressive. La lutte durait déjà depuis deux jours, et il semblait difficile d'en prévoir l'issue, quand Vitrolles, cédant aux instances d'un médecin qui était lié avec le général Gérard, se rendit à St-Cloud pour essayer sur Charles X un reste d'influence et pour obtenir qu'il fît cesser le conflit engagé entre les troupes royales et la population parisienne. Ses instances échouèrent, et il repartit sans avoir rien obtenu. Cependant il entra en pourparlers avec quelques chefs du parti libéral qui lui avaient témoigné l'intention de ne point pousser les choses à l'extrême, et retourna au château lorsque la nouvelle de l'évacuation du Louvre lui eut permis d'espérer que le roi prêterait l'oreille à ses propositions. Mais il ne put pénétrer auprès du monarque et dut se contenter de remettre au prince de Polignac une note qui contenait les noms de MM. Périer et Gérard, comme membres d'un nouveau cabinet. Admis quelques heures plus tard en présence de Charles X avec MM. de Sémonville (*roy. ce nom*) et d'Argout, qu'il avait informés de ses projets d'accommodement, tous trois emportèrent à Paris la promesse du retrait des ordonnances du 25 et de la constitution d'un nouveau cabinet, et l'exhortation de ne rien négliger pour mettre un terme à la guerre civile. Ils se rendirent à l'hôtel de ville, où siégeait la commission municipale. L'apparition du rédacteur impopulaire de la *Note secrète* produisit une vive sensation. « M. de Vitrolles ici ! s'écria C. Périer en se penchant avec effroi vers l'oreille de M. de Sémonville, nous croit-il donc assez forts pour le sauver ! » Les délégués de Charles X furent écou-

tés sans contradiction ni sympathie, et leur mission, dépourvue de tout témoignage authentique, n'amena aucun résultat. M. d'Argout et le baron de Vitrolles convinrent de retourner dans la soirée même à St-Cloud. Retardés par les obstacles de toute nature que l'insurrection populaire avait multipliés sous leurs pas, ils n'arrivèrent qu'à une heure et demie du matin. Le duc de Mortemart, chef du nouveau cabinet, qui voyait se dissiper un temps précieux en démarches stériles, attendait avec anxiété. Il fut décidé qu'il soumettrait à la signature du roi les ordonnances portant rappel des mesures extra-légales du 25, et constitution du nouveau ministère, et deux autres concernant la convocation des chambres et le rétablissement de la garde nationale. M. de Mortemart, effrayé de la difficulté de sa tâche, réclama l'assistance du baron de Vitrolles. Ils pénétrèrent avec peine jusqu'au lit du vieux monarque, qu'il fallut réveiller ; et les actes qui contenaient les résolutions suprêmes de la couronne furent présentés à sa sanction. L'ordonnance qui réorganisait la garde nationale lui inspira surtout une forte répugnance. « Sire, objecta Vitrolles, aimez-vous mieux que ce soit M. de Lafayette qui se charge de ce soin ? (1) » Et comme Charles X opposait de nouveaux obstacles : « Votre Majesté, ajouta le clairvoyant conseiller, ne paraît pas comprendre la situation réelle des choses. Cette situation est telle qu'il faudra garder comme un miracle si M. de Mortemart peut demain s'installer dans un ministère, y expédier ses affaires et contre-signer une ordonnance du roi (2). » Ce pressentiment trop fondé désarma la résistance du monarque, et les deux interlocuteurs se séparèrent pour la dernière fois. Moins de dix-sept ans s'étaient écoulés depuis cette touchante entrevue de Nancy où le baron de Vitrolles avait fait entrevoir pour la première fois au bienveillant précurseur de Louis XVIII tout un avenir de conciliation et de prospérité. Et c'est à la voix de ce même fidèle serviteur que le même prince allait aujourd'hui reprendre la route de l'exil, laissant en proie à toute l'ardeur des discordes civiles ce sol inhospitalier qu'il avait espéré leur soustraire à jamais ! — Depuis la révolution de juillet, le nom de Vitrolles ne reprit quelque publicité qu'à l'occasion de l'entreprise tentée en Provence et en Vendée, en 1832, par la duchesse de Berry, entreprise à laquelle il prit une part plus active qu'apparente. Cependant le gouvernement de Louis-Philippe ne se montra point exclusif à son égard et rechercha même, par quelques avances très-discrètes, le concours de son expérience et de sa dextérité. Mais les gages d'indéfectible dévouement que Vitrolles avait donnés à la branche aînée des Bourbons ne pouvaient lui permettre de se rat-

(1) Documents inédits.

(1) *Histoire de la dernière année de la restauration*, t. 1^{er}, p. 349.(2) *Histoire des deux restaurations*, t. 7, p. 440.

tacher au régime qui lui succédait. Il partagea ses loisirs entre les occupations littéraires et l'entretien de ses nombreuses relations sociales. D'illustres amitiés, cultivées dans les nuances les plus diverses des partis politiques, témoignaient que la fixité des principes n'excluait point chez lui l'esprit de tolérance individuelle, dont il devrait toujours être inséparable. Une instruction solide et variée, rehaussée par une exquise politesse, alimentait son talent hors ligne pour la conversation et captivait ceux mêmes que le défaut d'austérité de son caractère, son penchant pour l'intrigue ou son injuste renom d'absolutisme passionné, avait prévenus le plus fortement contre lui. Rien de fin, rien de piquant comme les aperçus qu'il semait de temps à autre sur les nombreux personnages avec lesquels il s'était trouvé en rapport. Vitrolles ne dépensait point seulement en conversation la verve spirituelle dont la nature l'avait abondamment pourvu. Indépendamment de ses mémoires manuscrits, il a laissé sur deux physionomies saillantes de notre époque, MM. de Talleyrand et de Pradt, des notices ou plutôt des croquis où la touche parfois très-accrue du peintre est toujours tempérée par la délicatesse de l'homme du monde et de l'homme de goût. Il avait publié en 1801 une brochure intitulée *De l'économie publique réduite à un principe*, et en 1814, un mémoire sur le *Ministère dans le gouvernement représentatif*. — Atteint par une maladie accidentelle dans sa verte et vigoureuse vieillesse, au milieu de juillet 1854, Vitrolles réclama les secours de la religion, qu'il n'avait pu faire accepter, quelques mois avant, à son plus ancien et à son plus constant ami, l'abbé de Lamennais (1). Il reçut avec humilité les derniers sacrements des mains du digne curé de St-Louis, et rendit à Dieu, le 1^{er} août, une vie qui peut être diversement jugée, mais dont le souvenir réveillera celui d'une haute intelligence, d'un grand courage et d'un dévouement égal aux périlleuses et mémorables crises qu'il eut à traverser. — Le baron de Vitrolles, veuf de mademoiselle de Folleville, nièce de la duchesse de Bouillon, avait perdu, en 1829, à Florence, sa fille unique, morte dans les sentiments de la plus austère piété. Deux fils lui ont survécu, l'un lieutenant-colonel dans la garde royale, l'autre officier dans la marine de l'Etat. Ces deux militaires s'étaient retirés du service quelque temps après la révolution de juillet. A. B.—ÉE.

VITRUVÉ (MARCUS-VITRUVIUS POLLIO). Les auteurs qui ont écrit sa vie n'ont pu le faire qu'en rassemblant quelques notions éparses dans ses écrits. On ne trouve aucune mention de lui chez les anciens écrivains, si ce n'est dans Pline, qui

le cite parmi les auteurs dont il s'est servi, et dans Frontin, qui le nomme comme étant réputé l'inventeur du *module quinaire* dans les aqueducs. On ne saurait non plus rien affirmer sur le lieu de sa naissance. Quoiqu'il ait été employé dans les bâtiments de l'empire, et qu'on ne puisse douter qu'il ait écrit son traité d'architecture à Rome, on ne trouve dans tout le contenu de ce livre aucun indice qu'il ait été Romain. Le marquis Maffei, plein de zèle pour Vérone, sa patrie, s'est efforcé d'en faire aussi celle de Vitruve. Mais l'arc antique sur lequel on voit écrit, dans cette ville, le nom d'un *Vitruvius Cerdo*, prouve bien, si l'on veut, qu'un architecte de ce nom fut chargé, à Vérone, de le construire, mais non pas que cet architecte y soit né. Quant à l'analogie forcée entre le surnom de *Cerdo* et celui de *Pellio*, changé tout exprès contre celui de *Pollio*, le tout a été suffisamment réfuté par Philander et Barbaro. De ce que, dans un passage, Vitruve a cité avec les villes d'Athènes, d'Alexandrie et de Rome, la ville de Plaisance, quelques-uns ont voulu inférer que cette dernière lui aurait donné le jour : mais la supposition est tout à fait gratuite. On pourrait tout au plus admettre qu'il y serait allé construire des horloges, à l'occasion desquelles il fait mention de Plaisance, ville de guerre, où il aurait encore pu être employé aux fortifications. L'opinion la plus probable sur le lieu de sa naissance est en faveur de Formies, ville de la Campanie, aujourd'hui *Mola di Gaeta*. C'est ce qu'a reconnu le marquis Poleni, et c'est ce que rendent très-vraisemblable les nombreuses inscriptions antiques découvertes à diverses époques dans les ruines de Formies, où il est question de la famille *Vitruvia*, toutes inscriptions sépulcrales, qui désignent divers personnages de cette famille morts dans le pays, et qui ne peuvent être applicables à des édifices construits par quelqu'un de ce nom. Quant à l'âge où vécut l'architecte Vitruve, il ne peut y avoir aucun doute que ce fut sous le règne d'Auguste, et au commencement de ce règne, et l'on ne saurait adopter l'opinion de ceux qui lui ont donné pour époque le règne de Titus (1). Il suffit de remarquer que dans son ouvrage il n'a fait aucune mention des grands et magnifiques monuments dont Rome ne fut embellie que depuis Auguste. Ainsi, il ne parle que d'un seul théâtre de pierre, d'où l'on est en droit de conclure qu'il vécut précisément alors que Rome n'en comptait qu'un de cette sorte, savoir, celui de Pompée (2). Or, il le désigne

(1) Autre preuve : Vitruve dit dans sa préface qu'il a été recommandé à Auguste par sa sœur ; or, Titus n'avait pas de sœur, car Suétone dit expressément (*in Vesp.*, cap. 3.) que Vespasien survécut à sa fille unique. Cette question, au reste, a été parfaitement éclaircie et résolue dans le sens de cet article par M. le marquis Galiani, et par M. Hirt, professeur à Berlin, dans un savant mémoire sur le *Panthéon*. D—R—R.

(2) Cet argument est décisif : on sait qu'à Rome les deux premiers théâtres de pierre construits après celui de Pompée, ceux de Marcellus et de Balbus, ne furent achevés que l'an 741 de

(1) C'est ainsi que le qualifie M. Forgues dans les *Notes et Souvenirs* qui précèdent la *Correspondance de Lamennais*, publiée par lui en 1859. On trouvera dans cet écrit (p. 56 et suiv.) d'intéressants détails sur cette liaison, commencée sous les auspices de leur collaboration commune au *Conservateur*, en 1818.

d'une manière très-expresse en parlant des portiques appelés *Pompeiani*, qui étaient vraisemblablement placés derrière ce théâtre. Ajoutons que dans la dédicace de son ouvrage il fait clairement entendre qu'Auguste est l'empereur auquel il adresse ses dix livres. On a observé encore de quelle manière différente il cite, soit Accius et Ennius, soit Lucrèce, Cicéron et Varron, c'est-à-dire les deux premiers comme déjà morts depuis quelque temps, les trois autres comme ayant été connus de lui. Or, nous savons qu'Ennius naquit 239 ans avant l'ère chrétienne, Accius 171 ans, Varron 116 ans, Cicéron 107, et Lucrèce 54. Aussi voyons-nous que les éditeurs de Vitruve, à compter des premiers qui ont mis au jour son traité d'architecture, se sont tous unanimement accordés à l'intituler *M. Vitruvii Pollionis de architectura lib. 10, ad Cæsarem Augustum*. Il écrivit son ouvrage étant déjà dans un âge avancé, et il le présenta à l'empereur, quelque temps après que celui-ci eut pris le surnom d'Auguste, ce qui arriva l'an 27 avant notre ère (1); or, nous voyons dans la description que fait Vitruve de la basilique de Fano, qu'il est déjà question d'un temple élevé à Auguste. Vitruve ne fut certainement pas ce qu'on appelle vulgairement un homme de fortune. Il dut être né de parents aisés, car il est évident qu'il en reçut une excellente éducation, et qu'il avait fait de très-bonnes études. C'est ce qu'il nous apprend lui-même dans la préface de son sixième livre. Nous trouvons dans celle du troisième, sur sa personne, d'autres renseignements, desquels on conclut qu'il était d'une petite taille, et qu'il mourut dans un âge fort avancé : *Mihi staturam non tribuit natura, faciem deformavit ætas, valetudo detraxit vires*. Qu'il ait réuni, comme cela se pratiquait dans l'antiquité, comme cela eut lieu de même dans les temps modernes, les connaissances propres à tous les genres de son art, surtout à l'architecture militaire et à l'architecture civile, c'est ce qu'il nous montre par ses théories, c'est encore ce que les faits rapportés dans son ouvrage nous confirment (2). Ainsi nous voyons par la description

qu'il nous en a laissée, que le monument de la basilique de Fano fut son ouvrage; et dans la préface de son livre premier, il nous apprend que, de concert avec M. Aurelius, Publius, Numidius et Lucius Cornelius, il fut employé à la construction des machines de guerre. Vitruve s'est plaint, dans plus d'un endroit de son livre, qu'on avait rendu peu de justice à son mérite. mais qui est-ce, en quelque carrière que ce soit, qui n'a pas porté plainte plus ou moins contre les arrêts, soit de la fortune, soit de la justice de ses contemporains? Si, par les brigues de ses rivaux, il ne fut donné à Vitruve d'élever aucun autre monument que celui de la basilique de Fano, nous voyons toutefois qu'il était parvenu à un degré d'estime et de considération qui lui valut de l'empereur une pension viagère (1), soit pour le récompenser de ses services, soit en reconnaissance de la dédicace de son ouvrage. On doit reconnaître que Vitruve fut un homme fort instruit; et il faut lui faire encore un mérite de la modestie avec laquelle il avoue qu'on ne doit le considérer ni comme philosophe, ni comme rhétoricien, ni comme grammairien (chap. 1, liv. 1), mais se contenter de voir en lui un architecte simplement versé, pour l'usage de son art, dans ces diverses sciences : *Sed ut architectus his litteris imbutus*. Comme écrivain, il peut être soumis à deux critiques différentes, celle des mots et celle de la manière de les employer, ou, si l'on veut, du style. Quant à la première, il est juste de reconnaître qu'une multitude d'obscurités qu'on lui reproche ont dû provenir du genre même de la matière, qui comporte un grand nombre de termes techniques, qu'on ne retrouve chez aucun autre auteur, et qui dès lors restent sans explication. Ajoutons que Vitruve se trouva dans la nécessité d'emprunter au grec beaucoup de mots qui, par le manque d'écrivains latins sur l'architecture, ne s'étaient pas encore naturalisés à Rome, et peut-être ne le furent jamais. Pour ce qui regarde la manière d'écrire, ou le style, bien qu'on doive mettre Vitruve dans le petit nombre des écrivains latins de ce siècle qui fut appelé le siècle d'or, il se peut qu'il doive faire autorité sur

Rome, l'an 13 avant J.-C. Vitruve n'aurait pas manqué d'en faire mention si des édifices d'une telle importance eussent été bâtis lorsqu'il écrivit son ouvrage.

D—R—R.

(1) Cette date répond à l'an 727 de Rome. M. Hirt place douze ou treize ans plus tard la composition de l'ouvrage de Vitruve, c'est-à-dire de l'an 738 à l'an 741. Voici ses deux motifs : 1° Vitruve (liv. 5, chap. 1) parle d'un temple qui fut construit en l'honneur d'Octave, sous le nom d'Auguste : or, ce prince ne prit ce nom que l'an 727; 2° le même écrivain fait mention (liv. 3, chap. 1) d'un temple de Quirinus, construit à Rome, et qui fut du genre *Diptère* : or, Dion Cassius dit que ce temple de Quirinus, entouré de soixante-seize colonnes, nombre requis pour former ce qu'on appelle un temple *diptère*, ne fut consacré qu'en 738.

D—R—R.

(2) Vitruve exige dans l'architecture de nombreuses connaissances, auxquelles son ouvrage prouve qu'il n'était pas étranger. Aussi a-t-on dit de lui qu'il possédait l'*encyclopédie*, c'est-à-dire la connaissance des sept arts libéraux. Le dessin, la géométrie, l'arithmétique, l'optique, la philosophie, la musique, la médecine, la jurisprudence et l'astronomie entrent dans l'énumération des études qu'il prescrit. La raison qu'il donne de l'application à son art de chacune de ces connaissances n'est pas dictée par une

vaine préoccupation, et se renferme dans des limites raisonnables. À l'optique il emprunte seulement la science des effets de lumière; à la musique, les effets diacoustiques; à la médecine, la connaissance des lieux sains ou insalubres; à la jurisprudence, celle des lois concernant les murs mitoyens, les égouts des toits, etc.; enfin, l'astronomie n'entre guère dans son plan que pour la confection des cadrans solaires. Quant à l'histoire, elle doit fournir à l'architecte l'idée des ornements qu'il emploie; et, sous ce rapport, il faut convenir que l'ouvrage de Vitruve nous fournit un assez grand nombre de particularités qu'on chercherait vainement ailleurs. Enfin, il veut que la philosophie donne à l'architecte une âme grande et hardie sans arrogance, et qu'elle lui apprenne à être équitable, fidèle, et surtout exempt d'avarice.

D—R—R.

(1) Cette pension viagère ou plutôt des gratifications régulières lui avaient été accordées par Jules César, auprès duquel, comme le dit Vitruve lui-même, ses services l'avaient mis autrefois en quelque considération. Il dut à la protection d'Octavie, sœur d'Auguste, la continuation de ces gratifications sous ce prince. C'est ce qu'il dit en propres termes dans la préface de son livre 1^{er}.

D—R—R.

tout ce qui tend à constater l'état de la langue sous Auguste; mais on y chercherait vainement ce qui constitue l'esprit d'une langue élaborée par l'art et par le goût. Si nous en jugeons par la comparaison des écrivains modernes qui, en diverses langues, nous ont laissé des traités d'architecture, nous serons fondés à croire que, quelle que puisse être la supériorité de l'architecte latin, dans l'ensemble et les détails de son plan, dans la justesse des observations et des préceptes, il ne faut lui demander en de telles matières, ni aucune de ces qualités qui forment l'élégance de la diction, ni d'autre talent que celui qui convient au genre purement didactique. C'est la clarté qui en fait le mérite; et malheureusement c'est ce que l'on pourrait contester à Vitruve, si après dix-huit siècles il était permis d'élever une telle contestation. Comme c'est dans certaines particularités et par quelques détails relatifs à sa personne, que Vitruve nous a fourni les seuls renseignements dont son histoire se compose, c'est aussi de tout ce qu'il n'a pas dit qu'on peut tirer quelques conjectures tendant à faire apprécier, soit la nature, soit l'étendue de ses connaissances historiques en architecture. Ainsi toutes les pages de son traité prouvent qu'il s'était procuré des notions sur les grands monuments de l'architecture grecque. Mais ces notions, il est possible qu'il les ait dues uniquement aux dessins qui avaient cours partout, aux écrits mêmes des grands architectes qui l'avaient précédé. Effectivement nous tenons de lui la note de tous ceux qui ont fait des descriptions de monuments, ou des traités sur leur art. Mais il n'y a dans ses dix livres (1) aucun passage d'où l'on puisse inférer qu'il ait vu lui-même ces monuments, ni qu'il soit sorti de l'Italie (2). Ce qui le confirmerait, c'est qu'en aucun endroit, et surtout à l'article où il traite de l'ordre dorique, il ne donne à connaître qu'il ait eu en vue le mode dorique de tous les temples grecs, mode si différent de celui dont il prescrit les règles, soit pour la forme, soit pour la proportion, soit pour les détails du chapiteau, de la frise et du fronton. Il paraît que Vitruve se sera borné à présenter les règles de l'architecture d'après

(1) Sur ces dix livres, les sept premiers sont consacrés à l'architecture proprement dite. Le 1^{er} traite de cet art en général, des qualités nécessaires à l'architecte, du choix des lieux pour bâtir une ville, etc. Le 2^e, des matériaux propres à la bâtisse: de l'extraction des pierres, de la coupe des bois de construction. Le 3^e, des temples, des quatre ordres d'architecture en général, et particulièrement de l'ionique. Le 4^e, de l'ordre dorique, du corinthien et du toscan. Le 5^e, des édifices publics. Le 6^e, des maisons de ville et de campagne. Le 7^e, des ornements et de la décoration des édifices particuliers. Le 8^e livre est consacré à l'hydraulique, le 9^e, à la gnomonique, etc. Vitruve s'y montre pour l'astronomie, qu'il appelle l'*astrologie*, à la hauteur des connaissances de son temps; enfin, le 10^e livre a pour objet la mécanique appliquée tant à l'architecture qu'à l'usage des machines de guerre. D—R—R.

(2) Ayant servi longtemps sous Jules César, Vitruve avait vu la Gaule, l'Espagne, et sans doute la Grèce; mais il n'est pas probable que sous un chef aussi actif il ait eu beaucoup de temps à donner à des études de monuments. D'ailleurs, ses occupations comme officier supérieur du génie devaient lui laisser bien peu de loisir. D—R—R.

l'état de cet art à Rome et de son temps, d'après les modifications qu'il y avait subies, d'après les exemples qu'il avait sous les yeux, et en se conformant aux pratiques établies. Le seul ouvrage sur lequel il serait possible de prendre quelque idée de son talent propre en architecture, serait la basilique de Fano, qu'il construisit, et dont il s'est plu à donner une description, si des paroles pouvaient peindre à l'esprit ce qui ne peut guère y arriver que par les yeux. Sa description toutefois nous fait concevoir dans la composition de ce monument quelques innovations dont on peut apprécier la valeur ou l'inconvénient. Ainsi l'on sait, et par Vitruve lui-même, et par les restes de l'antiquité, que la basilique, dans son intérieur, devait se composer de trois nefs, et par conséquent de deux rangs de colonnes; qu'au dessus des colonnes inférieures régnait un ordre de colonnes plus petites, formant une galerie tout à l'entour. Vitruve jugea à propos d'établir dans la sienne qu'un seul ordre de colonnes, au lieu de deux. Ces colonnes avaient cinquante pieds de hauteur; mais pour satisfaire à la donnée indispensable des galeries supérieures, il accola à ses colonnes, dans la face qui regardait les bas-côtés, des pilastres de vingt pieds de haut, larges de deux pieds et demi, et d'un demi-pied d'épaisseur, pour, avec de semblables piliers, sans doute correspondants et adossés aux murs latéraux, supporter les planchers des galeries dont on a parlé. Vitruve fait encore remarquer qu'il a couvert son intérieur en voûte, ce qui donne à entendre qu'ordinairement ces intérieurs étaient plafonnés, comme il paraît probable que la coutume était d'y établir toutes les architraves en bois de charpente. Nous laisserons à juger du bon effet de ces innovations, dont l'auteur toutefois s'applaudit, et pour la beauté de l'aspect, et en considération encore de l'économie, qui paraît avoir inspiré ces dispositions. Quoique le traité de Vitruve ne puisse pas nous dédommager de la perte des nombreux ouvrages des architectes grecs, on ne saurait nier qu'il ne soit encore d'une très-grande utilité pour l'artiste et pour celui qui, dans l'étude de l'antiquité, s'est accoutumé à voir au delà des notions postérieures les restes et les traditions des documents antérieurs et à tirer de certains faits isolés des conséquences plus générales. C'est ainsi, pour en donner un exemple, que cette couverture de charpente en cintre, qui s'élevait au-dessus de la grande nef de la basilique de Vitruve, peut faire conjecturer qu'on en usa de même dans plus d'une nef de temple, dont souvent l'intérieur ressemblait à celui de la basilique. Ce qui est fort à regretter, c'est que les dessins dont Vitruve avait accompagné ses dix livres se soient perdus. On ne saurait dire combien de difficultés et d'obscurités se seraient éclaircies à l'aide de ce langage, qui dit souvent par un seul trait, et avec la plus grande clarté, ce que tous les

mots et toutes les tournures de phrases ne sauraient faire comprendre. S'il est vrai qu'un auteur se peint ordinairement dans ses ouvrages, Vitruve nous donne de lui l'idée d'un homme fort modeste, éloigné de toute brigue, d'une probité sévère; et ce qui doit encore le confirmer, c'est qu'il ne parvint que dans un âge fort avancé à recueillir quelque fruit de ses nombreux travaux. Le premier exemplaire de Vitruve fut découvert dans la bibliothèque du Mont-Cassin. La première édition est de Venise, 1497, in-fol., sans commentaire et sans figures. La seconde est encore de Venise avec figures, et commentaires par Joconde, 1511, in-fol., et dédiée au pape Jules II, réimprimée à Florence, 1513, in-fol., et 1522, in-8°. Joconde est le premier qui ait commencé à donner l'intelligence de cet auteur obscur. Après lui, Guillaume Philandrier (*roy.* ce nom), donna un commentaire de Vitruve, Rome, 1544 et 1552, dédié au roi François I^{er}. Cette édition, réimprimée à Amsterdam, 1649, in-fol., Elzevir, avec les notes de quelques autres commentateurs, a été longtemps la plus estimée. On ne se souvient plus guère des travaux de Daniel Barbaro, qui furent cependant estimés de leur temps (*roy.* BARBARO), de Cesariano, de Caporali et de Baldus, sur Vitruve. L'édition publiée à Rome par Louis Murini, en 1836, est fort belle; elle se compose de 4 volumes grand in-folio, et son prix était de cinq cents francs. Les deux premiers volumes renferment une introduction et un texte, revu sur des manuscrits et sur d'anciennes éditions; le troisième volume contient les variantes et trois tables; le quatrième comprend 140 gravures exécutées avec luxe. En 1553, Jean Martin, secrétaire du cardinal de Lénoncourt, et Jean Goujon, architecte des rois François I^{er} et Henri II, entreprirent de traduire et de commenter en français Vitruve, mais leur travail n'eut aucun succès (*roy.* VOLKYR). Claude Perrault fut plus heureux: sa traduction de Vitruve, dédiée à Louis XIV, est encore fort estimée. La première édition parut, en 1678, in-folio sans texte, avec figures; quoique les épreuves de cette édition soient plus belles que dans celles de 1684, on accorde cependant la préférence à cette dernière, à cause des augmentations considérables qu'elle présente. Le même a publié un *Abrégé des dix livres d'architecture de Vitruve*, Paris, 1694, in-12. Une traduction, due à M. Maufras, fait partie de la *Bibliothèque latine*, publiée par la maison Panchoucke, 2 vol. in-8°; des notes étendues se trouvent à la fin de chaque livre. En Italie, la traduction de Vitruve, par le marquis Galiani, avec commentaire, Naples, 1758, in-fol., est également fort estimée. Un des plus beaux monuments typographiques de l'Espagne est l'édition de Vitruve qui a paru sous ce titre: *Los libros de architectura de M. Vitruvio Pollion traducidos del latin y commentados — Por don Joseph*

Ortiz y San. — De orden superior. — *En Madrid en la imprenta real*, 1787. On a de l'architecte Guillaume Newton un Commentaire curieux de Vitruve, en anglais, suivi d'une description des machines de guerre employées par les anciens, avec texte, Londres, 1771-1791, 2 vol. in-8°, fig. Newton prétend que Vitruve a vécu sous Titus. Il a été réfuté d'une manière victorieuse par M. Hirt, professeur à Berlin, dans le mémoire sur le *Panthéon*, déjà cité, et qui est inséré dans le premier volume du *Museum der Alterthum's Wissenschaft* d'Aug. Wolf et Phil. Buttmann, Berlin, 1807, in-8°. On a imprimé avec luxe, à Londres, en 1818, une traduction de Vitruve, nouvelle en anglais de l'architecture civile par W. Wilkins. En 1801 et 1802 il avait paru à Berlin, en 2 vol. in-4°, une édition de Vitruve par M. de Rode; mais l'édition de Schneider, publiée en 1808 à Leipsick, 3 vol. in-8°, passe avec raison pour être préférable. Enfin une plus récente est celle de Stratico (*roy.* ce nom). Le plus beau manuscrit de Vitruve se trouve dans la bibliothèque de Franeker. Q. Q.

VITRY (JACQUES DE), historien, naquit près de Paris, dans le bourg d'Argenteuil, dont il fut curé, ou à Vitry-sur-Seine, selon d'autres. Lorsqu'il étudiait en théologie, il entendit parler d'une femme nommée Marie, qui s'était retirée dans le monastère d'Oignies au diocèse de Liège. Il se rendit auprès de cette sainte religieuse, dont les vertus étaient très-célèbres, et qui pratiquait des austérités surprenantes. Elle l'engagea à recevoir la consécration sacerdotale. Il devint bientôt chanoine régulier et curé d'Oignies. Marie le porta à s'appliquer à la prédication. Ses succès dans l'explication de l'Écriture et son zèle pour la conversion des âmes l'ayant fait connaître, il fut jugé digne d'occuper le siège de Ptolémaïs dans la terre sainte. Le pape Innocent III le nomma ensuite son légat dans la Belgique et l'Allemagne, avec la charge de publier la croisade contre les Albigeois. Jacques de Vitry ayant rempli cette mission ne put résister au désir de retourner à une vie paisible et solitaire. Il se démit de son évêché entre les mains du pape Honorius, et revint au monastère d'Oignies. Le cardinal Hugues d'Ostie ayant succédé au pape Honorius III, sous le nom de Grégoire IX, appela auprès de lui Jacques de Vitry, son ancien ami, lui donna la pourpre, et l'évêché de Tusculum. Le chapitre de cette ville l'élut patriarche; mais le pape refusa de confirmer l'élection, pour ne pas le voir s'éloigner de Rome, où il mourut en 1244. Son corps fut transporté au monastère d'Oignies, comme il l'avait prescrit par son testament, afin de reposer auprès de la pieuse femme pour laquelle il avait eu tant de vénération, et qui était morte l'année où il avait été promu à l'évêché de Ptolémaïs. Sa confiance dans la sainteté de Marie était si forte, qu'il portait au cou un de ses doigts enfermé dans une

châsse d'argent. Jacques de Vitry nous a laissé un recueil de *Lettres* adressées à différents personnages, quelques sermons, les vies de plusieurs saintes femmes, du diocèse de Liège, parmi lesquelles il faut mettre au premier rang Marie d'Oignies, appelée aussi de Wilbrouck et de Nivelles. Cet ouvrage a été traduit en français par Arnould d'Andilly, dans son *Recueil des saints illustres*. Jacques de Vitry n'en a composé que les deux premiers livres; le troisième a été ajouté par Thomas de Cantimpré. Les écrits les plus remarquables de Jacques de Vitry sont : l'*Histoire orientale* et l'*Histoire occidentale*. Il composa la première à Ptolémaïs, la seconde à son retour en France. Des détails curieux sur les productions naturelles de l'Asie, sur ses divers habitants, sur les opérations militaires des croisés, principalement sur le siège de Damiette, et une description assez complète de la terre sainte, font lire avec intérêt l'*Histoire orientale*. Elle se divise en trois livres : Bongars en a imprimé deux dans le *Gesta Dei per Francos*. Dom Martène a publié, dans le troisième volume du *Trésor des anecdotes*, le second livre, qui diffère un peu de celui que Bongars a réuni à sa collection. L'*Histoire orientale* offre plutôt un tableau moral et statistique de la terre sainte sous les princes chrétiens qu'une histoire proprement dite de la première croisade. Au milieu d'une foule d'erreurs de physique, on remarque un passage très-curieux qui constate que l'aiguille aimantée, dont on ne fait remonter la découverte qu'au 14^e siècle, passait déjà, au commencement du 13^e, pour être *nécessaire aux navigateurs*. Plusieurs détails géographiques méritent aussi d'être remarqués. En 1597, François Moschus avait publié, à Douai, le premier livre de l'*Histoire orientale*, et il a compris dans le même volume l'*Histoire occidentale*. Ce dernier ouvrage n'est que l'histoire de l'Eglise du temps de Jacques de Vitry, époque de l'institution d'un grand nombre d'ordres religieux. André Hoïus, auteur d'une vie de Jacques de Vitry, imprimée en tête de l'édition de Douai, s'étonne que ce prélat, qui développe l'origine et les progrès des ordres religieux, qui donne de grands éloges aux frères mineurs, tout en avouant que cet ordre ne convient pas aux faibles, et qui dit avoir vu St-François d'Assise, ne fasse nulle mention de St-Dominique et de son ordre, si fameux dans les guerres des Albigeois. Hoïus laisse à de plus habiles l'explication de ce silence, et nous ne pouvons qu'imiter sa réserve. Le cardinal de Vitry, tout en devenant historien, reste encore prédicateur, comme par l'habitude des premières années de sa vie. Il s'empporte avec véhémence contre la corruption des mœurs; et les reproches qu'il adresse au clergé ne sont pas ceux auxquels il a donné l'expression la moins énergique. Il voyait avec une sorte de douleur apostolique l'accroissement des richesses de l'Eglise, auquel il oppose la lettre et l'esprit de l'Evangile. Il fait

de fréquentes citations de l'Ecriture, ou la rappelle sans cesse par des allusions qui sont quelquefois heureuses. Son esprit était vif, sa mémoire ornée; les langues grecque et arabe lui étaient familières. Il écrit avec feu, et cependant sans trop de prolixité, avec une sorte de méthode, dont il faut lui savoir d'autant plus de gré, que les écrivains de son siècle n'en connaissaient pas l'avantage. On trouve dans le premier volume de la *Bibliographie des Croisades*, par M. Michaud, une notice sur les histoires de Jacques de Vitry. Cet écrivain est l'objet d'une notice étendue dans l'*Histoire littéraire de la France*, t. 18, p. 209-246. C—L.

VITRY (LOUIS GALLUCIO DE L'HOSPITAL, marquis DE), l'un des guerriers les plus distingués du règne de Henri IV, était d'une famille napolitaine, qui vint s'établir en France au commencement du 14^e siècle, et qui était alliée aux anciens rois du pays et aux ducs de Milan. Le bisaïeul de celui qui fait le sujet de cet article, Adrien de l'Hospital, seigneur de Choisy, chambellan de Charles VIII, et lieutenant-général en Bretagne, commandait l'avant-garde de l'armée royale, à la bataille de St-Aubin du Cormier, en 1488. Il se signala également à la conquête du royaume de Naples, et à la journée de Fornoue. Il mourut en 1503, et c'est de lui que descendent les trois branches de la maison de l'Hospital (1) : celle des comtes de Choisy éteinte, en 1702; celle des comtes et marquis de Ste-Mesme, qui a produit un savant illustre (voy. L'HOSPITAL, marquis de Ste-Mesme), enfin la branche des marquis, puis ducs de Vitry. Louis de Vitry était, en 1575, gentilhomme servant du duc d'Alençon, frère de Henri III, et devint, en 1579, gentilhomme de la chambre de ce prince, qu'il accompagna en Flandre, en Angleterre, et dans ses diverses expéditions. Le duc d'Alençon étant mort en 1584, Vitry s'attacha au service de Henri III. Il se trouvait à l'armée royale devant Paris, en 1590, au moment de l'assassinat de ce monarque. Egaré par ses scrupules religieux, il ne crut pas qu'il lui fût permis d'obéir à un prince frappé d'anathème. Il quitta l'armée; mais, par un trait digne d'un véritable chevalier, il remit au roi le château de Dourlens dont il était gouverneur, ne voulant pas retenir une place que lui avait confiée un parti qu'il allait combattre. Il devint alors un des plus utiles lieutenants du duc de Mayenne, et partout où Henri IV éprouva quelque échec, on retrouve le marquis de Vitry à la tête des ligueurs. Personne ne contribua plus que lui à la défense de Paris, en 1590. Il s'y jeta avec deux cents gentilshommes et cent cinquante carabins, et seconda si puissamment le duc de Nemours, gouverneur de cette capitale, que le duc de Parme eut le temps d'arriver enfin pour forcer Henri IV à la

(1) Cette famille n'a rien de commun avec les Hurault de l'Hospital, qui descendaient de la fille du chancelier.

retraite. Toutefois Vitry conservait ostensiblement avec plusieurs des chefs de l'armée royale, et avec le roi lui-même, des relations qui prouvaient à la fois l'excessive tolérance du monarque, et l'estime dont cet officier jouissait auprès des deux partis. La ville de Paris étant sur le point de se rendre, il obtint de Henri IV un passeport pour aller trouver le duc de Mayenne, qui était à Braine. Ce dernier, touché de la périlleuse situation où se trouvait toute sa famille, enfermée dans Paris, chargea Vitry d'ouvertures, pacifiques pour ce monarque. Mayenne faisait entendre à ce prince, dans une lettre assez respectueuse, que le seul moyen de terminer la guerre était, pour lui, d'embrasser la religion catholique. Admis auprès du roi, qui le reçut avec une bonté cordiale, Vitry se permit d'insister sur la conversion proposée. « Si vous « étiez catholique, lui dit-il, Paris viendrait vous « adorer comme un dieu sur la terre. — Vrai- « ment, répartit le roi en riant, vous êtes un « bon religieux ; » mais Henri IV ne s'expliqua pas davantage sur ce sujet, et congédia le négociateur. Néanmoins il consentit peu de jours après à la conférence dite de la Porte St-Antoine, qui eut lieu le 5 août. Le plus forcené des Seize, Bussy Leclerc, gouverneur de la Bastille, irrité de l'empressement qu'avaient témoigné les Parisiens pour aller voir leur roi, voulut tirer sur eux les canons du boulevard comme ils rentraient dans la ville. Vitry eut besoin d'employer toute son autorité pour prévenir cette sanglante exécution. L'inutilité de la conférence produisit un soulèvement qui éclata dans la cour du palais de justice, et à la tête duquel on remarqua les clercs de plusieurs conseillers qui passaient pour royalistes. Les Seize demandèrent au duc de Nemours justice de ce qu'ils appelaient une sédition ; et par ordre de ce prince, Vitry armé de toutes pièces se présenta dans la grande chambre assemblée, réclamant le châtimement des principaux coupables. Le président Brisson fit procéder à l'instruction, et l'un des accusés fut pendu dès le lendemain. Les Seize voulaient faire subir le même sort à un conseiller nommé Allegrin ; mais Vitry, qui ne se prêtait à de telles horreurs que pour en maîtriser les effets, sauva ce magistrat en le prenant en croupe derrière lui. Sur l'avis que les ducs de Parme et de Mayenne approchaient, il fut chargé par Nemours d'aller au-devant d'eux pour presser leur arrivée. Ces deux princes commandèrent à Vitry de repartir aussitôt, afin de tranquilliser les Parisiens ; il devait en même temps se rendre auprès de Henri IV, et lui donner connaissance de la supériorité des forces espagnoles. Comme le camp royal lui était toujours ouvert, Vitry put s'acquitter de cette dernière commission. Après la levée du siège de Paris, le duc de Parme, sans entrer dans cette capitale, se porta sur Lagny dont il s'empara ; mais bientôt, pressé du désir de voir l'immense

cité qui lui devait sa délivrance, il s'y rendit *incognito*, conduit par le marquis de Vitry, et accompagné seulement de cinq ou six de ses principaux officiers. Telle était la misère qui régnait dans Paris, *qu'il n'y avait*, dit l'historien Pierre Matthieu, *logis particulier qui fust assez fourny pour le loger avec toute sa suite*. Vitry mena donc son hôte royal dans une auberge, rue de la Calandre. Ainsi ce quartier, qui paraît aujourd'hui à peine convenable pour la population la plus indigente, était alors un endroit convenable pour recevoir un prince. L'année suivante (1594), Vitry tâcha vainement de faire entrer du secours dans Chartres, qu'assiégeait et que prit Henri IV. La levée du siège de Paris avait mis le comble à l'insolence des Seize, qui firent pendre le président Brisson et les conseillers Larcher et Tardif (*roy. BRISSON*). A la nouvelle de cet attentat, Mayenne, qui était à Soissons, à la tête de son armée, accourut à Paris, avec quelques compagnies de cavalerie légère. Vitry s'offrit à lui pour arrêter les Seize, jurant à sa manière, dit l'Estoile, qu'il les ferait tous pendre. Lui-même présida à l'exécution des quatre plus séditieux. Mais il sauva encore cette fois un innocent que, par vengeance particulière, on lui avait amené à la place d'un de ceux que Mayenne avait proscrits. La même année, Vitry se trouva à la rencontre d'Aumale, où le roi, qui s'était avancé imprudemment, fut mis en fuite par les forces bien supérieures du duc de Parme et des Ligueurs. Poursuivi par Vitry et par La Châtre, Henri IV se réfugia dans une maison isolée, avec quarante arquebusiers à cheval. « La maison, « dit l'historien Matthieu, fut incontinent recon- « nue par Vitry, qui dit à la Châtre *que c'estoit « une boutique d'apotiquaire, parce qu'il n'y avoit « pas grand chose ni devant ni derrière pour sou- « tenir ce qui y estoit* ; puis, ajoutant que le « bien que Mayenne et les Espagnols leur pou- « voient faire ne les obligeait point à lui faire du « mal, il ralentit l'ardeur des siens, et laissa au « roi le temps d'évacuer la maison. » Au même instant il reçoit de Mayenne l'ordre de poursuivre les royalistes jusque dans Aumale. Ce fut alors qu'un carabin, nommé Sergentbois, qui chevauchait à côté de Vitry, dit à son chef, en tirant un coup de mousquet : *Voyez-vous celui qui a ce balandran (manteau), je l'ai blessé*. C'était le roi. Heureusement cette blessure, la seule que Henri IV ait reçue dans toutes ses campagnes, était assez légère. La même année Vitry fut nommé député de la noblesse à l'Assemblée des Etats que Mayenne se proposait de convoquer à Reims ; mais ces prétendus Etats n'aboutirent qu'à une assemblée de princes lorrains, dans laquelle fut conclue une ligue avec l'Espagne. On lit dans le *Journal de l'Estoile* que Vitry et un sieur Chevrières, lors de l'élection des députés, se trouvèrent être, dans toute la vicomté de Paris, les deux seuls gentilshommes attachés à l'Union, ce qui donna lieu

aux Ligueurs de se dire : *Nous ne pouvons trouver un gentilhomme, et nous voulons faire un roi.* Le 8 mars 1592, Vitry contribua à faire entrer à Rouen un puissant secours ; ce qui força le roi à lever le siège de cette ville. Il ne se distingua pas moins dans la retraite que le duc de Parme et Mayenne firent à leur tour devant l'armée royale, après la prise de Caudebec. A la tête de deux cents hommes de cavalerie, il occupa tellement les troupes du roi, qu'il sauva l'avant-garde du duc de Mayenne, qui sans lui aurait été fait prisonnier. Dans cette retraite, Vitry brava les plus grands dangers : il exécuta à la lettre l'ordre qu'il lui avait donné de faire tout ce qui seroit possible, voire de se perdre avec les hommes qu'il commandait. Il eut un cheval blessé sous lui. Deux fois il se trouva engagé dans des combats d'avant-poste contre Henri IV en personne. Deux fois aussi, durant cette retraite, ce monarque le fit demander par un trompette ; et Vitry, du consentement de ses chefs, se rendit au camp royal : mais en satisfaisant avec une franchise militaire aux questions du roi, il sut garder le secret de ses généraux, qui, jusqu'au dernier moment, laissèrent ignorer à Henri IV leur intention de ne pas livrer bataille. Aux prétendus états généraux de Paris, en 1593, le marquis de Vitry se prononça fortement, comme député de la noblesse, contre la prétention qu'avaient les Espagnols de donner à la France pour reine l'infante Isabelle, au mépris de la loi salique. Lors des conférences de Suresne, ce seigneur fut au nombre de ceux qui s'entremirent avec le plus de chaleur dans la grande affaire de la conversion du roi. Sully, dans ses *Mémoires*, range le marquis de Vitry parmi les Ligueurs politiques que l'ambition et l'intérêt portaient à ces démarches, mais nullement leur attachement pour la personne du roi. Ce jugement paraît trop sévère. Quoi qu'il en soit, dès que Henri IV eut abjuré le protestantisme, le marquis de Vitry, qui était gouverneur de Meaux, se rendit à Paris au mois de novembre 1593, et déclara loyalement au duc de Mayenne que, puisque le roi était catholique, il ne pouvait demeurer plus longtemps dans le parti de ses ennemis. La veille de Noël, il rassembla les notables de Meaux, leur remit les clefs de leur ville, congédia la garnison, et se retira dans sa maison. Le lendemain, cinq cents hommes, envoyés par le duc de Mayenne, se présentèrent aux portes de la place ; mais on refusa de les recevoir. Le roi s'était rendu à Lagny, pour seconder les bonnes intentions de ce gouverneur ; et tout fut réglé de manière que ce prince fit son entrée dans Meaux le 1^{er} janvier 1594. Cet événement mit le duc de Mayenne dans une telle fureur qu'il déchira avec ses dents la lettre qui en contenait la nouvelle, et qu'il envoya faire de vifs reproches au marquis de Vitry, qui répondit à celui qui s'était chargé de la commission : « Vous me pressez trop ; vous

« me ferez parler en soldat. Je vous demande si
« un larron, ayant volé une bourse, me l'avait
« donnée en garde, et si, après, reconnaissant
« le vrai propriétaire, je lui rendais la bourse,
« et refusais de la donner au voleur qui me l'au-
« rait confiée, aurais-je, à votre avis, faite acte
« de mauvais et de trahison ? Ainsi est-ce de la
« ville de Meaux. » Déjà, selon l'historien P. Mat-
thieu, Vitry avait écrit au duc de Mayenne pour
se plaindre du peu de profit qu'il avait fait à son
service, disant qu'il estoit demeuré en reste de
*trente mille escus, qu'il avoit perdu trois cents sol-
dats, autant ou plus de chevaux, et que sous luy
seul il en avoit esté tué vingt-neuf.* Il adressa en
même temps à la noblesse de France un mani-
feste qui produisit le plus heureux effet en faveur
de la cause royale. Entre autres griefs qu'il allé-
guait contre le duc de Mayenne, il disait que les
doublons d'Espagne n'étaient pas distribués aux
gens de guerre par les trésoriers de ce prince ;
mais que Mayenne en prenait une partie et par-
tageait le reste aux prédicateurs pour les encou-
rager à invectiver le roi dans les chaires. Un
grand nombre de gouverneurs suivirent son
exemple, entre autres le maréchal de la Châtre,
oncle maternel de Vitry ; et depuis, ce dernier
ne cessa de rendre au roi les plus éminents ser-
vices. Lorsque ce monarque fut enfin reçu dans
sa capitale le 22 mars 1594, ce fut à Vitry, qui
commandait un détachement de l'armée royale,
que l'échevin Langlois remit la porte St-Denis.
S'étant engagé dans la rue de ce nom, Vitry ne
trouva de résistance que de la part d'une cin-
quantaine de mutins divisés par pelotons armés ;
mais il les eut bientôt dispersés. Vers ce même
temps ses liaisons avec l'amiral de France Villars-
Branças le mirent à même de seconder puissam-
ment Sully dans sa négociation avec ce rebelle,
qui se fit acheter si chèrement. Meilleur soldat
qu'orateur, il écrivit à Villars en ces termes :
« J'ai donné les étrennes au roi ; M. de la Châtre
« l'a festiné à carême-prenant, faites-luy la mi-
« carême à cheval. » Il n'eut pas à se plaindre
non plus de la libéralité de Henri IV, qui lui fit
compter cent quatre-vingt mille livres, et le
créa, en 1595, à la fois chevalier de ses ordres,
capitaine de ses gardes, mestre de camp de la
cavalerie légère, lieutenant de la vénerie et fau-
connerie, gouverneur de Meaux et capitaine de
Fontainebleau. Enfin le roi permit à Vitry de
mettre une fleur de lys dans ses armes. En l'an-
née 1595 il suivit le monarque en Franche-
Comté, et se signala au combat de Fontaine-
Française. Ce fut lui qui, en 1602, arrêta le
maréchal de Biron, au sortir du cabinet du roi.
Ce prince l'avait d'abord chargé d'arrêter le
comte d'Auvergne, qui était impliqué dans la
même conspiration : mais Vitry osa représenter
que ce seigneur était son ami ; et Henri IV,
après avoir témoigné d'abord quelque humeur,
voulut bien condescendre à ce noble scrupule,

et changer ses dispositions. Il y avait d'ailleurs du courage à se proposer pour arrêter le maréchal de Biron, qui était homme à faire une furieuse résistance, tandis que l'épée du comte d'Auvergne, comme ce seigneur voluptueux le disait lui-même, *n'avait jamais tué que des sangliers*. Vitry montra autant de sang-froid que d'adresse dans cette occasion ; et Biron, à qui il signifia ses ordres avec une fermeté respectueuse, se trouva serré d'une manière si subite par les archers de la garde, qu'il n'essaya pas même de résister. Le marquis de Vitry était de service le jour de l'assassinat de Henri IV (14 mai 1610) ; mais par la plus déplorable fatalité, ce monarque, au moment de sortir du Louvre pour se rendre à l'Arsenal, lui avait donné commission d'aller au palais afin de hâter les préparatifs de l'entrée de la reine. « Pour le moins, sire, avait répondu Vitry, que je vous laisse mes gardes. » — Non, dit le roi, je ne veux ni de vous ni de vos gardes ; je ne veux personne autour de moi. » Après le fatal événement, Vitry pourvut avec autant d'activité que de prudence à la sûreté du jeune roi Louis XIII et des autres enfants de Henri IV, ainsi qu'à celle des ambassadeurs de Flandres et d'Espagne. Le prévôt des marchands lui proposa de former des barricades : « Gardez-vous-en bien, répondit-il, quand on a une fois armé le peuple, il n'est pas si facile de le désarmer. » Le marquis de Vitry mourut en 1611, laissant deux fils, qui furent l'un et l'autre maréchaux de France (*roy. l'article qui suit*). D-R-R.

VITRY (NICOLAS DE L'HOSPITAL, marquis, puis duc DE), fils aîné du précédent, naquit en 1581, et succéda, en 1611, à son père, dans la charge de capitaine des gardes du corps du roi. Il était aussi lieutenant général en Brie. Sa naissance, ses dignités, et même son mérite personnel, lui permettaient de prétendre aux premières dignités de l'armée : il eut le malheur de n'y parvenir que par un lâche assassinat. Lors du voyage de Louis XIII en Guienne, l'an 1615, il se lia d'une étroite amitié avec Luynes, favori du jeune roi, et ce fut dès lors, selon l'historien J.-B. Matthieu, qu'ils *jeterent les premiers fondements* de leur dessein d'assassiner le maréchal d'Ancre (1). Vitry ne laissait échapper aucune occasion de *jeter quelque trait en l'esprit du roi*, pour lui faire connaître qu'au moindre signal il le délivrerait de cet insolent parvenu. Louis XIII, allant un jour à la chasse, se plaignit de ce que sa suite était bien peu nombreuse : « Sire, lui dit Vitry, vous serez toujours mal suivi, tant que vous ne serez pas le maître. » Une autre fois, on disait au roi que le maréchal d'Ancre, étant en Normandie, avait parlé en maître ; ce prince,

qui fut toujours extrêmement sensible aux atteintes portées à son autorité, dont il ne sut pourtant jamais user, dit à l'oreille de Vitry : « Ils font tout ce qu'ils veulent ; mais nous ne serons pas toujours comme cela. » Cependant Luynes et surtout le faible monarque hésitaient à porter ce grand coup. Vitry, qui convoitait le bâton de maréchal, si indignement prostitué à Concini, ne cessait de représenter au favori, et même au roi, que ces temporisations feraient manquer leur dessein. A peine entré dans son quartier de capitaine des gardes, il fit dire à Louis XIII par Luynes, qu'il *tiendrait à grand malheur s'il ne lui rendoit un grand service au péril de sa vie et en quoi que ce fust*. Le roi, charmé de cette protestation, fit prier Vitry de la lui confirmer de sa propre bouche, à la première rencontre ; car ce prince, qui tremblait comme un enfant devant le favori de la reine sa mère, évitait de parler à son capitaine des gardes, de peur de laisser soupçonner l'exécution qu'il méditait. Vitry, en allant prendre l'ordre, dit au roi, sans préambule : « Sire, ce que monsieur de Luynes vous a dit est si véritable, qu'il ne tiendra qu'à Votre Majesté qu'elle n'en voie bientôt les preuves. — Je l'en remercie, » répondit Louis XIII. Dès ce moment les perplexités du monarque cessèrent, et le 20 avril 1617 il dit à Vitry : « Je veux que vous preniez le maréchal d'Ancre ; et parlez à Luynes. » « Il n'y eut ni préface ni discours à cela, observe l'historien déjà cité, aussi n'en faut-il point aux choses qui veulent être plutôt exécutées que délibérées. » Dès le lendemain, sur les six heures du soir, le roi rencontrant le maréchal d'Ancre dans sa galerie l'invita à jouer au billard. « Vous n'aurez pas grand plaisir de moi, dit Concini, car je n'y entends rien. — Jouez, » lui dit le roi. Le jeu commence : c'était le moment fixé pour l'exécution du projet. Le maréchal, comme s'il eût pris à tâche d'augmenter l'aversion du monarque, se couvre en disant : « Votre Majesté veut bien que je me couvre ? — Oui, oui, » dit le roi, qui dissimule combien il est offensé de cet excès d'insolence. Alors survient Vitry, prêt à mettre la main sur Concini ; mais Luynes ne se trouvant pas là pour veiller à la sûreté de la personne du roi, en cas de résistance, l'occasion fut manquée et le coup remis au lendemain. Il fut résolu que le capitaine des gardes arrêterait le maréchal dans le Louvre, et l'enfermerait dans la chambre où avait été déposé le prince de Condé lors de son arrestation faite l'année précédente par Thémises. Il n'est pas douteux que l'intention de Vitry était dès lors de tuer le maréchal. Ce dernier fut trois jours sans se rendre au Louvre : le roi était dans la plus cruelle agitation. Enfin, le dimanche soir Vitry lui dit, en venant prendre l'ordre : « Sire, je vous rendrai compte de sa liberté ou de sa vie devant qu'il soit demain midi, car je me saisirai de lui s'il vient au

(1) Dans le livre intitulé *Conspiration de Conchine*, publié en 1618, on met la *Vertu d'Aod qui tua Eglon, roi des Moabites*, au-dessous de celle du *Brave Vitry*. On le compare à Servilius Ahala ; on le met au-dessus d'Aratus de Sicyone, de Brutus et Cassius, de Thrasybule, etc. Dans cet écrit infâme on assimile Luynes, le favori de Louis XIII, à Ephestion, l'ami d'Alexandre.

« Louvre, et s'il n'y vient pas je l'irai forcer » dans son logis. » Louis donna son consentement; et le lendemain, 24 avril, Vitry exécuta avec une froide résolution des ordres qu'il avait sollicités avec tant de persévérance. On peut voir dans la notice sur le maréchal d'Ancre les détails de ce lâche assassinat commis au nom d'un roi. (roy. ANCRE). Si l'on veut avoir une idée des écarts de l'opinion publique, il faut lire dans tous les Mémoires du temps les louanges universelles qui furent prodiguées au jeune monarque à propos d'un crime odieux qu'il avait autorisé : il est même des historiens, tels que J.-B. Matthieu, qui bien des années après l'événement n'ont pas craint de se rendre les apologistes de ce honteux coup d'état. Après avoir tué le maréchal de trois coups de pistolet, Vitry et ses satellites, parmi lesquels était du Hallier, son frère, se mirent à crier *vive le roi !* Louis se montra alors à son balcon, en disant : « Je vous remercie, » Vitry, je suis maintenant roi. » Il lui donna ensuite l'ordre de désarmer les gardes de la reine; et cet officier s'acquitta de cette commission avec une joie insolente. Voyant l'ambassadeur d'Espagne, qui entrait au Louvre, se diriger vers l'appartement de Marie de Médicis, il l'arrêta, en lui disant à haute voix : « Où allez-vous, Monsieur ? on ne va plus là ; c'est au roi » que vous devez aller faire vos compliments. » Il insulta avec la même arrogance le garde des sceaux, Mangot, qui voulait entrer chez la reine. « Où allez-vous, Monsieur, lui dit-il, avec votre » robe de satin ? le roi n'a plus besoin de vous. » En effet, les sceaux furent ôtés sur-le-champ à ce ministre, qui avait été l'ami du maréchal d'Ancre. Des archers envoyés par Vitry allèrent arrêter chez elle la maréchale. Ils lui enlevèrent ses pierreries, ses hardes, et jusqu'à ses bas. Cette journée finit par la distribution des dignités dont Concini avait été comblé. Vitry eut pour sa part le bâton de maréchal de France; et du Hallier, son frère, fut fait capitaine des gardes à sa place. L'histoire a remarqué, à leur honte, que leur père n'avait réclamé aucune récompense pour l'arrestation du maréchal de Biron. Le duc de Bouillon ne craignit pas de s'élever contre cette prostitution des honneurs militaires. Il rougissait, disait-il, d'être maréchal de France depuis que cette dignité était devenue la récompense du métier d'assassin et de celui de sergent, faisant, par ces derniers mots, allusion à la promotion du maréchal de Thémynes, qui avait arrêté le premier prince du sang. Toutefois, comme Vitry avait le vent de la faveur, les courtisans s'empressèrent de le féliciter. Le roi rendit une déclaration portant que cet officier et tous ceux qui l'avaient aidé dans l'exécution des ordres donnés pour arrêter le maréchal d'Ancre, ne pourraient jamais être inquiétés ni recherchés à raison de la mort de celui-ci. On lisait encore dans cette déclaration, qui fut envoyée dans

toutes les provinces, qu'elle serait à la postérité un témoignage éclatant du service éminent que Vitry et les autres avaient rendu à Sa Majesté et à l'Etat. Le 23 mai, quand le nouveau maréchal alla prêter serment au parlement, l'avocat général Servin le combla d'autant d'éloges que s'il eût gagné des batailles. Vitry craignit cependant qu'on ne lui fit un jour quelque procès pour l'assassinat qu'il avait commis, et il obtint une charge de conseiller de robe courte au parlement de Paris, afin qu'en cas de poursuite il ne fût jugé que par les chambres assemblées. Lorsqu'en 1619 une réconciliation politique eut lieu entre Louis XIII et sa mère, le maréchal de Vitry fut présenté à cette princesse par Richelieu, alors évêque de Luçon. Toute la cour était dans l'impatience d'apprendre l'accueil que Marie de Médicis ferait à un homme dont elle avait tant à se plaindre. Vitry, en l'abordant, s'inclina jusqu'à terre, pour baiser l'extrémité de sa robe. La reine lui tendit la main pour le relever : « J'ai » toujours loué, lui dit-elle, votre affection pour » le service du roi. — Cette seule considération, » répondit Vitry, m'a porté à faire tout ce que » le roi a voulu, sans toutefois avoir jamais » pensé à offenser Votre Majesté. » Il se retira fort satisfait. La princesse et le courtisan avaient également bien joué cette scène de dissimulation. A la fin de cette même année, il fut créé chevalier de l'ordre du Saint-Esprit. Ce fut seulement en 1621, dans la première guerre de religion qui éclata sous ce règne, que Vitry commença, selon l'expression de Voltaire, à mériter sa dignité par de belles actions. En 1621 il contribua, avec le comte de St-Paul, à faire rentrer sous l'obéissance du roi les villes de Château-Renaud, de Gien et de Gergeau. L'année suivante, servant sous les ordres du prince de Condé, il n'eut pas moins de part à la prise des places de Sancerre et de Sully. Il fut ensuite choisi pour diriger les opérations du jeune comte de Soissons, sous les ordres duquel il semblait placé. A ce titre, il commanda réellement l'aile droite de l'armée royale, à l'attaque de l'île de Ré par Louis XIII en personne; et la même année, il conduisit les opérations du blocus de la Rochelle (roy. Soissons). Le maréchal de Vitry fut nommé, en 1631, gouverneur de Provence. Les Espagnols s'étant emparés des îles d'Hières et de Lérins, en 1635, Richelieu envoya pour les reprendre le comte d'Harcourt et l'archevêque Sourdís. Vitry, fort irrité de ce qu'on ne l'avait pas nommé chef d'une expédition qui s'exécutait dans son gouvernement, s'entendit fort mal avec Sourdís. Dans une dispute qui s'éleva entre ce prélat guerrier et le maréchal, celui-ci lui donna quelques coups de canne. C'était la seconde fois que Sourdís recevait un pareil affront (roy. Henri de Sourdís). Le maréchal de Vitry fut arrêté moins pour cet acte de violence que pour plusieurs abus d'autorité qu'on avait à lui reprocher. Conduit à

la Bastille, au mois d'octobre 1637, il ne fut rendu à la liberté qu'au mois de janvier 1643, à la mort du cardinal de Richelieu. Ce ministre, dans son *Testament politique*, dit qu'il fut obligé de lui ôter le gouvernement de Provence, « quoi-
« qu'il en fût digne par son courage et sa fidé-
« lité, parce qu'ayant l'humeur insolente et
« altière, il n'était pas propre à gouverner un
« peuple jaloux de ses privilèges et de ses fran-
« chises comme les Provençaux. » Vitry, durant son séjour à la Bastille, s'était rencontré avec plusieurs victimes illustres des soupçons ou de la vengeance de ce ministre, entre autres le maréchal de Bassompierre, le comte de Cramail, et Dufargis, oncle maternel du coadjuteur, depuis cardinal de Retz. « Comme la longueur adoucit
« toujours les prisons, dit ce dernier dans ses
« Mémoires, ils y étaient traités avec beaucoup
« d'honnêteté et même avec beaucoup de liberté.
« Leurs amis les allaient voir, et l'on dinait
« même quelquefois avec eux. » Le jeune coad-
juteur, qui conspirait en faveur du comte de Soissons, profita de l'occasion que lui offraient ses fréquentes visites à son oncle Dufargis, pour faire entrer dans ses desseins le maréchal de Vitry. « Il avait peu de sens, dit-il encore, mais il était
« hardi jusqu'à la témérité, et l'emploi qu'il
« avait eu de tuer le maréchal d'Ancre lui avait
« donné dans le monde, quoique fort injustement
« à mon avis, un certain air d'affaire et d'exé-
« cution. Il m'avait paru fort animé contre le
« cardinal, etc. » Le maréchal entra avec em-
pressement dans le projet du coadjuteur. Il répon-
dait de se rendre maître de la Bastille, de l'arsenal, et de faire soulever Paris aussitôt que le comte de Soissons aurait gagné une bataille. Le cardinal de Retz, qui rend compte de toutes les dispositions faites par Vitry et par le comte de Cramail son confident, n'élève aucun doute sur leur succès, qui eût, selon lui, été infaillible si la mort inopinée du comte de Soissons, après sa victoire de la Marfée, n'eût fait avorter un complot si bien concerté, et dont le secret fut religieusement gardé par tous ceux qui y étaient entrés jusqu'après la mort du cardinal de Richelieu. Le maréchal de Vitry fut créé duc et pair de France, en 1644; mais il ne jouit pas longtemps de cette dignité. Il mourut le 28 septembre de cette même année, à l'âge de 63 ans (1). — VITRY (*François-Marie de l'Hospital*, duc de Châteauvillain et de), fils du précédent, né vers l'an 1620, suivit d'abord la carrière des armes, et devint mestre de camp du régiment de la reine, mère de Louis XIV. Mécontent de n'avoir pas obtenu le brevet de son

père, il entra des premiers dans le parti de la Fronde, dont il fut un des généraux (janvier 1649) sous les ordres des ducs d'Elbœuf et de Beaufort. Dans toutes les circonstances il se montra fort attaché au coadjuteur. Le cardinal de Retz, dans ses Mémoires, avoue que la société de Vitry ainsi que celle de Brissac, Matta et Fontailles qui *demeurèrent en union avec lui* « n'était
« pas un bénéfice sans charge. Ils étaient cruel-
« lement débauchés, et la licence publique leur
« donnait encore plus de liberté; ils s'empor-
« taient tous les jours dans des excès qui allaient
« jusqu'au scandale. » Un jour qu'ils sortaient d'un dîner, voyant venir un convoi funèbre, ils le chargèrent l'épée à la main, en criant au crucifix : *Voici l'ennemi*. Une autre fois, ils maltraitèrent en pleine rue un valet de pied du roi. « Leurs chansons de table n'épargnaient pas tou-
« jours Dieu, continue le cardinal : ces folies
« me faisaient de la peine. Le premier président
« (Molé) savait bien les relever. Les ecclésiastiques
« s'en scandalisaient; le peuple ne les trouvait
« nullement bonnes : je ne pouvais ni les cou-
« vrir ni les excuser, et elles retombaient néces-
« sairement sur la Fronde. » Le cardinal de Retz ajoute que, dans toutes les négociations avec la cour, Vitry était du nombre de ceux qui voulaient la sûreté et l'honneur du parti. Lorsque la régente, sans consulter Monsieur en sa qualité de lieutenant général du royaume, eut ôté les sceaux à Châteauneuf pour les donner au premier président Molé, Vitry opina dans le conseil de la Fronde pour qu'on allât les redemander à ce dernier. Si l'on en croit le cardinal, les partisans de la reine voulurent faire entrer le duc de Vitry dans une entreprise contre la personne du prince de Condé. « C'était s'adresser bien mal,
« observe Retz, car je n'ai jamais connu per-
« sonne plus incapable d'une action noire que
« M. le duc de Vitry. » Après les troubles de la Fronde il s'adonna à la diplomatie, fut nommé conseiller d'Etat d'épée, et envoyé, en 1673, comme résident de France, auprès du duc de Bavière. Il eut l'art de disposer en faveur de la France ce prince jusqu'alors si zélé pour la maison d'Autriche. En 1675 il fut nommé plénipotentiaire au congrès de Nimègue; mais ayant été remplacé par le comte d'Estrade, il revint à Paris, où il mourut le 9 mai 1679. Doué d'un génie vaste et profond, éclairé par l'étude des historiens et des politiques, il avait acquis une si grande capacité, que les ministres des autres puissances redoutaient de négocier avec lui. Le duc de Vitry était du petit nombre des seigneurs de la cour de Louis XIV qui sentaient tout le mérite de Boileau, et qui ne dédaignaient pas de vivre familièrement avec ce poète. En lui s'éteignit la branche des ducs de Vitry, car il avait eu le malheur de perdre, cinq ans auparavant, son fils unique, jeune homme de vingt et un ans, qui donnait les plus belles espérances, et qui

(1) Dans la liste des maréchaux de France qui précède le *Siècle de Louis XIV*, Voltaire semble confondre le maréchal de Vitry avec son frère puîné François de l'Hospital, seigneur du Hallier, connu dans l'histoire sous le nom de *maréchal de l'Hospital*. Il commet une seconde faute en ne faisant aucune mention de ce dernier, qui fut bien supérieur, sous le rapport du talent militaire, à son frère aîné le maréchal de Vitry.

déjà s'était distingué au siège de Maëstricht et à la journée de Senef. D—R—R.

VITRY (le P. EDOUARD DE), savant philologue et numismate, était né vers 1670. Ayant embrassé la règle de St-Ignace, il acheva ses études à Paris, et se fit bientôt connaître d'une manière avantageuse. Lié avec Lancelot, il se chargea d'adresser à Bayle les remarques de cet académicien sur le *Naudeana*, qui furent imprimées en 1703 (voy. les *Mémoires* de d'Artigny, t. 7). Il eut part à la première édition du *Dictionnaire de Trévoux*, publiée en 1704, 3 vol. in-fol. Envoyé par ses supérieurs à Caen, il y professa d'abord les mathématiques et l'astronomie. Plus tard, il fut pourvu de la chaire de théologie, qu'il remplit au moins dix années. Dans les loisirs que lui laissait cet emploi, le P. de Vitry rédigea, sur la demande de ses supérieurs, une foule de dissertations, remarquables par la profondeur des recherches et la sagacité de la critique, et qui furent insérées dans les *Mémoires de Trévoux*, de 1716 à 1722. Le P. de Vitry nous apprend qu'il les composait en latin, et qu'en les traduisant pour les envoyer au journal, il s'attachait à ne présenter que la substance de son premier travail. Appelé, en 1724, à Rome, il profita de son séjour dans cette ville pour perfectionner ses connaissances dans l'archéologie et la numismatique; et on lui aurait dû sans doute des ouvrages importants sur les antiquités romaines, s'il eût assez vécu pour accomplir ses projets. On ignore l'époque de sa mort, et ce n'est que par conjecture qu'on la place vers 1730. On connaît du P. de Vitry : 1° *Thèse sur la pleine lune éclipse et pascale du 17 avril 1707*, Caen, in-4° (voy. la *Bibliographie astronomique* de Lalande, p. 334); 2° *Dissertation critique sur un endroit de Clément d'Alexandrie*, dans les *Mémoires de Trévoux*, août 1716; 3° *Suite de la dissertation précédente*, mars 1717; 4° sur un endroit de la 79^e *Lettre* de St-Jérôme, juin 1717, décembre 1718; 5° sur ce que St-Paulin appelle *Pentateuque* de St-Augustin, septembre 1717; 6° sur le temps auquel St-Augustin acheva ses livres du *Libre arbitre*, novembre 1717; 7° sur les *Lettres pascales* de Théophile d'Alexandrie, janvier 1719; 8° sur la signification du mot latin *inutilis*, septembre 1721; 9° *Tumulus Titi Flavii Clementis viri consularis et martyris illustratus*, Urbin, 1727, in-4° de 60 pages, fig., inséré avec des additions du P. Ant. Zacharia dans le tome 33 de la *Raccolta Calogerana*: cette petite pièce est très-intéressante. Le P. de Vitry s'y propose de prouver que le tombeau découvert récemment à Rome, dans l'église St-Clément, est celui de Titus Flavius Clemens, gendre de Vespasien (voy. DOMITILLE), et qui fut mis à mort par l'ordre de Domitien. La lecture de l'inscription présentait de grandes difficultés; et les savants n'étaient pas d'accord sur la manière dont on devait expliquer la troisième ligne toute com-

posée d'abréviations. Tout en rendant justice aux talents et à la sagacité du P. de Vitry, Laisné (voy. ce nom), directeur de la monnaie à Lyon, publia des observations critiques sur sa dissertation. On trouve une analyse de ces deux pièces dans les *Mémoires de Trévoux*, août 1728, p. 1531-1549. 10° *Lettre au P. Souciet, sur les poids et monnaies des Romains; Mémoires de Trévoux*, juillet 1729. L'auteur y traite des poids qui servirent de monnaie au temps de la république, et qu'on appelait *Æs grave*. C'est un opuscule curieux, et qui doit faire regretter les ouvrages que le P. de Vitry préparait sur la numismatique. L'abbé Boileau lui attribuait la critique de son *Histoire des Flagellants*, intitulée *Lettre à M. de L. C. P. D. B.*, in-12. W—s.

VITTEMENT (JEAN), né de parents pauvres, à Dormans, en Champagne, en 1653. annonça, dans un âge où les enfants montrent à peine quelque discernement, un si grand fonds d'esprit et de piété, que des ecclésiastiques charitables lui firent commencer ses études. Il alla les finir au collège de Beauvais, à Paris, et ce fut dans cette maison qu'il embrassa l'état ecclésiastique. Après son cours de théologie, il fut choisi pour succéder à son professeur dans la chaire de philosophie, et il enseigna cette science à l'abbé de Louvois, fils du ministre d'Etat, qui avait su distinguer son mérite. Peu de temps après, il fut nommé recteur de l'université, et coadjuteur du principal du collège de Beauvais. Lors de la paix de 1697, il eut l'avantage de complimenter Louis XIV. Ce grand roi en fut tellement satisfait, qu'il dit que « jamais harangue, ni orateur, ne lui avait fait tant de plaisir. » Ce monarque le nomma bientôt sous-précepteur des ducs de Bourgogne, d'Anjou et de Berry, ses petits-fils. Ces fonctions l'obligèrent à se démettre de la coadjutorerie du collège de Beauvais, ce qu'il fit en faveur du célèbre Rollin. Le duc d'Anjou étant devenu roi d'Espagne, en 1700, Louis XIV voulut que Vittement accompagnât et aidât de ses conseils ce jeune roi. Ces deux monarques avaient en lui une si grande confiance, qu'ils le chargèrent de plusieurs affaires importantes, et il s'en acquitta à la satisfaction des deux couronnes. Philippe V voulant le fixer près de sa personne, lui offrit l'archevêché de Burgos, et une pension de huit mille ducats; mais le pieux et modeste abbé refusa l'un et l'autre, pour retourner en France, où il rentra dans sa retraite du collège de Beauvais. Le duc d'Orléans, régent du royaume, le rappela à la cour, en 1715, pour y être le sous-précepteur de Louis XV. Ce nouvel emploi ne changea rien à la simplicité de Vittement : il se montra ce qu'il avait été sous le règne précédent, et ne voulut accepter ni abbayes, ni bénéfices, et moins encore une place à l'Académie. Ce bon prêtre avait fait vœu de ne rien recevoir de l'Eglise, tant qu'il aurait de quoi subvenir à ses

besoins. Considérant la cour comme un lieu d'exil, il la quitta en 1722, et vint mourir dans sa patrie, en 1731. Coffin fit placer sur son tombeau une épitaphe où toutes les qualités de son âme sont retracées. Vittement ne fit jamais rien imprimer, mais il a laissé plusieurs ouvrages manuscrits. L.—C.—J.

VITTORELLI ou VETTORELLI (ANDRÉ), né à Bassano, vers la fin du 16^e siècle, se voua de bonne heure à l'état ecclésiastique, et fixa sa résidence à Rome. Versé dans la théologie morale et dans l'histoire ecclésiastique, il renonça à son canonicat de Padoue, pour se livrer exclusivement à l'étude; et l'offre même d'un évêché, qui lui fut faite dans la capitale du monde chrétien, ne put le détourner de sa résolution. Il a écrit un grand nombre d'ouvrages, tant en italien qu'en latin, tous estimés; et telle fut sa réputation, qu'il est souvent cité comme autorité par les auteurs contemporains. Tiraboschi le regardait comme un des hommes les plus érudits de son temps, et il en a fait l'éloge à ce titre, dans son *Histoire littéraire d'Italie*, t. 8. Léon Alacci, dans ses *Apes urbanæ*, ouvrage consacré à l'énumération de tous les savants qui fleurirent à Rome, depuis 1630 jusqu'à la fin de 1632, n'a pas manqué de citer Vittorelli, qui vivait encore à cette époque; et c'est dans ce recueil que l'on trouve la liste la plus exacte et la plus complète des ouvrages qu'il a composés. Les principaux sont : 1^o *Deux traités des anges gardiens*, l'un en latin, Padoue, 1605, in-4^o; l'autre en italien, Venise, 1616, in-8^o. Ce sont deux productions tout à fait différentes, bien qu'elles aient le même titre. 2^o *Histoire des jubilé pontificaux*, Rome, 1625, in-8^o; 3^o *Notices* sur plusieurs savants qui vivaient à Rome en 1623; 4^o notes, éclaircissements et additions à l'*Instruction des prêtres*, du cardinal Tolet, Venise, 1604, in-4^o; aux *Aphorismes des confesseurs*, d'Emmanuel Sà, 1609; aux *Devoirs d'un curé*, de J.-B. Possevin, Venise, 1612; enfin aux *Vies des papes et des cardinaux*, d'Alphonse Chacon, Rome, 2 vol. in-fol. Ce dernier ouvrage est le plus considérable; Vittorelli y a ajouté les vies des papes Léon XI, Clément VIII, Paul V, Grégoire XV, Urbain VIII, et d'un grand nombre de cardinaux. On trouve encore de lui beaucoup de vers latins disséminés dans divers recueils. Parmi ses manuscrits, on remarque des *Traité*s sur les devoirs des ecclésiastiques, sur les cas réservés, sur les reliques des saints, sur le sacrifice de la messe; des *Dissertations théologico-morales*; un volume de *Mélanges*; des *Observations* sur les vies de quelques papes; les *Vies* ou *Eloges* historiques de quelques cardinaux; une *Défense de Boniface VIII*, extraite des écrivains les plus renommés de son époque; une *Défense des cardinaux qui ont commandé des armées*; et enfin les *Actions et faits mémorables des Vénitiens*. Tous ces ouvrages sont écrits en latin. Aucune des biographies publiées

en France jusqu'à ce jour n'a fait mention de Vittorelli. On ignore l'époque précise de sa mort.

M—G—R.

VITTORIA (FERNANDÈS GUADELUPE), homme politique américain, naquit en 1791, à Durango, Nouvelle-Espagne. Il venait de terminer ses études quand éclatèrent les révolutions qui ébranlèrent la domination espagnole dans l'Amérique méridionale. Il prit aussitôt part avec des succès mêlés aux agitations qui signalèrent le Mexique en particulier. Mis hors la loi par le vice-roi, il chercha un asile dans les forêts de Jalapa, où il séjourna pendant un an et plus. Les Espagnols ayant dû enfin quitter le Mexique, Vittoria fut découvert dans sa retraite, où il ne vivait plus guère que d'herbes et d'insectes; mais les choses étaient changées, et il put prendre part une nouvelle fois aux luttes pour l'indépendance. Il acquit en effet parmi ses concitoyens une influence méritée. D'abord d'accord avec Iturbide, il prit parti contre lui lorsque ce chef mexicain aspira à l'empire. Proscrit de nouveau, il se réfugia dans les forêts où il avait déjà trouvé un asile. La chute de l'empereur Iturbide (mars 1823) fit réintégrer Vittoria dans son grade. Le 7 novembre suivant, il fit partie avec Bravo et Negrete de la commission exécutive chargée du pouvoir; et en septembre 1824, il fut élu président du gouvernement central fédéral. Remplacé dans sa présidence en 1828, par le ministre Manoel Gomez Pedrazza, il ne prit plus part depuis aux affaires publiques auxquelles sa valeur et un mérite rare l'avaient mêlé, et il vécut dans une telle obscurité qu'on ignore l'époque de sa mort. Z.

VIVANT (FRANÇOIS), chanoine de Paris, né dans cette ville, en 1663, fut reçu docteur en théologie de la maison et société de Sorbonne, en 1688, et devint curé de St-Leu et St-Gilles, en 1697. Le cardinal de Noailles le nomma successivement chanoine de Notre-Dame, pénitencier et grand vicaire; il le prit pour commensal et lui donna sa confiance jusqu'au temps où l'abbé Dorsanne et ses amis précipitèrent le prélat dans une suite de démarches aussi fâcheuses pour lui que pour la paix de l'Eglise. Alors l'abbé Vivant fut fait doyen de la collégiale de St-Germain l'Auxerrois, il rentra en faveur auprès du cardinal, à la mort de l'abbé Dorsanne, en 1728, et fut nommé officiel et grand vicaire. M. de Vintimille, successeur du cardinal de Noailles sur le siège de Paris, lui conserva ces titres; mais en 1730, l'abbé Vivant renonça à son doyenné de St-Germain l'Auxerrois, et devint grand chantre de Notre-Dame, quand son frère, qui avait cette dignité, fut nommé suffragant de Strasbourg. Le grand chantre était le second dignitaire du chapitre, et jouissait d'une juridiction importante sur les maîtres et maîtresses d'école de la capitale, sur les pensionnats et sur les répétiteurs de l'université. L'abbé Vivant mourut le 30 novembre 1739,

dans sa 77^e année. On le cite comme ayant eu beaucoup de part au missel dressé sous l'épiscopat de M. de Noailles; on lui attribue entre autres la plupart des proses qui s'y trouvent. L'abbé Jacques Boileau, frère de Despréaux, ayant publié, en 1710, un livre latin, *De re beneficiaria*, en faveur de la pluralité des bénéfices, l'abbé Vivant le réfuta dans un écrit sous le même titre, 1710, in-12. Dupin, dans sa *Bibliothèque ecclésiastique*, a donné l'analyse de cet ouvrage de Vivant. Celui-ci est encore auteur d'un écrit sous ce titre : *De la vraie manière de contribuer à la réunion de l'Eglise anglicane, ou Examen de différents endroits des livres de le Courayer*, 1728, in-4^o. — Jean VIVANT, frère aîné de François, a quelquefois été confondu avec lui (1); il était aussi ecclésiastique et docteur de Sorbonne, et se trouvait syndic de la faculté de théologie lors de l'affaire du cas de conscience, en 1703. Il contribua en cette qualité aux mesures prises contre les signataires. Le cardinal de Noailles le fit chancelier de l'Eglise de Paris. L'abbé Vivant eut beaucoup de part aux démarches faites, en 1728, pour détacher le cardinal de Noailles du parti qui abusait de son nom. Il devint, à la même époque, grand chantre à la place de l'abbé Dorsanne; mais il jouit peu de cette dignité, ayant été nommé évêque de Paros, *in partibus*, et suffragant de Strasbourg. Sacré en cette qualité, le 8 octobre 1730, il alla résider à Strasbourg, pour y remplir les fonctions épiscopales, en l'absence du cardinal de Rohan, et y mourut le 16 février 1739, dans sa 79^e année. P.-c.-r.

VIVARÈS (FRANÇOIS), graveur, né en 1709, au village de St-Jean de Bruel en Rouergue, se rendit fort jeune à Londres, pour y suivre la profession d'un de ses oncles qui était tailleur; mais le peintre italien Amironi, dont il fit connaissance, lui inspira le goût des arts, lui donna des leçons de dessin, et le décida à se livrer à la gravure. Vivarès obtint beaucoup de succès dans le paysage, et fit admirer surtout le fini de ses feuillages et la richesse de ses fonds. Wollet ne travaillait jamais sans avoir sous les yeux quelques-unes de ses gravures, qui sont très-nombreuses. Il grava plusieurs tableaux en société avec Duguet, dit Poussin. Un fait assez extraordinaire dans la vie de cet artiste, c'est qu'il épousa successivement trois femmes dont il eut trente-trois enfants. Il mourut en 1780. Z.

VIVARINI, nom d'une famille de peintres, originaire de l'île de Marano, dans les Etats vénitiens. Le premier que l'on connaisse, Louis VIVARINI, surnommé l'Ancien, vivait en 1444, s'il faut s'en rapporter à un tableau que l'on voit à l'église des saints Jean et Paul de Venise, et qui porte cette date avec le nom de l'artiste. Cependant l'historien de la peinture, Lanzi, élève quelques doutes

à ce sujet : il remarque que la désignation du nom du peintre n'est pas un autographe, et il croit que l'œuvre doit être attribuée à un autre Vivarini, également appelé Louis, et surnommé le Jeune (*voy. ci-après*), lequel vivait à la fin du 15^e siècle. — Après Louis, on mentionne un Jean et un Antoine Vivarini ou da Marano. Seulement Lanzi remarque que Jean était surnommé l'Allemand, parce qu'il était né en Allemagne. Ses tableaux portent cette inscription : M446 *Johannes Alamanus*. Quant à Antonio, il vécut vers 1431, et peignit en société avec Jean, dont il vient d'être parlé, et avec son frère à lui, Barthélemy, dont il est parlé plus loin. On voit encore des tableaux dus à leur pinceau et en assez bon état de conservation. Ils ont un bon coloris, et le dessin est assez correct pour l'époque. Dans le nombre, il en est un qui se trouve à l'académie de Venise, et porte la mention *Joannes de Alemaniam et Antonio de Murano pinxit*. Le musée de Berlin s'est enrichi, en 1845, d'une *Salutation des trois rois*, signée également Antonio et Barthélemy Vivarini. — Barthélemy VIVARINI fut un artiste distingué; le premier parmi les peintres de Venise, il fit de la peinture à l'huile. Son premier tableau de ce genre est daté de 1473, et se trouve à l'église des saints Jean et Paul à Venise. Il peignit d'autres tableaux, également à l'huile, mais dans le genre gothique, et ils sont de dimensions diverses, à compartiments, suivant l'usage d'alors, quoique toujours d'un bon style. — Louis VIVARINI, le Jeune, qui vivait vers 1490, fut un artiste estimable pour son temps. Son chef-d'œuvre est un *St-Jérôme caressant un lion*, à l'aspect duquel quelques moines se montrent beaucoup moins rassurés. L'œuvre se voit à l'école de St-Jérôme, à Venise. Enfin, on conserve dans la salle des Antiques, de l'académie de cette ville, d'autres tableaux de Barthélemy et de Louis Vivarini. Z.

VIVENEL (ANTOINE), architecte et entrepreneur, naquit à Compiègne en 1799. On lui doit quelques travaux assez importants pour que son nom ne soit pas laissé dans l'oubli. Outre un certain nombre de monuments publics et privés qu'il a signés de son nom, il est bon de rappeler qu'il restaura, sous le règne de Louis-Philippe, l'hôtel de ville de Paris, et qu'il a édifié la fontaine de la place St-Sulpice. Rentré dans sa ville natale, et dans la vie privée, il fonda le musée de Compiègne, et s'était adonné à la formation d'une bibliothèque dont la réputation est connue. M. G. Duplessis avait consacré une préface au catalogue qui en parut chez J. Techener en 1844. Vivenel est décédé à Paris le 19 février 1862, à la suite d'une opération de la pierre, et au moment de sa mort huit feuilles de l'œuvre d'Androuet Ducerceau, objet constant de ses soins, avaient vu le jour. Son portrait a été peint en 1845 par Papety, l'auteur du *Rêve de bonheur*, dont Vivenel a doté la salle des délibérations du

(1) Même dans le *Dictionnaire de Moréri* de 1759, où ce qui appartient à chacun des deux frères n'est pas distingué exactement.

conseil municipal de Compiègne. Le portrait de Papety a été gravé par Dien. Vivenel était d'une nature essentiellement bienfaisante : il a organisé et patroné les cours communaux de dessin et de géométrie de la ville de Compiègne, les dotant en plus de modèles pour les classes, et il fonda une vingtaine de lits à l'hôpital. B. DE L.

VIVENS (le chevalier FRANÇOIS DE), issu d'une ancienne famille du Béarn, naquit au château de Vivens, près Clairac, en Agenois, le 11 juillet 1697, fit ses études au collège de Guienne, à Bordeaux, et se rendit en Angleterre, auprès d'un oncle dont il devint l'héritier. Ce fut l'époque d'une révolution complète dans ses idées et dans les objets de ses méditations. Dès lors il ne s'occupa plus que des sciences physiques et mathématiques, d'économie politique et de morale. Revenu dans sa patrie, après six ans d'absence, qu'il avait employés à parcourir l'Angleterre et la Hollande, il s'arrêta quelque temps à Paris, où il se lia avec les savants et surtout avec l'illustre Mairan. Son séjour dans cette capitale accrut à tel point sa passion pour l'étude et son goût pour les voyages, que, dans la vue de leur consacrer tous ses instants, il sollicita son frère aîné d'accepter une donation de tous ses biens, sous la réserve d'une pension que le désintéressement le plus parfait avait fixée. N'ayant pu vaincre à cet égard la délicatesse fraternelle, il revint à Clairac, et s'y maria. Devenu propriétaire dans l'un des cantons les plus fertiles de l'Agenois, il se rendit familières la théorie et la pratique de l'agriculture, et fit non-seulement connaître le premier, dans le pays qu'il habitait, les meilleurs procédés agricoles ; mais encouragea par ses conseils, autant que par ses exemples, les plantations de mûriers et l'éducation des vers à soie, dont les produits augmentèrent considérablement dans cette contrée. Sa retraite devint à la fois le temple des sciences et l'asile de l'humanité souffrante. L'agrément de l'esprit, la profondeur des connaissances, la délicatesse du goût s'y trouvaient réunis à l'exercice de toutes les vertus. Montesquieu, Guasco, Venuti, Romas et Raulin (*voy.* ces noms) aimaient à s'y trouver réunis. On peut voir dans l'ouvrage posthume de Romas, intitulé *Moyens de se garantir de la foudre dans les maisons*, p. 150, les attestations du chevalier Vivens, qui contribuèrent à former l'opinion de l'Académie des sciences de Paris, lorsqu'elle jugea, ce qu'on ne saurait trop répéter, que Franklin et Romas, l'un à Philadelphie, l'autre à Nérac, avaient inventé simultanément le cerf-volant électrique. Parmi les travaux littéraires qui ouvrirent au chevalier de Vivens les portes de plusieurs académies, nous citerons : 1° *Rêve d'un homme de bien*, qui fut regardé comme le modèle de la plaisanterie la plus spirituelle et la plus ingénieuse ; 2° *Essais de physique*, publiés en 1746, in-12, aujourd'hui d'autant plus surannés, que l'auteur y professait les

principes du cartésianisme, dont il resta toujours partisan. 3° *Nouvelle théorie du mouvement*, Londres, 1749, in-8° ; 4° *Questions sur la tolérance civile et religieuse*, sujet alors fort délicat et que la philanthropie la plus fervente pouvait seule à cette époque donner le courage de traiter. 5° *Observations sur l'agriculture et le commerce de la province de Guienne*, 1758, 1760, 1762, dans lesquelles on trouve la première idée de beaucoup d'améliorations en économie politique et en administration générale, maintenant reconnues et consacrées. 6° Une suite d'*Observations météorologiques* très-détaillées, commencées vers l'an 1739, et continuées avec une extrême exactitude jusqu'au moment où la main de l'auteur, glacée par l'âge, refusa de le servir. Il cessa de vivre le 20 avril 1780. Vivens était non-seulement versé dans les sciences physiques et mathématiques ; il savait encore l'hébreu, le grec, le latin, l'italien et l'anglais ; il écrivait sa langue maternelle avec précision, et possédait surtout les grâces et la légèreté du style épistolaire. Sa physionomie annonçait la sérénité de son âme, la simplicité de ses habits celle de ses mœurs. Cet article est tiré d'une notice biographique adressée à la Société royale d'agriculture de Paris, par M. de St-Amans, qui obtint une médaille d'or dans la séance du 18 avril 1819. Z.

VIVÈS (JEAN-LOUIS), l'un des plus savants hommes que l'Espagne ait produits, naquit à Valence, en mars 1492, apprit la grammaire dans sa patrie, la dialectique à Paris, les humanités à Louvain, professa les belles-lettres dans cette dernière ville, et compta au nombre de ses disciples G. de Croÿ, archevêque de Tolède. Vivès s'était lié avec Erasme et Budé (*voy.* ces noms). Quoiqu'il eût moins d'esprit que le premier, et moins d'érudition que le second, il passa comme eux pour l'un des plus savants de son siècle, et ces trois hommes illustres formèrent une sorte de triumvirat dans la république des lettres. Vivès fut désigné, étant encore à Louvain, un des premiers membres du collège *Corpus Christi*, à Oxford, par le fondateur de cette école. Erasme ayant entrepris ses éditions latines des ouvrages des Pères de l'Eglise, avec des commentaires, Vivès se chargea de la *Cité de Dieu* de St-Augustin, l'acheva en 1522, et la dédia à Henri VIII, roi d'Angleterre. Mais les commentaires qu'il y avait joints renfermaient des passages trop hardis ou trop libres qui furent censurés par les docteurs de Louvain. Les moines et surtout les jacobins le décrièrent avec beaucoup d'amertume. Vivès leur répondit dans son *Discours sur les anciens interprètes de la Cité de Dieu*. Alors on l'accusa d'impiété et d'hérésie. Ce fut à cette époque que Henri VIII, flatté de l'hommage que Vivès lui avait fait, l'appela à sa cour, et lui confia pendant quelques années l'éducation de la princesse Marie, alors sa fille unique. Il faisait tant de cas du savant espagnol,

qu'il allait exprès à Oxford avec la reine son épouse pour assister à ses leçons. Mais Vivès ayant osé désapprouver, de vive voix et par écrit, le divorce dont Henri menaçait Catherine d'Aragon, fut arrêté par ordre de ce prince irascible et despote, passa six mois en prison, et n'en sortit que pour quitter Londres et l'Angleterre. Il fit un voyage en Espagne, et étant revenu dans la Belgique, il s'établit à Bruges, s'y maria, y eut plusieurs enfants, y composa la plupart de ses ouvrages, et y mourut le 6 mai 1540, selon son épitaphe rapportée par Nicéron, qui ne laisse aucun doute à cet égard. Le style de cet auteur est sec et dur, quoiqu'il ne manque pas de pureté, et sa critique n'est pas toujours juste. Quelques-uns même de ses nombreux ouvrages ne sont que des compilations indigestes de passages rassemblés sous différents titres, sans goût et sans choix. On en trouve la liste complète dans le catalogue manuscrit des livres imprimés de la bibliothèque de Paris, et dans le tome 21 des *Mémoires* de Nicéron. Nous nous bornerons à citer les principaux : 1° *Colloquia sive Exercitatio latinæ linguæ Freigii notis illustrata*, Nuremberg, 1532, in-8°. Ces dialogues ont été traduits en français par Guil. Cuzman, Anvers, 1571, in-8°; par B. Jamin, Paris, 1578, in-16; et ils l'avaient été par Gilles de Housteville, Lyon, 1561, in-8°. 2° *Epistolæ duæ de initiis studiorum, et ratione docendi; Ad veram sapientiam introductio; Satellitium animi, sive Symbola*, etc., Anvers, 1531, in-8°; Leyde, 1532, et Bâle, 1541. L'*Introduction à la sagesse, ou la Petite morale de Vivès*, a été traduite en français par D. Bulteau, Paris, 1670. Il en existait déjà deux versions au 16^e siècle, l'une par Guil. Paradin, et l'autre par J. Colin. 3° *Dialectices libri 4*, Paris, 1550, in-4°; 4° *In Ciceronis Somnium Scipionis enarratio, cum notis*, Bâle, 1544; 5° *In Virgilii Bucolica interpretatio potissimum allegorica*, Paris, 1548, in-4°; 6° *Veritas fucata, sive de licentia poetica*, Louvain, 1523, in-4°; 7° *De concordia et discordia in humano genere*, Lyon, 1532, in-8°; 8° *De subventione pauperum*, libri duo : 1. *De subventione privata*; 2. *De publica*, Lyon, 1532, in-8°; 9° *De Mahomete et Alcorano censura, cum Mahumetis Alcorano lat. a Bibliandro*, 1550; 10° *De conditione vitæ christianorum sub Turca libellus*, ibid.; 11° *Idem libellus, cum Sadoleti oratione de Bello in Turcas*, 1538, in-8°; 12° *Epistolarum farrago*, Anvers, 1556, in-8°; 13° *Epistolæ cum epistolis Melancthonis et Thom. Mori*, Londres, 1642, in-fol.; 14° *Cum Erasmo de civilitate morum*, 1537, in-8°; 15° *S. Augustini libri de Civitate Dei, ad vetera exemplaria collati, additis commentariis*, Bâle 1570, in-fol.; 16° *De epistolis conscribendis libellus; cum Lippo Brandolino*, 1549, in-8°; 17° *Et cum epistolarum conscribendarum methodo a Sambuco*, 1552, in-8°; 18° *Epistola de ratione studii puerilis, cum rudimentis grammat.*, 1536, in-4°, composé pour l'usage de la princesse Marie; 19° *De corruptis*

artibus tomis tres, cité par Brucker comme un des meilleurs ouvrages de Vivès; 20° *Praelectio in Georgica Virgilii*; 21° *In Suetonium quadam*; 22° *De initiis, sectis, et laudibus philosophiæ*, libri 1; 23° *Anima senis, sive Praelectio in Ciceronis librum de Senectute*; 24° *De tempore quo natus est Christus*; 25° *De officio mariti*; 26° *De communione rerum ad germanos inferos*. Tous ces ouvrages et plusieurs autres ont été recueillis dans l'édition des *Oeuvres* complètes de Vivès, publiée à Bâle, 1555, 2 vol. in-fol. Une autre édition a été faite à Valence, en Espagne, en 1782, par les soins de l'archevêque de cette ville, Sabian-Fuero. Les écrits de Vivès annoncent, suivant Brucker, un esprit vigoureux, une connaissance très-étendue de la philosophie, une rare sagacité à découvrir les erreurs des philosophes anciens et modernes, particulièrement d'Aristote et de ses partisans. Le jugement de Morhoff ne lui est pas moins favorable. On consultera avec profit A.-J. Namèche, *Mémoire sur la vie et les écrits de Vivès*, Bruxelles, in-4°, 1841 (travail couronné par l'académie de cette ville); N.-G. Braam, *Dissertatio theologica exhibens J.-L. Vivès, theologiam christianam*, Cereningæ, 1853, in-8°. A—T.

VIVIAN (RICHARD-HUSSEY), général anglais, naquit le 28 juillet 1775. Il était l'aîné des fils de John Vivian, chevalier de Truro. Il entra dans l'armée en qualité d'enseigne, le 31 juillet 1793. Appelé à commander une compagnie le 7 mai 1794, il suivit en Hollande l'armée de lord Moira et assista à la reddition de Nimègue, où il resta avec un détachement jusqu'à l'entière évacuation de cette place. Il eut part aussi à l'affaire de Geldermalsen, encore en Hollande, le 8 janvier 1795. Revenu en Angleterre en juin de la même année, il dut se rendre ensuite aux Indes occidentales avec Adam Christian, mais le mauvais temps le plus persistant les obligea à renoncer à ce voyage. En 1796 il alla à Gibraltar, où il séjourna jusqu'au mois d'août 1798, pour passer ensuite au 7^e régiment de dragons, et en 1799, encore au mois d'août, il se rendit au Helder avec son régiment et y prit part à divers engagements. Il revint en Angleterre au mois de novembre, y fut promu à plusieurs grades, et en 1808 il dut s'embarquer pour la Corogne, où il se fit remarquer dans divers combats. De retour dans sa patrie en janvier 1809, il y devint colonel; puis il se rendit de nouveau en Espagne. Arrivé à Bilbao au mois de septembre, il fut incorporé au corps d'armée du duc de Wellington. Chargé du commandement d'une brigade, il se distingua en maintes occasions. Il assista en particulier à la bataille d'Orthès, entra avec ses troupes à Bordeaux, fut blessé en avant de Toulouse, et lord Wellington lui-même rendit justice à la valeur déployée par Vivian en ces occasions. De retour en Angleterre, il fut nommé major général. Il servit ensuite en Flandre, prit une vaillante part à la bataille de Waterloo, où il

avait le commandement de la 6^e brigade de cavalerie. Le 22 juillet 1830, Viviani fut nommé lieutenant général. Il était baronnet depuis 1828; il se fit moins remarquer comme homme politique. Cependant il entra à la chambre des lords, le 11 août 1841. Il mourut lors d'un voyage en Allemagne en 1842. Z.

VIVIANI (VINCENT), l'un des plus grands géomètres du 17^e siècle, naquit à Florence, le 5 avril 1622, d'une famille patricienne. Le P. Sébastien de Pietra-Santa, cordelier, son maître de logique, lui ayant dit qu'il n'y avait pas de meilleure logique que la géométrie, il s'appliqua sur-le-champ à l'étude de cette science, et y fit des progrès si rapides, qu'au bout de quelques mois il fut en état de lire et d'expliquer, sans aucun secours, le quatrième livre des *Eléments* d'Euclide. Galilée, vieux et aveugle, se chargea de l'initier aux mystères les plus profonds de la géométrie; et Viviani conçut bientôt une telle estime pour son maître, qu'il regarda toujours comme son plus beau titre de gloire celui de dernier élève de Galilée. Après la mort de ce grand homme, il se plaça sous la conduite du fameux Torricelli (voy. ce nom), qu'il compta comme son second maître. Il n'avait que vingt-quatre ans quand il forma le projet de réparer la perte du traité *De locis solidis*, d'Aristée l'ancien. N'ayant pour se guider qu'un seul passage de Pappus d'Alexandrie, il se trouvait dans la nécessité de deviner ce qu'Aristée avait dit ou pu dire. Ce fut pour cette raison qu'il intitula son ouvrage : *Divinatio in Aristæum*. Des affaires domestiques, des maladies et les différentes commissions dont il fut chargé par le grand-duc de Toscane ne lui permirent pas de terminer alors ce beau travail. Dans ses loisirs trop courts, Viviani s'occupa d'un autre ouvrage du même genre, puisqu'il s'agissait encore de deviner. Apollonius de Perge (voy. ce nom) avait rassemblé, dans huit livres, tout ce que les anciens géomètres ont écrit sur les sections coniques. On croyait les quatre derniers livres perdus; mais on savait que, dans le cinquième, Apollonius traitait des lignes droites les plus grandes et les plus courtes, c'est-à-dire des questions qu'on nomme aujourd'hui de *maximis et de minimis*. Ce fut ce livre qu'il se proposa de restituer, au milieu des distractions continuelles qui le tourmentaient. Son travail était déjà fort avancé, lorsqu'en 1656 le médecin Borelli (voy. ce nom) découvrit dans les manuscrits de la bibliothèque Laurentine, à Florence, une traduction arabe de l'ouvrage d'Apollonius (1). Borelli, charmé de sa découverte, obtint du grand-duc la permission de porter le manuscrit à Rome, et le fit traduire en latin par le savant maronite Abraham Echellensis. Cette version, terminée au mois d'octobre 1658, fut imprimée l'année suivante. Mais Vi-

viani, n'ayant pas voulu perdre le fruit de ses recherches, avait pris la précaution de faire constater qu'il n'avait jamais connu l'existence du manuscrit arabe, et que d'ailleurs il ne connaissait pas cette langue; et lorsque l'impression des deux ouvrages eut mis les géomètres à même de les comparer, on trouva, dit Fontenelle, que Viviani avait plus que deviné, c'est-à-dire qu'il avait été plus loin qu'Apollonius sur la même matière. Un fait si glorieux étendit la réputation de Viviani dans toute l'Europe. Les princes de la maison de Médicis s'empressèrent à l'envi de combler de bienfaits le géomètre dont les talents honoraient son pays; et Colbert, sur la proposition de Chapelain (voy. ce nom), l'inscrivit sur la liste des savants étrangers auxquels Louis XIV faisait éprouver les effets de sa munificence. Le grand-duc Ferdinand avait nommé successivement Viviani son géomètre, maître de mathématiques des pages, et professeur à l'académie de Florence; il le fit ensuite son premier ingénieur, et, en 1662, le chargea de régler avec Cassini (voy. ce nom), délégué du pape, les contestations relatives au cours de la Chiana. Le plan qu'ils présentèrent pour prévenir les inondations de cette rivière resta sans exécution : mais ces deux grands hommes, entraînés par une estime réciproque, se lièrent d'une amitié inviolable, et ils profitèrent de l'occasion qui les avait réunis pour faire ensemble des observations astronomiques, des recherches d'histoire naturelle et même d'antiquité. En 1666 le grand-duc dispensa Viviani de ses fonctions d'ingénieur, afin de lui laisser le loisir de terminer les ouvrages auxquels il travaillait depuis longtemps. Sans perdre de vue la restitution d'Aristée, il s'occupait alors d'un traité de la *Résistance des solides*. Ayant appris qu'Alex. Marchetti (voy. ce nom), le traducteur de Lucrèce, travaillait sur le même sujet, il voulut essayer de le gagner de vitesse; mais d'autres occupations l'empêchèrent de mettre la dernière main à cet ouvrage. Celui de Marchetti parut en 1669, et devint entre les deux concurrents le sujet d'une discussion dans laquelle l'avantage fut à Viviani, plus savant géomètre que son rival. C'était pour assurer à Galilée la possession de quelques-unes de ses découvertes qu'il avait pris la plume contre Marchetti. Ce fut encore dans l'intérêt de la gloire de son maître qu'en 1674 il publia l'ouvrage suivant : *Quinto libro degli Elementi d'Euclide, ovvero la scienza universale delle proportioni spiegata colla dottrina di Galileo*. Il y joignit, sous le titre de *Diporto geometrico* (Amusements géométriques), la solution d'une douzaine de problèmes, proposés par un anonyme de Leyde, qu'il résout au moyen de l'analyse ancienne, avec beaucoup plus de simplicité et d'élégance qu'on ne pourrait le faire par l'analyse algébrique. Cet ouvrage est d'ailleurs remarquable, dit Montucla, par quantité de détails intéressants sur la personne

(1) On croyait que ce volume renfermait les huit livres de l'ouvrage d'Apollonius; mais il y manquait le dernier.

et les dernières années de Galilée et sur la vie de Torricelli, ainsi que sur leurs ouvrages, exécutés ou projetés (voy. *Hist. des mathématiques*, t. 2, p. 93). Quelques problèmes proposés par Comiers, prévôt de Ternant, étant tombés, en 1677, entre les mains de Viviani, il en donna la solution sous ce titre : *Enodatio problematum universis geometris propositorum*, etc., Florence, in-4°, avec une dédicace aux mânes de Chapelain, dans laquelle il témoigne le regret de n'avoir pas trouvé plus tôt l'occasion de lui prouver sa reconnaissance pour tous les services qu'il avait reçus de lui. Viviani, dans sa préface, montre beaucoup de répugnance pour ces sortes d'énigmes savantes qu'on ne propose d'ordinaire que lorsqu'on se croit certain d'en avoir le mot. Cependant, en 1692 il fit insérer dans les *Acta eruditorum Lipsiens.*, sous le nom de A. D. Pio Lisci pusillo geometra (1), le problème de la Voûte quarrable, dont Leibniz, Bernoulli et le marquis de l'Hôpital donnèrent sur-le-champ des solutions en une infinité de manières; mais, suivant Montucla, l'explication que Viviani en a donnée lui-même l'emporte à quelques égards sur celles de ses concurrents (voy. *Hist. des mathématiques*, t. 2, p. 94). Membre de l'académie del Cimento, de celle des Arcadiens et de la société royale de Londres, il fut, en 1699, admis à l'académie des sciences dans la classe des associés étrangers, et Louis XIV lui fit offrir la place de son premier astronome. Viviani s'excusa de l'accepter par attachement pour son pays, comme il avait déjà refusé les offres du roi de Pologne, Casimir; mais il n'en éprouva pas moins une vive reconnaissance pour le grand prince, dont les bienfaits venaient le chercher, quoiqu'il ne fût pas né son sujet; elle éclata d'une manière ingénieuse dans l'inscription : *Aedes à Deo data*, qu'il fit placer sur la façade du palais qu'il avait construit des dons de Louis XIV. C'était une allusion heureuse au premier nom du roi, et à la manière dont cette maison avait été acquise. Viviani n'avait point oublié son premier maître dans le plan de cette maison; le buste en bronze de Galilée est sur la porte, et son éloge, ou plutôt toute l'histoire de sa vie, dans des places ménagées exprès (voy. Fontenelle, *Eloge de Viviani*). Ce grand géomètre employa le reste de sa vie à terminer la *Divination* d'Aristée, qu'il dédia à Louis XIV, et mourut comblé d'honneur et de gloire à Florence, le 22 septembre 1703, à l'âge de 82 ans. Il fut inhumé dans l'église Ste-Croix, non loin de Galilée. Un tombeau de marbre y réunit, depuis 1735, les restes vénérables du maître et du disciple. Outre les ouvrages déjà cités, on a de Viviani : 1° *De maximis et minimis geometrica divinatio in quintum conicorum Apollonii Pergæi nunc desideratum*, Florence, 1659, gr. in-fol., très-rare; 2° *Formazione e misura di tutti i cieli con la*

(1) Anagramme de *Postremo Galilæi discipulo*.

struttura e quadratura esatta dell' intero e delle parti d'un nuovo cielo ammirabile, ed uno degli antichi delle volte regolari degli architetti, ibid., 1692, in-4°. Viviani s'y borne à l'énoncé de ses propositions, en supprimant les démonstrations. Quelques années après, le P. Grandi (voy. ce nom) s'occupe de les rechercher, et les publia sous ce titre : *Geometrica divinatio Vivianeorum problematum*, 3° *De locis solidis secunda divinatio geometrica in quinque libros injuria temporum amissos Aristæi senioris geometræ*, ibid., 1701, in-fol. Il faut convenir, dit Montucla, qu'on réduirait ce volume à quelques pages, en se servant de l'analyse algébrique. L'auteur y a joint les plans et la description de sa maison. 4° *Euclidis i dodici libri degli elementi piani e solidi, tradotti, spiegati ed illustrati*, ibid., 1769, 2 tomes, in-12. 5° Des *Lettres* dans la *Vie* de l'auteur, par Fabroni, et dans les *Codd. mss. della librar. Nanni*. On sait que Viviani avait composé sous le titre de *Geometria moralis* un traité dans lequel il appliquait, autant qu'on le peut, la géométrie à la morale chrétienne; mais il ne s'est pas retrouvé parmi ses manuscrits. On peut consulter, sur ce grand géomètre, les *Eloges* de Fontenelle; les *Mémoires* de Nicéron, t. 24; le *Dictionnaire* de Chauffepié, et enfin la *Storia della letteratura italiana* de Tiraboschi, t. 8, p. 258-64. Une médaille frappée en son honneur est figurée dans le *Museum Mazzuchellianum*, t. 2, pl. 145.

W—s.

VIVIANI (QUINICO), écrivain italien, naquit à Soligo dans le Trévisan en 1785. D'une famille peu aisée, il fit d'abord de rares et difficiles études. Cependant, grâce à un protecteur éclairé, Melchior Cesarotti, il put les continuer, et même s'y perfectionner assez pour courir les hasards de la publicité. En 1807, il fit paraître un premier ouvrage : *Les chants militaires*, Brescia, 1807. L'ouvrage, empreint d'une certaine vivacité, mais aussi d'une grande sincérité juvénile, eut assez de succès pour que Viviani se sentit encouragé à continuer. Il fit suivre ce premier essai d'un nouveau recueil de poésies où il inséra quelques morceaux de prose, et dans lequel respiraient les mêmes généreux sentiments. Cet autre ouvrage fut suivi de divers écrits, parmi lesquels nous citerons un *Discours* en faveur des pauvres écrit en 1817, un autre, sur le caractère des institutions scientifiques du 19^e siècle; puis, des maximes, des réflexions, des portraits, etc. Viviani donna ensuite, après de longues et sérieuses études et recherches, la *Divine comédie de Dante*, d'après le manuscrit bartholinien mis au jour par les frères Mattiuzzi. Viviani ne négligea rien, ni soins ni voyages, pour rendre parfaite cette édition. Il parcourut presque toute l'Italie, visita les bibliothèques et dépôts littéraires, surtout ceux de Milan et de Florence. A quelque temps de là, Viviani donna au public une traduction des *Bucoliques* de Virgile.

Il fit suivre cette version de notes substantielles et d'une table de diverses leçons tirées de deux manuscrits antiques. En 1815, Viviani publia une traduction du roman du comte de St-Leu (Louis-Bonaparte) intitulé *Marie ou les Hollandais*; il donna ensuite un roman de sa façon, ayant pour titre : *Les hôtes de Resia*, Udine, 1827. Enfin il fit paraître le *Manuel philosophique de la langue italienne*, mais il n'eut point le temps de terminer cette œuvre d'un si vif intérêt : il mourut en novembre 1835, à peine âgé de 50 ans. On doit à Viviani une édition des *Nouvelles de Barbieri*, Udine, 1823, in-4°; — une édition de la *Madonna Dianora* de Boccace, Udine, 1829, d'après un manuscrit du 15^e siècle. Z.

VIVIEN (JOSEPH), peintre au pastel, premier peintre de l'électeur de Cologne, né à Lyon en 1657, se rendit à Paris à l'âge de vingt ans, pour s'y perfectionner dans les arts du dessin, dont il n'avait reçu jusque-là que des leçons médiocres. Ayant eu le bonheur de se faire présenter à Lebrun, il obtint de ce maître des conseils qu'il eut bientôt mis à profit. En peu de temps il se plaça au premier rang des peintres de portrait. Quoique ses ouvrages à l'huile lui eussent mérité d'honorables suffrages, il appliqua tous ses soins à chercher dans le pastel une force de ton et des effets qu'on n'avait point encore su tirer alors de ce genre de peinture. Sa réputation s'en accrût à un tel point, que les plus grands personnages de l'Europe voulurent avoir des pastels de sa main. Doué d'une facilité et d'une hardiesse d'exécution dont on n'avait eu que peu d'exemples, il représentait des familles entières en pied et de grandeur naturelle, et trouvait moyen de grouper ainsi jusqu'à douze figures dans un espace où des peintres ordinaires n'auraient pu placer que quatre ou cinq personnages; aussi ne peut-on se dispenser de le compter parmi les artistes du siècle de Louis XIV qui ont le mieux entendu la composition. Ses ouvrages les plus remarquables furent la *Famille de Monseigneur* (appelé le grand Dauphin), et la *Famille électorale de Bavière*, tableau destiné à réconcilier entre eux les membres de cette maison souveraine, que des intérêts politiques divisaient depuis longtemps. Lorsque ce dernier morceau, auquel Vivien avait travaillé dix-huit ans, fut achevé, l'auteur, à qui Louis XIV en avait déjà fait compliment, voulut porter lui-même son ouvrage en Allemagne. Il le présenta, en effet, à l'électeur de Cologne, prince de la maison de Bavière; mais peu de jours après il mourut d'une fluxion de poitrine (5 décembre 1734) dans le palais électoral de Bonn. Vivien ne fut pas du nombre des artistes qui eurent à se plaindre de la fortune. Ses talents furent toujours payés avec libéralité. Le roi lui avait accordé une pension, avec un logement gratuit au Louvre et aux Gobelins. L'académie royale de peinture l'avait admis dans son sein le 30 juillet 1701, et l'avait

ensuite élu conseiller le 28 septembre 1703. Enfin il était premier peintre des électeurs de Bavière et de Cologne. Les mémoires du temps parlent de lui comme d'un homme dont l'esprit était vif et gai, et qui par son désintéressement s'était concilié l'estime générale. Aux tableaux que nous avons cités il faut ajouter ceux qu'il composa pour sa réception à l'académie (le portrait de *Robert de Cotte*, architecte, à qui l'on doit le portail de St-Roch, et celui du sculpteur *Girardon*, salle des pastels au Louvre); les portraits d'*André Hameau*, de *Nicolas Blampignon*, docteurs de Sorbonne (gravés par G. Edelinck), de la comtesse d'Arco, du roi d'Espagne *Philippe V* (gravés par Corneille Vermeulen), de *Joseph Clément de Bavière*, électeur de Cologne, et de l'abbé *Bignon* (gravés par Benoît Audran). Les ouvrages de Vivien sont devenus rares. On sait que la peinture au pastel, déjà passée de mode, ne résiste guère aux injures du temps. On voit, dans les galeries de Versailles un portrait de Fénelon par Vivien. Quoique la réputation de Vivien ait baissé depuis longtemps, on lui rend toujours la justice de dire que nul peintre de portrait ne l'a surpassé pour la science du dessin, la fraîcheur du coloris, l'exactitude de la ressemblance et le beau choix de l'imitation. Vivien a été gravé par B. Audran, J. Audran, Drevet, Duflos, Edelinck, Flippart, J.-B. Grateloup, J.-B. Poilly, J.-B. Probst, F.-I. Spatt, H. Sperling, D. Sornique, C. Vermeulen, J.-A. Zimmermann; on lui doit une *Adoration des mages*, peinte en 1698, pour la corporation des orfèvres de Paris, qui en fit don à l'église Notre-Dame; enfin il a exécuté son propre portrait qui est conservé dans les galeries des Uffizi à Florence.

F. P.—T.

VIVIEN (ALEXANDRE — FRANÇOIS — AUGUSTE), membre de l'Institut, vice-président du conseil d'Etat, deux fois ministre, naquit à Paris le 3 juillet 1799. Après avoir fait ses études classiques et de droit à Paris, des relations particulières le déterminèrent à s'établir d'abord à Amiens comme avocat, et il avait promptement conquis dans cette ville une importante situation, lorsque, en 1826, il vint se faire inscrire au barreau de Paris. Quelque temps après, il fit paraître, en collaboration avec M. Edmond Blanc, un *Traité de la législation des théâtres*, qui est longtemps demeuré le meilleur ouvrage sur cette matière. Il commençait à se faire une place à côté des maîtres de sa profession; mais la révolution de juillet 1830 vint changer ses destinées. M. Bernard de Rennes, nommé procureur général près la cour royale de Paris, et qui n'avait pas oublié le jeune avocat contre lequel il avait eu l'occasion de plaider à Amiens, le désigna à M. Dupont (de l'Eure), garde des sceaux, et ce fut ainsi que Vivien, à l'âge de trente et un ans, fut appelé aux fonctions de procureur général près la cour royale d'Amiens. Une émeute locale,

à la répression de laquelle il fut naturellement appelé à concourir, le mit dans le cas de déployer plus particulièrement la résolution et la modération dont l'alliance a toujours formé le trait distinctif de son caractère. Cette circonstance appela sur lui l'attention du gouvernement, et le 21 février 1831, sur la proposition de M. le comte de Montalivet, alors ministre de l'intérieur, il fut nommé préfet de police à Paris. Mais, au mois de septembre suivant, par suite d'une dissidence qui se produisit entre lui et son ministre (M. Casimir Périer) au sujet d'une autre émeute, il dut quitter la préfecture de police, et il fut nommé conseiller d'Etat en service ordinaire. Le conseil d'Etat était sa véritable place, et il ne tarda pas à y acquérir une autorité incontestée; aussi lorsque, en 1839, le gouvernement rétablit dans ce corps une section spéciale de législation, Vivien en fut nommé président. Avant cette nomination, il avait été élu député, en février 1833, par le collège électoral de St-Quentin *extra muros*; il n'a cessé depuis lors, jusqu'en 1848, de représenter cette circonscription. Vivien ne désirait ni ne rêvait le renversement de la monarchie de 1830, qu'il croyait propre à assurer l'union de l'ordre et de la liberté; mais, dans les questions politiques, il vota plus habituellement avec l'opposition dynastique qu'avec le parti conservateur. Son action, du reste, fut surtout remarquée dans l'élaboration et la discussion des lois administratives ou civiles; il fut, notamment, à la chambre des députés, le rapporteur des lois des 18 juillet 1837 et 10 mai 1838 sur l'administration municipale et sur celle des départements, et aujourd'hui encore ses travaux sur ces lois si importantes sont consultés et cités à chaque instant. Vivien portait, dans ces matières, une sagacité de coup d'œil, une netteté et une clarté d'argumentation, une précision de rédaction, qui étaient également appréciées à la chambre et au conseil d'Etat; on pouvait ne pas être de son avis, mais on ne pouvait méconnaître la bonne foi qu'il apportait à la recherche de la vérité, et l'on résistait difficilement à la verve convaincue qu'il déployait ensuite pour faire triompher l'opinion qu'il s'était formée. Le 1^{er} mars 1840, il fut nommé garde des sceaux, ministre de la justice et des cultes, dans un cabinet dont M. Thiers était le président, mais dont les affaires d'Orient amenèrent bientôt la chute. Sorti du ministère le 29 octobre 1840, Vivien ne rentra pas immédiatement au conseil d'Etat; il éprouvait quelque hésitation à accepter des fonctions publiques sous un cabinet dont il combattait la politique. Cette hésitation fut pourtant vaincue par le vœu unanime du conseil d'Etat et par l'insistance pressée du garde des sceaux d'alors, M. Martin (du Nord), qui eut le bon esprit et le bon goût de s'exprimer ainsi à ce sujet : « Ce sont des scrupules exagérés; nous savons bien que Vivien » votera contre nous le lendemain comme la

« veille de sa nomination; mais le conseil d'Etat » a besoin de ses lumières. » Vivien redevint, en conséquence, président de la section de législation le 25 décembre 1843, en remplacement de M. Dumon, qui l'avait remplacé lui-même en mars 1840, et qui fut alors nommé ministre des travaux publics. En décembre 1845, il fut élu membre de la section de législation de l'Académie des sciences morales et politiques; il venait de publier, sous le titre d'*Etudes administratives* (Paris, 1846, in-8°), un volume consacré à divers travaux, dont quelques-uns avaient déjà paru par fragments dans la *Revue des Deux-Mondes*, sur les principales institutions de l'administration française. Pendant cette dernière partie de la durée du gouvernement de juillet, Vivien s'est peu mêlé, dans la chambre des députés, à la politique active; il a cependant attaché son nom à une proposition qui avait pour objet d'enlever aux cours royales une attribution que leur avait conférée la loi du 2 juin 1841, et qui consistait à désigner les journaux chargés de recevoir les annonces judiciaires. Il craignait que, dans l'exercice de cette attribution, les cours ne se laissassent quelquefois dominer par des préoccupations politiques, et il voyait là, non sans raison, un danger pour l'autorité et la considération de la magistrature. Nous aimons à citer la péroraison du discours qu'il prononça, le 29 mars 1845, à l'appui de cette proposition; le caractère de l'homme s'y peint et s'y reflète, ce nous semble, tout entier : « On a bien voulu me rappeler, » dans la discussion des bureaux, que les ha- » sards de la vie politique m'ont placé un in- » stant à la tête de la magistrature. Quelques-uns » de mes collègues ont invoqué ce souvenir avec » une bienveillance dont je les remercie; d'autres » me l'ont opposé comme un reproche. Je ne » m'en plains point. Je n'oublierai jamais l'ines- » timable honneur de cette haute position; je ne » perdrai jamais de vue les devoirs qu'il m'im- » pose. Je place au premier rang le soin d'épar- » gner à la magistrature tout ce qui peut porter » atteinte à sa dignité, et ce devoir, j'ai voulu » l'accomplir en vous soumettant la proposition » sur laquelle vous allez délibérer. » Les événements de février 1848 surprirent Vivien comme tout le monde; ses prédilections pour la monarchie constitutionnelle s'alarmèrent, d'ailleurs, du changement profond que la proclamation de la république allait apporter dans l'état et dans l'avenir du pays. Cependant l'unanimité apparente avec laquelle ce changement fut accueilli détermina Vivien à prêter son concours au nouveau gouvernement. Elu à l'assemblée constituante par le département de l'Aisne, il fut appelé à faire partie de la commission de constitution. Les travaux de cette commission touchaient à leur terme, par la discussion et l'adoption de son œuvre, et Vivien allait partir pour remplir une mission de médiation entre l'Autriche et la Sar-

daigne, que lui confiait le général Cavaignac, chef du pouvoir exécutif, lorsque ce dernier sentit le besoin de fortifier son ministère dans le sens des idées d'ordre et de sage liberté qui dominaient alors dans l'assemblée, et confia à M. Dufaure le ministère de l'intérieur, à Vivien celui des travaux publics (octobre 1848). Mais l'élection du prince Louis-Napoléon comme président de la république (10 décembre 1848) amena naturellement un autre changement de cabinet, et Vivien quitta le ministère des travaux publics. Peu de jours après, il fut placé par le président sur la liste des trois candidats entre lesquels l'assemblée devait élire le vice-président de la république; le choix de la majorité se porta toutefois sur M. Boulay (de la Meurthe). Au mois d'avril suivant, la même assemblée procéda, en vertu de la constitution, à l'élection des conseillers d'Etat; Vivien fut élu le premier, par cinq cent trente-neuf voix sur sept cent dix votants; et, obligé d'opter entre son siège de représentant et celui de conseiller d'Etat, il préféra cette dernière situation, vers laquelle ses antécédents et ses goûts dirigeaient surtout ses sympathies. Depuis cette époque jusqu'au 2 décembre 1851, il fut à la fois président de la section de législation et vice-président du conseil d'Etat; ses collègues de ce temps pourraient seuls attester l'infatigable activité qu'il ne cessa de déployer dans l'exercice de ces laborieuses et difficiles fonctions. Mais si, par la nature même des travaux du conseil d'Etat, les résultats de cette activité ont trop généralement échappé à l'attention publique; elle a du moins pu connaître l'utile et féconde innovation qu'il a introduite dans ceux de ses travaux qui étaient consacrés à la préparation des lois, c'est-à-dire l'usage des enquêtes sur les matières qui comportaient cette voie d'instruction. Quelques-unes de ces enquêtes ont été imprimées, notamment celles sur les théâtres, sur le crédit foncier, sur les tarifs différentiels des chemins de fer; nous ne serons démenti par personne en attestant que, grâce surtout à la rare sagacité de l'esprit éminent qui les a dirigées, elles renfermaient les plus précieux éléments d'information. — Le coup d'Etat de décembre 1851, que Vivien avait vainement cherché à prévenir, le rendit définitivement à la vie privée. « J'ai servi deux gouvernements libres, » dit-il; je n'en servirai pas un troisième, qui « n'aura pas le même caractère. » Le bonheur qu'il trouvait dans son intérieur, depuis le mariage qu'il avait contracté en 1838 avec mademoiselle Gillibrand, Anglaise d'origine, et qui lui avait donné trois filles, adoucissait singulièrement pour lui les déceptions de la politique et la transition subite d'une vie pleine d'activité à une retraite presque complète. Les loisirs qui lui furent ainsi faits semblaient, d'ailleurs, devoir lui permettre de soigner et de rétablir sa santé, déjà gravement altérée. Dès 1847, de fréquents en-

rouements et même une extinction de voix avaient annoncé chez lui une affection du larynx, dont il ne fit qu'enrayer momentanément les progrès en 1849 et 1850, par deux saisons au Mont-Dore et aux Eaux-Bonnes. Au commencement de 1852, il fut atteint d'une fluxion de poitrine qui mit ses jours en danger, et il lui en resta une fièvre dont les accès inégaux résistèrent à tous les efforts de l'art. Cependant, dans cette même année 1852, il publia une seconde édition de ses *Etudes administratives*, mises en harmonie avec la nouvelle constitution du pays. Ce livre excellent n'a point vieilli, et nous doutons beaucoup que notre organisation administrative soit destinée à subir d'assez profonds changements pour qu'il perde de longtemps son intérêt. Le premier volume traite, soit des caractères généraux de cette organisation, soit des divers instruments du pouvoir administratif; le second s'occupe de quelques-unes de ses principales attributions, notamment de la police, qui a fourni à l'auteur un chapitre où l'on trouve à la fois les qualités habituelles de son esprit et les traces fortement accusées de son expérience personnelle. Nous citons volontiers la fin de la préface de cette seconde édition, qui exprime avec autant de sincérité que de bonheur les sentiments politiques auxquels Vivien est resté fidèle pendant toute sa vie : « On chercherait en vain dans « ces volumes une œuvre de parti. Dans la con- « fusion générale des opinions et des esprits, le « seul parti que j'admette, s'il m'est permis de « terminer par cette profession de foi, le seul « auquel je me fasse gloire d'appartenir est celui « de la liberté, alliée à l'ordre et contenue par la « règle. Cette liberté est une chose si sainte et si « douce, que je la prendrais de quelques mains « qu'elle sortît. Je serais heureux de la devoir à « un Washington, elle me réconcilierait avec un « Stuart, et j'en saurais gré même à un Cromwell, « s'il pouvait me la donner. » Après cette publication, Vivien, sur les conseils des médecins, alla passer deux hivers dans le Midi, et l'on put un instant croire qu'il en avait retiré une amélioration durable; mais, rentré à Paris en mai 1854, il fut pris tout à coup, dans la nuit du 6 au 7 juin, d'un étouffement annoncé la veille par une plus grande difficulté de respirer, et il expira suffoqué vers les sept heures du matin. Indépendamment de ses *Etudes administratives*, Vivien a laissé quelques autres travaux, qui ont paru dans divers recueils. Parmi ces travaux, on a surtout remarqué : 1° un *Mémoire* lu à l'Académie des sciences morales et politiques sur la *défense des indigents dans les procès civils et criminels* (Compte rendu des séances de cette Académie, t. 12), qui a contribué, pour sa part, à l'enfement ultérieur de la loi du 22 janvier 1851 sur l'assistance judiciaire; 2° une *Notice*, pleine de détails curieux, sur les *états généraux de 1593* (ibid., t. 18 et 19), qui ne devait

être pour lui, si les forces et la vie ne lui eussent manqué, que le point de départ de recherches plus étendues sur l'histoire de notre ancienne représentation nationale; 3° une *Etude sur la Hollande à deux époques*, c'est-à-dire sous les règnes de Louis-Bonaparte et de Guillaume 1^{er} (*Revue des Deux-Mondes*, juillet 1853); 4° un substantiel résumé, dans le *Journal des Economistes*, des effets désastreux produits sur l'industrie française par la révocation de l'édit de Nantes, etc. E. R.

VIVONNE (LOUIS-VICTOR DE ROCHECHOUART, comte, puis duc de MORTEMART et DE), l'un des seigneurs les plus braves et les plus spirituels de la cour de Louis XIV, dont il fut enfant d'honneur (1), naquit le 15 août 1636. Tandis que l'éducation des autres enfants d'honneur du jeune roi était fort négligée, bien qu'on les eût tous mis au collège des Grassins, le duc de Mortemart, père de Vivonne, lui donna dans sa maison un précepteur, sous lequel, plus heureux que ses compagnons, il fit les progrès qui l'ont rendu depuis si célèbre à la cour et à la ville par le nombre intarissable de ses bons mots (2). Dès qu'il fut en âge de porter les armes, il alla servir en Flandre, comme volontaire, sous Turenne, et se distingua à l'attaque des lignes d'Arras, à la prise de Landrecies et de Condé (1655), et au siège de Valenciennes, que l'armée française fut obligée de lever. Bussy-Rabutin, qui fut depuis l'ennemi de Vivonne, rend justice dans ses *Mémoires* à la bravoure que ce jeune seigneur montra devant Condé. La cavalerie française, dans un fourrage, s'enfuit à la vue des ennemis par le mauvais exemple de Campferrant, qui commandait le régiment du roi. Il ne resta auprès de Bussy, pour faire face à l'ennemi, que Vivonne, le duc de Coaslin et Manicamp, tous trois capitaines dans ce régiment. Elevé au grade de mestre de camp, il partit pour l'Italie, en 1663, et servit dans l'armée navale commandée par le duc de Beaufort, amiral de France. L'année suivante, il fut employé en qualité de maréchal de camp, et sous les ordres du même chef, à l'expédition contre Gigeri, dans le royaume d'Alger (voy. François DE BEAUFORT), dans laquelle il exerça par com-

mission la charge de général des galères, appartenant au marquis de Créquy. La guerre ayant été déclarée à l'Espagne en 1667, il se distingua en Flandre, sous les yeux du roi, aux sièges d'Ath, de Tournay, de Douai, de Lille, et dans toutes les occasions de cette mémorable campagne. Après la paix d'Aix-la-Chapelle, il parut à la tête d'une escadre devant Alger, et obligea la régence à faire avec la France un traité pour la sûreté du commerce. Il eut ensuite le commandement des galères, avec lesquelles il alla en qualité de général de l'Eglise, et avec la flotte commandée par le duc de Beaufort, au secours de l'île de Candie. Après la mort de ce prince, Vivonne monta le vaisseau amiral. Lorsqu'à son retour il passa par Rome, le pape Clément IX lui donna les marques les plus distinguées de son estime, et l'honora du gonfalon de l'Eglise avec permission de le porter dans ses armes, lui et sa postérité. Cette même année (1669), sur la démission du maréchal de Créquy, il fut pourvu de la charge de général des galères, qu'il exerçait depuis deux ans sans en avoir le titre. Cette dignité l'obligea de fixer son séjour à Marseille. C'est alors qu'il eut avec la marquise de Grignan des relations d'amitié qui paraissent avoir été assez orageuses, si l'on en juge par les lettres de madame de Sévigné, où il est traité généralement avec assez peu de bienveillance, malgré le titre de *mon ami Vivonne*, qu'elle lui donne le plus souvent. En 1672 la guerre ayant été déclarée aux Hollandais, il se trouva au fameux passage du Rhin. Son cheval de bataille, appelé Jean le Blanc, fit au milieu du fleuve un faux pas qui faillit renverser son maître dans les flots. « Tout beau, Jean le Blanc, dit tranquillement « Vivonne, voudrais-tu faire mourir en eau « douce un général des galères? » Au même moment, il reçut à l'épaule gauche un coup de feu dont il ne guérit jamais, et qui le força de porter toujours le bras en écharpe; mais il supportait gaiement cette disgrâce. Madame de Sévigné racontait à ce sujet une anecdote fort plaisante. Il adressait ses vœux à la belle niadame de Ludres, dont le chevalier de Vendôme était également épris. Ce dernier voulut se battre avec Vivonne, qui alors était dans sa chambre, souffrant de son bras, recevant les compliments de toute la cour: car en cette occasion, il avait tout le monde pour lui sans partage, mais cette affaire n'eut pas de suite. Durant la campagne de 1673, il servit encore en Hollande, et se signala au siège de Maëstricht. Le roi récompensa ses services en lui donnant le gouvernement de la Champagne, en 1674. Il avait vainement sollicité la charge de colonel général des Suisses devenue vacante, en 1673, par la mort du comte de Soissons. Il fut alors envoyé en Provence, sur la nouvelle que les Hollandais faisaient passer des troupes dans la Méditerranée: partout il établit la sûreté du commerce. Les habitants de Messine, soulevés

(1) Le P. Anselme, ordinairement si exact, dit que Vivonne fut le seul enfant d'honneur de Louis XIV. Cette assertion est démentie par les détails positifs qu'on trouve sur ce sujet dans les *Mémoires* de Louis-Henri Loménie de Brienne (voy. ce nom). Le témoignage de Loménie de Brienne est d'autant plus décisif qu'il fut lui-même enfant d'honneur de Louis XIV avec le marquis de Coaslin, le comte Duplessis-Praslin, le marquis de la Châtre, Charles-François Loménie de Brienne, depuis évêque de Coutances, et enfin le jeune marquis de Vivonne. Comment ensuite concilier un fait aussi précis avec ce que dit, dans ses *Mémoires*, la Porte, premier valet de chambre de ce monarque, encore mineur? Selon lui « on ne donna point d'enfant d'honneur au roi », et cela parce que des enfants sans discrétion eussent pu dire au jeune prince qu'il était le maître, ce qui était contraire aux vues d'Anne d'Autriche et du cardinal Mazarin (p. 255). La chose est vraie depuis 1644, époque à laquelle les enfants d'honneur de Louis XIV cessèrent de l'être, ainsi qu'on le voit dans les *Mémoires* de L.-H. de Brienne; mais depuis 1642, époque à laquelle le Dauphin passa entre les mains des hommes, jusqu'en 1644, il avait eu les six enfants d'honneur qu'on vient de nommer.

(2) Extrait des *Mémoires* de L.-H. Loménie de Brienne, cités dans la note précédente.

contre les Espagnols, ayant imploré l'assistance de Louis XIV, ce monarque leur envoya Vivonne avec un puissant secours. Le général des galères battit la flotte ennemie, et entra victorieux dans Messine le 28 avril 1675. Ces succès lui valurent beaucoup de gloire, et surtout beaucoup d'adulations. Comme il vivait dans la plus intime familiarité avec Despréaux, il lui manda de lui écrire quelque chose qui le consolât des mauvaises harangues qu'il était obligé d'entendre. Alors le poète lui adressa, dans le style de Balzac et dans celui de Voiture, deux lettres que ces deux auteurs étaient censés avoir écrites de l'autre monde. Cet ingénieux badinage eut un grand succès. Le roi comprit Vivonne dans la nomination des huit maréchaux de France qui furent nommés le 28 juin de cette même année, après la mort de Turenne. Madame de Sévigné se trompe donc lorsqu'elle répète, d'après madame de Grignan, qu'il fut nommé par *prévision* de ce qu'il devait faire à Messine, puisque son entrée dans cette ville précéda de plus d'un mois sa promotion. Ce n'est pas que le crédit de madame de Montespan n'y eût contribué; mais on ne peut nier qu'il n'eût mérité cette faveur par des services réels. On trouve dans les *Mémoires pour servir à l'histoire de Louis XIV* une anecdote curieuse à ce sujet. « Le roi avait fait avec Louvois, » dit l'abbé de Choisi, la liste de ceux qu'il voulait honorer du bâton de maréchal de France. « Il alla ensuite chez madame de Montespan, qui » en fouillant dans ses poches y prit cette liste, » et n'y voyant pas M. de Vivonne, son frère, » se mit dans une colère digne d'elle. Le roi, » qui ne pouvait pas lui résister en face, dit » qu'il fallait que M. de Louvois eût oublié de l'y » mettre. *Envoyez-le guerir tout à l'heure*, lui dit-elle d'un ton impérieux, et le gronda comme il » faut. On envoya chercher M. de Louvois; et le » roi ayant dit fort doucement que sans doute il » avait oublié Vivonne, ce ministre se chargea » du paquet, et avoua sa faute. On mit Vivonne » sur la liste : la dame fut apaisée et se contenta » de reprocher à Louvois sa négligence dans une » affaire qui la touchait de si près. » D'Aubigné, frère de madame de Maintenon, qui n'avait pu être fait maréchal par le crédit de sa sœur, et qui regardait le refus du roi comme une injustice, ne pouvait pardonner à Vivonne d'avoir été plus heureux que lui; il s'en expliqua un jour assez plaisamment. Il jouait à la bassette, et mettait sur les cartes des monceaux d'or sans compter. Vivonne entrant dans la salle s'écria : « Il » n'y a que d'Aubigné qui puisse jouer si gros » jeu. C'est, répliqua brusquement celui-ci, que » j'ai eu mon bâton en argent. » L'abbé de Choisi rapporte encore un trait qui pourrait faire douter du mérite de Vivonne comme général, si les gens caustiques étaient toujours de bons juges. Écrivant de Messine au roi, il finissait sa lettre par ces mots : « Nous avons besoin de dix mille hom-

« mes pour soutenir l'affaire. » Il donna la dépêche à cacheter à du Terron, intendant de l'armée, qui, après ces mots de *dix mille hommes*, ajouta : *et d'un général*. On ne peut nier d'ailleurs que si dans cette expédition Vivonne dut beaucoup aux talents de Duquesne, il ne manqua ni de courage, ni d'activité. Après sa première entrée dans Messine, il conduisit l'armée devant Agousta, et s'en rendit maître. Il revint à Messine le 28 août, et fut obligé d'y rester pour contenir le peuple déjà mécontent de ses défenseurs. Dans cet intervalle Duquesne remporta, sur les Hollandais et sur les Espagnols réunis, deux victoires navales (8 janvier et 12 mars 1676). Le calme étant rétabli dans Messine, Vivonne ajouta à ses conquêtes quelques autres places, et battit les Espagnols le 30 mars. Deux mois après, commandant en personne l'armée navale, mais ayant Duquesne sous ses ordres, il vainquit leur flotte devant Palerme, et s'empara, en octobre et novembre, de Taormine, de la Scaletta et d'autres villes; mais comme le remarque l'auteur du *Siècle de Louis XIV* : « La gloire acquise en Sicile » coûtait trop de trésors. Enfin, les Français évacuèrent Messine dans le temps qu'on croyait » qu'ils se rendraient maîtres de toute l'île. On » blâma beaucoup Louis XIV d'avoir fait dans » cette guerre des entreprises qu'il ne soutint » pas, etc. » madame de Sévigné ne donne pas une haute idée de la conduite de Vivonne à Messine, et il paraît que madame de Grignan la lui avait représentée sous les couleurs les plus défavorables : « D'ici à demain, dit madame de Sévigné, je ne pourrais pas vous dire à quel » point votre épisode de Messine m'a divertie;... » mais qu'est devenue cette valeur dont on se » vantait dans sa jeunesse autrefois ? Le prince » me paraît comme le comte *di Culagna* dans la » *Secchia*; et pour la figure n'est-il point justement comme on dépeint le sommet dans l'Arioste, ou comme Despréaux représente la » mollesse dans son *Lutrin* ? mais, ma fille, on » ne peut point vivre longtemps en cet état : j'en » garderai plus soigneusement le portrait que » vous m'en faites; il est de Mignard. » Sans doute la mère et la fille partageaient contre le maréchal de Vivonne les préventions de leur cousin Bussy-Rabutin, son ennemi personnel. Un reproche fondé que paraît avoir encouru Vivonne, c'est d'avoir fermé les yeux sur les excès que commettaient les Français envers les Siciliens. Les femmes de la plus haute distinction n'étaient point à l'abri de leurs insultes. De là une foule d'assassinats sur des officiers français, de là des mécontentements qui fortifiaient chaque jour le parti espagnol. Livré à la mollesse et aux plaisirs, malgré l'état déplorable de sa santé, le vice-roi de Sicile semblait jusqu'à un certain point autoriser l'indiscipline de ses troupes. Il revint en France au commencement de l'année 1677. Son père, le duc de Mortemart, étant mort

dès 1675, il exerça la charge de premier gentilhomme de la chambre. Désormais il mena la vie d'un courtisan voluptueux, ami des lettres, et disposé à plaire au maître sans bassesse. Il devint alors un de ses plus intimes familiers. Voici comment le peint St-Simon, quel'on n'accusera pas d'être porté à l'indulgence : « M. de Vivonne, avec « infiniment d'esprit, l'amusait sans pouvoir se « faire craindre. Le roi en faisait volontiers cent « contes plaisants (1); d'ailleurs il était frère de « madame de Montespan, et c'était un grand « titre, quelque opposé que le frère parût à la « conduite de sa sœur. » Voltaire, dans plusieurs endroits de ses ouvrages, met le duc de Vivonne au nombre des hommes de la cour qui avaient le plus de goût et de lecture. Le roi lui disait un jour : « Mais à quoi sert de lire ? » Vivonne, qui était toujours le premier à plaisanter de son excessif embonpoint, et qui avait de belles couleurs, répondit : « La lecture fait à l'esprit ce « que vos perdrix, sire, font à mes joues. » Ainsi que ses trois sœurs, mesdames de Montespan, de Thiangès et de Fontevault, il écrivait, si l'on en croit l'auteur du *Siècle de Louis XIV*, avec une légèreté et un grâce particulières. Il faisait aussi des vers, et au jugement de Boileau, il en eût pu faire d'excellents, s'il s'en fût donné la peine (2). Son amitié pour ce grand poète et pour Molière n'est pas un des moindres titres de ce seigneur à l'estime de la postérité. L'aimable familiarité qui régnait dans leurs relations est assez prouvée par ce passage d'une lettre que lui adressait Despréaux, après la délivrance de Messine : « Seriez-vous le premier héros qu'une extrême « prospérité ne pût enorgueillir ? Etes-vous encore ce même grand seigneur qui venait souper chez un misérable poète, et y porteriez-vous sans honte vos nouveaux lauriers au « second et au troisième étage ? (3) » Le maréchal de Vivonne allait aussi fort souvent chez Molière, et *vivait avec lui*, dit Voltaire, *comme Lélius avec Térence*. Le duc de Vivonne, en 1672, avait présenté Boileau à Louis XIV, qui dès la première entrevue lui donna une pension de deux mille livres. Ce qui, selon l'auteur du *Boileana*, attachait le plus ce poète au maréchal, c'est qu'aux endroits qui le frappaient dans ses pièces de vers, lui et ses sœurs *jetaient de grosses larmes, pour marquer l'excès de leur joie*. Aussi l'on ne peut douter qu'il n'ait eu en vue cette famille, dans ce vers de sa huitième épître :

Que plus d'un grand m'aima jusques à la tendresse.

Les recueils du temps sont remplis de mots heu-

(1) On lit encore dans les deux manuscrits déjà cités des *Mémoires* de L.-H. de Brienne, que Louis XIV « aimait les pointes » et les quolibets, et que le maréchal de Vivonne et M. d'Armaignac, grand écuyer, avaient trouvé, en débattant force bons mots, « le moyen de lui plaire. »

(2) Duchesnay, *Boileana*, p. 123. Amsterdam, 1742.

(3) On peut voir, d'après cette même lettre, que Vivonne n'était partisan de Chapelain, ni de Quinault, et que dans la fameuse querelle des anciens et des modernes il partageait l'opinion de Despréaux.

reux attribués à Vivonne (1). Le roi, qui se plaisait à le railler, lui dit un jour devant le duc d'Aumont, qui était aussi d'un embonpoint remarquable : « Vous grossissez à vue d'œil ; vous « ne faites point d'exercice. — Ah ! sire, c'est « une médisance, répliqua le caustique maréchal, il n'y a point de jour que je ne fasse au « moins trois fois le tour de mon cousin d'Aumont. » Tout semblait promettre au duc de Vivonne la plus belle existence. A cinquante-deux ans, il était parvenu au comble des honneurs : riche, aimé de son maître, il avait un fils qui donnait les plus belles espérances, et à qui le roi avait accordé la survivance de toutes les charges de son père ; mais Louis de Vivonne, ce fils unique, mourut à l'âge de vingt-cinq ans, le 3 avril 1688. Il s'était distingué dans les deux expéditions d'Alger, dans celle de Cadix et dans celle de Gènes. Il fut regretté de Louis XIV et de toute la cour. Le roi lui avait donné un million, en lui faisant épouser une fille de Colbert, dont il eut deux fils et trois filles. Le duc de Vivonne suivit son fils au tombeau le 15 septembre de la même année, après une douloureuse maladie, suite de ses excès autant que de ses blessures. « Il est mort en un moment, dit madame « de Sévigné, dans un profond sommeil, et entre « nous, aussi pourri de l'âme que du corps. » En effet, Vivonne ne passait pas pour très-bon catholique. Bussy-Rabutin, en répondant à sa cousine, ne fait pas de ce seigneur un panégyrique plus édifiant : « La mort de Vivonne, dit-il, ne m'a pas surpris ni fâché. Je m'attendais « bien qu'une maladie contractée à Naples, négligée dans les commencements, et peut-être « renouvelée à Paris, l'empêcherait de vieillir. « Pour la fâcherie, après une étroite amitié entre « lui et moi, mes disgrâces me l'avaient fait « perdre ; et je l'avais assez méprisé pour ne lui « en avoir fait aucun reproche : mais je le regardais comme un homme d'esprit et de courage, qui avait un fort vilain cœur. » Celui qui s'exprimait ainsi n'en montrait pas un beaucoup meilleur. On ne saurait dire aujourd'hui sur quoi pouvait être fondé cet éloignement si marqué de tous les Rabutin contre un homme que ses autres contemporains ont traité plus favorablement. Le surnom de *Gros-Crevé* que lui donnait madame de Sévigné n'était pas de très-bon goût ; et Vivonne, qui avait pour elle une véritable affection, dont il était assez mal payé, fut mieux inspiré en donnant à la mère de madame de Grignan le surnom de *Maman mignonne*.

D—R—R.

VIVORIO (AUGUSTIN), mathématicien italien, naquit à Vicence en 1744. Il appartenait à une famille d'orfèvres. Il fit chez les jésuites ses premières études de langues et d'arithmétique. Il entra ensuite chez les augustins de Vicence et

(1) Voy. *Menagiana*, *Boleana*, etc., et les *Lettres de madame de Sévigné*.

fit son noviciat à Pavie. Puis il alla étudier la philosophie à Vérone, et dès cette époque il se trouva en état d'écrire sur les mathématiques. Il publia en effet en latin un traité sur les équations du troisième et du quatrième degré. Revenu dans sa patrie, il y devint précepteur du jeune comte Leonardo Thiene, depuis sénateur du royaume d'Italie. Tout en exerçant cet emploi, il continua ses travaux sur les mathématiques, et il publia quatre opuscules, sur les sections coniques en particulier. Au sortir de la maison Thiene, il entra en qualité d'instituteur dans la famille Falio, et il y utilisa ses loisirs en étudiant sérieusement les beaux-arts. Un voyage à Florence et à Rome le mit ensuite à même de se livrer à l'étude des monuments antiques si nombreux dans ces deux grandes cités. Lorsque, en 1782, le cavalier Lorgna fonda la société italienne, Vivorio fut un de ceux qu'il appela des premiers à y siéger. Il y remplit les fonctions de secrétaire. Enfin, il fut élu professeur de belles-lettres, d'histoire et de géographie au collège de Vérone. Vivorio mourut le 25 août 1822. Voici la liste de ses ouvrages : 1° *Augusti Vivorii eremita Augustiniani de cubicis ac biquadricis æquationibus tractatus. Accedit nova regulæ cartesianæ qua numerus affirmativarum et negativarum radicum in æquationibus dignoscitur demonstratio*, Vérone, 1769, in-4°, fig.; 2° *Sublimioris geometriæ opuscula*, Venise, 1772, in-4°; 3° *Sopra i corpi delle arte riposta ad un questo accademico*, Vérone, 1792, in-8°; 4° *Instrument divisore*, Vérone, 1794, in-8°; 5° *Discours sur la vie de Louis Cornaro, avec des arguments*, Vérone, 1798, in-12; 6° *Force des impressions du premier âge*, Vicence, 1810, in-8°; 7° *l'Education physique*, ibid., 1811, in-8°; 8° *l'Education morale*, ibid., 1814, in-8°; 9° *la Première éducation intellectuelle*, ibid., 1815, in-8°; 10° des articles dans le *Journal encyclopédique*. Z.

VIZZANI (ENÉE), en latin VIGIANUS, médecin, naquit en 1543, à Bologne, d'une famille patricienne, qui a produit un grand nombre d'hommes de mérite. Il pratiqua son art avec succès, et professa, d'une manière brillante, dans l'académie de sa ville natale, la logique, la philosophie et la médecine. Il mourut le 4 septembre 1602, à l'âge de 53 ans, et fut inhumé dans l'église de St-Dominique, avec une épitaphe honorable. On a de lui des consultations (*Consilia medica*) dans le recueil de Jos. Lautenbach, Francfort, 1605, in-fol. — VIZZANI (Pompée), historien, était de la même famille que le précédent. Orlandi le qualifie *famoso e classico scrittore*, mais d'ailleurs il

ne donne aucun détail sur sa vie. On sait que Pompée mourut en 1607. Il est principalement connu par la *Storia di Bologna*, en douze livres. Les dix premiers, imprimés à Bologne, en 1596 et 1602, in-4°, finissent à l'année 1530 : les deux suivants, qui renferment la continuation jusqu'en 1599, ne furent publiés qu'après la mort de l'auteur, en 1608. Elle a été réimprimée à Milan, en 1611, in-4°. Le sixième livre, dans lequel Vizzani traite de l'origine de la famille Bentivoglio, présente, dans toutes les éditions, des différences notables. L'abbé de Rothelin (*roy. ce nom*) communique cette remarque à Lenglet-Dufresnoy, qui l'a consignée dans la *Méthode pour étudier l'histoire*, édition, in-12, t. 11, p. 453. On doit encore à Pompée Vizzani une traduction italienne de l'*Ane d'or*, d'Apulée, Bologne, 1607, in-8°; Venise, 1612, même format et souvent réimprimée depuis (*roy. PAIRONI, Bibl. degli Volggarizzatori*, t. 1, p. 86). Un *Abrégé* de philosophie naturelle, 1609; enfin, suivant Orlandi, c'est à Pompée que l'on doit attribuer une *Description* anonyme de la ville de Bologne, publiée en 1602 (*voy. les Notizie degli scrittori Bolognesi*, p. 238).

— VIZZANI (Charles-Emmanuel), né vers 1617, à Bologne, se rendit fort habile dans les langues grecque et latine, la philosophie et la jurisprudence, et fut pourvu de la chaire de logique à l'académie de Padoue. Obligé de suivre un procès dont le succès était d'un grand intérêt pour sa famille, il résigna sa chaire en 1644, et vint à Rome, où le pape le nomma avocat consistorial, puis assesseur du St-Office, référendaire de l'une et l'autre signature, et enfin chanoine de St-Pierre. Ces honneurs devinrent pour lui un nouveau motif d'émulation; mais l'excès du travail altéra sa santé, et il mourut en 1661, à l'âge de 44 ans. Il fut inhumé dans l'église de St-Pierre, où l'on voit son épitaphe, rapportée par Papadopoli dans l'*Historia gymnas. Patavini*, t. 1, p. 370. On cite de lui : 1° *Epistola græcolatina super raptum Helenæ depictum a Guidone de Reno*, Bologne, 1633, in-4°. C'est, comme on voit, la description du tableau du Guide représentant l'enlèvement d'Hélène. 2° Une traduction latine d'*Ocellus Lucanus*, accompagnée d'un savant commentaire, Bologne, 1646, in-4°; Amsterdam, 1661, même format; 3° *De mandatis principum; et de officio eorum qui in provincias cum officio mittuntur*, Amsterdam, 1656, in-4°; 4° un *Panegyrique* de la reine Christine de Suède. Il a laissé manuscrits divers traités de philosophie. Vizzani était membre de l'académie des *Incogniti* de Venise et des *Gelati* de Bologne. W—s.

SIGNATURES DES AUTEURS

DU QUARANTE-TROISIÈME VOLUME.

MM.		MM.	
A.	BARANTE (DE).	D—X.	DECROIX.
A. B—ÉE.	A. BOULLÉE.	D—Z—S.	DEZOS DE LA ROQUETTE.
A. B—T.	BEUCHOT.		
A—D—R.	AMAR-DURIVIER.	E—C D—D.	EMERIC DAVID.
A. F—L—T.	A. FEILLET.	E. D—S.	ERNEST DESPLACES.
A. M.	A. MOQUIN-TANDON.	E. R.	E. REVERCHON.
A. R—T.	ABEL RÉMUSAT.	E—S.	EYRIÈS.
A—T.	AUDIFFRET (H.).		
B—D—E.	BADICHE.	F—A.	FORTIA D'URBAN.
B. DE L.	BELLIER DE LA CHAVI- GNERIE.	F. P—T.	FABIEN PILLET.
B—L—U.	BLONDEAU.	F—R.	FOURNIER.
B—N—T.	BRUNET (GUSTAVE).	G—CE.	GENCE.
B—P.	BEAUCHAMP (DE).	G—RD.	GUÉRARD.
B. S. H.	BARTHÉLEMY ST-HILAIRE.	G—Y.	GLEY.
B—U.	BEAULIEU.		
BU—N.	BUCHON.	H—D.	HUZARD.
B—V—E.	BLOSSEVILLE (ERNEST DE).	H—Q—N.	HENNEQUIN.
CH.	CHEVALLIER.	J. M—T.	MICHELET.
C—D—É.	CHÈNEDOLLÉ (DE).	JO—Y.	JOLY.
C. M. P.	PILLET.	J. S—ET.	J. SIMONNET.
C—L.	CHOISEUL D'AILLECOURT.		
C—V—R.	CUVIER.	K.	ANONYME.
D—B—S.	DUBOIS (LOUIS).	L.	LEFEBVRE-CAUCHY.
D—G—S.	DESGENETTES.	L—B—E.	LABOUDERIE.
D—IS.	DUPLESSIS (ADOLPHE).	L—C—J.	LACATTE-JOLTROIS.
D—M.	DUMOULIN.	L—D—É.	LEROY-DUPRÉ.
D—M—T.	MUSSET-PATHEY (DE).	L—DE.	LESTRADE.
D—N—U.	DAUNOU.	L. L—GE.	LÉON LAGRANGE.
D—P.	DEPPING.	L—P—E.	LAPORTE (HIPPOL. DE).
D—R—R.	DUROZOIR.	L—RC.	LECLERC.
D—S.	DESPORTES-BOSCHERON.	L. R—D.	LOUIS REYBAUD.
D—V.	DEVILLENEUVE.	L—S—E.	LA SALLE.
		L—Y.	LÉCUY.

MM.		MM.	
M—D j.	MICHAUD junior.	S—I.	SALFI.
M—É.	MONMERQUÉ.	S—R.	STAPPER.
M—G—R.	MIGER.	S—RD.	SICARD.
M—L.	MIEL.	S. R. T.	SAINT-RENÉ TAILLANDIER.
M—LE.	MENTELLE.	S. S—I.	SIMONDE SISMONDI.
M—N—D.	MONOD.	ST—T.	STASSART (DE).
M—ON.	MARRON.	S—V—S.	SEVELINGES (DE).
M—S—N.	MAUSSION (DE).		
O. M.	O. MOQUIN-TANDON.	T—D.	TABARAUD.
		T. D. B.	THIÉBAUD DE BERNEAUD.
P—C—T.	PICOT.	T.-P. F.	T.-P. DE ST-FERJEUX.
P—I.	PAROLETTI.	T—T.	TISSOT.
P—OT.	PARISOT.	UG—I.	UGONI.
P—RT.	PHILBERT.	U—I.	USTÉRI.
P—S.	PÉRIÈS.		
Q. Q.	QUATREMÈRE DE QUINCY	V—G—R.	VIGUIER.
		V. S. L.	VINCENS SAINT-LAURENT.
R—C—D.	RICHERAND.	V—VE.	VILLENAVE.
R—D—N.	RENAULDIN.		
R—LD.	ROSENWALD.	W—S.	WEISS.
R—M—D.	RAYMOND (G.-M.).	Z.	ANONYME.
S. D. S—Y.	SILVESTRE DE SACY.	Z—B.	Revu par BRUNET.
		Z—D.	Revu par Ern. DESPLACES.





